ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
92
PARIS VIe ARRond^t

LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS FRANÇAIS ET ETRANGERS

OAK SYSTEM DSF

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

Class 845S43 Book I J59 Volume 5-6

Ja09-20M

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

OCT 30 1956

L161—H41

OEUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

CE VOLUME CONTIENT

Le vieux Mari, 9 — Velva, 17 — La Chatte, 33 — Les deux Précepteurs, 44 — Simple Histoire, 54
Théobald, 65 — L'Oncle d'Amérique, 78 — Les deux Maris, 89
Les Moralistes, 97 — La Belle-Mère, 111 — Le Médecin de Dames, 124 — Aventures et Voyages du petit Jonas, 136 — Une visite à Bedlam, 153
Les Élèves du Conservatoire, 161
La Volière de frère Philippe, 172 — La Manie des places, 181 — Le Mystificateur, 196
Caroline, 215 — L'Ennui, 225 — Les Manteaux, 238 — Les Empiriques d'autrefois, 251 — L'Ambassadeur, 261 — La Somnambule, 273
Froulin, mari-garçon, 285 — Le Secrétaire et le Cuisinier, 296
Le Colonel, 308.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DESSINS

PAR TONY ET ALFRED JOHANNOT, STAAL ET PAUQUET

VIALAT ET Cie, EDITEURS
Lagny (Seine-et-Marne)

1857
PARIS

MARESCQ ET Cie, LIBRAIRES
5, rue du Pont-de-Lodi, 5

842
Scr30e
v.5-6

VICTOR, *à Alphonse, et le tirant par son habit.* Il faut que je vous parle en particulier. — Acte I, scène 5.

LE VIEUX MARI

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 2 mai 1828.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

M. DE BRUCHSAL, conseiller aulique.
ALPHONSE DE BRUCHSAL, son neveu.
MADAME DE LINSBOURG.
MATHILDE, sa nièce.
OLIVIER, cousin de Mathilde.
VICTOR (livrée de chasseur).
MICHEL, vieux domestique de M. de Bruchsal.
UN CHEF D'OFFICE.
UN DOMESTIQUE.
DEUX FEMMES DE CHAMBRE.
UN BIJOUTIER.
LINGÈRES.
MODISTES.
FOURNISSEURS.
VALETS.

La scène se passe, au premier acte, à Dusseldorf, et au second acte, dans une terre à six lieues de la ville.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon richement meublé. A gauche de l'acteur, une fenêtre donnant sur la rue. A droite, la porte d'un appartement : plus bas, une table avec tout ce qu'il faut pour écrire.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE LINSBOURG, OLIVIER.

OLIVIER. Quoi! ma tante, vous voilà à Dusseldorf. Vous avez pu vous décider à quitter votre terre?

MADAME DE LINSBOURG. Ce n'est pas sans peine, mon cher Olivier... Voyager dans cette saison, et à mon

âge, il a fallu toute ma tendresse pour ma chère Mathilde.

OLIVIER. Elle vous a donc écrit?..

MADAME DE LINSBOURG. Oui, la lettre la plus singulière, à laquelle je n'ai rien pu comprendre. Ces petites filles ne s'expliquent jamais qu'à moitié... je m'en souviens.

Air du vaudeville de *l'Anonyme*.

Comme elle aussi, jadis, dans ma jeunesse,
J'étais timide et ne parlais jamais...
En fait d'hymen et même de tendresse,
Je déguisais mes sentiments secrets...
Et dans mon cœur l'amour qui pouvait naître
Par la pudeur fut si bien combattu,
Que bien des gens l'ont pu savoir peut-être,
Mais mon mari n'en a jamais rien su.

Tout ce que j'ai pu voir dans sa lettre, c'est qu'elle était triste, malheureuse; j'ai pris la poste aussitôt, et me voilà.

OLIVIER. Ah! c'est le ciel qui vous envoie. Moi, d'abord, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

MADAME DE LINSBOURG. Que se passe-t-il donc?

OLIVIER. On la marie aujourd'hui même.

MADAME DE LINSBOURG. Mathilde!

OLIVIER. Oui, ma tante.

MADAME DE LINSBOURG. Aujourd'hui?

OLIVIER. Dans deux heures. Toute la ville de Dusseldorf est invitée. On se rassemble déjà dans l'autre salon.

MADAME DE LINSBOURG. Est-il possible!

OLIVIER. Vous avez dû voir les voitures dans la cour, les cochers avec les bouquets, ce mouvement, ces préparatifs... Et moi-même, quoique j'en enrage, car vous savez combien j'aime ma cousine, vous me voyez obligé de faire les honneurs, en grande tenue, l'habit noir et les gants blancs.

MADAME DE LINSBOURG. Sans m'en prévenir, sans daigner me consulter, moi, sa tante, la veuve du président de Linsbourg.

OLIVIER. Je vous dis que c'est une infamie!

MADAME DE LINSBOURG. Mais je devais m'attendre à tout de la part de son tuteur; l'être le plus ridicule, le plus sot... un M. Rudmann, un vieux négociant qui n'a que de vieilles idées, car tout est vieux chez lui, jusqu'à sa société, où il n'admet que des douairières. Aussi j'ai bien juré de n'y jamais mettre les pieds. Ah! mon Dieu, à propos de cela, est-ce que je ne suis pas chez lui, par hasard?

OLIVIER. Non, cet hôtel est celui de M. Bruchsal, le futur en question.

MADAME DE LINSBOURG. Comment! la noce se fait chez le marié?

OLIVIER. Le tuteur a trouvé cela plus économique.

MADAME DE LINSBOURG. Mais ça ne s'est jamais vu: c'est de la dernière inconvenance! C'est fort beau, du reste. Il est donc riche, cet homme?

OLIVIER. Que trop.. il a une terre superbe à six lieues de Dusseldorf, qu'il avait fait acheter, ainsi que cet hôtel, quand on le nomma intendant des finances de cette province.

MADAME DE LINSBOURG.

Air du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Avant d'arriver, il commence
Par acquérir cet hôtel élégant;
Puis une maison de plaisance...

OLIVIER.

Un fonctionnaire prudent,
N'eût-il pas même un sou vaillant,
Si dans la finance, par grâce,
Il obtient un poste important,
Peut acheter, sitôt qu'il entre en place,
Bien sûr de payer en sortant.

Depuis un an il n'était pas encore venu à Dusseldorf, et la première fois qu'il y fait un voyage, c'est pour m'enlever ma cousine.

MADAME DE LINSBOURG. Et tu l'as souffert! toi qui es si mauvaise tête?

OLIVIER. Parbleu! si ce n'était son âge...

MADAME DE LINSBOURG. Son âge! comment! c'est un vieillard?

OLIVIER. Eh! sans doute, voilà une heure que je vous le dis... plus de soixante ans.

MADAME DE LINSBOURG. Soixante ans! quelle horreur! moi qui me suis toujours figuré son mari un beau jeune homme, les yeux noirs, l'air sentimental..... Soixante ans! je ne la laisserai pas sacrifier ainsi.

OLIVIER, *se frottant les mains*. C'est cela, ma tante, parlez pour moi.

MADAME DE LINSBOURG. Laisse-moi faire... Eh! justement la voici, cette chère enfant.

—

SCÈNE II.

MATHILDE, *en toilette de mariée*, MADAME DE LINSBOURG, OLIVIER.

MATHILDE, *courant à madame de Linsbourg*. C'est vous, ma bonne tante!

MADAME DE LINSBOURG. Elle est encore embellie. Viens donc que je t'embrasse. Il y a si longtemps..... (*Elle l'embrasse à plusieurs reprises.*)

MATHILDE. Ah! je vous attendais avec une impatience...

MADAME DE LINSBOURG. Chère petite! tu étais bien sûre que je quitterais tout pour toi; et si j'en avais le temps, je commencerais par te gronder.

MATHILDE. Moi, ma tante! et pourquoi?

MADAME DE LINSBOURG. Tu me le demandes? Ce cher Olivier m'a tout raconté. Tu sens bien que lui-même y a tant d'intérêt... Mais, grâce au ciel, on peut encore te sauver, et je m'en charge.

MATHILDE. Comment?

MADAME DE LINSBOURG. Dis-moi d'abord tes petits secrets; voyons, tu aimes quelqu'un?

MATHILDE, *troublée*. Que dites-vous?

MADAME DE LINSBOURG. C'est tout naturel, à ton âge; d'ailleurs, ta lettre le faisait entendre.

OLIVIER, *se rapprochant*. Il serait possible!

MADAME DE LINSBOURG. Oui, oui; j'ai vu cela.

MATHILDE, *voulant l'empêcher de parler*. Mais, ma tante.....

MADAME DE LINSBOURG. C'est justement parce que je suis ta tante, que cela me regarde; il faut que je le connaisse; c'est un jeune homme, n'est-ce pas? cela va sans dire; (*Elle regarde Olivier.*) et son nom? (*Mathilde ne répond rien et paraît embarrassée de la présence d'Olivier. Après un silence.*) Je comprends. (*Bas, à Olivier.*)

Air polonais.

Tu le vois bien, c'est pour toi fort heureux,
Dans ces lieux
Elle craint ta présence;
Oui, tu le vois, ton aspect en ces lieux
De ses feux
Empêche les aveux.

OLIVIER.

Me promettez-vous

De lui parler de ma constance?
Me promettez-vous....

MADAME DE LINSBOURG.

Je promets tout... mais laisse-nous;
Si tu veux par moi
Être mari, tâche d'avance
D'en remplir l'emploi,
Ainsi donc va-t'en et tais-toi.

ENSEMBLE.

Tu le vois bien, c'est pour toi } fort heureux.
Oui, je le vois, c'est pour moi }
Dans ces lieux
Elle craint ta } présence.
Elle craint ma }
Tu le vois bien, ta } présence
Je le vois bien, ma }
En ces lieux,
De ses feux
Empêche les aveux.

(*Olivier sort.*)

—

SCÈNE III.

MATHILDE, MADAME DE LINSBOURG.

MADAME DE LINSBOURG, *à Mathilde.* Maintenant tu peux tout m'avouer; j'ai bien deviné à ton embarras que c'était lui.

MATHILDE. Qui donc?

MADAME DE LINSBOURG. Ton cousin, que tu aimes.

MATHILDE. Olivier! mais non, je vous assure.

MADAME DE LINSBOURG. Comment, Mademoiselle, ce n'est pas ce pauvre garçon?

MATHILDE. Et pourquoi voulez-vous que ce soit lui?

MADAME DE LINSBOURG. Parce que, des cousins, c'est tout naturel, c'est l'usage; du moins, de mon temps, c'était ainsi; mais maintenant qu'on a tout changé... Enfin, vous aimez quelqu'un, et je veux savoir...

MATHILDE, *lui prenant la main.* Eh bien! ma tante, c'est vrai, ou du moins j'ai cru un moment... mais ne me demandez pas son nom, je ne puis vous le dire; je ne le reverrai sans doute jamais.

MADAME DE LINSBOURG. Et tu y penseras toujours?

MATHILDE. Non; j'espère l'oublier tout à fait. J'ai déjà commencé; car cette union était impossible, en supposant qu'il se fût occupé de moi; vous savez que mon tuteur n'aurait jamais consenti à me marier à un jeune homme; il me l'avait déclaré. (*En confidence.*) Il a les jeunes gens en horreur.

MADAME DE LINSBOURG. C'est ce que je disais tout à l'heure, la maison la plus ennuyeuse...

MATHILDE. Et pour être plus sûr de son fait, tous ceux qu'il recevait avaient au moins soixante et dix ans.

MADAME DE LINSBOURG. Miséricorde! des Lovelaces du temps de Frédéric-Guillaume; et c'est parmi ces antiquités que tu as choisi un mari?

MATHILDE, *soupirant.* Que voulez-vous? il a bien fallu... j'ai choisi le plus jeune; M. de Bruschal n'a que soixante ans.

MADAME DE LINSBOURG, *ironiquement.* Que soixante ans! oh! je conçois qu'il a dû te paraître un petit étourdi!

MATHILDE, *souriant.* Pas tout à fait; mais il est si bon, si aimable...

AIR : *Ils sont les mieux placés* (de L'ARTISTE).

Jamais il ne se fâche,
Et toujours il sourit:
Lorsqu'à plaire il s'attache,
Que de grâce et d'esprit!
En parlant il fait même
Oublier qu'il est vieux...
Et je crois que je l'aime
Quand je ferme les yeux.

Dès le premier jour il avait deviné ma situation; ses regards me suivaient avec un intérêt si tendre; que vous dirai-je? la maison de mon tuteur m'était devenue insupportable; je savais que le mariage seul pouvait m'affranchir de cet esclavage, et lorsque M. de Bruchsal se proposa, je l'acceptai avec reconnaissance.

MADAME DE LINSBOURG. C'est cela, je m'en doutais, un mariage de désespoir.

MATHILDE. Mais du tout, ma tante; je vous jure que je serai très-heureuse.

MADAME DE LINSBOURG. Très-heureuse; c'est que tu ne sais pas... c'est que tu ne peux pas savoir...

MATHILDE. Quoi donc, ma tante?

MADAME DE LINSBOURG, *à part.* Pauvre petite! à son âge, j'aurais dit comme elle. (*Haut.*) Songe donc, mon enfant, un mari de soixante ans! et qui a la goutte peut-être par-dessus le marché.

MATHILDE. Mais...

MADAME DE LINSBOURG. C'est clair; ils l'ont tous.

MATHILDE. Il ne me l'a pas dit.

MADAME DE LINSBOURG. Est-ce qu'on dit ces choses-là; comme ce serait gracieux pour moi! au lieu d'un neveu leste et vif qui me donne la main, c'est moi qui serais obligée de lui donner le bras.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

A cet hymen, ma nièce, je m'oppose,
Et la vertu te le défend aussi;
Tu ne sais pas à quel risque on s'expose,
Lorsque l'on prend un vieillard pour mari:
Que de périls menacent une belle!
Que de faux pas, quand on n'a, mon enfant,
Pour soutenir la vertu qui chancelle,
Qu'un vieil époux qui peut en faire autant.

Ainsi n'y pensons plus.

MATHILDE. Ma tante!..

MADAME DE LINSBOURG. Plus tard nous causerons de tes amours et du bel inconnu; l'important maintenant est de rompre ce mariage ridicule.

MATHILDE. Le rompre! ô ciel! ma tante, que dites-vous? quand tout est signé, que tout est prêt pour la cérémonie.

MADAME DE LINSBOURG. Peu importe!

MATHILDE. L'affliger, le désespérer, lui qui est si bon!

MADAME DE LINSBOURG. Je l'exige, ma nièce, ou je ne vous revois de ma vie.

AIR : *Non, non, je ne partirai pas* (de LA BATELIÈRE).

Il faut rompre de pareils nœuds,
Ou je quitte à l'instant ces lieux!..

MATHILDE.

Calmez votre colère...

MADAME DE LINSBOURG.

Non... je renonce à vous,
Et je pars pour ma terre
S'il devient votre époux.
Lui!.. votre époux. (*bis*)

ENSEMBLE.

MATHILDE.

O ciel! rompre de pareils nœuds,
Je ne puis me rendre à vos vœux.
Ne quittez pas ces lieux.
Non, non, non, non, ne quittez pas ces lieux.

MADAME DE LINSBOURG.

Il faut rompre de pareils nœuds;
Pour toujours je quitte ces lieux,
Recevez mes adieux...
Non, non, non, non, recevez mes adieux...

(*Elle sort sans écouter Mathilde.*)

MATHILDE, *seule*. Ma tante; mon Dieu! comment la retenir? ah! voici M. de Bruchsal; il pourra peut-être lui faire entendre raison.

—

SCÈNE IV.

ALPHONSE, *vêtu en vieux : il sort de l'appartement à droite en grande toilette*; MATHILDE.

MATHILDE. Ah! Monsieur, venez vite, je vous en prie.

ALPHONSE, *souriant*. Vite, c'est un peu difficile pour moi, ma chère Mathilde, pardon, je vous ai fait attendre; vous, vous êtes jolie tout de suite; mais à un vieillard, il lui faut du temps...

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage. »

Enfin, me voilà en costume de marié, tout comme un autre... qu'avez-vous? vous paraissez agitée?

MATHILDE. C'est vrai, j'ai bien du chagrin.

ALPHONSE, *avec bonté*. Contez-moi cela tout de suite, ma chère amie, pour que j'en aie aussi.

MATHILDE. Cette bonne tante, dont je vous ai si souvent parlé...

ALPHONSE. Madame de Linsbourg? elle est arrivée, m'a-t-on dit.

MATHILDE. Oui; et elle vient de repartir sur-le-champ.

ALPHONSE. Comment?

MATHILDE, *avec embarras*. Elle s'est fâchée, je ne sais pourquoi elle a des préventions contre ce mariage, elle n'aime que les jeunes gens.

ALPHONSE. Je comprends; cela veut dire qu'elle n'aime pas les vieillards.

MATHILDE. Oui, Monsieur.

ALPHONSE. Et vous qui avez été élevée par elle, partagez-vous ses sentiments sur la vieillesse?

MATHILDE. Non, Monsieur.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Je la respecte et l'honore,
Et je pense, en vérité,
Qu'on lui doit bien plus encore,
Quand chez elle, esprit, bonté,
Changent l'hiver en été.

ALPHONSE.

Savoir vieillir sans trop déplaire
Est difficile, je le sens.

MATHILDE.

Ah! pour moi quand viendra ce temps...
Je sais ce qu'il faudra faire :
Je vous regarde... et j'apprends.

Et quand ma tante vous connaîtra mieux, elle sera comme moi; mais pour cela, il faut qu'elle vous voie, et si elle s'en va...

ALPHONSE. Soyez tranquille, je me charge de la calmer; nous irons tous deux lui faire visite.

MATHILDE. Oh! que vous êtes bon, Monsieur! C'est que, dans deux heures, elle aura quitté Dusseldorf.

ALPHONSE. J'irais bien tout de suite; mais c'est que tout est disposé pour notre mariage; on nous attend, et quand on vieillit on devient un peu égoïste, et surtout très-pressé.

AIR : *Muse des bois.*

Prêt à former cet heureux mariage;
Je craindrais trop de perdre un seul moment;
Car le bonheur est, hélas! à mon âge,
Un vieil ami qu'on voit si rarement!
De sa visite alors qu'il nous honore,
Vite ouvrons-lui... dès qu'il vient d'arriver...

MATHILDE.

Le lendemain il peut venir encore.

ALPHONSE.

Oui... mais il peut ne plus nous retrouver.

Ainsi permettez que d'abord je m'assure du titre de votre époux. Après la cérémonie, je vous conduirai chez votre tante, et je suis bien sûr qu'elle consentira à venir vivre avec nous.

MATHILDE. Il serait possible!

ALPHONSE. Cet arrangement vous plaît-il?

MATHILDE, *souriant*. Eh mais! il faut bien que je m'essaye à vous obéir, Monsieur.

ALPHONSE, *lui baisant la main*. Non, non, jamais, chère Mathilde. C'est moi qui veux suivre vos ordres, deviner vos désirs, et... Qui vient là?

MATHILDE. Victor, qui paraît avoir à vous parler.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

ALPHONSE, *à Victor*. Qu'est-ce que c'est?

VICTOR, *lui faisant des signes*. Pardon, je voulais dire à Monsieur... les marchands qui ont fait les fournitures pour la noce se sont présentés avec leurs mémoires.

ALPHONSE, *vivement*. Déjà! morbleu, c'était bien la peine de nous interrompre; qu'ils aillent au diable!

MATHILDE. Eh! mon Dieu, vous vous emportez comme un jeune homme.

ALPHONSE. Non; c'est que ces imbéciles choisissent si mal leur moment; venir parler d'argent, quand il est question de bonheur! (*Il baise la main de Mathilde.*)

VICTOR, *continuant ses signes*. C'est ce que j'ai pensé; je leur ai dit de revenir après la cérémonie.

ALPHONSE. C'est bien.

VICTOR. J'avais aussi à dire à Monsieur..... (*A Alphonse, et le tirant par son habit.*) Il faut que je vous parle en particulier.

ALPHONSE, *surpris*. Hein! (*A Mathilde.*) Pardon, ma chère amie, quelques commissions importantes; je vous suis dans le salon.

MATHILDE. Ne vous faites pas attendre, (*Bas.*) et puis, pour ma tante; vous savez...

AIR : *Et tes serments, ma chère.*

Ah! de grâce, aimez-la!
Ce que, dans votre zèle,
Vous aurez fait pour elle
Mon cœur vous le paiera.

ALPHONSE.

D'après cette promesse,
Pour la tante, je vais
Ce soir me mettre en frais
De soins et de tendresse..
(*Lui baisant la main.*)
Et vous ne m'en rendrez
Que ce que vous pourrez.

(*Mathilde sort, Alphonse la conduit jusqu'à la porte.*)

—

SCÈNE VI.

VICTOR, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à Victor, avec inquiétude*. Qu'y a-t-il donc?

VICTOR. Tout est perdu.

ALPHONSE, *vivement*. Ah! mon Dieu!

VICTOR. Eh bien! Monsieur, ne sautez donc pas comme cela: à votre âge c'est dangereux. Vous n'aviez pas pensé au contrat; on va signer.

ALPHONSE. Eh bien?

VICTOR. J'ai pensé que vous ne pourriez pas signer le nom de votre oncle.

ALPHONSE. Je signerai le mien, Alphonse de Bruchsal; je supprimerai le prénom.

VICTOR. Monsieur, cela finira mal pour nous.

ALPHONSE. C'est possible; mais quand on est amoureux, quand on en perd la tête, quand on a affaire à un tuteur qui n'aime que les vieillards...

VICTOR. M. Rudmann, passe encore; mais votre oncle, que dira-t-il, lui qui ne peut souffrir le mariage ni pour lui ni pour les autres? il est capable de vous déshériter.

ALPHONSE. Mon oncle! mon oncle, qui jamais n'est venu ici, que personne n'y connaît! et quel tort puis-je lui faire dans cette circonstance?

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Contre sa tournure caduque
J'ai changé mes vingt-cinq printemps;
J'ai pris ses rides, sa perruque,
Et jusqu'à ses pas chancelants...
J'ai pris ses soixante ans, sa goutte,
Et bien loin de s'en offenser,
Mon cher oncle voudrait sans doute
Pouvoir toujours me les laisser.

En attendant, je vais signer le contrat en son nom; de là à l'église; et hâtons-nous, car jusqu'à ce moment je n'existerai pas. Surveille surtout ce M. Olivier, ce petit cousin, qui me déplaît souverainement.

VICTOR. Comment, Monsieur, vous en êtes jaloux?

ALPHONSE. Quand on a soixante ans, on est jaloux de tout le monde. Si tu savais combien mon rôle est terrible! tandis que je fais le piquet ou le whisk des grand'mamans, je vois Mathilde folâtrer et danser avec son cousin, le seul jeune homme qui, à cause de la parenté, ait accès dans la maison; et quand on est seul, on a tant de mérite! A chaque instant, il regarde Mathilde; il lui prend la main devant moi, sans se gêner; je suis censé avoir la vue basse; il lui parle à l'oreille, pour se moquer de moi, pour me tourner en ridicule, et je ne peux pas me fâcher; car, auprès du tuteur, je me suis vanté d'être un peu sourd. Mais, patience, je lui revaudrai cela; et aujourd'hui, aussitôt le mariage célébré, je me brouille avec toute la famille.

VICTOR. Et sous quel prétexte?

ALPHONSE. Est-ce que j'en ai besoin? est-ce qu'à mon âge, on n'est pas humoriste, quinteux, bizarre? la vieillesse a ses priviléges, et j'en profite. Mais juge donc quel triomphe, si malgré tout cela, je pouvais me faire aimer de Mathilde.

VICTOR. Quoi! Monsieur, elle ne se doute pas un peu?..

ALPHONSE. Comment lui faire un pareil aveu? Une jeune personne aussi modeste que timide pourrait-elle se prêter à une ruse semblable? Non, elle ne connaîtra la vérité que quand elle sera à moi, quand elle m'appartiendra : le lendemain de notre mariage.

UN DOMESTIQUE. Une lettre pour monsieur le baron.

ALPHONSE. « Le baron de Bruchsal. » C'est bien cela. (*Le domestique sort. Alphonse lit.*) « Monsieur et « très-honoré maître. » Qui m'écrit ainsi? ce n'est pas toi?

VICTOR. Non, Monsieur.

ALPHONSE, *continuant.* « Vous avez bien raison, et « moi aussi, de détester le mariage, il ne peut que « porter malheur. C'était pour assister à celui de ma « nièce, que vous m'avez permis d'aller passer quinze « jours au pays; mais ces repas de noce sont si longs, « que la première quinzaine je suis resté à table, et « la seconde dans mon lit, sauf votre respect... » (*S'interrompant.*) D'où diable me vient une pareille confidence? (*Regardant la signature.*) « MICHEL GOINFFER. »

VICTOR. N'est-ce pas le nom du vieux valet de chambre de votre oncle? Comment lui écrit-il à Dusseldorf?

ALPHONSE. Voyons. (*Continuant de lire.*) « Je vous « prie donc, mon très-honoré maître, de ne pas vous « mettre en colère, comme c'est votre habitude, si « vous ne trouvez rien de prêt à l'hôtel, parce qu'il « m'a été impossible d'arriver avant vous à Dussel- « dorf, comme vous me l'aviez ordonné; mais je sais « que vous devez y être le 20. » (*Parlé.*) O ciel! c'est aujourd'hui! (*Lisant.*) « Et je ferai mon possible pour « m'y trouver le même jour; vous promettant bien « que j'ai assez de noce comme ça.

« MICHEL GOINFFER. »

Me voici bien dans un autre embarras; mon oncle qui va arriver chez lui, dans son hôtel; quel parti prendre?

VICTOR. Je vous le demande?

ALPHONSE, *après un moment de réflexion et d'incertitude.* Ma foi, le plus simple est de me marier sur-le-champ.

VICTOR. Mais votre oncle, en arrivant, va descendre ici.

ALPHONSE. Il ne m'y trouvera plus.

VICTOR. Comment?

ALPHONSE. La cérémonie terminée, je pars avec ma femme.

VICTOR. Partir! et où irez-vous?

ALPHONSE. Au château de Ronsberg, à la terre de mon oncle; je serai toujours chez moi. Tu m'y joindras.

VICTOR. Oui, Monsieur.

ALPHONSE. Guette le vieux Michel.

VICTOR. Soyez tranquille.

ALPHONSE.

AIR du quatuor de la *Reine de seize ans.*

De la disgrâce
Qui nous menace,
Un trait d'audace
Peut nous sauver.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; OLIVIER *entre, et voyant Alphonse et Victor, il s'arrête au fond pour les écouter.*

ALPHONSE, *à Victor.*

Mais, sentinelle
Sûre et fidèle,
Sache avec zèle
Tout observer.
Pour couronner notre entreprise,
A mon cocher donnant le mot,
Je veux, au sortir de l'église,
Enlever ma femme aussitôt.

OLIVIER, *à part.*

Qu'entends-je, ô ciel! et quel complot!

ALPHONSE.

Dans leur château, Monsieur, Madame,
Tous les deux iront se cacher...

OLIVIER.

Vouloir nous enlever sa femme!..
Je saurai bien l'en empêcher.

ENSEMBLE.

ALPHONSE, VICTOR.

De la disgrâce
Qui nous menace,

Ce trait d'audace
Peut nous sauver
Valet fidèle,
Fais sentinelle,
Sache avec zèle
Tout observer.

OLIVIER.

De la disgrâce
Qui nous menace,
Un trait d'audace
Peut nous sauver.
Cousin fidèle,
Fais sentinelle,
Sache avec zèle
Tout observer.

(*Alphonse et Victor entrent dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE VIII.

OLIVIER, *seul.* Enlever ma cousine! l'emmener au château de Ronsberg! nous saurons bien les y retrouver; et je vais d'abord, de la part du mari, y inviter toute la famille, et même ma tante, qui, par bonheur, n'est pas encore partie. Puisqu'ils veulent être seuls, ce sera un bon tour à leur jouer. (*Il s'assied à la table, et écrit.*)

—

SCÈNE IX.

OLIVIER, *à la table,* MICHEL, *en veste de voyage, et une valise sous le bras.*

MICHEL, *le nez en l'air.* Pas mal, pas mal, notre nouvel hôtel est assez bien! je suis content du rez-de-chaussée et du grand escalier; mais il faudra voir les chambres de domestiques, c'est l'essentiel. Par exemple, je n'ai pas encore aperçu une figure de connaissance, ce qui me fait espérer que Monsieur ni ses gens ne sont pas encore arrivés. (*Apercevant Olivier.*) Qu'est-ce que je vois là? un étranger... (*Otant son chapeau.*) quelqu'un qui venait sans doute pour mon maître, et qui s'écrit en son absence.

OLIVIER, *appelant sans se déranger.* Holà! quelqu'un des gens de M. de Bruchsal.

MICHEL, *s'avançant.* Voilà, Monsieur...

OLIVIER. Je n'avais pas encore vu celui-là.

MICHEL. J'arrive à l'instant; depuis trente ans j'ai l'honneur d'être le valet de chambre de M. le baron, et l'avantage d'être son intendant! Oserais-je demander ce qu'il y a pour le service de Monsieur?

OLIVIER. Des commissions à faire de la part de ton maître.

MICHEL, *surpris.* De mon maître; il est donc ici?

OLIVIER. Et où veux-tu qu'il soit?

MICHEL. Il est donc arrivé aujourd'hui, de bien bonne heure?

OLIVIER. Aujourd'hui! voilà plus de trois semaines.

MICHEL. Est-il possible! et depuis quand Monsieur s'avise-t-il d'avoir comme ça des idées, de lui-même et sans m'en prévenir? il me dit: « Je ne serai à Dus-« seldorf que le 20, je n'y serai pas avant. » Et moi qui me fiais là-dessus, et qui étais tranquillement à être malade.

OLIVIER. Est-ce qu'il te doit des comptes? est-ce qu'il ne peut pas changer?

MICHEL. Non, Monsieur; c'est toujours, chez nous, arrêté et réglé d'avance! depuis trente ans, Monsieur se lève et se couche à la même heure.

AIR du *Ménage de garçon.*

Son costume est toujours le même :
Habit noir, cheveux à frimas!..
Il a toujours même système,
Mêmes amis, mêmes repas...
Quel bon maître! il ne change pas!..
Enfin, lorsque la destinée
L' met en colèr' le jour de l'an :
Il s'y maintient toute l'année,
Tant il a peur du changement.

Et m'exposer à être en retard! ne pas me prévenir!

OLIVIER, *se levant.* Il avait bien autre chose à penser, surtout au moment de son mariage!

MICHEL, *stupéfait.* Son mariage! qu'est-ce que cela signifie?

OLIVIER. Que ton maître se marie!

MICHEL. Mon maître, le vieux conseiller, le baron de Bruchsal?

OLIVIER. Lui-même.

MICHEL, *avec colère.* Monsieur, vous l'insultez, et je ne souffrirai pas...

OLIVIER. Ah çà! à qui en a-t-il donc? je te dis de porter à l'instant toutes ces lettres à la famille de sa femme.

MICHEL. De sa femme; est-ce que ce serait vrai? (*On entend dans la coulisse la ritournelle du chœur suivant.*)

OLIVIER, *à Michel.* Tiens! tiens! entends-tu? on m'appelle.

CHŒUR, *en dehors.*

AIR du *Maçon.*

ENSEMBLE.

Quel bonheur! quelle ivresse!
Quel beau jour! quel plaisir!
Allons, que l'on s'empresse;
Il est temps de partir.

OLIVIER.

Quels accents d'allégresse
Viennent de retentir?
On m'appelle, on s'empresse;
La noce va partir.
Quel beau jour! quelle ivresse!

MICHEL.

Je n'en puis revenir.

OLIVIER.

On m'appelle, on s'empresse,
La noce va partir.

MICHEL.

De douleur, de tristesse,
Ah! je me sens mourir.

LE CHŒUR, *en dehors.*

La noce va partir.

(*Olivier sort en courant.*)

(*On entend en dehors :*)

La porte! la voiture de la mariée! rangez-vous!

—

SCÈNE X.

MICHEL, *ensuite* VICTOR, *qui entre au moment où Michel regarde par la fenêtre.*

MICHEL, *seul.* C'est donc pour cela qu'il m'a trompé, qu'il m'a éloigné; il craignait ma vue et mes reproches. (*Regardant par la fenêtre.*) Ah! mon Dieu, oui! ce tapage, ce monde qui se presse, ces pauvres qui encombrent la rue; et sur toutes les physionomies cet air triste et lugubre; c'est bien une noce; ah! mon Dieu, le voilà, le voilà qui monte en carrosse, je ne vois que son dos; mais c'est bien lui, rien qu'à son habit brun

et sa perruque, je le reconnaîtrais entre mille! il n'y a plus à en douter!

VICTOR, *à part, après avoir regardé par la fenêtre.* Bon! les voilà partis; nous sommes sauvés!

MICHEL. Je ne sais pas si c'est l'idée; il me semble déjà maigri et rapetissé.

VICTOR, *le saluant.* N'est-ce pas à monsieur Michel que j'ai l'honneur de parler?

MICHEL. Lui-même. Que me veut encore celui-là?

VICTOR. C'est moi qui, en votre absence, occupais, par *interim*, la place de valet de chambre.

MICHEL. Un nouveau domestique!.. et un jeune homme encore! je vous dis que, quand je ne suis pas là, il ne fait que des étourderies, et je n'aurais jamais dû le quitter, surtout depuis sa dernière maladie; car, il a beau dire, sa tête n'est plus la même; et on aura profité de sa faiblesse, de son inexpérience, pour le sacrifier.

VICTOR. Y pensez-vous? une femme charmante!

MICHEL. Raison de plus! mon pauvre maître, un si brave homme! un si honnête homme! quelle perte j'ai faite là!

VICTOR. Un instant, il n'est pas encore défunt.

MICHEL. C'est tout comme... il n'en vaut guère mieux; et je ne pourrai jamais me faire à le voir marié; c'est plus fort que moi; lui qui me répétait, il n'y a pas encore dix ans : « Tiens, mon vieux Michel, ne « nous marions jamais, nous en serons plus heureux, « nous vieillirons ensemble. » Et après trente ans de service, voir arriver une femme! comme ça va tout changer, tout bouleverser; il ne m'obéira plus, d'abord, c'est sûr. (*S'essuyant les yeux.*) Enfin, puisque c'est sans remède, je vais toujours me rendre à la cérémonie, pour assister...

VICTOR, *à part.* Ah! diable! (*Haut.*) Y pensez-vous? dans ce costume? quand tous ses gens ont des livrées neuves, vous allez faire scandale.

MICHEL. C'est juste, c'est juste, l'étiquette avant tout; quelle que soit la conduite de Monsieur envers moi, il faut encore lui faire honneur; je vais mettre mes plus beaux habits. (*Sanglotant et reprenant sa valise.*) Je vais aussi préparer mon bouquet et mon compliment; mon pauvre maître! (*A Victor.*) Où sont les chambres de domestiques, Monsieur?

VICTOR, *le poussant et lui montrant la porte à droite.* Au quatrième, de ce côté; allez vite, car la cérémonie doit être avancée.

MICHEL, *sortant.* Ah! c'est un coup dont je ne me relèverai pas! ni Monsieur non plus! (*Il sort. On entend le bruit d'une voiture qui entre dans la cour.*)

VICTOR, *seul.* Dieu merci, nous en voilà débarrassés; il était temps... j'ai entendu une voiture entrer dans la cour et je tremblais. (*Il regarde par la fenêtre.*) Eh mais! ce n'est pas de la noce! un landau de voyage! des chevaux de poste... ah! mon Dieu! quoique je ne l'aie jamais vu, rien qu'au costume, c'est notre oncle, j'en suis sûr; le voilà qui monte; ma foi, laissons-le s'en tirer comme il pourra, et courons rejoindre mon maître. (*Il sort de côté.*)

—

SCÈNE XI.

M. DE BRUCHSAL, *arrivant par le fond.* Michel! Michel! comment, morbleu! personne! toutes les portes ouvertes, cela fait une maison joliment tenue, et une belle manière de prendre possession... (*Il regarde autour de lui.*) Mais où diable s'est donc fourré ce maudit concierge? et ce paresseux de Michel! il devrait être ici depuis longtemps; il m'a fait sans doute préparer un appartement, un bon feu; mais je ne sais où; je ne connais pas mon hôtel, je suis harassé, et pour m'achever, attendre une heure dans la rue; un embarras, une queue de voitures qu'il a fallu laisser défiler devant moi. (*Se jetant dans un fauteuil.*) On m'a dit que c'était une noce. (*Haussant les épaules.*) Hum! encore un imbécile qui était fatigué d'être heureux. Je vous demande à quoi ça sert de se marier? à se rendre l'esclave d'une coquette ou d'une prude, ou d'une folle, et avoir toujours l'argent à la main; car c'est là tout le rôle d'un mari, des compliments à recevoir et des mémoires à payer. Ce pauvre benêt, que je viens de rencontrer, va-t-il en avoir, la corbeille, le repas, le... Quelle est cette figure?

—

SCÈNE XII.

M. DE BRUSCHSAL, UN CHEF D'OFFICE.

M. DE BRUCHSAL. Que voulez-vous, mon ami?

LE CHEF D'OFFICE. Pardon, Monsieur, je désirerais parler à madame ou à M. de Bruchsal.

M. DE BRUCHSAL, *avec humeur.* Madame! M. de Bruchsal, c'est moi.

LE CHEF D'OFFICE. Vous, Monsieur! eh bien! je m'en doutais presque; parce qu'à la tournure, quoique je n'eusse pas encore eu l'honneur de voir Monsieur... (*D'un air satisfait.*) Monsieur a-t-il été content du déjeuner?

M. DE BRUCHSAL, *le regardant.* Du déjeuner?

LE CHEF D'OFFICE. Celui que m'a commandé votre valet de chambre.

M. DE BRUCHSAL, *à part.* Voyez-vous ce gourmand de Michel.

LE CHEF D'OFFICE. Ce n'était qu'un ambigu, comme Monsieur l'avait désiré; mais le dîner de noce sera beaucoup mieux.

M. DE BRUCHSAL. Le dîner de noce; et quelle noce?

LE CHEF D'OFFICE. La vôtre.

M. DE BRUCHSAL. La mienne!

LE CHEF D'OFFICE. Je pense du moins que la cérémonie est terminée, puisque vous voilà de retour.

M. DE BRUCHSAL. Je suis marié! moi?

LE CHEF D'OFFICE. De ce matin; c'est un mariage qui fait assez de bruit, la file des voitures tenait toute la rue.

M. DE BRUCHSAL, *se levant.* Toute la rue! est-ce que par hasard ce serait ma noce que j'ai vue passer?

LE CHEF D'OFFICE. Eh! oui, Monsieur; toute la ville vous le dira.

M. DE BRUCHSAL, *s'emportant.* Eh! morbleu, toute la ville a perdu la tête, et vous aussi; je suis garçon, grâce au ciel, et si vous en doutez encore, tenez, voilà mon domestique qui vous le certifiera. Arrive donc.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; MICHEL, *en toilette et le bouquet à la main; il sort de l'appartement à droite.*

MICHEL, *d'un air composé.* Permettez, Monsieur, que je joigne mes félicitations.

M. DE BRUCHSAL. Te voilà; c'est bien heureux!

MICHEL, *cherchant à retenir ses larmes.* Oui, Mon-

sieur, oui; je suis peut être en retard, ça n'est pas de ma faute. (*Sanglotant.*) Ah! Monsieur... ah! notre maître! qui m'aurait dit cela de vous!

M. DE BRUCHSAL. Hein! qu'est-ce que c'est?

MICHEL. Pardon; j'ai tort de vous en parler; car, enfin, la sottise est faite, et puisque c'est fini, je souhaite que votre femme vous rende aussi heureux que vous le méritez.

M. DE BRUCHSAL. Ma femme!

LE CHEF D'OFFICE. Vous l'entendez.

M. DE BRUCHSAL. Et toi aussi! tu oses me soutenir que je suis marié?

MICHEL. Hélas! Monsieur, j'étais comme vous; je ne voulais pas le croire! il a fallu que je le visse de mes propres yeux; oui, notre maître, je vous ai vu monter tout à l'heure dans la voiture de la mariée.

M. DE BRUCHSAL, *hors de lui.* Tout à l'heure!

MICHEL. Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL. Écoute, Michel : si c'était un autre que toi, je l'aurais déjà fait sauter par la fenêtre; mais je ne puis croire qu'un vieux et fidèle serviteur ose se jouer à ce point; je ne me suis pas marié, cependant, sans m'en apercevoir... que diable! je suis bien éveillé, je suis dans mon bon sens, j'ai bien ma tête à moi...

MICHEL. Vous le croyez, Monsieur : c'est ce qui vous trompe; je vous ai toujours dit que depuis votre dernière maladie...

M. DE BRUCHSAL, *le repoussant.* Va-t'en au diable.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; UN BIJOUTIER, LINGÈRES, MODISTES, FOURNISSEURS, *des mémoires à la main.*

CHŒUR.

AIR : *Au lever de la mariée* (du MAÇON).

Nous venons tous rendre hommage
A monsieur le marié...
(*Présentant tous leur mémoire à M. de Bruchsal.*)
Le bonheur d'un bon ménage
Ne peut être trop payé!
Nous venons tous rendre hommage
A monsieur le marié.

M. DE BRUCHSAL, *étourdi.*

Non, je ne sais si je veille!
(*Aux fournisseurs.*)
Qu'est-ce donc?.. et que voulez-vous?..

LE BIJOUTIER.

Les mémoires... pour la corbeille...

UNE MODISTE, *présentant le sien.*

Frais de noce, trousseau, bijoux.

LE BIJOUTIER, *de même.*

Dix mille florins!.. c'est pour rien!

MICHEL.

Là, Monsieur... je le disais bien!

M. DE BRUCHSAL. Comment! morbleu!

REPRISE DU CHŒUR.

Nous venons tous rendre hommage, etc.

M. DE BRUCHSAL. Un instant, un instant. (*Aux fournisseurs.*) Qui vous a dit de m'apporter ces mémoires?

LE BIJOUTIER. C'est votre valet de chambre, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL, *courant à Michel.* Comment! drôle, c'est toi?

MICHEL, *se débattant.* Eh! Monsieur, prenez donc garde; ce doit être l'autre, votre nouveau.

M. DE BRUCHSAL. Mon nouveau!

MICHEL. Vous voyez, Monsieur : pour un instant que je vous laisse seul, vous avez de jeunes domestiques, vous avez fait des dettes, vous avez fait un mariage, vous aurez bientôt cinq ou six enfants.

M. DE BRUCHSAL. Des enfants!

MICHEL. Oui, Monsieur; maintenant vous êtes capable de tout.

M. DE BRUCHSAL. Je deviendrai fou! Et sur quelles preuves oses-tu me soutenir...

MICHEL. Des preuves! encore une que j'oubliais, et que j'ai là dans ma poche, des lettres d'invitation que vous envoyez à votre famille. (*Il lui montre plusieurs lettres.*)

M. DE BRUCHSAL. Des lettres. (*En lisant quelques-unes.*) Eh! oui, je les invite à venir à mon château de Ronsberg, où je me rends avec ma femme. Ah! quel que soit l'imposteur, je le tiens maintenant. (*A Michel.*) Vite, mes chevaux, ma voiture! (*Il va pour sortir.*)

FINAL.

AIR du final du premier acte du *Plus beau jour de la vie.*

LES FOURNISSEURS, *s'opposant à sa sortie.*

Eh quoi! partir... sans solder ma facture!
Non, non, Monsieur... c'est une horreur!

M. DE BRUCHSAL.

Je ne dois rien... allez-vous-en au diable.

LES FOURNISSEURS, *lui barrant le passage.*

Comme mari vous êtes responsable,
Et vous paierez...

M. DE BRUCHSAL, *furieux.*

Quel complot effroyable!

MICHEL.

Quel embarras!

TOUS.

Vous ne partirez pas.

MICHEL, *le calmant.*

Monsieur... Monsieur...

M. DE BRUCHSAL.

Redoutez ma colère!

MICHEL, *à part.*

Dieux! il va se faire
Une mauvaise affaire.

LE CHŒUR.

Songez-y, Monsieur, la justice est sévère;
Payez-nous, ou bien nous arrêtons vos pas.

M. DE BRUCHSAL.

Craignez ma colère!

TOUS.

Non, non, point d'affaire!

MICHEL, *à son maître.*

Payez-les... sinon nous resterons en gage.

M. DE BRUCHSAL, *tirant son portefeuille.*

Morbleu! c'est bien dur, et de bon cœur j'enrage.

TOUS.

Je vois que Monsieur va se montrer plus sage!

M. DE BRUCHSAL, *leur donnant des billets.*

Tenez... votre argent... le voici!
Quel ennui!

ENSEMBLE.

M. DE BRUCHSAL.

Dix mille florins; quel tour abominable!..
Le mari,
Morbleu! me paiera tout ceci!

MICHEL, *le regardant.*

Quel joli moment!.. comme c'est agréable
De jouer ainsi
Le rôle de mari.

TOUS, *recevant de l'argent.*

Je l'avais bien dit, il devient raisonnable;
C'est toujours ainsi
Que finit un mari.

DE BRUCHSAL. Quoi.... que faite-vous. — Acte 2, scène 13.

TOUS, *l'entourant et le saluant.*
Ah! Monsieur, pardon... recevez notre hommage;
L'amour vous sourit, le plaisir vous attend...
Combien il est doux l'instant du mariage;
Pour un tendre époux quel moment enivrant!
Nous bénissons tous un si beau mariage;
Recevez nos vœux et notre compliment.

ENSEMBLE.

TOUS.

Adieu, bon voyage!
Ah! pour vous quel moment!

M. DE BRUCHSAL ET MICHEL.

De bon cœur j'enrage?..
Sans perdre un instant mettons-nous en voyage;
Cet hymen vraiment
Aura fait mon tourment!
Partons sur-le-champ.

(*Ils sortent tous, en entourant M. de Bruchsal et Michel.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon de campagne ouvrant sur des jardins; porte au fond; portes latérales; deux croisées au fond. A droite, la porte de l'appartement de Mathilde; à gauche, un guéridon chargé de viandes froides, de fruits, etc., avec deux couverts.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, ALPHONSE, DEUX FEMMES DE CHAMBRE *qui portent des cartons; ensuite* VICTOR.

(*Ils entrent par le fond; Mathilde donne à une de ses femmes son châle et son chapeau, Alphonse jette de côté son manteau de voyage.*)

ALPHONSE, *donnant la main à Mathilde.* N'êtes-vous pas trop fatiguée, ma chère amie?

MATHILDE, *s'asseyant.* Un peu; les chevaux allaient si vite; je me sens encore tout étourdie; mais ce ne sera rien.

ALPHONSE. Je vous demande pardon de ce brusque départ; j'ai voulu vous épargner les curieux, les visites; on m'en avait annoncé qui ne nous auraient pas été agréables.

MATHILDE. Vous avez très-bien fait, Monsieur.

ALPHONSE. Et puis, dans ces premiers moments, on n'est pas fâché d'être seuls, et chez soi. Dans cette terre du moins, nous ne craignons pas les importuns. (*Regardant la table*) Je vois avec plaisir que Victor a fait exécuter mes ordres. Vous avez besoin de prendre quelque chose? n'est-ce pas? un fruit, une tasse de thé; justement j'en ai demandé en descendant de voiture... Eh! tenez, le voilà.

VICTOR, *sortant du cabinet à gauche, apporte un plateau qu'il pose sur le guéridon, et, s'approchant d'Alphonse, il lui dit à voix basse :* A mon départ, l'ennemi était maître de la place.

ALPHONSE, *bas, à Victor.* Il était temps de se sauver. (*Haut.*) C'est bien, laissez nous. (*Aux femmes de chambre, en leur montrant la porte à droite.*) Voici l'appartement de votre maîtresse; vous pouvez le préparer, et vous retirer par le petit vestibule. Nous n'aurons plus besoin de vous. (*Les femmes entrent dans l'appartement, et Victor sort par le fond.*)

—

SCÈNE II.

MATHILDE, ALPHONSE.

MATHILDE, *à part, un peu inquiète.* Ah! mon Dieu, on nous laisse seuls.

DUO.

AIR : *Di piacere mi balza il cor.*

ALPHONSE, *à part.*

Près de ma femme
Me voici donc... pour mon cœur doux instants!..
Ah! qu'à ma flamme
Il tarde, hélas! de n'avoir déjà plus soixante ans.

MATHILDE, *à part.*

Mon trouble augmente.

ALPHONSE.

Q'avez-vous donc?.. quel effroi
Près de moi?..

MATHILDE.

Non!.. mais ma tante...
Je la croyais en ces lieux.

ALPHONSE.

J'exaucerai vos vœux.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Non, plus d'effroi!
Et, près de moi,
Que mon mari
Soit mon meilleur ami.

ALPHONSE.

Oui, sans effroi
Regardez-moi :
Votre mari
N'est-il pas votre ami?

(*Alphonse conduit Mathilde à la table, la fait asseoir, et s'assied auprès d'elle à sa gauche.*)

ALPHONSE. Permettez que je vous serve. (*Il verse le thé, et lui offre des fruits.*) Ces petits soins ont tant de charmes : c'est un si grand bonheur d'être là, dans son ménage, de pouvoir s'occuper uniquement de celle qu'on aime, et qui vous appartient pour toujours. (*Mathilde soupire involontairement. A part.*) Ah! mon Dieu! ce mot la fait soupirer. (*Haut et inquiet.*) Qu'est-ce que c'est, chère amie? quelle inquiétude, quel chagrin vous tourmente?

MATHILDE. Moi, Monsieur?

ALPHONSE. Auriez-vous déjà des regrets? ou peut-être quelque autre souvenir?

MATHILDE. Quoi, vous pourriez penser?..

ALPHONSE. Quand ce serait vrai, il n'y aurait rien d'étonnant! et je pardonne d'avance.

MATHILDE. Bien vrai! cela ne vous fâchera pas?

ALPHONSE, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut, avec trouble*) Il y a donc quelque chose?

MATHILDE, *timidement.* Je conviens que je m'étais fait d'avance du mariage, et surtout de mon mari, une idée, un portrait...

ALPHONSE. Qui me ressemble?

MATHILDE, *de même.* Très-peu! Je me figurais quelqu'un qui aurait à peu près vos traits, vos manières, toutes les bonnes qualités que j'aime en vous; mais toutes ces qualités-là j'aurais voulu...

ALPHONSE. Eh bien?

MATHILDE. Qu'il les eût depuis moins longtemps. (*Ils quittent la table, et viennent sur le devant de la scène. Mathilde se trouve à droite du spectateur.*)

ALPHONSE. Je comprends, qu'il fût plus jeune.

MATHILDE, *vivement.* Oui, qu'il eût mon âge! et des yeux si expressifs, une voix si tendre...

ALPHONSE, *souriant.* Enfin, un portrait de fantaisie, qui ne ressemblât à rien.

MATHILDE. Si; je crois que cela ressemblait à quelqu'un.

ALPHONSE, *à part.* O ciel!

MATHILDE. Quelqu'un que j'ai rencontré avant mon mariage.

ALPHONSE, *vivement.* Et vous osez!

MATHILDE, *effrayée.* Non, Monsieur, non, je n'ose pas! c'est parce que vous m'avez dit que cela vous ferait plaisir; car, sans cela...

ALPHONSE. En effet, vous avez raison. (*A part.*) Maudite curiosité! (*Haut.*) Achevez, je vous en prie! Vous disiez que ce jeune homme...

MATHILDE. Ai-je dit un jeune homme? je n'en sais rien, car je l'ai si peu vu; trois ou quatre fois, à un bal que donnait un de nos voisins, un banquier de Dusseldorf.

ALPHONSE, *avec joie.* Qu'entends-je! et son nom?

MATHILDE. Ah! mon Dieu, Monsieur, vous devez le connaître; car, d'après quelques mots qui lui sont échappés, j'ai toujours pensé depuis qu'il devait être un de vos parents, et sans doute votre neveu.

ALPHONSE. Ah! que je suis heureux!

MATHILDE. Et de quoi donc?

ALPHONSE.

AIR : *A soixante ans.*

Je peux trembler qu'un autre ne vous aime;
Mais un neveu!.. je le vois sans chagrin;
Car mon neveu, c'est un autre moi-même,
Ce qui me plaît, il le trouve divin,
Et ce que j'aime, il l'adore soudain!..
Aussi, mes biens et mes trésors, ma chère,
Tout ce que j'ai de mieux en ce moment,
Tout, après moi, lui revient... il le prend;
Et je vois sans trop de colère
Qu'il commence de mon vivant.

MATHILDE. Vraiment! si je l'avais su! moi qui craignais de vous en parler.

ALPHONSE. Au contraire, ne me laissez rien ignorer. Racontez-moi tous les détails; dites-moi ce que vous pensez de lui.

MATHILDE. Beaucoup de bien; d'abord, il vous ressemble beaucoup; et un jour que nous causions en dansant, car on danse pour causer, il me dit qu'il s'appelait Alphonse de Brachsal, qu'il habitait ordinairement Berlin, mais qu'il serait heureux de se fixer à Dusseldorf, de m'y revoir...

ALPHONSE. Vollà tout?

MATHILDE. Oui, Monsieur.

ALPHONSE, *lentement et la regardant.* C'est singulier; je croyais qu'il vous avait pris la main et qu'il l'avait serrée.

MATHILDE, *troublée.* Comment? c'est vrai, Monsieur, je l'avais oublié. (*A part.*) Ah! mon Dieu, comme il faut prendre garde avec les maris. (*Haut.*) Qui donc a pu vous apprendre?..

ALPHONSE. Voyez, Mathilde, comme il faut toujours dire la vérité à son époux. Tout ce que vous venez de me raconter, je le savais d'avance et de mon neveu lui-même.

MATHILDE. Ah! c'est bien mal à lui, c'est bien indiscret; je ne l'aurais pas cru, et je n'avais pas besoin de cela pour l'oublier; car, je vous l'ai dit, Monsieur, j'y pensais si peu, si peu, que cela ne valait pas la peine d'en parler; seulement, et d'après ce qu'il m'avait dit de lui, de sa famille, il me semblait que cela annonçait des intentions, et j'attendais toujours qu'il se fît présenter chez nous; lorsqu'un soir on annonce M. de Bruchsal. Ce nom fit battre mon cœur; je levai la tête, mais ce n'était point lui. (*Baissant les yeux.*) C'était vous, Monsieur; l'accueil que je vous fis d'abord, vous ne le dûtes, j'en conviens, qu'à mes souvenirs, à cette ressemblance; mais plus tard, vos bontés seules ont appelé ma confiance, mon affection; vous savez le reste. (*Vivement.*) Voilà la vérité, Monsieur; vous connaissez le fond de ma pensée; et je vous jure désormais de n'en plus avoir une seule qui ne soit pour vous.

ALPHONSE. Ah! ma chère Mathilde!

AIR de *Délia.*

A ton bonheur je consacre ma vie.

MATHILDE.

De ses bontés que mon cœur est ému!

ALPHONSE.

Par tes attraits mon âme est rajeunie.

MATHILDE.

D'où vient ce trouble à mes sens inconnu?

ALPHONSE.

Et toi, Mathilde? et toi, m'aimeras-tu?

MATHILDE.

Oui, je crois que je vous aime
Comme... un mari...

ALPHONSE.

C'est bien peu!

MATHILDE.

Prenez garde! je vais même
Vous aimer comme un neveu.

ALPHONSE, *à ses genoux.* Ah! je n'y résiste plus, Mathilde; ma bien-aimée, apprends donc...

—

SCÈNE III.

OLIVIER, ALPHONSE, MATHILDE.

OLIVIER. A merveille!

MATHILDE. Mon cousin Olivier!

ALPHONSE, *toujours à genoux.* Au diable la famille!

OLIVIER, *lui tendant la main.* Faut-il vous aider à vous relever? les amis sont toujours là.

ALPHONSE. Quoi! Monsieur, c'est vous!

OLIVIER. Moi-même; j'ai bien pensé que vous vous ennuieriez ici tout seuls; l'hymen est un tête-à-tête qui dure si longtemps; j'ai couru chez ma tante, et je l'ai décidée à m'accompagner.

MATHILDE. Ma tante! elle serait ici?

OLIVIER. Sans doute; vos femmes l'ont fait entrer dans la chambre de la mariée; elle vous attend.

MATHILDE. J'y cours. (*S'arrêtant devant Alphonse.*) Vous permettez, Monsieur?

OLIVIER. Est-ce qu'il y a besoin de permission?

ALPHONSE. Allez, ma chère Mathilde, disposez-la à me recevoir; je vous rejoins bientôt; (*Bas.*) nous reprendrons notre entretien.

OLIVIER, *donnant la main à Mathilde, et la conduisant à son appartement.* Eh bien! vous ne me remerciez pas, ma cousine?

MATHILDE, *lui tendant la main qu'il baise.* Oh! si fait, vous êtes charmant. (*Elle entre dans son appartement, Olivier se dispose à la suivre.*)

—

SCÈNE IV.

ALPHONSE, OLIVIER.

ALPHONSE, *à part.* Décidément, je ne pourrais jamais m'habituer au système des cousins. (*Au moment où Olivier va entrer dans l'appartement de Mathilde, Alphonse accourt, et l'arrête en lui disant:*) Où allez-vous donc, cousin?

OLIVIER. Mais je... (*A part.*) Il est vexé, tant mieux, je lui apprendrai à me jouer de ces tours-là! (*Haut.*) J'espère, cousin, que vous êtes content de nous voir.

ALPHONSE, *brusquement.* Du tout.

OLIVIER. Il a une franchise originale.

ALPHONSE. Qui vous a prié d'amener madame de Linsbourg?

OLIVIER. Le sentiment des convenances; ma cousine n'ayant plus de mère, la présence de sa tante était indispensable; c'est de droit, c'est l'usage.

ALPHONSE. Eh! Monsieur, on se passera d'elle et de vous.

OLIVIER. Vous vous vantez, et vous serez peut-être bien aise de nous avoir. Vous ne vous étiez occupé ni du bal, ni du souper; mais moi qui pense à tout, j'ai pris sur moi...

ALPHONSE. De quoi faire?

OLIVIER. D'amener des convives et des violons; deux cents personnes qui vont arriver.

ALPHONSE. J'en suis fâché, Monsieur. Ils passeront la nuit à la belle étoile; car ils n'entreront pas. Mais je ne vous empêche pas d'aller les rejoindre.

OLIVIER. Hein! qu'est-ce que c'est! (*A part.*) Le petit vieillard devient aussi trop brutal. (*A Alphonse.*) Savez-vous, cousin, que cette phrase aurait l'air de me mettre à la porte?

ALPHONSE. Vraiment!

OLIVIER. Et que, quoique parent, je serais obligé de...

ALPHONSE, *vivement.* Il serait possible!.. comme vous voudrez, Monsieur, je suis à vous.

OLIVIER. Qu'est-ce qu'il dit? je crois qu'il accepte.

ALPHONSE. Ici même, et sur-le-champ.

OLIVIER. Ah çà! qu'est-ce qu'il lui prend donc? il paraît qu'il est encore vert.

AIR de *Turenne.*

Je ne pourrais le souffrir de tout autre
Mais votre titre ici retient mon bras...
De ma famille, en ce moment la vôtre,
L'honneur m'est cher... et dans le monde, hélas!
De ce duel que ne dirait-on pas?
Je suis galant, ma cousine est gentille,
Et me tuer, c'est vous donner à vous
Un ridicule...

ALPHONSE, *avec ironie.*

Eh! non, c'est, entre nous,
En ôter un à la famille.

OLIVIER. Monsieur, je pardonne tout, excepté une épigramme... et je suis à vous.

ALPHONSE.

AIR de *Cendrillon.*

Cela suffit... dans l'instant au jardin...

OLIVIER.

Que ce rendez-vous a de charmes!

ALPHONSE.

Vous choisirez et l'endroit et les armes.

OLIVIER.

C'est un gaillard que monsieur mon cousin;
Est-il pressé!.. malgré ses cheveux blancs,
Vouloir, morbleu! sans rien entendre,
Se faire ainsi tuer à soixante ans :
Ne pouvait-il donc pas attendre?

ENSEMBLE.

C'est convenu; ce soir, dans ces jardins,
A ce rendez-vous plein de charmes,
Nous nous rendrons chacun avec nos armes,
Nous nous battrons en amis, en cousins.

(*Olivier sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

ALPHONSE, *seul.* Oui, morbleu, je suis enchanté! j'avais besoin de trouver quelqu'un sur qui ma colère pût tomber, et j'aime mieux donner la préférence au cousin; après cela du moins je serai tranquille dans mon ménage.

—

SCÈNE VI.

ALPHONSE, VICTOR.

VICTOR, *accourant.* Alerte! alerte! Monsieur...

ALPHONSE. Qu'est-ce donc!

VICTOR. Nous sommes débusqués, l'oncle nous suit à la piste!

ALPHONSE. Mon oncle!

VICTOR. Sa voiture est au bas du perron.

ALPHONSE, *troublé.* Dieux! serait-il instruit!..

VICTOR. Je l'ignore; mais ne perdez pas une minute; sauvez-vous.

ALPHONSE. Eh! où cela?.. ah! chez ma femme; arrivera ce qui pourra. (*Il va pour ouvrir la porte de Mathilde, qui est fermée.*)

MADAME DE LINSBOURG, *en dedans.* On n'entre pas.

ALPHONSE. C'est la tante; que le diable l'emporte! Il faut pourtant que je voie Mathilde... Eh mais! la fenêtre qui donne sur la terrasse... je pourrai, quand la tante se sera retirée...

VICTOR, *aux aguets.* Voici votre oncle, dépêchons-nous!

ALPHONSE, *sautant par la fenêtre.* Eh! vite. (*Il disparaît par la fenêtre, à droite, et Victor sort par la gauche; tandis que M. de Bruchsal et Michel entrent par le fond.*)

—

SCÈNE VII.

M. DE BRUCHSAL, MICHEL.

(*Ils arrivent comme des gens harassés.*)

M. DE BRUCHSAL. Allons, Michel, arrive donc!

MICHEL, *d'un ton piteux.* Voilà, Monsieur. (*Soupirant.*) Quel métier, six lieues de poste ventre à terre, et par des chemins affreux?

M. DE BRUCHSAL, *s'asseyant.* C'est vrai, je suis brisé.

MICHEL. Et moi donc! Quand je vous disais, Monsieur, que le mariage ne vous valait rien!

M. DE BRUCHSAL. Tu vas encore recommencer?

MICHEL. Non, non; j'ai tort; vous m'avez donné votre parole d'honneur que vous n'étiez pas marié, je dois vous croire jusqu'à preuve contraire!.. mais, au nom de Dieu, prenez un peu de repos; car, avec ce train de vie-là, vous ne pouvez pas aller loin. (*Il lui montre la table.*) Justement, tenez, voilà une table qui vient d'être servie, et un poulet qui a une mine!..

M. DE BRUCHSAL. Ah! ah! je ne pense pas que ce soit pour nous... mais, ma foi, je suis chez moi, et ça ne pouvait pas venir plus à propos.

MICHEL. Oui, Monsieur, croyez-moi, mangez, prenez des forces, vous en avez besoin; on ne sait pas ce qui peut arriver. (*M. de Bruchsal se met à table; Michel le sert.*)

M. DE BRUCHSAL, *déployant sa serviette.* Il paraît que mon *Sosie* ne se laisse manquer de rien.

MICHEL, *regardant avec envie.* Dame! quand on se trouve dans une bonne maison!.. Au moins ces petites promenades coup sur coup ont l'avantage de vous faire connaître vos propriétés.

M. DE BRUCHSAL.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Tout vient confondre ma raison,
Tant l'aventure est peu commune;
Est-ce un rêve? une illusion?..

MICHEL, *le servant.*

Non... ce repas n'en est pas une!
Ne l'épargnez pas, croyez-moi,
Et qu'ici rien ne vous dérange;
Car, de tous les biens, je le voi,
Le plus sûr est celui qu'on mange.

M. DE BRUCHSAL, *mangeant.* C'est singulier que nous n'ayons encore vu personne? Je n'ai qu'une crainte, c'est qu'ils ne soient déjà repartis.

MICHEL. Non, non, rassurez-vous; j'ai demandé en bas si Madame était ici, on m'a dit qu'oui.

M. DE BRUCHSAL. Madame!.. ah çà! veux-tu bien te taire.

MICHEL. Pardon, Monsieur, c'est un reste de soupçon... Voulez-vous me permettre de vous servir à boire?

M. DE BRUCHSAL. A ta santé, mon garçon.

MICHEL. A la vôtre, Monsieur; c'est plus urgent. Encore... (*Il lui verse. Pendant que M. de Bruchsal mange et boit, entre madame de Linsbourg.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE LINSBOURG, *paraissant sur le seuil de la porte de l'appartement de Mathilde.*

MADAME DE LINSBOURG, *à part.* Pauvre enfant! elle est toute tremblante; moi, je suis indignée, et c'est dans ce moment-là qu'il faut que je fasse connaissance avec son mari, avec mon neveu; me voilà bien disposée pour une première entrevue!.. (*Haut.*) Monsieur de Bruchsal!

M. DE BRUCHSAL, *toujours à table.* Qui m'appelle? qui vient là?

MICHEL, *apercevant madame de Linsbourg.* C'est

peut-être votre épouse. (*A part.*) Si c'est elle, ça me rassure un peu.

MADAME DE LINSBOURG. Monsieur, vous pouvez venir, on vous attend!

M. DE BRUCHSAL. On m'attend? et qui donc?

MADAME DE LINSBOURG. Eh mais! votre femme.

M. DE BRUCHSAL. Ma femme!..

MICHEL, *triomphant.* Là, Monsieur!..

M. DE BRUCHSAL, *se hâtant de manger.* Voilà, parbleu! qui est trop fort. (*Haut.*) Je vous demande pardon, Madame, je suis à vous dans l'instant.

MICHEL. Oui, Monsieur, il ne faut pas que ça vous empêche de souper.

MADAME DE LINSBOURG, *le regardant, et à part.* Eh bien! il ne se dérange pas; il reste tranquillement à table, quand je viens l'avertir... (*Haut.*) Vous ne m'avez donc pas entendue, Monsieur? j'ai eu l'honneur de vous dire...

M. DE BRUCHSAL, *jetant sa serviette et se levant.* Que la mariée m'attendait... si vraiment; mais oserai-je, avant tout, vous demander, Madame, à qui j'ai l'honneur de parler?

MADAME DE LINSBOURG. Je sais, Monsieur, que nous ne nous sommes pas encore vus, puisque ce matin je n'ai pas voulu assister à votre noce.

MICHEL, *bas.* Quand je vous le disais...

M. DE BRUCHSAL. Te tairas-tu?

MADAME DE LINSBOURG. Mais je suis la tante de votre femme, la présidente de Linsbourg.

M. DE BRUCHSAL. De Linsbourg, la veuve du vieux président?

MADAME DE LINSBOURG. Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL. Qui avait, dit-on, épousé une femme si sévère, si prude, je veux dire si respectable... et c'est vous, Madame, c'est vous qui venez aujourd'hui... (*A Michel, lui montrant la table.*) Emporte tout cela, et va m'attendre dans la chambre à côté.

MICHEL, *hésitant.* Monsieur, c'est que je voudrais...

M. DE BRUCHSAL, *brusquement.* Obéis, te dis-je...

MICHEL. Comme le mariage lui change déjà le caractère! (*Il sort en emportant le couvert.*)

—

SCÈNE IX.

MADAME DE LINSBOURG, M. DE BRUCHSAL.

MADAME DE LINSBOURG. Je sens, Monsieur, que ma présence en ces lieux a droit de vous étonner, et je vous dois l'explication de ma conduite.

M. DE BRUCHSAL. A merveille! j'allais vous la demander...

MADAME DE LINSBOURG. J'ai d'abord été si opposé à ce mariage, que je n'ai pas même voulu y assister; mais je viens de voir Mathilde...

M. DE BRUCHSAL. Ou la nomme Mathilde?

MADAME DE LINSBOURG, *étonnée.* Oui, Monsieur.

M. DE BRUCHSAL. C'est un joli nom.

MADAME DE LINSBOURG. Je croyais ne la trouver que résignée à son sort; mais point du tout; elle m'a semblé heureuse et satisfaite, et, malgré vos soixante ans, je croirais presque que vous avez su lui plaire.

M. DE BRUCHSAL. Moi!.. (*A part.*) Décidément, si c'est une plaisanterie, elle n'a rien d'effrayant, et nous verrons bien... (*A madame de Linsbourg.*) Ma chère tante, vous avez peut-être l'habitude de vous retirer de bonne heure, et je crains qu'il ne soit déjà bien tard...

MADAME DE LINSBOURG. Je comprends, Monsieur. Je vous laisse.

M. DE BRUCHSAL, *lui offrant la main pour la reconduire.* Voulez-vous me permettre, ma chère tante?

MADAME DE LINSBOURG. Volontiers, mon cher neveu. (*Elle sort : M. de Bruchsal la conduit jusqu'à la porte du fond.*)

—

SCÈNE X.

M. DE BRUCHSAL, *seul.*

(*Il ferme la porte, pousse les verrous.*)

Là, fermons bien! Si j'y comprends un mot, je veux mourir; mais c'est égal, voilà assez longtemps qu'ils se moquent de moi; je vais prendre ma revanche: puisqu'ils m'ont marié à une jeune personne charmante, à ce qu'il paraît, ma foi, (*Se frottant les mains.*) allons trouver ma femme. (*Il s'avance à pas de loup vers la porte de la chambre de Mathilde; au même moment, Michel entre du côté opposé et l'arrête par la main.*)

—

SCÈNE XI.

M. DE BRUCHSAL, MICHEL.

MICHEL, *tout effaré.* Ah! Monsieur, où allez-vous?

M. DE BRUCHSAL. Cela ne te regarde pas!

MICHEL, *l'arrêtant.* Si, Monsieur; vous n'irez pas.

M. DE BRUCHSAL. Comment?

MICHEL. Je ne vous quitte pas, je m'attache à vous; je sais que vous allez vous battre!

M. DE BRUCHSAL. Moi!..

MICHEL. N'essayez pas de le nier, je viens de rencontrer votre adversaire, qui vous attend avec deux épées sous le bras, pour vous chercher querelle.

M. DE BRUCHSAL. Mon adversaire!.. une querelle! et à quel propos, imbécile?

MICHEL. A cause de votre femme dont vous êtes jaloux, et à qui il fait la cour.

M. DE BRUCHSAL. On fait la cour à ma femme!..

MICHEL. Ça vous étonne! une jeune femme! car elle est jeune, elle...

M. DE BRUCHSAL, *hors de lui.* Ah! je crois, Dieu me pardonne, que l'enfer s'est déchaîné contre moi; mais cela ne m'arrêtera pas. (*Voulant entrer dans la chambre de Mathilde.*) Va-t'en, j'ai besoin d'être seul.

MICHEL, *l'arrêtant toujours.* Pour aller vous faire tuer, n'est-ce pas?

M. DE BRUCHSAL. Eh! non...

MICHEL. Vous en mourez d'envie, je le vois!..

M. DE BRUCHSAL. Du tout; au contraire...

MICHEL, *suppliant.* Monsieur, Monsieur, je vous le demande à genoux.

M. DE BRUCHSAL. Tais-toi donc, bourreau!.... Voici quelqu'un... Dieu! serait-ce ma femme?.. (*Mathilde entre.*)

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; MATHILDE, *sortant de sa chambre; elle est en toilette du soir, robe blanche croisée, sans garniture, coiffure très-simple en cheveux, petit fichu de gaze.*

(*A l'entrée de Mathilde, M. de Bruchsal s'éloigne et va s'asseoir sur un fauteuil, auprès de la porte du cabinet à gauche.*)

MATHILDE, *à part, regardant M. de Bruchsal.* Le voici! ah! mon Dieu! je n'aurai jamais le courage... cependant, après ce que je viens d'apprendre, il le faut bien; car il n'y a que moi qui puisse obtenir la grâce d'Alphonse; et puis, ce qui me rassure, c'est que mon mari est là.

M. DE BRUCHSAL, *à part, et un peu embarrassé.* Je ne sais trop comment débuter, ni comment entrer en ménage; commençons par me fâcher, ça me servira de contenance. (*Haut et s'approchant.*) Hum! hum!

MATHILDE, *à part.* Comme il a l'air méchant!

M. DE BRUCHSAL, *la regardant de près, et à part.* Ah! diable! c'est qu'elle est fort jolie!

MICHEL, *à part.* Comme il la regarde!

M. DE BRUCHSAL, *à Michel, qui est à sa gauche.* N'est-ce pas, Michel, qu'elle est fort bien?

MICHEL, *de mauvaise humeur.* Qu'est-ce que ça fait? il s'agit bien de cela; je vous demande de quoi Monsieur va s'occuper dans un pareil moment?

M. DE BRUCHSAL, *à Mathilde.* C'est moi que vous cherchiez, Madame?

MATHILDE, *tremblant.* Oui, Monsieur.

MICHEL. Voilà le coup de grâce.

M. DE BRUCHSAL, *à part.* Au moins, je ne puis pas me plaindre, ils m'ont choisi une petite femme charmante... (*A Michel.*) Va te coucher, mon ami.

MICHEL, *bas.* Monsieur, je n'ose pas; vous irez vous battre avec l'autre.

M. DE BRUCHSAL. Est-ce que j'y pense? (*Regardant Mathilde.*) et maintenant moins que jamais, laisse-nous.

MICHEL, *à part.* Je ne peux pas m'y décider.

AIR : *La voilà, de frayeur* (de LÉONIDE).

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel moment! quel effroi!
Son regard m'inquiète;
Quelle frayeur secrète
Vient s'emparer de moi?

M. DE BRUCHSAL.

Bonne nuit, laisse-moi...
(*Regardant Mathilde.*)
Quelle grâce parfaite!..
Et quelle ardeur secrète
M'agite malgré moi?

MICHEL.

Bonne nuit... quel effroi
Me trouble, m'inquiète?
Quelle frayeur secrète!..
Je tremble, non pour moi.

MICHEL.

Faut-il encor que je demeure?..
Monsieur n'a plus besoin de moi?..

M. DE BRUCHSAL.

Non, demain... pas de trop bonne heure...

MICHEL, *à part.*

De chagrin j'en mourrai, je crois;
Qui, moi, son fidèle acolyte,
Sans frémir je n'y puis songer,
C'est dans le moment du danger
Qu'il faut, hélas! que je le quitte.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel moment! quel effroi! etc.

M. DE BRUCHSAL.

Bonne nuit, laisse-moi... etc.

MICHEL.

Bonne nuit... quel effroi, etc.

(*Michel entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XIII.

MATHILDE, M. DE BRUCHSAL.

M. DE BRUCHSAL. Ne trouvez-vous pas, Madame, que c'est une situation assez singulière que la nôtre? et quand je vois cet air de candeur et de modestie..... peut-être vous a-t-on mariée, comme moi, sans que vous le sachiez, sans que vous vous en doutiez; cela peut arriver; j'en ai la preuve...

MATHILDE. En vérité, Monsieur, vos doutes commencent à m'embarrasser beaucoup; ce mariage a été si bizarre, si précipité... je n'ai vu mon mari que fort peu. Et si je me suis trompée, jugez-en vous-même. Un vieillard se présente chez mon tuteur, il se nommait M. de Bruchsal, aimable, plein d'esprit... tout le monde était séduit par ses manières douces et prévenantes; on m'ordonne de l'épouser, je m'y résignai sans peine. Voilà tout ce que je puis vous dire.

M. DE BRUCHSAL. Et ce vieillard, c'était moi?

MATHILDE. C'était la même bonté dans les regards, la même indulgence, la même douceur...

M. DE BRUCHSAL, *s'emportant.* Corbleu!..

MATHILDE, *effrayée.* Ah! par exemple, il ne se fâchait jamais, Monsieur; et maintenant, à la manière dont vous me regardez, il me semble que ce n'est plus lui.

M. DE BRUCHSAL, *s'arrêtant.* Diable! n'allons pas détruire la bonne opinion que l'on a de moi; car je commence à trouver l'aventure charmante. (*Haut.*) Je ne me fâche pas non plus; au contraire, je suis enchanté d'avoir pu vous plaire ainsi à mon insu. Mais je cherche comment j'ai pu y parvenir; j'avoue que ça m'étonne; et pour qu'une jeune personne se résigne à passer sa vie près de moi...

MATHILDE, *s'oubliant.* Ah! c'est mon plus cher désir.

M. DE BRUCHSAL, *l'observant.* Même à présent?

MATHILDE. Plus que jamais!

AIR : *Pour le trouver, j'arrive en Allemagne* (d'YELVA).

J'y vois pour moi tant d'avantage...
Des conseils d'un ami prudent
On a grand besoin à mon âge...
Le monde est, dit-on, si méchant...
Pour marcher seule en ce monde perfide,
Je suis si jeune...

M. DE BRUCHSAL.

Et moi si vieux...

MATHILDE.

Eh bien!
Désormais vous serez mon guide,
Moi je serai votre soutien!

M. DE BRUCHSAL. Il est sûr que le mariage envisagé ainsi, comme un point d'appui, aurait bien son côté agréable. Et moi, qui avais des préventions contre lui...

MATHILDE. Et pourquoi donc?

M. DE BRUCHSAL. Vous le dirai-je? tout m'effrayait; les embarras du ménage, cet esclavage continuel, jusqu'à ce titre de mari et de femme.

MATHILDE. Eh bien! ne m'appelez pas votre femme, appelez-moi votre fille, votre pupille, votre nièce, ce que vous voudrez, pourvu que ce titre me rapproche de vous, et me permette de vous aimer.

M. DE BRUCHSAL. Que dit-elle?

MATHILDE. Ainsi, du moins, je vivrai près de vous, je serai à la tête de votre maison; ces embarras du ménage, ces soins qui vous effraient, je vous les épargnerai. Pour que le temps vous paraisse moins long, le soir, je vous ferai des lectures, de la musique; le matin, je vous entourerai de tous ceux qui vous res-

pectent et vous chérissent; vos vieux amis seront les miens et ils viendront souvent; car ils seront bien reçus. Heureux vous-même, vous voudrez qu'on le soit autour de vous, et, de temps en temps, nous accueillerons la jeunesse, dont les riantes idées égaieront les vôtres, et vous rappelleront vos jeunes souvenirs.

M. DE BRUCHSAL, *s'animant*. Cela commence, rien qu'en vous écoutant... oui, ma chère femme...

MATHILDE. Nous sommes convenus que vous ne me donneriez plus ce nom-là.

M. DE BRUCHSAL. C'est que maintenant il me plaît beaucoup. Oui, vous serez maîtresse absolue; vous n'aurez qu'à commander pour être obéie.

MATHILDE, *émue, et regardant du côté de son appartement*. Est-il vrai?

M. DE BRUCHSAL. Je le juro.

MATHILDE. Quoi! vous ne me refuserez jamais rien?

M. DE BRUCHSAL. Jamais.

MATHILDE. Quelle que soit la grâce que je vous demande?..

M. DE BRUCHSAL. N'importe.

MATHILDE. Eh bien! il en est une que j'implore.

M. DE BRUCHSAL. Je l'accorde d'avance; et puisque cette jolie main est à moi... (*Voulant y porter les lèvres.*) ne me permettrez-vous pas?..

MATHILDE, *lui prenant à lui-même la main qu'elle embrasse, et tombant à ses genoux*. Ah! Monsieur, c'est moi qui vous le demande...

M. DE BRUCHSAL, *attendri*. Quoi!.. que faites-vous?. eh bien! me voilà tout ému. Mon enfant, ma chère enfant, relevez-vous. (*On frappe.*)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MICHEL.

MICHEL, *accourant de côté, sans voir son maître*. Courez tous... dépêchez...

M. DE BRUCHSAL. Qu'est-ce donc?

MICHEL, *le voyant*. Ah! mon Dieu!

M. DE BRUCHSAL. Michel! Qu'as-tu donc? d'où vient ta frayeur?

MICHEL. Il n'y a pas de quoi, peut-être?.. Comment, Monsieur, vous voilà ici? et, dans le moment où je vous parle, vous vous battez dans le jardin.

MATHILDE. Comment?

M. DE BRUCHSAL. Ah! tu vas recommencer!..

MICHEL. Oui, Monsieur, vous êtes là-bas, vous êtes ici, vous êtes partout: il n'y a pas de jeune homme qui ait votre activité. J'étais à la fenêtre de ma chambre, parce que je ne pouvais pas dormir; je prenais le frais en songeant aux inquiétudes que vous me donnez; voilà que tout à coup j'entends du bruit au-dessous de moi; je regarde, vous sortiez de l'appartement de Madame par la terrasse...

M. DE BRUCHSAL. Moi!..

MICHEL. Oui, Monsieur, vous avez sauté par-dessus le balcon; le cousin est venu vous joindre, et, un moment après, l'épée à la main dans le taillis...

MATHILDE, *troublée, courant à Michel*. O ciel! mon mari! il faut courir; où est-il?

MICHEL. Eh! le voilà devant vous.

MATHILDE. S'il était blessé!..

MICHEL. Vous voyez bien que non... mais j'ai eu une peur!..

MADAME DE LINSBOURG, *frappant à la porte du fond*. Ouvrez, ouvrez vite!

MICHEL, *effrayé*. Ah! c'est mon dernier jour!

M. DE BRUCHSAL. Encore un événement!

MADAME DE LINSBOURG, *en dehors*. Mathilde!.. mon neveu!..

MATHILDE, *courant ouvrir*. C'est ma tante.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE LINSBOURG.

MATHILDE. Eh bien! ma tante?

MADAME DE LINSBOURG, *courant à M. de Bruchsal*. Ah! le voilà, ce cher neveu! Que je l'embrasse! J'avais des préventions contre vous, mon cher ami, je le confesse; mais votre conduite, votre générosité, dans ce malheureux duel...

M. DE BRUCHSAL. Ma générosité!..

MADAME DE LINSBOURG, *à sa nièce, en s'essuyant les yeux*.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est Olivier qui vient de m'en instruire;
Car tous les deux sont amis désormais :
Après l'avoir désarmé...

MATHILDE.

Je respire!

MADAME DE LINSBOURG.

Le vainqueur même a proposé la paix!

MICHEL, *montrant son maître*.

A ce trait-là, moi, je le reconnais.

MADAME DE LINSBOURG.

Mais à votre âge!.. un duel!.. quelle folie!..
Risquer ses jours!..

M. DE BRUCHSAL.

J'étais en sûreté!
J'aurais pu même ainsi perdre la vie
Sans nuire à ma santé.

MADAME DE LINSBOURG. Que voulez-vous dire?

M. DE BRUCHSAL. Vous allez le savoir. (*A Mathilde.*) Dites-moi, je vous prie, croyez-vous que ce soit moi qui me suis battu tout à l'heure?

MATHILDE, *hésitant*. Je ne sais.

M. DE BRUCHSAL, *montrant la porte à droite*. Qui ai sauté par la fenêtre de votre chambre?

MATHILDE, *baissant les yeux*. Je ne crois pas.

MADAME DE LINSBOURG, *vivement*. Qu'est-ce que j'apprends là? Comment! ma nièce... Quel est l'audacieux?

M. DE BRUCHSAL, *à madame de Linsbourg*. Ah! ne la grondez pas! c'est ma femme, c'est moi seul que cela regarde. (*A Mathilde.*) Mathilde, à moi, votre ami, ne me direz-vous pas qui était là, dans votre appartement?

MATHILDE, *troublée*. Qui?..

M. DE BRUCHSAL. Vous hésitez; manqueriez-vous déjà à votre promesse de tout à l'heure?

MATHILDE. Non, je les tiendrai toutes; mais vous, Monsieur, n'oubliez pas les vôtres. Cette grâce que j'implorais, et que vous m'avez accordée d'avance, je la réclame en ce moment; (*D'un ton tout caressant.*) car cette personne qui vous a offensé, en usurpant votre nom, vos droits...

M. DE BRUCHSAL. Eh bien!..

MATHILDE, *tendrement*. Elle vous aime, elle vous révère autant que moi.

M. DE BRUCHSAL. Il y paraît!..

MATHILDE. Elle voudrait votre bonheur...

M. DE BRUCHSAL. Joliment!

MATHILDE. Elle n'aspire, ainsi que moi, qu'à passer sa vie auprès de vous.

M. DE BRUCHSAL, *frappé d'une idée*. Comment!.. est-ce que ce serait?.. Non, non, pas possible!.. Mais, achevez, je vous en prie; son nom?..

MATHILDE. Vous lui pardonnerez?

M. DE BRUCHSAL, *avec impatience*. Son nom?

MATHILDE, *saisissant sa main*. Vous lui pardonnerez, n'est-ce pas?

M. DE BRUCHSAL. Eh bien! oui, ne fût-ce que par curiosité. Mais quel est-il enfin?

MATHILDE, *voyant venir Alphonse et Olivier*. Le voici!

M. DE BRUCHSAL. Mon neveu!..

TOUS. Son neveu!..

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; ALPHONSE ET OLIVIER, *se tenant par la main.*

(*Alphonse a repris son costume de jeune homme.*)

ALPHONSE, *courant à son oncle*. Ah! mon cher oncle!

M. DE BRUCHSAL. Comment, c'est toi?.. quoi! cet époux invisible, qui se marie, et qui se bat à ma place!

MADAME DE LINSBOURG. A la bonne heure! c'est beaucoup mieux!

M. DE BRUCHSAL. Non, c'est très-mal! c'est indigne! et je suis furieux!.. (*Mathilde passe auprès de M. de Bruchsal, et cherche à le calmer.*)

MICHEL. De ce qu'il a pris votre place?

M. DE BRUCHSAL. Non; de n'avoir pas pris la sienne, (*A Mathilde*) de ne pas vous avoir épousée; je m'y étais déjà habitué.

MICHEL. Voilà qu'il a du regret à présent!..

M. DE BRUCHSAL. Une femme si bonne, si aimable, qui aurait été à la tête de ma maison, qui, tous les soirs, m'aurait fait de la musique, pour m'endormir, voilà la femme qu'il me fallait!

MATHILDE. C'est tout comme... puisque je ne vous quitterai pas.

M. DE BRUCHSAL. Je l'espère bien, et je ne pardonne qu'à cette condition-là. Mais c'est égal, vous m'avez raccommodé avec le mariage, et c'est votre faute; si je rencontre jamais une femme pareille...

MICHEL. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il lui prend encore?

ALPHONSE, *souriant*. Je suis tranquille, mon oncle, il n'y en a pas deux comme elle.

MICHEL, *bas*. Il faut l'espérer.

M. DE BRUCHSAL. Hein, qu'est-ce que tu dis, Michel?

MICHEL. Je dis, Monsieur, que votre neveu est un brave jeune homme qui nous a rendu un fameux service. Et pour vous, comme pour moi, j'aime mieux que ce soit lui... (*Montrant Mathilde.*) Madame aussi, j'en suis sûr.

CHŒUR.

AIR du *Coureur de veuves*.

A notre } tristesse
A votre }
Qu'une douce ivresse
Succède en ce jour;
Un destin prospère,
Par les mains d'un père,
Bénit notre } amour.
Bénit votre }

MATHILDE, *au public*.

AIR : *Si ça t'arrive encore* (de ROMAGNESI).

O vous, de qui dépend ici
Le destin de tous nos ouvrages,
Voici venir un vieux mari
Qui sollicite vos suffrages.
Qu'aux yeux de votre tribunal
Son âge excuse sa faiblesse;
Et, suspendant l'arrêt fatal,
Laissez-le mourir de vieillesse...
Oui, suspendant l'arrêt fatal,
Laissez-le mourir de vieillesse.

YELVA. Par gestes.. Vous voyez, je renonce à lui. — Acte 1, scène 9.

YELVA

OU

L'ORPHELINE RUSSE

VAUDEVILLE EN DEUX PARTIES

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 18 mars 1828,

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DEVILLENEUVE ET DESVERGERS.

Personnages.

LA COMTESSE DE CÉSANNE.
ALFRED, fils du comte de Césanne.
TCHERIKOF, seigneur russe.
FŒDORA, sa cousine.
YELVA, jeune orpheline.
KALOUGA, Cosaque.
GERTRUDE DUTILLEUL, gouvernante d'Yelva.
TEMOINS.
MODISTES.
LINGÈRES.

La scène se passe, pour la première partie, à Paris, dans une maison du quartier Saint-Jacques; et pour la seconde, dans la Pologne russe, à quelques lieues de Wilna

PREMIÈRE PARTIE.

Le théâtre représente un appartement simplement meublé; porte au fond : deux portes latérales. Sur le premier plan, à gauche de l'acteur, une croisée ; une table de toilette du même côté, un peu sur le devant.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DUTILLEUL, *sortant de l'appartement à droite de l'acteur.* A-t-on jamais vu une pareille étourderie? je ne sais à quoi pense cette petite fille? laisser son album dans la grande allée du Luxembourg! Aussi, c'est ma faute; nous étions là assises sur un banc; je lui parlais de M. Alfred, de notre jeune maître, et quand il est question de lui, ça nous fait tout oublier. Allons, allons, le mal n'est pas grand, je le retrouverai sans doute à la même place; car, au Luxembourg, il n'y a que des gens honnêtes : il n'y va personne; et puis d'ailleurs, de la rue Saint-Jacques, il n'y a qu'un pas, et si ce n'étaient les six étages au-dessus de l'entresol...

AIR : *Muse des bois.*

C'est un peu dur, j'en conviens avec peine,
Quand on n'a plus ses jambes de quinze ans;
Plus d'une fois il faut reprendre haleine,
Et raffermir ses pas trop chancelants.
Pourtant, je l'sens, lorsqu'on s' voit à mon âge,
Si près du ciel il est doux d'habiter. .
Ça nous rapproche; et quand vient l' grand voyage,
Il n' reste plus qu'un étage à monter.

(*Écoutant.*) Tiens, une voiture s'arrête à la porte. (*Regardant par la croisée.*) Un monsieur en est descendu; un beau landau, une livrée verte et un grand Cosaque; chez qui donc ça peut-il venir? Il n'y a dans cette maison que des étudiants en droit ou en médecine, et ça ne connaît pas d'équipages: ça ne connaît que le parapluie à canne. (*Tchérikof entre suivi de Kalouga.*)

—

SCÈNE II.

TCHÉRIKOF, *entrant par le fond;* MADAME DUTILLEUL, KALOUGA.

TCHÉRIKOF, *à Kalouga qui est resté derrière lui.* Kalouga, restez, et attendez mes ordres.

MADAME DUTILLEUL. Est-ce à moi, Monsieur, que vous voulez parler?

TCHÉRIKOF. Pas précisément; mais c'est égal.

MADAME DUTILLEUL. Pardon, Monsieur, n'ayant pas l'honneur de vous connaître, vous ne trouverez pas extraordinaire que je vous demande qui vous êtes?

TCHÉRIKOF. C'est facile à vous apprendre. Vous saurez d'abord, qu'on me nomme Iwan Tchérikof, nom qui jouit de la plus haute considération depuis les bords du Prath jusqu'aux rives de la Néwa; c'est vous dire assez que je suis Russe; ma famille est une des plus riches de l'empire; j'ai pour mon compte trois cent mille roubles de revenu, quatre châteaux, deux palais, cinq mille chaumières et dix mille paysans, tous très bien constitués et d'un excellent rapport; j'en ai toujours avec moi un échantillon assez flatteur, Kalouga, que je vous présente. (*Kalouga s'avance un peu.*)

AIR : *Dans ma chaumière.*

Pour un Cosaque
On le reconnaît au maintien;
Et quoique il ait l'air un peu braque,
Comment le trouvez-vous?

MADAME DUTILLEUL.

Fort bien
Pour un Cosaque.

TCHÉRIKOF. Remerciez Madame et sortez. Allez m'attendre en bas avec mon cocher et mes deux chevaux; et soyez bien sages tous les quatre. (*Kalouga sort.*) Voilà, Madame, les dons que je tiens du hasard. Quant à mes avantages personnels, j'ai trente ans, un physique assez original, je possède cinq langues et environ une demi-douzaine de décorations, sans compter les médailles.

MADAME DUTILLEUL. Je vous en fais bien mon compliment.

TCHÉRIKOF. Il n'y a pas de quoi.

MADAME DUTILLEUL. Et puis-je savoir ce qui vous amène chez moi?

TCHÉRIKOF. C'est plus difficile à vous expliquer. Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, si je vous avoue qu'ici, à Paris, je m'ennuie à force de m'amuser.

MADAME DUTILLEUL. Je comprends.

TCHÉRIKOF. Alors, pour faire diversion, j'ai été ce matin me promener au Luxembourg.

MADAME DUTILLEUL. Ce qui nous arrive quelquefois.

TCHÉRIKOF. Je le sais bien; et, dans une allée solitaire, j'ai trouvé cet album, que je me suis fait un devoir de vous rapporter.

MADAME DUTILLEUL. O ciel! c'est celui d'Yelva. Et comment, Monsieur, avez-vous su à qui il appartenait, et où nous demeurions?

TCHÉRIKOF. Parce que, depuis longtemps, j'ai l'honneur de vous suivre tous les jours au Luxembourg, et de rester des heures entières en contemplation devant vous, ce que vous n'avez pas remarqué, parce que, grâce au ciel, vous avez la vue basse; mais moi qui l'ai excellente, je n'ai perdu aucune des perfections de votre charmante fille; je sais de plus que c'est la vertu, la sagesse même; j'en ai la preuve par tous les présents qu'elle m'a refusés.

MADAME DUTILLEUL. Quoi! Monsieur, ces cachemires, ces diamants, c'est vous qui avez osé?..

TCHÉRIKOF. J'ai eu tort d'employer, rue Saint-Jacques, le système de la Chaussée-d'Antin.

MADAME DUTILLEUL. Monsieur!..

TCHÉRIKOF. Calmez-vous, femme respectable; je vous ai dit que je me repentais. Je suis jeune, ardent, impétueux : mais, au milieu de mes erreurs, j'aime la vertu... Je vous prie de ne pas prendre ceci pour une déclaration. Et depuis qu'hier je vous ai entendu la prononcer le nom d'Yelva, lui parler de la Russie, son pays natal, je me suis dit qu'une Moscovite, une compatriote, avait des droits à mon respect, à ma protection, et je viens vous demander sa main.

MADAME DUTILLEUL. Sa main?

TCHÉRIKOF. Cela vous étonne! Au fait, c'est par là que j'aurais dû commencer.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Demeurant loin du Luxembourg,
Je fus trompé par la distance;
De l'Opéra, mon unique séjour,
J'avais encor la souvenance.
Ici je vois que, pour avoir accès,
Il faut faire parler, ma chère,
L'amour d'abord, et les cadeaux après;
Là-bas c'était tout le contraire.

MADAME DUTILLEUL. Il serait possible! Mais Yelva est une jeune orpheline qui n'a aucun bien.

TCHÉRIKOF. Je crois vous avoir dit que j'avais trois cent mille roubles, dix mille paysans...

MADAME DUTILLEUL. Mais votre famille consentirait-elle?

TCHÉRIKOF. Je n'en ai plus, excepté mon oncle, le comte de Leczinski, que j'ai laissé à Wilna, il y a dix ans, ainsi que ma petite cousine Fœdora, qui alors en

avait huit, et je ne dépends pas d'eux; je suis mon maître. J'ai trop de fortune pour un, il faut donc que nous soyons deux. Et si la gentille Yelva veut devenir la comtesse de Tchérikof?..

MADAME DUTILLEUL. Permettez, Monsieur, je ne vous ai pas dit... vous ne savez pas encore...

TCHÉRIKOF. Je ne sais pas encore si cela lui convient, c'est vrai. Mais la voici, nous allons le lui demander.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; YELVA, *sortant de la chambre à gauche.*

TCHÉRIKOF. Approchez, belle Yelva.

YELVA, *le salue, et regarde, d'un air d'étonnement et de plaisir, son costume, et semble demander, par ses gestes, quel est cet étranger?*

MADAME DUTILLEUL. Monsieur, je dois vous apprendre.

TCHÉRIKOF. Du tout, je vous prie de laisser parler Mademoiselle.

MADAME DUTILLEUL. Eh! du tout, Monsieur, la pauvre enfant ne le peut pas; elle est muette.

TCHÉRIKOF. O ciel!

MADAME DUTILLEUL. Aussi, vous ne vouliez pas m'écouter.

YELVA *lui fait signe qu'elle peut l'entendre, mais qu'elle ne peut pas lui répondre.*

TCHÉRIKOF. Pauvre enfant! Un tel malheur la rend encore plus intéressante. Et comment cela lui est-il arrivé?

MADAME DUTILLEUL. Oh! il y a bien longtemps : elle n'avait que quatre ou cinq ans. C'était à la guerre, dans un combat, dans une ville prise d'assaut. Je ne puis vous expliquer cela. Sa mère et les siens venaient de périr à ses yeux. Et son père, qui l'emportait dans ses bras, fut couché en joue par un soldat ennemi... (*Yelva fait un mouvement pour interrompre madame Dutilleul.*) Pardon, chère enfant, de te rappeler de pareils souvenirs. (*Bas, à Tchérikof.*) Tant il y a, Monsieur, qu'au moment de l'explosion, au moment où elle vit tomber son père, elle voulut pousser un cri; mais la douleur, l'effroi, lui causèrent un tel saisissement, que depuis ce temps...

TCHÉRIKOF. Je conçois, cela s'est vu très-souvent, une commotion subite peut vous ôter ou vous rendre la parole. Nous avons l'histoire de Crésus, dont le fils n'avait jamais pu dire un mot, et qui, voyant une épée levée sur son père, s'écria : *Miles, ne Cræsum occidas!* ce qui veut dire : Grenadier, ne tue pas Crésus! mais c'est là du latin; et quoique nous soyons dans le pays, vous n'êtes pas obligée de le comprendre; revenons à notre jeune Moscovite. (*A Yelva.*) Savez-vous dans quel endroit, dans quelle ville cela vous est arrivé?

YELVA *fait signe que non, et qu'elle ne pourrait le dire.*

TCHÉRIKOF. Et avec qui étiez-vous?

YELVA *indique à Tchérikof qu'elle était alors entourée de gens qui avaient tous de grands plumets, des décorations comme lui, de grandes moustaches... et qu'il en passait beaucoup devant elle, se tenant bien droits et marchant au bruit du tambour.*

TCHÉRIKOF. A ce portrait, je crois reconnaître les superbes grenadiers de notre garde impériale, dont je faisais partie en 1812; car j'étais capitaine à treize ans; c'était ma seconde campagne.

MADAME DUTILLEUL. Et où aviez-vous donc fait la première?

TCHÉRIKOF. A Saint-Pétersbourg, comme tout le monde, à l'école des Cadets, où j'étais le plus espiègle. Mais ce que je viens d'apprendre ne change rien à mes intentions : au contraire, Mademoiselle, je vais vous parler avec la galanterie française et la franchise moscovite. Vous êtes fort bien, je ne suis pas mal, vous n'avez pas assez de fortune, j'en ai trop, et je cherche quelqu'un avec qui la partager.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Fuyant l'ennui qui me poursuit sans cesse,
J'ai tout goûté... tout vu, car les plaisirs,
Sans pouvoir même épuiser ma richesse,
Ont de mon cœur épuisé les désirs.
Et, comme époux lorsque je me propose,
Ce que de vous je demande à présent,
C'est du bonheur... car c'est la seule chose
Que je n'ai pu trouver pour mon argent.

Maintenant c'est à vous de répondre, si vous pouvez.

YELVA *lève les yeux sur lui, lui témoigne sa reconnaissance, et le supplie de ne pas lui en vouloir... mais elle ne peut accepter.*

TCHÉRIKOF. Comment! vous refusez : et pourquoi? est-ce que je ne vous plais pas? est-ce que je n'ai pas les traits nobles et élégants, la tournure distinguée? celles qui me l'ont dit jusqu'à présent, m'auraient-elles trompé? c'est possible.

YELVA *lui fait signe que non; qu'il est fort bien, fort aimable... qu'elle a du plaisir à le voir.*

TCHÉRIKOF. J'entends; à la manière dont vous me regardez, je crois comprendre que vous avez du plaisir à me voir?

YELVA *lui fait signe que oui.*

TCHÉRIKOF. Et que vous avez pour moi de l'affection?

YELVA, *par gestes. Oui.*

TCHÉRIKOF. De l'amitié?..

YELVA, *par gestes. Oui.*

TCHÉRIKOF. Un commencement d'amour?..

YELVA, *par gestes. Non.*

TCHÉRIKOF. J'entends bien; ça ne peut pas être de l'adoration; mais je l'aime mieux, parce que, depuis que je suis en France, j'ai été si souvent adoré par des femmes aimables, qui me le disaient, que je préfère être aimé tout uniment par vous qui ne me le dites pas; j'ai idée que cela durera plus longtemps.

YELVA, *par gestes. Non, non, cela n'est pas possible; je ne puis vous épouser.*

TCHÉRIKOF. Nous ne pouvons pas être unis, et pourquoi? parce que vous êtes muette? En ménage, c'est le meilleur moyen de s'entendre, et d'ailleurs, voilà votre gouvernante, cette femme estimable qui ne nous quittera pas, et qui pourra suppléer au besoin; tout cela se compense.

MADAME DUTILLEUL. Comment, Monsieur, est-ce que vous me prenez pour une babillarde?

TCHÉRIKOF. Du tout, du tout, surtout dans votre position, comme obligée de parler pour deux, vous n'avez que bien juste ce qu'il faut. Mais vous, Yelva, vous ne pouvez pas me refuser pour un pareil motif; et si vous n'avez pas d'autres objections, si votre cœur est libre, si vous n'aimez personne; car je jurerais bien...

YELVA, *par gestes. Non, ne jurez pas...*

TCHÉRIKOF. Quoi! qu'est-ce que c'est? Je ne comprends pas. Est-ce que votre cœur aurait déjà parlé?

YELVA, *par gestes. Peut-être bien : je n'en suis pas sûre.*

TCHÉRIKOF. Ah! mon Dieu, je crains de comprendre... Hein, qui vient là?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; ALFRED, *entrant par la porte du fond.*

MADAME DUTILLEUL. C'est monsieur Alfred, notre jeune maître.

ALFRED, *sans voir Tchérikof, allant à madame Dutilleul et à Yelva.* Bonjour, ma bonne Gertrude; bonjour, ma chère Yelva.

TCHÉRIKOF. Eh mais! si je ne me trompe, c'est M. Alfred de Césanne?

ALFRED, *voyant Tchérikof.* Un étranger!

TCHÉRIKOF. Qui n'en est pas un pour vous. J'ai eu l'honneur de vous voir deux ou trois fois rue d'Artois, chez mon banquier.

ALFRED. Oui, vraiment, ce seigneur russe, si riche et si aimable.

TCHÉRIKOF. Il me reconnaît.

ALFRED. Et comment vous trouvez-vous ici, près du Luxembourg?

TCHÉRIKOF. Il est vrai que c'est un peu loin, un peu froid, un peu désert. Relativement à votre capitale, ce serait presque la Sibérie, (*Regardant Yelva.*) si parfois on n'y trouvait des roses.

ALFRED, *avec chaleur.* Enfin qui vous y amène? (*Yelva cherche à le calmer.*)

MADAME DUTILLEUL, *allant prendre l'album.* Cet album que nous avions oublié, et que Monsieur a eu la complaisance de nous rapporter

TCHÉRIKOF. Ce qui m'a donné l'occasion de faire connaissance avec une aimable compatriote.

ALFRED. En effet, Yelva a vu le jour aux mêmes lieux que vous, et je conçois qu'une pareille rencontre... Il est si difficile de la voir sans s'intéresser à elle! Daignez me pardonner des soupçons dont je n'ai pas été le maître. Et vous, ma chère Yelva?.. (*Il va au fond du théâtre, avec Yelva et madame Dutilleul.*)

TCHÉRIKOF, *à part, pendant qu'Alfred, Yelva et madame Dutilleul ont l'air de causer ensemble.* Maintenant, je comprends tout à fait, et c'est dommage, parce que, malgré moi, je la regardais déjà comme une compagne, comme une consolation que le ciel m'envoyait sur cette terre étrangère; n'y pensons plus.

MADAME DUTILLEUL, *à Alfred, qui lui a montré, ainsi qu'à Yelva, une lettre de son père.* Quoi! vraiment, votre père ne s'y oppose plus?

YELVA *témoigne, par ses gestes, la surprise qu'elle éprouve; mais elle ne peut le croire encore.*

ALFRED, *lui montrant une lettre.* Vous le voyez.

MADAME DUTILLEUL. Jamais je n'aurais osé l'espérer!

YELVA *porte la lettre à ses lèvres, exprime son bonheur... Puis va à Tchérikof, lui tend la main, et semble lui demander l'amitié qu'il lui a promise.*

TCHÉRIKOF. Quoi! que veut-elle dire?

ALFRED. Qu'il nous arrive un grand bonheur, et qu'à vous, son compatriote, elle voudrait vous en faire part.

TCHÉRIKOF. Vraiment! Eh bien! c'est très-bien à elle, parce que, certainement, je ne croyais plus être pour rien dans son bonheur; mais si, de mon côté, je peux jamais lui être utile, à elle ou à vous, monsieur le comte, vous verrez qu'en fait de noblesse et de générosité la France et la Russie peuvent se donner la main.

ALFRED. Je n'en doute point, Monsieur; et, pour vous le prouver, j'accepte vos offres. Yelva et moi nous avons un service à vous demander.

TCHÉRIKOF. Il serait possible!

YELVA *lui fait signe que oui... et qu'elle le supplie de le lui accorder.*

ALFRED, *à Yelva.* Rentrez dans votre appartement, tout à l'heure nous irons vous y rejoindre. (*Il baise la main d'Yelva, qui le prie de ne pas être longtemps; elle fait à Tchérikof un sourire et un geste d'amitié, et rentre avec madame Dutilleul dans la chambre à gauche.*)

—

SCÈNE V.

TCHÉRIKOF, ALFRED.

TCHÉRIKOF. Elle est charmante! mais ça ne m'étonne pas, le sang est si beau en Russie.

ALFRED. N'est-il pas vrai?

TCHÉRIKOF. Il ne lui manque que la parole; mais, avec ces yeux-là, on peut s'en passer; moi, d'abord, si je les avais, je ne dirais plus un mot; et quand je voudrais séduire, je regarderais; ce qui voudrait dire: « *Regardez-moi, aimez-moi.* »

ALFRED, *riant.* Ce serait un fort bon moyen.

TCHÉRIKOF. N'est-ce pas? je l'ai quelquefois employé; mais entre nous, qui pouvons adopter une autre forme de dialogue, ce serait tout à fait inutile. Daignez donc me dire verbalement en quoi je puis être utile à ma jeune compatriote, que je connais à peine, et dont j'ignore même les aventures.

ALFRED. Elles ne seront pas longues à vous raconter. Lors de la retraite de Moscou, recueillie par des soldats qui, quelques jours, quelques semaines après, périrent eux-mêmes ou furent forcés de l'abandonner, Yelva allait expirer de misère et de froid, lorsque mon père, le comte de Césanne, officier supérieur, aperçut sur la neige cette pauvre enfant, qui se mourait et ne pouvait se plaindre; il l'emmena avec lui, la conduisit en France, et l'éleva sous ses yeux, près de moi; c'est vous dire que, depuis ma jeunesse, depuis que je me connais, j'adore Yelva.

TCHÉRIKOF. Je me doutais bien de quelque chose comme cela.

ALFRED. Quand mon père s'aperçut qu'une telle amitié était devenue de l'amour, il était trop tard pour s'y opposer; il l'essaya cependant. Yelva fut éloignée de la maison paternelle; et, sous la surveillance de Gertrude, notre vieille gouvernante, elle fut exilée dans ce modeste asile, où il leur fut défendu de me recevoir.

TCHÉRIKOF. C'est pour cela que vous y venez tous les jours. Je me reconnais là. Les obstacles; il n'y a rien comme les obstacles.

ALFRED. Ma belle-mère, la meilleure des femmes, qui nous chérit tous les deux comme ses enfants, ne s'opposait point à notre mariage; mais mon père, qui avait pour moi des vues ambitieuses, me destinait un parti magnifique, une fortune immense.

TCHÉRIKOF. Et comment avez-vous fait?

ALFRED. Il y a quelques jours, j'ai déclaré à mon père que, soumis à mes devoirs, je n'épouserais pas Yelva sans son aveu; mais que, s'il fallait être à une autre, je quitterais plutôt la France et ma famille.

TCHÉRIKOF. Y pensez-vous?

ALFRED. Je l'aurais fait, et mon père, qui me connaît, s'est enfin rendu à mes prières. « Je ne m'y opposé plus, m'a-t-il dit froidement; faites ce que vous « voudrez; mais je ne veux pas assister à ce mariage, « ni revoir Yelva. » Depuis ce jour, en effet, il a quitté Paris. Hier seulement, j'ai reçu une lettre de lui, où il m'envoyait son consentement pur et simple; et j'ai

fait tout disposer pour que notre mariage ait lieu aujourd'hui même.

TCHÉRIKOF. Aujourd'hui! (*A part.*) J'avais bien choisi l'instant pour ma déclaration.

ALFRED. Mais un de mes amis, sur lequel je comptais, me manque en ce moment; et si vous vouliez le remplacer...

TCHÉRIKOF. Moi! être un de vos témoins!

ALFRED.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

C'est Yelva qui vous en prie,
Elle croira, par un rêve flatteur,
Revoir en vous ses parents, sa patrie.

TCHÉRIKOF.

Monsieur, j'accepte, et de grand cœur,
Oui, je serai témoin de son bonheur.
(*A part.*)
Je venais pour mon mariage,
Et je m'en vais servir au sien :
C'est toujours ça... j'ai du moins l'avantag
De n'être pas venu pour rien.

(*Haut.*)

C'est bien à vous, monsieur Alfred; c'est très-bien d'épouser une orpheline sans fortune. Chez nous autres Russes, cela n'aurait rien d'étonnant, parce que nous aimons le bizarre, l'original; et dans la proposition que vous me faites, dans la situation où je me trouve, il y a quelque chose qui me plaît, qui me convient.

ALFRED. Vraiment!

TCHÉRIKOF. Et pourquoi? parce que c'est original; et moi, je le suis depuis les pieds jusqu'à la pointe des cheveux. Je suis donc à vos ordres; ainsi que mes gens et ma voiture qui nous attendent en bas.

ALFRED. Non, je vous en prie, renvoyez-les; que tout se fasse sans bruit, sans éclat, dans le plus grand incognito.

TCHÉRIKOF. C'est différent; ils vont alors retourner à l'hôtel, où je vais les consigner, ainsi que Kalouga, mon Cosaque, parce que ce petit gaillard-là, quand je le laisse seul dans Paris, il a les passions si vives. Je descends donc leur donner mes ordres, (*A part.*) acheter mon présent de noces pour la mariée, (*A Alfred.*) et je reviens ici vous prendre en fiacre, en sapin; je n'y ai jamais été, ça m'amusera, c'est original.

ALFRED.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Par ce moyen, nous n'irons pas bien vite.

TCHÉRIKOF.

Tant mieux, morbleu! pourquoi donc se presser?
Lorsque ce sont les chagrins qu'on évite,
En tilbury j'aime à les devancer.
Mais lorsqu'à nous l'amitié se consacre,
Quand le bonheur vient pour quelques instants,
Auprès de nous tâchons qu'il monte en fiacre,
Pour qu'avec lui nous restions plus longtemps.

(*Alfred reconduit Tchérikof, qui sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

ALFRED, YELVA.

MUSIQUE.

A peine Tchérikof est-il sorti, qu'Yelva entr'ouvre la porte de la chambre à gauche, et court à Alfred avec joie; elle lui montre la lettre de son père qu'elle tient encore, et lui dit par ses gestes : Il est donc vrai! votre père y consent.

ALFRED. Oui, ma chère Yelva, mon père consent enfin à te nommer sa fille, et rien ne s'oppose plus à mon bonheur.

YELVA, *par gestes. Je passerai ma vie auprès de toi, toujours ensemble... (Puis regardant autour d'elle avec inquiétude, et montrant la lettre :) « Ton père, pourquoi n'est-il pas ici? »*

ALFRED, *avec embarras.* Mon père ne peut venir... Des affaires importantes le retiennent loin de Paris... et ce mariage doit avoir lieu aujourd'hui.

YELVA, *par gestes. Aujourd'hui?*

ALFRED. Oui, ce matin même; et je vais tout disposer.

YELVA, *par gestes, montrant la place où était Tchérikof et le désignant. Un instant... et mon compatriote, où est-il?*

ALFRED. Ce jeune Russe? il va revenir; il consent à être notre témoin.

YELVA, *par gestes. Tant mieux.*

ALFRED. Il te plaît donc?

YELVA, *de même. Oui.*

ALFRED. Et tu l'aimes!

YELVA, *par gestes. Mais oui.*

ALFRED, *avec un mouvement de jalousie.* Pas comme moi?

YELVA, *remarquant ce mouvement, se hâte de le rassurer.) Je l'aime parce qu'il a l'air bon... mais non comme toi : car toi, je t'aimerai toute la vie. (L'orchestre joue l'air du duo d'Aline :* Je t'aimerai toute la vie.)

ALFRED. Ah! je n'en veux qu'un gage. (*Il veut l'embrasser.*)

YELVA *le repousse doucement, en lui disant : Non, pas maintenant... mais plus tard..... Partez, l'on vous attend.*

ALFRED. Oui, tu as raison, je vais tout préparer.... Adieu, Yelva, adieu, ma femme chérie. (*Il lui baise la main.*)

YELVA, *par gestes. Adieu, mon mari. (Alfred sort par le fond, en lui envoyant un baiser.)*

—

SCÈNE VII.

YELVA, *puis* MADAME DUTILLEUL.

MUSIQUE.

YELVA, *restée seule, le suit encore des yeux; puis, quand il est disparu, quand elle ne peut plus être vue, elle lui renvoie son baiser. Madame Dutilleul entre dans ce moment.*

MADAME DUTILLEUL. Eh bien! eh bien! Mademoiselle, qu'est-ce que vous faites?

YELVA, *toute honteuse, ne sait comment cacher son embarras.*

MADAME DUTILLEUL. Qu'est-ce que c'est que ces phrases-là? à qui était-ce adressé?

YELVA, *par gestes. A personne.*

MADAME DUTILLEUL. A personne!.. à la bonne heure; mais il y a des gens qui pourraient prendre cela pour eux; en russe comme en français ça se comprend si vite!.. tout le monde entend cela, vois-tu; aussi il faudra prendre garde quand tu seras mariée, ce qui, du reste, ne peut tarder, et l'on vient déjà de t'apporter...

YELVA, *par gestes. Quoi donc?*

MADAME DUTILLEUL. J'étais là dans ta chambre, lorsqu'on a frappé à la petite porte, celle qui donne sur

l'autre escalier, et un monsieur m'a remis ce que tu vas voir.

YELVA, *par gestes. Qu'est-ce donc?*

MADAME DUTILLEUL, *rentrant et rapportant une corbeille.* Des parures magnifiques... une parure de mariée. . je ne m'y trompe pas; quoiqu'il y ait bien longtemps pour la première fois...

YELVA *court à la corbeille, en tire un voile, puis une couronne et un bouquet d'oranger.*

MADAME DUTILLEUL. Cette toilette-là, c'est à moi de l'arranger. (*Yelva s'assied devant la glace qui est sur la table de toilette; madame Dutilleul arrange son voile et place son bouquet.*)

AIR de *M. Botte.*

Petite fille, à ton âge,
Que ce bouquet est flatteur!
C'te fleur-là retrac' l'image
D' l'innocence et du bonheur.
Le même sort vous rassemble,
Et je crois qu'avec raison,
L'amour peut placer ensemble
Deux fleurs d' la même saison.
Je m'en souviens, à ton âge
Que c' bouquet m' semblait flatteur!
Il m'offrait aussi l'image
D' l'innocence et du bonheur.

YELVA, *pendant cette reprise, veut lui mettre, en riant, la couronne sur la tête.*

MADAME DUTILLEUL. Eh bien! que faites-vous? des fleurs sur mes cheveux blancs!..

Du temps les traces perfides
Devraient vous en empêcher;
La fleur qu' l'on met sur les rides
Se flétrit, sans les cacher.
Ah! ce n'est plus à mon âge
Que c' bouquet parait flatteur;
Las! il n'offre plus l'image
D' l'innocence et du bonheur.

YELVA, *pendant cette dernière reprise, place sur sa tête la couronne de fleurs, et apercevant sur la toilette un collier de perles, le prend vivement, et le montre à madame Dutilleul.*

MADAME DUTILLEUL. Oui vraiment, des diamants..... ce pauvre Alfred se sera ruiné... mais puisqu'il le veut, il faut qu'aujourd'hui ce riche collier remplace ce simple ruban noir. (*Elle dénoue un ruban qui est au cou d'Yelva et auquel tient un médaillon : Yelva veut le reprendre, et fait signe qu'elle ne doit point s'en séparer.*) C'est le portrait de ta mère, je le sais, et tu ne le quittes jamais; aussi tu le reprendras tout à l'heure, quand nous reviendrons de la mairie et de l'église.

YELVA *sourit à ce mot... met vivement le collier, arrange le reste de la parure... et regardant la toilette de madame Dutilleul, lui fait signe qu'elle n'est pas prête, qu'il faut se dépêcher.*

MADAME DUTILLEUL. C'est vrai, je ne serai pas prête, et je ferai attendre; ce cher Alfred est si vif, si impatient!

YELVA *la presse, par ses gestes, de se hâter.*

MADAME DUTILLEUL. C'est bon, c'est bon.

AIR du *Chapitre second.*

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Bénir mon enfant.
J' n'aurai pas, j'espère,
Grand besoin d'atours;
Le bonheur, ma chère,
Embellit toujours.

(*Même geste d'Yelva, qui la pousse vers la porte.*)

Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde... etc.
Pour toi, c'est, je gage,
Trop d' parol's... oui-da!
Mais c'est qu'à mon âge
On n'a plus que ça.
Taisez-vous, bavarde,
Ce soin me regarde,
Et dans un instant,
Superbe et brillante,
Je r'viens triomphante
Près de mon enfant.
Adieu, mon enfant,
Adieu, mon enfant.
(*Elle entre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE VIII.

YELVA, *seule.*

MUSIQUE.

(*Elle a reconduit madame Dutilleul jusqu'à la porte de la chambre. Quand elle est seule, elle réfléchit, et sourit de l'idée qui lui vient..... c'est de répéter tout ce qu'il faudra faire au moment de son union. Elle place deux coussins auprès de la glace... ensuite elle fait le signe de donner la main à quelqu'un, s'avance timidement; elle fait encore quelques pas avec recueillement, et se met à genoux sur un des coussins en joignant les mains. Elle semble alors écouter attentivement, et répondre* oui *à la demande qu'elle est censée entendre.* (*En ce moment on entend le bruit d'une voiture; elle entre, on frappe à la porte.*) *Elle semble dire avec joie :* C'est lui, c'est Alfred!.. *Elle va ouvrir, et, en voyant madame de Césanne, elle marque sa surprise et son contentement.*)

—

SCÈNE IX.

MADAME DE CÉSANNE, YELVA.

MADAME DE CÉSANNE, *remarquant sa surprise.* Oui, c'est moi; c'est la belle-mère, c'est l'amie d'Alfred que tu ne t'attendais pas à voir en ce moment.

YELVA, *lui montrant sa parure de mariée, lui fait connaître par ses gestes, que son mariage est pour aujourd'hui.*

MADAME DE CÉSANNE, *douloureusement.* Il est donc vrai!.. c'est aujourd'hui, c'est ce matin même que ce mariage a lieu!.... et déjà te voilà parée; je craignais d'arriver trop tard.

YELVA, *par gestes. Vous voilà, je suis trop heureuse.* (*Elle lui baise les mains : madame de Césanne détourne la tête, et Yelva lui dit par ses gestes :*) « *Qu'avez-vous? Quel chagrin vous afflige le jour de mon bonheur?* »

MADAME DE CÉSANNE, *regardant autour d'elle avec inquiétude.* Et Alfred, où est-il?

YELVA, *par gestes. Il est sorti; mais il reviendra bientôt, je l'espère.*

MADAME DE CÉSANNE. Tu es seule, je puis donc te parler avec franchise, je puis donc t'ouvrir mon cœur : écoute-moi, Yelva... Orpheline et sans protecteur, tu allais périr sur cette terre glacée, où l'on t'avait abandonnée, lorsque M. de Césanne, lorsque mon mari a daigné te recueillir, t'a amenée en France, t'a pré-

sentée à moi, comme un second enfant que lui envoyait la Providence ; et tu sais si j'ai rempli les nouveaux devoirs qu'elle m'imposait. (*Yelva lui baise la main.*) Je ne m'en fais pas un mérite; ta tendresse me payait de mes soins. Mais si nous t'avons traitée comme notre enfant, comme notre fille; si nul sacrifice ne nous a coûté; peut-être avons-nous le droit de t'en demander un à notre tour.

YELVA, *par gestes. Parlez, achevez... je suis prête à tout.*

MADAME DE CÉSANNE. Je vais te révéler un secret bien terrible, puisque mon mari eût mieux aimé périr que de le confier même à son fils... Le désir d'augmenter ses richesses, de laisser un jour à ses enfants une fortune proportionnée à leur naissance, a entraîné M. de Césanne dans des entreprises hasardeuses, dans de fausses spéculations; et malgré son titre et ses dignités, malgré le rang qu'il occupe dans le monde, il est déshonoré, il est perdu sans retour, si quelque ami généreux ne vient pas à son aide.

YELVA, *par gestes. Grands dieux!*

MADAME DE CÉSANNE. Il s'en présente un, le comte de Leczinski, un noble polonais..... Autrefois, et quand nos troupes occupaient Wilna, mon mari lui a rendu de grands services, a préservé du pillage des biens immenses, qu'il nous offre aujourd'hui, ainsi que son alliance!.. Oui, il nous propose sa fille, l'unique héritière de toute sa fortune..... Qu'Alfred l'épouse, et son père est sauvé. (*Mouvement de surprise et de douleur d'Yelva.*) C'était là le plus cher de nos vœux et notre seule espérance ; mais quand Alfred eut déclaré à son père qu'il l'adorait, qu'il ne voulait épouser que toi, qu'il nous fuirait à jamais, plutôt que d'être à une autre, mon mari a gardé le silence, il lui a donné son consentement, et, retiré loin d'ici, il voulait lui-même, et avant que son déshonneur fût public, mettre fin à son existence; c'est moi qui ai retenu son bras, qui ai ranimé son courage; je l'ai supplié du moins d'attendre mon retour, car il me restait un espoir : cet espoir, Yelva, c'était toi; décide maintenant.

YELVA, *par gestes, et dans le plus grand désespoir. Ah! que me demandez-vous?*

MADAME DE CÉSANNE.

AIR d'*Aristippe.*

De toi j'attends l'arrêt suprême
Qui doit nous perdre ou bien nous sauver tous ;
Hélas! ce n'est pas pour moi-même,
C'est pour la vie et l'honneur d'un époux,
Qu'en ce moment je suis à tes genoux.
C'est lui, c'est sa main tutélaire
Qui protégea tes jours proscrits ;
Et quand par lui tu retrouvas un père,
Voudrais-tu lui ravir son fils?

(*Elle tombe aux genoux d'Yelva.*)

YELVA, *hors d'elle-même, la relève, la presse contre son cœur, lui jure qu'il n'y a point de sacrifice qu'elle ne soit prête à lui faire : et détachant le bouquet, ainsi que la couronne et le voile qui étaient sur sa tête, elle semble lui dire :* « *Vous le voyez, je renonce à lui... « je renonce à tout... soyez heureuse... mais il n'y a « plus de bonheur pour moi.* »

MADAME DE CÉSANNE. Yelva, ma chère Yelva, je n'attendais pas moins de ta générosité; mais tu ne sais pas encore à quoi tu t'engages, tu ne sais pas jusqu'où va le sacrifice que j'attends de toi... Il ne suffit pas de renoncer à Alfred, il faut le fuir à l'instant même; car tu connais sa tendresse, et s'il ne te croit pas perdue pour lui, nul pouvoir au monde ne le déciderait à t'abandonner... Pardon, c'est trop exiger, je le vois, tu peux renoncer au bonheur, mais non à son amour ; tu n'aurais pas ce courage.

YELVA, *par gestes. Si... j'en mourrai peut-être... mais cette vie que j'abandonne... je vous la dois... et alors nous serons quittes.*

MADAME DE CÉSANNE, *la serrant dans ses bras.* Il serait vrai!.. mon enfant! ma fille! (*Yelva, à ce mot, détourne la tête en sanglotant.*) Oui, ma fille; qui plus que toi méritait ce titre, que j'aurais été trop heureuse de pouvoir te donner? mais il te restera du moins le cœur et la tendresse d'une mère; je partagerai tes chagrins, je sécherai tes larmes, je ne te quitterai plus, nous partons ensemble. On vient. (*Trouble d'Yelva.*) Il faut partir; mais par cette porte... (*Montrant celle du fond.*) Si Alfred allait nous rencontrer.

YELVA, *lui montrant la chambre à gauche, lui fait signe qu'il y a un autre escalier.*

MADAME DE CÉSANNE. Oui, je comprends, une autre issue, éloignons-nous...

YELVA *fait entendre à madame de Césanne qu'elle est décidée à partir; mais elle va prendre le médaillon qui est sur la table, et le presse contre ses lèvres.*

MADAME DE CÉSANNE. Le portrait de ta mère... Tu ne veux pas autre chose... (*Pendant que madame de Césanne va à la porte du fond, pour s'assurer que personne ne vient encore, Yelva aperçoit son bouquet de mariée qu'elle a jeté à terre, elle le ramasse, le regarde tristement, le met dans son sein avec le médaillon de sa mère. En ce moment on entend du bruit à la porte du fond; on met la clé dans la serrure, madame de Césanne entraîne Yelva, qui semble dire un dernier adieu à tout ce qui l'environne, et qui disparaît par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE X.

ALFRED, TROIS TÉMOINS, QUELQUES FEMMES *portant des cartons.*

ALFRED *fait entrer les femmes dans la chambre à gauche.* Enfin tout est prêt, tout est disposé... (*Aux trois témoins.*) En vous demandant pardon, mes amis, des six étages que je vous ai fait monter; je croyais trouver ici notre quatrième témoin, M. de Tchérikof, qui, j'en suis sûr, aura voulu faire des cérémonies, et se présenter en grande tenue; ces Russes tiennent à l'étiquette... Où est donc tout le monde?

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DUTILLEUL, *sortant de l'appartement à droite : elle est en grande toilette; les femmes sortent avec elle.*

MADAME DUTILLEUL. Voilà! voilà! ne vous impatientez pas (*Montrant sa grande parure*) Il me semble que vous n'avez pas perdu pour attendre, mais à mon âge il faut plus de temps pour être belle; ce n'est pas comme à celui d'Yelva, où cela va tout seul.

ALFRED. Et Yelva, où est-elle?

MADAME DUTILLEUL. Vous allez la voir paraître superbe et radieuse, on est toujours si jolie un jour de noces!... c'est à moi de vous l'amener, et j'y vais... Allons, allons, calmez-vous et prenez patience, main-

tenant ce ne sera pas long... (*Elle entre dans la chambre à gauche.*)

ALFRED. Oui, maintenant elle est à moi! rien ne peut s'opposer à mon bonheur... (*S'approchant de la table.*) Mais d'où viennent ces diamants?.. Qui lui a envoyé ces parures? qui a osé?..

FINAL.

(Musique de M. Heudier.)

MADAME DUTILLEUL, *rentrant, hors d'elle-même.*)

Ah! mon Dieu! ma pauvre Yelva!

ALFRED.

Qu'avez-vous? comme elle est émue!

MADAME DUTILLEUL.

Hélas! qui nous la rendra?
De ces lieux elle est disparue.

ALFRED ET LE CHOEUR.

O ciel!

(*Madame Dutilleul remet une lettre à Alfred.*)

ALFRED, *la lit en tremblant.* « Alfred, je ne puis plus « être à vous, et vous chercheriez en vain à connaître « les motifs de ma fuite ou le lieu de ma retraite; ou- « bliez-moi, soyez heureux, et ne craignez rien pour « mon avenir; la personne avec qui je pars mérite « toute ma reconnaissance et toute ma tendresse.

« YELVA. »

De mon courroux je ne suis plus le maître:
Ce ravisseur, je saurai le connaître.
(*A madame Dutilleul.*)
Quel est-il? répondez.

MADAME DUTILLEUL.

Je ne sais... attendez. .
Cet étranger... oui... ce matin encore
Il offrait de pareils présents.

ALFRED.

Il l'aime donc?

MADAME DUTILLEUL

Depuis longtemps
En secret il l'adore.

ALFRED.

Tout est connu! c'est pour lui, je le voi,
Qu'elle a trahi ses serments et sa foi.
Ah! de fureur et de vengeance
Je sens ici battre mon cœur;
Partons... Bientôt de cette offense
Je punirai le ravisseur.

ENSEMBLE.

Je punirai le ravisseur.

LE CHOEUR.

Nous punirons le ravisseur.

(*Ils sortent tous par le fond; madame Dutilleul sort avec eux.*)

DEUXIÈME PARTIE.

Le théâtre représente une grande salle d'un château gothique; porte au fond; à droite et à gauche, une grande croisée; sur le premier plan, deux portes latérales. L'appartement est décoré de grands portraits de famille.

SCÈNE PREMIÈRE.

TCHÉRIKOF, *seul, puis* KALOUGA, ET DEUX DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, *entrant par le fond.* Dieu! qu'il fait froid!.. (*Kalouga entre, il est suivi de deux valets, qui restent au fond; Kalouga se tient à une distance respectueuse de Tchérikof, à sa droite.*) surtout quand on a été en France, et qu'on a l'habitude des climats tempérés... Je ne peux pas me faire à ce pays, et je serai obligé pour me réchauffer, de mettre le feu à mes propriétés... Kalouga, quel temps fait-il?

KALOUGA. Superbe, Monseignir.... trois bieds de neige.

TCHÉRIKOF. Monseignir... Ce que c'est que d'avoir habité la France et l'Allemagne!.. il s'est composé un baragouin franco-autrichien, auquel on ne peut rien comprendre.

KALOUGA. Et ché afré permis à fos fassaux, pour le divertissement, de promener en patinant, sur les fossés de fotre château... Fous pouvez le foir de le fenêtre... à travers la fitrage...

TCHÉRIKOF. Du tout .. Rien que de les regarder, il me semble que ça m'enrhumerait.

KALOUGA. Il être, cebendan', pien chaude aujourd'hui.

TCHÉRIKOF. Je crois bien, vingt degrés. Il est ici dans sa sphère, lui qui, lorsque nous étions à Paris étouffait au mois de janvier.

AIR du *Pot de fleurs.*

Fils glacé de la Sibérie,
Et regrettant dans chaque endroit
Les doux frimas de sa patrie,
Il n'adorait, ne rêvait que le froid.
Pour lui Paris fut sans charme et sans grâces;
Il n'y goûtait, dans son mortel ennui,
Qu'un seul bonheur... c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces.
Oui, son bonheur, c'était à *Tortoni*,
En me voyant prendre des glaces.
(*Il fait signe aux valets de sortir.*)

(*A Kalouga.*) Écoute ici... C'est aujourd'hui un grand jour, une noce, une solennité de famille... Le comte de Leczinski, mon oncle, noble polonais, qui a cinq ou six châteaux, dont pas un habitable, a bien voulu accepter le mien pour y marier sa fille, ma cousine Fœdora, qui, à notre départ, n'était qu'une enfant, et qui a profité de notre absence pour devenir la plus jolie fille de toute la Pologne russe.

KALOUGA. Ya, Monseignir, li être pien peau femme...

TCHÉRIKOF. Est-ce que je vous ai dit de parler, Kalouga?

KALOUGA. Nein.... (*Sur un geste de Tchérikof.*) Nicht...

TCHÉRIKOF. Alors, taisez-vous!.. Depuis que ce petit gaillard-là a été en France, il n'y a pas moyen de le faire taire... quand il s'agit de jolies femmes... Que ça t'arrive encore!.. je te fais attacher comme Mazeppa, sur un cheval tartare, et tu verras où ça te mènera... Mais revenons... Mon oncle et sa fille sont déjà arrivés hier au soir, ainsi qu'une partie de la noblesse du pays... Nous attendons dans la journée le futur, un jeune seigneur français, que j'ai connu à Paris, et avec qui nous étions très-bien, quoique autrefois nous ayons manqué de nous brûler la cervelle; mais en France cela n'empêche pas d'être amis... Il va arriver, ainsi que sa famille, et j'ordonne, Kalouga, à tous mes vassaux de redoubler de soins, d'égards, de prévenances; je veux sur toutes les physionomies un air d'hilarité, et de bonheur.

AIR: *De sommeiller encor, ma chère.*

Je n'admets pas la moindre excuse.
Que l'on se montre et joyeux et content!
Oui, je veux que chacun s'amuse,
Sinon, malheur au délinquant!
Cent coups de knout, voilà ce que j'impose
Pour le premier qui s'ennuirait,
Quitte ensuite à doubler la dose,
Si ça ne produit pas d'effet.

YELVA, *court se jeter à deux genoux devant le tableau.* — Acte 2, scène 15.

KALOUGA. Je comprends pien, Monseignir.

TCHÉRIKOF. En ce cas, c'est vous, Kalouga, que je charge de donner l'exemple. (*Kalouga pred une physionomie riante.*) A la bonne heure; songe que nous devons, par l'urbanité de nos manières, donner aux étrangers une haute idée de notre nation... Il ne suffit pas d'être Cosaque, il faut encore être honnête.

KALOUGA. Ya, Monseignir.

TCHÉRIKOF. C'est la comtesse Fœdora... Tiens-toi droit, salue, et va-t'en. (*Kalouga salue et sort.*)

—

SCÈNE II.

FŒDORA, TCHÉRIKOF.

TCHÉRICOF. Eh bien! ma belle cousine, comment vous trouvez-vous dans le domaine de mes ancêtres?

FŒDORA. A merveille, il me rappelle nos premières années et les plaisirs de notre enfance... C'est ici, mon cousin, que nous avons été élevés; et vous rappelez-vous, lorsque avec vos frères et sœurs, nous courions tous dans ces grands appartements?

TCHÉRIKOF. Oui, nous jouions à cache-cache et au colin-maillard.

FŒDORA. Et quand votre pauvre mère, (*Montrant un portrait à droite.*) que je crois voir encore, était si effrayée en nous apercevant cinq ou six dans la même balançoire...

TCHÉRIKOF. C'est vrai... Et vous rappelez-vous, lorsqu'à coups de boules de neige, nous jouions à la bataille de Pultawa?

AIR de la *Sentinelle.*

Oui, sous nos doigts la glace offrait soudain
Un château-fort dont nous faisions le siége;
Gaîment alors, au pied de ce Kremlin,
Nous construisions trente canons de neige...
Comm' Josué, je demandais au ciel
Que le soleil respectât notre gloire;
Car saisis d'un effroi mortel,
Nous tremblions que le dégel
Ne vînt nous ravir la victoire.

Je dis la victoire, parce que c'était toujours moi qui battais les autres; je faisais Pierre le Grand...

FOEDORA. Et moi, l'impératrice Catherine.

TCHÉRIKOF. C'est maintenant, ma cousine, que vous pourriez jouer ce rôle-là au naturel; car je vous avouerai qu'en vous revoyant, j'ai été tout étonné de ce maintien plein de noblesse et de dignité... je n'en revenais pas.

FOEDORA. Vraiment!..

TCHÉRIKOF. C'est bien mieux qu'avant mon départ... et moi, cousine? qu'en dites-vous?

FOEDORA. Je trouve aussi que vous êtes changé.

TCHÉRIKOF. C'est ce que tout le monde dit; et vous me trouvez?..

FOEDORA. Moins bien qu'autrefois.

TCHÉRIKOF. Bah! c'est étonnant; vous êtes la seule; car tous mes vassaux me trouvent superbe, et mes vassales sont du même avis.

FOEDORA. Ecoutez donc, Iwan, j'ai peut-être tort de vous parler ainsi; mais entre cousins...

TCHÉRIKOF. C'est juste, on se doit la vérité, et je vous ai donné l'exemple; vous trouvez donc...

FOEDORA. Que vous n'êtes plus vous-même; vous n'êtes plus, comme autrefois, un bon et franc Moscovite, un peu bourru, un peu brusque; j'aimais mieux cela; car au moins c'était vous, c'était votre caractère. On est toujours si bien quand on est de son pays! Je suis Moscovite dans l'âme, je n'ai jamais voyagé, je ne connais rien, mais il me semble que ce qu'il y a de plus beau au monde, c'est un seigneur russe, au milieu de ses domaines, entouré de ses vassaux dont il peut faire le bonheur. C'est un prince, c'est un souverain. Et, si j'avais été maîtresse de mon sort, je n'aurais jamais rêvé d'autre existence, ni formé d'autres désirs.

TCHÉRIKOF. Il se pourrait! et cependant, aujourd'hui même, vous allez épouser un étranger, un Français, le jeune comte de Césanne!

FOEDORA. Mon père le veut, et, en Russie, quand les pères commandent, les filles obéissent toujours; et c'est bien terrible, mon cousin, de quitter ainsi son pays, d'aller vivre en France parmi des vassaux qui n'ont été élevés ni à vous connaître, ni à vous aimer. En a-t-il beaucoup?

TCHÉRIKOF. M. de Césanne?

FOEDORA. Oui; combien a-t-il de paysans?

TCHÉRIKOF. Il n'en a pas du tout. Dans ce pays-là, les paysans sont leurs maîtres.

FOEDORA. Il serait possible! les pauvres gens. Qui donc alors peut les défendre ou les protéger?

TCHÉRIKOF. Ils se protégent eux-mêmes.

FOEDORA. C'est inconcevable! Et, dites-moi, mon cousin, est-ce que ça peut aller dans un pays comme celui-là?

TCHÉRIKOF. Cela va très-bien, c'est-à-dire ça pourrait aller mieux; mais ça viendra, grâce aux nouveaux changements, et quand vous serez une fois en France, vous ne voudrez plus la quitter.

FOEDORA. J'en doute.

TCHÉRIKOF. Surtout si vous aimez votre mari; car je pense que vous l'aimez.

FOEDORA. Ah! mon Dieu, oui, mon père me l'a ordonné; mais on m'avait dit que les Français étaient si légers, si étourdis...

TCHÉRIKOF. Il est vrai que nous sommes... (*Se reprenant*) qu'ils sont fort aimables.

FOEDORA. C'est possible; et cependant, depuis que M. de Césanne est à Wilna, il a un air si triste.

TCHÉRIKOF. Que voulez-vous! d'anciens chagrins... il a été trompé. En France, cela arrive à tout le monde; moi le premier.

FOEDORA. Faire cinq cents lieues pour cela!

TCHÉRIKOF. C'est vrai! Il y a tant de gens qui, sans sortir de chez eux, sont aussi avancés que moi! mais que voulez-vous? Lorsque je suis parti, j'étais seul au monde; je n'avais que moi d'ami et de parent; car, de tous ceux dont nous parlions tout à l'heure, il ne reste plus que nous, ma cousine... et puis, comme j'ai toujours été original, moi, j'avais une manie, c'était de trouver le bonheur, qui est une chose si difficile et si rare, qu'on ne peut pas le chercher trop loin.

AIR nouveau de *M. Heudier.*

Pour le trouver, j'arrive en Allemagne,
Où l'on me dit : Voyez plus loin. Hélas!
Rempli d'espoir, je débarque en Espagne;
On me répond : On ne le connaît pas.
En vain la France à l'Espagne succède;
Vite on m'envoie en Angleterre .. Enfin
Personne, hélas! chez soi ne le possède,
Chacun le croit chez son voisin.

FOEDORA.

(*Même air.*)

J'en conviens, il est bien terrible
De visiter pour rien tant de pays...

TCHÉRIKOF.

Le bonheur est donc impossible?

FOEDORA.

Je n'en sais rien... mais je me dis :
Puisqu'en courant toute la terre
On ne saurait le rencontrer... je voi
Que le bonheur est sédentaire;
Pour le trouver il faut rester chez soi.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA. Monseignir, un grand foiture entre dans le cour du château. Monsir le comte de Césanne.

TCHÉRIKOF. Ah! mon Dieu!

KALOUGA. Et puis, il être fenu aussi dans un kibitch, un monsir avec des papiers. (*Il sort.*)

TCHÉRIKOF. C'est pour le contrat; ce que nous appelons en France un notaire. (*A part.*) S'il avait pu geler en route, lui et son encrier!

FOEDORA. Adieu, mon cousin. Il faut alors que je retourne au salon, où mon père va me demander.

TCHÉRIKOF. Oui, sans doute; mais c'est que j'avais un secret à vous confier.

FOEDORA. Un secret. Il suffit que cela vous regarde pour que cela m'intéresse aussi, et nous en reparlerons tantôt, après ce contrat qui m'ennuie; et je vais

me dépêcher, pour que cela soit plus tôt fini. A ce soir, n'est-il pas vrai? (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

TCHERIKOF, *seul.* Oui, à ce soir. Il sera bien temps, quand elle en aura épousé un autre! Elle a raison, depuis longtemps, je cours après le bonheur, et j'arrive toujours trop tard.

—

SCÈNE V.

ALFRED, TCHÉRIKOF, MADAME DE CÉSANNE.

(*Tchérikof va au-devant de madame de Césanne, à qui il offre sa main.*)

CHŒUR.

Air de la contredanse de *la Dame Blanche.*

Mes amis, chantons
Et fêtons
Cette heureuse alliance,
Que ce soir nous célébrerons;
Unissons nos vœux et nos chants;
Prouvons, par nos joyeux accents,
Que, suivant l'ordonnance,
Nous sommes tous gais et contents.

(*Une jeune fille offre des fleurs dans une corbeille à madame de Césanne, qui lui fait signe de les mettre sur la table.*)

TCHÉRIKOF.

Quelle douce harmonie...
C'est fort bien, mes amis;
Chantez, je vous en prie;
Vos accents et vos cris
Rappellent en Russie
L'Opéra de Paris.

CHŒUR.

Mes amis, chantons, etc., etc.
(*Le chœur sort.*)

TCHÉRIKOF, *à Alfred, avec un peu d'embarras.* Combien je suis heureux, mon cher Alfred, de vous recevoir chez moi, ainsi que votre aimable famille; vous qui avez daigné m'accueillir à Paris, avec tant de grâce et de bonté! Et M. de Césanne, je ne le vois pas!

MADAME DE CÉSANNE. Le comte de Leczinski l'a reçu à son arrivée, et tous les deux se sont enfermés ensemble, ainsi qu'un homme de loi que j'ai cru apercevoir.

TCHÉRIKOF, *à Alfred.* Et vous avez, sans doute, présenté vos hommages à ma jeune cousine, à votre future?

ALFRED, *froidement.* Mais non, je ne crois pas. Il me tardait de vous voir, et de vous remercier de toutes les peines que ce mariage va vous donner.

TCHÉRIKOF. Certainement, la peine n'est rien; et si vous saviez, au contraire, avec quel plaisir... (*A part.*) C'est étonnant, comme j'en ai... (*A la comtesse.*) Vous ne trouverez pas ici le luxe et les plaisirs de Paris; je désire cependant que cet appartement (*Montrant la porte à droite.*) puisse vous convenir.

MADAME DE CÉSANNE. Je le trouve superbe.

TCHÉRIKOF. C'était celui de ma mère, dont vous voyez le portrait, (*Montrant un grand portrait qui se trouve sur la porte à droite.*) la comtesse de Tchérikof, que j'ai perdue, ainsi que toute ma famille, dans l'incendie de Smolensk.

MADAME DE CÉSANNE, *avec intérêt.* Vraiment! ah! combien je suis fâchée de vous avoir rappelé de pareils souvenirs.

TCHÉRIKOF. Oui, oui; il faut les éloigner; d'autant qu'aujourd'hui, il faut être gai, n'est-ce pas, mon cher Alfred? il s'agit d'être gai.

MADAME DE CÉSANNE. Vous avez raison; car, d'après ce que j'ai vu en arrivant, tout est disposé pour ce mariage.

ALFRED. Oui, ce soir, à minuit; n'est-il pas vrai? et c'est vous, mon cher cousin, qui serez mon témoin.

TCHÉRIKOF, *à part.* Son témoin! il ne manquait plus que cela. Voilà la seconde fois que je lui servirai de témoin pour lui faire épouser celle que j'aime.

ALFRED. Eh quoi! vous hésitez?

TCHÉRIKOF. Du tout, cousin, c'est une préférence bien flatteuse; mais j'ai peur que cela ne vous porte pas bonheur.

ALFRED. Et pourquoi?

TCHÉRIKOF. Parce que ça nous est déjà arrivé, et que ça ne nous a pas réussi.

ALFRED. Au nom du ciel, taisez-vous.

MADAME DE CÉSANNE. Qu'est-ce donc?

TCHÉRIKOF. Une aventure originale qu'on peut vous conter maintenant; un mariage dont j'ai été le témoin, c'est-à-dire, dont je n'ai rien été.

ALFRED. De grâce...

TCHÉRIKOF. Ce n'est pas vous, c'est moi qui ai été le plus mystifié. Me donner la peine d'acheter une corbeille magnifique; me faire courir tout Paris pour retenir moi-même trois fiacres jaunes et six chevaux de toutes les couleurs; et revenir ensuite au grand galop, seul, dans trois sapins, pour trouver, qui? personne; pour apprendre, quoi? rien; car la mariée était partie pour aller, où? je vous le demande.

MADAME DE CÉSANNE, *à part.* Grand Dieu!

TCHÉRIKOF.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Nous courons, mes fiacres et moi,
Au temple, où partout je regarde,
Personne, hélas! et je ne voi
Qu'un suisse avec sa hallebarde.
Pour l'hymen pas d'autres apprêts;
Impossible qu'il s'accomplisse...
Pour un mariage français,
Nous n'étions qu'un Russe et qu'un Suisse.

Et le plus original, Monsieur vient me chercher querelle, m'accuser de l'avoir enlevée, et nous avons manqué de nous battre.

MADAME DE CÉSANNE. Quoi! Alfred, vous auriez pu soupçonner?..

ALFRED. Eh bien! oui, malgré toutes les raisons qu'il m'a données, et auxquelles je n'ai rien trouvé à répondre, je n'ai jamais été bien convaincu; et dernièrement encore, ne disait-on pas qu'Yelva l'avait suivi, qu'elle était cachée dans un de ses châteaux?

TCHÉRIKOF. Avoir une pareille idée d'un gentilhomme moscovite! d'un honnête boyard!

ALFRED. Pardon. Ce n'est pas que je tienne à la perfide qui m'a trahi, et que j'ai oubliée! mais être trompé par un ami! (*Lui prenant la main.*) Ne parlons plus de cela; qu'il n'en soit plus question. D'ailleurs, je me marie, je suis heureux, j'épouse votre cousine.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, KALOUGA.

KALOUGA. Li être la vaguemastre, qui apporter les gazettes pour Monseignir, et les lettres pour toute la société.

ALFRED, *vivement*. Y en a-t-il de France? y en a-t-il pour moi?

KALOUGA. Non, Mossié. Mais en foilà un bour matam' la comtesse; elle être de Wilna. (*Il donne la lettre à Tchérikof, qui la remet à madame de Césanne.*)

MADAME DE CÉSANNE. De Wilna? j'en attendais, et j'avais dit qu'on me les adressât dans ce château.

TCHÉRIKOF. Nous vous laissons; vous êtes chez vous, et voici Kalouga, un jeune Kalmouk, que je mets à vos ordres. (*A Alfred.*) Venez, je vous conduis à votre appartement, de là au salon, et puis au dîner qui nous attend; un dîner à la française, où vous retrouverez un de vos compatriotes.

ALFRED. Et qui donc?

TCHÉRIKOF. Le champagne; car tous les mois j'en fais venir; j'ai à Paris un banquier, rien que pour cela.

ALFRED. Vraiment?

TCHÉRIKOF. C'est que la Russie en fait une consommation... on en boit ici deux fois plus qu'on n'en récolte en France.

MADAME DE CÉSANNE. Ce n'est pas possible.

TCHÉRIKOF. Si vraiment; l'industrie a fait tant de progrès! (*Tchérikof et Alfred entrent dans l'appartement à droite, dont la porte reste ouverte.*)

—

SCÈNE VII.

MADAME DE CÉSANNE, KALOUGA.

MADAME DE CÉSANNE. Ils sont partis. Voilà cette lettre que j'attendais, et que maintenant je n'ose ouvrir. (*On entend le son d'une cloche.*) Quelle est cette cloche?

KALOUGA. Ce être à la borte du château; tes vagabonds qui temanter asile bour le nuit. (*Allant à la fenêtre de gauche, qu'il ouvre.*) *Wer da?* qui vive? fous rébontir bas, tant bire bour fous. (*Il referme la fenêtre. On sonne encore.*)

MADAME DE CÉSANNE, *qui a décacheté la lettre*. Encore! voyez donc ce que ce peut être!

KALOUGA. Che afre temanter, ly afre bas rébontu; si restir à le borte.

MADAME DE CÉSANNE. Par le froid qu'il fait!

KALOUGA. Li être un pel température pour la piouvac, un blein lune, qui li être pien chaude.

MADAME DE CÉSANNE. Y penses-tu?

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

De misère et de froid, peut-être,
Il va périr... Ouvre-lui donc;
Sois charitable.

KALOUGA.

A notre maître
J' vas en t'manter la permission.

LA COMTESSE.

Est-elle donc si nécessaire?
As-tu besoin, dans ta bonté,
Des ordres d'un maître... pour faire
Ce que prescrit l'humanité?

D'ailleurs je prends tout sur moi.

KALOUGA. Ce être différent; che opéir d'un air affable, Monseignir l'hafré ortonné. Je fais parler à la concierge. (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VIII.

MADAME DE CÉSANNE, *seule*. Ah! que ce séjour m'attriste! tout y est froid et glacé. Il faut leur ordonner d'être humains; ils obéissent du moins, c'est toujours cela. (*Regardant la signature de la lettre.*) « Nicolauf, commerçant à Wilna; » lisons. « Madame la « comtesse. Vous m'avez fait annoncer, par MM. Mar- « tin et Compagnie, mes correspondants, qu'une jeune « fille à laquelle vous preniez le plus grand intérêt, « partirait de France, le 15 septembre dernier; qu'elle « suivrait la route de Berlin, de Posen et de Varso- « vie; et que, vers la fin de novembre, elle arriverait « à Wilna. Mais il paraît que, quelques lieues avant « Grodno, la voiture dans laquelle elle se trouvait a « été attaquée; et c'est avec douleur que je vous ap- « prends que l'homme de confiance qui l'accompa- « gnait est au nombre des voyageurs qui ont péri. » (*S'interrompant.*) Grand Dieu! (*Reprenant la lecture de la lettre.*) « Quant à la jeune fille à laquelle vous « vous intéressez, on n'a aucune nouvelle de son sort; « mais du moins, et, d'après les renseignements que « nous avons pris, rien ne prouve qu'elle ait perdu « la vie; et si elle a pu seulement parvenir jusqu'à « Grodno, nul doute qu'elle ne nous informe de ce « qu'elle est devenue. » Et comment le pourrait-elle?

AIR de *l'Ermite de Saint-Avelle.*

Sur cette terre, isolée,
Qui sera son protecteur?
Elle s'est donc immolée
Pour moi, pour son bienfaiteur!
Étrangère, hélas! et bannie,
Faut-il, par un malheur nouveau,
Qu'elle vienne perdre la vie
Aux lieux même où fut son berceau.

—

SCÈNE IX.

MADAME DE CÉSANNE; KALOUGA ET YELVA, *entrant par la porte à gauche.*

(REFRAIN DE LA PETITE MENDIANTE.)

KALOUGA *soutient Yelva, qui s'appuie sur son bras.* Entrir, entrir, fous, la pelle enfant; mais ce être bas honnête de bas répontre à moi, qui li être pien galant. (*Il la conduit auprès du fauteuil à droite du théâtre.*)

YELVA, *en paysanne russe, pâle et se soutenant à peine, s'appuie sur le fauteuil* (MUSIQUE), *et indique que tous ses membres sont engourdis par le froid.*

KALOUGA, *à madame de Césanne.* Li être un betite fille qui li être bas de ce tomaine; car moi les connaître toutes.

MADAME DE CÉSANNE. C'est bien..... (*S'approchant d'elle.*) Dieu! qu'ai-je vu! (MUSIQUE.) *A ce cri, Yelva tourne la tête, veut s'élancer vers la comtesse, mais ses forces la trahissent; elle ne peut que tomber à ses pieds, en lui tendant les bras.*) Ma fille, mon enfant! c'est toi qui m'es rendue! mais dans quel état! cette pâleur! ces obscurs vêtements! La misère était donc ton partage?

YELVA *fait signe qu'elle la revoit, qu'elle est heureuse, qu'elle se porte bien; mais, en ce moment, elle chancelle et retombe sur le fauteuil.*

MADAME DE CÉSANNE. O ciel! la fatigue, le froid..... (*A Kalouga.*) Laisse-nous.

KALOUGA. Ya, montame.

MADAME DE CÉSANNE. Surtout, pas un mot de cette aventure.

KALOUGA. Ya.

MADAME DE CÉSANNE. Vous n'avez rien vu.

KALOUGA. Ya.

MADAME DE CÉSANNE. Rien entendu.

KALOUGA. Ya. (*Il sort.*)

—

SCÈNE X.

YELVA, *sur un fauteuil*, MADAME DE CÉSANNE.

MADAME DE CÉSANNE. Depuis l'horrible catastrophe qui t'a séparée de ton guide, qu'es-tu devenue au milieu de ces déserts?

(ROMANCE DE LÉONIDE.)

YELVA *lui indique qu'elle s'est trouvée seule, sans argent et presque sans vêtements; elle souffrait; elle avait bien froid; elle a marché toujours devant elle, ne rencontrant personne; elle a continué sa route; elle marchait toujours, mourant de fatigue et de froid* (*Refrain de* la Petite Mendiante), *et quand elle rencontrait quelqu'un, elle tendait la main et se mettait à genoux, en disant : « Prenez pitié d'une pauvre fille. »*

MADAME DE CÉSANNE. O ciel! obligée de mendier..... Et quand venait le soir?.. et aujourd'hui, par exemple, dans cette campagne éloignée de toute habitation?

YELVA *fait signe que la nuit commençait a la surprendre; qu'elle cherchait autour d'elle où reposer sa tête; qu'elle n'apercevait rien; et, désespérée, elle était résignée à se coucher sur la terre, et à mourir de froid, lorsque ses yeux sont tombés sur ce médaillon qu'elle avait conservé.* (*Air de la romance d'*Alexis) *Elle a imploré sa mère, l'a priée de la protéger.*

MADAME DE CÉSANNE. Oui, ta mère que tu implorais devait te protéger.

YELVA. *Soudain elle a aperçu une lumière* (Musique douce), *c'était celle du château; elle a marché avec courage, et, quand elle s'est vue aux portes de cette habitation, elle s'est traînée jusqu'à la cloche qu'elle a sonnée.* (*Air de* JEANNOT ET COLIN ; Beaux jours de notre enfance.) *On est venu ouvrir, et la voilà dans les bras de sa bienfaitrice.*

MADAME DE CÉSANNE. Oui, tu ne me quitteras plus; et quoi qu'il arrive, c'est moi qui, désormais, veux veiller seule sur tes jours et sur ton bonheur.

YELVA *la regarde avec tendresse, puis avec embarras, et montrant son cœur et sa main, elle lui fait entendre qu'il n'y a plus de bonheur pour elle. Puis, tirant de son sein son bouquet de mariage qu'elle a conservé, elle lui demande par gestes : « Et celui qui m'aimait, « qui devait m'épouser... qu'est-il devenu?.. où est il? »*

MADAME DE CÉSANNE. Celui qui t'aimait; qui devait t'épouser?.. Alfred...

YELVA, *avec émotion. Oui.*

MADAME DE CÉSANNE. Yelva, oublions-le... n'en parlons plus, surtout aujourd'hui.

YELVA, *effrayée, lui demande par ses gestes : « Est-ce qu'il est mort?.. est-ce qu'il n'existe plus? »*

MADAME DE CÉSANNE. Non, rassure-toi, il vit, il existe.

YELVA *témoigne sa joie.*

MADAME DE CÉSANNE. Mais, je ne sais comment t'apprendre...

—

SCÈNE XI.

YELVA, MADAME DE CÉSANNE, FŒDORA.

FŒDORA, *entrant par le fond.* Madame, on m'envoie vous chercher, on vous demande au salon... (*Voyant Yelva.*) Mais quelle est cette jeune fille?

MADAME DE CÉSANNE. Une infortunée que nous venons de recueillir, et à qui nous avons donné l'hospitalité.

FŒDORA. Ah! je veux être de moitié dans votre bienfait! .. je veux la présenter à M. Alfred. (*Yelva fait, ainsi que madame de Césanne, un geste d'effroi.*) Oui, M. Alfred de Césanne; c'est mon mari, celui que je vais épouser!.. (*A madame de Césanne.*) Madame..... je veux dire ma mère, car vous savez que tout est déjà disposé; les vassaux, les paysans, sont dans le vestibule, les musiciens en tête; il ne manque plus que mon cousin, qui n'était pas encore descendu au salon. (*Pendant que Fœdora parle, Yelva et madame de Césanne indiquent par leur pantomime les diverses émotions qu'elles éprouvent. A Yelva.*) Venez, venez avec moi... M. Alfred ne me refusera pas la première grâce que je lui demanderai; et vous ne me quitterez plus... Ne le voulez-vous pas?..

YELVA *témoigne le plus grand trouble.*

MADAME DE CÉSANNE. Excusez-la, cette pauvre fille ne peut ni vous entendre, ni vous répondre, elle ne sait ni le français ni le russe.

FŒDORA. Ah! c'est dommage!.. elle est si jolie, que j'aurais désiré qu'elle fût de notre pays..... Mais c'est égal, venez toujours, vous assisterez à ce mariage..... (*Yelva s'éloigne avec effroi.*) Eh bien! qu'a-t-elle donc? (*Souriant.*) Vous avez raison, elle ne me comprend pas; il semble que je lui ai fait peur.

MADAME DE CÉSANNE. Dans l'état de faiblesse où elle est, un peu de repos lui est seul nécessaire.

FŒDORA. En effet, elle a l'air de souffrir.

MADAME DE CÉSANNE. Ah! c'est qu'elle est bien malheureuse, elle est bien à plaindre, je le sais; tant de coups l'ont frappée à la fois!.. mais je connais aussi de quels nobles sentiments elle est capable..... (*Yelva serre la main de madame de Césanne, comme pour lui dire qu'elle est tout à fait résignée.*) et, après tant de sacrifices et de souffrances, elle ne voudrait pas en un moment détruire ce qu'elle a fait.

FŒDORA. Oui! il faut qu'elle reprenne confiance; puisque la voilà avec nous, bientôt ses malheurs seront finis!

MADAME DE CÉSANNE, *regardant Yelva.* Vous avez raison, encore un instant, un instant de courage, c'est tout ce que je lui demande; et tout sera fini.

YELVA *essuie ses larmes, regarde madame de Césanne, lui prend la main, et semble lui dire avec fermeté : « Ce courage, je l'aurai. » Elle aperçoit à gauche une caisse de fleurs; elle va en cueillir une, s'approche de Fœdora, lui fait la révérence, et la lui présente.* (*Air de* Léocadie.)

FŒDORA. Un bouquet pour mon mariage, pauvre enfant! c'est elle qui la première m'en aura présenté; fasse le ciel que cela me porte bonheur!

YELVA, *en ce moment, regarde sa parure de mariée, sa couronne et son bouquet d'oranger : elle soupire, et l'orchestre finit l'air de* LÉOCADIE: Voilà pourtant comme je serais. *A la fin de l'air, elle se jette dans les bras de madame de Césanne, qui la presse contre son cœur, en lui donnant les marques de la plus vive tendresse.*

MADAME DE CÉSANNE, *à Fœdora.* Venez, venez, on nous attend. (*Elles sortent par le fond.*)

—

SCÈNE XII.

MUSIQUE.

YELVA, *seule, tombe anéantie dans le fauteuil..... Elle reste un instant absorbée dans sa douleur : puis, semblant reprendre tout son courage, elle fait signe que tout est fini, qu'elle bannit Alfred de son cœur... « C'est dans ce moment, sans doute, qu'il se marie... » Elle prend le bouquet qu'elle avait conservé, le regarde avec attendrissement et le jette loin d'elle. Elle écoute, croit entendre une musique religieuse, se met à genoux, et prie pour lui. Plus calme alors, elle lève la tête et regarde autour d'elle; elle éprouve, à l'aspect de ces lieux, une émotion dont elle ne peut se rendre compte; elle se lève précipitamment et semble reconnaître cette chambre; elle examine avec attention la tenture, les meubles; puis, posant la main sur son cœur, elle cherche à retenir des souvenirs qui lui échappent.*

SCÈNE XIII.

YELVA, TCHÉRIKOF, *sortant de l'appartement à droite.*

TCHÉRIKOF. Allons, voilà déjà les airs du pays, les chants de noces qui se font entendre. Je leur ferai donner le knout, pour leur apprendre à chanter et à être heureux sans moi..... Mais quelle est cette paysanne? O ciel! en croirai-je mes yeux?... Yelva sous ce déguisement, et dans ce château!

YELVA, *à sa vue, fait un geste de surprise, et court à lui.*

TCHÉRIKOF. Et Alfred, quel sera son étonnement?

YELVA *lui fait signe de se taire.*

TCHÉRIKOF. Quoi! vous ne voulez pas qu'il sache?.. vous craignez sa présence?

YELVA *fait signe que oui.*

TCHÉRIKOF. Et comment êtes-vous ici? qui vous amène chez moi?

YELVA, *par gestes : Ceci est à vous?*

TCHÉRIKOF. Oui, ce château m'appartient.

MUSIQUE.

YELVA *le regarde avec une nouvelle attention, et comme si elle ne l'avait jamais vu; il semble qu'elle veuille lire sur son visage et deviner ses traits.*

TCHÉRIKOF. Qu'a-t-elle donc? d'où vient l'émotion qu'elle éprouve?

YELVA *met une main sur son cœur, et de l'autre lui fait signe de se taire et de ne point troubler les idées qui lui arrivent en foule. « Oui, quand elle était petite, elle a vu tout cela... » Elle court à la fenêtre à gauche, montre les jardins.*

TCHÉRIKOF. Dans ces jardins!.. eh bien! que voulez-vous dire?

YELVA *lui fait signe qu'il y a une balançoire* (*Air :* Balançons-nous), *des montagnes russes, d'où on descendait rapidement.*

TCHÉRIKOF, *étonné.* Il me semble qu'elle parle de balançoire, de montagnes russes... Qu'est-ce que cela signifie?

YELVA *témoigne son impatience de ce qu'il ne comprend pas.* (*Air :* Un bandeau couvre les yeux.) *Puis, comme une idée qui lui vient, elle lui fait signe qu'autrefois, dans ce salon, elle jouait avec des enfants de son âge; et, faisant le geste de se mettre un bandeau sur les yeux, elle court après quelqu'un, comme si elle jouait au colin-maillard.* (Air vif.) *Tous ses gestes se succèdent rapidement, et sans qu'elle fasse presque attention à Tchérikof, qui la regarde d'un air attendri.*

TCHÉRIKOF. Pauvre enfant! je ne sais pas ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut dire, mais il y a dans ses gestes, dans sa physionomie, une expression que je ne puis définir, et dont, malgré moi, je me sens tout ému.

CHOEUR, *en dehors.*

AIR de la *Dame Blanche.*

Chantons, ménestrels joyeux,
Refrains d'amour et d'hyménée;
La plus heureuse destinée
Comble en ce jour tous leurs vœux.

YELVA *le prend par le bras pour lui dire :* Écoutez!

TCHÉRIKOF. Ce sont des vassaux qui chantent un air du pays.

YELVA *semble lui dire :* C'est cela même! *Son émotion est au comble. Elle prend la main de Tchérikof, la serre dans les siennes, la porte sur son cœur.*

TCHÉRIKOF. Je n'y suis plus, je n'y conçois rien ; elle paraît si contente et si malheureuse... et cette amitié si tendre qu'elle me témoigne... vrai, ça donnerait des idées... Yelva... ma chère Yelva... rassurez-vous.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ALFRED, *entrant par la porte à droite, qu'il referme sur lui; il aperçoit Yelva dans les bras de Tchérikof.*

ALFRED. Ciel?.. Yelva!..

YELVA, *en voyant Alfred, effrayée, hors d'elle-même, s'arrache des bras de Tchérikof, et s'enfuit précipitamment dans l'appartement à gauche, dont elle ferme la porte.*

ALFRED, *à Tchérikof, après un instant de silence.* Eh bien! Monsieur, mes soupçons étaient-ils injustes? qu'avez-vous à répondre?

TCHÉRIKOF. Rien... jusqu'à présent... car je n'y comprends pas plus que vous.

ALFRED. Et moi, je comprends, Monsieur, que vous êtes un homme sans foi.

TCHÉRIKOF. Monsieur de Césanne!

ALFRED. Oui, c'est vous qui me l'avez ravie; qui l'avez enlevée à mon amour; qui l'avez cachée dans ces lieux, où vous l'avez séduite... Je n'en veux d'autre preuve que l'amour qui brillait dans vos yeux... que les caresses qu'elle vous prodiguait... et la terreur dont ma vue l'a frappée.

TCHÉRIKOF. Je vous répète que j'ignore ce qui en est... Mais quand ce serait vrai, quand par hasard elle m'aimerait; est-ce que vous prétendez me les enlever toutes? est-ce que vous n'épousez pas ma cousine?.. est-ce que je n'ai pas le droit comme un autre?..

ALFRED. Non, vous n'avez pas le droit de tromper un homme d'honneur, vous qui n'êtes qu'un...

TCHÉRIKOF. C'en est trop...

ENSEMBLE.

AIR de la *Bateliere.*

De rage et de fureur
Je sens battre mon cœur ;
Mais d'une telle offense
J'aurai bientôt vengance;
Redoutez ma fureur.

(*Ils sortent par le fond.*)

—

SCÈNE XV.

YELVA, MADAME DE CÉSANNE, *sortant de l'appartement à gauche.*

MADAME DE CÉSANNE. Yelva! quelle agitation..... Eh bien! Alfred a-t-il pénétré dans ces lieux? l'aurait-il revu?

YELVA *fait signe que oui.*

MADAME DE CÉSANNE. Où donc? ici?

YELVA. *Oui.*

MADAME DE CÉSANNE. D'où venait-il?

YELVA *montre la porte à droite :* De là!..

MUSIQUE.

YELVA. *En ce moment, elle s'est approchée de la porte à droite, qu'Alfred a refermée, en entrant, à la scène précédente Sur cette porte est le portrait que Tchérikof a montré à la scène cinquième. Yelva stupéfaite s'arrête, regarde le tableau, court à madame de Césanne, et le montre de la main et avec la plus grande agitation.*

MADAME DE CÉSANNE. C'est l'ancienne maîtresse de ce château, la mère du comte de Tchérikof, qui a péri, ainsi que toute sa famille, dans l'incendie de Smolensk.

YELVA *tire vivement de son sein le médaillon qu'elle porte, le donne à madame de Césanne, en lui disant :* Regardez, c'est elle.

MADAME DE CÉSANNE. O ciel! les mêmes traits; c'est bien elle, c'est ta mère.

YELVA *court se jeter à deux genoux devant le tableau, l'entoure de ses bras, le presse de ses lèvres; puis, s'inclinant en baisant la terre, elle semble lui demander sa bénédiction.*

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, FŒDORA, *accourant.*

FŒDORA. Ah! mon Dieu! quel malheur! M. Alfred et mon cousin...

MADAME DE CÉSANNE. Eh bien?

FŒDORA. Ils avaient été chercher des armes, et je viens de les voir tous les deux descendre dans le parc; ils n'ont pas voulu m'écouter; ils vont se battre!

MADAME DE CÉSANNE. Que dites-vous? ah! courons sur leurs pas. (*Elle sort.*)

FŒDORA. Pourvu qu'il en soit encore temps.

YELVA *donne les marques du plus violent désespoir ; elle demande par gestes à Fœdora de quel côté doit se passer le combat. Fœdora lui montre la croisée à droite, qui donne sur les jardins. Yelva court l'ouvrir précipitamment, et, au même instant, on entend un coup de pistolet. Yelva indique, par des gestes d'effroi, qu'elle voit les deux adversaires. Elle est restée auprès de la croisée, tendant les bras vers eux; et, après les plus violents efforts, elle parvient à prononcer ce mot :* Alfred!.. *Au même instant, affaiblie par les efforts qu'elle a faits, elle tombe évanouie*

FŒDORA *la reçoit dans ses bras, la porte sur le fauteuil, et lui prodigue des secours.* Pauvre enfant! elle a perdu connaissance...

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ALFRED, TCHÉRIKOF, MADAME DE CÉSANNE, *tenant Alfred et Tchérikof par la main;* DOMESTIQUES.

TCHÉRIKOF, *tenant à la main le médaillon d'Yelva.*

Ah! que m'avez-vous appris? ma sœur! ma sœur! où est-elle?

MADAME DE CÉSANNE, *lui montrant Yelva qui est sur le fauteuil, étendue et sans connaissance.* La voilà.

TCHÉRIKOF. Et ce cri dont nous avons été frappés, et qui a suspendu notre combat?

FŒDORA. C'est elle qui l'a fait entendre; la frayeur, l'émotion; mais je crains qu'un tel effort ne lui coûte la vie.

TOUS. Grand Dieu! (*Yelva est évanouie dans le fauteuil; Tchérikof à droite, Alfred à gauche, à ses genoux; madame de Césanne auprès d'Alfred, Fœdora, derrière le fauteuil, prodiguant ses soins à Yelva.*)

FINAL.

(Musique de M. Heudier.)

TCHERIKOF.

Ma sœur!.. Le sort nous l'enlève.

ALFRED.

Je la perds, quand pour moi renaissait le bonheur.

FOEDORA.

Écoutez... taisez-vous... je sens battre son cœur.

MADAME DE CÉSANNE.

Oui, déjà de son front s'efface la pâleur;
Et sortant d'un pénible rêve,
Elle revient à la vie.

TOUS.

O bonheur!

CHŒUR.

O Dieu tutélaire!
Je bénis ton secours.

YELVA, *revient peu à peu à elle, regarde lentement tous ceux qui l'entourent, mais sans les reconnaître encore; elle cherche à rappeler ses idées, aperçoit madame de Césanne, prend sa main qu'elle baise, puis se retourne, aperçoit Alfred, fait un mouvement de surprise (tout le monde se penche et écoute attentivement); elle le regarde et lui dit tout doucement:* Alfred!.. *De l'autre côté elle aperçoit Tchérikof, lui tend la main et dit :* Mon frère!..

ALFRED. Me pardonneras-tu? m'aimeras-tu?

YELVA. *se levant.* Toujours!

GUIDO, *reculant.* C'est elle! c'est une femme! — Acte I, scène 6.

LA CHATTE

MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 mars 1827.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MELESVILLE.

Personnages.

GUIDO, fils d'un négociant de Trieste.
MARIANNE, sa domestique.
MINETTE, chatte de Guido.
DIG-DIG, jongleur indien.

La scène se passe à Biberach, en Souabe.

Le théâtre représente la chambre de Guido. Au fond, une alcôve avec une petite croisée élevée, contre laquelle est un petit lit de repos caché par deux rideaux. A droite de l'acteur, une table sur laquelle est un coffre de moyenne grandeur. Au-dessus de la table, une cage accrochée à la muraille. Deux portes latérales, à gauche la porte d'entrée, à droite celle qui est censée conduire dans une autre chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, *seule, assise auprès de la table, et tricotant; elle tient sur ses genoux une chatte blanche endormie.* Notre maître ne revient pas. Depuis ce matin qu'il court toute la ville de Biberach, il n'aura rien trouvé, c'est sûr. Pauvre Guido! le plus beau jeune homme de toute la Souabe! un jeune homme si bon, si aimable, qui avait tant d'amis quand il avait de l'argent!.. ils sont tous partis; et de tous ceux qui dînaient chez nous, il n'est resté à la maison que notre chatte, cette pauvre Minette, qui dort là, sur mes genoux, et dont il faudra se séparer aussi. La cuisinière du gouverneur m'en a déjà offert trois florins, que j'ai

refusés. Trois florins! la fourrure seule vaut cela. Sans compter son caractère! Cependant je serai bien obligée d'en venir là, par intérêt pour elle; car ici, nous n'avons pas même de quoi la nourrir. Entends-tu, Minette, tu ne seras pas à plaindre; c'est moi! parce que les chattes, c'est la passion des vieilles gouvernantes, et, depuis la mort de mon mari, je peux dire, loi d'honnête femme, que c'est le seul attachement que je me sois permis.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Le ciel voulut, dans sa sagesse,
Que notre cœur en tout temps s'attachât.
Jeune, on est tendre ; et quand vient la vieillesse,
Afin d'aimer, on aime encor son chat.
Des chats pourtant le naturel est traître,
Ils trompent qui sait les chérir.
C'est pour cela qu' nous les aimons peut-être :
Des amants c'est un souvenir.

(*A la fin de ce couplet, elle se lève et va placer Minette endormie sur le lit de repos, dont un des rideaux seulement est entr'ouvert, et de manière que la chatte n'est plus vue des spectateurs. On frappe en dehors.*)

Ah! mon Dieu! c'est notre maître... ne lui parlons pas de l'idée de vendre Minette; car il l'aime tant qu'il se laisserait plutôt mourir de faim.

GUIDO, *en dehors.* Marianne! Marianne!

MARIANNE, *qui a posé Minette sur le lit, va ouvrir.* Voilà, voilà.

—

SCÈNE II.

MARIANNE, GUIDO.

GUIDO. C'est heureux! j'ai cru que vous aussi, Marianne, vous alliez me laisser à la porte.

MARIANNE. C'est que j'avais peur de réveiller Minette.

GUIDO, *d'un air sombre.* Pauvre petite! elle dort; elle fait bien! et moi aussi, je voudrais dormir, dormir toujours! D'abord, qui dort dîne, c'est une économie, et puis on a un autre plaisir plus vif encore, s'il est possible.

MARIANNE. Et lequel?

GUIDO. C'est de ne plus voir les hommes, et dans mon état de misanthrope, Marianne, je ne peux plus les envisager.

MARIANNE. Est-il possible! vous n'avez donc rien obtenu des débiteurs de votre père?

GUIDO. Ah bien oui! si tu avais vu les mines allongées qu'ils m'ont faites!

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

L'un ne pouvait me reconnaître ;
D'autres avaient eu des malheurs...
Puis je les voyais disparaître.

MARIANNE.

Il fallait les poursuivre ailleurs,
Et rejoindre ces enjôleurs.

GUIDO.

Impossible, je te le jure ;
Je le donne aux plus fins coureurs ;
Depuis qu'ils ont eu des malheurs,
Tous mes débiteurs ont voiture.

Et moi je suis à pied! c'est comme ça que je suis venu de Trieste, et c'est comme ça que je m'en retournerai.

MARIANNE. C'était bien la peine de venir en ce maudit pays! je vous demande à quoi ça vous aura servi.

GUIDO. A nous instruire, Marianne : on dit que les voyages forment la jeunesse, ainsi...

MARIANNE. Les vôtres, jusqu'à présent, ne vous ont appris qu'à faire des folies et des...

GUIDO. Et des bêtises, vous voulez dire, Marianne, allez toujours, que je ne vous gêne pas; parce que j'ai eu les passions vives et fougueuses, on croit que j'ai perdu mon temps et ma jeunesse; c'est l'opinion générale, je le sais; mais ce n'est pas la mienne, et les opinions sont libres. D'abord à Leipsick, où j'étais censé étudiant, je n'ai pas étudié, mais j'ai lu Werther et le docteur Faust, qui ont encore ajouté à l'exaltation naturelle de mes idées, voilà pour la littérature; plus tard, je me suis lancé à l'Opéra de Stuttgard, où les plus jolies bayadères... Tu sais comme elles dansaient!

MARIANNE. Et vos écus aussi!

GUIDO. Voilà pour la connaissance des femmes! Enfin ici, à Biberach, où j'étais venu pour recueillir quelques débris de notre maison de commerce, j'ai trouvé des amis intimes, qui, après avoir mangé avec moi la succession paternelle, m'ont fermé leur porte au nez. Voilà pour l'étude du cœur humain! Voilà, Marianne, voilà ce que j'ai appris; de quoi te plains-tu?

MARIANNE. De ce que vous ne voulez rien faire pour sortir de l'état où vous êtes .. Pourquoi avoir refusé d'écrire à votre oncle, qui habitait cette ville, et qui était si riche?

GUIDO, *vivement.* Mon oncle, Marianne! je vous ai défendu de prononcer son nom devant moi; c'est lui, c'est cet honnête négociant qui a ruiné mon père, avec ses comptes à parties doubles. D'ailleurs il aurait eu de la peine à me répondre, puisqu'il est mort.

MARIANNE. Il fallait s'adresser à son intendant, M. Schlagg.

GUIDO. Cet astucieux personnage! qui, quand j'étais petit, s'amusait toujours à mes dépens; m'a-t-il attrapé de fois, celui-là!.. mais il ne m'y reprendra plus.

MARIANNE. Mais au moins, votre jeune cousine, avec laquelle autrefois vous avez été élevé, et qui est, dit-on, si espiègle, si maligne, et pourtant si bonne; elle voulait réparer les torts de son père; elle vous avait fait proposer sa main ; elle a tout tenté pour vous voir: vous avez toujours refusé.

GUIDO. Et je refuserai toujours.

MARIANNE. Et pourquoi, je vous le demande?

GUIDO. Pour deux raisons : la première, je te l'ai déjà dite, parce que je suis misanthrope; et la seconde...

MARIANNE. Eh bien?

GUIDO. Je ne te la dirai pas.

MARIANNE. Alors, c'est comme si vous n'en aviez qu'une.

GUIDO. Ma seconde raison, et c'est la plus forte, c'est que j'ai une passion dans le cœur.

MARIANNE. Et pour qui? grand Dieu! pour quelque jeune demoiselle?

GUIDO, *d'un air sombre.* Non.

MARIANNE. Pour quelque veuve?

GUIDO. Non.

MARIANNE. O ciel! c'est pour quelque femme mariée?

GUIDO, *avec effort.* Non; mais tu ne le sauras jamais, ni toi, ni personne au monde; moi qui te parle, je ne suis pas même sûr de le savoir.

MARIANNE. C'est donc quelque chose de bien terrible?

GUIDO. Si terrible que, vois-tu, Marianne, je serais amoureux de toi, si c'était possible, je mets tout au pis, que ça ne serait rien auprès.

MARIANNE. Qu'est-ce que ça signifie?

GUIDO. Brisons là, Marianne; de deux choses l'une : ou tu me comprends, et alors nous nous entendons; ou bien tu ne me comprends pas, et alors nous sommes d'accord, parce que je ne me comprends pas moi-même.

MARIANNE. Ah, mon Dieu! mon Dieu! vous qui êtes un si bon jeune homme, faut-il vous voir perdre ainsi l'esprit!

GUIDO, *froidement*. Je n'ai rien perdu, Marianne; mais laisse-moi seul, laisse-moi nourrir mes rêveries et ma mélancolie.

MARIANNE. Oui, Monsieur, nourrissez-vous. (*Elle va prendre un panier dans le fond.*)

GUIDO. A propos de ça, qu'est-ce que tu as pour notre déjeuner?

MARIANNE, *revenant, et passant à la gauche de Guido.* Hélas! je n'ai rien.

GUIDO. Pour nous deux?

MARIANNE. Oui, Monsieur.

GUIDO. Ça suffit, je n'en demande pas davantage. (*Avec sentiment.*) Tâche seulement que la meilleure part soit pour Minette.

MARIANNE. Comment, Monsieur...

GUIDO. Moi, j'ai des idées de philosophie qui me soutiennent; mais elle, pauvre petite! occupe-toi de sa pâtée, c'est l'essentiel.

MARIANNE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Oh! je n'y tiens plus; je vais retrouver la cuisinière du gouverneur, et vendre cette pauvre chatte.

AIR du vaudeville des *Blouses.*

C'est mon devoir, allons, il faut le suivre ;
Je vais coneluir' ce marché sans retour;
Depuis le temps que nous la faisons vivre,
Elle peut bien nous fair' vivre à son tour.

GUIDO, *à lui-même.*

Oui, cet amour, hélas! qu'on me reproche,
M'ôte la soif et la faim; c'est beaucoup.
C'est tout profit. N'a-t-on rien dans sa poche,
Il faut aimer, l'amour tient lieu de tout.

ENSEMBLE.

MARIANNE, *à part.*

C'est mon devoir, allons, il faut le suivre, etc.

GUIDO.

A ses transports quand mon âme se livre,
J'oublierais tout, et je sens chaque jour
Que, dans ce monde, on n'a besoin pour vivre
Que d'un cœur tendre et de beaucoup d'amour.

(*Marianne sort par la porte à gauche de l'acteur.*)

—

SCÈNE III.

GUIDO, *seul.* Elle est sortie! elle me laisse enfin; et maintenant que je suis seul, dirai-je la cause de mes tourments? (*S'avançant au bord du théâtre comme pour parler, et s'arrêtant.*) Non. Je ne la dirai pas, et l'objet même de ma passion l'ignorera. O Guido! Guido! réfléchis un peu. Un amour que tu n'oses t'avouer, n'est-il pas un amour criminel? Non, ce n'est pas un crime; ce n'est qu'une passion; et, quand je dis une passion, ce n'est pas une passion. C'est une idée, une simple idée; et encore je l'appelle une idée, parce qu'il faut lui donner un nom. Car, sans cela, ça n'en n'aurait pas! Voilà donc, Guido, où t'a conduit la haine de l'espèce humaine! Tu es devenu un maniaque, un idéologue, et la seule définition que tu puisses donner de toi-même, c'est qu'il est impossible d'être plus bête! Oui, je le suis; rien ne peut me justifier! et cependant, je ne suis pas plus bête que toi, ô Pygmalion! qui adorais une statue! comme toi, j'éprouve un amour désordonné et incompréhensible; comme toi, je brûle, et je brûle sans espoir; comme toi, mais, raison de plus, et comme tu le dis si bien, ô docteur Faust, ô mon maître! si c'était possible, si c'était raisonnable, ce ne serait plus une passion. (*S'approchant du lit de repos qui est au fond.*) Elle est là... qu'elle est gracieuse et gentille! sa petite tête posée sur sa petite patte! pauvre petit minon! petit l'amour! (*Douloureusement.*) Elle ne me répond pas; est-ce qu'elle dort? est-ce qu'elle est morte? Minette, ô dieux! Minette... non... non... (*Passant la main sur sa tête et sur sa bouche.*) Elle a fait comme ça! puis comme ça. On vient. (*Fermant les deux rideaux.*) Dieux! si l'on m'avait vu, il n'en faudrait pas davantage pour compromettre... (*Apercevant Dig-Dig.*) Un étranger! Quelle drôle de figure, et quel diable de costume!

—

SCÈNE IV.

GUIDO, DIG-DIG, *en Indien.*

DIG-DIG, *à part, et saluant.* Il m'a l'air aussi naïf qu'autrefois, et je crois que je pourrai... Bon! il est seul! (*Haut.*) N'est-ce point au jeune Guido que j'ai l'honneur de parler?

GUIDO. A lui-même! je suis ce jeune Guido... Mais on n'entre pas ainsi chez les gens, quand on ne les connaît pas.

DIG-DIG, *d'un ton mielleux.* La connaissance sera bientôt faite, ô mon fils; et vous ne vous repentirez point de ma visite. Mon costume vous indique assez que je ne suis point Européen. Je suis Indien... Votre père a fait autrefois des affaires avec des négociants de la Compagnie des Indes, mes compatriotes, et...

GUIDO, *à part.* Je vois ce que c'est; quelques lettres de change arriérées... (*Haut.*) Monsieur, j'ai renoncé au commerce des hommes, et surtout aux hommes de commerce, et si c'est de l'argent à donner...

DIG-DIG, *lui présentant une bourse.* Au contraire, c'est une centaine de florins à recevoir.

GUIDO. Qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me dire? Eh! oui, vraiment.

DIG-DIG. La personne qui m'envoie, et qui désire rester inconnue, est un débiteur de votre père, un Indien comme moi.

GUIDO. C'est donc ça! c'est bien de l'argent qui m'arrive de l'autre monde. Mettons cela dans ma caisse. (*Il met la bourse que lui a donnée Dig-Dig dans le petit coffre qui est sur la table.*) Ce n'est pas la place qui manque. Ah! Monsieur est Indien! et comment vous trouvez-vous en Allemagne, en Souabe?

DIG-DIG. Mon fils, l'homme est un voyageur. Tel que vous me voyez, je suis né dans le royaume de Cachemire; mon père, qui était un bonze de troisième classe, m'avait placé dans le temple de Candahar, auprès du grand Gourou de Cachemire.

GUIDO, *avec respect.* Auprès du grand Gourou?.. Il a vu le Gourou... Vous avez vu le Gourou? (*Il baise la manche de Did-Dig.*)

DIG-DIG. Très-souvent; mais l'amour des voyages m'a pris; j'ai vu la France, j'ai vu Paris.

GUIDO. Beau pays! pour un savant tel que vous.

DIG-DIG. Pays superbe! où je serais mort de faim, si je ne m'étais rappelé les tours d'adresse que l'on possède dans notre patrie; et sous le nom de Dig-Dig, jongleur indien, car dans ce pays tous les jongleurs réussissent, j'ai eu l'honneur de faire courir tout Pa-

ris, il y a dix ans. Enfin, je suis venu me fixer dans cette ville, où je jouis d'une certaine considération. J'y enseigne la danse, l'astronomie et l'escamotage, ce qui ne m'empêche pas de me livrer à mon étude favorite, le grand œuvre de Brama, la transmutation des âmes.

GUIDO. La transmutation des âmes!

DIG-DIG. C'est un des dogmes de notre croyance : car vous savez sans doute ce que c'est que la métempsycose.

GUIDO. Parbleu! si je le sais.

DIG-DIG.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Oui, quand finit notre existence,
Selon nos vertus, nos défauts,
Nous obtenons pour récompense
L'honneur d'être ours, bœufs ou perdreaux.
Dogme profond! culte admirable!
Système aussi doux que moral,
Qui nous fait dans chaque animal
Aimer notre semblable!

Je vous parle ainsi, parce que je pense bien qu'un garçon d'esprit tel que vous doit croire à la métempsycose.

GUIDO. Si j'y crois! certainement! D'abord, comme dit le docteur Faust, que je citerai toujours, si ça n'est qu'impossible, ça se peut.

DIG-DIG. Comment, si ça se peut? Moi, qui vous parle, je me rappelle parfaitement avoir été chameau.

GUIDO. Vous avez été chameau!

DIG-DIG. Pendant dix ans, en Égypte; puis, girafe.

GUIDO. Vraiment! Eh bien! il vous en reste encore quelque chose.

DIG-DIG. Je ne dis pas; mais vous, rien qu'en vous voyant, je pourrais vous dire... Vous avez dû être mouton.

GUIDO, *froidement.* C'est possible!

DIG-DIG. Un beau mouton.

GUIDO. Je le croirais assez. D'abord, je l'aime beaucoup; ce qui est peut-être un reste d'égoïsme; ensuite, la facilité que j'ai toujours eue à me laisser manger la laine sur le..... Ah! mon Dieu! quand j'y pense : puisque vous êtes si savant, j'ai une demande à vous faire, une demande d'où dépend le bonheur de ma vie.

DIG-DIG. Parlez, mon fils.

GUIDO. Vous saurez que j'ai ici une chatte charmante, un angora magnifique.

DIG-DIG. Je la connais.

GUIDO, *avec une nuance de jalousie.* Comment! vous la connaissez?

DIG-DIG. Je l'ai souvent admirée, quand Marianne, votre vieille gouvernante, la portait sur son bras; j'ai même fait causer cette brave femme plusieurs fois, et j'en sais sur vous plus que vous ne croyez.

GUIDO. Eh bien! dites-moi, qu'est-ce que vous pensez de Minette? qu'est-ce que ça doit être?

DIG-DIG. C'est bien aisé à voir, à l'esprit qui brille dans ses yeux, à la grâce qui anime tous ses mouvements; je vous dirai, mon cher, que cette enveloppe cache la jeune fille la plus jolie et la plus malicieuse.

GUIDO, *avec transport.* Dieu! que me dites-vous là? tout s'explique maintenant, et l'instinct de l'amour n'est point une chimère. Apprenez que mon cœur avait deviné sa métamorphose; et que cette jeune fille si aimable, si gracieuse, je l'aime, je l'adore.

DIG-DIG. Il serait possible!

GUIDO. Et c'en est fait du jeune Guido, si vous ne m'enseignez pas quelque moyen, quelque secret; il doit y en avoir, ô vénérable Indien!

DIG-DIG, *avec mystère.* Chut, je ne dis pas non. Vous sentez bien qu'on n'a pas été, pendant dix ans, près du Gourou sans avoir escamoté quelques-uns de ses secrets! et j'ai là une amulette dont la vertu est infaillible pour opérer la transmigration des âmes à volonté. (*Il montre une bague.*)

GUIDO. En vérité!

DIG-DIG. Il suffit de la frotter, en prononçant trois fois le nom de Brama.

GUIDO, *vivement.* Ah! mon ami, mon cher ami! si vous vouliez me la céder, tout ce que j'ai, mon sang, ma vie...

DIG-DIG. Je ne vous cache pas que c'est fort cher. Ce sont des articles qui manquent dans le commerce; et à moins de deux cents florins...

GUIDO, *allant au coffre.* Tenez, tenez, en voilà déjà cent; ils ne seront pas restés longtemps en caisse : et pour le reste, je vous ferai mon billet.

DIG-DIG. Dieu! quelle tête! et quelle imagination! Si c'est ainsi que vous faites toutes vos affaires, ô mon fils!

GUIDO, *prenant la bague.* Elle est à moi! quel bonheur! (*Il court vers le lit où repose Minette.*)

DIG-DIG. Prenez garde, prenez garde, vous ne savez pas ce que vous désirez : et avant la fin du jour, vous vous repentirez peut-être d'avoir fait usage de ce talisman; songez-y bien, ô jeune imprudent!

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

Avant que ta voix anime
Cet être qui te charma,
Rappelle-toi la maxime
Que nous prescrivit Brama!
Cette maxime profonde,
Livre trois, premier verset :
« Ne dérangez pas le monde;
« Laissez chacun comme il est.

(*A Guido, qui le reconduit.*)

Ne vous dérangez donc pas, je vous en prie. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

GUIDO, *seul.* Qu'est-ce qu'il dit donc? ne dérangez pas le monde; je ne veux pas le déranger, au contraire, je veux le remettre comme il était, et ça ne sera pas long. (*Avec amour.*) Minette! (*Il prend l'amulette.*) Eh bien! c'est drôle, le cœur me bat; on dirait que j'ai peur. (*Il s'approche du lit et recule aussitôt.*)

AIR de Weber.

O dieu puissant du Gange,
Toi par qui tout se change,
Celle que j'aime est là,
A mes yeux montre-la,
Brama! Brama! Brama!

(*En prononçant ces mots, il frotte l'amulette et tout à coup les rideaux du lit s'ouvrent sur un roulement de timbales.*)

—

SCÈNE VI.

GUIDO, UNE JEUNE FILLE *vêtue de blanc, couchée sur le lit et endormie.*

GUIDO, *reculant.* C'est elle! c'est une femme!

MINETTE, *s'éveillant, se frottant les yeux et passant sa main derrière sa tête.* Où suis-je? quel jour nouveau! (*Se mettant sur son séant, puis se levant sur ses pieds.*)

Ah! que je suis élevée! que je suis loin de la terre! (*Elle fait quelques pas en marchant avec crainte; elle s'arrête au milieu du théâtre, secoue la tête à la manière des chats; puis elle étend ses bras, qu'elle tâte, et dont elle semble chercher la fourrure.*) C'est singulier..... disparu.

GUIDO, *suivant tous ses mouvements.* Je n'ose plus m'en approcher, et je ne sais comment lui parler. Absolument la même physionomie; cependant elle est mieux que tout à l'heure. (*L'appelant comme un chat.*) Pst, pst. Minette! Minette!

MINETTE. Qui m'appelle? C'est mon maître, c'est Guido. (*Elle lui tend la main.*)

GUIDO. Elle n'a pas oublié mon nom. (*Prenant sa main.*) Ah! je la reconnais! Dieux! que c'est doux!

MINETTE, *le regardant.* O prodige! comme lui je marche, comme lui je parle; mille sentiments nouveaux arrivent en foule là (*Montrant sa tête.*) et puis là... (*Mettant la main sur son cœur.*) Ciel! qu'est-ce que je sens? comme il bat. Guido, Guido, qui suis-je donc?

GUIDO, *l'admirant.* Ce qu'il y a de plus joli au monde, une femme, une vraie femme, du moins je le crois.

MINETTE. Moi, une femme! quel bonheur!

GUIDO. Oui, sans doute. Voilà ce que je demandais tous les jours au ciel. Allons-nous être heureux ensemble! Tout ce que tu souhaiteras, tout ce qui pourra te plaire..... (*Voyant qu'elle regarde autour d'elle.*) Parle, que veux-tu? quelle est la première chose que tu désires?

MINETTE. Un miroir.

GUIDO. Comment! ah! c'est juste. (*Allant à la table.*) Serrons d'abord mon précieux talisman. (*Il met le talisman dans le coffre, et va après cela prendre un petit miroir.*)

MINETTE. J'ai tant d'envie de me connaître. Eh bien!

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois.*

GUIDO.

Ah! dans le bonheur de te voir
Mon âme était plongée!
(*Il lui présente un miroir.*)

MINETTE, *avec empressement.*

Donne donc vite ce miroir.
(*Se regardant.*)
Dieu! que je suis changée!
(*Faisant des mines.*)
Mais c'est égal,
Ce n'est pas mal.
(*Avec crainte et regardant derrière.*)
Mais est-ce moi
Que j'aperçoi?
A peine, à peine je le croi.

GUIDO, *la regardant.*

O femmes! la coquetterie
Chez vous commence avec la vie!

MINETTE, *se regardant toujours.*

Oh! oui, c'est bien moi,
Ce doit être moi.
Je n'avais jamais vu mes traits,
Et pourtant je les reconnais.

(*Se tournant vers Guido.*)
Je suis jolie, n'est-ce pas?

GUIDO, *croisant ses bras.* Elle me demande cela, à moi! (*Avec amour.*) Charmante!

MINETTE. C'est ce qu'il me semblait. Mais au premier coup d'œil on craint de se tromper.

GUIDO, *la regardant.* Il faut convenir que j'ai joliment réussi. Tous ces charmes-là, c'est mon ouvrage.

MINETTE, *posant le miroir sur la table.* Ah! tant mieux! je t'en remercie. Mais je vous demanderai, Monsieur, pourquoi vous ne m'avez pas faite plus grande?

GUIDO. Là! ce que c'est que l'ambition! tout à l'heure elle n'était pas plus haute que ça. (*Mettant la main contre terre.*) Déjà des idées de grandeur!

MINETTE. Non, seulement comme cela. (*Se levant sur la pointe des pieds.*) Rien qu'un peu, je t'en prie; qu'est-ce que cela te coûte?

GUIDO. Je ne peux plus. Ce ne sont pas de ces ouvrages qu'on retouche à volonté.

MINETTE. Ah! bien! tu n'es pas complaisant.

GUIDO. Et toi, si tu n'es pas contente, tu es bien difficile.

MINETTE, *lui tendant la main en souriant.* Ah! oui, pardon; je suis une ingrate.

GUIDO. D'ailleurs, de quoi te plains-tu? N'es-tu pas ce que tu étais autrefois?

MINETTE. Non, jamais je n'ai été femme, c'est la première fois.

GUIDO. Bah!

MINETTE. Mais, en revanche, j'ai été bien d'autres choses. (*Guido faisant un mouvement.*) Oui, Monsieur. Est-ce que vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez été, vous?

GUIDO. Mais, dame, je croyais avoir toujours été ce que je suis, un jeune homme aimable.

MINETTE. Oh! moi! je ne dirais pas au juste... mais je me rappelle confusément... il y a bien longtemps, bien longtemps... Oui, j'ai été d'abord une petite fleur des champs, une petite marguerite.

GUIDO. Tiens, une petite marguerite, c'était gentil, ça!

MINETTE. Pas trop, toujours exposée au soleil; le moyen de rester fraîche et jolie! aussi, chaque jour j'adressais ma prière à Brama.

AIR de Beethoven.

« Change, change-moi, Brama!
« Brama!
« — Sois satisfaite! »
Répondit Brama;
Et crac! voilà
Qu'en alouette
Il me changea.

Soudain quittant le sol,
Dans l'air je prends mon vol,
Imitant les bémols
Des rossignols.
Mais un jour, au miroir,
Le désir de me voir
Me fit prendre aux filets;
Et je disais :
« Change, change-moi, Brama!
« Brama! »
Quelle merveille!
Tout à coup Brama,
Qui m'exauça,
En une abeille
Me changea.

Ah! quel heureux destin!
Cueillir, chaque matin,
Sur la rose et le thym,
Nouveau butin.
Mais les fleurs, le printemps,
Par malheur n'ont qu'un temps.
L'hiver, je m'ennuyais,
Et je disais :
« Change, change-moi, Brama!
« Brama!
« Oui, je m'en flatte,
« Ton cœur m'entendra. »
Soudain, voilà
Qu'en jeune chatte
Il me changea.

De moi l'on raffolait,
Chacun me cajolait.
Toujours du pain mollet
Et du bon lait.
Mais les chats ont, dit-on,
Le naturel félon.
Pour eux j'en rougissais,
Et je disais :
« Change, change-moi, Brama!
« De toi
« Mon cœur réclame
« Cette faveur-là. »
Soudain, voilà
Qu'en une femme
Il me changea.

GUIDO. On vient, c'est sans doute ma vieille gouvernante! Qu'elle ne puisse pas soupçonner ton ancienne condition.

MINETTE. Sois tranquille; je suis discrète.

GUIDO. Et elle est discrète encore! Quand je me la serais faite moi-même. Chut, la voici.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE, *portant un panier.*

MARIANNE, *à part.* C'est fini, le marché est conclu, je l'ai vendue pour trois florins : mais je n'aurai jamais le courage de... (*Haut.*) Que vois-je! une femme en ces lieux! (*A l'entrée de Marianne, Minette se place à la droite de Guido, et cherche à se cacher aux yeux de la gouvernante, qui va à la table, et ôte le coffre qui y était resté.*)

GUIDO, *bas, à Minette.* Attention, Minette, et laisse-moi faire. (*Haut.*) Te voilà bien étonnée, ma pauvre Marianne; c'est.... c'est la fille d'un ancien ami de mon père, qui arrive à l'instant même d'Angleterre. (*Pendant ce temps, Marianne a déposé sur la table ce qu'elle apportait.*)

MARIANNE, *la regardant.* D'Angleterre!

GUIDO. Oui, une jeune lady. Comme elle était sans asile, je lui en ai offert un. Elle logera avec nous.

MARIANNE. Avec nous! (*Posant son panier.*) Ah, bien! par exemple! voici du nouveau.

MINETTE, *bas, à Guido.* C'est le déjeuner qu'elle rapporte, c'est de la crème; ah! tant mieux! (*Elle passe sa langue sur ses lèvres.*)

MARIANNE. Comment, not' maître, vous qui aviez renoncé aux femmes!

GUIDO. Ah! celle-ci, quelle différence! c'est d'une tout autre espèce; c'est la candeur, c'est l'innocence même.

MARIANNE, *avec ironie.* Et elle arrive d'Angleterre? (*Elle porte le coffre dans la chambre à côté, et commence à mettre sur la table tout ce qu'il faut pour le déjeuner.*) Je vois ce que c'est. Monsieur est las de mes services. C'est une jeune servante qu'il lui faut : mais en la voyant de cet âge-là, Dieu sait ce qu'on en dira; on ne vous épargnera pas les propos, ni les coups de patte!

GUIDO, *regardant Minette.* Pour ce qui est de ça, nous ne les craignons pas, et nous sommes là pour y répondre, n'est-ce pas, chère amie?

MARIANNE, *allant à lui.* Chère amie! qu'est-ce que j'entends là? serait-ce par hasard la passion que vous ne vouliez pas m'avouer ce matin?

GUIDO. Juste, c'est elle. (*A part.*) Elle ne croit pas si bien deviner. (*Haut.*) Oui, ma chère Marianne, c'est là cette femme charmante, dont le bon ton, la grâce et les manières distinguées... Ah! mon Dieu! qu'est ce qu'elle fait donc là? (*Il se retourne et aperçoit Minette, qui s'est approchée tout doucement de la table, trempant ses doigts dans la crème, et les portant à sa bouche, comme les chats.*)

MARIANNE, *bas, à Guido.*

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Eh! mais, qu'aperçois-je d'ici?
O ciel! ma surprise est extrême!
Monsieur, voyez donc Milady.

MINETTE, *à part.*

O dieux! que c'est bon, de la crème!

MARIANNE.

Cela s'annonce joliment!

GUIDO, *à Minette.*

Quelle distraction, ma chère!
Y pensez-vous?

MARIANNE.

Apparemment
C'est un usage d'Angleterre.

(*Guido fait signe à Minette de s'asseoir vis-à-vis de lui. Il lui verse de la crème, et lui montre comment il faut tremper son pain, ce que Minette exécute maladroitement.*)

GUIDO. Mais quel déjeuner, Marianne! toi qui n'avais pas d'argent; comment as-tu fait?

MARIANNE, *avec humeur.* Comment j'ai fait! il l'a bien fallu; j'ai vendu notre chatte pour trois florins.

GUIDO. Par exemple, sans me consulter!

MARIANNE. Ah! bien oui. (*Regardant Minette.*) Vous avez maintenant bien d'autres choses à penser. Je l'ai vendue à la femme du gouverneur, une femme très-sensible, qui aime beaucoup les chats.

MINETTE, *à part et mangeant.* Me vendre! c'est drôle!

MARIANNE. C'est pour amuser son fils, un jeune homme de dix-huit ans, de la plus belle espérance.

MINETTE, *à part.* Et à un jeune homme encore! (*Elle boit dans l'assiette.*)

GUIDO, *lui faisant signe.* Pas comme ça. (*A part.*) Elle n'a pas encore l'habitude de dîner à table. (*A Marianne.*) Eh bien! à la bonne heure. Puisque le fils du gouverneur l'a achetée, qu'il vienne la prendre. (*A part.*) s'il peut la reconnaître.

MARIANNE, *à elle-même.* Moi qui croyais que ça allait le désoler. Quelle insensibilité! Mais où est donc cette petite Minette? elle qui vient toujours au-devant de moi. (*Appelant.*) Minette! Minette!

MINETTE, *se levant vivement.* Me voici.

MARIANNE, *se retournant.* Qu'est-ce que c'est?

GUIDO, *qui la fait rasseoir en lui faisant signe.* Je dis que je la vois d'ici.

MARIANNE. Peut-être dans mon panier à ouvrage.

GUIDO, *se remettant à déjeuner.* Oui, cherche. (*Marianne prend son panier, duquel s'échappe une pelote de coton; Minette, qui l'aperçoit, quitte la table, court doucement après la pelote, qu'elle dévide presque en entier en jouant avec les autres pelotes de laine comme les chats.*)

MARIANNE. Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est que ces manières-là?

GUIDO, *se levant.* Allons, voilà bien un autre embrouillamini.

MARIANNE, *arrachant le peloton à Minette.* Voulez-vous bien finir, Mademoiselle.

GUIDO, *à Minette.* Ma chère amie!

MINETTE, *frappant du pied.* Elle me contrarie toujours; elle me prive de tous mes plaisirs.

GUIDO, *à Marianne.* C'est vrai aussi; laisse-la faire.

MARIANNE, *montrant ses écheveaux tout mêlés.* Que je la laisse faire! voyez un peu; retrouvez donc une paire de bas.

GUIDO. Eh! que veux-tu que j'aille démêler là-dedans! est-ce que cela me regarde?

MINETTE, *qui s'est approchée de la cage, et jouant avec les oiseaux.* Ah! que c'est gentil! (*Elle renverse la cage qui tombe sur la table.*)

MARIANNE, *criant et allant ramasser la cage.* Miséricorde! mes serins de Canarie.

MINETTE. Ah bien, c'est ennuyeux! on ne peut pas s'amuser, avec elle.

MARIANNE, *avec colère.* Une petite fille de quinze ans, qui n'a pas d'expérience.

MINETTE, *la contrefaisant.* Une vieille fille de soixante, qui en a beaucoup trop.

MARIANNE, *exaspérée.* Ah! c'est trop fort!

ENSEMBLE.

AIR : *Pardon, car je crois voir* (fragment du MAÇON).

MARIANNE.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr.
De ces lieux il faudra sortir,
C'est à n'y pas tenir;
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir.

MINETTE.

C'est à n'y pas tenir,
Et je ne saurais le souffrir;
De ces lieux vous pouvez sortir;
C'est à n'y pas tenir,
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir.

GUIDO.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr.
Nous n'en pourrons jamais sortir;
C'est à n'y pas tenir,
Silence... voulez-vous finir?
Ah! c'est pour en mourir!

ENSEMBLE.

MARIANNE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Je n'y tiens plus, je cède à ma fureur.

MINETTE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Oui, contre moi je la vois en fureur.

GUIDO.

Allons, calmez cette mauvaise humeur,
Et rendez-moi la paix et le bonheur.

(*Marianne sort en colère et entre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE VIII.

GUIDO, MINETTE.

GUIDO, *à part.* Allons, nous voilà déjà en querelle; joli début! (*Il s'assied auprès de la table.*)

MINETTE, *d'un air de triomphe.* Elle s'éloigne, tant mieux; jusqu'à son retour, nous serons tranquilles, au moins! (*A Guido.*) Eh bien! tu parais fâché?

GUIDO. Venez ici, Minette; venez ici, Mam'selle. (*Minette s'approche.*) Qu'est-ce que vous avez fait là? Pourquoi avez-vous touché à ces serins de Canarie? elle aime ses serins, cette femme.

MINETTE. Aussi, elle est trop difficile à vivre; (*D'un ton caressant.*) et je suis bien sûre que vous ne voudrez pas me refuser la première grâce que je vous demande. (*Elle lui prend la main.*)

GUIDO, *à part.* C'est ça, patte de velours.

MINETTE. Guido, mon ami! mon bon ami, dites-lui de s'en aller.

GUIDO. S'en aller! cette bonne Marianne, qui vous a élevée!

MINETTE. Je l'aimerai toujours, mais loin d'ici. (*Elle passe plusieurs fois la main par-dessus son oreille.*)

GUIDO, *à part.* Allons, nous allons avoir de l'orage. (*D'un air piqué.*) Minette, vous n'avez pas réfléchi à ce que vous demandez.

MINETTE, *câlinant avec sa main.* Mon ami!

GUIDO, *avec dignité.* Minette, vous me faites de la peine.

MINETTE. Vous me refusez; allez, je ne vous aime plus. (*Elle lui donne un coup de griffe sur la main.*)

GUIDO. Dieu! que c'est traître! (*A part.*) Ah çà, elle a conservé de singulières manières! il faudra là-dessus que je lui fasse la morale, ou du moins que je lui fasse les ongles. (*Haut.*) Ma chère, vous m'avez fait mal.

MINETTE, *s'éloignant.* Laissez-moi, Monsieur, ne me parlez plus, puisque vous reconnaissez si mal la tendresse que l'on a pour vous.

GUIDO, *secouant la tête.* Ah! votre tendresse!

MINETTE. Comment, Monsieur, vous en doutez? c'est affreux!

AIR de *Céline.*

Oui, lorsque je pense aux caresses
Qu'autrefois je vous prodiguais,
Ah! j'en rougis; car mes tendresses
Avaient déjà précédé vos bienfaits.
C'était d'instinct, du moins je le suppose;
Mais cet instinct, comme moi, dans ce jour,
A subi sa métamorphose,
Et maintenant c'est de l'amour.

GUIDO, *à part.* Dieu! si je me croyais... après un pareil aveu! (*Se reprenant froidement.*) Permettez, Minette, je veux croire que vous m'aimez; j'ai besoin de le croire, mais ce n'est pas tout. Je pouvais passer à ma chatte bien des choses que je ne passerais pas à ma femme; et si, avec cette figure charmante, vous aviez conservé les goûts et les penchants de votre ancien état... J'ai déjà remarqué tout à l'heure un certain décousu dans vos manières...

MINETTE, *pleurant.* Il n'est pas encore content. Eh bien! je te promets de veiller sur moi, de vaincre le naturel qui te déplaît.

GUIDO, *à ses genoux.* Et moi, je te promets, en revanche, de n'aimer que toi; de n'avoir désormais d'autre volonté que la tienne, et...

MINETTE, *l'oreille au guet.* Chut!

GUIDO. Hein!

MINETTE. N'entends-tu pas du bruit?

GUIDO. Qu'est-ce que ça fait? (*Continuant.*) Songe donc quel bonheur d'être sans cesse occupés l'un de l'autre.

MINETTE, *écoutant.* C'en est une!

GUIDO, *de même.* Et quand je te peindrai mon amour, mon émotion, quel plaisir de t'entendre me dire...

MINETTE, *s'avançant doucement.* Tais-toi, tais-toi.

GUIDO. Eh bien! où vas-tu donc?

MINETTE. Bien sûr, c'en est une, entends-tu?

GUIDO. Comment, c'en est une? (*Minette s'avance à pas comptés vers l'armoire à gauche; puis s'élance tout à coup comme un chat.*) Qu'est-ce que c'est? Minette, voulez-vous bien finir?

MINETTE. Là, c'est toi qui lui as fait peur; elle s'enfuit : c'est insupportable, c'est si gentil!

GUIDO, *de même.* Il n'y a pas moyen, avec elle, d'être

en tête à tête; on se croit seul, et il y a là du monde dans les armoires. (*Haut.*) Minette, Minette! ici, tout de suite.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Je ne veux plus de semblable caprice.

MINETTE.

Et moi je veux des soins plus complaisants.
A mes désirs je veux qu'on obéisse.

GUIDO.

Quoi, vous voulez!.. Est-ce vous que j'entends?
Quel changement s'est donc fait en votre âme?
Soumise et pleine de bonté,
Vous n'aviez pas, hier, de volonté.

MINETTE.

Oui; mais aujourd'hui, je suis femme.

GUIDO. Eh bien! c'est là que je vous prends; si vous êtes femme, raison de plus pour ne plus avoir de pareilles distractions; on ne court pas ainsi après les gens, ça n'est pas convenable. Avec des manières comme celles-là, Minette, je ne pourrai jamais vous présenter dans la société; et quand je sortirai, je serai obligé de vous laisser ici en pénitence.

MINETTE. Eh bien, par exemple! le beau plaisir d'être femme, pour être en esclavage; j'aurais donc perdu au change! car autrefois j'étais libre, j'étais ma maîtresse, je pouvais sortir et rentrer sans permission, et j'entends bien qu'il en soit toujours ainsi.

GUIDO. Et que deviendra ma dignité de maître?

MINETTE. Elle deviendra ce qu'elle pourra. Je défendrai mes droits; et pour commencer, je vous déclare, Monsieur, que je veux sortir d'ici à l'instant même.

GUIDO, *vivement.* Et moi, je ne le veux pas. Qu'est-ce que c'est donc que ces idées de rébellion! (*Il la fait passer à sa droite.*)

AIR de la valse de *Robin des Bois.*

A vos vœux je ne puis me rendre.

MINETTE.

Je n'ai donc plus... vous le voulez,
Qu'un seul parti... je vais le prendre.
(*Elle va vers la porte.*)

GUIDO, *y courant.*

Et moi je vais prendre les clés.
(*Fermant la porte.*)
De ce logis je suis le maître.
La porte est close.

MINETTE.

Oh! je le voi!
(*A part, et regardant la fenêtre du fond.*)
Mais il me reste la fenêtre;
Là, du moins, je serai chez moi.

ENSEMBLE.

GUIDO, *à part.*

Je suis fâché d'être sévère,
Mais quand mes ordres sont bravés,
Je cède alors à ma colère.
(*Haut.*)
Quoi! Minette, vous vous sauvez!

MINETTE, *à Guido.*

Oui, Monsieur, vos ordres sévères
Par moi-même seront bravés;
Adieu; je rentre sur mes terres;
Suivez-moi si vous le pouvez.

(*Elle s'est élancée sur le lit qui est au fond, et de là, par la fenêtre, elle gagne le toit et disparaît. L'orchestre, qui avait été très-fort pendant ces quatre derniers vers, diminue à mesure qu'elle s'éloigne.*)

—

SCÈNE IX.

GUIDO, *seul, courant vers la fenêtre, et parlant sur la ritournelle.* Minette, Minette! a-t-on jamais vu une tête pareille? Comment la suivre, moi qui n'ai pas l'habitude de voyager de la sorte. Eh! vite, voyons par la petite terrasse, s'il n'y aurait pas moyen de la rejoindre. Dieux! cette pauvre Minette! (*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE X.

MINETTE, *passant au même instant sa tête par la fenêtre du fond, et descendant sur le théâtre.* Oui, cours après moi, si tu peux! pourvu qu'il ne se fasse pas de mal. Oh! je suis sûre qu'il n'ira pas loin. Ah! mon Dieu! c'est mon ennemie; c'est la vieille gouvernante.

—

SCÈNE XI.

MINETTE, MARIANNE, *sortant de la chambre à droite.*

MARIANNE, *d'un air froid et revêche.* Monsieur n'est pas ici?

MINETTE, *regardant le toit.* Non, il est allé prendre l'air.

MARIANNE. J'en suis fâchée; je venais lui demander mon compte, parce qu'il faut qu'une de nous sorte d'ici.

MINETTE, *froidement.* C'est déjà convenu, je reste.

MARIANNE. Est-il possible?

MINETTE. Et vous aussi, la vieille, j'y ai consenti.

MARIANNE. La vieille! la vieille! m'entendre traiter ainsi! je vais chercher mes effets, et je ne resterai pas une seconde de plus dans cette maison, où je ne regretterai rien, car j'ai retrouvé ma pauvre Minette, ma seule consolation.

MINETTE, *vivement.* Vous l'avez retrouvée!

MARIANNE. Oui, Mademoiselle, là-haut, dans une armoire; et je ne sais pas qui s'était permis de l'enfermer, et d'attenter à sa liberté.

MINETTE. Il s'agit bien de cela; où est-elle?

MARIANNE, *montrant la chambre à droite.* Elle est là, en sûreté.

MINETTE. Je ne veux pas qu'elle paraisse.

MARIANNE. Vous ne voulez pas! Apprenez que je suis là pour la défendre.

MINETTE. Du tout, pour m'obéir; et je n'ai qu'un mot à prononcer.

MARIANNE. Moi! abandonner ma chère Minette! (*Minette s'est approchée d'elle et lui a parlé bas à l'oreille.*) Ciel! il se pourrait! (*Avec respect.*) Quoi! c'est vous! c'est vous!

MINETTE, *regardant toujours si Guido vient.* Silence donc. (*A mi-voix.*) Eh! oui vraiment, la solitude, le chagrin, l'exaltation germanique ont tourné la tête à ce pauvre Guido; car il est à moitié fou, mon cher cousin.

MARIANNE. Il prétend qu'il est misanthrope et romantique.

MINETTE. C'est ce que je voulais dire.

MARIANNE. Mais il a un si bon cœur!

MINETTE. Aussi, pour réparer des torts qu'il s'est toujours reprochés, mon père, en mourant, m'a sup-

MINETTE, *se mettant à genoux auprès de Guido.* Me voici. — Acte 2, scène 12.

pliée de l'épouser, si c'était possible, mais il ne veut pas me voir : et ce qu'il y a de plus humiliant, il n'aime que sa chère Minette... Il fallait bien le corriger, et ce ne sera pas long, je l'espère, surtout si tu veux me seconder.

MARIANNE. Si je le veux. Parlez, commandez; que faut-il faire?

MINETTE. Cacher bien vite Minette, la faire disparaître, car s'il la voyait, tout serait perdu.

MARIANNE, *prête à sortir par la droite.* Je vais l'emporter de la maison.

MINETTE. Pas dans ce moment, j'entends Guido qui revient.

MARIANNE. Soyez tranquille, je sais où la cacher, et tout à l'heure, je pourrai l'emporter devant lui sans qu'il s'en aperçoive. (*Elle sort par la porte à droite; en même temps Guido entre par la porte à gauche, et Minette se tient derrière un des rideaux, au fond du théâtre.*)

—

SCENE XII.

MINETTE, GUIDO.

GUIDO, *se croyant seul.* Au diable les voyages. J'ai voulu mettre le pied sur le toit; mais les chemins sont si mauvais; je me suis trouvé au confluent de deux gouttières; heureusement que je n'ai pas cédé au torrent, sans cela, votre serviteur. (*Il se jette sur une chaise.*) Mais cette pauvre Minette, je ne l'ai pas aperçue, où est-elle maintenant?

MINETTE, *venant doucement et se mettant à genoux auprès de lui.* Me voici.

GUIDO. C'est elle, la voilà de retour. Pauvre petite Minette! pauvre petite chatte! N'a-t-elle pas bien froid?

MINETTE. Un peu.

GUIDO, *lui prenant les mains et les réchauffant.* Cela vous apprendra à me quitter, Mam'selle, à aller courir le monde. Fi! que c'est vilain!

MINETTE, *grommelant comme les chats qu'on caresse.* Tu ne m'en veux donc plus?

GUIDO, *se levant.* Peut-être, on verra. Qui vous ramène?

MINETTE. J'ai voulu te faire mes adieux avant de te quitter pour toujours.

GUIDO. Me quitter! tu voudrais encore me quitter?

MINETTE. Pour ton bonheur, car je sens bien que je te rendrais malheureux. Nos caractères sont si différents!

GUIDO. Il est sûr qu'il n'y a pas encore compatibilité d'humeurs, mais ça viendra.

MINETTE. Jamais. On ne change pas le naturel. Songez donc, Monsieur, que j'ai été chatte, que je suis femme, et que ces deux natures-là combinées ensemble, c'est terrible!

AIR : *Oui, noir, mais pas si diable.*

Mon premier caractère,
Et surtout mon second,
Me rendent fort légère,
Mon esprit vagabond
Ne peut rester à la maison.
Après une maîtresse
On court avec ivresse;
Mais pourriez-vous sans cesse,
Quand j'aurais votre foi,
Passer vos jours à courir après moi?
A courir (*bis*) après moi.

L'instinct, ma loi suprême,
Ne peut perdre ses droits,
Près de vous, la nuit même,
Au moindre bruit, vingt fois,
Crac, on me verrait sur les toits.
Et rien qu'à ce nuage
Qui couvre son visage,
Monsieur, dans son ménage,
Ne voudrait pas, je voi,
(*Souriant.*)
Passer son temps à courir après moi,
A courir (*bis*) après moi.

GUIDO, *indigné.* C'est qu'elle a encore l'air de se moquer de moi. Et dire que je ne peux pas vivre sans elle!

MINETTE. Il faudra cependant vous y faire, maintenant surtout que j'ai un nouveau maître!

GUIDO. Comment! un nouveau maître!

MINETTE. Oui, le fils du gouverneur, ce jeune seigneur avec lequel Marianne avait fait marché, ce matin, pour trois florins.

GUIDO. Qu'est-ce que j'apprends là? Et où l'avez-vous vu?

MINETTE. Ici même, tout à l'heure; il venait pour chercher Minette, et alors je lui ai tout raconté.

GUIDO. O ciel! quelle indiscrétion!

MINETTE. Et il dit qu'il va me réclamer.

GUIDO, *vivement.* Peu m'importe.

AIR : *Sans mentir.*

J'ai le bon droit, je m'en flatte,
Et je saurai l'emporter;
Car enfin c'est une chatte
Qu'il prétendit acheter.
Lui donner femme jolie
Serait le tromper.

MINETTE, *finement.*

Oui da.
Malgré cette tromperie,
Je crois que ce seigneur-là
L'aimera (*bis*)
Tout autant comme cela.

D'ailleurs il n'est pas mal, ce jeune homme; un air ingénu, la naïveté allemande; et avec un pareil maître, je serai la maîtresse, tandis qu'avec vous ce n'est pas facile. Vous avez de l'esprit.

GUIDO. Moi! si on peut dire ça!

MINETTE. Et puis, il est bien plus riche que vous. Il me donnera un beau palais, de belles robes, de magnifiques parures.

GUIDO, *avec jalousie.* Est-il possible! et la reconnaissance que vous devez à mon amour, à mes bienfaits?

MINETTE, *avec malice.* Je suis désolée d'être ingrate; mais ce n'est pas ma faute, c'est le naturel; et nous sommes convenus qu'on ne pouvait le changer.

GUIDO. Oui, mais sans me prévenir.

MINETTE. C'est le naturel.

GUIDO Se montrer aussi perfide!

MINETTE. Le naturel.

GUIDO. Aussi girouette!

MINETTE. Ça, c'est le mauvais exemple; parce que les hommes...

GUIDO, *hors de lui.* Allez, j'apprends enfin à vous connaître, et votre espèce ne vaut pas mieux que l'espèce humaine.

MINETTE, *avec joie.* Ah! nous y voilà enfin. Comment! je ne te semble donc plus jolie, à présent?

GUIDO. Au contraire, et c'est ce dont j'enrage; mais en voyant ces jolis traits, je penserai toujours qu'il y a du chat là-dessous, et je vois bien qu'à moins d'un miracle, je serai malheureux toute ma vie. Mais toi aussi, c'est en vain que tu espères rejoindre ce rival, tu resteras ici malgré toi.

MINETTE, *regardant la fenêtre.* Vous savez bien que quand je le veux...

GUIDO. Oui, mais cette fois, j'y mettrai bon ordre. (*Allant lui prendre la main. Apercevant Marianne qui paraît avec le coffre sous le bras.*) Marianne! Marianne!

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE.

MARIANNE. Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc?

GUIDO, *tenant toujours la main de Minette.* Fermez cette fenêtre, (*Montrant celle du fond.*) et dépêchons, quand je l'ordonne.

MARIANNE, *posant son coffre sur la table.* Ne vous fâchez pas, on y va.

MINETTE. Et moi, Marianne, je vous le défends. (*Marianne s'arrête sur-le-champ.*)

GUIDO. Eh bien! elle reste en route. Qu'est-ce que ça signifie? Répondez.

MINETTE. Je lui défends de répondre, et pour plus de sûreté, je lui ôte la parole. (*Marianne, qui ouvrait la bouche, ne prononce pas un mot.*)

GUIDO. O ciel, elle est muette! Encore un changement, plus inconcevable peut-être que tous les autres. C'est fini; je ne suis plus le maître chez moi. Oh! que tu avais raison, sage Indien, quand tu me disais ce matin : *Ne dérangez pas le monde!* Il me l'a dit deux fois, ce brave Indien.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; DIG-DIG, *qui est entré un peu avant, et qui a fait des signes à Minette, reprend sa gravité dès que Guido l'aperçoit.*

GUIDO, *allant à lui.* Ah! seigneur Dig-Dig! il n'y a

que vous qui puissiez me secourir; je la remets entre vos mains, prenez-la, emmenez-la, que je n'en entende plus parler. (*Dig-Dig fait un pas.*)

MINETTE, *étendant la main vers lui.* Indien, je t'ordonne de rester à cette place, sans pouvoir faire un pas, ni prononcer une seule parole. (*Dig-Dig, qui s'avançait vers elle, reste sur-le-champ immobile; et ouvre plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler.*)

GUIDO. Et lui aussi! le voilà changé en magot!

MINETTE. Je n'ai pas eu grand'peine; (*A Guido.*) et toi-même, si tu dis un mot, je te fais prendre la forme que j'ai quittée ce matin.

GUIDO, *indigné.* Moi, me rabaisser à ce point! et je laisserais son audace impunie! (*Regardant le coffre.*) Dieu! mon talisman que j'oubliais! O Brama! excellent Brama! la première chose que je t'ai demandée était une bêtise, et peut-être, sans te le reprocher, tu en as fait une en me l'accordant; mais n'en parlons plus, punis son ingratitude, rends-lui sa première forme, (*Allant au coffret qu'il ouvre.*) et par le pouvoir de ce talisman... Que vois-je! (*Il a ouvert le coffre, et une grosse chatte blanche en sort et s'élance à terre.*)

DIG-DIG, *criant.* Au chat! au chat!

MARIANNE, *de même.* Minette, Minette.

GUIDO, *regardant Minette.* O ciel! (*Montrant le coffre.*) Quoi! Madame, vous étiez là, et vous voilà encore! Qu'est-ce que cela veut dire?

MINETTE. Que nous sommes deux.

MARIANNE. Et que celle-là est votre cousine.

GUIDO, *vivement.* Ma cousine, ma petite cousine!

MARIANNE. Qui a pris elle-même la peine de vous corriger, et de se moquer de vous.

GUIDO, *confus.* Quoi! tant de bonté!..

MINETTE, *souriant.* Oui, Monsieur, ces cent florins qu'on vous a apportés, ce talisman qu'on vous a vendu, cette métamorphose qui vous a mis aux anges, et tant d'autres incidents qui vous ont fait donner au diable...

DIG-DIG. Tout cela a été préparé, disposé, escamoté par votre serviteur Dig-Dig, (*Faisant le geste d'escamoter.*) qui n'est autre qu'Antoine Schlagg, ancien intendant de votre oncle.

MARIANNE, *à Guido.* Celui qui ne devait plus vous attraper.

GUIDO. Et il m'a fait croire qu'il avait été chameau!

DIG-DIG. C'est vous qui avez eu la bonté de donner là-dedans.

GUIDO. Il est de fait que j'ai donné dans la... Dieu! y ai-je donné! Mais, c'en est fait, je déteste les bêtes, je me déteste moi-même; c'est vous seule que j'aime. Oui, ma petite cousine, je le sens maintenant, et si je savais comment réparer mes erreurs...

MINETTE. En faisant comme moi, en les oubliant! Grâce au ciel, j'ai rempli le vœu de mon père; ce n'est pas sans peine. Oui, Monsieur, j'avais dans votre esprit une rivale bien redoutable, que je ne craindrai plus maintenant, car j'aurai toujours pour vous le cœur et la tendresse de Minette, sans en avoir le caractère, niles... (*Levant la main comme pour griffer.*)

GUIDO. Hein! hein!

MINETTE, *souriant.* Oh! maintenant, tu peux la prendre, il n'y a plus de danger.

MINETTE.

AIR de *Beethoven.*

Change, change, change qui voudra
Sa destinée;
Mon sort, le voilà
Fixé toujours.
(*Prenant la main de Guido.*)
Par l'hyménée
Et les amours.
(*Au public.*)
Mes défauts sont si grands,
Que Brama, je le sens,
Ne peut me corriger
Ni me changer.
Mais si vous voulez bien,
Je connais un moyen
Qui, plus sûr que le mien,
Ne coûte rien.

Changez, changez-vous
En un parterre
Peu sévère,
Changez, changez-vous,
Messieurs, pour nous,
En un parterre
Aimable et doux,

TOUS EN CHŒUR.

Changez, changez-vous
En un parterre, etc.

LES DEUX PRÉCEPTEURS

OU

ASINUS ASINUM FRICAT

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 19 juin 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MOREAU.

Personnages.

M. ROBERVILLE, riche propriétaire.
CHARLES, son fils.
CINGLANT, maître d'école.
LEDRU.
JEANNETTE, jardinière du château, nièce de Cinglant.
ÉLISE, cousine de Charles.
ANTOINE, domestique.
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

La scène se passe dans un château de la Brie.

Le théâtre représente un jardin; à gauche, un pavillon; à droite, une charmille et un petit mur.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, *seule, assise et travaillant*; ÉLISE, *s'avançant sur la pointe du pied le long de la charmille.*

ÉLISE. Jeannette! mon oncle est-il là?

JEANNETTE. Comment? c'est déjà vous, Mademoiselle Elise, voilà à peine dix minutes que vous êtes enfermée dans votre chambre.

ÉLISE. Dix minutes! il y a au moins une heure que je touche du piano. Ecoute donc, on a besoin de repos; on ne peut pas toujours travailler.

JEANNETTE, *quittant son ouvrage*. C'est drôle, malgré ça.

ÉLISE. Comment! c'est drôle?

JEANNETTE. Oui; d'puis que M. Charles, votre cousin, est venu de Paris, où il avait été pour s'instruire dans son éducation qui est encore à faire, on ne se reconnaît plus au château; votre oncle lui-même, qui était toujours enfoncé dans ses comptes d'arithmétique, ne fait plus que guetter son fils pour l'empêcher de vous voir; si bien qu'il est toute la journée à fermer sa porte, et lui à passer par la fenêtre.

AIR du vaudeville de *Ninon*.

Mais je vois bien qu'il a beau faire,
Tous ses calculs sont en défaut;
En bas s'il vous tient prisonnière,
Il a soin d' l'enfermer là-haut!
C'est en vain qu'il murait la f'nêtre,
Que d' grill' il nous f'rait entourer :
On dit qu' l'Amour est un p'tit traître
Qui trouv' partout moyen d'entrer.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; CHARLES, *paraissant sur le haut du mur à droite.*

CHARLES. Élise! Élise! c'est moi!

JEANNETTE, *l'apercevant*. Qu'est-ce que je disais? Eh bien! v'là des deux côtés des leçons bien apprises.

CHARLES. Ecoute donc, Jeannette, pourquoi mon père veut-il faire de moi un savant?

ELISE. Sans doute; Charles a étudié assez longtemps.

CHARLES. J'ai dix-sept ans passés, que veut-on que j'apprenne encore?

AIR du vaudeville de la *Robe et les Bottes*.

Je sais qu'Elise est bien jolie,
Que son cœur se peint dans ses yeux;
Je sais que sa vive folie
Cache les dons les plus heureux;
Je sais qu'aussi bonne que belle,
Ma cousine m'aime... et je sais
Que je n'aimerai qu'elle.

ÉLISE.

Mon cousin en sait bien assez.

JEANNETTE. C'est ce que j'entends dire à tout le monde, jusqu'à mon oncle le maître d'école, qui s'y connaît, j'espère, et qui disait l'autre jour à votre père, vous savez bien avec son geste. (*Frappant le revers de sa main gauche avec la paume de la main droite.*) « J'ai bien peur qu'il n'en sache trop long. »

CHARLES, *à Elise*. Tu l'entends, j'en sais trop long; ainsi, bonsoir à tous les livres; il faut se divertir, il n'y a que cela d'amusant; d'ailleurs, on ne peut pas travailler quand on est amoureux.

ÉLISE. Mais quand on est marié, quelle différence!

CHARLES. On étudie ensemble.

ÉLISE. On s'encourage mutuellement.

CHARLES. Tu ne connais pas ça, toi, Jeannette : ah! si tu avais aimé!

JEANNETTE. Allez! allez! j'ai passé par là.

CHARLES. Comment?

JEANNETTE. Pardi! est-ce que je travaille plus que vous, donc? V'là trois semaines que je suis après ce tablier-là, regardez où il en est; et tout ça, c'est depuis ce voyage que j'ai fait avec votre tante.

AIR : *Celui qui sut toucher mon cœur.*

Oui, les garçons de ce pays
N'osaient r'garder une fillette :
A Paris, ils sont plus polis
Que les garçons de ce pays.
Voilà comment
J'ai su que j'étais gentillette;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.
Mais les garçons de ce pays,
S'ils aim', aiment toujours leurs belles :
Hélas! ils n'ont pas à Paris
Même défaut qu'en ce pays!
Voilà comment
Je sais qu'il est des infidèles;
Voilà comment
L'on apprend en voyageant.

ELISE. Comment! tu ne nous as pas conté cela! était-il jeune? était-il aimable?

JEANNETTE. Ah! dam'! ça n'était pas comme nos paysans, il avait un habit doré.

CHARLES. Un habit doré?

JEANNETTE. Et un chapeau tout de même.

CHARLES. Ah! j'entends; c'était un valet de chambre ou quelque chose d'approchant.

JEANNETTE. Oui; mais il devait faire fortune. Il disait que son maître, qui avait un hôtel rue du Helder, avait commencé comme lui, et qu'il ne fallait jamais désespérer de rien.

CHARLES. Eh bien!..

JEANNETTE. Eh bien!.. C'est alors que mon oncle vint à Paris pour chercher son diplôme de chef d'école primaire; il me ramena ici avec lui, sans que j'aie pu dire adieu à personne, (*Regardant son ouvrage.*) et v'là six mois que je ne fais plus que de gros soupirs.

CHARLES. Cette pauvre petite Jeannette! Va, je te promets, moi, de prendre des informations, et dès que nous serons mariés, tu verras... Mais il faut que je vous fasse part d'une idée que j'ai. (*A voix basse.*) Il se trame ici quelque chose contre nous.

JEANNETTE. Ah! mon Dieu!

CHARLES. Mon père est depuis quelque temps en grande conférence avec le maître d'école.

ÉLISE. Pourtant, ils ont l'air de moins surveiller nos démarches.

JEANNETTE. C'est une frime.

ÉLISE. On aura peut-être eu quelques soupçons sur le petit bal que nous devons donner ce soir.

JEANNETTE. Non, non, Monsieur va toujours dîner en ville; car il a demandé des chevaux pour quatre heures; il y a encore quelque autre manigance.

CHARLES. Eh bien! formons une ligue offensive et défensive, et nous verrons si à nous trois nous n'avons pas autant d'esprit qu'eux.

AIR du *Branle sans fin.*

A nous seuls ayons recours,
Ne nous laissons point abattre;
Le succès attend toujours
La jeunesse et les amours.

JEANNETTE.

J' vais tout guetter comme il faut;
Ruser, pour nous c'est combattre;
Et que j'entende un seul mot,
J' promets d'en deviner quatre.

TOUS.

A nous seuls ayons recours, etc.

CHARLES. Et surtout, quoi qu'il arrive, n'ayons pas peur, et tenons-nous ferme... Ah! mon Dieu! c'est mon père! (*Élise et Jeannette se sauvent.*)

—

SCÈNE III.

CHARLES, M. DE ROBERVILLE, *retenant Charles par le bras.*

ROBERVILLE. Restez, restez, Monsieur; voilà donc comme vous vous livrez à l'étude! Croyez-vous que c'est ainsi que j'ai fait ma fortune, et que je suis devenu un des premiers propriétaires de la Brie?

AIR du vaudeville de *Gusman d'Alfarache.*

Demeurer au septième étage,
Ne sortir qu'une fois par mois,
Lire et prier... c'était l'usage
De la jeunesse d'autrefois!
Prenant ses goûts pour des oracles,
Traitant son maître de pédant,
Et faisant son droit aux spectacles,
Telle est la jeunesse à présent!

CHARLES.

Même air.

Ainsi que vous, je rends hommage
A la jeunesse d'autrefois:
Mais permettez que, de notre âge
J'ose ici défendre les droits.
Nourrie au sein de la victoire,
Pour son pays prête à donner son sang,
Aimant les beaux-arts et la gloire,
Telle est la jeunesse à présent!

ROBERVILLE. Je vous préviens, Monsieur, que je ne me laisserai pas séduire par vos belles paroles; j'ai pris un parti, et vous apprendrez mes résolutions.

CHARLES. Comment, mon père! eh! pourquoi pas tout de suite?

ROBERVILLE. Oh! rassurez-vous, cela ne tardera pas; et j'espère qu'aujourd'hui même... Jusque-là, vous avez congé.

CHARLES, *à part.* Quand je disais qu'il se tramait quelque chose. Allons retrouver ma cousine, et détachons-leur Jeannette. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

ROBERVILLE, CINGLANT (1).

CINGLANT, *à la cantonade.* Voyez si je trouverai cette petite fille! (*A Roberville.*) Pardon, je cherchais ma nièce Jeannette.

ROBERVILLE. C'est vous, monsieur Cinglant; est-ce que votre école est déjà fermée?

CINGLANT. Oui; (*Faisant le geste indiqué.*) j'ai expédié tout cela bien promptement. Et notre affaire, où en est-elle?

ROBERVILLE. Ma foi, je me suis décidé à suivre vos conseils.

CINGLANT. Il n'y a que ça: la sévérité, la sévérité. Moi, d'abord, dans mon école primaire, je ne connais pas d'autre système d'éducation. Tel que vous me voyez, j'ai été, pendant quinze ans, correcteur à Mazarin, et j'ose dire qu'on pouvait reconnaître ceux qui avaient passé par mes mains.

AIR : *Sans mentir.*

J'en eus le bras en écharpe,
Tant parfois je frappais fort;
J'ai soigné monsieur La Harpe,
J'ai formé monsieur Chamfort:
J'eus mainte fois l'avantage
De leur donner sur les doigts;
Leurs talents sont mon ouvrage...
Mais maintenant, je le vois,
Ça n' va plus (*bis*) comme autrefois.

N'est-il pas bien ridicule
Qu'oubliant le décorum,
On échappe à la férule,
On déchire nos pensum?
Mais calmons notre colère,
Tout n'est pas perdu, je crois,
Et sur la gent écolière,
Reprenant nos anciens droits,
Ça reviendra (*bis*) comme autrefois

Par malheur, votre fils est maintenant trop grand pour qu'on puisse... l'enfermer.

ROBERVILLE. C'est ce que je vois.

(1) Dans tout le cours de ce rôle, l'acteur doit affecter le tic indiqué par Jeannette, dans la scène II, frapper continuellement d'une main sur le dos de l'autre.

CINGLANT. Il lui faut alors, comme je vous l'ai dit, un bon gouverneur bien rigide, qui le surveille sans cesse, qui même pour cela habite au château.

ROBERVILLE. Sans doute.

CINGLANT. Qui dîne tous les jours à votre table.

ROBERVILLE. C'est ce que je me suis dit. Je donne en outre mille écus, et je ne peux pas faire moins pour un homme de mérite, un professeur de l'Athénée!

CINGLANT, *stupéfait*. Comment donc? ce n'est pas...

ROBERVILLE. Il arrive aujourd'hui même de Paris; vous voyez que je n'ai pas perdu de temps, depuis que vous m'avez donné cette idée, car c'est à vous que je la dois. Aussi, je ne l'oublierai pas; et vous et votre nièce pourrez toujours compter sur moi. Adieu, mon cher Cinglant.

CINGLANT. Monsieur... certainement... mon zèle.....

—

SCÈNE V.

CINGLANT, JEANNETTE.

CINGLANT. Ah, morbleu! j'étouffe de colère!

JEANNETTE, *accourant*. Mon oncle! mon oncle! qu'est-ce que vous a donc dit M. Roberville?

CINGLANT. Il m'a dit..... il m'a dit... Que je suis furieux! aussi à l'école chacun s'en ressentira... N'est-ce pas une horreur! la table, le logement et mille écus? Quand, bon an, mal an, mon école primaire ne me rapporte pas trois cents livres... Ah! on verra...

JEANNETTE. Mais, mon oncle...

CINGLANT. Taisez-vous, Mademoiselle; vous êtes bien heureuse qu'il n'y ait pas dans le village une école de petites filles.

JEANNETTE. Mais je vous demande ce que vous avez.

CINGLANT.

AIR du vaudeville de *Haine aux hommes*.

Il s'en r'pentira bientôt.
C'est une horreur! une infamie!
On verra si je suis un sot.

JEANNETTE.

Qu'a-t-il donc fait, je vous en prie?

CINGLANT.

Corbleu! ce qu'il a fait? il va
Faire exprès venir de la ville
Quelque pédant, quelque imbécile...
Comme si je n'étais pas là.

JEANNETTE. C'est vrai, c'est une injustice.

CINGLANT. Mais on le verra, ce gouverneur!... D'ailleurs, M. Charles ne pourra pas le souffrir, et m'aidera à le mettre à la porte. Nous serons tous contre lui, n'est-ce pas, Jeannette?

JEANNETTE. Allons, encore une conspiration.

CINGLANT. Avertis-moi seulement dès qu'arrivera ce petit phénomène.

—

SCÈNE VI.

JEANNETTE, *seule*. Soyez tranquille. Mais, voyez donc, qu'est-ce qui se serait attendu à cela! Un phénomène! Ah, mon Dieu! M. Charles avait bien raison de craindre quelque malheur!.. Mais qu'est-ce que j'entends donc là?

—

SCÈNE VII.

JEANNETTE, LEDRU.

LEDRU, *parlant à la cantonade*. Non, je vous remercie, je n'ai point de malle ni de valise; je n'aime point à me charger en voyage..... Est-ce qu'il n'y a personne pour m'annoncer?

JEANNETTE. Tiens! quel est ce monsieur-là?

LEDRU, *d'un air préoccupé, sans regarder Jeannette*. Mademoiselle, voulez-vous avoir la bonté de prévenir votre maître qu'un savant distingué, qu'il attend aujourd'hui...

JEANNETTE, *le regardant attentivement*. Ah, mon Dieu! Eh mais! c'est lui!

LEDRU. C'est lui... il n'y a pas de doute, dès que je vous le dis. Annoncez le gouverneur de son fils!

JEANNETTE, *troublée, et continuant à le regarder*. Le gouverneur!.. Eh mais!.. cependant... pardon, Monsieur... c'est que je croyais... je pensais... Je vais lui dire que vous êtes là, et que quelquefois... il y a des rencontres... et des ressemblances... Ah, mon Dieu! que c'est étonnant! (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VIII.

LEDRU, *seul*. Qu'est-ce qu'elle a donc, cette petite fille? je ne l'ai pas trop regardée; mais il semble étrange qu'elle ait l'air tout étonné de voir un homme comme moi. Allons, Ledru, de l'effronterie! j'ai fait de tout dans ma vie, je ferai bien le savant..... D'ailleurs, j'ai les premières notions; je possède, je puis le dire, une certaine littérature d'antichambre, quand ce ne serait que les romans que je lisais autour du poêle, lorsque j'étais laquais; et puis n'ai-je pas été pendant quelques mois au service d'un professeur de l'Athénée et d'un journaliste? ça vous rompt bien au métier. Ne perdons point de temps et récapitulons : (*Tirant un portefeuille et quelques papiers de la poche de son habit.*)

1° Mon maître avait accepté de M. Roberville la place de gouverneur de ses enfants, quelques petits marmots qu'on mènera comme on voudra.

2° La table, le logement, et mille écus d'appointements; n'oublions point cela.

Mon maître tombe malade, écrit une seconde lettre pour se dégager; c'est moi qui dois la mettre à la poste : au lieu de cela, je la mets dans ma poche; je demande mon compte, et j'arrive ici à sa place en qualité de gouverneur. Il me semble déjà que c'est assez hardi de conception; et pour le reste, je suis sûr que je ne m'en tirerai pas plus mal que beaucoup d'autres. D'abord j'ai une excellente poitrine, et en fait de dissertation, crier fort et longtemps, voilà tout ce qu'il faut. Mais on vient; c'est sans doute le père. Tenons-nous ferme, et jouons serré!

—

SCÈNE IX.

LEDRU, ROBERVILLE.

ROBERVILLE. Où est-il donc ce cher M. de Saint-Ange? quel bonheur pour moi de posséder un illustre tel que vous!

LEDRU. Monsieur...

ROBERVILLE. J'aime beaucoup les savants, quoique je ne le sois guère.

LEDRU. Monsieur, ça vous plaît à dire.

ROBERVILLE. Non, je me connais.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai fréquenté jusqu'à présent

La Bourse plus que le Parnasse;
Mais je sais payer le talent...

LEDRU.

Ah! que ne suis-je à votre place!
Le talent a de quoi flatter;
Mais j'aimerais mieux, à tout prendre,
Etre en état d'en acheter
Que de me voir forcé d'en vendre.

ROBERVILLE. Monsieur, je suis sûr que vous nous en donnerez pour notre argent, et que, grâce à vous, mon fils va devenir...

LEDRU. Vous pouvez être sûr que je le servirai..... qu'est-ce que je dis donc? que je l'instruirai..... à ma manière. Enfin je lui apprendrai tout ce que je sais, et ça ne sera pas long; mais je suis impatient de voir le petit bonhomme.

ROBERVILLE. Mais il n'est pas si jeune! je ne vous ai pas dit qu'il avait dix-sept à dix-huit ans.

LEDRU. Ah! diable, j'aurais mieux aimé le commencer. Il faudra presque qu'il oublie ce qu'il a appris, pour que nous soyons au pair, et que nous puissions nous entendre.

ROBERVILLE. Je vous ai écrit que c'était un jeune nourrisson des muses.

LEDRU. J'entends bien; mais je comptais sur un nourrisson de trois ou quatre ans.

ROBERVILLE. Comment donc? il sait le latin.

LEDRU. Ah! il sait le latin! Alors il n'est pas nécessaire que je lui en parle. C'est toujours ça de moins.

ROBERVILLE. Les mathématiques.

LEDRU. Les mathématiques? Alors il faudrait avoir la complaisance de m'apprendre ce que vous voulez que je lui montre.

ROBERVILLE. Mais, j'entends par là perfectionner son éducation.

LEDRU. Oui : ce que nous appelons le dernier coup de serviette.

ROBERVILLE. Non, ce n'est pas ça que je veux vous dire : j'entends son caractère.

LEDRU. J'y suis : qu'il soit poli avec les domestiques; qu'il ne jure pas après eux.

ROBERVILLE. Oui, c'est fort bien, sans doute; mais ce n'est pas là l'essentiel.

LEDRU. Si fait, si fait; nous autres nous jugeons toujours un homme là-dessus.

ROBERVILLE. A la bonne heure; mais il est bon de vous apprendre que mon fils est amoureux, et de sa cousine encore. Ce n'est pas que dans quelque temps je ne veuille les unir; mais vous entendez bien que jusque-là...

LEDRU. Comment, si j'entends; et les mœurs donc!

ROBERVILLE. A merveille! Voilà le gouverneur qu'il me fallait. Nous avons ici le chef de l'école primaire, M. Cinglant, auquel je veux vous présenter. C'est celui-là qui sait le latin! et vous allez en découdre; ce sera charmant!

LEDRU, *à part*. Ah, diable! je me passerais bien de la présentation. (*Haut.*) C'est que..... la fatigue du voyage... je ne serais pas fâché de me reposer.

ROBERVILLE. Que ne parliez-vous? on va vous indiquer... (*Il tire une sonnette qui tient au pavillon. Au bruit, Ledru se retourne vivement.*)

LEDRU. Où y va!

ROBERVILLE, *étonné*. Comment!

LEDRU. Je voulais dire : je crois qu'on y va, car voici justement quelqu'un.

ROBERVILLE, *à Jeannette qui arrive*. Montrez à monsieur Saint-Ange l'appartement du second. Je vais prévenir mon fils de votre arrivée. (*A part.*) Je suis enchanté de notre précepteur!

—

SCÈNE X.

LEDRU, JEANNETTE.

JEANNETTE, *tenant des clés à la main, et regardant Ledru*. M. Saint-Ange... je n'en reviens pas!

LEDRU, *à part*. Le maître d'école m'inquiète bien un peu; mais le papa n'est pas fort; et comme personne ici ne me connaît...

JEANNETTE. Oh! je n'y tiens plus! et ma foi, à tout hasard. . (*Elle s'éloigne un peu, et appelle à haute voix :*) Jasmin!

LEDRU, *se retournant vivement*. Qu'est-ce qu'appelle? (*Se reprenant à part.*) Allons, encore! où ai-je donc la tête aujourd'hui?

JEANNETTE. C'est lui, j'en étions sûre!

LEDRU, *la regardant*. Eh! mais, c'est cette petite qui il y a six mois..... à Paris .. Aïe, quelle gaucherie à moi! (*Reprenant de l'assurance.*) Eh bien! qu'est-ce, mon enfant? voulez vous m'indiquer cet appartement?

JEANNETTE. Comment, monsieur Jasmin, vous ne voulez pas me reconnaître?.. Quand vous étiez laquais, rue du Helder...

LEDRU. Ah! mon Dieu! elle va me compromettre!

JEANNETTE, *pleurant*. Vous m'aviez bien dit que vous feriez une fortune; mais ça devait être pour la partager avec moi. Ah! ah! ah!

LEDRU. Allons, si elle se met à pleurer comme ça, il n'y a pas de raison pour que ça finisse. Jeannette, vous êtes dans l'erreur, je ne suis pas ce que vous croyez; vous me confondez avec quelque mauvais sujet

JEANNETTE. Ah! que c'est bien vous! je vous reconnaissons bien, allez, je ne sommes pas comme vous.

AIR de *Lisbeth*.

Se peut-il que l'ambition,
Monsieur Jasmin, ainsi vous tienne?
D'un jeune homm' de condition,
Vous v'nez faire l'éducation,
Quand vous n' deviez fair' que la mienne.
L' peu qu' vous m'aviez appris déjà
N'est pas sorti de ma pensée :
La l'çon d'vait-elle en rester là?
Vous l'aviez si bien commencée.

Mais depuis que vous êtes gouverneur, vous m'avez oubliée; et vous ne voulez pas que je soyons gouvernante!

LEDRU. Qu'est-ce qui se serait attendu à ça? Ce sont toujours les femmes qui m'ont perdu; elles m'empêcheront de faire mon chemin. Dès que je veux me lancer au salon, je trouve toujours des connaissances d'antichambre!

JEANNETTE. Mais, allez, c'est affreux! tout le monde saura votre perfidie!

LEDRU. Ah, mon Dieu! si l'on venait..... Jeannette, vous me faites expier bien chèrement les erreurs d'une jeunesse orageuse! Mais songez que votre intérêt..... le mien... parce que vous sentez que le gouverneur n'étant pas Jasmin... et Jasmin... d'un autre côté..... mais croyez que mon cœur... (*Jeannette continue toujours à pleurer*) Eh bien! m'y voilà, m'y voilà, je suis à vos genoux!

JEANNETTE. A la bonne heure, au moins là, je vous reconnais. Vous ne m'avez donc pas oubliée?

—

LEDRU. Eh bien, m'y voilà, m'y voilà, je suis à vos genoux. — Scène 10.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERVILLE.

ROBERVILLE, *apercevant Ledru aux pieds de Jeannette.* Qu'est-ce que je vois là? (*Jeannette pousse un cri et s'enfuit en laissant tomber ses clés.*)

LEDRU. Grands dieux! c'est le papa! (*Haut.*) Je suis sûr que vous avez cru que j'étais à ses genoux; non, vous l'avez cru.

ROBERVILLE. Parbleu! vous y êtes encore.

LEDRU, *se relevant.* Le fait est que ça en a l'air; mais c'est pure galanterie: ce sont ces clés que je ramassais, assez gauchement il est vrai, mais qu'importe?

ROBERVILLE. Ah! vous êtes galant, monsieur le professeur.

LEDRU. Comment, si je suis galant?

ROBERVILLE. Et cette sévérité de mœurs dont vous me parliez?

LEDRU. La galanterie n'exclut pas les mœurs. (*A part.*) Faisons-lui du romantique ou je ne m'en tirerai jamais.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Des Grâces le secours heureux
Ne saurait nuire à mon élève;
Tel un arbuste vigoureux,
Quoiqu'émondé, garde sa sève.
C'est la fleur, enfant des Plaisirs,
Qui s'embellit par la culture,
Et que balancent les Zéphirs
Sur les genoux de la Nature.

ROBERVILLE, *avec conviction.* Au fait...

LEDRU. Et beaucoup d'autres considérations que je vous ferais valoir, mais auxquelles peut-être personne ici ne comprendrait rien.

ROBERVILLE, Dam', je ne suis pas de votre force!

LEDRU. Ça doit être. Vous ne pouvez pas avoir autant d'esprit que moi, puisque c'est vous qui me payez; c'est une règle générale.

ROBERVILLE. C'est juste.

LEDRU. Autrement, ce serait moi qui serais obligé de vous donner mille écus, ce qui, pour le moment, me gènerait un peu.

ROBERVILLE. Je venais vous annoncer l'arrivée de

LEDRU, *jouant du violon.* Chaîne anglaise. — Scène 20.

M. Cinglant, le chef de l'école primaire dont je vous ai parlé; mais le voici lui-même. Souffrez que j'aie l'honneur de vous le présenter.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, CINGLANT, CHARLES.

LEDRU, *saluant.* Monsieur, enchanté de faire votre connaissance.

CINGLANT, *saluant.* Monsieur... certainement... il n'y a pas de quoi... Maudit professeur!.. si je pouvais le faire déguerpir!..

ROBERVILLE. Je vous présente en même temps mon fils, votre nouvel élève.

LEDRU. Ah! c'est là lui?

CHARLES, *à part, regardant Ledru.* Allons, Jeannette a raison, il a une tournure originale.

LEDRU, *à Charles.* Jeune homme! vous allez avoir affaire à quelqu'un qui sait ce que c'est que les maîtres!

CINGLANT. Je présume que Monsieur est un partisan des nouvelles méthodes.

LEDRU. Mais oui... moi, je les aime assez; et vous, Monsieur?

CINGLANT. Moi, Monsieur, en fait de méthode, la mienne est connue, (*Faisant le geste indiqué.*) et je n'en ai point d'autre. Mais je serais curieux d'avoir le sentiment de Monsieur sur la question qui, dans ce moment-ci, partage les savants. Monsieur est-il pour ou contre le système de Jean-Jacques?

LEDRU, *à part.* Ah, diable! il paraît qu'il faut se prononcer. (*Haut.*) Monsieur, je suis pour; et au fait, pourq oi pas?

CINGLANT. J'aurais dû m'en douter. Il n'appartient qu'à un jeune professeur de défendre une doctrine aussi pernicieuse et aussi nuisible.

LEDRU. Pernicieuse... moi je ne vois pas..... Pernicieuse... Il faut distinguer...

CINGLANT. Comment, Monsieur?

CHARLES, *à part.* Voilà une dissertation qui peut être curieuse!

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 5 —

LEDRU. Que diable! entendons-nous; il ne s'agit pas ici de se disputer. Pernicieuse... Je le veux bien... je vous l'accorde..... mais nuisible..... non pas... Partageons ça par la moitié, c'est bien honnête..... Lisez seulement le chapitre de... de son livre du..... où il prouve que... .. et vous verrez après cela ce qui vous reste à dire!

CHARLES. Au fait, il n'y a rien à répondre à cela.

CINGLANT. Rien à répondre...

LEDRU. Est-ce que vous ne vous rappelez pas le chapitre dont je vous parle? Allons, je vois que vous ne l'avez pas lu.

CINGLANT, *fièrement*. Apprenez, Monsieur, que je n'ai lu aucun de ces messieurs, et que je m'en fais gloire!

CHARLES, *à part*. Voilà deux savants de la même force!

LEDRU, *avec feu*. Vous n'avez pas lu ce sublime chapitre... ce chapitre que j'ai là présent, comme si je l'avais sous les yeux. C'est celui où les autres croient le tenir, et lui disent : Ça, ça, ça, ça et ça... Alors il les reprend en sous-œuvre, et leur répond : Ah! vous prétendez que. . Et alors il leur prouve ça, ça, ça, ça et ça. Bien, comme c'est écrit! Je change peut-être quelque chose au texte, mais c'est le fond des idées.

CINGLANT. Eh bien! c'est justement là que je vous arrête; c'est sur le paragraphe que vous venez de citer.

LEDRU. Ah! vous m'attaquez sur le paragraphe!

ROBERVILLE. De grâce, modérez-vous!

LEDRU. Non, laissez; je veux le pulvériser! et lui citer seulement cet autre... ce monsieur... la... son camarade... ce grand...

CHARLES. C'est sans doute Voltaire.

LEDRU. M. Voltaire, c'est cela. Si vous aviez passé comme moi sous le vestibule des Français, deux heures chaque soir, au pied de sa statue, vous pourriez vous vanter de connaître vos auteurs! et je soutiens qu'on doit le mettre entre les mains des enfants, même avant qu'ils sachent lire; ça ne peut pas faire de mal, après, je ne dis pas.

CINGLANT. Je le nie; et je soutiens qu'il vaudrait mieux. (*Faisant le geste indiqué.*)

LEDRU. Et les conséquences de votre système! vous ne les sentez pas, vous! Mais dans ce moment-ci, ne sortons pas de la question, savoir : que vous avez tort, et que j'ai raison; ce qu'il fallait démontrer, et ce que j'ai fait d'une manière vigoureuse!

ROBERVILLE. Le fait est que voilà une discussion qui me paraît diablement savante! Qu'en dis-tu, mon fils?

CHARLES. Je dis que vous avez raison; que c'est un grand homme! un homme de mérite! et que je ne m'attendais pas à rencontrer un pareil précepteur.

LEDRU, *à part*. J'étais sûr que je les mettrais tous dedans!

CINGLANT, *à part*. C'est un ignorant.

CHARLES. Un ignorant? comme vous y allez! Je suis sûr que la moitié des personnes qui disputent sur ce sujet n'en savent pas autant que lui. Monsieur, je prendrai ma première leçon quand vous voudrez, tout de suite même.

ROBERVILLE. C'est bien; je vous laisse : je vais dîner en ville, au château voisin, et ne reviendrai que ce soir. Adieu, monsieur Saint-Ange; je vous confie ma maison.

CINGLANT, *à part*. Ma foi, tous ces savants-là, on devrait bien vous les... (*Haut.*) Je vous baise les mains!

LEDRU. Je ne baise pas les vôtres. (*Cinglant et Roberville sortent par le fond.*)

—

SCÈNE XIII.

LEDRU, CHARLES.

LEDRU. Eh bien! ça a été mieux que je ne croyais; et mon élève surtout est un charmant jeune homme!

CHARLES, *regardant dans le fond*. Bon! mon père s'éloigne; son cheval est prêt : et dans cinq minutes, nous serons les maîtres de la maison... (*A Ledru.*) Écoute ici.

LEDRU, *regardant autour de lui*. Écoute ici! Ah çà, à qui donc parle-t-il?

CHARLES. Parbleu! à toi, maraud!

LEDRU. Ah çà, jeune homme, si vous vouliez modérer vos expressions; c'est un ton auquel je ne suis point habitué!

CHARLES. Tu t'y remettras; Jeannette m'a tout dit.

LEDRU. Comment, Monsieur! que signifie...

CHARLES. Je sais tout, je le répète. J'avais d'abord dessein de t'assommer, mais j'ai changé d'idée. On me donnerait quelque faquin, autant te garder : ainsi, je consens à t'obéir, à condition que tu seras à mes ordres. Aussi bien, je crois me rappeler maintenant ta figure : je t'ai vu, à Paris, chez Sainval, rue de Cérutti.

LEDRU. Ce n'est pas moi.

CHARLES. Un effronté coquin...

LEDRU. Ce n'est pas moi.

CHARLES. Qui, toute la journée, nous jouait du violon ..

LEDRU. C'est faux.

CHARLES. C'est ce que je voulais dire, et qui nous écorchait les oreilles.

LEDRU, *à part*. C'est juste! (*Haut.*) Ce n'est pas moi : je suis, j'ose le dire, le Démosthène du violon! J'étais né pour exceller dans les sciences et dans les arts! Je sens ma vocation, on ne garrotte pas le génie!

CHARLES. Je ne t'empêche pas d'être un homme de génie! et pourvu que tu te conduises en garçon d'esprit, c'est tout ce qu'il nous faut. Mon père doit être parti maintenant; et en son absence, nous voulons donner bal au château : c'est la fête du village.

LEDRU. Mais, Monsieur...

CHARLES. Écoute donc, tu es mon gouverneur; c'est à toi à t'arranger pour qu'il n'en sache rien. Mais j'oublie que j'ai des invitations à faire dans le village. Tiens, bats-moi un peu mon habit; je cours mettre ma cravate.

LEDRU. Mais, Monsieur, est-il décent que votre gouverneur... un professeur distingué...

CHARLES, *lui jetant son habit en entrant dans le pavillon*. Allons, fais ce que je te dis!

—

SCÈNE XIV.

LEDRU, ROBERVILLE.

LEDRU, *seul, brossant l'habit*. Voilà ce qui s'appelle ne pas avoir la moindre idée des convenances! et il faudra que je lui donne des leçons là-dessus. Mais lui parler dans ce moment-ci... (*Mettant l'habit sur une chaise et le battant.*)

AIR de la *Sabotière*.

Pan, pan, quelle poussière!
Pan, pan, comme on rirait;
Pan, pan, de me voir faire,
Pan, pan, maître et valet!
Bah! moquons-nous des médisants;
Je ne compte que le salaire,
Et vois dans leurs appointements
Le mérite de bien des gens.
Pan, pan, c' qu'un pauvre diable
Fait pour cent francs au plus,
Pan, pan, est honorable,
Pan, pan, pour mille écus.

—

SCÈNE XV.

LEDRU, ROBERVILLE, CHARLES.

ROBERVILLE. Ah, mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? Notre gouverneur qui bat les habits de mon fils!

LEDRU. Ce n'est rien, ce n'est rien, ne faites pas attention; c'est une suite de mon système d'éducation : comprenez-vous? Je tiens à ce que mon élève soit tenu proprement. Nous autres philosophes, nous regardons la propreté comme le miroir de l'âme.

ROBERVILLE. D'accord; mais il ne fallait pas vous donner ce soin. Le premier domestique...

LEDRU. Vous n'y êtes pas. Le domestique, c'est moi. Le premier précepte de la sagesse est de savoir se passer des autres, et de se servir soi-même. (*On entend Charles en dehors.*)

CHARLES. Eh bien! voyons donc cet habit? as-tu fini?

LEDRU. Vous voyez bien, il faut que je le lui porte.

ROBERVILLE, *le retenant*. Comment donc! Je ne souffrirai pas...

LEDRU. Si fait; laissez donc. Vous voyez qu'il attend.

ROBERVILLE. Eh bien! qu'il attende : vous resterez. Je veux qu'il apprenne le respect.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES, *entrant vivement*.

CHARLES. Ah çà! répond-on, quand j'appelle? (*Le menaçant.*) Je ne sais qui me retient. (*A part.*) C'est mon père!

LEDRU. Non, frappez donc, je vous prie. Je veux savoir qui vous en empêche. (*A Roberville.*) Faites-moi l'amitié de me prêter votre canne. (*A Charles.*) Tenez, ne vous gênez pas. Je vous dirai comme ce général ou ce caporal grec, à qui on voulait donner la schlague : « Frappe, mais écoute! » (*A Roberville.*) Hein! comme il est confondu! Eh bien! voilà comme on les mâte, comme on les dompte, comme on leur brise le caractère. Je sais qu'il y a des dangers à courir; mais si on regardait à cela...

ROBERVILLE. Ma foi! je n'en reviens pas!

LEDRU. Maintenant, jeune homme, que vous êtes en état de m'entendre, voici votre habit; mais ne prenez plus un pareil ton. (*L'aidant à mettre son habit.*) Je vous le passe encore cette fois-ci; une autre fois, ce serait une autre paire de manches; je vous en avertis. (*A M. Roberville.*) Hein! quelle leçon!

ROBERVILLE. Ma foi, c'est un précepteur original! (*Bas, à Ledru.*) J'étais prêt à partir, quand je me suis rappelé une chose essentielle. C'est aujourd'hui la fête du village, et il faut bien empêcher... Mais vous me conduirez jusqu'à la voiture, et je vous donnerai toutes mes instructions. (*A Charles.*) Adieu, Monsieur, apprenez à respecter le digne professeur que je vous ai donné. (*Ledru et Roberville sortent.*)

—

SCÈNE XVII.

CHARLES, ÉLISE.

CHARLES. Ce pauvre Ledru! Le ciel ne pouvait pas m'envoyer de gouverneur plus commode. Elise! Elise! nous sommes les maîtres de la maison, et la place est à nous. (*A un paysan.*) Antoine, va avertir le village que je donne à danser au château. Ah! donne des ordres pour les rafraîchissements. Ah! aie soin de nous avoir un violon, entends-tu? Je veux que la fête soit complète.

ÉLISE. Et ce gouverneur si sévère dont on m'a parlé?

CHARLES. Oh! que ça ne t'effraie pas.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, JEANNETTE.

JEANNETTE. Pour du coup, votre père est bien parti. J' l'ons vu dans l'avenue. Mais vous ne savez pas : au moment de monter en voiture, v'là un petit bonhomme de l'école de mon oncle qui est venu lui apporter une lettre. Votre papa a fait comme ça (*Faisant un geste d'étonnement.*) et puis comme ça; puis il a mis la lettre dans sa poche, et il est parti.

CHARLES. Oh! Jeannette n'oublie rien.

JEANNETTE. Dam'! quand on regarde, faut tout voir. Ça n'est pas tout, pendant que Monsieur lisait la lettre, Jasmin s'est approché de moi.

CHARLES. Mon gouverneur, tu veux dire?

JEANNETTE. Oui, votre gouverneur; et il m'a fait ainsi mystérieusement : « Jeannette, il faut que je vous « parle, et en secret. Où est votre chambre? » C'est singulier, une demande comme ça! Qu'est-ce qu'il veut donc?

ÉLISE. Et tu ne lui as pas répondu?

JEANNETTE. Pardine, non, Mam'selle; mais j'ai fait comme ça (*Étendant le bras.*) du côté de la grande serre, où je loge ordinairement. (*On entend une musette.*)

CHŒUR.

AIR : *La séance est terminée* (FLORE ET ZÉPHIRE).

C'est la fête du village!
Qu' chacun s'empresse d'accourir.

ÉLISE. Quel est ce bruit?

JEANNETTE. C'est tout le village qui se rend à votre invitation. (*Jeannette sort; le chœur continue en dehors.*)

CHŒUR.

AIR : *La séance est terminée.*

C'est la fête du village!
Que l'on s'empresse d'accourir.
Daignez recevoir l'hommage
Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES.

D'un rien la sagesse s'offense;
Pour nous en donner comme il faut,
Saisissons vite son absence,
Elle revient toujours trop tôt.

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; ANTOINE, PAYSANS ET PAYSANNES.

CHŒUR.

C'est la fête du village!
Que l'on s'empresse d'accourir.

TOUS.

Daignez recevoir l'hommage
Qu'ici nous venons vous offrir.

CHARLES. Allons, en place, mes amis, je danse avec Jeannette.

JEANNETTE. Eh bien! le violon?

ANTOINE. Le voilà.

CHARLES. Qui est-ce qui en jouera?

ANTOINE. Je ne sais, vous n'avez demandé que ça.

CHARLES. Les ménétriers?

JEANNETTE. Ils ont cru que la fête n'aurait pas lieu au château, et ils sont à une lieue d'ici, au bal de la commune.

TOUS. Comment allons-nous faire? (*On entend du bruit.*)

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; LEDRU, *entrant tout en désordre.*

LEDRU. Aïe! Eh!

CHARLES. Eh bien! qu'est-ce que c'est donc?

LEDRU. Rien, c'est une aventure assez plaisante qui vient de m'arriver. Aïe les reins!

CHARLES. Mais encore!

LEDRU. Non, non, je vous conterai cela. Aïe! Heureusement, l'on ne m'a pas reconnu, et si le dos est compromis, l'honneur est intact... (*Se retournant et apercevant les villageois.*) Que vois-je? voilà justement ce que vous a défendu votre père.

CHARLES. Qu'est-ce que ça fait!

LEDRU. Songez donc à ma responsabilité; je ne peux pas voir ces choses-là.

CHARLES. Eh bien! ne regarde pas. Ah! mes amis, quelle idée! Nous sommes sauvés : voici mon gouverneur qui est d'une très-jolie force sur le violon, et comme il n'est point ennemi des plaisirs, je suis sûr qu'il va nous faire danser, pour peu qu'on l'en prie.

TOUS. Ah! Monsieur!

LEDRU. Non, Messieurs, ma dignité...

CHARLES, *bas, à Ledru.* Accepte, ou je t'assomme.

LEDRU. Ce sera donc avec plaisir.

JEANNETTE. Tenez, voilà un tonneau pour placer l'orchestre.

LEDRU, *bas, à Jeannette.* Taisez-vous, perfide!

JEANNETTE. Tiens! qu'est-ce qu'il a donc?

LEDRU, *à Charles.* Que diable aussi, il est impossible de plus me rabaisser. Aidez-moi à monter. (*Il se place sur le tonneau.*) Allons, en place! (*Les contredanses se forment. Il prend son violon et joue.*) Chaîne anglaise!

CHŒUR.

AIR du *Bouquet du roi.*

Amis, pour nous quel honneur!
La science
Nous met en danse.
Gloire au talent enchanteur
De monsieur le gouverneur!

CHARLES, *à Ledru.*

Quelle crainte était la tienne?
A ce coup d'archet, d'honneur,
Je ne crains pas qu'on te prenne
Ici pour un professeur.

CHŒUR.

Amis, pour nous quel honneur!
La science
Nous met en danse.
Gloire au talent enchanteur
De monsieur le gouverneur!

(*La danse est très-animée, et Ledru se démène sur son tonneau pour marquer la mesure.*)

—

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE ROBERVILLE, *dans le fond, une lettre à la main, et les regardant pendant quelque temps.*

ROBERVILLE. A votre aise! ne vous gênez pas! C'est donc avec raison que cette lettre m'annonçait qu'on n'attendait que mon départ. Et vous, monsieur le gouverneur...

LEDRU. Que voulez-vous que j'y fasse? est-ce ma faute? En vous quittant, je les ai trouvés tous installés. Mais le moyen d'empêcher des petites filles de sauter?

ROBERVILLE. A la bonne heure; mais les faire danser vous-même!

LEDRU. Ah! ça, c'est différent; c'est ce que j'ai fait de plus sage. Dès que j'ai vu que je ne pouvais m'opposer au désordre, je me suis dit : Au moins je serai là, et certainement j'y étais, et j'y suis encore.

ROBERVILLE. Mais enfin, était-ce la position d'un philosophe?

LEDRU. Comment, à cause de ce tonneau? Que diable! Diogène en avait bien un; la seule différence, c'est qu'il était dedans, et que j'étais dessus. Vous voyez même que ma position se trouve en quelque sorte plus élevée que la sienne!

—

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, CINGLANT.

CINGLANT. Où est-il, où est-il, le coquin que j'ai surpris dans la chambre de Jeannette?

LEDRU. Allons, c'est notre maudit maître d'école; me v'là dedans!

CINGLANT. Il m'a échappé; mais en se débattant, il a laissé son chapeau.

LEDRU. Dieu! c'est le mien!

CINGLANT. Comment, c'est à vous, monsieur le professeur? Que je suis fâché de ces coups de manche à balai que je vous ai donnés!

LEDRU. Ça n'est rien; le fait est qu'on n'y voyait pas : c'est la faute de M. Roberville, qui devrait faire percer des croisées dans ses mansardes; il n'y a que des jours de souffrance.

CINGLANT. C'est qu'ils ont dû être bons : parce que la grande habitude... Mais à côté du chapeau était un portefeuille, et nous allons voir...

LEDRU. Ne l'ouvrez pas : c'est à moi.

CINGLANT. Du tout, ce n'est pas à vous : c'est à un nommé Ledru.

LEDRU, *à part.* Gare les explications!

CINGLANT. Il y a même une lettre pour Monsieur.

ROBERVILLE, *la prenant.* Une lettre à mon adresse? Que vois-je! M. Saint-Ange refuse la place de pré-

ceptcur, et c'est vous qui m'apportez cette lettre! Qui donc êtes-vous?

CINGLANT, *tenant un autre papier.* Eh, parbleu! le voilà sur ce livret : Ledru, domestique de M. Saint-Ange; et son signalement : nez long, bouche grande, oreille *idem;* on peut collationner.

ROBERVILLE. Qu'est-ce que cela signifie?

LEDRU. Que puisque les qualités sont connues, je renonce au professorat; et pour prix de mes services, je vous demande, ainsi qu'à mon ancien confrère, la main de Jeannette.

ROBERVILLE. Ma petite jardinière?

LEDRU. Je ne suis pas fier, et nous ferons les deux noces ensemble; car tantôt, dans vos confidences, vous m'avez avoué que votre intention était d'unir M. Charles à sa cousine.

CHARLES ET ÉLISE. Il serait vrai?

ROBERVILLE, *montrant Ledru.* C'est une trahison!

CHARLES. Et pour l'en remercier, je me charge de doter Jeannette, et je prends mon gouverneur à mon service.

CINGLANT. Ah çà, vous n'êtes donc pas un savant?

LEDRU. Eh, mon Dieu! pas plus que vous; raison de plus pour entrer dans votre famille. J'abandonne la carrière de l'instruction publique : je retourne à l'office, et si j'ai perdu ma rhétorique avec vous, j'espère qu'à la cuisine je ne perdrai pas mon latin.

VAUDEVILLE.

LEDRU.

AIR du vaudeville de *la Vendange normande.*

L'illustre Cuisinière
Est mon *vade-mecum;*
Du latin, je n'ai guère
Retenu que *vinum : (bis.)*
Parmi les bons apôtres
Je fus toujours *primus,*
Et suis, comme tant d'autres,
Pour le reste *asinus.*

CINGLANT.

Ma cohorte enfantine,
Grâce aux *patochibus,*
Avec plaisir décline
Déjà ses noms en *us,*
Asinus ou bien *Dominus,*
Mais toujours ils confondent.
Quand je dis *Dominus,*
Ces marmots me répondent :
Asinus! asinus!

CHARLES.

A la voix haute et fière,
Voyez ce lourd Midas
Crier contre Voltaire,
Que certe il ne lit pas.
Son grand ton fait merveille,
On dit : c'est un *doctus;*
Mais voyant ses oreilles,
On s'écrie : *Asinus!*

ROBERVILLE.

Pour la langue française
Et pour le *latinum,*
Je fus, ne vous déplaise,
Toujours *ignorantum;*
Mais les gens d'esprit glissent
Au temple de Plutus!
Ceux qui le mieux gravissent,
Ce sont les *asinus!*

JEANNETTE, *au public.*

L'auteur, loin d'être un maître,
Ne s' piqu' pas d' grand savoir;
Mais il s'en croirait p't-être,
S'il vous amusait c' soir.
A vous plaire il aspire;
Ah! Messieurs, en *chorus*
De lui n'allez pas dire :
Asinus! asinus!

SIMPLE HISTOIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 mai 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DE COURCY.

Personnages.

LORD ELMVOOD.
MISS MILNER, sa pupille.
LE DOCTEUR SANDFORT, ancien précepteur de lord Elmvood.
LORD FRÉDÉRIC, jeune lord, amant de miss Milner.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans l'hôtel habité par lord Elmvood et miss Milner.

Le théâtre représente un riche salon; grande porte au fond, deux portes latérales sur le premier plan, et deux croisées latérales sur le second; sur le devant, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un riche tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDFORT, LORD ELMVOOD.

SANDFORT. Oui, morbleu! je vous répète que vous avez eu un grand tort.

ELMVOOD. Mais, mon cher Sandfort...

SANDFORT. Vous en avez eu deux, le premier d'accepter une pareille tutelle, et le second de prendre avec vous une pupille de dix-sept ans.

ELMVOOD. Et le moyen de faire autrement? la fille d'un ancien ami.

SANDFORT. N'importe, on refuse toujours, et vous aviez vingt raisons à alléguer; car à trente-trois ans, on est encore un jeune homme. Ensuite votre position dans le monde, le célibat auquel vous vous êtes engagé, les vœux que vous avez prononcés.

ELMVOOD. Quoi! vous pensez?..

SANDFORT. Oui, Monsieur, l'ordre de Malte vous compte parmi ses premiers commandeurs. Ce titre seul vous impose des devoirs, des obligations, une sévérité de principes et de conduite à laquelle vous avez dérogé en cette circonstance. J'ai donc raison de vous dire ce que je vous dis depuis trente ans : Vous avez tort.

ELMVOOD. Mais...

SANDFORT. Vous avez tort, et je ne sors pas de là. Parce que vous êtes grand seigneur, que vous êtes riche, que vous êtes puissant, vous croyez peut-être que j'oublierai qu'au collége d'Oxford, vous avez été mon élève, et que j'ai le droit de vous gronder.

ELMVOOD. M'en préserve le ciel!

SANDFORT. A la bonne heure, et cette fois vous avez raison; car, entre nous, voyez-vous, il faut que la partie soit égale, sinon, votre serviteur.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Quand on jugea ma présence inutile,
Quand je quittai la classe où je régnais,
Je voulus bien partager votre asile,
Car de vous seul j'accepte des bienfaits;
Mais vous savez la clause que j'y mets :
De mon humeur je prétends rester maître,
Libre aujourd'hui comme j'étais hier...
Si je donnais, je me tairais peut-être;
Mais je reçois, j'ai le droit d'être fier.

ELMVOOD. Rassurez-vous, mon cher professeur, je n'ai pas voulu porter atteinte à votre indépendance; vous avez le droit de remontrance, c'est vrai; mais j'ai au moins celui de discuter et de vous répondre.

SANDFORT. C'est juste, la réplique est permise, comme autrefois dans nos thèses de logique et de théologie.

ELMVOOD. Eh bien donc, puisque vous me rappelez ce temps-là, je vous dirai que ces graves conférences, que vous présidiez au collége avec tant de talent...

SANDFORT. Vous êtes bien bon.

ELMVOOD. Vous ont donné dans le monde l'habitude de la controverse et de la discussion. Vous êtes rarement de l'opinion générale, et si je ne craignais de vous fâcher, j'ajouterais...

SANDFORT. Allez toujours; je serai enchanté d'entendre la vérité, à charge de revanche...

ELMVOOD. J'ajouterais que vous, qui êtes la bonté même, vous avez l'air quelquefois d'en manquer, non pas avec moi, mais avec miss Milner, ma pupille; vous vous plaisez à la contredire; vous n'êtes jamais de son avis.

SANDFORT. C'est elle qui n'est jamais du mien, parce que la raison et elle ne peuvent pas être d'accord; mais vous son tuteur, vous êtes aveuglé sur son compte, vous ne voyez que ses perfections.

ELMVOOD. Et vous, Sandfort, vous ne voyez que ses défauts. Elle en a, je ne puis le nier, mais ils tiennent à sa jeunesse, à son inexpérience, à sa fortune même, qui attire autour d'elle cette foule de jeunes gens à la mode, d'adorateurs passionnés, toujours épris d'une jolie femme, et de cent mille livres de rente. Mais à côté de ces légers travers qui frappent vos yeux, que d'excellentes qualités vous ne voulez pas voir!

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

Est-il un esprit plus aimable?
Est il un cœur plus généreux?
Pour la trouver plus excusable,
Interrogez les malheureux.
Et si de ses étourderies
Vous ne voyez que les effets,
C'est qu'elle montre ses folies,
Et qu'elle cache ses bienfaits.

SANDFORT. Et qui vous parle de cela, ou qui vous dit le contraire? Ce que je blâme en elle, c'est... c'est vous, c'est votre partialité à son égard, c'est la chaleur avec laquelle vous la défendez, vous que j'ai toujours vu le calme et la gravité même; ce que je blâme surtout, c'est la liberté que vous laissez à une jeune personne de son âge.

ELMVOOD. Liberté qui ne doit vous blesser en rien; car nos usages l'autorisent.

SANDFORT. C'est la coutume de Londres, je le sais; et ce n'en est pas mieux pour cela. Chez nos voisins d'outre-mer, en France par exemple, ce n'est pas ainsi qu'on élève une demoiselle : elle ne quitte pas sa mère; elle ne sort jamais seule.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

En France, avant qu'on la marie,
On la surveille avec rigueur;
Il n'est rien qu'on ne sacrifie
A la décence, à la pudeur.

ELMVOOD.

Plus tard peut-être elle s'en dédommage;
Et si j'en crois quelques journaux français,
Des sacrifices du jeune âge
L'hymen souvent paya les intérêts.

SANDFORT. Fort bien; mais ici, comment justifierez-vous les assiduités de lord Frédéric, ce jeune seigneur tant connu par ses duels et ses galantes aventures, et qui, pour avoir été trois mois à Paris, se croit l'oracle du goût et de la mode; ce brillant militaire, qui a fait toutes ses campagnes à Londres dans les boudoirs de nos ladys, ou dans les foyers de l'Opéra? Eh bien! c'est le chevalier, l'amant déclaré de miss Milner : tout le monde le sait; mais ce qu'on ne sait pas encore, et ce dont je ne puis douter, c'est la préférence qu'elle lui accorde.

ELMVOOD. Il serait vrai?

SANDFORT. Hier encore, dans cette brillante cavalcade qui se rendait au parc Saint-James, qu'ai-je aperçu? Lord Frédéric à côté de miss Milner; et celle-ci l'écoutait avec tant d'attention qu'elle en oubliait même le soin de son cheval, l'animal le plus vif et le plus fougueux, qui soudain s'est emporté.

ELMVOOD. O ciel! elle est blessée?

SANDFORT. Eh! non, eh! non, vous savez bien le contraire, puisque vous l'avez vue hier au soir, quand elle est revenue de l'Opéra, où elle était allée avec la tante de Frédéric, qui probablement avait accompagné ces dames. Eh bien! eh bien! qu'avez-vous donc? A peine si vous êtes remis de votre frayeur.

ELMVOOD. Qui? moi! si vraiment : mais je pensais aux nouvelles que vous venez de m'apprendre. Vous savez que depuis longtemps je cherche à marier ma pupille, et voilà plus de vingt partis qu'elle a refusés. A coup sûr, lord Frédéric n'aurait pas été l'époux que j'aurais désiré pour elle; mais enfin il est d'une grande famille, d'une illustre naissance; et puis, comme vous le dites, s'il est vrai qu'elle l'aime, il n'y a rien à répondre.

SANDFORT. Oui, morbleu! c'est un mariage qu'il faut faire le plus tôt possible.

AIR des *Scythes.*

Un étourdi qui prend une coquette,
C'est convenable, et la moralité
Doit elle-même en être satisfaite;
Car si chacun, d'un beau feu transporté,
Eût, hélas! fait un choix de son côté,
Cela nous eût fait deux mauvais ménages,
Mais par cet hymen fortuné,
Ça n'en fait qu'un : en fait de mariages,
C'est, vous voyez, cent pour cent de gagné.

Mais taisons-nous, il ne s'agit plus de parler raison; car voici miss Milner.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MISS MILNER, *précédée par un domestique qui porte un tableau.*

MISS MILNER, *à la cantonade.* Portez chez moi les vases, les porcelaines, et prenez garde de rien abîmer; (*Au domestique.*) vous, placez là ce tableau. (*Le domestique place le tableau à gauche en entrant.*)

ELMVOOD. Eh! mon Dieu, miss Milner, qu'est-ce donc?..

MISS MILNER. Ah! vous voilà; bonjour, Milord, comment avez-vous passé la nuit?

ELMVOOD. Fort bien, je vous remercie; mais je vois que vous êtes déjà sortie.

MISS MILNER. Je rentre à l'instant. Je viens de la vente de lady Sydenham; c'était charmant, c'était admirable, nous avons été trois quarts d'heure pour descendre de voiture; une foule, un monde, une cohue de gens comme il faut; et surtout une chaleur! deux dames se sont trouvées mal. Miss Arabelle, que vous connaissez, et pour laquelle vous avez une admiration particulière.

ELMVOOD. Miss Arabelle, et vous me dites cela bien gaiement.

MISS MILNER. D'abord, il n'y avait pas de danger, et puis imaginez-vous qu'elle mettait du rouge, ce qu'on ne savait pas; de sorte qu'elle s'est évanouie sans changer de couleur!

SANDFORT. Que de légèreté, et quelle folie!

MISS MILNER. Hein, qui a parlé? pardon. (*Lui faisant la révérence.*) Si je n'avais pas vu monsieur Sandfort, je l'aurais deviné à l'obligeance ordinaire de ses réflexions; me permettra-t-il de l'en remercier?

SANDFORT. Je vous permettrais plutôt d'en profiter, si vous étiez femme à user de la permission.

MISS MILNER. Trop aimable; mais, vous avez beau faire, vous ne me fâcherez pas ce matin; je suis trop heureuse. Imaginez-vous, Milord, que j'ai fait des acquisitions charmantes; en autres, ce tableau que vous désiriez tant, ce fameux portrait de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, grand-maître de l'ordre de Malte.

ELMVOOD. O ciel! que dites-vous?

MISS MILNER, *montrant le tableau.* Le grand-maître est là!

ELMVOOD, *courant au tableau et l'examinant.* Je n'en reviens pas encore, une pareille surprise...

SANDFORT. Eh bien! Milord, vous voilà séduit par une prévenance, une flatterie : comme si le désir de vous causer cette surprise était le seul motif qui l'eût conduite à cette vente. Elle y allait parce que la belle société de Londres s'y était donné rendez-vous; elle y allait pour y paraître, pour y briller; elle y allait parce que lord Frédéric y était.

MISS MILNER. Et pourquoi pas? parmi nos jeunes gens à la mode, en est-il un plus brave, plus spirituel, qui soit de meilleur ton? Je conviens qu'à ses hommages se mêle beaucoup de flatterie, et que peut-être tous ses éloges ne sont pas vrais; mais, à n'en croire que la moitié, c'est déjà très-satisfaisant; et si vous aviez entendu ce qu'il me disait ce matin sur cette course de Hyde-Park, où nous devons aujourd'hui nous trouver ensemble!

ELMVOOD. Il y a une course à Hyde-Park?

MISS MILNER. Eh! oui, sans doute, un pari de dix mille guinées; on en parle depuis un mois : chacun a déjà fait emplette de ses chevaux, de ses livrées...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Que d'équipages élégants!
Jugez quelle magnificence!
Ce sera, dit-on, comme en France,
Dans les plus beaux jours de Longchamps.

SANDFORT.

Oui, je connais ce passe-temps;
Mais parmi ceux qui se hasardent
Dans ces lieux de foule inondés,
Quels sont, de grâce, répondez,
Les plus sots, de ceux qui regardent,
Ou de ceux qui sont regardés?

MISS MILNER, *prête à sortir.* Je vous le dirai à mon retour, car je vais m'occuper de ma toilette.

ELMVOOD. Un instant, miss Milner, comme votre tuteur, comme votre ami, il faut que je vous parle, ici même, d'un sujet très-important.

SANDFORT. Je me retire.

ELMVOOD. Au contraire, je désire que vous soyez présent à notre conversation; j'ai besoin que vous m'aidiez de vos lumières.

MISS MILNER. Quant à moi, je serais désolée de gêner Monsieur.

SANDFORT, *s'asseyant à gauche du spectateur.* Je reste donc; car les moindres désirs de Milord sont des ordres pour moi.

ELMVOOD, *de l'autre côté, près de la table, prenant aussi un siège, et faisant signe à miss Milner d'en faire autant.* Depuis deux ans que vous êtes sous ma tutelle, j'ai pu remarquer en vous de la légèreté, de l'étourderie; mais j'ai toujours rendu justice à votre extrême franchise; c'est elle que j'invoque aujourd'hui; c'est elle seule qui doit dicter votre réponse à la question que je vais vous adresser. Est-il vrai, comme on le dit, que vous aimiez lord Frédéric?

MISS MILNER. En vérité, Monsieur, une pareille demande a droit de m'étonner; mais moins encore que le ton avec lequel vous me l'adressez. Je ne vous ai jamais vu avec moi un air aussi froid et aussi sévère.

SANDFORT. Le ton n'y fait rien; on vous demande, oui, ou non.

MISS MILNER. Est-ce à vous, Monsieur, ou à mon tuteur que je dois répondre?

ELMVOOD. C'est à moi, à moi seul. Eh bien! pourquoi hésitez-vous?

SANDFORT. Pourquoi? pourquoi? c'est bien facile à voir : c'est qu'elle l'aime, c'est qu'elle l'adore.

ELMVOOD. Enfin, de grâce, répondez! aimez-vous lord Frédéric?

MISS MILNER, *froidement.* Non, Monsieur.

SANDFORT. Qu'entends-je, vous ne l'aimez pas?

MISS MILNER, *de même, et d'un ton résolu.* Non, Monsieur, je ne l'aime pas.

SANDFORT. Eh bien! Mademoiselle, je n'en crois pas un mot.

ELMVOOD. Et pour quelle raison?

SANDFORT. Je n'en sais rien; mais je suis sûr qu'elle nous trompe.

ELMVOOD. Quant à moi, miss Milner, qui n'ai aucun motif de douter de votre sincérité, je vous crois; mais je vous demanderai alors pourquoi vous avez encouragé à ce point les assiduités de ce jeune homme?

MISS MILNER. Je ne sais : pour des motifs que je ne pourrais peut-être m'expliquer moi-même.

ELMVOOD. Il faut cependant se décider : ou le nommer votre époux, ou ne plus recevoir ses visites.

MISS MILNER. J'aimerais mieux qu'il pût les continuer.

SANDFORT. Et pourquoi?

MISS MILNER. Parce qu'il m'amuse.

SANDFORT, *se levant.* O honte! vous l'entendez, si ce n'est pas là de la coquetterie!..

ELMVOOD, *se levant, ainsi que miss Milner.* Eh bien! Miss, j'exige que vous me promettiez de ne plus revoir lord Frédéric.

MISS MILNER. Je vous le promets, Monsieur.

ELMVOOD. Dès aujourd'hui.

MISS MILNER. Dès aujourd'hui! je le voudrais; mais cette course à Hyde-Park, depuis longtemps je m'en faisais un plaisir, j'en ai rêvé cette nuit, et puis j'ai promis à lady Seymour, et je n'y puis manquer, car vous savez, Monsieur, qu'un engagement antérieur...

ELMVOOD. Et ceux que vous venez de prendre avec moi, vous n'y attachez aucune importance?

MISS MILNER. Beaucoup! si vous y en attachez vous-même; mais le sujet dont il s'agit en mérite si peu, que je ne puis croire, Milord, que vous, qui d'ordinaire êtes si bon et si indulgent...

ELMVOOD, *vivement.* Il est des circonstances où l'indulgence est faiblesse, et je vous ai fait connaître mes intentions.

MISS MILNER. Vos intentions?

SANDFORT. A la bonne heure, voilà ce qu'il fallait dire tout de suite, et si l'on suivait mes conseils, si vous étiez ma pupille...

MISS MILNER. Si j'étais votre pupille, Monsieur, je...

SANDFORT. Eh bien! que feriez-vous?

MISS MILNER. Je ferais... ce que je ferai aujourd'hui, car bien certainement j'irai à cette course.

ELMVOOD. Et moi, je vous défends de sortir d'aujourd'hui. Je vous le défends, entendez-vous? (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE III.

MISS MILNER, SANDFORT.

MISS MILNER. L'ai-je bien entendu? un pareil langage! C'est la première fois...

SANDFORT. C'est là le mal.

MISS MILNER. Lui! milord Elmvood se fâcher contre moi! me parler avec colère!

SANDFORT. Oh! mon Dieu oui! Il a dit : Je vous le défends; ces propres paroles; il n'y a pas moyen de rien changer au texte.

MISS MILNER.

AIR : *Et voilà comme tout s'arrange.*

Quoi! dans ces lieux, contre mon gré,
Il faut que son ordre m'enchaîne!
Puisqu'il le veut, je resterai;
J'obéis, mais non sans peine.

SANDFORT.

Fort aisément je le conçois;
Le sacrifice est des plus rudes;
Il veut, abusant de ses droits,
Que vous soyez raisonnable une fois...
C'est déranger vos habitudes.

MISS MILNER. Monsieur...

SANDFORT. C'est fâcheux; mais quand on a un tuteur, et un tuteur qui montre du caractère, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de céder.

MISS MILNER. Si je cède, Monsieur, ce n'est point dans la crainte de son ressentiment, mais dans la crainte de l'affliger en lui désobéissant.

SANDFORT. A la bonne heure, vous avez raison; il vaut mieux le prendre comme cela. C'est ce que nous appelons une capitulation d'amour-propre.

MISS MILNER. Moi, de l'amour-propre?

ELMWOOD. Je vous le défends, entendez-vous? — Scène 2.

SANDFORT. Ou, si vous l'aimez mieux, une retraite honorable et prudente. On se retranche dans les sentiments et dans le sublime, quand on ne peut pas faire autrement.

MISS MILNER. Il me semble, Monsieur, que si je voulais faire autrement, cela dépendrait de moi.

SANDFORT. Je ne le pense pas.

MISS MILNER. Et qui m'empêcherait de répondre à l'invitation de lady Seymour? de me rendre ce matin à cette partie de plaisir où je suis attendue?

SANDFORT. Qui vous en empêcherait? vous-même.

MISS MILNER. Moi?

SANDFORT. Oui, sans doute; vous réfléchirez aux ordres de votre tuteur, à la défense qu'il vous a faite; défense très-sage et très-judicieuse, que je louerais davantage encore, si la modestie me le permettait.

MISS MILNER. Je comprends, c'est Monsieur qui la lui a suggérée.

SANDFORT. Comme vous dites; conseils purement désintéressés, et pour lesquels je ne demande pas même de reconnaissance; ma satisfaction intérieure me suffit.

MISS MILNER. Votre satisfaction; et laquelle?

SANDFORT.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

J'ai pour moi l'heureuse pensée
Que vous allez être forcée,
Malgré vous, indirectement,
De m'obéir en ce moment.

MISS MILNER.

Vous, Monsieur, me parler en maître!
Alors, je dois le reconnaître,
Je vous devrai donc un plaisir,
Celui de vous désobéir.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Madame, on demande à vous parler.

MISS MILNER. Et qui donc?

LE DOMESTIQUE. Lord Frédéric.

MISS MILNER, *avec joie.* Lord Frédéric! ah! tant mieux.

SANDFORT. Miss Milner sait bien qu'il lui est défendu de le recevoir; mais vous pouvez avertir lord Elmvood. Où est-il dans ce moment?

LE DOMESTIQUE. Il s'est enfermé dans son cabinet pour lire des papiers qu'un courrier venait de lui apporter. Il ne veut recevoir personne, et ne descendra que pour le dîner.

SANDFORT. Alors, j'en suis fâché pour le jeune seigneur; mais vous pouvez lui dire qu'il n'y a personne au logis. Allez. (*Le domestique va pour sortir.*)

MISS MILNER. Georges, restez. Je voudrais savoir, Monsieur, qui vous a permis de donner des ordres à mes gens?

SANDFORT. Qu'est-ce à dire, Mademoiselle? Qu'est-ce que cela signifie?

MISS MILNER. Que je suis chez moi.

SANDFORT. D'accord. Cet hôtel vous appartient; mais il me semble qu'en l'absence de Milord...

MISS MILNER. C'est à moi seule de commander; j'en ai le droit, et j'en use. (*Au domestique.*) Dites à lord Frédéric que je serai charmée de le recevoir. Allez. (*Le domestique sort.*)

SANDFORT. Quoi, Mademoiselle! une pareille audace! braver ainsi la défense de votre tuteur!

MISS MILNER. C'est à lui seul, et non à ses conseillers intimes, que je dois compte de ma conduite.

SANDFORT. Vous ne connaissez point milord Elmvood; et quand il sera instruit de ce qui se passe, car il le saura...

MISS MILNER. Je n'en doute point, et déjà, je le suppose, vous avez préparé votre rapport.

SANDFORT. Des rapports; et pour qui me prenez-vous?

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Moi, des rapports! vous êtes mal instruite;
Sachez, morbleu! que le docteur Sandfort,
Des gens, tout haut, peut blâmer la conduite,
Mais n'a jamais su faire de rapport.
Il est des gens bien francs en apparence,
Qui lorsque, hélas! on les blessa,
Pour mieux vous perdre attendent votre absence;
Pour attaquer, moi, j'attends qu'on soit là.
(*Il entre dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE V.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

MISS MILNER. A merveille; je l'ai mis en fuite, et le champ de bataille me reste. (*A lord Frédéric qui entre et qui la salue respectueusement.*) Lord Frédéric! Je ne m'attendais pas, Monsieur, au plaisir de cette visite.

FRÉDÉRIC. Aussi, n'aurais-je pas pris la liberté de me présenter; mais je viens par ordre supérieur. Un message important que lady Seymour, ma tante, m'a chargé de vous transmettre, et je me suis empressé d'obéir; car vous savez que les ordres des dames.....

MISS MILNER. Oh! je sais, Milord, que vous êtes la galanterie même.

FRÉDÉRIC. Oui, depuis mon voyage en France; et si j'ai obtenu quelques succès, c'est à cela seul que je les dois, parce que vous sentez bien que toutes nos ladys, qui sont habituées à la gravité et à la pesanteur nationales, voyant tout à coup un jeune gentleman qui joint à un fond anglais des formes parisiennes, elles n'y sont plus, cela les trouble, les étonne, et on ne peut plus se défendre.

MISS MILNER. C'est un succès de surprise.

FRÉDÉRIC. Comme vous dites; il est vrai que cela m'a valu quelques querelles de la part des maris, et de nos jeunes lords, qui m'appellent fat!

MISS MILNER. Fat!

FRÉDÉRIC. Oui, fat! c'est un mot français qui veut dire un homme aimable, un homme aimé des dames, aussi je trouve l'expression originale, et je fais gloire d'être fat, d'autant que ça ne m'empêche pas d'être brave; et depuis les trois coups d'épée que j'ai donnés, et les deux que j'ai reçus, on me permet d'être fat à volonté.

MISS MILNER. Je ne vois pas en effet qui pourrait s'opposer...

FRÉDÉRIC. Nous avons mon oncle Clarendon, un pair du royaume, véritable Anglais, qui de sa nature est toujours de l'opposition, et qui goûte peu mes manières françaises; aussi nous sommes brouillés : vous ne croiriez pas qu'il refuse de payer mes dettes?

MISS MILNER, *riant.* Vous en avez donc, et beaucoup?

FRÉDÉRIC. Oui, depuis mon voyage en France, parce que, voyez-vous, à Paris, cela s'apprend si facilement; mais à dater de mon mariage, je deviens raisonnable, et vous savez mieux que personne de qui dépend ma raison.

MISS MILNER. Moi! Milord, je n'en sais rien, je vous jure. Mais revenons au message dont vous a chargé lady Seymour.

FRÉDÉRIC. Comment, je ne vous en ai pas encore parlé! c'est admirable; mais à qui la faute? à vous seule qui me faites tout oublier. Je voulais donc vous prévenir que lady Seymour viendra vous prendre ici à deux heures, pour se rendre à Hyde-Park.

MISS MILNER. A Hyde-Park? je suis désolée; mais je voulais vous prévenir qu'il m'est impossible de m'y rendre.

FRÉDÉRIC. O ciel! que me dites-vous! et pour quelle raison?

MISS MILNER. Pour une raison très-grave; j'ai une migraine, des vapeurs qui me font souffrir horriblement.

FRÉDÉRIC. Cela n'est pas possible; je ne puis croire à une pareille indisposition.

MISS MILNER. Comment, Milord, vous ne croyez pas aux vapeurs et aux migraines?

FRÉDÉRIC. Non, Madame, depuis mon voyage en France; et j'en appelle à vous-même et à votre miroir, jamais vous n'avez été plus jolie.

MISS MILNER. Vraiment! Alors, c'est dommage; car décidément, il ne m'est pas permis...

FRÉDÉRIC. Pas permis! et qui donc peut vous en empêcher? J'y suis! lord Elmvood, votre sévère tuteur.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Est-il donc vrai, comme on l'assure,
Qu'il est soupçonneux et jaloux?
Est-il vrai qu'il vous fait l'injure
De vous tenir sous les verrous?
C'est un vrai scandale chez nous.
Ici, grâce à nos lois fidèles,
Les droits de tous sont respectés,
Et nous ne permettons qu'aux belles
D'attenter à nos libertés.

Enfin, il paraît que c'est un véritable tuteur à l'italienne; et vous savez comment on les traite.

MISS MILNER. Je sais, Monsieur, que, depuis mon enfance, il veille sur moi avec la tendresse d'un père et d'un ami. Au milieu des circonstances les plus difficiles, c'est sa prudence qui a conservé, qui a augmenté mon héritage. Dans cette maladie si dangereuse qui mit mes jours en péril, c'est à ses soins que je dus la vie. Enfin, Monsieur, c'est le meilleur des hommes, la perfection même. Mais, pardon de vous parler ici de perfection; il est des genres de mérite trop graves et trop sérieux pour que ni vous ni moi puissions jamais y atteindre; et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de les respecter sans les comprendre.

FRÉDÉRIC. Je vois, d'après votre raisonnement, que votre tuteur a un genre de mérite incompréhensible, et je le croirais assez d'après les bruits qui courent dans le monde.

MISS MILNER. Des bruits sur lui! et que peut-on dire?

FRÉDÉRIC. Quoi! vous ne le savez pas? On dit que ce grave tuteur, cet homme si admirable, qui tient de

la perfection et presque de la Divinité, est amoureux comme un simple mortel.

MISS MILNER. Amoureux! et de qui?

FRÉDÉRIC. Dans ces cas-là, on ne sait jamais au juste, parce que souvent les personnes elles-mêmes n'en sont pas bien sûres; mais on cite surtout miss Arabelle, cette jeune prude si sévère et si froide.

MISS MILNER. Miss Arabelle! ce n'est pas possible. Oubliez-vous, Monsieur, que lord Elmvood est engagé dans l'ordre de Malte, et que les vœux qu'il a prononcés l'empêchent de jamais se marier?

FRÉDÉRIC. Je le sais comme vous; mais cela n'empêche pas d'être amoureux et de s'occuper d'une jolie femme.

MISS MILNER. Comment! vous pensez que miss Arabelle...

FRÉDÉRIC. Franchement, je le croirais assez; une prude a des attraits pour un sage : en l'aimant, il croit encore aimer la vertu, et c'est commode pour les principes. Du reste, lord Elmvood ne perd pas une occasion de louer miss Arabelle, et de la citer partout comme un modèle à suivre.

MISS MILNER. Il est vrai.

FRÉDÉRIC. Au point qu'il approuve en elle ce qu'il blâme dans les autres. Tenez, aujourd'hui, par exemple, cette fête brillante où l'on vous défend d'assister, elle y sera, et certainement lord Elmvood trouvera cela tout naturel.

MISS MILNER. Vous croyez?

FRÉDÉRIC. Tandis que vous, il vous est défendu de vous amuser; vous êtes sa pupille. Et si vous saviez cependant de quels plaisirs il prétend vous priver! Ce spectacle si varié et si piquant, ce monde, cette foule, ces riches landaux, ces brillantes cavalcades qui entourent votre char et qui vous servent d'escorte; cette arène magnifique, où mille femmes viennent disputer le prix des grâces et de la parure, et où vous verrez tous les regards vous chercher et vous proclamer la plus belle!

MISS MILNER. La plus belle; c'est pourtant bien séduisant, surtout si miss Arabelle y doit être.

FRÉDÉRIC. Elle y sera, je vous le jure; car elle l'a promis à lady Seymour. Ces dames doivent s'y rencontrer.

MISS MILNER. Eh bien! j'irai, j'irai aussi, quand je devrais forcer mon tuteur à m'y accompagner; je vous le promets maintenant.

FRÉDÉRIC. Et maintenant je suis le plus heureux des hommes. Je cours prévenir lady Seymour, et je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VI.

MISS MILNER, *seule*. Au fait, il a raison; lord Elmvood est mon tuteur; mais il n'est pas mon maître, je ne suis pas son esclave, et s'il osait me refuser, je lui dirai que je le v..., ou plutôt je ne vois pas pourquoi je lui demanderais cette permission; il ne doit descendre de son cabinet que pour dîner, je cours à ma toilette : par bonheur ma nouvelle parure est délicieuse, le chapeau le plus à la mode; c'est bien fait, je serai charmante; ce n'est pas pour moi, ça m'est égal, je n'y tiens pas; mais nous verrons ce que dira miss Arabelle. Oui, courons vite. Dieux! lord Elmvood.

—

SCÈNE VII.

MISS MILNER, LORD ELMVOOD.

ELMVOOD. Ah! vous voici, miss Milner, le ciel en soit loué.

MISS MILNER. Et pourquoi donc, Monsieur? (*A part.*) Allons, du courage et de la fermeté.

ELMVOOD. J'avais entendu de mon cabinet le bruit d'une voiture, et je craignais que ce ne fût la vôtre; pardon d'avoir pu vous soupçonner. Je vois à votre toilette que vous n'avez pas même eu l'idée de me désobéir; je vous en remercie, miss Milner; car c'eût été une offense que je n'aurais jamais pardonnée, et si vous saviez combien je suis malheureux quand il faut me fâcher contre vous, combien il m'en coûte de vous traiter avec sévérité...

MISS MILNER. Vous, Monsieur!

ELMVOOD. Mais daignez m'écouter maintenant, et permettez-moi de me justifier à vos yeux.

MISS MILNER, *à part*. O ciel! voilà à quoi je ne m'attendais pas. (*Haut.*) Vous, Milord! vous justifier auprès de moi!

ELMVOOD. Oui, votre réputation est un bien qui m'a été confié et dont je suis responsable, c'est la plus belle dot que je puisse offrir à celui que vous choisirez, et je veux qu'elle lui soit remise comme vos autres richesses, pure et intacte.

AIR : *T'en souviens-tu?*

Voilà pourquoi, me montrant si sévère,
J'ai cependant dérangé vos plaisirs,
Moi, ce matin, qui d'ordinaire
Vole au-devant de vos désirs.
Jugez alors si je vous aime,
Puisque l'espoir seul de vous protéger,
Aujourd'hui m'a fait braver même
La crainte de vous affliger.

Il m'a donc semblé que les assiduités de lord Frédéric...

MISS MILNER. Lord Frédéric? ne vous ai-je pas dit, Milord, ce que je pensais de lui?

ELMVOOD. M'avez-vous dit votre pensée tout entière? Peut-être avez-vous été retenue par la présence de Sandfort, par la crainte de voir désapprouver votre choix; mais vous êtes seule avec moi, avec votre ami, avec celui qui donnerait ses jours pour vous, et qui d'avance vous assure de son consentement. Eh quoi! vous vous taisez? allons, miss Milner, ma fille, mon enfant, ne craignez rien; quand votre aveu devrait m'affliger, votre confiance est déjà un bonheur, et je serai toujours heureux par l'idée seule que vous allez l'être.

MISS MILNER. Et je le suis en effet; car jamais rien n'a été plus doux pour mon cœur que l'amitié que vous me témoignez en ce moment.

ELMVOOD. Eh bien donc, répondez-moi; lord Frédéric serait-il l'époux de votre choix? a-t-il reçu de vous quelque espérance?

MISS MILNER. Lord Frédéric n'est pas celui que je choisirais. Je n'ai jamais encouragé sa tendresse; mon seul désir est de rester auprès de vous comme je suis, et de vous obéir en tout.

ELMVOOD. M'obéir! Eh bien! dans ce moment j'exige une preuve de votre soumission et de votre amitié. Habillez-vous, et allez à cette fête où l'on vous attend.

MISS MILNER. Que dites-vous?

ELMVOOD. C'est moi maintenant qui vous le demande et qui vous en supplie.

MISS MILNER. Ah! je ne suis pas digne de tant de bonté, je ne la mérite pas; cette fête maintenant me serait odieuse : permettez-moi de ne pas vous quitter, de passer ma journée ici avec vous en famille.

ELMVOOD. Vous m'accuserez encore d'être l'ennemi de vos plaisirs.

MISS MILNER. Oui, si vous me forcez à sortir; ainsi vous n'insisterez plus, n'est-ce pas? je reste.

ELMVOOD. Si telle est vraiment votre volonté...

MISS MILNER. Oui, ma volonté, mon désir, je n'en ai pas d'autre.

ELMVOOD. Eh bien! tant mieux; car je voulais vous parler, ainsi qu'à Sandfort, d'un événement très-important pour moi, d'un changement qui arrive dans ma fortune.

MISS MILNER. Parlez vite, quel bonheur! j'ai donc

aussi une part dans votre confiance : eh bien! Monsieur...

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *annonçant; puis* FRÉDÉRIC.

LE DOMESTIQUE. Lord Frédéric.

MISS MILNER. Lord Frédéric! ah! mon Dieu! je l'avais oublié.

FRÉDÉRIC. J'ai l'honneur de saluer lord Elmvood que je ne me croyais pas assez heureux pour rencontrer. (*A miss Milner.*) Comment! Miss, vous n'êtes pas encore prête? ces dames sont en bas qui vous attendent; et j'ai réclamé l'honneur de vous donner la main. (*Regardant lord Elmvood.*) Eh bien! est-ce arrangé? est-ce convenu? Monsieur nous priverait-il de sa présence? ou est-il des nôtres? vient-il avec nous?

ELMVOOD. Où donc?

FRÉDÉRIC. A Hyde-Park, à cette course si brillante où miss Milner m'a permis d'être son chevalier.

ELMVOOD. Vous, son chevalier!

MISS MILNER, *à lord Elmvood.* Oui, Monsieur; (*A lord Frédéric.*) mais je voulais vous dire.....

FRÉDÉRIC. Oh! je n'accepte pas d'excuse, j'ai votre parole.

ELMVOOD. Je croyais que miss Milner m'avait dit qu'elle n'avait aucun engagement; il paraît qu'elle aura oublié...

FRÉDÉRIC. Oublié, c'est impossible; car c'est aujourd'hui, c'est ici même que miss Milner a daigné me promettre...

ELMVOOD. Aujourd'hui! comment! Monsieur nous avait déjà fait l'honneur de nous rendre visite?

FRÉDÉRIC. Oh! mon Dieu, oui; il n'y a qu'un instant, je me suis présenté; par malheur vous n'y étiez pas, c'est votre aimable pupille qui en votre absence a daigné me recevoir.

ELMVOOD. Vous recevoir (*A demi-voix, à miss Milner.*) ici même, aujourd'hui; quand ce matin vous m'aviez juré... Ah! miss Milner...

MISS MILNER. Permettez, Monsieur, je dois avant tout vous expliquer...

ELMVOOD. C'est inutile; il est déjà fâcheux que pour me persuader vous ayez besoin d'explication : autrefois, un mot aurait suffi; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai jamais prétendu vous contraindre; permis à vous d'aller à cette fête avec lady Seymour et avec Monsieur.

FRÉDÉRIC. C'est admirable! vous êtes le modèle des tuteurs. Eh bien! partons nous?

MISS MILNER. Non, Monsieur; (*Regardant lord Elmvood.*) j'espère que plus tard on pourra m'entendre; mais, en attendant, je vous prie de faire mes excuses à lady Seymour et à ces dames; car, bien décidément, je reste ici, et je ne sortirai pas. (*Elle fait la révérence et sort.*)

—

SCÈNE IX.

LORD ELMVOOD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Comment, Milord, elle s'éloigne, elle refuse de nous suivre à cette fête, qui tout à l'heure encore était l'objet de tous ses vœux? Qu'est-ce que cela signifie?

ELMVOOD. Cela signifie qu'elle a changé d'idée.

FRÉDÉRIC. Non, morbleu! ce n'est pas naturel; ni moi, ni ces dames ne serons dupes d'une pareille conduite; sa réponse était dictée par vous, et ce consentement que vous donnez en apparence et avec tant de générosité, n'était qu'un prétexte adroit.

ELMVOOD. Un prétexte; je pourrais vous répondre, Monsieur, que je suis maître ici, et que quand je commande, chacun obéit; mais en supposant, comme vous le dites, que j'aie besoin de prétexte, il me semble que je n'en manquerais point, et que, comme tuteur de miss Milner, j'aurais droit de défendre les visites et les assiduités d'un jeune homme dont j'ignore même les intentions et les motifs.

FRÉDÉRIC. Si jusqu'ici, Monsieur, j'ai tardé à me déclarer, c'est que ma position ne me le permettait pas; c'est que je sollicitais un régiment que je n'ai encore pu obtenir; c'est que, brouillé avec lord Clarendon, le chef de ma famille, je craignais qu'il ne refusât son consentement; mais, puisque vous l'exigez, Monsieur, je viens formellement vous demander miss Milner en mariage; je vous déclare que je l'aime, que je l'adore, que je suis aimé.

ELMVOOD. Aimé? et quelles raisons avez-vous de le croire?

FRÉDÉRIC. Là-dessus, Monsieur, c'est moi que cela regarde. Dieu merci, je m'y connais, et j'ai su lire dans son cœur; mais si, après un tel aveu, vous hésitez encore; si vous refusez un parti aussi brillant qu'honorable, modestie à part, parce qu'en affaires la vérité avant tout; si vous refusez enfin d'agréer ma recherche, je commencerai à croire à un bruit auquel, pour votre honneur, je refusais d'ajouter foi : c'est que vous êtes amoureux, non pas, comme on le dit, de miss Arabelle, mais de votre pupille elle-même.

ELMVOOD. Moi! Monsieur, on pourrait supposer!.. apprenez que, dans ma position, un tel doute est une offense.

FRÉDÉRIC. Comme vous voudrez, Monsieur; mais si je me suis trompé, il faut me le prouver autrement que par des discours; car, malgré la sévérité de vos principes, je vous déclare que je n'ai point de confiance dans les protestations d'un tuteur hypocrite.

ELMVOOD. Et moi, Monsieur, heureusement pour vous, je n'attache pas d'importance aux discours d'un fat.

FRÉDÉRIC. Un fat! encore un qui emploie l'expression; eh bien! oui, Monsieur, je suis un fat; car tel est mon plaisir, et je ne vois pas pourquoi, dans l'Angleterre, qui est le pays de la liberté, il ne serait pas permis à chacun d'être comme il lui plaît; je suis ainsi parce que je le trouve bon, et je vous demanderai raison de ce que vous le trouvez mauvais.

ELMVOOD. Vous auriez fort à faire, Monsieur, s'il vous fallait chercher querelle à tous ceux qui partagent mon opinion sur votre compte. Mais, dans tous les cas, vous me trouverez toujours à vos ordres.

FRÉDÉRIC. Aujourd'hui même, Milord, à moins que sur-le-champ vous ne me donniez votre consentement pour épouser votre pupille.

ELMVOOD. Voilà une condition qui rend le mariage impossible.

FRÉDÉRIC. Et c'est ce que nous verrons; car je vous déclare que malgré vous-même, malgré votre tyrannie, miss Milner sera à moi; et quand je devrais la soustraire à votre pouvoir, l'enlever de ces lieux.

ELMVOOD, *mettant la main à son chapeau.* L'enlever! enlever miss Milner! c'est trop fort, Monsieur; et si je ne me respectais moi-même, je vous aurais déjà fait chasser par mes gens; mais vous avez besoin d'une leçon, et c'est un soin que je me réserve. Sortons.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SANDFORT.

SANDFORT. Eh bien! eh bien! où courez-vous donc ainsi comme des étourdis?

FRÉDÉRIC. Ne faites pas attention. C'est une demande en mariage que je vais faire à Monsieur.

ELMVOOD. Oui, Sandfort, nous avons à sortir ensemble. Laissez-nous.

SANDFORT. Non, parbleu! je saurai auparavant ce dont il s'agit, et quelle est cette calèche qui depuis une heure est à la porte, et où sont des dames qui s'impatientent.

FRÉDÉRIC. Dieu! lady Seymour, ma respectable tante. Milord, je vais lui faire mes excuses, la prier de partir sans miss Milner et sans moi; de là je passe chez un ami, et dans un quart d'heure je serai ici dans votre jardin avec deux témoins.

SANDFORT. Deux témoins!

AIR de *Turenne.*

Vous voulez donc vous battre, je suppose?
FRÉDÉRIC.
Comme vous dites, dans l'instant.
SANDFORT.
Quoi! vous pouvez d'une pareille chose
Parler aussi tranquillement?
FRÉDÉRIC.
Et pourquoi pas? il est permis, je pense,
De se brûler la cervelle en riant.
Moi, j'y suis fait.
SANDFORT.
Et depuis quand?
FRÉDÉRIC.
Mais... depuis mon voyage en France.
(*Il sort.*)

—

SCÈNE XI.

LORD ELMVOOD, SANDFORT.

SANDFORT. Qu'est-ce que cela signifie? depuis quand avez-vous des relations avec un pareil étourdi? Est-ce que vous savez avec qui il va se battre?

ELMVOOD, *froidement.* Oui, c'est avec moi.

SANDFORT. Bonté de Dieu! que m'apprenez-vous là?

ELMVOOD. Taisez-vous, Sandfort, taisez-vous. Il n'y a pas moyen de faire autrement; mon honneur, celui de miss Milner...

SANDFORT. Miss Milner! j'en étais sûr. C'est elle qui est cause de tout.

ELMVOOD. C'est ce qui vous trompe, c'est moi qui ai insulté, qui ai outragé ce jeune homme; je l'ai menacé de le mettre à la porte, de le faire chasser par mes gens; et, entre gentilshommes, ce sont des injures qui ne se pardonnent point.

SANDFORT. Et que m'importe à moi? Est-ce que vous croyez que je le souffrirai?

ELMVOOD. Sandfort! au nom du ciel! si l'on vous entendait.

SANDFORT. Et je veux qu'on m'entende, je veux que l'on connaisse votre extravagance, votre folie; je veux que l'univers entier...

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MISS MILNER.

MISS MILNER. Ah! mon Dieu! d'où vient ce bruit? et qu'y a-t-il donc?

SANDFORT. Ce qu'il y a, Mademoiselle, ce qu'il y a...

ELMVOOD, *lui mettant la main sur la bouche.* Sandfort, je vous en conjure...

SANDFORT. Je me tairai, Milord, je me tairai pour votre honneur, mais il n'en est pas moins vrai que je l'avais prévu, que je l'ai toujours dit; et sans les caprices, sans les inconséquences de Mademoiselle, le plus honnête homme d'Angleterre ne serait pas exposé à aller aujourd'hui se couper la gorge avec un étourdi.

MISS MILNER. O ciel! que dites-vous?

SANDFORT. Eh bien! oui, c'est plus fort que moi, je ne veux pas me taire. Tel que vous le voyez, il va dans l'instant même se battre avec lord Frédéric.

MISS MILNER. C'est fait de moi. Je me meurs.

ELMVOOD. Sandfort! elle se trouve mal.

SANDFORT, *allant a elle.* Eh non! morbleu! eh non! il ne s'agit pas de cela; il faut le détourner de ce dessein, il faut qu'il y renonce! il faut qu'il nous donne sa parole, et encore il nous la donnerait que je n'y croirais pas; car je n'ai plus de confiance en lui ni en son caractère. Lui qu'engagent des vœux sacrés et solennels! lui, un chevalier de Malte, aller se battre pour une femme!

MISS MILNER. Grand Dieu! c'est pour sa pupille!

SANDFORT. Et pour qui donc? à coup sûr ce n'est pas pour moi. Mais s'il est sourd à mes prières, s'il résiste à notre amitié, j'ai mon projet, je saurai bien l'en empêcher. (*A milord Elmvood.*) Milord, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout, je m'attache à vos pas; je me mettrai entre vous deux et si je suis tué, vous penserez quelquefois à votre vieux précepteur et à la dernière leçon qu'il vous aura donnée.

MISS MILNER, *joignant les mains.* Monsieur Sandfort, monsieur Sandfort, je vous demande pardon d'avoir jamais pu vous offenser.

SANDFORT. Eh! il n'est pas question de pardon, il faut qu'il nous réponde. (*Regardant par la fenêtre.*) Dieu! lord Frédéric qui entre dans le jardin. (*Allant à lord Elmvood qui veut sortir.*) Milord, vous ne sortirez pas d'ici.

ELMVOOD. Mes amis, mes chers amis, un instant de réflexion vous prouvera à tous deux qu'il est impossible que ce combat n'ait pas lieu. Mais pourquoi d'avance vous alarmer? considérez combien il y a peu de duels vraiment funestes.

MISS MILNER. Quelles qu'en soient les suites, c'est moi, Milord, c'est moi qui serai éternellement malheureuse; car j'aurai été la cause de ce combat, et s'il renversait toutes mes espérances, s'il devait me donner le coup de la mort, ne renoncerez-vous pas à ce cruel dessein?

ELMVOOD. Que dites-vous?

MISS MILNER. Qu'il est quelqu'un au monde qui possède mes plus chères affections; l'idée seule que ses jours sont menacés me ferait tout sacrifier; et s'il faut vous avouer enfin un amour que je n'ai pu vaincre...

ELMVOOD. Achevez.

MISS MILNER. Ah! j'en rougis de honte; mais les dangers rendent cet aveu nécessaire, j'aime...

SANDFORT. Eh qui donc, malheureuse?

MISS MILNER. Lord Frédéric.

SANDFORT. Eh bien! qu'est-ce que je vous disais ce matin? et que de peine n'a-t-il pas fallu pour le lui faire avouer?

ELMVOOD. Je ne vous cache pas, miss Milner, que je suis profondément affecté de tant de ruses et de tant de contradictions, moi qui tout à l'heure encore vous suppliais de me dire la vérité.

MISS MILNER. Je ne suis pas digne de votre amitié, Monsieur, et dès ce moment, abandonnez-moi.

ELMVOOD. Non, pas en ce moment; car grâce à vous, je connais enfin le moyen d'assurer votre bonheur: oui, Mademoiselle, je vous promets, et je ne vous tromperai pas, quoique vous m'ayez si souvent trompé vous-même, que dès ce moment lord Frédéric ne court aucun danger: au prix du monde entier, je ne voudrais pas maintenant mettre ses jours en péril. Vous pouvez, Sandfort, me laisser sortir; je vais le trouver, et j'espère que vous serez tous contents de moi. Adieu.

—

SCÈNE XIII.

MISS MILNER, SANDFORT.

SANDFORT. Mademoiselle, je ne risquerai pas un mot sur ce qui vient de se passer; car, dans ce moment-ci, j'ai trop d'avantage, et en ennemi généreux, je ne veux pas en profiter; mais comme depuis longtemps je cherche à connaître le cœur humain, surtout celui des femmes, je vous demanderai seulement, pour mon

instruction et mes études particulières, pourquoi, lorsqu'on vous offrait lord Frédéric pour mari, vous n'avez jamais voulu en entendre parler, et pourquoi maintenant...

MISS MILNER. Pardon, monsieur Sandfort; je suis si troublée, si inquiète... Quelle idée lord Elmvood va-t-il avoir de moi? lui qui est si noble, si généreux.

SANDFORT. Cette fois vous avez raison; et voilà un sujet du moins sur lequel nous n'aurons pas de dispute; c'est le premier.

MISS MILNER. Croyez-vous, monsieur Sandfort, que cela s'arrange?

SANDFORT. Parbleu! maintenant il n'y a plus rien à craindre, et tout va se terminer à l'amiable. Votre tuteur racontera à lord Frédéric ce que vous venez de lui avouer; il lui apprendra que vous l'aimez.

MISS MILNER. Comment, Monsieur, vous croyez qu'il le lui dira?

SANDFORT. Le moyen de faire autrement?

MISS MILNER. Voilà ce qui me désespère, s'il avait pu ne pas lui en parler, le lui laisser ignorer...

SANDFORT. C'est cela, pour qu'ils se disputent encore.

MISS MILNER. Non vraiment, et j'espère bien qu'il ne sera plus question de duel et de combat. (*On entend un coup de pistolet.*) Dieu! que viens-je d'entendre? lord Elmvood m'a donc trompée. (*Sandfort court à la fenêtre qu'il ouvre, et il regarde dans le jardin.*) Eh bien! est-il blessé?

SANDFORT. Qui? lord Frédéric?

MISS MILNER. Eh non! milord Elmvood.

SANDFORT. Grâce au ciel, je les vois tous les deux; les témoins les entourent; ils s'embrassent, ils se séparent : l'un revient de ce côté, et l'autre remonte à cheval.

MISS MILNER. Dieu soit loué! et vous êtes bien sûr qu'il ne lui est rien arrivé?

SANDFORT. A lord Frédéric?

MISS MILNER. Eh non! je vous parle de lord Elmvood, de mon tuteur, de celui à qui je dois tout.

SANDFORT. Eh! tenez, le voici.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LORD ELMVOOD.

MISS MILNER, *courant à lui.* Ah! c'est vous, Milord! qu'est-il donc arrivé?

ELMVOOD. Rassurez-vous : celui que vous aimez n'a couru aucun danger.

SANDFORT. Mais ce bruit que nous venons d'entendre?

ELMVOOD. En essuyant le feu de lord Frédéric, je lui ai accordé la satisfaction qu'il me demandait.

SANDFORT. Ah! Milord, je ne vous reconnais pas là; c'était manquer à votre parole.

ELMVOOD. Non, car en refusant de tirer sur lui, (*A miss Milner.*) j'ai tenu la promesse que j'avais faite de ne point exposer sa vie.

SANDFORT. Et la vôtre, morbleu! la vôtre, qui nous appartenait!

ELMVOOD, *lui prenant la main.* Pardon, j'avais oublié qu'il me restait un ami.

MISS MILNER. Ah! Monsieur!

ELMVOOD. Alors seulement j'ai pu avouer à lord Frédéric que vous l'aimez, que vous l'acceptez pour époux.

MISS MILNER. O ciel! il le sait!

ELMVOOD. J'ai ajouté que désormais ce mariage était mon seul vœu, mon seul désir. Si vous aviez vu quelle joie il a fait éclater! avec quelle reconnaissance il s'est jeté dans mes bras en me demandant pardon! Eh bien, Miss, qu'avez-vous?

MISS MILNER. Rien, Monsieur; je suis contente, je suis heureuse; j'ai sauvé des jours qui m'étaient bien précieux! mais je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

ELMVOOD. Ah! je le devine, vous êtes inquiète de ne pas le voir paraître; malgré mes protestations, vous tremblez encore pour lui. Rassurez-vous : dans son impatience, il m'a quitté pour tout disposer; car il faut que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

MISS MILNER. Quoi, Monsieur! il pourrait exiger...

ELMVOOD. C'est moi qui l'ai voulu; c'est moi, miss Milner, qui vous le demande.

MISS MILNER. Et moi, si je vous suis chère, je vous supplie de différer de quelques semaines.

ELMVOOD, *vivement.* Pas d'un jour, pas d'un instant, ou je ne le pourrais pas.

SANDFORT. Que dites-vous?

ELMVOOD, *froidement.* Je ne pourrais pas y assister; car demain de grand matin, je pars, je quitte l'Angleterre.

MISS MILNER. O ciel!

SANDFORT. Vous partez seul?

ELMVOOD. Non, car j'ai pensé que vous viendriez avec moi.

SANDFORT. Et vous avez bien fait.

ELMVOOD, *à miss Milner.* Des affaires particulières m'appellent en Italie. Depuis quelque temps, depuis la mort de mon frère, j'étais le seul descendant des comtes d'Elmvood. Or, on a pensé qu'il ne fallait point, après moi, laisser passer à une branche protestante les biens et les titres d'une famille catholique; et c'est dans l'intérêt même de notre cause que la cour de Rome vient de me délier de mes vœux.

MISS MILNER. Que dites-vous?

ELMVOOD. Ce sont là ces papiers que j'ai reçus ce matin, et dont je voulais vous faire part à tous deux; ce changement d'état, que, du reste, je voyais avec indifférence, m'affligeait seulement par l'idée de vous laisser seule.

AIR : *Faut l'oublier.*

J'avais promis à votre père
De remplir un devoir bien doux;
Et je suis resté près de vous
Tant que je vous fus nécessaire.
Je vous guidais avec effroi
Sur une route périlleuse;
Mais un autre obtient votre foi:
Un autre peut vous rendre heureuse,
Vous n'avez plus besoin de moi.

Oui, lord Frédéric a ma parole, il a la vôtre; il faut donc, avant mon départ, hâter ce mariage.

SANDFORT. Vous avez raison.

ELMVOOD. Et comme lord Clarendon, l'oncle de Frédéric, est le seul qui pourrait former obstacle à cette union, j'y vais de ce pas.

MISS MILNER. Milord!

ELMVOOD. Avez-vous quelques ordres à me prescrire, quelque chose à me demander?

MISS MILNER. Non, Milord, je n'ai plus rien à vous dire, et je suis prête à vous obéir.

ELMVOOD. Adieu donc. (*A Sandfort.*) Adieu. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XV.

MISS MILNER, SANDFORT.

SANDFORT. Enfin, nous voilà donc tous d'accord; ce n'est pas sans peine. Je puis vous le dire maintenant, j'ai cru que jamais nous n'en sortirions; mais, grâce au ciel, tout est fini à la satisfaction générale, et j'espère que vous devez être bien contente.

MISS MILNER. Ah! je n'y tiens plus; j'en mourrai, je crois.

SANDFORT. Eh bien! qu'avez-vous donc? n'allez-vous pas pleurer? Maintenant que vous êtes heureuse, maintenant que vous épousez celui que vous aimez...

MISS MILNER. Et si je ne l'aimais pas!

SANDFORT. Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que nous allons recommencer?

MISS MILNER. Monsieur Sandfort, daignez m'écouter.

SANDFORT. Non, Mademoiselle, c'en est trop, et je n'écoute rien. Il s'agit ici de l'aimer une fois pour toutes, et que cela finisse.

MISS MILNER. Et si je ne le puis..... si j'en aime un autre.

SANDFORT. Un autre! est-ce que cela est possible? est-ce que je puis récuser le témoignage de mes yeux? est-ce que je n'ai pas vu tout à l'heure encore la tendresse que vous portez à lord Frédéric? votre pâleur, votre effroi au moment du combat...

MISS MILNER. Était-il donc le seul dont les jours étaient menacés? Etes-vous donc si aveugle, monsieur Sandfort, et pensez-vous que je ne prenne aucun intérêt à lord Elmvood?

SANDFORT. Lord Elmvood!

MISS MILNER. Oui, je l'aime, et c'est lui seul que j'ai toujours aimé.

SANDFORT. Bonté de Dieu! que me dites-vous là? et que de malheurs je prévois! dans ce moment surtout, après ce duel, ce combat, après la parole donnée. Pourquoi aussi ne pas dire ce que vous pensez? et pourquoi ne pas le dire de suite?

MISS MILNER. Est-ce que je le pouvais, lorsque mon tuteur n'était pas libre, quand des nœuds sacrés l'enchaînaient à jamais? Cette idée même était un crime; et, loin d'avouer un tel amour, j'aurais voulu me le cacher à moi-même. De là les inconséquences, les contradictions que vous blâmiez dans ma conduite, ces adorateurs dont j'encourageais les hommages, ces soirées brillantes, ces plaisirs dont je m'environnais: tout cela était autant d'armes que je cherchais contre lui; et, loin de l'oublier, je me trouvais encore plus malheureuse.

SANDFORT. Eh bien! alors, puisque cela vous rendait malheureuse, pourquoi l'aimiez-vous?

MISS MILNER. Ah! c'est que ces tourments mêmes avaient leur charme.

SANDFORT. Par exemple, voilà des choses dont je n'avais jamais eu l'idée.

MISS MILNER. Je suis bien coupable, sans doute; mais je souffre, et je n'ai plus d'amis; je n'en avais qu'un, et il ne m'est pas permis de lui confier mes peines. Il ne me reste donc que vous, monsieur Sandfort, mon bon monsieur Sandfort! soyez mon guide, mon conseil; que dois-je faire?

SANDFORT. Pauvre jeune fille! vous êtes venue à moi dans le jour de l'affliction, et je ne tromperai point votre confiance. Quoique ce soit la première fois que je sois consulté dans une pareille affaire, il me semble qu'il faut de la franchise avant tout; et puisque vous aimez lord Elmvood, eh bien! dites-le-lui.

MISS MILNER. Y pensez-vous? un pareil aveu... plutôt mourir de honte.

SANDFORT. C'est juste, cela ne se peut pas: cela ne serait pas convenable; mais pourquoi l'aimez-vous? Il n'y aurait qu'un moyen, c'est de faire cet aveu à lord Frédéric.

MISS MILNER. C'est encore pis: après ce qui s'est passé, il croira qu'on s'est joué de lui, et ce duel que je voulais empêcher sera maintenant inévitable, ce sera un combat à mort.

SANDFORT. Vous avez raison, il y va de ses jours; mais alors je vous demanderai encore, pourquoi l'aimez-vous? est-ce donc une chose si difficile? que diable! on se raisonne, on se dit: Je n'y dois plus penser; et on n'y pense plus.

MISS MILNER. Monsieur Sandfort, vous n'avez jamais aimé.

SANDFORT. C'est vrai, et je m'en félicite; car cela m'a permis au moins de conserver quelque rectitude dans le jugement, et quelque suite dans les idées. Or voici mon raisonnement: Si lord Elmvood était resté dans l'ordre de Malte, s'il n'avait pas été dégagé de ses vœux, vous auriez fini par renoncer à lui, et vous auriez épousé Frédéric.

MISS MILNER. Je ne sais; cela se peut.

SANDFORT. Eh bien! ce sacrifice, que la nécessité vous forçait de faire, faites-le de vous-même, mais sans autre mobile que votre générosité, que le sentiment de vos devoirs; dites-vous, pour mieux vous y décider, que vos goûts, vos humeurs, votre caractère, ne conviennent peut-être point à lord Elmvood; dites-vous que peut-être vous n'auriez pas fait son bonheur.

MISS MILNER. C'est que je crois que si.

SANDFORT. C'est égal, il faut vous dire le contraire; il faut vous dire surtout que ce généreux sacrifice vous acquitte envers lui de tout ce que vous lui devez; que vous lui conservez l'honneur; que vous lui sauvez la vie.

MISS MILNER.

AIR: *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

En m'offrant une telle idée,
Vous m'enchaînez, et pour toujours:
Oui, ce seul mot m'a décidée,
Je me tairai pour conserver ses jours.
Je cacherai mon trouble extrême,
J'en aurai la force aujourd'hui!
Vous ne voulez pas que je l'aime,
J'y consens... par amour pour lui.

SANDFORT. Voilà encore de ces raisonnements qui ne sont pas à ma portée; mais c'est égal, c'est bien; vous en serez récompensée par la paix de l'âme que vous retrouverez, par votre propre estime.

MISS MILNER. Obtiendrai-je la vôtre? c'est tout ce que je demande.

SANDFORT. Si je vous l'accorde! écoutez-moi, miss Milner, vous pouvez maintenant me fâcher, me contrarier, me poursuivre comme autrefois de vos railleries; je vous permets tout; je vous pardonne tout; car vous avez en moi un ami véritable, et si jamais... c'est le bruit d'une voiture.

MISS MILNER. Ah! mon Dieu! serait-ce lord Elmvood? je suis toute tremblante.

SANDFORT. Non, non, rassurez-vous; ce n'est que lord Frédéric; c'est celui-là, par exemple, que nous devons détester, c'est-à-dire pas vous, c'est votre mari, et vous devez l'aimer; mais moi qui n'y suis pas obligé... Adieu, mon enfant; allons, du courage. (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XVI.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à la cantonade*. Qu'on exécute mes ordres, et que tout soit disposé. Mais nous attendrons pour partir le retour de lord Elmvood. (*A miss Milner.*) Miss Milner, vous voilà; qu'il me tardait de vous voir et de vous faire part de mon bonheur! Je quitte mon oncle, lord Clarendon, chez qui je me présentais en tremblant! Devinez qui je trouve avec lui? Lord Elmvood, votre tuteur, qui venait de plaider pour moi, et de gagner ma cause. Mon oncle me pardonne, il consent à notre union; et de plus, à payer toutes mes dettes; c'est-à-dire que c'est une ivresse générale parmi tous les fournisseurs et marchands de Londres, qui sont dévoués...; et ce soir, à l'occasion de notre mariage, je pense qu'on illuminera dans la Cité.

MISS MILNER. De sorte que vous êtes revenu avec lord Elmwood, et qu'il est ici?

FRÉDÉRIC. Non. Il est allé chez le ministre solliciter pour moi. Vous aviez raison, c'est le meilleur, c'est le plus généreux des hommes; et je crois que pour lui, maintenant, je ferais tout au monde.

MISS MILNER. Que dites-vous?

FRÉDÉRIC. Oui, tout, excepté, par exemple, de renoncer à vous. Mais un projet auquel je m'oppose, c'est que lord Elmwood veut partir ce soir après notre mariage.

MISS MILNER. O ciel!

FRÉDÉRIC. Il a donné devant moi des ordres pour

que sa voiture fût prête au sortir de l'église; mais nous sommes là...; vous me seconderez, et je compte sur vous pour le retenir. Tenez, tenez, le voici. Ah! mon Dieu! comme il a l'air triste et défait! Est-ce qu'il y aurait de mauvaises nouvelles?

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LORD ELMVOOD.

FRÉDÉRIC. Hé bien! Milord?

ELMVOOD. Ah! vous voilà, mes amis!

FRÉDÉRIC. Est-ce que mon oncle, est-ce que l'honorable membre du parlement aurait changé d'opinion?

ELMVOOD. Non vraiment.

FRÉDÉRIC. C'est donc le ministre qui a refusé ma nomination?

ELMVOOD. La voici.

FRÉDÉRIC. Je suis colonel!

ELMVOOD. Et rien maintenant ne s'oppose à votre bonheur. Tout est prêt, et l'on vous attend. Venez.

MISS MILNER. Un moment, Monsieur: est-il vrai, comme on me l'a annoncé, que vous êtes décidé à nous quitter aujourd'hui même?

FRÉDÉRIC. Nous espérons du moins que nos prières...

ELMVOOD. Non, Milord, elles seraient inutiles; des motifs imprévus, des raisons que vous ne pouvez connaître, me forcent à m'éloigner de vous; il y va de mon repos et de mon honneur.

FRÉDÉRIC. S'il en est ainsi, je n'ose plus insister.

ELMVOOD. Je serais déjà parti si, comme tuteur de miss Milner, je ne devais assister à son mariage, et la conduire moi-même à l'autel.

FRÉDÉRIC. Cela, c'est trop juste.

ELMVOOD. Oui, c'est mon devoir, et aujourd'hui je les remplirai tous. (*Au domestique.*) Avertissez monsieur Sandfort, et priez-le de descendre. (*A miss Milner.*) C'est lui qui, avec moi, vous servira de témoin, si toutefois ce choix ne vous déplaît pas, et si votre haine pour lui...

MISS MILNER. Je ne le hais plus, je ne hais personne; d'ailleurs, Monsieur, dès que vous l'ordonnez, vous savez bien que j'obéirai toujours avec empressement et avec plaisir.

ELMVOOD. Et d'où vient donc ce trouble, d'où viennent donc ces larmes?

MISS MILNER. Ne sont-elles pas naturelles? quand je pense que vous vous éloignez, que nous allons être séparés, peut-être pour toujours.

ELMVOOD.

AIR: *Rappelez-moi, je reviendrai* (d'Amédée Beauplan).

Non, si j'en crois mon espérance,
J'attends un meilleur avenir;
Je serai, malgré la distance,
Près de vous par le souvenir.
Errant sur un autre rivage,
De loin encor je vous suivrai,
Et sur vous si grondait l'orage,
Rappelez-moi, je reviendrai.

Va, ma fille, sois vertueuse, aime ton époux, pratique tes devoirs; tranquille et heureuse dans ton ménage, tâche surtout de défendre ton cœur de toute funeste passion; car si la raison nous donne la force d'en triompher, elle ne nous donne pas celle de nous en consoler; elle n'empêche pas les regrets qui nous poursuivent, les tourments qui nous déchirent. Venez, mon enfant, venez, miss Milner; embrassez-moi et partons! (*Miss Milner se jette dans ses bras en pleurant, tandis que Frédéric les regarde en souriant et en essuyant une larme.*)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, SANDFORT.

SANDFORT, *entrant par le fond, et apercevant ce tableau.* Que vois-je! miss Milner dans ses bras! (*Courant à Frédéric.*) Tout est donc connu et arrangé?

FRÉDÉRIC. Eh! sans doute.

SANDFORT. Comment cela est-il arrivé? comment avez-vous su qu'elle l'aimait?

FRÉDÉRIC. Hé! qui donc?

SANDFORT. Son tuteur.

ELMVOOD ET FRÉDÉRIC. Qu'ai-je entendu?

MISS MILNER, *allant à Sandfort pour le faire taire.* Malheureux! ils l'ignoraient.

SANDFORT. Dieu! qu'ai-je fait! non, non, elle ne l'aime pas; mettez que je n'ai rien dit; (*A Frédéric.*) c'est vous seul qu'elle aime, ou du moins qu'elle épouse; il n'y a que cela de vrai.

FRÉDÉRIC. Vous avez raison; telle est la vérité qu'on voulait me cacher, et que, grâce à vous, je connais enfin.

ELMVOOD. Monsieur, vous pourriez supposer...

FRÉDÉRIC. Oui, Milord, c'est vous que j'accuse de m'avoir méconnu, de m'avoir outragé. Avez-vous pu penser que, dans la lutte qui s'établit entre nous, je resterais continuellement chargé du poids de vos bienfaits? ou me jugez-vous incapable de m'acquitter jamais? C'est là un affront dont, en véritable Anglais, je vous demanderais raison si je pouvais tourner contre vous l'épée de colonel que vous m'avez fait obtenir; mais à défaut de cette vengeance, j'en trouverai une à laquelle vous ne pourrez vous soustraire; vous avez épargné mes jours; vous m'avez raccommodé avec mon oncle; vous avez assuré ma fortune, mon avenir: voilà de grands bienfaits, de grands services sans doute; eh bien! d'un seul mot je les égalerai, je les surpasserai encore. (*Regardant miss Milner.*) Je l'aime, je l'adore, elle est à moi, vous me l'avez donnée: eh bien! (*Prenant la main de lord Elmvood et celle de miss Milner.*) épousez-la, et soyons quittes.

ELMVOOD. Dieu! qu'entends-je?

MISS MILNER. Quelle générosité!

FRÉDÉRIC. Je savais bien que je prendrais ma revanche, et vous voyez, miss Milner, qu'un fat peut quelquefois avoir du bon; mon seul tort est d'avoir pu me croire aimé; cela m'était arrivé tant de fois, que l'habitude peut-être pouvait me servir d'excuse.

SANDFORT. Monsieur, malgré cette dernière phrase-là, votre conduite est belle, et je l'approuve.

FRÉDÉRIC. Vous êtes bien bon.

SANDFORT. Et vous, miss Milner, me pardonnerez-vous d'avoir, malgré moi, trahi votre secret?

MISS MILNER. Ah! je ne vous en veux plus.

FRÉDÉRIC. Ni moi, docteur; au contraire, cela doit me porter bonheur; et s'il y a une justice en ce monde, d'autres belles me doivent des consolations.

SANDFORT. Voilà un vrai philosophe! perdre une maîtresse et prendre aussi gaiement son parti!

FRÉDÉRIC, *gaiement.* Oh! j'y suis habitué.

SANDFORT. Habitué!

FRÉDÉRIC. Oui, depuis mon voyage en France.

CHŒUR.

AIR du *Maçon.*

O moment plein d'ivresse!
Pour nous quel heureux sort!
L'amour et la sagesse
Vont se trouver d'accord.

MISS MILNER.

AIR du vaudeville des *Frères de lait* (musique de M. Heudier).

O vous, Messieurs, qui, sous votre tutelle,
Prenez toujours les auteurs, les acteurs ..
Dans chaque pièce ancienne ou bien nouvelle,
Vous savez comme agissent les tuteurs:
On sait comment agissent les tuteurs:
De leur pupille imprudente, indocile,
Ils ont toujours pardonné les erreurs ..
Par mes défauts quand j'agis en pupille,
Par vos bontés agissez en tuteurs.

FIN DE SIMPLE HISTOIRE.

THÉOBALD. O ciel! quel embarras! — Scène 10.

THÉOBALD

OU

LE RETOUR DE RUSSIE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

DÉDIÉE A MADAME SOPHIE GAY.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 12 février 1829.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

RAYMOND, docteur en médecine.
BERNARDET, substitut du procureur du roi.
THÉOBALD, jeune officier.
MADAME DE LORMOY.
CÉLINE, sa petite-fille.
LA BARONNE DE SAINVILLE, sa nièce.

La scène se passe à Bordeaux, dans la maison de madame de Lormoy.

Le théâtre représente un salon; porte au fond, deux portes latérales, la porte à la droite de l'acteur est celle de l'appartement de madame de Lormoy. Sur le deuxième plan, à droite et à gauche, la porte de deux cabinets. Sur le devant de la scène, à droite, une table avec écritoire, plumes, papier et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉLINE, LA BARONNE, MADAME DE LORMOY, BERNARDET.

(*Au lever du rideau, tout le monde est assis autour d'une table ronde placée à gauche, et sur laquelle on est en train de déjeuner. Un domestique debout derrière madame de Lormoy.*)

BERNARDET, *présentant une tasse.* Très-peu, pour ma belle-mère.

CÉLINE. Soyez tranquille, je sais ce qu'il lui faut.

BERNARDET. Vous vous rappelez ce que dit le docteur : plus on est faible, moins il faut manger; et, avec ce régime-là, peu à peu l'on reprend des forces.

MADAME DE LORMOY. Moi, qui commence à me trouver mieux, je crois que je pourrais m'écarter un peu du régime qu'on m'a prescrit.

CÉLINE Ma mère, attendons le docteur.

MADAME DE LORMOY. Mais viendra-t-il aujourd'hui?

BERNARDET. Je sors de chez lui; c'est le médecin de Bordeaux le plus occupé; il était sorti; mais à son retour, on nous l'enverra; ainsi, jusque-là, rien de plus que l'ordonnance. (*Ils se lèvent, le laquais enlève la table, et range les fauteuils.*) Oui, belle-mère, en ma qualité de substitut, je suis pour qu'on exécute les ordonnances à la rigueur

LA BARONNE. Oh! vous, messieurs les magistrats, vous êtes d'une sévérité!

BERNARDET. C'est possible, sous la toge; c'est notre état qui veut ça; moi, par exemple, je requiers tous les jours des condamnations; je suis la terreur des coupables; j'ai l'air très méchant... (*A Céline.*) Oui, Mademoiselle, je me fâche tous les jours; mais jamais pour mon compte, c'est toujours pour celui de la société et de la morale. Dès que j'ai déposé les foudres du ministère public, je suis l'homme le plus doux, le plus facile... je ferai un époux excellent, quand la belle-mère voudra bien le permettre; car il y a assez longtemps que je suis en instance.

MADAME DE LORMOY, *à Céline.* J'en conviens, cette union était le plus cher désir de ta mère; et je ne demanderais pas mieux, si ton frère, si mon petit-fils était ici.

BERNARDET. Oui, mais comme il n'y est pas, comme il y a force majeure...

MADAME DE LORMOY. Oh! il reviendra; j'en suis sûre! ne me dites pas le contraire.

BERNARDET. M'en préserve le ciel! Mais il me semble que sa sœur pourrait toujours se marier en attendant.

CÉLINE Non, ma bonne maman.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Faut-il que mon hymen s'apprête
Quand de nous mon frère est si loin!
Pour que ce soit un jour de fête,
Il faut qu'il en soit le témoin.
Autrement, dans la foule immense
Que d'un hymen attire la splendeur,
Loin, hélas! de voir mon bonheur,
Vous ne verriez que son absence.

BERNARDET, *à part.* Je n'ai jamais vu de jeune personne aussi peu pressée de se marier.

MADAME DE LORMOY. Songez donc qu'à chaque instant nous pouvons le voir paraître. Tous les jours, il arrive des prisonniers du fond de la Russie. N'est-ce pas, ma chère baronne?

LA BARONNE Oui, ma tante.

MADAME DE LORMOY. Tu y es intéressée autant que nous; toi, qui aimais ce cher Léon, qui étais sûr le point de l'épouser. Ne nous disait-on pas hier, que le fils de madame de Valbelle, dont tous les journaux avaient annoncé la mort, était tout à coup revenu, au moment où l'on s'y attendait le moins?.. (*Voyant Céline et la baronne qui détournent la tête.*) Eh bien! qu'est-ce que cela veut dire? je vois des larmes dans tes yeux.

LA BARONNE. Non, ma tante.

MADAME DE LORMOY. Tu sais quelque chose.

LA BARONNE. Non, rien, absolument rien; et voilà ce qui me désole.

MADAME DE LORMOY. Et moi, c'est ce qui me rassure sur le sort de mon petit-fils, de ton prétendu. Tant qu'il n'y a pas de nouvelles, elles peuvent être bonnes, et pourvu qu'on ne m'empêche pas d'espérer... Il y a si longtemps que j'en suis là!

BERNARDET. Et voilà ce que je ne comprends pas, que vous, qui aimez tant votre petit-fils, vous ayez pu vivre aussi longtemps séparés; et que vous n'ayez pas trouvé quelque moyen de vous réunir.

MADAME DE LORMOY. Et comment le voulicz-vous?

CÉLINE. Ma mère, vous allez vous fatiguer.

MADAME DE LORMOY. Non, non; cela ne me fatigue jamais de parler de mes enfants. Songez donc qu'à cette fatale époque, toute notre famille a été obligée de se réfugier aux colonies; et quand il fut permis à mon gendre de revoir la France, il ramena avec lui son fils Léon, qui avait alors huit ans, confiant à mes soins sa femme, trop souffrante pour le suivre, et ma petite Céline qui venait de naître.

CÉLINE, *à la baronne.* Ah! mon Dieu, oui; je suis créole.

BERNARDET. Je sais bien tout ça. Mais, plus tard, ne pouviez-vous vous rejoindre?

MADAME DE LORMOY. Plus tard la guerre éclata.

CÉLINE. La route des mers nous fut fermée.

BERNARDET, *à la baronne.* Je n'y pensais pas.

MADAME DE LORMOY. Et lorsque après seize ans d'exil, nous sommes rentrées toutes deux en France; toutes deux (car depuis longtemps nous avions perdu sa mère), mon gendre n'existait plus, et mon petit-fils Léon venait de partir pour la Russie.

BERNARDET. C'est vrai; cette année-là nous partions tous. Tel que vous me voyez, j'ai fourni un remplaçant. Mais au moins, belle-mère, vous avez ici une consolation, celle de la correspondance.

CÉLINE. Les lettres qu'il m'écrit sont si tendres, que nous nous sommes aimés tout de suite, comme si nous y avions été élevés... Et il me semble que, quand je le verrai, je le reconnaîtrai sur-le-champ.

MADAME DE LORMOY. C'est comme moi. Je l'ai là, devant mes yeux. Je le crois, du moins; et ce vague, cette incertitude se prêtent aux plus douces illusions de l'amour maternel. Si je rencontre un jeune homme beau, bien fait, je me dis : Mon petit-fils doit être comme cela. » Si j'entends parler d'une belle action, d'un trait de courage, je me dis : « Voilà ce qu'aurait fait mon petit-fils. « Je me plais ainsi à le parer de tout ce qui peut le faire aimer; et il me semble que je l'en aime davantage.

BERNARDET. Eh bien! que l'on dise encore que les absents ont toujours tort. (*A la baronne.*) Il faudra que j'en essaye. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

CÉLINE. Maman, voilà M. Raymond.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

RAYMOND.

AIR : *Vivent les amours qui toujours.*

En docteur savant
Et prudent,
Je suis toujours dispos et bien portant,
Pour donner à chaque client
L'échantillon vivant
De mon talent.

MADAME DE LORMOY.

Que ne veniez-vous déjeuner?

RAYMOND.

C'est déjà fait...
(*A part.*)
Je viens de me soigner.
J'estime fort la diète, mais
Je la prescris et ne m'y mets
Jamais.

RAYMOND ET LES AUTRES.

En docteur savant
Et prudent,
Je suis / Il est } toujours dispos et bien portant,
Pour donner à chaque client,
L'échantillon vivant
De mon / De son } talent.

BERNARDET. On vous a dit, docteur, que j'étais passé chez vous?

RAYMOND. Non, vraiment. Je viens de moi-même; car je n'étais pas rentré au logis.

BERNARDET. Eh bien! vous y trouverez du monde. Un jeune homme de fort bonne tournure, qui vous attend avec impatience. Il vient de Montauban.

RAYMOND. Encore une consultation.

BERNARDET. Et quand je lui ai dit que vous ne rentreriez peut-être que pour dîner, il a dit : « J'attendrai. »

RAYMOND. Il attendra donc jusqu'à ce soir : car je dîne chez le préfet, et d'ici là, tout mon temps est employé, des visites essentielles, des malades à l'extrémité.

AIR de *Partie carrée.*

Avec ceux-là, j'agis en conscience;
Je les visite autant que ça leur plaît :
Car du malade endormant la souffrance,
Notre présence est un dernier bienfait.
Oui, le docteur, par sa douce parole,
Lui rend l'espoir aux portes du trépas;
Et c'est le moins qu'un médecin console
Ceux qu'il ne guérit pas.

CÉLINE. Vous ne pouvez cependant pas refuser un pauvre jeune homme qui, pour vous consulter, vient de trente lieues d'ici.

BERNARDET. En poste.

RAYMOND. Ah! il est en poste!

BERNARDET. Une calèche et trois chevaux qui étaient encore à la porte, tout attelés.

RAYMOND. Voilà qui est différent. Cela me gênera beaucoup; mais n'importe, il faudra voir ce que c'est.

CÉLINE. La calèche et les trois chevaux font donc quelque chose à la maladie?

RAYMOND. Sans doute; cela prouve que c'est une maladie pressée, puisqu'elle prend la poste. Aujourd'hui, à cinq heures, je rentrerai chez moi exprès pour cela... (*Tâtant le pouls à madame de Lormoy.*) Allons, il y a du mieux; néanmoins le pouls est un peu agité; je trouve encore de l'émotion; c'est qu'on vous aura parlé de votre fils.

MADAME DE LORMOY. C'est vrai; cela me fait tant de plaisir!

RAYMOND. Cela vous fait aussi beaucoup de mal.

MADAME DE LORMOY.

AIR : *Muse des bois.*

Vous ignorez combien une grand'mère
Garde d'amour pour ses petits-enfants;
Rêve dernier, espérance dernière,
Qui dans l'hiver nous ramène au printemps.
Vieille, on revit dans le fils qu'on adore,
Et l'on se dit, par un espoir confus :
Grâce à son âge, il peut m'aimer encore
Longtemps après que je ne serai plus.

(*Après ce couplet, Bernardet passe entre Céline et madame de Lormoy.*)

RAYMOND. Songez donc que vous êtes à peine convalescente d'une maladie terrible, qui a demandé tous mes soins. Encore, j'ai eu bien peur, et vous aussi, convenez-en.

MADAME DE LORMOY. Peur de mourir! oh! non; mais j'avais peur de ne pas voir mon fils.

RAYMOND. Ah! mon Dieu, il reviendra; il reviendra ce cher enfant que j'aime autant que vous; car c'est moi qui l'ai vu naître, et qui l'ai vaccéné; et de plus, je l'ai soigné dans ses dernières blessures. Il reviendra, c'est moi qui vous en réponds, et vous serez bien surprise, un beau matin, quand je vous l'amènerai.

MADAME DE LORMOY. Surprise! non, car je l'attends toujours. Tous les jours en me levant, je me dis : « C'est aujourd'hui que je vais voir mon fils » (*A Céline.*) Tu me demandais ce matin, pourquoi je voulais me faire aussi belle? c'était pour lui.

RAYMOND. Allons, allons, voilà que nous recommençons. Je défends qu'on en parle davantage. Vous devez fuir les émotions; vous avez surtout besoin de calme et de repos. Si vous n'êtes pas raisonnable...

CÉLINE ET BERNARDET. Au fait, maman, il faut être raisonnable.

MADAME DE LORMOY. Ne me grondez pas. Je vais rentrer dans mon appartement; je n'y recevrai personne, je n'entendrai parler de rien.

RAYMOND. A la bonne heure.

BERNARDET, *donnant le bras à madame de Lormoy.*

AIR du ballet de *Cendrillon.*

Ah! permettez que je guide vos pas,
C'est à moi, ma belle grand'mère,
A m'acquitter de ce doux ministère,
Et comme gendre, ici, j'offre mon bras.
J'estime fort la vieillesse, et par goût
Je la fréquente et je l'honore;
Il faut soigner nos grands parents,
(*A part.*)
surtout
Quand ils ne le sont pas encore.

(*Cécile passe à la gauche de madame de Lormoy, et lui donne aussi le bras.*)

ENSEMBLE.

BERNARDET.

Ah! permettez que je guide vos pas, etc.

MADAME DE LORMOY.

Soyez mon guide et soutenez mes pas,
Votre appui m'est bien nécessaire;
Un jour viendra, qui n'est pas loin, j'espère,
Où mon Léon pourra m'offrir son bras.

CÉLINE, RAYMOND, LA BARONNE.

Avec prudence il va guider vos pas,
Son appui vous est nécessaire;
Gendre futur, à sa bonne grand'mère,
Avec plaisir Monsieur offre son bras.

(*Madame de Lormoy, s'appuyant sur le bras de Bernardet, rentre dans son appartement; Céline l'accompagne.*)

—

SCÈNE III.

CÉLINE, RAYMOND, LA BARONNE.

RAYMOND, *retenant Céline, qui s'apprête à suivre madame de Lormoy.* Vous avez grand tort, ma chère enfant, de lui parler de votre frère. Il faut, en pareil cas, une prudence, des ménagements dont nous seuls

possédons le secret : car il est malheureusement trop certain que ce pauvre Léon n'existe plus.

LA BARONNE, *chancelant*. C'est fait de moi !

RAYMOND. Eh bien ! qu'est-ce donc ?

CÉLINE, *à Raymond*. Qu'avez-vous fait !.. (*A la baronne.*) Sophie, Sophie, ce n'est pas vrai.

RAYMOND. Certainement, ce n'est pas vrai. Moi, qui n'y pensais pas... devant sa cousine !.. Dans cette maison-ci, on ne devrait jamais parler... Pardon, madame la baronne, je ne sais ce que je dis ; ce sont des craintes, mais sans aucune espèce de preuves.

LA BARONNE. Vraiment ?

RAYMOND. Et puis, nous autres docteurs, nous nous trompons si souvent. J'ai eu plus de cent malades que j'ai crus morts, que j'ai abandonnés, et qui se portent à merveille, et *vice versâ*.

LA BARONNE. Ah ! vos craintes ne sont que trop réelles. Sa dernière lettre était datée de Moscou, et depuis, n'avoir trouvé aucun moyen d'écrire à sa famille, à celle qu'il aimait !

RAYMOND. Est-ce que c'était possible ? Toutes les communications n'étaient-elles pas interceptées ? Les Hulans, les Baskirs, les Cosaques, c'est la mort aux estafettes.

LA BARONNE. Oui, c'est possible. Je vous crois, docteur ; mais c'est égal, vous m'avez fait un mal...

RAYMOND. C'est ma faute, et je m'en accuse. C'est le résultat de cette maudite conversation. Ainsi jugez de l'effet sur votre mère.

CÉLINE, *avec inquiétude*. Vous la trouvez donc bien malade ?

RAYMOND. Pas précisément : mais elle est bien faible, hors d'état de résister à une secousse un peu forte. La moindre émotion peut compromettre sa santé, et même son existence.

CÉLINE, *effrayée*. Grand Dieu !

RAYMOND. Ne vous alarmez point. Il est facile, avec des soins, des précautions... mais pour cela, il faut m'écouter toutes les deux. (*A la baronne.*) Vous, d'abord, faites-moi le plaisir de retourner chez vous ; car, dans ce moment, cette maison-ci ne vous vaut rien. Il faut prendre l'air, vous tranquilliser.

LA BARONNE. Je n'ai demandé ma voiture que dans quelques heures.

RAYMOND. La mienne est en bas à vos ordres.

LA BARONNE. Et vos visites ? et ce jeune homme de Montauban qui est chez vous ?

RAYMOND. Je le verrai tantôt en rentrant. Pour mes autres visites, en attendant que vous me renvoyiez ma voiture, j'en ferai quelques-unes à pied, dans le quartier, à des clients près de qui ma réputation est faite, et avec ceux-là, je ne suis pas obligé d'avoir équipage. (*A Céline.*) Vous, retournez près de votre mère ; je l'ai trouvée très-émue, très-agitée. Je vais m'occuper de réparer le mal. Ce sera l'objet d'une ordonnance que je vais écrire pour madame de Lormoy, (*A la baronne.*) et qui vous conviendrait aussi. Je vais prescrire quelques gouttes de mon élixir. (*Il s'assied près de la table, et écrit.*)

AIR de *Renaud de Montauban*.

Élixir anti-lacrymal,
Que j'ai composé pour l'usage
Des dames qui se trouvent mal ;
De tout Paris il obtient le suffrage ..
Au théâtre il a du succès...

CÉLINE.

Oui, j'entends... pour les tragédies.

RAYMOND.

Non vraiment, pour les comédies
Qu'on donne à présent aux Français.

CÉLINE ET LA BARONNE, *en s'en allant*. Adieu ! adieu ! monsieur le docteur. (*La baronne sort par le fond. Céline entre dans la chambre de madame de Lormoy.*)

—

SCÈNE IV.

RAYMOND, *assis près de la table, ensuite* THÉOBALD.

RAYMOND, *continuant d'écrire*. Dépêchons-nous de rédiger notre formule, de continuer mes visites. Ce jeune homme de Montauban, qui peut-il être ? le fils du préfet...

THÉOBALD, *entrant par le fond, à part et sans voir Raymond*. Me voici donc arrivé chez madame de Lormoy ; j'ai cru que je n'aurais jamais le courage de monter jusqu'ici ; la mission que j'ai à remplir est si pénible !

RAYMOND, *apercevant Théobald, mais continuant d'écrire*. Un jeune homme, un inconnu !

THÉOBALD, *voyant Raymond*. Monsieur...

RAYMOND, *à part*. C'est à moi qu'il en veut. Peut-être une consultation, peut-être mon jeune homme de Montauban, qui s'est lassé d'attendre. (*Se levant et allant vers Théobald.*) Monsieur, qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

THÉOBALD. Je désirerais parler à madame de Lormoy.

RAYMOND, *à part*. Je me trompais, ce n'est pas un malade. (*Haut.*) Monsieur, elle n'est point en état de vous recevoir.

THÉOBALD. Vous croyez ?

RAYMOND. Je dois le savoir, je suis son médecin.

THÉOBALD. Tant mieux. Je puis alors vous dire...

RAYMOND. Je vous demande bien pardon ; mais j'ai des malades qui m'attendent, et qui peut-être ne m'attendraient pas, si je restais plus longtemps. Je vais entrer chez madame de Lormoy, et vous envoyer sa fille, ou faire prévenir son gendre.

THÉOBALD, *avec étonnement*. Son gendre ! Est-ce que mademoiselle Céline serait mariée ?

RAYMOND. Pas encore ; mais ça ne tardera pas. Tout est convenu, réglé. Il ne s'agit plus que de remplir les formalités ordinaires : et alors... vous comprenez.

THÉOBALD, *avec embarras*. Parfaitement.

RAYMOND, *à part*. Ce jeune homme m'a bien l'air d'un soupirant retardataire.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche*.

Il avait compté sans son hôte,
Oubliant le prix des instants,
Pourquoi vient-il aussi tard !... c'est sa faute...
Pour les docteurs, les époux, les amants,
Le tout est d'arriver à temps.
Aussi, de crainte de disgrâce,
Soyez à l'heure, amants, docteurs, époux...
Sinon, docteurs, sans vous on passe,
Sinon, maris, l'on se passe de vous.

(*Pendant le couplet de Raymond, Théobald s'est assis et paraît préoccupé ; le docteur le salue, et s'apercevant qu'il ne fait pas attention à lui, il entre chez madame de Lormoy.*)

—

SCÈNE V.

THÉOBALD, *seul*. Infortuné Léon ! mon digne et malheureux frère d'armes ! Comment m'acquitter du triste devoir que ton amitié m'a légué ? Quelle émo-

tion j'éprouve en entrant dans cette maison, au sein de cette famille que jamais je n'ai vue et que je connais si bien! Ce médecin, ce doit être M. Raymond. Cette jeune dame, qui montait en voiture, au moment où je rentrais, ce doit être Sophie, cette veuve, cette cousine qu'il adorait. Pauvre femme!.. Et Céline! et sa jeune sœur, dont nous parlions sans cesse, dont chaque jour nous relisions les lettres, dont nous aimions à contempler les traits si séduisants; celle, enfin, qu'il me destinait, et que déjà je m'étais habitué à chérir. Elle est engagée, unie à un autre! Le moment qui nous rapproche est celui d'une séparation éternelle. Amour, amitié, espérance! en te perdant, Léon, j'ai tout perdu. (*Regardant autour de lui.*) On ne vient point; tant mieux. Ce moment sera si affreux! Ces parents, cette famille désolée, comment leur dire?.. Le pourrais-je jamais! Si du moins quelques mots de ma main les préparaient à cette funeste nouvelle? Oui, écrivons. (*Se mettant à la table, et écrivant.*)

« MADAME,

« Mon nom est Théobald. Compagnon de Léon, « votre fils, nous servions dans le même régiment, et « l'amitié la plus tendre nous a toujours unis. Partageant les mêmes périls, et prisonniers ensemble lors « de la retraite de Moscou, nous fûmes conduits dans « le gouvernement de Tobolsk, et enfermés dans la « forteresse de *Tioumen*, au bord de la Tura. Après « cinq mois de la plus horrible captivité, un moyen « d'évasion nous fut offert; mais un de nous deux pouvait seul en profiter. Dans sa généreuse amitié, Léon « voulait que ce fût moi. Mais il avait une famille qui « le pleurait en France. Moi, j'étais orphelin, ce fut « lui qui partit. » (*Il cesse d'écrire.*) Ah! je me rappelle encore ses derniers mots: « Si je succombe dans ma fuite, me disait-il; si, plus heureux que moi, tu revois la France, va porter à ma pauvre grand'-mère et à ma sœur (*Fouillant dans sa poche.*) ce portrait qu'elles m'avaient envoyé, ces lettres, et mes derniers adieux. Tâche d'en adoucir l'amertume. Ménage surtout le cœur d'une mère. Remplace-moi auprès de la mienne. Deviens son appui, celui de ma sœur. » (*Posant sur la table le portrait et les lettres, et reprenant la plume.*) Ah! comment achever? comment lui dire le reste? (*Il se lève.*) Des fenêtres de ma prison, j'ai vu les soldats du fort tirer sur cette nacelle qui portait mon malheureux ami. Atteint du plomb mortel, je l'ai vu, tout sanglant, tomber et disparaître dans ce fleuve rapide. Ah! non, ne leur offrons point une pareille image.

AIR de *Lantara*.

Pour leur cœur elle est trop terrible :
Différons ce coup redouté;
Par degrés, le plus tard possible,
Apprenons-leur la vérité,
Apprenons-leur la triste vérité.
Oui, dans le doute où les tient son absence,
D'un songe heureux éprouvant les bienfaits,
Ils dorment tous bercés par l'espérance,
Ah! puissent-ils ne s'éveiller jamais!

(*Il prend sa lettre qu'il plie et qu'il tient à la main au moment où Bernardet entre.*)

—

SCÈNE VI.

THÉOBALD, BERNARDET.

BERNARDET, *entrant par le fond, et parlant à un domestique.* Un monsieur, dis-tu, qui désire me parler?.. (*Voyant Théobald.*) C'est lui, sans doute.

THÉOBALD. Pardon, Monsieur, j'avais demandé à voir madame de Lormoy.

BERNARDET. Ma belle-mère?

THÉOBALD, *à part.* Sa belle-mère! C'est donc lui?

BERNARDET. Impossible, dans ce moment elle ne reçoit pas.

THÉOBALD. C'est ce qu'on m'a dit. Mais je voudrais seulement lui faire parvenir cette lettre que j'ai à peine achevée.

BERNARDET. Une lettre... permettez... S'il s'agit d'affaires, nous ne pouvons pas prendre sur nous. Le docteur l'a défendu. Elle est si faible en ce moment, que la moindre émotion pénible lui ferait un mal affreux.

THÉOBALD, *avec intérêt.* Vraiment!

BERNARDET. Le moral est si affecté depuis l'éloignement de son fils. Le docteur prétend même qu'une secousse violente, ce que nous appelons un contre-coup, une révolution, la tuerait net, comme un coup de foudre.

THÉOBALD. Que me dites-vous là? Je n'insiste plus pour que vous lui remettiez cette lettre. Il vaut mieux attendre un autre moment, et lui parler moi-même. Ce que j'ai à lui confier demande tant de ménagements, tant de précautions! Et croyez, Monsieur, que je ne voudrais pas...

BERNARDET. J'en suis persuadé. Mais dès qu'il s'agit de précautions adroites, en magistrat prudent, ne puis-je savoir?..

THÉOBALD. Daignez lui apprendre seulement qu'un officier qui arrive de Russie lui demande, plus tard, un moment d'entretien.

BERNARDET. Vous arrivez de Russie! Vous avez vu Léon; vous apportez de ses nouvelles?

THÉOBALD. Pas un mot de plus, je vous en prie.

BERNARDET. C'est différent. Elle sera trop heureuse de vous voir. (*On entend une sonnette dans l'appartement de madame de Lormoy.*) Je crois l'entendre. Entrez là un moment; (*Lui montrant le cabinet à gauche de l'acteur.*) seulement le temps de la prévenir.

THÉOBALD, *entrant dans le cabinet.* Oui, Monsieur, oui, j'attendrai... Pauvre famille!

—

SCÈNE VII.

BERNARDET, *seul, le regardant.* Il y a du mystère... il y en a... Et pour nous autres qui avons l'habitude d'en trouver partout... (*Il s'approche de la table.*) Moi, d'abord, il ne me faut qu'un rien, un indice... Et ce jeune homme, cet air ému... (*Il aperçoit le portrait et le paquet de lettres que Théobald a laissés sur la table.*) Quel est ce portrait?.. celui de mademoiselle Céline... (*Regardant les lettres.*) L'écriture de ma prétendue... celle de ma belle-mère... (*Il en prend une, dont il lit l'adresse.*) « A M. Léon, capitaine au 6e de hussards, « quartier-général de la grande armée. » C'est lui, c'est mon beau-frère c'est M. Léon.

—

SCÈNE VIII.

CÉLINE, MADAME DE LORMOY, BERNARDET, *ensuite* THÉOBALD.

MADAME DE LORMOY, *qui est entrée avec Céline, sur les derniers mots de Bernardet.* Mon fils! qui a parlé de mon fils?.. C'est vous, Bernardet?

BERNARDET. Oui, belle-mère; oui, c'est moi qui, grâce au ciel, espère bientôt être votre gendre.

MADAME DE LORMOY. Que dites-vous?

BERNARDET. Je dis que, si vous voulez être bien raisonnable, on a peut-être de bonnes nouvelles à vous apprendre.

MADAME DE LORMOY ET CÉLINE. Il serait possible?

BERNARDET. Mais pour cela, il faut me promettre de ne pas avoir d'émotion.

MADAME DE LORMOY. Je n'en ai pas, je n'en ai pas, je vous le jure... Le bonheur ne me fait pas de mal; au contraire.

BERNARDET, *leur montrant le portrait et les lettres.* Eh bien, connaissez-vous ce portrait, ces lettres?

CÉLINE. Celles que j'écrivais à mon frère.

MADAME DE LORMOY. A mon fils...

BERNARDET.

AIR des *Deux Journées.*

Et que diriez-vous maintenant,
Si je pouvais... ce cher enfant,
A vos regards le faire ici paraître?

MADAME DE LORMOY.

Que dites-vous?

CÉLINE.

Où peut-il être?

MADAME DE LORMOY.

Je le verrais... ne me trompez-vous pas?

BERNARDET.

Qui, moi?

MADAME DE LORMOY.

Ne me trompez-vous pas?
Je verrais mon fils dans mes bras!

CÉLINE.

Mon frère serait dans nos bras!
Ah! Dieu! ne me trompez-vous pas?

BERNARDET, *se tournant du côté du cabinet.*

Venez, venez donc dans leurs bras,
Léon, venez donc dans leurs bras

(*Madame de Lormoy et Céline entrent dans le cabinet, et en sortent un instant après avec Théobald qu'elles pressent dans leurs bras.*)

MADAME DE LORMOY, CÉLINE, BERNARDET.

O céleste Providence!
Que je bénis tes bienfaits!
Plus de crainte, plus de regrets!..
O ciel! que je bénis tes bienfaits!..

THÉOBALD.

O ciel! quel embarras!..
Comment les détromper, hélas!

MADAME DE LORMOY. C'est toi, c'est bien toi. Le ciel a exaucé ma prière. Je ne mourrai donc pas sans t'avoir vu.

BERNARDET. Et à qui le devez-vous? C'est à moi.

THÉOBALD. Je crains... je tremble... qu'une telle surprise...

MADAME DE LORMOY. Non, je le disais tout à l'heure; et je l'éprouve maintenant, la joie ne fait pas de mal, c'est le chagrin, c'est la douleur qui vous tue.

THÉOBALD, *à part.* Grand Dieu!

CÉLINE. Pauvre frère! Sa main tremble dans la mienne.

THÉOBALD. Je suis confus de tant de bontés.

CÉLINE. Oh! tu en verras bien d'autres.

AIR : *Ces postillons.*

Après une si longue absence,
Il faudra bien t'y soumettre, entends-tu?
Car mon cœur s'est promis d'avance
De réparer le temps qu'il a perdu...
A cet égard il tiendra ses promesses;
Pendant quinze ans, loin de toi, je t'aimais...
Et je te dois pour quinze ans de caresses,
Avec les intérêts.

(*Elle passe auprès de sa mère, à droite.*)

THÉOBALD, *à part.* Si elle savait...

BERNARDET. Ah çà! il faut fêter le retour de Léon, donner un dîner de famille. Beaucoup de monde, de la joie, du bruit; ça distrait, ça occupe, ça empêche d'être trop heureux. Il vous faut cela.

MADAME DE LORMOY. C'est que je ne suis guère en état de donner des ordres.

BERNARDET. Comme beau-frère, je m'en charge. Je ne veux rien épargner. L'enfant prodigue est de retour; il faut tuer le... Cela me regarde. Je me mettrai en quatre, s'il le faut.

THÉOBALD, *à part.* C'est cela! pour que la nouvelle se répande dans toute la ville. Comment faire? A qui me confier?.. Ah! le médecin que j'ai vu ici...

MADAME DE LORMOY. Qu'as-tu donc?

THÉOBALD, *troublé.* Rien... Mais votre ancien ami... le docteur Raymond...

CÉLINE. Qui ce matin encore nous parlait de toi?

THÉOBALD. Je désirerais le voir pour une importante affaire dont on m'a chargé, et qui ne souffre point de retard.

MADAME DE LORMOY. Demain, il viendra à son heure ordinaire, l'heure de sa visite.

THÉOBALD. Oui, mais auparavant, je voudrais qu'il eût cette lettre, à laquelle je vais ajouter quelques mots. (*Il va s'asseoir à la table, et écrit.*)

CÉLINE. N'est-ce que cela? sois tranquille, il la recevra aujourd'hui à cinq heures, car il nous a dit qu'il rentrerait à cette heure-là. (*A Bernardet.*) Vous vous rappelez bien?

BERNARDET. Oui, vraiment; et, pour plus de sûreté, je me charge de la faire remettre chez lui.

MADAME DE LORMOY. Et en même temps. (*Prenant Bernardet à part, à gauche du théâtre, pendant que Théobald écrit à la table à droite.*) passez chez ma nièce, chez cette pauvre baronne. Dites-lui que j'ai besoin d'elle; qu'elle vienne... Mais je vous en supplie, pas un mot sur Léon. Ne lui parlez pas du bonheur qui l'attend. Je veux jouir de sa surprise.

BERNARDET. Vous avez raison, ce sera charmant!

MADAME DE LORMOY. Et mon fils, qui doit la croire à Paris! qui ne sait pas qu'elle nous a suivis! Je pourrai lui rendre le bonheur qu'il vient de me causer.

BERNARDET, *à demi-voix.* Soyez tranquille, c'est dit... (*Haut.*) M. Léon a fini ses dépêches.

AIR de la valse de *Robin des Bois.*

Je vais porter la lettre à son adresse...

(*Bas, à madame de Lormoy.*)

Puis, m'acquittant d'un emploi délicat,
Sans lui rien dire avertir votre nièce :
On est discret quand on est magistrat.
Puis, reprenant ma course diligente,
Pour le repas je vais tout ordonner;
Car la justice, hélas! qu'on dit si lente,
Ne l'est jamais alors qu'il faut dîner.

(*Théobald lui donne la lettre.*)

ENSEMBLE.

Je vais porter la lettre à son adresse, etc.

MADAME DE LORMOY.

Allez porter la lettre à son adresse,
Puis, remplissant un devoir délicat,
De notre part, avertissez ma nièce;
Soyez discret .. vous êtes magistrat.

CÉLINE.

Il va porter la lettre à son adresse;
Il était temps vraiment qu'il s'en allât;

Il me gênait... Pour Léon ma tendresse
Craint d'éclater devant un magistrat.

THÉOBALD.

Oui, le docteur, qui connaît sa faiblesse,
Peut seul, hélas! éviter un éclat,
Et sans danger, détrompant leur tendresse,
Pour moi remplir un devoir délicat.

(*Bernardet sort.*)

SCÈNE IX.

THÉOBALD, MADAME DE LORMOY, CÉLINE.

MADAME DE LORMOY. Il nous laisse : je n'en suis pas fâchée. Je suis avare de ta vue, et j'avais besoin d'en jouir seule.

CÉLINE, *souriant*. Avec moi, cependant, car j'en veux aussi... (*Elle passe à la droite de Théobald.*) Allons, mon frère, place-toi entre nous deux. Il faut absolument que tu te partages.

THÉOBALD, *à part*. Je suis au supplice!

MADAME DE LORMOY. Tu nous raconteras tout ce que tu as fait, tout ce que tu as souffert.

CÉLINE. Nous avons tant de choses à lui demander, et tant de choses à lui dire, moi, surtout. Si tu savais combien de fois je t'ai désiré; je me disais : « Si mon frère était près de moi, ce serait un confident, un ami, je n'aurais plus de chagrins! »

MADAME DE LORMOY. Comment?

CÉLINE. Je sais bien, maman, que vous êtes là : mais ce n'est pas la même chose. On a toujours, au fond du cœur, des idées, des secrets, qu'on n'ose dire à personne qu'à soi-même, ou à son frère. Aussi, que de confidences je te gardais, à commencer par ce mariage!

THÉOBALD. Ce mariage!..

MADAME DE LORMOY. Est-ce que, par hasard?..

CÉLINE. Non, maman, non; ce n'est rien. Je dirai cela à mon frère, en secret, et puis il te le dira de même.

MADAME DE LORMOY, *souriant*. Tu as raison; c'est bien différent. Mes enfants, je me sens un peu fatiguée.

THÉOBALD, *qui a été chercher un fauteuil*. De grâce, reposez-vous.

MADAME DE LORMOY. Merci, mon fils. Mais ne me quittez pas. Asseyez-vous auprès de moi. Léon, donne-moi ta main. (*Théobald s'assied auprès de madame de Lormoy, à sa gauche.*) Me voilà tranquille, tu ne m'échapperas pas.

CÉLINE, *qui est debout à la droite de madame de Lormoy*. Oh! il n'a plus envie de nous quitter. (*A Théobald.*) N'est-ce pas?

THÉOBALD, *regardant tendrement Céline*. Non; c'est impossible une fois que l'on vous a vue.

CÉLINE. Ne voilà-t-il pas qu'il fait le galant! C'est beau dans un frère, parce qu'on dit que c'est rare... Mais regardez donc, maman, comme il est bien! Ce n'est pas pour lui faire un compliment, mais il est bien mieux encore que je ne le croyais.

MADAME DE LORMOY. Vraiment!

CÉLINE. Oui; je m'étais imaginé un frère, un bon enfant, qui me sauterait au cou, et m'embrasserait sans faire attention à moi, tandis que Léon a quelque chose de si aimable, de si expressif... Rien qu'à la manière dont il me regarde... (*Théobald, qui la regardait, détourne la tête.*) Il ne faut pas que cela t'empêche. Il y a dans ses yeux je ne sais quoi de tendre et de mélancolique qui va là... Ah! que c'est gentil, un frère!

MADAME DE LORMOY, *qui a commencé à fermer les yeux, s'étendant sur son fauteuil*. Allons, causez un peu avec ta sœur... Que je ne vous gêne pas.

CÉLINE. Merci, maman, nous allons user de la permission.

MADAME DE LORMOY, *s'endormant*. Il est si doux de pouvoir ouvrir son cœur, et de...

CÉLINE, *à Théobald*.

AIR : *Garde à vous* (de la FIANCÉE).

Taisons-nous. (*bis.*)
Je crois qu'elle sommeille :
Que rien ne la réveille;
De son repos jaloux,
Taisons-nous. (*ter.*)
J'en suis sûre d'avance,
C'est à toi qu'elle pense :
Que son sommeil est doux!
Pas de bruit... taisons-nous.

ENSEMBLE.

THÉOBALD.

Oui, faisons, faisons silence :
Serait-ce à moi qu'elle pense?
Taisons-nous.
Que son sommeil est doux!
Taisons-nous.

CÉLINE.

Taisons-nous,
Taisons-nous,
Taisons-nous.

DEUXIÈME COUPLET.

THÉOBALD, *se levant, et à part*.

Taisons-nous. (*bis.*)
Comment près de sa mère
Eclaircir le mystère
Qui les abuse tous?
Taisons-nous. (*ter.*)
Oui, l'amour, la prudence,
M'obligent au silence :
Pour leur bonheur à tous,
Il le faut, taisons-nous.

ENSEMBLE.

THÉOBALD.

L'amour, la prudence,
Nous obligent au silence;
Taisons-nous.
Pour leur bonheur à tous,
Taisons-nous.

(*Il se rassied.*)

CÉLINE.

Taisons-nous,
Taisons-nous,
Taisons-nous,

CÉLINE, *se rapprochant de Théobald. Ils sont assis sur le devant de la scène; madame de Lormoy, endormie, se trouve presque cachée par eux*. Tu sauras donc que ce grand secret dont je veux te parler...

THÉOBALD, *à part*. Je ne sais si je dois...

CÉLINE. Tu me gronderas peut-être; mais c'est égal... Tu as vu ce M. Bernardet, qu'on me destine...

THÉOBALD. Eh bien!

CÉLINE. Maman est si faible et si souffrante, que je n'ai jamais osé lui donner la moindre contrariété. Mais la vérité est que ce prétendu-là, je ne l'aime pas du tout.

THÉOBALD, *avec joie*. Vraiment!

CÉLINE. Cela ne te fâche pas... J'ai tâché d'abord... je me suis donné un mal... Quand j'ai vu que je ne pouvais pas y parvenir, je me suis raisonné; je me suis dit : « Je ferai comme tant d'autres, je l'épouserai sans l'aimer. » Et cela me coûtait beaucoup; car tu sauras... mais tu n'en diras rien, au moins... (*Elle se lève, passe derrière le fauteuil de madame de Lormoy,*

va auprès de Théobald, et tous deux s'avancent sur le devant du théâtre, à la gauche de madame de Lormoy.) Je crois... j'ai idée. . que peut-être j'en aime un autre.

THÉOBALD, *après avoir fait un mouvement de dépit.* O ciel!.. Et quel est celui que vous préférez?

CÉLINE, *d'un ton mystérieux.* Un inconnu.

THÉOBALD. Un inconnu!

CÉLINE. Ah! mon Dieu, oui. Et cela ne doit pas t'étonner. Nous autres demoiselles, avant que le prétendu qu'on nous destine se présente, nous nous en créons un à notre manière. C'est toujours un beau jeune homme, bien fait, tendre, spirituel; presque toujours un militaire, brun ou blond; cela dépend. J'en étais à choisir la couleur, lorsque nous avons reçu ta première lettre. Tu nous y parlais d'un de tes compagnons d'armes: celui qui t'avait sauvé la vie à Smolensk; un modèle accompli de bravoure, d'esprit et de grâce. La peinture que tu nous en traçais était si séduisante!..

AIR : *Et voilà tout ce que j'en sais* (de LÉOCADIE)

Cédant à la reconnaissance,
Je l'ai d'abord aimé pour toi;
Puis, grâce à ta correspondance,
Je l'ai bientôt aimé pour moi... (*bis.*)
Maintenant, quelle différence!

THÉOBALD.

O ciel!

CÉLINE.

Quand je pense aujourd'hui
A son mérite, à sa vaillance,
Je crains bien de l'aimer pour lui.
A son mérite quand je pense,
Je crains bien de l'aimer pour lui.

Voyons, Léon, parle-moi franchement: est-il aussi bien, aussi aimable que tu me l'as dit?

THÉOBALD. Mais...

CÉLINE. Vous hésitez, Monsieur; c'est un mauvais signe.

THÉOBALD, *troublé.* Malheureusement pour lui, cela dépend peut-être de l'idée que vous vous en faites... Comment voudriez-vous qu'il fût?

CÉLINE, *tendrement.* Comme toi.

THÉOBALD, *vivement.* Serait-il vrai?

CÉLINE, *passant à la droite de madame de Lormoy, tandis que Théobald reste toujours à la gauche, en reprenant sa place sur la chaise.* Tais-toi, elle va se réveiller.

MADAME DE LORMOY, *endormie.* Mon fils! mon fils!

CÉLINE, *qui a repris sa place auprès de sa mère.* Non, elle rêve. Elle est toujours avec toi. Elle est si heureuse avec son fils!

THÉOBALD, *à part.* Ah! ce bonheur n'est qu'un songe!

CÉLINE. Qu'est-ce que tu dis?.. A quoi penses-tu?.. (*Elle se lève, et passe à la gauche de Théobald, qui est toujours assis.*) Au lieu de me regarder, tu détournes la tête. Tu te parles tout seul, au lieu de me dire des choses agréables.

THÉOBALD. Si vous saviez la contrainte que j'éprouve.

CÉLINE. C'est ta faute. Pourquoi cette contrainte?.. Fais comme moi. Je n'aime pas à aimer seule; et, pour commencer, j'exige que tu me tutoies.

THÉOBALD. Comment, vous voulez?..

CÉLINE. Absolument. Sans cela, je me fâche, et je ne réponds pas.

THÉOBALD. Eh bien! j'obéirai, Céline. Mais souvenez-vous... (*Céline lui tourne le dos.*) Souviens-toi...

CÉLINE. A la bonne heure! j'aime qu'on soit docile. Cela mérite une récompense : (*L'embrassant.*) la voici... En vérité, je crois que tu t'éloignes? Ne dirait-on pas que je t'effraye?

THÉOBALD, *à part.* Je n'y tiens plus. Il faut tout lui avouer... (*Haut.*) Céline... (*Il se lève.*)

CÉLINE. Quoi?

THÉOBALD. Je voudrais te parler.

CÉLINE. Parle.

THÉOBALD. Mais il ne faut pas que ta mère puisse m'entendre.

CÉLINE. Eh bien! ce soir, quand tu l'auras embrassée, quand elle se sera retirée dans son appartement, viens dans le mien. C'est un bon moyen, nous serons seuls.

THÉOBALD. Non, cela ne se peut.

CÉLINE. Pourquoi donc?.. (*Regardant madame de Lormoy.*) Eh bien! elle dort: dis-moi tout de suite...

THÉOBALD. Je ne puis... je n'oserai jamais. Il y va de ce que j'ai de plus cher au monde.

CÉLINE. O ciel! il s'agit de la baronne, de ma cousine qui t'aime tant... Est-ce que, par hasard, vous ne l'aimeriez plus?

THÉOBALD. Que dis-tu?

CÉLINE. Chut! la voilà qui se réveille : mais je ne renonce pas à ton secret; j'ai une envie de le connaître!... je viendrai te rejoindre ici, dès que je le pourrai.

THÉOBALD. J'attendrai.

MADAME DE LORMOY, *appelant d'une voix faible.* Léon!.. (*Théobald et Céline prennent place à côté de madame de Lormoy, mais Théobald se trouve placé à sa droite, et Céline à sa gauche. Madame de Lormoy, en s'éveillant, porte ses yeux sur le fauteuil qu'occupait Théobald; elle paraît surprise de ne pas le voir d'abord; mais, en se retournant, elle l'aperçoit à sa droite, et lui prenant la main.*) Qu'il est doux de te retrouver là, au réveil, avec ta sœur... (*A Céline, qui est restée debout.*) Céline, est-ce que ton futur n'est pas rentré?

CÉLINE, *avec indifférence.* Je ne sais. Il avait tant d'ordres à donner pour ce dîner, pour cette soirée!

MADAME DE LORMOY, *se levant.* C'est vrai, le retour de mon fils est un jour de fête, et nous allons avoir tous nos amis. Je ne puis les recevoir en négligé du matin... Ma fille, tu vas m'aider.

CÉLINE.

AIR de la valse des *Comédiens.*

Quoi, vous parer! quelle coquetterie!
Ma grand'maman, à quoi bon de tels soins?
De vingt-cinq ans vous semblez rajeunie.

MADAME DE LORMOY.

C'est qu'à présent, j'ai des chagrins de moins.
De tous mes maux enfin voici le terme...
(*Faisant quelques pas vers Théobald, qui s'est un peu éloigné d'elle.*)
Et de longs jours me sont encor promis.

CÉLINE.

Oui, vous marchez déjà d'un pas plus ferme.

MADAME DE LORMOY, *montrant Théobald et Céline dont elle prend le bras.*

C'est qu'à présent j'ai là mes deux appuis.

ENSEMBLE.

A ma toilette, en ce jour, chère amie,
J'ai résolu de donner quelques soins;
De vingt-cinq ans je me sens rajeunie;
C'est qu'à présent j'ai des chagrins de moins.

CÉLINE.

Quoi! vous parer... quelle coquetterie!
Ma grand'maman, à quoi bon de tels soins?
De vingt-cinq ans vous semblez rajeunie,
Car vous avez tous vos chagrins de moins.

CÉLINE. Qu'entends-je! et qui donc êtes-vous? — Scène 13.

THÉOBALD.

De leur malheur quand j'ai l'âme remplie,
De leur transport mes yeux sont les témoins;
Tu crois avoir, ô famille chérie!
Un fils de plus et des chagrins de moins.

(*Madame de Lormoy rentre dans son appartement, accompagnée de Céline qui, de la main, fait un signe à Théobald de rester là, et qu'elle va venir le retrouver.*)

—

SCÈNE X.

THÉOBALD, *seul*. Ah! je n'y peux plus tenir. En les abusant ainsi, en prolongeant leur erreur, n'est-ce pas devenir coupable? Oui, il y va de mon honneur, de mon repos. Chaque regard de Céline, chaque instant que je passe près d'elle augmente un amour que je voudrais en vain me cacher. Il faut détruire une illusion qui m'est bien chère. Hâtons-nous; car bientôt je n'en aurais plus la force... On vient : n'est-ce pas le docteur?.. Non, c'est mon rival.

SCÈNE XI.

BERNARDET, THÉOBALD.

BERNARDET, *entrant par le fond*. J'espère que l'on sera content de l'ordonnance de la fête. J'ai invité, je crois, toute la ville.

THÉOBALD, *à part*. J'en étais sûr... (*Haut, à Bernardet.*) Je vous demande pardon de la peine que je vous donne.

BERNARDET. Laissez donc, entre beaux-frères... Quand je dis beaux-frères, c'est moi qui suis dans mon tort, parce qu'avant tout, les formalités d'usage. Dans la magistrature, nous sommes à cheval sur le cérémonial et l'étiquette. (*Il met ses gants.*)

THÉOBALD. Que faites-vous?

BERNARDET. Mon devoir... (*Gravement.*) Monsieur, mon nom est Bernardet. Ma famille s'est longtemps distinguée dans la robe. J'ai un peu de figure, de la fortune, de l'éloquence, une réputation qui s'augmente à chaque cour d'assises. Pour l'esprit, je n'en

parle pas, parce qu'à présent tout le monde en a au Palais, jusqu'aux greffiers. D'après ces considérations, je conclus à ce que vous daigniez regarder comme bonnes et valables les promesses qu'on m'a déjà faites, Et c'est à vous, Monsieur, comme chef de la famille, que je viens demander officiellement la main de mademoiselle votre sœur.

THÉOBALD. A moi, Monsieur? à moi? (*A part.*) Quelle situation!

BERNARDET. C'est de vous que cela dépend maintenant. Votre grand'mère me l'a répété plus de vingt fois; et je ne doute point de votre consentement.

THÉOBALD. Mon consentement. C'est ce qui vous trompe.

BERNARDET. Comment! vous refusez?

THÉOBALD. Oui, Monsieur. Il est des motifs,

BERNARDET. Et quels sont-ils?

THÉOBALD. C'est que Céline... (*A part.*) Allons, je lui rendrai du moins ce service... (*Haut.*) C'est que Céline, c'est que ma sœur, tout en rendant justice à votre mérite, n'en est encore qu'à l'estime.

BERNARDET, *d'un ton suffisant.* Vous croyez? Eh bien! vous êtes dans l'erreur.

THÉOBALD, *vivement.* Que dites-vous?

BERNARDET. Que je suis sûr de mon fait... que je suis sûr d'être aimé. Sans cela, je serais le premier à refuser.

THÉOBALD, *avec joie.* Vraiment?

BERNARDET. Dans notre profession, il faut croire à l'amour de sa femme.

AIR de *Turenne.*

Pour parler avec éloquence,
Pour avoir la tête aux débats,
Il faut, pendant qu'on est à l'audience,
Etre sûr que sa femme, hélas!
De son côté n'en donne pas.
Oui, régner seul et sans partage,
Voilà les plans qu'en hymen j'ai conçus...
Moi, qui déjà suis dans les substituts,
Je n'en veux pas dans mon ménage.

THÉOBALD. Je comprends.

BERNARDET. Aussi, je vous répète que si mademoiselle Céline ne m'aime pas, je me mets moi-même hors de cause... Mais je l'entends, vous pouvez l'interpeller devant moi.

SCÈNE XII.

BERNARDET, CÉLINE, THÉOBALD.

CÉLINE. Mon frère, mon frère. Je suis parvenue à m'échapper, et j'arrive toujours courant. Aussi, sens mon cœur comme il bat! (*Théobald retire sa main.*) N'as-tu pas peur? . Et puis, tu ne sais pas une surprise que ma mère veut te faire? une chaîne de mes cheveux qu'elle a tressée elle-même, et qu'elle veut te donner. Ça te fera plaisir, n'est-ce pas?.. Eh bien! Monsieur, répondez donc... On dit : « Ma petite sœur, ah! que je te remercie; ça ne me quittera jamais... » Dieu! que c'est froid un frère! ça vous regarde à peine. Moi, je te dévore des yeux. Je t'embrasserais toute la journée; mais je me retiens, parce que je crains de te contrarier.

BERNARDET. Ah! si j'étais à sa place!..

CÉLINE, *regardant Bernardet.* Hein!.. quoi donc?

BERNARDET. Je dis... que, si j'étais à sa place... je me laisserais faire.

CÉLINE, *à Théobald.* Ah çà! je t'ai dit mon secret, tu vas me dire le tien; car je brûle d'impatience.

THÉOBALD, *bas, à Céline.* Nous ne sommes pas seuls.

CÉLINE, *regardant Bernardet.* C'est juste. (*Bas, à Théobald.*) Je vais l'en débarrasser. (*Haut, à Bernardet.*) Monsieur Bernardet...

BERNARDET, *d'un ton aimable et riant.* Mademoiselle, qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

CÉLINE. Je voudrais causer avec mon frère.

BERNARDET. Eh bien! causons. Est-ce que je suis de trop, moi qui suis presque de la famille?

CÉLINE. C'est égal. (*D'un ton caressant.*) Vous qui êtes si complaisant, faites-nous le plaisir de... nous laisser. Vous voyez, j'agis sans façons.

BERNARDET, *s'inclinant.* Comment donc... (*Passant entre Céline et Théobald; bas, à Théobald.*) Vous l'entendez, cette douce familiarité! On n'en agit ainsi qu'avec ceux que l'on aime. Il n'y a que l'amitié qui ose vous dire : « Allez-vous-en. » Aussi je suis digne de la comprendre, et je m'en vais... (*A Céline.*) Enchanté, Mademoiselle, de pouvoir vous être agréable. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

CÉLINE, THÉOBALD.

CÉLINE. Il est parti, tu peux parler... Eh bien! tu hésites?

THÉOBALD. Oui, sans doute : plus je vous vois, plus mon sort me semble digne d'envie. Et il est si cruel d'y renoncer!

CÉLINE. Y renoncer!..

THÉOBALD. Il le faut. Chaque instant rend cet aveu plus difficile et plus nécessaire. Et cependant, si je parle, je vais perdre tous mes droits à votre amitié.

CÉLINE. Moi? jamais!

THÉOBALD, Promettez-moi du moins de ne pas me haïr, de me pardonner, de vous rappeler que, dans tout ce qui est arrivé, rien n'a dépendu de moi. Que mon seul crime, le seul dont je sois coupable, et que je ne puis empêcher, c'est de vous aimer plus que moi-même.

CÉLINE, *le pressant dans ses bras, et d'un ton caressant.* Ce crime-là, je te le pardonne, et je t'en remercie. C'est tout ce que je désirais.

THÉOBALD. Vous ne parlerez pas ainsi, quand vous saurez que je... vous ai trompée.

CÉLINE. Toi, mon frère!

THÉOBALD. Et si je n'étais pas votre frère?

CÉLINE, *s'éloignant de lui avec vivacité.* Qu'entends-je!.. Et qui donc êtes-vous?

THÉOBALD. Son ami, son compagnon d'armes, ce Théobald...

CÉLINE. O ciel! venir sous son nom, surprendre nos secrets! remplir notre famille de joie, pour rendre ensuite notre douleur plus amère!

THÉOBALD. Une fatale méprise a causé tous mes torts; ils sont involontaires.

CÉLINE. Et comment le prouver? C'est affreux à vous, Monsieur, c'est indigne.

AIR de *Céline.*

User d'un pareil stratagème
Et moi qui, dans cet entretien,
N'ai pas craint de dire à lui-même...

THÉOBALD, *parlant.* Comment?

CÉLINE, *se reprenant.*
Ce n'est pas vrai, n'en croyez rien.

THÉOBALD.
Je perds à la fois votre estime,
Et mes droits à votre... amitié;
Car je vois qu'excepté mon crime,
Votre cœur a tout oublié.

Et si, pour vous justifier à tous les yeux, il ne faut que mon témoignage, je vais moi-même publier la vérité.

CÉLINE. Et ma mère! ma pauvre mère, à qui cette nouvelle imprévue peut donner le coup de la mort,

THÉOBALD. Il n'est que trop vrai... Attendons le docteur que j'ai prévenu, à qui j'ai tout écrit; et jusqu'à son arrivée du moins ne trahissez pas ce mystère.

CÉLINE. Moi! devenir votre complice! consentir à une pareille ruse! jamais. Et cependant, comment faire? Si encore, je ne le savais pas.

THÉOBALD. Soumis à vos ordres, je suis prêt à vous obéir. Serai-je Léon, ou Théobald? Parlez, que décidez-vous?

CÉLINE. Je décide, Monsieur, je décide que je vous déteste, que je vous abhorre. (*Apercevant madame de Lormoy qui entre.*) Dieu! ma mère!.. Eh bien! Léon, tu disais donc...

THÉOBALD, *à demi-voix*. Vous le voulez?

CÉLINE. Il le faut bien... A condition, Monsieur, que vous ne me parlerez pas, que vous ne m'approcherez pas. Je vous le défends sur l'honneur.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; BERNARDET, MADAME DE LORMOY.

BERNARDET. Oui, belle-mère, on m'avait mis à la porte. J'ai été obligé de faire antichambre, et de me promener de long en large. Pour me distraire, j'ai composé un réquisitoire.

MADAME DE LORMOY, *à Théobald*. Me voilà prête; et tandis que nous ne sommes encore que nous, je t'apporte un présent de ta sœur; cette tresse de ses cheveux.

CÉLINE, *bas, à Théobald*. Refusez, Monsieur, refusez.

MADAME DE LORMOY. Tiens, Céline, c'est à toi de la lui donner. Place-la toi-même à son cou.

CÉLINE. Mais, ma mère...

MADAME DE LORMOY. Allons donc... toi qui t'en faisais une fête... (*A Théobald.*) Incline-toi devant elle. (*Théobald met un genou à terre.*).

CÉLINE, *bas, à Théobald, en lui passant la tresse de cheveux autour du cou*. Eh bien! Monsieur, puisqu'il le faut...

BERNARDET. Le tableau est vraiment délicieux.

MADAME DE LORMOY, *à Théobald*. Comment! tu ne la remercies pas?

THÉOBALD, *avec hésitation*. Je ne sais comment exprimer ma reconnaissance.

MADAME DE LORMOY. Embrasse-la; c'est bien le moins.

CÉLINE, *bas, à Théobald*. Je vous le défends.

THÉOBALD. Je n'ose pas.

MADAME DE LORMOY. Comment! tu n'oses pas. (*A Bernardet, en riant.*) Il n'ose pas. (*Se tournant du côté de Théobald qu'elle encourage à embrasser Céline.*) Allons...

CÉLINE, *à Théobald, sans le regarder*. Allons donc, Monsieur, maman vous regarde. (*Théobald l'embrasse.*)

MADAME DE LORMOY. C'est fort heureux!.. (*Prêtant l'oreille.*) Qu'entends-je! une voiture qui entre dans la cour.

BERNARDET. C'est une autre surprise que nous lui ménagions. J'ai été avertir la jeune baronne, celle qu'il aimait, et la voilà.

THÉOBALD. O ciel!

CÉLINE, *bas*. Comment faire?

THÉOBALD, *de même*. Ne peut-on pas la prévenir? (*Il va pour sortir.*)

BERNARDET. Voyez-vous comme il est déjà troublé? l'effet du sentiment!

MADAME DE LORMOY, *arrêtant Théobald qui était déjà à la porte*. Non, non, mon fils... Viens donc. (*Elle ramène Théobald, qui, en descendant la scène, se trouve à sa droite,*)

CÉLINE. Je cours au-devant d'elle.

MADAME DE LORMOY, *la retenant aussi*. Non, vraiment. Je veux être témoin de sa surprise. (*A Théobald.*) Tiens-toi là, à l'écart. (*A Bernardet.*) Cachez-le bien, qu'elle ne le voie pas d'abord. (*Elle fait placer Théobald à l'écart, à droite, de manière qu'il soit caché par Bernardet.*)

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LA BARONNE.

LA BARONNE, *entrant vivement*. Ma tante, ma tante. Qu'ai-je appris? Serait-il vrai?..

MADAME DE LORMOY. Qu'a-t-elle donc? Est-ce que malgré mes ordres, on t'aurait parlé?

LA BARONNE. Non, je ne sais rien; mais il est une nouvelle qui se répand dans la ville; et puis M. Bernardet m'avait donné à entendre...

BERNARDET. Quelques mots au hasard, pour préparer la reconnaissance.

LA BARONNE. La reconnaissance. Que dites-vous?

MADAME DE LORMOY. Eh! oui, je ne veux pas plus longtemps te laisser dans l'incertitude, je ne veux plus différer ton bonheur. Celui que tu aimes, que tu dois épouser, mon fils, mon cher Léon nous est enfin rendu.

LA BARONNE. Ah! je ne puis le croire encore. Que je le voie; où est-il?

MADAME DE LORMOY. Près de toi; le voilà.

LA BARONNE. Lui... Ah!.. (*Prête à s'élancer dans les bras de Théobald, elle le regarde, pousse un cri et tombe sans connaissance dans un fauteuil.*)

MADAME DE LORMOY. Ah! malheureux! qu'avons-nous fait?

BERNARDET. C'est l'excès de la joie.

THÉOBALD. Il faut se hâter de la secourir.

BERNARDET. Lui faire respirer des sels. Je dois avoir mon flacon. J'en ai toujours un sur moi, à l'usage des dames qui fréquentent la cour d'assises.

MADAME DE LORMOY. Céline, chez moi, cette potion que le docteur m'a donnée ce matin.

CÉLINE. Dans votre appartement?

MADAME DE LORMOY. Non, là-haut.

CÉLINE. Oui, maman; mais où? je ne sais pas.

MADAME DE LORMOY. Non, non, tu ne la trouverais pas. C'est là-haut. J'y vais moi-même; restez près d'elle. (*Elle rentre dans son appartement.*)

BERNARDET, *pendant qu'elle sort*. Belle-mère, belle-mère, c'est inutile; je crois qu'elle revient; oui, elle ouvre les yeux.

—

SCÈNE XVI.

THÉOBALD, BERNARDET, LA BARONNE, CÉLINE.

LA BARONNE, *revenant à elle.* Ah! Monsieur, quel mal vous m'avez fait! ce n'est pas lui.

BERNARDET. Que dites-vous?

LA BARONNE. Non, ce n'est pas Léon.

BERNARDET, *à Céline et élevant la voix.* Ce n'est pas votre frère?

CÉLINE. Silence!

BERNARDET, *passant entre la baronne et Céline.* Je ne me tairai point; car il y a là un mystère qui devient de ma compétence. On connaîtra ses projets téméraires.

THÉOBALD. Ah! Monsieur, je n'en avais point, je m'acquittais d'un devoir; vous ne m'avez pas donné le temps de m'expliquer. Votre imprudence et votre indiscrétion ont causé l'erreur de toute la famille.

BERNARDET. Et pourquoi ne pas la détruire sur-le-champ?

THÉOBALD. Le pouvais-je? le puis-je encore?

CÉLINE. Quand nous venons de voir par elle-même (*Montrant la baronne.*) ce qu'une pareille nouvelle ferait de mal à une mère.

BERNARDET. Trouvez alors quelques moyens de lui apprendre... vous-même à l'instant... ou je m'en charge.

LA BARONNE. Y pensez-vous?

BERNARDET. Oui, Madame, je ne laisserai pas plus longtemps, avec le titre et les priviléges de frère, auprès de mademoiselle Céline, qui connaissait la vérité...

CÉLINE, *avec indignation.* Quel indigne soupçon! Vous pouvez penser...

THÉOBALD. Monsieur! vous m'en ferez raison.

BERNARDET. Non; mais je vous ferai un procès en substitution de personnes.

LA BARONNE. Taisez-vous, c'est ma tante; je crois l'entendre.

BERNARDET, *remontant la scène.* Tant mieux.

CÉLINE, *l'arrêtant.* Monsieur, au nom du ciel! voulez-vous donc la tuer?

BERNARDET, *à voix basse et avec vivacité.* Non; mais je veux qu'elle sache la vérité; c'est à vous trois à la lui faire connaître; je vous donne dix minutes pour cela; sinon, c'est mon état de parler, et je parlerai.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DE LORMOY, *qui pendant la fin de la scène précédente, est entrée lentement.*

MADAME DE LORMOY, *tenant un flacon.* Pardon de ne pouvoir aller plus vite à ton secours!.. Eh bien! eh bien! je vois avec plaisir que c'est inutile.

LA BARONNE. Oui, ma tante.

MADAME DE LORMOY, *posant le flacon sur la table.* Sa présence était le remède le plus sûr... Eh! mais, comme tu es encore émue! (*Regardant Théobald.*) Et lui aussi; (*Regardant de même Céline.*) jusqu'à Céline, tandis que moi... En vérité, mes enfants, je crois maintenant que c'est moi qui suis la plus forte de vous tous.

BERNARDET, *bas, à Céline.* Vous l'entendez, on peut parler.

CÉLINE, *passant auprès de madame de Lormoy.* Ma mère...

MADAME DE LORMOY. Que me veux-tu, mon enfant?

CÉLINE, *à part.* Si le docteur arrivait.

BERNARDET, *à madame de Lormoy.* Mademoiselle Céline avait quelque chose à vous apprendre.

CÉLINE. Moi, non; c'est ma cousine.

MADAME DE LORMOY. J'entends; quelque confidence qui regarde Léon.

LA BARONNE. Oui, ma tante. Oui, c'est cela même, et Monsieur (*Désignant Théobald.*) pourrait mieux que personne...

MADAME DE LORMOY. Eh bien! mon fils, parle. (*Théobald s'approche de madame de Lormoy, qui lui prend la main.*) Eh! mais ta main est froide et tremblante; tu détournes les yeux. (*Regardant tour à tour la baronne et Céline.*) Vous aussi!..

AIR : *Le Luth galant.*

D'où vient ici le trouble où je vous voi?
Vous gardez tous le silence... pourquoi?
Vous avez l'air contraint.. vos yeux semblent me plaindre;
Parlez, je vous écoute, et le puis sans rien craindre;
Le malheur désormais ne saurait plus m'atteindre,
Mon fils est près de moi.

RAYMOND, *en dehors.* C'est bien, c'est bien; je les trouverai tous au salon.

TOUS, *avec joie.* C'est Raymond!

LA BARONNE. C'est le docteur!

CÉLINE. Dieu soit loué! (*Ils vont tous au-devant de lui.*)

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; RAYMOND.

MADAME DE LORMOY. Venez, docteur, venez, vous êtes de la famille, et, dans ce moment, vous la voyez un peu dans l'embarras.

RAYMOND, *souriant.* Je m'en doute.

MADAME DE LORMOY. Je ne sais pas ce qu'ils ont tous.

RAYMOND, *de même.* Eh bien! moi, je le sais; c'est quelque chose qu'ils voudraient vous dire, et ils ne savent comment s'y prendre.

MADAME DE LORMOY. Vraiment?

RAYMOND. Un pur enfantillage.

MADAME DE LORMOY. Ah! tant mieux; vous me rassurez.

RAYMOND. Nous en parlerons plus tard, quand nous serons seuls. (*A demi-voix.*) Cela a rapport à cette lettre, que tantôt votre fils a envoyée chez moi.

CÉLINE ET THÉOBALD, *vivement.* Et que vous avez lue?

RAYMOND. Vous le voyez, puisque j'arrive à votre secours.

MADAME DE LORMOY, *souriant.* J'y suis; quelques folies de jeunesse, et on craignait de m'en parler.

RAYMOND. Non; c'est l'action d'un digne et honnête jeune homme, et il en sera récompensé. (*Madame de Lormoy s'assied sur un fauteuil que lui donne Théobald; Raymond s'assied auprès d'elle et lui prend le bras.*) Voyons d'abord... Pas mal, pas mal; je dirai même excellent.

MADAME DE LORMOY, *regardant Théobald.* Je crois bien, cela va de mieux en mieux, à mesure que je le regarde... Mais, docteur, je suis femme, ce qui veut dire un peu curieuse, et je voudrais bien savoir tout de suite...

RAYMOND. Je ne demande pas mieux; nous y arriverons plus tard. Procédons par ordre; car j'ai vu au-

jourd'hui tant de monde, j'ai appris des aventures si singulières, qu'il faut que je vous dise avant tout celle qui vient de m'arriver.

CÉLINE ET LA BARONNE. Docteur, de grâce...

RAYMOND. Ah! vous savez que nous autres médecins, nous avons toujours des histoires à raconter; ce sont les trois quarts de la visite; il n'en faut plus qu'un quart pour le talent, et encore. (*A Madame de Lormoy.*) A moins cependant que cela ne fatigue la malade.

MADAME DE LORMOY. Non, docteur, je vous l'assure.

RAYMOND. Il faut alors que le pouls reste comme il est; car, à la moindre pulsation un peu vive, je m'arrête, et vous en serez fâchée; parce que c'est une anecdote curieuse, et surtout véritable. Je l'atteste, quoique la scène se passe à Bordeaux.

MADAME DE LORMOY ET LES AUTRES. Mais voyons donc, docteur, voyons donc.

RAYMOND. Ah! vous êtes tous pressés!.... Eh bien! donc, mes amis, quoique Racine ait dit quelque part :

Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie,

je soutiens qu'il a tort. Nous avons vu des gens en revenir, rarement il est vrai, surtout nous autres docteurs; mais enfin, c'est possible.

MADAME DE LORMOY. Témoin mon fils, que nous avons cru mort, et que voilà.

RAYMOND. Ah! bien oui, votre fils! ce n'est rien, rien du tout. Vous en conviendrez vous-même, quand vous m'aurez entendu.

CÉLINE, *bas*. Il me fait trembler.

BERNARDET, *à part*. Il arrive enfin... (*Haut.*) Eh bien! docteur?..

RAYMOND. Eh bien! je venais de rentrer chez moi, où l'on m'avait remis cette fameuse lettre dont nous parlerons plus tard. J'achevais à peine de la lire, lorsqu'un jeune homme descend vivement l'escalier, se précipite dans mes bras, et me serre dans les siens, de façon à m'étouffer. « Mon ami, mon père! c'est « vous que je revois. Vous voilà donc enfin. Depuis ce « matin que je vous attends chez vous. »

BERNARDET. Comment! c'était...

RAYMOND. Un ancien malade à moi, un client, votre jeune homme de ce matin.

MADAME DE LORMOY, *riant*. Celui de Montauban.

RAYMOND. Précisément. Je savais bien que la rencontre vous étonnerait. Il arrivait en effet de Montauban; mais il venait de plus loin, de Russie.

MADAME DE LORMOY. Comme mon fils.

RAYMOND. D'où il n'avait échappé que par miracle; car ses compagnons d'armes eux-mêmes l'avaient cru mort. Aussi il brûlait du désir de revoir sa famille, sa jolie fiancée, et surtout d'embrasser sa mère.

MADAME DE LORMOY, *à Théobald*. Comme toi, mon ami.

RAYMOND. Et c'est chez moi qu'il était descendu d'abord, pour me prier de me rendre chez elle, et de trouver quelque moyen adroit de la préparer peu à peu à un retour aussi extraordinaire.

MADAME DE LORMOY. Il me semble, docteur, que rien n'est plus aisé.

BERNARDET. En effet.

RAYMOND. Point du tout. Et c'est là que l'histoire se complique. Ma mission était d'autant plus difficile que sa place était déjà prise.

TOUS. O ciel!

CÉLINE ET THÉOBALD. Que dites-vous?

LA BARONNE, *dans le plus grand trouble*. Quelle idée!

RAYMOND, *froidement*. Ce n'est pas une idée. Sa place, dans la maison paternelle, était réellement occupée...

BERNARDET, *regardant Théobald*. Par un imposteur?

RAYMOND, *le regardant aussi*. Non, par un ami qui lui est bien cher, qui deux fois lui a sauvé la vie; un ami, qu'une méprise involontaire a jeté au sein de sa famille, dans les bras d'une mère, et qui n'ose s'en éloigner de peur qu'une émotion funeste... (*Prenant le bras de madame de Lormoy.*) Vous en avez, votre pouls bat plus vite.

MADAME DE LORMOY, *regardant alternativement Théobald et le docteur*. Non, non, je vous le jure.

THÉOBALD, CÉLINE ET LA BARONNE, *regardant Raymond d'un air suppliant*. De grâce, achevez.

RAYMOND, *les regardant*. Et vous aussi. Qu'est-ce que cela signifie?

LA BARONNE, *à demi-voix, et s'appuyant sur le fauteuil du docteur*. Achevez, ou je me meurs.

RAYMOND, *lui prenant la main*. Non, non, vous ne mourrez point, vous vivrez pour le bonheur; mais vous réprimerez l'excès d'une joie qui pourrait être fatale à votre mère.

LA BARONNE, *hors d'elle-même*. A ma mère!

RAYMOND. A celle, du moins, que bientôt vous nommerez ainsi.

THÉOBALD. Il est donc vrai!.. Mon ami, mon frère ..

MADAME DE LORMOY, *à moitié levée de son fauteuil*. Mon cher Léon.

RAYMOND, *lui tenant toujours le pouls*. C'est bien, c'est bien; je suis content. (*Se levant.*) Oui, il existe. Je viens de le voir, de l'embrasser, et vous êtes la plus heureuse des mères! Au lieu d'un fils, vous en avez deux; car Léon ne vient ici que pour unir sa sœur à son ami Théobald. C'est à cette condition qu'il consent à paraître. (*Mouvement de Bernardet.*) Et Monsieur (*Montrant Bernardet.*) est trop galant pour retarder une entrevue si désirée.

BERNARDET. Qui... moi?.. non certainement..... (*A part.*) surtout après ce que...

RAYMOND. C'est ce que j'ai dit à Léon, qui a dû sortir de chez moi une demi-heure après mon départ, (*Regardant à sa montre.*) en sorte qu'en ce moment, il pourrait bien être en route.

MADAME DE LORMOY, CÉLINE, LA BARONNE, THÉOBALD. Vraiment!

RAYMOND. Peut-être même est-il dans la rue.

TOUS. Comment!..

RAYMOND. Et tout près de cette maison, où il doit m'annoncer son arrivée par trois coups bien distincts, frappés à la porte cochère. (*On entend un coup.*)

TOUS. O ciel!

RAYMOND, *remontant le théâtre et prêtant l'oreille*. Attendez, pas de fausse joie, ce n'est peut-être pas lui. (*On entend un second coup. — Mouvement général. — Tout le monde penche la tête pour écouter avec plus d'attention.*)

RAYMOND, *souriant*. Malgré cela, j'ai de l'espoir. (*On entend un troisième coup.*)

TOUS. Mon fils, mon ami, mon frère, courons au-devant de lui. (*Ils se précipitent tous vers la porte.*)

FIN DE THÉOBALD.

L'ONCLE D'AMÉRIQUE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 14 mars 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

Personnages.

DERSAN.
ESTELLE, artiste.
LOUISE, couturière.
BONNICHON, conducteur de diligences.
BARTHÉLEMY, garçon sellier-carrossier.

La scène se passe à Paris, dans un appartement occupé par Estelle.

Le théâtre représente un petit salon servant de chambre de travail à Estelle; quelques bustes, quelques tableaux, un chevalet et autres objets formant l'atelier d'un peintre, et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le premier plan à gauche de l'acteur; à droite, la porte d'un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARTHÉLEMY, ESTELLE, LOUISE.

(*Estelle est occupée à peindre Louise, qui travaille à l'aiguille; Barthélemy, avec le tablier de garçon sellier, est debout derrière la chaise d'Estelle, et la regarde peindre.*)

BARTHÉLEMY. Dieux! que c'est ressemblant! que c'est agréable de voir double les gens qu'on aime!

ESTELLE. Vous trouvez, Barthélemy!

BARTHÉLEMY. Oh! c'est mademoiselle Louise; c'est elle-même; on la reconnaîtrait les yeux fermés. Savez-vous, mademoiselle Estelle, que c'est un fameux honneur que vous faites là à une petite couturière, de vouloir bien faire son portrait pour rien?

LOUISE. Vous, qui êtes déjà une artiste distinguée, et dont les tableaux se vendent si cher.

ESTELLE. Tant mieux, mes bons amis; ce sera mon présent de noce. Louise n'est-elle pas ma voisine? ne demeurons-nous pas dans la même maison? Il y a quelques mois d'ailleurs, quand j'étais encore plus pauvre que je ne le suis, elle me faisait mes robes pour rien: je m'acquitte aujourd'hui.

BARTHÉLEMY. C'est vrai; entre artistes, ça se trouve toujours; aussi, Mademoiselle, dépêchez-vous de devenir bien riche et de rouler carrosse. Alors vous vous adresserez à moi, qui suis sellier-carrossier, et vous verrez que je vous ferai du soigné; car je suis dans les fameux, je m'en vante; j'ai travaillé aux voitures du sacre.

ESTELLE. Vraiment!

BARTHÉLEMY. Et voilà souvent ce qui me désole, c'est de passer ma vie dans les landaux, et les calèches, et d'aller toujours à pied.

LOUISE. Oh! toi, Barthélemy, tu as toujours eu de l'ambition.

BARTHÉLEMY. Pour ce qui est de ça, j'en conviens. Ferme sur l'essieu. Il n'y a que ça qui donne du ressort; et si je veux m'élever, et être quelque chose, c'est pour toi seule! Je voudrais, le jour de mes noces, te voir dans un tilbury de ma façon.

LOUISE. Bah! un tilbury!

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Pourquoi tant de cérémonie?
Va, mon cher, pour un' fill' de bien,
Quand elle arrive à la mairie,
Cela suffit... l' reste n'est rien.
Et m'sieur l' mair' qui tient la séance,
Souvent, du modeste sapin
Voit descendre plus d'innocence
Qu' des landaux du quartier d'Antin.

(*A Estelle.*)

Vous saurez, Mademoiselle, que c'est dans huit jours... (*A Barthélemy.*) et je parie que tu n'as pas encore tous tes papiers, le consentement de tes parents.

BARTHÉLEMY. Ça ne sera pas long, j'en ai pas! Du côté paternel, rien, et de l'autre côté, un oncle, que je ne vois jamais; je ne sais pas ce qu'il devient.

ESTELLE. C'est dans le genre de mon oncle d'Amérique, dont nous parlions l'autre jour, n'est-ce pas, Louise?

BARTHÉLEMY. Oh! mais un oncle d'Amérique, ça vaut mieux! ça revient toujours riche.

ESTELLE. Oui, quand cela revient jamais; et en attendant, le meilleur est de s'en passer, et de ne compter que sur soi.

BARTHÉLEMY. Vous avez bien raison; car lorsqu'il faut faire son chemin, les parents, voyez-vous, les parents sont comme une cinquième roue à un carrosse; jamais mon oncle ne m'a donné un sou. Aussi, toute ma famille, à moi, c'est ma pauvre nourrice, la mère Joseph, qui demeure avec moi, et qui m'aime tant, que mademoiselle Louise en serait jalouse. Elle assistera à la noce, et elle vous racontera ses campagnes; car la mère Joseph, ma nourrice, a été vivandière, et pendant dix ans on l'a crue morte, et elle n'a reparu que depuis quelque temps. Mais vous entendrez tout cela; car j'espère bien que vous voudrez bien, mam'selle Estelle, honorer aussi notre mariage.

ESTELLE. Avec grand plaisir; j'en éprouve tant à vous savoir heureux! vous, du moins, vous pouvez l'être.

BARTHÉLEMY. Ah! si vous le vouliez, Mademoiselle, il ne tiendrait qu'à vous.

ESTELLE. Que voulez-vous dire?

LOUISE. Qu'il y a ici, n'est-ce pas, Barthélemy, un beau jeune homme qui ne demanderait pas mieux.

BARTHÉLEMY. Ce M. Dersan, qui vient si souvent pour faire faire son portrait, et qui n'est jamais content.

LOUISE.

AIR de *Turenne.*

Tous les matins, depuis six s'maines,
Il vient poser... ça doit être ennuyeux!

Et vous r'commencez par douzaines
Les bouch's, les fronts, les nez, les yeux.

BARTHÉLEMY.

Y en a tant, et d' si magnifiques,
Qu'avec e' qui vous reste, je crois,
Vous pourriez fair' pendant six mois
Des portraits pour tout's vos pratiques.

ESTELLE. Vous trompez; M. Dersan est fort aimable, sans doute; mais jamais je n'ai entendu de lui un seul mot qui pût me faire supposer...

LOUISE. C'est qu'il n'ose pas parler...

BARTHÉLEMY. Mais il fait mieux que cela; et si nous ne craignions pas de fâcher Mademoiselle, nous lui apprendrions bien des choses...

ESTELLE. Et quoi donc?

BARTHÉLEMY. Mademoiselle a bien du talent, sans doute; mais elle n'est pas encore connue; et ces portraits qu'elle vendait mille francs, c'est M. Dersan qui les faisait acheter par-dessous main.

ESTELLE. O ciel!

LOUISE. Ce joli appartement où il y a chambre à coucher, boudoir, salon et antichambre, Mademoiselle ne croit le payer que quatre cents francs; il en vaut quinze; c'est M. Dersan qui s'est entendu avec le propriétaire; non pas qu'il nous en ait rien dit; mais je le sais par la portière; car on sait toujours tout par les portières.

ESTELLE. Grands dieux! que m'apprenez-vous là? et quelle idée va-t-on avoir de moi? Bien certainement, je ne resterai pas un jour de plus dans cet appartement. Barthélemy, je vous en conjure, descendez dire à la portière qu'elle mette un écriteau, mais sur-le-champ, à l'instant même.

BARTHÉLEMY. Y pensez-vous? ce n'était pas là notre intention; et je me garderai bien d'y aller.

ESTELLE. Aimez-vous mieux que j'y descende moi-même?

BARTHÉLEMY.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Écoutez bien... j'entends une voiture....
Monsieur Dersan!.. c'est lui-même...

ESTELLE.

C'est lui!..

LOUISE.

Regarde donc, quelle aimable tournure!
Il est bien, lui... mais vois son tilbury!

BARTHÉLEMY.

Est-il possibl' de travailler ainsi!
Il faut qu' du cuir on n'ait aucun usage!
Gu'y en a qui s' vant'nt d'avoir étudié...
Et qui t'raient mieux d' race'mmoder l'équipage
Des gens qui vont à pié.

—

SCÈNE II.

ESTELLE, *puis* DERSAN.

ESTELLE. Je ne reviens pas de ma surprise, lui, Dersan, m'aimer à ce point! ah! depuis que je le sais, j'ai encore plus besoin de courage qu'auparavant. C'est lui, le voici.

DERSAN. Mille pardons, Mademoiselle, d'arriver aujourd'hui de meilleure heure qu'à l'ordinaire; je venais vous prévenir que ce matin je ne pourrai prendre séance.

ESTELLE, *froidement.* Il fallait envoyer, et ne pas vous donner la peine de venir.

DERSAN. C'est que je voulais... parce que j'avais à vous parler, au sujet de cette affaire dont vous m'aviez chargé; j'ai pris des informations sur cet oncle que vous avez en Amérique; j'ai idée qu'il est encore à Saint-Domingue, ou du moins qu'il y a laissé quelque fortune; et peut-être alors auriez-vous des droits à l'indemnité qu'on accorde maintenant.

ESTELLE. J'en doute; mais en ce cas, quel indice, quelle preuve en avez-vous?

DERSAN. Aucune, jusqu'à présent. Mais j'espère en obtenir; et je vous demanderai à venir vous rendre compte, chaque jour, du résultat de mes démarches. Le permettez-vous?

ESTELLE. Non, Monsieur.

DERSAN. O ciel! et pourquoi?

ESTELLE. Je quitte cette maison, cet appartement, dès aujourd'hui.

DERSAN. Que dites-vous? et pour quels motifs?

ESTELLE. Je n'ai pas besoin de vous les dire; vous les connaissez mieux que moi, et j'aurais le droit de me plaindre d'une générosité qui me poursuit ainsi sans mon aveu.

DERSAN. Vous savez tout... eh bien! oui, je n'ai pu vous voir sans vous aimer, sans admirer votre courage, votre résignation dans le malheur... Orpheline à dix-huit ans, sans appui, sans autres ressources que votre talent, vous aviez tout refusé de moi, et malgré ma fortune, je me voyais dans l'impuissance de vous secourir, si je n'avais eu l'idée de vous tromper.

AIR :

Votre âme, et fière et généreuse,
Eût repoussé tous mes bienfaits;
Et c'était pour vous rendre heureuse
Qu'en silence je vous trompais
Si d'une femme on encourt la vengeance
En faisant son bonheur... eh bien!
Égalez la peine à l'offense :
Vengez-vous en faisant le mien.

Je suis maître d'une fortune considérable, et quelles que soient les idées de ma famille, elle ne peut maintenant empêcher ce mariage.

ESTELLE. Quoi! vous ne craignez pas d'offrir votre main à une pauvre orpheline, à une artiste? Jamais, Monsieur, je n'oublierai une telle marque d'estime. Mais je dois songer à mon tour à votre réputation, à votre avenir.

DERSAN. Que dites-vous?

ESTELLE.

AIR de *Coralyn* (d'Amédée de Beauplan).

Si j'oubliais mon indigence,
Et si j'osais vous épouser,
D'avoir recherché l'opulence
On viendrait bientôt m'accuser.

DERSAN.

Vous accuser!

ESTELLE.

C'est la règle commune...
Mais aux yeux du monde, je vais,
En refusant votre fortune,
Prouver que je la méritais.

DERSAN. Dites plutôt que vous n'éprouvez rien pour moi, que mon amour n'a pu vous toucher.

ESTELLE. Pourquoi me parler ainsi, quand vous savez, Monsieur, qu'il ne m'est pas permis de vous répondre? Je vous ai dit ma résolution, je la crois noble, généreuse, digne de vous, enfin, et c'est pour avoir le courage de la tenir, que je quitte aujourd'hui cet appartement, et que je vous laisserai ignorer celui que je vais choisir. (*Elle entre dans la chambre à droite.*)

BARTHÉLEMY. Dieu ! que c'est ressemblant ! — Scène 1.

SCÈNE III.

DERSAN, *seul*. Est-on plus malheureux ! elle m'aime, j'en suis sûr ! mais je connais son caractère. Rien au monde ne la fera manquer à ce qu'elle regarde comme un devoir : et je ne sais que résoudre, que faire. Inventer encore quelque ruse, imaginer quelque expédient pour l'enrichir malgré elle ; mais maintenant qu'elle se méfie de moi, elle découvrira tout. Quant à son oncle de Saint-Domingue, il n'y faut pas penser ; j'avais sur moi des renseignements que je me suis bien gardé de lui montrer ; ce pauvre diable, nommé Dupré, est mort sans enfants, sans fortune ; voilà son extrait mortuaire, et il faut qu'Estelle renonce à tout espoir.

AIR : *Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle.*

Malgré mes vœux et ma tendresse,
Pour l'obtenir, aucun moyen...
Vous qui désirez la richesse,
Voyez quel destin est le mien.
La fortune en vain me protége ;
De ses faveurs pourquoi m'environner ?
Si je n'ai pas son plus beau privilége,
Si je n'ai pas le droit de la donner.

Hein ! qui vient là ?

—

SCÈNE IV.

DERSAN, BONNICHON.

BONNICHON. Merci, la portière, restez à votre loge ; puisqu'il y a du monde, je verrai sans vous l'appartement.

DERSAN. Eh quoi ! elle l'aurait déjà mis à louer !

BONNICHON. Ah ! diable ! rien qu'au premier coup d'œil, je vois que c'est trop beau pour moi ; ce n'est pas ce qu'il me faut.

DERSAN, *le regardant*. Eh mais ! il me semble que je connais cette figure-là, et que je l'ai vue autrefois dans la maison de mon père ; c'est Thomas.

BONNICHON. Qui m'appelle ?

LOUISE. Ah dieux! comme vous êtes mis simplement. — Scène 13.

DERSAN. Thomas Bonnichon, ancien cocher de M. Dersan.

BONNICHON. C'est cela même; ma dernière maison! M. Dersan, rue du Helder. Si je m'en souviens, il avait un fils et quatre chevaux.

DERSAN. Il avait un fils, et tu ne te rappelles pas?..

BONNICHON. Quoi! ce serait M. Jules, le fils de mon bon maître! Qui vous aurait reconnu? depuis dix ans! Dieux! comme les jeunes gens grandissent dans ce siècle-ci!

DERSAN. Et qu'es-tu devenu, mon cher Bonnichon?

BONNICHON. Monsieur, j'étais las des maisons bourgeoises. A la mort de monsieur votre père, je suis entré dans l'administration publique, rue Notre-Dame-des-Victoires, les grandes messageries. J'avais quelques protections du côté des femmes; j'ai été nommé conducteur de diligences.

DERSAN. Diable! un bel état...

BONNICHON. Un état superbe, un poste élevé, toujours sur l'impériale, toujours en course, sans bouger de place; voyageur sédentaire de Bordeaux à Paris et de Paris à Bordeaux, route de première classe, toujours du pavé, chéri des aubergistes et des marchands de comestibles, président-né des tables d'hôte, entouré d'égards, de considération et de pâtés de Périgueux. Je passais mon temps à m'engraisser et à faire des réflexions philosophiques; car que faire sur l'impériale, à moins d'y réfléchir? Ah! que de fois je me suis dit :

Air de *Préville et Taconnet.*

La diligence et les célérifères
M'offrent l'aspect des États policés :
Je vois d'abord, dans les fonctionnaires,
Les voyageurs, parfois un peu pressés,
Mais satisfaits, pourvu qu'ils soient placés.
Bon conducteur et fidèle à son poste,
Veillant toujours, de crainte de broncher,
Le ministre, c'est le cocher.
Et l' bon bourgeois est le cheval de poste
Qui ne dit rien, et qui fait tout marcher.

Hélas! Monsieur, je vous parle du temps de ma gloire! mais ce n'est plus ça! la cabale, l'injustice... depuis quinze jours je suis à pied.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 5 —

DERSAN. Tu es destiné?

BONNICHON. Oui, Monsieur, sous prétexte que j'allais trop vite, et que je risquais de verser. C'est cependant comme cela qu'on arrive; et je vous demande un peu, si l'on destituait tous ceux qui vont trop vite? Vous me voyez tout démonté, tout démoralisé. J'ai bien un rendez-vous à deux heures, chez un de nos administrateurs, à qui je dois remettre une pétition; mais je n'ai pas grand espoir; et c'est le ciel qui m'a fait vous rencontrer; car si vous daignez seulement vous intéresser à moi...

DERSAN. Volontiers, mon cher Bonnichon! quoique je sois peu disposé, dans ce moment, à protéger les autres.

BONNICHON. Et qu'avez-vous, mon cher maître? qui peut vous inquiéter? Ce n'est point la fortune; ce ne sont point les amours. Quoi donc peut vous manquer?

DERSAN, *montrant les papiers qu'il tient à la main.* Ce qui me manque? tiens, c'est un oncle, un oncle d'Amérique, dont j'aurais besoin, et voilà ce qui ne peut pas se trouver.

BONNICHON. Et pourquoi donc, Monsieur? à Paris on trouve de tout.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Avec de bons billets de banque,
Tout est possible, en général;
Pour trouver l'oncle qui vous manque
Vous avez là le principal.
Avec les parents les plus proches
On trouve peu d'écus comptants;
Avec des écus dans ses poches
On trouve toujours des parents.

Moi, je suis là, disposez de moi; je suis votre grand-père, votre oncle, tout ce qui pourra vous faire plaisir.

DERSAN. Eh non! ce n'est pas le mien; mais celui d'une jeune orpheline que j'aime, que je voudrais enrichir malgré elle, et sans qu'elle s'en doutât.

BONNICHON. Raison de plus: du romanesque, de la sensibilité; je suis votre homme.

DERSAN, *à part.* Au fait, quelle idée! ce M. Dupré n'était pas connu. (*A Bonnichon.*) Quoi! vraiment, tu serais homme à arriver de Saint-Domingue?

BONNICHON. De Saint-Domingue, d'Haïti! comme vous voudrez; de plus loin encore, s'il le faut; qu'est-ce que ça me fait! moi qui ai l'habitude des voyages, ça me change d'élément, et voilà tout. J'arrive donc de Saint-Domingue, je reconnais ma nièce, je lui donne des millions, je vous enrichis, je vous marie, je vous bénis, et fouette cocher; ça va tout seul, comme sur une route royale.

DERSAN. Il a un ton d'assurance qui me persuade malgré moi.

BONNICHON. Ajoutez à cela que je suis grand amateur de spectacle, et que je sais comment sont faits tous les oncles d'Amérique. D'abord, j'ai déjà le costume, car les oncles d'Amérique commencent toujours par reparaître déguisés aux yeux de leurs parents étonnés et attendris. Je suis donc déguisé; j'ai le ton brusque et sans façon, je suis franc, loyal, j'ai une canne, je suis millionnaire, c'est-à-dire je n'ai pas le sou, mais...

DERSAN. Tiens, ce portefeuille que je portais à mon agent de change, voilà dix mille francs.

BONNICHON, *prenant.* Bien; et le portefeuille aussi! ils ont toujours un portefeuille. Quand on verra de l'argent, on ne doutera pas de la parenté; ce sont les pièces à l'appui. Après la reconnaissance, vous serez le maître de me payer mes frais de représentation, si vous êtes content.

DERSAN. Mais est-ce que tu sauras assez bien mentir?

BONNICHON. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que j'arrive de Bordeaux. Comment s'appelle-t-elle, ma nièce?

DERSAN. Estelle, Estelle Deschamps. Cet oncle se nommait Dupré; tiens, voilà l'extrait mortuaire, et la lettre que j'ai reçue.

BONNICHON. Bien, je vais étudier mon rôle; d'ailleurs, vous me souffleriez.

DERSAN. Moi, rester ici! être témoin... je n'oserai jamais.

BONNICHON. C'est juste, vous me feriez manquer ma réplique... Eh bien! laissez-moi, et revenez dans un moment; c'est l'affaire d'un quart d'heure, une demi-poste. Un peu de sang-froid, le menton dans la cravate, de la dignité, du tabac; justement je viens d'acheter une tabatière en chrysocale. Je parlerai, je m'attendrirai, je raconterai mes naufrages; je peux bien me passer au moins un naufrage, pour la vraisemblance. J'ouvrirai mes bras, elle s'y précipitera, et vous n'aurez plus qu'à marcher à l'autel, ou à vous y faire conduire en voiture, ce qui est bien plus commode.

DERSAN. Allons, puisque je n'ai pas d'autres ressources, je m'abandonne à toi; mais de la prudence, des ménagements.

BONNICHON. Oui, Monsieur, nous irons d'abord au pas, ensuite le trot, et nous verrons; ne vous éloignez pas.

DERSAN. Je ne sors pas de la maison.

BONNICHON. Dans un moment vous allez me trouver en famille.

DERSAN. On vient; c'est elle, sans doute.

BONNICHON. Oui, mon cœur d'oncle me le dit, je l'entends qui parle déjà; la nature...

DERSAN. Adieu, je me sauve.

—

SCÈNE V.

BONNICHON, LOUISE.

BONNICHON. Allons, n'oublions pas que je suis oncle, oncle maternel, à ce que dit ce papier! Pas trop de sentiment d'abord, mais ensuite... Silence! voilà ma nièce...

LOUISE. Que voulez-vous, Monsieur?

BONNICHON. Mademoiselle, je voudrais me faire peindre... Elle est gentille, ma nièce.

LOUISE. Allons, encore une pratique... Je vais prévenir mademoiselle Estelle.

BONNICHON. Comment! est-ce que vous n'êtes pas?.. (*A part.*) La nature s'est trompée; c'est égal, je reporterai ma tendresse sur l'autre.

LOUISE, *appelant.* Venez, Mademoiselle, venez, encore de l'ouvrage.

BONNICHON. Voyons, lisons mes titres. Je me souviens bien de tout ce qu'il m'a dit; en route, marchons droit, et gare les ornières... Ah! la voilà; pour le coup, mon cœur ne me trompe pas. Diable! c'est mieux, c'est beaucoup mieux; au moins, voilà une nièce qui me fait honneur.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ESTELLE.

BONNICHON. Mademoiselle, j'ai besoin de faire faire

mon portrait, et je me suis décidé à venir vous trouver. Votre talent, votre réputation, votre nom même...

ESTELLE. Mon nom!

BONNICHON. Oui; mademoiselle Estelle, n'est-ce pas? C'est un nom que j'aime! Mademoiselle, pouvez-vous m'expédier un peu vite?

ESTELLE. Est-ce en buste?

BONNICHON. Non, parbleu! en pied, tout ce qu'il y a de plus beau, pendant que j'y suis.

LOUISE, *lui donnant une chaise.* Si Monsieur veut s'asseoir?

ESTELLE. Je vais toujours faire une esquisse.

BONNICHON. Je voudrais être représenté au milieu de ballots de sucre et de café, et puis autour de moi trois ou quatre cents nègres.

LOUISE. Trois ou quatre cents nègres!

BONNICHON. Oui, ma belle enfant; je suis propriétaire en Amérique, à Saint-Domingue. C'est loin, n'est-ce pas! on n'y va pas en poste.

AIR de *Partie carrée.*

Négociant des plus intègres,
J'y suis fameux par mes plantations;
J'ai là des champs, des maisons et des nègres
A peu près pour deux millions!

LOUISE.

Eh quoi! des noirs?

BONNICHON.

Un produit magnifique!
Va, la couleur n'y fait rien, mon enfant:
Qu'il soit venu d'Europe ou d'Amérique,
L'argent est toujours blanc.

LOUISE. Mademoiselle, que c'est glorieux pour vous de faire un portrait qui ira en Amérique!

BONNICHON, *à part.* Je crois que c'est le moment... (*Haut.*) Il faut bien que j'y retourne, puisque je n'ai plus de liens qui m'attachent à la France; je ne suis que trop certain de la mort de ma pauvre sœur!

LOUISE. Votre sœur! Oh! mon Dieu! Mademoiselle, il avait une sœur, et il arrive de Saint-Domingue!

BONNICHON. Oui, j'avais une sœur. Hélas! elle n'est plus; elle est morte ici, à Paris! loin de son bon frère. J'aurais voulu la serrer dans mes bras, j'aurais voulu adopter sa fille.

ESTELLE. Sa fille!

BONNICHON. Cette chère Estelle Deschamps!

LOUISE. Mademoiselle, c'est lui!

BONNICHON. Que dites-vous! vous seriez?..

LOUISE. Votre nièce...

ESTELLE. Mon oncle!

BONNICHON. Ma nièce, viens dans mes bras!

LOUISE. Ah! que c'est heureux!

BONNICHON, *à part.* Voilà le moment de pleurer. (*Haut.*) Ma nièce, que je suis aise de te voir! la joie, la sensibilité... (*Apercevant Dersan.*) Quel est ce monsieur?

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DERSAN.

LOUISE. Ah! monsieur Dersan, il y a bien du changement; si vous saviez...

BONNICHON. Monsieur vient sans doute pour un portrait; j'en suis fâché pour vous, mais Mademoiselle ne fera plus de portraits, elle fera le mien encore. N'est-ce pas que tu feras le mien, ma chère Estelle?

ESTELLE. Oui, mon oncle.

DERSAN. Votre oncle!

BONNICHON. Oui, Monsieur; elle a retrouvé un oncle qui l'aime, qui la chérit, qui l'enrichit. (*A Estelle.*) Viens, que je t'embrasse encore! (*Bas.*) C'est la règle; on embrasse toujours deux fois.

ESTELLE. Oui, monsieur Dersan, oui, cet oncle dont vous aviez demandé des nouvelles, le voilà! vous concevez tout mon bonheur! Enfin, il me sera donc permis de reconnaître...

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, BARTHÉLEMY.

LOUISE, *allant à lui.* Ah! Barthélemy, si tu savais!

BARTHÉLEMY. Qu'est-ce que vous avez donc, Louise? vous avez l'air d'un cheval échappé.

LOUISE. Mademoiselle a retrouvé son oncle d'Amérique!

BARTHÉLEMY Son oncle d'Amérique!

LOUISE. Il est arrivé de l'Amérique avec des millions! le voilà.

BARTHÉLEMY. De l'Amérique! de Saint-Domingue, d'Haïti? tiens, il n'est pas noir!.. Eh bien! est-ce que je me trompe? c'est mon oncle Bonnichon.

BONNICHON. Barthélemy!

BARTHÉLEMY. Mon oncle, mon cher oncle, Thomas Bonnichon! quoi, c'est vous qui avez des millions?

ESTELLE ET DERSAN. Son oncle!

DERSAN, *bas.* Je suis perdu!

BONNICHON, *de même.* Non, morbleu! de l'audace! je vais continuer mon rôle. (*Haut.*) Oui, mon garçon, oui, je suis millionnaire.

BARTHÉLEMY. Moi qui vous croyais mort! pour le moins.

BONNICHON.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Oui, j'ai beaucoup voyagé... tu t'en doutes,
J'ai parcouru les mers.

BARTHÉLEMY.

C'est étonnant!
Jadis, mon oncl', vous couriez les grand'routes...

BONNICHON.

Pour réussir j'ai changé d'élément,
Et, s'il le faut, je te dirai comment.
D'abord, mon cher, ma fortune est très-grande...

BARTHÉLEMY.

Cela suffit, le reste est superflu;
En fait d' fortune, c'est un point convenu :
Arrivez-vous... jamais on ne demande
Par quel chemin vous êt's venu.

ESTELLE. Barthélémy, votre neveu! comment cela se fait-il, vous qui étiez le frère de ma mère.

BONNICHON. Sans contredit! Mais je vais t'expliquer... j'avais plusieurs sœurs; l'une, qui a épousé M. Deschamps, était ta bonne mère; la seconde, que tu n'as jamais connue, a épousé M. Barthélemy, un simple employé de roulage. La famille alors était pauvre! moi-même, je n'étais connu que sous le nom de Thomas Bonnichon, qui était notre raison de commerce. Ce Barthélemy a donc eu, dans notre famille, une femme...

BARTHÉLEMY. Oui, une femme qui m'a eu, et qui, par conséquent, était ma mère. Ainsi, mademoiselle Estelle, les neveux et les nièces de nos oncles sont nos cousins et cousines; donc, en tirant la conséquence, nous sommes cousins.

ESTELLE, *froidement.* Oui, je le vois bien. (*A part.*) Quoi! c'est là ma famille!

BONNICHON. Mais n'importe, ma chère nièce, quoi qu'il arrive, quelle que soit notre famille, cela ne change rien à mes projets. En ta qualité d'artiste, tu ne dois pas être bien en fonds. Tiens, voilà, pour commencer, dix mille francs que je te donne.

BARTHÉLEMY, *tendant la main.* Ah! le bon oncle!.. Eh bien! et de l'autre côté! et l'équilibre!..

AIR : *En amour comme en amitié.*

Mon bon p'tit oncl' je vous attends!
Plus que moi vous aimez vot' nièce;
Quand je me plains de vos sentiments,
Je tiens à la justic' bien plus qu'à la richesse.
Traitez nous donc également;
C'est c' que veut la délicatesse;
Et si je suis exclu de vot' tendresse,
Donnez-moi ma part en argent.

BONNICHON. Laisse-moi donc tranquille; est-ce que je ne suis pas le maître? (*A Estelle.*) Ils sont à toi, à toi seule.

ESTELLE. Je puis donc en disposer... (*Elle prend le portefeuille.*) Tenez, Barthélemy, partagons.

DERSAN ET BONNICHON, *à part.* Oh! mon Dieu!

BARTHÉLEMY. Bien, Mademoiselle. Vous êtes digne d'être ma cousine; je reconnais mon sang.

BONNICHON, *bas, à Dersan.* Vous le voyez, Monsieur; ce n'est pas ma faute.

DERSAN, *bas.* Il paraît que je vais enrichir toute la famille.

BONNICHON, *regardant la pendule, et à part.* Ah! mon Dieu! deux heures moins un quart! il ne faut pas que la nature me fasse négliger les affaires; et je dois porter à nos administrateurs une pétition, qui n'est pas encore faite! (*Haut.*) Je crois, ma chère nièce, que je puis ici, sans façon, écrire.

ESTELLE, *montrant la chambre à droite.* Tenez, mon oncle, vous trouverez là ce qu'il faut...

BONNICHON. Adieu, mon enfant, adieu, ma nièce; je reviens dans l'instant. (*Il entre dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE IX.

DERSAN, ESTELLE, BARTHÉLEMY, LOUISE.

DERSAN. Quel bonheur est le mien! et combien je prends part à l'heureux événement...

ESTELLE. Ne vous en réjouissez pas; il met au contraire entre nous un obstacle insurmontable.

DERSAN. Que dites-vous?

ESTELLE. Restez, je m'expliquerai quand ils seront partis.

BARTHÉLEMY, *qui a causé bas avec Louise.* Oui, morbleu! tu entends bien que je vais sur-le-champ donner congé à mon bourgeois; est-ce que je peux rester à sa boutique? est-ce que je peux travailler? moi qui ai un oncle millionnaire! (*Montrant les billets de banque.*) Vois plutôt les certificats; ohé! ohé! en avant les billets de banque!

ESTELLE. Mon pauvre Barthélemy! la fortune va vous faire perdre la tête.

BARTHÉLEMY. Non, ma cousine; mais vous sentez bien que je ne peux plus rester dans les cabriolets; on n'en fait plus maintenant, on en achète. Dieux! ça va-t-il rouler! les carrosses, les dîners, les parties, les spectacles et les femmes!

LOUISE. Comment! les femmes! et notre mariage?

BARTHÉLEMY. Ça n'empêche pas.. parce que vous pensez bien, Louise, que notre mariage... certainement, j'y songerai.

LOUISE. Ah! mon Dieu, déjà, en un instant, se peut-il que la fortune l'ait ainsi changé?

BARTHÉLEMY. Du tout, Louise; c'est ce qui vous trompe; je ne suis pas changé, je n'en suis pas plus fier; et la preuve, c'est que... Depuis longtemps, monsieur Dersan, je me suis aperçu de vos assiduités auprès de Mademoiselle, qui, alors, n'était pas ma cousine; mais qui, maintenant, est ma cousine... et croyez, monsieur Dersan, que pour ce qui est de mon consentement et de celui de mon oncle, je ferai mon possible; parce que de vous à moi...

DERSAN. Allons! le voilà qui me protége.

BARTHÉLEMY. Mais le plus pressé, dans ce moment, est de quitter le tablier et de prendre un habit plus convenable, sans compter le lorgnon et les bijoux. Adieu, ma cousine; adieu, monsieur Dersan; adieu, mon cousin.

AIR de la *Pénélope de la Cité* (de M. Ch. Plantade).

Je n' suis plus sellier!
Puisque la fortun' me seconde,
Puisque j' suis rentier,
Moi, je n' dois plus aller à pied.
En cabriolet,
Quand j' vas éclabousser tout l' monde,
Qui se douterait
Que jadis mon père en vendait?
Quand j' vais m'y placer,
Comme j'aurai bonne tournure!
Pour me voir passer,
Comme chacun va se presser!

LOUISE.

J' n'y dois plus penser.
Hélas! cette maudit' voiture
Va tout renverser.
Et not' mariag' vient de verser.

ENSEMBLE.

BARTHÉLEMY, LOUISE.

BARTHÉLEMY.

Je n' suis plus sellier,
Puisque la fortun' me seconde;
Puisque j' suis rentier,
Moi, je n' dois plus aller à pied.
En cabriolet,
Quand j' vas éclabousser tout l' monde,
Qui se douterait
Que jadis mon père en vendait?

LOUISE.

Il n'est plus sellier,
Puisque la fortun' le seconde,
Puisqu'il est rentier,
Il ne doit plus aller à pied.
En cabriolet,
Il doit éclabousser tout l' monde;
Qui se douterait
Que jadis son père en vendait?

—

SCÈNE X.

DERSAN, ESTELLE.

DERSAN. Ils s'éloignent! eh bien! parlez vite, que voulez-vous dire?

ESTELLE. Je n'ai plus rien à vous apprendre; vous venez de le voir, vous venez de l'entendre : je vous donnerais un semblable parent! Barthélemy serait le cousin de M. Dersan! non, Monsieur, un pareil obstacle est encore plus terrible que celui de la fortune.

DERSAN. Que dites-vous?

ESTELLE. Non pas que je rougisse de mes parents, ni de l'état qu'ils exercent.

AIR nouveau.

Vivre avec eux, telle est ma destinée;
Car loin de vous le sort les a placés.
En contractant un pareil hyménée,
Moi, je m'élève, et vous vous abaissez.
Oui, Monsieur, ce cœur qui vous aime
De votre honneur se montrera jaloux;
Je n'aurai point de fierté pour moi-même,
Mais je dois en avoir pour vous.

DERSAN. Quoi que vous puissiez dire, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout.

ESTELLE. Non, Monsieur, il faut que je sorte, que je reporte ce tableau; et s'il est vrai que vous ayez quelque amitié pour moi, la dernière preuve que j'en réclame est de m'obéir et de ne pas me suivre. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCÈNE XI.

DERSAN, *puis* BONNICHON.

DERSAN. Au diable les sentiments et la délicatesse! me voilà moins avancé qu'auparavant! Ah! mon cher Bonnichon, si tu savais!

BONNICHON. Je sais tout, Monsieur; j'étais là, et j'ai tout entendu...

DERSAN. Cet imbécile de Barthélemy qui s'avise d'être garçon carrossier!

BONNICHON. Que voulez-vous, Monsieur, ce n'est pas ma faute; notre famille a toujours été dans les voitures! mais rien n'est désespéré; si je me suis donné une nièce, je peux bien m'ôter un neveu.

DERSAN. Et comment feras tu?

BONNICHON. C'est difficile, c'est une côte à monter; et, pour comble de désespoir, il faut, dans ce moment, que j'aille à mon rendez-vous, rue Notre-Dame-des-Victoires.

DERSAN. Je vais t'y mener dans ma voiture.

BONNICHON. Bien de l'honneur, et nous rêverons, en route, à la ruse qu'il faut employer. D'abord, mon neveu ne sait pas lire, ce qui est déjà une bonne avance; et puis il a eu, de par le monde, une nourrice, la mère Joseph; j'arrange tout cela de manière à lui prouver qu'il n'est pas de la famille; après cela qui sait! c'est peut-être vrai!.. Mais qui vient là?

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISE, *pleurant.*

LOUISE. C'est horrible! c'est indigne!

BONNICHON. Allons! qu'est-ce qu'elle a, celle-ci?

LOUISE. Ah! monsieur Dersan! il ne veut plus de moi; il craint de se mésallier, à ce qu'il dit; et tout cela, parce qu'il est riche.

BONNICHON. Vous l'entendez; il n'était pas digne de ma fortune, et il mérite une leçon. Oui, Monsieur, tout en faisant nos affaires, la morale en chemin, ça ne peut pas nuire.

DERSAN Allons, ne te désole pas, d'autres te le feront oublier.

LOUISE, *pleurant.* Jamais! j'aurai d'autres amants, c'est probable, mais je ne les aimerai jamais comme celui-là! Aussi c'est votre faute; sans cette maudite fortune...

BONNICHON. Rassure-toi, il n'en a plus; il n'a plus rien.

LOUISE. Puisqu'il est votre neveu.

BONNICHON. Et s'il ne l'était pas?

LOUISE. O ciel!

BONNICHON. Autant commencer par elle. Apprends donc... mais non; je n'ai pas le temps, et tu le sauras plus tard. Venez, Monsieur.

LOUISE, *le retenant.* Ah çà! vous en êtes bien sûr? vous me le promettez?

BONNICHON. Je te répète qu'il est ruiné, déshérité, et s'il a jamais un sou de moi, je te donne cinquante mille francs de dot.

LOUISE. Ah! quel bonheur! et quel bon oncle!

BONNICHON.

AIR de *Turenne.*

Mais nous, Monsieur, changeons de batteries;
Je vous réponds de tout, sur mon honneur!
J'en jure ici par les Messageries,
Par ma place de conducteur.
Mes vœux ne sont pas illusoires;
Nous reviendrons vainqueurs... et pourquoi non,
Quand nous marchons sous l'égide et le nom
De Notre-Dame des Victoires.

(*Il sort avec Dersan.*)

—

SCÈNE XIII.

LOUISE, *puis* BARTHÉLEMY, *en tenue très-élégante.*

LOUISE. Il se pourrait! Barthélemy n'est pas plus riche que moi! ah! que c'est bien fait! mais il n'est pas assez puni; et je vais lui apprendre... Le voici.

BARTHÉLEMY.

AIR : *Tra, la, la, tra, la, la.*

J'ai d' l'argent, (*bis.*)
Moi, j' paye tout au comptant;
Chez l' marchand, (*bis.*)
On a d' tout pour son argent :
L'habit, l' chapeau, l' pantalon,
La chaîn', la montre et l' lorgnon,
Tout est neuf, du bas en haut,
Et j' suis un homm' comme il faut.
J'ai d' l'argent, etc.
J' viens d' dire au maîtr' carrossier
Qu'il cherche un autre ouvrier;
Moi, je n'ai plus maintenant
Besoin d'avoir du talent.
J'ai d' l'argent, etc.

Il n'y a plus qu'une chose qui m'inquiète; car quoique j'aie fait fortune, j'ai encore la duperie d'avoir de la délicatesse. . c'est cette pauvre Louise que je vais retrouver dans les soupirs et dans les larmes; c'est ennuyeux, et puis ça fait mal.

LOUISE, *devant la glace, arrangeant ses cheveux.* Tra, la, la, tra, la, la.

BARTHÉLEMY. Hé bien! elle chante à présent! Mademoiselle Louise... (*A part.*) J'espère que ma tenue va l'éblouir.

LOUISE, *se retournant à peine.* Ah! c'est vous, monsieur Barthélemy... tra, la, la, tra, la, la.

BARTHÉLEMY. Oui, que c'est moi; je viens du Palais-Royal, et à pied sec; car j'ai acheté un cabriolet, un que j'avais fait moi-même; on est très-bien dedans! c'est agréable, quand on n'est plus artiste, de s'asseoir et de rouler dans son ouvrage... Mais vous ne me dites pas comment vous me trouvez?

LOUISE. Ah dieux! comme vous êtes mis simplement; quelle différence avec ce jeune Anglais qui sort d'ici!

BARTHÉLEMY. Comment! un Anglais!

LOUISE. Celui qui tournait toujours autour de moi,

et dont tu étais si jaloux, quand tu n'étais pas riche.

BARTHÉLEMY. Hé bien! il sort d'ici?

LOUISE. Mieux que cela, il va revenir; désolé de mes rigueurs, il m'a proposé de m'épouser.

BARTHÉLEMY. Et vous avez accepté?

LOUISE. Sur-le-champ! tu m'as dit que c'était si beau d'être riche, que j'ai aussi voulu voir par moi-même.

BARTHÉLEMY. Il t'épouse, toi! une couturière...

LOUISE. Pourquoi pas? tous les jours on épouse des marchandes de modes; ainsi, à plus forte raison...

BARTHÉLEMY. Et moi, que tu ne devais jamais oublier?

LOUISE. Je ne sais pas comment ça s'est fait! à mesure qu'il me parlait, mon amour pour toi s'en allait.

BARTHÉLEMY. Il s'en allait!

LOUISE. Ah! mon Dieu! il s'en allait petit à petit, tant il y a que lorsque milord a fini par me dire que je serais milady, je ne t'aimais plus du tout.

BARTHÉLEMY. Et tu m'en fais l'aveu! Milady! toi, milady! ah! que les femmes sont ambitieuses! non, non, on ne se figure pas combien il entre d'ambition dans le cœur d'une femme! Louise, je ne vous ai jamais dit que je ne vous épouserais pas, vous devez vous le rappeler: je vous ai dit que je verrais, que j'y songerais; c'était vous dire que je penserais à vous. Hé bien! maintenant, c'est tout vu, c'est tout résolu, et plutôt que de te laisser enlever par cet Anglais, je suis prêt à t'épouser.

LOUISE. Il n'est plus temps.

BARTHÉLEMY. Puisque je reviens à toi.

LOUISE. Non, Monsieur, je veux être milady!

BARTHÉLEMY. Va, tu n'es guère patriote! et si tu avais seulement un peu d'esprit national, ou un peu d'amour pour moi!.. Louise, je t'en supplie! veux-tu que je me mette à tes genoux; malgré mon pantalon neuf, ça m'est égal.

LOUISE. Eh bien! Monsieur, je vous dirai, à mon tour, que je verrai; mais c'est à une condition.

BARTHÉLEMY. Laquelle?

LOUISE. C'est que vous renoncerez sur-le-champ à tout ce qui peut vous revenir de la fortune de votre oncle.

BARTHÉLEMY. Y penses-tu? puisque je la partagerai avec toi.

LOUISE. Et moi, je n'en veux pas.

BARTHÉLEMY. Tiens, cette idée! Pourquoi veux-tu m'ôter ma fortune? Laisse-la-moi! songe donc que je t'achèterai de beaux châles, des cachemires, des marabouts et des pendants d'oreille.

LOUISE. Je n'en veux pas, je ne veux rien; il faut que tu sois comme auparavant.

BARTHÉLEMY. Laisse-moi seulement dix mille livres de rente.

LOUISE. Pas un sou, ou je vais retrouver milord.

BARTHÉLEMY, *haut*. Puisqu'il le faut! (*A part.*) Allons, j'en garderai six sans lui rien dire.

LOUISE.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs*.

Décid'-toi... j'attends ta promesse...

BARTHÉLEMY.

Te perdr' ferait mon désespoir!
Mais aussi perdre ma richesse!..

LOUISE.

Allons, Monsieur, fait's vot' devoir!

BARTHÉLEMY.

Dieux! qu'il est cruel de déchoir!
J'y consens, puisque tu l' réclames:
Plus d' fortune, plus de crédit;
J'abandonn' tout!.. J'ai toujours dit
Que je s'rais ruiné par les femmes.

LOUISE. A la bonne heure; voilà ce que je voulais entendre! et tu as aussi bien fait.

BARTHÉLEMY. Et pourquoi!

LOUISE. Pourquoi? tiens, voilà ton oncle qui va te l'apprendre.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; BONNICHON.

BARTHÉLEMY. Comme il a l'air rêveur! Mon oncle, j'ai à vous parler.

BONNICHON. Ah! c'est vous, monsieur Barthélemy! j'avais aussi à vous entretenir.

BARTHÉLEMY. Tiens, ce ton solennel! qu'est-ce qu'il lui prend donc, à mon oncle?

BONNICHON. Votre oncle! je ne le suis plus; non, Barthélemy, connais enfin la vérité; tu n'es pas mon neveu!

LOUISE. Voilà ce que tu ne savais pas.

BARTHÉLEMY. Laissez donc, est-ce que c'est possible? une place de neveu, ça n'est pas comme les autres! ça tient toujours; il n'y a pas moyen de vous destituer.

BONNICHON. C'est ce qui te trompe! et s'il te faut des preuves, j'en ai là; des preuves malheureusement irrécusables; car je t'aimais, Barthélemy; on n'est pas pendant vingt-cinq ans l'oncle de quelqu'un, sans commencer à s'y habituer; mais, hélas! il a fallu se rendre à l'évidence.

LOUISE. Achevez, de grâce.

BONNICHON. Apprenez donc qu'il a été changé en nourrice!

BARTHÉLEMY. Moi!

BONNICHON. Toi-même! je te défie de dire le contraire, tandis que j'ai là des témoignages, des attestations solennelles! Vous saurez donc que la mère de Joseph, sa coupable nourrice, était vivandière.

BARTHÉLEMY. C'est vrai, je ne le nie pas; elle aimait à nourrir les braves.

BONNICHON. Depuis dix ans, elle avait disparu.

BARTHÉLEMY. C'est encore vrai.

BONNICHON. Et l'on vient de recevoir de ses nouvelles! Dans la dernière guerre d'Espagne, au siége de Pampelune, au moment où elle portait le rogomme à nos grenadiers, elle fut blessée d'un obus qui la renversa elle et ses provisions. Elle fit, avant de mourir, une déclaration qu'on vient de me communiquer, et dans laquelle elle avoue que le nommé Barthélemy Bonnichon n'est point Bonnichon Barthélemy, mais un enfant anonyme substitué par elle, dans le criminel espoir de continuer les mois de nourrice.

BARTHÉLEMY. La mère de Joseph aurait dit une chose comme ça! ça n'est pas possible, et je vais le lui faire avouer à elle-même.

BONNICHON. A elle-même!

BARTHÉLEMY. Oui, morbleu! car il n'y a qu'une difficulté; c'est qu'elle n'est pas morte, c'est qu'elle est revenue depuis deux mois, ici, à Paris, où je lui fais une pension alimentaire, ce qui équivaut à des mois de nourrice; et nous allons voir.

BONNICHON, *à part*. Dieux! quel contre-temps! moi qui ne savais pas ça.

BARTHÉLEMY.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Pour prouver que j' suis votr' parent,
S'il faut une preuve authentique,
J'amèn' ma nourrice à l'instant,
C'est devant elle que j' m'explique.
S'il faut des titres, j'ai les miens ;
La mère Joseph, je m'en flatte,
En est un... et des plus anciens,
Car il a soixante ans de date.

(*Il sort avec Louise.*

—

SCÈNE XV.

BONNICHON, *seul.* Il ne me manquait plus que cela; me voilà dans un bel embarras; d'autant que ma nièce est plus adroite que mon neveu, et que la découverte de cette ruse peut amener celle de la première! Et M. Dersan qui va venir, M. Dersan, à qui j'ai promis un succès. Ma foi, essayons un nouveau moyen, il n'y a plus que celui-là qui puisse nous sauver. (*Il se met à la table, et écrit.*)

—

SCÈNE XVI.

BONNICHON, *à la table, écrivant ;* DERSAN.

BONNICHON. M. Dersan !..

DERSAN. Eh bien ! quelle nouvelle?

BONNICHON, *écrivant toujours.* Je suis à vous.

DERSAN. Pendant que tu travaillais pour moi, j'ai agi en ta faveur. J'ai vu le directeur des Messageries, il m'a promis qu'on allait en délibérer au comité, et l'on doit envoyer la réponse ici, chez ta nièce.

BONNICHON, *se levant après avoir cacheté la lettre.* Ah ! mon généreux protecteur! croyez que ma reconnaissance et mon zèle... Pour commencer, notre affaire a manqué, la cause de la nature triomphe, et mon neveu est toujours mon neveu.

DERSAN. J'en étais sûr.

BONNICHON. Mais j'ai déjà rétabli nos affaires, une autre ruse qui doit réussir. (*Montrant la lettre qu'il vient d'écrire.*) Un beau jeune homme, un millionnaire qui me demande, à moi, la main de ma nièce; il faudra bien qu'elle se prononce. Avez-vous là un de vos gens ! Holà ! quelqu'un !

DERSAN. Mais que veux-tu faire?

BONNICHON. Je vous le dirai tout à l'heure. (*Au domestique qui entre.*) Tu vas, dans une demi-heure, remettre cette lettre pour moi chez le portier, afin qu'on me la monte ici quand nous serons tous réunis. Surprise, coup de théâtre, dénoûment pathétique et lacrymal! dépêche-toi.

DERSAN Explique-moi, au moins...

BONNICHON. Comment! Monsieur, vous ne comprenez pas tous les avantages de ma position? Je suis un oncle d'Amérique ou je ne le suis pas; or, je le suis, donc j'ai le droit de commander.

DERSAN. Tu vas lui commander de m'épouser!

BONNICHON. Je m'en garderais bien! vous ne connaissez pas le cœur humain; je m'en vais, au contraire, le lui défendre, et vous allez voir... Les femmes! Dieux ! les femmes!.. C'est elle, je l'entends... à votre réplique, et ne vous effrayez pas.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, ESTELLE.

BONNICHON, *bien haut.* Oui, Monsieur, vous sortirez à l'instant !

DERSAN, *à demi-voix.* Qu'est-ce que tu veux que je réponde?

BONNICHON, *de même.* Ce que vous voudrez... (*Haut.*) Moi je parle en oncle, et en oncle irrité.

ESTELLE, *s'avançant.* Eh! mon Dieu! qu'y a-t-il?

BONNICHON. Ce monsieur, que ce matin j'ai déjà vu chez toi, et qui vient de prime abord nous offrir sa main et vingt-cinq à trente mille livres de rente! c'est-à-dire que c'est avec un malheureux capital de cinq ou six cent mille francs qu'il se présente pour épouser la nièce d'un homme tel que moi; aussi, Mademoiselle, je vous défends désormais de le revoir et de lui parler.

ESTELLE. Mon oncle... un pareil procédé...

BONNICHON. Est le seul convenable; car j'ai déclaré à Monsieur que j'avais d'autres vues sur toi; un capitaliste étranger, un confrère de Saint-Domingue; et comme il est trois ou quatre fois plus riche, c'est lui que nous préférons. C'est ce que je disais à Monsieur quand tu es entrée.

ESTELLE. Qu'avez-vous fait!.. (*A Dersan.*) Vous pouvez croire qu'un pareil motif...

DERSAN. Dès que votre oncle le dit... dès que vous ne le désavouez pas.

ESTELLE. Monsieur, je vous atteste...

DERSAN. Épargnez-vous d'inutiles serments; dans la situation où nous sommes maintenant, il n'y a qu'une seule preuve au monde qui eût pu me faire croire à votre tendresse...

ESTELLE. O ciel !

DERSAN. Et dès que vous hésitez à me la donner...

ESTELLE. Ne le croyez pas, je n'hésite pas un instant.

BONNICHON. A la bonne heure. Vous l'entendez, nous sommes décidés; ma nièce épouse un jeune homme charmant, un élégant d'Haïti qui me demande sa main, et qui lui offre deux millions hypothéqués sur l'indemnité.

ESTELLE. Serait-il vrai?

BONNICHON. J'attends de lui une lettre que je vous montrerai.

ESTELLE. Ah! que je suis heureuse! il est donc un sacrifice que je peux vous faire ! et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de dissiper vos soupçons... Dersan, voulez-vous ma main? la voici.

DERSAN. Ah! vous comblez tous mes vœux.

BONNICHON, *à part.* A merveille!.. (*Haut.*) Et quel est le rôle que je joue ici? vous croyez que, devant moi, je souffrirai...

ESTELLE. Oui, mon oncle, vous vous laisserez fléchir, vous consentirez à mon mariage.

DERSAN. Oui; il va donner son consentement, n'est-il pas vrai?

BONNICHON. Non, Monsieur.

DERSAN, *bas.* Veux-tu bien le donner, ou je t'assomme!

BONNICHON. Eh non, Monsieur... (*A part.*) Il n'est pas encore temps; il faut que nous soyons en famille... Précisément, c'est mon neveu Barthélemy.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, BARTHÉLEMY ET LOUISE.

BARTHÉLEMY. Mon oncle, la mère Joseph est en bas, et elle vous attend; car elle aime autant ne pas monter.

BONNICHON. A l'autre, maintenant; il s'agit bien de cela.

BARTHÉLEMY. Voici, en même temps, une lettre qu'on m'a remise en bas, à votre adresse.

BONNICHON. Ah! je sais ce que c'est; remettez-la à votre cousine, à votre cousine qui brave mon autorité, et que désormais je déshérite en votre faveur; mais je veux qu'elle voie du moins ce qu'elle refuse. (*A Estelle, qui prend la lettre.*) Lisez, Mademoiselle, c'est la lettre du jeune insulaire. (*A Barthélemy.*) C'est la portière qui, sans doute, te l'a donnée pour moi.

BARTHÉLEMY. Non; c'est, comme j'arrivais, un homme en pantalon et en veste de velours bleu, avec la plaque des Messageries.

BONNICHON. Ah! mon Dieu! c'est de la rue Notre-Dame-des-Victoires.

ESTELLE, *qui a ouvert la lettre et qui l'a lue.* Qu'est-ce que cela veut dire?.. « Les administrateurs des « Messageries royales, à M. Bonnichon... Monsieur, « d'après la recommandation de M. Dersan, votre « place de conducteur, qui vous avait été enlevée de- « puis quinze jours, vient de vous être rendue... »

BONNICHON. Quel bonheur!.. (*A part.*) Dieux! qu'est-ce que je dis là?

ESTELLE, *continuant.* « Et vous êtes désormais atta- « ché à la diligence de Lyon, qui part demain. » Qu'est-ce que cela signifie?

BONNICHON. Que vous n'avez plus besoin de mon consentement. Hélas! Mademoiselle, je ne suis plus votre oncle. (*A Barthélemy.*) Et toi, mon garçon, je suis toujours le tien, Thomas Bonnichon, conducteur.

BARTHÉLEMY. Vous ne venez donc pas d'Haïti?

BONNICHON. La diligence ne va pas jusque-là.

ESTELLE, *à Dersan.* Quoi! Monsieur, m'avoir trompée encore?

DERSAN. J'ai votre parole, et vous la tiendrez, ne fût-ce que pour m'empêcher de faire de nouvelles extravagances; car je n'ai plus qu'une dernière folie à tenter, et si vous me refusez encore, j'y suis décidé; c'est de me ruiner, pour que vous soyez aussi riche que moi.

ESTELLE. Allons, je vois qu'il faut vous épouser pour sauver votre fortune.

DERSAN. Est-ce là le seul motif?

ESTELLE. Vous savez bien le contraire.

BONNICHON. Et comme, en qualité d'oncle, il faut que je marie quelqu'un, (*A Barthélemy et à Louise.*) mes enfants, je vous unis.

BARTHÉLEMY. Et la dot?

DERSAN. Les cinq mille francs que tu as reçus d'avance.

LOUISE. Et le présent de noces?

BONNICHON. Il est resté en Amérique.

BARTHÉLEMY. Vous n'étiez qu'un parent de contrebande?

BONNICHON. Comme tu dis, et je ne suis pas le seul.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville des *Drapeaux.*

BONNICHON.

Ici-bas, combien j'en vois
Qui devraient payer l'amende;
Ici-bas, combien j'en vois
Passer sans payer les droits.

TOUS.

Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BONNICHON.

On voit, dans plus d'un quartier,
Bien des parents de commande;
Du premier jusqu'au dernier,
Souvent jusqu'à l'héritier...
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois
Qui devraient payer l'amende;
Ici-bas, combien j'en vois
Passer sans payer les droits.

LOUISE.

Le public dit : Quel succès!
Voyez, que la foule est grande!
Mais le caissier, aux aguets,
Dit, en comptant les billets :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

DERSAN.

Une nymphe d'Opéra,
Fraîche comme sa guirlande,
De loin me charmait déjà...
Quand un Anglais murmura :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BONNICHON.

En route, dans le *Courrier,*
Un jour, je lus *Han d'Islande;*
Mais j'entendis un douanier :
Aux barrières s'écrier :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

BARTHÉLEMY.

Sur le pont des Arts, hier,
L'invalide qui commande
Disait, rien qu'en voyant l'air
D'un bourgeois en habit vert :
Contrebande. (*bis.*)
Ici-bas, combien j'en vois, etc.

ESTELLE, *au public.*

Au Parnasse on fraude aussi;
Les flibustiers vont par bande :
Et de cet ouvrage-ci,
On pourra dire aujourd'hui :
Contrebande. (*bis.*)
Laissez-le, pour cette fois,
Passer sans payer l'amende;
Laissez-le, pour cette fois,
Passer sans payer les droits.

FIN DE L'ONCLE D'AMÉRIQUE.

MADAME RIGAUD. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois là? — Scène 8.

LES DEUX MARIS

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 3 février 1819, et reprise en 1829 au théâtre du Vaudeville, sous le titre de M. RIGAUD.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

M. DE SÉNANGE.
ÉLISE, sa femme.
RIGAUD, receveur de l'enregistrement.
MADAME RIGAUD, sa femme *.
GERTRUDE, gouvernante d'Élise.
LABRIE, domestique.

La scène se passe dans un château, au fond de la Touraine.

Le théâtre représente un salon élégant; une porte au fond; deux portes latérales avec deux marches; à gauche du spectateur, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE. Eh bien! Gertrude?

GERTRUDE. Je vous disais bien, Mademoiselle, qu'on n'avait point frappé et qu'il n'y avait personne à la porte du château.

ÉLISE. A la bonne heure, je me serai trompée; tant mieux, car le cœur me battait déjà. Voilà pourtant, je crois, cinq heures passées.

GERTRUDE. Eh! qui voulez-vous donc qui vienne? De-

* Ce rôle ne doit point être joué en caricature; il est de l'emploi des premiers rôles ou des jeunes soubrettes.

puis un an que vous avez perdu madame votre tante, et que vous m'avez fait venir habiter avec vous cet immense château, au fond de la Touraine, nous n'avons pas reçu une seule visite. Dieu merci, nous n'attendons jamais personne, et je vous vois aujourd'hui d'une impatience, d'une inquiétude...

ÉLISE. Il est vrai, il y a des jours où l'on ne peut rendre compte de ce qu'on éprouve.

GERTRUDE. Nous y voilà. Je vous disais bien, moi, que cette solitude finirait par vous ennuyer, que le cœur viendrait à parler. Ah! si vous saviez ce que c'est que de rester demoiselle! Ce n'est pas parce que j'ai manqué trois mariages, mais certainement...

ÉLISE. Gertrude...

GERTRUDE. Oui, Mademoiselle, le dernier était en quatre-vingt-dix-huit; je venais alors d'entrer dans votre famille en qualité de gouvernante; j'ai vu depuis tout le monde s'établir, et je suis restée mademoiselle Gertrude.

ÉLISE, *soupirant*. Ah! ma bonne!

GERTRUDE. Eh bien! voyons, de la confiance; allons, je le vois, vous aimez.

ÉLISE. Oh! mon Dieu, non.

GERTRUDE. Vous êtes aimée.

ÉLISE. Ce ne serait rien, je suis...

GERTRUDE. Eh bien! quoi?

ÉLISE. Je suis mariée!

GERTRUDE, *stupéfaite*. Mariée! encore une!.. comment, Mademoiselle, avec cet air si doux, si tranquille! qui s'en serait douté! moi qui vous prêchais... et quel est donc cet époux invisible?

ÉLISE. Je ne le connais pas.

GERTRUDE. On n'a jamais rien vu de pareil! Et voilà la première fois que vous m'en parlez?

ÉLISE. Que veux-tu? C'était un secret, et depuis le temps, j'avais presque oublié moi-même que j'étais enchaînée. J'étais encore en pension lorsque des intérêts de famille et la volonté de ma tante me firent contracter cet hymen; nous fûmes séparés en sortant de l'église; je vins habiter cette solitude, et jamais l'idée d'une entrevue ou d'un rapprochement ne s'était présentée à mon esprit lorsque cette lettre est venue troubler mon repos et renverser toutes mes idées. Lis toi-même.

GERTRUDE. J'en suis encore tout étonnée! (*Lisant.*) « Paris, ce six décembre. Ma chère amie, Adolphe « de Sénange vient d'arriver ici...» Comment! M. de de Sénange que j'ai vu si jeune, que j'ai presque élevé! c'était un charmant enfant. « Vous vous ima- « ginez bien que huit années de voyages l'ont un peu « changé; mais l'on s'accorde à lui trouver de l'esprit, « de la grâce et la réputation d'un fort aimable cava- « lier. Je ne doute point que cet hymen qu'on lui a « fait contracter si jeune ne l'occupe beaucoup... »

ÉLISE. Et moi, donc.

AIR du vaudeville de *Haine aux Hommes*.

Las! par un bizarre devoir,
Il faut que je m'efforce à plaire
Aux yeux d'un époux, sans savoir
Quel est son cœur, son caractère.

GERTRUDE.

C'est terrible qu'il faille exprès
L'aimer avant de le connaître.

ÉLISE.

Eh! mon Dieu, ce sera peut-être,
Encor plus difficile après.

Et quand je songe qu'aujourd'hui même il peut arriver.

GERTRUDE. Mais je ne vois point cela.

ÉLISE, *lui prenant la lettre*. C'est que tu ne lis pas. (*Lisant.*) « Il s'informe de sa femme à tout le monde; « mais, vu l'extrême solitude où vous vivez, peu de « gens peuvent lui répondre, et je sais, par un de ses « amis intimes, qu'il part demain pour se rendre au- « près de vous. Il arrivera à votre château, à pied, « incognito, comme un voyageur égaré qui demande « l'hospitalité; décidé, selon les événements, à se faire « connaître, ou à demander la dissolution d'un hymen « qui, peut-être, vous serait à charge à tous les deux.» Eh bien! qu'en dis-tu?

GERTRUDE. Je dis que ce mari-là vous conviendra, qu'il faut qu'il vous convienne.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Malgré le temps, malgré l'absence,
Vous avez fait, assurément,
L'un en Afrique, l'autre en France,
Bon ménage jusqu'à présent.
Respectant le lien suprême
Par qui vous fûtes attachés,
Ne vous brouillez pas le jour même
Où vous vous serez rapprochés.

ÉLISE. J'y suis décidée, je ne demanderai jamais la rupture de ce mariage; mais s'il l'exige, je serai prête à y souscrire. Tu vois que je n'y mets point d'amour-propre et que ma vanité blessée n'entre pour rien dans la crainte de lui déplaire. Mais, dis-moi, comment n'exciterais-je pas ses dédains, moi qui n'ai jamais quitté cette solitude, qui n'ai ni les talents, ni les grâces des dames de la ville? J'en suis certaine, il va me trouver gauche, insipide; je m'en apercevrai, cela me troublera encore plus, et je ne pourrai pas lui dire un mot.

GERTRUDE. Allons donc, Mademoiselle.

ÉLISE. Écoute, pour les premiers moments seulement, ne me nomme pas; dis que madame de Sénange est absente, et désigne-moi comme une de ses amies.

GERTRUDE. Tenez, Mademoiselle, tous ces détours, ces épreuves-là portent toujours malheur. On ne saurait agir trop franchement. C'est vous, c'est moi! Ça vous convient-il? nous voilà! Moi qui vous parle, j'ai manqué mes trois mariages pour avoir voulu éprouver mes futurs; et s'il s'en présente jamais un quatrième, je vous jure que je le prendrai sur parole.

ÉLISE. N'importe! entends-tu, j'exige... Ah! mon Dieu! que nous veut ce valet?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LABRIE, *en grande livrée*.

LABRIE. Madame, c'est un homme qui est à la porte du château; il dit qu'il s'est égaré, qu'il ne reconnaît plus son chemin

ÉLISE. Eh bien?

LABRIE. Il demande à entrer un instant, et à se sécher au feu de la cuisine, car il fait une neige et un froid...

ÉLISE, *très-ému*. Qu'on le fasse entrer ici, qu'on ait pour lui tous les soins, tous les égards...

LABRIE. Oui, Madame.

GERTRUDE. Les plus grands égards, entendez-vous?

LABRIE. Oui, Mademoiselle.

ÉLISE.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Dites qu'en cet appartement
A nous attendre je l'invite,
Que nous revenons dans l'instant.

GERTRUDE.

Madame, dépêchons-nous vite.
Quand il vient réclamer ses droits,
Et surtout qu'il vient en décembre
On ne peut décemment, je crois,
Laisser l'hymen faire antichambre.

ÉLISE. Viens, te dis-je; ma frayeur redouble, et j'ai besoin de me remettre quelques instants. (*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

LABRIE, *puis* RIGAUD, *tenant sous le bras un petit sac de nuit en taffetas flambé.*

LABRIE. Par ici, Monsieur, par ici.

RIGAUD. C'est mille fois trop de bontés. J'aurais aussi bien attendu en bas; je ne déteste pas le feu de la cuisine. Diable! un beau château et de beaux appartements!

LABRIE. Madame a dit qu'elle allait venir, et que si Monsieur voulait se reposer et se rafraîchir.

RIGAUD. Je n'en reviens pas! les maîtres de ce château sont d'une politesse... Ma foi! j'en profiterai, car j'ai une soif et un appétit...

LABRIE, *s'inclinant.* Rouge ou blanc?

RIGAUD. Comment! rouge ou blanc? Ah! ça m'est égal; je prends le temps comme il vient, les gens comme ils sont, et le vin comme il se trouve.

LABRIE. Je vais monter à Monsieur une bouteille de bordeaux et une tranche de pâté. (*Il salue et sort.*)

—

SCÈNE IV.

RIGAUD, *seul.* Une tranche de pâté et une bouteille de vin de Bordeaux! Quel accueil on me fait! On m'aura aperçu des fenêtres du salon; voilà ce que c'est que de voyager à pied; on ne va pas vite, il est vrai, mais qu'est-ce qui me presse? qu'est-ce que j'ai en perspective? Madame Rigaud et mon bureau d'enregistrement; j'arriverai toujours assez tôt, et je peux déposer un instant ce havresac conjugal que, nouvelle Pénélope, madame Rigaud a cousu elle-même de ses pudiques mains. (*Il met le sac sur la table.*)

AIR : *Gai, Coco.*

Bien loin d'être volage,
Toujours fidèle et sage,
J'offre dans mon ménage
La raison
D'un Caton.
Mais si, loin de ma femme,
Le hasard me réclame,
S'il faut quitter ma dame,
Alors, la mort dans l'âme
Et poussant un soupir,
Je dis, prêt à partir,
Bonsoir à ma femme,
Bonjour au plaisir.

C'est terrible les femmes! parce que j'ai eu quelques succès dans ma jeunesse; parce que j'ai eu le malheur (car c'en est un) d'être signalé comme un homme à bonnes fortunes, je ne peux pas m'absenter une quinzaine de jours sans que soudain ma femme ne me décoche une douzaine d'épîtres fulminantes de tendresse, et cela sous prétexte qu'elle est jalouse. Mais est-ce ma faute à moi si je suis doué de quelque sensibilité, d'une tournure entraînante, d'une amabilité contagieuse? Je ne peux pas me refaire et empêcher les aventures qui me tombent de tous côtés.

—

SCÈNE V.

RIGAUD, GERTRUDE, *entrant d'un air mystérieux et à voix basse.*

GERTRUDE. Monsieur!

RIGAUD. Qu'est-ce que c'est?

GERTRUDE, *de même.* Monsieur est sans doute ce beau voyageur à qui nous avons donné l'hospitalité?

RIGAUD. Moi-même.

GERTRUDE, *à part.* C'est bien cela; il a une excellente figure, et j'étais bien sûre que je le reconnaîtrais rien qu'à l'air de famille. (*Mystérieusement.*) Madame est encore à sa toilette, et j'en ai profité pour venir vous prévenir. On m'a recommandé le secret, mais c'est pour votre bonheur à tous deux, chut!

RIGAUD, *à part.* A qui en a-t-elle donc?

GERTRUDE. On vous attendait avec impatience, on vous aime déjà.

RIGAUD, *d'un air étonné.* Hein? On m'aime déjà?...

GERTRUDE. Silence! On voulait se déguiser, vous éprouver; mais à quoi bon toutes ces précautions? On ne saurait trop se hâter d'être heureux; et vous-même, pourquoi feindre plus longtemps? Vous êtes dans votre maison, une femme charmante vous attend. Vous voyez que j'en sais autant que vous.

RIGAUD, *à part.* Je dirai même plus. (*Haut.*) Ah çà! pour qui me prend-on?

GERTRUDE. Pour le propriétaire de ce château, pour le mari de ma belle maîtresse.

RIGAUD, *vivement.* Hein? comment dites-vous? Répétez-moi cela, je vous en prie. (*A part.*) Ma foi! voilà une bonne fortune que je ne cherchais pas... mais mon étoile l'emporte.

GERTRUDE.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Reconnaissez-vous Gertrude
Qui vous fit marcher, courir?

RIGAUD.

J'en ai quelque souvenir.

GERTRUDE, *à part.*

Moi, j'en ai la certitude;
Quoique depuis ce temps-là
Il ait changé... c'est bien ça.

RIGAUD, *à part.*

Adviendra ce qui pourra;
J'ai beau renoncer à plaire,
Du monde me retirer,
On s'obstine à m'adorer:
Il faut bien se laisser faire,
Puisque l'on ne peut enfin
Lutter contre son destin.

GERTRUDE. Mais, silence avec Madame; ne dites pas que je vous ai prévenu, et attendez le moment de vous déclarer, ça ne tardera pas.

RIGAUD. Ma femme est donc gentille?

GERTRUDE. Charmante, fraîche et jolie comme on l'est à vingt ans.

RIGAUD. Et cette propriété?

GERTRUDE. Superbe! des bois, des prés, des vignes.

RIGAUD. Ah! des vignes! nous avons donc de bon vin?

GERTRUDE. Vous en jugerez, une cave admirable!

RIGAUD, *à part.* Parbleu! je ne serais pas fâché une fois en ma vie d'être propriétaire, ne fût-ce que pour un quart d'heure. Il me semble que c'est un de ces rôles qu'on peut jouer sans avoir appris.... (*Haut.*) Ma foi! Madame...

GERTRUDE. Dites donc Gertrude.

RIGAUD. Eh bien! oui, ma chère Gertrude; oui, oui, c'est tout ce que j'ai à vous dire.

GERTRUDE. Et c'est tout ce que je voulais.

RIGAUD. Ça n'était pas difficile. Hein? qui vient là? Est-ce la tranche de pâté?

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LABRIE.

LABRIE. Madame n'est point là?

GERTRUDE. Que lui veut-on?

LABRIE. Je venais apprendre à Madame un accident qui est arrivé dans le chemin creux, une espèce de diligence a versé non loin d'ici.

GERTRUDE, *montrant Rigaud.* Parlez à Monsieur.

LABRIE, *étonné.* Comment?

GERTRUDE. Prenez les ordres de Monsieur.

RIGAUD, *à part.* C'est bien le moins que je fasse pour eux ce qu'on vient de faire pour moi. (*Haut.*)

Qu'on vole au secours de ces voyageurs et qu'on s'empresse de les recevoir.

AIR de *Julie*, ou du *Pot de Fleurs*.

La maison, les vins et la table,
Il faut tout offrir, tout donner.
Dès qu'il s'agit d'obliger son semblable,
Moi, je ne sais rien épargner.
Dans le bonheur que le hasard m'apporte,
Je ne suis pas de ceux qui, par bon ton,
Ont oublié, dès qu'ils sont au salon,
Qu'ils étaient naguère à la porte.

GERTRUDE, *à part*. Quelle bonté! je le reconnais bien là.

RIGAUD. Je reviendrai savoir s'il ne leur manque rien. Le plus pressé, je crois, est de me rendre présentable; (*A Gertrude.*) car je n'ai pas trop l'air d'un maître de maison.

LABRIE. Je vais montrer à Monsieur la petite chambre d'en haut.

GERTRUDE. Qu'est-ce que c'est? L'appartement du premier, entendez-vous? le grand appartement.

LABRIE. Mais c'est celui qui est à côté de la chambre de Madame.

GERTRUDE. Qu'importe! exécutez ce qu'on vous dit; ces gens-là font des questions.... Eh! allez donc, Labrie.

RIGAUD, *à part*. Diable! ne nous négligeons pas. Allons, Rigaud. (*Pendant ce temps Rigaud a ouvert son porte-manteau et en retire une chemise, une cravate et des bas.*)

GERTRUDE. Ne vous donnez pas la peine, on va vous porter cela. Labrie!. Je vais voir moi-même s'ils vous ont allumé du feu, si tout est en ordre.

RIGAUD. Voilà bien la meilleure femme que j'aie jamais vue; ma chère Gertrude, où est mon appartement?

GERTRUDE, *lui indiquant la porte à gauche*. Le voici. (*Rigaud sort.*)

SCÈNE VII.

GERTRUDE, *seule*. La meilleure femme! qu'il est aimable! Je vais donner un coup d'œil à son appartement... et cette diligence qui arrive, et Madame donc, je veux la prévenir que son mari est charmant, qu'il lui convient à merveille. Mais j'ai bien fait de m'en mêler; sans cela, ces pauvres enfants ne se seraient jamais entendus. Ah! mon Dieu! déjà un monsieur et sa femme qui viennent de ce côté! Dépêchons-nous. (*Elle sort du côté de l'appartement de Rigaud.*)

SCÈNE VIII.

MADAME RIGAUD, *en costume de voyage élégant*; SÉNANGE, *lui donnant le bras et portant un sac*.

SÉNANGE, *à la cantonade*. C'est inutile; nous n'avons besoin de rien; soignez ces dames et les autres voyageurs.

MADAME RIGAUD. Ah! les maudites voitures! J'avais beau crier au postillon : Vous allez verser! vous allez verser! ça n'a pas manqué; juste au milieu d'une ornière, et sans l'hospitalité qu'on veut bien nous accorder en ce château.

SÉNANGE. Je me félicite de m'être trouvé là au moment pour vous porter secours. (*A part.*) Ça ne pouvait pas mieux tomber; je me suis glissé à la faveur de la diligence.

MADAME RIGAUD. Ah! Monsieur, que ne vous dois-je pas? On ne pouvait y mettre plus de délicatesse, de galanterie. Eh bien! je l'ai toujours dit, depuis que le maître de poste de l'Ile-Bouchard a organisé ses pataches en célérifères, on ne voit que des accidents.

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Grâce à cette mode anglaise,
Au lieu de huit on tient seize,
Et sur ce haut phaëton,
On se croit presque en ballon.
Ces voitures qu'on redoute
Ont acquis le droit, dit-on,
De verser sur chaque route,
Par brevet d'invention.

SÉNANGE. Vous ne vous êtes point blessée?

MADAME RIGAUD. Non; mais cette aventure nous fait perdre deux heures! Imaginez-vous, Monsieur, que je poursuis mon mari, qui depuis huit jours devrait être de retour. Mais il n'en fait jamais d'autres : il part en diligence et revient toujours à pied. Voyant qu'il n'arrivait pas, je me suis mise en route pour aller à sa rencontre.

SÉNANGE. Je vois que Madame a les passions vives.

MADAME RIGAUD. Non, Monsieur. Autrefois, je ne dis pas, j'étais l'exigence, la tendresse même; mais vous sentez qu'on se lasse de tout; et maintenant mon parti est pris; plus de reproches, de querelles; je ne veux plus me venger de mon mari qu'en le faisant enrager de tout mon cœur.

SÉNANGE. Voilà certainement une intention louable, et pour peu que Madame soit vindicative... (*A part.*) Je suis bien heureux que ce ne soit pas là ma femme.

MADAME RIGAUD. A quoi sert la jalousie? à se tourmenter, à se créer des soupçons... (*Apercevant la valise que Rigaud a déposée sur la table.*) Ah! mon Dieu, qu'est-ce que je vois là?

SÉNANGE. Qu'avez-vous donc?

MADAME RIGAUD. Rien. (*A part.*) Mais cela ressemble étrangement au porte-manteau de M. Rigaud : je le connais trop bien pour me tromper!

RIGAUD, *dans la coulisse, à haute voix*. C'est bon, ma chère Gertrude; qu'on ait soin de me faire chauffer mes pantoufles.

MADAME RIGAUD. Qu'entends-je? C'est bien lui! (*Elle s'élance vers la porte.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE, *sortant de l'appartement à gauche, et l'arrêtant sur la première marche*.

GERTRUDE. Eh bien! où allez-vous donc?

MADAME RIGAUD, *embarrassée*. Rien... Je connais la personne qui est dans cet appartement, et je voudrais...

GERTRUDE. Comment! vous connaissez... Eh bien! donc, silence, ne dites rien.

MADAME RIGAUD. Que je ne dise rien! Savez-vous ce que c'est?

GERTRUDE. Eh bien! oui, c'est le maître de la maison; mais il est ici incognito, à cause de Madame; vous saurez tout cela plus tard; la déclaration n'a pas encore eu lieu.

MADAME RIGAUD. Ah! la déclaration n'a pas encore eu lieu! J'arrive au bon moment.

SÉNANGE, *qui pendant ce temps a toujours regardé vers la porte à droite*. Je ne vois rien paraître. (*A Gertrude.*) Me serait-il permis de parler à madame de Sénange?

GERTRUDE, *à part*. Et lui aussi? encore une visite! ces pauvres époux n'auront pas un moment pour se voir! (*A Sénange.*) Ça ne se peut pas, Madame ne sera point au château d'aujourd'hui, elle fait des visites dans les environs; (*A madame Rigaud.*) et Monsieur n'est pas visible.

MADAME RIGAUD, *à part*. J'en suffoque! mais il vaut mieux se contenir, se modérer, voir jusqu'où il poussera la perfidie, et le confondre par ma présence. (*A Sénange.*) Vous ne venez pas, Monsieur?

SÉNANGE. Vous m'excuserez; je suis à vous dans l'instant. (*Madame Rigaud sort.*)

SCÈNE X.

SÉNANGE, GERTRUDE.

SÉNANGE. De sorte que madame de Sénange n'est point au château.

GERTRUDE. Non, Monsieur, je vous l'ai déjà dit.

SÉNANGE, *regardant à droite*. Eh! dites-moi, quelle est cette jolie personne que je viens d'entrevoir?

GERTRUDE. C'est... c'est une demoiselle... une amie de Madame (*A part.*) Mon Dieu! ce monsieur est bien curieux!

SCÈNE XI.

GERTRUDE, SÉNANGE, ÉLISE, *en grande parure.*

ÉLISE. Et cette Gertrude qui ne revient pas... (*Apercevant Sénange.*) Ah! mon Dieu! c'est lui! (*Ils se saluent profondément.*)

SÉNANGE. On m'a assuré, Mademoiselle, que madame de Sénange n'était point au château?

ÉLISE, *à part.* C'est bien; Gertrude a suivi mes ordres. (*Haut.*) Je suis fâchée que madame de Sénange ne soit point ici.

SÉNANGE. Je ne m'aperçois plus de son absence.

AIR : *Quand l'Amour naquit à Cythère.*

J'aurais pourtant, Mademoiselle,
Voulu la voir et lui parler;
On m'a tant dit qu'elle était belle.

ÉLISE.

Hélas! je commence à trembler.

SÉNANGE.

Quoique l'on vante votre amie,
Je ne saurais me figurer
Qu'elle puisse être aussi jolie.

ÉLISE.

Je commence à me rassurer.

SÉNANGE, *à part.* Ah! si c'eût été là ma femme, j'aurais été trop heureux!

ÉLISE. Madame de Sénange ne reviendra que demain.

GERTRUDE, *appuyant.* Oui, que demain.

ÉLISE. Mais, comme son amie, elle m'a chargée de faire les honneurs de chez elle, et j'espère que Monsieur me fera le plaisir de passer cette journée au château.

GERTRUDE. Qu'est-ce qu'elle dit donc?

SÉNANGE. Madame... (*A part.*) J'ai peur que l'amie de ma femme ne soit beaucoup trop jolie.

ÉLISE. Vous avez, dites-vous, à parler à madame de Sénange?

SÉNANGE. Oui, il est vrai, j'avais à lui parler; mais je crois que maintenant ce que j'aurais à lui dire serait inutile; je préfère lui écrire : croyez, Madame, qu'un devoir indispensable peut seul m'empêcher d'accepter votre invitation.

AIR de *Montano et Stéphanie.*

Voilà (*bis.*)
Celle dont je rêvais l'image,
Voilà (*bis.*)
Celle que j'adorais déjà.
Hélas! quel dommage!
J'ai formé d'autres nœuds!
L'honneur m'engage
A fuir loin de ces lieux.

ÉLISE, SÉNANGE.

Voilà (*bis.*)
Celui dont je rêvais l'image,
Celle dont je rêvais l'image,
Voilà (*bis.*)
Celui qui me charmait déjà,
Celle que j'adorais déjà.

SCÈNE XII.

ÉLISE, GERTRUDE.

ÉLISE. Oh! je le comprends, c'est bien lui; voilà l'idée que je m'en faisais; ah! Gertrude, j'en suis enchantée.

GERTRUDE. Et de qui?

ÉLISE. De lui.

GERTRUDE. De lui! de ce monsieur qui n'a rien dit?

ÉLISE. C'est égal! nous nous entendions si bien; quel air de bonté! mais aie soin au moins qu'il ne parte pas, car je me reproche déjà de l'avoir trompé et de ne lui avoir pas dit sur-le-champ que j'étais sa femme.

GERTRUDE. Sa femme! mais ce n'est pas là votre mari.

ÉLISE. Comment, ce n'est pas là...

GERTRUDE. Il a, ma foi! une bien autre tournure. Je l'ai vu, je lui ai parlé; allez, Madame, vous en serez enchantée!.... Eh bien! Madame, qu'avez-vous donc? vous vous trouvez mal?

ÉLISE. Non, non, ce n'est rien... Mais celui-là?

GERTRUDE. Celui-là est un habitant de ce département, qui pour son plaisir, ou ses affaires, voyage en diligence avec sa femme.

ÉLISE. Sa femme!

GERTRUDE. Oui, une petite femme à laquelle il donnait le bras en entrant.

ÉLISE, *à part.* Ah! qu'ai-je fait?

GERTRUDE. Mais l'autre, quelle différence! si vous saviez comme il m'a reçue. Ma bonne Gertrude! il a le cœur sur la main; en un instant il m'a tout avoué, qu'il était votre mari, qu'il venait vous éprouver; mais qu'il voulait encore garder le secret; ainsi, motus.

ÉLISE, *douloureusement.* Plus de doute.

GERTRUDE. Tenez, le voici. Regardez-moi un peu quelle tournure et quel aplomp! Il est encore mieux que tout à l'heure.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, RIGAUD, *en grande parure.*

RIGAUD.

AIR : *Vivent les amours qui toujours.*

Salut, ô vous à qui je dois
Le bon accueil qu'aujourd'hui je reçois!
Ces lieux sont enchantés, je crois;
On est chez vous, ma foi,
Comme chez soi.
Rien n'est si frais
Que vos bosquets :
Rien n'est si beau
Que cet ancien château.
C'est divin!
Je ne vois enfin
Que vous ici
Qui soyez mieux que lui.
Salut, etc.

(*A Gertrude.*)

C'est qu'elle est charmante, ma femme!

GERTRUDE. N'est-il pas vrai? mais elle est si émue de l'idée de vous voir!

RIGAUD. Je connais cela. (*Haut, à Élise.*) C'est un événement bien extraordinaire que celui... qui fait que des gens... qui ne se sont jamais vus, se trouvent attirés l'un vers l'autre par une espèce de sympathie.

GERTRUDE, *bas.* Prenez garde d'en trop dire.

RIGAUD, *de même.* Sois tranquille, je vais compliquer mon style. (*Haut.*) En vérité, si je ne croyais pas aux attractions soudaines, je ne pourrais expliquer ce qu'on éprouve en entrant dans ce château; on y est comme

sous l'influence d'un charme magique, qui semble vous interdire la possibilité de tout mouvement rétrograde. (*A Gertrude.*) Eh bien! toi qui craignais que je ne me fisse trop comprendre, qu'en dis-tu?

GERTRUDE, *de même.* C'est bien. (*Haut.*) Madame, est-ce là parler?

ELISE, *très-émue.* Je ne doute point, Monsieur, que votre arrivée en ces lieux... ne soit un grand bonheur pour nous, mais avant de nous expliquer davantage, permettez-moi de me recueillir, de rassembler mes idées; je ne vous le cache pas, je suis en ce moment dans un trouble...

RIGAUD. Qui a bien son côté flatteur, et quand nous nous connaîtrons mieux...

ELISE. Oui, je dois chercher à détruire les impressions défavorables que cette réception a pu vous faire naître; vous n'êtes pas bien pressé, je crois, de continuer votre voyage?

RIGAUD. Mon Dieu! rien ne me gêne, et j'ai du temps devant moi.

AIR : *Tenez, pour vous rendre gaillard* (DE LA LAITIÈRE SUISSE).

Faut-il venir ou s'en aller,
Je suis l'homme le plus commode.
(*A part.*)
Bravo! l'on vient de m'installer;
Moi, j'aime assez cette méthode.
Entre deux ménages que j'ai,
Je prends, heureux propriétaire,
L'un pour domicile obligé
Et l'autre pour un pied-à-terre.

GERTRUDE, *avec intention.* Vous vous plaigniez tout à l'heure, Madame, d'être obligée de souper seule; pourquoi Monsieur ne vous ferait-il pas l'honneur... (*Bas.*) Aux termes où vous en êtes, vous ne pouvez vous dispenser de l'inviter.

ELISE. Eh bien! dispose, ordonne, fais tout ce que tu voudras... ah! ma bonne, je n'y tiens plus et je me sens prête à pleurer.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, SÉNANGE.

SÉNANGE. Non, je ne partirai pas; il faut absolument que je lui parle. (*Apercevant Rigaud.*) Quel est cet homme?

RIGAUD. Souper en tête à tête! en honneur, je suis trop heureux (*Il baise la main d'Elise*)

SÉNANGE. Mille pardons, Mademoiselle, ma présence est sans doute importune et je me retire.

ÉLISE. Non, Monsieur.

SÉNANGE. Je vois que cette retraite n'est pas aussi inaccessible que vous le disiez. Je ne partais pas sans quelque crainte lorsque je songeais aux dangers que vous pouviez y courir; mais je vous quitte bien plus rassuré, en voyant en quelle compagnie je vous laisse.

RIGAUD, *à part.* Quel est ce monsieur si pincé?

ÉLISE. J'ignore, Monsieur, de quoi vous pouvez vous plaindre.

SÉNANGE. Moi, Madame, me plaindre; eh! qui m'en aurait donné le droit? Je me disais seulement qu'il était souvent moins cruel de perdre certaines personnes que de renoncer à l'estime qu'on avait d'elles; qu'il y avait des sentiments qu'on regrettait d'avoir éprouvés; et des illusions dont on était bien cruellement détrompé.

ÉLISE. Grand Dieu! quelle idée a-t-il donc de moi? Vous êtes bien prompt dans la manière dont vous accordez ou retirez votre estime, Monsieur; vous vous hâtez de juger avec bien de la sévérité une plaisanterie que j'avais crue innocente et dont je vois maintenant les conséquences. Je vous ai dit ce matin que madame de Sénange était absente, que j'étais une de ses amies; je vous ai trompé, et quelque opinion que puisse vous donner de moi ce mensonge, je sens qu'il faut vous avouer la vérité, je suis madame de Sénange elle-même.

SÉNANGE, *avec transport.* Comment!.. Il serait vrai! L'ai-je bien entendu! Vous seriez?..

RIGAUD, *appuyant.* Oui, Monsieur.

ÉLISE. C'est vous dire assez que je ne puis vous entendre, et que ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser. (*A Rigaud.*) Je suis bien fâchée, Monsieur, de trahir votre incognito, mais les circonstances où nous nous trouvons rendent cette explication indispensable. Quoique Monsieur ne soit qu'un étranger, je tiens aussi à son estime, et je vous prie de lui apprendre vous-même qui vous êtes, et les liens qui nous unissent. Viens, Gertrude. (*Elles sortent.*)

SCÈNE XV.

SÉNANGE, RIGAUD.

SÉNANGE, *à part.* Qui vous êtes, et les liens qui nous unissent! qu'est-ce que cela signifie? (*Haut.*) Et vous, Monsieur, qui semblez exercer ici une si grande influence, m'apprendrez-vous enfin quels rapports existent entre vous et madame de Sénange?

RIGAUD. Des rapports assez simples et assez naturels. Je suis son mari.

SÉNANGE. Comment, vous êtes?..

RIGAUD. Son mari; on m'attendait, je me suis fait reconnaître, vous devinez le reste.

SÉNANGE. Et y a-t-il longtemps que Monsieur est de retour?

RIGAUD. J'arrive à l'instant même.

SÉNANGE. Allons, il n'y a que demi-mal.

RIGAUD. Quoi qu'il en soit, je me ferai toujours un vrai plaisir de vous recevoir, et je vous prie de vous regarder comme l'ami de la maison.

SÉNANGE. Il n'y a qu'une petite difficulté; c'est que j'ai beaucoup connu le mari de madame de Sénange.

RIGAUD. Ah! diable! C'était peut-être le premier.

SÉNANGE. Comment! le premier? Est-ce qu'elle serait veuve?

RIGAUD. C'est-à-dire veuve, jusqu'à un certain point... parce que... voyez-vous... je ne vous dirai pas au juste...

SÉNANGE. Comment, vous ignorez si votre femme est veuve?

RIGAUD. J'ignore... j'ignore... non, Monsieur; mais enfin, si je veux l'ignorer; si j'ai des raisons pour cela, ce sont des affaires de famille, et ce n'est pas à un étranger à vouloir pénétrer... C'est vrai! il y a une foule de gens qui veulent ainsi se mêler des affaires des autres. Enfin, Monsieur, c'est ma femme! Je ne sors pas de là! ça répond à tout.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME RIGAUD.

MADAME RIGAUD, *à Sénange.* Ah! Monsieur, je vous trouve à propos, je venais vous raconter...

RIGAUD, *l'apercevant et restant stupéfait.* Dieu! c'est ma femme!

SÉNANGE, *prenant madame Rigaud par la main.* Sa femme! Ah çà! Monsieur, vous êtes donc le mari de tout le monde?

RIGAUD. Il ne s'agit pas de cela. Je veux savoir comment Madame, qui devrait être chez elle, se trouve aujourd'hui dans ce château?

SÉNANGE. Elle y est avec moi.

RIGAUD. Avec vous, Monsieur? vous m'apprendrez, je l'espère, quelle espèce d'intimité existe entre vous et Madame?

SÉNANGE. Parbleu! Monsieur, c'est ma femme.

RIGAUD. Comment! votre femme?

SÉNANGE, *à part.* Puisqu'il prend la mienne, je puis

bien à mon tour... (*A madame Rigaud.*) Ne me dédites pas.

MADAME RIGAUD. Soyez tranquille, j'ai ma revanche à prendre.

RIGAUD. Quoi! vous oseriez me soutenir ici même?..

MADAME RIGAUD, *à Sénange, d'un air étonné et montrant Rigaud.* Mais, mon ami, quel est donc ce petit monsieur?

RIGAUD. Comment! mon ami! et devant moi, en ma présence! Il y a au moins des personnes qui y mettent des procédés.

MADAME RIGAUD, *toujours d'un air étonné.* En vérité, Monsieur, je ne vous connais pas, je ne sais d'où viennent le trouble et l'agitation où je vous vois.

SENANGE, *bas, à madame Rigaud.* C'est bien, c'est ça; allons, du courage; tutoyez-moi un peu, n'ayez pas peur.

MADAME RIGAUD, *à Sénange, hésitant d'abord un peu.* Mais, mon ami, regarde donc comme sa figure est bouleversée! tu devrais appeler du secours, car il va se trouver mal.

RIGAUD. Tu devrais!.. je ne sais plus où j'en suis, et je ne reconnais pas là ma femme. Ma chère amie, tâchez de vous rappeler, de me reconnaître; c'est moi, Narcisse Rigaud, receveur de l'enregistrement à l'Ile-Bouchard; je suis connu.

MADAME RIGAUD. Rigaud!.. mais attendez donc... nous avons une parente assez éloignée, qui me ressemble beaucoup par parenthèse, et qui a épousé quelqu'un de ce nom-là; Estelle Rigaud.

RIGAUD. C'est cela.

MADAME RIGAUD. Ah! c'est votre femme? Je vous en fais mon compliment. Comment se porte-t-elle?... (*A Sénange.*) Dis donc, mon ami, tu l'as vue à Paris; une petite femme d'un caractère charmant! certainement, ce serait affreux de ne pas la rendre heureuse, car elle le mérite sous tous les rapports.

RIGAUD, *stupéfait.* En vérité, je ne sais si je veille ou si je dors.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Ce sang-froid qui me désespère
Me confond et trouble mes sens.
Comment cela s'est-il pu faire?..
Plus je cherche et moins je comprends.
D'accidents quel triste amalgame!
Comment retrouver sans émoi,
Ma femme qui n'est pas ma femme,
Avec un moi qui n'est pas moi?

SÉNANGE, *à madame Rigaud.* C'est un homme qui a perdu la tête; rassure-toi, ma bonne amie. (*Lui baisant la main.*)

RIGAUD. Ah! c'en est trop et je n'y tiens plus. (*Se mettant à genoux.*) Ma femme! madame Rigaud, je vous demande grâce.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE.

GERTRUDE. Que vois-je! comment, ici même M. de Sénange aux pieds d'une autre que... Mais levez-vous donc, si Madame venait.

RIGAUD. Eh! qu'est-ce que ça me fait?

GERTRUDE. Ce que ça lui fait!.. moi qui en avais une si haute opinion!

RIGAUD. Ma chère amie, je vous en supplie.

GERTRUDE. Sa chère amie! quel comble de scandale! mais prenez garde, si ce n'est pour la morale, qu'au moins ce soit pour vous; vous ne voyez pas le mari de cette dame, qui est là, qui vous regarde?

RIGAUD, *toujours à genoux, se tournant du côté de Gertrude.* Comment! son mari?

GERTRUDE. Lui-même. (*Sénange fait passer madame Rigaud à sa droite, et se trouve près de Rigaud.*)

RIGAUD. Et elle aussi! ah çà! ne plaisantons pas; êtes-vous bien sûre qu'ils soient?..

GERTRUDE. Tout ce qu'il y a de plus mari et femme; regardez plutôt.

RIGAUD, *prenant la main de Sénange pour celle de sa femme.* Ah! c'en est trop! je ne souffrirai pas davantage...

SÉNANGE. Ni moi non plus, Monsieur, et si vous parlez encore à ma femme... vous m'entendez?

RIGAUD. Eh bien! oui, Monsieur, je suis prêt à vous suivre. (*Regardant madame Rigaud.*) Ça ne lui fait rien. Nous verrons, je ne vous dis que cela. (*Même jeu.*) Elle ne se déclare pas. Allons! sortons! (*Fausse sortie.*) Ah çà! mais elle ne m'arrête pas, je crois qu'elle me laisserait tuer.

MADAME RIGAUD. Monsieur est le maître de disposer de lui.

RIGAUD. Allons, tout sentiment de délicatesse est éteint en elle.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Tous vos forfaits seront transmis
Aux yeux de la race future,
Et de la femme à deux maris
Vous retracerez l'aventure.
(*A part.*)
Quel que soit le sort des combats,
Au sang-froid dont elle fait preuve,
On voit qu'elle est bien sûre, hélas!
De n'être pas tout à fait veuve.

MADAME RIGAUD. Je vais tout disposer pour notre départ. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* MADAME RIGAUD.

RIGAUD. Par exemple, si je la laisse partir...

GERTRUDE. Mais madame de Sénange qui vous attend à souper, et qui sans doute va venir?

RIGAUD. Qu'elle vienne, qu'elle s'en aille, ça m'est égal : j'ai bien d'autres choses en tête. Vous lui direz... non, vous ne lui direz rien. Ah! le maudit château! Allons encore supplier ma femme, et tâchons de nous faire reconnaître. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

SÉNANGE, GERTRUDE.

GERTRUDE. Voilà pourtant les hommes! qui se serait attendu à cela de M. de Sénange?

SÉNANGE, *en souriant.* Allons, il y a là-dessous quelque quiproquo qu'il faut achever d'éclaircir.

GERTRUDE. Ma maîtresse, qui est si bonne, ne méritait certainement pas un tel mari.

SÉNANGE. Ma bonne Gertrude, il faut que je parle à ta maîtresse.

GERTRUDE. Dans ce moment elle n'est disposée à voir personne, et vous moins que tout autre.

SÉNANGE. Et pourquoi?

GERTRUDE. Pourquoi? pourquoi? vous le savez peut-être bien; qui peut expliquer les femmes d'aujourd'hui? un compliment, un coup d'œil, et crac, voilà un cœur de pris. Mais vous n'en serez pas plus avancé pour cela, vous n'avez rien à espérer, et je vous conseille de partir plutôt; votre voiture doit être prête.

SÉNANGE. Non, je ne partirai pas sans l'avoir vue; tu ne sais donc pas que je l'aime, que je l'adore?

GERTRUDE. Et c'est à moi que vous l'avouez!

SÉNANGE. Oui; tu me serviras, tu me feras obtenir un moment d'entretien.

GERTRUDE. Ah çà! mais où en sommes nous? dans quel siècle vivons-nous?.. Je vous déclare que Madame vous a positivement défendu sa porte.

SÉNANGE. Eh bien! attends; un seul mot, rien qu'un mot d'explication. (*Il écrit.*) Dès qu'elle l'aura lu... Je te jure que ça ne contient rien que d'honnête

et de raisonnable. (*Ecrivant toujours.*) Un moment d'entretien.

GERTRUDE. Dieu me pardonne, il demande un rendez-vous !

SÉNANGE, *écrivant toujours.* Si tu savais dans quel motif.... Les intentions les plus louables... « de vous aimer toujours. » Oh ! je signe. Va, il n'y a rien à craindre; tiens, porte-lui ce billet.

GERTRUDE. Jésus Maria ! le ciel m'en préserve !

SÉNANGE, *apercevant Labrie.* Tiens, porte ce billet à ta maîtresse.

GERTRUDE. Labrie, je vous le défends.

SÉNANGE. Et moi, je te l'ordonne. (*Lui donnant de l'argent.*) Prends, et va vite.

LABRIE. Ecoutez donc, Mademoiselle, dans ce cas-là, il n'y a que le poids qui décide.

SÉNANGE. Et songe qu'il y aura une réponse. (*Labrie sort.*)

SCÈNE XX.

GERTRUDE, SÉNANGE.

GERTRUDE. Une réponse !.. Vit-on jamais une pareille audace?.. Apprenez, Monsieur, qu'il n'y aura d'autre réponse que l'ordre de vous faire mettre à la porte du château.

SÉNANGE. J'ose espérer le contraire.

GERTRUDE. En vérité, il ne doute de rien. Apprenez que ma maîtresse est trop raisonnable, qu'elle a été élevée par moi, Monsieur, et que je connais ses principes comme les miens.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉLISE, *entrant précipitamment la lettre de Sénange à la main.*

SÉNANGE. C'est elle !

ÉLISE, *avec joie à Sénange.* Comment, il serait possible ! Ah ! Monsieur, que je vous demande d'excuses!

GERTRUDE, *étonnée.* Elle vient elle-même !

ÉLISE. Gertrude, laisse-nous, et que personne ne puisse entrer ici.

GERTRUDE, *à part.* J'en reste muette. (*Haut.*) Comment! Madame...

SÉNANGE. Vous l'avez entendu, Gertrude? laissez-nous.

GERTRUDE, *à part.* Allons, on a jeté un sort sur la maison, et maintenant je n'oserais pas même répondre de moi. (*Elle sort.*)

SCÈNE XXII.

ÉLISE, SÉNANGE.

ÉLISE. Comment ai-je pu un seul instant être dupe d'une pareille erreur ?

AIR de *Cétine.*

De votre présence soudaine
Mon cœur aurait dû m'avertir.

SÉNANGE.

Oublions un instant de peine
Qu'efface un instant de plaisir.

ÉLISE.

Du bonheur me créant l'image,
Sans te connaître je t'aimais...
Je vais t'aimer bien davantage
A présent que je te connais.

ENSEMBLE.

Je vais t'aimer, etc.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS; RIGAUD, *dans le fond.*

RIGAUD. Allons, elle n'en démordra pas... impossible de lui faire avouer qu'elle est madame Rigaud. (*Apercevant Sénange aux pieds d'Elise.*) Que vois-je !.. c'est encore ce monsieur, qui est aux pieds de mon autre... Qu'est-ce que vous faites donc là, s'il vous plaît?

SÉNANGE. Vous le voyez bien, je suis son mari.

RIGAUD. Ah çà ! entendons-nous; vous êtes donc aussi le mari de tout le monde? Et vous, Madame, je trouve bien inconvenant qu'étant tacitement mon épouse...

ÉLISE. Moi, Monsieur! vous vous trompez sans doute... Dieu merci, je ne le suis point et ne l'ai jamais été.

RIGAUD. Là, c'est comme tout à l'heure, le même refrain : de deux femmes, voilà que je n'en ai plus... Après tout, il n'y a pas de quoi se désoler, je me retrouve garçon ; qui perd gagne... je redeviens un célibataire aimable, et je reprends la route de Paris, où m'attendent de nouveaux triomphes! (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; MADAME RIGAUD, *qui a entendu les derniers mots et qui le ramène en le prenant rudement par le bras.*

MADAME RIGAUD. Non pas, Monsieur, et avant que vous retourniez à Paris, je vous ferai voir du chemin.

RIGAUD, *se frottant le bras.* Aïe! je te retrouve donc enfin, et mon cœur te reconnaît à la vivacité de tes transports.

MADAME RIGAUD. Oui-da ! c'est donc ainsi que vous preniez votre parti? vous étiez déjà d'un calme, d'une tranquillité.

RIGAUD. Que veux-tu, ma chère amie, je me croyais veuf! Maintenant que me reste-t-il à désirer? je retrouve madame Rigaud, mon bureau d'enregistrement et le bonheur.

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENTS; GERTRUDE.

GERTRUDE, *entrant avec un petit paquet.* C'en est fait, Madame, je viens vous faire mes adieux; mes principes ne me permettent pas de rester plus longtemps dans ce château.

ÉLISE. J'espère cependant bien que mon mari, (*Montrant Sénange.*) monsieur de Sénange, te forcera d'y rester.

GERTRUDE. Comment! monsieur de Sénange?

SÉNANGE. Lui-même.

GERTRUDE. Ah ! Monsieur, combien je suis confuse !

RIGAUD. Et moi donc? je ne sais comment m'excuser à vos yeux... avoir osé prendre votre femme pour un instant.

SÉNANGE. Nous sommes quittes.

MADAME RIGAUD. Et à bon marché ; mais une autre fois ne t'y fie pas.

GERTRUDE. Ouf! nous l'échappons belle... Mais, Dieu soit loué, les mœurs ont été respectées.

CHŒUR FINAL.

AIR du *Maçon.*

Allons, plus de voyage ;
Il faut, c'est bien constant,
Pour faire un bon ménage,
Qu'un mari soit présent,
Présent, toujours présent.

RIGAUD, *à sa femme.*

J'ai senti renaître ma flamme ;
Abjurant la légèreté,
Je veux, tout entier à ma femme,
Etre sans cesse à ton côté;
Là tous mes jours seront des jours de fête.
(*A part.*)
Malgré cela, venez le soir chez nous,
Pour éviter à deux tendres époux
L'ennui d'un trop long tête-à-tête.

FIN DE LES DEUX MARIS.

Type de Nanette.

LES MORALISTES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 22 novembre 1828.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Personnages.

M. SIMON, propriétaire.
M. CANIVET, son ami.
FRÉDÉRIC, son locataire.
SAINT-EUGÈNE, ami de Frédéric.
THOMASSEAU, chef d'office au café de Paris.
NANETTE, fille du portier de M. Simon.
JEUNES GENS, amis de Frédéric.
DAMES de la connaissance de M. Simon.
MUSICIENS.
GARÇONS DE CAFÉ.
DOMESTIQUES.

La scène se passe à Paris, chez M. Simon.

Le théâtre représente une grande salle; porte au fond; deux portes d'appartements à droite et à gauche de la porte du fond. Sur le second plan, des deux autres côtés, deux portes : la porte à droite de l'acteur est celle de l'appartement de Frédéric. Au fond, à gauche, une grande table dressée, prête à être servie; à droite, une autre petite table chargée d'assiettes, de verres, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. SIMON, M. CANIVET, *sonnent à la porte du fond;* NANETTE, *sortant de la chambre de Frédéric.*

NANETTE, *un plumeau à la main.* Qui est-ce qui sonne? Ah! c'est M. Simon, le propriétaire. Votre servante, Monsieur.

SIMON. Bonjour, petite. M. Frédéric, où est-il?

NANETTE. Il est sorti, mais il ne tardera pas à rentrer; car il m'a bien recommandé de me dépêcher. Aussi, vous voyez, je suis là à faire sa chambre.

CANIVET. Nous pouvons l'attendre ici, dans la salle à manger.

NANETTE. Certainement, puisque vous êtes avec le propriétaire. Je vous demande pardon de ne pas vous tenir compagnie. (*Montrant son plumeau.*) Vous voyez... le devoir avant tout. (*Elle rentre dans la chambre de Frédéric.*)

—

SCÈNE II.

SIMON, CANIVET.

SIMON. Que je suis heureux de recevoir à Paris ce bon monsieur Canivet, un homme aussi recommandable!

CANIVET. Je suis vraiment confus.

SIMON. Il y a longtemps que je vous désirais; mais vous aviez de la peine à vous arracher à vos travaux sédentaires, à vos œuvres méritoires. Vous ne manquez pas d'occupation... administrateur général du bien des pauvres de la ville de Nantes.

CANIVET. Je tâche de remplir mes devoirs avec zèle.

SIMON. Je sais là-dessus quels sont vos principes. Aussi quand je vous ai proposé à nos actionnaires, pour être à la tête de cette grande entreprise que nous avons formée à Nantes, tout le monde a appuyé ma proposition. Pour la première fois, nous avons été d'accord; et l'on vous a nommé à l'unanimité.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Nos malheureux actionnaires
Qui, dès longtemps, ne touchaient rien,
Ont vu tous vos mœurs exemplaires,
Ont vu votre amour pour le bien...
Ont vu votre vertu si grande;
Et tout ce qu'ils ont vu chez vous
Leur a donné l'espoir bien doux
De voir enfin un dividende.

CANIVET. Je ne puis pas vous dire quelle importance j'attachais à cette place, que me disputait vivement notre receveur général. D'abord, la considération personnelle, et puis, d'immenses intérêts particuliers qui y sont liés. Enfin, mon cher monsieur Simon, il faut qu'avant la nomination définitive vous me présentiez à ces messieurs.

SIMON. C'est très-facile. Venez ce soir au bal que je leur donne.

CANIVET. Comment! vous donnez un bal?

SIMON. Oui, dans mon logement, ici dessus. C'est la première fois que cela m'arrive; mais j'y suis obligé. Il faut bien faire comme tout le monde. Sans cela, et si on n'avait pas comme eux l'air de se ruiner, on passerait pour un avare. Maintenant, la plupart des affaires se discutent au bal: ce qui fait qu'elles se traitent un peu plus légèrement.

CANIVET. Que voulez-vous que j'aille faire à votre bal, moi qui ne suis pas homme de plaisir?

SIMON. Soyez tranquille, dans ces réunions-là on ne s'amuse pas.

CANIVET. Alors je viendrai, mais c'est un sacrifice.

SIMON. Je vous annoncerai à nos actionnaires. Vous causerez; vous y ferez votre partie de piquet, si toutefois nous trouvons un adversaire de votre force; car vous avez, dit-on, une réputation...

CANIVET.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

C'est là le jeu de la sagesse.

SIMON.

Et vous le jouez savamment.

CANIVET.

Je suis, sans vanter mon adresse,
Le plus fort du département;
Mais c'est mon seul amusement.
Et la jeunesse moins frivole
De ce jeu devrait faire un cours;
Avec le temps l'amour s'envole,
Mais le piquet reste toujours.

(*Regardant autour de lui.*) C'est singulier, M. Frédéric ne rentre pas.

SIMON. Ah çà! quel intérêt prenez-vous donc à mon jeune locataire?

CANIVET. Un très-grand, que je puis vous confier. Ma femme et ma fille l'ont vu à Paris l'hiver dernier, chez vous, et dans d'autres sociétés. Ma femme en est enchantée, ma fille le trouve fort bien.

SIMON. Et l'on voudrait en faire un mari pour elle?

CANIVET. Tout le monde dit oui, moi je ne dis pas non; mais je veux savoir à quoi m'en tenir sur ses principes, sur sa moralité, parce que la morale avant tout.

SIMON. Sans doute.

CANIVET. Qu'est-ce que vous en pensez, vous, son propriétaire?

SIMON. Tout le bien possible. Il paie son terme avec une exactitude... Je ne le vois guère que tous les trois mois; mais c'est égal, c'est avec peine que je renoncerais à ses visites.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Il a bon ton, bon goût, bonne manière,
Faisant toujours frotter son escalier.

CANIVET.

Sa conduite?

SIMON.

Elle est exemplaire;
Il a partout fait mettre du papier.

CANIVET.

Son caractère?

SIMON.

Accommodant et sage,
N'ayant jamais, je dois le publier,
De disputes pour l'éclairage,
Ni pour les gages du portier.

Aussi je suis désolé que vous l'emmeniez, et qu'il ait mis écriteau.

CANIVET. Tant mieux; vous me faites un plaisir..

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, THOMASSEAU.

THOMASSEAU. Pardon, Messieurs, si je vous interromps, c'est qu'il faut que je commence à mettre le couvert. M. Frédéric n'est pas ici?

SIMON. Non. Qu'est-ce que vous lui voulez?

THOMASSEAU. Rien. C'était seulement pour lui de-

mander une petite explication. Il a commandé au Café de Paris, où j'ai l'honneur d'être chef d'office, un dîner à trente francs par tête.

CANIVET. Juste ciel! trente francs par tête!

THOMASSEAU. Et je voudrais savoir... vous pourriez me dire cela... si c'est sans le vin... parce que ça fait tout de suite une différence. M. Frédéric et ses amis sont si altérés!

CANIVET. Qu'est-ce qu'il dit là?

SIMON. Bah! quelquefois, par extraordinaire, dans les grandes chaleurs.

THOMASSEAU. Toujours une soif permanente; ils ne donnent pas dans le travers du siècle, dans l'eau rougie. Ils ne craignent pas les inflammations.

AIR du vaudeville de *l'Actrice*.

Si tout le monde, en conscience,
Leur ressemblait dans ce pays,
On n'aurait pas besoin, je pense,
De débouchés pour nos produits.
Consommateurs par excellence,
Et patriotes à l'excès,
Ils avalent les vins de France
Presque aussi bien que des Anglais;
Ils boivent mieux que des Anglais. (*bis.*)

Voyez plutôt la carte d'avant-hier : vingt-cinq bouteilles de champagne; c'est écrit en toutes lettres.

SIMON. Qu'est-ce que ça prouve?

THOMASSEAU. Ça prouve qu'il les doit. (*A Simon.*) Et si c'est vous, (*Simon lui tourne le dos. A Canivet.*) ou vous, Monsieur, qui êtes chargé de payer, je vous prierai de ne pas oublier le garçon. (*Canivet lui tourne le dos, et Thomasseau commence à dresser la table.*)

CANIVET. Bonté divine! (*A Simon.*) Ah! qu'est-ce que vous me disiez donc?

SIMON. Je n'en savais pas davantage. En province on se connaît trop, à Paris, on ne se connaît pas assez. D'ailleurs, il ne faut pas attacher à cela trop d'importance.

CANIVET. Par exemple!

SIMON. Ce jeune homme aime à bien traiter ses amis; il est généreux, ce n'est pas un défaut; et si on n'a pas d'autres reproches à lui faire...

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE.

(*Thomasseau et deux garçons commencent à disposer tout ce qu'il faut pour garnir la table.*)

NANETTE, *sortant de la chambre de Frédéric.* Tout est en ordre là-dedans, et l'on peut maintenant montrer le logement. (*A Canivet.*) Monsieur vient sans doute pour le voir? il est à louer, meublé, ou non meublé, comme Monsieur voudra...

CANIVET. C'est possible. (*Bas, à Simon.*) Quelle est cette petite?

SIMON. C'est la fille de mon portier.

CANIVET, *à part.* Bon, comme qui dirait la gazette de la maison; elle peut nous donner des renseignements.

NANETTE. C'est un appartement très-commode. (*Bas, à Thomasseau.*) Il faut en faire l'éloge devant le propriétaire. (*Haut, à Canivet.*) D'abord, une grande antichambre, où le matin il y avait quelquefois jusqu'à quinze personnes à attendre.

CANIVET. A attendre! quoi?

THOMASSEAU. De l'argent, comme moi tout à l'heure

CANIVET, *bas, à Simon.* Vous l'entendez?

NANETTE. Quant à la salle à manger, vous y êtes. On peut y donner un repas de trente couverts.

THOMASSEAU. Ils étaient trente-trois la semaine dernière, et bien à leur aise.

NANETTE. Enfin, la chambre à coucher est charmante: un demi-jour; un lit de cinq pieds; deux sorties, ce qui est très-commode dans un appartement de garçon; et même, si Monsieur est marié, quelquefois ça peut être utile.

CANIVET, *se mettant les mains sur les yeux.* Deux sorties!

SIMON, *à Canivet.* Non, la porte est condamnée, on ne s'en sert pas.

NANETTE. Je vous demande pardon, car l'autre fois j'ai vu descendre par le petit escalier une fort jolie dame.

CANIVET. O scandale!

NANETTE. Du tout; personne, excepté moi, ne l'a aperçue. (*A Thomasseau.*) N'est-ce pas? il n'y a que quand elle a eu passé la porte cochère, un monsieur, qui se trouvait dans la rue, à faire antichambre, je ne sais comment, parce que, moi, j'avais dit qu'il n'y avait personne, s'est écrié : « Dieu, c'est elle! c'est indigne! c'est affreux! Enfin un tas d'extravagances.

THOMASSEAU. Des bêtises.

NANETTE. Si bien que M. Frédéric et le mari se sont battus.

CANIVET. Comment, un mari!

THOMASSEAU. Un vrai mari.

CANIVET. Un duel!

NANETTE. Oh! allez, ce n'est pas le premier; M. Frédéric s'en tire toujours gentiment, grâce au ciel! car moi je l'aime, M. Frédéric, et ce n'est pas moi qui en dirai jamais du mal. Si Monsieur veut entrer... (*Thomasseau va préparer la table. Nanette s'occupe à épousseter,*)

CANIVET. Non, j'attendrai son retour. (*A Simon.*) Eh bien! qu'en dites-vous?

SIMON. Je dis... je dis que ce n'est pas très-exemplaire; mais il n'a que vingt ans; il faut que jeunesse se passe.

CANIVET. Une pareille absence de mœurs!

SIMON. Il en a peut-être, cela n'empêche pas; mais en même temps, il a des passions; et voilà... quand on n'en a plus, quand on est comme vous et moi, on se trouve à son aise : il est bien plus facile d'être moral. Et puis, écoutez donc, tout cela est peut-être exagéré, on peut l'avoir calomnié.

CANIVET. C'est égal; il faut que je voie par moi-même; la chose est trop importante. Dès que quelqu'un peut s'oublier un instant, je dis un seul instant, il n'a plus de droits à la confiance.

SIMON. Vous reviendrez, je l'espère, à de meilleurs sentiments. Si, en attendant, vous voulez monter chez moi, Nanette vous avertira dès que ce jeune homme sera rentré. Tu entends, petite?

NANETTE. Oui, Monsieur.

SIMON, *à Canivet.*

AIR des *Comédiens.*

Allons, mon cher, indulgence au coupable.

CANIVET.

En sa faveur, Monsieur, ne parlez plus :
Loger chez vous un garnement semblable!

SIMON.

S'il ne fallait loger que des vertus,
Nous n'aurions plus, hélas! de locataires,
Que quelques-uns, tout en haut, vers le ciel;

Et je connais bien des propriétaires
Qui ne pourraient habiter leur hôtel.

ENSEMBLE.

Allons, mon cher, indulgence au coupable ;
Je vous promets qu'il n'y reviendra plus ;
Daignez lui tendre une main secourable,
C'est dans son cœur rappeler les vertus.

CANIVET.

Jamais, jamais d'indulgence au coupable !
Quand tous les droits sont par lui méconnus,
Je dois toujours rester inexorable,
Et la rigueur est au rang des vertus.

(*Ils sortent par le fond.*)

—

SCÈNE V.

NANETTE, THOMASSEAU, *puis* FRÉDÉRIC.

THOMASSEAU, *arrangeant le couvert.* Enfin ils s'en vont. Mam'selle Nanette, laissez donc un instant votre plumeau ; vous ne m'avez encore rien dit aujourd'hui.

NANETTE, *époussetant.* C'est que je ne suis pas en train de parler, quand on a de l'ouvrage à faire.

THOMASSEAU, *mettant le couvert.* Ça n'empêche pas le sentiment d'aller son train. Venez donc, mam'selle Nanette. (*Ils descendent ensemble sur le devant de la scène.*) Quand est-ce donc que je serai à la tête d'un café pour mon compte, avec le titre de votre époux ? Je grille d'être marié, on ne pourra plus me dire : Garçon ! Je serai mon maître ! c'est-à-dire jusqu'à un certain point, puisque j'aurai ma femme.

AIR de *Turenne.*

Dans un endroit tout tapissé de glaces,
Tandis que, placée au comptoir,
Vous ferez admirer vos grâces,
Près des fourneaux déployant mon savoir,
Je rôtirai du matin jusqu'au soir.
Mais vers minuit, quittant l'office,
D'amour alors seulement enflammé,
Quand le restaurant s'ra fermé,
Je serai tout à vot' service.

NANETTE. C'est bon, c'est bon, occupez-vous de mettre le couvert, car voilà Monsieur qui rentre. (*Thomasseau va à la table.*)

FRÉDÉRIC, *entrant par le fond.* Vivat ! tout réussit au gré de mes vœux ; je suis le plus heureux des hommes.

NANETTE. Que vous est-il donc arrivé ?

FRÉDÉRIC. Je sors de chez mon adversaire, celui qui avait reçu un coup d'épée.

NANETTE. Vous l'avez trouvé en bon état ?

FRÉDÉRIC. Je ne l'ai pas trouvé du tout ! il était allé se promener aux Tuileries ; c'est bon signe ; me voilà tranquille de ce côté-là ; et, comme un bonheur ne va jamais sans l'autre, j'ai reçu des nouvelles de celle que j'aime, de ma chère Sophie, de ma femme ; car je vais bientôt lui donner ce titre. Au bas de la lettre de sa mère, elle m'a écrit trois lignes, les plus aimables ! les plus tendres ! je l'ai pressée mille fois sur mes lèvres ! Si ce mariage-là avait dû se différer encore six mois, je crois que j'aurais perdu la tête.

NANETTE. Avec ça que vous auriez moins de peine qu'un autre. (*Elle va chercher les lettres qui sont sur la table, et les donne à Frédéric.*) Car, sauf votre respect, il n'est déjà bruit dans le quartier que de vos extravagances.

FRÉDÉRIC. Tant mieux ; il faut cela avant le mariage ; c'est une dette à payer, c'est une garantie pour l'avenir ; et, avec moi, ma femme aura toutes les garanties possibles.

NANETTE, *à part.* C'est juste : je ne suis pas assez sûre que Thomasseau ait été mauvais sujet.

FRÉDÉRIC, *qui a ouvert plusieurs lettres.* Ce sont les réponses à mes invitations. Quand il s'agit de dîner, les amis sont d'une exactitude...

NANETTE. Ah ! j'oubliais de vous dire qu'il se présentait quelqu'un pour louer votre appartement.

FRÉDÉRIC. C'est bon. S'il voulait en même temps m'acheter une partie de mes meubles, ça me rendrait service. Je ne peux pas les emporter à Nantes ; tandis que l'argent, si j'en avais...

NANETTE. Ce serait la même chose. J'ai idée que vous le laisseriez ici.

FRÉDÉRIC, *lisant les dernières lettres.* Tu crois ? c'est possible. Ils acceptent tous. Il n'y a que Saint-Eugène qui ne m'ait pas répondu. (*A Nanette.*) Il n'est pas venu en mon absence ?

NANETTE. Non, Monsieur.

FRÉDÉRIC. C'est singulier. Voilà plus de quinze jours que je ne l'ai vu. Il faut qu'il ait été malade. C'est que sa présence est indispensable dans une réunion où nous voulons nous amuser.

NANETTE. Il est donc bien gai !

FRÉDÉRIC.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Sur le déclin de la jeunesse,
Profitant du temps qui va fuir,
Il n'apprécie, il n'aime la richesse
Qu'autant qu'elle mène au plaisir ;
Nul n'entend mieux l'art de jouir.
Mais la fortune imprévoyante,
Qui, le créant, semblait le destiner
A dépenser vingt mille écus de rente,
N'oublia rien, que de les lui donner.

NANETTE. Monsieur, je crois que je l'entends.

FRÉDÉRIC. Bonne nouvelle. (*Allant au-devant de Saint-Eugène qui entre par la porte du fond.*) Eh ! arrive donc.

NANETTE, *à part.* Et nous, allons avertir le vieux monsieur (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, SAINT-EUGÈNE, *marchant d'un air grave, et à pas comptés.*

FRÉDÉRIC. Je commençais à croire que tu étais mort.

SAINT-EUGÈNE, *très-froidement.* Mon ami, c'est à peu près comme si je l'étais.

FRÉDÉRIC. Comment à peu près ? que veux-tu dire ?

SAINT-EUGÈNE. Que je suis mort pour le monde, que j'ai renoncé à ses plaisirs.

FRÉDÉRIC, *avec incrédulité.* Toi !

SAINT-EUGÈNE. Oui, mon ami, je ne sors plus, je ne bois plus, et je ne ris plus.

FRÉDÉRIC. Est-ce que tu es devenu fou !

SAINT-EUGÈNE. Je suis devenu raisonnable, ce qui est beaucoup plus étonnant. On se lasse de tout sur cette terre ; il m'a pris subitement un goût prononcé pour la retraite et l'économie ; ça m'est venu juste au moment où il ne me restait plus rien.

FRÉDÉRIC. C'est ce qui s'appelle saisir l'à-propos.

SAINT-EUGÈNE. J'ai rompu avec la société. Je me suis enfermé chez moi avec Sénèque, Charron, La Bruyère, La Rochefoucauld, et autres bons auteurs ; je ne vois qu'eux, je ne lis qu'eux. Aussi je commence à avoir

dans la tête une fort jolie collection de sentences et de maximes morales.

FRÉDÉRIC. Si tu n'as pas autre chose à offrir aux huissiers.

SAINT-EUGÈNE. Mon ami, la morale a toujours son prix, on a toujours quelque chose à gagner avec elle. Ma conversion a fait du bruit. Deux grandes dames, deux comtesses du faubourg Saint-Germain, en ont été vivement touchées; elles ont résolu de me prendre sous leur protection, de continuer à me sauver, et, pour cela, de m'éloigner de Paris, de me faire obtenir un emploi en province, et elles en sont venues à bout.

FRÉDÉRIC. Vraiment!

SAINT-EUGÈNE. Oui, mon ami, me voilà placé, moi et mes nouveaux principes! Nous sommes nommés, dans le département de la Loire-Inférieure, sous-administrateur du bien des pauvres.

FRÉDÉRIC. Toi! à ton âge!

SAINT-EUGÈNE. Mon ami, j'ai maintenant l'âge que je veux.

AIR du *Piége*.

Dans mon cœur, de désirs épris,
Je sens encore la jeunesse;
Mais, sur mon front, j'ai là des cheveux gris
Qui représentent la sagesse;
Aussi chacun se dit : c'est un Caton!
La multitude, aisément égarée,
Croit qu'on s'attache au char de la Raison,
Dès qu'on en porte la livrée.

FRÉDÉRIC. A la bonne heure; mais te placer parmi les pauvres!

SAINT-EUGÈNE, *frappant sur son gousset*. Il me semble que j'y ai des droits; c'est un emploi modeste, peu d'appointements, mais beaucoup de bien à faire; j'ai des projets superbes, je veux que tous les pauvres deviennent riches.

FRÉDÉRIC. Ils ne demanderont pas mieux.

SAINT-EUGÈNE. J'ai eu un de mes prédécesseurs qui y est devenu millionnaire, et il n'est sorti de l'administration que parce qu'il finissait par y être déplacé. Du reste, je vais habiter Nantes : j'y serai sous les yeux et la surveillance de M. Canivet, administrateur en chef.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que tu me dis là? M. Canivet! quel bonheur! moi qui épouse sa fille! nous allons nous trouver réunis.

SAINT-EUGÈNE. Tu te maries! à la bonne heure; car si tu étais resté garçon, nous n'aurions pas pu nous voir; et même encore maintenant tu pourrais me faire du tort, à moins que tu ne veuilles aussi te jeter dans la réforme.

FRÉDÉRIC. Laisse-moi donc tranquille.

SAINT-EUGÈNE. Il est temps de faire un retour sur toi-même, de renoncer à ces vains plaisirs qui ne procurent jamais qu'une fausse joie, une ivresse de quelques heures, trop souvent expiée par des années de regret et de repentir.

FRÉDÉRIC. Diable! comme tu pérores! A quoi tend ce beau sermon?

SAINT-EUGÈNE. Mon ami, je m'essaye.

FRÉDÉRIC. Le moment est mal choisi; tu as reçu ma lettre?

SAINT-EUGÈNE. Oui, mon ami.

FRÉDÉRIC. Il s'agit d'un déjeuner de garçon.

SAINT-EUGÈNE. Dieu! si mes comtesses du faubourg Saint-Germain venaient à le savoir! je serais perdu. Je me sauve. (*Fausse sortie*).

FRÉDÉRIC, *l'arrêtant*. Y penses-tu! Ce serait trahir l'amitié. Je réunis tous mes intimes, et j'ai compté sur toi: c'est peut-être la dernière fois que nous déjeunerons ensemble.

SAINT-EUGÈNE. La dernière fois! c'est bien tentant, et si j'étais sûr que la société fût...

FRÉDÉRIC. Tout ce qu'il y a de plus mauvais sujets.

SAINT-EUGÈNE. A la bonne heure; on peut essayer de les convertir; c'est un but qui justifie tout.

FRÉDÉRIC. Tu acceptes?

SAINT-EUGÈNE. Je me risque; je me dévoue à l'amitié.

FRÉDÉRIC, *lui prenant la main*. A merveille; je te reconnais là.

SAINT-EUGÈNE, *d'un ton piteux*. Le repas sera-t-il un peu soigné?

FRÉDÉRIC. Je l'ai commandé au Café de Paris.

SAINT-EUGÈNE. C'est bien, parce que, si je m'expose je ne veux pas que ce soit pour rien. Aurons-nous du champagne?

FRÉDÉRIC. Sans doute.

SAINT-EUGÈNE. Aurons-nous des dames?

FRÉDÉRIC. Non.

SAINT-EUGÈNE. Tant pis; parce qu'on aurait été plus réservé; tu aurais dû en inviter quelques-unes, dans l'intérêt de la morale.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE; *peu après* CANIVET.

NANETTE, *accourant*. Monsieur, Monsieur, bonne nouvelle.

FRÉDÉRIC ET SAINT-EUGÈNE. Est-ce le déjeuner?

NANETTE. Non, c'est ce monsieur qui vient pour louer votre appartement, il me suit.

FRÉDÉRIC. C'est égal! tu es charmante, et pour ta peine... (*Il veut l'embrasser.*)

SAINT-EUGÈNE, *détournant la tête*. Mon ami, je t'en prie.

CANIVET, *au fond*. Monsieur Frédéric.

FRÉDÉRIC, *embrassant Nanette*. C'est moi, Monsieur.

CANIVET, *s'avançant entre Frédéric et Saint-Eugène*. A merveille! que je ne vous dérange pas. La fille de votre portier.

FRÉDÉRIC. Où est le mal, quand elle est gentille?

NANETTE, *sortant*. Il y a des dames du premier étage qui ne nous valent pas.

CANIVET. Et vous n'avez pas de honte...

SAINT-EUGÈNE, *à part et montrant Canivet*. Il paraît que c'est un confrère en morale; maintenant on en trouve partout. (*A Canivet.*) C'est ce que je lui disais tout à l'heure. Monsieur, n'est-il pas déplorable que la jeunesse actuelle?..

FRÉDÉRIC. Ah çà! à qui en avez-vous donc? ne dirait-on pas, à vous entendre, que vous n'avez jamais jeté les yeux sur une femme?

CANIVET. Je ne dis pas cela, Monsieur; je ne veux pas me faire meilleur que je ne suis; j'ai les passions peut-être plus vives qu'un autre; mais je les raisonne. Quand je rencontre une jolie femme, je détourne les yeux, et je me dis : « Encore quelques années, et cette fraîcheur va disparaître; ces joues vont se flétrir; ce front, paré de grâce, va se sillonner de rides. »

SAINT-EUGÈNE. Monsieur a raison : plus de désirs, plus d'illusion : c'est la sagesse.

FRÉDÉRIC, *passant entre Canivet et Saint-Eugène*.

Eh! Monsieur, c'est la vieillesse! et dites-moi, par grâce, messieurs les rigoristes...

AIR des *Amazones.*

Depuis qu'on fait de la morale en France,
Et que par elle on veut se signaler,
Plus qu'autrefois voit-on la bienfaisance,
La probité, les vertus y briller?

SAINT-EUGÈNE.

Elles viendront à force d'en parler.
Sachez, Monsieur, qui criez au scandale,
Qu'on ne peut pas toujours faire le bien;
En attendant, on fait de la morale, } *bis.*
C'est un a-compte, et ça n'engage à rien,
Par bonheur, cela n'engage à rien. (*bis.*)

FRÉDÉRIC, *à Saint-Eugène.* Eh! laisse-moi tranquille. (*A Canivet.*) Mais, pardon, Monsieur; nous voilà loin du but qui vous amène, car je présume que vous n'êtes pas venu seulement pour les principes.

CANIVET. Non, sans doute; c'est par circonstance. Je suis capitaliste de mon état, on me nomme Saint... Saint-Martin.

FRÉDÉRIC. M. de Saint-Martin! il y en a tant! serait-ce mon voisin, celui de la rue Taitbout?

CANIVET. Précisément.

FRÉDÉRIC. Enchanté de faire votre connaissance; voilà si longtemps que j'entends parler de vous; on vous cite partout comme la Providence des jeunes gens à la mode.

CANIVET, *à part.* Il paraît qu'il me prend pour un usurier; tant mieux.

FRÉDÉRIC. Nous n'avons pas encore fait d'affaires ensemble; mais nous commencerons aujourd'hui. Mon appartement, mes meubles, tout est à votre service; je suis accommodant; car j'ai besoin d'argent, j'ai un voyage à faire, des amis à régaler; je leur donne à déjeuner, un grand déjeuner, aujourd'hui à cinq heures.

SAINT-EUGÈNE. Hélas! oui...

FRÉDÉRIC. Pour leur faire mes adieux; aussi je ne veux rien épargner; fête complète! et que ce soir les pièces d'or roulent à l'écarté.

CANIVET. Comment, Monsieur, vous joucz! il ne manquait plus que cela; ce jeu qui ruine tous les jeunes gens.

FRÉDÉRIC. Vous ne l'aimez pas, il va sur vos brisées; mais moi! je ne trouve rien d'amusant comme une partie un peu animée, quand on flotte entre la crainte et l'espérance, quand on peut tout perdre d'un seul coup; il y a vraiment de l'émotion et du plaisir.

SAINT-EUGÈNE. O déplorable aveuglement!.. voilà pourtant comme je pensais, comme je penserais peut-être encore, si, par une faveur spéciale, la fortune ne m'avait pas ôté jusqu'à la dernière pièce. Qu'il est heureux l'homme qui n'a rien! la fortune n'a plus de leçon à lui donner, à moins qu'elle ne les lui donne *gratis*, ce qui est toujours un avantage.

CANIVET, *à Frédéric.* Monsieur, vous avez là un ami précieux.

FRÉDÉRIC. Puisqu'il vous plaît, restez avec nous à déjeuner; vous philosopherez ensemble tout à votre aise, au dessert, au vin de Champagne; car vous en boirez.

CANIVET. Moi?

FRÉDÉRIC. Vous ne l'aimez peut-être pas?

CANIVET. Je ne dis pas cela, Monsieur, je l'aime peut-être autant que vous; mais je n'en bois jamais. Quand on m'offre le premier verre, je refuse, pour ne pas être tenté d'en prendre un second.

SAINT-EUGÈNE. Il est sûr que c'est le meilleur moyen.

CANIVET. Et puis je me représente les suites fâcheuses de l'ivresse.

SAINT-EUGÈNE. Le sommeil de toutes les facultés.

CANIVET. On ne sait plus ce qu'on dit, ce qu'on fait; on devient colère, emporté.

SAINT-EUGÈNE. C'est pour avoir bu trop de champagne, qu'Alexandre tua Clitus, qu'il brûla... Persépolis.

FRÉDÉRIC. Eh bien! pendant que nous sommes à jeun, profitons de cela pour faire notre petit bail, notre acte de vente.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, NANETTE, THOMASSEAU.

NANETTE, *à Frédéric.* Monsieur, voilà vos amis qui arrivent par le petit escalier.

THOMASSEAU. Faut-il servir?

FRÉDÉRIC. Pas encore : les affaires d'abord; car je les aime.

CANIVET. Oui, vous aimez tout : le vin, le jeu et les dames.

FRÉDÉRIC. Pour ce qui est de cela, je n'en aime qu'une, celle que je veux épouser.

CANIVET, *montrant Nanette.* Témoin cette jeune fille que vous embrassiez tout à l'heure.

THOMASSEAU. Qu'est-ce que c'est? mademoiselle Nanette, ma prétendue!

NANETTE. De quoi se mêle-t-il donc celui là? est-il bavard! s'il vient des locataires comme ça dans la maison, ça va faire un beau train. Une maison qui était si tranquille!

FRÉDÉRIC. Allons, allons, ne perdons pas de temps.

AIR du ballet de *Cendrillon.*

Allons signer.

CANIVET.

Qui? moi? très-volontiers.

FRÉDÉRIC.

Je vous aurai pour locataire.

CANIVET.

(*A part.*)

Pour locataire, oui. Mais pour ton beau-père,
Tu peux rayer cela de tes papiers.

FRÉDÉRIC.

Le déjeuner, pour boire à mes amours.

CANIVET, *à part.*

Ses espérances sont précoces;
Ce repas-là, morbleu! va pour toujours
Renverser celui de ses noces.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC ET SAINT-EUGÈNE.

Allons } signer. Le roi des usuriers
Allez }

Va devenir { mon } locataire;
{ son }

C'est agréable, et c'est bien, je l'espère,
Le moyen d'être au mieux dans ses papiers.

CANIVET.

Allons signer. Je serai volontiers
Votre très-humble locataire;
(*A part.*)
Mais, désormais, pour être son beau-père,
Il peut rayer cela de ses papiers.

(*Frédéric entre avec M. Canivet dans sa chambre qui est sur le premier plan à droite de l'acteur.*)

—

SCÈNE IX.

SAINT-EUGÈNE, NANETTE, THOMASSEAU.

THOMASSEAU, *à Nanette.* Qu'est-ce qu'il a dit? qu'est-ce qu'il a dit?

NANETTE. Tu le sais bien.

THOMASSEAU. C'est égal; je veux...

NANETTE. Tu veux que je recommence?

THOMASSEAU. Eh bien! par exemple.

SAINT-EUGÈNE. Allons, ne vas-tu pas lui faire une scène, et laisser brûler notre dîner.

NANETTE. Sans doute : allez veiller à vos sauces, à vos fricassées. Est-ce qu'un cuisinier doit avoir le temps d'être jaloux! ce n'est qu'à cause de ça que je vous épousais.

THOMASSEAU. Quand j'entends parler ainsi, il me semble que je suis sur des fournaux, que je suis sur le gril.

NANETTE. Tais-toi donc, j'entends M. Simon, le propriétaire, et devant lui...

THOMASSEAU. Qu'est-ce que ça me fait?

NANETTE. Est-il bête! il va lui donner des doutes sur la fidélité de sa portière.

SAINT-EUGÈNE. Eh! oui, vraiment, tu auras le temps d'être jaloux quand tu seras marié.

THOMASSEAU. Je veux commencer maintenant.

SAINT-EUGÈNE. Eh! va donc, va donc. (*Il pousse Thomasseau dehors.*) Comme ce couvert est mis! pas seulement de vin sur la table. (*Il s'occupe à placer des bouteilles.*)

—

SCÈNE X.

NANETTE, SIMON, SAINT-EUGÈNE, *au fond.*

SIMON. Eh bien! petite, où est donc ce monsieur que tu es venue chercher?

NANETTE, *désignant la chambre de Frédéric.* Là-dedans, avec M. Frédéric.

SIMON, *à part.* Ensemble! tant mieux; gardons-nous de les déranger; il ne faut pas troubler l'explication entre le gendre et le beau-père. (*Haut, à Nanette.*) Tu lui remettras ce papier.

NANETTE. Oui, Monsieur.

SIMON. C'est un projet d'acte, un papier; il sait ce que c'est.

NANETTE. Oui, Monsieur.

SIMON. Et tu lui rappelleras qu'il faut absolument qu'il vienne à mon bal. Voilà qui est entendu. Maintenant, je remonte chez moi achever mes dispositions; quand on n'a pas l'habitude de recevoir, qu'il faut tout improviser... Il y a dix ans que je n'ai fait de feu dans mon salon; aussi la cheminée fume : on sera obligé de laisser la fenêtre entr'ouverte. (*En s'en allant, il salue Saint-Eugène qui est auprès de la table.*) Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer... Mais ce n'est pas un inconvénient, ça servira à renouveler l'air. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XI.

NANETTE, SAINT-EUGÈNE.

SAINT-EUGÈNE. Tiens, le propriétaire qui fait aussi des affaires avec M. de Saint-Martin : tout le monde s'en mêle.

NANETTE. Qu'est-ce que ce papier-là? c'est pliée comme une assignation.

SAINT-EUGÈNE. Laisse donc.

NANETTE. Moi, je ne les connais que par celles de M. Frédéric; si c'en était encore, voyez donc.

SAINT-EUGÈNE, *prenant le papier.* Y penses-tu? (*Y jetant les yeux, à part.*) Dieu! quel nom viens-je de lire! M. Canivet, de Nantes... M. Canivet serait ici! mon administrateur en chef, le beau-père de Frédéric!

AIR : *A soixante ans.*

Oui, c'est bien lui. C'est facile à comprendre,
Sous un faux nom, sous un titre inconnu,
Il vient ici, pour connaître son gendre,
Pour éprouver ses mœurs et sa vertu;
Pauvre garçon! ah! le voilà perdu!
Moi, je suis fort; car mon langage austère,
Car la morale a su me préserver;
Grande leçon, qui doit bien nous prouver
Qu'à tout hasard il faut toujours en faire!
On ne sait pas ce qui peut arriver.

Mais Frédéric, faut-il le prévenir du danger? non; il perdrait la tête, il gâterait tout; il faut le sauver à son insu, à moi tout seul. Avec du sang-froid et de l'imagination... (*Après un moment de réflexion.*) C'est ça, rien n'est encore désespéré. Viens ici, Nanette; viens! j'ai à te parler. Tu vas dire à Thomasseau de nous mettre ici des carafes, d'en mettre six sur la table.

NANETTE. Des carafes! y pensez-vous! jamais ces messieurs n'en laissent paraître, et Thomasseau ne voudrait pas...

SAINT-EUGÈNE. Et pourquoi?

NANETTE. Parce que les marchands de vin ne fournissent jamais l'eau séparément.

SAINT-EUGÈNE. Oui, mais tu lui diras de remplir celles-ci avec du vin blanc clair et limpide; que ce soit à s'y méprendre.

NANETTE. C'est différent : avec du chablis; c'est ce qui ressemble le plus à l'eau d'Arcueil. Je vais lui dire...

SAINT-EUGÈNE. Ecoute encore : ce n'est pas tout. Veux-tu être mariée?

NANETTE. Est-ce que ça se demande? et quoique Thomasseau soit jaloux, si je pouvais l'épouser dès demain, je serais prête dès aujourd'hui; mais, pour cela, il nous manque...

SAINT-EUGÈNE. Une dot.

NANETTE. Pas autre chose. Si j'avais seulement mille écus, Thomasseau prétend qu'avec cela il trouverait soixante mille francs de crédit, et qu'il n'en faudrait pas davantage pour établir un joli petit café dans un faubourg.

SAINT-EUGÈNE.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Eh bien! parlons avec franchise;
Tous ces rêves si séduisants,
Si tu veux, je les réalise.

NANETTE, *étonnée.*

Comment, à moi, trois mille francs!

SAINT-EUGÈNE.

Oui, de toi dépend cette affaire.

NANETTE.

Vous croyez que je les aurai?

SAINT-EUGÈNE.

Oh! tu peux y compter, ma chère;
Ce n'est pas moi qui les paierai.

NANETTE. A la bonne heure.

SAINT-EUGÈNE. Mais il s'agit, pour cela, de nous rendre un grand service.

NANETTE. Qu'est-ce que c'est?

SAINT-EUGÈNE. Tu as vu cet étranger qui est là-dedans avec Frédéric?

NANETTE. Ce nouveau locataire, que je n'aime pas du tout?

SAINT-EUGÈNE. C'est égal; tâche d'obtenir qu'il consente à t'embrasser devant témoin, et les mille écus sont à toi.

NANETTE. Y pensez-vous? il ne voudra jamais; il a l'air si sévère!

SAINT-EUGÈNE. Cela te regarde.

NANETTE. Et puis, il est bien laid.

SAINT-EUGÈNE. Sans cela, où serait le mérite? c'est un acte de dévouement qu'on te demande. Je l'entends, c'est convenu.

NANETTE. Mais, Monsieur, comment donc faut-il que je fasse?

SAINT-EUGÈNE. C'est entendu; le voilà, je te laisse. (*Il entre dans la première chambre à gauche.*)

—

SCÈNE XII.

NANETTE, *puis* CANIVET.

NANETTE. C'est drôle, tout de même, qu'il me donne mille écus pour qu'un autre... encore, si c'était lui, ce serait plus naturel. N'importe, faut que je tâche d'en venir à mon honneur; je ne sais trop comment m'y prendre, je ne puis aller prier ce monsieur de... je ne me suis jamais trouvée dans cette position-là. (*Dans ce moment Canivet sort de la chambre de Frédéric. Nanette lui fait une belle révérence; mais il passe devant elle sans la regarder.*)

CANIVET, *à part.* Il est ravi de l'argent que je viens de lui donner, il le paiera cher. Dans l'excès de sa joie, il m'a renouvelé son invitation à ce déjeuner dinatoire, soit. (*Il s'assied sur un fauteuil à droite.*) Je vais en apprendre de belles. Tant mieux: je me ferai connaître au dessert, j'aurai le plaisir de le confondre: voilà le bouquet que je lui prépare.

NANETTE, *à part, regardant Canivet à gauche.* Dieu! a-t-il l'air sévère de ce côté-ci! ce n'est pas de ce côté-là qu'il m'embrassera; voyons de l'autre. (*Elle passe à la droite de Canivet.*) C'est encore pis... (*Repassant à gauche. Timidement et baissant les yeux.*) Monsieur...

CANIVET, *avec brusquerie et sans se lever.* Qu'est-ce que vous me voulez?

NANETTE, *lui donnant le papier que lui a remis Simon.* C'est un papier qu'on m'a chargée de vous remettre.

CANIVET, *le prenant.* Ah! c'est de la part de nos actionnaires! cet acte de société, si important pour moi. C'est bon, allez-vous-en.

NANETTE, *à part.* Est-il gentil! (*Haut.*) C'est que j'aurais quelque chose à vous demander.

CANIVET. Qu'est-ce que c'est?

NANETTE.

AIR de *l'Ecu de six francs.*

V'là justement le difficile;
Je n'ose pas, en vérité.

CANIVET, *lui tournant le dos.*

En ce cas, laissez-moi tranquille.

NANETTE, *à part.*

Allons, le v'là de l'autr' côté.
Comment alors fair' sa conquête?
Car, pour l'am'ner à m'embrasser,
Il m' semble qu'il faut commencer
Par lui faire tourner la tête.

(*Haut.*) Monsieur. .

CANIVET. Encore?

NANETTE. Eh quoi! vous refusez de m'écouter? vous qui paraissez si bon!

CANIVET, *se levant.* Puisqu'il n'y a pas moyen de vous faire taire, parlez, pourvu que vous vous dépêchiez.

NANETTE, *avec une feinte émotion.* Hélas! vous voyez une personne bien embarrassée et bien chagrine.

CANIVET. En vérité! Oh! à votre âge on ne manque pas de consolateurs; adressez-vous, par exemple à M. Frédéric.

NANETTE. Voilà justement comme vous êtes dans l'erreur, et il faut que je vous explique...

CANIVET. C'est inutile, je vous crois sur parole.

NANETTE. M'accuser sans m'entendre, refuser d'écouter une pauvre fille qui vous en supplie! je n'aurais jamais cru cela de vous, d'un homme si respectable!

CANIVET. Elle a raison; au fait, je dois l'écouter.

NANETTE. Ah! je suis bien malheureuse!

CANIVET. Mais qu'avez-vous donc, ma chère enfant?

NANETTE, *à part.* Il a dit: Ma chère enfant. (*Haut avec une douleur affectée.*) Ah!

CANIVET, *à part.* En effet; il est possible que cette pauvre fille soit honnête. (*A Nanette.*) Voyons, parlez

NANETTE, *à part, avec satisfaction.* Le voilà qui s'approche. (*A Canivet.*) Eh bien! Monsieur... (*A part.*) Qu'est-ce que je m'en vais lui dire? (*Haut.*) Eh bien! vous saurez donc...

—

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, THOMASSEAU.

THOMASSEAU, *du fond.* Mam'selle Nanette. Mam'selle Nanette. (*Canivet va se rasseoir.*)

NANETTE, *à part.* Ce Thomasseau qui vient nous déranger au moment où ça commençait! (*Haut avec impatience.*) Qu'est-ce que c'est?

THOMASSEAU, *s'approchant de Nanette.* Rien. Ce n'est certainement pas pour me raccommoder avec vous. Mais enfin on vous demande en bas. C'est le service, ce n'est pas moi.

NANETTE. Je ne puis pas, je suis occupée.

THOMASSEAU. Faut-il que je vous aide?

NANETTE. Je n'ai pas besoin de toi, tu ne me servirais à rien, au contraire: je t'appellerai quand il faudra que tu viennes.

THOMASSEAU. Ça suffit. On vous comprend, et on vous laisse; on s'en va. (*Regardant Canivet.*) Avec celui-là, je n'ai pas peur... (*Sur un signe d'impatience de Nanette.*) On s'en va, Mam'selle; on s'en va. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XIV.

CANIVET, NANETTE.

NANETTE, *à part.* C'est maintenant à recommencer.

CANIVET, *froidement.* Eh bien! Mademoiselle?

NANETTE. Eh bien! Monsieur. (*A part.*) Il ne se rapproche pas. (*Haut.*) Vous saurez donc que j'allais me marier à un garçon qui n'est certainement pas beau, vous venez de le voir, ni spirituel, vous l'a-

THOMASSEAU. Qu'est-ce que je vois là? — Scène 15

vez entendu; mais enfin, en fait de mari, dans ce moment où tout est si rare, on prend ce qu'on trouve. Celui-ci m'aimait, et vous êtes cause qu'il ne m'aime plus.

CANIVET. Moi?

NANETTE. Sans doute, vous avez dit ce matin devant lui que M. Frédéric m'avait embrassée, car lui n'en aurait rien su; et quoique ce fût en bonne intention, lui, qui n'a pas d'esprit, a vu ça du mauvais côté; il s'est fâché, et maintenant il ne veut plus m'épouser.

CANIVET. Il serait possible!

NANETTE. Oui, Monsieur; et voilà comment vous êtes cause que je resterai fille.

CANIVET, *se levant et allant à Nanette*. J'en serais désolé.

NANETTE. Et moi aussi; ce n'est pas tant pour le mari que pour la réputation et mon honneur; car j'y tiens: je vous en prie, Monsieur, voyez un peu ce qu'il y aurait à y faire.

CANIVET. S'il en est ainsi, c'est à moi de réparer mes torts. J'irai trouver ton prétendu... Car, au fait, cette jeune fille, elle a de bons principes.

NANETTE. Oh! oui, Monsieur.

CANIVET, *la regardant attentivement*. Et de plus, elle est tout à fait gentille.

NANETTE. Vous êtes bien bon. (*A part.*) Il y revient.

CANIVET. Je le forcerai bien à te rendre justice.

NANETTE. C'est tout ce que je demande, et... (*Se jetant dans les bras de Canivet.*) Vous serez mon sauveur, mon père.

CANIVET, *l'embrassant*. Cette chère enfant!

NANETTE, *à part*. Faut-il qu'il n'y ait personne!

CANIVET. Et de plus, je ferai quelque chose pour toi.

NANETTE. Ah! je ne veux rien, Monsieur; votre estime me suffit: j'étais si heureuse tout à l'heure, quand vous me traitiez comme votre fille! et tout ce que je vous demande, c'est que vous m'embrassiez encore

CANIVET. De grand cœur. (*L'embrassant.*) Pauvre petite!

NANETTE. Encore une petite fois. (*Canivet l'embrasse encore.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS ; THOMASSEAU, *puis* SAINT-EUGÈNE.

(*Au moment où Canivet embrasse Nanette, Thomasseau entre par le fond, tenant un plat de ses deux mains.*)

THOMASSEAU. Qu'est-ce que je vois là? Eh bien! par exemple, à qui avoir confiance? fi! Monsieur.

CANIVET. A qui en a-t-il donc?

SAINT-EUGÈNE, *sortant du cabinet à gauche.* Quel est ce bruit? qu'est-ce donc?

THOMASSEAU C'est Monsieur qui embrasse Nanette.

SAINT-EUGÈNE, *à Nanette.* Bien sûr?

NANETTE. Certainement, Thomasseau était là.

THOMASSEAU. C'est une horreur! C'est... si je n'avais pas peur de répandre... c'est la seconde fois d'aujourd'hui, sans compter ce qui arrive quand je n'y suis pas.

CANIVET. Je vous atteste que cette jeune fille est un modèle de sagesse.

SAINT-EUGÈNE, *bas, à Canivet.* Vous avez raison de dire comme ça, c'est plus moral.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC (*sort de sa chambre, accompagné de plusieurs de ses amis, tandis que plusieurs autres convives entrent par le fond, et vont saluer Saint-Eugène.*

CHŒUR DE CONVIVES.

AIR : *Oh! la bonne folie* (du COMTE ORY).

Allons, allons à table;
La gaîté, le plaisir,
A ce banquet aimable
Viennent nous réunir.

(*Pendant ce chœur, qui se chante sur le devant de la scène, les domestiques mettent la table au milieu du théâtre; et, à la fin du chœur, tout le monde prend sa place à table.*)

(*Saint-Eugène engage Canivet à se placer à côté de lui; Canivet se place à l'extrémité de la table, à droite, auprès de Saint-Eugène; Frédéric occupe le milieu.*)

SAINT-EUGÈNE. Quel beau silence!

UN DES CONVIVES *de la gauche, à Frédéric, en lui montrant Canivet.* Quel est donc ce monsieur?

FRÉDÉRIC, *à demi-voix.* C'est M. de Saint-Martin, fameux capitaliste, qui demeure ici près, (*Tous les convives se lèvent et saluent Canivet.*) et j'ai pensé que c'était une connaissance utile à vous faire faire.

TOUS LES CONVIVES. Oui, sans doute.

SAINT-EUGÈNE, *à Canivet.* Je me suis placé à côté de vous, pour que nous pussions causer ensemble, et parler raison.

CANIVET. Oui, que les principes trouvent au moins un refuge dans notre coin.

SAINT-EUGÈNE, *à Canivet.* Vous ne mangez pas?

CANIVET. Je n'ai pas faim.

SAINT-EUGÈNE. Ni moi non plus; mais il faut faire comme tout le monde.

CANIVET, *présentant son assiette.* En ce cas, donnez-moi quelques truffes.

FRÉDÉRIC, *à Canivet.* Vous ne buvez pas?

CANIVET. Je n'ai pas soif.

SAINT-EUGÈNE. Ni moi non plus; c'est égal, il faut faire comme tout le monde. (*Il remplit son verre et celui de Canivet.*)

CANIVET. C'est donc pour vous obéir. (*A part, vidant lentement son verre, et prenant une gorgée à chaque phrase.*) Que dirait-on de voir un administrateur des deniers du pauvre dîner à trente francs par tête, (*Il boit.*) au milieu d'une troupe de jeunes insensés? (*Il boit.*) Mais j'ai mon projet; cela me suffit, (*Il boit.*) et comme ma conduite a un but moral... (*Il boit.*)

FRÉDÉRIC, *s'adressant à toute la société.* Messieurs, je vous recommande cette bouteille, c'est un porto excellent.

SAINT-EUGÈNE, *versant à Canivet.* Vous devez vous y connaître; dites-nous ce que vous en pensez?

CANIVET, *après l'avoir goûté.* Parfait; mais je voudrais avoir de l'eau.

SAINT-EUGÈNE, *à Thomasseau.* Qu'on nous donne une carafe.

THOMASSEAU. Voilà, voilà. (*Il verse à Canivet. Bas, à Saint-Eugène.*) C'est l'eau en question.

CANIVET, *après avoir bu, et présentant de nouveau son verre.* Encore de l'eau. (*Thomasseau lui en verse.*)

SAINT-EUGÈNE, *à part.* Il paraît qu'il y prend goût.

FRÉDÉRIC, *à Thomasseau qui lui offre de l'eau.* Fi donc! pas d'eau rougie, nous ne connaissons pas cela.

TOUS. Ni nous non plus.

SAINT-EUGÈNE.

AIR des *Créoles* (de Berton)

PREMIER COUPLET.

Messieurs, silence, et pour cause;
Un seul instant, taisez-vous;
C'est un toast que je propose;
Il nous intéresse tous :
Oui, mes amis, faisant gloire
De vous ramener au bien,
Je vous propose de boire
A la morale.

TOUS.

C'est bien.

SAINT-EUGÈNE, *à Frédéric.*

Pour accorder ma soif, que rien n'égale,
Avec la sobriété,
Verse, verse à la morale,
Je veux boire à sa santé.

CANIVET, ET LES AUTRES CONVIVES.

Verse, verse à la morale,
Je veux boire à sa santé.

(*Les domestiques emplissent les verres des convives.*)

SAINT-EUGÈNE. Ici du champagne. (*Prenant la bouteille, et s'adressant à Canivet.*) Vous ne pouvez pas refuser un verre de champagne à la morale.

CANIVET, *s'animant.* Non, certainement. A la morale, Messieurs.

TOUS. A la morale.

SAINT-EUGÈNE. Et pas d'eau cette fois.

CANIVET ET TOUS LES AUTRES. Pas d'eau.

SAINT-EUGÈNE. C'est ça, la morale la plus pure.

TOUS, *se levant et trinquant.* A la morale.

SAINT-EUGÈNE. A ses bienfaits.

TOUS. A ses bienfaits.

CANIVET. Faites mousser pour les bienfaits. (*Ils boivent.*)

SAINT-EUGÈNE, *se levant.* Messieurs, j'ai une seconde proposition à vous faire.

CANIVET, *un peu en train.* Voyons la proposition.

SAINT-EUGÈNE. C'est de recommencer.

TOUS, *se levant.* Approuve.

FRÉDÉRIC

DEUXIÈME COUPLET.

Il faut que ce jour expie
Tous les méfaits d'autrefois;
Je bois à l'économie.

CANIVET.

A l'abstinence je bois.

SAINT-EUGÈNE.

Quelle tiédeur est la vôtre!
La sagesse exige plus;
Et je veux, l'une après l'autre,
Boire à toutes les vertus.
Oui, pour rester ici jusqu'à l'aurore;
Et pour boire encore plus,
Verse, verse, verse encore,
Verse à toutes les vertus

CANIVET ET LES AUTRES.

Verse, verse, verse encore,
Verse, à toutes les vertus;
Je veux boire à la vertu.
(*Les domestiques versent encore.*)

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Qu'il avait de bon vin,*
Le seigneur châtelain (du COMTE ORY).
(Musique arrangée et composée par M. Hus-Desforges.)

Buvons, il a raison,
Lorsque le vin est bon,
De boire on a raison.
Que la morale austère
Préside à ce festin;
A sa santé si chère
Buvons jusqu'à demain.

SAINT-EUGÈNE.

Le bon vin! combien je l'honore!
T'en reste-t-il beaucoup encore?

FRÉDÉRIC.

Cent bouteilles.

SAINT-EUGÈNE.

En vérité!
Je te les joue à l'écarté.

TOUS.

C'est accepté, c'est accepté!

SAINT-EUGÈNE, *à Canivet.*

Vous parierez de mon côté.

CANIVET.

Qui, moi? jamais d'un jeu semblable!
Je n'en sais qu'un de tolérable:
C'est le piquet.

SAINT-EUGÈNE.

Jeu très-savant,
Mais à la fois très-difficile.
Le jouez-vous passablement?

CANIVET, *piqué.*

Si je le joue?

SAINT-EUGÈNE, *montrant un des convives.*

Eh! oui, vraiment...
Car voilà, mon cher, un habile
Qui pourrait vous mettre en défaut.

CANIVET, *d'un air de mépris.*

Monsieur!

SAINT-EUGÈNE.

Et vous faire capot.

CANIVET, *s'échauffant.*

Je l'en défie.

LE CONVIVE.

Et l'on vous prend au mot.
Quinze louis comptant...

SAINT-EUGÈNE, *à Canivet.*

Il est à nous, nous les tenons;
C'est une victoire assurée...
Nous trouverons
Dans la chambre à côté,
Et le piquet et l'écarté.
Allez, amis, la lice est préparée.

ENSEMBLE.

(*Reprise du premier motif.*)

CANIVET.

Oui, de ce fanfaron
J'espère avoir raison.

SAINT-EUGÈNE.

Quand le motif est bon,
L'on a toujours raison.

FRÉDÉRIC ET LE CHOEUR.

C'est nous qui jugerons
Entre les deux champions.

TOUS, *se levant de table.*

Le talent, la science
Fixeront le destin
On peut ainsi, je pense,
Jouer jusqu'à demain.
Buvons, buvons, buvons jusqu'à demain,

(*Pendant ce dernier chœur, les domestiques enlèvent la table. A la fin du chœur, Frédéric, Canivet et tous les convives entrent en désordre dans la chambre à gauche, dont la porte reste ouverte.*)

—

SCÈNE XVII.

SAINT-EUGÈNE, *seul.* Bravo! ça commence à s'animer; les têtes s'échauffent, et la mienne aussi, par contre-coup. J'éprouve une satisfaction intérieure, je me sens à mon aise, je suis heureux; j'étais né pour le désordre; c'est malgré moi que je me suis jeté dans les bras de la morale.

AIR de *Lantara.*

Malgré moi, la raison austère
Sous ses lois prétend me ranger.
Hélas! transfuge involontaire,
J'ai dû passer dans un camp étranger,
Il m'a fallu passer à l'étranger.
Mais quand j'entends les cris de la folie,
Mon cœur tressaille; ô délire nouveau!
C'est l'exilé revoyant sa patrie,
Le déserteur retrouvant son drapeau.

(*Plusieurs garçons entrent.*) Qu'est-ce que c'est que ces gens-là? qu'est-ce que vous apportez?

UN DES GARÇONS. Ce sont des glaces que l'on a commandées pour le bal.

SAINT-EUGÈNE. Il donne un bal! il ne m'en avait pas parlé. (*Plusieurs musiciens entrent avec leurs instruments.*) Plus de doute, voici l'orchestre : c'est délicieux. (*Aux garçons de café.*) Etablissez-vous dans la petite pièce du fond. (*Ils entrent dans la première chambre à droite. Aux musiciens.*) Vous, dans la grande salle; il n'y a pas encore de danseurs; c'est égal, jouez des contredanses pour vous amuser, (*Les musiciens entrent dans la salle au fond, à droite.*) comme au bal de l'Opéra; ça fera venir du monde.

—

SCÈNE XVIII.

SAINT-EUGENE, DAMES ET MESSIEURS, *en costume de bal.*

SAINT-EUGÈNE. Qu'est-ce que je disais? (*S'approchant des dames, auxquelles il donne la main.*) Donnez-vous la peine de passer dans le salon. (*A d'autres dames qui arrivent.*) On vous attend avec impatience; le maître de la maison va venir tout à l'heure. (*D'autres dames entrent accompagnées de cavaliers.* Oh! encore! Par ici, Mesdames; débarrassez-vous de vos châles, vos manteaux. (*Revenant sur le devant de la scène.*) Toutes physionomies honnêtes, je n'en connais

pas une. Et lui qui me disait encore ce matin qu'il n'y aurait pas de dames?

—

SCÈNE XIX.

NANETTE, SAINT-EUGÈNE.

NANETTE, *accourant*. Monsieur, Monsieur, ces dames qui viennent d'entrer, demandent M. Simon.

SAINT-EUGÈNE. Qu'est-ce que ça me fait?

NANETTE. C'est que je m'en vais vous dire, le propriétaire donne ce soir un bal, ici-dessus; et il paraît que ce sont de ses connaissances.

SAINT-EUGÈNE. Vraiment. (*Riant.*) Attends donc : je commence à comprendre; on se sera trompé d'étage, et, sans le vouloir, nous lui aurons escamoté toute sa société. Tant pis; honnêtement nous ne pouvons pas les mettre à la porte. Le bal est commencé. (*On entend à droite les premières mesures d'une contredanse, et à gauche, dans la salle de jeu, sur le même air, le chœur suivant :*)

Amis, célébrons sans cesse
Le jeu, le vin et l'amour;
Et goûtons avec ivresse
Tous les plaisirs en ce jour.
(*La ritournelle continue.*)

SAINT-EUGÈNE, *parlant sur la ritournelle*. Entends-tu les violons? et les joueurs d'écarté; comme ils s'en donnent! Dis qu'on leur porte des rafraîchissements. (*Nanette sort.*) Il faut entretenir le feu sacré. (*Plusieurs garçons passent avec des bols de punch enflammés, des glaces, etc., et entrent dans le salon du bal et dans la salle de jeu.*) Quel coup d'œil enivrant! quel délicieux tapage!

—

SCÈNE XX.

SIMON, SAINT-EUGÈNE.

SIMON. C'est incroyable le bruit qui se fait au premier; tandis que chez moi, c'est d'un calme, d'un silence... je suis tout seul à me promener dans mon salon illuminé.

SAINT-EUGÈNE. Ah! c'est vous, monsieur Simon! Nous ferez-vous l'honneur de passer ici la soirée?

SIMON. Merci, je ne puis pas; je donne un bal.

SAINT-EUGÈNE. C'est comme nous.

SIMON. Vous sentez que, quand on attend du monde...

SAINT-EUGÈNE. Ah! vous en attendez?

SIMON. Beaucoup; j'ai même fait monter au grenier une partie de mes meubles, pour que l'on fût plus à son aise.

SAINT-EUGÈNE. Vous avez eu raison. Dans les soirées d'aujourd'hui, on ne peut pas se retourner, on étouffe.

SIMON. Ce ne sera pas le défaut de la mienne, je n'ai encore personne; je comptais au moins sur ce monsieur que j'ai laissé ce matin avec votre ami.

SAINT-EUGÈNE. Monsieur Canivet?

SIMON. Il vous a dit son nom?

SAINT-EUGÈNE. Parbleu! *in vino veritas*. C'est un diable qui, à table, a bu comme quatre.

SIMON. Ce n'est pas possible, un sage tel que lui!

SAINT-EUGÈNE. Raison de plus. Quand ils s'y mettent une fois...

AIR du vaudeville de *l'Homme vert*.

Un philosophe, un sage austère,
Comme un autre ne tombe pas;
Pour nous qui marchons terre à terre,
Lorsque nous faisons un faux pas,
La chute est à peine sensible.
Mais quand la sagesse en défaut
Vient à broncher, ah! c'est terrible!
Car elle tombe de plus haut.

—

SCÈNE XXI.

SIMON, SAINT-EUGÈNE, THOMASSEAU.

THOMASSEAU, *sortant de la salle de jeu*. (*A Saint-Eugène.*) En vérité, Monsieur, c'est très-mal à M. Frédéric. Comment! il prend le dîner au Café de Paris, et les glaces chez Tortoni, qui est notre ennemi naturel! Au surplus, on ne fait pas grand honneur aux rafraîchissements du confrère; ils sont trop occupés à jouer, surtout ce grand monsieur.

SAINT-EUGÈNE. Oui. (*Bas, à Simon.*) C'est encore M. Canivet.

THOMASSEAU. Il paraît qu'il avait d'abord gagné ces messieurs au piquet; on lui a demandé une revanche à l'écarté, qu'il a bien fallu accorder, et il a gagné encore plus de mille écus.

SIMON. Mille écus!

SAINT-EUGÈNE. Quelle horreur! moi qui suis de moitié avec lui.

THOMASSEAU. Il faut que ce soit un joueur de profession; il retourne toujours le roi, ce qui n'est pas naturel : aussi, ces messieurs, qui perdaient toujours, commençaient à se fâcher.

SIMON. A lui de pareils défauts!

THOMASSEAU. Des défauts! il les a tous : le jeu, il y est; le vin, il y était tout à l'heure; et les femmes! vous le savez, j'ai surpris mam'selle Nanette en tête à tête avec lui.

SIMON. Jugez donc les gens sur leurs discours! Moi, qui étais sa caution, je n'en réponds plus; je m'en vais le faire entendre à nos actionnaires.

SAINT-EUGÈNE. Et vous avez raison; car, à vos actionnaires,

Il faut des actions, et non pas des ..

SIMON, *regardant dans le salon du fond, à droite*. Eh! mais qu'est-ce que je vois? les voici, ce sont eux; ils sont en train de danser. Comment se trouvent-ils ici? Peu importe, l'essentiel est de les avertir. M. Canivet se justifiera s'il le peut. (*Il sort. L'orchestre reprend très-fort.*)

—

SCÈNE XXII.

SAINT-EUGÈNE, CANIVET.

CANIVET, *sortant de la pièce où l'on joue, et s'adressant à la cantonade*. Eh bien! nous verrons; il ne faut pas croire que, parce qu'on a cinquante ans... certainement, ce n'est pas vous qui me ferez reculer.

SAINT-EUGÈNE. Qu'est-ce donc?

CANIVET. Les soupçons les plus injurieux, que j'ai repoussés comme je le devais; d'ailleurs, dans la chaleur du jeu...

SAINT-EUGÈNE. Et pourquoi jouer? pourquoi se livrer à cette passion dangereuse?

CANIVET. Eh! Monsieur, vous êtes de moitié avec moi.

SAINT-EUGÈNE. Qu'importe, Monsieur! quand nous aurions gagné mille écus... car c'est, je crois, mille

écus que nous avons gagnés... il n'en est pas moins vrai que le jeu...

CANIVET. Je sais cela aussi bien que vous; mais est-ce ma faute si, en sortant de table, on se laisse entraîner? quand on a bu un peu plus qu'à l'ordinaire...

SAINT-EUGÈNE. Et pourquoi boire, Monsieur?

CANIVET. C'est vous qui me versiez!

SAINT-EUGÈNE. C'est vrai; mais où serait le mérite si on ne résistait pas? C'est ce que je disais tout à l'heure à M. Simon, qui vous attendait ici.

CANIVET. Ah! mon Dieu! c'est juste; j'ai oublié son rendez-vous. Est-ce qu'il saurait?...

SAINT-EUGÈNE. Lui! il sait tout. Mais quand il a vu que vous étiez en partie de plaisir, et en train de gagner de l'argent, il n'a pas voulu vous déranger. Il est allé en causer avec ses actionnaires. (*Pendant que Saint-Eugène parle, Frédéric et tous les jeunes gens sortent de la salle de jeu, et se tiennent un instant derrière Canivet.*)

CANIVET. Je suis un homme perdu : sortons. (*Il veut sortir, Frédéric et les jeunes gens l'arrêtent,*)

—

SCÈNE XXIII.

SAINT-EUGÈNE, CANIVET, FRÉDÉRIC ET LES CONVIVES.

FRÉDÉRIC, *à Canivet*. Arrêtez, Monsieur; vous ne nous quitterez pas ainsi, nous avons trop d'intérêt à savoir qui vous êtes.

CANIVET. Que voulez-vous dire?

FRÉDÉRIC. Vous vous êtes fait passer pour M. de Saint-Martin, le capitaliste; or, M. de Saint-Martin est là à côté, et en train de danser.

CANIVET. O ciel!

FRÉDÉRIC. Vous comprenez, Monsieur, qu'on ne prend pas le nom et le titre d'un homme aussi recommandable, sans des motifs qu'il nous importe de connaître; et avant de donner notre argent, nous voulons savoir avec qui nous l'avons perdu.

CANIVET, *à part*. C'est fait de moi.

SAINT-EUGÈNE, *à demi-voix*. Pas encore; je suis là pour vous sauver.

FRÉDÉRIC. Monsieur, il faut dire votre nom.

TOUS LES JEUNES GENS. Oui, votre nom.

SAINT-EUGÈNE. Son nom, jeunes gens! vous demandez son nom! il ne le dira pas, il ne peut pas le dire maintenant.

CANIVET, *à part*. Est-ce que ce monsieur-là me connaît?

SAINT-EUGÈNE. C'est tout à l'heure, en présence de tout le monde, qu'il se nommera.

CANIVET, *bas, à Saint-Eugène*. Mais, au contraire.

SAINT-EUGÈNE, *bas, à Canivet*. Laissez-moi donc! (*Haut.*) Et à ce nom seul, jeunes imprudents, à ce nom respectable, vous tomberez tous à ses pieds. (*A Frédéric.*) Vous, Monsieur tout le premier.

FRÉDÉRIC ET TOUS LES JEUNES GENS.

AIR :

Pour garder l'anonyme
A-t-il quelque raison?
S'il tient à notre estime,
Qu'il déclare son nom!

ENSEMBLE

LES DAMES, *sortant de la salle de bal.*

Quel courroux vous anime?
Quel bruit dans la maison?
Peut-on lui faire un crime
D'avoir caché son nom?
Son nom! son nom! son nom!

FRÉDÉRIC ET LES JEUNES GENS.

Pour garder l'anonyme
A-t-il quelque raison?
S'il tient à notre estime,
Qu'il déclare son nom!
Son nom! son nom! son nom!

—

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENTS; SIMON, THOMASSEAU, NANETTE.

SIMON. Son nom, son nom; parbleu! c'est M. Canivet.

CANIVET, *se cachant la tête dans ses mains*. Plus d'espoir.

FRÉDÉRIC, *étonné*. Mon beau-père!

SAINT-EUGÈNE. Oui, jeune homme, votre beau-père, ce respectable administrateur de Nantes, qui, pour vous éprouver, pour vous donner une leçon, n'a pas craint de descendre lui-même à un pareil déguisement, et de paraître partager des excès dont il voulait vous faire rougir.

FRÉDÉRIC. Comment, c'était une épreuve?

SAINT-EUGÈNE. Oui, Monsieur, et c'est moi qui étais son complice, Saint-Eugène, qui viens d'être nommé à la dernière place vacante dans l'administration paternelle qu'il régit avec tant de talent.

CANIVET, *bas, à Saint-Eugène*. Quoi! vous seriez?..

SAINT-EUGÈNE. Silence.

FRÉDÉRIC, *à Saint-Eugène*. Ainsi tu nous avais trahis.

SAINT-EUGÈNE. Momentanément, pour passer du côté de la morale.

SIMON. Et moi qui ai été dupe d'une pareille ruse! qui ai pu croire un instant que c'était sérieusement; je ne sais plus où j'en suis.

FRÉDÉRIC, *à Canivet*. Ah! Monsieur, comment désarmer votre colère? comment vous persuader de mon repentir? et qui pourrait désormais vous parler en ma faveur?

SAINT-EUGÈNE. Moi, qui réclame pour un ami l'indulgence d'un beau-père irrité. (*A Frédéric.*) Vous avez été bien coupable, jeune homme; mais Monsieur sait, par bonheur, qu'aucun de nous n'est infaillible.

CANIVET, *avec un soupir*. C'est vrai.

SAINT-EUGÈNE, *à Frédéric*. Et si vous promettiez de suivre notre exemple, de ne plus retomber dans de pareils excès...

FRÉDÉRIC. Je le jure.

SAINT-EUGÈNE, *à Frédéric*. Cela lui suffit. Votre beau-père vous pardonne.

CANIVET. Que dites-vous?

SAINT-EUGÈNE, *a Canivet*. Oui, Monsieur, vous ne vous refuserez pas à mes prières. Si j'ai pu vous servir, tout ce que je vous demande, c'est le bonheur d'un ami, c'est que vous fassiez pour Frédéric (*A demi-voix.*) ce que je viens de faire pour vous-même. C'est de la bonne morale, ou je ne m'y connais pas.

CANIVET. Il a raison.

SAINT-EUGÈNE. Et quant à l'argent du jeu, cet argent que nous avons gagné de moitié, nous en ferons un bon usage; car nous le destinons à doter l'innocence. Tiens, Nanette.

NANETTE, *à part*. Je puis dire que celui-là n'est pas volé.

CANIVET. Demain, mon gendre, nous partirons pour Nantes; l'air de Paris est trop dangereux pour les principes.

SAINT-EUGÈNE. Oui, nous partirons tous trois, et nous m rcherons de compagnie dans la bonne route, à moins que les circonstances... car, en fait de morale, on en parle tant qu'on veut, mais on la met en action quand on peut.

VAUDEVILLE.

Air des *Créoles.*

SIMON.

De quoi dépend le mérite?
Maint philosophe vanté
A dû sa bonne conduite
A sa mauvaise santé.
Tel ce sage cacochyme,
Que l'ordre du médecin
Vient de soumettre au régime,
Il tonne contre le vin.
Gens bien portants, ô vous que font sourire
Sa morale et ses discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire, et buvez toujours.

FRÉDÉRIC.

J'ai vu prêcher la décence
A d'antiques séducteurs,
Et j'ai vu blâmer la danse
Par de ci-devant danseurs
Qui jadis étaient ingambes,
Et dont le zèle moral
Vient, quand ils n'ont plus de jambes,
Nous interdire le bal.
Jeunes tendrons, ô vous que font sourire
Leur sagesse et leur discours.
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire, et dansez toujours.

SAINT-EUGÈNE.

Maint censeur atrabilaire
De nos maux semble accuser
Les beaux-arts, dont la lumière
Éclaire sans embraser.
Selon eux tout périclite,
Et l'on devrait garrotter
Ce siècle qui va trop vite,
Et qu'ils voudraient arrêter.
Guerriers, savants, artistes qu'on admire,
Loin d'écouter leurs discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire, et marchez toujours.

CANIVET.

Que de choses admirables
Dont ce siècle est l'inventeur!
Des habits imperméables,
Des *Omnibus* à vapeur;
Et puis des cloches de verre
Si bien construites, qu'avec
Leur secours, dans la rivière
On se promène à pied sec.
Bons Parisiens, faciles à séduire,
Loin de croire à ces discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire, et nagez toujours.

THOMASSEAU.

Lorsque l'on donne une pièce,
Il est des gens plein de goût
Qui vous disent : « Eh bien! qu'est-ce?
« C'est mauvais, ça r'ssemble à tout.
« Oui, vous avez, dans la salle,
« Grand tort de vous divertir;
« Par honneur pour la morale,
« On ne doit pas applaudir. »
Ce soir, Messieurs, loin d' vous laisser séduire,
Par de semblables discours,
Laissez, laissez, laissez dire,
Laissez dire...
(*Faisant le signe d'applaudir.*)
Et faites toujours.

LA BELLE-MÈRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 1er mars 1826,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DAVARD.

Personnages.

M. DUVERSIN, négociant.
ÉLISA, sa femme.
LE COLONEL DE GIVRY.
CHARLES, CLAIRE, JULES, enfants de M. Duversin.
MADEMOISELLE TURPIN, gouvernante.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Duversin.

Le théâtre représente un salon. Porte au fond, et deux portes latérales; table, et tout ce qu'il faut pour écrire, sur le devant, à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

M. DUVERSIN. Non, colonel, non, ma caisse n'est jamais fermée pour vous; voici le montant de vos traites.

LE COLONEL. Ah! Monsieur, c'est un véritable service que vous me rendez; s'il fallait avoir affaire à un autre que vous...

M. DUVERSIN. Eh mais! je ne le veux pas; comment donc? mais je tiens à être toujours votre banquier et votre confident; car vous savez que je suis votre confident. (*Lui donnant des billets.*) Voyez, c'est la somme, je crois, neuf mille francs.

LE COLONEL. Oui, oui, parfaitement. Vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de compter.

AIR du *Piége*.

Au diable ces gens froids et lourds
Qu'on voit, pleins de terreurs secrètes,
Passer la moitié de leurs jours
A compter dépenses, recettes.
Ah! pour mes revenus, je crois
Que je suis un meilleur système;
Car sans compter je les reçois,
Et je les dépense de même.

M. DUVERSIN. Sans doute; vous êtes toujours occupé d'affaires plus importantes. Et dites moi, comment vont les amours?

LE COLONEL. Ah! que me dites-vous là?

M. DUVERSIN. Est-ce que par hasard vous ne seriez pas éperdument amoureux?

LE COLONEL. Au contraire, vous devez me trouver triste, abattu, défait.

M. DUVERSIN. Allons, vous adorez encore une jolie femme, j'en suis sûr.

LE COLONEL. Bah! qui est-ce qui n'aime pas une jolie femme? il s'agit bien d'autre chose!

M. DUVERSIN. Vrai! qu'est-ce donc?

LE COLONEL. Une jolie femme! parbleu! j'en aimai toujours une, moi; mais aujourd'hui...

M. DUVERSIN. Aujourd'hui?

LE COLONEL. J'en aime deux.

M. DUVERSIN. Deux!

LE COLONEL.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Ah! vous allez sermonner, je parie;
J'aime deux femmes.

M. DUVERSIN.

Deux? vraiment!
Rien que cela!

LE COLONEL.

Mais quoi donc, je vous prie?
Ce n'est pas trop.

M. DUVERSIN.

Eh! non, assurément.
Mon cher ami, lorsque j'avais votre âge,
Il me semblait, incertain de mon choix,
Qu'on pouvait, sans être volage,
Les aimer toutes à la fois.

LE COLONEL. Oh! ce n'est pas une plaisanterie. D'honneur! elles sont là toutes les deux, deux demoiselles! Je ne vous les nommerai pas, ce serait indiscret, et puis il y en a une dont je ne sais pas le nom; mais toutes les deux sont charmantes, et j'ai pour elles un amour également tendre, également sincère. Ah! je crois cependant que j'aime mieux la brune; elle a l'œil plus vif, la taille plus... Il est vrai que la blonde a plus de charmes, des traits plus doux, et je ne sache pas qu'il y ait une femme qui plaise davantage..... si ce n'est l'autre, peut-être.

M. DUVERSIN. A la bonne heure, au moins on peut comparer, choisir.

LE COLONEL. Choisir! ça ne se peut pas. Vous croyez que je suis infidèle, hein? Oui, eh bien! non, c'est impossible; il y a de la fatalité dans mon aventure; une jeune personne que j'ai connue il y a six mois en province, où elle était avec sa tante.

M. DUVERSIN. Ah! c'est la blonde!

LE COLONEL. Justement; et je l'adorais, lorsqu'un matin j'appris qu'elles venaient de partir en poste pour Paris; et depuis lors, je n'ai pas revu ma charmante inconnue.

M. DUVERSIN. Mais c'est un roman que cela.

LE COLONEL. N'est-ce pas qu'en y mettant deux ou trois duels et un enlèvement, ça serait quelque chose de drôle? Jugez de mon désespoir, ses traits charmants ne sortaient plus de ma pensée, je ne pouvais quitter les lieux où je l'avais vue, où je lui avais parlé: c'est alors que nous changeâmes de garnison, et que je connus...

M. DUVERSIN. La brune?

LE COLONEL. Oui. Jamais je ne vis plus de grâces, plus de beauté.

M. DUVERSIN. Et l'autre fut oubliée?

LE COLONEL. Non, oh! non: l'autre doit aimer plus tendrement! Que voulez-vous? je les adore toutes les deux, et quoi qu'il arrive, vous voyez bien que je serai toujours le plus malheureux des hommes.

—

Type de Élisa la belle-mère.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE TURPIN.

M. DUVERSIN. Eh bien ! qu'est-ce, mademoiselle Turpin ?

LE COLONEL. Ah ! c'est une demoiselle ?

M. DUVERSIN. Mon Dieu, oui.

AIR : *Je ne veux pas qu'on me prenne.*

Elle se donne cinquante ans.
LE COLONEL.
Mais elle en porte bien soixante.
M. DUVERSIN.
Ses attraits ne sont pas brillants,
Sa douceur n'est pas séduisante.
Elle est sèche dans son maintien,
De son esprit elle raffole...
Elle se dit fille de bien,
Très-sage...
LE COLONEL.
Et je parierais bien
Qu'on la croit toujours sur parole.

M. DUVERSIN. Voyons, mademoiselle Turpin.

MADEMOISELLE TURPIN. Monsieur, j'attendais. L'artificier est dans le jardin, et le glacier fait demander à quelle heure il doit être ici.

M. DUVERSIN. Mais, comme l'orchestre, de huit à neuf. Ah ! mademoiselle Turpin, dès que mes enfants seront arrivés, vous me les enverrez ici.

MADEMOISELLE TURPIN. Oui, Monsieur. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE III.

M. DUVERSIN, LE COLONEL.

LE COLONEL. Je vous demande bien pardon, vous étiez occupé. Il paraît que vous êtes au milieu des préparatifs d'une fête?

M. DUVERSIN. Un bal de noces.

LE COLONEL. Ah ! vous mariez un de vos enfants?

M. DUVERSIN. Non : vous ne devinez pas?

LE COLONEL. Vous vous remariez?

Les enfants de M. Duversin.

M. DUVERSIN. C'est fait; je suis arrivé de la campagne ce matin, et, comme vous voyez, j'attends ma femme ce soir : c'est pourquoi mes bureaux sont fermés aujourd'hui.

LE COLONEL. Ma foi, mon cher monsieur Duversin, je vous fais mon compliment; une jeune femme sans doute..... (*A part.*) Ils épousent toujours de jeunes femmes.

M. DUVERSIN. Vingt-deux ans.

LE COLONEL. C'est charmant! Mais vous disiez que vous ne vous remarieriez pas, à cause de vos enfants.

M. DUVERSIN. Oh! cela tient à des circonstances... Et cependant ils sont loin d'approuver mon mariage; au moins ils ont cru pouvoir se dispenser d'assister à la cérémonie; et en ce moment encore ils sont chez une tante.

LE COLONEL. De l'humeur, du dépit? c'est assez l'usage.

M. DUVERSIN. Il n'y a pas jusqu'à ma vieille gouvernante, que vous venez de voir, qui ne me déclare la guerre.

LE COLONEL. Une gouvernante! Parbleu! je crois bien, la voilà détrônée; elle a maintenant une maîtresse.

M. DUVERSIN. Et puis, ce que vous n'osez pas dire, c'est qu'à mon âge, j'ai fait, en me mariant, une extravagance.

LE COLONEL. Moi! je ne dis pas cela.

M. DUVERSIN. Mais vous le pensez.

LE COLONEL. Du tout; chacun est libre, surtout quand c'est à ses risques et périls.

M. DUVERSIN. Vous avez raison; et pourtant je parie qu'à ma place le danger ne vous eût pas arrêté.

LE COLONEL. Je crois bien, nous autres militaires, c'est notre état; mais vous, un négociant, qui n'y étiez pas obligé. Elle est donc bien jolie?

M. DUVERSIN. Mieux que cela; c'est un ange à qui je dois la vie et l'honneur. Fille d'un colon de Saint-Domingue, elle me fut autrefois confiée par un ami mourant; et pendant le temps qu'elle fut ma pupille, j'eus le bonheur de lui rendre quelques services, de réaliser sa fortune qui, dans nos colonies, était fort

exposée; depuis elle a habité Strasbourg avec son frère.

LE COLONEL. Strasbourg!

M. DUVERSIN. Oui. Qu'est-ce donc?

LE COLONEL. Rien, rien; c'est l'endroit où j'ai connu ma seconde; et des souvenirs... Mais, pardon, continuez.

M. DUVERSIN. Il y a six mois, des retards, des malheurs, des spéculations hasardées avaient mis ma fortune en péril; j'étais près de manquer; et, décidé à ne pas survivre à mon déshonneur, j'avais éloigné de moi ma famille: j'avais envoyé ma fille en province, et mon fils aîné chez un de mes correspondants; encore quelques jours, et j'allais exécuter mon fatal dessein, quand je vois arriver ici, à Paris, ma jeune pupille qui venait d'atteindre sa majorité, et qui avait appris ma position. « Cette fortune que je vous dois, me dit-elle, je viens vous l'offrir pour conserver la vôtre. »

LE COLONEL. Il se pourrait!

M. DUVERSIN. Je vous vois, comme moi, ému de tant de générosité; et quant à ma réponse, vous la devinez sans peine. « Eh bien! continua-t-elle, si mon tu-« teur, si mon ami me refuse, mon époux doit ac-« cepter. » Jugez de ma surprise; elle m'avoua qu'elle m'aimait; que depuis son enfance, mes soins, ma tendresse, avaient touché son cœur; et qu'étrangère en France, elle serait heureuse de trouver en moi un guide, un ami. Que vous dirai-je! j'étais trop heureux moi-même de croire à son amour, je me laissai persuader, je l'épousai, et le bonheur est entré avec elle dans ma maison. Voilà, colonel, toute l'histoire de mon mariage; voilà cette femme que mes enfants refusent de voir et contre laquelle vous-même peut-être avez tout à l'heure des préventions.

LE COLONEL. Eh bien! je n'en ai plus, sa conduite est admirable; et maintenant je suis pour vous, et surtout pour elle. J'espère bien que vous me présenterez à Madame.

M. DUVERSIN. Comment donc! mais dès aujourd'hui, si vous le voulez; car cette fête est pour célébrer son arrivée; je ne vous savais pas à Paris; d'ailleurs je vous vois rarement; tenez, faites-moi le plaisir d'accepter mon invitation, restez.

LE COLONEL. Monsieur...

M. DUVERSIN. J'aurai du plaisir à vous présenter à ma famille, et nous vous distrairons de vos chagrins.

LE COLONEL. Ah! vous avez raison; quand on a des peines... et j'aime la danse à la folie! J'accepte volontiers; mais permettez un quart d'heure à ma toilette, et je suis à vous. Ah! mon cher monsieur Duversin, quand pourrai-je vous retenir au bal de ma noce!

M. DUVERSIN. Avec la brune?

LE COLONEL. Oui, oui, avec la blonde. (*Il sort.*)

M. DUVERSIN. Je compte sur vous. C'est bien l'homme le plus aimable et le plus fou!

—

SCÈNE IV.

M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

MADEMOISELLE TURPIN. Monsieur, voici vos enfants.

M. DUVERSIN. Ah! ah! les rebelles! approchez, approchez, ne craignez rien. Charles, tu n'as pas coutume de m'aborder ainsi; est-ce que tu n'as pas de plaisir à me revoir?

CHARLES. Moi! bien au contraire.

M. DUVERSIN. Eh bien! Claire, tu ne viens pas m'embrasser?

CLAIRE. Mon papa.

M. DUVERSIN, *à Jules, qui se cache derrière sa sœur.* Jules se cache, je le croyais encore au collége.

JULES. Non, mon papa, je n'y suis plus.

M. DUVERSIN. Tant mieux, pour aujourd'hui. J'aurais bien quelques reproches à vous faire, ingrats! en n'assistant pas à mon mariage, vous m'avez désobéi, vous m'avez outragé; (*Ils font un mouvement.*) mais ne craignez rien, vous dis-je; votre belle-mère a demandé grâce pour vous.

MADEMOISELLE TURPIN, *à part.* Une belle-mère qui demande grâce!

M. DUVERSIN. Ce n'est pas tout, Charles, tu as un cheval à la campagne; tu aurais dû venir le chercher, mais on te l'amènera.

CHARLES. Comment! mon père, vous avez eu la bonté...

M. DUVERSIN. Non, non, ce n'est pas moi; c'est un présent de ta belle-mère.

CHARLES, *à part.* Oh! en ce cas...

M. DUVERSIN. Jules, (*Il lui donne une montre.*)

JULES. Une montre à répétition!

M. DUVERSIN. Ta belle-mère espérait te la remettre elle-même; tu n'es pas venu, je m'en suis chargé.

JULES. Ma belle-mère! oh! c'est égal, je la prends, mon papa.

M. DUVERSIN, *à Claire.* Quant à toi, ma chère, depuis longtemps tu avais prié madame Germeuil, ta tante, de te procurer une demoiselle de compagnie pour t'aider dans tes études. Eh bien! j'y ai consenti; elle t'envoie aujourd'hui mademoiselle de Lussan, une jeune orpheline élevée par elle.

CLAIRE. Ah! cette bonne tante! elle a bien senti le besoin que j'avais d'une amie, surtout dans ce moment-ci; et mademoiselle de Lussan sera reçue par nous à bras ouverts; (*A mademoiselle Turpin*) car celle-là, du moins, ne vient pas...

M. DUVERSIN. De votre belle-mère; il paraît que ce nom-là suffit pour tout gâter.

MADEMOISELLE TURPIN. Monsieur, je vous l'avais prédit.

M. DUVERSIN. Vous êtes folle, vous; de grâce, plus de mutinerie! Préparez-vous à recevoir ma femme comme vous le devez; c'est à vous à faire les honneurs de la fête que je donne ce soir; je vous en prie; au besoin, je vous l'ordonne; et vous, mademoiselle Turpin, de la prudence. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

CHARLES. Je vous l'ordonne! c'est la première fois qu'il nous parle ainsi.

MADEMOISELLE TURPIN. Pauvres enfants! comme on sent bien tout de suite que c'est une belle-mère qui commande.

CLAIRE. Cependant je croyais qu'il nous gronderait davantage.

MADEMOISELLE TURPIN. Pourquoi? parce que vous avez refusé d'assister à la cérémonie? mais décemment vous ne le pouviez pas; et moi-même, qui ne suis que gouvernante, si votre père m'eût mandé d'aller à la campagne...

JULES. Vous y auriez été.

MADEMOISELLE TURPIN. Non, Monsieur.

JULES. Laissez donc; une noce, c'est si bon. (*A part.*) Elle est gourmande, mademoiselle Turpin, très-gourmande.

MADEMOISELLE TURPIN. Non, Monsieur; on peut vous gagner par des présents; mais moi...

JULES. C'est pour la montre que vous me dites cela, n'est-ce pas? c'est papa qui me l'a donnée, je ne connais que lui, moi Une montre est si utile à mon âge, surtout quand on commence à avoir des affaires, et des rendez-vous, pour ne pas confondre.

MADEMOISELLE TURPIN. Oui, des rendez-vous; si vous en avez désormais, ce sera au collége avec votre professeur de grec et de latin.

JULES. Comment! vous croyez que ma belle-mère me fera renvoyer au collége?

MADEMOISELLE TURPIN, *avec colère*. Elle n'y manquera pas.

JULES. Par exemple, voilà de l'arbitraire et du despotisme; moi qui ai fini mes humanités.

MADEMOISELLE TURPIN, *toujours avec colère*. Oui, parlez d'humanité à un maratre.

CHARLES. Mes pauvres amis, c'est vous que je plains; car, moi je n'ai plus longtemps à rester ici.

CLAIRE. Si vous saviez, si mon père savait qu'il s'est engagé, et qu'il part demain!

CHARLES.

AIR de *Oui et Non.*

Oui, je partirai; mais avant
Je prétends écrire à mon père,
Afin qu'il apprenne comment
Nous aimons notre belle-mère.

JULES.

C'est bien... écris-lui, fâche-toi;
Présent, on craint quelque riposte;
Mais on est bien plus fort, je croi,
Lorsqu'on se fâche par la poste.

MADEMOISELLE TURPIN. Comment! vous êtes décidé?

CHARLES. Oui, sans doute, mon père aurait pu me pardonner mes dettes, les folies que j'ai faites, s'il n'y avait pas là une belle-mère; mais maintenant, il n'y a plus d'espoir, me voilà soldat. Le plus ennuyeux, c'est qu'on vient de me donner un nouveau colonel que je ne connais pas, et auquel il faut que je me présente demain.

MADEMOISELLE TURPIN. Et tout cela, à cause de cette étrangère.

CLAIRE. Et moi, mes amis, j'ai bien d'autres sujets de haine. Vous savez ce jeune officier qui venait si souvent nous voir dans cette ville où mon père nous avait envoyés en secret?

MADEMOISELLE TURPIN. Eh bien?

CLAIRE. Eh bien! après notre départ, son régiment fut appelé à Strasbourg; et là... oh! c'est ma tante qui m'écrit tous les détails, il est devenu éperdument amoureux d'une demoiselle; et cette demoiselle, c'est notre belle-mère.

MADEMOISELLE TURPIN. Votre belle-mère! quelle indignité!

CLAIRE. Et personne qui partage mes peines! Au moins quand mademoiselle de Lussan sera près de moi, nous pourrons en causer et en dire tout le mal qu'elle mérite.

MADEMOISELLE TURPIN. Oui, ça soulage.

JULES. Moi, je parierais qu'elle est laide, cette femme-là.

CHARLES. Ce doit être une grande sèche, jaune.

CLAIRE. Je ne crois pas; c'est une grosse rouge.

JULES. Ah! dites donc, c'est une Américaine, n'est-ce pas? elle est peut-être noire. Tiens, ce serait drôle.

MADEMOISELLE TURPIN. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'est pas bonne; et votre père veut que vous fassiez les honneurs...

CHARLES. Aux étrangers, soit; mais à elle, jamais.

JULES. Oui, qu'elle vienne!

CLAIRE. Oh! je sens là que je ne pourrais pas lui dire un mot, si je ne pouvais la tourmenter.

MADEMOISELLE TURPIN. Oh! que ce serait bien fait! Mais qu'entends-je? une voiture! C'est sans doute quelqu'un invité à la fête.

CHARLES. Eh! non, des cartons, des paquets; c'est quelqu'un qui voyage.

CLAIRE. Si c'était notre belle-mère!

CHARLES. Non, une jeune personne.

CLAIRE. Mademoiselle de Lussan.

CHARLES. Il n'y a pas de doute: quelle jolie tournure!

JULES. Oh! comme elle est bien!

CHARLES. Eh! vite, je cours la recevoir.

JULES. Attends, je mets mes gants, et j'y vais.

CHARLES. Laisse donc! il veut recevoir les dames, lui!

JULES. Tiens, pourquoi pas? une jolie demoiselle, tout comme un autre; parce que mon frère Charles est militaire, il croit qu'il n'y a que lui de la famille qui doive être galant.

MADEMOISELLE TURPIN. Galant, galant. Avant d'être galant, il vous faut passer encore quelques années au collége.

JULES. Au collége, au collége! ils n'ont que cela à dire.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Pour le latin, grec et logique,
Oh! j'en ai raisonnablement;
Je sais la danse et la musique;
J'ai de l'esprit, je suis charmant;
J'aime les dames, et que sais-je?
Je commence à plaire déjà,
Dites-moi donc, après cela,
Ce qu'on peut m'apprendre au collége.

—

SCÈNE VI.

ÉLISA, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

(*Jules va au-devant d'Élisa, et prend son chapeau, qu'il met sur la table.*)

ÉLISA, *à Charles.* Monsieur, combien je vous remercie.

CHARLES. Ma sœur, mademoiselle de Lussan. Je l'aurais deviné, rien qu'au trouble de Mademoiselle, lorsqu'elle a appris que mon père n'y était pas. (*A Élisa.*) Mais rassurez-vous; nous sommes les enfants de M. Duversin. Voici mon frère Jules, ma sœur Claire...

CLAIRE. Qui vous attendait avec impatience.

ÉLISA. Et mademoiselle Turpin, sans doute? Une demoiselle très-respectable.

MADEMOISELLE TURPIN. Mademoiselle... (*A part.*) Elle est charmante, cette jeune personne!

ÉLISA. Quant à M. Charles, je l'ai reconnu tout de suite: on m'a si souvent parlé de toute la famille.

CLAIRE. Oui, madame Germeuil, qui vous envoie.

ÉLISA. Elle-même; et il me tardait bien de vous voir.

CLAIRE. Et moi donc! j'en avais grand besoin.

JULES Car dans l'état de tyrannie et d'oppression où nous sommes...

CLAIRE. C'est quelque chose qu'un allié de plus.

ÉLISA. Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?

CLAIRE. Est-ce que ma tante ne vous a pas dit? est-ce que vous ne savez pas que nous avons une belle-mère?

ÉLISA. Ah! oui, votre belle-mère.

MADEMOISELLE TURPIN. Dites donc une marâtre.

ÉLISA. C'est donc une bien méchante femme?

CHARLES. Une intrigante qui vient ici pour nous désunir.

JULES. Qui donne de mauvais conseils à mon père.

CLAIRE. Et qui veut être seule aimée de lui.

JULES. Oui; mais en revanche, nous ne l'aimerons guère, voyez-vous.

ÉLISA. Oh! ni moi non plus; et, d'après ce que vous dites là, je la déteste déjà de confiance et sur parole.

CLAIRE. Vrai! eh bien! tenez, embrassons-nous; car j'en mourrais d'envie. (*Elles s'embrassent.*)

MADEMOISELLE TURPIN. Bravo! J'ai vu tout de suite que nous serions d'accord contre l'ennemi commun, car c'est moi qui ai formé la coalition. Ils n'y pensaient seulement pas.

ÉLISA. Ah çà! il y a donc des motifs bien graves? des choses...

JULES. Des choses affreuses.

ÉLISA. Quoi! vous croyez qu'elle est capable?...

MADEMOISELLE TURPIN. Elle est capable de tout. Tenez, ne voilà-t-il pas Mademoiselle à qui elle a enlevé un amant?

ÉLISA. Un amant! et lequel? car on dit que votre belle-mère avait quelques adorateurs.

MADEMOISELLE TURPIN. Quelques adorateurs! vous êtes bonne; je suis sûre qu'il y a mieux que cela. Et puis ne voilà-t-il pas Monsieur, le fils aîné de la maison, qui, n'osant plus avouer ses étourderies à son père, a pris le parti de s'engager sous le nom de Charles, dans le 5e régiment de chasseurs, et qui part demain pour Strasbourg.

CHARLES. Mademoiselle Turpin?

JULES. Et ne voilà-t-il pas que moi, qui espérais rester à la maison, libre avec un précepteur elle va me faire retourner au collége? Mais je ne lui pardonnerai de ma vie: aussi quand vous êtes arrivée, nous conspirions.

ÉLISA. Une conspiration! c'est charmant, j'en veux être aussi.

CHARLES. Sans doute, vous en serez.

MADEMOISELLE TURPIN. Parce que d'abord il faut qu'elle ou moi sorte de la maison.

ÉLISA, *souriant.* C'est trop juste.

CLAIRE. Oh! d'abord, mon père veut que je paraisse au bal; mais j'y serai triste, ennuyée; je ne veux pas dire un mot de toute la soirée.

ÉLISA. Vous avez raison; il sera bien puni.

CHARLES. Pour moi, je suis fou de la danse, on le sait, eh bien! je ne danserai pas; mon père aura beau se fâcher, il n'y a pas de loi qui force un mineur à danser.

ÉLISA. C'est cela, ne dansons pas.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Duo *du* MAÇON : *Travaillons, dépêchons.*

TOUS.

Conjurons,
Conspirons;
Et nous réussirons;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

JULES.

Grand Dieu! quelle malice!
Pour ce soir on comptait
Sur un feu d'artifice...
Mais j'ai là mon projet.
Je sais ce qu'il faut faire,
Afin qu'il n'ait pas lieu,
Et notre belle-mère
N'y verra que du feu.

(*Il sort.*)

TOUS.

Conjurons,
Conspirons,
Et nous réussirons;
Mais surtout du complot
Ne disons pas un mot.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; M. DUVERSIN, *sortant du cabinet à gauche.*

MADEMOISELLE TURPIN, *parlant.* Voilà, Monsieur.

Je vais, ma toute belle,
Vous présenter à lui.
(*A M. Duversin, en lui présentant Elisa.*)
Voici Mademoiselle!

M. DUVERSIN.

Grand Dieu! que vois-je ici?
(*Il court à Elisa, et l'embrasse.*)

MADEMOISELLE TURPIN.

Quelles sont ces manières?

M. DUVERSIN.

Mais qui vous trouble ainsi!

MADEMOISELLE TURPIN.

Ces façons familières...

M. DUVERSIN.

Sont celles d'un mari.

CHARLES ET CLAIRE.

Que dit-il?

MADEMOISELLE TURPIN.

Ah! grands dieux?

CHARLES ET CLAIRE.

Quoi! c'est elle?

MADEMOISELLE TURPIN.

En ces lieux!

M. DUVERSIN.

C'est ma femme; eh! pourquoi
Ce trouble et cet effroi?

CHARLES, CLAIRE ET MADEMOISELLE TURPIN.

Je le voi,
C'est fait de moi.

ENSEMBLE.

CHARLES, CLAIRE ET MADEMOISELLE TURPIN.

Quel regret,
C'en est fait!
Elle a notre secret:
Mais aussi conçoit-on
Pareille trahison?

ÉLISA, *à son mari.*

Indiscret,
Qu'as-tu fait!
Découvrir mon secret!
Pour cette trahison
Il n'est point de pardon.

M. DUVERSIN, *à Elisa.*

Qu'ai-je fait?
Quel était
Ce prétendu secret?
De cette trahison
Quelle est donc la raison?

MADEMOISELLE TURPIN. C'est affreux!

ÉLISA. N'est-il pas vrai ? se glisser dans un conseil, surprendre les secrets de l'Etat! c'est une perfidie. Mon ami, je suis arrivée ici, seule, inconnue, et déjà je gagnais l'amitié de vos enfants, même celle de mademoiselle Turpin; mais votre indiscrétion a tout gâté.

MADEMOISELLE TURPIN. Certainement, Madame, je ne crains rien, je suis tranquille, et je répéterai ce que je vous ai dit... j'ai dit que je n'aimais point...

ÉLISA. Les femmes qui venaient pour tout brouiller et pour tout désunir.

MADEMOISELLE TURPIN, *bas*. Sans doute.

ÉLISA. Vous n'aimez pas la concurrence.

MADEMOISELLE TURPIN. La concurrence, la concurrence! me faire causer, m'arracher des secrets, c'est de l'inquisition, Madame.

M. DUVERSIN. Mademoiselle Turpin!

CHARLES. Oui, Madame, venir ainsi sous un nom supposé, sous le nom de mademoiselle de Lussan.

ÉLISA. Ah! ce n'est pas moi qui l'ai pris; c'est vous qui me l'avez donné.

CLAIRE. N'importe, Madame; c'est bien mal à vous; et moi qui l'ai embrassée!

ÉLISA. Allons, songez que vous m'avez promis votre amitié; Charles, je danserai, moi, et je compte sur vous pour le bal; quant à vous, mademoiselle Turpin, il faut vous résigner; mais ce qui doit vous rassurer, c'est que tout le monde peut compter sur ma discrétion : vous pouvez être sûrs que votre belle-mère ne saura rien des secrets confiés à mademoiselle de Lussan.

CLAIRE, *sortant*. Adieu, Madame, adieu... J'en pleurerais de dépit.

CHARLES. Et moi aussi, je me retire; mais rappelez-vous, mon père, que vous aurez fait notre malheur. (*Il sort.*)

MADEMOISELLE TURPIN. Ah! monsieur Duversin, je prévois des choses, des choses! Je ne puis rester plus longtemps chez vous, car j'ai de l'honneur.

M. DUVERSIN. Et qui est-ce qui pense à votre honneur, et qui songe à l'attaquer? sortez. (*Mademoiselle Turpin sort.*)

ÉLISA. De grâce, modérez-vous, car voici un étranger.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COLONEL.

M. DUVERSIN. Eh! c'est notre jeune colonel; tant mieux, morbleu! car sa présence va dissiper la mauvaise humeur qui allait me gagner.

LE COLONEL. Vous voyez, Monsieur, que je suis exact; moi, d'abord, j'arrive toujours le premier. Ah! mon Dieu! cette jeune personne que j'aperçois!

M. DUVERSIN. Qu'avez-vous donc?

LE COLONEL. C'en est une, celle de Strasbourg.

ÉLISA, *s'avançant*. M. de Givry! (*A M. Duversin.*) Comment! mon ami, vous le connaissez?

LE COLONEL. Elle vous appelle son ami.

M. DUVERSIN. Oui, vraiment; et je vais vous dire pourquoi. (*Prenant Élisa par la main.*) Colonel, je vous présente ma femme.

LE COLONEL. Votre femme!

M. DUVERSIN. Oui, colonel, et puisque vous la connaissez, vous me permettrez plus volontiers de vous laisser un instant. D'ailleurs, je ne suis pas fâché que Madame vous réponde elle-même.

ÉLISA. Mon ami, n'oubliez pas de recommander à votre fils de danser la première contredanse avec moi.

M. DUVERSIN. La seconde, s'il vous plaît; je tiens beaucoup à la première. (*Au colonel.*) Vous voyez, je suis redevenu danseur pour ma femme.

LE COLONEL, *à part*. Voilà qui est piquant, par exemple.

M. DUVERSIN, *bas, au colonel*. Dites donc, mon colonel, il faut vous en tenir à l'autre. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IX.

LE COLONEL, ÉLISA.

LE COLONEL. Il a l'air de se moquer de moi.

ÉLISA. Ah! Monsieur, vous connaissez mon mari?

LE COLONEL. Votre mari, Élisa? (*A part.*) Mais c'est qu'elle est encore mieux depuis son mariage.

ÉLISA. Mon Dieu! colonel, vous paraissez troublé.

LE COLONEL.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Sans doute au plaisir que j'éprouve
Se mêle un mouvement d'effroi...
Ce bien charmant que je retrouve
Serait-il donc perdu pour moi?
Ah! je le sens au feu qui me dévore,
Ce triste hymen, source de mes regrets,
A mon amour ajoute encore
Comme il ajoute à vos attraits.

ÉLISA, *souriant*. Ah! vous pensez encore à cela?

LE COLONEL. Je conçois que ma constance vous étonne, vous qui m'avez oublié, vous qu'un autre hymen...

ÉLISA. Ah! brisons là, de grâce; des circonstances que vous ignorez...

LE COLONEL. Je sais tout, Madame, la reconnaissance a fait plus que l'amour. Vous avez trahi un malheureux pour en sauver un autre; mais avez-vous pensé que je pusse oublier tant d'attraits, de si douces espérances? Car vous m'aimiez; oui, Madame, vous m'aimiez : mon hommage n'était pas rejeté, j'ai surpris dans vos regards un aveu...

ÉLISA. Que vous avez cru y voir.

LE COLONEL. Non, Madame, que j'ai vu; j'ai assez d'habitude pour m'y connaître, et vous étiez émue.

ÉLISA. Ah! j'en conviens. Je voyais avec peine une passion qui alors était une folie, et qui maintenant mériterait un autre nom.

LE COLONEL. Il faut se résigner, Madame, il faut vous fuir, et au moment où je croyais me rapprocher de vous; car depuis deux mois je sollicite du ministre, mon parent, pour que mon régiment soit envoyé à Strasbourg, et je partais demain dans l'espérance de vous revoir.

ÉLISA. Demain à Strasbourg! Est-ce que par hasard vous seriez nommé au 5e de chasseurs?

LE COLONEL. Oui, Madame.

ÉLISA, *à part*. Le régiment de Charles! c'est son colonel.

LE COLONEL. Adieu donc, puisque vous me bannissez, puisque je ne dois plus vous revoir. Ah! je suis bien malheureux! (*Il s'éloigne.*)

ÉLISA. Colonel!

LE COLONEL, *revenant précipitamment*. Madame, vous m'avez rappelé.

ÉLISA. Oui, je pense qu'aujourd'hui, du moins, vous pouvez rester avec nous.

LE COLONEL. Je resterais si je le pouvais sans vous aimer.

ÉLISA. Alors je n'ose plus vous retenir, et j'en suis fâchée, car j'avais un service à vous demander.

LE COLONEL. A moi! expliquez-vous, je cours, je vole, que faut-il faire?

ÉLISA. Un soldat, nommé Charles, s'est récemment engagé dans votre régiment; je voudrais avoir son congé, et de plus, j'aurais bien là une pétition que je voudrais présenter au ministre des finances; mais deux faveurs à la fois, c'est trop, sans doute.

LE COLONEL. Non, Madame, donnez, je m'en charge, je cours chez mon oncle, et je compte sur sa tendresse encore plus que sur mon crédit.

ÉLISA. En vérité! vous pouvez m'obtenir une réponse favorable?

LE COLONEL. Assurément, Madame. Je suis trop heureux; mais me sera-t-il permis de vous l'apporter moi-même?

ÉLISA. Oui, oui.

CHARLES, *entrant et voyant le colonel.* Un jeune homme! un militaire inconnu! qu'est-ce que cela signifie? (*Il se cache dans le cabinet à droite, dont il entr'ouvre de temps en temps la porte.*)

LE COLONEL. Et cet aveu que j'implore?

ÉLISA. Je vois que Monsieur met un prix à ses services.

LE COLONEL. Non, madame; mais...

ÉLISA. Mais il vous faut une récompense.

LE COLONEL.

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Une récompense... ah! grands dieux!
Pour moi, quel bien! quelle fortune!

ÉLISA.

N'en pas demander ça vaudrait mieux;
N'importe, on vous en promet une.

LE COLONEL.

Quoi! vous en faites le serment!

ÉLISA.

Cela doit suffire, je pense.

LE COLONEL.

Oui, sans doute; mais cependant...

ÉLISA.

Ne faut-il pas payer d'avance?
Monsieur, je vois, est exigeant,
Et veut être payé d'avance.

LE COLONEL. Non, Madame, non, je crois à votre parole.

ÉLISA. Eh bien! ce soir, pendant le bal.

LE COLONEL. Ce soir?

ÉLISA. Ce soir, n'oubliez pas.

LE COLONEL. Ici?

ÉLISA. Ici. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCÈNE X.

LE COLONEL, *puis* CHARLES.

LE COLONEL. A merveille! je crois que je suis aimé, (*S'approchant de la table à gauche.*) et je puis d'un trait de plume exécuter déjà la moitié de ses ordres. (*Il écrit.*)

CHARLES, *sortant du cabinet.* Je ne puis le croire encore; et si je n'en avais pas été témoin... Et je le souffrirais! non, morbleu! Quoique je déteste ma belle-mère, son honneur est maintenant celui de mon père, c'est le mien, et je saurai quelles sont ses intentions.

LE COLONEL, *achevant d'écrire.* Et ce cher banquier qui avait l'air de me défier!

AIR du vaudeville du *Charlatanisme.*

Mes chers financiers, ici-bas
On ne voit que des infidèles,
Et pour vous, sans doute, il n'est pas
De privilége auprès des belles.
Grâce à la caisse où chaque jour
Vous puisez vos petits mérites,
Vous pouvez jouer tour à tour
Sur les rentes et sur l'amour...
Mais attendez-vous aux faillites.

CHARLES. C'est clair; et nous allons voir.

LE COLONEL. *Il a pris son chapeau et va pour sortir: apercevant Charles.* Ah! il y a là quelqu'un? Pardon, Monsieur, êtes-vous de la maison?

CHARLES. Oui, Monsieur.

LE COLONEL. Voulez-vous me faire le plaisir de remettre cette lettre, une lettre d'affaire, à madame Duversin?

CHARLES, *prenant la lettre. A part.* Morbleu! c'en est trop. (*Haut.*) Volontiers, Monsieur. Mais service pour service; car j'aurais un mot à vous dire.

LE COLONEL. Un mot! ça me convient parfaitement; mais pas un de plus, car je suis pressé.

CHARLES. Ce ne sera pas long; car ce n'est pas ici que nous pouvons nous expliquer. Ciel! mon père! (*M. Duversin paraît au fond donnant quelques ordres à ses domestiques. Charles, bas, au colonel.*) Je vous demanderai seulement votre nom et votre adresse.

LE COLONEL. Et pour quelle raison?

CHARLES, *de même.* Votre nom.

LE COLONEL. M. de Givry, colonel au 5e de chasseurs.

CHARLES, *à part.* Dieux! qu'allais-je faire? mon colonel!

LE COLONEL, *à part.* Qu'est-ce qu'il a donc? (*Haut.*) En tout cas, je vous prie de vous presser, car je pars demain pour Strasbourg. (*Il va pour sortir.*)

M. DUVERSIN, *l'arrêtant.* Eh bien! colonel, vous nous quittez?

LE COLONEL. Pour une affaire importante; mais soyez tranquille, je vous reviens. (*A part, en s'en allant.*) Un mari d'un côté, un amant de l'autre... Je crois que c'est le cas de battre en retraite. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XI.

CHARLES, M. DUVERSIN.

M. DUVERSIN. Comment! tu connais M. de Givry?

CHARLES. Oui, mon père, oui, beaucoup... (*A part.*) Que faire à présent?

M. DUVERSIN. C'est un galant homme, un homme d'honneur.

CHARLES. Oh! sans doute. (*A part.*) Ils sont tous comme cela. (*Haut.*) Mais, dans votre intérêt, je vous engage à ne plus le recevoir.

M. DUVERSIN. Et pour quel motif?

CHARLES. Pour des motifs que je voulais vous taire; car j'espérais que moi seul, et sans que vous en eussiez connaissance... Mais des obstacles que je ne pouvais prévoir...

M. DUVERSIN. Ah çà! d'où vient ce trouble? et qu'y a-t-il donc?

CHARLES. Il y a... que M. de Givry a connu autrefois notre belle-mère.

M. DUVERSIN. Oui, je le sais; après?

CHARLES. On dit qu'il l'a aimée.

M. DUVERSIN. Je sais; après?

CHARLES. Après, après! et s'il l'aimait encore, s'il

osait le lui avouer, si cette lettre contenait la preuve de sa tendresse?

M. DUVERSIN. Il se pourrait!

CHARLES. Oui, mon père: voilà ce que je n'osais vous dire. Maintenant vous pouvez voir par vous-même.

M. DUVERSIN, *prenant la lettre et lisant l'adresse.* C'est bien cela. A madame Duversin. (*Il sonne.*)

CHARLES. Il est des circonstances où l'on peut vérifier, où il est permis de s'assurer... Enfin, mon père, puisque vous savez...

M. DUVERSIN, *à un domestique qui entre.* Tenez, portez cette lettre à ma femme. (*Le domestique sort.*)

CHARLES. Comment, mon père, vous l'envoyez?

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Monsieur, je pense au fond de l'âme
Qu'il est encor des vertus... et j'y crois.
Du moins, jusqu'à présent, ma femme,
De me tromper n'a pas encor les droits,
Car jusqu'ici je n'ai rien fait moi-même
Qui méritât un tel oubli;
Mais soupçonner celle qu'on aime,
C'est mériter d'être trahi.

CHARLES. Et si mes soupçons étaient fondés? si le colonel était aimé? si ce soir un rendez-vous?..

M. DUVERSIN. Charles, taisez-vous; je ne croyais pas que chez vous la haine pût aller si loin.

CHARLES. Quoi! vous m'accusez de calomnie! Eh bien! c'est vous qui me forcez à parler. Oui, je l'ai vu, je l'ai entendu; je le jure, je le jure sur l'honneur.

M. DUVERSIN. O ciel!

CHARLES. Et si vous voulez, je puis vous rendre témoin d'un entretien.

M. DUVERSIN. Ecoute; j'aime ma femme, je l'estime; et oser douter de son amour est un crime que je ne pardonnerais ni à moi, ni à qui que ce fût. Mais je veux te confondre, j'accepte; et souviens-toi bien d'une chose: si tu me trompes, si tes soupçons étaient injustes, je te chasse de chez moi, je ne te reverrai jamais.

CHARLES. Mon père, je me soumets à tout.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JULES.

JULES. Mon frère, mon frère!

M. DUVERSIN. Que nous veux-tu?

JULES. Rien. Je croyais que mon frère... Et puis j'avais aussi, mon papa, une idée à vous communiquer.

M. DUVERSIN. Dans un autre moment; je n'ai pas le temps. (*A Charles.*) Songe à tenir ta promesse, je tiendrai la mienne. (*Il sort.*)

JULES. Mais toi, mon frère, dis-moi au moins...

CHARLES. Plus tard · j'ai des affaires. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XIII.

JULES, *seul.* C'est ça : aucun d'eux ne daigne me répondre... C'est singulier, le peu d'égards qu'on a pour moi dans la maison! moi qui, depuis une heure, suis dans le jardin à déficeler les pétards et à jeter de l'eau sur les soleils! Je ne sais pas où en est la conspiration; et je tiens cependant à ce qu'elle réussisse, d'abord dans l'intérêt général, et puis ensuite dans le mien particulier, parce qu'il m'est venu une idée que je voulais communiquer à mon père. Ah! voilà mademoiselle de Lussan; elle est encore plus jolie.

SCÈNE XIV.

ÉLISA, JULES.

ÉLISA. Vous trouvez?.. je vous plais?

JULES. Oh! oui, beaucoup, et je vous aime depuis ce matin, depuis que vous êtes dans notre parti.

ÉLISA, *à part.* Il paraît que celui-là n'est pas encore détrompé; c'est un allié qui me reste.

JULES. Mais, dites-moi, où ça en est-il?

ÉLISA. La belle-mère est arrivée; et dans ce moment, elle est dans une position assez délicate.

JULES. Elle est embarrassée; tant mieux, parce qu'elle ne songera pas à moi, et qu'elle ne pensera pas à me mettre au collége.

ÉLISA. Il vous ennuie donc beaucoup?

JULES. Oui, habituellement; mais maintenant surtout, parce que depuis que vous êtes dans la maison, j'ai encore plus d'envie d'y rester.

ÉLISA. Vraiment!

JULES. C'est comme je vous le dis; à mon âge, à quinze ans passés, on est déjà quelque chose dans le monde: dans les fêtes, dans les bals où l'on se trouve, on se choisit déjà une inclination, celle avec qui on danse toujours de préférence...

ÉLISA. Et vous aviez fait un choix?

JULES. Pas encore, parce que j'hésitais entre mademoiselle Mimi, la nièce de l'agent de change, et mademoiselle Lolotte, la fille du notaire; mais depuis que vous voilà, je n'hésite plus, et si vous voulez ce soir danser avec moi la première contredanse...

ÉLISA. Impossible, je suis engagée.

JULES. Et par qui?

ÉLISA. Par M. Charles, votre frère.

JULES. Là, qu'est-ce que je disais? mais mon frère va partir pour son régiment, et c'est moi qui succéderai, n'est-il pas vrai? et puis, dans quelques années, il faudra bien penser à mon établissement; et quand j'aurai dit à mon père que je vous aime et que je veux vous épouser...

ÉLISA. Comment, Monsieur, y pensez-vous?

JULES. Est-ce que mon père peut blâmer les gens qui vous aiment et qui veulent vous épouser?

ÉLISA. Non, sans doute, et lui moins que personne, mais il y aura probablement d'autres obstacles.

JULES. J'entends, c'est la belle-mère qui ne voudra pas donner son consentement.

ÉLISA. Précisément.

JULES. Dieu! les belles-mères! voyez-vous à quoi ça sert, les belles-mères? mais soyez tranquille, me voilà son ennemi mortel, et pour commencer, j'ai mis bon ordre aux fusées et aux pétards.

ÉLISA. Mais voilà qui est très-mal.

JULES. Eh! mon Dieu! vous aimez peut-être les feux d'artifice; mais laissez manquer celui-là, nous en ferons d'autres exprès pour vous; car vous êtes si bonne, si aimable! Eh! c'est ma sœur.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, CLAIRE.

JULES. Claire, viens donc. Tiens, elle pleure un jour de bal; mais prends donc garde, tu auras les yeux rouges.

CLAIRE. Eh! que m'importe?

JULES. Dame! si ça ne te fait rien; c'est cependant ce qui empêche les demoiselles d'avoir du chagrin.

CLAIRE. Jules, laisse-nous un moment.

JULES. Comment, et toi aussi, tu me renvoies; mon frère, à la bonne heure, mais je n'entends pas me laisser mener par une petite fille.

CLAIRE, *avec un peu d'impatience.* Petite fille ou non, va-t'en.

JULES. Et moi, je ne m'en irai pas. Parce que ce n'est pas la peine de conjurer si on me met toujours hors de la conspiration.

CLAIRE. Est-il obstiné!

JULES. C'est que je sais bien ce qui arrivera. Je ne suis pas des secrets; mais s'il y a à être puni, j'en serai, et décidément je veux partager les chances.

ÉLISA, *doucement.* Jules, mon bon ami, je vous prie de nous laisser un instant, vous n'en serez pas fâché.

JULES. Elle a dit : « Mon bon ami,» et avec une voix si douce! Je m'en vais sur-le-champ, parce qu'au fait, c'est tout naturel, un secret! les demoiselles en ont toujours à se dire, et l'on renvoie toujours les messieurs. (*A Claire.*) Eh bien! rassure-toi, je vous laisse. Est-elle enfant, ma sœur, elle pleurait pour ça! (*Bas, à Élisa.*) Vous me direz son secret, n'est-ce pas? (*Il lui baise la main.*) Comme mon grand frère. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVI.

ÉLISA, CLAIRE.

ÉLISA. Eh bien! ma chère amie... Pardon, Mademoiselle, vous désirez me parler?

CLAIRE. Oui, Madame.

ÉLISA. Des larmes, des soupirs, qu'est-ce donc? si je pouvais vous rendre quelque service?

CLAIRE. C'est moi, Madame, qui viens vous en rendre un. Quoique je n'aie aucune raison de vous aimer, au contraire, mais il y va de l'honneur de mon père; il y va de la vie de mon frère, et je n'ai pas hésité.

ÉLISA. Expliquez-vous.

CLAIRE. Ne devez-vous pas tantôt, ici, recevoir en secret un jeune colonel, M. de Givry?

ÉLISA. Oui, sans doute, un charmant cavalier.

CLAIRE, *à part.* O ciel! il est donc vrai? (*Haut.*) Eh bien! Madame, mon frère Charles, qui l'a appris, je ne sais comment, peut-être par le colonel lui-même, car les hommes sont si indiscrets, celui-là surtout; enfin, mon frère Charles l'a répété à mademoiselle Turpin, mademoiselle Turpin me l'a répété.

ÉLISA, *souriant.* Voyez-vous comment les bonnes nouvelles se répandent!

CLAIRE. Comme eux, j'avais juré votre perte; mais je n'ai pas eu le courage de tenir ma parole; et sans leur en faire part, je suis venue vous prévenir en secret.

ÉLISA. C'est bien, c'est très-bien, et je n'oublierai jamais cette marque d'amitié.

CLAIRE. Ne recevez pas le colonel, Madame; renvoyez-le, je vous en prie.

ÉLISA. Et pourquoi donc le renvoyer?

CLAIRE. Comment, pourquoi? puisque tout le monde le sait, puisque notre père lui-même en est instruit, et qu'il en est furieux.

ÉLISA. Quoi! mon mari pourrait soupçonner?..

CLAIRE. Vous voyez tous les malheurs qui vont arriver, et que vous pouvez détourner d'un seul mot; c'est de dire au colonel que vous ne voulez plus le voir, que c'est un infidèle, un perfide; que vous ne l'aimez plus, et vous aurez bien raison. Du moins, Madame, ce que je vous en dis c'est pour vous, et dans votre intérêt.

ÉLISA. Vous croyez! c'est étonnant. Depuis un instant j'aurais pensé... mais j'aime mieux éloigner une pareille idée, et croire que dans le service que vous me rendez, il n'y a ni intérêt personnel, ni amour, ni jalousie.

CLAIRE, *interdite.* Quoi! Madame, vous pourriez supposer?..

ÉLISA. Cela serait, que je vous devrais encore de la reconnaissance pour un tel service.

CLAIRE. De la reconnaissance! eh bien! non, Madame, vous ne m'en devez pas; et s'il faut tout vous avouer, avant de vous connaître, il m'aimait, ou plutôt il me le disait.

ÉLISA. Quoi! c'est là cet amant que je vous avais enlevé?

CLAIRE. Je ne l'aime plus, Madame; je l'oublierai, je vous le jure, du moins je tâcherai.

ÉLISA. C'est bien, je le lui dirai.

CLAIRE. Eh! non, Madame; car pour le repos de mon père, pour le mien peut-être, ne le recevez pas chez vous, surtout ne le recevez pas ce soir; car j'en mourrais.

ÉLISA. Pauvre enfant! (*Lui prenant la main, et l'embrassant sur le front.*) Vous serez contente de moi, je l'espère.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE TURPIN.

MADEMOISELLE TURPIN. Monsieur le colonel de Givry demande à parler à Madame.

CLAIRE, *à part.* Le perfide!

ÉLISA, *froidement.* Faites entrer.

CLAIRE. Quoi! ne venez-vous pas de me promettre...

ÉLISA. Sans doute; mais je désirerais lui parler un instant.

CLAIRE. Comment, Madame, après ce que je vous ai appris, vous le recevez?

ÉLISA. Oui, oui.

CLAIRE, *allant s'asseoir sur le fauteuil à droite.* Eh bien! nous allons voir ce qu'ils vont se dire.

ÉLISA. Non, je voudrais lui parler seule.

CLAIRE, *se levant.* C'en est trop; je vous laisse, Madame. (*A part.*) Elle le reçoit? la méchante femme! (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

LE COLONEL. Madame, je...

ÉLISA *va pour commencer la conversation avec le colonel; mais s'apercevant que mademoiselle Turpin reste, elle lui dit :* Mademoiselle Turpin, laissez-nous.

MADEMOISELLE TURPIN. Comment!

ÉLISA, *plus sévèrement.* Laissez-nous.

MADEMOISELLE TURPIN. Ah! Dieu! (*Elle sort.*)

ÉLISA. Colonel, j'ai reçu votre lettre. On n'est pas plus aimable que vous. Oh! je tenais beaucoup à ce congé.

LE COLONEL. Une folie de jeune homme. Il n'y avait rien de terminé. Mais voici la réponse à votre nouvelle demande.

Type de mademoiselle Turpin.

ÉLISA. Le brevet déjà! mais ce n'est pas possible.

LE COLONEL. Quand je vous ai parlé de mon crédit, vous pouviez me croire; et d'ailleurs, que n'eussé-je pas fait pour mériter la récompense que vous m'aviez promise!

ÉLISA, *baissant les yeux*. La récompense?

LE COLONEL. Oui, Madame, et vous la connaissez comme moi celle que j'ai le droit d'attendre, que vous me devez, et que je réclame.

ÉLISA. Colonel, vous êtes pressant, je ne vous demande qu'un moment, le temps seulement de vous adresser une question; et quand vous m'aurez répondu avec franchise, je vous promets de m'acquitter envers vous.

LE COLONEL. Il se pourrait! parlez, Madame.

ÉLISA. Eh bien! lorsqu'à Strasbourg vous me faisiez une cour assidue, avouez-le, colonel, vous ne cherchiez qu'à vous distraire de vos chagrins d'un amour plus tendre, plus vrai.

LE COLONEL. Madame...

ÉLISA. Ah! ne mentez pas, vous aimez encore cette jeune personne, que des raisons de famille forcèrent à vous taire son nom, et qui disparut tout à coup.

LE COLONEL. Comment! vous savez. .

ÉLISA. Oui, je sais tout, colonel, et que votre amour-propre n'aille pas interpréter à son avantage les informations que j'ai prises; on m'a parlé de cette jeune personne.

AIR : *Hier encor j'aimais Adèle.*

Elle est aimable, elle est belle, elle est sage;
Elle a surtout, dans ce siècle inconstant,
Un grand mérite, un très-grand avantage;
C'est qu'elle aime... et sincèrement.

LE COLONEL.

Que dites-vous?

ÉLISA.

Autrefois, auprès d'elle,
Vous lui juriez de l'aimer en tout temps;
Vous lui juriez d'être toujours fidèle,
Et c'est elle qui tient vos serments;
C'est elle, oui, c'est elle
Qui tient vos serments.

LE COLONEL. Il serait vrai!

ÉLISA. Et que diriez-vous, Monsieur, si je vous apprenais que je suis sa confidente, son amie, qu'elle m'a tout avoué, et que tout à l'heure encore j'ai vu couler ses larmes?

LE COLONEL. O ciel! elle pleurait! et elle est ici! et elle m'aime encore! (*Se reprenant.*) Pardon, Madame; la surprise, l'étonnement...

ÉLISA. Vous n'avez pas besoin d'excuses, je vous pardonne tout, même votre joie; car, grâce au ciel, je vois que vous n'avez jamais cessé de l'aimer; votre trouble, votre embarras, ce bonheur même que vous cherchez à me déguiser, tout me le prouve. C'est le cas d'être infidèle, ou jamais : il y a si peu d'occasions où on puisse l'être avec l'approbation générale! et pour qui négligeriez-vous une jeune personne charmante? pour une femme qui s'est donnée à un autre, et qui s'est donnée par amour; car j'aime mon mari; il fut le guide, l'ami de mon enfance, je lui dois ma fortune et mon bonheur. J'ai promis de le rendre heureux, colonel, et je n'ai jamais manqué à ma promesse. Maintenant répondez : d'un côté le malheur d'un galant homme, le mien, le vôtre peut-être! de l'autre, l'estime de mon mari, mon amitié, à moi, l'amour de la belle inconnue : choisissez.

LE COLONEL. Ah! Madame! pouvez-vous douter de ma réponse?

ÉLISA. Je la devine; et comme vous méritez maintenant la récompense que je vous ai promise, je vais vous la donner.

LE COLONEL. Que dites-vous?

ÉLISA. Cette jeune personne dont je vous parle m'appelle sa belle-mère.

LE COLONEL. Il se pourrait!

ÉLISA. J'ai promis à mon mari de faire le bonheur de ses enfants; je veux commencer par sa fille, et c'est pour cela, colonel, que je vous la donne.

LE COLONEL. Ah! Madame, c'est à vos genoux que je vous remercie.

ÉLISA. A mes genoux, à la bonne heure; voilà comme je voulais vous y voir.

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUVERSIN, CHARLES, CLAIRE, JULES, MADEMOISELLE TURPIN.

CHARLES, *à M. Duversin.* Maintenant, mon père, le croirez-vous?

CLAIRE, *à Élisa.* Oui, Madame, c'est affreux.

MADEMOISELLE TURPIN. C'est indigne! un homme ici à genoux! Depuis trente ans ça n'était pas arrivé.

JULES. Et c'est là votre belle-mère! Moi qui l'aimais déjà. Fi! Madame, c'est une perfidie de surprendre ainsi les gens.

M. DUVERSIN. Taisez-vous; et vous, Madame, que tout le monde accuse ici, qu'avez-vous à répondre?

ÉLISA. Rien.

MADEMOISELLE TURPIN. Elle est confondue et démasquée.

ÉLISA. C'est le colonel que je charge du soin de ma défense.

LE COLONEL, *souriant.* Oui, Monsieur, j'étais aux genoux de Madame, et je vais aux vôtres, s'il le faut, jusqu'à ce que vous m'ayez accordé la main de votre fille.

CLAIRE. Que dit-il?

M. DUVERSIN. Ma fille!

LE COLONEL. Oh! cette jeune personne qui voyageait avec sa tante, (*A demi voix.*) vous savez bien, l'autre, celle que j'aime le mieux.

M. DUVERSIN. Il se pourrait! épousez vite; j'y gagne cent pour cent : j'ai un gendre de plus, et un rival de moins.

CLAIRE. Quoi! Madame, c'est à vous que je devrais... Ah! je n'ose accepter.

ÉLISA. Acceptez, ma chère enfant, acceptez, c'est mon présent de noces.

M. DUVERSIN, *à Charles.* Quant à vous, Monsieur, vous savez nos conventions.

ÉLISA. Mon ami, il me semble que, pour un jaloux, vous vous rendez bien vite. (*Donnant une lettre à Charles.*) Tenez, Charles, lisez. (*A M. Duversin.*) Voilà encore une lettre que je viens de recevoir et qui pourrait donner gain de cause à votre fils.

CHARLES. Comment! Madame, une place et mon congé!

M. DUVERSIN. Son congé! qu'est-ce que cela veut dire?

ÉLISA. Oh! c'est un secret entre nous.

CHARLES. Mais je n'avais rien demandé.

ÉLISA. Il est vrai; mais voilà votre place obtenue, soldat ou receveur, il faut opter.

CHARLES. Une recette et le bonheur de ma sœur! Ah! Madame, je suis indigne de vos bontés.

M. DUVERSIN. Sans doute, et j'exige...

ÉLISA. Mon ami, prenez garde; vous avez pu me soupçonner; qu'il ait son pardon, le vôtre est à ce prix; et de plus j'ai quelque chose à demander pour Jules, mon second fils; mais nous en reparlerons.

JULES. Quel bonheur! je n'irai pas au collége; mais c'est égal, je suis toujours fâché que vous soyez ma belle-mère, à cause d'autres idées.

ÉLISA. Vous danserez ce soir avec mademoiselle Mimi ou mademoiselle Lolotte; et quant à mademoiselle Turpin, l'âme de la coalition, qui voulait que l'une de nous deux sortît de la maison...

MADEMOISELLE TURPIN, *à part.* C'est sur moi que va retomber toute sa colère.

ÉLISA. Nous avons dans un château, en Bretagne, une place de femme de charge qui lui conviendra à merveille.

MADEMOISELLE TURPIN. C'est ça, elle veut m'éloigner pour rester maîtresse de la maison. Dieu! les belles-mères!

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville du *Premier Prix.*

M. DUVERSIN.

Mes enfants, votre injuste ligue
Casse l'arrêt qu'elle a porté;
Où vous craigniez rigueur, intrigue,
Vous trouvez esprit et bonté :
La leçon est bonne; à votre âge,
En toute chose il faut songer
A ce vieux proverbe du sage :
Ne nous pressons pas de juger.

LE COLONEL.

Je l'avouerai, de belle en belle,
J'ai cherché, longtemps incertain,
La plus tendre, la plus fidèle;
Je cherchais encor ce matin;
Douce blonde, piquante brune,
Tour à tour voulaient m'engager;
Un moment, disais-je, encore une...
Ne nous pressons pas de juger.

MADEMOISELLE TURPIN.

Autrefois, pour mieux me connaître,
On restait longtemps près de moi!
A présent, me voit-on paraître,

Soudain on s'éloigne... et pourquoi ?
Je ne suis plus à mon aurore ;
Mais faut-il vous décourager ?
Le cœur peut-être est jeune encore...
Ne vous presser pas de juger.

JULES.

Cet avoué célibataire
Doit sa charge... cent mille écus ;
Dans son étude il fait litière
De procès gagnés ou perdus :
En menus frais comme il nous gruge !
Ah ! dit-il pour les allonger,
Soyons prudents, monsieur le juge,
Ne vous pressez pas de juger.

ÉLISA, *au public.*

Messieurs, vous jugez bien sans doute ;
Mais il peut arriver, je crois,
Que le tribunal qu'on redoute
Se trompe... une première fois ;
D'un arrêt trop prompt, ce soir même,
Ah ! n'allez pas nous affliger...
Attendez à la cinquantaine :
Ne vous pressez pas de juger.

LE MÉDECIN DE DAMES

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 17 décembre 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

M. DE RAMSAY, colonel.
M. VERMONT, banquier.
MADAME VERMONT, sa femme.
MADAME DE LIMEUIL, leur nièce, jeune veuve.
LOLOTTE, cousine de madame de Limeuil.
ROSELYN, médecin à la mode.
MADAME DE CERNAY, MADAME RAYMOND, jeunes dames, amie de madame Vermont.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe dans un château, à six lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé; porte au fond; deux portes latérales sur le devant du théâtre. A droite et à gauche, deux guéridons où se trouvent différents ouvrages de dames, tels que dentelles, broderies, canevas, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE RAMSAY, LOLOTTE.

LOLOTTE. Comment! colonel, on se croit seule à se promener dans le parc, et l'on vous rencontre ainsi?

RAMSAY. Comme propriétaire des environs, je verais faire à M. de Vermont, votre oncle, une visite de voisinage.

LOLOTTE. Je vais l'avertir, car mon oncle et ces dames sont à déjeuner.

RAMSAY. Non, ne vous donnez pas cette peine. De toutes ces dames, mademoiselle Lolotte, il n'y en a pas une dont la société me paraisse plus agréable que la vôtre.

LOLOTTE. Vraiment! (*A part.*) Je devine. Il a quelque chose à me demander.

RAMSAY. Est-il vrai, comme on l'a assuré, que madame de Limeuil, votre cousine, soit venue aussi passer quelques jours dans ce château?

LOLOTTE. Oui, Monsieur.

RAMSAY. On dit qu'elle est souffrante?

LOLOTTE. Oui, Monsieur, des nerfs, de la poitrine, du moins à ce que dit M. le docteur.

RAMSAY. O ciel! et elle ne reçoit pas?

LOLOTTE. Non, Monsieur.

RAMSAY. J'en suis désolé pour elle et pour moi; car je donne ce soir un bal où je comptais inviter ces dames. C'est pour cela que je venais.

LOLOTTE, *le regardant malignement.* Non, colonel, ce n'est pas pour cela.

RAMSAY. Que voulez-vous dire? achevez, je vous prie.

LOLOTTE. Monsieur le colonel, êtes-vous content de Léon, mon cousin, qui est dans votre régiment?

RAMSAY. Le petit Léon de Verneuil?

LOLOTTE. Oui, Monsieur... sous-lieutenant de carabiniers, premier escadron, deuxième compagnie; un joli garçon, n'est-il pas vrai?

RAMSAY. Un enfant, un étourdi, mais excellent officier.

AIR : *Ah! si Madame me voyait.*

LOLOTTE.
En êtes-vous bien satisfait?
Ah! dites-moi tout sans mystère.

RAMSAY.
Oui, c'est un brave militaire :
Le dernier rapport le disait. (*bis.*)

LOLOTTE.
A-t-il toujours le même zèle?

RAMSAY.
Oui... le rapport le disait bien.

LOLOTTE.
Est-il toujours tendre et fidèle?

RAMSAY.
Ah! le rapport n'en disait rien.

LOLOTTE. Qui est-ce qui les fait donc, les rapports?

RAMSAY. N'importe. Mais Léon aura de l'avancement à la première promotion.

LOLOTTE. Il serait possible! Voilà tout ce que je voulais savoir; et maintenant, colonel, comme je n'ai que ma parole, je vous dirai un grand secret que moi seule ai découvert.

RAMSAY. Parlez vite.

LOLOTTE. C'est qu'il y a quelqu'un ici qui adore en secret madame de Limeuil, ma cousine.

RAMSAY. Ce serait vrai! et qui donc?

LOLOTTE. Un jeune et beau militaire, le colonel de mon cousin Léon.

RAMSAY. O ciel!

LOLOTTE. Oui, Monsieur, vous-même! personne ne s'en doutait, excepté moi, parce que, dans la société, on se méfie des pères et des maris, jamais des petites filles; et ce sont elles qui savent tout; aussi ai-je vu tout de suite que vous aimiez ma cousine.

RAMSAY. Silence! Eh bien! oui, je donnerais pour elle ma vie et ma fortune. Ce procès que j'avais contre elle, je l'ai perdu exprès pour l'enrichir, il est vrai que j'ai été bien secondé par mon avocat, qui m'a servi sans le savoir. Enfin, je fais tout au monde pour plaire à madame de Limeuil, et parfois j'ai cru avoir réussi; mais depuis quelques jours, elle est triste, rêveuse, mélancolique; et tout en m'accueillant mieux que jamais, elle me prie de ne plus la voir : qu'est-ce que cela signifie?

LOLOTTE. Je crois m'en douter : il y a contre vous dans la maison quelqu'un qui a un grand crédit, un monsieur Roselyn, jeune docteur, plein de grâce et d'élégance, qui a de belles dents, le ton patelin, le sourire romantique, en un mot, le *Dorat* de la faculté; car il a toujours dans sa poche le Journal des Modes, et fait ses ordonnances en madrigaux.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Sur papier rose ou de Chine,
Il met ses ordres du jour,
Et parle de médecine
Comme l'on parle d'amour. (*bis.*)

Plus fin que ses camarades,
Jamais il ne risque rien; (*bis.*)
Car il ne prend de malades
Qu'autant qu'ils se portent bien.

RAMSAY. Vous voulez plaisanter?

LOLOTTE. Eh! mon Dieu, non. Excepté ma pauvre cousine de Limeuil, qui y va de franc jeu, en conscience, toutes les dames que je vois ici ne sont malades que pour leur plaisir. Nous avons madame Raymond, la femme d'un receveur, qui a voulu nourrir pour faire ses volontés, parce qu'on ne contrarie jamais une femme qui nourrit; nous avons madame de Cernay, la femme d'un négociant, qui prétend ne pouvoir marcher, pour que son mari lui donne une voiture : l'une consulte le docteur sur M. Oscar, son petit garçon; l'autre sur les moyens de bonifier son teint; et ma tante Vermont, la maîtresse de la maison, sur les moyens de maigrir. Vous jugez alors quel ascendant il a pris sur toutes ces dames.

RAMSAY. Et qui vous fait croire qu'il me nuise auprès de madame de Limeuil?

LOLOTTE. Je ne sais; peut-être vos intérêts gênent-ils les siens; car il se mêle de tout, des querelles, des raccommodements, de la vaccine, des baptêmes et des mariages : c'est lui qui s'oppose au mien.

RAMSAY. Vraiment!

LOLOTTE. C'est une indignité! il dit que je ne suis pas en âge de me marier; Léon dit que si, et je croirais plutôt Léon. Enfin, Monsieur, c'est le docteur qui est l'ennemi commun; il faut donc ou le mettre de notre parti ou le perdre.

RAMSAY. A merveille.

LOLOTTE. Le moment est favorable; car ces dames sont pour quelques jours dans ce château à six lieues de Paris, chez mon oncle Vermont, le banquier, qui ne pense qu'aux effets publics, et qui n'est jamais malade, lui, tant que le tiers consolidé se porte bien. Le docteur ne peut quitter sa clientèle; et pendant son absence, en nous entendant tous les deux, nous pourrions peut-être... mais silence, je crois qu'on sort de table.

RAMSAY. Dieu! que de monde! je m'en vais; je ne veux pas que cela me compte pour une visite; je vous prie seulement de vouloir bien remettre à madame de Limeuil cet album qu'elle m'avait prêté pour y tracer quelques dessins.

LOLOTTE. Un album!

RAMSAY. Je viendrai tantôt savoir ce qu'elle en pense. Adieu, Mademoiselle; adieu, mon aimable alliée. Je vous confie mes intérêts; et moi, de mon côté, je penserai à Léon, je vous le promets. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LOLOTTE, M. MADAME VERMONT, MADAME DE LIMEUIL, MADAME DE CERNAY, MADAME RAYMOND, *sortant de l'appartement à droite.*

CHŒUR DES DAMES.

AIR *Dieu tout-puissant par qui le comestible.*

Ah! quel bonheur l'aspect de la nature
Fait éprouver aux cœurs parisiens!
Les champs, les bois, les prés et laverdure
Sont les plus doux et les premiers des biens.

M. VERMONT, *un cure-dent à la bouche.*

Quel déjeuner! et madère et champagne!
Pâtés truffés, et faisans et perdrix!
Quels bons repas on fait à la campagne!

LOLOTTE.

Lorsque l'on fait tout venir de Paris.

ENSEMBLE.

LES DAMES.

Ah! quel bonheur l'aspect de la nature, etc.

M. VERMONT.

Pour l'appétit, l'aspect de la nature
Est enchanteur, car il double le mien;
J'estime peu les prés et la verdure :
Pour moi la table est le souverain bien.

LOLOTTE, *à madame de Limeuil.* Eh bien! cousine, comment vas-tu?

MADAME DE LIMEUIL. Merci, cela va mieux. On est si bien dans cette terre! En vérité, mon oncle, vous avez fait là une acquisition superbe.

M. VERMONT. Oui, c'est pas mal, c'est campagne; des arbres, des feuilles; mais j'en ai là pour cinq cent mille francs, et avec cinq cent mille francs je pourrais acheter du trois et du cinq, des actions de la Banque ou de la caisse hypothécaire.

MADAME VERMONT. Et le bonheur d'être propriétaire?

M. VERMONT. La belle avance! pour devenir un contribuable, pour payer des impôts; c'est bon pour des bourgeois, pour de petites gens, qui ne peuvent pas prêter à l'État, alors c'est juste qu'ils lui donnent; mais pour un capitaliste, c'est humiliant.

MADAME VERMONT. Laissez-moi donc tranquille.

M. VERMONT. Oui, Madame, c'est humiliant; et puis ça fait du tort, ça retire des fonds de la circulation, on a l'air de réaliser et de faire Charlemagne; mais vous, cela vous est égal; vous n'avez vu là-dedans que le bonheur d'être *dame châtelaine*, et de pouvoir dire « *ma propriété!* » et en effet, c'est bien la vôtre; pour ce que j'y viendrai, le samedi après la bourse, et repartir le lundi matin.

MADAME VERMONT. C'est ce qui en fait le charme. Le mari est à ses affaires, et la femme à ses occupations champêtres et particulières; c'est pour cela que toutes les femmes d'agents de change ont des maisons de campagne. Mais moi, vous le savez bien, c'est un autre motif, c'est le soin de ma santé. Le docteur m'avait ordonné l'air de la campagne.

M. VERMONT. Oui, une ordonnance qui me coûte cinq cent mille francs. Tenez, ne me parlez pas de votre docteur; vous êtes à Paris une vingtaine de femmes qui faites sa réputation et sa fortune. Un petit docteur à l'eau de rose.

MADAME DE LIMEUIL. Si l'on peut dire cela de M. Roselyn!

MADAME VERMONT. Un médecin à la mode, à qui rien n'est impossible; il m'a guérie de mes migraines.

MADAME DE CERNAY. Moi, de mes vapeurs.

MADAME RAYMOND. Et Oscar, de la coqueluche.

M. VERMONT. C'est singulier, il n'a dans sa clientèle que de jeunes dames, de jeunes mères; pour les maris, les frères et les oncles, il paraît qu'on ne sait pas les guérir.

LOLOTTE. Sans doute ce n'est pas son état, puisque c'est un médecin de dames.

M. VERMONT.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

On dit, voyez la calomnie,
Pour que ses soins soient assidus,
Qu'il faut être fraîche et jolie,
Et n'avoir que vingt ans au plus.

MADAME VERMONT.

Une pareille impertinence
Vient des médisants et des sots.

LOLOTTE, *montrant madame Vermont.*

Et puis ma tante est là, je pense,
Pour faire tomber les propos.

M. VERMONT. Ah çà! Madame, vous n'avez pas oublié que nous dînons tous aujourd'hui chez le sous-préfet?

MADAME VERMONT. Ah! mon Dieu, non, nous ne sortirons pas; le docteur l'a bien défendu.

TOUTES LES DAMES. Oh! oui, le docteur l'a défendu.

M. VERMONT. C'est ça, venir à la campagne pour ne pas sortir du salon. Alors, ma chère nièce, vous allez avoir la bonté d'écrire à notre amphitryon une lettre d'excuses.

MADAME DE LIMEUIL. Ah! mon Dieu! mon oncle, je ne demanderais pas mieux; mais voici l'heure de mon bain, et le docteur l'a ordonné.

M. VERMONT. Au diable le docteur et ses ordonnances! il faudra que ce soit moi qui réponde.

MADAME VERMONT. Où est le mal?

M. VERMONT. Le mal est que je n'aime pas à écrire, parce que les lettres, ce n'est pas mon genre; dès que je sors des chiffres, je ne m'y retrouve plus.

MADAME VERMONT. Écrivez-la en chiffres.

M. VERMONT, *entrant dans le cabinet à droite.* C'est cela; comme une note diplomatique.

MADAME DE LIMEUIL. Adieu, Mesdames.

MADAME VERMONT. Adieu, ma toute belle, est-ce que tu souffres?

MADAME DE LIMEUIL. Oui, j'attends ma migraine.

TOUTES, *la reconduisant.* Pauvre femme! (*Au moment où madame de Limeuil va sortir, on entend le bruit d'une voiture.*)

MADAME DE CERNAY, *s'approchant de la fenêtre.* Mesdames, Mesdames, écoutez donc! le bruit d'une voiture.

MADAME VERMONT, *à voix basse.* C'est lui, je le parie; il m'avait bien promis que s'il pouvait s'échapper...

TOUTES. Qui donc?

MADAME VERMONT. Le docteur.

AIR de *l'Écu de six francs.*

TOUTES.
Le docteur! ô destin prospère
LOLOTTE.
Le docteur! ô destin contraire!
Pour notre projet, c'est fini.
MADAME DE CERNAY, *à madame Vermont.*
Ce n'est pas possible, ma chère,
Paris ne peut vivre sans lui.
MADAME VERMONT.
Si vraiment... du moins aujourd'hu
En été sa journée est franche;
Car la campagne a tant d'attraits,
Que les gens comme il faut jamais
Ne sont malades le dimanche.

MADAME VERMONT, MADAME DE CERNAY ET MADAME RAYMOND. Courons vite à sa rencontre. (*Elles sortent.*)

—

SCÈNE III.

LOLOTTE, MADAME DE LIMEUIL.

LOLOTTE, *à madame de Limeuil qui va sortir.* Ma cousine, vous ne lisez pas dans votre bain?

MADAME DE LIMEUIL. Et pourquoi?

LOLOTTE. C'est que j'ai là un album qui pourrait vous distraire.

MADAME DE LIMEUIL. Un album!

LOLOTTE. Que m'a donné pour vous le colonel.

MADAME DE LIMEUIL. Ah! oui, des esquisses, des dessins. Et pourquoi ne me l'avoir pas remis sur-le-champ?

LOLOTTE. J'attendais que l'on fût parti : il y a des choses que l'on voit mieux quand on est seule. (*Madame de Limeuil a ouvert l'album, et a pris une lettre qu'elle décachète.*)

LOLOTTE, *à part.* Je l'aurais parié. (*Haut, à madame de Limeuil.*) Il paraît, ma cousine, que dans cet album il y a de l'écriture.

MADAME DE LIMEUIL. Oui. (*A part.*) Une lettre de son oncle; on veut le forcer à se marier. Ah! voilà ce que je craignais. On demande sa réponse sur-le-champ, et il attend la mienne! Ah! je suis bien malheureuse!

LOLOTTE. Ma cousine, le colonel a dit que tantôt il viendrait savoir ce que vous pensez de son album.

MADAME DE LIMEUIL. C'est bien, c'est bien; je lui dirai, je répondrai. On vient. Ah! j'ai besoin d'être seule. (*Elle entre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE IV.

LOLOTTE, ROSELYN, *entrant par le fond, entouré de toutes les dames.*

CHŒUR DES DAMES.

AIR de la valse de *Robin des Bois.*

Qu'il est aimable!
C'est adorable...
Un trait semblable
Sera cité;
Et sa présence
Nous rend d'avance
Et l'espérance
Et la santé.
ROSELYN, *à madame de Cernay.*
Combien j'admire
Ce doux sourire!
(*A madame Vermont.*)
Que votre empire
A de douceur!
(*A madame Raymond.*)
Vermeille rose,
A peine éclose,
A, je suppose,
Moins de fraîcheur.
TOUTES LES DAMES.
Qu'il est aimable, etc.

ROSELYN. Bonjour, bonjour; j'ai cru que je n'arriverais jamais; je ne peux pas suffire, et pour échapper à deux ou trois belles clientes, j'ai été obligé de partir incognito, ainsi ne me trahissez pas.

MADAME RAYMOND. Incognito, un médecin incognito; c'est délicieux.

ROSELYN. Oui, ça a quelque chose de mystérieux, on se croirait en bonne fortune, si on n'y était pas toujours, Mesdames, quand on vient pour vous voir. (*A madame de Vermont.*) Mais je vous fais compliment, vous avez une situation charmante; d'abord c'est très-sain, c'est beaucoup..... quelle différence avec votre hôtel de la rue de Provence, où l'air est chargé d'azote.

MADAME DE CERNAY. Qu'il est savant!

ROSELYN. Moi! du tout, au contraire.

AIR de *la Sentinelle.*

Il le fallait jadis, mais maintenant
Nous avons fait bien des métamorphoses...
Il faut, sous peine ici d'être pédant,
Cacher toujours le savoir sous les roses.
Sur les livres pourquoi pâlir?
Le seul instinct et me guide et m'éclaire.

Et sans chercher à l'acquérir,
Moi j'ai trouvé l'art de guérir,
Comme vous trouvez l'art de plaire.

M. VERMONT, *sortant du cabinet, une lettre à la main.* Ce qui me rassure, du moins, c'est qu'ici à la campagne nous serons à l'abri du docteur.

ROSELYN. Pardon, je n'avais pas vu le maître de la maison, cet excellent M. Vermont.

M. VERMONT, *étonné.* Parbleu celui-là est trop fort! pas de congé, même le dimanche! (*Il s'assied auprès de la table.*) Votre serviteur, Monsieur.

ROSELYN. Votre irritation d'estomac n'a pas eu de suites?

M. VERMONT. Non, Monsieur.

ROSELYN. Ces banquiers sont intraitables.

M. VERMONT. Qu'est-ce que c'est, Monsieur?

ROSELYN. Je dis qu'on ne peut pas vous traiter, que vous avez une santé de fer. (*Il tourne le dos à M. Vermont et va causer bas à madame Raymond.*)

MADAME VERMONT, *allant à son mari.* Faites-lui donc politesse.

M. VERMONT. Apprenez que je ne flatte personne, je suis indépendant, je suis chez moi. (*Il se lève.*) Et vous allez voir.

ROSELYN, *à madame Raymond.* Je vous remercie, elle va beaucoup mieux.

MADAME DE CERNAY. Qui donc?

ROSELYN. Une de mes clientes; la femme du grand banquier, celui qui est chargé de l'emprunt.

M. VERMONT, *vivement.* De l'emprunt! il y en aura donc un? pourrait-on y entrer? à quelle époque? à quelle condition? savez-vous tout cela?

ROSELYN. Certainement: est-ce qu'on a rien de caché pour son médecin.

M. VERMONT. Comme ça se rencontre! moi qui voulais en prendre; docteur, une partie de billard.

ROSELYN. Je vous remercie; après déjeuner.

MADAME VERMONT. Comment! est-ce que vous n'avez pas déjeuné?

ROSELYN. Non, vraiment; est-ce que j'ai le temps?

MADAME DE CERNAY. Il serait possible! mais voilà qui est affreux!

MADAME RAYMOND. C'est horrible à imaginer.

MADAME VERMONT. Ce pauvre docteur!

LOLOTTE. Il n'a pas déjeuné.

MADAME VERMONT. Amanda! Dubois! Lafleur! (*A M. Vermont.*) Mais voyez donc, Monsieur, appelez vos gens.

M. VERMONT. Eh! parbleu, j'y vais moi-même; nous avons là cette hure de sanglier.

ROSELYN. Y pensez-vous? il y aurait de quoi me donner une gastrite; je sucerai une aile de poulet, une cuisse de faisan, ce qu'il y aura; mais ici, dans le salon, pour ne pas quitter ces dames.

M. VERMONT. Je vais vous envoyer ce qu'il faut, et puis je vous attendrai au billard. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* M. VERMONT.

ROSELYN. Mais dites-moi, je ne vois pas votre charmante nièce, madame de Limeuil.

LOLOTTE, *à part.* J'étais bien étonnée qu'il n'en eût pas encore parlé. (*Haut.*) Monsieur, selon l'ordonnance, elle est malade dans son appartement.

ROSELYN. Une poitrine si délicate qui exige tant de ménagements. (*A madame de Cernay.*) Et vous, belle dame, vos vapeurs?

MADAME DE CERNAY. Je les ai toujours: mon mari ne veut pas me donner voiture.

ROSELYN. C'est affreux! car enfin, la santé avant tout; j'en parlerai, et dès demain vous aurez une bonne berline.

MADAME DE CERNAY. J'aimerais mieux un landau.

ROSELYN. A la bonne heure; je dirai un landau. (*Pendant ce temps, un domestique en livrée a placé sur un guéridon plusieurs plats et un couvert.*)

MADAME VERMONT. Allons, venez déjeuner. (*Les femmes entourent le docteur et le conduisent à la table. Il s'assied au milieu d'elles. Lolotte est seule sur le devant de la scène.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR de LÉOCADIE : *C'est moi, c'est moi*, etc.

TOUTES LES DAMES.

C'est moi qui veux le servir;
Pour nous quel bonheur! quel plaisir!
Oui, c'est moi, cher docteur, qui dois, en vérité,
Servir la Faculté.

LOLOTTE.

Comment! il se fait servir!
L'état de docteur est un vrai plaisir;
C'est charmant, en vérité,
D'être de la Faculté.

ROSELYN.

C'est moi qui dois vous servir;
D'honneur, tant de soins me feront rougir!
Quel bonheur, je dois, en vérité,
Tomber aux pieds de la beauté.

LOLOTTE, *à part, pendant que l'on sert Roselyn.*

Que de frais, que de prévenance!
Jamais on n'eut tant de bonté ..
Oui, renonçant à la fierté,
Pour lui seul, hélas! on dépense
Soins, et douceur, et complaisance;
Puis, quand vient le mari,
Ces dames n'ont plus rien pour lui.

ENSEMBLE.

LES DAMES.

C'est moi, c'est moi, etc.

LOLOTTE.

Vraiment il se fait servir, etc.

ROSELYN.

C'est moi, etc.

ROSELYN. Un vin excellent, car il est très-léger; je vous en demanderai encore un peu.

MADAME RAYMOND, *lui versant.* Docteur, je suis inquiète sur Oscar, mon fils.

ROSELYN. Si vous allez vous tourmenter, c'est très-mauvais pour une nourrice; il faut vous distraire, vous amuser; du reste, pour le petit bonhomme, de l'eau de gomme, de la diète, beaucoup de diète; je vous demanderai encore une aile. (*A madame de Vermont.*) Vous, belle dame, toujours le même régime, et quant à cette jeune et jolie enfant... (*Montrant Lolotte.*)

LOLOTTE. Moi, Monsieur, je ne suis pas malade.

ROSELYN. C'est pour cela.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Pour conserver cette jeunesse,
Cette fraîcheur, ces traits charmants,
(*A madame Vermont.*)
Point d'hymen, que rien ne nous presse,
Du moins, encor deux ou trois ans...

LOLOTTE, *à part.*

Il faut, même sans qu'on y pense,
Subir sa consultation,

LOLOTTE, *à part.* Je l'aurais parié. — Scène 3.

Et voilà ce pauvre Léon
Compris aussi dans l'ordonnance.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. M. le colonel de Ramsay demande à présenter ses hommages à ces dames.

MADAME VERMONT. Ce jeune militaire qui est notre voisin de campagne?

MADAME RAYMOND. Qui a une si belle fortune?

LOLOTTE. Mieux que cela, qui est le colonel de Léon.

MADAME VERMONT. Lolotte, je vous ai priée de ne plus parler de Léon, un petit fat, un étourdi qui me fait sans cesse des compliments sur ma santé, et me répète toujours que j'engraisse.

LOLOTTE. Dame! c'est facile à voir.

MADAME VERMONT. Alors, c'est inutile à dire. Quant au colonel, nous allons le recevoir au salon; venez, Mesdames. (*Elles sortent.*)

ROSELYN. Attendez donc que je vous donne la main.

LE DOMESTIQUE, *l'arrêtant.* Monsieur, madame de Limeuil vient de sortir du bain, et comme elle a appris l'arrivée de M. le docteur, elle va descendre.

ROSELYN. C'est différent, je ne souffrirai pas; je vais au-devant d'elle lui offrir mon bras. (*A Lolotte.*) Adieu, adieu, petite. (*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

LOLOTTE, *seule.* Il faut avouer que la Faculté a bien des privilèges; se présenter ainsi le matin, dans la chambre de ma cousine; le colonel n'oserait pas, mais lui..

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est le docteur : (*bis.*)
Son pouvoir tient de la magie;
C'est le docteur. (*bis.*)
Il peut, grâce à ce nom flatteur,
Sans façon, sans cérémonie,

CHŒUR DE DAMES. Qu'il est aimable,
C'est adorable! — Scène 4.

Etre admis chez femme jolie :
C'est le docteur. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le docteur,
Chacun et l'accueille et l'admire;
L'époux même le plus grondeur,
Et de la plus jalouse humeur,
Sans crainte, sans bruit se retire;
Car sa femme vient de lui dire :
C'est le docteur.
(*Regardant à gauche.*)

Je le vois venir de ce côté, donnant le bras à sa jolie malade qui se penche négligemment sur lui, et ils causent à demi-voix : qu'est-ce qu'ils peuvent se dire, je vous le demande? Ah! mon Dieu! les voilà.

—

SCÈNE VIII.

ROSELYN, MADAME DE LIMEUIL, LOLOTTE.

ROSELYN. Je vous assure qu'un tour de jardin vous fera du bien.

MADAME DE LIMEUIL. Cela se peut; mais je n'en aurais pas la force, car pour être venue de mon appartement jusqu'ici, je me sens d'une faiblesse...

ROSELYN. Asseyez-vous, et reposons-nous un instant. (*Il fait asseoir madame de Limeuil, et s'assied à côté d'elle.*)

MADAME DE LIMEUIL. Lolotte, laissez-nous.

LOLOTTE, *à part.* C'est ennuyeux; on me renvoie toujours quand il arrive; les laisser en tête-à-tête, passe encore si c'était le colonel. (*Elle sort par le fond.*)

ROSELYN. Cette faiblesse est l'effet du bain. Voyons s'il y a de la fièvre. (*Lui prenant la main.*) On voit le sang circuler à travers cette peau si blanche et si fine.

MADAME DE LIMEUIL. Mon Dieu! docteur, comme votre main tremble!..

ROSELYN. Je craignais qu'il n'y eût de l'agitation; elle est calmée.

MADAME DE LIMEUIL. Eh! mais, comme vous me serrez la main; prenez garde, vous me faites mal.

ROSELYN. Pardon, je voulais voir... Oui, la peau est excellente; et les yeux?

AIR de *Céline*.

Un seul instant, je vous en prie,
Tournez vers moi ces yeux charmants;
Quoique pleins de mélancolie,
Comme ils sont doux et séduisants.

MADAME DE LIMEUIL.

Sont-ils mieux? Pour moi je l'ignore.

ROSELYN.

Oui, Madame, j'ai quelque espoir;
Mais je n'y trouve pas encore
Tout ce que je voudrais y voir.

Et les palpitations dont vous vous plaigniez l'autre jour?

MADAME DE LIMEUIL. Je souffre moins.

ROSELYN. Sont-elles aussi fréquentes qu'hier?

MADAME DE LIMEUIL. Cela va mieux, je vous remercie; parlons plutôt d'autre chose, car je ne puis m'empêcher de penser à ce que vous disiez il y a quelque temps. Quoi, docteur! vous croyez que réellement...

ROSELYN. Oui, Madame, c'est mon opinion; après cela, je peux me tromper; et si vous voulez que nous ayons une consultation...

MADAME DE LIMEUIL. Y pensez-vous? m'en préserve le ciel! et cependant savez-vous que c'est bien terrible de ne pouvoir se remarier sans mourir.

ROSELYN. Du moins d'ici à quelque temps, et après tout, un veuvage de deux ou trois années est-il donc une chose si terrible, surtout lorsque l'on est, comme vous, jeune, aimable et riche, entourée d'adorateurs? Il est beaucoup de dames qui feraient par coquetterie ce que je vous conseille par raison.

MADAME DE LIMEUIL. Je le sais bien : aussi ce n'est pas pour moi; mais que répondre aux instances de ma famille, de mes amis? (*A part.*) Ce pauvre colonel!

ROSELYN. Je n'ignore point que de tous côtés de nombreux partis se présentent; mais vous êtes maîtresse de votre choix, et rien ne vous oblige à vous prononcer. (*Avec hésitation.*) Si vous aimiez quelqu'un, je comprends ce qu'une pareille hésitation aurait de cruel; mais votre cœur est tout à fait libre, du moins vous me l'avez assuré.

MADAME DE LIMEUIL. Oui, Monsieur. (*A part.*) Par exemple, je ne suis pas obligée de dire cela à mon médecin. (*Haut.*) Il n'en est pas moins vrai que d'après votre ordonnance, me voilà condamnée au célibat, et n'eût-on aucune idée de mariage, cela seul est capable d'en donner. Cependant je ne me soucie point de mourir à vingt ans; mais d'un autre côté, d'ici à trois ans, sait-on ce qui peut arriver? Je n'ai qu'à ne plus être jolie, on n'a qu'à ne plus m'aimer.

ROSELYN. Est-ce possible?

MADAME DE LIMEUIL. Eh! oui, Monsieur, si l'on s'impatiente; si on fait un autre choix! vous autres docteurs, vous ne comprenez pas tout cela, vous ne pensez qu'à vos livres et à la science.

ROSELYN. Nous, Madame! quelle est votre erreur! qui peut vous faire croire que nous soyons insensibles? nous, dont le cœur s'ouvre à chaque instant aux émotions les plus douces et les plus cruelles! eh! comment, en effet, ne pas céder à l'intérêt le plus tendre, quand on voit la beauté souffrante réclamer nos soins? Et lorsque, grâce à nous, ces yeux languissants ont retrouvé leur éclat, quand ces traits charmants ont repris leur fraîcheur et leur coloris, on se dit : C'est par moi qu'elle respire; c'est à moi qu'elle doit tant de grâces et tant d'attraits; et, nouveau Pygmalion, on adore son ouvrage.

MADAME DE LIMEUIL, *souriant*. Eh quoi! vraiment, docteur?

RAMSAY, *en dehors*. Il faut absolument que je lui parle.

MADAME DE LIMEUIL, *se levant*. Le colonel!

ROSELYN, *de même*. Un colonel!

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, RAMSAY.

RAMSAY, *à part, en entrant*. C'est lui, c'est notre docteur. (*Haut, à madame de Limeuil.*) Je viens, Madame, d'inviter votre tante et ces dames à vouloir bien passer la soirée chez moi; puis-je espérer que vous voudrez bien les accompagner?

ROSELYN. Pardon, Monsieur, est-ce un bal, une soirée agitée?

RAMSAY. Que vous importe?

ROSELYN. Il m'importe que Madame ne peut pas accepter. Je ne peux pas me permettre...

RAMSAY. Comment, Monsieur?

ROSELYN. Ah! j'en suis désolé, mais je suis inflexible. Je ne suis pas de ces docteurs complaisants qui transigent avec leur devoir; je déclare qu'une seule contredanse vous ferait un mal affreux, mais je dis affreux.

MADAME DE LIMEUIL. Eh bien! docteur, rassurez-vous. (*A Ramsay.*) J'irai, (*A Roselyn.*) mais je ne danserai pas.

ROSELYN. C'est égal, voilà une imprudence.

RAMSAY. Dont je suis responsable; et c'est moi seul que l'on accusera. (*A madame de Limeuil.*) J'aurais voulu aussi vous parler sur un sujet important, un sujet qui vous concerne. (*Regardant Roselyn.*) Allons, il ne s'en ira pas. (*Il va pour parler à madame de Limeuil.*)

ROSELYN, *prenant la parole et l'interrompant*. Si c'est quelque chose de sérieux, je vous engage à remettre à un autre moment; car nous avons la tête bien faible.

RAMSAY. Il suffit, Monsieur, je sais ce que j'ai à faire.

ROSELYN. Ah! si la santé de Madame vous est indifférente, je n'ai plus rien à dire.

RAMSAY, *avec impatience*. Eh! Monsieur...

MADAME DE LIMEUIL. Colonel...

RAMSAY. Madame sait bien que je ne viens lui demander qu'un mot, qu'un seul mot.

ROSELYN. Et moi, je défends à Madame de parler davantage.

RAMSAY. Parbleu, celui-là est trop fort.

ROSELYN. Oui, Monsieur, c'est comme cela, voilà comme on se fatigue la poitrine. (*Il tire de sa poche une boîte de gomme qu'il offre à madame de Limeuil.*) J'ordonne le silence le plus absolu.

RAMSAY, *à voix basse, à Roselyn*. Eh bien! Monsieur, si je ne puis m'adresser à Madame, c'est à vous que je parlerai.

ROSELYN, *d'un air gracieux*. A moi! vous auriez quelque chose à me communiquer?

RAMSAY, *bas*. J'ai à vous dire, Monsieur, que nous nous expliquerons ailleurs qu'ici.

ROSELYN, *en plaisantant, et élevant la voix*. Qu'est-ce que c'est, Monsieur? est-ce un défi? Est-ce que vous avez envie de me tuer? tuer un médecin! mais ce serait le monde renversé.

MADAME DE LIMEUIL. Quoi! colonel...

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LOLOTTE, *qui a entendu les derniers mots, accourant.*

LOLOTTE. Monsieur le docteur! monsieur le docteur!

ROSELYN. Eh bien! qu'y a-t-il?

LOLOTTE, *hésitant.* Il y a, il y a que madame de Cernay a une attaque de nerfs, et qu'on vous appelle de tous côtés.

ROSELYN. Une attaque de nerfs! et pourquoi donc?

LOLOTTE. Pourquoi? est-ce qu'on le sait jamais? Peut-être parce que vous êtes ici, et qu'elle aura voulu profiter de l'occasion.

ROSELYN. J'y vais, j'y vais; (*A madame de Limeuil.*) et je reviens à l'instant.

LOLOTTE. Mais allez donc, docteur, allez donc, ou elle sera obligée de revenir toute seule, et alors ce n'était pas la peine de se trouver mal. (*Bas, à Ramsay.*) J'ai éloigné le docteur, profitez du moment. (*Roselyn sort par le fond, et Lolotte entre dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE XI.

RAMSAY, MADAME DE LIMEUIL.

RAMSAY, *regardant sortir Roselyn.* C'est bien heureux; j'ai cru qu'il n'y aurait plus moyen de vous parler un instant.

MADAME DE LIMEUIL. Je vous ferai observer, colonel, que votre conduite et votre vivacité sont bien étranges.

RAMSAY. Moi, Madame, je les trouve fort naturelles, quand de cet entretien dépend le bonheur de ma vie. Un oncle à qui je dois ma fortune et mon avancement, et qui depuis longtemps me pressait de me marier, m'offre aujourd'hui sa fille unique, une jeune personne charmante. Que lui répondre?

MADAME DE LIMEUIL, *émue.* Vous hésitez!

RAMSAY. Je refuserais à l'instant même, et sans regrets, si j'étais sûr d'être aimé de vous.

MADAME DE LIMEUIL, *tendrement.* Ai-je besoin de vous le dire?

RAMSAY. Ah! je n'hésite plus.

AIR : *Elle fut heureuse au village.*

D'un oncle bravant le courroux,
Je vais lui dire sans mystère
Que vous m'acceptez pour époux.

MADAME DE LIMEUIL.

O ciel! Monsieur, qu'allez-vous faire?

RAMSAY.

Oh! sa fureur d'abord éclatera,
En voyant que je le refuse;
Mais je suis sûr qu'il me pardonnera
(*La montrant.*)
Sitôt qu'il verra mon excuse.

MADAME DE LIMEUIL. Il ne la verra pas, car je ne puis être à vous.

RAMSAY. Que me dites-vous? et quel est le motif d'un pareil procédé?

MADAME DE LIMEUIL. Je ne peux m'expliquer; mais sachez seulement que je vous aime, que je n'aime que vous, et que si vous en épousez une autre, rien ne pourra me consoler de votre perte.

RAMSAY. Est-ce un jeu que vous vous faites de ma douleur? eh bien! Madame, vous serez satisfaite : caprice ou fantaisie, je m'y soumettrai; et si c'est là le seul moyen de vous prouver mon amour, je me brouille avec mon oncle, avec toute ma famille; demain je pars pour mon régiment, et si je me fais tuer, rappelez-vous, Madame, que c'est pour vous seule que j'aurai perdu la vie. (*Il s'éloigne.*)

MADAME DE LIMEUIL, *le retenant.* Que dit-il? perdre la vie! s'il en est ainsi, il vaut mieux que ce soit moi.

RAMSAY. Que voulez-vous dire?

MADAME DE LIMEUIL. Que c'est là mon sort; vous auriez dû peut-être avoir pitié de ma faiblesse, et respecter mon secret; mais vous douteriez de mon amour, voici ma main, je suis prête à vous épouser.

RAMSAY. Et je pourrais consentir!... Je ne pars plus! je ne me marierai jamais, je resterai auprès de vous, j'y resterai toujours; mais je suis le plus malheureux des hommes.

MADAME DE LIMEUIL. Le plus malheureux! et cependant je vous aime, et je vous le dis.

RAMSAY. Oui, vous avez raison.

MADAME DE LIMEUIL, *lui tendant la main.* A ce soir.

RAMSAY. Vous viendrez?

MADAME DE LIMEUIL. Oui, mon ami, je serai heureuse de me trouver chez vous à ce bal.

RAMSAY. Et vous ne danserez pas?

MADAME DE LIMEUIL. Non, mais tant mieux! je me persuaderai que je suis la maîtresse de la maison, et que j'en fais les honneurs.

RAMSAY. Mais du moins...

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Jurez-moi qu'un autre jamais
N'aura cette main qui m'est chère.

MADAME DE LIMEUIL.

Ah! d'avance je le promets,
Et par mon amitié j'espère
Adoucir au moins ce refus;
Oui, s'il le faut, en récompense,
Je veux vous aimer deux fois plus
Pour que vous preniez patience.

(*Elle entre dans l'appartement à gauche, Ramsay la conduit jusqu'à la porte, et madame de Limeuil lui dit en le quittant :*)

A ce soir.

—

SCÈNE XII.

RAMSAY, *puis* LOLOTTE.

LOLOTTE, *sortant de l'appartement à droite.* Eh bien! elle s'éloigne?

RAMSAY. Je suis le plus heureux et le plus misérable des hommes; elle m'aime, elle me l'avoue, et elle ne peut être à moi.

LOLOTTE. Je le sais, j'écoutais. Eh bien! vous ne devinez pas? cela vient du docteur, qui, je le parierais maintenant, est amoureux de ma cousine.

RAMSAY. Lui! je m'en doutais; c'est un moyen d'éloigner ses rivaux; mais nous nous verrons, et je vais sur-le-champ...

LOLOTTE. Vous allez tout gâter, la violence ne peut rien ici, et vous appelleriez en duel toute la Faculté, que vous n'ôteriez pas de l'esprit de ma cousine cette idée, cette conviction intime, qui est l'ouvrage du docteur, et que lui seul peut détruire.

RAMSAY. Comment faire?

LOLOTTE. Je ne sais, notre adversaire est malin; il se doute déjà que vous êtes son rival; et l'essentiel est d'abord de le convaincre du contraire.

RAMSAY. Oui, mais comment?

LOLOTTE, *frappée d'une idée.* Un mot seulement. Léon aura-t-il une lieutenance?

RAMSAY. Je vous le jure.

LOLOTTE. Bientôt?

RAMSAY. Avant un mois.

LOLOTTE. Eh bien! ce soir vous serez marié; j'entends le docteur.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Allons, Monsieur, vite, à genoux,
Et pour mieux seconder mon zèle,
L'air bien épris.

RAMSAY.

Que dites-vous?
Quoi! vous voulez, Mademoiselle...

LOLOTTE.

Craignez d'exciter mon courroux,
Je veux surtout qu'on soit docile...
Allons, Monsieur, vite, à genoux;
Mais est-ce donc si difficile?

RAMSAY, *à genoux.* Non, sans doute, et m'y voilà de confiance

—

SCÈNE XIII.

RAMSAY, *aux genoux de Lolotte*; ROSELYN, *arrivant par le fond.*

ROSELYN, *au fond du théâtre.* Qu'est-ce que je vois là?

LOLOTTE, *qui a donné un coup d'œil de son côté, prenant sur-le-champ un air troublé.* Mais, colonel, que me demandez-vous? et comment puis-je vous répondre?

RAMSAY. Qu'est-ce qu'elle a donc?

LOLOTTE, *de même.* Ce n'est pas bien à vous d'insister ainsi; (*Bas.*) mais allez donc, (*Haut.*) car vous savez bien que je dépends de toute ma famille, (*Avec intention.*) de madame Vermont, ma tante, de madame de Limeuil, ma cousine.

RAMSAY. N'importe; et quoi qu'il arrive, je vous jure, je vous atteste... (*Lui baisant la main.*)

LOLOTTE, *à part, pendant qu'il lui baise la main.* Par exemple, je n'avais pas dit de me baiser la main. (*Se retournant, apercevant le docteur et poussant un grand cri.*) Ah! qu'ai-je vu! (*Au colonel.*) Monsieur, au nom du ciel! mais levez-vous donc, on ne compromet pas ainsi quelqu'un.

ROSELYN. Pardon, pardon de mon indiscrétion. Ah! mademoiselle Lolotte!

RAMSAY, *fièrement.* Oui, Monsieur, vous savez tout; le hasard vous a appris plus que je ne voulais vous en dire; mais si vous profitez de cet avantage pour divulguer mon secret, (*Pendant ce temps, Lolotte l'encourage par ses gestes.*) ou pour me nuire auprès des parents de Mademoiselle...

ROSELYN. Moi! colonel, vous pouvez penser!. . vous ne me connaissez pas; si vous lisiez au fond de mon cœur, vous verriez que je suis enchanté, ravi de cette circonstance, et que je serai trop heureux de vous servir.

LOLOTTE, *bas, au colonel.* C'est bien, partez maintenant, et laissez-moi faire.

RAMSAY. Il suffit, docteur, tenez vos promesses; (*Prenant la main de Lolotte et la baisant encore.*) adieu, Lolotte, adieu; je compte sur vous.

—

SCÈNE XIV.

LOLOTTE, ROSELYN.

LOLOTTE, *regardant sa main.* En voilà encore un qui n'était pas nécessaire.

ROSELYN. Comment, mademoiselle Lolotte, vous aviez des secrets pour moi?

LOLOTTE. Il le fallait bien, n'étiez-vous pas mon ennemi?

ROSELYN. C'est-à-dire, c'est vous qui étiez toujours avec moi en état d'hostilité; et tout à l'heure encore, cette attaque de nerfs de madame de Cernay?

LOLOTTE, *d'un air ingénu.* Est-ce qu'elle n'en avait pas?

ROSELYN. Non, sans doute.

LOLOTTE. C'est jouer de malheur, car elle en a toujours.

ROSELYN. C'est vous seule qui l'aviez rendue malade.

LOLOTTE, *finement.* Et vous m'en voulez d'avoir été sur vos brisées.

ROSELYN. Il ne s'agit pas de cela; mais vous me direz au moins pour quelle raison vous êtes venue ainsi me chercher?

LOLOTTE, *baissant les yeux.* Il y avait assez longtemps que vous causiez avec le colonel.

ROSELYN, *malignement.* J'y suis; c'est moi qui à mon tour allais sur vos brisées.

LOLOTTE. Comme vous comprenez, monsieur le docteur!

ROSELYN. C'est pour cela, Lolotte, qu'il vaut mieux m'avoir pour allié que pour ennemi; et puisque maintenant nous convenons de tout avec franchise, n'est-ce pas vous qui aviez ainsi prévenu le colonel contre moi?

LOLOTTE. C'est vrai, je lui avais dit de vous un mal affreux.

ROSELYN. Et pourquoi?

LOLOTTE. Parce que vous seul vous opposiez à mon mariage; ne disiez-vous pas sans cesse à ma tante et à ma cousine que j'étais trop jeune?

ROSELYN. C'est vrai, parce que je croyais que vous vouliez épouser Léon, un petit fat qui ne perdrait pas une occasion de s'égayer à mes dépens; mais si vous m'aviez dit que c'était le colonel!.. pourquoi ne m'en parliez-vous pas?

LOLOTTE. D'abord, parce qu'il ne s'est déclaré que tout à l'heure; et puis, je me disais: Si à quinze ans je suis trop jeune pour épouser un sous-lieutenant,

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Notre docteur, qui raisonne à merveille,
Trouvera-t-il, ça n'est pas naturel,
Que de cinq ans je sois plus vieille
En épousant un colonel?
Ou, si le grade augmente ainsi mon âge,
Je puis demain, voyez quel sort fatal!
Avoir trente ans... si, grâce à son courage,
Le colonel se trouve général.

ROSELYN, *souriant.* Vous plaisantez to jours; mais vous avez trop d'esprit, Lolotte, pour ne pas comprendre que, quand on le veut, les principes peuvent se plier aux circonstances. Dans celle-ci, à qui la faute? que ne parliez-vous plus tôt? il m'eût été fa-

cile de diriger les idées de votre tante vers un but plus conforme à vos désirs; mais à présent il y a bien plus d'obstacles; car j'avais une opinion que, pour vous plaire, je ne vais plus avoir. N'importe, je tenterai; trop heureux, si j'acquiers des droits à votre reconnaissance, et si, une fois mariée, vous daignez vous rappeler qu'un médecin dévoué qui possède notre confiance est encore l'ami le plus discret et le plus sûr qu'une jeune femme puisse choisir.

LOLOTTE. Ah! docteur, j'en suis persuadée, j'en parlerai à mon mari, qui, j'en suis certaine, pensera comme moi. Mais avant tout, vous me promettez de convaincre madame de Vermont, ma tante.

ROSELYN. Je l'espère, du moins.

LOLOTTE. Il y a aussi madame de Limeuil, ma cousine.

ROSELYN. Celle-là a de l'esprit, et ce sera peut-être plus difficile.

LOLOTTE, *le regardant*. Pour tout autre, oui; mais pour vous, qui n'avez qu'un mot à dire...

ROSELYN. Et qui vous fait présumer que ce soit ainsi?

LOLOTTE. Ce que j'ai vu, ce que je sais, et ce que vous-même, docteur, vous savez bien.

ROSELYN. Moi! je vous jure que j'ignore...

LOLOTTE. Ce n'est pas bien, maintenant que nous sommes alliés. Nous avons promis de tout nous dire, et je vous ai donné l'exemple; ainsi, docteur, convenez-en et ne soyez pas plus discret que ma cousine qui me l'a presque avoué.

ROSELYN, *inquiet*. Avoué, quoi?

LOLOTTE, *vivement*. Qu'elle vous aime comme j'aime le colonel.

ROSELYN. Il se pourrait!

LOLOTTE. Faites donc l'étonné, c'est si difficile à voir; elle ne peut vivre sans vous, ne peut se passer de vous; on ne peut devant elle prononcer votre nom sans la faire rougir; au point qu'hier je lui ai dit...

ROSELYN. Vous lui avez dit...

LOLOTTE. Eh! mon Dieu oui, car cela me désole de la voir ainsi triste et mélancolique. Cousine, lui ai-je dit, puisque tu aimes le docteur, épouse-le, et que cela finisse. Tu as une belle fortune, mais il a un état dans le monde; et après tout, tu ne dépends de personne.

ROSELYN. Vraiment, vous lui avez parlé ainsi? et qu'a-t-elle répondu?

LOLOTTE. Par exemple, voilà ce que je n'ai pu comprendre; et je ne sais pas si vous serez plus savant que moi. Elle a soupiré, mais pas de ces soupirs de satisfaction, ah! ah! non; c'était un soupir de regret, ah! ah! comme qui dirait : ah! si cela se pouvait!

ROSELYN. Grand Dieu! Que viens-je d'entendre?

LOLOTTE. Et elle a ajouté : « Ne m'en parle jamais, « ni à moi, ni au docteur; car il sait bien lui-même « que cela n'est pas possible. »

ROSELYN, *désolé*. Malheureux! qu'ai-je fait! Mais aussi comment me douter? moi qui ne voulais qu'éloigner mes rivaux.

LOLOTTE. Qu'avez-vous donc? est-ce que vous savez?....

ROSELYN, *affectant de sourire*. Oui, oui, sans doute; mais rien n'est désespéré, tout peu se réparer, pourvu que vous me promettiez le plus grand silence. Pas un mot de cette conversation ni à votre cousine, ni à ces dames, ni au colonel.

LOLOTTE. Est-ce que nos intérêts ne sont pas communs?

ROSELYN. Vous avez raison, et avec de l'adresse et de l'amour, des raisonnements et de la logique... D'ailleurs ces dames me soutiendraient au besoin, car elles sont toutes pour moi. Eh! mais, quel est ce bruit?

LOLOTTE. Ce sont elles.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; M ET MADAME VERMONT, MADAME DE LIMEUIL, *en habit de bal;* MADAME DE CERNAY, MADAME RAYMOND.

TOUTES LES DAMES.

AIR des *Eaux du Mont-d'Or.*

Un trait semblable
N'est pas croyable,
Et mon cœur en est révolté
Sa tyrannie
Nous contrarie
Sans égard pour notre santé.

ROSELYN. Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

M. VERMONT. Il y a que le colonel, notre voisin, donne ce soir un fort joli bal, et que ces dames, qui étaient malades pour dîner chez le sous-préfet, se portent bien pour danser chez le colonel; préférence injurieuse pour l'autorité civile. Mais cette fois je tiendrai bon, et d'après votre ordonnance on ne sortira pas, d'autant que je n'aime pas la danse; et puis, je suis fort, j'ai pour moi le docteur.

MADAME VERMONT. Et nous aussi.

M. VERMONT. Je m'en rapporte à lui.

TOUTES LES DAMES. Et nous de même.

ROSELYN. Permettez, Mesdames, je vous ai, il est vrai, recommandé l'exercice.

MADAME DE CERNAY ET LES DAMES. Il n'y en a pas de meilleur que le bal.

ROSELYN. Jusqu'à un certain point; oui, Mesdames, vous aurez beau vous fâcher, me trouver absurde et ridicule, je suis là-dessus du dernier rigorisme. Il faut que je sache d'abord si le bal a lieu dans un salon.

MADAME DE CERNAY. Du tout, bien mieux que cela, dans les jardins.

MADAME RAYMOND. Qui sont, dit-on, délicieux.

MADAME VERMONT. Et illuminés avec une élégance!

ROSELYN. Dans un jardin, c'est différent, nous n'avons point à craindre les miasmes délétères que l'on respire dans les salons de Paris; c'est presque un bain d'air; et si j'étais bien sûr que l'on fût raisonnable, je pourrais permettre...

TOUTES LES DAMES. Ah! qu'il est aimable!

ROSELYN. Mais surtout pas d'excès; quatre ou cinq contredanses, six tout au plus.

TOUTES LES DAMES. Oui, docteur.

ROSELYN. Et que dans les entr'actes nous ayons bien soin de croiser nos cachemires.

TOUTES LES DAMES. Oui, docteur. Allons nous habiller, et chercher nos châles.

M. VERMONT, *les arrêtant*. Un instant, un instant.

TOUTES LES DAMES. Ah! le docteur l'a dit; le docteur l'a dit.

M. VERMONT. Oui; mais moi!

ROSELYN. Nous les accompagnerons, et nous parlerons de l'emprunt, attendu que je pars demain...

LOLOTTE. Et puis, mon oncle, il y aura un souper magnifique; le colonel me l'a assuré.

M. VERMONT. Un souper! un souper! croyez-vous que cela me détermine? mais enfin, puisque tout le monde y va.

LOLOTTE ET TOUTES LES DAMES. Victoire!

CHŒUR.

AIR : *Vive un bal champêtre.*

Le bal nous appelle :
Au plaisir fidèle,
Venez-y, ma belle;
Jamais le bal
N'a fait mal..

LOLOTTE.

Moi j'aime la danse,
Par goût, par gaîté.

MADAME DE CERNAY.

Moi, par complaisance.

MADAME VERMONT.

Moi, pour ma santé.

TOUTES LES DAMES.

Le bal nous appelle, etc.

(*Toutes les dames sortent avec M. Vermont : madame de Limeuil reste avec Roselyn.*)

SCÈNE XVI.

MADAME DE LIMEUIL, ROSELYN.

ROSELYN. Pour vous, Madame, je vois que vous êtes déjà habillée.

MADAME DE LIMEUIL. Oui; j'avais déjà la permission du docteur.

ROSELYN. J'espère que cela vous distraira; voilà pourquoi je vous l'ai accordée sans peine.

MADAME DE LIMEUIL. Au contraire, vous ne vouliez pas.

ROSELYN. D'abord; mais depuis j'ai réfléchi, car je ne passe pas un instant sans étudier votre situation, sans m'occuper de vous... de votre état.

MADAME DE LIMEUIL. O ciel! vous êtes inquiet? vous craignez pour moi?

ROSELYN. Non, Madame, nullement.

MADAME DE LIMEUIL. Vous voulez me le cacher; mais vous avez des doutes.

ROSELYN. Franchement, si j'en ai, ce n'est que sur moi-même; car, dans ce moment-ci, plus je compare, plus je calcule, et moins je puis me rendre compte. Je croyais d'abord que la langueur, la tristesse où vous étiez, provenait d'un peu de faiblesse de poitrine, et je vous traitais en conséquence; mais cependant la fièvre a disparu, la toux s'est dissipée, vous ne souffrez nulle part.

MADAME DE LIMEUIL. Non, docteur.

ROSELYN. C'est fort étonnant, c'est même fort inquiétant, et il faut qu'il y ait quelque cause...

MADAME DE LIMEUIL. Ah! mon Dieu!

ROSELYN. Est-ce que par hasard?.. mais ce n'est pas possible, car vous me l'auriez dit, est-ce que nous aurions quelque chagrin, quelque peine secrète?

MADAME DE LIMEUIL. Quoi! docteur, vous croyez que cela pourrait influer?

ROSELYN. Mais sans doute, Madame; toutes les maladies physiques ont leur source dans quelque affection morale. Nous avons dans ce moment-ci des fièvres d'agiotage, des fièvres d'ambition rentrée, des fièvres d'amour : celles-là sont plus rares, surtout dans les hautes classes; mais enfin elles existent.

MADAME DE LIMEUIL. Ah! mon Dieu! si j'avais su, si j'avais osé plus tôt!

ROSELYN. Est-ce que j'aurais deviné?

MADAME DE LIMEUIL. Oui, docteur, je dois rendre justice à vos talents, à votre pénétration : j'éprouve depuis quelque temps un très-grand chagrin.

ROSELYN. Vraiment!

MADAME DE LIMEUIL, *baissant les yeux.* J'aime quelqu'un.

ROSELYN, *à part, avec joie.* Il est donc vrai! (*Haut.*) Voyez-vous, Madame, ce que c'est que de ne pas tout dire à son médecin! Comment voulez-vous, après cela que l'on puisse deviner, que l'on puisse se conduire? Cela ne prouve rien contre la science; mais dans l'ignorance où j'étais, je pouvais vous ordonner des choses contraires, et c'est précisément ce qui est arrivé.

MADAME DE LIMEUIL. Quoi! ce que vous m'aviez prescrit?..

ROSELYN. Mais, oui, Madame, et maintenant cela devient bien différent; si la souffrance que vous éprouvez depuis quelque temps n'a d'autre cause qu'une affection de l'âme, qu'un chagrin de cœur; si toutefois vous ne me trompez pas encore.

MADAME DE LIMEUIL. Oh! non, docteur, cela ne m'arrivera plus.

ROSELYN. Eh bien! Madame, il y aurait beaucoup plus de danger à rester dans la situation où vous êtes; vous ne savez donc pas quelles sont les conséquences d'une inclination contrariée?

MADAME DE LIMEUIL. O ciel!

ROSELYN.

AIR. *Restez, restez, troupe jolie.*

Pardon, mais mon état l'ordonne,
Je dois vous parler sans détour,
J'ai vu mainte et mainte personne,
En pareil cas mourir d'amour.

MADAME DE LIMEUIL.

Que dites-vous, mourir d'amour?

ROSELYN.

Or, vous, si jeune et si jolie,
Jugez quels funestes destins,
De mourir d'une maladie
Dont il est tant de médecins!

MADAME DE LIMEUIL, *avec joie.* Ainsi donc, vous me conseillez, là, bien franchement, de me remarier?

ROSELYN. Oui, sans doute.

MADAME DE LIMEUIL, *à part.* Pauvre colonel! (*Après un geste de bonheur.*) Quant à la personne, que jusqu'ici je n'ai pas osé vous nommer...

ROSELYN. Je ne pouvais ni ne devais la connaître; son nom, quel qu'il soit, ne doit influer en rien sur mes décisions; car votre état avant tout; eh bien! Madame?

MADAME DE LIMEUIL. Ah! mon Dieu! quand j'y pense.

ROSELYN. Qu'avez-vous donc?

MADAME DE LIMEUIL. Que devenir? et comment faire à présent? tout à l'heure encore, j'ai déclaré à ma tante et à toutes ces dames que je chérissais ma liberté, et que, de moi-même et par goût, je resterais toujours veuve.

ROSELYN. Ne peut-on point changer d'idée?

MADAME DE LIMEUIL. Oui, Monsieur, mais pas d'une heure à l'autre.

ROSELYN. N'est-ce que cela? ce ne sera pas vous, ce sera moi qui l'aurai ordonné, et alors il n'y aura plus rien à dire.

MADAME DE LIMEUIL. Quoi! vraiment, vous seriez assez bon, assez aimable pour me donner une consultation?

ROSELYN, *montrant la porte à droite.* Je vais l'écrire là, dans le cabinet de votre oncle, et je vous l'apporte à l'instant.

MADAME DE LIMEUIL. Croyez, docteur, que ma reconnaissance. .

ROSELYN. Je suis assez payé si je peux vous rendre la santé et le bonheur. Adieu, adieu. (*Il entre dans le cabinet à droite.*)

—

SCÈNE XVII.

MADAME DE LIMEUIL, *puis* RAMSAY, LOLOTTE.

MADAME DE LIMEUIL. Ah! l'aimable docteur! celui-là, par exemple, est bien un ami véritable. (*Apercevant Ramsay.*) Ah! colonel! vous voilà! arrivez donc vite; vous venez me prendre pour le bal?

RAMSAY. Oui, Madame; mais d'où vient ce trouble, cette émotion?

MADAME DE LIMEUIL. Que je vous dois une récompense, et (*Lui tendant la main.*) la voilà.

RAMSAY, *à ses genoux.* Ah! que je suis heureux!

LOLOTTE, *entrant en ce moment par le fond.* Et moi aussi!

—

SCÈNE XVIII.

LOLOTTE, MADAME DE LIMEUIL, RAMSAY; ROSELYN, *sortant du cabinet, et tenant un papier à la main.*

ROSELYN. Madame, voici la consultation, signée de moi.

MADAME DE LIMEUIL, *prenant le papier.* Merci, docteur.

ROSELYN, *apercevant le colonel qui est à genoux de l'autre côté.* Que vois-je? et que faites-vous?

LOLOTTE. Elle suit l'ordonnance.

ROSELYN, *à part.* Ah! grand Dieu! (*Haut.*) Comment, (*Regardant Lolotte.*) monsieur le colonel, lui qui vous aimait, du moins je le croyais.

LOLOTTE. Oui, cela en avait tous les symptômes; mais, quoique docteur habile, on peut être trompé.

ROSELYN, *à mi-voix.* Ah! petit serpent!

LOLOTTE. Oh! je n'ai pas peur, parce que nous sommes alliés, et vous me donnerez aussi une ordonnance pour épouser Léon, n'est-il pas vrai?

ROSELYN. Eh bien! par exemple.

LOLOTTE. Il n'y a que ce moyen-là de me faire taire, parce que, tant que je ne serai pas mariée, je serai bavarde! bavarde... comme le sont toutes les demoiselles.

ROSELYN. C'est bon, cela suffit.

MADAME DE LIMEUIL, *qui, pendant ce temps, a causé avec le colonel.* Remerciez le docteur, colonel, car c'est à lui que vous devez tout; aussi j'espère bien qu'il sera votre ami, comme il est le mien, et que dans notre ménage...

RAMSAY. Oui, ma chère amie; oui, Monsieur, sans doute... (*A part.*) Une fois marié, j'aurai le soin que ma femme en ait un autre, un vieux.

LOLOTTE. Mais voici toutes ces dames.

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, M. ET MADAME VERMONT, MADAME DE CERNAY, MADAME RAYMOND.

CHOEUR.

AIR : *Vive un bal champêtre.*

Le bal nous appelle :
Au plaisir fidèle,
Venez-y, ma belle.
Jamais un bal
N'a fait mal.

ROSELYN. Mais surtout, Mesdames, pas d'anglaises, pas de ronds de rochat, soyons rentrées à trois heures du matin, là-dessus, je suis inflexible.

TOUTES LES DAMES. Oui, docteur.

MADAME DE LIMEUIL. Mais vous venez avec nous?

ROSELYN. Sans doute. (*A part.*) C'est étonnant comme j'ai envie de danser.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de M. Adam.

M. VERMONT.

De votre cher docteur je conçois la méthode,
Et près de vous, Madame, il doit être à la mode;
Car, je le dis tout bas :
Fait-on vos volontés... vous vous trouvez guérie,
Mais dès que l'ordonnance, hélas! vous contrarie,
Vous ne guérissez pas.

MADAME VERMONT.

Vous qui, dans le printemps, brillez, jeunes coquettes,
L'automne voit bientôt s'éloigner vos conquêtes,
Et l'amour fuit vos pas;
De le revoir jamais n'ayez plus l'espérance,
Et que vos quarante ans soient pris en patience,
Car on n'en guérit pas.

RAMSAY.

Le pauvre attend de l'or; le riche attend des places;
L'une espère un mari, l'autre espère des grâces;
Chacun rêve ici-bas :
A chaque vœu trompé l'on répète à la ronde :
L'espérance est un mal... par bonheur, en ce monde,
On n'en guérira pas.

LOLOTTE.

On guérit les chagrins, on guérit de l'absence;
Et même de l'amour comme de la constance
On guérit-ici-bas.
Mais nous avons des maux que l'on ne peut détruire,
C'est l'amour du pouvoir, l'amour du cachemire;
Nous n'en guérissons pas.

ROSELYN.

Il est d'honnêtes gens, pâles de jalousie,
Que l'aspect de nos arts et de notre industrie
Fait souffrir ici-bas.
O vous dont nos succès causent la maladie!
Espérons que pour nous et pour notre patrie
Vous ne guérirez pas.

MADAME DE LIMEUIL, *au public.*

O vous dont les auteurs implorent les suffrages,
Médecins redoutés, qui donnez aux ouvrages
La vie ou le trépas!
Pour sauver celui-ci, venez tous en personne;
Car lorsque le docteur, hélas! nous abandonne,
Nous ne guérissons pas.

FIN DE LE MÉDECIN DE DAMES.

AVENTURES ET VOYAGES DU PETIT JONAS

PIÈCE ROMANTIQUE, EN TROIS ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Nouveautés, le 28 février 1829.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

LA MÈRE-GRAND.
JONAS, son petit-fils.
GIANETTA, sœur de lait de Jonas.
FRÉTINO, leur voisin, fils d'un fermier.
UNE BALEINE, personnage muet.
LA RIVIÈRE DES GOBELINS.
LA VÉRITÉ.
FLEUVES ET RIVIÈRES.
CHOEUR DE CRÉANCIERS.

La scène se passe dans le royaume de Naples, à Amalfi, près le golfe de Salerne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière de la mère-grand. Au lever du rideau, elle est à son rouet, et Jonas est de l'autre côté assis près d'une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE-GRAND, JONAS.

LA MÈRE-GRAND. Jonas... mon fils Jonas... Je vous demande ce qu'il fait là...

JONAS. Moi, ma mère-grand? je m'amuse à me désespérer.

LA MÈRE-GRAND. Beau plaisir.

JONAS. C'en est un comme un autre... et quand on n'a que cela à faire, ça occupe.

LA MÈRE-GRAND. Est-ce ainsi que nous sortirons de la misère où nous sommes? au lieu de travailler, de prendre un état.

JONAS. Travailler, prendre un état, c'est ce qu'ils disent tous; j'en avais un état, celui de millionnaire. J'y ai été élevé, j'y suis fait, c'est l'état de mon père, et je ne demande pas mieux que de le continuer; mais alors donnez-moi de quoi l'exercer.

LA MÈRE-GRAND. Quand on a tout perdu! quand on a, comme toi, tout mangé.

JONAS. N'allez-vous pas me faire croire que j'ai mangé ma fortune? je le voudrais bien, je serais plus gras que je ne suis. Par malheur, il y avait toujours tant de convives, que le dîner allait vite; et quand il a été fini, votre serviteur, je me suis trouvé devant une table vide, tout seul avec mon appétit qui est toujours le même: celui-là peut bien se vanter d'être le seul qui n'ait pas changé. Mais les autres, mais les hommes, Dieu! les hommes! Je ne dis pas ça pour vous, ma mère-grand; les hommes, voyez-vous, je ne sais pas si ça vous fait cet effet-là, mais si vous les aviez toujours haïs autant que moi, je ne serais pas au monde, et c'est ce que je voudrais.

LA MÈRE-GRAND. Et pourquoi te décourager ainsi? Ta fortune ne peut-elle pas revenir? Vois monsieur Jonas, ton grand-père, qui était Juif de naissance, et le plus honnête homme du monde.

AIR du vaudeville du *Charlatanisme.*

De ses talents l'heureux emploi,
De bons intérêts usuraires
Doublaient ses fonds!

JONAS.

C'est vrai, mais moi
Je n'ai pas l'esprit des affaires

LA MÈRE-GRAND.

Bien connu pour sa bonne foi,
Il fut, après mainte traverse,
Après trois faillites, je crois,
Plus riche encor. .

JONAS.

C'est vrai, mais moi
Je n'ai pas l'esprit du commerce.

LA MÈRE-GRAND. Tu n'en as d'aucune espèce!

JONAS. A qui la faute? à mes parents. Je suis venu au monde comme cela, c'est mon père qui l'a voulu; car, pour ce qui est de l'esprit, il n'en manquait pas, mon père; c'était un savant qui était toujours fourré dans les livres.

LA MÈRE-GRAND. Il aimait à étudier celui-là, il n'était pas comme toi; il quittait souvent le beau palais qu'il avait à Naples pour s'enfermer tout seul à Amalfi.

AIR de *Marianne.*

Il venait dans cette chaumière,
Et loin des regards du public,
Il passait la journée entière
Sur ses creusets, son alambic.

JONAS.

La belle avance!
Par sa science;
Dans le quartier
Il passait pour sorcier,
Et son esprit trop inventif
A bien manqué le faire brûler vif:
Car on dit qu'il faisait, mon père,
Des prodiges ..

LA MÈRE-GRAND.

J'aurais cru ça,
Si tu n'avais pas été là
Pour prouver le contraire.

JONAS. Jusqu'à vous qui tombez sur moi, *tu quoque,* ma mère-grand!

LA MÈRE-GRAND. Si je te parle ainsi, c'est pour ton bien, c'est pour t'apprendre à ne compter que sur toi et à ne plus compter sur tes amis.

JONAS. Mes amis, je n'y tiens pas, je ne tiens à personne; mais il y en a d'autres qui tiennent à moi.

LA MÈRE-GRAND. Il serait possible! et quels sont donc ces êtres généreux qui ne t'ont pas abandonné dans le malheur.

JONAS. Mes créanciers; ils me sont plus attachés que jamais; dans toutes les comédies que j'ai lues, j'ai toujours vu que c'était bon genre d'avoir des créan-

JONAS. Tâche surtout que la friture soit bien légère. — Acte 2, scène 2.

ciers, et de les faire aller; mais les miens ne vont pas, ou ils vont très-mal, et nous avons tous les jours des disputes et des prises ensemble, des prises de corps.

LA MÈRE-GRAND. O ciel!

JONAS. Et ce matin ils doivent venir me chercher pour me mener en prison.

LA MÈRE-GRAND, *pleurant*. Mon pauvre petit Jonas!

JONAS. Voilà que vous pleurez, maintenant.

LA MÈRE-GRAND. Oui, parce que je t'aime, et je vendrai plutôt tout ce que j'ai.

JONAS. Vous n'avez plus rien.

LA MÈRE-GRAND. Et mes dentelles! et mes falbalas! et ce portrait de moi que je t'avais donné, il faut le mettre en gage.

JONAS. Je ne vous l'avais pas dit, ma mère-grand, mais voilà plus d'un mois que je l'ai perdu sans savoir comment.

LA MÈRE-GRAND. Tous les malheurs à la fois! un si joli portrait, où j'étais représentée en bergère, et à l'âge de quinze ans! mais ça m'est égal, ça ne me décourage pas.

AIR du vaudeville de *Partie carrée*.

Jamais, mon fils, dans ton destin funeste,
Ta mère-grand ne t'abandonnera.

JONAS.

Regardez donc, hélas! ce qui vous reste,
Votre béquille...

LA MÈRE-GRAND.

Eh bien! c'est toujours ça.
Oui, ta grand'-mère aime trop sa famille
Pour délaisser son enfant malheureux.
(*Lui prenant le bras qu'elle met sur le sien.*)
Viens t'appuyer sur moi, viens... ma béquille
Nous soutiendra tous deux.

JONAS. Ce n'est pas possible: vous ne pouvez pas m'accompagner en prison: vous n'êtes pas comme moi, vous n'avez pas de dettes.

LA MÈRE-GRAND. Eh bien! j'en ferai.

JONAS. O dévouement de la nature! O sensibilité des grand'mères! J'ai eu trop d'amis et pas assez de grand'mères. Si j'en avais eu seulement six comme celle-ci...

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GIANETTA.

GIANETTA. Monsieur Jonas, monsieur Jonas!

JONAS. C'est Gianetta... ma sœur de lait.

LA MÈRE-GRAND. En voilà encore une du moins qui ne nous a pas abandonnés, qui demeure avec nous... qui fait notre ménage.

JONAS. Depuis que nous n'avons plus rien... nous partageons tout avec elle.

GIANETTA.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

C'était à moi d'être votre compagne,

JONAS.

Tous ces amis qui buvaient mon bon vin,
Tous ces amis qui sabraient mon champagne,
Ma cave vide, ont disparu soudain.
Toujours fidèle au nœud qui nous rassemble,
Ma sœur de lait est, dans son amitié,
La seule, hélas! qui n'ait pas oublié
Le temps où nous buvions ensemble.

GIANETTA. Grâce au ciel, vous avez encore d'autres amis! Vous savez bien, Frétino, le fils de votre ancien fermier... il revient de la ville, où il a entendu dire qu'on devait vous arrêter aujourd'hui.

JONAS. Qu'est-ce que je disais?

GIANETTA. Et il offre de vous cacher dans un souterrain qui est près d'ici et qui dépend de la ferme.

LA MÈRE-GRAND. Dieu soit loué... j'ai toujours eu une inclination pour ce petit Frétino... Un blondin qui a des yeux bleus magnifiques... comme ton grand-père

JONAS. Il s'agit bien de cela... Je vous demande, ma mère-grand, comment, à votre âge, vous faites encore attention à ces choses-là? Il est question de votre petit-fils... qui a besoin de vos conseils et de tout son courage.

LA MÈRE-GRAND. Il faut commencer par le sauver.

JONAS. J'y pensais.

GIANETTA. Et moi, je ne crois pas. Pendant que nous causions avec Frétino, nous avons vu autour de la maison rôder des gens suspects. Il y en a deux, entre autres, qui se sont assis à la porte. Deux lazzaronis avec de mauvaises mines et de grosses cannes.

JONAS. Les mauvaises mines, ça me serait égal... je n'y ferais pas attention... mais c'est le reste du signalement qui me paraît plus frappant.

GIANETTA. Alors Frétino m'a dit : « Que monsieur Jonas ne sorte pas... Il y a moyen de le mettre en sûreté sans l'exposer. »

JONAS, *vivement*. C'est ce moyen-là qu'il faut prendre.

LA MÈRE-GRAND. Tu as raison.

JONAS. C'est justement celui que je cherchais depuis une heure...

LA MÈRE-GRAND. Parle vite...

GIANETTA. Frétino prétend que les souterrains qu'il connaît viennent de ce côté et touchent aux caves de la maison; de sorte qu'en pratiquant un trou dans le dernier mur, notre jeune maître s'évadera par là, se trouvera en sûreté, et pourra à volonté revenir auprès de vous.

LA MÈRE-GRAND. C'est à merveille.

JONAS. Le tout est de creuser la muraille... ça va me donner bien du mal.

LA MÈRE-GRAND. Paresseux!

JONAS. Je ne suis pas habitué à piocher... mais dès que ça vous fait plaisir... pour vous, ma mère-grand, qu'est-ce que je ne ferais pas?.. Adieu, Gianetta; ce nouveau service-là est encore à ajouter à tous les gages que tu nous as donnés de ton attachement... Sans compter que tu es si bonne et si jolie... que certainement... je te dirai le reste plus tard... je te le dirai... tu m'y feras penser! (*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

LA MÈRE-GRAND, GIANETTA.

GIANETTA. Je ne lui demande rien... je suis assez payée s'il est heureux.

LA MÈRE-GRAND. Va, Gianetta... tu es une bonne fille .. Approche-moi ce fauteuil.

GIANETTA. Oui, madame Jonas.

LA MÈRE-GRAND. Il me semble que tu soupires...

GIANETTA. Moi?..

LA MÈRE-GRAND. Oui, oui... tu as soupiré!.. Je m'y connais... je n'ai pas toujours eu quatre-vingt-cinq ans. Est-ce que tu aurais quelque chagrin... quelque amourette... conte-moi cela... nous autres, nous ne vivons que de souvenir... ça nous rajeunit.

GIANETTA. Vous pourriez penser...

LA MÈRE-GRAND. Que tu as un amoureux... Dame! à ton âge c'est tout naturel.

PREMIER COUPLET.

AIR des *Voitures versées*

Jadis, à quinze ans,
Et cette époque est bien passée,
Jadis, à quinze ans,
Je faisais des serments (*bis.*)
De fuir, hélas! tous les amants;
Mais la foule empressée
Admirait en tous lieux
Et ma taille élancée,
Et surtout mes beaux yeux.
Qu'elle a de beaux yeux!
Disaient-ils entre eux.
Et, si j'ai bonne souvenance,
Je crois que, malgré ma prudence,
Sensible à leurs vœux,
Je pris un amoureux, (*ter.*)
Je crois même en avoir eu deux.

DEUXIÈME COUPLET.

Le premier, dit-on,
Etait fat et s'aimait lui-même;
Et pour le second,
Hélas! le pauvre garçon,
Je l'eusse aimé tout de bon,
Sans une autre inclination.
J'aimai donc le troisième,
Qui me fut inconstant,
Et pour le quatrième,
Il eu fit tout autant.
Oui, chère enfant,
Tous en font autant. (*ter.*)
Ce fut alors que, prude et sage,
Blâmant les erreurs du jeune âge,
Mon cœur fut guéri,
C'est alors, Dieu merci,
Que mon cœur fut guéri, (*bis.*)
Et que j'épousai mon mari.

GIANETTA. Pour moi, madame Jonas, je n'en ai qu'un et je n'en aurai jamais d'autre.

LA MÈRE-GRAND. Tu as raison, mon enfant, c'est ce qu'on dit toujours... Mais, quel est-il? Je le connais, n'est-il pas vrai? Tu rougis... je sais qui.

GIANETTA. Ah! mon Dieu!

LA MÈRE-GRAND. C'est ce petit Frétino, notre voisin.

GIANETTA. Non vraiment... vous ne pensez qu'à lui.

LA MÈRE-GRAND. C'est qu'il me semble qu'à ta place, c'est lui que j'aurais choisi.

GIANETTA. Je n'ai pas choisi; c'est venu tout seul depuis que je me connais.

LA MÈRE GRAND. Et il t'aime aussi.

GIANETTA. Je ne crois pas! Je ne suis qu'une pauvre fille, et lui est tellement au-dessus de moi...

LA MÈRE-GRAND. C'est un grand seigneur.

GIANETTA, *vivement*. Oui, madame Jonas... un grand seigneur.

LA MÈRE-GRAND. J'en ai connu de bien aimables.

GIANETTA. C'est-à-dire.... c'était... car il ne l'est plus.

LA MÈRE-GRAND. Est-ce que c'est possible... est-ce que du jour au lendemain on peut cesser d'être noble!

GIANETTA. Dame! on dit que ça vient souvent comme cela... ça peut bien s'en aller de même! Et dans ce moment, nous avons autant l'un que l'autre.

LA MÈRE-GRAND. Alors, si vous êtes égaux, tu peux bien lui dire que tu l'aimes.

GIANETTA. Je n'oserai jamais.

LA MÈRE-GRAND. Veux-tu que je m'en charge?

GIANETTA. Peut-être bien!.. mais attendons.

LA MÈRE-GRAND. Attendre pour être heureuse!

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

On a si peu le temps d'être jolie,
Et ce temps-là pour nous ne revient plus!
J'ai bien usé du printemps de ma vie,
Et je regrette encor des jours perdus!
Si les attraits, la jeunesse et la grâce
Duraient toujours à ne pas en jouir;
Mais qu'on en use ou non, tout cela passe!
Le plus qu'on peut il faut donc s'en servir.

Ainsi voyons, mon enfant, parle franchement, dis-moi son nom.

GIANETTA. Eh bien! madame Jonas, puisque vous le voulez...

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JONAS.

JONAS, *tenant d'une main une pioche, et de l'autre un parchemin.* Ma mère-grand! ma mère-grand! ma petite Jeannette, embrasse-moi, et réjouissez-vous.

LA MÈRE-GRAND. Qu'est-ce donc?

JONAS. Nous sommes plus riches que jamais.

GIANETTA. O ciel!..

JONAS. Vous aviez raison, ma mère-grand... ce que c'est que de piocher!.. Tout à l'heure, dans cette cave, après avoir renversé des moellons... j'ai trouvé...

LA MÈRE-GRAND. Un trésor?

JONAS. Non, un souterrain, où je suis entré... un immense souterrain.

GIANETTA. Et vous n'avez pas eu peur?

JONAS. Il y avait de la lumière... des escarboucles qui éclairaient cela comme en plein midi, et j'ai aperçu au beau milieu, rangés circulairement, cinq piédestaux en porphyre; sur le premier, il y avait une statue en argent; sur le second, une statue en or; sur le troisième, une statue en rubis et en émeraudes.

LA MÈRE-GRAND. Dieu! que de richesses!

JONAS. Et pas des petites statues, pas des nabotes, toutes bien fortes, bien grandes, bien proportionnées... enfin de ma taille... Et ce n'est rien encore... sur le quatrième piédestal était une statue en diamants... et enfin, sur le cinquième... sur celui du milieu... rien du tout...

LA MÈRE GRAND. Comment, rien?

JONAS. Rien, qu'un rouleau de parchemin que voici... et que je vous apporte toujours courant, tant je suis content... malgré un accident qui m'est arrivé.

GIANETTA. Lequel?

JONAS. Je vous le dirai plus tard... Lisons toujours.

LA MÈRE-GRAND. C'est l'écriture de ton père... et mes lunettes... mes lunettes, où sont-elles?

GIANETTA. Les voici... madame Jonas.

JONAS. Eh bien! Gianetta... eh bien! ma sœur de lait, vous pleurez...

GIANETTA. C'est de plaisir, monsieur Jonas; je suis si contente de vous voir tant de richesses!

JONAS. Oui, mais cette fois-ci... j'en ferais un meilleur usage... et j'ai des idées, ma petite Gianetta... car c'est étonnant comme la fortune vous redonne des idées.

LA MÈRE-GRAND. Veux-tu te taire.

JONAS. Oui, ma mère-grand... je vous écoute, vous et mon père.

LA MÈRE-GRAND, *lisant*. « J'ai amassé ce trésor pour « mon fils Jonas, me doutant bien qu'avec son natu- « rel facile, il aurait bien vite mangé la fortune que « je lui laissais, et que s'il était obligé, avec son es- « prit, de s'en refaire une seconde, il courrait risque « de mourir de faim. »

JONAS, *s'essuyant les yeux*. Quel bon père!

LA MÈRE-GRAND. Comme il te connaissait! (*Continuant à lire.*) « Mais il ne pourra jouir de ces immen- « ses richesses que quand il aura trouvé et placé sur « ce piédestal une cinquième statue, plus précieuse à « elle seule que les quatre autres ensemble. Telle est « ma volonté dernière et immuable! »

JONAS. Ah! mon Dieu! Où veut-il que je trouve un pareil trésor!

GIANETTA, *avec joie*. C'est impossible. (*Se reprenant.*) Je veux dire qu'il n'y a pas moyen, et que c'est sans doute une énigme.

JONAS. Et moi qui n'ai jamais pu en deviner une... Je vous demande comment mon père, qui me connaissait si bien, a été s'aviser... Moi d'abord, pour tout ce qui sent les énigmes et les devinettes, je n'y suis plus .. ça m'embrouille... dites donc, ma mère-grand... y êtes-vous?... Est-ce que vous comprenez?..

LA MÈRE-GRAND. Peut-être bien.

JONAS. Eh bien! qu'est-ce que vous feriez à ma place?

LA MÈRE-GRAND. Je prendrais d'abord les quatre premières, et la cinquième viendra plus tard... quand elle pourra...

JONAS. Oui-dà .. vous croyez qu'on en approche comme on veut... Imaginez-vous que quand on veut en toucher une, son poing va tout seul, et son pied aussi... c'est une mécanique.

AIR : *A soixante ans.*

Sans redouter aucune catastrophe,
J'y mets la main, et la sienne, à l'instant,
Sur cette joue applique une apostrophe;
Je me retourne vivement,
Et crac! voilà que lestement
Ailleurs encor j'en reçois une;
Mais ce n'est rien; maint autre que je voi
En philosophe en reçoit plus que moi;
Car on prétend que pour faire fortune,
Il ne faut pas regarder derrier' soi.

GIANETTA. Comment, monsieur Jonas, vous en avez reçu?

JONAS, *se tenant la joue*. Oui, de celle en or; jugez si c'avait été celle de diamant; (*Se tenant la joue.*) aussi, dans ce moment, je ne tiens pas beaucoup à l'or.

GIANETTA. Vous avez bien raison.

LA MÈRE-GRAND. C'est la source de tous les maux.

JONAS. Surtout des maux de dents! Mais c'est égal, je n'en démordrai pas, et ça ne m'empêchera pas de partir.

GIANETTA. Partir! et où donc?

JONAS. Au bout du monde, s'il le faut, par terre et par mer, jusqu'à ce que j'aie trouvé ma cinquième statue; il n'y a pas d'autre moyen de la rencontrer.

LA MÈRE-GRAND. Y penses-tu? t'en aller ainsi?

JONAS. J'ai toujours eu envie de voyager.

LA MÈRE-GRAND. Toi qui n'es jamais sorti de chez nous, qui ne sais pas ce que c'est que les voyages.

JONAS. J'en ai tant lu, je ne lisais que cela presque; je sais par cœur ceux de M. Gulliver, un fameux voyageur celui-là! Et jugez donc quel avantage quand le soir, au coin du feu, je vous raconterai des aventures à vous faire dresser les cheveux sur la tête! Voilà le plaisir des voyages.

GIANETTA. Et s'il vous arrive des malheurs?

JONAS. Puisque je te dis que c'est un voyage d'agrément.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Afin de trouver ma statue,
En amateur je veux courir.
Dans quelque contrée inconnue
J'espère bien la découvrir.
Et si je n'en rencontre aucune,
Mes voyages et mes écrits
Suffiront pour que mon pays
A mon retour m'en élève une.

Et c'est peut-être cela que mon père avait dans l'idée. Ainsi, ma mère-grand, faites-moi le plaisir d'arranger mon paquet; et toi, Gianetta, va au port me retenir une place dans le bateau à vapeur.

GIANETTA. Si encore vous aviez quelqu'un avec vous!

JONAS. Ça me regarde.

AIR : *Il faut partir, ô peine extrême* (du TABLEAU PARLANT).

LA MÈRE-GRAND.

Il veut partir! ô peine extrême!
Quitter ainsi ce fils que j'aime!
Combien je prévois de malheurs
Je sens, hélas! couler mes pleurs.

GIANETTA.

Il va partir! ô peine extrême!
Quitter ainsi tout ce que j'aime!
Ah! plus d'espoir et de bonheur!
J'en mourrai, je crois, de douleur.

JONAS.

Pour résister, qu'il faut de cœur!
Non, plus d'alarmes,
Séchez vos larmes.
Je pars, mais pour votre bonheur!

(*Les deux femmes sortent.*)

—

SCÈNE V.

JONAS, *seul.* Terreur de femmes! visions chimériques! que me voulez-vous? Si on faisait attention à cela, on ne sortirait jamais de chez soi. Comment Christophe Colomb a-t-il découvert l'Amérique? Il l'a découverte en la cherchant; il cherchait sa quatrième partie du monde, comme moi je cherche ma cinquième statue; et il a trouvé des richesses, et j'en trouverai aussi; il est vrai qu'il avait des compagnons, et que je n'en ai pas.

—

SCÈNE VI.

JONAS, FRÉTINO.

FRÉTINO, *entr'ouvrant la porte.* Monsieur Jonas?

JONAS. Qui vient là? c'est Frétino, notre voisin.

FRÉTINO. Je viens vous dire qu'ils n'y sont plus pour le moment.

JONAS. Qui donc?

FRÉTINO. Ces lazzaronis qui vous guettaient. Gianetta m'avait mis en sentinelle pour vous avertir.

JONAS. Cette pauvre fille! elle pense à tout.

FRÉTINO. Et vous pouvez sortir sans crainte.

JONAS. Je te remercie; mais ça m'est égal, parce que maintenant je suis riche.

FRÉTINO. Il serait possible!

JONAS. C'est-à-dire je ne jouis pas encore de ma fortune, mais ça viendra, au retour d'un voyage que je vais entreprendre. (*Le regardant.*) Ah! mon Dieu! voilà mon affaire.

FRÉTINO. Qu'est-ce donc?

JONAS. Est-ce que tu aimerais les voyages, toi, Frétino?

FRÉTINO. Les voyages?

JONAS. Oui, tu m'as l'air d'un gaillard entreprenant, qui ne demande qu'à voir du pays.

FRÉTINO. Ma foi non; car lorsque je perds de vue le clocher du village, ça me fait un effet...

JONAS. Justement, l'émotion des voyages. Que sera-ce donc quand tu verras des régions inconnues, des montagnes de neige, des rochers de cristal; quand tu verras, comme Gulliver, dont je te raconterai les aventures, des royaumes suspendus, où tout le monde tient des discours en l'air, et des chevaux qui parlent raison en mangeant de l'avoine, et des femmes hautes comme des clochers, et des millions d'hommes pas plus hauts que ta cheville, parmi lesquels tu seras un grand homme tout à ton aise?

FRÉTINO. C'est-il possible? est-ce bien loin?

JONAS. Pas extrêmement; avec de bons chevaux, une bonne voiture, et surtout un postillon qui sache le chemin, c'est l'essentiel, on est bien vite arrivé et d'une manière fort agréable.

FRÉTINO. J'aimerais assez cela; mais ce que j'aimerais encore mieux, c'est de revenir.

JONAS. Et tu as bien raison; le plaisir du retour, il n'y a rien de pareil, et c'est justement pour cela qu'il faut partir. Quel bonheur de raconter ce qu'on a vu; et je vais même plus loin, j'admets qu'on n'ait rien vu; qu'est-ce qui nous empêche... surtout quand on est là, dans un bon fauteuil auprès de la cheminée, et entouré de jobards qui n'y voient que du feu? Ainsi mon cher Frétino, tu n'as plus d'objection à faire, et je te vois décidé.

FRÉTINO. A rester ici.

JONAS. Y penses-tu?

FRÉTINO. Je ne demanderais peut-être pas mieux que de vous suivre, sans une raison qui me retient, c'est que je suis amoureux.

JONAS. Toi!

FRÉTINO.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Mais amoureux comme une bête.
Depuis qu' ça m' trotte dans l'esprit,
Depuis qu' ça m'a tourné la tête,
J' n'ai plus d' sommeil ni d'appétit!
Et nuit et jour, dans ma douleur profonde,
J' bats la campagne, et n' sais plus où j'en suis.

J' n'ai pas besoin d'aller courir le monde,
L'amour déjà m' fait voir assez d' pays.

JONAS. La personne est donc de ce village?

FRÉTINO. Je n'en sais rien.

JONAS. Et où l'as-tu vue?

FRÉTINO. Nulle part.

JONAS. Au moins tu la connais?

FRÉTINO. Pas le moins du monde.

JONAS. Que diable me chantes-tu là, et comment cela t'est-il venu?

FRÉTINO. Un soir que je me promenais près d'ici, dans les vignes, je l'ai rencontrée sous mes pieds.

JONAS. Qui donc?

FRÉTINO. Cette passion que j'ai là dans ma poche... ce portrait où il y a une si jolie figure que je n'ai jamais rien vu de pareil; et qu'à force de le regarder, j'en perdrai la raison, car personne n'a pu me dire quel était l'original.

JONAS. Je serai peut-être plus heureux.

FRÉTINO. C'est que je n'aime pas trop qu'on la regarde, surtout un beau monsieur comme vous.

JONAS. Tu es jaloux, Frétino, et tu as tort... Il n'y a aucun inconvénient à ce que je voie... Si elle me voyait, c'est différent... je ne dis pas. (*Regardant le portrait.*) O ciel!..

AIR : *Gai, Coco.*

Que vois-je! ma grand'mère!
Eh quoi! le téméraire
Veut être mon grand-père
Ah! si je m'en croyais...
Mais l'honneur de ma mère
M'ordonne de me taire.

FRÉTINO.

De c'tte jeune bergère
Vous connaissez les traits?

JONAS.

Oui, je crois la connaître.

FRÉTINO.

Où courir, mon cher maître,
Pour trouver tant de charmes?

JONAS.

Modère tes alarmes;
Il faudrait pour ceci,
Bien courir, Dieu merci,
Car ce sont des charmes
Qui sont loin d'ici.

FRÉTINO. C'est égal, j'y vais toujours, droit devant moi.

JONAS, *à part.* Droit devant lui... ce ne serait pas le moyen... ce serait plutôt à reculons. (*Haut.*) Mais n'importe, je t'emmène, tu ne me quitteras plus, nous partirons ensemble.

FRÉTINO. C'est dit!

JONAS. Je t'aiderai dans tes recherches, tu m'aideras dans les miennes. J'ai besoin d'un confident, d'un compagnon, d'un ami qui batte mes habits et qui cire mes bottes.

FRÉTINO. Un instant, je ne veux pas être domestique, je suis le fils d'un fermier; je suis fier; et puis, je suis amoureux.

JONAS. Calme-toi! qu'est-ce qui fait la domesticité? ce sont les gages; eh bien! tu n'en auras pas.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

Pour toi l'argent est une injure,
J'approuve de tels sentiments;
Tu n'auras rien, je le jure,
Et je tiendrai tous mes serments.
Voilà ma dépense arrêtée,
Tout est réglé, tu me suivras;
En grand seigneur ma maison est montée,
Car j'ai des gens, et ne les paierai pas.

FRÉTINO. C'est convenu... mais puisque nous sommes amis et que vous êtes riche, je vous demanderai seulement de me prêter...

JONAS. Avec plaisir... mais dans ce moment je suis un riche malaisé... j'ai bien de l'argent..... mais de l'argent qui dort.

FRÉTINO. Vraiment?

JONAS. J'ai même de l'or... mais je ne veux pas y toucher (*Se tâtant la joue.*), pour des raisons à moi connues... Toi, c'est différent, je ne t'empêche pas; et si tu veux te présenter à la caisse, tu seras toujours sûr de recevoir quelque chose.

FRÉTINO. Je vous remercie.

JONAS. Il n'y a pas de quoi... Mais voilà Jeannette et ma mère-grand qui viennent nous faire leurs adieux.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA MÈRE-GRAND, GIANETTA.

LA MÈRE-GRAND. C'est donc un parti pris... rien ne peut te retenir?

JONAS. Non, ma mère-grand; et voilà Frétino, notre voisin, qui consent à m'accompagner.

LA MÈRE-GRAND. Ce cher Frétino, s'exposer ainsi .. J'avais bien raison ce matin... quand je te parlais de l'inclination que j'avais pour lui... car j'en ai toujours eu...

FRÉTINO. Vous êtes bien bonne, madame Jonas...

JONAS, *à part.* Est-ce que ma grand'mère se douterait de quelque chose?... elle le regarde sans lunettes et d'un air... en tout cas, il est plus prudent de les éloigner.

GIANETTA. Tenez, monsieur Jonas, voilà votre paquet... que j'ai arrangé moi même, et votre place est retenue sur le bateau à vapeur.

JONAS. Et le signal du départ...

GIANETTA. On avertira les passagers comme à l'ordinaire par un roulement de tambour.

JONAS. Pauvre petite Jeannette!.. elle a bien du chagrin...

LA MÈRE-GRAND, *à demi-voix.* Et de toutes les manières... car cette pauvre enfant a une passion dans le cœur.

JONAS. Vraiment. (*A part.*) Moi qui avais des idées. Raison de plus pour partir, moi et mes idées. (*Haut.*) Et connaît-on l'objet?..

LA MERE-GRAND. Elle n'a pas voulu me le dire.

JONAS. Ils sont donc tous amoureux, dans cette maison-ci?... (*Froidement.*) Adieu, mademoiselle Gianetta; je désire, à mon retour, vous trouver heureuse... moi je pars pour le tour du monde, et si vous avez quelques commissions à me donner pour ce pays-là...

GIANETTA. Je ne vous demande, moi, que de bien prendre garde à vous... de ne pas vous exposer, de ne pas être malade... et surtout de ne pas voyager sur terre à cause des assassins et des brigands.

LA MERE-GRAND. Et moi je ne veux pas qu'il voyage par mer à cause des naufrages... Il y a un vaisseau qui a manqué périr avant-hier, parce qu'il a rencontré à quelques lieues d'ici une immense baleine, qui d'un coup de sa queue a manqué le faire chavirer.

JONAS. Des baleines... nous nous en moquons bien; et si nous en rencontrons nous les pêcherons à la ligne. n'est-ce pas, Frétino?.. Allons, partons. (*Regardant Gianetta.*) Je voudrais maintenant être déjà loin d'ici.

FINAL.

JONAS.

AIR : *Entendez-vous? c'est le tambour* (de LA FIANCÉE).

Ma mère-grand, c'est le tambour;
Chacun s'embarque, voici l'heure;
Vous l'entendez, c'est le tambour.
Frétino, quittons ce séjour.

LA MÈRE-GRAND.

Quoi! tu pars! tu quittes ainsi ta demeure?
Mon enfant! mon enfant, reste encore un jour.

JONAS ET LE CHOEUR.

Entendez-vous? c'est le tambour.

GIANETTA.

Vous quittez donc notre séjour?

LA MÈRE-GRAND.

Mes chers enfants, prenez bien garde!

FRETINO.

Nous reviendrons, n'ayez pas peur.

JONAS.

Ah! comm' ma mère-grand le r'garde;
Il faut partir; allons! du cœur.
Frétino, vite à l'avant-garde.

FRÉTINO.

Qu'il est cruel! et quel malheur
D'être amoureux et voyageur!

JONAS.

Tout nous seconde;
Au bout du monde
On nous attend, doublons le pas.
La route est belle,
Plutus m'appelle,
Visitons ses riches climats.

TOUS.

Tout les seconde,
Au bout du monde
On vous attend, doublez le pas.
La route est belle,
On vous appelle,
Visitez ces riches climats.

JONAS.

Mère-grand, embrassons-nous bien vite.
(*Froidement, à Gianetta.*)
Adieu, Mam'sell', je vous quitte.

LA MÈRE-GRAND.

Embrasse la pauvre petite,
C'est bien le moins dans un tel jour.

FRÉTINO.

Puisqu'il paraît que c'est l'usage,
Quand on se met en voyage.
(*S'avançant pour embrasser la mère-grand.*)
Madam' Jonas, à mon tour.

JONAS.

Non, mon cher, et pour cause
A cet adieu-là je m'oppose.

FRETINO.

Monsieur Jonas, pourquoi donc?

JONAS.

Tu m'en demandes la raison?
N'entends-tu pas? c'est le tambour,
Chacun s'embarque, etc.

TOUS.

Entendez-vous? c'est le tambour,
Chacun s'embarque, etc.
(*Jonas et Frétino sortent.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la pleine mer. On n'aperçoit d'abord que des vagues; puis, au fond de l'horizon, on distingue à la surface des flots un point noir qui s'avance lentement et augmente à vue d'œil. On distingue enfin une énorme baleine qui arrive jusqu'au dernier plan du théâtre, en face des spectateurs : elle est en travers; sa queue, que l'on ne voit point, est dans la coulisse à droite; sa tête touche la coulisse à gauche. Sur le premier plan à gauche, l'œil de la baleine; sur le second, du même côté, deux jets d'eau parallèles qui sortent de ses naseaux et vont continuellement. La baleine est d'abord un peu agitée et fait quelques mouvements; son œil s'ouvre et se ferme peu à peu; elle se calme et reste immobile. En ce moment une partie du flanc de la baleine s'ouvre pour le spectateur seulement, et lui présente l'intérieur divisé en divers compartiments, formés par des arêtes.

SCÈNE PREMIÈRE.

JONAS, *seul, dans un des premiers compartiments intérieurs; il est sur un petit banc et devant une table fabriquée avec des arêtes de poisson.* Là, là, là, là, voilà pourtant la maison qui se tient tranquille; c'est terrible d'être dans un domicile qui va tantôt à la cave, tantôt au grenier! ça vous renverse toutes les idées; il paraît cependant que la baleine s'est endormie, car elle ne remue plus! O mon bon ange! dans quel asile avez-vous donc conduit le pauvre Jonas? et que dirait ma mère-grand, si elle savait que depuis huit jours je suis locataire amphibie de cet appartement! C'était dans un état quand je l'ai pris... ce n'était vraiment pas habitable! et pas une issue... Pour peu même qu'on s'approche de ces grands couloirs qui sont à droite et à gauche du corps de logis, et que je présume être les oreilles de notre propriétaire... on entend le bruit des vagues, bou-hou!.. bou-hou... nous sommes en pleine mer... c'est sûr! Aussi je vous demande si mon histoire est possible et si cela ressemble à quelque chose... dire qu'au moment de notre naufrage il se soit trouvé là une baleine gastronome qui justement ce jour-là n'avait pas dîné, c'est peut-être invraisemblable, j'en conviens, mais dès qu'il fallait entrer quelque part... j'aime autant être entré chez elle. La maison est belle, vaste et bien aérée... une charpente admirable... On ne connaît pas assez les baleines, pour bien en juger; il faut comme moi avoir été dedans.

AIR : *Dieu! que c'est beau!* (de LA PETITE LAMPE.)

Dieu! que c'est beau! j'ai peine à suivre
Tous ces arceaux en sens divers.
Monsieur Buffon dit, dans son livre :
« La baleine est le roi des mers. »
Et quand on est dans un empire,
Il est, quoi qu'on en puisse dire,
Fort agréable, selon moi,
De loger chez le roi.

Aussi si jamais je sors de son palais, Dieu sait comme j'en conterai; je veux même faire la relation véridique de mon voyage... relisons un peu les notes que j'ai jetées sur mon journal. (*Lisant.*)

« Le dix-huit février, j'étais dans la chambre du « vaisseau, pensant au voyage que j'avais entrepris, « à ma mère-grand et à cette petite Gianetta, que « j'aimais comme un enragé depuis que j'avais appris « qu'elle en aimait un autre; et comme c'était le « mardi-gras, je m'amusais à faire des beignets, « lorsque Frétino, mon ami et mon domestique, en- « tra m'annoncer qu'une tempête se préparait et que « le bâtiment faisait une voie d'eau considérable; je « me recommandai à mon bon ange et j'envoyai Fré- « tino travailler à la pompe...

« Le dix-neuf, mercredi des Cendres, tout à coup « il se fit un grand bruit; c'était le vaisseau qui en- « fonçait... Je fermai les yeux pour ne rien entendre, « lorsque je me trouvai dans l'eau avec Frétino qui « s'était attaché à ma ceinture et qui ne m'aurait pas « quitté pour un empire... Bon et digne serviteur... « Je voulais lui faire lâcher prise; il ne voulait pas, « et dans ce combat de générosité, nous descendions « toujours vers la cave... lorsque j'aperçus une es- « pèce de soupirail... Dans ces moments-là on se « fourre où l'on peut... je m'y lançai à corps perdu, « Frétino en fit autant, et nous nous trouvâmes dans « un corridor obscur et étroit où nous restâmes « quelques instants sans pouvoir avancer. (*S'arrê- « tant.*) Je suis certain maintenant, à n'en pouvoir « douter, que ce passage-là n'était autre chose que le « gosier de la baleine... et la preuve c'est que je « sentis fort bien ce mouvement-ci (*Imitant le mou- « vement de quelqu'un qui avale.*) et qu'à l'instant « même nous nous trouvâmes dans une pièce spa- « cieuse et que je présume être son estomac... Ce « fut là que nous passâmes la nuit. Le vingt, nous » déjeunâmes assez gaiement avec quelques centaines « d'huîtres que notre hôtesse avait avalées le matin. « Le vingt et un, la baleine ayant eu des douleurs « d'estomac, sans doute à cause de notre séjour dans « le sien, ne voulut pas manger de la journée et nous « ne prîmes rien.

« Le vingt-deux, nous cherchâmes alors à pénétrer « dans l'intérieur du bâtiment, et nous trouvâmes « une grande pièce que je présumai être le ventre et « que j'appelai le corps de logis; je m'en établis pro- « prietaire; la baleine sentant moins de pesanteur « sur l'estomac, déjeuna légèrement, et nous eûmes « cinq ou six saumons pour notre dîner; depuis elle « a continué de nous pourvoir en abondance.

« Le vingt-trois, je réglai définitivement l'inté- « rieur de notre habitation... de sorte que je man- « geai dans l'estomac, je couchai sur le ventre, et je « mis Frétino sur le derrière. Le vingt-quatre je « bâillai toute la matinée.

« Le ving-cinq, je me reposai et je fis faire à Fré- « tino cette petite table et ce banc avec des arêtes de « poisson. Le vingt-six nous étions chacun dans nos « chambres quand toute l'habitation fut ébranlée « par de vives secousses; il parait que la maison était « attaquée; j'envoyai Frétino à la découverte... il « regarda par les yeux de la baleine et découvrit que « nous étions aux prises avec un ennemi redoutable, « qu'à ses longues rangées de dents je jugeai être un « requin ou un marsouin.

« Le vingt-sept, le combat continua, et la baleine « se défendit si vivement, que Frétino, qui était or- « dinairement à la queue, ne pouvait y rester à cause « des grands coups qu'elle en allongeait... Nous « étions ici tous deux qui faisions notre possible pour « l'encourager et lui remettre le cœur au ventre! « Frétino lui criait toujours : Défends ta queue!.. « défends ta queue! » Enfin elle triompha, et c'est là que j'en suis resté de ma relation.

AIR de *Marianne.*

Quel bruit!.. quelle rumeur soudaine;
Lorsqu'un jour on annoncera :
Mémoir's secrets d'une baleine,
Par un monsieur qui l'habita!
On clabaud'ra;
J'entends déjà
Tout c' qu'on va dir' sur cet ouvrage-là.
L'un dira ci, l'autr' dira ça.
Puis l'autr' dira
Patati patata.
Enfin si je puis en cachette,
Sitôt que je l'aurai vendu,
Obtenir qu'il soit défendu,
V'là ma fortune faite.

—

SCÈNE II.

JONAS, FRÉTINO.

FRÉTINO. Je vous dérange, monsieur Jonas?

JONAS. Peux-tu le penser, un ami aussi fidèle.

FRÉTINO. Je viens vous parler de notre dejeuner.

JONAS. Qu'est-ce que nous avons aujourd'hui?

FRÉTINO. D'abord un saumon.

JONAS. Est-ce bien frais?

FRÉTINO. De ce matin, j'étais là quand notre propriétaire l'a avalé, je l'ai vu passer.

JONAS. Ah! tu étais au passage du saumon... c'est bien; et après.

FRÉTINO. Une centaine d'éperlans.

JONAS. Toujours du poisson!

FRÉTINO. Que je veux mettre en friture pour vous changer un peu... vous savez que j'ai sauvé notre poêle... car je faisais des beignets au moment du naufrage et je l'ai gardée à la main.

JONAS. Ce qui a dû te gêner, quand j'y pense.

FRÉTINO, *battant le briquet.* Dame! vous savez que le plus embarrassé est toujours celui qui tient la...

JONAS. C'est juste... aussi je vais le consigner dans notre journal de voyage... car tout ce que tu fais, Frétino, je l'écris.

FRÉTINO, *battant le briquet.* Vraiment?

JONAS. Vois plutôt... *Le 28, Frétino se mit à battre le briquet, et ramassant les morceaux de bois que notre propriétaire avalait continuellement, il en fit un bon feu.*

Tâche surtout que la friture soit bien légère... comment la fais-tu?..

FRÉTINO. A l'huile. L'huile de baleine, il n'en manque pas.

JONAS, *près de la table et écrivant.* Ça ne doit pas être mauvais.

FRÉTINO, *tenant ta poêle.*

PREMIER COUPLET.

AIR : *Pauvre dame Marguerite* (de LA DAME BLANCHE).

C' que c'est pourtant que les hommes!
Ce que c'est pourtant que les poissons...
Que la baleine où nous sommes
Fait fair' de réflexions!
Hélas! dans sa faim cruelle,
Nous fûmes mangés par elle,
Et ces jeunes éperlans
Le seront par nous, j'en soupire...
(*Remuant la poêle.*)
Tournez dans la poêle à frire,
Tournez, goujons innocents,
Tournez, tournez, car en tout temps,
Les p'tits sont mangés par les grands.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, nos destins sont semblables;
Les sous fermiers, les traitants
Grugent leurs contribuables,
Les procureurs, leurs clients.
Chacun se mange à la ronde,
Hélas! et dans ce bas monde,
Nous retournant en tous sens!
Le destin semble nous dire :
Tournez dans la poêle à frire,
Tournez, pauvres innocents,
Tournez, tournez, car en tout temps
Les p'tits sont mangés par les grands.

JONAS. Moi, mère-grand? je m'amuse à me désespérer. — Acte 1, scène 1.

JONAS, *le regardant.* Comme tu tiens ta poêle... prends garde de renverser... il n'en faudrait pas davantage pour donner à notre propriétaire une inflammation d'entrailles... on en voit tant!

FRÉTINO, *retournant sa poêle.* N'ayez pas peur! Mais vous avouerez, Monsieur, que pour un voyage d'agrément, comme vous me l'aviez dit, ça commence bien... une fameuse auberge.

JONAS. Nous pouvions plus mal tomber... pour moi, surtout, qui suis misanthrope et qui déteste les hommes.

FRÉTINO. Il n'y a pas à craindre qu'ils viennent vous déranger.

JONAS. Ici plus d'ambition comme là-haut, plus de préjugés, plus de disputes... seul avec un ami véritable que j'ai le plaisir de posséder chez moi.

FRÉTINO. Chez moi... c'est-à-dire chez nous.

JONAS. Je t'ai dit chez moi.

FRÉTINO, *se levant et laissant la poêle sur le feu.* Et c'est là où je vous arrête... car enfin la baleine est à nous deux.

JONAS. C'est ce qui te trompe... Je veux bien t'y loger, et avec plaisir, mais elle m'appartient.

FRÉTINO. Pas plus qu'à moi.

JONAS. J'y suis entré le premier.

FRÉTINO. Nous y sommes entrés en même temps.

JONAS. J'y étais avant toi... et j'en ai pris possession par droit de conquête, *primo occupanti*.. si tu entends le latin.

FRÉTINO. Non, Monsieur... mais ce que je sais, c'est que le soleil luit pour tout le monde.

JONAS. Pas ici... Monsieur, et vous me devez foi et hommage.

FRÉTINO. Je ne reconnais pas de maître.

JONAS. Vous reconnaîtrez du moins que notre souverain à tous deux c'est la baleine.

FRÉTINO. C'est vrai.

JONAS. Et c'est moi qui suis son ministre de l'intérieur.

FRÉTINO. C'est moi.

JONAS. C'est moi.

FRÉTINO. Silence! je crois qu'elle se réveille. — Acte 2, scène 5.

ENSEMBLE.

JONAS.

AIR du *Château de mon oncle.*

Voyez cet ambitieux,
Qui prétendrait, dans ses vœux,
Me chasser de ces lieux.
Va, tu n'es qu'un séditieux.
Je prétends et j'entends bien
Rester maître de mon bien.
Ce terrain est le mien,
Et je le prouverai bien.

FRÉTINO.

Est-il donc ambitieux!
Que manque-t-il à ses vœux?
Ce séjour spacieux
Est assez grand pour nous deux.
Comme vous, moi je soutien
Que ce terrain est mon bien.
C'est le mien comm' le sien,
Et je le prouverai bien.

FRÉTINO.

Mais voyez donc comme
Est le cœur de l'homme,
Ils ne peuvent entre eux
Vivre en paix dès qu'ils sont deux.

JONAS.

Si l'on me résiste,
Je vais, j'y persiste,
Te mettre hors de ces lieux.

FRÉTINO.

Je ne demande pas mieux.

ENSEMBLE.

Voyez cet ambitieux, etc.

(*A la fin de l'air on entend un grand bruit, et la baleine recommence à s'agiter.*)

JONAS. Écoute donc! Il me semble que la maison remue : est-ce une visite qui nous arrive?

FRÉTINO. Encore quelque combat... quelque requin qui nous aura entendus; et pendant que nous nous disputons l'autorité à nous deux...

JONAS. Peut-être qu'un troisième... Dis donc, Frétino, va regarder.

FRÉTINO. Et par où?

JONAS. Eh! parbleu. . par l'œil de notre propriétaire; tu sais bien que nous ne voyons que par ses yeux.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 5 —

FRÉTINO. A la bonne heure... je vais à notre observatoire et je reviens sur-le-champ... Attendez-moi.

—

SCÈNE III.

JONAS, *seul*. Sans qu'il y paraisse... il est impossible d'être plus ambitieux que ce petit garçon-là, (*Prenant la poele et mangeant les poissons qui sont dedans.*) et surtout plus égoïste... il ne pense qu'à lui... aussi s'il était jamais mon grand-père... mais il n'y a pas de risque que je donne mon consentement... un gaillard!... qui ne sait pas même faire la friture... celle-ci est manquée et pendant que nous nous disputions .. ces pauvres éperlans... se sont desséchés et calcinés. (*Les mangeant.*) Misérables victimes des discussions des hommes et des divisions intestines!

—

SCÈNE IV.

JONAS, FRÉTINO.

FRÉTINO, *roulant un grand coffre*. Monsieur Jonas! Monsieur Jonas!

JONAS. Qu'est-ce donc?

FRÉTINO. Venez m'aider... car c'est joliment lourd... voilà ce que Madame vient d'avaler.

JONAS, *regardant*. Un vase de bronze!

FRÉTINO. Quand je vous dis qu'elle a un estomac de fer... Eh mais! il y a sur ce vase des caractères tracés... voyons, lisons . *ane... anneau du roi Salomon.*

JONAS. Il faut que ce soit bien précieux, car c'est bien fermé.

FRÉTINO. Ouvrons toujours... (*Ils lèvent ensemble le couvercle, il sort du vase une épaisse fumée.*)

JONAS. Ah! mon Dieu! quelle fumée!.. pouah! c'est pire qu'un estaminet. (*Y fourrant la main.*) Un anneau... et un papier. (*Lisant.*) «Jonas...» Tiens, c'est à moi! comment ont-ils su mon adresse?.. « Je sais ce « qui t'amène, et je t'attendais depuis trois mille ans.» Par exemple, je suis bien fâché d'avoir fait attendre si longtemps. «Je t'attendais depuis trois mille ans, pour « te donner le moyen de trouver la cinquième statue « que tu cherches. » Il se pourrait!..

FRÉTINO. Achevez donc vite.

JONAS, *continuant*. « L'anneau ci-joint est celui du « puissant roi Salomon ; il l'avait autrefois donné à « une de ses femmes, la sultane Rebecca, qui était « l'esprit de contradiction en personne. Or, cet an- « neau t'aidera dans tes recherches, et disparaîtra « quand tu auras réussi. Mais je te préviens qu'il « exécutera toujours le contraire de ce que tu ordon- « neras ; ainsi, prends garde à toi! »

FRÉTINO. Comment! ça fera toujours le contraire de ce que nous dirons?

JONAS. Encore des devinettes... Ils savent que je ne les aime pas, et ils m'en donnent exprès pour nous casser la tête. C'est égal, essayons toujours, donne-moi l'anneau et tiens-toi bien... Qu'est-ce qu'il faut demander?

AIR : *Montagnes.*

Prononce; (*bis.*)
De tes avis je veux m'aider.
Prononce, (*bis.*)
Qu' faut-il demander?

FRÉTINO.

De ces lieux d'mandez qu'on nous sorte ;
Allons, parlez d'une voix forte.

JONAS, *criant.*

A l'instant j'entends et je veux
Qu'au-dessus des flots orageux
On nous porte tous deux.

(*Le ventre de la baleine s'entr'ouvre et on les voit redescendre.*)

ENSEMBLE.

J'enfonce. (*bis.*)

JONAS.

Lâch'moi donc.

FRÉTINO.

J' vous serr' dans mes bras.
J'enfonce, (*bis*)
Je n' vous quitt' pas.
(*Ils disparaissent tous les deux.*)

—

SCÈNE V.

Le théâtre change et représente le fond de la mer ; une grotte maritime située sous les eaux ; on voit au-dessus de la tête couler les vagues ; sur le premier plan, une nérèide endormie et appuyée sur son urne.

LA NÉRÈIDE, JONAS, FRÉTINO.

JONAS, à *Frétino*. Ah çà! veux-tu me lâcher! Qu'est-ce que c'est donc que cette mauvaise habitude-là? Je vous préviens, Frétino, que la première fois que nous enfoncerons ensemble, je n'entends pas que vous vous attachiez ainsi à moi...

FRÉTINO. Je ne m'attendais pas à vous voir blâmer un excès d'attachement.

JONAS. C'est la cause que nous avons été à fond une fois plus vite.

FRÉTINO. Aussi, c'est votre faute... On vous avait prévenu que cet anneau faisait tout le contraire de ce qu'on lui disait, et vous allez demander qu'on nous sorte de l'eau.

JONAS. Je vois bien maintenant que c'était le moyen de nous couler bas; mais pourquoi aussi ordonne-t-on des choses si difficiles?.. Moi, ça m'embrouille... Ah çà! il paraît que nous ne descendons plus, et que nous voilà arrivés.

FRÉTINO. Si nous remontions de suite?

JONAS. Il faut au moins le temps de respirer, et puisque nous voilà... (*Regardant en haut.*) Ah! mon Dieu! où sommes-nous donc?

FRÉTINO.

AIR du vaudeville de *l'Actrice*.

Voyez au-dessus d' notre tête
Les flots fair' des sauts et des bonds,
Et même au milieu d' la tempête
Nous voyons passer des poissons.

JONAS.

J'admire ce miracle insigne,
Ce n'est plus comme en notre sol,
Au lieu de les prendre à la ligne,
On pourrait les tirer au vol.

FRÉTINO. Monsieur, regardez donc cette petite fille appuyée sur ce vase, et qui dort si profondément.

JONAS. C'est quelque fleuve ou quelque rivière souterraine?

FRÉTINO. Silence!.. je crois qu'elle s'éveille.

JONAS. Tant mieux... car il n'y a pire eau que l'eau qui dort. Attends... attends, nous allons savoir où nous sommes. (*Frottant son anneau.*) J'ordonne qu'elle vienne à nous, et qu'elle nous parle.

FRÉTINO. Elle ne bouge pas, et elle ne dit rien; est-ce que nous nous serions trompés? est-ce que ce serait une statue?

JONAS. Une statue... Si c'était ma cinquième!.. Madame... Je vais bien le voir... Madame... Décidément elle ne dit rien... c'est bien étonnant.

FRÉTINO. Eh! non, c'est tout naturel... c'est encore votre faute, ou plutôt celle de l'anneau... Qu'est-ce que vous avez dit tout à l'heure?

JONAS. J'ai dit : Je veux qu'elle parle.

FRÉTINO. Justement.

JONAS. Diable d'anneau... Quand on n'y est pas habitué! Eh bien! qu'elle reste là et qu'elle ne parle pas!

LA NÉRÉIDE, *venant à eux, et avec volubilité*. Que vois-je! des mortels dans ces lieux où les divinités de l'Océan ont seules le droit de pénétrer!.. Jamais vi-

site pareille ne nous était encore arrivée. Qui êtes-vous? Que voulez-vous? que demandez-vous?

JONAS. Tu avais raison... il n'y avait que cela qui la retenait.

LA NÉRÉIDE. Répondez! D'où sortez-vous?

JONAS. Mon Dieu! Madame, je vous demande la permission de ne pas vous le dire... parce que vous ne le croiriez pas... Notre voiture est restée là-haut... Mais daignerez-vous nous apprendre où nous sommes?

LA NÉRÉIDE. Vous êtes dans le palais d'Amphitrite, situé sous les eaux. Vous n'en avez guère que deux ou trois mille pieds sur la tête; c'est ici le rendez-vous de tous les fleuves et de toutes les rivières. Ces messieurs et ces dames, quand ils ont achevé leur tournée et fini leur cours, viennent causer ici sur la pluie et le beau temps. Vous pouvez les apercevoir.

FRÉTINO, *regardant à gauche*. C'est ma foi vrai.

JONAS. Quel est ce grand qui a une tournure allemande?

LA NÉRÉIDE. C'est le Rhin...

FRÉTINO. Et ce petit sec, habillé à l'espagnole?

LA NÉRÉIDE. C'est le Tage...

JONAS. Il cause avec une demoiselle qui a l'accent gascon.

LA NÉRÉIDE. C'est la Garonne.

JONAS.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Quelle est cette autre Française
Dont l'aspect est libre et fier?

LA NÉRÉIDE.

C'est la Seine.

FRÉTINO.

Elle a bon air.
L'autre habillée à l'anglaise?

LA NÉRÉIDE.

La Tamise.

JONAS.

Beau maintien.
Et ce gros, qui ne dit rien?

LA NÉRÉIDE.

Le Danube.

JONAS.

C'est très-bien :
Je lui trouve un air despote.
Pourquoi cet accoutrement?
Habit vert et gros turban?

LA NÉRÉIDE.

C'est que dans le doute il flotte,
Ignorant en ce moment
S'il est russe ou musulman,
S'il sera russe ou musulman.

JONAS. Et vous, Madame, est-ce que vous seriez quelque rivière de notre connaissance?

LA NÉRÉIDE. J'en doute, car je ne fais pas grand bruit dans le monde; on m'appelle des Gobelins.

JONAS. Vous seriez cette fameuse rivière des Gobelins?

LA NÉRÉIDE. Néréide subalterne, qui ne suis ici que pour la galerie.

JONAS. Je comprends! pour faire tapisserie. Pardon, Mademoiselle, de vous avoir dérangée; ce n'est pas ici, je le vois bien, que je trouverai ce que nous cherchons.

LA NÉRÉIDE. Au contraire, vous ne pouvez mieux rencontrer; nous avons ici tout ce qui se perd là-haut; c'est un pays très-riche que le nôtre. Les cargaisons de vos négociants, les galions du Nouveau-Monde, les frégates à courant d'eau, les cloches hydrauliques, et tant de projets qui sont tombés dans l'eau.

FRÉTINO. Ce n'est pas ça qu'il nous faut.

LA NÉRÉIDE. Sans compter mille inventions nouvelles qui font d'abord grand bruit chez vous, et qui tôt ou tard finissent par arriver à ce grand fleuve que vous voyez, et qu'on appelle le fleuve d'oubli.

JONAS. Il serait possible!

LA NÉRÉIDE.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Peines, chagrins, grâce à lui, tout s'efface.
Ce qu'on était, on l'oublie à l'instant.
Vos parvenus, vos gens en place
En font usage fréquemment,
Et les amants encore plus souvent.

JONAS.

Ah! si ces eaux enlèvent la mémoire,
Daignerez-vous m'en donner?

LA NÉRÉIDE.

Volontiers.
Est-ce pour vous?

JONAS.

Non, pour en faire boire
A tous mes créanciers.

LA NÉRÉIDE. Mais nous avons ici une source plus précieuse encore.

FRÉTINO. Et laquelle?

LA NÉRÉIDE. C'est la fontaine de Jouvence.

AIR de *l'Artiste.*

Sa source enchanteresse
De l'hiver fait l'été,
Et donne la jeunesse
Ainsi que la beauté.
Par cette onde immortelle
On plaît toujours.

FRÉTINO.

Vraiment!
Je vois qu' Mademoiselle
Doit s'y baigner souvent.

JONAS. Si j'osais vous en demander quelques bouteilles.

LA NÉRÉIDE. Il ne tient qu'à vous d'en puiser.. tenez, de ce côté.

JONAS. Frétino... va vite avant que nous partions.

AIR des *Amazones.*

Pourvu tout'fois qu'en ces lieux l'ordonnance
Nous permett' de les emporter.

LA NÉRÉIDE.

Mais sans danger vous le pouvez, je pense;
Personne ici ne peut vous arrêter.

FRÉTINO.

Nous pourrons donc remonter vers la terre,
Et sans payer de commis ni d'octrois,
A moins qu'on n'ait placé près d' la barrière
Quelques requins pour percevoir les droits.

(*Il sort.*)

—

SCÈNE VI.

JONAS, LA NÉRÉIDE.

LA NÉRÉIDE. Si c'est pour cela que vous veniez, vous serez bientôt satisfait.

JONAS. Je vous avoue, mademoiselle des Gobelins, que j'aurais bien quelque chose à vous demander; mais je crains que vous ne puissiez pas me dire au juste où est ce que je cherche.

LA NÉRÉIDE. Jusqu'à présent cela me serait difficile, mais nous avons en ces lieux une nymphe jeune et belle qui en sait plus que moi et à qui rien n'est caché.

JONAS, *vivement.* C'est mon bon ange qui m'a conduit près d'elle! Et vous croyez que cette jeune personne pourra m'apprendre...

LA NÉRÉIDE. Tout ce que vous voudrez savoir.

JONAS. Elle est donc bien instruite..... pour une femme?

LA NÉRÉIDE. C'est ce que tout le monde dit; et ce qui vaut encore mieux, elle ne vous trompera jamais.

JONAS. O miracle sans pareil!.. Et quel est son nom?

LA NÉRÉIDE. La Vérité.

JONAS, *étonné.* La Vérité!

LA NÉRÉIDE. Est-ce qu'elle vous fait déjà peur?

JONAS. Comment! elle est ici à domicile?

LA NÉRÉIDE. Où voulez-vous donc qu'elle soit, n'étant pas sur terre?

JONAS. Il faut bien qu'elle soit dessous, vous avez raison. C'est donc ça, qu'on m'a toujours dit qu'elle habitait dans un puits?

LA NÉRÉIDE. A peu près; car elle demeure depuis trois ou quatre mille ans dans ce beau palais de cristal que vous voyez d'ici...

JONAS. Un palais de cristal! singulier hôtel. Au fait, elle est assez précieuse et assez rare pour qu'on la mette sous verre! Venez, guidez-moi.

AIR : *Si ça t'arrive encor* (de LA MARRAINE).

Ce palais sans doute est bâti
Près d'un fleuve ou d'une rivière;
Car vous en avez tant ici.
(*Montrant le côté des fleuves.*)
Est-ce par là?
LA NÉRÉIDE, *montrant le côté opposé.*
Tout au contraire,
Elle habite de ce côté.
On a mis, pour raison fort bonne,
Le palais de la Vérité
Bien loin de la Garonne.

JONAS. Est-ce étonnant? moi qui ne la cherchais pas; la rencontrer ainsi par hasard!

LA NÉRÉIDE. Les plus grands savants n'en font jamais d'autres; venez, je vais vous conduire.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉTINO.

FRÉTINO, *tenant plusieurs fioles.* Monsieur Jonas! monsieur Jonas! j'ai notre provision.

JONAS, *prenant les fioles et les mettant dans sa poche.* C'est bien! c'est bien!

FRÉTINO. Surtout, n'allez pas casser les fioles! Car c'est une eau si merveilleuse, que cette eau de Jouvence. Imaginez-vous qu'en me baissant pour puiser à cette fontaine, j'y ai laissé tomber ma casquette qui était si vieille... vous savez...

JONAS. Eh bien?

FRÉTINO. Eh bien! je l'ai retirée, c'était un castor tout neuf... C'est-il heureux!

AIR : *Au clair de la lune.*

Tout est vieux sur terre.
Que d' peine on s' donna
Souvent pour refaire
Ce qu'on fit déjà!
Auteurs d' tout's espèces,
(*Montrant son chapeau.*)
Contemplez-moi ça,
Et portez vos pièces
A c'te fontain'-là.

JONAS. Il est de fait que c'est très-commode, et quand je songe à ma toilette, pouvons-nous passer par là en allant au palais de cristal?

LA NÉRÉIDE. Pourquoi?

JONAS. A cause de mon habit qui est de l'année dernière; je ne serais pas fâché de le mouiller un peu pour lui donner un air de fraîcheur.

LA NÉRÉIDE. C'est inutile; la Vérité ne tient pas au costume.

JONAS. C'est juste... car on dit que le sien... ce n'est pourtant pas faute de miroir... Et vous croyez qu'elle nous recevra bien?

LA NÉRÉIDE. Je l'ignore, il y a trois sortes de gens qui sont très-mal avec elle : les charlatans, les courtisans et les voyageurs.

JONAS. Nous sommes de ce nombre.

FRÉTINO. Alors, Monsieur, n'y allons pas.

LA NÉRÉIDE. Je dois vous prévenir aussi qu'en approchant on est ébloui, et qu'à moins de détruire ce palais de cristal, dont l'éclat peut vous faire perdre la vue...

JONAS. Il fallait donc le dire; moi qui y allais pour m'éclairer, je ne me soucie pas d'en revenir aveugle.

LA NÉRÉIDE. Alors, que voulez-vous?

JONAS. Qu'elle reste chez elle; car je ne veux ni la voir ni briser son palais. (*On entend en dehors un grand bruit.*) Voilà de la vaisselle qui se casse.

LA NÉRÉIDE, *s'enfuyant.* Tout est perdu! c'est le palais qui est en morceaux.

FRÉTINO. Encore votre talisman; vous ne prenez jamais garde.

JONAS. Est-ce que j'y pensais!

—

SCÈNE VIII.

JONAS, FRÉTINO, LA VÉRITÉ, *son miroir à la main,* FLEUVES ET RIVIÈRES.

ENSEMBLE.

LA VÉRITÉ ET LES FLEUVES.

AIR : *A ce soir, à minuit.*

Un mortel en ces lieux!
Quel est le téméraire
Qui, bravant ma colère,
Se présente à mes yeux?

JONAS ET FRÉTINO.

Excusez en ces lieux
Un mortel téméraire
Qui craint votre colère
Et l'éclat de vos yeux.

LA VÉRITÉ.

Auprès de moi qui vous attire?

JONAS.

C'était le désir de savoir.

FRÉTINO.

Et nous commençons, dans votre empire,
Par un' bêtis' sans le vouloir,

JONAS.

A vos bontés voilà nos titres;
Ce n'est pas notre faute, hélas!

FRÉTINO.

Car près des dam's nous n'avons pas
L'usage de casser les vitres.

ENSEMBLE.

LA VÉRITÉ.

Approchez tous les deux;
Je n'ai plus de colère,
Je vais vous satisfaire
Et combler tous vos vœux.

FRÉTINO ET JONAS.

Approchons tous les deux;
Oubliant sa colère,
Ell' va nous satisfaire
Et combler tous nos vœux.

JONAS. Vous êtes donc assez bonne pour nous pardonner notre indiscrétion?

LA VÉRITÉ. Ceux qui me recherchent sont si rares qu'il faut leur savoir gré de leur visite.

JONAS. Et vous ne m'en voulez pas de la casse de votre palais?

LA VÉRITÉ. Il sera bientôt reconstruit...

JONAS. Vraiment... (*Se reprenant.*) Je vous crois sur parole. Et certainement, Madame, c'est un honneur pour nous.

LA VÉRITÉ. Je n'aime pas les compliments.

JONAS. Alors je vous dirai que nous venons...

LA VÉRITÉ. Je sais pourquoi...

JONAS. J'aurais l'avantage d'être connu de vous! Oserai-je vous demander comment vous me trouvez?

LA VÉRITÉ. Très-laid.

JONAS, *à part.* Eh bien! par exemple, est-ce qu'on dit ces choses-là! Au fait, à son âge, à quatre mille ans, il est possible qu'on ait la vue basse. (*Haut.*) Je voulais vous parler du moral.

LA VÉRITÉ. Bon naturel, gâté par la flatterie, la richesse et la sottise.

JONAS, *à part*. Allons, décidément elle voit faux. On dira ce qu'on voudra, je ne trouve pas que cette femme-là est aimable; mais puisque j'ai besoin d'elle... (*Haut.*) Je craindrais, en vous interrogeant davantage, d'abuser de votre complaisance : je vous demanderai seulement si vous savez quel est ce trésor si précieux que mon père m'a ordonné de chercher.

LA VÉRITÉ. Je le sais.

JONAS. Cette cinquième statue existe donc?

LA VÉRITÉ. Elle existe.

JONAS. Et où la trouverai-je?

LA VÉRITÉ. Dans le royaume de Naples, aux environs d'Amalfi, près le golfe de Salerne.

JONAS. La chaumière de ma mère-grand?

LA VÉRITÉ. Précisément!

JONAS. C'était bien la peine de la quitter, et d'aller chercher si loin ce que nous avions sous la main... Partons vite.

FRÉTINO. Sans la remercier?

JONAS. Elle n'aime pas les compliments.

FRÉTINO. Oui; mais moi, j'ai aussi quelque chose à lui demander. — Pardon, excusez, ma belle dame, connaissez-vous celle que j'aime?

LA VÉRITÉ. Oui.

FRÉTINO. L'original de ce portrait existe-t-il?

LA VÉRITÉ. Il existe.

FRÉTINO. Et où le trouverai-je?

LA VÉRITÉ. Dans le royaume de Naples, aux environs d'Amalfi, près le golfe de Salerne.

FRÉTINO. Le monde entier s'est donc donné rendez-vous dans cette chaumière?

JONAS, *à part*. Pour ce qui est de cela, elle n'a pas menti.

FRÉTINO. Encore un mot..... Pourrai-je m'en faire aimer?

LA VÉRITÉ. Elle t'aimera.

JONAS, *à part*. Mânes de mon grand-père, le souffririez-vous?

FRÉTINO. L'épouserai-je?

LA VÉRITÉ. L'épouser, toi?..

FRÉTINO. Oui, Madame.

LA VÉRITÉ. Tu l'épouseras.

ENSEMBLE.

FRÉTINO.

AIR des *Folies Amoureuses* (arrangé par Castil-Blaze).

Quel bonheur! d'après cet oracle,
J'obtiendrai l'objet de mes vœux.
C'est à vous qu'est dû ce miracle,
C'est par vous que je vais être heureux.

JONAS.

C'en est fait, d'après cet oracle,
Il verra combler tous ses vœux.
Je saurai bien y mettre obstacle,
Et l'empêcher d'insulter mes aïeux.

LA VERITÉ.

Du destin tels sont les oracles;
Vous verrez combler tous vos vœux.
Mais craignez encor des obstacles :
Qui peut jamais se vanter d'être heureux?

FRÉTINO.

De partir de ces lieux je grille,
Prenons nos bouteill's à l'instant,
Et puis remontons promptement.

(*Il court au fond du théâtre, où il a déposé en arrivant ses bouteilles.*)

JONAS, *à part*.

Oui, pour l'honneur de la famille,
Employons notre talisman.
Il faut qu'ici son pouvoir brille.
Mon anneau, je veux à l'instant
Que loin de ces lieux on m'emporte,
(*Montrant Frétino.*)
Et je veux, lui, qu'il y reste toujours.

(*En ce moment Frétino est enlevé dans les airs.*)

FRÉTINO.

A moi! c'en est fait de mes jours!

LA VÉRITÉ.

Eh quoi! nous quitter de la sorte!

JONAS.

Arrêtez! arrêtez! vous vous trompez encor.
Arrêtez! arrêtez! ils n'en vont que plus fort.

(*On voit Frétino s'élever dans l'air, passer à travers les vagues, et disparaître, tandis que la néréide et tous les fleuves accourent et le regardent.*)

CHŒUR.

Dieu! quel bruit! quel est ce miracle?
Des mortels sont venus dans ces lieux!
Jusqu'ici semblable spectacle
N'avait encor jamais frappé nos yeux.

(*Jonas se désespère, la Vérité le console.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière de la mère-grand. Même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MÈRE-GRAND, GIANETTA.

GIANETTA, *arrivant*. Madame Jonas! madame Jonas! où est-elle donc?.. v'là son grand fauteuil toujours à la même place, ce n'est pas comme elle : tous les jours elle va au-devant de son fils, et moi aussi j' viens savoir tous les jours s'il est arrivé... Personne! il paraît que ce n'est pas encore pour aujourd'hui.

PREMIER COUPLET.

AIR :

Depuis qu'il est à la poursuite
De c' trésor que nous attendons,
Je n' sais pas lui s'il court bien vite,
Mais mon pauv' cœur, j' vous en réponds,
N' va plus que par sauts et par bonds.
Par le chagrin je suis maigrie,
Si j' pleur' de cette façon-là,
Je vais cesser d'être jolie.
C'est des bêtis' d'aimer comme ça.

DEUXIÈME COUPLET.

Tous les garçons du voisinage
Pendant ce temps me font la cour.
Ils parlent tous de mariage;
Moi je dis non, car chaque jour
De Jonas j'attends le retour.
Mais avant que ce jour-là brille,
J'en mourrai, je le sens bien là;
Et l' plus cruel, je mourrai fille...
C'est des bêtis' d'aimer comm' ça.

SCÈNE II.

LA MÈRE-GRAND, GIANETTA.

LA MÈRE-GRAND. Ah! mon Dieu! mon Dieu! les maudites gens!

GIANETTA. Qu'avez-vous, madame Jonas?

LA MÈRE-GRAND. Ah! qu'une pauvre veuve est à plaindre... Voilà notre maison saisie par autorité de justice.

GIANETTA. Qu'est-ce que vous me dites là...

LA MÈRE-GRAND. Que les huissiers, que les recors ont tout bouleversé dans la maison; dans ce moment ils font l'inventaire des caves, ils vont trouver nos trésors.

GIANETTA. Et M. Jonas qui n'est pas ici!

LA MÈRE-GRAND. C'est bien heureux qu'il n'y soit pas, car on attend qu'il arrive pour le conduire en prison.

GIANETTA. C'est égal, il serait arrivé.

LA MÈRE-GRAND. Pour le voir injurier, maltraiter? pour le voir battu?

GIANETTA. Qu'est-ce que ça me fait... je le verrais.

LA MÈRE-GRAND. Comme elle l'aime!

GIANETTA.

AIR d'*Aristippe*.

Mais je ne sais quel sinistre présage
Me dit tout bas qu'il n' reviendra jamais.

LA MÈRE-GRAND.

Pour un' pauvre mère, à mon âge,
Quels seraient, hélas ! mes regrets!
Mon p'tit Jonas, je n' te r'verrai jamais.
Quand on n'a qu'un fils... ô nature!

GIANETTA.

Notr' malheur, Madame, serait commun;
Car j' n'ai qu' c't amant-là, je vous jure.

LA MÈRE-GRAND.

Toi, c'est ta faut', pourquoi n'en as-tu qu'un?

LA MÈRE-GRAND. Et dire que depuis son départ... il ne nous a pas donné une seule fois de ses nouvelles.

GIANETTA. C'est qu'il n'a pas pu.

LA MÈRE-GRAND. Avec cela... il y a tant de gens charitables qui viennent toujours vous apporter la gazette, quand elle contient de mauvaises nouvelles. « Mère Jonas, le vaisseau où était votre fils a fait « naufrage... lisez plutôt... il a été englouti, et pa- « tati, et patata. » Moi je ne veux rien croire de tout cela...

GIANETTA. Mais cependant si c'était vrai... ce pauvre Jonas!

LA MÈRE-GRAND. Et ce pauvre Frétino... qui ne l'accompagne que pour son plaisir et par complaisance...

GIANETTA. Moi d'abord... j'en mourrais.

LA MÈRE-GRAND. Aussi c'est ta faute... pourquoi ne pas m'avoir avoué avant son départ... que c'est lui que tu aimais... Ça l'aurait peut-être empêché de partir... car je suis bien sûre qu'il t'aime au fond, et plus que tu ne crois...

GIANETTA. Non, madame Jonas, il lui fallait de la fortune, et je n'en ai pas... car tous les hommes sont de même... Ne voilà-t-il pas mon oncle qui, pour comble de malheur, veut me marier au gouverneur de la province qui est amoureux de moi.

LA MÈRE-GRAND. Le seigneur de Riparda, qui est si vieux et si riche?

GIANETTA. Il ne se contente pas d'être laid et bossu, il faut encore qu'il soit borgne.

LA MÈRE-GRAND. Et tu lui as donné dans l'œil?

GIANETTA. Le seul qui lui reste... est-ce avoir du malheur... J'ai différé tant que j'ai pu... espérant que M. Jonas arriverait et qu'il me protégerait... Mais c'est aujourd'hui que j'ai promis de me décider... sans cela le gouverneur viendra m'enlever ici de vive force, à ce qu'il dit, pour faire mon bonheur.

LA MÈRE-GRAND. Et la justice n'ouvrira pas les yeux sur de pareils attentats!

GIANETTA. Pardi!.. la justice, c'est lui... Et vous savez bien qu'elle n'y voit qu'à moitié...

LA MÈRE-GRAND. C'est vrai...

GIANETTA. Je le soupçonne même d'avoir fait aujourd'hui saisir notre maison... pour que je me trouve sans asile; eh! tenez, je les entends...

LA MÈRE-GRAND. Nous sommes ruinés, ils emportent tous nos trésors.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; CHŒUR D'HUISSIERS, *boitant ou se tenant la joue.*

LE CHŒUR.

AIR : *Amis, voici le jour qui va paraître* (de la MUETTE).

Ah! c'est affreux! ah! c'est abominable!
Traiter ainsi des honnêtes recors!
Vit-on jamais rien de semblable!
Nous nous plaindrons, et pour l'honneur du corps.

LA MÈRE-GRAND. Comment? vous sortez les mains vides .. vous auriez été attendris...

PREMIER HUISSIER. Attendris... vous êtes bien bonne; j'en suis meurtri, et le procès-verbal en parlera... il y a voie de fait.

DEUXIÈME HUISSIER. Il y a rébellion... j'en ai trois dents de moins...

PREMIER HUISSIER. Et moi les reins brisés.

DEUXIÈME HUISSIER. C'est la première fois...

PREMIER HUISSIER. Au lieu de toucher notre capital.

DEUXIÈME HUISSIER. C'est lui qui nous a touchés...

PREMIER HUISSIER. Mais de quelle manière!

CHŒUR.

Ah! c'est affreux! ah! c'est abominable,
Traiter ainsi des honnêtes recors!
D'un tel abus, d'un guet-apens semblable
Nous nous plaindrons, et pour l'honneur du corps.

GIANETTA, *ouvrant la porte.*

Mais nous avons plus d'une autre statue,
Toutes on or; venez donc les saisir.

CHOEUR DE CREANCIERS, *se sauvant par la fenêtre du fond.*

Ah! pour mon dos je crains même leur vue.

LA MÈRE-GRAND.

C'est pourtant l'or qui les aura fait fuir.

ENSEMBLE.

CHŒUR DE CRÉANCIERS.

Ah ! c'est affreux! ah! c'est abominable!
Traiter ainsi des honnêtes recors!
D'un tel abus, d'un guet-apens semblable,
Nous nous plaindrons, et pour l'honneur du corps.
(*Ils disparaissent tout à fait.*)

LA MÈRE-GRAND ET GIANETTA

Ah! c'est charmant! c'est vraiment admirable!
Sans désormais craindre pour mes trésors,
Nous pouvons donc, par un accueil semblable,
Récompenser les huissiers, les recors.

GIANETTA, *fermant la fenêtre du fond.* Les voilà partis... ne craignez rien, je vais les reconduire jusqu'au bout de la rue.

—

SCENE IV.

LA MÈRE-GRAND, *seule.* Mon pauvre petit Jonas, que n'était-il là... Quel plaisir pour lui de voir ses intérêts aussi bien défendus... Mais quand reviendra-t-il retrouver ses trésors? et sa mère-grand la reverra-t-il... jamais!.. (*On frappe en dehors.*) Ah! on frappe en dehors... c'est sans doute le voisin... Gianetta!.. Gianetta!.. J'oublie qu'elle est sortie...

JONAS, *en dehors.* Ma mère-grand!

LA MÈRE-GRAND, *tout émue.* Qu'est-ce que j'entends?

JONAS, *en dehors.* Ma mère-grand... c'est moi... c'est votre petit Jonas.

LA MÈRE-GRAND.

AIR de *Renaud d'Ast.*

Pauvre petit, j'entends sa voix.
Eh quoi! c'est bien lui cette fois.
Ah! ma joie est trop forte.

JONAS, *en dehors.*

Mais ouvrez donc la porte.

LA MÈRE-GRAND, *allant ouvrir.*

Comment! c'est lui que je revois!
J'en mourrai de plaisir, je crois;
Ah! oui, ah! oui, le plaisir me transporte.

—

SCÈNE V.

LA MÈRE-GRAND, JONAS, *avec un panier sous le bras.*

LA MÈRE-GRAND. Ce pauvre petit!.. que je t'embrasse encore... je te trouve un peu grandi.

JONAS. Et vous, au contraire, vous me semblez rapetissée.

LA MÈRE-GRAND. Comme te voilà frais!

JONAS. Je le crois bien... On le serait à moins.

LA MÈRE-GRAND. Mais quand j'y pense... tomber ainsi des nues...

JONAS. Ah! bien oui, des nues..... il s'en faut diablement..... Si vous saviez d'où je viens..... dire que j'étais resté enfoncé... maudissant les fleuves, les naïades, et surtout les baleines dont je ne voulais plus entendre parler... C'est ce qui fait que tout à coup je m'y suis retrouvé.

LA MÈRE-GRAND. Dans une baleine?

JONAS. Justement... Par bonheur, ce n'était pas la première fois, et je connaissais les êtres.

LA MÈRE-GRAND. Ah! mon Dieu! il ne sait plus ce qu'il dit... il est fou...

JONAS. Non, mère-grand, je suis un voyageur qui vous en contera de belles. Qu'il vous suffise de savoir que j'y serais encore... si dans un moment d'inspiration, je n'avais pas ordonné à mon génie de m'éloigner de vous.

LA MÈRE-GRAND. De moi!

JONAS. Ce qui fait que sur-le-champ j'ai été transporté devant votre maison.

LA MÈRE-GRAND. Et comment cela?

JONAS. C'est une suite de l'obéissance qu'il a pour mes ordres. Quand on le prie d'aller à gauche on est sûr de le trouver à droite.

LA MÈRE-GRAND. C'était juste le caractère de ton grand-père... Aussi le pauvre défunt, si je ne l'avais pas mené...

JONAS. Je sais bien, mère-grand, vous l'avez fait marcher droit.

LA MÈRE-GRAND. Et toi-même, si je ne t'avais pas morigéné... Mais dis-moi, mon garçon, toi et ce petit Frétino, qu'êtes-vous devenus? As-tu réussi?.. comment reviens-tu?

JONAS. Je reviens comme j'étais parti.

LA MÈRE-GRAND. C'était bien la peine. Qu'est-ce que tu auras appris à voyager?

JONAS. Ça m'aura appris bien des choses... Ça m'aura appris, d'abord, que j'avais eu tort de me mettre en route..... aussi, désormais, que je trouve ou non ce que je cherche, j'ai assez d'aventures comme cela... Je ne veux plus vous quitter, ma mère-grand, je veux rester au coin de notre feu.

LA MÈRE-GRAND. T'établir, te marier, être comme ton grand-père...

JONAS. Peut-être bien... Ça peut m'arriver.

LA MÈRE-GRAND. Prendre une bonne femme.... une femme qui t'aime.

JONAS. Pour ça, je vous ai déjà dit, ma mère-grand, que je ne voulais plus courir, et je n'ai pas envie de faire le tour du monde.

LA MÈRE-GRAND. Et si en ton absence je t'avais trouvé ce qu'il te faut?..

JONAS. Vraiment?

LA MÈRE-GRAND. Cette petite Gianetta, qui demeure avec nous.

JONAS. Une belle idée... Presqu'au moment de mon départ vous m'avez confié qu'elle aimait quelqu'un... et j'ai dit : bon, la voilà comme les autres..... elles aiment toutes quelqu'un... et c'est drôle, moi je n'ai jamais pu être quelqu'un... même du temps où j'étais quelque chose... Ainsi, jugez maintenant que je ne suis rien.

LA MÈRE-GRAND. Eh bien! voilà ce qui te trompe... car celui qu'elle aimait... c'était toi...

JONAS. Il serait possible!..

LA MÈRE-GRAND. Elle n'osait te l'avouer... mais c'est toi... Ah! comme elle venait ici te pleurer et faire ma partie de piquet.

JONAS. O dévouement de l'amour!

LA MÈRE-GRAND. Ou me lire la gazette.

JONAS. Pauvre fille! en a-t-elle souffert pour moi...

LA MÈRE-GRAND. Et elle a refusé d'épouser le gouverneur, qui est amoureux d'elle et qui veut l'enlever.

JONAS. Où est Gianetta... que je la revoie, que je me jette à ses pieds.

LA MÈRE-GRAND. Elle vient de sortir.

JONAS. Je cours la chercher...

LA MÈRE-GRAND. A peine arrivé... tu repars déjà... tu quittes ta mère-grand, que ton absence a manqué faire mourir de chagrin, et à laquelle, ingrat, tu n'as peut-être pas pensé une seule fois.

JONAS. Si on peut dire une chose pareille!.. Voyez, ma mère-grand, combien vous êtes injuste... Regardez cette fiole que j'ai rapportée de mes voyages exprès pour vous... c'est de l'eau de Jouvence.

LA MÈRE-GRAND. Jouvence! qu'est-ce que c'est que cela? quelque drogue...

JONAS. Buvez toujours; vous m'en direz des nouvelles.

LA MÈRE-GRAND. Puisque tu le veux, à ta santé.

JONAS. Non, c'est à la vôtre.

LA MÈRE-GRAND, *qui était courbée, après en avoir bu une gorgée se lève droite*. Eh mais! cette liqueur m'a toute ragaillardie... il me semble qu'on vient de m'ôter vingt bonnes années. (*Elle avale le reste. Sa coiffe, son bonnet et sa perruque grise disparaissent, et on voit la figure d'une jeune fille qui se trouve sur-le-champ habillée très-élégamment.*)

JONAS, *voyant qu'elle boit encore*. Arrêtez!.. arrêtez!.. c'est trop... Diable! comme vous haussez le coude; là, si vous en aviez avalé une gorgée de plus, j'étais obligé de vous remettre en nourrice.

LA MÈRE-GRAND.

AIR : *Point de chagrin qui ne soit oublié* (de LA VIEILLE).

PREMIER COUPLET.

Quelle étrange métamorphose!
Je ne sens plus le poids des ans :
Je vois tout en couleur de rose;
Tout m'offre l'aspect du printemps.
Vous qui fuyez sur des ailes rapides,
Vous qu'effrayaient ma vieillesse et mes rides,
Gaîté, plaisirs, amours, rêves charmants,
Revenez, je n'ai que quinze ans.

Je puis sauter... je puis courir... (*Regardant sa béquille et la jetant.*) Qu'est-ce que c'est que ça? je n'en ai plus besoin.

DEUXIÈME COUPLET.

Me revoilà jeune et gentille;
Et si je faisais des faux pas,
Maintenant, ma pauvre béquille,
Tu ne me garantirais pas.
Un sang nouveau dans mes veines s'agite.
Je sens mon cœur...
(*Prenant la main de Jonas.*)
Vois donc comme il palpite!
Ta, ta, ta, ta, ta, ta.
Gaîté, folie, amour, jeunes amants,
Revenez, je n'ai que quinze ans.

JONAS. Ma pauvre mère-grand! ça lui paraît-il étonnant d'être comme ça remise à neuf!

LA MÈRE-GRAND, *regardant ses habits*. Ah! la jolie robe! comme elle me va bien! Mais il m'en faudra d'autres... n'est-il pas vrai, Jonas, mon ami?.. et un collier, des boucles d'oreilles, c'est nécessaire. (*Sautant de joie.*)

AIR : *Sans mentir.*

Que je dois être jolie!
Quel succès je vais avoir!

JONAS.

Déjà la coquetterie?

LA MÈRE-GRAND.

Donne-moi donc mon miroir.

JONAS.

Vous qui prêchez la sagesse,
Vous qui trouvez, vieilles gens,
Tant de torts à la jeunesse,
Ah! revenez à quinze ans,
A l'instant (*bis.*)
Vous en ferez tous autant

LA MÈRE-GRAND. Et dire qu'il n'y a personne ici..... que personne ne peut me voir!.. Où est donc ce petit Frétino, notre voisin, qui avait toujours avec moi un air si aimable?

JONAS. Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là!... Je vous déclare, ma mère-grand, qu'il ne faut plus penser à Frétino, qui est... (*A part.*) Il doit être loin s'il monte toujours... Et j'entends qu'il n'en soit plus question... qu'il ne mette plus le pied ici.

FRÉTINO, *frappant en dehors.* Mère Jonas! ouvrez-moi!..

LA MÈRE-GRAND. C'est lui-même que j'entends!

JONAS. Dieu! qu'est-ce que j'ai dit là!

LA MÈRE-GRAND. Et à coup sûr, ce pauvre Frétino n'est pas fait pour attendre.

JONAS. Au contraire, n'ouvrez pas... Je ne veux pas qu'il entre... (*La porte s'ouvre d'elle-même, et Frétino paraît.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉTINO.

FRÉTINO. Mère Jonas!.. mère Jonas!.. Dieu! encore un miracle!.. La dame du palais de cristal avait bien raison... c'est ici que je devais trouver celle que j'aime.

LA MÈRE-GRAND, *jouant l'embarras.* Que dit-il!

FRÉTINO. L'original de ce portrait.

LA MÈRE-GRAND, *minaudant.* Le mien... Comment? monsieur Frétino...

JONAS. Qu'est-ce que c'est? je crois qu'elle lui fait des mines; je n'entends pas ça, et je vous prie, ma mère-grand, d'avoir plus de tenue avec les jeunes gens.

FRÉTINO. Sa mère-grand! Quoi! j'aurais l'honneur de parler à madame votre mère?

JONAS. Eh! oui... c'est cette eau de Jouvence que j'ai apportée qui est cause de tout...

FRÉTINO. Ça ne me surprend pas... c'est comme ma casquette, il faut que je sois ne coiffé...

JONAS. Coiffé!.. Pas tant que vous croyez; car je ne souffrirai pas que vous deveniez mon grand-père...

LA MÈRE-GRAND. Et de quoi vous mêlez-vous?..... Quel droit avez-vous de vous opposer à mes inclinations?.. Qu'on parle encore de la tyrannie des grands parents..... moi qui me vois sacrifiée par mon petit-fils!

JONAS. Les voilà aussi les folies de jeunesse... Elle va m'envoyer des sommations respectueuses... Apprenez, ma mère-grand, que je ne suis pas un petit-fils barbare et tyrannique... J'ai dit, et je crois savoir ce que je dis, que je ne consentirai jamais à cette union que quand j'aurai épousé Gianetta.

FRÉTINO. Si ce n'est qu'à cette condition-là, c'est fait de nous, car on dit qu'elle a été enlevée par ordre du gouverneur.

TOUS. Enlevée!

FRÉTINO. Et je viens de le voir qui l'emmenait pour l'épouser.

JONAS. L'épouser!

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

S'il doit devenir son époux,
J'en mourrai, c'est fait de ma vie!

LA MÈRE-GRAND.

Quels sont donc ces transports jatoux?
Quelle est, Monsieur, cette folie?

JONAS.

L'ai-je bien entendu... comment!
C'est vous qui blâmez la tendresse!..
Ah! ma mèr'-grand, j' crois qu'il vous r'prend
Des retours de vieillesse.

FRÉTINO. Pourquoi vous désespérer?.. N'avez-vous pas votre anneau?

JONAS, *vivement.* Il a raison... mon anneau que j'oubliais..... Je ne veux pas que le gouverneur..... (*S'arrêtant.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'allais dire!.... avec ce talisman-là il faut toujours penser avant de parler, et quand on n'en a pas l'habitude...

LA MÈRE-GRAND. Pourquoi donc!

JONAS. Pourquoi! pourquoi! parce que c'est toujours un tas d'embarras pour s'en servir; dans c moment, par exemple, si je disais seulement : je ne veux pas que le gouverneur baise la main de Gianetta... (*Se frottant le front.*) Ah! mon Dieu! c'est déjà fait... il l'a embrassée, j'en suis sûr... Chien de talisman! va-t'en au diable... je ne veux plus de bonheur, plus de statue, plus de fortune.... (*Le fond du théâtre s'ouvre et laisse voir un palais magnifique : on aperçoit de chaque côté, sur leurs piédestaux, deux statues resplendissantes de pierreries. Sur le piédestal du milieu, une femme voilée.*)

CHŒUR.

AIR : *Honneur! honneur et gloire!* (de LA MUETTE).

Ici quelles merveilles
Brillent de toutes parts!
Des richesses pareilles
N'ont jamais frappé nos regards.

JONAS.

J'ose à peine en croire ma vue;
D'espoir mon cœur a tressailli.

GIANETTA, *levant son voile.*

C'est Gianetta qui t'est rendue.

LA MÈRE-GRAND.

Et tu vois l'oracle accompli.

ENSEMBLE.

Ici quelles merveilles, etc.

LA MÈRE-GRAND, *prenant par la main Gianetta, qu'elle amène au bord du théâtre.*

AIR de *Turenne.*

Ton père, que mon cœur honore,
Voulait, pour son unique enfant,
Un bien plus précieux encore
Que l'or et que le diamant;
Tu le possèdes maintenant.
Femme belle, aimable et sincère,
Qui joint les vertus aux appas,
Est plus précieuse ici-bas
Que tous les trésors de la terre.

JONAS. O mon anneau! ô mon cher talisman! moi qui te maudissais tout à l'heure; je te garderai toujours; je ne veux plus que tu me quittes... Là! le voilà qui s'envole! (*L'anneau sort de son doigt et on le voit s'envoler autour d'une flamme bleuâtre.*)

GIANETTA. Laissez-le partir, maintenant; vous n'en avez plus besoin.

LA MÈRE-GRAND. Et peut-être en ménage t'aurait-il porté malheur.

JONAS. C'est vrai... quand j'aurais dit : je le veux, j'aurais été sûr que chez moi on aurait fait le contraire.

LA MÈRE-GRAND. Tu as là ta femme... ça te suffit; et puisque te voilà marié...

FRÉTINO. D'après votre promesse...

JONAS. Je ne demanderais pas mieux... mais ce qui me chiffonne toujours, c'est que tu deviennes mon grand-père.

FRÉTINO. Bah!.. a beau mentir qui vient de loin; vous me ferez passer pour un prince russe que vous avez rencontré en voyage.

JONAS. A cette condition je donne mon consentement.

LA MÈRE-GRAND. Et moi, mes enfants, je vous donne ma bénédiction.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Ici quelles merveilles
Brillent de toutes parts!
Des richesses pareilles
N'ont jamais frappé nos regards.

FIN DES AVENTURES ET VOYAGES DU PETIT JONAS.

ALFRED, *tombant aux pieds d'Amélie.* — Scène 16.

UNE VISITE A BEDLAM

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 24 avril 1818.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

Personnages.

ALFRED DE ROSEVAL.
AMÉLIE, sa femme.
LE BARON DE SAINT-ELME, son oncle.
CRESCENDO, compositeur italien.
TOMY, jardinier du baron.

La scène se passe auprès de la nouvelle maison de fous de Bedlam, aux portes de Londres.

Le théâtre représente un parc à l'anglaise fort élégant, orné de statues et d'arbres exotiques; dans le fond, un jardin fermé d'un grillage; avec une porte également en treillage; à gauche, sur le premier plan, un pavillon; au troisième plan, l'entrée du parc; sur le devant du théâtre, à droite, un saule pleureur, avec un banc de gazon au pied.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, AMÉLIE, CRESCENDO.

CRESCENDO. Oui, signora, de l'âme, dou sentiment, de la méthode et de la voix, voilà tout ce qu'il faut pour la mousique italienne, et vous possédez tout cela dans la perfection.

AMÉLIE. Je crains que votre écolière ne vous fasse pas honneur.

CRESCENDO. Point du tout. Il n'y a pas à dix Fieues

à la ronde onne de nos ledys qui puisse soutenir la comparaison.

LE BARON. Savez-vous, signor Crescendo, que je m'étonne toujours de voir un talent tel que le vôtre rester en Angleterre.

CRESCENDO. Que voulez-vous?

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Sur les beaux-arts et les talents
Peu de gloire est ici semée;
Paris seul dispense en tout temps
Les palmes de la renommée.
Des talents faits pour l'illustrer
Il est l'asile tutélaire. .
En France on sait les admirer,
Mais on les paie en Angleterre.

D'ailleurs, le grand homme est de tous les pays... Je vous réserve aujourd'hui un petit air d'opéra que j'achève en ce moment.

Barbar amor! crudel tyran!

Car je compose, tel que vous me voyez; ce qui ne m'empêche point d'aller à droite et à gauche donner des leçons dans les châteaux voisins.

LE BARON. J'entends : *I virtuosi ambulanti.*

CRESCENDO. C'est cela même. Je déjeune le matin à Bedlam, je dîne à Southwarck, et je soupe à Tudor-Hall: le génie mange partout. Moi, je ne suis pas lier, et j'affectionne surtout votre château, monsou le baron. Quoique Français, vous savez apprécier le macaroni; et l'on trouve ici les égards, les attentions, une voix délicieuse, une cuisine française et une musique italienne. C'est un séjour enchanté!

LE BARON. Je suis charmé qu'il vous plaise. Mais est-ce que nous ne continuons pas la leçon?

CRESCENDO. La signora a l'air fatigué. Je vais avant le dîner revoir la romance que votre charmante nièce m'a permis de lui dédier. Un mot encore : comment mettrai-je pour la gravoure? A madame, ou à madamigelle?

LE BARON. Qu'est-ce que cela fait?

CRESCENDO. Oh! c'est très-essentiel. Voyez-vous en gros caractère : Dédié par son très-humble serviteur Crescendo... à *et cætera, et cætera.*

AIR du vaudeville du *Printemps.*

Que j'inscrive ici votre nom!
Du succès je réponds d'avance;
Et vous regarde avec raison
Comme l'auteur de la romance.

AMÉLIE.

C'est l'être à bon compte, en effet.

CRESCENDO.

Eh! mon Dieu! que d'autres, je gage,
Qui sont auteurs, et qui n'ont fait
Que mettre leur nom à l'ouvrage!

Mais il y a une difficulté : c'est que depuis un mois que je donne des leçons à la signora, je n'ai pas encore pu savoir si elle était madame ou madamigelle.

LE BARON. Etait-ce bien nécessaire à connaître pour lui enseigner des roulades et des cadences?

CRESCENDO. Noullement, et je vous prie d'excouser mon indiscrétion.

LE BARON. Ce n'en est pas une; et vous pouvez mettre hardiment...

CRESCENDO. A madamigelle.

LE BARON. Au contraire : à madame, madame la comtesse Amélie.

CRESCENDO. Ah! madame! c'est différent; je m'en étais toujours douté. C'est qu'il est étonnant que nous n'ayons pas encore vou monsieur le comte. Il doit s'estimer bien heureux monsieur le comte; et il faut que madame se soit mariée bien jeune... Mais, pardon; c'est que, voyez-vous, l'amour et la jeunesse...

L'amor e la gioventù ..

J'ai un rondeau là-dessus. (*Se frappant le front.*) Attendez : c'est la fin de mon grand air. Depuis deux jours je la guettais.

Crudel tiran!.. ah! ah! ah! ah!

J'y suis; je cours profiter de l'inspiration.

AMÉLIE. Prenez garde qu'elle ne vous mène trop loin.

CRESCENDO. Soyez tranquille, je ne passera pas l'heure du dîner. (*Il sort en chantant et en gesticulant.*)

SCÈNE II.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE. Allons, et lui aussi va faire des commentaires sur la conduite de mon mari, et s'étonner de ce que monsieur le comte...

LE BARON. C'est qu'en effet il y a de quoi s'étonner.

AMÉLIE. Eh! pourquoi donc, mon oncle? je trouve tout naturel qu'un mari reste éloigné de sa femme.

LE BARON. Oui; mais qu'il y reste pendant huit ou dix mois! On m'a assuré cependant qu'il t'aimait éperdument.

AMÉLIE. Mon oncle, vous n'étiez pas à Paris lorsqu'on m'unit à M. Alfred de Roseval; ainsi, vous ne pouvez savoir...

LE BARON. Non; mais sans le connaître, je sais que c'est le plus étourdi, le plus aimable et le plus brave de tous les officiers français.

AMÉLIE. Un véritable enfant, qui se croyait le plus heureux des hommes quand il était paré de son grand uniforme, ou qu'il montait son cheval de bataille; et qui aurait tout sacrifié au bonheur de passer son régiment en revue!

LE BARON. Vrai? Eh bien! il est impossible qu'un homme comme celui-là ne soit pas charmant.

AMÉLIE. En vérité, mon oncle, vous me donneriez de l'humeur!

LE BARON. Non; mais avec un tel caractère on doit être gai, franc, incapable de tromper; on doit aimer sa femme, et quoi que tu en dises, il faut qu'il y ait un peu de ta faute, et tu ne m'as pas tout avoué.

AMÉLIE. Moi, mon oncle! Grand Dieu! si on peut dire... Soyez notre juge : on nous maria; il disait qu'il m'aimait, je voulus bien le croire : ils le disent tous, et l'on est convenu de ne pas disputer là-dessus. Pendant huit jours, je dois pourtant lui rendre cette justice, il parut beaucoup plus occupé de moi que de ses chevaux, et même de son uniforme! Il fallut partir pour une mission importante; il en fut désolé, rien n'égala sa douleur; moi-même, par compassion, je daignai en être touchée! Au bout de huit jours il devait m'écrire, quinze se passent! Enfin la lettre arrive; elle a été retardée par une foule d'événements plus ou moins extraordinaires; vous sentez qu'on n'est pas dupe de tout cela. Je réponds très-froidement. On me récrit, mais d'un ton, vous auriez été indigné! je ne réponds pas, comme vous vous en doutez bien: j'attends qu'on me fasse des excuses, qu'on me demande pardon; eh bien! point! un mois, deux mois se passent, aucune nouvelle! Vous sentez que, ma vie en eût-elle dépendu, je ne serais point revenue la première. A cette époque vous passez en France; vous me proposez de quitter Paris, dont le séjour me paraissait insipide, de venir habiter avec vous un château que vous avez au bord de la Tamise, près du nouvel établissement de Bedlam; j'accepte avec joie, et c'est dans cet asile enchanteur, au sein des arts et de l'amitié, que vous croyez que je puis conserver quelques regrets ou former quelques désirs! non, mon oncle, rassurez-vous, je ne regrette rien; je n'aime rien que vous seul, et je jouis, grâce au ciel, d'une tranquillité et d'une indifférence que rien ne pourra troubler.

LE BARON. Le ton dont tu me le dis me persuade, et je ne conserve plus aucun doute. Il y a bien dans ton récit quelques petits détails que tu ne m'avais pas racontés; mais c'est égal, tu as raison, complétement raison. Et que fait Alfred maintenant?

AMÉLIE. J'ai appris indirectement que sa mission était terminée, et qu'il voyageait pour son plaisir.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

On prétend qu'il parcourt le monde;
Qu'éblouissant toutes les cours,
Il va, promenant à la ronde
Son or, son faste et ses amours.

LE BARON.

En tous lieux s'il est infidèle,
C'est qu'il veut connaître par là
La plus aimable et la plus belle...
Je suis sûr qu'il te reviendra.

AMÉLIE. Lui! quelle idée! En tous cas ce serait inutile, car mon parti est pris; je vous le dis sans humeur, sans colère : je ne le reverrai jamais! jamais je ne rendrai ma tendresse ni mon estime à quelqu'un qui, volontairement, a pu vivre une année entière éloigné de moi.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, TOMY.

LE BARON. Eh bien! que nous veut Tomy?

TOMY. Ah! c'est vous, not' maître? tant pire.

LE BARON. Pourquoi tant pire?

TOMY. C'est que j'ai quelque chose à vous demander.

LE BARON. Eh bien! imbécile?

TOMY. Pas tant... Dans le fond, c'est bien à vous; mais je m'entends : c'est à Madame que je voulais d'abord m'adresser, parce que quand c'est Madame qui parle on est toujours sûr d'obtenir.

AMÉLIE. Vraiment! je ne me croyais pas tant de crédit...

TOMY. Oh! tout le monde ici le sait bien, allez.

AMÉLIE. Eh bien! voyons donc, monsieur Tomy?

TOMY. Madame, c'est que je viens de la taverne du Grand-Amiral.

LE BARON. J'aurais dû m'en douter!

TOMY. Imaginez-vous que je trouve là un beau jeune homme qui arrivait en poste; six chevaux, trois postillons; clic, clac : tout était sens dessus dessous pour le recevoir... « Holà! la fille, les garçons, toute la « maison; qu'on me donne à déjeuner! » On voulait lui servir de ce bon porter que j'aime tant! car il y en a d'excellent à la taverne de l'Amiral. Ah bien! oui : du champagne, du bordeaux, du vin de France; vive la France! Aussi faut-il lui rendre justice, il les a traités en compatriotes. Vous voyez que je ne vous passe rien.

AMÉLIE. Oh! Tomy conte bien.

TOMY. Ah çà, pendant qu'il déjeunait et qu'il avait derrière lui deux grands laquais... « Madame l'hô- « tesse, est-il possible de visiter la nouvelle maison « royale de Bedlam? je suis étranger, et je voudrais « voir en détail ce bel établissement. » Ou lui dit alors que ça n'est pas public, et qu'à moins d'un mot de recommandation d'un des propriétaires des environs... « Eh! qui diable voulez-vous qui me recommande, je « ne connais personne. » Alors, Monsieur, je me suis avancé : je lui ai dit que s'il voulait permettre j'allais m'adresser à mon maître.

LE BARON. Ah! nous y voilà!

TOMY. Qui était un riche et brave seigneur.

LE BARON. Et tu lui as promis ta recommandation auprès de moi?

TOMY. Dame, oui, Monsieur : le désir d'obliger, vu surtout qu'il m'a donné une pièce d'or, et que je suis sûr qu'il m'en donnera encore autant. Vous ne voudriez pas me faire perdre cela?

AMÉLIE. D'ailleurs il ne faut pas compromettre le crédit de M. Tomy!

LE BARON. Je vois bien qu'il a eu raison de compter sur ta protection. (*Il ouvre la porte du pavillon, et écrit.*)

TOMY. D'autant plus que Monsieur connaît le directeur de la maison des fous, et qu'ainsi il n'a besoin que d' griffonner un mot. (*A Amélie, pendant que le baron écrit.*) Pour en revenir à not' jeune seigneur, je l'ai laissé arrangeant sa cravate devant une glace, et cajolant miss Jenny, cette jolie petite fille...

AMÉLIE. C'est bon, c'est bon.

TOMY.

AIR du ballet des *Pierrots.*

Il d'mand' son compte! on l' lui présente;
Il pai' sans en r'garder l' montant;
Et puis il parle, il rit, il chante,
Et tout ça dans le même instant.
Il faut voir comme il se démène;
Franchement, Bedlam lui convient;
Et loin d' croire qu'il y va, morguenne!
On croirait plutôt qu'il en vient.

LE BARON, *ayant achevé d'écrire.* Et sait-on quel est cet original?

TOMY. Ma fine, oui, car un de ses gens l'a nommé devant moi, et je crois qu'il a dit le comte de... de Roseval?

LE BARON. Roseval!

AMÉLIE. Alfred! grands dieux! (*Elle court vers le côté par où Tomy est entré.*)

LE BARON. Eh bien! où vas-tu?

AMÉLIE, *revenant.* Mon oncle, je ne reste pas ici : je ne veux pas m'exposer à le rencontrer.

LE BARON. Bon! quel enfantillage! je ne vois rien là-dedans qui puisse t'effrayer; ce n'est pas ici qu'il vient.

AMÉLIE, *cherchant à se remettre.* Vous avez raison, ce n'est qu'une aventure fort ordinaire.

LE BARON. Oh! fort ordinaire! (*A part.*) Quel événement! Alfred dans ce pays! Alfred si près de nous! ne laissons point échapper cette occasion! mais par quel moyen? Eh! sans doute! (*A Tomy.*) Tiens, porte-lui cette lettre; propose-lui de le conduire toi-même à Bedlam.

TOMY. Pardin'! je sais bien où c'est; la maison des fous, à deux pas d'ici.

LE BARON. Oui, mais alors... (*Il lui parle bas à l'oreille.*)

TOMY. Comment, Monsieur? mais il n'y a pas de conscience.

LE BARON. Fais ce que je te dis, et surtout...

TOMY. Ah! soyez tranquille... ma foi, ça sera drôle; car je n'y comprends rien. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LE BARON, AMÉLIE.

AMÉLIE. Mais, mon oncle, quel est votre dessein? et que prétendez-vous faire?

LE BARON. Ne t'inquiète pas.

AMÉLIE. Je vous l'ai dit; vous savez ce que je pense, ce que j'ai juré; je ne le verrai pas; je ne le verrai jamais.

LE BARON. A la bonne heure; toi, tu ne peux pas seulement l'envisager, c'est trop juste; mais moi, je n'ai pas fait de serment; et la tendresse qu'on doit à sa famille...

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Je dois accueillir sur sa route
Un neveu qui m'est inconnu,
Qui visite, sans qu'il s'en doute,
Un oncle qu'il n'a jamais vu
Auprès d'un parent qu'il ignore,
Crains-tu qu'il ne reste toujours,
Lorsqu'avec les gens qu'il adore
A peine reste-il huit jours?

AMÉLIE. Ah! quel plaisir j'aurais à le voir à mes pieds! et à le désespérer!

LE BARON. Eh bien! tout cela est très-possible.

AMÉLIE. Comment?

LE BARON. Rentre au château : je vais aller te rejoindre et t'expliquer mon projet.

AMÉLIE. Vous ne tarderez pas, n'est-ce pas, mon oncle?

LE BARON. Donne-moi au moins le temps de le recevoir.

AMÉLIE. Si vous me le disiez tout de suite?

LE BARON. On vient...

AMÉLIE. Non, mon oncle; je vous assure que ce n'est personne.

LE BARON. Et si vraiment, te dis-je!

AMÉLIE. Mon Dieu! que c'est impatientant! me voilà maintenant d'une inquiétude! on avait bien besoin de recevoir ici ce mauvais sujet! (*Elle sort en regardant plusieurs fois le côté par lequel Alfred doit venir.*)

SCÈNE V.

LE BARON, ALFRED, *conduit par* TOMY.

TOMY. Par ici, Monsieur, par ici.

ALFRED, *dans le fond.* L'entrée est fort bien, c'est un séjour fort agréable que Bedlam; on ne se douterait jamais qu'on est dans une maison de fous! (*Montrant le baron.*) C'en est un que j'aperçois.

TOMY. Non, Monsieur, c'est le maître de la maison.

ALFRED. Ah! oui, le directeur... C'est bon, laisse-moi. Tiens, voilà pour boire à ma santé; je te remercie de m'avoir conduit à Bedlam.

TOMY. Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

ALFRED. Dis à ton maître que le comte de Roseval demande la permission de lui présenter ses respects avant de quitter ce pays.

TOMY. Oui, Monsieur... (*A part.*) V'là de l'argent bien gagné!.. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LE BARON, ALFRED.

LE BARON, *à part.* Ses respects! c'est un garçon fort honnête que mon neveu.

ALFRED. C'est au docteur Willis que j'ai l'honneur de parler?

LE BARON. Monsieur...

ALFRED. Voici une lettre qui vous est adressée; daignez, je vous prie, en prendre connaissance.

LE BARON, *à part.* Je pourrais m'en dispenser. (*Haut.*) Hum! hum! On m'engage à vous faire voir l'intérieur de la nouvelle maison de Bedlam. Monsieur, vous n'aviez pas besoin de recommandation; un gentilhomme tel que vous est toujours sûr d'être bien reçu. Je suis fâché cependant que vous veniez aujourd'hui: nous avons plusieurs parties de l'établissement qui ne sont pas visibles; et je ne puis même que dans un instant vous conduire dans l'intérieur de la maison.

ALFRED. Comment donc, Monsieur! je suis à vos ordres, et j'attendrai tant qu'il vous plaira. Vos jardins seuls méritent d'être vus; il y règne un goût, une variété... en honneur, j'en connais peu d'aussi beaux.

LE BARON, *à part.* S'entendre dire cela à soi-même! un propriétaire! c'est charmant!

ALFRED.

AIR du *Verre.*

A vos fous il ne manque rien,
Ils sont les plus heureux du monde;
En France on les traite moins bien;
Chez nous pourtant l'espèce abonde;
Que j'aime ces ombrages frais!
Si chez vous... (cela m'intéresse)
La Folie habite un palais,
Comment loge-t-on la Sagesse?

On doit se trouver trop heureux de passer sa vie dans un séjour semblable. Parbleu! vous devriez bien me permettre de m'y établir.

LE BARON. Y pensez-vous? nous n'avons ici que des gens dont la tête...

ALFRED. Eh bien! justement: je vous jure que je n'y serais pas plus déplacé que beaucoup d'autres.

LE BARON. Auriez-vous par hasard quelques chagrins?

ALFRED. C'est selon, voyez-vous, si j'y pensais, j'en aurais de très-grands... Tel que vous me voyez, je suis marié; vous ne vous en douteriez pas, ni moi non plus. Une femme charmante qui m'aurait fait mourir de douleur, si je n'y avais pris garde.

LE BARON. Vraiment! et où est-elle en ce moment?

ALFRED. Vous allez rire; vrai, je n'en sais rien. Je présume cependant qu'elle est à Paris, au milieu des plaisirs et des adorateurs; nous sommes brouillés à mort. Une légèreté, un caprice, ce serait trop long à vous raconter. D'ailleurs, tout est fini; je l'ai juré!

LE BARON. Vous l'avez juré!

ALFRED. Oui, Monsieur. Cependant j'ai fait les avances; j'ai écrit, on ne m'a pas répondu, ma conscience est tranquille.

LE BARON. Et vous ne faites pas de reproches?

ALFRED. J'en eus d'abord envie; mais c'était déjà si singulier d'être mari! et puis un mari qui se plaint, comprenez-vous, on en voit partout: soit dépit, soit amour-propre, je préférai une vengeance plus digne de moi. J'allai au bal, je me lançai dans toutes les sociétés; il faut bien se faire une raison! C'est ce que je me dis depuis un an! aussi les voyages, les bals, les concerts, les spectacles, je ne sors pas de là. Enfin, Monsieur, vous voyez l'homme le plus malheureux!

LE BARON. Croyez, Monsieur, que je compatis bien sincèrement... (*A part.*) Allons, je m'en doutais, ce n'est qu'un étourdi.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, TOMY, *paraissant et appelant par signes le baron.*

TOMY. St, st, st, monsieur le baron!

LE BARON, *à part.* Diable! il faudrait prévenir ma nièce. (*Tomy sort.*)

ALFRED. Eh bien! qu'attendons-nous pour commencer notre visite?

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Allons, hâtons-nous, je vous prie,
Et daignez ombler mon espoir.

LE BARON.

Vous serez surpris, je parie,
De tout ce que vous allez voir.

ALFRED.

Parmi tant de monde, je gage,
Qui bientôt doit m'environner,
Ce qui va le plus m'étonner,
C'est de me trouver le plus sage.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CRESCENDO.

CRESCENDO, *tout hors de lui.* Monsu le baron, monsu le baron, mon air est achevé...

Crudel tiran... ah! ah!

LE BARON, *à part.* Ah! diable! notre musicien! je n'y avais pas songé.

ALFRED. Quel est cet homme?

LE BARON, *bas, à Alfred.* C'est un fou, mais de ceux qui ne sont pas dangereux, et à qui on laisse la liberté. Vous ne croiriez jamais? c'est un grand personnage, un chancelier de l'Échiquier, qui a la manie de se croire un grand compositeur, et qui ne parle que musique. Tenez, regardez-le. Il voit partout des protecteurs, et moi-même il me prend pour un baron à qui il veut dédier un opéra.

ALFRED. Ah! ah! ah! le pauvre homme!

LE BARON, *bas, à Crescendo.* C'est un prince russe, grand protecteur des beaux-arts, et qui raffole de la musique italienne.

CRESCENDO. Che gusto!

LE BARON, *à Alfred.* Je vous demande encore un instant. (*A part.*) Allons retrouver ma nièce. Je reviens au plus vite.

SCÈNE IX.

ALFRED, CRESCENDO.

CRESCENDO. Me sera-t-il permis de vous présenter mes respects? Combien nous devons nous tenir honorés d'une semblable visite!

ALFRED, *le regardant.* Voilà bien la figure la plus originale! Qui diable reconnaîtrait là un chancelier? (*Haut.*) C'est moi, Monsieur, qui suis trop heureux de faire connaissance avec un aussi grand talent. Vous dites que vous vous appelez?

CRESCENDO. Il signor Crescendo.

ALFRED. Ma foi, signor Crescendo, je trouve bien étonnant que l'amour de la composition vous ait fait tout à fait oublier vos anciennes fonctions.

CRESCENDO. Non pas: je me rappelle, j'ai été chef d'orchestre à Turin et maître de chapelle à Florence; mais l'intrigue, la cabale. Bah! à quoi bon les places? Vive le vrai compositor! l'artiste indépendant qui n'obéit qu'à son génie.

AIR du vaudeville du *Jaloux malade.*

Quel art plus noble et plus sublime!
Qui sait chanter doit tout savoir :
La nature à sa voix s'anime,
Et tout reconnaît son pouvoir.
Les morts s'élancent de l'Erèbe;
Et ce fut jadis un rondo
Qui fit bâtir les murs de Thèbe
Et tomber ceux de Jéricho.

ALFRED. Ah! ah! il est très-amusant.

CRESCENDO. A propos de cela, mon prince.

ALFRED. Me voilà prince, à présent...

CRESCENDO. J'oubliais de vous chanter mon grand air :

Crudel tiran... ah! ah! ah!

Mettez-vous dans la situation. C'est le jeune héros qui marche au supplice, et qui, avant de monter à l'échafaud, commence en mi bémol...

ALFRED. Le morceau me paraît déjà bien placé.

CRESCENDO. C'est que je vois que vous ne connaissez pas mon opéra. Que c'est heureux pour vous! je m'en vais vous le chanter. Il est en répétition dans ce moment au grand théâtre de Londres. Ce n'est pas sans peine! des passe-droits, des injustices, quinze mois à l'étoude, ça ne serait pas pire à l'Opéra de Paris. L'ouverture, maestoso!

Tra, la, la, la, la, tra, la, la, la, la...

Et l'oboé qui se fait entendre :

Pon, pon, pon, pon, pon, pon...

Mais quand j'y pense... quelle idée! ah! mon prince! si ce n'était pas abuser des bontés de Votre Altesse, je lui demanderais...

ALFRED. Vous n'avez qu'à parler.

CRESCENDO. D'accepter la dédicace de mon opéra.

ALFRED. Avec plaisir. C'est servir la cause des beaux-arts que d'être utile à un compositeur aussi distingué.

CRESCENDO. Ma fortune est faite!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON.

CRESCENDO, *au baron qui arrive.* Ah! monsu le baron! il ne l'a pas entendu; mais il en a accepté la dédicace : me voilà connu à Saint-Pétersbourg! Je cours écrire mon grand air, et nous l'exécuterons après le dîner. Votre Altesse, monsou le baron, croyez que jamais je n'oublierai .. Récitatif...

Che veggio... qual spettacolo!
Suona l'orribil tromba!
Crudel tiran... ah! ah! ah! ah!
(*Il sort en chantant et en gesticulant.*)

SCÈNE XI.

ALFRED, LE BARON.

ALFRED. Ah! ah! ah! j'avoue d'abord que je le plaignais; mais, ma foi, je n'ai pu y résister. Ce pauvre chancelier! savez-vous que c'est un fou très-divertissant?

LE BARON. Vous allez en voir bien d'autres : venez. (*On entend un prélude.*)

ALFRED. Ecoutez donc.

AMÉLIE, *en dehors.*

AIR : *Combien j'ai douce souvenance.*

Il est parti loin de sa mie,
Loin du beau ciel de sa patrie;
Mais en vain l'ingrat tous les jours
M'oublie,
Serai fidèle à mes amours
Toujours.

ALFRED, *avec émotion.* Quelle jolie voix!

LE BARON. Chut! c'est notre jeune comtesse. Venez de ce côté; gardons-nous de la troubler.

ALFRED. Un instant, je vous prie.

LE BARON. Non pas, c'est l'heure de sa promenade. Elle aime à être seule, et nous respectons sa douleur.

ALFRED, *regardant vers la droite.* Oui, elle s'avance dans cette allée, elle s'arrête; à sa démarche et à sa taille, je parierais qu'elle est charmante.

LE BARON. C'est le mot. Une femme bien estimable et bien à plaindre, qui a eu le malheur d'épouser un mauvais sujet.

ALFRED. Voyez-vous cela!

LE BARON. Et à qui la mauvaise conduite de son mari a fait perdre la raison.

ALFRED. Vous m'avouerez que c'est indigne.

LE BARON. Oui, Monsieur, elle est folle d'amour.

ALFRED. Ah! pas possible! (*Dans ce moment Amélie paraît dans le jardin du fond; elle ouvre la grille, et vient s'asseoir sous le saule.*) Je vous en supplie, laissez-moi lui parler. Pauvre petite! folle d'amour! Et vous dites qu'elle est jolie! Je ne la dérangerai pas de sa promenade; mais permettez-moi de la voir.

LE BARON. Songez donc que mon devoir me réclame.

ALFRED. Eh bien! cher docteur, ne vous gênez pas; faites vos affaires, je vous rejoins dans l'instant! (*Il pousse le baron dehors par la gauche.*)

SCÈNE XII.

ALFRED, AMÉLIE.

AMÉLIE, *la tête couverte d'un grand chapeau à la Paméla.*

DEUXIÈME COUPLET.

Il est parti l'ami que j'aime!
Ai tout perdu, le bonheur même,
N'en est pour moi qu'avec celui
Que j'aime!
Tout est chagrin, tout n'est qu'ennui
Sans lui!

ALFRED. Cette voix! quelle illusion! mais non, c'est impossible.

AMÉLIE. Enfin, me voilà seule. (*Otant son chapeau.*) Oui, seule ici, seule dans le monde.

ALFRED, *qui s'est approché.* Ciel! c'est elle... Quel changement dans ses traits! Mais c'est bien elle, c'est Amélie, plus jolie que jamais.

AMÉLIE. Amélie!.. qui m'a appelée? que veut cet étranger?

ALFRED. Elle ne me reconnaît pas!.. Amélie. (*Il lui prend la main.*)

AMÉLIE. Laissez-moi; votre vue me fait mal.

ALFRED. Et c'est moi qui suis la cause ..

AMÉLIE. Non, ne t'éloigne pas; tu pleures, tu as du chagrin... Ecoute : est-ce que tu as été trahi, abandonné?

ALFRED. J'ai perdu tout ce que j'aimais.

AMÉLIE. Reste alors, reste en ces lieux. Et moi aussi j'ai tout perdu... Tu ne sais donc pas... Il est parti, il s'est éloigné.

ALFRED. Comment se fait-il que sa raison se soit ainsi... Amélie! reviens à toi, reconnais-moi, je suis Alfred.

AMÉLIE. Alfred, dites-vous?.. Oui, Alfred, c'était son nom... Où est-il?

ALFRED. Auprès de toi.

AMÉLIE.

Air de *M. Frédéric Kreubé.*

Serait-ce l'ami que sans cesse
Je désirais?
Voilà sa voix enchanteresse,
Voilà ses traits.
Mais non, une flatteuse ivresse
M'abuse ici!
Et tes yeux ont trop de tendresse:
Ce n'est pas lui!

ALFRED.

Même air.

J'avais quitté mon Amélie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

J'avais méconnu mon amie.

AMÉLIE.

C'est comme lui.

ALFRED.

Mon cœur n'a brûlé que pour elle:
J'en jure ici!

AMÉLIE.

Quoi! ton cœur fut toujours fidèle?
(*Douloureusement.*)
Ce n'est pas lui!

Je savais bien que vous me trompiez. Alfred ne doit pas revenir. Mais c'est lui que je plains; oui, Monsieur, je le plains.

Air: *A Paris et loin de sa mère.*

Ce n'est point par coquetterie,
Mais je crois entendre souvent
Dire que je suis embellie,
Et mon miroir m'en dit autant.
Que ce soit ou non un prestige,
Je ne suis pas si mal encor!..
Voyez pourtant ce qu'il néglige;
Dites, dites-moi, n'a-t-il pas grand tort?

ALFRED. C'est qu'en effet elle est charmante!

AMÉLIE. Et puis... (*Mystérieusement.*) c'est un secret au moins, il ne faut pas lui en parler!.. à son retour, je voulais le surprendre par mes progrès. Avec quel plaisir j'étudiais!.. c'était pour lui!.. (*Avec gaieté.*) Vous ne savez pas?.. j'ai fait son portrait... si j'étais sûre que vous ne lui disiez point, je vous le montrerais... (*Regardant autour d'elle.*) Tenez, regardez vite; n'est-il pas ressemblant?..

ALFRED. Ah! je n'y tiens plus; j'en mourrai de douleur!

AMÉLIE. Je ne vous parle pas de ma harpe, de mon piano!.. mais vous savez comme il aimait la valse?.. eh bien! Monsieur, je valse à ravir.

ALFRED. Elle valse à ravir! est-on plus malheureux! Quelle femme j'avais là!

Air de *M. Doche.*

(*Amélie fait quelques pas de valse sur la ritournelle.*)

Quel charme heureux, quelle grâce légère
Semble animer ses yeux déjà si doux?
(*Amélie s'arrête et le regarde.*)
Daigne un instant écouter ma prière:
C'est ton amant qui tombe à tes genoux.

AMÉLIE *le regarde tendrement et recommence à valser.*

Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la, laire,
Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

ALFRED, *tombant à ses genoux.* C'est Alfred... c'est ton époux, qui n'a jamais cessé de t'aimer.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CRESCENDO.

CRESCENDO, *paraissant dans le fond, un papier de musique à la main.*

Che veggio! qual spettacolo.

AMÉLIE, *qui était prête à se trahir, aperçoit Crescendo, pousse un grand cri, et s'enfuit en fermant la grille sur elle.* Ah!

CRESCENDO. Son Altesse aux pieds de mon écolière!

ALFRED. Elle a disparu! (*Prenant Crescendo au collet.*) Malheureux! c'est ta présence qui l'a fait fuir!.. où est-elle, dis-moi, tu m'en répondras?

CRESCENDO. Mon prince... (*A part.*) A qui en a-t-il?

ALFRED. Eh bien! que fais-je?.. je suis aussi insensé que lui; mais vit-on jamais un malheur égal au mien? (*Regardant le portrait.*) Amélie! bonne Amélie!

CRESCENDO. Mon prince... c'est ce fameux air en mi bémol.

ALFRED. Eh! laisse-moi tranquille... Dis-moi plutôt... connais-tu cette jeune dame qui, tout à l'heure?

CRESCENDO. Sans doute.

ALFRED, *avec feu.* Tu la connais, tu la vois souvent? Ah! je t'en prie, parle-moi d'elle.

CRESCENDO. C'est la comtesse Amélie.

ALFRED. Oui...

CRESCENDO. C'est la nièce de M. le baron, du maître de ce château, du possesseur de cette maison de plaisance... de celui que vous avez vu.

ALFRED. Allons, le château, le baron... Voilà sa tête qui se perd... Aussi, où m'avisais-je d'aller lui demander des renseignements?..

CRESCENDO. C'est mon écolière: c'est moi qui lui montre la musique... et une voix!.. une méthode!..

ALFRED. Eh! au nom du ciel, laissons là la musique! Rappelez-vous que vous n'êtes pas plus musicien que moi.

CRESCENDO. Comment! pas musicien?

ALFRED. Eh! non, monsieur le chancelier.

CRESCENDO. Moi, chancelier!.. rabaisser ainsi un compositeur distingué!..

ALFRED. Allons, je ne m'en tirerai pas!.. Morbleu! laissez-moi.

CRESCENDO. Non... l'on a abusé Votre Altesse; mais elle va connaître il signor Crescendo! Voici les lettres les plus flatteuses qui m'ont été adressées par des princes et des directeurs de spectacles; voici des lettres de recommandation pour les plus grands personnages qui doivent être en ce moment en Angleterre; pour M. l'ambassadeur de France, pour M. le marquis de Valmont, M. le comte de Roseval...

ALFRED. De Roseval, dis-tu?

CRESCENDO. Oui, Monsieur, lui-même.

ALFRED, *lui arrachant la lettre et la décachetant.* Qu'est-ce que ça signifie?

CRESCENDO. Monseigneur est sans façons...

ALFRED. Eh! oui... c'est pour moi; c'est le chevalier de Forlis, mon ami intime... lisons. « D'après ta der-« nière lettre, tu dois être à Londres dans ce moment. « Je t'adresse et te recommande il signor Crescendo, « mon maître de musique...

CRESCENDO. C'est moi.

ALFRED, *continuant.* « Un original...

CRESCENDO. C'est moi.

ALFRED, *continuant.* « Qui ne manque pas de talent. » C'est daté d'hier... Comment! il serait vrai?.. vous seriez réellement?.. Et ce château... Amélie, le baron...

CRESCENDO. Sont réellement ce que je vous ai dit.

ALFRED, *vivement.* Quel bonheur! Oh! oui, c'est cela... c'est cela même, mon cœur a besoin de le croire... Je cours m'informer, achever de m'éclaircir... cette jolie Amélie!.. son oncle!.. Ah! vous voulez me donner des leçons!.. Morbleu! je leur rendrai!.. Tant d'idées se croisent, se confondent dans ma tête... Mon cher Crescendo!

CRESCENDO. Monseigneur, vous allez entendre mon grand air?

ALFRED. Va toujours, je t'écoute.

CRESCENDO. Tra, la, la, la.

ALFRED, *à part*. Mais j'aperçois Amélie et le baron... Ne perdons pas de temps. (*Il s'enfuit par la gauche.*)

SCÈNE XIV.

CRESCENDO; LE BARON, AMÉLIE, *entrant avec précaution par la droite.*

CRESCENDO, *continuant*. Tra, la, la, la... Mille pardons, il y a des notes de passées. (*Il corrige au crayon.*)

AMÉLIE. Mon oncle, il n'est plus là!

LE BARON. Aussi, tu le quittes sans attendre mon arrivée; ce n'est pas cela dont nous étions convenus.

AMÉLIE. C'est ce Crescendo qui tout à coup m'a effrayée.

CRESCENDO. Tra, la, la... Votre Altesse, mon prince! Eh bien! où est-il donc?

AMÉLIE. Quel dommage! si vous aviez vu son trouble, son désespoir, le désordre de ses traits; c'était charmant!..

LE BARON. Je vois que tu es moins irritée contre lui.

AMÉLIE, *sévèrement*. Plus que jamais, mon oncle; comme s'il suffisait d'un instant de repentir pour effacer tous les torts du monde.

CRESCENDO. Dites-moi, êtes-vous bien sûr que notre prince rousse soit dans son bon sens?

LE BARON. Comment?

CRESCENDO. Oui, que sa tête ne soit pas... là... un peu. Pendant un quart d'heure, il me parle d'un tas de balivernes où l'on ne conçoit rien; et, lorsque je veux commencer mon grand air, il part comme un éclair, zest!..

LE BARON, *bas, à Amélie*. Ça n'est pas si dépourvu de bon sens. (*On entend du bruit.*)

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; TOMY, *arrivant en désordre.*

TOMY. Ah! Madame!.. ah! Messieurs!.. qui l'aurait cru... ce pauvre jeune homme!

AMÉLIE. Eh bien! qu'as-tu donc? Lui serait-il arrivé quelque chose?

TOMY. La tête n'y est plus.

CRESCENDO. Là, quand je vous le disais.

TOMY. Il faut que quelque révolution subite ait troublé sa cervelle; mais il est fou... fou à lier!

AMÉLIE. Mon mari... où est-il? conduis-moi de ce côté.

CRESCENDO. Son mari! allons, à l'autre à présent... ah çà! tout le monde perd donc la tête aujourd'hui?

TOMY. Il est dans une fureur, qu'il a déjà ravagé deux plates-bandes et brisé nos cloches à melons... Il demande sa femme, il la voit partout, il lui demande pardon, il s'accuse, et il casse tout!

AMÉLIE. Mon Dieu! qu'avons-nous fait là... vous voyez, mon oncle, avec votre stratagème : ce pauvre Alfred! j'étais bien sûre qu'il m'aimait! mais en perdre la raison!.. Mon oncle, je vous en supplie, envoyez chercher des secours.

LE BARON. Parbleu! je vais moi-même voir un peu ce dont il s'agit... Ce pauvre jeune homme!.. aussi avec une tête comme la sienne...

AMÉLIE. Eh! allez donc.

LE BARON. Je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* LE BARON.

TOMY. Il s'avance de ce côté... retirez-vous, il est furieux!

CRESCENDO. Ohime furioso! Madame, rentrons, je vous le conseille.

AMÉLIE. Non, quel que soit le danger, je reste ici, je ne le quitte plus.

CRESCENDO. Moi, je me sauve. (*Il rencontre Alfred, et s'enfuit de l'autre côté.*)

ALFRED, *dans la coulisse à gauche*. Laissez-moi! laissez-moi! (*Il entre d'un air égaré; ses vêtements sont en désordre; Crescendo, Tomy poussent un grand cri et se sauvent.*)

SCÈNE XVII.

ALFRED, AMÉLIE.

(*Alfred parcourt le théâtre en furieux; Amélie se retire derrière un arbre.*)

ALFRED. Oui, cet Alfred est un monstre! c'est à lui que j'en veux!

AMÉLIE, *timidement*. Mon Dieu! qu'il a l'air méchant! Alfred, c'est moi, ne me faites pas de mal.

ALFRED. Qui êtes-vous?.. approchez.

AMÉLIE. Vous ne me ferez pas de mal?

ALFRED. Vous le savez bien; c'est Alfred seul qui mérite ma colère.

AMÉLIE. Il faut dire comme lui pour l'apaiser. Oui, sans doute, c'est un mauvais sujet, un méchant caractère, qui fait de la peine à tout le monde; mais, si vous m'aimez, faites comme moi, ne lui en voulez plus; il a pressé ma main sur son cœur!

ALFRED. Connaissez-vous Amélie?

AMÉLIE, *timidement*. Oui, je la connais.

ALFRED, *avec feu*. Vous la connaissez!

AMÉLIE, *s'enfuyant*. Ah! mon Dieu! (*Tremblante.*) Non, Monsieur, non, je ne la connais pas. Ah! mon Dieu! est-ce qu'il va toujours être comme cela?

ALFRED. Non, vous ne la connaissez pas?

AMÉLIE, *disant comme lui*. Non, non, je ne la connais pas.

ALFRED. Si vous la connaissiez, vous l'aimeriez comme moi. Si vous saviez quelle fut ma conduite, surtout depuis que je suis éloigné d'elle; je veux tout vous raconter.

AMÉLIE. Quelle situation! une femme écouter les confidences de son mari! Dieu sait combien je vais en apprendre.

ALFRED. Quand j'arrivai à Vienne, vous savez bien, jamais la cour n'avait été si brillante. Une foule de femmes charmantes...

AMÉLIE. Ah! mon Dieu!

ALFRED.

AIR de *M. Mélesville.*

Une surtout, fraiche et jolie,
Au fin sourire, au doux minois,
Des Français vantait la folie,
La grâce et les galants exploits.

AMÉLIE.

Et vous disiez à cette belle...

ALFRED.

Je disais, en amant fidèle...
Tra, la, tra, la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE. Comment! Monsieur, vous disiez... Mais c'est très-bien.

ALFRED. Oh! ce n'est pas tout. Vous rappelez-vous, à Berlin, cette jeune et jolie comtesse; bonne et estimable femme!

Même air.

Aux doux plaisirs ainsi qu'au monde
Elle voulait me rappeler.

AMÉLIE.

Et malgré sa douleur profonde,
Monsieur se laissa consoler...

ALFRED, *d'un air égaré.*

Devoirs, égards, dans mon delire,
Oubliant tout, j'osai lui dire...
(*Gaiement.*)
Tra la, tra la,
Ne me parlez pas de cela.

AMÉLIE. Et moi qui l'accusais! Mais c'est un modèle de fidélité conjugale.

ALFRED. Et vous-même, vous êtes bien jolie! je n'ai jamais rencontré rien de plus attrayant! eh bien! vous tenteriez en vain de me séduire.

AMÉLIE. J'ai bien envie d'essayer. (*Tendrement.*) Alfred, si j'avais été abusée; si, vous retrouvant fidèle, mon cœur vous pardonnait.

ALFRED, *faisant un mouvement qu'il réprime.* Non! je ne puis vous écouter.

AMÉLIE. Mon Dieu! il va m'être trop fidèle à présent. Et si j'étais cette Amélie que vous regrettez?

ALFRED, *avec feu.* Amélie, dites-vous? Etes-vous bien sûre que ce soit elle?

AMÉLIE. Je vous jure que c'est moi.

ALFRED. Ecoutez, n'espérez pas m'abuser; je le saurai bien. Amélie, d'abord, ne m'aurait pas dit : *vous.*

AMÉLIE. Eh bien Alfred, je te le jure.

ALFRED. Amélie me donnait un nom plus doux.

AMÉLIE, Eh bien! mon ami, mon Alfred! (*A part.*) Il faut bien faire tout ce qu'il veut.

AIR : *Quand toi sortir de la case* (PAUL ET VIRGINIE.)

ALFRED.

Amélie, hélas! moins fière,
Regardait plus tendrement.

AMÉLIE.

Ai-je donc l'air si sévère?
(*A part.*)
Je crains qu'à chaque moment
Il ne se mette en colère.

ALFRED, *la regardant.*

Oui, c'est son regard charmant,
Je m'en souviens à présent.
Mais je me souviens qu'Amélie,
Loin, hélas! de me résister,
M'abandonnait sa main jolie...
(*Il lui baise la main.*)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

ALFRED.

Oui, ce moment me rappelle
Des souvenirs bien plus doux!
(*Il la serre dans ses bras.*)

AMÉLIE, *émue.*

Quelle contrainte cruelle!
Mais, Alfred, y pensez-vous?

ALFRED.

S'il est vrai que ce soit elle,
Ne suis-je plus son époux?

AMÉLIE.

Mais, au fait, c'est mon époux.

ALFRED, *vivement.*

Non, non, jamais mon Amélie
Si longtemps n'eût pu résister
A son amant qui la supplie.
(*Il l'embrasse.*)

AMÉLIE.

Il ne faut pas l'irriter. (*bis.*)
(*Alfred tombe à ses genoux.*)

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON, CRESCENDO, TOMY, *dans le fond.*

AMÉLIE. Mon oncle! n'approchez pas! il n'y a que moi.

ALFRED, *se relevant.* Venez, venez, mon cher oncle.

AIR du *Pot de Fleurs.*

Non, vous n'avez plus rien à craindre.
(*Montrant Amélie.*)
Son cœur n'était plus courroucé,
A mon tour je cesse de feindre,
Allez mon accès est passé.
Sur ma parole qu'on se fonde;
A ce baiser je dois ma guérison;
Et ce qui me rend la raison
La ferait perdre à tout le monde.

AMÉLIE. Comment! Monsieur?

ALFRED. C'était le seul moyen de te fléchir. M'en veux-tu d'avoir perdu la tête?

LE BARON. Bah! Est-ce qu'une femme ne pardonne pas toujours les folies qu'on fait pour elle! mais ce que je ne te pardonne pas, ce sont mes plates-bandes et mes cloches de melons.

CRESCENDO. Ah çà! Messieurs, puisque vous avez tous recouvré la raison, si vous entendiez mon air

LE BARON. Après dîner.

CRESCENDO. Au moins un petit allegro.

VAUDEVILLE.

AIR de *M. Mélesville.*

Enfin donc un ciel plus doux
Pour vous succède aux orages;
Plus de courses, de voyages,
Ah! restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Enfin donc, etc.

LE BARON.

De vos voisins, chaque jour,
Français, votre humeur légère
Vous fait prendre tour à tour
Le costume et la manière.
Chaque pays a ses goûts :
Pourquoi renoncer au nôtre?
La France en vaut bien un autre.
Ah! restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Chaque pays a ses goûts, etc.

TOMY.

Ne courons point le pays;
Car souvent plus d'un orage
Nous menace hors du logis.
Et quand dans votre ménage
On vous dira, tendre époux,
Que l'air vous est nécessaire,
Croyez votre ménagère,
Mais restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Si l'on vous dit, tendre époux, etc.

ALFRED.

Étrangers, qu'un sort jaloux
Tient loin de votre retraite,
Bientôt enfin puissiez-vous
(Ah! mon cœur vous le souhaite!)
Goûter le bonheur si doux
De retrouver votre amie;
Rentrez dans votre patrie,
Et restez toujours chez vous *.

CHŒUR.

Goûtez le bonheur si doux, etc.

CRESCENDO.

Dans un somptueux hôtel,
Lorsque l'appétit me gagne,
A cinq heures j'entre; ô ciel!
Monsieur est à la campagne.
Vous dont les mets sont si doux,
Dont on vante la cuisine,
Vous enfin chez qui l'on dîne,
Ah! restez toujours chez vous.

CHŒUR.

Vous dont les mets sont si doux, etc.

AMÉLIE, *au public.*

Deux époux, que met d'accord
Une double extravagance,
Pour être heureux, ont encor
Besoin de votre indulgence.
Messieurs, tournant contre nous
Le refrain qu'on vous adresse,
Quand on donnera la pièce,
N'allez pas rester chez vous.

CHŒUR.

Messieurs, tournant contre nous, etc.

* Ce couplet fut chanté en 1818, lorsque la France était encore occupée par les armées étrangères.

FIN DE UNE VISITE A BEDLAM.

LOUISE, *au milieu du théâtre, prend son papier de musique.* — Scène 4.

LES ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE

TABLEAU-VAUDEVILLE

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 28 mars 1827.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. SAINTINE.

Personnages.

ZOÉ, GUILLERI, LOUISE, } élèves du Conservatoire.
MADAME LEFEBVRE, grand'mère de Zoé.
M. PETIT-PAS, maître de ballets et répétiteur de danse.
UN JOCKEY.

La scène se passe dans une mansarde, au sixième au-dessus de l'entresol, chez madame Lefebvre.

Le théâtre représente une mansarde. Porte au fond, et deux portes latérales. A gauche de l'acteur, une cheminée, une table, et différents ustensiles de ménage. A droite, une autre petite table. Une croisée sur le premier plan, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME LEFEBVRE, *assise dans un grand fauteuil auprès de la petite table à gauche, occupée à tricoter;* PETIT-PAS, *en dehors, sonne.*

MADAME LEFEBVRE, *allant ouvrir la porte.* On y va, on y va... (*Elle ouvre.*) Comment! c'est vous, monsieur Petit-Pas, qui me faites l'honneur de venir chez moi, et de monter six étages au-dessus de l'entresol?

PETIT-PAS. Oui, madame Lefebvre, j'ai cet honneur-là; mais, nous autres danseurs et maîtres de ballets, ça ne nous coûte rien de nous élever... *sic itur ad astra.*

MADAME LEFEBVRE. Qu'est-ce que vous me dites là?

PETIT-PAS. Ne faites pas attention... c'est du latin... Dans notre état on est obligé de tout savoir... dans ce moment, j'apprends le grec pour mon ballet de *Léonidas*... mais, dites-moi, où est la petite?

MADAME LEFEBVRE. Est-ce que vous venez pour lui donner leçon?

PETIT-PAS. Ile sans doute! cette scène de Clary que nous avons commencée hier... Et je suis arrivé si vite, que Psyché, ma petite jument, est en nage... Mais aujourd'hui je n'ai pas un moment à moi... à onze heures nous avons conseil d'administration; car je suis maintenant du conseil... ils y ont été obligés, attendu que, sans les ballets, l'Opéra ne peut pas marcher... il a bien fallu que la pantomime eût voix au chapitre.

AIR du vaudeville de *Partie et Revanche.*

A midi, ma classe de danse;
A deux heures, *Léonidas*;
A trois, leçon au fils d'une excellence;
A cinq heures, un grand repas;
Ce soir, deux bals qui sans moi n'iraient pas.
Passant ainsi toute ma vie
Dans des plaisirs, des travaux assidus,
Pour composer, pour avoir du génie, } *bis.*
Je n'ai que mes moments perdus, }
D'honneur, je n'ai que mes moments perdus.

MADAME LEFEBVRE. Je suis alors bien fâchée... Zoé, ma petite-fille, qui est sortie.

PETIT-PAS. Déjà!

MADAME LEFEBVRE. Elle est allée vendre quatre paires de bas de filoselle que j'ai tricotés la semaine dernière; car je fais ce que je peux pour l'éducation de cette chère enfant... mais les talents coûtent cher; et sans vous, monsieur Petit-Pas, qui avez la bonté de lui donner des leçons pour rien...

PETIT-PAS. Ne parlons donc pas de cela.

MADAME LEFEBVRE. Si vraiment; j'en parlerai à tout le monde... c'est à vous, si elle réussit, qu'elle devra sa fortune... elle ne l'oubliera jamais.

PETIT-PAS. Eh! mon Dieu! ma chère madame Lefebvre, elle sera peut-être ingrate, comme tant d'autres que j'ai lancées.

AIR : *A soixante ans.*

Lorsque l'on a, dans une douce ivresse,
Respiré l'encens théâtral;
Quand chaque soir on se trouve déesse,
On méconnaît l'ami tendre et loyal
Qui vous mit sur le piédestal.
Que d'être ingrat un mortel lasse gloire,
Je le veux bien, et n'en suis pas surpris;
Mais dans les dieux lorsque l'on est admis...
Ah! devrait-il, au temple de Mémoire,
Etre permis d'oublier ses amis!

Je me rappelle encore le premier jour où le hasard offrit la petite Zoé à ma vue... elle dansait en rond, à la place Royale, avec des bonnes et des enfants... et dans ses pas, formés au hasard... il y avait un moelleux... un laisser-aller... que nous appelons... la danse elle-même... je crus voir madame Montessu.

MADAME LEFEBVRE. Vous croyez donc qu'elle ira?

PETIT-PAS. Elle ira haut...

MADAME LEFEBVRE. Et pourquoi ne pas la faire débuter, puisque ça dépend de vous?.. pourquoi ne vous dépêchez-vous pas?

PETIT-PAS. D'abord, parce qu'à l'Opéra on ne se dépêche jamais... et puis j'avais auparavant certaines idées... sur lesquelles, madame Lefebvre, j'ai parbleu envie de vous consulter.

MADAME LEFEBVRE. Moi, monsieur Petit-Pas?

PETIT-PAS. Oui... vous savez quelle est ma position... je ne suis pas encore premier maître de ballet, parce que mes anciens sont là, *Gardel, Aumer, Blache* et *Milon*..... des hommes de mérite que je révère..... mais j'arriverai, parce que je me sens dans les jambes ce que Voltaire avait dans la tête, et avec ça l'on fai toujours son chemin. Une seule chose pourrait me mûre... c'est la classe de danse que je fais aux Menus-Plaisirs... Vingt-cinq ou trente petites filles, plus jolies les unes que les autres... c'est un poste bien dangereux et bien glissant pour un célibataire... et j'ai idée de me marier pour conserver mes principes et mes places.

MADAME LEFEBVRE. Eh ma's! monsieur Petit-Pas... je trouve cela une spéculation très-morale.

PETIT-PAS. N'est-il pas vrai?.. et c'est parmi nos jeunes élèves que je voudrais faire un choix.

MADAME LEFEBVRE. Il se pourrait! vous en aimez une?

PETIT-PAS. Mieux que cela... je crois que j'en aime deux, et j'hésite encore... parce que, avec mes talents et mes places, dix-huit à vingt mille francs de traitement, on tient à être aimé pour soi-même... et je voulais vous demander là-dessus bien franchement... (*On sonne.*)

MADAME LEFEBVRE, *allant ouvrir la porte à gauche.* C'est cette petite fille qui revient... Je vous demande si on peut entrer plus mal à propos.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ZOÉ.

ZOÉ. Ne vous impatientez pas, ma grand'mère... Ah! c'est M. Petit-Pas.

PETIT-PAS. Oui, petite... (*Voyant qu'elle fait la révérence.*) Plus bas, plus bas... effaçons les épaules... Je venais pour répéter notre scène de Clary... mais maintenant je n'ai plus le temps... (*Tirant sa montre.*) mon conseil d'administration... mes affaires... et puis Psyché, qui doit s'impatienter... Adieu, adieu... je tâcherai de passer dans la journée, et nous dirons notre scène. (*Bas, à madame Lefebvre.*) Nous achèverons notre conversation... (*A Zoé.*) Adieu, petite... levons le menton... jolie comme un ange... Soyons toujours bien sage... de la tenue, de la conduite, et tous les matins, deux cents battements de chaque jambe. (*A madame Lefebvre.*) Je vous prie de les surveiller... Adieu... adieu... ne vous dérangez pas... (*Il va pour sortir par la porte à gauche.*)

MADAME LEFEBVRE, *le conduisant à la porte du fond.* Je vous en prie, Monsieur, par le grand escalier.

—

SCÈNE III.

MADAME LEFEBVRE, ZOÉ.

MADAME LEFEBVRE, *reconduisant Petit-Pas.* Monsieur... j'ai bien l'honneur... prenez bien garde... tenez-vous bien à la corde... à la rampe, je veux dire... Il est si léger!.. le voilà déjà en bas.

ZOÉ. Il est donc venu en mon absence, M. Petit-Pas? (*Elle s'assied auprès de la table, à droite, et défait ses socques.*)

MADAME LEFEBVRE. Eh! oui, sans doute.

ZOÉ, *à part.* C'est jouer de bonheur... c'est toujours des battements de moins.

MADAME LEFEBVRE. Est-il possible d'être si longtemps dehors!.. moi qui vous attendais pour aller au marché.

ZOÉ. J'étais entrée chez Louise et Guilleri, qui n'y sont pas... et j'ai cru que je les trouverais ici.

MADAME LEFEBVRE. Vous ne pouvez pas vivre l'une sans l'autre.

ZOÉ. C'est si naturel!.. Guilleri est si gaie, et Louise est si bonne!.. toutes les deux m'aiment tant!.. et, dans votre dernière maladie, elles ont pris tant de soin de vous!

MADAME LEFEBVRE. C'est vrai, vous étiez là toutes les trois... et il n'y a pas de duchesse, de grande dame qui ait été soignée comme moi.

ZOÉ. Vous voyez, ma grand'mère, l'avantage d'être pauvre... on n'a pas de domestique, on n'a que des amis... Tenez, (*Elle lui donne de l'argent.*) j'ai été en recette, et voilà sept livres dix sous que m'a donnés M. Flanelle, le bonnetier.

MADAME LEFEBVRE, *se mettant à travailler dans son grand fauteuil.* Pas davantage?

ZOÉ. C'est une horreur!.. des bas qui vaudraient le double!.. un tricot superbe!.. car, malgré vos soixante ans, vous travaillez encore joliment, et même beaucoup trop pour vos yeux.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

C'est ce travail-là qui vous tue;
(*Lui ôtant son ouvrage des mains.*)
Vous vous abîmerez la vue;
Si cela vous arrive encor,
C'est moi qui gronderai bien fort.
(*Madame Lefebvre veut faire un geste.*)
C'est pardonné... plus de dispute...
Songez que bientôt je débute.
Ma grand'mère, gardez vos yeux
Pour surveiller mes amoureux.

MADAME LEFEBVRE. Tu crois donc que j'aurai bien du mal?

ZOÉ. Dame! je l'espère.

MADAME LEFEBVRE. Et, pour commencer, qu'est-ce que tu dirais si ton professeur était déjà un de ces amoureux-là?

ZOÉ. Lui!.. ce serait gentil, parce que sa protection seule peut me faire recevoir.

MADAME LEFEBVRE. Et s'il voulait t'épouser?

ZOÉ. M'épouser!.... c'est différent; je ne voudrais pas...

MADAME LEFEBVRE. Et pourquoi?

ZOÉ. Parce que j'ai idée que cela ferait de la peine à Charles.

MADAME LEFEVBRE. Comment! ce petit Charles, notre voisin?.. est-ce que par hasard tu penserais à lui?

ZOÉ. Toute la journée, ma grand'mère... et même quelquefois encore...

MADAME LEFEBVRE. Elle qui ne me quitte jamais!.. Comment vous êtes-vous rencontrés?

ZOÉ. Comme on se rencontre toujours... au Conservatoire. On se dit bonjour... on se salue... Dans cette rue Bergère il y a toujours tant de voitures... il nous offrait son bras, à Louise et à moi... Et puis, en classe, quand le professeur parle, souvent on n'écoute pas, on se regarde.

MADAME LEFEBVRE. Et aller ainsi se prendre de belle passion pour un jeune homme, pour un artiste.

ZOÉ. Raison de plus... je ne veux pas d'autre mari... Tout le monde peut être banquier, notaire, agent de change... pour cela il ne faut que de l'argent... mais pour être artiste, il faut du talent, et Charles en aura... quoique écolier, il joue déjà du violon comme un maître... au dernier exercice, où j'ai été avec Louise, c'est lui qui a remporté le premier prix. Pendant qu'il jouait, M. Lafont criait : *C'est très-bien...* le jeune Bériot lui-même l'a applaudi; et je crois que ceux-là s'y connaissent... Aussi tous les regards étaient fixés sur lui... et lui, dans ce moment, ne regardait que de notre côté.

MADAME LEFEBVRE. Il serait possible!

ZOÉ. Ah! que j'étais fière! que j'étais heureuse des applaudissements qu'il obtenait! et que j'aurais voulu, à ses yeux, en mériter de pareils!.. Oui, ma grand'mère... si je veux réussir, c'est pour lui.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Si j'avais la beauté piquante
Que dans CONTAT l'on adorait;
Si j'avais la grâce élégante
Que l'on admire chez NOBLET,
Ou si de MARS, notre modèle,
J'avais le talent accompli...
Ah! tout cela serait pour lui,
Dût-il m'être infidèle!

MADAME LEFEBVRE. A-t-on idée d'un pareil amour!.. Sais-tu, mon enfant, que c'est très-dangereux... surtout s'il en a connaissance?..

ZOÉ. Ni lui, ni personne au monde... vous êtes la première...

MADAME LEFEBVRE. Pas même Louise et Guilleri?

ZOÉ. Il est des choses qu'on ne dit pas... même à ses amies intimes... Et lui, du reste, n'a jamais prononcé devant moi un seul mot d'amour. Ce n'est qu'hier soir... je rentrais avec Louise, et Charles montait devant nous, dans notre vilain escalier qui est si obscur... il s'est arrêté pour nous faire place, et au moment où je passais, il m'a glissé dans la main un petit billet chiffonné...

MADAME LEFEBVRE. Et où est-il?

ZOÉ. Le voilà, ma grand'mère... vous pouvez le prendre, car je le sais par cœur.

MADAME LEFEBVRE. Pas d'adresse.

ZOÉ. Quand ça se donne de la main à la main.

MADAME LEFEBVRE, *lisant.* « Si vous m'aimez, si je « dois être votre époux... il faut absolument que je « vous parle... Permettez-moi, je vous en supplie, de « vous attendre au coin de la rue du Faubourg-Pois- « sonnière, demain à une heure... ou, dans mon « désespoir, je suis capable de tout. »

ZOÉ. Ce pauvre jeune homme! ce que c'est que d'aimer!

MADAME LEFEBVRE. Oui, mais avec cet amour-là... il n'a rien, ni toi non plus.

ZOÉ. C'est vrai... c'est la dot d'un artiste.

MADAME LEFEBVRE. Et songe un peu à notre position... nous n'avons pour vivre que le travail de nos mains, et ma pension de retraite, comme ouvreuse à l'Opéra... quatre-vingt-deux francs cinquante centimes, avec les retenues.

ZOÉ. Et la place de Charles.

MADAME LEFEBVRE. Comment?

ZOÉ. La place qu'il aura, ou à l'Opéra, ou à la Chapelle... c'est toujours trois à quatre mille francs... et moi, mon engagement.

MADAME LEFEBVRE. Lequel?

ZOÉ. L'engagement que j'aurai... Tout réuni, nous voilà, ma grand'mère, avec sept ou huit petites mille livres de rente... et tout cela sera pour vous soigner, pour vous dorloter... Un bon petit appartement bien chaud, et vous serez là, dans votre grande bergère, où vous n'aurez rien à faire... que votre café, et puis des canards, si ça vous amuse... et puis à nous voir heureux, ça occupe!.. Ah! vous riez... je crois bien; maintenant que nous voilà riches... vous êtes bien contente; nous n'avons plus rien à craindre, et nous pouvons envoyer à Charles cette lettre.

MADAME LEFEBVRE. Comment, cette lettre?

ZOÉ. Oui, la réponse que j'ai faite... mais avec votre

permission, et vous allez voir. (*Elle lit.*) « Monsieur « Charles, vous me demandez si je vous aime, et si « je veux vous épouser... en vérité, je l'ignore; mais « aujourd'hui, à une heure, venez le demander à ma « grand'mère, qui le sait mieux que moi, et qui vous « dira ce qui en est. »

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

De ce billet que dites-vous?

MADAME LEFEBVRE.

Je dis, puisque tu crois qu'il t'aime,
Qu'il t' rende heureus', je l' s'rai moi-même
D' pouvoir le nommer ton époux.

ZOÉ.

De vos jours éloignant le terme,
Cet hymen va vous rajeunir.
Vers le bonheur qui semblait fuir,
Vous marcherez d'un pas plus ferme:
Nous serons deux pour vous soutenir.

MADAME LEFEBVRE, *prenant la lettre.* C'est bon, c'est bon... (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Tiens, voilà tes bonnes amies, mademoiselle Louise et mademoiselle Guilleri.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LOUISE, GUILLERI, *entrant par la porte à gauche.*

(*Louise tient un papier de musique et un panier à ouvrage; Guilleri tient une brochure et une robe.*)

LOUISE ET GUILLERI.

AIR du *Concert à la Cour.*

Oui, gaîment,
En chantant
Passons la vie.

GUILLERI, *seule.*

Il faut ça,
Car déjà
Louise, que voilà,
Chant' l'opéra.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Moi, par état, vouée à la psalmodie,
J' dois, comm' tant d'autr's, chanter la tragédie.

ENSEMBLE.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

LOUISE ET GUILLERI. Bonjour, madame Lefebvre... Bonjour, Zoé.

ZOÉ. Comme vous venez tard!

LOUISE. C'est que nous avons conduit mes petits frères à l'école : et ils ne marchent pas vite, surtout quand ils y vont... quand ils en reviennent, c'est différent, on ne peut pas les suivre... parce qu'ils sont gamins, mes petits frères, vous n'en avez pas d'idée... J'ai été obligée de porter Auguste, qui pleurait, de donner la main à Barthélemy, qui veut toujours glisser sur la glace.

GUILLERI. Et moi, je menais les trois autres à la suite... et nous avons rencontré un marchand de galette, qui nous a encore arrêtées.

MADAME LEFEBVRE, *montrant Zoé.* Ah çà! vous venez la chercher.

LOUISE. Pas encore, la classe n'est qu'à une heure.

GUILLERI. Mais en attendant, nous venons travailler avec elle; parce qu'à trois on étudie bien mieux.

LOUISE. Moi, j'ai ma broderie à finir et ma cavatine à répéter. (*Elle s'assied sur une chaise au fond, et défait ses socques.*)

GUILLERI, *s'asseyant auprès de la table à droite, et quittant ses socques.* Moi, mon rôle de tragédie, et ma robe à repasser. (*Pendant ce temps, Zoé est auprès de la cheminée occupée à passer un plumeau sur la glace.*)

MADAME LEFEBVRE. Au fait, c'est commode pour les répétitions, quand on demeure sur le même palier.

GUILLERI. Il n'y a que des talents à cet étage-ci.

ZOÉ. Je crois bien, au sixième au-dessus de l'entresol.

GUILLERI. Corridor des Beaux-Arts.

MADAME LEFEBVRE. C'est bon, c'est bon... livrez-vous à vos études, et ne perdez pas votre temps à jaser comme vous faites toujours. (*Guilleri se place auprès de la table à droite, et déclame à voix basse. Louise, au milieu du théâtre, prend son papier de musique, bat la mesure et chante tout bas. Zoé, auprès de la table à gauche, se dispose à faire des battements.*) Moi, qui ne suis pas artiste, je vais faire le ménage... travaillez bien, parce que je serai là pour vous surveiller... (*Elle entre dans la chambre dont la porte est à droite.*)

—

SCÈNE V.

ZOÉ, LOUISE, GUILLERI.

(*A peine madame Lefebvre est-elle sortie, qu'elles abandonnent leur ouvrage et viennent toutes trois au bord du théâtre; Guilleri est à droite, Louise dans le milieu, Zoé à gauche.*)

GUILLERI. Enfin, nous voilà seules, et nous en avons à te raconter; car, sans qu'il y paraisse, nous avons bien du chagrin.

ZOÉ. Qu'est-ce donc?

LOUISE. Tu sais que toute ma famille, que mes frères et sœurs n'ont d'espoir qu'en moi, et dans ce que je gagnerai : c'est tout naturel... c'est mon devoir... mais voilà mon père qui, à cause de cela, ne veut pas que je me marie jamais, à moins de dix mille livres de rente.

GUILLERI. Quelle tyrannie!

LOUISE. Tout ce que j'ai pu obtenir, en le priant bien, c'est qu'il se contenterait pour moi de six mille francs, pas à moins.

ZOÉ. Et c'est ça qui te désole! A ta place, je me résignerais, je prendrais ma fortune en patience.

GUILLERI. Mon Dieu! que tu as peu d'imagination! tu ne devines pas qu'elle aime quelqu'un qui n'a rien... rien que son cœur... ça ne fait pas six mille livres de rente.

ZOÉ. Pauvre Louise!.. je comprends alors ton chagrin.

GUILLERI. Eh bien! ce n'est rien encore; car enfin elle est aimée... mais moi!.. si tu savais!..

ZOÉ. Qu'est-ce donc?

LOUISE. Elle a vu tout à l'heure M. Petit-Pas, qui sortait de la maison, et ça lui a fait un effet...

ZOÉ, *avec douceur.* Tu l'aimes donc toujours?

GUILLERI. Eh bien! oui... c'est plus fort que moi!.. à cause de mon caractère! comme ça... je n'ai pas l'air... mais aussi, une fois que je m'attache... Dieux!.. ai-je aimé cet être-là!

ZOÉ. C'est vrai qu'il est aimable!

LOUISE, *à Zoé.* Et puis, tu ne sais pas... il a cabriolet depuis quelque temps.

GUILLERI, *pleurant.* Un cabriolet charmant... où je l'ai rencontré avec Rosalie.

LOUISE. Quelle indignité!

GUILLERI. Et c'est d'autant plus mal, que ce jour-là même il m'avait fait une promesse de mariage.

ZOÉ. Tu as une promesse de mariage!

GUILLERI, *la lui donnant.* Eh! oui, sans doute, la voilà... regarde plutôt.

ZOÉ, *la parcourant.* C'est que c'est bien différent.

GUILLERI. Eh non!.. c'est la même chose... j'ai consulté là-dessus un clerc de notaire qui me fait la cour; il m'a dit que ça n'était plus valable, et qu'il m'en ferait tant que je voudrais.

ZOÉ. Dieux! que les hommes sont perfides!.. Il doit revenir ici dans la journée, et c'est moi qui me charge de lui rendre sa promesse. (*Elle la met toute dépliée sur la table à droite, puis elle vient entre Guilleri et Louise.*) Nous sommes bien bonnes de nous occuper de ces misères-là, au lieu de penser à nos études, au lieu de penser à la carrière qui nous est ouverte, et où nous pouvons trouver l'indépendance, la fortune, et peut-être la gloire.

GUILLERI. La gloire!.. la gloire!.. je n'en sais rien... mais sans parler de ça... tiens, si jamais je suis sociétaire à la Comédie-Française!..

LOUISE. Et moi à Feydeau...

ZOÉ. Et pourquoi pas?.. toutes ces grandes dames-là ont commencé comme nous, par être des petites filles... Il y a longtemps, c'est vrai... raison de plus... nous avons devant nous le temps qu'elles ont derrière elles... Et songez donc, quand on est à un théâtre royal, avec du talent... ou enfin, quand on y est... combien l'on a de priviléges!.. les journaux vous font des compliments, les auteurs vous font la cour, les semainiers ou les directeurs sont à vos genoux... et puis on dit qu'on est malade... « Oh! j'ai la migraine!.. « je ne peux pas jouer. » Et puis, après tout, comme on se conduit bien, et qu'on est bien sage, on n'a rien à dire sur votre compte.

GUILLERI. Oui, joliment... ça n'y fait rien... c'est pour cela que, la moitié du temps... mais enfin quand ça arrivera-t-il?.. Moi, d'abord, je n'ai pas de patience... je veux faire fortune tout de suite, et je suis décidée à accepter une proposition qu'on me fait.

ZOÉ. Et laquelle? (*On entend madame Lefebvre qui rentre.*) Dieux! c'est ma grand'mère. (*Elles retournent toutes à leurs places; Guilleri reprend sa brochure; Louise, son papier de musique; et Zoé fait des battements.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTES; MADAME LEFEBVRE, *avec son châle, ses gants de poil de lapin, tenant un panier sous le bras.*

MADAME LEFEBVRE. A la bonne heure, au moins; voilà ce qui s'appelle travailler.

ZOÉ. Où allez-vous donc?

MADAME LEFEBVRE. Belle question!.. je vais au marché, parce qu'il se fait tard... je n'ai pas encore pensé à mon dîner.

ZOÉ. Ma grand'mère, je vous aiderai.

MADAME LEFEBVRE. Du tout, Mademoiselle... Faites vos battements, c'est l'essentiel... (*Elle fait quelques pas pour sortir, mais revenant elle lui dit:*) Ah! de temps en temps seulement donne un coup d'œil à mon pot-au-feu, entends-tu?

GUILLERI. N'ayez pas peur... nous sommes là...

ZOÉ, *bas, à madame Lefebvre.* N'oubliez pas la lettre de Charles.

MADAME LEFEBVRE. Sois donc tranquille... elle est là, et en rentrant je la lui enverrai... Adieu, adieu, mes enfants... travaillez bien. (*Elle sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTES, *hors* MADAME LEFEBVRE.

(*Zoé, Guilleri et Louise, après la sortie de madame Lefebvre, quittent leur ouvrage, et viennent sur le devant de la scène; Guilleri à droite, Zoé dans le milieu, Louise à gauche.*)

ZOÉ, *à Guilleri.* Eh bien! cette proposition qu'on te faisait... dis-nous vite...

GUILLERI. Vous n'en parlerez pas?.. Un engagement superbe pour jouer le mélodrame.

ZOÉ. Y penses-tu, toi... un des meilleurs sujets du Conservatoire!

LOUISE. Toi, qui es la plus forte de la classe de M. Baptiste.

GUILLERI. C'est égal; j'ai envie de laisser là le classique pour le romantique... songez donc qu'à l'Ambigu je serai tout de suite sociétaire.

ZOÉ. Est-ce qu'on le souffrira!.. est-ce que les petits théâtres ont le droit d'enlever comme ça?..

GUILLERI. Et pourquoi pas?

AIR de *Turenne.*

Vois aux Français les ouvrages qu'on donne,
N'y voit-on pas geôlier et souterrain,
Tyran qui s' fâche, et roi qu'on emprisonne?
Le mélodrame y règne en souverain...
Et dans ses fureurs vengeresses,
L'Ambigu peut bien, Dieu merci,
Prendre aux Français ses acteurs, quand ceux-ci
Tous les jours lui prennent ses pièces.

Et je dois, demain, pour m'essayer, jouer dans une représentation à bénéfice, à la barrière Rochechouart... et tu verras si je ne dis pas aussi bien qu'une autre; (*Imitant les acteurs du boulevard.*) « Nous sommes « officiers dans l'armée française... nous combattrons... « nous mourrons... »

ZOÉ. Je sais bien que ça n'est pas difficile... et moi, qui par état ne dois jouer que la pantomime, je dirai bien aussi, sans me gêner: (*Imitant une actrice des boulevards.*) « Tu ne le connais pas, ma bonne; et « les qualités de son cœur dédommagent bien une « femme sensible et aimante des légères imperfec- « tions de son physique. » (*A Guilleri.*) Mais est-ce que ce sont là des succès auxquels tu dois aspirer; et pour l'honneur des arts...

GUILLERI. Je conviens que c'est déroger; mais il faut vivre... et nous n'avons rien... et je te dois déjà tant d'argent... car c'est toujours toi qui nous en prêtes... or, songe donc que six mille francs d'appointements... nous pourrions partager... ça vous donnerait le temps d'attendre, et quand vous serez un jour dans les théâtres royaux, promettez-moi seulement de ne pas être fière; et rappelez-vous que vous avez des amis dans le mélodrame... on dit qu'il faut en avoir partout.

ZOÉ. Guilleri, je n'oublierai jamais ce trait-là.

LOUISE. Ni moi non plus.

ZOÉ. Mais si ce n'est que cela, soyez tranquilles; car d'ici à quelques jours, je dois débuter.

AIR: *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Si le succès comble mon espérance...
GUILLERI ET LOUISE.
Moi, des succès je n'ai jamais douté.

ZOÉ.

Richesse, honneur... quel plaisir quand j'y pense!
De pouvoir tout mettre en communauté.

GUILLERI ET LOUISE.

Surtout, pour nous point de rivalité.

ZOÉ.

A l'amitié que mon cœur aime à croire!
Aussi, par elle abrégeant le chemin,
Marchons gaîment toutes trois à la gloire,
En nous donnant la main.

TOUTES TROIS, *se donnant la main.*

Marchons gaîment toutes trois à la gloire,
En nous donnant la main.

LOUISE. Elle a raison... rester toujours artistes.

GUILLERI. Ne jamais nous séparer.

TOUTES TROIS. Jamais. (*Elles remontent la scène et redescendent ensemble.*)

GUILLERI. Et dites donc... quand nous serons dans notre bel appartement, avec des meubles de chez *Jacob* ou de chez *Vervelles*.

LOUISE. Quand nous passerons, comme ces dames, dans une belle voiture de chez *Robert?*

ZOÉ. Quel plaisir de nous rappeler notre sixième étage!

LOUISE. Et le temps où nous allions au Conservatoire avec des socques.

ZOÉ. Et les jours où nous faisions notre cuisine nous-mêmes; comme aujourd'hui, par exemple... (*Se retournant vers la cheminée.*) Ah! voilà ma marmite qui s'en va.

GUILLERI. Parce que tu ne l'as pas écumée.

LOUISE. Attends, je vais t'aider. (*Zoé et Louise vont à la cheminée; Zoé arrange le feu, Louise prend l'écumoire, Guilleri prend son fer à repasser, et arrange sa robe qui est sur la table à droite.*)

GUILLERI, *repassant.*

AIR de *la Vieille.*

Moi, je rêve toujours d'avance
A nos adorateurs nouveaux.

LOUISE, *écumant la marmite.*

Aux cachemires moi je pense.

ZOÉ, *soufflant le feu.*

Moi, je ne pense qu'aux bravos.
Que cet espoir nous donne du courage.
(*Elles viennent toutes trois sur le devant de la scène.*)
Et toutes trois mettons-nous à l'ouvrage.

ENSEMBLE.

Oui, toutes trois mettons-nous à l'ouvrage.
Point de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.
(*Elles vont prendre leurs rôles, qu'elles tiennent à la main.*)

LOUISE, *au milieu.*

Écoutez bien le grand air
Que je chante au premier concert.

ZOÉ ET GUILLERI.

Écoutons bien.
(*Zoé s'assied sur le bras du fauteuil à gauche, et Guilleri sur le coin de la table à droite.*)

LOUISE.

« Chassons cette vaine folie,
« Reprenons ma gaîté chérie. »

GUILLERI, *la contrefaisant.*

Ie, ie, ie, ie.
Moi, je trouve cela mauvais.

ZOÉ.

Sans doute, ça ne veut rien dire.
A ta place, j'imiterais
Un talent que chacun admire;
Un talent toujours nouveau.

LOUISE ET GUILLERI.

Lequel?

ZOÉ.

La fauvette de Feydeau.
(*Elle se place au milieu et chante, imitant madame Rigaut.*)
« Chassons cette vaine folie,
« Reprenons ma gaîté chérie. »

TOUTES TROIS.

Ah! c'est bien mieux, sans contredit.

LOUISE.

De vos conseils je ferai mon profit.

TOUTES TROIS, *venant sur le bord du théâtre.*

Pas de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

GUILLERI, *au milieu.*

Écoutez bien, que je déclame
Ma tirade de mélodrame.

LOUISE ET ZOÉ.

Écoutons bien.
(*Louise et Zoé se placent à gauche, l'une sur un fauteuil, l'autre sur une chaise.*)
(*L'orchestre joue une ritournelle de mélodrame pour une entrée de princesse affligée.*)
(GUILLERI, *tenant son mouchoir à la main, et venant à grands pas du fond jusque sur le devant de la scène, où elle s'arrête.*)

« Le cruel! il a vu mes larmes... il a été témoin de « ma douleur... (*Avec dépit.*) et il a pu m'abandon- « ner! »

ZOÉ. Comme tu dis cela!.. (*Imitant Guilleri.*) « Et « il a pu m'abandonner! »

GUILLERI. Sans doute, puisqu'il m'a plantée là; et que je dois dans la pièce m'asphyxier avec du charbon.

ZOÉ. Raison de plus... moi je dirais: (*Avec douleur.*) « Le cruel! il a vu mes larmes, il a été témoin de ma « douleur, » du ton d'une femme qui ne se consolera jamais.

GUILLERI. Ça n'est pas naturel.

ZOÉ. Comment? ça n'est pas naturel... Si celui que tu aimes t'abandonnait... t'avait trahie... qu'est-ce que tu ferais?

GUILLERI. Moi! j'en prendrais un autre.

ZOÉ. Alors, tu ne joueras jamais le mélodrame, et tu feras bien de rester à la Comédie-Française. (*On sonne.*) Qui vient là? (*Elle va ouvrir la porte du fond.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTES; UN JOCKEY, *tenant une grande corbeille.*

LE JOCKEY. Mademoiselle Zoé Lefebvre.

ZOÉ. C'est moi.

LE JOCKEY. C'est de la part de mon maître, qui m'a dit de remettre ce billet ainsi que cette corbeille. (*Il la dépose sur la table.*)

ZOÉ. Un billet!

LOUISE. Une corbeille!

GUILLERI. Qu'est-ce que ça veut dire?

LE JOCKEY. Je vais attendre dans l'antichambre.

ZOÉ. Oui, Monsieur... là, sur le carré, si vous voulez bien... ou plutôt vous n'avez qu'à repasser.

LE JOCKEY. C'est que mon maître est en bas, qui attend dans son landau.

GUILLERI. Un landau!.. (*Aux deux autres.*) Dites donc, un landau... (*Avec dignité.*) C'est bien... ça suffit, qu'il attende!.. tout à l'heure on descendra la réponse.

LE JOCKEY. Oui, Mademoiselle. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTES, *excepté* LE JOCKEY.

GUILLERI. Par exemple, Mesdemoiselles... nous qui tout à l'heure parlions d'équipage... voilà une aventure...

LOUISE. Dieux! que c'est amusant!

GUILLERI. Ouvre donc vite.

ZOÉ, *lisant l'adresse.* « *A mademoiselle Zoé Lefebvre, passage de la Boule-Rouge, faubourg Montmartre.* »

C'est bien à moi. (*Ouvrant la lettre.*) Ah! mon Dieu! c'est M. Sterling.

GUILLERI. Cet Anglais qui est si riche, et qui nous fait la cour aux répétitions!.. mais sois tranquille, je n'y pense pas... entre amies, c'est sacré.

ZOÉ. Du tout... je n'y tiens pas... (*Elle déchire la lettre.*) Il n'y a pas de réponse... car apprenez, mes amies, qu'il est quelqu'un que j'aime... un artiste comme nous.

LOUISE ET GUILLERI. Il serait possible!

ZOÉ. Et c'est de ce matin que notre mariage est décidé; car je ne suis pas comme toi, Louise, j'ai une grand'mère qui ne veut que mon bonheur.

LOUISE. Ah! tu avais raison... renvoie l'Anglais et ses présents.

GUILLERI. Sois tranquille... je vais les lui descendre...

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Qu'il les remport', puisqu'il est en carrosse.
LOUISE.
Sans cachemire on peut bien être heureux.
GUILLERI.
En calicot nous irons à ta noce,
Et plus légère, on en danse bien mieux.
ZOÉ.
Si je n'avais pensé qu'à la richesse,
Mon cœur, hélas! prompt à se repentir,
Sous ces tissus eût gémi de tristesse,
Sous la percale il battra de plaisir.

LOUISE. Et dis-nous vite quel est notre nouvel ami; quel est celui que tu épouses.

GUILLERI. Oui, oui, fais-nous-le connaître pour que nous nous dépêchions de l'aimer aussi.

ZOÉ. Allez... vous ne vous en douteriez jamais... apprenez donc... (*On entend à la fenêtre à droite un solo de violon.*)

LOUISE. Tais-toi... c'est Charles.

ZOÉ. Comment le sais-tu?

LOUISE, *allant ouvrir la fenêtre.* Pauvre garçon... c'est le signal convenu.

ZOÉ, *avec émotion.* Quel signal?

LOUISE. Quand vient l'heure de la classe, il m'avertit ainsi qu'il va descendre... et nous nous rencontrons dans l'escalier.

ZOÉ. Comment! ils se rencontrent!.. Charles est donc celui...

GUILLERI. Eh! oui... celui qu'elle aime et qu'elle ne peut épouser... car cette pauvre Louise n'est pas si heureuse que toi.

ZOÉ, *à Louise.* Et tu es sûre que M. Charles t'aime aussi?

LOUISE. Il le dit du moins.

GUILLERI. Et moi, je l'atteste... car je suis leur confidente... Sans moi, ils n'auraient jamais pensé à s'aimer.

ZOÉ, *à part, avec dépit.* Je vous demande de quoi elle se mêle?

LOUISE. Mais d'où vient ton trouble, et pourquoi me dis-tu cela?

ZOÉ. C'est que je suis ton amie... et que je sais de bonne part... J'ai la preuve que Charles te trompe... ou du moins qu'il en dit autant à une autre.

LOUISE. O ciel! (*Le solo de violon recommence, et le morceau d'ensemble suivant continue sur ce motif.*)

ENSEMBLE.
ZOÉ, GUILLERI, LOUISE.
ZOÉ.
O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant
Est un perfide amant...
Hélas! que je suis malheureuse!
L'objet de mon amour
Me trahit en ce jour.
GUILLERI.
O destinée affreuse!
Celui qu'elle aime tant
Est toujours inconstant.
(*Regardant Louise.*)
Elle, du moins, elle est heureuse!
L'objet de son amour
La paie de retour.
LOUISE.
O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant
A trahi son serment.
(*Regardant Zoé.*)
Elle, du moins, qu'elle est heureuse!
Elle épouse en ce jour
L'objet de son amour.
GUILLERI, *regardant sa montre.*
Mais, descendons, il est une heure un quart;
Et la classe de monsieur Baptiste.
LOUISE,
Moi, celle de monsieur Ponchard.
GUILLERI.
On va nous marquer sur la liste;
Dépêchons-nous, nous sommes en retard.

(*Louise prend ses socques, et Guilleri referme la corbeille; Zoé est à droite du spectateur, son mouchoir sur les yeux; pendant ce temps, on entend par la croisée le violon qui reprend le premier motif.*)

ENSEMBLE.
GUILLERI, LOUISE, ZOÉ.
GUILLERI.
O destinée affreuse!
Celui qu'elle aime tant, etc.
LOUISE.
O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant, etc.
ZOÉ.
O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant, etc.

(*Louise sort la première par la porte à gauche; Guilleri la suit, emportant la corbeille.*)

—

SCÈNE X.

ZOÉ, *seule, assise près de la table à gauche.* Je ne puis le croire encore... A qui se fier désormais? ayez donc des amies. C'est Louise qui cause mon malheur!.. ou plutôt c'est cette Guilleri qui est cause de tout!.. Non, non, c'est Charles!.. lui que j'aimais tant... lui pour qui j'aurais donné ma vie... me tromper ainsi! (*Elle se lève.*) Je me vengerai sur lui, et sur bien d'autres encore..... tant pis sur qui ça tombera; je n'épargnerai personne... Dieux! c'est M. Petit-Pas... tant mieux... je commencerai par lui.

SCÈNE XI.

ZOÉ, PETIT-PAS.

PETIT-PAS. Elle est seule... à merveille... (*A Zoé, qui lui fait une profonde révérence.*) Parfait!.. voilà une révérence délicieuse.... Qu'est-ce que je demande?.. du moelleux, et voilà tout... Est-ce que votre grand'mère est sortie?

ZOÉ. Oui, Monsieur.

PETIT-PAS. Et dites-moi, chère petite, vous a-t-elle parlé de notre conversation de ce matin... et de la nécessité où j'étais de me prononcer?

ZOÉ. Non, Monsieur.

PETIT-PAS. Eh bien! vous saurez donc que, dans ce moment, il ne tient qu'à moi de vous faire recevoir à l'Opéra... de vous faire obtenir un engagement superbe.

ZOÉ. O ciel!

PETIT-PAS. Mais à une condition... celle de m'aimer et de m'épouser.

ZOÉ, *à part.* L'épouser... lui! la passion de Guilleri... eh bien! tant mieux, c'est ce que je demandais... je me vengerai... j'aurai des succès... je serai riche... je serai heureuse; elles en mourront de dépit, et moi peut-être de chagrin... c'est ce que je désire.

PETIT-PAS, *à part.* Elle se consulte... (*Haut.*) Eh bien! vous hésitez?

ZOÉ. Non, Monsieur; j'accepte.

PETIT-PAS. Il se pourrait!.. Le bras plus arrondi... Quel bonheur! quel plaisir! d'avoir là, dans son intérieur, sa femme, son amie, et un premier sujet... Vous ne jouez que dans mes pièces... vous soignez mon répertoire; et dans notre heureux ménage... notre vie se passera à répéter et à faire des battements.

ZOÉ. Quoi! c'est pour cela?

PETIT-PAS. Pour cela même... Les coudes à la hauteur du corps... Et comme on ignore que vous devez être ma femme, je cours à l'administration, discuter vos intérêts et obtenir les conditions les plus avantageuses... D'ailleurs, il y a des fonds disponibles... il y en a... un premier violon a demandé sa retraite, et nous avons une Vénus, deux Grâces et une Hébé qui viennent d'être admises à la réforme, après cinquante ans de service... ainsi, c'est arrangé, nous sommes d'accord.

ZOÉ. Oui, Monsieur.

PETIT-PAS. Ce qui est rare... même chez les amoureux... témoin ce jeune couple que je viens de rencontrer en montant chez vous... cette petite Louise, votre amie intime.

ZOÉ. Que dites-vous?

PETIT-PAS. Elle se disputait avec son inclination... ce petit Charles; un jeune homme qui a du talent... un joli archet... si bien qu'ils sont séparés, brouillés.

ZOÉ. Il serait possible!... ils sont brouillés... et pourquoi donc?

PETIT-PAS. Charles, que je connais, m'a raconté cela à la hâte... Il lui avait donné hier soir, dans l'escalier, une lettre qu'elle soutient n'avoir pas reçue... c'est admirable!..

ZOÉ. Dieux! c'était pour elle!.. quelle humiliation!.. mais lui du moins ne m'a pas trompée. (*A Petit-Pas, qui a pris son chapeau, et qui va pour sortir.*) Monsieur... un mot encore, de grâce.

PETIT-PAS. Qu'est-ce que c'est, cher amour?

ZOÉ. Cette place de premier violon dont vous parliez tout à l'heure, et qui est vacante... combien vaut-elle?

PETIT-PAS. Six mille francs.

ZOÉ. Et dites-moi, Monsieur, comment obtient-on des places?

PETIT-PAS. Eh mais! par des recommandations, par des protections... souvent même par le mérite... ça n'empêche pas.

ZOÉ. Eh bien! Monsieur, il faut demander cette place-là pour M. Charles.

PETIT-PAS. Pour M. Charles... ô ciel! La taille plus cambrée... Qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me dire? on ne donne point ainsi des places à un élève.

ZOÉ. On va m'en donner une, à moi, qui n'ai pas encore débuté.

PETIT-PAS. Vous, c'est bien différent... je vous protége..

ZOÉ. Eh bien! vous le protégerez... Du reste, arrangez-vous, cela vous regarde... s'il n'est pas nommé, je ne promets rien... je ne m'engage pas.

PETIT-PAS. Eh mais! permettez donc... La voilà déjà avec le despotisme d'un premier sujet... Allons, allons, chère petite, calmez-vous... on va employer tout son crédit... les pieds seulement plus en dehors... Si par hasard je réussis, vous me promettez?..

ZOÉ. De vous épouser sur-le-champ... je ne manque jamais à ma promesse.

PETIT-PAS. J'en demande un gage, un baiser!

ZOÉ, *froidement.* Un baiser! à la bonne heure... je n'y tiens pas.

PETIT-PAS, *l'embrassant.* Et moi, j'y tiens beaucoup. (*Dans ce moment Guilleri entre par la porte à gauche; Zoé l'aperçoit, pousse un cri et s'enfuit dans la chambre à droite*).

—

SCÈNE XII.

GUILLERI, PETIT-PAS.

GUILLERI. Qu'ai-je vu!

PETIT-PAS. Dieux! cette petite Guilleri.

GUILLERI, *croisant les bras.* Que faisiez-vous là, infidèle?

PETIT-PAS, *à part.* Du caractère!.. ou je vais avoir une scène... (*Voulant sortir.*) Mille pardons... une affaire importante... Quand on va se marier.

GUILLERI. Se marier?..

PETIT-PAS. Oui... un mariage de raison... car vous savez mieux que personne où sont mes inclinations. (*Guilleri est prête à s'évanouir, Petit-Pas la soutient et la conduit vers la chaise qui est auprès de la table à droite.*) Mais il est des circonstances où la morale et les convenances font taire les sentiments particuliers ou antérieurs... et... (*Voyant Louise qui entre par la porte à gauche, et remettant Guilleri dans ses bras.*)

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Je laisse à la tendre amitié
Le doux soin de sécher vos larmes...
(*A part.*)
Malgré moi, mon cœur a pitié
De sa douleur et de ses charmes.
Un seul *balancé*... je le vois,
Pourrait assurer ma défaite.
Un *échappé* vaut mieux. Je dois,

PETIT-PAS. O ciel! ma promesse à Guilleri! — Scène 15.

Pour fuir les remords, (*bis.*)
Les fuir par une *pirouette.*
(*Il fait une pirouette, et sort par la porte a gauche.*)

—

SCÈNE XIII.

GUILLERI, LOUISE.

GUILLERI, *quittant le bras de Louise, et regardant Petit-Pas qui s'enfuit.* Qu'il est gentil!.. (*Avec dépit.*) Quelle trahison!.. d'un amant, je ne dis pas... on doit s'y attendre... mais d'une amie...

LOUISE. Qu'as-tu donc?

GUILLERI, *allant s'asseoir auprès de la table à gauche.* Rien, rien... ça me fait trop de peine à dire... Cette petite Zoé que j'aimais tant... je ne croirai plus à la fidélité de personne, pas même à... (*Voyant la lettre adressée à Charles, et la donnant à Louise.*) Tiens, une lettre pour Charles... ça te regarde.

LOUISE, *vivement.* Pour Charles... (*La regardant.*) c'est singulier, on dirait de l'écriture de Zoé.

GUILLERI, *vivement.* Zoé.. oui... c'est bien de sa main.

LOUISE. Que peut-elle avoir à lui écrire maintenant, surtout que grâce à elle nous voilà brouillés?

GUILLERI. Vous être brouillés?

LOUISE. Hélas! oui... D'après ce qu'elle m'avait dit, j'ai été lui faire une scène... il m'en a fait une autre à laquelle je n'ai rien compris : et nous sommes fâchés à jamais.

GUILLERI. Eh bien! alors, Zoé est capable de tout... Apprends que ce mari dont elle nous parlait ce matin... cet artiste qu'elle doit épouser... c'est M. Petit-Pas... celui que j'aime.

LOUISE. Il serait possible?

GUILLERI. Oui, ma chère, elle me l'enlève... et elle n'est encore qu'au Conservatoire... ça promet.

LOUISE. Mais c'est cette lettre surtout... qu'est-ce que ça signifie?

GUILLERI. La voilà... laisse-moi faire... Je vais lui parler.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTES, ZOÉ.

LOUISE. Je suis toute tremblante.

GUILLERI. Et moi aussi... mais c'est de colère... (*S'avançant lentement près de Zoé, qui est à la droite du théâtre.*) Vous savez, mademoiselle Zoé, si je serais en droit de vous faire des reproches; je vous les épargnerai, parce que vous ne pourriez pas y répondre... mais nous vous demanderons seulement quelle est cette lettre que ce matin vous avez écrite à Charles?

ZOÉ. O ciel! c'est lui qui vous l'a montrée?

LOUISE. Non... il ne l'a pas encore reçue... elle n'est pas décachetée... car la voilà; (*Allant à Zoé.*) mais je t'en prie, Zoé, dis-nous ce qu'elle contient.

ZOÉ, *à part.* Ah! mon Dieu! que lui répondre? (*Haut.*) Te le dire, je ne le puis.

LOUISE. Comment, tu me refuses?

ZOÉ. Si tu m'aimes, ne me le demande pas, ça m'est impossible.

LOUISE. Et que veux-tu que je pense?

GUILLERI. Qu'elle te trahit aussi... c'est clair comme le jour... (*Prenant la lettre.*) mais attends, nous allons savoir à quoi nous en tenir. (*Elle va pour la décacheter.*)

ZOÉ. Arrêtez... il ne tient qu'à vous de décacheter cette lettre... mais, pensez-y bien... si vous l'ouvrez... si vous en lisez un mot... tout est fini entre nous... brouillées à jamais .. Choisissez.

GUILLERI ET LOUISE. O ciel!

LOUISE, *à Zoé.* Voilà donc cette amitié qui devait durer sans cesse... C'est toi qui parles de la rompre!

GUILLERI. Cela ne te fait rien, à toi...

LOUISE. Eh bien! moi, cette idée seule me rend trop malheureuse; et si Charles et toi vous m'avez trahie, tant pis pour vous, car je ne veux pas le savoir. (*Elle lui donne la lettre.*)

AIR de *Marianne.*

Que mes droits, que mon amour même,
Que tout te soit sacrifié;
Je te cède l'ingrat que j'aime,
Zoé, rends-moi ton amitié.

GUILLERI.

De c' trait insigne
Je serai digne;
Et ce perfide, à ton char attaché,
Je te le donne,
Je l'abandonne,
L'Anglais encor, par-dessus le marché.

ZOÉ, *passant au milieu.*

Quoi! sans regrets?.. quoi! sans partage!

GUILLERI.

C'est tout c' que j'ai d'amants, hélas!
Ce n'est pas ma faut' si je n' peux pas
T'en donner davantage.

ZOÉ. Mes amies, mes chères amies, ah! je vous retrouve enfin, et bientôt vous me connaîtrez... (*A Louise.*) Toi, d'abord : Charles est innocent, je te l'atteste... tu n'as rien à lui reprocher... va te raccommoder avec lui...

LOUISE. Ah! j'y cours, et je l'amène ici.

ZOÉ, *vivement.* Non, non, ce n'est pas nécessaire; je ne t'ai pas dit cela... Et toi, Guilleri... mais on vient.

GUILLERI. C'est M. Petit-Pas.

ZOÉ, *à Guilleri.* Vite dans le cabinet... (*A Louise, lui faisant signe de partir.*) Et toi... allez... (*Guilleri entre dans le cabinet à droite, dont elle ferme la porte; Louise sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE XV.

ZOÉ, PETIT-PAS, *entrant par le fond.*

PETIT-PAS, *s'essuyant le front.* Je suis abîmé... je n'en puis plus... surtout nous autres danseurs, qui n'avons pas l'habitude de marcher, ni de parler... Je sors de l'administration. (*Lui remettant deux papiers à la fois.*) Voici la place de Charles, et notre engagement... quinze mille francs fixe... et trois mois de congé... Ce n'est pas sans peine.

ZOÉ. Que vous êtes bon!

PETIT-PAS. Mais pour obtenir de si grands avantages, j'ai parlé comme pour moi, et j'ai fait un si grand éloge de vos talents, que ces messieurs veulent en juger par eux-mêmes, et vont assister, à trois heures, à notre répétition de Clary.

ZOÉ. Aujourd'hui?.. quelle idée!.. tant pis pour eux; car je ne suis pas du tout en train.

PETIT-PAS. Raison de plus pour répéter... et j'accours pour cela; car il faut nous soigner.

ZOÉ. Ma foi, non... car je n'ai pas le cœur à la danse.

PETIT-PAS. Eh bien! rien que la pantomime... Voyons, mon petit cœur, la scène importante, celle de brouille et de dispute.

ZOÉ. Oh! pour celle-là... je le veux bien.

PETIT-PAS. A la bonne heure... je ferai le rôle d'*Albert*, et vous celui de *Bigottini* ou de mademoiselle *Noblet*; car maintenant c'est exactement la même chose... Vous entrez en scène au dernier *forte*... c'est le roulement de timbale qui vous donne la réplique... tra, la, la, la, pon. (*Il chante.*) La, la, la, la; vous me regardez d'abord avec douleur. (*Il chante.*) La, la, la, la, la; vous êtes la fille séduite. (*Il chante.*) Tra, la, la, la.... moi, je ne regarde pas, tra, la, la, la, la. Je suis le séducteur. (*Zoé s'avance vers lui précipitamment.*) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?.. vous accourez en poste.

ZOÉ. C'est pour arriver plus vite à la dispute.

PETIT-PAS. Eh! non vraiment... en pantomime... le désordre, le délire de la passion... tout cela se fait en mesure... et puis nous avons un tas de sentiments à exprimer... car chez nous, sans prononcer un mot, on dit beaucoup de choses; ce qui est le contraire de bien d'autres théâtres... Voici votre première tirade... Vous voulez qu'on vous épouse. (*Il chante sur un mouvement plus vif.*) Tra, la, la, Monsieur, tra, la, la, les mains jointes; et moi... pour pon, pon, pon, non! — Dieux! quel dialogue! quel style! comme cette scène-là est filée!.. Pon, pon, non, nous restons là, en attitude.

ZOÉ. Et la dispute?

PETIT-PAS. Patience! nous y viendrons... Vous tirez alors la promesse de mariage, et vous me la présentez. (*Il chante.*) Tra, la, la, la.

« Oui, c'est demain, demain que l'hyménée. »

Eh! non, chère petite, ce n'est pas cela. Au moment où je vous ai dit non avec le bras droit et le haut de l'épaule... vous me répondez avec les deux avant-bras, que vous croisez (*Il fait le geste.*) : « Comment, vous « me refusez! » Ouvrez les deux bras. (*Il fait le geste; Zoé le répète.*) « Mais vous ne le pouvez pas... mais « c'est impossible... voici votre promesse. » (*Puis la lui donnant.*) C'est comme si vous lui disiez : « Vous « êtes un homme d'honneur... vous ne tromperez pas « une pauvre fille qui vous aime, et dont le plus grand « crime est d'avoir confiance en vous. » Ici, je réponds par un geste d'émotion, de la jambe et de la main

gauche; et vous, de la main droite, vous ajoutez : « Ah! « j'en appelle à votre cœur; je ne veux point d'autre « juge... qu'il prononce entre nous, etc... » Reprenons ça maintenant... et allons de suite... mais avez-vous là quelque lettre... quelque papier?

ZOÉ, *prenant sur la table à droite la promesse de mariage que Guilleri lui a donnée à la scène* V. Oui, oui... j'ai là ce qu'il me faut. (*Ils reprennent la scène, et au moment où Petit-Pas fait le geste de la refuser, elle lui donne la promesse de mariage de Guilleri; Petit-Pas jette les yeux dessus.*)

PETIT-PAS. O ciel! ma promesse à Guilleri!.. Qu'est-ce que ça signifie?.. Je ne veux pas en entendre parler... je ne connais pas ça.

ZOÉ, *imitant les gestes qu'il vient de lui indiquer.* Comment, vous me refusez!.. mais vous ne le pouvez pas... mais c'est impossible... c'est là votre promesse... oui, Monsieur, lisez plutôt... Vous êtes un homme d'honneur... vous ne tromperez pas une pauvre fille qui vous aime, et dont le plus grand crime est d'avoir confiance en vous.

PETIT-PAS. A la bonne heure... mais...

ZOÉ. J'en appelle à votre cœur... je ne veux point d'autre juge... qu'il prononce entre nous. Je sais bien qu'avec nous, les hommes ne sont pas tenus de remplir leurs serments... mais à l'Opéra, on est sévère sur certains chapitres... il y a des lois pour protéger l'innocence, ce qui est bien vu : car c'est là qu'elle serait le plus exposée... et pour être trop aimable, vous risqueriez...

PETIT-PAS. Je le sais bien... mais quand je le voudrais... le moyen maintenant... après ce qu'elle a vu... après ce que je lui ai dit... elle ne croira jamais que l'amour seul me ramène à ses pieds.

ZOÉ. N'est-ce que cela?.. vous êtes justifié... (*Allant à Guilleri, qui est sortie du cabinet, et l'amenant auprès de Petit-Pas.*)

PETIT-PAS. Que vois-je!

GUILLERI. Guilleri, qui a tout entendu, et qui vous pardonne.

PETIT-PAS, *à ses pieds.* Ah! je suis trop heureux!

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; LOUISE, *entrant par la porte à gauche.*

ZOÉ, *allant à Louise, et la prenant par la main.* Et toi, viens donc vite... mais qu'as-tu donc à pleurer?

LOUISE. Rien... je suis raccommodée avec Charles; mais il est décidé à partir, à quitter Paris pour chercher fortune.

ZOÉ. N'est-ce que ça? il peut rester... Tiens, Louise... (*Lui donnant le papier que lui a remis Petit-Pas.*) voilà pour lui une place que M. Petit-Pas et moi nous lui accordons.

LOUISE. O ciel!

ZOÉ. Maintenant que vous avez six mille francs de rente... va demander à ton père s'il veut te permettre de l'épouser?

LOUISE. Ah! Zoé!.. (*Passant auprès de Petit-Pas, dont elle prend la main.*) Ah! Monsieur!

PETIT-PAS, *entre Guilleri et Louise.* Quel tableau! (*Montrant Guilleri.*) L'amour!.. (*Montrant les deux autres.*) L'amitié!.. quel sujet de ballet!

ZOÉ, *lui tendant la main.* Celui-là... c'est ce que vous aurez fait de mieux.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME LEFEBVRE.

MADAME LEFEBVRE. Eh bien! eh bien!.. qu'est-ce que je vois là?

ZOÉ. Guilleri, qui se marie à mon professeur, et Louise, qui épouse M. Charles.

MADAME LEFEBVRE. Comment, celui que tu aimais?

ZOÉ. Silence, ma grand'mère... vous savez tout.

MADAME LEFEBVRE. Et que te restera-t-il, mon enfant?

ZOÉ. Ce qui me restera?.. (*Lui donnant l'engagement que Petit-Pas lui a apporté.*) mon état d'artiste... la liberté, l'indépendance, quelque succès peut-être... (*A Louise et à Guilleri.*) et plus encore l'aspect de votre bonheur; avec cela on ne regrette rien.

MADAME LEFEBVRE, *qui a lu le papier.* Est-il possible!.. un engagement de quinze mille francs.

ZOÉ. Oui, ma grand'mère, vous voilà riche; et, comme vous le disiez ce matin...

MADAME LEFEBVRE. Maintenant nous pourrons quitter ces lieux.

ZOÉ. Mais nous y reviendrons seules, en cachette, pour nous rappeler nos beaux jours et nous consoler peut-être de la fortune... et nous nous dirons tout... nos projets, nos plaisirs, nos chagrins...

LOUISE. Oui, sans doute... Si nos maris sont volages... s'ils ne nous aiment plus...

ZOÉ. Nous nous le dirons.

GUILLERI. Et si au contraire...

ZOÉ. Nous nous le dirons tout de même, et nous répéterons...

(*Regardant Louise et essuyant une larme.*)

Point de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié.

ENSEMBLE.

Point de chagrin, etc.

ZOÉ, *au public.*

AIR de *la Vieille.*

Nos complots, vous v'nez d' les entendre;
En cachette, et sans nos maris,
Ici souvent nous d'vons nous rendre,
Et personne n'y doit être admis.

TOUTES.

Dans ces lieux où nous d'vons nous rendre,
Que personne ne soit admis.

ZOÉ.

Pourtant, Messieurs, ces défenses formelles
N' sont pas pour vous... d'mandez à ces d'moiselles...

TOUTES.

Et puissiez-vous, au rendez-vous fidèles,
Toutes les trois quand nous viendrons ici,
Chaque soir y venir aussi!

FIN DE LES ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE.

LA VOLIÈRE DE FRÈRE PHILIPPE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 15 juin 1818.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET MÉLESVILLE.

Personnages.

RAMIREZ, gouverneur de Fernand.
FERNAND, fils du duc d'Hermosa.
LA COMTESSE ISABELLE.
BLANCHE, cousine de Fernand.
ISAURE, amie de Blanche.
LÉONARDE, gouvernante de Blanche.
PHILIPPE, cuisinier.
QUATRE COMPAGNES DE BLANCHE.

La scène se passe dans les montagnes du duché d'Alentejo.

Le théâtre représente la fin d'un enclos fermé par une haie. Au fond, du côté gauche, une trouée dans la haie. A droite, sur le second plan, la sortie figurée dans la haie. Plus loin, un rocher élevé, qui domine tout le théâtre. A gauche, et toujours au fond, une grande et riche volière, garnie d'oiseaux de toute espèce.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAMIREZ, PHILIPPE.

RAMIREZ. Philippe... Philippe... Voyez s'il me répondra.

PHILIPPE, *paraissant avec une oie grasse à la main.* Ecoutez donc, on ne peut pas tout faire... j'étais à soigner le rôti.

RAMIREZ. Ma mule est-elle prête?

PHILIPPE. Je lui ai mis son plus riche harnais, j'ai brossé votre beau manteau, j'ai arrosé les fleurs de notre jeune maître, et j'achève de plumer cette oie grasse que je destinais au dîner de votre seigneurie... Car, Dieu merci! je suis ici jardinier, écuyer, valet de chambre et cuisinier!..

RAMIREZ. Eh bien! approche ici... j'ai une confidence à te faire.

PHILIPPE. Là, me voilà confident à présent; encore une charge de plus!

RAMIREZ. Je vais faire un voyage.

PHILIPPE. Dieu soit loué! nous allons donc quitter ces éternelles montagnes où il n'y a, je crois, d'être vivant que nous et votre élève... Dans ce maudit pays des Algarves, un soleil, une chaleur, que le gibier y rôtirait en plein air!

RAMIREZ. Ecoute, Philippe, j'ai un emploi bien important à te confier : pendant mon absence, c'est toi que je charge de veiller sur mon élève...

PHILIPPE. Comment, vous me laissez tête à tête? Tenez, seigneur, je ne suis qu'un frère servant, un pauvre frère coupe-choux; mais on sent son talent et sa vocation... J'ai été élevé dans les cuisines du chapitre de Grenade, je m'y étais déjà fait une réputation par mes *olla podrida* et mes pommes *à la portugaise*... Je pouvais aspirer aux meilleures places, entrer chez quelque prince ou dans quelque confrérie, et au lieu de cela vous m'emmenez dans cette retraite, parce que vous ne détestez pas les bons morceaux... c'est trop juste... on peut être philosophe et gourmand;... mais au lieu de recevoir des convives éclairés, depuis que j'y suis, nous n'avons vu paraître âme qui vive... Arrangez-vous, je ne veux pas rester plus longtemps dans cette solitude. Je suis décidé à jeter le froc aux orties... Moi, je perds en ces lieux mon beau talent.

AIR de *Julie.*

Le souvenir de tant de renommée
Me poursuit jusqu'en mon repos;
Environné d'une noble fumée,
Je revoyais cette nuit mes fourneaux.
D'un air pensif, tenant une lardoire,
Et méditant quelque ragoût nouveau,
Ma main piquait un aloyau,
Et je rêvais encor la gloire.

RAMIREZ, *gravement.* Philippe, nous ne pouvons quitter encore ces lieux.

PHILIPPE. Et pour quelle raison?

RAMIREZ. Le prince le veut, et depuis que j'existe, il ne m'est jamais venu dans l'idée qu'il fût possible de résister à la force de ces quatre mots, le prince le veut.

PHILIPPE. Eh bien! le prince a là une singulière volonté.

RAMIREZ. Tu ne sais donc pas qu'autrefois il a été trahi par celle qu'il aimait, la comtesse Isabelle à laquelle il avait tout sacrifié. Alors, dans son désespoir, il m'a dit : *Ramirez, allez vivre au fond de mon duché, avec mon fils; laissez-lui ignorer absolument l'existence des femmes*... Je suis parti avec mon élève, il y a eu quatorze ans, le jour de la Saint-Ambroise, et j'attends les ordres de S. A.... Si elle me dit : *Ramirez, il y a assez longtemps que mon fils est exilé, il faut le ramener à ma cour,* je le ramènerai. Pourquoi? parce qu'il le voudra... Le prince le veut; voilà la base de toute ma conduite.

PHILIPPE. Et tout ça pour une brouillerie d'amour; c'était bien la peine...

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse*

S'il faisait bien, il oublierait, je pense,
Cette inconstante et perfide beauté.

RAMIREZ.

Je blâme ici la désobéissance,
Bien plus encor que l'infidélité.
Oui, je permets parfois qu'une autre belle
Change d'amant; mais dans un pareil nœud,
On doit toujours au prince être fidèle,
Car le prince le veut.

PHILIPPE. C'est fort bien; mais moi, je persiste à demander mon congé... je veux m'en aller... Philippe le veut.

RAMIREZ. Tout à l'heure, Philippe, il ne tenait qu'à toi; mais, maintenant, tu ne peux plus; tu possèdes le secret de l'Etat.

PHILIPPE. Et pourquoi me l'avez-vous dit? est-ce que je vous le demandais?

RAMIREZ. Et tu sens bien alors que cette retraite

vaut encore mieux que la tour de Lisbonne, ou les prisons de l'inquisition.

PHILIPPE, *effrayé*. Par saint Philippe, mon patron, où me suis-je fourré?.. Et quelle fantaisie vous prend de partir aujourd'hui et de me laisser une responsabilité?..

RAMIREZ. Un message secret m'ordonne de me rendre au prochain village... On doit, dit-on, m'y donner des instructions, j'ignore à quel propos; mais me voilà prêt à partir, et tu seras prévenu de mon retour par la cloche du *Val*. Ne manque pas, quand tu l'entendras, de venir prendre ma mule au bas de la montagne.

PHILIPPE. C'est convenu.

RAMIREZ. Fais venir mon élève. Je sais que je confie à ta prudence des fonctions bien délicates... Mais obéis ponctuellement. Ne t'étonne de rien, et console-toi par ces mots : Le prince le veut!

PHILIPPE. Tenez, le voici lui-même.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND.

(*Fernand entre d'un air pensif. Philippe est dans un coin occupé à plumer son oie.*)

RAMIREZ, *à Fernand, qui ne le voit pas*. Eh bien! Fernand, vous ne nous voyez pas?

FERNAND. Ah! vous voilà.

RAMIREZ. Qu'est-ce donc? Vous avez l'air triste, rêveur?...

FERNAND. C'est vrai.

RAMIREZ. Que vous est-il arrivé?

FERNAND. Je ne sais.

RAMIREZ. Mais enfin...

FERNAND. Je m'ennuie...

PHILIPPE, *à part*. Allons, je ne suis pas le seul au moins...

RAMIREZ. Cependant je ne vous quitte presque jamais...

FERNAND. Hélas! oui...

RAMIREZ. Votre jardin est rempli des plus belles fleurs de la contrée...

FERNAND. Oui. . Vous... Mes fleurs... Mais il y a si longtemps que je vois toujours la même chose...

PHILIPPE. Pardi, c'est comme à dîner... toujours des oies aux olives. On finit par s'en lasser...

RAMIREZ, *sévèrement*. Philippe, vous vous oubliez...

PHILIPPE, *à part*. Ah bien! aussi, si on ne peut plus parler, c'est trop fort aussi.... Il me prend des mouvements de rage... (*Il plume vite et avec humeur.*)

RAMIREZ, *à Fernand*. Et votre volière...

FERNAND. Ma volière... Eh bien! c'est ce qui me chagrine le plus...

PHILIPPE. Est-ce qu'il vous manquerait quelque oiseau?

FERNAND. Au contraire.... Il y en a toujours quelques-uns de plus. Ils sont petits, il est vrai; mais enfin comment sont-ils là.... car la volière est bien fermée.

PHILIPPE, *tenant une plume en l'air*. Ah! dame, s'il fait des remarques à présent!

RAMIREZ, *embarrassé*. Fernand, vous vous occupez d'une foule de futilités.

FERNAND. Eh bien! nous, pourquoi ne sommes-nous jamais que trois?.. Nous avons donc toujours été ici?..

RAMIREZ, *embarrassé*. Non...

FERNAND. Nous y sommes donc venus... et alors.... tenez, ce n'est pas clair...

AIR de *Dominich*.

Pourquoi de cette solitude
L'aspect est-il moins enchanteur?
Pourquoi n'aimé-je plus l'étude?
Pourquoi suis-je triste et rêveur?
Pourquoi... pourquoi... moi, je vois bien
Que l'on se cache en ma présence,
Et malgré toute ma science,
Je le vois bien... je ne sais rien.

DEUXIÈME COUPLET.

Au milieu des roses nouvelles,
Dont le printemps pare ces lieux,
Hier, je vis deux tourterelles
Qui chantaient d'un air si joyeux!
Pourquoi... pourquoi chanter si bien?
De leurs accents l'écho résonne...
Ils ne chantaient pas en automne...
Je le vois bien, je ne sais rien.

PHILIPPE. Mon Dieu, Seigneur, il me semble qu'il devient très-curieux.

RAMIREZ. Fernand, pour répondre à toutes vos questions, je vous dirais bien : le prince le veut; mais vous n'êtes pas encore assez sage pour comprendre la force de ce raisonnement.... Mais laissons cela, je pars... venez avec moi jusqu'au bas de la côte, cela vous dissipera.

TOUS TROIS.

AIR : Fragment de Joconde. (*Amour, seconde mon courage*).

Adieu, je me mets en voyage.
Adieu, mettez-vous en voyage.
Adieu; mais pourquoi ce voyage?

RAMIREZ, *bas, à Philippe*.

Songe à bien remplir ton emploi.

PHILIPPE, *bas*.

Je m' pass'rais bien d'un tel emploi.

ENSEMBLE.

RAMIREZ, *bas*.

Et pour achever mon ouvrage,
Montre-toi digne en tout de moi.

PHILIPPE, *bas*.

Car si ça tourne mal, l'orage
Ne retombera que sur moi.

FERNAND, *à part*.

Pourquoi donc se mettre en voyage
Et s'éloigner d'ici sans moi?

RAMIREZ, *à Fernand*.

Jusqu'au Val, venez pour me plaire;
Je veux dissiper votre ennui.

PHILIPPE ET FERNAND.

Allez, / Allons, } cela { peut vous / doit me } distraire.
Oui, cela { peut vous / doit me } distraire.

ENSEMBLE.

RAMIREZ, *bas, à Philippe*.

De la prudence... du mystère.

PHILIPPE, *bas*.

Je saurai bien (3 *fois*.) veiller sur lui.

FERNAND.

Quoi! seul ici... rester ainsi. (*bis*.)

PHILIPPE, *bas*.

Je veill' sur lui

FERNAND, *à part*.

Ah! quel ennui!..

RAMIREZ, *bas*.

Il faut veiller sur lui.

ENSEMBLE.

RAMIREZ.

Adieu, je me mets en voyage.

PHILIPPE.

Adieu, mettez-vous en voyage.

FERNAND.

Adieu, mais pourquoi ce voyage? etc.

(*Ramirez sort en tenant Fernand par la main.*)

—

SCÈNE III.

PHILIPPE, *seul*. Bon voyage, et ne tardez pas à revenir; ne voilà-t-il pas une belle commission dont il m'a chargé là! Moi qui ne connais que ma cuisine, j'avais bien besoin de me lancer dans les affaires d'Etat... Sous-gouverneur et cuisinier diplomate... Comme ça me va!... Avec ça ce Fernand qui est déjà curieux en diable et qui vous fait des questions... Je commettrai quelques bévues, c'est sûr, et je vois d'ici la tour de Lisbonne... Oh! Dieu!

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Montrons-nous bien attentif,
Car s'il vient quelque ancroche,
Le gouverneur s'ra sans reproche,
Et moi, je s'rai brûlé vif;
Fuyez loin de ces parages,
Fuyez, féminins visages,
Jadis objet d' mes hommages,
Maint'nant objet d' ma terreur;
La crainte a glacé mon âme,
Et j' croirai dans chaque femme
Voir le grand inquisiteur.

Heureusement nous sommes si loin de toute habitation, qu'il est impossible qu'il en vienne jamais ici... Et c'est bien ce qui me rassure!

—

SCÈNE IV.

PHILIPPE, ISAURE.

(*Isaure paraît par la trouée de la haie; elle a l'air de faire signe à ses compagnes.*)

ISAURE. Par ici... par ici... voilà un endroit habité.

PHILIPPE, *se retournant et l'apercevant*. Grand saint François, qu'ai-je vu?..

ISAURE, *s'avançant*. Voilà, sans doute, le maître de cet ermitage. Par Notre-Dame de Bon-Secours, n'est-ce pas ici l'ermitage de Saint-Ambroise?

PHILIPPE. Oui, mais allez-vous-en.

ISAURE. Oh! qu'il est méchant! Comment, vous auriez le cœur de nous renvoyer, nous qui tombons de lassitude et de chaleur?

PHILIPPE. Si je vous écoutais, j'aurais encore plus chaud que vous. Je n'ose la regarder!

ISAURE. Monsieur le solitaire, nous avons besoin de tout, et surtout de bons conseils.

PHILIPPE. Ah! mon Dieu! quelle situation. (*Il se bouche les oreilles et ferme les yeux.*) Pour des conseils, je n'en ai qu'un à vous donner, c'est de vous en aller. Quant au reste, je voudrais bien pouvoir... Mais vous me perdez, je grille, je suis sur les charbons.

ISAURE. Allons, je vous en prie...

PHILIPPE. Eh bien! oui, oui, je vais vous donner tout ce qu'il vous faut; mais allez-vous-en... (*A part.*) Je tremble qu'il ne revienne. (*Haut.*) Tenez, allez m'attendre sous les oliviers que vous voyez d'ici. Je vais vous porter des raisins, des figues, de quoi vous rafraîchir, ma belle demoiselle. C'est qu'elle est vraiment charmante. Mais aussi pourquoi s'exposer toute seule dans ces montagnes?

ISAURE. Seule? oh! non, nous sommes six.

PHILIPPE, *plus effrayé*. Six demoiselles ensemble, et près d'ici: sans nous en douter, nous étions à côté d'un volcan!

ISAURE. Mon Dieu! n'ayez pas peur, nous ne vous ferons pas de mal, puisque nous venions, au contraire, vous demander des conseils. Allez, c'est une histoire bien triste et bien longue.

PHILIPPE. Eh bien! voilà qu'elle s'asseoit à présent.

ISAURE. Dame, je suis fatiguée et je ne puis pas parler debout. Je vais vous conter cela en deux mots.

PHILIPPE. Dépêchons, dépêchons, je vous prie.

ISAURE. Eh bien! patience. Quand on me presse, je ne sais plus ce que je dis. Figurez-vous que nous étions six demoiselles, filles de gentilshommes les plus nobles de la cour du duc d'Alentejo.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Dès longtemps, par ordre formel,
La noble dame Léonarde,
Près d'ici, dans un' vieux castel,
Nous élevait, et sous sa garde,
On n'apprenait rien, sur ma foi,
Et cependant, sans fin ni trêve
Elle parlait, parlait.

PHILIPPE, *à part*.

Je voi
Qu'elle a pourtant fait une élève.

(*Haut.*)

Mais achevez, je vous supplie.

ISAURE. Nous vivions là heureuses et tranquilles; mais voilà le malheur, c'est qu'on a voulu marier l'une de nous, la princesse Blanche...

PHILIPPE. Eh bien!

ISAURE. Eh bien! on a voulu lui faire épouser un cousin qu'elle ne connaissait pas. Elle a résisté, c'est bien naturel. Nous avons juré à Blanche de ne pas l'abandonner. Nous nous sommes révoltées, et ce matin nous avons quitté le château de las Torrès.

PHILIPPE. Pour aller où?

ISAURE. Pour aller jusqu'au bout du monde. Voilà déjà une grande demi-lieue que nous avons faite, et nous n'en pouvons plus!

PHILIPPE. Là, voyager ainsi à marches forcées, ça a-t-il le sens commun!.. Elle m'attendrit!.. Quoique homme d'Etat, on n'a pas un cœur de rocher. Mais songez que je risque tout... Ah! grand Dieu! c'est lui!

ISAURE. Qu'est-ce que vous avez donc?

PHILIPPE, *troublé*. Partez, partez vite. Allez m'attendre sous les oliviers; je suis à vous dans l'instant. (*Il la pousse et la force à disparaître.*)

—

SCÈNE V.

PHILIPPE, FERNAND, *accourant*.

FERNAND. Philippe, Philippe, ah! qu'ai-je vu?

PHILIPPE. Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

FERNAND. Où est-il? l'as-tu vu passer?

PHILIPPE. Qui donc?

AIR : *Non so più* (Cavatine delle NOZZE DI FIGARO.)

Je ne sais... Ah! quel trouble m'agite...
Quel est-il?.. Ah! que mon cœur palpite...
Je l'ai vu... mais une prompte fuite
A mes yeux l'a dérobé de suite.
Dis-moi vite
Pourquoi donc a-t-il disparu?
Dis-moi vite
Quel est donc cet être inconnu?
Sa tournure à la mienne est semblable,
Mais son air est bien plus agréable;
Son sourire est plus vif et plus doux.
Sa prunelle
Etincelle :

C'est fait à peu près comme nous ;
Mais sa grâce
Nous efface ;
Ah ! c'est mieux, c'est bien mieux que nous !
Je ne sais... Ah ! quel trouble m'agite... etc.

PHILIPPE, *à part.* Ah ! mon Dieu ! il en aura vu... (*Haut.*) Allons donc ; vous voulez rire, et vous n'avez rien vu. C'est quelque jeu de votre imagination.

FERNAND, *apercevant Isaure qui paraît pour traverser le rocher du fond.* Tiens, tiens. Cette fois je ne me trompe pas. Vois sur ce rocher.

PHILIPPE, *à part.* Ah ! mon bon ange, c'est fait de moi.

FERNAND. Ça a disparu. Qu'est-ce donc? Philippe, réponds-moi, je t'en conjure. Je veux savoir ce que c'est.

PHILIPPE. C'est... (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! que lui dire ?

FERNAND. Eh bien ! parle donc.

PHILIPPE. C'est... des oiseaux.

FERNAND. Des oiseaux? C'est singulier. Il n'y en a donc pas comme ça dans notre pays? Voilà le premier que je vois. C'est donc un oiseau de passage?

PHILIPPE. Oui, oui, ça passe.

FERNAND. Philippe, j'en veux un.

PHILIPPE, *à part.* Nous y voilà !

FERNAND. Ça ne doit pas être difficile à prendre.

PHILIPPE. Au contraire... Diable, ne vous y jouez pas.

FERNAND. Il me semble pourtant que ça ne vole point.

PHILIPPE. Laissez donc ; c'est farouche, farouche. Moi qui vous parle, je n'ai jamais pu en apprivoiser.

FERNAND. Bah ! c'est que tu t'y es mal pris ; tu es si maladroit. — Écoute, nous irons ensemble à la chasse ; c'est-à-dire non. Avec une figure comme celle-là, tu leur ferais peur ; j'aime mieux y aller tout seul.

PHILIPPE. Ne vous en avisez pas ; c'est si traître ! c'est si méchant !.. (*A part.*) Allons, faut lui porter les grands coups, il m'interrogerait jusqu'à demain.

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Leur air câlin vous abuse,
Mais c'est plein d' finesse et d' ruse,
Et ça dérout' quelquefois
Les chasseurs les plus adroits !
On croit les t'nir, ils échappent ;
Ce sont d's oiseaux dangereux
Qui presque toujours attrapent
Ceux qui courent après eux.

FERNAND. C'est égal ; moi, je veux me risquer, arrivera ce qui pourra. J'aurais tant de plaisir à en avoir un dans ma volière.

PHILIPPE. Oui, votre volière ! vous vous en occupez joliment. V'là vos oiseaux qui meurent de faim.

FERNAND. C'est vrai ; je ne leur ai rien donné d'aujourd'hui.

PHILIPPE. Et vous ne pensez pas non plus que voilà le moment le plus chaud de la journée, et que ces pauvres petites bêtes vont rôtir au soleil. (*Il baisse un store qui couvre la volière du côté du public.*)

FERNAND. Eh ! mon Dieu, je ne sais plus ce que je fais, moi qui les aimais tant... c'est égal ; je vais leur donner à manger. (*Regardant toujours du côté où il a vu Isaure.*) Allons, on ne voit plus rien.

PHILIPPE.

AIR : *Que ne suis-je la fougère ?*

Quelle paresse est la vôtre ?

FERNAND.

Je vais suivre ton avis ;
Mais depuis que j'ai vu l'autre,
Ceux-là sont bien moins jolis ;
Ma folie est sans remède,
Car je donnerais, Hélas !
Mille oiseaux que je possède,
Pour un seul que je n'ai pas.

(*Il s'éloigne.*)

—

SCÈNE VI.

PHILIPPE, *seul.* Ouf ! Nous l'échappons belle ; et il faut avouer que le seigneur Ramirez est bien heureux d'avoir un suppléant aussi intelligent. Des oiseaux. Heim ! C'est diablement adroit ce que je lui ai trouvé là, (*Se retournant brusquement.*) Qu'est-ce ? N'est-ce pas là encore quelque femme que j'aperçois? Mon imagination troublée me fait voir partout des jupes et des guimpes. Et ces petites filles à qui j'ai promis... Et mon dîner donc... J'oublie jusqu'aux choses essentielles. Je crois que j'en perdrai la tête.

—

SCÈNE VII.

PHILIPPE, BLANCHE, *entrant d'un air effrayé et comme quelqu'un que l'on poursuit.*

BLANCHE. Ah ! grand Dieu, sauvez-moi.

PHILIPPE. Encore une ! il est dit que nous ne verrons que des femmes aujourd'hui.

BLANCHE. On me poursuit.

PHILIPPE. Qui ?

BLANCHE. Le voilà. (*Montrant Fernand qui accourt du même côté.*)

PHILIPPE. Cette fois, impossible de l'éviter. Rassurez-vous. Mais quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise, soyez muette. Pas un mot, ou c'est fait de vous.

BLANCHE, *tremblante.* Comment, c'est fait de moi ?

PHILIPPE. Chut !

BLANCHE. Oui, Monsieur.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FERNAND. *Il entre en courant, et voyant Blanche arrêtée, il s'arrête aussi, comme craignant de l'effaroucher.*

FERNAND, *dans le fond, s'avançant avec précaution, et parlant à demi-voix.* Philippe, Philippe. Ne bouge pas, prends garde de l'effaroucher ; ne remue pas, te dis-je, ou il se sauve. Comme il est gentil ! Petit, petit.

BLANCHE. Comment, il me prend pour un oiseau. Qu'est-ce que cela signifie? (*Philippe lui fait signe de se taire.*)

FERNAND. Philippe, c'est celui que j'ai aperçu la première fois ; tu disais que c'était méchant, il a un air si doux. Sa vue me cause un plaisir que je ne puis te rendre. Petit, petit ; ça chante-t-il?

PHILIPPE. Oui, quand c'est en liberté ; et si vous voulez les laisser en aller...

FERNAND. Non pas, je ne le quitte pas. J'en aurai tant de soins, que je finirai par m'en faire aimer.

PHILIPPE. Eh bien ! j'ai fait là de joli ouvrage. (*On entend sonner une cloche dans le lointain.*) Ah ! mon Dieu ! c'est la cloche du Val. Notre gouverneur qui revient ; le voilà au bas de la montagne. Vite, seigneur Fernand, retirez-vous.

FERNAND. Je ne veux pas, moi, je veux rester ici.

PHILIPPE. Et que dira le seigneur Ramirez ?

FERNAND. Il dira ce qu'il voudra ; j'ai fait jusqu'à

PHILIPPE. C'est, c'est... des oiseaux. — Scène 5.

pré ent vos volontés; mais l'on m'ôterait plutôt la vie que de me priver de ce joli oiseau que j'aime tant; je ne peux plus m'en passer. (*On entend encore la cloche.*)

PHILIPPE, *désolé*. Je ne puis pourtant pas le laisser à la porte... (*Bas, à Blanche.*) Tâchez de trouver quelque moyen de vous évader; mais surtout pas une parole, ou je ne réponds pas de vous... (*On sonne encore.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! comment tout cela finira-t-il? (*Il sort.*)

—

SCÈNE IX.

BLANCHE, FERNAND.

BLANCHE, *à part*. Quelle situation! Me laisser seule avec lui! Si je pouvais rejoindre mes compagnes!

FERNAND, *courant vers la porte*. Est-ce qu'il voudrait s'échapper? Oh! tu ne t'en iras pas. Le voilà tout effrayé à présent. Petit, petit; n'aie pas peur, je ne veux pas te mettre en cage, tu auras ta liberté, je ne veux jouir que du plaisir de te voir. On dirait qu'il me comprend. Reste avec nous, tu ne manqueras de rien; je partagerai tout avec toi; tu seras mon favori; n'est-ce pas? Tu le veux bien?

BLANCHE. Ça me fait de la peine; se peut-il qu'on l'ait abusé à ce point?

FERNAND. Tu ne seras pas méchant; là, là. (*Il approche.*) Oh! que je suis content, il n'a plus peur de moi. Mais quel nom lui donner? Ecoute, tu t'appelleras Chéri; Chéri, entends-tu? (*Blanche tourne la tête vers lui en souriant.*) Il connaît déjà son nom! C'est étonnant comme il a de l'intelligence.

AIR des *Artistes par occasion* (de SATEL.)

Non, non, jamais, dans ma volière,
Rien de tel ne frappa mes yeux!..
Combien sa démarche est légère,
Que ses contours sont gracieux!..
Viens, mon petit, mon petit, viens toi-même. (*bis.*)
Je ne puis trop te contempler,
Je veux toujours te contempler,
M'aimeras-tu comme je t'aime?..

FERNAND. Tu ne seras pas méchant; là, là. — Scène 9.

BLANCHE, *à part.*

On m'a défendu de parler.

DEUXIÈME COUPLET.

FERNAND, *l'admirant.*

Il paraît déjà moins farouche,
Et me permet de l'approcher;
Il semble ému quand je le touche :
Par quel moyen me l'attacher?
Viens, mon petit, mon petit; quelle ivresse! (*bis.*)
(*Lui prenant le bras et le caressant.*)
Surtout ne vas pas t'envoler. (*bis.*)
(*Il l'embrasse sur le cou.*)
Es-tu fâché qu'on te caresse?

BLANCHE, *à part.*

Je crois qu'il est temps de parler.

On vous a trompé; je ne suis pas...

FERNAND, *très-effrayé.* Hélas! mon Dieu, le voilà qui parle! Prenez pitié de moi; le ciel m'est témoin que je ne voulais pas vous faire de mal.

BLANCHE. Eh bien! voilà qu'il va avoir peur de moi à présent. Fernand, rassurez-vous.

FERNAND. Il sait mon nom! (*S'éloignant un peu.*) Philippe m'a dit ce matin que vous étiez un être méchant et dangereux.

BLANCHE. Au contraire, je suis une femme!

FERNAND. Et qu'est-ce que c'est qu'une femme?

BLANCHE.

(AIR : *N'est-ce pas d'elle* (de madame GAIL).

Quoi! d'une femme
Vous ignorez même le nom?
Mais une femme
Est un être plein de raison.
Dans une femme,
Tout est parfait, et voyez-vous...
L'être le meilleur, le plus doux,
C'est une femme.

FERNAND. L'être le meilleur, le plus doux, et vous êtes seule de votre espèce?

—

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 5. —

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; ISAURE, *et les jeunes filles paraissant sur la montagne.*

FERNAND, *les voyant.* Ah!

AIR de *la Montagnarde* (contredanse).

CHŒUR.

(*Les jeunes filles descendent de la montagne.*)
Le ciel est sans nuage,
Reprenons le voyage,
Nous pouvons sans orage,
Du chemin
Voir la fin.

FERNAND.

Que mon âme est émue...

BLANCHE, *faisant signe à ses compagnes.*

Venez, venez ici.

FERNAND.

Ah! quelle douce vue!
Comment c'en est aussi?

TOUTES.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons, etc.

FERNAND.

Quelle bonne fortune
Dans ces lieux les amena?
(*Courant de l'une à l'autre.*)
Encore une... encore une...
Mon Dieu! comme en voilà!

TOUTES.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons, etc.

FERNAND, *sautant de joie.* Chéri, Chéri, vois-tu? Oh! la jolie petite nichée!

ISAURE. Qu'est-ce que c'est donc?

BLANCHE. Mes sœurs, c'est une victime comme nous. Un jeune homme bien à plaindre, que l'on a trompé indignement.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Apprenez que son gouverneur,
Par la malice la plus noire,
Des femmes lui fit toujours peur,
Et veut même lui faire accroire
Que nous n'avons rien d'attrayant,
Que notre âme est fausse et traîtresse.

ISAURE.

Et voilà pourtant à présent
Comme on élève la jeunesse.

TOUTES. Fi! l'horreur!

ISAURE. Le vilain homme que ce gouverneur. Tenez, je vais vous donner un conseil, c'est de vous révolter comme nous et de faire le pèlerinage ensemble.

TOUTES. Oh! oui, venez avec nous.

FERNAND. Ah! quel bonheur!

BLANCHE. Imaginez-vous qu'on voulait me forcer...

ISAURE. Non, c'est à moi à raconter cela; figurez-vous qu'on voulait forcer Blanche à se marier.

FERNAND. Se marier! qu'est-ce que cela?

BLANCHE. C'est prendre un mari!

FERNAND. Et qu'est-ce qu'un mari?

ISAURE. Dame! un mari, c'est quelqu'un qu'on aime, c'est-à-dire qui vous aime, et qui alors vous donne de belles robes; et puis il y a un grand repas, une noce, on danse; et après cela on vous appelle Madame, et voilà à peu près tout. Demandez à ces demoiselles.

FERNAND. Je n'entends pas beaucoup, mais c'est égal.

ISAURE. Et comme Blanche ne voulait pas du tout de cet amant-là...

FERNAND. Qu'est-ce que c'est qu'un amant?

ISAURE. C'est... dame! un amant, tout le monde sait ça. Aussi on n'a jamais vu faire des demandes comme celles-là.

BLANCHE. Par exemple, un amant, ça serait vous, si vous nous aimiez.

FERNAND. Oh! oui, je suis un amant; j'entends mieux cela que le mari. Le mari n'est donc pas une bonne chose, puisque vous le fuyez.

ISAURE. Mais si, c'est selon; car il ne comprend pas; l'amour vient d'abord, et puis le mariage après.

BLANCHE. Et l'on épouse celle que l'on aime.

FERNAND. Oh! moi, qui vous aime bien, je vous épouserai donc?

ISAURE. Toutes! ça ne se peut pas.

FERNAND. Et pourquoi?

ISAURE. Pourquoi? Il demande pourquoi! mais c'est étonnant; vous avez donc été élevé comme une demoiselle? Enfin ne vous fâchez pas, nous vous expliquerons cela. Tant il y a que pour ne pas être tourmentées, nous sommes toutes parties ensemble pour aller en pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Conseil, et si vous voulez être du voyage, nous vous traiterons comme notre camarade; car, au fait, je ne vois pas la différence.

FERNAND. Oh! à la bonne heure; pourvu que je ne quitte pas Chéri.

BLANCHE. Eh bien! nous ne nous quitterons plus et partons.

ISAURE. Partons toutes ensemble.

CHŒUR.

Le ciel est sans nuage,
Reprenons le voyage,
Nous pourrons sans orage,
Du chemin
Voir la fin.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, PHILIPPE. *Il aperçoit Fernand au milieu de toutes les petites filles.*

PHILIPPE. Par saint Polycarpe! qu'est-ce que je vois là?

FERNAND. N'aie pas peur, Philippe, n'aie pas peur, elles ne te feront pas de mal; vois plutôt.

PHILIPPE. Il s'agit bien de cela; votre gouverneur qui me suit.

FERNAND. Que m'importe?

PHILIPPE. Il m'importe à moi, qui suis perdu si le seigneur Ramirez vient à découvrir...

BLANCHE. Le seigneur Ramirez!

ISAURE. Qu'est-ce que c'est que cela?

PHILIPPE. Un philosophe, un sauvage qui n'aime pas du tout les oiseaux, et c'est fait de moi s'il vous aperçoit.

ISAURE. Bah! ne soyez donc pas inquiet, laissez venir votre monde; nous trouverons bien quelque petite cachette. Venez, Mesdemoiselles.

FERNAND. Vois-tu comme elles sont bonnes! (*Voulant les suivre.*) Philippe, je vais me cacher aussi.

PHILIPPE, *le retenant.* Non pas, non pas.

FERNAND. Si; vois-tu, j'achèverai d'apprendre.

PHILIPPE. Oh! le petit démon! quel goût pour l'étude!

FERNAND, *revenant.* Je les reverrai, Philippe?

PHILIPPE. Oui.

FERNAND. Bientôt?

PHILIPPE. Oui; sauvez-vous donc, vous autres.

FERNAND. Prends bien garde qu'il ne s'en échappe quelqu'une.

PHILIPPE, *impatienté*. Eh! soyez tranquille. (*Les jeunes filles disparaissent d'un autre côté.*)

PHILIPPE, *poussant Fernand vers la maison*. Et vous, rentrez... Ah! mon Dieu! lui qui ne voulait qu'aucune femme pénétrât dans ces lieux; rien qu'une demi-douzaine à la fois! Eh! rentrez donc. (*Ils sortent tous les deux.*)

—

SCÈNE XII.

RAMIREZ, ISABELLE, LÉONARDE, *suite de la princesse.*

CHŒUR.

AIR de : *Monsieur Jean, que te repas s'apprête* (de JEAN DE PARIS.)

Daignez entrer dans cet humble ermitage,
Que vos attraits viennent charmer ces lieux;
Oui, votre aspect, dans ce séjour sauvage,
Grande princesse, y comble tous nos vœux.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; PHILIPPE, *apercevant la princesse et sa suite.*

PHILIPPE. Encore des femmes! au moins celles-là ne seront pas sur mon compte.

LÉONARDE. Comme cette côte est escarpée! Je n'en puis plus.

ISABELLE. Voilà donc l'habitation du jeune Fernand?

RAMIREZ. Oui, Madame; j'ai reçu, au hameau voisin, un message du prince qui me prévenait de votre visite, et je me félicite d'être arrivé à temps pour avoir eu l'honneur de vous servir de guide.

ISABELLE. Le prince a de grands projets sur votre élève. La haine que le duc d'Hermosa avait vouée à toutes les femmes, et à moi particulièrement, vient enfin de céder aux preuves de mon amour; il m'offre sa fortune et sa main; et abjurant à jamais ses erreurs, il rend à tout mon sexe la justice qui lui est due.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Vous qui blâmant un sexe sans défense,
Sur lui lancez des traits mordants,
Rappelez-vous qu'au temps de votre enfance
Il guida vos pas chancelants;
Rappelez-vous que dans les jours d'orage,
Il fut sensible et courageux;
Et que ce sexe, enfin, quand on l'outrage,
Se venge en vous rendant heureux.

RAMIREZ, *s'inclinant*. C'est toujours ce que j'ai pensé, et qui mieux que la princesse Isabelle...

PHILIPPE, *étonné*. Comment, cette méchante femme dont vous parliez?

RAMIREZ. Comment... je parlais... je parlais... vous devez vous rappeler, au contraire, que j'ai toujours défendu Madame, que j'ai souvent gémi de l'erreur du prince; mais mon devoir, l'obéissance...

ISABELLE. N'en parlons plus; j'espère qu'un nouveau lien va rapprocher les deux familles.

RAMIREZ. Vous le voulez, le prince le veut; il n'y a rien de plus aisé!

LÉONARDE. Oui, aisé! lorsque la future a disparu, et court les champs à l'heure qu'il est!

RAMIREZ. J'en suis fâché pour vous, dame Léonarde; mais c'est votre faute.

LÉONARDE. Comment! ma faute?

RAMIREZ. Sans doute: elle était confiée à votre surveillance; et si vous l'aviez élevée comme j'ai élevé Fernand dans une retraite profonde, dans une ignorance absolue...

ISABELLE. Au surplus, cette fuite est un enfantillage, et je suis persuadée qu'elle s'est réfugiée dans mon château, où elle m'attend pour me conter ses petits chagrins. Mais avant d'aller la rejoindre, je serai ravie, seigneur Ramirez, de connaître votre élève; ce que m'a dit le prince semble tenir du miracle: un jeune homme qui ignore jusqu'à l'existence des femmes!

RAMIREZ. Oui, Madame! et je vous prie de rendre compte au prince de la manière dont ses ordres ont été exécutés; c'était contre mon gré; mais enfin le prince le voulait.

ISABELLE. Et vous dites donc qu'il n'a jamais vu de femmes?

RAMIREZ. Votre Altesse sera la première.

ISABELLE. L'entrevue sera piquante, et je suis impatiente de juger de l'impression que ma vue lui causera.

LÉONARDE. Moi de même.

RAMIREZ. Philippe!

PHILIPPE. Aye! aye!

ISABELLE. Quel est cet homme?

RAMIREZ. C'est notre pourvoyeur, frère Philippe, qui est à la fois à la tête de la cuisine, du jardin et de la volière; car, tel que vous le voyez, il se connaît beaucoup en oiseaux.

ISABELLE. Ah! il se connaît...

PHILIPPE. Oui, Madame.

RAMIREZ. Faites venir don Fernand; mais le voici lui-même.

PHILIPPE. Par Saint-Jacques de Compostelle, qu'est-ce que ça va devenir?

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; FERNAND, *entre en rêvant.*

CHŒUR.

AIR : *Le voilà le vrai modèle* (de l'AMI DE LA MAISON).

Le voilà
Le vrai modèle
D'une innocence si belle!
Et son maître, le voilà!
Oui, son maître, le voilà!

ISABELLE. Quel air timide! Quel charmant embarras!

LÉONARDE. Qu'il est gentil! regardez donc, Madame?

FERNAND, *apercevant Isabelle*. Ah! en voilà. (*Il court à elle, lui prend la main qu'il presse sur son cœur et la regarde attentivement.*)

ISABELLE. Mais, seigneur Ramirez, il ne me semble pas si sauvage.

FERNAND, *à Isabelle*. Oui! je vous reconnais. Même regard, même langage. Ah! mon cher gouverneur, que vous avez bien fait de l'amener; nous la garderons avec les autres.

LÉONARDE. Les autres! Sainte-Vierge! la belle éducation.

RAMIREZ. L'ai-je bien entendu?

FERNAND, *regardant Léonarde.* Quelle est celle-là? je vois bien qu'elle en est aussi; mais ça n'est pas de la bonne espèce.

LÉONARDE. Hein!

ISABELLE. Ah çà, pour qui nous prenez-vous?

FERNAND. Pour des femmes!

ISABELLE. Comment, vous savez ce que c'est que des femmes?

FERNAND. Certainement! c'est ce qu'il y a de meilleur et de plus doux au monde!

LÉONARDE. Au moins, il a de bons principes.

ISABELLE. Seigneur Ramirez, c'est très-bien à vous.

RAMIREZ. Madame, je vous jure... Je tombe de mon haut. (*A Fernand.*) Comment, petit serpent, vous osez....

ISABELLE. Laissez-le dire... Eh bien! Fernand, puisque vous savez si bien apprécier les femmes, je veux vous en donner une. Serez-vous content d'être marié?

FERNAND. Oh! ça ne se peut pas ainsi. Il faut d'abord que je sois amant; parce que l'amant vient d'abord, et le mari après.

LÉONARDE. Ouf! quelle innocence! Comment, seigneur Ramirez, il sait ce que c'est que le mariage, tandis que mes élèves à moi ne s'en doutent seulement pas?

FERNAND. Pardi, le mariage! ça n'est pas difficile. On donne de beaux habits et de belles robes, et puis il y a un repas, et puis une noce, et puis on danse, et puis....

LÉONARDE, *l'interrompant.* Chut! Monsieur, quel scandale!

RAMIREZ. Je demeure confondu!

CHŒUR.

Quoi! c'est là
Ce beau modèle
D'une innocence nouvelle;
Et son maître, le voilà;
Oui, son maître, le voilà.

ISABELLE. Je vous promets, seigneur Ramirez, de rendre compte au prince de la manière dont ses ordres ont été exécutés.

RAMIREZ. Madame, je puis vous attester qu'il n'a jamais vu d'autres personnes que frère Philippe et moi; qu'il n'a eu d'autre passe-temps que ses fleurs, ses oiseaux...

PHILIPPE. Une volière superbe, que j'ai pris plaisir à composer moi-même; voyez plutôt. (*Il court à la volière, tire le store sans regarder l'intérieur; le rideau se lève; on voit toutes les petites filles, qui s'étaient cachées dans la volière, groupées les unes auprès des autres.*)

TOUS. Ah! ah!

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, BLANCHE, ISAURE *et leurs compagnes.*

BLANCHE ET TOUTES LES JEUNES FILLES; *elles sont dans la volière.*

AIR : *O Pescator dell' onda* (Barcarolle vénitienne).

Las! à notre prière
Rendez-vous.
Monsieur le solitaire,
Ouvrez-nous!
Calmez votre courroux,
Calmez votre colère,
Ne soyez pas sévère;
De grâce, ouvrez-nous.

LÉONARDE. Comment, ce sont là les oiseaux de frère Philippe?

ISABELLE. C'est Blanche, votre cousine.

AIR : du vaudeville de *Turenne.*

Eh quoi! Fernand, celle qu'on vous destine,
Chez vous-même vient se cacher.

RAMIREZ.

Ouvre donc vite à sa cousine.

PHILIPPE.

L'jolis oiseaux à dénicher!
J'les crois pourtant plus malins que les nôtres;
Et si j'leur donne la clé des champs,
La liberté que je leur rends
Va compromettre cell' de bien d'autres.
(*Il leur ouvre la porte de la volière.*)

LÉONARDE. Vous voilà donc enfin, Mesdemoiselles!

BLANCHE ET LES AUTRES, *à Isabelle.*

AIR : *O Pescator dell' onda.*

Vous nous voyez confuses
Devant vous,
Et demandant excuses
A genoux.
(*Montrant Léonarde.*)
Ah! calmez son courroux,
Calmez, calmez notre maîtresse.
Vous voyez notre détresse;
Priez tous
Pour nous.

ISABELLE. Relevez-vous, mes bonnes amies, je me charge d'obtenir votre pardon, et vous emmène toutes à la cour, pour assister au mariage de Blanche et de Fernand.

PHILIPPE. Je demande à travailler au repas de noce, et l'on reconnaîtra, j'espère, les principes de la bonne école.

FERNAND. Comment, il serait vrai? Elle est pour moi? Ah! Madame, je vous en supplie, que tout le monde en ait aussi. (*Montrant Léonarde.*) Donnez celle-là à mon gouverneur.

LÉONARDE. Eh! de quoi se mêle-t-il?

ISABELLE. Quant à vous, seigneur Ramirez, quoiqu'on ne puisse trop payer une aussi belle éducation, Son Altesse m'a chargée cependant de vous offrir mille piastres fortes de pension.

PHILIPPE. Mille piastres fortes pour un philosophe! dites donc, est-ce que vous accepterez?

RAMIREZ. Philippe, Monseigneur le veut!

VAUDEVILLE.

AIR : *Del Signor Crescendo.*

ISABELLE.

Vous qui gardez de jeunes filles
Pour les tenir sous le scellé,
Employez les clés et les grilles
Tant que leur cœur n'a pas parlé!
Mais, dès que l'amour les engage,
Adieu les grilles et les clés :
C'est songer à fermer la cage
Quand les oiseaux sont envolés!

LÉONARDE.

Jadis, aux jours de ma jeunesse,
Moi, des oiseaux je raffolais;
Je puis dire qu'avec adresse
J'en pris plus d'un dans mes filets!

Maintenant, hélas! je l'éprouve,
Ces jours heureux sont écoulés;
Et dès que j'arrive, je trouve
Que les oiseaux sont envolés.

PHILIPPE.

Qui me rendra ces jours prospères,
Ces gros prieurs que j'ai servis?
Comme on dînait chez ces bons pères!
Quels festins et quels appétits!
J' voyais sur leur table féconde
Cailles, perdreaux amoncelés;
Et crac... en moins d'une seconde,
Les oiseaux étaient envolés.

FERNAND, *aux loges et aux galeries.*

Vous, qu'en mon erreur passagère,
Je pris pour des oiseaux charmants,
Sexe aimable, dans ma volière,
Puissé-je encor vous voir longtemps!
Jugez ici, vous que j'admire,
Combien nous serions désolés,
Si, dès demain, l'on allait dire
Que les oiseaux sont envolés.

FIN DE LA VOLIÈRE DE FRERE PHILIPPE.

LA MANIE DES PLACES

OU

LA FOLIE DU SIÈCLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 19 juin 1828.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. BAYARD.

Personnages.

M. DE BERLAC.
M. DE NOIRMONT, ancien inspecteur général.
FRÉDÉRIC DE RINVILLE.
M. DUFOUR, employé au Mont-de-Piété.
GEORGES, commis de l'hôtel garni.
MADAME PRESTO, tenant un hôtel garni.
JULIETTE, sa fille.
JOSEPH, domestique de l'hôtel.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, rue de Rivoli, dans l'hôtel garni tenu par madame Presto.

Le théâtre représente une grande salle de l'hôtel; porte au fond, et deux portes latérales sur les derniers plans. — Sur le premier plan, à gauche et à droite, portes d'appartements au-dessus desquelles sont des numéros; la porte à gauche de l'acteur, qui est celle de M. de Berlac, doit porter le nº 54. — A droite, sur le devant, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; on doit y voir un grand livre où sont inscrits les noms des voyageurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES. Comment! vous ici, monsieur Frédéric de Rinville?

FRÉDÉRIC. Eh! mon pauvre Georges, par quel hasard dans un hôtel garni? et premier garçon, à ce qu'il me semble?

GEORGES. Du tout, Monsieur, premier commis, ce qui est bien différent; et puis la situation fait tout; un hôtel, rue de Rivoli! ce n'est pas déroger. On ne reçoit ici que des ducs, des marquis, des princes étrangers. Nous avons manqué avoir les Osages.

FRÉDÉRIC. Je ne sais pas alors si moi, qui ne suis ni prince, ni marquis, ni Os...

GEORGES. Vous avez cinquante mille livres de rente; c'est reçu partout; et puis, vous avez des amis qui vous sont dévoués. Elevé près de vous, ayant presque fait mes études en vous voyant faire les vôtres, je pouvais solliciter comme tout le monde; mais, dans cette maison, j'ai pris d'autres idées.

AIR de *Marianne.*

Ici, je deviens philosophe...
Nous logeons des solliciteurs
Dont j'ai vu mainte catastrophe
Emporter toutes les grandeurs.
Je veux souvent
Suivre en avant
Les gens heureux que protége un bon vent;
Ils sont montés...
A leurs côtés
Je rêve aussi des rangs, des dignités;
Mais qu'une tempête survienne,
Je les vois revenir confus,
Pleurant les places qu'ils n'ont plus;
Et je reste à la mienne.

Aussi, je n'ai pas d'autre ambition que de rester ici, et de m'y marier.

FRÉDÉRIC. Je comprends; tu aimes l'hôtesse.

GEORGES. Pas tout à fait; j'aime sa fille sérieusement, et je serais déjà son mari sans un procès que nous suscite un concurrent, car je suis malheureux, moi! il y a toujours de la concurrence. Mais vous avez l'air préoccupé, inquiet, et moi qui vous ennuie de mes affaires.

FRÉDÉRIC. Écoute: tu es un garçon actif, discret, intelligent; j'ai toujours eu besoin de ton zèle, et maintenant plus que jamais.

GEORGES. Parlez, monsieur Frédéric. Faut-il courir? Faut-il vous suivre?

FRÉDÉRIC. Dis-moi; n'avez-vous pas dans cet hôtel un voyageur arrivé depuis peu; tête poudrée, air enjoué, œil vif, même un peu hagard, toujours allant, venant, parlant de son crédit, et jetant à tort ou à travers des espérances, des cordons et des places?

GEORGES. Si, Monsieur; il y en a ici beaucoup, nous en voyons tous les jours, parce que, comme je vous disais tout à l'heure..... la situation..... vis-à-vis des Tuileries et à côté d'un ministère...

FRÉDÉRIC. Eh! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais

de quelqu'un que tu as dû voir chez moi; tu le connais, M. de Berlac.

GEORGES. Non, non; mais Julien, votre valet de chambre, m'en a souvent parlé. Attendez donc; vous aimiez sa fille?

FRÉDÉRIC. Oh! je l'aime plus que jamais. Le jour du mariage était fixé; j'allais être heureux, lorsqu'aux dernières élections il prit fantaisie à mon beau-père de se porter candidat. J'avais quelque influence; il comptait sur moi; il avait raison; j'aurais tout fait pour lui, excepté d'en faire un député.

AIR de *Julie*.

Pour lui j'aurais donné ma vie;
Mais il s'agissait, en ce jour,
Des intérêts de ma patrie,
J'oubliai ceux de mon amour.
Oui, l'on doit, s'immolant soi-même,
Préférer toujours, en bon fils,
La mère qui nous a nourris
A la maîtresse qui nous aime.

M. de Berlac ne doutait point du succès; il faisait déjà des discours superbes qui nous ennuyaient à mourir; il commanda son habit qui devait servir à un autre (cela s'est vu quelquefois). Enfin, le jour fatal arriva; il n'eut pas une voix, pas même la mienne. Juge de sa colère. Dès lors, plus d'amitié entre nous, plus de mariage; il me bannit de sa présence; il ne veut même pas que mon nom soit prononcé devant lui.

GEORGES. Ma foi, Monsieur, à votre place je l'aurais envoyé à la Chambre; il ne penserait pas à faire sa fortune, puisqu'elle est faite; il est aimé, estimé; c'est ce qu'il faut, je crois.

FRÉDÉRIC. Assurément, c'est un excellent homme, mais la tête...

GEORGES. La tête?

FRÉDÉRIC. Oui, oui, plus rien! c'est fini!

GEORGES. O ciel! que dites-vous là? ah çà! il lui est donc arrivé quelque malheur?

FRÉDÉRIC. Une maladie assez à la mode aujourd'hui, une ambition rentrée. L'échec qu'il venait de recevoir aux élections avait déjà donné à son esprit, un peu faible, un nouveau degré d'exaltation, lorsqu'un matin il lit dans le *Moniteur*, partie officielle : « M. de Berlac « vient enfin d'être nommé conseiller d'Etat. » Juge de sa joie, de son ravissement! Le jour de la justice est donc enfin arrivé! Il court chez tous ses amis, même chez moi, avec qui il était brouillé; il m'offre son crédit, sa protection, car le voilà en place, le voilà conseiller d'Etat. Il le fut en effet toute la journée; mais le lendemain, l'implacable *Moniteur* lui apprit sa destitution.

GEORGES. Sitôt que cela?

FRÉDÉRIC. Il n'avait pas été nommé : c'était par erreur.

GEORGES. Du ministère?

FRÉDÉRIC. Non, de l'imprimeur; une faute d'impression, une lettre changée, M. de Berlac au lieu de Gerlac : erreur bien permise entre deux mérites aussi inconnus l'un que l'autre. Mais vois à quel point une lettre, un jambage de plus ou de moins peuvent influer sur la raison humaine; il a été accablé du coup, et son cerveau, déjà malade, n'a pu supporter la perte d'une place qu'il n'avait jamais eue.

GEORGES. Je crois bien : on s'habitue si vite... Si encore, en le destituant, on lui avait donné des consolations, des dédommagements; enfin, une place supérieure, comme cela se pratique... quelquefois.

FRÉDÉRIC. De ce côté-là, sois tranquille, rien ne lui manque; il s'est donné de lui-même des cordons, des dignités, des portefeuilles, il ne se refuse rien.

GEORGES. Comment, Monsieur?

FRÉDÉRIC. C'est là sa folie. Aujourd'hui, il se nomme chef de division; demain, secrétaire général; après-demain, ministre; et puis il recommence, toujours enchanté de sa nomination, qui, du reste, ne peut faire crier personne; car il est impossible d'exercer avec plus de probité; tout au mérite, rien à la faveur. Enfin, mon ami, comme je te le disais, une folie complète.

AIR du *Charlatanisme*.

Partout, il admet tour à tour
La justice et l'économie;
Même on m'a dit que, l'autre jour,
Dans un beau moment de folie,
Trouvant le budget trop pesant,
Il s'est ôté son ministère...
Et, pour être moins exigeant,
Pour mieux sentir la valeur de l'argent,
Il s'est nommé surnuméraire.

GEORGES. Voyez-vous cela!

FRÉDÉRIC. A cela près, un excellent homme; bon père, bon ami, causant de la manière la plus sage et la plus raisonnable sur tous les sujets, un seul excepté.

GEORGES. Ce n'est pas possible.

FRÉDÉRIC. Si vraiment. Semblable à Don Quichotte, qui n'extravaguait que lorsqu'il était question de chevalerie, M. de Berlac ne perd la tête que quand il s'agit de places ou de dignités. L'un prenait des auberges pour des châteaux, et celui-ci prend toutes les maisons pour des ministères.

GEORGES. Je comprends, Monsieur.

AIR de *l'Artiste*.

Don Quichotte moderne,
Il prendrait en chemin
Tel orateur qu'on berne
Pour l'enchanteur Merlin;
Un ministre en disgrâce
Pour quelque mécréant,
Et bien des gens en place
Pour des moulins à vent.

Et dans quelle maison, dans quel ministère est-il en ce moment?

JULIETTE, *en dedans*. Georges! Georges!

FRÉDÉRIC. Chut! quelqu'un.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; JULIETTE, *sortant de la chambre du fond, à gauche*.

JULIETTE, *accourant*. Georges! Georges! Ah! monsieur Georges.

GEORGES, *bas, à Frédéric*. C'est elle, Monsieur, la jeune personne...

JULIETTE. Maman vous recommande les voyageurs qui sont arrivés cette nuit.

FRÉDÉRIC, *vivement, allant à Juliette*. Des voyageurs! Permettez, Mademoiselle; qui sont-ils? savez-vous?

JULIETTE. Mais, M. de Noirmont, cet inspecteur général qui est déjà venu l'année dernière.

FRÉDÉRIC. Ah! ce n'est pas cela. (*Il passe à la gauche de Juliette.*)

GEORGES. Moi qui ne suis ici que depuis six mois, je ne le connais pas, je ne l'ai pas vu.

JULIETTE. Je crois bien. Cette nuit on vous a fait appeler longtemps sans pouvoir vous réveiller. Monsieur Georges a le sommeil très-dur. Eh bien! venez-vous? on vous attend.

FRÉDÉRIC. Pardon, Mademoiselle; j'ai deux mots à lui dire, et je vous le renvoie.

GEORGES. Si c'est possible, mademoiselle Juliette.

JULIETTE, *à part*. Il y a toujours des importuns. (*Haut.*) Comme vous voudrez. C'est que M. Dufour, que vous n'aimez pas, ni moi non plus, est là-bas près de maman, il lui parle, et...

GEORGES. Vrai! M. Dufour, cet intrigant, cet imbécile, un commissaire du Mont-de-Piété! (*A Frédéric.*) C'est mon rival, Monsieur.

JULIETTE. Monsieur Georges!

FRÉDÉRIC. Rassurez-vous, Mademoiselle; je sais tout, et s'il y a des obstacles à votre bonheur, je les lèverai peut-être. Avez-vous confiance en moi?

JULIETTE. Dame! Monsieur, ça commence à venir.

FRÉDÉRIC. A la bonne heure. Cela dépend de Georges.

AIR du *Piége*.

S'il peut me servir aujourd'hui,
Je vous marie.

JULIETTE.

Ah! quelle ivresse!
Monsieur, je vous réponds de lui.
Mais vous tiendrez votre promesse.

FRÉDÉRIC.

Comptez sur moi s'il réussit.

GEORGES.

Parlez, Monsieur; j'aurai, je pense,
Cent fois plus d'adresse et d'esprit,
En songeant à la récompense.

JULIETTE. Maintenant, je n'ai plus peur de M. Dufour, et je vais faire prendre patience à maman. Adieu, Monsieur, adieu. (*Elle rentre dans l'appartement du fond, à gauche.*)

—

SCÈNE III.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

GEORGES. Est-elle gentille! et vous consentiriez...

FRÉDÉRIC. A servir tes amours? mais certainement, si tu parviens à servir les miens.

GEORGES, *riant*. Moi, Monsieur!

FRÉDÉRIC. Oui, toi, si tu m'aides à retrouver M. de Berlac.

GEORGES. Est-ce qu'il est comme sa raison? est-ce qu'il est égaré?

FRÉDÉRIC. Eh! sans doute, voilà ce qui cause mon inquiétude; je suis à sa poursuite. Sa fille Emilie, qui vient d'arriver à Paris, me mande que, depuis six jours, son père a disparu, qu'il a quitté son château, sa province, en lui laissant la lettre que voici et qu'elle m'envoie. (*Il lit.*) « Ma chère Emilie, je suis « obligé de partir à l'instant et sans t'embrasser. On « vient de créer pour moi un nouveau ministère. Viens « donc me rejoindre dès que tu pourras. Tu me trou- « veras à Paris, dans mon hôtel.

« Mon excellence,

« DE BERLAC. »

GEORGES. Je comprends, son excellence est perdue.

FRÉDÉRIC. Précisément.

GEORGES. Et où la retrouver, dans la foule des excellences? Il y en a tant à Paris, d'anciennes et de nouvelles.

FRÉDÉRIC. D'après les renseignements que j'ai pris, une voiture de poste, à peu près semblable à la sienne, a passé hier dans ce quartier. Mais dans quel hôtel s'est-il arrêté?

GEORGES. Je les connais tous; je verrai, je m'informerai.

FRÉDÉRIC. C'est le service que j'attendais de toi; et si tu peux réussir, je te marie, je t'assure une place auprès de moi.

GEORGES. Une place auprès de vous! Nous le trouverons, Monsieur, nous le trouverons.

FRÉDÉRIC. Mon bonheur en dépend. J'ai promis à Emilie de lui ramener son père; et pourtant je ne puis me montrer à ses yeux; car, s'il me reconnaissait, il ne voudrait pas me suivre. Il faut donc que ce soit toi seul qui paraisses, qui te charges de tout. Mais je te recommande, dans toutes tes mesures, les plus grands égards.

GEORGES. Oui, Monsieur, oui, je comprends..... comptez sur moi. (*On sonne.*) Mais pardon, on s'impatiente. On y va. Mon mariage et une place, n'est-ce pas?

FRÉDÉRIC. Pour l'argent, ne l'épargne pas; et si tu as le bonheur de le retrouver, tâche, avec esprit, et sans violences, de ne plus le quitter, de t'en assurer, afin de le conduire à la maison dont voici l'adresse. (*Il lui donne une adresse.*)

GEORGES. Soyez tranquille. (*On sonne encore.*)

—

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, GEORGES, MADAME PRESTO.

MADAME PRESTO. Eh bien! Georges, vous n'entendez pas?

GEORGES. Si, Madame, car je prenais les ordres de Monsieur.

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

AIR : *La voilà... de frayeur.* (De LÉONIDE).

Tu m'entends,
Je t'attends;
Je compte sur ton zèle;
Tu m'entends,
Tu comprends,
Vous serez tous contents.

MADAME PRESTO.

Allez donc,
Partez donc,
On sonne, on vous appelle;
Allez donc,
Partez donc,
Quel bruit dans la maison!

GEORGES.

On y va,
Me voilà;
Oui, comptez sur mon zèle;
On y va,
Me voilà!
On le retrouvera.

FRÉDÉRIC.

Je vais bien vite au ministère,
Où j'ai du monde à prévenir,
Dans la crainte que mon beau-père
Ne veuille d'abord y courir.

MADAME PRESTO.

Mais allez donc, dans l'antichambre
J'entends des députés sonner;
Ils demandent leur déjeuner
Avant de se rendre à la Chambre
(*On sonne.*)

ENSEMBLE.

Reprise de l'air.

FRÉDÉRIC.
Tu m'entends, etc., etc.
MADAME PRESTO.
Allez donc, etc., etc.
GEORGES.
On y va, etc., etc.
(*Frédéric sort par le fond; Georges entre dans la chambre du fond à droite.*)

—

SCÈNE V.

MADAME PRESTO, *seule.* Je ne sais pas où ce garçon-là a la tête. Quoi qu'en dise ma fille, ce n'est pas le gendre qu'il me faut; il nous aime, et voilà tout; tandis que M. Dufour... il ne nous aime pas, celui-là; au contraire, il plaide contre nous.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

A nous poursuivre il se dispose;
Je le ménage. A mon avis
On doit plus soigner, et pour cause,
Ses ennemis que ses amis.
Lorsque les beaux jours disparaissent,
Quand vient le malheur, on sait ça,
Les amis souvent nous délaissent,
Les ennemis sont toujours là

Ah! voici M. de Noirmont, notre inspecteur général.

—

SCÈNE VI.

MADAME PRESTO, M. DE NOIRMONT, *qui entre en rêvant, par la porte du fond, à droite, et se dirigeant vers la chambre de M. de Berlac.*

MADAME PRESTO. J'ai bien l'honneur de présenter mes respects à monsieur l'inspecteur général.

M. DE NOIRMONT. Ah! c'est vous, madame Presto?

MADAME PRESTO. Monsieur l'inspecteur est arrivé hier au soir si tard que je n'ai pu avoir le plaisir de lui présenter mes hommages; mais j'espère qu'on a eu les soins, les égards qui sont dus à monsieur l'inspecteur général?

M. DE NOIRMONT, *de mauvaise humeur.* Monsieur l'inspecteur général, monsieur l'inspecteur général; vous pouvez bien m'appeler monsieur de Noirmont. Il me semble que ce nom vaut bien l'autre, qui me choque, qui me déplaît; je ne puis souffrir qu'on me le donne, surtout depuis qu'on me l'a ôté.

MADAME PRESTO. Comment! Monsieur ne serait plus inspecteur général?

M. DE NOIRMONT. Eh! voilà une heure que je vous le dis. Vous n'avez donc pas lu le *Moniteur?*

MADAME PRESTO. Je m'y abonne, Monsieur, mais je ne le lis pas. Et Monsieur a été destitué?

M. DE NOIRMONT. Oui, ma chère amie; voilà comme on récompense les services. Moi qui étais en place depuis vingt ans, sous tous les gouvernements, sous tous les ministères! Aussi je venais ici pour réclamer, et pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'être dédommagé.

MADAME PRESTO. C'est bien difficile maintenant.

M. DE NOIRMONT. Moins que vous ne le croyez. (*A voix basse.*) Et vous-même, si vous voulez, vous pouvez m'être utile, me seconder.

MADAME PRESTO. Moi, Monsieur!

M. DE NOIRMONT. Silence. Il y a ici, dans cet hôtel, un homme puissant, un grand personnage, un ministre en un mot.

MADAME PRESTO. Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT. C'est moi qui l'ai amené dans votre hôtel.

MADAME PRESTO. Je logerais une excellence!

M. DE NOIRMONT. Je l'ai rencontré hier à Fontainebleau, où sa voiture venait de se briser. Il pressait les ouvriers, disant qu'il était attendu à Paris; et se promenant avec impatience, il laissait échapper les mots de *Conseil de ministres, projets de loi, portefeuille.* Ces paroles mystérieuses, ce regard bienveillant, cet air de dignité, tout en lui me surprit, m'imposa. Je me hasardai à lui offrir dans ma chaise de poste une place, qu'il a daigné accepter; et, tout en roulant, il m'a avoué lui-même qu'on le rappelait de sa campagne pour lui confier un portefeuille.

MADAME PRESTO. Lequel?

M. DE NOIRMONT. C'est ce que j'ignore; car il parlait à la fois des finances, de la guerre, de la marine, et il se pourrait qu'il fût honoré de la présidence.

MADAME PRESTO. Bonté de Dieu!

M. DE NOIRMONT. Silence! il est là, dans cette chambre, n° 34.

MADAME PRESTO. Et vous l'avez amené dans mon hôtel?

M. DE NOIRMONT. Il n'en connaissait point, et je lui ai indiqué celui-ci.

MADAME PRESTO. Quelle reconnaissance!

M. DE NOIRMONT. Il ne tient qu'à vous de me la prouver. Autant que j'ai pu en juger, (*Élevant la voix en se tournant du côté de la chambre de M. de Berlac.*) c'est un homme intègre, impartial, qui vient ici avec des idées de justice et d'économie.

MADAME PRESTO. Croyez-vous qu'il reste longtemps?

M. DE NOIRMONT Ah!.. raison de plus pour se hâter. Mais vous sentez bien qu'avec un pareil homme, je me suis bien gardé de rien demander, de parler de moi ou de mes services. D'abord, il n'est pas dans mon caractère de solliciter ou d'intriguer; on sait ce que je vaux. Vous le savez, vous, madame Presto?

MADAME PRESTO. Certainement.

M. DE NOIRMONT. Eh bien! vous pouvez le dire à son excellence, lui parler des injustices dont j'ai été la victime, de tout le bien que j'ai fait, de cette brochure que j'ai fait faire, et surtout de cette place de receveur particulier qui est vacante à Paris, et que je sollicite pour mon gendre; et tout cela négligemment... sans affectation... par manière de conversation, et comme chose de notoriété publique, le tout sans vous compromettre; car vous n'êtes pas censée savoir que c'est un ministre; vous ne voyez en lui qu'un simple particulier qui vient loger et déjeuner chez vous.

MADAME PRESTO. Vous avez raison, moi qui n'y pensais pas! (*Allant vers la porte du fond.*) Le déjeuner de Monseigneur!

M. DE NOIRMONT, *l'arrêtant.* Silence donc, attendez au moins qu'il le demande, et surtout n'allez pas donner à ce déjeuner une dénomination ministérielle. C'est un déjeuner incognito.

MADAME PRESTO. Soyez tranquille.

M. DE NOIRMONT, *écoutant et regardant à la porte de la chambre de M. de Berlac.* On a parlé, il est levé. Oh! ma foi, je n'y tiens plus. (*Il frappe à la porte.*)

M. DE BERLAC, *en dedans.* Qu'est-ce? qui est là?

M. DE NOIRMONT. Monseigneur est-il visible?

M. DE BERLAC, *de même.* Oui.

M. DE NOIRMONT. Peut-on entrer?

M. DE BERLAC. Entrez.

M. DE NOIRMONT. Entendez-vous? il a dit : Entrez.

M. DE NOIRMONT. Monseigneur est-il visible? — Scène 6.

MADAME PRESTO. Il l'a dit!

M. DE NOIRMONT. Quelle bonté! Mais surtout, madame Presto, de la discrétion, la plus grande discrétion. Il a dit : Entrez; j'entre. (*Il entre dans la chambre.*)

—

SCÈNE VII.

MADAME PRESTO, *puis* M. DUFOUR.

MADAME PRESTO. Je ne puis revenir encore d'une semblable aventure, et il y aura bien du malheur si je n'en profite pas. (*M. Dufour entre par la porte du fond.*) Ah! monsieur Dufour, vous voilà!

M. DUFOUR. Oui, ma belle dame, et je reçois à l'instant de mon avoué une lettre que je m'empresse de vous communiquer.

MADAME PRESTO. Une lettre! votre avoué! vous savez bien qu'il n'y a plus de procès entre nous.

M. DUFOUR. Comme vous voudrez; je suis en mesure. Je suis principal locataire; et en faisant rompre un bail que le propriétaire a fait en fraude de mes droits, je vous renvoie de cet hôtel, qui est déjà achalandé, rue de Rivoli... une exposition superbe... et je vous ruine.

MADAME PRESTO. Monsieur Dufour.

M. DUFOUR. Ou je reste avec vous comme votre associé, comme votre gendre : c'est à vous de choisir.

MADAME PRESTO. Vous savez bien que mon choix est déjà fait.

M. DUFOUR. Oui, mais à condition que vous donnerez à votre fille une dot proportionnée à mon amour; et vous savez que je l'aime beaucoup.

MADAME PRESTO. Beaucoup trop; votre tendresse est d'une exigence.... Mais si, au lieu d'une dot assez modique, je vous faisais avoir une bonne place?

M. DUFOUR. Que dites-vous?

MADAME PRESTO. Une place de receveur des finances à Paris?

M. DUFOUR. Pas possible! moi!

MADAME PRESTO. Si, j'en réponds!

M. DUFOUR. Moi! M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété.

AIR des *Scythes*.

Moi, receveur! quel bonheur! quelle place!
Se pourrait-il?

MADAME PRESTO.

Mais soyez notre ami.

M. DUFOUR.

Parlez : pour vous que faut-il que je fasse?
Neuf ans encor vous resterez ici :
Plus de procès entre nous, c'est fini.
J'en perds l'esprit.

MADAME PRESTO.

Entrez dans ma famille.

M. DUFOUR.

C'est un honneur que j'ai toujours cherché.
Vite au contrat. J'épouse votre fille,
Et vous aussi par-dessus le marché.

De plus, j'épouse sans dot.

MADAME PRESTO. C'est dit : touchez là, mon gendre.

M. DUFOUR. Et quels sont vos desseins?

MADAME PRESTO Laissez-moi faire, et taisez-vous. Le voici.

M. DUFOUR. Qui donc?

MADAME PRESTO. Silence!

—

SCÈNE VIII.

M. DUFOUR, MADAME PRESTO, M. DE BERLAC, M. DE NOIRMONT.

M. DE BERLAC. Oui, Monsieur, je diminue le budget; j'éclaircis les comptes; je les mets à la portée de tout le monde. Les voilà : regardez; vous n'y voyez pas encore? Approchez des lumières; n'ayez pas peur, ça ne mettra pas le feu. Des lumières partout; je ne les crains pas, je veux qu'on y voie.

MADAME PRESTO. Comme Monsieur voudra; mais comme il fait grand jour...

M. DE BERLAC. Grand jour! ma chère amie. Oui, vous avez raison; c'est un grand jour, le jour de la réconciliation, du bonheur général; car je veux désormais que tous nos administrés, que tous nos contribuables soient heureux. Quand une fois, par hasard, ils auraient de l'agrément pour leur argent, où serait le mal?

M. DE NOIRMONT, *à part*. Voilà bien le ministre le plus original...

M. DE BERLAC. Et puis quand je m'en irai, je leur dirai : « Mes enfants, me voilà. Rien dans les mains, « rien dans les poches. Regardez dans les vôtres, et « comptez. Comme ceia, on se sépare bons amis; une « poignée de main, et votre serviteur de tout mon « cœur, je m'en vais déjeuner. » — Car nous déjeunons, n'est-il pas vrai? (*Il passe à la gauche du théâtre; madame Presto est à sa droite.*)

M. DE NOIRMONT. Moi, c'est déjà fait; mais vous, n'est-ce pas madame l'hôtesse? (*Il avance un fauteuil pour M. de Berlac.*)

MADAME PRESTO. Oui, Monsieur; oui, Monsieur.

M. DE NOIRMONT, *bas, à madame Presto*. Commencez donc sur-le-champ, il n'y a pas de temps à perdre.

MADAME PRESTO. N'ayez pas peur. (*A M. de Berlac, avec volubilité.*) On va le monter à l'instant, un déjeuner soigné et délicat. Mon mari est en bas à la cuisine, qui a voulu s'en occuper lui-même, et mon mari est un homme... c'est un homme celui-là!

M. DE BERLAC. C'est un cuisinier.

MADAME PRESTO. Cuisinier par excellence. Quand je parle d'excellence, il y en a beaucoup qui auraient voulu l'avoir, et il a toujours refusé, à cause de l'indépendance de ses opinions. Celui qui aurait l'esprit de se l'attacher ne s'en repentirait pas.

M. DE BERLAC. Vraiment? (*Il tire un calepin de sa poche.*)

M. DE NOIRMONT. Il ne s'agit pas de cela; allez donc au fait.

MADAME PRESTO. C'est une manière d'y arriver. (*A M. de Berlac.*) Et à un grand seigneur, à un ministre, par exemple, pour qui j'aurais de l'amitié, je ne souhaiterais point d'autre chef d'office que mon mari. (*M. de Berlac s'assied.*) C'est un cadeau que je lui ferais.

M. DE BERLAC. Son nom?

MADAME PRESTO. Presto, cuisinier italien.

M. DE BERLAC. Cuisinier bouffe.

MADAME PRESTO. Connu par la vivacité de son exécution; avec lui on n'attend jamais, et l'on dîne toujours de bonne heure. (*A part.*) Et le déjeuner qui n'arrive pas. (*Elle va vers le fond.*)

M. DE BERLAC. Ses titres?

MADAME PRESTO, *revenant et s'approchant de M. de Berlac, qui est assis*. Auteur d'un traité sur le macaroni; attaché au dernier conclave en qualité de restaurateur; employé au congrès de Vérone; et, dans les Cent-Jours, il a refusé une place de cinquante napoléons, chez un chambellan dont la fortune était douteuse et les opinions suspectes.

M. DE BERLAC, *se levant*. C'est bien, il aura quinze cents francs.

AIR : *Mon père était pot.*

Oui, les dîners sont dans nos mœurs;
Chez moi, je veux qu'on dîne.
J'ouvre aux penseurs, aux orateurs,
Ma table et ma cuisine.
Mais
Malgré mes mets
Et mes vins
Divins,
Les lois, l'honneur, la Charte
Seront respectés,
Et nos libertés
Ne paieront pas la carte.

(*Juliette entre, suivie d'un domestique qui porte un petit guéridon sur lequel se trouve le déjeuner.*)

MADAME PRESTO. Voici le déjeuner.

M. DE NOIRMONT, *bas, à Madame Presto*. Mais parlez donc de moi.

MADAME PRESTO. Nous y voilà. (*M. de Berlac s'assied. Madame Presto est à côté de lui, à sa gauche. Juliette et M. Dufour, à droite. M. de Noirmont auprès de madame Presto.*)

M. DE BERLAC. Beau déjeuner! (*Regardant Juliette.*) Jolie fille. (*Montrant Dufour.*) Et celui-là, c'est votre mari, M. Presto, dont vous me parliez tout à l'heure?

JULIETTE. Non, Monsieur, ce n'est pas là mon père. N'est-ce pas, maman?

MADAME PRESTO. C'est un homme du plus grand mérite, un comptable! un administrateur! et s'il y avait une justice au monde, il y a longtemps qu'il serait receveur.

M. DE BERLAC. Comment cela?

MADAME PRESTO. Il en a exercé les fonctions en secret, pour un homme nul et sans talents, qui en avait le titre et les appointements, tandis que lui en remplissait la place, avec un zèle, une intégrité. C'est cette place de receveur particulier qui est maintenant vacante.

M. DE BERLAC. Que me dites-vous là?

M. DE NOIRMONT, *bas, à madame Presto.* Y pensez-vous! cette place que j'ai en vue pour mon gendre!

MADAME PRESTO. Ecoutez donc j'ai aussi une fille à marier.

M. DE BERLAC. Voilà qui n'est pas juste : et la justice avant tout; il aura la place. Son nom?

MADAME PRESTO. M. Dufour, commissaire au Mont-de-Piété. (*Bas, à Dufour.*) Vous avez votre place.

M. DE NOIRMONT, *bas.* Madame Presto, voilà qui est bien peu délicat.

MADAME PRESTO, *de même.* La famille avant tout.

M. DE NOIRMONT, *à part.* Je vois bien qu'il faut que je me soigne moi-même. (*Haut.*) Madame Presto, a-t-on apporté les exemplaires de mon dernier ouvrage?

M. DE BERLAC. Un ouvrage! qu'est-ce que c'est? et de qui?

MADAME PRESTO. De M. de Noirmont.

M. DE NOIRMONT. Allez donc, allez donc.

MADAME PRESTO. Un homme très-capable, et qui joint aux plus grands talents le plus beau caractère. Il a été inspecteur général pendant vingt ans, et a donné sa démission pour cause d'économie publique.

M. DE BERLAC. Il serait possible!

MADAME PRESTO. M. de Noirmont! c'est connu, tout le monde vous le dira.

M. DE BERLAC, *se levant de table.* Une injustice à réparer! c'est mon affaire, c'est mon état. (*Allant à M. de Noirmont.*) Mon ami, j'ai besoin dans mon ministère d'un secrétaire général. Touchez là, je vous nomme. Voilà comme je suis; c'est toujours cela, en attendant mieux.

M. DE NOIRMONT. Ah! Monseigneur! une pareille faveur...

DUFOUR, *à madame Presto.* Monseigneur! que dit-il?

M. DE NOIRMONT. C'est le ministre lui-même.

JULIETTE. Un ministre dans la maison! moi qui n'en ai jamais vu.

MADAME PRESTO. Ah! Monseigneur! votre excellence me pardonnera-t-elle la liberté, la familiarité avec laquelle je vous ai parlé? Moi, d'abord, je dis tout ce que je pense.

M. DE BERLAC. Il n'y a pas de mal. Qu'ils sont doux, qu'ils sont inappréciables les avantages de l'incognito! Un ministre doit tout entendre et tout voir par lui-même; c'est le seul moyen de connaître la vérité et de faire des choix estimables. M. Presto sera cuisinier du ministère, M. Dufour receveur des finances, et M. de Noirmont, secrétaire général.

TOUS, *s'inclinant.* Ah! Monseigneur!

M. DE BERLAC. C'est bon; je n'exige rien, que votre estime, votre amitié, et une prise de tabac. En usez-vous?

DUFOUR, *lui donnant une tabatière d'or.* En voici, Monseigneur.

M. DE BERLAC, *prenant la tabatière.* C'est bien. (*Il prend une prise et dit en rêvant :*) Je suis fâché d'être ministre, à présent; si je n'étais pas ministre, je me serais fait nommer directeur général des droits réunis.

M. DE NOIRMONT, *s'approchant.* Y pensez-vous?

M. DE BERLAC, *froidement.* C'est agréable, on a toujours du bon tabac.

M. DE NOIRMONT. Votre excellence veut rire?

M. DE BERLAC. Je ne ris jamais; mais je ne vous en empêche pas. Je veux que le peuple s'amuse, je veux qu'il rie, fût-ce à mes dépens; cela vaut mieux que de le faire pleurer.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je le permets :
Ayez tous de l'indépendance;
Avocats, députés, préfets,
Ayez ensemble désormais
De l'appétit, de l'éloquence,
Et même un grain de conscience;
Je le permets.

DEUXIÈME COUPLET.

Je le permets :
Qu'un journal soit incorruptible,
Qu'un orateur parle français,
Que nos auteurs, dans leurs couplets,
Aient de l'esprit, si c'est possible,
Qu'un censeur même soit sensible;
Je le permets.

Les journaux sont-ils arrivés?

MADAME PRESTO, *allant à gauche.* Ils sont en bas. Vite, petite fille, les journaux de Monseigneur.

M. DE BERLAC. Ne vous donnez pas la peine, je descendrai dans la salle des voyageurs les lire moi-même; je ne suis pas fier. En même temps je prendrai mon café, et, de là, je me rendrai au ministère pour m'y installer. (*A M. de Noirmont.*) Vous m'y suivrez.

M. DE NOIRMONT, *s'inclinant.* Monseigneur n'a pas d'autres ordres à me donner?

M. DE BERLAC. Si vraiment, cette note qu'il faut mettre au net et envoyer au journal ministériel. Entrez là, dans la chambre. (*Il le prend à part, et lui dit tout bas avec mystère :*) Vous trouverez tout ce qu'il faut pour écrire. Monsieur de Noirmont, conduisez-vous bien. (*Lui glissant la tabatière qu'il a reçue de M. Dufour.*) Je ne m'en tiendrai pas là. (*Mouvement de Dufour.*) Adieu, mes enfants, adieu.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir* (de LA MUETTE DE PORTICI).

TOUS.

Ah! Monseigneur, ah! Monseigneur!
Je suis à vous de tout mon cœur.

MADAME PRESTO.

Il sera notre bienfaiteur,
Nous lui devrons notre bonheur.

JULIETTE.

Il aurait bien mieux fait ici
De m'donner Georges pour mari.

DUFOUR.

Quel talent! quelle profondeur!
Ah! quel grand administrateur!

M. DE NOIRMONT.

Celui-là fera, mes amis,
Le bonheur de notre pays.

TOUS.

Ah! Monseigneur, ah! Monseigneur!
Je suis bien votre serviteur.
Je suis à vous de tout mon cœur.

M. DE BERLAC.

Que je jouis de leur bonheur!..
Je suis à vous de tout mon cœur.

(*M. de Berlac entre dans la chambre du fond à droite; madame Presto dans celle du fond à gauche; M. Dufour sort par la porte du fond, et M. de Noirmont entre dans la chambre de M. de Berlac,* n° 54.)

—

SCÈNE IX.

JULIETTE, *puis* GEORGES.

JULIETTE, *seule.* Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je viens d'apprendre? Il avait bien besoin d'arriver au ministère et de donner une place à M. Dufour. Pauvre Georges! qu'est-ce qu'il va devenir maintenant?

GEORGES. Je n'en peux plus, j'ai couru tous les hôtels du quartier; ils n'ont pour locataires que des gens sages, raisonnables et sans ambition. Je n'aurais jamais cru qu'à Paris on eût tant de peine à rencontrer un fou. (*Apercevant Juliette qui a un mouchoir sur les yeux.*) Eh! mais, Juliette, qu'avez-vous? qui donc vous fait pleurer?

JULIETTE. C'est le ministre.

GEORGES. Le ministre! Comment, mademoiselle Juliette, vous avez des relations avec le ministre?

JULIETTE. Hélas! oui; il est venu chez nous.

GEORGES. Pas possible.

JULIETTE. C'est là sa chambre, n° 54; c'est moi qui l'ai servi à table; et je lui trouvais d'abord un air si doux, si bienveillant! et je me disais: Bon, ça promet. Après m'avoir dit qu'il me trouvait gentille, vous ne vous douteriez jamais de ce qu'il a fait.

GEORGES. Quoi donc?

JULIETTE. Il a fini par donner une place à M. Dufour, votre rival, qui est maintenant receveur des finances à Paris, et qui va m'épouser tout de suite.

GEORGES. M. Dufour receveur! ce n'est pas po sible. Ah! mon Dieu! quelle idée! Comment nomme-t-on ce ministre?

JULIETTE. Monseigneur, votre excellence: et pas autrement.

DUO.

AIR: *Quand une belle est infidèle* (des MARIS GARÇONS).

GEORGES.

Son excellence!

JULIETTE.

Son excellence!

GEORGES.

Et sa puissance?

JULIETTE.

Elle est immense;
Il a de l'or et des emplois

GEORGES.

Comment! de l'or!

JULIETTE.

Et des emplois,
Et pour tout le monde, je crois.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Si c'était lui, que dans mon zèle,
Bien loin d'ici je voulais découvrir,
Et le hasard vient me l'offrir.

JULIETTE.

Ah! l'aventure est pour nous bien cruelle;
L'occasion était si belle;
Quand la fortune à nous semblait s'offrir,
Monsieur ne veut pas la saisir.

GEORGES.

Et depuis quand est-il chez nous?

JULIETTE.

De cette nuit.

GEORGES.

Que dites-vous?

JULIETTE.

Des voyageurs voyez le livre.

GEORGES, *allant à la table et ouvrant le livre.*

De Noirmont, de Berlac, c'est lui!..
A quel espoir mon cœur se livre!

JULIETTE.

Qu'avez-vous donc?

GEORGES, *repassant à la gauche de Juliette.*

Je suis ravi.
Ne perdons pas de temps; à Joseph allez dire
D'amener la voiture, et de monter ici.

JULIETTE.

Mais pourquoi donc?

GEORGES.

Plus tard j'irai vous en instruire.
Ne craignez rien.
Tout ira bien.

(*Reprise du duo.*)

Son excellence!

JULIETTE.

Son excellence!

GEORGES.

Est, je le pense,
En ma puissance;
De notre hymen
Je suis certain.

JULIETTE.

Et ce rival?

GEORGES.

N'aura demain
Ni sa place, ni votre main.

ENSEMBLE.

GEORGES.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Oui, c'est bien lui; grâce à mon zèle,
Bientôt, morbleu! je saurai le saisir;
Notre projet doit réussir.

JULIETTE.

Ah! l'aventure est piquante et nouvelle!
Comptez aussi sur notre zèle,
Si notre hymen par là doit réussir,
Adieu: je cours vous obéir.

(*Elle sort.*)

GEORGES, *seul.* Elle n'y comprend rien, elle a perdu la tête. Mais, en fait de tête, voici la meilleure de toutes, car c'est notre ministre, je l'entends; attention.

—

SCÈNE X.

M. DE NOIRMONT, GEORGES, *au fond.*

M. DE NOIRMONT *sort de la chambre de M. de Berlac; il tient un papier à la main, et il a un portefeuille sous le bras.* La note est recopiée, et pour une entrée au ministère il est impossible de voir une profession de foi plus positive, et des intentions mieux prononcées; il en arrivera ce qui pourra. — Et le journal ministériel auquel il faut l'envoyer; il n'y a pas un instant à perdre. Maintenant ça m'est égal; je tiens la faveur, je la tiens et je m'y cramponne.

GEORGES, *avec compassion.* C'est un accès qui commence.

M. DE NOIRMONT. Ils me croyaient perdu; mais me voilà, je reviens, je rentre dans la carrière, prêt à les écraser tous; et malheur à qui se trouvera sur mon passage.

GEORGES, *à part.* Pauvre homme! c'est du délire! de la rage! je ne le croyais pas aussi malade.

M. DE NOIRMONT, *s'asseyant auprès de la table, à droite.* Je suis donc depuis un instant secrétaire général. Secrétaire général! c'est bien peu...

GEORGES, *à part.* C'est vrai, lui qui tout à l'heure était ministre; il paraît qu'il recommence.

M. DE NOIRMONT. Mais on peut devenir conseiller d'État, directeur général; qui sait même? ministre; et pourquoi pas?

GEORGES. Ça dépend de lui, quand il voudra.

M. DE NOIRMONT. Et puis ça ne m'empêche pas d'avoir un titre, un titre, c'est utile, c'est même économique; ça tient lieu de tant de choses, et puis cela fait bien, surtout quand on ouvre les deux battants, et qu'on vous annonce. M. le baron... M. le vicomte... M. le

duc... M. le duc! il y a pourtant des gens qui s'entendent appeler ainsi, des gens qui, devant leur nom, peuvent mettre ces trois lettres, DUC, le duc; sont-ils heureux! Je paierais un pareil mot de toute ma fortune, et du repos de ma vie entière.

GEORGES, *à part.* Si celui-là n'est pas fou! il me faisait peur tout à l'heure, il me fait pitié maintenant; M. Frédéric a raison, il est trop malheureux pour ne pas tâcher de le guérir.

JOSEPH, *entrant. Bas, à Georges.* Monsieur, la voiture est en bas, elle est prête.

GEORGES, *regardant M. de Noirmont.* C'est bien. Il se calme, il s'apaise, et le plus fort de l'accès est passé; profitons-en pour tâcher de l'emmener. (*Saluant.*) Monsieur...

M. DE NOIRMONT. Qu'est-ce que c'est?

GEORGES. Je voulais parler à M. le secrétaire général.

M. DE NOIRMONT. C'est moi; que voulez-vous? qui vous envoie; de quelle part?

GEORGES. De la part... de la part de son excellence.

M. DE NOIRMONT, *se levant.* Son excellence, c'est différent : qui êtes-vous?

GEORGES. Je suis son secrétaire.

M. DE NOIRMONT, *vivement.* Son secrétaire! c'est moi.

GEORGES. Oui, secrétaire général; mais je suis, moi, du cabinet particulier.

M. DE NOIRMONT, *avec envie.* Secrétaire intime! une belle place que vous avez là, une place influente; et je ne sais pas si je n'aimerais pas mieux...

GEORGES, *à part.* C'est ça, il va me la prendre; il les lui faut toutes.

M. DE NOIRMONT. Et que me veut son excellence?

GEORGES. Elle vous attend.

M. DE NOIRMONT. Pour aller au ministère?

GEORGES. Précisément : la voiture est en bas, et vous n'avez qu'à y monter.

M. DE NOIRMONT. Je mets un cachet à cette lettre, et je suis à vous. (*Il va à la table.*)

GEORGES, *bas, à Joseph.* Il y a des cadenas aux portières?

JOSEPH, *de même.* Comme vous l'aviez dit.

GEORGES. Alors, fouette, cocher; et conduis-le à la maison de santé dont voici l'adresse. Dix écus pour toi.

JOSEPH. Vous pouvez être tranquille.

M. DE NOIRMONT. Monsieur ne vient pas avec nous?

GEORGES, *à part.* Pour aller à Charenton : merci. (*Haut.*) Je ne prendrai point cette liberté. Vous avez sans doute à causer de graves intérêts, et je n'ai pas une tête comme la vôtre, (*A part.*) grâce au ciel.

M. DE NOIRMONT. C'est juste. Adieu, mon cher, adieu; nous nous reverrons. (*A part.*) Secrétaire intime! à son âge! il y a des gens qui ont un bonheur insolent. (*Il sort par le fond. Joseph le suit.*)

—

SCÈNE XI.

GEORGES, *seul.*

AIR : *Du neveu de Monseigneur.*

Il est en ma puissance,
Tous nos vœux sont remplis!
Bientôt de ma prudence
L'hymen sera le prix.
J'entends ses cris,
Le voilà pris.
Serviteur,
Monseigneur,
Partez! votre excellence,
En perdant sa grandeur,
Doit assurer mon bonheur.
(*On entend rouler la voiture.*)

DEUXIÈME COUPLET.

Pour vous plus de puissance,
Pour vous plus de crédit;
Et mon bonheur commence
Où le vôtre finit.
Allez chercher votre raison
A Charenton.
Serviteur,
Monseigneur.
Il part, et son excellence,
En perdant sa grandeur,
Vient d'assurer mon bonheur.

—

SCÈNE XII.

GEORGES, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Eh bien! quelles nouvelles?

GEORGES. D'excellentes! j'ai trouvé votre homme; il roule maintenant sous bonne escorte, dans une voiture qui va le conduire à la maison de santé dont vous m'avez donné l'adresse.

FRÉDÉRIC. Ah! mon cher Georges, comment te témoigner ma reconnaissance? et quelle sera la joie de sa fille! je la quitte à l'instant, et elle ne croyait pas avoir si tôt le bonheur de revoir son père.

GEORGES. Ce bonheur-là ne sera pas sans mélange, car je l'ai trouvé bien mal.

FRÉDÉRIC. Vraiment?

GEORGES. Oui, Monsieur; le cerveau est bien malade, plus que vous ne croyez; il a même eu un accès de fureur concentrée.

FRÉDÉRIC. Ah! mon Dieu! et tu n'as pas peur qu'il ne s'échappe?

GEORGES. Impossible! un cadenas à chaque portière, Quand je me mêle de quelque chose... (*On entend M. de Berlac qui, en dehors, s'écrie :*) Ce ne sera pas ainsi; je ne veux pas cela.

FRÉDÉRIC. O ciel! c'est lui que j'entends.

GEORGES. Non, Monsieur, vous vous trompez.

FRÉDÉRIC, *regardant à la porte de la chambre du fond, à droite.* Je le vois d'ici; il monte l'escalier, en causant avec madame Presto et la prétendue. Regarde plutôt.

GEORGES. Je le vois bien; mais ce n'est pas celui-là.

FRÉDÉRIC. Eh! je te dis que si; je le connais bien, peut-être, c'est M. de Berlac lui-même.

GEORGES, *étonné.* M. de Berlac! Ah çà! et l'autre?

FRÉDÉRIC. Quel autre?

GEORGES. L'autre fou. Il faut donc qu'ils soient deux.

FRÉDÉRIC. Que le diable t'emporte, et l'autre aussi! Mais il ne faut pas qu'il m'aperçoive.

GEORGES, *lui montrant la porte du cabinet à droite.* Là, dans ce cabinet, où vous pourrez le voir et l'entendre.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Comptez sur moi, je vous le jure,
Je suis là pour vous obéir.
(*Seul.*)
Et l'autre qui roule en voiture,
Dieu sait ce qu'il va devenir.
Ce bon monsieur, quoique, hélas! bien malade,
A se traiter ne songe nullement,
Et va, morbleu! grâce à mon escapade,
Etre guéri par accident.

(*Frédéric est entré dans le cabinet à droite, et M. de*

Berlac entre par la porte du fond, à droite, avec madame Presto et Juliette.)

—

SCÈNE XIII.

GEORGES, JULIETTE, M. DE BERLAC, MADAME PRESTO.

M. DE BERLAC, *à Juliette, qu'il tient par la main.* Comment, ma chère amie, vous en aimez un autre?

MADAME PRESTO. Je demande pardon à votre excellence, que cette petite fille a été étourdir de ses bavardages.

M. DE BERLAC. Apprenez, madame Presto, que j'aime le bavardage des petites filles. Ça me rappelle la mienne, parce qu'un ministre qui est père de famille... ça ne fait jamais de mal; ça fait penser à être sensible, et on a si peu d'occasions! Voyons, mon enfant, ne craignez rien.

GEORGES. Qu'est-ce que disait donc, M. Frédéric? Celui-là est la raison même.

M. DE BERLAC, *à Juliette, qui hésite.* Eh bien! vous disiez donc?

JULIETTE. Qu'on veut me faire épouser M. Dufour, un de vos employés, que je n'aime pas.

M. DE BERLAC. Comment, madame Presto, votre fille n'aime pas M. Dufour, et vous voulez qu'elle l'épouse?

MADAME PRESTO. Mais, Monseigneur...

M. DE BERLAC. Voilà comme on fait de mauvais ménages! voilà comme les accidents arrivent! comme les plus honnêtes gens du monde finissent par être... (*Prenant une prise de tabac.*) par être vexés! Et exposer M. Dufour, un employé à moi, à être un mari de ce genre-là! Je ne le veux pas; je ne veux pas qu'il y en ait un seul dans mon administration.

GEORGES, *à part.*

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Allons, il s'y met, il commence.

M. DE BERLAC.

Je ne veux plus de tels maris
Dans les bureaux d'une excellence.

MADAME PRESTO.

Ce n'est pas leur faute.

M. DE BERLAC.

Tant pis.
Je les supprime, je les chasse,
C'est à ces dames d'y penser.
Ça leur fera perdre leur place.

GEORGES, *à part.*

Jadis ça les faisait placer.

M. DE BERLAC. Et vous qui les défendez, madame Presto; voilà votre époux que j'ai pris comme maître d'hôtel; si je savais qu'il fût...

MADAME PRESTO. Du tout, Monsieur.

M. DE BERLAC. A la bonne heure; dès que vous en répondez... Et, au fait, elle doit le savoir mieux que personne. (*A Juliette.*) Approchez ici. Vous n'épouserez pas M. Dufour; nous trouverons quelque autre employé, quelque surnuméraire, à qui il faille une jolie place... et en attendant, voilà mon présent de noce. (*Voulant lui donner un anneau.*)

JULIETTE, *refusant.* Oh! non, non, Monseigneur.

M. DE BERLAC. Allons donc, une misère comme celle-là, une bague de cinq ou six cents francs.

MADAME PRESTO, *bas, à Juliette.* Apprenez, Mademoiselle, qu'on ne refuse jamais un ministre.

JULIETTE. J'aimerais mieux que Monseigneur me donnât autre chose.

M. DE BERLAC. Et quoi donc?

JULIETTE. Une place à Georges, que voici; il devait la demander à votre excellence, et il paraît qu'il n'a pas osé.

M. DE BERLAC. Une place?

GEORGES, *à part.* Elle aurait mieux fait de prendre la bague; c'était plus sûr.

M. DE BERLAC. Ah! il veut une place? (*Il fait approcher Georges.*) Approchez. Quels sont vos titres?

GEORGES, *passant auprès de M. de Berlac.* Je n'en ai pas, Monseigneur.

M. DE BERLAC. Voilà, au moins, de la franchise, et c'est rare. C'est bien, mon garçon; c'est très-bien; et à quoi es-tu bon? que sais-tu faire?

GEORGES. Rien.

M. DE BERLAC. Je te nomme... à la barrière de l'Etoile, inspecteur des travaux... il n'y a rien à faire.

JULIETTE. Quel bonheur!

GEORGES. Je vous remercie, Monseigneur; mais je n'en veux pas.

M. DE BERLAC. Qu'entends-je?

JULIETTE. Comment! monsieur Georges, vous refusez?

GEORGES. Oui, Mademoiselle; je n'ai pas d'ambition; je ne tiens pas aux honneurs, aux dignités; je ne tiens qu'à vous.

JULIETTE. A la bonne heure; mais ça n'empêche pas.

M. DE BERLAC. Jeune homme, jeune homme, donnez-moi la main, l'autre. Ce n'est plus une place que je vous offre; c'est mon amitié, vous l'avez; et, pardessus le marché, je vous nomme chef de division.

GEORGES. Mais, Monseigneur...

M. DE BERLAC, Conseiller d'Etat, directeur général.

GEORGES. Non, non; et cent fois non. Je n'accepte de tout cela que votre amitié.

M. DE BERLAC. Mon amitié, soit; mais j'espère que vous prendrez quelque chose avec.

AIR de *Turenne.*

Venez toujours dîner au ministère,
Rien qu'en ami on vous y traitera;
Nous vous verrons y prendre goût, j'espère.

GEORGES.

Je ne crois pas.

M. DE BERLAC.

Ça vous viendra,
Au ministère on connaît ça.
Tous ces dîneurs qui font les bons apôtres,
Sans avoir faim prennent place au repas,
Et l'appétit vient...

GEORGES.

En mangeant.

M. DE BERLAC.

Non pas,
Mais en voyant manger les autres,
Rien qu'en voyant manger les autres.

M. DE BERLAC. Mais, à propos d'appétit, où est donc mon secrétaire général, M. de Noirmont?

JULIETTE, *s'approchant de M. de Berlac.* Je n'osais pas en parler à Monseigneur; car nous avons cru, en bas, que c'était par son ordre qu'il venait d'être arrêté.

M. DE BERLAC. Arrêté! qu'est-ce que cela signifie?

JULIETTE. Ah! mon Dieu, oui! des cadenas aux portières et des hommes à cheval qui escortaient la voiture. (*Georges veut l'empêcher de parler.*)

M. DE BERLAC. Et de quel droit priver un citoyen de ce qu'il a de plus précieux au monde, de sa liberté? Holà! quelqu'un! (*Un domestique entre.*)

GEORGES. Il y a sans doute des raisons.

M. DE BERLAC. Des raisons! il n'y en a pas; il n'y a que la loi, la loi avant tout, je ne connais que ça : point d'arbitraire, je n'en veux pas.

GEORGES, *regardant le domestique qui est entré.* Aussi, je vais envoyer.

M. DE BERLAC. Attendez; il faut un ordre et je vais le signer. (*Il va à la table, et prend du papier et une plume. Pendant ce temps, Juliette passe à gauche, à côté de madame Presto.*) Quel honneur! quel beau privilége! une plume, un peu de papier, trois mots : *Mettez en liberté*, et vous sauvez un innocent, un opprimé, un honnête homme. *Mettez en liberté.* Allez. (*Il donne le papier à Georges.*)

GEORGES, *qui, pendant ce temps, a parlé à un domestique.* Allez.

M. DE BERLAC, *reprenant le papier.* Un instant, que je lui donne l'adresse de mon ministère pour qu'il vienne m'y rejoindre de suite. (*Il écrit et donne le papier à Georges.*) Allez.

GEORGES, *donnant le papier au domestique.* Allez.

M. DE BERLAC, *sur le devant de la scène.* Je suis content; une injustice réparée... ça fait bien pour entrer en fonctions; et je puis maintenant me rendre à mon ministère. On doit aimer à faire le bien quand on a le temps; c'est si facile! moi, j'en ferai souvent; je n'aurai pas d'ennemis, je pardonnerai toujours, et d'abord ce pauvre Frédéric de Rinville... (*Frédéric paraît sur la porte du cabinet.*) Me voilà ministre; c'est le moment d'avoir de l'indulgence et de lui dire : « Mon ami, une poignée de main; rendez-moi votre « amitié, et prenez ma fille, je vous la donne avec des « gants blancs, un bouquet au côté... C'est bien, c'est « bien, point de remerciments. (*S'essuyant les yeux.*) « Pauvre enfant! rendez-la heureuse, et nous serons « quittes. »

GEORGES. Ah! l'honnête homme.

M. DE BERLAC. Qu'est-ce que c'est?

GEORGES. Rien, Monseigneur.

M. DE BERLAC. J'ai dit à M. de Noirmont de me rejoindre au ministère. (*A Juliette.*) Voilà votre mari. (*A madame Presto.*) Vous congédierez Dufour. Moi, on m'attend; je vais à mon audience.

MADAME PRESTO. Et la voiture de Monseigneur.

M. DE BERLAC. Point de voiture; il est beau d'entrer au ministère à pied, avec le parapluie à canne, et d'en sortir de même. Donnez-moi le parapluie à canne, (*Georges lui donne le parapluie.*) il est de rigueur; car, là aussi, il y a souvent des orages. Adieu, mes amis, je vous reverrai ici, après mon audience. Je reviendrai dîner.

MADAME PRESTO, *accompagnant M. de Berlac qui sort.* Ah! quel bonheur pour moi! Vous pouvez être sûr que le dîner le plus fin et le plus délicat... un dîner de ministre... rien que des truffes.

M. DE BERLAC, *revenant avec colère.* Des truffes! Qui est ce qui a dit des truffes? Point de truffes. Les malheureuses! elles ont causé dans l'État trop de désordre, trop d'abus, sans compter les indigestions; je n'en veux point sous mon ministère, je les destitue.

MADAME PRESTO. Destituer les truffes! qu'allons-nous devenir?

M. DE BERLAC. Je ferme la bouche aux mécontents, aux envieux.

GEORGES. Ils l'ouvriront encore pour crier; c'est changer les idées reçues.

MADAME PRESTO. Bouleverser tous les repas.

GEORGES. Soulever contre vous tous les appétits de la grande propriété.

M. DE BERLAC, *rêvant.* C'est possible. (*A Georges.*) Vous me ferez un rapport là-dessus; (*A part.*) au fait, il faut marcher avec le siècle, et nous vivons dans un siècle truffé. D'ailleurs, si je les destitue, qu'est-ce que je mettrai à leur place? je ne vois que les... qui sont bien insuffisantes pour les besoins de la civilisation; j'y songerai... (*A Georges.*) Le portefeuille. (*Georges lui donne un portefeuille.*) Vous ferez votre rapport. (*A madame Presto.*) Vous congédierez Dufour. Adieu, mes enfants, adieu : j'y songerai. (*Il sort par le fond, Juliette et madame Presto sortent avec lui.*)

—

SCÈNE XIV.

FRÉDÉRIC, GEORGES.

GEORGES, *à Frédéric qui sort du cabinet.* Eh bien! Monsieur, vous avez tout entendu; faut-il vous suivre?

FRÉDÉRIC. Non; en l'écoutant, j'ai changé d'idée. Cet excellent homme, qui me pardonne, qui me donne sa fille, parce qu'il est ministre; et je lui ôterais une place dont il fait un si bon usage! je l'empêcherais d'être heureux!

GEORGES. Ce serait bien ingrat.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce que nous gagnerions à le guérir? il rêve, c'est vrai; mais ce sont les rêves d'un homme de bien, pourquoi le réveiller?

GEORGES. Vous avez raison. C'est là de l'humanité, de la bonne philosophie; laissons-lui son erreur et son portefeuille, et qu'il dorme tranquillement : c'est si rare quand on est ministre.

FRÉDÉRIC. Je vais retrouver sa fille, lui faire part de mes nouveaux projets; et si elle les approuve, je viens sur-le-champ les mettre à exécution.

GEORGES. Et je suis là pour vous seconder. (*Frédéric sort par la porte du fond, à droite.*)

—

SCÈNE XV.

GEORGES; DUFOUR, *entrant avec* MADAME PRESTO ET JULIETTE.

DUFOUR. Quoi! Madame, refuser de signer ce bail et ce contrat?

JULIETTE. C'est le ministre qui ne veut pas.

MADAME PRESTO. Oui, le ministre ne veut pas.

AIR : *Honneur, honneur et gloire* (de LA MUETTE).

JULIETTE.

Ici son excellence
Dispose de ma foi,
Et d'une autre alliance
Nous impose la loi.

ENSEMBLE.

MADAME PRESTO.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
George a la préférence,
Et sera son époux.

GEORGES.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
J'obtiens la préférence,
Je serai son époux

DUFOUR.

Quelle insolence et quelle audace!
Combien j'enrage! c'est égal,
Faisons, pour conserver ma place,
Des compliments à mon rival.

GEORGES. Eh! mais, Juliette, qu'avez-vous? qui vous fait donc pleurer? — Scène 9.

ENSEMBLE.

TOUS.

Oui, c'est son excellence
Qui s'intéresse à nous;
Georges a la / J'obtiens la } préférence,
Et sera son / mon / Je serai son } époux.

DUFOUR.

Oui, de son excellence
Redoutons le courroux...
George a la préférence;
Il sera son époux.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE NOIRMONT.

M. DE NOIRMONT, *entrant par le fond.* C'est une horreur! c'est une indignité! se jouer de moi à ce point!

DUFOUR. Qu'y a-t-il donc?

M. DE NOIRMONT. D'abord un rapt, un enlèvement.

MADAME PRESTO. Nous le savions; mais cela n'a pas eu de suites.

M. DE NOIRMONT. Au contraire; me conduire dans une maison où l'on m'a donné des douches!

DUFOUR. Des douches!

M. DE NOIRMONT. Comme j'ai l'honneur de vous le dire, une, deux.

JULIETTE. Et l'ordre de mise en liberté que Monseigneur avait signé?

GEORGES. Et que je me suis empressé d'expédier.

M. DE NOIRMONT. Empressé! joliment! il n'est arrivé qu'à la troisième, et dans ma fureur, j'aurais tué tout le monde... si je n'avais eu peur de faire attendre son excellence, qui me donnait rendez-vous à son ministère. J'y cours, et là, ce que j'apprends est encore pire.

TOUS. Qu'y a-t-il donc?

M. DE NOIRMONT. Il y a que je suis compromis, que vous êtes compromis, que nous sommes tous compromis.

TOUS. Expliquez-vous.

Monsieur de Berlac.

M. DE NOIRMONT. Je monte d'abord au cabinet du secrétaire général pour m'y installer; je le trouve occupé par un compétiteur, qui me demande ce que je voulais; parbleu! ce que je voulais, c'était sa place; mais en fonctionnaire obstiné, il refuse de s'en dessaisir, et c'est pour le mettre à la raison que je m'élance avec lui dans le cabinet du ministre.

TOUS. Eh bien!

M. DE NOIRMONT. Eh bien! voici bien un autre incident : le ministre n'était pas ministre.

TOUS. Comment?

M. DE NOIRMONT. C'en était bien un, mais ce n'était pas le nôtre.

TOUS. O ciel!

GEORGES, *à part.* Voilà le réveil qui commence.

M. DE NOIRMONT. Troublé à cette vue, je me courbe jusqu'à terre, pour me donner une contenance; et, balbutiant quelques mots d'excuse, je sors au milieu des chuchotements, des éclats de rire, et des politesses de mon confrère l'usurpateur, qui me reconduit jusqu'à la porte pour la fermer sur moi.

M. DUFOUR. Et l'autre excellence?

M. DE NOIRMONT. L'autre excellence s'était moquée de nous; je l'ai rencontrée dans un corridor, se disputant avec un garçon de bureau qui ne voulait pas le laisser entrer; vous entendez bien que j'ai filé sans le voir et sans le saluer.

AIR : *Le soleil va paraître* (de LA MUETTE DE PORTICI).

TOUS.

Ah! c'est affreux! une telle disgrâce
Compromet tous nos intérêts.

ENSEMBLE.

M. DE NOIRMONT.

C'est grâce à lui que je me vois sans place.
Et c'est pour lui que je me compromets.

GEORGES.

Pauvre Dufour, il en perdra sa place.
Ah! s'il pouvait encor payer les frais!

DUFOUR.

C'est votre faute, et, si je perds ma place,
Nous plaiderons; et vous paierez les frais.

MADAME PRESTO ET JULIETTE.

Tout est perdu, Georges perdra sa place.
Nous plaiderons, et je paierai les frais.

LAGNY. — Imprimerie de VIALATet Cie. — N° 5 —

MADAME PRESTO.

Écoutez-moi.

DUFOUR.

Non, j'enrage.
Plus de bail, plus de mariage.

GEORGES.

Quel réveil!

JULIETTE.

Quel dommage!

MADAME PRESTO.

Mais je le vois. Oui, c'est lui,
Il ose encor venir ici.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE BERLAC, *qui entre en rêvant.*

TOUS, *allant au-devant de lui et l'entourant.*

Ah! c'est affreux! une telle disgrâce
Menace tous nos intérêts :
C'est grâce à vous que je me vois sans place,
Et c'est pour vous que je me compromets,

M. DE BERLAC, *sortant de sa rêverie.* Qu'est-ce que c'est? des regrets, des murmures, des amis qui me plaignent, qui se désolent.

GEORGES. Il voit tout en beau.

M. DE BERLAC. Vous êtes mécontents? pourquoi cela?.. Je ne le suis pas, moi, parce que je suis philosophe, c'est-à-dire destitué.

TOUS. Destitué!

M. DE BERLAC. Oui, mes enfants, j'ai été nommé; j'ai été ministre vingt-quatre heures; je ne le suis plus : cela peut arriver à tout le monde.

DUFOUR. Et ceux que vous avez nommés, ceux que vous avez placés?

M. DE BERLAC. Rassurez-vous; ils partagent mon sort, ils partent avec moi.

M. DE NOIRMONT. Partir! partir! comme c'est agréable! Eh! qui vous priait de me nommer secrétaire général? Vous l'avais-je demandé?

DUFOUR. Et moi, avais-je besoin de votre recette? Quand on est indépendant par sa fortune et son caractère, on n'a que faire d'aller s'exposer. J'en perdrai peut-être ma place au Mont-de-Piété.

MADAME PRESTO. Et moi qui ai refusé une affaire superbe, un bail que Monsieur me proposait; je me vois obligée de plaider; et c'est vous qui êtes cause de tout. (*Ils se retirent au fond du théâtre; M. de Berlac est seul sur le devant, Georges auprès de lui.*)

M. DE BERLAC. Les ingrats! ils sont tous les mêmes. Allez, vils roseaux que courbait le vent de la faveur, relevez-vous, le vent ne souffle plus; (*A Georges.*) et toi? eh bien! tu restes là? tu ne t'éloignes pas?

GEORGES. Non, Monseigneur; je suis courtisan du malheur, je lui suis fidèle.

M. DE BERLAC. Ce n'est pas un roseau, celui-là, c'est un chêne qui prend racine dans la disgrâce; je n'oublierai pas ton dévouement; et si jamais je reviens aux grandeurs...

GEORGES. Je serai encore le même.

M. DE BERLAC. Tu as raison, tu n'as besoin de rien; seul et unique de ton espèce, tu n'as qu'à te montrer pour de l'argent, et ta fortune est faite, la mienne aussi; car je reviendrai aux honneurs : il me faut une place, j'emploierai mes amis, mon crédit.

MM. DE NOIRMONT ET DUFOUR. Oui, il est joli.

MADAME PRESTO. Je lui conseille de s'y fier.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. M. de Berlac! M. de Berlac, où est-il?

M. DE BERLAC. Frédéric de Rinville!

FRÉDÉRIC. Lui-même, qui est impatient de vous embrasser.

M. DE BERLAC. Ce matin, Monsieur, j'étais puissant, j'étais ministre, je pouvais vous revoir et vous pardonner, mais maintenant...

FRÉDÉRIC. Maintenant plus que jamais; il y a bien d'autres nouvelles.

M. DE BERLAC. Il serait possible!

FRÉDÉRIC. On vous a enlevé votre place de ministre, parce qu'on vous en destinait une bien autrement importante dans les circonstances actuelles, une place qui réclamait tous vos talents et votre adresse; on vous nomme ambassadeur à Constantinople.

M. DE BERLAC. Moi!

TOUS, *s'approchant de M. de Berlac.* Ambassadeur!

M. DE BERLAC. Mon cher Frédéric, mes amis, mon gendre! ambassadeur! je m'en doutais; ambassadeur à Constantinople!

GEORGES. Au moment où ils reviennent tous, au moment où la guerre est déclarée! voilà qui prouve la confiance que l'on a en vous.

M. DE BERLAC. Elle ne sera pas trompée. Ambassadeur à Constantinople!

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

Je pars : l'espoir me donnera des ailes;
La Grèce attend, et les Russes sont là :
Notre vaisseau franchit les Dardanelles;
A mon nom seul je vois fuir le pacha;
Jusqu'à *Stamboul* j'arrive : me voilà!
(*Il fait un pas en avant, et se posant avec dignité* :)
« Sultan Mahmoud, il faut que ça finisse;
« Résignez-vous, ou je repars soudain;
« Vous entendrez la raison, la justice,
« Ou le canon de Navarin. »

FRÉDÉRIC. Ma voiture est en bas; et il faut avant tout remercier le ministre qui nous attend, et qui n'a rien à refuser.

DUFOUR ET MADAME PRESTO. Il serait possible! ah! Monseigneur!

M. DE BERLAC, *les regardant.* La girouette a tourné, le vent de la prospérité souffle de nouveau, et le roseau reprend son pli. (*Voyant qu'ils saluent.*) C'est ça, c'est ça, inclinez-vous; je devrais vous abaisser plus encore, mais ça n'est pas possible. Faites vos pétitions, je les présenterai.

DUFOUR ET MADAME PRESTO. Ah! Monseigneur! (*M. Dufour et madame Presto vont à la table à droite, et écrivent leur pétition.*)

M. DE BERLAC. Et vous aussi, monsieur de Noirmont.

M. DE NOIRMONT. Vous ne me connaissez pas, Monsieur, et bientôt vous saurez ce que je pense.

M. DE BERLAC. De la fierté, c'est bien.

M. DE NOIRMONT. Je prie seulement votre excellence de jeter les yeux sur ce mémoire. (*Ils se retirent un peu vers le fond, à gauche. Pendant que M. de Berlac parcourt le mémoire, Georges s'approche de Frédéric, et lui dit à voix basse* :)

GEORGES. Ah çà! Monsieur, d'où vient cette ambassade?

FRÉDÉRIC, *se touchant le front.* De là; j'ai vu Emilie, elle conçut à un projet qui fait le bonheur de son père et le nôtre. Le ministre a tout appris; il nous se-

condera, et au moment de nous embarquer à Marseille, nous serons nommés à d'autres ambassades, et de capitale en capitale...

GEORGES. Je comprends, nous voyagerons ainsi gaiement en famille.

FRÉDÉRIC. Tant que durera sa folie.

GEORGES. Oui, le tour de l'Europe!

M. DE NOIRMONT, *à M. de Berlac qui a fermé le mémoire.* Vous y voyez, Monsieur, que je ne veux rien, que je ne demande rien au ministre.

M. DE BERLAC. C'est trop juste, et vous êtes sûr de l'obtenir.

M. DE NOIRMONT. Mais vous allez courir des dangers, je demande à les partager, à ne point quitter l'ambassadeur.

M. DE BERLAC. Un pareil dévouement vous rend mon estime et ma faveur; je vous nomme secrétaire d'ambassade.

M. DE NOIRMONT. Ah! Monseigneur!

GEORGES, *bas, à Frédéric.* Celui-là est incurable; les douches n'y feraient rien, et je vous conseille de le laisser aller à Constantinople.

MADAME PRESTO, *se levant et présentant sa pétition à M. de Berlac.* Voici ma pétition.

DUFOUR, *de même.* Voici la mienne.

M. DE BERLAC. C'est bien; mais je vous ai entendu parler de procès; je n'en veux pas, je supprime les procès, les huissiers, les procureurs; il faut que tout le monde se donne la main. (*A Dufour.*) Donnez la main à Madame. (*Désignant madame Presto.—A Georges.*) Vous, à Mademoiselle. (*Montrant Juliette.—A Frédéric et à M. de Noirmont.*) Et nous aussi, (*Il leur donne la main.*) là...

FRÉDÉRIC, *à Georges.* Eh bien! quel est le plus fou d'eux tous?

GEORGES, *les regardant.* Je n'en sais rien; mais, à coup sûr, (*Montrant M. de Berlac.*) ce n'est pas celui-là.

CHŒUR FINAL.

AIR : *Au marché qui vient de s'ouvrir.*

Ah! Monseigneur, ah! Monseigneur!
Je suis à vous de tout mon cœur!

(*Pendant ce dernier chœur, M. de Berlac s'éloigne tenant Frédéric sous le bras, et donnant la main à M. de Noirmont. Georges, Juliette, M. Dufour, madame Presto, le saluent avec respect.*)

LE MYSTIFICATEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 22 février 1819.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DELESTRE-POIRSON ET ALPHONSE-CERFBERR.

Personnages.

M. ROBERT, prenant le nom de Bernard.
ADÈLE, sa nièce.
GUSTAVE, son neveu.
ADOLPHE, SAINT-FIRMIN, RONDON. } amis.
LAURENT, valet de Robert.
MADAME SAINT-FIRMIN.
FANFARE, trompette.
MASQUES ET DOMINOS.
DOMESTIQUES.
MUSICIENS.

La scène se passe à Paris, dans l'hôtel de M. Robert.

Le théâtre représente un salon avec trois portes de fond ouvrant sur des appartements élégants, et deux portes de côté. Au milieu, un lustre recouvert de sa gaze. Sur les côtés, des cariatides supportant des candélabres garnis de bougies.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, *dans son fauteuil*; LAURENT, *debout près du fauteuil*; GUSTAVE, ADÈLE, ET TROIS DOMESTIQUES *tenant des bougeoirs à la main.*

ROBERT, *achevant un récit.* Devinez alors quel parti je pris?

LAURENT. Mon capitaine, il est dix heures et demie.

ROBERT. C'est vrai, c'est vrai; j'allais aborder le capitaine anglais, et je vois que je n'aurai pas le temps aujourd'hui.

ADÈLE. En effet, mon oncle, il me semble que vous vous retirez plus tard que de coutume.

ROBERT. Que veux-tu? le Mardi gras n'arrive pas tous les jours, et c'est pour vous faire passer votre soirée un peu plus gaiement que je vous ai raconté aujourd'hui deux combats navals de plus qu'à l'ordinaire.

GUSTAVE. Ah! mon oncle, voilà une attention; je vous reconnais bien là.

ADÈLE. Heureusement pour nous, le carnaval finit ce soir... Car nous n'aurions pu supporter plus longtemps des plaisirs aussi vifs.

ROBERT. Allons, allons, ma petite nièce, vous savez bien que je ne suis pas de ces oncles à la mode, qui vont tous les soirs dans le monde.

ADÈLE. Mais au moins, vous pourriez recevoir, jouir de votre fortune... Il me semble que mon frère et moi ferions convenablement les honneurs de la maison.

ROBERT. Oui-da!.. Avoir tous les jours des amis que je ne connaîtrais pas... Recevoir des bouffons et des parasites qui mangeraient mon bien et se moqueraient de moi..... des étourdis qui n'écouteraient pas mes histoires, et qui en conteraient à ma nièce... donner des fêtes ruineuses, qui ne causent que de l'ennui aux maîtres de la maison.

LAURENT. Et de l'embarras aux domestiques; vous avez raison, mon capitaine.

ROBERT. Et ma goutte donc, croyez-vous qu'elle s'arrangerait d'un pareil système?

AIR de *l'Écu de six francs.*

Je laisse à la foule enivrée
Le bal ou le concert brillant;
Moi, j'aime à passer ma soirée
Auprès d'un brasier pétillant :
C'est la félicité parfaite,
Les jours de fêtes, selon moi,
Sont ceux où l'on reste chez soi,

GUSTAVE.

Et chez nous c'est tous les jours fête.

ROBERT. Aussi, j'entends que ce soit ici comme à mon bord... A dix heures et demie, tout le monde couché... Eh! mon Dieu! en voilà onze tout à l'heure. Voyez comme on s'oublie! Laurent, viens m'éclairer. Bonsoir, mes enfants. Ce qui m'enchante, c'est que ma maison sera peut-être la seule de Paris qui sera tranquille cette nuit.

ADÈLE. Oui, nous allons dormir au son du violon de nos voisins. Comme c'est gai!

ROBERT.

AIR : *Ecoutez ma prière.*

Quand près d'ici l'on danse,
Nous goûterons chez nous,
Au bruit de leur cadence,
Le repos le plus doux;
A danser la nuit pleine,
On croit se divertir...
Puis, toute une semaine,
L'ennui va les saisir...
Il faut, dans cette vie,
Lorsque l'on veut jouir
Avec économie
Ménager le plaisir.
Bonsoir, bonsoir, allons dormir.

TOUS.

Bonsoir, bonsoir, allons dormir.

(*Robert et Laurent sortent par la porte latérale à droite.*)

—

SCÈNE II.

ADÈLE, GUSTAVE.

GUSTAVE, *les regardant sortir.* Bonsoir! bonsoir! (*Après un moment de silence, ils partent d'un éclat de rire.*) Ah! ah! Eh! vite, Louis, Pierre, le lustre, les bougies, allumez partout, fermez bien les volets, les contrevents, que la plus petite lueur, le moindre bruit ne puissent parvenir jusqu'au pavillon où couche mon oncle. (*Les domestiques entrent et se disposent à lui obéir.*)

ADÈLE. En vérité, Gustave, je me fais un scrupule de le tromper ainsi.

GUSTAVE. Est-ce qu'il s'en doutera! nous voilà bien

sûrs de lui et de Laurent. Dans un instant ils seront couchés, et tout est déjà prêt, le repas, le dessert, le champagne, celui du petit caveau.

ADÈLE. Comment, celui que mon oncle aime tant?

GUSTAVE.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Je sais bien que ce vin lui coûte
Bien plus encore qu'il ne croit.
S'il se plaint parfois de la goutte,
C'est à sa cave qu'il le doit :
Oui, pour lui rien n'est plus nuisible
Que le champagne, le bordeaux,
Et je dois, en neveu sensible,
Tarir la source de ses maux.

ADÈLE. Mais tout le monde sera-t-il de parole? tout le monde a-t-il répondu?

GUSTAVE. Je le présume. J'ai pris chez le concierge un paquet de lettres que je n'ai pas encore pu ouvrir de la soirée. (*Il lui donne quelques lettres. On entend tousser Laurent.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'entends?

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT. Ah! ah! vous n'êtes pas encore retirés?

ADÈLE. Non, mais toi-même, qui te ramène?

LAURENT. J'ai laissé M. le capitaine lisant des lettres qu'il vient de recevoir; je vais régler les comptes du mois, car dans cette maison-ci l'on n'a jamais un moment à soi. (*S'asseyant à la table.*)

ADÈLE. Eh bien! il reste ici?

GUSTAVE. Mais, Laurent, tu n'y penses pas, toi qui n'as pas l'habitude de veiller.

LAURENT. C'est l'affaire d'une petite heure.

GUSTAVE. Ah! mon Dieu! tu feras bien mieux d'aller te coucher.

ADÈLE. Oui, Laurent, oui, va te coucher, demain tu auras tout le temps.

LAURENT. Pas du tout. Dans la journée on est toujours interrompu, tandis qu'à cette heure-ci tout le monde repose, on est seul dans la maison.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, FANFARE, *puis* LES MUSICIENS.

FANFARE, *passant la tête à travers la porte.* St, st, mon lieutenant, peut-on entrer?

GUSTAVE. Bien doucement.

FANFARE. Vous nous avez fait monter une fameuse garde toujours! vous savez qu'il faut que je m'en aille de grand matin, à six heures le boute-selle, et depuis une heure, nous sommes là à faire notre Mardi gras dans la rue des Martyrs.

AIR : *Au son du fifre et du tambour.*

Depuis un' heur' la faction est bonne.

GUSTAVE.

As-tu tes gens?

FANFARE.

Mon orchestre est ici.

GUSTAVE.

Entre sans bruit, chacun est endormi,
Et gardez-vous de réveiller personne.

FANFARE.

Soyez tranquille, l'on jouera
Comme à l'orchestre d' l'Opéra.

LES MUSICIENS.

Oui, nous jouerons, on le verra,
Comme à l'orchestre d' l'Opéra.

LAURENT. Ah çà! mais dites donc, qu'est-ce que c'est que tout ce monde-là?

GUSTAVE, *à Laurent.* Ce n'est rien, ce n'est rien. Ne fais pas attention.

LAURENT. Comment, ce n'est rien?

GUSTAVE. C'est-à-dire, si; c'est quelque chose; mais nous allons te l'expliquer.

ADÈLE. Je m'en vais te dire... Mon oncle ne reçoit jamais; cela produit un mauvais effet dans le monde, et nous l'aimons trop pour lui laisser même l'apparence d'un tort.

GUSTAVE. J'ai envoyé en son nom une vingtaine d'invitations à des amis intimes qui ne le connaissent pas, mais que je connais; ça revient toujours au même. J'ai commandé de sa part un ambigu superbe, et nous ne manquerons pas de vins, puisque tu as les clés de la cave.

LAURENT. Comment, Monsieur?

GUSTAVE. Mon oncle habite l'autre pavillon et n'entendra pas.

ADÈLE. Nous te promettons le plus grand mystère, le plus profond silence. C'est Fanfare, le trompette du régiment de mon frère, qui conduira l'orchestre, et nous sommes sûrs de lui.

LAURENT. Quoi! Monsieur, vous croyez que je pourrai me prêter!..

GUSTAVE. Si je le crois? J'en suis persuadé; toi qui nous aimes, qui nous as élevés, tu ne voudras pas nous refuser; et quand tu verras, au milieu de l'ivresse générale, les danseurs sauter, les bouchons voler, les flacons brisés, tu te diras, bon Laurent, tu te diras : Voilà mon ouvrage.

ADÈLE. Mon petit Laurent, tu ne voudrais pas nous faire manquer cette partie de plaisir?

LAURENT. C'est que ça a tous les caractères d'une conspiration.

GUSTAVE.

AIR : *A soixante ans.*

Oui, tu l'as dit, à tort ce mot te blesse,
Nous conspirons, mais contre le chagrin :
Notre serment est de rire sans cesse,
Notre mot d'ordre est un joyeux refrain.
Avec ardeur partageant mes alarmes,
Dans le complot vingt braves sont entrés;
Pour cette nuit les coups sont préparés!
Mais les flacons seront les seules armes
Qui brilleront aux mains des conjurés.

LAURENT. Je suis sûr que ça finira mal; si Monsieur venait à savoir... moi qui depuis trente ans ne lui ai jamais désobéi.

GUSTAVE. Mon oncle ne se doutera de rien; d'ailleurs il est si bon.

LAURENT. C'est ce qui vous trompe, Monsieur est un rusé compère. Il a fait dans son temps des malices.

GUSTAVE. Oui, des malices d'autrefois.

LAURENT. Qui valaient bien les vôtres.

GUSTAVE. Tant mieux; il ne peut pas nous en vouloir de marcher sur ses traces.

LAURENT. Au moins, vous me répondez que la société...

GUSTAVE. C'est tout ce qu'il y a de mieux; des jeunes gens du meilleur ton, des femmes charmantes; tout le monde est enchanté de faire connaissance avec M. Robert; c'est la première fois qu'il reçoit.

ADÈLE, *ouvrant une lettre.* Voici d'abord M. et madame de Senneville qui viendront.

GUSTAVE, *de même.* Saint-Firmin, sa femme et sa sœur, la petite comtesse de Mercourt.

ADÈLE. Est-ce que ton ami, M. Adolphe, n'a rien fait dire.

GUSTAVE. Il paraît que celui-là t'intéresse; voici sa lettre. (*Lisant.*) « Je n'ai garde de manquer à ton ai-« mable invitation. (*Lisant plus bas.*) J'ai demain « matin une affaire d'honneur, je compte sur toi, « heureusement, ce n'est qu'à six heures, et nous « irons en sortant du bal. Ma foi, nous autres, nous « ne perdons pas un moment, tous les plaisirs se suc-« cèdent avec une rapidité... »

ADÈLE. Qu'est-ce donc?

GUSTAVE. Rien, rien.

ADÈLE. Je devine; quelque surprise qu'il nous prépare.

GUSTAVE, *prenant une autre lettre.* Je vous préviens, « Monsieur, que vos lettres de change sont protes-« tées. » Ah! ah! celle-là c'est de M. Vincent, un honnête usurier. Je ne crois pas qu'il vienne au bal. « Il me faut mes vingt mille francs, ou je dé-« couvre tout à votre oncle. » Parbleu, voilà un original; je suis désolé de ne l'avoir pas invité. (*Se retournant, et aux domestiques auxquels Laurent donne des ordres.*) Eh bien! les bougies, le lustre, les quinquets. (*Les domestiques finissent d'allumer.*) Vous voyez bien que je suis dans ma correspondance. (*Ouvrant une autre lettre.*) Ah! celle-ci est essentielle, c'est de Saint-Firmin. Nous allons bien nous divertir, il m'a promis de nous amener un homme impayable, un bouffon de société; enfin un mystificateur qui n'a pas son pareil.

ADÈLE. Oh! quel bonheur! comme il va nous faire rire!

GUSTAVE. C'est son état... Mais voici déjà du monde qui nous arrive.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, RONDON, SAINT-FIRMIN, ADOLPHE, LES CHŒURS.

SAINT-FIRMIN, RONDON ET LES CHOEURS.

AIR : *Faut l'embrasser* (de L'ÉCOLE DE VILLAGE).

Il faut courir,
Se divertir,
En carnaval c'est fort sage;
Il est d'usage,
En carnaval,
De voler de bal en bal.

SAINT-FIRMIN.

Aujourd'hui à l'Opéra j'ai déjà
Promené mon grotesque équipage,
Et toute la nuit en l'air,
Je fus encore hier
Au Tivoli d'hiver.

TOUS.

Il faut courir,
Se divertir,
En carnaval, c'est fort sage, etc., etc.

GUSTAVE. Mes amis, c'est charmant d'être venu de bonne heure. Bonjour, mon cher Adolphe, il y avait ici quelques personnes (*Regardant Adèle.*) qui craignaient que tu ne vinsses pas... Ma sœur, je te présente M. Rondon, un homme d'un mérite solide, dont j'ai fait connaissance au café Tortoni.

SAINT-FIRMIN. C'est un habitué du comptoir.

RONDON. Le fait est que j'y passe tous mes moments perdus.

ADOLPHE. Eh! mais, vous y êtes toute la journée.

RONDON. C'est cela même; moi, je ne suis occupé que la nuit; d'abord je soupe tous les jours en ville, ce qui me prend une grande partie de mon temps.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Qu'un ami par hasard m'invite
Chez nos modernes Lucullus,
J'y vais toujours, quel que soit leur mérite,
Qu'ils soient en place ou bien qu'ils n'y soient plus.
Loin de m'informer à la ronde
Quels sont leurs rangs ou leurs partis,
Moi je soupe chez tout le monde,
J'ai toujours faim, et n'ai jamais d'avis.

ADOLPHE. Je croyais que vous aviez un état.

RONDON. Sans doute, je suis homme d'affaires; c'est l'état le plus commode et le plus répandu; parce que, voyez-vous, homme d'affaires, ça n'oblige à rien, pas même à faire les siennes; aussi, je suis de toutes les fêtes, de toutes les réunions; je ne suis jamais que spectateur, mais spectateur utile : je ris aux charades en action, et je fais le compère dans les proverbes; en un mot, je suis lié avec presque tous les bouffons et farceurs de la capitale; ce qui donne toujours une certaine considération dans le monde.

GUSTAVE. A propos de cela, Saint-Firmin, je ne vois pas avec vous ce mystificateur que vous m'aviez promis?

SAINT-FIRMIN. Ah! M. Bernard!

RONDON. Comment, M. Bernard! vous avez ici M. Bernard! moi qui désirais tant faire sa connaissance. Il y a un siècle que je le promets dans une maison; mais impossible de le joindre, on se l'arrache.

SAINT-FIRMIN. Oh! celui-là, je vous le livre bien pour le premier dans son genre.

RONDON. Et vous nous l'amenez? quel bonheur!

SAINT-FIRMIN. Au contraire, il ne vient pas; il m'a fait dire qu'il lui était impossible.

TOUT LE MONDE. Oh! quel contre-temps!

SAINT-FIRMIN. Laissez donc, est-ce que vous donnez là-dedans? Je le connais, il n'en fait jamais d'autres; c'est pour surprendre son monde; je suis sûr que vous allez le voir paraître dans le costume le plus original.

RONDON. A propos de cela, où est donc le maître de la maison?

SAINT-FIRMIN. C'est vrai, nous serions enchantés de faire sa connaissance.

GUSTAVE. Mon oncle est désolé de ne pouvoir vous recevoir lui-même; mais une indisposition très-légère... Il nous a chargés de faire les honneurs.

RONDON. Et monsieur votre oncle ne soupera même pas?

GUSTAVE. Il dort; on ne peut pas tout faire à la fois. Vite, n'oublions pas que c'est un bal masqué; passons au vestiaire, vous trouverez les costumes les plus piquants, les plus variés; allons, monsieur Rondon, mettez donc aussi un habit de caractère, nous en avons là de délicieux; allons, vite, par ici; toilette pour ces dames, toilette pour ces messieurs.

CHŒUR.

AIR : *Allons, mettons-nous en voyage* (fragment de JOCONDE).

Allons, mettons-nous sous les armes,
Bal enchanteur, joyeux festin :
Que cette nuit aura de charmes!
Nous danserons jusqu'à demain.

GUSTAVE.

Mais préparons-nous pour le bal.

CHŒUR.

Oui, préparons-nous pour le bal.
Guerre à la mélancolie;
Le plaisir nous convie,
Momus nous donne le signal.
Allons, que chacun se rallie
Sous les drapeaux de la folie.
(*Ils sortent tous.*)

—

SCÈNE VI.

ROBERT, *seul, un bougeoir à la main, en robe de chambre et en bonnet à ramages.* Vingt mille francs de lettres de change. Oh! je ne me coucherai pas sans les avoir sermonnés d'importance. Morbleu! ce M. Vincent vient de m'en apprendre de belles! Ah! monsieur mon neveu fait des lettres de change! et cet étourdi d'Adolphe, qui demain se bat avec mon intime ami, et qui ose écrire à ma nièce. (*Montrant une lettre.*) C'est un brave garçon, il est vrai; mais je ne veux pas que l'on me compte pour rien. Je veux jouer mon rôle d'oncle; car à moins d'être un sot, un maître de maison doit être instruit de tout ce qui se passe chez lui. (*Regardant autour de lui.*) Hein! qu'est-ce que je vois là? Des lustres, des quinquets. Je vous demande un peu où ce Laurent a la tête, et si l'on a besoin d'une illumination quand on dort. (*Ouvrant la porte à gauche.*) Eh! mais, c'est éclairé partout, jusque dans ma salle à manger, où je vois la table dressée. Des mets de toutes sortes, et du vin de Champagne. Oh! est-ce que mon maître d'hôtel et mon cuisinier seraient somnambules? Je ne m'étonne plus que tout aille si vite, jusqu'à mon vin de Champagne qui se relève la nuit.

—

SCÈNE VII.

ROBERT, RONDON, *sortant du cabinet à droite, habillé en polichinelle.*

RONDON. Quoui!... ri!... qui, qui.

ROBERT, *l'apercevant.* Hein? Qui va là? Qu'est-ce que c'est que ça?

RONDON, *le regardant.* Tiens, c'en est un qui est déguisé en malade. (*Allant à lui.*) Beau masque, voulez-vous que le docteur Polichinelle vous tâte le pouls et vous donne une petite consultation.

ROBERT. Un polichinelle, ici, à cette heure! n'est-ce pas un rêve que j'achève, et suis-je bien éveillé? Pourriez-vous me dire, seigneur Polichinelle qui vous a permis de vous introduire ici?

RONDON. Qu'est-ce qu'il dit donc?

ROBERT. Et savez-vous que si j'appelle du monde je vous fais sauter par la fenêtre.

RONDON. Ah çà! est-ce sérieusement?

ROBERT. Me connaissez-vous, Monsieur?

RONDON. Comme je ne vous ai pas encore vu...

ROBERT. C'est égal, Monsieur, regardez-moi là, bien en face, et tâchez de me reconnaître.

RONDON. Vous reconnaître?.. serait-il possible! comment! est-ce que vous seriez?..

ROBERT. Justement, Monsieur.

RONDON. Je l'aurais parié; mais j'aurais dû le deviner plus tôt à votre figure. Ce cher M. Bernard, c'est vous qui allez mystifier toute la société, et vous commencez par moi, c'est charmant; allez, M. Gustave vous attend avec bien de l'impatience!

ROBERT. Comment, Gustave?

RONDON. Oui, celui qui donne le bal et le souper; enfin le maître de la maison, c'est-à-dire le maître de la maison, c'est l'oncle, un bon homme; mais il est malade, il est couché; je vous expliquerai cela.

ROBERT. Ah! parbleu! vous me rendrez grand service.

RONDON. Comment donc, c'est trop d'honneur que vous me faites de vouloir bien me prendre pour compère. Vous a-t-on vu là-dedans?

ROBERT. Non, pas encore.

RONDON. Tant mieux, ça fera plus d'effet. Mais est-ce que vous comptez garder ce costume-là?

ROBERT. Pourquoi pas?

RONDON. Oui, il est original; nous pourrions faire la scène du malade et de l'apothicaire, ou celle de l'homme qui se trouve mal, et toutes les dames qui accourent avec leurs flacons; mais c'est connu, et puis c'est trop charge. La société a l'air bon genre. Il faudrait plutôt commencer par quelques scènes de dominos.

ROBERT. Vous croyez?

RONDON. Soyez tranquille, je vous ferai connaître toute la famille; mais il vous faudrait un masque.

ROBERT. C'est votre avis?

RONDON. Parbleu! sans cela ça n'aurait pas de piquant, et l'on saurait à qui l'on a affaire.

ROBERT. J'entends, et nous garderons les scènes à visage découvert pour le dénoûment.

RONDON. C'est cela même; je crois que nous nous amuserons; la maison est bonne, le neveu m'a l'air d'un écervelé, et l'oncle n'est pas fort; mais il donne à souper, il a de bon vin, ça pourra nous faire une maison de plus, et une table d'ami... Ah çà! mon cher, il faut que nous fassions plus ample connaissance; il y a longtemps que j'en ai envie; venez la semaine prochaine sans façon dîner avec moi ici.

ROBERT. Comment ici?

RONDON. Oui, j'arrangerai cela. Mais voulez-vous prendre quelque chose? ne vous gênez pas.

ROBERT. Je vous remercie.

RONDON, *allant prendre un domino.* Allons, allons.

AIR : du vaudeville des *Amazones.*

Dépêchons-nous, endossez un costume,
Le domino ne vous ira pas mal.

ROBERT, *à part.*

A son projet mon esprit s'accoutume;
Au fait, pourquoi n'irais-je pas au bal?
De m'amuser j'ai droit plus que personne,
Car je prévois, tout bien considéré,
Que c'est ce soir mon neveu qui le donne,
Et que demain c'est moi qui le paierai,
Que c'est moi qui demain le paierai. } *bis.*

RONDON. Ah çà! n'oubliez pas que nous vous avons annoncé comme le premier mystificateur de Paris, et songez à soutenir votre réputation.

ROBERT, *se mettant un faux nez.* Parbleu! s'ils comptent sur un homme d'esprit, voilà déjà une première mystification que je leur prépare.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, GUSTAVE, ADOLPHE, ADÈLE, SAINT-FIRMIN, *tous en costumes de caractère, plusieurs dominos noirs.*

RONDON, *bas, à Robert.* Le beau Léandre, c'est le veu, et le Troubadour, c'est l'amant, le petit Adolphe.

CHŒUR.

AIR *d'une anglaise.*

Sous ces costumes piquants,

Le doux plaisir nous invite;
Sous ses lois rangeons-nous vite,
Et profitons des instants.

RONDON. Messieurs, voilà un danseur que je vous présente : c'est un domino noir qui m'a déjà beaucoup intrigué et que je ne puis reconnaître. (*Bas, à Saint-Firmin.*) C'est lui, n'en dites rien.

SAINT-FIRMIN, *bas, à Gustave.* C'est lui!

GUSTAVE, *bas, à Adèle.* C'est lui!

ADÈLE, *bas.* C'est lui, chut!

SAINT-FIRMIN, *à Rondon.* Eh bien! moi qui le vois souvent, je ne l'aurais pas reconnu. Imaginez-vous qu'il a deux pouces de plus que l'autre jour.

RONDON. Oh! ils savent si bien se déguiser, se contrefaire.

SAINT-FIRMIN, *bas, à Robert.* Bonjour, mon cher.

ROBERT. Comment, en voilà déjà un qui me connaît?

GUSTAVE. Beau masque, je te remercie d'avoir bien voulu être des nôtres.

ROBERT, *avec une voix de bal.* Vous ne m'aviez pas invité, mais c'est égal, je suis sans façon et je viens ici comme chez moi.

RONDON, *riant d'un gros rire.* Ah! il est amusant!

ROBERT, *de même.* Mais soyez tranquille, je paierai mon écot.

RONDON, *de même.* Ah! il paiera son écot. Je vous le disais, vous allez en voir bien d'autres.

ROBERT, *à part.* Il paraît qu'avec ces gens-là, on a de l'esprit à bon compte, et mon rôle n'est pas si difficile que je le croyais; on n'a qu'à ouvrir la bouche pour faire rire.

SAINT-FIRMIN. C'est bien, c'est bien. Mais il faudrait maintenant commencer quelques farces.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT, *à Gustave.* Monsieur, vos ordres sont exécutés et tout est prêt. (*Bas.*) Mais croyez-moi, dépêchez-vous de vous amuser et de renvoyer tout ce monde-là.

ROBERT, *à part.* Comment, jusqu'à mon vieux Laurent qui me trahit aussi!

RONDON, *bas, à Robert.* C'est Laurent, le factotum de l'oncle, le domestique de confiance.

ROBERT, *à part.* Elle est bien placée. (*Haut.*) Je connais ce domestique-là; il a été autrefois mon valet de chambre.

LAURENT. Je crois que Monsieur se trompe! je n'ai jamais eu qu'un maître. Mais je n'ai rien à démêler avec les masques, et je vous prie de m'excuser.

ROBERT. Restez. J'ai à vous parler, fidèle Laurent.

ADÈLE. Tiens, il sait son nom.

RONDON. C'est quelque farce qu'il va faire à Laurent, nous allons bien rire.

ROBERT, *à Laurent.* Approchez, approchez. (*Il lui parle bas à l'oreille.*)

LAURENT, *avec tous les signes du plus grand effroi.* Ah! mon Dieu! Comment, il serait possible! je suis perdu.

RONDON. Ah! ah! c'est délicieux; votre domestique donne-t-il dedans? (*Robert continue à parler à l'oreille de Laurent, qui se contente de répondre en tremblant :*) Oui, Monsieur, oui, Monsieur, oui, Monsieur.

ROBERT. Et surtout...

LAURENT. Vous pouvez y compter... Ah! mon Dieu! je disais bien que c'était fait de moi.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* LAURENT.

GUSTAVE. Par exemple, j'avoue que celle-là est impayable; ce pauvre Laurent n'y est plus.

ADÈLE. Ah! mon Dieu! beau masque, racontez-nous donc ce que vous lui avez dit?

ROBERT. Je me suis nommé.

GUSTAVE. J'avoue que je serais bien curieux d'entendre un nom aussi terrible; mais je te préviens que je ne suis pas facile à effrayer.

ROBERT, *bas, à Gustave.* Je ne suis pas ce que vous croyez. Je ne suis pas M. Bernard, et j'ai pris ce déguisement pour vous donner un avis salutaire.

GUSTAVE. Vraiment?

ROBERT. M. Vincent a obtenu contre vous une prise de corps.

GUSTAVE. Hein?

ROBERT. Je sais bien qu'on n'arrête point après le soleil couché; mais il y a ici des huissiers en dominos noirs, qui n'attendent que le point du jour pour vous conduire en prison.

GUSTAVE. Ah! ah! la plaisanterie est charmante. (*A part.*) Ah çà! se moque-t-il de moi? c'est que ce Vincent en est bien capable, et voilà une esclandre..

RONDON. Ah! ah! monsieur Gustave, vous voilà mystifié.

ADOLPHE. Vrai! malgré toute ton audace, tu as un peu de la figure de Laurent.

ADÈLE. Beau masque, moi j'aime beaucoup aussi que l'on me fasse peur. Veux-tu danser avec moi?

ROBERT. Je ne danse pas très-bien; mais je vous serai peut-être plus utile qu'un beau danseur. J'ai accepté votre main (*A voix basse.*) pour vous remettre cette lettre d'Adolphe, qu'on allait intercepter, et qui aurait tout découvert.

ADÈLE, *s'éloignant avec effroi.* Ah! mon Dieu!

TOUT LE MONDE, *s'empressant auprès d'Adolphe.* Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc?

ADÈLE. Je suis près de me trouver mal.

RONDON. Aussi vous demandez qu'on vous fasse peur.

ADOLPHE, *à Robert.* Monsieur, je veux savoir ce que vous avez pu dire à Mademoiselle.

ROBERT. Non, Monsieur, parce que ça nous ferait peut-être une affaire, et vous savez bien que ce matin, à six heures, vous en avez déjà une plus pressée que la mienne; votre rendez-vous est à Vincennes.

ADOLPHE. Voulez-vous bien vous taire.

ADÈLE, *effrayée.* Ah! grand Dieu! à Vincennes! serait-il vrai? monsieur Adolphe? je vous défends de vous battre.

RONDON, *à Adolphe.* Sont-ils drôles!

AIR : *C'est une trahison.* Fragment de L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.)

ADOLPHE, GUSTAVE, ADÈLE.

C'est une trahison, (*ter.*)
Et j'en aurai raison.

GUSTAVE.

M'outrager de la sorte,
C'est une trahison.

RONDON, *bas, à Gustave.*

Mon cher, quand on s'emporte,
C'est qu'on n'a pas raison.

TOUT LE MONDE.

Il est vraiment fort drôle!
De grâce, attrapez-moi;
Il est bien dans son rôle.

ROBERT, *seul, un bougeoir à la main...* Hein! qu'est-ce que je vois là? — Scène 6.

TOUS, *à Robert.*
De grâce, attrapez-moi;
GUSTAVE, ADOLPHE.
Oui, vraiment, c'est fort drôle;
Mais bientôt, sur ma foi,
Il quittera son rôle.
TOUS, *à Robert.*
De grâce, attrapez-moi.

SAINT-FIRMIN. Puisqu'ils le veulent, attrapez-les aussi.

ROBERT. Tout à l'heure, chacun son tour.

RONDON. Oui, oui, voilà assez de scènes de domino, passons à d'autres; et pour commencer, si nous nous mettions à table?

TOUS. Il a raison : à table!

GUSTAVE. Messieurs, la main aux dames.

AIR : *Folie.*

A table! (*ter.*)
Quel instant aimable
Et charmant!
A table! (*ter.*)
On nous attend.

(*Tous les cavaliers donnent la main aux dames; arrivés à la porte latérale, à gauche, ils s'arrêtent.*)

SAINT-FIRMIN, *à Gustave.* Ah çà! dites donc, comment entre-t-on dans la salle à manger?

GUSTAVE. Par la porte.

SAINT-FIRMIN. Eh bien! viens donc l'ouvrir au moins; la porte est fermée, et la clé n'y est pas.

GUSTAVE. Comment, la clé n'y est pas?

AIR de *Marianne.*

J'en fais mon affaire.
ADÈLE.
A merveille,
Pour réveiller mon oncle au bruit.
GUSTAVE.
Un serrurier!
ADÈLE.
Mais tout sommeille,
Et l'on n'en trouve pas la nuit.
GUSTAVE.
Quel embarras!
SAINT-FIRMIN.
Point de repas!
Je vois, hélas!
Qu'on ne soupera pas.
(*Tous se parlant à l'oreille.*)

On ne soupera pas! on ne soupera pas!

RONDON.

Messieurs, n'importe,
Cherchons main-forte
Pour assiéger
Cette salle à manger;
A ce blocus, moi, je m'obstine.

ROBERT.

Il ne saurait durer longtemps,
Puisque ce sont les assiégeants
Qui sont pris par la famine.

GUSTAVE. Pardonnez-moi, Messieurs, l'on soupera, et je vais aviser... Comment les occuper pendant ce temps? (*A Adolphe et Adèle.*) Faites-les danser, je vous prie; qui danse soupe; allons, une petite anglaise.

RONDON. C'est ça, pour nous mettre en appétit.

ROBERT, *à Rondon.* Par exemple, cette farce-là est de vous?

RONDON. Pas du tout; je vous jure que non.

ROBERT. Laissez donc, je la trouve excellente.

SAINT-FIRMIN. En place, en place. (*Au moment où l'on commence la première figure d'une anglaise, on entend sonner vivement une cloche; la contredanse s'arrête sur-le-champ.*)

TOUS. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT.

LAURENT, *accourant.* Ah! Monsieur, Monsieur, votre oncle...

ADÈLE. Qu'y a-t-il donc?

LAURENT. Il n'y est plus.

ADÈLE. Grand Dieu!

LAURENT. Il vient de lui prendre un accès; je crains que sa goutte ne remonte; il m'a recommandé d'aller vous éveiller; venez vite le voir.

GUSTAVE, ADÈLE, *défaisant leurs costumes.* J'y cours.

ADOLPHE. Oh! je ne vous quitte pas.

GUSTAVE. Mes amis, mes chers amis, que je vous dois d'excuses!

ADÈLE. Adieu, Mesdames, nous nous reverrons; nous causerons des événements de cette nuit. Je suis désolée; mais notre oncle avant tout. (*Ils sortent.*) Ah! grand Dieu! comment faire? Mon costume de bergère. Eh! vite! un peignoir. Ah! mon Dieu! mon Dieu! quelle soirée!

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* GUSTAVE, ADELE ET ADOLPHE.

SAINT-FIRMIN. Il faut convenir que Gustave nous fait passer là une belle nuit: pas de danse...

RONDON. Pas de souper.

SAINT-FIRMIN. Un oncle malade; c'est fort gai.

ROBERT. Messieurs et dames, faites-moi donc un grand plaisir, s'il vous plaît.

TOUS. Quoi donc?

ROBERT. Ayez la bonté de me dire... Est-ce que nous nous sommes amusés?

SAINT FIRMIN. Au diable la raillerie. Allons, Mesdemoiselles, les châles, les chapeaux, les vitchouras.

UN DOMINO, *à Robert.* J'espère au moins qu'avant de nous séparer, Monsieur nous permettra de voir ses traits et de savoir à qui nous avions affaire.

SAINT-FIRMIN, *à Robert.* Oh! tu ne peux leur refuser ce plaisir-là; c'est le seul qui leur reste.

RONDON. D'autant plus qu'à présent l'incognito est inutile; il n'y a plus personne à mystifier.

ROBERT. Vous croyez? Alors, regardez bien, et reconnaissez à qui vous avez eu affaire. (*Il ôte son masque.*) Eh bien?

SAINT-FIRMIN, *regardant.* Eh! mais ce n'est pas lui, et je ne le connais pas.

TOUT LE MONDE. Ni moi, ni moi, ni moi.

RONDON. Comment, personne ne le connaît?

ROBERT. Je vais vous dire pourquoi; c'est que c'est la première fois que vous me voyez. Vous vous attendiez peut-être à trouver quelqu'un de votre connaissance. Eh bien! c'est bon! ça fait toujours une petite attrape de plus. Mais en ma qualité de mystificateur, je ne pouvais pas, je ne devais pas vous être connu; c'eût été maladroit de ma part. Allons, allons, il est temps de se quitter; Mesdames, veuillez agréer... (*En s'en allant.*) Voilà donc cette salle à manger, objet de tant de vœux, sujet de tant de regrets! salut, trois fois salut... Eh mais! que vois je? cette porte inaccessible s'ouvre d'elle-même.

DEUX DOMESTIQUES, *en grande livrée, portant des flambeaux.* Ces dames sont servies!

SAINT-FIRMIN. Allons, j'en étais sûr; encore un nouveau tour; ce souper qu'on croit perdu...

RONDON. Et qu'on retrouve; c'est là le meilleur; je vous dis qu'on n'a pas le temps de respirer avec lui.

SAINT-FIRMIN. Est-ce que nous nous mettrons à table sans Gustave et sa sœur; et cet oncle qui est malade?

ROBERT. Bah! nous boirons à sa santé.

CHŒUR.

AIR: *Folies.*

A table! (*ter.*)
Quel instant aimable
Et charmant!
A table! (*ter.*)
On nous attend.
(*Ils entrent tous dans la salle à manger.*)

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, ADÈLE, ADOLPHE.

GUSTAVE. Cet imbécile de Laurent! faire un pareil tapage pour rien; nous n'avons seulement pas pu le voir; il était déjà rendormi.

ADÈLE. Je ne suis pas fâchée que nous n'ayons pas été introduits. S'il avait distingué mon costume de bergère! Mais il paraît que tout le monde est parti. Eh bien! mon pauvre frère, quelle soirée! Nous devions tant nous divertir!

GUSTAVE. Ne m'en parle pas. Je retrouverai ce domino noir, je verrai ce M. Bernard, avec ses avis et ses huissiers.

ADOLPHE. Et moi, je saurai qui l'a instruit de mes affaires et comment la lettre que je vous avais écrite se trouve entre ses mains.

ADOLPHE. Le fait est que c'est indigne.

GUSTAVE. Ce qui me console, c'est qu'il est parti sans souper.

CHŒUR, *dans la salle à manger.*

AIR: *Folie, folie, folie.*

A boire! à boire!
La gloire

Est d'aimer le bon vin.
A boire (*ter.*)
Jusqu'à demain.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; RONDON, *sortant de la salle à manger, un verre de champagne à la main.*

GUSTAVE, ADÈLE. Qu'est-ce que c'est que ça?

RONDON. Parfait, mon cher; le vin, les truffes; tout est exquis. Nous n'avons pas perdu pour attendre.

GUSTAVE. Au moins, expliquez-vous.

RONDON. C'est tout simple. La clé s'est retrouvée, la porte s'est ouverte, la table s'est garnie, les bouchons ont volé; vous devinez le reste.

ADÈLE. Encore un tour de Bernard.

RONDON. Juste. Il est d'une gaieté... C'est lui qui fait les honneurs de la table. Imaginez-vous qu'un autre masque a voulu jouter avec lui et commencer même quelques charges; mais on ne l'a seulement pas écouté. Quelle différence avec l'autre!

GUSTAVE. De sorte que vous vous êtes bien divertis?

RONDON. Parbleu! je le crois... Ils sont tous furieux là-dedans; ce diable d'homme n'a épargné personne, et ils ont la bonté de se fâcher; ils ne veulent pas comprendre que c'est un mystificateur. Tout à l'heure, sans avoir l'air de le connaître, il a raconté à Duval l'aventure de sa femme... ah! ah! et à moi-même, il a été jusqu'à me dire que j'étais un pique-assiette. Qu'est-ce que ça me fait, puisque c'est un mystificateur?

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-FIRMIN, *plusieurs convives.*

SAINT-FIRMIN. Ah! l'on n'y peut pas tenir; et ce monsieur avec son ton goguenard...

ADÈLE. Comment! monsieur Saint-Firmin, est-ce qu'il n'épargne pas même ses connaissances?

SAINT-FIRMIN. Moi, je ne le connais pas, et je vous avouerai que je ne sais ni qui l'a amené, ni comment il s'est introduit ici.

GUSTAVE. Comment! ce n'est pas toi?

SAINT-FIRMIN. Du tout; et le plus singulier, c'est que tout à l'heure personne ne l'a reconnu.

GUSTAVE. Comment! il a ôté son masque?

RONDON. Eh parbleu! pour souper... Mais le voici.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT.

ROBERT. Eh bien! tout le monde s'en va, et l'on me laisse seul à table.

ADÈLE. Ah! il a remis son masque.

ROBERT. C'est que je vais m'en aller; je suis pressé, voilà cinq heures passées, et à cette heure-là, la meilleure farce qu'on puisse faire, c'est d'aller se coucher.

ADOLPHE. Un instant, Monsieur, vous ne nous quitterez pas ainsi, et vous me direz comment certaine lettre s'est trouvée entre vos mains.

ROBERT. Non, Monsieur; après souper, je ne dis plus rien.

GUSTAVE. Il ne s'agit pas de plaisanter, Monsieur; je veux savoir...

RONDON. Vous voulez savoir... Sont-ils bons! puisqu'on vous répète que c'est un mystificateur.

GUSTAVE. Il n'importe, Monsieur, vous ferez connaître, ou vous nous direz de qui vous tenez tous ces renseignements.

PLUSIEURS DOMINOS. Oui, nous l'exigeons tous.

ROBERT. Eh! Messieurs, ne vous fâchez pas; il paraît que les petites particularités dont je vous ai entretenus, sont toutes vraies ou à peu près; mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en plaindre, puisque c'est une personne de la société qui me les a toutes révélées.

SAINT-FIRMIN. Un de nous? cela n'est pas possible; j'insiste pour qu'il nomme la personne.

TOUS. Oui, oui, il faut qu'il la nomme.

ROBERT. Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, je tiens tous ces détails de M. Rondon.

RONDON. Moi, par exemple!

SAINT-FIRMIN, *et tous les autres masques.* Comment, monsieur Rondon! c'est vous qui nous arrangez ainsi? c'est une horreur!

RONDON. Ah çà! ne plaisantons pas, et Monsieur va vous avouer...

ROBERT. Oh! j'avoue que vous êtes un excellent compère. (*On entend sonner une demie.*)

ADOLPHE, *regardant à sa montre.* Ah! mon Dieu! six heures dans l'instant. (*A Gustave.*) Et notre rendez-vous! et reconduire ces dames!

FANFARE. Mon lieutenant, voilà six heures, et vous savez que le devoir m'appelle.

GUSTAVE. Messieurs, Mesdemoiselles, je vous souhaite bien le bonsoir. (*Ils vont pour sortir. La porte à deux battants du fond et les portes latérales se ferment, et l'on entend en dehors le bruit des verrous.*)

RONDON. Eh bien! il y a donc un sort jeté sur toutes les portes?

GUSTAVE. Par exemple, c'est trop fort; deux fois la même plaisanterie.

FANFARE. Qui sonnera le boute-selle pour moi?

ADOLPHE. Quand il s'agit d'une affaire d'honneur.

FANFARE.

AIR : *Ces postillons.*

A l'instant il faut que je sorte.

RODOLPHE.

Et moi de même, on m'attend ce matin.

ROBERT, *s'asseyant dans un fauteuil.*

Nul ne m'attend, et pour moi, peu m'importe;
Je resterais ici jusqu'à demain.
Souper divin, femme aimable et sensible,
Bal enchanteur, soins empressés et doux.
(*A Gustave.*)
Ah! Monsieur, il est impossible
De sortir de chez vous.

GUSTAVE, *vivement et très-haut.* Finissons, Monsieur; nous ne sommes point vos dupes; vous seul êtes l'auteur d'une plaisanterie aussi déplacée, et je vous conseille à l'instant...

ROBERT. Moi, Monsieur, je vous conseille de ne pas parler trop haut. Si votre oncle, qui est malade, allait vous entendre...

GUSTAVE. Monsieur, il ne s'agit point ici de mon oncle.

ROBERT, *reprenant sa voix naturelle.* Au contraire, Monsieur, et c'est ce qui vous trompe; vous ne savez peut-être pas qu'il est des oncles qui ne sont pas aussi simples qu'ils veulent bien le paraître; moi qui vous parle, j'en ai connu un entre autres, qui était bien homme le plus singulier; il était assez ridicule pour

trouver mauvais qu'on vînt chez lui s'emparer de sa maison à son insu, et qu'on bût son vin sans sa permission.

ADOLPHE. O ciel! ce serait...

ADÈLE. Quelle voix!

ROBERT, *gaîement*. Ce n'est pas que je n'aie connu aussi des oncles, et j'étais assez de leur avis, qui, après avoir prouvé par une petite vengeance qu'on avait tort de les prendre pour des sots et de dissimuler avec eux, devenaient les meilleures gens du monde et remerciaient leurs neveux d'avoir bien voulu leur permettre de s'amuser à leurs dépens. Si ces oncles lisaient des lettres écrites à leur nièce, c'est que ces lettres étaient du futur que depuis longtemps ils lui destinaient en secret, et dont ils avaient soin d'arranger l'affaire toutes les fois qu'elle pouvait l'être avec honneur.

ADOLPHE. Monsieur!

GUSTAVE. Vous seriez?..

ROBERT, *ôtant son masque*. Je suis M. Bernard; comment! vous me reconnaissez? vous êtes le seul de la société.

ADÈLE. Mon cher oncle, nous qui croyions nous divertir sans que vous le sussiez, c'est vous qui avez eu tous les plaisirs du bal.

ADOLPHE. Vous avez ri à nos dépens.

ROBERT. Ecoutez donc; l'état de mystificateur a ses désagréments, mais il a aussi son bon côté; et quand, à la prière de M. Rondon, j'ai consenti à le devenir, je ne lui ai pas promis que je jouerais le rôle de mystifié; on vient au bal, c'est pour s'amuser: n'est-ce pas, monsieur Rondon?

SAINT-FIRMIN. Et quel est donc ce monsieur que nous avons reçu si mal et qui nous a paru si ennuyeux.

RONDON. Là, vous allez voir que c'est le vrai M. Bernard, le mystificateur à la mode.

ROBERT. Voilà de vos arrêts, messieurs les gens du monde.

RONDON. Moi qui l'avais promis pour un déjeuner de garçons; il a dû s'en aller furieux.

GUSTAVE. Oui, mais au moins il a soupé.

ROBERT. Coquin! je t'entends; tu veux aller te mettre à table; c'est terrible d'avoir faim après un souper comme celui que tu nous as donné. Mais ces dames doivent être fatiguées, elles ont tant dansé! et comme cette soirée pourrait leur faire perdre le goût du bal, je veux leur en donner un, moi, le jour de la mi-carême; et quoiqu'à leur âge le fruit défendu ait bien des attraits, je suis sûr qu'elles préféreront le bal de l'oncle à celui du neveu.

VAUDEVILLE.

Air de *Darondeau*.

ROBERT.

Si de mon humeur indiscrète
J'exerçai la malignité,
Si j'ai dérangé votre fête,
Si j'ai troublé votre gaîté,
Point de rancune, je vous prie;
Pardonnez-moi, mes bons amis,
Ma petite supercherie:
Sous le masque tout est permis.

GUSTAVE.

Du temps l'irréparable outrage
Chez nous se répare aisément:
On déguise un ancien visage
Avec du rouge, avec du blanc;
Et par cette ruse innocente,
Malgré soixante ans accomplis,
On ne m'en donne plus que trente:
Sous le masque tout est permis.

SAINT-FIRMIN.

Au bal, sous l'habit de Pyrame,
D'une Thisbé je suis les pas;
Cette Thisbé c'était ma femme,
Qui ne me reconnaissait pas.
Par une double inadvertance,
Nous nous jurons d'un ton épris,
Amour, fidélité, constance:
Sous le masque tout est permis.

RONDON.

Dans nos modes tout se déguise;
Tout se déguise en nos festins:
Où trouver, hélas! la franchise?
On n'en voit plus même en nos vins;
Grâce au flacon qui l'accompagne
Et grâce au cachet qu'il a pris,
Le sirène devient champagne:
Sous le masque tout est permis.

ADÈLE, *au public*.

On le sait bien, tout ce qu'on donne
Pendant l'année est excellent,
On sait que chaque pièce est bonne:
En carnaval, c'est différent.
Le goût accorde des dispenses,
Et si nos auteurs en ont pris,
Pardonnez-leur quelques licences:
Sous le masque tout est permis.

LA QUARANTAINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 février 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MAZÈRES.

Personnages.

JONATHAS, négociant du Havre.
GABRIEL DE RÉVANNES, son camarade de collége.
MADAME DE CRÉCY, jeune veuve.
LAVENETTE, médecin de la ville.
GIROFLÉE, jardinier de Jonathas.

Le théâtre représente un salon richement meublé : porte au fond; grande croisée de chaque côté sur le premier plan; à droite et à gauche, sur le second plan, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIEL, JONATHAS.

JONATHAS. Comment! mon ami, tu es au Havre depuis ce matin? comme on se retrouve!.. Encore une poignée de main, ça fait plaisir.

GABRIEL. Ah! mon Dieu, oui, j'arrive à l'instant. Je regardais à la porte d'Ingouville cette jolie maison qui borde la chaussée; je me rappelais les jours heureux que j'y ai passés, l'aimable société qui l'habitait, lorsque tu es venu me heurter, et j'allais peut-être te chercher querelle...

JONATHAS. Lorsque je t'ai reconnu.

GABRIEL. Malgré douze ou quinze ans de séparation.

JONATHAS. Parbleu! Gabriel de Révannes, mon ancien camarade, avec qui j'ai fait toutes mes études au lycée de Rouen.

GABRIEL. Ce cher lycée de Rouen! le *Louis-le-Grand* de la Normandie... Nous y avons eu de fiers succès.

JONATHAS. Moi, j'étais le plus fort en thèmes.

GABRIEL. Et moi, le plus fort à la balle.

JONATHAS. Eh! oui, tu ne faisais pas grand'chose; mais quand il y avait quelque expédition périlleuse, tu étais là!.. Aussi on t'appelait Gabriel le tapageur.

GABRIEL. Toi, tu ne travaillais pas mal; mais quand il y avait quelques taloches à recevoir, ça te regardait; aussi on t'appelait Jonathas...

JONATHAS. Jonathas le jobard!..

GABRIEL. Oui, le jobard!.. Quelle différence entre nous!

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Quand des pensums j'avais le privilége,
Toi, tu passais pour piocheur assidu;
Dans tous nos jeux, moi, j'étais, au collége,
Toujours battant, et toi, toujours battu

JONATHAS.

Quel heureux temps! Ma mémoire fidèle,
Malgré quinze ans ne l'a point oublié;
Avec plaisir toujours on se rappelle
Les coups de poing de l'amitié.

Voilà deux ans que je suis venu m'établir au Havre.

GABRIEL. Moi, j'y suis né; mais voilà dix ans que je l'ai quitté.

JONATHAS. Et pendant ce temps, qu'es-tu devenu?

GABRIEL. Je suis officier de marine. J'ai couru toutes les mers.

JONATHAS. Tiens, c'est drôle, tu vas dans les îles, et moi j'y envoie.

GABRIEL. C'est moins dangereux.

JONATHAS. Tu crois peut-être que je suis encore jobard? pas du tout; maintenant j'ai de l'esprit, j'ai fait fortune, je suis farceur; on dit même que je suis malin; parmi les négociants du Havre, il y en a peut-être qui font plus d'affaires que moi; mais il n'y en a pas un qui fasse autant de malices.

GABRIEL. Ça vaut bien mieux. (*A part.*) Pauvre garçon! Soyez donc fort en thèmes... (*Haut.*) Et tu es heureux?

JONATHAS. Je t'en réponds. J'ai pris ici la maison de commerce de mon oncle, une entreprise magnifique; mais j'étais en procès avec la veuve de son associé; notre fortune en dépend, et quand on plaide, il y en a toujours un qui perd, et quelquefois tous les deux... Ah! ah! celui-là est méchant, n'est-ce pas? Alors, pour arranger tout cela, on a parlé d'un mariage; et c'est aujourd'hui même que la noce a lieu.

GABRIEL. Si tu es aimé, je t'en fais compliment.

JONATHAS. Parbleu! si je suis aimé, tu le verras; car j'espère bien que tu assisteras à mon mariage; toute la ville du Havre y sera. Vrai, ça te fera plaisir, c'est un beau coup d'œil.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

J'aurai le suisse avec sa hallebarde,
Les deux adjoints, tous les marins du port,
On dit même qu'une bombarde
Doit faire un feu de bâbord et tribord :
Pour le tapage au Havre l'on est fort.

GABRIEL.

J'approuverais un tel usage,
Si, de l'hymen garantissant la paix,
Le bruit qu'on fait avant le mariage
Dispensait d'en avoir après.

Je te remercie de ton invitation; mais tu as des parents, des amis intimes à recevoir; et je craindrais de te gêner.

JONATHAS. Laisse donc, ma maison est très-grande; c'est une des plus jolies maisons de campagne de la côte; je paye douze cents francs de contribution; et puis j'en ai encore une autre dans la grande rue; ça t'étonne? Vous autres officiers de marine, vous n'avez pas l'habitude d'être propriétaires; et puis tu verras le crédit, la considération... Tiens, voilà déjà du monde qui m'arrive.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAVENETTE.

JONATHAS. C'est M. Lavenette; j'ai à lui parler.

GABRIEL. Ne te gêne pas, fais tes affaires.

JONATHAS. Ce cher docteur! pour la première fois de sa vie, il est en retard.

LAVENETTE. Que voulez-vous, la ville du Havre ne peut se passer de moi... quand on est à la fois employé à la mairie et médecin.

AIR du *Jaloux malade.*

Des enfants j'inscris la naissance;
C'est le plus beau droit des adjoints;
De plus, je suis la providence,
Du malade implorant mes soins.
Ainsi, qu'on meure ou que l'on vive,
A leur sort prenant toujours part,
Moi, je suis là quand on arrive,
Et j'y suis encor quand on part.

JONATHAS. C'est juste, sans vous il n'y a pas moyen de vivre ni de mourir. Ah! ah! c'est une plaisanterie, il ne faut pas que cela vous fâche.

LAVENETTE. Me fâcher! ah bien oui. A propos de ça, ma femme vient d'arriver par la diligence de Paris, Pauvre petite femme! elle a passé la nuit en route, et voilà qu'elle s'habille pour la noce; elle veut assister au bal, parce que j'y serai; elle m'aime tant!.. Ah çà! avez-vous été sur le port? savez-vous les nouvelles?

JONATHAS. Qu'y a-t-il donc?

LAVENETTE. Il y a en rade un navire grec, *le Philopœmen*; un vaisseau qui arrive de Smyrne, avec un chargement de cotons.

JONATHAS. Ah! il vient de Smyrne; mais ne dit-on pas que dernièrement quelques symptômes y ont éclaté?

LAVENETTE. Aussi, comme membre du conseil sanitaire, nous avons pris nos précautions; le vaisseau va subir une quarantaine rigoureuse, et personne ne pourra venir à bord, sous les peines les plus sévères.

JONATHAS. Diable! vous avez raison, ne badinons pas! prenons bien garde à la santé de la ville du Havre.

LAVENETTE. Quel est ce monsieur? un commerçant?

JONATHAS. Non, c'est un officier de marine, un camarade de collége, à qui je ne suis pas fâché de montrer quelle figure je fais ici.

LAVENETTE. Je comprends..... (*S'avançant vers Gabriel.*) Monsieur, les amis de nos amis sont nos amis. Monsieur se fixe au Havre?

GABRIEL. Je ne sais pas encore.

LAVENETTE. Il le faut; cela me fera une maison de plus. Une ville charmante, une société délicieuse; j'en puis juger mieux que personne, car, par état, je dîne chez l'un, je dîne chez l'autre; ça dépend de l'heure de mes visites.

JONATHAS. Oui, vous me faites toujours la vôtre à cinq heures.

LAVENETTE, *à Jonathas, lui tâtant le pouls.* Comment allons-nous ce matin?

JONATHAS. Dame! je n'en sais trop rien: je m'en rapporte à vous.

GABRIEL. Est-ce que tu es malade?

JONATHAS. Non, mais, par précaution, je me suis abonné. Tous les jours le docteur vient me dire comment je me porte.

GABRIEL. C'est charmant.

JONATHAS. Que veux-tu, mon ami, la santé avant tout. Quand on est riche, il est si utile d'être heureux et de bien se porter! on n'a que cela à faire.

LAVENETTE. Ah çà! nous mettons-nous à table? la future est-elle là? tout le monde est-il arrivé?

JONATHAS. Oui, sans doute; on n'attendait que vous pour signer le contrat. (*A Gabriel.*) Viens, mon ami, je vais te présenter à ces dames, car ce matin, avant la cérémonie, je donne à déjeuner chez moi à ma prétendue.

GABRIEL. Un instant, j'ai aussi des prétentions, et je suis là en costume de voyageur.

JONATHAS. Oh! mon Dieu, tous mes domestiques sont occupés; et pourtant j'en ai sept, y compris le petit commis; mais tiens, voici Giroflée, le jardinier, qui va te montrer ton appartement, et qui de plus sera à tes ordres.

AIR : *Triste spectacle, hélas! aux yeux du sage* (du BUREAU DE LOTERIE).

Adieu, mon cher, sans façon je te laisse;
Tu peux chez moi commander, ordonner.
A t'obéir je veux que l'on s'empresse;
Et nous, docteur, courons au déjeuner.

LAVENETTE.

Oui, je me sens un appétit féroce;
Un jour d'hymen, si parfois les Amours,
Quoique invités, ne sont pas de la noce,
Les déjeuners du moins en sont toujours.

ENSEMBLE.

JONATHAS.

Adieu, mon cher, etc.

LAVENETTE.

Allons, Monsieur, sans façon je vous laisse,
Mais vous pouvez commander, ordonner.
A le servir ici que l'on s'empresse,
Et nous, ami, courons au déjeuner,

(*Jonathas et Lavenette entrent dans la chambre à droite.*)

—

SCÈNE III.

GABRIEL, GIROFLÉE, *qui se tient à l'écart.*

GABRIEL. Diable! depuis que nous sommes sortis du collége, mon ancien camarade est bien changé; ce n'est plus une bête, c'est un sot... J'ai vu qu'il tranchait avec moi du protecteur, et j'avais bien envie, pour prendre ma revanche, d'ouvrir mon portefeuille et de lui proposer de l'acheter, lui et ses commis,... Une mauvaise affaire que j'aurais faite là! et je peux, je crois, mieux placer mon argent.

GIROFLÉE. Monsieur, si vous voulez, je vais vous montrer votre appartement; je suis à votre service.

GABRIEL. Ah! ah! c'est vrai; c'est le valet de chambre qu'on m'a donné... Tiens, mon garçon, voilà d'abord pour ta peine.

GIROFLÉE. Comment donc, Monsieur, il n'y a encore eu que du plaisir.

GABRIEL. Tu vas aller dans la grande rue, chez Delaunay, à l'Aigle d'or: c'est là que la diligence m'a débarqué.

GIROFLÉE. Ah! Monsieur est venu en diligence?

GABRIEL. Oui, j'aime mieux ça; c'est plus gai, plus animé, surtout les Jumelles qu'on prend à Rouen.

AIR du *Petit Courrier.*

Un tel voyage me plaît fort.
A la nuit on se met en route,
On se place sans y voir goutte,
On babille ou bien l'on s'endort,
On rit, on s'intrigue, on se presse,
On parle amour... et cætera,
Sans savoir à qui l'on s'adresse :
C'est comme au bal de l'Opéra.

Et puis, on y fait des rencontres... J'avais entre autres une petite voisine charmante, qui avait en moi

une confiance... Elle m'avait donné à serrer ses gants et son éventail; et ma foi, en nous séparant, j'étais occupé à la regarder, et je n'ai plus pensé à lui restituer le précieux dépôt.

GIROFLÉE. Ça se retrouvera, Monsieur; ici, d'ailleurs, tout se retrouve...

GABRIEL, *lui donnant une carte.* C'est bon; tu demanderas à la diligence mes effets que j'y ai laissés, et tu me les apporteras ici.

GIROFLÉE. Oui, Monsieur : les effets de monsieur... (*Cherchant à lire.*) g... a... ja... bri.

GABRIEL. Gabriel de Révannes.

GIROFLÉE. Comment! vous êtes M. Gabriel de Révannes?

GABRIEL. Est-ce que tu me connais?

GIROFLÉE. Non, Monsieur; mais il y a dix ans, quand j'étais jeune, j'ai joliment entendu parler de vous... Un bon enfant qu'ils disaient; mais une mauvaise tête... Tout ça, à cause de cette fameuse affaire que vous avez eue...

GABRIEL. Comment! est-ce qu'on s'en souvient encore?

GIROFLÉE. Il y a longtemps que c'est oublié; mais moi qui suis un enfant du Havre, et qui ne l'ai jamais quitté... C'était dans un bal, n'est-ce pas, Monsieur? et parce qu'une demoiselle de seize ans avait refusé de danser avec vous, vous avez cherché querelle à celui qu'elle avait accepté pour cavalier.

GABRIEL. Oui, et ce sera pour moi un sujet éternel de remords. Ce pauvre Crécy, un de mes camarades; je le vois encore frappé d'un coup fatal... Eperdu, hors de moi, marchant au hasard, je rentre dans la ville, j'aperçois un vaisseau qui mettait à la voile; je m'élance sur son bord; et depuis ce temps je n'ai pas revu ma patrie... Il y a un mois seulement, j'ai débarqué à La Rochelle; je me suis rendu à Paris, et c'est là que j'ai appris que M. de Crécy avait été rappelé à la vie; que, guéri de ses blessures, il avait épousé celle...

GIROFLÉE. Oui, Monsieur; il l'a bien fallu. Après un éclat comme celui-là, elle aurait été compromise. Mais du reste, ils ont fait un excellent ménage; et M. de Crécy vivrait encore, si ce n'était il y a cinq ans, cette fièvre cérébrale, pour laquelle il a eu l'imprudence d'appeler M. Lavenette le médecin... Oh! celui-là ne l'a pas manqué; ça n'a pas été long; en voilà comme ça une vingtaine à ma connaissance... Eh bien! c'est égal, il reste toujours ici, lui; il ne pense pas à s'embarquer.

GABRIEL. C'est bien, va vite où je t'ai dit.

GIROFLÉE. Oui, Monsieur; mais quand j'y pense, c'est drôle que mon maître vous invite à la noce. Vous me direz que voilà deux ans seulement qu'il est établi au Havre, et qu'alors il ne connaît pas votre aventure.

GABRIEL. Eh bien! par exemple, je crois qu'il fait des réflexions. Va et reviens, parce que j'ai d'autres commissions à te donner.

GIROFLÉE. Oui, Monsieur. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

GABRIEL, *seul.* On ne m'avait pas trompé; elle est veuve, elle est libre, dix ans d'exil ont dû expier ma faute; et je pense qu'elle sera assez généreuse pour me recevoir. Je n'ai pas osé demander sa demeure, ni me présenter chez elle. Mais il y a ici une noce, une grande réunion; la meilleure société du Havre y est invitée... Madame de Crécy s'y trouvera sans doute; voilà pourquoi j'ai accepté les offres de mon ancien camarade; et quand je pense qu'aujourd'hui même je vais la revoir, j'éprouve un tremblement dont je ne me croyais pas capable. Moi, un marin, un corsaire!..

AIR de *Téniers.*

Mais d'où vient donc l'émotion profonde
Que, malgré moi, dans ces lieux je ressens?
Moi, voyageur et citoyen du monde,
Tous les pays m'étaient indifférents!
Depuis dix ans, fatigué de moi-même,
C'est le seul jour où mon cœur fut ému.
Ah! la patrie est aux lieux où l'on aime,
Et je sens là que j'y suis revenu.

Ah! mon Dieu! quelle est cette femme qui s'avance dans cette galerie? Comme mon cœur bat! c'est elle, c'est Mathilde! quel bonheur! elle vient, et elle est seule.

—

SCÈNE V.

GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

MADAME DE CRÉCY. Quel ennui qu'un contrat de mariage! être obligée de recevoir tout ce monde; sans compter qu'ils arrivent tous avec la même phrase de félicitations; et pour peu qu'on tienne à varier ses réponses, c'est un travail... (*Apercevant Gabriel qui s'avance.*) Encore un de nos convives!.. (*Elle lui fait la révérence, et lève les yeux sur lui.*) Ah! mon Dieu! en croirai-je mes yeux? voilà des traits...

GABRIEL. Quoi! Mathilde, vous ne les avez point oubliés?

MADAME DE CRÉCY. Monsieur de Révannes!..

GABRIEL. Oui, Madame, celui dont vous eûtes les premières amours; celui qui n'a jamais cessé de vous aimer, qui après dix ans d'exil et de malheur se présente en tremblant devant vous, pour demander sa grâce.

MADAME DE CRÉCY. O ciel! que faites-vous? ignorez-vous donc ce qui s'est passé en votre absence?

GABRIEL. J'arrive à l'instant même; mais j'ai appris à Paris que depuis cinq ans vous étiez veuve, vous étiez libre, et j'accours. Je ne vous parle pas de la fortune que j'ai acquise...

MADAME DE CRÉCY. Monsieur...

GABRIEL. Je sais que ce n'est pas cela qui vous déciderait; aussi je n'implore que votre générosité. Accordez-moi votre main, et je croirai l'avoir achetée trop peu encore par tous les maux que j'ai soufferts.

MADAME DE CRÉCY. Mon ami, écoutez-moi; je voudrais en vain vous cacher l'émotion que m'a causée votre vue; je croyais vous avoir perdu pour jamais; et l'on ne retrouve pas sans plaisir l'ancien ami de son enfance. Vous fûtes le premier que j'aimai, j'en conviens. (*A demi-voix et avec émotion.*) Je vous dirai même plus, je n'ai jamais aimé que vous.

GABRIEL. Il se pourrait!

MADAME DE CRÉCY. Oui, et cependant je crois encore que si je vous avais épousé, j'aurais eu tort; j'aurais été fort malheureuse. Oui, mon ami, l'amour ne suffit pas en ménage; et votre caractère bouillant et emporté, ce premier mouvement auquel vous ne pouviez résister...

GABRIEL. Vous avez raison, tel j'étais à dix-huit ans, quand je vous ai quittée; et ce que vous ne croirez

JONATHAS. Ah çà! mais... ils n'ont pas l'air de m'apercevoir. — Scène 15.

jamais, c'est l'état même que j'ai pris, qui, plus encore que les années, a changé mon caractère. Oui, Madame, l'aspect des combats et des naufrages, toutes ces scènes d'horreurs dont se compose la vie d'un marin use la fougue de ses passions, et ne lui laissent plus d'énergie que contre le danger. L'habitude d'exposer sa vie la lui rend indifférente; le besoin de s'aider, de se secourir mutuellement, le rend humain et charitable. Aussi, Madame, malgré leurs dehors brusques et farouches, presque tous les marins, au fond du cœur, sont la bonté et la douceur même. En vous parlant ainsi, je vous suis suspect sans doute. Pour me rendre digne de vous, j'ai trop d'intérêt à me faire meilleur que je ne suis; mais daignez vous en convaincre par vous-même, daignez m'éprouver : quoi qu'il en coûte à mon impatience, qu'importent quelques jours de plus, quand depuis dix ans on attend le bonheur!

MADAME DE CRÉCY. Eh bien! s'il est vrai... si vous avez conservé pour moi quelque amitié, je vais la mettre à une épreuve cruelle; il faut nous séparer.

GABRIEL. Et pourquoi?

MADAME DE CRÉCY. Parce que votre présence en ces lieux blesserait toutes les convenances.

GABRIEL. Que dites-vous?

MADAME DE CRÉCY. Je vous dois ma confiance tout entière... Restée veuve et avec un fils, j'ai dû tout sacrifier à son avenir; j'ai dû penser non à ma fortune, mais à la sienne; un procès menaçait de la lui enlever; en me remariant, je pouvais la lui conserver.

GABRIEL. Eh bien! Madame?

MADAME DE CRÉCY.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Eh bien! j'ai promis . . j'étais mère!
Ce titre, hélas! m'ordonnait d'écouter
Mes amis, ma famille entière,
L'opinion que l'on doit respecter.

GABRIEL.

Qu'importe à moi ce qu'on a pu promettre?
Je brave tout.

MADAME DE CRÉCY.

Vous, vous avez raison.
Un homme peut braver l'opinion,
Une femme doit s'y soumettre.

LAVENETTE. Ah! mon Dieu! est-ce que vous seriez du Philopœmen? — Scène 8.

J'ai donné ma parole; et c'est aujourd'hui, en présence de toute la ville, que devait se signer le contrat.

GABRIEL. Et vous croyez que je souffrirai...

MADAME DE CRÉCY. Il n'est plus temps de vous y opposer... Tout est fini, je viens de signer.

GABRIEL. O ciel! il se pourrait! Je devine maintenant, je vais trouver votre époux.

MADAME DE CRÉCY. Et pourquoi? pour nous séparer encore pendant dix ans.

GABRIEL. Dieu! quel souvenir vous me rappelez!

MADAME DE CRÉCY. Qu'il vous rende à la raison: vous avez juré de vous éloigner, j'ai votre parole, je la réclame... Si je vous suis chère, n'allez pas me compromettre, me déshonorer par un éclat inutile, que je ne vous pardonnerai jamais.

GABRIEL. Je vous comprends, vous l'aimez?

MADAME DE CRÉCY, *prenant sur elle-même*. Eh bien! oui, Monsieur, je l'aime; je l'aime beaucoup.

GABRIEL. Ce mot seul suffisait. Adieu, Madame, adieu pour toujours.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, JONATHAS.

JONATHAS, *arrêtant Gabriel qui veut sortir*. Eh bien! où vas-tu donc? nous allons partir, et nous comptons sur toi. Mon ami, c'est ma femme que je te présente.

MADAME DE CRÉCY, *avec embarras*. Je connaissais déjà Monsieur.

JONATHAS. Eh bien! tant mieux; ça se trouve à merveille: c'est lui qui, ce matin, va vous donner la main; c'est une idée que j'ai eue. Ah! ah!

GABRIEL. Qui, moi?

MADAME DE CRÉCY, *vivement*. C'est impossible. Monsieur me disait tout à l'heure que ce matin même, et pour rendre service à un ami qui l'en suppliait, il était obligé de partir pour Paris.

JONATHAS. A la bonne heure; mais s'il s'en va, je me brouille avec lui; j'ai parlé à toute la société de mon ami l'officier de marine, et l'on y compte. (*A Gabriel.*) Enfin, si tu restes, je te placerai à table à

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 5. —

côté de la mariée; voilà des motifs déterminants.

GABRIEL. Écoute donc, si tu le veux absolument...

JONATHAS. Oui, mon ami, ça me rendra service; un jour de noce on ne sait où on en est; il faut s'occuper de tout le monde : et pendant que je ferai les honneurs, tu feras la cour à ma femme! ah! ah! ah! c'est drôle, n'est-ce pas?

MADAME DE CRÉCY, *à Gabriel, d'un air de reproche.* Eh quoi! Monsieur...

JONATHAS. Et demain, nous partons pour une campagne à dix lieues d'ici, nous t'emmènerons, nous n'aurons personne, nous serons en petit comité; et puis, il y a là une chasse superbe; il est vrai que tu n'es peut-être pas amateur... tant mieux, tu tiendras compagnie à Madame, parce qu'au fait, j'aime autant que tu ne chasses pas sur mes terres. Ah! ah! celui-là est original, n'est-il pas vrai? Ainsi, c'est convenu, tu vas écrire à Paris qu'on ne l'attende pas, et tu pars avec nous.

MADAME DE CRÉCY, *bas, à Gabriel.* Refusez, Monsieur, refusez, je vous en supplie.

GABRIEL. Et pourquoi donc, Madame? je suis trop heureux d'accepter l'invitation que me fait un ami.

JONATHAS. A la bonne heure. (*A madame de Crécy.*) Ça vous convient, n'est-il pas vrai?

MADAME DE CRÉCY. Non, Monsieur.

JONATHAS. Et pourquoi cela?

MADAME DE CRÉCY. Il me semble que vous pouviez le deviner et m'épargner la peine de le dire.

JONATHAS. Je comprends. Tu ne sais pas que ma femme est d'une sévérité... et je suis sûr que c'est parce que je lui ai dit tout à l'heure que tu lui ferais la cour : ça l'a fâchée, je l'ai vu. (*A madame de Crécy.*) Mais vous sentez bien, ma chère amie, que c'était une plaisanterie.

MADAME DE CRÉCY. Et si ce n'en était pas une?

JONATHAS ET GABRIEL. Que dites-vous?

MADAME DE CRÉCY. C'est malgré moi, c'est à regret que je fais un pareil aveu; mais on l'a voulu, on m'y a forcée. Apprenez que Monsieur m'a aimée autrefois, et que peut-être maintenant encore... (*Vivement.*) mais j'en doute : car s'il m'eût aimée, il aurait eu plus de soumission à mes ordres, et ne m'aurait pas placée dans la position cruelle où je suis. (*Elle entre dans l'appartement à gauche.*)

JONATHAS. Écoute donc, mon ami, je ne pouvais pas prévoir. . tu ne m'en veux pas, ce n'est pas ma faute. Je vais voir si tout est prêt. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE VII.

GABRIEL, *seul.* Oui, je l'aime encore; mais après un tel outrage, après une pareille trahison, il faudrait que je fusse bien lâche pour ne pas l'oublier; aussi bien elle me renvoie de chez elle, elle me bannit; et je lui obéirais! Non, morbleu! Qu'ai-je maintenant à ménager? Puisque ma présence lui est odieuse, je ne quitte pas ces lieux; puisque ma tendresse lui déplaît, je l'aimerai toujours; et pour que ma vengeance soit complète, je saurai bien malgré elle, malgré son mari, la forcer à me voir encore, à m'aimer, à m'épouser... Par quel moyen? je n'en sais rien; mais quand on le veut bien... Me battre avec Jonathas, il ne faut pas y penser, il ne mérite pas ma colère : et d'ailleurs c'est le moyen de tout perdre. Ne vaut-il pas mieux encore avoir recours à quelque ruse de guerre, ou à quelqu'un de ces coups décisifs?.. N'ai-je donc plus mon ancienne audace? Ne suis-je pas marin? N'ai-je pas mon étoile?.. Allons! qui vient là à mon secours? est-ce un allié?.. Non, c'est le docteur.

—

SCÈNE VIII.

GABRIEL, LAVENETTE.

LAVENETTE, *sortant de la porte à droite et parlant à un domestique.* Ah bien! oui, il ne manquerait plus que cela; venir me chercher pour aller en mer en sortant de table. (*Au domestique.*) Gervais, mon garçon, dis à nos confrères qu'ils peuvent aller à bord du *Philopœmen*, si ça leur fait plaisir; qu'ils fassent leur rapport sans moi; je suis médecin attaché à la ville du Havre, j'ai mille écus pour cela, je veux les gagner en restant à mon poste.

LE DOMESTIQUE. Oui, Monsieur.

LAVENETTE. Attends donc encore; tiens, tu remettras à ma femme cet éventail en ivoire que je viens de lui acheter, car elle est d'une inconséquence! aller perdre le sien cette nuit dans la diligence, ou, ce qui est tout comme, le confier à un jeune homme qu'elle ne connaît pas. (*Le domestique sort par le fond.*)

GABRIEL. Ah! mon Dieu! madame Lavenette était ma compagne de voyage.

LAVENETTE, *criant encore au domestique.* Dis à ma femme que dans l'instant nous allons la prendre en voiture. (*Se retournant et apercevant Gabriel.*) Eh bien! jeune et bel étranger, que faites-vous donc là? Nous allons partir pour la mairie; et, d'après ce que j'ai entendu dire, c'est vous qui allez donner la main à la mariée.

GABRIEL. Oui, Monsieur... (*A part.*) J'y suis. (*Haut.*) Je cours chercher madame de Crécy. (*Montrant la porte à gauche.*) Je tiens à ce qu'on se dépêche, car je suis en retard; il faut ce matin que je retourne à mon bord.

LAVENETTE. Ah! Monsieur a quitté son équipage pour venir à terre, peut-être même sans permission.

GABRIEL. Précisément; mais l'amour de la patrie, le désir de revoir ses amis quand il y a longtemps qu'on en est séparé... Songez donc que j'arrive de Smyrne.

LAVENETTE, *s'éloignant de lui.* Ah! mon Dieu! est-ce que vous seriez du *Philopœmen?*

GABRIEL. Oui, Monsieur, un navire superbe qui, dans ce moment, est en rade; mais ce matin, dans mon impatience, je me suis jeté dans la chaloupe et j'ai abordé à la côte, sans en rien dire à personne; c'est vous, cher docteur, c'est vous qui êtes le premier... (*Il lui tend la main, le docteur recule.*)

LAVENETTE, *tremblant.* Monsieur... Monsieur... toute la société... toute la noce qui est là.

GABRIEL. Vous avez raison, on va nous attendre; je cours chercher la mariée, puisque je dois être son chevalier d'honneur. (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE IX.

LAVENETTE, *seul.* Ah! grands dieux! que devenir! quel danger!... ce jeune imprudent qui ne s'en doute même pas et qui vient ici compromettre toute une noce, l'élite de la société, les premières têtes du Havre.

—

SCÈNE X.

LAVENETTE, JONATHAS, TOUS LES GENS DE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : Fragment d'*une Nuit au château.*

Dans l'hymen qui les engage,
Quel bonheur leur est promis!
C'est un jour de mariage
Qu'on connaît tous ses amis.

JONATHAS.

Nous avons tous, à la ronde,
Porté, grâce à mon bordeaux,
La santé de tout le monde.

LAVENETTE.

Cela vient bien à propos.

CHŒUR.

Dans l'hymen, etc.

LAVENETTE, *les interrompant.* Taisez-vous, taisez-vous; cessez tous ces chants d'allégresse.

JONATHAS. Qu'avez-vous donc, docteur? comme vous voilà pâle!

LAVENETTE. Il n'y a peut-être pas de quoi. Apprenez que nous ne sommes pas en sûreté dans cette maison.

TOUS, *l'entourant.* Que dites-vous?

LAVENETTE. Cet ami que vous avez accueilli, que vous avez reçu, ce jeune officier de marine... il est de l'équipage du *Philopœmen.*

JONATHAS. Ce navire suspect qu'on a mis en quarantaine?

LAVENETTE. Précisément.

JONATHAS. C'est fait de nous.

LAVENETTE. Ah! mon Dieu! j'y pense maintenant; ce matin ne m'a-t-il pas donné la main?

JONATHAS. Eh! non, docteur, c'est à moi; heureusement j'avais mes gants de marié... (*Il les ôte, les jette sur la table.*) Sans mon mariage, j'étais perdu; mais voyons, dépêchons : c'est à vous de prendre des mesures de sûreté.

LAVENETTE. Il vient d'entrer dans cet appartement.

TOUS. Dans cet appartement!

FINAL de *la Neige.*

LAVENETTE.

Je tremble, je tremble,
Je tremble d'effroi.
Même sort nous rassemble;
Je prévoi
Que c'est fait de moi.

JONATHAS.

Mais de peur qu'il ne sorte,
Fermons bien cette porte.

LAVENETTE.

Pour enfermer ici
Votre femme avec lui.

JONATHAS, LAVENETTE ET LE CHOEUR.

C'est lui, c'est lui.
Fuyons loin d'ici.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

(*Gabriel paraît, donnant la main à madame de Crécy : tous les assistants poussent un cri d'effroi et s'enfuient en fermant les portes, hors celle du cabinet à gauche qui reste ouverte.*)

SCÈNE XII.

GABRIEL, MADAME DE CRÉCY.

(*Tous deux au milieu du théâtre, et se regardant d'un air étonné.*

MADAME DE CRÉCY. Qu'est-ce que cela signifie?

GABRIEL, *d'un air innocent.* Je n'en sais rien, et je ne m'en doute même pas. Comme je venais de vous le dire, d'après les nouvelles instances de votre mari, qui craignait que mon départ ne parût extraordinaire à la société, je voulais, Madame, vous donner la main jusqu'à la mairie, et après cela, obéir à vos ordres, en vous quittant pour jamais.

MADAME DE CRÉCY. Je ne me trompe point, l'on ferme les portes sur nous!

GABRIEL, *froidement.* Je ne sais pas alors comment nous ferons pour aller à la mairie; il faudra attendre qu'on nous ouvre.

MADAME DE CRÉCY. Comment! Monsieur, nous laisser ainsi! s'enfuir à notre aspect!

GABRIEL.

AIR de *Céline.*

Oui, dans l'exacte bienséance,
Il est mal de nous oublier.
Je conçois votre impatience,
Vous avez à vous marier!
Je sais que l'on tient, d'ordinaire,
A terminer ces choses-là;
Quant à moi, je n'ai rien à faire,
Et j'attendrai tant qu'on voudra.

MADAME DE CRÉCY. O ciel! ce calme, ce sang-froid... c'est quelque ruse de vous!

GABRIEL. Je conviens, Madame, qu'au premier coup d'œil cette idée-là a bien quelque apparence de raison.

AIR du *Piége,*

Banni par un injuste arrêt,
Encor tout plein de mon outrage,
J'ai pu former quelque projet
Pour empêcher ce mariage.
Vous enlever à la noce! ah! vraiment
C'eût été d'une audace extrême!
Alors, j'ai trouvé plus décent
D'enlever la noce elle-même.

Elle vient de partir.

MADAME DE CRÉCY. J'ignore quels moyens vous avez employés; mais celui qui a pu me compromettre ainsi n'obtiendra jamais rien de moi.

GABRIEL. Permettez-moi au moins de me justifier et de vous expliquer...

MADAME DE CRÉCY. Eloignez-vous, Monsieur, je ne veux rien entendre.

GABRIEL. Vous ne devez point douter, Madame, de mon respect ni de ma soumission; à défaut d'autre mérite, j'aurai du moins celui de l'obéissance, et je ne reparaîtrai à vos yeux que quand vous me rappellerez. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XIII.

MADAME DE CRÉCY, *seule.* Est-il exemple d'une pareille audace! de sang-froid concevoir un tel projet!.. et bien plus, l'exécuter! Comment en est-il venu à bout, je ne puis le deviner; mais je le saurai. (*Allant à la table et sonnant.*) Holà! quelqu'un... (*Sonnant plus fort et à l'autre bout du théâtre.*) Eh bien!

viendra-t-on?... personne, aucun domestique... suis-je donc seule dans cette maison?

AIR du *Muletier.*
(*Sur la ritournelle de l'air, on entend crier en dehors:*)

A vos postes, garde à vous!

MADAME DE CRÉCY, *allant à la porte du fond.* Tout est fermé et barricadé en dehors.

Je commence à trembler, je crois.
Ah! du moins, par cette fenêtre,
Peut-être pourrai-je connaître
Ce que l'on veut faire de moi.
(*Regardant par la croisée à droite.*)
Eh mais! qu'est-ce que j'aperçoi?
Les murs sont entourés de gardes,
Je vois des paysans armés de hallebardes.
Que de précautions! que de soins! et pourquoi?
Pour laisser un amant tête à tête avec moi.
(*Regardant.*)
C'est Jonathas! c'est bien lui que je voi.

Dieu me pardonne, c'est mon mari lui-même qui les place en sentinelles autour du parc; il a donc bien peur que je n'en réchappe.

(*Suite de l'air.*)
Par hasard, serais-je en prison?
L'hymen en est une, dit-on;
Mais en ce cas, ce qui m'étonne,
C'est le geôlier que l'on me donne.
Oui, chacun serait étonné
Du geôlier que l'on m'a donné.
(*On entend sur la ritournelle.*)

Qui vive? garde à vous!

(*On voit paraître à la croisée une lettre au bout d'une perche.*) Grâce au ciel! voici des nouvelles; je vais donc savoir quel est ce mystère. (*Elle va à la croisée et prend la lettre.*) Une lettre... *A monsieur, monsieur Gabriel de Révannes, officier de marine.* C'est pour lui, et à coup sûr je n'irai pas lire ses lettres. (*Allant à la porte par laquelle Gabriel est sorti.*) Monsieur, Monsieur, je vous en supplie.

—

SCÈNE XIV.

MADAME DE CRECY, GABRIEL.

GABRIEL. Quoi! Madame, vous daignez me rappeler?

MADAME DE CRÉCY. Non, sans doute.

GABRIEL, *avec douleur et faisant quelques pas.* Alors... il faut donc encore s'éloigner.

MADAME DE CRÉCY, *avec impatience.* Mais non, Monsieur, restez... Il le faut bien; que je sache enfin ce que cela signifie et quelle est cette lettre.

GABRIEL, *l'ouvrant.* C'est le docteur Lavenette qui me fait l'honneur de m'écrire. « Monsieur, vous avez « commis une grande imprudence.... vous devriez sa- « voir que votre vaisseau *le Philopœmen* était soumis « à la quarantaine. »

MADAME DE CRÉCY. Quoi! Monsieur?

GABRIEL, *vivement.* N'en croyez pas un mot, Madame.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Que le calme rentre en votre âme,
Votre docteur y fut le premier pris;
Le Philopœmen, c'est, Madame,
La diligence de Paris;
Lourd bâtiment, qui très-souvent chavire,
Mauvais voilier et vaisseau de haut bord,
Que six chevaux traînaient avec effort;
Et ce matin, notre pesant navire
Au grand galop est entré dans le port.

MADAME DE CRÉCY. Et le docteur a été dupe d'une pareille ruse?

GABRIEL. Oui, Madame, et rien ne lui ôterait cette idée-là; aussi je n'y pense seulement pas. (*Froidement.*) Je vais achever sa lettre. (*Il lit.*) « Je cours « faire mon rapport à la société de médecine; et « en attendant, vous ne devez point vous étonner « des mesures d'urgence que nécessite l'événement. « Les portes de cette maison seront exactement gar- « dées, et vous ne pourrez en sortir que dans qua- « rante jours. »

MADAME DE CRÉCY. Ah! mon Dieu!..

GABRIEL. Pour vous, Madame, le tête-à-tête est un peu long; mais pour moi le temps va se passer avec une rapidité...

MADAME DE CRÉCY, *avec colère.* C'est une indignité; c'est en vain qu'on prétend me retenir dans ces lieux.

GABRIEL, *continuant la lettre.* « Quant à la jeune « dame qui est restée avec vous, et que malheureuse- « ment ces mesures concernent aussi, mon ami Jo- « nathas et moi la mettons sous la sauvegarde de « votre honneur et de votre délicatesse. Un militaire « français...» — C'est juste, les phrases d'usage. (*Parcourant la lettre.*) Du reste, des livres, des provisions, tout ce que nous pouvons désirer nous sera fourni en abondance. On ne nous refuse rien que la liberté!

MADAME DE CRÉCY, *avec colère.* Ainsi, Monsieur, c'est grâce à vous que je suis renfermée dans cette prison, et vous ne voulez pas que je vous déteste?

GABRIEL. Si, Madame, permis à vous; c'est un moyen comme un autre de passer le temps; mais si mon imprudence vous a donné des fers, au moins vous rendrez justice au sentiment généreux qui m'a porté à partager votre captivité.

MADAME DE CRÉCY. Je suis d'une colère...

GABRIEL. Du reste, c'est presque une revanche; et quand je pense à tous ceux que vous avez privés de leur liberté...

MADAME DE CRÉCY, *avec impatience.* Eh! Monsieur, faites-moi grâce de phrases pareilles, et une fois pour toutes, qu'il n'y ait jamais entre nous le moindre mot d'amour ou de galanterie; je ne le souffrirais pas.

GABRIEL. Soit, Madame, vous n'avez qu'à commander; et puisque vous le voulez, je ne parlerai que raison. Pour commencer, je vous ferai observer qu'il est sans doute cruel d'être ainsi renfermés pendant six semaines; mais aux maux sans remède, il n'y a que la patience; il faut tâcher de prendre son parti, et il me semble que de se quereller et de s'aigrir, comme nous le faisons, ne sert à rien, et fait paraître le temps encore plus long. Que n'ai-je, pour l'abréger, (*La regardant.*) l'esprit et la grâce d'une personne que vous connaissez, et que je ne veux pas nommer! Que n'ai-je, pour vous plaire, sa conversation aimable et piquante!

MADAME DE CRÉCY. Ce serait inutile, car je ne suis pas en train de causer, et je ne vous répondrais pas.

GABRIEL. Aussi, Madame, je ne vous demande rien; moi je vous vois, et cela me suffit; c'est pour vous seule que je suis en peine; un marin a peu de ressources dans l'esprit; il a le désir de plaire; mais le secret, où le trouver? Je vous le demanderais, Madame, si vous étiez en humeur de me répondre, (*Elle lui tourne le dos, et va s'asseoir près de la table à droite.*) mais vous venez de m'annoncer votre intention à cet égard... Que pourrai-je donc faire pour vous distraire?

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Je pourrais bien vous parler politique,
Ou vous conter mes campagnes sur mer.
(*Allant à la table à gauche.*)
Ce n'est pas gai! Vous aimez la musique;
Si d'*Othello* j'essayais un grand air?
Mais non, je vois et Montaigne et Voltaire;
A la faveur de ces noms révérés
Je puis parler sans vous déplaire.
Ce n'est pas moi que vous entendrez.

Je prends le théâtre de Voltaire; n'est-ce pas, Madame?

MADAME DE CRÉCY, *prenant son ouvrage.* Comme vous voudrez, je n'écoute pas.

GABRIEL, *s'asseyant près d'elle.* Tant mieux, car j'aurais eu peur de ne pas lire assez bien. (*Ouvrant le livre.*) Acte quatrième, scène trois, peu importe. (*Madame de Crécy lui tourne le dos.*)

(*Lisant.*)
« Je sais mes torts, je les connais, Madame,
« Et le plus grand qui ne peut s'effacer,
« Le plus affreux fut de vous offenser.
« Je suis changé. — J'eu jure par vous-même,
« Par la raison que j'ai fui, mais que j'aime!
« A peine encore échappé du trépas,
« Je suis venu; l'amour guidait mes pas.
« Oui, je vous cherche à mon heure dernière;
« Heureux-cent fois, en quittant la lumière;
« Si, destiné pour être votre époux,
« Je meurs, au moins, sans être haï de vous!

MADAME DE CRÉCY, *se retournant.* Quel est ce passage?

GABRIEL. C'est de Voltaire! *l'Enfant prodigue...* lorsque Euphémon revient auprès de Lise...

(*Continuant.*)
« Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes
« Ce front serein, brillant de nouveaux charmes;
« Regardez-moi, tout changé que je suis;
« Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
« De longs regrets, une horrible tristesse
« Sur mon visage ont flétri ma jeunesse.
« Je fus peut-être autrefois moins affreux,
« Mais voyez-moi, c'est tout ce que je veux. »

MADAME DE CRÉCY, *l'interrompant.* Assez, Monsieur, assez.

GABRIEL. Le reste de la scène est pourtant bien plus intéressant; surtout le moment où elle lui pardonne.

MADAME DE CRÉCY. Oui, mais parlons d'autre chose.

GABRIEL, *vivement.* Mon Dieu, Madame, comme vous voudrez; d'autant que, pendant notre séjour en ces lieux, nous avons beaucoup de choses à régler; d'abord, l'emploi de notre journée; moi, j'aime l'ordre avant tout.

MADAME DE CRÉCY. Vraiment!

GABRIEL. Oui, Madame, j'ai comme cela quelques bonnes qualités qu'on ne me connaît pas. Dans le monde, on préfère les avantages extérieurs, on se laisse séduire par des dehors aimables ou brillants; mais comment connaître le caractère de celui avec qui l'on doit habiter? Comment savoir s'il aura les soins, les égards, la complaisance qui font un bon mari?.. De là, les illusions détruites, les plaintes, les regrets, les mauvais ménages... Pour obvier à tout cela, il n'y aurait qu'un moyen que j'aurais envie de proposer : ce serait d'établir, avant d'arriver au port de l'hymen, une espèce de quarantaine conjugale. (*A madame de Crécy qui sourit.*) Je vois que ce projet vous sourit, et pour vous développer mon idée, vous sentez bien qu'un mariage à l'essai, une communauté anticipée.

MADAME DE CRÉCY. C'est inutile, Monsieur, je comprends parfaitement. Mais revenons à ce que nous disions tout à l'heure; où en étions-nous?

GABRIEL. Sur un chapitre qui ne vous tiendra pas bien longtemps, sur celui de mes bonnes qualités.

MADAME DE CRÉCY. Ah! je me rappelle, vous me disiez que vous avez de l'ordre.

GABRIEL. Oui, Madame, j'en ai toujours eu, même quand j'étais garçon; et si jamais j'étais assez heureux pour entrer en ménage, j'ai d'avance un plan tout tracé, dont je ne m'écarterais pas d'une ligne. D'abord, Madame, comme je n'aime pas la médisance, je n'habiterais pas une petite ville.

MADAME DE CRÉCY. Ah! Monsieur préfère la capitale?

GABRIEL. Oui, Madame; j'aurais dans la Chaussée d'Antin, et non loin du boulevard, un joli hôtel pour moi et ma femme : ça ne serait pas bien grand; mais le bonheur tient si peu de place... Nous aurions ensuite un joli équipage...

MADAME DE CRÉCY. Comment, Monsieur!

GABRIEL. Est-ce que vous croyez que je laisserai ma femme aller à pied, en hiver surtout, pour qu'elle se fatigue, qu'elle s'enrhume? Pauvre petite femme! ah bien! oui.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Nous aurons le brillant landau,
Ou le coupé fait à la mode :
Un landau, c'est vraiment fort beau,
Mais un coupé, c'est bien commode!
Lequel choisirai-je des deux?
Mon seul embarras est d'apprendre
Celui qu'elle aimera le mieux.
(*Se retournant vers madame de Crécy.*)
Que me conseillez-vous de prendre?

MADAME DE CRÉCY, *souriant.* Un instant, Monsieur. . il me semble que pour quelqu'un qui a de l'ordre et de l'économie, vous voilà déjà avec un hôtel à la Chaussée d'Antin, un landau...

GABRIEL. Je vois que vous préférez le landau, et vous avez raison, parce que, dans la belle saison, il nous mènera à une jolie maison de campagne, sur le bord de la Marne ou de la Seine; un beau pays, un air pur... Il faut bien penser à la santé de ma femme... Mais nous sommes encore dans Paris; n'en sortons pas .. Le matin nous irions faire nos visites, courir les promenades, le bois de Boulogne, ensemble, toujours ensemble; le soir, nous aurions notre loge à tous les spectacles; car je veux que ma femme s'amuse.

MADAME DE CRÉCY. Une loge à tous les spectacles!.. Ah çà! Monsieur, prenez garde, vous allez vous ruiner.

GABRIEL. N'ayez pas peur... Mais il ne s'agit pas ici de ma fortune; il s'agit de mon bonheur; revenons à ma femme. Nous voyez-vous tous les deux, assis l'un près de l'autre, écoutant les beaux vers de Racine ou de Voltaire, et nous attendrissant sur des amours qui nous rappellent les nôtres? Me voyez-vous, le soir, ramenant ma femme chez moi, ou plutôt chez elle, dans cette maison que le luxe et les arts ont paré pour la recevoir? Ah! quel bonheur d'enrichir ce qu'on aime, d'embellir son existence par les trésors qu'on a acquis aux périls de la vienne! (*Madame de Crécy se lève, et Gabriel continue en la suivant.*) Oui, Madame, oui, dans les mers du Nouveau-Monde, lorsqu'un bâtiment ennemi se présentait, quand nous sautions à l'abordage, quand une riche part de butin

venait augmenter ma fortune, je me disais : « C'est « pour elle; je pourrai le lui offrir; je pourrai l'en- « tourer de tous les plaisirs de l'opulence; ce que le « commerce, les arts, l'industrie auront créé de plus « riche et de plus élégant, je pourrai le lui prodi- « guer, non qu'elle en ait besoin pour être plus jolie, « ni moi pour l'aimer davantage, mais en amour, le « bonheur qu'on partage est doublé de moitié. » Telles étaient mes espérances, tels sont les plans que j'ai formés, et qu'un mot de vous, Madame, peut réaliser ou détruire à jamais.

MADAME DE CRÉCY. Que dites-vous?

GABRIEL. Que malgré votre ressentiment, que malgré mes nouveaux torts, vous ne pouvez douter de mon amour, et que cette ruse même en est une nouvelle preuve! mon imprudence vous a compromise, mais pour vous faire connaître celui que vous me préfériez.

AIR de *la Sentinelle.*

Oui, maintenant prononcez entre nous :
A son rival le lâche qui vous livre,
Celui qui craint de mourir avec vous,
Pour vous, Madame, est-il digne de vivre?
Qu'un tel destin n'est-il venu s'offrir
A moi, moi, votre amant fidèle!
J'aurais dit, heureux de mourir :
« Seule, elle eut mon premier soupir,
« Et mon dernier sera pour elle. »

Vous m'aimiez autrefois, vous me l'avez dit.

MADAME DE CRECY, *se retournant.* Ah! mon Dieu! qui vient là?

GABRIEL. Peut-être vient-on nous rendre la liberté.

MADAME DE CRÉCY, *involontairement.* Déjà!

GABRIEL, *à ses genoux.* Ah! je n'en demande pas davantage.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LAVENETTE, JONATHAS.

(*Madame de Crécy est à droite, au coin du théâtre, assise, et Gabriel est près d'elle à genoux, continuant à lui parler bas. Lavenette et Jonathas entrent par la porte à gauche; ils ont à la main des flacons, et portent à leur figure des mouchoirs imprégnés de vinaigre.*)

JONATHAS, *les apercevant de loin.* Dieu! que vois-je? (*Il fait un pas et recule.*)

LAVENETTE. Eh bien! avancez donc.

JONATHAS. Parbleu! c'est à vous, puisqu'en votre qualité de médecin de la ville, on vous a ordonné de faire le rapport; cette fois-ci, il n'y a pas à aller en mer, et vous ne pouvez pas refuser.

LAVENETTE. Je le crois bien, sans cela je perdrais ma place; mais ce ne sera pas long. (*Il se met à la table qui est à l'extrême gauche, en face de Gabriel et de madame de Crécy, et se met à écrire en tremblant.*)

JONATHAS, *au milieu du théâtre, et regardant madame de Crécy.* Ah çà! mais... ils n'ont pas l'air de m'apercevoir. (*Appelant de loin.*) Hem! hem! Madame! mon ami Gabriel!..

MADAME DE CRÉCY. Ah! vous voilà, Monsieur! approchez-vous donc!

JONATHAS, *reculant.* Vous êtes trop bonne; il n'est pas nécessaire. Il me semble que mon ami Gabriel vous parle de bien près.

MADAME DE CRÉCY. Nous nous occupions de vous, Monsieur, et nous disions qu'il faudra déchirer le contrat, et plaider de nouveau, à moins que vous ne préfériez vous arranger à l'amiable.

JONATHAS. Qu'est-ce que cela signifie?

GABRIEL, *se levant.* Je vais te l'expliquer.

JONATHAS, *s'éloignant.* Du tout, ne vous dérangez pas, ce n'est pas la peine.

GABRIEL.

AIR des *Filles à marier.*

Tu nous as mis tous deux en quarantaine,
Et victime d'un sort cruel,
Madame va, malgré sa haine,
S'unir à moi par un nœud éternel,
Il l'a fallu... c'était tout naturel.
Que n'eût pas dit votre ville inhospitalière?
Ensemble ici rester quarante jours!
Nous ne pouvions, craignant les sots discours,
Légitimer un si long tête-à-tête
Qu'en le faisant durer toujours.

JONATHAS. A la bonne heure : mais tu sens bien, mon ami Gabriel, que ça ne peut pas se passer ainsi.

GABRIEL. Comme tu voudras; je suis à toi.

JONATHAS, *se reculant.* Pas maintenant, nous nous battrons dans six semaines, quand il n'y aura plus de danger; voilà comme je suis, la santé avant tout.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; GIROFLÉE, *tenant à la main un porte-manteau, et une malle sur son dos.*

GIROFLÉE. Monsieur, voici vos effets.

JONATHAS. D'où vient cet imbécile?

GIROFLÉE. Des Messageries, où j'ai attendu pendant deux heures.

LAVENETTE. Que dites-vous? cette malle est à Monsieur? Qui vous l'a donnée?

GIROFLÉE. Le conducteur.

LAVENETTE. D'où vient-elle?

GABRIEL. De Paris, d'où je l'ai apportée.

LAVENETTE. Par *le Philopœmen?*

GABRIEL. Non, Monsieur, par la diligence de la rue du Bouloy.

JONATHAS ET LAVENETTE. Il se pourrait! c'était donc une ruse?

GIROFLÉE. Parbleu! ils sont une douzaine de voyageurs qui ont fait route avec Monsieur.

GABRIEL. Si vous en doutez encore, (*Fouillant dans sa poche.*) voici des gants et un éventail qui appartiennent à une jolie voyageuse dont j'ai été cette nuit le cavalier.

LAVENETTE. L'éventail et les gants de ma femme!

GABRIEL. Que je comptais avoir l'honneur de rapporter moi-même à madame Lavenette.

LAVENETTE. Je m'en charge, Monsieur, car je n'aime pas ces histoires de diligence. Dans notre ville du Havre, il n'en faudrait pas davantage pour faire croire que.....

JONATHAS. C'est juste; mais convenez, docteur, que s'il avait voulu, il aurait pu s'en donner les gants.

LAVENETTE. Jonathas!..

JONATHAS. Encore une. C'est la dernière.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *M. Adam.*

LAVENETTE.

Tous leurs désirs sont exaucés;
Prions qu'autant nous en advienne.
Ici-bas vous qui dispensez
Les plaisirs ainsi que les peines,

Daignez mettre, ô Dieu de bonté,
Pour le bien de l'espèce humaine,
Tous les plaisirs en liberté,
Et les chagrins en quarantaine.

JONATHAS.

Vins étrangers, ah! s'il est vrai
Qu'à la frontière on vous condamne,
Vins du Rhin, et vins de Tokai,
Tâchez d'échapper à la douane!
Mais vous, qui du Pinde français
Osez envahir le domaine,
Vers allemands, drames anglais,
Restez toujours en quarantaine.

GIROFLÉE.

Qu'est qu' c'est qu' l'Institut? il paraît
Que d'esprit on y fait la banque;
On s' moqu' d'eux s'ils sont au complet,
On les cajol' dès qu'il en manque.
Cet usag'-là me semble neuf;
Ils ont donc, ça me met en peine,
Plus d'esprit quand ils sont trent'-neuf,
Que lorsqu'ils sont la quarantaine?

GABRIEL.

Exilés du palais des grands,
Que le mensonge et son escorte,
Que les flatteurs, les intrigants,
Demeurent toujours à la porte;
Mais jusqu'au trône, en liberté,
Que la voix du malheur parvienne,
Et surtout que la vérité
Ne soit jamais en quarantaine!

MADAME DE CRÉCY, *au public.*

Quelquefois les pièces, chez nous,
Meurent le jour qui les vit naître;
Mais souvent aussi, grâce à vous,
Cent fois on les voit reparaître.
Les auteurs sont moins exigeants;
Ils accepteraient la centaine;
Mais je crois qu'ils seront contents,
S'ils vont jusqu'à la quarantaine.

FIN DE LA QUARANTAINE.

CAROLINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 15 mars 1819, et reprise le 30 décembre 1820, sur le théâtre du Gymnase dramatique.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉNISSIER.

Personnages.

M. DE SAINT-GÉRAN.
CAROLINE.
MARIANNE.
LÉON, neveu de Saint-Géran.
DERVILLE, ami de Léon.
SAINT-ERNEST.
VALENTIN, valet de Saint-Géran.

Le théâtre représente un salon élégant, dont les croisées donnent sur un parc. Une porte au fond, deux latérales; une table, plusieurs corbeilles de fleurs; une redingote est étendue sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Dans l'appartement à gauche, dont la porte est ouverte, on entend chanter.*)

CHŒUR d'*Un jour à Paris.*

Mes amis, peut-on vivre un jour
Sans boire et sans faire l'amour,
Sans boire
Et sans faire l'amour!

VALENTIN, *sortant, une serviette sous le bras.* C'est ça, voilà qu'ils chantent, et de fameuses chansons; si on les entendait; heureusement ils m'ont renvoyé, je ne suis pas fâché de prendre l'air; tout ce vin de Champagne qu'ils ont bu me porte à la tête.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

Ces messieurs en prennent à l'aise;
Mais moi, j'aime peu les repas
Où l'on est derrière une chaise,
Et la serviette sous le bras.
Il faut n'avoir d'yeux ni d'oreilles;
Et le plus dur, si l'on m'en croit,
C'est de déboucher les bouteilles,
Quand c'est un autre qui les boit.
(*On entend de nouveau :*)
Mes amis, peut-on vivre un jour, etc.

SCÈNE II.

VALENTIN, CAROLINE, *sortant de la porte à droite.*

CAROLINE. Ah! mon Dieu, quel tapage!

VALENTIN. Dam'! un déjeuner de garçons, ça n'est pas comme un goûter de demoiselles; et je suis bien sûr que, dans votre couvent, vous ne faisiez pas tant de bruit; vous surtout, Mademoiselle, qui êtes la tranquillité même; car depuis huit jours que vous êtes ici, à peine si l'on vous a entendue parler.

CAROLINE, *à part.* Et Valentin, qui fait aussi des observations.

VALENTIN. Mais voyez-vous, tout est relatif, et pour une douzaine d'officiers qu'ils sont là-dedans, il n'y a certainement, en fait de tapage, que ce qui est indispensable.

CAROLINE. Je craignais que cela n'incommodât mademoiselle de Saint-Géran qui a sa migraine.

VALENTIN. *Il va prendre la redingote.* C'est vrai, c'est aujourd'hui; car elle est de migraine de deux jours l'un, et de mauvaise humeur tous les jours.

CAROLINE, *à Valentin, qui fouille dans la poche de la redingote.* Eh bien! que faites-vous donc là?

VALENTIN. C'est une liste de commissions que M. Léon, mon maître, m'a données, et qu'il m'a dit que je trouverais dans la poche de sa redingote. Ce doit être ce papier; il n'y en a pas d'autres; mais il n'y a qu'une difficulté, c'est que ce matin, je suis sûr

que je ne savais pas lire, et je ne crois pas que depuis... si Mademoiselle voulait me rendre le service...

CAROLINE. Volontiers. (*Elle lit.*) « Serait-il vrai, mon « cher Léon... » Mais c'est une lettre!

VALENTIN. N'importe, les commissions y sont sans doute écrites.

CAROLINE, *lisant.* « Serait-il vrai, mon cher Léon, « que tu consentisses à épouser la ridicule et sotte « petite personne qu'on te destine?.. » C'est de moi qu'il s'agit. (*On entend en dehors.*)

Holà! Valentin, le café.

VALENTIN. Ah! mon Dieu! C'est le café et la liqueur; j'y cours. Lisez toujours, Mademoiselle, vous me direz... (*Il entre dans le cabinet à gauche.*)

—

SCÈNE III

CAROLINE, *seule, continuant à lire.* « Elle n'est pas « trop mal si l'on veut; mais quelle tournure et quel « esprit! je l'aurais crue muette, sans les *oui, Mon-* « *sieur, et non, Monsieur,* qui ont fait l'aliment de la « conversation; rappelle-toi le bal d'avant-hier, je « l'ai invitée par égard pour toi, et elle m'a demandé « si l'anglaise n'était pas une valse; que dis-tu de « son éducation? » Ah! mon Dieu, c'est vrai; je m'en souviens; je suis perdue de réputation. (*Lisant.*) « Nos « pères pouvaient se contenter de bonnes ménagères; « dans ce siècle-ci, il nous faut, à nous autres, des « femmes d'esprit. Je viens de recevoir de la petite « baronne une lettre admirable; c'est pétillant de « style; il y a même du trait: cette femme-là aurait « tourné le couplet si elle avait voulu.

« Ton ami,

« DERVILLE. »

Derville! c'est ce monsieur qui était si singulièrement habillé, et que j'ai pris pour un Anglais! Il me parlait toujours de Paris et de Tortoni. Qu'y pouvais-je comprendre? Je suis bien malheureuse; élevée par les soins de M. de Saint-Géran, mon généreux protecteur, mais seule, sans guide, dans ce monde où j'entre pour la première fois, je ne puis, malgré mes efforts, vaincre ma timidité, et cependant si j'osais parler! Ah! d'après tout ce que je vois, que les réputations coûtent peu, et qu'on est homme d'esprit à bon marché!

AIR : *Est-ce ma faute à moi* (de LA REINE DE HOLLANDE).

Léon semble éviter mes pas,
Et craindre ma présence;
Il prend toujours mon embarras
Pour de l'indifférence.
Mon trouble même aurait, je crois,
Dû me faire comprendre.
Hélas! est-ce ma faute, à moi,
S'il ne sait pas m'entendre?

—

SCÈNE IV.

CAROLINE, MARIANNE.

CAROLINE. Ah! c'est vous, Marianne?

MARIANNE. Oui, Mademoiselle, j'ai congé aujourd'hui; comme je suis la dame de compagnie de mademoiselle de Saint-Géran, ses jours de migraine sont mes bons jours, et je viens vous annoncer une nouvelle, c'est que, pour célébrer l'arrivée de M. de Saint-Géran, son frère et votre tuteur, il y aura ce soir une grande fête et un bal.

CAROLINE. Ah! mon Dieu! encore un bal, je suis perdue.

MARIANNE. Eh bien! vous n'êtes pas contente? par exemple, vous êtes la première demoiselle à qui un bal fasse de la peine.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

C'est dans un bal que l'on peut plaire :
Dans un bal on trouve un mari;
Puis on parle au père, à la mère,
On s'arrange, tout est fini.
A l'église on roule en carrosse :
Et par un bonheur sans égal,
Le bal a fait venir la noce,
La noce fait venir le bal.

Et ainsi de suite, il n'y a pas de raison pour que ça finisse.

CAROLINE. Est-ce que tous ces messieurs y seront?

MARIANNE. Cela va sans dire, M. Léon les a tous invités, et des belles dames, des demoiselles! Mais je conçois que vous ne serez pas à votre aise au milieu de tout ce monde-là. Parce que quand on a un air un peu gauche... mais ça n'est pas de votre faute; on a de l'esprit ou on n'en a pas, on vient au monde avec ça, et l'on ne peut pas se refaire; c'est ce qu'ils ne veulent pas comprendre; aussi moi, je vous ai prise en amitié.

CAROLINE. C'est bien de l'honneur que vous me faites, mademoiselle Marianne.

MARIANNE. Voyez-vous, quand mademoiselle de Saint-Géran, ma marraine, m'a prise auprès d'elle, j'étais presque une paysanne; il est vrai que moi, je ne manquais pas d'intelligence; et puis j'avais tant d'envie de devenir une grande dame; car, c'est à cela qu'il faut penser, et une demoiselle ne doit songer qu'à son établissement, parce qu'une fois qu'elle est mariée, c'est tout.

CAROLINE. Eh! qui vous a si bien instruite?

MARIANNE. Oh! j'ai bien vu par moi-même : quand on a l'envie d'apprendre, on observe, on examine; dès que deux personnes parlent ensemble, je suis de là (*Avançant la tête.*) et puis j'ai lu de bons livres; tenez, j'en ai lu un qui porte mon nom : *Marianne;* c'est une petite fille qui finit par épouser un grand seigneur; pourquoi ne m'en arriverait-il pas autant? en voilà trois ou quatre que je lis, et ça se termine toujours par là; ainsi...

CAROLINE. Et c'est là-dessus que vous comptez?

MARIANNE. Sans doute, et ça a déjà commencé. Une aventure, juste comme dans le livre; vous savez bien l'allée du canal où nous allons souvent nous promener, et le gros chêne au pied duquel nous nous asseyons? J'y ai trouvé un billet adressé à la belle solitaire; à moi : *si l'amour fait tout excuser...*

CAROLINE. Et de qui était-il?

MARIANNE. Pardi! d'un inconnu, c'est toujours d'un inconnu, ça ne peut pas même être d'une autre personne.

AIR : *Mon galoubet.*

Sans se nommer,
Sans s'exprimer;
A la fin pourtant tout s'exprime;
Et ces messieurs de grand renom,
Ces princesses que l'on opprime,
Les meurtriers et la victime,
Ça n'a pas d' nom. (*4 fois.*)
Ça n'a pas d' nom. (*bis.*)
La façon dont on les promène;
Et l'oncle cruel qui dit : Non!
Et jusqu'aux enfants qu'on amène,
Qui n'ont ni parrain, ni marraine,
Ça n'a pas d' nom. (*4 fois.*)

CAROLINE, *seule*. Elle n'est pas trop mal. — Scène 3.

Aussi j'ai répondu en conséquence.

CAROLINE. Vous avez répondu ?

MARIANNE. Il le faut bien; c'est toujours ainsi que ça commence, et vous allez voir maintenant les déclarations et les aventures; ça ne peut pas manquer d'arriver, ainsi qu'un bon mariage, et je vous tiendrai au courant parce que ça pourra vous servir dans l'occasion, quand vous voudrez vous établir.

CAROLINE. Je vous en dispense, et si vous pouviez seulement trouver un moyen pour m'empêcher de paraître à ce bal; si j'osais m'adresser à M. Léon.

MARIANNE. Voulez-vous que je m'en charge ?

CAROLINE. Non, mon Dieu, non. (*A part.*) Cette petite fille se mêle de tout... Le voici. (*A Marianne.*) Il me semble que si vous me laissiez, j'aurais plus de courage.

MARIANNE. Non; au contraire, je viendrai à votre secours.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, LÉON, *sortant de l'appartement à gauche.*

LÉON. En vérité, il n'y a pas de raison pour qu'on sorte de table. Ce Derville les retient avec ses fades plaisanteries... Ah! voici cette pauvre Caroline! qu'elle est jolie! et pourquoi faut-il?.. Eh bien! ils ont beau dire, il y a des moments où ces yeux-là semblent annoncer de l'esprit. Ah! quel dommage! Allons, sortons. (*Il salue Caroline, et s'éloigne.*)

CAROLINE. Eh bien! il s'éloigne, et sans m'adresser la parole. C'est la première fois.

MARIANNE. Comment! vous ne lui parlez pas!

CAROLINE. Puisqu'il s'en va.

MARIANNE. Eh bien! il faut l'arrêter. (*Appelant.*) Monsieur Léon! Monsieur!

CAROLINE, *voulant l'en empêcher.* Mais non... mais je vous en prie... c'est insupportable!

MARIANNE. C'est Mademoiselle qui voudrait vous parler.

LÉON, *revenant*. Serait-il vrai! et serais-je assez heureux...

CAROLINE. Non, Monsieur, non certainement; je suis désolée qu'on vous ait retenu; c'est Mademoiselle.

MARIANNE. C'est Mademoiselle. Eh bien! une autre fois, faites vos commissions vous-même; dame! c'était pour vous faire plaisir.

LÉON. Il est donc vrai que c'est par vos ordres?

CAROLINE. Moi, Monsieur; non, assurément; je ne me serais pas permis...

LÉON, *à part*. Allons, il est impossible de rien comprendre à sa conduite ainsi qu'à ses discours.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; DERVILLE, SAINT-ERNEST, PLUSIEURS OFFICIERS, *dont quelques-uns tiennent encore leur serviette, d'autres des verres de liqueur.*

DERVILLE. Mon ami, le champagne de ton oncle est délicieux. (*A Caroline, qui veut s'en aller.*) Eh! quoi, Mademoiselle, nous vous faisons fuir? ah! restez, je vous en supplie.

CAROLINE, *à part*. J'aurais pourtant bien voulu m'en aller. (*A Marianne.*) Mais c'est peut-être malhonnête.

MARIANNE. Oh! sans doute, ce serait malhonnête.

DERVILLE, *bas, aux autres officiers*. C'est le génie en question; vous allez entendre une conversation dont je vais vous indiquer d'avance les répliques : *oui, Monsieur*; *non, Monsieur*; nous ne sortirons pas de là. (*Allant à Caroline.*) Oserais-je demander à Mademoiselle si elle ne s'est point ressentie des fatigues du dernier bal?

CAROLINE. Non, Monsieur.

DERVILLE. Et aurons-nous le plaisir de vous voir ce soir?

CAROLINE. Oui, Monsieur.

DERVILLE, *regardant les autres officiers, d'un air d'intelligence*. C'est que ces messieurs avaient l'air d'en douter. Vous voyez que je ne vous ai pas trompés, et Mademoiselle ne nous privera pas, je l'espère, de l'avantage de danser l'anglaise avec elle?

CAROLINE. Non, Monsieur.

LÉON, *bas, à Derville*. Derville, de grâce.

DERVILLE. Ah çà! nous comptons sur un bon orchestre, car à Paris, maintenant, l'on vous exécute une boulangère comme un concerto. Je ne conçois pas comment, au dernier bal, vous n'aviez pas de galoubet. Quand on aurait dû faire venir Colinet en poste. Un orchestre sans galoubet! je vous demande, Mademoiselle, si jamais vous avez rien vu de plus impertinent.

CAROLINE, *le regardant de la tête aux pieds*. Oui, Monsieur. (*Elle fait la révérence et sort avec Marianne.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* CAROLINE ET MARIANNE.

DERVILLE, *un peu déconcerté*. Allons, celui-là a de l'intention; je ne sais pas si c'est de sa faute.

LÉON. Derville, encore une fois, finis, ou nous nous fâcherons.

DERVILLE. Ah çà! peut-on voir un plus mauvais caractère? Je fais les honneurs de chez lui; je sue sang et eau pour être aimable et soutenir la conversation. Il est vrai que j'étais s condé, sans cela!.. Eh bien! mes amis, je m'en rapporte à vous, et je vous demande si nous pouvons lui laisser contracter un pareil mariage. Moi, d'abord, je forme opposition. Que diable! mon ami, tu ne te maries pas pour toi seul; il faut un peu songer à nous.

Air du vaudeville de *Partie carrée*.

Oui, nous vivrons toujours amis, j'espère,
Ainsi qu'au temps où nous étions garçons;
Et ce sera pour nous un jour prospère,
Quand chez toi nous te trouverons;
Mais pour affaire, ou d'autres cas semblables,
S'il te faut absenter, hélas!
Qu'au moins chez toi nous trouvions femme aimable,
Quand tu n'y seras pas. (*ter.*)

LÉON. Je vois que cette pauvre Caroline est condamnée, et que j'espérais en vain la défendre? Mais tu aurais dû songer au moins que sa timidité...

DERVILLE. Sa timidité! moi, je la soutiens très-vive et très-romanesque, et j'en ai des preuves. Où en serais-tu si tu n'avais pas eu moi un ami véritable? Mais ce n'est pas après un déjeuner comme celui que tu viens de nous donner, que je voudrais te cacher quelque chose. Eh bien! depuis quelque temps, je désirais savoir, dans ton intérêt, si le style de ta prétendue répondait à son dialogue; j'avais remarqué, au bout de l'allée du canal, un gros chêne, où elle allait souvent s'asseoir; j'y ai déposé un petit billet insignifiant, de ces déclarations de portefeuille.

SAINT-ERNEST. Est-ce celle qui commence par *si l'amour fait tout excuser*...

DERVILLE. C'est cela; moi, je n'en ai qu'une, c'est toujours la même, et j'en ai reçu la réponse suivante.

LÉON. Elle a répondu?

DERVILLE. Deux lignes qui peuvent servir de modèle dans le genre épistolaire. (*Lisant.*) « Que l'inconnu se « fasse connaître, et il trouvera un cœur sensible. »

SAINT-ERNEST. Que l'inconnu se fasse connaître!

DERVILLE. Il me semble utile d'aller aux voix, le mariage est cassé à l'unanimité. Mais voyons d'abord, pourquoi te maries-tu, car, s'il n'y a pas de nécessité...

LÉON. Je vous répète que je dépends de mon oncle, que je n'ai d'autre patrimoine que des dettes, et chaque jour, vous le savez, j'augmente mon patrimoine d'une manière effrayante. Vous ne raisonnez pas assez solidement vous autres; vous ne pensez pas que ces excellents déjeuners, c'est mon oncle qui les donne; que ces parties de plaisir, c'est lui qui les paie; que nos folies, c'est lui qui les répare; et dans ce siècle-ci, Messieurs, l'on ne peut trop estimer les oncles payants.

DERVILLE. L'observation est juste; continue.

LÉON. Quoique mon oncle soit resté garçon, il veut absolument qu'on se marie; il ne parle que de mariage, il ne vante que le mariage, et c'est pour cela qu'il veut me faire épouser Caroline.

DERVILLE. Eh bien! déclare-lui que tu ne peux pas.

LÉON. Oui; mais quelle excuse lui donner?

DERVILLE. Parbleu! il n'en manque pas; dis-lui que tu en aimes une autre, nous allons t'en trouver une.

LÉON. Vous ne le connaissez pas; il irait sur-le-champ la demander pour moi à ses parents, et demain il faudrait signer le contrat. Oh! vous n'avez pas idée de son activité en fait de mariage, et vous serez bien heureux, vous qui parlez, si vous sortez d'ici avec votre liberté.

DERVILLE. Comment, on n'est pas ici en sûreté? Eh bien! écoutez. Une inclination malheureuse, un choix disproportionné. J'ai ce qu'il te faut sous la main! la

camériste de ta tante, mademoiselle Marianne; il ne te forcera pas, j'espère, à l'épouser.

LÉON. Eh bien! après?

DERVILLE. Après, après. Tu ne peux pas te marier tant que tu en aimes une autre. Cette autre, il est vrai, n'est pas digne de toi; tu en conviens le premier, et tu ne demandes qu'à te guérir d'une passion fatale; mais il te faut du temps.

LÉON. J'y suis; un an, deux ans; je peux même être incurable, et me voilà, comme mon oncle, garçon toute ma vie.

DERVILLE.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Ta flamme ne sera guérie,
Helas! qu'avec ton dernier jour;
Et pour peu qu'on te contrarie,
Tu peux même mourir d'amour.

LÉON.

L'en menacer serait folie;
Jamais on n'en meurt ici-bas,
Car c'est la seule maladie
Que les docteurs ne traitent pas.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

VALENTIN. Alerte! alerte! c'est monsieur votre oncle, sa voiture entre dans la cour, et la journée sera bonne, car je l'ai entendu qui grondait entre ses dents.

DERVILLE. Sauve qui peut!

LÉON. Ah çà! je compte sur vous pour dîner et pour la fête de ce soir; mon oncle est bon homme au fond, et n'a contre lui que son système conjugal. D'ailleurs, si vous avez peur, dites que vous êtes mariés.

DERVILLE ET LES AUTRES.

AIR : *On m'avait vanté la guinguette.*

De la prudence et du courage,
Et, crois-moi, nous réussirons;
Hardiment soutiens l'abordage,
Tiens-toi ferme, nous nous sauvons.
(*Seul.*)
Pour marier chacun, je pense
Que ton oncle, dans ce pays,
Devrait établir une agence
Dont nous serions tous les commis.

TOUS.

De la prudence et du courage, etc.
(*Ils sortent tous.*)

—

SCÈNE IX.

LÉON, SAINT-GERAN.

SAINT-GÉRAN *entre d'un air de mauvaise humeur, et se promène quelque temps sans rien dire.* La belle chose qu'un garçon en voyage! Des domestiques négligents, aucun soin; tous mes paquets en désordre. Si l'on avait là une femme; et ici, personne pour me recevoir... Ah! c'est vous, monsieur mon neveu?

LÉON. Oui, mon oncle, enchanté de vous revoir.

SAINT-GÉRAN, *brusquement.* Et moi aussi. (*Continuant.*) J'aurais trouvé là bon feu, visage agréable, une bonne bergère, une robe de chambre et des pantoufles fourrées, toutes prêtes au coin du feu.

LÉON. Mais, mon oncle, voulez-vous qu'à l'instant même?..

SAINT-GÉRAN. Eh! non, Monsieur, c'est inutile; je n'ai pas besoin de feu au mois d'août; mais je dis que les soins, les égards et les pantoufles fourrées sont des douceurs auxquelles il faut qu'un garçon renonce pour toute sa vie; prenez leçon sur moi, et profitez. Comment se porte votre future? Comment la trouvez-vous?

LÉON. Fort jolie, assurément.

SAINT-GÉRAN. Je l'aurais parié; depuis six ans que je l'ai mise au couvent, et que je ne l'ai pas vue, elle doit être bien changée et bien embellie. Ce doit être un ange, si elle ressemble à son père. Pauvre colonel! c'était un brave, celui-là, nous le savions tous, et l'ennemi aussi.

AIR de *Lantara.*

Oui, pour tout bien, à sa famille,
Il n'a laissé que son nom, ses exploits;
Un brave méritait sa fille,
Et c'est de toi que j'ai fait choix. (*bis.*)
Mais je connais déjà, malgré ton âge,
Ton cœur, ton courage... en un mot,
La gloire est son seul héritage, } *bis.*
Et tu sauras ajouter à sa dot.

Oui, Monsieur; vous serez heureux, et moi, je ne serai plus seul; car vos enfants seront les miens, et ils auront tout mon bien.

LÉON. Mon cher oncle, combien je suis touché de tant de bontés! mais, dites-moi pourquoi, vous, qui détestez autant le célibat, ne songez-vous pas vous-même?..

SAINT-GERAN. Pourquoi, Monsieur? Parce que celui qui ne se marie pas à votre âge est un fou, et celui qui se marie au mien est un sot. Vous entendez bien que je me connais; la femme que je prendrais aurait toujours trop d'esprit, et avec une femme qui réfléchit et qui raisonne je serais perdu; car, à coup sûr, ses réflexions ne seraient pas à mon avantage.

LÉON. Je comprends, mon oncle.

SAINT-GÉRAN. C'est fort heureux! Je ne dis pas si j'avais rencontré l'ignorance et la simplicité que je cherchais; mais où les trouver maintenant? avec l'éducation qu'on donne aux demoiselles. Vous, c'est différent, vous n'êtes pas dans le même cas, et rien ne s'oppose à votre bonheur.

LÉON. Eh bien! mon oncle, c'est ce qui vous trompe, il y a un obstacle insurmontable; vous êtes trop généreux pour contrarier mon inclination, et je ne puis épouser Caroline, puisque j'en aime une autre!

SAINT-GÉRAN. Comment! morbleu! j'en apprends là de belles. Et moi, j'entends que vous n'en aimiez pas d'autre, et que vous aimiez Caroline. Eh! pourquoi, s'il vous plaît, ne l'aimeriez-vous pas?

LÉON. Mais mon oncle, on n'est pas maître...

SAINT-GÉRAN. Si, Monsieur.

AIR : *Quand une Agnès devient victime.*

A sa présence, à sa personne,
Bientôt vous vous habituerez;
Elle vous plaira, je l'ordonne,
Et dans huit jours, vous l'aimerez!

LÉON.

Vous prétendez qu'un homme sage
Devienne amoureux tout exprès.

SAINT-GÉRAN.

Oui certes, Monsieur, à votre âge,
Moi je l'étais quand je voulais.

LÉON. Et moi, je vous déclare que cela m'est impossible; je ne pourrai jamais m'habituer à un tel caractère, et encore moins à un tel esprit. Interrogez-la vous-même, et vous verrez si c'est la femme qui me convient.

SAINT-GÉRAN. Qu'est-ce à dire?

LÉON. Nul maintien, nulle tenue. L'ignorance, la simplicité même.

SAINT-GÉRAN. Comment! comment! Serait-il vrai? Répète-moi donc un peu cela.

LÉON. Oui, mon oncle, je vous répète que c'est la gaucherie personnifiée.

SAINT-GÉRAN. Vraiment!

LÉON. Ne sachant ni parler ni répondre.

SAINT-GÉRAN. Serait-il bien possible?

LÉON. N'ayant pas le moindre usage, pas la moindre habitude du monde.

SAINT-GÉRAN. C'est à merveille.

LÉON. Enfin, d'une nullité d'esprit...

SAINT-GÉRAN. Allons, tranchons le mot, tu crains de dire qu'elle est...

LÉON. Je n'aurais pas osé.

SAINT-GÉRAN. Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de mal. Je vois cela d'ici. Comment! diable! mais c'est un trésor que cette femme-là: et moi, qui, sans en connaître le prix, allais la sacrifier. Allons, puisque tu ne l'aimes pas, je te pardonne. Nous arrangerons cette affaire-là. (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! Cherchez mademoiselle Caroline, et dites-lui que je serais enchanté de la voir. Quant à toi, voyons un peu quelle est ton inclination, car je veux que tout le monde soit heureux, et dès demain je te marie.

LÉON, *à part.* Nous y voilà. (*Haut.*) Mon cher oncle, je suis indigne de vos bontés; je ne puis pas espérer que celle que j'aime puisse jamais vous plaire. Je combattrai, je surmonterai ma passion. Je ne vous demande que du temps, beaucoup de temps pour me guérir.

SAINT-GÉRAN. C'est égal; je veux savoir...

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MARIANNE.

MARIANNE, *dans le fond.* Comment! il est vrai que Monsieur est arrivé?

LÉON. Eh bien! mon oncle, dussé-je rougir à vos yeux, il faut donc vous l'avouer! C'est cette petite fille que ma tante a élevée; c'est Marianne que j'adore.

MARIANNE, *à part.* Ah! mon Dieu! c'est lui qui a écrit le billet; M. Léon est l'inconnu.

SAINT-GERAN. Comment! il serait possible? une petite paysanne sans éducation.

MARIANNE. Tiens, par exemple, est-il malhonnête!

SAINT-GÉRAN. Et comment cet amour-là t'est-il venu?

LÉON. Je ne vous dirai pas. C'est l'amour le plus prompt, le plus inconcevable.

SAINT-GÉRAN. Et mon imbécile de sœur, qui là, devant ses yeux!..

LÉON. Elle n'a rien vu; et même, je vous jure qu'il était impossible qu'elle pût rien voir.

MARIANNE. Pardi! puisque moi-même...

SAINT-GÉRAN. Tu avais donc perdu la tête?

LÉON. J'en conviens.

MARIANNE. C'est là de l'amour!

LÉON.

AIR : *Sans mentir.*

Respectez l'amour funeste
Dont le souvenir m'est cher.

MARIANNE.

Il va faire, je l'atteste,
Quelque coup à la Werther.

SAINT-GERAN.

Mais je crains, Dieu me pardonne,
Qu'il ne parle franchement;
Il faut donc qu'il déraisonne.

MARIANNE, *à part, dans le fond.*

Oui, car il a l'air, vraiment,
D'un roman (*bis.*) imité de l'allemand.

Que je le plains!

SAINT-GÉRAN. Allons, il n'y a pas à hésiter; il faut mettre fin à une pareille folie, et pour commencer, je vais renvoyer cette petite fille à ses parents, et écrire qu'on vienne la reprendre. (*Il entre dans le cabinet.*)

MARIANNE, *approchant doucement de Léon.* Ah! Monsieur, que c'est bien à vous! j'ai tout entendu, et je ne me serais jamais doutée d'un amour aussi désordonné que celui-là.

LÉON. Comment! vous étiez là!

MARIANNE. Oui. Nous aurons bien des obstacles, c'est toujours comme ça. Mais il ne faut pas que cela vous effraie. Nous avons le chapitre des oncles barbares et des parents inflexibles; mais ça finit toujours par s'arranger. Quant à moi, vous pouvez compter sur la fidélité ordinaire, et sur la constance de rigueur. (*Elle sort.*)

LÉON. Parbleu! la rencontre est excellente.

SAINT-GERAN. Tiens, fais partir cette lettre.

LÉON. Oui, oui, mon oncle; je me retire. (*A part.*) Allons, tout a réussi au gré de mes vœux, et cependant je suis moins content que je ne l'aurais cru. (*En s'éloignant il salue Caroline qui entre.*)

—

SCÈNE XI.

SAINT-GERAN, CAROLINE.

CAROLINE. Il s'en va; tant mieux! il ne verra pas que j'ai pleuré.

SAINT-GÉRAN. Elle est en effet fort bien. Approchez, Caroline, je voulais vous unir à mon neveu; mais il refuse votre main.

CAROLINE, *à part, douloureusement.* Il est donc vrai!

SAINT-GÉRAN. Je ne puis lui en vouloir, il m'a avoué qu'il en aimait une autre, et les inclinations sont libres; qu'en dites-vous?

CAROLINE. Ce que vous voudrez.

SAINT-GÉRAN. Comment? ce que je voudrai; (*A part, d'un air approbatif.*) c'est bien. (*Haut.*) Je vous demandais si cette résolution vous affligeait?

CAROLINE. M'affliger! non, rien maintenant ne peut m'affliger.

SAINT-GÉRAN, *à part.* Voilà parbleu un heureux caractère! (*Haut.*) Vous êtes donc contente?

CAROLINE. Oui.

SAINT-GÉRAN. Et pourquoi?

CAROLINE. Je ne sais!

SAINT-GÉRAN, *à part.* C'est bien. (*Haut.*) Et s'il se présentait un époux qui ne fût plus de la première jeunesse, et qui vous offrît de vous rendre immensément riche?

CAROLINE. A quoi bon?

SAINT-GÉRAN. Par exemple, voilà une question. C'est admirable!

AIR de *Doche.*

Quoi! les diamants, la parure?

CAROLINE.

Je n'y tiens pas.

SAINT-GÉRAN.

Mais cependant,
Songez-y bien, chacun assure
Que par leur éclat séduisant
La beauté même est embellie;
S'il se peut, leur secours divin
Vous rendrait encor plus jolie.

CAROLINE, *douloureusement.*

Que n'en avais-je ce matin! (*bis.*)

SAINT-GÉRAN. Ce matin ou ce soir, la différence n'est pas grande, et vous serez satisfaite. Mais que diriez-vous si cet époux était moi-même; si je voulais rendre la fille de mon ancien ami, libre, heureuse et indépendante, et si, en retour, je ne lui demandais qu'un peu d'amitié?

CAROLINE, *avec expression.* Quoi! vous daignez attacher quelque prix... Vous, Monsieur, vous voulez donc bien que Caroline vous aime?

SAINT-GÉRAN. Si je le veux! Parlez, commandez, disposez de ma fortune et de moi; je suis un peu brusque, mais bon diable au fond, et pour devenir le meilleur homme du monde, je n'avais besoin que de trouver quelqu'un qui voulût bien m'aimer; vous avez cette bonté-là, et c'est d'autant plus beau à vous, que vous êtes la première. Mais, ventrebleu! je ne serai point ingrat, et vous serez heureuse, ou le diable m'emporte; que ça ne vous fasse pas peur.

CAROLINE. Oh! non, au contraire. Depuis que j'habite ce château, vous êtes la première personne avec qui il me semble que je sois à mon aise.

SAINT-GÉRAN. Et vous avez raison, voyez-vous; pas de façons, point de cérémonies. Ils prétendent que vous n'êtes point une femme savante. Tant mieux! moi, je ne suis pas non plus un académicien; nous ne débiterons pas de phrases ni de grands mots; on peut faire bon ménage sans cela.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

Si par hasard parler vous gêne,
Je m'efforcerai de mon mieux,
Pour vous en épargner la peine,
D'aller au-devant de vos vœux;
Et s'il est maint époux peu tendre,
Toujours prêts à se quereller,
Qui parlent jamais sans s'entendre,
Nous nous entendrons sans parler.

Je vais envoyer chez le notaire... Je comptais assurer la fortune de mon neveu, s'il vous avait épousée... mais désormais, cet article-là est rayé, et vous aurez tout mon bien.

CAROLINE. Et moi, je n'en veux pas... vous êtes bon, généreux, et pour une personne que vous connaissez depuis quelques instants, vous ne dépouillerez point votre neveu.

SAINT-GÉRAN, *stupéfait.* Comment!.. parbleu, je suis trop heureux! pas d'esprit, et un bon cœur! voilà la femme qu'il me fallait... Caroline, c'est bien, c'est très-bien... ordonnez, je ferai ce que vous voudrez.

CAROLINE. Eh bien! donc, donnez-lui cette dot, et qu'il épouse celle qu'il aime.

SAINT-GÉRAN. Celle qu'il aime!.. mais, savez-vous que ce n'est pas proposable... Si vous la connaissiez! c'est la filleule de ma sœur, cette petite Marianne.

CAROLINE. Marianne! Marianne!

SAINT-GÉRAN. Elle a pour parents d'honnêtes fermiers, il est vrai; mais une fille qui n'a rien, qui ne possède rien.

CAROLINE. Elle n'a rien!.. et elle est aimée.

SAINT-GÉRAN. D'accord, mais cela ne constitue pas une dot.

CAROLINE. Sa famille est honnête, votre neveu en est épris; que vous faut-il de plus? Je n'ai pas le droit de dicter votre conduite, mais je suis ce que mon cœur me commande, et je ne consentirai jamais à jouir d'un bonheur dont vous priveriez votre neveu... notre mariage suivra le sien.

SAINT-GÉRAN. Comment! l'ai-je bien entendu?

CAROLINE, *avec fermeté.* Je vous le répète, ma main est à ce prix.

SAINT-GÉRAN, *étonné.* Parbleu, Mademoiselle... allons, allons, je suis marié, je n'ai plus de volonté. Au fait, elle a raison... qu'est-ce qu'elle me demande? de sacrifier un peu d'orgueil, de faire la félicité de mon neveu, et par conséquent la mienne.

AIR du *Petit Corsaire.*

Je sais bien que plus d'un époux
A ma place craindrait le blâme,
Car ces messieurs rougissent tous
D'être ainsi menés par leur femme.
Je n'ai pas un tel point d'honneur;
Quand une femme qu'on admire
Veut nous mener vers le bonheur,
Ma foi, je me laisse conduire.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON.

SAINT-GÉRAN. Venez ici, Monsieur, et tombez aux pieds de votre tante.

LÉON. Comment! mon oncle, il serait possible?

SAINT-GÉRAN. Oui, Monsieur, et si vous saviez ce qu'elle a fait pour vous... cent mille francs que je vous donne... remerciez-la, vous dis-je; car je jure bien que jamais sans elle... (*Le prenant à part.*) Tu avais raison, ce n'est pas un génie, mais elle a du caractère et un bon cœur, et cela vaut bien de l'esprit.

AIR de *Doche.*

Mon cœur à l'espoir s'abandonne;
Je suis plus jeune de vingt ans;
Près d'elle je vois mon automne
S'embellir des fleurs du printemps.
Marianne t'est destinée :
Je vais l'avertir de mon choix :
Pour moi quelle heureuse journée!
Deux mariages à la fois.

LÉON. Comment, mon oncle?..

SAINT-GÉRAN. Ce n'est pas moi, Monsieur, c'est elle qu'il faut remercier.

(*Reprise de l'air.*)

Mon cœur à l'espoir s'abandonne.

—

SCÈNE XIII.

LÉON, CAROLINE.

LÉON. Marianne et cent mille francs! Par exemple, je ne croyais pas que sa rage de marier allât jusque-là. Mais, comment diable me tirer de là? (*Avec dépit, à Caroline.*) Et c'est vous, Mademoiselle, que je dois remercier de ce service?

CAROLINE, *avec dépit* Me remercier! non, Monsieur, je n'ai fait que mon devoir; vous en aimez une autre... vous ne m'aimez pas. Votre conduite est toute naturelle... qui pourrait s'en étonner? ce n'est certainement pas moi... et je me rends trop de justice pour ne pas être la première à plaider votre cause.

LÉON, *la regardant avec étonnement.* Qu'entends-je? Et qui vous a dit que cet hymen comblait mes vœux?

CAROLINE. Qui me l'a dit? votre oncle, vous-même, les transports de joie que vous avez fait éclater... Mais je le vois, vous craignez même de m'avoir une obligation... et le bonheur que vous désirez cesse d'en être un quand il vient de moi.

LÉON. Non, rien n'égale ma surprise, et c'est vous qui croyez que Marianne a pu me plaire?

CAROLINE.

AIR de *Romagnesi.*

De cet amour vif et soudain
Pourquoi plus longtemps vous défendre?
J'en aurais gémi ce matin,
A présent on peut me l'apprendre.
Qui pourrait vous en empêcher?
Quand on est d'humeur inconstante,
A sa femme on doit le cacher;
Mais on peut le dire à sa tante.

LÉON. Comment, ma tante!

CAROLINE.

Oui, ce nom-là me semble doux;
Désormais il doit me suffire;
Il faut, pour fixer un époux,
Des charmes qui puissent séduire.
Un neveu... du moins, je le croi,
Sans qu'aucun prestige le tente,
Peut vous aimer... voilà pourquoi
J'ai pris le nom de votre tante.
Je l'avouerai, voilà pourquoi
J'ai pris le nom de votre tante.

LÉON. Ah! Caroline... daignez m'entendre. Allons, voilà qu'on vient de ce côté, quand je donnerais tout au monde pour un moment d'entretien. C'est mon oncle et ces messieurs.

CAROLINE, *à part*. Ces messieurs... Ah! si je pouvais me venger à ses yeux!

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE SAINT-GÉRAN, DERVILLE, SAINT-ERNEST, PLUSIEURS AUTRES JEUNES GENS.

SAINT-GÉRAN. Oui, Messieurs, soyez tous les bienvenus, les amis de mon neveu sont les miens, et surtout dans un jour comme celui-ci! Permettez que je vous présente à la maîtresse de la maison; celle qui, demain, sera ma femme, madame de Saint-Géran.

DERVILLE. Général, je vous en fais mon compliment. (*Avec intention.*) Et surtout à votre neveu.

SAINT-GÉRAN. Et pourquoi?

DERVILLE. Parce qu'il aura une jolie tante, et vous une excellente femme. (*S'inclinant, à Caroline.*) Ah çà! est-ce par raison, ou par sympathie? Je serais curieux de savoir comment ce mariage-là a pu se faire.

CAROLINE. Je peux vous l'apprendre, Monsieur. (*En souriant, et avec intention.*) Autrefois nos pères se contentaient de bonnes ménagères.

DERVILLE. C'est vrai! Je l'écrivais encore l'autre jour à Léon.

CAROLINE. A présent les jeunes gens prétendent que, dans ce siècle-ci, il leur faut des femmes qui leur apportent en mariage beaucoup d'esprit; il y a tant de gens qui ont besoin de dot; mais M. de Saint-Géran n'était pas dans ce cas, et la solidité de son jugement, l'étendue de ses connaissances lui permettaient d'épouser une femme sans instruction et sans talents; voilà, Monsieur, ce qui peut vous expliquer le choix qu'il a fait de moi.

SAINT-GÉRAN. C'est très-bien répondu.

DERVILLE, *a part, étonné*. Qu'est-ce que cela signifie? Il me semble qu'elle s'exprime... (*Haut.*) Nous devons en vouloir à Mademoiselle de nous avoir privés si longtemps du plaisir de l'entendre.

CAROLINE. C'est que je pensais qu'il y avait souvent du danger à parler, et rarement à se taire.

SAINT-GÉRAN. C'est bien dit.

CAROLINE. Et qu'une personne dont l'entretien se bornerait à *oui, Monsieur*; *non, Monsieur*, courrait souvent moins de risques que celle qui fait les honneurs de la conversation.

SAINT-GÉRAN. Elle a raison.

DERVILLE. Ah çà! mais décidément elle parle.

CAROLINE. Oui, Monsieur; mais vous m'avouerez qu'avant de parler, il fallait connaître la langue du pays. Et comment me faire entendre? comment prendre ce ton léger, cette ironie aimable que vous savez manier avec tant de grâce? Il est des modèles, Monsieur, dont la perfection décourage.

SAINT-GÉRAN, *à part, étonné et fâché*. Hum! hum!

DERVILLE. Mademoiselle... certainement... Mais c'est une mystification!

SAINT-GÉRAN, *qui pendant les deux précédentes tirades a montré de l'étonnement et un air fâché*. Eh bien, Messieurs, vous n'avez plus rien à dire. Allons donc, en restez-vous là? (*A part.*) Morbleu!

LÉON, *qui de même a montré de l'étonnement, mais d'un autre genre*. Je suis anéanti!

DERVILLE. Et moi, d'honneur, je suis pétrifié.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, VALENTIN.

VALENTIN. Monsieur, voilà une partie de la compagnie qui arrive, et je viens prendre vos ordres.

SAINT-GÉRAN, *galamment*. Prenez ceux de Madame; moi, cela ne me regarde plus.

CAROLINE. Comment?

SAINT-GÉRAN. Je l'exige, ou, du moins, je vous en prie.

CAROLINE, *avec aisance et dignité*. Faites entrer dans le premier salon, où nous allons les recevoir; préparez la galerie pour le bal, et disposez les tables de jeu. Vous passerez avant à la salle à manger, et qu'on soit prêt à servir (*Montrant Saint-Géran.*) quand Monsieur l'ordonnera; allez. (*Valentin sort.*)

DERVILLE, *présentant la main à Caroline*. Vous voulez bien permettre. (*A Léon, sans quitter la main de Caroline.*) Mon ami, elle est charmante. C'est l'esprit le plus piquant et le plus original que je connaisse. Je suis sûr que nous trouverons dans le salon une foule d'originaux de province, et nous allons nous amuser ensemble à les mystifier. Ce sera divin! (*A Caroline.*) Mille pardons, je suis à vous. (*Ils sortent tous, et Saint-Géran se retire le dernier en marchant lentement, et l'air préoccupé. Léon le retient.*)

—

SCÈNE XVI.

LÉON, SAINT-GÉRAN.

LÉON. Mon oncle, il faut que je vous parle. Vous connaissez mon attachement pour vous; il m'empêche de garder plus longtemps le silence; on vous a trompé.

SAINT-GÉRAN. Tu crois?

LÉON. Oui, mon oncle, il est de mon devoir de vous avertir. Vous alliez vous marier avec confiance, parce que vous croyiez épouser une femme simple. Je dois vous prévenir qu'elle ne l'est pas.

SAINT-GÉRAN. Eh bien! mon ami, je m'en doutais.

LÉON. Et moi, j'en suis sûr.

SAINT-GÉRAN. C'est cependant toi qui m'as dit...

LÉON. C'est moi qui suis un sot. Vous alliez être dupé, si je ne vous avais pas averti du danger.

SAINT-GÉRAN. Je te remercie. Mais je ne le crois pas si grand que tu le dis.

LÉON. Si, mon oncle; bien plus encore. Vous ne pouvez vous imaginer quelle femme charmante! quelle réunion de grâces et de dignité! quel feu! quelle finesse! quelle imagination! Vous ne pouvez pas plus mal tomber, et le danger est réel.

SAINT-GÉRAN. Eh bien! mon ami, ça m'est égal; je me risque.

LÉON. Comment!

SAINT-GÉRAN. Ma foi, oui.

AIR : *Qu'il est mince, notre journal.*

Nous comptions rencontrer céans
Une fille gauche et muette;
Nous trouvons grâce, esprit, talents;
Enfin une femme parfaite.
Ma foi, qu'y faire? que veux-tu?
Il faut se résigner, je pense;
Et je prends, j'y suis résolu,
Mon bonheur en patience.

LÉON. Mais, mon oncle, ce que vous me disiez tantôt...

SAINT-GÉRAN. Je crois que je raisonnais mal. Car enfin, une femme sotte peut faire des sottises comme une femme d'esprit, tandis que la femme d'esprit peut quelquefois avoir celui de se plaire avec son mari. As-tu vu déjà quelles attentions la mienne a pour moi, comme dans tout ce qu'elle dit elle cherche à m'attirer les égards et la considération? Mon ami, c'est fini; je me range du parti de la majorité. Je suis pour les femmes aimables.

LÉON. Eh bien! mon oncle, puisqu'il faut vous le dire, puisque vous ne voulez pas m'entendre, je vous déclare qu'il m'est impossible de donner mon consentement à ce mariage-là.

SAINT-GÉRAN. Qu'est-ce à dire?

LÉON. Oui, mon oncle; je l'aime, je l'adore, et je ne puis vivre sans elle.

SAINT-GÉRAN. Expliquons-nous, s'il vous plaît; je te la donne pour femme, et tu n'en veux pas; tu en aimes une autre; je te la donne encore! et voilà que maintenant... ah çà! je vais croire que c'est à moi que tu en veux.

LÉON. Non, mon oncle; mais rien n'égale mon désespoir; et, si vous l'épousez, je ne réponds pas de ce qui peut arriver.

SAINT-GÉRAN. Il n'arrivera rien, Monsieur; je connais Caroline, et elle me préfère à vous. C'est moi qui ai reconnu son mérite, qui ai su l'apprécier. Que diable! épousez votre Marianne, ou, si vous ne voulez pas vous marier, n'empêchez pas les autres; ainsi, prenez votre parti. Caroline sera ma femme, et tâchez d'avoir un peu plus d'amitié pour moi et pas tant pour votre tante; sinon, je vous déshérite. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVII.

LEON, *seul*. Ma ante! ma tante! je ne pourrai jamais m'habituer à ce nom-là. Est-il une situation pareille à la mienne? et fut-on jamais plus malheureux? Pourquoi ai-je écouté les conseils de mes amis, et n'ai-je pas osé braver leurs railleries? car, malgré eux, malgré moi, j'ai toujours aimé Caroline; je l'ai aimée du premier moment que je l'ai vue; et depuis que mon oncle veut l'épouser, il me semble, s'il est possible, que je l'aime deux fois plus encore; je n'y tiens plus; je cours lui dire, lui expliquer...

—

SCÈNE XVIII.

LÉON, MARIANNE.

MARIANNE, *l'arrêtant*. Ah! Monsieur, vous savez sans doute... votre oncle consent à tout; je vous disais bien que ça devait finir comme ça; mais je ne croyais pas que ça irait si vite : on compte sur des obstacles; on s'arrange pour ça, et puis, crac, voilà un mariage et pas d'obstacles.

LÉON. Rassurez-vous, il en surviendra.

MARIANNE. Dame! pas trop forts, cependant... Moi... ce que j'en dis...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je sais très-bien que quand on s'aime,
Il faut plus d'un événement;
Mais nous serons toujours à même :
Marions-nous, c'est plus prudent.
Si par malheur, suivant l'usage,
Nous n'avons pas eu tout exprès
D'accidents avant l' mariage,
Nous en aurons peut-être après.

Et pour commencer, vous n'avez pas vu; je vous avais mis un second billet dans le creux du gros chêne.

LÉON. Comment! le gros chêne?

MARIANNE. Eh! oui, la boîte aux lettres; là, où vous avez trouvé ma réponse : *Que l'inconnu se fasse connaître.*

LÉON. Comment! cette lettre... c'était vous...

MARIANNE. Je crois bien, et il me semble que ça n'était pas mal. *Que l'inconnu se fasse connaître, et il trouvera un cœur sensible.* Dame! c'est que je n'ai pas menti.

LÉON. Ah! mon Dieu, Marianne, vous êtes bien aimable, et je vous aime beaucoup; mais ce n'est pas moi qui vous ai écrit, et ce n'est pas moi qui ai reçu votre lettre : c'est Derville.

MARIANNE. Comment! M. Derville m'aime donc aussi?

LÉON. Sans doute.

MARIANNE. Eh bien! et vous? comment ça va-t-il s'arranger?

LÉON. Oh! je lui cède tous mes droits. Après l'amour qu'il a pour vous, je ne puis persister.

MARIANNE. Ah! vous ne persistez pas? Cependant, si ça vous contrariait... Ah! ce sera donc lui qui...

LÉON. Sans contredit, et il n'y a pas de temps à perdre.

MARIANNE. Alors je cours lui parler. Par exemple, voilà un événement; je n'en ai jamais *lu* de pareil; là, au moment... un qui m'aime, et un autre qui m'épouse. (*Elle sort en courant.*)

—

SCÈNE XIX.

LEON, *seul*. Notre prévention a été assez grande, pour que nous ayons été dupes d'une erreur aussi grossière! Moi, supposer que Caroline... Ah! je suis indigne d'elle, et j'ai perdu par ma faute le bonheur qui m'était réservé.

—

SCÈNE XX.

LEON, CAROLINE, DEUX DOMESTIQUES.

(*Caroline sort de l'appartement à droite, et parle aux deux domestiques.*)

CAROLINE. Oui, c'est bien; je vais faire placer le lustre et les guirlandes de fleurs.

LÉON. C'est elle, et j'ose à peine maintenant lui adresser la parole. (*Haut.*) Mille pardons, Mademoiselle, je vois que vous avez de si nombreuses occupations...

CAROLINE. Oui, votre oncle a voulu...

LÉON. Je n'ose alors vous arrêter; mais je cherchais... je voulais...

CAROLINE, *vivement*. Mon Dieu, l'on peut attendre; (*Aux domestiques.*) allez, vous autres, je vous rejoins. (*Ils sortent.*) Serais-je assez heureuse, monsieur Léon, pour que vous eussiez besoin de moi?

LÉON. Oui, j'ai besoin de vous dire combien je fus coupable envers vous, moi qui ai pu vous méconnaître, vous outrager. J'en suis assez puni, puisque je vous perds, et qu'en vous perdant, je n'ai pas même le droit de me plaindre; mais si vous saviez quels sont mes tourments et mes remords, vous ne me refuseriez pas la grâce que je vous demande.

CAROLINE. A moi! une grâce?

LÉON. Oui, je serais moins malheureux si j'avais la certitude que vous ne me haïssez pas, que vous oubliez mes torts, et que vous daignez me pardonner.

CAROLINE. Vous pardonner? et quels torts avez-vous envers moi? Est-ce votre faute si vous ne m'aimez pas?

LÉON. Que dites-vous? Ah! vous ne connaîtrez jamais combien je vous aimais, et à quel point ma fai-

blesse et une fausse honte ont pu m'égarer. Mais vous ne me croiriez pas, et je dois renoncer à tout, même à l'espoir de vous convaincre de ma sincérité! Il est donc vrai que tout est fini pour moi! Caroline, vous allez en épouser un autre.

CAROLINE. Oui; mon consentement est donné, ma main n'est plus à moi.

—

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-GÉRAN. *Il est dans le fond.*

SAINT-GÉRAN. Diable! un tête-à-tête! approchons.

LÉON. Et j'aurais pu posséder tant de charmes, et c'est moi-même qui m'en suis privé! Non, mon oncle ne peut exiger un pareil sacrifice; et s'il me réduit au désespoir, je suis capable de tout oublier.

CAROLINE. Non, vous n'oublierez pas la reconnaissance que vous lui devez; vous vous rappellerez qu'il prit soin de votre enfance, qu'il vous combla de ses bienfaits; que tout à l'heure encore, il vient d'assurer votre fortune; et quand il fait tout pour votre bonheur, de quel droit viendriez-vous troubler le sien? Vous prétendez que ce sacrifice vous est impossible; je le crois, je veux bien le croire; mais vous n'avez pas pensé, sans doute, que l'honneur le commandait : ce mot doit vous suffire; je n'ai pas besoin, auprès de vous, d'autres considérations.

LÉON. Caroline!

CAROLINE. Oui, vous vous éloignerez, vous quitterez ces lieux... Vous hésitez; et qui vous a dit, Monsieur, que vous souffriez seul au monde, qu'il n'y a pas d'autres personnes plus à plaindre, et qui ont autant que vous besoin de courage. J'aurais peut-être dû vous le laisser ignorer; mais je ne m'en fais pas de reproches; je crois que vous n'en abuserez pas, que vous n'y verrez qu'un nouveau motif de faire votre devoir, et que vous rougiriez qu'une femme eût plus de fermeté que vous.

LÉON. Je ne balance plus, je m'éloigne : chaque vertu que je découvre en elle est un nouveau regret pour moi; adieu, Caroline. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

SAINT-GÉRAN. Allons! il s'en va; c'est très-bien.

LÉON, *revenant.* Et vous, n'avez-vous point d'adieux à me faire? N'avez-vous plus rien à me dire?

CAROLINE. Non, depuis longtemps mon parti est pris; j'ai juré de faire mon devoir, d'épouser votre oncle, de ne plus vous voir, et de vous aimer toujours.

LÉON, *se jetant à ses pieds.* Grand Dieu!

SAINT-GÉRAN. Comment, de vous aimer toujours?

LÉON. Eh quoi! vous étiez là?

SAINT-GÉRAN. Oui, Monsieur, et elle vous a traité comme vous le méritiez; c'est bien, Caroline, c'est très-bien, je suis content; il n'y a que quelques mots seulement que j'ai peine à comprendre; *j'épouserai votre oncle, et je vous aimerai toujours.* Voilà une distinction diablement subtile; et je crois qu'en effet il y a trop d'esprit pour moi là-dedans... hem? Qu'en dites-vous? De crainte de ne pas nous entendre, je crois qu'il faut retourner la phrase : « Vous épouserez mon neveu, et vous m'aimerez toujours, » car je serai toujours votre père, votre ami; oui, mes enfants, je reviens à mes premiers projets, et nous ne changerons rien au contrat.

—

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

DERVILLE. Ah bien! qu'est-ce que je vois donc? cela fait tableau!

LÉON. Ah! mon ami, je suis le plus heureux des hommes; elle est à moi.

DERVILLE. Ma foi, tant mieux; je suis maintenant dans les principes du général, il faut qu'on se marie.

MARIANNE, *accourant tout essoufflée, à Derville.* Ah! c'est vous, Monsieur; voilà assez longtemps que je vous cherche.

DERVILLE. Elle est tout à fait gentille... Qu'est-ce que tu me veux, mon enfant?

MARIANNE. Eh bien! vous savez... C'est donc vous... qui...

DERVILLE. Quoi?

MARIANNE. Eh bien! c'est clair... vous savez bien, pour le mariage?..

DERVILLE. Excepté cela, ma belle enfant, demande-moi tout ce que tu voudras.

MARIANNE. Ah! vous ne persistez pas non plus; personne ne persiste, il paraît qu'il n'y aura pas de dernier chapitre.

VAUDEVILLE.

DERVILLE.

AIR : *Moi, j'aime la danse.*

Quand l'amour nous guide,
Tout va bien; sous un tel précepteur,
La plus timide
Bientôt n'a plus peur.

SAINT-GÉRAN.

Sexe dangereux
Que je redoute,
A mon âge on craint, sans doute,
Deux beaux yeux
Plus que les feux
D'une redoute.
Mais qu'amour nous guide,
Que sa flamme échauffe notre cœur,
La plus timide
Bientôt n'a plus peur.

LÉON.

Ce soldat réent
Que chacun raille,
Dès qu'il se trouve en bataille,
Sélance en chantant
Gaîment
Sous la mitraille :
Quand l'honneur nous guide
Près des vieux enfants de la valeur,
Le plus timide
Bientôt n'aura plus peur.

DERVILLE.

L'opéra, vraiment,
Fait ma conquête;
Chaque soir, nymphe discrète
Y soigne le sentiment
Et la pirouette :
L'Amour y préside;
Mais de ce dieu terrible et vainqueur,
La plus timide
N'a jamais eu peur.

CAROLINE, *au public.*

L'auteur inquiet
Est dans l'attente;
Moi qui d'un rien m'épouvante,
Je n'eus jamais plus sujet
D'être tremblante.
Soyez notre égide :
Dès qu'il entend un bravo flatteur,
Le plus timide
Bientôt n'a plus peur.

FIN DE CAROLINE.

ARTHUR. Deux heures! comment, il n'est que cela? — Acte I, scène 6.

L'ENNUI

OU

LE COMTE DERFORT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 2 février 1820.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DUPIN ET MÉLESVILLE.

Personnages.

ARTHUR, COMTE DERFORT.
SIR BIRTON, baronnet.
ARUNDEL.
MACARTY, négociant.
MARIE.
ROBIN, jardinier du comte.
VASSAUX DU COMTE.

La scène se passe en Écosse, dans le château du comte Derfort.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR de *Julie*, ou *le Pot de fleurs.*

Sur notre affiche, en faisant apparaître
Ce mot redoutable : *l'Ennui!!!*...
L'auteur au moins ne vous prend pas en traître,
Et vous savez sur quoi compter ici.
Quand chaque jour par le titre on vous tricho,
Vous ne pourrez, Messieurs, nous en vouloir
Si par hasard la pièce allait ce soir
Tenir ce que promet l'affiche.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle élégante du château; deux portes latérales. Au fond, trois grandes portes vitrées, au travers desquelles on aperçoit un site pittoresque.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

BIRTON, *étendu sur une chaise, et lisant un journal;* MACARTY, ROBIN.

MACARTY, *s'asseyant dans une bergère.* Ça m'est égal, j'attendrai; voilà trois fois que je viens pour parler à lord Arthur, et je lui parlerai.

ROBIN, *entrant.* C'est une horreur! une infamie!

BIRTON. Qu'est-ce que c'est donc qu'un tapage comme celui-là? Robin, vous voulez donc réveiller tout le monde au château?

ROBIN. Comment! Monseigneur dort encore à une heure de l'après-midi? Dieu de Dieu! qu'on est heureux d'être grand seigneur et de n'avoir pas le temps de se lever plus tôt... moi qui veux lui parler.

MACARTY, *brusquement.* Et moi aussi, et vous voyez que j'attends.

ROBIN. Vous qui êtes un étranger, c'est bon; mais moi, son frère de lait et son jardinier, j' devrais passer avant tout.

BIRTON. Que veux-tu?

ROBIN. J' viens lui demander justice; tenez, monsieur Birton, vous, qui êtes son ami, imaginez vous que le colecteur, le percepteur, je ne sais pas lequel, ont dressé procès-verbal pour un lapin que j'avais tiré dans l' parc, et ils m'ont pris mon fusil sous prétexte que c'était la troisième fois qu'on me pardonnait; j' vous demande si ce n'est pas un abus.

BIRTON. C'est bien fait, pourquoi vas-tu tirer sur les lapins de ton maître?

ROBIN. Mais dame, puisqu'il n'en tue pas

BIRTON. Qu'est-ce que cela fait?

ROBIN. Alors, qui est-ce qui les tuera?

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

V'là justement pourquoi j'enrage :
Qu'il nous laisse au moins ce soin-là;
Vous savez bien que c'est l'usage,
Et qu'ici-bas le ciel plaça
L' collecteur pour être intraitable,
Les vassaux pour être grugés,
Les grands seigneurs pour être à table,
Et les lapins pour êtr' mangés.

C'est leur état... mais voyez-vous monsieur le comte se promenant dans son parc? T'nez, v'là comme il va à la chasse... (*Il met ses mains dans ses poches.*) et puis quand il a fait un tour d'allée, il rentre au château, s'étend dans une bergère, et s'occupe à se démonter la mâchoire. Corbleu! que v'là un seigneur qui a une vie agriable!.. Quand je vois ça, ça me met dans des fureurs de n'être que jardinier.

BIRTON. Eh bien! ne faudrait-il pas aussi que tu fusses seigneur?

ROBIN. Dame! tout comme un autre.

BIRTON. Allons, allons, va travailler.

ROBIN. Travailler, travailler, ils n'ont que ça à vous dire, rien que ce mot-là... ça me fait mal..... Dites donc, monsieur Birton, vous vous chargerez de mon affaire?

BIRTON. C'est bon, c'est bon, on va s'en occuper sur-le-champ.

MACARTY, *à Robin, qui s'en va.* Ah çà! mon cher, je vous en prie, tâchez de savoir si votre maître se réveillera aujourd'hui.

ROBIN, *imitant Birton.* C'est bon, c'est bon, on va s'en occuper sur-le-champ. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

BIRTON, MACARTY.

BIRTON. Voilà ce que c'est que de se lever matin, on est accablé de demandes.

MACARTY. Vous vous levez donc matin, vous, Monsieur?

BIRTON. Oui, Monsieur, je suis sur pied depuis midi; j'ai toujours eu les goûts roturiers.

MACARTY. Je vous en fais compliment, car un gentleman qui dort ne vaut pas un roturier qui fait ses affaires, et John Williams Macarty, votre serviteur, ne serait pas devenu un des premiers manufacturiers de l'Écosse, s'il eût attendu la fortune dans son lit. (*Regardant Birton.*) ou sur une chaise.

BIRTON, *se levant.* Ah! vous êtes M. Macarty... Je vous en fais compliment à mon tour... ce gros négociant qui a toujours de l'argent... Est-ce que vous viendriez en apporter?

MACARTY. Non, Monsieur, au contraire, il faut enfin que le comte Derfort connaisse l'état de ses affaires; je sais bien que son indolence, ses intendants et ses amis l'empêchent d'y voir clair; mais ça va mal, entendez-vous, ça va fort mal.

BIRTON. Eh! parbleu! qu'est-ce qui vous dit que cela aille bien? qu'est-ce que ça me fait qu'il se ruine? Je ne suis pas son intendant; je suis son ami. Je lui dirai cependant que vous êtes venu.

MACARTY, *tirant sa montre.* Ce n'est pas la peine, je le lui dirai bien moi-même... Une heure dans l'instant, ah! mon Dieu, et mes affaires!..

AIR du vaudeville des *Gascons.*

Je pars, et je reviens céans;
Dans cette salle
Je m'installe;
Je pars; nous autres commerçants,
Nous connaissons le prix du temps.

BIRTON.

Mais attendez encor.

MACARTY.

Bonsoir.
Je dois être toujours en course;
Je ne m'assieds qu'à mon comptoir,
Et je ne cause qu'à la Bourse.
Je pars, et je reviens céans, etc.

(*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

BIRTON, *seul.* Parbleu! voilà une visite qui fera grand plaisir au comte Derfort; quant à moi, j'en ferai mon profit, et je ne crois pas que je reste longtemps au château... ça devient un séjour fort ennuyeux... Arthur ne dit mot, ou bâille toute la journée; j'ai beau faire tout au monde pour le distraire... encore hier, mille guinées que je lui ai gagnées, et cinq cents sur parole, il ne s'en est seulement pas aperçu; ma foi, j'y renonce.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

En d'autres lieux le doux plaisir m'entraîne,
J'ai vingt amis qui m'offrent leurs maisons,
Dans leur bourse je vois la mienne,
Et par égards j'en use sans façons.

Partager tout est d'un ami fidèle :
Tout, entre amis, doit être de moitié;
Et chaque jour je remplis avec zèle
Tous les devoirs de l'amitié.

Mais l'amitié a des bornes quand la fortune en a, et je serais déjà parti depuis longtemps sans cette petite Marie qui est charmante; et il faut qu'Arthur soit aussi insoucieant qu'il l'est pour ne pas l'avoir remarqué. Eh! mais, c'est elle qui vient de ce côté.

—

SCÈNE IV.

BIRTON, MARIE, *marchant sur la pointe du pied, et s'avançant vers la porte à gauche.*

BIRTON. Hé bien! que faites-vous donc là?

MARIE, *l'apercevant.* Oh! mon Dieu, je marchais tout doucement de crainte de réveiller Monseigneur.

BIRTON. Ah! ne craignez rien, quand il dort, il dort bien, il n'a que cela à faire. Eh bien! Marie, vous ne me regardez pas?.. allons, je vois que vous êtes encore fâchée du baiser d'hier; écoutez donc, si vous me l'aviez donné, je ne l'aurais pas pris.

AIR nouveau de *M. Panseron.*

De toutes mes folies
Accuse ta rigueur.
Toujours tu te défies
De ma sincère ardeur.
Mais réponds-moi, traîtresse?
Par quels moyens, hélas!
Te prouver ma tendresse?

MARIE.

En ne m'en parlant pas.

BIRTON.

DEUXIÈME COUPLET.

J'ai fait pour toi, cruelle,
Des serments et des vœux,
Et j'ai fait sentinelle
Souvent une heure ou deux.
Alors, dis-moi, ma chère,
Pour plaire à tes beaux yeux,
De plus que puis-je faire?

MARIE.

Me faire vos adieux.

Quel bonheur! voilà Monseigneur qui descend!

BIRTON. Eh! non, ce n'est pas lui. Ah çà! quelle impatience avez-vous donc de le voir?

MARIE. C'est que j'ai de bonnes nouvelles à lui annoncer; une nouvelle qui lui fera bien plaisir... un ami qui lui arrive.

BIRTON. Parbleu! des amis, quand on est riche, il vous en arrive tous les jours.

MARIE. Oh! non, celui-là, ce n'est pas un ami à sa fortune, c'est un ami à lui.

BIRTON. Hein?

MARIE. Oui, c'est sir Arundel, celui qui l'a élevé; un homme franc et loyal qui ne flatte personne, et dit toujours la vérité.

BIRTON. Et ce monsieur-là a fait fortune?

MARIE. Eh! mais... c'est lui, je crois, qui vient, entouré de tout ce monde.

BIRTON. Adieu, Marie; je cède la place à notre nouvel ami. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

MARIE, ARUNDEL, ROBIN, ET PLUSIEURS PAYSANS *qui entourent Arundel.*

ARUNDEL.

AIR : *Ah! quel plaisir!* (de JEANNOT ET COLIN).

Ah! quel plaisir de vous revoir,
Lieux chéris de mon enfance!
Ah! quel plaisir de vous revoir
Après une aussi longue absence?
Séjour de ma jeunesse,
De mes premiers plaisirs;
Ici je vis sans cesse
De mes vieux souvenirs.
Mes amis, quelle ivresse,
Pour mon cœur quel plaisir!

ENSEMBLE.

Séjour de ma jeunesse, etc.

CHŒUR.

Séjour de sa jeunesse,
De ses premiers plaisirs;
Il retrouve sans cesse
Tous ses vieux souvenirs.

ARUNDEL. Mes bons amis! mes chers amis! combien je suis aise de vous revoir... Eh! c'est Robin, le fils du jardinier... Je ne l'aurais pas reconnu.

ROBIN. C'est vrai, que je suis joliment grandi.

ARUNDEL. Ce pauvre Robin! (*A part.*) Il a toujours l'air bête.

ROBIN. Ça n'a fait que croître et embellir.

ARUNDEL, *montrant Marie.* Eh! quelle est cette jolie personne?

ROBIN. C'est Marie, cette orpheline que M. le comte avait recommandée en mourant à lord Arthur, son fils.

ARUNDEL. Je sais, je sais; cette petite fille... Diable! c'est que depuis cinq ans ce n'est plus cela. Tenez, mes amis, voilà toujours de quoi boire à ma santé. (*Les paysans sortent. Regardant autour de lui.*) Quel plaisir j'éprouve à revoir ces lieux! C'est ici que j'ai passé ma jeunesse avec ce pauvre comte Derfort, mon brave, mon respectable ami, l'honneur de son pays, la gloire de sa famille. Mais j'espère que son fils, que lord Arthur sera digne de lui... Je lui ai entendu prononcer son premier discours au parlement, et j'étais à côté de lui quand il fut blessé en Portugal, à la tête de son régiment.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Grâce à nos soins, à nos avis,
Grâce à l'exemple de son père,
Il servait déjà son pays
Comme un citoyen doit le faire;
Soldat, orateur à la fois,
Il consacrait, dès l'âge le plus tendre,
Sa voix à proclamer nos droits,
Et son épée à les défendre.

(*Regardant autour de lui.*)

Mais pourquoi n'est-il pas là pour me recevoir?.. Non pas que je tienne à l'étiquette, mais je tenais à l'embrasser le plus tôt possible.

ROBIN. Dame! c'est qu'il n'est pas encore levé.

ARUNDEL. Comment! pas encore levé!.. Serait-il malade, par hasard?

MARIE. Oui, Monsieur, oui, je le crois bien malade.

ARUNDEL. Parbleu! j'arrive bien heureusement. Dieu merci, je m'entends à tout, et surtout en médecine... Conduisez-moi vers ce pauvre Arthur... mais dites-moi avant tout quelle est l'espèce de sa maladie, et

depuis combien de temps... Hein?.. Eh bien! vous gardez le silence?

ROBIN. C'est qu'elle n'ose pas vous dire que la maladie de Monseigneur, c'est... (*Il se met à bâiller.*)

ARUNDEL. Que veut dire cet original avec ses bâillements?

ROBIN. Dame! Monsieur, vous devez bien voir, d'après ces symptômes, qu'il est malade de ne rien faire... et je troquerais bien sa maladie contre ma santé.

MARIE. Hélas! oui. Depuis que notre pauvre maître a eu le malheur de se voir à la tête de trois cent mille livres de rente, il n'est plus reconnaissable; la première année, qui était celle de votre départ, ça allait encore bien.

AIR des *Visitandines.*

D'être heureux, joyeux et content,
Il avait d'abord la recette;
Tout allait bien, grâce à l'argent,
Et dans c' pays où tout s'achète,
Il achetait de la santé,
Il ach'tait d' l'amour vif et tendre,
Il ach'tait plaisir et gaîté;
Mais dam', quand il eut tout ach'té,
On n'eut plus rien à lui vendre.

ROBIN. Et alors il resta de là, ne sachant plus que faire.

MARIE. Vous oubliez tout le bien qu'il a fait ici à ses vassaux.

ROBIN. Oui, ses vassaux! il s'en occupe joliment: on ne peut seulement pas tuer un lapin sur ses terres.

MARIE, *avec vivacité.* Robin! vous êtes un mauvais cœur, et ce n'est pas à vous à parler; vous, pour qui il a mille fois trop de bontés: lord Arthur est sensible, généreux plus qu'on ne croit; et il est étonnant que les personnes qui devraient le défendre soient les premières à l'attaquer, à lui faire perdre tous ses amis...

ARUNDEL. Non, non, il en a encore, je le vois; mais Robin a raison, et j'ai bien fait d'arriver pour traiter le malade; moi, mes ordonnances ont toujours réussi, et à moins qu'il ne soit dans un état désespéré... Mais, je vais d'abord commencer par moi, car j'ai une faim d'enfer... Conduisez-moi à la salle à manger, et surtout ne lui dites pas que je suis arrivé.

MARIE. On vous attendait plus tôt.

ARUNDEL. Oui, je suis en retard: à quelques milles d'ici je me suis arrêté chez Tom, l'ancien garde-chasse; il y avait de la brouille dans le ménage, je les ai raccommodés en passant; moi, ça me fait du bien, ça me tient en haleine; mais ça n'empêche pas d'avoir faim.

AIR: *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Puisque votre maître sommeille,
Mes amis, loin de le gêner,
En attendant qu'il se réveille,
Je vais trouver le déjeuner.
Quand, le matin, on rend service,
On mange mieux, à ce qu'on dit,
Et grâce au ciel qui m'est propice,
J'ai toujours eu bon appétit,
Puisque, etc.

(*Il sort avec Robin.*)

—

SCÈNE VI.

MARIE, *puis* ARTHUR.

MARIE. Et nous, préparons ce qu'il faut à Monseigneur; ah! mon Dieu, le voici! (*Arthur paraît en négligé et comme un homme qui vient de se lever; il marche nonchalamment, arrive jusqu'au bord du théâtre, étend les bras.*) Voilà pourtant comme il commence toujours la journée, et souvent comme il la finit.

ARTHUR, *sans regarder Marie.* Holà! quelqu'un! quelle heure est-il?

MARIE, *timidement.* Deux heures.

ARTHUR. Deux heures!.. Comment! il n'est que cela? les journées n'en finissent pas..... Eh bien, mon déjeuner!

MARIE. Voilà, Monseigneur. (*Elle approche la table sur laquelle est le thé.*)

ARTHUR. Ah! c'est toi, ma petite Marie... (*A part.*) C'est une excellente fille que Marie; elle me gronde quelquefois; mais quand j'ai causé le matin avec elle, il me semble que je suis plus content le reste de la journée.

MARIE. Mon Dieu, Monseigneur, vous vous êtes levé bien tard aujourd'hui.

ARTHUR.

AIR d'*Aristippe.*

Le jour trop long me fatigue et m'ennuie,
Et je l'abrége de mon mieux;
Sur les chagrins de cette vie,
Je l'avouerai, j'aime à fermer les yeux.
De cette erreur où le sommeil me plonge,
Pourquoi voudrais-tu me priver?
Le bonheur n'existe qu'en songe,
Et je m'endors pour le trouver.

MARIE. Vous avez beau dire, il y a des gens tout éveillés qui le rencontrent.

ARTHUR. Eh! parbleu! je ne demanderais pas mieux; mais ce bonheur dont chacun parle, où est-il? où le trouver? je t'en fais juge: je l'ai cherché à la cour, on n'en avait pas de nouvelles; dans les emplois, dans les places, il partait le jour même qu'on y entrait; dans les plaisirs, dans la dissipation, on croyait le saisir, on ne rencontrait que l'ennui, et même près des femmes... Les femmes de la ville, tu ne peux pas t'imaginer, toi, Marie, combien elles sont coquettes.

MARIE. Eh bien! pourquoi vous adresser à celles-là? Il en est tant d'autres que leur naissance, leur fortune, rendaient dignes de vous.

ARTHUR. Tu crois, Marie? Il est de fait que ce mariage qu'on me proposait...

MARIE. Un mariage?..

ARTHUR. Oui, c'était fort convenable.

MARIE, *vivement.* Il faut accepter, Monseigneur.

ARTHUR. Oui, mais je n'ai pas d'amour pour la personne.

MARIE, *avec joie.* Ah! vous n'avez pas... Alors, voilà qui est bien différent; et je ne peux pas vous conseiller... Cependant...

AIR: de *Toberne.*

Je parlrais d'avance
Qu'elle vous chérira;
Et, par reconnaissance,
Votre cœur l'aimera.
De ce mal qui vous gêne
On est bientôt guéri
Quand l'amour vous enchaîne;
Car on dit qu'avec lui
On peut avoir d' la peine,
Mais jamais de l'ennui,
Non, non, jamais d'ennui.

ARTHUR. Marie, tu es fort aimable, et surtout de bon conseil; et peut-être aurais-je suivi celui que tu me donnes, s'il ne m'était pas venu une autre idée, un autre projet qui, je crois, assurera encore plus ma tranquillité; et je suis étonné de n'y avoir pas pensé plus tôt.

MARIE. Monseigneur, ce projet-là doit-il vous éloigner de nous?

ARTHUR. Oui; mais je ne partirai pas sans avoir assuré votre bonheur à tous, et à toi surtout, ma bonne petite Marie; mais nous nous reverrons aujourd'hui.

MARIE. Aujourd'hui, non; je vais à Falkirk pour porter à mon oncle la petite pension que vous lui faites; Robin voulait m'accompagner, mais je n'ai pas voulu, et j'irai seule.

ARTHUR. Ainsi, je ne te verrai plus d'aujourd'hui.

MARIE. Non Monseigneur; mais demain.

ARTHUR. Oui, demain... Adieu, Marie; je te remercie de ton amitié, de l'attachement que tu me portes; mais, après mon départ, tu penseras encore quelquefois à moi, n'est-ce pas?

MARIE. Oh! toujours!

ARTHUR. Adieu, Marie. (*Il l'embrasse.*)

MARIE. Adieu, Monseigneur.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ARUNDEL.

ARUNDEL, *apercevant Arthur qui embrasse Marie.* Eh bien, courage! il me semble, mademoiselle Marie, qu'il n'est pas si mal portant que vous le disiez.

ARTHUR, *courant à lui.* C'est toi, mon cher Arundel?

ARUNDEL. Moi-même, qui, depuis une heure, attends en déjeunant le moment de t'embrasser.

ARTHUR. Comment! on t'a fait attendre.

ARUNDEL. Oh! je ne me suis pas impatienté, vu que je faisais antichambre dans ta salle à manger. J'étais là d'ailleurs avec un original, M. Birton, que l'on prendrait pour le maître de la maison. Il s'est fait apporter du meilleur vin... Ce n'est pas cela que je blâme; mais il dispose de tout avec un sang-froid!.. Je te préviens qu'il a commandé ta calèche pour aller tantôt à Falkirk; ainsi arrange-toi pour t'en passer.

MARIE, *à part.* Comment! il vient aussi à Falkirk? Pourvu que je ne le rencontre pas. Hâtons-nous de partir. (*A Arundel.*) Adieu, Monsieur.

ARUNDEL. Au revoir, ma belle enfant. (*Marie sort, emportant le plateau sur lequel est le déjeuner.*)

—

SCÈNE VIII.

ARTHUR, ARUNDEL.

ARUNDEL. Voilà une charmante fille pour laquelle j'ai une affection toute particulière.

ARTHUR. Comment! tu la connais?

ARUNDEL. Parbleu! depuis une heure que je suis arrivé, est-ce que je n'ai pas eu le temps de faire connaissance, de revoir tous tes anciens vassaux, et de recevoir sept ou huit pétitions?.. Les voilà... je t'en parlerai tout à l'heure, et il faudra bien que tu accordes, car je suis toujours solliciteur, et surtout tenace en diable: mais voyons d'abord dans quel état sont tes affaires.

ARTHUR, *d'un air insouciant.* Mais... je crois que cela va bien.

ARUNDEL. Il paraît que tu n'en es pas sûr?

ARTHUR. Ma foi, non; mais toi, qui parles...

ARUNDEL. Moi, c'est différent, je n'ai jamais eu beaucoup d'ordre, et je ne sais pas trop où j'en suis; je crois même que j'ai par le monde quelques lettres de change; mais enfin elles arriveront, et on verra bien.

AIR de *Lantara.*

Qu'un autre aux calculs s'abandonne,
Moi, mon budget est facile et léger;
Je reçois moins que je ne donne,
Et j'emprunte pour obliger. (*bis.*)
Je puis compter quelques dépenses faites;
Je puis compter des services rendus;
Bref, j'ai doublé mes amis et mes dettes;
Voilà l'état de tous mes revenus.

Mais, que veux-tu? je suis garçon, je n'ai pas d'enfants; je me fais une famille; j'ai le défaut de me mêler un peu de tout, il est vrai, mais comme c'est pour rendre service, on veut bien me le passer.

ARTHUR. Et qu'est-ce que cela te rapporte?

ARUNDEL. Le plaisir d'obliger, c'est une spéculation comme une autre; dès que j'arrive quelque pari, je vois un air amical, des figures ouvertes, le sourire sur les lèvres. On me paie en bon accueil. Si tu savais comme ils m'ont reçu dans le pays... Vrai, je leur redois quelque chose.

ARTHUR. Je vois que tu es toujours le même; aussi tu étais digne d'être heureux.

ARUNDEL. Et pourquoi ne le serais-tu pas autant que moi! Je sais que tu as des chances contre toi; tu es riche, tu es grand seigneur; mais qu'importe, morbleu! le bonheur est partout.

ARTHUR. Non pas pour moi, et si tu veux que je t'ouvre mon cœur, je suis le plus malheureux des hommes.

ARUNDEL. J'y suis!.. quelque passion?

ARTHUR. Non.

ARUNDEL. C'est donc quelque chagrin bien profond? quelque accident imprévu?

ARTHUR. Plût au ciel! Mais tout semble au contraire sourire à mes vœux.

ARUNDEL. J'entends, enfin, tu es malade de ton propre bonheur.

ARTHUR. Oui, je t'avoue que l'ennui est le plus insupportable des fardeaux, que l'existence m'est à charge, et que je t'attendais pour te faire part de mes résolutions: tu étais l'ami de mon père, tu es le mien... C'est entre tes mains que je veux mettre ma fortune; tu en feras un bon usage, j'en suis certain; et quant à moi, ce soir... je n'aurai plus besoin de rien et ne m'ennuierai plus: voilà mon projet.

ARUNDEL, *froidement.* Cela me paraît raisonnable, et dans la situation où tu es, tu n'as rien de mieux à faire. Si tu étais utile à l'Etat, à ton pays, à tes compatriotes, je te presserais de vivre; mais ton immense fortune, tes brillantes qualités, tes talents, n'ont contribué ni à ton bonheur, ni à celui des autres; tu peux partir, tu ne laisseras, après toi, ni reproches, ni regrets, ton absence même ne sera pas remarquée.

ARTHUR. C'est ce qui te trompe; je veux, après moi, leur être plus utile que je n'ai pu l'être jusqu'ici: je te confie ces papiers, ce sont mes dernières volontés; tu verras que je n'ai oublié personne; que je donne à toi, à tous mes vassaux.

ARUNDEL, *froidement.* C'est là ta dernière volonté?

ARTHUR. Oui, fixe et invariable.

ARUNDEL. Eh bien! tu pouvais t'épargner cette peine, tu n'as rien à donner.

ARTHUR. Comment! je ne peux pas disposer de mes biens?

ARUNDEL. Tes biens! apprends donc que tu n'en as pas, que tu n'as rien. Si j'ai consenti à me taire par tendresse pour toi, rien ne m'oblige maintenant à

cacher la vérité, et ta résolution aura au moins cet avantage, qu'elle rendra au vrai comte Derfort et son nom et ses biens.

ARTHUR. Que veux-tu dire?

ARUNDEL.

AIR : *A soixante ans* (du DINER DE MADELON).

De ce séjour le maître véritable
Vit inconnu dans son propre château;
Pour t'enrichir, une adresse coupable
Vous échangea tous les deux au berceau.
A tous les yeux s'il faut que je l'affiche,
J'y suis tout prêt, et sans rien épargner,
Son nom, ses biens, je vais tout lui donner.
Il est heureux, je vais le rendre riche;
Fasse le ciel qu'il y puisse gagner!

ARTHUR. Et pourquoi m'as-tu aussi longtemps caché ce secret?

ARUNDEL. Je n'avais d'autre garant, d'autre preuve, que ta parole; et ne t'en aurais jamais parlé, sans la résolution dont tu viens de me faire part.

ARTHUR. Oui, tu as raison, ces biens ne m'appartiennent pas, il faut les rendre.

ARUNDEL. Je vais chercher le véritable propriétaire; il n'est pas loin d'ici; je le rétablis dans tous ses droits... je viens après te rejoindre, et nous ne nous séparerons plus.

ARTHUR. Que dis-tu?

ARUNDEL. J'ai promis à ton père de ne jamais te quitter, tu vois bien qu'il faut que nous partions ensemble.

ARTHUR. Est-ce toi que j'entends?

ARUNDEL. Oh! moi, c'est différent.

AIR des *Amazones*.

Sur mon destin je suis tranquille,
Pour mon pays j'ai combattu,
A mes amis j'ai tâché d'être utile,
J'ai toujours fait tout le bien que j'ai pu.
Celui qui voit sa tâche terminée,
Au doux repos peut se livrer gaîment;
Bon ouvrier, j'ai fini ma journée,
Voici le soir, et je pars en chantant.

Sois tranquille, je vais tout disposer, et dans une heure je viens te chercher. (*Il prend la main d'Arthur et sort.*)

—

SCÈNE IX.

ARTHUR, *seul*. Il a beau dire... non, je ne lui laisserai pas exécuter ce dessein. Mais Marie, cette bonne Marie dont j'avais promis d'assurer le bonheur, je ne puis plus rien pour elle, il ne me reste rien.

—

SCÈNE X.

ARTHUR, BIRTON.

BIRTON. Ah! c'est toi, mon cher; je suis enchanté de te rencontrer, je pars à l'instant même.

ARTHUR, *distrait*. Ah! tu nous quittes?

BIRTON. Oui, une affaire indispensable m'oblige à retourner à Édimbourg... Et comme j'aurai besoin de mes fonds... si tu pouvais me payer en ce moment ta dette d'hier au soir?

ARTHUR. Comment!

BIRTON. Oui, ces cinq cents guinées que je t'ai gagnées sur parole; les aurais-tu oubliées, par hasard?

ARTHUR. Non, certainement; mais je ne m'attendais pas...

BIRTON. Dans toute autre occasion je te ferais crédit; mais, dans ce moment... (*A l'oreille.*) on peut te confier cela, parce qu'autrefois tu étais un amateur. Je ne sais pas si tu as remarqué ici une charmante petite fille que l'on nomme Marie.

ARTHUR. Oui, oui; eh bien?

BIRTON. Je l'emmène avec moi à Édimbourg; elle consent à me suivre, et je pars avec elle dans ta calèche : tu veux bien me la prêter... C'est bien; j'en étais sûr, et j'en avais disposé d'avance.

ARTHUR, *étonné*. Marie consent à te suivre?...

BIRTON. C'est-à-dire, j'aide un peu à la lettre; mais tu sais, ces vertus de village ne demandent pas mieux que d'être un peu contraintes; pourquoi leur refuser ce plaisir-là? J'ai appris qu'elle allait aujourd'hui à Falkirk; et John et Williams, mes deux piqueurs, les plus hardis coquins, des sujets impayables enfin, doivent la joindre sur la route, la faire monter dans ta calèche, et tu devines le reste.

ARTHUR, *ému*. Birton, votre conduite est indigne d'un galant homme.

BIRTON. Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc? est-ce que tu en es aussi amoureux?.. Il fallait le dire; je suis le premier en date; ce n'est pas ma faute.

ARTHUR. Vous me rendrez raison de l'insulte que vous lui avez faite.

BIRTON. Ce que tu dis là est très-beau, et dans toute autre occasion j'accepterais ta proposition; mais dans ce moment ma vie ne m'appartient pas, mes créanciers n'ont pas d'autre hypothèque, et je ne peux pas tromper leur confiance.

ARTHUR. Monsieur!..

BIRTON.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Plus que toi cela me désole;
Mais, je te le dis sans détours,
Mes créanciers ont ma parole,
Et bien loin d'exposer mes jours,
J'en prends un soin inconcevable;
Je dors bien, je bois encor mieux,
Je passe enfin ma vie à table;
Tu vois ce que je fais pour eux.

ARTHUR. Je te le répète, si tu n'es pas le dernier des hommes...

BIRTON. Je ne suis pas le dernier des hommes, et je ne me battrai pas, ici du moins. Je galope sur la route de Falkirk, permis à toi de m'y rejoindre; au moins ce ne sera pas un duel, ce sera une rencontre imprévue, mes créanciers n'auront rien à dire, et la belle Hélène que nous nous disputons sera le prix du combat. Adieu, mon très-cher ami. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XI.

ARTHUR, *seul*. Holà! quelqu'un; qu'on me selle un cheval! oui, je le rejoins, je m'attache à ses pas.

—

SCÈNE XII.

ARTHUR, MACARTY.

MACARTY. Enfin, je vous trouve donc.

ARTHUR. C'est vous, mon cher Macarty... Dans tout autre moment j'aurais grand plaisir à vous voir...

MACARTY, *le retenant*. Non, Milord; vous ne me quitterez pas...

ARTHUR. Une affaire indispensable...

MACARTY. Je n'en connais pas de plus indispensable

que celle de réparer ses torts, et d'empêcher la ruine d'un honnête homme.

ARTHUR. Que voulez-vous dire?

MACARTY. Depuis longtemps votre insouciance avait causé le plus grand désordre dans nos affaires, vous n'avez pas même répondu aux deux dernières lettres où je vous demandais des fonds pour le paiement des ouvriers, et voilà qu'en rentrant à mon auberge, je reçois la nouvelle qu'ils viennent de se révolter et qu'ils veulent tous s'éloigner.

ARTHUR. Serait-il possible!

MACARTY. Milord, je dois tout à votre père, c'est lui qui a créé cette manufacture... qui depuis a daigné m'y associer.

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

Grâce à lui, d'un nom respectable
Je me suis montré le soutien;
Mais votre indolence coupable
A renversé son ouvrage et le mien. (*bis.*)
Milord, vous m'ôtez plus, je pense,
Que ne m'avait donné mon bienfaiteur;
Je ne lui dois que l'opulence,
Et vous me ravissez l'honneur.

ARTHUR. Non, mon ami, non, tout peut encore se réparer... parle, dispose de moi, que veux-tu que je fasse?

MACARTY. Que vous daigniez seulement parler aux ouvriers; ils vous connaissent, ils vous aiment; un mot de vous les calmera, leur fera reprendre leurs travaux... pendant ce temps, je m'occupe à rassembler les fonds nécessaires pour les payer... demain, je serai, je l'espère, en mesure; mais ne perdez pas un moment, ou ma ruine est déclarée.

ARTHUR. Oui, je te le promets, je te le jure; fais tout préparer pour mon départ... quatre lieues, c'est l'affaire d'un instant. (*Macarty sort.*)

—

SCÈNE XIII.

ARTHUR, *puis* ARUNDEL.

ARTHUR. Et ce duel... malheureux que je suis... si j'allais succomber! Deux heures... je ne demande que deux heures... que le ciel me les accorde, et je serai trop heureux.

ARUNDEL, *froidement.* Je viens te chercher; quand tu voudras, nous partirons.

ARTHUR, *vivement.* Non, mon ami, non, c'est impossible pour le moment, quelques instants de plus ou de moins ne changeront rien à ma résolution, et dans une heure ou deux je suis à toi.

ARUNDEL. Diable!.. Mais comme tu dis, ça peut se remettre... Voici, d'ailleurs, tous tes anciens vassaux; tu vas leur faire tes adieux.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ROBIN, PAYSANS, PAYSANNES.

Fragment de *Jean de Paris.*

CHŒUR.

Grands dieux! quel événement!
Quoi! Monseigneur, on prétend
Que vous devez tout à l'heure
Partir de cette demeure,
Et quitter notre pays?

ARTHUR.

Il est trop vrai, mes amis.

CHŒUR.

Ah! pour nous tous quel malheur!
Vous nous quittez, Monseigneur?

ARTHUR, *bas, à Arundel.*

Oui, je pars... et toi, demeure;
Je suis à toi dans une heure.

ARUNDEL, *à part.*

C'est fort bien, une heure ou deux,
Oui, déjà cela va mieux.

ARTHUR.

Mais je ne dois plus prétendre
Aux honneurs qu'on vient me rendre
Je ne suis plus maître ici,
Je ne suis que votre ami.

CHŒUR.

Que dit-il? Parlez, de grâce.

ARUNDEL.

D'un autre il avait la place,
Et bientôt, dans ce hameau,
On va vous faire connaître
Celui qui de ce château
Est le véritable maître.

CHŒUR.

Du village et du château
Quel est donc le nouveau maître?

ROBIN.

Encore un qui va-t-être' maître!
Quand donc ce s'ra-t-y mon tour?

ARTHUR.

Oui, je veux perdre en ce jour
Et mon nom et ma richesse;
Mais pour vous j'aurai sans cesse
Toujours la même tendresse.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; MACARTY *d'un côté*, DEUX VALETS *de l'autre.*

MACARTY.

Allons, qu'on se dépêche;
Partons, il faut en finir.

ARTHUR, *troublé, aux paysans.*

Mes amis... oui, je vous quitte.
(*Aux valets.*)
Je vous suis.
(*A Macarty.*)
Nous, partons vite.
(*A Arundel.*)
Je reviens de suite,
J'en perdrai l'esprit, vraiment.

CHŒUR.

Oui, Monseigneur, partez vite,
Ne perdez pas un moment.

MACARTY.

Allons, la voiture est prête.

ARUNDEL.

C'est fort bien; une heure ou deux;
Oui, déjà cela va mieux.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Vraiment, j'en perdrai la tête;
A revenir je m'apprête.
Grands dieux! donnez-moi le temps
De remplir tous mes serments.

ARUNDEL.

Tout va bien! ma ruse est prête,
J'ai mon projet dans ma tête,
Encore quelques instants,
Et je tiendrai mes serments.

ROBIN.

Un nouveau seigneur, quell' fête!
A bien danser je m'apprête,

Je prendrai donc du bon temps,
Et nous serons tous contents.

MACARTY.

Partons, la voiture est prête,
Mais ne perdez pas la tête;
Nous avons encor le temps
De remplir tous nos serments.

CHŒUR.

A nous quitter il s'apprête,
Pour le village plus d' fête;
Malgré nos nouveaux serments,
Nous vous aim'rons en tout temps.

(*Ils sortent tous en suivant Arthur qui serre la main d'Arundel, et s'éloigne très-agité.*)

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARUNDEL, ROBIN, *avec un habit très-riche, mais ayant conservé le reste de son premier costume.*

ROBIN. Comment, monsieur Arundel, c'est moi qui est le seigneur?

ARUNDEL. Oui, mon garçon, et tu l'as toujours été.

ROBIN. Comment, je le suis, et de naissance?.. Voilà le plus drôle... Je vous demande comment mon pere, qui était paysan, a-t-il eu l'esprit de faire un seigneur?

ARUNDEL. Rien de plus aisé à t'expliquer; mais si tu en doutes...

ROBIN. Du tout, du tout, mon Dieu, je vous crois sur parole; vous l'avez dit, ça suffit, ce n'est pas moi qui voudrais y regarder après vous; mais voyez queu revirement... Il n'y a pas trois heures que j'étais à arroser les laitues de Monseigneur, et maintenant je vas les manger pour mon propre compte.

ARUNDEL. Ça te fait donc plaisir?

ROBIN. Parbleu! il n'y a qu'une chose qui me fait de la peine, c'est de ne pas l'avoir su ce matin avant mon déjeuner, ça aurait fait une fameuse différence.

ARUNDEL. Tu n'as donc pas mangé?

ROBIN. Au contraire, c'est que je m'en suis donné... et qu'il faut que j'attende à ce soir pour avoir de l'appétit... Qu'est-ce que je m'en vais faire jusque-là?

ARUNDEL. Eh bien! promène-toi.

ROBIN. Le beau plaisir! me promener dans mes jardins, je les connais comme mes poches, je les ai assez ratissés.

ARUNDEL. Va dans la bibliothèque, prends un livre.

ROBIN. Faut d'abord que j'apprenne, et je n'ai jamais eu de goût.

ARUNDEL. Tant pis.

ROBIN. Tant mieux, parce que si j'aimais à lire, je donnerais dans la lecture, et je ne peux la souffrir.

ARUNDEL. Monte à cheval.

ROBIN. Et si je tombais, moi, qui ne vais qu'à âne; la santé d'un seigneur est autrement précieuse que celle d'un jardinier, je ne peux pas comme ça l'exposer.

ARUNDEL. Eh bien! va voir tes vassaux... Ne disais-tu pas ce matin que si tu étais puissant tu serais juste, affable, généreux?

ROBIN. Oh! ça, c'est vrai.

AIR du *Nouveau Seigneur.*

De mes droits, en maître équitable,
Déjà je me suis informé;
J'ai seul ici l' droit d'être aimable,
J'ai l' droit d'être toujours aimé;
J'ons aussi le droit de tout prendre,
Enfin, jusques au collecteur
Que j'ai le droit de faire pendre:
Ah! le joli droit du seigneur!

Et je vais commencer par en user; son affaire est bonne.

ARUNDEL. J'en suis fâché, mais c'est impossible; ici, on est obligé de juger les gens avant de les condamner.

ROBIN. Au moins, si j'avais là quelqu'un de mes gens, nous jouerions une partie.

ARUNDEL. Fi donc! ça ne se peut pas... et la dignité de seigneur? et le décorum?

ROBIN. Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas... alors, qu'est-ce que je peux donc? apprenez-le-moi.

ARUNDEL. Très-volontiers.

AIR: *On dit qu'en mariage.*

Boire la nuit entière,
S'éveiller à midi,
Bâiller dans sa bergère
Auprès de Milady,
Briguer dans les communes
L'honneur d'être nommé,
Se montrer aux tribunes,
En descendre assommé;
Voilà quels sont d'abord
Les devoirs d'un milord.
Par le *Morning-Chronicle,*
Ranimer sa gaîté,
Arroser chaque article
D'une tasse de thé;
Pour que l'on vous renomme,
Acheter du crédit
Ainsi que de l'esprit,
Et se croire un grand homme
Quand le journal l'a dit.

Enfin, mon cher...

Devant ses Dulcinées
Boxer, fier comme un roc,
Placer mille guinées
Sur la tête d'un coq;
Toute la matinée
Courir à New-Market,
Et finir la journée
D'un coup de pistolet:
Voilà quels sont encor
Les plaisirs d'un milord.

ROBIN Ah! que c'est ennuyeux de s'amuser comme ça!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE, *tout essoufflée.*

ROBIN. C'est mam'selle Marie.

MARIE. Ah! Robin...

ARUNDEL. Vous voilà, ma chère enfant?.. Eh bien! Arthur...

MARIE. Ah! mon Dieu! si vous saviez ce qu'il a fait pour moi.

AIR: *Vers le temple de l'Hymen.*

Un indigne ravisseur
M'entraînait malgré mes larmes;
Quand j'entends le bruit des armes
Et la voix de Monseigneur...
Birton l'outrage et s'avance;

ROBIN, *en colère*. Eh bien! v'là c' que j' n'entends pas, M'amselle! — Acte 2, scène 3.

Mais soudain Milord s'élance,
Et malgré sa résistance
Le désarme.

ROBIN.

Oh! sur ma foi,
De c' récit j'ai l'âme émue,
Et je veux qu'il continue
A s' battre toujours pour moi.

ARUNDEL, *vivement*. Il s'est battu! ça va bien... et il n'est pas blessé?

MARIE. Non, Dieu merci.

ARUNDEL. Tant mieux, tant mieux... Cependant un petit coup d'épée, ça n'aurait pas mal fait; mais il faut se contenter de ce qu'on a.

ROBIN. Il s'est battu! comment diable a-t-il fait son compte, lui qui dormait toujours?

ARUNDEL. Et qu'est devenu notre fou de baronnet?

MARIE. M. Birton?.. il s'est en allé d'un côté; Monseigneur a repris au galop la route de Falkirk, et moi je suis revenue avec M. Macarty dans la calèche de Milord.

ROBIN. Dans ma calèche? c'est très-bien.

ARUNDEL, *réfléchissant*. M. Macarty, ce riche manufacturier que j'ai vu ici tantôt... si j'allais... je ne le connais pas, mais c'est égal.

AIR : *Époux imprudent! fils rebelle!*

Il est, dit-on, plein d'honneur, de franchise,
Jamais n'obligeant à demi;
Que même ardeur nous électrise,
Et conjurons pour sauver un ami.
Puisque l'on voit, dès qu'il faut nous surprendre,
De l'accord parmi les méchants,
Dans leurs complots d'honnêtes gens
Au premier mot doivent s'entendre.

(*Il sort*)

SCÈNE III.

MARIE, ROBIN.

ROBIN. Allons, allons, v'là un combat qui me fait honneur; il n'y a qu'une chose qui cloche. Mam'selle, vous dites toujours monseigneur, milord Arthur; et à moi, Robin tout court; j' vous l' passe, parce que,

nous sommes seuls, mais en compagnie faudra vous observer.

MARIE. Comment, Robin, il serait possible! . ce qu'on vient de me dire serait vrai? c'est toi qui es le seigneur?

ROBIN. Dame! quelle question!... est-ce que vous ne voyez pas l'habit brodé.

MARIE. Et lord Arthur?

ROBIN. N'est plus rien dans le château, Mam'selle; tout est à moi, sa fortune, ses honneurs, ses décorations...

MARIE. Ses décorations!.. comment, tu oserais porter?..

ROBIN. Eh bien! ses blessures donc, ses blessures qu'il a reçues en Portugal, si ça ne me comptait pas, ça serait joli.

AIR : *Va, d'une science inutile.*

Tout c' qu'il a fait d'puis qu'il est l' maître
Doit me profiter, c'est mon bien.

MARIE.

Pour l' remplacer, il faudrait être
Doué d'un mérite égal au sien.

ROBIN.

Qu' vous avez donc la têt' rétive!
Esprit, mérite, *et cætera*...
C'est moi qu'en ai, puisque j'arrive,
Il n'en a plus, puisqu'il s'en va.

MARIE. Ah! mon Dieu! mon Dieu! je ne pourrai jamais m'habituer à l'appeler monseigneur.

ROBIN. Comment, Mam'selle...

MARIE. J'en suis fâchée, Robin, mais je ne peux pas changer mes affections du jour au lendemain, et oublier ainsi celui qui fut notre bienfaiteur.

ROBIN, *en colère*. Eh bien, v'là c' que j' n'entends pas, Mam'selle; il n'y a qu' moi d' maître ici; il n'y a qu' moi d'aimable, de respectable, et si l'on m' fait mettre en colère, je saurai bien vous prouver aussi que je suis votre bienfaiteur... c'est que je chasserai tout le monde, moi.

MARIE. Ah! voilà Milord; oui, c'est lui... Robin, Robin, mais lève-toi donc, c'est Milord.

ROBIN, *se levant*. Là, je vous y prends encore... certainement j' vas me lever, mais vous ne pouviez pas me dire : Monseigneur, lève-toi donc.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, ARTHUR, *couvert de poussière*.

MARIE, *courant à lui*. Milord, vous voilà enfin de retour?

ARTHUR, *d'un air plus gai*. Oui, ma chère enfant, oui, Marie, et grâce au ciel, j'ai réussi dans tout ce que j'avais entrepris.

MARIE, *avec intérêt*. Vous avez l'air bien fatigué?

ARTHUR, *gaiement*. C'est que je me suis donné une peine depuis trois heures... pas une minute de repos, toujours à cheval, six lieues au grand galop, un temps superbe, des chemins magnifiques; c'était une promenade délicieuse; j'ai vu tout le monde. (*Riant.*) Aussi, je n'en puis plus, je suis harassé.

MARIE, *approchant un fauteuil*. Asseyez-vous donc... vous devez avoir besoin de prendre quelque chose.

ARTHUR. Ma foi, oui, le grand air et la course m'ont donné une faim de tous les diables.

MARIE. Là... et il n'y a peut-être rien de prêt?

ARTHUR. Bah! un morceau de pain, une bouteille de porter; la première chose venue.

MARIE. Je cours c'chercher ce qu'il vous faut. (*Elle sort.*)

ARTHUR. Bonne petite Marie! que je me félicite... (*Il aperçoit Robin.*) Ah! ah! te voilà, Robin... Eh bien! mon garçon, comment te trouves-tu de ta seigneurie?.. commences-tu à t'y faire?

ROBIN, *le chapeau à la main et d'un air embarrassé*. Oh! Monseigneur! vous êtes bien bon, ça me donne bien un peu de tracas, mais je ne m'en plains pas.

ARTHUR, *s'asseyant*. Je viens de travailler pour toi.

ROBIN, *toujours debout*. Oui, Monseigneur, j' sais que vous avez eu la complaisance de vous battre. (*Marie rentre et pose sur la table un plateau avec du pain et du vin, etc.*)

ARTHUR. J'ai fait mieux que cela, j'ai vu les ouvriers de la manufacture du bon Macarty; ils sont rentrés dans le devoir, et les travaux vont reprendre avec une nouvelle activité... En passant à Falkirk, j'ai vu aussi le receveur des taxes, et j'ai obtenu pour les vassaux du comté une diminution que j'avais négligé de réclamer; enfin, j'ai fait en ton nom ce que j'aurais dû faire plus tôt pour moi-même et pour le bonheur de ces bons villageois; mais, vaut mieux tard que jamais.

AIR de *l'Avare*.

Mon cher, grâce à cette journée,
On respecte déjà ton nom;
Mes soins dans une matinée
Ont tout changé dans le canton.
On te bénit dans ce domaine.

ROBIN.

Soit, je me laisserai bénir,
Et ça m' fait d'autant plus plaisir
Qu' ça n' m'a pas coûté grand'peine.

(*Bas, à Marie.*)

Là, voyez-vous encore ce que je viens de faire, les taxes diminuées?

MARIE. Monseigneur, vous êtes servi.

ROBIN. Attendez donc que j'approche cette table.

ARTHUR, *mangeant avec avidité*. Bien! bien.

MARIE, *le servant*. Je suis désolée de n'avoir trouvé que ça à l'office.

ARTHUR, *mordant dans son pain*. Excellent! un verre?

ROBIN, *prenant une serviette et l'essuyant*. Voilà... et c'te bouteille qui n'est seulement pas débouchée. (*Il la débouche et verse à boire.*)

ARTHUR. Délicieux, je n'ai jamais rien bu de meilleur. (*Il mange.*)

ROBIN, *le regardant avec envie*. Comme il mange!.. est-il heureux d'avoir faim comme ça! et moi, faut que j'attende encore deux heures pour mon appétit du dîner.

MARIE, *regardant vers le côté gauche en allant à Arthur*. Ah! Monseigneur!

ROBIN, *lui faisant des signes de s'adresser à lui*. Eh bien, eh bien! encore. (*A Arthur.*) Dites-y donc, je vous prie, qu'elle s'adresse à moi, je suis le seigneur.

ARTHUR. C'est trop juste, parlez à Monsieur.

MARIE. Eh! mon Dieu! voyez plutôt d'ici, c'est un constable et des gens de justice... Si c'était pour ce duel, si on venait arrêter Monseigneur.

ROBIN, *se levant effrayé*. Eh! arrêter Monseigneur!.. c'est que ça n'est plus ça du tout... Qu'est-ce que ça veut dire? un constable dans mon château!.. (*Fièrement.*) Je m'en vas... (*A part.*) Je m'en vas me cacher. (*Il s'enfuit.*)

MARIE, *courant à Arthur.* Et moi, je ne vous quitte pas.

ARTHUR, *regardant par le fond.* Je ne me trompe point, Macarty est au milieu d'eux, et il a l'air de leur donner des ordres.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MACARTY.

MACARTY, *à la coulisse.* Qu'on s'empare de toutes les issues; je vous répète qu'il est ici. (*Se frottant les mains.*) Ah! Milord, je vous trouve à propos.

ARTHUR. Marie, laisse-nous.

MARIE. Mais, Monseigneur...

ARTHUR. Laisse-nous, te dis-je.

MACARTY, *à part.* Ferme... Portons-lui les derniers coups. (*Marie sort par la porte à droite, en témoignant son inquiétude; elle se montre de temps en temps pendant la scène suivante.*)

—

SCÈNE VI.

ARTHUR, MACARTY.

ARTHUR. Eh bien! mon cher Macarty, qu'y a-t-il donc?

MACARTY. Pardon, Milord, si je vous ai laissé brusquement... nos affaires sont en bon train.

ARTHUR. Vous croyez?... Mais on vient de me parler de constable...

MACARTY. Que cela ne vous inquiète pas; c'est moi qui l'ai fait venir.

ARTHUR. Vous?...

MACARTY. Pour cette lettre de change de trois cents guinées.

ARTHUR. Ah!.. votre débiteur est donc?..

MACARTY. Ici, je le suivais à la piste.

ARTHUR. Il est au château?

MACARTY. Précisément.

ARTHUR. Et vous allez le faire arrêter?

MACARTY. Sans difficulté... Je ne demande pas de grâce pour mes engagements; mais, ventrebleu! je veux qu'on soit de même, et sir Arundel va aller passer quelques mois à la Tour.

ARTHUR, *troublé.* Arundel!.. mon meilleur ami!.. Quoi! c'est lui!.. En effet, il me parlait ce matin de quelques lettres de change... Mais je ne souffrirai pas... monsieur Macarty, je me rends sa caution.

MACARTY. Vous, Milord; j'accepte.

ARTHUR. Étourdi!.. J'oublie que je n'ai plus rien, que je ne suis plus rien, que je ne puis disposer d'un schelling... Je n'ai plus de fortune, il est vrai, mais suis-je donc incapable d'en acquérir, de travailler?. monsieur Macarty, je ne vous demande que du temps, ou plutôt... Oh! quelle idée!.. Vous êtes à la tête de plusieurs manufactures?

MACARTY. Oui.

ARTHUR. Que donnez-vous à vos ouvriers?

MACARTY. C'est suivant: je paye bien les bons travailleurs, peu les médiocres, et je renvoie les paresseux.

ARTHUR. Donnez-moi une place d'inspecteur, de chef d'atelier, de teneur de livres, ça m'est égal.

MACARTY. Sérieusement?

ARTHUR. Pourquoi non?

AIR de *Julie.*

Cher Arundel, en ce péril extrême,
De te servir mon cœur me fait la loi;
Pour ne devoir ton salut qu'à moi-même,
Je serai fier du plus modeste emploi;
Oui, sans rougir au travail je me livre,
Je n'existais pas jusqu'ici;
Mais je vais sauver un ami,
D'aujourd'hui je commence à vivre.

MACARTY. Parbleu! vous m'enchantez... J'ai justement une place de premier commis; cent guinées par an, et le logement, ça vous convient-il?

ARTHUR. A merveille!

MACARTY. Je ne vous en paierai que la moitié pendant six ans; et votre ami sera quitte à la sixième année. Ah çà! voyons; un petit bout d'écrit, je ne connais que cela, moi.

ARTHUR. Tout ce que vous voudrez. (*Pendant que Macarty écrit à la hâte, Arthur se promène vivement en se frottant les mains.*) Ce bon Arundel!.. Jamais ce jour ne s'effacera de ma mémoire!.. J'éprouve une joie, un bonheur que je ne me croyais plus capable de ressentir.

MACARTY, *lui présentant deux papiers.* Tenez, je crois que cela suffit.

ARTHUR, *prenant la plume.* Très-bien, très-bien?

MACARTY. Ah çà! vous n'avez aucun regret?

ARTHUR. Des regrets, quand vous me sauvez plus que la vie!.. Je signe aveuglément. (*Ils prennent chacun un des doubles de l'écrit.*)

MACARTY, *lui prenant la main.* Bien, monsieur Arthur, je vous estime, je vous honore: voyez-vous, je respecte beaucoup les titres, les distinctions, mais cela avant tout, ça ne vous abandonne jamais, et ça vaut mieux que le reste... Sans adieu; dans une heure je me remets en route, nous partons ensemble, je vous installe à la fabrique, et corbleu! vous verrez qu'on peut vivre heureux dans tous les états, quand on est honnête et qu'on fait son devoir. Serviteur. (*Il sort, et Marie reparaît et s'approche lentement d'Arthur.*)

—

SCÈNE VII.

ARTHUR. Il a ma foi raison, et je vais travailler maintenant avec une ardeur, un plaisir!.. Cent guinées par an, cinquante pour Arundel, cinquante pour moi, c'est trop juste... Hé bien, je ne serai pas à plaindre... cinquante guinées! je n'aurai pas de quoi faire le seigneur, mais enfin on peut être heureux. Macarty l'est bien, tout respire chez lui un air de bonheur... il est vrai qu'il a une femme, des enfants qui l'aiment, qui le chérissent, tandis que moi .. Hé bien, je n'avais pas encore pensé à cela... autour de moi, personne!.. (*Il se retourne, et voit Marie près de lui.*) C'est toi, Marie?

—

SCÈNE VIII.

ARTHUR, MARIE.

MARIE. Il est donc vrai, vous nous quittez?

ARTHUR. Oui, Marie, et c'est moi qui serai le plus à plaindre; car toi, tu resteras ici, tu t'établiras dans ce village.

MARIE, *vivement.* Moi, jamais, Milord! ne vous l'ai-je pas dit ce matin?

ARTHUR, *la regardant avec intérêt.* En effet. (*Après un silence.*) Marie, je suis ton ami, ton meilleur ami.

parle-moi franchement, n'aurais-tu pas de l'amour pour quelqu'un?..

MARIE, *hésitant*. Je crois que oui.

ARTHUR, *ému, et douloureusement*. Comment! j'aurais deviné juste?

AIR : *Je t'aimerai* (de Blangini).

Quoi! vous aimez sans espérance?

MARIE.

Aucune.

ARTHUR.

Son rang peut-être empêche un nœud si doux?

MARIE.

Non, grâce au ciel, sa naissance est commune.

ARTHUR.

Et croyez-vous qu'il ait de la fortune?

MARIE.

Pas plus que vous. (*bis.*)

DEUXIÈME COUPLET.

ARTHUR.

Vous aime-t-il?

MARIE.

Hélas! il me délaisse;
Jamais pourtant je n'aurai d'autre époux.

ARTHUR.

Quoi! lui garder une telle tendresse!..
Et croyez-vous au moins qu'il la connaisse?

MARIE, *avec expression*.

Pas plus que vous. (*bis.*)

ARTHUR, *à part*. Quelle idée! (*Changeant d'intention.*) Hé bien! Marie, j'ai aussi un conseil à te demander; je t'avais parlé ce matin d'un mariage.

MARIE, *vivement*. Oui, mais vous m'aviez dit aussi, je crois, que vous n'aimiez pas la personne.

ARTHUR, *l'observant*. C'est vrai, Marie; d'ailleurs un mariage de convenance, c'était bon lorsque j'avais de la fortune.

MARIE. Sans doute, vous aviez l'habitude de vous passer de bonheur; maintenant que vous n'avez plus rien, il faut songer à être heureux.

ARTHUR. Oui; mais ce bonheur, je ne pourrais le trouver qu'auprès d'une personne qui m'aimerait et aujourd'hui que je suis privé de mes richesses...

MARIE. J'entends bien, vous seriez obligé d'épouser quelqu'un qui vous aimât pour vous-même .. Dame, en cherchant bien... ça peut se trouver.

ARTHUR, *lui prenant la main*. A la bonne heure; mais, supposé que cette personne-là existât, ne serais-je pas moi-même bien peu généreux de lui avouer mon amour quand je n'ai plus rien à lui offrir?

MARIE, *avec tendresse*. Qu'importe? offrez toujours.

ARTHUR, *avec feu*. Marie, je te dois les plus doux instants que j'aie encore goûtés; oui, je t'aime, je t'aimerai toujours, nous ne nous quitterons plus, tu seras ma femme, mon amie!.. Marie, le veux-tu?

MARIE, *avec joie*. Si je le veux! Ah! que c'est heureux pourtant que vous ayez tout perdu!

DUO.

FRAGMENT DE JEANNOT ET COLIN.

AIR : *Au son des musettes.*

Croyez qu'au village
On peut être heureux :
On rit davantage,
On chante bien mieux,
La, la, la, la, la, la, la, la.
Gaîment à l'ouvrage
On part tous les deux;
Mais le soir rassemble
Chacun au hameau,
Et l'on peut ensemble
Danser sous l'ormeau :
La, la, la, la, la, la, la, la.

ARTHUR, *suivant ses mouvements.*

Oui, ce que j'éprouve
Fait battre mon cœur,
Près de toi je trouve
Enfin le bonheur.
O moment prospère!
D'un époux reçoi
Cet anneau, ma chère,
Gage de ma foi.

(*Il lui donne une bague.*)

TOUS DEUX.

Oui, jurons ensemble
De vivre au hameau,
Nous irons ensemble
Danser sous l'ormeau.
Oui, oui, oui, danser sous l'ormeau
Tra, la, la, la, la, la, la, la.

(*Ils dansent.*)

La, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

ARTHUR.

Désormais Marie
Sera tout pour moi.

MARIE.

A jamais Marie
Te donne sa foi.

ENSEMBLE.

Veux toute ma vie
Danser avec toi.

(*Ils dansent.*)

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; ARUNDEL, ROBIN, LES VILLAGEOIS.

(*A la fin du duo, Arundel paraît à la porte à gauche, Robin à celle de droite, tous les villageois dans le fond.*)

ARUNDEL, *prenant la main à Arthur*. Allons, mon ami; allons, il est sept heures passées... Je viens te chercher.

ARTHUR. Sept heures!.. Déjà. (*Apercevant les villageois.*) Eh! mon Dieu, que me veut tout ce monde en habit de fête?

MARIE. Je m'en doute bien; ils viennent remercier Monseigneur de la diminution des taxes.

ROBIN. Vite, mon fauteuil. (*Il s'assied. Les villageois vont droit à Arthur qu'ils environnent, sans faire attention à Robin qui reste seul sur son fauteuil à l'autre bout du théâtre.*)

CHŒUR.

AIR de *Joconde*.

C'est à vous (*bis*) que le village
Doit la paix (*bis*) et le bonheur.
Nous vous offrons notre hommage
Comme à notre bienfaiteur.
Vive, amis, vive notre bon seigneur!

ROBIN. Eh bien! eh bien! mais ils se trompent; dites donc, dites donc, me v'là : ils ne voient donc pas la broderie?.. hum! Oh! les paysans!.. (*Arthur, attendri, serre la main de ceux qui l'entourent.*)

ARUNDEL, *bas et tirant Arthur par son habit*. Allons, allons; si tu t'amuses à écouter les bénédictions de tout ce monde-là, nous n'en finirons pas, et il faut partir.

ARTHUR. Partir, dis-tu? non, mon ami, je ne pars plus.

AIR : *Connaissez-vous le grand Eugène.*

L'honneur défend que je dispose
D'un bien qui ne m'appartient plus.
Mon cœur doit sa métamorphose
A ses bienfaits, (*Montrant Marie.*) à ses vertus. (*bis.*)
Oui, désormais l'existence m'est chère,
Et je promets, jusqu'au dernier soupir,
De la consacrer tout entière
A ceux qui me l'ont fait chérir.

ARUNDEL. Ah! tu as changé d'avis...

ARTHUR, *lui montrant l'écrit qu'il a signé.* Juge toi-même, mon ami, si je puis manquer à de pareils engagements.

ARUNDEL, *lisant.* Comment! c'est pour moi. (*Lui serrant la main.*) C'est bien, c'est très-bien, je reconnais le fils de mon ancien ami, le noble héritier du comte Derfort... Tu es digne de son nom et de sa fortune, et maintenant tu peux les reprendre; je te les avais ôtés ce matin, je te les rends.

ARTHUR. Que dis-tu?

MARIE, ROBIN. Comment, milord Arthur...

ARUNDEL. N'a jamais cessé d'être votre seigneur... Mais, pour le guérir, il fallait bien enlever la première cause du mal. (*Marie ôte l'anneau de son doigt, et le présente à Arthur en détournant la tête.*)

ARTHUR. Ah! Marie, peux-tu penser que je le reprendrai?

MARIE. Vous êtes riche, maintenant...

ARTHUR. Oui, Marie, je suis riche, mais j'abandonnerais ma fortune plutôt que de renoncer à la seule femme que je puisse aimer; viens partager le sort de ton époux, et m'aider à faire le bonheur de tout ce qui m'entoure.

MACARTY, *en riant.* Avec tout cela, j'y perds un excellent commis.

ROBIN, *en soupirant.* Et moi?

ARUNDEL. Toi! de mon autorité privée je t'avais fait seigneur; et maintenant je te fais garde-chasse.

ROBIN. C'est bon, je pourrai tuer des lapins.

ARUNDEL, *à Marie et à Robin.* Eh bien, quand je vous disais que je le guérirais! Il est vrai, charmante Marie, que sans vous en douter vous m'avez bien secondé. (*A Arthur.*) Mon cher Arthur, je ne crains plus que pareille fantaisie te reprenne : mais si tu rencontrais jamais de ces pauvres cerveaux, administre-leur mon remède, montre-leur que jusqu'au dernier moment on peut être utile à ses amis, et ils renonceront bien vite à leur projet insensé.

VAUDEVILLE.

AIR des *Rendez-vous bourgeois.*

Gaîté, douce folie,
Amour,
Femme jolie,
C'est par vous que la vie
S'embellit tour à tour.

CHŒUR.

Gaîté, douce folie, etc.

MARIE, *au public.*

AIR : *Enfin, qu'elle n'ait rien de vous* (LA SOMNAMBULE).

Atteint d'une sombre manie,
Il voulait finir ses destins;
Mais l'amour, mais l'amitié chérie
Pour le sauver furent ses médecins.
Arthur, guéri de sa faiblesse,
En ce moment ne connaît plus l'ennui.
Ah! puissiez-vous, en sortant de la pièce,
Vous porter (*bis*) aussi bien que lui. (*ter.*)

CHŒUR.

Gaîté, douce folie,
Amour,
Femme jolie,
C'est par vous que la vie
S'embellit tour à tour. (*bis.*)

LES MANTEAUX

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 février 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. VARNER ET DUPIN.

Personnages.

BLUM, garçon tailleur.
MADEMOISELLE BRIGITTE, sa prétendue, couturière.
PLEFEL, intendant d'un riche seigneur.
MAURICE, soldat aux gardes, et amant de Louisa.
LOUISA, pupille de Plefel.

La scène se passe dans une petite ville d'Allemagne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre assez simplement meublée; une petite porte au fond, un peu à droite. A la gauche de l'acteur, sur le second plan, une autre petite porte. Sur le devant, une table avec du fil, des ciseaux, et autres différentes choses à l'usage d'une couturière.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

PLEFEL, LOUISA; *ils entrent par la porte du fond.*

PLEFEL. Oui, mademoiselle Louisa, oui, ma chère pupille, voici désormais votre appartement. Monseigneur, dont je suis l'intendant, m'a permis de vous loger dans cet hôtel, et de vous donner au cinquième cette jolie petite chambre en garni, qui est vacante depuis hier.

LOUISA. Ah! et pourquoi?.. comme c'est triste! je vais m'ennuyer ici.

PLEFEL. Pendant quelque temps; mais bientôt vous allez être ma femme; je ne vous quitterai plus; nous ne ferons qu'un.

LOUISA. Tant pis; quand je suis seule, je m'ennuie. Pourquoi m'avoir fait quitter la maison de M. Kaufmann, mon parrain, où c'était si gai et si amusant, et où il venait tant de monde?

PLEFEL. Parce que M. Kaufmann, qui est le premier traiteur de cette résidence, reçoit chez lui la ville et la cour, des militaires surtout, et je connais les militaires allemands.

AIR du vaudeville de l'*Homme vert.*

Lorsque l'Allemand est à table,
Aux belles ilne pense pas;
Mais il devient plus redoutable,
Dès que vient la fin du repas.
L'amour chez lui ne songe à naître
Que quand la bouteille a vécu;
Et l'un ne commence à paraître
Que lorsque l'autre a disparu.

On m'a d'ailleurs parlé d'un certain M. Maurice, soldat aux gardes.

LOUISA. Ah! et pourquoi?

PLEFEL, *à part.* Ah! et pourquoi?.. elle n'a jamais que cette question à faire. (*Haut.*) Il y a ensuite d'autres motifs, inutiles à vous expliquer; car ce soir, chez votre parrain, il doit se passer des choses...

LOUISA. Ah!

PLEFEL. Que vous n'avez pas besoin de savoir.

LOUISA. Vous me dites toujours cela, depuis quelque temps, et vous avez surtout un air sombre et mystérieux...

PLEFEL. Voulez-vous bien vous taire, et ne pas répéter de pareils propos! Je vous ordonne, au contraire, de dire à tout le monde que je suis gai, très-gai. Adieu. Je ne viendrai peut-être pas vous voir ce soir, parce que j'attends chez moi quelques amis à qui j'ai donné rendez-vous. Enfermez-vous ici, et n'en sortez pas.

LOUISA. Ne pas sortir de cette chambre! (*Elle aperçoit le fil et les ciseaux qui sont sur la table à gauche.*) Mais elle est encore habitée, car je vois là, sur cette table, des ciseaux et du fil.

PLEFEL. Comment, mademoiselle Brigitte est encore ici!... une petite couturière à qui j'ai donné congé depuis un mois... elle devait s'en aller hier matin... Péters, le portier, m'avait même assuré qu'elle était partie... et il m'a trompé.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Oser tromper un intendant!
Ah! c'est aussi par trop d'audace!
Dans l'hôtel, d'un œil indulgent,
Je vois souvent ce qui se passe.
A l'erreur, au tort le plus grand,
J'ai pu pardonner... et pour causes;
Mais attraper un intendant,
C'est renverser l'ordre des choses.

LOUISA. Ah! et pourquoi?

PLEFEL. Pourquoi? parce que je veux être obéi, et je vais renvoyer à l'instant même mademoiselle Brigitte, et de plus Péters, le portier.

LOUISA. Quoi! vous voulez sans pitié?...

PLEFEL. Est-ce que je ne suis pas intendant, intendant de Monseigneur, et comme tel responsable?

LOUISA. Et l'humanité!

PLEFEL. Les loyers d'abord, l'humanité après, si cela se peut sans se gêner: voilà les principes d'un intendant. Et cette chambre qui ce soir devait être vacante! (*A part.*) Ah! mon Dieu! c'est ce qu'il nous faut. (*Haut.*) Je change d'idée. Pour ce soir, vous prendrez mon appartement, parce que celui-ci... (*A part.*) est plus convenable pour notre conférence... au cinquième... sous les mansardes... deux sorties... deux escaliers... impossible qu'on puisse nous surprendre. Je vais prévenir ces messieurs.

LOUISA. Eh bien! qu'avez-vous donc encore? voilà votre air de mystère qui vous reprend.

PLEFEL. Moi, du tout. Voyez cette petite sotte avec ses remarques!

AIR : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

Écoutez bien ; c'est Brigitte, je pense.

LOUISA.

Il m'a semblé qu'on montait l'escalier.

PLEFEL.

Tant mieux, morbleu !

LOUISA.

Mais faites donc silence !
Je crois près d'elle entendre un cavalier.

PLEFEL.

Un cavalier ! hâtons-nous de descendre,
Envoyons-leur un fondé de pouvoir ;
Comme intendant je suis là s'il faut prendre ;
(*Montrant son épaule.*)
J'ai mon huissier dès qu'il faut recevoir.

ENSEMBLE.

Éloignons-nous, car je crois que c'est elle,
Et descendons par { mon / votre } autre escalier.
Je / Il } n'aime point affliger une belle,
Alors qu'elle est près d'un preux chevalier.
(*Ils sortent par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE II.

BRIGITTE, BLUM : *ils entrent par la porte du fond. Blum a une veste, et par-dessus un manteau qu'il dépose en entrant. Sous son bras est un paquet enveloppé dans de la serge verte.*

BRIGITTE, *tenant un panier à son bras.* Oui, Monsieur, j'étais chez ce bon Péters, le portier, à parler de vous. Venir aussi tard ! Depuis cinq ans, c'est la première fois ! Mais je me disais bien que cet amour-là ne durerait pas.

BLUM. Vous êtes fâchée contre moi, mademoiselle Brigitte ! mais quand vous saurez...

BRIGITTE. Je le devine. Vous vous disiez : « Je n'ai « pas besoin de me presser. Je suis sûr que made- « moiselle Brigitte est là à m'attendre ; parce qu'une « couturière en chambre, c'est sage et sédentaire, ça « n'est pas comme les garçons tailleurs. » Oui, Monsieur, dans votre état vous voyez tant de monde !

AIR de *Oui et Non.*

Obligé de porter vos pas
Chez des gens de mœurs fort légères,
En leur prenant mesure, hélas !
Vous prenez souvent leurs manières ;
Et de plus d'un jeune élégant
Adoptant ainsi la méthode,
Monsieur Blum s'est fait inconstant
Afin de se mettre à la mode.

Et je remarque que depuis quatre ou cinq jours, surtout, vous devenez très-léger.

BLUM. Moi ! un Allemand !

BRIGITTE. Oui ; mais il y a chez votre maître des garçons tailleurs français. Ce sont ceux-là qui vous perdront... Surtout depuis qu'on a établi dans cette résidence un magasin de modes à l'instar de ceux de Paris... et l'autre jour, quand vous me donniez le bras, vous avez salué une des demoiselles de comptoir.

BLUM. C'est par honnêteté. Vous savez que je salue toujours tout le monde. Pouvez-vous avoir des idées pareilles ? Moi qui vous aime depuis cinq ans, et qui attends de jour en jour l'instant de nous marier.

BRIGITTE. Oui, mais on se lasse d'attendre.

BLUM. Est-ce que vous vous lassez, mademoiselle Brigitte ?

BRIGITTE. Je ne dis pas cela pour moi, mais pour vous, monsieur Blum. Nous ne devions nous marier que quand nous aurions des économies. Et loin de cela nous avons des dettes ; témoin mon terme, qui n'est pas payé ; et sans M. Péters, le portier, qui, en l'absence de l'intendant, a bien voulu me laisser quelques jours de plus...

BLUM. Sans doute ; il faut de l'argent pour entrer en ménage, pour s'établir ; et puis, quand nous serons mariés tous les deux, peut-être que nous deviendrons trois, quatre, cinq ; qui sait ? on ne peut pas prévoir. Il ne faut pas rougir pour cela, mademoiselle Brigitte ; parce que c'est tout naturel, et que tout est possible dans l'ordre des choses.

BRIGITTE. Je ne rougis pas, monsieur Blum. Mais je réfléchis, et je me dis :

AIR : *Voilà huit ans qu'en ce village* (de LÉOCADIE).

Avant d' former cet hyménée,
Nous prétendions, en bons parents,
Fixer d'abord la destinée
De notre... ou bien de nos enfants,
Oui, le destin de nos enfants.
Matin et soir tenant l'aiguille,
Voilà pourtant cinq ans et plus
Que nous songeons à not' famille,
Et voilà cinq ans de perdus ;
Tout en songeant à not' famille...
Oui, voilà cinq ans de perdus.

BLUM. Hélas ! oui ; et ces années-là, mademoiselle Brigitte, ça ne se retrouve plus. Je me rappelle encore la première fois que je vous vis dans ce bal champêtre ; j'avais vingt ans, et vous en aviez quinze. Quel gaillard je faisais ! Comme je dansais deux fois plus vite que le violon ; et un pied plus haut que les autres ! On ne voyait que moi. Et vous donc ?...

Même air.

Que vous étiez gentille et leste !
Quell' grâce, quel joli minois !
Votre taille souple et modeste
Aurait tenu dans mes doigts.
J' croyais voir la rose nouvelle.
Quell' fraîcheur ! quels traits ingénus
Vous êtes toujours fraîche et belle ;
Mais voilà cinq ans de perdus.

Aussi, j'ai pris un parti désespéré, et je suis venu pour vous le proposer.

BRIGITTE. Ah ! mon Dieu !

BLUM. Ne vous effrayez pas ; voilà ce dont il s'agit. Il y a une vingtaine de jours, un monsieur que je ne connais point vint me trouver, non pas chez mon maître, mais dans ma chambre, où je travaille, et me demanda si, dans douze jours, je pourrais lui livrer douze manteaux bien confectionnés. Vous savez comme je cours vite, surtout quand je pense à vous. Je lui donnai ma parole ; il m'apporta une pièce d'étoffe toute particulière, et comme je n'en avais pas encore vu ; je me mets donc à l'ouvrage.

BRIGITTE. Et vous faites les douze manteaux ?

BLUM. Mieux que cela, j'en fais treize, un de plus... rien qu'avec les morceaux... tout cela dépend de la coupe... ils n'y auront rien perdu, car ils ne s'en apercevront seulement pas ; et moi j'y aurai gagné un vêtement bien chaud pour cet hiver.

BRIGITTE. Mais ce n'est pas bien, monsieur Blum. Vous qui ne feriez tort à personne d'un denier.

BLUM. Pour de l'argent ! non, sans doute, je n'y toucherais pas ; mais du drap, c'est bien différent. C'est l'usage chez les tailleurs ; chaque corporation a ses privilèges ; voyez les gens d'affaires, les mar-

BRIGITTE, *apperçoit Louisa, et pousse un cri.* O ciel! — Acte 2, scène

chands, les cuisinières; ce sont des grâces d'état; et la preuve, c'est que la pratique dont je vous parlais a été enchantée, et m'a donné, pour la façon des douze manteaux, douze frédérics.

BRIGITTE. Vraiment!

BLUM, *les lui donnant* Oui, Mademoiselle, les voilà; ce n'est pas grand'chose; mais j'ai idée que nous ne serons jamais plus riches qu'en ce moment; et si vous vouliez...

BRIGITTE. Eh bien?

BLUM. Eh bien! nous irions nous marier dès ce soir...

BRIGITTE. Comment! monsieur Blum, vous voudriez, comme ça à l'improviste, et sans réfléchir?..

BLUM. Ma foi, oui. Un coup de tête. Il n'y a que cela pour en finir.

AIR : *Le Luth galant.*

Luttant jadis contre l'adversité,
Nous souffrions chacun de not' côté.

BRIGITTE.

Mais tous deux n'ayant rien, pour l'avenir je tremble.

BLUM.

Moi, je vois sans frayeur
L'hymen qui nous rassemble.
Si nous somm's malheureux, nous le serons ensemble.

BRIGITTE.

C'est presque du bonheur.

Mais il faudrait passer à la paroisse, prévenir le ministre, avertir des témoins.

BLUM. Je vais m'en occuper. (*On entend frapper à la porte du fond.*) Qui frappe là?

BRIGITTE. Ce ne peut être que Maurice, mon cousin, qui est soldat aux gardes.

BLUM. Ah! M. Maurice, votre cousin le Westphalien, un bon enfant, qui vous aime bien; mais c'est un luron qui est d'une vivacité... comme tous les militaires allemands.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE.

MAURICE. Ah! bonsoir, cousine, ch' afré pas pu fenir

Mademoiselle Brigitte.

ce matin, parce que ché être de garde chez le comte de Rinsberg, la favori du prince; c'étaient pas là des pékins... Ah! vous voilà, monsieur Blum; je suis pien aise de fous foir.

BLUM. Et moi aussi, monsieur Maurice.

MAURICE. Quoique vous m'havré fait mon ternier uniforme un peu chéné des entournures, fus êtes un homme de pon conseil; et je fenais vous consulter toutes les deux sur mes amours.

BLUM. Comment! et vous aussi?

BRIGITTE. Vous êtes amoureux?

MAURICE. Ya, de la petite Louisa, la filleule de Kaufmann, le plus riche traiteur de la ville. J'étais distingué par la jeune personne; mais la parrain et la marraine ils foulaient point me recevoir.

BRIGITTE. Comment alors faites-vous pour voir mademoiselle Louisa?

MAURICE. Jé allais poire chez la parrain.

AIR : *Elle a trahi ses serments et sa foi.*

Lorsque j'allais pour faire les doux yeux,
On me priait d' sortir de la boutique;
Le pèr' Kaufmann renvoie un amoureux,
Mais n'a jamais renvoyé de pratique.
C' n'est qu'en buvant que je pouvais la voir,
Et j' la voyais du matin jusqu'au soir.

Mais j'ai eu aujourd'hui un mouvement de fifacité qui a fait du tort à ma passion. En temandant une bouteille de vin, j'ai temandé mondemoiselle Louisa; on ma répondu qu'elle avait un tuteur qui être fenu aujourd'hui l'emmener pour l'épouser. L'épouser! tartefif! la fifacité m'a pris, et j'ai levé le canne sur la parrain.

BLUM. Vous l'avez levée! il serait possible!

MAURICE. Mieux que cela; elle afre retombé... à différentes reprises... mais pas bien fort. Son femme, la marraine de Louisa, elle est arrivée au secours; j'ai dit: Montame, taisez-vous, taisez-vous, Montame; et comme elle se taisait pas, je havré encore eu une autre fifacité; ché foulu, de la main, la faire rasseoir sur son chaise, ché pas visé juste, et la matame elle s'est assise par terre; pouf, mais pas bien fort.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 5. —

BLUM. Ah ! mon Dieu !

MAURICE.

AIR du vaudeville de *Fanchon.*

Quand je suis amoureuse,
J'ai la main malheureuse.
Que s' présente un empêch'ment
A grands coups je l'étague;
Car un militaire allemand
Ne connaît que la schlague
Et que le sentiment.

DEUXIÈME COUPLET.

On dit qu' dans son ménage,
Quand sa femme est peu sage,
L'Anglais
Se munit d'un procès;
L'Espagnol d'une dague;
Mais un bon époux allemand
Ne connaît que la schlague
Et que le sentiment.

BLUM. Mais c'est fait de vous et de votre mariage.

MAURICE. Ce être rien encore. Dans le fifacité des mouvements; ché afré tout cassé dans le boutique; le peuple il est fenu; les chens de loi afoir tressé un procès-ferpal; et si temain ché paye pas une amende de six frédérics, moi aller en prison.

BRIGITTE. O ciel !

MAURICE. Pour moi, ce être égal; mais ché fais tire; ché pouvoir plus poursuivre ce coquin d'intendant qui a enlevé mont-moiselle Louisa, et qui fouloir l'épouser; alors, temain, ché p'ndre moi tout toucement par mon cou.

BLUM. Et je le souffrirais ! le cousin de mademoiselle Brigitte ! non, corbleu !

BRIGITTE. Quoi ! vous voudriez?..

BLUM. Est-ce qu'entre parents on ne doit pas s'entr'aider? (*A Maurice.*) Tenez, nous avions douze frédérics pour entrer en ménage; partageons, et ce soir vous serez de la noce; vous nous servirez de témoin.

MAURICE. Il serait vrai? vous vous téeidez enfin.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Quoi! mon consin' va cesser d'être fille !
Vous qui craigniez de devenir époux.

BLUM.

Ça nous regarde.

MAURICE.

Et le petit' famille?

BLUM.

S'il en arrive, ils feront comme nous.

BRIGITTE.

A l'espérance ici mon cœur se livre,
De leur destin pourquoi s'inquiéter?
Et pour savoir s'ils auront de quoi vivre,
Permettons-leur, avant tout, d'exister.

MAURICE. C'est ça; che fais aller bayer le père Kaufmann, et tâcher en touceur d'afoir des nouvelles de montemoiselle Louisa et de son tuteur.

BLUM. Je descends avec vous; car il faut que je passe au presbytère.

BRIGITTE. Y pensez-vous? dans ce costume? votre veste de travail?

BLUM. Je n'en ai pas d'autre; et, grâce à mon beau manteau neuf, que je mettrai par-dessus, j'aurai l'air d'un comte du Saint-Empire.

BRIGITTE. On ne se marie pas avec un manteau.

BLUM. Vous avez raison; mais pour avoir un habit neuf, c'est trop cher. Attendez, j'ai ce qu'il nous faut. (*Courant au paquet de serge verte.*) Voilà un beau frac bleu, que mon maître m'a dit de porter ce soir chez une pratique; je peux bien ne le lui porter que demain, et l'essayer en attendant; c'est un service que je lui rendrai.

BRIGITTE, *à Blum.* Est-ce que c'est permis?

BLUM. Tiens, par exemple ! il appartient à un grand seigneur qui en a bien d'autres, le comte de Rinsberg.

MAURICE. Le comte de Rinsberg, le favori du prince, chez qui j'étais de garde ce matin.

BLUM. Est-ce un bon enfant ?

MAURICE. Ya, pour le soldat: parce que lui se battre bien. Mais dans cette résidence, voyez-vous...

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Il afre à caus' de son crédit
Des ennemis remplis d'audace,
Qui voudraient lui prendre sa place.

BLUM.

Je ne lui prends que son habit. (*bis.*)

MAURICE.

Et pourtant c'est un homme honnête
Qui voudrait combler tous les vœux.

BRIGITTE.

Alors, cela se trouve au mieux :
Car l'habit que ce soir il prête
Va servir à fair' deux heureux.

(*Blum ôte sa veste et met l'habit.*)

BLUM. Partons, partons, et vous, cousin, n'oubliez pas que nous vous attendons ici à dix heures, pour donner la main à la mariée.

MAURICE, *à Brigitte.* C'est tit, ché serai au boste. A propos, consin, voilà un papier que le concierge m'a dit de vous remettre fifement. (*Blum a pris son manteau, et sort avec Maurice par la porte du fond.*)

—

SCÈNE IV.

BRIGITTE, *seule.*

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Enfin, au gré de mon impatience,
Je vais ce soir former ce nœud charmant!
Dans les beaux jours de mon adolescence,
J'en conviendrai, j'y pensai bien souvent.
Je sais, m' rappelant mon aurore,
Qu'on est curieuse à quinze ans;
Mais à vingt ans on l'est bien plus encore,
Car on attend, et depuis plus longtemps.

Et quand on est comme ça au moment, ça produit un effet qu'on ne peut pas rendre. Il est vrai que M. Blum est un garçon si doux, si honnête et si respectueux... c'est aujourd'hui, pour la première fois, qu'il s'est hasardé à me faire une telle demande. C'est singulier que ça ne lui soit pas venu plus tôt; j'en ai eu souvent l'idée; mais une demoiselle qui se respecte n'avoue jamais ces idées-là. Voyons ce papier que m'a remis mon cousin; c'est peut-être quelque patron; non, c'est de l'écriture, eh mais ! c'est de M. Plefel, l'intendant ! un ordre de lui remettre les clés, et de partir ce soir, à l'instant même, sous peine d'y être contrainte, et par corps. Une contrainte par corps ! le jour de mon mariage ! qu'est-ce que ça veut dire? Je ne peux pourtant pas partir sans payer; et je lui dois six frédérics, juste ce qui nous reste ! de sorte que, pour entrer en ménage, nous allons nous trouver plus pauvres qu'auparavant; et il va falloir encore attendre ! Ah mon Dieu ! mon Dieu ! attendre encore, quand on était au moment!.. moi ! d'abord, c'est fini... je n'ai plus de patience.

—

SCÈNE V.

BRIGITTE, BLUM.

BLUM, *en dehors*. Mademoiselle Brigitte! mademoiselle Brigitte! (*Il entre.*) Eh bien! qu'avez-vous donc à pleurer?

BRIGITTE. Ce que j'ai? l'intendant, M. Plefel, me renvoie d'ici, à l'instant même, et il faut que je lui porte les clés.

BLUM. N'est-ce que cela? venez chez moi, et ne craignez rien; nous sommes riches maintenant.

BRIGITTE. Que dites-vous?

BLUM. Ah! de fameuses nouvelles! mais ça et les cinq étages, ça vous coupe la respiration. Je venais de chez le ministre luthérien qui est à deux pas, et tout est convenu pour ce soir à minuit; lorsqu'en passant près des murs du presbystère, je me sens arrêté par le bras.

BRIGITTE. Ah! mon Dieu! je meurs de peur.

BLUM. J'ai bien aussi commencé par là; mais à la lueur du demi-clair de lune, je lève les yeux en tremblant, et vis-à-vis de moi, je vois un grand homme enveloppé d'un manteau pareil au mien. « Tiens, me « dit-il, en me donnant un portefeuille... tout à « l'heure, au rendez-vous convenu... songe à tes pro- « messes... voici les nôtres... » et en achevant ces mots, il avait disparu.

BRIGITTE. Qu'est-ce que cela veut dire?

BLUM. Je n'en sais rien. Mais voilà qu'à la lueur d'un réverbère, j'ai regardé, et le portefeuille contenant des billets de banque, Banque d'Autriche: c'était écrit.

BRIGITTE. Il se pourrait!

BLUM. Il y en a pour huit cents florins. Les voilà, je vous les rapporte, je vous les donne.

BRIGITTE.

AIR des *Amazones*.

Il se pourrait! quel bonheur, quelle ivresse!

BLUM.

J' suis millionnaire, ou je n'en suis pas loin.

BRIGITTE.

J' n'y conçois rien; car toujours la richesse
Va chez les gens qui n'en ont pas besoin.
En v'nant chez nous, ell' s'est trompé' de route,
J' n'espérais pas la connaître aussitôt...
Mais la fortune est aveugle... et sans doute
Ell' nous a pris pour des gens comme il faut.

Nous aurions huit cents florins!

BLUM. Vous le voyez. C'est notre mariage qui nous a porté bonheur... Dieux! quelle idée! maintenant que nous voilà riches, nous pourrons, mademoiselle Brigitte, nous marier avec un peu plus d'éclat. Ce soir, chez moi, un petit repas de noce, une réunion de famille... notre cousin le soldat, quelques amis... puis au dessert, on rira: on s'embrassera, on boira à la santé des mariés, et puis ensuite, comme ce sont des amis, j'espère qu'ils s'en iront; alors, mademoiselle Brigitte, nous resterons seuls.

BRIGITTE, *baissant les yeux*. Oui, monsieur Blum.

BLUM. Nous serons chez nous.

BRIGITTE. Oui, monsieur Blum.

BLUM. Nous causerons, comme de bons bourgeois, de nos richesses et de notre avenir; et puis, madame Blum... car enfin vous serez madame Blum.

BRIGITTE. Il serait possible!

BLUM. Tenez, mademoiselle Brigitte, si nous partions tout de suite?

BRIGITTE. Et les clés que je vais porter à M. Plefel... et ce souper dont vous me parliez... il faut y penser! Je vais aux provisions; vous, pendant ce temps, allez avertir mon cousin; car il viendrait ici nous chercher à dix heures, comme c'est convenu.

BLUM. Oui, Brigitte Je vais y aller, je te le promets.

BRIGITTE. Comment, Monsieur, me tutoyer! pour la peine, vous ne viendrez pas avec moi; (*Tendrement.*) mais vous me trouverez chez vous. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VI.

BLUM, *seul*. Oui, mademoiselle Brigitte... oui, ma femme... C'est égal, je l'ai tutoyée... si elle ne s'était pas en allée, je crois que j'allais l'embrasser... il faut que la fortune donne de l'audace; car depuis que je suis riche, c'est étonnant comme je suis hardi. (*Prenant son manteau.*) Allons prévenir le cousin. (*Tout en l'attachant.*) Quelle femme je vais avoir! la sagesse, la sévérité même; car ici, excepté moi, elle ne voyait personne. (*On tourne une clé dans la serrure de la petite porte à gauche.*) Qu'est-ce que cela veut dire? je croyais que cette petite porte-là était condamnée; du moins Brigitte ne l'ouvrait jamais, et n'en avait pas même la clé. (*La porte s'ouvre; il paraît un homme enveloppé d'un manteau.*) Que vois-je? (*En tremblant.*) Est-ce que Brigitte aurait l'habitude de recevoir ce monsieur?

—

SCÈNE VII.

PLEFEL, *en manteau*; BLUM.

PLEFEL, *à part en entrant, et en refermant la porte*. On vient de me remettre les clés, et mademoiselle Brigitte est partie pour ne plus revenir; nous serons tranquilles. (*Apercevant Blum.*) C'est bien; en voici déjà un au rendez-vous. (*Il s'approche de lui.*) Bonsoir, frère.

BLUM, *à part*. Je crois que je peux toujours le saluer, pour le voir venir.

PLEFEL. Monseigneur ne viendra pas ce soir.

BLUM, *de même*. Comment, il y a un seigneur qui vient aussi chez mademoiselle Brigitte!

PLEFEL. C'est moi qui le représente; c'est plus prudent. Vous savez, du reste, que tout s'arrange à merveille; le comte de Rinsberg soupe ce soir chez le traiteur Kaufmann avec trois seigneurs de la cour.

BLUM. Ah! trois seigneurs!

PLEFEL. Oui.

BLUM. Trois autres?

PLEFEL. Apparemment.

BLUM. Alors, ça n'est plus cela, et je n'y comprends rien.

PLEFEL. Vous n'avez donc pas reçu?..

BLUM. Si, Monsieur, un portefeuille.

PLEFEL. C'est bien; mais la circulaire?

BLUM. Non, Monsieur.

PLEFEL, *lui donnant une lettre*. En voici une.

BLUM, *la prenant*. (*A part.*) Je peux toujours la mettre dans ma poche. (*Il la met dans la poche à droite de son habit.*) Mais il est sûr qu'on me prend pour un autre. (*A Plefel.*) Monsieur, je suis Blum.

PLEFEL. Silence!

BLUM. Je vous répète que je suis Blum, rue Cyprien, n° 10.

PLEFEL. C'est inutile; nous n'avons pas besoin de

nous connaître; moi qui vous parle, est-ce que vous me connaissez?

BLUM. Non, Monsieur.

PLEFEL. C'est ce qu'il faut; notre entreprise en marche tout aussi bien, et n'en est que plus sûre.

BLUM. Une entreprise! Ah! mon Dieu! (*On entend frapper à la petite porte à gauche; Plefel va ouvrir, et introduit plusieurs personnages en manteau, en leur disant:*) Entrez, Messieurs. (*Blum, se retournant et les apercevant, dit avec effroi:*) Qu'est-ce que je vois là? un, deux, trois, quatre... encore des manteaux! Il paraît que ce soir il y en a partout.

—

SCÈNE VIII.

PLEFEL, BLUM, *plusieurs* HOMMES *en manteau.*

(*Les hommes en manteau se rangent dans le fond, Plefel est près de la porte à gauche, et Blum est à la droite; ils saluent d'abord Plefel, qui leur rend leur salut, ensuite ils se tournent du côté de Blum, qu'ils saluent de même, et qui leur rend le salut.*)

PLEFEL, *aux hommes en manteau et ensuite à Blum.* Dans le trajet, vous n'avez rien vu? (*Les hommes en manteau font signe que non; Blum répond par le même signe.*) Rien entendu? (*Même réponse de la part des hommes en manteau et de Blum.*)

BLUM. Je ne sais ce que cela signifie; mais voilà la peur qui me galope joliment.

PLEFEL, *se mettant au milieu d'eux.* J'ai pensé que nous serions mieux ici qu'ailleurs; car, dans cette chambre isolée et sous les mansardes, on ne peut nous surprendre. Tous nos frères ne sont pas encore arrivés; mais en attendant nous pouvons toujours délibérer. Prenons place. (*Ils vont prendre chacun une chaise au fond du théâtre et s'asseyent sur le devant, rangés en demi-cercle. Plefel occupe le centre, et Blum est placé le dernier, à la droite de Plefel.*)

BLUM. Je me croirais parmi des voleurs, sans les billets de banque... les huit cents florins... (*Sur l'invitation de Plefel, il prend une chaise et s'assied à l'extrême droite, et lorsqu'il est assis, tâtant le manteau de son voisin, il dit à part:*) Il n'y a plus de doute, ce sont mes manteaux, je reconnais l'étoffe.

PLEFEL. Chacun doit parler à son tour. (*Désignant Blum.*) A vous, Monsieur, commencez; vous avez la parole.

BLUM. Dieux! que devenir!

PLEFEL. Vous avez entendu.

BLUM, *toussant et se preparant à parler.* Monsieur... Messieurs...

PLEFEL. Plus haut... plus haut.

BLUM, *continuant.* N'ayant pas l'habitude de parler en public...

PLEFEL. C'est égal, on ne vous demande que votre avis; chacun ici a le sien.

BLUM. Certainement... j'ai aussi le mien... mais il est entièrement conforme au vôtre... je n'ai aucune objection à faire... ainsi je cède la parole à celui qui voudra.

PLEFEL. Non, Monsieur, après vous, après vous. (*On frappe à la porte du fond; ils se lèvent tous.*) Silence! c'est sans doute le reste de nos frères. (*Il fait signe à ses hommes de se rasseoir, et va regarder par le vasistas.*)

BLUM, *à part.* Ah! mon Dieu! c'est fait de moi; dès que les douze y seront, ils verront qu'ils sont treize.

PLEFEL, *revenant effrayé, et à voix basse.* Messieurs, un soldat, un soldat aux gardes.

TOUS, *se levant.* Un soldat!

BLUM, *à part.* C'est Maurice qui vient pour la noce.

PLEFEL, *à ses hommes, à voix basse.* Messieurs, par cet escalier dérobé. (*Désignant la petite porte à gauche.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Dépêchons, travaillons* (du MAÇON.)

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons pas de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit.

(*Plefel leur fait signe de remettre les chaises au fond du théâtre.*)

Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

(*A part.*)

Louisa, ma pupille,
Je ne puis pas ainsi,
Seule, dans cet asile,
La laisser aujourd'hui.
Que résoudre, que faire

(*Regardant Blum.*)

Oui, je puis sans façon...
Car c'est le seul confrère
Dont je sache le nom.

(*A la fin de cette reprise il parle bas à Blum... Pendant ce temps un des hommes a pris la lanterne qui était sur la cheminée; il sort en faisant entendre à ses compagnons qu'il va voir si rien ne s'oppose à leur sortie.*)

PLEFEL, *et les autres.*

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons pas de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit,
Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

PLEFEL, *continuant à parler à Blum.*

Je vais... cette personne,
La remettre à ta foi.
Jusqu'à demain, j'ordonne
Qu'elle reste chez toi.
Tiens ta bouche muette
Sur tout ce que tu sais;
Il y va de ta tête.

BLUM.

Quoi! vraiment?

PLEFEL.

C'est assez.

BLUM.

Vous voulez que chez moi...

PLEFEL, *allant du côté de la porte.*

Tais-toi, tais-toi.

L'homme qui était descendu rentre, et annonce par ses gestes, à ses compagnons, qu'ils peuvent sortir librement, qu'il n'y a rien à craindre.)

ENSEMBLE.

PLEFEL, LE CHOEUR, BLUM, MAURICE.

PLEFEL ET LE CHOEUR.

Dépêchons,
Descendons,
Ne faisons pas de bruit;
Descendons, et sans bruit,
Dans l'ombre de la nuit;
Et de peur de soupçon,
Quittons cette maison.

BLUM, *à voix basse.*

Écoutons,
Et tâchons
De r'mettre nos esprits.
Je suis pris et ne puis
Deviner où je suis.
Eh! mais, que me veut-on?
J'en perdrai la raison.

MAURICE, *en dehors.*

Ouvrez donc!
N'est-il donc
Personne à la maison?
Vous savez, en c' réduit,
Quel motif me conduit.
Ah! tarteiff! n'est-il donc
Personne à la maison?

(*Ils sortent tous par la petite porte à gauche. Plefel emmène Blum, qu'il entraîne presque malgré lui, tandis qu'à la porte du fond on entend Maurice qui frappe toujours.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente la chambre de Blum : au fond, une grande armoire ; la porte d'entrée au fond, à la gauche de l'acteur. A droite et à gauche, sur le premier plan, porte de cabinet; quelques chaises, quelques fauteuils, et deux petites tables.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLUM, *couvert de son manteau, donnant le bras à* LOUISA.

BLUM. Entrez, entrez, Madame, ou Mademoiselle. Vous êtes chez moi, ne craignez rien.

LOUISA. Mais c'est que j'ai peur.

BLUM. Là-dessus je vous en livre autant.

LOUISA.

AIR : *C'est au feu qu'il faudra vous voir* (du SECRÉTAIRE ET LE CUISINIER.)

Daignez au moins me rassurer;
Où prétendez-vous me conduire?

BLUM.

Quelqu'un a pu vous voir entrer:
Dans le quartier que va-t on dire?
Moi qui passais jusqu'à présent
Pour un garçon pudique et sage,
Je m' dérange, et c'est justement
L' premier jour de mon mariage.

Ah! mon Dieu! Le plus terrible, c'est qu'elle est jolie. Et ce monsieur mon confrère, l'homme au manteau, qui me l'a confiée, sur ma tête, jusqu'à demain matin.

LOUISA. Jusqu'à demain! ah! et pourquoi? qu'est-ce que ça signifie?

BLUM. Je vous le demanderai.

LOUISA. Dame! moi je vous dirai tout ce que je sais.

BLUM. On ne peut pas en exiger davantage. Cette jeune personne est, comme moi, une victime innocente.

LOUISA. Vous saurez, Monsieur, que j'ai un amoureux.

BLUM. Ah!

LOUISA. C'est-à-dire, Monsieur, j'en ai deux; mais il y en a un que j'aime.

BLUM. C'est bien heureux qu'elle ne les aime pas tous deux.

LOUISA. Et celui que je n'aime pas, qui est mon tuteur, m'a dit tout à l'heure : « Tu ne peux rester chez « moi, à cause du danger, et chez ton parrain, c'est « encore pis. »

BLUM. Des dangers! chez votre parrain! Votre parrain est sans doute un des premiers fonctionnaires de l'État?

LOUISA. Monsieur, il est restaurateur.

BLUM. Restaurateur? Je n'y suis plus.

LOUISA. « Tu vas suivre un de nos frères, » a-t-il continué. C'était vous.

BLUM. Oui, c'était moi.

LOUISA. « Avant de venir nous rejoindre, il va te « conduire chez lui, et il t'expliquera tout. »

BLUM. Ah! c'est moi qui dois vous expliquer?..

LOUISA. Oui, Monsieur. Ainsi vous allez me dire où je suis, et pourquoi vous m'avez amenée.

BLUM. Hé bien! par exemple! (*Écoutant à la porte.*) Ah! mon Dieu! qui vient là? ce doit être ma prétendue; tâchez, de grâce, qu'elle ne vous voie pas.

LOUISA. Et qui donc?

BLUM. Non... vous pouvez rester hardiment. Me cacher ainsi d'elle, ce n'est pas bien... mais d'un autre côté, si elle voit Mademoiselle, il faudra bien lui expliquer... et le monsieur en manteau m'a dit: « Pas un seul « mot, il y va de ton existence. » (*On frappe encore.*) Voilà, chère amie, ne vous impatientez pas. (*A Louisa.*) Décidément, vous ne pouvez pas rester ici.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Cachez-vous pour quelques instants;
Dans ce cabinet entrez vite.
(*Désignant le premier cabinet à droite.*)

LOUISA.

Ne m'y laissez pas trop longtemps.
(*Elle entre dans le cabinet.*)

BLUM.

Dieux! que dira mams'ell' Brigitte?
Depuis cinq ans, il m'en souvient,
Plein de l'ardeur qui me transporte,
J'attends l' bonheur, et quand il vient,
Il faut que j' le laisse à la porte.

SCÈNE II.

BLUM, BRIGITTE.

BRIGITTE. C'est bien heureux, Monsieur; j'ai cru que vous n'ouvririez jamais, depuis une heure que je suis à la porte.

BLUM. J'étais là, dans ma cuisine. Un ménage de garçon, vous savez. Est-ce que vous avez eu froid? Est ce que vous êtes enrhumée?

BRIGITTE. Non pas, j'ai été si vite; j'ai toutes mes provisions pour le souper, et nous ferons un repas charmant. J'ai d'excellente choucroûte, un gâteau de pommes de terre, et une oie grasse que j'ai prise chez le rôtisseur. Et, pour tout cela, je n'ai pas été trop longtemps, car je n'ai pris que le temps de marchander et de leur raconter à tous l'histoire de notre mariage.

BLUM. Ah! mon Dieu! est-ce que vous avez parlé des huit cents florins, et de la manière dont ils nous sont arrivés?

BRIGITTE. Sans doute.

AIR du ballet des *Pierrots.*

J' n'y t'nais plus, j'avou' ma faiblesse
Il m'a fallu, par maint détour,
Si longtemps cacher ma tendresse,
Et garder pour moi mon amour!
Aussi, me vengeant à la ronde
De cinq ans d' silence assidu,
J'en parle, parle à tout le monde,
Pour réparer le temps perdu.

BLUM. Hé bien! ma chère amie, je vous dirai que vous auriez dû .. non pas que vous ayez mal fait; mais dorénavant, autant que possible, il faudra tâcher de vous taire.

BRIGITTE. Comment, Monsieur?

BLUM. Pardon! ça m'est échappé. Je ne dis pas cela pour moi; car lorsque nous sommes ensemble, vous savez bien, chère amie, que vous parleriez toute la journée... comme ça vous arrive quelquefois, que ça me serait tout à fait égal, dans ce moment-ci, surtout, où je n'écoute pas... parce que le trouble, l'émotion...

BRIGITTE. Hé bien! c'est comme moi; tout à l'heure, en frappant à votre porte, j'étais toute tremblante; car, voyez-vous, monsieur Blum... (*L'entraînant du côté du cabinet.*) je vous dis cela, parce que nous devons être mariés, et que nous sommes seuls ici.

BLUM, *regardant le cabinet.* Ça se trouve bien.

BRIGITTE. Mais ce moment que j'éloignais et que j'avais l'air de craindre... (*Baissant les yeux.*) je le désirais autant que vous.

BLUM, *s'avançant pour l'embrasser.* Il serait vrai! (*S'arrêtant tout à coup.*) Dieux! que c'est gênant un tête-à-tête où l'on est trois.

BRIGITTE, *étonnée de ce qu'il s'arrête.* Hé bien! qu'avez-vous?

BLUM. Rien, rien, Mademoiselle... (*On frappe à la porte.*) c'est que, voyez-vous... on frappe.

BRIGITTE. Oui, sans doute; mais tout à l'heure on ne frappait pas.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE.

MAURICE. Fife le joie et le gaieté! Chez fous, à la bonne heure, on peut entrer; mais chez le cousin... ché afoir frappé pendant deux heures; ce n'est pas être bien de laisser sa famille tehors.

BRIGITTE. M. Blum ne vous avait donc pas prévenu?..

BLUM. Eh! mon Dieu, non; je n'ai pas pu, et puisque le voilà, ça revient au même.

MAURICE. C'est chuste : me voilà pour le mariage.

BLUM.

AIR du *Ménage de garçon.*

Au petit goûter qui s'apprête,
Cousin, nous osons vous prier.

BRIGITTE.

Avec nous souper tête à tête,
Cela va bien vous ennuyer.

MAURICE.

Non, ça va pas me ennuyer.
J'afoir un appétit de diable!
J'aime, avec moi, dans un repas,
Que les amoureux soient à table,
Les amoureux ne mangent pas.

Mais avant de souper, ché tirai à fous qu'on temande en bas le marié.

BLUM. Ah! mon Dieu! qui donc? (*En tremblant.*) Un homme en manteau?

MAURICE. Non, un garçon en feste, qui vient de la part du maître tailleur. Le comte de Rinsberg havre envoyé temanter son habit, pour ce soir aller souper en file.

BLUM. Est-ce ennuyeux! toutes les contrariétés! comment faire maintenant?

BRIGITTE. Le lui renvoyer sur-le-champ.

BLUM, *étant son habit.* Elle a raison. Dépêchons..... je vais le porter à l'hôtel du comte, c'est à deux pas; mais les laisser ainsi. (*Il ploie l'habit dans la serge; prenant Maurice à part.*) Cousin, un seul mot; tâchez que Brigitte ne dérange rien, ne regarde rien dans mon appartement, ni dans mes armoires, parce qu'un mobilier de garçon... il y a toujours du désordre.

MAURICE. Ya, ché conçois; les anciennes amourettes... les pillets doux... le restant d'affaires...

BLUM. Précisément. Je reviens dans l'instant. (*Il sort.*)

BRIGITTE. Vous, mon cousin, au lieu de causer, vous feriez mieux de me donner des couteaux et des serviettes, si toutefois il y en a.

MAURICE. Ché fais foir dans son petit cuisine. (*Il entre dans un petit cabinet à gauche.*)

—

SCÈNE IV.

BRIGITTE, *seule.* C'est si mal administré un ménage de garçon! heureusement quand j'y serai, ça sera sur un autre pied. D'abord je ne veux pas qu'on mette ainsi des assiettes sur mes chaises, et sur mes fauteuils, pour me les abîmer. Et cette chambre... comme elle est en désordre! Pendant que je suis seule, faisons un peu l'inventaire de son mobilier... (*Elle va de tous côtés, regarde partout, et s'approchant de la porte du cabinet où Louisa est enfermée, elle ouvre en disant:*) et voyons donc ce qu'il y a chez un garçon. (*Elle aperçoit Louisa et pousse un cri.*) O ciel!

—

SCÈNE V.

BRIGITTE, LOUISA.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR : *Pardon, car je crois voir* (duo DU MAÇON.)

BRIGITTE.

En croirai-je mes yeux?
Une femme était dans ces lieux!
Ah! c'est indigne! c'est affreux!
Qui le croira jamais?
Avant l'hymen me fair' des traits!
Dieux! que sera-ce après!

ENSEMBLE.

LOUISA, BRIGITTE.

LOUISA.

Mais un instant, Madame, apaisez-vous.
Daignez, daignez m'écouter sans courroux.

BRIGITTE.

Ah! c'en est trop, d'ici retirez-vous,
Craignez, craignez d'exciter mon courroux.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE.

MAURICE, *sortant du cabinet à gauche, et tenant un plat qu'il dépose sur la table.*

Vous le voyez, j'y mets du zèle.

BRIGITTE, *allant à lui.*

Apprenez donc que mon mari
Aimait encore une autre belle,
Et qu'elle était cachée ici.

MAURICE.

Cachée ici!
Je reviens pas de mon surprise.
Quoi! son maîtresse il être ici?
Foyons s'il être bien choli.
(*S'avançant et apercevant Louisa.*)
Dieux! qu'ai-je vu? mams'ell' Louise!
En croirai-je mes yeux?
Quoi! ma maîtresse dans ces lieux!
Ah! c'est indigne! c'est affreux!
Qui le croira jamais?
Avant l'hymen me fair' des traits!
Dieux! que sera-ce après!

BRIGITTE.

En croirai-je mes yeux?
Une femme était dans ces lieux, etc., etc.

LOUISA.

En croirai-je mes yeux ?
Monsieur Maurice dans ces lieux!
Mais écoutez-moi tous les deux.
Oui, je vous le promets,
C'est par hasard, et j'ignorais
Dans quel endroit j'étais.

ENSEMBLE.

MAURICE, BRIGITTE, LOUISA.

MAURICE.

Je réponds plus de mon fifacité;
Craignez l'excès de mon fifacité.

BRIGITTE, *le retenant.*

Calmez, calmez votre vivacité ;
Il faut toujours respecter la beauté.

LOUISA.

Mais écoutez au moins la vérité ;
Calmez votre cœur irrité.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BLUM.

BLUM, *entrant.*

A l'amour, au devoir fidele,
Je reviens auprès de ma belle.

MAURICE, *pendant que Blum ferme la porte.*

Pour tout le monde, Dieu merci!
Celui-là va payer ici.

BRIGITTE, *à part, faisant le geste de le battre.*

Non, sans l' respect que s' doit un' femme.

BLUM, *arrivant près d'elle.*

J'arrive ici, plein de ma flamme

BRIGITTE.

Je conçois cet empressement,
Car Mademoiselle ou Madame
Depuis une heure vous attend.

BLUM, *l'apercevant.*

Plus d'espérance.

MAURICE ET BRIGITTE.

J'aurai vengeance.

ENSEMBLE.

LOUISA, MAURICE, BRIGITTE, BLUM.

LOUISA.

C'est fait de moi, grands dieux!
Monsieur Maurice dans ces lieux! etc., etc.

MAURICE ET BRIGITTE.

Qu'en dites-vous tous deux?
Une femme était dans ces lieux;
Ah! c'est indigne! c'est affreux! etc., etc.

BLUM.

En croirai-je mes yeux?
Une femme était dans ces lieux!
Daignez m'écouter tous les deux.
Loin d' vous faire des traits,
Je vous aime, je le promets,
Et bien plus que jamais.

MAURICE.

Ah! c'en est trop, tarteiff! je suis jaloux,
Craignez l'excès de mon courroux.

BRIGITTE, *à Louisa.*

Ah! c'en est trop, d'ici, retirez-vous,
Craignez l'excès de mon courroux.

BLUM ET LOUISA.

Mais un instant, de grâce, apaisez-vous.
Daignez calmer votre courroux.

MAURICE. Taisez-vous ; si j'afais mon sapre, je l'aurais déchà passé au travers de ton intifitu.

BLUM. Par exemple.

BRIGITTE. Faites donc l'étonné; n'est-ce pas mademoiselle Louisa?

BLUM. Mademoiselle Louisa!

BRIGITTE. La maîtresse de Maurice, ou plutôt la vôtre.

BLUM. Vous pourriez supposer... monsieur Maurice... mademoiselle Brigitte...

BRIGITTE. Enfin, Monsieur, comment Mademoiselle se trouve-t-elle chez vous?

MAURICE. Répondez; pourquoi est-elle ici?

LOUISA. Oui, Monsieur, pourquoi y suis-je? est-ce que je le sais?

BLUM. Eh bien! et moi donc? car à la fin, la patience m'échappe, et je m'en prendrai à tout le monde; je demanderai s'il est possible de placer un citoyen honnête et paisible dans une suite non interrompue de situations équivoques, qui compromettent son honneur ou son existence. Que diable! il faut que ça finisse, ou je me fâcherai aussi.

BRIGITTE, *s'élançant vers Blum pour les séparer.* O ciel! monsieur Blum!

LOUISA, *s'élançant de même près de Maurice.* De grâce, monsieur Maurice...

MAURICE. Finissons, car il être tard; demain matin, à cinq heures, che fiendrai avec deux sapres.

BLUM. Pourquoi faire?

MAURICE. Et demain, vous comprenez, l'un de nous deux, il ne déchcunera pas.

BLUM. O ciel!

MAURICE. En attendant, mademoiselle Louisa, fous allez avoir la ponté de faire... que je contuise vous chez vos parents.

BLUM. O ciel! et moi à qui on l'a confiée sur ma tête, je ne souffrirai pas...

BRIGITTE. Taisez-vous, perfide ; et vous, mon cousin, allez, qu'on ne vous revoie plus. (*Elle fait sortir Maurice, qui emmène Louisa ; et elle empêche Blum de les suivre, en lui ordonnant de rester dans la chambre.*)

—

SCÈNE VIII.

BLUM, BRIGITTE.

BLUM. Elle s'en va! et l'homme au manteau, qui demain ou ce soir peut-être viendra me la redemander... Ah! Brigitte, qu'avez-vous fait? Malheureuse Brigitte, qu'avez-vous fait?

BRIGITTE. Laissez-moi, Monsieur, et ne me parlez plus. Tous les hommes sont des monstres; et si je regrette quelque chose maintenant, c'est la fidélité que je vous ai gardée pendant cinq ans. Dieux! que les femmes sont dupes! aussi, certainement, si c'était à recommencer...

BLUM. Brigitte! la colère vous égare. Vous ne pensez pas ce que vous dites.

BRIGITTE. Il suffit, Monsieur. (*Remettant son mantelet.*) Vous allez me reconduire chez moi; car bien certainement je ne resterai pas un quart d'heure de plus avec un homme aussi immoral et aussi dangereux.

BLUM. Quoi! Brigitte, vous me quittez! et vous me quittez fâchée contre moi!

AIR de *Paris et le village.*

Est-ce donc ainsi que devait
Se terminer cette soirée!
(*A Brigitte qui reprend son mantelet.*)
Vous reprenez ce mantelet...

BRIGITTE.

A partir je suis préparée.

BLUM.

Lorsqu'en entrant je vous ai vue ici
L' déposer avec tant de grâce,
Je me flattais que d'aujourd'hui,
Il ne reprendrait plus sa place.

BRIGITTE. C'est votre faute, monsieur Blum.

BLUM. Et si j'étais innocent, mademoiselle Brigitte?

BRIGITTE. C'est impossible; n'ai-je pas vu de mes propres yeux?

BLUM. Alors, je vois bien que vous ne m'aimez plus, mademoiselle Brigitte; car vous croyez à ce que vous avez vu, plutôt qu'à ce que je vous dis.

BRIGITTE. Mais comment se fait-il?..

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN HOMME *enveloppé d'un manteau.*

(*Il est entré pendant que Blum parlait encore; il s'est avancé en silence, et au moment où Brigitte a fini de parler, il frappe sur l'épaule de Blum.*)

BLUM, *se retournant.* Ah! mon Dieu! encore un!

L'INCONNU. Blum! te voilà; où est la jeune fille que je t'ai confiée il y a une heure?

BRIGITTE, *à part.* Il serait vrai?

BLUM, *à part.* C'est fait de moi. (*Haut.*) Monsieur.., car à la voix il me semble...

L'INCONNU. Silence!

BLUM. Il me semble reconnaître la personne inconnue...

L'INCONNU. Qui que je sois, tu dois taire mon nom. Où est cette jeune fille?

BLUM. Je ne sais comment vous dire... vous saurez, Monsieur, que, d'après vos ordres... mademoiselle Louisa...

L'INCONNU. Tu la connais donc?

BLUM. Oui, mademoiselle Louisa Kaufmann, la fille-le du restaurateur.

L'INCONNU. Silence! puisque tu sais son nom, tu devines le reste; et tu te doutes sûrement que, voulant du bien à cette petite, ou du moins lui portant quelque intérêt, je ne pouvais pas la laisser chez son parrain dans un pareil moment; elle y courait trop de dangers.

BLUM, *à part.* Ah! mon Dieu! comment lui dire?.. (*A l'inconnu.*) C'est qu'il n'y a qu'un instant, et sans que j'aie pu l'empêcher, elle vient d'y retourner.

L'INCONNU. Chez son parrain! à la bonne heure, je n'aurais pu l'emmener dans ma fuite, et tu as aussi bien fait.

BLUM. Vraiment! j'ai bien fait? (*A part.*) c'est sans le savoir. (*Haut.*) Vous n'êtes donc pas fâché?

L'INCONNU. Eh non! tu sais bien qu'à présent, il n'y a rien à craindre, et que les dangers qui la menaçaient n'ont plus lieu.

BLUM. Ah! ça n'a pas lieu! (*A part.*) Que diable ça peut-il être?

L'INCONNU, *à voix basse.* L'entreprise a manqué.

BLUM. Il serait possible! quoi! cette fameuse entreprise?

L'INCONNU. Tout le monde n'y a pas mis le même zèle que toi, ni surtout la même fidélité; mais ça m'est égal; grâce au crédit de mon maître, je suis sûr de m'en retirer, mais c'est toi et les autres.

BLUM. Ah! mon Dieu!

L'INCONNU. Du reste, à trois heures du matin, au bord du fleuve, il y aura une chaloupe amarrée... Hé bien! est-ce que tu ne me comprends pas?

BLUM. Si, Monsieur, une chaloupe amarrée... Pourquoi me dites-vous cela?

L'INCONNU. Pour que tu en profites, si tu veux.

BLUM. Et si je ne voulais pas?

L'INCONNU. Tu en es le maître; mais auquel cas je dois te prévenir, qu'à sept heures tu seras pendu.

BLUM. Pendu à sept heures!

L'INCONNU. Peut-être plus tôt, peut-être plus tard; mais ça ne peut pas te manquer. (*Il s'éloigne.*)

BLUM, *l'arrêtant.* Encore un mot.

L'INCONNU, *s'éloignant toujours, et avec mystère.* Adieu. Oublie les relations que nous avons eues ensemble. A trois heures... au bord du fleuve... une chaloupe vous attendra. Adieu, adieu. (*Il sort.*)

—

SCÈNE X.

BLUM, BRIGITTE; *ils se regardent quelque temps sans rien dire.*

BLUM. Hé bien?

BRIGITTE. Je n'y comprends rien.

BLUM. Hé bien! Mademoiselle, depuis une heure, voilà comme je suis.

BRIGITTE. Mais quels sont ces dangers qui vous menacent?

BLUM. Est-ce que je sais? est-ce que j'ai le temps de m'y reconnaître? A trois heures, une chaloupe... à cinq heures, Maurice qui doit me passer son sabre à travers le corps... à sept heures, être pendu... ça se succède avec une rapidité... je ne pourrai jamais suffire à tout.

BRIGITTE. Pourquoi alors ne pas déclarer aux magistrats?..

BLUM. Hé parbleu! j'y avais bien pensé, et j'aurais été sur-le-champ tout leur révéler... si j'avais su quelque chose.

BRIGITTE. Quoi! vous n'êtes pas au fait?

BLUM. Pas le moins du monde; car, excepté les huit cents florins de tantôt, ce maudit manteau ne m'a rapporté que des tribulations, sans compter celles que j'ai en perspective.

BRIGITTE. Alors il faut vous cacher, il faut partir.

BLUM. Partir! non, morbleu! je veux connaître ce mystère.

BRIGITTE. Et si vous êtes pendu?

BLUM. On me dira pourquoi, et c'est un moyen de tout savoir : aussi je ne m'en irai pas, je tiens à être pendu, ne fût-ce que par curiosité.

BRIGITTE. C'est fini, il a perdu la tête. Dieux! mon cousin Maurice.

—

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MAURICE.

BLUM. Monsieur Maurice! ah çà! il avance; car il n'est pas l'heure.

MAURICE. Non, monsieur Blum, je fenir point en ennemi; je être raccommodé afec montemoiselle Louisa; elle m'afoir tout raconté; ch'ai oublié mon fifacité pour saufer fous.

BRIGITTE. Et au contraire, c'est le moment d'en avoir, et plus que jamais. De quoi s'agit-il?

MAURICE. D'un éfénement qui fait tiaplement du bruit, et que j'ai afré appris en reconduisant montemoiselle Louisa. Deux ou trois personnes de qualité, qui prudemment restent derrière, hafré formé une conspiration contre le comte de Rinsberg, la favori du prince; ils hafraient fait entrer dans c'té complot sept ou huit personnes du peuple, des artisans, des

BLUM. C'est fait de moi! — Acte 2, scène 9.

ouvriers, à qui on hafré donné chacun huit cents florins.

BLUM, *tremblant*. Dieux! nous y voilà.

MAURICE. Mais voilà lé malice; ces gens-là, ils se connaissaient pas même entre eux, et ils se distinguaient seulement à des signes de ralliement confenus; entré autres, à un manteau noir de forme particulière.

BLUM ET BRIGITTE. O ciel!

MAURICE. Ya, le cousin, savoir très-bien.

BLUM. Moi, du tout, c'est que je ne savais pas; oh! non, je ne savais pas.

MAURICE. Pien, pien, vous hafré raison de dire ainsi; mais on croira pas fous; le comte de Rinsberg, ell' defait souper ce soir, avec quelques amis, chez Kaufmann, le restaurateur; alors le dessein, il était pris, suivant les uns, de faire sauter lui à la fin du repas, avec de la poudre.

BRIGITTE. Le faire sauter!

MAURICE. Ya, au dessert, comme un' pouteille de champagne, pouf, mais pas pien fort. Selon les autres, on tevait seulement enlever lui sur un chaloupe qui attendait, et le contuire en pays étranger; mais la comblot, il fient d'être découvert.

BRIGITTE ET BLUM. Et comment?

MAURICE. On n'en sait rien encore, mais on poursuit les gaillards. Ce coquin d'intendant, le tuteur de Louisa, il en était; et nous en voilà teparrassés pour notre mariage. Montemoiselle Louisa et moi nous connaissons une autre personne combromise, et vous aussi, mon cousine, (*Regardant Blum.*) et ché suis fenu, sans manquer à mon consigne, pour lui tire en ami : Fa-t'en, toi, tout de suite.

BRIGITTE. Je vous remercie, mon cousin, ainsi que mademoiselle Louisa; mais apprenez que Blum n'est pas coupable.

BLUM. Non, sans doute; mais comment le prouver? est-ce que vingt personnes ne m'ont pas vu avec ce maudit manteau? est-ce que vous n'avez pas dit ce soir à toutes vos connaissances que j'avais reçu huit cents florins? Est-ce que je n'ai pas assisté à la séance qui s'est tenue?

MAURICE. Ce être un homme perdu.

BLUM. Et perdu! Il n'y a plus qu'un moyen... vous savez...

BRIGITTE. Et lequel?

BLUM. Celui qu'on m'indiquait tout à l'heure, la chaloupe; c'est mon seul refuge.

BRIGITTE. Quoi, monsieur Blum, vous me quittez?

BLUM. Hélas! oui, mademoiselle Brigitte! et la nuit de nos noces! Vous le disiez bien ce matin : « Il est impossible que jamais nous puissions être mariés. »

BRIGITTE. Dieux! quelle fatalité! et tout cela pour avoir fait douze manteaux.

BLUM. Et un treizième par-dessus le marché; moi qui ne m'étais jamais mêlé de politique!

AIR : *Que d'établissements nouveaux.*

Adieu! séparons-nous.

BRIGITTE.

O ciel!
Combien cet adieu m'est pénible!

BLUM.

Ah! c'est un moment bien cruel!

MAURICE.

Oui, c'être tiaplement sensible,

BRIGITTE.

De l'hymen nous faisions l'essai.

BLUM.

Le destin ne veut pas permettre...
Vous m'écrirez, n'est-il pas vrai?

BRIGITTE.

Oui, mais qu'est-c' que c'est qu'une lettre!
(*Ils tirent tous trois leurs mouchoirs et se mettent à pleurer.*)

MAURICE. Allons, cousin, hartez! tout de suite.

BLUM. Dieux! l'on vient. Il n'est plus temps.

BRIGITTE. Que vois-je? mademoiselle Louisa!

MAURICE. Montemoiselle Louisa!

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LOUISA.

LOUISA. C'est moi-même; on m'a permis de venir; et je suis accourue chercher M. Blum.

BLUM. Me chercher!

LOUISA. Eh oui! vraiment. Le comte de Rinsberg vient d'arriver pour souper chez nous avec plusieurs jeunes seigneurs. « Messieurs, a-t-il dit en entrant, il « paraît qu'on voulait interrompre notre repas : rai- « son de plus pour le faire splendide. »

MAURICE. Tarteiff! ce être bien.

LOUISA. On lui a demandé alors comment il avait découvert le complot. « De la manière la plus bi- « zarre, a-t-il répondu. On m'avait apporté ce soir, « de chez mon tailleur, un habit neuf, et en fouil- « lant dans ma poche, j'y ai trouvé une lettre qui « m'a à peu près tout dévoilé, et j'ai agi en con- « séquence. »

BLUM. Dieux! la circulaire de l'inconnu que j'avais laissée dans la poche à droite.

LOUISA. « J'ai pensé, continua le comte, que des « gens qui ne pouvaient arriver jusqu'à moi, me fa- « saient passer ce charitable avis; et j'ai envoyé chez « mon tailleur, qui n'avait aucune connaissance de « l'aventure, car l'habit avait été fait et porté chez « moi par un de ses garçons nommé Blum, que je « ferai chercher demain pour le remercier du service « qu'il m'a rendu. »

BLUM ET BRIGITTE. Il serait possible!

LOUISA. Alors je me suis avancée et j'ai dit à M. le comte que je connaissais votre demeure. « Hé bien! « petite, a-t-il répondu, fais annoncer à M. Blum que « je le nomme mon tailleur, le tailleur de la cour. Et « nous voulons qu'il vienne au dessert, pour nous ra- « conter son histoire. »

BLUM. Dieux! que de faveurs à la fois, je ne puis croire encore.

BRIGITTE. Tailleur de la cour! Ah! monsieur Blum!

BLUM. Ah! mademoiselle Brigitte! nous serons donc mariés! (*A Louisa.*) Et dites-moi, Monseigneur avait-il l'air content de son habit neuf? lui allait-il bien?

LOUISA. A merveille.

BLUM. C'est ce qu'il m'a semblé en l'essayant. Mamoiselle Louisa, mon cher Maurice, nous ne serons point ingrats; apprenez que nous avons huit cents florins, les dépouilles de l'ennemi, que je vais porter à Monseigneur, et s'il me les laisse, nous partagerons.

LOUISA ET MAURICE. Dieux! quel bonheur!

BRIGITTE. Vous allez donc tout lui raconter?

BLUM. Oui, vraiment, toute la vérité, excepté l'histoire de la chaloupe, dont je ne dirai pas un mot.

BRIGITTE. C'est juste, nous avons bien assez à nous occuper de notre mariage.

CHŒUR.

AIR : *Il faut rire, il faut boire* (de LA DAME BLANCHE).

Bénissons à la ronde
L' sort qui nous unit tous;
Le hasard en ce monde
En sait plus que nous.

BRIGITTE, *au public, montrant Blum.*

AIR du vaudeville de *l'Actrice.*

N'allez pas causer la disgrâce
D'un innocent conspirateur;
Quand on vient de lui faire grâce,
Ne vous armez pas de rigueur;
Laissez, dans cette circonstance,
Passer ses faut's incognito,
Et permettez à l'indulgence
De le couvrir de son manteau.

CHŒUR.

Bénissons à la ronde, etc., etc.

FIN DE LES MANTEAUX.

LES EMPIRIQUES D'AUTREFOIS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 11 juin 1825.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. ALEXANDRE.

Personnages.

GASPARD, ROBERT, } médecins et astrologues français.
TUFFIADOR, alcade du village del Rocco.
GREGORIO, fermier.
PÉDRILLE, jeune soldat.
ESTELLE, prétendue de Gregorio.
LE TAMBOUR DU VILLAGE.
GENS DE LA NOCE.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La scène se passe en Espagne, dans la province de la Manche, en 1525. — Règne de Charles-Quint.

Le théâtre représente une place de village. A droite, la maison d'Estelle; à gauche, sur le second plan, un grand arbre et un banc. Du même côté, sur le premier plan, un édifice ruiné, auquel on arrive par quatre ou cinq marches dégradées. Au fond, un riant paysage.

SCÈNE PREMIÈRE.

GASPARD, *ensuite* ROBERT ET PÉDRILLE.

GASPARD, *entrant le premier*. Par ici, par ici, vous autres. Voici le commencement d'un village, ou plutôt d'une ville, car j'aperçois une grande rue garnie de belles maisons. (*A Robert.*) Arrive donc, tu es toujours de l'arrière-garde.

ROBERT, *entrant avec Pédrille, à qui il donne le bras*. Est-ce que je peux aller plus vite avec le camarade qui est dans les bagages! Tenez, vous serez mieux sur ce banc, ça vous reposera.

GASPARD, *à Pédrille, qui s'asseoit*. Savez-vous que c'est bien heureux que nous vous ayons rencontré, car vous étiez là au bord de ce fossé, presque sans connaissance. D'où venez-vous donc ainsi?

PÉDRILLE. De l'armée. J'étais à la bataille de Pavie, où l'infanterie espagnole s'est bravement montrée, je m'en vante.

AIR : *Le luth galant.*

Je fus blessé; mais, ô destin bien doux!
Du général qui vainquit, grâce à nous,
Le nom vivra toujours au temple de mémoire.
Généraux et soldats, au champ de la victoire,
N'ont pas la même part!.. car pour eux est la gloire,
Et les coups sont pour nous.

Tout ce que j'ai obtenu, c'est mon congé; et je revenais au pays, lorsque la fatigue et le besoin... Mais, grâce à vous, cela va mieux.

ROBERT, *à Gaspard*. Je crois bien. Nous avons partagé avec lui nos provisions, et pourtant c'étaient les dernières.

GASPARD, *de même*. Qu'importe! nous avions fait notre repas; il fallait bien qu'il en fît autant. Moi, après dîner, je suis toujours charitable. (*A Pédrille, qui regarde autour de lui.*) Eh bien! notre nouvel ami, comme vous regardez le pays! est-ce que vous le connaissez? est-ce que vous savez où nous sommes?

PÉDRILLE. Dans un riche village... celui del Rocco, dans la province de la Manche.

GASPARD. Ah! le village del Rocco près le Toboso... J'ai entendu dire que c'était de toute l'Espagne le pays le plus bête.

PÉDRILLE. Un instant, seigneur cavalier, comme vous y allez : moi qui y suis né.

GASPARD. C'est différent. Pardon, camarade; je voulais dire que probablement il y avait ici plus d'argent que d'esprit.

PÉDRILLE. Pour cela vous avez raison; du moins depuis six ans que je l'ai quitté, je ne crois pas qu'il soit changé.

ROBERT. Vous avez sans doute ici des parents?

PÉDRILLE. Aucun.

GASPARD. Des amis?

PÉDRILLE. Vous êtes les seuls; et pourtant, en y entrant, en respirant l'air du pays, j'ai éprouvé un bonheur...

ROBERT. Eh bien! par exemple, est-il bon enfant!

GASPARD. Est-il de son village! Pour nous, mon garçon, notre pays, c'est où l'on nous reçoit bien; notre patrie, c'est où nous gagnons de l'argent; et dans ce moment nous sommes sans patrie. Il y a quelques jours cependant nous avions une belle voiture, un bon cheval, un habit doré et une trompette.

PÉDRILLE. J'entends, vous êtes des docteurs empiriques.

GASPARD. Comme vous dites, courant le monde et les aventures. Nous avons reçu, moi, du moins, quelque éducation; (*Montrant Robert.*) car lui est un ignorant, qui n'est charlatan que par routine; moi, c'est par principe. J'ai étudié en France, dans les universités. Ecolier, j'en savais plus long que mes maîtres : ils m'ont congédié; médecin, je me mêlais de guérir mes malades : mes confrères m'ont expulsé. Tour à tour colporteur, alchimiste, écrivain, j'ai fait tous les métiers, les exerçant en conscience, avec franchise, et dans l'intérêt du genre humain. Les hommes, me suis-je dit, ne sont pas dignes qu'on leur montre la vérité; ils n'en veulent pas. Pour leur faire du bien, il faut les tromper; mettons-nous charlatans, et je le suis.

AIR de *l'Écu de six francs.*

Cherchant des dupes au passage,
Tous deux nous partîmes gaîment,
N'ayant, pour faire le voyage,
Que de l'espoir et peu d'argent.
Nous commençâmes par la France,

PÉDRILLE.

Bon pays pour les charlatans.

ROBERT.

Non pas vraiment, car en tout temps,
On y voit trop de concurrence.

Mais en Espagne, c'est différent.

PÉDRILLE. Vous y avez eu du succès?

GASPARD. Je le crois bien. Allez dans la Catalogne, dans les Asturies, dans les deux Castilles, tout le monde vous parlera du docteur Gaspard; c'est mon nom. Les poudres, les élixirs, les anneaux constellés... Dieu! quel débit! Enfin, nous exploitions la crédulité publique, nous vivions aux dépens des sots, et, comme je vous le disais, nous roulions carrosse, lorsque l'autre semaine, par reconnaissance, et pour l'agrément de nos auditeurs, je m'avise de leur faire quelques expériences de physique, attendu qu'on a des connaissances dans cette partie-là; j'écris donc sur la muraille, en lettres de feu : HONNEUR AU DOCTEUR GASPARD, avec du phosphore.

PÉDRILLE. Du phos ..fort... Qu'est-ce que c'est que ça, camarade?

GASPARD. Il ne sait pas ce que c'est! Un soldat qui a couru le monde, et qui revient de la bataille de Pavie. Etonnez-vous donc, après cela, que de simples paysans.. O siècle ignorant et barbare! Pour revenir à notre affaire, pendant mon illumination, mon ami Robert, qui a l'honneur d'être ventriloque, leur donnait un échantillon de ses talents : sa voix avait l'air de sortir du plafond, et de dessous terre, ou du milieu de l'auditoire, qui, au lieu de s'amuser, s'est avisé d'avoir peur. Ils sont tous frappés d'épouvante; et le lendemain, nous étions signalés comme des cabalistes, des illuminés et des sorciers.

PÉDRILLE. Vous avez pris la fuite?...

ROBERT. A pied, sur-le-champ, abandonnant notre équipage, et toutes nos richesses si légitimement acquises.

GASPARD. Il le fallait bien... Le bûcher était déjà prêt, et c'était ceux mêmes que j'avais guéris de la toux et de la pituite, de la gravelle, du mal de dents, tous nos clients, enfin, qui étaient les premiers à apporter des fagots.

ROBERT. Aussi, quand nous retournerons dans ce pays, il y fera chaud.

GASPARD. En attendant, il faut vivre, et recommencer notre fortune. Croyez-vous qu'ici nous réussirons comme docteurs? Y a-t-il des maladies?

PÉDRILLE. Oui, et de la crédulité encore plus. Comme je vous le disais, la ville est bonne.

GASPARD. Eh bien! camarade, vous qui connaissez le pays, soyez notre associé, et partagez avec nous les bénéfices.

PÉDRILLE. Je vous remercie, seigneur Gaspard; je ne puis accepter vos offres; je ne suis pas venu ici pour faire fortune, mais pour revoir encore une seule personne que j'y ai laissée, il y a six ans; et après cela, on dit que le capitaine Fernand Cortez prépare une expédition, je m'embarquerai avec lui, et j'irai me faire tuer dans le Nouveau Monde.

GASPARD, *le retenant par le bras*. Un instant. (*Lui tâtant le pouls.*) Je vous ai dit que j'étais médecin, et que je m'y connaissais. Pulsation fréquente, regard sombre et mélancolique, dérangement dans le cerveau! Vous êtes amoureux.

PÉDRILLE. Moi, qui vous a dit?..

GASPARD. Je ne me trompe jamais. Voilà donc le mal reconnu : il faut maintenant trouver un spécifique.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

Contre l'amour nous avons, camarade,
Deux remèdes : l'un, c'est l'oubli,
Remède extrême, et qu'hélas! le malade
Ne prend jamais que malgré lui;
L'autre est, je crois, et plus doux et plus sage,
Avec succès on l'emploie aujourd'hui.

PÉDRILLE.

Quel est-il?

GASPARD.

C'est le mariage;
Trois mois après on est toujours guéri.

PÉDRILLE. L'épouser!.. Je ne puis, on m'a dit qu'elle était mariée.

GASPARD. Alors, vous avez raison... il faut partir.

PÉDRILLE. Mais je veux au moins la revoir encore; et si j'avais seulement un habit présentable...

GASPARD. Je vous entends. Tenez, camarade, nous ne sommes pas bien riches, car cette bourse est tout ce que nous avons sauvé du naufrage; mais il ne sera pas dit que des docteurs, des savants en plein air, des philosophes ambulants, auront passé près d'un pauvre diable sans lui tendre la main; partageons.

ROBERT. Qu'est-ce que tu fais donc?

GASPARD. Laisse-moi donc tranquille.

PÉDRILLE, *refusant*.

AIR de *la Robe et les Bottes*.

Non, je ne puis.

GASPARD, *le forçant de prendre*.

Acceptez, je vous prie.

PÉDRILLE.

Que vous restera-t-il alors?

GASPARD.

Et la science et la philosophie?

ROBERT.

Oh! par ma foi, deux beaux trésors.

GASPARD.

Oui, deux trésors d'espèce peu commune,
Et que jamais on ne peut dépenser;
Par l'un on sait embellir la fortune,

ROBERT.

Et par l'autre?

GASPARD.

On sait s'en passer.

PÉDRILLE. Seigneur docteur, quoi qu'il arrive, je vous suis dévoué, je suis à vous; et vous verrez, dans l'occasion, si je sais reconnaître un service. Adieu, je cours profiter de vos bienfaits.

—

SCÈNE II.

GASPARD, ROBERT.

GASPARD, *regardant sortir Pédrille*. C'est cela, des bienfaits, de la reconnaissance! Voilà comme ils sont tous, et dans l'occasion, vous n'en trouvez pas un.

ROBERT. Alors, pourquoi vas-tu lui donner la moitié de ce que nous possédons? Je ne te conçois pas, toi qui es misanthrope, et qui dis toujours du mal de tes semblables.

GASPARD. C'est vrai, je déteste l'espèce humaine en général, mais en particulier, c'est différent, ça me fait plaisir de les obliger.

ROBERT. Eh bien! tu as un mauvais caractère; et je serais bien fâché d'être comme toi. Moi, j'aime les hommes, je les estime, j'en dis toujours du bien, mais je ne leur en fais pas; je ne donne rien.

GASPARD. C'est que tu leur ressembles, et tu as raison. Mais voyons, ne perdons pas de temps, c'est aujourd'hui jour de fête, allons nous établir sur la principale place du village, et faisons notre état, vendons de la santé.

ROBERT. Et qu'est-ce que nous leur vendrons? nous n'avons rien; nos fioles, nos poudres, nos élixirs,

notre orviétan, tout est resté, ainsi que notre caisse, au pouvoir de l'ennemi.

GASPARD. C'est, ma foi, vrai; et je n'y pensais plus.

ROBERT.

AIR de *Turenne.*

Nous arrivons tous deux en ce village,
Sans bruit, sans tambour, sans argent;
Comment, dans un tel équipage,
Soutenir qu'on a du talent?
Pour étourdir la foule stupéfaite,
Pour faire accroire au vulgaire badaud
Qu'on a pour soi la renommée, il faut
En avoir au moins la trompette

GASPARD, *rêvant.* Tu as raison, il faudrait, du premier coup, frapper l'attention par quelque chose d'extraordinaire, d'incroyable, quelque chose enfin qu'on n'ait jamais vu ni entendu. Attends donc, j'imagine un moyen, dont aucun docteur, je crois, n'a jamais eu l'idée.

ROBERT. Ah! mon Dieu! surtout ne va pas faire de physique.

GASPARD. Oh! non; je ne sortirai pas de la médecine; il nous reste quelque argent, je vais rédiger une pancarte ambitieuse, et faire tambouriner dans toute la ville.

ROBERT. Dis-moi, au moins, quel est ton projet.

GASPARD. Tu l'apprendras, comme les autres, par le tambour. Attends-moi ici, et fais toujours quelques observations sur le moral des habitants, ça ne peut pas nuire. Adieu, l'on vient, je me sauve.

ROBERT. N'est-ce pas une noce qui arrive?

—

SCÈNE III.

ROBERT, ESTELLE, TUFFIADOR, GREGORIO; AMIS, PARENTS ET GENS DE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR de *Léocadie.*

En attendant, gentille fiancée,
Qu'un doux hymen vous unisse tous deux,
Autour de vous une foule empressée
Vient vous offrir son hommage et ses vœux.

ROBERT. Je m'étais trompé, ce n'étaient que des fiançailles. Diable! la mariée est jolie, et n'a pas l'air bien gai.

TUFFIADOR, *à Gregorio, montrant le papier qu'il tient à la main.* Ce programme n'a pas le sens commun, cela ne peut se passer ainsi. Dès qu'en qualité d'alcade je vous fais l'honneur d'assister à votre noce, c'est moi qui dois donner la main à la mariée, et être à côté d'elle à table. Ces petites gens-là n'ont pas la moindre idée des convenances.

GREGORIO. Excusez, seigneur alcade, nous sommes des fermiers qui ne savons pas où il faut se mettre; mais, comme dit cet autre, si j' n'avons pas d'éducation, j'avons de l'argent; ça se place partout.

ROBERT, *sur le devant de la scène à droite.* A merveille, l'un est un fat, et l'autre est un sot. C'est toujours bon à prendre en note; mais il y a chez eux un mariage, un repas: autant loger là qu'ailleurs. (*Il s'approche de Tuffiador et de Gregorio.*) Seigneurs cavaliers, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

TUFFIADOR. Quel est cet homme?

ROBERT. Un étranger, un Français, qui a couru tous les pays; un savant distingué, connu par ses recherches et ses découvertes en tous genres, et qui, dans ce moment, ne voudrait trouver pour aujourd'hui que la table et le logement.

TUFFIADOR. Un vagabond! nous savons ce que c'est; passez votre chemin, mon cher.

GREGORIO. Vous avez raison. S'il fallait nourrir tout ce monde-là! c'est déjà bien assez d'avoir les gens de la noce et ceux qu'on est obligé d'inviter.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Il faut tous les défrayer;
C'est là ce que je redoute,
On n' sait pas ce qu'il en coûte
Quand il faut se marier.

ROBERT, *s'inclinant.*

Trop de bonté, je vous jure.
Mais avoir votre figure,
Votre ton, votre tournure,
(*Montrant Estelle.*)
Et ces attraits ingénus...
Si ce mariage coûte,
Ce n'est pas à vous, sans doute,
Que ça doit coûter le plus.

GREGORIO. Qu'est-ce qu'il dit donc?

ESTELLE. Il a raison. Apprenez, Monsieur, que, quand on est riche comme vous l'êtes, il faut partager avec ceux qui n'ont rien.

GREGORIO. Un bon moyen pour devenir comme eux! Ne semble-t-il pas, parce que j'ai fait une belle succession...

ESTELLE. Oui, Monsieur.

GREGORIO. Alors, ce n'est pas la peine que mon oncle soit mort; s'il faut que tout le monde vive à ses dépens, autant qu'il vive lui-même.

TUFFIADOR. Allons, finissons, ne voyez-vous pas que j'attends?

GREGORIO. C'est juste, voilà Monsieur qui, en sa qualité d'alcade, est là à attendre. (*A tous les gens de la noce.*) Eh bien! à tantôt! nous vous attendrons.

CHŒUR.

En attendant, gentille fiancée,
Qu'un doux hymen vous unisse tous deux,
Autour de vous une foule empressée
Vient vous offrir son hommage et ses vœux.

(*Pendant ce chœur, Gregorio et Estelle passent devant les personnes de la noce, à qui ils font leurs salutations; et après le chœur, tous les conviés défilent devant Tuffiador, Gregorio et Estelle, qu'ils saluent en s'en allant par le fond à droite; Tuffiador et Gregorio entrent dans la maison; Estelle reste en scène avec Robert.*)

—

SCÈNE IV.

ROBERT, ESTELLE.

ESTELLE. Fi! le vilain avare! Je suis fâchée, seigneur étranger, de la manière dont on vient de vous recevoir; mais je suis aussi la maîtresse: ne partez pas, restez ici, et j'aurai soin qu'on vous donne un bon lit et un bon souper.

ROBERT. Vous êtes charmante; mais c'est que j'ai avec moi un camarade: Oreste sans Pylade aime autant ne pas vivre, ce qui veut dire qu'il faudrait à souper pour deux.

ESTELLE. A la bonne heure, vous l'aurez.

ROBERT. Voilà de la générosité, de la bienfaisance, et je suis curieux de voir ce que dira Gaspard; car cette fois j'espère, c'est sans intérêt... (*Voyant Estelle qui voudrait et qui n'ose lui parler.*) Eh! mon

Dieu ! auriez-vous encore quelque chose à me dire?

ESTELLE. Oui, sans doute; mais c'est que je n'ose pas. Puisque vous avez parcouru la France, l'Espagne et tant d'autres pays dont on n'a jamais entendu parler, dites-moi, Monsieur, vous n'auriez pas rencontré, dans le cours de vos voyages, un jeune bachelier nommé Pédrille, qui est sorti du pays pour aller chercher fortune.

ROBERT. Pédrille ! non vraiment; et j'en suis désolé, car je comprends... c'était un amoureux.

ESTELLE.

AIR de *Coraly* (d'AMÉDÉE DE BEAUPLAN).

C'était l'ami de mon enfance;
Je l'aimais comme mon cousin;
Il partit, et par son absence
Il nous causa bien du chagrin.
Loin de nous, et dans la détresse,
On dit qu'il a fini ses jours.
Depuis six ans, je veux sans cesse
L'oublier (*bis*), et j'y pense toujours.
Mon cœur plus docile et plus sage
Pourtant y serait parvenu :
Mais d'puis qu'il s'agit d' mariage,
Je crois que ça m'est revenu.
Plus mon futur me parle de sa flamme,
Plus j' pense à mes premiers amours.
Et lorsqu'hélas! je s'rai sa femme,
Je le vois (*bis*), j'y penserai toujours.

ROBERT. Je m'en étais douté. Pourquoi alors épouser ce seigneur Grégorio?

ESTELLE. Parce que mes parents sont tous à me répéter que je ne peux pas rester fille; et alors, autant épouser Gregorio qu'un autre. (*On entend le tambour.*)

ESTELLE. Ah! mon Dieu! c'est ma proclamation de mariage! et moi qui m'amuse ici! Au revoir, Monsieur. (*Elle rentre dans la maison.*)

—

SCÈNE V.

ROBERT, GASPARD, *entouré par les villageois*, LE TAMBOUR, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

CHŒUR

AIR : *J'aime le bruit du canon.*

Quel est cet événement?
Qu'il fête nous invite?
J'accours toujours au plus vite,
Quand j'entends le tambour battant,
Quand j'entends plan, plan,
Le tambour, plan, plan,
Quand j'entends le tambour battant.

LE TAMBOUR.

Or, ouvrez tous vos oreilles,
Petits et grands, écoutez bien;
C'est la merveille des merveilles,
Et ça ne vous coûtera rien.

CHŒUR.

Quel est cet événement? etc.

LE TAMBOUR, *après un roulement, lisant à haute voix.* « Il est fait à savoir que deux médecins et savants astrologues français, ayant le don de faire revenir les « morts défunts depuis cinq ans, donneront aujourd'hui, avec la permission des autorités locales, une « représentation de leur savoir-faire; et afin que tout « le monde puisse en juger, les grands et les petits, « aujourd'hui même à midi, sur la place publique, « ils rendront à la vie et à une parfaite santé le dernier alcade, le senor Gonzalès, mort il y a six ans, « et que toute la ville connaissait.

« Pour copie conforme :
Signé GASPARD et ROBERT, *docteurs alchimistes.* (*Roulement de tambour.*)

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Même air.

Dieu! quel docteur étonnant!
Non, je n'y puis rien comprendre;
Ici, j'aurai soin de me rendre
A l'appel du tambour battant.
(*Ils sortent tous.*)

—

SCÈNE VI.

GASPARD, ROBERT.

GASPARD, *se frottant les mains.* A merveille... ils viendront tous; et nous aurons, j'espère, une brillante assemblée.

ROBERT. Ah çà! dis-moi, as-tu perdu la tête? et quelle est cette nouvelle extravagance? veux-tu nous faire lapider?

GASPARD. Nullement. Je t'avais promis de rester dans mes attributions, de ne pas sortir de la médecine.

ROBERT. Ah! tu appelles cela de la médecine, ressusciter les morts?

GASPARD. C'est de la médecine perfectionnée; c'est un pas que je lui ai fait faire.

ROBERT. Cesse de plaisanter. Tu as sans doute quelque secret, quelque moyen?

GASPARD. Aucun.

ROBERT. Aucun! et tu viens leur promettre effrontément... Comment viendras-tu à bout?..

GASPARD. Je n'y songe seulement pas; je n'ai qu'une idée, c'est de remplir notre bourse, et j'ai assez mauvaise opinion de l'espèce humaine pour regarder le succès comme certain (*Apercevant Tuffiador qui sort de la maison, et qui le salue de loin et avec respect.*) Tiens, tiens, vois-tu déjà ce cavalier qui nous salue?

ROBERT. C'est une de mes nouvelles connaissances; c'est un monsieur qui tout à l'heure m'a fermé sa porte. Si tu en obtiens quelque chose...

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, TUFFIADOR.

TUFFIADOR. N'ai-je pas l'honneur de parler à ce fameux médecin français, le célèbre docteur Gaspard?

GASPARD. Oui, seigneur cavalier, et voici mon collègue.

TUFFIADOR. Je viens de lire votre petit programme. C'est toujours pour midi?

GASPARD. Midi... midi un quart... pour que tout le monde soit bien placé.

TUFFIADOR. Une belle découverte que vous avez faite là, Messieurs!

GASPARD. C'est-à-dire au premier coup d'œil ça a quelque chose d'étonnant pour le vulgaire; mais pour les gens instruits...

TUFFIADOR. Sans doute, pour nous autres... Mais si ça vous était égal, je vous prierais d'en ressusciter un autre que l'alcade Gonzalès.

GASPARD. Impossible. C'était un homme en place, le premier du village, c'est plus marquant, ça fixera l'attention.

TUFFIADOR. Du tout, c'était un personnage inconnu, ignoré; et puis, je vous le demande, à quoi bon ressusciter un alcade, il n'en manquera jamais.

GASPARD. A la bonne heure; mais c'est affiché, et l'on ne peut pas changer ainsi le spectacle.

TUFFIADOR. Eh bien! Messieurs, puisqu'il faut vous parler à cœur ouvert, vous voyez en moi Jean-Inigo Tuffiador, l'alcade actuel.

GASPARD, *ôtant son chapeau.* Quoi! vraiment! il se pourrait?

TUFFIADOR. Oui, Messieurs, je suis ce malheureux alcade, le successeur de Gonzalès, que du reste je n'ai jamais connu; mais chacun dit que c'était un intrigant, un ambitieux qui cherchait à supplanter tout le monde.

AIR de *Préville et Taconnet.*

S'il revenait, vous concevez sans peine
Qu'il voudrait ravoir son emploi;
De là le bruit, la cabale, la haine :
Cela devient un abus, selon moi.

GASPARD.

Vous le croyez?

TUFFIADOR.

Vraiment oui, je le crois.
Que devenir? que voulez-vous qu'on fasse,
Quand tous les rangs, tous les emplois connus
Sont occupés, ou bien sont obtenus...
S'il faut, hélas! outre les gens en place,
Placer tous ceux qui n'y sont plus?

Et puis enfin il y a une justice... Mon prédécesseur était un gaillard qui a fait son temps, qui a joui de la vie... chacun à son tour.

GASPARD. C'est fort raisonnable; mais la difficulté est d'arranger tout cela.

TUFFIADOR. Rien de plus simple. Vous retournez en France : la route est longue; on n'a jamais trop d'argent en voyage; et si une vingtaine de ducats pouvaient vous être agréables... (*Il tire de sa poche une bourse.*)

ROBERT, *prenant la bourse.* Accepté. Voilà ce qui s'appelle être rond en affaires. Nous ne penserons plus à votre prédécesseur.

TUFFIADOR. C'est cela. Qu'on le laisse tranquille, ce cher homme, c'est tout ce que je demande.

GASPARD. Oui, mais maintenant il nous en faut un autre.

ROBERT. C'est juste; (*Pesant la bourse.*) ça ne suffit pas.

GASPARD. Vous ne pourriez pas nous indiquer dans le village quelqu'un de connu et d'opulent?

TUFFIADOR. J'entends, quel qu'un qui en valût la peine. Attendez; nous avons le seigneur Jeronimo, le plus riche laboureur de l'endroit, qui est mort, il y a cinq ou six ans, et à qui j'ai prêté sur parole une centaine de ducats, qu'il a oublié de me payer. Voilà l'homme qu'il vous faut, ça vous fera autant de profit et d'agrément.

GASPARD. A merveille! Ayez soin seulement de le publier par la ville, afin qu'on soit prévenu du changement.

TUFFIADOR Soyez tranquille, je vais le dire à tous ceux que je rencontrerai, et vous me verrez tantôt aux premières places applaudir et crier *bravo!* Et puis, dites donc, Messieurs, une idée qui me vient.

AIR d'*Une nuit au château.*

Pour prolonger l'existence,
Dans ce moment, je conçois
Certain projet d'assurance
Qui vous sourira, je crois.
Voyez quelle économie!
Comme monsieur tel ou tel,
Sans rien faire dans sa vie,
On est sûr d'être immortel.

ENSEMBLE.

TUFFIADOR.

Pour prolonger l'existence,
Dans ce moment, je conçois
Certain projet d'assurance
Qui vous sourira, je crois.

GASPARD ET ROBERT.

Votre projet d'assurance
Nous sourira, je le crois;
A notre reconnaissance
Vous aurez toujours des droits.

(*Tuffiador rentre dans la maison.*)

—

SCÈNE VIII.

GASPARD, ROBERT.

GASPARD. Eh bien! qu'en dis-tu?

ROBERT, *ôtant son chapeau.* Je te salue comme maître, et je te comprends maintenant.

GASPARD. J'étais bien sûr qu'en spéculant sur l'ambition ou sur l'avarice...

ROBERT. C'est une mine d'or.

GASPARD, *tristement.* A la bonne heure. Mais n'est-il pas indigne que les hommes soient ainsi?

ROBERT. Est-il étonnant! est-ce que tu n'en profites pas?

GASPARD. Oui, sans doute. Il est juste qu'il soit puni de sa cupidité.

ROBERT. Eh bien! alors, poursuivons, ne fût-ce que pour faire un cours de morale. Je connais maintenant ton système, je sais ton élève, je veux faire une tournée dans le village, j'entre dans chaque maison, je les menace tous du retour d'un parent ou d'un ami. Et, pour prélever un impôt sur leur sensibilité, j'effraye les neveux, les cousins, les collatéraux, enfin, tous les parents au degré successible... J'entends du bruit, je te laisse; chacun de notre côté. Quand on est sur la route de la fortune, il ne faut pas s'arrêter en chemin. (*Il sort en courant du côté du village.*)

—

SCÈNE IX.

GASPARD, GREGORIO, ESTELLE.

GREGORIO, *dans la coulisse.* Eh bien! par exemple, seigneur alcade, qu'est-ce que vous dites donc là? Ça ne se passera pas ainsi, où nous allons voir.

GASPARD. C'est le nouveau marié!.. A qui en a-t-il donc?

GREGORIO. Pardon, excuse, Monsieur... C'est-i vous qui êtes le médecin des morts?

GASPARD. A peu près, de quoi s'agit-il?

GREGORIO. Dites-moi si c'est vrai qu'on ne ressuscitera pas l'ancien alcade?

GASPARD. Non, mon garçon. Mais, en revanche, nous allons faire revenir à sa place un honnête laboureur du pays, le seigneur Jeronimo.

GREGORIO. Eh bien! voilà une belle idée que vous avez! Qu'est-ce que cela signifie donc, de changer comme ça? puisque l'autre est annoncé, et qu'on y compte.

AIR de *Oui et non.*

Moi j' n'aime pas les charlatans.

ESTELLE.

Eh quoi! pouvant rendre à la ronde

TUFFIADOR. Si une vingtaine de ducats pouvaient vous êtes agréables? — Scène 7.

La lumière à tous vos parents...

GASPARD.

Vous les laissez en l'autre monde?

GREGORIO.

Mais ce séjour, je le soutien,
Pour les morts n'est pas si funeste;
Il faut mêm' qu'on s'y trouve bien :
Et la preuve, c'est qu'on y reste.

GASPARD. Mais, après tout, qu'est-ce que cela vous fait, que nous choisissions le seigneur Jeronimo?

GREGORIO. Comment! qu'est-ce que cela me fait? C'est que... c'est mon grand-oncle; je ne l'ai jamais vu, il est vrai; mais pas de bêtises.

ESTELLE, Fi! Monsieur, vous seriez mauvais cœur à ce point-là?

GREGORIO. Mais du tout, c'est au contraire par amitié et par intérêt pour lui. Vrai, ce n'est pas un service à lui rendre. D'abord, on dit qu'il était asthmatique; et des rhumatismes, en avait-il! Enfin, quand s'dernière toux l'a emporté, chacun a dit dans le village que c'était bien heureux pour lui, et que c'était ce qui pouvait lui arriver de mieux. Vous voyez donc bien qu'il y aurait à vous de l'inhumanité.

GASPARD. Si ce n'est que cela.

GREGORIO. C'est bien assez. Et puis, il avait encore...

GASPARD. Encore quelque chose?

GREGORIO, *à voix basse*. Oui. Trois fermes dont j'ai hérité.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Ainsi n' faites pas revenir
Mon grand-oncle, je vous en prie;
Songez que je vais m'établir;
J'épouse une femme jolie.
Il peut m'arriver quelque enfant,
Un garçon ou bien une fille,
C' que j' vous demande, c'est vraiment
Dans l'intérêt de ma famille.

GASPARD. Je sens bien que voilà des raisons; mais cependant, il me faut quelqu'un.

ESTELLE, *passant à la droite de Gaspard, lui dit tout bas.* Si ce n'est que cela, Monsieur, je vous l'indiquerai, je vous le promets.

ROBERT. Tenez, vous serez mieux sur ce banc, ça vous reposera. — Scène I.

GASPARD, *la regardant avec étonnement.* Vraiment!

GREGORIO. Et si, en attendant, il ne fallait qu'une vingtaine de ducats pour vous engager à laisser le monde comme il est...

GASPARD. Vingt ducats, un grand-oncle! vous n'y pensez pas.

ESTELLE. Sans doute, vous n'estimez pas assez vos parents.

GASPARD. Je serais plus généreux; cent ducats sur-le-champ, ou je vais les lui demander à lui-même.

GREGORIO. Eh non! vraiment, je les ai à peu près là, dans une bourse que voici. (*Bas, à Gaspard.*) Mais vous me promettez de vous adresser à un autre.

GASPARD. C'est convenu.

GREGORIO, *à part.* C'est égal, je me méfie de ces gens-là...

Air des *Comédiens.*

Tant qu'ils seront dans notre voisinage,
J' craindrai toujours qu'ils n' me rançonn'nt encor;
Et je m'en vais jusqu'au prochain villag
Les signaler à not' corrégidor.
Vu leur talent, leur science profonde,
Il peut sans crainte, et dans un tour de main,
Les envoyer gaîment en l'autre monde :
Pour revenir ils connaiss'nt le chemin.

ENSEMBLE.

GREGORIO.

Tant qu'ils seront dans notre voisinage, etc.

ESTELLE.

Fasse le ciel qu'il reste en ce village!
Car je voudrais l'interroger encor;
Et ce secret, dont il peut faire usage,
Vaut à mes yeux le plus riche trésor.

GASPARD.

Oui, nous allons rester en ce village,
Car nous pourrons le rançonner encor;
Et le secret dont j'ai su faire usage
Va dans mes mains devenir un trésor.

(*Gregorio rentre dans la maison.*)

SCÈNE X.

GASPARD, ESTELLE.

ESTELLE. Enfin, le voilà parti. Ah! monsieur le docteur, que vous avez bien fait de ne pas ressusciter son grand-oncle!

GASPARD. Et pour quelle raison?

ESTELLE. Parce que je vous prierai, si ça ne fait rien, de donner cette place-là à un autre.

GASPARD. Volontiers : c'est notre état.

ESTELLE. Il serait vrai! ah! monsieur le docteur, que de bonté, de générosité! Eh bien! je vous en supplie, daignez rendre la vie à mon cousin Pédrille.

GASPARD. Le cousin Pédrille... à la bonne heure... autant lui qu'un autre; mais il me faut d'abord quelques renseignements sur son compte.

ESTELLE. Il y a bien longtemps il m'avait promis de m'aimer toujours, et moi aussi; mais il s'est brouillé avec sa famille, avec son oncle; il a quitté ce village, et nous avons reçu la nouvelle qu'il avait été tué.

GASPARD. C'est bien, c'est bien : ce n'est pas là ce qui m'embarrasse; mais est-ce qu'il n'a pas laissé quelque fortune?

ESTELLE. Non, Monsieur.

GASPARD. Il n'a pas quelque héritier direct ou indirect?

ESTELLE. Aucun, puisqu'il n'avait rien.

GASPARD. Mais, avant de partir, il occupait quelque place, quelque emploi?

ESTELLE. En aucune manière, puisqu'il s'est fait soldat.

GASPARD, *à part*. Ah, diable! j'ai en tort de m'avancer, car en voilà un sur lequel il n'y a pas de prise.

ESTELLE. Il avait bien son oncle dont nous parlions tout à l'heure, le seigneur Henriquès, un riche marchand, qui l'a déshérité.

GASPARD, *vivement*. Vraiment? à la bonne heure! Eh! mais voilà ce que je vous demande. Et qui est-ce qui en a profité? à qui sa part est-elle revenue?

ESTELLE. A moi, Monsieur, à moi, qui suis prête à tout lui rendre. J'y renonce, pourvu que je le revoie encore une seule fois. Oui, monsieur le docteur, la moitié de ce que je possède est à mon cousin, mais l'autre moitié...

GASPARD. Eh bien?

ESTELLE. L'autre moitié est à vous si vous le rendez à la vie.

GASPARD. Que dites-vous?.. Moi, je pourrais accepter... Non, mon enfant. . vous, au moins, vous êtes noble et généreuse; vous avez un bon cœur. (*A part.*) Voilà la première, et cela fait plaisir. (*Se reprenant.*) Mais ça me met dans un fameux embarras.

ESTELLE.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Comment jamais peindr' ma reconnaissance.

GASPARD.

Daignez m'écouter, mon enfant.

ESTELLE, *à part.*

Ah! mon Dieu, je crois qu'il balance.

(*A Gaspard.*)

Vous me l'aviez promis pourtant.
A votre cœur si je n' peux m' faire entendre,
Si ce n'est pas assez de tous mes biens,
Pour ajouter aux jours qu'on va lui rendre,
S'il le faut, prenez encor des miens.

GASPARD, *essuyant une larme*. Ah! c'en est trop!

ESTELLE, *vivement*. Vous êtes attendri, vous cédez... Je vais prévenir ma famille, nos parens, nos amis; car vous sentez que je ne peux plus épouser Gregorio, que tout est rompu... Ah bien, oui! qu'est-ce que dirait mon cousin? Adieu, monsieur le docteur... Ça, ne tardez pas, n'est-il pas vrai?.. Tâchez qu'on ne fasse pas attendre, et que ça commence tout de suite. (*Elle rentre dans la maison.*)

—

SCÈNE XI.

GASPARD, *seul*. Pauvre enfant! elle me faisait mal; et je ne me sentais pas le courage de la détromper, car elle se voit déjà réunie à celui qu'elle aime.

AIR de *Lantara.*

Ah! que n'ai-je cette puissance!
Les cœurs égoïstes et froids,
Les méchants, la riche opulence,
Ne vivraient, morbleu! qu'une fois :
C'est bien assez, c'est trop souvent, je crois.
Mais l'écrivain qu'illustra son génie,
Mais la beauté que pleurent les amours,
Mais les guerriers, honneur de la patrie,
Ne mourraient pas, ou renaîtraient toujours.

—

SCÈNE XII.

GASPARD, ROBERT, *un sac d'argent sous le bras.*

ROBERT. Réjouis-toi, mon ami, les galions sont arrivés.

GASPARD. Qu'y a-t-il donc?

ROBERT. Recette complète, près de quinze cents ducats. Cela t'étonne?

GASPARD. Du tout... (*Douloureusement.*) Qu'est-ce que je disais?

ROBERT. Il paraît, dans ce pays, qu'ils n'aiment pas les anciens, ou qu'ils craignent les revenants. J'ai d'abord eu le bonheur de tomber sur un riche marchand qui, depuis cinq ans, avait perdu sa femme, et qui vivait dans un repos et une tranquillité inconnus jusqu'alors. Au nom seul de la défunte, il a couru à son secrétaire, et m'a donné deux cents ducats par amour pour la paix. Plus loin j'ai rencontré une veuve... une brave femme, qui m'a dit : « Monsieur, je n'ai que « cent ducats de rente, en voici la moitié : je vous « l'offre de grand cœur. »

GASPARD. Tu l'as acceptée?

ROBERT. Que veux-tu?.. le denier de la veuve... Plus loin j'en ai rencontré deux autres qui s'étaient déjà remariées... tu juges de leur effroi! Ici c'est un procureur que je menace de rendre à la vie, et tous les clients viennent m'ouvrir leur bourse. Là c'est un vieux médecin dont j'annonce le retour, et tout le quartier en masse se soulève et fait une collecte.

AIR : *Quel art plus noble et plus sublime.*

Par cette méthode nouvelle,
A s'enrichir on n'est pas long;
Et ta découverte vaut celle
Qu'a faite Christophe Colomb.
Le vent en poupe nous seconde,
Et tous les deux, ainsi que lui,
Nous allons, grâce à l'autre monde,
Faire fortune en celui-ci.

GASPARD. Oui, mais dans ce moment cela va mal pour nous. Je me suis engagé à ressusciter un nommé Pédrille, un pauvre diable qui ne tient à rien, et contre lequel il n'y a pas la moindre objection.

ROBERT. Aussi, pourquoi vas-tu t'adresser à quelqu'un

de ce genre-là? Les médecins en vogue ne traitent jamais que les gens riches.

GASPARD. Est-ce que je le connaissais? En attendant, on y compte, tout est préparé, et nous avons tout au plus une demi-heure.

ROBERT. Ah! mon Dieu! c'est fait de nous. Après les contributions que j'ai prélevées sur eux, ils ne voudront jamais entendre raison; et si nous ne faisons pas revenir M. Pédrille, ils sont capables de nous envoyer le retrouver. Dis-moi un peu : qu'est-ce que tu comptes faire?

GASPARD. C'est ce qui t'embarrasse?.. Parbleu! je vais me sauver, et dans une demi-heure je serai loin d'ici.

ROBERT. Alors j'en fais autant; et quoique je porte la caisse, ça ne m'empêchera pas de courir : tu vas voir plutôt.

GASPARD. Allons, partons.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; PÉDRILLE, *mieux habillé qu'à la première scène, costume de bachelier; le chapeau rond à plumet, et un manteau noir ployé sur le bras.*

PÉDRILLE, *les arrêtant.* Où allez-vous?

GASPARD, *à voix basse.* N'en dites rien, mon camarade, nous nous sauvons.

PÉDRILLE. Gardez-vous-en bien, ou vous êtes perdus. Tout le village est en rumeur; le bruit se répand déjà que vous êtes des charlatans, des imposteurs, qui avez voulu exploiter la crédulité publique.

ROBERT. Voyez-vous la calomnie!.. et qui est-ce qui ose nous accuser?

PÉDRILLE. Personne encore, car ceux qui ont été vos dupes n'ont garde de s'en vanter; mais ce sont les plus acharnés, notre alcade surtout, qui a l'air tout étonné qu'on ait osé se jouer à un homme tel que lui : il a ameuté la multitude, et ils veulent absolument être témoins de l'expérience que vous leur avez promise; car j'ai lu votre pancarte, et si, comme je m'en doute bien, vous ne pouvez tenir votre parole, je crains que ce ne soit fait de vous.

ROBERT. Ah! mon Dieu! encore un endroit où il fait trop chaud pour nous.

PÉDRILLE. En attendant, et sans que vous vous en doutiez, vous êtes entourés et gardés à vue, et la moindre tentative d'évasion serait le signal de votre perte.

ROBERT. Eh bien, alors, quel parti prendre?

PÉDRILLE. J'ai pensé que je pouvais vous servir, et je suis accouru; jusqu'ici j'étais renfermé chez un ancien camarade à moi, que j'ai rencontré par hasard; c'est lui qui m'a fourni ces nouveaux habits, et qui m'a transmis tous ces détails. Je viens donc, mes amis, ou vous sauver, ou partager votre sort; car je n'ai point oublié ce que vous avez fait pour moi.

GASPARD. Il serait vrai! quoi! vous avez de la reconnaissance? vous n'oubliez pas vos amis? Et de deux!.. la journée est bonne, il y a longtemps que je n'en avais trouvé autant. Eh bien, voyons, mon garçon, quel est votre projet?

PÉDRILLE. Il y a, ici près, un ancien aqueduc, dont ces ruines font partie; vous allez, l'un après l'autre, et en ayant l'air de vous promener...

ROBERT. Oui, en amateurs, en artistes qui examinent ces ruines.

PÉDRILLE. Vous allez m'attendre sous ce portique, que vous apercevez d'ici; surtout, n'ayez pas l'air d'éviter ceux qui vous rencontreront.

GASPARD. C'est convenu.

PÉDRILLE. Dans un instant, je vous y rejoins par un autre sentier, et une fois sous ces voûtes, il est un chemin obscur que je connais, et qui nous mènera bien loin dans la campagne.

ROBERT. Ah! vous êtes notre sauveur.

PÉDRILLE, *bas, à Robert.* Partez vite, il n'y a pas de temps à perdre. (*Robert sort par la droite.*)

—

SCÈNE XIV.

GASPARD, PÉDRILLE.

PÉDRILLE. Nous allons le suivre dans l'instant, car je pars avec vous.

GASPARD. Il se pourrait! Vous avez donc revu celle que vous aimiez?

PÉDRILLE. Non, mais n'en parlons plus. Vous aviez raison; il vaut mieux l'oublier.

GASPARD. Elle est donc mariée?

PÉDRILLE. Pas encore; mais c'est aujourd'hui, à ce que m'a raconté Alonzo, cet ami chez lequel j'étais logé; et ce qui m'a le plus indigné, c'est que, malgré les serments qu'elle m'avait faits, elle en aime un autre.

GASPARD. Vous en êtes bien sûr?

PÉDRILLE. Oui, sans doute, puisque d'elle-même, et sans y être forcée, elle a consenti à épouser un fermier du pays, un nommé Gregorio.

GASPARD. Que dites-vous! celle que vous aimez ne se nomme-t-elle pas Estelle?

PÉDRILLE. Oui, vraiment.

GASPARD. N'est-elle pas votre cousine?

PÉDRILLE. Oui, sans doute.

GASPARD. Voilà six ans que vous aviez quitté le pays?

PÉDRILLE. Oui, Monsieur.

GASPARD. Vous êtes donc Pédrille?

PÉDRILLE. C'est moi-même.

GASPARD, *lui sautant au cou.* Ah! mon ami! mon cher! que je vous embrasse, vous êtes sauvé, et nous aussi.

PÉDRILLE. Qu'y a-t-il donc?

GASPARD. Elle vous aime, elle vous adore, et donnerait sa fortune pour vous rappeler à la vie; car elle vous croit mort, tout le monde le croit. Ces chers enfants! combien je suis content! quel bonheur pour eux, et surtout pour moi!

PÉDRILLE. Mais expliquez-vous mieux, qu'au moins je puisse comprendre.

GASPARD. Ça n'est pas nécessaire, je vous promets que vous l'épouserez; cachez-vous là, dans ces ruines; taisez-vous, écoutez, et paraissez quand il faudra.

—

SCÈNE XV.

GASPARD, ROBERT.

ROBERT, *à la cantonade.* Qu'est-ce que ça signifie? quelle est cette conduite-là? où sont les procédés et les égards dus à un docteur?

GASPARD. Eh! mais, qu'y a-t-il donc?

ROBERT. Ce sont des gardes forestiers, qui veulent m'empêcher de prendre l'air. (*A la cantonade.*) Si je veux me promener là-bas, pour mon agrément, et pour ma santé, c'est une ordonnance que je me suis faite. Où allez-vous? on ne passe pas. Et ils sont toujours à vous présenter la pointe de leur hallebarde. (*A voix basse.*) Enfin, il paraît que c'est un parti pris, aucun moyen de salut! car il y a ordre exprès de ne pas nous

laisser sortir du village. (*En tremblant.*) Qu'est-ce que tu dis de cela?

GASPARD, *froidement.* Eh bien! mon ami, nous y resterons.

ROBERT. Oui, y rester pour être pendu!

GASPARD. Qu'est-ce que cela te fait? je te ressusciterai.

ROBERT. Il s'agit bien de plaisanter. Ah! mon Dieu! je les entends... voilà tout le village... c'est notre dernier jour.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; TUFFIADOR, GREGORIO, ESTELLE, ET TOUT LE VILLAGE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR de *la Gazza Ladra*, arrangé par M. HEUDIER.

CHŒUR.

Voici donc l'instant du miracle,
Cela doit être curieux.
Pour jouir de ce beau spectacle,
Nous accourons les premiers en ces lieux.

TUFFIADOR.

Messieurs, plus d'excuse frivole,
Il faut tenir votre parole.

GASPARD.

Messieurs, daignez tous vous placer;
Dans l'instant on va commencer.

ESTELLE.

N'oubliez pas que vous avez promis
D' rendre la vie à mon cousin Pédrille.

GASPARD.

Ne craignez rien, vos vœux seront remplis.

ROBERT, *bas, à Gaspard.*

Y pensez-tu?

GASPARD, *de même.*

Vois comme elle est gentille.
Puis-je la refuser, dis-moi?

ROBERT, *à part.*

Son aplomb me glace d'effroi...
Et quand ils connaîtront la ruse...

GASPARD. *bas, à Robert.*

Silence, et regarde-moi!
(*Haut, à tous ceux qui l'entourent.*)
Qu'on allume un réchaud, et si je vous abuse,
Qu'il devienne un bûcher où mon collègue et moi
Consentons à monter.

ROBERT, *bas.*

O ciel! parle pour toi.

GASPARD.

Silence!
Je commence.
(*Tirant de sa poche une fiole, et jetant sur le réchaud quelques parties de ce qu'elle contient.*)

RÉCITATIF.

Toi dont je suis l'élève, et qu'en ces lieux j'atteste,
O divin Prométhée! ô savant sans pareil!
Qui dérobas jadis les rayons du soleil,
Porte cette flamme céleste
A Pédrille le bachelier,
Qui, le mois dernier,
D'un coup de feu perdit la vie
A la bataille de Pavie.

TOUS EN CHOEUR.

O ciel! il a perdu la vie
A la bataille de Pavie.

GASPARD, *jetant à chaque fois une partie de ce qui est contenu dans sa fiole.*

Pédrille, reviens à la vie.

LE CHOEUR.

Pédrille, reviens à la vie.

GASPARD.

Pédrille, obéis à mes lois.

LE CHOEUR.

Pédrille, obéis à ses lois.

GASPARD.

Pédrille, parais à ma voix.

LE CHOEUR.

Pédrille, parais à sa voix.

GASPARD.

Pédrille! Pédrille!

TOUS.

Pédrille! Pédrille!

PÉDRILLE, *enveloppé dans son manteau, et sortant des ruines.*

Me voici.

TOUS.

Dieux! qu'est-ce que j' vois?

ROBERT, *stupéfait, à part.*

C'est notre jeune ami. Maintenant je conçois.

TOUS, *entourant Robert et Gaspard.*

Pour moi quelle surprise extrême!
De Pédrille il est le sauveur.
Oui, c'est Pédrille, c'est lui-même;
Honneur! honneur
A ce savant docteur!
(*Pendant cette dernière partie du chœur, tous les villageois agitent leurs chapeaux en l'air, en signe d'admiration pour le docteur.*)

TUFFIADOR. Je n'en reviens pas encore; et si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux.

GREGORIO. Dieu! ai-je bien fait de payer pour mon oncle! car sans cela, ç'aurait été tout de même.

ESTELLE, *à Gregorio.* Fi! Monsieur; je connais votre conduite, et c'est pour cela que je romps avec vous et que j'épouse mon cousin.

GREGORIO. C'est ça : il faut que cet autre revienne de l'autre monde, exprès pour me souffler ma maîtresse. Avec ces inventions-là, on ne sait plus sur quoi compter.

ROBERT, *à Gregorio.* J'espère que nous avons tenu notre promesse?

GREGORIO, *bas, à Tuffiador.* Oui; mais c'est égal, voilà deux hommes très-dangereux, et j'ai bien fait de les signaler au corrégidor, qui viendra demain les arrêter. (*Pédrille, qui a écouté attentivement Gregorio, passe de l'autre côté, près de Gaspard.*)

TUFFIADOR. Vous avez raison; c'est plus prudent.

ESTELLE. Ah! Monsieur, comment vous remercier? J'espère que vous resterez longtemps avec nous.

GASPARD. Oui, certainement; oui, ma belle enfant.

PÉDRILLE, *près de lui, à voix basse.* Non pas. Nous nous reverrons, mais autre part; car demain on doit venir vous arrêter.

GASPARD, *bas, à Pédrille.* Merci. (*Haut, à tout le monde qui l'entoure.*) Oui, mes amis, mes bons amis: ce que c'est que de faire des découvertes; ce que c'est que de rendre service à l'humanité! (*Bas, à Pédrille.*) Nous partirons ce soir.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR du boléro du *Muletier.*

Que cette union chérie
Comble à jamais tous leurs vœux;
Puisqu'il revient à la vie,
Que ce soit pour être heureux.

ESTELLE.

Pour nos docteurs ambulants,
Messieurs, soyez indulgents,
A l'espoir mon cœur se livre;
Car il vous est, j' n'en puis douter,
Bien plus aisé d' les laisser vivre,
Qu'à nous de les ressusciter.

LE CHOEUR.

Que cette union chérie
Comble à jamais tous leurs vœux;
Puisqu'il revient à la vie,
Que ce soit pour être heureux.

FIN DE LES EMPIRIQUES D'AUTREFOIS.

L'AMBASSADEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 juillet 1826.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

LE COMTE D'ARANZA, envoyé d'Espagne à Naples.
JULIETTE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE CERNAY, jeune Français.
SAINT-JEAN, valet français attaché au comte d'Aranza.
ZANETTA, jeune Napolitaine.
UN DOMESTIQUE.
PLUSIEURS VALETS.

La scène se passe à Naples, dans l'hôtel du comte d'Aranza.

Le théâtre représente un salon richement meublé. Une table près de la cheminée, à droite de l'acteur. A droite et à gauche, des portes qui conduisent aux appartements du comte et de sa fille. Au fond, deux fenêtres et une porte donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, JULIETTE.

LE COMTE. Eh bien! ma chère Juliette, tu ne parais pas très-enchantée de notre nouvelle habitation?

JULIETTE. Non, mon père, et je vous avoue que je ne puis m'empêcher de regretter ce joli hôtel de la rue de Tolède, si élégant, si commode. C'était là un logement digne du comte d'Aranza, de l'envoyé d'Espagne.

LE COMTE. Il était trop petit, et puis un quartier bruyant, un air épais et malsain.

JULIETTE. Qu'est-ce que vous dites donc, mon père? le plus beau quartier de Naples, près de tous les spectacles et des magasins de modes, un air excellent.

LE COMTE, *souriant*. Il ne peut valoir celui que l'on respire ici, dans un faubourg écarté, aux portes de la ville; ce beau jardin, le Vésuve en face de nous; c'est bien meilleur pour ta santé.

JULIETTE. Est-ce aussi pour ma santé que vous n'allez plus dans le monde; que vous refusez toutes les invitations de bals et de concerts, et que vous me condamnez à une retraite absolue? moi qui voulais écrire mon voyage à Naples.

AIR de *l'Artiste*.

Comment puis-je connaître
Ce séjour séduisant,
Lorsque de ma fenêtre
Je le vois seulement?..

LE COMTE.

C'est conforme aux usages...
Que d'écrivains fameux,
Qui font tous leurs voyages
Sans sortir de chez eux!

JULIETTE. Oui, oui; voilà comme vous êtes toujours. Vous plaisantez quand vous ne voulez pas répondre; je vous dirai, mon père, que c'est là de la diplomatie.

LE COMTE. Tu veux que je te parle sérieusement. Eh bien! ma chère Juliette, lorsqu'une mission temporaire me força de partir pour Naples, je ne pus me résoudre à me séparer de ma fille unique, je te retirai du couvent; et, en arrivant ici, je cédai à un petit mouvement d'orgueil paternel bien excusable; je te menai partout; j'étais heureux de tes triomphes, des éloges qu'on te prodiguait; peu à peu le cercle des admirateurs s'est augmenté au point d'alarmer ma prudence. Nous avions vraiment à nous deux trop de succès; j'ai remarqué que l'on nous suivait à la sortie des promenades, que l'on épiait nos démarches...

JULIETTE, *un peu embarrassée*. Quoi! mon père, vous croyez!..

LE COMTE. Oui, et c'était, je crois, pour toi seule; car, quelque agréable que soit la vue d'un ambassadeur, ils ne sont pas assez rares pour produire sensation; or, tu connais mes intentions à ton égard.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes*.

Si jamais je choisis un gendre,
Je veux qu'il vive en Espagne... avec moi;
D'après cela, tu dois comprendre
Qu'un étranger n'aura jamais ta foi.
A ma patrie est mon premier hommage,
Mon pays doit avant tout l'emporter;
(*Regardant sa fille.*)
Et des trésors que je crois mon ouvrage,
Je veux au moins qu'il puisse profiter.

Voilà pourquoi je ne reçois chez moi que des compatriotes. Voilà pourquoi j'ai supprimé les spectacles et les promenades. Il y a dans ce moment à Naples beaucoup de Français fort aimables, fort séduisants, de jeunes militaires, de jeunes poëtes qui viennent sous le ciel napolitain chercher des inspirations. Tu aurais pu te préparer des chagrins, faire un choix.

JULIETTE, *troublée*. Ah! mon père!

LE COMTE. Eh bien! chère enfant, te voilà tout émue! qu'as-tu donc? Juliette, est-ce que mes précautions auraient été prises trop tard?

JULIETTE, *baissant les yeux*. J'en ai peur!

LE COMTE, *effrayé*. Ah! mon Dieu! tu as distingué quelqu'un?

JULIETTE, *hésitant*. Je le crois; un jeune homme qui nous suivait partout; vous l'avez sans doute remarqué?

LE COMTE. Ma foi, non; pour un père tous ces messieurs-là se ressemblent.

JULIETTE, *vivement*. Oh! celui-ci a une physionomie si douce, si modeste. Je suis tentée de croire que c'est un compatriote.

LE COMTE. Un Espagnol? impossible, il se serait fait présenter chez moi; et quel est son nom?

JULIETTE. Je n'ai point osé le demander, quoique Saint-Jean le connaisse et en dise le plus grand bien.

LE COMTE. Saint-Jean! ce valet de chambre français, que j'ai pris en arrivant à Naples. Je me doutais que le coquin était mêlé dans tout cela.

JULIETTE. Mon père...

LE COMTE. Un drôle qui a mille fois abusé de mes bontés; qui se donne effrontément pour tout savoir; qui ne m'est utile à rien, et qui s'avise d'intriguer dans ma maison. Je suis charmé d'avoir enfin trouvé l'occasion de le mettre à la porte.

JULIETTE. Je serais cause que ce pauvre garçon... Ah! je vous en conjure...

LE COMTE. Il suffit, mon enfant, calme-toi, et surtout prends courage; ce n'est qu'une impression légère, n'est-il pas vrai? tu n'y penses pas souvent?

JULIETTE. Oh! non, mon père, de temps en temps; le matin, le soir...

LE COMTE, *à part*. Oui, toute la journée. (*A Juliette.*) Mais chut! chut! on vient, calme-toi, et n'en parlons plus.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, ZANETTA, *en petit costume de grisette napolitaine, un carton à la main.*

ZANETTA, *apercevant le comte et s'arrêtant toute décontenancée.* Ah! mon Dieu! je me serai trompée de porte. Je vous demande bien pardon, Monsieur.

LE COMTE. Que voulez-vous, mon enfant?

JULIETTE. Ah! c'est la petite Zanetta, ma lingère et ma marchande de modes!

ZANETTA. Je croyais être dans l'appartement de Mademoiselle. C'est la première fois que je me présente à votre nouvel hôtel, et...

JULIETTE. C'est bien, c'est bien. Je vous avais fait demander quelques broderies, mais maintenant ce serait inutile, je n'en ai plus besoin.

LE COMTE. Pourquoi donc, ma chère amie? Je n'entends pas que mes projets de retraite te fassent négliger ta parure; la toilette, d'ailleurs, est, dit-on, une occupation, une consolation.

ZANETTA. Monsieur a bien raison.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Oui, la toilette a toujours fait merveille;
A tous les maux c'est un remède sûr;
La mariée, en voyant sa corbeille,
Souvent oublie, hélas! son vieux futur.
J'ai même vu veuve gentille et belle,
Quelques instants suspendre ses hélas,
Pour demander à sa glace fidèle
Si l'habit noir nuisait à ses appas.

Et tout le monde vous dira ici qu'il n'y a point de désespoir qui tienne contre une pointe d'Angleterre, ou une toque à la française.

LE COMTE, *à sa fille.* Ne fût-ce que pour me plaire, allons, mon enfant, j'exige que tu choisisses ce qu'il y a de plus beau, de plus élégant, n'importe le prix.

ZANETTA. Dieu! l'excellent père!

LE COMTE, *à Zanetta.* Vous avez là sans doute quelques objets de goût?

ZANETTA. Oui, monsieur le comte, des pèlerines à la Neige, des plumes Robin des Bois, des échantillons de rubans à la Jocko, c'est déjà un peu vieux... (*Elle présente une boîte d'échantillons à Juliette, qui les examine avec son père.*) parce que le dernier envoi de Paris nous a manqué; car toutes les modes nous viennent de là, c'est un joug qu'il faut subir; vous conviendrez que c'est bien humiliant d'être obligé de copier servilement les bonnets de la rue Vivienne, les robes de mademoiselle *Victorine* ou les chapeaux d'*Herbault*, quand on se sent capable de créer soi-même; mais ces dames ne veulent rien que ça ne soit de l'école française.

LE COMTE, *souriant.* C'est affreux!

ZANETTA. Et cependant l'école italienne a bien son mérite! Aussi, si je pouvais jamais aller en France, m'établir à Paris... avec les dispositions que j'ai, je suis sûre que je formerais une maison distinguée; je pourrais à mon tour me livrer à la composition; mais les frais de voyage, quand on est orpheline et que l'on a éprouvé des malheurs. Ah!.. (*Elle s'essuie les yeux.*) J'ai aussi une nouvelle forme de berret qui a fait sensation à la dernière représentation de madame Mérie-Lalande, au théâtre *Saint-Charles*... Si Mademoiselle veut l'essayer?

LE COMTE. Sans doute, sans doute, passe dans ton appartement, ma chère Juliette, achète tout ce qui te conviendra.

AIR de la valse des *Comédiens.*

Pour adoucir l'ordre dont tu murmures,
Choisis, ma chère, au gré de ton désir.

ZANETTA.

C'est juste, il faut de nouvelles parures,
Pour apaiser chaque nouveau soupir.
Combien ainsi la douleur a de charmes!
Ah! croyez-moi, loin de vouloir guérir,
Sans vous gêner laissez couler vos larmes;
Par le chagrin vous allez embellir.

ENSEMBLE.

Pour adoucir l'arrêt dont { je murmure, / tu murmure,
Je vais / Tu vas } choisir au gré { de mes / de tes } désirs.
Et je verrai / Et tu verras } si vraiment la parure
Peut de mon / Peut de ton } cœur apaiser les soupirs.

(*Juliette entre dans son appartement, à droite de l'acteur; Zanetta la suit après avoir salué le comte.*)

—

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.* Voilà justement ce que je craignais, une rencontre, un amour de roman; mais je suis averti à temps, Dieu merci, et je réponds bien... voici fort à propos ce fripon de Saint-Jean; commençons par me débarrasser de lui.

—

SCÈNE IV.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, *avec un paquet.* Monsieur le comte, ce sont les lettres et les dépêches arrivées de Madrid par l'estafette.

LE COMTE. Bien.

SAINT-JEAN. J'ai porté moi-même les invitations pour le dîner que doit donner M. le comte, chez le consul de France, l'envoyé de Portugal, l'ambassadeur de Prusse, parce que les affaires diplomatiques, c'est si délicat... Je ne m'en rapporte qu'à moi seul.

LE COMTE, *ironiquement.* C'est beaucoup de zèle.

SAINT-JEAN. De là, je suis passé à l'Opéra pour louer la loge de votre excellence, dont l'abonnement était expiré.

LE COMTE. Qui te l'avait ordonné?

SAINT-JEAN. Personne; cela allait sans dire; un di-

plomate sans loge à l'Opéra, ça a l'air (*A demi voix et à part.*) d'un ambassadeur à la demi-solde.

LE COMTE. Quand je dis que c'est lui qui commande ici.

SAINT-JEAN. D'ailleurs, Votre Excellence sait bien que c'est utile au progrès des beaux-arts.

AIR : *Ces postillons.*

Votre présence encourage, électrise
Les beaux-arts et les entrechats ;
Car l'amateur remarque avec surprise
Que l'Opéra danse mal, lorsqu'hélas !
Les ambassadeurs n'y sont pas.
Pour quel motif?.. qu'un autre ici l'explique ;
Mais il est donc quelques rapports secrets
Entre le corps diplomatique
Et celui des ballets.

Du reste, monsieur le comte n'a pas d'autres ordres à me donner ?

LE COMTE, *de même.* Je n'en ai plus qu'un; quels sont vos gages chez moi?

SAINT-JEAN, *à part.* Une augmentation, déjà? Peste, cela va très-bien! (*Haut.*) Excellence, certainement ce n'est pas l'intérêt qui me guide; il est vrai que, remplissant auprès de monsieur le comte les fonctions de valet de chambre interprète, cela mérite...

LE COMTE. Interprète... oui, je me rappelle que c'est en cette qualité que tu t'es présenté à mon arrivée à Naples, et tu ne sais pas deux mots d'espagnol, ni d'italien. C'est tout au plus si tu sais le français.

SAINT-JEAN. C'est possible; depuis deux ans que j'ai quitté Paris, la langue a peut-être changé, ça commençait déjà; mais Son Excellence parle si bien français, cela revient au même, et nous nous entendons parfaitement.

LE COMTE, *avec impatience..* Au fait... vos gages?

SAINT-JEAN, *humblement.* Deux cents piastres, Excellence.

LE COMTE. Il y a deux mois que nous sommes ici; dites à mon intendant de vous compter cinquante piastres; vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

SAINT-JEAN, *stupéfait.* Comment, monsieur le comte! Cela signifie...

LE COMTE, *sèchement.* Que je te chasse, et que je ne veux pas que dans une heure on te trouve chez moi. Ceci n'est pas de l'espagnol, je crois que tu m'entends?

SAINT-JEAN. Est-il possible! on m'aura calomnié auprès de monsieur le comte; après les marques de dévouement, d'attachement...

LE COMTE. Oui, un attachement à deux cents piastres par an; il suffit, point d'explication; vous ne me convenez plus.

SAINT-JEAN. Et pour quelle raison, Monseigneur? car encore faut-il donner des raisons aux gens que l'on destitue. C'est une indemnité.

LE COMTE. Vous êtes trop ignorant pour un diplomate, et il faut à mon service des gens habiles.

SAINT-JEAN. La modestie m'empêche de répondre ; et, plus tard, Monsieur rendra peut-être plus de justice à mes talents; en attendant, Excellence, mon premier devoir est de vous obéir; je vais faire mon paquet, et voir si l'ambassadeur de Russie a besoin d'un interprète. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

LE COMTE, *seul.* L'effronté! il sait le russe comme l'espagnol! N'importe, m'en voilà débarrassé; les intelligences, que l'on s'était sans doute ménagées dans ma maison se trouvent rompues sans espoir, et ma fille est sauvée! (*Il s'approche du bureau.*) Voyons les dépêches de l'Escurial. (*Il ouvre plusieurs lettres.*) Note à communiquer, renseignements à demander; (*Il écrit en marge.*) renvoyé à mes secrétaires. (*Il prend une lettre.*) Quelle est cette écriture inconnue? (*Il l'ouvre et regarde la signature.*) Le marquis d'Aveiro, mon ancien protecteur, celui à qui je dus autrefois ma fortune à la cour. On l'attendait à Naples d'un jour à l'autre. Il aura donc changé d'idée : voyons vite. (*Il lit.*) « Mon cher comte, pour la première fois « que je vous écris... » (*S'interrompant.*) C'est vrai. (*Lisant.*) « Vous me trouverez bien indiscret de dé- « buter par réclamer un service de votre amitié. » (*S'interrompant.*) Il aurait besoin de moi; quel bonheur! quoique depuis vingt ans nous nous soyons perdus de vue, je serais si heureux... (*Il lit.*) « J'ai « un fils unique qui faisait tout mon espoir, et dont « la conduite m'abreuve de chagrins et de honte. « Après avoir parcouru la France et l'Italie, le che- « valier s'est arrêté à Naples. Je ne savais à quoi at- « tribuer les retards qu'il apportait toujours à son « retour auprès de moi. Je viens d'apprendre enfin « qu'un amour insurmontable et indigne de lui en « était la seule cause. » (*S'interrompant.*) Ah! bon Dieu! (*Il lit.*) « Oui, mon ami, c'est pour une petite « fille sans naissance, sans éducation; enfin, je rougis « de le dire, pour ce que l'on appelle à Paris une « grisette, que l'héritier des d'Aveiro, le fils d'un « grand d'Espagne, va peut-être renoncer pour tou- « jours à sa famille et à son pays. » (*S'interrompant.*) Est-il possible! (*Il lit.*) « Les dernières nouvelles que « je reçois m'annoncent qu'il se cache à Naples sous « le nom de Frédéric, et qu'il loge au faubourg de la « Chiaya, près du vieux palais. Au nom de notre « amitié, mon cher comte, usez du pouvoir que votre « mission vous donne, pour chercher, pour décou- « vrir le chevalier; emparez-vous de lui; qu'il ne « quitte pas votre maison; j'approuve d'avance tous « les moyens que vous emploierez pour le guérir de « sa folie, et l'empêcher de faire un pareil mariage! « Si vous me rendez mon fils, ma vie entière ne suf- « fira pas pour reconnaître un pareil bienfait! *Post-* « *scriptum.* Pour vous aider dans vos recherches, je « joins ici le portrait du chevalier..... Vingt-cinq « ans, etc. » (*Fermant la lettre.*) Pauvre père! ah! sans doute, je ferai pour le chevalier ce que je ferais pour mon propre fils! mais une intrigue... un jeune homme !..

AIR de *Turenne.*

Pour le découvrir, comment faire,
A Naples, où l'on en voit tant?
Un tel emploi ne convient guère
A mon âge ainsi qu'à mon rang.
D'ailleurs, et mon temps et mes peines
Sont consacrés au service du roi;
Et je serai forcé d'avoir, je crois,
Quelqu'un pour faire ici les miennes.

Parbleu! voilà une occasion où j'aurais eu besoin d'un intrigant de profession; et je viens de renvoyer le seul que j'eusse à mon service; ce Saint-Jean, c'était l'homme qu'il nous fallait. Chut! le voici.

—

SCÈNE VI.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE. Ah ! c'est encore toi !

SAINT-JEAN. Oui, monsieur le comte... l'injustice ne me rendra jamais ingrat; j'ai voulu vous présenter mes devoirs avant de partir.

LE COMTE. Tu as eu raison, car aussi bien je voulais te parler.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

Ta conduite aurait pu suffire
Pour te valoir, à coup sûr, ton congé;
Mais j'ai changé d'idée.
SAINT-JEAN.
Oui, c'est-à-dire
Que la circonstance a changé.
LE COMTE.
Peut-être aussi, du moins je le désire,
Ai-je eu des torts ce matin, avec toi.
Et l'équité...
SAINT-JEAN.
J'entends... cela veut dire
Que Monsieur a besoin de moi...
Monseigneur a besoin de moi.

LE COMTE. Précisément. (*A part.*) Au fait, je le chasserai toujours après. (*Haut.*) Je l'avoue, j'ai une affaire assez délicate qui demande de l'adresse, de l'activité, et pour laquelle ta récompense est toute prête.

SAINT-JEAN. Parlez, monsieur le comte, que faut-il faire?

LE COMTE. Me découvrir aujourd'hui même un jeune Espagnol qui se cache à Naples sous un nom supposé, et qui est amoureux fou d'une petite grisette.

SAINT-JEAN. Un jeune Espagnol?

LE COMTE. Le fils du marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN, *jouant la surprise.* Le fils du marquis d'Aveiro! Ah! c'est lui qui est amoureux! Comme c'est désagréable pour sa famille! c'est peut-être un parent de monsieur le comte?

LE COMTE. Il ne s'agit pas de cela : peux-tu me le trouver sur-le-champ?

SAINT-JEAN. C'est difficile; les notions que vous me donnez sont bien vagues.

LE COMTE. Comment! toi qui es lié avec tous les mauvais sujets?

SAINT-JEAN. Pas de ce rang-là, Monseigneur; mais encore faut-il un point de départ; l'intrigue est comme l'algèbre, on ne peut aller que du connu à l'inconnu.

LE COMTE. D'abord, il se cache sous le nom de Frédéric.

SAINT-JEAN. Ah! c'est quelque chose.

LE COMTE. Il loge à la Chiaya, près du vieux palais.

SAINT-JEAN. Le numéro?

LE COMTE. Ah! parbleu! si je le savais... c'est justement ce qu'il faut deviner.

SAINT-JEAN. Nous avons un moyen d'opéra, d'un joli opéra français; je crois qu'il n'a pas encore été employé dans ce pays-ci; je vais rassembler quelques matelots, quelques ouvriers; je les conduis à la Chiaya; nous crions au feu à tue-tête; tout le monde se met aux fenêtres; vous reconnaissez votre homme, et alors.

LE COMTE. Eh! imbécile, je ne l'ai jamais vu...

SAINT-JEAN. Ah! je conçois, vous pourriez vous tromper : autre chose, excellence; si nous faisions insérer dans les petites affiches de Naples, car il y en a partout des petites affiches, que le jeune Frédéric est invité à se présenter à l'ambassade d'Espagne pour une affaire importante.

LE COMTE. Il se doutera du piége et ne viendra pas.

SAINT-JEAN. Parfaitement juste! Votre excellence a un tact qui saisit sur-le-champ le côté faible de mes projets; il y en a bien un auquel j'avais d'abord pensé, mais c'est si simple, si naturel...

LE COMTE. Ce sera probablement le meilleur.

SAINT-JEAN. Puisqu'il est amoureux, il doit écrire à sa belle, on doit lui répondre dix fois par jour au moins; vous savez que ce sont les amoureux qui font la fortune de la petite poste. Alors je me disais qu'il serait facile au premier bureau, ou par les facteurs, de savoir l'adresse exacte.

LE COMTE. C'est cela, parbleu! le moyen est sûr.

SAINT-JEAN. Moyen excellent.

LE COMTE. Mais comment l'attirer chez moi? mon nom seul va l'épouvanter.

SAINT-JEAN. Un Espagnol qui se cache sous un faux nom, vous pouvez le réclamer, obtenir l'ordre de le faire conduire au fort Saint-Elme ou au château de l'Œuf.

LE COMTE. Fi donc! le fils d'un ami, un éclat... c'est justement ce que je veux éviter.

SAINT-JEAN. Alors, monsieur le comte, un enlèvement subit; avec quatre ou cinq *lazzaroni* on enlèverait tout Naples, sans que personne s'en aperçût; et si vous daignez me charger de l'expédition, je vous promets que dans dix minutes...

LE COMTE. Non, non, je ne veux pas que tu t'en mêles, je vais donner mes ordres en conséquence : une voiture sans armes, des valets sans livrées. Allons, Saint-Jean, c'est bien.

AIR : *Dieu tout-puissant, par qui le comestible.*

Je suis content de ton rare génie.
SAINT-JEAN.
J'avais raison de vous parler d'abord
De mes talents pour la diplomatie.
LE COMTE.
Dis pour l'intrigue, et nous serons d'accord.
SAINT-JEAN.
Quels préjugés! Dans cette ville ingrate,
Tout, je le vois, dépend du traitement...
Cent mille écus, et l'on est diplomate;
A cent louis, l'on est qu'un intrigant.
ENSEMBLE.
LE COMTE.
Je suis content de ton rare génie, etc.
SAINT-JEAN.
Il est content de mon rare génie, etc.
(*Le comte sort.*)

—

SCÈNE VII.

SAINT-JEAN, *seul; il suit le comte des yeux.* Allez, allez, monsieur le comte; allez chercher notre jeune homme, et amenez-le ici, c'est tout ce que je vous demande. (*Se frottant les mains.*) Vous êtes bien fin! mais vous avez donné dans tous mes piéges avec une grâce parfaite. Il ne se doute pas que celui qu'il va installer chez lui avec tant de précautions est un Français, juste l'amant de sa fille; et ce jeune Frédéric est loin de s'attendre à la manière dont je vais l'amener auprès de sa belle! Au fait, il m'a attendri, ce jeune homme; il ne m'a dit que deux mots, en courant, mais avec cet accent qui part du cœur : « Saint-« Jean, deux mille piastres pour toi, si tu parviens à « m'introduire chez l'ambassadeur. » Deux mille piastres!.. Il est clair que c'est un amour véritable et honnête, la séduction n'a pas ce langage franc et décidé; deux mille piastres!.. mais il n'était pas facile de les gagner. L'ambassadeur n'est pas homme à se laisser duper, comme un tuteur de comédie! Soupçonneux, défiant, il fallait un moyen neuf, hardi. Rien n'a effrayé mon audace, une seule lettre, glissée parmi les dépêches de son excellence, a tout fait, tout

Zanetta.

prévu. Il faut convenir aussi que cette lettre du marquis d'Aveiro est le chef-d'œuvre du genre; sans connaître ni lui, ni son fils; sans savoir même s'il en a un; je me rappelle seulement avoir entendu parler de ses anciennes liaisons avec mon maître, et sur-le-champ ma lettre est composée.

« Rare et sublime effort d'une imaginative!.. »

dont j'ai bien fait cependant de ne pas prévenir notre jeune amoureux, parce que ce sont des gens scrupuleux, délicats, qui jettent les hauts cris à la moindre petite ruse; et qui, après l'événement, ne demandent pas mieux que d'en faire leur profit; quand il sera ici je n'aurai que deux mots à lui dire, et il ira bien. Voyons un peu. (*Il regarde à la fenêtre.*) Bon, la voiture est déjà partie; monsieur le comte y met une activité... il se donne un mal pour me faire gagner mes deux mille piastres. Le voilà qui se promène sous le péristyle, d'un air inquiet, impatient; je suis sûr qu'il prépare déjà son discours au chevalier, sur le danger des passions. Ah! mon Dieu! à propos de passions, j'ai oublié l'essentiel... il faut que j'en trouve une à mon jeune homme, moi...

AIR du *Ménage de garçon.*

Dans ces lieux, où je veux qu'il vienne,
Bientôt il sera detenu;
Mais, pour que mon maître y retienne
Ce jeune amoureux prétendu,
Il faut lui trouver impromptu
Quelque amour tenant du prodige,
Quelque passion d'opéra,
Qui commence quand on l'exige,
Et finisse quand on voudra.

Voyons, il me faut une petite fille, jolie adroite, ça ne doit pas être difficile à trouver. Qui vient là? c'est la modiste de Mademoiselle. Eh mais! elle est gentille, ma foi! autant celle-là qu'une autre.

—

SCÈNE VIII.

SAINT-JEAN, ZANETTA, *sortant de l'appartement de Juliette.*

ZANETTA. Là, il faut encore refaire ce berrt. Mon

Dieu! que ces grandes dames qui ont du chagrin sont difficiles à habiller, rien ne leur va.

SAINT-JEAN, *s'approchant*. Mademoiselle?

ZANETTA. Ah! pardon, Monsieur, je ne vous voyais pas.

SAINT-JEAN. Un mot, je vous en supplie, j'ai peu de temps, et je suis forcé d'aller droit au fait; dites-moi, avez-vous un amoureux?

ZANETTA, *étonnée*. Comment! Monsieur! qu'est-ce que c'est que ces questions-là?

SAINT-JEAN. Je conçois qu'avec une figure aussi piquante, ma demande doit vous paraître une impertinence; mais j'ai le plus grand intérêt à savoir...

ZANETTA, *à part*. Est-ce qu'il voudrait se proposer? un valet de chambre d'ambassade, un homme titré; ce serait un parti très-sortable.

SAINT-JEAN. Eh bien?

ZANETTA. Monsieur, on ne répond pas à des demandes aussi indiscrètes, et à moins que vous ne vous expliquiez plus clairement...

SAINT-JEAN. C'est que, moi, j'en ai un à vous proposer.

ZANETTA. Un amoureux! quoi! Monsieur?

SAINT-JEAN. Il ne s'agit que d'une ruse innocente, d'un amour sans conséquence, d'une passion à part; ça ne vous obligera à aucun sacrifice contraire à vos sentiments particuliers, si vous en avez.

ZANETTA. Ah çà! qu'est-ce qu'il dit donc?

SAINT-JEAN. Qu'il y a cent piastres destinées à la jolie Zanetta, si elle veut, pour quel que temps seulement, aimer monsieur Frédéric.

ZANETTA.

AIR de *Marianne*.

Ah! grand Dieu! quelle audace extrême!

SAINT-JEAN.

Vous ne me comprenez pas bien.
Il suffit d'avouer qu'on l'aime,
Cela ne vous engage à rien.

ZANETTA.

Eh quoi! vraiment,
C'est un semblant?

SAINT-JEAN.

Qui n'a rapport en rien au sentiment.

ZANETTA.

Ah! c'est égal,
C'est toujours mal
De feindre, hélas!
Un amour qu'on n'a pas.
Dût-on me traiter de bégueule,
J'aimerais mieux, et pour raisons,
Éprouver quinze passions
Que d'en feindre une seule.

SAINT-JEAN. Rien ne vous empêche de l'éprouver; ça n'en vaudrait que mieux... un jeune homme charmant, le fils du marquis d'Aveiro.

ZANETTA. Un marquis!

SAINT-JEAN. Eh! oui, sans doute; je n'irais pas vous proposer une mésalliance; tout ce qu'on vous demande, c'est de répéter à l'ambassadeur, à tout le monde : « J'aime Frédéric, j'aime Frédéric! » mais d'un ton, là... vous savez bien... quand vous aimez, ou quand vous voulez qu'on le croie.

ZANETTA. Mais encore faudrait-il connaître les gens, crainte seulement de se tromper.

SAINT-JEAN. N'est-ce que cela? je m'en charge... ainsi donc, c'est décidé.

AIR des *Maris ont tort*.

A mes vœux vous daignez vous rendre,
J'en étais sûr; car en honneur,
Tous deux nous devions nous entendre.
Frédéric a donc votre cœur;
Mais ne redoutez nulle erreur :
Avec nous, sans vous compromettre,
Vous devez vous y retrouver;
Car l'amour qu'il va vous promettre,
Je me charge de l'éprouver.

ZANETTA. Du tout, du tout; si vous vous avisez de me faire des questions, vous allez m'embrouiller. Dites-moi, avant tout, monsieur Saint-Jean, qu'est-ce qu'il faudra faire?

SAINT-JEAN. Vous laisser adorer.

ZANETTA. Me laisser adorer! bon, je sais; ça n'est pas difficile; mais, si on me parle, que répondre?

SAINT-JEAN. Je vous l'ai déjà dit; *j'aime Frédéric*, et sortez pas de là.

ZANETTA. Mais enfin, pourquoi cette ruse?

SAINT-JEAN, *écoutant*. Vous le saurez. J'entends une voiture, c'est lui. Vite, descendez par le petit escalier; je vous rejoindrai bientôt, et j'achèverai de vous donner les instructions...

ZANETTA. C'est bien pour vous rendre service, au moins, monsieur Saint-Jean; car c'est terrible d'aimer comme ça quelqu'un, sans avoir eu le temps de s'y préparer! (*Saint-Jean la fait sortir par l'escalier dont la porte est sur le premier plan, à gauche de l'acteur.*)

—

SCÈNE IX.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE, *entrant par le fond*. Saint-Jean!

SAINT-JEAN. Eh bien! monsieur le comte, notre petite expédition?

LE COMTE. Elle a réussi.

SAINT-JEAN. Ah! et le jeune Frédéric?

LE COMTE. Il est là, dans l'appartement voisin.

SAINT-JEAN. A merveille. En l'interrogeant adroitement, il nous sera facile... (*A part.*) Car, avant tout, il faut le prévenir, (*Haut.*) et si monsieur le comte le veut, je vais le faire entrer.

LE COMTE. Non, non, je n'ai plus besoin de toi; (*Lui donnant une bourse.*) voilà trente piastres; tu sais ce que je t'ai dit ce matin, tu peux t'en aller.

SAINT-JEAN, *déconcerté*. Comment, excellence! après le service que je viens de vous rendre.

LE COMTE. Je te le paye, nous sommes quittes; mais pour d'autres raisons, à moi connues, je ne veux pas que tu remettes le pied chez moi; je t'ai même fait consigner à la porte, ainsi va-t'en. (*Il va s'asseoir auprès de la table.*)

SAINT-JEAN, *à part. Oh! maledetto!* Impossible de prévenir ce jeune homme... il va tout gâter.

LE COMTE, *élevant la voix*. Vous m'avez entendu, monsieur Saint-Jean.

SAINT-JEAN. J'obéis, monsieur le comte, j'obéis. (*A part.*) Ma foi, qu'il s'en tire comme il pourra, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de le secourir. (*Il sort du même côté que Zanetta.*)

LE COMTE, *seul*. Ah! voici notre jeune homme; (*Souriant.*) il doit être furieux.

—

SCÈNE X.

LE COMTE; FRÉDÉRIC, *suivi de deux valets*.

FRÉDÉRIC, *avec colère*. Morbleu! m'enlever ainsi de chez moi, sans me dire un seul mot, sans daigner

m'expliquer... (*Le comte fait signe aux valets de se retirer. Frédéric se tournant du côté du comte.*) Saurai-je enfin chez qui je suis?

LE COMTE, *se levant et allant à Frédéric.* Chez moi, Monsieur.

FRÉDÉRIC. Dieu! le comte d'Aranza! le père de celle que j'aime!

LE COMTE. Je vois que vous ne pouvez me pardonner la manière un peu brusque dont je vous ai forcé à me rendre visite.

FRÉDÉRIC. Moi, Monsieur! (*A part.*) C'est tout ce que je désirais; je ne cherchais qu'un moyen de me présenter.

LE COMTE. Je vous prouverai bientôt que j'avais le droit d'agir ainsi : en attendant, je vous prie de m'écouter. Vous serez traité ici avec tous les égards que vous méritez; vous mangerez à ma table, vous serez servi par mes gens; mais vous ne verrez personne et n'aurez d'autre société que la mienne et celle de ma fille.

FRÉDÉRIC, *avec joie.* Quoi! Monsieur.

LE COMTE. Toutes vos réclamations sont inutiles; j'ai ordre de vous surveiller, et vous ne me quitterez pas; ainsi vous pouvez tout avouer, et reprendre votre véritable nom.

FRÉDÉRIC. Mon nom! je ne prétends pas le cacher; je suis Frédéric de...

LE COMTE, *l'interrompant.* Je vous ai dit, Monsieur, qu'il n'était plus temps de feindre, et j'exige maintenant que vous me disiez la vérité.

FRÉDÉRIC, *à part.* Pour rester ici je dirai tout ce qu'il voudra. (*Haut.*) Mais je vous demanderai, Monsieur, ce qu'il faut vous avouer.

LE COMTE. Que vous êtes le fils du marquis d'Aveiro, mon ancien ami.

FRÉDÉRIC. Du marquis d'Aveiro!.. quoi! Monsieur, vous exigez?..

LE COMTE. Oui, Monsieur.

FRÉDÉRIC. Je ne puis pas alors vous dire le contraire.

LE COMTE. Le bel effort! croyez-vous que je l'ignorais? plus tard, jeune homme, nous parlerons de vous, de votre père, du chagrin que vous lui causez.

FRÉDÉRIC. Moi, Monsieur!

LE COMTE. En attendant, je ne vous demande qu'une chose : un noble Castillan n'a que sa parole; promettez-moi, sur l'honneur, de ne pas vous échapper de cette maison.

FRÉDÉRIC. Oh! pour cela, je vous le jure.

LE COMTE. C'est bien, j'espère que nous finirons par nous entendre.

FRÉDÉRIC, *à part.* Ça ne fera pas mal.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS; JULIETTE, *sortant de son appartement.*

TRIO de *Michel et Christine.*

LE COMTE, *allant au-devant de Juliette.*
Approche donc, ma chère amie,
Monsieur n'est pas un étranger;
L'Espagne est aussi sa patrie,
(*A demi-voix.*)
Et tu peux le voir sans danger.

JULIETTE, *s'avançant et lui faisant la révérence.*
O grands dieux! ô surprise extrême!

LE COMTE.
Quoi donc?

JULIETTE.
C'est lui.

FRÉDÉRIC, *à part.*
C'est elle-même.

JULIETTE.
Ce jeune homme qui nous suivait.

FRÉDÉRIC, *à part.*
Je crois qu'elle me reconnaît.

ENSEMBLE.

JULIETTE.
Quel trouble j'éprouve à sa vue!
Et combien mon âme est émue!
Oui, de surprise et de bonheur,
Ah! je sens là battre mon cœur.

FRÉDÉRIC.
Combien elle paraît émue.
Moment charmant! ô douce vue!
Ah! je sens là battre mon cœur
Et d'espérance et de bonheur!

LE COMTE.
Ah! quelle rencontre imprévue!
Moi qui vais l'offrir à sa vue!
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

JULIETTE, *à part.*
Oui, vraiment, c'est cet inconnu
Dont parlait Saint-Jean.

LE COMTE, *à part.*
Quelle audace!
Ce fripon aurait-il voulu
Introduire un autre à la place
Du chevalier d'Aveiro?

JULIETTE.
Dieux!
Comme il fixe sur moi les yeux!

ENSEMBLE.
Ah! quel plaisir! chez lui mon père
Reçoit celui qui m'a su plaire.
Ah! je sens là battre mon cœur
Et de surprise et de bonheur.

FRÉDÉRIC.
Je n'entends rien à ce mystère;
Mais je vois celle qui m'est chère,
Et je sens là battre mon cœur
Et de plaisir et de bonheur.

LE COMTE.
On me trompe, la chose est claire;
Mais je connaîtrai ce mystère;
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

LE COMTE. Oui, je puis savoir si c'est réellement le fils du marquis d'Aveiro; car, par bonheur, cette lettre que j'ai reçue ce matin contient son signalement. (*Il la prend et regarde.*)

FRÉDÉRIC, *à part.* Le signalement!.. je suis perdu.

LE COMTE, *lisant bas et regardant Frédéric.* Non, non, parfaitement conforme; c'est bien lui.

FRÉDÉRIC. Je suis sauvé; ma foi, je ne sais pas comment.

JULIETTE. Eh mais! qu'avez-vous donc, mon père? Vous êtes tout ému.

LE COMTE. Rien, rien, mon enfant; holà! quelqu'un. (*Un domestique entre.*) Conduisez Monsieur à l'appartement qui lui est destiné. (*A Frédéric.*) Nous nous reverrons bientôt; jusque-là, je vous laisse à vos réflexions.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Mais songez-y, la fuite est impossible;
Car sur l'honneur vous êtes prisonnier.

FRÉDÉRIC.
Une prison est toujours bien terrible;
(*Regardant Juliette.*)
Mais en ces lieux, quand je pense au geôlier,
Je me soumets sans murmure et sans peines.
Loin de gémir de ma captivité,
Puissé-je, hélas! trop heureux de mes chaînes,
Ne retrouver jamais la liberté!

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LE COMTE, JULIETTE.

JULIETTE. Quoi! mon père, il va loger ici? avec nous? et c'est un Espagnol?

LE COMTE. Oui, le fils du marquis d'Aveiro.

JULIETTE. Du marquis d'Aveiro?

LE COMTE. Mais il n'y faut plus penser; tu dois l'oublier.

JULIETTE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Qu'il est indigne de toi, qu'il en aime une autre; en un mot, qu'il ne mérite ni ta tendresse, ni tes regrets.

JULIETTE. Il en aime une autre!

LE COMTE. Et si tu savais, ma Juliette, quelle est la rivale qu'il te préfère; une fille sans éducation, sans naissance, une petite ouvrière, sans doute.

JULIETTE. Il serait possible! non, je ne puis le croire: on le calomnie, mon père.

LE COMTE. On le calomnie, quand j'ai la preuve! (*Lui donnant une lettre.*) Tiens, regarde.

AIR d'*Une heure de mariage.*

Vois toi-même, par cet écrit,
Que c'est une autre qu'il adore.

JULIETTE.

Mon cœur et s'indigne et frémit;
Mais je ne puis le croire encore...
Oui, c'est moi dont il est épris.

LE COMTE.

Son père atteste le contraire.

JULIETTE.

N'importe, en pareil cas, un fils
Doit en savoir plus que son père.
En pareil cas, je crois qu'un fils
Doit en savoir plus que son père.

LE COMTE. Alors, s'il n'est pas possible de te convaincre...

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS; SAINT-JEAN, *dans le fond.*

SAINT-JEAN, *à part.* Je n'ai pas d'autre moyen de rentrer ici et de venir à son secours : voyons s'il en est encore temps. (*Haut.*) Monsieur le comte...

LE COMTE, *l'apercevant.* Comment, drôle, vous osez reparaître chez moi?

SAINT-JEAN. Oui, monsieur le comte, malgré vos ordres, j'ai forcé la consigne, j'ai bravé votre colère pour vous rendre un service signalé, tant il est vrai qu'un attachement véritable survit même aux plus mauvais traitements.

LE COMTE. Qui te ramène?

SAINT-JEAN. Votre intérêt. (*En confidence.*) Je viens vous garantir d'un piége infernal; on vous trompe.

LE COMTE. Moi?

SAINT-JEAN. Je le sais mieux que personne, vous pouvez m'en croire; je vous jure, sur l'honneur, qu'on vous trompe; je ne peux pas mieux vous dire.

LE COMTE. Et comment cela?

SAINT-JEAN. C'est au sujet du fils du marquis d'Aveiro; il est retenu chez vous, il est enchanté d'y être, car celle qu'il aime est ici.

LE COMTE, *à part.* O ciel! ma fille aurait-elle raison! (*A Saint-Jean.*) Tu la connais?

SAINT-JEAN. Oui, Monsieur, mais il est inutile de vous la nommer; maintenant que j'ai satisfait au besoin de mon cœur en vous donnant un avis salutaire, je me retire, monsieur le comte.

LE COMTE, *le retenant.* Non, non, reste donc. (*A part.*) On a beau faire, ces coquins-là nous sont indispensables. (*Haut.*) Achève, dis-nous quelle est celle qu'il aime?

SAINT-JEAN. Vous l'exigez?

JULIETTE. Eh! oui, sans doute, parle vite.

SAINT-JEAN. Eh bien! Mademoiselle, qu'elle vous réponde elle-même, car la voici.

JULIETTE ET LE COMTE. Que dis-tu? Zanetta! ce n'est pas possible!

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; ZANETTA, *entrant et plaçant un carton sur la table.*

ZANETTA. Mademoiselle, je vous rapporte votre bonnet; maintenant, je crois qu'il ira à merveille.

LE COMTE. Il ne s'agit pas de cela; venez ici, Mademoiselle.

ZANETTA, *d'un air interdit.* Monsieur le comte.

LE COMTE. Ne tremblez pas, je ne veux que savoir la vérité de votre bouche.

ZANETTA, *hésitant.* La vérité!

LE COMTE. Vous connaissez, dit-on, un jeune homme nommé Frédéric?

ZANETTA, *affectant un grand trouble.* Frédéric! O ciel! quoi! Monsieur, vous savez... Je suis perdue. (*Bas, à Saint-Jean.*) Est-ce bien?

SAINT-JEAN. Sublime.

JULIETTE, *à part.* Il est donc vrai?

LE COMTE, *à Zanetta.* Remettez-vous, je sais tout; mais il importe que vous me fassiez vous-même un aveu franc et sans réserve.

ZANETTA. Je n'ai rien à vous avouer, Monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que j'aime Frédéric.

LE COMTE. Mais enfin...

ZANETTA. J'aime Frédéric.

LE COMTE. Mais, Mademoiselle...

ZANETTA. J'aime Frédéric, j'aime Frédéric, et je ne sors pas de là. (*A Saint-Jean.*) N'est-ce pas?

SAINT-JEAN, *bas.* Parfait.

LE COMTE. Impossible de lui faire entendre raison. Et savez-vous du moins quel est ce Frédéric dont vous partagez la folle passion? vous a-t-il instruite de son nom, de son rang?

ZANETTA. Je sais comme vous, Monsieur, que c'est le fils du marquis d'Aveiro.

LE COMTE. Eh bien! ma fille.

JULIETTE. Il est donc vrai! plus de doute. (*A Zanetta.*) Il suffit, Mademoiselle, vous ne travaillerez plus pour moi. Je vous prie de ne plus vous représenter ici.

ZANETTA. Comment! Mademoiselle. (*Bas, à Saint-Jean.*) Ah çà! si cet amour-là va me faire du tort?

SAINT-JEAN. Silence!

JULIETTE, *à son père.* Et quant à mon mariage, mon père, je suis décidée maintenant; j'épouserai qui vous voudrez, et le plus tôt sera le mieux! (*A part.*) J'en mourrai, mais c'est égal! (*Elle rentre dans son appartement.*)

SAINT-JEAN, *à part.* Eh bien! voilà un danger que je n'avais pas prévu. Il faut la détromper. (*Il veut la suivre.*)

LE COMTE. Où vas-tu donc?

SAINT-JEAN. Moi, Monsieur, nulle part; j'allais prendre les ordres de Mademoiselle.

LE COMTE. Reste ici, et ne me quitte pas.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* JULIETTE.

SAINT-JEAN, *à part.* Diable! ça se complique.

ZANETTA. Certainement, Mademoiselle est bien injuste. Si on perdait toutes ses pratiques parce que l'on a une inclination, il n'y a que les prudes qui feraient fortune.

LE COMTE, *à part.* Décidément je n'ai que ce moyen de sauver le fils de mon ami. (*A Saint-Jean.*) Des siéges, je suis sûr que le marquis ne me désavouera pas. (*A Zanetta.*) Asseyez-vous, Mademoiselle. (*Saint-Jean a placé un fauteuil pour Zanetta, et rapproché celui de l'ambassadeur.*)

ZANETTA, *hésitant.* Monsieur le comte.

LE COMTE. Asseyez-vous et écoutez-moi. (*A Saint-Jean.*) Et toi, reste là.

SAINT-JEAN. Que va-t-il faire? (*Le comte s'assied. Zanetta, assise, est à gauche. Saint-Jean se tient debout derrière le fauteuil du comte, de manière qu'il peut faire des signes à Zanetta, sans que le comte s'en aperçoive.*)

LE COMTE. C'est une négociation toute nouvelle pour moi, et je ne sais pas trop comment m'y prendre; ma foi, allons au fait, et sans préambule. (*A Zanetta.*) Mademoiselle, vous aimez Frédéric?

ZANETTA, *voulant se lever.* Oh! oui, Monsieur, j'aime...

LE COMTE, *la faisant rasseoir.* Je le sais, vous l'avez déjà dit; mais il a aussi une famille qui l'aime, qui le chérit; une famille puissante qui est décidée à employer contre vous des moyens de rigueur.

ZANETTA. Des rigueurs! qu'est-ce que c'est que ça? (*Saint-Jean lui fait signe de se tranquilliser.*)

LE COMTE. Je vois que vous n'êtes point pour les rigueurs, ni moi non plus; je les désavoue; et comme vous me parliez ce matin du désir que vous aviez de vous établir en France, je me disais : si mademoiselle Zanetta, dont j'honore et dont j'estime le talent, veut transplanter à Paris les modes et les grâces napolitaines, je me fais fort de subvenir aux frais de voyage et d'établissement.

ZANETTA. Quoi! Monsieur, vous auriez la bonté...

LE COMTE. Je pensais que mille piastres pourraient peut-être suffire...

ZANETTA. Mille piastres! (*Saint-Jean lui fait signe de refuser.*) mille piastres pour quitter ces lieux, pour quitter Frédéric!

LE COMTE. Deux mille.

ZANETTA. Comment! Monsieur, vous pouvez supposer qu'une passion comme celle-là, aussi pure, aussi délicate... non certainement, non, jamais...

LE COMTE. Trois mille.

ZANETTA *veut se lever, et Saint-Jean lui fait toujours signe de refuser.* Trois mille! ah! j'ai besoin de me répéter que j'aime Frédéric. Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi, craignez de m'outrager, craignez d'insister...

LE COMTE. Quatre mille.

ZANETTA. Quatre mille! (*Même signe de Saint-Jean.*) (*A part, en se levant.*) Ma foi, M. Saint-Jean dira tout ce qu'il voudra. (*Haut.*) Certainement, monsieur le comte, j'aime Frédéric, et je l'aimerai toujours; d'abord ce pauvre Frédéric!.. mais l'intérêt d'une famille, le devoir, quatre mille piastres, et puis, ce qu'il y a de plus précieux pour une demoiselle, c'est la perspective d'un établissement, car enfin Frédéric ne pouvait pas m'épouser.

LE COMTE. Non, sans se brouiller avec sa famille; et vous ne voudriez pas faire son malheur.

ZANETTA. Dieu! que me dites-vous là! Le malheur de Frédéric! plutôt me sacrifier!

LE COMTE.

Air de *Cétine.*

Ainsi, quelle est votre réponse?

SAINT-JEAN.

Ah! je tremble de la prévoir!

ZANETTA.

Il le faut, à lui je renonce;
J'immole l'amour au devoir.

LE COMTE.

Quand c'est le devoir qu'on écoute,
Il finit toujours, mon enfant,
Par rapporter plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah! je le vois en ce moment.

LE COMTE.

Il rapporte plus qu'il ne coûte.

ZANETTA.

Ah! je le vois en ce moment.

SAINT-JEAN, *frappant du pied. A part.* La petite sotte! qui s'avise de penser à sa fortune.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Monsieur le comte, je venais... Ah! pardon, vous êtes occupé.

LE COMTE. Vous n'êtes pas de trop, approchez, jeune homme. (*Le prenant par la main et le menant devant Zanetta.*) Il est temps de parler franchement.

QUATUOR.

FRAGMENT du final de LA DAME BLANCHE : *Je n'y puis rien comprendre.*

LE COMTE, *à Frédéric.*

Voyez Mademoiselle!

FRÉDÉRIC, *regardant Zanetta.*

Elle est gentille et belle;
Mais dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

LE COMTE.

Quel est donc ce mystère?
Celle qui sut lui plaire
Lui semble une étrangère;
Il ne la reconnaît pas.

SAINT-JEAN.

Cette reconnaissance
Finira mal, je pense :
Comment sortir d'embarras?

LE COMTE, *à Frédéric.*

Eh quoi! l'aspect de cette belle
N'a pas sur vous des droits?

FRÉDÉRIC.

Je vois ici Mademoiselle
Pour la première fois.

LE COMTE.

Et toi, Saint-Jean, qui nous écoute,
Que penses-tu de tout ceci?

SAINT-JEAN.

Qu'il a bien ses raisons, sans doute,
Pour vouloir en agir ainsi.

LE COMTE, *à Frédéric.*

Vous vous croyez forcé, peut-être,
De méconnaître ses attraits;
Mais cet amour que ses yeux ont fait naître?

FRÉDÉRIC.

Moi! non, jamais... je ne l'aimai jamais.

ENSEMBLE.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme?
Car je ne le connais pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle est donc cette belle?
Dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

LE COMTE.

Oui, le trait est original.

SAINT-JEAN.

Pour nous cela finira mal.

LE COMTE. Vous êtes donc bien sûr de ne pas aimer Mademoiselle?

FRÉDÉRIC. Faut-il, Monsieur, vous faire de nouveaux serments?

LE COMTE. Non, Monsieur; mais j'en voudrais une preuve.

FRÉDÉRIC. Et laquelle?

LE COMTE. Me promettez-vous?..

ZANETTA. Mais, Monsieur...

LE COMTE. Taisez-vous! (*A Frédéric.*) Me promettez-vous de renoncer à Mademoiselle?

FRÉDÉRIC. Sans hésiter.

SAINT-JEAN, *à part.* Le maladroit!..

LE COMTE. Vous consentiriez à la quitter?

FRÉDÉRIC. Eh! mais, sans doute.

LE COMTE. C'est tout ce que je demande, je suis content de vous.

FRÉDÉRIC. Vous me rendez votre amitié?

LE COMTE. Oui, jeune homme, mon amitié, mon estime; dans une demi-heure vous ne serez plus ici.

FRÉDÉRIC. Comment! Monsieur, qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE. Que maintenant vous êtes digne d'embrasser votre père; qu'il vous attend avec impatience; la chaise de poste, les chevaux, l'argent nécessaire pour votre départ, tout sera prêt dans la minute.

FRÉDÉRIC. O ciel!

LE COMTE, *à Zanetta.* Quant à vous, Mademoiselle, restez ici; il faudra bien m'expliquer ce mystère. (*Regardant Saint-Jean*) et si l'on m'a trompé...

SAINT-JEAN. Oui, Monsieur, c'est ce que je vais tâcher de savoir; car je suis comme vous: je m'y perds.

LE COMTE. Eh bien! par exemple... allons, allons, n'importe, il partira, c'est tout ce que je désire. Attendez-moi là, je reviens dans l'instant. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, SAINT-JEAN, ZANETTA.

FRÉDÉRIC. Me renvoyer dans une demi-heure, et pour quelle raison? pour quel motif?

ZANETTA. Oui, sans doute; maintenant qu'on peut parler, qu'est-ce que ça signifie?

SAINT-JEAN. Que nous sommes perdus, ruinés, et par votre faute à tous deux.

FRÉDÉRIC ET ZANETTA. Par la mienne?..

SAINT-JEAN. Depuis une heure je vous fais des signes, et vous ne comprenez rien; j'avais tout prévu, tout arrangé; l'ambassadeur voulait garder chez lui le fils du marquis d'Aveiro pour le guérir d'une inclination roturière; le fils du marquis de... c'était vous; l'inclination, c'était Mademoiselle.

ZANETTA. Comment! c'est *j'aime Frédéric?* il fallait donc le dire.

SAINT-JEAN. Et vous avez la maladresse de ne pas vous reconnaître.

ZANETTA. Quand on ne s'est jamais vu.

FRÉDÉRIC. Et surtout quand on n'est pas prévenu.

SAINT-JEAN. Impossible depuis ce matin de vous voir et de vous parler... Que faire maintenant?

ZANETTA. Tout avouer à son excellence.

SAINT-JEAN. Non pas, c'est moi qui paierais tous les frais.

FRÉDÉRIC. Écrire à ce marquis d'Aveiro dont tu m'as donné le nom; c'est l'ami de l'ambassadeur, mais c'est aussi celui de ma famille; et j'ai vu de lui une lettre, où il promettait de parler en ma faveur.

SAINT-JEAN. Il est à Madrid, et ne servira pas de si loin; en attendant, vous perdez votre maîtresse, moi mes deux mille piastres.

ZANETTA. Et moi, mes quatre mille.

SAINT-JEAN. Il n'y a donc qu'un moyen qui peut tout réparer; monsieur le comte va revenir : tenez-vous à demeurer chez lui, à rester près de sa fille?

FRÉDÉRIC. Tu me le demandes?

SAINT-JEAN, *montrant Zanetta.* Eh bien! alors, redevenez amoureux de Mademoiselle.

FRÉDÉRIC. Et Juliette, que dira-t-elle?

SAINT-JEAN. Quand vous serez de la maison, ne trouverez-vous pas vingt occasions de lui parler, de lui avouer la vérité?

FRÉDÉRIC. Il a raison. Eh bien! soit, si Mademoiselle veut me le permettre, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou. Ah! son nom?

SAINT-JEAN. Zanetta... (*A Zanetta.*) Vous, ma petite, vous connaissez nos conventions, notre premier plan.

AIR du *Piège.*

Vous dévouant pour le salut public,
Que de nouveau l'un pour l'autre soupire.

ZANETTA.

Je le veux bien. Je r'aime Frédéric;
Mais permettez-moi de le dire :
A chaque instant changer ainsi soudain,
J'en conçois de l'inquiétude.
Ce n'est qu'un jeu, je le sais; mais enfin,
Ça peut en donner l'habitude;
On peut en prendre l'habitude.

SAINT-JEAN. Et les principes qui sont là, et dont vous ne parlez pas. On vient, allons, allons, du feu, du désordre, du pathétique, c'est le père. (*A Frédéric, montrant Zanetta.*) Tombez à ses pieds... (*Tirant son mouchoir.*) Dieu! quel tableau! (*Frédéric se jette aux pieds de Zanetta.*)

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

LE COMTE, *voyant Frédéric aux pieds de Zanetta.* Que vois-je?

SAINT-JEAN. O spectacle touchant! triomphe de l'amour et de la sensibilité! je ne puis retenir mes larmes. Ah! c'est vous, monsieur le comte! (*Frédéric se relève.*) Venez être témoin d'une réconciliation qui aurait attendri un barbare.

LE COMTE. Une réconciliation... Eux qui ne se connaissaient pas...

SAINT-JEAN. Vous l'aviez bien deviné, c'était une ruse, ou plutôt c'était une querelle d'amoureux; car c'est au moment de la séparation que l'explosion a éclaté; deux volcans, monsieur le comte! J'ai voulu les arrêter, impossible; ils se sont précipités dans les bras l'un de l'autre, en criant qu'ils ne voulaient plus

se quitter, non jamais! plutôt mourir; enfin le délire de la passion...

LE COMTE. Quoi! Monsieur, au moment où j'avais tout préparé pour votre départ?

FRÉDÉRIC. Maintenant, Monsieur, il est impossible! je reste.

LE COMTE. Et vous, Mademoiselle, qui étiez déjà décidée à vous sacrifier?

ZANETTA. J'avais trop présumé de mes forces, et je ne puis que vous répéter ici ce que je vous ai notifié ce matin: j'aime Frédéric, Monsieur.

LE COMTE. C'est connu. (*A part.*) Allons, il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable; mais on se moque de moi, c'est clair, nous allons voir. (*Haut.*) Je n'ai rien à dire, j'ai voulu vous rendre à la raison, j'ai rempli mon devoir; mais, puisque rien ne peut vaincre cette grande passion, je me rends.

TOUS. Quoi! Monsieur.

LE COMTE. Votre père, le marquis d'Aveiro, n'est point un barbare, un tyran. « Si après avoir tout « tenté, m'a-t-il dit, vous pensez que cette jeune « fille soit nécessaire au bonheur de mon fils, je vous « permets de les unir. »

FRÉDÉRIC, *quittant la main de Zanetta.* Comment?

SAINT-JEAN, *étourdi.* Oh! *Diavolo!*

ZANETTA, *à part.* Dieu! épouser un marquis.

LE COMTE, *les observant.* Votre constance méritait bien un pareil prix, et c'est dans la chapelle de l'ambassade, en ma présence, que vous allez être mariés.

FRÉDÉRIC. Un moment.

SAINT-JEAN *bas.* Tenez ferme.

ZANETTA.

AIR du *Fleuve de la vie.*

Qui? moi, je deviendrais marquise!...

LE COMTE.

Eh quoi! vous semblez refuser!

SAINT-JEAN, *bas.*

Déguisez moins votre surprise.

FRÉDÉRIC.

Veux-tu que j'aille l'épouser?

SAINT-JEAN, *de même.*

Afin d'éclairer ce mystère,
C'est une ruse, je le voi.
Je le laisserais dire.

ZANETTA.

Et moi
Je le laisserais faire.

LE COMTE. Eh mais! quelle froideur! vous ne me remerciez pas? vous ne tombez pas dans mes bras?

FRÉDÉRIC. Monsieur, certainement je suis touché, mais mon père?..

LE COMTE. Je vous ai dit qu'il m'avait envoyé son consentement.

SAINT-JEAN, *vivement.* Permettez, ce n'est pas dans la lettre.

LE COMTE. Hein! Comment le sais-tu?

SAINT-JEAN, *embarrassé.* Je le sais, je... c'est-à-dire je présume, parce qu'un homme comme le marquis d'Aveiro ne peut consentir à une mésalliance.

LE COMTE. Saint-Jean...

SAINT-JEAN. Monsieur.

LE COMTE. Je te ferai mourir sous le bâton.

SAINT-JEAN. Plaît-il, Monsieur? et pourquoi?

LE COMTE. Je n'en sais rien; mais ce jeune homme, cet amour, ton trouble; tu me trompes.

SAINT-JEAN. Moi! monsieur le comte peut-il penser que je sacrifie ses intérêts à ceux d'un inconnu?

LE COMTE. Un inconnu! Monsieur le valet de chambre interprète, expliquez-moi comment il se fait que ce chevalier d'Aveiro soit précisément l'inconnu dont vous avez parlé à ma fille; expliquez-moi comment ces jeunes gens s'aiment et ne se connaissent pas, se raccommodent et ne veulent pas se marier.

SAINT-JEAN. Monsieur, on ne peut pas expliquer les bizarreries du cœur humain; mais la vérité est que je ne suis pour rien dans tout ceci, et, si vous en doutez.

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, UN VALET.

LE COMTE, *lisant une carte que le valet lui remet.* Comment! il est ici?

LE VALET. Il attend monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE, *avec joie.* Quel bonheur! Oh! pour le coup, je vais savoir la vérité. (*Au valet.*) Que personne ne puisse sortir de l'hôtel, (*Aux autres.*) et malheur à qui s'est joué de moi! restez tous. (*Il sort avec le valet.*)

—

SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, ZANETTA, SAINT-JEAN.

FRÉDÉRIC, *croisant les bras.* Eh bien! Saint-Jean?

SAINT-JEAN. Je n'y suis plus du tout.

ZANETTA. Qu'est-ce que cela veut dire?

FRÉDÉRIC. Ce nouveau personnage.

SAINT-JEAN. Qui doit tout découvrir.

ZANETTA. Je commence à avoir peur.

FRÉDÉRIC. Voilà pourtant le résultat de tes ruses, de tes finesses, et du personnage ridicule que tu m'as fait jouer; mais songes-y bien, j'ai pu m'abaisser à cette feinte pour obtenir Juliette; mais si je la perds, c'est à toi que je m'en prends, et je t'assomme.

SAINT-JEAN. C'est cela; l'ambassadeur d'un côté, vous de l'autre, et pas de petite porte pour se sauver.

ZANETTA. Ah çà! dites-moi au moins si j'aime toujours Frédéric.

SAINT-JEAN. Il est bien question de cela! Que devenir? quel parti prendre; l'ambassadeur est sur la trace; l'intrigue va s'éclaircir; nous n'avons plus qu'une ressource, Monsieur, c'est de la compliquer tellement que monsieur le comte, ni nous-mêmes ne puissions plus nous y reconnaître. Comme ces gens qui, au moment d'une liquidation, embrouillent toujours les affaires; c'est le seul moyen de faire les siennes. Qui vient là? est-ce l'ennemi? non, c'est mademoiselle Juliette.

FRÉDÉRIC. Ah! je pourrai du moins la détromper.

—

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, JULIETTE.

JULIETTE, *apercevant Zanetta.* Comment, Mademoiselle, encore ici? je vous trouve bien hardie.

FRÉDÉRIC. Un mot seulement, car les instants sont précieux; votre père était dans l'erreur, je vois aujourd'hui Mademoiselle pour la première fois.

JULIETTE. Il serait possible!

FRÉDÉRIC. C'est vous seule que j'aime et que j'aimerai toujours.

JULIETTE. Ah! je le disais bien; c'est cette lettre de votre père qui avait tout embrouillé; il se trompait aussi, n'est-ce pas, Monsieur! mais grâce au ciel, tout va s'éclaircir; car il arrive, il vient d'entrer dans le salon.

FRÉDÉRIC. Eh! qui donc?

JULIETTE. Votre père, le marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN. Ah! grands dieux!

JULIETTE. J'ai bien retenu son nom, lui et mon père

se sont enfermés pour parler de nous, de notre mariage, et voilà, j'espère, de bonnes nouvelles.

FRÉDÉRIC, *à part.* Oui, joliment, le marquis d'Aveiro... il ne nous manquait plus que cela.

SAINT-JEAN. Voilà ce que je demandais, surcroît d'embarras.

JULIETTE. Ne craignez rien, il vous pardonnera tout; il a l'air d'un si honnête homme.

FRÉDÉRIC, *perdant la tête.* Oui, vous croyez... Quelle figure a-t-il?

JULIETTE. Comment, Monsieur?

ZANETTA. Allons, il ne connaît pas son père à présent; il ne connaît personne, ce jeune homme.

FRÉDÉRIC, *apercevant le comte.* Dieu, monsieur le comte!

ZANETTA ET SAINT-JEAN, *en même temps.* Monsieur le comte!

SAINT-JEAN. De l'audace, et tenons-nous bien.

—

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS; LE COMTE.

JULIETTE, *à son père, qui s'avance lentement en les regardant tous.* Eh bien! mon père, le marquis d'Aveiro?

LE COMTE. Je le quitte à l'instant.

JULIETTE. Vous venez sans doute chercher son fils pour le conduire dans ses bras.

LE COMTE. Je le voudrais, mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le marquis d'Aveiro n'a jamais eu de fils.

JULIETTE, *regardant Frédéric.* Comment?

SAINT-JEAN, *à part.* De mieux en mieux.

FRÉDÉRIC, *à part.* Quel supplice!

ZANETTA. Ah çà! il paraît que le père n'aime donc pas Frédéric.

LE COMTE, *à Frédéric.* C'est vous dire assez, Monsieur, que, si j'ignore encore qui vous êtes, et les moyens que vous avez employés pour me tromper, je me doute du moins du motif qui vous a conduit chez moi; et pour que vous perdiez tout espoir, pour que vous renonciez à jamais à la main de Juliette, je vous apprendrai que, cédant aux sollicitations du marquis d'Aveiro, je marie ma fille au fils d'un de ses amis.

JULIETTE ET FRÉDÉRIC. O ciel!

LE COMTE. Oui, Monsieur, si mon gendre a le tort à mes yeux de ne pas être Espagnol, c'est du moins un homme estimable, un Français plein d'honneur et de franchise, qui vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Madrid; et ce gendre, dont le nom seul va déjouer tous vos projets, c'est le fils du baron de Cernay.

FRÉDÉRIC, *se jetant à ses genoux.* Ah! quel bonheur!

LE COMTE, JULIETTE ET ZANETTA. Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

FRÉDÉRIC. C'est moi-même, vous le voyez à vos pieds; apprenez...

LE COMTE. A d'autres, Monsieur, on ne me trompe plus ainsi.

FRÉDÉRIC. Non, cette fois je vous jure que c'est la vérité; je suis Frédéric de Cernay.

SAINT-JEAN. Je l'affirme.

FRÉDÉRIC. Et le marquis d'Aveiro va vous l'attester.

LE COMTE. Pardon, Monsieur; mais je ne reconnais pas en vous cette loyauté et cette franchise dont il me parlait.

FRÉDÉRIC. Moi, Monsieur, je ne vous ai jamais trompé.

LE COMTE. Comment! Monsieur, quand vous vous introduisez dans ma maison. .

FRÉDÉRIC. Non; c'est vous-même qui m'avez fait arrêter et conduire chez vous.

LE COMTE. C'est vrai; mais prendre un faux nom.

FRÉDÉRIC. Je vous ai dit le mien; c'est vous qui avez exigé que j'en prisse un autre.

LE COMTE. C'est vrai; mais feindre d'aimer une petite grisette.

FRÉDÉRIC. Je n'y ai jamais pensé; vous avez été témoin que je n'ai pas reconnu Mademoiselle.

LE COMTE, *souriant.* C'est encore vrai, je suis forcé d'en convenir; (*Vivement.*) mais ce maudit mystère, je ne pourrai pas venir à bout... (*A Frédéric et à Juliette.*) Eh bien! je vous pardonne, je vous marie, à une seule condition, c'est que vous m'expliquerez tout; cette lettre que j'ai reçue, cet amour prétendu, pour quel motif? dans quel but?

FRÉDÉRIC. J'en suis désolé, mais je n'en sais encore rien.

JULIETTE. Ni moi.

ZANETTA. Ni moi.

LE COMTE. Ah! c'est trop fort! je donnerais cent piastres à celui qui me dirait qui m'a écrit cette lettre.

SAINT-JEAN, *tendant la main.* Je les prends.

LE COMTE. Comment?

SAINT-JEAN. C'est moi, Monsieur.

LE COMTE. Toi, coquin.

SAINT-JEAN. Oui, Monsieur; par humanité, par bonté d'âme, je voulais servir l'amour de ce jeune homme et vous contraindre à le retenir chez vous.

LE COMTE. Je comprends. Ah! morbleu! mais je n'ai que ma parole, tu auras tes cent piastres. Si je ne craignais d'ébruiter l'aventure, j'y joindrais autre chose.

SAINT-JEAN. Tout ce que je demande à monsieur le comte, c'est un certificat de talents diplomatiques.

LE COMTE. En quoi l'as-tu mérité?

SAINT-JEAN. Pour avoir tenu en échec pendant deux heures un diplomate aussi distingué que monsieur le comte; avec cela je suis sûr d'être placé tout de suite.

LE COMTE. Comment! drôle.

ZANETTA. Ah çà! et moi, mon établissement, mon voyage à Paris?

SAINT-JEAN. Je vous y conduirai, aimable Napolitaine, si vous voulez accepter ma main; je vous ai promis un amoureux, (*Présentant sa main.*) eh bien! je vous offre un mari.

ZANETTA. Ce n'est pas tout à fait la même chose; mais c'est égal, je me risque et je pars pour Paris.

CHŒUR FINAL.

AIR nouveau de *M. Heudier.*

Allons nous mettre en voyage;
L'amour embellit notre sort;
Et sans éprouver de naufrage,
Puissions-nous arriver au port!

ZANETTA, *au public.*

Je quitte Naples pour la France;
Ce voyage offre des dangers;
Mais on dit qu'avec indulgence
On y traite les étrangers.
Suivant cette heureuse méthode,
Daignez, Mesdames, dès demain,
Mettre la modiste à la mode,
En adoptant son magasin.

CHŒUR.

Allons nous mettre en voyage, etc.

FIN DE L'AMBASSADEUR.

FRÉDÉRIC. J'ajuste le cheval du postillon, je le renverse. — Acte I, scène 4.

LA SOMNAMBULE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 6 décembre 1819.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

Personnages.

M. DORMEUIL.
CÉCILE, sa fille.
FRÉDÉRIC DE LUZY.
GUSTAVE DE MAULÉON.
BAPTISTE, valet de Gustave.
MARIE, femme de chambre de Cécile.
UN NOTAIRE.
PARENTS ET AMIS DE DORMEUIL.

La scène se passe dans le château de Dormeuil.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant; des croisées au fond, donnant sur un jardin; une table à droite des spectateurs.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DORMEUIL, CÉCILE, MARIE.

DORMEUIL, *tenant à la main plusieurs billets d'invitation.* Enfin, voilà donc nos billets de faire part. Comme c'est écrit! comme c'est moulé! et cet Hymen qui tient un flambeau! Vraiment, ce cher Griffard, l'imprimeur du département, entend très-bien le billet de mariage. Ah çà! où est mon gendre, le capitaine?

MARIE. Votre gendre? est ce qu'il peut rester en place? A chaque instant il regardait sur la route de Paris pour voir si son coureur et sa corbeille de noces n'arrivaient pas. Dans son impatience, il riait, il chantait, il m'embrassait, en me parlant de Mademoiselle.

DORMEUIL. Je le reconnais bien là. (*A Cécile.*) Il pense toujours à toi.

MARIE. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il m'a dit qu'il allait voir au haut de la montagne si on ne découvrait rien; il a pris son fusil, et il est parti en chassant à travers la forêt.

DORMEUIL. Comment! à la chasse aujourd'hui?

MARIE. Sans doute : c'est un monsieur si singulier que monsieur votre gendre.

DORMEUIL. Singulier... En quoi?

MARIE.

AIR : *Ces postillons.*

Il n'a point d'ordre et donne à tout le monde.

DORMEUIL.

Bon, c'est qu'il est trop généreux.

MARIE.

Bien ne l'affecte, il rit quand on le gronde.

DORMEUIL.

C'est qu'il possède un caractère heureux.

MARIE.

Des jours entiers il se tue à la chasse.

DORMEUIL.

C'est par ardeur et par activité.

MARIE.

Mais sans tuer ni lièvre, ni bécasse.

DORMEUIL.

C'est par humanité. (*bis.*)

MARIE. Et, en outre, un garçon d'une raison...

DORMEUIL. Sa raison, sa raison; je n'ai jamais parlé de sa raison : mais à cela près, c'est un cavalier parfait. Ce cher Frédéric! jeune, aimable, spirituel; à vingt-cinq ans, capitaine de cavalerie! (*A Cécile.*) Voilà l'époux qu'il te faut, le gendre qui me convient. Il est pour toi d'une attention, et pour moi d'une complaisance... toujours de mon avis : il est vrai qu'il n'en fait qu'à sa tête; mais c'est toujours une marque de déférence dont on doit lui savoir gré. Tiens, je l'avoue que toute ma crainte était que ce mariage ne vînt à manquer; mais enfin, nous y voilà. Notre cousin, le notaire, vient d'arriver, et ma foi, dans une heure...

CÉCILE, *timidement.* Mon père!

DORMEUIL. Eh bien! hâtons-nous : toute la société attend au salon.

MARIE, *bas, à Cécile.* Allons, Mademoiselle, du courage : c'est le moment, ou jamais.

CÉCILE. Mon père, je voudrais vous parler.

DORMEUIL. Me parler! Ah! j'entends : dans un pareil moment, on a toujours quelques petits secrets à confier. Marie, laissez-nous. (*Marie sort.*)

—

SCÈNE II.

DORMEUIL, CÉCILE.

DORMEUIL. Eh bien! voyons, mon enfant, que veux-tu me dire?

CÉCILE. Ah! mon papa, j'ai bien envie de pleurer.

DORMEUIL. Un jour comme celui-ci! le jour de ton mariage!

CÉCILE. Eh bien! mon papa, je crois que c'est à cause de cela.

DORMEUIL. Comment, morbleu! ce n'est pas là mon intention.

AIR : *Voilà bien ces lâches mortels.*

Te complaire est ma seule loi,
Tu fais mon bonheur, ma richesse;
Je voudrais toujours voir pour toi
Chacun partager ma tendresse.
Te chérir seul n'est rien; je veux
Qu'au plus vite l'hymen t'engage,
Pour qu'a t'aimer nous soyons deux,
Et peut-être un jour davantage.

CÉCILE. Oh! je sais combien vous êtes bon... Mais si cela vous est égal, tenez, je crois que j'aimerais mieux ne pas me marier.

DORMEUIL. Comment, si cela m'est égal? Lorsque les bans sont publiés, lorsque tout le monde est invité!.. Voyons, Cécile, parlons un peu raison. J'ai cinquante mille livres de rente, et n'ai que toi d'enfant; je ne t'ai jamais rien refusé, je ne t'ai contrariée en rien : mais aussi tu m'avoueras que cette fois... à moins que tu n'aies quelque inclination, quelque amour.

CÉCILE. Moi, de l'amour! moi... Mon Dieu, dans tout ce que j'ai à vous dire, il n'y a pas un mot d'amour : mais en revanche, il y a de la haine tant que vous en voudrez.

DORMEUIL. Comment, tu haïrais ce pauvre Frédéric?

CÉCILE. Eh! non, ce n'est pas lui; je rends justice à ses bonnes qualités, à son mérite : mais il est quelqu'un dans le monde que je ne puis souffrir, que je déteste; et je crois que c'est cette haine-là qui m'empêche d'avoir de l'amour pour un autre. Vous savez bien que d'abord vous vouliez m'unir à M. Gustave de Mauléon.

DORMEUIL. Oui, j'avoue que, sous quelques rapports, je l'aurais préféré à Frédéric : avec autant d'amabilité, il avait plus de jugement, plus de raison. Ayant autrefois fait la guerre avec honneur, il occupait alors dans la diplomatie une place importante..... Il y a deux ans, il avait l'air de te faire une cour assidue; mais lorsque je t'en ai parlé, à peine si tu as daigné m'écouter, et tu as rejeté ma proposition avec un dédain...

CÉCILE. Sans doute : parce que c'était le lendemain du bal... de ce bal où il avait dansé toute la soirée avec mademoiselle de Fierville, sans daigner seulement m'adresser la parole. Il est vrai que de mon côté je ne l'ai pas regardé, et que j'ai toujours dansé avec Frédéric; que je lui ai donné mes gants, mon éventail; que je l'accablais de marques d'amitié : car j'étais d'une humeur... C'est depuis ce jour-là qu'il m'a adorée. Je vous demande s'il y a de ma faute? Le lendemain, M. Gustave a encore été plus assidu auprès de sa nouvelle conquête : il ne l'a pas quittée d'un seul instant, et j'ai cru voir, j'ai vu, j'en suis certaine, qu'il lui serrait la main; dans ce moment Frédéric me faisait une déclaration. J'avoue que je ne sais pas ce que je lui ai répondu : il m'a assuré depuis que je lui avais dit que je l'aimais. Cela se peut bien : j'étais si en colère! et depuis ce moment je n'ai plus revu M. Gustave.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Alors par un destin prospère,
Comme époux un autre s'offrit;
De vous je l'acceptai, mon père,
Afin que Gustave l'apprît.
Ma destinée était affreuse,
Je pleurais, mais j'étais enfin
Contente d'être malheureuse,
Pourvu qu'il en eût du chagrin.

DORMEUIL. Que ne le disais-tu donc plus tôt? Maintenant réfléchis au scandale d'une pareille rupture; un mariage publié, et qui doit se célébrer demain : nous nous ferions des ennemis irréconciliables de toute cette famille de Frédéric, qui est puissante dans

la province. Et d'ailleurs, puisque tu n'aimes pas Gustave...

CÉCILE. Moi, non certainement, je ne l'aime pas.

DORMEUIL. Et puis le temps, l'absence... Gustave habite Paris, nous, cette terre au fond de l'Auvergne : il n'y a pas apparence que jamais vous puissiez vous rencontrer.

CÉCILE. Oh! je l'espère bien; car sa seule présence me causerait une indignation dont je ne serais pas maîtresse.

DORMEUIL. Rassure-toi : tu n'as rien à craindre.

AIR : *Femmes, voulez-vous éprouver.*

Tu triompheras d'un penchant
Dont ton cœur eût été victime ;
Va, crois-moi, le plus tendre amant
Ne vaut pas l'époux qu'on estime.
Chez l'un l'amour fuit sans retour,
Quand, chez l'autre, il se fortifie ;
L'amour est le plaisir d'un jour,
L'hymen le bonheur de la vie.

En attendant, promets-moi de prendre un peu plus sur toi-même. Depuis quelque temps, je te trouve changée... Un jour de noce on a besoin d'être jolie... et tu n'as pas dormi cette nuit. Mon appartement était près du tien, et je t'ai entendue parler tout haut; je t'ai entendue marcher : cela ne t'est jamais arrivé; et ce n'est que depuis quelque temps. Allons, Cécile, un peu de courage, un peu de fermeté.

CÉCILE. Ah! pourvu que je ne le voie pas, je vous promets tout.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

MARIE, *accourant.* Voici M. Frédéric, et sans doute son coureur avec la corbeille, car j'ai cru apercevoir près de lui une espèce de postillon. Ils sont au bout de l'avenue... Mais l'on vous attend dans le salon.

DORMEUIL. Nous y allons. (*Donnant la main à sa fille.*) Tu diras à Frédéric de nous rejoindre. (*Il sort par la droite.*)

MARIE, *bas, à Cécile.* Eh bien! Mademoiselle!

CÉCILE. Rien n'est changé; mais n'importe... J'ai parlé à mon père, et je suis plus tranquille; suis-moi.

—

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, *paraissant aux croisées du fond;* GUSTAVE, BAPTISTE.

FRÉDÉRIC *tient à la main un fusil et une carnassière qu'il jette à terre en entrant.* Holà! hé! quelqu'un! Moi, je n'aime pas à faire mon entrée incognito. (*A Gustave et à Baptiste qui entrent.*) Eh! arrivez donc, mes amis, et n'ayez pas peur : vous êtes chez moi.

GUSTAVE. Mon cher Frédéric, que ne te dois-je pas!

FRÉDÉRIC. Allons donc, ne parlons pas de cela. Ce pauvre Baptiste n'est pas encore revenu de sa frayeur.

BAPTISTE. Non, il n'y a pas de quoi : quand on vient de se trouver entre le feu et l'eau!

FRÉDÉRIC. Ma foi, je me suis rencontré là bien à point. J'arrivais au haut de la montagne, lorsque j'aperçois une chaise de poste emportée par deux chevaux fougueux qui avaient quitté la grande route, et se dirigeaient vers un précipice.

BAPTISTE. Je le vois encore d'ici : deux cents toises de profondeur!

FRÉDÉRIC. Non : mais cinquante, et c'est bien assez. Le postillon, qui était cet imbécile, avait déjà abandonné les guides et perdu l'étrier; j'étais à soixante pas de vous; impossible de vous arrêter à temps : je glisse une balle dans mon fusil; j'ajuste le cheval du postillon : je le renverse, l'autre s'abat, et vous vous trouvez tous à terre, mais de plain-pied, et sur le plus beau gazon du monde! un endroit fait exprès pour verser.

BAPTISTE. Oui; un cheval de cinquante louis qui est resté sur la place.

FRÉDÉRIC. C'est égal, le coup était bon : à soixante pas, juste à l'épaule : c'était bien là que je visais, je t'en donne ma parole d'honneur.

BAPTISTE. Et moi qui étais dessus; je vous demande.

FRÉDÉRIC. J'étais sûr de mon coup. Enfin, si tu veux, je le recommence; remets Baptiste.

BAPTISTE. Non pas, non pas.

AIR du *Ménage de garçon.*

Je crains quelque balle indiscrète.

FRÉDÉRIC.

Au but je suis sûr de frapper.
D'ailleurs, en ami, je vous traite.

BAPTISTE.

N'importe, on pourrait se tromper.
On voit tant de gens à la ronde
Fort bien avec tous les partis,
Mais qui tirent sur tout le monde,
Et qui font feu sur leurs amis.

FRÉDÉRIC, *à Gustave.* Ah çà! tu ne me quittes pas : songe qu'aujourd'hui tu m'appartiens tout entier. Je suis ici chez moi, et je me fais un plaisir de te recevoir... Si tu savais... je te conterai cela tout à l'heure... C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie! il ne me manquait que la présence de mon meilleur ami. Baptiste, votre maître couche ici; laissez-nous et allez à l'office.

BAPTISTE. J'y allais, Monsieur.

FRÉDÉRIC. C'est bien, et tu diras qu'on prépare la chambre... (*A Gustave.*) Je te demande pardon, mon ami; vois-tu, un maître de maison... Ecoute, Baptiste... la chambre... Quelle chambre vais-je donc lui donner?.. c'est que tout est pris! Ah! notre pavillon! parbleu! le pavillon du jardin : un endroit charmant! qui est un peu en défaveur depuis que le jardinier prétend y avoir vu la nuit de grandes figures blanches... mais je sais que cela ne te fait rien.

GUSTAVE. Oh! absolument.

FRÉDÉRIC.

AIR d'*Arlequin musard.*

Un mien grand-oncle a rendu l'âme.

GUSTAVE.

J'entends, voilà le revenant.

FRÉDÉRIC.

Non, le fantôme est une femme,
Et c'est la sienne apparemment.
Grâce à la concorde profonde
Qu'entre eux l'on voyait exister,
Depuis qu'il est dans l'autre monde,
Sa femme n'y veut plus rester.

GUSTAVE. Ma foi, mon ami, j'en suis enchanté!

FRÉDÉRIC. Va pour le pavillon. (*A Baptiste.*) Tu y porteras la valise de ton maître.

BAPTISTE, *à Gustave.* Et moi, Monsieur, je pense maintenant que vous feriez peut-être mieux de con-

tinuer votre route. Monsieur votre père sera inquiet.

FRÉDÉRIC. Est-ce que le commandant en chef de ta cavalerie démontée serait poltron, par hasard?

BAPTISTE. Moi, Monsieur, ce que j'en dis n'est que par intérêt pour mon maître; car, Dieu merci, j'ai fait mes preuves : quand quelqu'un a eu comme moi un cheval tué sous lui!

GUSTAVE. C'est bon, laisse-nous.

—

SCÈNE V.

GUSTAVE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC. Ce cher Gustave! quel bonheur de te trouver! Je n'ai point oublié qu'au régiment tu étais mon guide, mon mentor : car j'étais un peu mauvais sujet, et je n'ai jamais fait grand'chose. Toi, c'est différent : tu as toujours mieux valu que moi, j'en conviens. C'est toi qui payais mes dettes, et qui m'as sauvé de je ne sais combien de coups d'épée, sans compter ceux que tu as reçus pour moi; et ceux-là, vois-tu bien, (*Mettant la main sur son cœur.*) ils sont là : ça ne s'oublie pas. Mais dis-moi un peu, depuis que nous ne nous sommes vus, il me semble que ta sagesse a pris une teinte bien rembrunie.

GUSTAVE. Ma foi, mon cher, je crois que je deviens philosophe; je m'ennuie : et si ce n'était pas payer tes serviees d'ingratitude, je te dirais que tout à l'heure j'ai été presque fâché lorsque tu as arrêté mes chevaux... Oui, mon ami, j'étais amoureux, j'ai été trahi; ça va te faire rire : moi, ça me désole. J'ignore ce que la perfide est devenue : je ne m'en suis point informé. J'avais réalisé quelques fonds, envoyé ma démission de secrétaire d'ambassade, et je quittais la France lorsque je t'ai rencontré.

FRÉDÉRIC.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Par dépit nous fuir sans retour,
Ah! certes, la folie est grande;
Conçoit-on, je te le demande,
Un Français qui se meurt d'amour;
Un guerrier constant qui se flatte
De fixer de jeunes beautés;
Enfin, un amant diplomate
Qui croit à la foi des traités.

GUSTAVE, *souriant.* Tu as raison; je suis un extravagant; mais il ne s'agit pas ici de mes chagrins, parlons plutôt de ton bonheur : c'est le moyen de me les faire oublier; il paraît que tu es dans une situation...

FRÉDÉRIC Superbe, mon ami, et surtout bien extraordinaire. Je me marie, et ce n'est pas sans peine. Tu sais combien j'ai manqué de mariages; je n'ai jamais pu en conclure un seul.

GUSTAVE. Oui; tu jouais de malheur: des duels, des rivaux...

FRÉDÉRIC. Et le chapitre des informations : il y a des parents curieux qui veulent tout savoir : c'était cela qui me faisait toujours du tort; mais enfin je suis tombé sur un beau-père raisonnable; il pense qu'il faut que la jeunesse fasse des folies, ce qui est aussi mon système; et c'est ce soir que nous signons le contrat... Une fille unique, cinquante mille livres de rente, et je l'aime!.. comme je les aimais toutes... car, franchement, je n'ai jamais eu de préférence marquée pour personne : c'est encore une des considérations qui ont déterminé le beau-père.

AIR des *Maris ont tort.*

Oui, depuis qu'existe le monde,
Chacun dispute à tout propos
Et sur la brune et sur la blonde,
Sur le champagne et le bordeaux.
A quoi bon toutes ces querelles?
Je n'ai jamais d'avis certains,
Et j'adore toutes les belles,
Comme je bois de tous les vins.

GUSTAVE. Ma foi, mon cher, tu es heureux, et je te félicite de ton mariage.

FRÉDÉRIC. Oh! il n'est pas encore fait; et il y a bien des choses à dire. Tu sais que quelquefois je joue?

GUSTAVE. Quelquefois! c'est-à-dire toujours.

FRÉDÉRIC. Oui, par habitude, car je n'aime pas le jeu. L'hiver dernier, j'ai eu un bonheur admirable... près de soixante mille francs que j'ai gagnés. C'est dans ce moment-là que je me suis présenté au beau-père, qui m'a accepté; mais j'étais si content de me marier, que j'ai joué encore par passe-temps; car c'est toujours ma ressource quand j'ai de la joie ou du chagrin.

GUSTAVE. Eh bien!

FRÉDÉRIC. Eh bien! tu ne devines pas? (*En riant.*) J'ai tout perdu, et il ne me reste rien : ça n'est pas pour moi, ça m'est égal; je connais ces positions-là; mais c'est le beau-père, un brave homme qui m'avait accepté plus pour moi-même que pour ma fortune; une jeune personne charmante, qui m'adore, oui, qui m'adore, c'est le mot; tu sais que là-dessus je ne m'en fais pas accroire... et des présents de noce... une corbeille superbe qui arrive aujourd'hui, et que je ne sais trop comment payer. Voilà, je te l'avoue, ce qui me fait trembler pour mon cinquième mariage.

GUSTAVE. Comment, morbleu! ne suis-je pas là? Et si une vingtaine de mille francs peuvent d'abord te suffire...

FRÉDÉRIC, *le serrant dans ses bras.*

AIR de *Préville et Taconnet.*

Mon ami, mon dieu tutélaire.

GUSTAVE.

Ton bien jadis n'était-il pas le mien,
Lorsque avec moi tu partageais en frère?

FRÉDÉRIC.

Oui, de ce temps je me souvien,
De ce temps-là je me souvien.
Nous apportions, toi, ce me semble,
Crédit, fortune, esprit sage et rangé;
Moi, les défauts et les dettes que j'ai;
Puis, sans façon, nous mettions tout ensemble :
Voilà comment j'ai toujours partagé.

GUSTAVE. Et quelle est ta future?

FRÉDÉRIC. Mais j'ai idée que tu l'as connue à Paris, quand elle y habitait. C'est la fille d'un riche négociant, monsieur Dormeuil.

GUSTAVE. Comment, Cécile Dormeuil?

FRÉDÉRIC. Oui, Cécile; c'est elle-même.

GUSTAVE. En effet, je me rappelle l'avoir vue quelquefois. (*Tirant son portefeuille.*) Tiens, voilà toute ta somme.

FRÉDÉRIC. J'espère que cela ne te gêne pas? Eh bien! qu'as-tu donc?

GUSTAVE. Rien, mon ami; rien du tout, je te jure. Mais je fais réflexion que la famille de ton père est très-nombreuse; que tu as sans doute beaucoup de parents à loger.

FRÉDÉRIC. Eh bien! qu'importe? n'es-tu pas mon ami? ça vaut bien un cousin : d'ailleurs, il me faut

un témoin, et je compte sur toi. Et puis, tu ne t'imagines pas comme ma femme, comme mon beau-père, comme tout ce monde-là m'aime. Présenté par moi, tu vas voir quel accueil on va te faire. Ils seront enchantés de te voir. Il n'y a pas jusqu'aux domestiques... Marie... holà! quelqu'un: c'est que je suis le maître ici; il faut bien qu'on m'obéisse... Marie!

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MARIE.

FRÉDÉRIC. Avertis M. Dormeuil que mon ami intime... que M. Gustave de Mauléon...

MARIE. Ah! mon Dieu! Comment, c'est Monsieur qui... que... certainement... Monsieur... Je ne croyais pas...

FRÉDÉRIC. Eh bien! qu'est-ce qu'elle a donc? C'est la femme de chambre et la confidente de ma femme; une fille d'esprit quand elle n'a pas de distraction. Voici M. Dormeuil et sa fille.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DORMEUIL, CÉCILE.

FRÉDÉRIC. Beau-père, voilà un de mes bons amis que je vous présente.

DORMEUIL, *saluant sans le regarder*. Certainement, Monsieur... (*Levant les yeux.*) Grand Dieu!

CÉCILE, *qui a fait une révérence, le regarde à son tour, et fait un geste de surprise*. C'est lui!

FRÉDÉRIC, *à Gustave*. Ah çà! décidément tu as la physionomie malheureuse; on ne peut pas t'envisager!

DORMEUIL, *balbutiant*. A coup sûr... L'honneur que nous recevons... Nous ne croyions pas... Et j'étais loin de m'attendre...

FRÉDÉRIC. Allons, voilà le beau-père qui est comme Marie, et qui fait des phrases. Eh! sans doute, vous ne l'attendiez pas, puisqu'il ne voulait pas venir... il ne voulait pas rester.

DORMEUIL. Qui nous procure donc l'avantage?..

FRÉDÉRIC. Eh! parbleu c'est moi qui l'amène. Sans moi, il passait son chemin; j'ai le coup d'œil si juste... A soixante pas... beau-père... je vous conterai cela. Ah çà! j'espère que tu vas embrasser la mariée?

DORMEUIL, *l'arrêtant*. Non pas, non pas; ce soir, après le contrat, nous nous embrasserons tous.

FRÉDÉRIC. A la bonne heure! parce que, vois-tu, les grands parents... l'étiquette...; c'est le beau-père qui est le maître des cérémonies: moi, ça ne me regarde pas; j'épouse, et voilà tout. Ma chère Cécile, je vous le recommande; il ne connaît ici personne que vous; et puisqu'il veut bien nous sacrifier sa journée... Allons, mon cher Dormeuil, faites-lui donc un peu d'amitié, je ne vous reconnais pas; maintenant d'ailleurs; sa présence est indispensable, c'est mon témoin.

DORMEUIL. Comment? votre témoin!

FRÉDÉRIC. Oui, morbleu! ce n'est pas la première fois qu'il m'en a servi.

AIR de *Lantara*.

Oui, vingt fois sa valeur prudente
A modéré mes sens trop étourdis;
Avec succès je le présente
A mes amis, comme à mes ennemis.
Heureux témoin! sa présence chérie
Me fut toujours d'un augure flatteur;
Autrefois je lui dus la vie,
Je vais lui devoir le bonheur.

DORMEUIL. Mais l'usage veut qu'ordinairement ce soit un parent.

FRÉDÉRIC. Eh bien! n'est-il pas le mien? Sur le champ de bataille, n'étions-nous pas frères d'armes? Cette parenté-là en vaut bien une autre. Vous mettrez sur le contrat: Parent du côté du marié. A propos, j'étais sorti pour aller au-devant du mon coureur.

MARIE. Eh! Monsieur, il vient d'arriver avec votre corbeille de noce.

FRÉDÉRIC. Ma corbeille est arrivée! Allons la déballer. C'est M. Dormeuil et moi qui l'avons commandée; et tu verras quelle élégance, quel goût.

AIR: *A soixante ans.*

Des fleurs, des dentelles, des chaînes,
Des bijoux du plus bel effet;
Deux cachemires indigènes,
Plus chers que quatre du Thibet.

DORMEUIL.

C'est trop... Combien cela vous coûte?

FREDERIC.

Eh! mais, beau-père, il le fallait;
J'ai fait ce que je dois sans doute.
(*Bas, à Gustave.*)
Mais je dois tout ce que j'ai fait.

Pourvu qu'ils n'aient rien oublié, et que tout cela ne se soit pas frois-é en route. Ah! ma chère Cécile, je vous en prie, ne venez pas avec nous; tout à l'heure, vous jouirez du coup d'œil; laissez-nous vous surprendre. Allons, beau-père, dépêchons.

DORMEUIL. Et Monsieur que nous laissons?

FRÉDÉRIC. Cécile voudra bien lui tenir compagnie.

CÉCILE. Mais que voulez-vous que je dise, que je fasse?

FRÉDÉRIC. Eh bien! vous ferez connaissance. Mon ami, je te laisse avec ma femme. (*Entraînant Dormeuil.*) Eh! venez donc, je meurs d'impatience.

—

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, CÉCILE.

GUSTAVE, *après un moment de silence*. Me sera-t-il permis, Mademoiselle, de vous offrir mes félicitations?

CÉCILE. Oui, Monsieur, je les reçois.

GUSTAVE. Je me réjouis que le hasard m'ait procuré l'avantage... car croyez que le hasard seul...

CÉCILE. J'en suis persuadée, Monsieur; je sais que rien ne pouvait vous attirer en ces lieux. Depuis longtemps, votre silence nous l'avait appris; et si quelque chose m'étonne, c'est de vous voir consentir à nous accorder quelques jours. Soyez sûr que mon père sentira tout le prix d'un pareil sacrifice.

GUSTAVE. Je n'ai pu résister au désir d'être témoin du bonheur de mon ami, du vôtre, Mademoiselle. Puissiez-vous former une union fortunée! Puisse Frédéric ne jamais éprouver les tourments de la jalousie, ni la douleur de perdre votre tendresse.

CÉCILE. Et qui vous fait présumer que cela puisse arriver? Frédéric m'aime beaucoup, Monsieur, il m'aime réellement.

GUSTAVE. Eh! Mademoiselle, est-ce donc une raison?

CÉCILE. Oui, sans doute, puisqu'il m'aime, il ne sera ni faux ni trompeur, il ne se fera point un jeu e trahir ses serments.

GUSTAVE. Vous supposez alors qu'on ne sera avec lui ni perfide ni coquette. Je le désire, Mademoiselle, et lui souhaite de trouver une fidélité que pour moi je n'ai jamais su rencontrer.

CÉCILE. Que vous n'avez pas su rencontrer?

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Mais Frédéric, vous l'ignorez peut-être,
De vous diffère trait pour trait.
Pour mieux vous le faire connaître,
Je puis vous tracer son portrait :
Il n'aime qu'une seule belle,
Il n'est ni défiant, ni jaloux,
Il est enfin tendre et fidèle,
Vous voyez qu'il n'a rien de vous.

GUSTAVE.

Même air.

Ainsi que vous, je veux, Mademoiselle,
Former un lien plus heureux,
Et désormais, aux pieds d'une autre belle,
Porter mon hommage et mes vœux.
(*Avec un dépit très-marqué.*)
Pour qu'à mon cœur rien ne vous retrace,
Exprès, je veux même, entre nous,
Qu'elle soit sans attraits, sans grâce,
Enfin, qu'elle n'ait rien de vous.

CÉCILE. Et il ne vous en coûtera pas beaucoup, Monsieur, pour l'aimer.

GUSTAVE. Pas plus qu'à vous, Mademoiselle, pour aimer Frédéric; car ce n'est point à l'ordre d'un père qu'il doit votre main; c'est à vous, à vous seule. Vous l'aimez, il me l'a dit lui-même.

CÉCILE. Comment! il vous l'a dit?

GUSTAVE. Oui, Mademoiselle, il en est convenu. Vous l'aimez, vous l'adorez, du moins, maintenant : j'ignore combien de temps il pourra jouir de cet avantage.

CÉCILE, *avec dépit.* Monsieur... (*Se reprenant.*) Eh bien! oui, Monsieur; il vous a dit la vérité : je chéris l'époux que mon père m'a donné, que mon cœur a choisi; et je ferai mon bonheur de lui appartenir. (*A part.*) On vient, ah! tant mieux : car mes larmes trahiraient le trouble de mon cœur.

—

SCÈNE IX.

GUSTAVE, DORMEUIL, FRÉDÉRIC, CÉCILE, LE NOTAIRE; PARENTS ET AMIS *.

(*Ils saluent M. Dormeuil et lui font des compliments : une partie des dames s'asseyent à gauche, et les hommes restent debout derrière elles.*)

FRÉDÉRIC. Mon ami, tu vois le plus heureux des hommes!... mes cachemires ont produit un effet... Et toi, tu as été content de ma femme, n'est-il pas vrai?.. Un peu timide, un peu troublée?.. Mais un jour comme celui-ci... moi-même je ne sais pas trop où j'en suis... Je te présente une partie de notre famille. (*Tout le monde salue. — A part, à Gustave.*) Heim, qu'en dis-tu?

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Voici ma tante la Jonchère,
Mon cousin le docteur en droit,
Mon autre cousin le notaire,
La forte tête de l'endroit.

(*A part.*)

Que t'en semble? quelles tournures!
Ils sont bien généreux, vraiment,
De montrer gratis des figures
Qu'on trait voir pour de l'argent.

DORMEUIL, *faisant avancer la table.* Allons, mon cher cousin, mettez-vous là, et occupons-nous du contrat.

FRÉDÉRIC. Sans doute; signons, signons, c'est le point essentiel : parce que tant qu'on n'a pas signé, on ne sait pas ce qui peut arriver. (*A Gustave.*) Tu sais, moi surtout qui suis si difficile à marier.

LE NOTAIRE, *à la table.* Quels sont les témoins?

FRÉDÉRIC. Du côté de Cécile, ceux que vous avez inscrits, et du mien, M. Gustave de Mauléon, mon ami.

LE NOTAIRE, *le regardant attentivement.* Ah! c'est Monsieur?

FRÉDÉRIC. Oui. Est-ce que sa physionomie ne produit pas sur vous un certain effet?

LE NOTAIRE. Mais non.

FRÉDÉRIC. Eh bien! vous êtes le premier : car mon beau-père, ma femme, toute la maison... Mais vous autres fonctionnaires publics, rien ne peut vous émouvoir : vous êtes impassibles comme la loi.

LE NOTAIRE, *avec emphase.* C'est notre devoir.

FRÉDÉRIC, *traversant le théâtre et allant vers la table.* Quand je te disais... le beau-père le premier, c'est trop juste... à moi, maintenant... Permettez donc... laissez-moi faire mon paraphe : le défaut de paraphe entraîne nullité, n'est-il pas vrai, cousin? et je veux que rien n'y manque. (*A Cécile, en lui présentant la plume.*) Ma chère Cécile, c'est à vous; mon bonheur maintenant dépend d'un seul mot *.

FRAGMENT du final de *l'Auberge de Bagnères*, arrangé par M. Doche.

DORMEUIL.

Allons, Cécile, allons, ma fille, c'est à toi.

ENSEMBLE.

CÉCILE, *traversant à son tour, et allant à la table.*

Ah! que mon âme est émue!
Oui, ma main tremble malgré moi.

GUSTAVE.

Mon cœur palpite à sa vue.

DORMEUIL.

Allons, rassure-toi.
(*Cécile prend la plume, s'arrête un instant, regarde Gustave, et signe vivement.*)

FRÉDÉRIC.

Elle est à moi.

GUSTAVE.

Elle a signé.

FRÉDÉRIC, *à Gustave.*

C'est à ton tour, je crois.

GUSTAVE, *allant à son tour à la table, et affectant une grande joie.*

Je signe, et jamais, sur mon âme,
Je n'ai signé de plus grand cœur;
Car c'est l'acte de ton bonheur;
(*A Cécile.*)
Recevez donc mon compliment, Madame,
Oui, Madame;
Le premier ici je veux
Vous donner ce titre heureux.
(*Il reprend sa place.*)

FRÉDÉRIC.

Je suis, ainsi que ma femme,
Sensible à tant d'amitié.
Enfin... enfin.. je suis donc marié.

* Les acteurs sont rangés dans l'ordre suivant : Gustave est le premier à gauche du spectateur, puis Frédéric, Cécile, Dormeuil, le Notaire devant la table, Marie de l'autre côté de la table, les parents derrière le Notaire.

* Il revient à sa première place.

DORMEUIL, FRÉDÉRIC, LE CHOEUR.

ENSEMBLE.

Ah! que { mon / son } âme est émue!
Non, rien n'égale { mon / son } bonheur.

CÉCILE.

Ah! que mon âme est émue!
Non rien n'égale mon malheur.

GUSTAVE.

Oui, pour jamais je l'ai perdue :
Non, rien n'égale ma douleur.

(*Pendant ce premier ensemble, tous les parents ont signé, et Baptiste ainsi que plusieurs domestiques arrivent tenant des flambeaux.*)

FRÉDÉRIC, *à Dormeuil et à Gustave.*

Mais vous ferez tantôt connaissance, j'espère,
Car mon ami reste avec nous, beau-père,
Il couche ici, je viens de l'engager.

DORMEUIL.

Mais où veux-tu donc le loger?

FRÉDÉRIC.

Pour qu'il soit bien, moi j'ai pris mes mesures;
Il aime à voir les revenants de près,
C'est pour cela que je lui donne exprès
Le pavillon aux grandes aventures,
Celui du jardin.

BAPTISTE, *effrayé, bas, à son maître.*

Grands dieux!
Nous sommes perdus tous les deux.

CHŒUR.

Bonsoir, Monsieur, à demain.

DORMEUIL.

Demain, de grand matin,
La noce se fait à la ville;
En attendant, chacun, je croi,
Peut se retirer chez soi.

FRÉDERIC.

Il le faut bien; chacun chez soi.
Mais demain, demain... Adieu, Cécile.
(*A Gustave.*)
Tout est signé, tout est écrit,
L'amour a couronné ma flamme;
Me voilà donc enfin mari sans contredit,
A moins que cette nuit
Le diable n'emporte ma femme.

CHŒUR.

Partons, bonne nuit, bonne nuit,

ENSEMBLE

Ah! que mon âme est émue! etc.

(*Les domestiques, le flambeau à la main, conduisent les parents par les portes de droite et de gauche. Cécile, Dormeuil et Marie sortent par le fond, ainsi que Frédéric et Gustave.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un pavillon demi-circulaire à colonnes, très-riche, fermé de tous les côtés. Au fond, une porte et deux croisées latérales, servant aussi de portes, toutes trois garnies de persiennes. A gauche du spectateur, une porte qui est censée donner dans un autre appartement du pavillon; à droite et à gauche, des panneaux, sur lesquels sont peints différents sujets. Dans le fond, à droite, est un paravent; entre le paravent et un des panneaux de la droite est un fauteuil. Il fait nuit. Au lever du rideau, Gustave écrit devant une table. Baptiste examine toutes les portes pour voir si elles sont bien fermées.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE, *appelant Gustave.* Monsieur, Monsieur, trois heures du matin!

GUSTAVE. Parbleu! je le sais bien, puisque tu as eu soin de m'avertir à tous les quarts d'heure.

BAPTISTE. Est-ce que Monsieur ne se couche pas?

GUSTAVE. Non; mais nos lits sont dans la chambre à côté. Va dormir, si cela te convient, et laisse-moi.

BAPTISTE. C'est que je n'aime pas à dormir seul, je m'ennuie, et puis, s'il arrivait quelque chose à Monsieur, peut-être n'entendrais-je pas.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Ils m'ont fait hier à l'office
Maint et maint conte sépulcral.

GUSTAVE.

Poltron!

BAPTISTE.

Soit, je me rends justice;
On ne s'en porte pas plus mal.
Oui, la bravoure a mon estimé;
Car je suis brave par penchant :
Mais je suis poltron par régime,
Afin de vivre longuement.

Et dans ce pavillon isolé, au milieu d'un jardin immense...

GUSTAVE, *sans l'écouter.* Éloigne cette table.

BAPTISTE, *lui parlant, et s'appuyant sur la table.* Encore, si l'on pouvait attendre des secours du château. Autrefois, il existait une communication qui, au moyen d'un ressort... Je ne sais plus comment ils m'ont expliqué cela; mais on n'en a plus connaissance, et le hasard seul pourrait le faire retrouver. Alors, vous sentez bien qu'après tout ce qu'on raconte...

GUSTAVE. Baptiste, je vais me fâcher.

BAPTISTE. Oh! Monsieur, cela me paraît prouvé; car on l'a mis dans le journal du département, et avant huit jours ceux de Paris le répéteront : j'espère qu'alors vous ne pourrez plus en douter.

GUSTAVE. Eh bien! voyons, où en veux-tu venir?

BAPTISTE. Eh bien! Monsieur, ils disent donc que chaque nuit le fantôme vient se reposer dans ce pavillon jusqu'au point du jour; mais qu'aux premiers rayons du soleil, crac, il a l'air de s'abîmer dans la muraille : et hier, Thomas, le jardinier, l'a vu comme je vous vois, sinon qu'il a fermé les yeux, ce qui l'a empêché de distinguer.

GUSTAVE. Ah çà! j'espère que tu as fini... Arrange-toi comme tu voudras, dors ou ne dors pas; mais tâche de te taire, ou demain je te chasse.

BAPTISTE. Ou demain je te chasse... (*Emportant la table, et la plaçant a la gauche du spectateur.*) Dieux! que c'est insupportable qu'il y ait des gens qui soient les maîtres!.. car sans les maîtres, il serait bien plus agréable d'être domestique.

AIR de *Julie.*

Mais j'ai fermé porte et fenêtre;
Partout j'ai fermé les verrous.
(*Sarrangeant dans un fauteuil qui est à l'extrême gauche et près de la table.*)
Puisqu'il me faut obéir à mon maître,
Pour lui complaire, endormons-nous,
Si je pouvais, douce métamorphose,
Imiter tant de gens de bien,
Qui, comme moi, s'endorment n'étant rien,
Et qui s'éveillent quelque chose!..
.... Quelque chose...

(*Il s'endort.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, *seul.* Encore quelques heures, et elle sera perdue pour moi!.. Et je resterais demain au château!.. Non; le dessein en est pris, j'enverrai

cette lettre à mon ancien colonel, à mon ami, et demain je partirai sans voir Cécile.

AIR : *Tendres échos errants dans ces vallons.*

Elle a trahi ses serments et sa foi,
Et pour jamais il faut que je l'oublie.
J'avais juré de vivre sous sa loi;
Eh bien! j'irai mourir pour ma patrie.
Patrie, honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls au moins ne me trahirez pas.

Nouveaux serments vont bientôt m'engager,
Et si je fus quitté par une belle,
Sous les drapeaux, où je cours me ranger,
La gloire au moins me restera fidèle.
Patrie, honneur! pour qui j'arme mon bras,
Vous seuls, hélas! ne me trahirez pas.

(*Il se jette sur une chaise, à droite du spectateur.*)

(*On entend une ritournelle.*)

Ciel!.. qu'entends-je!.. Quel est ce bruit?

—

SCÈNE III.

GUSTAVE, CÉCILE.

(*Gustave se penche sur son fauteuil pour découvrir d'où vient le bruit. Derrière lui, à droite, un des panneaux du pavillon, près du fauteuil, s'ouvre tout à coup, et l'on voit paraître Cécile en robe blanche très-simple; elle a les bras nus, et sur le cou un très-petit fichu élégamment brodé; elle tient un flambeau à la main et s'avance lentement. Le panneau se referme de lui-même. Arrivée à la table près de laquelle dort Baptiste, elle y pose son flambeau.*)

GUSTAVE. Qu'ai-je vu?.. Cécile!..

CÉCILE. J'ai cru qu'ils me poursuivaient; qu'ils voulaient encore me faire signer... Non, je ne veux plus, surtout s'il est là.

GUSTAVE. Qui peut causer, pendant son sommeil, l'agitation effrayante où je la vois?

CÉCILE, *d'un air suppliant.* Mon père!.. oui, vous avez raison... Cécile est bien malheureuse! C'est fini... je suis mariée!.. (*Portant la main à sa tête comme pour sentir sa parure.*) Oui, c'est moi qui suis la mariée, car les voilà tous qui viennent me complimenter. (*D'un air aimable et gracieux, et comme leur répondant.*) Merci, merci, mes amis; oui, des vœux pour mon bonheur!.. Ils ne me regardent plus... Si j'osais pleurer!

GUSTAVE. Grands dieux!

CÉCILE, *regardant autour d'elle.* Pourquoi m'a-t-on menée à ce bal?.. Un bal.. Vous savez que je n'aime plus le bal; que je ne veux plus y aller... (*Traversant le théâtre, et allant à droite.*) Oui, nous y voilà... (*Elle salue, et s'asseoit sur la chaise qu'occupait Gustave.*) Il y a tant de monde dans ce salon, et il n'y est pas!.. (*Faisant un geste de surprise.*) C'est lui! je l'ai aperçu! mais il se gardera bien de me parler, de danser avec moi : ce n'est qu'avec mademoiselle de Fierville.

GUSTAVE, *vivement.* Mademoiselle de Fierville!..

CÉCILE. Ah, mon Dieu! comme mon cœur bat!.. Il s'approche de nous... (*Froidement, et comme pour répondre à une invitation.*) Avec plaisir, Monsieur... (*Vivement.*) Il m'a invitée!.. Que va-t-il me dire, et que lui répondre?.. Je suis fâchée maintenant d'avoir accepté... Je voudrais que la contredanse ne commençât jamais... Ah, mon Dieu! je crois entendre... Oui, voilà le prélude!.. (*L'orchestre joue le commencement de la contredanse que Cécile croit entendre. Elle se lève de dessus le fauteuil, et se met en place pour danser. Elle porte la main à ses bras comme pour arranger ses gants, et présente la main comme si un cavalier la lui tenait* *.)

GUSTAVE. Ah! profitons de son erreur! (*Il lui prend la main.*)

CÉCILE. Sa main a pressé la mienne!.. N'importe, soyons aussi sévère... (*D'un air très-froid, et ayant l'air d'écouter.*) Comment, Monsieur?.. (*Ayant toujours l'air d'écouter.*) Cependant, ce qu'il dit là est assez raisonnable .. S'il savait quel bien il me fait!.. Quoi! Monsieur, vous ne l'aimez pas?.. Ah! j'ai bien envie de le croire... Que je vous réponde?.. Tout à l'heure... Vous voyez que c'est à moi de danser. (*Elle danse toute une figure; elle va en avant, traverse, et va à droite et à gauche, en tournant le dos au spectateur : sur la dernière reprise elle s'arrête brusquement. La musique cesse : la contredanse est censée finie. Elle retourne à sa place, et fait la révérence pour remercier son cavalier. Elle s'asseoit toujours sur la même chaise, arrange sa robe comme pour faire une place à côté d'elle à Gustave; puis a l'air de lui adresser la parole, et de continuer une conversation déjà commencée.*) Vous êtes heureux... et moi donc!.. Combien je suis contente que nous soyons raccommodés!.. Vous ne savez donc pas qu'on voulait me marier? et bien malgré moi, encore... Mais, tenez, le voilà cet anneau que vous m'avez donné, et ce qui me faisait le plus de peine, c'est qu'il aurait fallu le quitter.

GUSTAVE, *douloureusement.* Pauvre Cécile!

CÉCILE. Oui, il l'aurait bien fallu... Je vous aurais dit : Reprenez-le; car, pour moi, je n'aurais jamais eu la force de vous le rendre.

GUSTAVE. Ah! malheureux que je suis!

AIR : *Dormez donc, mes chères amours.*

Hélas! à son dernier désir
Je saurai du moins obéir.

(*Il retire l'anneau du doigt de Cécile et le met au sien.*)

CÉCILE.

Rien ne peut plus nous désunir.

GUSTAVE.

Ah! que son erreur se prolonge,
Puisque mon bonheur n'est qu'un songe.

ENSEMBLE.

Dormez donc, mes seules amours,
Pour mon bonheur, dormez toujours.
Dormez donc, mes seules amours,
Dormez, dormez,
Pour mon bonheur, dormez toujours.

CÉCILE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours;
Oui, mon cœur gardera toujours,
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

CÉCILE. Mon Dieu, la soirée est déjà finie.. il faut déjà se séparer... Il me semble que je n'ai jamais tant aimé le bal. Voilà qu'on m'apporte mon châle... Sans doute la voiture est arrivée, et mon père m'attend. (*Baissant les épaules comme pour mettre un châle.*) Adieu, Gustave; vous viendrez nous voir demain. (*Croisant ses mains sur sa poitrine comme pour tenir son châle, et faisant en même temps le geste de tenir sa pelisse.*) Adieu. (*Elle fait quelques pas dans*

* Pendant tout le temps qu'est censé durer la contredanse, l'orchestre joue *pianissimo*, et avec des sourdines, l'air de la contredanse de *Nina*.

BAPTISTE. Mon..... sieur.. .. eur!..... — Acte 2, scene 4.

le fond, rencontre le fauteuil qui est entre le paravent et le panneau par lequel elle est entrée; elle s'assied sur le fauteuil, et s'endort paisiblement. Musique. Baptiste, qui vers la fin de la scene précédente a déja étendu les bras, et s'est frotté les yeux, les ouvre dans le moment, et se trouve en face de Cécile qu'il prend pour le fantôme. Tremblant de crainte, il tombe sur ses genoux, sans oser regarder.)

BAPTISTE. Mons...ieur...eur...

GUSTAVE. Tais-toi.

—

SCÈNE IV.

BAPTISTE, *étendu par terre*; CÉCILE, *endormie sur le fauteuil*; GUSTAVE, *entre eux*; FRÉDÉRIC, *en dehors, frappant à la porte.*

FRÉDÉRIC. Gustave! Gustave! ouvre-moi.

GUSTAVE. Grands dieux! c'est la voix de Frédéric. (*A Baptiste.*) Sur ta tête, ne profère pas une seule parole, ou tu es mort.

FRÉDÉRIC, *toujours en dehors*. Eh bien! m'ouvriras-tu?

GUSTAVE. Oui; mais, au nom du ciel, ne fais pas de bruit. (*A part.*) Quel parti prendre? que devenir?.. Elle est perdue!.. Ah! ce paravent!... (*Il entoure avec le paravent le fauteuil de Cécile, jusqu'à la muraille, de sorte que le panneau secret se trouve enfermé dans le paravent. A Baptiste, qui est toujours couché.*) Et toi, relève-toi donc, et songe à ma recommandation. (*Il va ouvrir à Frédéric.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDÉRIC, *en grande parure de marié.*

(*La porte du jardin reste ouverte, et l'on aperçoit un jardin éclairé par les premiers rayons du soleil.*)

FRÉDÉRIC. Eh, mon Dieu! faut-il tant de cérémo-

nies? Mon ami, je ne peux pas dormir... je ne peux pas, et me voilà.

GUSTAVE. Je t'en prie, ne parle pas si haut.

FRÉDÉRIC. Et pourquoi donc?

GUSTAVE. C'est que cet imbécile de Baptiste est gravement indisposé.

FRÉDÉRIC. Qu'est-ce qu'il a donc? Eh! mais, en effet, je lui trouve un air pâle, une physionomie renversée.

BAPTISTE. On l'aurait à moins.

FRÉDÉRIC. On va lui envoyer le petit docteur. Mais je venais te faire part d'une idée charmante; moi, je n'en ai jamais d'autres : c'est de déjeuner tous dans ce pavillon... Eh bien! qu'as-tu donc? tu ne m'écoutes pas.

GUSTAVE. Si, vraiment... au contraire, je trouve ton projet... Tu disais...

FRÉDÉRIC. Que j'ai donné ordre de servir ici une tasse de thé avant le départ, et tu nous raconteras tes histoires de cette nuit, ou tu en inventeras pour faire peur à ces dames. Gustave! eh bien! où es-tu donc?

GUSTAVE. Oui, mon ami, oui... je l'ai toujours pensé... Mais si nous faisions un tour de jardin. (*Il veut l'emmener.*)

BAPTISTE, *se levant vivement et retenant Frédéric par son habit.* Messieurs, je ne vous quitte pas; je ne resterais pas seul ici pour un empire.

FRÉDÉRIC. Que veux-tu dire? (*Regardant Gustave, qui fait à Baptiste des signes de se taire.*) Eh! mais, qu'as-tu donc aussi?.. je n'avais pas remarqué d'abord; mais je te trouve aussi changé que Baptiste. (*En riant.*) Est ce que vous auriez vu le fantôme, par hasard?

GUSTAVE, *troublé.* Allons donc, tu veux plaisanter. (*Baptiste tire Frédéric par son habit, et de la tête lui fait signe que oui, sans que son maître l'aperçoive.*)

FRÉDÉRIC. Parbleu! tu es bien heureux! et tu devrais me dire, par grâce, (*Regardant Baptiste.*) comment il était, et de quel côté il a disparu. (*Baptiste, qui tient son mouchoir à la main, lui fait signe, en le montrant, que le fantôme était blanc; puis, élevant sa main au-dessus de sa tête, il indique qu'il était d'une grandeur démesurée, et montrant du doigt le paravent, il lui fait entendre que c'est de ce côté qu'il a disparu.*) Allons, je vois que tu es jaloux de ton fantôme, et que tu ne veux pas que tes amis en profitent. Voilà qui est mal... Mais il est impossible qu'on ne découvre pas ses traces en cherchant bien. (*Il se dirige vers le paravent.*)

GUSTAVE, *l arrêtant par le bras.* Frédéric!.. au nom du ciel, daigne m'écouter!.. et ne me condamne pas!.. Je te jure que le hasard seul... le hasard le plus extraordinaire... le plus inconcevable... et que mon honneur... mon amitié...

BAPTISTE. Oui, Monsieur, ne vous y risquez pas... D'ailleurs, c'est inutile : voilà les premiers rayons du soleil, il aura disparu.

FRÉDÉRIC. Eh! qu'importe? fût-ce le diable...

GUSTAVE, *voulant le retenir.* Non; je ne le souffrirai pas!

FRÉDÉRIC, *se dégageant et se précipitant vers le paravent.* Il le faudra bien.

AIR FINAL de *l'Amant jaloux.*

GUSTAVE.

Grands dieux!

FRÉDÉRIC, *ouvrant le paravent et regardant.*

Eh bien!
Je ne vois rien.

BAPTISTE. Parbleu! il sera parti par où il était venu. (*Le fauteuil est vide, et sur un des bras on aperçoit seulement le petit fichu que portait Cécile.*)

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC.

Quel est donc ce mystère?
D'où venait la frayeur?

GUSTAVE.

Ah! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE, *à Baptiste.* Tais-toi, tais-toi.

ENSEMBLE.

BAPTISTE.

Quel est donc ce mystère?
Je tremble encor de peur.

GUSTAVE.

Ah! tâchons de lui taire
Le trouble de mon cœur.

FRÉDÉRIC.

La plaisante aventure!
Dis-moi, je t'en conjure,
Qu'aviez-vous donc tous deux?

ENSEMBLE.

GUSTAVE.

Grands dieux! quelle aventure!
Ami, je te le jure,
Nous ignorons tous deux
Ce qui se passe dans ces lieux.

BAPTISTE.

Grands dieux! quelle aventure!
D'échapper, je vous jure,
Nous sommes trop heureux!

FRÉDÉRIC. Allons, allons, tu as beau dire, il y a quelque chose, et ta tête... Ecoute donc, jusqu'à ce jour tu avais été trop sage, trop raisonnable : on finit par payer ça... Il ne faut d'excès en rien... Regarde-moi... Ah çà! j'espère que tu vas t'habiller; tu vois que je suis déjà en costume de rigueur... Je ne te donne que cinq minutes.

GUSTAVE, *très-ému.* Sois sûr qu'on ne m'attendra pas... Baptiste, suis-moi... (*A part.*) Allons, il faut partir! (*Ils sortent par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul, le regardant partir d'un air surpris.* Ma foi... Eh bien! en voilà un qui fera bien de ne pas se marier.. Décidément il est timbré, et son effroi quand j'ai voulu approcher de ce paravent où il n'y a rien, absolument rien. (*Approchant du fauteuil, et apercevant le petit fichu que portait Cécile, et qu'elle y a laissé.*) Eh mais, si fait... cependant... je n'avais pas vu... (*Prenant le fichu, et étouffant un éclat de rire.*) C'est charmant! (*Déployant le fichu.*) Je devine maintenant à quelle espèce de fantôme ce meuble peut appartenir.

AIR de *la Sentinelle.*

Tissu charmant! voile mystérieux,
Dont contre nous la beauté s'environne!
Gage d'amour! se peut-il, en ces lieux,
Que sans égards ainsi l'on t'abandonne?
D'un hasard tel que celui-là
Sans peine on pénètre les causes!
Ici, celle qui t'oublia,
Je le devine, avait déjà
Oublié bien d'autres choses.

Mais à qui diable ça peut-il être? La petite baronne, ou la femme du notaire! (*Se reprenant.*) Oh! la femme d'un notaire!.. cependant ça s'est vu... Allons, je m'en vais prendre des informations... ce sera délicieux. Mais je ne sais pas ce qu'ils ont tous... Personne ne se lève donc aujourd'hui? Eh! voilà le beau-père.

—

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, DORMEUIL, *tenant par la main* CÉCILE, *qui est en grande parure de mariée.*

FRÉDÉRIC. Allons donc, papa, allons donc.

DORMEUIL. Ce n'est pas ma faute. Il y a une demi-heure que j'entre chez Cécile; il faut lui rendre justice, elle était déjà levée : mais elle s'était endormie sur une chaise, et il a fallu nous dépêcher... Trois femmes de chambre... mais aussi j'espère... Hein! comment la trouvez-vous?

FRÉDÉRIC. Ah! que vous êtes heureux d'avoir des enfants comme ceux-là! Je ne parle pas de votre gendre; mais c'est un beau rôle que celui de père : les gants blancs, l'air respectable. J'aurais aimé à être père, moi, pour marier mes enfants, pour leur dire : Soyez heureux! je vous unis. Enfin, vrai, si je n'étais pas moi, je voudrais être vous; mais on ne peut pas eumuler. Ah çà! les voitures sont-elles prêtes?

DORMEUIL. Pas encore.

FRÉDÉRIC. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? ça vous regarde. Vous, ma chère Cécile, voulez-vous donner vos ordres pour faire servir ici le déjeuner? (*Vers le milieu de cette scène, entrent quelques domestiques qui rangent le paravent et ouvrent toutes les fenêtres. On aperçoit le jardin; il fait grand jour.*) Moi, je cours réveiller tout le monde. J'ai tant d'affaires que je ne sais en vérité... (*A Cécile.*) Ah! dites-moi donc, une aventure charmante que je vais vous conter... Non, que je vous conterai demain. Vous qui connaissez les toilettes de toutes ces dames, savez-vous à qui appartient cet élégant fichu?

CÉCILE, *le regardant.* C'est à moi.

FRÉDÉRIC. Comment! c'est à vous?

CÉCILE. Oui, j'en étais même en peine. Où donc l'avez-vous trouvé?

FRÉDÉRIC, *troublé et balbutiant.* Où je l'ai trouvé? Mais là-bas dans le salon; parce que peut-être ne savez-vous pas... (*A part.*) Parbleu! je rirais bien. Le fait est qu'il n'est pas impossible, moi surtout qui ai toujours eu du malheur.

DORMEUIL. Eh bien! venez-vous?

FRÉDÉRIC. Eh! sans doute.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons tout du haut en bas;
A ma voix il faut qu'on réponde :
Un jour de noce on ne dort pas.
(*A part.*)
Examinons avec prudence.
Tout voir et se taire est ma loi.
Je suis époux; il faut, je pense,
Remplir les devoirs de l'emploi.

DORMEUIL, FREDERIC.

Allons réveiller tout le monde,
Parcourons, etc.

—

SCÈNE VIII.

CÉCILE, *seule.* Je suis encore si émue, si troublée! je l'avais revu... nous étions raccommodés.

AIR : *Jeannot me délaisse* (de JEANNOT ET COLIN).

Oui, je croyais l'entendre,
Ainsi qu'en nos beaux jours,
Lorsque sa voix si tendre
Jurait d'aimer toujours.
Tout n'était que mensonge :
Amour, constante ardeur,
Vous n'existez qu'en songe,
Hélas! et dans mon cœur.

Même air.

Et pourtant tout s'apprête
Pour un lien si doux;
Quel bonheur! quelle fête!
C'est ce qu'ils disent tous.
Chacun vante les charmes
De cet hymen flatteur.
Allons, séchons nos larmes
Le jour de mon bonheur.

—

SCÈNE IX.

CÉCILE; GUSTAVE, *sortant de l'appartement à gauche.*

GUSTAVE. C'est elle. (*Cécile le salue froidement.*) Ah! quelle différence! Mais non, c'est un secret que j'ai surpris et qui ne m'appartient pas. (*Haut.*) Hier, Madame, je croyais avoir l'honneur d'assister...; mais des événements inattendus...

CÉCILE. Vous serait-il arrivé quelque chose? Quel changement dans vos traits!

GUSTAVE. Non, non, je vous remercie; ce n'est rien, j'ai peu dormi.

CÉCILE, *à part.* Et moi!

GUSTAVE. En vain je voulais vous éloigner, vous bannir de ma pensée. Partout je vous retrouvais, partout vous étiez avec moi... cette nuit même.

CÉCILE, *troublée.* Cette nuit!

GUSTAVE.

AIR : *Il reviendra* (de ROMAGNESI).

J'ai cru vous voir... oui, c'était celle
A qui je devais être uni :
Au bal j'étais placé près d'elle
CÉCILE, *cherchant à rappeler ses idées.*
Mon rêve commençait ainsi.

GUSTAVE.

Ce que j'éprouve je l'ignorais;
Pourtant je croi,
Que, malgré moi, j'aimais encore.

CÉCILE, *à part.*

C'est comme moi.

GUSTAVE. Il semblait que vous m'aviez pardonné; car vous saviez la vérité : vous saviez que jamais mademoiselle de Fierville...

CÉCILE. Comme dans mon rêve!

GUSTAVE. Et que c'est vous, Cécile, vous seule que j'ai toujours aimée, (*Presque hors de lui.*) et que j'aime encore!

CÉCILE. Comme dans mon rêve!.. (*Tendrement.*) Gustave!..

GUSTAVE. Adieu! adieu! je sens, après un tel aveu, que je dois vous fuir pour jamais; mais je conserverai toujours votre image et cet anneau que vous m'avez rendu.

CÉCILE, *cherchant à son doigt.* Que voulez-vous dire?

GUSTAVE. Ah! né cherchez point à savoir comment il est revenu entre mes mains; vous ne pouviez plus le garder, et moi il ne me quittera de la vie!

AIR : *Dormez donc, mes chères amours.*

Pour jamais, il me faut vous fuir!

CECILE.

Dieux! qu'entends-je! et quel souvenir!

GUSTAVE.

En silence, il faut vous chérir.

CÉCILE.

A ma mémoire fidèle
Quels instants cette voix rappelle!

GUSTAVE.

Adieu donc, adieu pour toujours!
Adieu donc, mes seules amours!

ENSEMBLE.

Oui, mon cœur gardera toujours
Le souvenir de nos amours;
Toujours, toujours,
Le souvenir de nos amours.

—

SCÈNE X.

CÉCILE, *seule.* Il s'éloigne! il me quitte! Gustave... Je ne le reverrai plus! (*Elle tombe sur le fauteuil qui est placé à gauche du spectateur et sur le devant de la scène.*)

—

SCÈNE XI.

CÉCILE, FRÉDÉRIC, GUSTAVE, BAPTISTE, *portant une valise*; DORMEUIL, *qui entre un instant après. Ils sont tous dans le fond.*

FRÉDÉRIC, *tenant Gustave par le bras.* Comment, morbleu! qu'est-ce que ça signifie? tu t'en allais?

GUSTAVE. Non, mon ami... non... certainement.

FRÉDÉRIC. Et ces chevaux de poste que j'ai vus attelés? Je t'en préviens, je ne te perds pas de vue.

CÉCILE, *à demi-voix.* Gustave! Gustave!..

FRÉDÉRIC. Qu'entends-je?

DORMEUIL, *voulant aller vers elle.* Ma fille!

FRÉDÉRIC, *l'arrêtant.* Mais laissez donc, beau-père, ça devient au contraire fort intéressant.

GUSTAVE, *s'avançant.* Mais, mon ami...

FRÉDÉRIC, *le prenant par la main, qu'il garde dans la sienne.* Silence! te dis-je, et écoutez tous! (*Ils s'arrêtent tous dans le fond, en demi-cercle, autour du fauteuil de Cécile; et dans ce moment, Marie et plusieurs parents se montrent au fond, mais sans oser entrer.*)

CÉCILE. Il est parti!.. Oh! ce n'est plus là mon rêve!.. Il me semblait entendre Frédéric, il me pardonnait : il sentait comme moi que je ne pouvais pas donner deux fois mon cœur... Et mon père, il nous menait à l'autel... Gustave était là, et il me semblait entendre une voix qui me disait...

FRÉDÉRIC, *qui n'a pas quitté la main de Gustave, saisit celle de Cécile, et les joint ensemble, en s'écriant:* Mes enfants, je vous unis!

CÉCILE, *regardant autour d'elle.* Mon père!.. Frédéric!.. Gustave près de moi! (*Fermant les yeux, et éloignant tout le monde de la main.*) Ah! ne m'éveillez pas!

FRÉDÉRIC. Non, ma chère Cécile, non, ce n'est point un rêve. J'avais juré à votre père de faire votre bonheur; n'ai-je pas tenu mon serment? (*A Dormeuil.*) Vous ne m'en voulez pas, beau-père, d'avoir usurpé vos fonctions? Vous savez que j'ai toujours eu une vocation...

GUSTAVE. Ah! mon ami! comment reconnaître jamais ce généreux sacrifice?

FRÉDÉRIC. Laisse donc; comme si je ne savais pas ce que c'est qu'un mariage manqué. Et de cinq...

VAUDEVILLE.

DORMEUIL.

AIR du vaudeville de *Gusman d'Alfarache.*

Malgré nous, un destin tutélaire,
Tu le vois, nous protége en secret.
Par dépit tu t'éloignais, ma chère,
D'un amant que ton cœur adorait!
Notre folie à tous est pareille;
Ce bonheur, que l'on désire tant,
Pour l'avoir, on se fatigue, on veille,
Et souvent le bien vient en dormant!

GUSTAVE.

Maint seigneur que le sort favorise,
Et qui brille à nos yeux éblouis,
Chaque jour voit croître avec surprise,
Ses grandeurs, ainsi que ses ennuis.
Las des soins dont son rang l'embarrasse,
Un beau soir, malheureux et puissant,
Il s'endort et s'éveille sans place...
Quelquefois le bien vient en dormant!

BAPTISTE.

Abonnés de l'Opéra-Comique,
Abonnés du sublime Opéra,
Abonnés du Club Académique,
Abonnés de l'Opéra-Buffa,
Abonnés des Petites-Affiches,
Abonnés aux romans d'à présent,
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant!

FRÉDÉRIC.

Dans ses goûts, Madame est un peu vive,
Et Monsieur est un grave érudit.
Pour un bal, crac! Madame s'esquive,
Et Monsieur va dormir dans son lit.
Madame revient fraîche et gentille,
Et Monsieur voit en se réveillant,
Augmenter ses amis, sa famille,
Ah! vraiment le bien vient en dormant!

CÉCILE, *au public.*

Mon sommeil a fait mon mariage;
J'ai déjà le droit de le bénir;
Qu'il m'obtienne encor votre suffrage,
Et qu'ici je sois seule à dormir!
Sans crainte de blesser mon oreille,
Ah! Messieurs, applaudissez souvent;
Et si quelque *bravo* me réveille,
Je dirai : Le bien vient en dormant!

FIN DE LA SOMNAMBULE.

FRONTIN MARI-GARÇON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 janvier 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

LE COMTE ÉDOUARD.
LA COMTESSE, sa femme.
FRONTIN, domestique du comte.
DENISE, sa femme.
LABRANCHE, domestique du comte.
UN MAÎTRE-D'HÔTEL.
UN COCHER.

La scène se passe en province, au château du comte Édouard.

Le théâtre représente un salon élégant. A droite, un mur et une petite porte; un berceau sur le devant de la scène. A gauche, un pavillon orné de deux colonnes et de deux vases de fleurs, indiquant l'entrée d'un appartement au rez-de-chaussée.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN, *parlant dans le fond à la cantonade.* Oui, madame la comtesse. (*S'inclinant respectueusement.*) Je souhaite un bon voyage à madame la comtesse. Eh bien! eh bien! Lafleur, prenez donc garde à vos chevaux! C'est ça... Fouette cocher... Les voilà en route!

—

SCÈNE II.

FRONTIN, ÉDOUARD.

ÉDOUARD. Frontin, ma femme est-elle partie?

FRONTIN. Oui, Monsieur. Elle sera bientôt arrivée, car il n'y a qu'une lieue d'ici au château de madame votre tante.

ÉDOUARD. Oui, elle a voulu aller voir cette bonne tante; il y avait longtemps... Et puis, dès que cela lui était agréable... Certainement, moi j'ai été le premier... Elle ne revient que dans trois jours, n'est-ce pas?

FRONTIN. Oui, Monsieur; elle l'a dit en partant.

ÉDOUARD. Elle est charmante, ma femme! bonne, aimable, spirituelle et jolie! Sais-tu, Frontin, que j'en suis toujours amoureux?

FRONTIN. Vous, Monsieur!

ÉDOUARD, *froidement.* Comme un fou! et depuis six mois que nous sommes enfermés tête à tête dans cette campagne...

FRONTIN. Trois mois, Monsieur.

ÉDOUARD. Tu crois? Qu'importe! le temps n'y fait rien. Depuis trois mois, jamais, je crois, je ne l'ai trouvée plus aimable! Tout à l'heure, quand elle est venue me dire adieu!.. Si tu savais quelle inquiétude elle avait pour ma santé! Pauvre petite femme!

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Ma femme a vraiment du mérite.
FRONTIN.
C'est ce qu'on répète en tous lieux.
ÉDOUARD.
Tous les jours je me félicite
D'avoir formé de pareils nœuds.
FRONTIN.
Ah! vous ne pouviez faire mieux.
Chacun bénit ce mariage
Qui doit, dit-on, fixer enfin
Le bonheur dans votre ménage
Et le repos chez le voisin.

ÉDOUARD. Ah! pour ça, je puis bien jurer qu'à présent... Dis-moi, Frontin, qu'est-ce que nous allons faire, pendant son absence? Moi, je ne sais que devenir.

FRONTIN. Il me semble que Monsieur est habillé et prêt à sortir.

ÉDOUARD. Oui; mais faut-il que je sorte?

FRONTIN. Comment donc, Monsieur, ça vous distraira.

ÉDOUARD. Eh bien! à la bonne heure; je vais me promener quelques instants.

FRONTIN. Ah!

ÉDOUARD. Frontin, je rentrerai peut-être un peu tard; il serait même possible que... Dans tous les cas, qu'on ne m'attende pas.

FRONTIN. Ah! ah! (*En confidence.*) Suivrai-je Monsieur?

ÉDOUARD. Non; (*Gaïement.*) non, non; j'aime autant que tu restes. Tu profiteras de ces deux jours pour faire décorer le salon de ma femme; tu sais comme elle le désirait : des vases de fleurs, des candélabres. Ah! tu auras soin aussi de lui avoir une femme de chambre, dont elle a besoin, afin qu'à son retour elle ait le plaisir de la surprise, et voie que nous n'avons pas cessé de penser à elle.

FRONTIN. Ah! Monsieur, vous êtes le chef-d'œuvre des maris!

ÉDOUARD. Adieu, Frontin. J'aurai peut-être besoin de tes services. Tu es garçon, toi; tu es célibataire : on peut se fier à toi. Allons, allons, nous verrons.

AIR du vaudeville des *Deux Matinées.*

Ici, de ma confiance
Reçois un gage nouveau;
Je permets qu'en mon absence
Tu commandes au château.
FRONTIN.
Je suis donc propriétaire...
ÉDOUARD.
Te voilà maître aujourd'hui
De la maison tout entière.
FRONTIN.
La cave en est-elle aussi?
ÉDOUARD, *souriant.*
Allons, la cave en est aussi.
ENSEMBLE.
ÉDOUARD.
Je pars, etc.
FRONTIN.
Ici, de sa confiance

J'obtiens un gage nouveau :
Il permet qu'en son absence
Je sois maître du château.
(*Édouard sort.*)

—

SCÈNE III.

FRONTIN, *seul.* Maître du château; ma foi, une belle propriété! Madame est absente; Monsieur est parti. (*Se frottant les mains.*) Je me doute, à peu près, pour quel motif; en conscience, il était temps. Ma place de valet de chambre ne me rapportait presque plus rien, et j'avais déjà demandé celle d'intendant? mais, heureusement, cela s'annonce bien. Et cette petite Denise qui n'arrive pas! A ce battement de cœur précipité, on ne se douterait guère que c'est ma femme que j'attends. (*Regardant autour de lui.*) Ma femme! Ah! mon Dieu, si mon maître savait que je suis marié malgré ses ordres, ce serait fait de ma fortune! Est-ce étonnant, moi qui, dans ma vie, n'avais jamais eu de goût pour le mariage? Depuis le jour où mon maître me l'a défendu, impossible de résister.

AIR : de *Julie.*

Malgré son ordre et mes justes alarmes,
Je n'ai pu vaincre un fatal ascendant;
Ce qu'on défend a toujours tant de charmes!
Nous sommes tous enfants d'Adam!
Moi je le suis, et Dieu sait comme,
Au point que si l'on m'ordonnait
D'être fripon. . cela seul suffirait
Pour que je devinsse honnête homme.

Par bonheur, je suis seul aujourd'hui; j'ai mon château et mes gens. Je peux recevoir Denise chez moi et lui donner une certaine idée de la considération dont jouit son mari. Cette petite fille, qui n'est jamais sortie de son village, ne se doute pas de ce que c'est qu'un valet de chambre! (*On frappe au dehors.*) Voilà le signal! C'est Denise! (*Il va ouvrir la porte.*)

—

SCÈNE IV.

FRONTIN, DENISE.

DENISE. Ah! c'est bien heureux!

AIR *Del senor Barroco.*

Depuis une heure entière
Je suis au rendez-vous.
J' viens toujours la première
D'puis qu'il est mon époux.
Avant le conjungo,
Oh!
Vous n'étiez pas comme ça.
Ah!
Mais changez au plus tôt,
Oh!
Ou sans ça on verra,
Ah!

FRONTIN. Qu'est-ce que c'est donc, on verra?

DENISE. Dam'! si vous croyez que c'est agréable d'arriver comme ça en catimini, quand on est mariée pour de vrai...

FRONTIN. Allons, embrasse-moi et faisons la paix.

DENISE. Non, Monsieur.

FRONTIN. Tu ne veux pas m'embrasser?

DENISE. Du tout; je suis fâchée contre vous. Tenez, je viens de chez le petit notaire bossu, qui est au bout du village; il m'a délivré ce papier, qui prouve comme quoi je suis votre femme.

FRONTIN. Ah! notre contrat. (*Le mettant dans sa poche.*)

DENISE. Ah çà! n'allez pas le perdre, au moins : ce serait à recommencer.

FRONTIN. C'est bon.

DENISE. Il dit aussi que l'usage est de le faire signer à tous nos parents et connaissances.

FRONTIN. Oui, excellent moyen, quand on veut qu'un mariage soit secret.

DENISE. Mais, ce secret-là, ça ne peut pas tenir. Ma tante et moi nous avions d'abord promis de nous taire, parce que nous ne savions pas à quoi nous nous engagions; mais v'là tout à l'heure huit jours que ça dure : j'en tomberai malade. La langue me démange, et j'allons mettre tout le village dans la confidence.

FRONTIN. Je te le demande, de quoi te plains-tu? Je t'aime à la fureur!

DENISE. Bel amour, ma foi! qui me force à m'ennuyer d'un côté, tandis que Monsieur s'amuse de l'autre. Enfin, depuis not' mariage, j' sommes, tout juste, comme la lune et le soleil : je n' pouvons plus marcher de compagnie. Arrangez-vous; je n'ai pas épousé un homme en place pour rien. J' veux loger au château, moi, et jouir, comme vous disiez, des prérogatives de mon rang!

FRONTIN. Voyez-vous l'ambition?

DENISE.

AIR du *Lendemain.*

Je n' veux plus d' ce mystère
Qui m' tient toujours loin d'ici.
J' vous épousai pas, j'espère,
Pour me trouver sans mari!
Puis, ça fait rougir un' belle,
Lorsqu'elle a quelques vertus,
De s'entendre appeler *mam'selle,*
Quand all' n' l'est plus.

FRONTIN. Ah! voilà le grand mot lâché! Songe donc qu'il y va de notre fortune. Monsieur le comte Edouard, mon maître, qui, pour reconnaître certains services que je lui avais rendus quand il était garçon, m'a fait douze cents livres de rente, à la seule condition de rester à son service et de ne jamais me marier.

DENISE. C'est drôle! il déteste donc les femmes?

FRONTIN. Lui? pas du tout; il les adore! c'est le mariage qu'il ne peut souffrir.

DENISE. Comment se fait-il donc que lui-même soit marié?

FRONTIN. Il l'a bien fallu : une femme charmante! soixante mille livres de rente. Il y a bien des honnêtes gens qui oublient leurs principes à meilleur marché. Mais il prétend qu'un valet marié n'est plus bon à rien; qu'il devient négligent, paresseux.

DENISE. Ah ça! monsieur Frontin, il n'a pas tort : il est sûr que, depuis notre mariage, vous êtes bien plus...

FRONTIN. Enfin, vois ce qu'une seule indiscrétion peut nous enlever : J'ai la promesse d'être son intendant, et tu sens bien qu'alors...

DENISE. Oui, oui. Mais combien qu'il vous faudra de temps pour faire fortune?

FRONTIN. Comme j'ai de la probité, il me faudra bien dix-huit ou vingt mois.

DENISE. Tant que ça.

FRONTIN. Je sais bien qu'il y a des intendants qui font fortune en moins d'un an, mais ce sont des fripons que l'on méprise; il vaut mieux y mettre le temps.

DENISE. Et nous aurons un carrosse?

FRONTIN. Sans doute.

DENISE. Moi, d'abord, je veux aller en carrosse avant d' mourir.

FRONTIN. Eh bien! tu iras dès aujourd'hui.

DENISE. Vrai?

FRONTIN. Nous dînerons ici, au château, en tête-à-tête, et je te mène ensuite à la fête du hameau voisin, dans la calèche de mon maître, que je vais commander sur-le-champ.

DENISE, *sautant de joie*. Dans la calèche! c'est-i possible! Queu plaisir!

FRONTIN. Mais j'espère que tu feras un peu de toilette pour donner le bras à un intendant!

DENISE. J' crois bien. J' vas me requinquer.

FRONTIN. Tiens, pour que tu ne sois plus obligée d'attendre, prends la clé de cette porte, et surtout dépêche-toi. (*Il lui donne une clé.*)

DENISE.

AIR : *Courons aux Prés Saint-Gervais.*

J' vas mettr' mes plus beaux habits;
J' veux éclipser tout le village.
Dans peu vous verrez qu'j'ai pris
Les airs de vos dam's de Paris.
Les jeun's filles du voisinage
Autour d' moi vont s'empresser...
Ah! j' voudrais dans c't équipage
Me voir passer!

ENSEMBLE.

FRONTIN.

Oui, mets tes plus beaux habits;
Mais ne va pas, suivant l'usage,
Prendre les airs qu'à Paris
On prend avec certains maris.

DENISE.

J' vas mettr' mes plus beaux habits, etc.

(*Denise sort par la petite porte.*)

—

SCÈNE V.

FRONTIN, LABRANCHE, LE MAÎTRE-D'HÔTEL, LE COCHER.

FRONTIN, *appelant*. Holà! quelqu'un! Viendra-t-on, quand j'appelle? Qu'ils se permettent de faire attendre mon maître, à la bonne heure; mais moi... Ah! vous voilà, c'est bien heureux! Approchez, j'ai des ordres à vous donner.

LABRANCHE. Mais, monsieur Frontin, puisque M. le comte est parti...

FRONTIN. Eh bien! ne suis-je pas là, chargé de ses pleins pouvoirs? Ainsi, point de murmure, point de révolte d'antichambre, ou morbleu!..

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Moi je suis au fait du service;
Je sais ce que c'est qu'ordonner.
J'entends ici qu'on m'obéisse;
Qu'on commence par mon dîner.

LABRANCHE.

Puisqu'à vos ordres on doit être,
Nous ferons, sans rien oublier,
C' que vous faites pour notre maître.

FRONTIN.

Je serai servi le dernier.

Du tout, Messieurs; j'entends qu'on me serve bien. Oh! c'est que je suis ferme sur la discipline domestique. Vous, monsieur le chef... Eh mais! c'est le nouveau cuisinier!

LE MAITRE-D'HÔTEL. Oui, Monsieur, je suis entré d'hier.

FRONTIN. C'est bon. Eh bien! mon cher, il me faut pour aujourd'hui un petit dîner délicat; deux couverts, vous entendez? Il est essentiel que je m'assure de votre capacité : je vous ferai subir un examen très-détaillé. (*Au cocher.*) Pour vous, maître Lapierre...

LE COCHER. Je suis en train de nettoyer la grande berline.

FRONTIN. La berline? Non, je ne m'en servirai pas aujourd'hui. Je vais faire un tour à la fête de l'endroit; ainsi...

Air du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Allons vite, qu'on se dépêche. .
Au fait... tout bien considéré,
Je préfère ici la calèche;
Pour aujourd'hui j'y monterai.

LABRANCHE.

Quoi, dedans?

FRONTIN.

Oui, monsieur Labranche..
Lorsque l'on est contre son goût,
Toute la semaine debout,
On peut bien s'asseoir le dimanche.

TOUS. Mais, monsieur Frontin...

FRONTIN. Pas de réflexions! Le dîner dans deux heures; la calèche au bas du perron : ce sont les ordres de Monseigneur, et si l'on réplique je le lui dirai.

ÉDOUARD, *en dehors*. C'est bon, attache mon cheval.

LABRANCHE. Justement, je l'entends. A notre poste. (*Ils sortent.*)

FRONTIN, *déconcerté et regardant à droite*. Eh bien! qu'est-ce que ça veut dire? Oui, ma foi; c'est bien lui! Il faut que je fasse donner contre-ordre à Denise. Qui diable peut le ramener sur ses pas? Allons, de l'aplomb, et faisons bonne contenance.

—

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, FRONTIN.

FRONTIN. Comment! Monsieur, déjà de retour?

ÉDOUARD, *d'un air agité*. Oui, je l'avoue, jamais on ne piqua plus vivement ma curiosité; et tu ne te douterais pas...

FRONTIN. Si fait, Monsieur; je connais déjà votre secret : quelque nouvelle passion qui vous met en campagne.

ÉDOUARD. Une passion? non; mais c'est très-singulier : un minois charmant, que j'ai entrevu il y a quelques jours, et que depuis je n'ai pu découvrir.

FRONTIN, *à part*. Une intrigue à conduire, bonne affaire pour moi! (*Haut.*) Voyons, Monsieur, que voulez-vous?

ÉDOUARD.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

Je veux m'informer, en bon maître,
Si tous ses vœux sont satisfaits;
Par moi-même je veux connaître
Ses vertus méritent mes bienfaits;
Je veux savoir si son cœur est fidèle;
Je veux surtout... mais je saurai bien mieux,
Quand je me trouverai près d'elle,
Expliquer tout ce que je veux.

Mais, avant tout, il faudrait la joindre, et comment? Je viens d'entrer, je crois, dans toutes les maisons du village; je n'étais pas fâché de visiter mes vassaux, de connaître par moi-même leur situation : eh bien! mon cher, je n'ai trouvé personne! et j'avais presque envie d'envoyer Labranche dans tous les environs.

FRONTIN. Comment! Monsieur, employer Labranche

ÉDOUARD. Cette place vous conviendra parfaitement. — Scène 7.

dans une affaire aussi délicate? Je n'ai rien fait, pourtant, pour démériter de Monsieur...

ÉDOUARD. Sois tranquille : tu vois que j'ai recours à toi. Te doutes-tu de ce que ce peut être? Une brune, jolie taille, un air de candeur...

FRONTIN. J'y suis. (*A part.*) C'est la femme du receveur : depuis trois jours elle est chez sa belle-sœur, et revient aujourd'hui même. (*Haut.*) Eh bien! Monsieur, je vous en réponds!

ÉDOUARD. Comment! mon cher Frontin, tu pourrais...

FRONTIN. Mon plan est là. (*A part.*) Ce brave receveur, je ne serais pas fâché... (*Haut.*) Vous me croirez si vous voulez, j'y avais déjà pensé, sans vous en rien dire. (*La petite porte s'ouvre, Denise entre, la referme et paraît interdite en voyant le comte.*)

ÉDOUARD. Tu sais, Frontin, comment je reconnais un service : vingt-cinq louis si tu me l'amènes ici!

FRONTIN. C'est comme si je les avais.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DENISE.

ÉDOUARD, *voyant Denise.* Qu'ai-je vu? Frontin! mon cher Frontin! (*Tirant une bourse et la lui donnant.*) Tiens, ils sont à toi.

FRONTIN. Eh bien! Monsieur, qu'est-ce que vous avez donc?

ÉDOUARD. Ne le vois-tu pas? C'est elle, mon ami, c'est elle!

FRONTIN, *voyant Denise.* Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là?

DENISE, *interdite.*

AIR du *Renégat.*

M'sieur Frontin, j' v'nons vous avertir,
(*A Édouard.*)
Excusez la liberté grande.

ÉDOUARD.

Oui, Frontin vous a fait venir
Mais c'est moi seul qui vous demande.

ÉDOUARD. Si je meurs, je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne en ma vie. — Scène 9.

(*A part.*)
Quel doux minois! quel air simple et discret!

FRONTIN, *bas, à Denise.*
C'est Monseigneur, songe à notre secret.

ENSEMBLE.

ÉDOUARD, *à part.*
Je sens déjà que je l'adore,
Et je pourrai bientôt, je crois,
De l'amour que son cœur ignore
Lui révéler la douce loi. (*bis.*)

FRONTIN, *à part.*
On dirait déjà qu'il l'adore.
Pour un époux le bel emploi!
Ça commence mal, et j'ignore
Comment ça finira pour moi. .
Pour un époux le bel emploi!

DENISE, *à part.*
Hélas! j'en suis tremblante encore,
Je n' reviens pas de mon effroi;
Comme il me regarde... J'ignore
Comment ça finira pour moi...
Je n' reviens pas de mon effroi.

ÉDOUARD. Comment vous appelle-t-on?

DENISE. Denise, Monseigneur, nièce de ma tante, la veuve Gervais, qui demeure au bout du village, pour vous servir, en face du marchand de vin.

ÉDOUARD. Ah! la veuve Gervais? je la connais beaucoup : une pauvre femme?

DENISE. Non, Monseigneur : elle est riche.

ÉDOUARD. C'est qu'il me semblait que dans le temps elle avait demandé une place au château.

DENISE. C'est égal, Monseigneur : on est riche, et on demande.

ÉDOUARD. C'est trop juste. Eh bien! mon enfant, cette place, il faut la lui donner. Je ne veux cependant pas la séparer de sa nièce, et nous vous garderons au château. Voyons, Frontin, où la placerons-nous? Ah! pour inspecter la lingerie : cette place vous conviendra parfaitement. (*Frontin lui fait signe de dire non.*)

DENISE, *imitant le signe de Frontin.* Non, non, Monseigneur; j'y ent nds rien.

ÉDOUARD. Ah! et l'office? (*Même signe.*)

DENISE, *de même.* Ah! encore moins.

ÉDOUARD. C'est malheureux. Et que savez-vous donc faire, charmante Denise?

DENISE, *suivant toujours le signe de Frontin.* Rien, Monseigneur, absolument rien.

ÉDOUARD. A quoi passez-vous donc votre temps?

DENISE. Dam', Monseigneur, je bats le beurre, et je fais des petits fromages à la crème.

ÉDOUARD, *vivement.* Justement, c'est pour cela que je vous ai fait appeler, (*A Frontin.*) Comme c'est heureux qu'elle sache faire des petits fromages! Tu les aimes, Frontin; n'est-ce pas?

FRONTIN. Du tout, Monsieur; je ne peux pas les souffrir.

ÉDOUARD. Moi, j'en suis fou. C'est décidé, je vous mets à la tête de la laiterie.

DENISE. Mais, Monseigneur...

ÉDOUARD. Nous allons arranger tout cela. N'est-ce pas, belle Denise, vous consentez à rester avec nous?

DENISE, *toujours embarrassée.* Dam', Monseigneur, faut que je consulte ma tante : v'là justement l'heure de son dîner (*Voulant sortir.*) et j' vous demanderai la permission...

ÉDOUARD, *la retenant.* Eh! mon Dieu, quel dommage! si j'avais eu à dîner au château, je vous aurais retenue.

FRONTIN. Y pensez-vous, Monseigneur? une paysanne à votre table!

ÉDOUARD. Oui, c'est d'un bon exemple : cela encourage la vertu, la sagesse; mais on ne m'attendait pas, et rien n'est disposé.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LABRANCHE.

LABRANCHE. Monsieur Frontin, le dîner est prêt.

ÉDOUARD. Comment, le dîner?

FRONTIN, *à part.* Ah! le butor.

LABRANCHE. Oui : un dîner que monsieur Frontin a commandé par ordre de Monseigneur; tout ce qu'il y a de plus délicat et deux couverts.

ÉDOUARD, *à Frontin.* Deux couverts! Toi qui tout à l'heure blâmais... Par exemple, mon ami, voilà une surprise, une attention!.. (*A part.*) Il n'y a que ce coquin-là pour penser à tout. (*Haut.*) C'est bien, nous dînerons sous ce feuillage. Denise, vous ne me refuserez pas?

DENISE. Mais, Monseigneur, et ma tante?

ÉDOUARD. Je vous reconduirai chez elle. (*A Labranche.*) Que l'on tienne la calèche prête, aussitôt après le dîner.

LABRANCHE. Elle l'est, Monseigneur.

ÉDOUARD. Comment?

LABRANCHE. Monsieur Frontin avait fait atteler par ordre de Monseigneur.

ÉDOUARD, *stupéfait d'admiration.* Ah çà! Frontin, c'est trop fort; je ne pourrai jamais payer un domestique comme celui-là. (*Lui donnant une autre bourse.*) Tiens, mon garçon.

FRONTIN, *à part.* Dieu! quelle situation! (*Il met la bourse dans sa poche, d'un air de désespoir.*) Mais, Monsieur! que va penser la tante de cette petite fille? Elle la croira perdue, enlevée ou quelque chose comme ce'a. Moi, je me figure son inquiétude.

ÉDOUARD. Tu as parbleu raison, mon ami; tu vas sur-le-champ aller la prévenir qu'elle peut être tranquille; que sa nièce...

FRONTIN, *troublé.* Moi, Monsieur? pourquoi pas plutôt... (*Regardant un autre domestique.*)

ÉDOUARD. Oh! tu t'expliqueras mieux; toi, tu sais donner une couleur, une tournure aux choses.

FRONTIN. Comment! Monsieur...

ÉDOUARD.

AIR du vaudeville de *la Belle Fermière*

Oui, pour sortir d'embarras,
Je sais que ton adresse est grande.
Eh bien!.. ne m'entends-tu pas?..
Obéis, quand je le commande.

FRONTIN, *à part.*

Par quelque nouvel assaut,
Mettons mon maître en défaut...
Le péril presse... Allons, il faut
Détourner la tempête
Qui déjà gronde sur ma tête.

(*Il sort en faisant des signes à Denise.*)

—

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, DENISE.

ÉDOUARD. C'est un usage que je veux adopter : tous les ans je recevrai à ma table les jeunes villageoises de ce canton. (*Lui prenant la main.*) Je doute, par exemple, que j'en trouve jamais d'aussi aimables et d'aussi gentilles.

DENISE, *à part.* Est-ce que par hasard Monseigneur voudrait m'en conter? ça s'rait bien fait : ça apprendrait à c' glorieux d' Frontin, qui ne veut pas m'avouer pour sa femme...

ÉDOUARD. Dites-moi, Denise, est-ce que votre tante veut continuellement vous laisser dans ce village?

DENISE. Dam', faudra bien.

ÉDOUARD. Je prétends, moi, qu'à la fin de la saison, ma femme vous emmène avec elle.

DENISE. Comment! Monseigneur, vous croyez que je pourrai aller à Paris?

ÉDOUARD. Une jolie femme ne peut pas vivre ailleurs.

AIR de *Saphira.*

Séjour
D'amour
Et de folie,
Ce charmant pays
Aux yeux éblouis,
Offre un nouveau paradis.
Des jours
Trop courts
L'éclat varie;
Car pour embellir
Le temps qui va fuir,
Chaque instant est un plaisir.
Chez vous l'aurore,
Qui vient d'éclore,
Déjà colore
Vos légers rideaux;
Une soubrette,
Jeune et discrète,
Soudain apprête
Négligés nouveaux.
Il fait beau,
Et dans son landau,
Pour déjeuner on vole à Bagatelle.
Vos forêts
Ne sont rien auprès :
C'est à Paris que la campagne est belle.
Au retour,
Voyez tour à tour
Ce séjour
Où votre œil admire...
De Golconde ou de Cachemire
Les tributs,
Ou les fins tissus.
Partout
Le goût
Vous accompagne...
Mais j'entends sonner
L'heure du dîner,
Que vos attraits vont orner.

Festin
Divin
Dont le champagne
Double les douceurs,
Quand l'amour, d'ailleurs,
Avec vous fait les honneurs.
Dans nos spectacles,
Que de miracles!
Là... sans obstacles,
Vous entrez!.. déjà...
Chacun s'écrie :
Qu'elle est jolie!..
Et l'on oublie
Martin ou Talma.
Le jour fuit,
L'amour vous conduit,
C'est à minuit
Que le plaisir commence.
Oui, du bal
J'entends le signal,
Le galoubet nous invite à la danse.
Dans ces lieux,
De ce couple heureux,
Que vos yeux
Admirent la grâce...
En valsant,
Il passe et repasse,
Oubliant
Le jour renaissant.
A ces
Portraits
Rendez les armes...
Déjà vous verriez
Chacun à vos pieds;
Et si vous y paraissiez...
Paris
Surpris,
Malgré les charmes
Qui s'y trouvent tous,
N'aurait, entre nous,
Rien d'aussi joli que vous.

DENISE. Ah! Monseigneur, je ne croirai jamais à tant de belles choses.

ÉDOUARD. Si je mens, je veux que ce baiser soit le dernier que je prenne de ma vie. (*Il lui baise la main.*)

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FRONTIN, *entrant, le voit et laisse tomber une pile d'assiettes qu'il tenait.*

FRONTIN, *une serviette sous le bras, aux domestiques.* Aïe! prenez donc garde. Les maladroits! (*On place la table sous le berceau.*)

ÉDOUARD. Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN, *tout troublé:* Le... le dîner que je vous annonce.

ÉDOUARD. Comment! te voilà déjà de retour?

FRONTIN. J'ai réfléchi que vous auriez besoin de moi pour servir à table : dans ce cas-là, il faut un homme de confiance.

ÉDOUARD. Oui, il vaut mieux que tu sois là qu'un autre.

FRONTIN. C'est ce que je me suis dit, et j'ai envoyé quelqu'un avec des instructions détaillées. (*A part.*) Le cheval de Monseigneur était encore sellé, et fouette postillon; mon messager doit être déjà arrivé. (*Pendant cet aparté, Denise et le comte se sont mis à table, Frontin s'approche la serviette sous le bras.*)

DENISE. Ah! mon Dieu! à table avec Monseigneur! Si ça se savait dans le village, ça ferait de fières jalousies!

ÉDOUARD, *découpant et servant Denise.* Eh bien! Denise, vous ne mangez pas?

DENISE. Oh! Monseigneur! j'ose pas : la joie me coupe l'appétit.

FRONTIN, *à part.* Quelle humiliation! Me voir là, la serviette sous le bras, quand je devrais l'avoir à la boutonnière.

ÉDOUARD. Frontin, à boire.

FRONTIN. Voilà, Monsieur. (*A part.*) O soif insatiable des richesses! (*Il verse.*)

DENISE. A votre santé, monsieur Frontin, sans vous oublier, Monseigneur.

ÉDOUARD, *à Frontin.* Eh bien! Frontin, comment la trouves-tu?

FRONTIN, *à demi-voix.* Hum! au premier coup d'œil, elle a assez d'éclat, mais après...

ÉDOUARD, *bas.* Qu'est-ce que tu dis donc? Le minois le plus piquant, un sourire...

FRONTIN. Un peu niais.

ÉDOUARD. Des yeux...

FRONTIN. Qui ne disent rien.

ÉDOUARD. Pour toi, c'est possible, mais pour nous autres...

LABRANCHE, *à Frontin.* Monseigneur a raison; elle est charmante!

FRONTIN, *à part.* Détestable flatteur! (*Haut.*) Monsieur Labranche, ce n'est pas ici votre place; sortez, et songez au service. (*Labranche sort.*)

ÉDOUARD. Belle Denise, je bois à votre fortune future.

DENISE. Monseigneur veut se gausser de moi; mais, tout d' même, j'ons des bouffées d'ambition. On sait ce qu'on vaut, et quelquefois... (*Regardant Frontin en dessous.*) je pense que je méritais peut-être mieux que ce que j'ai.

FRONTIN, *à part.* Merci.

ÉDOUARD. Voyons, parlez franchement : combien avez-vous d'amoureux?

DENISE. Vous me croirez si vous le voulez : je n'en ai qu'un.

ÉDOUARD. Aimable?

DENISE, *imitant le ton de Frontin.* Au premier coup d'œil, mais après...

ÉDOUARD. Allons, c'est quelque sot...

FRONTIN, *à part.* J'en ai peur.

ÉDOUARD. Jaloux peut-être?

DENISE. Comme un Turc! Je suis sûre qu'il m'espionne, et je n'ai qu'à bien me tenir. Quand nous serons seuls, il me fera une scène...

FRONTIN, *à part.* Ah! sans les douze cents livres de rentes, morbleu! (*Frappant du pied.*)

ÉDOUARD. Qu'est-ce que c'est?

FRONTIN. Une crampe... qui m'a pris.

DENISE. Monsieur Frontin, je vous demanderai une assiette.

ÉDOUARD.
AIR de *Marianne.*
Vraiment on n'est pas plus jolie,
J'en perdrai la tête...
FRONTIN, *à part.*
Grand Dieu!
ÉDOUARD, *à Frontin.*
Mon cher, je l'aime à la folie...
FRONTIN, *à part.*
Pour un pauvre époux, quel aveu!
Ah! je me meurs...
(*Au comte.*)
Songez d'ailleurs
Au décorum ainsi qu'aux bonnes mœurs,
A la vertu...
ÉDOUARD.
Hein... que dis-tu?
FRONTIN.
Oui, la vertu,

Car j'en ai toujours eu...
A cette innocence première,
Qui d'un rien se ternit souvent,
Vous n'y songez pas...

ÉDOUARD.

Si vraiment,
Nous la ferons rosière.

FRONTIN, *à part.* Rosière! je suis perdu! (*Hors de lui.*) Eh bien! Monseigneur, puisqu'il faut tout vous dire...

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LABRANCHE, DEUX VALETS.

LABRANCHE. Monseigneur, la voiture de Madame vient d'entrer dans la cour.

ÉDOUARD, *troublé.* Comment! ma femme? qui peut la ramener?

FRONTIN, *s'essuyant le front.* Je suis sauvé! il était temps.

LABRANCHE. Madame la comtesse monte l'escalier de la terrasse.

ÉDOUARD. Il serait vrai! Déjà de retour! j'en suis enchanté! Eh bien! Labranche, vous restez là? Allez donc au-devant de votre maîtresse. (*Aux deux valets.*) Vous, cachez vite cette table. (*Labranche sort; les deux valets cachent la table dans le bosquet et sortent. A Denise.*) Quant à vous, ma belle enfant, je ne pourrai pas vous reconduire chez votre tante; mais l'on va vous accompagner. (*S'approchant de la petite porte, à Frontin.*) Eh bien! comment s'ouvre cette porte?

DENISE. Ah! mon Dieu! la clé sera restée en dehors.

ÉDOUARD, *à Frontin.* Et la tienne, bourreau?

FRONTIN, *troublé.* Moi, la mienne? je ne l'ai pas

ÉDOUARD, *vivement.* Et comment veux-tu que je fasse? Quoique certainement je n'aie que les intentions les plus innocentes, comment justifier aux yeux de la comtesse la présence de cette petite fille? On vient de ce côté. Il n'y a pas d'autre moyen : entrez dans cet appartement. (*Denise entre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *avec empressement.* Ah! mon ami, que je suis contente de vous voir! J'avais beau presser les postillons, je craignais toujours d'arriver trop tard. (*Avec intérêt.*) Eh bien! comment vous trouvez-vous?

ÉDOUARD, *étonné.* Comment je me trouve?

LA COMTESSE. Oui. Il paraît que cela va mieux, et que c'est passé.

ÉDOUARD. En vérité, je ne vous comprends pas!

LA COMTESSE. Pourquoi me regardez-vous d'un air étonné? Vous voyez bien que je suis instruite; on m'a tout dit : on a eu la bonté de me prévenir.

ÉDOUARD. Par exemple!

LA COMTESSE. Voyez plutôt ce billet, écrit à la hâte et au crayon. Vous m'avez fait une peur...

ÉDOUARD, *lisant.* « Ne perdez pas de temps, Madame : « votre mari est en ce moment dans le plus grand « danger. » (*Pendant ce temps Frontin donne des signes d'intelligence ou étouffe des éclats de rire.*) Qui diable s'intéresse donc aussi vivement à ma santé? et d'où vous vient cet avis charitable?

LA COMTESSE. Il a été apporté par un jeune villageois, monté sur un cheval de votre écurie; et il est reparti au galop, sans qu'on ait pu lui demander aucun détail.

ÉDOUARD, *déconcerté.* Frontin, y comprends-tu quelque chose?

FRONTIN, *bas.* Moi, Monsieur? je m'y perds.

LA COMTESSE, *avec intérêt.* J'en étais sûre.

AIR de *Caroline.*

Lorsque je vous quitte un seul jour,
Pour vous, hélas! je crains sans cesse
Quelque malheur que votre amour
Voudrait cacher à ma tendresse.
A mon repos daignez songer,
Car vous seul pourriez le détruire...
Si vous étiez dans le même danger,
Promettez moi de me le dire.

FRONTIN. Ah! pour cela, madame la comtesse, je m'en charge.

LA COMTESSE. Heureusement ce n'était qu'un léger accès.

ÉDOUARD. De migraine, ah! mon Dieu! pas autre chose; et cela ne valait pas la peine qu'on vous avertît.

FRONTIN. Si fait, si fait : ça serait devenu peut-être plus sérieux que vous ne croyez. Vous rappelez-vous, Monsieur, il y a eu un moment où vous n'étiez pas à votre aise, ni moi non plus. J'ai eu peur.

ÉDOUARD, *impatienté.* Allons, brisons là. (*A la comtesse.*) Voulez-vous faire un tour de promenade?

LA COMTESSE. Non; je ne suis pas encore remise de l'émotion que j'ai éprouvée, et j'aime mieux rentrer dans mon appartement.

ÉDOUARD, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Ma bonne amie, je voudrais vous dire...

LA COMTESSE. Eh bien! qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD, *bas, à Frontin.* Frontin, tire-moi de là.

FRONTIN, *se mettant devant la porte.* Je suis sûre que madame la comtesse ne s'attend pas à ce qu'elle va trouver dans son appartement? La plus jolie petite femme...

LA COMTESSE, *à Édouard.* Une femme chez moi, en mon absence!

FRONTIN. C'est moi qui ai pris la liberté de l'amener au château.

ÉDOUARD, *bas, à Frontin.* C'est bien. (*Haut.*) Comment! vous vous êtes permis... Qu'est-ce que cela signifie? Quelle est cette femme?

FRONTIN. La mienne, Monsieur.

ÉDOUARD, *à part.* Que veut-il dire?

FRONTIN. Oui, Monsieur, ma propre femme, que j'ai épousée, il est vrai, sans vous en prévenir. Je savais que, quoique payé pour aimer le mariage, monsieur le comte ne voulait à son service que des célibataires.

ÉDOUARD. Eh bien?

FRONTIN. J'avais rencontré une petite fille charmante, aimable, ingénue et fort riche; un bon parti : la nièce de madame Gervais, une fermière de ce village. Je l'avais amenée ici en l'absence de Madame; je comptais la lui présenter à son retour, en qualité de femme de chambre, puisque Madame en a besoin d'une; et que Monsieur, qui prévient tous les désirs de Madame, m'avait chargé d'y pourvoir. Voilà l'exacte vérité, et j'ose espérer que ce que je viens de faire m'obtiendra l'agrément de Madame, et surtout l'approbation de Monsieur.

ÉDOUARD, *à part.* Ce drôle-là ment avec une facilité vraiment effrayante.

LA COMTESSE. Quoi! mon ami, vous vous étiez occupé de me procurer une femme de chambre? Vous pensez à tout.

AIR du vaudeville d'*une Visite à Bedlam.*

Mon ami... quel soin touchant;
Quelle tendresse constante;
Que Frontin me la présente,
Je veux la voir à l'instant.

FRONTIN, *à part.*

Malgré tous mes droits acquis,
Et ma légitime flamme,
C'est en fraude que je puis
Etre l'époux de ma femme.

LA COMTESSE.

Mon ami, quel soin, etc.

(*La comtesse entre dans son appartement; Frontin la suit en faisant des signes d'intelligence à son maître.*)

—

SCÈNE XIII.

ÉDOUARD, *seul.* En vérité, je ne reviens pas de l'audace de ce maraud-là! on est heureux d'avoir à son service des coquins aussi intrépides. Il nous a improvisé là une histoire fort à propos; car je ne sais pas sans elle comment je m'en serais tiré. Voyez cependant à quoi tient une réputation de bon mari! Il y a comme cela une foule d'occasions dans la vie, où, sans avoir rien à se reprocher, on se trouverait compromis par la maladresse des circonstances. Réellement, nous en sommes toujours les victimes.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

Par des serments que l'on s'engage,
La circonstance les rompra;
On veut rester fidèle et sage,
La circonstance est encor là...
Pauvres époux, combien de chances
Contre nous conspirent, hélas!
Sans compter d'autres circonstances
Dont nos femmes ne parlent pas.

—

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Ah! mon ami, je suis enchantée! vous m'avez fait là un véritable cadeau.

ÉDOUARD. Vraiment? vous croyez qu'elle pourra vous convenir?

LA COMTESSE. Sans doute. Un air de douceur, de naïveté...

ÉDOUARD. Oui, je crois l'avoir vue, il n'y a pas longtemps : elle m'a paru fort bien.

LA COMTESSE. Charmante! Et puis ce ménage a l'air si uni...

ÉDOUARD. Hein?

LA COMTESSE. J'aime à voir des ménages heureux, cela me rappelle le nôtre.

ÉDOUARD. Comment! Madame?

LA COMTESSE.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Oh! Frontin est vraiment galant,
Il vous charmerait, sur mon âme.
Comme il a l'air d'aimer sa femme!
Comme il est tendre et complaisant!
A ses regards pour mieux paraître,
Il veut vous imiter en tout...
Mon ami, tel valet, tel maître,
Le bon exemple fait beaucoup.

ÉDOUARD, *à part.* Le compliment vient à propos.

LA COMTESSE, *mystérieusement.* Enfin, dans un moment où ils étaient derrière moi, j'ai vu très-distinctement dans la glace...

ÉDOUARD, *surpris.* Quoi! Madame, vous avez vu...

LA COMTESSE. Qu'il l'embrassait. Où est le mal?

ÉDOUARD. Et vous avez souffert...

LA COMTESSE. Voulicz-vous que j'interposasse mon autorité? J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir.

ÉDOUARD. Voilà ce que je ne permettrai pas.

LA COMTESSE. Comment, à son mari!

ÉDOUARD. Son mari, son mari... tant que vous voudrez; ce n'est pas une raison. Je trouve bien extraordinaire... (*Il appelle*).) Frontin!

LA COMTESSE. Je ne vous ai jamais vu si scrupuleux.

ÉDOUARD. Mais c'est que vous ne savez pas que ce maraud serait capable de profiter... et avec moi d'abord, les mœurs avant tout. Frontin!.. Laissez-moi, ma chère amie; j'ai à le gronder.

LA COMTESSE. Pour cela?

ÉDOUARD. Non : pour des occasions où il s'est oublié d'une manière...

LA COMTESSE. Eh bien! à la bonne heure! mais de l'indulgence. Je vais donner des ordres pour qu'on place Denise à côté de mon appartement.

ÉDOUARD. A côté de votre appartement, vous avez raison. (*La comtesse sort.*)

—

SCÈNE XV.

FRONTIN; ÉDOUARD, *se retournant et apercevant Frontin.*

ÉDOUARD. Ah! vous voilà, Monsieur. Y a-t-il assez longtemps que je vous appelle?

FRONTIN, *à haute voix.* Pardon, Monsieur, j'étais avec ma femme, (*Avec sa voix ordinaire.*) avec Denise.

ÉDOUARD, *se contenant.* Ah! vous étiez avec Denise? et vous lui disiez...

FRONTIN. Je lui disais ce qu'elle avait à faire auprès de Madame. Il fallait bien que quelqu'un l'instruisît de ses devoirs, et certainement ce n'aurait pas été Monsieur qui aurait pu...

ÉDOUARD, *avec une colère concentrée.* Frontin, j'ai idée que je te ferai mourir sous le bâton.

FRONTIN. Comment, Monsieur! Qu'est-ce que c'est que ces idées-là?

ÉDOUARD. J'ai deviné vos desseins. Vous voulez séduire cette petite fille, abuser de son inexpérience, de sa timidité. Moi, dont les intentions sont pures et désintéressées, je ne permettrai pas que chez moi...

FRONTIN. Monseigneur, je peux vous jurer...

ÉDOUARD. Et ce baiser de tout à l'heure?

FRONTIN. Comment? ce baiser! (*A part.*) Qui diable a pu lui dire?

ÉDOUARD. Oh! tu vas encore mentir : j'ai déjà vu que ça ne te coûtait rien, mais je sais que dans l'instant même...

FRONTIN. Eh bien! oui, Monsieur, c'est la vérité; je l'ai embrassée, mais dans votre intérêt : j'ai vu que madame la comtesse avait des doutes sur la réalité de l'histoire que j'ai été obligé de composer pour vous rendre service. Il fallait confirmer son erreur, dissiper tous les soupçons; j'ai pris alors un parti désespéré : je l'ai embrassée en dissimulant; c'était la meilleure manière de cacher notre jeu; et ce baiser que j'ai donné à Denise est peut-être ce que j'ai fait aujourd'hui de plus utile pour vous. Mais on aurait beau s'exposer, se dévouer pour les maîtres, ils trouveraient encore qu'on n'a pas assez fait pour eux.

ÉDOUARD, Si fait, si fait; je trouve au contraire que

ton zèle t'emporte trop loin, et j'ai quelque arrière-pensée que tu dissimulais pour ton compte.

FRONTIN. Moi, Monsieur?

ÉDOUARD. Je vais, du reste, m'en assurer. Denise vient de ce côté; je serai là (*Montrant le bosquet.*) à portée de te voir et de t'entendre, et je saurai au juste, fidèle serviteur, où vous en êtes avec elle.

FRONTIN. Quoi, Monsieur, vous vous défiez... Je suis bien sûr de mon innocence; mais enfin, si le hasard voulait qu'elle me fît des avances... Moi, je ne suis pas responsable...

ÉDOUARD. Sois tranquille; ce n'est pas cela que je redoute. Mais prends garde à toi, s'il t'arrive encore de dissimuler avec elle, je t'assomme et je te chasse. (*Il entre dans le bosquet et paraît de temps en temps.*)

—

SCÈNE XVI.

FRONTIN, DENISE.

FRONTIN. Dieux! quelle pénible alternative : d'un côté, ma place; de l'autre, ma femme! ma femme et ma place!

DENISE. Ah! vous voilà. Que madame la comtesse est donc bonne et avenante, et que je suis contente d'être à son service! Et puis, ce qui me fait encore plus de plaisir, c'est que v'là tout qui est déclaré, et que par ainsi il n'y a plus besoin de frime.

ÉDOUARD, *à part.* Hein! qu'est-ce qu'elle dit donc là? (*Pendant tout ce temps, Frontin cherche à lui faire des signes.*)

DENISE. Hé bien! monsieur Frontin, qu'est-ce que vous avez donc? vous ne répondez pas? Vous êtes fâché de ce qu'on vous a forcé d'être mon mari?

FRONTIN. Votre mari, votre mari... Vous savez bien, mademoiselle Denise, que ce n'est que jusqu'à un certain point.

DENISE. Comment! jusqu'à un certain point? Puisque c'est devant monsieur le comte et madame la comtesse, et qu'ils y consentent tous deux.

FRONTIN. C'est égal, Denise, si l'on vous entendait, on s'étonnerait de votre naïveté. Ce n'est là qu'un hymen provisoire, enfin, ce qu'on appelle un mariage pour rire.

DENISE. Eh bien! par exemple, qu'est-ce qui y manque donc?

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

De nous qu' dira-t-on à la ronde?
V'là c' que c'est que de se cacher;
Quand on n' fait pas comme tout l' monde,
Ça finit toujours par clocher!
Ce que j' croyais avoir m'échappe...
J' m'embrouille avec tout's ces frim's-là...
Et j' veux mourir si l'on m' rattrape,
A me marier encor comme' ça.

FRONTIN. Mais, Denise...

DENISE, *pleurant.* Qu'est-ce que va dire ma tante? C'est pour elle, car pour moi ne croyez pas que je vous regrette. Ah bien! oui, un mari pour rire, on n'est pas en peine d'en trouver. (*Elle fait un pas pour sortir.*)

FRONTIN. Eh bien! il ne manquait plus que cela. Denise, écoutez-moi! (*Haut, de façon que son maître l'entende.*) Il faut dire comme elle, car elle serait capable de tout découvrir. (*Haut, à Denise.*) Certainement, Denise, je ne refuse pas d'être votre mari, et l'honneur que vous me faites, d'autant plus que Monseigneur, qui doit me connaître... et s'il ne tenait qu'à moi... Mais mon devoir, la probité, qui fait que... Enfin, vous devez me comprendre.

DENISE. Pas tout à fait, mais je crois que ça veut dire que vous êtes fâché de m'avoir fait du chagrin; aussi j'oublie tout, car je suis trop bonne. Allons, Monsieur, embrassez-moi, et que ça finisse.

FRONTIN, *à part.* Dieu! Dieu! quel parti prendre?

ÉDOUARD, *à part.* Ah çà! je ne la reconnais plus.

DENISE. Comment! Monsieur, vous refusez de vous raccommoder, quand c'est moi qui ai fait les premiers pas! (*Pleurant.*)-Allez, c'est affreux, et je vais aller me plaindre à Monseigneur.

ÉDOUARD. Par exemple, c'est trop fort!

DENISE. Et il me fera rendre justice, car il me le disait encore tout à l'heure, en me baisant la main.

FRONTIN, *à part.* Hein? comment?

DENISE. Mais c'est que lui, il est galant, il est aimable.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Eh bien! mes enfants, qu'est-ce que c'est donc? on se querelle ici?

DENISE. Oui, Madame, c'est lui qui a tort.

FRONTIN. Mais non, Madame, c'est que je veux...

DENISE. Au contraire, c'est qu'il ne veut pas.

LA COMTESSE. Comment?

DENISE. Oui, Madame, il ne veut pas m'embrasser. Je vous demande si ce n'est pas une abomination?

LA COMTESSE. Qu'est-ce que c'est que cela, Frontin, faire pleurer votre femme? c'est très-mal. Je ne veux pas qu'on se querelle, et j'entends qu'on fasse toujours bon ménage, ou sinon... Allons, embrassez-la.

FRONTIN. Certainement, vous voyez... (*Du côté du bosquet.*) Eh bien! Denise, je te demande pardon (*Il l'embrasse.*) et je te prie à deux genoux de tout oublier.

DENISE, *sautant de joie.* Ah! Madame, que je suis contente!

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, ÉDOUARD.

ÉDOUARD, *sévèrement.* Vous voilà encore ici, monsieur Frontin! vous savez cependant ce que je vous ai dit tout à l'heure. Vous n'êtes plus à mon service.

FRONTIN, *à part.* C'est fait de moi!

DENISE. Comment! Monseigneur, vous renvoyez mon mari?

ÉDOUARD, *à part.* Son mari... Elle y tient.

LA COMTESSE. Et pour quelle raison, mon ami, renvoyez-vous ce pauvre garçon?

ÉDOUARD. Pour des raisons... des raisons très-graves, que je ne puis pas vous dire; mais Frontin me comprend très-bien.

FRONTIN. Moi, Monsieur, je puis vous assurer que j'ignore... Et je vous atteste, madame la comtesse...

LA COMTESSE, *bas, à Frontin et à Denise.* C'est bon. Vous savez que jamais il ne se met en colère, et demain sans doute il sera calmé. Retirez-vous tous deux. (*Au comte.*) Vous leur permettrez bien au moins de passer cette nuit au château?

ÉDOUARD. Quoi! vous voulez...

LA COMTESSE. Vous ne me refuserez pas cela. Allons,

mes enfants, à demain. Vous savez quelle est la chambre qu'on vous destine?

DENISE, *pleurant.* Oui, Madame, nous y allons. Viens, Frontin.

ÉDOUARD. Comment, Madame, vous souffrirez... Vous les laissez partir?

LA COMTESSE. Ce n'est pas moi, c'est vous qui en êtes cause.

DENISE. Oui, c'est vous qui serez la cause de tout ce qui va arriver.

ÉDOUARD. Ah! c'en est trop. Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, apprenez donc qu'ils ne sont pas mariés.

LA COMTESSE. Ils ne sont pas mariés?

ÉDOUARD. Non, Madame. Laissez-les s'en aller maintenant.

DENISE. Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc? il ne sait donc pas... (*Frontin lui fait signe de se taire.*)

LA COMTESSE. Comment! cette petite fille qui avait un air si doux, si ingénu... Que m'apprenez-vous là?

ÉDOUARD. L'exacte vérité. Je venais de découvrir que ce maraud-là nous avait trompés; voilà les griefs que j'avais contre lui, et dont je ne voulais pas vous parler; sans cela, vous sentez bien que je ne l'aurais jamais renvoyé. Cette petite fille était charmante et vous convenait beaucoup; moi je tenais à Frontin; mais d'après ce qui s'est passé, nous ne pouvons tolérer...

FRONTIN. Comment! Monsieur, il n'y a pas d'autres raisons? Eh bien! rassurez-vous, la morale est satisfaite, car je puis heureusement vous prouver que Denise est ma femme.

ÉDOUARD. Oui, encore une histoire.

FRONTIN. Oh! Monsieur, celle-là est authentique, (*Tirant le contrat de sa poche.*) car elle est par-devant notaires; (*Le lui donnant.*) lisez plutôt.

ÉDOUARD. Que vois-je? « Par-devant Martin et son « confrère, sont comparus Marie-Fidèle-Amand-Con- « stant Frontin. »

FRONTIN. Mes noms et qualités!

ÉDOUARD, *lisant toujours.* « Intendant de M. le comte « de Granville. » (*Le regardant.*) Intendant! « Et « Angélique-Denise Gervais. » (*Regardant à la fin de l'acte.*) Suivent les signatures et celles des témoins. Ah çà! est-ce que par hasard tu aurais dit une fois la vérité?

FRONTIN. Il y a commencement à tout, Monseigneur. (*Bas.*) Vous voyez donc bien que je n'allais pas sur vos brisées, et que c'est vous au contraire qui alliez sur les miennes.

ÉDOUARD, *bas.* Au fait, ce pauvre Frontin devait faire une triste figure tantôt, la serviette sous le bras. Ah! ah!

FRONTIN, *haut.* Oui, Monseigneur, je n'attendais qu'un moment favorable, je n'avais pris sur moi cet acte que pour prier monsieur le comte et madame la comtesse de me faire l'honneur de signer au contrat.

ÉDOUARD. J'entends, afin de ratifier ta nomination à la place d'intendant que tu t'es donnée.

LA COMTESSE. Vous la lui aviez promise.

ÉDOUARD. En effet, c'est une place qui convient à un homme marié. (*Regardant Denise.*) Et puisque sa femme et lui vont habiter le château... Qu'est-ce que je demandais, moi? que les convenances fussent respectées. Allons, que Frontin reste près de moi, Denise auprès de... vous, et qu'il y ait dans le monde un bon ménage de plus.

DENISE. Ah çà! cette fois-ci, est-ce pour tout de bon?

FRONTIN. Oui, madame Frontin

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Turenne.*

De père en fils tous mes ancêtres
Furent heureux, quoique laquais :
Quelquefois le destin des maîtres
Ne vaut pas celui des valets.
Oui, de ce corps j'ai l'honneur d'être membre,
Et bien souvent, n'en déplaise au bon ton,
J'ai vu l'ennui qui siégeait au salon,
Et le plaisir à l'antichambre.

DENISE.

Plus d'un Frontin, à sa femme fidèle,
Dans son ménag' vivrait en bon accord,
S'il n'avait pris son maître pour modèle...
Car v'là toujours ce qui nous fait du tort.
Sans y penser, si le valet de chambre
En conte à maint et maint tendron...
C' n'est pas sa faut';

(*Regardant Edouard.*)

mais celle du salon,
Qui s' trouv' trop près de l'antichambre.

ÉDOUARD.

De l'Amour redoutons les armes,
Au hasard il lance ses traits...
elle duchesse est brillante de charmes,
Mais sa soubrette a bien quelques attraits;
Maint grand seigneur parfumé d'ambre,
En conte souvent à Marton...
Avant d'arriver au salon
Il faut passer par l'antichambre.

LA COMTESSE, *au public.*

Des grands tableaux esquissant la copie,
Le vaudeville, en ses légers essais,
Est l'antichambre de Thalie,
Dont le salon est aux Français :
Depuis janvier jusqu'en décembre,
Vous, Messieurs, qui donnez le ton,
Daignez parfois, en allant au salon,
Vous arrêter dans l'antichambre.

LE SECRÉTAIRE ET LE CUISINIER

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 janvier 1821,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

M. DE SAINT-PHAR.
ÉLISE, sa fille.
LE VICOMTE DE SAUVECOURT.
ALPHONSE, son fils.
ANTOINE, intendant de M. de Saint-Phar.
SOUFFLÉ, cuisinier.
MARMITONS, AIDES DE CUISINE, VALETS.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une salle de l'appartement de M. de Saint-Phar. Portes de fond, porte de côté à droite, et sur le premier plan à gauche, une grande cheminée avec un bon feu. A droite du spectateur, sur le premier plan, une table avec un carton et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, *tenant un paquet de lettres, et à la cantonade.* Je vous le répète, dites que je n'y suis pas. Que diable aussi, le comte de Saint-Phar, mon maître, avait bien besoin de se faire donner l'ambassade de Copenhague! Depuis que nous sommes nommés, je crois que la tête tourne à toute la maison : chacun veut monter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Chacun s' donne un air de grandeur.
Jusqu'à la bonne et la nourrice
Qui veul't être dames d'honneur,
Et nos marmitons, chefs d'office;
Le jockey veut être courrier;
Enfin changeant son frontispice,
Sur sa loge, notre portier
Vient de mettre : PARLEZ AU SUISSE.

Sans compter les nouvelles places, moi qui en ma qualité de factotum... qu'est-ce que je dis donc, d'intendant, suis chargé des nominations, ai-je reçu des sottises et des lettres de recommandation! soixante-douze seulement pour la place de valet de chambre! ce n'est pas étonnant, valet d'un grand seigneur, ce sont de ces places que tant de gens peuvent remplir! enfin je n'en ai plus que deux, celle de secrétaire et celle de cuisinier : ah! par exemple pour ces deux-là... prenons garde.

AIR du *Ménage de garçon.*

Pour ces deux places je me flatte
De bien choisir mes postulants;
C'est, dit-on, pour un diplomate
Deux hommes vraiment importants!
Plus d'un grand talent qu'on révère
A dû son esprit tout entier,
Le matin, à son secrétaire,
Et le soir, à son cuisinier.

Qu'est-ce qui vient déjà me déranger?

—

SCÈNE II.

LE PRÉCÉDENT, LE VICOMTE DE SAUVECOURT.

LE VICOMTE, *entrant et repoussant un valet qui veut l'empêcher d'entrer.* Ventrebleu! je me moque de la consigne, j'en ai forcé bien d'autres. (*A Antoine.*) M. le comte de Saint-Phar?

ANTOINE. Monsieur, il travaille dans ce moment.

LE VICOMTE. Ah! il travaille, c'est différent; un grand seigneur qui travaille, il ne faut pas le déranger; vous lui direz que c'est le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE. Comment, celui à qui jadis il dut sa fortune?

LE VICOMTE. Oui, son ancien ami, qui ne l'a pas vu depuis dix ans, et qui désire lui parler pour une affaire très-importante! Quand part-il pour son ambassade?

ANTOINE. Demain matin; ses malles et celles de mademoiselle Élise sont déjà faites.

LE VICOMTE, *à part.* Ah! sa fille l'accompagne; voilà qui me confirme encore; il n'y a pas de temps à perdre. (*Haut.*) Quel est son homme d'affaires ou son intendant?

ANTOINE. Vous les voyez tous les deux; je suis l'un et l'autre.

LE VICOMTE. C'est-à-dire que vous cumulez; c'est bien, ça fait moins de monde dans une maison; mais si jamais, c'est une supposition que je fais, l'intendant vient à être pendu, je vous demande ce que deviendra l'homme d'affaires.

ANTOINE. Monsieur...

LE VICOMTE. Ce sont les vôtres, j'entends bien; ça ne me regarde pas; je voulais seulement vous prévenir qu'il se présentera ici dans la matinée un jeune homme de bonne tournure, de bonne façon, qui viendra vous demander une place de secrétaire, afin de partir demain avec monsieur l'ambassadeur.

ANTOINE. Allons, encore une recommandation!

LE VICOMTE. Je vous prie de l'arrêter.

ANTOINE. C'est-à-dire que Monsieur s'intéresse au jeune homme, et voudrait qu'il eût la place.

LE VICOMTE, *en colère.* Qu'est-ce que c'est? Je voudrais bien voir... (*A part.*) Par exemple, mon fils secrétaire et jockey diplomatique; il ne manquerait plus que cela. (*Haut.*) Non, Monsieur, non, je ne veux pas qu'il ait la place; mais je veux que vous le reteniez ici jusqu'à ce que je sois revenu et que j'aie parlé à M. de Saint-Phar! Quand croyez-vous qu'il soit visible? Attendez... à quelle heure déjeune-t-il?

ANTOINE. A onze heures.

LE VICOMTE, *tirant sa montre.* Dans une heure, c'est bien. Vous ferez mettre mon couvert.

AIR de *Lantara.*

Pour les affaires c'est à table
Que je les traite, et je soutien
Que c'est là l'instant favorable;

Type de Soufflé.

Nos gens d'État le savent bien!
Tous ceux, morbleu! qu'un bon repas rassemble,
Quels qu'ils soient, deviennent amis;
Et quand on boit le même vin ensemble,
On est bientôt du même avis.

Ah çà! vous tâcherez que le déjeuner soit un peu corsé; ce sont de ces particularités auxquelles je tiens beaucoup. A propos; a-t-il un bon cuisinier?

ANTOINE. Mais...

LE VICOMTE. Diable, il faut qu'un ambassadeur en ait un. Attendez donc! attendez donc! ce coquin que dans un moment de dépit j'ai renvoyé dernièrement... Je m'en charge, j'ai son affaire. Ainsi, c'est convenu, serviteur. (*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

ANTOINE, *seul*. Là, je vous le demande, quelle rage de protection! moi qui voulais choisir moi-même... c'est égal, je vais me rejeter sur le secrétaire; pour celui-là, par exemple, je veux au moins que ça soit quelqu'un que je connaisse. Chut! c'est mademoiselle Elise, notre jeune maîtresse.

—

SCÈNE IV.

ANTOINE, ÉLISE.

ÉLISE. Ah! vous voilà, Antoine, j'ai quelque chose à vous demander.

ANTOINE. Comment donc, Mademoiselle, je suis trop heureux...

ÉLISE. Ne s'est-il pas présenté ce matin quelqu'un pour la place de secrétaire?

ANTOINE, *à part*. Nous y voilà, je ne pourrai pas en donner une. (*Haut.*) Non, Mademoiselle, personne encore, quoique j'aie déjà plusieurs demandes.

ÉLISE. C'est qu'on m'a fortement recommandé un jeune homme, qui doit se présenter aujourd'hui...

ANTOINE. Un jeune homme? attendez donc, n'est-il pas de la connaissance de M. le vicomte de Sauvecourt?

ÉLISE. Grands dieux! qui a pu vous dire?.. Oui, oui, je crois qu'il le connaît. Est-ce qu'on vous en aurait rendu un compte défavorable?

ANTOINE. Mais, oui; on me priait même de le refuser tout net.

ÉLISE. Gardez-vous-en bien; on se sera trompé assurément; le caractère le plus doux, le plus aimable... très-instruit, quoiqu'il n'ait que vingt-deux ans.

ANTOINE. Vingt-deux ans! c'est bien jeune!

ÉLISE, *vivement*. Il en a trente, monsieur Antoine, il en a trente.

ANTOINE. Mademoiselle le connaît?

ELISE, *se reprenant*. C'est-à-dire, non, on m'en a beaucoup parlé.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Oh! c'est un très-bon secrétaire;
Que d'esprit, quel doux entretien!
A tout le monde il saura plaire;
Il peint, chante l'italien.
Que sa voix est douce et légère!
Surtout, Monsieur, si vous saviez
Comme il danse bien!.. Vous voyez
Qu'il doit convenir à mon père.

Et vous me désobligeriez beaucoup...

ANTOINE. Du moment que Mademoiselle le recommande... (*A part.*) Allons, il n'y aura pas moyen; et M. le vicomte aura tort. (*Haut.*) C'est que M. l'ambassadeur est très-pressé; et s'il ne se présentait pas aujourd'hui...

ÉLISE. Il se présentera, monsieur Antoine, il se présentera. (*A part.*) Il devrait être ici.

ANTOINE. Et quel est le nom du jeune homme?

ÉLISE. Son nom? (*A part.*) Ah! mon Dieu! Alphonse ne m'a pas dit le nom qu'il prendrait. (*Haut.*) Son nom, je l'ai oublié; mais d'après tout ce que je vous ai dit, vous le reconnaîtrez aisément; (*Fausse sortie.*) et, en attendant, des égards, des ménagements...

AIR de *Paris et le village.*

Recevez-le de votre mieux;
Je dois moi-même la première
Lui faire oublier, si je peux,
Qu'il n'est encor que secrétaire;
Il n'est pas né pour cet emploi;
Aussi dites-lui bien, de grâce,
Qu'il ne dependra pas de moi
Qu'il n'ait une meilleure place.

Adieu, monsieur Antoine. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

ANTOINE, *seul; puis* UN VALET.

ANTOINE, *s'inclinant*. Certainement, Mademoiselle... Allons, puisque notre jeune maîtresse le veut... Mais quel peut être ce secrétaire, pour lequel il y a tant de recommandations pour et contre?

LE VALET. Monsieur Antoine! monsieur Antoine!

ANTOINE. Un moment! me voilà!

LE VALET. M. l'ambassadeur vous demande.

ANTOINE. J'y vais. Allons, vous autres, rangez un peu cette salle. Ah! diable! et notre secrétaire? (*Au valet.*) S'il vient un jeune homme me demander, tu le prieras de m'attendre un moment; et tu viendras m'avertir sur-le-champ.

DES VOIX, *en dehors*. Monsieur Antoine! monsieur Antoine!

ANTOINE, *sortant*. On y va, on y va. On ne peut pas être partout à la fois. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE VI.

SOUFFLÉ, *d'un autre côté, dans la coulisse*. Je vous dis que c'est pour affaire. (*Entrant.*) Ah! bien oui, parlez au suisse, parlez au suisse; c'est le moyen de ne parler à personne. (*Regardant le salon et les valets.*) Oh! oh! il paraît que ceci est du grand numéro. Une livrée magnifique! style d'hôtel! Heureusement que j'ai endossé le véritable elbeuf.

LE VALET. C'est Monsieur, sans doute, qui veut parler à notre intendant?

SOUFFLÉ, *à part*. Monsieur... (*Tâtant son habit.*) Voyez-vous déjà l'effet de l'elbeuf. (*Haut.*) Oui, je voudrais parler à l'intendant. (*Les valets sortent.*)

SCÈNE VII.

SOUFFLÉ, *seul*. Eh bien! sont-ils honnêtes pour des habits galonnés. Allons, Soufflé, mon ami, te voilà lancé, le premier pas est fait. Je sais bien qu'il y a de la hardiesse à venir, sans protection et sans recommandation, enlever d'assaut la place de premier cuisinier d'une excellence, mais c'est une espèce d'audace qui ne messied pas au talent; et puis, rien ne donne du cœur comme d'être sur le pavé, et j'y suis. Certainement j'avais une bonne place chez le vicomte de Sauvecourt! Un homme marié qui vivait en garçon; car je n'ai jamais vu ni sa femme ni son fils. C'était un amateur, un connaisseur, et j'avais de l'agrément avec lui. Mais, l'autre semaine, il se fâche, sous le prétexte qu'il avait faim et que je le faisais attendre. Je l'ai fait attendre, c'est vrai; que diable, le talent n'est pas à l'heure. Moi, je raisonne mes plats, et c'est parce que je raisonnais trop qu'il m'a mis à la porte. O perversité du siècle!

AIR : *J'ai longtemps parcouru le monde* (de JOCONDE).

Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis;
Et cuisinier cosmopolite
Travaillant pour tous les pays,
Léger en cuisine française,
Profond dans la cuisine anglaise,
Partout j'ai changé mes ragoûts
Selon l'appétit et les goûts.

Mais quelle injustice profonde!
Le génie, hélas! reste à jeun :
J'ai, dans mon talent peu commun,
Fait des dîners pour tout le monde,
Et je n'en puis pas trouver un!
Quoi! votre fierté me rejette!
Quoi! votre mémoire est muette,
Vous, que mon mérite a lancés,
Vous tous qu'aux honneurs j'ai poussés!
Vous surtout qu'avec la fourchette
Sur le Parnasse j'ai placés!

C'est une honte pour notre art
De vouloir me mettre à l'écart;
Car
Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis,
Et cuisinier cosmopolite, etc., etc.

CANTABILE.

Heureux cent fois le cuisinier vulgaire
Qui, loin des cours que je veux oublier,
Poursuit en paix sa modeste carrière,
Et fait sauter, chez quelque bon rentier,
L'humble omelette et l'anse du panier!

Que dis-je! et quelle erreur nouvelle!
Moi qu'en tous les lieux on appelle
Le César de la béchamelle
Et l'Alexandre du rosbif!
Invoquons mon génie actif;

Reprenons cet air insolent;
Notre apanage du talent;
Car
Partout on connaît le mérite
De mes soufflés, de mes salmis, etc., etc.

Tout ce qu'il me faut, c'est que M. l'ambassadeur soit un homme de goût et d'appétit, qui veuille bien m'attacher à l'ambassade. Et dans ce cas-là, qu'est-ce que je lui demande? huit cents francs par an, et de la considération, et certainement il y gagne plus que moi. Mais on vient, tenons-nous ferme; il ne s'agit pas ici de s'endormir sur le rôti.

—

SCÈNE VIII.

SOUFFLÉ, ANTOINE, LE VALET.

LE VALET, *à Antoine, montrant Soufflé.* Oui, Monsieur, le voilà.

ANTOINE. C'est bon. (*Le valet sort.*) Oserai-je vous demander, Monsieur, quel est votre nom?

SOUFFLÉ. Monsieur, l'on m'appelle Soufflé.

ANTOINE. Où étiez-vous avant de venir ici?

SOUFFLÉ. Je ne sais pas trop si je dois m'en vanter. Je sors de chez M. le vicomte de Sauvecourt.

ANTOINE. C'est cela même. Je l'ai vu ce matin; il m'a parlé de vous.

SOUFFLÉ. Il m'en veut joliment, n'est-ce pas?

ANTOINE. Mais il n'est pas de vos amis.

SOUFFLÉ. Je m'en doutais bien.

ANTOINE. Il paraît qu'il savait que vous deviez venir, car il m'a défendu de vous placer; et comme c'est l'intime ami de notre maître. .

SOUFFLÉ. Allons, encore un de ces estomacs ingrats dont je parlais tout à l'heure. Je vois bien qu'il faut... (*Reprenant son chapeau.*)

ANTOINE. Heureusement pour vous, mademoiselle Elise, la fille de Monseigneur, vous porte beaucoup d'intérêt.

SOUFFLÉ. Mademoiselle Elise! c'est singulier. Ah! j'y suis maintenant; elle m'aura vu en venant dîner chez M. de Sauvecourt.

ANTOINE. Apparemment; elle vous a recommandé elle-même, et vous sentez bien que je n'ai pu refuser. Ainsi, dès ce moment vous pouvez vous regarder comme attaché à la maison.

SOUFFLÉ, *reposant son chapeau.* Enfin!..

ANTOINE. C'est ici que vous travaillerez.

SOUFFLÉ. Ici? je ne vois pas trop comment. (*A part.*) Il n'y a pas seulement un fourneau.

ANTOINE. Quant à vos honoraires...

SOUFFLÉ, *à part.* Mes honoraires! style d'hôtel; moi, j'aurais dit mes gages. (*Haut.*) Vous dites donc que mes honoraires...

ANTOINE. Se monteront à cinq mille francs.

SOUFFLÉ, *stupéfait.* Cinq mille francs!!! Quelle maison!

ANTOINE. De plus, vous mangerez à la table de son excellence.

SOUFFLÉ. Par exemple! voilà qui est trop fort, ça ne se doit pas. Passe pour les cinq mille francs; mais dîner avec son excellence!

AIR du vaudeville des *Landes.*

Il m' loucrait toujours à table,
Ça f'rait rougir ma pudeur.

ANTOINE.

Un éloge est agréable
Dans la bouche d'un seigneur.

SOUFFLÉ.

Ça n'est pas ça qui me touche;
J' suis bien sûr dans mon emploi
De lui faire ouvrir la bouche,
Et dans la place où je m' voi
Je prévoi (*bis.*)
Qu'il n' pourra vivre sans moi.

ANTOINE. Enfin, vous êtes entretenu, habillé aux frais de son excellence.

SOUFFLÉ. Ça, ce n'est pas le plus cher, car, dans notre état, on n'use pas; et si ce n'était les taches...

ANTOINE. Oui, quand on écrit sous la dictée! Ah çà! vous trouverez là tout ce qu'il vous faut, des plumes, de l'encre, du papier.

SOUFFLÉ, *à part.* Eh bien! par exemple, voilà une batterie de cuisine d'une nouvelle espèce! (*Haut.*) Dites-moi un peu quelle est au juste la place que mademoiselle Elise a demandée pour moi?

ANTOINE. Eh bien! celle de secrétaire.

SOUFFLÉ. De secrétaire! Comment! je suis secrétaire?

ANTOINE. Est-ce que vous n'êtes pas content?

SOUFFLÉ. Si fait, si fait. J'avais bien autre chose en vue, mais dès que mademoiselle Elise a demandé pour moi la place de secrétaire et cinq mille francs de traitement... (*A part.*) On m'avait bien dit qu'avec des protections on arrivait à tout.

ANTOINE. On va vous conduire à votre appartement. Je vous engage à faire un peu de toilette. Vous trouverez tout ce qu'il vous faut, habit, veste, culotte.

SOUFFLÉ, *sortant.* Oh! pour des vestes, j'en ai.

ANTOINE, *le reconduisant.* Je vous salue. (*Lui parlant pendant qu'il est dehors.*) Eh bien! où allez-vous donc? vous descendez. Ce n'est pas cela, c'est au premier; bien, vous y voilà. Si je l'avais laissé faire, il allait tout droit à la cuisine. Je suis fort content de notre secrétaire; mon coup d'œil ne me trompe jamais; c'est un homme du premier mérite. Allons, allons, grâce à moi, voilà la maison de l'ambassadeur qui se monte joliment; il ne nous manque plus que notre cuisinier; et quand M. le vicomte voudra nous présenter son protégé...

—

SCÈNE IX.

ANTOINE, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à part.* Voilà sans doute l'intendant dont Elise m'a parlé.

ANTOINE. Qu'y a-t-il pour votre service?

ALPHONSE. Monsieur, on me nomme Duval; je viens pour la place...

ANTOINE. Quelle place?

ALPHONSE. La place vacante.

ANTOINE. Ah! ah! vous arrivez un peu tard; nous avons déjà un candidat fortement recommandé.

ALPHONSE, *vivement.* Monsieur, j'ai aussi des protecteurs; le marquis de Limoges, le duc de Valmont.

AIR du *Piége.*

Vous connaissez, j'en suis certain,
La main du marquis de Limoges?
Lisez, et vous verrez soudain
Combien il me donne d'éloges.
Sans doute ils doivent être grands,
(*A part.*)
Car, avec une audace extrême,
J'ai fait ce que font tant de gens,
Je les ai dictés moi-même.

ANTOINE, *qui a décacheté une des lettres.* Comment donc! M. le marquis, un de nos plus joyeux gastronomes, je l'ai vu souvent chez Monseigneur.

« Je vous recommande le porteur de cette lettre, « comme un homme du plus grand mérite et pour « lequel j'ai une estime particulière. »

Diable! voilà qui est embarrassant. M. le vicomte de Sauvecourt qui a aussi son protégé.

ALPHONSE, *à part.* Mon père! qu'est-ce que cela veut dire? (*Haut.*) Monsieur, je vous en conjure, ayez égard à la recommandation de M. le marquis. Dans le doute, vous devez au moins admettre la concurrence; et si des considérations personnelles pouvaient vous déterminer... (*Lui glissant une bourse dans la main.*)

ANTOINE. Comment donc! voilà un homme qui a servi dans les grandes maisons. (*Haut.*) Monsieur, je vois que vous avez du mérite; M. le vicomte dira ce qu'il voudra, des fonctions si délicates ne s'accordent qu'au talent, et non pas à la faveur. Nous allons vous prendre à l'essai; et si vous continuez à vous bien conduire, on vous gardera.

ALPHONSE. Quel bonheur!

ANTOINE. Je vais commencer par vous conduire à l'office.

ALPHONSE. C'est inutile, je n'ai pas faim.

ANTOINE. Permettez; il ne s'agit pas ici de votre faim, mais de celle de Monseigneur. C'est un déjeuner ordinaire, ainsi arrangez-vous là-dessus. Il n'y a, je crois, que trois couverts, Monseigneur, le vicomte, et M. Soufflé, son nouveau secrétaire.

ALPHONSE. Qu'est-ce que vous dites donc! son nouveau secrétaire?

ANTOINE. Oui, un jeune homme qui vient d'entrer en fonctions, et qui part avec nous pour le Danemark.

ALPHONSE, *à part.* Ah! mon Dieu, je suis venu trop tard. (*Haut.*) Et pour qui me prenez-vous donc?

ANTOINE. Eh! parbleu, pour le chef d'office qui nous manque. N'êtes-vous pas venu vous-même me demander la place vacante?

ALPHONSE. Oui, sans doute, la place vacante, parce que je croyais... (*A part.*) Et l'on part demain! et aucun moyen de prévenir Elise de l'accident qui nous arrive! (*On entend sonner.*)

UN VALET, *en dehors.* Le chocolat de Mademoiselle! Mademoiselle demande son chocolat.

ANTOINE. On y va à l'instant. (*A Alphonse.*) Allons, mon ami, vite à la besogne, le déjeuner de Monseigneur est encore éloigné; mais le chocolat de Mademoiselle, vous allez le faire tout de suite, et le lui porter.

ALPHONSE. Lui porter! Comment donc! avec plaisir. (*A part.*)

AIR : *Quand une Agnès.*

C'est une assez folle entreprise,
Mais après tout il le faut bien;
Pour m'approcher de mon Elise
Je ne vois pas d'autre moyen.
Suis-je malheureux! me contraindre
A faire ce déjeuner-là!
Je ne connais de plus à plaindre
Que celle qui le mangera.

ANTOINE, *au valet.* Montez ici la chocolatière, et dépêchez!

LE VALET. Oui, Monsieur; j'oubliais de vous remettre ce papier que m'a donné Monseigneur.

ANTOINE, *l'ouvrant.* C'est un rapport à faire, nous avons le temps.

—

SCÈNE X.

ALPHONSE, ANTOINE; SOUFFLÉ, *habillé à la française, l'épée au côté, perruque bien poudrée.*

ANTOINE. Ah! voilà notre nouveau secrétaire.

ALPHONSE, *à part.* Comment! cet original-là? quelle singulière tournure!

SOUFFLÉ, *à Antoine.* Quel est ce monsieur?

ANTOINE. C'est un cuisinier que je viens d'arrêter.

SOUFFLÉ. Ah! c'est un cuisinier! c'est drôle que je ne le connaisse pas; et on le nomme?

ANTOINE. Duval.

SOUFFLÉ. Duval, mais c'est un nom inconnu; et on ne peut pas confier une place comme celle-là à un homme sans réputation.

ANTOINE. Il dit qu'il a du talent.

SOUFFLÉ. Je le crois bien, ils le disent tous; mais il faut voir cela à la poêle; soyez tranquille; je vais l'interroger, et je vous dirai ce qui en est. (*Traversant le théâtre, et s'adressant à Alphonse.*) Il n'y a pas longtemps, je crois, que Monsieur exerce?

ALPHONSE. Non, Monsieur.

SOUFFLÉ. Et puis-je demander où Monsieur a commencé?

ALPHONSE, *à part.* Il paraît que je vais soutenir un interrogatoire dans les formes. (*Haut.*) Monsieur, j'ai étudié chez Véry.

SOUFFLÉ, *bas, à Antoine.* Je m'en doutais; ils ont tout dit quand ils ont prononcé ce nom-là; mais, voyez-vous, il n'y a pas pour les jeunes gens de plus mauvaise école que la cuisine publique; on s'y gâte la main, et voilà tout. (*Haut.*) Et Monsieur n'a pas encore travaillé chez le particulier?

ALPHONSE. Si, Monsieur, dans deux grandes maisons et dans un ministère.

SOUFFLÉ, *bas, à Antoine.* Ça, c'est différent, il a pu se former; mais je vais bien voir. (*Haut.*) Vous ne devez pas craindre alors un examen détaillé, et je vous demanderai la permission de vous adresser quelques questions.

ALPHONSE. Comment donc, Monsieur... (*A part.*) Par exemple, me voilà bien!

ANTOINE, *à part.* Diable! notre secrétaire est un homme de mérite; il a sur tous les sujets des connaissances fort étendues.

SOUFFLÉ, *d'un air d'importance, et après s'être essuyé les lèvres.* Monsieur, je ne vous interrogerai pas sur les fricassées, les blancs-mangers, les suprêmes, et autres plats vulgaires qui sont l'ABC du métier; je ne vous attaquerai pas non plus sur les cardons à la moelle, les caisses de foies gras, les soupes de perdreaux et les pâtés de macaroni, parce que là-dessus il y a des règles établies, et que la routine peut tenir lieu de talent.

ALPHONSE, *à part.* En vérité, ce monsieur a une érudition gastronomique qui est effrayante.

SOUFFLÉ. Mais je vous demanderai, pour vous faire une question digne de vous, comment vous entendez *les ortolans à la provençale.*

ALPHONSE. Les ortolans à la provençale?

SOUFFLÉ. Oui, quel est là-dessus votre système? Le champ est ouvert aux innovations; le génie peut se donner carrière.

ALPHONSE. Ma foi, Monsieur... (*A part.*) Que le diable l'emporte.

SOUFFLÉ, *bas, à Antoine.* Vous voyez qu'il se trouble; il croyait qu'il se jouerait de moi; mais il se trompe.

(*Haut.*) Je vous demanderai, Monsieur, si vous faites cuire l'ortolan dans sa barde, ou dans la truffe elle-même?

ALPHONSE, *embarrassé.* Dans sa barde; mais je crois...

SOUFFLÉ, *à Antoine.* Il ne s'en doute pas. (*A Alphonse.*) Ecoutez-moi; nous prenons, c'est-à-dire, vous prenez une truffe d'une dimension... à peu près... la plus grosse qu'on pourra trouver; vous l'évidez comme il faut, et y placez l'ortolan enveloppé d'une double barde de jambon cru, légèrement humectée d'un coulis d'anchois. Il y en a qui mettent des sardines, mais c'est une erreur, une erreur des plus grossières qu'on puisse faire en cuisine. Vous garnissez vos truffes d'une farce composée de foies gras et de moelle de bœuf pour entretenir un onctueux et prévenir le dessèchement : feu modéré dessus et dessous; vous faites usage du four de campagne pour donner la couleur, et vous servez chaud. Voilà, Monsieur, comme on traite l'ortolan à la provençale.

ALPHONSE. Monsieur, tout cela n'est rien en théorie; c'est par la pratique qu'il faut juger les gens, surtout quand il s'agit de chimie culinaire et expérimentale. (*A part.*) Allons donc, je m'en vais aussi lui lâcher les grands mots, moi.

SOUFFLÉ. Permettez; j'ai parlé de cuisine et non pas de chimie.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmants.*

(*S'animant.*)
C'est au feu qu'il faudra vous voir.

ALPHONSE.
Vous m'y verrez bientôt, j'espère.

SOUFFLÉ, *à Antoine.*
On aurait dû le recevoir
Tout au plus comm' surnuméraire!
(*A part.*)
Ça n'a pas l'ombre de talent,
Et ça veut marcher sur nos traces!
C'est une horreur! Voilà pourtant
Comme on donne à présent les places.

ANTOINE. C'est bon, c'est bon, nous saurons bientôt à quoi nous en tenir; mais finissons, car il faut qu'il prépare le déjeuner de Mademoiselle; et vous, voilà un rapport que Monseigneur m'a envoyé, et qui maintenant vous regarde.

SOUFFLÉ, *embarrassé.* Ah! un rapport?

ANTOINE. Oui, expédiez cela avant déjeuner, ça ne fera pas mal, parce que ça donnera à Monseigneur un échantillon de vos talents; mettez-vous là! Ah! voici la chocolatière. Messieurs, je vous laisse, chacun votre affaire. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XI.

SOUFFLÉ, *assis devant la table, et* ALPHONSE, *auprès de la cheminée.*

SOUFFLÉ. Ah! il faut que je fasse un rapport! (*Cherchant à épeler.*) Oui, je vois bien... ra...pport. Pour la lecture, ça va encore; c'est la partie de l'écriture qui est autrement difficultueuse.

ALPHONSE, *tenant la chocolatière d'une main et le chocolat de l'autre.* Je ne sais pas trop comment m'y prendre; j'ai bu mille fois ma tasse de chocolat sans songer comment cela se faisait : je crois qu'on le râpe; essayons toujours.

SOUFFLÉ. C'est dommage que dans l'état de secrétaire on soit obligé d'écrire, car sans ça... (*Regardant du côté d'Alphonse.*) Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc! je crois qu'il râpe son chocolat. (*Haut.*) Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, c'est l'ancienne manière; le chocolat à l'italienne, en morceaux.

ALPHONSE. Je vous remercie.

SOUFFLÉ, *à table.* Ma foi, je sais signer mon nom, j'assemble mes lettres; ainsi avec de l'audace... (*Regardant Alphonse.*) En trois ou quatre morceaux, ça suffit; bien comme cela. (*Prenant une plume.*) Diable de plume, c'est fin comme des pattes de mouche! moi qui n'écris qu'en gros. (*Regardant Alphonse.*) Est-il maladroit! (*Criant.*) Est-il maladroit! pas comme ça, pas comme ça. (*Se levant.*) Car ça veut se mêler, et ça ne se doute seulement pas... (*Lui prenant la chocolatière, et roulant entre ses mains.*) Tenez, tenez, voyez-vous, jusqu'à ce que la mousse s'élève; alors vous versez dans la tasse, voilà ce qu'on appelle à l'italienne.

ALPHONSE. Je comprends bien; mais ça demande une perfection.

SOUFFLÉ. Vous verrez que je serai obligé de faire son chocolat pour lui. Tenez, mettez-vous là-bas à cette table, et achevez ce que j'ai commencé.

ALPHONSE. Mais il n'y a rien encore.

SOUFFLÉ. Il n'y a rien? Eh bien! alors, commencez, ce ne sera que plus facile; je voudrais bien qu'ici ce fût comme cela, car je suis obligé de réparer...

ALPHONSE, *montrant le papier.* C'est ce rapport...

SOUFFLÉ. Oui, ce rapport. (*A part.*) A-t-il la tête dure! il est bien heureux que je lui fasse son ouvrage, car sans cela... (*Tournant toujours, mettant de l'eau chaude, ou versant dans la tasse,* etc.)

AIR du *Renégat.*

ALPHONSE, *écrivant.*
Travaillons donc, puisque j'y suis.

SOUFFLÉ, *faisant le chocolat.*
Ça lui f'ra d' l'honneur; quelle mine!
V'là l' monde : *sic vos non vobis;*
Comm' dit le latin de cuisine.

—

SCÈNE XII.

SOUFFLÉ, *se baissant pour mettre le chocolat au feu;* ALPHONSE, *à la table, écrivant avec attention;* LE VICOMTE, *dans le fond, sa montre à la main.*

LE VICOMTE.
Du déjeuner voici l'instant, je crois.
(*Apercevant son fils.*)
Eh! mais, grand Dieu! c'est mon fils que je vois!
(*A part.*)
Oui, c'est bien lui, la chose est claire,
Il est même en train d'exercer.
Morbleu! monsieur le secrétaire,
Moi je m'en vais vous dénoncer!

ENSEMBLE.

LE VICOMTE, *sans être vu et toujours dans le fond.*
Avec Saint-Phar courons m'entendre
Pour confondre ce coquin-là.
Et vous qui pensiez me surprendre,
Bientôt on vous destituera.

SOUFFLÉ, *faisant le chocolat.*
Quel service je vais lui rendre,
Quoiqu' ça soit au d'ssous d' mon état!
Mais le vrai talent peut s'étendre
Mêm' dans un' tasse d' chocolat!

ALPHONSE, *écrivant.*
Ah! quel service il va me rendre
En se chargeant de mon état!
Tâchons au moins de le surprendre
Et de payer son chocolat.

(*Le vicomte entre dans l'appartement en face.*)

SCÈNE XIII.

SOUFFLÉ, ALPHONSE.

SOUFFLÉ. Je crois que je me suis surpassé. (*Haut.*) C'est fini; et vous?

ALPHONSE. Je n'ai plus que deux mots et je termine; ce travail était une plaisanterie; rien n'était plus facile à faire.

SOUFFLÉ. Je ne vous en dirai pas autant, car j'en sue à grosses gouttes; voilà votre chocolat.

ALPHONSE. Voici votre rapport.

SOUFFLÉ. Attendez donc, attendez donc; ça ne se présente pas ainsi; le petit pain, le verre d'eau, le plateau d'une main; tenez... (*Il arrange la tasse, le verre d'eau, le petit pain, sur le plateau, et montre comment il faut le porter.*)

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Il faut le porter avec grâce,
La serviette sous le bras droit.

ALPHONSE, *impatienté.*

Je sais ce qu'il faut que je fasse.

SOUFFLÉ.

C'est plus difficil' qu'on ne croit,
Cet art de porter ou de prendre
La serviette ou le tablier,
Il faut bien du temps pour l'apprendre,
Il n' faut qu'un jour pour l'oublier.

(*Il arrange la serviette sur le bras d'Alphonse et lui donne le plateau pendant la fin du couplet.*)

ALPHONSE, *à part.* Je vais donc voir Elise! pourvu qu'elle n'éclate pas de rire en m'apercevant, voilà tout ce que je crains.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

ANTOINE. Allons donc, allons donc! Ce chocolat est-il prêt? Mademoiselle s'impatiente.

ALPHONSE. J'y vais. (*Il sort précipitamment.*)

SOUFFLÉ, *le suivant des yeux.* Là, là, il va comme un fou, il va tout renverser; donnez-vous donc du mal après ça; il y a des gens avec qui l'on perdrait son latin.

—

SCÈNE XV.

SOUFFLÉ, ANTOINE.

ANTOINE. Et vous, avez-vous fini?

SOUFFLÉ, *lui donnant le rapport.* Je crois bien; ce travail était une plaisanterie; rien n'était plus facile à faire.

ANTOINE. Je vais le mettre sous les yeux de Monseigneur. Le voici qui se dirige de ce côté, avec le vicomte de Sauvecourt. Je vais vous présenter.

SOUFFLÉ. Non, non; j'aime mieux dans un autre moment, parce que, voyez-vous, M. le vicomte de Sauvecourt est un peu vif, et alors nous nous sommes séparés vivement, ce qui fait que je craindrais encore quelques vivacités. J'aime mieux attendre qu'il soit parti.

ANTOINE. Comme vous voudrez; je ne vous présenterai qu'après son départ. (*Soufflé entre dans le cabinet.*)

—

SCÈNE XVI.

M. DE SAINT-PHAR, LE VICOMTE; ANTOINE, *qui se tient à l'écart.*

LE VICOMTE. Oui, mon cher, c'est lui-même, je l'ai parfaitement reconnu.

M. DE SAINT-PHAR. Quelle peut être la cause de ce déguisement?

LE VICOMTE. Oh! je m'en doute bien. Il était depuis un an à Strasbourg, où il avait une place superbe.

M. DE SAINT-PHAR. C'est là où il aura vu ma fille; elle y a passé un mois chez une de ses tantes.

LE VICOMTE. Je comprends; et le coquin sera devenu amoureux sans notre permission. Mais ce qui est bien pis encore, c'est que j'avais arrangé pour lui un mariage superbe, la plus riche héritière du département. Tout était convenu avec les parents,

AIR de *M. Guillaume.*

Quand j'apprends par une estafette
Que le futur a disparu,
Qu'il s'est sauvé sans tambour ni trompette,
Et qu'à Paris il s'est rendu!..
Mais dans Paris, comment donc, sans encombre,
Chercher un fou qui vient de s'échapper?
La ville est grande, et sur le nombre
On pourrait se tromper.

Aussi, je crois qu'il serait parti avec toi, si le marquis de Limoges n'était pas venu me confier qu'il lui a ait donné une lettre de recommandation pour se présenter chez toi en qualité de secrétaire.

M. DE SAINT-PHAR. Serait-il possible?

LE VICOMTE. Rien n'est plus vrai, et dans ce moment il est installé dans l'hôtel.

M. DE SAINT-PHAR. En effet, voilà une escapade qui passe la plaisanterie. Antoine?

ANTOINE, *s'avançant.* Monseigneur?

M. DE SAINT-PHAR. Vous avez vu le nouveau secrétaire?

ANTOINE. Oui, Monseigneur, et voici déjà le rapport que vous l'aviez chargé de faire.

M. DE SAINT-PHAR. C'est bon. (*Le donnant au vicomte.*) Connais-tu cette écriture?

LE VICOMTE, *le lui rendant.* Oh! c'est bien la sienne.

M. DE SAINT-PHAR, *à Antoine.* Et qui vous a engagé à le recevoir?

ANTOINE. Est-ce que j'ai mal fait, Monseigneur? ce ce n'est pas ma faute, c'est Mademoiselle elle-même qui me l'a recommandé, et très-vivement.

M. DE SAINT-PHAR. Ah! c'est ma fille! (*Froidement.*) Vous avez bien fait, Antoine. (*Bas, au vicomte.*) Dis donc, mon ami, c'est ma fille...

LE VICOMTE. J'entends bien. Qu'est-ce que nous ferons?

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

M. DE SAINT-PHAR.

J'avais aussi des projets sur ma fille,
Et cet amour va les déranger tous;
Commençons donc, en pères de famille,
Par nous fâcher.

LE VICOMTE

Oui, morbleu! fâchons-nous.

M. DE SAINT-PHAR.

Puis pour punir une telle escapade,
Pour nous venger, unissons-les,
Et commençons mon ambassade
Par un traité de paix.

LE VICOMTE. Tu crois? à la bonne heure!

M. DE SAINT-PHAR. Pourvu que ton fils me convienne,

cependant. Mais où diable est donc mon secrétaire? (*A Antoine.*) Comment ne l'ai-je pas encore vu?

ANTOINE, *s'approchant.* Il attend pour se présenter que M. le vicomte soit parti, parce qu'il craint, m'a-t-il dit, de se trouver avec lui.

LE VICOMTE. Je le crois bien; je vous le chapitrerais d'importance.

M. DE SAINT-PHAR. Je m'en charge; et pour cela, faites-moi le plaisir d'aller te promener dans le jardin.

LE VICOMTE. Comment diable! c'est que j'ai une faim d'enfer, et le grand air va encore l'augmenter.

M. DE SAINT-PHAR. Nous déjeunerons en famille, cela vaut bien mieux. Antoine, vous soignerez le déjeuner en conséquence.

LE VICOMTE. Oui, oui; mais puisque nous commençons tard...

AIR du vaudeville du *Bouquet du Roi.*

(*A Antoine.*)
Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner!
(*A M. de Saint-Phar.*)
Dieu! quelle bonne fortune!
Réunir ainsi chacun
Nos deux familles en une,
Et les deux repas en un.

ENSEMBLE.

Mon cher, que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Et fais que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner!

M. DE SAINT-PHAR ET ANTOINE.

Il faut que le déjeuner
Ait au moins plus d'un service,
Il faut que le déjeuner
Ne finisse
Qu'au dîner.

(*Le vicomte sort.*)

—

SCENE XVII.

M. DE SAINT-PHAR, ANTOINE.

M. DE SAINT-PHAR. Antoine, va me chercher le jeune homme, et amène-le-moi. (*Pendant qu'Antoine entre dans le cabinet, il parcourt le rapport qu'il a à la main.*) Comment donc! c'est fort bien; de la clarté, de la chaleur, un choix d'expressions; c'est parbleu bien raisonné; et moi-même je n'avais pas envisagé la question sous ce point de vue. Allons, allons, mon gendre est un homme de mérite.

—

SCÈNE XVIII.

M. DE SAINT-PHAR, SOUFFLÉ; ANTOINE, *amenant Soufflé.*

ANTOINE. Voilà, Monseigneur. (*Antoine sort, Soufflé s'incline.*)

M. DE SAINT-PHAR. Je vous salue, Monsieur. (*Le regardant.*) Ma foi, il a raison d'avoir du talent, car il n'est pas beau; et je ne sais comment ma fille s'est laissé séduire.

SOUFFLÉ, *à part.* Il paraît que ma figure lui revient assez.

M. DE SAINT-PHAR. J'ai lu votre rapport, et je l'ai trouvé bien.

SOUFFLÉ. Cependant, Monseigneur, pour ce qu'il m'a coûté... je peux bien dire que je l'ai fait sans m'en apercevoir!

M. DE SAINT-PHAR. Tant mieux, cela prouve de la facilité; il y a là même quelques idées hardies, qui sont en contradiction avec les miennes.

SOUFFLÉ. Certainement, Monseigneur, c'est sans le vouloir. (*A part.*) C'est cet autre qui aura fait quelques bêtises.

M. DE SAINT-PHAR. Ne vous en défendez pas, j'aime beaucoup que l'on ne soit pas de mon avis. Mais voyons un peu comment vous soutiendrez votre opinion.

SOUFFLÉ. Mon opinion!

AIR : *Ces postillons.*

Ah! Monseigneur, vous n' me connaissez guère,
Je n'y fais pas tant de façons;
Être entêté n'est pas mon caractère
Et voyez-vous, en fait d'opinions,
Tant d' gens en ont trois ou quatre de suite,
Qu' c'est gênant pour les arranger;
Moi j' n'en ai pas, et ça m'évite
La peine d'en changer.

M. DE SAINT-PHAR. Je vous comprends, et je vous sais bon gré de votre générosité; vous craignez d'engager une discussion où vous sentez bien que j'aurais le désavantage.

SOUFFLÉ. Mais...

M. DE SAINT-PHAR, *souriant.* Avouez-le, vous n'approuvez pas la distinction que j'ai faite sur le droit des gens?

SOUFFLÉ. Hum!..

M. DE SAINT-PHAR. Vous pensez peut-être que l'espèce dont il s'agit est tout à fait du ressort du droit civil?

SOUFFLÉ, *d'un air approbatif.* Hum! hum!

M. DE SAINT-PHAR. Allons, dites-le franchement.

SOUFFLÉ, *souriant.* Mais, puisque vous m'y forcez, c'est du droit civil.

M. DE SAINT-PHAR. A la bonne heure. Vous voyez que je sais entendre la vérité. Touchez là. Je vous estime, et je vois que nous finirons par nous comprendre.

SOUFFLÉ, *à part.* Ça ne fera pas mal, car jusqu'à présent. . Mais c'est égal, me voilà en faveur; et autant qu'on peut juger quelqu'un sans l'entendre, ça m'a l'air d'un brave homme. (*Voyant Antoine qui est entré et qui lui fait des signes.*)

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, ANTOINE.

SOUFFLÉ, *à part.* Qu'est-ce que me veut l'intendant avec sa pantomime? (*Antoine lui montre une lettre en lui faisant signe de se taire.*) Hein! un billet. Hé bien! apportez-le; je ne peux pas le lire d'ici.

ANTOINE, *à part.* Le maladroit!

M. DE SAINT-PHAR. Quoi! qu'est-ce que c'est? Antoine, quelle est cette lettre? d'où vient-elle? répondez à l'instant.

ANTOINE. Je prie Monseigneur de ne pas m'en vouloir; c'est mademoiselle Élise qui m'a donné ce billet pour le remettre en secret à monsieur le secrétaire.

M. DE SAINT PHAR, *prenant la lettre.* Un billet de ma fille! Quoi! Monsieur, vous osez...

SOUFFLÉ. Ce n'est pas pour moi, Monseigneur; il se trompe. Diable de facteur!

M. DE SAINT-PHAR. Si, Monsieur, c'est pour vous. C'est ma fille qui vous a recommandé à mon intendant.

SOUFFLÉ. Ça, c'est la vérité; mais pour le reste...

SOUFFLÉ. Tenez, tenez, voyez-vous.

M. DE SAINT-PHAR. Ne prétendez pas me tromper : je sais tout. Vous n'êtes secrétaire que par hasard ; ce n'est pas là votre état.

SOUFFLÉ. Eh bien ! oui, Monseigneur, c'est la vérité.

M. DE SAINT-PHAR. Ce n'est rien encore. Vous vous êtes fait aimer de ma fille?

SOUFFLÉ. Pour ça, je peux vous assurer...

M. DE SAINT-PHAR, *lisant.* Oui, Monsieur, elle vous aime ; elle l'avoue elle-même.

SOUFFLÉ, *à part.* Là, qu'est-ce que j'ai fait à mademoiselle Elise? Au moment où ça allait si bien, j'étais lancé...

M. DE SAINT-PHAR, *froidement.* Je veux savoir, Monsieur, si vous êtes encore digne de mon estime? Êtes-vous capable de sacrifier votre amour et de renoncer à ma fille?

SOUFFLÉ, *avec feu.* Dieu! tout ce qui peut vous faire plaisir, tout ce qui peut vous être agréable. (*Se mettant à genoux.*) Pourvu que je conserve vos bonnes grâces, qui me sont bien autrement précieuses.

M. DE SAINT-PHAR. Relevez-vous, ma fille est à vous.

SOUFFLÉ, *se relevant et hors de lui.* Par exemple, celui-là est trop fort ; et il a juré que je n'en reviendrais pas ! Comment! Monsieur, vous daigneriez?

M. DE SAINT-PHAR, *avec intention.* J'y mets cependant une condition. Vous êtes encore mon secrétaire, et j'ai une lettre à vous faire écrire. C'est la lettre d'un fils soumis et respectueux qui veut fléchir le courroux de son père. Vous devez m'entendre?

SOUFFLÉ. Non, le diable m'emporte!

M. DE SAINT-PHAR. Si fait, je veux que vous m'entendiez.

SOUFFLÉ. Alors, si ça peut vous faire plaisir... Mais c'est que, vraiment, aux termes où nous en sommes, je peux vous avouer ça ; je ne sais pas trop comment je pourrai...

M. DE SAINT-PHAR. Soyez tranquille, je vous la dicterai moi-même ; mais je veux que vous l'écriviez, et vous l'écrirez.

SOUFFLÉ, *à part.* Je l'écrirai, je l'écrirai, ça lui est bien aisé à dire. Mais c'est égal ; dans les bonnes dispositions où est le beau-père, ça n'est pas une lettre

SOUFFLÉ. *Il arrange la serviette sur le bras d'Alphonse.* — Scène 13.

de plus ou de moins qui peut faire manquer le contrat. (*A M. de Saint-Phar.*) Je vous suis, Monseigneur. (*Ils sortent à gauche.*)

—

SCÈNE XX.

ANTOINE, *puis* ALPHONSE.

ANTOINE. Par exemple, si je me serais jamais douté que c'était moi qui ferais le mariage de notre jeune maîtresse! (*Apercevant Alphonse.*) Ah! vous voilà, monsieur le chef. Qu'êtes-vous donc devenu depuis une demi-heure?

ALPHONSE. Morbleu! je suis d'une colère... Je porte le chocolat jusqu'à l'appartement de Mademoiselle; là, une espèce de gouvernante me le prend des mains et ne veut pas me laisser entrer. J'ai eu beau faire, il n'y a pas eu moyen.

ANTOINE. Eh! sans doute; qu'aviez-vous besoin de le donner vous-même? Mais il ne s'agit pas de cela; vous allez avoir de l'ouvrage, et voilà une belle occasion de fonder votre réputation; d'abord le déjeuner de ce matin, je présume que vous vous en êtes occupé; et puis demain, peut-être, un repas de noce. Hein! la maison est bonne?

ALPHONSE. Qu'est-ce que vous dites? un repas de noce?

ANTOINE. Oui, mademoiselle Elise se marie; elle épouse le jeune secrétaire que vous avez vu tout à l'heure, et qui n'est pas...

ALPHONSE. Comment! qui n'est pas...

ANTOINE, *riant.* Qui n'est pas plus secrétaire que vous et moi. C'est un amant déguisé.

ALPHONSE, *furieux.* Un amant déguisé! l'on m'aurait joué à ce point!

AIR : *On m'avait vanté la guinguette.*

ANTOINE.

Allons, v'là l'autre qui s'en mêle.

ALPHONSE, *hors de lui.*

Mais qu'il redoute mon courroux,
Je cours lui brûler la cervelle
S'il prétend être son époux.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE.

(*Le vicomte et Alphonse se trouvent nez à nez.*)

ALPHONSE, *parlant.* Mon père!

LE VICOMTE, *de même.* Mon fils!

(*L'air continue.*)

LE VICOMTE.

Mon fils en ces lieux! quelle honte!
Tu vas entendre mon sermon.

ANTOINE, *confondu.*

Le cuisinier, fils d'un vicomte!
Dieux! quel honneur pour la maison!

ENSEMBLE.

ALPHONSE.

Daignez calmer votre colère,
N'écoutez plus votre dépit;
Pour sauver celle qui m'est chère
Aidez-moi de votre crédit.

ANTOINE.

Quoi! vraiment vous êtes son père?
Est-il bien sûr de ce qu'il dit?
Quelle rencontre singulière!
En honneur, j'en perdrai l'esprit.

LE VICOMTE.

Oui, ventrebleu! je suis son père;
Du moins on me l'a toujours dit:
Je sens redoubler ma colère
Presque autant que mon appétit.

LE VICOMTE, *retenant Alphonse qui veut se sauver.* Non, morbleu! tu ne m'échapperas pas; et si M. de Saint-Phar est assez bon pour oublier sa colère, moi je me souviens de la mienne, et je ne peux pas l'oublier, pas plus que le déjeuner que j'attends depuis deux heures.

ALPHONSE. Que dites-vous! M. de Saint-Phar consentirait à me pardonner?

LE VICOMTE. Oui, Monsieur; il pardonne, et il consent.

—

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-PHAR, ÉLISE.

M. DE SAINT-PHAR, *qui a entendu les derniers mots.* Au contraire, mon cher vicomte, c'est que je ne consens point.

LE VICOMTE. En voici bien d'une autre! N'est-ce pas vous qui tout à l'heure...

M. DE SAINT-PHAR. Oui; mais j'y avais mis pour condition que votre fils me conviendrait; et d'après la conversation que nous venons d'avoir...

ALPHONSE, *étonné.* Que nous venons d'avoir!

M. DE SAINT-PHAR. Il est bien heureux d'être votre fils; sans cela je l'aurais fait sauter par les fenêtres; et en attendant je l'ai mis à la porte.

LE VICOMTE. Comment, mon fils.. (*Montrant Alphonse.*) Eh mais! le voilà.

M. DE SAINT-PHAR. Lui?

ÉLISE. Eh! sans doute, c'est Alphonse.

M. DE SAINT-PHAR. Mais alors, quel est donc celui à qui je parlais tout à l'heure? un sot, un impertinent, qui ne sait seulement pas signer son nom, et qui m'a tenu les discours les plus extravagants.

ALPHONSE. C'est le monsieur de ce matin, un amant déguisé.

M. DE SAINT-PHAR. Impossible.

LE VICOMTE. Alors, c'est un aventurier.

ANTOINE. Un intrigant qui cherchait à surprendre des secrets d'État; il faut le retrouver vite.

ALPHONSE. Oui, courons.

LE VICOMTE. Un instant; je demande que les perquisitions ne commencent qu'après le déjeuner. Antoine, fais servir. Eh bien! d'où vient cet air d'effroi?

ANTOINE, *montrant Alphonse.* Ma foi, adressez-vous à Monsieur, que j'ai pris pour le maître d'hôtel; c'est lui qui en était chargé.

LE VICOMTE, *à son fils.* Comment, malheureux, tu as osé?.. je suis perdu!

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Dieux! à quel saint avoir recours!
Passe pour être secrétaire!
Mais le déjeuner de ton père...
Je crois qu'il en veut à mes jours!
Il a manqué par son absence
Me faire mourir de chagrin,
Et le coquin, par sa présence,
Va me faire mourir de faim!
(*Ritournelle du chœur suivant.*)

LE VICOMTE. Qu'entends-je!

—

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENTS, PLUSIEURS DOMESTIQUES, *apportant une table richement servie.*

SOUFFLÉ, *en bonnet de coton, tablier de cuisine, couteau au côté, arrivant le dernier avec un plat qu'il porte gravement.*

CHŒUR.

AIR de *M. Jean* (JEAN DE PARIS).

De Monseigneur que le dîner s'apprête,
Des vins choisis et des mets délicats;
Que la gaîté soit aussi de la fête;
Sans la gaîté jamais de bons repas!

M. DE SAINT-PHAR, *reconnaissant Soufflé.* Eh mais! c'est mon coquin de tout à l'heure...

ANTOINE. Notre nouveau secrétaire!

LE VICOMTE. Mon ancien cuisinier!

SOUFFLÉ. Lui-même. C'est vous qui l'avez nommé.

LE VICOMTE, *levant sa canne.* Comment! c'est toi qui causes ici tout ce tapage? Je vais, morbleu...

SOUFFLÉ, *froidement.* Frappez. (*Montrant le plat qu'il tient.*) mais goûtez.

LE VICOMTE. Hein! qu'est-ce qu'il tient là? Dieu me pardonne, ce sont des ortolans à la provençale, mon mets favori.

SOUFFLÉ. Juste. (*A M. de Saint-Phar.*) J'ai bien senti, Monseigneur, que cette maudite lettre que je n'ai pas pu écrire m'avait fait du tort à vos yeux, car, vous en conviendrez vous-même, vous m'estimiez avant la lettre. J'ai voulu alors vous prouver, avant de vous quitter, que je n'étais pas tout à fait indigne de vos bonnes grâces, et que si dans votre cabinet j'étais un sot, je pouvais être un homme de mérite en descendant d'un étage. Je suis rentré dans mes fourneaux, dont je n'aurais jamais dû sortir, vu que la nature m'avait fait homme de bouche, et non pas homme de lettres; et je viens soumettre à votre appétit dégustateur cet échantillon de mes talents, d'après lequel je consens à être jugé, parce que, comme a dit le Sage: *On connaît l'homme à ses actions, et le cuisinier à ses ragoûts.*

LE VICOMTE. Et il les fait bons, je l'atteste! C'est mon ancien cuisinier, que j'avais renvoyé dans un moment d'humeur, et que je voulais placer chez toi.

SOUFFLÉ. C'est pour cela aussi que je suis venu.

M. DE SAINT-PHAR, *riant*. Comment! c'est là l'emploi que tu sollicitais?

LE VICOMTE, *qui s'est mis à table, et qui a goûté le déjeuner*. Tu peux le lui accorder, je te le jure, il vient de faire ses preuves. Soufflé, nous te chargeons du repas de noce; et en attendant, ce déjeuner-là sera celui des fiançailles. Allons, allons, que chacun s'asseye. Monsieur le secrétaire, ici à table, à côté de moi.

SOUFFLÉ. Et moi derrière: voilà chacun à sa place; ce n'est pas sans peine. (*Ils se mettent tous à table.*)

CHŒUR.

AIR : *Honneur à la musique.*

D'un repas délectable
Savourons la douceur;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

SOUFFLÉ, *la serviette sous le bras, et s'adressant au public.*

AIR de *Marianne.*

Daignez excuser mon audace
(Car les artistes en ont tous),
J'ose ici vous prier en grâce
De v'nir parfois dîner chez nous!
On vous r'cevra,
On vous fêt'ra.

(*Au vicomte qui lui demande une assiette.*)

Pardon, Monsieur, j' suis à vous, me voilà!

(*Il lui donne une assiette, et revient au public.*)

Quelque convive
Qui nous arrive,
Jamais le nombre ne nous effraiera;
Mais ce dîner où j' vous invite
Dépend de vous seuls en ce jour,
Car il suffit d'un souffle pour
Renverser la marmite.

CHŒUR.

D'un repas délectable
Savourons la douceur;
Amis, ce n'est qu'à table
Qu'on trouve le bonheur.

LE COLONEL

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 29 janvier 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. G. DELAVIGNE.

Personnages.

M. DE GONDREVILLE.
MADAME DE GONDREVILLE, sa femme.
ÉLISE DE LUSSAN, cousine de madame de Gondreville.
ADOLPHE, capitaine au 12e régiment de hussards.
LE QUARTIER-MAITRE.
PLUSIEURS OFFICIERS du même régiment.
CADET, garçon de l'auberge.

La scène se passe à Joigny, dans une auberge.

Le théâtre représente une salle commune aux voyageurs; porte au fond, deux latérales : sur l'une est écrit nº 3, sur l'autre nº 4.

SCÈNE PREMIÈRE.

GONDREVILLE, *debout, en habit de voyage, lit une lettre;* ADOLPHE, *assis près d'une table, arrange une boîte de pistolets.*

GONDREVILLE, *lisant.* « Rendez-vous sur-le-champ à « Paris, et dans le plus grand secret; quelque chose « s'y prépare; votre présence y est nécessaire. » Ma foi, j'en crois monsieur le maréchal, et j'obéis à cet avis.

ADOLPHE. Holà! quelqu'un! Ils ont établi ici à la fois l'auberge et la poste, et, à cela près qu'il n'y a jamais de chevaux à l'écurie, ni de domestiques à la cuisine, c'est la maison la mieux servie de toute la ville de Joigny. On a beau sonner!

GONDREVILLE, *froidement.* Il faut croire, Monsieur, qu'on ne vous a point entendu.

ADOLPHE. Voilà plus de deux minutes que j'appelle. André!

GONDREVILLE. Moi, Monsieur, voilà plus d'une demi-heure; j'ai pris le parti d'attendre, et je vous conseille d'en faire autant.

ADOLPHE. Parbleu! Monsieur, vous êtes du plus beau sang-froid; à votre place, j'aurais déjà tout brisé. André! les filles! les garçons! (*Il sonne de nouveau.*)

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; CADET, *portant une valise avec une adresse.*

CADET. Eh bien! nous voilà; qu'est-ce que vous voulez?

ADOLPHE. Ce que je veux?

CADET. Pardi! sûrement, il faut bien que je sache ce que vous voulez pour que je vous le donne.

ADOLPHE. Ah! ce que je veux? ma foi, je n'en sais plus rien. Tu m'as si longtemps fait sonner que j'ai oublié... Mais parle à Monsieur, qui est plus pressé.

CADET, *à Gondreville.* Voici d'abord votre valise; je crois que c'est bien la vôtre. (*Lisant.*) *A M. Lebrun, à Paris.*

ADOLPHE, *à part.* Monsieur Lebrun? je ne le connais pas.

GONDREVILLE. C'est bien! y a-t-il des lettres adressées à monsieur Leblanc, poste restante?

CADET. Non, Monsieur, aucune...

GONDREVILLE, *froidement.* Ah! en ce cas reportez cette valise dans ma voiture, et donnez-moi des chevaux.

CADET. Comment! Monsieur, à peine arrivé, vous repartez? il paraît que Monsieur est pressé.

GONDREVILLE. Probablement.

CADET. C'est que, voyez-vous, la poste de Joigny est sans contredit la mieux montée en chevaux de toute la route; mais...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

En c' moment ils font, par malheur,
Le service sur la rivière;
N's avons des bateaux à vapeur
Qui restent souvent en arrière.
L' coch' d'Auxerr' les passe toujours,
Et pour êtr' plus solid's au poste,
Ils se sont vus, depuis quelqu' jours,
Obligés de prendre la poste.

ADOLPHE. Là! qu'est-ce que je disais?

CADET. Et vous serez peut-être obligé d'attendre une petite heure.

GONDREVILLE. Une heure! c'est bon, qu'on me donne une chambre. J'attendrai.

CADET, *montrant l'appartement à gauche.* Oui, Monsieur, nous avons là le nº 4.

ADOLPHE. Ah! le pauvre homme! (*Allant à lui.*) Monsieur Lebrun ou monsieur Leblanc, je ne sais pas lequel des deux noms, je m'intéresse à vous, et si vous êtes pressé, si vous avez des affaires, ne vous y fiez pas. Quand il vous dit une heure, c'est quatre heures. Je connais la maison... depuis un mois que je suis ici en

garnison, et que je loge dans cette maudite auberge, où je suis forcé de rester pour des raisons particulières. Vous saurez que c'est la seule auberge de Joigny où l'on fasse crédit aux officiers.

GONDREVILLE. En effet, le douzième de hussards doit être caserné dans cette ville. Un beau régiment!

ADOLPHE. Il paraît que Monsieur a servi? entre militaires, entre camarades, on agit sans façon. Quelques affaires sans doute vous attiraient dans cette ville. J'y suis déjà un peu connu, reçu dans les meilleures maisons; je monte à cheval avec le sous-préfet. Je suis assez lié avec le receveur, à qui je gagne son argent.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Je suis au mieux, et je m'en vante,
Avec le procureur du roi,
Et tous les soirs la présidente
Fait de la musique avec moi.
Je fais faire mainte culbute
Sur mes genoux à son petit garçon,
Et son mari me persécute
Pour être parrain du second.

Et vous sentez qu'avec de pareilles protections... Si je pouvais vous être utile, je vous prie de disposer de moi, Adolphe de Luceval, capitaine de hussards, qui sera enchanté de faire votre connaissance.

GONDREVILLE. On ne peut être plus obligeant; mais pour la première fois que nous nous voyons...

ADOLPHE. Qu'importe? moi, je n'ai rien de caché pour mes amis. Au bout de cinq minutes on sait de suite ce que je suis, ce que je fais, ce que je veux faire...

AIR : *A soixante ans.*

Moi je suis franc, j'ai la tête légère;
Mais j'ai bon cœur : tout Joigny le dira.
Quelqu'un me plaît, je lui dis sans mystère :
Soyons amis, voulez-vous? touchez là.
D'autres peut-être auraient plus de prudence;
Mais ces gens-là me font pitié :
Les jours qu'on passe à lier connaissance
Sont des instants perdus pour l'amitié.

Je vois ce qui vous amène : vous avez quelques réclamations, quelque solde arriérée; vous êtes peut-être à la demi-solde... c'est possible, il y a tant de braves gens qui en sont là, et vous voulez de l'emploi! Vous ne pouviez pas mieux tomber. Nous attendons incessamment un nouveau colonel, un tout jeune homme, à ce qu'on dit, qui donne les plus belles espérances: et comme on prétend que dans ce moment il est très en faveur...

GONDREVILLE, *souriant amèrement.* Très en faveur! Je n'ai rien à démêler avec votre colonel.

ADOLPHE. J'y suis; ce nom sur votre valise, cet autre nom poste restante; c'est quelque intrigue amoureuse avec quelque dame de l'endroit; il y en a de fort jolies. Ah çà! convenons de nos faits, si nous allions nous rencontrer... mais vous pouvez être sûr que je respecterai... c'est comme si elle avait un sauf-conduit.

GONDREVILLE. Non, Monsieur, je ne suis point amoureux.

ADOLPHE. Tant pis! Moi, Monsieur, je le suis comme un fou; il faut que je vous conte cela. Une jeune personne charmante que j'ai vue deux ou trois fois à Paris; tous les talents, toutes les grâces réunies; mais sa tante (car il y a une tante dans mon histoire), cette tante m'a desservi auprès d'elle; et j'allais me justifier, lorsqu'un ordre du ministre a fait partir mon régiment pour cette garnison! voilà mon mariage manqué, ma justification impossible. Je resterai toujours garçon, peut-être même mauvais sujet; je vous demande s'il y a de ma faute, et si, en pareil cas, on ne doit pas rendre les ministres responsables.

GONDREVILLE, *souriant.* En effet, Monsieur, vous avez, je l'avoue, grand sujet de vous plaindre; mais tout en vous remerciant de vos offres obligeantes, permettez moi de n'en pas profiter, et de me contenter seulement du plaisir que m'a procuré cette aimable rencontre. (*Ils se saluent, et Gondreville entre dans l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE III.

ADOLPHE, *seul.* Eh bien! voyez-vous, c'est un sournois : impossible de lui arracher une parole; je n'aime pas ces gens-là. Moi je parle de mon Élise à tout le monde, c'est si naturel.

AIR de *Téniers.*

Ainsi qu'aux jours de la chevalerie,
En tous lieux j'aime à publier
Que mon Elise est aimable et jolie,
Et que je suis son chevalier!
Aimant tout seul, je puis bien sans alarmes
A chacun dire mon secret.
Ah! que ne suis-je à l'instant plein de charmes
Où je serai forcé d'être discret!

Ah! si je pouvais retourner à Paris, obtenir seulement une permission de trois ou quatre jours, j'en resterais huit; on me mettrait un mois aux arrêts; mais c'est égal, je l'aurais vue. Et pourquoi pas? Ce nouveau colonel, qui doit nous arriver d'un jour à l'autre, ce monsieur de Gondreville, on dit que c'est un jeune homme aimable et galant; un luron, d'ailleurs, qui, dans nos dernières guerres, enleva une redoute presqu'à lui tout seul, et qui se bat comme un diable. Il est impossible que ce ne soit pas un bon enfant; il m'accordera sans peine... Je vais y penser en déjeunant. Eh! parbleu! je savais bien que je voulais quelque chose. Holà! les garçons! l'auberge! eh bien! corbleu! mon déjeuner; voilà une heure que je l'ai demandé!

—

SCÈNE IV.

ADOLPHE, CADET.

CADET. Ah çà, Monsieur, je puis vous assurer que c'est la première fois.

ADOLPHE. La première fois! ne te l'ai-je pas encore demandé hier? Allons, et qu'on me serve promptement; sinon, gare à tes oreilles! (*Il sort.*)

SCÈNE V.

CADET, *seul*. C'est ça! gare à tes oreilles! gare à tes oreilles! ils n'ont pas d'autre refrain; ça finit par me les échauffer, à moi. Avec ces maudits officiers, il n'y a pas de plaisir; ce n'est pas comme avec les autres voyageurs; ça me divertit de les faire attendre! C'est si amusant quand on se fâche, quand on s'impatiente! et je peux bien dire que je m'amuse joliment ici. Allons, allons, encore une chaise de poste qui entre dans la cour! il n'y avait pas déjà assez de monde comme ça. Par exemple, ceux-là ne risquent rien d'attendre; je vais commencer par servir mes officiers... C'est que je tiens beaucoup à mes oreilles.

—

SCÈNE VI.

MADAME DE GONDREVILLE, ÉLISE.

MADAME DE GONDREVILLE, *à la cantonade*. Eh bien! Monsieur, le n° 3, comme vous voudrez. Nous avons assez de peine pour avoir une mauvaise chambre.

ÉLISE. Oui, je m'aperçois que deux femmes seules en voyage ne se font pas obéir facilement.

MADAME DE GONDREVILLE. Je t'en avais prévenue, ma chère Elise; mais tu as voulu te dévouer.

ÉLISE. Pouvais-je te laisser partir seule, toi, ma compagne d'enfance, ma cousine et ma meilleure amie, lorsque tu vas, loin du monde et de Paris, rejoindre un époux malheureux, exilé? D'ailleurs depuis ton mariage je n'ai pas encore vu M. de Gondreville; il faut que tu me présentes à lui. Il s'ennuie dans sa solitude; sois tranquille, nous voilà: nous lui ferons de la musique, des romans, de la tapisserie et de la politique; il se croira dans un salon de Paris. Mais, dis-moi, arrivons-nous bientôt? où sommes-nous?

MADAME DE GONDREVILLE. Presqu'à moitié chemin, à Joigny. Tu sais que M. de Gondreville, forcé de quitter Paris pour cette maudite affaire d'honneur, a été exilé à soixante lieues; et comme nous avons en Bourgogne une terre à peu près à cette distance...

ÉLISE. Soixante lieues!

MADAME DE GONDREVILLE. Ah! je conçois; te voilà bien loin de Paris, de tes adorateurs, de M. Adolphe; car, tu as beau dire, il t'occupait un peu.

ÉLISE. Monsieur Adolphe!.. Non, je conviens que d'abord il m'amusait, et c'est beaucoup; surtout chez ma tante, madame de Lussan, la maison de tout le Marais où peut-être on s'amuse le moins: mais ma tante, mes amis m'ont dit tant de mal de M. Adolphe que je ne m'occupe plus de lui; je crois même que je l'ai oublié; moi d'abord, si jamais je me marie, je ne veux choisir qu'un homme raisonnable, si c'est possible.

MADAME DE GONDREVILLE. A la bonne heure, nous ne risquons rien de chercher; nous sommes en route. Mais je ne m'aperçois pas qu'on nous serve.

ÉLISE. Attends; je vais sonner. (*Elle va à la table, et sonne plusieurs fois.*)

MADAME DE GONDREVILLE. C'est étonnant comme on arrive!

ÉLISE. Et le plus agréable, c'est qu'il en est ainsi dans toutes les auberges; et partout cependant nous payons double.

MADAME DE GONDREVILLE. Oui; c'est toi qui tiens la bourse, et il me semble que tu y vas un peu lestement.

ÉLISE. Nous n'en allons pas plus vite: jusqu'aux postillons qui s'endorment sur leurs chevaux! ils ont tous l'air de dire: Ce sont des femmes, il n'y a pas besoin de se presser. Et moi j'ai beau leur répéter, avec cette voix que M. Adolphe trouvait si douce: « Postillon, mon cher ami, je vous prie de me faire l'amitié d'aller un peu plus vite, » ils n'en donnent pas un coup de fouet de plus.

MADAME DE GONDREVILLE. Ah! si mon mari était avec nous!

ÉLISE. Sans doute! il faudrait se fâcher, se mettre en colère. Les hommes s'en acquittent si bien et si aisément! Mais nous, nous n'arriverons jamais!

MADAME DE GONDREVILLE. Je m'en doutais bien, et à notre départ, j'ai été presque tentée de te faire une proposition; c'était de t'habiller en homme, et de me servir de chevalier.

ÉLISE. Moi, ton chevalier? c'eût été délicieux! Eh! mais il en est encore temps. Nous sommes à peine à moitié route. Cela ira à merveille, et nous allons faire le voyage le plus gai et le plus amusant... Rien que l'habit militaire suffit pour imposer. Son influence fait accourir les garçons, avancer les postillons, et diminuer le mémoire de l'aubergiste.

MADAME DE GONDREVILLE. Cela ne fera pas mal; car nous n'avons, je crois, qu'une quinzaine de louis.

ÉLISE, *tirant une bourse de son sac*. Douze! mais c'est assez pour faire trente lieues, surtout grâce au privilége économique de l'uniforme. Tu verras...

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.*

N'avons-nous pas cet habit militaire
Que nous portions à ton jeune cousin?
Il a seize ans; j'ai sa taille, et j'espère
Le remplacer...

MADAME DE GONDREVILLE.

Quoi! c'est là ton dessein?
Vaillant héros! je crains au fond de l'âme
De te voir bientôt m'oublier;
Chaque guerrier va te choisir pour dame;
Chaque dame pour chevalier.

ÉLISE. Cela ira à merveille!

MADAME DE GONDREVILLE.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Dépêchons-nous! ah! quel plaisir!

ÉLISE.

Dans un instant je serai prête.

MADAME DE GONDREVILLE.

Surtout ne va pas te trahir.

ÉLISE.

Sois tranquille, j'ai de la tête.

MADAME DE GONDREVILLE.

Prendras-tu bien le ton du jour?

ÉLISE.

J'ai de l'esprit, tu peux m'en croire.

MADAME DE GONDREVILLE.

Sais tu comment on fait la cour?

ÉLISE.

Ne crains rien, j'ai de la mémoire.

Valse du *Sultan du Havre.*

Allons, allons, pour t'obliger
Je deviens militaire,
Et si tu cours quelque danger,
Je veux te protéger.
En me voyant chacun dira, j'espère,
Que les combats pour moi ne sont qu'un jeu!
Je vais parler de siéges et de guerre;
Même je crois que je dirai... *morbleu!*

MADAME DE GONDREVILLE, *parlant.* Tu crois que tu diras: Morbleu!

ÉLISE, *parlant.* Je le dirai très-bien... Et même... (*Faisant signe de mettre des moustaches.*) Tu verras.

ENSEMBLE.

Allons, allons, pour t'obliger, etc., etc.
(*Elle sort, et entre dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE VII.

MADAME DE GONDREVILLE, *puis* ADOLPHE.

MADAME DE GONDREVILLE. Cette chère Élise! combien elle mérite toute mon amitié! combien je désire la voir heureuse! et quel dommage si elle se fût attachée à ce mauvais sujet!

ADOLPHE, *sortant de la chambre en fredonnant.*

Oui, c'en est fait, je me marie;
Je veux vivre comme un Caton...

Diable! une jolie femme que je n'avais pas encore aperçue! (*Ils se saluent.*) Madame attend peut-être ses gens ou quelqu'un de l'auberge?

MADAME DE GONDREVILLE. Oui, Monsieur, nous avions demandé...

ADOLPHE. Ils ne vous le donneront pas, Madame, vous pouvez en être sûre; et si j'osais vous offrir mes services...

MADAME DE GONDREVILLE. Vous êtes mille fois trop bon. Il ne nous faut que des chevaux, et nous repartons à l'instant.

ADOLPHE. Il vous faut des chevaux! Ah! que c'est heureux! (pour moi du moins...) Il n'y en a pas, Madame. Un voyageur, un militaire vient d'en demander, et il est obligé d'attendre. Je sais que cette auberge n'est pas fort agréable; mais une heure est bientôt passée; d'ailleurs Joigny n'est pas une ville à dédaigner.

AIR de *Catel.*

La ville est bien, l'air est très-pur;
Chaque aubergiste est très-honnête,
Pourvu que chez lui l'on s'arrête :
Le vin peut-être est un peu sur,
Mais jamais ne porte à la tête.
(*Lui montrant la croisée.*)
Vous voyez l'Yonne d'ici;
Car, par un soin bien salutaire,
A côté du vin de Joigny
Le ciel a placé la rivière.

DEUXIÈME COUPLET.

Nous avons un pont élégant;
Nous avons une cathédrale,
Une garde nationale,
Un athénée, un président;
On se croit dans la capitale.

MADAME DE GONDREVILLE, *souriant.*

Oui, tout ce qu'on voit à Joigny
Est digne enfin de notre hommage.

ADOLPHE, *la regardant.*

Mais ce qu'on y voit aujourd'hui
Mériterait seul le voyage.

Les rues, il est vrai, sont étroites, tortueuses, difficiles à gravir; mais avec un bras... et je serai si heureux de pouvoir offrir le mien à Madame!

MADAME DE GONDREVILLE. En vérité, Monsieur, vous avez un fonds d'obligeance...

ADOLPHE. Bien naturel sans doute. Je suis militaire en garnison dans cette ville, et comme tel je suis obligé d'en faire les honneurs. Je suis bien indiscret peut-être; n'ayant pas le bonheur de vous connaître; mais c'est là un de mes grands défauts. Je n'ai jamais pu me décider à regarder une jolie femme comme une étrangère.

MADAME DE GONDREVILLE. En conscience, il n'y a pas moyen de se fâcher.

ADOLPHE. Et puis, il est si rare de rencontrer dans cette ville une tournure distinguée, une physionomie parisienne! car Madame arrive de Paris, j'en suis sûr; et moi j'adore tout ce qui vient de Paris.

MADAME DE GONDREVILLE, *souriant.* Eh! mon Dieu! prenez garde; il ne tiendrait qu'à moi de prendre cela pour une déclaration.

ADOLPHE. Eh bien! quand il serait vrai, vous êtes trop juste pour m'en faire un crime. Il est de ces rencontres, de ces fatalités, où il n'y a de la faute de personne.

MADAME DE GONDREVILLE. Allons, nous voilà en conversation réglée.

ADOLPHE. Et vous n'êtes pas plus coupable de me paraître charmante que je ne le suis, moi, de vous le dire.

MADAME DE GONDREVILLE.

AIR du *Pot de fleurs.*

C'est effrayant, quelle flamme subite!

ADOLPHE.

Chez moi l'amour vient à grands pas.

MADAME DE GONDREVILLE.

Il doit alors partir encor plus vite.

ADOLPHE.

Non, vous ne me connaissez pas.
En trahisons le siècle abonde;
Je l'avouerai, j'en suis honteux pour lui :
On n'est fidèle à personne aujourd'hui,
Moi je le suis à tout le monde.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; ÉLISE, *en uniforme très-élégant.* (*Adolphe est très-près de madame de Gondreville.*)

ÉLISE, *dans le fond.* Il me semble que je fais bien d'arriver.

MADAME DE GONDREVILLE, *l'apercevant.* Eh! venez donc, mon ami. (*Le présentant à Adolphe.*) C'est mon mari, Monsieur, que je vous présente, et devant qui vous pouvez continuer la conversation.

ADOLPHE, *à part, en détournant la tête.* Ah! il y a un mari; diable! (*S'avançant pour saluer Élise.*) Monsieur... (*La regardant.*) En croirai-je mes yeux?

ÉLISE, *de même, bas, à madame de Gondreville.* C'est lui, c'est Adolphe!

ADOLPHE, *avec émotion.* J'avoue, Monsieur, que votre vue me cause une surprise... (*Mettant la main sur son cœur.*) Il y a peu de ressemblances aussi frappantes... une demoiselle charmante que j'ai eu le bonheur de rencontrer (deux fois seulement, il est vrai) chez madame de Lussan...

MADAME DE GONDREVILLE. C'est sans doute mademoiselle Élise que vous voulez dire?

ADOLPHE. Elise! vous la connaissez?

MADAME DE GONDREVILLE, *faisant signe à Élise.* C'est la sœur de mon mari.

ÉLISE, *hésitant.* Oui, Monsieur, c'est ma sœur.

ADOLPHE. Votre sœur! il serait vrai! Ah! Madame, ah! Monsieur, combien j'ai d'excuses à vous faire! Vous êtes parents de madame de Lussan, femme respectable, qui daignait m'honorer d'une estime toute particulière : la société la plus aimable, la plus amusante; j'y allais presque tous les jours; et je serais trop heureux de pouvoir m'acquitter envers vous de tout ce que je lui dois. Quand vous êtes arrivé, je faisais à Madame des offres de services... Mais ne puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler, et quel est le nom de votre mari?

MADAME DE GONDREVILLE. M. de Gondreville.

ADOLPHE. Comment! il serait possible! M. de Gondreville qui a servi en Allemagne?

MADAME DE GONDREVILLE. Oui, Monsieur.

ADOLPHE. Qui a eu dernièrement une affaire d'honneur, et qui a été exilé dans ses terres?

MADAME DE GONDREVILLE. Oui, Monsieur.

ADOLPHE. Enfin qui vient d'être rappelé à la cour, et nommé colonel?

MADAME DE GONDREVILLE Que dites-vous? mon mari rappelé à la cour, et nommé colonel?

ADOLPHE. Comment! vous ne le saviez pas encore? (*Donnant à Élise une poignée de main.*) Colonel, que je sois le premier à vous faire mon compliment. Le courrier qui me l'a annoncé hier nous avait bien dit que vous étiez loin de vous en douter. Aussi nous ne vous attendions que dans deux ou trois jours. Mais vous voilà, nous sommes trop heureux! je cours répandre cette bonne nouvelle.

ÉLISE. Comment! Monsieur, que signifie...

ADOLPHE. Que votre régiment est ici, le 12e de hussards, en garnison à Joigny; un régiment superbe, toutes vieilles moustaches: car tout le monde n'a pas le même bonheur que vous, colonel; à peine entré dans la carrière, vous êtes déjà vieux par vos exploits.

ÉLISE. Monsieur...

ADOLPHE. On nous disait bien que notre colonel était un jeune homme.

AIR de *la Robe et les Bottes.*

A dix-huit ans forteresse et redoute,
Tout lui cédait, tout recevait ses lois;
Même on disait... Madame nous écoute,
Et je tairai d'autres exploits.
Tant de jeunesse et tant de renommée
Ont droit pourtant de m'étonner ici.

MADAME DE GONDREVILLE.

Oui, j'en conviens, toute l'armée
Ne compte pas deux guerriers tels que lui.

ADOLPHE. D'honneur, vous serez content : la ville est excellente, et le régiment y est très-bien vu. Tous les soirs notre musique fait danser les dames... je suis sûr que cela ne vous déplaira pas, parce qu'en garnison il faut bien... vous comprenez. Tous les matins de grandes manœuvres de cavalerie, qui font l'admiration de tous les bourgeois de Pont-sur-Yonne et de Villeneuve-la-Guyard; car on vient nous voir de dix lieues à la ronde... mais aujourd'hui nous allons nous distinguer, et je cours faire sonner le boute-selle.

ÉLISE. Mais, Monsieur...

ADOLPHE. Je comprends, vous n'avez pas vos chevaux; je serai trop heureux de vous offrir un des miens; j'ai un alezan superbe, un peu vif, qui l'autre jour m'a jeté à terre; mais c'était une distraction, et en vous tenant en selle vous ne risquez rien.

ÉLISE. Monsieur, je vous remercie infiniment; mais j'aurais un mot à dire à ma femme.

ADOLPHE, *se retirant.* Comment donc, colonel!

ÉLISE, *bas, à madame de Gondreville.* Je te préviens que je ne veux pas rester plus longtemps colonel, et surtout d'un régiment comme celui-là; je n'ai pas envie de commander des manœuvres de cavalerie, et je ne puis cependant pas lui déclarer maintenant qui je suis.

MADAME DE GONDREVILLE. Je t'en supplie, conserve encore le commandement; ce ne sera pas long, un quart d'heure tout au plus; je vais m'informer, et, à quelque prix que ce soit, retenir des chevaux... Je suis d'une joie, d'un ravissement! Mon mari colonel! il me tarde d'être partie pour aller lui annoncer les bonnes nouvelles que je viens d'apprendre. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IX.

ÉLISE, ADOLPHE.

ÉLISE, *à part.* Eh bien! elle me laisse là en tête-à-tête.

ADOLPHE, *à part.* Comment! c'est là le frère d'Elise! je ne trouverai jamais une plus belle occasion de me mettre bien avec la famille. On dit que le colonel est un peu mauvais sujet; il est impossible que nous ne finissions pas par nous entendre. (*Haut.*) Je vous fais compliment, commandant, vous avez là une femme

ÉLISE, *tombant dans un fauteuil.* Ah! — Scène 18.

charmante, et vous avez l'air de l'aimer passionnément.

ÉLISE. Passionnément; non, vous ne me connaissez pas.

ADOLPHE, *souriant.* Si vraiment... je comprends bien... (*A parl.*) On avait raison; c'est un luron.

AIR du *Ménage de garçon.*

Dans notre état jamais de gêne;
Tous les maris, partout ailleurs,
De l'hymen connaissent les chaînes;
Nous n'en avons que les douceurs.
En prenant femme, un militaire
A le double agrément, dit-on,
De n'être plus célibataire,
Et de vivre comme un garçon.

ÉLISE, *étonnée.* Comment, Monsieur!

ADOLPHE. Oui, cela n'empêche pas de rendre justice au mérite quand il se rencontre; chaque genre de beauté a le sien; moi je ne suis pas exclusif.

ÉLISE. Oui, je vois que vous n'y mettez pas d'esprit de parti, que tout le monde a droit à vos hommages, et que Monsieur devient aisément amoureux.

ADOLPHE. Mais comme vous, colonel, peu et souvent; je crois que c'est le meilleur régime.

AIR de *la Tancrède.*

(*A part.*)
Bien, bien! il est ravi :
J'espère
Lui plaire;
Oui, j'espère aujourd'hui
M'en faire un ami.

ÉLISE.

Quoi! chaque belle...

ADOLPHE.

A des droits à mes vœux;
Je suis près d'elle
Brûlé des plus beaux feux.

ÉLISE.

A qui vous écoute
Vous le dites.

ADOLPHE.
Sans doute.
Vous le savez bien :
On le dit...

ELISE.
Hé bien?

ADOLPHE.
Et l'on ne pense à rien.

ENSEMBLE.

ADOLPHE.
Bon, bon! il est ravi :
J'espère
Lui plaire;
Oui, j'espère aujourd'hui
M'en faire un ami,

ELISE.
Oui, c'est indigne à lui :
Dieux! quel caractère!
Pour jamais aujourd'hui
Je renonce à lui.

ADOLPHE.
Lorsque je gagne,
Le jeu me plaît beaucoup,
Et le champagne
Est assez de mon goût.
Mais à bien boire
Je ne mets point ma gloire :
Si je bois
Parfois,
C'est à mes amours,
Et j'aime tous les jours.

ENSEMBLE.

ADOLPHE
Bon, bon! il est ravi, etc.

ELISE.
Oui, c'est indigne à lui, etc.

Mais, dites-moi, Monsieur, si votre exemple devenait contagieux, si les femmes voulaient imiter cette légèreté dont vous faites gloire, et charger à leur tour?

ADOLPHE. Ah! colonel, des femmes, c'est bien différent.

ÉLISE. Ainsi, Monsieur, vous faites des lois pour vous seul.

ADOLPHE. Je les fais pour vous comme pour moi; qu'est-ce qu'il a donc le colonel? Je vois que vous êtes fâché, parce que vous croyez que j'ai fait la cour à votre femme... Eh bien! vous avez tort, et si j'osais, je vous ferais un aveu; c'est que ça va me nuire dans votre esprit, et peut-être me faire perdre l'estime que vous avez déjà pour moi.

ÉLISE. Rassurez-vous, Monsieur; mon opinion sur vous est fixée, et rien désormais ne pourrait m'en faire changer.

ADOLPHE. Ma foi, alors je ne risque rien. Eh bien! colonel, je vous avoue que je suis amoureux, amoureux à en perdre la tête! Je sais ce que vous allez me dire, que cela ne convient pas à un militaire, que cela peut nuire à ses devoirs, à son avancement : ce n'est rien encore, et quand vous saurez quelle est la personne, vous vous fâcherez peut-être; mais, voyez-vous, moi, il m'est impossible de rien cacher; et puisqu'il faut vous le dire, celle que j'adore, c'est votre sœur.

ÉLISE. Comment, Monsieur!

ADOLPHE. Oh! j'étais bien sûr que cela vous fâcherait.

ÉLISE. Non, Monsieur, non, je ne me fâche pas; je ne peux pas vous empêcher d'aimer ma sœur.

ADOLPHE. Ah! c'est tout ce que je vous demande.

ÉLISE. Comment! est-ce que vous croyez que de son côté...

ADOLPHE. Elise? du tout, au contraire, je suis sûr que je lui ai déplu; je l'ai lu dans ses yeux, et j'en ai été enchanté. J'avais trop bonne opinion de son jugement et de sa raison pour croire qu'un étourdi pût lui plaire; mais enfin un étourdi peut devenir un homme de mérite, et c'est en vous, colonel, que je mets tout mon espoir; dites seulement à votre sœur de prendre patience, et d'attendre la première bataille : je ne lui en demande pas davantage.

AIR de *Préville et Taconnet.*

En prononçant le nom d'Élise
Tous deux gaîment nous chargeons l'ennemi.
Il est battu, la ville est prise,
Et je suis blessé, Dieu merci!
Qu'une blessure rend aimable!
Quel intérêt je lui vais inspirer!
Un bras de moins, je peux tout espérer!
Eh! qui sait même? un boulet favorable
Peut m'emporter, et me faire adorer.

ÉLISE, *à part*, Allons, il a du bon, et l'on aurait eu tort de le condamner sur les apparences. (*Haut.*) Monsieur Adolphe, je vous avais mal jugé, et pour m'en punir, je crois que je parlerai pour vous.

ADOLPHE, *la serrant dans ses bras.* Ah! mon colonel!

ÉLISE, *s'éloignant.* Un instant, il n'est pas nécessaire...

ADOLPHE. Vous n'aurez pas dans tout le régiment d'officier plus dévoué; vous me verrez toujours à vos côtés, je ne vous quitte plus ni le jour ni... A propos, il faut que je vous mette au fait : on craignait au régiment que vous ne fussiez un peu sévère, un peu rigide, et pour votre arrivée (ça, colonel, c'est un conseil que je me permets de vous donner, et vous en ferez ce que vous voudrez), il me semble que si vous donniez un petit déjeuner à l'état-major, cela produirait le meilleur effet.

ÉLISE. Mais je vous avoue...

ADOLPHE. Vous êtes de mon avis; j'en étais sûr. (*Appelant.*) Holà! quelqu'un! le garçon! Soyez tranquille, je me mêlerai d'arranger tout cela.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CADET.

ADOLPHE. Un déjeuner pour vingt personnes; tout ce qu'il y aura de plus délicat dans toute la ville de Joigny; enfin qu'on n'épargne rien. (*A Elise.*) Vous sentez comme moi que quand on fait les choses... Vingt personnes, entends-tu, et le plus bel appartement.

CADET. Soyez tranquille; nous ayons le salon de cent couverts; en vous serrant un peu, il est impossible que vous n'y teniez pas à l'aise.

ÉLISE, *tirant sa bourse.* Oui; mais du train dont vous y allez, je ne sais pas même si j'ai là...

ADOLPHE, *prenant la bourse et la jetant à Cadet.* C'est égal; c'est un à-compte; et si ce n'est pas assez, la parole du colonel suffit. (*A Élise.*) Ce que j'ai fait est dans vos intérêts. Je cours prévenir tout l'état-major, faire moi-même vos invitations, et dans un moment nous viendrons en corps vous présenter nos hommages.

AIR du vaudeville des *Gascons.*

Ah! quel plaisir! dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable!
Ah! quel plaisir! rien n'est charmant
Comme un repas de régiment.
Vous allez voir chacun des nôtres
Boire gaîment à ses exploits,
Et vous devez, d'après nos lois,
Boire trois fois plus que les autres.

ENSEMBLE.

ÉLISE.

Le beau plaisir dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable!
Pour une femme, il est charmant
De traiter tout un régiment.

ADOLPHE.

Ah! quel plaisir! dans un moment,
A table,
Quel désordre aimable!
Ah! quel plaisir! rien n'est charmant
Comme un repas de régiment!

(*Il sort avec Cadet.*)

—

SCÈNE XI.

ÉLISE, *puis* MADAME DE GONDREVILLE.

ÉLISE. En vérité, je ne sais plus où j'en suis : c'est un feu, une vivacité; à peine si l'on a le temps de se reconnaître.

MADAME DE GONDREVILLE. Ah! te voilà. Il vient d'arriver des chevaux; ils étaient retenus pour un voyageur qui attend depuis une heure; mais j'ai promis un louis au postillon, et il va atteler. Payons vite, et partons.

ÉLISE. Payer, payer; je n'ai plus d'argent.

MADAME DE GONDREVILLE. Comment! tu n'as plus d'argent?

ÉLISE. Eh! mon Dieu, non! puisque je donne à déjeuner à l'état-major de mon régiment, c'est-à-dire ton régiment, car je n'y tiens pas du tout.

MADAME DE GONDREVILLE. Comment tu vas donner à déjeuner quand nous n'avons que ce qu'il nous faut pour faire notre route.

ÉLISE. Mais, ce n'est pas ma faute; c'est M. Adolphe qui a commandé, qui a payé, avec notre bourse. Je ne sais comment cela s'est fait, mais il n'y a qu'un moyen, c'est de tout déclarer à l'aubergiste, de lui emprunter de l'argent, et de partir.

MADAME DE GONDREVILLE. Y penses-tu? cet homme qui ne nous connaît pas voudra-t-il nous croire sur parole; d'ailleurs ce mystère, ce déguisement! pour qui nous prendra-t-il? Il vaut encore mieux se confier à M. Adolphe.

ÉLISE. C'est impossible, après ce qui vient d'arriver. Je ne te cache pas qu'il ne m'a parlé que de son amour, qu'il m'a fait une déclaration.

MADAME DE GONDREVILLE. Eh bien! il m'en a fait une aussi.

ÉLISE. Oui; mais moi, c'est bien différent, je ne me suis pas fâchée, j'ai même promis de le servir. Il le fallait bien, sous ce maudit habit! Juge donc un peu quelle situation était la mienne.

AIR de *Turenne.*

Il me vantait mes charmes à moi-même,
Et je ne pouvais pas rougir;
Il me disait : C'est Elise que j'aime,
Et j'écoutais pour ne pas nous trahir.
Il m'engageait enfin à lui promettre
D'aimer aussi, j'ai dû m'y résigner.

MADAME DE GONDREVILLE.

Voyez pourtant où peut mener
La crainte de se compromettre!

Eh! mon Dieu! quel est ce bruit?

ÉLISE. Ce sont mes invitations qui arrivent. Aide-moi au moins à faire les honneurs. Une femme de colonel! Tu es bien heureuse, toi, tu es dans ton rôle.

MADAME DE GONDREVILLE. Mais, regarde donc toi-même comme je suis!.. en habit de voyage.

ÉLISE. Bah! ce ne sera rien, en arrangeant un peu tes cheveux.

MADAME DE GONDREVILLE. Et toi, ton épaulette qui n'est seulement point passée.

ÉLISE. Ah! c'est que je n'ai jamais pu en venir à bout. Dépêche-toi donc. (*Élise arrange les cheveux de madame de Gondreville, pendant que celle-ci rattache son épaulette.*)

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE ET TROIS OFFICIERS *dans le fond et s'arrêtant.*

ÉLISE, *les apercevant.* Ah! mon Dieu!

AIR : *Bravons tes chaleurs de l'été.*

Honneur (*bis*) au jeune colonel
Qui doit un jour nous mener à la gloire!
Tous d'un accord sincère et fraternel,
Nous lui jurons dévouement éternel.

ÉLISE, *à madame de Gondreville.* Que leur dire?

MADAME DE GONDREVILLE. Tout ce qui te viendra à la tête.

ÉLISE *continue l'air.*

Je suis sensible, enfants de la victoire,
A ces transports, à ces vœux éclatants;
Ils resteront gravés dans ma mémoire :
De pareils jours on se souvient longtemps.

CHŒUR.

Honneur, honneur, etc.

ADOLPHE. Mon colonel, nos camarades vous attendent dans la salle à côté; mais ces messieurs avaient à vous parler d'affaires importantes qu'on allait expédier, et puisque vous voilà arrivé... (*Le quartier-maître s'avance et salue le colonel en portant la main à son shako; Elise va pour lui rendre son salut, madame de Gondreville l'arrête.*)

ÉLISE, *bas, à madame de Gondreville.* Quel est ce monsieur-là?

MADAME DE GONDREVILLE. C'est le quartier-maître!

ELISE. Ah! c'est... (*Au quartier-maître, qui lui présente un papier.*) Qu'est-ce que c'est que cela?

LE QUARTIER-MAÎTRE. Mon colonel, ce sont les comptes du régiment.

ÉLISE, *bas, à madame de Gondreville.* Qu'est-ce qu'il faut dire?

MADAME DE GONDREVILLE, *de même.* Dis que c'est bien!

ÉLISE. C'est bon! je verrai, nous examinerons ensemble. (*Donnant le papier à madame de Gondreville.*) Tiens, mets cela dans ton sac.

LE QUARTIER-MAÎTRE. Nous venons de voir deux soldats du régiment qui se battaient!

ÉLISE, *vivement.* Ah! mon Dieu! quelqu'un serait-il blessé?

LE QUARTIER-MAÎTRE, *froidement.* Je ne le crois pas; mais je les ai toujours fait arrêter.

ÉLISE. Vous avez très-bien fait. Je ne veux pas qu'on se batte du tout, entendez-vous : qu'est-ce que c'est donc que cela?

ADOLPHE. C'est à juste titre qu'on nous avait vanté la sagesse du colonel. A son arrivée au régiment, son premier soin est de proscrire cette coutume insensée...

ÉLISE. Oui, c'est très-vilain; et puis on peut se faire mal.

LE QUARTIER-MAÎTRE. Vous ordonnez donc alors qu'ils soient sévèrement punis?

ÉLISE. Du tout. Je veux qu'on ne punisse personne, qu'on leur pardonne, et que cela ne leur arrive plus.

MADAME DE GONDREVILLE, *bas, à Élise.* Mais, prends donc garde, tu es trop bonne.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CADET.

CADET. Ces messieurs sont servis!

ADOLPHE. Voilà la meilleure nouvelle! (*A madame de Gondreville.*) Nous n'osons espérer que Madame veuille bien être des nôtres?

ÉLISE. Pourquoi donc? je ne veux pas qu'Hortense me quitte. (*Bas.*) Ne va pas m'abandonner, au moins!

ADOLPHE, *à part.* Allons, décidément il est jaloux. (*Haut.*) C'est que quelquefois les déjeuners d'officiers sont un peu gais. (*Bas, à Elise.*) Vous savez... de ces choses qu'une femme ne peut guère entendre.

ÉLISE, *à part.* Ah! mon Dieu!

ADOLPHE. Mais c'est égal. N'oubliez pas, mon commandant, que c'est à vous de porter tous les toasts et de nous faire raison. (*Aux autres officiers.*) Parbleu, je veux griser le colonel!

AIR de *Joconde* (arrangé en contredanse).

Allons, Messieurs, mettons-nous à table;
Le déjeuner nous attend;
Allons à ce banquet aimable,
Fêter notre commandant.
Oui, morbleu! du nom militaire
Nous soutiendrons le décorum,
Et gaîment nous allons, j'espère,
Sabler le champagne et le rhum.

MADAME DE GONDREVILLE, *à part.*

Ah! c'est fait de nous, je le jure.

ELISE, *de même.*

Moi qui ne bois que de l'eau pure!

ADOLPHE.

Je le place entre deux flacons;
Et du colonel je réponds.

CHŒUR.

Allons, Messieurs, mettons-nous, etc.

(*Adolphe offre la main à madame de Gondreville. Élise tend la main comme pour accepter celle d'un cavalier. Ils entrent tous dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE XIV.

CADET, *seul.* Vont-ils s'en donner, vont-ils s'en donner!.. C'est singulier! ce colonel me fait l'effet d'un luron manqué; ça m'a l'air d'un militaire comme moi; encore je suis bien sûr que si j'étais à la tête de son régiment, j'aurais une autre tournure. Je me vois, moi, sur un cheval de bataille; st', st', st', car j'ai toujours aimé la cavalerie. (*Ayant l'air de faire caracoler un cheval.*)

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; GONDREVILLE, *tenant une lettre à la main.*

CADET, *s'arrêtant.* Ah! mon Dieu! v'là de l'infanterie. C'est ce monsieur qui depuis une heure avait demandé des chevaux. Monsieur, on vous a remis ce paquet que vous aviez demandé, adressé à M. Leblanc, poste restante. Il était arrivé d'hier au soir. C'est moi qui avais fait une bêtise.

GONDREVILLE, *lisant toujours.* C'est bien, il n'y a pas grand mal.

CADET. Quant aux chevaux, vous n'en aurez pas encore.

GONDREVILLE, *froidement.* C'est bon.

CADET. Mais en revanche, vous ne risquez rien d'attendre, parce qu'on vient de prendre ceux qui vous étaient destinés.

GONDREVILLE. Ça m'est égal.

CADET. Eh bien! avec celui-là il n'y a pas d'agrément; il est toujours content. Vous ne vous mettez donc pas en colère, Monsieur, vous, cependant, qui étiez si pressé?

GONDREVILLE. Je ne le suis plus. Je reste. (*A part, et montrant la lettre qu'il tient.*) Je ne m'attendais pas à un pareil bonheur. Moi, rappelé! nommé colonel au 12e de hussards! ma foi, voilà mon voyage fini; et maintenant je n'irai plus à Paris que pour remercier.

(*A Cadet.*) Fais-moi donner à déjeuner; je me sens en état d'y faire honneur.

CADET. Dame! Monsieur, pour le moment, c'est difficile.

GONDREVILLE. Ah çà! je vois que mon jeune capitaine avait raison : il n'y a donc rien ici?

CADET. Au contraire, Monsieur; c'est parce qu'il y a trop. Tout l'état-major du 12e de hussards est là à déjeuner dans la salle à côté; ils célèbrent l'arrivée de leur nouveau colonel.

GONDREVILLE, *à part.* Comment donc! c'est très-aimable à eux, et je vois que mes jeunes officiers sont charmants : mais c'est à moi de les traiter, et je ne souffrirai pas... (*A Cadet.*) Dis-moi, qui est-ce qui paie le déjeuner?

CADET. Eh bien! c'est le nouveau colonel, M. de Gondreville; et un fameux déjeuner!

GONDREVILLE. Comment dis-tu? M. de Gondreville!

CADET. Oui, il est là avec les officiers de son régiment et puis sa femme; une petite femme charmante, des yeux bleus; et ils ont l'air de s'aimer?.. Il ne l'appelait que sa chère Hortense!

GONDREVILLE. Hortense!

CADET. Et ils arrivent ensemble de Paris, tête à tête dans une chaise de poste. C'est-i gentil?

GONDREVILLE. Morbleu! (*Se reprenant.*) Allons, contraignons-nous! Il faut éclaircir ce mystère! (*A Cadet.*) Va-t'en, et laisse-moi.

CADET. Qu'est-ce qu'il lui prend donc? Tenez, voilà le colonel lui-même qui sort de la salle à manger. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XVI.

GONDREVILLE, *se tenant un peu à l'écart et examinant Elise,* ELISE, *l'air un peu étourdi et portant la main à son front.*

ÉLISE. Ah! je suis tout étourdie. Ils diront ce qu'ils voudront, je suis sortie de table; un bruit, un tapage! Ah! que c'est mauvais du rhum : ils m'en ont pourtant fait prendre presque un demi-verre; et monsieur Adolphe, qui voulait toujours boire avec moi à la santé de ma sœur, tandis que les autres buvaient à la santé de ma femme! Et le régiment qui est rangé en bataille et qu'il va falloir passer en revue après le déjeuner. Mon Dieu! comment sortir de là? les officiers, le régiment, si je pouvais mettre tout ce monde-là aux arrêts et m'en aller!

GONDREVILLE, *la saluant.* Monsieur, n'êtes-vous pas le colonel du douzième régiment de hussards?

ÉLISE. Oui, Monsieur; on le dit.

GONDREVILLE. M. de Gondreville?

ÉLISE. Oui, Monsieur.

GONDREVILLE. Et vous êtes ici avec madame de Gondreville, avant son mariage mademoiselle Hortense de Lussan?

ÉLISE. Sans doute, ma meilleure amie... et ma femme. Est-ce que vous la connaissez?

GONDREVILLE, *froidement.* Oui, beaucoup.

ÉLISE. Oh! que c'est heureux! voilà au moins quelqu'un de raisonnable, et avec qui l'on peut s'entendre.

GONDREVILLE. Le rôle que vous jouez ici doit vous faire comprendre ce que je viens vous demander. Monsieur peut choisir de l'épée ou du pistolet.

ÉLISE. Comment? le pistolet?

GONDREVILLE. Je vois que Monsieur préfère le sabre. Eh bien! va pour le sabre. Au fait, c'est notre arme.

ÉLISE. Ah çà! Monsieur, que signifie?..

GONDREVILLE. Oh! point de bruit, point d'explication, je n'aime pas le scandale : dans dix minutes je suis à vous. Je ne connais ici personne, et vous ferez bien de prendre un second.

AIR : *Epoux imprudent! fils rebelle!*

Sans adieu! l'honneur vous appelle;
Un colonel doit en suivre la loi.
Au rendez-vous soyez fidèle :
Vous m'y verrez, et mon sabre avec moi.

ÉLISE.

Ah! rien n'égale mon effroi!

GONDREVILLE.

Oui, ses atteintes sont certaines :
Ce fer a su venger jadis
Les injures de mon pays;
Il saura bien venger les miennes!

(*Il sort.*)

—

SCÈNE XVII.

ÉLISE, *seule.* Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont donc tous? c'est un sort attaché à cet uniforme! Un duel à présent. Avec ça, ce grand monsieur n'est pas de mon régiment. Je ne peux pas le faire mettre aux arrêts. Ah! c'est fini! je suis tout à fait dégoûtée du service.

—

SCÈNE XVIII.

ÉLISE; ADOLPHE, *la serviette à la main.*

ADOLPHE. Dites-moi donc, colonel, pourquoi nous avez-vous si brusquement quittés?

ÉLISE. Ah! c'est vous, monsieur Adolphe; imaginez-vous qu'un monsieur que je ne connais pas vient de me chercher querelle...

ADOLPHE, *se frottant les mains.* A merveille! j'avais idée que la journée serait bonne. Et que vous a-t-il dit?

ÉLISE. Je ne sais; il m'a parlé d'Hortense, de duel, de second...

ADOLPHE, *vivement.* De second! Je suis le plus heureux des hommes!

ÉLISE. Eh bien! qu'a-t-il donc? Le voilà enchanté à présent.

ADOLPHE, *avec joie.* Il vous faut un second : c'est moi, moi qui vous en servirai. Concevez-vous toute ma joie? me battre pour le frère de celle que j'aime! Songez-y donc, colonel, j'acquiers des droits à son estime, à sa reconnaissance, peut-être même à son amour!..

—

Air de *M. Blanchard.*

Ah! cette idée et m'anime et m'enchante ;
De cet instant je bénis la douceur
Et le moyen que le sort me présente
Pour mériter la main de votre sœur.
Fier désormais d'une cause si belle,
Je peux braver tous les coups du destin :
Ou l'épouser, ou bien mourir pour elle ;
Des deux côtés mon bonheur est certain.

ÉLISE, *à part.* Ah! mon Dieu! le pauvre jeune homme! (*Haut.*) Et moi, Monsieur, je ne veux pas que vous vous battiez; je ne veux pas que vous soyez tué. Adolphe, je vous en prie, ne me faites pas ce chagrin-là; et s'il est vrai, Monsieur, que vous m'aimiez, vous ne vous battrez pas, n'est-il pas vrai? Mais voyez un peu quelle idée! exposer sa vie sans raison.

ADOLPHE. Sans raison! et où trouverai-je jamais une plus belle occasion? Allons, partons. Quelle est l'heure et le lieu du combat? quelles sont vos armes?

ÉLISE. Que sais-je! je crois qu'il a parlé de sabre.

ADOLPHE, *courant à la boîte qui est restée sur la table.* Prenez plutôt le pistolet, j'en ai d'excellents, double détente; tenez, colonel, si vous voulez essayer. (*Les lui présentant par le canon.*)

ÉLISE, *effrayée.* Ah! mon Dieu! non, non : éloignez-vous; je n'aime pas cela.

ADOLPHE. Qu'est-ce qu'il a donc, le colonel? il est d'une prudence. Parbleu! ne craignez rien, ils ne sont pas chargés. (*Il en tire un, le coup part.*) Ils l'étaient, mais c'est égal.

ÉLISE, *tombant dans un fauteuil.* Ah!

ADOLPHE. Eh bien! le colonel qui se trouve mal... Au secours! au secours! (*Tirant l'autre pistolet, comme pour appeler.*) Arrivez donc!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE GONDREVILLE, TOUS LES OFFICIERS, CADET.

MADAME DE GONDREVILLE. Qu'y a-t-il donc?

ADOLPHE. J'en suis encore tout étonné; c'est le colonel qui vient de s'évanouir.

MADAME DE GONDREVILLE. Grands dieux! si j'avais seulement mon flacon ou le sien. (*A Cadet.*) Un grand carton sur mon secrétaire... Ce ne sera rien, en lui faisant respirer des sels.

ADOLPHE, *faisant le geste d'ouvrir le dolman du colonel.* Ou plutôt, en donnant un peu d'air! (*Cadet entre dans l'appartement à droite et rapporte un carton; madame de Gondreville jette de côté des dentelles et des fichus pour prendre le flacon.*)

MADAME DE GONDREVILLE. La connaissance lui revient. Eh bien! comment te trouves-tu? (*Dans ce moment, M. de Gondreville sort de son appartement, son sabre sous le bras; il s'arrête en voyant tout le monde groupé autour d'Élise.*)

ÉLISE. Beaucoup mieux! je t'assure que ce ne sera rien; c'est monsieur Adolphe qui m'a fait une frayeur... (*Apercevant les ajustements qui sont par terre.*) Ah! mon Dieu! mes blondes, mon petit cachemire!

GONDREVILLE. Le cachemire du colonel!

MADAME DE GONDREVILLE, *l'apercevant.* Ciel! mon mari!

TOUS. Son mari!

MADAME DE GONDREVILLE. Élise, ma chère Élise, nous sommes sauvées, c'est mon mari!

GONDREVILLE. Comment! ce serait Élise de Lussan, dont tu me parlais dans toutes tes lettres?

ADOLPHE. Mademoiselle de Lussan! Ah! malheureux, qu'ai-je fait? moi qui voulais conquérir son estime, je commence par griser celle que j'aime, par la faire battre. Ah! Mademoiselle, je suis indigne de pardon; mais si vous saviez dans quelle intention! (*Pendant la tirade précédente, madame de Gondreville a eu l'air d'expliquer à voix basse à son mari ce qui vient d'arriver.*)

GONDREVILLE, *à Élise.*

Air de *la Sentinelle.*

Je l'avouerai, d'un guerrier tel que vous
C'est à regret que je prive l'armée :
Pour d'autres soins, pour des succès plus doux,
Songez-y bien, l'amour vous a formée.
Ce fer qui pèse à votre bras,
Pour vaincre est moins sûr que vos charmes.
Quittez l'appareil des combats;
Qu'avez-vous besoin de soldats?
Tout le monde vous rend les armes.

CADET. A propos de cela, j'oubliais la carte. Il se trouve que Mademoiselle redoit...

ADOLPHE. Allons, encore! Tais-toi donc.

CADET. Je vous dis qu'elle redoit huit louis!

GONDREVILLE. Je me charge de la dette de ces dames et prie ces messieurs de vouloir bien accepter, pour ce soir, le dîner que leur offre leur véritable colonel.

ADOLPHE. Ah! mon colonel. (*A madame de Gondreville.*) Ah! Madame, si vous ne parlez pas en ma faveur, je suis un homme perdu. (*A Élise.*) Serai-je aujourd'hui le seul malheureux?

ÉLISE. Quoi! Monsieur, vous osez encore, après la conversation que nous avons eue...

ADOLPHE. Je m'étais fait mauvais sujet pour vous plaire. (*Montrant M. de Gondreville.*) Je croyais parler à Monsieur. (*Se reprenant.*) Mais la vérité pure...

ÉLISE. Est que vous êtes querelleur, mauvaise tête, que vous aimez le vin, les dames...

ADOLPHE. Ça, ce n'est pas ma faute, c'est celle de l'habit; et vous l'avez bien vu par vous-même : il n'y a pas une demi-heure que vous le portez, et vous avez déjà sur la conscience du champagne, un duel et des dettes.

ÉLISE. Le fait est que j'aurais mauvaise grâce à me montrer trop sévère (*A Gondreville.*) Colonel, j'abdique, (*A Adolphe.*) et si malgré la perte de mon rang...

ADOLPHE. Vous conserverez toujours sur moi le même empire. Soumis à la discipline conjugale, on ne me verra jamais passer sous d'autres drapeaux, et vous serez toujours ma femme, mon guide et mon colonel.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau.

GONDREVILLE, *à ses officiers.*

Ne craignez point l'austérité sauvage
D'un commandant qui fuit les doux loisirs;
Mêmes dangers seront notre partage,
Partageons les mêmes plaisirs.
Contre l'État si l'ennemi conspire,
Les fatigues auront leur tour;
En attendant, aimer, chanter et rire,
Voilà, Messieurs, l'ordre du jour.

MADAME DE GONDREVILLE.

Lorsqu'un amant qui porte l'épaulette
A la beauté se voit uni,
Telle est la consigne secrète
De Madame et de son mari.
Lui, dans les camps, où l'honneur le réclame,
Doit commander; mais en retour,
Dans son ménage, c'est Madame
Qui doit donner l'ordre du jour.

ADOLPHE.

Dans les périls déployer sa vaillance,
Dans le succès sa générosité;
Dans le malheur conserver sa constance,
Et dans tous les temps sa gaîté :
Fuir l'amour pour aller combattre,
Des combats voler à l'amour,
C'était l'usage au temps de Henri-Quatre,
Et c'est encor l'ordre du jour.

ÉLISE, *au public.*

Pour solliciter l'indulgence,
De nos auteurs je suis le député;
Ils comptent sur mon éloquence,
Je compte sur votre bonté :
Mais si notre attente est frivole,
Si la critique, orateur à son tour,
Veut contre nous demander la parole,
Nous demandons l'ordre du jour.

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

CE VOLUME CONTIENT

Une Chaîne, 1. — La Protégée sans le savoir, 37. — Le Confident, 54. — Oscar, 65. — Le Fou de Péronne, 83. — Une Nuit de la Garde nationale, 92. — L'Auberge, 103. — Le Puff, 113. — La Petite Sœur, 149 — Le Mariage enfantin, 161. — Le Ménage de Garçon, 172. — Partie et Revanche, 182. — Bataille de Dames, 193 — L'Artiste, 219. — Michel et Christine, 230. — Philibert marié, 241. — Mémoires d'un Colonel de hussards, 251. — Le Nouveau Pourceaugnac, 261. La Demoiselle et la Dame, 273. — Le Combat des Montagnes, 234 — L'Intérieur de l'Étude, 295 — Genevieve, 306.

— IMPRIMÉ PAR VIALAT ET Cie, A LAGNY. —

ŒUVRES ILLUSTRÉES

DE M.

EUGÈNE SCRIBE

De l'Académie française

DESSINS PAR

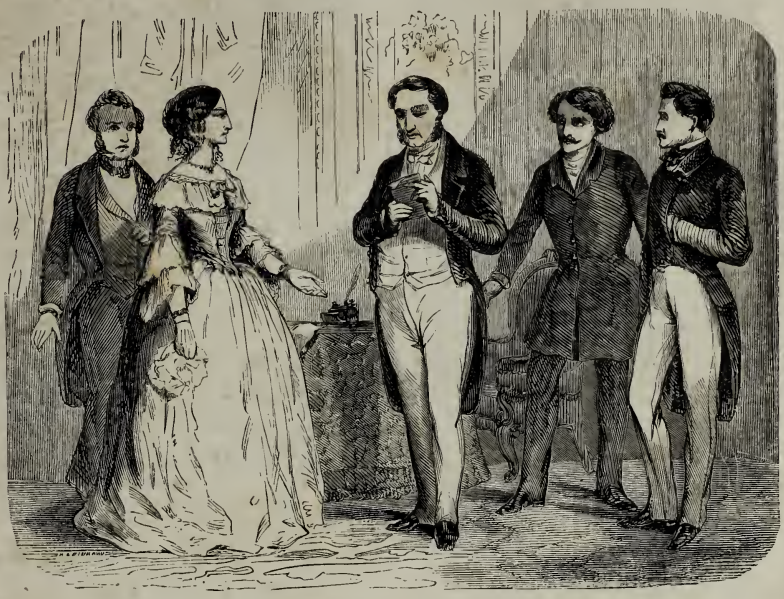
TONY ET ALFRED JOHANNOT, STAAL, PAUQUET, ETC.

VIALAT ET Cie, ÉDITEURS
21, quai des Grands-Augustins, 21

1855

MARESCQ ET Cie, LIBRAIRES
5, rue du Pont-de-Lodi, 5

PARIS



LOUISE. Oui, Monsieur, lisez, lisez tout haut. — Acte 5, scène 10.

UNE CHAINE

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 20 novembre 1841.

Personnages.

EMMERIC D'ALBRET, jeune compositeur	MM. REY.
CLÉRAMBEAU, négociant, son oncle	SAMSON.
M DE SAINT-GERAN, contre-amiral	MENJAUD.
HECTOR BALLANDARD, avoué	REGNIER.
ALINE, fille de Clérambeau	Mlle DOZE.
LOUISE, femme de M. de Saint-Geran	Mlle PLESSY.
UN DOMESTIQUE de M. de Saint-Geran.	
UN DOMESTIQUE d'Emmeric.	
UN DOMESTIQUE de l'hôtel.	
UN NOTAIRE.	

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un appartement d'artiste, appartement très-élégant. — Un piano à droite. Près du piano, et faisant face au spectateur, une table couverte d'un riche tapis et sur laquelle sont des albums, des papiers de musique.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, *entrant par la porte du fond*; EMMERIC, *à droite, assis devant son piano, et la tête appuyée sur sa main.*

HECTOR, *gaiement.* C'est moi... c'est un profane dans le temple des arts!

EMMERIC, *levant la tête.* Mon ami Ballandard!

HECTOR. Je te dérange? Tu étais là devant ton piano à travailler, à chercher quelque mélodie?

EMMERIC. Non... Je ne faisais rien.

HECTOR. Tant pis! Nous attendons de toi un second ouvrage, digne de ton début... A vingt-cinq ans oh-

tenir sur notre première scène lyrique un succès qui fait tourner toutes les têtes!.. C'est superbe. . c'est admirable!.. Et moi, Hector Ballandard, avoué de première instance, je suis fier de pouvoir dire au Palais : C'est Emmeric d'Albret, mon compatriote et mon ami d'enfance. Il est, comme moi, de Bordeaux ; nous ne nous sommes jamais quittés. (*Lui remettant une lettre sous enveloppe.*) Voici encore une lettre qui est arrivée ce matin pour toi, sous enveloppe, à mon adresse.

EMMERIC, *mettant la lettre dans sa poche.* Je te remercie.... Cela t'a dérangé. .

HECTOR. Du tout · je n'ai affaire au Palais qu'à midi, à la quatrième chambre... J'ai le temps! (*Touchant la poche où Emmeric a serré sa lettre.*) C'est toujours pour ce procès dont tu dois me parler.

EMMERIC. Oui, mon ami.

HECTOR. Quand il te plaira, à tes ordres. . Un client tel que toi donne du relief et du brillant à une étude!

EMMERIC. La tienne n'en a pas besoin!.. C'est, dit-on, une des meilleures de Paris, grâce à ton activité, à tes talents, et surtout à ta réputation d'honnête homme!

HECTOR. Que veux-tu? C'est à présent le seul moyen de se distinguer... Ils ont trouvé cela original pour un avoué... et ma clientèle a doublé!

EMMERIC. Ainsi que tes bénéfices... car on prétend que tu gagnes par année une quarantaine de mille francs.

HECTOR. Un peu plus, un peu moins... Je végète dans la poussière d'une étude, au milieu des licitations et des saisies immobilières; ou, dans les grands jours, plaidant au Palais quelque référé ou quelque mur mitoyen qui ne trouve pas d'avocats! Du reste, et quoi que je fasse, obscur et inconnu, ignoré de tous, excepté du client qui demande mon adresse le jour du procès et qui l'oublie souvent le jour des honoraires!.. Tandis que *toi*, quelle différence! quelle brillante carrière! Des bravos! de la fortune et de la réputation! Une vie d'artiste est une vie de plaisirs. Tu passes tes matinées avec les plus jolies actrices de Paris, et tes soirées dans la haute société, où l'art musical est tellement en honneur que l'on dit même (*Baissant la voix.*) que des grandes dames que l'on ne m'a pas nommées, des duchesses, des marquises, courent après toi...

EMMERIC, *vivement.* Comment?

HECTOR. Par amour pour la musique! Et, à propos de cela, j'ai un service à te demander... On donnera bientôt ton nouvel opéra...

EMMERIC. On a mis le premier acte à l'étude, il n'y a que celui-là de terminé.

HECTOR. Eh bien! fais-moi le plaisir de me mener à la répétition.

EMMERIC Quand tu voudras...

HECTOR. Je te remercie! (*Avec embarras.*) Et, dis-moi donc, j'entrerai sur le théâtre... dans les coulisses... je pourrai parler à ces dames!

EMMERIC. Certainement...

HECTOR. Je n'oserai pas!

EMMERIC, *riant.* Allons donc!..

HECTOR. Et puis, encore un autre service!.. Si tu pouvais obtenir pour moi, de quelque duchesse du faubourg Saint-Germain, une invitation de bal ou de concert...

EMMERIC. C'est dit.

HECTOR. Une invitation que je puisse montrer, ou du moins laisser voir... Cela me sera très-utile...

EMMERIC. En quoi donc?

HECTOR. Je vais te le dire... (*En confidence.*) Je voudrais me marier.

EMMERIC, *vivement.* Tu fais bien!.. surtout si c'est une inclination.

HECTOR. Oui, mon ami, une inclination... et une affaire!.. une jolie femme et une jolie dot... qui achèverait de payer ma charge... Le père donne deux cent mille francs d'abord, sans compter la suite... C'est un riche marchand de Bercy... Et sa fille, mademoiselle Victoria Giraut, me plaît beaucoup .. Elle est charmante et a reçu une éducation très-distinguée... aussi elle se nommait Victoire, et elle tient à ce qu'on l'appelle Victoria. . Elle a étudié la peinture et la musique.

EMMERIC. Ah! elle a de la voix?

HECTOR. Non, grâce au ciel! Elle est comme moi, elle chante faux... et de ce côté-là, du moins, il y a de l'harmonie dans le ménage!.. Mais voilà où nous cessons de nous accorder!.. Elle a de l'imagination, de la poésie; elle rêvait un mari idéal, vaporeux; enfin, il lui faut une grande passion... et je suis un avoué... qui n'ai jamais fait la cour à personne... Je n'en ai pas le temps!.. toute la semaine à mon étude. Autrefois seulement, avant d'avoir acheté ma charge, j'étais amoureux le dimanche... Et encore qu'est-ce que c'était, des grisettes!

EMMERIC. Il y en a de charmantes.

HECTOR, *d'un air dédaigneux.* Oui, c'est jeune... c'est gentil, c'est gracieux, si on veut... Mais rien de distingué!.. des pique-niques, des parties d'ânes à Montmorency, des dîners sur l'herbe, où l'on rit comme des fous!.. C'est bien ennuyeux!

EMMERIC. C'est délicieux!

HECTOR. Ça ne mène à rien... Tandis que si j'étais lancé comme toi, un homme à la mode... un homme à aventures, mademoiselle Victoria Giraut m'adorerait... Avant-hier, déjà, je lui ai dit que tu étais mon ami... Tu ne m'en veux pas?.. mon ami intime .. cela a produit le meilleur effet!.. Si elle sait que je vais dans les coulisses et surtout chez les duchesses, cela me relèvera à ses yeux.

EMMERIC. Je comprends.

HECTOR. Parce que les duchesses, vois-tu bien, cela a été le rêve de toute ma vie... quelquefois même, quand j'étais maître clerc, j'allais le soir après mon étude les voir monter en voiture, à la sortie de l'Opéra ou des Italiens... Et en contemplant leurs toilettes élégantes, leur air fier et distingué, les armoiries et les livrées qui chamarraient leurs carrosses, je me disais: Est-il possible qu'il y ait des gens assez heureux, pour se faire aimer d'elles! Aimé d'une marquise, d'une comtesse, même d'une baronne, faute de mieux, ce doit être délirant!.. Je rentrais alors à pied, cela boussé par elles... Et, pensant à toi, je me répétais : Mon camarade Emmeric est-il heureux!.. C'est la seule fois que je t'aie porté envie...

EMMERIC. Et tu avais bien tort! Te rappelles-tu la fable d'Icare?

HECTOR. Certainement! Je ne suis pas encore assez... avoué pour avoir oublié ma mythologie!.. Mais, grâce au ciel, tu n'en es pas là! tu ne tombes pas, au contraire!

EMMERIC. Ma foi, je n'en suis pas loin! Le tourbillon de ces hautes régions vers lesquelles j'ai voulu m'élever m'empêche de me créer, comme toi, une position solide, honorable et indépendante!.. Ce monde élégant et futile où je n'avais rien pour réussir et où, malgré moi, je suis lancé, me prend tous les instants que je devrais donner à l'étude... Les plaisirs vous accablent d'affaires et de soins étrangers à vos

travaux... Dans ce moment, encore, ce billet que tu viens de me remettre... (*Le tirant de sa poche.*)

HECTOR. N'est-ce pas pour un procès?

EMMERIC, *souriant avec ironie et ouvrant la lettre.* Eh! oui, un procès... gagné depuis longtemps. Mais pour détourner les soupçons... pour que mon nom ne frappe pas continuellement les gens qui me connaissent, on adresse les lettres à toi que l'on ne connaît pas; maître Ballandard... un avoué... ça a l'air d'une lettre d'affaire.

HECTOR. Et c'est une lettre d'amour de quelque marquise?

EMMERIC. Elle me rappelle qu'il y a demain, à l'Opéra, une représentation extraordinaire, représentation à bénéfice, où je dois l'accompagner.

HECTOR, *vivement.* Dans sa voiture?.. dans sa loge?..

EMMERIC, *s'asseyant devant la table.* Oui, sans doute... Mais cette loge, il n'y en avait plus, elles étaient toutes retenues; il a donc fallu, et n'importe comment, en trouver une... (*Montrant un coupon qu'il tire du tiroir de la table.*) numéro 10, premières de face à droite, entre les colonnes... Et sais-tu ce que cela me coûte?

HECTOR. A vingt-cinq ou trente francs la place, cela doit te faire au moins...

EMMERIC, *avec impatience.* Je ne te parle pas de cela... (*Il jette sur la table l'enveloppe et cache dans les feuillets d'un manuscrit la lettre qu'il tenait à la main, puis il met sous une autre enveloppe le coupon de loge qu'il a pris dans le tiroir de la table, cachète la lettre, la met dans sa poche et se lève pendant les phrases suivantes.*) mais des démarches, des courses et du temps que cela m'a pris... toute la journée d'hier à la recherche et à la conquête d'une loge, au lieu de rester là, devant mon piano, à écrire ce quintette que je venais de trouver et dont j'ai perdu le motif.. ce quintette que mes acteurs attendaient... Voilà comment je ne travaille pas, comment je ne fais rien, et pourquoi mon opéra ne sera jamais fini!

HECTOR. Tant pis!. car je connais des gens qui se faisaient une grande fête d'assister à la première représentation.

EMMERIC. Eh! qui donc?

HECTOR. Ta famille, M. Clérambeau ton oncle, et sa fille la charmante Aline.

EMMERIC. Ma cousine?..

HECTOR. Je crois même que c'est pour ça qu'elle est venue à Paris; elle le désirait depuis bien longtemps.

EMMERIC. En vérité!..

HECTOR. Et grâce à cette maladie de langueur qu'elle a eue...

EMMERIC. Oui, pauvre Aline! je l'ai vue si souffrante!

HECTOR. Il n'y paraît plus! fraîche et jolie comme les amours... Mais elle a persuadé à son père que l'air de la capitale lui ferait du bien... et quand on est un des premiers négociants de Bordeaux, et qu'on n'a qu'une fille...

EMMERIC. Et quand viennent-ils?

HECTOR. Eh! mais... ils devraient déjà être arrivés.

EMMERIC. Comment le sais-tu?

HECTOR. Ne suis-je pas l'homme d'affaires de M. Clérambeau?.. As-tu oublié ce procès si embrouillé que je lui ai gagné, et pour lequel j'ai fait deux voyages, l'année dernière, à Bordeaux... Il m'avait donné ses pleins pouvoirs pour lui retenir un appartement.

EMMERIC. Eh bien?

HECTOR. Eh bien? j'ai pensé qu'au coin de la rue de Richelieu et du boulevard des Italiens... il y avait un hôtel très-confortable... l'hôtel de Castille.

EMMERIC. Celui-ci!

HECTOR. J'ai retenu l'appartement du premier, deux mille francs par mois... Ton oncle est riche, et puis l'avantage de loger dans la même maison que son neveu...

EMMERIC, *lui sautant au cou.* Ah! mon ami, quelle bonne idée! quelle joie de revoir ma famille!.. Aline, ma sœur, ma compagne et mon élève! Nous faisions de la musique ensemble.

HECTOR. Nous serons ses chevaliers.

EMMERIC. Tu donneras le bras à mon oncle.

HECTOR. Nous les conduirons partout... Au Palais de Justice.

EMMERIC. A la première représentation de mon opéra.

HECTOR. Il n'est pas achevé!..

EMMERIC, *vivement.* Il le sera!.. je veux qu'elle soit témoin d'un triomphe... car elle s'y connaît... Une voix charmante! et un goût... Je me remets à l'ouvrage... (*Courant au piano.*) J'ai retrouvé mon quintette, j'ai le motif, écoute plutôt...

HECTOR, *prenant une chaise.* Quel plaisir! (*S'arrêtant.*) Tais-toi donc!

EMMERIC, *s'arrêtant.* Comment?..

HECTOR, *écoutant aussi.* On monte l'escalier... N'entends-tu pas?

EMMERIC, *de même.* Eh! oui!.. cette voix!.. (*La porte s'ouvre.*)

—

SCÈNE II.

HECTOR, CLÉRAMBEAU, ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, *s'écriant de loin.* Ah! mon oncle!... ma cousine!.. (*Courant à Aline, qu'il embrasse à plusieurs reprises.*) Chère Aline! quel bonheur de se revoir!

CLÉRAMBEAU, *passant entre eux deux.* Eh bien!. eh bien!.. et moi?

EMMERIC, *lui serrant la main.* Bonjour, mon cher oncle. (*Regardant Aline.*) Mais depuis un an, depuis mon dernier voyage à Bordeaux... comme ma cousine est embellie!

ALINE. Et mon père qui disait que non...

CLÉRAMBEAU, *la prenant par la main.* Salue donc notre ami, notre avoué, M. Ballandard, et remercie-le de l'appartement qu'il nous a choisi.

ALINE. Il est charmant!

CLÉRAMBEAU. Vous ne m'aviez pas écrit que mon neveu demeurait dans cet hôtel, on vient de nous l'apprendre.

HECTOR. Une surprise que je vous ménageais.

ALINE. Juste l'étage au-dessous!.. Comme ça sera commode pour mon cousin... (*A Clérambeau et baissant les yeux.*) quand il viendra vous voir.

CLÉRAMBEAU, *brusquement.* Je n'entends pas qu'il se dérange... je veux qu'il agisse sans façons... comme nous... Tu le vois, nous venons, en arrivant, te faire notre visite; mais ça ne t'oblige à rien.

EMMERIC. Comment, mon oncle?..

CLÉRAMBEAU. Tu as à travailler... il faut qu'un artiste travaille.

EMMERIC. Il y a temps pour tout... Je vous accompagnerai dans le monde, je vous y présenterai.

CLÉRAMBEAU. Je te remercie, je m'en abstiendrai.

HECTOR, *à Clérambeau.* Il est lancé dans la haute société.

CLERAMBEAU. Raison de plus : il y règne des mœurs qui m'effraieraient pour une jeune fille.

EMMERIC. Eh! qui vous a dit cela?

CLERAMBEAU. Vos livres et vos papiers publics... Apprenez, Monsieur, qu'à Bordeaux nous lisons tout ce qui paraît à Paris.

EMMERIC, *lui prenant la main, d'un air de compassion.* Mon pauvre oncle!..

CLÉRAMBEAU. Qu'est-ce que c'est?

EMMERIC, *riant.* Je ne vous fais pas de reproches, vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer... mais vous avez peut-être tort de nous juger à la lecture... Nos mœurs sont plus honnêtes que nos écrits... et si vous restez quelque temps parmi nous, vous trouverez qu'il y a encore quelque décence et quelque bon ton dans nos salons, de la vertu dans les familles, de bons ménages dans le monde et des honnêtes gens partout... même au Palais, demandez à Ballandard.

CLÉRAMBEAU. Lui ! je l'excepte, je le connais... Il est de Bordeaux... C'est une candeur, une pureté de mœurs... (*Regardant son neveu.*) bien rare de nos jours... Et puis, avec lui, tôt ou tard, les procès finissent, tandis qu'avec les autres...

EMMERIC. Vous voyez bien...

CLÉRAMBEAU. Une exception ne prouve rien... Et vous, Monsieur, vous ne voyez jamais les choses que du beau côté, comme votre père, du reste, Balthazar d'Albret, mon cher beau-frère, qui était toujours dans l'idéal et moi dans le positif... Ne fût-ce que par amitié pour votre mère... ma pauvre sœur, je voulais associer son mari à mon commerce... Il aurait fait comme moi une bonne et solide fortune... Mais non, au lieu de rester dans la marine marchande, où l'on gagne de l'argent.. il a voulu rester dans la marine royale.

EMMERIC. Où l'on gagne des épaulettes... de la gloire...

CLÉRAMBEAU. Et des boulets !.. Emporté à Navarin, il m'a laissé sa veuve, qui n'a pas tardé à le suivre... et son fils que j'ai élevé chez moi, que je voulais aussi diriger vers le commerce... commis d'abord... (*Jetant un coup d'œil sur sa fille.*) Et puis, qui sait? D'autres vues... un bel avenir qui aurait continué la maison Clérambeau junior de Bordeaux... Mais, bah! avec cette famille-là on se trouve toujours dans des directions opposées à celle qu'on voulait prendre... Et un beau jour, voilà que j'entends répéter de tous les côtés que mon neveu a des dispositions... des talents... du génie!..

EMMERIC. Non, mon oncle..... mais le désir de ne plus vous être à charge et de m'acquitter de vos bienfaits.

CLÉRAMBEAU. Mes bienfaits!.. qu'est-ce qui t'en parlait?.. personne!

EMMERIC. Moi! qui ne les oublierai jamais!

CLÉRAMBEAU. Eh bien! était-ce une raison pour m'abandonner... pour avoir... du génie... Qu'est-ce qui t'en demandait?.. qui t'a donné ces idées-là?.. Était-ce moi?.. Et surtout des idées de musique... moi, qui n'ai jamais pu en comprendre une note.

HECTOR, *passant devant Aline et donnant une poignée de main à Clérambeau.* Enchanté de faire votre partie... (*Aline remonte le théâtre et revient se placer entre Clérambeau et Emmeric.*) Et moi aussi, je ne comprends pas la musique, mais je l'aime.

CLÉRAMBEAU. Moi, je la déteste en particulier et les arts en général!.. A quoi sert un peintre?.. A quoi sert un musicien?.. A porter le trouble dans les familles, à monter la tête des jeunes personnes, à leur faire perdre devant leur piano un temps qu'elles pourraient employer à calculer ou à tenir les livres en parties doubles.

ALINE. Mais, mon père...

CLÉRAMBEAU. Je ne dis pas cela pour toi, qui soignes les écritures et la correspondance...

ALINE. Et le ménage...

CLÉRAMBEAU. C'est vrai! et si j'ai le désagrément de m'entendre dire tous les jours ; « Votre fille chante comme madame Malibran...» ce n'est pas ma faute, mais celle de mon neveu... Et, à présent, impossible de la corriger... car cela date de loin. Dans leur enfance, et pendant que j'étais à faire ma caisse ou mes bordereaux, j'entendais dans ma maison, la maison de commerce Clérambeau junior, un tapage infernal... des morceaux d'ensemble que Monsieur composait déjà et qu'il exécutait seul avec sa cousine..... des finals, des quintettes et des duos... toujours le même : « Je t'aimerai..... Tu m'aimeras toute la vie. » Et si j'avais été le maître !.. mais on ne l'est pas quand on n'a qu'un enfant... une fille unique que l'on craint toujours de perdre... et il faut bien alors déroger malgré soi à ses principes... Mais si la Chambre, qui a déjà supprimé la propriété littéraire, si la Chambre qui est en voie d'économie et de progrès, supprimait un jour les arts et les artistes, je crierais bravo!.. Il y a là un monsieur dont je ne me rappelle pas le nom, mais qui est toujours sûr de mon vote tant que je serai électeur! un monsieur qui voudrait briser les harpes et les pianos en acajou pour en faire des métiers à la Jacquart!.. Voilà un homme qui entend l'industrie et les intérêts de tous!

HECTOR. Excepté ceux d'Erard et de Pleyel.

CLÉRAMBEAU. Qu'est-ce que ça me fait à moi?

ALINE. Si, mon père, cela vous fait quelque chose... Et quand vous avez vu l'opéra de mon cousin... (*A Emmeric.*) car il a été joué dernièrement à Bordeaux... notre ville natale. Et un succès!.. un enthousiasme!.. Ah! que j'étais heureuse et fière .. Et pendant les bravos, je me surprenais à être modeste, à baisser les yeux et à rougir de votre gloire, comme si c'était un peu la mienne; c'est tout naturel.... c'était de la famille... Et mon père lui-même, au second acte, après le duo .. vous savez bien? ce duo d'amour qui est si beau. Ils applaudissaient tous, ils demandaient l'auteur, leur compatriote, qui n'était pas là... et alors, et par un mouvement spontané, ils se sont tous retournés vers notre loge... nous saluant de leurs acclamations, nous honorant de sa gloire, nous, ses amis, ses parents... Ah! cela vous a fait quelque chose.

CLÉRAMBEAU. Non... non...

ALINE. Si, mon père..... je l'ai vu..... des larmes roulaient dans vos yeux!.. vous étiez ému et tremblant...

CLÉRAMBEAU. Je le crois bien... j'avais une peur... ma fille qui se trouvait mal!..

EMMERIC. Est-il possible?

CLÉRAMBEAU. La musique lui fait toujours cet effet-là, la musique de tout le monde...la première venue... et quand ma fille se trouve mal... j'oublierais tout... je donnerais tout.

ALINE. Je le sais bien!.. et cependant je n'en abuse pas.

CLÉRAMBEAU. Non, tu es revenue tout de suite.

ALINE. Et je ne vous ai rien demandé!

CLÉRAMBEAU. C'est vrai! mais que cela ne t'arrive plus.

ALINE. Ah! c'est que cette partition est si belle!.. Ils disaient tous : Il ne fera jamais mieux... et moi, je disais que si... N'est-ce pas, mon cousin, votre second ouvrage sera encore plus beau?.. Vous me le promettez?..

EMMERIC. Oui, ma cousine.

ALINE. Ne fût-ce que pour les confondre... Et puis, ce soir, vous nous en jouerez quelque chose...

EMMERIC. Certainement!

HECTOR, *à Aline, d'un air de satisfaction.* J'irai à la répétition...

ALINE. Vous, monsieur Ballandard?

HECTOR. Il me l'a promis!..

ALINE. Et nous aussi, n'est-il pas vrai?.. Vous nous y conduirez...

EMMERIC. Trop heureux de vous donner le bras!

CLÉRAMBEAU. Allons... voyons... il ne faut pas empêcher ton cousin de travailler! Dis-lui adieu, et descendons. (*Il prend Aline par la main et remonte avec elle le théâtre, pendant qu'Emmeric traverse et va se placer à gauche, près d'Hector.*)

ALINE. Un instant encore... C'est amusant d'être ainsi chez un garçon... avec son père, s'entend... et puis, mon cousin est très bien logé... un piano superbe... C'est donc là que vous travaillez... que vous trouvez des mélodies si gracieuses... et (*Prenant un cahier qui est sur la table, près du piano.*) ce gros cahier... c'est votre poëme... Ah! voyons...

CLÉRAMBEAU. Mais, tu n'y penses pas... c'est d'une indiscrétion...

EMMERIC. En quoi donc?..

HECTOR. Un opéra, c'est fait pour être vu.

ALINE. Et celui-là, tout le monde le verra... je l'espère; je puis bien commencer... (*Redescendant le théâtre en lisant le cahier.*) Et voici d'abord des vers que je trouve très-bien!.. (*Lisant sur le manuscrit.*)

En toi seule est mon âme, et ma vie, et mon être!
Te quitter, c'est mourir! te revoir, c'est renaître.

CLÉRAMBEAU, *ramassant un papier qui vient de tomber.* Oui!.. c'est du joli... Et ceux-ci : « Que cette « soirée de demain, à l'Opéra, me rend heureuse, « mon ami...»

ALINE, *avec émotion.* Mon ami...

CLÉRAMBEAU, *à Emmeric, et s'interrompant.* Pardon!.. mon neveu. (*Se retournant vers Aline*). Ma fille... qu'as-tu donc?..

ALINE, *s'efforçant de se remettre.* Moi!.. rien!.. Rendez cette lettre à mon cousin.

EMMERIC, *avec embarras.* Du tout... ma cousine, elle ne m'appartient pas.

ALINE. Et à qui donc?

EMMERIC, *hésitant.* A Ballandard.

HECTOR. A moi!..

CLÉRAMBEAU, *riant.* Si tu peux nous prouver cela...

EMMERIC, *passant près de la table à droite.* Très-aisément... voici l'adresse qui l'accompagnait... elle est de la même écriture... et vous voyez : « A Monsieur Ballandard, avoué, rue de Gaillon. » (*Il repasse près de Ballandard et reprend sa première place.*)

ALINE, *avec joie.* Est-il possible?..

HECTOR, *bas, à Emmeric.* Mais, mon ami!..

EMMERIC, *de même.* Tais-toi donc!

CLÉRAMBEAU, *stupéfait, et examinant l'enveloppe avec sa fille.* C'est, ma foi, vrai!.. Un cachet avec des armes... c'est une grande dame!.. Qui aurait jamais cru cela?.. Hector Ballandard, que je regardais comme le plus pur et le plus chaste de tous les avoués... de première instance.

HECTOR, *toujours retenu par Emmeric.* Ça n'empêche pas...

CLÉRAMBEAU. Alors, et d'après cela... jugez des autres... Fi! Monsieur...

HECTOR, *passant entre Clérambeau et Aline.* Si vous vouliez m'écouter!

EMMERIC. Il venait me consulter sur une loge d'Opéra... et sur les moyens de se la procurer...

—

SCÈNE III.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU, OLLIVIER.

OLLIVIER. On demande M. Clérambeau et sa fille...

ALINE. Et qui donc?

OLLIVIER. Un monsieur d'une quarantaine d'années, qui les attend dans leur appartement...

ALINE. C'est mon parrain, j'en suis sûre : il m'avait promis d'être ici à mon arrivée.

CLÉRAMBEAU. Un grand seigneur... un pair de France que nous faisons attendre.

ALINE. Adieu, mon cousin, à tantôt; adieu monsieur Ballandard... N'oubliez pas la loge d'Opéra!..

HECTOR. Mais quand je vous répète...

CLÉRAMBEAU, *à Emmeric.* Avais-je tort... quand je te disais qu'à Paris...

ALINE, *au fond du théâtre.* Venez-vous...

CLÉRAMBEAU. Oui, ma fille... l'immoralité a gagné jusqu'à la basoche... Je descends, je descends... (*Il sort avec Aline.*)

—

SCÈNE IV.

EMMERIC, HECTOR.

EMMERIC, *retenant Hector qui remonte vers la porte.* Non, te dis-je, tu resteras, tu ne les suivras pas.

HECTOR. Je veux les détromper...

EMMERIC. Et à quoi bon?.. Qu'est-ce que ça te fait?

HECTOR. Ça me fait que ton oncle est un client très-riche et très-moral, auprès de qui tu vas me faire du tort... et si cette épître... si cette conquête que tu m'attribues me fait perdre sa clientèle...

EMMERIC. Sois donc tranquille!

HECTOR. Pourquoi enfin ne gardes-tu pas ton bonheur, toi, garçon, et me le donnes-tu à moi, homme marié, ou c'est tout comme... puisque je tâche en ce moment?..

EMMERIC. Pourquoi?.. pourquoi?.. parce que l'idée seule que ma cousine aurait pu croire ou supposer...

HECTOR, *avec force.* Ce qui existe, ce qui est vrai!..

EMMERIC. Oui, sans doute... Mais quand je l'ai vue se troubler et pâlir... je n'ai plus su ce que je faisais.

HECTOR. Tu l'aimes donc?

EMMERIC, *vivement.* Moi? quelle idée!.. Est-ce que je peux, est-ce que je dois y penser?

HECTOR. Et qui t'en empêche?

EMMERIC. Mon oncle est immensément riche!.. et moi!..

HECTOR. A lui, la fortune... à toi, le talent... tout cela peut se marier ensemble...

EMMERIC. Tu ne l'as donc pas entendu tout à l'heure? Il déteste les arts et les artistes...

HECTOR. Sa fille les aime... elle les lui fera aimer...

EMMERIC. Jamais!

HECTOR. Elle le suppliera.

EMMERIC. Il sera inexorable.

HECTOR. Eh bien! elle se trouvera mal, et tu sais que pour lui c'est un argument sans réplique...

EMMERIC. Qui ne nous avancera à rien; car si tu savais, si je pouvais, si j'osais te dire...

HECTOR. Il y a donc d'autres raisons?

EMMERIC. Oui... il y en a.

HECTOR. Eh bien! alors, à qui parleras-tu de tes affaires, si ce n'est à ton ami et à ton avoué?

EMMERIC. Tu dis vrai!.. Eh bien... mon ami... quand je quittai Bordeaux, il y a quatre ans, ma cousine en avait treize ou quatorze... ce n'était qu'un enfant, et moi, déjà jeune homme, j'arrivais à Paris plein d'ardeur et d'ambition, rêvant les succès, la gloire et la fortune. Je ne connaissais pas les obstacles sans nombre qui arrêtent l'artiste à l'entrée de sa carrière... Ce talent dont on m'avait flatté, ce feu créateur que je sentais en moi, comment leur prouver qu'il existait? Un peintre n'a besoin que d'une toile et d'un pinceau, et sans appui, sans protecteur, seul, dans sa mansarde, il compose le tableau qui, à la prochaine exposition, doit dire à tous les yeux : «Arrêtez-vous et regardez; il y a là du talent... du génie peut-être!.. » Combien son sort est préférable à celui du compositeur, du malheureux musicien, qui, seul avec ses inspirations, sent les mélodies qui le débordent sans pouvoir les faire arriver à vos oreilles. Pour se faire connaître, il ne peut, comme le peintre, acheter la toile et le canevas qui lui sont nécessaires; il lui faut le misérable libretto (le poëme, comme ils l'appellent,) que chacun refuse à son inexpérience; il lui faut un théâtre, des chanteurs, un orchestre, un public à qui il dise : « Ecoutez... » Et tout cela m'était refusé, aussi le découragement et le désespoir avaient promptement succédé à mes folles illusions. Je rêvais la misère, la honte, et peut-être... oui, oui! plutôt mourir que de retourner dans mon pays et dans ma famille, obscur et inconnu comme au jour du départ...

HECTOR. Et tu ne m'avais jamais parlé de cela...

EMMERIC. Les succès, on les dit volontiers! mais les mécomptes de l'amour-propre, on les dérobe aux yeux de tous, on les garde... on les amasse là... dût-on en être accablé!.. Un soir, j'étais dans un riche salon du faubourg Saint-Germain, où mon talent de pianiste m'avait fait avoir accès, et là, parmi les beautés que le mérite ou la mode plaçait au premier rang, s'offrit à moi une jeune femme que vingt rivaux, comtes ou marquis, entouraient de leurs soins assidus!.. beauté fière et dédaigneuse à qui l'orgueil allait bien, car elle semblait née pour commander! Aussi tous ces jeunes élégants, tous ces grands seigneurs, prosternés devant l'idole du jour, mendiaient un regard qu'elle ne leur accordait pas!.. Mon air soucieux et triste la frappa sans doute, ou sa générosité lui fit deviner qu'il y avait là un malheureux à secourir, car elle traversa le salon et vint s'asseoir à côté de moi, qui tressaillis! Je ne l'avais pas contemplée encore dans toute sa beauté... je n'avais pas osé!..

HECTOR. Et elle était là, assise auprès de toi!.. Etais-tu heureux!

EMMERIC. Elle n'avait pas encore parlé que déjà son regard m'avait dit : « Qu'avez-vous? » Aussi, et quelques instants après, malgré moi, et sans le vouloir, je lui avais confié mes peines et mon désespoir... Elle m'écoutait en souriant... de ce sourire des anges qui promet secours et protection, et j'avais à peine fini qu'elle appelait de son éventail un de ceux qui, l'instant d'avant, étaient des plus assidus auprès d'elle...

HECTOR. Un duc, un marquis?

EMMERIC. Non, vraiment!

HECTOR. Le ministre de l'intérieur?..

EMMERIC. Ce n'était qu'un homme de lettres qui avait su par sa plume se créer une indépendance qu'on lui reprochait! Du reste, et dans ce siècle où tout le monde a du génie, il n'en avait pas apparence, à peine de l'esprit, mais du bonheur, et le hasard depuis vingt ans l'avait fait réussir; c'était tout ce qu'il me fallait. « Monsieur, lui dit ma protectrice, vous me parliez tout à l'heure avec beaucoup de galanterie de votre dévouement, je vous offre un moyen de me le prouver. Voici un jeune compositeur que vous ne connaissez pas... moi, je le connais, vous lui donnerez un opéra où vous songerez, non à vous, mais à lui... car il lui faut un succès. » Le lendemain j'avais un poëme, et quelques mois après un nom, de la gloire, de la fortune, et un bel avenir...

HECTOR. C'est admirable! j'aurais adoré une femme pareille!

EMMERIC. Eh! qui te dit que déjà il n'en était pas ainsi? Je n'avais plus qu'une pensée : me trouver sur ses pas, la suivre dans les concerts, dans les bals où, caché dans la foule, je m'enivrais du plaisir de la voir! On dit que l'amour s'augmente dans la retraite et dans la solitude... Ah! qu'il est plus puissant dans le monde et dans ses brillantes réunions, à l'éclat des lustres et des parures, dans ces salons étincelants où celle que vous aimez vous paraît plus belle encore des hommages qui l'entourent, où toutes les passions s'irritent par les obstacles et la contrainte, où une soirée entière se passe dans l'attente ou l'échange d'un coup d'œil... Que te dirais-je, enfin?.. Cette noble personne si fière de son rang et de sa renommée, cette femme jeune et belle, adorée ou enviée de tous, fut enfin touchée de ma reconnaissance, de mon amour, de quelque gloire peut-être qui était son ouvrage!..

HECTOR. Et tu ne te regardes pas comme le plus heureux des hommes?

EMMERIC. Si, mon ami...

HECTOR. Je donnerais pour ce bonheur-là mon étude et tous mes clients, et je conçois que maintenant tu n'aies plus aucun désir à former!

EMMERIC. Non, sans doute! mais ce délire, cette fièvre une fois calmée, quelques lueurs de raison glissent et passent devant vos yeux éblouis .. Cette position si délicieuse, si enivrante, vous apparaît peu à peu telle qu'elle est, une position fausse, terrible, dangereuse! Vivre dans une dissimulation et un mensonge continuels, veiller sans cesse sur ses démarches, ses discours, ses regards, n'oser avouer à personne son bonheur ou ses peines, porter le trouble dans un ménage, tromper un galant homme qui vous tend la main, qui souvent même vous accable de son amitié, voilà votre existence de chaque jour... Et si, dans un moment de dépit, de honte, de remords, on se sent le courage d'abdiquer un bonheur qui vous rend si malheureux, si on se surprend à désirer une vie moins pleine d'émotions... qui vous offre le calme et le repos, premiers besoins de l'artiste; si, enfin, vos rêves vous montrent dans le lointain un intérieur paisible... un ménage... une famille... on se dit aussitôt que le devoir, la reconnaissance, vous défendent de pareilles idées; qu'un homme d'honneur se doit tout entier à celle qui lui a tout sacrifié... Alors seulement on s'aperçoit qu'on n'est plus maître de son avenir... et, quelque séduisants

que soient les liens qui vous retiennent ou vous enlacent, des chaînes de fleurs sont toujours des chaînes!

HECTOR. Tu as donc des reproches à lui faire?

EMMERIC. Aucun, par malheur!.. Bonne, aimable et dévouée... elle braverait tout pour moi.

HECTOR. Il faut cependant qu'elle ait des torts?

EMMERIC. C'est moi qui les ai tous! et un entre autres... le plus grand... le plus terrible... dont à coup sûr elle n'est pas coupable, et contre lequel on ne peut rien... c'est que... malgré moi... je sens là que...

HECTOR. Que tu ne l'aimes pas!..

EMMERIC, *vivement*. Ce n'est pas là ce que je veux dire... Je la chéris, je l'estime!.. je l'honore, je voudrais qu'il se trouvât quelque bonne occasion de me faire tuer pour elle, parce qu'alors nous serions quittes...

HECTOR. Alors, c'est que tu ne l'aimes pas.

EMMERIC, *vivement*. Du tout!.. Je l'aime moins, ou plutôt je l'aime autrement depuis que, par malheur, il y a un an... une autre que j'ai revue, que j'ai retrouvée...

HECTOR. Ta cousine?

EMMERIC. Eh bien! oui... L'année dernière... ces quinze jours passés à Bordeaux... quand celle que j'avais laissée enfant s'est offerte à moi, parée de tous les charmes de la jeunesse; quand j'ai pu admirer cette candeur, ce caractère si pur, ce cœur si naïf où je lisais ainsi qu'en ses yeux, tout en elle semblait me dire que son affection était restée la même!.. qu'autrefois comme à présent, comme toujours... elle voyait en moi son frère, son ami, son mari... (*Avec amour.*) Moi, son mari!.. (*Avec désespoir.*) Et ces liens que je ne peux briser!..

HECTOR. Tu ne le peux!

EMMERIC. Eh! non... car je ne suis ni un traître, ni un ingrat. Je lui dois tout, je ne serais rien sans elle. Et, pour prix de ses bienfaits et de son amour... je l'abandonnerais lâchement!.. oui, lâchement... car des dangers la menacent... De quelque prudence que je me sois entouré, la haine et l'envie sont près de s'éveiller, des bruits commencent à courir, des soupçons circulent, des railleries sont parvenues jusqu'à son mari et l'ont mis en défiance... Une rupture lui dirait tout... car, dans sa douleur, dans son désespoir, elle ne ménagerait rien... Et sa réputation, sa fortune, ses jours... j'aurais tout compromis... Non... non... mon sort est fixé... je ne puis le changer, et ne fût-ce que par châtiment, par expiation... je resterai, bon gré, mal gré, éternellement lié à cette chaîne que j'ai ambitionnée, et que d'autres m'envient peut-être!..

HECTOR. Mais si, cependant, il se trouvait quelques moyens...

EMMERIC, *avec impatience*. Lesquels? c'est impossible. (*A Ollivier qui entre.*) Qu'est-ce? Qu'y a-t-il?

—

SCÈNE V.

EMMERIC, OLLIVIER, HECTOR.

OLLIVIER, *au fond du théâtre*. Une visite pour Monsieur!

EMMERIC, *avec impatience*. Je ne reçois pas, je n'ai pas le temps...

OLLIVIER. Voici la carte...

EMMERIC. Qu'importe? je n'y suis pas! (*Ollivier remet alors la carte sur le guéridon à gauche, et fait quelques pas pour se retirer. Emmeric remonte le théâtre pendant qu'Hector le traverse, va à Ollivier et lui dit, en lui donnant le coupon de loge qu'il a mis sous enveloppe et serré dans sa poche.*) Tiens... ce billet où tu sais bien.

OLLIVIER. Oui, Monsieur!..

HECTOR, *qui pendant ce temps a passé à gauche, lisant la carte qu'Ollivier a jetée sur la table*. Le comte de Saint-Geran... pair de France.

EMMERIC, *vivement*. M. de Saint-Geran?.. Que me veut-il? où est-il?

OLLIVIER. En bas, chez votre oncle...

EMMERIC. Qu'il vienne!.. qu'il vienne!.. (*Ollivier sort.*)

—

SCÈNE VI.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR, *tenant toujours la carte*. M. de Saint-Geran... pair de France... Est-il parent de ce terrible marin, de cet enragé duelliste qui vient d'être nommé contre-amiral... et qui a toujours l'habitude de tuer son homme?..

EMMERIC, *froidement*. C'est lui-même!..

HECTOR. Ah! mon Dieu! Et tu le reçois?

EMMERIC. Pourquoi pas!

HECTOR. Ce doit être un homme féroce... qui jure et qui boit... toujours la pipe à la bouche ou le sabre à la main? Et moi, qui suis un homme de conciliation... je veux dire un homme de procès... je n'aime pas les gens qui se disputent et se battent... ailleurs qu'au Palais!

EMMERIC. Tu n'aimes pas les marins?

HECTOR. Ils me font peur, surtout celui-là.

—

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, OLLIVIER.

OLLIVIER, *annonçant*. Monsieur le contre-amiral comte de Saint-Geran! (*Emmeric et Hector vont au-devant de lui.*)

M. DE SAINT-GERAN. Je vous en prie, Messieurs, ne vous dérangez pas. Si vous faites la moindre cérémonie, je m'en vais!..

EMMERIC. Comment donc!.. Monsieur le comte...

M. DE SAINT-GERAN. Vous allez me faire repentir d'être venu le matin... en garçon... Je sors de chez votre oncle, à qui j'ai eu l'honneur de faire ma visite... et, au risque d'interrompre quelque chef-d'œuvre... j'ai voulu serrer la main d'un ami!

EMMERIC. Je vous en remercie...

M. DE SAINT-GERAN. Ce sont les inconvénients du talent et de la célébrité... on est obligé de subir l'admiration et les visites d'amateurs.

HECTOR. Ah! Monsieur est amateur?..

M. DE SAINT-GERAN. Abonné aux Italiens! Dilettante furieux, j'adorais leur musique. (*A Emmeric.*) Vous m'avez réconcilié avec la musique française, à qui j'en voulais depuis longtemps... car je déteste le bruit et le tapage...

HECTOR. Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN. Cela me ferait fuir à l'autre bout du monde. (*A Emmeric.*) Je viens vous rappeler un plaisir que vous m'avez promis... celui d'assister à votre première répétition...

HECTOR, *d'un air avantageux*. J'y serai aussi...

M. DE SAINT-GERAN. Alors, Monsieur, le plaisir sera

double!.. J'aurai l'honneur de me placer à côté de vous. Monsieur est, comme moi, un amateur?

HECTOR. Non, Monsieur, je ne suis ni un amateur, ni un grand seigneur...

M. DE SAINT-GERAN. Mieux encore!.. Un artiste?

HECTOR. Je suis avoué.

EMMERIC. Hector Ballandard, mon ami intime... que je vous demande la permission de vous présenter.

M. DE SAINT-GERAN. Un homme d'honneur et de probité! la meilleure réputation du Palais!.. Vous voyez que la présentation était inutile... nous nous connaissions déjà... Et c'est votre ami?

EMMERIC. Je lui confie toutes mes affaires...

M. DE SAINT-GERAN. S'il en est ainsi, il en est une dont je voulais vous parler, et que nous pouvons traiter devant lui...

EMMERIC. Quoi! Monsieur, vous veniez?..

M. DE SAINT-GERAN, *souriant*. Pour votre répétition... Et puis, pour autre chose encore!.. Asseyons-nous! (*Hector va chercher une chaise qu'il avance à M. de Saint-Geran. Emmeric en a pris une autre, et Hector une troisième.*)

M. DE SAINT-GERAN, *à Hector qui reste debout*. Après vous, Monsieur, je vous en prie...

HECTOR. Non... Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN, *forçant Hector à s'asseoir en même temps que lui*. Je ne souffrirai pas!..

HECTOR. C'est trop fort... et je ne puis en revenir. Pardon, Monsieur! J'ai bien l'honneur de parler à monsieur de Saint-Geran, le contre-amiral?

M. DE SAINT-GERAN. Oui, Monsieur!..

HECTOR. Celui qui dernièrement voulait se faire sauter avec son vaisseau...

M. DE SAINT-GERAN. Pourquoi pas?

HECTOR. Excusez mon ignorance... Je n'avais vu de marins qu'au théâtre... je croyais qu'ils devaient tous jurer et ne parler que de sabord et de tribord.

M. DE SAINT-GERAN, *souriant*. Il y en a peut-être! je n'en connais pas!..

HECTOR. On m'a trompé comme pour vos trois duels...

M. DE SAINT-GERAN. C'est différent! Ceux-là, par malheur, ne sont que trop vrais!

HECTOR. Est-il possible?.. Vous qui êtes si rempli de bienveillance et de politesse!

M. DE SAINT-GERAN. Aussi, Monsieur, et pour que vous n'ayez pas trop mauvaise opinion de moi... je tiens à me justifier... J'ai toujours été, par goût ou par bizarrerie, pour la paix, la tranquillité et le gouvernement! c'est une idée comme une autre... c'était la mienne... j'étais donc juste-milieu, de plus... j'étais pair de France et marié!.. trois catégories qui, de notre temps, prêtent au ridicule... et probablement on ne me l'aurait pas épargné... ça commençait! Or, c'est encore une de mes bizarreries... je n'aime à me moquer de personne... et, réciproquement, je n'aime pas...

HECTOR. Je comprends...

M. DE SAINT-GERAN. Alors, dans mes moments perdus, et un marin en a beaucoup... je me remis avec quelque obstination à l'épée et au pistolet... de manière à être à peu près sûr de moi. Aussi, depuis ces trois malheureuses rencontres...

HECTOR. Malheureuses pour vos adversaires qui y sont restés tous les trois...

M. DE SAINT-GERAN. Comme vous dites, cela a fait taire les railleurs, m'a réconcilié avec tout le monde, m'a permis de rester dans mon caractère naturel, et me donne désormais le droit d'être honnête et pacifique... impunément... Vous savez maintenant ma recette.

HECTOR. Dont je n'abuserai pas... quoiqu'elle soit infaillible... Mais vous vouliez, monsieur le comte, nous parler d'affaires... C'est différent, je suis là sur mon terrain!..

EMMERIC. Et j'attends, je vous l'avoue, avec impatience...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant*. En vérité!.. Eh bien! m'y voici. Vous êtes, mon cher Emmeric, un fort estimable garçon, que j'aime beaucoup pour votre talent d'abord... et puis encore pour d'autres raisons. Votre père, Balthazar d'Albret, officier de fortune, était capitaine de vaisseau, et moi, cadet d'une noble famille de Bretagne; j'étais aspirant dans la marine, où l'on avait alors assez peu d'estime pour les jeunes gentilshommes, quand ils ne faisaient pas leurs preuves... Votre digne père me donna occasion de faire les miennes; il m'avait pris en amitié... il me protégeait... il me mettait toujours en avant.. c'est-à-dire à côté de lui... et dans sa dernière affaire... j'eus l'honneur d'être blessé par le boulet qui l'emporta...

EMMERIC. Monsieur!

M. DE SAINT-GERAN. Vous comprenez que ces choses-là ne s'oublient pas, et qu'il y a des gens dont on est toujours débiteur. Si vous aviez pris l'état de votre père, mon amitié vous eût utilement secondé... Faute de mieux, elle vous a du moins suivi dans une autre carrière... J'étais en mer, à mon grand regret, et en expédition lointaine, lors de votre arrivée à Paris... mais l'année d'après j'étais à votre première représentation, et quoique je ne sois pas querelleur, malheur à celui qui n'aurait pas crié bravo!.. heureusement nous étions tous du même avis! Ne pouvant donc rien pour votre réputation et pour votre gloire, j'ai songé à votre bonheur et à votre fortune... je veux vous marier...

EMMERIC. Vous, Monsieur?..

HECTOR. Est-il possible?..

M. DE SAINT-GERAN Eh! oui, sans doute! il faut qu'un artiste se marie : trop de chagrins, trop d'ennuis, trop de désappointements cruels entourent sa vie extérieure; il y succomberait s'il ne trouvait chez lui le dédommagement ou l'oubli de ses maux, le bonheur et l'amour, qui l'attendent au coin de son foyer. Il lui faut un ami de tous les instants, qui le ranime et relève son courage, qui le console de ses défaites, qui partage ses triomphes, qui lui inspire ses chants, et à qui il puisse les dire : ce sera sa femme!.. Et quand, le cœur froissé d'une critique injuste ou barbare, il aura aux yeux de tous caché sous un sourire la rage qui le dévore et les larmes qui le suffoquent... devant qui osera-t-il pleurer?.. devant sa femme, qui pleurera avec lui...

EMMERIC. Ah! vous avez raison.

M. DE SAINT-GERAN. N'est-il pas vrai?

EMMERIC. Mais, dans ma position incertaine, sans avenir assuré...

M. DE SAINT-GERAN. J'ai bien pensé à tout cela... Les artistes font rarement fortune, aussi il leur en faut une toute faite... une riche héritière qui, dégageant votre existence de tous les soucis matériels, vous permette de faire des chefs-d'œuvre à votre aise et en génie amateur, comme qui dirait la fille unique d'un riche négociant de Bordeaux... de votre oncle, par exemple...

HECTOR, *se levant*. O ciel!..

LOUISE, *se retournant.* Vous, Monsieur, vous d'aussi bonne heure. — Acte 2, scène 1re.

EMMERIC, *se levant aussi.* C'est impossible...

M. DE SAINT-GERAN, *se levant un instant après eux.* Ce n'est pas vous que cela regarde... c'est moi... s'il n'y avait pas d'obstacles... s'il n'y avait rien à faire... je n'aurais pas de mérite.. et je veux en avoir... Je désire seulement, et avant tout... car votre cousine Aline est ma filleule, et je tiens à son bonheur, je désire savoir si vous l'aimez...

EMMERIC. Moi, Monsieur?..

HECTOR, *vivement.* Il en est épris, il l'adore, il en perd la tête... tout à l'heure encore nous en parlions... et il se désespérait de ne pouvoir aspirer à sa main...

M. DE SAINT-GERAN. Ainsi donc... si elle devenait votre femme... vous me promettriez de la rendre heureuse?..

EMMERIC. Ah! je vous le jure, et sur l'honneur!

M. DE SAINT-GERAN, *lui prenant la main.* C'est bien! (*Froidement.*) Elle est à vous!

EMMERIC ET HECTOR, *poussant un cri.* Comment!

M. DE SAINT-GERAN. Je vous la donne...

EMMERIC. Comment, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN, *avec force.* Elle est à vous avec cent mille écus de dot... c'est tout ce que j'ai pu obtenir maintenant... nous verrons plus tard.

HECTOR. Permettez!.. permettez!.. Moi qui me mêle d'affaires et qui en fais mon état... je ne les mène pas si bien ni si promptement, et je vous prie de me donner encore votre recette.

M. DE SAINT-GERAN. La voici! Je vous ai annoncé que j'aimais ma filleule... presque autant que vous, c'est tout dire. Elle m'écrivait parfois... car elle écrit très-bien, et quoiqu'elle ne me parlât jamais de son cousin... je me doutais... et vous aussi peut-être, qu'elle l'aimait beaucoup; la preuve c'est que sa maladie, l'année dernière, a commencé le jour où son père lui a parlé de projets de mariage avec un riche propriétaire du Médoc, et apprenant le voyage de Paris, j'ai voulu le jour même de l'arrivée aborder la question.

HECTOR, *se frottant les mains.* C'est cela même!.. A l'abordage!.. (*A part.*) J'adore les marins!

EMMERIC. Et qu'a dit M. Clérambeau?

M. DE SAINT-GERAN. Ce qu'il a dit?.. Il y a mis de la franchise, il a refusé net...

EMMERIC. O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN. Et m'a même prié assez brutalement... moi, l'ancien ami de la famille... moi, le parrain de sa fille... de ne pas insister sur ce chapitre.

HECTOR. Diable! j'avoue que je m'en serais allé.

M. DE SAINT-GERAN. Moi!.. je suis resté, et voici ce que j'ai répondu : « Monsieur Clérambeau .. vous rappelez-vous ce jour où vous aviez eu en mer trois bâtiments marchands capturés par les Anglais... ce jour où la maison Clérambeau junior de Bordeaux allait faire faillite et déposer son bilan... ce jour enfin où, renfermé dans son cabinet, un négociant honorable... voulait ne pas survivre à sa honte et allait se faire sauter la cervelle. . quand on frappa à sa porte en lui criant que ses trois bâtiments étaient en rade, ramenés par le capitaine Saint-Geran... Je le vois encore... descendre son escalier... se jeter dans mes bras en me disant : « Monsieur, tout ce que je possède... tous mes biens sont à vous... » Je refusai alors, j'accepte aujourd'hui... et de tous vos biens... je vous demande le plus précieux... votre fille! Me la refuserez-vous?.. »

EMMERIC ET HECTOR. Eh bien?..

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien?.. c'était une lettre de change que je lui présentais!.. un effet à longue échéance... qui arrivait enfin à remboursement.. et quelque durs qu'ils soient, ces vieux négociants ont tellement l'habitude de faire honneur à leur signature, qu'il m'a jeté sa fille en me disant : « La voilà! payez-vous. »

EMMERIC. Ah! Monsieur... ah! mon sauveur!..

M. DE SAINT-GERAN. A deux conditions, pourtant... Ne vous effrayez pas... La première, car les négociants ont aussi d'autre ambition que celle de l'argent... La première est que son gendre... n'ayant pas de fortune, ait au moins quelque titre... quelque distinction... (*Vivement.*) Il y a droit autant et plus qu'un autre, et cela nous regarde. Quant à la seconde condition, elle est plus facile encore...

EMMERIC ET HECTOR. Quelle est-elle?

M. DE SAINT-GERAN. « Quoique ami des mœurs, m'a-« t-il dit, je ne suis pas d'un rigorisme assez ridicule « pour exiger que mon gendre ait été jusqu'ici un « modèle de raison et de sagesse... je pardonnerais « même quelques-unes de ces folies de jeunesse... er-« reurs éphémères qui n'ont point de lendemain et « passent sans retour... »

HECTOR. L'excellent père!

M. DE SAINT-GERAN. « Mais ne voulant exposer à « aucune chance le bonheur de ma fille, je ne veux « pas d'attachement réel et sérieux qui survive au « présent et compromette l'avenir... »

EMMERIC, *à part.* O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN. « Donnez-moi, a-t-il ajouté, « votre parole et la sienne qu'aucun danger pareil « n'existe... et je consens à l'instant. . »

EMMERIC. Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Je lui ai juré que je ne vous connaissais aucun attachement de ce genre... et vous-même... Eh bien! vous vous troublez!..

EMMERIC, *troublé.* C'est que...

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien?..

HECTOR. C'est que, justement... il est engagé depuis longtemps dans des liens...

EMMERIC, *vivement, à M. de Saint-Geran.* Que je romprai, je vous le jure. Dès aujourd'hui, tout sera fini entre nous, et sans retour...

HECTOR. A la bonne heure!.. c'est bien facile...

M. DE SAINT-GERAN, *secouant la tête.* Non, non, jeunes gens, pas tant que vous croyez...

EMMERIC, *avec force.* Quand on y est décidé.

HECTOR, *de même.* Quand on le veut bien.

M. DE SAINT-GERAN. Ce n'est pas une raison!.. des ménagements à garder... l'honneur d'une famille ou d'un mari... le désespoir d'une pauvre femme... son amour, ses larmes, votre propre faiblesse, mille circonstances que l'on ne peut prévoir, rattachent et renouent à chaque instant les anneaux de cette chaîne d'or, qui est de plomb quand on la porte, et de fer quand on veut la rompre... Moi, qui vous parle, j'étais comme vous..... j'avais un amour dans le cœur..... lorsque des amis imprudents, pour m'arracher à cette passion insensée, me proposèrent un riche et illustre mariage... des biens immenses dans nos colonies, la fille d'un marquis, et mieux encore, une femme jeune et belle qu'en tout autre moment j'aurais adorée... Mais, alors, ramené malgré moi sous le joug que je voulais fuir... et longtemps encore luttant contre un ascendant fatal, j'étais insensible aux douceurs d'un nouvel hymen. Je négligeais, je délaissais ma femme, qui jamais, grâce au ciel! n'a connu le secret de ma froideur et de mon indifférence... Mais enfin cela pouvait arriver... et pour la sécurité et le repos de votre ménage, vous voyez que malheureusement votre beau-père a raison.

EMMERIC. Non, Monsieur... et vous pouvez lui dire que je suis libre. . aujourd'hui, aujourd'hui même j'espère, par la douceur et la raison, faire comprendre à une autre personne... et l'amener d'elle-même...

HECTOR, *à M. de Saint-Geran, qui secoue la tête avec incrédulité.* Je suis sa caution... et à nous deux...

M. DE SAINT-GERAN. A nous trois!..

EMMERIC, *se retournant.* Qu'y a-t-il?

—

SCÈNE VIII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC, OLLIVIER, *qui sort de la porte du fond à droite, et s'approche d'Emmeric.*

OLLIVIER, *à demi-voix.* Monsieur, j'ai porté la lettre.

EMMERIC, *vivement.* C'est bien! c'est bien!..

OLLIVIER, *de même.* Il n'y a pas de réponse... mais on vous attend.

EMMERIC, *à Ollivier, qui se retire.* Cela suffit... je sais ce que c'est.

M. DE SAINT-GERAN. Et moi aussi...

HECTOR, *à M. de Saint-Geran.* C'est d'elle... c'est évident... Eh bien! il n'y a pas à hésiter, il faut y aller, n'est-il pas vrai?

M. DE SAINT-GERAN, *prenant la main d'Emmeric qui tressaille.* Et vous tremblez déjà... Allons, du courage!..

EMMERIC. J'en aurai...

HECTOR, *regardant la pendule.* Et mon affaire à la quatrième chambre. . Je vais au Palais.

M. DE SAINT-GERAN. Ma voiture est en bas, et si je peux vous conduire, monsieur Ballandard.

HECTOR. Trop d'honneur... (*A part.*) La voiture d'un pair de France! d'un contre-amiral!.. Si Victoria me voyait passer...

M. DE SAINT-GERAN. D'autant, monsieur Ballandard, que je vous estime déjà beaucoup comme homme et comme avoué... et que j'ai à vous parler d'une affaire qui m'est personnelle, d'un bon procès...

HECTOR. Me voilà... toutes voiles dehors... prêt à courir sur l'ennemi.

M. DE SAINT-GERAN. C'est très-bien...

HECTOR. Et, au premier commandement, feu de toutes les batteries !

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien! nous causerons en allant au Palais...

HECTOR, *riant.* Vous voulez donc bien me prendre à bord?

M. DE SAINT-GERAN, *ennemant Hector à qui il donne le bras.* Oui, sans doute... De là je vais au Luxembourg... à la chambre des pairs.

EMMERIC, *prenant son chapeau.* Et moi, je vais chez elle...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un riche salon du faubourg Saint-Germain. Porte au fond; portes latérales. Tables à droite et à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, *assise à la gauche du théâtre, devant une table, une broderie à la main et ne travaillant pas;* M. DE SAINT-GERAN, *entrant par la porte du fond.*

LOUISE, *se retournant.* Vous, Monsieur, d'aussi bonne heure!.. Qui s'y serait attendu? Et ce discours que vous deviez prononcer à la chambre des pairs?..

M. DE SAINT-GERAN. La séance est remise... je viens de l'apprendre au Palais!..

LOUISE. Vous allez au Palais?

M. DE SAINT-GERAN. Quand on a des procès et des avoués... et j'en ai un charmant.

LOUISE. Un procès?

M. DE SAINT-GERAN. Non, un avoué.

LOUISE. C'est tout comme!

M. DE SAINT-GERAN. Je lui ai expliqué en route la succession de votre oncle...

LOUISE. Ce n'est pas facile!

M. DE SAINT-GERAN. C'est vrai! et il m'a compris sur-le-champ... et mieux que moi-même... C'est un habile homme!.. Il viendra ici en sortant du Palais, où je l'ai conduit... et j'allais me rendre au Luxembourg, quand j'ai rencontré dans la salle des Pas-Perdus... le vicomte de Beaugé, mon collègue!

LOUISE. Ah! le vicomte plaide aussi!

M. DE SAINT-GERAN. Contre sa femme!.. Il venait de gagner en séparation... C'est lui qui m'a appris qu'il n'y avait pas de séance à la Chambre... et qu'il n'entendrait pas mon discours... Il était dans son jour de bonheur...

LOUISE. Mais vous, Monsieur, qui deviez parler... cette nouvelle vous a contrarié?

M. DE SAINT-GERAN. Pas dans ce moment!.... puisque je vous trouve seule... ce qui est bien rare pour moi!..

LOUISE. Et fort ennuyeux!

M. DE SAINT-GERAN, *allant prendre une chaise et s'asseyant près de Louise.* Du tout... au lieu de parler, j'écouterai... c'est tout bénéfice.

LOUISE, *se retournant vers lui.* Savez-vous, Monsieur, que vous devenez très-aimable et très-galant?

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Et savez-vous, Madame, depuis quelle époque?

LOUISE. Je ne suis pas forte sur les dates.

M. DE SAINT-GERAN. Ce qui veut dire que vous n'avez pas remarqué... Eh bien! c'est, je crois, depuis que vous êtes devenue coquette! Cela vous étonne?

LOUISE. Non, vraiment! car, grâce au ciel, cela produit presque toujours cet effet-là... Pendant les trois premières années de mon mariage, quand je vivais dans mon hôtel, seule et retirée... ne voyant personne, attendant mon mari qui ne venait pas... et pensant à lui, qui ne pensait guère à moi, séduit comme il l'était par des charmes plus puissants...

M. DE SAINT-GERAN. Comment, Madame?..

LOUISE, *avec ironie.* Les charmes de la gloire! Alors, pauvre femme négligée et oubliée, ensevelie vivante à vingt ans, nul ne troublait le silence et le calme du mausolée... je veux dire de mon ménage... et vous-même, faisant comme tout le monde, ne sembliez pas vous douter de mon existence... Mais aujourd'hui qu'il paraît prouvé que j'existe, aujourd'hui que tout le monde me recherche, que les hommages m'entourent et que j'ai voulu devenir à la mode, non par goût, mais par lassitude de ne rien être; aujourd'hui, Monsieur, le bruit qui se faisait autour de vous vous a réveillé... Vous avez, par impatience ou par curiosité, levé les yeux vers celle que chacun regardait... et il s'est trouvé que c'était votre femme... Rencontre inattendue... enchantement de votre part et surtout de la mienne... à moi qui ne pouvais manquer d'être bien sensible à un effet aussi tendre du hasard!

M. DE SAINT-GERAN. Très-bien! égayez-vous à mes dépens!.. vous avez raison... Mais que voulez-vous? occupé autrefois d'idées qui m'absorbaient tout entier... des idées d'ambition... de renommée, de fortune...

LOUISE. D'autres encore...

M. DE SAINT-GERAN. C'est possible!.. mais le temps, la réflexion, celles que j'ai faites... il y a deux ans, à la suite de cette blessure dont j'ai pensé mourir... je le croyais du moins comme tout le monde, car les journaux mêmes l'avaient imprimé d'avance...

LOUISE. C'est vrai!

M. DE SAINT-GERAN. Et dès lors... je me suis promis... Tenez, Madame, il faudra que je fasse preuve de franchise et que je vous avoue tous mes torts... tous mes défauts... un jour... où...

LOUISE, *souriant.* Où nous aurons beaucoup de temps devant nous!..

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Oui, sans doute... pour que nous puissions aussi parler des vôtres!

LOUISE. J'en ai donc?

M. DE SAINT-GERAN, *secouant la tête.* Eh! mais...

LOUISE, *vivement.* Lesquels? Parlez... (*Voyant qu'il hésite.*) Un seul!

M. DE SAINT-GERAN. Vous me mettez dans un grand embarras.

LOUISE, *triomphante.* Vous voyez bien!..

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* L'embarras du choix...

LOUISE. Comment, Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN. D'abord, vous êtes fière, mais l'orgueil vous sied si bien... et vous avez tant de droit d'en avoir qu'on n'oserait vous en blâmer... ensuite...

LOUISE. Ah! il y a un ensuite!..

M. DE SAINT-GERAN. Oui, Madame, vous pardonnez difficilement une offense... Je ne vous en fais pas un reproche... car, moi aussi, je serais comme vous... Les torts de ceux que j'aime me trouveraient peut-être inflexible et implacable... mais ces torts, si je les connaissais ou si je les soupçonnais, je voudrais franchement les leur déclarer... La franchise avant tout... et je trouve... c'est là mon reproche le plus grave... que parfois vous en manquez...

LOUISE, *se levant*. Ah! ne parlez pas ainsi, car à l'instant même je vous dirais...

M. DE SAINT-GERAN. Quoi donc?..

LOUISE. Ce que vingt fois... j'ai été tentée de vous avouer, et dans ce moment encore...

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien! vous n'osez achever... Vous tremblez... je crois!

LOUISE. Non, Monsieur, non... mais vous n'avez jamais su quelle noble affection je vous portais! Quand on me parla, à moi jeune fille de dix-huit ans, d'épouser un homme presque sans fortune, qui avait plus du double de mon âge... on crut que je refuserais, et j'acceptai, car c'était un homme de mérite et de cœur, dont je savais depuis longtemps la vie entière... Oui, Monsieur, aussi bien et mieux que vous, j'aurais dit les combats auxquels vous aviez assisté, vos exploits, vos blessures .. J'étais heureuse d'offrir un riche héritage à celui qui m'apportait ce riche patrimoine de gloire..... j'étais fière de vous, fière de porter votre nom... et, à mon âge, une pareille exaltation serait aisément devenue de l'amour. Vous aviez peu à faire pour gagner ce cœur qui volait au-devant du vôtre... vous ne l'avez pas voulu... J'ignore alors quelle barrière s'élevait entre nous...

M. DE SAINT-GERAN, *troublé*. Et jamais jusqu'ici le moindre reproche!..

LOUISE. Ah! Monsieur!.. des plaintes!.. des reproches, de la jalousie!.. Moi, à qui vous accordez quelque orgueil!.. j'ai gardé le silence... L'amour-propre, la fierté que vous me reprochiez tout à l'heure, m'ont donné la force de combattre et de vaincre... et quand plus tard vous êtes revenu à moi... un nouvel obstacle plus grand encore nous séparait... le souvenir du passé et mon indifférence... M'accuserez-vous encore de manquer de franchise?..

M. DE SAINT-GERAN, *avec franchise*. Non, Madame. Tout cela est vrai, et ce récit qui devait m'ôter l'espoir et le courage, ne me laisse qu'un désir... celui de réparer mes torts, et par mes soins, par ma tendresse, par un dévouement de tous les instants..... de reconquérir..... ce cœur que j'ai perdu..... de le tenter du moins. Vous ne pouvez m'en empêcher...

LOUISE. Non, sans doute.

M. DE SAINT-GERAN. Quoique votre mari, je puis, comme un autre, aspirer à vous plaire, j'y aurai plus de mérite... car c'est plus difficile... Par malheur, le temps et les occasions vont me manquer..... on me donne un nouveau commandement, et sous peu de jours il me faudra appareiller pour les Antilles.

LOUISE, *vivement*. Vous partez?..

M. DE SAINT-GERAN. Une belle occasion de faire connaissance avec vos propriétés de la Martinique... avec ce beau pays où depuis longtemps vous êtes attendue, et où le procès qu'on nous intente pour la succession de votre oncle nécessiterait peut-être votre présence... Je ne vous parle pas du plaisir que j'aurais à vous avoir sur mon vaisseau, où vous commanderiez en souveraine... Pour entreprendre un pareil voyage, il faudrait aimer... et vous, Madame!..

LOUISE. Moi... je n'aime pas la mer... vous le savez!

M. DE SAINT-GERAN. Vous êtes bien bonne de ne pas dire mieux... et je vous en remercie... Mais dans votre désir de rester à Paris, n'y a-t-il pas quelque autre motif?

LOUISE, *avec émotion*. Que voulez-vous dire?

M. DE SAINT-GERAN. Pardon, à mon tour, de ma franchise... Ce désir de plaire et de briller dont vous ne vous défendez point, amène sur vos pas une foule d'adorateurs dont vous souffrez les hommages. Je vous connais, Louise, et jamais un soupçon sérieux n'est entré dans mon âme... Mais votre jeunesse, vos fréquents voyages, votre position, vos succès dans le monde, ont pu éveiller l'envie ou froisser la vanité!.. Il est si facile à un fat de compromettre la plus honnête femme du monde!.. Déjà, et vous savez que je suis peu endurant... il m'a semblé que quelques allusions indirectes, quelques railleries de salon m'étaient adressées par deux ou trois vieilles douairières... c'est toujours par elles que cela commence... J'ai regardé alors autour de moi, et il m'a semblé...

LOUISE. Quoi donc?.. Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN. Vous êtes émue?..

LOUISE. Non pas émue, mais curieuse de savoir...

M. DE SAINT-GERAN. Ce que je sais... Eh bien! il me semble que votre jeune cousin... le vicomte de Leangeac...

LOUISE, *riant*. Lui!

M. DE SAINT-GERAN. Ce fat moyen âge... qui rougit de son siècle et dont son siècle rougit... ce gentilhomme palefrenier qui court au Champ-de-Mars ou au clocher après le ridicule.

LOUISE, *riant*. Et qui gagne toutes les courses.

M. DE SAINT-GERAN. Vous ne pouvez nier qu'il ne vous suive partout et qu'il ne vous fasse hautement la cour la plus assidue... Hier encore...

LOUISE. C'est vrai!.. je ne peux pas l'empêcher de m'aimer.

M. DE SAINT-GERAN. Non, mais je peux l'empêcher de vous le dire... de l'avouer aussi publiquement, et s'il s'en avise encore!

LOUISE. Que ferez-vous?

M. DE SAINT-GERAN, *froidement*. Ce que je ferai?.. je l'empêcherai de faire jamais la cour à personne.

LOUISE, *froidement*. Allons donc!..

M. DE SAINT-GERAN, *froidement*. Parole d'honneur!

LOUISE. Allons donc!

M. DE SAINT-GERAN. C'est un sot!

LOUISE, *riant*. Ce n'est pas une raison pour tuer les gens!.. vous seriez toujours l'épée à la main!.. Et dans votre intérêt, Monsieur, je vous supplie. .

M. DE SAINT-GERAN. Ce sera donc pour vous faire plaisir... et en revanche, je vous demanderai un service.

LOUISE, *vivement*. Ah! de grand cœur! si c'est en mon pouvoir!

M. DE SAINT-GERAN. J'ai à vous parler du fils d'un ancien ami... Emmerie d'Albret, un jeune homme d'un immense talent... que j'aime beaucoup, et que peut-être pour cela vous n'aimez guère.

LOUISE. Pouvez-vous le penser?

M. DE SAINT-GERAN. Du moins, et malgré mes efforts pour l'attirer chez moi, il y vient rarement... et à sa place j'en ferais autant... car l'accueil froid et glacé qu'il reçoit de vous... non pas que ce ne soit conforme aux règles du cérémonial; mais ce n'est pas ainsi

qu'on agit avec les artistes... Ils ne tiennent pas aux soirées ni aux dîners d'apparat, mais à une réception franche et cordiale; avec lui, du reste, je ne compte pas les visites, et quand il ne vient pas, je vais le voir!.. Je sors de chez lui.

LOUISE. Vous, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN. C'est là que j'ai fait la rencontre d'un avoué modèle, d'un praticien phénomène, dont je vous parlais tout à l'heure, M. Hector Ballandard...

LOUISE, *avec émotion.* Ballandard!

M. DE SAINT-GERAN. Vous le connaissez?..

LOUISE. En aucune façon... mais je connais... j'ai vu ce nom...

M. DE SAINT-GERAN. Dans les journaux, dans les annonces de vente. Donc, M. Ballandard et moi avons l'idée, pour notre ami Emmeric, d'une excellente affaire... dont je vous parlerai quand elle sera conclue... car elle ne l'est pas encore, et jusque-là il faut toujours mieux se taire... En attendant, il a composé un ouvrage qui le place à la tête de l'école française, un ouvrage qui fait honneur au pays... cet honneur-là, le pays doit le lui rendre...

LOUISE. Eh bien! Monsieur!

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien! je pourrais faire valoir ses droits près du ministre votre oncle... mais dans la discussion du dernier projet de loi... j'ai parlé...

LOUISE. Contre lui.

M. DE SAINT-GERAN. Non, pour lui... et j'aurais l'air de demander le prix d'un service... tandis que vous... sa nièce...

LOUISE. Moi, Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN. Cela du moins me serait agréable; mais si cela vous déplaît trop...

LOUISE. Non, sans doute... et pour vous, Monsieur...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* M. Emmeric d'Albret.

M. DE SAINT-GERAN. Qu'il soit le bienvenu!

—

SCÈNE II.

LOUISE, EMMERIC, M. DE SAINT-GERAN.

EMMERIC, *s'approchant respectueusement de Louise qu'il salue.* Madame la comtesse se porte-t-elle bien?

LOUISE, *froidement et lui faisant la révérence.* Très-bien, Monsieur... (*Se mettant à gauche devant son métier à broder.*) Je sais que vous avez à parler d'affaires avec M. le comte, je ne vous en empêche pas!

M. DE SAINT-GERAN, *attirant Emmeric près de lui à droite, et à voix basse.* Je me doute que vous avez un long récit à me faire... Vous venez de chez elle!..

EMMERIC, *troublé.* C'est-à-dire, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN. Ah! vous nous l'aviez promis.

EMMERIC. Et je l'ai fait... non sans hésiter, j'en conviens... mais il y avait là du monde que je ne m'attendais pas à y rencontrer... et je n'ai pas encore pu lui parler.

M. DE SAINT-GERAN, *riant.* Vous en avez été ravi...

EMMERIC, *naïvement.* C'est vrai!.. car tout ce qui peut retarder une pareille explication...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Eh bien! que vous disais-je? vous le voyez déjà?.. On ne brise pas à son gré de pareils nœuds.

EMMERIC. J'y parviendrai, je vous le jure!

M. DE SAINT-GERAN. Eh bien! alors, il faut y retourner! il faut tout lui dire! le plus tôt vaut le mieux.

EMMERIC. Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN. A la bonne heure!.. Je vous reverrai aujourd'hui, dès que tout sera terminé.

EMMERIC. Tantôt... ce soir, je l'espère.

M. DE SAINT-GERAN. J'attends votre ami Ballandard, qui doit passer ici en sortant du Palais, et, avant, je vais mettre en ordre des papiers que je lui ai promis... et dont il a besoin pour notre procès... Vous le permettez?

EMMERIC, *s'inclinant.* Comment donc, monsieur le comte...

M. DE SAINT-GERAN, *lui tendant la main.* Ainsi, à tantôt... (*M. de Saint-Geran sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE III.

LOUISE, EMMERIC.

EMMERIC, *après un instant d'hésitation, s'approchant de Louise qui est toujours occupée à broder.* Madame la comtesse a reçu la loge d'Opéra que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

LOUISE, *souriant.* Oui... j'ai eu cet honneur-là... une loge excellente... aux premières, entre les colonnes... celle que je désirais... Je vous ai donné bien de la peine... je suis bien égoïste... je n'ai songé qu'à moi... et au plaisir que j'aurais à passer une soirée entière... avec vous et près de vous.

EMMERIC, *avec embarras.* Certainement... mais ce monde qui d'ordinaire vous entoure...

LOUISE, *gaiement et se levant.* Nous ne serons pas en tête à tête, je le sais bien, et à peine pourrai-je vous parler et vous voir, mais je saurai que vous êtes là, derrière mon fauteuil... (*Vivement.*) Rassurez-vous, je ne me retournerai pas... mais si je le voulais... il ne tiendrait qu'à moi, et c'est beaucoup... Et puis le plaisir d'être belle... à vos yeux. . car je serai superbe et on me regardera... (*Vivement.*) Je n'y ferai pas attention, je vous le promets... mais vous... j'espère que vous le verrez... Aussi le spectacle peut être mauvais... impunément... je vous promets d'avance que je serai ravie, et que tout me paraîtra délicieux!

EMMERIC. En vérité!.. je ne sais comment vous dire...

LOUISE. Eh! quoi donc, Monsieur?

EMMERIC. Que je ne pourrai demain... vous accompagner.

LOUISE. O ciel!.. quelque chagrin... quelque malheur qui vous arrive... Non... ce n'est donc qu'une affaire... celle dont on me parlait tout à l'heure, une affaire importante... pour vous... pour vos intérêts? Il faut y aller, Monsieur, il le faut... Je resterai... je trouverai un prétexte... je renoncerai à mon plaisir... ou plutôt il n'y en a plus pour moi, dès que vous n'y serez pas, et puis ce sera une raison pour qu'aujourd'hui vous veniez dîner ici et passer la soirée; je vous engage.

EMMERIC. Moi!..

LOUISE. Je le peux... j'en ai le droit... On m'a reproché de ne jamais vous inviter... et on avait raison... je ne l'osais pas... je ne l'ose jamais... Pardonnez-le-moi... j'ai tant de motifs ..

EMMERIC. Je le sais...

LOUISE. Tant de raisons de trembler... ce monde qui nous observe et semble nous deviner, ces rivaux dont la jalousie s'éveille. .

EMMERIC, *vivement.* Ce n'est que trop vrai!..

LOUISE. D'autres dangers plus terribles encore... d'autres reproches... d'autres tourments. . les miens... je ne vous en parle pas! Encore quelques jours, et un meilleur avenir se prépare... nous aurons moins de gêne, d'inquiétude, de contrainte; car on doit s'éloi-

gner... on doit partir... on me l'a dit. (*Vivement.*) Et, vous ne savez pas, on voulait m'emmener! Moi, quitter Paris!.. moi, vous quitter!.. jamais!

EMMERIC, *à part.* O ciel!

LOUISE. Ce soir, du reste, et à dîner, on vous en parlera, sans doute.

EMMERIC. Non, Louise... je ne viendrai pas.

LOUISE, *étonnée.* Ni ce soir... ni demain?..

EMMERIC. Ni demain.

LOUISE. Et quand donc, mon ami, quand donc?

EMMERIC. Jamais!.. je ne dois plus vous revoir...

LOUISE. Ce n'est pas possible!.. J'ai mal entendu!.. ce n'est pas vous qui parlez!

EMMERIC. Non... c'est une voix plus forte et plus puissante que la mienne... celle de l'honneur et de la reconnaissance... Il y au monde un fardeau plus pesant que mes remords! des bienfaits contre lesquels je lutte en vain! une amitié qui m'opprime et m'accable... celle de votre mari!.. Je lui dois trop!

LOUISE. Et à moi, Monsieur, ne me devez-vous rien? Ces reproches que vous vous adressez... croyez-vous qu'ils me soient inconnus?.. croyez-vous donc que je ne m'indigne pas comme vous de trahir et de feindre? Et tout à l'heure encore... avant votre arrivée, touchée de sa franchise... de sa loyauté... j'allais tout lui avouer.

EMMERIC. O ciel!..

LOUISE. J'ai pensé à vous, et je me suis arrêtée... Oui, Monsieur, je tremblais pour vous... pour vous seul... car, moi, je savais comment me défendre: je lui aurais demandé si l'esclave qu'il avait si longtemps opprimée et méprisée n'avait pas le droit de briser sa chaîne... je lui aurais rappelé l'indigne rivale à qui il m'avait sacrifiée dès le premier jour de notre mariage... et ces affronts, que j'ai subis en silence... je les lui aurais prouvés... J'ai les lettres... je les garde... c'est ma défense, ma justification... si rien au monde pouvait me justifier.

EMMERIC. Que dites-vous?

LOUISE. Non... non... je ne m'abuse pas!.. Excusable peut-être à ses yeux, je ne le suis pas aux miens, et cependant vous savez si j'ai combattu, si j'ai résisté au penchant qui m'entraînait et dont j'aurais triomphé... si une nouvelle fatale et mensongère ne m'eût abusée... Je me suis crue libre... et alors, malgré la distance qui aux yeux du monde pouvait nous séparer... c'est moi... car j'étais la plus riche, c'est moi, vous le savez, qui vous offris ma fortune, ma main... car je vous aimais... et quand le bruit de cette mort faussement répandu... fut enfin et trop tard démenti... un amour que j'avais cru noble et légitime devenait une trahison... j'étais coupable... car j'étais esclave... Il m'était défendu de vous aimer... au moment même où je vous aimais plus encore... où je vous aimais pour toujours!..

EMMERIC. Ah! ce n'est pas vous... c'est moi qu'il faut accuser... c'est moi, qui ne mérite pas de grâce!

LOUISE. Tant mieux!.. j'aurai plus de bonheur encore à vous pardonner! et s'il n'existe pas d'autres raisons!..

EMMERIC. Il en existe... qui me sont personnelles... qui viennent de moi... de ma volonté...

LOUISE. C'est volontairement que vous voulez me quitter?.. ce n'est pas possible! vous me trompez... vous détournez la vue!.. O ciel! ce qu'on me disait tout à l'heure!.. Lui aussi peut-être! des doutes, des soupçons sur M. de Langeac!..

EMMERIC, *vivement.* M. de Langeac!..

LOUISE, *avec joie.* Jaloux!.. il est jaloux!.. Ah! que c'est bien à vous, Monsieur... Je ne l'espérais pas... je tremblais que vous ne le fussiez pas... et, voyez mon injustice... je me disais ce matin encore... Il ne s'en est même pas aperçu... tandis qu'un autre... Eh bien! oui... depuis quelque temps... je croyais voir en vous... de la froideur, de l'indifférence... je le redoutais du moins, excusez ma faiblesse, on craint tout quand on aime... et pour vous faire aussi connaître l'inquiétude et la jalousie... je suis devenue coquette... par dépit... ou plutôt par amour... C'est mal .. j'en conviens, je m'en accuse... Mais j'en ai été bien punie... et hier seulement je me suis aperçue de l'étendue de ma faute... Ce fat qui n'avait reçu de moi d'autre encouragement que mon silence, a osé, en me donnant la main pour monter en voiture... me glisser un billet.

EMMERIC, *avec colère.* Il serait possible?..

LOUISE, *vivement.* Que j'aurais jeté à ses pieds. . que j'aurais déchiré à ses yeux, si M. de Saint-Geran n'eût été là... Vous le connaissez, c'en eût été fait du vicomte... et, malgré moi, il m'a fallu...

EMMERIC. Vous avez gardé ce billet?

LOUISE, *vivement.* Pour vous le donner... pour vous le montrer... Il est là, dans mon secrétaire .. et vous allez voir par vous-même...

EMMERIC. C'est inutile... Madame!

LOUISE, *vivement.* Et puis, j'oubliais encore, car je veux tout vous dire, qu'hier, dans la soirée, le vicomte m'avait suppliée de lui donner, pour demain, une place dans ma loge à l'Opéra.

EMMERIC. Et vous la lui avez accordée?

LOUISE, *avec tendresse.* Non pas, j'ai refusé... car déjà dans mon cœur j'avais l'espoir que vous viendriez... que je passerais cette soirée avec vous... et maintenant qu'humble et repentante j'ai avoué tous mes torts, votre grande colère ne tombera-t-elle pas? Cette place, réservée pour vous et si bien défendue par moi... ne mérite-t-elle pas quelque indulgence... Monsieur?..

EMMERIC, *avec émotion.* Louise!

LOUISE, *doucement.* Vous viendrez, n'est-il pas vrai?.. Pourquoi vous en défendre encore?..

EMMERIC. Parce que je le dois... parce que, malgré moi-même... j'allais oublier ma résolution... et que...

LOUISE, *sévèrement.* Et que... le dépit ou l'amour-propre vous défend de céder... C'est mal, Monsieur... c'est très-mal! Avec ceux qu'on aime il n'y a plus de vanité ni d'orgueil... Et maintenant, après avoir prié... je commande... Vous m'accompagnerez demain à l'Opéra... dans ma loge .. vous y viendrez... si vous m'aimez... et je n'ajouterai qu'un mot: Si vous ne venez pas... ne me revoyez plus! (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE IV.

EMMERIC, *seul.* Non!.. non!.. je ne le pourrai jamais!.. et tant qu'elle sera là, tant que je la verrai... tant que j'entendrai le son de sa voix... que celui qui m'accuse de faiblesse soit plus intrépide ou plus barbare... moi, je ne saurais, en face de tant d'amour, avouer que je suis un perfide et un ingrat. (*Allant placer son chapeau sur la table à gauche.*) Allons! et, à défaut d'autre courage... ayons, au moins, celui du silence... celui de l'absence... Puisqu'elle m'offre elle-même le moyen de rompre... je le saisirai... et demain... je n'irai pas... non... je n'irai pas à l'Opéra! je le jure... Elle me comprendra, et sans bruit, sans explications... tout sera dit.. sera fini!

—

SCÈNE V.

EMMERIC, HECTOR, *entrant par le fond.*

EMMERIC. Ah! te voilà?

HECTOR. Oui... mon ami, conseil et avoué de M. de Saint-Geran... une clientèle superbe que je te dois... Je viens pour son procès... Depuis des siècles il était en panne... mais, grâce à moi nous allons gagner le large et manœuvrer de manière...

EMMERIC. Ah çà! prends garde... on dirait que c'est toi qui es le marin!

HECTOR. C'est vrai! je m'identifie tellement avec mes clients... Et toi, qui t'amène?.. Tu venais aussi pour lui rendre compte de l'autre affaire... de la tienne?..

EMMERIC. Oui, mon ami.

HECTOR, *vivement et à demi-voix.* Raconte-moi donc ça.. Tu sors de chez elle?..

EMMERIC. Oui, je viens de l'autre bout de Paris... J'arrive à l'instant.

HECTOR. Eh bien!

EMMERIC. Eh bien!.. mon ami, tout est fini... tout est rompu... ou, du moins, c'est tout comme...

HECTOR. Vivat! Et M. de Saint-Geran qui prétendait qu'on n'en venait jamais à bout! Reçois mon compliment... pour toi et pour moi.

EMMERIC. Comment cela?

HECTOR. Je pouvais, encore une fois, me trouver compromis!.. Je ne connaissais pas ce matin les conséquences d'une amitié comme la tienne... c'est trop dangereux... Je sors de chez ton oncle, qui t'attends, par parenthèse.

EMMERIC. Oui, j'ai promis d'aller le prendre ainsi que ma cousine, pour sa première sortie.

HECTOR. Eh bien! sais-tu, mon ami, qui j'ai rencontré dans son salon?.. Sa fille, causant... avec qui?. avec mademoiselle Victoria Giraut!

EMMERIC. Ta prétendue?

HECTOR. Elles se connaissent! M. Giraut, le négociant en vins, qui achète tous les ans des médoc et des saint-émilion, emmenait souvent avec lui sa fille à Bordeaux... chez ton oncle Clérambeau, son commettant... et les deux demoiselles se sont liées d'amitié.

EMMERIC. Eh bien!.. où est le mal?

HECTOR. Tu ne le devines pas?.. Ta cousine lui aura tout dit... Ces petites filles sont si bavardes... Elle lui aura raconté cette conquête dont je suis innocent, et que tu as passée à mon ordre... cette lettre... cette passion... dont je ne suis que le manteau et l'enveloppe...

EMMERIC, *cherchant à le rassurer.* Peut être, mon ami!

HECTOR. Il n'y a pas de peut-être... J'en suis sûr; car, au moment où je sortais du cabinet de ton oncle, Victoria m'a dit: « Ah! ah! monsieur Hector Bailandard fait des victimes et des ravages dans la haute société... Il est en correspondance avec des comtesses ou des baronnes. » Tu vois ce dont tu es cause... J'ai voulu nier sans te compromettre... ce qui m'a donné un air gauche et embarrassé qu'on a pris pour de la discrétion... Et, maintenant, toi et moi dirions la vérité, qu'on ne nous croirait pas.

EMMERIC. Eh bien! ne disons rien!

HECTOR. Ne rien dire!.. Et mon mariage qui va manquer... Je suis perdu!

EMMERIC. Quelques jours encore et je te justifierai près de la famille Giraut, et je donnerai des preuves telles qu'il faudra bien qu'on y ait confiance!..

HECTOR. A la bonne heure! car Victoria a des yeux noirs superbes, et, quoique née à Bercy, tu la prendrais pour une Espagnole... Et puis elle a deux cent mille francs... de dot... Et quand on est amoureux. .

EMMERIC, *souriant.* De la dot?

HECTOR. Du tout!.. Mais tout cela se confond tellement que je serais désolé de les séparer... dans mon affection! Aussi, mon ami, et pour nous deux, tu as bien fait de rompre; car je te le dis en confidence... cette liaison commençait à se répandre, à s'ébruiter.

EMMERIC. Qu'en sais-tu?

HECTOR. Je viens d'en entendre parler. . moi, qui ne connais rien!

EMMERIC. Et où donc?

HECTOR. Dans un endroit qui n'a rien de mystérieux.. au café Tortoni... où j'étais entré en sortant de chez ton oncle... c'est en face. Trois jeunes gens, qui déjeunaient en parlant beaucoup et en buvant de même... l'un d'eux prononça ton nom... Un grand jeune homme à la barbe blonde en pyramide renversée... physionomie à la Werther, longue, rêveuse et blafarde...

EMMERIC, *à part.* Le vicomte de Langeac.

HECTOR, *continuant.* « Oui, lui disait son voisin, je « soupçonne le jeune compositeur de l'emporter sur « toi...

« L'oreille est le chemin du cœur...

« Et cette place qu'elle t'a refusée pour demain « dans sa loge à l'Opéra, je gage que c'est lui qui en « profitera... — Je l'en empêcherai bien! — Et com- « ment cela? — La comtesse est ma parente, j'ai le « droit de veiller à sa réputation, et si son mari ne « voit rien... je m'opposerai, moi, à ce qu'on la com- « promette... j'écrirai à Emmeric que je lui défends « d'aller demain à l'Opéra avec elle. — Allons donc! « — Je vais lui écrire... vous en êtes témoins... et je « vous jure qu'il n'ira pas, ou sinon... »

EMMERIC. L'insolent!..

HECTOR. Qu'est-ce que ça te fait? puisque tu ne dois plus la revoir, puisque tout est rompu!

EMMERIC. Eh! non! rien ne peut l'être maintenant...

HECTOR. Et pourquoi!

EMMERIC. Pourquoi?.. parce que tu ne sais pas que tantôt, chez elle... cette maudite loge d'Opéra que tu connais...

HECTOR. Numéro 10, entre les colonnes, je ne l'ai point oubliée.

EMMERIC. Eh bien! elle m'a offert une place en me disant: Vous viendrez demain, ou tout est fini entre nous... Et j'étais décidé à n'y pas aller.

HECTOR. Très-bien!

EMMERIC. Et, maintenant, d'après ce que tu viens de dire... pour moi, pour mon honneur, rien ne peut m'empêcher de m'y rendre...

HECTOR. Cela n'a pas le sens commun! car, supposons que je ne t'aie rien dit...

EMMERIC. Et cette impertinente épître que sans doute je vais trouver chez moi... Il croirait donc que je le crains, que je lui obéis? Non... non! j'irai!

HECTOR. Tu n'iras pas!

EMMERIC. Je te dis que si!

HECTOR. Je te dis que non! Ah! monsieur le comte! (*Il va au-devant de lui.*)

—

SCÈNE VI.

EMMERIC, HECTOR, M. DE SAINT-GERAN, *sortant*

LOUISE. Empêchez-moi de me perdre, car moi je ne puis rien que l'aimer. — Acte 4, scène 14.

de l'appartement à gauche et tenant à la main des papiers qu'il va porter sur la table à gauche.

M. DE SAINT-GERAN. Eh! mais, Messieurs, qu'y a-t-il donc!

HECTOR. Je m'en rapporte à monsieur le comte.

EMMERIC, *à part, avec effroi.* O ciel!

M. DE SAINT-GERAN. Je vous apportais les pièces de notre procès.

HECTOR. Et moi, j'en ai un autre à vous soumettre...

EMMERIC. Hector, je t'en supplie!..

HECTOR. Ah! dame... si tu ne te laisses pas conduire par nous... Il faut cependant que les gens qui ont de la raison dirigent ceux qui n'en ont pas.

M. DE SAINT-GERAN. C'est juste. De quoi est-il question?

EMMERIC. Non, tu ne parleras pas!

HECTOR. Je suis avoué... je parlerai! j'expliquerai les faits de la cause. (*Montrant M. de Saint-Geran.*) et le tribunal jugera. (*Montrant Emmeric.*) Il arrive de l'autre bout de Paris; il vient de chez elle... il nous l'avait promis...

M. DE SAINT-GERAN. Ah! vous y êtes retourné?.. A merveille!

HECTOR. Oui, à merveille... mais attendez, il a rompu.

M. DE SAINT-GERAN. C'est très bien!

HECTOR. Sans doute, mais voilà qui ne l'est pas... Par un événement... par une circonstance inattendue...

M. DE SAINT-GERAN. Qu'est-ce que je vous disais? Il y en a toujours qui surviennent au moment où l'on croyait tout fini.

HECTOR. Une futilité... une loge pour demain à l'Opéra.

EMMERIC. Hector, au nom du ciel!

HECTOR. Tu te fâcheras si tu veux.

EMMERIC, *s'emportant.* Eh! oui, sans doute!..

M. DE SAINT-GERAN, *passant entre eux deux.* Voyons, mes amis, voyons s'il n'y aurait pas moyen d'arranger cette grave affaire... Et si je puis vous seconder...

HECTOR. C'est tout ce que je demande, parce que, si vous vous en mêlez... cela va s'arranger.

SAINT GÉRAN. Comment! Madame. — Acte 2, scène 1re.

EMMERIC, *à part*. Ah! c'en est fait de nous!

HECTOR. On lui a donc dit: Si vous ne venez pas demain soir dans ma loge... tout est fini entre nous. .

EMMERIC, *avec colère*. Hector!..

HECTOR. Ses propres paroles .. je les tiens de toi, et tout se trouvait rompu... Mais voilà qu'un rival, un fat, défend à Emmeric de s'y rendre. Et lui, qui ne voulait pas, qui était décidé à ne pas y aller, me répond maintenant...

M. DE SAINT-GERAN. Qu'il ira?..

HECTOR. C'est absurde! n'est-il pas vrai?

M. DE SAINT-GERAN. Non, c'est tout naturel!..

EMMERIC, *vivement*. N'est-ce pas, Monsieur?

M. DE SAINT-GERAN. Oui, sans doute, et j'en ferais autant...

HECTOR, *stupéfait et laissant tomber ses bras*. Alors, nous n'y sommes plus.

M. DE SAINT-GERAN. Si, vraiment! nous y sommes... et si vous voulez vous en rapporter à moi...

HECTOR ET EMMERIC. Oui, certainement!

M. DE SAINT-GERAN, *gravement*. Puisque Emmeric est décidé à rompre avec cette femme, il ne doit plus la revoir.

HECTOR. Bravo!

M. DE SAINT-GERAN. Ni paraître dans sa loge.

HECTOR. Bien jugé!..

M. DE SAINT-GERAN. Il viendra dans la mienne... Nous en avons une...

EMMERIC, *stupéfait*. Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN. Avec son beau-père et Aline sa future, que j'inviterai...

EMMERIC. Permettez!..

M. DE SAINT-GERAN. Aux yeux et à la face de celui qui vous a défié!.. Vous me le montrerez, et dans l'entr'acte vous me donnerez le bras... Nous trouverons moyen de nous en approcher, et alors je dirai devant lui et devant ceux qui l'entoureront, que je vous ai offert dans ma loge ainsi qu'à *votre prétendue*, une place que vous refusiez d'abord... et si nous voyons en ses traits le moindre sourire de doute ou d'incrédulité, je vous permets de lui en demander raison... Je serai là, je serai votre témoin...

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 —

HECTOR. O ciel!

M. DE SAINT-GERAN. Ah! il ne faut pas croire... qu'une rupture n'amène pas quelques coups d'épée ou quelque chose de ce genre-là...

EMMERIC. Je le sais, Monsieur; et je m'y attends, je le désire même... J'irai dans votre loge... j'irai...

HECTOR. A la bonne heure! Et en retournant chez ton oncle qui t'attend et qui s'impatiente peut-être... tu peux lui transmettre l'invitation de monsieur le comte, pour demain...

M. DE SAINT-GERAN. Oui, sans doute. Allez vite, pendant que nous, nous allons parler procès. (*Emmeric quitte la droite, remonte le théâtre, le traverse et va prendre sur la table son chapeau qu'il y a placé.*)

HECTOR. A vos ordres.

M. DE SAINT-GERAN. Et si demain monsieur Ballandard veut accompagner ses amis... avec nous à l'Opéra?

HECTOR. Quoi! vraiment? monsieur le comte, vous seriez assez bon... (*Bas, à Emmeric qui est près de lui.*) O Victoria!.. si elle pouvait y aller! (*Haut.*) Mais je crains d'être indiscret, je crains de vous gêner...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Du tout!.. une loge immense... aux premières, numéro 10... entre les colonnes.

EMMERIC ET HECTOR, *stupéfaits et à part.* O ciel!.. (*Emmeric, qui avait pris son chapeau et qui allait partir, s'arrête.*)

M. DE SAINT-GERAN. Ma femme l'a obtenue d'une de ses amies qui vient de la lui céder non sans peine, car on se les arrache : tout Paris y sera!.. (*Se retournant vers Emmeric qui se disposait à sortir, mais qui s'est arrêté pour faire des signes à Hector.*) Eh bien? qu'avez-vous donc?..

EMMERIC. Rien... Monsieur... Le trouble... l'émotion... suite toute naturelle...

M. DE SAINT-GERAN. Du sujet que nous venons de traiter... Courez près d'Aline... votre prétendue... Sa vue seule vous remettra... Adieu, mon ami, adieu et à bientôt! (*Emmeric sort tout troublé.*)

—

SCÈNE VII.

HECTOR, M. DE SAINT-GERAN.

M. DE SAINT-GERAN, *qui vient de reconduire Emmeric.* Pauvre jeune homme! il en est réellement tout bouleversé... (*Regardant Hector.*) Eh mais! et vous aussi?

HECTOR, *à part.* Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

M. DE SAINT-GERAN. La même physionomie...

HECTOR, *balbutiant.* Je... je l'aime tant, ce... ce cher Emmeric... que... que tout ce qu'il éprouve...

M. DE SAINT-GERAN, *riant.* Je conçois cela!.. Oreste et Pylade n'avaient qu'un cœur... mais pas la même figure... et la vôtre est impayable...

HECTOR. Vous êtes bien bon! (*A part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

M. DE SAINT-GERAN. Venons à notre procès... car vous êtes de bon conseil... et vous avez, surtout en affaires, une clarté et une lucidité... dont j'ai été charmé. Voici les papiers... dont je vous ai parlé. (*Montrant la table à gauche.*) Nous allons, si vous le voulez bien, les examiner ensemble. (*Il traverse le théâtre et va s'asseoir à la table à gauche, en face d'Hector.*)

HECTOR, *pendant ce temps, à part, à droite au bord du théâtre.* Cet homme si terrible!.. Si cela se découvre... Emmeric... et moi, peut-être, qui aurai été complice de cette trahison...

M. DE SAINT-GERAN, *assis à la table, et l'appelant.* Quand vous voudrez....

HECTOR. Oui, monsieur le comte. (*Il va s'asseoir vis-à-vis de lui.*)

M. DE SAINT-GERAN. Voici *primo* les papiers qui établissent notre parenté... et nos droits à la succession.

HECTOR, *toujours troublé.* Oui, Monsieur... Vous dites une succession?..

M. DE SAINT-GERAN. Dont je vous ai parlé... celle de notre oncle, décédé sans enfants à la Martinique... l'oncle de ma femme.

HECTOR. De votre femme... (*S'oubliant malgré lui.*) Ah! si je l'avais su...

M. DE SAINT-GERAN. Quoi donc?

HECTOR, *cherchant à se remettre.* Que votre oncle de la Martinique fût décédé sans enfants...

M. DE SAINT-GERAN. Mais vous le saviez... Je vous l'ai expliqué... et, d'après les pièces... vous voyez que notre grand-oncle...

HECTOR. Celui de la Martinique?..

M. DE SAINT-GERAN. Non... Son père avait épousé une Saint-Dizier, également notre grand'tante... de sorte que, des deux côtés, l'héritage devait nous revenir... puisque c'était la tante de ma femme. Et, d'après l'ordre généalogique... notre grand-oncle... Vous comprenez...

HECTOR, *avec trouble et vivement.* Je comprends... je comprends .. à merveille... votre grand-oncle était... sa tante...

M. DE SAINT-GERAN, *partant d'un éclat de rire.* Qu'est-ce que vous me dites là?

HECTOR. Pardon! pardon!.. (*A part.*) Dieu! quel tort je me fais!.. (*Haut.*) Je vous avoue que j'ai une migraine... un mal de tête... qui m'empêche... de voir... et de comprendre.

M. DE SAINT-GERAN. En effet... votre main est glacée.

HECTOR. Et ma tête brûlante.

M. DE SAINT-GERAN. C'est à moi de vous demander excuse... de vous avoir parlé affaire en un pareil moment... Nous remettrons notre conférence.

HECTOR, *s'essuyant le front.* Je respire!..

M. DE SAINT-GERAN. D'autant plus que voici ma femme.

HECTOR, *à part.* La peur me reprend!

—

SCÈNE VIII.

M. DE SAINT-GERAN, LOUISE, *entrant vivement,* HECTOR.

LOUISE, *à M. de Saint-Geran.* Ah! Monsieur... que je vous fasse part de la plus heureuse rencontre...

M. DE SAINT-GERAN, *l'interrompant.* Monsieur Hector Ballandard, notre avoué... notre ami... que j'ai l'honneur de vous présenter. (*Louise fait à Hector une profonde révérence.*)

HECTOR, *à part.* Dieu! qu'elle est belle!.. (*S'interrompant.*) C'est égal, à ce prix-là j'aime mieux ne pas la regarder.

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Un homme de talent... quand il n'a pas mal à la tête...

HECTOR, *cherchant à sourire.* C'est vrai... j'y suis très-sujet... (*S'arrêtant.*) Qu'est-ce que je dis là?

M. DE SAINT-GERAN, *à Hector.* Trop de modestie... (*A Louise.*) Je me suis permis de lui offrir pour demain, et sans vous consulter, une place dans votre loge à l'Opéra.

LOUISE, *de l'air le plus aimable.* Vous étiez sûr d'avance de mon aveu et de mes remerciments...

M. DE SAINT-GERAN. Il y viendra avec Emmeric d'Albret, son ami... qui vient de nous le promettre.

LOUISE, *fait un geste de joie, se reprend et dit froidement.* C'est fort bien à lui... et j'en suis charmée.

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* C'est-à-dire que cela vous contrarie.

LOUISE, *froidement.* Nullement!

M. DE SAINT-GERAN. Mon Dieu!.. je le vois... je vous connais...

LOUISE. Vous vous trompez!

HECTOR, *à part, et se détournant.* J'ai peur que dans mes yeux ils ne s'aperçoivent...

LOUISE. Et la preuve... c'est que vous aurez, Monsieur, d'après vos désirs... de bonnes nouvelles à lui annoncer...

M. DE SAINT-GERAN. Comment cela?

LOUISE, *vivement et avec joie.* Ah! c'est un hasard unique... impayable... mais aujourd'hui j'ai du bonheur... tout me réussit.

HECTOR, *à part.* Ce n'est pas comme à moi!

LOUISE. J'allais sortir pour une visite que vous m'aviez priée de faire, lorsqu'une voiture entre dans la cour de l'hôtel... Je voulais déjà faire dire que je n'y étais pas... et l'on m'annonce... vous ne le devineriez jamais... mon oncle...

HECTOR, *vivement, et à part.* Celui de la Marti... (*S'arrêtant.*) Qu'est-ce que je dis... il est mort?..

LOUISE. Ce cher oncle!.. qui m'aime tant et que je ne vois jamais!.. C'est tout naturel... quand on est ministre... on n'a pas le temps d'avoir une famille ou des amis... on se doit tout entier...

M. DE SAINT-GERAN, *froidement.* A ses ennemis!

LOUISE, *gaiement.* Comme vous dites... Monsieur .. J'ai sur-le-champ songé à ma position ou plutôt à la vôtre... et avec le sourire le plus gracieux... le ministre a daigné me répondre que c'était une personne de talent, ce qui est vrai, à qui il avait déjà pensé... ce qui n'était peut-être pas vrai... et il n'en a que plus de mérite...

M. DE SAINT-GERAN. C'est done accordé?..

LOUISE, *gaiement.* Eh! oui, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN, *passant près d'Hector.* Vous l'entendez? Emmerie, votre ami, a la croix d'honneur...

HECTOR, *balbutiant.* J'en suis ravi!

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Vous ne serez pas le seul... Il y a quelques personnes de par le monde à qui cette nouvelle fera encore plus de plaisir.

LOUISE. A qui donc?

M. DE SAINT-GERAN, *à demi-voix et à l'oreille de sa femme.* A son beau-père et à sa prétendue...

LOUISE, *stupéfaite.* Son beau-père!..

M. DE SAINT-GERAN, *de même et gaiement.* Eh! oui... c'est là l'affaire dont nous nous occupions... et dont il ne fallait pas parler avant qu'elle ne fût certaine... elle l'est maintenant... De cette faveur, de cette justice, dépendait son mariage... et c'est à vous qu'il le devra... (*A Hector.*) Aussi, et comme les bonnes nouvelles n'arrivent jamais trop tôt... je m'empresse d'annoncer celle-ci à son beau-père.

LOUISE, *à part.* Et sa visite de ce matin... ses détours... son embarras... Ah! quelle fausseté! (*Louise est debout à gauche du théâtre. M. de Saint-Geran, après avoir repris sur la table à gauche les papiers qu'il y avait laissés, entre dans le cabinet à gauche dont la porte reste ouverte. Hector remonte le théâtre et gagne doucement la porte du fond. Louise se retourne et l'aperçoit.*)

LOUISE, *cachant son trouble et affectant un air gracieux.* Monsieur... Monsieur... Ballandard...

HECTOR, *revenant près d'elle et redescendant à gauche.* Madame la comtesse!.. (*A part et la regardant.*) Dieu! comme elle tremble!.. et moi aussi!..

LOUISE, *affectant de sourire.* Il s'agit donc d'un mariage pour M. Emmeric d'Albret?..

HECTOR, *lui répondant avec trouble, et regardant toujours du côté du cabinet à gauche.* Mais, oui... du moins il en est question... on en parle vaguement.

LOUISE, *cherchant à se contraindre.* Ah!.. Avec qui?

HECTOR, *baissant la voix.* Je ne sais... je l'ignore.

LOUISE. Vous, son ami intime?..

HECTOR. Il est très-discret, très-caché... il ne dit rien.

LOUISE, *avec plus d'émotion.* Le nom, la demeure de son beau-père, de sa prétendue?..

HECTOR. Je ne m'en doute même pas. (*M. de Saint-Geran rentre dans ce moment, tenant une lettre à la main.*)

M. DE SAINT-GERAN. Voici mon message à la famille... et je vais envoyer... (*Louise va à la table à droite et sonne. Paraît au fond du théâtre un domestique en livrée.*)

LOUISE, *traversant le théâtre, prenant la lettre des mains de son mari, et s'adressant au domestique.* Julien! vous porterez cette lettre. (*Jetant les yeux sur l'adresse qu'elle lit en tremblant.*) A M. Clérambeau... négociant... hôtel de Castille... boulevard des Italiens.

M. DE SAINT-GERAN, *au domestique.* Sur-le-champ!.. car, à cette heure, toute la famille doit être rassemblée!

LOUISE, *sur le devant du théâtre et avec résolution.* Tant mieux!.. (*Au domestique.*) Julien, mes chevaux.

HECTOR, *à part.* Bonté divine!... tout est perdu! (*Le domestique sort par le fond; M. de Saint-Geran et sa femme par la gauche. Hector les salue et sort vivement par le fond.*)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un salon élégant de l'hôtel de Castille, demeure de Clérambeau. Porte au fond; deux portes latérales. Table à gauche et ce qu'il faut pour écrire.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAMBEAU, ALINE, *entrant vivement.*

ALINE, *causant avec son père.* C'est donc une lettre de mon parrain, M. de Saint-Geran?

CLÉRAMBEAU. Oui, ma fille... cent fois, oui... Son domestique vient de me l'apporter.

ALINE. Et vous ne me l'avez pas montrée!.. Ce sont donc de mauvaises nouvelles?

CLÉRAMBEAU. Plût au ciel!

ALINE. Comment cela?

CLÉRAMBEAU. Comment! comment!.. C'est que lorsque j'ai fait une promesse, je la tiens, et j'avais promis que je vous marierais... si ton cousin...

ALINE. Obtenait la croix d'honneur... (*Avec joie.*) Eh bien?

CLÉRAMBEAU, *avec humeur.* Eh bien! il est nommé.

ALINE. Est-il possible? Et cela vous fâche?

CLÉRAMBEAU. Non; mais je croyais... j'espérais que ce serait plus difficile... Avec ce diable de Saint-Geran, on ne peut jamais compter sur un obstacle! Il est sa caution, il répond de tout... Je lui avais parlé en l'air des articles, il les a rédigés... il a prévenu le notaire et le peu d'amis que nous avons à Paris... et il veut que l'on signe le contrat dès ce soir, attendu qu'après-demain il part... il s'embarque pour la Martinique.

ALINE. Il faut alors se hâter... Il a raison, ça ne peut pas se passer sans lui.

CLÉRAMBEAU. Certainement, mais tout cela va trop vite... J'aime à être heureux à mon aise; et quand on ne me prévient pas d'avance... quand je suis pressé... je ne m'y reconnais plus; rien ne sera prêt.

ALINE. Parce que vous ne le voulez pas, mon papa! et ce n'est pas bien... Je ne vous dis pas cela pour vous gronder... mais quand on fait les choses même malgré soi, il faut les faire de bonne grâce. Qu'est-ce que vous avez à reprocher à mon cousin?

CLÉRAMBEAU, *avec humeur*. Ce que j'ai?..

ALINE. N'est-ce pas un homme d'honneur... un homme de talent que tout le monde estime?

CLÉRAMBEAU, *avec colère*. Ce que j'ai?..

ALINE. Est-ce que ce n'est pas le fils de votre frère bien-aimé... celui que vous avez élevé?.. Le seul parent qui vous reste?.. Est-ce que pour vous et pour moi il ne se jetterait pas au feu?

CLÉRAMBEAU, *hors de lui*. Ce que j'ai?.. c'est que tu l'aimes trop.

ALINE. C'est votre faute... c'est vous qui en êtes cause! parce que vous n'êtes pas juste envers lui. Alors en revanche et pour le dédommager... ainsi, prenez-y garde, il ne tient qu'à vous que cela augmente... Tandis qu'au contraire, si vous lui faisiez bon accueil et un peu d'amitié...

CLÉRAMBEAU. Tu crois?

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur d'Albret.

ALINE, *à demi-voix*. Le voici. Allez au-devant de lui... tendez-lui la main et embrassez-le...

CLÉRAMBEAU, *avec embarras et à demi-voix*. Quoi? tu veux que...

ALINE, *de même*. A moins que vous n'aimiez mieux que...

CLÉRAMBEAU, *vivement*. Non, non... (*Courant au-devant d'Emmeric qui entre.*) Mon ami, mon cher neveu...

—

SCÈNE II.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

(*Emmeric se jetet dans les bras de Clérambeau qui l'embrasse.*)

ALINE, *à son père, d'un air d'approbation*. A la bonne heure au moins! (*A Emmeric.*) Voilà mon père, que j'aime plus que jamais... qui autant que nous désire notre mariage.

EMMERIC, *à Clérambeau, avec joie*. Ah! si elle dit vrai!

CLÉRAMBEAU. Eh bien! oui, je l'ai toujours désiré... et ce que je me gardais bien de vous avouer, c'était d'abord le projet et le rêve de ma vie... Dès ton plus jeune âge, je voyais en toi le mari de ma fille, je te la destinais ainsi que la maison Clérambeau junior de Bordeaux... car je t'aimais comme un fils, et voilà pourquoi je me suis pris à te détester... quand je t'ai vu tromper toutes mes espérances... quand je t'ai vu préférer le piano au comptoir... et les cavatines aux billets de banque... ce qui est bien différent.

ALINE. Pas toujours!

CLÉRAMBEAU. Et quand tu as quitté Bordeaux... quand j'ai su que tu habitais Paris... Paris et l'Opéra... je t'avoue franchement que je t'ai cru perdu... mais enfin, je me suis dit: Cela le regarde... sauvons ma fille... ma fille avant tout... et voilà pourquoi, dans mes craintes...

ALINE. Lesquelles?

CLÉRAMBEAU, *passant près d'elle*. Tu n'as pas besoin de les savoir. (*A Emmeric.*) Mais moi, père de famille... c'est mon affaire, je dois avoir peur de tout par état! Je dois être soupçonneux et défiant pour elle, qui est toute confiance et tout amour... car je réponds de son repos, de sa joie, de ses illusions... et son malheur serait un crime que je ne pardonnerais ni aux autres, ni à moi-même.

ALINE. Quel malheur peut m'atteindre avec lui... et avec vous?

CLÉRAMBEAU. Eh! certainement. Je me disais: Tant que je serai là... cela ira encore... elle me confiera ses chagrins, si elle en a... mais quand je n'y serai plus!.. quand elle n'aura plus personne pour la consoler... je la connais, vois-tu bien?.. je la connais mieux que toi... elle en mourrait d'abord.

ALINE, *souriant*. Allons donc.

CLÉRAMBEAU. Parbleu!.. comme si déjà cela n'avait pas manqué arriver... Sais-tu pourquoi elle a été si malade... pourquoi je la voyais dépérir? parce que depuis six mois tu n'avais pas écrit ni donné de tes nouvelles.

ALINE, *lui mettant la main devant la bouche*. Mon père!..

CLÉRAMBEAU. Et à la première lettre... la santé, la fraîcheur, tout est revenu.

ALINE. Ce n'est pas vrai!..

CLÉRAMBEAU. Je te dis, moi, qu'elle mourrait de chagrin si jamais son mari ne l'aimait plus ou en aimait une autre.

ALINE. Quelle idée! Est-ce que c'est possible?

EMMERIC, *vivement*. Ah! ma cousine!

ALINE. Je vous défends de vous justifier. (*Avec bonté.*) Je vous le défends!.. (*A Clérambeau*) Est-ce que vous croyez que mon cousin est comme M. Hector Ballandard, qui aime ma bonne amie Victoria, qui veut l'épouser, et qui reçoit des lettres d'une grande dame... (*A Emmeric.*) Voilà ce que mon cousin ne ferait jamais! voilà qui est indigne. Aussi, j'en ai prévenu Victoria... je lui ai tout dit, parce qu'on ne doit tromper personne! (*A Emmeric qui tressaille.*) Qu'avez-vous donc?

EMMERIC, *vivement*. Rien... Je pense à ce pauvre Ballandard, qui au fond aime cette jeune fille réellement... et à qui sans doute cela aura fait du tort.

ALINE. Eh bien! pas trop... C'est étonnant! Victoria avait l'air surpris plutôt qu'indigné... ce qui l'inquiétait, c'était de savoir le nom de cette grande dame..... (*Naïvement.*) Vous ne le savez pas, mon cousin?

EMMERIC, *troublé*. Non, non... ma cousine.

CLÉRAMBEAU, *haussant les épaules*. Comme s'il te le dirait!

ALINE, *avec confiance*. Il me dirait tout, car il m'aime, j'en suis sûre... et pour l'en récompenser, je vais lui annoncer de bonnes nouvelles. M. de Saint-

Geran, mon parrain, vient d'écrire à mon père que vous aviez la croix d'honneur.

CLÉRAMBEAU. Grâce aux soins de sa femme, madame de Saint-Geran, qui l'a demandée elle-même à son oncle le ministre.

ALINE. Quelle bonne et aimable femme!.. La connaissez-vous, mon cousin?.... Elle doit être charmante?

CLÉRAMBEAU. C'est ce que tout le monde dit.

ALINE. Ah! que je l'aimerai, que je la bénirai!.... C'est à elle que nous ferons notre première visite de noces, et, par malheur, mon parrain n'y sera pas... car il part, il s'embarque... voilà pourquoi nous sommes obligés de nous presser et de signer ce soir le contrat... (*Baissant les yeux.*) A moins que vous ne soyez comme mon père, et que ça ne vous contrarie par trop.

EMMERIC, *avec amour.* Ah! ma cousine!.... ma femme!

CLÉRAMBEAU, *qui a remonté le théâtre, passant entre eux deux.* Un instant, un instant... j'ai à vous parler.

ALINE, *s'approchant.* Quoi donc encore?..

CLÉRAMBEAU. A lui, à lui seul. (*Faisant signe à Aline de se tenir à l'écart.*) Reste là... (*A Emmeric, à droite du théâtre.*) Je t'avoue franchement que j'avais des doutes sur toi... j'avais entendu parler vaguement, confusément... d'une passion... mais M. de Saint-Geran, mon ancien ami, m'a juré, et sans cela je n'aurais jamais consenti! Oui, quelque avancée que fût l'affaire, je l'aurais rompue à l'instant. M. de Saint-Geran... m'a juré que tu n'avais conservé aucun attachement, aucune liaison capable de compromettre l'avenir et le bonheur de ton ménage.

EMMERIC. Ah! mon oncle!

CLERAMBEAU. Je le crois... mais j'exige de toi le même serment... (*Remontant le théâtre.*) Eh! mon Dieu! qui vient là?

—

SCÈNE III.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, *entrant vivement et s'adressant à Emmerie.* Mon ami, mon ami!.. (*Apercevant Clérambeau et sa fille.*) Pardon! je ne vous voyais pas.

CLÉRAMBEAU. Quel air agité!.. on dirait que vous êtes poursuivi.

ALINE. Et que vous avez peur.

HECTOR, *troublé.* Non, c'est que j'ai couru, j'ai marché vite... Une affaire assez importante, sur laquelle je voulais demander conseil à Emmerie... une affaire personnelle et qui m'intéresse. (*Clérambeau s'éloigne d'eux et va s'asseoir près de la table à gauche, feuilletant des brochures.*)

ALINE, *qui s'est approchée d'Emmerie, lui dit à voix basse.* Cela a rapport à celle de ce matin... avec cette grande dame.

EMMERIC, *troublé.* C'est possible!

ALINE, *de même.* Il faut pourtant qu'il y prenne garde, s'il veut épouser ma bonne amie Victoria... Un mari ne doit aimer que sa femme.

EMMERIC, *avec embarras.* Certainement.

ALINE. Eh bien! parlez-lui, dites-lui cela... Je vous laisse. (*Elle remonte le théâtre et passe à gauche près de son père, qui est assis, et lit par-dessus son épaule.*)

EMMERIC, *s'approchant avec impatience d'Hector, qui est à droite.* Qu'est-ce donc? et que me veux-tu, pour venir ainsi?

HECTOR, *à demi-voix.* Dis que tu as une répétition... prends ton chapeau et va-t'en.

EMMERIC. Qu'est-ce que cela signifie?

HECTOR. Va-t'en, te dis-je, ou gare l'orage et les explications.

EMMERIC. Et pourquoi?

HECTOR. Parce qu'elle arrive à l'instant même!

EMMERIC. Et qui donc?

HECTOR. La comtesse!.. J'ai couru... je l'ai précédée de quelques instants...

EMMERIC. Grand Dieu!.. comment empêcher...

HECTOR. Il n'est plus temps! C'est... elle...

—

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, ALINE, LOUISE, *paraissant à la porte du fond, et précédant le domestique qui venait pour l'annoncer,* HECTOR, EMMERIC.

LOUISE, *s'arrêtant un instant au fond du théâtre et les regardant tous les quatre.* Les voilà! (*Aline et son père la regardent étonnés. Louise fait un pas vers Emmerie.*)

HECTOR, *se jetant au-devant d'elle, et la présentant à Clérambeau.* Madame la comtesse de Saint-Geran! (*Le domestique qui suivait Louise se retire.*)

CLÉRAMBEAU. La femme de notre ami!..

ALINE. De notre bienfaiteur... (*Courant à elle.*) notre bienfaitrice elle-même...

CLÉRAMBEAU. Qui daigne nous honorer de sa visite...

LOUISE, *avec émotion, et regardant Emmeric.* M. de Saint-Geran voulait en vain me retenir... je suis venue dès ce matin, tant il me tardait de connaître sa filleule... et son ancien et intime ami... M. de Clérambeau.

CLÉRAMBEAU. Vous êtes trop bonne!.. c'était à nous à ne pas nous laisser prévenir... à nous rendre à votre hôtel... mais à peine arrivés... (*Prenant sa fille par la main.*) J'ai l'honneur de vous présenter mademoiselle Aline Clérambeau, la filleule de votre mari... et ma fille...

LOUISE, *qui n'a cessé de regarder Aline.* Ah!.. (*Cherchant à se contenir.*) Elle est très-bien!..

CLÉRAMBEAU, *avec bonhomie.* Pas trop mal!.. pour quelqu'un qui n'a jamais quitté Bordeaux. Et vous, Madame, ne quittant jamais Paris, il était difficile de faire connaissance... mais maintenant, je l'espère... maintenant que la voilà fiancée à son cousin...

HECTOR ET EMMERIC, *à part, détournant la tête.* O ciel!..

LOUISE. Fiancée!.. (*Avec amertume.*) Ah!.. j'en fais compliment à M. Emmeric d'Albret, son fiancé...

ALINE, *passant près de Louise.* Grâce à vous, Madame... et je ne sais comment vous remercier... car c'est vous qui êtes cause de tout... du consentement de mon père... de mon mariage avec mon cousin...

EMMERIC, *voulant l'interrompre.* Aline!..

ALINE. Et pourquoi donc cacher à Madame et notre reconnaissance... et notre bonheur?..

CLÉRAMBEAU. Qui est son ouvrage...

LOUISE, *avec amertume.* Pas encore!..

ALINE. Est-ce qu'il y aurait des obstacles?..

LOUISE, *regardant Emmerie.* Peut-être!

HECTOR, *vivement.* Au sujet de cette croix d'honneur...

CLÉRAMBEAU. Lesquels?

LOUISE, *cherchant à modérer son émotion.* Je devais en parler avec M. d'Albret, que je ne croyais pas rencontrer ici. . (*A Clérambeau et à Aline.*) Ne vous ef-

frayez pas! je lui dirai... à lui, à lui seul... ce que je pense... de...

HECTOR, *vivement*. De ces obstacles...

CLÉRAMBEAU, *s'inclinant*. Nous vous laissons!..

ALINE, *à Louise*. Ah! mon Dieu! s'il fallait encore différer et attendre...

EMMERIC, *bas, à Hector*. Emmène-la donc.

CLÉRAMBEAU, *bas, à sa fille*. Allons... allons, ma fille. (*Il sort le premier par la porte à gauche.*)

ALINE *fait quelques pas pour le suivre, puis elle s'arrête et dit à Louise*. Adieu, Madame...

LOUISE, *la saluant de la main, et cherchant à modérer son impatience*. Adieu!.. adieu... (*Aline fait un pas pour revenir vers elle; Hector, qui a remonté le théâtre, l'empêche d'aller plus loin et l'emmène.*)

ALINE, *sortant en causant avec Hector*. Vous comprenez bien que s'il y avait encore des obstacles, ce serait terrible... (*Ils sortent tous deux par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE V.

LOUISE, EMMERIC.

LOUISE. Enfin, nous voilà seuls!.. Je voulais voir et me convaincre par moi-même... que je n'étais pas abusée par un songe ou par une imposture. Mais non... tout est vrai!.. tout est réel!.. et cette fois du moins l'on ne m'a pas trompée! Quoi! ce matin même... et pendant que vous affectiez à mes yeux les plus tendres sentiments... un mariage se tramait pour vous! que dis-je? il était déjà convenu et arrêté... et ce mariage, tous vos amis, tout le monde le connaissait, excepté moi... (*Avec ironie.*) Et pourquoi donc craindre de me l'apprendre?.. pourquoi hésiter à m'en faire part? Aviez-vous peur de réclamation ou d'obstacles, ou redoutiez-vous pour mes jours la douleur de votre perte?.. C'est un excès d'égards que je n'attendais pas... mais j'attendais de l'honneur, de la loyauté, de la franchise... et je vois, Monsieur, que c'était trop exiger!..

EMMERIC. Accusez ma faiblesse... mais non pas ma franchise... Ce matin seulement... je vous le jure, M. de Saint-Geran a eu l'idée de ce mariage... et j'accourais chez vous, résolu à tout vous dire... En vous voyant, Madame, je n'ai eu ni la force, ni le courage de vous avouer un sentiment...

LOUISE. Auquel je n'aurais pas ajouté foi... Me persuaderez-vous, Monsieur, que votre cousine, que vous connaissez depuis l'enfance, et que vous oubliez depuis si longtemps, s'est fait aimer de vous... depuis ce matin et dès son arrivée... et que l'arrangement de famille, que la spéculation de M. de Saint-Geran est devenue sur-le-champ un mariage d'inclination?..

EMMERIC. Oui, Madame, c'est la vérité...

LOUISE. Je voudrais le croire pour vous, pour votre honneur, pour avoir le droit de vous conserver quelque estime... mais par malheur, M. Clérambeau est immensément riche.

EMMERIC. Ah! Madame.

LOUISE, *avec colère*. Oui... c'est un mariage d'argent... c'est à de vils intérêts que vous me sacrifiez...

EMMERIC. Jamais!.. jamais!.. je vous le jure...

LOUISE. Je ne crois plus ni vos paroles, ni vos serments, je n'en croirai que vos actions... A l'instant même, et devant moi, vous déclarerez à votre oncle que vous renoncez à ce mariage... et qu'il est à jamais rompu... Il le faut... je le veux, moi, à qui vous devez tout!

EMMERIC, *l'interrompant vivement*. Ah! vous n'avez pas besoin de me le rappeler; les liens de la reconnaissance m'enchaîneront toujours, et vous pouvez le croire, puisque vos reproches mêmes ne les ont pas brisés... Oui!.. vous êtes une grande dame... et je ne suis qu'un artiste, mais ennobli par votre amour et par quelque gloire peut-être, il n'y a plus de distance... et dussent vos ducs et pairs et tous les grands seigneurs qui vous entourent de leurs hommages, frémir d'orgueil et s'indigner d'un tel rival, la noblesse des arts vaut bien l'autre! elle est aussi glorieuse, plus rare... et le roi qui fait des ducs et pairs, ne fait pas des talents.

LOUISE, *cherchant à l'interrompre*. Vous vous trompez, Monsieur, je n'ai ni la volonté, ni le droit...

EMMERIC. De me traiter en esclave... ni de me commander...

LOUISE. Eh bien donc!.. et pour la dernière fois... pardonnez à cette fierté même qui malgré moi se révolte, et que je ne puis maîtriser encore... Laissez-moi le temps et la force de briser ce nœud fatal... qui m'indigne... et me pèse autant qu'à vous... vingt fois je l'ai tenté... et je me le reprochais.. et je tremblais d'y réussir... Vos torts me donneront le courage que mon cœur me refusait... Ce secours, quelque cruel qu'il soit... me vient encore de vous, et je vous en remercie... il m'aidera à reconquérir mon estime... à triompher d'un ascendant qui n'est pas aussi grand que vous le pensez et que je le croyais moi-même... Peut-être y a-t-il en mon cœur plus d'orgueil encore que d'amour... peut-être eussé-je supporté votre perte plus aisément que votre abandon... Et dans ce moment, où je vous vois non plus tel que mon imagination se plaisait à vous créer... mais tel que vous êtes... j'interroge mon cœur... et déjà... il me semble que je puis vous oublier... vous bannir... que je puis ne plus vous aimer... et même... (*Avec passion.*) Non.. non... je ne suis pas comme vous... je ne veux pas vous tromper... je vous aime... je vous aime toujours!

EMMERIC. O ciel!.. si on nous entendait!..

LOUISE, *avec colère*. Ah! c'est de l'effroi que ce mot vous inspire... vous redoutez de l'entendre... vous!.. (*S'arrêtant sur un geste d'Emmeric, et baissant la voix.*) Ne craignez rien, Monsieur, ne craignez pas que je vous compromette.... il y a pour vous rassurer des motifs plus précieux encore que vous-même : le sang dont je sors, et surtout le nom que je porte... c'est déjà trop de l'avoir offensé par ma faute, sans le flétrir encore par un éclat; et quant à moi, qui croyais jusqu'ici que notre plus terrible punition était dans nos devoirs trahis... d'aujourd'hui, grâce à vous, je comprends un châtiment plus grand encore... c'est de rougir de celui pour qui l'on a tout méconnu! et mon seul regret maintenant est dans ce signe de l'honneur, que j'ai mendié pour vous et que vous ne méritiez pas!

EMMERIC. Ah! grâce au ciel! vous avez brisé vous-même... ces liens que je n'osais rompre... vos outrages m'ont affranchi... de mes chaînes et plus encore de mes remords... J'épouserai ma cousine.

LOUISE. Vous l'épouserez?..

—

SCÈNE VI.

JULIEN, *entrant vivement*, LOUISE, EMMERIC.

LOUISE. Vous ici, Julien? Qui vous amène?

JULIEN, *à demi-voix, à la comtesse.* M. le comte vient de rentrer à l'hôtel... il a demandé Madame... et paraît très-agité...

LOUISE, *à part.* O ciel!.. (*Haut, à Julien et lui faisant signe de passer devant elle. Julien sort.*) Allez... allez... j'y cours!.. (*Elle s'élance vers la porte.*)

EMMERIC, *faisant quelques pas vers elle.* Madame... au nom du ciel!..

LOUISE, *se retournant vers lui.* Adieu... Monsieur, adieu pour jamais! (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VII.

EMMERIC, *seul.* Ah!.. (*Il reste quelques instants la tête dans les mains, puis il regarde autour de lui avec joie.*) Libre!.. je suis libre!.. Je respire enfin... je renais... je sors d'esclavage!..

—

SCÈNE VIII.

HECTOR, *passant la tête par la porte à gauche, et n'osant pas entrer*, EMMERIC.

EMMERIC, *courant à lui.* Ah! mon ami, mon cher Hector!

HECTOR. Qu'est-ce donc?

EMMERIC, *lui sautant au cou.* Embrasse-moi... Tout est fini...

HECTOR. En vérité?

EMMERIC. Je n'appartiens plus qu'à moi... je suis mon maître, tout est rompu... tout est brisé... et à jamais.

HECTOR. Que le ciel t'entende!..

EMMERIC. Tu en doutes encore...

HECTOR. Non... Mais, comme disait ce matin... quelqu'un... (*Avec crainte.*) que je ne veux pas nommer... je crains toujours quelque circonstance imprévue qui remette tout en question, et le désespoir de tout à l'heure m'a fait trembler.

EMMERIC. C'est vrai!.. Pauvre femme!..

HECTOR. Tu la regrettes déjà?

EMMERIC. Non... mais je la plains.

HECTOR. Et moi, je ne plains personne que ceux qui se trouvent, malgré eux et à leur corps défendant, mêlés dans des aventures périlleuses où ils n'ont que faire! Si tu m'avais vu, tu ne m'aurais pas reconnu... J'étais stupide!..

EMMERIC. Mon pauvre Ballandard!..

HECTOR. Et moi qui enviais ton bonheur et les grandes dames! Vive la bourgeoisie!.. vive mademoiselle Giraut!.. Elle est ici.

EMMERIC. Comment cela?

HECTOR. Il y a du monde ce soir... quelques amis, et elle est arrivée la première.

EMMERIC. Et moi qui t'ai compromis près d'elle... Je vais la voir... et, sous le sceau du secret, lui avouer la vérité.

HECTOR, *le retenant.* Garde-t'en bien.

EMMERIC. Et pourquoi donc?

HECTOR. Tu ne peux pas t'imaginer combien j'ai gagné près d'elle depuis ce matin... Elle est gracieuse... elle est aimable... elle ramène toujours la conversation sur cette passion que je te dois.. et qu'elle ne me croyait pas capable d'inspirer!.. Or, il paraît que les passions sont une affaire de mode et d'entraînement... Il suffit que quelqu'un commence... pour encourager les autres.

EMMERIC, *souriant.* Et mademoiselle Victoria?..

HECTOR. Ce n'est pas ma faute... c'est la tienne! Je ne demandais pas à être mauvais sujet; mais, maintenant que c'est reconnu et établi, tu comprends qu'il ne faut rien dire! car, en m'ôtant mes torts, tu m'ôterais tous mes avantages.

EMMERIC. C'est juste! Et je te les laisse... je te les laisserai tant que tu voudras...

HECTOR, *lui prenant la main.* Je te remercie! Et conçois-tu mon bonheur?

EMMERIC. Il n'égale pas le mien... C'est Aline! (*Il va au-devant d'Aline qui sort de l'appartement à gauche.*)

—

SCÈNE IX.

ALINE, EMMERIC, HECTOR.

ALINE. Eh bien! Monsieur, il faut que ce soit moi qui vienne vous chercher! J'ai entendu partir la voiture de madame de Saint-Geran... Et ces obstacles dont il était question?

EMMERIC. Rien, rien,

HECTOR. Il n'y en a plus.

ALINE, *avec joie.* A la bonne heure! Tout le monde est arrivé, excepté le notaire et mon parrain... les deux personnes les plus essentielles... après nous, cependant! Et vous, monsieur Ballandard, voilà une demi-heure que Victoria vous cherche des yeux, et elle m'a demandé deux fois où était M. Hector.

HECTOR, *bas, à Emmeric.* Tu le vois... elle ne peut plus se passer de moi... Je cours près d'elle. (*Il sort.*)

ALINE, *allant à des domestiques qui paraissent au fond.* Et vous, les glaces, le punch, qu'il faut faire circuler. Dépêchez-vous.

LE DOMESTIQUE. Oui, Mademoiselle.

EMMERIC, *souriant.* En vérité, vous vous occupez de tout!

ALINE. C'est notre devoir à nous autres; mais... quand je tiendrai notre ménage, ce sera bien mieux encore. (*Montrant le salon à gauche.*) Je rentre. Et vous aussi, n'est-ce pas?.. On pourrait penser que je reste ici pour causer avec vous. C'est peut-être vrai... (*S'enfuyant.*) Adieu, Monsieur! (*Se frappant le front.*) Ah! mon Dieu!.. moi, à qui vous supposez une si bonne tête... Un petit billet que j'oubliais... et que votre groom vient de descendre pour vous.

EMMERIC, *prenant la lettre en regardant Aline.* Merci, ma cousine, merci. (*Jetant les yeux sur l'écriture.*) O ciel!.. (*Il traverse vivement le théâtre. Aline, pendant ce temps, s'est retournée vers deux domestiques qui viennent d'entrer par la porte du fond, portant des plateaux de rafraîchissements.*) Vous, dans le grand salon. (*A un autre domestique.*) Vous, dans la chambre de mon père et dans le boudoir... Et les tables de jeu à organiser... (*A Emmeric.*) Vous venez... n'est-il pas vrai?

EMMERIC, *troublé.* Oui... oui... Je vous suis... (*Elle sort par la porte à droite, celle du boudoir, au moment où rentre Hector par la porte à gauche, celle du salon.*)

HECTOR, *vivement.* Une glace!.. une glace!.. pour mademoiselle Victoria. (*Levant les yeux et apercevant Emmeric, qui est près de la table à gauche.*) Eh bien!

il chancelle... il se trouve mal!.. Est-ce l'excès du bonheur? (*Courant à lui.*) Mon ami!..

EMMERIC, *vivement.* Tais-toi... tais-toi.

HECTOR. Qu'as-tu donc?

EMMERIC. C'est d'elle... c'est de la comtesse... Tiens, lis.

HECTOR, *lisant.* « Mon mari a tout découvert... Il « sait tout! » (*Tremblant.*) Ah! je n'ai pas la force d'achever.

EMMERIC, *lui prenant le billet.* « Je n'ai plus que « vous seul au monde pour me défendre ou me don- « ner conseil. Je suis chez vous... je vous attends. »

HECTOR, *avec colère.* Qu'est-ce que je te disais? Ça ne finira pas... ça ne finira jamais.

EMMERIC, *avec désespoir.* Et au moment le plus heureux de ma vie! Adieu, mon ami... adieu!

HECTOR. Est-ce que tu iras près d'elle?

EMMERIC. Et le moyen d'hésiter sans être un infâme! C'est pour moi... c'est par moi... qu'elle a tout perdu, son rang, sa fortune, sa réputation. Et puis, n'y a-t-il pas un homme d'honneur que j'ai offensé et outragé?

HECTOR. Ah! ne me dis pas cela.

EMMERIC. Et demain, sans doute... C'est juste... ma vie lui appartient... et j'irai la lui offrir.

HECTOR, *hors de lui.* Tu n'iras pas!

EMMERIC. Silence!.. et calme-toi! Tâchons de conserver quelque sang-froid. Songeons d'abord à cette malheureuse femme... à son départ... à sa fuite... Il faut de l'argent, et beaucoup... Je n'en ai pas!..

HECTOR. Qu'importe? puisque j'en ai...

EMMERIC. Et dès qu'elle sera en sûreté... Viens!.. partons!.. (*S'arrêtant.*) Mais mon oncle... mais ma cousin ?..

HECTOR, *remontant à gauche vers le salon.* Et tout ce monde qui est invité!.. et ce contrat que l'on va signer!

EMMERIC, *qui a passé à droite.* Impossible!.. je refuserai! Mais être témoin de la douleur d'Aline, de son désespoir... des reproches de son père et d'un pareil éclat... Non... non... je n'en ai pas la force! Qu'ils ne sachent rien ce soir... Demain, seulement... demain, tu viendras... tu leur apprendras tout quand je serai tué...

HECTOR. Que dis-tu?

EMMERIC, *froidement.* Est-ce que cela peut être autrement?

HECTOR, *hors de lui.* Tué!.. tué!.. Je ne le veux pas.

EMMERIC. Silence!..

HECTOR. Mais c'est absurde!.. Se battre et se faire tuer ou fuir en pays étranger pour une femme qu'on n'aime plus!.. et, pour elle, abandonner...

EMMERIC. Mais tais-toi donc!..

—

SCÈNE X.

HECTOR, EMMERIC; ALINE, *sortant du boudoir à droite.*

ALINE, *vivement.* Eh bien! qu'y a-t-il donc? (*A Hector, et s'arrêtant en le regardant.*) Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle, monsieur Ballandard!

HECTOR. Moi!.. c'est vrai!.. je ne m'en cache pas...

ALINE. Je vous en défie bien... Que vous est-il donc arrivé? quel événement?..

HECTOR, *troublé.* Je voudrais... je ne peux... vous dire... ni vous expliquer.

EMMERIC, *bas.* C'est un secret.

ALINE, *vivement.* Vous ne le direz?

EMMERIC, *de même.* Certainement! (*Bas, à Hector, et lui montrant la porte du fond.*) Veille sur elle!

HECTOR, *effrayé.* Moi!.. Et si pendant ce temps...

EMMERIC. Quoi donc?

HECTOR. Le mari... allait venir.

EMMERIC, *le poussant.* Je vous rejoins... Va donc...

HECTOR, *à part.* Ah! Ballandard! si on t'y rattrape jamais... Et dire qu'une fois qu'on y est... pas moyen d'en sortir... condamné à perpét... (*Rencontrant un regard d'Emmeric.*) Je m'en vais, mon ami, je m'en vais. (*Sortant.*) Ah! c'est à perdre la tête. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XI.

EMMERIC, ALINE.

ALINE, *gaiement, et le regardant sortir.* Il est très-amusant, M. Ballandard. (*Courant près d'Emmeric.*) Dites-moi vite son secret.

EMMERIC, *avec embarras.* Son secret?

ALINE, *le regardant, et voyant son trouble.* C'est donc sérieux?..

EMMERIC. Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

ALINE. Encore cette dame, cette passion de ce matin?..

EMMERIC. Oui... oui... cette fatale passion, dont il n'est que trop puni.

ALINE. C'est bien fait... il le mérite

EMMERIC. Vous dites vrai! . mais il y va de ses jours.

ALINE. Ah! le pauvre jeune homme!

EMMERIC. Un duel.

ALINE. Miséricorde!

EMMERIC. Et comme je suis son témoin...

ALINE, *vivement.* Il n'y a pas de danger pour les témoins?

EMMERIC. Aucun.

ALINE. A la bonne heure!..

EMMERIC. Mais il faut que tous les deux nous partions, que j'aille le rejoindre à l'instant même... sans qu'on s'en doute. . Et pour votre père... pour tout le monde...

ALINE. Surtout pour Victoria...

EMMERIC. Il faudrait retarder ce contrat... le remettre à demain... et, pour y réussir... chercher un moyen qui ne vînt pas de moi!..

ALINE, *vivement.* Je le trouverai... Je m'en charge...

EMMERIC. Est-il possible!

ALINE, *avec tendresse.* Dès que vous le voulez. . dès que cela vous rend service... Et puis je suis si heureuse d'être d'un secret de moitié avec vous... Soyez tranquille, il sera bien gardé, car vous... c'est moi!

EMMERIC, *à part.* Ah! malheureux que je suis!

ALINE. Prenez donc garde, c'est mon père... contraignez-vous... un air riant, comme moi.

—

SCÈNE XII.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC, ALINE.

CLÉRAMBEAU. Concevez-vous une contrariété pareille? M. de Saint-Geran... mon ami...

ALINE. Mon parrain... et notre témoin... Eh bien?

CLÉRAMBEAU. Eh bien! il me fait dire que, retenu chez lui par une importante affaire...

EMMERIC, *à part.* Je ne la devine que trop...

CLÉRAMBEAU. Il ne pourra venir ce soir signer au

EMMERIC. J'épouserai ma cousine Louise. — Acte 3, scène 5.

contrat... et nous prie même de ne pas l'attendre... J'en suis désolé!..

ALINE. Et moi aussi...

CLÉRAMBEAU. Mais, enfin, le notaire est là... ainsi que tous nos amis. Venez, mes enfants.

ALINE, *bas, à Emmeric, qui fait un geste de crainte.* N'ayez donc pas peur. (*Haut, à Clérambeau.*) Non, mon père, non, ce n'est pas convenable.

CLÉRAMBEAU. Qu'est-ce à dire?

ALINE. C'est mon parrain qui a fait ce mariage... c'est lui qui est mon témoin, et nous ne pouvons pas, en son absence... (*Bas, à Emmeric.*) Est-ce bien? (*Emmeric lui serre la main.*)

CLÉRAMBEAU. Puisqu'il le permet et nous y autorise.

ALINE, *passant près de son père en regardant Emmeric.* C'est égal... nous remettrons à demain, car on doit, pour un ami...

CLÉRAMBEAU, *s'échauffant.* Faire une impolitesse à tous les autres... Toi, qui étais si pressée...

ALINE. Je ne le suis plus.

CLÉRAMBEAU. Toi qui, ce matin encore ne voulais pas différer d'un jour, ni d'une heure...

ALINE. C'était ma fantaisie... et j'en ai une autre...

CLÉRAMBEAU. Veux-tu te taire?

ALINE. Un caprice!

CLÉRAMBEAU. Veux-tu te taire devant ton cousin... ton prétendu?.. Quelle idée va-t-il avoir de toi?

ALINE, *regardant Emmeric avec amour.* Une bonne, je l'espère.

CLÉRAMBEAU, *vivement et passant près d'Emmeric.* Mon neveu, mon neveu, n'allez pas la juger d'après cela... et lui croire un mauvais caractère... Je ne l'ai jamais vue ainsi... c'est la première fois...

—

SCÈNE XIII.

ALINE, CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR.

HECTOR, *qui s'est approché d'Emmeric, à voix basse.* Elle te demande et t'attend... et si tu ne viens pas...

EMMERIC, *de même.* Plus qu'un instant.

CLERAMBEAU, *à sa fille.* Venez alors, Mademoiselle, venez au moins présenter nos excuses à nos amis...

ALINE, *à son père, qui se dirige vers le salon.* Oui, mon père, je vous suis. (*Clérambeau entre dans le salon. Aline, vivement, près d'Emmeric.*) Etes-vous content de moi, mon cousin?

HECTOR, *étonné.* Comment?..

ALINE, *d'un air de reproche.* Ah! vous causez bien des chagrins à vos amis, monsieur Ballandard!

HECTOR, *étonné.* Moi!..

ALINE. C'est égal... partez, partez vite... (*Se rapprochant de la porte à gauche.*) Adieu, et à bientôt...

EMMERIC, *à la porte du fond, regardant Aline.* Et renoncer à tant de bonheur!..

ALINE, *à gauche.* A demain!

HECTOR, *entrainant Emmeric par le fond.* Viens, partons!

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR, *entrant par la porte du fond, à la cantonade.* Eh oui... M. Clérambeau... Il faut que je lui parle... Je ne croyais pas, à cette heure-ci, qu'il eût déjà du monde. (*Entrant en scène.*) J'attendrai... Quelle nuit j'ai passée. . J'ai promis hier au soir à Emmerie de venir ici de grand matin préparer son beau-père aux événements de la journée... Il a été décidé dans notre conciliabule d'hier que madame de Saint-Geran s'échapperait aujourd'hui de chez elle, de grand matin!.. et convenu avec Emmerie seulement que s'il n'était pas tué... il partirait avec elle pour la Suisse... sinon ce sera moi!.. (*Avec douleur.*) Et mon étude!.. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit : je n'ai vu que des épées et des pistolets... un cauchemar horrible... Décidément, le faubourg Saint-Germain est plus dangereux que Montmorency, et les passions à équipages ne valent pas les amours à pied!.. D'abord, celles-ci finissent toujours à volonté... J'avais un moyen infaillible de hâter les dénoûments... j'écrivais hardiment, et à tout hasard : « Je sais tout... je ne vous reverrai plus... » Jamais on ne demandait d'explications, tandis qu'ici... Dieu sait s'il en faut!.. et de quel genre... Aussi mon terrible client est comme un fantôme que je crois voir partout... (*Apercevant M. de Saint-Geran qui sort de l'appartement à gauche.*) Là! qu'est-ce que je disais?

SCÈNE II.

M. DE SAINT-GERAN, HECTOR.

HECTOR. Quoi!.. c'est vous... monsieur le comte?.. de si bonne heure sorti de votre hôtel!..

M. DE SAINT-GERAN. J'y rentrais!.. Je sais que Clérambeau est matinal, et je venais m'excuser auprès de lui de mon impolitesse d'hier au soir... et lui expliquer pourquoi je n'avais pu assister à ce contrat.

HECTOR, *à part.* Le beau-père sait tout... ma visite est inutile.

M. DE SAINT-GERAN. Et puisque je vous rencontre, monsieur Ballandard, j'ai aussi à m'acquitter envers vous.

HECTOR, *à part.* O ciel!..

M. DE SAINT-GERAN. J'ai reçu hier... au sujet de notre procès, les deux ou trois pages de consultation que vous m'avez adressées... (*Souriant.*) Le mal de tête était dissipé... je l'ai vu sans peine, car je n'ai jamais rien lu de plus clair, de plus précis et de mieux raisonné... c'est un chef-d'œuvre.

HECTOR, *s'inclinant.* Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN. Non... non... il n'y a plus de discussions possibles, je regarde mon procès comme gagné, et j'aurais dû sur-le-champ passer chez vous ou vous écrire pour vous en remercier... mais hier, excusez-moi, une affaire aussi fâcheuse qu'imprévue...

HECTOR, *balbutiant, à part.* Dieu! si je pouvais arriver à quelque arrangement. (*Haut.*) Une affaire bien malheureuse...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Quoi! cela se sait déjà... c'est déjà connu?..

HECTOR, *troublé.* De moi .. de moi seul... Le hasard... la clientèle... et l'amitié... qui me lie...

M. DE SAINT-GERAN. Amitié... dont je ne vous fais pas compliment.

HECTOR. Vous avez raison... Mais n'y aurait-il pas moyen, dans l'intérêt de tout le monde, d'arranger cette affaire...

M. DE SAINT-GERAN. Elle est terminée .. j'en sors...

HECTOR. Vous l'avez déjà vu ce matin?.. Il est à peine sept heures!

M. DE SAINT-GERAN. Nous nous sommes battus à cinq...

HECTOR. Mort... mort... Vous l'avez tué?

M. DE SAINT-GERAN. Je l'aurais dû, peut-être!.. mais au moment je me suis rappelé... qu'hier matin, en causant de lui, j'a ais étourdiment promis de. . c'est ce qui l'a sauvé... J'ai adressé tout uniment ma balle à l'épaule gauche.

HECTOR. O ciel... Et vous l'avez atteint?..

M. DE SAINT-GERAN. Parbleu!..

HECTOR, *avec colère et tremblant.* Mais c'est horrible! Monsieur, c'est atroce!

M. DE SAINT-GERAN. Vous le défendez?

HECTOR, *hors de lui.* Oui... Monsieur. Je ne suis qu'un avoué... mais c'est égal... dès qu'il s'agit d'un ami....

M. DE SAINT-GERAN, *froidement et lui prenant la main.* Avant de m'accuser, lisez, Monsieur. Si vous aviez trouvé dans le secrétaire de votre femme une lettre comme celle-ci...

HECTOR, *à part, et jetant les yeux sur la lettre.* O ciel!.. ce n'est pas l'écriture d'Emmerie!

M. DE SAINT-GERAN. Faire la cour à ma femme... se plaindre de son indifférence et même lui adresser une déclaration, surtout quand elle est dans ce style... peu m'importe... Mais ces deux lignes qui ne regardent que moi... (*Reprenant la lettre et lisant.*) « Comme « nous le disions l'autre jour à notre club... ce ter- « rible amiral, qui avec sa longue-vue marine ne voit « pas même ce qui se passe chez lui... » Devais-je laisser impunies de telles offenses... de tels propos tenus publiquement dans un club... par votre protégé le vicomte?..

HECTOR, *à part.* C'est un vicomte!..

M. DE SAINT-GERAN. Le seul tort que j'ai eu c'est, quand cette lettre m'est tombée par hasard sous la main... de laisser éclater devant mon valet de chambre, qui était là, un premier mouvement de colère... que j'ai réprimé, car ma femme ne devait pas me savoir instruit de cette insulte qu'elle m'avait cachée

avec raison, et je voulais d'abord écrire à Emmeric... le prier d'être mon témoin... mais cela aurait effrayé sa prétendue... J'ai pris un de mes officiers... un lieutenant de vaisseau avec qui je me suis rendu ce matin chez M. de Langeac.

HECTOR. M. de Langeac ?..

M. DE SAINT-GERAN. Votre ami .. vous me l'avez dit...

HECTOR. Je veux dire... mon client... Tous mes clients sont mes amis... Mais maintenant que je sais ce qui s'est passé... c'est bien différent... je ne le connais plus...

M. DE SAINT-GERAN. Je vous en remercie...

HECTOR. Tout ce que je demande... c'est que ça ne soit pas dangereux...

M. DE SAINT-GERAN, *d'un air indifférent*. Je n'en sais rien!., Je l'espère... Je ne voulais, du reste, parler de cette aventure qu'à M. Clérambeau et à son gendre, aussi je viens de faire dire à Emmeric que je l'attendais ici...

HECTOR, *à part*. Nous sommes sauvés! Courons prévenir Emmeric. Dieu ! le voici...

—

SCÈNE III.

EMMERIC, SAINT-GERAN, HECTOR.

(*Emmeric pâle, l'habit croisé sur la poitrine et tenant à la main une boîte de pistolets, s'approche de M. de Saint-Geran, malgré les signes d'Hector qu'il ne voit pas.*)

EMMERIC, *avec émotion*. Vous m'avez fait dire, Monsieur, que vous m'attendiez ici... chez mon beau-père... et je venais me mettre à vos ordres!..

HECTOR, *à part*. C'est fait de nous...

M. DE SAINT-GERAN, *étonné*. A mes ordres!.. et pourquoi?..

EMMERIC, *de même*. Je ne comprends pas, Monsieur, que vous me le demandiez.

HECTOR, *vivement*. En effet... cela lui revenait de droit, car je l'ai vu ce matin, je lui ai tout raconté! et il se promettait d'être votre témoin... il venait pour cela...

M. DE SAINT-GERAN. En vérité!.. Je vous en remercie, mon cher,.. J'avais d'abord pensé à vous...

HECTOR. C'est ce que monsieur le comte me disait à l'instant.

EMMERIC, *étonné*. O ciel!.. que signifie...

HECTOR, *passant près de lui*. Par malheur, tout est terminé... laisse là tes pistolets.... on n'en a plus besoin. (*Les lui prenant, ainsi que son chapeau, et les mettant sur la table.*) Le combat a eu lieu ce matin.

M. DE SAINT-GERAN. A cinq heures.

HECTOR, *vivement*. Et M. de Langeac est blessé...

EMMERIC. Ah! blessé!..

HECTOR, *de même*. Pas dangereusement.., ne t'effraie pas... Cela lui apprendra, comme je te le disais, à tenir des propos,.. C'est une bonne leçon.

EMMERIC, *le regardant avec émotion*. Oui... oui... en effet.

HECTOR, *de même*. Dont il se souviendra.

M. DE SAINT-GERAN. J'y compte bien... Votre beau-père, à qui je viens de tout raconter, m'a appris que ni vous ni ma filleule n'aviez voulu signer le contrat en mon absence, et je vous devais de doubles excuses qu'il n'a acceptées qu'à la condition que je viendrais tantôt déjeuner avec vous en famille... et je n'ai eu garde de refuser. Je cours expédier, avant mon voyage de demain, quelques affaires, dont l'une vous concerne... Ainsi donc, à tantôt! (*Fausse sortie. Geste de joie d'Hector et d'Emmeric.*) Et puis, ce soir, notre contrat de mariage, sans remise, cette fois...

HECTOR, *à part*. Dieu le veuille !

M. DE SAINT-GERAN. Et, s'il nous reste du temps... nous achèverons notre soirée à l'Opéra... à cette fameuse représentation,.. où nous chercherons votre adversaire.

HECTOR, *étourdiment et avec joie*. Que nous ne trouverons pas.

M. DE SAINT-GERAN. Et pourquoi?

HECTOR, *embarrassé* Je dis, je suppose...

M. DE SAINT-GERAN, N'importe! nous y serons... nous autres... Adieu, mes jeunes amis!

HECTOR. Adieu, monsieur le comte!.. (*M. de Saint-Geran est sorti. Hector n'achève pas sa phrase et tombe anéanti dans un fauteuil, à gauche, pendant qu'Emmeric s'asseoit de l'autre côté, à droite.*)

—

SCÈNE IV.

HECTOR, EMMERIC.

HECTOR. Encore un assaut de passé!..

EMMERIC, *accablé*. Je ne sais plus où j'en suis!..

HECTOR. Ni moi non plus... Des émotions et des terreurs pareilles abrègent l'existence... J'en ferai une maladie !

EMMERIC, *ne revenant pas de sa surprise*. C'était M. de Langeac!.. et sans ta présence d'esprit...

HECTOR. Moi, qui n'en ai jamais... J'avais une telle peur, que ça m'a donné du courage... Je voyais tout perdu.

EMMERIC, *se levant vivement, et passant à gauche*. Ah! mon Dieu!

HECTOR. Qu'as-tu donc?

EMMERIC. Et sa femme !

HECTOR. Où est-elle?

EMMERIC. Chez moi... où elle venait d'arriver pour notre fuite... notre départ...

HECTOR. Encore une terreur!.. Ça recommencera donc toujours?.. Courons vite... (*Il s'élance vers la porte et voit paraître Louise, pâle et en désordre. Il pousse un cri.*)

—

SCÈNE V.

EMMERIC, LOUISE, HECTOR.

LOUISE, *entrant vivement par la porte du fond, ne voit pas d'abord Emmeric, qui vient de remonter à gauche, et n'aperçoit qu'Hector, qui est en face d'elle. Courant à lui.* J'ai reconnu la voiture... je l'ai vue de la fenêtre... elle vient de partir... Ils vont se battre... Venez... venez... car il tuera Emmeric. (*Elle se retourne, l'aperçoit, pousse un cri et se jette dans ses bras.*) Ah!

EMMERIC. Rassurez-vous, le duel a eu lieu.

HECTOR, *vivement*. Mais pas avec lui!

EMMERIC. Avec M. de Langeac...

LOUISE. Est-il possible?..

HECTOR, *de même*. Dont il avait trouvé une lettre dans votre secrétaire.

EMMERIC. Le secrétaire où étaient cachées les miennes... Et ce domestique, qui nous est dévoué, est venu, tout effrayé, vous raconter la colère de M. de Saint-Geran.

LOUISE. Ah! ce que c'est que d'être coupable!.. J'ai cru que tout était découvert.

EMMERIC. Et tout est sauvé...

HECTOR. Mais il faut quitter cette maison au plus vite... Remontez... Je cours chercher une voiture!..

EMMERIC. Qu'elle attende en bas!

HECTOR. C'est dit... et je reviens t'avertir. Ah!.. cette boîte? (*Revenant sur ses pas, il reprend, sur la table, à gauche, son chapeau et la boîte qu'il emporte.*)

—

SCÈNE VI.

EMMERIC, LOUISE.

EMMERIC. Oui... il faut rentrer à l'hôtel avant que M. de Saint-Geran n'y retourne... car, s'il vous demandait... s'il ne vous trouvait pas...

LOUISE, *hors d'elle-même.* Je comprends... vous avez raison... Mais pardonnez-moi... tant d'idées se confondent... la crainte et la joie... Vous m'aviez quittée, disiez-vous, pour les préparatifs de ce départ. Je croyais que vous m'aviez trompée; je vous croyais mort, et, alors, malgré moi... sans le vouloir... je suis sortie de chez vous... j'ai descendu cet escalier... J'étais folle.

EMMERIC, *inquiet, et regardant autour de lui.* Venez!.. Ne songeons qu'à votre sûreté...

LOUISE, *sans l'écouter.* Oui, oui. Il est donc vrai! vous alliez tout sacrifier pour moi... votre famille, votre patrie!.. Tant d'amour, malgré mes outrages!.. Vous voyez bien que nous nous aimions toujours; qu'unis par le danger, rien ne peut plus nous séparer!.. Et quant à ce mariage...

EMMERIC, *avec effroi.* Qu'osez-vous dire?

LOUISE, *vivement.* Votre parole est donnée, je le sais! Vous ne pouvez maintenant la dégager... Mais, moi... je m'en charge.

EMMERIC, *effrayé.* Grand Dieu!.. Venez, vous dis-je... ne restons pas ici.

LOUISE. Et pourquoi?

EMMERIC. Si l'on vous voyait ainsi, le matin, chez mon oncle...

LOUISE. C'est vrai!.. Je n'y pensais pas.

EMMERIC. Remontons chez moi... attendre Ballandard. (*Ils font quelques pas et s'arrêtent.*) Non, écoutez... On parle.

ALINE, *en dehors.* Comment!.. il est déjà venu!..

EMMERIC. C'est la voix de ma cousine...

LOUISE, *effrayée.* Ah!.. qu'elle ne me voie pas!

EMMERIC, *lui montrant la porte à droite.* Là... là... Ne craignez rien.

LOUISE, *hésitant.* Et cependant...

EMMERIC. Non! De grâce... si vous m'aimez... (*Louise entre dans le cabinet à droite, dont Emmeric ferme la porte.*)

—

SCÈNE VII.

ALINE, EMMERIC.

ALINE, *entrant par la porte du fond, et accourant avec joie.* Mon cousin!.. et de si bonne heure... Ah! que c'est bien à vous!.. que c'est aimable!.. Je m'en doutais... Je me disais: Il sait que je suis inquiète... alors il viendra... pour moi... et un peu pour lui...

EMMERIC, *avec embarras.* Ah! sans doute!

ALINE. Eh bien?.. quelle nouvelle? Et ce vilain combat?

EMMERIC. Il a eu lieu... ce matin...

ALINE, *vivement.* Et M. Ballandard?

EMMERIC. Il ne lui est rien arrivé...

ALINE. A la bonne heure... Et son adversaire?..

EMMERIC, *troublé, et regardant vers la porte à droite.* J'ignore... je ne sais...

ALINE. Puisque vous y étiez... vous, son témoin...

EMMERIC, *de même.* Je veux dire... Je ne sais si cela aura des suites...

ALINE. Il est donc blessé?

EMMERIC, *vivement.* Oui... oui... ma cousine. Je croyais vous l'avoir appris.

ALINE. Mais, du tout!.. Et voyez donc ce M. Ballandard! Qui s'en serait jamais douté?.. Se battre ainsi! . Quelqu'un de blessé... Je vous avais promis le secret, mais cela devient trop grave et trop terrible...

EMMERIC. Ma cousine!..

ALINE. Je ne peux pas, sans prévenir Victoria, lui laisser épouser un querelleur, une mauvaise tête... un spadassin...

EMMERIC. Au nom du ciel!..

ALINE, *vivement.* C'est votre ami!.. mais Victoria aussi est mon amie... et comme il s'agit de son bonheur...

—

SCÈNE VIII.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU. Qu'est-ce que c'est! qu'est-ce que c'est? Déjà ensemble!..

ALINE, *étourdiment.* Ne faites pas attention, mon papa, nous nous disputions!.. à propos... (*Courant à lui, et l'embrassant.*) Bonjour, mon père... car c'est par vous que commence toujours ma journée...

CLÉRAMBEAU, *souriant, en regardant Emmeric.* Pas aujourd'hui à ce que je vois!.. On m'avait dit que Ballandard était ici et me demandait... (*A Aline, qui cause bas avec son cousin.*) Qu'est-ce que tu fais là?.. Ton parrain qui vient déjeuner avec nous.

ALINE. C'est vrai!..

CLÉRAMBEAU. Et tu ne donnes pas des ordres... tu ne t'occupes de rien... pas même des affaires du ménage... Ton cousin ne voudra plus de toi... il rompra le mariage...

ALINE, *à Emmeric.* Est-ce vrai, mon cousin?.. Je vais ordonner le déjeuner... qui sera superbe... (*Elle remonte le théâtre.*)

CLÉRAMBEAU, *passant près d'Emmeric.* Et moi... je vais m'occuper de la dot... car il faut bien y songer...

ALINE, *revenant à gauche, près de son père.* Bah!.. j'ai idée que mon cousin m'épouserait sans cela... N'est-ce pas, Emmeric?

CLÉRAMBEAU, *se retournant vers elle.* Mais, allez donc, car cette enfant-là ne sait plus m'obéir... allez donc, rien ne sera prêt... et s'il le faut... dépêche-toi... (*Montrant Emmeric.*) pour revenir plus vite!

ALINE, *gaîement.* Et vous dites que je ne vous obéis pas... J'y vais, mon père, et je reviens. (*Elle sort en courant par la porte à gauche, et Clérambeau la suit plus lentement; en ce moment Louise entr'ouvre la porte à droite.*)

LOUISE, *à demi-voix.* Puis-je sortir maintenant?

EMMERIC, *vivement, et refermant la porte.* Pas encore...

CLÉRAMBEAU, *se retournant, et voyant Emmeric fermer la porte, revient sur ses pas.* Hein?.. qu'y a-t-il? On a fermé cette porte...

EMMERIC, *troublé.* C'est possible... je n'ai pas vu.

CLÉRAMBEAU, *traversant à droite.* Il me semblait avoir entendu parler...

EMMERIC, *le retenant par le bras.* C'est moi qui aurai dit quelques mots...

CLÉRAMBEAU. Et à qui?..

EMMERIC. A qui!.. à Ballandard... que j'avais cru voir là dans votre cabinet, où il s'est renfermé...

—

SCÈNE IX.

HECTOR, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

HECTOR, *s'approchant d'Emmeric, et à demi-voix.* La voiture est en bas.

EMMERIC *tressaille, et lui dit vivement à voix basse.* C'est bien!..

HECTOR, *de même.* Faut-il monter chez toi... la prévenir?

EMMERIC, *de même.* Non!.. (*Hector s'éloigne, et Clérambeau s'approche d'Emmeric.*)

CLÉRAMBEAU, *à demi-voix.* Voilà Ballandard qui est ici...

EMMERIC, *troublé.* Cela m'étonne...

CLÉRAMBEAU, *de même.* Cela ne m'étonne pas... car il m'avait semblé entrevoir une robe...

EMMERIC, *de même.* Quelqu'un de la maison...

CLÉRAMBEAU. Personne n'a traversé ce salon.

EMMERIC. C'est vrai... mais par un autre escalier... une autre sortie.

CLÉRAMBEAU. Il n'y en a pas...

EMMERIC, *dans le plus grand trouble.* Alors... je ne sais... je ne puis m'expliquer... je me serai trompé... vous aussi.

CLÉRAMBEAU, *faisant un pas.* Ce qu'il est facile de voir... (*S'arrêtant.*) C'est ma fille!..

—

SCÈNE X.

HECTOR, ALINE, *arrivant du fond,* M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, *entrant gaiement.* Mon parrain... mon parrain qui arrive!..

CLÉRAMBEAU, *allant au-devant de lui.* Qu'il soit le bienvenu!

EMMERIC, *à part.* Malédiction!..

ALINE, *retenant Hector, qui veut s'éloigner.* Vous ne partirez pas, je vous garde: vous resterez avec nous au déjeuner de famille. (*Clérambeau a été au fond du théâtre au-devant de M. de Saint-Geran, et lui a serré la main. Pendant ce temps, Emmeric, troublé et indécis, a voulu se rapprocher de la porte à droite; il a trouvé devant lui Clérambeau qui vient de quitter M. de Saint-Geran, et qui ne cesse d'examiner Emmeric; celui-ci redescend alors le théâtre.*)

M. DE SAINT-GERAN, *à Aline.* Je me suis encore fait attendre, et pourtant je n'ai pas perdu de temps!.. Avant même de rentrer chez moi... j'ai couru à la Grande-Chancellerie pour une surprise que je réservais à ma filleule... Mais ils n'en finissaient pas... il m'a fallu y rester jusqu'à présent...

ALINE. En vérité!..

M. DE SAINT-GERAN, *à Aline, à demi-voix.* Et j'arrive avec le brevet que j'ai fait expédier devant moi... celui de nouveau chevalier... que ton fiancé tiendra de ta main... Tu le lui donneras ce soir en signant le contrat.

ALINE. Ah! que de bontés!..

CLÉRAMBEAU, *qui a quitté l'extrême droite du théâtre, vient se placer près de M. de Saint-Geran, et lui dit avec émotion.* J'ai encore un service à réclamer de vous, mon ami... un avis... une consultation...

HECTOR, *s'avançant.* Me voilà!

CLÉRAMBEAU, *à Hector.* Je vous remercie... Daignez, ainsi que ma fille, nous attendre dans le petit salon... où nous vous rejoignons à l'instant...

ALINE, *à Hector.* C'est pour la dot... Venez.

HECTOR. Comme votre père a la figure défaite!

ALINE, *gaiement.* Il a faim... j'en suis sûre!.. Mais soyez tranquille, le déjeuner ne se fera pas attendre... Venez donc, monsieur Ballandard. (*Elle sort avec Hector par la porte à gauche, et Clérambeau remonte le théâtre de quelques pas pour bien s'assurer de leur sortie.*)

—

SCÈNE XI.

CLÉRAMBEAU, *redescendant à gauche,* M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GERAN. Parlez!.. Que me voulez-vous?

CLÉRAMBEAU, *avec émotion.* Je voulais vous rappeler... mon ami... qu'en me demandant ma fille pour mon neveu, vous vous êtes rendu sa caution... Vous m'aviez juré, ainsi que lui, et sur l'honneur, que désormais il n'y aurait dans sa conduite aucun mystère... aucune intrigue... aucune relation... de nature à compromettre le bonheur de mon enfant... c'est à cette seule condition que j'ai consenti... vous le savez!

M. DE SAINT-GERAN. Certainement!.. Et où voulez-vous en venir?

CLÉRAMBEAU. A ceci, mon ami... qu'il ne faut ni vous étonner ni m'en vouloir si je retire ma parole...

M. DE SAINT-GERAN. Y pensez-vous?

EMMERIC. Et pourquoi? de grâce!..

CLÉRAMBEAU. Il ose le demander... quand tout à l'heure, ici même... chez moi... dans la maison de sa fiancée, il a reçu en secret une femme... (*Traversant le théâtre.*) qui est cachée là, dans cet appartement?

EMMERIC, *se mettant devant Clérambeau qui veut y entrer.* Monsieur... (*M de Saint-Geran se trouve à l'extrémité à gauche, Clérambeau au milieu, Emmeric à droite.*)

CLÉRAMBEAU, *à M. de Saint-Geran.* Et la preuve, c'est qu'il refuse de m'y laisser entrer!..

EMMERIC, *avec impatience.* Parce que... parce que, malgré l'affection et le respect que je vous porte. . je ne veux pas, après mon mariage. . me voir en butte à une inquisition... à des soupçons sans cesse renaissants... et le moyen de s'y opposer plus tard est de commencer dès le premier jour...

M. DE SAINT-GERAN. Cela me paraît assez juste.

CLÉRAMBEAU. Mais cependant cette robe que j'ai aperçue...

EMMERIC, *troublé.* C'est possible... Mais je vous répète que la femme qui a traversé cet appartement est une personne que j'ai à peine entrevue... une femme de la maison...

CLÉRAMBEAU, *voulant entrer dans l'appartement à droite.* Alors, voyons...

EMMERIC, *se mettant devant lui.* C'est-à-dire que vous n'en croyez pas ma parole... et que déjà votre défiance...

CLÉRAMBEAU. Je ne me défie de personne... mais j'aime mieux voir par moi-même...

EMMERIC. Et voilà ce qui m'offense... voilà ce que je ne souffrirai pas...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant.* Ne vous fâchez pas, mes amis. Moi, qui suis désintéressé dans la question... si vous voulez me prendre pour juge...

EMMERIC, *vivement, s'élançant au-devant de lui, se trouve entre M. de Saint-Geran, qui est à gauche, et Clérambeau, qui est à droite du spectateur.*) Non pas... non, Monsieur!..

M. DE SAINT-GERAN, *étonné.* Et pourquoi donc?..

EMMERIC, *troublé et regardant toujours Clérambeau qui se dirige vers la porte à droite.* Parce qu'il douterait même de vous... il ne vous croirait pas... Il ne croit à rien...

M. DE SAINT-GERAN, *souriant et allant s'asseoir sur le fauteuil à gauche.* C'est juste!

EMMERIC, *regardant Clérambeau d'un air suppliant.* Pas même à mon honneur!

CLÉRAMBEAU, *qui se dirigeait vers la porte du cabinet à droite, s'arrête un instant, indécis et étonné.* En vérité... je ne sais plus si je dois... (*Emmeric fait un geste de joie.*) Non, ma foi!... (*Il s'élance dans l'appartement à droite. Emmeric reste accablé et ne sort de son désespoir qu'à la voix de M. de Saint-Geran.*)

—

SCÈNE XII.

M. DE SAINT-GERAN, EMMERIC.

M. DE SAINT-GERAN, *assis dans le fauteuil à gauche et faisant signe à Emmeric de se rapprocher de lui.* Dites-moi donc. (*A demi-voix.*) Est-ce que, vraiment, (*Montrant la porte à droite.*) il y a là... est-ce que, malgré vous, ce serait-elle... encore elle?

EMMERIC, *vivement.* Non, Monsieur, personne! Et je vous jure!..

M. DE SAINT-GERAN, *froidement.* Je vous crois, sans cela vous m'auriez choisi pour arbitre... persuadé que mon rapport eût été en votre faveur.

—

SCÈNE XIII.

M. DE SAINT-GERAN, *assis à gauche*, EMMERIC, *debout près de lui*, CLÉRAMBEAU, *sortant de l'appartement à droite, dont il referme la porte. Il est pâle, hors de lui, se soutient à peine et affecte un air riant.*

M. DE SAINT-GERAN, *le regardant.* Eh bien! (*Clérambeau essaie de parler et ne peut pas.*) Eh bien! donc?

CLÉRAMBEAU, *essayant de rire.* Rien... rien du tout... absolument rien.

EMMERIC, *à M. de Saint-Geran.* Je vous l'avais dit.

M. DE SAINT-GERAN, *regardant Clérambeau en riant.* Il est encore tout ému et tout déconcerté.

CLÉRAMBEAU. Nullement; c'est-à-dire, c'est-à-dire, c'est possible... la surprise de n'avoir rien vu. (*Regardant Emmeric.*) Et je comprends que... que...

M. DE SAINT-GERAN, *passant près de lui.* Que vous avez tort d'être soupçonneux, et de vous défier de tout... Que cela vous serve de leçon!

CLÉRAMBEAU. Une leçon dont je profiterai.

M. DE SAINT-GERAN. Pour hâter son mariage. (*Geste de Clérambeau.*) Ah! je réclame votre parole, vous me l'avez donnée... J'en prends acte, et maintenant, mon cher, que vous n'avez plus à m'opposer ni preuves ni soupçons...

CLÉRAMBEAU, *emporté malgré lui.* Mais, au contraire!

M. DE SAINT-GERAN. Comment, il y avait donc?..

CLÉRAMBEAU, *vivement.* Personne, personne au monde... Mais vous me parlez de soupçons, je dis: au contraire... je n'en ai plus, et ma confiance...

M. DE SAINT-GERAN. Est revenue.

CLÉRAMBEAU. Certainement.

M. DE SAINT-GERAN. Alors, c'est ce que je disais: plus d'obstacles, tout est convenu... Votre main, votre main, et ce soir, le contrat.

CLÉRAMBEAU, *balbutiant.* Oui, mon ami.

M. DE SAINT-GERAN. Et quant à l'article que nous avons corrigé ce matin... (*A Emmeric.*) celui de la dot, que nous avons revue et augmentée.

EMMERIC, *avec honte.* Ah! grand Dieu!

M. DE SAINT-GERAN. Vous allez l'envoyer au notaire?

CLÉRAMBEAU, *remontant le théâtre, avec agitation.* Sur-le-champ, mon ami, sur-le-champ... Je vous rejoins près de ma fille, je vous rejoins, vous... et...

M. DE SAINT-GERAN, *gaiement et gagnant la porte à gauche.* Et le déjeuner.

EMMERIC, *passant près de Clérambeau.* Mais, Monsieur...

CLÉRAMBEAU, *à voix basse et d'un ton solennel.* C'est moi qui la ferai sortir...

M. DE SAINT-GERAN, *se retournant vers Emmeric.* Eh bien?

CLÉRAMBEAU. Allez donc, Monsieur... allez, on vous attend. (*Emmeric sort avec M. de Saint-Geran par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XIV.

CLERAMBEAU, *allant ouvrir la porte à droite, puis* LOUISE.

CLÉRAMBEAU. Partez, Madame, j'ai éloigné le danger.

LOUISE, *chancelant et s'appuyant sur le fauteuil qui est près d'elle.* Ah! mes genoux fléchissent.

CLÉRAMBEAU, *effrayé.* Au nom du ciel!

LOUISE. Vous qui m'avez sauvé l'honneur et la vie... par grâce, écoutez-moi!..

CLÉRAMBEAU, *regardant vers la porte à gauche.* On peut revenir!..

LOUISE, *avec égarement.* Qu'importe? si je vous sauve à mon tour... si j'empêche ce mariage, auquel vous ne pouvez consentir ni moi non plus! (*Se reprenant.*) Pardon, Monsieur, pardon, je ne veux pas vous offenser, au contraire... je ne veux que votre bonheur et celui de votre fille... Elle ne serait pas heureuse, il ne l'aimerait pas.

CLÉRAMBEAU. Ces liens, comme il le disait... n'étaient donc pas rompus?..

LOUISE. Si, vraiment! hier... ici même... Ah! j'avais du courage; je croyais qu'il ne m'aimait plus. (*Avec joie.*) Mais je m'abusais et lui aussi. Dès qu'il a su mes dangers...

CLÉRAMBEAU. Est-il possible?

LOUISE. Il voulait tout quitter, s'exiler avec moi.

CLÉRAMBEAU, *sévèrement.* Avec vous!

LOUISE. Ah!.. ne m'accablez pas Monsieur! Je sais,

combien je suis coupable; mais à qui confier mes craintes et mes tourments... je n'ai plus de père!.. Si j'en avais un... je tomberais à ses pieds; je lui dirais: Prenez pitié de moi!... pardonnez à ma raison qui s'égare... défendez-moi contre moi-même... empêchez-moi de me perdre... (*Tombant à ses genoux.*) car moi, je ne peux rien, que l'aimer!

CLÉRAMBEAU, *attendri et cherchant à la relever.* Madame, Madame... mon enfant!

LOUISE, *se relevant, avec joie.* Mon enfant, vous l'avez dit!

CLÉRAMBEAU. Oui, c'est à moi de veiller sur vous... mais partez, au nom du ciel!

LOUISE. Je pars, je vous obéis... si vous jurez que ce mariage n'aura pas lieu.

CLÉRAMBEAU, *regardant vers la porte à gauche.* On vient... peut-être votre mari.

LOUISE. Mon juge! il saura tout... (*Avec joie.*) Non, c'est Emmeric.

SCÈNE XV.

EMMERIC, CLÉRAMBEAU, LOUISE.

EMMERIC, *s'élançant près de Clérambeau.* Monsieur!

CLÉRAMBEAU, *à Emmeric, d'un ton sévère en lui montrant Louise.* Vous sentez qu'à présent ce mariage est impossible.

LOUISE, *poussant un cri.* Je pars! (*Elle sort par la porte du fond.*)

EMMERIC, *avec désespoir, à Clérambeau.* Ah! Monsieur, qu'avez-vous fait?

CLÉRAMBEAU. Mon devoir! Je dirai tout à ma fille

SCÈNE XVI.

ALINE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

ALINE, *sortant de la porte à gauche et courant à Emmeric.* Eh bien! et le déjeuner? On vous attend tous les deux.

CLÉRAMBEAU. Nous voici, mon enfant, nous voici... (*Regardant Emmeric qu'Aline entraîne.*) Lui! mon gendre!.. jamais!..

ACTE CINQUIÈME.

Même décor qu'au quatrième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALINE, HECTOR.

HECTOR. Oui, Mademoiselle, j'ai fait votre commission, et en sortant de table j'ai couru de votre part chez mademoiselle Victoria Giraut, que j'ai invitée pour ce soir.

ALINE. Et elle accepte?

HECTOR. Avec une bonté... une gracieuseté... Elle me permet de venir la chercher, de lui donner la main... et son père, le négociant en vins, M. Giraut, qui n'y met pas de finesse... m'a dit en me reconduisant : « Ma foi, mon cher, c'est à confondre... mais je crois qu'elle vous aime... » Il m'a dit cela!..

ALINE. Est-il possible!..

HECTOR. Mot pour mot... Et si ce n'était la crainte d'une fatuité qui n'est pas dans mon caractère... j'aurais presque l'idée que le négociant de Bercy a dit vrai : *In vino veritas.*

ALINE, *ne comprenant pas.* Quoi donc?

HECTOR. Rien! c'est du latin!.. mais dans ma joie... dans ma reconnaissance, je ne veux plus avoir de secrets pour elle... je lui dirai tout...

ALINE, *lui tendant la main.* C'est bien à vous! et voilà qui nous réconcilie... Mais c'est inutile... je lui avais tout appris.

HECTOR. Comment?..

ALINE. Votre duel... votre combat... et cet homme que vous avez blessé...

HECTOR, *effrayé.* Y pensez-vous?

ALINE. Je le devais.

HECTOR, *de même.* Tout est perdu!

ALINE. Au contraire... elle s'est écriée avec ravissement et surprise : « Ballandard s'est battu!.. Ballandard a eu un duel!.. » Et si vous aviez vu quelle émotion en s'informant de vous!..

HECTOR, *hors de lui.* Elle m'aime!..

ALINE. Elle qui avait juré de ne jamais s'appeler madame Ballandard... C'est là ce qui la contrariait... elle me l'avait dit.

HECTOR. Eh bien! on l'appellera madame Hector... puisqu'elle aime les braves, puisqu'elle m'aime.

ALINE. C'est inconcevable!

HECTOR. Et vous aussi...

ALINE. Quand je dis inconcevable... je parle de son imagination belliqueuse...

HECTOR. Qui pourrait bien avoir ses dangers... car enfin et pour lui plaire, s'il fallait ainsi se battre toutes les semaines... Vous me répondrez à cela qu'une fois qu'on a fait ses preuves... on n'est plus obligé à rien..

ALINE. Certainement! mais apprenez-moi donc... vous qui savez tout... d'où venait pendant le déjeuner l'air triste et silencieux de mon cousin?

HECTOR, *gaiement.* Je n'ai pas remarqué... je mangeais... je buvais... je parlais... j'étais si content d'avoir enfin entendu partir cette voiture...

ALINE. Quoi!.. quelle voiture?

HECTOR, *se reprenant.* Rien!.. un client fâcheux que je redoutais... Enfin, chacun est heureux à sa manière : je suis pour le bonheur expansif, et lui, pour le bonheur taciturne.

ALINE. Non... il y a quelque chose... car lorsque vous avez été parti... ainsi que mon parrain... mon père s'est approché de moi pour me parler. Emmeric l'a retenu, et quoiqu'ils parlassent bas, j'ai entendu qu'il lui disait : « Moi, plutôt... moi... Je vous le promets. »

HECTOR. Qu'est-ce que cela veut dire?

ALINE, *gaiement.* Des affaires qui concernaient mon père... car il est sorti et nous a laissés seuls... cela ne m'a pas effrayée... on assure que c'est l'usage entre prétendus... et Emmeric m'a dit en tremblant : Aline!.. il faut que je vous apprenne... que vous sachiez que je vous aime plus que tout au monde... que je ne peux vivre sans vous... (*Gaiement.*) Ce secret, à quoi bon?.. est-ce qu'il y a besoin de dire cela?.. Mais pendant qu'il parlait ainsi, j'ai cru voir des larmes dans ses yeux...

HECTOR, *à part.* Grand Dieu!..

ALINE. Je dis : je crois!.. car sans me regarder, sans détourner la tête... il s'est enfui...

HECTOR, *à part, avec colère.* Elle a raison... Il y a encore quelque chose...

ALINE. A la bonne heure, au moins. — Acte 3, scène 2.

ALINE. Qu'est-ce que ce peut être? Vous en doutez-vous?

HECTOR. Parbleu! quelque contrariété... Son opéra nouveau qui l'inquiète et le tourmente... à cause de vous... car, enfin, si vous ne l'aimiez que pour sa gloire... comme mademoiselle Victoria... pour ma bravoure.

ALINE. Allons donc... ce ne peut être un pareil motif.

HECTOR. A moins que quelque embarras financier dans son budget d'artiste... quelques dettes qu'il ne veut pas dire à votre père...

ALINE. Vous croyez?.. Le voici... Laissez-nous, de grâce!

HECTOR, *s'approchant d'Emmeric qui sort de la porte à gauche.* Qu'est-ce encore?

EMMERIC, *dans le plus grand trouble.* Je te le dirai... Laisse-nous!

HECTOR, *à part.* Allons! et puisqu'ils le veulent tous deux... allons chercher Victoria. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

ALINE, EMMERIC.

EMMERIC, *à part, et regardant Aline.* Aurai-je cette fois plus de courage?.. il le faut, pourtant, car j'ai promis à son père d'immoler moi-même mon bonheur et toutes mes espérances!..

ALINE, *à part.* Certainement! je saurai ce qui le tourmente en y mettant un peu d'adresse...

EMMERIC, *avec embarras.* Ma cousine...

ALINE. Eh bien?..

EMMERIC, *de même.* Vous causiez avec Ballandard?..

ALINE. Oui... nous causions de sujets indifférents... de jeunes gens de ses amis... (*Vivement.*) Et nous nous disions... c'est évident, qu'un jeune homme qui arrive à Paris... sans fortune... ne peut pas, quelque talent qu'il ait, se créer sur-le-champ une position et un état!.. En attendant les succès... il faut vivre... et alors il est tout naturel... qu'il emprunte... qu'il fasse des dettes... (*Mouvement d'Emmeric.*) Il n'y a pas

EMMERIC, *effrayé* Que dites-vous? — Acte 5, scène 2.

de mal... au contraire... je l'en estimerais davantage...

EMMERIC, *étonné*. Pourquoi me dites-vous cela?

ALINE. Pourquoi?.. parce qu'il est tout simple qu'on se cache de son beau-père... les beaux-pères ne comprennent pas ou voient les choses du mauvais côté... mais une sœur.. une cousine... une fiancée... moi, par exemple...

EMMERIC. Quoi! vous pourriez croire?.. On vous a trompée... je vous le jure... je vous l'atteste...

ALINE. Ah! tant pis!..

EMMERIC. Et vous veniez?..

ALINE. Tout partager avec vous .. C'était mon bonheur... et bientôt mon devoir... Et vous, Monsieur, pourquoi ne pas suivre mon exemple?.. vos chagrins ne m'appartiennent-ils pas?..

EMMERIC. Ah! plus je vous entends, et plus il me semble impossible de vous les confier.

ALINE. Et moi je les devine, maintenant.

EMMERIC, *effrayé*. Que dites-vous?

ALINE. Certainement je serai fière et heureuse de vos succès et de porter un nom que chacun applaudit.. mais les jours de victoire ne seront pas ceux où je vous aimerai le mieux! dans l'ivresse du triomphe, je vous serais inutile... Mais pour l'artiste même le plus habile et le plus heureux, il est des jours où la lutte est douteuse ou fatale... dans ces moments-là je serai près de vous.. mon cœur battra de vos craintes ou de vos espérances... Pour vous rassurer, je vous dirai : Courage! ou j'aurai peur avec vous... Et si nous succombons... ah! que je vous aimerai alors .. car vous aurez besoin de moi... car mon amour augmentera avec vos peines .. et si vous en doutez .. essayez d'être malheureux, mon ami, et vous verrez.

EMMERIC. Ah! vous êtes ce qu'il y a au monde de meilleur... et de plus parfait.

ALINE. Non... non... mais je savais bien que je rencontrerais juste... Ainsi, plus de crainte... plus d'inquiétude... vous ne devez plus en avoir... (*Avec amour.*) Je n'en ai plus... Et voyez donc quel bel avenir s'ouvre devant nous! des amis... de la considération... une belle fortune, et mieux encore, du bonheur!.. car

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° G —

nous nous aimions si bien... et jeunes tous deux, nous pouvons nous aimer si longtemps..

EMMERIC, *hors de lui.* Ah! toujours, toujours la vie... (*S'arrêtant.*) Non... non... ce n'est pas là ce que je voulais, ce que je devais dire... mais en l'entendant... j'oubliais tout... je ne voyais plus que mon amie... ma femme.

ALINE, *se jetant dans ses bras.* Eh bien! n'est-ce pas vrai?

EMMERIC, *poussant un cri et la pressant contre son cœur.* Ah!

—

SCÈNE III.

EMMERIC, ALINE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, *s'avançant avec colère.* Qu'est-ce que je vois là?..

ALINE. Que ça ne vous inquiète pas, mon papa! Nous nous sommes disputés... nous nous raccommodons. Voilà tout.

CLÉRAMBEAU. Est-ce ainsi, Monsieur, que vous tenez vos promesses?..

ALINE. Le grand mal... le jour du contrat!

CLÉRAMBEAU. Laissez-nous.

ALINE. Est-il sévère, mon père... plus que moi (*Regardant Emmeric.*) qui lui pardonne.

CLÉRAMBEAU. Je te prie de nous laisser...

ALINE, *passant près de lui.* Oui, mon père, mais je voulais vous recommander...

CLÉRAMBEAU, *avec impatience.* C'est bien! te dis-je, je penserai à tout.

ALINE. Joliment! vous avez oublié l'essentiel... la femme de mon parrain, madame de Saint-Geran, que vous n'aviez pas invitée; c'était d'une impolitesse... que j'ai réparée en votre nom... et elle viendra, soyez tranquille. Je m'en vais, je m'en vais... (*Courant gaîment à Emmeric.*) Adieu, Emmeric... (*Se reprenant en regardant son père, et faisant à Emmeric une profonde révérence.*) Adieu, Monsieur!

—

SCÈNE IV.

CLÉRAMBEAU, EMMERIC.

CLÉRAMBEAU. Vous aviez voulu que ce fût vous et non pas moi!.. et je le préférais... car, moi, elle eût été capable de ne pas me croire... Vous vous étiez chargé d'apprendre à ma fille que vous ne l'aimiez plus, que vous en aimiez une autre, et, malgré votre parole...

EMMERIC. Demandez-moi des ménagements que l'honneur puisse tenir et qui ne m'obligent pas au mensonge... Je vous répète que je n'aime au monde que ma cousine, que tout est rompu avec madame de Saint-Geran... que c'est malgré moi qu'elle est venue ici.

CLÉRAMBEAU. Et c'est malgré vous qu'après votre mariage elle fera le malheur de ma fille...

EMMERIC. Jamais! elle s'abusait... Elle a pris pour de l'amour ce départ... ce sacrifice qui faisait mon malheur... Mais, maintenant, qu'elle est à l'abri du danger, je ne la reverrai plus... Rien ne changera ma résolution.

CLÉRAMBEAU. Qu'en savez-vous?.. vous n'étiez pas là tantôt... lorsque, fondant en larmes, elle s'est jetée à mes pieds... et moi, voyant cette pauvre femme, pâle... si jeune, si malheureuse... et si belle... je me sentais ému et attendri... je n'avais plus la force de lui ouvrir... je crois même que je lui ai pardonné... moi, Monsieur, moi, qui ai soixante ans, et vous en avez vingt-cinq!

EMMERIC. Ah! Monsieur.

CLÉRAMBEAU. Non, je n'exposerai point le bonheur et l'avenir de ma fille à des chances aussi périlleuses; je ne vous parle pas du bruit et du scandale... suites ordinaires de pareilles liaisons... du déshonneur d'un galant homme qui ne pardonnerait pas!.. lui. J'admets que le hasard, qui vous a servi jusqu'ici, trompe encore tous les yeux, vous ne tromperiez pas ceux de ma fille... et je verrais ma pauvre enfant, frappée au cœur, sécher et se consumer dans les larmes... mourir peut être, sans se plaindre et sans vous accuser... Ma fille m'accuserait, moi... qui savais tout et qui n'aurais rien prévu... moi, qui pour lui épargner une douleur de quelques jours, l'aurais condamnée à d'éternels tourments et à malheur de sa vie... Non, non, mon parti est pris... et je vais...

EMMERIC. Si vous ne craignez pas mon désespoir... vous redouterez au moins le sien!

CLÉRAMBEAU. Je serai là pour la consoler... je l'emmènerai, je partirai avec elle, je ferai toutes ses volontés... excepté celle-là... et avec le temps et ma fortune... et puis vous n'êtes pas le seul au monde... elle vous oubliera, elle aura d'autres idées.

EMMERIC. Jamais!

CLÉRAMBEAU. Je le lui ordonnerai, moi, son père... ou du moins je m'arrangerai pour qu'elle en aime un autre... c'est un moyen de salut... une distraction permise; tandis que si elle était mariée... (*Voulant sortir.*) Enfin, puisque vous n'avez pas osé tenir votre parole, et lui dire que le refus venait de vous...

EMMERIC. Je l'ai voulu, je l'ai tenté... c'est au-dessus de mes forces... et si elle était là, je ne pourrais que tomber à ses pieds et aux vôtres... Une telle cruauté n'est pas dans votre caractère... et je le vois, vous êtes touché de ma douleur.

CLÉRAMBEAU. C'est possible!.. car, malgré moi, je te plains... je t'aime, je t'aimerai toujours, comme mon neveu, mais jamais comme mon gendre... et puisque tu ne peux ni la voir, ni lui parler... eh bien! on écrit, cela n'en aura que plus de force... (*Montrant la table à gauche.*) Mettez-vous là, Monsieur, et écrivez.

EMMERIC. Et que lui dire, mon Dieu!

CLÉRAMBEAU. Je vais vous dicter: « Ma cousine, il faut de la franchise, je ne vous aime plus... »

EMMERIC, *vivement.* Mais, je vous répète, Monsieur, que l'amour que j'éprouve pour elle est le plus sincère... le plus vrai... le plus ardent... et excepté cela, j'écrirai tout ce que vous voudrez

CLÉRAMBEAU, *avec impatience.* Alors, prenons un autre prétexte... (*Dictant.*) « Je vous aime... »

EMMERIC. A la bonne heure!.. (*Avec amour.*) « Je vous aime... »

CLÉRAMBEAU, *dictant.* « Mais je dois vous avouer que votre caractère... »

EMMERIC, *s'arrêtant, et avec chaleur.* Le caractère le plus doux, le plus aimable!

CLÉRAMBEAU. Je ne dis pas non.

EMMERIC, *de même.* L'esprit, la grâce, un cœur excellent.

CLÉRAMBEAU, *avec fierté.* Je le crois bien!

EMMERIC, *vivement.* Vous en convenez vous-même, vous voyez bien que je ne peux rien dire contre son caractère; ce serait absurde, ce serait invraisemblable... Elle ne le croirait pas.

CLÉRAMBEAU, *avec colère.* Ah! il faut cependant bien

rompre... et que vous donniez ou non des motifs de votre refus, vous refuserez! puisque l'honneur d'un ami et le soin de vos jours peut-être, m'empêchent de parler et de dire la vérité.

EMMERIC, *hors de lui.* Eh bien! vous la direz... je le préfère!.. S'il faut mettre fin à mes jours... au'ant qu'un autre prenne ce soin; je n'aurai pas, au moins, moi-même, signé mon arrêt... ce sera vous.

CLÉRAMBEAU. Monsieur!.. Dieu!.. M. de Saint-Geran!

EMMERIC, *déchirant le papier qu'il a commencé à écrire.* Tant mieux!.. Dites tout devant lui, vous en êtes le maître.

CLÉRAMBEAU. Moi!..

—

SCÈNE V.

EMMERIC, CLERAMBEAU, M. DE SAINT-GERAN.

M. DE SAINT-GERAN. Qu'y a-t-il?.. Qu'est-ce encore?

CLÉRAMBEAU, *troublé.* Ce qu'il y a... mon ami, ce qu'il y a?.. rien.

M. DE SAINT-GERAN. C'est à-dire que le beau-père et le gendre sont toujours en discussion... (*A Clérambeau.*) Et si vous n'avez pas plus raison que ce matin... De quoi s'agit-il?

CLÉRAMBEAU, *troublé.* D'un mot que je lui dictais... et qu'il écrivait... non... qu'il refusait d'écrire...

M. DE SAINT-GERAN, *regardant Emmeric.* A cette femme?..

CLÉRAMBEAU, *de même.* Oui... à cette femme qui ne renonce pas à lui... au contraire.

M. DE SAINT-GERAN. Il l'a donc revue?

CLÉRAMBEAU, *de même.* Non... non... c'est moi... Elle est venue ici... elle s'oppose à ce mariage... elle me l'a dit...

M. DE SAINT-GERAN. Il l'aime donc encore?

EMMERIC, *avec dépit et impatience.* Moi!.. je la déteste.

M. DE SAINT-GERAN, *à Emmeric.* Eh bien! voilà ce qu'il faut lui écrire. (*A Clérambeau.*) Et il refuse?

CLÉRAMBEAU. Oui, Monsieur.

M. DE SAINT-GERAN, *sévèrement.* Il a tort... On ne dénoue pas de pareils nœuds, on les brise... Quand les choses en sont arrivées à ce point... il n'y a plus ni égards ni ménagements à garder... Et puisque cet amour vous est devenu intolérable... il faut, non pas écrire, mais le lui dire à elle... en face...

CLÉRAMBEAU, *vivement.* Ça ne suffirait pas.

M. DE SAINT-GERAN, *étonné.* Comment?..

CLÉRAMBEAU. Ça ne suffirait pas... pour moi... à qui elle a déclaré... qu'elle ne consentirait jamais à ce mariage... Et à moins qu'elle n'y consente et me le demande elle-même...

EMMERIC, *avec colère.* Ce qui est impossible...

M. DE SAINT-GERAN, *de même.* Autant dire que vous retirez votre parole.

CLÉRAMBEAU, *de même.* C'est ce que je dis... c'est ce que je veux...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame de Saint-Geran.

—

SCÈNE VI.

EMMERIC, M. DE SAINT-GERAN, LOUISE, CLÉRAMBEAU.

CLÉRAMBEAU, *troublé.* Madame la comtesse!.. (*Louise fait à Clérambeau une profonde révérence.*)

M. DE SAINT-GERAN. Ma femme... qui venait pour ce contrat... pour ce mariage qui n'a pas lieu...

LOUISE, *avec une joie qu'elle réprime.* Est-il possible?..

M. DE SAINT-GERAN, *auec humeur.* Eh! oui... nouvel incident... (*Montrant Emmeric.*) Monsieur refuse.

LOUISE, *avec joie.* Pourquoi donc?

M. DE SAINT-GERAN, *à demi-voix, et à l'épaule de Louise.* Pour une femme...

LOUISE, *avec joie et tendresse.* Qu'il aime donc bien?..

M. DE SAINT-GERAN, *de même.* Au contraire... qu'il abhorre... qu'il déteste...

LOUISE, *à part.* O ciel!..

EMMERIC, *vivement.* Permettez...

CLÉRAMBEAU, *vivement.* Il n'a pas dit cela...

M. DE SAINT-GERAN, *de même.* Il nous l'a dit... tout à l'heure... il en est convenu... un amour qui lui pèse... qui lui est insupportable.

LOUISE, *avec émotion.* Et comment de pareils sentiments peuvent-ils être ignorés de cette personne?

M. DE SAINT-GERAN, *de même, et à demi-voix.* Eh! que sais-je? de vains égards, une délicatesse absurde, l'empêchent d'avouer la vérité... (*A voix haute, et avec force.*) Et je soutiens, moi, qu'il faut enfin qu'elle la connaisse, quand je devrais la lui dire moi-même.

LOUISE, *vivement.* Vous avez raison!

M. DE SAINT-GERAN. N'est-ce pas?

EMMERIC, *vivement.* Au nom du ciel!

M. DE SAINT-GERAN, *montrant Emmeric.* Mais il ne veut pas... il n'ose... Voyez plutôt... la seule pensée le rend interdit et tremblant...

LOUISE, *jetant un regard de mépris sur Emmeric, qui baisse les yeux.* Vous dites vrai!..

M. DE SAINT-GERAN, *à Clérambeau.* Et maintenant, mon ami, je ne connais plus qu'un moyen... Je vais chercher Aline, ma filleule! sa vue lui donnera peut-être le courage qui lui manque... ou bien je penserai comme vous, qu'il ne la mérite pas, s'il hésite encore un instant entre la femme qu'il aime et celle qu'il n'aime plus! (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VII.

LOUISE, EMMERIC, CLÉRAMBEAU.

LOUISE, *tombant dans le fauteuil, à gauche, qui est près de la table.* Ah!..

EMMERIC *suit quelque temps des yeux M. de Saint-Geran, qui entre dans l'appartement à droite, puis il s'approche de Louise.* Par pitié!.. daignez m'entendre.

LOUISE, *lui faisant signe de la main de s'éloigner.* Laissez-moi!

CLÉRAMBEAU, *passant près d'elle.* Oui, Madame... croyez bien... je vous l'atteste...

LOUISE, *lui faisant signe de la main de se taire.* Cela suffit! (*Ses yeux tombent sur la table, où elle aperçoit une plume et du papier; elle écrit précipitamment et avec agitation.*)

—

SCÈNE VIII.

LOUISE, *à la table, à gauche, écrivant,* CLÉRAMBEAU, EMMERIC, HECTOR, *entrant par la porte du fond.*

HECTOR, *courant à Emmeric.* Ah! mon ami, je viens d'amener Victoria et son père... et, grâce à toi... elle consent... elle m'épouse... demain le contrat.

EMMERIC, *lui montrant Louise qui écrit.* Silence!..

HECTOR, *stupéfait en l'apercevant.* Ah! je tremble pour nous!.. Elle ici!..

CLÉRAMBEAU, *à Emmeric, en lui montrant Hector.* Il sait donc...

HECTOR, *à demi-voix.* Eh! oui... bien malgré moi...

EMMERIC, *regardant à droite.* On vient!..

CLÉRAMBEAU, *à Louise.* Madame, au nom du ciel!., prenez garde... on vient...

LOUISE, *écrivant toujours.* Laissez-moi, vous dis-je!

EMMERIC, *qui regarde vers la droite.* C'est M. de Saint-Geran.

HECTOR, *à Clérambeau.* C'est son mari!..

CLÉRAMBEAU, *à Louise.* Votre mari!..

LOUISE, *froidement.* N'importe!..

—

SCÈNE IX.

LOUISE, *à la table, écrivant,* CLÉRAMBEAU ET HECTOR, *devant elle, et cherchant à la cacher,* EMMERIC, *allant au-devant de* M. DE SAINT-GERAN, *qui sort par la porte à droite, tenant* ALINE *par la main.*

M. DE SAINT GERAN. Venez, Aline, venez .. vous saurez pourquoi?

ALINE, *gaiement.* Vous n'avez pas besoin de votre air mystérieux... c'est pour le contrat... car le notaire vient d'arriver... et je vais faire tout disposer. (*Elle remonte le théâtre, donne ordre aux domestiques de placer au fond, au milieu de l'appartement, une table, des fauteuils, puis elle sort par la porte du fond, et rentre quelques instants après avec le notaire.*)

—

SCÈNE X.

LOUISE, CLÉRAMBEAU, HECTOR, EMMERIC, M. DE SAINT-GERAN.

LOUISE, *au moment de la sortie d'Aline, se lève de la table, s'approche de Clérambeau, et lui glisse dans la main la lettre qu'elle vient d'écrire.* Liscz, Monsieur.

CLÉRAMBEAU. Ah! grand Dieu! (*Louise s'éloigne de lui.*)

HECTOR, *s'en rapprochant vivement.* Comment?

M DE SAINT-GERAN, *qui est à l'extrême droite, se retournant en ce moment vers Clérambeau et Hector.* Qu'y a-t-il?

CLÉRAMBEAU, *troublé.* Une lettre!..

M. DE SAINT-GERAN. Qui arrive donc à l'instant?

CLÉRAMBEAU, *troublé, et montrant Hector qui est près de lui.* Oui... oui... c'est Ballandard qui vient de l'apporter.

HECTOR, *à part.* Encore moi!..

M. DE SAINT-GERAN, *s'avançant.* Une lettre d'elle... Voyons?

HECTOR, *qui est entre eux deux, et étendant la main.* J'ai ordre de ne la laisser voir qu'à Monsieur...

CLÉRAMBEAU. C'est vrai!..

M. DE SAINT-GERAN. Alors... lisez-nous donc?

LOUISE, *avec dignité.* Oui, Monsieur, lisez... lisez tout haut.

CLÉRAMBEAU, *lisant, avec émotion.* « Je vous supplie, Monsieur, de donner votre fille en mariage à « M. Emmeric d'Albret, car entre lui et moi tout est « fini à jamais, je vous le jure, et si vous pouviez en « douter, cette lettre d'où dépendent mon bonheur et « ma vie, vous est un sûr garant de ma parole... » Et c'est signé...

HECTOR ET EMMERIC. Est-il possible?..

CLÉRAMBEAU. Signé en toutes lettres.

M. DE SAINT-GERAN, *passant près de Clérambeau et d'un air d'approbation.* Eh bien!.. cette femme-là... malgré tous ses torts...

CLÉRAMBEAU, *s'empressant de l'interrompre.* N'est-ce pas? (*Avec chaleur, et frappant sur la lettre qu'il vient de reployer.*) C'est bien!.. c'est très-bien!..

—

SCÈNE XI.

ALINE, LOUISE, CLÉRAMBEAU, M. DE SAINT-GERAN, HECTOR, EMMERIC.

ALINE, *qui est entrée par la porte du fond, et qui a entendu les derniers mots.* Qu'est-ce donc?.. mon père... qu'est-ce donc?

CLÉRAMBEAU, *vivement.* Cela ne te regarde pas!.. Où est le notaire?

ALINE. Le voici. (*Tout le monde se retourne et remonte la scène; le notaire est assis devant la table, où sont plusieurs bougies; deux sont allumées, deux autres ne le sont pas encore; à droite et à gauche de la table, plusieurs fauteuils rangés en demi-cercle.*)

CLÉRAMBEAU. A merveille!..

M. DE SAINT-GERAN. Signons! signons!..

ALINE. Quel bonheur!.. (*Aline et Emmeric remontent le théâtre, et vont se placer debout, à droite et à gauche du notaire, qui leur présente la plume; ils signent tous les deux.*)

CLÉRAMBEAU, *qui est à gauche du spectateur, traverse le théâtre en tortillant dans ses doigts la lettre qu'il tenait.* Et quant à cette lettre... (*Il s'avance vers l'angle de la table à droite, faisant face au spectateur, et approche la lettre d'une des bougies allumées.*)

LOUISE. Que faites-vous?

CLÉRAMBEAU, *avec intention, et regardant Louise.* Moi!.. j'y vois assez!.. (*Allumant, avec le papier enflammé, les deux autres bougies qui sont sur la table.*) Mais, monsieur le notaire... (*Le notaire s'incline en signe de remercîment.*)

M. DE SAINT-GERAN, *à sa femme, montrant Clérambeau.* Il a raison, on peut avoir confiance. (*Les acteurs sont groupés dans l'ordre suivant : Louise, M. de Saint-Geran, sur le devant du théâtre, à gauche; Aline, debout derrière la table, près du notaire; le notaire, assis; Emmeric, debout, près de lui, derrière la table; Clérambeau, à droite, devant la table; Hector, à l'extrême droite du spectateur, sur le devant du théâtre.*)

CLÉRAMBEAU, *signant debout, à droite devant la table.* Aujourd'hui le contrat, et dans quelques jours la noce, car demain nous partons pour Bordeaux tous ensemble!

M. DE SAINT-GERAN, *signant debout, à gauche devant la table.* Vous êtes bien heureux!.. Et moi aussi, je pars demain... (*Passant à l'extrême gauche, près de sa femme.*) Et je pars seul. (*M. de Saint-Geran, Louise, sur le devant du théâtre; Clérambeau qui a passé derrière la table et s'est assis près du notaire, le notaire, Aline, Emmeric, Hector.*)

LOUISE. Peut-être, Monsieur...

M. DE SAINT-GERAN, *vivement.* Que voulez-vous dire?..

LOUISE, *sur le devant du théâtre avec son mari.* Que depuis ce matin on m'a assuré... on m'a même prouvé que ma présence était indispensable à la Martinique!..

M. DE SAINT-GERAN. Et qui donc?

LOUISE. Votre avoué!.. M. Ballandard.

HECTOR, *à part.* Toujours moi!.. je suis l'homme d'affaires de tout le monde!..

M. DE SAINT-GERAN, *avec joie.* C'est admirable, Madame! Vous qui redoutiez tant la mer!..

LOUISE, *avec émotion, et essayant de sourire.* C'est vrai!.. mais il est des faiblesses dont la honte vous guérit... car dès qu'on en rougit... il est facile de les vaincre!.. (*Se rapprochant de la table.*) N'est-ce pas à moi de signer... monsieur le notaire?

ALINE, *lui présentant la plume.* Là... Madame.. à côté de moi...

HECTOR, *regardant Louise, qui signe.* Enfin! et non sans peine!

ALINE, *à Hector.* A vous, monsieur Ballandard.

HECTOR, *prenant la plume.* O Victoria! (*S'approchant de la table.*) Bientôt nous serons ainsi! (*M. de Saint-Geran, assis à gauche; Louise, assise près de lui, puis Clérambeau, le notaire, également assis; Aline, derrière la table, debout près du notaire; Hector, debout et signant; Emmeric, debout près de lui, à l'extrême droite.*)

ALINE, *à l'oreille d'Hector, pendant qu'il signe.* Oui, vous êtes plus heureux que sage.

HECTOR, *bas, à Emmeric.* Entends-tu?

ALINE, *de même.* Mais que ça vous serve de leçon!.. et ne vous y exposez plus!

HECTOR. Mademoiselle... (*Serrant la main d'Emmeric.*) On vous le promet! (*Tous sont assis et groupés autour de la table. — La toile tombe.*)

FIN DE UNE CHAINE.

LA PROTÉGÉE SANS LE SAVOIR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase, le 5 décembre 1846.

Personnages.

LORD ALBERT CLAVERING, membre du parlement.	M.	BRESSANT.
HÉLÈNE, jeune fille.	Mlle	ROSE CHÉRI.
LORD TRESSILLYAN, jeune dandy. .	M.	TISSERANT.
DUROCHER, peintre français	MM.	NUMA.
M. CROSBY, marchand de tableaux.		GEOFFROI.
UN DOMESTIQUE DE LORD CLAVERING.		FRANCISQUE.

La scène se passe dans une maison de campagne aux portes de Londres.

Le théâtre représente un salon à la campagne. — Porte à droite et à gauche, porte au fond donnant sur des jardins; à gauche, une table; à droite un petit tableau sur un chevalet, une boite à couleurs, des cartons, des dessins, des crayons, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD ALBERT, *puis* M. CROSBY.

LORD ALBERT, *entrant par le fond, et parlant à la cantonade.* Je m'en doutais!.. il est de trop bonne heure! (*Entrant sur le théâtre.*) Miss Hélène doit dormir encore! surtout, étant rentrée hier aussi tard... j'attendrai! (*Regardant par la porte du fond.*) Ces jardins, dont elle-même prend soin, sont délicieux, et pendant que je suis encore seul... (*Il fait quelques pas vers le jardin, et s'arrête en voyant M. Crosby paraître à la porte de gauche.*) Quand je dis seul... quel est donc ce visiteur si matinal?.. eh! monsieur Crosby... notre marchand de tableaux...

CROSBY. Oui, Milord, parti de Londres il y a vingt minutes, j'ai reconnu votre landau qui m'a dépassé .. j'allais au château de Dumbar, voisin de cette campagne.

LORD ALBERT. Vous, et pourquoi?

CROSBY. Le ministre me fait prier d'estimer sa magnifique galerie de tableaux...

LORD ALBERT. Ah! bah!.. est-ce qu'il voudrait la vendre?

CROSBY. Vous devez en savoir quelque chose.

LORD ALBERT. Non vraiment!

CROSBY. On dit cependant partout que votre seigneurie doit épouser la fille du ministre, lady Arabelle Dumbar... ce qui n'est peut-être qu'un bruit de journaux!

LORD ALBERT. Non pas! lord Dumbar a été mon tuteur, mon second père! insouciant, prodigue et même dissipateur pour son compte, il a beaucoup d'ordre pour les autres... il a rétabli ma fortune qui était des plus embrouillées; il a fait plus. C'est à son influence à la Chambre que je dois mes premiers succès; ses amis sont devenus les miens! enfin il m'a créé une position politique, et comme mon mariage avec sa fille est devenu le plus ardent de ses vœux...

CROSBY. Je vous en fais compliment, Milord... la plus jolie femme de Londres et la plus à la mode!

LORD ALBERT, *souriant.* Oui, pendant l'ambassade de son père, elle a passé deux ans à Paris, dans un pensionnat du grand monde, école de futilités... rassurez-vous... des jeunes filles étourdies deviennent chez nous des femmes raisonnables. D'ailleurs... j'ai donné ma parole... c'est un engagement d'honneur!.. Mais puisque vous vous rendiez au château de Dumbar, comment êtes-vous ici, chez miss Hélène?..

CROSBY. Elle ne m'attendait que tantôt... mais j'ai aperçu votre seigneurie... que je ne peux jamais rencontrer à son hôtel... c'est tout simple... les hommes politiques sont si affairés...

LORD ALBERT. Qu'ils n'ont pas le temps de s'occuper de leurs affaires... Que me vouliez-vous?

CROSBY. Régler nos comptes...

LORD ALBERT. C'est inutile... j'ai confiance en vous.

CROSBY. Je le sais bien..

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est à votre or, c'est à votre obligeance
Que j'aurai dû mon sort et mon état,
Et s'il fallait dans ma reconnaissance
Pour vous, Milord...

LORD ALBERT, *l'interrompant.*

Vous n'êtes pas ingrat,
Oui, je le sais, vous n'êtes pas ingrat.
De plus, chacun vous cite sur la place
Comme un marchand riche, honnête et loyal,

Mais c'est égal, il faut que vous contrôlassiez l'emploi des fonds que vous m'avez confiés, et voici. (*Lui donnant un papier.*) Vous examinerez à loisir la liste des tableaux que j'ai commandés et payés à miss Hélène, il y en a eu cette année pour mille guinées...

LORD ALBERT. Que cela! vous n'êtes pas assez généreux... cela vaut deux fois plus!

CROSBY. Comme Milord voudra... je dois lui annoncer pourtant une bonne nouvelle, c'est que pour la première fois quelques acquéreurs se sont présentés...

LORD ALBERT, *vivement*. Vous aviez exposé ces tableaux...

CROSBY. Oui, Milord, dans ma boutique.

LORD ALBERT. Je vous le défends!

CROSBY. Mais... Milord...

LORD ALBERT, *s'asseyant près de la table, à gauche des spectateurs*. Je ne le veux pas!

CROSBY. Et pour quelles raisons?.. (*S'inclinant.*) Pardon, Milord!.. depuis trois ans je ne me suis pas permis la moindre question à ce sujet... mais maintenant, Milord, que vous connaissez mon zèle, ma discrétion et mon dévouement... il me semble que vous pourriez sans crainte...

LORD ALBERT, *souriant*. Tout vous dire... vous avez raison! Eh bien! il y a près de trois ans, de l'appartement que j'occupais dans mon hôtel... on découvrait quelques belles habitations et beaucoup de mansardes. — Je me préparais alors aux travaux parlementaires; et forcé, pendant le jour, d'aller dans le monde, j'étudiais la nuit. — Mais j'avais beau prolonger mes veilles, au moment où j'éteignais ma lampe, j'en apercevais toujours une, plus tardive encore que la mienne. C'était bien loin en face de moi, à l'extrémité de la rue, à la fenêtre, sans rideau, d'un misérable grenier occupé, sans doute, par quelque artisan. Un soir, que je revenais de l'Opéra, j'eus la curiosité de regarder avec ma lorgnette, et j'aperçus, près du lit d'une femme malade et mourante, une jeune fille de douze à treize ans, qui travaillait.

CROSBY. En vérité!

LORD ALBERT, *toujours assis*. Le lendemain, étourdiment, brutalement, comme nous autres gens riches qui croyons qu'une poignée d'or dispense de tout... j'envoyai un domestique porter quelques secours. On répondit qu'on n'avait besoin de rien. — Je compris ma faute; mais, humilié et non découragé, je fis prendre des informations. — On ne connaissait pas ces femmes, on savait seulement qu'elles étaient à Londres pour un procès qu'elles venaient de perdre, et qu'elles étaient Françaises. Cette fois, je me présentai moi-même, à titre de voisin. La mère m'accueillit avec un sourire gracieux et digne; mais les offres que je hasardais en tremblant furent de nouveau repoussées; on ne recevait rien d'un jeune homme, d'un lord, d'un Anglais!

CROSBY. Ah! cette fois elle avait tort!

LORD ALBERT, *se levant, avec chaleur*. C'est possible, mais c'était bien! Je me contentai alors, et sans qu'on sût qu'il venait de ma part, d'envoyer à la pauvre malade sir Jakson, mon médecin, qui se trouva, comme par hasard, un des locataires de sa maison. Hélas! tous les soins furent inutiles, son heure était venue... Elle mourut en bénissant sa fille et en lui disant : jure-moi de ne jamais rien devoir qu'à toi-même et à ton travail? — Le lendemain, et pendant [illegible] [illegible] [illegible]

CROSBY. Et oserai-je demander à Milord quels sont ses projets sur cette jeune fille?

LORD ALBERT. Des projets... moi!.. Vous me faites là une question à laquelle je n'ai jamais pensé! Hélène a maintenant une fortune indépendante... et n'a besoin de personne; elle suivra sa volonté et son goût; tout ce que je désire, c'est qu'elle me continue son amitié. Mais pourquoi, monsieur Crosby, une pareille demande?

CROSBY. Pourquoi?.. Est-ce que votre seigneurie n'a pas vu hier soir miss Hélène?..

LORD ALBERT, *avec humeur.* Et si, vraiment!

CROSBY. Depuis longtemps, je parlais devant elle du dernier opéra, de ses magnificences, et cette jeune fille, qui ne sort jamais et qui n'a encore rien vu de pareil...

LORD ALBERT. A désiré y assister, je le sais.

CROSBY. Je lui ai proposé alors, pour l'accompagner, mistress Sarah, ma sœur, qui a été enchantée; c'est moi qui conduisais ces dames; et quand j'ai aperçu miss Hélène... avec cette robe de gaze... cette couronne de fleurs; enfin, il m'est venu une idée toute naturelle... parce que, après tout, moi qui vends des tableaux et elle qui en fait... cela peut aller ensemble!

LORD ALBERT, *avec émotion.* Eh! mais en effet!..

CROSBY, *avec embarras.* Et si Milord, qui est comme son tuteur... ne désapprouve pas mon idée... et daigne lui en parler...

Air de *Giselle.*

Je doute fort que ma demande plaise :
La présenter, moi-même, est délicat;
Et c'est surtout quand la cause est mauvaise
Qu'il faut, dit-on, prendre un bon avocat.
Veuillez, Milord, d'une chance nouvelle
En ma faveur essayer le hasard,
Je l'aime mieux!.. je m'en vais!..

(*On entend sonner dans la chambre à droite.*)

LORD ALBERT.

Mais c'est elle!

CROSBY.

Raison de plus, je reviendrai plus tard.

ENSEMBLE.

LORD ALBERT.

Eh mais, Monsieur, c'est ne vous en déplaise,
Me charger là d'un emploi délicat :
Je ne crois pas la cause si mauvaise
Et vous seriez un meilleur avocat.

CROSBY.

Je doute fort que ma demande plaise :
La présenter, moi-même, est délicat,
Et c'est-surtout quand la cause est mauvaise,
Qu'il faut, dit-on, prendre un bon avocat.

(*Crosby sort par la porte à gauche du spectateur.*)

SCÈNE II.

LORD ALBERT, HÉLENE, *entrant par la porte à droite.*

HÉLÈNE, *en dehors.* Comment... vous ne me dites rien, mais c'est très-mal!.. (*Entrant.*) Vous ici, Milord... et l'on vient seulement de m'en prévenir...

LORD ALBERT. J'avais défendu qu'on vous éveillât.

HÉLENE. Et vous m'attendiez depuis longtemps peut-être! Ah! que je suis fâchée!..

LORD ALBERT. Pour moi!

HÉLÈNE. Et pour moi aussi! c'est une demi heure que j'ai perdue et que vous me devez; vos visites sont si rares...

LORD ALBERT. Je n'étais pas seul... je causais avec M. Crosby.

HÉLÈNE, *vivement.* Que j'avais prié de venir... mais pas si tôt!

LORD ALBERT, *de même.* Cela vous contrarie?

HÉLÈNE, *avec franchise.* Mais oui... dans ce moment! plus tard, je ne dis pas!

LORD ALBERT. Rassurez-vous! Il est au château de Dumbar... une estimation de tableaux... il en a pour longtemps.

HÉLENE, *d'un air reconnaissant.* Ce bon M. Crosby! il est bien aimable, car j'avais tant de choses à vous dire... à vous raconter sur cette soirée d'hier à l'Opéra...

LORD ALBERT. Ah! vous vouliez...

HÉLÈNE. Vous l'avez deviné, j'en suis sûre, et c'est pour cela que vous venez!.. je vous en remercie.

LORD ALBERT, *avec un peu d'embarras.* Mais oui... pour cela, et pour prendre ma leçon!

HÉLÈNE. Cela n'empêchera pas, et en effet, il y a si longtemps que nous n'avons étudié.

LORD ALBERT, *souriant.* C'est vrai!..

HÉLÈNE, *allant prendre un carton qu'elle place sur une table, à gauche du spectateur.* Aussi vous restez toujours au même point, vous ne me ferez pas honneur.

LORD ALBERT, *de même.* Je le crains!

HÉLÈNE, *disposant tout ce qu'il faut pour dessiner.* A qui la faute? Vous ne venez jamais : ce n'est pas ainsi qu'on apprend. Voilà cette tête de Pénélope; combien y a-t-il de temps qu'elle est commencée... je vous le demande!

LORD ALBERT, *avec bonhomie.* Allons, Hélène, ne me grondez pas. Nous ferons aujourd'hui une bonne séance.

HÉLÈNE. Dieu le veuille!

LORD ALBERT, *s'asseyant près de la table sur une chaise basse, mettant le carton sur ses genoux et se disposant ainsi à dessiner pendant qu'Hélène, restée debout près de lui, taille son crayon.* Mais vous me parliez de l'Opéra... Savez-vous que vous y avez obtenu hier... un grand succès.

HÉLÈNE, *taillant le crayon.* Moi!.. comment cela?

LORD ALBERT, *le carton sur ses genoux, et se tournant vers Hélène.* Succès d'autant plus flatteur, qu'on ne vous connaissait pas, que vous étiez dans une loge fort modeste, avec M. Crosby et sa sœur, et vous avez produit un effet à rendre folles toutes nos ladys.

HÉLÈNE, *taillant toujours le crayon.* Milord veut se moquer de moi.

LORD ALBERT, *de même.* Je vous dis la vérité. Et vous avez dû être bien heureuse.

HÉLÈNE. Heureuse... non; étonnée, oui. (*Lui donnant le crayon qu'elle vient de tailler.*) Tenez, Milord; c'était pour moi un coup d'œil si singulier, si nouveau! Quoique la sœur de M. Crosby m'eût beaucoup parlé de ce spectacle, de cette pompe, de ces toilettes éblouissantes, j'étais loin de m'en faire une idée; et tout cela, je vous l'avouerai, a produit d'abord sur moi une impression... triste.

LORD ALBERT, *posant le carton sur la table et se levant.* En vérité!

HÉLÈNE. Se dire qu'au milieu de cette foule immense et compacte on est comme seule, comme étrangère... qu'on n'a pas un ami... (*Vivement.*) Si!.. je me trompais... et quand je vous ai aperçu... à l'avant-scène... dans cette loge que M. Crosby m'a dit être la loge de la cour... oh! je n'ai plus été seule... tout m'a paru

bien mieux... et cependant quand vous m'avez vue et saluée si respectueusement, j'ai été si troublée... je me suis sentie rougir... je ne sais pourquoi... car c'était tout naturel.

LORD ALBERT. D'autant plus que je n'étais pas seul à vous admirer, et que dans ce moment tous les yeux et toutes les lorgnettes étaient dirigés de votre côté... vous avez dû vous en apercevoir!..

HÉLÈNE, *naïvement*. Non! je n'ai rien vu! je regardais à l'avant-scène!.. un instant par exemple, où j'ai eu peur, mais grand'peur!.. c'est à la fin du spectacle, quand nous avons voulu sortir de notre loge... il y avait là... une foule... tous jeunes gens... qui nous entouraient. Mistress Crosby, effrayée comme moi, avait saisi vivement le bras de son frère qu'elle ne quittait pas... et je me trouvais comme seule et abandonnée, quand je vous ai aperçu, Milord... Ah! que j'étais heureuse! J'ai couru à vous, me disant: Je suis sauvée! En effet, dès que j'ai eu pris votre bras, comme toute cette foule s'est écartée avec respect, et nous a fait passage! Et moi j'étais fière, et le cœur me battait de joie de me sentir protégée par vous!

LORD ALBERT. Honneur que chacun m'enviait, je le lisais avec orgueil dans tous les yeux; surtout dans ceux d'un jeune fat, lord Primerose Tressillyan, qui nous a suivis...

HÉLÈNE. Je n'ai pas remarqué. Et en bas, sous le vestibule, quel était ce groupe de jeunes femmes si élégantes, devant qui nous avons passé? Vous m'avez entraînée si vite, qu'à peine ai-je eu le temps de les voir!.. j'ai entendu seulement...

LORD ALBERT, *vivement*. Quoi donc? qu'avez-vous entendu?..

HÉLÈNE. Qu'elles se disaient à demi-voix en me regardant: *C'est elle!* Elles me connaissent donc, comment cela? Et il y avait dans leurs figures je ne sais quoi de hautain et de dédaigneux... sans doute parce qu'elles sont des ladys, des grandes dames, et que je ne suis qu'une pauvre artiste... (*Voyant le geste d'Albert.*) Cela ne me fait rien, je vous le jure... je n'aurais pas troqué leur sort contre le mien, surtout hier... Oh! non certainement! être là... à votre bras... comme votre sœur... comme.. (*S'interrompant.*) Eh bien! et votre leçon, Milord, et votre leçon?..

LORD ALBERT. C'est vrai!.. je n'y pensais plus! (*Il se rassied près de la table, reprend le carton sur ses genoux, et commence à dessiner. Hélène, debout près de lui et appuyée sur sa chaise, le regarde travailler, tout en continuant de causer.*)

HÉLÈNE. Je vous avouerai, cependant, que j'ai été enchantée quand nous avons été hors de la foule!

LORD ALBERT. Quand vous avez respiré le grand air...

HÉLÈNE, *avec gaieté et émotion*. Et comme vous avez été bon pour moi! combien je vous ai donné d'embarras! ce M. Crosby que nous avions perdu! et vous m'avez fait monter dans votre voiture... et vous qui alliez au bal de la cour, vous vous êtes dérangé pour me reconduire jusqu'ici, au milieu de la nuit, à un mille de Londres!

LORD ALBERT, *dessinant toujours*. C'était tout naturel!.. je ne pouvais pas vous laisser seule à une pareille heure!..

HÉLÈNE. Et pendant la route que de soins vous avez pris de moi! que d'attentions!.. Vous aviez peur que je n'eusse froid!

LORD ALBERT, *de même et sans la regarder*. Parbleu... en robe de gaze et les bras nus!..

HÉLÈNE. Et vous m'avez enveloppée de votre manteau... Ah! je n'oublie rien, Milord, je vous le jure, et vraiment.. j'étais honteuse de tant de bontés... je me le disais encore hier en m'endormant... (*Regardant le dessin de lord Albert.*) Eh bien!.. qu'est-ce que vous faites donc?.. voilà un nez de travers...

LORD ALBERT. C'est votre faute.. je vous écoutais!

HÉLÈNE. Mauvaise excuse... car bien souvent même quand je ne dis rien... (*S'interrompant.*) Voilà l'œil maintenant qui n'est pas sur la même ligne que l'autre!..

LORD ALBERT. Pour cela, vous vous trompez!

HÉLÈNE, *prenant une chaise et s'asseyant près de lord Albert*. Comment, je me trompe! (*Elle prend le crayon et mesure.*) Voyez plutôt...

LORD ALBERT. C'est ma foi vrai!..

HÉLÈNE, *d'un air de triomphe*. Ah! — Attendez... attendez que je répare cela. (*Elle donne quelques coups de crayons*). Car elle aurait louché horriblement cette dame...

LORD ALBERT, *souriant*. Et il ne doit y avoir rien de louche dans Pénélope!

HÉLÈNE, *lui rendant le crayon*. Continuez maintenant et tâchez que les contours soient mieux accusés et plus fermes. (*Guidant sa main.*) On dirait que votre main tremble...

LORD ALBERT. Mais, c'est qu'aussi vous me grondez toujours.

HÉLÈNE, *souriant*. Mais c'est qu'en vérité, Milord, je suis fâchée de vous le dire, vous n'avez pas du tout de dispositions... et à votre place, j'y renoncerais.

LORD ALBERT, *vivement*. Non pas.

HÉLÈNE, *souriant*. Vous y mettez du moins une obstination et une patience dignes d'un meilleur sort...

LORD ALBERT. C'est ainsi qu'on arrive!

Air du *Partage de la richesse*.

Telle était l'épouse accomplie
Dont je retrace les contours,
Brodant une tapisserie
Qu'elle recommençait toujours.
Volontiers, suivant son exemple,
Content d'être ici, je voudrais
Que, pour moi, quand je vous contemple,
La leçon ne finît jamais!

HÉLÈNE, *le menaçant du doigt*. Milord, Milord... Vous espérez en vain me désarmer par des flatteries... Voilà un trait qui n'est pas correct... (*Lui frappant sur les doigts avec un autre porte-crayon qu'elle tient.*) pas ainsi, Milord, pas ainsi!..

LORD ALBERT, *se frottant la main qu'elle vient de frapper*. Eh mais, mon professeur... c'est plus que gronder...

HÉLÈNE. Ah dame! je veux qu'on m'écoute... et vous alliez toujours dans le même sens...

LORD ALBERT. C'est-à-dire de travers...

HÉLÈNE. Ce n'est pas ainsi qu'on fait des progrès... voilà un dessin que M. Crosby n'achètera certainement pas...

LORD ALBERT, *posant son crayon, se levant*. Crosby!.. ah! mon Dieu!..

HÉLÈNE. Qu'est-ce donc?

LORD ALBERT. Il m'avait chargé pour vous d'une mission... que depuis une demi-heure, j'avais totalement oubliée.

HÉLÈNE. Et laquelle?..

LORD ALBERT. Il m'a prié, miss Hélène... de parler pour lui... il veut... il désire vous épouser!

HÉLÈNE. M'épouser!.. moi!.. ah! mon Dieu!

HÉLÈNE. Je vous avouerai, cependant, que j'ai été enchantée lorsque nous avons été hors de la foule. — Scène 2.

LORD ALBERT. Qu'avez-vous?

HÉLÈNE. Je ne sais... si c'est ce que vous venez de m'annoncer... ou la manière si brusque dont vous me l'avez dit... mais j'ai éprouvé là, comme un coup douloureux... et pénible!.. et j'ai tort après tout... car M. Crosby est un honnête homme... un excellent homme...

LORD ALBERT, *avec émotion*. Vous trouvez!..

HÉLÈNE. Sa sœur, mistress Sarah, qui compose toute sa famille, est fort bien... du moins, elle m'a semblé telle... et malgré cela, j'aimerais mieux ne pas me marier et rester toujours comme je suis!

LORD ALBERT. Est-il possible!..

HÉLÈNE. Mon sort est si heureux! c'est une si belle carrière que celle d'artiste! être indépendant, n'avoir besoin de personne, ne devoir qu'à soi-même son existence; et, dans cet art qui vous charme, trouver à la fois son bien-être et son plaisir, je ne connais pas de position plus désirable! aussi, bien souvent, Milord, en pensant à vous, aux ennuis et aux obligations de votre fortune, de votre rang et de votre naissance, je vous plains... (*Vivement.*) Oui, il y a des moments où je me surprends à désirer que vous ne soyez comme moi... qu'un peintre... un artiste .. (*S'arrêtant et montrant en souriant le dessin de Pénélope.*) Ce qui, par malheur, n'est guère probable!

LORD ALBERT. Vu mon peu de dispositions!..

HÉLÈNE. C'est ce que je voulais dire ..

LORD ALBERT. Mais que répondrai-je à M. Crosby?

HÉLÈNE. Ce qu'il vous plaira!.. pourvu qu'il ne m'en veuille pas, et qu'il me conserve son amitié... J'ai si peu d'amis, que je tiens à les garder, et je ne vous ai pas parlé d'une bonne fortune qui m'arrive aujourd'hui.

LORD ALBERT. Non, vraiment.

HÉLÈNE. C'est juste!.. depuis que vous êtes ici, nous avons été si occupés! Vous savez bien .. cela ne vous ennuiera pas? mon vieux maître de dessin, dont je vous ai parlé tant de fois...

LORD ALBERT, *gaiement*. Ah! M. Durocher! ami de votre père, élève de Gros et de Guérin, qui vous a donné autrefois en France les premières leçons.

HÉLÈNE. Eh bien! il est ici... en Angleterre!

LORD ALBERT. Vraiment?

HÉLÈNE. Hier, en allant à l'Opéra, un embarras de voitures arrêta la nôtre... et j'aperçois à deux pas de nous... c'était lui...

LORD ALBERT, *regardant la pendule.* Ah! mon Dieu!

HÉLÈNE. Qu'avez-vous donc?

LORD ALBERT. Comme les heures sont rapides... ici, du moins; et ma séance du Parlement!.. une proposition de lord Dumbar que je dois soutenir...

HÉLÈNE. Quel dommage! mon vieux professeur à qui j'avais donné mon adresse... doit venir ce matin, il n'y manquera pas, j'en suis sûre! vous l'aurez vu!

LORD ALBERT. Impossible de l'attendre... adieu!

HÉLÈNE. Déjà!.. qui sait maintenant quand vous reviendrez... (*D'un air suppliant.*) quand donc?..

LORD ALBERT. Le plus tôt que je pourrai.

HÉLÈNE. N'importe, dites-moi le jour... quand on le sait... cela fait prendre patience... Et quand il approche... on est heureuse dès la veille...

LORD ALBERT, *lui prenant la main avec reconnaissance.* Hélène!..

DUROCHER, *en dehors.* Ce doit être ici...

HÉLÈNE, *regardant vers le fond.* C'est lui! (*Courant au-devant de M. Durocher.*) Mon maître!.. mon père!..

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, M. DUROCHER.

DUROCHER, *embrassant Hélène sur le front.* Ma chère enfant!.. quel plaisir de rencontrer une compatriote, une Française, une physionomie nationale, dans ce maudit pays où il n'y a que des... (*Se tournant et apercevant lord Albert qui s'incline et à qui il rend son salut.*) Pardon!

HÉLÈNE, *à Durocher.* Lord Albert Clavelling, mon cher maître, que je vous présente.

LORD ALBERT. Et qui est bien contrarié, Monsieur, de ne pouvoir rester avec vous. Je suis l'ami des talents, quel que soit leur pays, et je ne me console de vous quitter aussi brusquement, que par l'espoir d'une autre occasion.

HÉLÈNE. Qu'il serait facile de faire naître, si vous vouliez tantôt... dîner ici.

DUROCHER, *vivement.* Je ne demande pas mieux!

HÉLÈNE. Et vous, Milord?

LORD ALBERT. Mais, je ne suis...

HÉLÈNE. Bah! (*Jetant les yeux du côté du carton où est la tête de Pénélope,*) entre artistes!.. à moins que votre seigneurie ne soit fière ou difficile, et ne craigne notre modeste repas!

LORD ALBERT, *s'inclinant avec un sourire.* A quelle heure?

HÉLÈNE, *lui tendant la main.* Très-bien... après la séance du parlement; vous nous rendrez compte des discours qu'on y aura prononcés... (*Avec intention et en souriant gracieusement.*) Il y en a un... auquel je m'intéresse beaucoup.

LORD ALBERT. Vous êtes trop bonne!.. (*Saluant.*) Adieu, monsieur Durocher. (*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, DUROCHER.

DUROCHER, *le suivant des yeux avec un air de défiance.* Voilà un jeune lord, qui est bien fait... et qui a bonne tournure.

HÉLÈNE. N'est ce pas?

DUROCHER. Dis-moi, mon enfant.., pardon, Hélène, de mes anciennes habitudes, je n'ai pas encore eu le temps de les oublier...

HÉLÈNE. Et je veux que vous les conserviez toujours! je croirais que vous ne m'aimez plus... si vous cessiez de me tutoyer...

DUROCHER. Eh! bien soit, tu n'as pas changé... ni moi non plus... mon amitié est toujours la même, et c'est pour cela que je te demanderai d'abord : comment connais-tu ce seigneur?

HÉLÈNE. C'était comme vous, un ami de ma mère; je lui donne des leçons de dessin.

DUROCHER. Je comprends, toi qui en recevais autrefois, tu en donnes maintenant... c'est juste, il faut vivre! et tu es ici, sans doute, chez quelque lady, dont tu élèves les filles... triste condition!

HÉLÈNE, *souriant.* Non, vraiment!

DUROCHER, *se frappant le front.* C'est juste; j'oubliais que tu nous as invités à dîner; tu es chez quelque parente, quelque vieille tante!

HÉLÈNE. Non, mon cher maître, je suis chez moi!

DUROCHER. Allons donc!.. ce cot age délicieux, ce joli jardin, cette cour élégante où je n'osais entrer avec mon carrosse de place... tout cela est à toi?

HÉLÈNE. Vous l'avez dit!

DUROCHER, *regardant autour de lui.* Quoi ces meubles... ce luxe qui t'entoure...

HÉLÈNE. C'est à moi!

DUROCHER, *stupéfait.* Ah! bah!.. tu as gagné tout cela à donner des leçons?

HÉLÈNE. Non, mais à faire des tableaux... qu'on m'a payé très-cher.

DUROCHER. En vérité!

HÉLÈNE. Et l'on m'en commande chaque jour... plus que je n'en puis composer.

DUROCHER, *avec étonnement.* Ce serait possible!.. ici, en Angleterre!.. écoute-moi bien, Hélène, je n'aime pas les Anglais... c'est un goût comme un autre... mais s'il est vrai qu'ils estiment et encouragent les arts...

HÉLÈNE. Je vous le jure.

DUROCHER. Il n'y a donc pas longtemps!.. ou alors, c'est par esprit de contradiction, et pour ne rien faire de ce qu'on fait en France... car là-bas, vois-tu bien, les arts et le goût n'existent plus. Nous autres, élèves de Gros et de Guérin, nous ne sommes plus bons à rien, qu'à peindre des dessus de portes... si toute fois encore il y a des portes qui s'ouvrent pour nous.

HÉLÈNE. En vérité!

DUROCHER. Il y a une nouvelle école, par brevet d'invention, qui a pris pour devise : « Rien n'est beau que le laid; rien n'est vrai que le faux! » Ils ont une nature à eux... de l'ultra-nature! des chevaux verts... j'ai vu un cheval vert!

HÉLÈNE. Allons donc!

DUROCHER. Et ils appellent cela de l'imagination!.. et il y a des sots qui les admirent et prétendent que cela se fond avec le paysage. Je l'ai lu dans un feuilleton. Que veux-tu que l'on fasse après cela?.. des chevaux véritables, pour qu'on vous trouve commun et rococo.

HÉLÈNE. Il faut réclamer.

DUROCHER. Auprès de qui?.. à moins d'être cousin d'un député (et je n'en ai pas dans ma famille), on n'ob-

[illegible], lorsque je suis [illegible], c'est que mon père... mon pauvre p[illegible] avait tout sacrifié pour mon éducation, — j'espérais, au retour, lui apporter la fortune... plus tard, au moins, entourer ses vieux jours de quelque aisance .. eh bien! non, et perdant patience, j'ai quitté la France, où je serais mort de colère... Je suis venu à l'étranger, dussé-je y mourir de faim !.. c'est plus simple et plus facile. — Je comptais, pour me pousser dans le monde, sur la protection d'une grande dame... la fille d'un ministre, lady Arabelle Dumbar, qui a été mon élève à Paris, dans un pensionnat du faubourg Saint-Honoré, où je donnais des leçons.

HÉLÈNE. Eh bien! Est-ce qu'elle vous a mal accueilli?

DUROCHER. Elle a été charmante! Elle allait monter en voiture : — « Revenez plus tard, m'a-t-elle dit... car le milieu de ma journée est toujours consacré à des visites ou à des emplettes. » J'y suis retourné un soir... elle allait au bal; je me suis présenté un matin... elle en revenait!

AIR nouveau de *M. Numa.*

J'ai dit : renonçons à jamais
Au grand monde, à ses grandes dames !

HÉLÈNE.

Mais pourtant...

DUROCHER.

Mon Dieu je connais
Qu'elle est la bonté de leurs âmes.
Pour le malheureux qui gémit,
Leur cœur serait sensible et tendre,
Si la Polka, si le bal, si le bruit,
Ne les empêchaient pas d'entendre.

Aussi mon seul espoir maintenant c'est dans une dizaine de tableaux de ma composition que j'ai apportés avec moi.

HÉLÈNE. Et que vous vendrez très-bien ici, je vous en réponds. Je vous promets d'avance gloire et fortune!..

DUROCHER. Dieu le veuille!..

HÉLÈNE. Et d'ici là... Vous rappelez-vous, mon cher maître, quand nous sommes parties pour disputer à Londres les derniers débris de notre fortune... J'étais bien jeune alors... mais je vous vois encore, quand nous parlions des frais du voyage, me glisser dans la main un certain petit billet de cinq cents francs... que ma mère a accepté.

DUROCHER, *d'un air bourru.* Et qu'elle m'a rendu quelques semaines après... ne voilà-t-il pas un grand service!.. Entre artistes! l'un n'a rien, l'autre pas davantage.

HÉLÈNE, *lui glissant un petit portefeuille dans la main.* Eh bien! la semaine prochaine, mon cher maître, vous me rendrez ce petit portefeuille...

DUROCHER. Moi!..

HÉLÈNE. Je le veux!.. ou nous nous fâcherons... (*Joignant les mains.*) Ce n'est pas moi, c'est ma mère qui vous en prie!.. Vous ne la refuserez pas, j'espère; vous ne refuserez pas l'argent que je dois à vos leçons... l'argent gagné par mon travail. Comme vous disiez, entre artistes! je vous en demanderais bien si je n'en avais pas.

DUROCHER, *avec émotion.* Eh bien! soit.. de toi, d'un artiste... j'accepte... et si tu savais, Hélène, ce que j'éprouve là... d'émotion et de reconnaissance. Ah! çà, mon élève, tu as donc fait de grands progrès depuis trois ans? (*Regardant le tableau qui est à droite.*) Pas mal... pas mal du tout, mon enfant! Du ton, du coloris... c'est chaud!

HÉLÈNE. Vous trouvez!

DUROCHER. Parbleu!.. si tu n'étais qu'un amateur, ce serait délicieux! Si tu étais seulement une duchesse.. lady Arabelle, par exemple... ce serait admirable. (*Secouant la tête.*) Mais pour une artiste, ce n'est pas encore assez fort. Vois-tu bien, il n'y a pas assez d'air dans ce ciel-là.

HÉLÈNE. C'est vrai.

DUROCHER. Ces eaux-là ne sont pas assez transparentes.

HÉLÈNE. C'est vrai.

DUROCHER. Voilà un torrent qui reste en place, qui ne court pas!

HÉLÈNE. Vous avez raison... je comprends.

DUROCHER, *prenant le pinceau.* Ce ne sera rien!.. Quelques coups de pinceau vont animer cela. (*Peignant toujours.*) Et qu'est-ce que tu peux vendre un tableau comme celui-là?

HÉLÈNE. Dame!.. Estimez vous-même...

DUROCHER. Voyons!.. Une centaine d'écus?..

HÉLÈNE. Ah! grâce au ciel... mieux que cela!..

DUROCHER. Diable!.. tu as raison... Il paraît qu'ici on paie mieux que là-bas!

—

SCÈNE V.

CROSBY, HÉLÈNE, DUROCHER.

HÉLÈNE, *bas, à Durocher.* Justement, voici M. Crosby, mon marchand de tableaux .. un homme immensément riche.

DUROCHER. En vérité!.. et il n'a l'air ni fier ni insolent... tandis que là-bas... (*Voyant Crosby qui s'avance d'un air timide et salue Durocher.*) mais, au contraire, il salue d'un air timide et honnête... Ah çà, est-ce que décidément les Anglais l'emporteraient sur la France... par les marchands de tableaux?

CROSBY, *s'approchant timidement d'Hélène et à demi-voix.* Je viens de voir Milord.

HÉLÈNE. Vous, monsieur Crosby... où donc cela?

CROSBY. Sur la route de Londres... où je le guettais... pour avoir une réponse... vous savez!.. il m'a dit... que vous n'étiez pas encore décidée.. que plus tard vous verriez!..

HÉLÈNE. Moi!..

CROSBY, *lui faisant signe de la main de ne pas parler.* C'est bien!.. c'est bien! c'est tout ce que je demandais... A vos ordres, miss Hélène, j'attendrai... (*Haut.*) Vous m'aviez dit de venir ce matin.

HÉLÈNE. Pour un nouveau tableau que je viens d'achever... et que je veux vous proposer (*Lui montrant le chevalet.*) Tenez, regardez...

DUROCHER, *qui, pendant ce temps, est passé près de la table, à gauche des spectateurs, et a ouvert le carton de lord Albert.* Voilà une Pénélope...

CROSBY, *à demi-voix, lui montrant Durocher.* Quel est ce monsieur... qui a un air étranger?

DUROCHER, *interrompant Hélène qui va répondre.* Un ami de la maison? (*Regardant toujours.*) Qui a fait cet œil-là?..

CROSBY. Enchanté, Monsieur, de faire votre connaissance!

DUROCHER, *fermant le carton.* Pauvre Pénélope!.. quel œil!..

CROSBY, *s'arrêtant devant le tableau qu'il contemple*

quelques instants avec son lorgnon. Eh mais... eh mais.. permettez donc, voilà un petit paysage qui est divin... délicieux! .

DUROCHER. Vous trouvez? (*A part.*) Encore un qui n'y entend rien!

CROSBY. C'est admirable de ton... et de couleur. (*A Durocher.*) Voyez plutôt, Monsieur... voyez vous-même.

DUROCHER, *à part.* A moins que ce ne soit les deux coups de pinceaux que je viens d'y donner... Je suis pour ce que j'en ai dit : les Anglais ne s'y connaissent pas...

CROSBY. N'est-ce pas, Monsieur, que c'est charmant?

DUROCHER, *haut.* Vous avez raison. . c'est très-bien.

CROSBY. C'est-à-dire que c'est tout uniment un petit chef-d'œuvre! Vous n'avez encore rien fait de si fin, de si joli, de si délicat!

HÉLÈNE. Vous êtes trop bon, monsieur Crosby... Mais trêve d'éloges, et voyons l'essentiel. (*Souriant.*) Combien me donnez-vous de ce petit chef-d'œuvre?

CROSBY. Mon Dieu!.. il faudrait, pour être juste, le couvrir d'or... mais...

DUROCHER, *à part.* Ah! voilà le *mais* comme là-bas.

CROSBY. Les temps sont durs! le commerce va mal...

DUROCHER, *à part.* Juste la même phrase dans les deux pays.

CROSBY. Je ne puis guère vous donner de celui-ci... qu'une centaine de guinées!..

DUROCHER, *étonné.* Cent guinées!.. cent louis de France... est-il possible!..

HÉLÈNE. Soit, monsieur Crosby... comme vous voudrez!

DUROCHER, *bas, à Hélène.* Tu acceptes! (*La prenant à part.*) Pardon, pardon, mon enfant, je suis honnête homme avant tout.. je crains que ce brave homme ne se ruine! Quoique Anglais, je m'y intéresse... et à ce taux-là... vrai...

HÉLÈNE. C'est le prix! Je lui ai vendu près du double les trois derniers, qui ne valaient pas celui-ci.

DUROCHER, *stupéfait.* Les trois derniers!

HÉLÈNE. Oui vraiment!

DUROCHER. Plus du double!

HÉLÈNE. Eh mais, sans doute!

DUROCHER, *prenant à part Crosby, qui, pendant ce temps, examine le tableau.* Monsieur, c'est fait... c'est vendu!.. Mais dites-moi, non pas que ce ne soit charmant, délicieux... et comme vous l'avez très-bien apprécié, un vrai chef-d'œuvre... mais enfin, je voudrais savoir comment, ici... à Londres... on peut s'en retirer à ce prix-là.

CROSBY. Parfaitement. C'est pour moi une affaire excellente...

DUROCHER, *à part.* Ce n'est pas possible... et, à moins d'en avoir la preuve de mes propres yeux...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Lord Tressillyan.

HÉLÈNE. Je ne le connais pas!

—

SCÈNE VI.

CROSBY, LORD TRESSILLYAN, HÉLÈNE, DUROCHER.

LORD TRESSILLYAN, *saluant respectueusement.* Miss Hélène!.. (*A part.*) C'est bien elle que j'ai vue hier à l'Opéra... plus jolie encore qu'aux lumières... c'est rare!..

HÉLÈNE. Qui me procure, Milord, l'avantage de votre visite?

TRESSILLYAN. Je vais vous le dire en peu de mots... J'ai vu de vous des tableaux charmants...

HÉLÈNE. Où cela, Monsieur?

TRESSILLYAN. Mais... partout...

CROSBY, *à part.* C'est bien étonnant, car ils sont tous chez moi!

TRESSILLYAN. Je les ai vus... c'est vous dire que j'ai été ravi... enthousiasmé!

DUROCHER, *à part.* Et lui aussi!

TRESSILLYAN. J'adore les arts... mais je n'aime pas les artistes, c'est bizarre, n'est-ce pas!.. A moins qu'ils ne soient comme vous, miss Hélène, adorables, enchanteurs!.. Et attendu qu'il manque à ma collection un ouvrage de vous... j'en veux un... il m'en faut un!...

HÉLÈNE. Je vous remercie, Milord, de l'honneur que vous voulez bien me faire... mais je n'ai pas de tableaux; je viens de vendre le dernier à monsieur Crosby.

CROSBY. Le voici, Milord.

TRESSILLYAN, *regardant le tableau avec son lorgnon.* Un paysage!.. avec de l'eau, de la verdure et des arbres. C'est justement ce que je voulais. C'est ravissant! Et c'est, monsieur Crosby, un marchand de tableaux... au fait c'est son état... qui vient d'acheter celui-ci!.. Combien avez-vous payé cela, mon cher?..

CROSBY. Cent guinées, Milord.

TRESSILLYAN. C'est pour rien.

DUROCHER, *à part.* Ah! mon Dieu!

TRESSILLYAN. Je vous en donne cent cinquante.

CROSBY. Non, Milord.

TRESSILLYAN. Deux cents.

CROSBY. Cela m'est impossible, sur mon honneur...

TRESSILLYAN. Alors!.. deux cent cinquante, et n'en parlons plus... il est à moi... (*Appelant.*) Holà...

HÉLÈNE, *bas, à Durocher.* Vous voyez bien!

DUROCHER, *à part.* C'est à confondre!

CROSBY, *à part.* Ah çà, est-ce que réellement cela vaudrait cela... si ce n'était la défense de lord Clavering!..

TRESSILLYAN. Que l'on porte cela dans ma voiture...

CROSBY, *haut, à Tressillyan.* Pardon, Milord... j'ai dit à votre seigneurie que cela ne se pouvait pas... c'est déjà vendu et d'avance pour l'Allemagne et pour la Russie... (*Il prend le tableau qui est sur le chevalet.*)

DUROCHER, *à part.* Ah bah!

TRESSILLYAN. C'est différent... je n'insiste plus, je prierai seulement miss Hélène de vouloir bien, pour le même prix, m'en composer un dont je vais lui donner le sujet...

CROSBY, *qui est passé près de Durocher.* Eh! bien, Monsieur, avez-vous peur encore que je ne m'en retire pas?

DUROCHER, *à demi-voix.* Au contraire, Monsieur... votre fortune est faite... et la mienne aussi.

CROSBY. Que voulez-vous dire?

DUROCHER. Ne retournez-vous pas à Londres?

CROSBY. A l'instant... j'ai ma voiture qui m'attend

DUROCHER. J'y monte avec vous et en route nous parlerons affaires... et vous verrez... je ne vous dis que cela!

CROSBY. A vos ordres, Monsieur. (*Lord Tressillyan cause bas avec Hélène, et Crosby enveloppe le tableau dans une toile.*)

DUROCHER, *à part.* Quand il verra ma Niobé, ma bataille de la Moscowa... etc., etc... en tout dix tableaux... dix chefs-d'œuvre!.. à six mille livres seulement, l'un dans l'autre... (*A Crosby.*) Je suis à vous, Monsieur. Soixante mille francs de capital... je me retire des arts...

DUROCHER.

AIR nouveau de *M. Numa fils.*

Venez, Monsieur, et donnez-moi la main;
Vous allez être enchanté, je le jure,
Venez, Monsieur, dans votre voiture
Nous causerons tous les deux en chemin.
Oui, l'Angleterre et la France, heureux sort,
Dont mon cœur accepte l'augure!
Toutes les deux vont être enfin d'accord,
(*A part.*)
Par malheur ce n'est qu'en peinture!

ENSEMBLE

DUROCHER.

Venez, Monsieur, et donnez-moi la main,
Vous allez être enchanté, je le jure.
Venez, Monsieur, et dans votre voiture
Nous causerons tous les deux en chemin,

CROSBY.

Allons, Monsieur, et donnons-nous la main;
Vous le voulez, j'en accepte l'augure.
D'être enchanté, Monsieur, je suis certain,
Nous causerons tous les deux en chemin.

LORD TRESSILLYAN.

C'est bien heureux, ils s'éloignent enfin;
Et de grand cœur je bénis l'aventure :
C'est bien heureux, ils s'éloignent enfin,
Et que le ciel les conduise en chemin.

HÉLÈNE.

Que me veut-il? ah! je le cherche en vain,
Et singulière est pour moi l'aventure;
Que me veut-il? oui, je le cherche en vain,
Nous voilà seuls, il va parler enfin?

(*Durocher sort avec Crosby par la porte du fond.*)

—

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, TRESSILLYAN.

HÉLÈNE, *s'asseyant et faisant signe à lord Tressillyan de s'asseoir.* Je vous écoute, Milord.

TRESSILLYAN. Je suis lord Primerose Tressillyan, marquis de Glenowal, le plus riche propriétaire de Northumberland.. ce qui n'a pas empêché ma famille de m'envoyer à l'Université. Oui, j'ai fait d'excellentes études.

HÉLÈNE. Cela ne me m'étonne pas, Milord.

TRESSILLYAN. Vous êtes trop bonne... J'ai passé trois ans à Oxford avec lord Albert Clavering... et ce qui vous étonnera peut-être... par un hasard... par une fatalité obstinée... il l'a toujours emporté sur moi!..

HÉLÈNE. Et le sujet du tableau dont vous vouliez me parler.

TRESSILLYAN. M'y voici! Lancé dans le monde je me suis bientôt fait un nom par mes jockeys; mes chevaux, mes paris... que j'ai souvent gagnés, moi-même en personne. Car vous saurez que je suis extrêmement fort et extrêmement adroit!..

HÉLÈNE. Je n'en doute pas, Milord.

TRESSILLYAN. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'aux dernières courses d'Epsom... j'avais des chevaux, par sang magnifiques... et *Atalante*... qui jusqu'alors avait été favorite... engagée dans un dernier pari de six mille guinées... se laisse battre et distancer par qui?.. par miss *Babiole*... jument de lord Clavering! encore lui... la même fatalité!

HÉLÈNE. Mais, Milord... ce tableau...

TRESSILLYAN. Nous y arrivons!.. je voulais comme tout le monde... entrer à la chambre des Communes... j'avais un concurrent .. un adversaire... vous le devinez, lord Clavering!.. et quoique je sois plus riche et de beaucoup... quoique j'aie dépensé pour mon élection, dix mille livres sterling, rien qu'en porter et vin de Porto, nos électeurs qui avaient perdu la tête... qui étaient ivres... l'ont nommé... lui!.. c'est comme une gageure.

HÉLÈNE. Mais, Milord...

TRESSILLYAN. Plus qu'un mot et je conclus... Il y a dans le monde une jeune et charmante lady... la reine de nos salons... une vivacité, une grâce, un esprit... je suis son chevalier .. son partner habituel... et rien qu'en nous voyant danser ensemble, la Polka, la Redowa... chacun convient que nous sommes faits l'un pour l'autre... du reste, la fille d'un ministre, ce qui me permettrait de regagner la position politique que j'ai perdue, et quant à la préférence marquée... qu'elle daigne m'accorder, ce n'est pas moi, c'est l'opinion générale qui le proclame... aussi je croyais de ma délicatesse de la demander en mariage... et le père... (*Riant.*) Ici, miss Hélène... vous ne voudrez pas me croire... et c'est pourtant la vérité... le père me répond qu'il est engagé d'honneur!.. avec qui?.. avec lord Clavering!..

HÉLÈNE, *se levant avec émotion.* Est-il possible!..

TRESSILLYAN, *se levant aussi.* Vous n'en revenez pas?.. je le vois!.. ni moi non plus... d'une chance, d'une veine aussi constante, qui me vaut les railleries de tous nos gentlemen! Ils prétendent maintenant qu'il l'emportera toujours sur moi... il y a même des paris ouverts .. eh bien non!.. me suis-je dit .. c'est une lutte d'honneur, un combat désespéré, et ne fût-ce qu'une fois dans ma vie, je l'emporterai sur lui... n'importe comment?.. j'étais poursuivi par cette idée... quand je vous ai aperçue hier à l'Opéra... où chacun vous regardait... où chacun se demandait : quelle est cette ravissante personne? (pardon de citer le texte), nul ne vous connaissait, et moi, en faisant comme tout le monde, en vous admirant... je revais déjà aux moyens de fixer votre attention, et naturellement je me flattais de quelque espoir... lorsqu'à la sortie du spectacle, je vous aperçois au bras de qui?.. de lord Clavering... (*Avec colère.*) Ah! pour le coup, c'est trop fort!..

HÉLÈNE. Comment, Milord?..

TRESSILLYAN, *baissant la voix.* Je vous vois monter dans sa voiture... vous partez avec lui... cela ne me regarde pas... je n'ai rien à dire... (*D'un air à moitié ironique.*) Mais vous commencez peut-être à comprendre maintenant, le sujet du tableau que je viens vous demander?

HÉLÈNE. Non, Monsieur! et je n'en dois accuser que mon peu d'intelligence, car j'écoute de toute mon attention, et ne peux deviner encore...

TRESSILLYAN. Vous tenez, je le vois, à ce qu'on s'explique plus nettement.

HÉLÈNE. Sans doute, car vous êtes venu ici pour me parler d'un tableau.

TRESSILLYAN. Eh bien! soit... prenons un tableau de genre, vous en composez, je crois. *Hélène s'incline affirmativement.*) Prenons Danaë?.. Danaë et la pluie d'or... Vous savez! — Supposons qu'un jeune lord immensément riche, et qui ne sait que faire de sa fortune, veuille n'importe à quel prix, supplanter le roi des cieux... au lieu d'une pluie.. il propose un orage.. c'est le sujet du tableau.. qu'en dites-vous?

HÉLÈNE. Que je n'en ai jamais composé de semblable! Et, s'il faut vous l'avouer, Milord, il y a dans votre ton, dans votre air, dans vos regards même, quelque chose que je ne peux m'expliquer, et dont je n'ai pas l'habitude. Excusez-moi si je suis peu faite aux manières et au langage du grand monde; mais,

avec tout le respect qu'une artiste doit à un lord, je vous dirai que ces manières et ce langage me font éprouver un sentiment de gêne et de malaise que vous ne voudriez pas prolonger, et vous me permettrez, Milord, de me retirer.

TRESSILLYAN, *à Hélène qui lui fait la révérence et qui veut sortir.* Non, non, vous avez trop bien compris que je vous aime ..

HÉLÈNE. Monsieur...

TRESSILLYAN. Et que je veux mettre ma fortune à vos pieds.

HÉLÈNE, *avec fierté.* Milord, je suis chez moi, et je vous prie de sortir!

TRESSILLYAN.

AIR : *Polka du Diable à quatre.*

Dans les beaux-arts,
Moi, j'ai vu, d'ordinaire,
Qu'on était moins fière,
Surtout moins sévère :
Ah! plus d'égards,
Calmez votre colère,
Modérez le feu de vos regards!
Adieu, je pars!

HÉLÈNE

A vos regards
Si je parais sévère,
C'est que ma colère
Ne saurait se taire!
Oui, sans retards,
Veuillez donc me complaire
(*Avec ironie*)
Et montrer du moins quelques égards
Pour les beaux-arts.

TRESSILLYAN.

Mais je saurai d'un rival si tenace
Me venger mieux!.. j'en connais les moyens :
(*A Hélène qui fait un pas pour sonner.*)
Ah! n'allez pas, je vous en prie en grâce,
Sonner vos gens... je veux dire les siens!
(*Nouveau geste d'Hélène.*)
Vous l'ordonnez! . vous voulez que je sorte,
Votre humble esclave obéit à vos lois!
(*A part.*)
Nouvel échec!.. encor lui qui l'emporte!
Mais ce sera pour la dernière fois!

ENSEMBLE.

TRESSILLYAN.

Dans les beaux-arts,
Moi, j'ai vu, d'ordinaire,
Qu'on était moins fière, etc.

HÉLÈNE.

A vos regards,
Si je parais sévère,
C'est que ma colère, etc.
(*Il salue et sort.*)

—

SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, *seule.* Qu'est-ce que cela signifie?.. cet air de dédain et d'insulte... chez moi... j'en ai le cœur gros, et je me sens prête à pleurer!..

DUROCHER, *entrant par le fond.* Non! je ne m'en serais jamais douté. C'est à confondre!..

—

SCÈNE IX.

HÉLÈNE, DUROCHER.

HÉLÈNE. Ah! mon ami, vous voilà!.. venez à mon secours!

DUROCHER, *brusquement.* C'est bien! c'est bien! Mademoiselle!

HÉLÈNE. Et lui qui me repousse!.. d'où venez vous donc?

DUROCHER. De chez M. Crosby... cet ami des arts, qui n'a pas craint de m'offrir de mes tableaux... de dix chefs-d'œuvre... je n'ose le dire, moins que d'une seule de vos esquisses.

HÉLÈNE. Ah! je conçois votre colère, votre indignation...

DUROCHER. Non... ce n'est pas cela... rien ne m'étonne à présent.

HÉLÈNE. Qu'est-ce donc... alors?

DUROCHER. Je voulais partir, m'éloigner... et si je suis revenu... c'est pour vous rendre ce portefeuille... et ce qu'il contient.

HÉLÈNE. Mais plus que jamais... vous en avez besoin!

DUROCHER. C'est possible!.. mais c'est égal... reprenez-le.

HÉLÈNE. Je n'en ai que faire... et plus encore, si vous voulez...

DUROCHER. Merci, merci... je sais que l'or ne vous coûte rien... mais à moi il me coûterait trop!..

HÉLÈNE. Que voulez-vous dire?

DUROCHER. Que je l'avais accepté... mais d'une artiste, entendez-vous? d'une artiste seulement!.... adieu! (*Il jette le portefeuille sur la table et veut sortir.*)

HÉLÈNE, *courant après lui.* Vous ne me quitterez pas ainsi?.. Vous m'expliquerez ce que signifie votre air... et vos discours...

DUROCHER, *avec indignation.* Vous me le demandez?

HÉLÈNE. Oui... je le demande... je l'exige!

DUROCHER. Regardez seulement où vous êtes? ce luxe qui vous entoure .. cette maison... ces gens... A qui le devez-vous?..

HÉLÈNE. Vous le savez! je vous l'ai dit!

DUROCHER. Ah! ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire... et j'aurais préféré votre franchise... Il n'y en a comme vous, qui en conviennent et ne s'en cachent pas, cela vaut mieux! A tous leurs torts, du moins, elles n'ajoutent pas celui d'une estime usurpée!

HÉLÈNE.

AIR : *Fils imprudent, époux rebelle.*

Qui moi! Monsieur, usurper votre estime,
Je le jure, cela n'est pas.

DUROCHER, *voulant sortir.*

Adieu!

HÉLÈNE.

Mais quel est donc mon crime?

DUROCHER.

Adieu! . ne me retenez pas!

HÉLÈNE, *avec indignation.*

Non, non, Monsieur, je m'attache à vos pas!
Pour m'absoudre, ou pour me défendre
J'aurais compté sur votre cœur;
Et c'est vous, mon seul protecteur,
Qui me condamnez sans m'entendre!

DUROCHER, *s'arrêtant.* Au fait! si jeune!.. sans appui... sans un ami... sans un conseil!.. (*La regardant avec pitié.*) C'est égal, c'est dommage...

HÉLÈNE. Mais que voulez-vous dire?

DUROCHER. Je veux dire qu'ici comme chez nous, tout finit par se savoir, et dans ce lieu où j'étais entré pour lire les papiers publics, on parlait à voix haute d'un grand seigneur... lord Albert Clavering, s'il faut vous le nommer, que des liens de reconnaissance et de politique attachent à la fille d'un ministre son

bienfaiteur, ce qui ne l'empêche pas, disait-on, de se ruiner pour une jeune artiste, pour une Française... avec laquelle il n'a pas craint de se montrer en public hier soir à l'Opéra...

HÉLÈNE. O ciel!

DUROCHER. Et si j'avais pu douter encore... la manière dont parlait de vous ce jeune fat, qui vous quittait, et que je viens de rencontrer à ce lord Tressilyan.

HÉLÈNE, *poussant un cri d'indignation et portant la main à son front.* Lui!.. qui tout à l'heure... Ah! je comprends!

DUROCHER, *se jetant dans un fauteuil, à gauche, près de la table.* Vous voyez, comme je vous le disais, qu'il eût mieux valu tout m'avouer!

HÉLÈNE. Eh! que vous avouerai-je? mon Dieu! que tout tourne contre moi, et cependant, je le jure devant Dieu et devant vous... je le jure devant ma mère qui m'entend!.. on m'a calomniée.. moi... et lui!.. lord Clavering!

DUROCHER, *assis près de la table, et haussant les épaules.* Allons donc!.... quand ce matin encore il était ici!

HÉLÈNE. Eh bien, oui! c'est vrai!.. de temps en temps. Bien rarement il venait me voir; et quand, par malheur, il ne le pouvait pas, il m'écrivait... mais comme un ami, comme un frère, comme vous l'auriez fait vous même! Ce matin encore il me pressait d'épouser M. Crosby, qui me demande en mariage... oui... M. Crosby, qui est un honnête homme, qui me connaît... et qui m'estime .. lui!

DUROCHER, *avec étonnement.* M. Crosby!

HÉLÈNE. Eh! oui, Monsieur, croyez-moi... je ne vous dis que la vérité!.. Mais pour vous convaincre, je n'ai que mes paroles... et si le ciel, si mon bon ange pouvait m'envoyer quelque preuve. (*Poussant un cri.*) Ah! les lettres de Milord... il n'en manque pas une seule!.. je les gardais toutes... (*Prenant dans le secrétaire, à gauche, un cahier de lettres qu'elle jette sur la table.*) Voyez vous même, Monsieur; voyez, il m'exhorte à me bien conduire; il me parle de vertu et d'honneur. A chaque page il est question de ma mère!.. Et à celle qu'on veut séduire et déshonorer, est-ce qu'on lui parle d'honneur et de vertu? est-ce qu'on lui parle de sa mère!..

DUROCHER, *avec émotion, il se lève.* Non! non!

HÉLÈNE..Ah! vous me croyez donc, enfin!

DUROCHER. Eh bien! oui... eh bien! oui... je te crois!..

HÉLÈNE, *se jetant dans ses bras.* Merci, merci! mon père! (*Essuyant ses larmes.*) Ah! je respire. A présent, le reste n'est bien égal!

DUROCHER, *vivement.* Non, non... il ne faut pas parler ainsi. Et l'opinion?

HÉLÈNE. Eh! que m'importe! puisque je n'ai rien à me reprocher!

DUROCHER. Mais le monde?

HÉLÈNE. Est-ce que je vais dans le monde... est-ce que je le connais?

DUROCHER. Et ta réputation... et ton honneur, que toute femme doit défendre. Te sent-il permis d'en disposer ainsi?.. Ta mère a été une honnête femme, non-seulement à ses yeux, mais aux yeux des autres; et si elle vivait encore... elle rougirait donc de son enfant?

HÉLÈNE. Non, non, jamais... Parlez, que faut-il faire? je suivrai vos conseils.

DUROCHER. Dis-tu vrai?

HÉLÈNE. Je vous le jure!

DUROCHER. A cette condition, je te promets de te sauver. Mais il faut de la force, du courage!

HÉLÈNE. J'en aurai!

DUROCHER. Pour faire tomber sur-le-champ tous ces bruits, toutes ces calomnies... il faut trancher dans le vif, ne plus voir Milord.

HÉLÈNE, *avec douleur.* Ne plus le voir... et qu'est-ce que je deviendrai... car à tous les instants, voyez-vous...

DUROCHER. Eh bien!..

HÉLÈNE.

AIR : *Sans murmurer.*

Je l'attendais,
Et, tremblante, agitée,
Comptant les jours... à lui seul je pensais.
Il arrivait!.. et j'étais enchantée,
Et puis, hélas! dès qu'il m'avait quittée...
Je l'attendais!

DUROCHER. Qu'entends-je, ô ciel!.. mais, insensée, tu l'aimais donc?..

HÉLÈNE. Je n'en sais rien! mais je souffre, je sais malheureuse... et depuis un instant, je me sens là dans le cœur... un vide... un désespoir affreux .. tout me semble fini pour moi!

DUROCHER. Miséricorde!.. le danger est maintenant bien plus grand que je ne le croyais... et que tu ne le pense toi-même!.. Hélène, tu m'as juré de m'obéir... tu me l'as juré au nom de ta mère...

HÉLÈNE, *avec émotion.* Eh bien! parlez donc!.. que voulez-vous de plus?

DUROCHER. Tu m'as dit que M. Crosby demandait ta main.

HÉLÈNE. C'est vrai...

DUROCHER. Il faut la lui accorder!

HÉLÈNE. Moi!

DUROCHER. Il faut l'épouser... sur-le-champ... sans raisonner... sans réfléchir... c'est le seul moyen de salut qui te reste.

HÉLÈNE. Mais que dira lord Clavering?

DUROCHER, *avec impatience.* Et qu'a-t-ce que cela fait? c'est lui d'ailleurs qui l'a proposé cet honorable mariage. Je retourne moi-même chez M. Crosby... pour lui dire que tu consens...

HÉLÈNE. Déjà!

DUROCHER. Quand on a pris une bonne résolution, on ne saurait trop tôt l'exécuter...

HÉLÈNE. Mais lui... lord Albert... sans le consulter...

DUROCHER. Tu le mêles toujours à tout cela, et cela ne le regarde en rien!

HÉLÈNE, *écoutant.* Le voici... j'entends sa voiture, le galop de ses chevaux!

DUROCHER. Tu te trompes!

HÉLÈNE, *vivement.* Oh! non! je le connais si bien!

DUROCHER. Tant mieux, alors... il faut lui avouer la vérité tout entière et le prier de ne plus revenir... Allons, songe à la mère qui te regarde!

HÉLÈNE. Elle doit voir alors que je suis bien malheureuse.

DUROCHER, *continuant.* A ta mère... qui, comme moi, te conseillerait de l'éloigner...

HÉLÈNE.

AIR : *Faut l'oublier.*

Je tâcherai qu'il y consente!

DUROCHER.

Dis-lui que c'est de ton plein gré,
Un ton ferme... un air assuré.

HÉLÈNE.

C'est que je suis toute tremblante!

HÉLÈNE. Vous ne me quitterez pas ainsi. — Scène 9.

DUROCHER.

Et s'il acceptc...

HÉLÈNE.

Ah! j'en mourrai!..

DUROCHER.

C'est là ce qu'il ne faut pas dire :
Du calme... tu me l'as juré!..
Si tu peux même... il faut sourire.

HÉLÈNE, *essuyant une larme.*

Je tâcherai... je tâcherai ..

DUROCHER, *avec colère.*

Allons, courage! il faut sourire!

HÉLÈNE.

Ne grondez pas! je tâcherai!

(*Il sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE X.

LORD ALBERT, HÉLÈNE.

LORD ALBERT, *entrant par la porte du fond.* Jamais séance de la Chambre ne m'a paru aussi longue... à moi qui parlais... jugez de ceux qui écoutaient... et le plus singulier, c'est que lord Dumbar, dont je soutenais le projet de loi... n'était pas là pour me seconder! — chacun s'en étonnait; — mais enfin, et puisqu'il y a un discours auquel vous vous intéressez... je vous dirai, miss Hélène, que ce discours a eu, sinon un succès d'éloquence... au moins un succès de votes... la proposition que je défendais a été adoptée.

HÉLÈNE, *froidement.* J'en suis charmée, Milord.

LORD ALBERT. Eh mon Dieu! comme vous me dites cela, quel air grave!

HÉLÈNE, *avec émotion.* Il ne doit pas vous étonner, Milord.

LORD ALBERT. Eh! mais voilà que je ne ris plus... D'où vient le trouble et l'émotion que vous cherchez vainement à me cacher?

HÉLÈNE, *avec émotion.* Peu de mots vous l'expliqueront : je sais tout, Milord .. toute la vérité... un ami vient de me la faire connaître... et de m'éclairer sur ma véritable position!

LORD ALBERT, *avec colère.* Quoi! malgré ses promesses, ce Crosby aurait eu l'indiscrétion.

LORD ALBERT. Oh non! ce soir, son mariage; demain, le nôtre, Milady — Scène 17.

HÉLÈNE. Ce n'est pas lui... c'est un ami à moi, M. Durocher, qui m'a tout révélé!

LORD ALBERT. Qui a pu l'instruire de notre secret, je l'ignore; mais après tout, que trouve-t-il donc de si condamnable dans une conduite qui porte avec elle son excuse?

HÉLÈNE, *étonnée*. Comment?

LORD ALBERT, *vivement*. Eh bien oui! vous n'auriez, ainsi que votre mère, rien voulu accepter, même d'un ami; je vous y ai obligée... je vous ai forcée de recevoir de la main de Crosby, ce que vous auriez refusé de la nieune...

HÉLÈNE. O ciel!

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

La vérité m'apparaît tout entière :
Cette maison... cet or... cette splendeur.

LORD ALBERT.

Mais je l'atteste, on exagère
Ce que j'ai fait!..

HÉLÈNE.

Ah! pour mon déshonneur :
Je vous dois tout...

LORD ALBERT.

Non, non, c'est une erreur!
Si quelque temps vous fûtes abusée,
Cette fortune, qu'un instant
J'osai rêver pour vous, votre talent
L'aurait bientôt réalisée!

LORD ALBERT, *continuant avec chaleur*. Oui, bientôt vous pourrez vous acquitter et me rendre ce que vous croyez me devoir.

HÉLÈNE. Et pourrais-je jamais dissiper ou détruire les odieux soupçons.. auxquels chaque jour, et sans le savoir, je fournissais de nouveaux prétextes.

LORD ALBERT. Que voulez-vous dire?

HÉLÈNE. Que tout le monde se croit le droit de m'outrager, et que ce matin, ici, lord Tressillyan n'a pas craint de venir m'offrir à moi... sa fortune ..

LORD ALBERT. Oser vous insulter!.. (*Avec désespoir.*) ah! je suis coupable, bien coupable, je le vois... votre réputation était un bien, que mon amitié devait protéger et défendre, et c'est moi qui l'ai compromise...

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 —

ce sera mon regret, mon remords éternel, et croyez, Hélène, qu'au prix de ma vie...

HÉLÈNE, *froidement et cherchant à cacher son émotion.* Je ne vous fais aucun reproche, Milord... car il ne m'est pas permis de douter de votre amitié. Le reste est involontaire et peut encore se réparer... on dit que vous devez épouser miss Arabelle, la fille de lord Dumbar, votre tuteur et votre ami... hâtez-vous, je vous en supplie, de conclure ce mariage, qui mettra fin de lui-même à toutes ces honteuses suppositions.

LORD ALBERT. Mais vous, Hélène, vous!..

HÉLÈNE, *de même.* Moi!... je choisirai le mari que vous m'avez proposé... M. Crosby.

LORD ALBERT, *vivement.* Vous l'aviez refusé.

HÉLÈNE, *de même.* J'avais tort; je viens de lui envoyer dire que j'accepte. Mon honneur à moi, et l'estime de tous en dépendent; mais pour cela, vous le comprenez comme moi, Milord, il ne faut plus nous voir. Je l'ai promis, je l'ai juré devant Dieu, devant ma mère!

LORD ALBERT. Et ce serment-là, vous aurez le courage de le tenir?

HÉLÈNE, *avec émotion.* Vous m'y aiderez, Milord, et généreusement, en cessant de vous-même... vos visites...

LORD ALBERT. C'est vous qui me congédiez... c'est vous, Hélène, qui me dites : va-t-en!

HÉLÈNE, *se soutenant à peine.* Ce n'est pas moi... c'est l'honneur, c'est le devoir, et le devoir avant tout.

LORD ALBERT. Et mon amitié à moi... et l'affection si tendre et si pure que je vous portais...

HÉLÈNE. Je ne l'ai pas oubliée... je ne l'oublierai jamais... je le jure... mais... (*Se sentant prête à se trahir.*) Adieu, Milord!... (*Elle fait quelques pas en chancelant pour sortir.*)

LORD ALBERT, *la voyant s'éloigner.* Elle s'éloigne!.. (*Avec douleur.*) et moi qui croyais en elle!.. Ah! je n'aimais qu'une ingrate!..

HÉLÈNE, *revenant vivement près de lui.* Moi!.. une ingrate!.. moi qui me sentais mourir en vous disant adieu!.. moi qui, au prix de tout mon sang, voudrais qu'il me fût permis de vous aimer.

LORD ALBERT. Eh! si tu m'aimais, renoncerais-tu à notre amitié pour ce monde dont les arrêts devraient t'être indifférents?

AIR : *Un jeune Grec à l'ombre des lauriers.*

Si tu m'aimais... sans crainte et sans remord,
Tu braverais pour moi son anathème.

HÉLÈNE, *froidement.*

Ordonnez donc, disposez de mon sort;
Oui pour prouver à quel point je vous aime,
S'il faut à vous, que par d'autres liens
J'enchaîne mon âme éperdue...
Commencez donc par reprendre vos biens,
Pour que je puisse, à vos yeux comme aux miens,
M'être donnée et non vendue!

LORD ALBERT, *hors de lui.* Non, non; je n'accepte pas un pareil sacrifice... (*Tombant à genoux.*) Je te respecte et m'humilie devant toi!

SCÈNE XI.

LORD ALBERT, *aux pieds d'Hélène*, DUROCHER, *entrant par le fond.*

DUROCHER. Que vois-je? (*Hélène à sa vue pousse un cri, et s'enfuit dans l'appartement à droite.*)

DUROCHER, *s'avançant vers lord Albert.* Vous, Milord, dont on me vantait la loyauté... vous, aux pieds de cette jeune fille! mais je saurai m'opposer...

LORD ALBERT. Et qui vous a donné ce droit?

DUROCHER, *brusquement.* Parbleu! je le prends!.. C'est une Française... une compatriote... je me regarde ici comme son protecteur, comme son père... et je ne souffrirai pas...

LORD ALBERT. Vous vous trompez, Monsieur, sur mes intentions... et quand vous les connaîtrez mieux...

DUROCHER. Quelles sont-elles donc?

LORD ALBERT. Je vais vous les dire. (*Entre un jockey.*)

LE JOCKEY, *tenant une lettre et s'adressant à lord Albert.* Une lettre que lord Dumbar envoie à Milord par un exprès.

LORD ALBERT. Pour savoir le résultat de la séance.. (*Faisant signe au jockey de poser la lettre sur la table.*) Je répondrai tout à l'heure, laissez-nous... (*Le jockey se retire. S'adressant à Durocher.*) Ecoutez-moi, Monsieur; des promesses, des engagements me liaient avec lord Dumbar.

DUROCHER. Je le sais, Milord, vous devez épouser sa fille, mon ancienne élève.

LORD ALBERT. Lord Dumbar est un galant homme à qui je vais confier tout ce qui vient de se passer, et quand il saura que j'ai compromis, par mon imprudence, une jeune fille qui mérite les respects du monde entier... quand il saura ce que je viens de découvrir à l'instant : que je suis aimé de miss Hélène et que je l'adore...

DUROCHER. Vous!

LORD ALBERT. Lord Dumbar me rendra ma parole.

DUROCHER. Le croyez-vous possible?

LORD ALBERT. Je l'espère, du moins; et alors à vous, Monsieur, qui êtes le protecteur et le père d'Hélène, je demanderai la permission de l'épouser.

DUROCHER, *poussant un cri.* L'épouser... vous!.. (*S'avançant vers lord Albert.*) Milord... je peux vous l'avouer... je n'aimais pas les Anglais.. mais vous c'est différent... Me permettez-vous d'annoncer vos intentions à miss Hélène.

LORD ALBERT. Sans doute.

DUROCHER. Je ne vous demande qu'un instant et je reviens!.. (*Il fait quelques pas et revient.*) Entre honnêtes gens on se comprend toujours... quel que soit le pays... et ce que vous faites là, Milord, c'est bien... c'est très-bien! en anglais comme en français..... (*Il sort. = Il entre dans la chambre d'Hélène, à droite.*)

SCÈNE XII.

LORD ALBERT, *seul. Musique.*

(*Il ouvre la lettre qu'il parcourt avec une surprise mêlée d'effroi; puis il relit une seconde fois et reste assis près de la table, la tête baissée, dans l'attitude de l'accablement et de la douleur.*)

SCÈNE XIII.

LORD ALBERT, DUROCHER, *sortant de l'appartement d'Hélène.*

DUROCHER, *s'essuyant les yeux et s'adressant à Albert*

qui est assis près de la table, et qui lui tourne le dos. Ah! Milord! si vous aviez vu cette pauvre jeune fille, pendant que je lui annonçais cette bonne nouvelle... j'ai cru qu'elle allait devenir folle de saisissement et de joie... Enfin, par bonheur, elle a fondu en larmes et elle s'est jetée à genoux en priant Dieu pour vous... je l'ai laissée, parce que dans ce moment arrivait ce pauvre M. Crosby, à qui j'avais promis sa main. Elle va lui adoucir le coup et arrangera cela pour le mieux... mais elle était encore tout émue et toute pâle... (*S'avançant et regardant lord Albert.*) Ah! mon Dieu! comme vous, Milord, qu'avez-vous donc?

LORD ALBERT. Ecoutez ce que m'écrit lord Dumbar. (*Lisant avec émotion.*) « Mon ami, mon fils? quand « vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Londres; « de malheureuses spéculations ont anéanti une grande « partie de ma fortune et m'ont mis dans une position « telle, que je suis obligé d'envoyer ma démission. « Quant à ma fille, votre fiancée, je suis tranquille, « je vous la lègue et je renonce avec moins de regrets « à la fortune et aux honneurs, en pensant que votre « générosité lui rendra tout ce que lui enlève mon « imprudence.

« Je désire que ce mariage ait lieu promptement, « secrètement, avant que mon désastre et ma fuite « soient connus. Ma fille, à qui j'ai caché la raison « de mon départ, mais à qui j'ai fait connaître ma « volonté, est toute disposée à s'y conformer, et vous « attendra ce soir à mon château de Dumbar. »

DUROCHER. Je n'en puis revenir. (*S'avançant vers lord Albert.*) Quoi! Milord!..

LORD ALBERT, *sans l'écouter, et plongé dans ses réflexions.* Quand il perd son pouvoir, son titre, sa fortune... refuser d'épouser sa fille!.. choisir ce moment-là pour lui avouer que j'en aime une autre!..

DUROCHER. Ah! vous avez raison!..

LORD ALBERT. Lord Dumbar exilé et fugitif ne le croira pas!.. personne ne le croira!.. je serai un indigne, un infâme... perdu à jamais de réputation.

DUROCHER. Mais Hélène!.. Hélène...

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LORD PRIMEROSE, TRESSILLYAN.

LORD ALBERT, *se levant vivement.* Lord Tressillyan!

TRESSILLYAN, *paraissant à la porte du fond.* J'aurais gagé, Milord, vous trouver ici, certain, moi qui perds tous mes paris... de gagner celui-là! et comme j'avais à vous parler...

LORD ALBERT. Moi de même!..

TRESSILLYAN. Enchanté de la rencontre!

LORD ALBERT. Au sujet de votre visite de ce matin à miss Hélène.

TRESSILLYAN. Ça... c'est une autre question que je vous demande la permission de traiter plus tard. Nous sommes destinés, vous le savez, à nous trouver en contact sur tous les points; et je venais vous dire en confidence... (*A Durocher, qui fait un pas pour sortir.*) Monsieur peut rester; je ne suis pas fâché qu'on m'entende.

DUROCHER, *brusquement.* Pourquoi pas. (*A part.*) s'il parle bien.

LORD ALBERT, *avec ironie.* Milord a fait ses preuves!..

TRESSILLYAN. En tout cas, Milord, si je parle mal... je me bats bien.

LORD ALBERT, *avec impatience, et faisant un pas pour sortir.* Eh bien, Milord, battez-vous et ne parlez...

TRESSILLYAN, *l'interrompant.* Je comprends... c'était d'abord mon idée; mais, malgré moi, et par ordre supérieur je dois d'abord (*Montrant Durocher.*) vous apprendre, devant Monsieur, que lady Arabelle, que vous devez épouser, ne vous aime pas.

DUROCHER, *brusquement.* N'est-ce que cela? (*Montrant lord Albert.*) Ni Milord non plus, et cela n'empêche pas!

LORD ALBERT. Oui, ce mariage doit se faire et il se fera.

TRESSILLYAN. Eh bien, Milord, je dirai plus. J'ai des raisons de croire qu'elle en aime un autre!

DUROCHER, *de même.* N'est-ce que cela? Et Milord aussi, et ça n'y fait rien.

TRESSILLYAN. Et si elle est malheureuse?

LORD ALBERT, *avec impatience.* Eh! qui vous dit, Monsieur, que je ne suis pas plus malheureux qu'elle!

TRESSILLYAN. Vous! c'est douteux! tandis qu'elle, c'est certain... je la quitte à l'instant. Connaissant votre générosité... elle vous supplie d'intercéder auprès de son père... ou, ce qui est plus facile encore, de vouloir bien, aux yeux de lord Dumbar et aux yeux du monde, prendre sur vous la rupture du mariage...

LORD ALBERT. Moi!

TRESSILLYAN, *d'un air hautain.* Votre réponse?

LORD ALBERT, *après un instant de silence et d'hésitation.* Vous répondrez à lady Arabelle... qu'en toute autre occasion... qu'hier encore, j'aurais fait avec empressement ce qu'elle me demande... mais qu'aujourd'hui... dans ce moment, cela m'est impossible!

TRESSILLYAN. Parce qu'elle m'aime... parce qu'il s'agit de moi.

LORD ALBERT. Peut-être!

TRESSILLYAN. Et parce que vous avez eu constamment jusqu'ici... le bonheur ou plutôt le hasard de l'emporter sur moi, vous croyez qu'il en sera toujours ainsi?.. Vous vous trompez... ce mariage ne se fera pas.

LORD ALBERT. Il se fera! ma parole est donnée, mon honneur y est engagé.

TRESSILLYAN. Soit, Milord; mais avant cela...

LORD ALBERT. Non pas *avant*... mais *après*, je verrai quel parti j'aurai à prendre contre celui qui s'est fait le chevalier de lady Arabelle. Je n'ai plus que quelques mots à vous dire, Milord : ce soir, à neuf heures, dans la petite église du village de Padington, j'épouserai, ainsi que je l'ai promis à son père, lady Arabelle Dumbar. En sortant de l'autel... je serai à vos ordres...

LORD TRESSILLYAN. J'y compte!.. adieu, Milord.

LORD ALBERT. Adieu... (*Il sort.*)

—

SCÈNE XV.

DUROCHER, LORD ALBERT.

DUROCHER, *suivant lord Albert qui se promène avec agitation.* Est-il possible... quoi vous voulez?..

LORD ALBERT. Remplir mon devoir... tenir mes promesses, et après... me faire tuer!

DUROCHER. Vous!

LORD ALBERT. Je l'espère bien!.. voulez-vous donc

que je reste enchaîné à une femme qui ne m'aime pas, qui honore de son choix un fat tel que celui-là!

DUROCHER. Et se battre pour l'épouser!..

LORD ALBERT. Pardon, monsieur Durocher... je n'ai pas ma tête à moi, rendez-moi un service.

DUROCHER. Tous ceux que vous voudrez, Milord.

LORD ALBERT. Eh bien... comme tout cela doit se passer entre nous... veuillez vous rendre au presbytère, dont on voit d'ici le clocher... c'est à deux pas... prévenez le ministre; priez-le de tout disposer pour ce mariage et de nous attendre.

AIR : *Dans un castel dame de haut parage.*

Pour nos desseins, que chacun les ignore,
De vous ce soir, de vous j'aurai besoin
Pour cet hymen!.. et puis après encore!

DUROCHER.

Merci, Milord! me choisir pour témoin
De ce duel et de ce mariage :
C'est double honneur!..

LORD ALBERT.

Il vous était acquis!
Dans mes dangers, moi, j'ai toujours l'usage
De m'adresser d'abord à mes amis!
Peine ou danger, moi, j'ai toujours l'usage
De m'adresser d'abord à mes amis!

(*Durocher sort.*)

—

SCÈNE XVI.

LORD ALBERT, HÉLENE.

HÉLÈNE, *à la cantonade.* Oui, monsieur Crosby... mon bon monsieur Crosby, toujours votre amie... toujours! (*A part.*) Pauvre homme! Il part, il s'éloigne!.. (*Se retournant et poussant un cri de joie.*) Ah! Milord!.. (*Courant à lui.*) Vous êtes seul!.. je puis vous remercier... vous dire tout ce que j'éprouve!..

LORD ALBERT. Mon Hélène!..

HÉLÈNE. Oh oui... votre Hélène! bien à vous!.. car lorsque je parlais ce matin d'épouser M. Crosby... je me trompais... je n'aurais pas pu... je viens de le lui dire, et il l'a compris... il a bien vu que s'il avait fallu vous quitter... j'en serais morte!

LORD ALBERT, *à part.* O ciel!

HÉLÈNE, *gaiement.* Rassurez-vous! toutes mes souffrances sont oubliées! je suis si heureuse qu'il me semble toujours que c'est un rêve... et je tremble de m'éveiller!.. moi! Milord, moi! votre femme!.. comprenez-vous!.. votre femme!..

LORD ALBERT, *à part.* Et la détromper!..

HÉLÈNE, *gaiement et avec émotion.* Mais je vous environnerai de tant de reconnaissance, de bonheur et d'amour, que vous vous direz parfois : pauvre fille! j'ai bien fait de l'épouser... il n'y a pas de marquise ou de duchesse qui m'aurait aimé autant qu'elle!

LORD ALBERT, *sanglotant.* Ah! je ne puis y résister...

HÉLÈNE, *de même.* Voilà que vous pleurez de joie!.. et moi aussi. (*Se détournant pour essuyer une larme.*) Mais ça ne fait pas de mal... au contraire!

LORD ALBERT. Et détruire tant de bonheur! Et comme elle le disait : l'éveiller au milieu de son rêve!

HÉLÈNE, *le regardant avec étonnement.* Qu'est-ce donc? qu'avez-vous? parlez...

LORD ALBERT. Je n'en aurai jamais la force... (*Lui donnant la lettre de lord Dumbar.*) Tenez, prononcez vous-même!

HÉLÈNE, *parcourant la lettre, et portant la main à son cœur.* Ah! (*Elle chancelle et s'appuie contre un fauteuil. Lord Albert s'élance pour la soutenir. Elle se relève, et rassemblant toutes ses forces.*) Ne vous effrayez pas, Milord, j'ai du courage!.. Vous m'avez vue faible et désarmée contre la joie; mais j'aurai des forces contre la douleur, quoiqu'elle m'ait prise sans défense et à l'improviste. Oui, oui, rassurez-vous sur le coup qui vient de me frapper!... Quand on n'en perd pas sur-le-champ la raison, on y résiste!.. Et puis, je me dirai que vous êtes aussi à plaindre que moi!.. (*Lui prenant la main.*) Je le crois! je le vois!

LORD ALBERT. Ah! cent fois plus encore.

HÉLÈNE, *reprenant un ton ferme et encourageant.* Allons!.... allons! Milord, c'est votre honneur qui le veut, qui l'exige..... votre honneur que vous m'avez confié, et qui un instant a été le mien!.. Oui, je n'oublierai jamais ce que vous vouliez faire; ce que vous avez fait! vous m'avez nommée votre femme.

AIR : *Muses des bois.*

Ces nœuds, si purs, et que nul ne soupçonne,
Brisés pour vous, ne le sont pas pour moi!
Je vous promets, moi, de n'être à personne;
De vous garder et mon cœur et ma foi!
Oui, de l'honneur la voix impérieuse
Sous d'autres lois, doit enchaîner vos jours!
Ne m'aimez plus?.. Moi, Milord, plus heureuse,
Il m'est permis de vous aimer toujours!
Je jure, ici, de vous aimer toujours!

LORD ALBERT. Ah! maintenant, je n'ai plus qu'à mourir! (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUROCHER, *paraissant à la porte du fond et l'arrêtant.* (*Musique.*)

DUROCHER. Non, vous ne mourrez pas!

ALBERT ET HÉLÈNE. Qu'est-ce donc?

DUROCHER. Silence... N'entendez-vous pas cette voiture qui s'éloigne?.. (*Écoutant.*) Oui, oui, le bruit diminue... il a cessé! (*Prenant les deux jeunes gens par la main.*) Ecoutez-moi, maintenant! En vous quittant, Milord, j'ai rencontré M. Crosby : il sortait d'ici, et tout en me racontant sa peine, il m'a accompagné jusqu'au presbytère où nous avons vu le ministre, et nous l'avons laissé disposant tout pour la cérémonie. Je venais vous en prévenir, lorsqu'en passant près des murs du parc de Dumbar, nous avons aperçu une voiture de voyage, quatre chevaux et un postillon qui attendaient.

LORD ALBERT. Qu'est-ce que cela signifie?

DUROCHER. C'est justement ce que nous nous sommes demandé! Au même moment sortaient de la petite grille du parc un jeune homme et une femme enveloppée d'une mante. Mon ancienne élève! m'écriai-je; qu'est-ce que cela veut dire? — Que j'enlève lady Dumbar, répondit son cavalier, et malheur à qui oserait s'y opposer! Le arrêter n'était pas mon intention, j'en atteste le ciel! Je m'écriai seulement : — Partir ainsi, jeune fille, oubliant votre père et votre honneur. — Et quel autre moyen, dit-elle en tremblant, d'échapper au mariage qui me menace? — Par une autre union, répondis-je, contractée au pied des autels, devant Dieu, devant un ministre. Lord Tressillyan ne peut s'y refuser. — Et par Saint-Georges! murmura le jeune lord avec impatience, quand le temps nous presse... où trouver tout cela? — Là,

devant vous, à l'église du village. — Mais le ministre? — Il est prévenu. — Et des témoins? — Nous voici, M. Crosby et moi... et il me semble, Milord, qu'enlever d'un seul coup à votre rival son chapelain, sa fiancée et ses témoins... — Admirable! s'est-il écrié en poussant un éclat de rire; une revanche aussi brillante répare tous mes échecs!

LORD ALBERT ET HÉLENE, *avec impatience*. Eh bien?..

DUROCHER, *froidement*. Eh bien! dix minutes après... ils étaient devant nous, unis et bénis!

HÉLENE ET LORD ALBERT, *à Durocher*. Mon sauveur! mon ami!

DUROCHER. Et lord Tressillyan me criait du marchepied de sa voiture : « Dites à lord Clavering que j'emmène ma femme ce soir à ma terre, et que demain matin, s'il le veut absolument, je l'attendrai.

HÉLENE, *vivement, à lord Albert*. Vous n'irez pas?

LORD ALBERT, *avec amour*. Oh non! ce soir, son mariage. (*A Hélène.*) Demain le nôtre, Milady.

HÉLÉNE, *à Durocher*. Et vous à qui je dois tout, vous ne nous quitterez pas?

LORD ALBERT. Vous serez notre témoin.

DUROCHER. Le témoin de tout le monde!

CHŒUR.

AIR : *Polka du Diable à quatre.*

O jour charmant
Dont l'aurore se lève!
Aimable et doux rêve
Qu'un rival achève!
Plus de tourment!
Gaiment
Il nous l'enlève,
Et, dans sa fureur,
Fait par erreur
Notre bonheur.

HÉLÈNE, *au public*.

AIR : *Vaudeville de l'Héritière*

Pour moi plus de crainte importune,
Tout semble sourire à mes yeux :
L'amitié, l'amour, la fortune
S'entendent pour combler mes vœux,
Et rendre mon sort glorieux.
Pour qu'il soit à son apogée,
Il me manque encor un appui :
Permettez que sa protégée
Messieurs, soit la vôtre aujourd'hui. } *bis.*

LE CONFIDENT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 5 janvier 1820,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Personnages.

MADAME DE MARCILLY, veuve.
M. DE VILLEBLANCHE.
SAINT-FÉLIX.
CATHERINE, fille du concierge.

La scène se passe dans le château de madame de Marcilly, près d'Amboise.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé. Porte au fond. A droite de l'acteur, l'appartement de madame de Marcilly; à gauche, la porte d'un cabinet; de ce même côté, une psyché roulante; à droite, une table ornée d'un miroir de toilette, et sur laquelle il y a écritoire, plumes, papier, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-FÉLIX, CATHERINE. *Ils entrent par le fond.*

CATHERINE. Oui, Monsieur, elle est arrivée d'hier soir.

SAINT-FÉLIX. Seule avec sa fille?

CATHERINE. Et sans autre domestique que la gouvernante de Mademoiselle.

SAINT-FÉLIX. C'est inconcevable! Madame de Marcilly, une veuve jeune, aimable, qui jusqu'à ce jour n'avait pu vivre loin du monde et des plaisirs, quitter brusquement Paris dans le moment où il est le plus brillant, pour venir s'enterrer dans son vieux château près d'Amboise: il y a quelque chose d'extraordinaire.

CATHERINE.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

C'est vrai, je n'y puis rien comprendre,
Pour la campagne ell' ne vient pas,
Car il neige ou gèle à pierr' fendre,
On n' voit partout que du verglas.
Hier aussi, j' n'en revenais pas:
Quand j' l'ai vue entrer dans c'te chambre,
En rob' de gaz, en souliers blancs;
Il m'a semblé voir le printemps
Qu'arrivait dans le mois de décembre.

SAINT-FÉLIX. Et où est-elle maintenant?

CATHERINE. Dans son appartement. C'est drôle! elle s'y enferme toujours; et quand elle en sort, elle est d'une humeur... Si son mari n'était pas défunt, on pourrait croire qu'il y a des scènes... mais elle est veuve; ainsi ça ne peut être ça.

SAINT-FÉLIX. Tu dis qu'elle ne veut voir personne?

CATHERINE. Personne; ça m'a même fait monter en grade; parce que moi, qui n'étais que jardinière, je suis devenue femme de chambre.

SAINT-FÉLIX. Et sa fille, ma chère Eugénie?

CATHERINE. Mam'selle? ah dame! je crois bien que ça ne l'amuse pas beaucoup d' quitter Paris dans le temps des plaisirs et des bals; mais elle est si douce, et puis sa mère l'aime tant, qu'elle se trouve bien partout avec elle.

SAINT-FÉLIX. Ne pourrais-je lui parler?

CATHERINE. Vous, monsieur de Saint-Félix, oh! que nenni. D'abord, elle est là-haut, dans sa chambre, à dessiner, et elle ne descendra que pour dîner. Ensuite, les ordres de Madame...

SAINT-FÉLIX. Je ne puis pourtant rester dans cette incertitude; mon mariage était presque convenu, et c'est dans ce moment que madame de Marcilly... Serait-ce pour rompre avec moi? Il faut absolument qu'elle m'explique ce mystère.

AIR de la valse de *Philibert marié.*

Tu peux au moins lui porter cette lettre?

CATHERINE.

Pour une lettre, ah! j'y cours sur le-champ!
Donnez, Monsieur, je vais la lui remettre.

SAINT-FÉLIX.

Et songe bien que mon sort en dépend!
Compte sur moi, si tu m'es favorable.

CATHERINE.

Oh! non, Monsieur, c' n'est pas par intérêt;
Mais le désir de vous être agréable,
(*A part.*)
Et puis celui de connaître un secret.

ENSEMBLE.

SAINT-FÉLIX.

Peins-lui mon trouble et mon impatience;
Oui, je ne veux qu'un seul mot de sa main.
Va, et reviens me rendre l'espérance,
Car c'est de toi que dépend mon destin.

CATHERINE.

Calmez ce trouble et cette impatience;
J'y vais bien vite et je reviens soudain;
Sans doute un mot vous rendra l'espérance,
Si c'est de moi que dépend vot' destin.

(*Elle entre dans l'appartement de madame de Marcilly.*)

SCÈNE II.

SAINT-FELIX, *seul.* Je ne puis croire, cependant... Mais enfin, pourquoi ce départ subit, sans me prévenir, sans me donner la moindre explication? Encore si ce bon M. de Villeblanche était ici pour me guider, me conseiller... C'est un excellent homme, l'intime ami de madame de Marcilly, le parrain d'Eugénie; il m'avait pris en amitié, et me protégeait toujours. Eh! mon Dieu! je ne me trompe pas... c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE, *à la cantonade.* Eh! non, te dis-je, cet ordre-là ne peut être pour moi. D'ailleurs, s'il y a une colère à essuyer, j'y suis fait, et je m'en charge.

SAINT-FÉLIX. Comment! Monsieur! vous voilà aussi?

M. DE VILLEBLANCHE. Le petit Saint-Félix!.. j'aurais parié que je le trouverais ici.

SAINT-FÉLIX. Vous y venez, sans doute, sur l'invitation de madame de Marcilly ?

M. DE VILLEBLANCHE. Du tout, je ne sais rien; avant-hier, je me présente à son hôtel, suivant mon habitude; j'apprends son départ impromptu, et comme, depuis dix ans, j'ai la faiblesse de ne pouvoir passer un jour sans la voir, j'ai pris la poste, et me voilà ! Mais toi, le futur d'Eugénie, tu es de tous les secrets; tu vas me dire ce que cela signifie.

SAINT-FÉLIX. J'allais vous le demander; votre aventure est absolument la mienne. J'arrive, et je sais seulement que madame de Marcilly ne veut recevoir personne.

M. DE VILLEBLANCHE. Ah! c'est original! venir à la campagne au cœur de l'hiver, et toute seule! Qui diable a pu lui faire prendre une résolution aussi désespérée ? des chagrins ? je ne lui en connais pas; un revers de fortune ?

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Non, non, je le saurais déjà.
Mais comment tire dans leurs âmes?
Un caprice ?.. eh! oui, c'est cela!
Car dans la conduite des femmes,
Du moins j'ai cru le remarquer,
C'est le seul motif raisonnable,
Et le seul moyen d'expliquer
Ce qui paraît inexplicable.

SAINT-FÉLIX. Oui, oui, Monsieur, un caprice, c'est cela, c'est pour m'enlever Eugénie; après toutes les espérances qu'elle m'avait données!

M. DE VILLEBLANCHE. Tu crois ?

SAINT-FÉLIX. J'en suis sûr.

M. DE VILLEBLANCHE. Oh! les amants sont toujours sûrs de tout; mais il ne s'agit pas de se désoler, il faut juger les choses de sang-froid.

SAINT-FÉLIX. Du sang-froid ! Cela vous est bien facile à dire, on voit bien que vous n'êtes pas amoureux.

M. DE VILLEBLANCHE. Pas amoureux ! qu'est-ce que c'est, Monsieur? Apprenez que là-dessus vous me devez le respect, comme à votre ancien, à un vétéran. Voyons un peu, Monsieur, depuis combien de temps êtes-vous amoureux ?

SAINT-FÉLIX. Mais depuis six mois.

M. DE VILLEBLANCHE. Et moi, il y a seize ans, Monsieur, que j'aime madame de Marcilly avec une constance imperturbable et digne d'un meilleur sort.

SAINT-FÉLIX. Seize ans !

M. DE VILLEBLANCHE. Oui, Monsieur, elle en avait quinze alors; je l'aimais longtemps avant son mariage; et sans les malheureuses circonstances qui m'obligèrent à quitter la France, je suis fondé à croire que je l'aurais emporté sur mes nombreux rivaux; mais j'étais loin d'elle, loin de ma patrie, frappé de proscription, et sa famille, désespérant de mon retour, la força d'épouser le jeune Marcilly, mon ancien camarade au régiment, et de plus, mon meilleur ami. Certainement quand j'appris cette nouvelle, j'avais là une bien belle occasion de me brûler la cervelle.

SAINT-FÉLIX. Je n'y aurais pas manqué.

M. DE VILLEBLANCHE. Eh bien ! moi, Monsieur, je ne l'ai pas fait : c'eût été empoisonner son bonheur; et quand on aime une femme, il ne faut jamais préférer sa propre satisfaction à celle de l'objet aimé; seulement j'avais fait vœu de l'oublier, de ne plus la revoir; mais comment y parvenir, lorsque ses bienfaits venaient me chercher sur une terre étrangère; lorsque sa tendre amitié ne cessant de s'occuper de celui qui ne pouvait plus prétendre à son amour ? Par elle, l'arrêt fatal de proscription fut levé; par elle, je fus rétabli dans mes biens, dans mon grade militaire : la haine même n'aurait pas tenu contre cela; et, quand je rentrai en France, quand je vis leur ménage, leur bonheur intérieur, quand je fus reçu par eux comme un ami, un ami!.. il fallut bien se résigner à ne plus être que cela.

AIR : *Dis-moi, mon vieux*, etc.

Je vis en eux mes parents, ma famille ;
Ils me proposèrent tous deux
D'être parrain de leur unique fille.
Parrain!.. je dis : « C'est bien, faute de mieux. »
Voyant depuis cette enfant, leur ouvrage,
Croître à mes yeux en attraits, en raison,
Je me disais toujours : « Ah! quel dommage
« De n'avoir pu lui donner que mon nom! »

SAINT-FÉLIX. Et lorsqu'elle devint veuve?

M. DE VILLEBLANCHE. Je pleurai Marcilly, ah ! cela, du fond du cœur; mais enfin, j'avais aimé sa femme avant et pendant son mariage; il n'y avait rien qui pût m'empêcher de l'aimer encore après. Je la voyais toujours plus jolie, plus séduisante; je me flattai qu'un jour elle se souviendrait que j'attendais depuis longtemps, et me voilà au bout de seize ans de patience et de refus, l'adorant plus que jamais, et toujours surnuméraire. Cela vous prouve, jeune homme, qu'il ne faut désespérer de rien.

SAINT-FÉLIX. Qu'elle vous fasse attendre, vous qui êtes son adorateur, c'est bien ; mais moi qui suis celui de sa fille, quel peut être son motif? c'est ce que je ne puis comprendre ; aussi je suis venu ici, décidé à le lui demander.

M. DE VILLEBLANCHE. Lui demander ! tu le peux; mais ce n'est pas une raison pour le savoir, parce que, vois-tu, règle générale :

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

L'habitude de se contraindre
Chez les femmes vient en naissant ;
Voilà pourquoi se déguiser et feindre
Sera toujours leur premier mouvement.
Aussi, de peur qu'on ne nous prenne en traître,
Il faut, mon cher, pour se former,
Commencer par bien les connaître.

SAINT-FÉLIX.

J'ai commencé d'abord par les aimer.

M. DE VILLEBLANCHE. Et moi aussi. Mais on a tort : ce sexe-là a tant d'influence sur nous, que, pour bien connaître les hommes, il faut d'abord étudier les femmes, et c'est ce que j'ai fait. Malheureusement cette étude-là est très-longue, et je prévois que je n'aurai pas le temps de commencer l'autre. Mais pour en revenir à toi, ce sont les motifs de madame de Marcilly qu'il faut tâcher de connaître.

SAINT-FÉLIX. Je lui ai écrit... et justement voici Catherine qui m'apporte la réponse.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE, *une lettre à la main.*

CATHERINE, *à Saint-Félix.* Me voici, me voici; je vous ai fait attendre, mais Madame n'en finissait pas. (*Voyant Villeblanche.*) Tiens, c'est vous, monsieur de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE. Bonjour, bonjour, petite. (*A Saint-Félix.*) Eh bien ! cette réponse?

CATHERINE, *à part.* J'étais bien sûre que nous ne tarderions pas à le voir, celui-là : c'est le doyen; aussi hier, quand j'ai vu Madame arriver toute seule, je me suis dit :

AIR du vaudeville des *Comices d'Athènes.*

J'aurons d' la compagnie,
Les amoureux vont v'nir ;
Quand vient femme jolie,
Ça les fait accourir :
Plus j'en vois, plus ça m' fait plaisir.
Le pays n'en a guère,
On en manque déjà ;
Et sur l' nombre j'espère
Qu'il nous en restera.

(*Pendant ce couplet, M. de Villeblanche et Saint-Félix lisent à voix basse.*)

SAINT-FÉLIX, *à M. de Villeblanche.* Vous le voyez... (*Parcourant la lettre.*) « La place que vous deviez ob- « tenir, et que vous n'avez point encore; votre état, « d'autres raisons inutiles à vous dire... »

M. DE VILLEBLANCHE. Je m'en doutais; ta place, ton état, ce n'est pas cela.

SAINT-FÉLIX. Mais qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE, *froidement.* Ah! je n'en sais rien.

CATHERINE. Ni moi non plus.

M. DE VILLEBLANCHE. Mais le véritable motif est là : « D'autres raisons inutiles à vous dire... » Encore une règle générale, mon ami; c'est toujours dans ce qu'elles ne disent pas qu'il faut chercher ce qu'elles pensent.

SAINT-FÉLIX. Alors, comment jamais s'y reconnaître? Monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous; conseillez-moi, protégez-moi.

M. DE VILLEBLANCHE. Ma foi, j'aurais bien besoin qu'on me protégeât moi-même; mais enfin, quand ce ne serait que pour continuer mes études, je vais essayer.

SAINT-FÉLIX. Ah! Monsieur, vous me rendez la vie.

M. DE VILLEBLANCHE. Je l'entends; allez-vous-en tous deux. Reste caché chez le concierge, et n'en bouge pas que tu n'aies de mes nouvelles.

AIR du *Carnaval.*

En te montrant crains surtout de déplaire.

CATHERINE.

Pauvre garçon! ainsi arriver de Paris
Exprès pour t'nir compagnie à mon père!
Les amoureux ont bien leurs jours d'ennuis.

(*A Saint-Félix.*)

Mais j' s'rai pour vous un' société fidèle;
Nous causerons. Je n' suis pas forte, hélas!
Mais nous allons parler de Mad'moiselle,
Ça m' tiendra lieu d' l'esprit que je n'ai pas.

(*Elle sort et emmène Saint-Félix.*)

—

SCÈNE V.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul.* Au fait, ce mariage est sortable. C'est un brave garçon auquel je m'intéresse, et... La voici, le cœur me bat déjà. Depuis seize ans, ça ne me manque jamais.

—

SCÈNE VI.

M. DE VILLEBLANCHE; MADAME DE MARCILLY, *sortant de son appartement.*

MADAME DE MARCILLY. Je ne puis rester en place. Je suis sûre que ce malheureux jeune homme s'est éloigné désespéré... (*Elle aperçoit Villeblanche.*) Eh! bon Dieu! c'est vous, Villeblanche? Comment! vous m'avez suivie?

M. DE VILLEBLANCHE. Cela vous étonne, Madame? Je sais bien que vous pouvez vous passer d'être avec moi; mais je n'ai pas la même force de caractère.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ceci n'est point de la galanterie;
C'est malgré moi, sans le vouloir.
Vingt fois j'ai tenté dans ma vie
De passer un jour sans vous voir.
Coutent de moi, fier de ma force d'âme,
Dès le matin, dans mon juste courroux,
Pour vous fuir, je partais, Madame,
Et le soir j'étais près de vous.

MADAME DE MARCILLY. Ah! je vous en prie, Villeblanche, faites-moi grâce de vos tendresses pour aujourd'hui. Je me sens d'un découragement..

M. DE VILLEBLANCHE, *vivement.* Eh! bon Dieu! qu'avez-vous?

MADAME DE MARCILLY. Je ne sais, je crois que je suis souffrante. Qu'en pensez-vous?

M. DE VILLEBLANCHE, *froidement.* Non, Madame.

MADAME DE MARCILLY. Comment, non?

M. DE VILLEBLANCHE. C'est que ces jours-là votre accueil est bien plus tendre, bien plus affectueux; et aujourd'hui, malheureusement, vous jouissez d'une parfaite santé.

MADAME DE MARCILLY. Villeblanche, je sens déjà que vous allez me mettre de mauvaise humeur! Si vous saviez souvent avec vous ce qu'il me faut de patience.

M. DE VILLEBLANCHE. Oh! ne parlons pas de patience, je vous en prie; j'ai fait mes preuves. Quand on a seize ans de service...

MADAME DE MARCILLY, *à part.* Pauvre Villeblanche, il a raison. Dès qu'il me parle de ses malheureux seize ans, il me désarme, et je n'ai plus le courage de le tourmenter. (*Haut.*) Eh bien! voyons, Monsieur, qu'avez-vous à me dire? puisqu'on ne peut se débarrasser de vous : car c'est une tyrannie, et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE. Non, Madame, non, vous n'y êtes pas; et même ma visite vous ferait un grand plaisir si elle ne vous embarrassait pas un peu.

MADAME DE MARCILLY, *à part.* Il me connaît mieux que moi. (*Haut.*) Vous venez, je m'en doute, me demander le motif de mon départ subit?

M. DE VILLEBLANCHE. Moi, Madame! je m'en garderais bien; vous ne me le diriez pas.

MADAME DE MARCILLY. Et pourquoi donc, Villeblanche? il n'y a rien que de fort simple. L'ennui que j'éprouvais à Paris, ces sociétés insipides où l'on ne rencontre qu'indifférence ou fausseté, pour un seul ami qu'on voudrait toujours voir, et qui est souvent perdu dans la foule.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Elle me flatte, ce n'est pas cela. (*Haut.*) Vous oubliez le motif principal, le désir de rompre avec Saint-Félix.

MADAME DE MARCILLY. Vous l'avez vu?

M. DE VILLEBLANCHE. Il me quitte à l'instant, désolé, la tête perdue.

MADAME DE MARCILLY. Je souffre autant que lui; mais cependant la raison avant tout. Il sollicitait une place d'auditeur qu'il n'a pu obtenir : et vous, mon cher Villeblanche, qui êtes l'ami de la famille, le parrain d'Eugénie, vous conviendrez que je ne peux pas marier ma fille à un homme qui n'a point d'état.

MADAME DE MARCILLY. Je ferai mon possible pour sourire ainsi. — Scène 14.

M. DE VILLEBLANCHE. Si c'est là le motif.

MADAME DE MARCILLY. Mon Dieu, oui! sans cela...

M. DE VILLEBLANCHE. Vous n'avez point d'autres objections? là, bien vrai?

MADAME DE MARCILLY. Je vous le jure; un jeune homme charmant... une famille honorable.

M. DE VILLEBLANCHE. Eh bien! rassurez-vous, il est nommé.

MADAME DE MARCILLY. Comment!

M. DE VILLEBLANCHE, *tirant une lettre de sa poche.* Cette lettre du ministre me l'annonce : j'avais sollicité de mon côté; mais je voulais qu'il n'apprît le succès que de vous-même.. Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE MARCILLY, *vivement.* Ce que j'ai, Monsieur, ce que j'ai? c'est affreux! c'est indigne! venir me surprendre! ne pas me dire tout de suite... c'est une trahison; et je suis d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE. Maintenant, c'est différent, vous y êtes réellement Vous êtes fâchée contre vous-même de ce que tout à l'heure vous ne m'avez pas dit la vérité.

MADAME DE MARCILLY. Non, Monsieur, c'est contre vous, contre vous seul, dont les procédés offensants...

M. DE VILLEBLANCHE. Eh bien! à la bonne heure; je suis un indigne, un coupable; mais pourquoi faut-il que Saint-Félix porte la peine de mon crime?

AIR de *la Robe et les Bottes.*

Que votre cœur à ses vœux soit propice!
Faire du bien est pour vous un besoin;
Et d'un moment d'humeur ou d'injustice
Qu'un étranger ne soit pas le témoin.
Il est un droit que pour moi je réclame :
Quand il vous vient un caprice nouveau,
Pour vos amis réservez-le, Madame!
Car l'amitié porte aussi son bandeau.

MADAME DE MARCILLY, *à part.* Je ne sais plus que lui répondre.

M. DE VILLEBLANCHE. Allons, soyez bonne, aimable; cela vous est si facile. Je vais chercher Saint-Félix, et je l'envoie ici pour qu'il apprenne de vous-même que vous lui donnez votre fille; vous y consentez, n'est-ce pas? et plus tard, dans un autre moment, dans un

moment de franchise, vous me direz pourquoi vous ne vouliez pas les marier, car, jusqu'à présent, je vous déclare que vous ne m'en avez rien dit : je vais vous attendre au salon. (*Il sort en la regardant.*)

—

SCÈNE VII.

MADAME DE MARCILLY, *seule, et après un moment de silence.* C'est vrai, mais lui dire pourquoi! . jamais il ne le saura, ni lui, ni personne ; c'est trop déjà que je le sache moi-même. (*Elle s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.*) A quinze ans, on croit à un éternel printemps; on croit qu'on ne doit jamais cesser d'être fraîche et jolie, jusqu'au moment où la première ride vient vous apprendre qu'il est possible de vieillir. Eh bien! (*Regardant si elle est seule, et à voix basse.*) je l'ai vue, et les autres la verront bientôt... les femmes surtout. (*Elle se lève.*)

AIR : *Muse des bois.*

Jusqu'à présent je sais bien qu'on l'ignore,
Et qu'à trente ans il reste des beaux jours;
Je sais fort bien que je puis voir encore
Autour de moi voltiger les amours;
Mais ces amours dont le souris m'accueille,
Fuiront bientôt, si j'en crois ce témoin;
Car, lorsque tombe une première feuille,
Ah! c'est l'automne! et l'hiver n'est pas loin.

Oui, je ne serai plus cette jeune veuve, l'objet des hommages, des adorations. Et si je marie ma fille, ce sera bien pis, je ne serai plus que la mère de madame de Saint-Félix, une maman dans toute la force du terme. Si le bonheur d'Eugénie en dépendait, je n'hésiterais pas; mais une enfant qui ne sait pas encore ce qu'elle désire; c'est même une imprudence de la marier si jeune! Mais puisqu'ils le veulent tous, tâchons de me raisonner un peu. Ecoutons ce jeune homme, pourvu qu'il ne m'appelle pas ma belle-mère. Le voici, allons...

—

SCÈNE VIII.

MADAME DE MARCILLY, SAINT-FÉLIX.

(*Saint-Félix entre par le fond, et s'avance d'un air timide.*)

SAINT-FÉLIX, *à part.* Je n'ose l'aborder, je crains tant de lui déplaire!

MADAME DE MARCILLY,

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Au fond du cœur il m'en veut, je le gage :
Mon dévouement alors sera plus beau.
(*A Saint-Félix.*) (*A part.*)
Approchez-vous. Il faut qu'on l'encourage;
D'ailleurs le trait est piquant et nouveau.
Oui, d'aujourd'hui j'en fais l'expérience,
Jusqu'à présent c'est le premier, je crois,
Qui m'ait parlé d'amour et de constance
Sans que ce fût pour moi,

(*Haut.*) Eh bien! Monsieur, vous vous plaignez beaucoup de moi, n'est-ce pas?

SAINT-FÉLIX. Ah! Madame, je ne me plains que de ma mauvaise fortune; mais si M. de Villeblanche ne m'a pas trompé, je n'ai pas encore perdu tout espoir de vous nommer ma mère.

MADAME DE MARCILLY, *à part.* Nous y voilà; il n'y a pas manqué ; n'importe, maintenant je dois m'attendre à tout. (*Haut.*) Je conviens que j'ai peut-être été un peu trop sévère; des raisons très graves, et que je ne puis confier à personne, m'avaient fait prendre une résolution que M. de Villeblanche n'approuve pas. J'avoue que moi-même je regrettais de ne pas vous avoir pour gendre,,, (*A part.*) Ah! Dieu! quel mot! j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.

SAINT-FÉLIX, *avec inquiétude.* Eh bien! Madame?

MADAME DE MARCILLY. Eh bien! Monsieur, je ne vous défends pas d'espérer; et dans quelques mois je pourrai consentir....

SAINT-FÉLIX, *vivement.* Est-il bien vrai? Ah! Madame, quelle bonté! ma vie entière ne suffira pas pour vous prouver toute ma reconnaissance; nous ne vous quitterons plus; votre fille et moi, nous disputerons de soins, d'égards, et nos enfants vous chériront.

MADAME DE MARCILLY, *effrayée. A part.* Leurs enfants!., grand'mère!., ah! mon Dieu! je n'avais pas pensé à celui-là, je ne m'y ferai jamais.

SAINT-FÉLIX. Qu'avez-vous, Madame?

MADAME DE MARCILLY, *troublée.* Rien, rien, Monsieur; je suis seulement fâchée que votre impatience interprète mes paroles,,, car enfin je n'ai consenti à rien, et je ne puis promettre.

SAINT-FÉLIX, Comment! ne m'avez-vous pas dit...

MADAME DE MARCILLY. Que je ne vous défendais pas d'espérer; mais je n'entrevoyais pas alors tous les obstacles, il y en a d'insurmontables. (*A part.*) Grand'mère!,, juste ciel!

SAINT-FÉLIX. Mais enfin, Madame, lesquels? vous ne pouvez me les cacher. Depuis que j'adore votre fille, je n'ai eu d'autre pensée que de vous complaire en tout, Je ne veux pas me faire valoir; mais les plus beaux établissements, les plus riches partis, j'ai tout refusé pour votre fille; et dernièrement encore, j'ai rompu avec mademoiselle de Sivray, dont mon père avait demandé la main pour moi.

MADAME DE MARCILLY, *vivement.* Justement, Monsieur, c'est cela. Je ne voulais pas vous le dire, mais voilà un obstacle.

SAINT-FÉLIX. Quoi, Madame!

MADAME DE MARCILLY. Oui, Monsieur; une jeune personne charmante que votre abandon peut compromettre, un engagement antérieur, c'est sacré ; et puis une famille estimable qui serait offensée, et qui ne me pardonnerait jamais.

SAINT-FÉLIX. Est-il possible! quand tout à l'heure encore,,.

AIR de *Marianne.*

J'ai cru, d'après les apparences,
Avoir votre consentement.

MADAME DE MARCILLY.

J'en ignorais les conséquences,
Et je les comprends maintenant.
Je ne le puis, je ne le dois;
De refuser tout m'impose la loi,

SAINT-FÉLIX,

Mais que dira mon protecteur,
Lui qui déjà croyait à mon bonheur?

MADAME DE MARCILLY.

Il n'écoutera que moi seule;
Mais dites-lui bien aujourd'hui
Que je puis tout faire pour lui,

(*A part.*)
Excepté d'être aïeule.
(*Elle rentre dans son appartement.*)

—

SCÈNE IX.

SAINT-FÉLIX, *seul.* Elle s'éloigne sans me répondre, sans daigner m'expliquer... Je n'y conçois plus rien, ma tête se perd, mes idées se confondent.

—

SCÈNE X.

SAINT-FÉLIX, M. DE VILLEBLANCHE.

M. DE VILLEBLANCHE. Tu es seul? Eh bien! tu es enchanté, n'est-ce pas? cela va bien?

SAINT-FÉLIX. Oui! il est difficile que cela aille plus mal. Je suis ajourné indéfiniment.

M. DE VILLEBLANCHE. Qu'est-ce que tu dis donc? Madame de Mareilly m'avait promis...

SAINT-FÉLIX. Et à moi aussi, d'abord. Je suis même presque sûr qu'elle a laissé échapper le mot de consentement. Tout à coup elle s'est rétractée; je ne sais quel scrupule lui est venu au sujet de mademoiselle de Sivray; elle a prétendu que mon engagement avec elle était sacré, et...

M. DE VILLEBLANCHE. Mademoiselle de Sivray! elle est mariée d'avant-hier.

SAINT-FÉLIX. Vraiment! Madame de Mareilly l'ignore?

M DE VILLEBLANCHE. Du tout; elle a reçu l'autre jour un billet de faire-part, et nous en avons même causé ensemble.

SAINT-FÉLIX. Alors, elle me trompait donc encore!

M. DE VILLEBLANCHE. Voilà la première fois que tu devines juste, et cela te prouve plus que jamais qu'il y a un autre motif. Mais, morbleu! nous le découvrirons, car... Voilà aussi que je me mets en colère, moi.

SAINT-FÉLIX. Ah! Monsieur, que vous êtes bon!

M. DE VILLEBLANCHE. Voyons, mon garçon, réponds-moi. Eugénie a de l'affection pour toi?

SAINT-FÉLIX. Je le crois; mais pour me le dire elle attend la volonté de sa mère.

M. DE VILLEBLANCHE. Qui ne dit jamais rien. Et ton père? de ce côté-là du moins....

SAINT-FÉLIX. Oh! il donne son consentement; il me l'a envoyé de Bordeaux.

M. DE VILLEBLANCHE. Il connaît la jeune personne?

SAINT-FÉLIX. Non : il a été obligé de quitter Paris si précipitamment; mais il s'est trouvé une fois avec madame de Mareilly, qui lui a paru charmante.

M. DE VILLEBLANCHE. Ah, ah! et chez qui?

SAINT-FÉLIX. Chez un ami commun, le baron de Préeour.

M. DE VILLEBLANCHE. Oui? Ont-ils beaucoup causé ensemble?

SAINT-FÉLIX. Je ne le pense pas. Ils étaient, je crois, à la partie de boston.

M. DE VILLEBLANCHE, *réfléchissant.* C'est bien, c'est bien. Il te paraît drôle que je te fasse toutes ces questions; mais, dans les grandes affaires, on ne réussit que par les petites choses.

SAINT-FÉLIX. Eh bien! soupçonnez-vous?

M. DE VILLEBLANCHE. Au contraire, je n'y suis plus du tout.

SAINT-FÉLIX, *avec impatience.* Vous, qui depuis quinze ans étudiez les femmes!

AIR du *Petit Courrier.*

C'était bien la peine, entre nous,
D'étudier plus que personne.

M. DE VILLEBLANCHE.

Oui, Monsieur, l'étude me donne
Un grand avantage sur vous.
Quand on est sans expérience,
On ignore qu'on est dupé :
Et ce qu'on gagne à la science,
C'est de savoir qu'on est trompé.

Voilà ce que j'y ai gagné, Monsieur.

SAINT-FÉLIX. La belle avance!

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE.

CATHERINE, *à voix basse, après avoir entendu les derniers mots.* Monsieur, Monsieur, je sais tout.

SAINT-FÉLIX. Que dit-elle?

M. DE VILLEBLANCHE, *avec joie.* Comment! tu sais?..

CATHERINE, *le doigt sur la bouche.* Chut! Vous entendez bien que, depuis que je suis femme de chambre, je fais mon état de mon mieux; je suis toujours aux écoutes : tout à l'heure la fenêtre du boudoir de Madame était ouverte, je passais dans le jardin...

M. DE VILLEBLANCHE, *souriant.* Ah! tu as espionné! ce n'est pas très-loyal; mais dans les cas désespérés... (*Lui frappant sur la joue.*) Eh bien! ma petite, tu as entendu?..

CATHERINE. Oui, Monsieur, j'ai entendu qu'il y avait quelqu'un d'enfermé avec Madame.

M. DE VILLEBLANCHE, *inquiet.* Hein!.. d'enfermé?

CATHERINE. Et c'est cette personne-là qui lui donne de mauvais conseils.

M. DE VILLEBLANCHE, *très-agité.* Taisez-vous, je vous l'ordonne. Cette petite sotte! compromettre ainsi sa maîtresse!

CATHERINE. Mais, Monsieur, puisque j'ai entendu...

M. DE VILLEBLANCHE. Taisez-vous, vous dis-je; qu'est-ce que c'est donc que ça! Je vous défends d'ajouter un seul mot.

SAINT-FÉLIX. Je ne puis croire, en effet, que madame de Mareilly...

M. DE VILLEBLANCHE, *tremblant d'émotion.* Ni moi non plus; vous voyez bien à mon calme que je n'ai pas la moindre inquiétude. D'abord, de deux choses l'une : ou ça est, ou ça n'est pas; et comme ça n'est pas, il est clair que cette petite fille est venue, par une indiscrétion déplacée... Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller m'attendre dans le jardin; je vous rejoins dans la minute. Nous reparlerons de vous; nous aviserons aux moyens... Mais je suis bien aise de donner une leçon à cette petite, et de lui apprendre comment on doit servir ses maîtres.

SAINT-FÉLIX, *à part.* Pauvre homme! comme il est agité! le voilà encore plus malheureux que moi. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XII.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part, et regardant sortir Saint-Félix.* On est heureux d'avoir de l'empire sur soi. Grâce à mon sang-froid, il ne se doute de rien. (*Haut.*) Eh bien! Catherine, tu disais donc?..

CATHERINE. Dam', Monsieur, moi, je n'ose plus... vous vous fâchez tout de suite.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Il n'y a pas de quoi! (*Haut.*) Tu passais donc sous la fenêtre?

CATHERINE. Et puis, j'y pense maintenant, ce n'est pas bien à moi de rapporter ce que je sais de ma maîtresse.

M. DE VILLEBLANCHE. Devant ce jeune homme, tu as raison; un étourdi, un indiscret; voilà pourquoi je t'ai imposé silence. Mais moi, c'est bien différent. Tu es bien sûre qu'elle était enfermée?

CATHERINE. A double tour.

M. DE VILLEBLANCHE, *hésitant.* Et s'enferme-t-elle souvent ainsi?

CATHERINE. Depuis hier, elle ne fait que cela.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* C'est consolant. (*Haut.*) Et as-tu aperçu la personne?

CATHERINE. Non, la fenêtre est si haute; et puis je n'osais pas regarder. Mais j'entendais Madame qui parlait vivement et tout bas, comme si elle faisait des reproches à quelqu'un.

M. DE VILLEBLANCHE. Des reproches!

CATHERINE. Oui; il paraît que le monsieur sentait qu'il avait tort, car il ne répondait rien.

M. DE VILLEBLANCHE. Enfin...

CATHERINE. Enfin, Monsieur, il y avait des mots que j'entendais, et d'autres que je n'entendais pas; mais tout à coup Madame s'est levée avec humeur, en lui disant : « Autrefois, tu étais plus fidèle; tu me « trompes, j'en suis sûre. »

M. DE VILLEBLANCHE. Tu me trompes! (*A part.*) C'est un homme, c'est clair.

CATHERINE. J'aurais bien voulu en entendre davantage; mais Madame s'est approchée de la croisée, j'ai eu peur d'être surprise, je me suis sauvée.

M. DE VILLEBLANCHE, *très-agité, et se promenant.* Il n'y a plus de doute, je suis trahi, sacrifié; c'est pour cela qu'elle a quitté Paris à mon insu.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Après seize ans d'amour sincère,
M'exiler malgré mes serments.

CATHERINE.

C'est comm' si l'on chassait mon père
Qu'est jardinier d'puis l' même temps.

M. DE VILLEBLANCHE.

Après seize ans, est-il possible!

CATHERINE.

Ah! ça fait mal rien qu' d'y penser.
Et puis, Monsieur, le plus terrible,
C'est qu'on n' trouv' plus à se placer.

M. DE VILLEBLANCHE. Mais cela ne se passera pas ainsi, je saurai quel est ce rival.

CATHERINE, *regardant à travers la serrure.* Si vous voulez je vais m'exposer à une gronde. Il me semble qu'on vient d'ouvrir la première porte; je vais faire comme si Madame m'appelait. Il ne peut pas se sauver par la fenêtre, et alors nous verrons bien. (*Elle s'approche de la porte.*)

M. DE VILLEBLANCHE. Du tout, l'appartement d'une femme est sacré, même pour un mari; à plus forte raison...

CATHERINE, *prêtant l'oreille du côté de la chambre de madame de Marcilly.* Ah! Monsieur!

M. DE VILLEBLANCHE. Quoi donc?

CATHERINE. On parle encore; ce serait le bon moment.

M. DE VILLEBLANCHE, *avec curiosité.* N'importe; je te le défends.

CATHERINE, *s'approchant de la porte.* On a prononcé votre nom.

M. DE VILLEBLANCHE, *hors de lui.* Mon nom! (*Il lui fait signe d'entrer vite; Catherine tourne le bouton et entre dans l'appartement de madame de Marcilly.*) Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'elle fait donc? quand je lui défends expressément... Ces domestiques sont d'une impertinence!.. Se permettre ainsi de... Pourvu qu'elle ait le temps de bien voir.

CATHERINE, *revenant.* Je n'y conçois rien. Elle n'a pas été trop en colère; mais je n'ai vu personne.

M. DE VILLEBLANCHE. Petite sotte! elle est capable d'avoir regardé à droite, s'il était à gauche.

CATHERINE. J'ai regardé partout, et je n'ai rien vu.

M. DE VILLEBLANCHE. C'est bien fait; ta curiosité méritait cela.

CATHERINE. Faut qu'il se soit caché tout de suite, et qu'elle ne sache comment le faire évader; car Madame veut rester seule ici. Elle m'a ordonné de descendre, et de ne laisser monter personne.

M. DE VILLEBLANCHE. Elle veut rester seule?

CATHERINE. Dites donc, Monsieur, si on se cachait aussi pour voir?

M. DE VILLEBLANCHE. Fi donc! abuser ainsi... Je veux lui parler, m'expliquer avec elle. Allez, et ne laissez monter personne, comme Madame vous l'a dit.

CATHERINE. Oui, Monsieur. (*A part, et regardant la porte à droite.*) Je serais pourtant curieuse de savoir par où le jeune homme se sauvera. Je vais retourner sous la fenêtre. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XIII.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul.* Lui parler! je n'en aurai pas la force; je sens déjà que je n'ai pas mon aplomb ordinaire. Ah! mon Dieu! je l'entends; si elle me trouve ici, elle va croire que je veux épier ses démarches. La voici. (*Il entre un instant dans le cabinet à gauche, et ensuite revient se placer derrière la psyché.*) Je n'ai que ce moyen; à tout prix je saurai la vérité.

—

SCÈNE XIV.

MADAME DE MARCILLY, *sortant de son appartement;* M. DE VILLEBLANCHE, *caché derrière la psyché.*

MADAME DE MARCILLY, *se croyant seule.* Catherine est partie? bien. (*Elle va fermer la porte du fond.*)

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Que va-t-elle faire? Eh bien! elle ferme la porte?

MADAME DE MARCILLY. Enfin, je suis seule.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Seule! Ah çà! et l'autre?

MADAME DE MARCILLY. Voilà l'heure du dîner. Il faut pourtant songer à ma toilette; c'est tout au plus si j'en aurai le courage. (*Elle jette sur un fauteuil son chapeau et son châle.*)

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Ah! mon Dieu! je ne me doutais pas des dangers de la position.

MADAME DE MARCILLY, *s'asseyant auprès de la table à droite.* J'ai beau faire, j'ai beau changer de lieu, la même idée me poursuit toujours... je ne suis pas contente de moi... Et ce n'est vraiment pas bien de m'opposer à ce mariage, non pas pour ma fille, dont le bonheur n'y est nullement attaché, car tout cela lui est fort indifférent, elle ne se marierait que par obéissance; mais c'est pour ce jeune homme qui est vraiment fort aimable; c'est surtout pour ce pauvre Villeblanche que j'aime de tout mon cœur, et qui va être contre moi d'une colère...

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Je sens que cela s'en va.

MADAME DE MARCILLY, *soupirant.* Je le vois, il faut prendre son parti; eh bien! je me résigne; je me dévoue. Je quitterai la rose et les coiffures en cheveux; et le jour de la signature du contrat, je mettrai une robe de lévantine gris-perle ou lilas, très-claire, avec un petit chapeau et des marabouts; cela tient le milieu entre la première et la seconde jeunesse, et cela servira de transition. Mais c'est le jour du mariage! quelle contenance aurai-je au milieu de tous ces parents, qui n'ouvriront la bouche que pour me dire: « Madame votre fille, — monsieur votre gendre. » Je crois entendre déjà les couplets obligés où l'on me promettra une nombreuse d'arrière-descendants. Que répondrai-je? Je ferai mon possible pour sourire ainsi. (*S'asseyant devant le miroir.*) Eh bien! non! je serai gauche, embarrassée. (*Essayant une autre mine.*) Peut-être qu'un air sentimental, attendri... Encore pis, c'est détestable; l'air sentimental me vieillit horriblement. (*Elle se lève.*) Mais c'est qu'aussi, il faut être juste, je n'ai pas encore une figure de grand'-mère... cela n'est pas naturel, et ce qui n'est pas naturel ne va jamais. Depuis ce matin, j'ai consulté tous mes miroirs.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Comment!.. (*Il entre dans le cabinet.*)

MADAME DE MARCILLY. Et ils étaient tous de cet avis. Je m'en rapporte encore à celui-ci. (*Se tournant vers la psyché.*)

AIR de *la Mansarde.*

Toi que, dès ma tendre jeunesse,
Soir et matin j'ai consulté,
C'est à toi seul que je m'adresse,
Par moi tu seras écouté;
Mais dis-moi bien la vérité.
(*Le regardant.*)
Que vois-je! Flatteur que vous êtes,
Vous semblez me dire tout bas,
Que les amours et les conquêtes
Peuvent encor suivre mes pas.
(*Se détournant.*)
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je crois pourtant que ce sourire
Peut encor faire des jaloux;
Il me semble que pour séduire,
Ces yeux sont encore assez doux.
(*A sa psyché.*)
Mais, répondez, qu'en pensez-vous?
Quoi! vous croyez qu'une coquette
Serait fière de mes appas?
Et qu'avec un peu de toilette,
Mes trente ans ne paraissent pas?
(*Se détournant.*)
Taisez-vous (*bis*), je ne vous crois pas.

(*M. de Villeblanche sort du cabinet et reste derrière la spsyché.*)

Cependant je ne puis pas aller contre l'évidence, et décidément si j'écoute les convenances, la raison, et surtout mon miroir, il n'est pas encore temps. (*S'y regardant.*) N'est-il pas vrai? J'en étais sûre; il a dit non.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* C'est fini!..

MADAME DE MARCILLY. Le difficile, maintenant, est de rompre ce mariage sans les fâcher tous contre moi.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Oui, comment allons-nous faire?

MADAME DE MARCILLY. Ah! quelle idée! ne pourrais-je pas en charger M. de Villeblanche?

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Moi!

MADAME DE MARCILLY. Et m'arranger pour que l'obstacle vînt de lui. Mais le voudra-t-il? Sans doute. J'ai un moyen de le déterminer; un moyen décisif, auquel il ne pourra résister. Il doit m'attendre au salon, allons le trouver, et grâce à ce nouveau plan qui arrange tout, je puis maintenant être bien tranquille. (*Elle sort par le fond.*)

—

SCÈNE XV.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul; il sort de derrière la psyché.* Par exemple! j'en étais à cent lieues. Voilà donc ce rival redoutable! ce conseiller mystérieux que l'on consulte si souvent. Ma foi, sans le savoir, j'ai assisté là à une séance du conseil, séance secrète dont le résultat ne nous est pas favorable. Tout ce que j'y ai gagné, c'est que je sais maintenant le secret de l'Etat, et c'est moi que dans sa politique féminine elle compte mettre en avant comme un prétexte. Non, morbleu! et je la défie bien, quel que soit le moyen qu'elle emploie... Ah! mon Dieu! si elle mettait à ce prix le don de sa main? si elle me l'offrait aujourd'hui? il n'y aurait que ce moyen de me mettre dans l'embarras; et je parie que c'est le seul qu'elle prendra. Je vous le demande, alors, que deviendrai-je?

—

SCÈNE XVI.

M. DE VILLEBLANCHE, CATHERINE.

CATHERINE, *entr'ouvrant la porte du fond.* Eh bien! Monsieur, savez-vous quelque chose?

M. DE VILLEBLANCHE. Oui, mon enfant, je sais tout, et je n'en suis pas plus avancé.

CATHERINE, *montrant la porte à droite.* Vous avez vu ce monsieur?

M. DE VILLEBLANCHE, *vivement.* Du tout, j'en étais bien sûr. (*Sévèrement.*) Au surplus, ne répétez jamais ce que vous avez entendu, et souvenez-vous que votre maîtresse est la vertu même.

CATHERINE. Puisque Monsieur l'exige, je ne demande pas mieux. (*A part.*) Par exemple, ça fera un bien bon mari. (*Haut.*) Et pour ce malheureux jeune homme qui se désole, que je ne sais qu'en faire?

M. DE VILLEBLANCHE. Ah! lui, c'est différent; il n'y a plus d'espoir.

CATHERINE. Comment?

M. DE VILLEBLANCHE. Il peut partir quand il voudra, car je connais l'obstacle, et il n'y a pas de ressource.

CATHERINE. Comment! un obstacle? mais un obstacle finit toujours par se détruire.

AIR : *Lise épouse l' beau Gernance.*

Par les soins, par la constance.

M. DE VILLEBLANCHE.

Ils n'y peuvent rien, je pense.

CATHERINE.

On peut changer d' sentiments;
Et p't-être qu'avec le temps...

M. DE VILLEBLANCHE, *en confidence.*

Le beau côté de l'affaire,
Je m'en vais te le conter :
C'est qu'avec le temps, ma chère,
Cela ne peut qu'augmenter.

CATHERINE. Alors, Monsieur, qu'est-ce donc?

M. DE VILLEBLANCHE. Il n'y a pas de nécessité que tu le saches.

CATHERINE. Oui; mais le plus terrible, c'est que mam'selle Eugénie aime aussi ce jeune homme.

M. DE VILLEBLANCHE. Elle l'aime! tu en es bien sûre?

CATHERINE. Elle n'en dit rien à sa mère, mais j'ai bien vu tout à l'heure, quand j'ai prononcé devant elle le nom de Saint-Félix, elle a rougi, et en apprenant que Madame l'avait renvoyé, elle avait les larmes aux yeux; les pères et les mères sont-ils désagréables!

M. DE VILLEBLANCHE. Pauvres enfants!.. Tu as raison; ils s'aiment, et je souffrirais... non, morbleu! ce ne sera du moins qu'après avoir tout employé; va dire à Saint-Félix qu'il vienne me retrouver ici dans une demi-heure, parce qu'alors il sera marié et moi aussi, où bien nous partirons ensemble.

CATHERINE. Oui, Monsieur, j'y vais; je vais lui dire..... (*A part.*) C'est vraiment un brave homme, et je ne conçois pas, Madame, de faire attendre des gens comme ça. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XVII.

M. DE VILLEBLANCHE, *seul. Il s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.* Il y aurait bien un moyen, un moyen victorieux, qui s'est d'abord présenté à mon idée; ce serait de dire à madame de Marcilly que j'étais là, que j'ai tout entendu; certainement la crainte du ridicule la ferait consentir au mariage de Saint-Félix; (*Il se lève.*) mais cela ruinerait le mien, et ce ne serait pas juste; car enfin, ce jeune homme a plus que moi le temps d'attendre. Reste donc les conseils de la sagesse et de l'amitié; on ne les écoutera pas; il y a là un autre confident en qui l'on a plus de confiance qu'en moi, car je ne parlerais qu'à la raison, et lui s'adresse à l'amour-propre. Eh mais! si les avis que je n'ose donner venaient de lui? peut-être seraient-ils mieux accueillis. Ma foi, qu'est-ce que je risque? (*Il se met à la table et écrit.*) Essayons toujours, un peu d'audace et de courage. Je vais, par exemple, déguiser mon écriture; car il faut prendre des précautions, surtout pour donner des avis utiles.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Oui, la raison est une amie
Que l'on doit craindre d'employer;
Car je sais que dans cette vie
Toute espèce de conseiller,
Glaces, miroirs, ou gens en place,
Dont l'avis est sollicité,
Tombent souvent dans la disgrâce,
Quand ils disent la vérité.

(*Il se lève.*) C'est cela, c'est bien. Maintenant mettons cette lettre à la psyché. (*Il place sa lettre pliée entre la glace de la psyché et l'encadrement d'acajou.*) J'ai dit à Saint-Félix de venir dans une demi-heure; est-ce assez? oh! oui, madame de Marcilly ne restera pas une demi-heure sans regarder à sa glace; la voici.

—

SCÈNE XVIII.

M. DE VILLEBLANCHE, MADAME DE MARCILLY.

MADAME DE MARCILLY. Ah! je vous cherchais, Monsieur! et je ne savais ce que vous étiez devenu.

M. DE VILLEBLANCHE, *qui s'est assis dans un fauteuil auprès de la table, et qui a pris un livre.* Vous êtes bien bonne de vous en être aperçue.

MADAME DE MARCILLY, *avec douceur.* Je vois que vous avez parlé à M. de Saint-Félix, et que vous êtes fâché contre moi; aussi je vous cherchais pour faire la paix.

M. DE VILLEBLANCHE, *toujours froidement.* Vous aurez de la peine, je vous en préviens.

MADAME DE MARCILLY, *souriant.* C'est ce que nous verrons; mais, avant tout, dites-moi, je vous en prie, quel intérêt si grand prenez-vous à M. de Saint-Félix?

M. DE VILLEBLANCHE. Lui, d'abord est un fort aimable jeune homme; et puis son père était un ami intime (*A part.*) que je n'ai jamais vu.

MADAME DE MARCILLY. M. de Saint-Félix votre ami intime? vous ne m'en avez jamais parlé.

M. DE VILLEBLANCHE. Parce que nous nous étions perdus de vue depuis longtemps; mais avant son départ pour Bordeaux, il ne cessait de me parler de ce mariage; de me dire combien il serait flatté d'avoir une belle-fille aussi aimable, aussi jolie.

MADAME DE MARCILLY. Mais il ne connaît pas Eugénie.

M. DE VILLEBLANCHE. Je vous demande pardon : il ne l'a vue qu'une fois; mais c'est assez pour juger.

MADAME DE MARCILLY. Je vous assure que vous vous trompez; je n'ai jamais reçu M. de Saint-Félix le père; et je mène si peu Eugénie dans le monde.

M. DE VILLEBLANCHE. C'est possible; mais je vous proteste qu'il l'a vue chez le baron de Précour, à une partie de boston; il lui a même paru fort héroïque qu'une jeune personne se résignât ainsi au boston.

MADAME DE MARCILLY. Qu'est-ce que vous dites donc? mais c'était moi qui faisais son boston.

M. DE VILLEBLANCHE. Vous? pas possible! il m'a bien dit : Mademoiselle de Marcilly.

MADAME DE MARCILLY. Ah! c'est charmant! je me rappelle fort bien cette soirée; c'était moi. Quoi! réellement, il est possible qu'il m'ait prise pour une demoiselle? Convenez que c'est fort drôle.

M. DE VILLEBLANCHE. Je ne trouve pas cela drôle du

tout, moi, Madame; M. de Saint-Félix paraissait très-épris de sa jolie partner; et s'il apprenait que ce n'est pas sa belle-fille...

MADAME DE MARCILLY. Vraiment! vous seriez jaloux? Par bonheur, il est des moyens de vous rassurer.

M. DE VILLEBLANCHE. Vous croyez? (*A part.*) La voilà bien disposée, nous pouvons commencer l'attaque.

MADAME DE MARCILLY, *avec un peu d'embarras.* C'est un aimable homme que ce M. de Saint-Félix le père. Aussi je ne voudrais pas me fâcher avec lui; et, si vous tenez à m'être agréable, si, comme vous le dites, vous tenez à ma main, il y aurait un moyen de l'obtenir dès aujourd'hui même.

M. DE VILLEBLANCHE. Aujourd'hui! (*A part.*) Nous y voici. (*Haut.*) Et que faudrait il faire pour cela?

MADAME DE MARCILLY. Lui écrire vous-même une lettre bien amicale, bien aimable, comme vous savez les écrire, et lui dire que, comme beau-père d'Eugénie... (du moins vous allez l'être; ainsi, dans le fait principal, il n'y aura point de mensonge).

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Ce qui veut dire qu'il va y en avoir dans le reste.

MADAME DE MARCILLY. Vous lui écrirez donc que vous ne pouvez consentir encore au mariage de votre belle-fille; mais que, plus tard, dans trois ou quatre ans...

M. DE VILLEBLANCHE, *froidement.* J'en suis bien fâché, Madame, mais je n'écrirai pas cette lettre.

MADAME DE MARCILLY. Vous ne tenez donc pas à m'épouser?

M. DE VILLEBLANCHE. Non, Madame, pas maintenant.

MADAME DE MARCILLY. Et pourquoi?

M. DE VILLEBLANCHE. Parce que j'ai fait des réflexions, et je trouve que vous êtes encore trop jeune pour moi.

MADAME DE MARCILLY, *étonnée.* Comment?

M. DE VILLEBLANCHE. Oui, Madame, cette aventure de M. de Saint-Félix, et d'autres idées qui me sont venues, tout me le prouve.

MADAME DE MARCILLY. Vous ne me parlez pas sérieusement; et je ne croirai jamais (*Regardant dans la glace.*) que ce soit à ce point-là.

M. DE VILLEBLANCHE, *à part.* Elle y regarde; j'en étais sûr.

MADAME DE MARCILLY, *apercevant le billet.* Qu'est-ce que je vois là? une lettre à ma psyché! Savez-vous ce que cela veut dire?

M. DE VILLEBLANCHE. En aucune façon; car j'arrivais à l'instant.

MADAME DE MARCILLY, *l'ouvrant et à part.* De quelle part? (*Allant à la fin de la lettre.*) « Signé, *Votre miroir.* » Quelle est cette plaisanterie?

M. DE VILLEBLANCHE. Voulez-vous que je vous lise?

MADAME DE MARCILLY. C'est inutile, Monsieur; que je ne vous dérange pas: reprenez votre livre. (*M. de Villeblanche va se rasseoir; mais il observe madame de Marcilly tout le temps où elle lit la lettre.*)

MADAME DE MARCILLY, *debout et à part. Elle lit.* « Madame, vous m'avez souvent fait l'honneur de me « consulter; et, quelques secrets que vous m'ayez con- « fiés, ma fidélité a toujours égalé ma discrétion; ce « matin encore vous avez daigné me demander mon « avis. » (*S'interrompant.*) O ciel! qu'est-ce que cela signifie? et qui a pu deviner?.. Mais continuons: (*Elle lit.*) « Ce matin encore vous avez daigné me de- « mander mon avis; mais comme je crains que vous « n'ayez mal interprété mon silence, je prends la li- « berté de vous l'expliquer: vous êtes toujours jeune, « toujours jolie; je m'y connais, Madame, et vous « pouvez m'en croire; c'est pour cela même, c'est par « coquetterie que moi, votre conseiller intime, je vous « engage à marier votre fille sur-le-champ, pour que « chacun s'étonne et se demande si ce n'est pas là votre « sœur, et pour qu'on admire une résolution que plus « tard peut-être on trouverait toute naturelle. » (*Elle regarde M. de Villeblanche, qui feint d'être occupé de sa lecture. S'interrompant.*) Je n'y conçois rien; mais voilà un conseil d'une sagesse... Je n'avais pas encore envisagé la question sous ce point de vue; et il est de fait qu'il faut être bien jeune et bien jolie pour oser se permettre... Mais voyons la fin: (*Elle lit.*) « Je ne hasarderai plus qu'un seul avis: un miroir « voit bien des choses qui échappent même à l'œil « d'une mère; et votre fille est venue parfois me con- « sulter; j'ai vu ses yeux mouillés de larmes! Elle « aime sans oser vous l'avouer, et vous ne voudriez « pas la rendre malheureuse. Non, vous ne le vou- « drez point, dans votre intérêt et peut-être dans le « mien; car le malheur de votre fille ferait le vôtre; « je verrais dans la douleur vos traits s'altérer: rien « ne flétrit comme le chagrin, et l'on embellit par le « bonheur. Tâchez donc que ma glace fidèle ne puisse « jamais réfléchir que les traits heureux d'une bonne « mère; faites que nous soyons contents l'un de l'autre, « et que vous ayez à me regarder autant de plaisir « que j'en ai à vous voir. Moi, *votre miroir fidèle.* »

M. DE VILLEBLANCHE, *qui s'est levé et s'est approché d'elle.* Eh bien! qu'avez-vous donc?

MADAME DE MARCILLY, *lui donnant la lettre.* Tenez, tenez, Monsieur, lisez vous-même. Que devenir? comment cacher ma honte? car à coup sûr quelqu'un a mon secret.

M. DE VILLEBLANCHE. N'est-ce que cela? Je vois ce dont il s'agit.

AIR: *En amour comme en amitié.*

D'un seul instant de vanité
Dont le repentir vous honore,
Vous craignez la publicité;
Eh bien! votre secret vous appartient encore;
Ne craignez pas qu'il soit jamais trahi;
Calmez cette frayeur extrême.
Notre secret est encore en nous-même,
Alors qu'il est dans le sein d'un ami.

MADAME DE MARCILLY. Quoi, Monsieur! ce miroir si raisonnable, c'était vous!..

M. DE VILLEBLANCHE. Je n'étais que son interprète et son secrétaire; j'attends la réponse.

MADAME DE MARCILLY. Ne la devinez-vous pas?

M. DE VILLEBLANCHE, *apercevant Saint-Félix et Catherine qui sont au fond du théâtre, et qui ont entendu les derniers mots.* Tenez, Madame, c'est à lui qu'il faut la faire.

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-FÉLIX, CATHERINE.

MADAME DE MARCILLY. Venez, venez, Saint-Félix, ma fille est à vous. Voulez-vous de moi pour belle-mère?

SAINT-FÉLIX, *à ses pieds.* Ah! que je suis heureux!

CATHERINE. Ah! Madame, que c'est bien à vous!

MADAME DE MARCILLY, *à M. de Villeblanche.* Eh bien! Monsieur, êtes-vous content?

M. DE VILLEBLANCHE. Oui, Madame; je regardais là, dans la glace, j'y voyais un groupe charmant.

MADAME DE MARCILLY, *bas.* Ah! grâce maintenant, et gardez-moi le secret.

M. DE VILLEBLANCHE. Cela me sera difficile, à moins que votre main ne me ferme la bouche.

MADAME DE MARCILLY, *lui mettant la main sur la bouche.* Taisez-vous, la voilà.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *M. Adam.*

SAINT-FÉLIX.

Ainsi, je suis de la famille;
C'est grâce à vous, mon protecteur;
(*A madame de Marcilly.*)
C'est votre amour pour votre fille
Qui vient de fixer mon bonheur.
Ne suivez plus que cette loi si chère;
De votre cœur loin de vous défier,
Ecoutez-le : pour une mère
Voilà le meilleur conseiller.

CATHERINE.

J'ai deux amoureux, lequel prendre?
L'un a l' zyeux noirs, l'autre a l' zyeux bleus;
L'un est aimable, l'autre est tendre,
Ils dis'nt qu'ils m'ador'nt tous l s deux :
Renvoyer l'un, hélas! est difficile;
Choisir l'autre, ça f'rait crier.
Comment donc fait-on à la ville?
Mesdam's, daignez me conseiller.

M. DE VILLEBLANCHE.

Le conquérant et la coquette,
Qui, par leurs yeux souvent ne peuvent voir,
Vont consultant, s'il s'agit de conquête,
L'un son conseil, et l'autre son miroir;
Mais si tous deux vous voulez qu'on vous dis
La vérité, souffrez-la volontiers;
Surtout, pour prix de leur franchise,
Ne cassez pas vos conseillers.

MADAME DE MARCILLY, *au public.*

Thémis donne des honoraires
A chaque juge, à chaque conseiller;
Mais chez Thalie, et par des lois contraires,
On ne peut juger sans payer.
Vous qui formez une cour qu'on redoute,
Puissiez-vous ne pas sommeiller,
Ni regretter ce que vous coûte
Votre place de conseiller!

JULIETTE, *présentant le paquet à Gédéon.* Reconnaissez vous cela, mon oncle. — Acte I, scène 9.

OSCAR

OU

LE MARI QUI TROMPE SA FEMME

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 22 avril 1842.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUVERNIER.

Personnages.

OSCAR BONNIVET, receveur général.	M. RÉGNIER.	MARIETTE, femme de chambre de Juliette	Mlle BROHAN.
JULIETTE, sa femme	Mme DENAIN.	THÉRIGNY, jeune notaire	M. DROUVILLE
GÉDÉON BONNIVET, son oncle	M. PERRIER.		

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, THÉRIGNY.

JULIETTE. Monsieur de Thérigny, notre jeune notaire!.. de si bonne heure chez moi!.. C'est charmant et très-dangereux! On est bavard en province, et une visite aussi matinale va me compromettre.

THÉRIGNY. Vous, Madame!.. Vous savez bien que c'est impossible... Vous avez été jusqu'ici, impunément, la plus aimable et la plus jolie femme du département.

JULIETTE, *vivement.* Silence!.. Si ces femmes vous entendaient!

THÉRIGNY. Et puis, je viens pour affaire, tout uniment.

JULIETTE, *souriant.* Tout uniment?

THÉRIGNY. Oui, Madame... par malheur!..

JULIETTE. C'est très-galant... Eh bien! Monsieur?..

THÉRIGNY. Eh bien! Madame... cette belle campagne dont vous avez tant d'envie... à deux lieues de la ville?..

JULIETTE. Celle du préfet?

THÉRIGNY. Il veut s'en défaire.

JULIETTE. En êtes-vous sûr?

THÉRIGNY. Il me l'a dit lui-même.., Et comme plusieurs fois je vous avais entendu parler de cette propriété...

JULIETTE. C'est mon rêve!.. J'en ferais quelque chose de délicieux... mais il faut que mon mari veuille bien l'acheter.

THÉRIGNY. Lui... fils d'un riche banquier et receveur général de notre département, peut bien, sans se gêner, et sur son superflu...

JULIETTE. On n'en a jamais.

THÉRIGNY. D'accord!.. Mais, enfin, il vous aime éperdument... il obéit à toutes vos volontés.

JULIETTE. Pas tous les jours... Il y en a où j'ai tout crédit, où je puis tout demander, et d'autres où il faut...

THÉRIGNY. Céder?

JULIETTE. Je ne cède jamais!

THÉRIGNY. Que faites-vous, alors?

JULIETTE. J'attends! ce qui est déjà beaucoup... C'est si ennuyeux d'attendre.

THÉRIGNY. Je le sais, Madame, et plus qu'un autre; car près de vous... il est depuis longtemps une personne dont je voudrais... dont je n'ose vous parler... votre jeune cousine... Athénaïs.

JULIETTE. Est-il possible!.. Vous, Monsieur, qui veniez pour me parler d'affaires... tout uniment.

THÉRIGNY. Un amour pur, véritable... légitime...

JULIETTE. Je m'en doute bien... Il ne peut pas y en avoir d'autres... par-devant notaire!.. Ainsi, Monsieur, vous aimez ma cousine?..

THÉRIGNY. Depuis les vacances dernières, depuis les trois mois qu'elle est venue passer ici.

JULIETTE. Et malgré l'éloignement et son séjour à Paris?..

THÉRIGNY. J'y pense toujours... je la vois sans cesse près de moi, dans mon modeste ménage, qu'elle embellit.

JULIETTE. C'est très-bien... Mais vous ignorez que ma jolie petite cousine n'est pas riche... elle n'a que vingt mille francs de dot.

THÉRIGNY. En vérité?.. Je croyais qu'elle n'avait rien.

JULIETTE. Et vous venez me la demander en mariage?

THÉRIGNY. Oui, sans doute.

JULIETTE. Votre charge est donc payée?

THÉRIGNY. Non, Madame. Je ne suis qu'un pauvre notaire de province.

JULIETTE. Je le vois bien!.. Ceux de Paris sont moins romanesques. Et savez-vous, Monsieur, que je vous trouve sublime, héroïque, admirable! Epouser, sans fortune, une femme qui n'en a pas!

THÉRIGNY, *avec joie*. Ainsi, vous serez pour moi?

JULIETTE. Certainement... Je le veux, je le dois... Et, dès aujourd'hui, vous seriez mon cousin... si cela ne dépendait que de moi

THÉRIGNY. N'êtes-vous pas la seule parente d'Athénaïs?

JULIETTE. C'est vrai! mais, depuis trois mois, mon mari a été nommé son tuteur... à cause de ces vingt mille francs dont je vous parlais tout à l'heure... Un riche négociant.. un oncle qu'elle avait à New-York...

THÉRIGNY. En vérité?

JULIETTE. Oui! Il y a encore des oncles d'Amérique... ils sont rares... mais il y en a!.. c'est peut-être le dernier. Cet oncle, dis-je, qui n'avait que deux héritiers, deux parents... au lieu de décéder *intestat*, ce qui lui aurait donné bien moins de peine, a tout laissé par testament à l'autre, et, à ma pauvre cousine, une chétive somme de vingt mille francs... pour laquelle, comme je vous l'ai dit, il a fallu lui nommer un tuteur, et le choix est tombé sur mon mari, qui même s'en défendait... Et c'est à lui, vous le voyez, qu'il faut vous adresser

THÉRIGNY. Pour cela, il me faudrait votre protection...

JULIETTE. Qui vous est acquise... et je veux même que M. Bonnivet ajoute à la dot. Comme tuteur, il a ce droit.

THÉRIGNY. Quoi! Madame...

JULIETTE. Soyez tranquille, il n'en abusera pas... car mon mari est un homme d'ordre, un homme de finance, qui a des sentiments exacts et réguliers comme ses livres de caisse. Il ne donne pas... il paie... excellent homme, du reste... mais chez qui l'économie est une telle vertu, que, quand on le force à être généreux, il en est honteux... il s'en excuse... il croit qu'il se dérange! Aussi, et comme avant de penser à vos affaires, il faut que je m'occupe des miennes...

THÉRIGNY. C'est trop juste.

JULIETTE. Je réserve d'abord tous mes moyens d'attaque pour cette campagne avec ses circonstances et dépendances!.. Deux lieues d'ici... impossible d'y aller à pied tous les jours... Il faudra donc de toute nécessité la calèche et les chevaux qu'il me refuse depuis si longtemps et que je désire... comme tout ce qu'on refuse... Ainsi, vous le voyez, Monsieur, il est trois choses que je veux, que je saurai obtenir... Votre mariage sera la troisième...

THÉRIGNY. Et comment réussir?

JULIETTE. Cela me regarde... Silence! c'est mon mari!

—

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE, OSCAR, *entrant vivement*.

OSCAR, *à part*. Dieu! ma femme!.. Je la croyais partie!

JULIETTE. Eh! mais... qu'avez-vous donc?

OSCAR. Tu m'avais quitté tout à l'heure pour aller au-devant de notre oncle...

JULIETTE. M. Gédéon Bonnivet, qui arrive ce matin par la malle-poste, et j'allais sortir quand j'ai rencontré monsieur Thérigny, notre ami, qui venait me parler pour vous d'une importante affaire.

OSCAR, *troublé*. Je l'en remercie. (*A part, et regardant avec inquiétude la petite porte à droite.*) Si, pendant ce temps, on allait arriver! (*Haut.*) Nous en parlerons dans un autre moment, car notre oncle mérite des égards et des prévenances... Un inspecteur des finances à qui j'ai dû, dans le temps, ma place de receveur général... Il est en tournée, et vient visiter toutes les caisses... à commencer par la mienne...

JULIETTE. Ce n'est pas là, je l'espère, ce qui vous inquiète et vous tourmente depuis quelques jours.

OSCAR. Non, certainement.

JULIETTE. Alors, c'est un autre motif...

OSCAR, *à part*. Elle se doute de quelque chose!.. (*Haut.*) Aucun... aucun motif... mais il y a des moments où l'on est dans des dispositions d'esprit...

JULIETTE. Fâcheuses... et il faut des idées gaies pour les distraire... Vous savez bien, cette délicieuse habitation du préfet... que j'avais tant envie de posséder... et vous de me donner...

OSCAR, *toujours troublé, et regardant la porte à droite.* Certainement... moi, d'abord, tout ce qui peut te faire plaisir... mais pour songer à une pareille folie... il aurait fallu que notre préfet consentît à s'en défaire... ce qu'il ne voudra jamais... il me l'a dit.

JULIETTE. Et s'il y était décidé...

OSCAR. Ce n'est pas possible...

JULIETTE. C'est certain... Alors, Monsieur...

OSCAR, *embarrassé.* Alors... alors... à coup sûr je ne dirais pas non... mais je ne dirais pas oui...

JULIETTE. Eh bien! que diriez-vous donc?

OSCAR. Je dirais qu'il faut voir...

JULIETTE. C'est aussi notre avis, et voilà M. Thérigny, notre notaire, qui peut examiner, prendre tous les renseignements...

THÉRIGNY. Avec grand plaisir... dès aujourd'hui, et quant au prix...

JULIETTE. C'est vrai! je n'y pensais pas.

THÉRIGNY. Cinquante mille francs.

JULIETTE. Ah! c'est bien cher... n'est-ce pas, mon ami?

OSCAR, *avec impatience.* Oh! le prix! le prix, chère amie, ce n'est pas là ce qui m'arrête... parce que, une fois qu'on est bien décidé... (*A part.*) à ne pas acheter... (*Haut.*) Mais mon oncle, mon oncle, qui ne trouvera personne à son arrivée!

JULIETTE. C'est vrai. (*Elle sonne. A Manette, qui entre.*) Manette, mon ombrelle et mon chapeau.

OSCAR. Il y a bien loin d'ici aux malles-postes.

JULIETTE. Très-loin... surtout quand on va à pied... Ah! si nous avions la voiture dont nous parlons depuis si longtemps!.. (*Geste d'Oscar.*) Pas dans ce moment... ce n'est pas lorsque déjà vous achetez une campagne qu'il me viendrait à l'idée de vous demander... je n'y pense seulement pas... Me voilà prête, mon ami... prête à partir.

OSCAR. Ce n'est pas sans peine.

JULIETTE. Si vous veniez avec moi?

OSCAR. Y pensez-vous?.. C'est jour de recette... Et ma caisse, mes bordereaux?..

JULIETTE. C'est bien, c'est bien... je vous laisse. Monsieur Thérigny, votre bras. (*Geste d'Oscar.*) Ah! il faut bien un cavalier quand on a, comme moi, un mari occupé... et qu'on n'a pas de voiture!.. (*Elle sort avec Thérigny.*)

—

SCÈNE III.

OSCAR, MANETTE, *qui est debout, à l'écart.*

OSCAR. Enfin, et grâce au ciel, me voilà seul! (*Se retournant et apercevant Manette qui est immobile.*) Qu'est-ce que tu fais là?

MANETTE. Moi?

OSCAR. Oui, toi.

MANETTE, *le plumeau à la main.* Je range votre cabinet, comme je le fais tous les jours à cette heure-ci... A moins qu'aujourd'hui Monsieur n'ait des raisons particulières...

OSCAR. Lesquelles?

MANETTE. Je n'en sais rien... Monsieur peut en avoir... il est le maître!.. et s'il veut absolument que Madame s'en aille, lui qui la retient toujours... c'est qu'il a pour ça des motifs qui ne regardent personne.

OSCAR, *à part.* Voyez-vous les domestiques... dès qu'une fois, par malheur, on s'expose à leur contrôle. (*Haut.*) Vous êtes folle, Manette, et je vous aurais déjà mise à la porte, si vos suppositions étaient vraies... mais comme elles ne le sont pas...

MANETTE, *revenant du fond, où elle a laissé son plumeau sur un meuble.* A la bonne heure... je le veux bien... et puisque Monsieur n'attend personne... qu'il n'a rien qui l'occupe...

OSCAR. Non, sans doute.

MANETTE. J'aurais, avec le respect que je lui dois, une chose à lui demander?

OSCAR. Laquelle?.. parle vite!

MANETTE. Est-il vrai, Monsieur, vous qui lisez tous les journaux, que le dix-septième léger soit revenu d'Afrique?

OSCAR, *étonné.* Pourquoi me demandes-tu cela?

MANETTE. Pour savoir... parce que Chanteloup, le garçon mercier qui est parti, il y a cinq ans, comme remplaçant de M. Thérigny, est dans ce régiment-là... et doit revenir d'Afrique pour m'épouser... si Abd-el-Kader le permet, et vous aussi, Monsieur.

OSCAR. Eh bien! on t'a dit vrai... le régiment a débarqué à Toulon, et d'ici à quelques jours il traversera notre ville... et si tu es sage, fidèle, et surtout pas curieuse...

MANETTE, *vivement.* Il y a donc quelque chose?..

OSCAR, *sévèrement.* Encore!..

MANETTE. Pardon, Monsieur!.. ça n'est pas ma faute, j'aime à savoir... c'est plus fort que moi... Et quand on devrait me le rabattre sur mes gages... Après cela, Monsieur aurait des secrets, ce qui arrive dans les meilleures maisons et dans les meilleurs ménages, qu'il pourrait sans crainte me les confier. Je suis curieuse tant que je ne sais pas... mais une fois qu'on m'a dit... le silence et la discrétion me gagnent.

OSCAR, *à part.* Elle veut être gagnée... c'est clair et facile... (*Il met la main à son gousset.*) Mais, si je lui donne quelque chose... c'est presque lui avouer... me mettre dans sa dépendance... (*Haut.*) Va-t'en!..

MANETTE. Déjà!.. (*A part.*) Il avait eu d'abord un bon mouvement... mais il n'a jamais de suite dans les idées... C'est égal... il a beau dire, il y a quelque chose... et je finirai par savoir...

OSCAR. Je t'ai dit de me laisser... de t'en aller...

MANETTE. C'est bien entendu... Monsieur... et je m'en vais...

OSCAR. Eh bien!

MANETTE. Eh bien! je prends mon plumeau. (*Elle sort par la porte du fond, et Oscar court à la porte à gauche, dont il tire les verrous.*)

MANETTE, *rouvrant la porte du fond.* Il a mis les verrous. (*Oscar fait un pas vers la porte du fond, que Manette referme vivement, et dont Oscar tire également les verrous.*)

—

SCÈNE IV.

OSCAR, *seul.* Oh! qu'on a de peine à être seul et à se soustraire à la domination de ses inférieurs!.. Employés.... commis... domestiques... dès qu'on a quelque chose que par hasard on veut cacher... il semble qu'ils aient tous intérêt à le découvrir... C'est une coalition permanente, et maintenant surtout... (*On frappe à la porte de droite.*) Ah! il était temps... Une

minute de plus, et nous étions surpris!.. (*Il va ouvrir avec mystère.*)

—

SCÈNE V.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, *l'embrassant.* Mon cher oncle!..

GÉDÉON. Mon neveu!.. Comment, ce n'est que toi?.. Tant de précautions... une entrée si mystérieuse... Je me suis cru en bonne fortune... et destiné encore une fois aux grandes aventures...

OSCAR. Est-ce que vous n'avez pas trouvé un mot de moi à la dernière poste?

GÉDÉON. Si vraiment.

OSCAR. Et vous n'avez pas reconnu mon écriture?

GÉDÉON. Tout au plus!.. « Laissez votre voiture « dans la dernière maison du faubourg, arrivez à « pied par la porte du jardin, qui sera ouverte, et de « là par la petite salle basse... » Tout s'est exécuté de point en point... et me voici à ce rendez-vous, qui se trouve une réunion de famille... J'espérais mieux!..

OSCAR. Comment, mon oncle...

GÉDÉON. Ta femme, par exemple... qui est charmante! car elle est très-jolie, ma petite nièce... et m'a rappelé la comtesse de Roquencourt, ma première passion... et puis...

OSCAR. Oui, mon oncle... je sais que vous en avez eu beaucoup!..

GÉDÉON. Quelques-unes... sous le Consulat... sous l'Empire surtout... C'était le bon temps!.. le temps des conquêtes... Nous en faisions tous!.. Par malheur, les conquêtes coûtent cher!.. J'y ai laissé une partie de ma fortune... mais il m'en reste encore... ainsi que quelques moyens de séduction... de la philosophie, une seconde jeunesse... et de l'expérience!..

OSCAR. Justement, mon oncle... c'est à cette expérience que je viens m'adresser... Une aventure que ma femme ignore et doit ignorer toujours...

GÉDÉON. Une affaire d'honneur... je comprends..... Tu me fais venir pour être ton témoin.

OSCAR. Eh! non! mon oncle... Je sais que vous êtes brave!..

GÉDÉON. Toujours le temps de l'Empire... D'ailleurs, c'est dans le sang... Nous descendons par les hommes de l'amiral Bonnivet, qui, à la cour de François Ier, fut une forte lame, et surtout un vert-galant... un audacieux séducteur!..

OSCAR, *soupirant.* C'est donc cela!.. Et ça m'amène tout naturellement à la terrible aventure dont j'ai à vous parler...

GÉDÉON. Je t'écoute.

OSCAR. D'abord, vous le savez, je me suis marié... Une femme gentille, bonne... qui m'aime... qui m'adore!..

GÉDÉON. Et toi?..

OSCAR. Moi!.. Je l'aime comme un fou, et je suis le plus heureux des hommes!..

GÉDÉON. Où est donc le terrible?

OSCAR. Attendez... attendez donc... Homme de finance et de bureau, ayant passé ma jeunesse dans les chiffres... ma femme est ma première passion.

GÉDÉON, *riant.* Allons donc!.. ta comtesse de Roquencourt...

OSCAR. C'est comme je vous le dis...

GÉDÉON. Diable! je t'en fais compliment!.. c'était bien commencer.

OSCAR. Aussi, après mon mariage, c'était une adoration continuelle; et pendant deux ans et demi, tous les instants que je ne passais pas à ma caisse, je les passais près de ma femme. J'étais cité dans le département comme le modèle des maris et des recevcurs généraux. Toujours avec Juliette... en visites, en promenades... Tous les soirs, rentrés de bonne heure; et comme on ne peut pas toujours causer, nous lisions .. Je n'avais pas eu le temps jusqu'alors, et je me hâtais de faire connaissance avec la littérature nouvelle, qui venait de détrôner l'autre... Je lisais tous les soirs ce qu'il y avait de mieux... je veux dire ce qu'il y a de plus horrible!.. Et moi qui, jusque-là, n'étais jamais sorti du classique ni de ma recette générale... ces orages de cœur, ces passions criminelles et délirantes... ces héros du drame moderne, qui, après avoir foulé aux pieds toutes les entraves sociales, se font sauter la cervelle au dénoûment..... tout cela, sauf le dénoûment, me plaisait infiniment... A force de lire des forfaits... je me mis à en rêver... à force d'en rêver... j'aspirais à en commettre!..

GÉDÉON. Ah! mon Dieu!

OSCAR. Et par un instinct ou un reste de moralité... je choisis de tous ces forfaits le plus honnête et le plus agréable.

GÉDÉON. L'infidélité...

OSCAR. Oui, mon oncle!.. Madame Bonnivet était charmante... mais c'était ma femme, c'était le paradis... mais un paradis terrestre et connu, tandis que les autres... les autres femmes, c'était un monde nouveau... un élysée fantastique, un paradis infernal!.. A cette pensée, mon sein palpitait, et je m'écriais : Et moi aussi, je serai le héros de quelque drame brûlant et haletant! Et alors la première héroïne qui s'offrit à mes yeux...

GÉDÉON. Je devine, une femme mariée...

OSCAR. Du tout!

GÉDÉON. Une veuve... il y en a de charmantes!

OSCAR. C'est possible! N'exigez pas de détails, je vous en supplie... la personne, l'époque... tout doit être un mystère profond.

GÉDÉON. Du mystère, moi, j'en use peu... mais toi, tu as raison.

OSCAR. Qu'il vous suffise de savoir que n'ayant pas le courage de me déclarer de vive voix, j'osai lui demander un rendez-vous dans un billet délirant qui finissait ainsi : « Ce soir, à dix heures, dans la grotte « du parc, une minute de bonheur ou je meurs! » A quoi elle répondit : « O Oscar, je t'attends! »

GÉDÉON. O Oscar!

OSCAR, *achevant.* «Je t'attends!» Impossible de reculer... mon honneur était engagé... Qu'auriez-vous fait, si on vous avait écrit : O Oscar!..

GÉDÉON. Tu me le demandes! Dès qu'il s'agit d'un entraînement excentrique.

OSCAR. Mais, non, j'avais beau faire, je n'étais pas entraîné... je n'aimais que ma femme; et cependant vous ne comprendrez pas cela.

GÉDÉON. Si vraiment, très-bien.

OSCAR. Aussi, j'étais surpris et embarrassé de mon bonheur... je ne croyais pas que les choses iraient si vite ni si loin...

GÉDÉON. Ah! dame!.. c'est ainsi dans l'école moderne.

OSCAR. Et une heure avant ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON. Tu as renoncé?

OSCAR. Non!.. j'ai été souper avec des amis pour

m'étourdir, pour me donner du cœur... et après le champagne... au moment de partir, une averse.

GÉDÉON. C'était superbe!

OSCAR. Pour vous... mais moi, je me promis bien que ce premier bonheur-là serait le dernier... et le ciel m'exauça, car ma nouvelle passion, forcée de quitter notre ville, partit sans me revoir.

GÉDÉON. Eh bien! tout est fini...

OSCAR. Du tout... J'ignore comment cela se fait... mais depuis ce temps ma femme, autrefois si confiante, a maintenant des soupçons.

GÉDÉON. En vérité!..

OSCAR. Pour les dissiper... il faut bien aller au-devant de ses volontés ou de ses moindres caprices, et j'augmente ainsi chaque jour le luxe de ma maison, je donne des dîners... des soirées... même des bals...

GÉDÉON. Qu'importe?.. si tu le peux!

OSCAR. Certainement je le peux... Mais les caprices... je veux dire les soupçons de ma femme, loin de diminuer, redoublent encore... Elle ne rêve depuis quelque temps que maison de campagne et équipage... Ici, en province!

GÉDÉON. Il n'y a pas grand mal.

OSCAR. Et puis ma femme est jeune et jolie... on l'entoure d'hommages... Le préfet même lui fait la cour... Il y a des préfets qui n'ont que cela à faire... Je sais bien que Juliette est sage, qu'elle a des principes... mais si elle découvrait... Et dans ce moment, mon cher oncle, tout va se découvrir si vous ne venez à mon aide.

GÉDÉON. Parle donc vite, alors?

OSCAR, *d'une voix étouffée*. Ah! mon Dieu... taisez-vous!

GÉDÉON. Qu'y a-t-il donc?

OSCAR, *l'oreille au guet*. La femme de chambre de ma femme, qui est si curieuse, si elle nous entendait... (*Il va ouvrir la porte, à droite.*) Non... non... personne... Mais pour plus de sûreté... (*Il met le verrou et revient.*) Vous le voyez, mon oncle, l'inquiétude... la terreur... voilà comme je suis du matin au soir... Ce que c'est de tromper sa femme!..

GÉDÉON. Il est amusant!..

OSCAR. Les préfets... les calèches... les maisons de campagne... Ah! une femme que l'on trompe vous donne bien du mal!

GÉDÉON. Il vaut mieux être trompé... c'est elle qui a toute la peine... Tu disais donc...

OSCAR, *revenant à lui*. Qu'avant-hier, un incident affreux...

GÉDÉON. Tu t'es trahi!

OSCAR. A moitié... mais ce qui a failli me perdre peut, grâce à vous, me rendre le repos!.. Dans ce fatal rendez-vous...

GÉDÉON. Celui de la grotte?

OSCAR. Oui... En s'enfuyant .. car elle s'est enfuie... Elle avait laissé en mes mains un nœud de ruban... Gage précieux que j'avais enfermé et cacheté dans un débris de son billet. Ces choses-là se font... et l'on a tort! Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas ce nœud, qui va devenir celui de l'horrible péripétie dans laquelle nous entrons... Donc, avant-hier, je m'habillais pour aller dîner chez le préfet avec ma femme qui était prête, et je ne l'étais pas... Elle était charmante... une robe délicieuse... et elle venait me chercher... elle m'attendait. Moi, je m'impatientais .. je sonnais... je demandais une cravate; et pour m'aider, elle ouvre ma commode, mes tiroirs... elle renverse tout...

GÉDÉON. Et trouve le mystérieux souvenir...

OSCAR. Juste... Elle me le présente d'un air défiant et curieux, me demandant avec ironie ce que contenait ce sachet si précieusement cacheté... Moi, tout troublé, je réponds : Chère amie, je l'ignore. Alors, dit-elle vivement, il y a un moyen de le savoir, et elle allait briser le cachet... lorsqu'une idée m'illumine, et me rappelant bien à point votre ancienne réputation de conquérant... Arrête, m'écriai-je!.. c'est mon oncle... mon oncle Gédéon, qui à son dernier voyage m'a confié ce dépôt, me priant de le lui garder avec fidélité, et surtout discrétion...

GÉDÉON. Pas trop mal pour un conscrit!..

OSCAR. Savez-vous ce qu'elle me répond : Puisque votre oncle arrive après-demain, je me charge de lui rendre moi-même ce mystérieux trésor, à condition qu'il me dira d'abord ce qu'il contient.

GÉDÉON. Ah! diable...

OSCAR. Et ce n'est rien encore... Vous ne connaissez pas sa malice... Comme la dernière fois vous êtes venu par la malle, elle a voulu aller au-devant de vous pour m'empêcher de vous prévenir... Et moi, à qui vous aviez écrit que vous arriviez en poste... je n'ai rien dit... je n'ai pas montré votre lettre... mais j'ai laissé partir ma femme... et maintenant vous devinez le service que j'attends de vous!

GÉDÉON. C'est convenu!.. dès qu'il y va de ton bonheur et de ton repos.

OSCAR, *l'embrassant*. Ah! mon sauveur!

GÉDÉON. A propos, je t'apporte les loyers de ta maison de Paris... dix mille francs que j'ai là en portefeuille!

OSCAR, *à mi-voix*. Taisez-vous, on a marché.

GÉDÉON. Tu as l'oreille fine...

OSCAR. Je crois bien... l'habitude... C'est elle.

JULIETTE, *en dehors, voulant ouvrir*. Mon ami, vous êtes enfermé?

OSCAR. Quand je le disais! (*A Gédéon.*) Partez, mon oncle... (*Le rappelant.*) Ah! j'oubliais!.. un nœud de ruban bleu et cerise... N'allez pas confondre.

GÉDÉON, *à mi-voix*. Non, mon cher... bleu et cerise... Je connais ces situations-là.

JULIETTE, *frappant en dehors*. Ouvrez-moi! ouvrez donc!

OSCAR. Vite... sortez par le jardin... allez reprendre votre voiture, et une entrée solennelle... Grand fracas, le fouet du postillon!

GÉDÉON, *disparaissant*. Compte sur moi... Dans deux minutes, je suis ici. (*Juliette en dehors, frappe toujours.*)

OSCAR, *allant ouvrir*. Voici, chère amie.

—

SCÈNE VI.

OSCAR, JULIETTE.

JULIETTE. En vérité, Monsieur, j'ai cru que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

OSCAR. J'achevais un compte assez embrouillé... Et, vous savez... quand je suis dans mes chiffres...

JULIETTE, *avec défiance*. Ah! vous calculiez?.. C'est singulier.

OSCAR. Quoi donc?

JULIETTE. Je m'imaginais que vous étiez, ici, enfermé avec quelqu'un...

OSCAR, *à part*. Elle devine tout.

JULIETTE. Qui s'était enfui à mon approche...

OSCAR. Comment peux-tu supposer...

JULIETTE, *regardant avec défiance*. Cela n'a pas le sens commun, n'est-ce pas?..

OSCAR, *à part*. Elle se doute de quelque chose.

JULIETTE. Mais ce jour-ci est, pour moi, un jour de contrariétés... Je viens des malles-postes attendre votre oncle...

OSCAR, *jouant l'étonnement.* Ah! mon Dieu!.. est-ce qu'il n'est pas arrivé?

JULIETTE, *le regardant.* Comme vous dites cela?

OSCAR. Je dis ah! mon Dieu... comme un homme qui est surpris... parce que ce retard me surprend et vous fâche... à ce que je vois!

JULIETTE. Certainement... car, malgré ses ridicules...

OSCAR, *effrayé.* Taisez-vous donc...

JULIETTE, *haussant la voix.* Je dis que, malgré ses ridicules, c'est votre oncle, et que je voulais être la première à l'embrasser.

OSCAR, *à part.* Ou à l'interroger...

JULIETTE. Ce retard m'inquiète, il n'est pas naturel.

OSCAR, *à part.* C'est vrai!

JULIETTE, *avec inquiétude.* A moins de quelque accident...

OSCAR, *à part.* J'ai oublié de lui en recommander un... (*Haut et gaiement.*) Un accident!.. C'est cela même... il n'y a pas de doute... un accident...

JULIETTE. Et vous me dites cela d'un air ravi et enchanté?

OSCAR, *à part.* Je n'y pensais plus... Dieu! qu'il est difficile de tromper sa femme!..

MANETTE, *dans la coulisse.* Monsieur!.. Monsieur!..

OSCAR. Tiens... tiens, calme-toi. Entends-tu le roulement d'une voiture... le fouet du postillon?..

—

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE, *entrant en sautant.* Une chaise de poste qui entre dans la cour... C'est M. Gédéon, votre oncle... Il se porte bien... il n'est pas changé... Il m'a embrassée en sautant de voiture... et un bruit... un tapage... Ce n'est pas celui-là qui fait des mystères...

OSCAR, *à part.* Petite sotte!

JULIETTE. Et qui donc en fait ici?

MANETTE. Personne... je voulais seulement vous dire... Le voilà!.. le voilà!..

—

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GÉDÉON.

GÉDÉON, *entrant vivement et en chantant.*

« Où peut-on être mieux
« Qu'au sein de sa famille?.. »

Bonjour, mes parents... bonjour, mon neveu, et surtout ma nièce... J'aime les nièces...

JULIETTE. Et elles vous le rendent bien.

OSCAR. Je le crois sans peine!..

GÉDÉON. Un oncle à succession!

JULIETTE, *souriant.* C'est votre seul tort...

GÉDÉON. Rassurez-vous... Mes torts diminuent tous les jours... et il faudra bientôt, je l'espère, m'aimer pour moi-même.

JULIETTE. Je ne demande pas mieux... Confiance et franchise entières... à condition que vous nous donnerez l'exemple...

GÉDÉON, *souriant.* De quoi s'agit-il?.. car je ne m'en doute pas!

JULIETTE. D'une explication. Laissez-nous, Manette.

MANETTE. Oui, Madame. (*Elle cherche à ouvrir la porte de gauche.*)

JULIETTE. Eh bien!

MANETTE, *ôtant le verrou.* Tiens, c'est qu'on avait mis le verrou... Qu'est-ce qui met donc les verrous ici?

—

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *excepté* MANETTE.

GÉDÉON. Eh bien! vous parliez d'une explication?..

JULIETTE. Que j'ai à vous demander.

GÉDÉON. En tête-à-tête...

JULIETTE. Non... devant témoin.

OSCAR, *à part.* Elle ne perd pas de temps!

GÉDÉON. Je suis à vos ordres!.. (*Chantant.*)

« Tout à l'amour, tout à l'honneur!
« D'un bon Français c'est la devise.»

(*Juliette, qui pendant ce temps a été ouvrir une petite cassette placée sur une table, revient près de Gédéon avec un paquet cacheté.*)

OSCAR, *bas, à Gédéon.* Bleu et cerise...

GÉDÉON, *de même.* Sois donc tranquille.

JULIETTE, *présentant le paquet à Gédéon.* Reconnaissez-vous cela, mon cher oncle?

GÉDÉON, *feignant l'étonnement.* Si je le reconnais! (*Regardant Oscar d'un air de reproche.*) Comment, mon neveu... toi, qui m'avais promis de garder discrètement ce souvenir qui m'est cher!..

OSCAR, *à sa femme.* Vous l'entendez... c'est bien à lui, et vous pouvez le lui rendre.

JULIETTE. Un instant!.. je suis très-défiante... (*A Gédéon.*) Dites-moi alors, monsieur mon oncle, ce que contient ce mystérieux papier?

GÉDÉON. Mais, ma jolie nièce...

JULIETTE. Vous hésitez...

GÉDÉON. Nullement... mais on est discret ou on ne l'est pas.

JULIETTE. Peu importe, avec sa nièce...

GÉDÉON. Eh bien! donc, ce papier contient un nœud de ruban... et ce ruban, autant que je me rappelle, doit être bleu et cerise.

JULIETTE, *qui a décacheté vivement le paquet.* C'est vrai!..

OSCAR, *à mi-voix, à sa femme.* Vous le voyez!..

JULIETTE, *après avoir remis le ruban à Gédéon.* Et il n'y a pas autre chose dans ce papier?..

GÉDÉON, *regardant Oscar.* Non, vraiment. (*Il passe à la gauche de Juliette.*)

JULIETTE. Cherchez bien.

OSCAR, *à part.* O ciel!.. je l'avais oublié!

GÉDÉON. Je ne me rappelle rien.

JULIETTE. Ce que j'y vois cependant est assez remarquable, et je vous prie de m'expliquer ces mots que je viens de lire : « O Oscar, je t'attends! »

GÉDÉON, *à part.* Le maladroit!

OSCAR, *à part.* Le fatal papier qui m'avait servi d'enveloppe.

JULIETTE. Il me semble qu'Oscar est le nom de mon mari?

GÉDÉON. C'est vrai! mais ça n'empêche pas que ce ne soit aussi le mien.

JULIETTE. Le vôtre?

GÉDÉON. Nom romantique dont je ne me servais que dans les occasions de même nature, mais qui m'appartient légitimement. Et la preuve, c'est qu'autrefois,

dans ma jeunesse, je l'ai donné à mon neveu, en qualité de parrain!

OSCAR, *à part.* Dieu!.. si je pouvais l'embrasser!

JULIETTE, *à Oscar.* Ah! votre oncle est votre parrain!

OSCAR. Oui, chère amie, et il m'a nommé...

GÉDÉON. Oscar Bonnivet... toute la ville de Montpellier vous le dira.

JULIETTE, *d'un air gracieux, et lui rendant la lettre.* Montpellier est un peu loin... et j'aime mieux vous en croire sur parole. (*Tendant la main à son mari.*) Je n'ai plus de soupçons!

OSCAR. Ah! chère amie!.. (*A part.*) Pauvre femme! comme je la trompe!

JULIETTE, *à Gédéon.* Maintenant, mon cher oncle, pardonnez-moi les explications dont je vous ai assailli à votre entrée et dont je vous dois indemnité... Vous nous restez quelques jours?

GÉDÉON. Le plus longtemps possible.

JULIETTE. Tant mieux, car je vous prépare une surprise, ainsi qu'à mon mari.

OSCAR. Laquelle?

JULIETTE. Devinez!

—

SCÈNE X.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE. Le dîner est servi.

OSCAR, *inquiet.* Je ne devine pas!

JULIETTE. Une petite personne qui depuis six mois, depuis les vacances dernières, n'était pas venue nous voir.

OSCAR, *à part.* O ciel! (*Haut.*) Athénaïs?

JULIETTE. Athénaïs de Beauregard... ma petite-cousine, que vous trouviez très-jolie, même avant qu'elle fût votre pupille.

OSCAR. C'est-à-dire... oui, oui... elle n'est pas mal.

JULIETTE. L'éloge est mince... je m'en rapporte à mon oncle, qui l'a vue à Paris et qui s'y connaît.

GÉDÉON. Elle est ravissante, délicieuse!

OSCAR, *à part.* Je suis sûr que je rougis!

JULIETTE, *gaiement.* Eh bien! Messieurs, je vous annonce que je l'attends.

OSCAR, *hors de lui.* Elle revient!

GÉDÉON. Je le savais, et j'en suis charmé... On m'avait dit à Paris que probablement je me rencontrerais ici avec elle.

JULIETTE. Et une lettre que j'ai trouvée tout à l'heure à la poste m'apprend qu'elle arrive aujourd'hui.

OSCAR. Aujourd'hui!..

JULIETTE. Qu'avez-vous donc?

OSCAR. Moi, rien... (*A part.*) La revoir devant ma femme... A mon embarras, elle va tout deviner.

MANETTE, *qui est debout au fond du théâtre.* Madame, je vous ai dit que le dîner...

JULIETTE. Nous y allons. (*A Gédéon.*) Mon oncle, votre bras...

OSCAR, *à part, sur le devant du théâtre.* Je voudrais être à cent pieds sous terre!.. Qu'est-ce que je vais faire?.. qu'est-ce que je vais dire?.. Maintenant, surtout, qu'elle est ma pupille... Et mon oncle à qui je n'ai pas eu le temps de demander conseil!

MANETTE, *près de lui.* Monsieur... le dîner...

OSCAR, *avec impatience.* Je n'ai pas faim!

MANETTE, *avec curiosité.* Pourquoi donc?

OSCAR, *vivement.* Si, si!.. je meurs de faim. (*A part.*) Les maudits domestiques! (*A Gédéon et à Juliette qui entrent dans la salle à manger.*) Attendez-moi donc, je vous rejoins.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor qu'au premier acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MANETTE, THÉRIGNY.

MANETTE. Oui, Monsieur, c'est lui! je viens de le revoir.

THÉRIGNY. Ce pauvre Chanteloup, mon remplaçant?

MANETTE. Lui-même!.. c'est-à-dire, non, c'est bien autre chose! Imaginez-vous que je servais Monsieur et Madame, qui dînent avec leur oncle... lorsque tout à coup, plan, rataplan, rataplan... je regarde par la fenêtre comme je fais toujours; on courait sur la grande place, au-devant d'un régiment... qui s'avançait tambour battant, tous jeunes gens, avec un vieux drapeau déchiré... C'était le dix-septième!.. le régiment de Chanteloup... J'en ai laissé tomber mon assiette, et j'ai couru.

THÉRIGNY. Et tu l'as revu?..

MANETTE. Je ne le reconnaissais pas; mais lui, il m'a reconnue et m'a sauté au cou... Ah! il est joliment bien, l'air martial, un peu noir, mais toujours fidèle; il me l'a dit, avec un sentiment et une ardeur... Dame! quand on revient d'Afrique... et puis un coup de sabre magnifique!

THÉRIGNY. Mon pauvre remplaçant!

MANETTE. Ça doit vous toucher, vous qui êtes censé l'avoir reçu...

THÉRIGNY. Ce que je n'oublierai jamais... Et en son absence, je me suis chargé de sa petite fortune... je lui ai placé et arrondi ses deux mille francs, et maintenant, avec le capital et les intérêts pendant cinq ans.

MANETTE. Ah! mon Dieu! il va être millionnaire!.. et moi, qui n'ai toujours que mes cent écus de gages... ça va faire un mariage disproportionné...

THÉRIGNY. On t'augmentera.

MANETTE. Madame, peut-être... mais c'est Monsieur qui tient les clés de la caisse, et si vous pouviez lui en dire un mot.

THÉRIGNY. Ce n'est pas facile... j'ai moi-même autre chose à lui demander.

MANETTE. Quoi donc?

THÉRIGNY, *souriant.* Tu le sauras, je l'espère!

MANETTE. Et moi aussi... car ici on ne peut jamais rien savoir... Tout à l'heure encore, pendant le dîner, Monsieur n'avait pas la tête à lui... il était tout rouge, tout pâle, demandait à boire quand son verre était plein... appelait son oncle ma femme, et sa femme mon oncle... Qu'est-ce que ça peut être?

THÉRIGNY. Je m'en doute.

MANETTE. Il s'en doute, il est bien heureux!

THÉRIGNY, *à part.* La maison de campagne qui déjà le tourmente.

MANETTE. Les voici...

—

SCÈNE II.

LES MÊMES, GÉDÉON, JULIETTE, OSCAR.

GÉDÉON. Vivent les receveurs généraux! on fait chez eux des dîners de ministre.

JULIETTE. Ah! monsieur Thérigny... (*A Gédéon.*) Notre notaire, un des deux notaires de l'endroit, que je vous présente.

GÉDÉON. Un notaire, bravo!.. j'aime aussi les notaires.

JULIETTE, *souriant.* Vous aimez tout le monde en sortant de table.

GÉDÉON. C'est vrai, et j'aime surtout le café.

JULIETTE, *à Manette.* Vite, Manette...

GÉDÉON, *à Manette qui sort.* Bien chaud!.. parce que le café, (*Prenant la main d'Oscar.*) c'est comme les amis... il faut qu'il soit chaud... Et toi, je ne sais pas ce que tu as... tu es glacé, tu es stupide, tu es là comme un livre de caisse tout ouvert, et sans rien dire.

OSCAR. Du tout, mon oncle, je suis comme à mon ordinaire.

GÉDÉON. Alors, ma pauvre nièce...

OSCAR, *à part.* Voilà une heure que je crains de voir arriver Athénaïs... à l'improviste!.. (*Haut.*) Je voudrais bien vous parler... vous consulter...

JULIETTE, *vivement.* Sur notre nouvelle campagne...

THÉRIGNY. Dont je vous apporte le plan et les titres.

OSCAR, *troublé.* Oui... oui... c'est cela.

GÉDÉON, *voyant un domestique qui apporte un plateau.* Après le café... Aussi bien, j'ai aussi à vous parler d'affaires importantes qui me concernent... et puisque nous voici en famille... Restez, monsieur le notaire... vous n'êtes pas de trop... j'aurai besoin de vous.

JULIETTE. Vous voulez aussi acheter une campagne...

THÉRIGNY. La même, peut-être...

OSCAR, *vivement.* Si c'est ainsi... je me retire.

GÉDÉON. Eh! non... c'est bien mieux que cela. (*Tout le monde s'assied.*) Vous saurez, mes amis, qu'après une jeunesse indéfiniment prolongée, j'éprouve le vague besoin de donner ma démission...

OSCAR. D'inspecteur des finances...

GÉDÉON, *prenant le café.* Non... de ma vie aventureuse et conquérante. Je vote pour la réforme... je me marie!..

OSCAR ET JULIETTE. Vous, mon oncle?

GÉDÉON. Comme un philosophe!..comme un sage!.. Je ne tiens pas à la fortune.

OSCAR. Vous qui l'aimiez tant!..

GÉDÉON. Pas plus que mes autres maîtresses... Comme je renonce à toutes... autant commencer par celle-là... J'avais une trentaine de mille livres de rente, dont l'Opéra m'a absorbé la moitié... le chant et la danse... tour à tour, ou simultanément... Et ce qui me reste, je veux l'offrir à une femme pauvre, mais belle, vertueuse! C'est une économie... La vertu ne coûte rien.

OSCAR. En vérité!..

GÉDÉON. C'est comme je vous le dis.

JULIETTE, *lui prenant la main.* C'est bien, mon oncle!.. très-bien!.. Je ne m'y attendais pas.

OSCAR. Ni moi non plus... Sans dot!

GÉDÉON. Sans dot!.. Je n'en veux pas... Qu'est-ce que de l'or... de l'argent... des billets de banque... des inscriptions de rente?.. Nous ne voyons que cela au ministère des finances... Mais la candeur, l'innocence!.. voilà du nouveau dans l'administration!.. de l'original, de l'imprévu! Enfin... vous m'approuvez?

OSCAR. Certainement!

JULIETTE. Et il nous tarde de voir notre nouvelle tante!

GÉDÉON. Vous la verrez dès aujourd'hui... Ou, plutôt, vous la connaissez déjà!

OSCAR ET JULIETTE. Est-il possible!

GÉDÉON. Bien mieux encore!.. Elle dépend de vous, ou plutôt de votre mari... car c'est sa pupille...

JULIETTE, OSCAR ET THÉRIGNY, *à la fois.* Athénaïs!.. (*Tous se lèvent, excepté Gédéon.*)

GÉDÉON, *les regardant.* Eh bien! vous voilà tous trois stupéfaits!..

THÉRIGNY. Monsieur...

JULIETTE, *le retenant, et à demi-voix.* Silence!..

OSCAR. Quoi! mon oncle... Athénaïs de Beauregard...

GÉDÉON. Que j'ai vue à Paris, et que je trouve charmante!..

OSCAR. Est la... jeune personne...

GÉDÉON. Que je veux épouser... que je demande en mariage...

OSCAR. A moi!.. (*A part.*) Ah! c'en est trop!.. car après tout, c'est mon oncle... (*Haut.*) et je ne puis souffrir... je ne puis pas consentir...

GÉDÉON. Et pourquoi pas, s'il vous plaît?

OSCAR, *troublé.* Parce que... parce que...

GÉDÉON, *le pressant.* Eh bien! achève?

OSCAR, *à part.* Il ne voit pas... il ne comprend pas... On a beau lui faire des signes... (*Haut.*) Parce que la différence d'âge et de caractère...

GÉDÉON. Ça ne te regarde pas.

OSCAR. Feront... qu'indubitablement... il arrivera malheur!..

GÉDÉON. Ça me regarde... Et si tu hésites encore, après les services que je t'ai rendus...

JULIETTE. Lesquels?

OSCAR, *à sa femme.* Aucun... (*A Gédéon.*) Je voulais seulement, dans votre intérêt... vous dire... vous apprendre... que c'était... (*A voix basse.*) c'était elle!..

GÉDÉON, *avec impatience.* Qui donc?

OSCAR, *à voix basse.* La grotte mystérieuse... le ruban bleu...

GÉDÉON, *stupéfait.* Et cerise... O ciel!..

JULIETTE, *vivement.* Qu'y a-t-il?.. Vous changez de couleur?..

GÉDÉON. Du tout! la couleur n'y fait rien... Mais... votre mari... qui, sans doute... se trompe... prétend... ou plutôt me donne à entendre...

OSCAR, *voulant le faire taire.* Mon oncle!..

GÉDÉON. Qu'on accusait cette jeune personne de quelque étourderie... quelque légèreté...

THÉRIGNY, *s'avançant près d'Oscar.* C'est une imposture! et je défie monsieur Bonnivet, ou qui que ce soit, de citer le moindre fait...

OSCAR, *à part.* A l'autre, maintenant... (*Haut.*) Permettez, j'ai dit que je croyais...

GÉDÉON. Alors, tu n'es donc pas sûr...

OSCAR. Si vraiment!..

THÉRIGNY. Alors... Monsieur... vous m'en donnerez à l'instant même... des preuves...

OSCAR. Je ne le puis... Ecoutez-moi...

THÉRIGNY. Je n'écouterai rien... vous parlerez...

JULIETTE. Eh! oui, Monsieur, il faut parler!..

TOUS. Parlez! parlez!..

OSCAR, *à part.* Dieu! quelle situation!.. (*Haut.*) Eh bien! je ne sais rien... Epousez, mon oncle, épousez!

GÉDÉON. Non, non, tu parleras!..

OSCAR. Je ne connais rien... personnellement... mais j'ai entendu dire.. vaguement... confusément... et mon oncle aussi... qu'il y a quelques mois, dans un parc... une rencontre... un hasard innocent...

JULIETTE, *vivement et riant.* N'est-ce que cela?.. Calmez-vous... je sais ce que c'est...

OSCAR, *toujours goguenard.* Eh bien! — Acte 3, scène 8.

OSCAR, *à part, avec effroi.* Ah! mon Dieu!..

JULIETTE. Je croyais que cette plaisanterie ne serait jamais sue...

OSCAR, *étonné.* Une plaisanterie!..

JULIETTE. Eh! oui, Monsieur... Mais dès qu'elle prend la moindre gravité, ou peut compromettre quelqu'un... je dois vous apprendre hautement l'anecdote tout entière...

OSCAR, *à part.* A moi!.. Voilà qui est curieux!..

JULIETTE. Athénaïs, qui me confiait tout... me raconta un jour qu'elle avait trouvé dans son panier à ouvrage...

OSCAR, *bas, à Gédéon.* C'est bien cela!..

JULIETTE. Une lettre d'amour!.. Une lettre où l'on osait lui demander un rendez-vous!..

GÉDÉON. Et cette lettre...

JULIETTE. Je ne l'ai pas lue... Dans un premier mouvement d'indignation, Athénaïs l'avait jetée au feu.

OSCAR, *à part.* Je suis sauvé!..

JULIETTE. Et, par discrétion, ou par égard, elle ne voulut jamais me nommer le coupable...

OSCAR, *à part.* Très-bien!..

JULIETTE. Mais, moi, je voulais qu'il fût découvert et confondu!.. et sans en rien dire à Athénaïs... le soir... car c'était le soir...

OSCAR, *à part.* Elle croit me l'apprendre!..

JULIETTE. Et par une nuit d'orage... j'envoyai au rendez-vous désigné une personne de confiance...

GÉDÉON. Eh! qui donc?

JULIETTE. Manette... ma servante...

OSCAR. Grand Dieu!.. quoi! c'était...

GÉDÉON, *riant.* Délicieux!..

JULIETTE. Oui, Messieurs... Mais le temps était si affreux.. que le séducteur avait manqué au rendez-vous... à ce que nous a dit Manette... et elle revint sans avoir trouvé personne.

OSCAR, *à part.* La menteuse!..

GÉDÉON, *riant.* Ah! c'est impayable! parce que mon neveu, qui croyait...

JULIETTE, *vivement.* Quoi donc?

OSCAR, *vivement et à voix basse.* Silence!..

GÉDÉON, *se reprenant et riant toujours.* Qui croyait...

devoir me refuser son consentement... à moi, son oncle... et pour l'honneur de la famille... C'est bien... c'est très-bien! c'est d'un bon neveu!.. Mais, maintenant, l'orage, la grotte mystérieuse, la grotte d'Enée et de Didon... tout est expliqué... Et alors, plus d'empêchements, plus d'obstacles... Tu ne peux plus me refuser ta signature et ta bénédiction de tuteur...

OSCAR, *avec impatience*. Eh! non, sans doute!..

THÉRIGNY. Grand Dieu!.. (*A Juliette, à voix basse.*) Vous l'entendez...

JULIETTE, *de même*. Certainement.

GÉDÉON, *bas, à Oscar*. Alors, dépêchons-nous... car l'empressement du petit notaire à te demander tout à l'heure des explications... m'est plus suspect... que tout le reste.

OSCAR, *de même*. Vous croyez?..

GÉDÉON, *de même*. Je m'y connais mieux que toi... (*Haut.*) Passons dans ton cabinet, jeter le projet de contrat, que Monsieur rédigera dans la forme... car moi, qui suis riche... j'entends tout partager avec ma femme, qui ne l'est pas.

JULIETTE. C'est trop généreux!

GÉDÉON. Ainsi, monsieur le notaire, donation mutuelle... régime de la communauté, acquêts de la communauté, et autres protocoles auxquels je n'entends rien... Arrangez tout cela pour le mieux.

OSCAR, *à part, plongé dans ses réflexions*. C'était Manette!..

GÉDÉON, *qui s'est rapproché de la porte du cabinet*. Eh bien!.. viens-tu?

OSCAR, *toujours rêvant*. Oui, mon oncle.

GÉDÉON. O Oscar!.. je t'attends!..

OSCAR, *tressaillant*. Hein?.. quoi!.. (*A demi-voix.*) Est-il possible de faire de ces plaisanteries-là...

GÉDÉON. Je t'ai dit que j'étais pressé... j'ai une visite à faire aux autorités... Adieu, ma nièce... à tantôt... Et toi, mon neveu et mon tuteur... respectable tuteur!.. hâtons-nous!.. (*Il sort avec Oscar par la porte à droite.*)

—

SCÈNE III.

JULIETTE, THÉRIGNY.

THÉRIGNY. Eh bien! Madame?

JULIETTE. Eh bien! Monsieur?..

THÉRIGNY. Votre mari consent...

JULIETTE. A qui la faute?.. A vous!.. car, d'abord, il refusait... et c'est vous qui, par vos explications...

THÉRIGNY. Pouvais-je ne pas les demander?.. pouvais-je seulement laisser planer l'ombre d'un soupçon sur celle que j'aime?

JULIETTE. Non, sans doute... L'intention était noble et louable... mais dans le monde, ce sont toujours les bonnes intentions qui nous perdent.

THÉRIGNY. J'ai donc eu tort?

JULIETTE. Un tort qui vous vaut mon estime et ma protection!..

THÉRIGNY. Vous êtes bien bonne... mais, en attendant, voilà un rival!..

JULIETTE. Qui a cinquante ans!..

THÉRIGNY. Et quinze mille livres de rente et une noblesse... un désintéressement...

JULIETTE. Que je ne comprends pas, et qu'il n'a jamais eus... C'est jouer de malheur!..

THÉRIGNY. C'est fait pour moi... Car, enfin, votre mari lui a formellement donné sa parole...

JULIETTE. Qu'il lui était impossible de refuser... Mais il se peut qu'il la retire.

THÉRIGNY. Et qui pourrait l'y contraindre... Qui pourrait nous sauver?..

JULIETTE, *souriant*. De nouveaux alliés. (*Elle sonne.*)

THÉRIGNY. Que faites-vous?

JULIETTE. Je sonne Manette, ma femme de chambre.

THÉRIGNY. Celle que vous avez envoyée à ce rendez-vous?

JULIETTE. N'en croyez pas un mot... Manette est une honnête fille... qui ne va à aucun rendez-vous, pas même par procuration.

THÉRIGNY. Et pourquoi, alors, avez-vous dit?..

JULIETTE. Pourquoi?.. Parce que le mensonge rapporte souvent plus que la vérité... Vous en aurez la preuve...

—

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE. Les caisses à chapeaux que Madame attendait de Paris viennent d'arriver..

JULIETTE. C'est bien... c'est bien... je les verrai plus tard.

THÉRIGNY. Ah! Madame... un pareil sacrifice!..

JULIETTE, *souriant*. Oui, il y a comme cela, dans la vie, des moments d'héroïsme..... l'amitié d'abord. (*Haut.*) Approche ici, Manette... Te plais-tu chez moi, et tiens-tu à y rester?

MANETTE. Si on peut demander cela!.. La meilleure maison de la ville... Et Madame est si généreuse et si bonne!.. Pas d'humeur, pas de caprices... et cependant, plus que personne elle aurait droit à en avoir... Je m'en rapporte à Monsieur...

JULIETTE, *souriant*. Je te remercie! (*Froidement.*) Crois-tu aussi que je sois réellement la maîtresse?

MANETTE, *vivement et étendant la main*. Oui... quoique ça n'en ait pas l'air; car Monsieur, qui a le pouvoir et l'autorité en main, ne commande jamais que ce que Madame a dans l'idée.

JULIETTE. Très-bien!

MANETTE. Et c'est si bien, que ce sera ainsi dans mon ménage... quand j'aurai épousé Chanteloup.

JULIETTE. A merveille... Mais pour épouser Chanteloup, écoute-moi bien, il faut aujourd'hui m'obéir de point en point.

MANETTE. C'est facile...

JULIETTE. Sans répliquer, sans raisonner, et sans rien demander.

MANETTE. C'est plus difficile, parce que j'aime à savoir... mais c'est égal.

JULIETTE. Tu vas aller trouver ton maître, qui est dans son cabinet avec son oncle, à écrire un contrat de mariage... Tu t'approcheras de lui doucement, et tu lui diras à voix basse: « Je ne veux pas que ce mariage ait lieu, je vous le défends. »

MANETTE. Moi!

JULIETTE. Toi-même!

MANETTE. J'irais dire à mon maître, à monsieur votre mari, que je respecte et que j'honore...

JULIETTE, *sévèrement*. Tu lui diras, ou sinon...

MANETTE. Mais quand j'aurais cette audace... comment imaginer qu'il pourra m'entendre sans me mettre à la porte!

JULIETTE, *froidement*. Il t'écoutera avec égards...

MANETTE. Moi!

JULIETTE. Toi-même!.. Et, s'il résistait, tu ajouteras : « Je vous le défends, ou je dis tout! »

MANETTE, *vivement*. Il y a donc un secret?

JULIETTE, *sévèrement*. Déjà!.. Et nos conditions?

MANETTE. Ce n'est pas curiosité... Mais dans l'intérêt de Madame. Ce qu'elle me charge de dire...

JULIETTE. Est facile à retenir : « Je vous le défends...»

MANETTE. « Ou je dis tout!.. » Ça suppose que je sais quelque chose... et si je ne sais rien...

JULIETTE. Cela produira exactement le même effet... Va vite, obéis.

MANETTE, *s'approchant du cabinet*. Oui, Madame... C'est égal, voilà une commission bien extraordinaire... J'aurais autant aimé que Madame s'en chargeât elle-même. (*Voyant la porte qui s'ouvre, et retournant vivement près de Juliette.*) Le voici.

JULIETTE. Raison de plus... Dis ce que je t'ai dit, rien de plus, rien de moins!.. et ne sors pas de là... (*A Thérigny.*) Nous, Monsieur, occupons-nous de choses plus importantes.

THÉRIGNY, *étonné*. De quoi donc?

JULIETTE. De cette maison de campagne dont nous n'avons pas encore parlé... et c'est là pourtant l'essentiel.

THÉRIGNY. A vos ordres, Madame... (*Tous deux s'asseient près de la table à gauche, examinant les titres et les plans de la propriété.*)

—

SCÈNE V.

THÉRIGNY ET JULIETTE, *à gauche*; MANETTE, OSCAR, *sortant du cabinet à droite*.

OSCAR, *parlant à la cantonade*. Eh! oui, mon oncle... soyez donc tranquille, tout sera rédigé comme vous l'entendez. (*A part.*) Je n'ai jamais vu un empressement pareil. (*Apercevant Manette.*) Ciel! Manette!.. c'est la première fois que je la revois depuis que je sais, à n'en pouvoir douter, que... que c'est elle... Et se retrouver ainsi face à face!..

MANETTE. Monsieur!

OSCAR, *à part*. Ah! mon Dieu! elle approche!.. Et ma femme qui est là...

MANETTE, *avec embarras*. Monsieur...

OSCAR. Plus de doute, elle veut me parler. (*La regardant.*) Et quel trouble!.. quelle agitation!.. Je n'avais jamais remarqué... (*Haut, à Manette.*) Je suis en affaire.

MANETTE. Je n'ai qu'un mot à dire à Monsieur.

OSCAR, *à part*. Si je refuse... elle est capable de faire une scène. (*Lui faisant signe d'avancer près de lui, au bord du théâtre, à droite.*) Me voici!

MANETTE, *à part*. Voilà le moment!.. Comment est-ce que je vais m'y prendre?

OSCAR, *baissant les yeux et à mi-voix*. De quoi s'agit-il, Manette?

MANETTE. C'est que... (*A part.*) Je n'oserai jamais!.. (*Haut.*) C'est que... je... je viens prévenir Monsieur que les percepteurs de la banlieue l'attendent au jardin.

OSCAR. C'est bien!.. (*A part.*) Je respire! (*Haut.*) Je vais m'y rendre... (*Il fait quelques pas.*)

MANETTE. Monsieur...

OSCAR, *se retournant*. Il y a autre chose, Manette?

MANETTE. Justement... Non pas que je veuille manquer de respect à Monsieur, qui doit savoir si je lui ai jamais parlé...

OSCAR, *à mi-voix et vivement*. Non, Manette, non, je vous rends justice... et jusqu'à ce jour, j'apprécie votre discrétion... Mais dans ce moment, voyez-vous, j'ai des affaires à traiter avec M. Thérigny... un contrat de mariage.

MANETTE. Précisément, c'est pour cela.

OSCAR, *étonné*. Pour ce mariage...

MANETTE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Ma foi tant pis... (*A mi-voix.*) Il ne peut pas avoir lieu, je vous le défends!

OSCAR, *atterré*. O ciel!

MANETTE. Voilà le mot lâché!.. Il va être furieux!

OSCAR, *bas*. Vous me le défendez? Manette... que signifient ces nouvelles prétentions, ces manières, ces exigences intolérables? Et dans quel but, quelles raisons?

MANETTE, *de même*. Mes raisons, mes raisons... je vous le défends, je ne sors pas de là!

OSCAR. Mais encore...

MANETTE. Ou je dis tout!

OSCAR. Plus bas... plus bas, malheureuse!

MANETTE. Tiens!.. on dirait qu'il a plus peur que moi.

OSCAR. Certainement, je ne demanderais pas mieux; mais mon oncle, qui est chez le préfet... et à qui j'ai promis...

MANETTE. Dame! voyez... Je dis tout!.. je dis...

OSCAR, *bas, et vivement*. C'est bien, c'est convenu... mais, tais-toi! (*A part.*) Et ne pas oser la mettre à la porte, et me voir dans sa dépendance!

JULIETTE, *se levant*. Qu'est-ce donc?

OSCAR, *montrant Thérigny*. C'est... ce... projet de contrat que j'apportais à Monsieur.

JULIETTE. Et c'est là ce qui vous trouble à ce point?

OSCAR, *regardant Manette*. Certainement, parce que depuis la promesse faite à mon oncle... j'ai pensé, j'ai réfléchi que malgré sa fortune... il était d'un âge tel, que c'était compromettre le bonheur d'Athénaïs.

THÉRIGNY, *avec joie*. O ciel!

JULIETTE. C'est ce que nous disions.

OSCAR. Et si vous pouvez m'aider à faire comprendre à mon oncle... Qu'est-ce que je demande, moi? (*Regardant toujours Manette.*) que tout se passe à l'amiable et sans bruit... et que tout le monde soit satisfait.

JULIETTE. A merveille! Je m'en charge, et dès qu'il sera rentré... Mais vos percepteurs qui vous attendent au jardin.

OSCAR. J'y vais. (*S'approchant de Manette pendant que Thérigny et Juliette serrent les papiers qu'ils ont laissés sur la table à gauche.*) Es-tu contente, despote?

MANETTE, *à part*. Ah! une idée!.. (*Haut.*) Pas tout à fait... et si pour mon mariage à moi, mes gages pouvaient seulement être augmentés d'une centaine de francs.

OSCAR. Quoi! tu voudrais encore...

MANETTE. Oui, vraiment... ou je dis tout!

OSCAR, *vivement*. C'est bon... cinq, six cents francs; mais tais-toi! (*A part.*) O ma dignité d'homme! (*A Juliette qui le regarde.*) Je vais au jardin. (*Il sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE VI.

THÉRIGNY, JULIETTE, MANETTE.

MANETTE, *le regardant sortir*. Tiens, tiens, c'est-y drôle!

THÉRIGNY. Ah! Madame, c'est magique, c'est incomprehensible!

JULIETTE. Qu'importe, si vous êtes heureux sans comprendre! Mais vous n'avez pas de temps à perdre, suivez mon mari, et sans lui donner le temps de respirer... demandez-lui hardiment sa pupille en mariage.

THÉRIGNY. Moi!

JULIETTE. Il faut qu'à son retour votre rival trouve la place prise.

THÉRIGNY. Et le moyen!.. Je peux bien me mettre sur les rangs... mais forcer M. Bonnivet à m'agréer!

JULIETTE. Cela me regarde; je vais m'en occuper, ainsi que de mes affaires, que j'ai un peu négligées pour vous.

THÉRIGNY. Ah! Madame, que de reconnaissance!

JULIETTE. Allez, allez vite. (*Thérigny sort après lui avoir baisé la main.*)

—

SCÈNE VII.

MANETTE, JULIETTE.

JULIETTE, *allant s'asseoir à la table à droite, et écrivant.* Oui, quelques mots seulement de cette écriture inconnue, qu'il reconnaîtra sans peine.

MANETTE, *qui se tient debout près d'elle, et qui plusieurs fois a essayé de parler.* Madame...

JULIETTE, *toujours écrivant* Eh bien?

MANETTE. Est-ce qu'on ne pourrait pas savoir... un peu, rien qu'un peu!

JULIETTE. Impossible!.. Je t'ai défendu les demandes. (*Se levant.*) Mais, écoute ici.

MANETTE, *avec joie.* Encore quelque chose!.. tant mieux.

JULIETTE. Voici une lettre que tu remettras tout à l'heure, mystérieusement, à Monsieur.

MANETTE, *ouvrant le billet qui n'est que plié.* Ça n'est pas difficile, et dès que vous n'y serez plus...

JULIETTE, *l'arrêtant.* Non, pendant que je serai là, et sans que je m'en aperçoive.

MANETTE. Par exemple! voilà qui est trop fort!.. Et si vous me disiez, du moins...

JULIETTE. Silence!.. C'est mon mari... songe à nos conventions?

—

SCÈNE VIII.

JULIETTE, *passant à la gauche du théâtre;* OSCAR, *entrant du fond;* MANETTE, *se tenant à l'écart à droite.*

OSCAR, *entrant avec colère.* Cela n'a pas de nom! c'est comme un fait exprès.

JULIETTE, *avec douceur.* Qu'est-ce donc, mon ami?

OSCAR. Ils semblent tous se donner le mot pour demander Athénaïs en mariage.

JULIETTE, *naïvement.* En vérité!.. Et qui donc?

OSCAR. Vous ne vous en douteriez jamais... M. Thérigny, votre notaire!.. Qu'est-ce que vous dites d'une pareille prétention?

JULIETTE, *froidement.* Moi? rien... Cela vous regarde... Qu'avez-vous répondu?

OSCAR. Ce qu'on répond quand on ne sait que dire... quand on n'a pas d'idées... et qu'on attend qu'il vous en vienne... Je suis très-flatté, je verrai... j'aurai l'honneur de vous écrire...

MANETTE, *à demi-voix.* Monsieur...

OSCAR, *avec impatience.* Encore! (*Manette lui montre la lettre qu'elle tient à la main pendant que Juliette remonte le théâtre. — A demi-voix.*) Une lettre! devant ma femme!

MANETTE, *de même.* Elle ne regarde pas.

OSCAR, *de même.* C'est égal, je ne la prendrai pas!

JULIETTE, *vivement.* Qu'est-ce?

OSCAR. Je dis que je vais tant bien que mal .. répondre à ce M. Thérigny.

MANETTE, *s'approchant de lui et à demi-voix.* Monsieur, je l'ai mise sur votre bureau.

OSCAR, *lui faisant signe de s'en aller.* Eh! je ne le vois que trop!

MANETTE, *en s'en allant.* Dites donc, Monsieur... (*Lui indiquant du doigt.*) elle est là.

OSCAR. Cette fille est d'une imprudence et d'une maladresse!..

MANETTE, *en s'en allant, passant près de Juliette.* Est-ce bien, comme cela? (*Juliette lui fait signe que oui. Manette sort par le fond.*)

—

SCÈNE IX.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, *allant s'asseoir à la table et cachant la lettre sous un tas de papier.* Heureusement, ma femme n'a rien vu... Il y a un dieu pour les maris. (*Juliette, qui s'est levée, se trouve en ce moment derrière lui.*)

JULIETTE. Eh bien! Monsieur, vous n'écrivez pas?

OSCAR, *avec embarras.* Je... je cherchais une phrase, et une plume!

JULIETTE, *lui présentant une plume.* En voici une. (*S'appuyant sur l'épaule de son mari.*) Je ne vous gêne pas?

OSCAR. Nullement.

JULIETTE. Je voulais donc vous dire, pendant que vous écrivez... que cette campagne... celle du préfet, c'est lui-même qui m'en a donné l'idée... car il est très-aimable... très-galant pour moi...

OSCAR, *cherchant à sourire.* Oui, l'on croirait presque qu'il vous fait la cour...

JULIETTE, *riant.* On croirait juste!.. Mais il perd son temps, car je lui ai dit sur-le-champ: « J'aime mon mari, et tant qu'il m'aimera, tant qu'il me sera fidèle... »

OSCAR, *à part.* O ciel!

JULIETTE. Si, par exemple, il en était autrement .. oh! alors... (*Se reprenant.*) Heureusement, il n'est pas question de cela, mais de cette campagne, qui est, dit-il, nécessaire à votre santé.

OSCAR, *à part, et écrivant toujours.* Elle ne s'en ira pas!

JULIETTE. Et je suis de son avis, car depuis quelque temps... Et, tenez, aujourd'hui, vous n'êtes pas bien!

OSCAR. En effet... je ne me sens pas à mon aise...

JULIETTE. Vous le voyez bien... l'air de la campagne... une campagne où vous iriez à votre aise... en calèche!.. c'est là ce qu'il vous faut, et dès que votre santé en dépend... Si vous m'aimez, Monsieur...

OSCAR. Peux-tu en douter?

JULIETTE, *avec tendresse.* Je ne vous quitte pas, d'abord, que vous n'ayez consenti...

OSCAR, *à part.* Ah! on dirait qu'elle devine les moments où je ne peux pas la refuser. (*Haut.*) Eh bien!

oui, oui... là... j'y consens... je te l'achète... je te la donne!..

JULIETTE, *vivement*. Et la calèche aussi?

OSCAR, *avec impatience*. Et la calèche aussi.

JULIETTE. Ah! que vous êtes bon! que vous êtes aimable!.. Je vais le dire à tout le monde... à commencer par le notaire, qui est toujours ici, parce qu'il attend votre réponse.

OSCAR. Dont je n'ai encore pu écrire deux lignes de suite.

JULIETTE. C'est juste... je vous empêche... Adieu, mon ami.

OSCAR. Adieu, ma bonne.

JULIETTE. Je vous laisse... Adieu, Oscar.

OSCAR. Adieu, Juliette..... (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE X.

OSCAR, GÉDÉON.

OSCAR, *respirant*. Enfin!.. (*Cherchant la lettre sous les papiers.*) Voyons donc ce que cette malheureuse peut m'écrire...

GÉDÉON, *entrant par le fond*. Me voici!.. Vive la joie et le plaisir! Je viens de voir le préfet et les autorités locales, à qui j'ai fait part de mon mariage...

OSCAR. Ah! mon Dieu!.. impossible... impossible, à présent.

GÉDÉON. Qu'est-ce que tu me dis là?

OSCAR, *lui donnant la lettre*. Lisez, mon oncle... lisez ce billet de Manette.

GÉDÉON. « O Oscar!.. » L'écriture de ce matin...

OSCAR. Ce que c'est que d'apprendre à écrire aux femmes de chambre!

GÉDÉON, *lisant*. « O Oscar! M. Thérigny, le jeune « notaire dont Chanteloup est le remplaçant...

OSCAR. C'est vrai!

GÉDÉON, *lisant*. « M. Thérigny me promet trois « mille francs s'il épouse mademoiselle Athénaïs... » Quand je le disais qu'il en était amoureux!..

OSCAR. Qu'est-ce que cela me fait, lisez toujours!

GÉDÉON, *lisant*. « Je vous prie donc, sans vous com- « mander...

OSCAR. Quel style!

GÉDÉON. « De la lui donner pour femme dès aujour- « d'hui... sinon... je dis tout à la vôtre. »

OSCAR. Elle dit tout!.. Vous l'entendez. Quel éclat!.. quel bruit!.. quel scandale! Et le chapitre des représailles, dont ma femme me parlait tout à l'heure...

GÉDÉON. Laisse-moi donc tranquille!

OSCAR. Et pour mon honneur, pour le repos de mon ménage... il faut absolument...

GÉDÉON. Que je renonce au mien.

OSCAR. Non! Mais si vous tenez à vous marier, il y a tant d'autres femmes! Pourquoi vous obstiner à celle-là, que vous connaissez à peine, et qui est sans fortune!

GÉDÉON. Sans fortune!.. (*Avec une voix concentrée.*) Elle a cinq cent mille francs!

OSCAR, *vivement*. Du tout! ce n'est pas elle qui a hérité, c'est son cousin...

GÉDÉON, *appuyant*. C'est-à-dire... c'était...

OSCAR. Que dites-vous?..

GÉDÉON. Il y a trois semaines, dans un duel à New-York pour une danseuse de l'Opéra qui révolutionne le congrès... il a reçu un coup d'épée... sans testament!

OSCAR. Vous en êtes sûr!

GÉDÉON. J'étais aux affaires étrangères hier quand la nouvelle est arrivée... Pas d'autres parents, pas d'autre héritière qu'Athénaïs.

OSCAR. Je comprends maintenant le désintéressement et la donation mutuelle...

GÉDÉON. Tu l'as dit, et si tu me manques de parole, je ne suis plus obligé de tenir la mienne ni de garder le silence avec ta femme!

OSCAR, *effrayé*. Mon oncle!..

GÉDÉON. Décide-toi!

OSCAR. Et que voulez-vous que je fasse?.. Comment me soustraire à la domination de ce tyran domestique, enhardi par ma faiblesse?

GÉDÉON. Rien de plus simple!.. Le texte même de cette lettre prouve qu'il ne s'agit que d'une surenchère.

OSCAR. Allons donc!

GÉDÉON. Comme dans toutes les affaires de conscience! Pour trois mille francs... elle est du parti opposé... En lui en donnant quatre, elle sera du nôtre... et gardera le silence...

OSCAR. Vous croyez?..

GÉDÉON. Je m'en charge, je prends tout sur moi.

OSCAR. Ah! mon oncle, mon bon oncle!.. que de reconnaissance... Je suis seulement fâché de vous mettre ainsi en frais...

GÉDÉON. Du tout... Ce n'est pas moi... c'est toi que cela regarde, et comme j'ai de l'argent à toi...

OSCAR. Il me semble, cependant...

GÉDÉON. Quoi donc?

OSCAR. Qui est-ce qui veut se marier?.. C'est vous!..

GÉDÉON. D'accord... Mais, qu'est-ce qui a fait la faute? C'est toi!.. Qu'est-ce qui doit la payer? C'est toi!

OSCAR. Permettez...

GÉDÉON. La voici!

—

SCÈNE XI.

MANETTE, OSCAR, GEDÉON.

MANETTE. Monsieur! Monsieur!

OSCAR. Encore un événement!

GÉDÉON. Silence et attention!

MANETTE. Mademoiselle Athénaïs qui arrive... Elle est avec Madame, qui me charge de vous en prévenir.

GÉDÉON, *bas, à Oscar*. Tu vois qu'il n'y a pas de temps à perdre... (*Haut.*) C'est bien, Manette, approche ici.

MANETTE, *approchant*. Monsieur a besoin de moi?..

GÉDÉON. Oui. (*Bas, à Oscar, en examinant Manette.*) Je n'avais pas remarqué... elle est très-gentille, cette petite... Coquin!.. tu n'es pas malheureux!..

OSCAR, *bas*. Mon oncle, pouvez-vous avoir de pareilles pensées?.. (*La regardant de côté.*) Le fait est qu'elle n'est pas mal! (*Se reprenant.*) Avancez, avancez, Manette, mon oncle veut vous parler.

MANETTE, *passant entre les deux*. Qu'est-ce qu'ils ont donc tous les deux?

OSCAR, *après un instant de silence*. J'ai lu votre lettre, Manette.

MANETTE. Ah! vous l'avez lue?..

GÉDÉON, *froidement*. Il l'a lue...

MANETTE. Il l'a lue?

GÉDÉON. Et moi aussi.

OSCAR. Je ne vous fais pas de reproches.

MANETTE. Vous êtes bien bon, Monsieur.

OSCAR, *timidement*. Ce qui est passé... est passé, Manette.

GÉDÉON. N'en parlons plus!

MANETTE. Ce n'est pas moi qui en ai parlé.

OSCAR. Vous m'avez dit cependant : Je dirai tout.

MANETTE. Je l'ai dit, c'est vrai!

GÉDÉON. Mais elle n'en fera rien... car elle tient à épouser Chanteloup

MANETTE. Certainement.

GÉDÉON. Et nous lui offrons...

OSCAR. D'abord, six cents francs de gages...

MANETTE. C'est convenu.

GÉDÉON. Et, de plus, quatre mille francs.

MANETTE, *stupéfaite*. Hein?.. A moi... quatre mille francs?..

GÉDÉON. Comptant! (*Il ouvre son portefeuille.*)

OSCAR. Si tu te tais... si tu ne dis rien.

GÉDÉON. Si tu gardes un silence inviolable.

MANETTE, *étendant la main*. Ah! pour ce qui est de ça... Mais ce n'est pas possible!..

GÉDÉON, *les lui présentant*. Les voici.

OSCAR, *à mi-voix*. Mais tu promets de te taire?.. tu en sens la nécessité?

GEDEON, *de même*. Mieux que nous, encore... puisqu'elle va se marier. Ainsi, pas un mot.

OSCAR. Pas un mot...

MANETTE. Je le jure!.. et si un seul m'échappe...

GÉDÉON. Ça suffit.

MANETTE, *à Oscar*. Vous me connaissez.

OSCAR, *avec joie*. Embrasse-moi. (*La repoussant.*) Non... embrasse mon oncle..,

GEDEON. Très-volontiers... car je te dois mon mariage...

OSCAR. Et moi, mon repos... je n'ai plus rien à craindre. Je retrouve ma dignité d'homme, mon autorité de mari.

GÉDÉON. Tu les as reconquises?

OSCAR. Et, comme vous le disiez, mon oncle, les conquêtes coûtent cher!.. C'est égal.

GÉDÉON. Tu dois en user?..

OSCAR. Et parler en maître?.. Je vais chez ma femme?

GÉDÉON. Et moi, chez le notaire... chez l'autre. (*Ils sortent par le fond.*)

—

SCÈNE XII.

MANETTE, *seule, restant immobile au milieu du théâtre*. Et n'y rien comprendre! N'importe! (*Elevant en l'air la main qui tient les billets.*) O Chanteloup!.. Courons lui dire tout ce que je sais... ça ne sera pas long!.. (*Elle sort.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor qu'au deuxième acte.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, MANETTE.

MANETTE. Oui, Madame, oui, vous aviez bien raison en me disant que je m'enrichirais, que j'épouserais Chanteloup.

JULIETTE. Je suis ravie d'en être cause.

MANETTE. Vous, Madame, et puis Monsieur, qui, d'abord, a doublé mes gages.

JULIETTE. En vérité?..

MANETTE. Et puis, monsieur votre oncle, qui, après avoir lu ma lettre, c'est-à-dire la vôtre, m'a donné quatre mille francs... pour garder le silence que vous m'avez recommandé.

JULIETTE. Je comprends! Et tu as accepté cet argent?

MANETTE. En honnête fille, décidée à le gagner.

JULIETTE, *riant*. Très-bien... Je m'en vais te donner, alors...

MANETTE. Encore une lettre?.. Je ne demande pas mieux!

JULIETTE. Non!.. De nouvelles instructions pour répondre...

MANETTE. Oh! non Madame...

JULIETTE. Je veux te charger seulement de dire...

MANETTE. Je ne peux pas... Je suis obligée de virer de bord; nous ne pouvons plus marcher de compagnie.

JULIETTE. En quoi cela?

MANETTE. Avec vous, il faut dire; avec eux, il ne faut pas dire. Vous comprenez, alors, que pour gagner mes nouveaux gages... je ne peux plus me charger de rien... que de me taire, si ça peut vous rendre service... parce que ça rentre dans mes engagements.

JULIETTE. C'est juste! Voilà mademoiselle Manette passée dans les rangs ennemis!

MANETTE. Je prie Madame de ne pas m'en vouloir!

JULIETTE. En aucune façon.

MANETTE. Je viens de parler à Chanteloup de mes quatre mille francs, dont il est resté stupéfait, parce que me voilà plus riche que lui... et ce qu'il voudrait, maintenant, ce serait de quitter le service et d'entrer ici avec moi, à celui de Madame.

JULIETTE. En vérité!

MANETTE. Je n'en ai pas encore parlé à Monsieur... cela ira tout seul.

JULIETTE. Voyez-vous cela!

MANETTE. Mais cela dépend aussi de Madame... et si elle voulait seulement dire quelques mots à Chanteloup... une bonne parole...

JULIETTE. Moi, Manette, je suis comme vous, je suis vouée au silence et pour cause!

MANETTE. Oh! je suis sûre que non...

JULIETTE. Vous vous trompez...

MANETTE. Madame est si bonne qu'elle consentira... sans cela et malgré moi...

JULIETTE. Vous me quitterez?

MANETTE, *vivement*. Oh! non, Madame, parce que l'affection... le dévouement... mais... (*Timidement et baissant les yeux.*) je dirai tout.

JULIETTE. Oui-dà!.. (*A part.*) Je suis prise à mon tour. (*Haut.*) Et que direz-vous, s'il vous plaît?

MANETTE. Je dirai à Monsieur que c'est vous qui m'avez dit de lui dire : « Je dirai tout, tout!.. »

JULIETTE, *à part*. Elle a raison... cela seul en dirait beaucoup. (*Haut.*) C'est bien, Manette. Où est M. Chanteloup?

MANETTE. A sa caserne... à une demi-lieue d'ici... mais j'irai le chercher.

JULIETTE. Je vous le permets... Allez, et ce soir, je rendrai réponse à vous et à lui...

MANETTE. J'y vais à l'instant. (*Timidement.*) Je savais bien que Madame comprendrait...

JULIETTE, *à Manette qui sort.* A merveille! je comprends! (*A elle-même.*) je comprends qu'il faut se hâter de frapper les grands coups, ou Manette deviendrait la maîtresse de la maison.

—

SCÈNE II.

THÉRIGNY, JULIETTE.

THÉRIGNY. Ah! Madame!..

JULIETTE. Eh bien? quelles nouvelles?

THÉRIGNY. Désastreuses... Je me rendais chez votre mari pour savoir de lui cette réponse que j'attendais! Il n'était pas seul! Lui, votre oncle et mon confrère le notaire causaient avec tant de vivacité et d'abandon, qu'au moment où j'ouvrais la porte de son cabinet, ces paroles sont arrivées jusqu'à moi: « Oui, mon oncle, « Athénaïs est maintenant à vous! Je suis fort, je « suis brave!.. je ne crains plus rien!.. » Ma présence l'a empêché de continuer, mais il a dit cela.

JULIETTE. Et, malheureusement, il a dit vrai! La fortune nous abandonne, tout nous trahit... (*Souriant.*) excepté Athénaïs que je viens de voir et qui est toujours pour nous... Mais Manette, sur laquelle je comptais pour agir sans me compromettre et pour tenir continuellement nos adversaires en échec...

THÉRIGNY. Elle vous était si dévouée!

JULIETTE. Elle est passée à l'ennemi et je ne sais plus que faire!

THÉRIGNY. Vous qui commandez aux événements et vous jouez des obstacles! Ne vous ai-je pas vue ce matin, par un pouvoir magique et miraculeux, changer à votre gré les résolutions de votre mari! Pour cela, il ne faut qu'un mot!

JULIETTE, *réfléchissant.* C'est possible! Et ce mot, si je le disais, le forcerait peut-être à obéir... aujourd'hui encore... mais ce serait pour la dernière fois... Ce mot mystérieux qui fait ma force et par lequel je règne depuis six mois, ne sera pas plutôt prononcé et connu, que le prestige sera dissipé, le talisman brisé... enfin, Monsieur, c'est abdiquer le pouvoir, et l'on y tient toujours.

THÉRIGNY. Je ne vous comprends pas!

JULIETTE. Je l'espère bien! (*Exaltant.*) C'est mon mari!

THÉRIGNY, *vivement.* Vous nous protégerez... vous me sauverez!

JULIETTE, *de même.* C'est tout mon désir... et pourtant... (*Avec hésitation.*) je ne sais... je ne réponds de rien... mais j'essaierai! Partez! partez vite!

THÉRIGNY. Je n'ai d'espoir qu'en vous! (*Il sort.*)

—

SCÈNE III.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, *à la cantonade.* Je n'entends pas qu'il en soit ainsi! Et Manette, pourquoi n'est-elle pas là, quand je la demande? Pourquoi s'est-elle absentée sans ma permission?

JULIETTE, *à part.* Quelle fermeté dans l'organe! Thérigny a raison!.. il n'a plus peur! il a retrouvé l'aplomb et le pouvoir...

OSCAR, *avec contentement.* Je venais! je respire! je viens de les gronder tous!.. Il y a si longtemps que cela ne m'était arrivé! (*Apercevant Juliette.*) Ah! c'est vous, chère amie!

JULIETTE. Moi-même... qui viens vous parler d'affaires.

OSCAR. Je devine! encore celle de la calèche et de la campagne!

JULIETTE. Non pas!.. celles-là sont accordées.

OSCAR, *à part.* Bien malgré moi! et si, maintenant, c'était à refaire.. (*Haut et s'asseyant*). Enfin, que voulez-vous, chère amie? Parlez vite, car j'attends mon oncle, qui va venir avec les actes tout dressés, tout préparés, et qui n'attendent plus que ma signature.

JULIETTE. Vous êtes donc décidé à ce mariage?

OSCAR. Il faut bien en finir!.. c'est mon seul parent, c'est mon oncle... c'est ma famille... et pour mille autres raisons...

JULIETTE, *vivement.* Lesquelles?

OSCAR. Des raisons trop longues à vous expliquer, et contre lesquelles il n'y a pas d'objections...

JULIETTE. Il en est une cependant que je crois assez importante et que nous ne pouvions deviner... c'est que M. Thérigny est aimé!

OSCAR. Cela ne fait rien à mon oncle.

JULIETTE. Dans ce moment, où la passion l'empêche de raisonner! mais, plus tard, il se repentira d'avoir épousé malgré elle une jeune personne qui, après tout, est sans avenir et sans fortune.

OSCAR, *toujours assis et jouant avec sa tabatière.* Voilà comment les femmes jugent toujours au hasard... (*D'un air de supériorité.*) C'est qu'au contraire Athénaïs est très-riche.

JULIETTE. En vérité!

OSCAR, *de même.* Une fortune immense... le cousin est mort... elle est seule héritière de cinq cent mille livres!..

JULIETTE, *vivement.* Et votre oncle le savait?

OSCAR, *vivement.* Il sait toujours ce qu'il fait.

JULIETTE, *à part.* Et c'est lui qui l'emporterait... et mon pauvre protégé... si amoureux, si désintéressé! Ah! ce n'est pas juste!.. Allons, du courage! de la générosité! et même au prix de mon pouvoir, sauvons son amour. (*Haut et revenant près d'Oscar qui est toujours étendu dans le fauteuil.*) Monsieur...

OSCAR, *toujours goguenard.* Eh bien! arrivons-nous enfin à cette terrible affaire dont vous avez à me parler?

JULIETTE. Oui... oui... m'y voici!.. Une affaire très-embrouillée... très-difficile..

OSCAR. Pour vous autres femmes, qui n'entendez rien à tout cela et vous effrayez de tout... tandis que nous...

JULIETTE. C'est pour cela que je m'adresse à vous, qui vous en tirerez beaucoup mieux que moi!..

OSCAR. C'est probable!.. Voyons, chère amie, de quoi s'agit-il?

JULIETTE. Je vous ai raconté ce matin, cette folie... vous savez... la grotte mystérieuse...

OSCAR, *à part, et se levant vivement.* Ah! mon Dieu! nous y voilà encore!

JULIETTE, *vivement, et à part.* Ah! mon règne commence! (*Haut.*) L'idée que j'avais eue d'envoyer cette petite Manette...

OSCAR, *vivement.* Qui n'y trouva personne... elle vous l'a attesté.

JULIETTE. Oui... mais il paraît qu'elle m'avait trompée... et la preuve, c'est qu'aujourd'hui même, Monsieur, elle a reçu de son séducteur une somme énorme... quatre mille francs.

OSCAR. O ciel!.

JULIETTE. Et il paraît que Chanteloup, son prétendu... un soldat...

OSCAR. Qui revient d'Afrique...

MANETTE. Oh! Chanteloup! — Acte 2, scène 12.

JULIETTE. A voulu connaître d'où lui venait cette somme... et que la pauvre Manette, effrayée de ses menaces, lui a tout avoué... jusqu'au nom de son séducteur...

OSCAR. Que vous savez?..

JULIETTE. Eh! mon Dieu! non... Mais cela ne tardera pas à être public... car, dans sa fureur, dans sa jalousie... Chanteloup veut le tuer... Manette me l'a dit, si on ne lui fait entendre raison... Et moi, que voulez-vous que je dise à ce soldat jaloux et brutal?.. Tandis que vous, Monsieur...

OSCAR. Moi?... De quoi voulez-vous que je lui parle?

JULIETTE, *froidement*. Vous lui parlerez morale, pardon et indulgence envers ceux qui en ont besoin... D'ailleurs, comme vous le disiez tout à l'heure, les hommes ont seuls l'intelligence et l'habitude des affaires... de celles-là, surtout... (*Lui faisant la révérence.*) et je vous laisse avec lui.

OSCAR, *la retenant*. Ma femme!..

JULIETTE. Que me voulez-vous?

OSCAR, *avec embarras*. Un mot encore..! un seul!..

SCÈNE IV.

JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON.

GÉDÉON. Me voici!.. et tous nos actes, que je t'apporte à signer. (*Il les lui donne.*)

OSCAR, *les prenant et les gardant à la main.*) Tout à l'heure, mon oncle... tout à l'heure... je suis à vous... J'ai à parler à ma femme...

GÉDÉON. Affaires de ménage...

OSCAR. Comme vous dites.

GÉDÉON. Je les respecte et les honore!.. Voilà comme je serai... demain! Et puisque vous êtes réunis, il vient d'arriver quelqu'un qui désire vous parler à tous les deux... un soldat.

OSCAR. O ciel!..

GÉDÉON. Que vient d'amener Manette.

JULIETTE, *à son mari*. C'est Chanteloup!..

GÉDÉON. Lui-même... il monte l'escalier.

OSCAR, *bas, à Gédéon, pendant que sa femme re-*

JULIETTE, *s'appuyant sur l'épaule de son mari.* Je ne vous gêne pas. — Acte 2, scène 9.

monte le théâtre. Retenez-le... empêchez-le d'entrer, ou tout est perdu!..

GEDÉON. Comment cela?

OSCAR. Il sait tout!.. Une scène effroyable... à laquelle il faut que je prépare ma femme.

GÉDÉON. Je comprends... Toi, qui voulais du drame... en voilà!..

OSCAR, *avec impatience.* Eh! mon oncle...

GEDÉON. C'est mon affaire... ça me regarde!.. (*Il sort par la porte du fond pendant que Juliette redescend le théâtre.*)

JULIETTE. A nous deux! maintenant...

—

SCÈNE V.

JULIETTE, OSCAR.

OSCAR, *à part, sur le devant du théâtre.* Pas d'autre moyen de salut!. Revenir au classique!.. revenir à ma femme... tout lui avouer... D'autant plus, que dans l'instant, elle va tout savoir... (*Se retournant vers Juliette qui fait quelques pas pour sortir.*) Chère amie...

JULIETTE. Eh bien! vous ne descendez point?

OSCAR, *troublé.* Pas encore... Je voulais, avant tout... vous parler... vous consulter...

JULIETTE, *lui montrant les papiers qu'il tient à la main.* Sur ce contrat... sur ces papiers que vient de vous remettre votre oncle...

OSCAR, *toujours dans le plus grand trouble.* Oui... chère amie... Votre avis, d'abord.

JULIETTE. En vérité!.. vous auriez quelque égard à mes prières...

OSCAR. Moi?.. Mais tous mes désirs... vous le savez, sont les vôtres .. Témoin, ce matin, cette campagne... que j'ai été heureux de vous donner sur-le-champ... sans marchander... Et quant à ce jeune homme.. et à son mariage...

JULIETTE. Est-il possible?.. Ah! que vous êtes bon et indulgent pour moi!

OSCAR. Non... non... c'est moi au contraire qui ai besoin de toute ton indulgence.....

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 —

JULIETTE. Comment cela!.. Expliquez-vous?

OSCAR. Ah! c'est là le difficile!.. Vois-tu bien, chère amie... je t'ai épousée par amour!.. un amour que le temps n'a pas diminué... au contraire!..

JULIETTE. Eh bien! il n'y a pas de mal à cela...

OSCAR. Non, sans doute... Mais cela est cause que je t'ai aimée avec un excès... un délire!.. une passion exclusive qui était peut être un tort!

JULIETTE. C'est possible... mais il n'y a pas encore grand mal!..

OSCAR. Si vraiment!.. Un homme qui est en adoration continuelle devant sa femme... cela prête au ridicule, surtout en province.

JULIETTE. En vérité!..

OSCAR. Et par crainte des épigrammes... par amour-propre... pas autre chose... car, je te le jure, je ne l'aimais pas!..

JULIETTE. Comment! Monsieur?..

OSCAR, *vivement*. Un instant d'erreur et d'oubli... un seul instant... qui m'a pour jamais enlevé le repos!.. Et la preuve, c'est qu'aujourd'hui... de moi-même, et sans que rien m'y oblige... accablé d'inquiétudes et de remords... j'ai mieux aimé tout avouer, et venir à tes pieds... (*Il se jette à genoux.*)

JULIETTE, *froidement*. Relevez-vous, Monsieur...

OSCAR. Quoi!.. pas un regard de colère!.. et ce pardon...

JULIETTE, *de même*. M'est d'autant plus facile que votre franchise autorise la mienne... et que, maintenant, je puis sans crainte vous dire à mon tour : Et moi aussi je suis coupable!..

OSCAR, *se relevant*. Hein?..

JULIETTE. Jamais, sans vos aveux de tout à l'heure, vous n'auriez connu mon fatal secret!.. jamais je n'aurais osé vous avouer que je vous avais trompé... et depuis longtemps...

OSCAR. Qu'est-ce que cela signifie?..

JULIETTE. Qu'il y a des ménages où l'on s'entend malgré soi!.. Et entre nous, vous le voyez... il y avait encore sympathie!..

OSCAR. Tu me trompes... tu n'es pas coupable!..

JULIETTE. Bien plus que vous, Monsieur!.. car vous m'avez trompée, dites-vous, pour une personne que vous n'aimiez pas, et moi, pour quelqu'un que j'aimais et que j'aime encore!..

OSCAR. Comment!.. la préfecture...

JULIETTE, *vivement*. Non, Monsieur!.. un autre!..

OSCAR. Quoi!.. là... sous mes yeux!.. Et depuis quand?

JULIETTE. Il y a six mois, à peu près...

OSCAR, *à part*. A la même époque que moi!

JULIETTE. On me demandait, par une lettre brûlante, un rendez-vous...

OSCAR. Comme moi!..

JULIETTE. On m'indiquait, à la nuit tombante... la grotte du parc...

OSCAR. Comme moi!..

JULIETTE. A dix heures...

OSCAR. Ah! ce n'est pas possible!.. Ma femme, vous vous moquez de moi!..

JULIETTE. Depuis six mois entiers...

OSCAR, *lui sautant au cou*. Quel bonheur!... Et Manette?..

JULIETTE. C'était moi...

OSCAR, *tombant à genoux en poussant un cri*. Ah!.. demande... ordonne... Désormais, obéissance absolue...

JULIETTE. C'est ce que je voulais... pas autre chose!

SCÈNE VI.

THÉRIGNY, *sortant de la porte à gauche*; JULIETTE, OSCAR, GÉDÉON, *accourant par le fond*.

GÉDÉON. Aux genoux de sa femme!.. L'imprudent!.. (*Bas, à Oscar.*) Tais-toi!.. tais-toi!..

OSCAR. Non, mon oncle, j'ai tout avoué...

GÉDÉON. Est-ce qu'on avoue jamais? Chanteloup ne savait rien...

OSCAR. Mais, ma femme sait tout...

GÉDÉON. Est-il poss ble?..

OSCAR, *à demi-voix, et montrant Juliette*. Eh! oui... O Oscar, je t'attends...

GÉDÉON. Quoi! c'était!..

JULIETTE. Vous étiez contre moi, mon oncle, et après la guerre... (je crois, du moins, qu'on agissait ainsi au temps de l'Empire) c'était toujours aux dépens de l'ennemi que le vainqueur récompensait et enrichissait ses alliés... (*A Thérigny*) Monsieur Thérigny, vous épouserez Athénaïs, puisque mon mari y consent...

GÉDÉON. Comment! morbleu!

JULIETTE. Et vous aussi, mon oncle... car il est aimé... Chacun son tour!.. Après tant de succès et de conquêtes, qu'importe un léger échec?.. (*A Thérigny.*) De plus, et pour les frais de la guerre, je vous ai promis une dot... vous avez cinq cent mille francs!..

THÉRIGNY. Moi, Madame?..

JULIETTE. Rassurez-vous, ce n'est pas mon mari qui les donne...

OSCAR. Heureusement!..

—

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MANETTE.

MANETTE. Madame... Madame! me voilà, ainsi que Chanteloup, qui est en bas...

JULIETTE. Nous serons charmés de le voir et de vous marier...

OSCAR, *d'un air de joie*. Certainement... Manette, certainement...

MANETTE, *avec assurance*. Et quant à la place que j'ai demandée ici pour lui... il va sans dire...

JULIETTE. Qu'il n'y faut plus penser...

OSCAR. Nous avons décidé, ma femme et moi... que la demande était inadmissible...

MANETTE, *déconcertée*. Alors... s'il en est ainsi... (*Bas, à Oscar.*) je dirai tout...

OSCAR, *à haute voix*. Dis-le!..

MANETTE, *bas, à Juliette*. Madame, je dirai tout...

JULIETTE. Dis-le!

MANETTE, *allant à Gédéon*. Quoi! Monsieur...

GÉDÉON. Eh! oui! tu peux tout dire... on t'y autorise...

MANETTE, *étonnée*. Ah çà!.... il paraît qu'excepté moi, tout le monde est au fait...

OSCAR, *à Gédéon*. Et moi, qui croyais tromper ma femme...

GÉDÉON. C'était toi, au contraire, qui étais...

OSCAR, *se tournant vers Juliette*. Et pourtant, en réalité, je n'étais pas coupable!..

JULIETTE. Jugez, alors, Monsieur, si jamais vous l'étiez!..

FIN DE OSCAR.

LE FOU DE PÉRONNE

COMÉDIE EN UN ACTE, MÊLÉE DE COUPLETS

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 janvier 1819.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

JACOTIN, négociant.
GERCOURT, receveur général.
ESTELLE, sa nièce.
ERNEST, capitaine de cavalerie.
DURAND, aubergiste.
MADAME DURAND, sa femme.
LADOUCEUR, brigadier.
CHOEUR DE PARENTS.

La scène se passe dans l'auberge de M. Durand, à Péronne.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DURAND, MADAME DURAND, *écrivant à une table;* JACOTIN, *poudré et en robe de chambre frappant à la porte à gauche.*

JACOTIN. Je suis à vous, madame Durand; nous allons régler le menu. (*Frappant.*) Le cher oncle est-il levé? Peut-on présenter ses respects au cher oncle?

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GERCOURT, *en robe de chambre.*

GERCOURT. Tout à l'heure, mon cher Jacotin. Voilà bien l'impatience d'un nouveau marié. J'achève ma toilette et je suis à vous. (*Il referme la porte.*)

MADAME DURAND. Ah! Monsieur venait toucher la dot.

DURAND. Cent mille francs, ça en vaut la peine.

JACOTIN. Certainement je ne regarde pas à cela, et Barnabé-Guillaume Jacotin, qui a déjà fondu une partie de ses capitaux dans une foule de fournitures plus avantageuses les unes que les autres, est, Dieu merci, un assez bon parti pour n'avoir qu'à choisir et jeter le mouchoir; mais, voyez-vous, une jolie femme et une jolie dot ne font jamais de tort à une maison de commerce, quelque solidement établie qu'elle soit du reste... A propos, a-t-on envoyé mes billets de faire part?

DURAND.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Soyez tranquille, à leurs adresses
Ce matin on les a portés;
Les oncles, les cousins, les nièces,
Monsieur, ils sont tous invités.
Plusieurs d'entre eux, avec tristesse,
Ont prév'nu qu'ils ne pourraient pas
Assister peut-être à la messe,
Mais ils viendront tous au repas.

JACOTIN. Diable! au repas! Et ils viendront beaucoup?

DURAND. D'abord, trente cousins et cousines du côté de votre femme.

JACOTIN. Ça n'en finit pas, les familles de province... Ah çà! et les voitures?

DURAND. On en a commandé douze.

JACOTIN. Six, c'est assez; en se serrant un peu, huit dans chaque, cela pourra tenir.

DURAND. Et ça fera au débarqué un coup d'œil superbe.

JACOTIN. C'est cela : des bouquets au cocher, des gants blancs à tout le monde, la pièce d'or pour le cierge; du luxe, de l'éclat, de l'économie, il n'y a que cela pour réussir. Par exemple, au retour, je ne sais pas ce que nous ferons faire à tout ce monde-là.

MADAME DURAND. Si Monsieur avait voulu donner un petit bal?

JACOTIN. Fi donc! est-ce qu'on danse à présent? passe pour jouer l'écarté, à la bonne heure.

AIR : *A soixante ans.*

On vient danser, on vous offre une carte,
Et vous perdez au son du galoubet;
Enfin il faut bien que l'on parte!
On rentre au bal sans argent au gousset.
Oui, le bon ton qui maintenant existe
A ses plaisirs ainsi que ses dangers;
Le bal peut-être en est un peu plus triste,
Mais les danseurs en sont bien plus légers.
(*On entend un prélude de guitare.*)

MADAME DURAND. Silence! écoutez donc.

DURAND. C'est lui.

MADAME DURAND. Ah! mon Dieu! voilà qu'il s'éloigne; j'ai cru qu'il allait entrer.

JACOTIN. Qui donc?

MADAME DURAND. Le fou de Péronne, un original qui s'arrête quelquefois dans cette auberge; hier au soir encore, avant votre arrivée. C'est bien l'homme le plus amusant... Imaginez-vous qu'il a la manie des mariages?

JACOTIN. Est-ce qu'il tiendrait une agence?

MADAME DURAND. Non pas; c'est bien autre chose.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Soudain v'la son bon sens parti :
Dès qu'une femme à lui se montre,
Il se croit toujours le mari
De la dernière qu'il rencontre.
Il est à la noce en tout temps,
Tous les jours s' marie à sa guise.

DURAND.

Et n'a pas, comme tant de gens,
De lendemain qui le dégrise.

MADAME DURAND. Au point que dernièrement il s'était imaginé qu'il était M. Durand; et qu'il voulait... non, vrai comme je vous le dis; et Monsieur qui avait la bonhomie de se fâcher; car il est jaloux, oh! jaloux comme un tigre.

DURAND. Oh! ce n'est rien encore.

MADAME DURAND. L'autre jour il rencontre une noce qui revenait de l'église; il se persuade tout à coup

qu'il est le marié; il a fallu, bon gré, mal gré, qu'il ouvrît le bal avec la future.

DURAND. Madame Durand ne vous dit pas tout. Le soir, après le bal, il ne voulait pas quitter sa femme.

JACOTIN. Eh bien! tenez, madame Durand, voilà justement ce qu'il nous aurait fallu aujourd'hui, nous aurions eu la comédie gratis.

MADAME DURAND. Si je l'avais su, je l'aurais fait rester, puisqu'il était ici hier au soir. (*On entend des tambours.*) Mais voilà une visite qui ne vous fera pas moins de plaisir : ce sont les tambours de ville qui viennent vous présenter leurs bouquets et vous féliciter sur votre mariage.

JACOTIN. Ah! mon Dieu! mon cher Durand, venez m'aider à renvoyer tout ce monde-là.

AIR du vaudeville des *Gascons.*

Oui, j'entends d'ici les tambours,
J'entends la trompette
Indiscrète
Qui dans la ville et les faubourgs
Proclame déjà mes amours.
Un jour d'hymen en vain on compte
Rester tranquille dans son lit,
Dès le matin déjà du bruit...

DURAND.

Monsieur, c'est peut-être un à-compte.

CHŒUR.

Oui, j'entends, etc.

—

SCÈNE III.

MADAME DURAND, ERNEST, *sortant de sa chambre, en bonnet militaire et dans le plus grand désordre.*

ERNEST. Eh! madame Durand!

MADAME DURAND. C'est notre jeune officier.

ERNEST. Est-ce que le diable s'est emparé de votre maison; hier au soir un fou qui faisait un vacarme, et dès le matin, des tambours : il y a donc une caserne ici?

MADAME DURAND. Non, mais il y a un mariage.

ERNEST. Ah! c'est vrai, j'oubliais. On voit bien que ces gens-là ne se sont pas couchés comme moi à cinq heures du matin.

MADAME DURAND. N'avez-vous pas de honte? un jeune homme bien né, riche comme vous êtes, jouer ainsi toute la nuit!

ERNEST. C'est vrai, ils m'ont gagné tout mon argent; mais, va, c'est bien la dernière fois. Je suis seulement fâché qu'ils soient partis ce matin ; je leur aurais demandé une revanche sur parole.

MADAME DURAND. Comment, sur parole? quand vous avez pour parent le premier banquier de Péronne.

ERNEST. Bah! toutes les fois que je vais puiser à la caisse, ce sont des reproches, des lamentations. J'aimerais mieux qu'il prît quarante pour cent, et qu'il me fît grâce des sermons. C'est ennuyeux avec ces négociants de province, on ne peut pas se ruiner à son aise. Parlez-moi des banquiers de Paris... A propos, la mariée est-elle descendue?

MADAME DURAND. Comment?

ERNEST. Oui, cette jolie personne que j'ai vue arriver hier soir dans l'auberge. Que de grâces! que de modestie! Parbleu, il y a des gens bien heureux dans le monde! Et, si mon oncle m'avait proposé une femme comme celle-là, il y a longtemps que je serais marié.

MADAME DURAND. Vous, marié?

ERNEST. Oui, tout le monde le voulait. J'étais plus raisonnable qu'eux tous. Je ne voulais pas. J'ai même eu le courage de ne pas voir la future de peur de me laisser tenter!.. Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

MADAME DURAND. Je vous regarde. Voyez donc ce bonnet de travers, cette cravate en désordre. N'avez-vous pas l'air du plus franc mauvais sujet? Je m'en rapporte aux gens qui s'y connaissent.

ERNEST. Je m'en rapporte à vous, madame Durand. Ah! si tu voulais un peu devenir veuve! Mais, tiens, il faut que je te fasse ma confidence. Dans le peu d'heures que j'ai sommeillé, je n'ai fait que rêver à notre jeune mariée; c'est toujours si joli une mariée.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

Je ne sais quel charme invisible
Rend encor ses attraits plus doux,
Et dans mon humeur irascible
Souvent j'en veux à son époux.
C'est un vol qu'il nous fait, je pense,
Et l'on se pendrait, pour un rien,
Si l'on n'avait pas l'espérance
De rentrer un jour dans son bien.

Mais, dis-moi, quel est son nom de famille? son futur? Que diable, causons donc un peu. Je ne te reconnais pas là, toi qui, d'ordinaire, ne demande pas mieux.

MADAME DURAND. Vous ne m'en laissez pas le temps. Le futur est un M. Jacotin, qui depuis longtemps s'est lancé dans les fournitures. Il avait l'entreprise de tout un corps d'armée, et roulait voiture, pendant que nos régiments de cavalerie allaient à pied. Du reste, ni beau, ni laid, ni sot, ni spirituel, ni honnête homme, ni fripon, quoiqu'on prétende qu'il ait plus de crédit que de fortune, et que cette dot-là viendra bien à point pour faire face à plusieurs mauvaises affaires.

ERNEST. Et sa femme?

MADAME DURAND. Dix-huit ans, de jolis yeux, la douceur, l'ingénuité même; voilà mademoiselle Estelle de Gercourt.

ERNEST. Comment dis-tu? Estelle de Gercourt, une jeune orpheline, qui dépend de son oncle, d'un tuteur?

MADAME DURAND. C'est cela même.

ERNEST. Ma chère madame Durand, il faut qu'à l'instant même je lui parle, à elle ou à M. de Gercourt. Je ne les connnais pas ; mais, n'importe, rends-moi ce service.

MADAME DURAND. Ah çà! perdez-vous la tête?

ERNEST. C'est celle que j'ai refusée. Tout était d'accord, ses parents et les miens. Moi seul...

MADAME DURAND. C'est ça; et parce qu'elle est à un autre, voilà que vous y pensez.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Ah! mon Dieu, voilà bien les hommes!
Qu'un' pauvre fille a de malheurs!
Elle trouve, au siècle où nous sommes,
Des amants et pas d'épouseurs.
Souvent enfin, sur dix ou douze,
Pas un seul n'a dit : Me voici!
Mais sitôt que quelqu'un l'épouse,
Chacun veut être son mari.

ERNEST. Eh! il s'agit bien de cela. Ne vas-tu pas me faire aussi de la morale, toi? Donne-moi plutôt les moyens de lui parler. (*Se mettant à genoux.*) Madame Durand, ma chère petite madame Durand, fais seule-

ment que je puisse approcher d'elle, que j'aille à cette noce, que j'y sois invité.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JACOTIN.

JACOTIN. Un jeune homme à vos genoux! Ah! ah! M. Durand le saura.

MADAME DURAND, *bas, à Ernest qui est toujours à genoux.* Mais levez-vous donc; voilà quelqu'un; c'est le futur.

ERNEST. Fût-ce le diable, il faut que tu m'accordes ce que je te demande.

JACOTIN, *en riant.* Eh! parbleu! accordez-lui, et que ça finisse.

MADAME DURAND, *à part.* Ah! quelle idée! (*Haut, à Jacotin.*) Eh bien! arrivez donc; c'est lui-même.

JACOTIN. Qui, lui?

MADAME DURAND. Ce fou dont je vous parlais tout à l'heure, et que vous désiriez tant!

ERNEST, *étonné.* Hein?

MADAME DURAND, *avec intention.* Ce fou qui se mêle de toutes les noces et qui prend tout le monde pour sa femme! Il m'a aperçue, et, crac, sur-le-champ il est entré en scène.

ERNEST, *se levant vivement, et mettant son bonnet de travers en faisant des grimaces.* C'est charmant!

JACOTIN, *le regardant en riant.* Comment, il serait vrai? Eh bien! rien qu'à sa mine je l'aurais reconnu. Ah! ah! a-t-il l'air original!

ERNEST, *allant à lui et le saluant.* Monsieur me paraît un luron! Oserais-je le prier de me faire l'honneur d'assister à ma noce?

JACOTIN. Il paraît que Monsieur est marié!

ERNEST, *prenant à Jacotin le bouquet qu'il a à sa boutonnière, et le mettant à la sienne.* Oui, Monsieur; j'exerce l'état de mari; je n'en ai pas d'autre.

JACOTIN. C'est un bel état!

ERNEST. C'est un de ceux qui rapportent le plus de considération, mais on finira par le faire tomber. Ce qui y fait du tort, c'est la contrebande. Il y a une foule de gens qu'on nomme célibataires qui exercent en fraude sans être patentés, et voilà...

AIR : *L'étude est inutile* (JEANNOT ET COLIN.)

On dit qu'en mariage
Il n'est point d'heureux jours;
Chez moi jamais d'orage
N'en a troublé le cours.
Jamais d'humeur jalouse,
Pour mon cœur tout est neuf;
Car aujourd'hui j'épouse,
Et demain je suis veuf.
Le flambeau des amours
Pour moi brûle toujours.

Ou bergère ou baronne,
Toute mine friponne
Est à moi : c'est mon bien;
Mais sans gêner personne,
Et sans demander rien
De l'époux titulaire
Les droits sont avant tout;
Enfin je suis par goût
Mari surnuméraire
Comme on en voit beaucoup.

Ce n'est pas tout :
De tant de femmes puisque
Je deviens le mari,
Plus qu'un autre je risque
D'être souvent trahi.

Je sais à mainte belle
Ce qu'on peut reprocher;
Mais pour m'être infidèle
Il faut se dépêcher :
De femmes et d'amours
Je change tous les jours.

JACOTIN. Il est gai. Ah çà! mais, où en est votre femme d'aujourd'hui?

ERNEST. Je ne l'ai pas encore aperçue; mais, la première fois que je la verrai, je profiterai de cette occasion pour vous la présenter.

JACOTIN, *montrant madame Durand.* Il me semblait que c'était Madame, car je vous ai surpris dans un tête-à-tête conjugal.

ERNEST. C'est vrai, c'est ma femme.

JACOTIN. Et l'autre?

ERNEST. Et l'autre aussi! ça n'empêche pas... Vous ne savez donc pas... Je suis le sultan Saladin! Il ne savait pas cela. Est-il en retard?

JACOTIN. Ah! ah! Il est amusant.

AIR : *Quelle douce, aimable folie* (UN JOUR A PARIS).

Quelle douce, aimable folie!
Est-il un plus heureux destin?
Avec vous Monsieur se marie,
Et c'est le sultan Saladin.

ERNEST.

Oui, c'est Roxelane elle-même.

JACOTIN.

Combien j'aime à le voir!

ERNEST.

Oui, de ce mois c'est la trentième
A qui j'ai donné le mouchoir.

ENSEMBLE.

ERNEST.

Non, ce n'est point une folie,
Est-il un plus heureux destin?
Avec elle je me marie,
Je suis le sultan Saladin.

JACOTIN ET MADAME DURAND.

Quelle douce, aimable folie?
Est-il un plus, etc.

JACOTIN. Gardez-le-moi, madame Durand; je cours m'habiller et je reviens vous parler; attendez-moi. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

ERNEST, MADAME DURAND.

ERNEST. Bon! il s'éloigne, me voilà de la noce.

MADAME DURAND. Comment! est-ce que vous irez? Ah! mon Dieu! qu'est-ce que j'ai fait là? J'ai d'abord voulu vous servir, et je n'ai pas réfléchi aux suites.

ERNEST. Il n'y en aura pas.

MADAME DURAND. Si, Monsieur; je ne les devine que trop. Je vous en prie, revenez à la raison.

ERNEST. La raison, non pas; j'aime mieux l'autre rôle; il est bien plus dans mes moyens. Ecoute. Personne ici ne me connaît, excepté toi qui ne me trahiras pas...

MADAME DURAND. Mais finissez donc, vous n'êtes plus le sultan Saladin.

ERNEST. Toujours, et ton mari à qui je donne vingt-cinq louis s'il veut soutenir aussi que je suis fou.

MADAME DURAND. Mais, Monsieur...

ERNEST, *se fouillant.* Tiens... ah! j'oubliais que je n'ai pas le sou; tu lui promettras... va vite.

MADAME DURAND. Mais je ne puis; mademoiselle Estelle a des ordres ici à me donner.

ERNEST. Elle va venir ici; eh! vite, cours faire la leçon à ton mari.

AIR du vaudeville de *Bedlam.*

Devant toute la maison,
Quelque chose qu'il advienne,
Qu'il atteste, qu'il soutienne
Que j'ai perdu la raison.

MADAME DURAND.

Pourquoi vous inquiéter,
Monsieur, de ce soin frivole?
Qu'est-il besoin d'attester?
On vous croira sur parole.

ENSEMBLE.

Devant, etc.

SCÈNE VI.

ERNEST, *seul.* Allons, Ernest, il n'y a pas de temps à perdre... la voilà; je sens que tout mon courage m'abandonne

SCÈNE VII.

ERNEST, ESTELLE.

ERNEST. Mille pardons, Mademoiselle, d'oser ainsi me présenter devant vous. Vous voyez un malheureux qui va perdre tout ce qu'il aime.

ESTELLE. Est-ce à moi, Monsieur, que ce discours s'adresse?

ERNEST. Je sais quelle opinion une pareille démarche va vous donner de moi : mais les circonstances où je me trouve sont si bizarres, si inconcevables, qu'elles peuvent en quelque sorte excuser ma conduite.

ESTELLE. En vérité, Monsieur, je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ERNEST. Oui, vous ne pouvez pas me connaître, et je crains moi-même de prononcer un nom qui vous serait odieux.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Déjà, par les droits les plus doux,
Vous deviez être à moi, Madame;
N'importe qui soit votre époux,
Vous seule ici serez ma femme.
J'ai payé trop cher mon erreur,
Et ne veux plus, vous que j'adore,
Quand je retrouve le bonheur,
Le laisser échapper encore.

(*Il se jette à ses pieds.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; JACOTIN, *habillé en grand costume.*

JACOTIN. Encore une! c'est ça même, à merveille!

ESTELLE. Ah! Monsieur, vous me voyez toute tremblante, j'ignore ce que me veut ce jeune homme.

JACOTIN. Je le sais bien! Qu'est-ce qu'il vous disait?

ESTELLE. Il disait qu'il m'aimait, que je devais être sa femme.

JACOTIN. C'est cela, il n'en fait jamais d'autre : c'est sa folie.

ESTELLE, *regardant Ernest.* Comment! c'est un fou... eh bien! c'est étonnant : ce qu'il disait n'avait pas de suite, et pourtant ça avait un air raisonnable. Comment cet accident-là lui est-il arrivé?

JACOTIN. Ma foi, demandez-lui.

ESTELLE. Je n'oserais...

JACOTIN. Bah! avec un fou est-ce qu'il y a à se gêner?

ESTELLE, *à Ernest.* Est-il vrai, comme vous me le disiez tout à l'heure, que vous ayez perdu tout ce que vous aimiez?

ERNEST.

AIR du vaudeville de *Psyché.*

Au sort d'une femme charmante
On voulait unir mon destin;
Mais libre et d'humeur inconstante,
Hélas! j'ai refusé sa main.
De mes dédains pour venger cette belle,
L'Amour, justement irrité,
Me la fit voir, et j'ai perdu près d'elle
Ma raison et ma liberté.

JACOTIN. Ta, ta, voilà-t-il pas une belle histoire? où diable a-t-il été chercher tout cela?

ESTELLE. C'est égal, laissez-le dire. (*A Ernest.*) De sorte que vous n'avez plus l'espoir d'être à elle?

ERNEST, *gaiement.* Au contraire, je l'ai retrouvée.

ESTELLE. Depuis quand?

ERNEST. Depuis que je vous ai vue. Vous ne connaissez donc pas tout mon bonheur? elle sera ma femme, je l'épouserai aujourd'hui.

JACOTIN. A la bonne heure au moins, voilà qu'il s'y met.

ERNEST. Quoi! vous gardez le silence! seriez-vous fâchée d'être ma femme? Voyez cependant, étant du même âge, du même caractère, combien dans notre ménage il nous serait plus facile d'être heureux que dans ces unions formées par les convenances ou par l'intérêt! tous les jours de ma vie seraient consacrés à embellir les vôtres; quel bonheur de trouver dans sa femme, sa maîtresse, son amie, et, quelque amour qu'on ait pour elle, de n'avoir à se reprocher que des extravagances raisonnables ou des folies légitimes! voilà quel sera notre hymen; ce tableau-là peut-il vous déplaire?

JACOTIN. Eh bien! répondez-lui donc.

ESTELLE. Vous êtes bien sûr au moins qu'il est fou?

JACOTIN. Parbleu! écoutez-le.

ERNEST.

AIR : *Fille jeune et jolie* (de SOBIESKI).

PREMIER COUPLET.

Gentille fiancée,
Toi seule auras toujours
Et ma seule pensée
Et mes seules amours.
(*Lui donnant une bague.*)
Que cet anneau, ma chère,
Brille à ce doigt joli.

ESTELLE.

Je puis le laisser faire :
C'est devant mon mari.

ENSEMBLE.

JACOTIN.

C'est charmant, et j'admire
Son amoureux délire;
C'est charmant, je l'admire.
(*A Estelle.*)
Faites ce qu'il dira;
Calmez-vous, je suis là.

ERNEST.

C'est charmant, je l'admire
Son complaisant délire.
C'est charmant, et j'admire.
C'est charmant, il est là.

ERNEST.

DEUXIÈME COUPLET.

Crois-moi, ma douce amie,
Je t'aimerai toujours,

Puisqu'on dit la folie
Compagne des amours.
De mon ardeur sincère
Reçois le gage ici.
(*Il lui baise la main.*)

ESTELLE, *lui donnant la main.*

Je puis le laisser faire :
C'est devant mon mari.

JACOTIN, *de même.*

C'est charmant, etc.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, GERCOURT.

GERCOURT. Eh bien! qu'est-ce que je vois là? Comment, Jacotin? votre femme, en votre présence...

JACOTIN. Qu'est-ce que ça fait?

GERCOURT. Comment, qu'est-ce que ça fait?

JACOTIN. Si vous étiez venu plus tôt, vous en auriez vu bien d'autres; regardez plutôt.

ERNEST. Adieu, ma chère Estelle; n'oubliez pas que ce soir vous ne danserez qu'avec moi. Adieu, mon cher oncle : car je crois que c'est vous qui nous unissez, et je suis enchanté que mon mariage nous procure l'occasion de faire connaissance. (*A Jacotin.*) Vous, mon cher ami, que je ne connais pas, je compte toujours sur vous, et je vais donner mes ordres pour la noce. Adieu, Estelle... (*Il sort, et Estelle rentre dans son appartement.*)

—

SCÈNE X.

GERCOURT, JACOTIN, DURAND.

GERCOURT. M'expliquera-t-on ce que tout cela signifie?

JACOTIN. Ça signifie que c'est un fou; ce n'est pas si difficile à deviner; demandez plutôt.

DURAND, *à part.* Je l'atteste... N'oublions pas la leçon qu'on m'a faite et les vingt-cinq louis qu'on m'a promis.

GERCOURT. C'est différent, et vous faites bien de me le dire : car à la manière dont il en contait à votre future...

DURAND. Comment, il en contait à votre future, là, devant vous?

JACOTIN. Oui, parbleu! je l'ai surpris à ses pieds : c'est drôle, n'est-ce pas?

DURAND, *riant.* Est-il bon, le prétendu! ça fera un excellent mari.

JACOTIN. Bien mieux que cela encore, c'est qu'il prétendait être le sultan Saladin, et que tout à l'heure encore je l'ai trouvé ici avec madame Durand qu'il traitait en sultane favorite.

DURAND. Hein? comment? qu'est-ce que vous dites donc là? (*A part.*) Ma femme ne m'a pas parlé de ça.

JACOTIN. Bah! qu'est-ce que ça fait? un fou...

DURAND. Comment un fou? mais, pas du tout, c'est qu'il n'est pas...

JACOTIN. Comment, il n'est pas...

DURAND. Si, si fait vraiment! (*A part.*) Oh! mes vingt-cinq louis. (*Haut.*) C'est que, voyez-vous, on n'est pas bien aise; parce qu'enfin il est des moments où un fou peut retrouver sa tête, et qu'alors il suffit d'un seul instant pour .. enfin c'est clair...

JACOTIN. L'imbécile!

DURAND. Pas tant.

JACOTIN. Dites-moi, mon cher oncle, n'avons-nous pas, avant la noce, certaine affaire à régler ensemble?

GERCOURT. J'entends, mon neveu, vous voulez parler de la dot?

JACOTIN. Je vous demande pardon.

GERCOURT. C'est trop juste. J'ai sur moi, en billets de caisse, cent mille francs qui vous sont destinés; les bons comptes font les bons amis; et ce qui m'a surtout décidé en votre faveur, mon cher Jacotin, c'est l'ordre que j'ai cru voir régner dans vos affaires; sans cela je ne vous aurais pas confié le bonheur et la fortune de ma nièce.

JACOTIN. Confiance estimable que je justifierai.

DURAND. A propos, monsieur Jacotin, j'oubliais de vous dire que j'ai vu rôder autour de la maison plusieurs militaires qui se sont informés si c'était ici que se faisait votre noce.

JACOTIN, *à part.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Ce sont des parents, sans doute. (*A part.*) Si c'était le quartier-maître, le porteur de mon effet. Comment diable a-t-il suivi mes traces? (*Haut.*) Ce sont des parents éloignés que je ne vois plus, et j'aime autant que tu ne les reçoives pas.

DURAND. C'est dit, on les mettra à la porte.

JACOTIN. Honnêtement, cependant. (*A part.*) Les moments sont précieux. (*Haut.*) Eh! vite, Durand, vite, le déjeuner. Mon oncle, je suis à vous.

GERCOURT. Je vous suis dans votre appartement. (*Il va pour entrer chez Jacotin, qui est passé le premier.*)

—

SCÈNE XI.

GERCOURT, ERNEST.

ERNEST, *accourant en désordre.* Quel événement! Quelle heureuse découverte! (*Apercevant Gercourt.*) Ah! Monsieur, je suis enchanté de vous rencontrer.

GERCOURT. C'est ce fou de tout à l'heure.

ERNEST. J'ai à vous parler d'une affaire importante.

GERCOURT. Oui, de quelque mariage...

ERNEST. Vous alliez perdre à jamais votre nièce, si le ciel ne m'avait envoyé à temps pour rompre cet hymen.

GERCOURT. Nous y voilà. Monsieur, je suis bien votre serviteur.

ERNEST, *le retenant.* Non; daignez m'écouter.

GERCOURT.

AIR de *Partie carrée.*

Allons, il n'en veut pas démordre.

ERNEST.

Vous resterez, c'est pour votre intérêt;
Du prétendu les biens sont en désordre;
Sachez, Monsieur, qu'il vous trompait :
Tous ses trésors ne sont qu'imaginaires.

GERCOURT.

Il doit avoir besoin de grands secours,
S'il ne met pas plus d'ordre en ses affaires,
Que vous dans vos discours.

Monsieur, dans tout autre moment... Mais je suis pressé, je porte la dot au marié.

ERNEST, *vivement.* Je ne le souffrirai pas, et je m'y oppose de tout mon pouvoir. Apprenez qu'aujourd'hui même on le poursuit pour une dette de *dix mille francs*, des fournitures qu'il n'a pas livrées, dont il a reçu le paiement d'un quartier-maître; qu'alors il est impossible qu'il épouse votre nièce, et que c'est moi, moi seul, qui dois être son mari.

GERCOURT. Ah! c'en est trop! Laissez-moi tranquille; si vous êtes fou, ça n'est pas ma faute.

ERNEST. Je n'ai jamais parlé plus sérieusement; j'ai toute ma tête à moi.

GERCOURT. Par exemple, si celui-là n'est pas un échappé des Petites-Maisons... Eh! parbleu! mon cher Jacotin, arrivez donc à mon secours.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, JACOTIN.

JACOTIN. Qu'y a-t-il donc, mon cher oncle, je ne vous voyais pas arriver. (*A part.*) Eh! morbleu! le temps presse.

GERCOURT. C'est votre fou qui fait des siennes.

JACOTIN. Vraiment!

GERCOURT, *riant*. Mais il n'est pas de vos amis, je vous en préviens. Il prétend... ah! ah! que le désordre est dans vos affaires.

JACOTIN, *stupéfait*. Ah! il prétend cela!

GERCOURT. Bah! ce n'est rien encore; et un quartier-maître; et *dix mille francs* de fournitures; et le meilleur, c'est qu'il prétend qu'il n'est pas fou!

JACOTIN, *d'un air interdit*. Ah! Monsieur dit qu'il n'est pas...

ERNEST. Allons, ils ne voudront pas croire, à présent.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, DURAND.

DURAND. Le déjeuner est servi.

ERNEST, *le prenant au collet*. Viens ici, toi qui me connais, et dis à ces messieurs qui je suis.

DURAND. Eh! parbleu! vous êtes un fou!

ERNEST. Comment, je suis fou?

DURAND. Et de la première qualité encore! J'en lèverai la main si vous voulez.

ERNEST. Eh non! ce n'est pas cela dont il s'agit. Je demande que tu dises la vérité.

DURAND. Eh! parbleu! j'entends bien, Messieurs; j'atteste et je certifie qu'il est timbré, et je ne sors pas de là.

ERNEST. Comment, malheureux!

TOUS.

AIR des *Gardes-Marines*.

C'est un fou! c'est un fou!
Voyez quel transport l'agite :
Du moindre mot il s'irrite;
Voyez quel transport l'agite :
Il vient de je ne sais où;
Vous le voyez, c'est un fou!

ERNEST. Corbleu! je le deviendrais, je crois. Eh bien, puisque je ne puis vous désabuser, je vous déclare donc que j'empêcherai bien que Monsieur ne mène sa femme à l'autel; que je m'établis ici;... que je n'en sortirai que l'époux de votre nièce, et que, malgré vous-même, j'empêcherai qu'on ne vous trompe.

GERCOURT. Ah çà, Monsieur! si je m'échauffe une fois...

JACOTIN. Non, mon oncle, ne vous fâchez pas, nous serions plus extravagants que lui de prendre au sérieux... Laissez-nous ensemble un instant; je vais le gagner par la douceur, ou nous en débarrasser par quelque ruse.

GERCOURT. A la bonne heure; mais on ne devrait pas laisser en liberté des insensés comme celui-là; car enfin, voilà la noce toute troublée.

JACOTIN. On ne s'apercevra de rien. Faites les honneurs du déjeuner, et hâtez-le surtout, pour qu'on se dépêche de partir.

DURAND. J'espère que j'ai bien gagné mon argent. (*Ils sortent.*)

—

SCÈNE XIV.

JACOTIN, ERNEST, *dans un fauteuil, et vis-à-vis la chambre d'Estelle.*

JACOTIN, *à part*. Quel diable d'homme est-ce que celui-là? Est-il fou? Ne l'est-il pas? Je ne sais qu'en penser maintenant, et j'ose à peine l'interroger. (*Haut, après avoir toussé.*) Il paraît, Monsieur, que vous n'êtes plus le sultan Saladin?..

ERNEST. Non, Monsieur.

JACOTIN, *à part*. Ah! mon Dieu! c'est fini, il ne l'est plus; (*Haut.*) de sorte que vous ne prétendez plus épouser ma femme?

ERNEST, *vivement*. Si, vraiment, et plus que jamais.

JACOTIN, *à part*. Allons : cependant, il y a quelque chose...

ERNEST. Apprenez que je destine à Estelle un galant homme, un homme riche.

JACOTIN. Et c'est...

ERNEST. C'est moi, Monsieur.

JACOTIN. Ah! vous êtes riche.

ERNEST. Beaucoup plus que vous! et je n'attends que votre départ pour passer chez mon banquier et me faire connaître, et je vais commencer par lui écrire.

JACOTIN, *à part*. Allons, décidément, je puis me rassurer; le hasard seul lui aura fourni quelques renseignements qu'il a déjà oubliés. Mais il n'y a pas un instant à perdre, et si le porteur de ma lettre de change, si ce maudit quartier-maître se présentait avant que le mariage fût terminé et la dot touchée! Maudit fou! où diable ai-je été m'embarrasser! c'est qu'il est là établi, et nul moyen de le faire partir! (*Regardant vers le fond.*) Grands dieux! on vient de ce côté. Morbleu! je suis pris.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LADOUCEUR, PLUSIEURS HUSSARDS.

LADOUCEUR.

AIR du *Carillon de Dunkerque*.

Gardons bien cette porte;
Que personne ne sorte,
Et saisissons soudain
Notre monsieur Jacotin.

CHŒUR.

Gardons, etc.

LADOUCEUR. N'est-ce point là M. Jacotin.

JACOTIN, *troublé*. C'est selon; nous sommes plusieurs Jacotin.

LADOUCEUR. Celui qu'épouse...

JACOTIN. Ah! celui qui se marie, je vais vous le montrer. (*Haut, à Ernest, qui est dans un fauteuil et qui écrit, le dos tourné.*) Monsieur le marié!

ERNEST, *sans se retourner*. Qu'est-ce que c'est?

JACOTIN. Vous le voyez, c'est lui. Nous, courons re-

ERNEST, *étonné*. Qu'y a-t-il donc, Messieurs? — Scène 16.

joindre mon oncle, toucher la dot, emmener ma femme, et fouette, cocher, à l'église! Ah! maudit fou, tu m'auras au moins servi à quelque chose.

—

SCÈNE XVI.

ERNEST, LADOUCEUR, PLUSIEURS HUSSARDS, *qui entourent son fauteuil.*

ERNEST, *étonné, regardant autour de lui.* Qu'y a-t-il donc, Messieurs? Eh! mon Dieu! c'est tout un escadron!

LADOUCEUR. M. Jacotin?

ERNEST. Eh! Messieurs, ce n'est pas moi; vous venez de le laisser sortir.

LADOUCEUR. Laissez donc; le quartier-maître a fait cerner toute la noce par un piquet de cavalerie.

ERNEST. Voilà une nouvelle manière de faire arrêter ses débiteurs; mais je vous répète que ce n'est pas moi, que je suis connu dans cette ville, et que l'on vous dira...

LADOUCEUR. On verra bien votre feuille de route, marchons toujours.

ERNEST. Comment! marchons toujours! si j'abandonne la place seulement dix minutes, je retrouverai Estelle mariée.

LADOUCEUR.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Ladouceur est mon nom de guerre
Et doucement j'aurai l'honneur
D'exercer mon doux ministère.
Tout va se passer en douceur,
Et, grâce au plus doux des carrosses,
Qui doucement va s'avancer,
En prison vous allez passer
Doucement la nuit de vos noces.

ERNEST. Me voilà dans un bel embarras, et, pour un sot, mon rival ne s'en est pas mal tiré. Voyons donc ce billet. Dix mille francs! Je ne les ai pas, il s'en faut; et si je sors pour me les procurer, il emmène sa femme, et la noce est faite.

LADOUCEUR. Allons, Monsieur, assez causé; marche.

ERNEST. Arrêtez. Le diable l'emporte avec ses manœuvres. Vous tenez donc à être payé? Eh bien! vous le serez. Écoutez : je devais me marier aujourd'hui...

LADOUCEUR. C'est connu.

UN HUSSARD. Nous le savons.

ERNEST. C'est de ce nantissement précieux que dépend votre créance et ma fortune. Eh bien! pour vous montrer que je ne veux pas vous tromper... (*Il lui parle à l'oreille.*) Là, dans ce corridor; et, au lieu de me conduire en prison, vous allez m'accompagner chez mon banquier, où je promets de vous payer. Il me semble que voilà une proposition...

LADOUCEUR. Très-juste. Je vais toujours laisser un poste de quatre hommes à la porte de la mariée.

ERNEST. C'est ce que je demande.

LADOUCEUR. Vous entendez, vous autres, dans ce corridor, et gardez-vous de laisser entrer ni sortir personne. Marche.

ERNEST. A merveille! je n'aurais pas mieux manœuvré.

AIR : *Nous verrons, à ce qu'il dit.*

Partons, mon cher créancier.
Votre complaisance me charme,
Et jamais, je crois, huissier
N'a fait aussi bien son métier.
Vienne mon rival,
De ce lieu fatal
Je m'éloigne sans alarme.
Tout sert mes projets,
Puisqu'ici je mets
La future aux arrêts.
Partons, mon cher créancier.

CHŒUR.

Tout va se concilier;
Monsieur, votre discours me charme!
Pourquoi se faire prier,
Puisqu'à la fin il faut payer?

(*Il sort avec Ladouceur et les hussards. Quatre autres hussards entrent par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE XVII.

JACOTIN, GERCOURT, TOUTE LA NOCE.

JACOTIN, *entrant avec précaution*. Bon! voilà notre fou qu'ils emmènent. Je suis sauvé, et me voilà maître de la place.

AIR de *la Danse interrompue.*

Venez donc, mes chers parents,
Enfin mon bonheur s'approche;
Pour mon cœur quels doux instants!
Nous allons être parents.
(*A part.*)
Hâtons-nous, car jusque-là,
Moi, je crains quelque anicroche,
Et je voudrais bien déjà
Tenir la dot dans ma poche.

TOUS.

Ah! pour nous quels doux instants!
Cet heureux hymen s'approche;
Ah! pour nous quels doux instants!
Nous allons être parents.

JACOTIN. Allons, partons; monsieur Durand, faites avancer les voitures, tout est prêt à l'église; il ne nous manque plus que madame Gercourt et la mariée. Mon cher oncle, voulez-vous donner la main à ces dames? ou plutôt j'y vais moi-même, j'aurai plus tôt fait. (*Il entre par la porte à gauche.*)

SCÈNE XVIII.

GERCOURT, LA NOCE, ET MADAME DURAND.

GERCOURT, *tirant sa montre*. Il a raison, midi est sonné à la paroisse; aussi c'est ce fou qui nous a retardés. Mais d'où vient ce bruit? Serait-ce encore lui qui ferait des siennes!

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS; JACOTIN, *en désordre.*

JACOTIN, *à la cantonade*. Qu'est-ce que c'est que ça? Apprenez que vous êtes un brutal, et je vous ferai bien voir...

GERCOURT ET TOUT LE MONDE. Qu'y a-t-il donc?

JACOTIN, *toujours à la cantonade*. Il n'est pas ici question de bourrades! Quand je vous répète que j'ai affaire dans la chambre de ces dames; que c'est ma femme que je vais chercher.

GERCOURT. Qu'est-ce que cela signifie?

JACOTIN. Ça signifie qu'il y a ici garnison, et qu'à la porte de l'appartement de la mariée ils sont une douzaine de factionnaires qui ne vous laissent seulement pas parler. Impossible de leur faire entendre raison.

AIR : *Gai, Coco.*

Sans craindre l'embuscade,
J'allais en ambassade;
Voilà qu'une bourrade
M'arrête brusquement.
Ma place est usurpée;
Voyez quelle équipée!
Pour ma place usurpée
Dois-je tirer l'épée?
Puis-je enfin, moi présent,
Voir gaîment
Ma femme occupée
Militairement?

MADAME DURAND. Allons donc, c'est une plaisanterie.

JACOTIN. Une plaisanterie! une plaisanterie! On ne fait pas de ces farces-là. Je ne peux pas me marier sans ma femme. (*Montrant Gercourt.*) Et voilà Monsieur qui a aussi besoin de la sienne.

GERCOURT. Allons, c'est juste; il faut que ça finisse. Avançons. (*Ils vont pour rentrer.*)

LES FACTIONNAIRES. On ne passe pas.

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST, *en grand uniforme;* LADOUCEUR, *dans le fond.*

ERNEST. Arrêtez, arrêtez, qu'on ne se batte pas sans moi. (*A Jacotin.*) Que diable faisiez-vous donc là? vous allez vous faire charger par la cavalerie.

GERCOURT. Encore ce maudit fou! Mais quel changement!

JACOTIN. Que ce soit lui ou le diable, il me faut ma femme, et on me la rendra.

ERNEST. Votre femme!

AIR : *Je t'aimerai*

Elle est à moi,
Je saurai la défendre;
Elle est à moi

Par la plus douce loi
Oui, c'est l'époux, c'est l'amant le plus tendre,
Qui seul ici doit mériter sa foi :
Elle est à moi.

JACOTIN. Elle est à moi, elle est à moi! Encore s'il disait : Elle est à nous.

ERNEST, *à Ladouceur*. Monsieur le commandant de la place, voulez-vous délivrer ces dames? je sais qu'il n'y a pas de rançon qui puisse racheter de pareilles prisonnières; mais je puis consentir à un échange. (*Montrant Jacotin.*) Monsieur prendra leur place, vous pouvez l'emmener.

LADOUCEUR. Oui, mon colonel. (*A Jacotin.*) En prison.

JACOTIN. Comment, en prison?

ERNEST. Monsieur, vous m'y aviez bien envoyé, chacun son tour.

GERCOURT, *montrant Ernest*. Ah çà! la folie de Monsieur a-t-elle gagné tout le monde? et vous, Jacotin, m'expliquerez-vous enfin ce que cela signifie?

ERNEST. Cela signifie que j'ai payé les dettes de votre futur neveu. Rassurez-vous; c'est mon dernier acte de folie; et cette lettre de change, qui est maintenant en mon pouvoir, (*Il lui remet un papier.*) ne m'aura pas coûté trop cher si elle vous éclaire sur la véritable situation de Monsieur, et vous empêche de faire le malheur de votre nièce.

GERCOURT, *lisant*. Que vois-je? « Passé à l'ordre de *M. Ernest de Sainville.* »

ERNEST. Oui, Monsieur; le neveu de votre ancien ami, celui à qui votre nièce était destinée, et qui avait trop de torts envers vous pour oser se faire connaître.

GERCOURT. Vos torts, je veux bien les oublier; mais ma nièce...

ESTELLE. Ah! mon oncle, je suis comme vous, je n'ai pas de rancune.

JACOTIN. Quoi? Monsieur, vous êtes le porteur de ma lettre de change?

ERNEST. Oui, Monsieur, je suis votre créancier; et comme tel, je vous laisse le choix d'être mon prisonnier en épousant, ou libre en restant garçon.

JACOTIN. Monsieur, touchez là : je reste libre et célibataire.

ESTELLE. Quoi! Monsieur, vous aviez votre raison!

DURAND. Non pas, et j'atteste toujours...

ERNEST, *lui jetant une bourse*. C'est inutile.

DURAND. J'atteste que la raison lui est revenue.

ERNEST, *à Jacotin*. Et pour vous le prouver, Monsieur, je n'abuserai point de votre position : vous prendrez, pour vous acquitter, tout le temps que vous jugerez convenable, et je ne veux d'autre sûreté que votre parole...

JACOTIN. Jeune homme, qui que vous soyez, cette action-là vous assure mon estime; mais vous en serez récompensé! dès ce moment, je ne vous regarde plus comme mon créancier, ce serait vous confondre avec trop de gens, je vous regarde comme mon associé; je place dans mon entreprise de fournitures les dix mille francs que vous me confiez, et, dans un an, vos fonds seront doublés, si vous n'êtes pas ruiné : voilà le commerce en grand.

VAUDEVILLE.

AIR de *Doche*, ou *Toto, Carabo*.

GERCOURT.

Quand du cœur d'une belle
Bien souvent un futur
Se croit sûr,
L'amour en sentinelle
Déjà dans ce cœur-là
Se posta,
Et lui dit tout bas;
Vous perdez vos pas;
La place est prise, hélas!
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Mon cher, on n'entre pas.

DURAND.

Orgon est pauvre et blême;
Chez lui tous ses amis
Sont admis,
Mais, quittant son septième,
Il prend au Carrousel
Un hôtel.
Soudain sans pitié,
Même à l'amitié,
Le suisse dit en bas :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Monsieur, on n'entre pas.

MADAME DURAND.

Sitôt qu'un pauvre diable
A ma porte frappait,
Il entrait,
Tant j'étais charitable;
Mais tous ces voyageurs
Sont trompeurs,
J'ai fermé mon cœur,
Et je dis, de peur
De loger des ingrats :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Chez moi l'on n'entre pas.

ERNEST.

Pendant qu'on se querelle,
Plus d'un voisin jaloux
Vient chez vous;
Mais l'union, le zèle
Forment de toutes parts
Nos remparts;
Plus de différends,
En serrant nos rangs,
Nous dirons, l'arme au bras :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Morbleu! l'on n'entre pas.

JACOTIN.

Dès qu'on entre en ménage,
Que de soins, d'embarras
N'a-t-on pas!
Des enfants... du tapage...
Tandis que sans façon
En garçon
Quand on a vécu,
J'en suis convaincu,
Dans le corps des papas
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Au moins l'on n'entre pas.

ESTELLE.

Vous d'humeur pacifique,
Spectateurs, protecteurs
Des auteurs,
Messieurs, si la critique
Dans la salle ce soir
Veut s'asseoir,
Daignez à l'instant,
Et bien poliment,
Lui dire ici tout bas :
On n'entre pas,
On n'entre pas,
Ce soir on n'entre pas.

FIN DE LE FOU DE PÉRONNE.

UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE

COMÉDIE-VAUDEVILL EN UN ACTE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 4 novembre 1815.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

Personnages.

LE CAPITAINE.
SAINT-LÉON, caporal.
DORVAL, garde national.
PIGEON, garde national.
LE PÈRE LAQUILLE, caporal instructeur.
ERNEST DE VERSAC.
MADAME DE VERSAC, sa femme.
L'ÉVEILLÉ, tambour.
LA MÈRE BRISEMICHE, marchande de petits gâteaux.
UN CAPORAL du poste voisin.
PLUSIEURS GARDES NATIONAUX, UN SERGENT, } formant le poste.

Le théâtre représente l'intérieur d'un corps de garde; à droite un lit de camp et une petite porte qui mène à la chambre du capitaine; à gauche des fusils rangés sur le râtelier; une porte au fond et deux grandes croisées à travers lesquelles on voit ce qui se passe dans la rue : en dehors un réverbère allumé; une guérite à la porte et une sentinelle en faction; sur le premier plan un poêle; sur le second une table, un banc, des chaises; sur la table un chandelier en fer, du papier, des livres, un jeu de dames. Les murs sont tapissés de grandes pancartes sur lesquelles on lit en grosses lettres : GARDE NATIONALE. ORDRE DU JOUR. CONSIGNE GENERALE, ETC.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-LÉON, DORVAL, PIGEON PLUSIEURS GARDES NATIONAUX.

(*Au lever du rideau, les personnages sont groupés différemment: Saint-Léon, en dehors, relève un factionnaire; Pigeon et Dorval jouent aux cartes, d'autres jouent aux dames, ou lisent, etc.; quelques-uns sont sur le lit de camp.*)

DORVAL. Quatre-vingt-dix, quatre-vingt-onze et la dernière quatre-vingt-douze; quatre-vingt-treize, gagné. Vous êtes capot, monsieur Pigeon.

PIGEON. Soit! je ne suis pas fâché que la partie soit finie. Je vais dormir.

DORVAL. Bah! déjà?

PIGEON. Écoutez donc, ma faction est à trois heures du matin; il est bien naturel que je me repose d'avance. Je ne sais pas comment cela se fait, je suis toujours de faction pendant la nuit, et plutôt deux fois qu'une.

DORVAL. Quand on est biset.

SAINT-LÉON. Vous, un riche marchand!

PIGEON.

AIR : *Oui, je suis soldat, moi.*

Oui, je suis biset, moi,
Qu'importe la forme?
On peut bien aimer son roi
Sans être en uniforme.
Qu'importe dans cet état
Une allure guerrière :
Puisqu'au fait on est soldat,
Sans être militaire.
Oui, je suis biset, moi, etc.

Mais ne vous fâchez pas. Vous savez que je dois être habillé pour la revue : j'ai commandé mon uniforme.

SAINT-LÉON. A la bonne heure.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Avec raison chacun s'étonne
Qu'un instant l'on puisse hésiter,
Quand parmi nous il n'est personne
Qui ne soit fier de le porter!
Non, je ne connais pas en somme
D'habit plus noble et plus brillant,
Puisqu'il rassure l'honnête homme,
Et qu'il fait trembler le méchant.

DORVAL. Et je vous demande si on peut avoir peur d'un héros en habit marron.

PIGEON. Ils ont raison; il est de fait qu'avec un habit marron... j'aurais mieux fait de prendre ma redingote. La nuit sera froide. (*Il se couche.*) Ah! ah!

DORVAL, *à Saint-Léon.* C'est fort bien, chacun est au corps de garde comme chez soi : M. Pigeon dort, moi je m'ennuie, ces messieurs jouent; et toi, tu rêves sans doute à tes amours, car tu fais une mine...

SAINT-LÉON. C'est vrai, je suis furieux; et quand un jeune homme honnête se présente pour épouser...

DORVAL. Il y en a si peu qui se présentent ainsi!

SAINT-LÉON. Au moins doit-on le refuser poliment. La lettre la plus impertinente! Ecoute seulement cet endroit-là, je t'en prie : (*Lisant.*) « Je n'aime pas les « fats, et je crains que ma sœur ne pense comme « moi. Que voulez-vous? c'est un goût de famille. »

DORVAL. Comment! c'est cette jolie madame de Versac qui écrit ainsi à toi, qui es la modestie même.

SAINT-LÉON. Que veux-tu? elle a su que j'étais ton ami intime, voilà ce qui m'a perdu.

DORVAL. Ingrat! cela t'a servi auprès de tant d'autres. D'ailleurs, pourquoi t'adresser à madame de Versac? Parle à son mari, à Versac, qui est notre ami. Il y a deux mois encore qu'il était garçon :

Il saura compatir aux maux qu'il a soufferts!

SAINT-LÉON. Bah! il est amoureux de sa femme, et il n'ose plus nous voir depuis qu'elle le lui a défendu. (*En confidence.*) Elle a peur que nous ne débauchions son mari.

DORVAL. Voilà bien le comble de l'injustice.

LA SENTINELLE, *en dehors.* Qui vive?

UN CAPORAL, *en dehors.* Patrouille!

LA SENTINELLE, *criant.* Halte-là. Caporal, hors la garde... reconnaître patrouille.

SAINT-LÉON, *à deux gardes qui sortent avec lui.* Allons, Messieurs.

PIGEON. Voilà les rondes qui commencent! Il n'y a rien qui vous réveille comme ça en sursaut. (*On entend chanter au dehors.*)

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LAQUILLE.

LAQUILLE, *entrant*

C'est un' bonn' grivoise,
Que mam'selle Fanchon,
Alle vous amboise,
Et se rend sans façon.
Un jour à Cythère,
Cupidon disait...

DORVAL. Eh! voici notre brave instructeur, le vieux père Laquille.

LAQUILLE. Oui, le vieux père Laquille! qui vous apprend tout ce qu'il sait, et de bien bon cœur encore.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pendant vingt ans, de ma vaillance
Les ennemis ont senti les effets;
Soldat dès ma plus tendre enfance,
J'ai triomphé sous les drapeaux français.
A mon pays, que j'ai servi, que j'aime,
J'ai consacré jusqu'au dernier soupir;
Ne pouvant plus le bien servir moi-même,
Du moins j'enseigne à le servir.

DORVAL. Vous êtes un brave.

LAQUILLE. Prendrons-nous leçon ce soir?

DORVAL. Ma foi non, tantôt. Mais tenez, voilà Saint-Léon qui est amoureux, ça le dissipera.

SAINT-LÉON. Ma foi non, père Laquille, je ne suis pas en train; plus tard, si vous voulez.

LAQUILLE. Morbleu! qu'est-ce que ça veut dire? amoureux!

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Vous, caporal! est-c' possible!
Du désord' donner l' signal.

DORVAL.

Mais, pour être caporal,
Faut-il donc être insensible?

LAQUILLE.

Oui, le service d'abord,
Fût-on mêm' sergent-major.
J'ons brûlé tout comme un autre,
Et des feux les plus ardents;
Car on était de mon temps
Amoureux tout comme au vôtre;
Mais j' nous arrangions chacun
Pour l'être de deux jours l'un.

Ainsi, décidez-vous.

AIR : *Gai, gai, mariez-vous.*

Il faut, c'est là ma loi,
Qu'au service
On obéisse;
Il faut, c'est là ma loi,
Choisir entr' l'Amour et moi.
A ce chef plein de malice,
Dès que vous vous adressez,
Gnia plus besoin d'exercice,
L'amour en fait faire assez.
Il faut, etc.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, L'ÉVEILLÉ, *chargé de divers objets qu'il remet à chaque garde national.*

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *On dit partout dans l' monde.*

A vos désirs fidèle,
J'ai rempli tous vos vœux;
Je vais, grâce à mon zèle,
Vous rendre tous heureux.
(*Donnant à l'un le journal.*)
Voilà ce qu'on annonce.
(*A un autre.*)
Voilà votre billet.
(*A un autre.*)
Voilà votre réponse.
(*A M Pigeon, en lui donnant une volaille enveloppée dans du papier.*)
Voilà votre poulet.

TOUS.

A nos désirs fidèle,
Tu remplis tous nos vœux, etc.

PIGEON. Allons, tu as oublié mon bonnet de coton; tout est conjuré contre mon repos.

SAINT-LÉON. Tu as été bien longtemps.

L'ÉVEILLÉ. J'avais tant de choses à faire. L'un m'envoie porter une lettre d'excuse à sa maîtresse, l'autre demander de l'argent à sa femme. Savez-vous que pour être tambour de la garde nationale, il faut de la tête et des jambes?.. et de l'oreille donc?

PIGEON. C'est juste, faut être musicien.

L'ÉVEILLÉ. Et il n'y en a pas un pour pincer un roulement comme moi. Ce n'est pas moi qui prendrai un *fila* pour un *rra*; et ça sans avoir étudié au Conservatoire encore.

DORVAL. Dis donc, petit joufflu, c'est toi qui portes les billets de garde?

L'ÉVEILLÉ. Je le crois bien.

DORVAL. Eh bien! tâche donc de ne pas venir si souvent chez moi. Mon portier ne voit que ton visage.

L'ÉVEILLÉ. Vous êtes difficile. Il y a bien des belles dames de votre quartier qui me payeraient pour apporter des billets à leurs maris.

DORVAL. Bah!

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Du froid avec courage* (GASPARD).

Quand l'heureuse missive
Arrive un beau matin,
Crac... l'épouse attentive
L'envoie à son voisin :
Soudain il y regarde
Le jour du rendez-vous;
C'est le billet de garde
Qui sert de billet doux.

On s'en est plaint à la poste. Le facteur du quartier ne fait plus rien : mais moi, c'est différent.

AIR du vaudeville de *Lantara.*

Si Monsieur craint ma visite,
Madam' la trouve d' son goût;
L'un m' paierait pour v'nir plus vite,
L'autr' pour ne pas v'nir du tout!
D' sorte qu' j'arrive ou que j' tarde,
Toujours on donne au facteur;
Et pour moi z'un billet d' garde
Est un billet z'au porteur.

SAINT-LÉON, *à part.* Parbleu! il me vient une idée. (*Haut.*) Messieurs, quelle heure est-il?

PIGEON. Est-ce que vous voudriez aller vous coucher? Pas de ça, au moins.

SAINT-LÉON. Eh! non, soyez tranquille. Est-ce qu'un caporal quitte son poste? (*A un garde.*) Camarade, voulez-vous me céder la table un instant?

LE GARDE. Bien volontiers. (*Saint-Léon se met à la table et écrit.*)

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE.

L'ÉVEILLÉ. Dites donc, père Laquille, jouons-nous une partie? la mouche ou la brisque?

LAQUILLE. J'aime mieux les jeux de combinaison, la drogue, la bataille. (*S'adressant au capitaine.*) Salut à notre digne capitaine.

LE CAPITAINE. Bonjour, mon brave. Mes amis, sommes-nous au complet?

SAINT-LÉON. Oui, capitaine.

LE CAPITAINE. A la bonne heure. (*Sévèrement.*) Messieurs....

Air du vaudeville de *l'Asthénie*.

Oui, je vous le dis sans détours,
Dans les heures de l'exercice,
Qu'à son poste l'on soit toujours;
Point d'excuse pour le service.
A la rigueur je suis enclin;
Qu'a ma voix tout le monde tremble;
Ce soir obéissez (*Riant.*) demain
Nous déjeunerons tous ensemble.

SAINT-LÉON. Je n'ai pas oublié que vous nous avez promis un pâté.

L'ÉVEILLÉ. Et un pâté solide au poste.

LE CAPITAINE. Et six bouteilles de vin de Soterne, qui nous attendent en faction.

DORVAL. Capitaine, si vous renforciez le poste?

LE CAPITAINE. C'est juste; il y en aura douze. Mais, Messieurs, je vous le demande en grâce, des bonnets à poil; il nous en manque encore dans la compagnie. (*On entend en dehors:*) *Buvez la goutte, cassez la croûte.*

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS; LA MÈRE BRISEMICHE, *avec des petits pains.*

DORVAL. Eh! c'est la mère Brisemiche.

MADAME BRISEMICHE. Allons, mes enfants, buvez la goutte, cassez la croûte. De la bonne eau-de-vie, des bons gâteaux, ils sont tout chauds.

UN GARDE, *sur le lit de camp.* Laissez-nous dormir.

LE CAPITAINE. Bah! elle en a réveillé bien d'autres. (*Pigeon et Laquille prennent de ses petits pains.*)

SAINT-LÉON, *bas, à l'Éveillé.* Tiens, il faut, à l'instant, porter cette lettre à cette adresse; ça n'est pas loin.

L'ÉVEILLÉ. Et si le capitaine me demande?

SAINT-LÉON. Je m'en charge. Va vite; mais ne dis pas que ça vient du corps de garde.

L'ÉVEILLÉ. Soyez tranquille.

MADAME BRISEMICHE, *l'arrêtant.* Dites donc, mon petit, vous ne prenez rien? Vous savez bien que je donne toujours le treizième par-dessus le marché.

L'ÉVEILLÉ. Volontiers, la mère, si vous voulez me donner une douzaine de treizièmes.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* L'EVEILLÉ.

LAQUILLE. Cette mère Brisemiche, c'est bien la doyenne des marchandes.

MADAME BRISEMICHE, *lui versant à boire.* Dame, voilà bientôt dix ans que j'ai ouvert mon commerce de gâteaux.

PIGEON, *essayant d'en manger.* En voilà un qui date de l'ouverture.

MADAME BRISEMICHE, *versant à Laquille.* Bah! c'est fait d'hier.

LAQUILLE, *qui a bu.* Je le vois bien.

MADAME BRISEMICHE. Eh bien! v'là comme ils sont tous!

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Sur moi la médisanc' s'exerce,
Car, voyez-vous, j'ons des enn'mis;
On veut fair' tort à mon commerce,
Mais de leurs caquets je me ris.
Quand on a d' la conduite et d' l'ordre,
On est au-dessus des propos;
Et j' défions qu' jamais on puiss' mordre
Ni sur moi, ni sur mes gâteaux.

LE CAPITAINE. Au moins, la mère, ça va-t-il comme vous voulez?

MADAME BRISEMICHE. Oh! nous avons eu un mauvais moment à passer.

AIR : *Sans mentir* (DES LANDES).

Pendant c' temps pas un p'tit verre,
Et pas un gâteau d' vendus,
On n' fesait rien à Nanterre,
Le commerce n'allait plus;
Maint'nant contre un' présidente
Je n' changerions pas d'emploi;
On dirait qu' la soif augmente,
Et tout l' mond' veut boire, j' croi,
D'epuis qu'on boit,
D'puis qu'on boit,
A la santé d' not' bon roi.

LE CAPITAINE. S'il est ainsi, je me dévoue.

TOUS. Et nous aussi, nous boirons à la santé du roi!

LE CAPITAINE, *qui a bu.* Diable! il faut bien l'aimer.

LAQUILLE, *avalant un grand verre.* Bah! l'enthousiasme fait tout passer.

LE CAPITAINE, *tirant sa montre.* Eh! eh! Messieurs, voilà l'heure de la première patrouille.

MADAME BRISEMICHE. Adieu, mes enfants, je m'en vas au poste voisin; bonne nuit. *Buvez la goutte, cassez la croûte.* (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, *hors* LA MÈRE BRISEMICHE.

LE CAPITAINE, *lisant la feuille.* Le caporal Saint-Léon, Dorval et cinq hommes.

SAINT-LÉON, *à part.* Ah diable! et l'Eveillé qui n'est pas revenu!

LE CAPITAINE. Allons, Messieurs, il faut vous disposer.

SAINT-LÉON. Oui, mon capitaine; allons, Messieurs.

DORVAL, *à Saint-Léon.* Eh bien! qu'est-ce que tu as donc?

SAINT-LÉON. Ce que j'ai? Sais-tu à qui j'ai écrit? à Versac.

DORVAL. A Versac!

SAINT-LÉON. Oui, un billet doux, un rendez-vous que je lui donne de la part d'une jolie dame de ce quartier, qu'il courtisait avant son mariage.

DORVAL. Et tu crois qu'il y viendra?

SAINT-LÉON. Il se ferait pendre plutôt que d'y manquer. A minuit, une heure, il doit arriver sous les fenêtres de sa belle, qui demeure en face.

DORVAL. Eh bien?

SAINT-LÉON. Eh bien! eh bien! tu ne comprends rien? nous nous moquerons de lui, et nous lui ferons passer au corps de garde une nuit qu'il croyait mieux employer.

DORVAL, *vivement*. C'est charmant! il nous paiera du punch.

SAINT-LÉON. Et conçois-tu la colère!.. les soupçons!.. la jalousie de sa femme!.. car elle est jalouse, ah! c'est une bénédiction!

DORVAL. Ah! elle ne veut pas que nous voyions son mari, et elle nous refuse sa sœur!.. nous verrons.

SAINT-LÉON. Et ce l'Eveillé qui ne vient pas.

LE CAPITAINE, *lisant près du poêle*. Eh bien! Messieurs, cette patrouille?

SAINT-LÉON. Voilà, voilà, mon capitaine.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

L'ordre en ce moment vous réclame,
Allons, Messieurs, disposez-vous.
(*Bas, à Dorval.*)
Juge du dépit de sa femme,
En ne voyant pas son époux.

DORVAL.

Certes la vengeance est cruelle

SAINT-LÉON.

Je dois, pour ne pas être ingrat,
Condamner au veuvage celle
Qui me condamne au célibat.

Allons, Messieurs, disposez-vous. Monsieur Pigeon!

PIGEON. Ce n'est pas encore mon heure de faction.

DORVAL. C'est une patrouille, entendez-vous?

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ, *bas, à Saint-Léon*. J'ai remis la lettre.

SAINT-LÉON. A lui?

L'ÉVEILLÉ. Non, à la femme de chambre. Monsieur n'était pas rentré, et Madame l'attendait avec impatience.

DORVAL. Et on la lui remettra?

L'ÉVEILLÉ. Avant qu'il se couche.

SAINT-LÉON. Bon! il ne se couchera pas. Tu as été bien longtemps.

L'ÉVEILLÉ. Le temps de changer. Est-ce que je pouvais y aller en militaire? J'ai mis ma veste pour être en habit bourgeois.

LE CAPITAINE, *les passant en revue*. C'est bien, fort bien! Eh bien! Monsieur Pigeon, et votre giberne? Messieurs, on ne doit pas sortir du poste sans gibernes.

DORVAL. On ne doit pas même les quitter; c'est de rigueur.

PIGEON, *au capitaine*. Eh bien! et la vôtre? Ah! pardon.

SAINT-LÉON, *bas, à l'Éveillé*.

AIR : *Eh, ma mère!*

Surtout le plus grand silence,
Pas un mot, souviens-t'en bien.

L'ÉVEILLÉ.

Je vous en réponds d'avance,
Primo d'abord, je n' sais rien!
Mais ma renommée est faite,
Et l'on sait qu'en fait d'amour
J'sis galant comme un trompette,
Et discret comme un tambour.

DORVAL, *bas, à Saint-Léon*. Et s'il devançait l'heure, s'il venait avant notre retour?

SAINT-LÉON. Je vais dire un mot à la sentinelle. Allons, partons.

LE CAPITAINE.

AIR du *Branle sans fin.*

Allons, partez tous enfin,
En silence
Qu'on s'avance,
Et que sur votre chemin
Règnent l'ordre et la prudence.

SAINT-LÉON.

Versac en ces lieux conduit...
Nous allons tout à notre aise
Passer une bonne nuit,
Et sa femme une mauvaise.

TOUS.

Allons, partons tous enfin,
En silence
Qu'on s'avance,
Et que l'ordre et la prudence
Règnent sur notre chemin.
(*Ils sortent.*)

—

SCÈNE IX.

LAQUILLE, ET L'ÉVEILLÉ *sur le lit de camp*; LA SENTINELLE, *à la porte du fond*; LE CAPITAINE, *achevant de lire la feuille.*

LAQUILLE. Allons, je vois qu'ils ne prendront leçon qu'à leur retour... Bonne nuit, mon capitaine.

LE CAPITAINE. Bonsoir, mon brave.

L'ÉVEILLÉ. Prends garde au serein, malin.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, ERNEST, *passant dans la rue.*

LA SENTINELLE. Qui vive?

ERNEST. Bourgeois. (*Ernest est en costume de bal, bas de soie blancs, etc., et la croix d'honneur.*)

ERNEST, *entrant*. Salut, camarades. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire qui est-ce qui commande ici?

L'ÉVEILLÉ. C'est le capitaine lui-même.

ERNEST. Me serait-il permis de lui parler?

LE CAPITAINE. C'est moi, Monsieur : que puis-je faire pour vous?

ERNEST. Monsieur, je viens vous prier... de vouloir bien m'arrêter.

LE CAPITAINE. Comment, Monsieur!

ERNEST. C'est un service que j'attends de votre obligeance.

LE CAPITAINE. Enchanté de faire quelque chose qui vous soit agréable; mais ne puis-je savoir. .

ERNEST. C'est trop juste. Je vous avouerai donc que, quoique je sois militaire, et que j'aie vingt-cinq ans, j'aime prodigieusement à m'amuser.

LE CAPITAINE. Voilà qui est bien étonnant!

ERNEST. Mais j'ai une femme.

LE CAPITAINE. Et cela ne vous amuse pas?

ERNEST. Ah! vous autres. — Scène 10

ERNEST. Au contraire, Monsieur, la plus jolie petite femme! gentille, aimable, spirituelle, qui m'aime, qui m'adore; il y a deux mois que je l'ai épousée.

LE CAPITAINE. Tant que cela?

ERNEST. Tout autant. Mais ce qui va bien plus vous surprendre, c'est que moi... Ah çà, je vous demande le plus grand secret. C'est que j'en suis amoureux fou!

LE CAPITAINE. Bah!

ERNEST. Mais qui n'a pas eu de faiblesses? Vous-même! les plus grands capitaines! et la mienne va au point que j'ai promis à ma femme de rentrer tous les soirs à neuf heures.

AIR du *Verre*.

Croyez-vous que depuis deux mois,
Moi, jadis léger et frivole,
C'est ici la première fois
Que je lui manque de parole;
Et jugez de son désespoir,
Car, soit amour, soit habitude,
Ma femme, à ce que j'ai cru voir,
Tient beaucoup à l'exactitude.

Elle sera désolée, mais que voulez-vous? Un dîner charmant, du vin de Champagne, de jolies femmes. On dîne si tard à présent! et puis il y a eu un petit bal.

LE CAPITAINE. Oh! je me mets bien à votre place.

ERNEST. Vous voyez, d'après tout cela, que si je ne suis pas arrêté, je suis un homme perdu! tandis que si demain matin on me voit arriver au logis, conduit par deux gardes nationaux!.. « Comment! ce pauvre mari!.. il a passé la nuit au corps de garde!.. et moi qui osais l'accuser!.. » Elle m'en aimera deux fois mieux.

LE CAPITAINE. C'est même une spéculation. Mais vous aliez passer une mauvaise nuit?

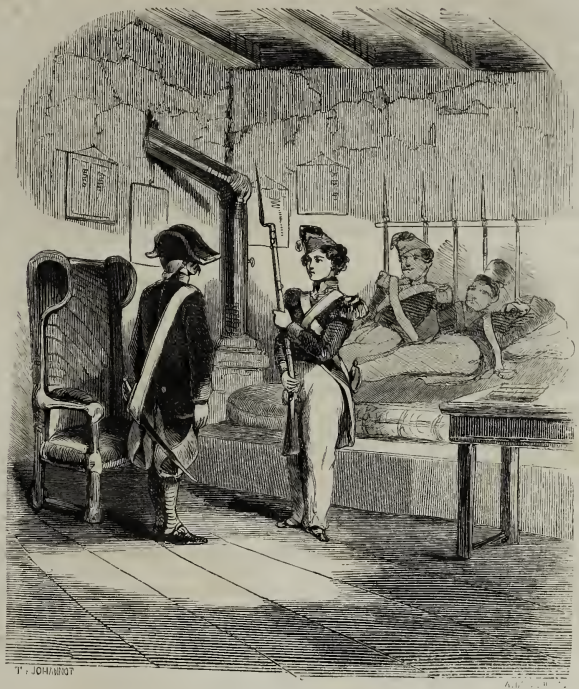
ERNEST. Bah! l'autre sera meilleure. D'ailleurs, demain, après-demain, ne puis-je pas être des vôtres?

LE CAPITAINE Ah! vous êtes aussi de la garde nationale?

ERNEST. Je m'en fais un devoir.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Croyez que de votre obligeance
J'aurai toujours le souvenir;
Ah! pour combler mon espérance,
Que ne puis-je ainsi vous servir!



LAQUILLE. Comme s'est gauche un soldat qui n'a pas vu le feu. — Scène 18.

Si jamais les destins vous mettent
Dans le cas où nous nous trouvons,
Songez que nous nous fâcherons
Si d'autres que moi vous arrêtent.

LE CAPITAINE. Vous êtes trop bon! mais je serais charmé de faire plus ample connaissance, et de savoir le nom d'un mari aussi fidèle.

ERNEST. Ah! volontiers : je suis... (*Il le tire du côté opposé à l'Eveillé et à Laquille et lui parle bas à l'oreille.*)

LE CAPITAINE. Comment! je l'ai vue autrefois chez son père. Elle était bien jeune alors! Mais donnez-vous donc la peine d'entrer dans mon appartement.

AIR : *Nous verrons à ce qu'il dit* (DE BANCELIN).

Acceptez donc sans façons
L'asile que je vous présente;
Oui, votre femme est charmante,
De ses attraits nous parlerons.
Ah! d'ici je vois
Son joli minois;
Je vois
Sa taille élégante
Et son air fripon,
Et son pied mignon.

ERNEST.

Eh bien!
Vous ne voyez rien.

ENSEMBLE.

LE CAPITAINE.

Acceptez donc sans façons, etc.

ERNEST.

Oui, j'accepte sans façons,
Monsieur, une offre qui m'enchante,
Puisque ma femme est absente,
De ses attraits nous parlerons.

—

SCÈNE XI.

L'EVEILLÉ, LAQUILLE, *endormis ; ensuite* MADAME DE VERSAC.

LA SENTINELLE, *à la porte.* Qui vive?.. qui vive?.. qui vive? ou je tire.

MADAME DE VERSAC, *paraissant à la porte du corps de garde.* Garde nationale!

LA SENTINELLE. Comment, garde nationale! Soldat du poste, vous voulez dire?

MADAME DE VERSAC. Oui, Monsieur, soldat du poste.

LA SENTINELLE. Comment! sans sabre ni giberne? (*Vivement, à part.*) Et cet homme suspect dont parlait le caporal. (*Haut.*) Entrez vous expliquer.

MADAME DE VERSAC. Ne vous fâchez pas, je reste... il n'y a que manière de prier.

—

SCÈNE XII.

LAQUILLE, L'ÉVEILLÉ, *endormis;* LA SENTINELLE, *dans le fond;* MADAME DE VERSAC *en habit de garde national.*

MADAME DE VERSAC. Ah! mon Dieu, et ma femme de chambre... (*Apercevant Laquille.*) Ah! il m'a fait une peur! Non, il dort... Mais qui m'aurait dit que jamais!.. aussi, conçoit-on rien à mon aventure!.. Le perfide! à minuit n'être pas rentré! (*Montrant une lettre.*) et il arrive pour lui un rendez-vous, quand peut-être il est déjà à un autre! Cette lettre que m'a donnée ma femme de chambre... ce n'est pas bien à moi de l'avoir décachetée, c'est vrai! mais enfin, pour qui me trahit-il! pour une madame de Senanges, la plus grande prude, ou plutôt la plus grande coquette. Fiez-vous donc aux femmes! Que j'aurais eu de plaisir à la confondre, à me trouver à ce rendez-vous! c'est pour cela que j'ai pris l'habit de mon mari; et encore, à peine suis-je descendue de ma voiture, où m'attend ma femme de chambre, que je me trouve arrêtée ici, dans un corps de garde; (*Regardant autour d'elle.*) ça n'est pas beau du tout. Des bancs, une table, ah! des cartes, des papiers, des livres. Nos maris ne sont pas si à plaindre qu'ils veulent bien le dire, et s'ennuient moins au corps de garde que nous à les attendre! C'est là sans doute que, tous réunis, ils rient à nos dépens, ou s'occupent peut-être des moyens de nous tromper.

AIR du vaudeville de *Jadis et Aujourd'hui.*

Hélas! crédules que nous sommes,
Plaignons donc encor nos époux!
Lorsque ces messieurs sont entre hommes,
Dieu sait ce qu'ils disent de nous.
Dans ces lieux où chacun outrage
Notre constance et nos vertus,
Que d'époux se perdraient, je gage...
S'ils n'étaient pas déjà perdus!

Aussi ma sœur ne se mariera pas, et quoi qu'elle en dise, je la forcerai bien à rester fille, et à être heureuse malgré elle.

—

SCÈNE XIII.

MADAME DE VERSAC, LAQUILLE, *se réveillant.*

LAQUILLE. Si je n'y avais pas pris garde, j'allais m'endormir. Ah! voilà un camarade. Allons, camarade, voyons, la leçon!

MADAME DE VERSAC. Quelle leçon?

LAQUILLE. D'exercice, apparemment; est-ce que j'en donne d'autres?

MADAME DE VERSAC. Comment me tirer de là?

LAQUILLE. Allons, prenez votre fusil. Eh bien! ne savez-vous pas où est votre fusil? là... avec les autres. Est-ce que vous êtes aussi amoureux? Il n'y a que des amoureux dans la compagnie.

MADAME DE VERSAC. Allons, de la hardiesse; je ne m'en tirerai peut-être pas plus mal que beaucoup de ces messieurs.

LAQUILLE. Bien, tenez-vous droit, l'œil fixe, les épaules effacées; rentrez-moi cet estomac. Comme c'est gauche un soldat qui n'a pas vu le feu! Attention au commandement. Portez... (au commandement de porter, vous élevez l'arme vivement vers l'épaule gauche; la main gauche sous la crosse, la droite à la batterie.) Portez armes! (*Madame de Versac porte armes.*) Pas mal, mais ça pourrait être mieux. Ah! j'oubliais de vous dire, ainsi qu'à ces messieurs, que je ne pourrai pas cette semaine aller donner de leçon chez vous.

MADAME DE VERSAC, *à part.* Je n'y tiens pas du tout.

LAQUILLE.

AIR du vaudeville de *Sophie,* ou de *l'Auberge.*

N'allez pas perdre en mon absence
La leçon que vous r'cevrez ici.

La tête haute.

MADAME DE VERSAC.

Je vous en donne l'assurance;
Je n'oublierai pas celle-ci!

J'enrage!

LAQUILLE.

Jugez pour vous quel avantage,
D'être au poste venu coucher!
Vous n'auriez pas eu d' leçon, j' gage,
Si vous n'étiez v'nu la chercher.

MADAME DE VERSAC. Il a raison.

LAQUILLE. Allons, présentez armes! Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là?

MADAME DE VERSAC. C'est qu'aussi c'est trop lourd.

LAQUILLE. Bah! vous vous y ferez; et sur le champ de bataille donc! dix coups à la minute! Pif, paf; on tire, on tue, on est tué; la seconde fois on n'y fait pas attention.

LA SENTINELLE. Qui vive?

SAINT-LÉON, *en dehors.* Patrouille rentrante.

LAQUILLE. C'est notre ronde qui revient avec le caporal; je vais en prévenir le commandant. (*Il entre chez le capitaine.*)

MADAME DE VERSAC. Si je pouvais parler à ce caporal, et obtenir de lui la liberté et le secret. Mais comment répondre aux premières questions? Feignons de dormir. (*Elle s'assied sur une chaise, et tourne le dos à ceux qui arrivent.—On relève la sentinelle du fond; les autres déposent leurs fusils ou se couchent sur le lit de camp.*)

—

SCÈNE XIV.

LA SENTINELLE, SAINT-LÉON, DORVAL, MADAME DE VERSAC, PIGEON, *et autres* GARDES NATIONAUX *qui dorment.*

TOUS.

AIR des *Vendanges du vaudeville.*

Nous voilà tous de retour,
Nous avons fini la ronde;
Quand on fait dormir le monde,
On peut dormir à son tour.

DORVAL.

Notre zèle fait merveille,
Et l'on croit être content:
Dans le quartier tout sommeille.

PIGEON.

Moi, je vais en faire autant.

TOUS.

Nous voilà, etc.

LA SENTINELLE, *bas, à Saint-Léon.* J'ai fait entrer un homme au corps de garde; je ne sais pas si c'est votre homme. Tenez, il est là qui dort.

SAINT-LÉON. C'est bien. (*Bas, à Dorval.*) Versac est arrêté. (*Ils s'avancent tous deux, pas à pas, et aperçoivent madame de Versac qui dort.*) Que vois-je? c'est sa femme!

DORVAL. Quelle rencontre!

SAINT-LÉON. Ma foi, je n'y conçois rien. Mais ce tour-ci vaut mieux que le nôtre. Dors, et laisse-moi parler. (*Haut.*) Voyons donc ce garde national que l'on a arrêté. (*Feignant d'apercevoir madame de Versac.*) En croirai-je mes yeux!

MADAME DE VERSAC. Monsieur de Saint-Léon!

SAINT-LÉON, *à voix basse les premiers mots.* Quoi! c'est vous, Madame, à la caserne, en uniforme? Auriez-vous, par hasard, reçu un billet de garde? Notre sergent-major en envoie à tout le monde; ou plutôt, ce qu'on disait des dames de Paris serait-il vrai?

AIR : *Tu vois en nous le régiment* (JOURNÉE AU CAMP).

Ces dames avaient le projet
De former plusieurs compagnies;
Pour les commander on devait
Choisir, dit-on, les plus jolies.
Mais je vois que c'est une erreur;
Si la nouvelle était certaine,
Au lieu d'être simple chasseur,
Madame serait capitaine.

MADAME DE VERSAC. Vous triomphez, Monsieur, vous pouvez m'accabler.

SAINT-LÉON. Moi? ah! vous me connaissez bien mal. (*Avec intention.*) Et quoique vous n'aimiez pas les fats...

MADAME DE VERSAC, *confuse.* Ah! Monsieur, combien je suis honteuse!

SAINT-LÉON. Non, je sais que vous ne les aimez pas. On ne peut pas disputer des goûts; mais un tat peut quelquefois être utile. Que puis-je faire pour vous?

MADAME DE VERSAC. Vous le savez, me faire sortir de ces lieux.

SAINT-LÉON. Impossible pour le moment, à moins d'en parler au sergent, qui en parlerait au capitaine, qui en parlerait...

MADAME DE VERSAC, *avec impatience.* A toute la légion.

SAINT-LÉON. Non, pas tout à fait, mais qui en ferait son rapport, et vous sentez que demain cela irait à l'état-major. J'aime mieux, sans en rien dire, saisir la première occasion. D'ailleurs, déjà nous quitter, cela n'est pas galant.

MADAME DE VERSAC. Et comment justifier mon absence aux yeux de mon mari? que lui dire?

SAINT-LÉON. Mais ce qu'il vous dit lui-même en pareil cas.

MADAME DE VERSAC. Oh! les maris ne manquent jamais d'excuses; ils s'entendent avec le capitaine; ils disent qu'ils sont de garde, et tout finit par là; mais moi, quel prétexte prendre? Encore, s'il y avait bal de l'Opéra.

SAINT-LÉON. C'est si commode les bals de l'Opéra!

DORVAL, *à part.* C'est la garde nationale des dames.

MADAME DE VERSAC. Et d'ici là, si quelqu'un de connaissance, si quelqu'un moins discret que vous?..

SAINT-LÉON. Il n'y en a pas. Personne ici ne vous connaît, à moins cependant que le jeune Dorval... N'avez-vous pas idée?..

MADAME DE VERSAC. Oui, oui, je l'ai vu une ou deux fois en société; et peut-être aura-t-il remarqué ma figure.

SAINT-LÉON. Il serait difficile qu'il ne l'eût pas fait. Mais rassurez-vous, je vais parer le coup. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Hein, Dorval, Dorval!

MADAME DE VERSAC. Quoi! vous le réveillez?

SAINT-LÉON. Ne connais-tu pas madame de Versac?

DORVAL, *feignant de s'éveiller.* Oui, parbleu! la plus jolie femme du monde, un peu maligne, un peu prude, un peu...

SAINT-LÉON. Je te présente M. Dortis, son frère, un de mes camarades.

DORVAL. Monsieur, enchanté de faire votre connaissance; comme vous voyez, je suis l'ami de la famille, et je tiens beaucoup à devenir le vôtre.

MADAME DE VERSAC. Monsieur!

DORVAL, *à madame de Versac.* C'est qu'en effet vous ressemblez beaucoup à votre sœur; charmante petite femme, qui ne peut pas me souffrir; c'est le seul défaut qu'on lui reproche dans le monde. Pardi, vous devriez bien nous raccommoder avec elle.

SAINT-LÉON. Je n'osais vous en prier; mais c'est là le plus ardent de mes vœux.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Dites-lui bien qu'à l'amitié fidèle,
Parfois malin, mais toujours généreux.

DORVAL.

De faux rapports nous ont noircis près d'elle,
Des étourdis ne sont pas dangereux!

SAINT-LÉON.

Daignez, pour nous, employer vos prières,
De vos bontés c'est peut-être abuser,
(*Avec intention, et lui prenant la main.*)
Mais on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

TOUS TROIS.

Oui, l'on sait qu'entre militaires
On ne peut rien se refuser.

SAINT-LÉON, *à madame de Versac.* Silence! voici le capitaine.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CAPITAINE.

LE CAPITAINE. Eh bien! Messieurs, vous voilà de retour. Qu'avez-vous vu pendant la patrouille?

SAINT-LÉON. Oh! rien de nouveau, capitaine.

PIGEON. Excepté la pluie.

LE CAPITAINE. Encore faut-il que je sache...

SAINT-LÉON. Oh! très-volontiers.

Walse du Havre.

Je pars,
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Jette une ombre
Plus sombre.
Chez vous
Dormez, époux jaloux,
Dormez, tuteurs, pour vous
La patrouille
Se mouille.
Au bal
Court un original,
Qui d'un faux pas fatal

Redoutant l'infortune,
Marche d'un air contraint,
S'éclabousse et se plaint
D'un réverbère éteint
Qui comptait sur la lune.
Un luron,
Que l'instinct gouverne
A défaut de sa raison,
Va frappant à chaque taverne,
La prenant pour sa maison.
J'examine,
Cette mine
Qu'enlumine
Un rouge bord;
Quand au poste
Qui l'accoste,
Il riposte :
Verse encor.
Je vois
Revenir un grivois
Qui, charmé de sa voix,
Sort gaîment du parterre;
Il chante, et plus content qu'un dieu,
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin,
Rentre la financière;
Quand sa couturière
Sort de Tivoli
Dans le galant wiski
Que prêta son mari.
A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur,
Mais je crois le reconnaître,
Et ce n'est pas un voleur.
Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte-face
A l'instant;
(*A voix basse.*)
Car la belle
Peu cruelle
Etait celle
Du sergent.
Jugeant,
En chef intelligent,
Que rien n'était urgent,
Quand la ville
Est tranquille,
Je rentre, et voici, général,
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal.

LE CAPITAINE. Bien! fort bien!

PIGEON. Et ce qui m'en plaît, à moi, c'est que, grâce à ma patrouille, mon heure de faction est passée, et que je ne la ferai pas.

DORVAL. Laissez donc, votre tour va revenir.

PIGEON. Comment, mon tour va revenir! il y en a donc qui manquent? On devrait avoir l'œil à cela. Je ne monterai pas ma faction qu'on n'ait fait l'appel.

LE CAPITAINE. C'est juste; aussi bien je ne l'ai pas encore fait.

MADAME DE VERSAC, *à Saint-Léon.* Il va tout découvrir!

LE CAPITAINE. Vous devez être dix, y compris le caporal.

PIGEON. Voyez-vous, et je parie que nous ne sommes pas sept.

LE CAPITAINE. Tambour, réveillez tout le monde.

L'ÉVEILLÉ *fait un roulement.* Allons, Messieurs, à l'appel, à l'appel. (*Plusieurs gardes nationaux, sortant de la chambre du capitaine, ou venant du fond.*) Présent! présent!

TOUS. Présent! présent!

LE CAPITAINE. Rangez-vous; je vais commencer par vous compter.

PIGEON. On va bien voir. (*Ils se rangent tous sur la même ligne; Pigeon est à la tête, madame de Versac est à l'extrémité; après elle Saint-Léon, Dorval, etc. Laquille et l'Éveillé regardent.*)

LE CAPITAINE, *comptant.*

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Un, deux, trois, quatre, cinq, six,
Et sept, et huit, et neuf, et dix :
Ma surprise est extrême,
Sur ma liste j'ai bien compté,
Notre nombre à dix est porté :
D'où vient donc le onzième?

TOUS. Un onzième!

LE CAPITAINE, *qui a examiné madame de Versac.* Eh mais!.. cela serait trop singulier!

LAQUILLE. Eh bien! vous voyez, monsieur Pigeon, il y en a un de trop au contraire. Qu'est-ce que vous disiez donc?

PIGEON. Je dis... je dis que s'il y en a un de trop, je m'en vais. C'est qu'aussi... qui diable avait vu Monsieur? (*Montrant madame de Versac.*) Je ne l'ai pas encore aperçu.

SAINT-LÉON. *faisant signe à l'Éveillé de dire comme lui.* Bah! il y a cinq ou six heures que j'ai causé avec lui.

DORVAL. Moi de même.

L'ÉVEILLÉ. Moi de même.

LAQUILLE. Pardi! je lui ai donné une leçon d'exercice.

LE CAPITAINE, *même jeu.* Vous lui avez donné une leçon?

LAQUILLE. Et bonne encore.

SAINT-LÉON. C'est M. Dorlis.

DORVAL. Notre ami intime.

LE CAPITAINE, *avec surprise.* Dorlis!

PIGEON. D'ailleurs, s'il est de garde aujourd'hui, son nom doit être sur la feuille; on peut bien voir.

MADAME DE VERSAC, *bas, à Saint-Léon.* Je suis perdue.

LE CAPITAINE. Ce n'est pas la peine. Vous dites Dorlis?.. Oui, je me le rappelle... c'était le troisième sur la liste; je l'ai vu.

SAINT-LÉON. Ah! vous l'avez vu?

LE CAPITAINE. Oui, j'en suis sûr à présent.

DORVAL, *à part, à Saint-Léon.* Il est bon enfant, le capitaine.

LE CAPITAINE. Oh! oh! voilà le jour qui paraît. (*A Saint-Léon.*) Caporal, je voulais vous prévenir. Il y aura une corvée à faire ce matin : c'est un mauvais sujet, à ce que je soupçonne au moins, qu'il faut reconduire chez lui; vous l'escorterez, vous et un homme de bonne volonté.

PIGEON. Ce n'est pas moi, d'abord. (*Il se met sur la chaise et se rendort.*)

LE CAPITAINE, *montrant madame de Versac.* Mais peut-être pourriez-vous demander à M. Dorlis.

SAINT-LÉON, *bas, à madame de Versac.* Acceptez vite.

MADAME DE VERSAC. Oui, volontiers, capitaine.

LE CAPITAINE, *à part.* Ma foi, je ne m'attendais pas à une semblable aventure.

SAINT-LÉON, *bas.* Nous sortons ensemble. Je vous reconduis chez vous; cela vous convient-il?

MADAME DE VERSAC. A merveille; et je ne sais comment reconnaître...

LE CAPITAINE, *à Saint-Léon et à madame de Versac.* Ah çà! je vous prie d'avoir quelques égards pour ce jeune homme; il se peut qu'il m'ait dit la vérité.

Imaginez-vous qu'il est amoureux fou de sa femme.

TOUS *se rassemblent près du capitaine.* Ah! ah!

LE CAPITAINE. Et qu'il est venu me prier de l'arrêter... ah!.. ah!.. afin d'avoir un prétexte pour ne rentrer que ce matin... ah!.. ah!.. sans être grondé.

TOUS. Ah! ah!

DORVAL. Le moyen est délicieux!

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; L'ÉVEILLÉ, *sortant de la chambre du capitaine.*

L'ÉVEILLÉ. Grande nouvelle! ce monsieur... vous savez bien... ce malin qui est là-dedans, veut, avant son départ, payer du punch à tout le corps de garde, et je vais en chercher. (*Il sort.*)

TOUS. Comment, du punch! du punch!

PIGEON, *s'éveillant; se levant.* Présent! présent! qu'est-ce que c'est?

DORVAL. Bravo! il faut boire à la santé de cet original, et en même temps griser le nouveau camarade.

PIGEON. C'est ça, il faut le rendre mauvais sujet.

DORVAL.

Cet air modeste et discret
Ne convient pas à la jeunesse;
Dites bonsoir à la sagesse,
Et devenez mauvais sujet.

SAINT LÉON, *à madame de Versac.*

Que ce discours vous persuade,
Allons, prenez ce parti-là;
Vous n'y perdrez rien, camarade,
Et tout le monde y gagnera.

TOUS.

Oui, tout le monde y gagnera.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST, *sortant de la chambre du capitaine, un peu endormi.*

ERNEST. Eh bien! capitaine, vous me laissez là? (*A madame de Versac et à Saint-Léon.*) Ah! ce sont ces messieurs qui ont la bonté de me reconduire. (*Prenant la main de madame de Versac.*) Touchez là, camarade.

MADAME DE VERSAC, *le regardant.* Ciel! mon mari!

ERNEST. Ma femme!

PIGEON. Tiens, le camarade est sa femme.

AIR : *On m'avait vanté la guinguette.*

Quelle aventure surprenante!
Comment croire que deux époux,
Dans leur ardeur toujours constante,
Se donnent ici rendez-vous?

MADAME DE VERSAC, *lui donnant une lettre.*

Eh quoi! me tromper de la sorte!

VERSAC, *prenant la lettre.*

Eh quoi! c'est vous sous cet habit!

MADAME DE VERSAC.

Je devais vous servir d'escorte.

ERNEST.

J'étais vraiment fort bien conduit.

TOUS.

Quelle aventure, etc., etc.

(*Pendant la reprise du chœur, Saint-Léon et Dorval ont eu l'air d'expliquer à Versac que ce sont eux qui ont écrit la lettre.*)

MADAME DE VERSAC, *à son mari.* Si vous étiez chez vous, Monsieur, quand il vous arrive des rendez-vous, je ne serais pas obligée d'y aller à votre place.

ERNEST. Comment, un rendez-vous?

SAINT-LÉON, *à madame de Versac.* Rassurez-vous, ce rendez-vous, adressé à votre mari, était de ma façon.

ERNEST. Comment, ma bonne amie, vous osiez soupçonner?

MADAME DE VERSAC. J'avais tort en effet; toute une nuit dehors!

SAINT-LÉON. Qu'avez-vous à dire, vous l'avez passée ensemble? c'est comme si vous n'étiez pas sortis de chez vous.

MADAME DE VERSAC. Et qu'en dira-t-on, s'il vous plaît?

AIR du *Pot de fleurs.*

On dira qu'en soldat fidèle,
Notre ami veillait avec nous,
Et que sa femme, aimable autant que belle,
Vint pour consoler son époux.

LE CAPITAINE.

L'aventure n'est pas moderne,
Et dans l'Olympe, nous dit-on,
Quand Mars était de faction,
Vénus venait à la caserne.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; L'ÉVEILLÉ, *avec un bol de punch allumé.*

L'ÉVEILLÉ.

AIR : *Honneur à ce grand soreier* (BACHELIER DE SALAMANQUE).

Qu'on se mette
Tous en train.
Gai, gai, voici la recette,
Pour se mettre tous en train
Et pour bannir le chagrin.

TOUS.

Qu'on se mette
Tous en train, etc.

DORVAL, *à Ernest.*

A toi je bois le premier verre,
Nous devons te remercier.

ERNEST. A toi, c'est ça.

C'est toujours, en pareille affaire,
L'époux qui finit par payer.

CHŒUR.

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin.

SAINT-LÉON, *à madame de Versac.*

En quittant l'habit militaire,
Daignerez-vous vous souvenir
Des promesses de votre frère

MADAME DE VERSAC.

C'est à ma sœur à les tenir.

ERNEST. Bien, ma femme.

CHŒUR.

Qu'on se mette
Tous en train, etc.

ERNEST, *au capitaine.*

AIR : *Bouton de rose.*

Mon capitaine,
De vous je m'éloigne à regret,
Un autre sous ses lois m'enchaîne;

(Montrant sa femme.)
J'y reste, et voilà désormais
Mon capitaine.

CHŒUR.

Qu'on se mette
Tous en train,
Gai, gai, voici la recette
Pour se mettre tous en train
Et pour noyer le chagrin.
(On entend le tambour.)

LE CAPITAINE. Déjà la garde montante ! on vient relever le poste. Allons, messieurs, sous les armes.

LAQUILLE, *à l'Éveillé qui est occupé à boire.* Eh bien, joufflu, n'entends-tu pas l'appel? Allons donc, à ton instrument, le chef d'orchestre. *(L'Éveillé, prenant son tambour.)*

RONDE.

LAQUILLE.

AIR : *P'tit bonhomme prend sa hache.*
Entends-tu l'appel qui sonne?
L'ÉVEILLÉ, *accompagnant avec son tambour.*
R'lan tan plan, lironfa, lironfa.
LAQUILLE.
Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra.
TOUS.
Entends-tu, etc.
LAQUILLE.
Parfois un buveur sommeille
Près d'un flacon qu'il vida;
Mais quand d'une autre bouteille
Le doux glou glou lui dira :
Entends-tu l'appel qui sonne?
L'ÉVEILLÉ.
R'lan tan plan, lironfa, lironfa.
LAQUILLE.
Au signal que Bacchus donne
Toujours le Français répondra.
TOUS.
Entends-tu, etc.

SAINT-LÉON.
Goûtant, après tant d'alarmes,
Le repos qu'il désira,
Le Français pose les armes;
Mais quand l'honneur lui dira :
Entends-tu l'appel qui sonne?
L'ÉVEILLÉ.
R'lan tan plan, lironfa, lironfa.
SAINT-LÉON.
Au signal que l'honneur donne
Toujours le Français répondra. *(bis.)*
L'ÉVEILLÉ.
Hier, près de nymphe mignonne,
J' m'embarquais dans l' sentiment,
J' triomphais quand la friponne
Me repousse en me disant :
Entends-tu l'appel qui sonne?
R'lan tan plan, lironfa, lironfa;
Lorsque le devoir l'ordonne,
Faut toujours qu'un tambour soit là. *(bis.)*
TOUS.
Entends-tu, etc.
(Pendant ce couplet, ils se sont mis sous les armes, et sur deux rangs.)

LE CAPITAINE. Portez armes!

MADAME DE VERSAC, *au public.*
A l'appel toujours docile,
Aucun de vous n'y manqua;
Et lorsque du Vaudeville
Le tambourin vous dira :
Entends-tu l'appel qui sonne?
L'ÉVEILLÉ.
R'lan tan plan, rangoons-nous sous ses lois.
MADAME DE VERSAC.
Au signal que l'on vous donne
Daignez répondre quelquefois. *(bis.)*
TOUS.
Entends-tu l'appel qui sonne?

LE CAPITAINE. Présentez armes! *(Ils présentent les armes au public. — Roulement. — La toile tombe.)*

L'AUBERGE

OU

LES BRIGANDS SANS LE SAVOIR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 19 mai 1813.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELESTRE-POIRSON

Personnages.

M. SCUDÉRI.
MADEMOISELLE SCUDÉRI, sa sœur.
FLORVAL, leur neveu.
BERTRAND, aubergiste.
BABET, sa fille.
SON PRÉTENDU.

La scène se passe dans une auberge au milieu des Pyrénées.

Le théâtre représente une salle, une porte au fond, et deux croisées latérales, par lesquelles on découvre, dans le lointain, le sommet des Pyrénées et un petit village sur la côte. Sur le premier plan, à la gauche du spectateur, un cabinet en saillie, avec une croisée qui laisse voir tout ce qui se passe dans le cabinet. A droite, une cheminée, une croisée donnant sur la cour. Sur le devant, deux tables; sur l'une, du papier, des plumes, de l'encre, etc. Ameublement gothique.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, BABET, BASTIEN.

BERTRAND. Oui, ma fille; oui, Bastien, je l'ai vu.

BABET. Vous avez vu le diable en personne?

BERTRAND. C'est tout comme, puisqu'il prend la forme qu'il veut.

BASTIEN.

AIR du vaudeville de *l'Avare*.

Allons donc! c'était un prestige;
Un rien excite votre effroi.

BERTRAND.

De mes yeux je l'ai vu, te dis-je;
Je l'ai vu comme je te voi. (*bis.*)
C'était le soir! il faisait sombre;
De loin j'ai cru l'apercevoir
Sous la forme d'un baudet noir...

BABET.

Vous avez eu peur de votre ombre.

BASTIEN. C'est inconcevable, comme il est poltron, le beau-père; à son âge, croire aux revenants!

BERTRAND. Croire! Je n'y crois point, mais j'en ai peur.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Je pense que tout homme sage
Doit redouter les revenants;
Car les morts ont trop d'avantage
Quand ils combattent les vivants.
Leur résister serait folie;
Aussi je m'en garderais bien :
Un vivant y risque sa vie,
Tandis qu'un mort ne risque rien.

BASTIEN. Comme je le disais, cela prouve seulement que vous êtes peureux.

BERTRAND. Peureux! je ne suis point peureux, mais je suis prudent; et dans cette auberge, au milieu des Pyrénées, avec toi, Babet, qui n'es pas brave, et Bastien, mon gendre futur, qui s'effraie d'un rien, on ne sait pas ce qui peut arriver.

BABET. Arriver! vous voyez bien qu'il n'arrive jamais rien, pas même des voyageurs.

BERTRAND. C'est votre faute! on est si mal servi! Depuis huit jours n'avoir qu'un locataire!

BABET. Cet officier français! Mais ce jeune homme est fort bien, et ce sera une bonne pratique, car il a l'air de quelqu'un très comme il faut.

BERTRAND. Il a l'air de quelqu'un très-suspect, car il ne paie pas; et, avec ça, il a quelque chose dans la physionomie...

BABET. N'avez-vous pas peur aussi de celui-là?

BERTRAND. Sans doute. On ne sait d'où il vient; il paraît se cacher; et, quand on lui fait des questions, il vous rit au nez. C'est malhonnête!

AIR : *Le jour de son mariage.*

Je n'ai jamais pu connaître
Ce qu'il fait, ni ce qu'il est;
Mais, à coup sûr, ce doit être
Un fourbe, un mauvais sujet.
Il a commis quelque faute,
Ou fait quelque mauvais coup...

BABET. Ah! mon père!

BERTRAND.

Et qui doit à son hôte,
Est capable de tout.

Cependant, il faut lui porter à déjeuner, car il ferait un tapage!..

BABET. J'irai, mon père.

BASTIEN. Pas du tout, Mademoiselle; ce sera moi.

BABET. Fi, le jaloux!

BASTIEN. Fi, la coquette!

BERTRAND. Paix! j'irai moi-même. Mais au lieu de vous disputer, cherchons plutôt à corriger la fortune par quelques moyens honnêtes.

AIR : *La loterie est la chance.*

Sans une honnête industrie
Un traiteur ne ferait rien;
Et tous les jours de la vie,
Un peu d'aide fait grand bien.
Toi, Bastien, toi, qui surveilles
L'ordonnance du festin,
Mets dans toutes les bouteilles
Un peu plus d'eau que de vin.

TOUS.

Sans une honnête industrie, etc.

BERTRAND. Allez, et que chacun soit à son poste.

—

SCÈNE II.

BERTRAND, *seul*. Mon commerce de traiteur prend une mauvaise tournure, et si je n'y mets ordre, je mourrai de faim au milieu de mes provisions. Heureusement, j'ai déjà fait une spéculation qui double mes profits.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Je sais d'une façon commode
Rançonner chaque voyageur,
Et je puis, grâce à ma méthode,
Voler en tout bien, tout honneur.

Crie-t on : Garçon! potage pour un! j'envoie demi-part.

Les prenant ainsi par famine,
Mes succès ne sont pas douteux;
Et chez Bertrand quand seul on dîne,
Il faut tout demander pour deux.

Mais ce bel officier mange comme quatre et ne paie pas même pour un. Ma foi, à tout risque, demandons-lui de l'argent. Le difficile est de lui parler, car il chante toujours. Mais je l'entends : le voilà qui crie comme quelqu'un qui paie.

FLORVAL, *en dehors*. Holà! hé! quelqu'un! le maître, les garçons, tout le monde!

—

SCÈNE III.

FLORVAL, BERTRAND.

FLORVAL. Hé! bonjour, papa Bertrand. Va-t-on m'apporter à déjeuner?

BERTRAND. Que voulez-vous, mon capitaine? la tasse de café, une limonade?

FLORVAL. Comment, morbleu! à un militaire! Le pâté froid, la tranche de jambon, deux bouteilles de vin : je ne regarde pas à la dépense.

BERTRAND, *à part*. Je le crois bien, c'est moi qui paye. (*Haut.*) Mais... c'est que... je voulais dire Monsieur compte sans doute faire un long séjour..

FLORVAL. Moi? non : j'aime le changement.

AIR : *A boire je passe ma vie.*

A voyager passant ma vie,
Jamais je ne suis arrêté :
J'ai pris pour guide la Folie,
Et pour compagne la Gaîté.
En tous lieux bravant les orages,
Pour moi, changer c'est être heureux.
Puisque les plaisirs sont volages,
Il faut bien courir après eux.

BERTRAND. C'est que, tous les huit jours, nous avons l'usage de régler nos comptes avec les voyageurs.

FLORVAL. Comment! c'est de l'argent que tu me demandes? que ne parlais-tu plus tôt?

BERTRAND, *à part*. Il est plus solvable que je ne croyais. (*Haut.*) Pardon...

FLORVAL. Point du tout. J'aime qu'on me parle franchement; et pour te le prouver, je vais te faire une confidence : c'est que pour le moment je n'ai pas de fonds.

BERTRAND. Qu'est-ce que vous dites donc? et vous faites ici une dépense...

FLORVAL. Est-ce que cela te tourmente?

BERTRAND. Certainement, et beaucoup.

FLORVAL. Bah! cela ne m'inquiète pas du tout, moi.

BERTRAND. Ah! je vous ferai bientôt changer de ton. D'abord, je vous préviens que vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez payé.

FLORVAL. Eh bien! j'y resterai longtemps. D'ailleurs ne peux-tu me faire crédit sur ma bonne mine?

BERTRAND. Voilà une jolie caution!

FLORVAL. Tu es bien difficile. Tiens, je suis sûr que madame Bertrand s'en serait contentée.

AIR :

Je m'offre moi-même en paiment;
Que ma parole te rassure;
Nos militaires, bien souvent,
N'ont pas de caution plus sûre.
Oui, dans tout temps, chaque soldat,
Cher à Vénus, cher à Bellone,
Ne paya sa dette à l'Etat,
Qu'en payant de sa personne.

Mais rassure-toi; j'ai des espérances.

BERTRAND. Belle monnaie!

FLORVAL. C'est la plus commode.

AIR : *Fidèle ami de mon enfance.*

Quand l'espoir charme l'existence,
Chaque instant promet un plaisir;
On possède la jouissance
Qu'on voit de loin dans l'avenir.
Pour moi, vivant sans défiance,
Du sort je ne redoute rien :
Qui n'est riche qu'en espérance,
N'a pas peur de perdre son bien.

D'ailleurs, nous allons entrer en campagne, et si jamais je m'enrichis...

BERTRAND. Et si vous êtes tué?

FLORVAL. C'est mon métier.

BERTRAND. Mais vos créanciers... vos malheureux créanciers?

FLORVAL. On les paiera.

BERTRAND. Oui, en chansons.

FLORVAL. C'est plus gai!

AIR du *Devin du village.*

Quand on sait chanter et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Bacchus chasse l'humeur noire;
Et quand j'ai bu tout est bien.
Quand j'ai bu, sur ta figure
Je vois un air de bonté;
Et même, je te l'assure,
Je crois à ta probité.

ENSEMBLE.

FLORVAL.

Quand on sait chanter et boire,
A-t-on besoin d'autre bien?
Bacchus chasse l'humeur noire;
Et quand j'ai bu, tout est bien.

BERTRAND.

Quand on sait chanter et boire,
Encor faut-il quelque bien.
Sans argent, l'on peut m'en croire,
Souvent on reste en chemin.

BERTRAND. Décidément, je veux savoir quand je serai payé.

FLORVAL. Ah! vous voulez savoir? vous êtes bien curieux! brisons là; n'est-il rien arrivé pour moi? J'avais écrit à Paris... et...

BERTRAND. Que ne disiez-vous donc? voilà une lettre.

FLORVAL. Donne donc, bourreau! c'est de l'argent comptant! Allons, qu'on m'apporte à déjeuner, et songe que je veux être traité comme un prince.

BERTRAND. Oh! pour le déjeuner, vous allez voir. (*A part.*) Je vais lui envoyer demi-part; non, quart de part.

SCUDÉRI. Monseigneur, d'où provient une pareille rigueur. — Scène 15.

SCÈNE IV.

FLORVAL, *seul.* Hé vite! hé vite! quelles nouvelles? c'est de mon ami. Je lui demandais de l'argent. L'excellent ami! courrier par courrier! sûrement il m'en envoie. Que vois-je! . (*Il lit.*) « Le lansquenet m'a ruiné... » (*S'interrompant.*) Il est ruiné! c'est bien prendre son temps. (*Lisant.*) « Mais je t'envoie... » (*S'interrompant.*) Voyons au moins ce qu'il m'envoie, ce pauvre ami! (*Lisant.*) « Je t'envoie un bon conseil. »

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

« Ton oncle a quitté Paris,
« Et, pour comble de disgrâces,
« On dit qu'il est sur tes traces.
« Profite de mon avis :
« Puisqu'il est à ta poursuite,
« Sans l'attendre, prends la fuite;
« Sous les drapeaux reviens vite;
« Car il est mal, entre nous,
« Lorsque Bellone t'appelle,
« De faire attendre une belle
« Qui te donne un rendez-vous. »

Eh! c'est bien de cela qu'il s'agit. Fuir! le puis-je? on me retient en gage!.. (*On apporte à déjeuner, il se met à table.*) Ma foi, vogue la galère! je n'ai pas peur de déranger mes affaires, elles le sont bien, de par tous les diables! Mon oncle Scudéri et sa docte sœur, qui font des romans où personne n'entend rien, et où eux-mêmes n'entendent pas grand'chose, seraient bien étonnés de savoir leur fugitif neveu dans une méchante auberge, au milieu des Pyrénées. Après tout, c'est leur faute; de quoi veulent-ils s'aviser? vouloir m'apprendre à gagner de l'argent, moi qui ne sais que le dépenser; enfin me faire procureur! j'avais trop de délicatesse, et je me suis fait mousquetaire. A cette nouvelle, ma famille prend ses arrangements; je prends aussi les miens, et me voilà en pays étranger, commençant le cours de mes voyages. J'ai parcouru l'Europe, et partout je me suis ennuyé : en Italie, il fait trop chaud; en Russie, il fait trop froid; en Angleterre ils sont trop tristes; en France, on n'est jamais trop gai! vive Paris! vive le séjour des amours et de la gaieté! on végète au dehors, on n'est heureux que dans ma patrie.

AIR : *Ange des nuits.*

J'ai voulu fuir une terre chérie,
Prendre les goûts, les mœurs de l'étranger.
Tout homme, hélas! peut changer de patrie,
De caractère il ne saurait changer.
Dès que je vois une belle,
Enflammé par ses attraits,
Ah! je sens bien, auprès d'elle,
Que je suis toujours Français.

Enfin, après deux ans d'absence, mes amis m'obtiennent une lieutenance; je brave tout, je rentre en France, et lorsque j'arrive sur la frontière, je me vois arrêté dans cette auberge, faute d'argent. Que faire? Mais comment! il me semble que je réfléchis! pas possible! quoi! je me dérangerais à ce point! Allons donc, ne pensons plus à l'avenir, redevenons l'étourdi, l'insouciant Florval, et achevons mon déjeuner... Eh bien! plus de vin! comme tout passe! Holà! garçon! garçon!

—

SCÈNE V.

FLORVAL, BABET.

BABET, *accourant*. Me voilà, Monsieur.

FLORVAL. C'est la fille de notre hôte! je n'avais fait que l'entrevoir; le vieux coquin cache sa jeune fille avec autant de soin que son vieux vin. On n'est pas plus jolie!

BABET, *minaudant*. Ah! Monsieur est...

FLORVAL. Connaisseur et amateur; car, ma charmante Babet, je t'aime à la folie; et toi?

BABET. Pour la première fois, la déclaration est leste; mais savez-vous qui je suis?

FLORVAL. Qui tu es? tu es... tu es charmante.

BABET. Tu... toi! mais voyez donc, il ose me tutoyer.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Ah mon Dieu! qu'il a l'air vaurien!
Vraiment, messieurs les mousquetaires,
Quoique nous ne soyons pas fières,
Après tout, nous vous valons bien.
Vous êtes braves, nous gentilles;
Et sachez, quand on est galant,
Que c'est l'ennemi, non les filles,
Qu'il faut mener tambour battant.

FLORVAL. Pardon, j'ai oublié le respect que je vous devais; mais tes yeux, friponne, m'inspirent l'amour le plus vif, le plus constant; je t'adore; il faut m'adorer; allons, accepte, ou acceptez.

BABET, *à part*. Oh! comme il est impertinent! c'est vraiment dommage. (*Haut.*) Je ne veux pas vous ôter toute espérance; peut-être avec le temps, un caprice; qui sait!

FLORVAL. Un caprice! c'est différent! Mais fais que ce caprice te vienne promptement.

BABET. Et que dira Bastien, mon futur?

FLORVAL. Ce qu'il voudra. L'amant d'abord, le mari après.

BABET. Voilà une jolie morale!

FLORVAL. Mais c'est que tu es d'une sévérité...

BABET. Mais c'est que vous demandez des choses impossibles.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BASTIEN.

BASTIEN. Restez, restez; que je ne vous dérange pas. (*A Babet.*) C'est donc ainsi, perfide!..

FLORVAL.

AIR : *Monsieur Baussac, c'est bien méchant.*

Pourquoi ce bruit et ce courroux?
Pour un époux, qu'il est jaloux!

BABET.

Pourquoi ce bruit et ce courroux?
Il sera donc toujours jaloux!

BASTIEN.

J'ai bien raison d'être en courroux;
Je suis époux, je suis jaloux.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

BERTRAND, *continuant l'air.*

Pourquoi ce bruit? paix là, paix là!
J'espère enfin qu'on se taira.

Silence! grande nouvelle! voilà deux voyageurs qui entrent dans la cour; leur voiture s'est brisée au bas de la montagne.

FLORVAL. Il ne fallait rien moins qu'un accident.

BASTIEN. Il ne nous en vient jamais que comme cela.

BERTRAND. Il y a longtemps que nous n'avions eu si bonne aubaine. Allons, petite fille, allumez du feu, préparez les chambres; et toi, à la cuisine. Il faut une tête aussi fortement organisée que la mienne pour suffire à tout. Eh! allez donc.

BASTIEN, *à Babet*. Et vous croyez qu'il en sera toujours ainsi?

BABET, *faisant une révérence*. Oui, Monsieur.

BASTIEN. Et que vous écouterez toujours les galants?

BABET. Oui, Monsieur.

BASTIEN. Jolie réponse!

BERTRAND. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? à ton poste.

BABET. J'y vais, mon père. (*A Bastien.*) Ne pas se fier à ma vertu, à ma parole, c'est affreux! (*Elle sort.*)

BASTIEN. Ah! oui, sa parole! je n'aurais qu'à dormir là-dessus, je ferais de jolis rêves! (*Il sort.*)

BERTRAND, *à Florval*. Mon capitaine, est-ce que vous comptez rester là?

FLORVAL. Sans doute.

BERTRAND. Mais ces nouveaux voyageurs?

FLORVAL. Fût-ce le diable, je ne me dérangerais pas; j'ai établi ici mon quartier général, et j'y reste. Mais j'entends du bruit; ce sont eux. (*Il s'approche de la porte.*) Voyons donc ces nouveaux hôtes. Qu'ai-je vu? en croirai-je mes yeux? Scudéri! Qui peut l'amener? saurait-il... (*A Bertrand.*) Si par hasard... parle-lui... dis-leur... Non, non, tais-toi et ne dis rien. (*Il se sauve.*)

BERTRAND. Parbleu, je le crois bien que je ne dirai rien. Mais à qui en a-t-il donc? Allons, il est fou!

—

SCÈNE VIII.

M. SCUDÉRI, MADEMOISELLE SCUDÉRI, BERTRAND, BASTIEN.

BASTIEN. Entrez, entrez, Monsieur.

SCUDÉRI, *d'un ton brusque*. C'est bon.

BASTIEN. Désirez-vous des rafraîchissements?

SCUDÉRI. Non.

BERTRAND. Si l'on vous faisait du feu?

SCUDÉRI. Non. Une chambre.

BASTIEN. On va vous la préparer. (*Il sort après avoir desservi la table où Florval a déjeuné.*)

SCUDÉRI. Oui, va, dépêche et tais-toi.

BERTRAND, *entrant dans le cabinet.* On y va. Si vous voulez vous donner la peine d'attendre dans cette salle commune. (*A part.*) Ah! quelle physionomie! celui-là surtout, avec son air rébarbatif. Ils peuvent être d'honnêtes gens; mais à coup sûr ce n'est pas écrit sur leurs figures. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IX.

M. SCUDÉRI, MADEMOISELLE SCUDÉRI.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Qu'avez-vous donc, mon frère? et quel nuage soudain peut corrompre ainsi l'aménité coutumière de votre physionomie?

SCUDÉRI. Ouf! je suis d'une colère... Encore un accident! Ma sœur, je vous avertis que je suis très-las des voyages. Vous me dites que vous avez des renseignements certains; nous partons, un postillon renversé, un essieu brisé, et tout cela pour courir après un neveu que nous n'atteindrons jamais.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. J'attendais de vous un plus mâle courage; vous êtes plus désespéré que Cyrus au huitième enlèvement de la belle Mandane.

SCUDÉRI. Hé! Cyrus n'avait pas versé.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Versé! versé! vous voilà bien malade!

AIR des *Folies d'Espagne.*

Pourquoi ce bruit, pourquoi ces cris, mon frère?
Eh! de vous plaindre avez-vous donc les droits?
On vous pourrait pardonner la colère,
Si vous tombiez pour la première fois.

SCUDÉRI. Qu'est-ce à dire? mes chutes! parlez plutôt des vôtres.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Les miennes! Apprenez, Monsieur, que mes succès n'ont jamais été douteux. *Artamène!* voilà un roman! douze gros volumes! Et dès les premières pages, quels beaux sentiments! quelle passion! On n'est pas plutôt au commencement...

SCUDÉRI. Qu'on voudrait être à la fin. Mais la fin n'arrive pas.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Comment, la fin! Mais vous n'avez donc pas lu l'instant où Orondate, après huit ans de silence, se hasarde enfin à déclarer...

SCUDÉRI. Votre Orondate, avec son silence, est le plus grand bavard que je connaisse: il n'y a jamais que lui qui parle; et quand il est seul avec les rochers, il a toujours quelque chose à leur dire: « O ma belle princesse! » Tenez, ne m'en parlez plus: votre Artamène est un sot, et Mandane une bégueule.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Mandane une bégueule! Mandane, femme rare! toujours enlevée et toujours fidèle, toujours...

SCUDÉRI. On voit bien que c'est un roman.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Mon frère, est-ce que vous ne croyez pas à la vertu des femmes? Certainement, moi, à la place de la belle Mandane...

SCUDÉRI. Ma sœur, vous n'avez jamais été enlevée.

MADEMOISELLE SCUDÉRI, *avec un profond soupir.* Hélas! non. Mais les hommes d'à présent ont si peu de goût! N'ont-ils pas la sotte manie de croire que pour plaire il faut être jeune et jolie! Encore si la gloire nous dédommageait d'un côté (*En soupirant.*) de ce que nous perdons de l'autre; mais l'envie... enfin, n'ont-ils pas voulu attribuer à Pélisson une partie de mes ouvrages!

AIR : *Quand Dieu pour peupler la terre.*

Dès qu'une femme compose,
Aussitôt maint détracteur
Lui ravit le nom d'auteur,
Et vous seuls avez l'honneur
De ses vers et de sa prose.
Les femmes, c'est évident,
N'ont ni savoir ni talent;
Et le stupide vulgaire,
Séduit par les médisants,
Croit qu'un homme est toujours père
Du moindre de nos enfants.

SCUDÉRI. C'est qu'en effet les hommes ont une certaine supériorité...

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Vous n'en seriez pas la preuve.

SCUDÉRI. Ma sœur!

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Mon frère!

AIR : *Tout ça passe.*

Qu'avez-vous fait de si grand?
SCUDÉRI.
Qu'ont fait, après tout, les femmes?
MADEMOISELLE SCUDÉRI.
Lisez mon dernier roman.
SCUDÉRI.
Relisez mes derniers drames.
MADEMOISELLE SCUDÉRI.
Qu'y voit-on? des vers sans âmes;
SCUDÉRI.
Qui font pleurer cependant.
MADEMOISELLE SCUDÉRI.
Oui, quand on sort de vos drames,
Chacun pleure (*ter*) son argent.

SCUDÉRI. Ma sœur, vos expressions sont d'une dureté...

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Cela est vrai; mais aussi, je suis d'une humeur... Pourquoi faut-il que notre voiture brisée nous mette dans l'impossibilité de poursuivre Florval!

SCUDÉRI. Vous lui en voulez donc toujours beaucoup?

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Certainement.

SCUDÉRI. Tenez, moi, je commence à me repentir d'avoir été si sévère. Je voulais qu'il suivît la carrière des lettres, ou celle du barreau; mais tout le monde ne peut pas être poëte ou procureur. J'ai toujours eu du goût pour le militaire, et si vous m'en croyez...

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Mon frère, allez-vous recommencer encore? Tenez, occupons-nous de choses plus importantes : travaillons à notre tragédie d'*Arsace.*

SCUDÉRI. Hé bien, soit; travaillons.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Une tragédie tirée de mon roman d'*Artamène!* Le titre seul fera courir tout Paris.

SCUDÉRI, *à part.* Le fond est détestable; mais ma poésie fera réussir l'ouvrage.

MADEMOISELLE SCUDÉRI, *à part.* Les vers, je crois, ne vaudront pas grand'chose; mais le fond soutiendra le reste. (*Haut.*) Pour qu'on ne vienne pas nous interrompre, voulez-vous fermer cette porte?

SCUDÉRI. Très-sagement vu. (*Il ferme la porte du fond, et met la clé sur la table.*) Ah çà, où en sommes-nous?

MADEMOISELLE SCUDÉRI. A la déclaration.

SCUDÉRI. Toujours des déclarations! Vous donnez trop dans le tendre; il faut du noir, du sombre. Tenez, ma dernière tragédie! quel succès! Aussi c'était tout massacre! Le père, l'amant, la princesse, le grand-prêtre...

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

On se tue au premier acte,
On se tuait dans l'entr'acte;
On se tuait partout :
Enfin, pour admirer jusqu'au bout
Un chef-d'œuvre de la sorte,
On se tuait à la porte.

Voilà le véritable tragique! Mais, avant tout, répétons notre dernière scène; elle n'est pas encore finie.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Laquelle?

SCUDÉRI. Celle où Hétéroxène arrive dans le château inconnu, où elle apprend qu'Arsace est infidèle; où elle ordonne son trépas.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Ah! j'y suis, j'y suis.

SCUDÉRI. Allons, en scène. (*Il se promène en faisant de grands gestes.*)

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, BERTRAND.

BERTRAND, *à la fenêtre du cabinet.* Tout est prêt, et s'ils veulent entrer... Mais que font-ils? Quels gestes! quelles contorsions!

SCUDÉRI, *déclamant.*

Madame, je l'ai vu... vu de mes propres yeux;
Il n'en faut plus douter. Arsace est en ces lieux.

BERTRAND, *à part, toute la scène.* Dans ces lieux! qui donc?

MADEMOISELLE SCUDÉRI, *répondant.*

Je t'entends, Graphanor, Arsace est infidèle!
Le perfide! il mourra...

Ah çà, mais je fais une réflexion : faut-il absolument le tuer?

SCUDÉRI. Mais c'est indispensable : il n'y a pas à hésiter.

BERTRAND. Tuer quelqu'un en ces lieux!

MADEMOISELLE SCUDÉRI. C'est avec peine que je vois tous ces meurtres-là. Nous tuons trop de monde, et ça tournera mal.

BERTRAND. Plus de doute, ce sont des voleurs de grands chemins.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Hier, par exemple, n'avons-nous pas déjà assassiné Tiridate?

BERTRAND. Ce pauvre Tiridate! Quelque honnête particulier, sans doute.

SCUDÉRI. D'accord, mais c'est justement ce qu'il faut.

AIR de *M. Doche.*

Il faut des poisons,
Des trahisons,
Des pamoisons,
Des attentats,
Des assassinats :
Conjurons,
Conspirons;
Que le trépas
Suive partout nos pas!

BERTRAND. Les scélérats! employer de pareils moyens pour s'enrichir!

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Allons, je me rends.

SCUDÉRI. Hé bien! qu'il meure. (*Ils écrivent.*) C'est une affaire faite, et je vous garantis la réussite.

BERTRAND. J'en ai assez entendu. Sortons sans bruit; et si ceux-là ne sont pas pendus, je veux bien que... Grands dieux! la porte est fermée : ils ont pris leurs précautions. Aucun moyen de sortir. Je suis perdu! (*Il rentre dans le cabinet.*)

SCUDÉRI. Mais de quelle manière le tuerons-nous? Si nous le poignardions?

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Poignarder? Non, l'empoisonner.

SCUDÉRI. Le poison, oui, produira un effet plus sûr, plus tragique.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Va pour le poison : il est mort.

SCUDÉRI. Mort, c'est convenu. Reprenons maintenant.

BERTRAND. Si je pouvais découvrir à qui ils en veulent! Si c'était à moi? mais je ne m'appelle pas Arsace. Ecoutons de toutes nos oreilles.

MADEMOISELLE SCUDÉRI, *déclamant.*

Tendre et cher Graphanor, je rends grâce à ton zèle;
Mais, dis-moi; m'as-tu fait un rapport bien fidèle?

SCUDÉRI.

Madame, dès longtemps, en ce séjour, dit-on,
Il est seul, déguisé, cachant jusqu'à son nom.

BERTRAND. Seul, déguisé, cachant son nom!

SCUDÉRI.

Je l'ai vu... sa jeunesse, et surtout son audace...

BERTRAND. Un jeune homme! Je n'ai ici que Florval.

SCUDÉRI.

Sous l'habit d'un guerrier m'ont découvert Arsace.

BERTRAND. Un militaire! c'est lui.

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

C'en est fait! le cruel me quitte pour jamais?

SCUDÉRI.

D'une jeune beauté dont on vante les traits
Le maître de ces lieux, m'a-t-on dit, est le père.

BERTRAND. Ma fille!

SCUDÉRI.

Il n'est ainsi caché que pour la voir, lui plaire...

BERTRAND. Il l'aimerait!

SCUDÉRI.

Et c'est pour elle enfin qu'un prince tel que lui...

BERTRAND. Un prince!

SCUDÉRI.

Méconnaît sa grandeur, et s'oublie aujourd'hui;
Lui, né du sang des rois! lui, parent d'Artamène!

BERTRAND. Il paraît cependant d'une bonne famille.

SCUDÉRI.

Lui, qui fut autrefois l'amant d'Hétéroxène!
Qu'il périsse, formons un dessein généreux,
Digne de l'un, de l'autre, et digne de tous deux.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Bravo! bravo! beaucoup mieux que je ne croyais. Mais une seule chose m'embarrasse : nous tuons l'amant; mais la fille?

SCUDÉRI. Rien de plus simple, je l'enlève.

BERTRAND. Enlever ma fille!

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Et le père?

BERTRAND. Aïe, aïe, m'y voilà! ils veulent que toute la famille y passe.

SCUDÉRI, *d'une voix sombre.* J'y suis : à minuit, une lanterne sourde, trois coups de poignard, il aura vécu.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Très-bien : ce sera un spectacle très-gracieux.

BERTRAND, *frissonnant.* Oui, gracieux! je voudrais

t'y voir. Je n'ai pas une seule goutte de sang dans les veines.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. C'est charmant!

SCUDÉRI. Je crois y être.

AIR : *L'Amour me ramène* (des DEUX LIONS).

Lampe sépulcrale,
Viens guider mes pas.
La cloche fatale
Sonne le trépas.

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

A vos pieds, princesse,
Dit le ravisseur,
Je meurs de tendresse.

BERTRAND.

Moi, je meurs de peur.

ENSEMBLE.

SCUDÉRI, MADEMOISELLE SCUDÉRI, BERTRAND.
SCUDÉRI ET MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Chacun en silence
Ecoute en tremblant :
Je le vois d'avance,
Ce sera charmant.

BERTRAND.

Gardons le silence.
Je suis tout tremblant.
Ton trépas s'avance,
Malheureux Bertrand!

SCUDÉRI. Voilà donc qui est arrangé. Mais il y a longtemps que notre chambre doit être prête. (*Il lui présente la main.*)

BERTRAND, *à part*. Comment sortir sans être découvert? Allons, faisons bonne contenance. (*Haut.*) Monsieur, votre chambre est prête.

SCUDÉRI. Ah! bon. Mais qu'avez-vous donc? vous êtes pâle, tremblant.

BERTRAND, *tremblant de tous ses membres*. Moi! je ne... tremble pas... au contraire...

SCUDÉRI. Mon ton vous aura peut-être effrayé; mais rassurez-vous, je suis bon homme au fond.

BERTRAND, *à part*. Tudieu, quelle bonté!

SCUDÉRI. L'accident arrivé à ma voiture m'avait mis de mauvaise humeur; mais ce que je viens de faire m'a rendu ma gaieté naturelle.

BERTRAND. Il y a de quoi.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Vos genoux fléchissent; vous vous trouvez mal?

BERTRAND. En effet, je ne me trouve pas très-bien. Mais allez-vous-en, ça ne sera rien. Ah mon Dieu! voilà qu'il tire ses pistolets! Non, c'est sa tabatière.

SCUDÉRI Fais-nous apporter à dîner; et si nous sommes contents, je te récompenserai d'une manière à laquelle tu ne t'attends pas. (*Ils sortent.*)

BERTRAND. Je ne m'y attends que trop.

—

SCÈNE XI.

BERTRAND, *seul; il va les enfermer à la clé*. Ouf! j'ai cru qu'ils ne partiraient pas. Mettons la clé, et réfléchissons si nous pouvons... Quelle aventure! Ce Florval! ce prince Arsace! Oh! c'est bien lui! Sa fuite à l'arrivée de ces nouveaux venus, le mystère qui l'environnait... Cependant, le prince Arsace; je n'en ai jamais entendu parler; je voudrais bien savoir où est sa principauté. Bref, prince ou non, on doit l'assassiner; ce sont ses affaires, il s'en tirera comme il pourra. Mais moi, mais ma fille, surtout moi. A minuit, une lanterne sourde... Ah! que faire? quel parti prendre? Ma foi, découvrons tout à son altesse : c'est un prince, il doit être brave, et lui seul peut nous sauver.

—

SCÈNE XII.

BERTRAND, FLORVAL.

FLORVAL, *frappant aux croisées du fond*. Bertrand, y sont-ils toujours

BERTRAND, *prenant la clé sur la table et allant ouvrir la porte du fond*. Il voudrait, comme moi, qu'ils fussent déjà bien loin. (*Haut.*) Oui; mais tout est découvert : ils savent que vous êtes ici, et ils ont juré votre perte.

FLORVAL. Tout est découvert? (*Il referme brusquement la porte.*)

BERTRAND. Allons, voilà qu'il n'est pas plus brave que moi. Un mot, de grâce; de grâce, un seul mot!

FLORVAL, *rentrant*. Hé bien! que me veux-tu?

BERTRAND, *avec de profondes révérences*.

AIR : *On m'avait vanté la guinguette*.

Salut, honneur à son altesse!
Salut, honneur à Monseigneur!

FLORVAL.

Eh quoi! c'est à moi qu'il s'adresse?

BERTRAND.

Pourquoi cacher votre grandeur?

FLORVAL.

Mais finis; ce discours me lasse.

BERTRAND.

Vous êtes prince, Monseigneur.

FLORVAL.

Je t'assommerai sur la place.

BERTRAND.

Ah! Monseigneur, c'est trop d'honneur.

ENSEMBLE.

BERTRAND, FLORVAL.

FLORVAL.

Mais que veut dire ce mystère?
Et d'où peut naître son erreur?
Finis, ou bien crains ma colère.
Crains tout de ma juste fureur.

BERTRAND.

Comment finira ce mystère?
Et que veut dire son erreur
Monseigneur se met en colère,
Daignez calmer votre fureur?

BERTRAND. Mais, encore une fois, pourquoi craindre de vous découvrir? Je connais les motifs qui vous font agir; nous vous sommes tous dévoués; parlez, moi, ma famille, mon argent, tout est au service de votre altesse.

FLORVAL. Ton argent, dis-tu? ton argent? Ah! je suis prince, sans contredit, et j'accepte tout. (*A part.*) Si j'y comprends un mot... (*Haut.*) Ce déguisement n'était qu'un jeu, un caprice.

BERTRAND. Pourquoi feindre encore? Je sais que votre altesse ne l'a pris que pour éviter un mariage qui ne lui convenait pas du tout.

FLORVAL, *à part*. Ah! diable; son altesse ne sait pas son rôle. (*Haut.*) Un mariage, oui, tu as raison; mais maintenant que je ne crains plus rien...

BERTRAND. Au contraire, vous avez tout à craindre; et je venais demander l'avis de votre altesse.

FLORVAL. Mon avis? Ah! si j'avais mon conseil... Mon avis est d'abord que nous sommes dans un très-grand danger.

BERTRAND. Extraordinairement bien pensé, Monseigneur.

FLORVAL. Et qu'il faut en sortir au plus vite.

BERTRAND. Puissamment raisonné, Monseigneur. Mais par quels moyens? Songez que Graphanor et Hétéroxène sont armés.

FLORVAL, *à part*. Que dit-il? M. et mademoiselle Scudéri, Graphanor et Hétéroxène!.. Hétéroxène... mais je connais ce nom; ce sont des personnages du roman d'Artamène...

BERTRAND, *qui a entendu le dernier mot*. Artamène! justement : ils en ont parlé, et ils vous connaissent bien, car ils disaient... (*Imitant la déclamation de Scudéri.*)

Ses traits... son air qui... et surtout son audace,
Sous l'habit d'un... militaire, m'ont découvert Arsace.

FLORVAL, *riant*. Ah! ah! ah! (*Il se jette dans un fauteuil.*) Ah! ah! j'y suis! ils répétaient quelque tragédie... ah! ah!

BERTRAND. Mais il est fou!.. Comment! vous riez quand il y va de votre couronne!

FLORVAL. Ah! si tu savais comme j'y tiens peu!

AIR : *De la vigne à Claudine.*

Des biens de la fortune
Mon cœur n'est pas épris;
Leur faste m'importune,
Et j'y mets peu de prix.
Est-ce donc sur le trône
Qu'on trouve le vrai bien?
Je perdrais ma couronne,
Que je ne perdrais rien.

BERTRAND. Mais vos jours?

FLORVAL. Ils en veulent à mes jours? c'est différent. Voilà mes créanciers bien attrapés : c'est là ce qui te chagrine?

BERTRAND. Non pas du tout. C'est qu'ils en veulent aussi à ma vie.

AIR : *Que vois-je? c'est Voltaire!* (DE VOLTAIRE CHEZ NINON).

Détournez la tempête,
Et dans l'événement
Ne perdez pas la tête,
Car la mienne en dépend.

FLORVAL.

Dans la tombe s'il faut me suivre,
Tu sauras sans peine obéir.

BERTRAND.

Il me semble si doux de vivre!
Hélas! pourquoi faut-il mourir?

ENSEMBLE.

BERTRAND, FLORVAL.

BERTRAND.

Détournez la tempête, etc.

FLORVAL.

Détournons la tempête,
C'est le point important :
Ne perdons point la tête,
Car mon sort en dépend.

BERTRAND. Monseigneur me prend donc sous sa protection?

FLORVAL. C'est le moins que tu puisses attendre : tu peux compter sur mes bienfaits.

BERTRAND. Mais que résout son altesse?

FLORVAL. Il faut arrêter les coupables. Rassemble toute ta maison.

BERTRAND. Vous savez, Monseigneur, qu'il n'y a ici que moi et Bastien; mais je cours répandre l'alarme et rassembler tout le village. (*A part.*) M'assassiner! enlever ma fille! un prince dans ma maison! Comme je vais en raconter à tous nos voisins!

—

SCÈNE XIII.

FLORVAL, *seul*. La méprise est sans pareille! Je vais faire une peur à Scudéri... Je le connais : il se fâchera, puis s'apaisera; mais sa sœur... comment la contraindre?.. Oh! l'excellente idée!.. Puisqu'ils travaillent à leur tragédie, ils doivent l'avoir avec eux... Je les tiens; et ce qu'ils refuseraient à leur neveu, il faudra bien qu'ils l'accordent à son altesse. (*On entend les premières mesures de l'air :* Cocu, cocu, mon père.)

—

SCÈNE XIV.

FLORVAL, SCUDÉRI, MADEMOISELLE SCUDÉRI, BERTRAND, BABET, BASTIEN, VOISINS ET VOISINES, PLUSIEURS VILLAGEOIS, *armés de fourches, de bâtons, de vieilles carabines*, etc.

(*Ils entrent sur l'air :* Cocu, cocu, *etc.*)

BERTRAND. Monseigneur, je vous annonce votre armée.

FLORVAL, *s'asseyant*. Faites entrer.

BERTRAND. Par ici.

FLORVAL, *à la reprise.*

Bataillon intrépide,
Que l'honneur seul vous guide,

BERTRAND.

Tâchez d'avoir du cœur,
Et surtout n'ayez pas peur.

CHŒUR.

Bataillon intrépide, etc.
(*Roulement de tambour et à grand chœur.*)
Honneur à Monseigneur!

BERTRAND, *aux paysans*. Comme je vous disais donc, ils voulaient l'assassiner, et sans mon courage... Ah çà, vous servirez de témoins, n'est-ce pas?

LES PAYSANS. Oui, tous.

FLORVAL. Qu'on m'amène les coupables! (*Un villageois entre dans le cabinet.*) Vous, Bastien, entrez dans leur chambre, saisissez tous leurs papiers, et apportez-les-moi; ils doivent contenir les noms de leurs complices, et les preuves de leurs forfaits... Allez!..

LE VILLAGEOIS, *sortant de la chambre de Scudéri.* Suivez-moi, Monsieur, la résistance est inutile.

SCUDÉRI. Voudrait-on se moquer d'un homme comme moi?

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Que signifie cette violence?

AIR : *Y approche un p'tit brin* (D'UNE JOURNÉE CHEZ BANCELIN).

Pourquoi ces éclats,
Tout ce fracas,
Cet embarras?
Que nous veut-on?
Parlera-t-on,
Me dira-t-on
Par quel mystère?..
Sont-ce des voleurs,
Des ravisseurs
Ou des brigands,
Ou des amants,
Pour m'éprouver
Ou m'enlever.

SCUDÉRI. Puisqu'il y a un prince dans cette maison, présentez-nous à son altesse, elle nous reconnaîtra sans doute.

FLORVAL, *bas, à Bertrand.* Faites-les approcher.

BERTRAND, *durement.* Allons, avancez.

SCUDÉRI. Je suis M. de Scudéri, homme de lettres, gouverneur du château de Notre-Dame-de-la-Garde.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Je suis mademoiselle de Scudéri, sa sœur, auteur dramatique.

FLORVAL, *détournant la tête et grossissant la voix.* Noms supposés!

BERTRAND. Noms supposés! preuve convaincante!.. (*Pendant tout ce morceau, Florval est assis sur le devant du théâtre, à la gauche du spectateur. Un peu plus loin M. et mademoiselle Scudéri, qui ne peuvent le voir que par derrière, et que les villageois empêchent d'approcher.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE

De *M. Doche.*

Voyez comme ils sont confondus!
Les voilà réduits à se taire.

TOUS.

Voyez, etc.

SCUDÉRI.

Téméraire! téméraire!

FLORVAL.

Moi, je ris de leur colère.

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Moi, je ne me connais plus.

BERTRAND.

De leur destin que votre altesse ordonne;
Prononcez sur leur sort.

TOUS.

De leur destin, etc.

RÉCITATIF.

FLORVAL.

Leur crime a mérité la mort;
Mais pour les condamner mon altesse est trop bonne;
Je ne veux la mort de personne.
Dussé-je être puni de ce sublime effort,
O mes amis! je leur pardonne.

TOUS.

Quelle bonté! quelle grandeur!
Vive Monseigneur!

SCUDÉRI.

Quelle arrogance! on nous pardonne!

BERTRAND.

Il est fâché qu'on lui pardonne!

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Mais quel peut être leur espoir?

FLORVAL, *prenant les papiers que lui apporte Bastien.*

Écoutez... ce n'est rien encore :
Je veux que la flamme dévore
Les preuves d'un forfait si noir.

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

O ciel, mon *Cyrus!* ma *Clélie!*

SCUDÉRI.

Mon poëme et ma tragédie!

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Mon *Cyrus!*

SCUDÉRI.

Ma *Clélie!*

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Mon poëme!

SCUDÉRI.

Et ma tragédie!

TOUS.

Quelle bonté! quelle grandeur!
Vive Monseigneur!

M. ET MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Ah! grand Dieu!

FLORVAL.

Au feu!

SCUDÉRI.

Arrêtez!

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Barbare!

TOUS.

Au feu! au feu! au feu!

SCUDÉRI, *montrant Bertrand.*

Ce fourbe vous égare,
Et je suis innocent.

TOUS.

Innocent!

BERTRAND.

O ciel! la frayeur les égare :
Il perd la tête assurément.

TOUS.

Il perd la tête assurément.

SCUDÉRI.

Arrêtez, arrêtez un moment.

FLORVAL.

Que l'on m'obéisse à l'instant.

TOUS.

Obéissons tous à l'instant.

M. ET MADEMOISELLE SCUDÉRI.

Un moment! un moment!

FLORVAL. C'est différent. (*A sa suite.*) Retirez-vous, ils ont quelque chose à me communiquer. (*Ils s'éloignent tous; il reste seulement deux villageois à la porte, et l'on aperçoit les autres dans le fond.*)

—

SCÈNE XV.

M. SCUDÉRI, MADEMOISELLE SCUDÉRI, FLORVAL, BERTRAND, *dans le fond.*

SCUDÉRI, *très-humblement.* Monseigneur, d'où provient une pareille rigueur? certainement... (*Levant peu à peu les yeux et le reconnaissant.*) Comment! c'est toi, coquin!

MADEMOISELLE SCUDÉRI. C'est toi qui oses nous faire arrêter!

FLORVAL. Silence! ou j'appelle mes gardes!

SCUDÉRI. Malheureux! brûler nos chefs-d'œuvre!

FLORVAL. Il ne tient qu'à vous de les sauver : mon pardon, vingt-cinq louis pour rejoindre mon régiment, et je vous les rends à l'instant.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Votre pardon! est-ce ainsi que vous espérez l'obtenir?

FLORVAL, *avec feu.* Prenez-y garde; je suis un fou, un étourdi; je suis capable de tout; ne souffrez pas que ces chefs-d'œuvre soient la proie des flammes; ne les dérobez pas à l'admiration des siècles futurs; je vous parle au nom des beaux-arts, de la nature et de la postérité.

SCUDÉRI. La postérité, c'est juste; mais vingt-cinq louis, c'est cher! Passe encore pour le pardon, ça ne coûte rien; mais ne pourrais-tu rien rabattre?

FLORVAL. Rabattre, c'est impossible! pour la belle Mandane, cent écus.

SCUDÉRI. Mais tu n'as pas de conscience.

FLORVAL. Une jolie femme n'a pas de prix, celle-là surtout!.. une femme inconcevable!

AIR de *Calpigi.*

Chaste et pourtant huit fois ravie,
Toujours voulant qu'on la marie,
Mais attendant patiemment :
Chez nous c'est si rare à présent! (*bis.*)
Sage, vertueuse et fidèle,
A trente ans... encor... demoiselle :
Tous nos jeunes gens comme il faut

Vous le diront,

Cent écus cela n'est pas trop. (*bis.*)

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Allons, passe pour les cent écus.

FLORVAL. A la bonne heure!.. mais vous n'aurez pas

la cruauté de la séparer de son époux; pour le grand Cyrus, même prix.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Ah! c'en est trop, et c'est abuser...

FLORVAL. Oui-dà! un cavalier jeune et aimable! on vous en donnera, et surtout comme celui-là!

Même air.

Grand spadassin et bonne lame,
Courant toujours après sa femme,
Toujours ardent, toujours brûlant :
Chez nous c'est si rare à présent! (*bis*)
Rempli de courage et de grâce,
Sa valeur jamais ne se lasse :
Toutes nos dames comme il faut

Vous le diront,

Cent écus, cela n'est pas trop. (*bis.*)

SCUDÉRI. Mais songe donc que cent écus et cent écus font six cents livres.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Six cents livres!..

FLORVAL. Le compte est fort juste, et quand pour ce prix-là on sauve du feu deux innocentes victimes, on ne doit pas regretter son argent.

SCUDÉRI. Allons, puisqu'il faut en passer par là!.. mais au moins tu m'expliqueras...

FLORVAL. Vous allez tout savoir .. approchez, mes amis : tant de gloire, tant de grandeurs m'importunent.

RÈCITATIF.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux :
L'éclat de mes trésors n'a point séduit mes yeux,
J'y renonce; et d'un oncle implorant la tendresse,
Je veux que son amour soit ma seule richesse.

SCUDÉRI. Comment! comment!

FLORVAL.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge* (des SCYTHES ET DES AMAZONES.)

Avant de refuser ma grâce,
Ecoutez un neveu soumis :
Vous prétendiez sur le Parnasse
A vos côtés me voir assis.
Trop de gloire excite l'envie;
Et j'aime mieux, pour mon bonheur,
Une place dans votre cœur,
Qu'une place à l'Académie.

SCUDÉRI. Quoi! tu serais...

FLORVAL. Le héros de votre tragédie, le prince Arsace...

SCUDÉRI. Mais comment se fait-il?..

FLORVAL, *vivement.* Rien de plus simple : Bertrand vous écoutait, parce qu'il est curieux; il a eu peur, parce qu'il est poltron, et il m'a pris pour un prince, parce qu'on a une certaine tournure; j'en ai profité, parce que j'en avais besoin, et je partage ma nouvelle fortune avec Babet et Bastien, parce que, quand je suis heureux, il faut que tout le monde le soit.

BERTRAND. Ah çà, vous n'êtes donc pas?..

FLORVAL. Je n'ai jamais été prince que de ta façon.

BERTRAND. En ce cas, voici un petit mémoire.

FLORVAL. Graphanor et Hétéroxène s'en chargeront.

MADEMOISELLE SCUDÉRI. Il faut bien vouloir tout ce qu'il veut, à condition cependant qu'il entendra notre tragédie.

SCUDÉRI. Point de condition, grâce tout entière!

BASTIEN. Monseigneur, si vous n'avez régné qu'un instant, vous avez bien employé votre quart d'heure de royauté.

VAUDEVILLE.

AIR du *Vaudeville de Sophie,* ou *le Malade qui se porte bien.*

FLORVAL.

Amour, sous tes lois je m'engage;
Viens désormais régner sur moi;
Je suis fier de mon esclavage;
Qui plaît est plus heureux qu'un roi.
Le bonheur est dans la tendresse;
Et j'aime mieux, en vérité,
Un quart d'heure de ma maîtresse,
Qu'un quart d'heure de royauté.

BASTIEN.

Vingt amants brûlent pour Hélène;
Une autre, à sa place, eût choisi,
D'un roi, d'un maître eût pris la chaîne,
Hélène en a bien mieux agi :
Entre eux distribuant sa flamme
Avec une triste équité,
Tour à tour ils ont chez Madame
Un quart d'heure de royauté.

BABET.

Le jour, tout fiers de leur puissance,
Nos époux règnent sans pitié :
Par bonheur, de notre existence
Les jours ne font que la moitié.
Quand la nuit ramène en silence
Les plaisirs et l'obscurité,
Pour nous c'est alors que commence
Le quart d'heure de royauté.

SCUDÉRI.

J'ai vu tomber mon Orondate;
J'ai vu tomber mon Oroxus;
J'ai vu tomber mon Tiridate;
J'ai vu tomber mon grand Cyrus;
Lui qui, pendant la cinquantaine,
En Perse régna redouté,
Ne put obtenir sur la scène
Qu'un quart d'heure de royauté.

MADEMOISELLE SCUDÉRI.

J'ai vu la beauté souveraine,
J'ai vu les plus fiers conquérants
Traiter de princesse et de reine
Des tendrons de quinze ou seize ans.
Hélas! moi, presque douairière,
Je n'aurai pu, tout bien compté,
Attraper dans ma vie entière
Un quart d'heure de royauté.

BERTRAND.

L'avare est roi quand il entasse;
L'amant quand on reçoit sa foi;
L'intrigant lorsqu'il est en place;
Pour moi, je règne quand je boi.
Si de mes jours on n'a plus guère
De quart d'heure de volupté,
On trouve encore au fond du verre
Le quart d'heure de royauté.

BABET, *au public.*

Le droit de juger un ouvrage
S'achète à la porte en entrant;
Ici vous régnez sans partage
Un quart d'heure pour votre argent.
Notre bonheur est grand sans doute,
Si nul de vous n'a regretté
Les pas et l'argent que lui coûte
Son quart d'heure de royauté.

FIN DE L'AUBERGE.

ANTONIA, *qui a pris la plume en tremblant, hésite un instant, puis signe.* — Acte 3, scène 10.

LE PUFF

OU

MENSONGE ET VÉRITÉ

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 22 janvier 1848.

Personnages.

M. LE COMTE DE MARIGNAN, homme de lettres et homme d'État . . . . . MM. REGNIER.
CÉSAR DESGAUDETS, homme d'affaires . . . . . PROVOST.
CORINNE DESGAUDETS, sa fille, de la Société des Hommes de lettres . Mme ALLAN.
ALBERT D'ANGREMONT, officier de l'armée d'Afrique . . . . . MM. MAILLART.
MAXENCE DE LA ROCHE-BERNARD, gentilhomme. . . . . BRINDEAU.
ANTONIA, sa sœur et sa pupille . . . Mlle JUDITH.
BOUVARD, libraire. . . . . M. GOT.

La scène se passe, au premier acte, chez M. Bouvard, quai Malaquais.

ACTE PREMIER.

La boutique d'un libraire, au rez-de-chaussée. A droite du spectateur une table ronde couverte d'un tapis, sur laquelle sont des journaux et des brochures. A gauche un comptoir. Porte sur la rue à droite; porte à gauche donnant sur les appartements de Bouvard.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGAUDETS, *soutenu par* ALBERT, *entrant par la porte à droite;* BOUVARD, *sortant, au bruit, de la porte de côté, à gauche du spectateur.*

BOUVARD. Quel est ce bruit?
ALBERT, *à Desgaudets.* Appuyez-vous sur moi, Mon-

sieur, et entrez vous reposer un instant dans cette boutique... (*Apercevant Bouvard qui entre.*) Si Monsieur, qui m'en paraît le maître, veut bien nous en accorder la permission?

BOUVARD. Avec plaisir, Messieurs. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

DESGAUDETS. Rien, rien; plus de peur que de mal!.. Un omnibus m'avait renversé à la descente de la rue des Saints-Pères; et sans ce brave jeune homme qui a détourné les chevaux...

ALBERT. N'êtes-vous pas blessé, Monsieur?

DESGAUDETS, *s'asseyant sur une chaise, à gauche, près du comptoir.* C'est à vous plutôt qu'il faudrait adresser cette demande.

ALBERT. Nullement! moi, officier de cavalerie, j'ai l'habitude des chevaux.

DESGAUDETS, *à Bouvard.* Veuillez seulement avoir la bonté de me faire donner un verre d'eau fraîche.

BOUVARD. Très-volontiers. Si pour se reposer et se remettre, ces messieurs veulent lire les journaux... ils sont à peu près tous sur cette table. (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

DESGAUDETS, ALBERT.

ALBERT. Des journaux! merci... je n'y crois plus! à ceux de cette ville du moins!..

DESGAUDETS, *toujours assis.* Il y a donc bien longtemps, Monsieur, que vous habitez la capitale?

ALBERT. Depuis avant-hier. Arrivant de l'Algérie, j'avais besoin de me loger, de m'équiper, de m'habiller. J'ai parcouru les journaux, les premiers... les plus grands, à la dernière feuille...

DESGAUDETS. Celle qui souvent contient le plus de vérités!

ALBERT. Alors, jugez des autres! pas une seule annonce, pas une seule promesse qui ne m'ait trompé.

DESGAUDETS. Dame! si vous consultez les annonces!

ALBERT. Et à qui voulez-vous qu'un étranger s'adresse? Bien plus, je lis, mais à un autre endroit du journal, qu'il y a un spectacle admirable; un ouvrage sublime que tout Paris voudra voir, que la foule qui s'y entasse chaque soir brise les barrières et nécessite l'intervention de la garde municipale... Je me hâte, Monsieur, j'achève à peine mon dîner... J'arrive! personne à la porte... personne dans la salle!.. Et pourtant je l'avais lu, c'était imprimé et signé!

DESGAUDETS. Cela vous étonne... (*Au domestique qui lui apporte un verre d'eau.*) Je vous remercie... (*Se levant.*) Veuillez maintenant m'avertir... quand passera un omnibus... un omnibus qui n'aille pas très-vite. (*Se retournant vers Albert.*) Cela vous étonne, mon jeune ami, mais c'est connu, c'est adopté. Chacun sait, excepté vous, que dans cette grande ville si populeuse et si commerçante, il ne se vend pas, il ne se débite pas un seul mot de vérité! que le mensonge, au contraire, s'y confectionne hautement, par privilége et brevet d'invention, sans garantie du gouvernement, et qu'enfin il n'y a maintenant de vrai que le puff et la réclame.

ALBERT. Je vous avoue, que moi, qui arrive d'Afrique, je ne connais pas même ces noms-là!

DESGAUDETS. Le puff ou peuff, comme disent nos voisins d'outre-mer, importation anglaise qui suffirait à elle seule, si on en doutait, pour attester l'entente cordiale! Le puff! nécessité si grande que le mot lui-même, devenu français, a forcément acquis ses lettres de grande naturalisation; le puff est l'art de semer et de faire éclore, à son profit, la chose qui n'est pas! C'est le mensonge passé à l'état de spéculation, mis à la portée de tout le monde, et circulant librement, pour les besoins de la société et de l'industrie! Toutes les vanteries, jongleries, sensibleries de nos poëtes, de nos orateurs et de nos hommes d'Etat, autant de puffs! La femme à la mode, qui a la migraine pour qu'on lui donne des diamants, c'est un puff! Le poëte, délivrant des brevets de grands hommes à tout le monde, pour que tout le monde lui en décerne, c'est un puff! Et les dames patronesses, et les chemins de fer, et les promesses d'actions... des puffs! Et les caresses qu'on fait aux électeurs, et les engagements du député, avant, et ses discours après! Et l'industriel qui dit: Prenez mon ours! le marchand qui parle de ses cachemires! le ministre qui parle de sa démission, des puffs! encore des puffs!. Sans compter le puff de bienfaisance, le puff du désintéressement, le puff du patriotisme et le puff de dévotion... car le puff est à l'usage de tous les états, de tous les rangs, de toutes les classes, en reconnaissant cependant, car il faut être juste, que les avocats, les journalistes et les médecins en font la consommation la plus habituelle et la plus forte!

ALBERT. Mais s'il en est ainsi, Monsieur, c'est indigne, c'est horrible!

DESGAUDETS. Eh! mon Dieu non... c'est sans danger... tout le monde le sait!

ALBERT. Eh! qui trompe-t-on?

DESGAUDETS. Personne! c'est une convention tacite, un échange franc de mensonges, dont personne n'est dupe et dont tout le monde se sert.

ALBERT. A ce compte, Monsieur, la vérité serait donc bannie de tous les rapports sociaux?

DESGAUDETS. A peu près! et je ne sais pas trop si c'est un mal!

ALBERT. Vous osez soutenir un système pareil!

DESGAUDETS. Fruit de l'expérience .. j'approuve le philosophe qui disait: « J'aurais la main pleine de vérités que je ne l'ouvrirais pas!» Il avait bien raison, à quoi servent-elles? qui est-ce qui en veut? qui est-ce qui les aime? personne!.. au contraire! on en a peur, et ce que je puis vous affirmer, c'est que de nos jours, il est plus facile de réussir par le mensonge que par la vérité! celle-ci ne mène à rien et l'autre conduit à tout!

« Les exemples fameux ne me manqueraient pas! »

ALBERT. Les exemples, quels qu'ils soient, ne sauraient me faire changer de sentiments! Dussé-je vous paraître absurde ou ridicule, je vous avouerai, Monsieur, que la loyauté me paraît le premier des devoirs; que tromper ou mentir, n'importe dans quel but, me semble indigne d'un galant homme, et je jure pour ma part...

DESGAUDETS. De dire la vérité?

ALBERT. Toujours et partout!

DESGAUDETS. C'est une manière comme une autre de se faire remarquer! A qui ai-je l'honneur de parler.. vous ne pouvez me refuser le plaisir de connaître mon sauveur?

ALBERT. Un pauvre capitaine de cavalerie, à qui cinq ans de campagnes en Afrique et cinq blessures ont fait obtenir...

DESGAUDETS. La croix d'honneur!

ALBERT. Non, Monsieur.

DESGAUDETS. Un grade supérieur...

ALBERT. Non, Monsieur, mais un congé de quelques mois dont j'ai profité pour venir à Paris.

DESGAUDETS. Votre nom, de grâce?

ALBERT. Albert d'Angremont.

DESGAUDETS. J'ai connu, à Metz, un d'Angremont, un camarade d'enfance, vieux et infirme... que j'ai perdu l'année dernière...

ALBERT. C'était mon oncle, Monsieur! un second père!

DESGAUDETS. Il n'avait, pour subsister, qu'une petite pension qui lui était envoyée chaque mois... par une main inconnue, que je crois deviner aujourd'hui... (*A Albert, qui fait un geste négatif.*) Prenez garde?.. vous juriez tout à l'heure de dire toujours la vérité.

ALBERT, *souriant*. Je ne crois pas qu'on y soit obligé dans ce cas-là.

DESGAUDETS. C'est convenir déjà qu'il y a des exceptions, et mieux encore... que cette main généreuse était la vôtre; cela ajoute encore à l'estime que j'avais conçue pour vous; car du premier coup d'œil... vous m'avez plu... je vous ai aimé... vrai!.. malgré mon système, vous pouvez m'en croire!.. et vous venez à Paris, c'est tout simple, pour solliciter quelque avancement, quelque faveur.

ALBERT. Non, Monsieur, mais demander justice!

DESGAUDETS, *secouant la tête*. Hum! hum!

ALBERT. Est-ce donc impossible à obtenir?

DESGAUDETS. Si vous avez le temps d'attendre...

ALBERT. Ce n'est pas pour moi! mais pour la veuve de mon pauvre général! le général de Saint-Avold, sous lequel j'ai servi, et que j'ai vu tuer sous mes yeux! le seul ami que j'aie connu au monde!.. le seul!..

DESGAUDETS. Jusqu'ici! mais non pas maintenant!

ALBERT, *lui serrant la main*. Ah! Monsieur!..

DESGAUDETS. Vous disiez donc que votre général...

ALBERT. Le plus brave officier! le plus honnête homme... ne pensant qu'à son pays et à ses soldats! jamais à lui! mort sans fortune, laissant une veuve et trois enfants!.. Je demande un supplément à la modique pension qui leur donne à peine de quoi vivre. Depuis hier, je me suis présenté à toutes les portes... j'ai raconté à tout le monde les faits tels que je viens de vous les dire... tels qu'ils sont... en un mot!

DESGAUDETS. Tels qu'ils sont! c'est peut-être un tort! si vous aviez orné ou embelli la chose... j'ai vu des actions si simples devenir héroïques... en y aidant un peu.

ALBERT. La vérité, en pareil cas, ne parle-t-elle pas assez haut?

DESGAUDETS. Certainement!.. mais vous n'avez encore rien obtenu?

ALBERT. Non, Monsieur.

DESGAUDETS. C'est ce que je voulais dire! enfin je verrai... j'ai peu de crédit... encore moins de fortune! mais j'ai quelques connaissances assez haut placées, et grâce à elles, il me sera peut-être possible...

ALBERT, *vivement*. De faire triompher la vérité.

DESGAUDETS. Qui sait! le hasard!.. Je suis, Monsieur, un philosophe qui marche avec mon siècle... C'est vous dire que je biaise parfois pour arriver... mais j'arrive, en prenant le monde comme il est, et des amis quand j'en trouve!.. (*Tirant une carte de sa poche et la lui donnant.*) Voici mon nom et mon adresse, heureux, quand je vous dois la vie, de pouvoir quelque jour reconnaître le service que vous m'avez rendu.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD.

BOUVARD, *sortant de la porte à gauche*. Voilà, Monsieur, voilà, je crois, l'omnibus qui passe.

DESGAUDETS. Je vous suis obligé et je retourne chez moi, où ma fille et ma pupille seront sans doute inquiètes. (*Cherchant autour de lui.*) Qu'ai-je fait de ma canne et de mon chapeau?.. (*Albert les lui donne.*)

BOUVARD, *près de la porte, à droite, et regardant dans la rue*. Monsieur, je vous conseille de vous hâter.

DESGAUDETS. Bah! je vois tout avec calme et sang-froid.

BOUVARD. Tout! Eh bien! vous pouvez voir d'ici l'omnibus... qui est déjà loin.

DESGAUDETS. Vraiment! Ce n'est pas un mal!.. Autant marcher, quand on vient d'éprouver une secousse... et puis il n'y a pas de petites économies... c'est trente centimes d'épargnés... (*A Albert.*) Adieu, mon jeune ami... (*A Bouvard.*) Adieu, Monsieur.

BOUVARD. Napoléon Bouvard, libraire-éditeur...

DESGAUDETS. En vous remerciant de votre généreuse hospitalité...

—

SCÈNE IV.

BOUVARD, ALBERT.

BOUVARD, *le reconduisant*. Vous êtes trop bon... il n'y a pas de quoi!.. Si je puis vous offrir mes services pour quelques nouvelles publications... souscriptions...

DESGAUDETS, *en sortant*. Non, je vous remercie.

BOUVARD. Ce monsieur que vous avez sauvé me fait l'effet d'un harpagon, il pouvait bien m'acheter quelques nouveautés... mes dernières, dont l'édition est est encore intacte, et quand il m'aurait étrenné...

ALBERT. C'est un philosophe!

BOUVARD. Dont la philosophie consiste à ne pas payer.

ALBERT. C'est celle de bien du monde... (*S'adressant à Bouvard.*) C'est donc à monsieur Bouvard en personne que j'ai l'honneur de parler?..

BOUVARD. Moi-même! Napoléon Bouvard, libraire-éditeur.

ALBERT. Je venais chez vous lorsque j'ai rencontré ce monsieur. Je vous suis adressé par une digne et excellente femme, la veuve du général de Saint-Avold, avec qui vous avez eu déjà quelques relations!

BOUVARD. C'est vrai! je lui ai acheté des livres, des manuscrits, provenant de la succession de son mari.

ALBERT. Ouvrages de stratégie ou de mathématiques?

BOUVARD. Non! des Mémoires de lui!

ALBERT. J'ignorais qu'il en eût écrit.

BOUVARD. Mémoires du plus vif intérêt sur diverses expéditions en Algérie, détails inédits et véridiques, documents précieux pour l'histoire. On m'en demandait six cents francs... Vous comprenez que dans le commerce cela ne les valait pas, il s'en faut. Mais une veuve!.. une mère de famille... et puis la gloire nationale... les derniers débris de notre vieille armée... cela m'a attendri... j'en ai donné cent écus.

ALBERT, *avec indignation*. En vérité!..

BOUVARD. Je les ai donnés... avec attendrissement! et comptant... quoique mon habitude soit de ne jamais payer un manuscrit.

ALBERT, *souriant avec ironie.* Eh mais! vous êtes dans le genre du monsieur de tout à l'heure!.. la même philosophie!

BOUVARD. La philosophie du commerce!

ALBERT, *lui présentant un manuscrit.* Et moi, Monsieur, qui, recommandé par madame de Saint-Avold, venais vous proposer un recueil de vers...

BOUVARD. Je n'achète pas de vers; on y a même renoncé dans la librairie.

ALBERT. C'est flatteur pour les poëtes!

BOUVARD. Il y en a tant! tous les premiers... on ne sait comment les classer. Il y a tel nom cependant... (*Lisant la première feuille du manuscrit.*) Et le vôtre, Monsieur... Albert d'Angremont.

ALBERT, *secouant la tête.* C'est bien obscur...

BOUVARD. Il y a un *de!* c'est quelque chose pour moi, qui n'imprime que les ouvrages des gens titrés!.. Je suis le libraire du faubourg Saint-Germain, l'éditeur des grandes dames, princesses, duchesses ou baronnes; des comtes, marquis et vicomtes, dont les noms et les chiffres étincellent sur la devanture de ma boutique... qui se trouve ainsi comme armoriée... c'est honorable.. c'est flatteur!..

ALBERT. Est-ce aussi productif?

BOUVARD. Certainement! D'abord, comme je vous l'ai dit, Monsieur, je ne paye jamais. (*S'inclinant d'un air gracieux.*) Ce sont là les conditions que je vous proposerais. Le noble auteur se charge des frais d'impression, ce qui est peu de chose, et des frais d'annonces, ce qui est un peu plus considérable... En revanche, j'écris à tous les journaux, ce que je ferai pour vous si vous le désirez : « La librairie Bouvard vient d'acquérir, moyennant cinquante ou cent mille francs... c'est à votre choix... le délicieux recueil de poésies de M. Albert d'Angremont... si impatiemment attendues. »

ALBERT, *cherchant à se modérer et s'efforçant de sourire.* Je comprends, Monsieur... c'est un puff!

BOUVARD. Comme vous dites!

ALBERT, *à part.* Est-ce que mon vieux monsieur aurait raison?..

BOUVARD. Nous avons de plus, à l'usage de la littérature blasonnée et millionnaire, les ouvrages satinés, coloriés, illustrés, par nos premiers graveurs... c'est coûteux, mais c'est beau.

ALBERT. Et vous en vendez?

BOUVARD. Distinguons! on m'en prend... dans la société du poëte... dans sa famille... souvent l'auteur lui-même... quand il veut avoir une seconde édition... ce qui arrive presque toujours dans mon illustre clientèle... la gloire revient cher! mais quand on est riche... quel plus bel usage peut-on faire de sa fortune

ALBERT. Je ne suis pas riche, Monsieur.

BOUVARD, *lui rendant froidement son manuscrit.* Ah! vous n'êtes pas... c'est différent... il faut attendre alors que la gloire vienne d'elle-même et toute seule... c'est plus long... surtout quand il s'agit de vers... Ah! si vous écriviez bourgeoisement... en prose... ne vous réeriez pas? il y a des gens de qualité qui en usent et très-bien, sans déroger! et un petit roman... en douze ou quinze volumes!..

ALBERT. J'en avais commencé un, non pas si formidable... en Afrique, au bivouac et au milieu des coups de fusil; rien que pour tuer le temps!

BOUVARD. Aujourd'hui précisément, les idées sont tournées du côté de l'Algérie, et si vous voulez que nous en causions... pardon! (*Écoutant.*) J'ai cru entendre une voiture... (*Allant regarder du côté de la rue.*) Celle de M. le comte de Marignan. Daignez vous asseoir... je suis à vous dans l'instant.

ALBERT. C'est trop juste... ne vous dérangez pas... d'autant que M. le comte de Marignan me paraît un personnage...

BOUVARD. Vous ne le connaissez pas?

ALBERT. Je suis le seul sans doute!

BOUVARD. Homme d'Etat! et homme de lettres! immensément riche! quoique jeune encore, membre de deux académies! de plus on lui promet une ambassade par-dessus le marché!

ALBERT, *s'asseyant à la table à droite.* Vous êtes son ami?

BOUVARD. Je m'en vante!.. autrefois son secrétaire et aujourd'hui son éditeur.

ALBERT. Aux conditions dont vous parliez...

BOUVARD. Jamais d'autres! je tiens à mes principes... (*S'élançant au-devant du comte qui entre en ce moment.*)

—

SCÈNE V.

BOUVARD, M. DE MARIGNAN, *entrant par la porte vitrée qui donne sur la rue,* ALBERT, *assis à droite près d'une table et prenant un livre.*

BOUVARD, *saluant à plusieurs reprises.* Ah! monsieur le comte! quel honneur pour moi, pour mes magasins... je dirai, en allongeant le vers!..

La visite d'un grand homme est un bienfait des dieux.

LE COMTE. En allant au conseil d'Etat... je viens vous demander des épreuves... y en a-t-il?

BOUVARD. On me les avait promises pour ce matin. (*Criant à la cantonade.*) Courez vite chez l'imprimeur; les épreuves de M. de Marignan... (*Revenant.*) Quoi, vous daignerez les corriger vous-même...

LE COMTE. Pendant la séance du conseil... c'est mon usage! cela occupe... c'est commode!

BOUVARD. Et c'est charmant d'être conseiller d'Etat en service ordinaire. Quinze mille francs de traitement.

ALBERT, *à part.* Pour corriger des épreuves!

LE COMTE. Je n'ai pas d'ailleurs de temps à perdre... après le succès de mon premier volume, il faut que demain le second paraisse... car l'élection a lieu après-demain!

BOUVARD. Vous y tenez donc toujours?

LE COMTE. Certainement!

BOUVARD. Vous! grand seigneur! membre déjà de deux académies! vous qui brillez aux Beaux-Arts, comme aux Sciences morales et politiques... qu'avez-vous besoin de l'Académie française? à votre place, je la laisserais à de pauvres diables d'hommes de lettres, qui n'en ont pas d'autre!

LE COMTE. Non pas!.. il n'y a que celle-là qui compte!

BOUVARD. C'est si vieux!

LE COMTE. Raison de plus! en fait de noblesse, je n'estime que les anciennes... du reste, toutes les chances sont pour moi.

BOUVARD. Sans contredit!.. lancé comme vous l'êtes! c'est pour cela que si j'osais vous donner un conseil... je ne ferais pas paraître ce second volume.

LE COMTE. Ne le trouvez-vous donc pas bon?

BOUVARD. Excellent... ravissant... j'en suis dans l'extase.

LE COMTE. Vous semble-t-il par hasard inférieur au premier?

BOUVARD. Bien au-dessus... Mais ce premier volume

lui-même qui est admirable, je ne l'aurais peut-être pas fait paraître... Risquer un ouvrage quand on se présente à l'Académie! c'est téméraire! Les grands seigneurs, tels que vous, n'en font pas! c'est plus prudent! Ils se gardent bien de donner des armes à la critique... Ils ne lui offrent rien... qu'eux-mêmes! Je suis monsieur le duc, monsieur le marquis, monsieur le prince un tel! ce qui est vrai!.. Que répondre à cela? rien! La critique ne sait où se prendre!.. Tandis que vous, même avec un chef-d'œuvre... car c'est un chef-d'œuvre!

LE COMTE. Je le sais bien! et tes observations ne manquent pas de justesse... Mais rassure-toi... dans le salon de la belle Corinne, où se font toutes les élections académiques... la majorité m'est acquise... d'emblée, grâce à elle!

BOUVARD. Je le crois bien!.. et dans le dernier numéro où elle écrit... il y a un article en notre faveur, où j'ai reconnu sa main... Un article où comme historien elle vous met bien au-dessus de David Hume... et de Robertson... Je veux vous le montrer!

LE COMTE. Eh! mon Dieu! je l'ai lu... je le connais comme si je... (*Avec impatience.*) Mais ces épreuves...

BOUVARD, *criant à la cantonade.* Les épreuves de M. le comte... Je vois ce que c'est!.. les garçons imprimeurs se sont amusés à les lire...

LE COMTE. Flatteur!

BOUVARD, *à demi-voix.* Monsieur le comte n'a pas oublié ses promesses?..

LE COMTE. Des promesses de chemin de fer!.. Tu en auras. J'en ai parlé à Maxence de La Roche-Bernard qui est, ainsi que moi, à la tête de la nouvelle ligne...

BOUVARD. J'accepte... mais ce n'est pas cela.

LE COMTE. Ah! une invitation pour mon bal... tu la recevras! nous hâtons la chose... Il faut que je sois marié avant mon ambassade... Je suis riche, j'en conviens... mais richesse oblige...

BOUVARD. Oblige à quoi?

LE COMTE. A l'augmenter! Et ne fût-ce que pour mes frais de représentation, comme ambassadeur, il me faut pour moi une riche héritière, et pour mon salon une jolie femme, et bientôt tu assisteras à mon mariage, je te le promets.

BOUVARD. C'est trop d'honneur, et j'accepte... Mais ce n'est pas cela...

LE COMTE. Eh! qu'est-ce donc encore?

BOUVARD. C'est moi qui vous ai fourni, pour votre histoire de l'Algérie, le manuscrit du général de Saint-Avold... ce manuscrit si rare... si authentique. .

LE COMTE. Dont je t'ai payé l'authenticité vingt mille francs!

ALBERT, *à part.* Qu'entends-je?

BOUVARD. Et qui vous aura valu gloire et réputation, sans compter deux académies... Que dis-je? trois, devant lesquelles vous vous serez présenté, toujours le même ouvrage à la main!..

LE COMTE, *avec impatience.* Eh bien?..

BOUVARD. Eh bien... est-ce trop exiger que de demander une petite participation à tant d'honneurs, ce que vous m'avez promis... vous savez bien... là... Cela fait si bien dans un comptoir, et puis dans votre intérêt à vous-même : « *Bouvard, éditeur des* Œuvres de Marignan, *vient d'être décoré...* » Cela fait parler de l'ouvrage...

LE COMTE. C'est juste!

BOUVARD. Ouvrage dont l'illustration contagieuse procure de la gloire à tout le monde, même au libraire.

LE COMTE. Nous verrons!..

ALBERT, *se levant.* Ah! c'en est trop...

LE COMTE, *se retournant.* Qu'est-ce?

BOUVARD. Un de mes clients... (*Apercevant un commis qui entre.*) Ah! enfin!.. les épreuves de M. le comte, ce n'est pas sans peine!

LE COMTE, *les parcourant.* Tout n'est pas là... il manque les dernières feuilles...

BOUVARD, *qui vient de parler au commis.* Elles seront tirées dans un quart d'heure... et j'aurai l'honneur de vous les porter moi-même au conseil d'Etat... Vous donnerez l'ordre qu'on me laisse entrer... Bouvard... éditeur des *Œuvres de M. de Marignan!*

LE COMTE. C'est convenu.

BOUVARD. Et vous n'oublierez pas...

LE COMTE. Nous penserons à tout!

BOUVARD, *reconduisant le comte qui sort par le fond.* Ce sera beau... ce sera grand... ce sera sublime, comme tout ce que vous faites, et l'on dira de vous, comme dans *Sémiramis* :

Il a laissé tomber, de son char de victoire,
Au front de son libraire, un rayon de sa gloire!

—

SCÈNE VI.

BOUVARD, ALBERT.

BOUVARD, *redescendant le théâtre.* J'aime à citer... cela vous donne un vernis de littérature qui sied bien... même à un libraire... (*S'adressant à Albert.*) Pardon, Monsieur, de vous avoir fait attendre... Je n'étais pas non plus fâché de vous montrer... en quelle estime et sur quel pied je suis placé auprès des plus grands personnages! Revenons à vous... et à votre roman écrit en Algérie... au bivouac... et au milieu des coups de fusil.

ALBERT. C'est inutile, Monsieur... j'y renonce!

BOUVARD. Et pourquoi donc? quand vous venez d'entendre...

ALBERT. Ce que c'était que la gloire... et comment on en faisait...

BOUVARD. Ça n'est pas plus difficile que cela!

ALBERT, *à part.* Ah! mon vieux monsieur avait raison!.. Adieu.

BOUVARD. Où allez-vous donc?

ALBERT. Prendre l'air..... et tâcher d'oublier!.. Quoi! voilà les grands hommes que l'on proclame, que l'on encense? et dont vos journaux, échos complaisants ou soldés, répètent chaque jour les noms... en criant : Prosternez-vous!.. Quoi! nous vivons dans un pays où avec de l'argent et de l'impudence, on peut avoir de l'honneur et dire hardiment : Il est à moi!.. je l'ai payé! Quoi! partout fausseté et mensonge...

BOUVARD. Eh! de grâce, à qui en avez-vous?

ALBERT. A qui? à vous d'abord, qui ne craignez pas de donner cent écus à une pauvre veuve pour un manuscrit de son mari, que vous vendez vingt mille francs!

BOUVARD. C'est la chance du commerce!

ALBERT. A vous, qui pour avoir édité les ouvrages d'un grand seigneur, pour n'être jamais sorti de votre boutique, quai Malaquais, pour avoir remué ou ficelé des ballots de livres... aspirez à la croix d'honneur...

BOUVARD. Je la demande... seulement.

ALBERT, *avec indignation.* C'est déjà trop d'oser la

demander! J'ai cinq blessures, Monsieur, et je ne la demande pas... j'attends!

BOUVARD. Eh bien!.. vous verrez, Monsieur... vous verrez! je ne vous dis que cela.

ALBERT. Adieu! (*Il se précipite vers la porte de la rue et rencontre Maxence de La Roche-Bernard qui entre en ce moment.*)

—

SCÈNE VII.

BOUVARD, MAXENCE, ALBERT.

MAXENCE, *l'arrêtant.* Eh! Dieu me pardonne!.. Albert d'Angremont!

ALBERT. Maxence!.. (*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

BOUVARD. Tiens!.. ils se connaissent!..

MAXENCE. Toi de retour!.. Qu'es-tu devenu depuis cinq ans?

ALBERT. Je n'ai pas quitté l'Afrique.

MAXENCE. Je n'ai pas quitté Paris. (*A Bouvard.*) Tous deux élèves de Saint-Cyr, nous sommes sortis ensemble de l'École.

ALBERT. Et nous devions ensemble faire nos premières campagnes...

MAXENCE. C'est vrai! mais dès que j'ai eu essayé de la vie parisienne et des divinités de l'Opéra, j'ai renoncé à la gloire militaire... j'aime trop mes aises, et j'ai dit adieu à la patrie de Jugurtha et d'Abd-el-Kader.

ALBERT. Où tu commençais bien cependant... et où il y avait pour toi de l'honneur à acquérir!

MAXENCE. Je ne dis pas non! mais il y faisait trop chaud!.. tandis qu'ici...

BOUVARD. Monsieur le vicomte de La Roche-Bernard a raison! quand on est, comme lui, gentilhomme, quand on a une haute naissance... et une immense fortune...

MAXENCE, *avec impatience.* C'est bien!

BOUVARD. Quand on peut, comme capitaliste... régner à la Bourse!.. commander à la hausse et à la baisse...

ALBERT. Ah! tu joues à la Bourse...

MAXENCE. Il faut bien s'occuper!.. (*Vivement.*) Et toi, es-tu toujours amoureux?

ALBERT. Toujours!

MAXENCE. Comme il y a cinq ans?

ALBERT. Plus encore!..

BOUVARD, *à demi-voix en riant.* Je ne m'étonne plus alors s'il ne voit pas juste... et si sa tête...

MAXENCE, *à Bouvard.* Amour ardent... véritable et discret... car il n'a jamais voulu, même à moi... me confier le nom de sa passion... (*A Albert.*) Mais tu ne partais que pour acquérir gloire et fortune... pour revenir digne d'*elle!* as-tu réussi?

ALBERT. Eh! mon Dieu non! celle que j'aime, par malheur, est belle... jeune... riche... d'une illustre famille.

MAXENCE. Tant mieux. Tu ne pouvais mieux choisir...

ALBERT. Et moi... malgré le *de* (*Montrant Bouvard.*) que Monsieur a découvert à mon nom, je suis fils d'un pauvre et honnête avocat de province, qui m'a laissé cent louis de rentes en terres, plus, ma paie de capitaine! voilà mon revenu! et tant que mon sort ne changera pas, comment me présenter? comment oser me déclarer?

MAXENCE. Tu t'effrayes d'un rien. Je t'atteste d'abord, moi gentilhomme, que dans la société actuelle... il n'y a plus ni rang..... ni naissance..... égalité complète.

BOUVARD. Tous les Français sont égaux.

ALBERT. Je le sais!.. devant la loi.

MAXENCE. Non, devant la fortune! Sois riche, tous les obstacles disparaîtront! sois riche... on t'accordera les plus beaux partis de la France... il s'agit donc seulement de t'enrichir.

ALBERT. Et comment?

MAXENCE. Je te le dirai si tu veux!

BOUVARD. En un jour, en une heure, cela dépend de M. le vicomte.

ALBERT. En vérité!

MAXENCE. A propos de cela, Bouvard... voici ce qu'on m'a demandé pour vous... deux promesses de chemins de fer.

BOUVARD. Que deux! j'en espérais dix!.. car c'est de l'or en barres.

MAXENCE. Je n'en ai pas davantage. Je n'en ai plus, je venais le dire à M. de Marignan; on m'avait assuré, à son hôtel, que je le trouverais encore ici.

BOUVARD. Il nous quitte pour le conseil d'Etat où je dois même lui remettre le reste de ses épreuves.

MAXENCE. Eh bien! vous lui direz en même temps que je vais, de ce pas, porter les derniers coups; voir notre homme, notre grand capitaliste!..

BOUVARD. Celui dont le nom, disait-il, doit faire réussir l'affaire.

MAXENCE. Précisément.

BOUVARD. J'y cours!.. Quel dommage! rien que deux actions! Il n'y aurait pas moyen... d'en avoir une demi-douzaine de plus.

MAXENCE, *avec impatience.* Impossible!.. je vous dis qu'on se les arrache.

BOUVARD. C'est bien pour cela! (*Il sort.*)

—

SCÈNE VIII.

ALBERT, MAXENCE.

ALBERT. Ma foi, je m'estime heureux de t'avoir rencontré ici au passage... car tu me parais si occupé...

MAXENCE. C'est vrai, j'ai tant d'affaires...

ALBERT, *souriant.* Un gentilhomme devenir homme d'affaires! (*Voyant Maxence qui tire un carnet de sa poche.*) troquer l'épée de ses aïeux contre le carnet de l'agent de change!

MAXENCE, *écrivant sur un carnet.* Me rendre bientôt au ministère pour notre adjudication de demain... passer, dès que j'aurai la réponse de Marignan, chez un riche capitaliste qu'il nous est important de gagner, de là, courir chez mon notaire pour la vente d'une terre qui nous appartient en commun à moi et à ma sœur.

ALBERT, *avec émotion.* Mademoiselle Antonia!..

MAXENCE. Et tu ne me parles pas d'elle? il y a cinq ans cependant, au château de Jumièges, chez ma grand'tante où je t'avais présenté... vous dessiniez ensemble... vous faisiez de la musique, ces dames te trouvaient fort aimable, ma grand'tante surtout!.. et plus d'une fois Antonia m'a demandé, de sa part, des nouvelles de mon ami Albert.

ALBERT, *avec joie.* En vérité!

MAXENCE. Il n'arrivait pas un bulletin de l'armée d'Afrique, qu'il ne fût lu à l'instant... par ma grand'tante...

ALBERT, *d'un air pénible*. Ah! c'était madame de Jumièges...

MAXENCE. C'est-à-dire, comme elle n'y voit plus... c'était Antonia qui lisait... et ma tante d'écouter avec un intérêt...

ALBERT. Dont je suis bien reconnaissant... Elle habite toujours en son château?..

MAXENCE. Eh! mon Dieu, non! cette pauvre tante... nous l'avons perdue... il y a un an.

ALBERT. O ciel!... je l'ignorais...

MAXENCE. C'est sa terre que je viens de vendre, et ma sœur est maintenant à Paris... C'est moi, son seul parent, qui suis devenu son tuteur... (*Riant.*) Oui vraiment! tuteur d'une jeune fille qui souvent me gronde et me fait de la morale!.. c'est gênant!.. aussi j'ai hâte de la marier, ce qui ne sera pas difficile! mais vu sa fortune... je suis obligé de lui chercher quelqu'un de riche... de très-riche!.. sans cela chacun me jetterait la pierre!

ALBERT, *vivement*. Mon ami, tu me parlais tout à l'heure. (*S'arrêtant.*) C'est-à-dire... tu as eu la bonté, à moi, ton ancien camarade... ton ami d'enfance... de me proposer...

MAXENCE. Mon aide... mon secours... je te suis tout dévoué... tu le sais!.. et déjà si tu l'avais voulu... mais tu m'as toujours semblé si désintéressé... si artiste...

ALBERT. Que veux-tu?.. le bonheur pour moi n'était pas là... et maintenant il me semble que si pour trouver la richesse il fallait me jeter dans un précipice... je n'hésiterais pas.

MAXENCE, *avec chaleur*. Je comprends cela!

ALBERT. Faire fortune promptement ou mourir... voilà ce qu'il me faut.

MAXENCE, *de même*. C'est comme moi!

ALBERT. Que dis-tu?

MAXENCE, *se reprenant*. Je dis que c'est bien... c'est ainsi qu'on arrive... Ecoute-moi! Il est question d'une nouvelle ligne de chemin de fer... en laquelle moi et quelques capitalistes nous avons espoir! j'ignore si nous serons préférés, car il y a plusieurs compagnies rivales... mais avant même l'adjudication, qui a lieu demain, on se dispute les actions ou plutôt les promesses d'actions.

ALBERT. Je ne comprends pas.

MAXENCE. C'est inutile. Qu'il te suffise de savoir que si nous l'emportons, ces actions... les nôtres... auront triplé leur valeur primitive.

ALBERT. Et si vous ne l'emportez pas?

MAXENCE. Rien de fait! chacun reprend son argent... nous aurons manqué à gagner.

ALBERT. Ainsi rien à perdre... rien à risquer...

MAXENCE. Qu'un immense bénéfice en cas de succès!.. et ces actions... elles sont dans mes mains... je puis t'en donner.

ALBERT. Quelle bonté! mais tu disais là tout à l'heure, que tu n'en avais plus?

MAXENCE. Il le faut bien... seul moyen de les faire monter... et d'en élever le prix!

ALBERT. Mais c'est un mensonge!

MAXENCE. D'où sors-tu donc?

ALBERT. Du bivouac!.. et il me semble que la délicatesse...

MAXENCE, *avec ironie*. Hein!.. tu n'as donc jamais été à la Bourse!.. Ce que tu appelles mensonge et tromperie... c'est l'habileté, c'est le génie financier! c'est par là qu'on a des hôtels, que dis-je? des palais. Par là on acquiert estime et considération; par là on obtient des titres, des cordons, des... sois tranquille, tu peux accepter... tu ne risques rien que d'être salué et honoré!

ALBERT. Je t'avoue... qu'une telle manière de faire fortune... me répugnait un peu... mais puisque tu la trouves permise et loyale, toi, gentilhomme, j'accepte! qu'ai-je à faire?

MAXENCE. Rien! qu'à prendre cent... deux cents actions... à ton gré et à en payer d'avance la moitié, comme qui dirait... cent mille francs... à peu près!

ALBERT. Très-volontiers. Le seul embarras, c'est que cent louis de rente en terres... ne se vendent pas du jour au lendemain... et ces cent mille francs... tu seras obligé, mon cher ami, de me les avancer.

MAXENCE, *à part*. Diable!..

ALBERT. Pour toi millionnaire, une pareille somme n'est rien, je le sais... aussi je viens sans façon et sans scrupule, faire ce nouvel appel à ton amitié...

MAXENCE, *avec embarras*. Une telle confiance!.. j'en suis heureux... je te le jure...

ALBERT, *avec franchise*. Je l'ai pensé... car moi... à ta place... (*Le regardant.*) Eh! mais qu'as-tu donc? d'où vient ce trouble... ma demande serait-elle indiscrète... je la retire! si je l'ai hasardée... (*Avec émotion.*) c'est qu'il me semblait... que de bonnes terres... au soleil, en pleine Beauce... étaient des cautions suffisantes pour un camarade d'enfance... pour un ami... (*Avec indignation.*) Sans compter mon honneur... à moi!..

MAXENCE, *vivement*. Ah! n'achève pas! plutôt te dire la vérité tout entière que de te laisser une pareille pensée... ces cent mille francs que tu me demandes et qu'il y a cinq ans j'aurais été heureux, non pas de te prêter, mais de te donner... je ne les ai pas!

ALBERT. Toi!

MAXENCE. Silence! nul encore ne le sait! mais cette spéculation que j'entreprends avec tant d'ardeur est mon seul espoir de salut. Il s'agit pour moi, non pas de faire, mais de refaire ma position! Si je réussis, on ne se sera douté de rien; j'échappe à la ruine, à la misère!

ALBERT. Tu en serais là... toi, avec ta fortune...

MAXENCE. Eh! mon Dieu! cela va si vite, en cinq ans, à Paris, quand on est jeune et inoccupé!.. l'oisiveté est si coûteuse! c'est un si grand luxe!.. Pendant que tu faisais ton métier de soldat, moi je promenais en calèche mon ennui et mon cigare... tu te battais, je dépensais! tu versais ton sang, moi, mon or! et pour qui, grands dieux! que de folles nuits! que de jours plus insensés! que d'orgies! que de désordres! et quand on s'adresse, pour réparer une première brèche, au lansquenet ou à la spéculation, qui l'agrandissent encore...

ALBERT. Tu as joué...

MAXENCE. Comme tout le monde! ce n'est pas là le mal...

ALBERT. Et tu as perdu?

MAXENCE. C'est là ma faute!.. je la réparerai! en attendant, les terres, les châteaux que je tenais de mes ancêtres, j'ai tout engagé... en secret! et ce qui me reste... je le dois; mais jusqu'à présent, l'éclat de mon nom, la certitude de mes richesses... ont éloigné tous les soupçons... il est aisé, à un homme comme il faut, d'obtenir un grand crédit.

ALBERT. C'est-à-dire de tromper.

MAXENCE. Non... que je réussisse et tout sera payé, et je t'élèverai avec moi jusqu'à ma fortune...

ALBERT. A laquelle je renonce! elle coûte trop cher! si je l'ai désirée un instant... c'était dans un but que

je reconnais maintenant impossible à atteindre! parlons seulement de toi! tu as donc beaucoup de créanciers?

MAXENCE. Mais oui... ce n'est pas le nombre qui m'inquiète... les petits, ceux qui ont besoin, se taisent et attendent... mais les grands... les riches... un surtout!.. un homme du grand monde qui, pour une centaine de mille francs, me tient dans sa dépendance, qui, seul maître de ma position, peut la révéler et me perdre! et pour m'en délivrer, à qui m'adresser? à ma sœur? impossible! elle est mineure; et d'ailleurs, son inflexible subrogé tuteur, M. César Desgaudets...

ALBERT, *vivement.* Desgaudets, dis-tu?

MAXENCE. Le plus avare des millionnaires.

ALBERT, *se fouillant.* Il me semble bien, sur la carte de tout à l'heure...

MAXENCE. Honnête homme du reste!.. et ma sœur que je ne pouvais garder avec moi, se trouve à merveille chez ce vieux et respectacle capitaliste... près de sa fille, Corinne Desgaudets, un bas-bleu, une dixième Muse!

ALBERT, *regardant la carte.* C'est bien cela... croirais-tu, mon ami, que ce matin, j'ai presque sauvé la vie à ce M. César Desgaudets.

MAXENCE. En vérité!

ALBERT. Et, dis-moi, si je lui demandais un service...

MAXENCE. Il te le refuserait. Il est si ladre, si avare, qu'il n'a pas d'état de maison, pas de voiture... il va à pied.

ALBERT. Je le sais bien!

MAXENCE. Il a, au fond de la Chaussée-d'Antin, un hôtel superbe qu'il laisse périr faute de réparations! Il se complaît au milieu des ruines, et il y a danger, pour les visiteurs, à franchir son escalier.

ALBERT. Bah! quand on a gravi les remparts de Constantine... je me risque...

MAXENCE. A tenter l'assaut?

ALBERT. Oui, mon ami!

MAXENCE. Attends, attends... nous irons ensemble! j'ai justement, ce matin, à parler d'affaires à M. Desgaudets... non pour mon compte, mais pour celui de la Compagnie; et toi?..

ALBERT. Moi, je vais lui demander cent mille francs!

MAXENCE, *d'un air effrayé.* Cent mille francs!.. pour toi?

ALBERT. Non, pour un ami!

MAXENCE. Comment?

ALBERT, *lui tendant la main.* Ne le devines-tu pas?

MAXENCE, *se jetant dans ses bras.* Ah! Albert!

ALBERT. Viens...

MAXENCE. Quoi! tu aurais l'audace d'affronter, pour moi, ce cœur dur, cet Arabe!..

ALBERT, *riant.* Les Arabes!.. j'y suis fait, tu le sais bien! Ce sera une razzia!.. Viens! viens! te dis-je! (*Il l'entraîne. — Ils sortent par la porte de la rue, à droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Un appartement dans l'hôtel de Desgaudets. Porte au fond, deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTONIA, *à droite du spectateur, près d'un métier à broder, ne brodant pas, et regardant une lettre qu'elle tient à la main;* CORINNE, *à gauche, devant une table, et écrivant.*

ANTONIA, *lisant.* « Attends-moi ce matin, ma chère « sœur! nous avons à causer mariage, il se présente « un parti qui me convient fort et doit te plaire... un « ami à moi! » (*S'interrompant avec joie.*) Est-il possible! (*Continuant.*) « Un grand seigneur! » (*A part, avec tristesse.*) O ciel! (*Continuant.*) « Qui, à tous ses « titres politiques et littéraires, joint celui de comte! » (*A part.*) Qui donc, mon Dieu? Serait-ce M. de Marignan... si assidu depuis quelque temps... Oh! non!.. (*Elle garde le silence et demeure pensive.*)

CORINNE, *de l'autre côté, à droite, écrivant.* « Mémoires secrets d'une jeune dame pour servir à l'Histoire de France du dix-neuvième siècle, chapitre XV. « Corinne Desgaudets commence à réfléchir et à comprendre la nécessité d'un établissement. Coup d'œil « rapide jeté autour d'elle! De tous les hommes de « lettres qui l'environnent, le comte de Marignan, « par sa position politique et ses soixante mille livres « de rentes, se trouve le seul qui ait touché son « cœur... »

ANTONIA, *à part.* Il est étonnant que mon frère n'ait pas parlé d'abord de ce projet d'union à M. Desgaudets, mon subrogé tuteur... (*Haut.*) Corinne, ton père est-il rentré?

CORINNE, *répondant sans lever la tête.* Pas encore!.. Qu'est-ce que tu fais donc là?

ANTONIA, *avec embarras, et cachant sa lettre.* Moi... je brode.

CORINNE, *avec dédain.* Ah! de la broderie!.. comme c'est femme!

ANTONIA. Et toi?

CORINNE. Moi! j'écris mes Mémoires.

ANTONIA. Tu ne fais que cela! et souvent deux ou trois heures par jour!

CORINNE. Cela me semble un devoir! quiconque a un peu marqué dans son siècle se doit à lui-même, et à ses contemporains, de léguer à l'avenir ce qu'il a vu, entendu, et surtout ce qu'il a senti.

ANTONIA. Cela me paraît bien du temps perdu.

CORINNE. Qu'oses-tu dire? les Mémoires secrets sont ce qu'il y a de plus précieux en littérature, et l'on ne saurait trop en composer! c'est comme qui dirait le daguerréotype de la pensée! et si tous les personnages célèbres avaient écrit les leurs!.. la vérité historique nous serait bien mieux connue!

ANTONIA. Tu crois?

CORINNE. C'est si intéressant de voir les grands hommes en déshabillé...

ANTONIA. Les grands hommes, soit... mais les femmes!..

CORINNE. Les femmes aussi!.. il y a un certain plaisir à se survivre! à livrer son portrait aux regards avides et curieux de nos petits neveux, et à poser encore dans la postérité!

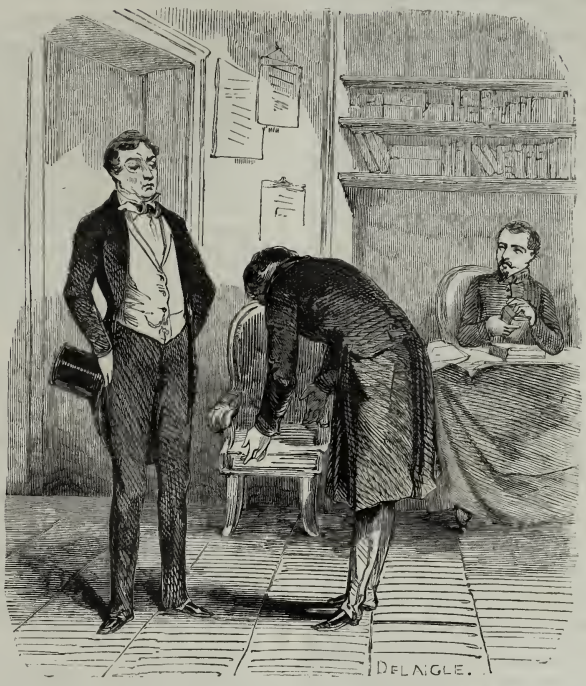
ANTONIA. Tu trouves? cela me semble déjà si fatigant de poser, comme tu le fais, dans le monde actuel.

CORINNE. Une fatigue! dis donc un plaisir! Toi, tu ne chéris que la retraite, tu crains qu'on ne parle de toi, tu voudrais toujours te cacher.

ANTONIA. Et toi te montrer!

CORINNE. C'est vrai! ah! si j'avais ton nom et ta naissance, si j'étais surtout presque libre de mes actions, j'irais partout... on ne verrait que moi!..

ANTONIA. Eh! mais cela commence déjà!



BOUVARD. La visite d'un grand homme est un bienfait des dieux. — Acte 1er, scène 8.

CORINNE. Autant que je le peux!.. Mais avec un père qui ne veut pas me conduire dans le monde, qui ne veut pas recevoir, qui craint la moindre dépense... comment donner des bals, des soirées, des raouts... tout ce qui vous met en évidence! Je ne peux me permettre ici que des plaisirs littéraires.

ANTONIA. C'est moins cher!

CORINNE. Des réunions savantes, des lectures poétiques...

ANTONIA. Cela ne coûte que des verres d'eau sucrée.

CORINNE. Et des éloges, chacun en reçoit...

ANTONIA. Ou en apporte! et ne crains-tu pas, toi, femme, que cela ne prête un peu au ridicule?

CORINNE. Oui, autrefois... du temps de Molière on se moquait des femmes .. beaux esprits... elles n'étaient alors que savantes; mais de nos jours.. ennuyées d'entendre rire à leurs dépens, elles se sont faites journalistes; depuis ce moment les hommes de lettres ne rient plus!.. ils ont peur!

ANTONIA. En vérité?

CORINNE. Eh oui! car ils se prosternent tous devant la puissance du feuilleton. Grâce à cette revue européenne et toute-puissante, dans laquelle je daigne écrire, tu peux les voir ici... dans mon salon... c'est à qui me fera la cour... et m'environnera d'hommages!.. tels ou tels qui estiment fort peu mes vers, en composent à ma louange qui ne sont pas meilleurs! ou font éclater, pour moi, dans leur prose, un enthousiasme que je leur rends... dans la mienne! Nous composons ensemble les anecdotes piquantes, les reparties spirituelles, que nous nous attribuons mutuellement; à tout propos, dans mes récits, j'ai soin de placer leur nom, à charge de revanche; c'est ainsi qu'on devient une puissance, un centre, un astre, autour duquel gravitent d'autres étoiles, planètes ignorées dont M. Leverrier lui-même ne pourrait dire le nom, et qui aspirent toutes à s'en faire un; or, c'est dans mon salon que s'élaborent les renommées littéraires, que se préparent les élections académiques! gloire et profit à mes amis, malheur à ceux qui n'en sont pas! nous élevons les uns, nous empêchons les autres d'arriver ; pour les premiers, mon

journal est un piédestal, pour les autres, une barrière... c'est connu! et grâce à ce double système, je tiens chacun dans ma dépendance par la crainte et par l'espoir! (*A un domestique qui entre portant un paquet de brochures.*) Qu'est-ce?.. ah! des gazettes, des revues, des brochures... (*Prenant le paquet des mains du domestique qui sort, et en offrant à Antonia.*) En veux-tu?

ANTONIA. Non, vraiment! (*D'un air d'effroi.*) Comment! tu vas lire tout cela?

CORINNE. Certainement! il faut voir si l'on dit de moi du bien ou du mal, afin de rendre avec impartialité l'un et l'autre!

ANTONIA. Mais c'est un travail!

CORINNE. Plus encore! Beaumarchais a dit: La vie de l'homme de lettres est un combat!

ANTONIA. La femme de lettres est donc obligée d'être une Jeanne d'Arc!

CORINNE. A peu de chose près!

ANTONIA. C'est terrible!

CORINNE. Non pas que plusieurs ne s'en dispensent! mais moi! (*Jetant les yeux sur un journal qu'elle a ouvert.*) « *Nouvelles extérieures, Afrique française ..*» peu m'importe?

ANTONIA, *se rapprochant d'elle.* Cela peut être intéressant!

CORINNE. Toi, qui n'y tenais pas? (*Lisant.*) «*Le ministre a reçu aujourd'hui des dépêches du maréchal, « apportées par M. Albert d'Angremont, capitaine aux « chasseurs d'Afrique.* »

ANTONIA, *à part.* O ciel! il est à Paris!

CORINNE, *se retournant.* Qu'est-ce donc?

ANTONIA. Rien!

CORINNE, *la regardant.* Ce trouble... cette émotion... il est évident que tu as quelque chose...

ANTONIA, *cherchant à sourire.* Moi!..

CORINNE. Je dois m'y connaître!.. on n'a pas écrit une demi-douzaine de romans, sans avoir quelques notions... en théorie du moins! et je n'ai jamais vu un article de journal produire sur toi un pareil effet... voyons? qui peut, dans ces trois lignes, t'intéresser aussi vivement! est-ce le maréchal ou le ministre? (*La regardant.*) Non? serait-ce par hasard le jeune capitaine? (*Voyant Antonia qui tressaille.*) Ah! tu le connais?..

ANTONIA, *cherchant à se remettre.* Je ne vois pas pourquoi je te le cacherais.

CORINNE. Tu me le cachais cependant! (*Vivement.*) Voyons! Dis-moi tout! je n'ai rien pour aujourd'hui, aucune anecdote! Cela fera un chapitre pour mes Mémoires... chapitre XVI, confidence d'Antonia, ma meilleure amie.

ANTONIA. Mais pas du tout... je ne te dirai rien, je n'ai rien à dire, ni à toi... ni... à la postérité... que cela ne regarde pas!

CORINNE. Si tu ne parles pas... j'arrangerai moi-même l'aventure... je la composerai... Il vaut mieux que tu me donnes les vrais détails.

ANTONIA. Il n'y en a pas! un pauvre jeune homme... sans fortune... mais plein d'honneur et de loyauté... un ami de mon frère... que ma tante aimait beaucoup!

CORINNE. C'est épidémique... un mal de famille!

ANTONIA. Il y a du reste cinq ans qu'il est absent.

CORINNE. Raison de plus pour penser l'un à l'autre... à ton âge surtout!

ANTONIA. Lui! jamais un mot... jamais un regard n'a pu me faire supposer qu'il s'occupât de moi.

CORINNE. Je ne parle pas de lui... mais de toi!

ANTONIA. Moi!.. de pareilles idées ne me sont même pas permises... mon frère, de qui je dépends, a d'autres projets.

CORINNE. Des projets de mariage... et tu ne m'en parles pas?

ANTONIA. C'était si peu intéressant... Je ne tiens ni aux dignités .. ni aux grands seigneurs...

CORINNE. C'en est donc un?

ANTONIA. Eh oui!.. un homme titré... un comte!..

CORINNE, *vivement.* Comtesse! tu serais comtesse... es-tu heureuse! c'est là le rêve de ma vie!

ANTONIA. Toi! la fille des arts et de la poésie... toi! un artiste, une muse!..

CORINNE. Quand les muses sont comtesses ou marquises, cela n'en vaut que mieux. Moi, je n'aime que les distinctions, les titres, la haute société. Dans tous mes écrits, je ne parle jamais que de duchesses... que de princesses, mes amies intimes... que je n'ai jamais vues! C'est une si belle chose qu'un grand nom... et s'il faut te l'avouer, la seule idée qui empoisonne mes succès, le désespoir et le malheur de ma vie, c'est de m'appeler Corinne Desgaudets.

ANTONIA. Allons donc!

CORINNE. Desgaudets!.. Crois-tu que la gloire puisse jamais adopter ce nom-là?

ANTONIA Pourquoi pas?

CORINNE. Desgaudets!

ANTONIA. Eh bien! pourquoi ne changes-tu pas ce nom contre celui d'un mari?..

CORINNE. Je ne demande pas mieux.

ANTONIA. Ton père est si riche... et il a pour toi tant d'affection...

CORINNE. Bien moins que pour sa caisse! Certainement nous vivons dans un siècle où il y a encore des amants de la gloire, mais mon père annonce hautement qu'il ne me donnera pas de dot, cela ne les encourage pas! Aussi les seuls partis qui se présentent pour moi ne sont que des littérateurs purs et simples... des gens qui écrivent...

ANTONIA. Eh bien!..

CORINNE. Fi donc!.. je n'estime que ceux qui font de la littérature, en grands seigneurs... dans leurs loisirs... quand ils ont le temps, et qui, grâce au ciel, ne l'ont jamais!.. quelque personnage haut placé, quelque illustration politique qui arrivera un jour au ministère et qui fera de l'histoire pendant que j'en écrirai!.. Vois donc quel avantage pour mes Mémoires!

ANTONIA. Eh bien! il faut te prononcer auprès de ton père!

CORINNE. C'est bien mon dessein... et à la première occasion...

ANTONIA. Elle ne tardera pas, car c'est lui! (*Les deux jeunes filles se tiennent à l'écart.*)

SCÈNE II.

ANTONIA, DESGAUDETS, CORINNE.

DESGAUDETS, *à part, entrant en rêvant.* Il ne faut jamais différer l'exécution des bonnes affaires, et j'ai voulu, avant de rentrer, prendre des renseignements positifs sur le neveu de mon ami d'Angremont. C'est décidément un excellent jeune homme que mon nouvel ami... Des talents, du cœur, de la franchise... trop peut-être, il se formera!.. De plus un petit patrimoine réel et assuré... cent louis de rentes en terres, et non pas en actions. Voilà une réunion de qualités bien rares par le temps qui court .. et le plan que j'ai formé,

pour lui, me sourit... (*Apercevant Antonia qui vient à lui.*) Ah! pardon, ma chère Antonia, je ne vous voyais pas...

ANTONIA. Je voudrais vous consulter, Monsieur, sur une lettre que mon frère vient de m'envoyer...

DESGAUDETS. Plus tard, ma chère pupille... si vous voulez bien le permettre... j'ai d'abord à traiter avec ma fille une question importante!..

ANTONIA. Et elle aussi!..

CORINNE, *qui s'est assise devant la table.* Oui, mon père...

DESGAUDETS. Cela se rencontre à merveille! (*Il reconduit Antonia jusqu'à la porte à droite. Pendant ce temps, Corinne, qui s'est assise près de la table à gauche, écrit sur le livre de ses Mémoires.*)

CORINNE, *écrivant.* « Chapitre XVII, entrevue de Co-« rinne avec son père. Éloquence et caractère qu'elle « déploie. Convaincu par la force de ses arguments, « M. Desgaudets est obligé de céder et de la marier à « celui qu'elle aime! »

—

SCÈNE III.

DESGAUDETS, CORINNE.

DESGAUDETS, *qui vient de reconduire Antonia, s'approche de Corinne qui écrit toujours.* Je te dérange!.. tu composes.

CORINNE, *se levant.* Non, mon père... quelques mots... qui plus tard serviront de jalons dans ma vie.

DESGAUDETS. Tu as donc bien peur de rien en perdre?

CORINNE. Je n'en ai déjà que trop perdu, et de mes plus beaux jours, j'ose le dire...

DESGAUDETS. Comment cela? Je n'ai jamais contrarié en rien tes idées ni tes goûts. Certes, j'aurais mieux aimé que tu eusses une aiguille, qu'une plume à la main! cela me faisait peine de voir souvent ton doigt et surtout ta robe tachée d'encre... mais c'était ta fantaisie... m'y suis-je opposé? non. J'aurais mieux aimé ne recevoir chez moi que de bonnes gens, et mon salon est le rendez-vous de tous les orgueils, de tous les ressentiments littéraires... tous amis qui se détestent; tempéraments poétiques et bilieux, que le succès d'autrui rend malades, que l'envie dévore, et qui volontiers deviendraient borgnes, pour rendre un rival aveugle. Voilà comme ils entendent les lumières... C'est là ton entourage et ta cour... Cela te convient? y trouverais-je à redire? non! car avant tout j'ai voulu que tu fusses heureuse! et le bonheur, selon toi... c'est la liberté!

CORINNE. Non, mon père!

DESGAUDETS. Tu me l'as dit cent fois.

CORINNE. Non, mon père!

DESGAUDETS. Je l'ai lu dans tous tes vers!

CORINNE. Ce n'est pas une raison. Il y a d'autres bonheurs encore, et c'est à ce sujet que j'ai désiré avoir, avec vous, un entretien sérieux!

DESGAUDETS. Je t'écoute!

CORINNE. J'ai vingt-deux ans, mon père!

DESGAUDETS. Tu crois?

CORINNE. Je l'écrivais encore hier dans mes Mémoires!

DESGAUDETS. Si tout y est de la même exactitude!..

CORINNE, *avec aigreur.* Je vous répète, mon père, que j'ai vingt-deux ans.

DESGAUDETS. Soit! je le veux bien!.. convenons-en... voilà tout. C'est convenu!

CORINNE, *avec force.* Je les ai!

DESGAUDETS, *de même.* Oui, certes!

CORINNE. Et vous ne songez pas à me marier?

DESGAUDETS. Si vraiment. Mais tu refuses tous les partis.

CORINNE. Il ne s'en présente point de convenable!

DESGAUDETS. C'est ta faute!

CORINNE. C'est la vôtre! Pourquoi dites-vous, partout, que vous ne me donnerez pas de dot!

DESGAUDETS. Parce que telle est mon intention! A quoi sert d'avoir dans sa famille une merveille, une muse, une Sapho... s'il me faut prosaïquement donner cent mille écus à un gendre, pour qu'il consente à prendre mon illustre fille? Il aurait donc son talent, son immense talent pour rien et par-dessus le marché. Est-ce que, poétiquement parlant, cette idée seule ne t'indigne pas?

CORINNE. Ce qui m'indigne, mon père, ce sont les prétextes que je vous vois prendre pour vous cacher à vous-même la vérité! Ce qui m'indigne, mon père, c'est cette soif de fortune qui vous porte à thésauriser sans cesse!

DESGAUDETS. Moi!

CORINNE. Oui, possesseur de plusieurs millions, il vous est plus doux de contempler votre or, que de voir le bonheur de votre fille, et si jusqu'ici le respect m'a fermé la bouche, ne croyez pas que depuis longtemps je n'ai pas souffert de votre... de votre...

DESGAUDETS, *voyant qu'elle s'arrête.* Achève... et dis comme tout le monde... de mon avarice, n'est-ce pas? J'espérais, avec toi du moins, ne pas être obligé de me justifier; mais puisque tu m'y forces, apprends donc un secret que tous ignorent... que toi seule connaîtras, et que je te défie de révéler... ce sera ta punition!

CORINNE, *interdite.* Que voulez-vous dire?

DESGAUDETS. Assieds-toi là. Nous étions deux frères, Alexandre et César Desgaudets. Nous avions, jeunes encore, un fort joli patrimoine, cinq ou six mille livres de rentes. Moi, garçon, je trouvais que c'était assez. Alexandre, mon frère aîné, n'était pas de cet avis. Il était ambitieux; il pensait qu'on ne pouvait jamais arriver ni trop vite ni trop haut; qu'il fallait, pour exister, une fortune de prince. Tu vois qu'il avait devancé son siècle, et qu'il était digne de vivre dans celui-ci. Il m'embrassa et partit pour Chandernagor ou Calcutta, que sais-je? pour faire sauter la Compagnie des Indes et devenir rajah, pour le moins; la vérité est que je n'entendis plus parler de lui. Quant à moi, qui aimais le repos, le bien-être, le confortable, je menai la vie de garçon et de rentier la plus heureuse, m'accordant, jusque dans leurs dernières limites, toutes les jouissances que peuvent donner six mille livres de rentes! il y en a beaucoup, même pour un sage! Ce fut là mon bon temps! Par malheur, l'amour vint tout gâter. J'épousai une femme sans fortune... et bientôt nos charges augmentèrent, car nous eûmes d'abord une fille, Corinne Desgaudets, ici présente, puis d'autres enfants que j'ai perdus..... puis ta pauvre mère toujours souffrante et malade. Il y a de cela plus de vingt-huit ans. (*Voyant Corinne qui fait un geste, et s'interrompant.*) Non, vingt-deux!.. c'est convenu! Depuis ce temps je m'habituai à économiser, non pour moi, mais pour vous; ce bien-être intérieur, ce confortable que j'aimais tant, j'y renonçai, avec peine, je l'avoue; mais je me disais : J'en serai récompensé par l'estime du monde et de mes amis. Erreur!.. garçon, l'on m'accueillait; père de famille, chacun me ferma sa porte!

CORINNE. Ah! c'est indigne!

DESGAUDETS. D'accord! mais le monde est ainsi fait. C'est depuis ce jour-là, mon enfant, que je suis devenu philosophe! philosophe pratique du plus haut étage... et dans ma mansarde, oubliant et oublié, bien des années s'écoulèrent ainsi, lorsqu'un matin, des journaux allemands annoncent qu'Alexandre Desgaudets, qui avait fait une fortune immense, vient de mourir au fond de la Hongrie, laissant un héritage de trois millions... Les journaux de Paris le répètent, et chacun se dit: Mais j'ai connu autrefois César Desgaudets, son frère... quel bon vivant! quel aimable jeune homme! et quel cœur dévoué... quel excellent père de famille! — C'était mon ami intime. — Et à moi aussi! — Savez-vous ce qu'il est devenu? — Non vraiment. — Ni moi! — Ni moi! — Je parais, en ce moment, descendant de ma mansarde! ceux qui ne me regardaient plus me reconnaissent. Les poignées de mains, les invitations, les dîners m'accablent de tous côtés... J'avais retrouvé mon confortable et tous mes amis d'autrefois! que dis-je? cent fois plus encore! Comme dans toutes les restaurations, ils avaient germé et pullulé pendant l'interrègne. Et le crédit que l'on m'accordait déjà, et le salut fraternel des grands capitalistes!.. et le sourire des jolies femmes!.. je me laissai faire. J'acceptais toutes les amitiés sans me laisser éblouir, et tous les dîners sans me laisser enivrer... je t'ai dit que j'étais devenu philosophe. Et abandonnant pour quelques mois ma nouvelle cour, je me rendis en Hongrie, pour liquider l'héritage de mon frère Alexandre.

CORINNE. Les trois millions...

DESGAUDETS. Oui, mon enfant; mais, hélas...

CORINNE. Il n'avait pas trois millions?

DESGAUDETS. Si vraiment... à peu près. Mais en payant les legs particuliers, qui étaient considérables, les dettes, qui l'étaient encore plus, et surtout les droits de succession dus au gouvernement autrichien, car il en coûte très-cher pour mourir en Autriche, je vis bientôt, moi qui me connais en affaires, qu'il ne resterait à peu près rien au légataire universel.

CORINNE. Rien! grand Dieu!

DESGAUDETS. Que cet hôtel à Paris... petit hôtel charmant... que mon frère avait fait acheter, de loin, dans l'intention d'y finir ses jours; mais qu'il n'avait jamais habité, et qui, à peine achevé, demandait des réparations... de grosses réparations!..

CORINNE. C'est vrai!

DESGAUDETS. Ce qui eût absorbé mes six mille livres de rentes. Le vendre dans ce quartier éloigné, et dans l'état où il est, ajoutait peu à ma fortune, trahissait à tous les yeux ma véritable position, et me livrait de nouveau, aux dédains ou à l'indifférence de l'amitié. Je regardai autour de moi, et je me dis: Dans ce siècle, où la vérité est passée de mode et où personne n'en fait usage, pourquoi m'en servirais-je? qui m'oblige à la dire? s'ils veulent absolument que je sois héritier de trois millions, je ne suis pas forcé de les éclairer, encore moins de leur raconter mes affaires de famille. Aussi, à mon retour, je gardai un silence absolu. Je m'installai dans cet hôtel, où je repris le train de vie que je menais dans ma mansarde. Je ne changeai rien à mes anciennes habitudes d'économie, qu'aujourd'hui ils appellent tous de l'avarice.

CORINNE. O ciel!

DESGAUDETS. A commencer par ma fille! mais, qu'en est-il résulté? moi économe... on daignait à peine me regarder... moi avare, chacun me salue. Quand j'avais une vertu, on s'éloignait de moi... je me suis doté d'un vice... et partout l'on m'honore!.. (*Il se lève.*)

CORINNE, *se levant aussi.* Eh! qu'y gagnez-vous, de grâce?

DESGAUDETS. Ce que j'y gagne!.. c'est qu'en ce siècle, où il y a si peu d'amis, j'en rencontre à chaque pas!.. c'est qu'on me choie, c'est qu'on me caresse, c'est qu'on m'invite! pas une fête, pas une soirée où je n'assiste! je vais partout et ne reçois jamais... c'est tout simple... je suis avare!!! ce que j'y gagne!.. c'est que, fréquentant les gens du grand monde, je puis, sans qu'on s'en étonne, me priver de toilettes élégantes, de chevaux, d'équipages, de cadeaux au jour de l'an, et d'étrennes aux petits enfants. Je puis refuser les billets de loterie des dames, leurs billets de concerts, et leurs listes de souscriptions... je suis avare!!! grâce à ce titre protecteur et aux priviléges qui en dépendent, j'ai déjà, vivant bien et ne dépensant rien, presque doublé mon petit capital, pour toi, ingrate, pour toi seule!

CORINNE, Ah! mon père!..

DESGAUDETS. Mais de là aux millions que tu espérais il y a loin encore! voilà pourquoi je cherchais et cherche toujours un gendre raisonnable! voilà pourquoi je publie partout que je ne donne pas de dot... c'est un puff comme un autre, excepté qu'il est vrai, car moi je ne veux tromper personne! et cependant cette fortune qu'on me suppose peut devenir un jour réelle... en partie du moins!

CORINNE, *avec joie.* Que dites-vous?

DESGAUDETS. Écoute-moi, mon enfant; de nos jours, il faut être riche, pour faire fortune. Or, me croyant riche, chacun vient me proposer les moyens de le devenir plus encore! c'est à qui m'offrira d'excellentes affaires, d'immenses bénéfices, dont je ne prends que ce que mes capitaux me permettent d'accepter, et ma modération passe, auprès des uns, pour l'avarice qui craint de perdre, auprès des autres, pour l'opulence rassasiée qui dédaigne de gagner. Dans ce moment encore, deux ou trois Compagnies rivales se disputent le crédit et l'appui de mon nom... et maintenant que tu connais la prétendue avarice de ton père!.. silence, car si on savait qu'elle est usurpée et que j'ai osé prendre un défaut que je n'avais pas...

CORINNE. Le monde serait sans pitié!

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *puis* MAXENCE ET ALBERT.

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le vicomte de La Roche-Bernard.

DESGAUDETS. Qu'il soit le bienvenu!

LE DOMESTIQUE. Et monsieur le capitaine Albert d'Angremont.

CORINNE, *à part.* La passion d'Antonia... (*Haut.*) Quelle rencontre!..

DESGAUDETS. Tu le connais?

CORINNE. Non, mais je suis enchantée de le voir.

DESGAUDETS. Et moi aussi!.. (*Lui montrant Albert qui paraît en ce moment avec Maxence.*) Comment le trouves-tu?

CORINNE. Très-bien!..

DESGAUDETS. Tant mieux!

CORINNE, *à part.* Très-bien... pour un Africain!.. ce

sera pour mes Mémoires une page originale. Un portrait chaud et coloré où l'on sentira le soleil d'Afrique! (*Pendant ce temps, Maxence et Albert, qui sont descendus au bord du théâtre, saluent Desgaudets et la fille.*)

ALBERT. Je n'ai pas perdu de temps, Monsieur, pour profiter de la permission que vous m'aviez donnée... et venant pour mon plaisir, j'ai rencontré mon ami Maxence!

MAXENCE. Qui venait pour affaires. Vous savez, Monsieur, que le comte de Marignan, moi, et plusieurs riches capitalistes, nous sollicitons une nouvelle ligne de chemin de fer, et dans le cas où nous l'obtiendrions, nous voulons vous prier d'accepter la présidence du conseil d'administration.

DESGAUDETS. Il faudrait pour cela être actionnaire, et je ne le suis pas!

MAXENCE. Eh bien! jetez là-dedans, comme moi, quatre ou cinq cent mille francs! c'est facile!

DESGAUDETS. Parlez pour vous, monsieur le vicomte, dont la fortune est brillante et assurée... mais moi, c'est différent!

MAXENCE. Allons donc!.. vous qui êtes trois ou quatre fois millionnaire!

DESGAUDETS. C'est ce qui vous trompe!.. je suis bien loin... mais très-loin d'être aussi riche qu'on le croit.

MAXENCE, *bas, à Albert.* Le vieil avare!

DESGAUDETS. Et chacun, je vous le jure, s'abuse à ce sujet... vous tout le premier!

MAXENCE. Vous voulez rire! mais nous tenons tellement à vous avoir à la tête du conseil d'administration, que je viens, au nom de nos actionnaires et au mien, vous prier de vouloir bien accepter, en cas de succès, une promesse de cinquante actions gratuites et rémunératoires, comme on dit! (*Voyant Desgaudets qui veut parler.*) Je compte tellement sur vous, que j'ai presque promis votre consentement.

DESGAUDETS. J'aurais mauvaise grâce à vous faire manquer à votre parole, et dès que vous le voulez tous...

MAXENCE. A la bonne heure!.. j'ai là les coupons! je n'ai qu'à les signer... Pendant ce temps, mon ami Albert... aurait, je crois, à vous parler.

DESGAUDETS, *riant.* Et moi aussi. (*Bas, à Corinne.*) Laisse-nous.

CORINNE. Pourquoi cela?

DESGAUDETS. Je te le dirai plus tard. Laisse-nous!

CORINNE. C'est singulier!

MAXENCE. Veuillez en même temps, Mademoiselle, dire à ma sœur Antonia que je l'attends.

CORINNE. Oui, Monsieur... (*A part.*) Je vais la prévenir que le jeune capitaine est ici... Surprise... reconnaissance...

DESGAUDETS, *avec impatience.* Eh bien! Corinne...

CORINNE. Je m'en vais, mon père, je m'en vais... (*Elle sort.*)

—

SCÈNE V.

DESGAUDETS, ALBERT, MAXENCE, *à la table à gauche et écrivant.*

DESGAUDETS. Eh bien! mon jeune ami!

ALBERT. Eh bien! Monsieur, vous m'avez montré ce matin une telle bienveillance... que je ne crains pas de m'adresser à vous... pour un service...

DESGAUDETS. Un service! vous m'avez donné l'exemple!.. et si cela dépend de moi...

ALBERT. J'ai quelques terres dans la Beauce...

DESGAUDETS. Je le sais!.. je suis allé aux informations.

ALBERT. On a dû vous dire alors que mon patrimoine valait à peu près cent mille francs!

DESGAUDETS. Pour le moins!..

ALBERT. Prêtez-les-moi?

DESGAUDETS. A vous!

ALBERT. J'aurais pu m'adresser à un notaire... mais il me faut cette somme, aujourd'hui, à l'instant. Voilà pourquoi je vous la demande.

DESGAUDETS. Je croyais vous avoir dit ce matin, qu'en fait d'affaires, il fallait se défier de tout le monde.

ALBERT. Cet argent n'est pas pour moi!

DESGAUDETS. Raison de plus... se ruiner pour son compte, passe encore! mais pour un autre, c'est absurde!

ALBERT. Quand c'est pour un ami...

DESGAUDETS, *haussant les épaules.* Un ami!.. allons donc...

ALBERT. Qu'osez-vous dire?

DESGAUDETS, *montrant Maxence.* Interrogez monsieur le vicomte?.. il vous dira comme moi ce que c'est, dans ce temps-ci, qu'un ami qui demande de l'argent?

ALBERT. Quand c'est un homme de naissance... un gentilhomme...

DESGAUDETS, *effrayé.* Un gentilhomme, dites-vous. des gentilshommes, de nos jours!

ALBERT. Oui, Monsieur!

DESGAUDETS. C'est donc la bourse ou la vie qu'on vous demande?

ALBERT. Par exemple!

MAXENCE, *avec colère.* Comment?

ALBERT. Celui-là, Monsieur, est un vrai gentilhomme; enfin, un honnête homme!

DESGAUDETS. Ah! c'est différent! voilà maintenant les gens de qualité!

ALBERT. Et si je vous le nommais...

DESGAUDETS. Qui donc?

ALBERT, *s'arrêtant sur un geste de Maxence.* Mais cela m'est défendu!

DESGAUDETS, *avec ironie.* Ah! je comprends!.. par égard pour sa noble famille!

MAXENCE, *lui remettant les actions.* Monsieur...

DESGAUDETS, *prenant les actions qu'il sert dans sa poche et s'adressant à Albert.* Monsieur, on a dû vous dire que j'étais avare!.. la vérité est que je tiens à bien placer mon argent, et tout en refusant l'affaire dont vous me parlez, je veux vous en proposer une autre où nous serons associés.

ALBERT. Que dites-vous?

DESGAUDETS. Vous venez de voir ma fille! ma fille unique... Je vous l'offre en mariage.

MAXENCE, *étonné.* Ah! bah! vous, Monsieur?..

DESGAUDETS. Moi!..

ALBERT, *de même.* A moi, Monsieur!

DESGAUDETS, *vivement.* Permettez, permettez... je ne lui donne pas de dot... je me hâte de vous en prévenir. Je ferai quelque chose cependant... de mon vivant, et après moi elle aura... autant que vous, pour le moins.

MAXENCE. Je le crois bien... et c'est superbe!.. Vous êtes, mon cher Desgaudets, d'une originalité... vous mériteriez d'être Anglais!

DESGAUDETS, *à Albert.* Eh bien! qu'en dites-vous?

ALBERT, *avec émotion.* Vous me voyez... si surpris... si étourdi d'une générosité pareille, que je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance, je ne le

puis que par ma franchise... par ma loyauté même, qui me défend, Monsieur, d'accepter l'honneur que vous voulez me faire!

MAXENCE. Y penses-tu?

DESGAUDETS. Comment cela?

ALBERT. Pour me rendre digne d'un si noble procédé, il faudrait promettre à mademoiselle votre fille un dévouement absolu... un amour enfin... que je n'ai pas... et que j'éprouve pour une autre!

MAXENCE. Allons donc!

DESGAUDETS. Vous êtes amoureux?

ALBERT. Sans qu'aucun espoir me soit permis, ni possible! mais donner sa foi, quand le cœur et la pensée sont ailleurs, cela ne me semble pas d'un honnête homme... Je m'en rapporte à vous-même, Monsieur... qu'en pensez-vous?

DESGAUDETS. Que vous êtes un absurde et digne jeune homme! votre refus même me prouve que j'avais bien choisi mon gendre.

ALBERT. Vous ne m'en voulez pas?

DESGAUDETS. C'est à moi de vous demander excuse, car d'avance, et persuadé que vous accepteriez, j'avais vu, chemin faisant, quelques amis, entre autres, Duperron, un chef de bureau au ministère...

ALBERT. Et pourquoi?

DESGAUDETS. Les apostilles ne coûtent rien à nous autres avares! je vous avais recommandé... comme on recommande un gendre... avec chaleur! et si vous m'en croyez, ne les détrompez pas, du moins pendant quelques jours...

ALBERT, *étonné*. Comment, Monsieur?

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; ANTONIA, *entrant vivement et avec émotion par la porte du fond.*

ANTONIA, *à Maxence*. On m'a dit, mon frère, que vous étiez ici.

ALBERT, *à part*. Antonia!..

ANTONIA, *à part*. M. Albert!.. (*Ils se saluent. A Desgaudets.*) Et voici M. le comte de Marignan qui vient d'entrer dans votre cabinet où il vous attend, m'a-t-il dit, pour une importante affaire!..

DESGAUDETS. Je vais le recevoir. (*A Albert.*) Vous, mon jeune ami, passez au plus tôt chez notre chef de bureau, il est bon que vous causiez avec lui!

ALBERT. Pourrais-je lui parler de madame de Saint-Avold... de la veuve de mon général?

DESGAUDETS. Certainement; moi, de mon côté, je vais en toucher quelques mots à M. de Marignan, qui est plus puissant que moi, car il est lié intimement avec le secrétaire général.

ALBERT. Ah! vous voulez m'accabler, Monsieur.

DESGAUDETS. Non! mais vous prouver que je n'ai pas de rancune... adieu! (*Il sort par la porte à droite.*)

—

SCÈNE VII.

ANTONIA, ALBERT, MAXENCE.

MAXENCE, *courant vivement à Albert*. Ah çà! maintenant qu'il n'est plus là, expliquons-nous? Ce que tu viens de faire et de dire a-t-il le sens commun?

ANTONIA. Qu'est-ce donc?

MAXENCE. Je m'en rapporte à ma sœur elle-même! qui est de bon conseil. Ce vieil avare... ce grippe-sous millionnaire, Desgaudets, en un mot, dans un moment non lucide, dans un accès de fièvre au cerveau, lui propose à lui, officier sans fortune, sa fille en mariage!

ANTONIA. Est-il possible!

MAXENCE. Tu es comme moi, tu n'en peux revenir! le fait te semble fabuleux, et voilà qui l'est plus encore... Albert refuse...

ANTONIA. Vous, Monsieur!

ALBERT, *avec trouble*. Oui, Mademoiselle... chacun a ses idées... je ne tiens pas aux richesses... qu'en aurais-je fait?

MAXENCE. Il fallait toujours accepter... sinon pour toi... du moins pour tes amis... en revanche, nous t'aurions guéri de ta passion!..

ANTONIA, *avec curiosité*. Une passion...

MAXENCE. Autre absurdité! à laquelle il sacrifie un avenir superbe!

ANTONIA. Et sans doute... monsieur Albert est payé de retour?

ALBERT, *vivement*. Non, Mademoiselle... et je n'ai jamais pensé que ce fût possible.

MAXENCE. Quelque bégueule!.. quelque prude... quelque dévote...

ANTONIA. Vous la connaissez donc... mon frère?

MAXENCE. Pas du tout... il n'a jamais voulu me la nommer... ce qui est déjà mauvais signe. Lorsque j'aimais quelqu'un qui en valait la peine... tout le monde le savait... dans ces cas-là... il faut de la franchise... (*Passant à la table à gauche reprendre ses papiers et son portefeuille.*) et il en aura peut-être plus avec toi.

ANTONIA, *s'approchant d'Albert qui vient de se jeter dans un fauteuil, à droite*. Si ma bonne vieille tante était là... vous lui diriez tout, j'en suis sûre!

ALBERT. Peut-être!

ANTONIA, *s'asseyant près de lui*. Eh bien, Monsieur, ne puis-je la remplacer?.. et si mes conseils... si mon amitié... déjà ancienne... a sur vous encore quelque pouvoir...

MAXENCE, *d'un ton brusque*. Eh oui!.. dis à ma sœur... ce qui en est... elle ne te trahira pas... nomme-lui la personne pour qui tu te meurs d'amour?

ANTONIA. Oui, Monsieur, parlez... Quelle est-elle?

ALBERT, *après un instant d'hésitation, et à voix basse*. Vous!

ANTONIA, *se levant vivement*. O ciel!

MAXENCE, *se retournant de la table à droite*. Eh bien! la connais-tu?

ANTONIA, *vivement*. Non!.. il refuse. Il n'a voulu rien dire!

MAXENCE. Tant pis pour lui!

ANTONIA, *avec émotion*. Mais nous retenons ici monsieur Albert... qui est attendu chez un chef de bureau... il y va de ses intérêts.

ALBERT, *vivement*. Ah! qu'importe?

ANTONIA. Non vraiment!.. il ne faut pas les négliger...

MAXENCE. Certainement.

ANTONIA, *timidement*. Demain, monsieur Albert... et si mon frère le permet...

MAXENCE. Comment donc?

ANTONIA. J'aurai à vous parler.

ALBERT, *avec émotion*. Est-il possible!

MAXENCE, *riant*. Pour lui dire ce que tu penses de sa conduite.

ANTONIA, *avec bonté*. Oui, mon frère... (*A Albert, qu'elle regarde avec tendresse.*) Adieu, monsieur Albert... (*Lui tendant de loin la main.*) A demain!

ALBERT, *la regardant avec expression et espoir.* A demain!.. (*Il sort en faisant un geste de bonheur.*)

—

SCÈNE VIII.

ANTONIA, MAXENCE.

MAXENCE, *gaiement.* Ah! nous voilà seuls, parlons raison!.. cela m'arrive rarement... mais quand une fois j'y suis .. (*A demi-voix.*) Tu as reçu ma lettre?

ANTONIA, *sortant de sa rêverie.* C'est vrai!.. je n'y pensais plus.

MAXENCE, *gaiement.* Pour toi qui me sermones sans cesse et qui es toujours pour les partis raisonnables... je ne pouvais mieux choisir! (*En confidence.*) Il est ici!

ANTONIA, *étonnée.* Comment?

MAXENCE. Certain de mon aveu, il vient (*Montrant l'appartement à gauche du spectateur.*) demander celui de ton subrogé tuteur, puis le tien.

ANTONIA, *vivement.* Quoi!.. M. de Marignan!

MAXENCE, *déclamant.* C'est toi qui l'as nommé! (*Avec chaleur.*) Jeunesse, fortune, réputation... il jouit d'une estime universelle!..

ANTONIA, *froidement.* Universelle!.. oui. Les hommes de lettres l'admirent comme un profond politique, et les hommes d'Etat le reconnaissent pour un grand littérateur; dans le monde, je l'ai toujours trouvé froid, sec et poli, occupé d'une seule chose, de l'effet qu'il produisait, et d'une seule personne...

MAXENCE. De toi!

ANTONIA, *souriant.* Non, de lui, pour qui il professe une préférence marquée et un amour exclusif! Du reste, sa présence ne me cause aucune peine, ni son absence aucun regret; son mérite me laisse l'usage de toute ma raison et me permet de vous dire, mon frère, que ce n'est pas là l'époux que je choisirais!

MAXENCE, *riant d'un air embarrassé.* Ah!.. ah!.. de sorte que tu ne partages pas mon enthousiasme?

ANTONIA. Nullement.

MAXENCE, *de même.* Et que s'il vient, tout à l'heure, pour savoir la réponse...

ANTONIA. Vous le prierez de ne pas me la demander.

MAXENCE, *de même.* Comme tu voudras... Après tout, les inclinations sont libres... et quant à mes engagements envers lui... des hypothèques, des lettres de change et autres titres exigibles, ne t'effraie pas!.. il n'en sera ni plus ni moins!.. si je réussis un jour... tout sera payé... c'est aisé! si je ne réussis pas, ce sera bien plus facile encore; la liquidation ne sera pas longue...

ANTONIA, *l'observant avec inquiétude.* Que voulez-vous dire?

MAXENCE, *avec une gaieté forcée.* Vois-tu, ma chère sœur, je ne connais l'existence que d'une seule manière, somptueuse et opulente, c'est-à-dire heureuse et considérée; mais quand on n'a pas quatre-vingt à cent mille francs à dépenser par an, on est bien près du ridicule, et c'est ce que je ne supporterai jamais. Il faut bien vivre ou ne plus s'en mêler... c'est mon système!

ANTONIA. Vous ne parlez pas sérieusement... car enfin vous êtes un galant homme, un homme d'honneur!

MAXENCE, *gaiement.* Eh bien! je le prouve!.. et si je me tue...

ANTONIA, *à part.* O ciel!.. (*Avec émotion.*) En se tuant, mon frère, on ne paie pas ses dettes; on prouve seulement qu'on n'a ni l'énergie, ni le courage de les acquitter!

MAXENCE, *avec dépit.* Antonia!..

ANTONIA, *vivement.* Je sais que beaucoup de jeunes gens professent votre système; ils le trouvent facile, commode et héroïque!.. moi, qui ne m'y connais pas, je trouve tout uniment que c'est lâche!.. (*Voyant Maxence qui fait un geste de colère.*) Oui, Maxence, je ne suis qu'une femme, mais pour sauver votre honneur, le nôtre, pour conserver notre nom pur et intact, rien ne me coûterait, je serais prête à tous les sacrifices... et vous qui êtes un homme... qui êtes jeune, qui avez des talents, de l'esprit, de l'éducation, vous n'auriez pas la force de travailler pour refaire votre fortune, pour reconquérir l'estime et la considération... (*Avec indignation.*) Ah! non, non, ne me dites pas cela, mon frère!

MAXENCE, *avec impatience.* Travailler!.. travailler!. certainement c'est très-beau!.. en théorie!.. mais pour regagner sa fortune, autrement que par un coup de dé, il faut du temps! et mes créanciers ne m'en laisseront pas!

ANTONIA, *avec émotion.* Eh bien!.. ne devez-vous pas demain, du moins vous me l'avez dit, recevoir chez notre notaire le prix de la terre de Jumièges qui a été vendue plus d'un million, et qui nous appartient en commun?

MAXENCE, *avec embarras.* Oui, sans doute... mais, grâce aux emprunts et aux hypothèques, ma part est entièrement absorbée!

ANTONIA. La mienne ne l'est pas!.. prenez-la, mon frère, et le reste de mes biens s'il le faut! payez M. de Marignan, payez tous vos créanciers, et vivez! (*Avec force.*) Vivez... ne fût-ce que pour faire oublier votre vie passée!

MAXENCE. C'est impossible!.. c'est absurde!.. tu ne peux, tu ne dois disposer de rien.

ANTONIA. Si je le veux cependant!

MAXENCE. Les lois s'y opposent! et moi avant tout, moi ton tuteur!.. Passe pour ruiner ses créanciers, mais sa sœur!.. Décidément mon moyen vaut mieux et j'y reviens.

ANTONIA. N'est-il donc point d'autres ressources?

MAXENCE. Aucune.

ANTONIA. Des amis?

MAXENCE. Des amis!.. m'en préserve le ciel! c'est un ami qui me tient en son pouvoir! c'est un ami qui, dès demain, dès aujourd'hui, s'il le veut, peut, dans sa vengeance, disposer de ma liberté!

ANTONIA. M. de Marignan... ô ciel!

MAXENCE, *riant avec ironie.* Oui! oui! des huissiers, des recors! à moi! un vicomte, un gentilhomme! Souffrir que dans le beau monde on me raille, et que plus encore... on me plaigne!.. Non, non, je ne leur donnerai pas ce plaisir, j'y suis, parbleu! bien résolu.

ANTONIA, *avec effroi.* Grand Dieu!

—

SCÈNE IX.

CORINNE, *sortant de l'appartement à droite*; ANTONIA, MAXENCE.

MAXENCE, *gaiement.* Eh! la charmante Corinne!.. (*Haut, à Antonia.*) Tu es donc la maîtresse de refuser ou d'accepter la main de M. de Marignan...

CORINNE. Comment! sa main?

MAXENCE, *de même.* Cela te regarde! et quelle que

ANTONIA, *lisant.* « Attends-moi ce matin, ma chère sœur. » — Acte 2, scène 1re.

soit ta décision, je me charge de la lui annoncer.....

ANTONIA, *effrayée.* Mon frère!..

MAXENCE. Et pour le reste, que cela ne t'inquiète pas, car, vrai!.. cela n'en vaut pas la peine! (*Il sort par la porte à gauche.*)

ANTONIA, *hors d'elle-même.* Et c'est moi qui serais cause!..

CORINNE, *lui prenant la main.* De quoi donc?

ANTONIA, *dégageant sa main.* Laisse-moi!

CORINNE. Que veux-tu faire?

ANTONIA. Accepter! (*Elle s'élance dans l'appartement à gauche, sur les pas de son frère, et disparaît.*)

—

SCÈNE X.

CORINNE, *seule, poussant un cri.* Accepter! M. de Marignan qui veut l'épouser... Je n'en puis revenir encore! (*Montrant Antonia qui vient de disparaître.*) Et elle aussi, qui veut devenir comtesse!.. c'est indigne... car enfin elle ne l'aime pas, elle en aime un autre, elle en est convenue tantôt avec moi!.. et sacrifier à l'ambition l'amour et l'amitié... Ce ne sera pas... Je suis là, je m'y opposerai... Je la donnerai, malgré elle, à celui qu'elle aime! (*Allant à la table à droite, et posant la main sur ses Mémoires.*) « Chapitre XVIII. Comment « Corinne finit par unir Albert et Antonia. (*Prenant « le cahier à la main et s'avançant au bord du théâtre.*) « Et comment elle se vengea du perfide comte... en « l'épousant! » (*Elle sort par la porte à droite, en emportant le manuscrit.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DESGAUDETS, *sortant de la porte à gauche*; ALBERT, *entrant par le fond.*

DESGAUDETS. Vous, mon jeune ami... chez moi... et de si bon matin!

ALBERT. « Vous ! » Acte 2, scène 7.

ALBERT, *regardant autour de lui.* Je n'ai pas pu dormir de la nuit.

DESGAUDETS. Et pourquoi donc, s'il vous plaît?

ALBERT. Un espoir... un rêve... auquel je ne peux croire, et dont je n'oserais parler à personne au monde... et puis... une chose qui vous contrariera sans doute, et que je me hâte de vous apprendre, pour que vous ne m'en vouliez pas. Depuis hier, je rencontre une foule de gens qui me tendent la main et m'accablent de prévenances : « J'espère que la for-« tune ne vous fera pas oublier vos amis, me disent-« ils... » et ils me complimentent, en me saluant du nom de votre gendre ! J'ai beau répondre que l'on me flatte d'un honneur qui n'est pas, ils prennent ma franchise pour de la discrétion, et semblent refuser de me croire !

DESGAUDETS. Le peu de mots que j'ai dits hier à mon ami le chef de bureau, aura sans doute causé cette erreur, qui vous prouvera l'excellence de mon système... à savoir : que tel petit mensonge innocent aura souvent rapporté beaucoup plus qu'une grosse vérité... Et si vous en doutez encore, je vous avouerai que l'on m'a prévenu ce matin, et en confidence, que mon gendre le capitaine allait être nommé chef d'escadron !

ALBERT. Moi !

DESGAUDETS. Avancement mérité !

ALBERT. Qui cependant n'est accordé qu'à votre gendre, quand depuis longtemps il aurait dû l'être, à moi, à ma conduite, à mes blessures !.. Et une telle injustice...

DESGAUDETS. N'allez-vous pas vous en fâcher, et réclamer ?

ALBERT. Oui, sans doute !

DESGAUDETS. Eh ! acceptez toujours !.. n'importe à quel titre !

ALBERT. Et si l'on m'accuse un jour de n'avoir obtenu ce grade que par l'intrigue et la faveur.

DESGAUDETS, *haussant les épaules.* Une pareille calomnie !..

ALBERT. Eh ! mon Dieu... il s'en répand souvent de si absurdes... Votre ami le chef de bureau, que j'ai rencontré et qui est discret, car il ne m'a pas parlé

de moi, m'a appris que la femme de mon pauvre général, madame de Saint-Avold, allait voir sa pension augmentée, à la sollicitation d'un grand seigneur; et, en effet, vous m'aviez promis hier, de faire recommander par M. de Marignan, une pétition...

DESGAUDETS. Qu'il a apostillée de sa main, et que j'ai portée moi-même à son ami, le secrétaire général.

ALBERT. Eh bien! Monsieur, on a ajouté, avec un sourire malin : « Il paraît que ce grand seigneur protége madame de Saint-Avold d'une manière toute particulière, et qu'il lui porte même, en secret, l'intérêt le plus vif... — Ce n'est pas! me suis-je écrié, qui a pu vous dire une pareille imposture? — Le premier commis, qui le tenait du secrétaire général lui-même! » Vous comprenez qu'à l'instant j'ai couru dans les bureaux...

DESGAUDETS, *effrayé*. Ah! mon Dieu!

ALBERT. Chez le premier commis... chez le secrétaire général, rétablissant les faits et la vérité... leur disant que madame de Saint-Avold avait cinquante-cinq ans... leur prouvant que M. de Marignan ne la connaissait même pas et ne l'avait jamais vue...

DESGAUDETS. Vous avez fait ce coup-là?

ALBERT. Oui, Monsieur..... j'ai justifié cette pauvre femme!

DESGAUDETS. Et vous lui avez ôté sa pension!

ALBERT. Moi!.. comment cela?

DESGAUDETS. M. de Marignan, qui tient à se faire des amis, apostille toutes les pétitions qu'on lui présente, sans les lire, c'est connu au ministère, et pour donner à celle-là un caractère distinctif, un cachet particulier qui attirât sur elle l'attention et l'intérêt... j'avais glissé à l'oreille du secrétaire général quelques mots... accompagnés d'un sourire... de ces mots qu'on peut interpréter et amplifier... à volonté!

ALBERT, *avec colère*. Mais vous avez donc la manie... la rage des... amplifications?

DESGAUDETS. *frondement*. C'est mon système! le seul pour arriver. Aussi, vous le voyez... j'avais réussi... tandis que vous! Je ne m'étonne plus maintenant de cette lettre à laquelle je ne comprenais rien... (*Lui donnant une lettre.*) Vous pouvez l'expliquer!

ALBERT, *la regardant d'un air troublé*. C'est de madame de Saint-Avold... et elle vous est adressée!.. (*Lisant.*) « Monsieur, j'apprends par un employé du « ministère, et je ne sais comment vous en remercier, « que vous aviez, sans me connaître, parlé en ma fa- « veur. On allait m'accorder le supplément de pension « que vous aviez demandé pour moi, lorsque quel- « qu'un... (je ne puis encore le croire) M. Albert d'An- « gremont, que mon mari a comblé de bontés, est « venu détruire l'effet de vos soins. Je ne sais ce qu'il « a pu dire *contre nous*, dans les bureaux, mais toute « la bonne volonté qu'on nous témoignait s'est éva- « nouie, et devant un procédé aussi indigne... devant « une ingratitude pareille... » (*N'achevant pas la lettre.*) Ah! c'est à confondre!.. c'est moi qu'on accuse... et c'est vous qu'on remercie...

DESGAUDETS. Vous le voyez!

ALBERT. Moi qui chéris la mémoire du général... Moi qui défendais l'honneur de sa veuve... courons du moins la détromper!

DESGAUDETS, *le retenant*. Attendez donc! j'ai une invitation à vous transmettre de la part de M. de Marignan et de la mienne.

ALBERT. A moi!..

DESGAUDETS. Comme ami de Maxence et de sa famille, vous êtes prié d'assister au contrat qui se signe aujourd'hui chez moi... ainsi qu'au dîner et à la soirée que nous donne chez lui M. de Marignan.

ALBERT. Un contrat ce matin... un dîner ce soir... et pourquoi donc?

DESGAUDETS. Pour le mariage d'Antonia, ma pupille!

ALBERT. O ciel! et avec qui?

DESGAUDETS. Avec M. de Marignan... c'est décidé depuis hier soir... et je suis encore à me demander comment elle y a consenti!.. (*Regardant Albert qui chancelle et s'appuie sur un fauteuil.*) Eh bien! qu'avez-vous donc?

ALBERT. Rien, Monsieur... je vous jure.

DESGAUDETS. Mais si, vraiment!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE, *sortant de l'appartement à droite, tenant à la main le cahier de ses Mémoires qu'elle lit.*

DESGAUDETS, *l'apercevant et courant à elle*. Notre jeune officier qui se trouve mal... (*Corinne jette son cahier sur le guéridon à droite.*) pendant que nous causions tranquillement du mariage d'Antonia.

CORINNE, *regardant Albert qui vient de se jeter dans un fauteuil à gauche près de la table, appuyant sa tête dans ses mains*. Je crois bien!.. il l'aime... il l'adore...

DESGAUDETS. C'était là sa passion... pauvre jeune homme!

CORINNE, *qui s'est approchée d'Albert*. Monsieur, Monsieur, qu'avez-vous?

ALBERT, *se retournant vers elle*. Merci! merci! ce n'est rien!..

CORINNE, *vivement*. Non, cela ne se passera pas ainsi... car on vous aime, j'en suis sûre!

ALBERT, *se levant vivement*. Que dites-vous?

DESGAUDETS, *à part*. Le voilà revenu!

CORINNE. Elle me l'avait avoué... à moi-même! et bien plus, ce comte de Marignan qu'elle épouse... elle ne peut le souffrir!

ALBERT, *avec joie*. Est-il possible!

DESGAUDETS. Et pourquoi alors?..

CORINNE, *avec chaleur*. C'est un mystère inexplicable... que j'expliquerai. Une péripétie, un roman, une intrigue!.. Je suis chez moi, dans mon centre... et dussé-je me compromettre...

DESGAUDETS, *cherchant à la modérer*. Ma fille!..

CORINNE. Voilà comme je suis.

ALBERT, *à Corinne*. O cœur trop généreux!.. loin de m'en vouloir du bonheur que j'ai refusé et me connaissant à peine, vous m'offrez l'amitié d'une sœur!.. Ah! quoi qu'en dise monsieur votre père, il y a encore des âmes nobles et désintéressées!

CORINNE, *avec exaltation*. Oui! parmi nous seulement! dans les arts et dans la poésie!.. O sainte amitié! inspire-moi! donne-moi les moyens de punir ce traître... ce Marignan... que je déteste autant que je l'aimais!

DESGAUDETS, *étonné*. Toi! (*A part.*) O sainte amitié... je te comprends maintenant!

CORINNE, *de même*. Oui, mon père, oui! je me croyais tellement sûre d'être comtesse! depuis six mois il m'accablait de déclarations en vers que j'ai reçues... que j'ai lues!

DESGAUDETS. Que tu as lues?

CORINNE. Toutes!

DESGAUDETS, *avec compassion*. Ma pauvre fille! com-

ment aussi vas-tu croire à des vers?.. Toi qui en fais!.. ne sais-tu pas que la divine poésie est l'ennemie née de la vérité... c'est le puff... descendu de l'Olympe!

CORINNE. Pourquoi alors me tromper? pourquoi me faire la cour?

DESGAUDETS. Ce n'est pas à toi qu'il la faisait! mais à tes articles dont il a peur! aux immortels, tes amis, dont il a besoin et qu'il trouve réunis dans ton salon!

CORINNE. S'il en est ainsi, ma vengeance ne se fera pas attendre, et déjà, dans la revue qui paraît ce matin, j'ai déchiré avec délices et impartialité cette réputation qu'il nous doit! Mais ce n'est rien encore, j'empêcherai son mariage.

DESGAUDETS, *secouant la tête*. Prends garde... prends garde!.. Il est bien haut placé.

CORINNE. Ce sont ceux-là qui ont le plus peur... de tomber! que je sache seulement par quelle ruse il a fasciné et séduit Antonia. .

DESGAUDETS. La voici!.. cela me regarde!

—

SCÈNE III.

ALBERT, *qui pendant la dernière moitié de la scène précédente s'est jeté dans un fauteuil à gauche, en proie à ses réflexions*; ANTONIA, *sortant de la porte du fond*; CORINNE, DESGAUDETS, *à l'écart*.

ANTONIA, *qui est entrée en rêvant, aperçoit Albert qui se lève à sa vue*. Monsieur Albert!.. vous ici!

ALBERT. Vous m'aviez dit hier : Venez!

ANTONIA. C'est vrai!.. mais j'étais loin alors de penser... (*Apercevant Desgaudets qui s'avance.*) Ah!.. monsieur Desgaudets...

DESGAUDETS. Dont la présence ne doit pas vous effrayer, mon enfant. Je suis de droit votre défenseur, parlez! il en est temps encore! et s'il est vrai que ce mariage ait lieu contre votre gré...

ANTONIA. Non, Monsieur, j'y ai consenti de moi-même, j'ai accepté pour mari M. de Marignan...

DESGAUDETS. On prétend cependant que ce n'est peut-être pas lui que vous auriez choisi...

ANTONIA. C'est possible!..

DESGAUDETS. On ajoute même que vous l'aimez très-peu.

ANTONIA, *baissant les yeux avec embarras*. Monsieur...

CORINNE, *qui s'est avancée*. Oui, oui... elle me l'a dit!

ANTONIA, *d'un air suppliant*. Corinne!..

CORINNE. C'est bien... c'est comme moi!

ANTONIA. N'importe? il a reçu ma promesse, je la tiendrai.

DESGAUDETS. Permettez, mon enfant! dès que ce n'est pas pour lui, ni pour votre agrément que vous l'épousez, je dois en conclure que c'est dans l'intérêt d'un autre... c'est évident!

ANTONIA, *avec embarras*. Monsieur...

DESGAUDETS. Je suis comme vous! je ne dis pas tout ce que je sais, et volontiers j'aime mieux me taire que parler, mais j'observe et devine souvent! votre frère, par exemple!..

ANTONIA, *vivement*. Qu'osez-vous dire?

DESGAUDETS. Cette opulence factice qui abuse tous les yeux, n'a pu tromper les miens!.. Ses biens sont engagés... ne craignez rien, je parle devant des amis! Il doit beaucoup, entre autres à M. de Marignan... peut-être lui doit-il même plus encore que je ne crois... Vous tressaillez!

ANTONIA. Moi!.. Monsieur!..

DESGAUDETS, *qui lui a pris la main*. Je l'ai vu!

ANTONIA, *avec émotion*. Eh bien... quand il serait vrai... quand je serais décidée à tout... pour sauver l'avenir ou les jours de mon frère...

DESGAUDETS, *secouant la tête*. Ses jours!.. ses jours!.. écoutez-moi : j'ai connu bien des jeunes gens à la mode, des lions! des beaux! qui n'avaient d'autre mérite qu'un riche patrimoine... je ne parle pas de votre frère!.. ces dissipateurs philosophes menaient joyeuse vie, en s'écriant : « Courte et bonne, après « moi la fin du monde!.. Je mangerai ma fortune!.. « et puis je me tuerai...» (*Froidement.*) Ils la mangeaient et ne se tuaient pas!

ANTONIA, *à part*. O ciel!

DESGAUDETS. Au contraire! philosophes d'une autre école... ils vivaient!.. ils se résignaient à vivre... aux dépens des autres. (*Vivement.*) Je ne dis pas cela pour votre frère, mais c'étaient les oncles, les grands parents, les mères surtout, les mères et les sœurs qu'ils exploitaient de préférence; le puff de famille!! « Il y va de mon honneur et de ma vie... si demain... « si dans une heure, je n'ai pas quinze, vingt mille « francs, » plus ou moins, selon la sensibilité des « parents... « Vous ne me verrez plus!.. j'ai là mes « pistolets... ils sont chargés... » (*A demi-voix et froidement à Antonia.*) Ils ne le sont jamais! mais on l'ignore, on s'émeut, on tremble... et l'on se sacrifie!!... c'est ce que nous appelons le puff du désespoir!.. Adieu, mon enfant, je vous laisse y réfléchir, moi je vais à la Bourse! (*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

ALBERT, ANTONIA, CORINNE.

ANTONIA, *à part*. S'il était vrai!.. une telle indignité...

CORINNE, *s'approchant d'elle*. Eh bien!.. tu as entendu mon père...

ANTONIA, *vivement*. Non, ce n'est pas possible!.... tout me l'atteste, et d'ailleurs, je me suis engagée de moi-même, j'ai donné librement ma parole à M. de Marignan... et à moins qu'il ne me la rende...

CORINNE. Quoi!.. si la rupture venait de lui...

ALBERT, *vivement et voyant le geste affirmatif d'Antonia*. Je n'en demande pas davantage.

ANTONIA, *effrayée*. O ciel! que voulez-vous faire?

ALBERT. Ce soir vous serez libre ou je ne serai pas témoin de votre mariage... car sa vie ou la mienne...

ANTONIA, *hors d'elle-même*. Et moi je vous défends un éclat qui nous perdrait. Il faut que, sans se brouiller avec mon frère, M. de Marignan renonce de lui-même...

CORINNE. A ce mariage?

ALBERT. C'est impossible!

CORINNE. Et pourquoi donc?.. il s'agit de chercher... de trouver, c'est de l'imagination..... cela me regarde...

ALBERT, *vivement*. Et vous espérez inventer...

CORINNE. Certainement!

ALBERT. Un moyen neuf?

CORINNE. Non pas! le neuf est dangereux... mais avec du commun on est toujours sûr de réussir! et si je connais M. de Marignan, de toutes tes vertus, celle en qui il a le plus de confiance, c'est ta dot... et si l'on pouvait lui inspirer le moindre doute sur cette vertu-là...

ALBERT. Est-ce que cela se peut!

ANTONIA. Avec lui qui est si adroit!

CORINNE. Sans cela, où serait le mérite?.. mais sois

bien persuadée que si tu avais, j'ignore comment, le bonheur de perdre tout ou partie du million qui rehausse tes charmes... les idées de M. de Marignan se trouveraient soudain modifiées... ou changées; c'est de tous les temps... c'est le dénoûment des *Femmes savantes*, cela me va à moi... femme de lettres!

ANTONIA. Par malheur, M. de Marignan n'est pas un trissotin.

CORINNE. Extérieurement, non. La forme change! Les trissotins de nos jours ont plus de savoir-faire, plus de tenue, plus d'importance... ils sont éligibles, ou mieux encore!.. mais c'est la même famille... cela ne nous regarde pas... je ne songe qu'à mon plan!.. laissez-moi tous deux!.. (*A Albert.*) D'ailleurs... je vous verrai ce soir... à ce dîner... (*A Antonia.*) où il est invité.

ALBERT. Et que je refuse.

CORINNE. Non, vraiment...

ANTONIA. Elle a raison... Je vous prie, Monsieur, de ne rien faire... qui puisse donner à penser ou attirer l'attention...

CORINNE, *à demi-voix.* Oui, oui... et puis elle désire que vous y veniez, vous le voyez bien?

ALBERT, *vivement.* Ah! s'il est vrai!

CORINNE, *lui montrant Antonia qui baisse les yeux.* C'est sûr... partez!

ALBERT. Et la veuve de mon général... Ah! vous me feriez tout oublier...

CORINNE, *saluant de la main Antonia qui sort par la porte à gauche et Albert qui sort par le fond.* Adieu! adieu!..

—

SCÈNE V.

CORINNE, *s'asseyant devant la table à droite avec agitation.* Que de choses... que d'événements!.. c'est à peine si je pourrai y suffire... (*Ecrivant.*) Chapitre XIX. (*S'arrêtant.*) C'est égal... c'est du mouvement, de l'intrigue, de la vengeance... quel bonheur!.. Chapitre XIX... où en étais-je? (*Ecrivant.*) Et mon libraire qui vient ce matin... et ma toilette de ce soir... Je veux être belle... je veux qu'ils m'admirent tous... car ce perfide... ce n'est pas assez de le torturer de toutes les manières... il faut encore qu'il me regrette... (*Elle écrit rapidement et avec émotion.*)

—

SCÈNE VI.

CORINNE, *à la table à droite écrivant,* M. LE COMTE DE MARIGNAN, *entrant rapidement par la porte du fond.*

LE COMTE, *pâle, et un numéro de revue à la main.* Ah! je saurai ce que cela signifie...

CORINNE, *l'apercevant et à part.* C'est lui! (*Posant sa plume et se retournant vers M. de Marignan d'un air gracieux.*) ne me trompé-je pas? est-ce bien vous, monsieur le comte et de si bonne heure?

LE COMTE, *avec agitation.* Oui, Madame... oui, c'est moi qui, indigné, froissé et le cœur ulcéré, viens vous demander s'il faut croire encore à l'amitié... ou si elle n'est qu'un vain mot et une amère déception.

CORINNE, *se levant.* Je vous adresserais la même demande, monsieur le comte!

LE COMTE. A moi?..

CORINNE. A vous qui depuis six mois prodiguez, soit en prose, soit en vers, les protestations de l'amitié... la plus tendre... pour ne pas dire plus... à une jeune fille confiante, à un cœur aimant, à une imagination exaltée, facile à égarer... qui s'enflammant au feu des arts et du génie... a pu se tromper de flambeau... et lorsque dans le sentier nouveau qui s'ouvre sous ses pas... elle compte... elle a le droit de compter sur le bras... (je ne dis pas sur la main d'un guide et d'un ami) elle apprend qu'il s'enchaîne à une autre..... sans consulter, sans même prévenir celle dont il a décoloré l'existence... Après un pareil procédé, à qui se fier, monsieur le comte, et à quoi peut-on croire encore... si ce n'est à l'athéisme du cœur et au néant de tous les sentiments.

LE COMTE. Eh! Madame... il s'agit bien de cet étalage de sensibilité... quand, sans attendre, sans permettre même... qu'on s'explique et qu'on se justifie... on laisse attaquer et déchirer ceux qu'on devrait défendre.

CORINNE. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Que je reçois à l'instant un numéro de cette revue, à laquelle vous travaillez, cette revue si répandue et si redoutable, où vous exercez la plus haute influence... et comment oserait-on y insérer contre moi un article pareil à celui-ci... si vous ne l'aviez toléré ou peut-être vous-même commandé...

CORINNE. Vous vous trompez, Monsieur...

LE COMTE, *vivement.* Est-il vrai?

CORINNE, *froidement.* Je l'ai composé moi-même!

LE COMTE. Quoi... ces railleries amères... ces outrages jetés non-seulement sur mon ouvrage... mais sur moi-même... sur mon caractère...

CORINNE. Que voulez-vous? je vous aimais tant!

LE COMTE. M'attaquer dans mes talents politiques et littéraires... changer pour moi la trompette de la renommée en celle du charlatan, me peindre comme faux, avide... intéressé... faisant de la gloire métier et marchandise...

CORINNE. Je vous aimais tant!

LE COMTE, *avec impatience.* Mais tous ceux qui ne m'aiment pas vont répéter ces injures, et comment les ferez-vous accorder avec les éloges dont hier encore vous m'accabliez, dans le même journal... grâce, esprit, sensibilité! noblesse d'âme... sublime caractère...

CORINNE. Eh! savais-je moi-même ce que je disais... je vous aimais tant!

LE COMTE, *avec colère.* Eh! Madame...

CORINNE. Et puis nos pensées de la veille... sont-elles toujours celles du lendemain... Vous-même, Monsieur... n'abandonnez-vous pas aujourd'hui l'idole que vous encensiez hier!

LE COMTE. Je ne l'outrage pas du moins; je ne la renverse pas de l'autel pour la fouler aux pieds; et mon adoration, pour elle, que dis-je, mon fanatisme, survit à tout autre sentiment!.. car l'amour passe, mais le talent reste!.. Le génie est impérissable!.. il est impérissable, le génie!.. (*A part.*) Et la flatter encore!.. moi qui exècre les bas-bleus... moi qui les ai toujours détestés! (*Haut.*) Écoutez-moi, Corinne!..

CORINNE, *qui s'est assise à droite.* Vous allez me tromper...

LE COMTE. Non. Vous connaîtrez l'erreur qui m'a égaré! et moi aussi je vous ai aimée... vous, la fille des arts et de la poésie; mais croyant que cette âme pure, céleste, éthérée, ne tenait point aux choses d'ici-bas... mon amour était un culte, une religion, je vous adorais comme on adore la Divinité, la muse chaste et sainte, que j'aurais cru offenser par des

transports humains... et persuadé que vous ne vouliez être aimée qu'ainsi...

CORINNE, *se levant*. Eh! qui vous l'a dit, Monsieur?

LE COMTE. Ah! si je l'avais su! si j'avais soupçonné que cette âme divine ne dédaignait pas une ardeur terrestre...

CORINNE, *vivement*. Vraiment?

LE COMTE. Nous étions nés l'un pour l'autre! tout semblait nous réunir, mêmes goûts... même âge... (*Se troublant.*) et il est trop tard!

CORINNE. Pourquoi donc?

LE COMTE. Des engagements sacrés... avec un ami!

CORINNE. Mais ces engagements... quels sont-ils, expliquez-vous?

LE COMTE, *avec embarras*. Pour mon malheur, je ne le puis!

CORINNE. Qui vous en empêche?.. parlez, répondez!..

UN DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur Bouvard!

LE COMTE, *vivement*. Mon libraire!.. qui me demande!

LE DOMESTIQUE. Non, c'est à Mademoiselle qu'il désire parler.

LE COMTE, *vivement*. Raison de plus! ce bon Bouvard... que je ne le prive pas de l'honneur qu'il attend.

CORINNE, *avec un dépit concentré*. Ah! il vous tarde déjà... de me quitter.

LE COMTE, *vivement*. Non!.. non... je reste... j'attends votre père... pour ce fatal contrat... pour ce bonheur auquel je me résigne, tout en espérant encore quelques obstacles.

CORINNE, *avec amertume*. Qui ne vous manqueront pas, monsieur le comte.

LE COMTE, *levant les yeux avec mélancolie et sensibilité*. Plût au ciel! mais tout semble m'abandonner, et je vous le demande à vous-même, que me reste-t-il maintenant?

CORINNE. Moi, Monsieur, moi, dis-je... et ma plume!.. ah! vous ne connaissez pas celle qui vous aimait tant! elle peut vous détester, monsieur le comte, elle peut vous haïr... mais vous abandonner!.. jamais!.. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

LE COMTE, *seul*.

« C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. »

J'avais espéré la désarmer, et je vois que flatter ou adorer ces femmes-là, est, pour un homme de lettres, un système de dupe. Il y aurait plus de profit à faire comme tout le monde... à les détester franchement et sur-le-champ; car si vous cessez un instant de les aduler, si vous les blessez dans leurs vanités, dans leurs prétentions... dans leurs amours... l'Olympe se change en enfer et la muse qui était votre alliée vous déclare la guerre! bien plus, elle vous fait des ennemis mortels de tous ses adorateurs, de tous ses amants... c'est à n'en plus finir!.. Il est évident que ce salon, ce cénacle académique où se tiennent les élections préparatoires, va voter en masse contre moi... et c'est demain l'élection!.. et la revue de mademoiselle Corinne Desgaudets ne perdra pas une occasion de saper, de renverser ma réputation littéraire et politique; les mieux établies tiennent à si peu de chose! et chaque jour... (*S'approchant de la table.*) Que vois-je? mon nom! sur ce cahier... encore un article contre moi... (*Lisant.*) « *Mémoires secrets. Chapitre* XIX. *Désespoir et vengeance de Corinne. Moyens de rompre le mariage du comte! qui ne tient qu'à la fortune d'Antonia. Voir si l'on ne pourrait pas, comme dans les* Femmes savantes, *lui persuader qu'elle est ruinée...*» (*S'interrompant.*) En vérité!.. «*S'entendre avec le frère et la sœur qui n'osent rompre ouvertement, mais qui désirent cette rupture... et alors...*» On en est resté là... n'importe? cette fois du moins, les *Mémoires secrets* auront appris quelque chose!.. Ah! l'on trame ici des complots... me voilà prévenu! et c'est à moi, à mon tour, par quelque contre-mine, quelque contre-puff.... (*Voyant s'ouvrir la porte à gauche.*) C'est Antonia... quelle agitation... quel trouble... dans ses traits... est-ce la scène qui commence... Attention!

—

SCÈNE VIII.

ANTONIA, LE COMTE.

ANTONIA. Ah! c'est vous, monsieur le comte... je suis d'une inquiétude...

LE COMTE. Et pourquoi donc, Mademoiselle?

ANTONIA. Avez-vous vu mon frère, ce matin?

LE COMTE. Je n'ai pas eu cet honneur.

ANTONIA. M. Bouvard votre libraire et celui de Corinne... vient de nous dire... qu'il l'avait rencontré... il y a quelques heures... place Vendôme, au moment où il sortait de chez notre notaire... il avait l'air si préoccupé... si agité... qu'à peine a-t-il vu et entendu M. Bouvard, qui l'avait abordé et qui lui parlait... il était pâle, disait-il, les traits en désordre...

LE COMTE. En vérité!

ANTONIA. Et ce n'est rien encore... je reçois tout à l'heure seulement une lettre qu'il m'avait écrite avant de sortir de chez lui... un billet à peine lisible... où il me prévient qu'il ne pourra venir ce matin... m'embrasser comme il me l'avait promis... qu'il est possible même... qu'il ne soit pas libre... pour la signature du contrat... et qu'alors... il ne faudrait pas l'attendre!

LE COMTE, *à part*. Décidément le complot est là...

ANTONIA. Voilà ce qui m'inquiète, Monsieur! voilà pourquoi je m'adresse à vous! savez-vous ce que cela signifie... vous doutez-vous de ce qui peut retenir Maxence?..

LE COMTE. Moi, Mademoiselle!..

ANTONIA. On vient... serait-ce lui?.. non, mon subrogé tuteur!

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS, *entrant par le fond, pâle et en désordre*.

ANTONIA. Ah! mon Dieu... comme il est pâle!

LE COMTE, *à part*. Est-ce que le vieil avare en serait aussi? le père de Corinne... c'est tout simple!

DESGAUDETS, *troublé*. Je suis heureux, ma chère Antonia, de vous trouver avec monsieur le comte... et de vous trouver seuls...

ANTONIA. Et pourquoi donc?.. d'où vient ce trouble... et qu'avez-vous?

DESGAUDETS. Moi!.. je n'ai rien!

ANTONIA. Un mot seulement!.. ce que je vous disais ce matin... mon frère?

DESGAUDETS, *faisant le geste de porter un pistolet à son front.* Lui! allons donc!.. soyez tranquille!

ANTONIA, *respirant.* Ah! je respire!

DESGAUDETS, *à part.* C'est bien autre chose, et le difficile est de la préparer... peu à peu... et avec adresse...

LE COMTE, *qui n'a pas cessé de le regarder.* Il cherche... ses mots... c'est évident! (*Froidement.*) Voyons-le venir?

DESGAUDETS, *souriant avec embarras.* Je suis passé tantôt à la Bourse... où les passions s'agitent! Le volcan est en ébullition, et c'est beau comme l'enfer du Dante. Toutes les combinaisons sont déjouées... celle d'abord, monsieur le comte, pour laquelle vous m'aviez fait offrir des promesses d'actions... qui deviennent nulles!

LE COMTE. Je le savais depuis ce matin... impossible de soumissionner à ce taux-là... ce n'est plus de l'audace... c'est de la folie...

DESGAUDETS, *de même.* C'est ce qu'il paraît...

LE COMTE. Aussi toutes les Compagnies se retirent d'un commun accord, c'est convenu... et faute de soumissionnaires... il faudra bien qu'on abaisse le prix.

DESGAUDETS. Il est évident que c'était le parti le plus sage... mais il y a des gens... si téméraires!.. j'en connais un... entre autres... un imprudent... une tête folle!.. désespéré de renoncer à cette affaire... où il voyait une fortune assurée... car, même aux conditions imposées... il trouvait la spéculation magnifique... il m'avait même prié, comme dans la première combinaison, d'accepter une cinquantaine d'actions gratuites.

ANTONIA, *avec impatience.* Enfin...

DESGAUDETS. Enfin... c'était un coup de dés... et il est joueur!

ANTONIA. O ciel!

DESGAUDETS. Et avec quelques capitalistes... peu connus, mais aussi téméraires que lui... il a couru soumissionner hardiment en son nom!..

LE COMTE, *avec ironie.* Eh bien... ils se ruineront... voilà tout!

DESGAUDETS. Certainement! mais avant de soumissionner... il faut déposer un cautionnement...

LE COMTE. De plusieurs millions... payables sur-le-champ!

DESGAUDETS. C'était, pour sa part, cinq ou six cent mille francs comptant, qu'il n'avait pas... mais l'insensé... le malheureux... venait de les recevoir chez son notaire...

LE COMTE, *à part.* Je commence à comprendre...

DESGAUDETS. C'était en partie la dot de sa sœur!

LE COMTE, *à part.* Nous y voici!

ANTONIA, *à Desgaudets.* Achevez?

DESGAUDETS. Se croyant certain du succès... il a versé cette somme...

LE COMTE, *de même.* A merveille!..

ANTONIA, *vivement et avec effroi.* Eh bien .. est-ce qu'une autre que sa sœur a le droit de se plaindre ou de réclamer...

DESGAUDETS. Non, sans doute!

ANTONIA, *avec chaleur.* Alors qu'importe?

DESGAUDETS, *vivement.* Il importe... que ces valeurs qu'on devait s'arracher sont déjà descendues au-dessous du cours, que l'opération est manquée, et que le cautionnement, ou plutôt la dot de sa sœur est perdue.

ANTONIA, *avec joie.* N'est-ce que cela?

LE COMTE, *à part.* De mieux en mieux!

ANTONIA, *vivement, à Desgaudets.* S'il en est ainsi, je ne sais rien, je n'ai rien appris... que tout reste entre nous.

DESGAUDETS. Comment?

ANTONIA. C'est à moi, c'est mon bien... et si je le donne à mon frère...

DESGAUDETS. Un pareil sacrifice!

ANTONIA. J'y gagne encore!..

DESGAUDETS, *la pressant dans ses bras.* Ah! ma chère enfant!

LE COMTE, *à part, les regardant dans les bras l'un de l'autre.* Bien joué!

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE ET ALBERT, *entrant par la porte du fond, puis* BOUVARD *derrière eux.*

CORINNE, *bas, à Albert qui lui donne la main.* Allons! n'allez-vous pas vous effrayer... parce que le notaire est là. Rassurez-vous? cela ne prouve rien encore.

DESGAUDETS, *à sa fille.* Qu'est-ce donc?

CORINNE. Monsieur le notaire.

DESGAUDETS, *vivement et comme se rappelant.* C'est vrai!..

LE COMTE. Le notaire!.. (*A part.*) à mon tour!

DESGAUDETS. C'est l'heure où nous l'avions prié de venir; mais en ce moment...

CORINNE ET ALBERT, *avec joie.* O ciel!

DESGAUDETS, *regardant Antonia et le comte.* Je pense... que sa présence serait inutile.

LE COMTE. Et pourquoi donc?.. veuillez, mon cher Bouvard, le prier d'entrer!

DESGAUDETS. Comment?

ANTONIA, *d'un air gracieux.* C'est juste! pour lui faire nos excuses de l'avoir dérangé. (*S'approchant du comte.*) Je comprends, monsieur le comte, qu'après un tel désastre... il est impossible de donner suite à nos projets d'union...

CORINNE, *à Albert.* Que dit-elle?..

ANTONIA. Et l'honneur même me fait un devoir de vous rendre votre parole.

ALBERT, *bas, à Corinne.* O bonheur! (*Pendant les phrases précédentes Bouvard est rentré avec le notaire.*)

LE COMTE, *passant au milieu du théâtre.* Messieurs, un événement imprévu, un malheur de famille, dont les détails seraient superflus et sur lequel je garde le silence, un malheur, dis-je, vient de frapper ma belle et noble fiancée... J'apprends par M. Desgaudets, le subrogé tuteur, que sa pupille vient de perdre une partie de sa fortune...

CORRINNE, *bas, à son père, avec joie.* Ruinée!.. bravo; Antonia vous avait raconté mon plan...

DESGAUDETS, *de même.* Mais du tout...

CORINNE, *de même.* Alors, c'est donc de vous-même!

DESGAUDETS, *étonné.* Quoi donc?

CORINNE, *avec approbation, et lui faisant signe de se taire.* C'est bien! c'est très-bien!

LE COMTE, *qui a toujours observé du coin de l'œil le père et la fille, se dit à part.* Ils s'entendaient! (*A voix haute et avec noblesse.*) Messieurs... je demande qu'aujourd'hui, à l'instant même, on signe le contrat.

TOUS. Est-il possible! (*Pendant ce temps des domes-*

tiques ont apporté la table au milieu du théâtre et derrière les acteurs.)

LE COMTE, *se retournant vers le notaire et lui montrant la table.* Monsieur le notaire, mettez-vous là, de grâce! il me tarde de prouver à ceux qui pourraient mal me juger (*Regardant Corinne.*) que, pour moi, les richesses ne sont rien et que la foi jurée est tout.

BOUVARD, *criant.* C'est admirable!.. c'est du dernier beau! (*A Corinne.*) n'est-ce pas... chez cet homme-là... toutes les grandes pensées viennent du cœur!

CORINNE, *à part.* C'est à confondre!

BOUVARD. Demain, tout Paris le saura!

ALBERT. Ah! pour moi plus d'espoir!.. (*Regardant le comte.*) Mais... c'est bien... c'est le trait d'un galant homme... (*A Desgaudets.*) Et vous, Monsieur, qui ne croyez à rien...

DESGAUDETS, *à demi voix.* Je n'y crois pas encore, quoique j'aie vu et entendu... et je ne sais pourquoi... j'ai idée qu'il ne signera pas.

ALBERT, *montrant à Desgaudets le comte qui vient de signer et qui présente la plume à Antonia.* Tenez... qu'en dites-vous?..

DESGAUDETS, *avec impatience.* Je dis... je dis... (*Regardant sa fille et le comte.*) que je n'y puis rien comprendre, mais que nous sommes tous ici, sous l'empire d'un puff immense, mais certain!.. un puff...

CORINNE. Par-devant notaire! (*Antonia, qui a pris la plume en tremblant, hésite un instant, puis signe. En ce moment, Corinne, à moitié suffoquée, tombe dans un fauteuil; Albert cache sa tête dans ses mains, le comte se frotte les siennes; Desgaudets les observe tous avec défiance; Bouvard lève les mains au ciel en signe d'admiration — La toile tombe.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Un riche salon dans l'hôtel du comte de Marignan, porte au fond, deux portes latérales, deux canapés, l'un à droite près de la cheminée, l'autre à gauche près d'une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, *assis sur le canapé à gauche,* BOUVARD, *debout près de lui.*

BOUVARD. Oui, monsieur le comte, l'effet en est prodigieux, sympathique! J'en suis moi-même encore ému, attendri... Je l'ai raconté partout les larmes aux yeux!.. aussi c'est un succès d'intérêt, un succès de femmes!

LE COMTE. En vérité!

BOUVARD. On ne parle dans tous les salons... dans tous les boudoirs, que de votre action si belle et si touchante... de votre désintéressement héroïque, d'autant plus étonnant que le siècle n'en a pas l'habitude... et l'on se passionne de nos jours pour tout ce qui est bizarre et extraordinaire!

LE COMTE, *se levant.* Dis plutôt tout naturel... Je n'ai pris conseil que de mon âme... J'ai obéi... à la voix de la conscience... à l'élan de mon cœur!

BOUVARD. Ah! monsieur le comte!

LE COMTE, *à demi-voix, et changeant de ton.* Il faudra cependant veiller à ce que la presse en murmure quelques mots... des initiales d'abord... On attribue à monsieur le comte trois étoiles... et puis demain... le nom en toutes lettres... indiscrétion contre laquelle nous réclamerons.

BOUVARD, *souriant.* Soyez tranquille... Est-ce que je n'étais pas là! C'est déjà fait.

LE COMTE, *vivement.* Tu as été modéré, au moins.

BOUVARD. La modération du libraire-éditeur qui soigne son poëte... un petit article plein de sentiment... on va m'en apporter une épreuve que je vous soumettrai. Mademoiselle Desgaudets a ses journaux... nous aurons les nôtres... et elle aura beau faire, vous serez ambassadeur... vous serez de l'Académie.

LE COMTE. Tu penses donc que j'y ai quelques droits?

BOUVARD. Vous en avez même au prix Monthyon... car on est pour vous au paroxysme de l'enthousiasme... Nous ne trouverons jamais de moment plus favorable... pour la vente, aussi je viens de lancer notre second volume...

LE COMTE. Quoi, vraiment!

BOUVARD. Je l'ai lancé! et je vous en apporte un exemplaire sur vélin, avec des gravures, des vignettes, etc. Nous imprimons demain que vingt mille exemplaires ont été enlevés dans la journée, et j'annonce la seconde édition pour après-demain... elle est prête!

LE COMTE. Très-bien!

BOUVARD. C'est notre tome trois, dont il faudrait s'occuper maintenant.

LE COMTE. J'y songerai... Quel dommage que ce général de Saint-Avold n'ait laissé que deux volumes de Mémoires...

BOUVARD. S'arrêter à ce combat de la Mahoura, si pathétique... si intéressant!

LE COMTE. Tu es bien sûr qu'il n'y avait pas un troisième volume?

BOUVARD. Parbleu! je l'aurais vendu à monsieur le comte comme les deux premiers... vingt mille francs!.. cela en valait la peine!.. Enfin je verrai... Je vous chercherai d'autres Mémoires secrets et inédits... il y en a partout... (*A demi-voix.*) Monsieur le comte ne veut pas ceux de mademoiselle Corinne Desgaudets... elle me propose de les acheter. Mémoires posthumes, à la condition d'inventer quelques moyens pour qu'ils paraissent, malgré elle, de son vivant!

LE COMTE. Corinne!.. Eh! non vraiment... c'est déjà trop de l'avoir aujourd'hui à dîner.

BOUVARD. Elle vient chez vous?

LE COMTE. Il le faut bien!.. J'ai son père qui est le subrogé tuteur de ma prétendue, et c'est si gênant d'avoir pour témoins de son bonheur... des amis qui n'en sont pas.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur et mademoiselle Desgaudets!

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE ET DESGAUDETS, *tenant une liasse de papiers sous son bras.*

LE COMTE. Eh! les voici, ces chers amis!.. Je pensais à eux! Les premiers au rendez-vous!.. (*A Bouvard, qui veut s'éloigner.*) Vous nous restez, Bouvard, j'ai compté sur vous!

BOUVARD, *s'inclinant.* Trop d'honneur, monsieur le comte!

DESGAUDETS. Nous venons, comme tout le monde, vous apporter le juste tribut de notre admiration. Vous êtes le héros du jour.

BOUVARD, *bas, au comte.* Quand je vous le disais!

CORINNE, *à part.* Non, je ne pourrai jamais me faire à l'idée que ce soit là un héros... réel et effectif... A moins qu'il ne se soit jeté dans l'héroïsme, exprès pour me faire enrager.

DESGAUDETS. Tu sais, ma fille, qu'avant l'arrivée de nos amis, j'ai à causer avec monsieur le comte?

CORINNE. Je vous laisse, mon père. Je vais au petit salon attendre ces dames.

BOUVARD. Si Mademoiselle veut bien me permettre de l'accompagner... (*Lui offrant la main.*) Nous parlerons des Mémoires posthumes! (*Il sort avec Corinne par une des portes à droite.*)

—

SCÈNE III.

LE COMTE, DESGAUDETS.

LE COMTE, *à part, regardant Desgaudets en riant.* Je devine son embarras et le but de l'entretien qu'il me demande... Le voilà obligé de m'avouer sa ruse... (*D'un ton grave.*) Et j'ai ma scène d'indignation... elle est faite!

DESGAUDETS, *s'approchant du comte après un instant de silence.* Vous pensez bien, monsieur le comte, que dans cette triste circonstance, nous avons des arrangements préliminaires et indispensables à prendre ensemble. M. Maxence de La Roche-Bernard ne viendra pas dîner.

LE COMTE, *faisant signe à Desgaudets de s'asseoir sur le canapé à droite et s'y plaçant à côté de lui.* En vérité!

DESGAUDETS. Ce qu'il a de mieux à faire... est de quitter Paris à l'instant... et de s'éloigner...

LE COMTE, *souriant.* Pourquoi donc?.. A cause de ses créanciers ou de ses pertes à la Bourse.. Il sait depuis longtemps ce que c'est...

DESGAUDETS. Oui, sans doute... perdre ce qu'on a... passe encore... Mais la fortune d'une sœur... d'une sœur qui vous aime...

LE COMTE, *à part.* Est-ce qu'il va recommencer, et continuer la plaisanterie...

DESGAUDETS. Enfin, n'en parlons plus!

LE COMTE. Franchement, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

DESGAUDETS. Comme vous dites! et abordons le sujet. Vous comprenez qu'il ne peut plus conserver la tutelle après avoir compromis et dissipé les deniers de sa pupille.

LE COMTE, *à part.* Encore...

DESGAUDETS. Il y aurait même lieu à le poursuivre... Mais Antonia veut qu'on lui donne quittance de tout.

LE COMTE, *avec impatience.* Eh! Monsieur...

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *se modérant.* Rien!

DESGAUDETS. C'est à moi, alors... à moi, son subrogé tuteur, à m'entendre avec vous à ce sujet... comme aussi, et vu l'absence du frère... à vous rendre ses comptes de tutelle. J'ai pris chez son notaire... tous les papiers... y relatifs que vous examinerez à loisir.

LE COMTE, *essayant de sourire.* Très-bien... très-bien... monsieur Desgaudets... mais parlons sérieusement.

DESGAUDETS. Il me serait difficile d'y mettre plus de sérieux! vous le verrez par les pièces à l'appui où tout se trouve... (*Lui remettant les papiers.*) Sauf les six cent mille francs... provenant de la vente de Jumièges...

LE COMTE. Hein... que dites-vous?

DESGAUDETS. Mais ils sont représentés par le reçu de Maxence de La Roche-Bernard... le tuteur.

LE COMTE, *parcourant les papiers.* Est-il possible!..

DESGAUDETS. Et l'acquit du Trésor constatant le versement... à la Caisse des consignations...

LE COMTE, *parcourant toujours les papiers.* O ciel!.. mais cette signature...

DESGAUDETS. De ladite somme de six cent mille francs.

LE COMTE, *poussant un cri et tremblant de rage.* Comment?.. Ah çà... c'est donc vrai?..

DESGAUDETS, *vivement.* En doutiez-vous, par hasard?

LE COMTE, *se reprenant vivement.* Moi! non, Monsieur... non! je n'en ai jamais douté...

DESGAUDETS. Eh bien! alors, qui peut vous surprendre?

LE COMTE, *feuilletant les papiers, dans le plus grand trouble.* Mais ce frère... ce tuteur... ces papiers... plus je vois... plus j'examine...

DESGAUDETS. Et plus vous vous indignez!

LE COMTE, *regardant la quittance et poussant un second cri.* Six cent mille francs!.. savez-vous, Monsieur, que c'est une horreur...

DESGAUDETS. Et qui en doute?.. nous sommes tous de votre avis... malheureusement c'est la vérité...

LE COMTE, *à part, avec agitation.* La vérité... et j'ai pu m'y laisser prendre... c'est une ruse... c'est un piége infâme!..

DESGAUDETS, *l'examinant.* Qu'avez-vous donc?

LE COMTE, *regardant Desgaudets, et cherchant à se remettre.* Moi! rien... rien... Monsieur... mais vous concevez, (*Montrant les papiers.*) le trouble... le saisissement... et comme vous disiez si bien... l'indignation d'un honnête homme!

DESGAUDETS, *à part et secouant la tête en le regardant.* Je suis pour ce que j'en ai dit. C'est un puff inexplicable, mais c'en est un!..

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; BOUVARD, *entrant par le fond.*

BOUVARD. Monsieur Desgaudets... monsieur Desgaudets...

DESGAUDETS, *avec impatience.* Qu'y a-t-il?

BOUVARD. Je revenais de l'imprimerie chercher pour M. le comte une épreuve de journal qui n'arrivait pas... Une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel au moment où j'allais frapper... un homme enveloppé d'un manteau m'aperçoit et baisse la glace... c'était M. le vicomte de La Roche-Bernard.

DESGAUDETS. Vous en êtes sûr?

BOUVARD. Lui-même!

DESGAUDETS. Que voulait-il?

BOUVARD. Vous parler à l'instant... son avenir en dépendait, à ce qu'il m'a dit.

DESGAUDETS, *à part.* Serait-ce par hasard quelque scène de drame?.. moi, d'abord, je n'y crois pas! et si c'est de l'argent qu'il veut m'emprunter... grâce au ciel, je n'en ai point! et puis n'oublions pas que je suis avare... Je cours près de lui et je reviens. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

LE COMTE, *qui s'est jeté sur le canapé à gauche;* BOUVARD.

BOUVARD, *tenant à la main un journal, et debout derrière le canapé où le comte est assis.* Voici notre ar-

DESGAUDETS. Notre jeune officier qui se trouve mal. — Acte 3, scène 2.

ticle... dont, je pense, vous serez content... d'ailleurs ce n'est qu'une épreuve, et vous verrez vous-même ce que l'enthousiasme... aurait pu... oublier! (*Voyant le comte absorbé dans ses réflexions.*) Eh mais! monsieur le comte ne m'écoute pas...

LE COMTE, *portant la main à son front.* Pardon, mon cher Bouvard, je suis sous le coup d'une nouvelle...

BOUVARD. Fâcheuse!

LE COMTE, *avec un soupir.* Oui, certes!

BOUVARD. Que cette lecture adoucira peut-être! (*Lisant avec emphase au comte qui est toujours assis sur le canapé et qui, livré à ses réflexions, ne l'écoute pas.*) « On attribue dans le grand monde à un homme de « lettres distingué, à un grand seigneur, le trait de « désintéressement à la fois le plus délicat et le plus « sublime!

LE COMTE, *à part.* Six cent mille francs que j'espérais toucher et qui m'échappent.

BOUVARD, *de même.* « Au moment du contrat... il « apprend que celle qu'il aime est ruinée...

LE COMTE, *à part.* Comment aussi se douter que cela fût vrai...

BOUVARD, *de même.* « N'écoutant que la voix de l'a- « mour et de l'honneur... il signe...

LE COMTE, *à part.* Après tout... un tel engagement est nul... de toute nullité.

BOUVARD. « Il signe sans hésitation et sans regret « un nom que nous ne voulons pas trahir... mais que « les arts et la gloire signalent depuis longtemps à « l'admiration ... et à l'estime publique...

LE COMTE, *avec impatience, et se levant.* Ma foi, on dira ce qu'on voudra, peu m'importe!

BOUVARD, *toujours avec emphase et à voix haute.* « Je m'arrête... car chacun a déjà deviné M. le comte « de M trois étoiles... (*Baissant la voix.*) dont le der- « nier ouvrage vient de paraître... chez Napoléon « Bouvard, libraire-éditeur, quai Malaquais, n° 36. » (*Au comte, qui marche avec agitation.*) Je crois que ce n'est pas mal... et qu'il y a là tout ce qu'il faut pour rendre le voile de l'anonyme aussi transparent que possible...

LE COMTE, *avec agitation.* Très-bien!.. très-bien!.. je vous en remercie, mon cher Bouvard, quoique j'aie à peine entendu... préoccupé comme je le suis dans ce moment.

BOUVARD. Il s'agit donc d'un événement...

LE COMTE. Terrible...

BOUVARD. Qui n'est peut-être pas vrai... (*Pliant l'épreuve du journal*) on dit et on imprime tous les jours tant de choses. .

LE COMTE. Ce n'est que trop certain... (*A demi-voix.*) Apprends que le vicomte Maxence de La Roche-Bernard est ruiné.

BOUVARD. Eh bien!.. vous le saviez.

LE COMTE. Lui... cela va sans dire, je n'en ai jamais douté... et peu m'importe! Mais sa sœur...

BOUVARD. Eh bien!..

LE COMTE, *à demi-voix, et prenant avec force le bras de Bouvard.* Il lui enlève six cent mille francs!

BOUVARD. Eh bien!.. c'est connu! (*Montrant le papier qu'il tient à la main.*) c'est là dans l'article!

LE COMTE, *qui tient encore à la main la liasse de papiers.* Eh! non! C'est là... réellement! vois plutôt! six cent mille francs... que je perds...

BOUVARD. Sans regret!.. je l'ai dit!.. c'est là le beau... le sublime!

LE COMTE. Eh non!.. non... c'est là l'indignité... parce qu'on m'a trompé, vois-tu bien, indignement trompé...

BOUVARD, *vivement.* Trompé!.. Elle ne les a pas perdus... elle les possède encore...

LE COMTE, *avec impatience.* Eh non!

BOUVARD. Eh bien! alors l'article subsiste.

LE COMTE, *retenant Bouvard, qui fait un pas pour sortir.* Non pas! garde-toi bien de l'envoyer!

BOUVARD. Et pourquoi?

LE COMTE. Plus tard... je te le dirai... (*Se promenant.*) Car dans le trouble où je suis.., je ne sais encore quel parti prendre... non pas que je ne me regarde comme dégagé... j'ai été abusé... il y a eu erreur! je ne suis plus obligé à rien... j'ai le droit de rompre.

BOUVARD, *avec étonnement.* Rompre ce mariage!

LE COMTE. Eh oui, sans doute!.. mais comment? après l'éclat produit par cette maudite générosité... j'avais bien besoin d'être magnanime... voilà comme je suis, je me laisse toujours emporter par le premier mouvement... et maintenant, comment revenir avec convenance?.. d'autant que je n'ai rien à dire contre cette jeune fille... Mais sa famille... mais son frère... dont la conduite est indigne!.. (*Se mettant à la table et écrivant.*) Ma foi! on dira ce qu'on voudra... l'honneur avant tout... il n'est jamais permis de transiger avec lui... (*Écrivant.*) C'est cela... quelques phrases à effet... car la lettre doit être lue...

—

SCÈNE VI.

LE COMTE, *à la table à gauche;* BOUVARD, *au milieu du théâtre;* CORINNE, *sortant de la porte à droite.*

CORINNE, *se tournant du côté de la cantonade.* Des femmes qui ne parlent que modes et toilettes... et qui trouvent cela amusant... On se sent humiliée pour son sexe. (*Apercevant le comte.*) Ah! monsieur le comte qui écrit.

BOUVARD, *à demi-voix.* Silence!.. ne le dérangeons pas... Il était tout à l'heure dans un trouble... dans une agitation... Mais le voilà plus calme, maintenant que sa résolution est prise...

CORINNE. Quelle résolution?

BOUVARD. Il est décidé à rompre son mariage.

CORINNE. Avec Antonia...

BOUVARD. Précisément!.. il compose dans ce moment la lettre de rupture.

CORINNE, *poussant un cri de joie.* Ah! (*Courant près du comte.*) Ce que je viens d'apprendre, Monsieur, est-il possible?

LE COMTE. J'écris à M. de La Roche-Bernard.

CORINNE. Mais alors... ce que vous me disiez... ce matin, était donc vrai?

LE COMTE, *avec sentiment.* Vous n'avez jamais voulu me croire... je n'ai rien à vous répondre! mais on verra un jour peut-être de quel côté était l'affection sincère et véritable... non pas que je m'abuse sur les dangers de ma résolution et sur les railleries auxquelles je m'expose... *Fais ce que dois, advienne que pourra...* et dût-on m'accuser de manquer à mes serments...

CORINNE. Ce ne sera pas Antonia, je vous le jure!.. au contraire... elle vous défendra... et moi aussi. Elle vous remerciera et vous devra son bonheur.

LE COMTE. Que dites-vous?

CORINNE. Qu'elle en aime un autre!

LE COMTE. Vous en êtes certaine?..

CORINNE. Je vous le jure...

LE COMTE, *s'élançant vers elle.* Ah! Corinne!.. Corinne!.. vous me sauvez la vie... vous êtes ma protectrice... mon ange gardien...

CORINNE. Une telle joie... cet air de contentement... mais je vous ai donc méconnu...

LE COMTE. Ah! vous n'êtes pas la seule... (*A part.*) Elle en aime un autre... Quel bonheur!.. ce moyen-là vaut bien mieux que le premier... qui n'était pas sans danger... (*Courant à la table et déchirant une lettre qu'il vient d'écrire, et en commençant une autre.*). « Mademoiselle!.. »

CORINNE. Que faites-vous?..

LE COMTE. Elle avait une inclination... et vous ne me l'avez pas dit!.. Ah! cruelle amie!.. que de tourments vous nous auriez épargnés à tous...

CORINNE. Mais décidément... c'est donc la vérité!

LE COMTE, *levant les yeux au ciel.* Elle en doute encore!.. (*Écrivant avec agitation.*) « Mademoiselle... « je vous ai prouvé, ainsi qu'à monsieur votre frère... « que les plus grands sacrifices ne me coûtaient « rien.

BOUVARD. C'est vrai!

LE COMTE. « Il n'en est qu'un seul dont je me sens « incapable, c'est celui de votre bonheur, et s'il est « vrai, comme on me l'atteste, que votre cœur ait « parlé pour un autre... »

BOUVARD, *près du comte et essuyant une larme.* C'est admirable!.. et l'article peut rester... Il n'y a que quelques mots à changer!

CORINNE, *à part, avec joie.* Enfin!.. donc nous l'emportons! (*Apercevant Albert qui paraît à la porte.*) Ah! Albert!

—

SCÈNE VII.

LE COMTE, *à la table à gauche,* BOUVARD, *près de lui;* ALBERT, CORINNE.

CORINNE, *allant à lui.* Venez! venez donc vite!.. Tout va à merveille!

ALBERT, *avec émotion*. Je le crois bien!.. monsieur votre père... M. Desgaudets... je viens de chez lui et l'on m'a assuré que je le trouverai ici...

BOUVARD. Il nous a quittés il y a une demi-heure!

ALBERT. Où est-il? le savez-vous?

CORINNE. Et que lui voulez-vous? mon Dieu! avec cet air agité?..

ALBERT. Il faut que je lui parle... de la part de Maxence... qui de son côté s'est mis aussi à sa poursuite.

BOUVARD. Rassurez-vous! il l'a vu...

ALBERT. En êtes-vous bien sûr?

BOUVARD. Ils sont sortis ensemble... en voiture!

ALBERT. A la bonne heure... je respire... ma mission est finie.

CORINNE. Vous venez donc de voir ce pauvre Maxence?

ALBERT. Lui pauvre!.. ah! bien oui!.. ce n'est plus cela!

CORINNE. Que dites-vous? (*Le comte qui était devant la table, interrompt sa lettre, et toujours assis sur le canapé, il écoute.*)

ALBERT. Un peu avant la sortie de la Bourse... il paraît que, dans la coulisse et parmi les joueurs, un bruit a tout à coup circulé; on a prétendu que M. Desgaudets, le riche Desgaudets...

CORINNE. Mon père!

ALBERT. Qui jamais n'avait voulu se mêler d'affaires de ce genre... était à la tête de la nouvelle ligne de chemin de fer... que le comité d'administration, c'était lui, que Maxence n'était que son prête-nom... que Desgaudets, qui avait gardé une masse énorme d'actions... achetait les autres au-dessous du pair pour les accaparer toutes... A cette nouvelle, les actions qui tombaient à qui mieux mieux se sont relevées comme par enchantement. Des affaires énormes se sont faites à la fin de la bourse, rue Vivienne et sur le boulevard. Maxence qui, dans le premier moment avait perdu la tête et voulait se brûler la cervelle, s'est vu tout à coup entouré et accablé d'agioteurs, d'agents de change, de courtiers marrons, même des femmes... des grandes dames... c'était à qui lui demanderait des actions!

CORINNE, *avec joie*. Et il en a donné?..

ALBERT. C'est ce que j'aurais fait à sa place!.. mais lui... a tout à coup relevé la tête et reprenant courage, s'est écrié avec audace: Des actions!.. je n'en ai plus!.. on ne peut en avoir! M. Desgaudets les a presque toutes! Il les a gardées pour lui et pour son gendre, M. Albert, que voici!.. J'ai voulu me récrier et réclamer. Tais-toi, m'a-t-il murmuré à voix basse, tais-toi, tu me sauves. Alors, c'est moi que les demandeurs ont entouré, moi, complice involontaire de ce mensonge, ils m'ont poursuivi... ils m'ont supplié, même à genoux, de leur céder... de leur accorder de ces actions... que je n'avais pas. Vous jugez si j'ai résisté... si j'ai été inflexible! Dix pour cent, me criait-on! vingt pour cent au-dessus du cours... et moi je répétais: Je n'en ai pas, Messieurs, je n'en ai pas, pendant que Maxence, m'entraînant en dehors de la foule... me disait à l'oreille: Notre fortune est assurée, à ma sœur et à moi!

LE COMTE, *à part*. O ciel!

ALBERT. Cours près de M. Desgaudets, dis-lui que je lui donne cent mille écus des actions que je lui ai remises ce matin, mais qu'à moi... ou à tout autre, n'importe, il ne les vende pas à moins! tout le succès de l'opération est là. Je l'ai quitté... j'ai couru... et me voilà... heureux de vous annoncer ces bonnes nouvelles... heureux de vous apprendre que Maxence a retrouvé le repos et l'honneur, et que, grâce au ciel, Antonia est plus riche que jamais.

LE COMTE, *bas, à Bouvard, après avoir déchiré la lettre*. Va porter ton article!

BOUVARD, *étonné et à voix basse*. Comment... tel qu'il est?..

LE COMTE. Eh! oui, te dis-je! va et reviens... (*Bouvard sort par le fond.*)

CORINNE, *bas, à Albert, avec joie*. Et moi, Albert, et moi, j'ai de bien meilleures nouvelles encore à vous faire connaître...

ALBERT. Lesquelles?..

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *sortant de la porte à gauche.*

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur Maxence de La Roche-Bernard, et mademoiselle sa sœur attendent monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE. Je vais les rejoindre.

CORINNE, *voulant le retenir*. Mais, Monsieur...

LE COMTE. Mes meilleurs amis!..

CORINNE. Eh quoi!..

LE COMTE. Ma fiancée!..

CORINNE. Ah!..

LE COMTE, *à voix haute, à Albert et à Corinne*. Pardon! je cours les recevoir! (*Il sort.*)

CORINNE, *poussant un cri et s'appuyant contre le canapé à gauche*. Ah!

—

SCÈNE IX.

ALBERT, CORINNE.

ALBERT, *allant à elle*. Qu'avez-vous donc?

CORINNE, *avec agitation*. J'étais encore sa dupe!.. encore une comédie qu'il jouait... mais pourquoi? dans quelle intention? ah! j'aurai le mot de cette énigme...

ALBERT. Mais répondez-moi donc! vous me disiez tout à l'heure...

CORINNE. Que tout était sauvé! et maintenant...

ALBERT. Eh bien?

CORINNE. Tout est perdu!.. par vous... par votre faute... ou du moins par votre arrivée!

ALBERT. Qu'ai-je donc fait?

CORINNE. Ce que vous êtes venu... nous annoncer... ce que vous venez de nous dire.

ALBERT. La vérité tout entière.

CORINNE. Justement, c'est elle qui a tout compromis!.. c'est elle qui nous perd!

ALBERT. C'est trop fort! et à moins que vous ne partagiez le système et les opinions de monsieur votre père!.

CORINNE. Monsieur de Marignan... allait rendre à Maxence sa parole... il écrivait... pour rompre son mariage... la lettre était écrite!.. et il l'a déchirée... (je ne le quittais pas des yeux) au moment où, dans votre joie... vous vous êtes écrié qu'Antonia était plus riche que jamais... donc s'il renonçait à elle... c'était à cause de cette fortune perdue...

ALBERT. Vous le calomniez!

CORINNE. C'est impossible!

ALBERT. C'est ce matin, quand on lui a annoncé qu'elle était ruinée... qu'il a demandé lui-même, qu'il a exigé ce mariage...

CORINNE, *confondue.* C'est vrai!.. (*Avec colère.*) Eh bien! non, cela ne doit pas l'être... parce qu'entre lui et la vérité... toute alliance est impossible!

ALBERT. Mais alors... comment expliquez-vous?

CORINNE. Je n'explique rien... il est comme ses ouvrages, comme son mérite. C'est à n'y rien comprendre... mais j'y arriverai cependant. C'est une gageure, c'est un défi... et entre nous deux désormais...

ALBERT. C'est une guerre...

CORINNE. Non... un mariage à mort!

—

SCÈNE X.

LE COMTE, MAXENCE ET ANTONIA, *sortant de la porte à gauche;* ALBERT, CORINNE, *au milieu du théâtre;* BOUVARD, *entrant par le fond. Derrière lui quelques invités qui arrivent, tandis que plusieurs dames sortent de la porte à droite.*

MAXENCE, *gaiement, pendant que le comte va saluer ses invités.* Bravo! voici tout le monde réuni, c'est l'heure du dîner! Un beau moment... quand le dîner est bon .. et M. de Marignan est connaisseur! De nos jours... les grands hommes sont gourmands, et ils font bien... on a si peu de temps à vivre... le génie surtout!

ALBERT, *à part.* Quelle gaieté! quelle insouciance! qui reconnaîtrait là l'homme qui, ce matin, voulait se tuer...

MAXENCE. Ah! te voilà, mon cher Albert! Desgaudets que j'ai rencontré avant toi, et avec qui j'ai fait route, m'a appris ta nomination... chef d'escadron, c'est officiel, oui, Mesdames. (*Bas, à Albert en riant.*) Il m'a aussi raconté tes scrupules... et la colère de madame de Saint-Avold contre toi!.. Eh bien! t'es-tu justifié auprès de la veuve de ton vieux général?

ALBERT. Oui, sans doute! elle pense, comme moi, que de la misère et de l'honneur valent mieux qu'une pension, achetée au prix de sa réputation...

MAXENCE. Rassure-toi! nous penserons à elle! nous lui ferons avoir des actions!.. c'est un cadeau... car dans ce moment n'en a pas qui veut... moi d'abord je n'en ai plus... (*Bas, à Albert.*) Et cette fois... c'est la vérité... vraie.

ALBERT. Tu n'en as pas gardé?

MAXENCE. On ne m'y reprendra plus!

BOUVARD, *bas, au comte.* L'article paraîtra dans le journal de ce soir.

LE COMTE, *de même.* Très-bien. (*Haut.*) Pardon, Mesdames, de vous faire dîner aussi tard, nous n'attendons plus que M. Desgaudets, notre subrogé tuteur, et mon ami intime, le secrétaire général... qui tous deux m'ont promis de venir et qui, je l'espère, ne me feront pas faillite.

MAXENCE, *riant.* Vous avez déjà cinquante pour cent d'assuré, car voici M. Desgaudets.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS; *Corinne et Antonia sont assises sur un canapé à gauche du spectateur, près de la table; Albert debout derrière elles et pensif; à droite,* BOUVARD, LE COMTE, *puis* MAXENCE, *les autres conviés, hommes et femmes, forment, assis et debout, plusieurs groupes dans le salon.*

LE COMTE. Arrivez donc, mon cher monsieur Desgaudets.

DESGAUDETS. Pardon de m'être fait attendre. Je suis venu à pied... comme toujours, pour raison de santé.

MAXENCE. A pied! quand il pleut à verse!

DESGAUDETS. Je n'ai pas trouvé de voiture.

LE COMTE, *bas, à Bouvard.* Ou plutôt il n'a pas voulu en prendre... il est si avare!

BOUVARD. Et pourtant... il a aujourd'hui, dit-on, fait des gains énormes. (*Desgaudets s'est approché du canapé où sont assises Corinne et Antonia, pendant ce temps, Maxence, le comte et Bouvard, debout sur le devant du théâtre, forment un groupe et causent à demi-voix.*)

MAXENCE. Je le crois bien! je l'ai vu devant moi, tout à l'heure, réaliser cent mille écus de bénéfice.

LE COMTE. Ah bah!

BOUVARD, *à Maxence, d'un air joyeux.* Avec vos actions! aussi je viens d'en acheter!

MAXENCE, *lui donnant une poignée de main.* Vrai! Brave jeune homme! (*Ils remontent le théâtre en causant à voix basse.*)

ANTONIA, *à gauche, assise sur le canapé, et causant avec Corinne.* Il m'avait acceptée quand j'étais ruinée, et maintenant que la fortune m'est revenue, comment, aux yeux du monde, sans déshonneur, rompre ce mariage?.... Ah! je suis bien malheureuse!..

CORINNE. Moi, je ne suis que furieuse! (*Ouvrant le livre qui est sur la table à gauche.*) Que vois-je? le second volume du grand ouvrage de M. de Marignan!

LA COMTESSE, *assise sur le canapé à droite près d'une autre dame.* Cet admirable ouvrage!

LA MARQUISE. Vous le connaissez, Madame?

LA COMTESSE. Mon Dieu non! et vous?

LA MARQUISE. Ni moi non plus!

LA COMTESSE. C'est étonnant, tout le monde en parle!

LA MARQUISE. Et je n'ai pas encore rencontré une seule personne qui l'ait lu!

DESGAUDETS, *debout derrière le canapé à droite et s'adressant aux deux dames qui viennent de parler.* C'est qu'il est plus facile d'en parler que de le...

BOUVARD, *avec enthousiasme. Histoire pittoresque de l'Algérie et de sa conquête!..* second volume plus intéressant encore, s'il est possible... plus dramatique que le premier!.. j'espère bien que M. Desgaudets m'en prendra un exemplaire... dix francs le volume... il sera demain à votre hôtel...

DESGAUDETS. Diable!.. diable!.. dix francs!.. permettez! c'est trop cher pour moi!

BOUVARD, *s'adressant aux deux dames assises sur le canapé à droite.* Il y a seulement pour neuf francs de vignettes et de gravures!

DESGAUDETS. Je ne dis pas non!.. (*A demi-voix.*) C'est le reste qui est trop cher.

MAXENCE, *qui pendant ce temps s'est promené dans le salon et revenant près du comte.* Eh bien! et votre secrétaire général?

LE COMTE. J'ai dit que l'on servît aussitôt que sa voiture entrerait dans la cour... mais il n'est pas encore arrivé!

MAXENCE. Mon appétit l'est depuis longtemps!

DESGAUDETS. C'est comme le mien! si pour nous le faire oublier, monsieur de Marignan daignait nous lire quelques pages... quelques passages... du nouveau chef-d'œuvre...

TOUT LE MONDE, *se levant*. Ah! oui... monsieur le comte!

LE COMTE. Y pensez-vous, devant une si charmante assemblée...un ouvrage sérieux...un livre d'histoire... c'est trop...

LA COMTESSE. Pourquoi donc? madame Scarron racontait une anecdote ..

DESGAUDETS. Quand le rôti manquait!

CORINNE. Mais quand il s'agit d'un secrétaire général...

LA MARQUISE. C'est bien autre chose!

LA COMTESSE. Et pour le remplacer...

CORINNE. Il n'y a rien de trop grave!

LE COMTE. Devant un pareil argument, je me rends! (*Il prend le livre, et chacun se rasseoit ou se range autour de lui, comme pour une lecture d'apparat.*) Je vous lirai donc quelques pages qui terminent ce volume...

BOUVARD, *faisant l'empressé*. Un verre d'eau sucrée!

LE COMTE, *avec impatience*. Eh non! pas avant dîner.

BOUVARD. C'est juste!.. (*Regardant au fond.*) Mais toutes les portes sont ouvertes. (*Criant.*) Fermez donc les portes! la voix se perd!

LE COMTE, *de même*. C'est inutile...

CORINNE Pour vous... mais non pas pour nous, qui ne voulons rien perdre.

TOUT LE MONDE. Chut!..

LE COMTE. Le récit d'une expédition dans l'Atlas, et d'un combat livré par le général Saint-Avold.

ALBERT, *qui jusque-là est resté plongé dans ses réflexions, lève la tête à ce mot, et dit à part*. Mon général... qu'est-ce que c'est?

DESGAUDETS. Cela doit être pittoresque!

LE COMTE, *lisant*. « Cerné de tous les côtés par dix « à douze mille Arabes et sans espoir possible d'être « secouru, le général avait passé une nuit horrible. « Il ne lui restait plus que deux seuls escadrons de « tout son régiment (troisième dragons).

BOUVARD. C'est palpitant d'intérêt!

LE COMTE. « La lune s'élevant au-dessus des noirs « rochers, reflétait ses rayons sur les cimes de l'Atlas, « lesquelles, se déroulant comme un blanc et im- « mense linceul, semblaient, pour frapper l'imagina- « tion de nos vieux soldats, leur rappeler, au milieu « de l'Afrique, les plaines glacées de la Russie! »

BOUVARD. Comme c'est écrit! comme c'est académique! quel style!

CORINNE. Pour de l'histoire...

BOUVARD. Et ce n'est que de l'histoire!

MAXENCE. Ce n'est que de la prose!

BOUVARD. Mais quelle prose!

DESGAUDETS. On dirait des vers!

CORINNE. Il y en a!

DESGAUDETS. Bah!

CORINNE.

Il ne lui restait plus que deux seuls escadrons,
De tout son régiment, troisième de dragons!

BOUVARD. C'est vrai!.. cela lui a échappé!

MAXENCE. C'est plus fort que lui.

CORINNE. « Même quand l'oiseau marche, on sent « qu'il a des ailes! »

BOUVARD. Mais comme la pensée s'élève .. comme elle s'élance et se précipite impétueuse...

DESGAUDETS. On dirait d'une charge de cavalerie!

CORINNE. Troisième de dragons! c'est admirable!!!

TOUT LE MONDE. C'est délicieux!.. délicieux! ravissant!

LE COMTE, *s'inclinant*. Trop de bontés... trop d'indulgence...

TOUS. Achevez, de grâce!..

LE COMTE. « Le général aperçut alors toute la tribu des Beni-Ballaboud.

ALBERT, *à part, et écoutant*. C'est singulier!

LE COMTE. « Campée au bord d'un torrent qui se précipite dans la vallée et devient la Mahoura... »

ALBERT, *qui jusque-là a écouté avec des marques d'impatience, quitte la table à gauche sur laquelle il s'appuyait, et fait quelques pas vers le comte*. Ah! c'est trop fort!

CORINNE, *qui a observé Albert, se lève du canapé*. Qu'avez-vous donc?

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *paraissant à la porte du fond*.

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. Monsieur le secrétaire général!.. (*S'avançant et s'adressant à M. de Marignan.*) Monsieur le comte est servi!

LE COMTE. Messieurs, la main aux dames...

TOUT LE MONDE. Ah...

LE COMTE. Nous achèverons le chapitre après le dîner.

BOUVARD. Quel dommage!

DESGAUDETS, *à part*. Non pas!

ALBERT, *pendant que tous les convives sortent par la porte à droite, s'est approché du comte et lui dit à voix basse*. Monsieur le comte, il faut absolument que je vous parle.

LE COMTE, *souriant*. A moi!

ALBERT. A vous!

LE COMTE, *de même*. Très-volontiers... mais en sortant de table...

ALBERT, *à demi-voix*. Soit, dans ce salon.

LE COMTE, *de même*. Dans ce salon. (*Il court rejoindre Antonia, à qui il donne la main et sort avec elle par la porte à droite; Corinne et Albert restent en scène.*)

ALBERT. Ah! maintenant, je l'atteste, ce mariage ne se fera pas! (*Se dirigeant vers la porte du fond.*) En attendant...

CORINNE, *courant à lui*. Qu'est-ce à dire?

ALBERT. Je m'en vais!.. Je ne resterai pas à dîner... ici, chez lui...

CORINNE. Un pareil esclandre!.. Je m'y oppose!.. Ainsi, votre main... votre main... je le veux... ou sinon... (*Albert lui offre la main.*) Que lui avez-vous dit... là, tout à l'heure?

ALBERT. Moi! rien, je vous jure...

CORINNE. Vous aussi!.. qui vous essayez à mentir... Voyez-vous déjà l'influence de ce salon... Mais ce secret... je le saurai!..

ALBERT, *entraînant Corinne vers la salle à manger à droite*. Il n'y en a pas!

CORINNE. Il y en a... il doit y en avoir! Je le saurai!

ALBERT, *de même*. Il n'y en a pas!

CORINNE. Je l'inventerais plutôt. (*Tous les deux entrent en causant dans la salle à manger.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CORINNE, ALBERT.

ALBERT, *entrant vivement.* Quel dîner! J'ai cru qu'il ne finirait pas!.. Et quelle conversation!.. Que de mensonges! de vanteries!

CORINNE. Éloges désintéressés, donnés par l'amitié.

ALBERT. Et par ceux qui dînent chez lui!.. Et ce monsieur de Marignan, qui, à force de s'entendre dire qu'il était un grand homme... a fini par se le persuader!

CORINNE. Comment donc!.. Il attaquerait en calomnie quiconque oserait maintenant soutenir le contraire!

ALBERT. Patience!.. cela aura un terme... et nous verrons!

CORINNE. Raison de plus pour ne pas paraître sombre et préoccupé... comme vous... tout à l'heure, à ce dîner!

ALBERT. Je ne vous ferai pas le même reproche!.. J'admirais votre grâce, vos saillies, votre gaieté!

CORINNE. C'est un moyen! Cela permet d'observer sans que l'on s'en doute... Vous ne vouliez rien dire! il fallait deviner!.. J'ai tout vu... votre physionomie taciturne, l'air intrigué du comte; et en sortant de table, vous lui avez dit à voix basse : Je vais vous attendre au salon. Je l'ai entendu... J'étais derrière vous! C'est pourquoi... me voici. Maintenant, Monsieur, qu'est-ce que cela signifie?

ALBERT. Vous le saurez plus tard.

CORINNE. C'est une provocation... c'est un duel!

ALBERT. Eh non! une simple explication!

CORINNE. Vous avez promis devant moi à Antonia... de ne rien risquer qui puisse la compromettre, vous avez juré que son nom ne serait même pas prononcé entre vous et M. de Marignan.

ALBERT. J'ai tenu ce serment, et je le tiendrai encore... Mais il se présente, grâce au ciel, une circonstance... une occasion qui n'a aucun rapport avec Antonia, ni avec mon amour, et rien ne peut m'empêcher de la saisir.

CORINNE. Cette occasion, quelle est-elle?.. ne puis-je la connaître?

ALBERT. C'est inutile... c'est une question qui ne peut être discutée par des femmes... mais il ne sera pas dit... que je me laisserai enlever celle que j'aime sans la disputer... moi qui porte une épée... Non, non, tant que je serai vivant, il ne l'épousera pas!.. J'y suis résolu... Sans cela, comprendriez-vous que j'assistasse tranquillement à son triomphe... et à cette fête...

CORINNE. Vous voyez donc bien, Monsieur, que vous voulez vous battre avec M. de Marignan.

ALBERT. Oui.

CORINNE. Et pour Antonia?

ALBERT. Non... pas pour elle!.. mais pour une autre cause... pour celle de l'honneur et de la vérité.

CORINNE. Je ne vous comprends pas, Monsieur.

ALBERT. Je vous ai dit que cela n'était pas nécessaire. Mais cette explication aura lieu.

CORINNE. Et moi, je m'y oppose; non-seulement pour vous, mais pour M. de Marignan. Je ne veux pas qu'il soit tué!.. Ce n'est pas ainsi qu'il doit être puni... ce serait trop tôt fait. Je lui réserve une expiation... plus longue, et qui m'est toute personnelle. (*Vivement.*) Ainsi, confiez-moi tout!.. à moi, votre alliée... votre amie.

ALBERT. Non, non, cela ne regarde que moi... le voici! de grâce, laissez-nous!.. Je ne veux pas qu'il nous voie ensemble.

CORINNE. Soit. (*A part.*) Mais si je n'y vois pas, j'entendrai! (*Elle entre dans le cabinet à gauche.*)

—

SCÈNE II.

ALBERT, M. DE MARIGNAN.

LE COMTE, *sortant de l'appartement à droite et parlant à la cantonade.* Bien, mon cher Maxence... faites les honneurs pour moi. (*Se retournant vers Albert.*) Ils sont tous dans le petit salon à prendre le café, et me voici, Monsieur, prêt à vous entendre.

ALBERT. Monsieur... j'ai eu pour ami... et pour protecteur dans ma carrière militaire, monsieur le général de Saint-Avold, qui a été pour moi un père plutôt qu'un chef. Je dois le peu que je suis à ses conseils; je dois la vie à son courage. Plus tard, et c'est là ce qui me lie à lui par une éternelle reconnaissance, il m'a confié ses plus secrètes pensées. Les qualités distinctives de son caractère étaient l'horreur de la vanterie et du mensonge, son amour pour son pays et surtout le culte qu'il professait pour l'honneur. Il n'eût pas souffert que l'on portât au sien la plus légère atteinte! et il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le conserver pur et intact. Aujourd'hui qu'il n'est plus, c'est un soin qu'il nous a légué, à nous qui fûmes ses soldats, à moi qui fus son ami, et je viens vous demander compte de la manière dont vous parlez de lui... dans le peu de lignes que j'ai entendues.

LE COMTE, *souriant.* Me chercher querelle! à moi, son panégyriste, à moi qui le comble d'éloges, comment aurais-je pu l'offenser?

ALBERT. C'est offenser un bon et loyal militaire que de lui attribuer des exploits qu'il n'a jamais faits, des actions fabuleuses, qui peuvent provoquer des démentis, attirer des insultes à sa mémoire, et jeter en un mot un ridicule ineffaçable sur son nom.

LE COMTE. Je ne vois pas, Monsieur, en quoi cela me regarde.

ALBERT. Je vais m'expliquer. Je n'ai jamais quitté le général. Je suis arrivé en Afrique avec lui, avec la division qu'il commandait, et jusqu'au jour où il est mort entre mes bras, je l'ai suivi dans toutes ses expéditions, dans tous ses combats. Or, dans le passage, dans les quelques lignes que vous nous avez lues avant dîner, j'ai admiré comme tout le monde les ornements et l'éclat du style.

LE COMTE. Vous êtes bien bon!

ALBERT. Je ne m'y connais pas!.. mais pour les faits... c'est différent.

LE COMTE, *souriant.* Si ce n'est que cela!

ALBERT. Comment, si ce n'est que cela!.. je n'ai entendu que quelques mots à peine, et il n'y en a pas un seul qui ne soit une fausseté évidente.

LE COMTE. Permettez, Monsieur!

ALBERT. Jamais mon général n'a livré de bataille dans l'Atlas... et pour une bonne raison... nous n'y avons jamais mis les pieds, et nous avons toujours opéré à cent lieues de là...

LE COMTE. Monsieur...

ALBERT. Jamais nous n'avons eu de combats ou de relations avec la tribu des Beni-Ballabond, dont aucun de nos soldats n'a aperçu les tentes, et jamais enfin nul fait d'armes n'a illustré les bords de la Mahoura... non pas que ce nom me soit inconnu, je ne sais pas où je l'ai vu, mais à coup sûr ce n'est pas en Afrique, car cette rivière-là n'existe pas, et je vous défie de l'y trouver.

LE COMTE. Vous croyez cela, Monsieur?

ALBERT. J'en suis sûr... voyez plutôt sur la carte. Et quand on écrit, quand on imprime, quand on publie sciemment de pareilles fausetés...

LE COMTE, *avec colère*. Une telle expression...

ALBERT. Est la seule qui convienne. Si mon général était vivant, il s'écrierait : Vous avez menti!.. Je prends sa place et suis à vos ordres.

LE COMTE, *fièrement*. Et je serais aux vôtres, si votre général avait pu tenir un pareil langage... mais il s'en serait bien gardé. Vous étiez en Afrique, Monsieur, je n'en doute pas, mais le général de Saint-Avold y était aussi, et entre vos deux assertions, quelque contradictoires qu'elles soient, vous me permettrez de donner la préférence à la sienne.

ALBERT. Que voulez-vous dire?

LE COMTE. Que notre devoir, à nous autres historiens, est bien grave. C'est comme un sacerdoce, celui de la vérité, que nous sommes chargés de transmettre à nos derniers neveux. Alors, Monsieur, l'historien qui se respecte ne marche qu'appuyé sur des preuves irrécusables, sur des documents authentiques, c'est ce que j'ai fait.

ALBERT. Vous, Monsieur!

LE COMTE, *allant à la table à gauche*. J'ai là les Mémoires mêmes du général Saint-Avold, trouvés dans ses papiers après sa mort... et je suis heureux de vous prouver avec quelle fidélité consciencieuse j'ai rempli envers mon pays et la postérité, mes devoirs d'historien!.. (*Frappant sur le manuscrit qu'il vient de prendre.*) Les voici, ces Mémoires du vieux soldat... ces Mémoires pensés au milieu de la bataille et écrits sur l'affût d'un canon... car ils sentent encore l'odeur de la poudre et du cigare!.. Lisez, Monsieur, lisez!

ALBERT, *jetant les yeux sur le manuscrit*. O ciel!..

LE COMTE. Connaissez-vous cette écriture?

ALBERT. Si je la connais!

LE COMTE, *d'un air triomphant*. Vous voyez donc bien!

ALBERT. C'est la mienne!..

LE COMTE, *stupéfait*. La vôtre!

ALBERT. Eh oui!.. c'est mon roman.

LE COMTE, *atterré*. Un roman!

ALBERT. Composé par moi en Afrique!.. et que je croyais perdu pour jamais, car je ne me rappelais plus un mot de mon chef-d'œuvre! Et au fait!.. depuis cinq ans.

LE COMTE. Que dites-vous?

ALBERT. J'avais eu le bonheur de l'oublier, et c'est vous qui me le rendez... (*Parcourant le manuscrit.*) Oui, vraiment... c'est bien cela... un roman historique... roman à la Walter Scott... où je fais jouer un rôle important à mon général... et à moi.

LE COMTE. Quoi!.. Monsieur... c'est de vous!..

ALBERT, *feuilletant toujours le manuscrit*. Hélas! oui! c'était même si mauvais que le général, à qui je l'avais donné à lire... m'avait répondu avec un juron : « Occupe-toi de ta théorie et ne pense plus à ces niaiseries-là... ou sinon...» Ce qui est cause... que je n'ai pas même pensé à lui redemander mon manuscrit resté entre ses mains. Voilà comment, après sa mort, on l'a pu trouvé dans ses papiers.

LE COMTE, *dans le plus grand trouble*. Permettez, Monsieur, permettez... rappelez bien tous vos souvenirs... êtes-vous sûr...

ALBERT, *feuilletant toujours*. Parbleu!.. voilà tous mes personnages... tous mes noms qui me reviennent... l'aide-de-camp, Hector de Maugiron, c'était moi... la jeune fille qu'il adore... et qu'il espère épouser au retour... c'est... *Hésitant.*) une personne, dont il est inutile de vous parler... et qui est à la puissante tribu des Beni-Ballabond... c'est bien cela!! une tribu de mon invention!.. et la Mahoura... ah! je savais bien que ce nom-là ne m'était pas inconnu... tenez, Monsieur, tenez, voyez-vous écrit en marge : *faute de mieux*. Il me fallait dans le moment une rivière... et n'en ayant pas sous la main... j'ai inventé celle-là... quitte à la changer plus tard contre une véritable!

LE COMTE, *à part*. O ciel!

ALBERT. Et c'est là ce que vous imprimez comme de l'histoire! c'est là ce qui vous vaut les éloges de la presse et l'admiration publique.

LE COMTE. Est-ce ma faute, Monsieur, si, victime moi-même d'une erreur... chèrement payée...

ALBERT. Je le sais!.. Aussi je n'accuse plus votre bonne foi; mais ni vous, ni moi, Monsieur, n'avons le droit d'attribuer au général des absurdités dont je suis seul coupable et responsable. A chacun ses œuvres! et pour la mémoire comme pour l'honneur de monsieur de Saint-Avold, il faut que la vérité soit connue.

LE COMTE. Quoi, Monsieur... publier qu'un livre d'histoire est un roman!

ALBERT. Ce ne sera pas le premier.

LE COMTE. Un livre admiré, cité, vanté et adopté par l'Université.

ALBERT. Jusqu'à demain, Monsieur, je garderai le silence. D'ici là, avisez vous-même aux moyens de faire cet aveu, sinon je m'en chargerai!

LE COMTE. Mais songez donc aux suites...

ALBERT. Elles sont toutes simples. C'est une erreur!.. vous vous empressez de la reconnaître, je ne vois pas quels inconvénients...

LE COMTE. Vous ne les voyez pas?

—

SCÈNE III.

ALBERT, LE COMTE, MAXENCE, BOUVARD, *sortant de la porte du fond.*

MAXENCE, *au comte*. Et vous restez là, mon cher, vous ne venez pas au petit salon entendre ce qu'on dit de vous!

BOUVARD. Deux membres de l'Académie des sciences viennent d'arriver, et ils ne tarissent pas d'éloges sur votre second volume qu'ils ont déjà lu.

MAXENCE. Comme tout Paris!

BOUVARD. Comme tout le monde!

LE COMTE, *bas, à Albert, d'un air suppliant*. Vous l'entendez, Monsieur!..

MAXENCE. Monsieur de Pongibault, le professeur de sphère céleste et de géographie, s'extasie sur la vérité des détails topographiques.

ALBERT, *avec colère*. En vérité!.. un professeur!..

LE COMTE, *d'un air suppliant*. Monsieur!

BOUVARD. Il trouve surtout le caractère et les usages des tribus arabes décrits avec une lucidité... une profondeur...

DESGAUDENS. Ah! ma chère enfant. — Acte 3, scène 9.

MAXENCE. Surtout la tribu des. . comment dites-vous?..

BOUVARD. Des Beni-Ballaboud...

MAXENCE. Justement... c'est, dit-il, le tableau le plus pittoresque et le plus fidèle! mieux que personne il peut en juger. Il y a été...

ALBERT, *avec indignation.* Il y a été!.. voilà qui est trop fort!

BOUVARD, *froidement.* Avec une mission du gouvernement... (*Avec chaleur.*) Et j'oubliais de vous dire que votre ami le secrétaire général a été tellement touché du fait d'armes de la Mahoura, qu'il ne connaissait pas...

ALBERT, *à part.* Je crois bien!

BOUVARD. Qu'il m'a demandé un exemplaire pour le faire lire au ministre; enfin, et c'est l'avis unanime, votre élection est assurée; vous devez arriver demain à l'Académie, ou pour le moins au prix Gobert.

ALBERT. Comment?

BOUVARD, *à Albert.* Dix milles livres de rentes destinées au morceau de l'histoire de France le mieux fait et le plus véridique... (*Montrant le comte.*) Il y a des droits, l'Algérie est la France. (*Au comte, qui modère avec peine sa colère.*) Oui, Monsieur, votre modestie a beau s'indigner, vous y avez des droits.

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DESGAUDETS, *une tasse de café à la main.*

DESGAUDETS. Eh bien... eh bien, monsieur le comte, on vous demande, on vous désire... pour achever le fait d'armes de la Mahoura.

LE COMTE. Moi! impossible... L'émotion... la chaleur!.. je ne pourrais lire!

BOUVARD. Je m'en chargerai! moi, l'éditeur...

LE COMTE, *à demi-voix.* Non! il faut que je vous parle... (*Lui serrant la main.*) Il le faut.

BOUVARD. Je vous suis! (*A part.*) Qu'a donc le grand homme et d'où lui vient cette physionomie?

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc, mon cher. — Acte 5, scène 5.

LE COMTE. Daignez, mon cher Maxence... m'excuser auprès de ces dames... Un mal de gorge subit...

MAXENCE. Très-bien.

LE COMTE, *à part.* A tout prix, il faut sortir de là, ou je suis perdu. (*A Bouvard, qu'il entraîne vers la porte du fond.*) Venez, Monsieur, venez!

MAXENCE, *se retournant et apercevant Desgaudets qui, assis sur le canapé, à droite, prend lentement sa tasse de café.* Eh mais!.. je vous ai entendu dire chez vous que vous n'aimiez pas le café!

DESGAUDETS. Erreur!.. je l'aime beaucoup... chez les autres! (*Maxence entre en riant dans l'appartement à droite.*)

—

SCÈNE V.

ALBERT, *qui s'est jeté sur le canapé, à gauche;* DESGAUDETS, *assis, à droite, sur l'autre canapé.*

DESGAUDETS, *achevant sa tasse de café.* Quand il est bon... et celui-ci est du vrai moka. (*S'étendant sur le canapé.*) Eh!.. eh!.. je ne déteste pas non plus les bons canapés... ni le confortable, que j'espère bien me donner désormais... en secret.

ALBERT, *se levant et se promenant avec colère.* Ah! c'est à n'en pas revenir!

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc, mon cher?

ALBERT, *hors de lui.* Ce que j'ai!.. ce que j'ai... (*S'arrêtant devant Desgaudets.*) Vous aviez raison, Monsieur; des charlatans, des compères et des dupes, voilà la société actuelle.

DESGAUDETS, *souriant.* Tant mieux!

ALBERT, *avec indignation.* Comment, tant mieux!

DESGAUDETS. Eh! mon Dieu, oui! c'est de l'excès même du mal que sortira le bien!

ALBERT. Et quel bien peut sortir d'un gouffre tel que celui-ci?

DESGAUDETS. Je vais vous l'apprendre; quand tout le monde sera bien persuadé, comme vous paraissez l'être en ce moment, que la plupart de nos grands hommes, y compris leur gloire et leurs préfaces, sont des mensonges vivants et impudents plus ou moins

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 —

bien décorés ou reliés; quand tout le monde, dis-je, sera bien convaincu, comme vous, que dans la composition de presque toutes les renommées qui se fabriquent, il n'entre pas un seul mot de vrai, la société finira, grâce au ciel, par devenir tellement incrédule que, pour lui faire accroire qu'on a du mérite, on sera réellement obligé d'en avoir... et c'est ainsi que l'école du mensonge sera devenue l'école de la vérité.

ALBERT, *avec impatience*. Ce que vous espérez là, Monsieur, est toute une révolution... Mais, en attendant...

DESGAUDETS, *souriant*. Dans toutes les revolutions, il faut savoir attendre! D'ici là, le puff victorieux continuera à triompher!

ALBERT. Et si je vous disais, Monsieur, avec quelle insolence, avec quelle audace!.. Si vous saviez seulement...

DESGAUDETS. Je sais tout. Corinne, ma fille, qui a entendu votre conversation, vient de me raconter au salon l'anecdote dans tous ses détails.

ALBERT. Et vous me parlez de cela tranquillement et cela ne vous indigne pas?

DESGAUDETS. Il faudrait passer sa vie à s'indigner! et la vie est si courte!.. Je vous avouerai même avec franchise (car il est convenu qu'elle existe entre nous), que, loin d'en être furieux, j'en ai été ravi.

ALBERT. Vous osez en convenir!

DESGAUDETS. J'en ai été enchanté!

ALBERT. Et pourquoi, s'il vous plaît?

DESGAUDETS. Pour vous! oui, mon jeune ami, quoique vous ayez refusé d'être mon gendre, je me regarde toujours comme votre beau-père... ou mieux encore, comme votre ami... et je vous suis de loin dans le monde... avec tout l'intérêt que l'on porte... à un pauvre voyageur seul et égaré dans un pays inconnu.

ALBERT. Je vous remercie, Monsieur... mais en quoi cette aventure peut-elle vous réjouir pour moi?

DESGAUDETS. Voici comment. Quand on connaît par hasard la vérité... il y a deux manières de s'en servir, l'une...

ALBERT, *avec force*. C'est de la dire!..

DESGAUDETS. Et l'autre... de la taire. La seconde est presque toujours la plus utile. Essayez-en, je vous le conseille?

ALBERT. Moi! me taire!.. moi, transiger avec ma conscience.

DESGAUDETS. Je ne dis pas cela, mais à un soldat qui s'est bravement défendu, il est permis de capituler... et il est des capitulations de conscience si difficiles à ne pas accepter... que vous-même, peut-être...

ALBERT, *avec chaleur*. Jamais, Monsieur, jamais! moi, le défenseur et l'ami de la vérité, je défie le monde entier de me faire jamais céder... ou fléchir...

DESGAUDETS. Il ne faut pas dire cela! le chapitre des considérations est si étendu... et tenez, en voici déjà une qui arrive!

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, BOUVARD, *entrant par la porte du fond.*

BOUVARD, *à part*. Me charger... moi!.. d'une pareille négociation... assoupir l'affaire... à tout prix!

DESGAUDETS. Qu'avez-vous donc, monsieur Bouvard... vous m'avez l'air...

BOUVARD. De quoi donc?

DESGAUDETS. D'un diplomate...

BOUVARD, *cherchant à sourire*. Dans l'embarras, qui compté sur vous et sur votre crédit près de M. Albert d'Angremont...

DESGAUDETS. Eh! pourquoi donc?..

BOUVARD. Mon Dieu! tout le monde peut se tromper, même les libraires... mais quand j'ai des torts... j'en conviens, et je reconnais qu'hier... j'ai manqué ma fortune. Ce volume de poésies que vous me proposiez... c'est à qui m'en parlera!... tout à l'heure encore... au salon... ce gros monsieur en noir... dont je ne sais pas le nom. « Vous ne connaissez pas les poésies du « jeune d'Angremont... c'est superbe! c'est sublime! » (*A Albert en souriant.*) Vous les aurez lues sans doute à quelques amis...

ALBERT. A personne!

BOUVARD, *se récriant*. Encore mieux! quand un ouvrage se produit ainsi par lui-même!.. aussi... je n'y mets pas d'amour-propre. Je viens vous le demander. Il me le faut.

ALBERT. Les vers, me disiez-vous, ne se vendent plus.

BOUVARD. Je vendrai ceux-là... et la preuve c'est que je vous les achète. Faites vous-même votre prix et à l'instant... comptant...

DESGAUDETS. Prenez garde, monsieur Bouvard, je vais croire que ce n'est pas vous qui payez.

BOUVARD. Eh bien... c'est vrai! pourquoi ne pas aborder franchement la question. Monsieur le comte m'a tout dit... Ce qu'on vous demande, c'est de ne rien changer à l'état des choses. De ne point troubler le public dans son admiration pour un homme de génie, pour un grand homme!

ALBERT. Moi complice d'une imposture...

BOUVARD, *vivement*. Indépendante de votre volonté!

DESGAUDETS. Au fait, si M. de Marignan est un grand homme...

BOUVARD. Ce n'est pas votre faute.

DESGAUDETS. Ni la sienne...

ALBERT. Pour la famille de mon général, pour sa veuve, pour sa mémoire que je respecte et que j'honore, je ne dois point laisser s'accréditer de pareilles impostures. Je dois déclarer faux et apocryphe... un ouvrage...

BOUVARD. Qui est passé à l'état de chef-d'œuvre! et quand nous sommes... riches, glorieux, considérés...

ALBERT. Et voilà justement ce qu'il faut flétrir. Voilà les idoles qu'il faut renverser du piédestal. Oui, dans ce siècle de fourberie et de mensonge, dans ce temps où chacun se déguise, j'arracherai les masques... rien ne m'arrêtera! rien ne m'empêchera de crier la vérité... dussé-je, avec Boileau :

> Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
> Midas, le roi Midas a des oreilles...

BOUVARD, *criant avec force*. Et moi, Monsieur, moi, que vous ruinez!

ALBERT. Vous!

BOUVARD. Moi qui ai vendu à M. le comte ces Mémoires comme authentiques, moyennant vingt mille francs que je serai obligé de lui rendre. Vous voyez bien que ce serait impossible... nous y perdrions tous... et je suis chargé de prendre avec vous tous les arrangements que vous désirerez... et qui vous conviendront... (*A voix basse.*) Oui, Monsieur... on consentira aux plus grands sacrifices.

ALBERT, *avec force*. Assez, Monsieur!.. (*Avec ironie et regardant Desgaudets.*) Encore un usage de nos

jours, n'est-ce pas? Vouloir m'acheter... à prix d'argent... (*Se retournant vers Bouvard.*) Vous vous trompez, Monsieur, je suis soldat... je ne me vends pas!.. Adieu!.. (*Il fait quelques pas pour sortir.*)

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CORINNE, *entrant par le fond.*

CORINNE, *arrêtant Albert qui va sortir.* Où allez-vous?

ALBERT. Je sors de cette maison.

CORINNE. Non pas! je quitte le noble comte que j'ai laissé plus mort que vif!

BOUVARD. Lui...

CORINNE. Quand il a compris que j'étais au fait de tout, il est resté comme frappé de la foudre! . sentant bien qu'il n'avait à attendre de moi ni grâce, ni merci, et calculant déjà les suites de cette terrible et piquante aventure; délicieux épisode pour mes Mémoires, et matière incessante de feuilletons plus mordants les uns que les autres. Il a compris toute l'imminence du danger, et vaincu sans combattre, il a de lui-même proposé la paix, me laissant maîtresse des conditions, que je viens régler avec vous, mon allié.

ALBERT. Avec moi!

CORINNE. Article premier. Vous garderez le silence?

ALBERT. Non!

CORINNE. Comment, non?..

BOUVARD. Il veut parler... et publier la vérité!

CORINNE, *d'un air étonné.* La vérité!.. à quoi bon?

DESGAUDETS. C'est ce que je ne cesse de lui dire.

CORINNE. C'est évident!.. (*A Albert à demi-voix.*) Vous ne savez donc pas que je l'emporte, que mon triomphe commence, que je suis comtesse de Marignan, et qu'Antonia est à vous?

ALBERT. O ciel...

CORINNE. Devenue libre, elle vous offre sa fortune et sa main.

ALBERT. Que dites-vous?

CORINNE. Son frère y consent!

DESGAUDETS. Et moi aussi, comme subrogé-tuteur.

CORINNE. Et pour cela vous n'avez qu'un mot à dire... ou plutôt à ne pas dire... on ne vous demande que de vous taire.

DESGAUDETS, *souriant.* Et c'est là le cas ou jamais de capituler...

ALBERT. Non... non... fût-ce au prix de mon bonheur, je ne vendrai pas ma conscience. Je resterai fidèle à l'honneur... et à la vérité!

CORINNE, *lui montrant Antonia qui sort de la porte à droite.* Plus qu'à votre amour... plus qu'à Antonia!

ALBERT. Antonia!.. Ah! ne prononcez pas ce nom-là!

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANTONIA.

ANTONIA, *à Corinne et à Albert.* Ah! comme vous étiez tous les deux injustes à son égard... ce bon monsieur de Marignan... tant de générosité unie à tant de talents! j'en suis dans l'admiration!

DESGAUDETS. Et elle aussi!

ANTONIA. Il en sera récompensé!.. Il l'est déjà... et de la manière la plus glorieuse et la plus digne de lui.

DESGAUDETS ET BOUVARD. Comment cela?

ANTONIA. N'entendez-vous pas dans l'autre salon... ces félicitations... ces cris de joie... Imaginez-vous que le secrétaire général... celui auprès duquel j'étais placée à table... et qui s'était absenté après le dîner... vient de revenir.

TOUS. Eh bien!

ANTONIA. Ah! quelle douce satisfaction! quel triomphe pour le génie!

CORINNE, DESGAUDETS ET BOUVARD. Achevez donc!

ANTONIA. Le gouvernement, qui, autant que j'ai pu le comprendre, a lu le second volume de M. de Marignan, a été tellement attendri et touché du beau fait d'armes de la Mahoura...

TOUS. O ciel!

ANTONIA. Qu'il est question de proposer pour la veuve et les enfants du général une pension de six mille francs.

ALBERT. Est-il possible!

ANTONIA. Et l'on dit qu'on va lui élever, à La Ferté-sous-Jouarre, sa patrie... un monument... (*Montrant le salon à droite.*) Tenez... tenez... les acclamations redoublent... Qu'est-ce donc? (*Elle se rapproche du salon, et y rentre un instant.*)

CORINNE, *à Albert.* Eh bien! résisterez-vous encore?

DESGAUDETS. Voulez-vous, par une obstination chevaleresque et absurde, ruiner la veuve et la famille de votre général?

BOUVARD. Vous opposer aux honneurs... qu'on lui destine.

DESGAUDETS. Et qu'après tout, il mérite.

CORINNE ET BOUVARD. Qu'il mérite!

ALBERT, *hésitant.* J'en conviens... mais enfin... un mensonge...

CORINNE. Qui rend tout le monde heureux!

ALBERT, *de même.* Est toujours un mensonge.

DESGAUDETS. Non pas! ce n'est pas mentir que garder le silence!

ALBERT, *résistant à peine.* Je ne dis pas...

DESGAUDETS. Ah!..

ALBERT. C'est vrai!..

CORINNE, DESGAUDETS ET BOUVARD, *ensemble et lui mettant la main devant la bouche.* Alors, taisez-vous... taisez-vous... c'est tout ce qu'on vous demande.

ALBERT. Soit! mais la morale... la morale de tout cela... car il faut qu'il y en ait une...

CORINNE. Attendez donc, Monsieur, attendez donc!

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE, *entrant amené par* ANTONIA *et par* MAXENCE, *et suivi de tous les convives.*

ANTONIA, *entrant.* Le voici!.. le voici!..

TOUT LE MONDE, *dans la coulisse.* Gloire au talent!..

ANTONIA. Nous l'amenons, malgré lui, pour recevoir vos remercîments et vos bénédictions...

BOUVARD ET LES CONVIVES, *élevant la main.* Honneur au génie!

LA COMTESSE. Non, monsieur le comte, vous ne pouvez vous soustraire à votre triomphe!..

LE COMTE, *remerciant.* Messieurs... Mesdames... (*S'adressant froidement à Desgaudets qu'il salue.*) Monsieur Desgaudets.

DESGAUDETS. Monsieur le comte... (*Ils parlent bas.*)

CORINNE, *bas, à Albert.* Vous vouliez de la morale?

ALBERT, *de même.* Eh! oui sans doute, je voudrais une punition quelconque à tant de fausseté.

CORINNE, *lui montrant le comte qui cause avec Desgaudets.* Rassurez-vous!.. la voici.

LE COMTE, *à demi-voix, à Desgaudets.* Oui, Monsieur, demain je vous demanderai la permission de me présenter chez vous pour solliciter un bonheur...

CORINNE. Qu'il n'a que trop mérité.

DESGAUDETS, *à haute voix.* Permettez, Monsieur!.. je ne donne pas de dot!..

MAXENCE, *riant.* Connu!

BOUVARD, *bas, à Corinne.* Mais moi je compte plus que jamais sur les Mémoires de madame la comtesse.

CORINNE. Le premier volume est fini. (*Bas, à Antonia.*) Chapitre XX: « Mariage de Corinne et d'Antonia! générosité du noble comte. »

ANTONIA. Ah! ce chapitre-là du moins est vrai.

DESGAUDETS, *bas, à Corinne.* Comme tout le reste! (*A voix haute.*)

Et voilà justement comme on écrit l'histoire!

LA PETITE SŒUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 6 juin 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

PRÉFACE.

Cette pièce et deux autres *le Mariage enfantin* et *le Vieux garçon*, furent composées pour Léontine Fay dont tout Paris admirait l'intelligence et les talents précoces. Grâce, esprit, finesse et sensibilité, elle avait tout en partage. Thalie semblait avoir révélé tous ses secrets à une enfant de dix ans, et cette perfection en miniature avait inspiré à un homme de beaucoup d'esprit le joli quatrain suivant :

Vous qui rêvez une actrice parfaite,
Accourez voir Léontine... et soudain
Vous reverrez Contat et Saint-Aubin
En retournant votre lorgnette.

Des débuts aussi étonnants devaient rendre plus tard l'admiration exigeante; il fallait d'abord s'y attendre; mais le succès que récemment encore vient d'obtenir cette jolie actrice *, prouve maintenant que sa jeunesse tiendra les brillantes promesses de son enfance.

* *Yelva* ou *l'Orpheline russe*, pièce où mademoiselle Léontine a déployé une vérité, une expression et un talent de pantomime au-dessus de tout éloge.

Personnages.

LE BARON DE VILLIERS, capitaine de haut-bord.
ADOLPHE DE VILLIERS, son neveu, officier de marine.
M. DE ROSTANGES, riche propriétaire.
PAULINE, sa fille aînée.
JENNY, sa sœur, âgée de dix ans.
LÉON, neveu de M. de Rostanges, élève d'un lycée.
M. DE KERKAVEL, commandant militaire du département.
GUICHARD, notaire bègue.
LAGUÉRITE, caporal.
DEUX FEMMES DE CHAMBRE.
VALETS.

La scène est au château de Rostanges, à une lieue d'une ville de province.

Le théâtre représente un salon. Un cabinet à droite et à gauche. Une fenêtre au troisième plan qui donne sur le parc. Au fond un vestibule.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY, DEUX FEMMES DE CHAMBRE.

(*Au lever du rideau Pauline est debout, en grande toilette de mariée, devant une glace; la corbeille de mariage est sur une table près d'elle; les femmes de chambre achèvent de la coiffer; M. de Rostanges, assis de l'autre côté, tient un écrin qu'il admire; la petite Jenny arrange la ceinture de sa sœur, déploie le cachemire, etc.*)

M. DE ROSTANGES, *l'écrin à la main*. Eh bien! vous ne mettez pas le collier de diamants?

JENNY. Mais du tout, mon papa, les diamants, c'est pour le jour de la noce; pour la signature du contrat, il ne faut qu'une demi-toilette.

M. DE ROSTANGES. Ah! mon Dieu! que de choses l'on a à faire le jour de la signature d'un contrat.

AIR : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Il faut penser à la corbeille,
Il faut penser à son écrin,
A la toilette de la veille,
Puis à celle du lendemain!
Penser au bal de la journée;
A peine enfin, moi, j'en suis sûr,
Trouve-t-on dans la matinée
Le temps de penser au futur.

UNE FEMME DE CHAMBRE, *qui rentre*. Le notaire de la ville voisine, que vous avez fait demander, vient d'arriver au château.

PAULINE, *troublée*. Ah! mon Dieu! le notaire, déjà!

M. DE ROSTANGES. Il attendra. Le futur, M. Legrand, n'est pas encore descendu.

JENNY, *tenant un bouquet*. Et le bouquet de la mariée n'est pas attaché.

M. DE ROSTANGES. Qu'il attende.

JENNY, *regardant le bouquet et l'attachant à sa sœur*. Oui, qu'il attende! Ah! les belles fleurs! que c'est joli de se marier, et que je voudrais être l'aînée. Je ne sais pas pourquoi ma sœur est si triste et si chagrine; il est vrai que toutes les mariées sont d'abord comme cela! peut-être que les mamans le recommandent; car je ne sais pas ce que la mienne a dit ce matin à ma sœur.

M. DE ROSTANGES, *à Jenny*. Ah çà! Jenny, finiras-tu

tes bavardages. Eh! j'entends notre ami, et Pauline n'est pas prête.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; LE BARON DE VILLIERS, *entr'ouvrant la porte du fond.*

LE BARON. Peut-on se présenter?

JENNY, *se mettant devant lui et cachant sa sœur.* On n'entre pas, Monsieur, on n'entre pas.

LE BARON, *avançant.* Vraiment, petite sœur, moi je force la consigne.

M. DE ROSTANGES. Et tu fais bien; car je crois que cette toilette ne finira pas d'aujourd'hui.

UN VALET, *qui suit le baron.* Monsieur, on vous a dit que le notaire était là.

LE BARON. A la bonne heure: mais il est furieusement pressé; moi, j'ai à parler à ma future, à mon beau-père; est-ce qu'il ne peut pas attendre?

LE VALET. Si fait, Monsieur; mais il dit comme ça que si vous en avez encore pour longtemps, on le demande ici près pour un testament; c'est pour quelqu'un qui est pressé.

LE BARON. Bien, bien, qu'il aille faire son testament, et qu'il nous revienne le plus tôt possible. Nous ne serons pas fâchés d'avoir le temps de nous reconnaître. (*Le valet sort.*)

AIR du vaudeville de *Partie carrée.*

Sur ma foi, l'état de notaire
Plus qu'on ne croit demande du talent;
Au même instant, il leur faut faire
Un mariage, un testament.
Forcé soudain de changer de visage,
Plus d'un notaire se trompant,
Doit quelquefois pleurer au mariage,
Et rire au testament.

Ah çà! bonjour, tout le monde; bonjour, mon cher Rostanges; bonjour, ma belle future; bonjour, ma petite espiègle. (*A Jenny.*) Tu es bien gentille, mais tu vas nous laisser un instant causer d'affaires.

JENNY. Comment! vous me renvoyez?

LE BARON. Non, ma chère enfant; mais je te prie de t'en aller.

JENNY. Là, c'est bien agréable! ne dirait-on pas que je suis une étrangère.

M. DE ROSTANGES. Allons, allons, Jenny, tu as entendu; fais-nous grâce de tes commentaires.

JENNY. C'est ça; ils ont toujours des secrets; pourquoi ne voulez-vous pas que j'écoute? il faudra bien que je me marie à mon tour, et ce sera toujours ça de moins à apprendre.

M. DE ROSTANGES. Te marier! A-t-on jamais vu une petite fille de dix ans?..

JENNY. Dix ans et demi, Monsieur, dix ans et demi! (*A sa sœur.*) Est-il drôle, mon papa! toutes les fois que je parle de mon établissement, il se fâche.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert.*

Lorsque l'on est petite fille,
Personne, hélas! ne pense à vous;
Dès qu'on devient grande et gentille,
Les amoureux arrivent tous:
En attendant ce jour prospère,
Je puis bien en parler, je crois...
Je n'y penserai plus, mon père,
Quand on y pensera pour moi.
(*Rencontrant un regard sévère de son père.*)

Je m'en vais, je m'en vais. (*Bas, à sa sœur, en s'en allant.*) Pauline, tu me le diras, n'est-ce pas? (*Elle sort*).

—

SCÈNE III.

M. DE ROSTANGES, LE BARON, PAULINE.

LE BARON. Quel petit démon! Ma foi, mon cher ami, je suis fort heureux que Pauline soit l'aînée; avec Jenny, je n'aurais pas été si tranquille.

M. DE ROSTANGES. Oui, c'est un cœur excellent; mais une pétulance, une vivacité d'esprit, et des idées!.. Il y a des moments où on lui donnerait seize ou dix-sept ans. (*Prenant Pauline par la main.*) Pour ma Pauline, mon ami, c'est un ange de douceur; je ne lui ai pas demandé seulement si tu lui convenais, si elle désirait se marier; du moment que ça me faisait plaisir, j'étais sûr de son consentement; n'est-il pas vrai, Pauline?

PAULINE, *timidement.* Mon père...

M. DE ROSTANGES. Tu l'entends, mon ami.

LE BARON. C'est charmant, mais je dois reconnaître tant de bontés par une confiance absolue. (*A Pauline.*) Ma chère demoiselle, voilà deux mois et demi que votre père m'a accueilli, qu'il m'a même permis d'aspirer à votre main, et lui seul dans le château sait qui je suis; mais c'est bien le moins que le jour de ses noces on connaisse le nom de son mari; je ne suis pas M. Legrand; je suis le baron de Villiers, capitaine de haut-bord, et le plus vieil ami de votre père.

PAULINE, *étonnée.* Le baron de Villiers!

LE BARON. Vous n'en êtes guère plus avancée, n'est-ce pas? et le capitaine de Villiers vous est tout aussi inconnu que M. Legrand? ça n'est pas étonnant.

AIR: *A soixante ans.*

Sur l'Océan voguant dès mon enfance,
Depuis trente ans je ne l'ai point quitté;
Ne désirant emploi, ni récompense,
Je n'ai jamais sollicité:
Loin d'imiter certain confrère
Qui, conservant ses jours pour son pays,
Fait ses campagnes à Paris,
Dans les bureaux on ne me connaît guère,
On me connaît chez tous nos ennemis.

PAULINE, *timidement.* De Villiers! mais si je ne me trompe, Monsieur, il me semble que j'ai connu, c'est-à-dire que j'ai vu à Paris, chez ma tante, il y a quelques mois, quelqu'un qui portait ce nom.

LE BARON. Ah! c'est possible; un jeune homme?

PAULINE. Oui, Monsieur.

LE BARON, *à Rostanges.* Un mauvais sujet... mon neveu.

M. DE ROSTANGES. Ton neveu?

LE BARON. Oui, un coquin qui depuis deux ans est à peine sorti de son lycée et que j'avais déjà poussé dans la marine lorsqu'il s'est avisé... mais ce n'est pas de lui qu'il est question; revenons à mon histoire; vous saurez que ma vivacité, ma franchise, ma brusquerie, si vous voulez, ont toujours retardé mon avancement. Je ne sais pas flatter mes supérieurs, moi, et quand ils font une sottise, il faut absolument que je me donne le plaisir de le leur dire. Dernièrement, dans notre expédition sur les côtes barbaresques, nous étions cernés de tous côtés, et il n'y avait qu'un moyen de nous sauver; c'était d'attaquer sur-le-champ l'ennemi malgré l'inégalité des forces et de le contraindre à nous livrer passage: le vice-amiral était d'un avis contraire; son plan n'avait pas le sens commun: je le lui dis, il se fâcha et voulut me mettre aux arrêts sur mon bord; je l'envoyai promener sur le sien, et j'attaquai malgré

ses ordres. Bref, je regagnai les côtes de France sans avoir perdu un seul bâtiment.

M. DE ROSTANGES. Oui, et après avoir soutenu un combat qui t'a couvert de gloire, après avoir sauvé la flotte et coulé bas trois corsaires.

LE BARON. Aussi vous sentez bien que mon vice-amiral ne me pardonna pas de lui avoir prouvé qu'il n'était qu'un sot : il écrit à Paris ; mon affaire fait un train du diable ; j'apprends que le ministre est furieux contre moi, qu'il crie à l'indiscipline, à l'insubordination ; qu'il n'est question de rien moins que de m'envoyer finir mes jours dans une citadelle ; moi qui ai besoin du grand air pour ma santé, je ne juge pas à propos de me laisser mettre en quarantaine ; je quitte aussitôt l'uniforme, je prends le nom modeste de Legrand, et je traverse la moitié de la France pour venir demander un asile à mon cher de Rostanges. (*Lui serrant la main.*)

AIR du *Pot de fleurs.*

Là, de l'amour éprouvant la puissance,
De vos attraits je suis charmé,
Je me marie; eh! que pourrait, je pense,
Faire de mieux un guerrier réformé!
A mon pays, grâce au nœud qui me lie,
Je veux donner des défenseurs nouveaux;
Pour employer mes instants de repos
A servir encor ma patrie.

M. DE ROSTANGES. Mais es-tu bien sûr qu'on ait réellement donné l'ordre de t'arrêter?

LE BARON. Comment, mon ami, bien mieux que cela, j'ai vu sur les journaux que je l'étais.

M. DE ROSTANGES ET PAULINE. Arrêté?

LE BARON. Oui vraiment ; j'ai lu il y a près de deux mois, dans le *Moniteur*, que M. de Villiers, officier de marine, venait d'être arrêté et transporté au château de Saint-Vincent. Le plus bizarre, c'est que cette forteresse n'est qu'à une demi-lieue d'ici ; mais la vérité est que je n'y suis pas, que me voilà, et que jusqu'à présent personne n'a songé à m'inquiéter! c'est là, ma chère demoiselle, ce que j'avais à vous confier, et vous savez le reste : voici maintenant mes intentions ; j'ai cinquante mille francs de rente, je vous les donne.

M. DE ROSTANGES. Un moment, et ton neveu?

LE BARON. Il n'aura rien ; un drôle, qui est mon seul parent, l'héritier de mon nom, et qui s'avise de devenir amoureux.

PAULINE. Amoureux?

LE BARON. Une passion dont on ne connaît pas l'objet, mais qui lui fait négliger ses devoirs, son avancement.

AIR de *Marianne.*

Morbleu! ce n'est pas à son âge
Qu'il est permis d'être amoureux,
Lui qui peut à peine, je gage,
Compter une campagne ou deux!
Faisant le tour de l'univers,
Quand il aura battu toutes les mers,
Dans vingt combats
Vu le trépas,
Heureux et fier enfin quand il aura
Trente cicatrices nouvelles,
Un bras de moins, et cætera,
C'est alors, morbleu! qu'il pourra
Songer à plaire aux belles.

Enfin, depuis deux mois et demi, impossible de savoir ce qu'il est devenu !

PAULINE, *vivement.* Comment, Monsieur, vous croyez qu'il lui est arrivé quelque malheur?

LE BARON. Ma foi, je n'en sais rien, et je ne m'en embarrasse guère; l'essentiel maintenant est de songer au contrat, vous sentez que je ne veux pas y figurer sous le nom de M. Legrand.

M. DE ROSTANGES. Sois tranquille, je dirai deux mots au notaire, M. Guichard.

JENNY, *en dehors.* Mon papa! mon papa!

M. DE ROSTANGES. Chut! voici Jenny.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JENNY.

M. DE ROSTANGES. Comment, c'est encore toi! tu ne veux pas nous laisser un instant de tranquillité?

JENNY. Mon Dieu! mon papa, moi je ne peux pas faire les honneurs du château toute seule...

M. DE ROSTANGES. Est-ce qu'il arrive déjà du monde?

JENNY. Le vieux major!

M. DE ROSTANGES. M. de Kerkavel?

JENNY. Précisément...

M. DE ROSTANGES, *au baron.* C'est le commandant du département.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Il doit servir de témoin à ma fille
Qu'il a vu naître,
(*Montrant Jenny.*)
Ainsi que cette enfant :
C'est un ami de la famille
Dont, je crois, vous serez content;
Car plus que lui personne n'est honnête.

JENNY, *avec malice.*

Et c'est pour de bonnes raisons :
Il n'a jamais son chapeau sur la tête
Pour ménager ses ailes de pigeons.

M. DE ROSTANGES, *se fâchant.* Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle? je vous mettrai en pénitence, si vous répétez de pareilles choses. Mais ce pauvre major, je l'attendais plus tôt.

JENNY, *en confidence.* Ah bien oui! il a bien eu d'autres affaires, vous ne savez pas? il paraît qu'il y a un jeune prisonnier qui s'est échappé avant-hier du château de Saint-Vincent. Toutes les autorités militaires sont sur pied, et le major a été obligé de donner des ordres ; voilà ce qui l'a retardé.

M. DE ROSTANGES. Il faut aller le recevoir, car il est un peu susceptible le cher major. Quant à toi, mon ami, dès que M. Guichard sera venu, tu lui expliqueras... (*Il lui parle bas.*)

ENSEMBLE.

Canon de Frédéric Kreubé.

PAULINE, *à part*

Hélas! quel parti prendre,
Pour conserver ma foi?
Qui pourra me défendre,
Quand il est loin de moi?
La crainte, les alarmes
S'emparent de mon cœur;
Je sens couler mes larmes;
Je vois fuir mon bonheur.

JENNY.

On ne peut nous entendre,
Pauline, calme-toi.
Que vient-on de t'apprendre?
Un secret? dis-le-moi!
Pourquoi donc ces alarmes?
Réponds, ma bonne sœur...
Peut-on verser des larmes
Le jour de son bonheur?

LE BARON ET ROSTANGES.

On pourrait nous entendre,

Viens, mon ami, suis-moi,
Allons, sans plus attendre,
Engager { notre / votre } foi.
Bannissons les alarmes,
(*Montrant Pauline.*)
Et sa main et son cœur,
Dans ce jour plein de charmes,
Fixeront { mon / ton } bonheur.

(*Le baron et Rostanges emmènent Pauline.*)

—

SCÈNE V.

JENNY, *seule.* Certainement il y a quelque chose d'extraordinaire... ma sœur qui est triste et chagrine... et quand je songe aux six mois qu'elle a passés à Paris, chez ma tante, et puis comme papa l'a fait revenir et vite, et vite, parce qu'on disait qu'elle avait un amoureux; ça doit être gentil, un amoureux; oh! j'en aurai un, moi! il faudra bien que ça finisse par là.

AIR du rondeau d'*Adolphe et Clara.*

Jeunes filles qu'on marie;
Que n'ai-je, hélas! vos quinze ans!
Ah! cet âge que j'envie
Se fait attendre longtemps.
A quinze ans les demoiselles
Ont des bijoux, des dentelles!
On leur présente un époux
Qui toujours auprès de vous
Soupire et fait les yeux doux...
Car voilà comme ils font tous!
Toujours des robes nouvelles
Et des bijoux... c'est charmant,
Et je dis en y pensant :
Jeunes filles qu'on marie, etc.

Moi je veux, je le répète,
Avoir un mari charmant,
Vif, aimable, bien galant;
Et qu'il ait une épaulette!
Ah! si j'avais quatorze ans,
On m'offrirait son hommage,
Mais dix ans! ah! quel dommage!
Oui, je dois, je le sens,
Dire encore longtemps :
Jeunes filles qu'on marie, etc.

Oui, oui, c'est décidé; je veux mon mari comme ce beau monsieur que j'ai vu hier au bal champêtre de la forêt; au moins, il s'est occupé de moi, celui-là... ce n'est pas comme les autres qui ont toujours l'air de dire : c'est une petite fille; de sorte qu'il n'y a que les petits garcons qui vous font danser; et moi je ne peux pas les souffrir.

LÉON, *en dehors.* Ma cousine, ma cousine...

JENNY. En voilà encore un petit garçon et de plus un amoureux; mais il est trop jeune, et puis c'est mon cousin, ça n'est plus la même chose.

—

SCÈNE VI.

JENNY, LÉON, *en uniforme de lycée.*

LEON, *accourant.*

AIR *d'une sauteuse.*

Me voilà, quel plaisir
De jouer, de courir,
Adieu thèmes
Et théorèmes,
Laisser là Cicéron,
C'est si bon,
Que n'a-t-on
Des vacances deux fois
Par mois!
Nous irons à cheval
Et puis comme amiral,
Je veux sur le canal
Faire un combat naval.
Me voilà, etc.

JENNY. Oui, vous venez pour la noce! c'est cela qui vous a séduit! je crois bien, à votre âge, à quatorze ans, un bal, des gâteaux, cela suffit pour faire tourner la tête.

LÉON. Oh! ce n'est pas cela; mais le plaisir de danser ensemble. Vous ne savez pas, depuis les vacances de l'année dernière, je n'ai fait que songer à vous, que parler de vous.

JENNY. Parler de moi! comment, Monsieur, vous avez été assez léger...

LÉON. Seulement à quelques camarades, ceux de ma classe; mais ils m'ont bien promis d'être discrets; et puis au collége nous en avions tous.

JENNY. Comment, vous en aviez?

LÉON. Oui, nous avions tous des passions.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Parfois on en négligeait même,
Sa version ou bien son thème.

JENNY.

On vous envoyait aux arrêts.

LÉON.

Eh bien! gaîment je m'y rendais
A la salle de discipline,
Je m'occupais de ma cousine,
Et je n'ai pas été, je croi,
Un seul jour sans penser à toi.

JENNY. Ce qui prouve que cette année vous avez fait de jolies études.

LÉON. Tiens, est-ce que cela empêche? Et la preuve, c'est que j'ai là des vers latins que je t'ai faits.

JENNY. Qu'est-ce que c'est? je t'ai fait : je n'aime pas qu'on me tutoie, Monsieur, c'était bon quand j'étais petite; mais il me semble que maintenant...

LÉON. Eh bien! que je vous ai faits! parce que quand on est au moment d'entrer en seconde, et qu'on aime quelqu'un!.. Il faut que je vous les montre; ils ont fait l'admiration de tout le lycée.

JENNY. Voyons donc, Monsieur, comment on fait des vers au collége?

LÉON, *cherchant dans sa poche.* Attendez; ce n'est pas cela, c'est une épigramme contre notre professeur de grec; je les aurai mis de ce côté. (*Il fouille dans l'autre poche et tire une balle.*)

JENNY. Une balle! ah çà! vous serez donc toujours un enfant?

LÉON. Dame! au collége, il faut bien s'occuper. (*Montrant une poupée dans un coin du salon.*) Vous avez bien une poupée.

JENNY, *vivement.* Du tout, Monsieur; c'est à la petite du jardinier.

LÉON. Ah! Mam'selle; l'année dernière encore, vous vouliez me faire jouer avec vous, et même...

JENNY. Voyons vos vers, Monsieur.

LÉON, *frappant du pied.* Là! je les aurai laissés dans mon pupitre.

JENNY. Vous avez une si bonne tête.

LÉON. Aussi, ma cousine, c'est votre faute, vous m'intimidez.

JENNY. Répondez-moi, comme disait ce matin ma sœur à ce beau jeune homme. — Scène 16.

AIR : *Ainsi jadis un grand prophète.*

Faut-il qu'un enfant me déconcerte,
Et me fasse ainsi perdre l'esprit!

JENNY.

Mais voyez donc quelle grande perte.

LÉON.

Me voilà vraiment tout interdit!
Si n'étant qu'amant surnuméraire,
Telle est déjà ma timidité,
Grands dieux! que devenir et que faire,
Si j'obtenais de l'activité?

Aussi, je suis bien bon; avec une petite fille!..

JENNY. Une petite fille!

LÉON. Oui, une petite fille, qui est bien heureuse de m'avoir; car, sans moi, vous n'auriez pas d'amoureux.

JENNY, *piquée.* Ah! je n'en aurais pas; eh bien! c'est ce qui vous trompe, Monsieur; j'en ai un tout nouveau, d'hier, au bal champêtre; et un bel officier...

LÉON, *ému.* Comment! Mademoiselle?

JENNY. Ecoutez, Léon; vous ne m'en voudrez pas; moi, ce n'est pas ma faute. Il était auprès de la femme du notaire, madame Guichard, qui est si coquette; mais, dès qu'il m'a entendu nommer, comment! s'est-il écrié, mademoiselle de Rostanges!.. Il s'est approché, et puis il m'a parlé de mon père, de ma sœur; combien il désirait être présenté chez nous... Vous comprenez ce que cela veut dire.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Depuis hier de ma mémoire
Rien ne peut le détacher,
Mais au moins n'allez pas croire
Que ce soit pour vous fâcher!
Oui, si sa grâce est extrême,
Vous êtes fort bien aussi,
Et j'en conviens, aujourd'hui,
(*Avec tendresse.*)
Vous seriez celui que j'aime...

LÉON, *parlant, et vivement.* Serait-il vrai!

JENNY, *finissant l'air.*

Si vous étiez comme lui.

LÉON. C'est-à-dire que c'est lui que vous aimez? Eh bien! Mademoiselle, c'est affreux! et je le dirai à votre papa; après ce que nous nous étions promis... d'ail-

leurs, il viendra peut-être au château, ce beau monsieur; si je le rencontre...

JENNY. Léon, je vous prie de ne pas faire d'extravagance.

LÉON. Oh! nous verrons! je porte aussi l'uniforme, et entre militaires... hein! qu'est-ce qui vient là? quel est ce monsieur en noir?

JENNY, *à part.* Je ne me trompe pas, c'est lui-même! J'étais bien sûre qu'il chercherait à me revoir. (*Cachant sa tête dans ses mains.*) Ah! mon Dieu! mon Dieu! ils vont se battre!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE.

ADOLPHE. Mes amis, pourriez-vous m'indiquer...

LÉON, *s'avançant.* Que vois-je?

ADOLPHE. Léon!

LÉON, *se jetant dans ses bras.* C'est vous, mon cher...

ADOLPHE, *bas.* Chut! ne me nomme pas, je t'en conjure.

JENNY, *très-étonnée.* Comment! ils s'embrassent à présent! qu'est-ce que cela veut dire?

ADOLPHE, *à Jenny.* Pardon, Mademoiselle, de m'être présenté aussi brusquement; mais mon empressement... (*Bas, à Léon.*) Tâche donc d'éloigner cette petite; il faut absolument que je te parle.

JENNY. Monsieur, certainement, nous sommes très-flattés... (*Bas, à Léon.*) Comment! vous ne vous disputez pas?.. mais c'est lui... c'est lui, vous dis-je.

LÉON. C'est bon, Mademoiselle, je ne me bats pas pour ces misères-là; et vous oubliez d'ailleurs que votre papa vous attend.

JENNY. On y va, Monsieur, on y va. (*A part.*) Comme il me regarde; c'est sûr, c'est pour moi qu'il est venu! (*A Léon.*) et peut-on savoir quel est Monsieur?

LÉON. Oh! c'est!..

ADOLPHE. Le notaire... que vous attendez.

LÉON, *étonné, et contenu par un geste d'Adolphe.* Le notaire!

JENNY. Comment! le notaire... le vieux M. Guichard...

ADOLPHE. C'est-à-dire, l'un des notaires, le collègue de M. Guichard, qui m'a même confié des papiers, et si vous aviez la bonté de prévenir...

JENNY, *le regardant.* Tout de suite, Monsieur, tout de suite; c'est drôle, moi j'avais idée que Monsieur était militaire; il me semble même que ça allait mieux à sa figure. (*A part.*) C'est qu'il est très-bien, ce jeune homme! (*Haut.*) C'est égal, Monsieur; notaire, c'est un fort bel état; et puis on peut acheter une étude à Paris!..

LÉON, *qui cause bas avec Adolphe.* Mais allez donc, ma cousine, vous voyez que Monsieur est pressé.

JENNY, *les regardant..* J'y vais, j'y vais, mon cousin, j'y vais. (*A part.*) Je vois ce que c'est : Léon a peur de lui, et puis il y a encore quelque mystère là-dessous; mais celui-ci je le saurai. (*Faisant la révérence.*) Je vais vous annoncer, Monsieur... (*Au milieu de sa révérence, Léon la pousse.*) Mais finissez donc, Monsieur, vous me l'avez fait manquer. (*Elle la recommence et sort.*)

—

SCÈNE VIII.

ADOLPHE, LÉON.

ADOLPHE, *riant.* Ouf! la voilà partie! j'ai cru que je ne pourrais jamais me tirer de mes petits mensonges!

LÉON. C'est bien vous, mon cher Adolphe; vous qui étiez mon protecteur, et qui me défendiez toujours au lycée; dame, voilà au moins deux ans que vous avez quitté la pension, et j'étais bien jeune; mais voyez-vous, les amitiés du collége... c'est sacré.

AIR du vaudeville de *la Chambre à coucher.*

Quels que soient les rangs et les grades,
Nous obliger est la commune loi;
Je compte sur mes camarades,
Comme ils peuvent compter sur moi.
De nos serments conservant la mémoire,
Guidant celui qui chancelle en chemin,
Toujours unis, marchons tous à la gloire,
En nous donnant la main. (*bis.*)

ADOLPHE. Aussi, suis-je bien heureux de te rencontrer, moi qui ne connais ici personne.

LÉON. En effet, ce trouble, cet air d'embarras, pourquoi cacher votre nom et vous faire notaire?

ADOLPHE. Tu le sauras, mon cher Léon, tu es bien jeune sans doute pour recevoir une pareille confidence, mais tu as une raison, une prudence au-dessus de ton âge; j'ai besoin de ton secours, et je suis persuadé que tu ne me le refuseras pas.

LÉON. A un ami, à un ancien camarade! dieux! que je suis content de pouvoir être bon à quelque chose!

ADOLPHE. Tu ne peux pas trouver une plus belle occasion, car, Dieu merci! je ne sais plus où donner de la tête! Poursuivi de tous côtés, séparé de celle que j'aime..

LÉON. Comment, vous êtes aussi amoureux?

ADOLPHE. Chut! mon cher Léon, de la discrétion; oui, je voulais me marier malgré les ordres de mon oncle, digne et excellent marin qui ne veut penser à m'établir que lorsque je serai contre-amiral; ma foi! je n'ai pas voulu attendre le brevet qui pouvait rester longtemps en route, et j'étais parti de Paris pour venir demander le consentement des parents de celle que j'aime; juge de mon malheur : je m'arrête à trois lieues d'ici pour faire raccommoder ma voiture; je soupe avec un brigadier de gendarmerie fort honnête, et comme je cause assez facilement, il sait bien vite mon nom et mon état!.. *De Villiers*, dit-il. — Oui, Monsieur. — Officier de marine? — Sans doute. — C'est bien cela, je vous arrête!

LÉON. Comment!

ADOLPHE. Oh! mon Dieu, en deux minutes une chaise de poste se trouve prête, on m'y fait monter, et j'arrive au château de Saint-Vincent, où j'ai passé deux mois et demi sans pouvoir obtenir la moindre explication de mes gardiens, ni une seule visite du commandant du département, à qui j'ai écrit plus de vingt lettres, et qui m'a toujours répondu fort sèchement!

LÉON. Et vous ne soupçonnez pas le motif de cette singulière arrestation?

ADOLPHE. Ah! si fait, il n'y a que mon oncle capable d'une pareille attention; il aura été instruit de mon amour, de mes projets de mariage; et pour s'y opposer, il aura obtenu un ordre. Mais, ma foi, je n'y tenais plus... deux mois et demi séparé de celle que j'aime, sans savoir ce qu'elle était devenue...

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Pour mieux dérouter mon gardien,
Employant un adroit manége,
J'ai fait le malade...

LÉON.

Fort bien,
Comme nous faisions au collége.

ADOLPHE.
Puis, me glissant après cela,
Le long du mur de la tourelle...

LÉON.
Ah! grands dieux! que n'étais-je là
Pour vous faire la courte échelle.

Et vous vous êtes sauvé?

ADOLPHE. Oui, mais fort embarrassé de ma personne; craignant à chaque pas de rencontrer mon honnête brigadier; j'allais m'éloigner, lorsqu'hier soir le hasard me conduit à une danse de village; j'entends nommer mademoiselle de Rostanges, je m'approche, je fais jaser la petite Jenny, et j'apprends que Pauline est dans ce château.

LÉON. Quoi! ce serait ma cousine?

ADOLPHE. Elle-même; je n'ai pu résister au désir de la voir, de la rassurer sur mon sort, et comme en rôdant dans le parc j'ai entendu les domestiques parler d'un contrat de mariage, d'un notaire qu'on attendait, cela m'a suffi, et je me présente à tout hasard. Ah çà! qui est-ce qui se marie donc ici?

LÉON. Ah! mon Dieu! mais c'est votre prétendue.

ADOLPHE. Pauline!

LÉON. Je ne m'étonne plus si elle était si triste.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Elle n'aura pu s'en défendre,
Craignant sans doute et le bruit et l'éclat;
Mais vous allez tout voir et tout entendre,
Car vous signerez au contrat.
Que de maris ont, dit-on, en ménage
Des accidents aussi fâcheux au moins,
Et qui n'ont pas comme vous l'avantage
D'en être les témoins.

Mais j'entends du bruit.

ADOLPHE. Et quel est le futur?

LÉON. Un M. Legrand, un ami de mon oncle, que je ne connais pas.

ADOLPHE. Eh bien! il ne risque rien.

LÉON. On vient, vite à votre rôle. Avez-vous seulement des papiers?

ADOLPHE, *fouillant dans sa poche.* Oui, oui, des ordres du ministre de la marine, les réponses du commandant de la citadelle; voilà mon dossier, mes minutes.

LÉON. Chut! voici mon oncle et Pauline.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE ROSTANGES, PAULINE, JENNY.

JENNY. Oui, c'est le collègue de M. Guichard, un jeune homme très-aimable : mais ne croyez pas, mon papa, que ce ne soit qu'un notaire de campagne.

M. DE ROSTANGES. En effet, il a fort bon air. Bonjour, mon cher Léon; mille pardons, Monsieur, de vous avoir laissé presque seul; c'est le futur et M. le major, un de mes témoins, qui, en attendant la signature du contrat, ont commencé par faire un demi-piquet, et ont fini par se disputer : je vous présente toujours ma fille aînée, celle que vous allez marier.

PAULINE. Ah! mon Dieu! quoi, c'est là...

M. DE ROSTANGES. Qu'as-tu donc?

PAULINE. Rien, rien, mon père.

LÉON. Peut-être une faiblesse.

ADOLPHE. Oui, un étourdissement. Moi qui vous parle, j'y suis très-sujet. (*Le baron et M. Kerkavel se disputant dans la coulisse.*)

LE BARON. Je vous répète que j'ai trois marqués et le postillon.

ADOLPHE. O ciel! c'est la voix de mon oncle : comment diable se trouve-t-il ici? (*Pendant que M. de Rostanges, Jenny et Pauline remontent le théâtre pour aller au-devant du baron, Adolphe dit, bas, à Léon :*) C'est mon oncle, je suis perdu. (*Voyant le cabinet qui est près de la table où il écrit.*) Ah! cet appartement... Tâche surtout de l'empêcher d'entrer. (*Il se précipite dans le cabinet; Léon en retire la clé, la met dans sa poche et va au-devant du baron.*)

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE BARON, M. DE KERKAVEL, *entrent en se disputant;* LAGUERITE *est derrière eux.*

LE BARON. Puisque j'avais écarté la dame de trèfles.

LAGUÉRITE. Mais, mon commandant...

LE BARON, *à Laguérite.* Va-t'en au diable! comment voulez-vous que l'on puisse compter son jeu, quand au milieu d'une partie il vous arrive des estafettes et des ordonnances.

KERKAVEL. Au fait, Monsieur a raison; voyons, Laguérite, dépêche-toi... tu viens là me relancer.

LAGUÉRITE. C'est au sujet du prisonnier dont le commandant de la citadelle vous a envoyé le signalement; on assure l'avoir vu rôder dans les environs.

PAULINE, *bas, à Léon.* Ah! mon Dieu!

LE BARON. Eh bien, tant mieux! qu'il aille se promener. En ce moment, M. le major n'est pas commandant de place; il est ici pour signer le contrat et achever une partie de piquet; car nous l'achèverons... diable! j'ai trois marqués. Ainsi, Laguérite, en arrière, et tiens-toi en réserve.

KERKAVEL. Oui, mon vieux, je te parlerai tout à l'heure; reste dans la chambre à côté en armée d'observation. Ah çà! voyons où est notre notaire.

M. DE ROSTANGES. Eh mais! où est-il donc? Il était là tout à l'heure, et je ne le vois plus.

LÉON. Il sera probablement sorti.

LE BARON. Impossible, nous l'aurions rencontré.

KERKAVEL. Sans doute, un notaire ça se voit.

JENNY. Il ne peut être alors que dans ce cabinet.

LÉON, *bas, à Jenny.* Taisez-vous donc.

JENNY. Mais sans doute, Monsieur, puisqu'il n'y a point d'autre issue. (*Allant à la porte.*) Monsieur le notaire! monsieur le notaire!

TOUS, *criant.* Monsieur le notaire!

KERKAVEL. Allons, il n'y sera pas.

LÉON. C'est ce que je disais, il est bien sûr qu'il n'y est pas.

JENNY. Si vraiment, je le vois très-bien à travers la serrure; il tourne le dos à la porte et est assis dans un fauteuil.

LE BARON. Eh bien donc! pourquoi diable ne répond-il pas? à moins qu'il ne se trouve mal.

JENNY. C'est drôle! cela lui a pris en même temps qu'à ma sœur.

LÉON. Vous tairez-vous?

JENNY. Comment! me taire, quand ce pauvre jeune homme est aussi mal; quand il y va peut-être de sa vie... fi! que c'est laid, vous qui êtes son ami.

M. DE ROSTANGES. Eh mais! où est donc la clé?

JENNY, *cherchant.* Comment, elle n'est pas là? moi qui l'ai vue tout à l'heure. Mais cette porte n'est pas bien solide.

LE BARON. Sans doute, je vais chercher ce qu'il faut pour faire sauter la serrure.

M. DE ROSTANGES. Je vais avec vous. (*Le baron et M. de Rostanges sortent, Kerkavel est sur le point de les suivre.*)

—

SCÈNE XI.

LÉON, PAULINE, JENNY, KERKAVEL.

LÉON, *à part.* Ah! la maudite petite fille!.. (*Haut, à Kerkavel qui revient sur ses pas.*) Eh bien! vous ne les suivez pas?

KERKAVEL. Ils sont plus de monde qu'il ne faut, et ils n'ont pas besoin de moi.

LÉON, *bas, à Pauline.* Allons, il ne s'en ira pas; et ce pauvre Adolphe que nous ne pouvons délivrer!

KERKAVEL. Mais a-t-on idée! ce notaire qui déserte au moment de l'action. En tout cas, ce n'est pas avec armes et bagages; car il a laissé là ses plumes, son écritoire et ses papiers. (*En prenant un.*) Hum! hum! qu'est-ce que cela? un ordre du ministre de la marine... une lettre de moi. (*A Léon.*) C'est fort étonnant! c'est celle que j'écrivais dernièrement à M. de Villiers, le prisonnier qui m'avait adressé des réclamations. (*Haut.*) Vous êtes bien sûr que ces papiers appartiennent...

JENNY. Au notaire? Oui, Monsieur, c'est lui qui les a apportés.

KERKAVEL. Et ce commencement d'écriture?

JENNY. Oh! cette écriture, c'est la sienne... Hein! comme c'est moulé!

KERKAVEL, *se grattant l'oreille.* Diable! diable! et cette fuite soudaine... (*A Jenny.*) Dites-moi, ma petite fille, êtes-vous bien sûre que ce soit un notaire? et n'avait-il pas quelques façons militaires?

JENNY. Comment, Monsieur, vous croyez? Eh bien! maintenant que j'y pense; oh! que je suis contente... parce qu'il n'y a pas de comparaison, j'aime bien mieux que ce soit un militaire; d'ailleurs, je me rappelle très-bien l'avoir vu avant-hier au bal de la forêt; et il avait un frac bleu, sans épaulettes; et ici, sur les basques, des ancres brodées en or.

KERKAVEL. Un officier de marine... C'est lui, il n'y a plus de doute; et je devine aisément pour quelles raisons il se déguise. (*Haut.*) Parbleu! vous me voyez enchanté; c'est justement le prisonnier que l'on m'a recommandé de poursuivre.

PAULINE. Quoi! Monsieur, vous pourriez... ici, chez mon père...

KERKAVEL. Eh parbleu! il le faut bien; j'en suis désolé, mais mon devoir, ma responsabilité, m'obligent de l'arrêter.

JENNY. L'arrêter! ah! malheureuse, qu'ai-je fait?

KERKAVEL. Holà! Laguérite?

LAGUÉRITE, *en dedans.* Présent.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, LAGUERITE.

KERKAVEL. Approche à l'ordre. Tu vas te tenir ici en faction; notre prisonnier est là, dans ce cabinet; un homme en habit noir... un notaire... tu comprends.

LAGUÉRITE. Oui, mon général.

KERKAVEL. Ainsi, sois à ton poste; et le premier notaire que tu verras...

LAGUÉRITE. Je mets la main dessus.

KERKAVEL. C'est bien; je vais chercher du renfort pour le faire escorter et conduire en lieu sûr.

ENSEMBLE.

KERKAVEL.

AIR : *Qu'une douce, aimable folie.*

(*Regardant Jenny.*)
Que d'esprit, que d'intelligence!
Oui, d'honneur, j'en suis enchanté :
Sans vous le prisonnier, je pense,
Déjà serait en liberté.

LEON, *ironiquement, à Jenny.*
Que d'esprit et d'obligeance!
Oui, vraiment, j'en suis enchanté;
Sans vous le prisonnier, je pense,
Déjà serait en liberté.

JENNY, *à part.*
Qu'ai-je fait? et quelle imprudence!
J'en perds la tête, en vérité...
Sans moi, sans mon inconséquence,
Il retrouvait sa liberté.

PAULINE, *à part.*
C'en est fait, je perds l'espérance
Dont mon amour s'était flatté.
(*A Jenny.*)
Sans vous, oui, sans votre imprudence,
Il retrouvait sa liberté.

(*Kerkavel sort.*)

—

SCÈNE XIII.

LÉON, PAULINE, JENNY, LAGUERITE, *qui se promène devant la porte du cabinet.*

PAULINE. Quel parti prendre?

LÉON, *à Jenny.* Qu'allons-nous devenir? Savez-vous ce que vous avez fait, par votre indiscrétion, par votre curiosité? C'est mon meilleur ami.

PAULINE. C'est celui que j'aime que vous allez faire arrêter.

JENNY. Celui que vous aimez! Voilà donc ce secret... Et c'est moi qui serai cause de votre malheur et du sien... ma sœur, me pardonnerez-vous jamais?

PAULINE. Calme-toi, je ne t'en veux pas; tu ne pouvais prévoir...

JENNY. Non, je suis bien coupable; mais je réparerai ma faute; j'irai, je parlerai à mon père, à M. le major; et s'ils résistent à mes prières, (*Fondant en larmes.*) je ne sais pas ce que je ferai.

LÉON. Allons, Jenny, il ne s'agit pas de pleurer, et vous êtes une enfant.

JENNY. Ah! je suis une enfant : ah! je suis une enfant... Eh bien! on verra, Monsieur. (*Essuyant ses yeux.*) Ce n'est pas qu'il n'ait raison, parce qu'au fait, quand je pleurerai pendant une heure, ça ne m'avancera à rien; et ce n'est pas cela qui nous débarrassera de l'invalide. (*Frappant du pied et marchant avec impatience.*) Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce que je vais faire? Je ne trouve aucun moyen. (*Regardant par la fenêtre qui est à la première coulisse.*) Ah! mon Dieu! que vois-je au bout de l'allée? c'est M. Guichard, le notaire, qui arrive toujours en courant; c'est le ciel qui nous l'envoie. (*Criant et faisant comme si elle avait peur.*) Mon Dieu! (*Détournant la tête.*) il va se blesser. (*Regardant.*) Non, le voilà par terre. Laguérite! Laguérite! le prisonnier qui vient de sauter par la fenêtre.

PAULINE ET LÉON. Grands dieux! serait-il vrai? (*Jenny, en souriant, leur fait signe de la tête que non.*)

LAGUÉRITE, *après s'être approché de la fenêtre.* Comment! mille bombes!

JENNY. Oui, vois-tu, là, en bas, ce monsieur en ha-

bit noir, et en perruque poudrée... ce notaire qui court dans le jardin?

LAGUÉRITE. Oui, morbleu! mais c'est drôle; il se sauve par ici.

JENNY. C'est qu'il a perdu la tête.

LAGUÉRITE. Heureusement j'ai encore la mienne. (*Il sort en courant.*)

—

SCÈNE XIV.

JENNY, PAULINE, LÉON.

JENNY, *sautant en l'air et frappant des mains.* Ah! comme il court! comme il court! Combien je suis contente...

LÉON, *mettant la clé dans la serrure.* Adolphe!.. Adolphe!.. vous pouvez sortir.

ADOLPHE. Mon ami, ma chère Pauline...

JENNY, *à part.* Ah! que ma sœur est heureuse! Mais voyez seulement s'ils s'occupent de moi!

ADOLPHE. Mon cher Léon, que je te dois de remercîments, et à vous surtout, Mademoiselle.

JENNY, *d'un ton piqué.* Du tout, Monsieur, vous ne m'en devez pas, adressez-les à ma sœur; c'est pour elle seule ce que j'en ai fait... Je ne rends service qu'aux gens qui ont confiance en moi, et qui ne me traitent point comme un enfant.

PAULINE, *d'un ton de reproche.* Jenny, y penses-tu?

JENNY. Ah! pardon; si tu savais quelles idées j'ai eues un instant, des idées que je ne puis m'expliquer, mais qui faisaient que j'étais presque fâchée de ce que tu étais contente. Mais vous avez raison, je ne suis qu'un enfant, à qui il faut pardonner bien des choses: (*A Adolphe.*) n'est-ce pas, mon beau-frère?

ADOLPHE. Oui, oui, ma jolie petite sœur, je pardonne, et de grand cœur.

PAULINE. Et vite... On vient de ce côté.

JENNY. Sortez par l'appartement de ma sœur, qui donne sur le jardin; vous, Léon, aidez-le à se sauver.

LÉON. Et toi?

JENNY. Et moi, et moi, je reste; il faut bien empêcher ce contrat; il faut bien apprendre à mon père que vous voulez en épouser un autre.

PAULINE. Oh! d'abord, je n'oserai jamais le lui dire et braver sa colère.

JENNY. Eh bien! c'est moi qui m'en chargerai; qu'est-ce que je risque? d'être mise en pénitence... et je veux bien encore me dévouer pour vous. Allez. (*Pauline, Léon et Adolphe sortent par la porte à droite.*) Ah! mon Dieu! c'est ce pauvre notaire que j'ai fait arrêter.

—

SCÈNE XV.

JENNY, M. DE KERKAVEL, LE BARON, LAGUÉRITE, *tenant* M. GUICHARD *au collet*

LAGUÉRITE, *bégayant.*

AIR : *Verse encor, encor, encor.*

Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Ici je le ramène,
Et ce n'est pas sans peine;
Le voilà, voilà, voilà, voilà,
Et je réponds, morbleu! de ce prisonnier-là.

GUICHARD, *bégayant.*

A ce transport brutal,
Quoi, nul ne me dérobe!
Accueillir aussi mal
Un notaire royal!
Traiter de malfaiteur
Nous... un homme de robe!
Ils m'ont, sur mon honneur,
Pris pour un procureur!

CHŒUR.

Le voilà, voilà, voilà, voilà, etc.

KERKAVEL. Laissez, Laguérite. D'où venez-vous, Monsieur?

GUICHARD, *bégayant.* De faire un... un testament.

LAGUÉRITE. Et où alliez-vous?

GUICHARD. Faire un contrat de ma... ma... mariage.

LAGUÉRITE. C'est faux, mon commandant, il vient de sauter par la fenêtre, et il allait prendre la clé des champs: demandez plutôt à mademoiselle Jenny.

GUICHARD. Justement, je m'en rapporte à cette en... enfant.

JENNY, *à part, d'un air mécontent.* Tiens, cette enfant!

GUICHARD. N'est-ce pas, ma petite amie, vous me reconnaissez? M. Gui... Guichard, notaire de la famille.

JENNY. Sans doute, je vous reconnais. Ah! mon Dieu! vous êtes-vous fait mal tout à l'heure en sautant par la fenêtre?

GUICHARD. Moi, j'ai sau... sauté. (*Laguérite prend Guichard par la main et veut l'emmener.*)

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE ROSTANGES, LE BARON.

M. DE ROSTANGES. Eh! mon Dieu! quel est ce bruit? M. Guichard, mon notaire, qui livre une bataille.

KERKAVEL. Quoi, c'est là votre notaire?

M. DE ROSTANGES. Et celui de toute la ville.

GUICHARD. Voilà une heure que je le ré...répète à ces messieurs, et vous conviendrez que c'est très-désagréable, moi dont les mo... moments sont précieux, et mon épouse, madame Guichard, qui m'a... m'attend.

M. DE ROSTANGES, *souriant.* En effet, j'oubliais que vous étiez jaloux; mais puisque vous aviez envoyé un confrère, ce jeune homme qu'ici j'ai vu tantôt à votre place.

GUICHARD. A ma place!

M. DE ROSTANGES, *montrant le cabinet.* Oui, et qui même était indisposé, était malade...

LAGUÉRITE. Comment, ils étaient deux? Dites donc, mon commandant, je crois que c'est le malade qui aura sauté le pas! (*Il montre la fenêtre.*)

KERKAVEL. Je le crois aussi. Mais que nous disait donc cette petite fille?

JENNY. Écoutez donc, est-ce qu'on peut s'y reconnaître? tous ces messieurs se ressemblent, c'est le même uniforme.

LAGUÉRITE, *sortant.* Il sera peut-être encore temps et je vous en rendrai bon compte. (*Il sort.*)

GUICHARD. Vous avez raison; c'est lui qui... qu'il faut arrêter; certainement, un notaire qui s'introduit dans les maisons pour vous enlever une cli... clientèle, ce sont de ces abus que l'autorité doit réprimer.

KERKAVEL. Eh! il ne s'agit pas de cela!

GUICHARD. C'est qu'il y a un sort attaché à ce maudit contrat, et je crois vraiment qu'il ne se fera pas d'aujourd'hui! Je viens u... une première fois, on me fait attendre; une seconde, on... on me renvoie; une troisième, on m'a... m'arrête.

LE BARON. De sorte que si vous reveniez une quatrième, je ne sais pas ce qui vous arriverait. Eh bien! raison de plus pour ne pas désemparer et pour rédiger sur-le-champ les articles.

KERKAVEL. Au fait, nous voulions un notaire quel qu'il fût, le voilà, terminons.

M. DE ROSTANGES. Oui, oui, terminons; mettez-vous là, et écrivons. (*M. Guichard est à la table, M. de Kerkavel s'asseoit à sa droite; le baron et M. de Rostanges à sa gauche, en demi-cercle, de sorte que M. de Rostanges est le plus près de Jenny.*)

JENNY, *à part.* Ah! mon Dieu! les voilà tous d'accord. (*Haut.*) Mais, mon papa, ma sœur qui n'est pas là?

M. DE ROSTANGES. On la fera appeler pour signer.

GUICHARD, *taillant sa plume.* C'est une chose bien importante, Messieurs, que la ré... rédaction d'un contrat de mariage; j'ai apporté mon Co... Code civil. Voyons pour les époux l'article des do... do...donations.

JENNY. Ah! mon Dieu, monsieur Guichard, votre femme a-t-elle envoyé à ma sœur ce modèle de robe qu'elle lui avait demandé?

GUICHARD, *s'arrêtant tout court.* Qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES. Vous voyez bien, Jenny, que nous sommes en affaires; et s'il vous arrive de nous interrompre, je vais vous renvoyer.

JENNY. Mais, mon papa, c'est essentiel, puisque c'est pour le bal de ce soir.

M. DE ROSTANGES. C'est bon, c'est bon, tenez-vous tranquille, et jouez là dans votre coin avec votre poupée, ou sinon...

JENNY *va s'asseoir à l'autre coin du théâtre en prenant sa poupée d'un air boudeur.* C'est désagréable; on ne peut rien dire.

M. DE ROSTANGES, *sévèrement.* Qu'est-ce que c'est?

JENNY. Je ne dis rien, mon papa, je joue avec Mademoiselle. (*Parlant à la poupée.*) Voyons, Mademoiselle, tenez-vous droite et obéissez-moi, pour qu'au moins il y ait quelqu'un à qui ça arrive dans la maison. D'abord, que je vous fasse belle pour votre noce; parce que je vais vous marier avec M. Polichinelle; hein, ça vous convient-il? Non? eh bien! c'est égal; parce que dès que ça plaît au papa et à la maman, ça suffit. Qu'est-ce que c'est, je crois que vous faites la grimace? Vous trouvez peut-être que M. Polichinelle est trop vieux, et qu'il ne pourra pas vous conduire au bal? eh bien! vous ferez comme madame Guichard, qui était l'autre jour avec ce petit blond, M. Théodore, le maître clerc.

GUICHARD, *qui écrit s'arrête et reste la plume en l'air.* Hein! qu'est-ce? qu'est-ce que c'est?

M. DE ROSTANGES. Eh bien! qu'avez-vous donc! continuez.

GUICHARD. Rien. C'est que quelquefois ces petites filles font des remarques ..

JENNY, *continuant à parler à sa poupée.* Dieux! que vous allez être une belle madame, avec ce chapeau-là! voyez-vous, vous seriez ma bonne amie; et je viendrais vous faire la cour. Voyons un peu, Mademoiselle, qu'est-ce que vous me diriez? allons donc, répondez-moi, comme disait ce matin ma sœur à ce beau jeune homme.

LE BARON, *prêtant l'oreille.* Hein!

M. DE ROSTANGES, *l'arrêtant.* Chut! taisez-vous donc. (*Ils écoutent.*)

JENNY. « Oui, c'est vous que j'aime et que j'aime-« rai toujours; en vain on veut me marier à un autre, « cela est impossible à mon cœur. »

M. DE ROSTANGES, *voulant se lever.* Morbleu!

LE BARON, *le retenant à son tour.* Mais, mon ami, tenez-vous donc!

GUICHARD. Nous disons, après cela, pour les acquêts de la communauté?

LE BARON, *écoutant toujours.* Oui, oui, faites comme vous l'entendrez. (*Regardant Jenny.*) Allons, elle ne veut plus parler à présent.

JENNY *fait un geste pour montrer qu'elle s'aperçoit qu'on l'écoute, et elle continue.* Voyons maintenant votre leçon de lecture, car vous êtes bien peu avancée pour votre âge; ma chère amie, vous êtes si paresseuse... Allons, lisez avec moi. (*Prenant un papier sur la table et faisant lire sa poupée.*) M, a, ma, chère... Pauline.

M. DE ROSTANGES, *à part.* Une lettre adressée à ma fille!

LE BARON. A ma prétendue!

JENNY, *épelant.* N, o, t, not... notre; a, m, am... o, u, r, our... notre amour... mais allez donc, Mademoiselle, tout le monde connaît ce mot-là.

M. DE ROSTANGES. Si je pouvais prendre cette lettre! (*Pendant qu'il s'approche doucement pour la saisir, Jenny, qui l'observe du coin de l'œil, déchire le papier en sept ou huit morceaux.*)

LE BARON, *à part.* Oh! la petite masque!

JENNY. C'est bien; voilà maintenant de quoi vous faire des papillotes.

M. DE ROSTANGES. Que venez-vous de déchirer là, Mademoiselle?

JENNY, *froidement.* Rien, mon papa; c'est une lettre à ma sœur, un papier qu'elle a laissé traîner.

M. DE ROSTANGES. Et de qui est ce papier; car je présume que vous l'avez lu?

JENNY. Oh! oui, mon papa, et tout couramment; si vous m'aviez entendue, vous auriez été bien content, mais je ne sais pas ce que ça veut dire; c'est d'un jeune homme qui parle de flamme, d'amour; et qui dit qu'il est le mari de ma sœur, vu que ma sœur lui a promis de l'épouser.

LE BARON. De l'épouser!

M. DE ROSTANGES, *au baron.* Laissez donc, laissez donc. (*A Jenny.*) Et quel est son nom?

JENNY. Oh! son nom, je l'ai retenu parfaitement; c'est M. de Villiers, officier de marine.

KERKAVEL, M. DE ROSTANGES ET LE BARON, *chacun avec une intention différente.* Villiers! (*Le baron et M. de Rostanges se mettent à rire.*)

M. DE ROSTANGES ET LE BARON. Ah! ah! ah!... elle m'a fait une peur!

JENNY. Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont donc?

LE BARON, *riant et regardant Rostanges avec intelligence.* C'est ça; la petite sœur a écouté aux portes, impossible de lui rien cacher; je vois qu'elle sait mon nom.

KERKAVEL. Comment, votre nom?

LE BARON. Eh! oui, c'est le mien.

KERKAVEL. Monsieur de Villiers! celui qui a eu cette querelle avec le vice-amiral?

LE BARON. Moi-même, et vous allez le voir tout à l'heure, quand je signerai au contrat.

KERKAVEL. Comment, c'est vous! ah! mon ami! mon cher ami! pourquoi diable êtes-vous venu me dire cela! j'en suis désolé!

LE BARON. Et pourquoi donc?

KERKAVEL. Désespéré, vous dis-je; mais je suis obligé de vous arrêter.

LE BARON. M'arrêter!

JENNY. Allons, voilà que j'ai fait arrêter l'autre ; ils ne s'y reconnaissent plus.

KERKAVEL. Si, vraiment ; j'y vois clair, vous êtes condamné à trois mois d'arrêts ; et comme vous n'en avez encore subi que deux et demi...

LE BARON. Qu'est-ce que vous dites donc là?

KERKAVEL. Ne voilà-t-il pas deux mois et demi que vous êtes au château Saint-Vincent, que vous vous en êtes échappé avant-hier, qu'on a donné ordre de vous poursuivre!

LE BARON. Ah çà! il perd la tête, le commandant.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, LAGUÉRITE.

LAGUÉRITE. Monsieur le major! monsieur le major; bonne nouvelle; notre fugitif est rattrapé.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Grâce à ma diligence extrême,
Nous venons d'arrêter ses pas.

KERKAVEL.

Je le sais bien, car il est ici même.

LAGUÉRITE.

Non, morbleu! puisqu'il est là-bas.

KERKAVEL, *montrant le baron.*

Quand je te dis que le voilà, regarde.

LAGUÉRITE.

C'est un de plus. Tenez bien celui-là,
Mon commandant, il faudra qu'on le garde
Pour le premier qui nous échappera.

L'autre a été pris par nos gens au moment où il voulait sortir des jardins : il est convenu lui-même qu'il était monsieur de Villiers notre prisonnier, et je vous le ramène.

LE BARON.

AIR du vaudeville du *Colonel.*

Oui, je ne sais encor si l'on m'abuse,
Mais je ne puis deviner, sur ma foi,
Le galant homme qui s'amuse
A se faire arrêter pour moi.
Dans mon malheur me dérober ma place,
De ma prison me voler les ennuis,
Heureux celui qui trouve en sa disgrâce,
De tels fripons dans ses amis.

(*Voyant Adolphe.*) Eh ! c'est mon neveu!

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADOLPHE, PAULINE, LÉON.

ADOLPHE. Lui-même, qui n'a pu échapper à son sort; mais qui, avant de retourner en prison, vient former opposition au mariage.

KERKAVEL. Je comprends enfin. (*Montrant Adolphe.*) C'est Monsieur qui est à la fois le prisonnier et l'amant préféré.

M. DE ROSTANGES ET LE BARON. Comment, l'amant préféré?

KERKAVEL. Eh ! parbleu, il n'y a pas de quoi se fâcher, et je vous en félicite au contraire. Savez-vous, mon ami, que ce jeune homme a fait un chemin superbe, qu'il n'a plus que quinze jours à passer en prison, et qu'après cela il sera fait contre-amiral?

TOUS. Contre-amiral?

KERKAVEL. Eh oui! sans doute; c'est ainsi que l'a décidé le ministre; trois mois d'arrêts pour punir son insubordination, et le grade de contre-amiral pour récompenser son mérite.

JENNY. Mon beau-frère, contre-amiral!

LÉON, *à Adolphe.* Dites donc, vous me ferez enseigne, n'est-ce pas? vous savez que je manœuvre joliment.

LE BARON. Comment! mille bombes! il serait vrai?

KERKAVEL. Oui, mon cher : comprenez-vous enfin?

LE BARON. A merveille, excepté que c'est moi qui ai le grade, et que c'est mon neveu qui a eu les arrêts.

KERKAVEL. Comment! il serait possible!..

ADOLPHE. Quoi, mon oncle, c'est pour vous que j'ai été arrêté?

LE BARON. Oui, mon Adolphe, oui, mon pauvre garçon, tu as pris ma place en prison. (*Regardant Pauline.*) Il est vrai que tu l'avais déjà prise autre part, ce qui établit une sorte de compensation, mais ce qui n'empêche pas que je ne sois ton débiteur.

GUICHARD, *se levant, le papier à la main.* Messieurs, tout est fini, et je dis : ce n'est pas sans peine.

JENNY. Vous aviez raison, monsieur Guichard; voilà un contrat qui ne se fera pas d'aujourd'hui, car il faut le recommencer.

GUICHARD. Comment! le recommencer?

JENNY. Eh oui; demandez plutôt. N'est-ce pas, mon papa, que vous voulez bien que M. Guichard en fasse un autre?

LE BARON, *prenant la main de Rostanges.* Eh ! sans doute, il le faut bien, à condition qu'il y joindra une belle et bonne donation de cinquante mille écus à mon neveu et à ma nièce.

JENNY, *à Pauline et à Adolphe.* Qu'est-ce que je vous avais promis?

ADOLPHE. Ah ! mon oncle!

LE BARON. Je te dois ça, mon ami, c'est le prix de ma rançon; mais mon trimestre n'est pas acquitté; j'ai encore quinze jours de prison.

LAGUÉRITE, *au baron.* Si Monsieur voulait, je les lui ferais au même prix.

LE BARON. Non, non, il est des circonstances où il faut enfin payer de sa personne; je vous suis, mon cher major; mais j'espère que vous viendrez me voir en prison; que nous ferons des piquets.

KERKAVEL. Je vous le promets, monsieur l'amiral.

LE BARON. Quant à toi, Jenny, qui nous as fait enrager aujourd'hui, prends garde, il se pourra bien que dans cinq ou six ans je me venge sur toi.

ADOLPHE. Je ne vous conseille pas, mon oncle; voilà Léon qui pourrait encore prendre votre place.

VAUDEVILLE.

AIR : *La ville est bien, l'air est très-pur* (du COLONEL).

JENNY, *à M. de Rostanges.*

Enfin, tout le monde est content,
Je vois heureux tout ce que j'aime,
Pourtant, je ne suis qu'un enfant;
Tantôt vous le disiez vous-même.
Ah! combien je suis fière aussi,
Grâce à ma petite équipée,
De vous avoir fait aujourd'hui
Jouer encore à la poupée.

M. DE ROSTANGES.

Tous ces biens, objets de nos vœux,
Et qui font le mépris du sage,
Sont plus futiles à ses yeux
Que les hochets du premier âge.
Que nous portions, fiers et contents,
Le sceptre, la lyre ou l'épée,
Nous sommes toujours des enfants,
Nous ne changeons que de poupée.

LE BARON.

Quoique le fait soit étonnant,
Je conçois bien, sur ma parole,
Qu'en ces lieux un jouet d'enfant
Comme un autre ait rempli son rôle.
Le hasard règle nos destins,
Et dans des places usurpées
J'ai déjà vu tant de pantins,
Qu'on peut bien y voir des poupées.

LEON.

On est libre, heureux et garçon,
On a vingt mille écus de rente;
Et dans quelque bonne maison
On prend une femme charmante,
Jeune, brillante, et cætera,
Et de sa toilette occupée :
On veut une épouse, et voilà
Que l'on achète une poupée.

JENNY, *au public.*

Devant vous, en tremblant, je vien
(*Montrant sa poupée.*)
Vous présenter *Mademoiselle,*
Voyez qu'elle est jolie, eh bien!
Elle est encor plus casuelle.
Je tiens beaucoup à mes joujoux;
Et de terreur je suis frappée,
En pensant que votre courroux
Peut faire tomber ma poupée.

OCTAVE, *voulant tirer son épée.* Sans résistance, c'est ce qu'il faudra voir. — Scène 12.

LE MARIAGE ENFANTIN

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 16 août 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DELAVIGNE.

Personnages.

URSULE DE MIREVAL, riche héritière.
CÉLINE DE MIREVAL, sa cousine, âgée de dix à onze ans.
M. LE COMTE DE LUZY, mousquetaire, mari d'Ursule.
OCTAVE DE BALAINVILLE, amant de Céline.
M. POT-DE-VIN, intendant.
GROSJEAN, paysan.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La scène se passe en 1730, à vingt lieues de Paris, dans un château gothique.

Le théâtre représente un salon gothique. Deux portes latérales, une cheminée, sur laquelle sont plusieurs vases; au fond, deux grands fauteuils; une table, des siéges; une fenêtre à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

URSULE, POT-DE-VIN.

(*Ursule est assise à une table et écrit.*)

POT-DE-VIN. Il est vrai de dire qu'on trouverait difficilement une jeune personne plus studieuse, et plus appliquée que notre jeune maîtresse. Elle ne m'a pas seulement vu entrer.

URSULE, *apercevant Pot-de-Vin, et serrant précipitamment sa lettre.* Qui vient là? Comment! c'est vous, monsieur Pot-de-Vin?

POT-DE-VIN. Oui, Mademoiselle, en qualité d'intendant du château, je suis partout, je vois tout. Il est vrai de dire que j'ai la vue bonne. (*Indiquant le papier qu'elle tient à la main.*) C'est, je le présume, une lettre qu'il faut porter quelque part?

URSULE, *serrant le papier et le mettant dans son sein.* Non, non. C'est une liste de livres.

POT-DE VIN. De livres de méditation, j'en suis sûr? car vous en lisez beaucoup, et je ne m'étonne plus de

vos projets : maîtresse de vous-même, et d'une fortune immense, vous retirer du monde, entrer dans un chapitre de chanoinesses; voilà qui doit servir de modèle à toutes les jeunes personnes de la province.

URSULE. Mais si elles faisaient toutes comme moi, je ne sais pas si la province y gagnerait; d'abord on se marierait peu.

POT-DE-VIN. Et tout n'en irait que mieux. Je ne conçois pas cette manie qu'ont maintenant les jeunes personnes de qualité; elles veulent toutes se marier.

AIR de *Marianne.*

Selon moi, c'est une folie :
Il vaut bien mieux, en vérité,
Garder pour soi toute sa vie
Sa fortune et sa liberté.
Pour un grand bien,
Je sais fort bien
Qu'il faut un maître, et surtout un gardien :
C'est mon devoir;
Et j'ai pu voir
Que quand on veut gérer,
Administrer,
Plus d'un souci vous accompagne;
Il faut de l'aide... eh bien! l'on prend,
Au lieu d'époux, un intendant;
Et tout le monde y gagne.

C'est ce que fait mademoiselle de Mireval, votre tante.

URSULE. Permettez, monsieur Pot-de-Vin : malgré ses soixante ans, ma tante n'est point une ennemie du mariage.

POT-DE-VIN. Il est vrai qu'elle l'encourage beaucoup dans ses domaines; mais pourquoi l'aime-t-elle? parce qu'elle a toujours été demoiselle, et moi je le déteste, parce que...

URSULE. J'entends, vous avez été marié?

POT-DE-VIN. Mieux que cela, je le suis encore; j'ai de la famille! heureusement mademoiselle Céline, votre cousine, par suite du parti que vous prenez, va réunir sur sa tête l'héritage que vous partagiez ensemble; n'ayant que dix ans, et orpheline comme vous, il se peut que d'ici à quelque temps elle ait besoin d'un intendant.

URSULE, *souriant.* Je crois que celle-là préférera un mari.

POT-DE-VIN. Elle peut prendre les deux, et n'en sera que mieux, tant elle est étourdie; car il est vrai de dire...

URSULE. Je remarque, monsieur Pot-de-Vin, que voilà une locution que vous affectionnez beaucoup : *Il est vrai de dire!..*

POT-DE-VIN. C'est une habitude que j'ai prise, en réglant mes comptes, et que j'ai conservée, parce que, dans la bouche d'un intendant, cette phrase-là ne peut pas nuire; seulement ça étonne d'abord, et puis l'on s'y fait.

AIR de *l'Écu de six francs.*

En ma personne on voit, du reste,
Un intendant de qualité,
Et j'ai su, par un gain modeste,
M'arrondir avec probité. (*Bis.*)
Oui, ma fortune, je m'en vante,
Se trouve faite, ou peu s'en faut.

URSULE.

Ah! tant mieux! vous allez bientôt
Songer à celle de ma tante.

(*On sonne.*)

POT-DE-VIN. Tenez, la voilà elle-même qui sonne; ce sera quelque nouveau tour que lui aura joué mademoiselle Céline. Depuis que M. le baron de Balainville s'est avisé d'envoyer ici son fils Octave, ces deux enfants-là nous font tourner la tête. Ils sont curieux! curieux!.. A propos, savez-vous pourquoi depuis hier soir on a décoré la chapelle du château? J'ai vu apporter de Paris quelque chose qui ressemble à une corbeille de mariage. (*On sonne encore.*) On y va, on y va! à peine si l'on peut causer une minute! (*Il sort.*)

—

SCÈNE II.

URSULE, *seule.* Le voilà parti; plaçons vite ma lettre sous ce vase, dans l'endroit accoutumé. Fut-on jamais plus malheureuse! être mariée depuis huit jours, et n'oser pas même écrire à son mari! Ce bruit de ma vocation religieuse est tellement établi, je l'ai moi-même annoncé si formellement à ma tante, et à tous mes parents, et même à la cour, que je tremble à l'idée seule de l'éclat que cela va produire! Comment leur avouer que je n'ai jamais cessé d'aimer M. de Luzy, que la nouvelle de sa mort, répandue par un courrier de l'armée, m'avait seule décidée à renoncer au monde, et que maintenant... eh bien! maintenant je suis sa femme, et il faut toujours qu'on le sache.

AIR de *Téniers.*

Je lui jurai constance pour la vie
Quand il partit pour les combats;
Au ciel je jurai d'être unie,
Alors que j'appris son trépas.
Des deux serments que mon cœur se rappelle,
Lequel tenir?.. dans mon trouble secret,
Je me suis dit : je dois être fidèle
Au premier serment que j'ai fait.

Il n'y a donc plus à présent que ce mariage à déclarer, et si je pouvais m'entendre avec M. de Luzy... mais quand il vient quelquefois chez ma tante, j'ose à peine le regarder, il me semble que tous les yeux sont fixés sur moi; (*Montrant le vase.*) et si l'on surprenait ma correspondance avec un mousquetaire, quel scandale!

—

SCÈNE III.

URSULE, CÉLINE.

URSULE. Eh mais! Céline, où vas-tu donc ainsi? comme te voilà grave et sérieuse! et ce mouchoir à la main, en héroïne de roman? (*A part.*) Elle veut déjà faire la grande dame.

CÉLINE. Je ne sais, ma cousine, mais je suis toute triste.

URSULE. Eh bien! il faut te dissiper, il faut jouer.

CÉLINE. Je ne peux plus, mes joujoux m'ennuient.

URSULE. Voilà qui est terrible; alors cherche Octave, ton petit camarade.

CÉLINE. Octave! il n'est pas en train de jouer non plus, il est comme moi.

AIR : *Aussitôt que je t'aperçois* (d'AZEMA).

Nous ne savons d'où vient cela;
C'est ce qui me tourmente;
Je suis triste s'il n'est pas là,
Lui, si je suis absente.
Avec tous les petits garçons,
Sous le tilleul quand nous dansons,
Je n'aime (*bis*) que ses chansons.
S'il prend quelque autre pour sa dame
J'en suis chagrine au fond de l'âme :
Dis-moi d'où ça vient?
A quoi tout ça tient?
Je n'en sais rien, voilà le mal,
Si je l' savais, ça m' s'rait égal.

DEUXIÈME COUPLET.

Pourquoi, dès qu'on veut le punir,
Suis-je toute tremblante?
Pourquoi suis-je prête à rougir
Quand son maître le vante?
Les bonbons préférés par lui
Sont ceux que je préfère aussi;
Pourquoi (*bis*, donc en est-il ainsi?
Quand nous sommes loin de ma tante,
Pourquoi donc suis-je si contente?
Dis-moi d'où ça vient?
A quoi tout ça tient?
Je n'en sais rien, voilà le mal :
Si je l' savais, ça m' s'rait égal.

URSULE, *à part*. Eh mais! a-t-on idée... à cet âge-là! (*Haut.*) Je vous assure, Céline, que je n'entends rien à tout ce que vous venez de me dire.

CÉLINE. Oh! que si fait! et si vous vouliez me dire ce qu'il faut faire pour que cela se passe...

URSULE. Qu'est-ce que c'est que cela, Mademoiselle? est-ce que je le sais?

CÉLINE. Sans doute; vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué que vous avez été tout comme moi! vous vous promeniez toute seule dans le jardin, et puis vous pleuriez, ou bien vous vous arrêtiez en faisant comme cela : (*Faisant le geste de soupirer.*) et quand vous étiez dans le salon, vos yeux étaient toujours tournés vers la porte : le moindre bruit vous faisait tressaillir : et quand on annonçait un certain monsieur en épaulettes et en habit rouge, vos joues devenaient sur-le-champ de la couleur de son uniforme.

URSULE. Comment! Mademoiselle, fi! c'est fort mal d'être curieuse.

CÉLINE. Sans compter que tout vous ennuyait, et qu'il y avait souvent à table de si bonnes choses dont vous ne mangiez pas; cela me faisait une peine! je me disais : « Ma cousine est bien malade, elle va en mourir.» Ah bien oui! voilà que tout à coup, depuis... (*Comptant sur ses doigts.*) oui, depuis sept jours, cela a tout à fait changé; d'abord vous aviez un petit air confus et étonné qui était si drôle... et puis de temps en temps, quoique vous fussiez seule, et qu'il n'y eût pas là d'uniforme, vous vous mettiez à rougir à part vous, et comme d'une idée qui vous venait... et tenez, voilà que ça vous reprend dans ce moment.

URSULE, *déconcertée*. Du tout, Mademoiselle, et c'est très-mal ce que vous dites là. (*A part.*) Mais voyez donc, moi qui me croyais en sûreté, j'avais là un espion.

CÉLINE. De ce moment-là vous êtes devenue gaie, tranquille; et j'ai bien vu que ça irait tous les jours de mieux en mieux! ça n'a pas manqué; je n'osais pas vous demander votre secret, mais je me suis dit : « Patience, en faisant exactement tout ce qu'a fait « ma cousine, ça me réussira peut-être comme à elle.» Voilà pourquoi je me promène tous les matins dans le jardin, que j'en ai mal aux jambes; et puis, je fais comme vous : l'air rêveur, les soupirs et le mouchoir... et allez, faut avoir de la patience, car c'est joliment ennuyeux; et puis tantôt à dîner, cette belle crème au chocolat dont j'ai refusé de manger, c'était pour faire comme vous; eh bien! tout cela n'y fait rien, cela va toujours aussi mal; et il y a sans doute quelque autre chose qu'il faut que vous me disiez.

URSULE, *à part*. Mais, a-t-on jamais vu? (*Haut.*) C'est très-vilain, Mademoiselle, d'avoir ces idées-là à votre âge; et si vous en parlez encore, je le dirai à ma tante, qui vous grondera d'importance.

CÉLINE. Ah! vous le direz à ma tante! Eh bien! Mademoiselle, si vous êtes rapporteuse, je le serai aussi, et je raconterai ce que j'ai vu hier, quand toute la société se promenait dans l'allée des marronniers.

URSULE. Qu'est-ce que vous avez vu, s'il vous plaît?

CÉLINE. J'ai très-bien vu que M. de Luzy a saisi le moment où il vous donnait la main, pour vous glisser un papier.

URSULE, *lui faisant signe de se taire.* Céline! au nom du ciel!

CÉLINE, *plus haut*. C'est bon! c'est bon! je le dirai à ma tante, je le dirai à tout le monde!

URSULE. C'est fait de moi!

CÉLINE. C'est selon.

AIR : *Je t'aimerai.*

Votre secret
Sans doute est infaillible,
Puisqu'il a su produire un tel effet :
A mes chagrins daignez être sensible,
Je me tairai : dites-moi, s'il vous plaît,
Votre secret.
D'un tel secret
La puissance est divine :
Ce beau monsieur, dont le nom vous troublait,
Jadis si triste, a maintenant, cousine,
L'air si content : j'en suis sûre, il connaît
Votre secret.

URSULE, *à part*. Quel embarras! et comment faire? me voilà pourtant à la discrétion de cette petite fille. (*Haut.*) Eh bien! Céline, écoutez; si vous voulez être bien sage, je vous promets de vous le dire dans huit jours. (*A part.*) Je vais parler à ma tante; il faut dès demain l'envoyer en pension.

CÉLINE. Dans huit jours? vous me le promettez? c'est bon! mais dites-moi, ma cousine, il doit y avoir encore quelque autre chose, que...

URSULE. Non, non, voilà tout; et si tu ne dis rien d'ici là, si je suis contente de toi, je te promets un beau cadeau. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE IV.

CÉLINE, *seule*. Un cadeau! un cadeau! je n'y tiens pas, j'aime mieux les secrets que les cadeaux, parce que c'est si joli un secret qu'on ne sait pas! mais il me semble que ma cousine la chanoinesse aime beaucoup ce salon de compagnie, qui sépare nos deux appartements : d'abord elle y est toujours; hier elle s'est approchée deux ou trois fois de ce vase de fleurs, et un instant après, M. de Luzy... (*Elle a l'air de réfléchir un instant, elle court au vase qu'elle soulève.*) J'en étais sûre, un papier... Ah! que je suis contente! un papier plié en cœur; juste comme celui que M. de Luzy a remis à ma cousine d'un air si mystérieux. Eh mais! maintenant que j'y pense, c'est peut-être ce qu'on appelle un billet doux; c'est cela même, car elle l'avait serré bien soigneusement là, avec sa croix d'or. C'est bon! c'est bon! voilà aussi où je les mettrai. Ah! c'est Octave!

—

SCÈNE V.

CÉLINE, OCTAVE, *en habit à la française, en bas de soie blancs, mais sans épée.*

CÉLINE. Eh bien! comment cela va-t-il?

OCTAVE, *tristement*. Cela ne va pas bien; et toi?

CÉLINE. De même. Tu n'as donc rien trouvé?

OCTAVE. Oh! si vraiment; je causais tout à l'heure avec la petite Jeannette, la fille du jardinier...

CÉLINE, *fièrement*. Et pourquoi causez-vous avec ces personnes-là, Monsieur? cela ne sied point aux gens de qualité.

OCTAVE, *de même*. Je le sais, Mademoiselle; mais quand les gens de qualité ont besoin des personnes... et puis d'ailleurs il y a manière de se faire respecter. Je vous disais donc que pendant que je lui parlais elle s'est mise à rire, et m'a dit (cela va bien vous étonner, elle m'a dit... que j'avais l'air d'un amant.

CÉLINE. Un amant! comment, Monsieur, vous êtes un amant? eh bien! par exemple, si je l'avais su...

OCTAVE. Qu'est-ce que tu aurais fait?

CÉLINE. J'aurais fait, j'aurais fait... qu'il y a longtemps que je connais ça! Un amant! c'est un amoureux. Tu ne te rappelles pas madame la baronne qui en a un, la comtesse qui en a un aussi, et puis la marquise qui en a deux?

OCTAVE. Oui, oui. J'y suis maintenant, et il faut convenir que nous étions bien simples; mais dis-moi, amoureux, comment guérit-on de ça?

CÉLINE. Dame! je n'en sais rien; et il faudra que tu le demandes encore.

OCTAVE. Ecoute donc! Tu m'envoies toujours demander, c'est ennuyeux! ce n'est pas que Jeannette me le dirait bien, j'en suis sûr; mais elle commence toujours par me rire au nez, et c'est désagréable, parce qu'on a l'air d'une bête.

CÉLINE. C'est juste; si nous pouvions le deviner à nous deux, cela vaudrait bien mieux. Ecoute. Je crois que j'ai un moyen qui a déjà réussi à ma cousine Ursule et à M. de Luzy; fais comme si tu me donnais le bras, et promenons-nous.

OCTAVE, *lui donnant le bras*. Bien volontiers. (*Ils se promènent sur le théâtre.*)

CÉLINE. On ne nous regarde pas?

OCTAVE. Pardi! il n'y a personne.

CÉLINE, *lui glissant mystérieusement le billet dans la main*. Eh bien! tiens.

OCTAVE, *le prenant entre les deux doigts, et l'élevant en l'air*. Qu'est-ce que tu veux que je fasse de cela?

CÉLINE. Est-il ignorant! C'est un billet doux! mais ne le montre donc pas comme cela, fais du mystère. (*Faisant le geste de cacher le billet.*)

OCTAVE. A la bonne heure! et puis après?

CÉLINE. Et puis après, lis-le vite, et n'oublie pas que c'est moi qui te l'adresse.

OCTAVE. C'est-i drôle tout cela!

ENSEMBLE.

AIR : *Le voilà, ce billet joli*, etc. (AZÉMA.)

Le voilà, ce billet joli,
Ecrit par ma cousine;
Si déjà, j'imagine,
A quelque autre il a réussi,
Nous pouvons l'employer aussi.

OCTAVE, *lisant*.

« Toi qui reçus ma foi, toi pour qui je soupire,
« O charme de ma vie! ô mon souverain bien!
« Mon cœur, qui loin de toi ne sait ce qu'il désire,
« Sitôt que tu parais ne désire plus rien. »

CÉLINE.

Entends-tu bien cela?

OCTAVE.

Toi pour qui je soupire.

CÉLINE.

O charme de ma vie!

OCTAVE.

O mon souverain bien!

CÉLINE, *parlant*. Eh bien! qu'est-ce que ça te fait?

OCTAVE, *de même*. Il me semble que ça me fait plaisir, et que ces mots-là sont jolis à répéter.

CÉLINE. Oh! ma cousine avait raison.

(*Ils chantent ensemble*)

Relisons ce billet joli,
Ecrit par ma cousine;
Si déjà, j'imagine,
A quelque autre il a réussi,
Nous pourrons l'employer aussi.

(*On entend dans l'intérieur plusieurs voix qui appellent* : Octave! Céline!)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, URSULE.

URSULE. Eh bien! que faites-vous là? Octave! Céline! n'entendez-vous pas qu'on vous appelle de tous les côtés? ma tante vous demande tous les deux.

OCTAVE. Est-ce pour nous gronder, ma cousine?

URSULE. Je n'en sais rien. Il est arrivé il y a une heure un courrier de Paris, et sur-le-champ ma tante a fait expédier je ne sais combien de lettres pour tous les environs du château; c'est peut-être du monde qui nous arrive. Je m'en vais bien vite, pour ne pas être obligée de le recevoir; ne dites pas que vous m'avez rencontrée.

CÉLINE. Oui, ma cousine.

URSULE. Et n'oublie pas ce que je t'ai recommandé.

CÉLINE. Oh! soyez tranquille, cela va déjà mieux. (*Fausse sortie. Elle revient sur ses pas, glisse la lettre sous le vase, et au moment où Ursule tourne la tête, elle dit tout haut à Octave :*) Mais venez donc, Monsieur; je suis sûre qu'il craint d'être grondé... fi! un homme; moi qui ne suis qu'une petite fille, je n'ai pas peur. Adieu, ma cousine. (*Ils sortent tous les deux en courant.*)

—

SCÈNE VII.

URSULE, *puis* M. DE LUZY.

URSULE, *les regardant courir*. Il faut qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire dans le château, car il y règne une activité... je vois d'ici tous les domestiques qui vont et viennent d'un air empressé; peu m'importe en tout cas, pourvu qu'on ne vienne point me troubler. (*Se retournant et apercevant M. de Luzy.*) Comment! c'est vous, mon ami? par quel hasard vous présentez-vous aujourd'hui de si bonne heure chez ma tante?

LUZY. Je viens d'être invité par elle-même, ainsi que presque toute la noblesse des environs. Un billet que m'a remis son coureur m'engage à me trouver le plus tôt possible au château, pour assister à une cérémonie sur laquelle elle ne s'explique point, afin de me laisser, dit-elle, le plaisir de la surprise.

URSULE. J'y suis; ce sera le couronnement de quelque rosière! ma tante est folle des rosières.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Tous les ans une jeune fille
Reçoit la couronne en ces lieux :
Ma tante veut que sa famille
Dispute ces prix glorieux.
Sa main les offre à l'innocence
Bien plus encor qu'à la beauté
Et m'en destinait un, je pense,
Que sans vous j'aurais mérité.

LUZY. Vous devinez avec quel empressement j'ai accepté l'invitation de votre tante, et combien mainte-

nant j'ai peu d'envie de m'y rendre; j'avais un pressentiment que vous ne seriez pas à cette fête, et que je pourrais ici vous trouver seule quelques instants.

URSULE, *avec tendresse*. Seule... non! j'y serais déjà avec vous! je vous avais écrit à notre adresse ordinaire.

LUZY, *allant prendre la lettre*. Je vous entends; mais puisque vous voilà, dites-moi ce qu'elle contient.

URSULE. Non, Monsieur; il est des choses qu'on est bien aise d'écrire, et qu'on ne veut pas dire tout haut.

LUZY.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

Me disiez-vous au moins que de l'absence,
Ainsi que moi, vous sentiez le tourment?
Me disiez-vous qu'avec impatience
Vous attendiez ce doux moment?
A l'époux qui pour vous soupire
Promettiez-vous le bonheur qu'il poursuit?

URSULE.

Je ne sais pas si je dois vous le dire;
Mais peut-être l'avais-je écrit :
Oui, je crois (*bis*) que je l'avais écrit.

LUZY. Eh bien! pourquoi ne pas prendre un parti? pourquoi tarder plus longtemps à déclarer notre mariage? qui vous arrête? est-ce l'embarras de faire un tel aveu à votre tante? mais il n'y a pas de nécessité de le lui faire de vive voix; nous pouvons partir et lui envoyer une lettre bien respectueuse, qui la préviendra de tout.

URSULE. A la bonne heure; mais après la résolution que j'avais prise, je songe toujours à l'éclat que ce mariage-là va faire dans la province.

LUZY. Raison de plus pour s'éloigner et pour se dérober aux méchants propos; d'ailleurs ce qui fait événement en province n'est pas même remarqué à Paris, et personne n'y pensera à nous. J'ai déjà donné mes ordres, fait préparer mon hôtel pour vous recevoir; et, si vous y consentez, ce soir, à minuit, je serai sous les murs du parc avec une chaise de poste et Dubois, mon domestique.

URSULE. Comment! ce soir?

LUZY. Eh bien! vous voilà déjà tout effrayée!.. Allons, Ursule, une bonne résolution, et surtout n'allez pas vous dédire au moment du danger. On vient... c'est convenu.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, POT-DE-VIN.

POT-DE-VIN. Ah! mon Dieu, quelle nouvelle! et qui s'en serait jamais douté?

URSULE. Eh bien! Pot-de-Vin, qu'avez-vous donc?

POT-DE-VIN. Mademoiselle, je ne veux pas le croire, moi qui l'ai vu... Il est vrai de dire que la chose est surprenante, foudroyante et anéantissante.

LUZY. Eh! mon Dieu, qu'est-il donc arrivé?

POT-DE-VIN. Une lettre...

URSULE. Comment! c'est cela?

POT-DE-VIN. Laissez-moi me reprendre... Une lettre de Paris, de M. le baron de Balainville, le père du petit Octave.

LUZY. Eh bien! que dit cette lettre? serait-il survenu quelque événement à la cour?

POT-DE-VIN. Il n'est rien survenu du tout, sinon que l'abbaye que M. de Balainville sollicitait pour mademoiselle Ursule vient de lui être accordée... Mais ce n'est pas cela.

URSULE, *à Luzy*. Ah! mon Dieu! et moi qui lui écrivais hier de suspendre ses démarches.

LUZY, *de même*. Votre lettre ne lui sera pas encore parvenue. (*A Pot-de-Vin.*) Eh bien? après?

POT-DE-VIN. Après?.. Nous y voici. En se faisant religieuse, en devenant abbesse, mademoiselle Ursule a déclaré qu'elle laisserait tous ses biens à sa jeune cousine; et mademoiselle Céline, qui a onze ans, sera dans quatre ans le plus riche parti de la province. Or, M. de Balainville, qui est homme de cour et qui voit de loin, se doutant qu'il se présenterait alors un bon nombre d'amateurs, car il est vrai de dire que les riches héritières n'en manquent point, s'est hâté de prendre l'initiative : il a obtenu de S. M. Louis XV des dispenses d'âge, et la permission d'unir M. Octave de Balainville à mademoiselle Céline de Mireval, à la condition, je le suppose, de renvoyer après la noce le marié au collége.

AIR des *Visitandines.*

Jusqu'en seconde notre époux
Vivra de l'amour platonique;
Il risquera le billet doux
Quand il fera sa rhétorique.
Nous permettrons des confidences,
Et nous romprons le célibat,
Quand nous le verrons en état
De prendre ses licences.

URSULE. Comment! il serait possible?

POT-DE-VIN. Cette lettre est arrivée à votre tante qui en a été dans l'enthousiasme, et qui s'est hâtée d'en presser l'exécution... car ils ont tous une rage de mariage... Ils sont dans ce moment-ci à la chapelle du château, et je n'ai pas voulu être plus longtemps témoin d'un pareil sacrifice... Il est vrai de dire que les petites bonnes gens en ont l'air enchanté, et qu'ils ont déjà pris un ton d'importance et de gravité qui est déplorable. Car enfin, moi je raisonne : si on prend l'habitude de marier nos jeunes seigneurs à dix ou douze ans, comme le mariage entraîne l'émancipation, et comme l'émancipation permet de manger sa fortune, s'ils commencent de si bonne heure, adieu le système des intendants.

LUZY, *riant.*

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

C'est charmant, et de cette noce,
Pour ma part, je suis enchanté.

POT-DE-VIN.

Et pour moi, cet hymen précoce
Me paraît une absurdité.

URSULE.

Quelles craintes sont donc les vôtres?
S'ils sont une fois par hasard
Heureux trop tôt... c'est pour tant d'autres...
(*Regardant Luzy.*)
Qui bien souvent le sont trop tard.
(*Elle rentre dans l'appartement.*)

POT-DE-VIN. Mais, tenez, voici tout le monde.

—

SCÈNE IX.

LUZY, POT-DE-VIN, OCTAVE, CÉLINE, *tous les deux en grand costume de mariés;* PAYSANS.

CHŒUR.

AIR de *la Petite Gouvernante*

Célébrons le mariage
Dont ils ont formé les nœuds
Tous les deux :

A dix ans dans leur ménage,
Ils ont le temps d'être heureux.

CÉLINE.

Quoi! la chose est bien certaine;
Moi Madame et vous Monsieur?
Quel bonheur!
Oui, je le croirais à peine,
Si ce n'était
Mon bouquet.

CHŒUR.

Célébrons le mariage, etc.

OCTAVE. Et moi donc, je n'en reviens pas encore... (*Sautant de joie.*) Et si tu savais comme je suis content!

CÉLINE, *le retenant.* Monsieur de Balainville, nos vassaux nous regardent.

LUZY, *s'avançant.* Madame de Balainville me permettra-t-elle de lui présenter mes compliments de félicitation?

CÉLINE, *courant.* Ah! c'est monsieur de Luzy; mon Dieu! comme vous venez tard aujourd'hui; m'avez-vous apporté les bonbons que vous m'aviez promis?

LUZY, *lui présentant un cornet.* Je n'ai eu garde d'y manquer.

OCTAVE, *la tirant par sa robe.* Madame de Balainville, y songez-vous?

CÉLINE. Tiens, pourquoi donc? est-ce que, quand on est marié, on ne peut plus manger de bonbons? (*En mangeant un.*) Ce sont des pistaches.

OCTAVE, *qui veut en prendre dans le cornet.* Du tout, ce sont des dragées... (*Céline ferme le cornet.*)

CÉLINE.

Air du *Lendemain.*

Laissez-les donc, je vous prie,
Puisque vous prenez ce ton.

LUZY.

D'une telle économie
Je devine la raison :
Cela se voit de soi-même,
Madame dans ce papier
Les garde pour le baptême
De son premier.

CÉLINE. N'est-ce pas, Monsieur?.. (*Apercevant une grande corbeille que l'on vient de placer sur la table.*) Ah! regarde donc, une corbeille! que c'est joli de se marier! C'est très-bien à mon beau-père d'avoir pensé à cela... (*S'approchant de la table, et s'élevant sur la pointe des pieds.*) Mais comment voulez-vous que je la voie? c'est trop haut; ôtez-la donc de dessus cette table.

POT-DE-VIN, *aux paysans.* C'est trop juste, posez-la à terre... (*Pendant que Céline regarde.*) Je profiterai de cette occasion pour présenter une pétition à monsieur le baron et à madame la baronne... J'ai mon fils, un excellent sujet... il est vrai de dire que c'est moi qui l'ai élevé... il a tantôt onze ans, et commence l'arithmétique; je désirerais le placer auprès de Monseigneur comme intendant.

LUZY. C'est trop juste : voilà un petit intendant très-bien proportionné; et je ne doute point qu'avec les soins de monsieur Pot-de-Vin, la maison de monsieur le baron ne soit bientôt montée sur un pied très-respectable.

POT-DE-VIN. Sans doute; j'ai mon petit dernier, que je compte vous offrir en qualité de coureur, dès qu'il commencera à marcher.

CÉLINE, *qui pendant ce temps a regardé la corbeille.* C'est bon, nous le prendrons... Les belles dentelles! (*D'un air de dédain.*) Par exemple, une poupée... (*A Octave.*) Il me semble, mon ami, que monsieur votre père pouvait très-bien se dispenser de me faire ce cadeau-là.

LUZY. On dit pourtant que vous y jouez à ravir *.

CÉLINE, *faisant la révérence.* Monsieur, je vous rends grâces, mais je voulais vous dire... (*Bas, à Octave.*) Renvoie donc tout ce monde-là, afin que nous puissions parler au moins de nos affaires.

OCTAVE, *aux paysans.* Oui, mes amis retirez-vous, laissez-moi avec ma femme.

CÉLINE, *aux paysans.* Attendez, attendez. (*Bas, à Octave.*) Donne-leur donc de l'argent.

OCTAVE, *tâtant son gousset.* C'est que je n'en ai pas.

CÉLINE. Comme si les gens de qualité en avaient jamais, puisqu'on a un intendant.

OCTAVE. C'est juste. Monsieur Pot-de-Vin, vous vous chargerez, vous ou votre fils, de distribuer de l'argent de ma part à ces bonnes gens. (*Aux paysans.*) Allez. (*Octave et Céline se placent à côté l'un de l'autre; tous les paysans passent devant eux en chantant le chœur.*)

Célébrons le mariage, etc.

—

SCÈNE X.

LUZY, CÉLINE, OCTAVE.

LUZY. Suis-je de trop?

CÉLINE. Non, au contraire; car j'ai bien des choses à vous demander.

LUZY. Vous ne rentrez donc pas au salon?

OCTAVE. Ne m'en parlez pas, ce n'est pas cela qui est le plus agréable dans le mariage; on nous avait placés sur deux grands fauteuils, et tout le monde rangé en cercle nous regardait, tandis que nous étions là gravement à côté l'un de l'autre sans oser nous parler.

CÉLINE. Et ma tante qui disait toujours : Céline, tenez-vous droite; il n'y a rien de fatigant comme cela! heureusement qu'elle nous a donné une heure de récréation pour aller jouer dans le jardin, à condition que nous serions bien sages, et que nous ne gâterions pas nos beaux habits! Et je suis tout de suite venue de ce côté, pour trouver ma cousine Ursule! Où donc est-elle?

LUZY. Je crois qu'elle était indisposée, et qu'elle est rentrée de bonne heure dans son appartement.

OCTAVE. Indisposée?

CÉLINE. Ah! mon Dieu! est-ce que cela lui aurait repris? voyez comme c'est fâcheux; moi qui venais pour lui demander...

LUZY. Et quoi?

CÉLINE. Dame! beaucoup de choses, n'est-ce pas, Octave?

OCTAVE. Oui; d'abord, je voudrais savoir si, maintenant que me voilà marié, j'aurai toujours mon précepteur.

LUZY. Mais, peut-être qu'en adressant encore un placet au roi pour une dispense...

CÉLINE. Et puis, est-ce que nous n'irons pas à la cour?

OCTAVE. Moi, d'abord, je ne serais pas fâché de figurer parmi les grands; et puis enfin quand on n'a

* Allusion à la pièce précédente, à *la Petite Sœur*, où mademoiselle Léontine jouait la scène de la poupée avec une finesse et un talent très-remarquables.

plus de précepteur, qu'on va à la cour et qu'on est monsieur et madame, qu'est-ce que l'on a à faire?

CÉLINE. Oui, il faut que vous nous disiez cela.

LUZY. Sans doute, mes petits amis, ce serait avec plaisir. (*Regardant la pendule.*) Mais voyez-vous, dans ce moment-ci...

DUO d'*Azéma*.

Il est bien tard, et l'on m'attend;
Demain je promets de le dire.

OCTAVE ET CÉLINE.

Il n'est pas tard, un seul moment,
A notre vœu daignez souscrire.

OCTAVE.

Voyons ce qu'en ménage on fait.

LUZY.

D'abord l'époux est maître de lui-même.

OCTAVE.

Bon : je ne ferai plus ni version ni thème.

LUZY.

Il commande comme il lui plaît.

OCTAVE.

Ce n'est pas ça qui m'embarrasse!
Mais, voyons, que fait-il encor?
Parlez, dites-le-moi, de grâce.

LUZY.

Dès le matin, au son du cor,
Il se lève et part pour la chasse.

OCTAVE ET CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis au dîner qu'on lui sert
Monsieur préside à côté de Madame.

OCTAVE ET CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis Monsieur mène sa femme
Au spectacle ou bien au concert.

OCTAVE ET CÉLINE.

Et puis...

LUZY.

Et puis... il est bien tard, et l'on m'attend;
Demain je promets de le dire.

OCTAVE ET CÉLINE.

Il n'est pas tard, un seul instant,
A notre vœu daignez souscrire.

CÉLINE.

N'est-ce que ça? mais entre époux,
On devrait être, j'imagine...

LUZY.

Et comment donc?

CÉLINE.

Mais comme vous,
Quand vous parliez à ma cousine.

LUZY, *déconcerté.*

Comment... je parlais, dites-vous?

CÉLINE.

Oui, sans doute, la chose est claire.

LUZY.

Quoi! vraiment vous avez cru voir...
Répondez-moi, soyez sincère.

CÉLINE.

D'abord, j'ai bien vu l'autre soir
Entre vous un air de mystère.

LUZY, *d'un air inquiet.*

Et puis...

CÉLINE.

Et puis j'ai bien vu qu'elle était
Toute tremblante, et pourtant satisfaite.

LUZY, *de même.*

Et puis...

CÉLINE.

Et puis j'ai bien vu qu'en cachette
Votre main glissait un billet.

LUZY.

Et puis...

CÉLINE, *lui montrant la pendule.*

Il est bien tard, on vous attend,
Demain je promets de le dire :
A notre vœu daignez souscrire;
Nous nous tairons en attendant.

LUZY.

Il n'est pas tard, un seul instant,
A mes désirs daignez souscrire;
Mais qui pourrait, j'ose le dire,
S'attendre à cela d'un enfant?

(*Pendant la ritournelle qui doit être jouée pianissimo, Luzy parle et dit :*)

Eh! mon Dieu, ils ont raison, dix heures passées; moi qui m'amuse là à causer avec ces enfants. Adieu, mes petits amis, nous nous reverrons. (*Il sort en courant.*)

—

SCÈNE XI.

OCTAVE, CÉLINE.

OCTAVE. C'est égal, quoiqu'il n'ait pas voulu tout nous dire, la chasse, le concert, et puis la cour, et plus de versions; c'est une bonne chose que le mariage.

CÉLINE. Oui, nous allons être si heureux, nous allons faire si bon ménage!

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS; POT-DE-VIN, ET DEUX DOMESTIQUES.

POT-DE-VIN. Je viens, monsieur le baron, vous annoncer une mauvaise nouvelle.

OCTAVE. On nous demande au salon?

POT-DE-VIN. Non; mais M. de Balainville, votre père, arrive à l'instant de Paris en chaise de poste; et il est vrai de dire qu'il a été bon train, vingt lieues en cinq heures.

CÉLINE. Il vient pour la noce?

POT-DE-VIN. Au contraire, il venait pour l'empêcher; et il est également vrai de dire qu'il n'a pas été médiocrement mortifié en apprenant que votre tante avait aussi promptement exécuté ses ordres.

CÉLINE, *fièrement.* Et pourquoi mon beau-père est-il fâché de l'être?

POT-DE-VIN. Pourquoi? parce qu'on a reçu ce matin, à Paris, une lettre de votre cousine Ursule, qui déclare qu'elle ne veut plus être religieuse, et qu'elle garde sa fortune; qu'alors mademoiselle Céline n'étant plus qu'un parti ordinaire, M. de Balainville a découvert dans ce mariage une foule d'inconvénients qu'il n'avait pas vus d'abord, et il parle de le rompre.

CÉLINE ET OCTAVE. Le rompre? jamais.

POT-DE-VIN, *à Céline.* C'est ce qu'a dit aussi madame votre tante; tout le monde a pris parti pour ou contre; on se dispute au salon, et j'ai reçu l'ordre d'emmener provisoirement le mari... (*A Octave.*) je vous en demande bien pardon; de l'enfermer à double tour dans sa chambre; et demain de grand matin, M. de Balainville doit le ramener avec lui à Paris.

CÉLINE. L'emmener à Paris!

OCTAVE. Nous séparer! c'est ce que nous allons voir; je cours parler à mon père; il ne sait pas de quoi je suis capable. (*Mettant son chapeau sur sa tête.*) Non, il ne le sait pas.

CÉLINE, *l'arrêtant.* Je vous prie de vous modérer,

Octave! Octave! (*D'un ton plus imposant.*) Monsieur de Balainville!

OCTAVE. Eh bien! Madame, qu'exigez-vous?

CÉLINE. Octave, qu'allez-vous faire? n'oubliez pas qu'il est votre père et le mien.

OCTAVE. On y pensera, Madame; mais vous ne prétendez pas non plus que je me laisse enfermer à double tour, et mettre en pénitence le jour de mes noces; c'était bon quand j'étais garçon. (*Montrant Pot-de-Vin.*) Et lui d'abord, s'il exécute cet ordre, son fils perd la place d'intendant que je lui ai donnée.

POT-DE-VIN. D'accord; mais si je ne l'exécute pas, je perdrai la mienne : et il est vrai de dire que l'une est plus sûre que l'autre. (*Montrant la porte à gauche.*) Je prierai madame la baronne de rentrer dans sa chambre à coucher, et monsieur le baron de se laisser emmener sans résistance dans l'autre corps de logis.

OCTAVE, *voulant tirer son épée, qui ne peut sortir du fourreau.* Sans résistance! c'est ce qu'il faudra voir; il y en aura de la résistance; il y en a déjà.

CÉLINE. Ah! mon Dieu, ils vont lui faire du mal.

OCTAVE. N'aie pas peur, Céline, et ne pleure pas; je te dis de ne pas pleurer, je n'irai pas. (*Tirant son mouchoir en sanglotant.*) C'est affreux! ils font pleurer ma femme.

AIR : *Il faut partir* (du TABLEAU PARLANT).

POT-DE-VIN.
Il faut me suivre.
OCTAVE ET CÉLINE.
O peine extrême!
Quitter ainsi tout ce que j'aime!
Hélas! hélas! nous séparer!
C'est vous qui la faites pleurer.
POT-DE-VIN.
Allons, il faut vous séparer.

(*On emmène Octave, qui résiste encore, et que Pot-de-Vin emporte dans ses bras.*)

—

SCÈNE XIII.

CÉLINE, *seule.* Octave! Octave, mon ami! mon mari! Ah! mon Dieu, ils l'emmènent! nous séparer ainsi, et le premier jour de mes noces! (*Appelant de toutes ses forces.*) Octave! C'est que me voilà toute seule dans ce grand appartement, ça me fait peur!.. encore si ma gouvernante était là, comme à l'ordinaire; mais non : un jour comme celui-ci, pas un domestique, pas une femme de chambre, personne pour me mettre mes papillotes; c'est une indignité, et je conçois bien maintenant que les femmes mariées se trouvent à plaindre. Être victime de la tyrannie des parents, être mise en pénitence, ne plus voir Octave. Ah! j'étais bien plus heureuse quand j'étais demoiselle. Octave! Octave! où es-tu? on l'aura mis en prison, mon mari! il se sera peut-être couché sans souper. (*Elle entend du bruit à la fenêtre.*) Ah! mon Dieu! qui frappe à cette heure-ci...

—

SCÈNE XIV.

CÉLINE, OCTAVE.

OCTAVE, *en dehors.* Céline! Céline! ouvre-moi, n'aie pas peur, c'est moi.

CÉLINE. C'est mon mari, qui vient par la fenêtre. (*Elle ouvre la fenêtre.*) Prends garde au moins de te laisser tomber. (*Octave entre dans sa chambre.*) Quoi! te voilà déjà? comment as-tu fait?

OCTAVE. Je te disais bien, moi, que je ne me laisserais pas enfermer; il est vrai que d'abord je l'étais à double tour dans la chambre de mon père, et deux grands laquais faisaient sentinelle; mais à peine avaient-ils fermé la porte, que j'ai ouvert la fenêtre qui donne sur le jardin.

CÉLINE. Quoi! cette fenêtre qui est si haute?

OCTAVE.
AIR de *Toberne.*
Combien j'avais envie
De m'élancer en bas!
CÉLINE.
O ciel! à votre amie
Vous ne pensiez donc pas?
OCTAVE.
Fallait-il en silence
Souffrir dans ma prison?
Oui, disait la prudence;
Mais l'amour disait non :
J'ai franchi la distance
En prononçant ton nom.
ENSEMBLE.
CÉLINE.
Quoi! c'est en prononçant mon nom
Qu'il est sorti de sa prison?
OCTAVE.
Céline, en prononçant ton nom,
Je suis sorti de ma prison.

OCTAVE. Je suis ensuite monté, à l'aide du treillage, jusqu'à la fenêtre, et me voilà; je viens t'enlever.

CÉLINE. M'enlever? mais voyez donc comme il est hardi!

OCTAVE. Dame! veux-tu être enlevée? dis oui ou non.

CÉLINE. Certainement, Monsieur, je ne demanderais pas mieux; mais je n'ai pas été élevée comme les petits garçons, je ne peux pas monter le long des treillages.

OCTAVE. C'est vrai! il ne s'agit pas ici de se casser le cou; alors, n'y pensons plus.

CÉLINE. Non pas, Monsieur, vous m'enlèverez plus tard.

OCTAVE, *allant fermer la fenêtre.* A la bonne heure, restons dans cet appartement; aussi bien cela me semble gentil, de me trouver là, tout seul avec toi, à une heure comme celle-ci.

CÉLINE. Quand on est marié.

OCTAVE. Au fait, c'est vrai; le marié et la mariée restent toujours ensemble.

CÉLINE. Eh bien! Monsieur, venez dans ce fauteuil-là, à côté de moi, et causons. (*Ils s'asseyent dans le même fauteuil.*)

OCTAVE. Oui, causons. Mais tu prends toute la place. Sais-tu que c'est bien singulier que ta cousine Ursule ne veuille plus aller au couvent?

CÉLINE. Eh bien! qu'est-ce que cela te fait?

OCTAVE. Ça nous fait du tort.

CÉLINE. Fi! Monsieur, vous n'êtes peut-être pas assez riche?

OCTAVE. Je ne dis pas cela pour nous, mais enfin pour nos enfants.

CÉLINE. Eh mais! c'est vrai; je n'avais pas encore songé à nos enfants.

OCTAVE. Oui, voilà comme vous êtes, vous ne songez à rien. Il faudra cependant les établir; l'aîné, cela va sans dire, il sera baron comme moi; mais le cadet, le voilà chevalier de Malte.

CÉLINE. Non, Monsieur, il ne sera pas chevalier de Malte.

OCTAVE. Il le faudra pourtant bien.

CÉLINE. Avec plaisir, Monsieur, — Scène 14.

CÉLINE. C'est ce que nous verrons; car enfin, mon fils est à moi.

OCTAVE. Tiens, il ne m'appartient peut-être pas?

CÉLINE. Et vous croyez que je vous le laisserai sacrifier.

OCTAVE. Oui, Madame.

CÉLINE. Non, Monsieur.

OCTAVE. Ah! qu'elle est méchante!

CÉLINE. Qu'il est entêté! allez, je ne vous aime plus.

OCTAVE. Ni moi non plus. (*Ils s'éloignent, et, après un moment de silence, Octave reprend.*) La jolie chose que le mariage!

CÉLINE, *le rappelant doucement.* Octave! Octave! c'est moi qui ai tort; eh bien! mon ami, il sera chevalier de Malte.

OCTAVE. Non, non...

AIR : *Paris et le village.*

Fais de lui tout ce que tu veux,
Pour toi mon respect est extrême.

CELINE.

Eh bien! mon ami, faisons mieux,
Et qu'il en décide lui-même.

OCTAVE.

Sans son aveu si l'on choisit,
Vraiment, c'est lui faire une insulte.
Puisque c'est de lui qu'il s'agit,
C'est bien le moins qu'on le consulte.

(*Céline répète les deux derniers vers avec Octave.*)

OCTAVE. Oui, nous lui demanderons...

CÉLINE. C'est-à-dire, nous lui demanderons... écoute donc... comme tu bâilles!

OCTAVE. Moi, je n'ai pas l'habitude de veiller aussi tard.

CÉLINE. Et moi, on me couche toujours à neuf heures; mais c'est égal: dis-moi, est-ce là tout le mariage?

OCTAVE. En effet, il semble qu'il manque quelque chose à la journée.

CÉLINE. Eh bien! cherchons.

OCTAVE. Oui, cherchons... et rappelons-nous d'abord tout ce que nous avons vu dans les noces où nous avons été.

CÉLINE, *comptant sur ses doigts*. D'abord le marié et la mariée...

OCTAVE. Voilà.

CÉLINE, *de même*. Les parents, l'église, les beaux habits et les bouquets.

OCTAVE. Tout cela y est.

CÉLINE, *de même*. Les chansons, le bal, la musique...

OCTAVE. Attends, attends; j'y suis... j'ai ce qui nous manque, il n'y a pas eu de bal.

CÉLINE. C'est pourtant vrai; eh bien! voyez donc, à quoi pense ma tante?

OCTAVE. Heureusement qu'il est encore temps... si nous dansions.

CÉLINE. Oh! la jolie idée! tu vas m'inviter, n'est-ce pas? d'autant plus que je me rappelle très-bien que c'est toujours la mariée et le marié qui ouvrent le bal.

OCTAVE. Et qu'au bout de quelques menuets, le marié est toujours à regarder sa montre. Je n'en ai pas, mais c'est égal.

CÉLINE. Attends, attends que je m'asseye. *Octave la salue et lui présente la main.*) Avec plaisir, Monsieur. (*Ils dansent les premières mesures du menuet d'Exaudet.*)

CÉLINE. Eh bien! cela t'a-t-il amusé? qu'est-ce que tu en dis?

OCTAVE. Ça ne me fait rien; et toi?

CÉLINE. Oh! moi, ça me fatigue de faire des révérences.

OCTAVE. Eh bien! autre chose; cherchons encore.

Air de *l'allemande de Frontin.*

ENSEMBLE.

Allons,
Cherchons
Avec courage,
Pour notre secret,
Si le menuet
Ne produit que peu d'effet.
Allons,
Cherchons.
Bientôt, je gage,
L'allemande aura,
Oui, je le sens là,
Plus de pouvoir que cela.

(*Ils dansent l'allemande, et à la fin Octave embrasse Céline.*)

CÉLINE. Écoute, j'ai cru entendre du bruit.

OCTAVE. Tu m'as fait peur.

CÉLINE. C'est dans l'appartement de ma cousine Ursule. (*Regardant par le trou de la serrure et faisant signe à Octave de la main.*) Viens donc, et marche bien doucement... Il y a un domestique en livrée, qui est là à attendre, et puis M. de Luzy parle à ma cousine.

OCTAVE. Est-ce que tu peux entendre?

CÉLINE. Eh! sans doute; mais tais-toi donc. (*Écoutant.*) Il a dit: Ma bien-aimée!

OCTAVE, *à Céline*. Ma bien-aimée!

CÉLINE. Oh! que ce nom-là est joli; vous m'appellerez toujours comme cela, n'est-ce pas, Monsieur?

OCTAVE. Oh! toujours.

CÉLINE. A merveille! (*Regardant.*) Mon ami, mon ami, il lui baise la main.

OCTAVE. Attends, attends. (*Il lui baise la main.*)

CÉLINE. Et puis voilà une valise que prend le valet, ils ont l'air de s'en aller.

OCTAVE. Bah!

CÉLINE. Oui; M. de Luzy a pris ses gants et son chapeau, et ils s'éloignent.

OCTAVE, *prenant son chapeau et mettant ses gants*. C'est bon, c'est bon; ce ne sera pas long.

CÉLINE. Eh bien! que fais-tu donc?

OCTAVE. Je fais comme eux: allons, partons!

CÉLINE. Mais y penses-tu? tu ne crains pas que...

OCTAVE. Apprenez, Madame, que je ne crains rien, et que je vous ordonne de me suivre. (*On entend du bruit en dehors.*)

CÉLINE. Ah! mon Dieu, on vient de ce côté; j'entends la voix de M. Pot-de-Vin et de plusieurs personnes.

OCTAVE. Ah! mon Dieu, où nous cacher? (*Ils font le tour du théâtre.*) Ah! cette table... je serai là à merveille; eh bien! es-tu cachée? moi, je le suis. (*Il se cache sous la table.*)

CÉLINE, *cherchant partout*. Et où veux-tu que je trouve une cachette? il n'y en a pas dans ce maudit appartement... Ah! ma corbeille de mariage.

OCTAVE, *toujours sous la table*. Pourras-tu?

CÉLINE. J'y serai très-bien. (*Elle se cache dans la corbeille.*)

OCTAVE. Est-ce fait?

CÉLINE. Oui, mais tais-toi: on vient.

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, POT-DE-VIN, DOMESTIQUES, PAYSANS ET PAYSANNES, GROS-JEAN.

POT-DE-VIN. C'est bien. Fermez la barrière de la grande avenue, arrêtez la chaise de poste qui vient de partir, et menez les petits fugitifs devant madame de Mireval et monsieur le baron.

GROS-JEAN. Ça doit être déjà fait, monsieur l'intendant, car j'ons vu, du bout de l'avenue, Jean-Louis et un de nos camarades qui tenaient la bride des chevaux.

POT-DE-VIN. C'est bon.

GROS-JEAN. Et ils ont forcé de descendre ceux-là qui étions dans la voiture; mais c'est drôle, faut que le mariage ait bien changé nos jeunes maîtres; ils m'ont paru ni plus ni moins que des personnes naturelles: il est vrai que j'étions de si loin que c'est peut-être cela qui me les a fait paraître si grands.

POT-DE-VIN. Imbécile, au contraire.

GROS-JEAN. Comme vous voudrez; mais sous vot' respect, je gagerions avec vous que le monsieur n'était pas M. Octave.

POT-DE-VIN. Il est vrai de dire que ces gens-là reculent souvent les limites de l'absurde; qui veux-tu que ce soit, si ce n'est pas M. Octave? ne s'est-il pas échappé de la chambre où nous l'avions enfermé? n'a-t-il pas sauté par la fenêtre? et mademoiselle Céline... regarde si elle est ici? tu vois donc bien qu'il faut nécessairement qu'ils se soient sauvés ensemble, ou je ne suis qu'un sot.

GROS-JEAN. Dame! monsieur l'intendant, moi je ne dis pas non. (*Regardant la porte à droite.*) Mais tenez, cette fois, je ne me trompions pas; les voilà eux-mêmes en personne, tels que je les avons vus.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE LUZY, URSULE, *entrant par la porte à droite.*

POT-DE-VIN. O ciel! M. de Luzy et mademoiselle Ursule!

LUZY. Dites madame de Luzy, mon cher Pot-de-Vin; car notre mariage n'est plus un mystère, et nous venons de le déclarer à monsieur le baron et à madame de Mireval, devant qui vos gens nous avaient conduits.

POT-DE-VIN. Comment! il serait possible? Et mademoiselle Céline?

LUZY. Mademoiselle Céline se trouve un peu moins riche, mais n'en est pas moins un très-beau parti; et puisqu'on a sollicité et obtenu pour ce mariage l'agrément de Sa Majesté, une rupture dont on devinerait aisément le motif rendrait M. de Balainville la fable de la cour. C'est ce que nous lui avons fait comprendre sans peine.

URSULE. Et nous venons chercher Céline pour lui annoncer cette bonne nouvelle et la mener à son beau-père.

POT-DE-VIN. Autre catastrophe; les jeunes mariés ont disparu, et tout nous porte à croire que M. Octave a enlevé sa femme.

URSULE. C'était donc la soirée aux enlèvements!

LUZY. Eh bien! partons; il faut les rattraper.

POT-DE-VIN. Oui, les rattraper, lorsqu'ils ont deux ou trois heures d'avance... où les trouver maintenant? où sont-ils?

OCTAVE, *levant le tapis*; CÉLINE, *entr'ouvrant la corbeille*. Nous voilà.

POT-DE-VIN. En croirai-je mes yeux? la mariée dans sa corbeille!

OCTAVE. Tiens! elle est chez elle.

AIR : *Bouton de rose.*

Dans la corbeille,
Où l'a fait cacher sa frayeur,
Ma femme me semble à merveille,
Car c'est la plus gentille fleur
De la corbeille.

CÉLINE. C'est donc bien vrai, monsieur de Luzy, qu'on ne cassera pas notre mariage, et que je serai toujours Madame?

LUZY. Oui, ma petite cousine, nous l'avons obtenu; mais à une condition, c'est que demain Octave partira pour le collége, et qu'il y restera trois ans.

CÉLINE. Trois ans! trois ans au collége!

OCTAVE, *bas, à Céline*. Laisse-les faire: je me dépêcherai d'apprendre, et je serai savant tout de suite.

CÉLINE. A la bonne heure; mais trois ans! ah! mon Dieu, que c'est long!

OCTAVE, *de même*. Sois tranquille, je viendrai aux vacances.

VAUDEVILLE.

AIR NOUVEAU.

CELINE.

Chaque âge, on vient de me l'apprendre,
A ses peines comme ses jeux;
Mais le mien, si j'ai su comprendre,
Doit être encor le plus heureux.
Nouveau joujou, nouvelle idole,
Et jamais de chagrins constants;
Un rien afflige, un rien console :
On a dix ans. (*bis.*)

OCTAVE.

Déjà d'un trouble qu'on ignore
On a senti battre son cœur;
Sans savoir ce qu'on veut encore,
On cherche... on rêve le bonheur.
Bientôt les pédants vous poursuivent,
Viennent le grec, les rudiments;
Et déjà les chagrins arrivent :
On a quinze ans. (*bis.*)

URSULE.

Sans s'occuper de la fortune,
Et sans penser à l'avenir,
Sans embarras, sans crainte aucune,
Sans projets... mais non sans désir,
Au plaisir seul on aime à croire,
Et l'on poursuit en même temps
L'amour, les beaux-arts et la gloire :
On a vingt ans. (*bis.*)

LUZY.

Déjà, plus sage dans sa course,
On interroge tour à tour
Et les mouvements de la bourse,
Et plus souvent ceux de la cour!
Sur un bruit heureux ou sinistre,
On arrange ses sentiments,
Et l'on s'inscrit chez le ministre :
On a trente ans. (*bis.*)

POT-DE-VIN.

Enfin l'amour bat en retraite,
Le plaisir manque au rendez-vous :
Alors on lit une gazette
Au lieu de lire un billet doux.
On caresse sa tabatière,
On sermonne les jeunes gens,
Et l'on dit que tout dégénère!
Hélas! on a ses soixante ans. (*bis.*)

CELINE, *au public.*

Témoins de l'hymen qui m'enchaîne,
Messieurs, j'ose compter sur vous;
Pour célébrer ma cinquantaine,
Ne manquez pas au rendez-vous.
Vous qui protégez mon aurore,
Mes vœux, mes désirs les plus grands
Seraient de vous revoir encore
Dans cinquante ans. (*bis.*)

LE MÉNAGE DE GARÇON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 27 avril 1821,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

M. DUBOCAGE, président.
MADAME DUBOCAGE, sa femme. (45 ans)
ERNESTINE, nièce de madame Dubocage.
PROSPER, étudiant en droit.
HUBERT, propriétaire.
GUILLEMAIN, usurier.
UN COMMISSIONNAIRE.
TROIS CRÉANCIERS.

La scène se passe à Paris, dans la maison de M. Hubert.

Le théâtre représente une chambre fermée : à droite, une porte qui communique dans une autre pièce; à gauche, une porte d'entrée; dans le fond, une petite porte vitrée, qui est censée être celle de l'alcôve; au-dessus, une petite lucarne avec un rideau vert; un secrétaire, une petite table, cheminée avec une tasse, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, *seul.* Ma foi, arrivera ce qu'il pourra, cette dame m'a toujours donné le denier à Dieu et la voilà installée. C'est agréable d'être à la fois propriétaire et portier de sa maison : on touche les loyers et l'on reçoit les pourboires; il n'y a rien de perdu, quand on sait faire son état; car ce n'est pas aisé.

AIR du vaudeville de *l'Avare.*[1]

On croit que notre seul office
Consiste à tirer le cordon :
Il faut qu'un portier réunisse
L'esprit à la discrétion.
Vient un juif, un mauvais apôtre,
Ou jeune fille faite au tour;
Avec l'un, il faut être sourd,
Il faut être aveugle avec l'autre.

Mais si M. Prosper revenait, son terme n'expire qu'après-demain; et lui, qui est vif en diable; aussi pourquoi ne prévient-il pas; on dit : Monsieur Hubert, je ne dois pas rentrer; on glisse le pourboire au portier, et le portier n'en sait rien. Mais point du tout; Monsieur emporte la clé dans sa poche, et voilà huit jours de suite qu'il ne rentre pas : quel scandale! et tous les matins... derlin, derlin; les créanciers, qui font aller la sonnette; passe encore si c'était un artiste, on y est fait; dans les maisons on sait bien que ça ne peut pas être autrement; mais un étudiant en droit!.. (*On sonne.*) Allons, qu'est-ce qui vient là; je suis sûr que c'est pour louer.

—

SCÈNE II.

HUBERT, M. DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE. N'est-ce pas ici madame Florbel?

HUBERT. Madame Florbel! ah! oui, c'est le nom de cette dame qui vient de me donner le denier à Dieu: elle est là dans l'autre pièce avec sa nièce ou sa fille, une jeune personne...

M. DUBOCAGE. C'est bon, mon ami; voulez-vous m'indiquer le portier?

HUBERT. Voilà, Monsieur.

M. DUBOCAGE. Ah! c'est toi; eh bien! mène-moi chez le propriétaire.

HUBERT. Voilà, Monsieur.

M. DUBOCAGE. Ah! c'est vous!

HUBERT. Oui, Monsieur; une jolie propriété que j'ai là, le fruit de mes économies; le pavillon que vous voyez, et une boutique qui en dépend, au coin du boulevard, rue du Pas-de-la-Mule, le cœur du Marais; vous ne croiriez pas, Monsieur, que cela rapporte huit cents francs de loyers et deux cent soixante francs d'impositions.

M. DUBOCAGE. Deux cent soixante!

HUBERT. Oui, Monsieur; je m'en vante; quarante francs de plus, j'étais électeur; mais j'espère bien me faire augmenter.

M. DUBOCAGE. Et le loyer de cet appartement; car je viens vous payer le premier terme.

HUBERT. Ah! je comprends, Monsieur loge aussi chez moi?

M. DUBOCAGE. Non, mon cher, je n'y logerai pas; mais n'importe, c'est moi qui suis chargé...

HUBERT. Je comprends; Monsieur est...

M. DUBOCAGE. L'homme d'affaires de ces dames.

HUBERT. Je comprends, vous dis-je; je vous en fais mon compliment. (*A part.*) Je peux hausser le loyer. (*Haut.*) Monsieur,

AIR du vaudeville de *Catinat.*

C'est six cents francs pour le loyer,
Les impôts de toutes espèces,
Le sou pour livre du portier.

M. DUBOCAGE.

Comment, six cents francs, ces deux pièces!
Moi, qui n'y porterai mes pas
Que de temps en temps.

HUBERT.

C'est l'usage,
Monsieur, quand on n'y loge pas,
Ça coûte toujours davantage.

D'ailleurs, Monsieur, toutes les convenances possibles; deux entrées : l'une par le boulevard, et l'autre par une rue déserte; une maison tranquille, des portiers fort honnêtes.

M. DUBOCAGE. Oui, je m'en aperçois. Allons, je paye d'avance le premier terme, cent soixante-deux francs cinquante centimes; ces meubles-là en dépendent?

HUBERT. Oui, Monsieur, et vous pouvez être sûr que les soins, les attentions, la discrétion...

M. DUBOCAGE. C'est bon, je m'installe ici; vous pouvez me laisser.

—

SCÈNE III.

M. DUBOCAGE, *seul*. Diable ! je n'aurais jamais cru qu'au Marais les loyers fussent si chers ! aussi je ne conçois pas ma femme, madame Dubocage, avec ses idées de mystère, d'incognito ; à Paris, on vous fait payer tout cela.

—

SCÈNE IV.

M. ET MADAME DUBOCAGE.

M. DUBOCAGE. Ah ! vous voilà donc enfin, Madame.

MADAME DUBOCAGE. Oui, mais parlez plus bas. Il y a une heure que nous sommes arrivées de Versailles, par les Parisiennes.

M. DUBOCAGE. Et vous n'avez pas versé ?

MADAME DUBOCAGE. Mais non.

M. DUBOCAGE. Par exemple, c'est jouer de bonheur! aussi je suis enchanté, ma chère amie. (*Il veut lui baiser la main.*)

MADAME DUBOCAGE. Monsieur Dubocage, monsieur Dubocage, ma nièce est là. Et les convenances...

M. DUBOCAGE. Les convenances n'ont pas le sens commun ; vous êtes veuve, c'est fort bien; vous jurez tout haut de ne jamais vous remarier; aussi qu'arrive-t-il cinq mois après ?

MADAME DUBOCAGE. Cinq mois et demi, Monsieur.

M. DUBOCAGE. Cinq mois et demi! je le veux bien; certaines raisons d'affaires d'intérêt, et, si j'ose le dire, un peu d'inclination réciproque, vous forcent à recevoir ma main. Eh bien! morbleu! depuis que vous êtes ma femme...

MADAME DUBOCAGE. Je vous ai dit, monsieur Dubocage, de ne jamais prononcer ce nom-là ; que voulez-vous que pense ma nièce, que pense le monde, qui depuis longtemps connaît la rigidité de mes principes, et qui, vous le savez, n'est que trop disposé à se moquer des veuves, trop pressées de se remarier? attendez au moins l'année de rigueur, et alors. ..

M. DUBOCAGE. Et jusque-là, moi, faut-il que je sèche de jalousie? car apprenez, Madame, que lorsque vous étiez à Versailles, je n'y tenais pas, je ne dormais plus, pas même à l'audience.

MADAME DUBOCAGE. Je vous demande cependant quel sujet vous avez d'être jaloux ; pour me rapprocher de vous, j'abandonne Versailles et ma cour, et me voilà installée au fond du Marais, sous un nom supposé, avec ma nièce.

M. DUBOCAGE. A la bonne heure; mais cette petite Ernestine, qui ne vous quitte pas, c'est très-incommode ; et il vaudrait mieux trouver quelques moyens pour qu'elle ne s'étonnât pas de mes visites.

MADAME DUBOCAGE. Soyez tranquille, je m'en charge; mais c'était ma nièce, ma pupille, je ne pouvais pas m'en séparer ! et encore moins à son âge, lui confier un secret de cette importance. D'ailleurs je n'étais pas fâchée de l'éloigner de Versailles; il y avait quelque galant que je n'ai pu découvrir.

M. DUBOCAGE. Savez-vous ce qu'il faut faire? il faut la marier.

MADAME DUBOCAGE. C'est bien mon intention; on m'a même parlé d'un fils de négociant de Marseille, le jeune Saint-Elme, avocat très-distingué; le connaissez-vous?

M. DUBOCAGE. Le jeune Saint-Elme, avocat à Paris? non, je ne le connais pas ; mais je vous promets de prendre des informations. Adieu, adieu Je tâcherai, si mes affaires me le permettent, de revenir vous voir aujourd'hui : c'est qu'il y a si loin du Marais au faubourg Saint-Germain ! je me perds toujours dans ce maudit quartier dont je ne connais pas une rue... Ah! mon Dieu, j'oubliais; (*Ouvrant le secrétaire.*) vous aurez sans doute besoin d'argent, et je vous apportais là quelques rouleaux... (*Il va pour les poser sur des papiers.*) Qu'est-ce que c'est que cela ? (*Lisant.*) Etat de mes dettes : petits dîners particuliers au *Cadran bleu;* livres de droit, vingt-deux francs ; cachemires, six cents francs. Et ce gros cahier? *Cicéron,* tragédie en cinq actes et en vers, par un étudiant en droit.

MADAME DUBOCAGE. Comment! des vers ; qu'est-ce que ça signifie ?

M. DUBOCAGE. N'allez-vous pas vous fâcher? ces papiers appartenaient sans doute à la personne qui habitait avant nous ce garni; et si j'osais risquer une comparaison...

AIR : *L'Amour a perdu sa cause.*

Daignez me la permettre ainsi ;
Je la crois peut-être assez neuve :
Voyez-vous, un hôtel garni
Est semblable au cœur d'une veuve.

MADAME DUBOCAGE. Monsieur Dubocage !..

M. DUBOCAGE.

(*Suite de l'air.*)

Ce cœur où l'on veut s'établir,
Et qui, malgré qu'on puisse faire,
Garde encor quelque souvenir
Du précédent locataire.
(*Tirant sa montre.*)

Déjà!

AIR : *Allons, donnez-moi.*

Adieu, je reviens bientôt
Auprès d'une épouse chérie ;
Car mon cœur me dit qu'il faut
Que je revienne bientôt.

MADAME DUBOCAGE.

Adieu, revenez bientôt ;
Oui, si vous voulez me plaire,
Mon ami, songez qu'il faut
Revenir ici tantôt.

M. DUBOCAGE.

De l'hôtel des Américains,
Je vais vous envoyer des vins,
De ces mets délicats et fins
Que, je vous l'avouerai, ma chère,
Au Marais on ne trouve guère.

MADAME DUBOCAGE, *tendrement.* Quelle attention délicate!

ENSEMBLE.

Adieu, je reviens bientôt, etc.
(*M. Dubocage sort.*)

—

SCÈNE V.

MADAME DUBOCAGE, ERNESTINE.

ERNESTINE, *entrant.* Eh mais! ma tante, vous me laissez bien seule, et je trouve ce quartier, cet appartement d'une tristesse... j'aimais encore mieux Versailles.

MADAME DUBOCAGE. Je m'en doute bien; vous croyez peut-être que je n'ai pas remarqué votre air rêveur, vos distractions? ce n'est pas moi que l'on trompe, Mademoiselle; je sais tout, et quoique je ne connaisse, ni la personne, ni son nom, ni son état...

ERNESTINE. Eh! mon Dieu, ma tante, ni moi non plus; il m'a dit seulement qu'il était de Paris, qu'il venait pour moi à Versailles.

MADAME DUBOCAGE. Qu'est-ce que c'est que cela? une pareille inclination ne saurait être convenable. D'ailleurs j'ai d'autres projets sur vous: on nous a parlé du fils d'un ancien ami, M. de Saint-Elme, un avocat dont on dit beaucoup de bien, et qui... mais nous causerons de cela; rentrons.

ERNESTINE. Comment! ma tante, nous resterons donc ici toutes seules?

MADAME DUBOCAGE. Oui, Mademoiselle; est-ce que cela vous contrarie?

ERNESTINE. Non, ma tante; mais je pensais que vous alliez bien vous ennuyer, et nous ne recevrons pas de visite?

MADAME DUBOCAGE. Personne, excepté cependant un monsieur qui, je crois, viendra assez souvent.

ERNESTINE, *vivement*. Un monsieur jeune?

MADAME DUBOCAGE. Mais oui, jeune encore; c'est lui qui est chargé de suivre mon procès, et il faudra que chaque jour il me rende compte.

ERNESTINE. J'y suis, un avoué! comme c'est gai, la société de ma tante, un avoué tous les jours et un avocat en perspective.

MADAME DUBOCAGE. Quoi qu'il en soit, je vous engage à le recevoir de votre mieux.

ERNESTINE. Oui, ma tante.

AIR: *On m'avait vanté.*

A vos ordres, je vais souscrire,
Entre nous, c'est bien convenu,
Je vais travailler, c'est-à-dire
Je vais penser à l'inconnu.

MADAME DUBOCAGE.

Allons, rentrez, ne vous déplaise
Je vous suivrai.

ERNESTINE.

Comment! déjà?
Je n'y peux penser à mon aise,
Quand ma tante se trouve là.

ENSEMBLE.

MADAME DUBOCAGE.

A mes ordres, il faut souscrire:
Entre nous, c'est bien convenu,
Je veux qu'en ces lieux tout respire
Les bonnes mœurs et la vertu.

ERNESTINE.

A vos ordres, je vais souscrire, etc.

(*Elles rentrent toutes les deux dans la pièce à gauche.*)

SCÈNE VI.

(*On entend le bruit d'une clé dans la serrure.*)

PROSPER, *seul, les bottes couvertes de poussière et une badine à la main*. Cet imbécile d'Hubert n'est jamais dans sa loge! je n'aurais pas été fâché de prendre en montant mes lettres, mes journaux et mes assignations; car je suis sûr qu'il y en a. (*S'essuyant.*) Ouf, je n'en puis plus; mais c'est égal, après huit jours d'absence, on n'est pas fâché de se retrouver chez soi; j'aime mon appartement.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Oui, je préfère cet endroit
A plus d'un hôtel à la mode;
Pour un garçon il est commode,
Quoique d'abord il semble étroit.
Son étendue est sans égale,
J'ai mon salon chez Herneveu,
J'ai mon jardin Place-Royale,
Et ma cuisine au Cadran-Bleu.
(*Il ôte son chapeau et défait sa cravate.*)

C'est charmant d'être garçon: on n'a de compte à rendre à personne; il vous prend une idée de campagne, on met sa clé dans son gousset, une chemise dans sa poche, et l'on rentre dans son appartement sans que personne se soit aperçu de votre absence. Ma foi, je me suis amusé; mon ami Derval est un homme de mérite, riche à millions, et toujours en dispute avec ses voisins. Si jamais je deviens avocat, c'est une connaissance à cultiver; en outre un château superbe à quatre lieues de Paris, bals, spectacle, concert et un parc qui donne sur les bois de Satory, et dans ces bois de Satory on fait souvent des rencontres. Je vous demande si ça n'est pas jouer de malheur: je vais passer huit jours à la campagne pour m'amuser, et je deviens amoureux d'une manière inquiétante; car enfin, dans ma position, on ne peut pas trop demander une demoiselle en mariage: voilà trois ans que je suis à Paris pour faire mon droit et je n'ai encore pris que mes inscriptions; mon père, d'après mes lettres, me croit déjà un avocat très-occupé; c'est une imprudence que j'ai faite là, car depuis ce moment-là il ne m'envoie plus d'argent. Ça coûte cher une réputation, surtout une réputation usurpée; et quand il saura qu'au lieu de faire mon droit, j'ai fait des dettes: des dettes! les grands parents n'ont que cela à vous dire. Eh bien! qu'est-ce que ça prouve, que j'ai du crédit; ce qui doit nécessairement arriver, quand on a, comme moi, deux cordes à son arc; d'un côté, mon état d'étudiant en droit, de l'autre, ma tragédie de Cicéron! je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de jeunes gens dans une plus belle passe.

AIR du *Pot de fleurs.*

Suivant les élans du génie
Ou bien des calculs moins hardis,
L'un se livre à la poésie,
L'autre se consacre à Thémis,
Mais, en les cultivant chacune,
Je suis à l'abri des revers:
Le poëte fera des vers,
Et l'avocat fera fortune.

Mais où diable vais-je dîner aujourd'hui? car la route m'a donné un appétit; je suis venu à pied; moi, je ne suis pas fier; d'ailleurs quand on n'a pas de paquet (*Montrant son gousset.*), rien sur soi; je ne vois pas la nécessité de prendre une voiture... hein? qu'est-ce qui vient là... Ah! mon Dieu! j'ai laissé la clé à la porte, et ce sera sans doute quelques-uns de ces messieurs, qui, informés de mon arrivée... aussi je m'étonnais bien de ne pas les voir encore.

SCÈNE VII.

PROSPER, UN COMMISSIONNAIRE *avec une plaque.*

PROSPER. Eh! Dieu me pardonne, je crois que ce sont des vivres?

LE COMMISSIONNAIRE. Monsieur, voici un pâté de foies gras, et six bouteilles de vin de Pomard.

PROSPER. Que tu apportes ici?

LE COMMISSIONNAIRE. Oui, Monsieur.

PROSPER. Ah çà! tu ne te trompes pas?

LE COMMISSIONNAIRE. Non, Monsieur, rue du Pas-de-la-Mule, au second.

PROSPER. D'où ça vient-il?

LE COMMISSIONNAIRE. Ça vient de l'hôtel des Américains.

PROSPER. Et de quelle part?

LE COMMISSIONNAIRE. De la part de la personne que vous savez bien; voilà tout ce qu'on m'a chargé de dire.

PROSPER. Diable m'emporte si...

LE COMMISSIONNAIRE. V'là ma commission faite, et on m'a même recommandé de ne rien accepter.

PROSPER. Oh! sois tranquille...

LE COMMISSIONNAIRE. Mais c'est égal, si malgré cela...

PROSPER. Non pas, non pas; il faut remplir ses commissions à la lettre.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Il faut suivre en tout la formule;
J'en suis désolé, mais vois-tu?
Je me ferais un vrai scrupule
De te donner un seul écu.
C'est ta consigne, et la droiture
M'ordonne de n'y rien changer,
(*Lui donnant une bouteille.*)
Mais tiens, pour te dédommager,
Voilà ton pourboire en nature.

LE COMMISSIONNAIRE. Alors, Monsieur, je vous salue bien.

—

SCÈNE VIII.

PROSPER, *seul.* Cela ne pouvait arriver plus à propos... Eh! j'y suis, c'est la femme de ce banquier pour qui j'ai fait des couplets de fête; il faut être juste, ils ne valaient pas cela; allons, je comptais dîner en ville; mais, ma foi, quand on a son repas chez soi, cela dérange moins; je travaillerai à mon autre tragédie de Démosthènes. Allons, allons, mettons le couvert. (*Il met le pâté et une bouteille de vin sur sa table, apporte du sel dans du papier, et prend une tasse sur la cheminée à défaut de verre.*)

AIR de *Turenne.*

Mets succulents, divine ambroisie,
(*Flairant le pâté.*)
Il est aux truffes, je le sens.
Fille des cieux, céleste poésie,
Oui, c'est à vous que je dois ces présents;
Connus est rarement des vôtres :
C'est bien le moins que les Muses, hélas!
Me fassent faire un bon repas;
Elles en font jeûner tant d'autres.

Hein! (*Ouvrant la porte.*) Est-ce encore du Pomard?

—

SCÈNE IX.

PROSPER, GUILLEMAIN, TROIS CRÉANCIERS.

CHŒUR.

Oui, sans façons,
Nous venons
Furibonds;
Il faut vite
Qu'on s'acquitte,
Ou nous allons,
Avec juste raison,
Tout saisir dans la maison

PROSPER, *à table.*

Sans façon, un verre ou deux;
Car, Messieurs, je le suppose,
Si vous venez dans ces lieux,
C'est pour prendre quelque chose.

CHŒUR.

Oui, sans façons, etc.

GUILLEMAIN. Monsieur, il ne s'agit pas de cela, il faut nous payer.

PROSPER. Oh! je n'aime pas les criailleries, père Guillemain, arrangez cela avec ces messieurs, vous qui êtes le plus fort; j'aime autant ne devoir qu'à un.

GUILLEMAIN. Monsieur, Monsieur! point de mauvaises plaisanteries, mes moments sont comptés.

PROSPER. Eh bien! votre argent ne l'est pas.

GUILLEMAIN. Alors, Monsieur, nous saisirons le mobilier.

PROSPER. Saisissez, qu'est-ce que ça me fait? je loge en garni, et l'on est obligé de me fournir; mais, tenez, quand on a des affaires un peu embrouillées, il faut se décider à des sacrifices, et je vous abandonne ma tragédie de Cicéron.

GUILLEMAIN, *aux autres.* Bah! bah! inventorions toujours, d'abord, ouvrons le secrétaire.

PROSPER, *toujours mangeant.* C'est là que vous le trouverez, un ouvrage sublime! c'est de l'or en barre.

GUILLEMAIN, *prenant le rouleau, et avec surprise.* C'est de l'or!

TOUS, *regardant.* De l'or!

PROSPER, *continuant de manger, et sans se détourner.* Eh! oui, je vous le disais bien, et pourtant je vous le cède, je vous l'abandonne; je suis sûr que pour vous cela vaut mille écus, pour le moins.

GUILLEMAIN. Pas tout à fait; mais enfin, tel que cela est, nous nous en contenterons. (*Bas, aux autres créanciers.*) Dites donc, vous autres, trois rouleaux, quinze cents francs, nous pouvons, sans y perdre, n'en prendre que moitié.

PREMIER CRÉANCIER. Mais oui.

DEUXIÈME CRÉANCIER. C'est aussi mon avis.

GUILLEMAIN. C'est bon, c'est bon. Je suis chargé par M. Prosper de régler les comptes.

LES CRÉANCIERS, *ensemble.* Monsieur, voici nos quittances.

GUILLEMAIN. Voici la mienne aussi.

PROSPER, *les regardant.* Comment! il serait possible? eh bien! je ne l'aurais pas cru, et voilà un trait qui fait honneur au corps des usuriers. (*Prenant les quittances.*) Ah çà! monsieur Guillemain, vous aimez donc la littérature?

GUILLEMAIN. Mais dame! Monsieur, qu'est-ce que vous appelez la littérature?

PROSPER. J'entends que vous êtes capable d'apprécier un pareil trésor.

GUILLEMAIN. Parbleu! je ne connais pas de meilleure valeur, quand les pièces sont bonnes.

PROSPER. Excellente, celle-là, excellente, je vous en réponds; c'était ma fortune! mais, heureusement, je ne suis pas encore épuisé! et j'aurai longtemps des ressources de ce genre-là.

GUILLEMAIN, *vivement.* J'espère conserver la pratique de Monsieur, et mes magasins...

PREMIER CRÉANCIER. Mon restaurant...

DEUXIÈME CRÉANCIER. Ma bourse...

TOUS. Sont au service de Monsieur.

PROSPER. O Cicéron! voilà de tes prodiges. Vois ces modernes Catilina confondus à ton aspect.

GUILLEMAIN. Catilina; vous êtes bien bon; la vérité est que Monsieur est toujours sûr de nous trouver.

AIR : *Le magistrat.*

Je crois connaître un peu les hommes
Et de parler, s'il m'est permis,
Des créanciers tels que nous sommes
Sont bien plus sûrs que des amis;
L'amour que ceux-ci vous témoignent

PROSPER. Et, Dieu me pardonne... je crois que ce sont des vivres.

Disparaît avec les beaux jours ;
Le malheur vient, tous les amis s'éloignent :
Les créanciers restent toujours.

PROSPER. Mes amis, j'accepte. (*A Guillemain.*) Il me faudrait un habillement complet, plus une redingote très-élégante, pour la ville, et une robe de chambre pour rester chez moi. (*Au premier usurier.*) Il me faudra aussi des meubles; car je suis las de loger en garni. (*Au deuxième.*) Et vous : (*Comme une idée qui lui vient.*) parbleu! il me faut ce soir, le plus joli petit souper, des vins fins, une chair exquise, et qu'à neuf heures tout soit ici. Je veux inviter deux ou trois amis pour rire avec eux de l'aventure. (*A Guillemain.*) Tu passeras chez Saint-Charles, Ernest et les deux Senneville, leur dire que je les attends.

CHŒUR, *entourant Prosper.*

AIR connu.

Nous vous nourrirons,
Vous habillerons,
Et sur votre table
Un vin délectable
Va couler soudain.

PROSPER.

Ah! père Guillemain.

(*Les créanciers sortent.*)

—

SCÈNE X.

PROSPER, *seul.* Comment! ce n'est point un rêve! voilà toutes mes dettes acquittées?

AIR du vaudeville de *Turenne.*

O Cicéron! rien ne manque à ta gloire :
Toi, qui rendais les Romains attentifs,
Qui jamais aurait pu te croire
Le même pouvoir sur des juifs?
Puisqu'un orateur mis en scène,
Aux créanciers fait donner des reçus;
Demain j'emprunte mille écus
Et j'achève mon Démosthène.

—

DUBOCAGE. Il est tout à fait chez lui, morbleu! — Scène 18.

SCÈNE XI.

PROSPER, HUBERT.

HUBERT. Qu'est-ce que je vois là?

PROSPER. C'est toi, maître Hubert?

HUBERT. Oui, Monsieur, mais par où êtes-vous donc rentré? je ne vous ai pas aperçu.

PROSPER. Voilà ce que c'est que de ne pas être dans sa loge; je parie que tu étais chez le portier du n° 12, à faire de la politique.

HUBERT, *troublé*. Oui, Monsieur, c'était son jour de recevoir. (*A part.*) Eh bien! par exemple, me voilà dans de beaux draps. (*Haut.*) Vous savez que c'est après-demain le terme.

PROSPER, *élevant la voix*. Eh bien! ne t'ai-je pas payé d'avance? le jour où j'ai gagné ces cinquante écus à l'écarté.

HUBERT. Mon Dieu! je sais bien, il n'est pas nécessaire de parler si haut; je voulais vous dire qu'ignorant si vous vouliez renouveler...

PROSPER. Ah! bien oui, un juif, un arabe tel que toi; je suis seulement fâché de ne pas pouvoir te jouer quelque tour avant de nous séparer.

HUBERT. Vous ne m'en avez pas assez joué, peut-être?

AIR de *Partie carrée*.

Avec vous jamais je ne gagne,
De me ruiner vous avez fait le plan,
Et vous allez toujours à la campagne,
Aux approches du jour de l'an.
Enfin vous êtes, la saison dernière,
Resté sans bois l'hiver entier,
Afin d'ôter, à moi propriétaire,
La bûche du portier.

PROSPER. Dès demain je te quitte: je ne veux plus d'hôtel garni, je me mets dans mes meubles.

HUBERT, *à part*. Demain! si cette idée-là avait pu lui prendre aujourd'hui. (*Haut.*) Vous ne savez donc pas, Monsieur, qu'il y a ce soir une première représentation à l'Ambigu-Comique? j'en ai entendu parler. Un ouvrage qui a été refusé au Théâtre-Français.

PROSPER. Diable! mais cela pourrait être bon; n'im-

porte, je ne puis : je donne ce soir à souper à une demi-douzaine de mes amis.

HUBERT. Comment, Monsieur? Jésus-Maria, c'est fait de nous.

PROSPER. Ah çà! qu'est-ce que tu as donc, depuis une heure! je te trouve un air tout extraordinaire, une physionomie renversée.

HUBERT. Ce n'est pas sans raison; imaginez-vous, Monsieur, que pendant votre absence, il est venu ici très-souvent cette plaideuse que vous ne vouliez pas voir.

PROSPER. Serait-ce cette dame de province, que mon père m'a recommandée dans ses dernières lettres? depuis qu'il me croit avocat, il m'envoie des affaires tous les mois. J'espère bien que tu as toujours dit que j'étais à la campagne?

HUBERT. Oui, Monsieur; mais je ne sais pas qui lui a dit que vous deviez revenir aujourd'hui; elle fait antichambre ici à côté avec sa nièce, bien décidée à attendre votre retour.

PROSPER. Il paraît que mon père a soigné ma réputation. Parbleu! elle m'attendra longtemps, car je me sauve; donne-moi mon chapeau.

HUBERT. Bravo! le voilà dehors.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, ERNESTINE.

ERNESTINE, *à la cantonade.* Oui, ma tante, je reviens.

PROSPER. Grands dieux!.. Hubert, mon cher Hubert, regarde donc.

HUBERT. Qu'est-ce qui lui prend donc?

PROSPER, *le chapeau à la main.* Comment, Mademoiselle, c'est vous qui êtes ici avec madame votre tante?

ERNESTINE. Oui, Monsieur. (*A part.*) Ah! mon Dieu, je ne me serais jamais douté... (*Haut.*) Comment! vous êtes celui que ma tante attendait avec tant d'impatience, je cours la prévenir.

PROSPER. Non, il n'est pas nécessaire... un instant, je vous en supplie.

HUBERT. Ah çà! qu'est-ce qu'ils ont donc? est-ce que j'aurais rencontré juste sans m'en douter?

PROSPER. Hubert, laisse-nous.

HUBERT. Comment, Monsieur!

PROSPER. Sortez, vous dis-je.

HUBERT, *en s'en allant.* Ma foi, je n'y conçois rien; mais je n'y saurais que faire... que cela s'arrange maintenant comme ça pourra. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XIII.

PROSPER ET ERNESTINE.

PROSPER. Que j'étais loin de m'attendre à un pareil bonheur!

ERNESTINE. Certainement, Monsieur, je n'aurais jamais pensé que vous fussiez l'homme d'affaires de ma tante.

PROSPER, *posant son chapeau et ses gants sur un meuble.* Je tâcherai de mériter sa confiance.

ERNESTINE. Ça n'est pas nécessaire, vous l'avez déjà; si vous saviez combien elle a pour vous d'affection, d'estime, elle parle avec tant d'éloges de votre personne et de vos talents.

PROSPER, *à part.* Par exemple, je ne me serais jamais cru une pareille réputation. (*Haut.*) Et puis-je espérer que vous partagez un peu la bonne opinion qu'elle a de moi?

ERNESTINE. Il le faut bien.

PROSPER. Comment?

ERNESTINE. Puisque ma tante m'a recommandé de vous traiter comme l'ami de la maison... Voilà ses propres paroles.

PROSPER?.. Vraiment. Voilà qui est charmant!

AIR de *M. Aymon.*

PREMIER COUPLET.

De cet accueil plein d'amitié
Avec raison mon cœur s'étonne,
Mais le vôtre est-il de moitié
Dans les ordres que l'on vous donne?

ERNESTINE.

Sur un tel chapitre, je crois,
Monsieur, je suis fort ignorante;
Je sais seulement que je dois
Obéir toujours à ma tante.

DEUXIÈME COUPLET.

Elle m'a commandé tantôt
D'être aimable, d'être polie;
Surtout, m'a-t-elle dit, il faut
Qu'en rien je ne vous contrarie.

PROSPER.

Puis-je à cette sévère loi
Croire que votre cœur consente?
(*Il lui baise la main.*)

ERNESTINE.

Il le faut bien, Monsieur, je doi
Obéir toujours à ma tante.

PROSPER. Ainsi vous me permettrez de vous aimer, de vous le dire...

ERNESTINE. Oui, si ma tante l'ordonne... mais vous oubliez qu'elle vous attend?

PROSPER. Ah! laissez-moi prolonger des instants aussi doux... songez donc que, dès que nous serons dans les procès et les affaires... Et dites-moi, savez-vous où votre tante compte aller ce soir?

ERNESTINE. Mais pas autre part qu'ici, du moins je le pense... à Versailles, ce n'est pas comme à Paris, on a l'habitude de souper...

PROSPER, *vivement.* Et elle comptait peut-être souper ici.

ERNESTINE, *froidement.* Mais probablement.

PROSPER. Ah! que c'est heureux! (*A Ernestine.*) combien je suis flatté! (*A part.*) par exemple! elle joue de bonheur, tomber sur un jour où le traiteur me fait crédit : justement, un repas superbe. (*Se frappant la tête.*) Ah! mon Dieu, et les deux ou trois mauvais sujets que j'ai fait inviter... Il est temps encore... Je cours donner contre-ordre. (*A Ernestine.*) Mademoiselle, croyez certainement... la joie... l'ivresse... je suis le plus heureux des hommes. Mais, daignez prier madame votre tante d'excuser mon impolitesse... dans un instant je suis à vous... je suis à elle... c'est l'affaire d'une minute... (*Il prend son chapeau, et sort précipitamment.*)

—

SCÈNE XIV.

ERNESTINE, *ensuite* MADAME DUBOCAGE.

ERNESTINE. Eh bien! qu'y a-t-il donc?.., et d'où vient ce départ subit? (*Appelant à la porte de la chambre.*) Ma tante .. ma tante! arrivez donc, vous ne savez pas... ce monsieur dont vous m'avez parlé...

MADAME DUBOCAGE. Eh bien!

ERNESTINE. Il sort d'ici.

MADAME DUBOCAGE. Sans demander à me voir?

ERNESTINE. Si vraiment.. mais je crois qu'il a la tête, là... un peu... comment vous dirai-je?

MADAME DUBOCAGE, *sévèrement*. Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle? Que prétendez-vous dire de sa tête?

ERNESTINE. Dame! il venait de causer avec moi d'une manière certainement très-raisonnable... et quand je lui ai dit que probablement vous souperiez ici... il a pris son chapeau et est sorti comme un fou, en criant qu'il allait revenir...

MADAME DUBOCAGE. Il avait sans doute oublié quelque chose... mais à cela près, comment le trouvez-vous?..

ERNESTINE. Oh! ma tante... je n'ose pas vous dire... je l'ai trouvé plus galant et plus aimable que jamais.

MADAME DUBOCAGE. Comment, plus aimable que jamais?.. vous avez donc eu déjà des preuves de son amabilité?

ERNESTINE. Mais oui... ma tante... c'est que si je vous dis ce qu'il en est, vous allez vous fâcher.

MADAME DUBOCAGE. Ah! mon Dieu! il me prend une palpitation... parlez, Mademoiselle, parlez: vous voyez bien que je vous écoute...

ERNESTINE. Mais vous auriez bien tort de croire que c'est une inclination suspecte; car il m'a dit qu'il me trouvait charmante et qu'il m'aimait.

MADAME DUBOCAGE. Qu'il vous aimait? (*A part.*) Ah! monsieur Dubocage! Mais comment est-il possible... que vous qu'il connaît à peine?..

ERNESTINE. Mais du tout... puisque c'est lui...

MADAME DUBOCAGE. Comment lui!..

ERNESTINE. Eh bien! oui... lui, dont je vous parlais tantôt... c'est à Versailles que cela a commencé.

MADAME DUBOCAGE, *à part*. Voilà donc pourquoi il y venait si souvent et incognito! (*Haut.*) Et c'est là qu'il vous faisait les yeux doux?

ERNESTINE. Oui, quand vous ne regardiez pas...

MADAME DUBOCAGE. Laissez-moi, Mademoiselle.

ERNESTINE. Eh! mon Dieu, qu'avez-vous?

MADAME DUBOCAGE, *avec dignité*. Laissez-moi, Mademoiselle, laissez-moi, et rentrez dans votre chambre.

ERNESTINE. Oh! je m'en vais... mais il reviendra, n'est-ce pas?.. vous me le promettez... Par exemple, je ne sais pas ce qu'a ma tante! (*Elle rentre.*)

—

SCÈNE XV.

MADAME DUBOCAGE, *seule*. Je vous le demande : à qui se fier?.. qui aurait jamais cru que Dubocage, un homme respectable .. un président... lui, dont j'aurais répondu comme de moi... je ne puis croire encore... hein! qui sonne là?..

—

SCÈNE XVI.

MADAME DUBOCAGE, GUILLEMAIN, PLUSIEURS GARÇONS TRAITEURS.

GUILLEMAIN. Mille pardons, Madame... (*A part.*) Il paraît que c'est une nouvelle... (*Haut.*) Je vois... je vois qu'en l'absence de Monsieur, c'est vous qui êtes la maîtresse de céans. (*A part.*) Par exemple, il a là un drôle de goût.

MADAME DUBOCAGE. Oui, Monsieur... finissons : qu'y a-t-il pour votre service?

GUILLEMAIN. Diable! celle-là n'est pas de bonne humeur... dépêchez-vous, vous autres, et disposez là le souper que Monsieur a commandé.

MADAME DUBOCAGE. Comment! il a commandé...

GUILLEMAIN. Oui, un petit repas... pour lui et deux ou trois de ses amis... et je devine sans peine qu'est-ce qui doit en faire les honneurs.

MADAME DUBOCAGE. Deux ou trois de ses amis à une pareille heure?.. mais c'est d'une indiscrétion... mais êtes-vous bien sûr?..

GUILLEMAIN. C'est M. Prosper qui m'a dit lui-même...

MADAME DUBOCAGE. M. Prosper... vous voulez dire M. Dubocage.

GUILLEMAIN. Est-ce Dubocage? je le veux bien... le mois dernier il s'appelait Belval : Prosper ou Dubocage, le nom ne fait rien à la chose.

MADAME DUBOCAGE. Qu'est-ce que j'apprends là?.. comment! dès le mois dernier il occupait cet appartement sous un nom supposé?

GUILLEMAIN. Le mois dernier... parbleu! en voilà plus de six que Monsieur l'a loué.

MADAME DUBOCAGE. Comment!.. (*A part.*) Mais au fait il vaut mieux se taire et confondre le perfide... (*Haut.*) Et sans doute il recevait des visites?

GUILLEMAIN. Beaucoup, c'est un homme très-répandu.

MADAME DUBOCAGE.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Il recevait donc ?

GUILLEMAIN.

Oui, des diables;
Tous jeunes gens et tous charmants sujets.

MADAME DUBOCAGE.

Et des dames?

GUILLEMAIN.

De fort aimables
Dont je retrouve en vous les traits;
De bons amis, du punch, du tapage,
Vingt créanciers, autant d'amours, enfin,
On n'en aurait pas davantage
Dans le quartier d'Antin.

Au surplus cela ne nous regarde pas... pourvu que nos fournitures soient payées.

MADAME DUBOCAGE. Monsieur est...

GUILLEMAIN. Dans le commerce, Madame; je lui prête de l'argent.

MADAME DUBOCAGE. Est-ce qu'il en a besoin?

GUILLEMAIN. Souvent. Mais il paraît qu'il veut se ranger; et cela ne m'étonne pas, depuis que j'ai vu Madame... il n'a jamais fait un choix plus sage, plus raisonnable; et cela annonce une maturité de raisonnement dont je ne l'aurais jamais cru capable.

MADAME DUBOCAGE. C'est bon... sortez. (*Guillemain et les garçons traiteurs sortent.*)

—

SCÈNE XVII.

MADAME DUBOCAGE, *seule*. Allons, il n'y a plus de doute.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Rarement on trouve au jeune âge,
Amour constant, fidèle et pur;
De crainte d'un mari volage,
Je l'avais pris d'un âge mûr.
Pour éviter mainte équipée,
Cinquante hivers me semblaient rassurants;
Mais, hélas! pour être trompée,
Autant vaudrait qu'il eût vingt ans.

Allons tout confier à ma nièce... lui dire que le perfide qui voulait la séduire est mon mari, et nous préparer toutes les deux à le traiter comme il le mérite. (*Elle emporte un des flambeaux qui sont sur la table et sort par l'appartement à droite : il fait nuit.*)

—

SCÈNE XVIII.

PROSPER, *tenant* M. DUBOCAGE *par la main; M. Dubocage est sans chapeau et un peu en désordre.*

PROSPER. Ne craignez rien, Monsieur, et suivez-moi. On n'y voit goutte, mais je connais si bien l'escalier.

M. DUBOCAGE. Ma foi, Monsieur, je vous remercie, je m'étais égaré dans ces rues que je ne connais pas; et sans vous, ces deux coquins m'auraient fait un mauvais parti; j'avais beau crier...

PROSPER. Oui, c'est un avantage du quartier; à neuf heures, tout le monde est endormi; seulement nous avons quelques personnes qui se couchent un peu plus tard, et qui s'amusent à vous demander la bourse; par exemple, ils ne se sont jamais adressés à moi; il faut qu'ils me connaissent.

M. DUBOCAGE. Puis-je vous demander où je suis?

PROSPER. Chez moi, Monsieur. Je vous disais bien que par ma petite porte, et en traversant le jardin, nous serions arrivés de suite.

M. DUBOCAGE. Et à qui dois-je cet important service?

PROSPER. A M. Prosper, étudiant en droit.

M. DUBOCAGE. Diable! vous êtes un peu loin de l'école.

PROSPER. Ça m'est égal, je n'y vais jamais; mais je vous demande mille pardons de vous laisser dans l'obscurité, je cherche mon briquet phosphorique.

M. DUBOCAGE. Ne vous inquiétez pas, je vais trouver un siége. (*En se reculant il rencontre la table.*) Eh! mon Dieu, qu'est-ce que je sens là? c'est un couvert qui est tout dressé.

PROSPER. Ah! ah! ils ont servi; parbleu! Monsieur, j'espère que vous me ferez l'honneur de partager... Ah! voilà mon briquet.

M. DUBOCAGE. Ma foi, avec plaisir; à cette heure-ci, on ne m'attendra pas.

PROSPER, *brisant plusieurs allumettes.* C'est-à-dire, je vous invite, là, comme un étourdi, j'oubliais de vous dire que j'ai des dames; elles sont là à côté; parce que vous entendez bien qu'un garçon...

M. DUBOCAGE. C'est trop juste. (*A part.*) Allons, me voilà en partie fine.

PROSPER. Mais il faut que je leur demande la permission de leur présenter un étranger.

M. DUBOCAGE. Comment donc! je serais désolé de vous gêner; je passerai dans un autre appartement, et traitez-moi en garçon.

PROSPER, *allumant les bougies.* Du tout, je suis sûr que ces dames seront enchantées d'avoir un pareil convive.

M. DUBOCAGE, *qui a regardé autour de lui.* Ah! mon Dieu!

PROSPER. Eh bien! qu'est-ce que vous avez donc?

M. DUBOCAGE. Rien : c'est l'éclat subit de la lumière. (*A part.*) Je ne me trompe pas...

PROSPER. Eh bien! vous ne vous asseyez pas, vous avez tort; mettez-vous à votre aise. (*Il ôte son chapeau, son habit, et met une redingote.*)

M. DUBOCAGE. Il est tout à fait chez lui. Morbleu! qu'est-ce que cela signifie? Comment! Monsieur, c'est ici votre appartement?

PROSPER. Comme vous voyez.

M. DUBOCAGE. Et c'est ici que vous allez passer la nuit?

PROSPER. Apparemment, je n'ai pas envie d'aller coucher à la belle étoile, en héros espagnol... Eh bien! qu'avez-vous donc? vous changez de couleur!

M. DUBOCAGE. Je vous avoue que l'émotion, la surprise...

PROSPER. Bah! vous allez vous remettre en soupant.

M. DUBOCAGE. Ah! sans doute: mais ces dames dont vous parliez tout à l'heure?

PROSPER. Elles arrivent de province, de Versailles, c'est tout comme; vous en serez content.

M. DUBOCAGE. Non : j'avais tort d'être jaloux; mais, morbleu! (*Se reprenant.*) Et, sans doute, ces dames vous voient d'assez bon œil?

PROSPER. Vous sentez bien que là-dessus, je ne peux pas vous dire... mais, modestie à part, je ne me crois pas mal avec elles. Tenez, je les entends, et si vous voulez avoir la bonté d'attendre un instant, je vais demander la permission de vous présenter. (*Regardant autour de lui.*) C'est que je n'ai ni salon, ni antichambre.

M. DUBOCAGE. Eh! parbleu! ce cabinet. (*Montrant la porte qui fait face au public et qui a une lucarne avec un rideau de taffetas.*)

PROSPER. Je vous demande mille pardons. (*M. Dubocage entre dans le cabinet.*)

—

SCÈNE XIX.

PROSPER, ERNESTINE.

PROSPER. Eh bien! madame votre tante a-t-elle eu la bonté de m'excuser?

ERNESTINE, *très-froidement et très-sévèrement.* Oui, Monsieur, elle vous attend pour vous parler.

PROSPER. Ah! mon Dieu, quel air froid et solennel!

ERNESTINE. C'est le seul qui me convienne, Monsieur; ma tante m'a chargée, en outre, de vous dire qu'elle était indisposée, et qu'elle vous priait qu'on voulût bien souper dans l'autre pièce, au coin du feu.

M. DUBOCAGE, *toussant.* Hum! hum!

PROSPER. Je suis à vos ordres; mais daignez m'expliquer d'où vient le changement que je remarque dans vos manières, moi qui comptais que nous allions faire un repas charmant, et qui voulais vous demander la permission d'amener un ami.

ERNESTINE. Justement ma tante ne veut recevoir personne que vous, Monsieur.

M. DUBOCAGE, *toussant.* Hum! hum!

PROSPER. Ah! diable! je suis désolé.

ERNESTINE. Elle vous prie de congédier les deux ou trois amis que vous avez eu la délicatesse d'inviter.

PROSPER. Ah! mon Dieu! n'est-ce que cela qui vous fâche?

ERNESTINE. Je sais tout, ma tante m'a tout confié, jusqu'aux liens qui vous unissent.

M. DUBOCAGE. Morbleu!

PROSPER. Les liens qui m'unissent à elle! il y a ici quelque méprise que je veux éclaircir, et je vole auprès d'elle.

M. DUBOCAGE. Ah! c'en est trop, Monsieur, vous m'avez enfermé.

PROSPER. C'est sans le vouloir; attendez un instant, je suis à vous. (*Allant au fond et criant.*)

M. DUBOCAGE, *frappant la porte.*

AIR du *Château de mon oncle.*

Depuis trop longtemps, je voi
Qu'on veut se jouer de moi,
Ouvrez-moi,
Seul je doi
Dans ces lieux faire la loi.

—

SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENTS; MADAME DUBOCAGE, *entrant d'un côté*, HUBERT, GUILLEMAIN, *et les* CRÉANCIERS, *entrant de l'autre.*

(*Suite de l'air.*)

MADAME DUBOCAGE, HUBERT, GUILLEMAIN

De grâce, pourquoi fait-on
Un tel bruit dans la maison?
Ah! grands dieux!
Dans ces lieux,
Pourquoi ce vacarme affreux?

M. DUBOCAGE, *par la lucarne.*

Qu'on m'ouvre la porte!
Il faut que je sorte;
Craignez tous
Mon courroux.

MADAME DUBOCAGE.

Ciel! que vois-je? mon époux!..

M. DUBOCAGE.

Oui, femme imprudente!

ERNESTINE.

Quoi! c'est là, ma tante!
Votre époux,
Entre nous, (*bis.*)
Combien donc en avez-vous?

ENSEMBLE.

M. DUBOCAGE.

Depuis trop longtemps je voi
Qu'on veut se jouer de moi,
Etc., etc.

GUILLEMAIN, PROSPER, MADAME DUBOCAGE, HUBERT, ERNESTINE.

De grâce, pourquoi fait-on
Un tel bruit dans la maison?
Etc., etc.

(*Pendant le refrain, on a été ouvrir à M. Dubocage.*)

(*Deuxième reprise de l'air.*)

M. DUBOCAGE.

Oui, je suis chez moi, peut-être.

PROSPER.

Non, c'est moi qui suis le maître

M. DUBOCAGE, PROSPER, *prenant tous deux Hubert au collet.*

Réponds, traître!
Réponds, traître!

HUBERT.

Calmez ce courroux!
D'où vient le bruit que vous faites?
Tous trois nous sommes honnêtes,
Et vous êtes
Tous les deux chez vous.

TOUS.

Quoi! vous leur } faites payer
Quoi! vous nous }
A tous les deux un loyer!
Ah! c'est bien
Le moyen
De faire valoir son bien!

(*Prosper et M. Dubocage se faisant des politesses.*)

On avait su m'abuser,
Monsieur, daignez m'excuser;
Plus d'accès
Aux procès;
Désormais,
Vivons en paix.

PROSPER. Vous voyez tous l'injustice de vos soupçons, et pour vous prouver que je n'eus jamais de coupables projets sur Madame, si elle me permet d'aspirer à la main de son aimable nièce, vous pouvez vous informer de M. Prosper Saint-Elme, jeune avocat, ou peu s'en faut, une famille distinguée, des espérances superbes, une conduite irréprochable.

MADAME DUBOCAGE. Saint-Elme, comment! vous seriez M. Saint-Elme, de Marseille, le fils du négociant?

ERNESTINE. Ah! ma tante, celui dont vous me parliez ce matin.

M. DUBOCAGE. C'est Monsieur sur qui vous m'avez chargé de prendre des informations?

PROSPER. J'ose espérer qu'elles seront à mon avantage, et que ma sagesse, ma raison...

MADAME DUBOCAGE. Un instant; Prosper, c'est lui dont Monsieur (*Montrant Guillemain.*) me parlait tout à l'heure, des créanciers, des dettes!

PROSPER. Moi! des créanciers, des dettes! c'est ainsi que la vertu est toujours calomniée; voyez plutôt. (*Lui donnant des quittances.*)

MADAME DUBOCAGE. Comment! il serait possible. (*Regardant les quittances. — A Guillemain.*) Est-ce bien là, Monsieur, votre signature?

GUILLEMAIN. Oui, Madame, nous avons trouvé ce matin, dans le secrétaire de Monsieur, de quoi solder nos créances.

M. DUBOCAGE. Comment! dans ce secrétaire, parbleu! je le crois bien, c'est moi qui avais mis ..

MADAME DUBOCAGE. Mes quinze cents francs!

PROSPER, *avec transport.* C'était une méprise, mais... Je suis enchanté de vous avoir pour créancier.

MADAME DUBOCAGE. Du tout, Monsieur, les quinze cents francs m'appartenaient.

PROSPER. Comment! c'est à vous, Madame? quelle bonté, quelle générosité! marier votre nièce, et lui donner un présent de noces. (*Froidement, aux créanciers.*) N'importe! Messieurs, je ne m'en dédis pas; j'emploie les cadeaux qu'on me fait à payer mes dettes. (*A M. et madame Dubocage.*) J'espère qu'un pareil exemple de sagesse doit vous rassurer pour l'avenir.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

D'ailleurs, Thémis à Melpomène unie
Vous répondra de mon futur destin :
Oui, président, votre âme est attendrie;
Vous voudriez me résister en vain;
Car j'ai pour moi, voyez si j'en impose,
J'ai Cicéron, Démosthène et l'Amour;
Trois avocats, demandez à la cour,
Qui toujours ont gagné leur cause

ERNESTINE, *au public.*

De vos arrêts, redoutant la justice,
Et facile à s'intimider,
Un avocat encor novice,
Devant vous se hasarde à plaider;
Le tribunal, par bonheur se compose,
De jurés intègres, délicats,
Mais indulgents... et qui ne voudront pas
Qu'il perde sa première cause.

FIN DE LE MÉNAGE DE GARÇON.

PARTIE ET REVANCHE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 10 juin 1828.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. FRANCIS ET BRAZIER.

Personnages.

MADAME DE SÉNANGE, jeune veuve.
M. DE GERVAL, son oncle.
M. ARMAND DE SAINT-ANDRÉ, lieutenant-colonel.
M. DE LA DURANDIÈRE, ancien fournisseur.
MADELEINE, jardinière de madame de Sénange.

La scène se passe en province, à quarante lieues de Paris.

Le théâtre représente un salon. Au fond, une grande croisée ornée de ses rideaux; aux deux côtés de la croisée, un canapé et des fauteuils; à la droite du spectateur, une bibliothèque; entre la bibliothèque et le fond, la porte d'entrée; à gauche, en face de la bibliothèque, une grande porte donnant dans le salon de compagnie; à droite, sur le devant, une table sur laquelle se trouvent quelques petits tableaux et des papiers de musique; de l'autre côté, un pupitre de musique et un guéridon sur lequel est placé un violon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMAND, *assis près de la table, la tête appuyée sur sa main;* MADELEINE.

MADELEINE, *à la cantonade.* Soyez donc tranquille, monsieur Bastien, tout sera prêt; si vous commencez à me tourmenter comme ça, la journée sera bonne. Ah! c'est vous, monsieur Armand, vous êtes là, tout seul au salon?

ARMAND. Oui; qu'est-ce que tu me veux?

MADELEINE. Je voulais vous dire... que je vais ôter de la grande galerie vos peintures et votre musique; ça ne peut pas y rester, parce qu'il nous arrive aujourd'hui de la société.

ARMAND, *se levant.* Qu'est-ce que tu me dis là? Madame de Sénange attend du monde?

MADELEINE. Son oncle, rien que cela, M. de Gerval, un marin qui est bon enfant et brutal; mais, comme il est riche, on est convenu de dire qu'il n'était que bon enfant.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Autrefois à tous ses parents
Son humeur était importune;
Mais depuis que, par ses talents,
Dans les Ind's il a fait fortune,
Sans façon chacun lui permet
D'être bourru, quinteux, colère:
Une fortune que l'on fait
Vous fait joliment l' caractère.

Aussi, c'est pour fêter son arrivée qu'on a invité toute la société des environs, les nobles et les bourgeois; nous aurons ce soir la petite ville et deux châteaux, hein! ça sera-t-il beau?

ARMAND. Oui, mais je ne jouirai pas du coup d'œil: dis à un des gens de la maison, s'ils ne sont pas trop occupés, d'envoyer chercher des chevaux de poste.

MADELEINE. Comment! Monsieur, vous partez? voilà quinze jours que vous êtes ici tout seul; et quand le beau monde arrive, quand ça va devenir amusant, voilà que vous vous en allez.

ARMAND. Rester plus longtemps serait abuser de l'hospitalité que m'a offerte madame de Sénange, et que je ne voulais même pas accepter.

MADELEINE. Je vous aurais bien défié de faire autrement; votre voiture brisée, et vous dangereusement blessé.

ARMAND. Grâce au ciel, il n'y paraît plus, et je peux partir; les lettres d'aujourd'hui sont-elles arrivées?

MADELEINE. Voilà le paquet, c'est Bastien lui-même qui a été le chercher à la ville; voyez s'il y en a pour vous.

ARMAND, *prenant ses besicles pour parcourir les lettres. En prenant une.* Madame de Sénange. (*En lisant une autre.*) Madeleine Durand, jardinière chez madame de Sénange.

MADELEINE. Tiens, il y en a aussi pour moi; je me doute de ce que c'est. (*Elle l'ouvre et la lit.*)

ARMAND, *parcourant toujours le paquet.* Ceci, ce sont des journaux. (*Prenant d'autres lettres.*) Madame de Sénange... madame de Sénange... Quelle correspondance! et qui peut donc lui écrire ainsi de Paris?

MADELEINE, *pleurant.* Ah! mon Dieu, mon Dieu! que je suis malheureuse!

ARMAND. Eh mais! qu'as-tu donc?

MADELEINE. C'est le père de Bastien, un riche fermier, qui ne veut pas que j'épouse son fils, parce que je ne lui apporte pas de dot: est-ce que c'est ma faute? si j'en avais, Bastien l'aurait déjà; mais, comme on dit, Monsieur, la plus belle fille ne peut donner...

ARMAND. C'est juste; mais tu as sans doute quelques parents?

MADELEINE. Tiens, si j'en ai, je crois bien. D'abord j'en ai que je vois tous les jours, mais qui n'ont rien; ensuite, j'en ai d'autres qui ont fait fortune, mais ceux-là on n'en a pas de nouvelles.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

J'ai des parents tant et plus
Qui vont et qui viennent,
Ceux qui n' sont pas trop cossus
A leur famill' tiennent.
Tant qu'ils ont besoin d'écus,
Vers nous ils reviennent;
Mais dès qu'i d'vienn't des Crésus,
On n' sait pus e' qu'i d'viennent.

J'ai surtout mon oncle Durand, qui est si riche que je le croyons perdu; vous n'en auriez pas entendu parler à Paris?

ARMAND. Quel est son état?

MADELEINE. Je ne peux pas vous dire, il fait tous les métiers; il paraît que c'est un état qui rapporte.

ARMAND. Oui, sans doute : je verrai, je m'informerai; et dans tous les cas, je te promets que moi-même,

je... (*Regardant une lettre qu'il tient entre ses mains.*) Ah! celle-ci est pour moi, voilà ce que j'attendais; va vite, Madeleine, va tout préparer pour mon départ.

MADELEINE. Oui, Monsieur; mais vous me promettez que vous ferez quelque chose pour nous deux Bastien?

ARMAND. Sois tranquille.

—

SCÈNE II.

ARMAND, *seul.* Oui, c'est de Paris. (*Il ouvre la lettre et la lit.*) Dieu soit loué! il est hors de danger; il y a même six lignes de sa main.

« Mon ami, ma blessure est tout à fait guérie, par-
« donnez-moi comme je vous pardonne; car nous
« avions tort tous les deux; mais je me répète tous
« les jours que c'est l'aventure la plus heureuse qui
« pût nous arriver, si elle nous corrige l'un et l'autre
« de notre mauvaise tête.

« *Signé* VERSAC. »

(*Il ôte ses besicles.*)

Oui, certes, je suis corrigé, et pour la vie; avoir menacé ses jours, je ne me le pardonnerai jamais : je ne vois pas en lui le neveu du ministre, mais mon ami, mon camarade. Nous battre! et pourquoi? pour une discussion, pour un mot que j'aurais peine maintenant à me rappeler; et le plus terrible, c'est que voilà sept ou huit fois que cela m'arrive, à moi, le plus doux et le plus pacifique de tous les hommes; avec cela que j'ai la vue basse, et que je suis toujours obligé de me mettre à cinq pas.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

N'y pas voir est un défaut terrible;
Cela seul m'a fait des ennemis :
On a l'air, quoiqu'honnête et sensible,
De lorgner jusqu'à ses amis.
Contre moi plus d'un fat s'en irrite :
Est-ce ma faute, ou bien un fait exprès,
Si, pour apercevoir leur mérite,
Il faut y regarder d'aussi près?

Mais c'est fini, et maintenant je me brûlerais la cervelle plutôt que d'avoir une affaire. Celle-ci a fait assez de bruit... Obligé de quitter Paris, de changer de nom. Et mon mariage! Il n'y faut plus penser... Un mariage superbe! que, sans m'en rien dire, mon père méditait depuis deux ans; mais on lui a répondu dernièrement qu'on n'épouserait jamais une mauvaise tête, un duelliste, un ferrailleur... Morbleu! ce n'était rien jusque-là; car quelque aimable et jolie que fût, dit-on, ma prétendue, je ne la connaissais pas, et je l'aurais eu bien vite oubliée; mais dans ma fuite, à quarante lieues de la capitale, ma voiture se brise, et, à moitié mort, le bras fracassé, on me transporte ici, dans ce château... et où suis-je? chez madame de Sénange, celle que je devais épouser, celle qui me refuse, qui me déteste, et qui sans doute m'aurait déjà congédié, si elle connaissait mon véritable nom; mais je me garderai bien de le lui dire. Il y a d'autres choses plus importantes dont je n'ai jamais osé lui parler. Croirait-elle que cet homme qu'elle se représente si terrible tremble devant elle, et qu'après avoir passé ici quinze jours en tête-à-tête, il partira sans avoir seulement osé lui dire qu'il l'aimait?.. Ah! mon Dieu, c'est elle! Pourvu qu'elle ne m'ait pas entendu.

—

SCÈNE III.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE. Que viens-je d'apprendre, Monsieur? et que signifie ce projet? comment! vous nous quittez, et par surprise!

ARMAND. Moi, Madame! qui vous a dit...

MADAME DE SÉNANGE. Madeleine elle-même, à qui vous aviez donné des ordres pour votre départ.

ARMAND. Il est vrai que des affaires me rappellent à Paris.

MADAME DE SÉNANGE. Vous me ferez bien le sacrifice d'un jour, pour que je puisse au moins vous présenter à mon oncle et à notre société, qui vous plaira, j'en suis sûre.

ARMAND. J'en doute, Madame.

AIR : *J'aime Henriette* (d'UNE HEURE DE FOLIE).

Je n'ai jamais cherché la solitude;
Mais avec vous je me trouvais si bien!
De tous vos goûts j'avais fait une étude,
Et votre esprit semblait s'unir au mien.
Fuyant le bruit, dans une paix profonde,
Je veux garder des souvenirs si doux :
Je serais seul au milieu du grand monde,
Et je m'en vais pour rester avec vous.

D'ailleurs, Madame, je n'aime pas la société, car je sens que je suis peu fait pour y briller.

MADAME DE SÉNANGE. Il me semble que vous vous défiez beaucoup trop de vous-même. Je dois vous rassurer et vous apprendre, puisque vous l'ignorez, que quand vous voulez, Monsieur, vous êtes fort aimable.

ARMAND. Quoi! Madame, c'est là votre avis?

MADAME DE SÉNANGE. Permettez, je puis me tromper; et c'est pour être plus sûre de mon opinion que je veux consulter celle des autres; j'ai idée qu'elle sera conforme à la mienne; mais encore faut-il voir, et vous ne pouvez me priver du plaisir d'entendre approuver mon jugement. Ainsi, voilà qui est dit, n'est-il pas vrai, vous restez!

ARMAND. Puis-je vous résister! (*A part.*) Au fait, je trouverai peut-être d'ici à demain l'occasion de me déclarer. (*Haut.*) Vous avez reçu plusieurs lettres de Paris; quelle nouvelle y a-t-il?

MADAME DE SÉNANGE. On parle encore du duel du jeune Versac avec M. de Saint-André, cette mauvaise tête dont vous avez sans doute entendu parler. Heureusement, M. de Versac est tout à fait rétabli; et j'en suis charmée, car j'y prenais grand intérêt : vous savez qu'il est un peu de nos parents.

ARMAND. Je ne m'étonne plus alors de la haine que vous portez à son adversaire.

MADAME DE SÉNANGE, *en riant.* Oh! je le détesterais même sans cela! D'abord ce doit être un fort mauvais caractère; mais ensuite il est impossible que ce ne soit pas un sot. Un homme qui n'a d'esprit que l'épée à la main, qui soutient un argument par un défi, et qui répond à une bonne plaisanterie par un coup de pistolet : vous conviendrez que cela doit tuer la conversation, et qu'il n'y a pas moyen de vivre avec un homme comme celui-là.

ARMAND. J'ai cependant entendu dire qu'il n'avait jamais provoqué personne, et qu'en toute occasion il n'avait fait que se défendre.

MADAME DE SÉNANGE. Aussi souvent! cela me paraît difficile.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Tout agresseur ne veut que se défendre :
Aussi voyons-nous tous les jours
Mainte coquette et gémir et prétendre
Qu'elle ne peut se soustraire aux amours.
Toujours par eux elle fut provoquée ;
Mais je me dis, sans vouloir l'outrager :
Lorsque l'on est si souvent attaquée,
C'est que peut-être on aime le danger.

ARMAND. Le danger, le danger... certainement on ne court pas au-devant ; mais c'est que vous ne savez pas, Madame, qu'il est des circonstances où l'homme le plus tranquille, le plus flegmatique, n'est pas maître d'un premier mouvement : le monde n'est plein que de gens qui vous impatientent, qui vous contrarient ; on ne vous fait pas injure à vous personnellement, il est vrai ; mais faut-il laisser outrager la vérité, ou insulter les personnes que l'on connaît? Par exemple, Madame (si toutefois la chose était possible), si l'on osait attaquer votre caractère ou votre personne, pourriez-vous blâmer un ami qui vous défendrait, même au prix de son sang?

MADAME DE SÉNANGE. Eh mais! monsieur Armand, je ne vous reconnais pas ; vous dont j'admirais le calme et le sang-froid.

ARMAND. C'est que toute injustice me révolte ; et si vous aviez vu une seule fois M. de Saint-André...

MADAME DE SÉNANGE. N'en parlons plus, je vous prie : l'action la plus sage que j'aie faite est de refuser de l'épouser ; et si celui que mon oncle me destine doit lui ressembler, je vous promets bien...

ARMAND. Comment! Madame, monsieur votre oncle.

MADAME DE SÉNANGE. Eh mais! qu'avez-vous donc?

ARMAND. Ce que j'ai, Madame, ce que j'ai!.. Ah! si vous saviez, si vous pouviez soupçonner! mais jamais je n'oserai vous révéler un pareil secret.

MADAME DE SÉNANGE. Vous auriez un secret à me confier? à moi? eh! mon Dieu, parlez vite.

ARMAND. Quoi, vraiment! vous le voulez? Eh bien, Madame...

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL. M'y voilà enfin.

ARMAND, *avec humeur*. Justement, un importun qui vient nous interrompre.

M. DE GERVAL, *en riant*. Ah! ah! je ne m'attendais pas à trouver un tête-à-tête.

ARMAND, *brusquement*. Eh bien! quand ce serait, Monsieur, qu'y aurait-il d'étonnant?

M. DE GERVAL. Comment! ce qu'il y a d'étonnant! et si je veux m'étonner, qui m'en empêchera?

ARMAND. Personne assurément. Et si cela ne vous convient pas, vous n'avez qu'à le dire.

M. DE GERVAL. Eh bien! corbleu, voilà qui est plaisant!

MADAME DE SÉNANGE. Mon oncle, y pensez-vous?

ARMAND, *à part*. Son oncle! qu'allais-je faire? Ah! maudite tête!

M. DE GERVAL. Je voudrais bien savoir comment Monsieur m'empêchera d'être le maître ici?

ARMAND, *se contraignant*. Moi, Monsieur? ce n'est nullement mon dessein.

M. DE GERVAL. Si, Monsieur ; et le ton menaçant que vous preniez tout à l'heure...

ARMAND. Menaçant! je ne pense pas qu'il le fût.

M. DE GERVAL. Eh bien! moi, Monsieur, je l'ai trouvé tel, et je n'ai jamais souffert ni un mot ni un geste équivoque.

ARMAND, *vivement*. Permis à vous, Monsieur. (*Il rencontre un geste de madame de Sénange, et s'arrête.*) Mais je déclare que jamais je n'eus l'intention de manquer de respect à madame de Sénange, ni à un oncle qu'elle honore

M. DE GERVAL. A la bonne heure, Monsieur ; cette phrase-là est plus prudente et plus sage que l'autre. Qu'il n'en soit plus question. (*Bas, à sa nièce.*) Quel est ce monsieur-là?

MADAME DE SÉNANGE. M. Armand, un jeune homme qui a quelque fortune, et qui cultive par goût la peinture et la musique. Il se rendait à Paris, lorsqu'un accident l'a forcé à me demander asile.

M. DE GERVAL. Le hasard pouvait mieux te servir ; car il n'est pas trop poli ; et de plus, il me fait l'effet d'un poltron.

MADAME DE SÉNANGE. Je ne crois pas.

M. DE GERVAL, *bas, à madame de Sénange*. Toi, sans doute ; mais moi qui m'y connais .. (*Haut.*) Ah çà! ma chère nièce, nous allons avoir aujourd'hui une société et une journée agréables : ce sont les fêtes de ton mariage qui commencent.

ARMAND. De votre mariage?

M. DE GERVAL. Certainement ; et puisque vous êtes musicien, à ce que dit ma nièce, vous ferez votre partie ; car nous chanterons, et beaucoup. Tel que vous me voyez, j'ai une voix de corsaire... amateur. Dans ma jeunesse je jouais les Elleviou et les Martin ; et plus tard, en pleine mer, j'ai naturalisé sur mon bord l'opéra comique. (*Il chante.*)

Ma barque légère
Portait mes filets.

AIR de *Préville et Taconnet.*

Plus d'une fois, jouant la comédie,
Dans un morceau pathétique et touchant,
J'ai vu venir la frégate ennemie
Qui nous troublait dans le plus beau moment. (*Bis.*)
Mais notre troupe, à la réplique exacte,
Changeant de rôle, et toujours en chantant, (*Bis.*)
Livrait gaîment un combat dans l'entr'acte,
Et reprenait après le dénoûment.

ARMAND. Quoi! l'union de Madame serait si prochaine?

M. DE GERVAL. Aujourd'hui même il faudra qu'elle se décide. (*A madame de Sénange.*) Tu m'as donné ta parole pour notre sous-préfet.

ARMAND. J'ignorais que Madame fût engagée.

M. DE GERVAL. Vous conviendrez, mon cher, qu'il n'y avait pas de nécessité que vous en fussiez instruit. (*A madame de Sénange.*) Après cela, si ce n'est pas lui, ce sera un autre. Je t'amène un original avec qui j'ai fait connaissance, M. de La Durandière, un excellent garçon, tapageur, mauvaise tête et brave comme un César : voilà comme je les aime. Du reste, riche à millions. Il cherchait à acheter une propriété ; je lui ai parlé de la tienne, que tu voulais vendre il y a quelque mois, et il doit venir aujourd'hui.

MADAME DE SÉNANGE. Vous savez bien, mon oncle, que j'ai changé d'idée.

M. DE GERVAL. C'est égal ; il faut toujours qu'il vienne : c'en est un de plus, peut-être qu'il te plaira.

ARMAND. J'ignorais ce matin que vous attendissiez une société aussi nombreuse. Vous-même, vous ne comptiez pas sur les personnes que monsieur votre oncle a invitées, et je craindrais qu'un plus long séjour ne fût indiscret.

MADELEINE. C'est bien lui, mon oncle Durand. — Scène 16.

MADAME DE SÉNANGE. Nullement, Monsieur; mon oncle vous dira...

ARMAND. Je connais votre obligeance et la sienne, et je ne veux point en abuser. Je vous prie, Madame, de m'accorder la permission de tout disposer pour mon départ, et de vouloir bien d'avance recevoir mes adieux. (*Il sort.*)

M. DE GERVAL. Eh bien! mon cher ami, je vous souhaite un bon voyage.

—

SCÈNE V.

MADAME DE SÉNANGE, M. DE GERVAL.

M. DE GERVAL. Parbleu! voilà un plaisant original! et il fait aussi bien de s'en aller, car j'allais quitter la place.

MADAME DE SÉNANGE. Je n'en reviens pas, me quitter avec cette froideur! en quoi donc lui ai-je donné sujet de se plaindre?

M. DE GERVAL. Eh bien! tu as un air tout déconcerté?

MADAME DE SÉNANGE. Moi, mon oncle, non certainement; mais, sans le connaître beaucoup, j'avais de lui une meilleure idée : et il est toujours pénible de voir qu'on s'était abusé.

M. DE GERVAL. Tu verras quelle différence avec celui que je te destine!

AIR du vaudeville des *Amazones*.

Pour t'enrichir, restant célibataire,
En ta faveur j'ai su tout disposer;
Mais j'aime fort ce bon La Durandière :
Rien que pour moi tu devrais l'épouser.

MADAME DE SENANGE.

Comment! pour vous?

M. DE GERVAL.

Oui, certes, je réclame,
Et j'ai le droit de l'exiger ainsi :
Lorsque pour toi je n'ai pas pris de femme,
Pour moi, morbleu! tu peux prendre un mari.

DE LA DURANDIÈRE, *dans la coulisse*. Ah! ventrebleu, il a bien fait de se garer!

M. DE GERVAL. Tiens, c'est lui-même!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; DE LA DURANDIÈRE, *en habit bleu, pantalon blanc, une cravache à la main, et d'énormes moustaches.*

DE LA DURANDIÈRE. Eh bien! qu'on lui donne quelques écus, et que cela finisse! Tiens, voilà ma bourse. Mon cher capitaine, et vous, belle dame, j'ai bien l'honneur d'être le vôtre dans toute l'acception du mot.

M. DE GERVAL. Mon cher de La Durandière, qu'avez-vous donc?

DE LA DURANDIÈRE. Des faquins de voituriers qui ne voulaient pas se ranger, et je les ai accrochés de la belle manière. Imaginez-vous qu'ils n'étaient pas encore contents, et que j'ai été obligé de leur couper la figure avec ma cravache.

M. DE GERVAL. Mais cet argent dont vous parliez?

DE LA DURANDIÈRE. C'est qu'ils se fâchaient, quoique battus; et vous savez que nous autres, après la victoire... Moi, j'ai naturellement de l'estime pour mes ennemis, et j'ai estimé ceux-ci une dizaine d'écus; ce n'est pas cher; et puis l'argent ne me coûte rien; l'argent, l'argent, qu'est-ce que cela? A propos, monsieur votre oncle, en m'invitant à dîner aujourd'hui chez vous, m'a fait espérer que je pourrais voir votre propriété. Ce que j'en ai aperçu en la traversant m'a paru très-beau, très-beau; de la vue, des bois, et du gibier beaucoup. Je n'ai pu résister à la tentation de tirer un lièvre au passage; j'avais dans ma chaise de poste un pistolet chargé à balle. (*Il rit.*) Ah! ah! ah!

M. DE GERVAL. Et vous l'avez touché?

DE LA DURANDIÈRE. Du premier coup : j'ai aujourd'hui la main fatale; vrai. Je ne voudrais pas ce matin avoir une affaire, je serais sûr d'un malheur. Il est vrai que la grande habitude... Vous me pardonnez, belle dame, d'avoir chassé sur vos terres : nous autres garçons, cela nous arrive quelquefois; les maris nous le reprochent; mais on ne risque rien tant qu'on n'est pas soi-même propriétaire. (*Il rit.*) Ah! ah! nous disons donc que c'est ici le salon?

MADAME DE SÉNANGE. Oui, le petit salon de travail. Mais mon oncle ne vous a pas dit, Monsieur, que j'avais changé d'idée, et que dans ce moment je ne pensais plus à vendre.

DE LA DURANDIÈRE. J'entends, un caprice; c'est trop juste, une jolie femme doit en avoir, et Madame profite du privilége. Cela ne m'empêche pas de rendre justice à la manière dont tout cela est distribué et décoré. Nous avons là une bibliothèque qui ressemble à la mienne; je vois deux ou trois reliures qui me semblent bien belles!

MADAME DE SÉNANGE. Ce sont mes auteurs favoris.

DE LA DURANDIÈRE. Ah! ah! oui; La Fontaine... je sais ce que c'est; c'est pour les enfants, n'est-ce pas? Il entendait bien la fable, il la faisait fort bien, fort proprement. On n'est plus la dupe aujourd'hui de ses allégories; on en a la clé : ses corbeaux, ses renards, ses singes, tous personnages du temps. Comme ce luron-là faisait parler les bêtes!.. (*Il rit.*) Ah! ah!

MADAME DE SÉNANGE. Eh mais! quelquefois encore...

DE LA DURANDIÈRE. C'est ce que j'allais vous dire; Molière, fier homme encore celui-là! sévère, sévère!.. Corneille! oh! oh! Corneille, fort, fort! Racine, tendre tendre, faisant la tragédie d'une manière fort agréable. Vous avez là, Madame, un très-bon choix de livres.

MADAME DE SÉNANGE. C'est un éloge qui fait plaisir, surtout donné par un homme de goût.

DE LA DURANDIÈRE. Oui; c'est vrai que j'en ai, et je ne sais pas trop comme cela m'est venu. Toujours à l'armée, où j'occupais, j'ose le dire, un poste essentiel.

MADAME DE SÉNANGE. Monsieur était officier général?

DE LA DURANDIÈRE. Mieux que cela, j'étais fournisseur. Certainement, c'est une belle chose que la victoire; mais ..

Air de *Turenne.*

Il faut que la victoire dîne,
Si l'on en croit plus d'un témoin :
Sans les trésors de ma cantine,
Les vainqueurs n'allaient pas plus loin.
Ainsi j'alimentais leur gloire;
De nos soldats nourrissant la valeur,
Je fus nommé par eux au champ d'honneur
Restaurateur de la victoire.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; MADELEINE, *portant des tableaux et des cahiers de musique.*

MADELEINE. Madame, ce sont les tableaux et les cahiers de musique qui étaient dans la galerie; où faut-il les mettre?

MADAME DE SÉNANGE. Où tu voudras... laisse-les ici.

M. DE GERVAL. Qu'est-ce que c'est?

MADELEINE. Tout cela, c'est de la composition de M. Armand, qui les a laissés en partant.

MADAME DE SÉNANGE. Il est parti?

MADELEINE. C'est tout comme : on met les chevaux à la voiture.

MADAME DE SÉNANGE, *à part.* A-t-on jamais vu un pareil caractère? Mais, en conscience, je ne peux pas le prier de revenir.

DE LA DURANDIÈRE. Quel est ce monsieur Armand?

M. DE GERVAL. Un peintre, un musicien, qui, je crois, n'est pas des plus intrépides; car j'ai eu tout à l'heure avec lui une petite discussion.

DE LA DURANDIÈRE. Où il a fait le plongeon. Je connais cela; je m'amuse quelquefois à les faire filer doux. (*Il rit.*) Ah! ah!

M. DE GERVAL. Oui, je sais que vous êtes une mauvaise tête.

DE LA DURANDIÈRE. C'est vrai que je suis trop crâne; c'est ce qu'ils disent tous; mais on n'est pas maître de cela. Moi, ce n'est pas du sang qui circule dans mes veines, c'est du gaz hydrogène. (*Il s'approche de la table et regarde les tableaux. S'apercevant que Madeleine le regarde attentivement quelques instants.*) Eh bien! à qui en a cette petite fille?

MADELEINE. Dieu, que c'est étonnant! si Monsieur n'était pas militaire, et qu'il n'eût pas de moustaches, il ressemblerait à un de mes parents que je n'ai pas vu depuis une dizaine d'années. Mais je me rappelle encore...

DE LA DURANDIÈRE. Eh bien! par exemple!..

MADELEINE. Oh! non, ça ne peut pas être ça! mais, c'est égal... Je voudrais bien qu'il fût sans moustaches, rien que pour voir!

M. DE GERVAL. Eh bien! morbleu! finirez-vous? Descendez, et laissez-nous.

MADELEINE. Oui, Monsieur... oui, je m'en vas. (*Elle sort, en regardant toujours de La Durandière.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* MADELEINE.

DE LA DURANDIÈRE, *à table, examinant les tableaux.* Ce n'est pas mal, pas mal, vraiment ; à la manière de Rubens. Vous ne connaissez pas Rubens? un grand, un fort, qui en son temps a fait des lithographies superbes. Eh mais! je ne me trompe pas, regardez donc!

M. DE GERVAL. Le portrait de ma nièce!

MADAME DE SÉNANGE. Mon portrait!

DE LA DURANDIÈRE. Et parfaitement ressemblant.

M. DE GERVAL. Tu avais donc prié M. Armand de te peindre?

MADAME DE SÉNANGE. Oui, oui, mon oncle. (*A part.*) Comment! en secret, et sans m'en prévenir, il aurait eu l'idée!.. quelle inconséquence!

DE LA DURANDIÈRE. De plus, une romance, de petits vers à Adèle.

M. DE GERVAL. Adèle! c'est ton nom : est-ce que tu l'as prié de te faire aussi des romances?

MADAME DE SÉNANGE. Moi! non, mon oncle... il aura choisi le premier nom venu.

DE LA DURANDIÈRE. Joli, joli... Moi, ce que j'aime, c'est la romance chevaleresque : dès qu'il y a des troubadours, c'est mon genre.

AIR : *Mais les devoirs de la chevalerie.*

Au temps heureux de la chevalerie,
Galant guerrier et vaillant troubadour,
Pour mériter châtelaine jolie,
J'aurais chanté, combattu tour à tour.
Tout est changé : les dames, moins rebelles,
Aiment celui qui sait les provoquer ;
Je serais mort pour défendre les belles,
Et je ne vis que pour les attaquer.

Voyez plutôt... paroles et musique de M. Trois Étoiles, auteur très-connu. J'ai chez moi toutes ses œuvres, avec accompagnement de violon.

M. DE GERVAL. Je vais vous déchiffrer cela. Hein!.. hein!.. ah diable! moi qui ai la vue basse, et qui n'ai pas mes lunettes! Que diable en ai-je fait? Non, je ne les ai pas sur moi ; je les aurai perdues en route, et je ne sais comment je vais faire de toute la soirée. Est-ce que vous n'en avez pas, vous, de La Durandière?

DE LA DURANDIÈRE. Moi, des lunettes! j'ai une vue superbe ; je découvre dans la campagne à deux lieues à la ronde. (*Il ouvre la croisée qui est dans le fond.*) Voilà dans la cour une chaise de poste qui va partir.

MADAME DE SÉNANGE. Il s'éloigne! et sans me donner l'explication de cette conduite!

DE LA DURANDIÈRE. Un monsieur en besicles vient de monter en voiture, et voilà qu'elle roule.

MADAME DE SÉNANGE. C'est fini!

DE LA DURANDIÈRE, *à la fenêtre.* Postillon, postillon! arrêtez!

M. DE GERVAL. Eh bien! que faites-vous donc?

DE LA DURANDIÈRE. Laissez-moi donc... la voiture s'arrête... Monsieur, Monsieur! je vous prie de monter un instant. Oui... ici... au salon... J'aurais deux mots à vous dire.

M. DE GERVAL. Y pensez-vous! quel est votre dessein?

DE LA DURANDIÈRE. Eh parbleu! de lui prendre ses besicles, puisqu'il en a et que vous n'en avez pas. L'idée est bonne, et nous allons rire. (*Il rit.*) Hé! hé!

M. DE GERVAL. Quoi! vous croyez qu'il consentira?..

DE LA DURANDIÈRE. Eh! parbleu! il le faudra bien.

MADAME DE SÉNANGE. Et s'il se fâchait?

DE LA DURANDIÈRE. Eh bien! je serai là ; c'est ce que je demande : intrépide et goguenard, c'est ma devise.

M. DE GERVAL. C'est égal ; je vous prie, mon cher ami, de vous modérer ; je serais désolé que cela sortît des bornes d'une simple plaisanterie, parce que vous sentez bien qu'ici, chez ma nièce, un jour où il y a du monde... Voilà justement deux, trois voitures qui entrent dans la cour ; c'est toute notre société.

MADAME DE SÉNANGE. Eh mais! mon oncle, allez les recevoir dans le grand salon : moi, je ne suis seulement pas habillée.

M. DE GERVAL. C'est juste ; mais surveille un peu ce diable de La Durandière, car il a une tête...

MADAME DE SÉNANGE. Je ne reste que pour cela.

M. DE GERVAL. Et vous, mon cher, songez à ce que je vous ai dit.

DE LA DURANDIÈRE. Mais soyez donc tranquille, je n'irai pas lui mettre le pistolet sur la gorge : on a de l'esprit, ou on n'en a pas. (*Il rit.*) Ah! ah!

—

SCÈNE IX.

DE LA DURANDIÈRE, MADAME DE SÉNANGE, *puis* ARMAND.

DE LA DURANDIÈRE. Monsieur votre oncle croit peut-être que je ne sais pas ce que c'est qu'une mystification ; s'il s'était trouvé, comme moi, vingt ou trente fois dans ces affaires-là... Voici notre jeune musicien.

ARMAND, *à madame de Sénange.* Je partais, Madame, lorsque la voix de Monsieur m'a rappelé.

DE LA DURANDIÈRE. Oui, oui, c'est moi. (*A part.*) Tiens, comme il est ému! on dirait qu'il tremble ; il ne me fait pas l'effet d'être fort... (*Haut.*) Il faut vous dire, mon cher, que j'ai quelque chose à vous demander.

ARMAND. Quoique n'ayant pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, je serai charmé de vous rendre service ; mais il me semble qu'au lieu de me donner la peine de descendre de voiture, vous pouviez prendre celle de venir me parler.

MADAME DE SÉNANGE, *effrayée.* Ah! mon Dieu! (*Haut.*) C'est moi qui avais prié Monsieur de vouloir bien vous appeler.

DE LA DURANDIÈRE, *bas, à madame de Sénange.* Vous avez raison, cela vaut mieux ainsi. (*Haut.*) Oui, c'est Madame qui voulait d'abord vous remercier de son portrait, que nous avons trouvé très-bien.

ARMAND. Quoi! Madame, vous auriez vu?..

DE LA DURANDIÈRE. Je vous dis que nous avons tous été enchantés, et Madame surtout.

MADAME DE SÉNANGE, *à part.* Oh! l'insupportable homme!

DE LA DURANDIÈRE. Ensuite, nous avions là une romance que Madame voulait chanter.

MADAME DE SÉNANGE. Moi! non, Monsieur ; gardez-vous bien de le croire.

DE LA DURANDIÈRE, *à part, à madame de Sénange.* Laissez-moi donc faire ; nous y voilà. (*Haut, à Armand.*) Mais il y avait un accompagnement de violon obligé, et Madame, qui connaît votre talent, et surtout votre complaisance, voulait, avant votre départ, vous prier de lui faire chanter une seule fois cette romance.

ARMAND, *prenant la romance. A part.* Que vois-je? ma romance! (*Haut.*) Certainement, je ne demande pas mieux ; et vous, Monsieur, combien je vous remercie de m'avoir procuré l'occasion d'être agréable à Madame! (*Il va prendre un violon qui est sur la table.*)

MADAME DE SÉNANGE, *à La Durandière, qui lui présente le papier de musique.* Mais, Monsieur, y pensez-vous?

DE LA DURANDIÈRE. Ne craignez donc rien : je vous dis que j'ai mon plan.

ARMAND, *qui, pendant cet aparté, a pris son violon et placé la musique sur le pupitre.* Madame, je suis à vos ordres.

MADAME DE SÉNANGE. Je suis au supplice.

ARMAND. Voulez-vous que je joue d'abord la ritournelle? (*Au moment où il prend son archet pour commencer, La Durandière l'arrête par le bras.*)

DE LA DURANDIÈRE. Dites donc, est-ce que vous tenez beaucoup à vos besicles?

ARMAND. Pourquoi, Monsieur?

DE LA DURANDIÈRE. Oh! rien : c'est que ce n'est pas l'usage; il n'est pas convenable d'accompagner une dame avec des besicles.

ARMAND. Dans un concert, peut-être; mais ici, sans cérémonie...

DE LA DURANDIÈRE. Oh! c'est égal; ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt, et vous ferez bien de ne pas les mettre.

ARMAND. Je vous remercie, Monsieur; mais autant les garder.

DE LA DURANDIÈRE. Non pas, je suis votre ami; vous ne les mettrez point, ou vous ne jouerez pas.

ARMAND. La plaisanterie est sans doute fort agréable; mais vous ne faites pas attention que Madame est là qui attend. (*A madame de Sénange.*) Mille pardons, Madame.

DE LA DURANDIÈRE. C'est égal, je ne vous rends pas votre archet.

ARMAND, *jetant ses besicles sur la table.* Monsieur, finissons-en; je n'y tiens pas, puisque je connais l'accompagnement par cœur; mais vous voyez que Madame s'impatiente. (*A madame de Sénange.*) Je suis à vous.

DE LA DURANDIÈRE. Oh! maintenant, je vous rends les armes. (*En s'en allant.*) Je savais bien que je l'y forcerais. Allons trouver l'oncle; je l'avais bien dit, intrépide et goguenard, c'est ma devise. (*Il sort en faisant un signe d'intelligence à madame de Sénange, et en montrant les lunettes, qu'il emporte d'un air triomphant.*)

—

SCÈNE X.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE, *à part.* Je respire. Grâce au ciel, il n'a pas attaché à cette mauvaise plaisanterie plus d'importance qu'elle n'en mérite. (*Haut.*) Eh bien! monsieur Armand, me voici. (*A part.*) Il le faut bien, pour ne pas lui donner de soupçon.

ROMANCE.

En quittant ce rivage
Où mon cœur fut heureux,
Aux échos du bocage
J'adressais mes adieux.
Jamais, quoique loin d'elle,
N'aurai d'autres amours;
Lorsque l'on aime Adèle,
Il faut l'aimer toujours.

Certainement elle est fort bien cette romance.

ARMAND. Il y a un second couplet.

MADAME DE SÉNANGE.

DEUXIÈME COUPLET.

Dans l'ombre du mystère,
Un amant malheureux
Doit aimer, et le taire
A l'objet de ses feux.
Et s'il faut dans l'absence
Traîner ses tristes jours,
Il part sans espérance,
Mais en aimant toujours.

ARMAND *répète les deux derniers vers.*

Je pars sans espérance,
En vous aimant toujours.

(*Il se jette aux pieds de madame de Sénange.*)

MADAME DE SÉNANGE. O ciel! monsieur Armand, que faites-vous, et que viens-je d'apprendre?

ARMAND. Ce secret que, sans l'arrivée de votre oncle, j'allais vous confier ce matin... Mais ce n'est rien encore, vous ignorez à quel point je suis coupable envers vous, et quand vous saurez qui je suis...

MADAME DE SÉNANGE. Que dites-vous? achevez, m'avez-vous trompée?

ARMAND. Oui, Madame, je suis celui à qui vous fûtes destinée, celui que vous détestiez sans le connaître, et qui maintenant ne vous a donné que trop de sujets de le haïr.

MADAME DE SÉNANGE. Grand Dieu! vous, monsieur de Saint-André?

ARMAND. Lui-même, Madame.

MADAME DE SÉNANGE, *à part.* Grâce au ciel, le mal n'est pas si grand que je croyais; il m'avait fait une peur... (*Haut.*) Comment! c'est vous, Monsieur, qui depuis quinze jours êtes ici sous un nom supposé?

ARMAND. Le mien, si vous l'aviez connu, eût été pour moi un arrêt d'exil; mais vous devez vous rappeler que c'est malgré moi que je suis entré dans ce château; hélas! c'est bien malgré moi aussi que je m'en éloigne.

MADAME DE SÉNANGE. Et pourquoi? qui vous force à partir?

ARMAND. Votre injustice, vos préventions; oui, Madame, on vous a dit que j'étais un homme dur, insensible; on m'avait dit que vous étiez bonne, indulgente; convenez qu'on nous a trompés tous les deux.

MADAME DE SÉNANGE. Non, sans doute; voilà ce que je ne puis vous avouer encore; mais il est vrai cependant que je me suis fait de vous une tout autre idée; et pour rétablir dans votre esprit ma réputation de bonté et d'indulgence, j'ai bien envie de vous proposer une épreuve.

ARMAND. Parlez, Madame, commandez; que puis-je faire pour vous prouver mon amour, et me rendre digne de votre main?

MADAME DE SÉNANGE. Eh bien! s'il est vrai que vous m'aimiez, j'exige que, pendant trois mois entiers, à dater d'aujourd'hui, vous n'ayez pas la moindre querelle, la moindre discussion; enfin, que vous évitiez toute espèce d'affaires, même celles où vous auriez complétement raison.

ARMAND. Et les trois mois expirés, vous consentez à m'épouser?

MADAME DE SÉNANGE. Mais je crois qu'alors je le pourrais sans crainte.

ARMAND. Dieu! que je suis heureux! c'est comme si nous étions mariés; car apprenez, Madame, que ce que vous me demandez là est pour moi la chose du monde la plus facile, et personne n'est moins querelleur que moi. Enfin, vous avez vu ce matin quand votre oncle est venu nous interrompre, certainement j'avais là une belle occasion.

MADAME DE SÉNANGE. Eh mais! cela ne commençait déjà pas mal. Enfin, vous connaissez nos conventions, vous voyez que je ne suis point injuste; je dirai tout

à mon oncle; en attendant je cours m'habiller, car je n'ai pas encore paru au salon où l'on m'attend. Adieu, adieu, Monsieur; puis-je dire en bas que l'on renvoie vos chevaux?

ARMAND, *lui baisant la main.* Ah! vous êtes trop bonne. (*Madame de Sénange sort.*)

—

SCÈNE XI.

ARMAND, *seul.* Je n'en reviens pas encore! quel changement! moi qui tout à l'heure étais si malheureux! quelle aimable femme que madame de Sénange! comment ne pas l'adorer? et quand je pense à ce qu'elle exige de moi... moi chercher querelle! ah! bien oui, je suis trop heureux pour cela! je voudrais plutôt raccommoder tout le monde.

AIR de *Lantara.*

Quand ma maîtresse est inhumaine,
Quand je me brouille avec elle, soudain
Je ne respire que la haine,
J'irais chercher dispute au genre humain.
Mais quand l'amour, récompensant ma flamme,
Me raccommode avec ce que j'aimais,
La haine alors s'enfuit loin de mon âme,
Et je voudrais voir tout le monde en paix.

—

SCÈNE XII.

ARMAND, MADELEINE.

MADELEINE, *parlant en entrant.* Ils ont beau dire, je suis bien sûre que cela n'est pas vrai.

ARMAND. Ah! te voilà, Madeleine? tu ne sais pas, je reste, je ne pars plus; et j'espère même que bientôt, toi et Bastien... je n'aurai qu'un mot à dire pour vous marier.

MADELEINE. Comment! il serait vrai? (*Se retournant du côté du salon.*) Là! je vous demande si c'est possible? et si on peut supposer qu'un si brave homme...

ARMAND. Eh bien! à qui en as-tu donc?

MADELEINE. C'est que je suis en colère contre ces messieurs et ces dames du salon, qui sont tous à se moquer de vous.

ARMAND. Hein! qu'est-ce?

MADELEINE. Oui, sans doute, pendant que j'étais à arranger des fleurs dans les deux *jardinières* du salon, j'ai entendu pérorer ce gros monsieur qui a des moustaches, et qui ressemble si fort à un de mes parents; car on ne m'ôterait pas de l'idée...

ARMAND. Eh bien! que disait-il?

MADELEINE.

AIR du vaudeville de *l'Homme vert*

Il ne parlait que d' son courage,
Et des ennemis qu'il pourfendit;
Bref, sa valeur fait un tapage
Dont le bruit seul vous étourdit.

ARMAND.

Le crois-tu donc bien intrépide?

MADELEINE.

Non, ma fin', il fait trop de train;
Et m'est avis qu'un tonneau vide
Résonne plus qu'un tonneau plein.

(*En ce moment, un domestique entre dans la salle et dispose tout pour la réception de la société. Il enlève les tableaux, la musique et le pupitre, arrange les tables de jeu, y place des flambeaux, des cartes, des jetons,* etc.)

Enfin, d'après ce que j'ai entendu, il paraîtrait qu'il avait d'abord parié avec le capitaine qu'il vous prendrait vos besicles; et il les a rapportées en triomphe, en disant qu'il vous avait fait peur, et qu'il vous avait forcé de les ôter.

ARMAND. Morbleu! il en a menti.

MADELEINE. C'est ce que je me suis répondu à moi-même, parce que certainement vous n'êtes pas homme à vous laisser insulter.

ARMAND. Non, parbleu! et je suis enchanté qu'il y ait du monde, parce que j'aurai le plaisir de lui donner authentiquement une paire de soufflets.

MADELEINE. A la bonne heure, ça sera bien fait.

ARMAND. Et ce ne sera pas long, courons, (*S'arrêtant.*) c'est-à-dire... Dieu! qu'allais-je faire? et ma promesse de tout à l'heure?

MADELEINE. Eh bien! qu'est-ce qui vous arrête? moi j'y allais déjà.

ARMAND. C'est que tu sens bien, devant ces dames, devant madame de Sénange...

MADELEINE. Elle n'est pas encore au salon.

ARMAND, *avec joie.* Elle n'y est pas, tu en es bien sûre? (*Il va pour sortir.*) Profitons du moment. (*S'arrêtant.*) Mais qu'importe, dans un instant elle l'apprendra, et je perds à la fois son amour, son estime et le bonheur qui m'était promis; fut-on jamais plus malheureux? Et le capitaine, que disait-il?

MADELEINE. Il secouait la tête en disant à l'autre: « Monsieur, prenez garde; cela aura des suites. » A quoi l'autre répondait: « Tant mieux, je ne les crains « pas; et la preuve, c'est que je vais trouver mon ad- « versaire. » Et alors il est sorti.

ARMAND. C'est étonnant; nous ne l'avons pas vu.

MADELEINE. En le voyant partir, le capitaine a ajouté: « C'est bien, il a raison d'y aller, parce que quel- « qu'un qui aurait l'air d'éviter une affaire ne sera « jamais mon neveu. »

ARMAND. Dieu! si je ne me bats pas, l'oncle va me refuser son consentement: et si je me bats, la nièce ne me donnera jamais le sien; eh bien! elle aura tort, parce qu'enfin, puisqu'elle consent à m'épouser, le soin de mon honneur doit lui être cher; un homme qui se laisserait insulter ne serait plus digne d'elle; oui, quand elle saura ce dont il s'agit, elle m'approuvera, elle me pardonnera; et décidément j'y vais. (*Il fait un pas pour sortir, et aperçoit madame de Sénange qui entre.*)

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE. Eh bien! où courez-vous donc?

ARMAND, *à part.* Dieu! madame de Sénange! (*Haut.*) J'allais vous trouver pour vous parler d'une aventure assez singulière.

MADAME DE SÉNANGE. Je la sais déjà; je viens de voir mon oncle.

AIR de *l'Avare.*

Je connais déjà l'aventure.
(*A Madeleine.*)
Mais, laisse-nous, éloigne-toi.

(*Pendant que Madeleine finit le couplet, madame de Sénange donne des ordres au domestique qui a déjà arrangé les tables dans l'appartement.*)

MADELEINE, *à Armand.*

Ah! Monsieur, je vous en conjure,
N'allez pas commencer sans moi.
C'est par la bonté que je brille,
Si c'est à quelqu' parent en effet,

Comm' tel je dois prendre intérêt.
(*Faisant le geste de donner un soufflet.*)
A tout c' qui touche la famille.
(*Elle sort.*)

—

SCÈNE XIV.

ARMAND, MADAME DE SÉNANGE.

MADAME DE SÉNANGE. Ah! Monsieur, combien je suis contente de vous! j'ai peine encore à le croire... si vous saviez à quel point cette preuve d'amour m'a touchée; mon oncle m'a tout dit, j'en connaissais déjà une partie; mais c'est surtout votre dernière entrevue...

ARMAND. Comment! notre dernière entrevue?

MADAME DE SÉNANGE. Oui; M. de La Durandière lui a raconté qu'il venait dans l'instant même de vous rencontrer seul dans une allée du parc, qu'il vous avait proposé, dans le cas où vous vous croiriez offensé, de vous donner satisfaction, et que vous l'aviez refusé.

ARMAND. Moi, Madame! qui a pu vous dire cela?

MADAME DE SÉNANGE. Comment! vous auriez accepté?

ARMAND. Du tout, Madame, du tout.

MADAME DE SÉNANGE. A la bonne heure, vous ne pouviez me donner une plus grande marque de tendresse; et depuis ce moment, je puis vous l'avouer, je crois que je vous aime.

ARMAND. Dieu! il se pourrait! Vous voyez, Madame, le plus heureux et le plus désespéré des hommes, car ce M. de La Durandière est un insigne imposteur que je n'ai seulement pas vu.

MADAME DE SÉNANGE. S'il en est ainsi, je rétracte l'aveu que je viens de faire.

ARMAND. Non, Madame; non, gardez-vous de vous dédire; mais, je vous en supplie, rendez-moi ma parole, pour aujourd'hui seulement; je vous jure bien qu'à dater de demain...

MADAME DE SÉNANGE. Quoi! à peine une demi-heure s'est écoulée, et vous trouvez déjà notre traité trop pénible à exécuter? vous êtes le maître, Monsieur; mais comme je tiens mes serments plus fidèlement que vous, je vous préviens que si vous donnez la moindre suite à cette affaire, je ne vous reverrai de ma vie.

ARMAND, *à part.* Dieu! que c'est cruel! Être obligé, pour lui couper les oreilles, d'attendre encore trois mois... le jour de mes noces.

MADAME DE SÉNANGE. Que dites-vous?

ARMAND. Rien. Je disais que le jour de mes noces (*Avec une expression de colère*) sera le plus beau jour de ma vie.

MADAME DE SÉNANGE. A la bonne heure. Ah! mon Dieu! il y a tant de monde dans le salon, que voici une partie de la société qui vient de ce côté. M. de La Durandière marche à leur tête.

ARMAND, *avec une colère concentrée.* M. de La Durandière!

MADAME DE SÉNANGE. Hein! qu'y a-t-il?

ARMAND. Rien. Je serai charmé de le voir. N'exigez-vous pas aussi que je lui fasse des politesses?

MADAME DE SÉNANGE. Oh! non; et vous pouvez même vous en moquer. Permis à vous, pourvu toutefois que ce ne soient que des plaisanteries, et qu'on ne se fâche pas.

ARMAND, *à part.* Dieu! si sans me fâcher je pouvais trouver quelque moyen de l'assommer *incognito!*

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS; M. DE GERVAL, DE LA DURANDIÈRE, CHŒUR DE GENS INVITÉS.

(*Les portes du salon s'ouvrent, et les personnes invitées entrent et s'établissent à différentes tables de jeu qui se trouvent placées dans l'appartement.*)

CHŒUR.

AIR : *Célébrons le mariage* (du MARIAGE ENFANTIN).

Oui, cet asile rassemble
Ce qui peut charmer les yeux;
Et tous les plaisirs ensemble
Sont réunis en ces lieux.

DE LA DURANDIÈRE, *bas, à madame de Sénange en lui montrant un vieux monsieur et une vieille dame.*

Voilà du beau gothique,
Même de l'antiquité,
Qu'il vous faut, par politique,
Mettre à l'écarté.

CHŒUR.

Oui, cet asile rassemble, etc.

DE LA DURANDIÈRE. C'est cela, pendant que la jeunesse danse là-dedans, nous allons faire ici un piquet, un boston, un écarté; que personne ne reste oisif. A la campagne, il faut s'occuper; ah! ah! voilà ce cher monsieur Armand!

MADAME DE SÉNANGE. Oui, Monsieur veut bien rester avec nous jusqu'à ce soir.

DE LA DURANDIÈRE. Ah! diable. (*Bas, à M. de Gerval.*) Moi, je le croyais déjà parti.

M. DE GERVAL, *de même.* Il aurait aussi bien fait; mais il y a des gens qui ont une audace...

DE LA DURANDIÈRE. A qui le dites-vous? on ne voit que cela. Eh bien! qu'y a-t-il? qu'est-ce que l'on fait par là? (*Il va à une table de jeu, et s'adressant à un joueur qui tient les cartes.*) Non, non, je garderais à carreau; qui garde à carreau n'est jamais capot. (*Passant à une autre table et saluant une dame qui fait sa partie avec un jeune homme.*) Eh mais! n'est-ce pas madame de Verteuil, la femme d'un avoué de Paris, que j'ai l'honneur de saluer? il paraît que nous sommes en vacances; le cher mari n'est donc pas ici? Ah! voilà le maître clerc. (*Il traverse le théâtre, et allant à une autre table.*) Eh! c'est le docteur... vous avez donc laissé mourir notre receveur? vous créez des places? Ma foi, pour une soirée de province, il est impossible de trouver une société plus agréable? (*A part, sur le devant de la scène.*) Où diable a-t-on été chercher toutes ces physionomies-là?

ARMAND. L'insipide bavard!

DE LA DURANDIÈRE. Et vous, monsieur Armand, vous ne faites rien? je conçois cela, les cartes, le jeu, tout cela est une faible distraction pour quelqu'un qui, comme vous, cultive avec succès les beaux-arts; car je ne suis pas encore revenu de la surprise où m'a jeté le portrait de Madame. Si vous vouliez me donner votre adresse, de retour à Paris, je vous emploierais; car vous ne croiriez pas que je me suis déjà fait peindre deux ou trois fois, et que l'on n'a jamais pu m'attraper.

ARMAND, *le regardant.* Cela m'étonne! Du reste, voici l'adresse que vous voulez bien me demander. (*Il tire de son portefeuille une carte qu'il lui présente.*)

DE LA DURANDIÈRE. C'est bien, c'est bien. (*Jetant les yeux dessus avec négligence.*) Hein! M. LE COMTE DE

SAINT-ANDRÉ, LIEUTENANT-COLONEL. Comment, Monsieur, c'est là réellement...

ARMAND. Mon véritable nom.

DE LA DURANDIÈRE, *à part.* Ah! mon Dieu? est-ce que ce serait ce fameux duelliste? (*En riant, à Armand.*) Je comprends, Monsieur n'est peintre que pour son plaisir... véritable amateur.

ARMAND. Cela ne m'empêche pas, Monsieur, d'accepter votre proposition. (*Le regardant de près.*) Je suis trop heureux quand je puis rencontrer des figures comme la vôtre. (*A part.*) C'est singulier, ses cheveux et ses moustaches ne me semblent pas de la même couleur. Eh! mon Dieu! oui, ce n'est pas naturel.

DE LA DURANDIÈRE. Qu'est-ce qu'il a donc à me regarder? (*Se hâtant de mettre un gant, et allant à madame de Sénange.*) On danse dans la salle à côté. Si Madame voulait me faire le plaisir d'accepter ma main?

MADAME DE SÉNANGE. Volontiers.

ARMAND, *qui pendant ce temps a eu l'air de réfléchir.* Ma foi, essayons toujours. (*Il arrête de La Durandière au moment où celui-ci va offrir sa main à madame de Sénange, et, l'attirant à lui, il lui dit:*) Dites donc, monsieur de La Durandière, est-ce que vous tenez beaucoup à vos moustaches?

DE LA DURANDIÈRE. Pourquoi donc, Monsieur?

ARMAND. Oh! rien; c'est qu'il n'est pas convenable de danser avec des moustaches.

DE LA DURANDIÈRE. Bah! à la campagne!

ARMAND. C'est égal; dans votre intérêt, je vous conseille de les ôter.

DE LA DURANDIÈRE. J'entends, la plaisanterie est délicieuse.

ARMAND, *lui prenant son gant.* Non, vous dis-je, je suis votre ami, et vous les ôterez, où vous ne danserez pas; je ne vous rends pas vos gants.

DE LA DURANDIÈRE, *fort embarrassé et avec inquiétude.* Ah çà! est-ce qu'il saurait décidément?.. N'est-ce pas que vous voulez rire?

ARMAND.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'est là ma seule vengeance;
Mais je la veux et promptement :
Souvenez-vous de mon obéissance,
Seriez-vous donc moins obligeant?
Désolé si cela vous fâche,
A votre tour de la docilité :
Sans besicles si j'ai chanté,
Vous danserez bien sans moustache.

DE LA DURANDIÈRE *fait un geste d'effroi, et reprend en riant:* J'y suis; c'est pour divertir ces dames; il fallait donc le dire, parce que, si vous y tenez, moi je n'y tiens pas. (*Il arrache une moustache, celle qui est du côté d'Armand.*)

ARMAND. L'autre, l'autre. (*De La Durandière arrache l'autre moustache.*)

MADAME DE SÉNANGE, *s'avançant.* Eh bien! dansons-nous? Dieu! que vois-je? M. de La Durandière sans moustache!

M. DE GERVAL, *et toutes les personnes qui sont aux tables de jeu, qui se lèvent en même temps, et viennent occuper le fond de la scène.* Il serait possible!

DE LA DURANDIÈRE. J'étais sûr de votre étonnement: n'est-ce pas que cela me change du tout au tout? c'est une scène que nous avions préparée avec Monsieur.

ARMAND. Oui; une scène, un proverbe, dont le titre est : LE PRÊTÉ RENDU. Monsieur et moi, nous nous prêtons mutuellement sur gages.

AIR de *Julie.*

Nous pouvons faire à présent un échange.

M. DE GERVAL.

Est-ce bien vous? est-ce lui que j'entends?
Grand Dieu! quelle aventure étrange!

ARMAND.

Désormais jugez mieux les gens;
C'est le seul prix qu'à la leçon j'attache :
Les riches auraient trop de cœur,
Si l'on pouvait acheter la valeur
En achetant une moustache.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, MADELEINE; *elle entre en portant un plateau de rafraîchissements et de petits gâteaux. Après en avoir offert aux dames, elle se trouve en face de M. de La Durandière; elle le regarde, et pousse un cri en laissant tomber le plateau.*

MADELEINE. Dieu! cette fois, je ne me trompe pas; c'est bien lui, mon oncle Durand!

DE LA DURANDIÈRE, *cherchant à s'en débarrasser.* Qu'est-ce que cela signifie? qu'est-ce que c'est que cela?

MADELEINE. Madeleine Durand, votre nièce, fille de Pierre Durand, votre frère, marchand de bœufs dans le Limousin où vous êtes né. Allez, je vous reconnais bien, maintenant qu'il y a moyen de vous voir. Ah çà! mon oncle, vous êtes donc rasé?

M. DE GERVAL. Mais à peu près, à ce que je vois.

DE LA DURANDIÈRE. Au diable la famille! j'en retrouve partout.

ARMAND. Ce doit être pour vous, Monsieur, un nouveau sujet de satisfaction et de gloire, en pensant que d'eux tous, vous seul avez eu l'esprit de faire une grande et belle fortune.

MADAME DE SÉNANGE. Oui, sans doute; et quand vous donneriez à cette jeune fille une petite portion des trésors que vous avez recueillis à la suite de nos braves...

DE LA DURANDIÈRE. Eh bien! eh bien! on verra; je ne dis pas non; moi, j'ai toujours été bon enfant, c'est connu.

ARMAND. Je crois, Madame, que je me suis exactement renfermé dans les conditions du traité; j'espère que cela n'a pas fait de bruit.

MADAME DE SÉNANGE. Vous avez tenu votre parole, je tiendrai la mienne; vous saurez tout, mon oncle, et puisque vous voulez absolument que je me marie, j'espère que le choix que j'ai fait vous conviendra.

ARMAND. Je ne t'oublierai pas, Madeleine; et si ton oncle ne fait rien pour toi, c'est moi qui te doterai.

DE LA DURANDIÈRE. Non pas, morbleu! ou pour le coup nous aurions une affaire ensemble. Madeleine, Madeleine, je te donne vingt mille francs. Ah! vous ne me connaissez pas : excellent parent, joyeux convive. (*A Armand.*) Entendant surtout la bonne plaisanterie. (*A madame de Sénange.*) Et comme je disais ce matin, *intrépide et goguenard,* c'est ma devise.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *M. Heudier.*

M. DE GERVAL, *à Armand.*

Vous avez la vue un peu basse,
Mon ami, tout est pour le mieux :
Pour voir chez soi ce qui se passe
On a souvent de trop bons yeux.
Si vous voulez, en homme sage,
Bien entendre vos intérêts;
Pour être heureux en mariage,
N'y regardez pas de trop près.

ARMAND.

De la coquette Céliméne
On cite partout la fraîcheur;
Ses cheveux sont d'un noir d'ébène,
Son teint des lis a la blancheur,
Ses lèvres sont couleur de rose,
Et ses dents sont des perles; mais
Tout bas chacun se dit, pour cause :
« N'y regardons pas de trop près. »

MADELEINE.

Pour la candeur, les vertus du village,
Vous, Messieurs, qui vous enflammez,
Ne redoutez aucun dommage,
Prenez toujours les yeux fermés;
Car une extrême défiance
Souvent expose à des regrets;
Et pour croire à notre innocence,
N'y regardez pas de trop près.

DE LA DURANDIÈRE.

J'ai bravé le feu, la mitraille,
Je fus toujours audacieux;
Aussi le jour d'une bataille
J'aimais à tout voir par mes yeux.
Mais calculant bien la distance
Et des balles et des boulets,
Je me disais : « De la prudence,
« N'y regardons pas de si près. »

MADAME DE SÉNANGE, *au public.*

Lorsque l'on présente au parterre
(Ce qui se voit trop rarement)
Un grand ouvrage, un caractère,
Il peut juger sévèrement.
Mais quand la gaîté vous abuse
Sur les défauts de nos portraits,
Ah! si ce tableau vous amuse,
N'y regardez pas de trop près.

MONTRICHARD. Je viens vous faire mes adieux, ma [illegible] comtesse. — Acte 3, scène 16.

BATAILLE DE DAMES

OU

UN DUEL EN AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 17 mars 1851.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. LEGOUVÉ.

Personnages.

LA COMTESSE D'AUTREVAL, née Kermadio..... Mme ALLAN.
LÉONIE DE LA VILLEGONTIER, sa nièce. Mlle FIX.
HENRI DE FLAVIGNEUL..... M. MAILLART.
GUSTAVE DE GRIGNON .... MM. REGNIER.
LE BARON DE MONTRICHARD..... PROVOST.
UN SOUS-OFFICIER DE DRAGONS.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe au château d'Autreval près de Lyon, en octobre 1817.

Le théâtre représente un salon d'été élégant. — Deux portes latérales sur le premier plan. — Cheminée au plan de gauche. — Une porte au fond. — Guéridon à gauche. — Petite table et canapé à droite.

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau,* CHARLES, *en livrée élégante et tenant à la main des lettres et des journaux, est debout devant un chevalet placé à gauche du public.* LÉONIE *entre par la porte du fond.*)

CHARLES, *regardant le tableau posé sur le chevalet.* C'est charmant!.. charmant!.. une finesse! une grâce!..

LÉONIE, *qui vient d'entrer, apercevant Charles.* Qu'est-ce que j'entends? (*Après un instant de silence, et d'un ton sévère.*) Charles!.. Charles!..

CHARLES, *se retournant brusquement et s'inclinant.* Mademoiselle!!!

LÉONIE. Que faites-vous là?

CHARLES. Pardonnez-moi, Mademoiselle, je regardais le portrait de madame votre tante, notre maîtresse... car je l'ai reconnu tout de suite... tant il est ressemblant!

LÉONIE. Qui vous demande votre avis? Les lettres? les journaux?

CHARLES. Je suis allé ce matin à Lyon à la place du cocher, qui n'en avait pas le temps, et j'ai rapporté des lettres pour tout le monde. Pour Mademoiselle, d'abord!

LÉONIE, *vivement*. Donnez!.. (*Poussant un cri.*) Ah!.. de Paris!!! d'Hortense... mon amie d'enfance! (*Parcourant la lettre.*) Chère Hortense!.. elle s'inquiète des « troubles de Lyon!.. des complots qui nous envi- « ronnent. Quant à la cour... il est difficile que cela « aille bien... en l'an de grâce 1817, sous un roi qui « fait des vers latins et qui ne donne jamais de bal. » (*S'interrompant.*) Elle me demande. *Si je me marie...* Ah bien oui!.. est-ce qu'on a le temps de songer à cela?.. Les jeunes gens s'occupent de politique et non pas de demoiselles!

CHARLES. Deux lettres pour Madame... (*Lisant l'adresse.*) Madame la comtesse d'Autreval, née Kermadio... (*Haut.*) et timbrée d'Auray, pleine Vendée... (*Léonie regarde Charles en fronçant le sourcil.*) C'est tout simple!.. une excellente royaliste comme Madame!

LÉONIE. Encore!..

CHARLES, *posant d'autres lettres sur la table.* Celles-ci pour le frère de madame la comtesse... et pour M. Gustave de Grignon... ce jeune maître des requêtes... qui est ici depuis huit jours.

LÉONIE, *avec humeur.* Il suffit!.. Les journaux?..

CHARLES, *les présentant.* Les voici!

LÉONIE. Dans un joli état...

CHARLES. C'est que le cocher et la femme de chambre voulaient les lire avant Madame et Mademoiselle, ce qui est leur manquer de respect... et je me suis opposé...

LÉONIE, *l'interrompant.* C'est bien! je ne vous en demande pas tant.

CHARLES. Je ne croyais pas que Mademoiselle me blâmerait de mon zèle.

LÉONIE, *sèchement.* Ce qui souvent déplaît le plus, c'est l'excès de zèle.

CHARLES, *souriant.* Comme disait M. de Talleyrand!

LÉONIE, *se retournant avec étonnement.* Voilà qui est trop fort!.. et si monsieur Charles se permet...

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. Quoi donc?.. qu'y a-t-il, ma chère Léonie?

LÉONIE. Ce qu'il y a, ma tante!.. ce qu'il y a?.. M. Charles qui cite M. de Talleyrand!

LA COMTESSE, *souriant.* Un homme qui a porté malheur à tous ceux qu'il a servis!.. mauvaise recommandation pour un domestique... Rassure-toi... Charles aura lu cela quelque part... sans comprendre!..

CHARLES, *s'inclinant respectueusement.* Oui, Madame, et je ne pensais pas que cela offusquât Mademoiselle.

LÉONIE. *Offusquât...* un subjonctif à présent...

LA COMTESSE, *à Charles, qui veut s'excuser.* Pas un mot de plus!.. vous parlez trop... Je connais vos bonnes qualités, votre dévouement pour moi... mais vous oubliez trop souvent votre situation; ne me forcez pas à vous la rappeler. Votre place, d'ailleurs, n'est pas ici!.. je vous ai pris uniquement pour soigner les jeunes chevaux de mon frère... allez à votre service! (*Charles la salue respectueusement, lui remet les deux lettres qui sont à son adresse et sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE III.

LÉONIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *tout en décachetant ses lettres.* Jusqu'à M. Charles, jusqu'aux domestiques qui veulent se donner de l'importance!..

LÉONIE. Oh! mais... une importance dont vous n'avez pas idée...

LA COMTESSE, *ouvrant une des lettres.* En vérité... dis-moi donc cela? (*Vivement.*) Non, non... tout à l'heure!.. laisse-moi d'abord parcourir mon courrier!

LÉONIE. C'est trop juste! je viens de lire le mien. (*La comtesse, à droite du spectateur, lit avec émotion et à part la lettre qu'elle vient de décacheter, tandis que Léonie, près de la table à gauche, parcourt les journaux.*)

LA COMTESSE. C'est d'elle!.. Pauvre amie!.. comme elle tremblait en l'écrivant!

« Ma chère Cécile, soyez bénie mille fois! Je re- « prends espoir depuis que je sais mon fils auprès de « vous. Votre château, situé à deux lieues de la fron- « tière, lui permet d'attendre sans danger l'issue de « ce procès fatal... et d'ailleurs qui pourrait soupçon- « ner que le château de la comtesse d'Autreval recèle « un homme accusé de conspiration contre le roi? Du « reste, que vos opinions politiques se rassurent... » (*S'interrompant.*) Est-ce que mon cœur a des opinions politiques?.. (*Reprenant.*) « Henri n'est pas coupable; « un malheureux coup de tête qu'il vous racontera lui « a seul donné une apparence de conspirateur; mais « cette apparence suffirait mille fois pour le perdre, « s'il était pris. D'un autre côté, l'on assure qu'on ne « veut pas pousser plus loin les rigueurs, et l'on dit, « mais est-ce vrai? que le maréchal commandant la « division vient de partir pour Lyon avec une mission « de clémence... »

LÉONIE, *à droite, poussant un cri.* Ah! qu'est-ce que je lis!

LA COMTESSE. Qu'est-ce donc?

LÉONIE, *montrant le journal.* Encore une condamnation à mort!

LA COMTESSE. Ah mon Dieu!

LÉONIE. « Le conseil de guerre, séant à Lyon, a con- « damné hier le principal chef du complot bonapar- « tiste, M. Henri de Flavigneul, un jeune homme de « vingt-cinq ans! »

LA COMTESSE. Qui heureusement s'est évadé avec l'aide de quelques amis, m'a-t-on dit.

LÉONIE. Oui! oui!.. je me rappelle maintenant... cette évasion qui excitait l'enthousiasme de M. Gustave de Grignon.

LA COMTESSE. Notre jeune maître des requêtes.

LÉONIE. Il n'avait qu'un regret, c'est de n'avoir pas été chargé d'une pareille expédition; c'est beau!.. c'est brave!..

LA COMTESSE. Il a de qui tenir! Sa mère, qui avait comme moi traversé toutes les guerres de la Vendée, sa mère avait un courage de lion!

LÉONIE. C'est pour cela que M. de Grignon parle toujours, à table, d'actions héroïques.

LA COMTESSE. Et le curieux, c'est que son père était, dit-on, peureux comme un lièvre!

LÉONIE. Vraiment!.. c'est peut-être pour cela que l'autre jour il est devenu tout pâle quand la barque a manqué de chavirer sur la pièce d'eau!

LA COMTESSE, *riant*. A merveille!.. vous allez voir qu'il est à la fois brave et poltron!

LÉONIE. Je le lui demanderai.

LA COMTESSE. Y penses-tu?

LÉONIE. Aujourd'hui, en dansant avec lui, car nous avons un bal et un concert pour votre fête... et j'ai déjà pensé à votre coiffure, un azalea superbe que j'ai vu dans la serre et qui vous ira à merveille!

LA COMTESSE. Coquette pour ton compte... je le concevrais! mais pour ta tante!..

LÉONIE. C'est tout naturel!.. vous c'est moi! tellement que quand on fait votre éloge, ce qui arrive souvent, je suis tentée de remercier. (*Se mettant à genoux près du canapé à droite où est assise la comtesse.*) Aussi jugez de ma joie quand ma mère m'a permis de venir passer un mois ici, auprès de vous... Il me semblait que rien qu'en vous regardant, j'allais devenir parfaite... Vous souriez... est-ce que j'ai mal parlé?..

LA COMTESSE. Non, chère fille, car c'est ton cœur qui parle... Si je souris, c'est de tes illusions! c'est de ta candeur à me dire : Je vous admire!

LÉONIE. C'est si vrai! A la maison l'on me raille parfois et l'on répète sans cesse : Oh! quand Léonie a dit... *ma tante*, elle a tout dit! On a raison... la mode que vous adoptez, la robe que je vous vois, me semblent toujours plus belles qu'aucune autre... On dit même, vous ne savez pas, ma tante? on dit que j'imite votre démarche et vos gestes... c'est bien sans le savoir. Et quand vous m'embrassez en m'appelant : Ma chère fille! je suis presque aussi heureuse que si j'entendais ma mère!

LA COMTESSE, *l'embrassant*. Prends garde!.. prends garde... il ne faut pas me gâter ainsi... j'aurai trop de chagrin de te voir partir... Ce sera ma jeunesse qui s'en ira!

LÉONIE. Mais vous êtes très-jeune, à vous toute seule, ma tante!

LA COMTESSE. Certainement... d'une jeunesse de... Voyons? devine un peu le chiffre...

LÉONIE. Je ne m'y connais pas, ma tante!

LA COMTESSE. Je vais t'aider... Trente...

LÉONIE. Trente...

LA COMTESSE. Allons, un effort...

LÉONIE. Trente et un!

LA COMTESSE. On ne peut pas être plus modeste!... J'achèverai donc... trente-trois! Oui, chère fille, trente-trois ans! L'année prochaine, je n'en aurai peut-être plus que trente-deux... mais maintenant... voilà mon chiffre! Hein!.. quelle vieille tante tu as là!..

LÉONIE. Vieille!.. chaque matin je ne forme qu'un vœu, c'est de vous ressembler!

LA COMTESSE. Ce que tu dis là n'a pas le sens commun; mais c'est égal, cela me fait plaisir... Eh bien, voyons, mon élève, car j'ai promis à ta mère de te faire travailler... as-tu dessiné ce matin?

LÉONIE. J'étais descendue pour cela dans ce salon, et devinez qui j'ai trouvé tout à l'heure devant mon chevalet, et regardant votre portrait?..

LA COMTESSE. Qui donc?..

LÉONIE. M. Charles.

LA COMTESSE. Eh bien?..

LÉONIE. Eh bien, ma tante, figurez-vous qu'il disait : C'est charmant!

LA COMTESSE. Et cela t'a rendue furieuse!..

LÉONIE. Certainement!.... Un domestique! est-ce qu'il doit savoir si un dessin est joli ou non?..

LA COMTESSE, *riant*. Oh! petite marquise!..

LÉONIE. Ce n'est pas tout! croiriez-vous, ma tante, qu'il chante?

LA COMTESSE. Eh bien, s'il est gai, ce garçon!.. Est-ce que Dieu ne lui a pas permis de chanter comme à toi!

LÉONIE. Mais... c'est qu'il chante très-bien! voilà ce qui me révolte!

LA COMTESSE. Ah!.. ah!.. conte-moi donc cela!

LÉONIE. Hier, je me promenais dans le parc. En arrivant derrière la haie du bois des Chevreuils, j'entends une voix qui chantait les premières mesures d'un air de Cimarosa, mais une voix charmante, une méthode pleine de goût... Je m'approche... c'était monsieur Charles!

LA COMTESSE. En vérité!

LÉONIE, *avec dépit*. Vous riez, ma tante; eh bien! moi, cela m'indigne... je ne sais pas pourquoi, mais cela m'indigne! Comment distinguera-t-on un homme bien né d'un valet de chambre, s'ils sont tous deux élégants de figure, de manières... car, remarquez, ma tante, qu'il est tout à fait bien de sa personne, et lorsqu'à table il vous sert, qu'il vous offre un fruit, c'est avec un choix de termes, un accent de bonne compagnie qui me mettent hors de moi... parce qu'il y a de l'impertinence à lui à s'exprimer aussi bien que ses maîtres : cela nous déconsidère, cela nous... (*Avec impatience.*) Enfin, ma tante, je ne sais comment vous exprimer ce que je ressens; mais moi, qui suis bienveillante pour tout le monde, j'éprouve pour cet insolent valet, une antipathie qui va jusqu'à l'aversion, et si j'étais maîtresse ici, bien certainement il n'y resterait pas!

LA COMTESSE, *gaiement*. Là... là... calmons-nous! avant de le chasser, il faut permettre qu'il s'explique, ce garçon. (*Elle sonne.*)

LÉONIE. Est-ce pour lui que vous sonnez, ma tante?

LA COMTESSE. Précisément! (*A un domestique qui entre.*) Charles est-il là?

LE DOMESTIQUE. Oui, madame la comtesse.

LA COMTESSE. Qu'il vienne? (*Le domestique sort.*)

LÉONIE. Mais ma tante... qu'allez-vous lui dire?

LA COMTESSE. Sois tranquille!

LÉONIE. Je ne voudrais pas qu'il crût que c'est à cause de moi que vous le grondez!

LA COMTESSE, *gaiement*. Pourquoi donc? ne trouves-tu pas qu'il t'a manqué de respect?

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.

CHARLES. Madame m'a appelé?..

LA COMTESSE. Oui. Approchez-vous, Charles; vous me forcerez donc toujours à vous adresser des reproches. Pourquoi vous êtes-vous permis...

LÉONIE, *bas, à la comtesse*. Il ne savait pas que j'étais là...

LA COMTESSE, *à Léonie*. N'importe?.. (*A Charles.*) Pourquoi vous êtes-vous permis de vous approcher de mon portrait, du dessin de ma nièce, et de dire... qu'il était charmant...

CHARLES. J'ai dit qu'il était ressemblant, madame la comtesse.

LA COMTESSE. C'est précisément ce mot qui est de trop : approuver c'est juger; et on n'a le droit de juger que ses égaux.

CHARLES. Je demande pardon à Mademoiselle de l'avoir offensée .. à l'avenir, je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit.

LA COMTESSE. C'est bien...

LÉONIE, *à part*. Du tout, c'est mal ! voilà encore une de ces réponses qui m'exaspèrent...

LA COMTESSE, *à Charles*. Avez-vous préparé la petite ponette de mon frère, comme je vous l'avais dit?

CHARLES. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Eh bien, chère Léonie, le temps est beau, va mettre ton habit de cheval, et tu essaieras la ponette dans le parc.

LÉONIE. Avec vous, chère tante?..

LA COMTESSE. Non, avec mon frère..... et Charles vous suivra.

LÉONIE. Mais...

LA COMTESSE. Il est fort habile cavalier, et son habileté rassure ma tendresse pour toi!

LÉONIE. J'y vais, chère tante... (*En s'en allant.*) Ah! je le déteste!

—

SCÈNE V.

LA COMTESSE, HENRI, *sous le nom de Charles*.

LA COMTESSE. Eh bien, méchant enfant, vous ne serez donc jamais raisonnable?..

HENRI. Grondez-moi, vous grondez si bien!

LA COMTESSE. Vous ne me désarmerez pas par vos cajoleries!.. Vous exposer sans cesse à être découvert ou par Léonie ou même par un de mes gens... aller chanter un air de Cimarosa dans le parc; et le bien chanter, encore...

HENRI. Ce n'est pas ma faute; je me rappelais toutes vos inflexions.

LA COMTESSE. Taisez-vous!.. vos flatteries me sont insupportables... ingrat!.. je ne vous parle pas seulement pour moi qui vous aime en sœur... mais pour votre pauvre mère...

HENRI. Vous avez raison!.. voyons, que dois-je faire?

LA COMTESSE. D'abord répondre quand j'appelle Charles... et ne pas dire... quoi? quand quelqu'un dit Henri.

HENRI. La vérité est que je n'y manque jamais.

LA COMTESSE. Puis, ne plus vous extasier devant les dessins de ma nièce, et ne pas répondre comme tout à l'heure... je ne ferai plus que penser ce que j'ai dit!.. Hypocrite!.. il ne peut pas se décider à ne pas être charmant... Enfin, ne pas vous exposer, comme vous l'avez fait ce matin encore malgré ma défense, en allant à Lyon... Mais, malheureux enfant! vous ne savez donc pas qu'il s'agit de vos jours...

HENRI, *gaiement*. Bah!

LA COMTESSE. Tout est à craindre depuis l'arrivée du baron de Montrichard.

HENRI. Le baron de Montrichard!

LA COMTESSE. Oui... le nouveau préfet... il a la finesse d'une femme, il est rusé comme un diplomate, et avec cela actif, persévérant... et penser que c'est à moi peut-être qu'il doit sa nomination!..

HENRI. Vous, comtesse; vous avez fait nommer un homme comme lui, dévoué pendant vingt ans, corps et âme, au Consulat et à l'Empire...

LA COMTESSE. C'est pour cela! il est toujours dévoué corps et âme à tous les gouvernements établis, et il les sert d'autant mieux qu'il veut faire oublier les services rendus à leurs prédécesseurs... aussi va-t-il vouloir signaler son installation par quelque action d'éclat.

HENRI. C'est-à-dire en faisant fusiller deux ou trois pauvres diables qui n'en peuvent mais...

LA COMTESSE. Non, il n'est pas cruel; au contraire! je sais même qu'il avait demandé une amnistie générale; mais l'idée de découvrir un chef de conspirateurs va le mettre en verve! il déploiera contre vous toutes les ressources de son esprit... votre signalement sera partout... je le sais... le premier soldat pourrait vous reconnaître...

HENRI. Eh bien!.. vous l'avouerai-je?.. il y a dans ces périls, dans cette vie de conspirateur poursuivi... je ne sais quoi qui m'amuse comme un roman! Rien ne me divertit autant que d'entendre prononcer mon nom dans les marchés, que d'acheter aux criéurs des rues ma condamnation, que d'interroger un gendarme qui pourrait me mettre la main sur le collet... et de lui parler de moi... — Eh bien, monsieur le gendarme, cet Henri de Flavigneul, est-ce qu'il n'est pas encore pris? — Non, vraiment, c'est un enragé qui tient à la vie, à ce qu'il paraît... — Dites-moi donc un peu son signalement, si vous l'avez!..

LA COMTESSE. Mais vous me faites frémir!.. Oh! les hommes! toujours les mêmes!.. n'ayant jamais que leur vanité en tête; vanité de courage ou vanité d'esprit... Eh bien, tenez, pour vous punir, ou pour vous enchanter peut-être... qui sait?.. voyez cette lettre de votre mère... savourez les traces de larmes qui la couvrent... dites-vous que si vous étiez condamné, elle mourrait de votre mort... ajoutez que si je vous voyais arrêté chez moi, je croirais presque être la cause de votre perte et que j'aurais tout à la fois le désespoir du regret et le désespoir du remords... allons, retracez-vous bien toutes ces douleurs... c'est du dramatique aussi cela... c'est amusant comme un roman... Ah! vous n'avez pas de cœur!

HENRI. Pardon!.. pardon!.. j'ai tort!.. oui, quand notre existence inspire de telles sympathies, elle doit nous être sacrée; je me défendrai... je veillerai sur moi... pour ma mère... et pour... (*Lui prenant la main.*) et pour ma sœur!

LA COMTESSE. A la bonne heure! voilà un mot qui efface un peu vos torts... Pensons donc à votre salut... cher frère... et pour que je puisse agir, racontez-moi en détail ce coup de tête, dont me parle votre mère, et qui vous a changé, malgré vous, en conspirateur.

HENRI. Le voici. Vous le savez, ma famille était attachée, comme la vôtre, à la monarchie, et mon père refusa de paraître à la cour de l'empereur.

LA COMTESSE. Oui; il avait la manie de la fidélité, comme moi!

HENRI. Mais le jour où j'eus quinze ans : « Mon fils, « me dit-il, j'avais prêté serment au roi, j'ai dû le te- « nir et rester inactif. Toi, tu es libre, un homme « doit ses services à son pays; tu entreras à seize ans « à l'Ecole militaire, et à dix-huit dans l'armée. » Je répondis en m'engageant le lendemain comme soldat et je fis la campagne de Russie et d'Allemagne. C'est vous dire mon peu de sympathie pour le gouvernement que vous aimez... et cependant, je vous le jure, je n'ai jamais conspiré... et je ne conspirerai jamais! parce que j'ai horreur de la guerre civile, et que, quand un Français tire sur un Français, c'est au cœur de la France elle-même qu'il frappe! Il y a un mois pourtant, au moment où venait d'éclater la conspiration du capitaine Ledoux, j'entre un matin à

Lyon; je vois rangé sur la place Bellecour un peloton d'infanterie, et avant que j'aie pu demander quelle exécution s'apprêtait... arrive une voiture de place suivie de carabiniers à cheval; j'en vois descendre, entre deux soldats, un vieillard en cheveux blancs, en grand uniforme, et je reconnais... qui?.. mon ancien général! Le brave comte Lambert, qui a reçu vingt blessures au service de notre pays!.. Je m'élance, croyant qu'on l'amenait sur cette place pour le fusiller! non! c'était bien pis encore... pour le dégrader!.. Le dégrader!.. Était-il coupable? je l'ignore... mais quelque crime politique qu'ait commis un brave soldat, on ne le dégrade pas, on le tue! Aussi, quand je vis un jeune commandant arracher à ce vieillard sa décoration, je ne me connus plus moi-même, je m'élançai vers mon ancien général, et, lui remettant la croix que j'avais reçue de sa main, je m'écriai: Vive l'Empereur!

LA COMTESSE. Malheureux!

HENRI. Ce qui arriva, vous le devinez; saisi, arrêté comme un chef de conspiration, je serais encore en prison, ou plutôt je n'y serais plus, si un des geôliers, gagné par vous, ne m'avait donné les moyens de fuir, ici .. chez une royaliste, mon ennemie, ici, où j'ai le double bonheur d'être sauvé, et d'être sauvé par vous. Voilà mon crime!

LA COMTESSE. Dites votre gloire, Henri; j'étais bien résolue ce matin à vous sauver, mais maintenant... qu'ils viennent vous chercher auprès de moi!

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONIE *en habit de cheval.*

LÉONIE. Me voici, ma tante... Suis-je bien?

LA COMTESSE, *l'ajustant.* Très-bien, chère enfant; ta cravate un peu moins haute... (*A Henri.*) Charles, allez voir si mon frère est prêt. (*Henri sort.*)

LA COMTESSE, *à Léonie, tout en l'ajustant.* Qui t'a donné cette belle rose?

LÉONIE. M. de Grignon!

LA COMTESSE. Je ne l'ai pas encore vu d'aujourd'hui, notre cher hôte.

LÉONIE. Il monte... je l'ai laissé au bas du perron, admirant le cheval de mon oncle!

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, *au fond.* Quel bel animal! quel feu! quelle vigueur! qu'on doit être heureux de se sentir emporté sur cet ouragan vivant!

LA COMTESSE, *qui l'entend.* Le curieux, c'est qu'il le croit!

DE GRIGNON, *descendant la scène et apercevant la comtesse et Léonie qu'il salue.* Ah! Mademoiselle... madame la comtesse!...

LA COMTESSE. Bonjour, mon hôte!.. Ah çà, vous aurez donc toujours la manie de l'héroïsme! Je vous entendais là, tout à l'heure, vous extasier sur le bonheur de s'élancer sur un cheval indompté. Je parie que vous regrettez de n'avoir pas monté Bucéphale...

DE GRIGNON, *avec enthousiasme.* Vous dites vrai, Madame! c'est si beau... c'est... si... oh!..

LA COMTESSE. Vous ne trouvez pas le second adjectif... je vais vous rendre le service de vous interrompre; tenez, il y a là des journaux et des lettres!

DE GRIGNON. Pour moi?

LA COMTESSE. Oui, là.. sur la table.

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI.

HENRI. M. de Kermadio est aux ordres de Mademoiselle...

LA COMTESSE, *à Léonie.* Je vais te mettre à cheval... (*A de Grignon, qui va pour la suivre.*) Lisez votre lettre, lisez, je remonte à l'instant. Viens, Léonie... (*Elles sortent, suivies par Henri.*)

—

SCÈNE IX.

DE GRIGNON, *seul. Il la suit des yeux.* Quel est le mauvais génie qui m'a mis au cœur une passion insensée pour cette femme? une femme qui a été héroïque en Vendée, une femme qui adore le courage! Aussi, pour lui plaire, il n'est pas d'action intrépide que je ne rêve... pas de péril auquel je ne m'expose... en imagination!.. Dès que je pense à elle, rien ne m'effraie... je me crois un héros .. moi! un maître des requêtes, qui par état n'y suis pas obligé... et, quand je dis un héros... c'est que je le suis... en théorie! Par malheur, il n'en est pas tout à fait de même dans la pratique... C'est inconcevable! c'est inouï! il y a là un mystère qui ne peut s'expliquer que par des raisons de naissance!.. C'est dans le sang! Je tiens à la fois de ma mère, qui était le courage en personne, et de mon père, qui était la prudence même!.. Les imbéciles me diront à cela: Eh bien! Monsieur, restez toujours le fils de votre père; n'approchez pas du danger... (*Avec colère.*) Mais, est-ce que je le peux, Monsieur? est-ce que ma mère me le permet, Monsieur? Est-ce que, s'il pointe à l'horizon quelque occasion d'héroïsme, le maudit démon maternel qui s'agite en moi ne précipite pas ma langue à des paroles compromettantes? Est-ce que ma moitié héroïque ne s'offre pas, ne s'engage pas?.. comme tout à l'heure, à la vue de ce beau cheval fougueux et écumant que je brûlais d'enfourcher... parce qu'un autre était dessus... et si l'on m'avait dit: montez-le!.. alors mon autre moitié, ma moitié paternelle, l'aurait emporté, et adieu ma réputation!.. Ah! c'est affreux! c'est affreux! être brave... et nerveux!.. et penser que pour comble de maux, me voilà amoureux fou d'une femme dont la vue m'anime... m'exalte!.. Elle me fera faire quelque exploit, quelque sottise, j'en suis sûr... Jusqu'à présent je m'en suis assez bien tiré... je n'ai eu à dépenser que des paroles... mais cela ne durera peut-être pas... et alors... repoussé, méprisé par elle... (*Avec résolution.*) Il n'y a qu'un moyen d'en sortir! c'est de l'épouser!.. Une fois marié je suis père; une fois père, j'ai le droit d'être prudent avec honneur!.. Que dis-je?.. le droit!.. c'est un devoir... un père de famille se doit à sa femme et à ses enfants. Un bonapartiste insulte le roi devant moi... je ne peux pas le provoquer... je suis père de famille! Qu'il arrive une inondation, un incendie, une peste, je me sauve... je suis père de famille! Il faut donc se hâter d'être père de famille le plus tôt possible! (*Se mettant à la table à gauche et écrivant.*) Et pour cela risquons ma déclaration bien chaude, bien brûlante... comme je la sens... Plaçons-la ici... sous ce miroir... elle la verra... elle la lira... et espérons!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, *soutenant Léonie et entrant avec elle par le fond.*

LA COMTESSE, *dans la coulisse.* Louis!.. Joseph!..

DE GRIGNON. Elle appelle... (*Il va au fond au moment où la comtesse entre et l'aide à soutenir Léonie qu'ils placent tous les deux sur le canapé à droite.*)

DE GRIGNON. Qu'y a-t-il donc?

LA COMTESSE. Un accident; mais elle commence à reprendre ses sens.

DE GRIGNON. Elle n'est pas blessée?..

LA COMTESSE. Non, grâce au ciel, mais je crains que la secousse, l'émotion... Sonnez donc, mon ami, je vous prie...

DE GRIGNON. Que désirez-vous?

LA COMTESSE. Qu'on aille à l'instant à Saint-Andéol chercher le médecin.

DE GRIGNON. J'y vais moi-même et je le ramène.

LA COMTESSE. J'accepte; vous êtes bon!

DE GRIGNON, *à part.* J'aime autant ne pas être là quand elle lira mon billet... (*Haut.*) Je pars et je reviens. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, LÉONIE, *assise.*

LÉONIE, *encore sans connaissance.* Ma tante!.. ma tante! si vous saviez... je n'y puis croire encore... J'étais si en colère... c'est-à-dire si ingrate! ce pauvre jeune homme à qui je dois la vie!

LA COMTESSE. Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, *revenant à elle.* C'est une aventure si étonnante... ou plutôt... si heureuse! Imaginez-vous, ma tante, que Charles... (*Se reprenant.*) non, monsieur Henri... non... je disais bien!.. Charles... ce pauvre Charles...

LA COMTESSE, *vivement.* Tu sais tout!

LÉONIE, *avec joie.* Eh oui, sans doute!

LA COMTESSE, *avec effroi.* O ciel!

LÉONIE, *vivement et se levant du canapé.* Je me tairai, ma tante, je me tairai, je vous le jure... Je vous aiderai à le protéger, à le défendre... j'y suis bien forcée maintenant... ne fût-ce que par reconnaissance...

LA COMTESSE, *avec impatience.* Mais tout cela ne m'explique pas...

LÉONIE, *avec joie.* C'est juste... il me semble que tout le monde doit savoir... et il n'y a que moi... c'est-à-dire nous deux... Voilà donc que nous galopions dans le parc avec mon oncle, quand tout à coup son cheval prend peur, la ponette en fait autant et m'emporte du côté du bois. Déjà ma jupe s'était accrochée à une branche; j'allais être arrachée de ma selle, et traînée peut-être sur la route, quand Charles.... monsieur Charles, se précipite à terre, se jette hardiment au-devant de la ponette, l'arrête d'une main, me retient de l'autre et me dépose à moitié évanouie sur le gazon.

LA COMTESSE. Brave garçon!

LÉONIE. Et malgré cela, j'étais d'une colère...

LA COMTESSE. Tu lui en voulais de te sauver?

LÉONIE. Non pas de me sauver, mais de me sauver avec si peu de respect! Imaginez-vous, ma tante, qu'il me prenait les mains pour me les réchauffer... qu'il me faisait respirer un flacon... je vous demande si un domestique doit avoir un flacon... et qu'il répétait sans cesse, comme il aurait fait pour son égale... Pauvre enfant! pauvre enfant!.. Je ne pouvais pas répondre, parce que j'étais évanouie... mais j'étais très en colère, en dedans. Et lorsqu'en ouvrant les yeux, je le trouvai à mes genoux... presque aussi pâle que moi, et qu'il me tendit la main en me disant : Eh bien! chère demoiselle, comment vous trouvez-vous?.. mon indignation fut telle que je répondis par un coup de cravache dont je frappai la main qu'il osait me tendre... puis je fondis en larmes... sans savoir pourquoi...

LA COMTESSE, *avec un commencement d'inquiétude.* Eh bien, après?

LÉONIE. Après!.. Jugez de ma surprise, de ma joie, quand je le vis se relever en souriant... découvrir sa tête avec une grâce charmante, et me dire, après m'avoir saluée : Que votre légitime orgueil ne s'alarme pas de ma témérité, Mademoiselle; celui qui a osé tendre la main à mademoiselle de Villegontier, ce n'est pas Charles, le valet de chambre, c'est M. Henri de Flavigneul, le proscrit.

LA COMTESSE. Ah! le malheureux! il se perdra!

LÉONIE. Se perdre, parce qu'il m'a confié son secret!

LA COMTESSE. Qui me dit que tu sauras le garder?

LÉONIE. Vous croyez mon cœur capable de le trahir!..

LA COMTESSE. Le trahir!.. Dieu me garde d'un tel soupçon!.. mais c'est ta bonté même, ce sont tes craintes qui le trahiront!

LÉONIE, *avec élan.* Ah! ne redoutez rien... je serai forte... il s'agit de lui!

LA COMTESSE, *vivement.* De lui!

LÉONIE, *avec abandon.* Pardonnez-moi!.. Je ne puis vous cacher ce qui se passe dans mon âme... Mais pourquoi vous le cacher, à vous? Eh bien, oui, une force, une joie ineffable remplissent mon cœur tout entier... J'étais si malheureuse depuis quinze jours; je ne pouvais m'expliquer à moi-même ce que je ressentais... ou plutôt je ne l'osais pas : c'était de la honte, de la colère... je me sentais entraînée vers un abîme, et cependant j'y tombais avec joie.

LA COMTESSE, *avec anxiété.* Que veux-tu dire?..

LÉONIE. Je comprends tout maintenant... Si j'étais aussi indignée contre lui... et contre moi, ma tante, c'est que je l'aimais!..

LA COMTESSE, *avec explosion.* Vous l'aimez!..

LÉONIE. Qu'avez-vous donc?..

LA COMTESSE, *froidement.* Rien!.. rien!.. Vous l'aimez!..

LÉONIE. Vous semblez irritée contre moi, chère tante....

LA COMTESSE, *de même.* Irritée!.. moi... non!.. je ne suis pas irritée... Pourquoi serais-je irritée?

LÉONIE. Je l'ignore!.. peut-être... est-ce de ma confiance trop tardive... Je vous aurais dit plus tôt mon secret si je l'avais su plus tôt!

LA COMTESSE. Qui vous reproche votre manque de confiance?.. Laissez-moi... j'ai besoin d'être seule!..

LÉONIE, *avec douleur.* Oh! mais... vous m'en voulez!..

LA COMTESSE, *avec impatience.* Mais non, vous dis-je.

LÉONIE. Vous ne m'avez jamais parlé ainsi! vous ne me dites plus... *toi*...

LA COMTESSE, *avec émotion.* Tu pleures?.. Pardon, chère enfant, pardon! Si je t'ai affligée, c'est que moi-même... je souffrais... oh! cruellement!.. je souffre encore... Laisse-moi seule un moment... je t'en prie! (*Elle regarde Léonie, puis l'embrasse vivement.*) Va-t'en! va-t'en!..

LÉONIE, *en s'en allant.* A la bonne heure, au moins. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, *seule.* Elle l'aime! Pourquoi ne l'aimerait-elle pas?.. N'est-elle pas jeune comme lui? riche et noble comme lui?.. Pourquoi donc souffré-je tant de cette pensée? Pourquoi, pendant qu'elle me parlait... ressentais-je contre elle un sentiment de colère... d'aversion, de... Non, ce n'est pas possible! depuis quinze jours ne veillais-je pas sur lui comme une amie... ne lui parlais-je pas comme une mère?.. ce matin, ne l'ai-je pas remercié de ce qu'il m'appelait ma sœur?.. Ah! malgré moi le voile tombe!.. ce langage maternel n'était qu'une ruse de mon cœur pour se tromper lui-même... je ne cherchais dans ces titres menteurs de sœur ou de mère qu'un prétexte, que le droit de ne lui rien cacher de ma tendresse... Ce n'est pas de l'intérêt... de l'amitié... du dévouement... c'est de l'amour!.. J'aime!.. (*Avec effroi.*) J'aime!.. moi! et ma rivale, c'est l'enfant de mon cœur, c'est un ange de grâce, de bonté... Ah! tu n'as qu'une résolution à prendre! renferme, renferme ta folle passion dans ton cœur comme une honte, cache-la, étouffe-la!.. (*Après un moment de silence.*) Je ne peux pas! Depuis que ce feu couvert a éclaté à mes propres yeux, depuis que je me suis avoué mon amour à moi-même... il croît à chaque pensée, à chaque parole!.. je le sens qui m'envahit comme un flot qui monte!.. (*Avec résolution.*) Eh bien! pourquoi le combattre? Léonie aime Henri, c'est vrai... mais lui, il ne l'aime pas encore... il aurait parlé s'il l'aimait... elle me l'aurait dit s'il avait parlé... (*Avec joie.*) Il est libre! eh bien, qu'il choisisse!.. Elle est bien belle déjà... on dit que je le suis encore... Qu'il prononce!.. (*Avec douleur.*) Pauvre enfant!.. elle l'aime tant!.. Ah Dieu! je l'aime mille fois davantage! Elle aime, elle, comme on aime à seize ans, quand on a l'avenir devant soi et que le cœur est assez riche pour guérir, se consoler, oublier et renaître!.. mais à trente ans notre amour est notre vie tout entière... Allons! il faut lutter avec elle!.. luttons... non pas de ruse ou perfidie féminine... non! mais de dévouement, d'affection, de charme... On dit que j'ai de l'esprit, servons-nous-en... Léonie a ses seize ans, qu'elle se défende!.. et si je triomphe aujourd'hui... ah! je réponds de l'avenir... je rendrai Henri si heureux que son bonheur m'absoudra du mien! (*Après un moment de silence.*) Mais triompherai-je? sais-je seulement s'il m'est permis de lutter?.. qui me l'apprendra? Quand on a un grand nom, du crédit, de la fortune... ceux qui nous entourent nous disent-ils la vérité?.. (*Elle prend sur la table à gauche un miroir.*) Ma main tremble en prenant ce miroir... ce n'est pas le trouble de la coquetterie... non! c'est mon cœur qui fait trembler ma main... je ne me trouverai jamais telle que je voudrais être... ne regardons pas!.. (*Après un moment d'hésitation, elle regarde, fait un sourire et dit ensuite.*) Oui... mais il en a trompé tant d'autres! (*Elle remet le miroir sur la table et aperçoit la lettre que de Grignon avait mise dessous.*) Quelle est cette lettre?.. A madame la comtesse d'Autreval... (*Regardant la signature.*) De M. de Grignon! Eh bien... lisons!.. (*Au moment où elle ouvre la lettre, de Grignon paraît au fond.*)

—

SCÈNE XIII.

LA COMTESSE, DE GRIGNON.

DE GRIGNON, *au fond.* Elle tient ma lettre!

LA COMTESSE, *lisant.* Qu'ai-je lu?

DE GRIGNON, *au fond.* Elle ne semble pas trop irritée!

LA COMTESSE, *continuant de lire.* Oui... oui... c'est bien le langage d'un amour vrai... l'accent de la passion... le cri du cœur!

DE GRIGNON, *à part.* Elle se parle à elle-même...

LA COMTESSE, *tenant toujours la lettre.* Il m'aime!.. on peut donc m'aimer encore!.. il demande ma main!.. on peut donc songer à m'épouser encore!

DE GRIGNON, *s'avançant.* Ma foi... je me risque! (*Il fait un pas en se mettant à tousser.*)

LA COMTESSE, *se retournant et l'apercevant.* Est-ce vous qui avez écrit cette lettre?

DE GRIGNON. Cette lettre... celle que tout à l'heure... (*A part.*) Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE, *vivement.* Répondez... est-ce vous?

DE GRIGNON. Eh bien! oui, Madame.

LA COMTESSE, *de même.* Et ce qu'elle contient est bien l'expression de votre pensée?

DE GRIGNON. Certainement.

LA COMTESSE. Vous m'aimez!.. vous me demandez ma main?

DE GRIGNON. Et pourquoi pas?

LA COMTESSE. Vous, à vingt-cinq ans!

DE GRIGNON. Eh! qu'importe l'âge! tout ce que je sais tout ce que je peux vous dire... c'est que vous êtes jeune et belle... ce que je sais, c'est que je vous aime.

LA COMTESSE, *avec joie.* Vous m'aimez?

DE GRIGNON. Et dussiez-vous ne pas me le pardonner... dussiez-vous m'en vouloir!

LA COMTESSE, *de même.* Vous en vouloir! mon ami, mon véritable ami... ainsi, c'est bien certain, vous m'aimez? vous me trouvez belle?.. Ah! jamais paroles ne m'ont été si douces... et si vous saviez... si je pouvais vous dire...

DE GRIGNON. Ah! je n'en demande pas tant... l'émotion... le trouble où je vous vois suffiraient à me faire perdre la raison. (*On entend en dehors à droite le bruit d'un orchestre.*)

LA COMTESSE. Qu'est-ce que cela?

DE GRIGNON. Ah! mon Dieu! j'oubliais... une surprise... une fête... la vôtre.

LA COMTESSE. Ma fête!.. je n'y pensais plus.

DE GRIGNON. Mais nous y pensions, nous et votre nièce... et là, dans le grand salon, vos amis, les habitants du village... tous vos gens...

LA COMTESSE. Mes gens!

DE GRIGNON. Bal champêtre et concert.

LA COMTESSE. Un bal! un concert!.. (*A part.*) Il sera là. (*Haut.*) Oh! merci, mon ami, venez, venez, nous danserons...

DE GRIGNON. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Nous chanterons..

DE GRIGNON. Oui, Madame.

LA COMTESSE. Pour eux!.. avec eux!..

DE GRIGNON. Oui, Madame.

LA COMTESSE, *à part.* Il sera là!.. il nous entendra... il nous jugera... (*A de Grignon.*) Venez, mon ami, je suis si heureuse.

DE GRIGNON. Et moi donc!

LA COMTESSE. Venez, venez! (*Ils sortent par la porte à droite.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

—

SCENE PREMIÈRE.

DE GRIGNON, *sortant de l'appartement à droite, puis* MONTRICHARD, *entrant par le fond.*

DE GRIGNON. C'est étonnant!.. depuis l'aveu qu'elle m'a fait... elle ne me regarde plus!.. Et pourtant... quand je me rappelle son trouble de ce matin, sa physionomie... tout me dit que je suis aimé... tout... excepté elle!.. Ah! c'est qu'une lettre passionnée... des paroles brûlantes ne suffisent pas pour la connaissance de mon amour... il faudrait des preuves réelles... des actions... (*Remontant le théâtre et voyant M. de Montrichard qui entre précédé d'un maréchal des logis de dragons, auquel il parle bas.*) Quel est cet étranger?

MONTRICHARD, *au dragon.* Que mes ordres soient exécutés de point en point! Rien de plus, rien de moins!.. vous entendez.

LE DRAGON, *saluant et se retirant.* Oui, monsieur le préfet.

MONTRICHARD, *s'avançant et saluant de Grignon.* Madame la comtesse d'Autreval, Monsieur?

DE GRIGNON. Elle est au salon, environnée de tous ses amis, dont elle reçoit les bouquets... C'est sa fête... mais dès qu'elle saura que M. le préfet du département...

MONTRICHARD. Vous me connaissez, Monsieur?

DE GRIGNON. Je viens d'entendre prononcer votre nom, (*Faisant quelques pas vers le salon.*) et je vais...

MONTRICHARD. Ne vous dérangez pas, de grâce! rien ne me presse! Quand on est porteur de fâcheuses nouvelles...

DE GRIGNON. Ah! mon Dieu!

MONTRICHARD. La comtesse que je connais depuis longtemps, a toujours été parfaite pour moi, et, dernièrement encore, le ministre ne m'a pas laissé ignorer qu'elle avait parlé en ma faveur.

DE GRIGNON. Elle est fort bien en cour! et je conçois qu'il vous soit pénible...

MONTRICHARD. Pour la première visite que je lui fais.....

GRIGNON. De lui apporter une mauvaise nouvelle.

MONTRICHARD, *froidement.* Plusieurs, Monsieur.

DE GRIGNON, *effrayé.* Et lesquelles?

MONTRICHARD. Lesquelles?.. mais d'abord une qui est assez grave, le feu vient de prendre à l'une des fermes de madame la comtesse.

DE GRIGNON. Vous en êtes sûr?

MONTRICHARD. Nous l'avons aperçu de la grande route où nous passions, et comme je ne pouvais détacher aucun des gens de mon escorte... pour des motifs sérieux...

DE GRIGNON. Ah!

MONTRICHARD. Oui, fort sérieux! J'ai dirigé sur la ferme tous les paysans que j'ai rencontrés sur mon chemin, ordonnant qu'on m'envoyât au plus tôt des nouvelles de l'incendie. (*Il remonte le théâtre.*)

DE GRIGNON, *sur le devant du théâtre.* Un incendie!.. Quelle belle occasion d'héroïsme!.. Si j'y allais!.. Quel effet sur la comtesse, quand elle demandera où donc est M. de Grignon? et qu'on lui répondra : il est au feu... pour vous... pour vous, comtesse!.. (*A Montrichard.*) Monsieur, cette ferme est-elle loin d'ici?...

MONTRICHARD. A une demi-lieue à peine, et si l'on pouvait y envoyer une pompe à incendie...

DE GRIGNON, *avec chaleur.* Une pompe?.. j'y vais moi-même... Il y en a une à la ville voisine, et je cours ..

MONTRICHARD. Très-bien, Monsieur, très-bien!.. Mais attendez... on ne vous la confierait peut-être pas sans un ordre de moi, et si vous le permettez...

DE GRIGNON. Si je le permets!.. (*Montrichard se met à la table de gauche et cherche autour de lui ce qu'il faut pour écrire ; ne le trouvant pas, il tire un carnet de sa poche et trace quelques lignes au crayon.*)

DE GRIGNON, *se promenant pendant ce temps avec agitation.* Est-il un plus beau rôle que celui de sauveur dans un incendie!.. marcher sur des poutres enflammées!.. disparaître au milieu des tourbillons de fumée et de feu... au moment le plus terrible... quand la toiture va s'écrouler... Voir tout à coup à une fenêtre un vieillard, une femme qui tend vers vous les bras, en s'écriant : Sauvez-moi! sauvez-moi!.. Alors, s'élancer au milieu des cris de la foule : Vous allez vous perdre!.. N'importe!.. C'est une mort certaine!.. N'importe!.. (*S'interrompant et s'adressant à Montrichard.*) Le fermier a-t-il des enfants?..

MONTRICHARD, *écrivant toujours.* Trois... je crois...

DE GRIGNON, *avec joie.* Trois enfants... quel bonheur!.. (*A Montrichard.*) En bas âge?..

MONTRICHARD, *écrivant toujours.* Oui...

DE GRIGNON, *à part.* Tant mieux! c'est plus facile à sauver!.. Puis, rendre trois enfants à leur mère!.. Et comme la comtesse me recevra, quand je reviendrai escorté par tous les hommes de la ferme... porté sur un brancard de feuillages... les vêtements brûlés... le visage noirci... Ah! ma tête s'exalte... Donnez... donnez, Monsieur!.. J'y vais... j'y cours!

MONTRICHARD, *lui remettant le billet.* A merveille!.. (*A part.*) Quel enthousiasme dans ce jeune homme!.. (*A de Grignon qui a fait un pas pour s'éloigner.*) Veuillez en même temps vous informer de ce pauvre garçon de ferme que nous avons rencontré sur la route, et qu'on rapportait blessé du lieu de l'incendie.

DE GRIGNON, *commençant à avoir peur.* Ah!.. ah!.. blessé!.. légèrement, sans doute...

MONTRICHARD. Hélas! non... la peau lui tombait du visage comme s'il avait été brûlé vif...

DE GRIGNON. Ah!.. la peau... lui... tombait...

MONTRICHARD. Le plus dangereux... c'est une poutre qui lui a enfoncé trois côtes...

DE GRIGNON. Enfoncé trois côtes!.. voyez-vous cela!.. En voulant porter secours?..

MONTRICHARD. Oui, Monsieur. Mais partez, partez!..

DE GRIGNON, *immobile et restant sur place.* Oui... Monsieur... le temps de faire seller un cheval... par mon domestique... qui en même temps pourrait bien y aller lui-même... car enfin... cela le regarde... dès qu'il s'agit de porter une lettre... il s'en acquittera mieux que moi... il ira plus vite...

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE *entre dans ce moment, et s'adressant à M. de Montrichard.* Monsieur le préfet, un exprès arrive, annonçant que le feu est éteint!

MONTRICHARD. Tant mieux!

DE GRIGNON, *vivement.* Eteint!.. Quelle fatalité!.. au moment où j'y allais! (*A Montrichard.*) Car j'y allais, vous l'avez vu, je partais...

LE BRIGADIER, *bas, à Montrichard.* Le sous-lieutenant

LÉONIE. Ma tante... ma tante!... si vous saviez... — Acte 1er, scène 2.

a placé à l'extérieur tous nos hommes, comme vous l'aviez indiqué... mais il a de nouveaux renseignements dont il voudrait faire part à monsieur le préfet.

MONTRICHARD, *à part*. Très-bien... Je tiens à les connaître et à les vérifier avant de voir la comtesse... (*Haut, à de Grignon.*) Veuillez, Monsieur, ne pas parler de mon arrivée à madame d'Autreval, car un devoir imprévu m'oblige à vous quitter; mais je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

DE GRIGNON, *se promenant avec agitation*. Malédiction!.. Il n'y eut jamais une occasion pareille!.. un incendie que j'aurais trouvé éteint! de l'héroïsme et pas de danger! Ah! si jamais j'en rencontre un autre!.. Voici la comtesse!..Toujours rêveuse, comme ce matin... Mais est-ce à moi qu'elle pense?.. (*S'approchant d'elle.*) Madame...

—

SCÈNE II.

DE GRIGNON, LA COMTESSE *sortant de l'appartement à droite.*

LA COMTESSE, *distraite*. Ah! c'est vous, mon cher de Grignon!..

DE GRIGNON, *à part*. Elle a dit mon cher de Grignon!..

LA COMTESSE, *qui a l'air préoccupé et regarde dans la salle de bal*. Eh! pourquoi donc n'êtes-vous pas dans la salle de bal? Un bal champêtre au milieu du salon : le château et la ferme... grands seigneurs et femmes de chambre.

DE GRIGNON. J'étais ici... m'occupant de vos intérêts... Une de vos fermes où le feu avait pris... mais il est éteint, par malheur pour moi...

LA COMTESSE, *distraite*. Comment cela?

DE GRIGNON, *avec chaleur*. J'aurais été si heureux de m'exposer pour vous!.. car, sachez-le bien, je vous aime plus que moi-même... plus que ma vie.

LA COMTESSE, *riant, mais rêveuse.* C'est beaucoup!

DE GRIGNON. Vous en doutez?

LA COMTESSE. Vous m'aimez bien, je le crois; mais plus que la vie... non! Vous n'assistiez seulement pas à notre concert.

DE GRIGNON, *avec enthousiasme.* J'y étais, Madame! j'ai entendu votre admirable duo avec votre nièce... Quel enthousiasme général!.. vos gens eux-mêmes, qui écoutaient de l'antichambre.. étaient ravis... transportés... un surtout... votre nouveau domestique...

LA COMTESSE, *vivement.* Charles!..

DE GRIGNON. Oui, Charles... il criait brava encore plus fort que moi...

LA COMTESSE, *avec affectation.* Ah! ce cher de Grignon, que j'accusais... que je méconnaissais!..

DE GRIGNON, *à part.* Je l'ai ramenée enfin au même point que ce matin.

LA COMTESSE. Ainsi, vous et Charles, vous m'applaudissiez?..

DE GRIGNON, *apercevant Henri qui entre par le fond.* Mais certainement... Et tenez, il pourrait vous le dire lui-même, car le voici qui vient de ce côté...

LA COMTESSE, *à part.* Lui!.. (*Vivement, à de Grignon.*) Mon ami... j'ai eu des torts avec vous... je veux les réparer... Allez m'attendre dans le salon, et nous ouvrirons le bal ensemble...

DE GRIGNON, *avec ivresse.* J'y cours... Madame... j'y cours! (*S'éloignant par la droite.*) Cela va bien! cela va bien!

—

SCÈNE III.

LA COMTESSE, *puis* HENRI.

HENRI. C'est vous, enfin, comtesse; je vous cherchais de tous côtés...

LA COMTESSE, *émue.* Et pourquoi donc, Henri?

HENRI, *avec exaltation.* Pourquoi? pour vous dire tout ce que j'ai dans l'âme! le dire si je le puis... car comment exprimer ce que j'ai ressenti... puisque personne n'a jamais vu ce que je viens de voir... n'a jamais entendu ce que je viens d'entendre!..

LA COMTESSE, *souriant, mais émue.* Quel enthousiasme! et qui donc a pu le causer?

HENRI. Qui? vous et elle!..

LA COMTESSE. Comment?

HENRI. Elle et vous!.. vous deux, que je ne veux plus séparer dans ma pensée; vous deux, qui venez de m'apparaître unies, confondues... comme deux sœurs!

LA COMTESSE, *riant.* Ou comme deux roses sur la même tige... ou comme deux étoiles dans la même constellation... Mais cependant, avouez-le, la rose cadette était la plus belle!

HENRI. Comment vous le dire, puisque je ne le sais pas moi-même? Aucune n'était la plus belle... car elles s'embellissaient l'une l'autre, car le front pur et angélique de la plus jeune faisait ressortir le front poétique et brillant de l'aînée!.. Vous souriez... que serait-ce donc... si je vous racontais mes impressions pendant le duo que vous avez chanté ensemble...

LA COMTESSE, *gaiement.* Racontez... racontez... je suis curieuse de voir comment vous sortirez de cet embarras...

HENRI, *gaiement.* Je n'en sortirai pas... et mon bonheur est dans cet embarras même...

LA COMTESSE. C'est fort original!

HENRI. Grâce à ma bienheureuse livrée, j'étais mêlé à vos fermiers et à vos gens... Eh bien!.. à peine vos premières notes entendues, car c'était vous qui commenciez, à peine votre belle voix touchante eut-elle attaqué ce cantabile admirable, que des larmes coulèrent de tous les yeux...

LA COMTESSE. Prenez garde!.. vous allez être infidèle à la seconde étoile!..

HENRI. Vos railleries ne m'arrêteront pas... Ces intelligences incultes... ces oreilles grossières devenaient fines et délicates en vous écoutant... elles ne se rendaient compte de rien, et cependant elles comprenaient tout!..

LA COMTESSE. Et Léonie?..

HENRI. Elle parut à son tour... et, je vous l'avoue, quand elle commença, une sorte de pitié me saisit pour elle... Pauvre enfant!.. me dis-je... comme elle va paraître gauche et inexpérimentée!..

LA COMTESSE, *avec plus de vivacité.* Eh bien?..

HENRI. Eh bien, j'avais raison!.. Son inexpérience se trahissait dans chaque note... mais je ne sais comment cette inexpérience avait un charme que je ne puis rendre!..

LA COMTESSE. Ah!..

HENRI. On ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant cette voix enfantine après la vôtre... et cependant, ce contraste même lui prêtait quelque chose de naïf... de frais...

LA COMTESSE. Prenez garde!.. voici la première étoile qui pâlit à son tour...

HENRI, *avec chaleur.* Non!.. non!.. car les voici toutes deux réunies! car l'ensemble du duo commence, car votre voix émouvante et passionnée se mêle à son chant timide et pur... Oh! alors... alors... il sortit de ce mélange je ne sais quelle impression qui tenait de l'enchantement. Ce n'étaient plus seulement vos deux voix qui se confondaient, c'étaient vos deux personnes... vous ne formiez plus qu'un seul être! charmant... complet... représentant à la fois la jeune fille et la femme, tout semblable enfin à un rameau de cet arbre fortuné qui croît sous le ciel de Naples, et porte sur une même branche et des fleurs et des fruits!

LA COMTESSE, *à part.* J'espère!

HENRI, *poussant un cri.* Ah! mon Dieu!

LA COMTESSE. Qu'avez-vous?

HENRI. Une contredanse que j'ai promise.

LA COMTESSE. A qui?

HENRI. A Catherine, votre fermière, vis-à-vis mademoiselle Léonie, votre nièce, contredanse que j'oubliais près de vous.

LA COMTESSE, *avec joie.* Est-il possible!

HENRI. Heureusement l'orchestre n'a pas encore donné le signal... et je cours...

LA COMTESSE. Oui, mon ami... il ne faut pas faire attendre... madame Catherine la fermière... Allez!.. allez!.. (*Pendant qu'Henri sort par la porte de droite, après avoir baisé la main de la comtesse qui le suit des yeux, Léonie entre doucement par la porte du fond, et s'approchant de la comtesse.*)

LÉONIE. Ma tante!..

LA COMTESSE. Toi! Je te croyais invitée pour cette contredanse...

LÉONIE. Oui.

LA COMTESSE. Eh bien! tu n'y vas pas?

LÉONIE. C'est qu'auparavant j'aurais un conseil à vous demander.

LA COMTESSE. Comment?..

LÉONIE. Je vais vous dire... Pendant que je chan-

tais... j'ai vu des larmes dans ses yeux... à lui ! et c'est déjà un bon commencement... Cela prouve que je ne lui déplais pas .. n'est-ce pas, ma tante?

LA COMTESSE. Sans doute...

LÉONIE. Mais c'est qu'il m'a priée de lui faire vis-à-vis, et j'ai une grande peur que ma danse ne vienne détruire le bon effet de mon chant... j'ai envie de ne pas danser.

LA COMTESSE. Y penses-tu?

LÉONIE. J'ai tant de défauts en dansant... Hier encore, vous me le disiez vous-même... trop de roideur dans le bras... les épaules pas assez effacées...

LA COMTESSE, *avec franchise*. Et malgré cela tu étais charmante.

LÉONIE, *vivement*. Vraiment?..

LA COMTESSE, *s'oubliant*. Que trop!

LÉONIE. Ah! tant mieux! (*Avec contentement.*) Je vais danser, ma tante, je vais danser; (*Gaiement.*) et puis je tâcherai de me corriger... et la première fois que je danserai avec lui... ce qui ne tardera pas, je l'espère... (*S'arrêtant.*)

LA COMTESSE. Eh bien!.. qui te retient?..

LÉONIE. Un autre conseil que j'aurais encore à vous demander... un conseil... pour lui plaire... (*Elle regarde autour d'elle avec inquiétude.*) Nous avons le temps encore...

LA COMTESSE, *à part*. Moi, lui apprendre?.. Eh bien oui ! Si Henri me choisit après cela... c'est bien moi qu'il aimera.

LÉONIE, *à demi-voix*. C'est pour ma coiffure... Si je plaçais comme vous, quelque ornement dans mes cheveux... une fleur... ou plutôt... (*Montrant un bracelet.*) ce bracelet de perles.

LA COMTESSE, *vivement*. Enfant ! qui ne sais pas que la plus belle couronne de la jeunesse, c'est la jeunesse elle-même, et qu'en voulant parer un front de seize ans, on le dépare...

LÉONIE. Eh bien... je ne mettrai rien... Merci, ma tante... adieu, ma tante!.. (*Elle fait un pas pour s'éloigner.*) Ah! j'oubliais... S'il me parle en dansant... que lui dirai-je?.. j'ai peur de rester court, et de lui paraître sotte par mon silence... Ah! ma tante, conseillez-moi; donnez-moi un sujet de conversation...

LA COMTESSE. Moi!

LÉONIE. Vous avez tant d'esprit, et votre esprit lui plaît tant !

LA COMTESSE, *vivement*. Il te l'a dit?

LÉONIE. Pendant plus d'un quart d'heure; ainsi il me semble que des paroles inspirées par vous garderaient quelque chose de votre grâce à ses yeux...

LA COMTESSE, *à part*. Quelle singulière pensée lui vient là?..

LÉONIE, *vivement*. J'y suis ! oui... oui... voilà mon sujet!.. je suis certaine de lui plaire!.. je parlerai...

LA COMTESSE. De quoi?..

LÉONIE. De vous!.. Sur ce chapitre-là, je réponds de mon éloquence!

LA COMTESSE, *avec effusion*. Ah! bonne et tendre nature... je veux...

LÉONIE. J'entends la voix de M. Henri...

LA COMTESSE. Henri!.. (*A part.*) Quand il est là je ne vois plus que lui !

LÉONIE. Il m'attend... il me semble qu'il m'appelle... Adieu, ma tante... adieu!.. (*Elle sort par la droite.*)

—

SCÈNE IV.

LA COMTESSE, *seule, regardant dans la salle du bal*. Elle le rejoint... la contredanse commence... il est vis-à-vis d'elle... comme il la regarde!.. Il oublie que c'est à lui de danser. — Ils traversent... il lui donne la main... Mais que vois-je?.. elle pâlit... la consternation se peint sur son visage? Que dis-je? sur tous les visages! Henri s'élance dans la cour, et Léonie revient éperdue...

—

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LÉONIE, *rentrant*.

LA COMTESSE. Qu'as-tu? au nom du ciel, qu'as-tu?

LÉONIE, *éperdue*. Des soldats... des dragons...

LA COMTESSE. Des soldats!

LÉONIE. Ils entourent le château, et des gendarmes viennent d'entrer dans la cour.

LA COMTESSE. Ciel!

LÉONIE. Ils viennent l'arrêter!

LA COMTESSE. C'est impossible! venir l'arrêter chez moi, comtesse d'Autreval!.. c'est impossible, te dis-je. Du calme! du calme!

LÉONIE. Du calme!.. vous pouvez en avoir, vous, ma tante . vous ne l'aimez pas!

LA COMTESSE. Tu crois? (*A part.*) Oh! s'il est en péril, il verra bien laquelle de nous deux l'aime le plus! (*Apercevant Henri qui entre et courant à lui.*)

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; HENRI *entrant par le fond*.

LA COMTESSE, *l'apercevant*. Eh bien?

HENRI, *gaiement*. Eh bien?.. ce sont effectivement des dragons qui me cherchent, de vrais dragons.

LA COMTESSE. Qui vous l'a appris?

HENRI. L'officier lui-même, que j'ai interrogé adroitement.

LÉONIE. Comment avez-vous osé?..

HENRI, *gaiement*. Il me semble que cela m'intéresse assez pour que je m'en informe...

LA COMTESSE. Mais enfin, que vous a-t-il dit?

HENRI. Qu'il venait pour arrêter M. Henri de Flavigneul... C'est assez clair, ce me semble.

LÉONIE. Perdu!

HENRI. Est-ce que le malheur peut m'atteindre entre vous deux?..

LA COMTESSE. Il dit vrai; à nous deux de le sauver!

HENRI. Permettez! à nous trois... car je demande aussi à en être. Voyons... cherchons quelque bon déguisement, bien original...

LA COMTESSE. Toujours du roman!...

HENRI. En connaissez-vous un plus charmant?.. (*A la comtesse.*) Ne me grondez pas : je me mets sous vos ordres.

LA COMTESSE. Sachons d'abord quels sont nos ennemis...

HENRI. Oui, mon général...

LA COMTESSE. Comment se nomme l'officier des dragons?

HENRI. Je l'ignore, mon général, mais il est accompagné du nouveau préfet, le terrible baron de Montrichard...

LÉONIE, *éperdue*. Terrible!oh! je meurs d'épouvante.

LA COMTESSE, *passant près d'elle.* Mais ne pleure donc pas ainsi, malheureuse enfant!

LÉONIE. Je ne peux pas m'en défendre!

LA COMTESSE. Eh! crois-tu donc que la frayeur ne m'oppresse pas comme toi? mais je pense à lui, et ma douleur même me donne du courage...

HENRI, *à la comtesse qui remonte vers le fond.* Qu'elle est belle!

LÉONIE, *essuyant ses yeux, mais pleurant toujours.* Oui, ma tante... oui!.. je vais essayer...

HENRI, *à Léonie.* Qu'elle est touchante!.. mon danger, je te bénis!.. (*A la comtesse.*) Fâchez-vous... accusez-moi... je dirai toujours... ô mon danger, je te bénis!.. Sans lui, vous verrais-je toutes deux à mes côtés, me plaignant, me défendant... Ah! vienne la sentence elle-même... je ne la regretterai pas... puisque, grâce à elle, je puis vous inspirer... (*A Léonie.*) à vous, tant de terreur... (*A la comtesse.*) à vous, tant de courage!

LA COMTESSE. Vous êtes insupportable avec vos madrigaux... pensons au baron... S'il ose venir ici, c'est qu'il sait tout... c'est qu'on nous a trahis...

HENRI, *avec insouciance.* Eh! qui donc? est-ce que ma tête est mise à prix? est-ce que ma capture vaut une trahison?

LA COMTESSE. Il y a des gens qui trahissent pour rien.

HENRI, *souriant.* Il y a encore du désintéressement..

LA COMTESSE. Taisez-vous? on vient.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Monsieur le baron de Montrichard, qui s'est déjà présenté chez madame la comtesse, fait demander si elle veut bien lui faire l'honneur de le recevoir?

LÉONIE. Ciel!

LA COMTESSE. Certainement, avec plaisir. (*Le domestique sort.*) Le baron!.. et rien de décidé encore!

LÉONIE, *à Henri.* Fuyez, Monsieur, fuyez.

LA COMTESSE. Au contraire!.. qu'il reste!

HENRI. Vous avez une idée?

LA COMTESSE. Non, pas encore! mais il faut que vous restiez! que M. de Montrichard vous voie... vous voie comme domestique. On soupçonne plus difficilement ceux qu'on a vus d'abord sans les soupçonner...

HENRI. Comme c'est vrai!

LÉONIE. Que vous êtes heureuse, ma tante, d'avoir tant de présence d'esprit!.. comment faites-vous donc?..

LA COMTESSE, *avec force.* Je meurs d'angoisse, ma fille! Allons, éloigne-toi... il faut que je sois seule avec le baron...

HENRI. Seule?.. oh! non pas!.. je veux savoir ce que vous lui direz...

LA COMTESSE. Vous... bien entendu... (*A Léonie.*) Va!.. (*Léonie sort.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant.* Monsieur le baron de Montrichard!

HENRI, *à part.* C'est original!

—

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, HENRI, *se tenant au fond à l'écart,* MONTRICHARD.

LA COMTESSE, *allant vivement à Montrichard.* Ah!.. monsieur le baron... que je suis heureuse de vous voir!.

MONTRICHARD. Je venais d'abord, Madame, vous adresser mes remercîments...

LA COMTESSE. Pour votre préfecture? eh bien, je les mérite; vous aviez un adversaire redoutable... mais j'ai tant cabalé... tant intrigué... car vous m'avez fait faire des choses dont je rougis... que j'ai fini par l'emporter...

MONTRICHARD. Que de grâces à vous rendre, Madame!.. Et qui donc a pu me valoir un si honorable patronage?

LA COMTESSE. Votre mérite, d'abord! oh! je vous connais de plus longue date que vous ne le croyez... nous avons fait la guerre l'un contre l'autre, en Vendée...

MONTRICHARD. Et vous m'avez protégé, quoique ennemi?

LA COMTESSE. Mieux encore... à titre d'ennemi... Je vous conterai cela un de ces jours... car vous me restez... Charles.. (*Henri ne répond pas.*) Charles... délivrez monsieur le baron de son chapeau... (*Mouvement du baron.*) oh! je le veux!.. (*A Henri.*) Charles... allez chercher des rafraîchissements pour monsieur le baron... (*Henri sort en riant.*)

MONTRICHARD. Vous me comblez...

LA COMTESSE Oui... je veux vous rendre la reconnaissance très-difficile!

MONTRICHARD. Vraiment, Madame!.. eh bien, jugez de ma joie, je crois que je viens de trouver le moyen de m'acquitter vis-à-vis de vous!

LA COMTESSE. Vous commencez déjà... (*Mouvement de surprise du baron.*) en me donnant le plaisir de vous recevoir...

MONTRICHARD. Je ferai mieux encore... je viens vous offrir à vous, Madame, qui êtes si dévouée à la bonne cause, l'occasion de rendre un signalé service à Sa Majesté!

LA COMTESSE. Donnez-moi la main, baron; voilà le mot d'un vrai royaliste! et ce service, c'est...

MONTRICHARD. De faire arrêter le chef de la grande conspiration bonapartiste...

LA COMTESSE. Bravo!.. Ce chef est donc un homme important... connu...

MONTRICHARD. Connu?.. oui! du moins de vous, à ce que je crois, madame la comtesse.

LA COMTESSE, *riant.* De moi!.. je connais un conspirateur!.. Ah! le nom de ce traître, qui m'a trompée?..

MONTRICHARD. M. Henri de Flavigneul!..

LA COMTESSE, *avec bonhomie.* M. de Flavigneul!.. ce tout jeune homme, qui a l'air si doux... oh! je n'aurais jamais cru cela de lui!.. je l'ai vu en effet quelquefois chez sa mère... mais c'en est fait! (*Riant.*) je dis comme le farouche Horace: Il est bonapartiste, je ne le connais plus! je crois que je fais le vers un peu long, mais Corneille me le pardonnera... Ah çà! mais où est-il ce M. de Flavigneul?

MONTRICHARD. Il se cache.

LA COMTESSE. Il se cache!

MONTRICHARD. Dans un château...

LA COMTESSE. Voisin?

MONTRICHARD. Très-voisin...

LA COMTESSE. Où vous allez le surprendre...

MONTRICHARD. Voilà le difficile!.. et il me faudrait votre aide pour cela, Madame...

LA COMTESSE. Mon aide!..

MONTRICHARD. Oui! Imaginez-vous que ce château appartient à une femme du plus haut rang, du plus pur royalisme... une femme d'esprit, de cœur, et de plus, ma bienfaitrice...

LA COMTESSE, *ironiquement.* Comme moi?..

MONTRICHARD. Précisément... Vous concevez mon embarras... pour lui dire d'abord que je la soupçonne, puis, que je viens faire chez elle une invasion domiciliaire... et, ma foi, Madame, je vous l'avouerai... j'ai compté sur vous pour la prévenir.

LA COMTESSE, *éclatant de rire.* Ah! la bonne folie!.. Ainsi vous croyez que moi!.. je recèle un conspirateur...

MONTRICHARD. Hélas!.. je ne le crois pas; j'en suis sûr!

LA COMTESSE. Et c'est pour cela que vous avez amené tout cet attirail de dragons? que vous avez déployé ce luxe de gendarmerie?

MONTRICHARD. Mon Dieu, oui! et je ne m'éloignerai qu'après avoir arrêté l'ennemi du roi... Il faut bien que je vous prouve ma reconnaissance, comtesse...

LA COMTESSE, *changeant de ton.* Eh bien... moi, monsieur le baron, je vous prouverai comment une femme offensée se venge!

MONTRICHARD. Vous venger...

LA COMTESSE. D'un procédé inqualifiable... d'une sanglante injure pour une fervente royaliste comme moi... (*Allant au canapé.*) Veuillez vous asseoir, baron... asseyez-vous... et écoutez-moi!..

HENRI, *se rapprochant pour écouter, et à part.* Qu'est-ce qu'elle va lui dire?

LA COMTESSE, *à Henri.* Qu'est-ce que vous faites là?.. vous écoutez, je crois... achevez donc votre service! (*A Montrichard.*) Vous rappelez-vous, monsieur le baron, qu'il y a, hélas!.. dix-huit ans, un jeune magistrat plein de talent et de zèle fut envoyé au château de Kermadio, pour y arrêter trois chefs vendéens...

MONTRICHARD. Si je me le rappelle, Madame, ce magistrat? c'était moi!

LA COMTESSE, *avec moquerie.* Vous!.. vous étiez alors procureur de la République, ce me semble...

MONTRICHARD. Vous croyez?..

LA COMTESSE. J'en suis sûre.

MONTRICHARD. C'est possible.

LA COMTESSE. Or donc, puisque c'était vous, monsieur le baron, vous souvenez-vous qu'une petite fille de treize ou quatorze ans?..

MONTRICHARD. Fit évader les trois chefs vendéens à ma barbe, et avec une adresse...

LA COMTESSE. Épargnez ma modestie, monsieur le baron, cette petite fille, c'était moi!

MONTRICHARD. Vous?.. Madame?..

LA COMTESSE. Douze ans après, en Normandie... où vous étiez je crois, fonctionnaire, sous l'Empire...

MONTRICHARD, *avec embarras.* Madame!..

LA COMTESSE. Eh! mon Dieu! qui n'a pas été fonctionnaire sous l'Empire!.. Vous rappelez-vous ces compagnons du général Moreau qui allèrent rejoindre une frégate anglaise...

MONTRICHARD. Sous prétexte d'un déjeuner, d'une promenade en rade!..

LA COMTESSE. Où je vous avais invité... Ne vous fâchez pas... Vous voyez, comme je vous le disais, que nous avons déja combattu l'un contre l'autre sur terre et sur mer... aujourd'hui, nous voici de nouveau en présence, vous, cherchant toujours, moi, cachant encore, du moins à ce que vous croyez... Rien de changé à la situation, sinon que vous êtes aujourd'hui préfet de la royauté. Mais ce n'est là qu'un détail. Eh bien! baron, suivez mon raisonnement... ou M. de Flavigneul est ici, ou il n'y est pas!

MONTRICHARD. Il y est, Madame!

LA COMTESSE. A moins qu'il n'y soit pas.

MONTRICHARD. Il y est!

LA COMTESSE. Décidément?.. Eh bien! vous savez comme je cache, cherchez?.. (*Elle se lève.*)

MONTRICHARD, *il se lève.* Vous verrez comme je cherche... cachez!.. Ah! madame la comtesse, vous me prenez pour le novice de 98, ou pour l'écolier de 1804, mais j'étais jeune alors, je ne le suis plus!

LA COMTESSE. Hélas!.. je le suis moins!

MONTRICHARD. L'ardent et crédule jeune homme est devenu homme!

LA COMTESSE. Et la jeune fille est devenue femme! Ah! monsieur le baron, vous venez m'attaquer... chez moi! dans mon château! Pauvre préfet! quelle vie vous allez mener! je ris d'avance de toutes les fausses alertes que je vais vous donner. Vous serez en plein sommeil!.. debout! le proscrit vient d'être aperçu dans une mansarde. Vous serez assis devant une bonne table, car vous êtes fort gourmet, je me le rappelle... à cheval! M. de Flavigneul est dans la forêt!.. Allons, parcourez le château, fouillez, interrogez... et surtout de la défiance? défiez-vous de mes larmes! défiez-vous de mon sourire!.. quand je parais joyeuse, pensez que je suis inquiète... à moins que je ne prévoie cette prévoyance, et que je ne veuille la déconcerter par un double calcul... ah! ah! ah!

HENRI, *à part.* Par le ciel, cette femme est ravissante!

LA COMTESSE, *à Henri.* Servez des rafraîchissements à monsieur le baron... Prenez des forces, baron... prenez... vous en aurez besoin... (*Voyant qu'Henri rit encore et n'apporte rien.*) Eh bien! que faites-vous là avec vos bras pendants et votre mine bêtement réjouie... Servez donc?.. (*A Montrichard, en s'en allant.*) Adieu! baron... ou plutôt au revoir!.. car si vous devez rester ici jusqu'à capture faite... vous voilà chez moi en semestre... (*Lui faisant la révérence.*) ce dont je me félicite de tout mon cœur... Adieu! baron, adieu! (*Elle sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE IX.

HENRI, MONTRICHARD.

MONTRICHARD, *se promenant pendant qu'Henri le suit en tenant un plateau de rafraîchissements.* Démon de femme! voilà le doute qui commence à me prendre... on m'a trompé peut-être... M. de Flavigneul n'est pas ici...

HENRI, *le suivant.* Monsieur le baron désire-t-il?..

MONTRICHARD, *se promenant toujours.* Tout à l'heure!.. S'il y était... la comtesse aurait-elle ce ton insultant et railleur?

HENRI, *lui offrant toujours à boire.* Monsieur le baron...

MONTRICHARD. Tout à l'heure, vous dis-je!.. (*A lui-même.*) Mais s'il n'y est pas... mon expédition va me couvrir de ridicule... sans compter que le crédit de la comtesse est considérable et qu'elle peut me perdre... Si je repartais?.. oui, mais il est ici! Si une heure après mon départ la comtesse fait passer la frontière à M. de Flavigneul, me voilà perdu de réputation... Ah! j'en ai la tête tout en feu!

HENRI. Si monsieur le baron voulait des rafraîchissements?

MONTRICHARD. Va-t'en au diable!

HENRI. Oui, monsieur le baron!

MONTRICHARD. Attends... Quelle idée!.. oui!.. (*A Henri.*) Venez ici et regardez-moi? (*Il boit. Après l'a-*

voir examiné.) Vous ne me semblez pas aussi niais que vous voulez le paraître...

HENRI. Monsieur le baron est bien bon!

MONTRICHARD. L'air vif, l'air fin...

HENRI, *à part.* Où veut-il en venir?

MONTRICHARD, *après un moment de silence.* Votre maîtresse vous a bien maltraité tout à l'heure...

HENRI. Oui, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Est-ce qu'elle vous soumet souvent à ce régime-là?

HENRI. Tous les jours, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Et combien vous donne-t-elle de surcroît de gages, pour ce supplément de mauvaise humeur?

HENRI. Rien du tout, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Ainsi mal mené et mal payé? (*Changeant de ton.*) Mon garçon, veux-tu gagner vingt-cinq louis?

HENRI. Moi, monsieur le baron, comment?

MONTRICHARD. Le voici!.. (*Mystérieusement.*) M. Henri de Flavigneul doit être caché dans ce château...

HENRI. Ah!

MONTRICHARD. Si tu peux le découvrir et me le montrer... je te donne vingt-cinq louis.

HENRI, *riant.* Rien que pour vous le montrer? monsieur le baron...

MONTRICHARD. Pourquoi ris-tu?

HENRI. C'est que c'est de l'argent gagné!

MONTRICHARD. Est-ce que tu sais quelque chose?

HENRI. Un peu, pas encore beaucoup, mais c'est égal!.. ou je me trompe fort ou je vous le montrerai...

MONTRICHARD. Bravo!.. tiens, voilà un louis d'avance!

HENRI. Merci, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Et maintenant va-t'en, de peur qu'on ne nous soupçonne de connivence... la comtesse est si fine!..

HENRI. Oui, monsieur le baron... (*Revenant.*) Monsieur le baron?.. si je tâchais de me faire attacher par Madame à votre service, nous pourrions plus facilement nous parler...

MONTRICHARD. Très-bien!.. je vois que je ne me suis pas trompé en te choisissant...

HENRI. Merci, monsieur le baron. (*Il sort.*)

—

SCÈNE X.

MONTRICHARD, *seul.* Et d'un allié dans la place! ce n'est pas maladroit ce que j'ai fait là... cela vous apprendra à gronder vos gens devant moi, madame la comtesse... Mais, voyons? il n'est pas de citadelle, si forte qu'elle soit, qui n'ait un côté faible, et vous n'êtes pas ici, Madame, la seule que l'on puisse attaquer... (*Tirant un portefeuille.*) Quels sont les habitants de ce château?.. (*Lisant.*) M. de Kermadio, frère de la comtesse, personnage muet; M. de Grignon... ce doit être un parent de M. de Grignon, le président de la cour prévôtale, un homme de notre bord... il pourra m'être utile... (*Continuant de lire.*) Ah! arrêtons-nous là?.. Mademoiselle Léonie de Villegontier... nièce de la comtesse... et une nièce non mariée!.. elle doit avoir seize ou dix-sept ans au plus... on se marie très-jeune dans notre classe... et... M. de Flavigneul... quel âge a-t-il? vingt-cinq ans, à ce que l'on dit; sa figure?.. je n'ai pas encore son signalement, mais j'attends; d'ailleurs il doit être beau, un proscrit est toujours beau! donc, si M. de Flavigneul est ici, mademoiselle Léonie le sait... si elle le sait, elle doit lui porter de l'intérêt... peut-être mieux, et mon arrivée doit la faire trembler... or à seize ans, quand on tremble, on le montre... ce n'est pas comme la comtesse! quelle femme! en vérité je crois qu'on en deviendrait amoureux si l'on avait le temps... Une jeune fille s'avance vers ce salon! la figure romanesque, le front rêveur, les yeux baissés... ce doit être elle... Oh! si je pouvais prendre ma revanche!.. essayons?

—

SCÈNE XI.

MONTRICHARD, LÉONIE.

LÉONIE, *l'apercevant.* Pardonnez-moi, monsieur le baron... je croyais ma tante dans ce salon, je venais...

MONTRICHARD. Elle sort à l'instant, Mademoiselle, mais je serais bien malheureux si son absence me faisait traiter par vous en ennemi!

LÉONIE. Moi, vous traiter en ennemi! comment, Monsieur?..

MONTRICHARD. En vous éloignant. Mon Dieu!.. je conçois votre défiance...

LÉONIE. Ma défiance?

MONTRICHARD. Sans doute, vous croyez que je viens ici pour vous ravir quelqu'un qui vous est cher!

LÉONIE, *à part.* Il veut me sonder, mais je vais être fine... (*Haut.*) Je ne sais pas ce que vous voulez me dire, Monsieur.

MONTRICHARD. Ce que je veux dire est bien simple, Mademoiselle. Il y a une heure, quand vous m'avez vu arriver ici... suivi d'hommes armés... vous avez dû me prendre pour votre adversaire. Je l'étais en effet, puisque je croyais M. de Flavigneul dans ce château, et que je venais pour l'arrêter... mais maintenant tout est changé!

LÉONIE. Comment?

MONTRICHARD. Je sais... j'ai la certitude que M. de Flavigneul n'est pas ici.

LÉONIE. Ah!

MONTRICHARD. Et je pars!

LÉONIE, *vivement.* Tout de suite?

MONTRICHARD, *souriant.* Tout de suite!.. tout de suite!.. Savez-vous, Mademoiselle, que votre empressement pourrait me donner des soupçons...

LÉONIE, *commençant à se troubler.* Comment, Monsieur?

MONTRICHARD. Certainement! A vous voir si heureuse de mon départ... je pourrais croire que je me suis trompé... et que M. de Flavigneul est encore ici...

LÉONIE, *avec agitation.* Moi, heureuse de votre départ! au contraire, monsieur le baron; et certainement si nous pouvions vous retenir longtemps, très-longtemps...

MONTRICHARD, *souriant.* Permettez, Mademoiselle, voilà que vous tombez dans l'excès contraire! Tout à l'heure, vous me renvoyiez un peu trop vite, maintenant vous voulez me garder un peu trop longtemps... ce qui, pour un homme soupçonneux, pourrait bien indiquer la même chose...

LÉONIE, *avec trouble.* Je ne comprends pas... monsieur le baron.

MONTRICHARD, *souriant.* Calmez-vous, Mademoiselle, calmez-vous! ce sont là de pures suppositions... car je suis certain que M. de Flavigneul n'est pas ou n'est plus dans ce château.

LÉONIE. Et vous avez bien raison!

MONTRICHARD. Aussi, par pure formalité, et pour acquit de conscience... (*Souriant.*) je ne veux pas avoir dérangé tout un escadron pour rien... (*L'observant.*) je vais faire fouiller les bois environnants par les dragons.

LÉONIE, *tranquillement.* Faites, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *à part.* Il n'est pas dans les bois... (*A Léonie.*) Visiter les combles, les placards, les cheminées du château...

LÉONIE, *de même.* C'est votre devoir, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *à part.* Il n'est pas caché dans le château!.. (*A Léonie.*) Enfin, interroger, examiner, car il y a aussi les déguisements... (*Léonie fait un mouvement. A part.*) Elle tressaille!.. (*Haut.*) Interroger donc, toujours par pur scrupule de conscience... les garçons de fermes... (*A part.*) Elle est calme! (*A Léonie, et l'observant.*) Les hommes de peine, les domestiques... (*A part.*) Elle a tremblé. (*Haut.*) Et enfin... ces formalités remplies, je partirai avec regret, puisque je vous quitte, Mesdames, mais heureux cependant de ne pas être forcé d'accomplir ici mon pénible devoir...

LÉONIE, *avec agitation.* Comment, monsieur le baron, quel devoir?

MONTRICHARD. Mais, vous ne l'ignorez pas, M. de Flavigneul est militaire, et je devrais l'envoyer devant un conseil de guerre.

LÉONIE, *éperdue.* Un conseil de guerre! . mais c'est la mort!..

MONTRICHARD. La mort... non; mais une peine rigoureuse!

LÉONIE. C'est la mort, vous dis-je!.. Vous n'osez me l'avouer! mais j'en suis certaine!.. La mort pour lui! oh! Monsieur, Monsieur, je tombe à vos genoux! grâce!.. il a vingt-cinq ans! il a une mère qui mourra s'il meurt! il a des amis qui ne vivent que de sa vie! grâce!.. il n'est pas coupable, il n'a pas conspiré... il me l'a dit lui-même... ne le condamnez pas, Monsieur, ne le condamnez pas!..

MONTRICHARD, *à Léonie.* Pauvre enfant! (*A part.*) Après tout, c'est mon devoir. (*Haut.*) Prenez garde, Mademoiselle... vous me parlez comme s'il était en mon pouvoir!.. Il est donc ici?

LÉONIE, *au comble de l'angoisse.* Ici!.. je n'ai pas dit.

MONTRICHARD. Non, mais quand j'ai parlé d'interroger les domestiques du château, vous avez pâli...

LÉONIE. Moi!..

MONTRICHARD. Vous vous êtes écriée : Il me l'a dit lui-même!..

LÉONIE. Moi!..

MONTRICHARD. A l'instant, vous me disiez : Ne l'arrêtez pas!..

LÉONIE. Moi!.. (*Apercevant Henri qui entre, elle pousse un cri terrible et reste éperdue, la tête dans ses deux mains.*)

HENRI, *à ce cri et apercevant Montrichard, va à lui et vivement à voix basse* : Je suis sur la trace!

MONTRICHARD, *bas.* Et moi aussi.

HENRI. Il est dans le château.

MONTRICHARD. Je viens de l'apprendre.

HENRI. Sous un déguisement.

MONTRICHARD, *bas.* Bravo! (*Voyant que Léonie a relevé la tête et le regarde.*) Silence!.. (*S'approchant de Léonie.*) Je vous vois si émue, si troublée, Mademoiselle, que je craindrais que ma présence ne devînt importune... Je me retire... (*A Henri, en s'éloignant.*) Veille toujours, et qu'il ne sorte pas d'ici.

HENRI, *bas.* Il n'en sortira pas... tant que j'y serai...

MONTRICHARD. Bien! (*Montrichard sort.*)

SCÈNE XII.

LÉONIE, HENRI.

HENRI, *se jetant sur une chaise en riant.* Ah! ah! ah! quelle scène!

LÉONIE. Ah! ne riez pas, Monsieur, ne riez pas!..

HENRI. Ciel! quelle douleur sur vos traits! Qu'avez-vous donc?

LÉONIE. Accablez-moi, monsieur Henri, maudissez-moi!..

HENRI. Vous?..

LÉONIE. Je suis une malheureuse sans foi et sans courage!

HENRI. Au nom du ciel! que dites-vous?

LÉONIE. Vous vous étiez confié à moi, vous m'avez révélé le secret d'où dépend votre vie... Eh bien, ce secret, je l'ai livré... je vous ai trahi!

HENRI. Comment?

LÉONIE. Devant votre juge, ici...à l'instant même!.. Oh! lâche que je suis!.. j'ai eu peur... (*Se reprenant vivement.*) peur pour vous, Monsieur!..

HENRI, *surpris.* Est-il possible?..

LÉONIE, *sanglotant.* Moi!.. vous perdre?.. moi, qui donnerais ma vie pour vous sauver!..

HENRI. Qu'entends-je?..

LÉONIE. Mais je ne survivrai pas à votre arrêt, je vous le jure... Aussi, je vous supplie de ne pas m'en vouloir et de me pardonner... (*Elle se jette à genoux.*)

HENRI, *voulant la relever.* Léonie! au nom du ciel!..

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE, *entrant vivement.*

LA COMTESSE. Que vois-je?.. Et que fais-tu là?..

LÉONIE. Je lui demande grâce et pardon, car c'est par moi que tout est découvert, par moi que tout est perdu!

LA COMTESSE, *vivement.* Perdu!.. Perdu!.. non pas; je suis là, moi!

LÉONIE, *avec joie.* Oh! ma tante!.. sauvez-le!..

HENRI. Ne craignez rien, M. de Montrichard m'a pris pour son complice!..

LA COMTESSE, *vivement.* Ne vous y fiez pas!.. Un mot, un geste, une seconde, suffisent pour l'éclairer; mais je suis là!..

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, *puis* UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

DE GRIGNON. Qu'est-ce que cela signifie, le savez-vous, comtesse? qu'est-ce que tous ces bruits de conspiration, de conspirateurs déguisés?..

LA COMTESSE. Un rêve de M. de Montrichard!

DE GRIGNON. Un rêve? soit; mais en attendant on arrête tout le château, toute la livrée!

LÉONIE, *avec frayeur.* O ciel!

LA COMTESSE, *à de Grignon.* Vous en êtes sûr?..

DE GRIGNON. Parfaitement! je viens de voir saisir votre cocher et un de vos valets de pied... mais, tenez, voici un brigadier de gendarmerie... non, de

MONTMICHAUD, *en dragon.* Que mes ordres soient exécutés de point en point. — Acte 2, scène 1re.

dragons... qui vient sans doute ici avec des intentions... de gendarme...

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

LE BRIGADIER, *à Henri.* Ah! c'est vous que je cherche, Monsieur.

HENRI. Moi?

LE BRIGADIER. Veuillez me suivre...

HENRI, *au brigadier.* Il y a erreur, Monsieur, je suis attaché au service particulier de M. le préfet.

LE BRIGADIER. Il n'y a pas erreur; mes ordres sont précis, veuillez me suivre!..

LA COMTESSE, *bas, à Henri.* N'avouez pas, je réponds de tout .. (*Haut.*) Allez donc, Charles, allez, obéissez.

HENRI. Oui, Madame. (*Il va prendre son chapeau sur la cheminée.*)

LA COMTESSE, *bas, à de Grignon.* Ici, dans un quart d'heure, il faut que je vous parle, à vous seul.

DE GRIGNON. Moi?

LA COMTESSE. Silence! (*Elle se dirige à gauche, vers Léonie.*)

DE GRIGNON, *à part.* Un rendez-vous? De mieux en mieux!

LÉONIE, *à part.* Et c'est moi qui le perds!

HENRI, *au brigadier.* Je vous suis.

LA COMTESSE, *à part.* Perdu par elle! sauvé par moi! (*Elle sort à gauche, avec Léonie; Henri et le brigadier, par le fond; de Grignon, par la droite.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, LÉONIE, *entrant chacune d'un côté opposé.*

LA COMTESSE, *à Léonie.* Eh bien! quelles nouvelles?

LA COMTESSE. Henri, voici celle qu'il faut choisir — Acte 3, scène 15.

LÉONIE. J'ai exécuté toutes vos instructions sans trop les comprendre.

LA COMTESSE. Cela n'est pas nécessaire... La livrée de George, mon valet de pied...

LÉONIE. Je l'ai fait porter, comme vous me l'aviez dit, (*Montrant l'appartement à gauche.*) là, dans cet appartement; mais M. de Montrichard...

LA COMTESSE. Il a appelé tour à tour devant lui tous les domestiques de la maison, les renvoyant après les avoir interrogés.

LÉONIE. Et Henri?

LA COMTESSE. Il l'a toujours gardé auprès de lui.

LÉONIE, *effrayée.* C'est mauvais signe.

LA COMTESSE. Peut-être!

LÉONIE. Signe de soupçon...

LA COMTESSE. Ou de confiance! car Tony, notre petit groom, qui écoute toujours, a entendu, en plaçant sur la table des plumes et de l'encre qu'on lui avait demandées...

LÉONIE. Il a entendu...

LA COMTESSE. Henri disant à voix basse au préfet : « Ne vous découragez pas; je vous assure qu'il est « ici, et qu'on veut le faire évader sous le costume « d'un des gens de la maison. »

LÉONIE. Quelle audace!.. Cela me fait trembler...

LA COMTESSE. Et moi, cela me rassure!.. On peut mettre cette idée à profit; mais il faut se hâter... Henri est si imprudent!.. il finira par se trahir!..

LÉONIE. Et vous voulez le faire évader?

LA COMTESSE. Le faire évader?.. Enfant!.. où sont les troupes ennemies?

LÉONIE. Une douzaine de gendarmes dans la cour du château.

LA COMTESSE. Bien.

LÉONIE. Une trentaine de dragons en dehors, autour des fossés et devant la grande porte.

LA COMTESSE. Très-bien.

LÉONIE. Par exemple, ils ont oublié de garder la porte des écuries et remises qui donne sur la campagne.

LA COMTESSE, *souriant.* Tu crois!.. Je reconnais bien là M. de Montrichard...

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 —

LÉONIE. Vous en doutez... ma tante? (*La conduisant vers la porte à gauche qui est restée ouverte.*) Par la croisée de cette chambre qui donne sur la grande route, regardez... pas un seul soldat!

LA COMTESSE. Non! mais à vingt pas plus loin, ne vois-tu pas le bouquet de bois?.. Il doit y avoir là une embuscade.

LÉONIE. Comment supposer... (*Poussant un cri.*) Ah! mon Dieu! j'ai vu au-dessus d'un buisson le chapeau galonné d'un gendarme.

LA COMTESSE. Quand je te le disais...

LÉONIE. Ah! je comprends!.. on voulait l'engager à fuir de ce côté...

LA COMTESSE. Pour mieux le saisir... précisément... Merci, monsieur le baron; le moyen est bon, et il pourra nous servir!

LÉONIE. Comment?

LA COMTESSE. Fie-toi à moi... J'entends M. de Grignon... va dire à Jean, le palefrenier, de mettre les chevaux à la calèche...

LÉONIE. Mais, ma tante...

LA COMTESSE. Va, ma fille, va!.. (*Léonie sort par la porte de gauche.*)

—

SCÈNE II.

LA COMTESSE, DE GRIGNON, *entrant mystérieusement sur la pointe des pieds.*

DE GRIGNON. Me voici, Madame, fidèle au rendez-vous que vous m'avez donné!.. (*Il va prendre une chaise.*)

LA COMTESSE, *avec amabilité.* Je vous attendais...

DE GRIGNON, *avec joie.* Vous m'attendiez!..

LA COMTESSE. Et tout en vous attendant, je rêvais...

DE GRIGNON. A qui?

LA COMTESSE. A vous!..

DE GRIGNON. Est-il possible!..

LA COMTESSE. Oui, à ce caractère chevaleresque, à ce besoin de danger qui vous tourmente...

DE GRIGNON. J'en conviens!

LA COMTESSE. Et comme rien n'est plus contagieux que l'imagination, et que, grâce au baron de Montrichard, j'ai l'esprit tout plein de conspirateurs et d'arrestations, j'étais là à faire des châteaux en Espagne... de catastrophes... je me figurais un pauvre proscrit condamné à mort...

DE GRIGNON. Et vous étiez le proscrit.

LA COMTESSE. Non, au contraire, c'est à moi qu'il venait demander asile.

DE GRIGNON. C'est bien aussi...

LA COMTESSE. Il m'apprenait qu'il avait une mère, une sœur...

DE GRIGNON. Comme c'est vrai!

LA COMTESSE. Et soudain voilà des soldats qui entourent le château en m'ordonnant de leur livrer mon hôte...

DE GRIGNON, *se levant.* Le livrer... jamais!

LA COMTESSE. Comme nous nous entendons!.. Ils me menaçaient presque de la mort!..

DE GRIGNON. Qu'importe la mort! surtout si celle que l'on aime est là pour vous encourager, pour vous bénir... Ah! comtesse, quand je fais de tels rêves, avec vous pour témoin, mon cœur bat, ma tête s'exalte...

LA COMTESSE, *souriant.* Peut-être parce que c'est un rêve!..

DE GRIGNON. Quoi! vous doutez qu'en réalité... Mais que faut-il donc pour vous convaincre? Ce matin, j'ai failli, pour vous, me jeter au milieu des flammes... ce soir, je voudrais vous voir dans un péril mortel pour vous en arracher ou le partager avec vous...

LA COMTESSE. Quelle chaleur!..

DE GRIGNON. Ah! vous ne le connaissez pas ce cœur qui vous adore, vous ne savez pas de quel sacrifice, de quel dévouement l'amour le rendrait capable... Oui... je n'adresse au ciel qu'une prière, c'est qu'il m'envoie une occasion de mourir pour vous!

LA COMTESSE. Eh bien! le ciel vous a entendu.

DE GRIGNON. Comment?

LA COMTESSE. Cette occasion que vous imploriez, il vous l'envoie!

DE GRIGNON. Hein?

LA COMTESSE. Charles, mon valet de chambre, que vous avez vu arrêter, n'est pas Charles : c'est M. Henri de Flavigneul.

DE GRIGNON. Quoi!..

LA COMTESSE. M. Henri de Flavigneul, condamné à mort comme conspirateur.

DE GRIGNON. Ciel!

LA COMTESSE. Et vous pouvez le sauver!..

DE GRIGNON. Comment?..

LA COMTESSE. En vous mettant à sa place.

DE GRIGNON. Pour être fusillé!..

LA COMTESSE. Non!.. cela n'ira pas jusque-là; mais, pendant quelques instants seulement, il faut consentir à passer pour lui, à vous faire arrêter pour lui.....

DE GRIGNON. Ah! permettez, Madame, permettez... j'ai dit tout pour vous!.. Mais pour un inconnu... pour un étranger...

LA COMTESSE. Pour un proscrit!..

DE GRIGNON. J'entends bien!

LA COMTESSE. Dont je suis la complice... dont je dois défendre les jours au péril des miens, et vous hésitez.....

DE GRIGNON. Du tout! du tout! Vous comprenez bien que si je tremble... car je tremble.. c'est pour vous... rien que pour vous... car pour moi... cela m'est bien indifférent...

LA COMTESSE. Je le savais bien... aussi je compte sur votre héroïsme... et moi! je tâcherai qu'il soit sans péril!

DE GRIGNON. Sans péril!

LA COMTESSE. Je crois pouvoir en répondre.

DE GRIGNON. Sans péril!.. (*Avec enthousiasme.*) Mais je veux qu'il y en ait... moi!.. je veux le braver pour vous!.. Parlez, que faut-il faire?

LA COMTESSE. Prendre un habit de livrée qui est là.

DE GRIGNON, *avec intrépidité.* Je le ferai!.. Après?

LA COMTESSE. Monter sur le siége de ma calèche, au lieu de mon cocher.

DE GRIGNON. J'y monterai!.. Après?

LA COMTESSE. Prendre les guides et me conduire...

DE GRIGNON. Je vous conduirai!.. Après?

LA COMTESSE. Jusqu'à deux cents pas d'ici... où des gendarmes se jetteront sur nous...

DE GRIGNON, *avec un commencement d'effroi.* Des gendarmes!

LA COMTESSE. Et vous arrêteront.

DE GRIGNON, *avec peur.* Moi, de Grignon!..

LA COMTESSE Non pas, vous, de Grignon... mais vous, Henri de Flavigneul... et quoi qu'on vous dise, quoi qu'on vous fasse...

DE GRIGNON. Quoi qu'on me fasse...

LA COMTESSE. Vous avouerez; vous soutiendrez que

vous êtes Henri de Flavigneul... On vous emprisonnera...

DE GRIGNON. Moi... de Grignon...

LA COMTESSE. Vous, de Flavigneul... et pendant ce temps le véritable Flavigneul passera la frontière... et sauvé par vous, par votre héroïsme...

DE GRIGNON. Et moi, pendant ce temps-là?

LA COMTESSE. Vous! en prison... je vous l'ai dit.

DE GRIGNON. En prison! (*A part.*) Des fers... des cachots... (*Haut.*) Permettez...

LA COMTESSE. Je vous expliquerai... On vient... vite, vite, la livrée est là.

DE GRIGNON. Oui, Madame... je vais...

LA COMTESSE. Eh bien; où allez-vous?

DE GRIGNON. Je vais prendre la livrée...

LA COMTESSE. Ce n'est pas de ce côté!..

DE GRIGNON. C'est juste... c'est le salon!..

LA COMTESSE. C'est par ici!

DE GRIGNON. C'est vrai!... Je n'y vois plus!..

LA COMTESSE. Attendez...

DE GRIGNON. Quoi donc!

LA COMTESSE. Prenez cette lettre.

DE GRIGNON. Pourquoi?

LA COMTESSE. Pour la mettre dans votre habit.

DE GRIGNON. L'habit de livrée!..

LA COMTESSE. Précisément.

DE GRIGNON. Dans quel but?..

LA COMTESSE. Vous le saurez!.. allez toujours!..

DE GRIGNON. Oui, Madame!

LA COMTESSE. Et au premier coup de sonnette...

DE GRIGNON. Oui, Madame!

LA COMTESSE. Soyez prêt à paraître.

DE GRIGNON. En livrée!

LA COMTESSE. Sans doute!.. On vient... allez donc... allez vite!..

DE GRIGNON, *sortant par la porte à gauche.* Oui... Madame! Ah! mon père! ma mère! où m'avez-vous poussé!..

—

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LÉONIE.

LÉONIE. Ma tante, ma tante... M. de Montrichard monte pour vous parler!

LA COMTESSE. Déjà?.. Pourvu qu'Henri ne se soit pas trahi encore..

LÉONIE. Voici le baron.

LA COMTESSE, *lui montrant la table.* Là, comme moi, à ton ouvrage.

—

SCÈNE IV.

MONTRICHARD, LA COMTESSE ET LÉONIE, *assises à droite et travaillant.*

MONTRICHARD, *parlant en dehors à un dragon.* Continuez vos recherches; mais suivez surtout le domestique qui était avec moi...

LÉONIE, *bas, à la comtesse.* Entendez-vous? Il soupçonne M. Henri...

LA COMTESSE, *avec trouble.* C'est vrai! (*Se remettant.*) Allons, du sang-froid!

LE BARON, *s'approchant de la comtesse et de Léonie et les saluant.* Mesdames...

LA COMTESSE. Ah! c'est vous, baron? vous venez vous reposer auprès de nous de vos fatigues; vous devez en avoir besoin... Léonie... un fauteuil à M. le baron...

MONTRICHARD, *prenant lui-même un siége.* Ne prenez pas cette peine, Mademoiselle.

LA COMTESSE, *gaiement.* Eh bien, où en êtes-vous de vos recherches? Avez-vous fait déjà enfoncer bien des armoires dans le château? avez-vous bien fouillé... interrogé?.. Mais à propos d'interrogatoire, comment appelez-vous cet examen de conscience que vous avez fait subir à ma nièce?..

MONTRICHARD. Mademoiselle ne m'a appris que ce que je savais déjà, que M. de Flavigneul est caché ici sous un déguisement.

LA COMTESSE. Voyez-vous cela... un déguisement de femme peut-être... C'est peut-être ma nièce ou moi?

MONTRICHARD. Riez, riez... madame la comtesse, mais vous ne me donnerez pas le change...

LA COMTESSE. Je m'en garderais bien!... Savez-vous que vous avez fait là une belle trouvaille? Ah çà! comment allez-vous faire maintenant pour découvrir le coupable parmi les vingt-cinq ou trente personnes du château...

MONTRICHARD. Le cercle se resserre, madame la comtesse; et si mes soupçons ne me trompent pas, d'ici à peu de temps...

LÉONIE, *bas, à la comtesse.* Il sait tout, ma tante!... (*La comtesse lui prend la main pour la faire taire.*)

MONTRICHARD, *continuant.* Dès que j'aurai un signalement que j'attends...

LÉONIE, *bas.* Ciel!

MONTRICHARD. Je pourrai, j'espère, ne plus vous importuner de ma présence.

LA COMTESSE. Ne vous gênez pas, baron; et si vos soupçons se trompent... ce qui leur arrive quelquefois... veuillez vous installer ici sans façon, sans cérémonie, comme chez vous...

MONTRICHARD. Moi!

LA COMTESSE. Certainement; et pour vous laisser toute liberté dans vos recherches, je vous demanderai la permission d'aller passer quelques jours à la ville, où des affaires m'appellent.

LÉONIE, *étonnée.* Vous, ma tante!..

LA COMTESSE. Tais-toi donc!..

MONTRICHARD, *à part.* Ah! elle veut s'éloigner... (*Haut.*) Vous partez?

LA COMTESSE. Oui, vraiment; et à moins que je ne sois prisonnière dans mon propre château... et que monsieur le préfet ne me permette pas d'en sortir... (*Tout le monde se lève.*)

MONTRICHARD. Quelle pensée, Madame!.. C'est à moi d'obéir, à vous de commander!

LA COMTESSE. Vous êtes trop bon. J'avais d'avance usé de la permission en demandant mes chevaux... Sont-ils attelés?

LÉONIE. Oui, ma tante.

LA COMTESSE, *sonnant.* Eh bien! pourquoi ne vient-on pas m'avertir?.. (*Elle sonne toujours.*)

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DE GRIGNON, *en grande livrée, sortant de la porte à gauche.*

DE GRIGNON. La voiture de madame la comtesse est avancée.

LA COMTESSE. C'est bien... Appelez ma femme de chambre, et partons!

MONTRICHARD. Permettez... permettez, Madame...

(*A de Grignon.*) Restez... Approchez... approchez... J'ai interrogé tout à l'heure votre valet de pied...

LA COMTESSE. En vérité!

MONTRICHARD. Et il me semble que ce n'était pas celui-là.

LA COMTESSE. J'en ai deux, monsieur le baron.

MONTRICHARD. Deux! Ah! mais Monsieur est-il bien sûr d'avoir toujours porté la livrée?

LÉONIE, *vivement, à Montrichard.* Oh! certainement.

DE GRIGNON, *bas, à la comtesse.* Il m'a déjà vu ce matin en bourgeois.

LA COMTESSE, *bas.* Tant mieux!

MONTRICHARD. Ce doit être un domestique nouveau... très-nouveau...

LA COMTESSE, *avec embarras.* Qui peut vous le faire croire?

MONTRICHARD. Un vague souvenir que j'ai, de l'avoir aperçu sous un autre costume.

LA COMTESSE. En effet, il me sert quelquefois comme valet de chambre.

MONTRICHARD. Ah!.. expliquez-moi donc alors certains signes que je crois remarquer et qui m'étonnent... son trouble...

LÉONIE. Du tout!..

DE GRIGNON, *à part.* Dieu! que j'ai peur d'avoir peur!

MONTRICHARD. Une certaine noblesse de traits... n'est-il pas vrai, Mademoiselle?

DE GRIGNON, *à part.* Je me trahis moi-même... Je dois avoir l'air si noble en domestique.

LA COMTESSE. Je vous assure, monsieur le baron...

LÉONIE. Oh! oui, nous vous assurons...

MONTRICHARD. Alors, c'est différent; et puisque vous m'assurez toutes deux que ce garçon est votre valet de pied... je ne l'interrogerai pas... non... je l'arrête... (*Il remonte au fond.*)

DE GRIGNON, *bas.* Ah! comtesse...

LA COMTESSE, *bas.* Tout va bien! nous sommes sauvés. La lettre... tirez la lettre de votre poche...

DE GRIGNON, *bas.* Comment?

LA COMTESSE, *bas.* Et rendez-la-moi.

MONTRICHARD, *à la comtesse.* Eh bien!.. (*Redescendant.*) que dites-vous de mon idée?

LA COMTESSE, *avec un embarras feint.* Je dis, je dis, monsieur le baron, que c'est pousser assez loin la raillerie... et que vous ne me priverez pas d'un serviteur qui m'est utile...

MONTRICHARD. C'est que j'ai dans la pensée qu'il peut m'être fort utile aussi...

LA COMTESSE, *se rapprochant de de Grignon.* Vous ne le ferez pas!

MONTRICHARD. Pourquoi donc?

LA COMTESSE, *avec un embarras croissant et se rapprochant toujours de de Grignon.* Parce que... parce que... (*Bas, à de Grignon.*) La lettre... (*Haut.*) Parce que... cet homme est chez moi... est à moi... que j'en réponds... (*Bas, à de Grignon.*) La lettre, ou vous êtes perdu! (*De Grignon tire la lettre de son habit et va pour la lui remettre.*)

MONTRICHARD, *qui a tout suivi des yeux, s'approchant vivement.* Ce papier! je vous ordonne de me remettre ce papier, Monsieur...

LA COMTESSE, *avec l'accent le plus troublé, à de Grignon.* Je vous le défends!

MONTRICHARD, *vivement.* Toute résistance serait inutile... Monsieur... ce papier...

DE GRIGNON. Le voici, Monsieur.

LA COMTESSE, *se cachant la tête dans les deux mains.* Le malheureux, il est perdu!

DE GRIGNON, *à part.* J'aimerais mieux être ailleurs.

MONTRICHARD, *lisant l'adresse, puis le commencement de la lettre.* A monsieur Henri de Flavigneul! « Mon cher fils... » (*Il s'arrête, cesse de lire, remet la lettre à de Grignon. Avec solennité.*) Monsieur Henri de Flavigneul, au nom du roi et de la loi, je vous arrête. (*Il remonte au fond.*)

LÉONIE, *qui a tout suivi, poussant un cri de joie.* Ah!.. quel bonheur!

LA COMTESSE, *bas, à Léonie.* Pleure donc!..

MONTRICHARD, *au dragon.* Emparez-vous de Monsieur!

LA COMTESSE. Monsieur le baron, je vous en supplie...

MONTRICHARD. Je ne connais que mon devoir, Madame. (*Au dragon.*) Conduisez Monsieur dans la pièce voisine... constatez son identité, sa déclaration suffira, et après vous connaissez mes instructions... (*Le dragon fait signe que oui.*)

DE GRIGNON. Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD, *à de Grignon.* Adieu, brave et généreux jeune homme, croyez que vous emportez mon estime... et mes regrets...

DE GRIGNON. Permettez... Monsieur... permettez!..

MONTRICHARD, *au dragon.* Emmenez-le...

DE GRIGNON. Où donc? (*La comtesse lui serre la main et il sort sans rien dire.*)

MONTRICHARD, *à la comtesse, qui a son mouchoir sur les yeux.* Pardonnez, Madame, à mon importunité, mais mon premier devoir est d'avertir M. le maréchal d'un événement de cette importance. Où trouverai-je ce qui est nécessaire pour écrire?

LA COMTESSE. Dans cette chambre. (*Montrant la porte à gauche.*) Ma nièce va vous le donner, Monsieur.

LÉONIE, *voyant Henri entrer par cette porte.* Ciel! M. Henri!

MONTRICHARD *remonte le théâtre de quelques pas et se trouve à côté de lui. Bas.* Tu m'avais dit vrai, il était ici... déguisé; mais malgré son déguisement, je l'ai découvert. (*Lui prenant la main.*) Je le tiens!

HENRI, *résolument.* Eh bien, Monsieur?

MONTRICHARD. Silence! voilà tes vingt-cinq louis! (*Il lui glisse dans la main une bourse et sort en passant devant Léonie, qui ne veut passer qu'après lui.*)

HENRI, *stupéfait, avec la bourse dans la main.* Qu'est-ce que cela signifie?

LÉONIE, *vivement.* Que je suis au comble du bonheur, car vous êtes sauvé!

HENRI. Sauvé!..

LÉONIE. Grâce à ma tante... adieu! (*Elle s'élance dans l'appartement, sur les pas de Montrichard.*)

SCÈNE VI.

HENRI, LA COMTESSE.

HENRI, *jetant la bourse sur la table.* Sauvé!.. sauvé par vous!..

LA COMTESSE. Pas encore!.. J'ai détourné les soupçons du baron... il croit tenir le coupable... mais tant que vous serez dans le château, tant que vous n'aurez pas traversé la frontière... je craindrai toujours...

HENRI. Et moi, je ne crains plus rien... grâce à celle dont l'esprit, dont l'adresse...

LA COMTESSE. De l'esprit, de l'adresse! il n'y a là que du cœur, cher Henri : c'est parce que je souffrais... c'est parce que tout mon sang était glacé dans mes veines, que j'ai trouvé la force de veiller sur vous! Vous croyez donc, ingrat... (car vous êtes un ingrat!)

de l'esprit? de l'adresse! grand Dieu!.. vous croyez donc que la pitié, que l'affection pour un malheureux, consistent à perdre la tête au moment de son danger, à le trahir par son émotion même, comme font les enfants... Non, Henri, la vraie tendresse, la tendresse profonde, c'est de rire en face de ce péril, c'est de railler avec la mort dans le cœur; seulement, quand le danger s'éloigne, le courage s'épuise, la force vous abandonne... (*Fondant en larmes.*) Oh! si vous aviez été arrêté, j'en serais morte!

HENRI. Chaque jour, chaque instant me révèlera donc en vous une qualité nouvelle... Je cherche en vain dans mon cœur quelques paroles qui vous disent tout ce que j'éprouve... Vous qui pouvez tout... vous qui savez tout... ange, fée, enchanteresse, enseignez-moi donc le moyen de vous payer de tout ce que je vous dois!

LA COMTESSE. Vous ne me devez rien.

HENRI. De tout ce que je vous ai fait souffrir!

LA COMTESSE, *avec un grand trouble.* Avant de répondre, Henri... je dois vous faire une demande... ces paroles si tendres, que vient de prononcer votre bouche... sortent-elles bien du fond de votre cœur?

HENRI. Ah! vous m'outragez! Quelle preuve!

LA COMTESSE. Eh bien, c'est...

HENRI. Parlez... c'est...

LA COMTESSE. Eh bien, mon ami... c'est de m'aimer... car je vous aime!.. Silence... on vient.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MONTRICHARD, *une lettre à la main, sortant de la chambre où il vient d'entrer*; LÉONIE.

MONTRICHARD. Merci, Mademoiselle. Voici, grâce à vous, mon courrier terminé.

LA COMTESSE, *à part.* Oh! si je pouvais le faire sortir maintenant!

MONTRICHARD, *s'approchant de la comtesse.* Pardonnez-moi ma victoire, Madame...

LA COMTESSE. Ni votre victoire, monsieur le baron, ni votre manière de vaincre!.. Ah! est-ce là le prix que je devais attendre du service que je vous ai rendu?

MONTRICHARD. Le devoir passe avant la reconnaissance, Madame.

LA COMTESSE. Votre devoir vous commandait-il d'employer la ruse, la trahison?..

MONTRICHARD. Madame!..

LA COMTESSE. Je le répète... la trahison!.. Vous aurez soudoyé quelque conscience, acheté quelqu'un de mes gens... osez le nier!.. Mais, j'y pense!.. oui... (*Regardant Henri.*) Vos regards d'intelligence avec ce garçon... les entretiens mystérieux que vous aviez ensemble!.. c'est lui! (*Se tournant vers Henri.*) Ah! misérable serviteur... c'est donc vous qui m'avez trahie?..

HENRI. Moi, Madame?..

LA COMTESSE. Oui, vous!.. je le vois à votre trouble... à l'embarras du baron... Je vous renvoie, je vous chasse, sortez! (*D'un air sévère, et étouffant un sourire.*) Sortez!!

MONTRICHARD. Mais...

LA COMTESSE. Il ne restera pas une minute de plus à mon service.

MONTRICHARD. Et moi, je le prends au mien!

LA COMTESSE. Vous ne le ferez pas, Monsieur!

MONTRICHARD. Si vraiment, madame la comtesse... (*A Henri.*) Allons, mon garçon, à cheval, et au galop jusqu'à Saint-Andéol!

LÉONIE. Ciel!

MONTRICHARD, *lui remettant une lettre.* Cette lettre est pour M. le maréchal commandant la division.

HENRI. Mais, monsieur le préfet, je n'ai pas de cheval.

MONTRICHARD. Prends le mien.

HENRI. Mais, monsieur le préfet, les soldats ne me laisseront pas passer.

MONTRICHARD. Je vais en donner l'ordre.

HENRI, *bas, a la comtesse, pendant que M. de Montrichard remonte vers la porte pour donner aux dragons l'ordre de laisser sortir Henri.* Je vous dois ma vie, disposez-en!

MONTRICHARD, *à Henri.* Allons, allons, pars.

HENRI. Dans une heure, monsieur le préfet, je serai à mon poste. (*Il sort.—Montrichard remonte le théâtre avec Henri, en lui donnant ses dernières recommandations.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* HENRI.

MONTRICHARD, *aux dragons du fond.* Et, vous autres, amenez le prisonnier.

LA COMTESSE, *à part.* C'est trop tôt. (*Haut.*) Monsieur le baron, de grâce...

MONTRICHARD. Je ne suis, vous le savez, ni cruel, ni ami des condamnations, et si l'on m'eût écouté, on eût accordé l'amnistie que je demandais.

LA COMTESSE. Je le sais. Eh bien?

MONTRICHARD. Eh bien, ce jeune homme m'intéresse!.. il est votre ami, et je veux tenter de le sauver.

LÉONIE. De le sauver?

LA COMTESSE. Comment cela?..

MONTRICHARD. Cela dépendra de lui... je vais lui parler.

LA COMTESSE, *avec embarras.* Si vous attendiez?.. une heure?.. une demi-heure... pour le laisser se remettre d'un premier moment de trouble?

MONTRICHARD. Soyez tranquille... dans un instant nous serons d'accord, je l'espère, et avant dix minutes... je saurai sans doute de lui... tout ce que j'ai besoin de savoir...

LÉONIE, *à part.* Dix minutes, c'est à peine s'il sera parti!

MONTRICHARD, *voyant entrer de Grignon avec le dragon.* Il va venir; veuillez, Mesdames, vous éloigner.

LA COMTESSE. Un moment encore.

MONTRICHARD, *sévèrement.* C'est mon devoir, comtesse...

LA COMTESSE, *s'éloignant avec Léonie.* Oh! mon Dieu, que faire?

LÉONIE. Que craignez-vous donc, ma tante?

LA COMTESSE. Si M. de Grignon faiblit...

LÉONIE. N'a-t-il pas du courage?

LA COMTESSE. Un courage qui n'a pas de patience et qui ne dure pas longtemps. (*Elles sortent par la porte à droite. — Le dragon s'éloigne après avoir remis un papier à Montrichard; la comtesse et Léonie sortent en faisant des gestes à de Grignon.*)

—

SCÈNE IX.

MONTRICHARD, DE GRIGNON.

MONTRICHARD. Pauvre jeune homme!.. heureusement son salut dépend encore de lui.

DE GRIGNON, *à part.* Je ne suis point à mon aise.

MONTRICHARD, *à de Grignon.* Approchez, Monsieur.

DE GRIGNON. Vous désirez me parler, monsieur le baron.

MONTRICHARD, *de même.* Oui, Monsieur, encore une fois avant le moment fatal.

DE GRIGNON, *à part.* Quel moment!

MONTRICHARD, *lui montrant le papier que lui a remis le dragon.* Vous avez reconnu que vous étiez monsieur Henri de Flavigneul?

DE GRIGNON, *avec un soupir.* Oui!

MONTRICHARD. Ex-officier au service de l'empereur?

DE GRIGNON. Oui!

MONTRICHARD. Et c'est bien vous qui avez signé cette déclaration?

DE GRIGNON, *que la peur reprend.* Oui!

MONTRICHARD. Il suffit : je n'ai pas besoin de vous dire, Monsieur, que vous pouvez compter sur les égards, les prérogatives dues à un brave.

DE GRIGNON. Des prérogatives?..

MONTRICHARD. Oui... Si vous ne voulez pas qu'on vous bande les yeux, si même vous voulez commander le feu... soyez sûr...

DE GRIGNON. Commander le feu!.. qu'est-ce que cela veut dire?

MONTRICHARD. Que malheureusement mes ordres sont formels. Vous avez été déjà jugé et condamné, l'arrêt est prononcé! il ne me reste plus qu'à l'exécuter! (*Gravement.*) Une heure après leur arrestation, tous les chefs doivent être fusillés sans délai et sans bruit.

DE GRIGNON, *hors de lui.* Sans bruit!.. oh! non pas!.. j'en ferai du bruit... moi!.. on ne fusille pas ainsi les gens... sans bruit est charmant!

MONTRICHARD. Écoutez-moi, Monsieur...

DE GRIGNON. Sans bruit!..

MONTRICHARD. Je dois ajouter, et c'est là l'objet de notre entrevue... qu'il est un moyen de salut.

DE GRIGNON. Lequel?

MONTRICHARD. Mais peut-être ne voudrez-vous pas l'adopter.

DE GRIGNON, *vivement.* Et pourquoi donc... et pourquoi pas, Monsieur... (*A part.*) Sans bruit!..

MONTRICHARD. Il a été décidé qu'on accorderait leur grâce à tous ceux qui feraient des déclarations... et si vous en avez quelqu'une à me confier...

DE GRIGNON, *vivement.* Moi!.. certainement... et une très-importante...

MONTRICHARD, *avec joie.* Est-il possible!

DE GRIGNON. Je vous en réponds, une qui est décisive et catégorique.

MONTRICHARD. C'est...

DE GRIGNON. C'est... que je ne suis pas... (*S'arrêtant.*) Ciel!.. la comtesse!..

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *entrant vivement par la droite, et s'adressant à Montrichard.* Eh bien, Monsieur!.. je suis d'une inquiétude...

MONTRICHARD. Rassurez-vous!.... J'en étais sûr..... M. Flavigneul, qui peut se sauver d'un mot... est prêt à nous révéler...

LA COMTESSE, *avec effroi, se tournant vers de Grignon.* Quoi?.. qu'est-ce donc? qu'avez-vous à révéler?..

DE GRIGNON, *vivement.* Moi!.. rien!.. absolument rien! (*A part.*) Quand elle est là, je n'ose plus avoir peur.

MONTRICHARD. Mais vous vouliez tout à l'heure me déclarer...

DE GRIGNON, *fièrement.* Que je n'avais rien à vous dire.

LA COMTESSE, *lui serrant la main et à part.* Bravo...

MONTRICHARD, *à la comtesse.* Mais dites-lui donc, Madame, dites-lui vous-même qu'il se perd de gaieté de cœur...

LA COMTESSE, *bas, à Montrichard.* Vous avez raison... laissez-moi quelques instants avec lui... et je le déciderai... moi!..

DE GRIGNON, *à part et la regardant.* Quand je la regarde, il me semble que l'âme de ma mère rentre en moi!..

LA COMTESSE, *à Montrichard, regardant toujours de Grignon.* Oui... oui... j'ai de l'ascendant sur son esprit, il ne me résistera pas!

MONTRICHARD. Soit... mais hâtez-vous! je ne puis vous donner que jusqu'à l'arrivée de la cour prévôtale... que nous attendons.

LA COMTESSE. Et pourquoi?

MONTRICHARD, *à demi-voix.* Dispensez-moi de vous le dire.

LA COMTESSE. Et pourquoi?

MONTRICHARD, *à voix basse.* Sa présence est nécessaire, pour constater que le jugement a été bien et dûment...

LA COMTESSE, *lui serrant la main.* Silence!

MONTRICHARD. Vous comprenez?..

LA COMTESSE. Très-bien!

MONTRICHARD, *à de Grignon.* Je vous laisse avec Madame; elle aura sur vous, je l'espère, plus de pouvoir que moi. Écoutez la voix d'une amie. (*Montrichard sort par le fond, et l'on voit des dragons en sentinelle auxquels il donne des ordres.*)

—

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, DE GRIGNON.

LA COMTESSE, *à part, regardant de Grignon avec intérêt.* Pauvre garçon!.. cela m'a effrayée, comme si réellement...

DE GRIGNON. Jamais ses yeux ne se sont portés sur moi avec autant d'amitié, et si ce n'étaient ces dragons qui sont là au fond... (*La comtesse s'approche de de Grignon et l'entretien s'engage à voix basse.*)

LA COMTESSE. Ah! merci, mon ami, merci!

DE GRIGNON. Vous êtes donc contente de moi?

LA COMTESSE. Oui, et je ne vous demande plus que quelques instants de courage et de fermeté.

DE GRIGNON. De la fermeté?.. j'en ai, vous êtes là!.. mais, ma foi, vous avez bien fait d'arriver.

LA COMTESSE. Vous vous impatientiez un peu?

DE GRIGNON. M'impatienter!.. je mourais de... (*Avec abandon.*) Ecoutez, il faut que mon cœur s'ouvre devant vous... le mensonge me pèse... je ne suis pas ce que j'ai voulu paraître à vos yeux.

LA COMTESSE. Comment?

DE GRIGNON. Je ne suis pas un héros... au contraire; quand je dis au contraire... ce n'est pas tout à fait juste, car il y a une moitié de moi, une moitié courageuse qui... je vous expliquerai cela plus tard... tant y a-t-il que quand M. de Montrichard m'a parlé d'être fusillé sans bruit... dans une heure... la peur m'a pris.

LA COMTESSE. On aurait peur à moins.

DE GRIGNON. Et j'ouvrais la bouche pour m'écrier : Je ne suis pas M. de Flavigneul. Mais vous êtes en-

trée, et soudain, à votre vue, j'ai eu honte de mes terreurs, j'ai senti que je pouvais faire de grandes choses, pourvu que vous fussiez là! Ainsi, rassurez-vous, je ne trahirai pas M. de Flavigneul; tout ce que je vous demande, c'est de ne pas m'abandonner... soyez là quand le préfet reviendra... soyez là quand on me signifiera ma sentence, soyez là quand... Je suis capable de tout... même de recevoir pour un autre dix balles au travers du corps, pourvu qu'en les recevant je vous entende dire... je suis là!

LA COMTESSE, *lui prenant la main.* Brave garçon, car vous êtes brave, je vous connais mieux que vous-même; c'est votre imagination qui s'effraie... ce n'est pas votre cœur.

DE GRIGNON. Bien, bien, parlez-moi ainsi!

LA COMTESSE. Il ne vous manque qu'un bon danger qui vous saisisse à l'improviste.

DE GRIGNON. Eh bien! il me semble que j'ai ce qu'il me faut.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, MONTRICHARD.

MONTRICHARD. Je ne puis attendre plus longtemps. . Madame!.. M. le président de la cour prévôtale...

LA COMTESSE. Vient d'arriver!..

MONTRICHARD. Oui, Madame!.. il faut que M. de Flavigneul se décide à parler... ou qu'il me suive.

DE GRIGNON, *hardiment.* Eh bien! je vous suis.

MONTRICHARD. Que dites-vous?

DE GRIGNON, *avec exaltation.* Mon parti est pris! le conseil de guerre, la cour prévôtale, le peloton... le feu de file...

LA COMTESSE, *effrayée.* Y pensez-vous?

DE GRIGNON, *de même.* Dix balles en pleine poitrine!.. ça m'est égal!.. une fois que j'y suis, ça m'est égal! (*A la comtesse.*) Je suis le fils de ma mère... (*A Montrichard.*) Partons, Monsieur!

MONTRICHARD. Vous le voulez?.. partons!

LA COMTESSE. Un instant... un instant.

DE GRIGNON. Non, non, partons.

LA COMTESSE. Calmez-vous... j'aurais d'abord une ou deux questions importantes à adresser à monsieur le baron.

MONTRICHARD. Des questions importantes?

LA COMTESSE. Oui! monsieur le baron. A quelle heure avez-vous arrêté votre prisonnier?..

MONTRICHARD. Il y a une heure à peu près... mais je ne vois pas...

LA COMTESSE. Dites-moi, baron, vous avez dû beaucoup voyager dans votre département?..

MONTRICHARD. Sans doute, Madame; mais, encore une fois...

LA COMTESSE. Alors, combien faut-il de temps pour aller d'ici à Mauléon sur un bon cheval?

MONTRICHARD. Trois petits quarts d'heure!.. Mais quel rapport?

LA COMTESSE. Et de Mauléon à la frontière? toujours sur un bon cheval?

MONTRICHARD. Dix minutes, mais...

LA COMTESSE. Trois quarts d'heure et dix minutes... cinquante-cinq minutes.

MONTRICHARD. Oh! c'est trop fort, partons!

LA COMTESSE. Mais attendez donc!.. Quel homme!.. j'ai encore une dernière question à vous faire. M. le président de la cour prévôtale que vous attendiez, ne vous a-t-il pas été envoyé de Paris, et n'est-ce pas, si je ne me trompe, un ancien sénateur?..

MONTRICHARD. M. le comte de Grignon!

DE GRIGNON, *poussant un cri de joie.* Mon oncle!.. mon bon oncle!

MONTRICHARD, *stupéfait.* Votre oncle!

LA COMTESSE, *froidement et lui faisant la révérence.* Ici finissent mes questions, Monsieur! je ne vous retiens plus! vous pouvez conduire au président... son neveu...

MONTRICHARD, *interdit et regardant de Grignon avec effroi.* M. Henri de Flavigneul!

LA COMTESSE, *riant.* Fi donc!.. un drame! une tragédie!.. nous avons mieux que cela à vous offrir! une scène de famille... (*Montrant de Grignon.*) M. Gustave de Grignon, maître des requêtes... que son oncle n'avait pas vu depuis longtemps; et c'est à vous, Monsieur, qu'il devra ce plaisir!

MONTRICHARD, *tout troublé.* Quoi? Monsieur serait... ou plutôt ne serait pas... c'est impossible!.. vous voulez encore me tromper, Madame!

LA COMTESSE, *riant.* Vous pouvez vous en rapporter au président lui-même et à la voix du sang, qui ne trompe jamais!..

MONTRICHARD. Et votre trouble ce matin quand j'ai fait arrêter Monsieur.

LA COMTESSE. Mon trouble? ruse de guerre!

MONTRICHARD. Cette lettre que j'ai prise sur lui.

LA COMTESSE. C'est moi qui venais de la lui remettre.

MONTRICHARD. Vos larmes de douleur!

LA COMTESSE, *riant.* Est-ce que j'ai pleuré? Ah! pauvre baron, il ne faut pas m'en vouloir... je vous avais promis de me moquer de vous... et je ne trompe jamais... vous le savez?

DE GRIGNON. C'est du génie!

MONTRICHARD. Mais alors quel est donc le coupable? car il était ici, j'en suis certain.

LA COMTESSE. Ah! voilà! qui est-ce? cherchez!

MONTRICHARD. Dieu! quel trait de lumière!.. si c'était l'autre!

LA COMTESSE. Qui? l'autre! celui à qui vous avez donné un sauf-conduit; celui que vous avez essayé de séduire; celui pour lequel vous avez imploré ma clémence, ah! je le voudrais bien!

MONTRICHARD. C'est lui! ah! je ne suis pas encore vaincu... et je cours...

LA COMTESSE. Sur ses traces?.. inutile!.. vous ne le rattraperez jamais!

MONTRICHARD. Vous croyez?

LA COMTESSE. Il a un trop bon cheval!

MONTRICHARD, *avec colère.* Ah!

DE GRIGNON, *riant.* Ah! ah! ah! ah!

LA COMTESSE. Le cheval du préfet lui-même!.. car vraiment vous avez pensé à tout, généreux ami, même à l'équiper!.. et à le solder... témoin ces vingt-cinq louis que je suis chargée de vous rendre... (*Allant les prendre sur la table.*) Car lui donner des honoraires pour vous tromper... c'est trop fort!

MONTRICHARD. Ah! vous êtes un monstre infernal! Tant de duplicité, tant de sang-froid! Et moi qui ai écrit au maréchal... Je tiens le chef! Ah! je me vengerai!

—

SCÈNE XIII.

LES MÊMES. LÉONIE, *entrant très-agitée.*

LÉONIE, *à Montrichard.* Monsieur le baron, voici

une dépêche très-pressée qui arrive de Lyon. (*Montrichard prend les dépêches, et Léonie s'approche vivement de la comtesse.*)

MONTRICHARD. Du maréchal!

LÉONIE, *bas.* Ah! ma tante, quel malheur!

LA COMTESSE. Quoi donc?

LÉONIE. Il est revenu!

LA COMTESSE, *bas.* Qui?

LÉONIE, *de même.* M. Henri!

LA COMTESSE, *bas.* Comment?

LÉONIE, *bas, et montrant un cabinet à droite.* Il est là!..

LA COMTESSE, *bas.* Ciel!

MONTRICHARD *fait un geste de joie, puis après avoir lu la dépêche :* Ah! madame la comtesse!.. à moi la revanche!

LA COMTESSE. Que voulez-vous dire?

MONTRICHARD. Vous triomphiez, tout à l'heure!.. mais à la guerre la fortune est changeante, et malgré votre esprit et vos ruses, le sort de M. de Flavigneul est encore entre mes mains; oui, grâce à ces dépêches que m'envoie M. le maréchal, je puis forcer le fugitif, en quelque lieu qu'il soit, à se remettre lui-même en mon pouvoir!

LA COMTESSE, *avec trouble.* Vous... comment?..

MONTRICHARD. C'est mon secret! A chacun son tour, madame la comtesse!.. Je veux seulement, avant mon départ, vous montrer que je sais me venger... (*A de Grignon.*) Monsieur de Grignon, je vais prévenir votre oncle pour qu'il vienne lui-même vous rendre à la liberté. Au revoir, madame la comtesse! (*Il sort.*)

—

SCÈNE XIV.

DE GRIGNON, LA COMTESSE, LÉONIE, *puis* HENRI.

LA COMTESSE. Que m'as-tu dit? Henri!

LÉONIE. Il est là...

HENRI, *paraissant par la porte à droite.* Me voici.

DE GRIGNON, *qui est au fond.* Lui!

LA COMTESSE. Malheureux! que venez-vous faire ici?

HENRI, *vivement.* Mon devoir!.. Avez-vous pu croire que je laisserais un innocent périr à ma place!

LA COMTESSE. Périr!

HENRI. Le vieux garde qui accompagnait ma fuite m'a tout appris... M. de Grignon s'est offert pour moi... M. de Grignon a été arrêté pour moi!..

LA COMTESSE. Et M. de Grignon est libre! Malheureux enfant! Tenez? qu'il vous le dise lui-même!..

HENRI, *apercevant de Grignon et se jetant dans ses bras.* Ah! Monsieur, un tel dévouement...

DE GRIGNON. Entre gens de cœur, ce n'est qu'un devoir! (*A part.*) C'est étonnant... je le pense!

LÉONIE. Et être revenu chercher le péril quand tout était dissipé... conjuré...

LA COMTESSE, *avec énergie.* Tout l'est encore!..

LÉONIE. Comment?

LA COMTESSE, *à Henri.* Le dernier lieu où l'on vous cherchera maintenant, c'est ici. M. Montrichard va partir. (*A de Grignon.*) Vous, en sentinelle pour guetter son départ.

DE GRIGNON. J'y cours.

LA COMTESSE, *à Henri.* Vous... dans ce cabinet.

HENRI. Mais...

LA COMTESSE. Oh! je le veux!.. et dans quelques instants plus de danger. (*Henri sort.*)

SCÈNE XV.

LA COMTESSE, LÉONIE.

LA COMTESSE, *à Léonie.* Oui, oui, tu peux partager maintenant ma sécurité et ma joie. (*Voyant qu'elle se détourne pour essuyer ses yeux.*) Eh! mon Dieu, d'où viennent tes larmes?

LÉONIE. Je ne pleure pas, ma tante, je ne pleure plus... (*Sanglotant.*) Je suis heureuse, il est sauvé!.. mais en même temps, je suis au désespoir... car tout à l'heure, quand il est revenu si imprudemment... quand je l'ai caché dans ce cabinet, où je tremblais pour lui... (*Pleurant toujours.*) il m'a dit...

LA COMTESSE, *vivement.* Quoi donc?

LÉONIE, *de même.* Est-ce que je sais? est-ce que je puis me rappeler? Tout ce que j'ai compris... c'est que tout était fini pour moi!

LA COMTESSE, *à part et avec tristesse.* J'entends!

LÉONIE. Que nous ne pouvions jamais être l'un à l'autre...

LA COMTESSE, *de même et à part.* C'est juste!.. il fallait bien le lui dire! (*Prenant la main de Léonie.*) Pauvre enfant!.. et tu lui en veux... tu le détestes?..

LÉONIE. Oh! non!...mais j'en mourrai!

LA COMTESSE, *cherchant à la consoler.* Léonie... Léonie... il faut de la raison!.. car si, par exemple... il était lié à une autre personne...

LÉONIE, *vivement.* Justement!.. c'est ce qu'il m'a dit! lié à jamais!

LA COMTESSE, *vivement.* Et il t'a nommé cette personne?

LÉONIE. Non!.. il ne l'a jamais voulu!.. mais vous, ma tante, est-ce que vous la connaissez?

LA COMTESSE. Je crois que oui!

LÉONIE. En vérité?.... savez-vous si elle l'aime!.... beaucoup?..

LA COMTESSE, *avec force.* Oui!..

LÉONIE, *à la comtesse.* Et elle est aimable... elle est jolie?..

LA COMTESSE. Moins que toi, sans doute...

LÉONIE. Eh bien, alors?..

LA COMTESSE. Que veux-tu, mon enfant, on ne raisonne pas avec son cœur... et, quelle qu'elle soit, s'il la préfère... si elle est aimée...

LÉONIE. Mais pas du tout! c'est moi qu'il aime...

LA COMTESSE. O ciel!..

LÉONIE. C'est moi! il me l'a avoué... mais il est lié à elle par le respect, par l'amitié, que sais-je! par la reconnaissance...

LA COMTESSE, *vivement.* La reconnaissance... ah!

LÉONIE. Lié surtout par une promesse qu'il lui a faite... et qu'il tiendra même au prix de son sang! Voilà qui est absurde! dites-le lui, ma tante, vous seule pouvez le décider!..

HENRI, *qui depuis quelques instants écoutait et a cherché en vain à se contenir, s'élance de la porte à droite.* Taisez-vous! taisez-vous!

LA COMTESSE. Ciel!

LÉONIE, *à Henri.* Rentrez, rentrez, de grâce. Si M. de Montrichard arrivait...

HENRI. Que m'importe!.. j'aime mieux mourir!

LA COMTESSE. Mourir, plutôt que de manquer à votre promesse?.. c'est bien, Henri!

LÉONIE. Mais, ma tante...

LA COMTESSE. Laisse-moi lui parler. (*Bas, à Henri.*) Je vous dois ma vie, disposez-en, m'avez-vous dit... (*Léonie s'éloigne de quelques pas.*)

HENRI. Je suis sur la trace. — Acte 2, scène 2.

HENRI. Qu'exigez-vous?

LA COMTESSE. La seule chose que j'aie désirée, rêvée, poursuivie... votre bonheur!

HENRI. Ciel!

LA COMTESSE. *Elle fait signe à Léonie de s'approcher; elle lui prend la main, et la met dans celle de Henri.* Henri... voici celle qu'il faut choisir.

HENRI. Ah! mon amie... mon amie!

LÉONIE. Ah! j'étais bien sûre que je vous le devrais! (*Elle se jette à ses genoux.*)

DE GRIGNON, *rentrant vivement par la porte à gauche.* Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? voici M. de Montrichard!

TOUS. M. de Montrichard!

LÉONIE, *à Henri.* Oh! rentrez! rentrez!

DE GRIGNON. Il monte par cet escalier... le voici!

LÉONIE, *à part.* Il n'est plus temps! (*Henri, qui est près du canapé à droite, s'y asseoit vivement; les deux femmes se tiennent debout devant lui, cherchant à le cacher par leurs jupes.*)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, M. DE MONTRICHARD.

MONTRICHARD, *entrant par la porte à gauche.* Je viens vous faire mes adieux, madame la comtesse...

LÉONIE, *avec joie.* Ah!

MONTRICHARD. Mais, avant de partir, je tiens à vous prouver que je ne me vantais pas en disant que cette dépêche pouvait ramener en mon pouvoir M. de Flavigneul.

LÉONIE, *à part.* Je tremble!

LA COMTESSE, *à part.* Que veut-il dire?

MONTRICHARD. Cette dépêche est l'ordonnance que je sollicitais depuis si longtemps, l'ordonnance d'amnistie...

TOUS, *poussant un cri de joie.* L'amnistie!

LA COMTESSE ET LÉONIE, *s'écartant du canapé où est assis Henri.* Il peut donc se montrer...

HENRI, *se levant.* Ah! Monsieur!

MONTRICHARD, *avec un air de triomphe.* Ah! j'étais bien sûr que je le ferais reparaître.

LÉONIE. Ciel!

DE GRIGNON. C'était un piége; et nous y avons donné... (*Tous restent immobiles de terreur. M. de Montrichard s'avance au bord du théâtre et sourit à lui-même avec un air de satisfaction. La comtesse s'approche doucement de lui, le regarde, saisit ce sourire et fait un geste de joie qu'elle réprime aussitôt.*)

MONTRICHARD. Monsieur Henri de Flavigneul... au nom du roi et de la loi, je vous déclare...

LA COMTESSE, *s'avançant et riant.* Je vous déclare libre et gracié...

TOUS. Comment?

LA COMTESSE, *gaiement.* Eh! sans doute! ne voyez-vous pas que M. de Montrichard veut prendre sa revanche, et qu'il joue là une scène de terreur à mon usage...

LÉONIE. Il serait vrai!

LA COMTESSE, *prenant le papier des mains de Montrichard.* Tenez!.. lisez!.. Ordonnance d'amnistie...

MONTRICHARD. Maudite femme! On ne peut pas plus la tromper en bien qu'en mal!

LÉONIE, *à la comtesse.* Et maintenant, tous trois réunis...

LA COMTESSE. Oui, ma fille!.. mais plus tard... car aujourd'hui je dois partir.

LÉONIE. Partir!

DE GRIGNON. Vous partez?.. eh bien, je pars aussi! Oh! vous avez beau dire! je pars! c'est fini! je vous suis! Rien ne m'arrête! je vous suis jusqu'au bout du monde! et, chemin faisant, j'accomplirai devant vous de si belles choses, que vous finirez par vous dire : Voilà un pauvre garçon dont j'ai fait un héros .. faisons-en un homme heureux!..

LA COMTESSE. Ne parlons pas de cela!.. (*Passant près de M. Montrichard.*) Eh bien, baron?

MONTRICHARD. J'ai perdu... madame la comtesse! Je suis vaincu!

LA COMTESSE, *avec émotion.* Vous n'êtes pas le seul! (*Affectant la gaieté.*) Que voulez-vous, baron? pour gagner, il ne suffit pas de bien jouer!

MONTRICHARD. Il faut avoir pour soi les as et les rois

LA COMTESSE, *à part, regardant Henri.* Le roi surtout!.. dans les batailles de dames.

L'ARTISTE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 23 novembre 1821.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. PERLET.

Personnages.

ÉDOUARD, jeune amateur des arts.
RAYMOND, père d'Émilie.
ROUSSEL, maître de déclamation.
BEMOLINI, VERBOIS, } créanciers.
AUTRES CRÉANCIERS.

La scène se passe dans la mansarde de Raymond.

Le théâtre représente une mansarde; à la droite de l'acteur, un piano chargé de papiers de musique; à gauche, un chevalet portant un petit tableau ébauché; sur une table à côté, la palette, les pinceaux, des bustes, des easques. La porte d'entrée est au dernier plan à gauche de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, ÉDOUARD.

ÉMILIE, *à Édouard qui entre.* Comment! c'est vous, monsieur Édouard? vous d'aussi bonne heure?

ÉDOUARD, *d'un air préoccupé.* Oui, je voulais parler à votre père...

ÉMILIE. Il vient de sortir.

ÉDOUARD, *de même.* En effet, je l'ai aperçu dans la rue.

ÉMILIE. Eh bien! alors, pourquoi vous donner la peine de monter?.. Il y a si loin du premier que vous habitez à notre sixième étage!

ÉDOUARD. C'est justement là ce que je voulais dire... Tenez, Emilie, je n'y puis plus tenir; je suis le plus malheureux des hommes, et voilà une heure que je résiste à l'envie de me brûler la cervelle; mais j'ai mieux aimé venir causer un instant avec vous.

ÉMILIE. Et vous avez très-bien fait... A-t-on jamais vu de pareilles idées, à votre âge, avec votre nom, votre fortune?

ÉDOUARD. Belle consolation!.. un nom qui ne me sert à rien, une fortune qui m'empêche d'être à vous!.. Encore, si l'on pouvait faire entendre raison à votre père... l'homme le plus bizarre, le plus infatué de ses préjugés!.. Vous destiner au théâtre, et ne vouloir pas de moi parce que je suis trop riche.

ÉMILIE. Que voulez-vous! il est artiste... son cœur paternel sourit d'avance à l'idée que mes talents me tiendront lieu du patrimoine qu'il ne peut me donner, et que sa fille ne devra qu'à elle seule son bonheur et sa fortune.

ÉDOUARD. Mais, cette fortune, si je vous l'offre dès à présent... Ne suis-je pas maître de ma main et de ma fortune aussi?

ÉMILIE. D'accord, Monsieur; vous êtes riche, on sait cela... mais vous n'êtes pas artiste, et mon père ne veut prendre pour gendre qu'un individu déclamant, chantant, ou exécutant.

ÉDOUARD. Si pour lui plaire il ne faut qu'aimer les arts, ou les cultiver, qu'a-t-il à me reprocher? M'a-t-on jamais vu manquer un seul concert ou une représentation extraordinaire?.. N'ai-je pas eu des maîtres de chant, de danse, de peinture?.. Je ne fréquente que des artistes; je vais souvent dans l'atelier d'Horace Vernet; je peux même dire que je lui ai vu composer ses meilleurs tableaux, ce qui est toujours quelque chose... Et moi-même, n'ai-je pas plusieurs fois obtenu en société des succès dont je ne me serais jamais vanté? Mais enfin, puisque l'on veut que je sois artiste, il faut bien que je commence par avoir de l'amour-propre.

ÉMILIE. Oui, Monsieur, vous êtes ce qu'on appelle un amateur... mais vous n'êtes point un *artiste.*

ÉDOUARD, *avec impatience.* En honneur, vous me feriez damner... Que faut-il donc pour être *artiste?* courir le cachet, crier sans cesse à la cabale, déchirer ses rivaux, et ne pas payer le mémoire du tailleur? Parlez, s'il ne faut que cela, dès demain je prends un brevet, et je cours m'installer dans quelque appartement aérien, puisqu'il paraît qu'on n'a du génie que sous la mansarde.

ÉMILIE. Eh! mais, c'est l'opinion de mon père.

AIR : *De l'aimable Thémire* (ROMAGNESI).

Plus qu'un millionnaire
Maint artiste est heureux;
D'abord, pour l'ordinaire,
Ils sont voisins des cieux.
Sur les bois, la verdure,
Ils ont les yeux fixés :
Pour peindre la nature,
Ils sont les mieux placés.

ÉDOUARD.

Même air.

Mais dites-moi, ma chère,
Par quel hasard fatal
Le sort, souvent contraire,
Les traite-t-il si mal?
Le ciel devrait se rendre
A leurs vœux empressés;
Car pour s'en faire entendre,
Ils sont les mieux placés.

Votre père surtout, lui qui loge au sixième. Mais à propos, j'oublie toujours que je suis votre propriétaire, et que l'on me doit deux ou trois termes; vous verrez, Emilie, que je finirai par vous faire saisir.

ÉMILIE. Ne vous y trompez pas... vous feriez grand plaisir à mon père!.. il n'aime rien tant que les huissiers et les significations; il prétend que c'est le cortége obligé de l'artiste; et tenez, (*Lui montrant Bemolini et Verbois qui entrent au même instant.*) avais-je tort? regardez ces deux figures-là.

ÉDOUARD. Oui, comme vous le disiez je crois qu'ils sont du cortége.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BEMOLINI, VERBOIS.

BEMOLINI. Perdonate, Mademizelle, n'est-ce pas ici que demeure monsu Raymond, le célèbre mousicien?

VERBOIS. Oui, et M. Raymond le fameux peintre?

ÉDOUARD. Ils sont sortis tous les deux.

VERBOIS. Oh! nous savons bien que c'est le même.

ÉDOUARD. Eh bien! que lui voulez-vous?

VERBOIS. Je m'en vais vous le dire.

AIR de *la Robe et des Bottes.*

De la maison il occupe le faîte,
Et dans l'espoir de se faire payer,
Ses créanciers, dont je suis l'interprète,
Passent leurs jours sur l'escalier.
Oui, ces messieurs sont hors d'haleine,
Et tous les jours se lassent doublement
De monter avec tant de peine,
(*Montrant son gousset.*)
Et de descendre aussi légèrement.

ÉDOUARD. J'entends, leur intention est de poursuivre...

BEMOLINI. Au contraire, ils sont hors de combat; et ils nous ont cédé leurs créances pour un gain modique.

VERBOIS. Et nous venons annoncer à M. Raymond que c'est nous qui désormais suivrons l'affaire avec persévérance!.. Moi d'abord, je ne me lasse jamais parce qu'avec de la patience et des jambes, on finit toujours par arriver.

ÉDOUARD, *à part.* Je ne sais qui me retient... (*Haut.*) Voyons vos mémoires.

ÉMILIE. Que voulez-vous faire?

ÉDOUARD. Les payer, et vous en débarrasser.

ÉMILIE. Gardez-vous-en bien, mon père ne vous le pardonnerait jamais.

ÉDOUARD. Comment! être toute la journée harcelé par ces misérables... quel plaisir peut-il trouver à une pareille situation?

ÉMILIE. Que voulez-vous! c'est son bonheur... Il a été gêné toute sa vie, et il tient à ses habitudes. (*On entend la ritournelle de l'air que chante Raymond.*) Tenez, le voici; vous voyez qu'il n'engendre point de mélancolie.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, RAYMOND.

AIR : *Vivent les amours!*

Libre, dispos et bien portant,
Mais ne portant
Jamais d'argent comptant,
L'artiste rit à chaque instant,
Et du présent il est toujours content.
Sans crainte, comme sans regrets,
Pour aujourd'hui seul je fais
Des projets.
Que m'importe le jour d'après?
Le lendemain n'arrivera jamais.
Libre, dispos et bien portant,
Mais ne portant
Jamais d'argent comptant,
L'artiste rit à chaque instant,
Et du présent il est toujours content.

Bonjour, ma fille; bonjour, monsieur Édouard. (*Apercevant Verbois et Bemolini.*) Quels sont ces messieurs? (*Voyant qu'ils tirent leurs mémoires.*) Je devine... mais ce sont de nouveaux visages, car je ne les connais pas. C'est charmant; je suis toujours sûr, en rentrant chez moi, de trouver de la société.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Dans ce réduit qui fait seul ma demeure,
Chaque jour je suis visité;
Ici, morbleu! l'on fait cercle à toute heure,
En ministre je suis traité.
Mais de janvier jusqu'en décembre,
Honnêtement toujours je les reçoi;
Jamais chez moi on ne fait antichambre,
Et je sais bien pourquoi.

ÉDOUARD, *lui donnant les papiers que Verbois et Bemolini lui ont remis.* Ces papiers vous expliqueront le motif de leur visite... (*Bas, aux créanciers, tandis que Raymond est occupé à lire.*) Descendez à l'instant chez moi... le propriétaire de la maison, au premier, et nous nous entendrons.

BEMOLINI. Ma, Signor...

VERBOIS. Mais, Monsieur.

ÉDOUARD, *de même.* Taisez-vous, et partez... Je suis désolé qu'il vous ait vus... mais c'est égal.

RAYMOND, *après avoir lu.* C'est bon. M. Bemolini, musicien. (*Bemolini salue.*) M. Verbois, marchand brocanteur et choriste de l'Opéra. (*Verbois salue.*) Quoi! tous les deux ont acheté toutes les créances!.. Diable! mauvaise affaire pour eux.

BEMOLINI. Comment! pour nous?

ÉDOUARD, *bas.* Je vous réponds qu'elle est excellente, si vous partez à l'instant.

RAYMOND. Je suis désolé, Messieurs, de ne pouvoir m'entendre sur-le-champ avec vous... mais j'attends ce matin la visite d'un milord, grand amateur de tableaux, et celle de M. Roussel, professeur de déclamation, qui viendra déjeuner (*A Emilie.*) et pour te donner ta première leçon; il faudra même tâcher que le déjeuner soit soigné, parce que, vois-tu, ces grands talents, ça mange...

AIR du vaudeville d'*Une Visite à Bedlam.*

(*A Verbois.*)

Quant à vous, mon cher ami,
Si vous voulez audience,
Vous aurez la complaisance
De revenir à midi.

ÉDOUARD, *bas, aux créanciers.*

Je promets de tout payer,
Même sans en rien rabattre,
(*Leur montrant la porte.*)
Si vous prenez l'escalier.

VERBOIS ET BEMOLINI.

Je les descends quatre à quatre.

ENSEMBLE.

RAYMOND ET ÉMILIE.

Oui, pour vous, mon cher ami,
Si vous voulez audience,
Vous aurez la complaisance
De revenir à midi.

ÉDOUARD.

Si vous voulez qu'aujourd'hui
L'on solde notre créance,
Descendez en diligence,
Messieurs, je descends aussi.

VERBOIS ET BEMOLINI.

Messieurs, pourvu qu'aujourd'hui
L'on solde votre créance,
Nous aurons la patience
D'attendre jusqu'à midi.

—

SCÈNE IV.

ÉMILIE, RAYMOND, ÉDOUARD.

RAYMOND, *à Édouard qui a poussé dehors les créanciers et qui est prêt à les suivre.* Eh bien! monsieur Édouard, où allez-vous donc? est-ce que vous ne déjeunez pas avec nous?

ÉMILIE, *tirant son père par la basque de son habit.* Mais, mon père, il n'y a rien.

RAYMOND. Comment! il n'y a rien... il y a M. Roussel.

ÉMILIE. Cela n'ajoutera rien au déjeuner... au contraire.

ÉDOUARD. J'accepterais avec plaisir; mais ne connaissant pas M. Roussel...

RAYMOND. Est-ce que je le connaissais?.. Mais qu'est-ce que cela fait? il est artiste, je suis artiste... il vient déjeuner chez moi... (*A Emilie.*) Demain je te mènerai dîner chez lui... Voilà comment cela se pratique. (*A Edouard.*) Ainsi vous nous restez.

ÉDOUARD. Désolé, vous dis-je; des affaires indispensables... de l'argent à toucher, des locataires à recevoir.

RAYMOND. Des loyers!.. eh mais! en effet, nous voilà au quinze, et c'est notre terme... (*A Edouard, qui veut sortir.*) Permettez donc... de l'ordre avant tout... moi je ne connais que cela. Nous sommes entrés chez vous au mois de janvier, et nous sommes... nous sommes...

ÉMILIE. En octobre.

RAYMOND. Comment? en octobre? (*Comptant sur ses doigts.*) Janvier, février, mars; mais, à ce compte, il y aurait donc trois termes de passés... (*A Edouard.*) Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur?.. et comment n'ai-je pas encore reçu une seule signification?

ÉDOUARD. Ah! Monsieur... il n'était pas nécessaire.

RAYMOND. Et comment, sans cela, voulez-vous que je sache quand mon terme arrive, moi surtout qui suis fait aux huissiers... j'attendais toujours.

AIR du vaudeville de *l'Écu de six francs.*

Sachez que je ne pense guères
A mes paiements, à mes loyers;
Et pour mieux gérer mes affaires,
J'en laisse le soin aux huissiers.
En mes intendants ils se changent,
Par eux seuls tout se fait chez moi;
Et quand je n'en vois pas, je croi
Que mes affaires se dérangent.

ÉDOUARD. Eh bien! Monsieur, que cela ne vous inquiète pas, nous en reparlerons.

RAYMOND. Qu'est-ce à dire, nous en reparlerons? croyez-vous que je consente à loger chez vous *gratis?* moi, Raymond, moi, artiste! parce que Monsieur habite le premier, il se croit peut-être au-dessus de moi! qu'est-ce que c'est que cela?

ÉDOUARD, *avec un sang-froid comique.* Je ne vois pas, Monsieur, parce que j'ai le malheur d'être riche, que cela vous donne le droit de me mépriser.

RAYMOND. C'est juste, c'est juste, mon ami, et je vous prie d'excuser un moment d'orgueil bien pardonnable dans ma position; pourquoi diable, aussi, voulez-vous avoir l'air de me faire grâce?

ÉDOUARD. Ce n'a jamais été mon intention, et la preuve, c'est que je vous demande votre loyer, et très-positivement. Allons, Monsieur, il me faut de l'argent.

RAYMOND. A la bonne heure; au moins, vous voilà dans votre rôle de propriétaire... Vous me demandez de l'argent, eh bien! moi, je vous répondrai, en artiste, que je ne vous en donnerai pas, parce que je n'en ai pas; mais le premier sera pour vous.

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

De vous payer bientôt j'ai l'espérance,
Mais sur le prix de mes loyers,
Vous devriez demander, quand j'y pense,
Quelque chose à mes créanciers.

ÉDOUARD.

Pour quel motif?

RAYMOND.

Avec eux tenez ferme.
Dans ce logis, ils doivent, sur ma foi,
Payer au moins la moitié de mon terme,
Car ils y sont aussi souvent que moi.

ÉDOUARD. Je leur en parlerai... Adieu, mademoiselle Emilie; adieu, mon cher locataire. (*Il sort.*)

—

SCÈNE V.

ÉMILIE, RAYMOND.

RAYMOND. Ah çà! ma fille, donne-moi mon costume d'artiste.

ÉMILIE. Votre costume d'artiste?

RAYMOND, *ôtant son habit.* Oui, mon pet-en-l'air... (*Emilie va le prendre et le lui donne, ainsi que son bonnet.*) Un charmant jeune homme, ce M. Edouard, mais il finira mal.

ÉMILIE. Et pourquoi?

RAYMOND. Parce qu'il n'a pas d'ordre... trois termes sans se faire payer!

ÉMILIE. Oh! vous lui en voudriez bien davantage, si vous aviez entendu sa conversation de tout à l'heure... car il n'a pas abandonné ses projets de mariage.

RAYMOND. J'espère que tu lui as répondu.

ÉMILIE. Sans doute, je lui ai dit que vous étiez décidément brouillé avec la fortune.

RAYMOND. Du tout; car j'ai passé ma vie à lui faire des avances auxquelles elle n'a jamais répondu; mais si jamais je deviens riche, je ne veux le devoir qu'à moi-même; je n'entends pas que mon gendre rougisse de son beau-père, ou qu'il te reproche un jour de t'avoir épousée sans dot, toi qui en as une certaine, une réelle.

ÉMILIE. Moi, mon père!

RAYMOND. Sans doute... avant un an sociétaire... part entière... trente mille livres de rente, hypothéquées sur son talent... Voilà les fortunes que j'aime, les fortunes solides... et si M. Edouard en avait autant à t'offrir, je n'hésiterais pas un instant, parce que c'est un brave garçon, franc, loyal, sincère, et qui par son caractère était digne d'être artiste; mais pas d'élan, pas de feu créateur; il n'a pas surtout cet amour des arts et de la science, qui rend capable de tout... Ton M. Édouard... ton M. Édouard ne sera jamais qu'un millionnaire.

ÉMILIE. Quoi! mon père, vous croyez...

RAYMOND. C'est impossible autrement; le talent, vois-tu bien, veut être excité par l'aiguillon du besoin; et le génie qui dîne, le génie qui est sûr de payer son terme, ne fera jamais rien qui vaille! Enfin, tu le vois par toi-même : est-ce que je peux travailler quand nous avons seulement cinquante écus devant nous?

ÉMILIE. Cela n'arrive pas souvent.

RAYMOND. Heureusement... Que serait-ce donc si j'avais la fortune de M. Edouard?.. je serais ruiné.

ÉMILIE. Oh! ruiné!

RAYMOND. Oui, Mademoiselle. (*On sonne.*) Ah! mon Dieu, qui est-ce qui sonne là? c'est peut-être M. Roussel, et rien n'est préparé... tu n'es pas seulement habillée.

ÉMILIE. Qu'est-ce que cela fait!

RAYMOND. Comment! ce que cela fait? tu ne prendras pas ta leçon de déclamation dans ce costume-là... (*On sonne. — Criant à la porte.*) On y va! on y va! (*Il appelle Emilie.*) Dis donc, ma fille, mets une robe à l'Iphigénie, cela lui fera plaisir.

ÉMILIE. Oui, plus tard, je n'ai pas besoin d'être à ce déjeuner.

RAYMOND. Au contraire. (*Il déclame.*) Vous y serez, ma fille. (*La sonnette recommence.*) Laissez donc la sonnette.

AIR du *Ménage de garçon*

Ils vont me la casser, je pense;
Et mes chers créanciers, hélas!
Qui n'ont pas d'autre jouissance,
Demain que ne diraient-ils pas?
Du plaisir que cela leur cause,
Je ne puis les priver, je croi,
Car c'est presque la seule chose
(*Faisant le geste de compter de l'argent.*)
Qu'ils entendent sonner chez moi.
(*On sonne encore; il va ouvrir.*)

—

SCÈNE VI.

RAYMOND, ÉDOUARD, *sous le costume de Bemolini.*

RAYMOND, *qui a été lui ouvrir.* Mille pardons de vous avoir fait attendre!.. Comment! c'est vous, monsieur Bemolini; je vous avais dit de ne revenir que sur le midi.

ÉDOUARD. *Senza dubbio...* Ma quand zé vas chez un débitour, zé avé toujours l'habitoude d'arriver une heure d'avance, perché le temps de sonner et d'attendre à la porte, on se trouve zouste à l'heure... Je connais ça... d'aillours, j'ai prévenu la signora qu'on me verrait souvent ici.

AIR de *Voltaire chez Ninon.*

Oui, je vais chez mes débiteurs
Vingt fois par jour, c'est mon système.
RAYMOND.
Mais je vous plains, si ces messieurs,
Comme moi logent au sixième.
ÉDOUARD.
Le sixième, il me fait pas peur,
Ce trajet ne m'est pas pénible;
Et, voyez-vous, comme chanteur,
Je monte aussi haut que possible.

RAYMOND. Je m'en aperçois. Eh bien! voyons, puisque la visite que j'attendais n'arrive pas, dépêchons.

ÉDOUARD. Vi avez *molto ragione,* dépézons. (*Tirant de sa poche un papier, qu'il lit.*) Vi devez au marzand de musique, dont j'ai acheté la créance, deux cents francs; vi devez au tailleur, dont j'ai acheté la créance, deux cents francs; vi devez...

RAYMOND. Eh! morbleu! finissons; il s'amuse là à me faire des parties d'orchestre. Voyons le morceau d'ensemble.

ÉDOUARD. Vi voulez dire le *final*; j'espère que vous ne le trouverez point trop surchargé d'accompagnements: six cent cinquante francs, et cela sonne à l'oreille, et c'est, j'ose le dire, harmonieux et facile.

RAYMOND. Facile, facile, facile, cela ne l'est pas à payer; mais enfin vous voilà réglé, et à la première occasion...

ÉDOUARD. Plus, d'un autre côté...

RAYMOND. Comment! d'un autre côté?

ÉDOUARD. Dou silence, et partons en mesure; nous avons d'autre part ce *concerto* que vi avez composé dans un moment d'inspiration.

RAYMOND. Un morceau sublime, qui depuis trois ans reste dans la boutique de l'éditeur.

ÉDOUARD. *Pazienza;* le génie en boutique, il est comme le bon vin en bouteille; avec le temps, c'est du nectar.

AIR: *Il est temps.*

Avec le temps, (*bis.*)
Les difficultés s'aplanissent;
Pour les beaux-arts et les talents
Qu'importe la marche des ans.
Bien loin que les grâces vieillissent,
Que de beautés qui rajeunissent
Avec le temps!

RAYMOND. Que voulez-vous dire?

ÉDOUARD. Que votre *concerto* il fait fureur; il est parti, il est lancé, on le demande de tous côtés, pour l'Italie et pour l'Allemagne, et dernièrement la diligence de Strasbourg, celle qui a versé l'autre semaine, en portait à elle seule deux ballots; plus cent exemplaires que M. Spontini a fait demander pour le roi de Prusse; plus, cent exemplaires... c'est étonnant, la quantité.

RAYMOND. Permettez donc, je n'en ai déposé en tout que vingt-cinq chez l'éditeur.

ÉDOUARD, *à part.* Ah, diable! (*Haut.*) C'est juste; mais n'y en eût-il qu'un seul, n'avons-nous pas la lithographie qui multiplie les chefs-d'œuvre?

RAYMOND. Ah! j'ai été lithographié!

ÉDOUARD. Plus, cette petite cavatine qui vi avez faite en vous jouant.

RAYMOND. Celle-là, je sais qu'elle ne se vend pas.

ÉDOUARD. La vôtre! oui: mais nous avons adroitement répandu dans le monde musical que c'était une cavatine inédite de M. Rossini.

RAYMOND. Eh bien?

ÉDOUARD. Eh bien, le lendemain il a fallu mettre deux gendarmes à la porte de la boutique, et un troisième à cheval au coin de la rue. A l'heure que ze dis, on s'arrache la délicieuse cavatine; on en a vendu douze douzaines d'exemplaires à des auteurs de vaudevilles, qui l'ont mise en pont-neuf; quinze aux orgues de Barbarie, qui l'ont mise en harmonie; trente à M. Colinet et Compagnie, qui l'ont mise en contredanse pour Tivoli et le Ranelagh, avec accompagnement de flageolet.

RAYMOND. Toujours par la lithographie?

ÉDOUARD. Toujours par la lithographie.

RAYMOND. Dieux! quel honneur! être joué, chanté, dansé, lithographié!

ÉDOUARD. Et payé; car le total, pour le *concerto* et la *cavatine,* se monte à mille deux cent cinquante francs; et si nous en déduisons les six cent cinquante francs du petit *final,* (*Montrant son mémoire.*) il nous restera juste vingt-cinq louis en or, que je vous apporte dans cette bourse. (*Lui présentant une bourse.*)

RAYMOND, *prenant la bourse.* Comment! il serait possible? quel art que la musique! Je vais vous donner un reçu.

ÉDOUARD. Fi donc! entre artistes. La seule favor que ze vi demande, c'est de nous faire beaucoup de Rossini.

RAYMOND. Je vous en donne ma parole d'honneur.

ÉDOUARD. Et même, ce ne serait que du Mozart, que nous le prendrions tout de même, voyez-vous.

RAYMOND. A la bonne heure, j'espère que nous nous reverrons.

ÉDOUARD. D'autant plus facilement que ze donne des leçons tous les jours ici dans la maison, à un jeune homme qui demeure au premier.

RAYMOND. Comment, M. Édouard cultive les arts? un jeune homme si riche!

ÉDOUARD. Riche! il ne l'est pas tant que vous croyez, ze vi le dis en confidence, sa fortune elle est bien délabrée, et il en emploie les débris à acquérir des talents, afin d'exercer un jour lui-même.

RAYMOND. Pauvre jeune homme! alors je le plains.

ÉDOUARD. Comment! vi le plaignez? vi devez plutôt le féliciter d'être tombé sur un professor tel que moi, un virtuose, qui depuis un demi-siècle fait l'admiration de l'Europe.

RAYMOND. Comment! un demi-siècle! Il y a donc bien longtemps que vous vous occupez de votre art?

ÉDOUARD. Ma, j'ai quarante ans, et en voilà trente-six que j'exerce.

RAYMOND. Qu'est-ce que vous me dites là?

ÉDOUARD. L'exacte vérité : *Ascoltate*. Mon père, chanteur sublime, il était à l'apogée de sa gloire, et tous les musiciens, tous les connaisseurs, ils disaient qu'il était impossible d'aller plus loin. Eh bien! moi, Monsieur, à l'âge de quatre ans, pas plus haut que cela, j'écrasais mon père, j'étais un colosse de talent.

RAYMOND. Je n'en reviens pas.

ÉDOUARD. Ni lui non plus; il ne concevait pas qu'il eût fait un enfant si miraculeux; il en était stupéfait, et ma mère elle riait dans un coin. Ma, ce n'était rien encore! ze composais, et ze peux vi chanter une scène musicale délicieuse que z'ai composée à l'âge de quatre ans.

RAYMOND. Certainement, j'aurai grand plaisir à vous entendre, mais je vous avoue que je préférerais quelque chose de plus nouveau et de plus récent.

ÉDOUARD. Ah! ze m'en vais vous dire, c'est que ze n'ai rien fait depuis. Depuis l'âge de quatre ans, ze n'ai pas écrit une note de mousique. Écoutez, ze souppose que l'orchestre il est là : n'avez-vous pas quelque chose per figurer le maître de mousique; un buste, une tête à perruque, n'importe? (*Il prend un buste qu'il place sur le trou du souffleur.*) C'est un maître de chapelle qu'il fait exécuter une scène de sa composition, c'est tout ce qu'il y a de plus dramatique et de plus neuf; voici le sujet de la scène : un vieux tyran il adore une jeune personne, belle comme les amours, et veut en faire sa femme; la jeune personne elle ne peut pas souffrir le vieux tyran, vu que de son côté elle aime un chevalier, qui est parti pour la Palestine.

RAYMOND. Pour la Palestine!

ÉDOUARD. Vi savez que les beaux chevaliers ils sont toujours partis pour la Palestine, c'est de rigueur. Le vieux tyran il fait faire une petite proposition à la jeune personne; c'est de l'épouser ou de la faire périr sur un bûcher. La jeune personne, qui compte sur son beau chevalier, pour venir la délivrer juste au bon moment, se résigne à la mort; elle marche au supplice à pas comptés, comme au grand Opéra; son moussoir à la main, comme au grand Opéra; elle pleure, la pauvre petite demiselle, perché ça lui fait pas plaisir. Alors, au moment où l'allumette fatale elle va mettre le feu au bûcher, elle chante un petit duo avec le vieux tyran.

SCÈNE BOUFFE.

(*Édouard prend alternativement la voix de femme et celle de basse.*)

(*En voix de femme.*)
Amor,
Amor
Faccia, faccia, faccia presto
Che *rivinga* il mio Alfredde.
(*Voix de basse.*)
Amor,
Amor
Che questo fuoco
Infiamma cuore si fredde.
(*S'adressant à l'interlocuteur.*)
Capite voi, in buon francese,
Que ça veut dire :
Qu'elle n'est pas fort à son aise.
(*Voix de femme.*)
Même sur ce bûcher lui conservant ma foi,
Je brûlerai pour lui.
(*Voix de basse.*)
Tu brûleras pour moi?
(*Voix de femme.*)
Je brûlerai.
(*Voix de basse.*)
Tu brûleras?
(*Voix de femme.*)
Je brûlerai.
(*Voix de basse.*)
Tu brûleras?
(*Voix de femme.*)
Pour lui.
(*Voix de basse.*)
Pour moi?
Bella crudel'.
(*Voix de femme.*)
Tiran barbar'.
(*L'orchestre joue faux.*)

Ahi, ahi!.. (*S'adressant au chef d'orchestre.*) Comment! mon ami, tu laisses faire de telles brioches à ton orchestre! Voyons, donne-moi le ton, recommençons cela.

Cara, cara, tra, la, la, la.
La flûte... molto suave.
Caressez ce passage-là;
(*La clarinette.*)
Comme un ange, nous y voilà.
Le basson, noble, grave,
Violini... détachez,
Saccadez... più moderato.
Piano... pianissimo,
En mourant... smorzando...
Évanouissez-vous sur vos instruments.
A présent, crescendo,
Presto, prestissimo,
Fortissimo, rinforzando,
Ah! bravo, bravissimo!
Vous avez compris mon génie,
Quelle force! quelle harmonie!
Oui, Rossini, je le parie,
Voudrait avoir fait ce morceau.
Bemolini, bravo! bravo!
On ne peut rien voir de plus beau.

(*A Raymond.*) Désespéré de ne pouvoir rester plus longtemps avec vous; au revoir, mon cher ami; restez donc. (*Il sort.*)

—

RAYMOND. Prenez la peine de vous asseoir, — Scène 12.

SCÈNE VII.

RAYMOND, *puis* ÉMILIE.

RAYMOND. Dieux! quelle voix! et quels procédés! ma fille! ma fille!

ÉMILIE. Eh bien, que voulez-vous?

RAYMOND. Donne-moi la clé de mon piano; bon, la voilà. (*Ouvrant le piano.*)

ÉMILIE. Que voulez-vous faire?

RAYMOND. Ce que je veux faire! du Rossini, première qualité.

AIR de *la Légère*, ou *Qu'un poëte.*

En musique,
Je m'en pique,
Je ne suis point fanatique.
Rossini, c'est l'homme unique,
Le dieu d'aujourd'hui,
C'est lui.
Paësiello, dans son art,
Certes, vaut bien qu'on le cite.
Haydn a du mérite,
Et j'estime assez Mozart;
Mais qu'on était dans l'enfance,
Et quelle pitié, bon Dieu!
Lorsqu'on admirait en France
Grétry, Berton, Boyeldieu!
En musique,
Je m'en pique,
Je ne suis point fanatique.
Rossini, c'est l'homme unique,
Le dieu d'aujourd'hui,
C'est lui.

ÉMILIE. Eh, mon Dieu! que vous a-t-il donc fait?

RAYMOND. Ce qu'il m'a fait! attends donc, je crois que c'est dans son genre. (*Il chante en s'accompagnant.*)

Troppo languir
Per una bella,
Mi fa morir.
Tra, la, la, la.

ÉMILIE, *à part.* En vérité, je crois que mon père est devenu fou.

RAYMOND.

Troppo languir
Per una bella...
(*Il se met à écrire et parle en même temps.*)

EDOUARD. Un portrait de femme, quinze francs — Scène 8.

A propos, tu ne sais pas ton monsieur Edouard, ce jeune homme si riche... (*Se mettant à chanter.*)

Troppo languir.

ÉMILIE, *vivement.* Eh bien, mon père, M. Edouard?

RAYMOND. Aussi tu m'interromps ; tu me fais perdre mon motif... un thème magnifique.

ÉMILIE Que disiez-vous tout à l'heure de M. Edouard?

RAYMOND. Je dis qu'il y en a tant qui s'enrichissent, qu'il n'est pas étonnant que d'autres se ruinent.

ÉMILIE. M. Edouard ruiné! cela n'est pas possible.

RAYMOND. Non, un banquier, cela ne s'est jamais vu ; il n'oserait pas : le voilà réduit à donner des leçons pour vivre.

AIR : *Un motif plus puissant, je pense.*

Ce revenu pourra bien lui suffire,
S'il est vrai qu'il ait du talent.

ÉMILIE.

Oui, j'en conviens, il en a, c'est-à-dire
Il en avait tant qu'il fut opulent.
Mais c'est ainsi dans cette grande ville,
Pour du talent... cent fois j'en fus témoin,
On en a trop quand il est inutile,
On n'en a plus dès qu'on en a besoin.

(*Raymond chante la ritournelle de l'air, à demi-voix, puis très-fort, et dit à sa fille :*)

RAYMOND. Tiens, ma fille, je t'en prie, fais un instant le second dessus... tra... la, la, la ; et moi, la basse, vois-tu, pon, pon, pon. (*On sonne.*) Là, on vient encore m'interrompre au plus beau moment. (*On sonne toujours.*) Assez, assez. (*Se bouchant les oreilles.*) Assez, mon morceau qui est en *si*, et cette maudite sonnette qui me fait un *ut* continuel ; si, ut, si, ut ; drelin, drelin : c'est fini, il faut que je change ou ma sonnette ou mon morceau. (*Emilie pendant ce temps a été ouvrir.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS ; ÉDOUARD, *sous les habits et la figure de Verbois.*

ÉMILIE. Mon père, c'est monsieur Verbois, ce marchand brocanteur de ce matin.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 —

RAYMOND. C'est-à-dire que je ne peux pas travailler un instant. Laisse-nous, que je me dépêche de m'en débarrasser. (*Emilie sort, Raymond fait signe à Edouard d'approcher.*) Voyons, Monsieur, de quoi s'agit-il? (*Il fredonne.*)

Troppo languir
Per una bella.

(*Édouard se met à fondre en larmes : Raymond, étonné, s'arrête.*)

Eh bien! qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD. Ah, Monsieur! c'est que votre voix m'a rappelé celle de madame Verbois, ma pauvre femme. Ah! je ne peux pas entendre chanter un seul air de basse-taille sans que... (*Il se remet à pleurer.*)

RAYMOND. Ah, Monsieur! je suis désolé.

ÉDOUARD. Il n'y a pas de quoi, Monsieur. Je vous demanderai la permission de poser mon chapeau et mon parapluie. (*Il passe à droite, dépose son chapeau et son parapluie sur une chaise, puis s'avançant vers Raymond.*) Je vous demanderai la permission de prendre mes lunettes. (*Il lui présente un papier*) Voilà, Monsieur, de quoi il s'agit.

RAYMOND. Oui, je vois bien, c'est à vous qu'on a cédé mes créances; monsieur Verbois, marchand brocanteur.

ÉDOUARD. C'est-à-dire brocanteur, entendons-nous; brocanteur le matin, et choriste de l'Opéra le soir.

RAYMOND. Ah! vous dansez?

ÉDOUARD. Depuis quarante-cinq ans, et il est impossible d'avoir une existence plus agitée. (*Pleurant.*) Ah! ma pauvre femme!

RAYMOND. Si vous voulez, nous parlerons d'affaires un autre jour.

ÉDOUARD. Non, Monsieur, cela me distrait. (*Lui montrant les papiers.*) Vous voyez au bas de la page les quatorze cents francs que vous me devez.

RAYMOND. Oui, mais je ne vois pas les tableaux qu'on a saisis chez moi l'autre semaine et qu'on a dû vendre.

ÉDOUARD. J'en ai la note sur moi, je vous demanderai la permission de reprendre mes lunettes. (*Il met ses lunettes ; pleurant.*) Ma pauvre femme! ah! ces souvenirs sont bien déchirants! il vaut mieux cependant que ce soit elle... 1° Le tableau d'histoire.

RAYMOND. Oui, une bataille magnifique.

ÉDOUARD. Vous savez que dans ce moment les tableaux de bataille...

RAYMOND, *à part.* Ils l'auront laissé aller pour rien, c'est une bataille perdue.

ÉDOUARD. Le tableau d'histoire, neuf cents francs.

RAYMOND, *étonné.* Neuf cents francs, je n'en ai jamais vendu ce prix-là.

ÉDOUARD, *à part.* Je le crois. (*Haut.*) Voulez-vous écouter la suite? 2° Pour le tableau de genre, vous savez que tout le monde en fait; sans cela, on l'aurait mieux vendu. Le tableau de genre, quatre mille francs.

RAYMOND. Qu'est-ce que vous me dites là? Je n'en reviens pas! quel art que la peinture! quatre mille francs des tableaux de genre!

ÉDOUARD. 3° Un portrait de femme, une figurante à l'Opéra... (*Il se met à pleurer.*)

RAYMOND. Eh bien, qu'avez-vous donc?

ÉDOUARD. C'était celui de madame Verbois, ma pauvre défunte.

RAYMOND. Comment! cette petite femme que j'ai peinte il y a quinze jours?

ÉDOUARD, *pleurant.* C'était la mienne, et le portrait était d'une ressemblance...; vous sentez bien que je n'ai pas regardé au prix.

RAYMOND. Quoi! c'est vous qui l'avez acheté?

ÉDOUARD. Un portrait de femme, quinze francs.

RAYMOND. Je ne le souffrirai pas; et au lieu de spéculer sur votre douleur, c'est à moi de réprimer les excès où elle pourrait vous conduire; je vous cède le portrait pour rien.

ÉDOUARD, *pleurant.* Ah! Monsieur.

RAYMOND. Comment! madame Verbois était figurante à l'Opéra?

ÉDOUARD. Au côté gauche, et moi au côté droit. Nous avons été séparés pendant vingt-cinq ans, et nous ne nous réunissions que dans les morceaux d'ensemble, et aux tableaux finals. Ah! Monsieur, quelle femme!

AIR : *Vent brûlant d'Arabie.*

Aimable autant que belle,
En moderne Ninon,
On ne voyait chez elle
Que des gens du bon ton;
Maint et maint diplomate
Russe, prussien, anglais,
Son boudoir, je m'en flatte,
Était presqu'un congrès.

Et quel talent! comme elle dansait! c'était une grâce, une vivacité; l'orchestre ne pouvait pas la suivre! Ah, ma pauvre femme! jamais je ne pourrai l'oublier.

RAYMOND. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous faisiez bon ménage?

ÉDOUARD. Ah! certainement; aussi bon qu'on peut le faire à l'Opéra. Je me rappelle un tour que me fit une fois ma pauvre femme; c'était un soir dans l'opéra d'*Armide*; car il faut vous dire que j'adorais madame Verbois; mais j'étais d'une jalousie, un petit tigre; je m'aperçus qu'elle causait avec M. Beljambe, quatrième danseur, et j'allais éclater, lorsque l'impérieuse ritournelle me força à partir du pied gauche; je n'eus que le temps de lui dire en traversant : (*Il traverse le théâtre en dansant.*) « Je te défends de lui parler. » Et elle, entraînée par la mesure, me répondit à l'instant : (*Il traverse encore.*) « Ah! tu me le défends; eh bien! je ne causerai qu'avec lui. » Moi, saisissant un autre chassé-croisé : (*Il le fait.*) « Je vous prie au moins de ne pas le recevoir quand je n'y serai pas. » Et elle : « Que vous y soyez ou non, ce sera la même chose. — C'est ce que nous verrons. — C'est ce que vous verrez... » — Enfin, Monsieur, une scène très-pénible, d'autant que dans ce moment nous représentions des bergers amoureux; et vous sentez combien c'était gênant pour l'expression de la physionomie, nous étions obligés de rire. Nous avions des guirlandes. (*Prenant un air tendre.*) « Ah, perfide! — Ah, scélérate! » (*Se mettant à pleurer.*) Ah, ma pauvre femme!.. Enfin, Monsieur, je ne me reconnais plus, sa perte a développé en moi une sensibilité dont je ne me croyais pas capable. J'avais ce matin une lettre de change de cinq mille francs, d'un jeune homme qui demeure au premier, dans cette maison. C'est en pleurant que je l'ai fait protester, et quand je pense que maintenant ce malheureux jeune homme...

RAYMOND. Comment! M. Edouard serait en prison.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Grands dieux! ma surprise est extrême.

ÉDOUARD.

J'en suis plus triste que vous-même.

RAYMOND.

Et d'où provient votre regret?

ÉDOUARD, *pleurant*

Ah! ma femme le connaissait.
Rempli d'égards, de politesse,
Chez nous on le voyait sans cesse;
Si ma pauvre femme vivait,
Grands dieux! quel chagrin elle aurait!

RAYMOND. Comment! il serait possible... Bemolini avait donc raison!.. Monsieur, Monsieur, un instant... vous dites une lettre de change de cinq mille francs; je la paye, ou du moins je vous donne en à-compte les quatre mille francs de mon tableau de genre, et j'espère que vous me donnerez du temps pour le reste.

ÉDOUARD, *étonné, à part*. En voici bien d'une autre!.. (*Haut.*) Non pas, Monsieur, s'il vous plaît; il me faut tout ou rien... et il s'en faut encore de mille francs.

RAYMOND. Ah! mes vingt-cinq louis de ma cavatine... (*Prenant la bourse, et la donnant.*) Tenez, tenez, voilà encore six cents francs, et pour le reste saisissez mon mobilier.

ÉDOUARD. Du tout, Monsieur, je ne souffrirai point... ce n'est pas votre dette... (*Refusant la bourse.*) et je ne prendrai pas...

RAYMOND. Morbleu! vous la prendrez, ou je vous fais sauter par la fenêtre.

ÉDOUARD. Qu'est-ce à dire, Monsieur? apprenez que je n'entends point de cette oreille-là, surtout avec des gens de votre étage.

RAYMOND. De mon étage?

ÉDOUARD. Oui, Monsieur, ce n'est point quand on loge au sixième qu'on peut hasarder des plaisanteries, qui seraient tout au plus permises à l'entresol.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ÉMILIE, *accourant*.

ÉMILIE. Ah, mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

RAYMOND. Rien. C'est Monsieur que je veux jeter par la fenêtre.

ÉMILIE. Il vous demande de l'argent?

RAYMOND. Au contraire, il ne veut pas en prendre; mais il y viendra, ou morbleu!..

ÉDOUARD, *à part*. Voilà un homme que je ne pourrai jamais enrichir.

RAYMOND. Allons, Monsieur, la bourse... ou la vie.

ÉDOUARD. Puisqu'il le faut, je cède; mais c'est indigne d'abuser ainsi de ma situation, et de ne pas respecter ma douleur. Je vous demanderai la permission de prendre mon chapeau et mon parapluie. Vous savez que c'est cinq cents francs..

RAYMOND. Quatre cents francs.

ÉDOUARD. Monsieur, c'est cinq cents francs.

RAYMOND. Quatre mille francs de mon tableau de genre, et les six cents francs de ma cavatine, cela fait bien quatre mille six cents francs.

ÉDOUARD. Ah! c'est vrai. (*A Emilie.*) Mademoiselle, je vous demanderai la permission de vous présenter mes respects. (*A Raymond.*) Monsieur, je vous demanderai la permission de...

RAYMOND, *le poussant vers la porte*. Et moi je vous demanderai la permission de vous mettre à la porte.

—

SCÈNE X.

ÉMILIE, RAYMOND.

RAYMOND. Enfin, nous en voilà débarrassés... Quand j'y pense, qui se serait jamais douté que ce pauvre Edouard avait du goût pour la musique et des dispositions pour les dettes... J'ai peut-être eu tort de le refuser; c'était un jeune homme à ménager. (*A Emilie.*) J'en suis sûr, le pauvre garçon ne sait où donner de la tête.

AIR de *la Partie carrée*.

De son destin c'est à tort qu'il s'irrite,
Dans son malheur il lui reste un ami:
Ah! quelle idée! emporte-moi bien vite
Ce que j'ai fait ici de Rossini.
Il est sauvé, je t'en réponds, ma chère...
Mes pinceaux, vite, avec mon chevalet.

ÉMILIE.

Et pourquoi donc?

RAYMOND.

Eh parbleu! pour lui faire
De l'HORACE VERNET.

(*Il prend sa palette et ses pinceaux et se met à son chevalet.*)

Tiens, en deux temps, une petite esquisse, et voilà les dettes payées. Dieux! quels progrès a faits la peinture!.. quatre mille francs des tableaux de genre! pauvre Emilie! deux ou trois petits tableaux par an, et ce sera ta dot. Je ne sais pas ce que j'ai... ce monsieur Verbois, avec ses doléances, a glacé mon génie. Dis donc, ma fille, chante-moi quelque chose pour me remettre en verve.

ÉMILIE. Moi, mon père, je ne suis pas en voix.

RAYMOND. Qu'est-ce que cela fait? est-ce que tu crois que je t'écoute? je suis là à travailler. D'ailleurs cela te fera passer le temps d'ici à l'arrivée de M. Roussel, et te disposera merveilleusement à prendre ta leçon de déclamation. Va, va toujours.

ÉMILIE. A quoi bon? il n'y a pas besoin de savoir chanter pour jouer la tragédie.

RAYMOND. Au contraire, Mademoiselle, c'est ce qui vous trompe... c'est que c'est fort utile.. (*On frappe.*) Hein, qui est-ce qui vient là?

—

SCÈNE XI.

LES MÊMES; ROUSSEL.

RAYMOND. C'est vous, mon cher Roussel; vous vous faites bien attendre. Ma fille se meurt d'impatience de prendre sa première leçon.

ROUSSEL. Pardon, mon cher Raymond; j'ai été retenu par un tyran que je lance ce soir à la Gaieté... un jeune homme rempli de dispositions, d'intelligence... Il n'a reçu de moi que quelques leçons, et il donne déjà fort proprement le coup de poignard.

RAYMOND. Vous apprenez aussi à jouer le mélodrame?

ROUSSEL. Sans doute. Vous n'avez donc pas lu ma carte: «Roussel, professeur de déclamation en tous « genres, enseigne la tragédie, la comédie, le drame, « le mélodrame... on trouve chez lui le débit animé, « accentué, le hoquet dramatique, la diction vapo- « reuse et lacrymatoire, propre au théâtre, à la chaire, « au barreau et à la tribune... Il donne des leçons « chez lui, et va en ville.» (*On sonne.*)

RAYMOND. Eh bien! qui sonne encore? (*Il va regarder par le trou de la serrure.*) Ah, mon Dieu! c'est ce milord dont j'attends la visite. Pardon, mon cher Roussel, je suis à vous, dans l'instant. (*Il ouvre.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES; ÉDOUARD, *en costume anglais.*

RAYMOND. Ah, Milord! combien nous sommes flattés. . honorés de vous recevoir!

ÉDOUARD. Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND. Dans l'instant, Milord, je soumettrai à votre jugement tous ceux qui sont dans mon atelier, mais prenez la peine de vous asseoir, nos six étages doivent vous avoir fatigué.

ÉDOUARD. Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND. Nous sommes à vos ordres; mais permettez, Milord, que je vous présente ma fille... Je la destine au théâtre : elle annonce les plus grandes dispositions; et quant à son physique, je me flatte qu'on n'aura pas encore vu une aussi jolie Iphigénie. Comment la trouvez-vous?

ÉDOUARD. Je venais pour voir des tableaux. Je veux acheter des tableaux.

RAYMOND. Quel genre de tableaux Milord désire-t-il?

ÉDOUARD. Quel genre?.. Je venais pour voir des tableaux.

RAYMOND. J'entends bien, Milord; mais je voudrais que vous me fissiez connaître le genre de tableaux que vous désirez.

ÉDOUARD. Je voudrais des tableaux d'un peintre... *What is the name of the painter I will speak of?*

RAYMOND. Pardon, Milord, je ne comprends pas... Je ne sais pas parler l'anglais.

ÉDOUARD. Vous n'entendez pas l'anglais? Comment appelez-vous ce que je veux vous demander?

RAYMOND. Milord... (*A part.*) Quel original! (*Haut.*) Si vous pouviez seulement me le dire?

ÉDOUARD. Comment appelez-vous le peintre que je veux dire... un peintre qui fait des tableaux... bouffons... extravagants... des tableaux pour faire rire... oh! oh! je me rappelle... oh! je me rappelle... pouvez-vous me donner un Calote?

RAYMOND. Une calotte?

ÉDOUARD. Oui... un Calote, pour me désennuyer... pour me faire rire... En Angleterre, nous faisons le plus grand cas des Calote... Nous avons aussi notre fameux Hogarth, qui valait bien un Calote.

RAYMOND. Ah!.. vous voulez dire *Calot*... les caricatures de *Calot!*.. je n'ai rien d'après ce peintre, et même rien qui soit dans son genre.

ÉDOUARD. Oh bien! je ne puis rien vous acheter... il me faut des Calote... je veux des tableaux pour me faire rire. Les médecins de Londres ils m'ont envoyé à Paris pour rire... ils m'ont dit qu'en France je rirais toujours... et je suis bien désappointé, je vous assure... je suis arrivé depuis huit jours dans Paris, et je n'ai pas encore ri une seule fois... j'ai cru que les Français ils riaient toujours... Vous ne riez donc pas toujours? Pourquoi à présent vous ne riez pas?

RAYMOND. Mais, Milord, je n'ai aucun sujet.

ÉDOUARD. Vous êtes un Français, vous devez toujours rire.

RAYMOND. Mais vous, Milord, vous ne vous amusez donc nulle part?

ÉDOUARD. Moi, Monsieur, je m'ennuie dans l'Italie, dans tous les pays. . je m'ennuie dans tous les endroits... je m'ennuie comme un fou,. je m'ennuie toujours.. dans ce moment je m'ennuie encore.

ÉMILIE. Mon père, et ma leçon... M. Roussel ne peut pas attendre plus longtemps.

RAYMOND. C'est juste... Milord permettra-t-il que ma fille prenne sa leçon de déclamation devant lui?

ÉDOUARD. Oh! je veux bien... je suis passionné pour le théâtre. (*A Roussel.*) Monsieur, quelle tragédie allez-vous dire?

ROUSSEL. Nous prendrons du Racine ou du Corneille.

ÉDOUARD. Pourquoi ne prenez-vous pas Shakespeare? c'est le meilleur... Quand je lis Corneille ou Racine, je ne comprends que quelques petits mots; mais dans Shakespeare je comprends tout... Shakespeare il est un meilleur auteur que votre Corneille... il est plus naturel...

ROUSSEL. Oh! plus naturel... c'est ce qu'il vous serait difficile de prouver.

ÉDOUARD. Je dis, Monsieur... il est plus naturel.

ROUSSEL. Laissez donc, Milord; votre Shakespeare est un barbare.

RAYMOND. Oh! oh! Roussel.

ÉDOUARD. Qu'est-ce donc que vous venez de dire, Monsieur? Prenez garde, je vous prie; faites tant que vous veut l'éloge de vos auteurs; mais quand... Qu'est-ce donc que vous venez de dire, Monsieur?

RAYMOND. Milord, ne vous fâchez pas, je vous prie.

ÉDOUARD. Je dis, c'est un auteur plus naturel.

RAYMOND. Oui, vous avez raison.

ÉDOUARD, *à Roussel.* Ecoutez, Monsieur, ce commencement de la tragédie d'*Henri VIII*, de Shakespeare : *Oh! good morning, sir... I am very glad to see you... how do you do?* Avez-vous dans votre Corneille quelque chose d'aussi naturel?

ROUSSEL. Peut-être, Milord, si vous pouviez nous traduire ce que vous venez de nous dire.

ÉDOUARD. C'est Buckingham qu'il s'adresse à Norfolk, et qu'il dit : *Oh! good morning, sir... I am very glad to see you... how do you do?* Cela veut dire: « Oh! « bonjour; je suis très-content de vous voir, comment « vous portez-vous? » Est-il quelque chose de plus naturel?

ROUSSEL. En effet, rien n'est plus naturel. Mais nous direz-vous encore, Milord, que Shakespeare est aussi tendre, aussi passionné que Racine?

ÉDOUARD. Il est plus tendre que Racine, je crois qu'il est encore plus tendre; écoutez ce passage de *Richard III*, de Shakespeare :

Would I were dead, if Heaven's good will were so;
For what is there in life but grief and care?

Avez-vous quelque chose d'aussi tendre dans votre Racine?

RAYMOND. Répondez donc, mon cher Roussel, ou vous vous avouez vaincu.

ROUSSEL. Je conteste la supériorité.

ÉDOUARD. Supériorité, Monsieur; nous sont supériorité dans tout; entendez-vous, Monsieur? L'Anglais il est supériorité dans tout... dans le tragédie, dans le boxe, dans le danse, dans le chevaux, dans la musique.

RAYMOND. Oh! la musique; il me semble, Milord, que les Italiens...

ÉDOUARD. Nous chantons mieux que les Italiens; écoutez ce petit air. (*Il chante un air anglais.*) Les Italiens ont-ils quelque chose d'aussi harmonieux?

ROUSSEL. Milord, je ne dirai rien de votre chant; mais ce dont je ne conviendrai jamais, c'est que Sha-

kespeare l'emporte sur Corneille et Racine : écoutez seulement l'entrée de Britannicus. (*Il remonte le théâtre, et s'apprête à faire une entrée majestueuse.*) Vous sentez bien que ce qui ôte de l'illusion et nuit à l'effet, c'est que je n'ai pas une douzaine de Romains pour précéder mon entrée. (*Marche sur laquelle entrent Bemolini, Verbois et les autres créanciers.*)

ÉDOUARD. Eh bien! de quoi donc vous plaignez-vous? en voilà des Romains. (*Il rentre dans la coulisse où il quitte la perruque d'Anglais.*) Non, ce sont des juifs.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, BEMOLINI, VERBOIS, ET HUIT OU DIX CRÉANCIERS.

BEMOLINI. Depuis onne heure, nous attendons chez M. Edouard, qui ne vient pas.

VERBOIS. Et cependant son portier dit qu'il n'est pas sorti.

RAYMOND. Eh bien! est-ce que vous voulez encore le saisir?

BEMOLINI. Non pas, nous sommes honnêtes, et comme il a acquitté toutes nos créances, il faut bien que quelqu'un ait nos reçus. (*Il donne les reçus à Raymond.*)

RAYMOND, *parcourant les papiers.* Qu'est-ce que cela signifie? Comment! M. Edouard aurait payé toutes mes dettes? M. Edouard se serait permis de payer mes dettes?

ÉDOUARD, *rentrant sous son premier costume.* Pourquoi pas? vous avez bien voulu payer les siennes.

RAYMOND. Que vois-je?

ÉDOUARD, *prenant la voix de Verbois.* Un homme qui est désolé d'avoir perdu sa femme. (*Prenant l'accent de Bomolini.*) Ma, un artiste enzanté d'avoir fait votre connaissance. (*Baragouinant l'anglais.*) Et un milord qui demande un Calote. (*A Roussel.*) Et un professeur qui vous demande pardon d'avoir osé entrer en concurrence avec vous.

RAYMOND. Il se pourrait?.. Ces trois rôles... Ah! mon ami, faites-vous comédien, et ma fille est à vous.

ÉDOUARD. Comédien!.. eh! mais je ne demande pas mieux... jusqu'à un certain point! vous savez que j'ai cinquante mille livres de rentes et une maison de campagne charmante. Nous y établirons un théâtre d'amateurs, qui fera pâlir l'astre de la rue Chantereine. (*Montrant Emilie.*) Mademoiselle nous aidera de ses talents; (*Montrant Roussel.*) Monsieur, de ses conseils, et vous jouerez tous les rôles d'artistes... le FOUGÈRE *de l'Intrigue épistolaire.*

RAYMOND. Comment! vous croyez que je pourrais... mais, ma fille, un talent comme celui-là... (*A Emilie.*) tu me reprocheras un jour de t'avoir sacrifiée.

ÉMILIE. Non, mon père, je ne vous reprocherai rien.

ÉDOUARD. Bien plus, vous conduirez l'orchestre, et ce sera vous qui peindrez toutes nos décorations.

RAYMOND. Vrai!

ÉDOUARD. Je vous en donne ma parole d'honneur.

RAYMOND. Allons donc, puisqu'il le faut; mais qui m'aurait jamais dit que ma fille, qui donnait de si belles espérances, finirait par épouser cinquante mille livres de rentes... ce que c'est que de nous!

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *la Petite Sœur.*

ROUSSEL.

Braver la fortune et ses coups,
Aux froids calculs fermer son âme; (*bis.*)
Ne se montrer jamais jaloux
De ses rivaux ni de sa femme; (*bis.*)
D'un front tranquille et paternel,
Des bons maris grossir la liste,
Et rendre toujours grâce au ciel,
Voilà le véritable artiste.

RAYMOND.

De nos grands hommes en tous lieux
Produire l'image chérie;
Retracer les faits glorieux
Dont s'honore notre patrie;
Réparant les torts du destin,
A celui qu'un revers attriste
Tendre une secourable main,
Voilà le véritable artiste.

ÉDOUARD.

O vous qui, du théâtre épris,
Briguez l'honneur d'être à la scène,
Interprètes de Melpomène,
Ne pensez pas qu'avec des cris
L'on captive ou bien l'on entraîne;
Soyez, autant qu'il se pourra,
De la nature heureux copiste;
Pour modèle prenez Talma :
Voilà le véritable artiste.

EMILIE, *au public.*

Dans son travail, dans ses talents
Chercher toujours son seul refuge;
Se rappeler en tous les temps
Que le public seul est son juge;
Et lorsqu'un désastre nouveau
Vient l'accabler à l'improviste,
Se consoler par un *bravo,*
Voilà le véritable artiste.

MICHEL ET CHRISTINE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 3 décembre 1821,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

STANISLAS, soldat.
CHRISTINE, jeune aubergiste.
MICHEL, son cousin.
GUILLAUME, garçon d'auberge.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente un jardin qui, au troisième plan, est clos par une haie; au milieu de la haie, une porte d'entrée; au-dessus de la porte d'entrée, une enseigne; à gauche du spectateur, dans l'intérieur du jardin, et sur le deuxième plan, la porte de l'auberge; du même côté, une table en bois et deux chaises; à droite une table de pierre, un bosquet et un banc de gazon; dans le fond du théâtre et derrière la haie, une montagne qui domine le théâtre.

SCÈNE PREMIÈRE.

STANISLAS, GUILLAUME.

(*Au lever du rideau on entend une marche de régiment. Guillaume sort de l'auberge pour l'écouter, et l'on voit Stanislas descendre de la montagne le sac sur le dos et le fusil sur l'épaule.*)

STANISLAS, *parlant à la cantonade.* Rendez-vous à la caserne si vous le voulez; moi j'ai des connaissances en ville; je loge chez le bourgeois. (*Au garçon d'auberge.*) Eh bien! où sont tes maîtres? où est l'aubergiste? est-ce que c'est un blanc-bec comme toi qui est commandant de la place?

GUILLAUME. Non, Monsieur, Madame est là...

STANISLAS. C'est bon! Avance à l'ordre. Un bon déjeuner, deux bouteilles de vin, et dis à la maîtresse de venir me tenir compagnie; j'ai à lui parler.

GUILLAUME. Peut-être que Madame ne voudra pas recevoir ainsi, sans savoir le nom de Monsieur.

STANISLAS. Stanislas, soldat.

GUILLAUME. Pas davantage...

STANISLAS. Oui, soldat et Polonais, cela suffit; avec ce nom-là on se présente partout et on entre idem. Marche, conscrit.

—

SCÈNE II.

STANISLAS, *seul.* Je ne vois personne ici; pas de servante, pas de fille d'auberge. Cette pauvre petite Christine n'y sera plus, je m'en doute bien; mais la maîtresse de l'auberge pourra me donner quelques renseignements. Oui, la marche est bonne; dix lieues dans notre matinée, à travers les montagnes; mais il ne faut pas nous plaindre. Ceux que nous poursuivions ont été plus vite que nous; car, excepté quelques petits coups de fusil à l'aventure, il a été impossible de leur dire deux mots; c'est fini, ils n'aiment plus les conversations! Assez causé, qu'ils disent. (*Défaisant son sac et le mettant sur la table.*) Il me semble aussi, pour la première fois de ma vie, que mon bagage me pèse; il faut que ce soient ces maudits billets de banque, il n'en était jamais entré dans mon havresac.

AIR d'*Aristippe.*

Pour un soldat qui n'en a pas l'usage,
Ça gêne un peu; mais, cependant,
Malgré ce surcroît de bagage,
Je chemine toujours gaîment.
Désormais sans risquer d'attendre,
Les malheureux à moi pourront s'offrir,
Car j'ai du fer pour les défendre
Et de l'or pour les secourir.

Mon pauvre colonel! je le vois encore, sur le champ de bataille. Tiens, me dit-il, je n'ai pas de parents, pas de famille, je ne veux pas que l'ennemi soit mon héritier; prends ce portefeuille et pense quelquefois à ton colonel. Morbleu! ce n'étaient pas de ces chiffons de papier qu'il me fallait; c'étaient des cartouches; et depuis ce temps je n'en envoie pas une à l'ennemi que ce ne soit à son intention.

—

SCÈNE III.

STANISLAS, CHRISTINE.

CHRISTINE, *au garçon d'auberge.* Stanislas, dites-vous? un soldat? Ah, mon Dieu! où est-il?

STANISLAS. Eh bien! est-ce enfin la bourgeoise?

CHRISTINE, *l'apercevant et courant à lui.* Le voilà... Ah! Monsieur, que je suis contente de vous revoir.

STANISLAS. Et moi, donc! je n'en puis pas parler; milzieux, ça vous coupe la respiration.

CHRISTINE. Quand j'ai appris que votre corps d'armée traversait ce pays, je me suis dit : Nous le reverrons, ou il nous donnera de ses nouvelles... Vous restez quelque temps avec nous?

STANISLAS. Deux heures au plus, le temps de se reposer; et en avant, le sac sur le dos.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Quelque regret qu'on ait, ma belle,
Dès que le tambour nous appelle,
Faut sur-le-champ être sur pié;
Adieu l'amour et l'amitié.
A chaque instant changeant de gîte,
Nous somm's forcés d'aimer plus vite,
Et de régler le sentiment
Sur la marche du régiment.

CHRISTINE. Votre blessure. . vous en êtes-vous ressenti?

STANISLAS. Non pas, petite mère, elle a été trop bien

soignée, mais je crois que sans vous je quittions le poste, et quand je pense que pendant un mois entier...

CHRISTINE. Allons, allons, ne parlons plus de cela; votre présence en ces lieux nous a sauvés de bien d'autres choses... sans vous cette maison peut-être serait brûlée; et moi qui en étais la servante, je n'en serais pas aujourd'hui la maîtresse.

STANISLAS. Comment! mademoiselle Christine, vous êtes la bourgeoise?

CHRISTINE. C'est une histoire que je vous raconterai; l'auberge, le jardin et ses dépendances, tout cela est à moi; et jugez de mon bonheur, c'est chez moi que je vous reçois. Voulez-vous goûter de mon vin?.. (*Elle fait signe à Guillaume d'apporter une bouteille.*)

STANISLAS. Oui, parbleu! à condition que pendant ce temps-là vous me raconterez votre histoire. On n'écoute jamais mieux que quand on boit.

CHRISTINE. Vous savez combien j'étais malheureuse, orpheline, sans fortune, obligée de servir madame Ruders, l'ancienne bourgeoise, qui était si méchante...

STANISLAS. Et qui vendait de mauvais vin. Je me suis toujours défié de cette femme-là.

CHRISTINE. Lorsque, environ quatre mois après votre départ, un soldat qui retournait au pays me demande et me dit : Mademoiselle, j'ai deux mille écus à vous remettre de la part d'un ami qui ne vous demande rien que d'être heureuse... adieu. Il était déjà parti et sans même accepter un verre de vin, et depuis je ne l'avons plus jamais revu...

STANISLAS, *vivement*. C'est très-bien ; j'étais sûr que ce hussard-là était un brave homme...

CHRISTINE. Comment! un hussard! et d'où savez-vous que c'était là son uniforme?

STANISLAS. Eh! mais, mais morbleu! c'est vous qui me l'avez dit.

CHRISTINE. Du tout, et vous en savez plus que moi.

AIR : *Ainsi que vous, Mademoiselle.*

A qui dois-je un bienfait semblable?
Vous hésitez... je le sais à présent;
Oui, vous seul en êtes capable.

STANISLAS.

Qui? moi! j'y pense bien, vraiment!

CHRISTINE.

Avouez-moi vos nobles artifices,
Ou d' vos bienfaits je ne veux plus.
J' n'ai pas rougi d'accepter vos services;
Vous rougissez de m' les avoir rendus.

STANISLAS. Eh bien! oui, c'est à moi ou plutôt à mon colonel que vous le devez. Son portefeuille qu'il m'a donné en mourant contenait douze mille francs, que j'avais ainsi partagés, six pour vous et six pour mon père; la moitié à celui qui m'avait donné la vie, et l'autre à celle qui me l'avait conservée, c'est trop juste. J'avais chargé un de mes camarades de venir vous trouver; et le reste, j'avais été dernièrement le porter moi-même... mais mon père, ancien soldat, vieil invalide...

CHRISTINE. Eh bien!

STANISLAS. Il n'en avait plus besoin, il n'est plus au service; c'est là-haut qu'il reçoit sa paie... (*S'essuyant les yeux.*) Mais, tenez; ne parlons plus de cela, car je veux que vous achevicz votre histoire, et moi ma bouteille... Je devine que vous avez acheté cette maison.

CHRISTINE. Qui était mal tenue, mal gouvernée, et qui, grâce à mes soins et à mon zèle, est devenue la meilleure auberge du canton.

STANISLAS. Tant mieux, vous méritez d'être heureuse.

CHRISTINE. Heureuse!

STANISLAS, *hésitant*. Oui, morbleu! et certainement celui que vous daigneriez.. Allons, morbleu! quand je resterai là une heure en position, c'est un retranchement qu'il faut enlever à la baïonnette. Tenez, mademoiselle Christine, depuis un an vous avez été mon chef de file, et vous étiez toujours à côté de moi au feu comme au bivouac. J'ai de l'argent dont je ne sais que faire, un cœur qui ne s'est pas encore donné, un bras qui ne s'est jamais vendu, tout cela est à votre service, et je vous l'offre : voulez-vous de moi?

CHRISTINE. Comment! monsieur Stanislas, il serait possible?

STANISLAS. Voulez-vous m'épouser? parlez, je n'ai que deux heures à rester ici, et je n'ai pas de temps à perdre.

CHRISTINE. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance; mais ce que vous me proposez est impossible : il faut encore le temps de s'aimer.

STANISLAS. Eh bien! est-ce que vous ne m'aimez pas?..

CHRISTINE. Mais...

STANISLAS. M'aimez-vous? oui ou non.

CHRISTINE. Daignez, de grâce...

STANISLAS. Je n'aime pas les phrases; répondez-moi par un seul mot, oui, ou non...

CHRISTINE, *timidement*. Eh bien!.. non.

STANISLAS. Comment! vous ne m'aimez pas, moi votre frère, votre ami, qui irais me jeter pour vous à la bouche d'un canon, et qui vous chéris encore plus que mon pauvre colonel! et pourquoi ne m'aimeriez-vous pas? Je vous aime bien, vous qui me traitez plus durement qu'un caporal allemand ne traite une recrue.

CHRISTINE. Je sais ce que vous avez fait pour moi, je ne l'oublierai jamais; mais je n'en suis pas digne, et je vais tout vous rendre...

STANISLAS. Me le rendre! il ne manquerait plus que cela. Cette fille-là a juré de me faire mourir de chagrin.

CHRISTINE. Mais au moins écoutez-moi.

STANISLAS. Je n'écoute rien.

CHRISTINE. Stanislas...

STANISLAS. Non.

CHRISTINE. Mon ami...

STANISLAS, *s'arrêtant*. A la bonne heure cela!.., parlez...

CHRISTINE. Si ce que vous me demandez ne dépendait pas de moi? si, avant de vous connaître, j'en aimais un autre.

STANISLAS. Un autre! je n'avais jamais pensé à cela... vous en aimiez un autre?

CHRISTINE. Eh bien! s'il était vrai, qu'est-ce que vous diriez?

STANISLAS. Je dirais... je dirais, que celui-là n'a qu'à bien se tenir, parce que si je le rencontre jamais...

CHRISTINE. Qu'est-ce que vous lui ferez?

STANISLAS. Je le tuerai.

CHRISTINE. Et pourquoi le tuerez-vous?

STANISLAS. Parce que ce blanc-bec-là a l'audace de vous aimer.

CHRISTINE. Et s'il ne m'aimait pas?

STANISLAS, *étonné*. Ah! c'est différent; mais je voudrais bien voir qu'il ne vous aimât pas, avec cette

taille-là, ces yeux, cette mine; s'il y avait quelqu'un qui osât ne pas être amoureux de vous...

CHRISTINE. Vous lui chercheriez querelle, n'est-ce pas?

STANISLAS. C'est-à-dire non. Mais comment se fait-il?

CHRISTINE. Rien n'est plus simple.

AIR : *De cet amour vif et soudain* (de CAROLINE).

Voilà trois ans qu'un beau matin
J' quittai le lieu de ma naissance;
Là, j'avais un jeune cousin
Qui fut l'ami de mon enfance.
A ses serments mon cœur croyait;
On croit toujours ce qu'on désire.
Sans m'aimer il me le disait,
Et je l'aimais sans le lui dire.

STANISLAS. Ah! vous ne le lui avez pas dit?

CHRISTINE. Jamais; j'étais trop pauvre et lui aussi pour songer à nous marier; mais dès que, grâce à vous, j'ai eu une petite fortune, je lui ai écrit de venir la partager, et d'arriver tout de suite, tout de suite pour m'épouser.

STANISLAS. Eh bien!..

CHRISTINE. Il n'est pas encore venu, et cependant il a reçu ma lettre, j'en suis bien sûre. C'est alors que j'ai acheté cette auberge.

AIR du vaudeville de *la Somnambule*.

En ces lieux je m' suis établie;
En n' comptant plus sur mon cousin,
Loin de lui je passe ma vie
Dans la solitude et l' chagrin.

STANISLAS.

Puisque sa tendresse est trompeuse,
Puisque vos vœux sont superflus,
Qu'attendez-vous pour être heureuse?

CHRISTINE.

J'attends que je ne l'aime plus.

STANISLAS. Christine, vous êtes une brave fille; vous n'avez pas voulu me tromper. Ça vous tient donc encore là? (*Montrant le cœur.*) ça ne s'en va pas?

CHRISTINE. Non.

STANISLAS. Eh bien, c'est bon; je repasserai plus tard. Promettez-moi seulement que, si vous pouvez l'oublier, ce sera moi...

CHRISTINE, *vivement*. Oh! je vous le jure.

STANISLAS. C'est bon, vous serez madame Stanislas. (*On entend en dehors des cris de buveurs.*) Holà! hé! quelqu'un.

CHRISTINE.

AIR : *Partons, suivons les pas du héros qui nous guide* (de FERNAND CORTEZ).

ENSEMBLE.

Quel tapage effrayant!
On demande l'hôtesse.
Je vous quitte un instant,
Car là-bas on m'attend.

STANISLAS.

Oui, partez promptement.
On demande l'hôtesse;
Mais songez seulement
Qu'un ami vous attend.

CHRISTINE.

Vous êtes ici chez vous;
Pardon si je vous laisse.

STANISLAS.

Mon vœu le plus doux
Serait d'être chez nous.

ENSEMBLE.

Quel tapage, etc.

(*Christine sort.*)

—

SCÈNE IV.

STANISLAS, MICHEL; *il porte un paquet au bout d'un bâton.*

MICHEL. Je vous demande pardon d'entrer ici sans façon. Pourriez-vous, monsieur le soldat, m'enseigner le chemin pour aller à la ville voisine?

STANISLAS. Tiens, ce jeune cadet qui ne sait pas où est la grande route! Eh! mais nous sommes en pays de connaissance; c'est monsieur Michel, que nous avons vu, il y a un mois, à la ferme des Bois, à trente lieues d'ici. Vous ne me remettez pas? (*Lui tendant la main.*)

MICHEL, *lui serrant la main de mauvaise grâce.* Si fait, si fait; j'y suis maintenant. Vous étiez du régiment qui a repoussé l'ennemi le jour où on s'est battu près de notre ferme; c'est que nous y étions tous.

AIR de *Marianne*.

L'affaire était joliment rude.

STANISLAS.

J' crois mèm' qu' vous aviez un peu peur.

MICHEL.

Dam', quand on n'a pas l'habitude,
Et qu'on se bat en amateur!
Quoiqu' paysan,
On est vaillant,
Surtout quand on n' peut pas faire autrement.
La fourche en main,
Bravant l' destin,
Nous étions là vingt héros
En sabots.
Pour ma part, d'estoc et de taille,
J' frappais si bien qu'après le combat,
L' général me nomma soldat
Sur le champ de bataille.

Mais ma nomination n'a pas eu de suite.

STANISLAS. Cependant vous n'êtes plus garçon de ferme?

MICHEL. Non, monsieur le soldat, je ne suis plus paysan, je suis bourgeois; j'ai obtenu par des protections... c'est Pierre Durand, un fiscal de chez nous, qui m'a fait avoir un emploi civil : je suis dans l'octroi. Quand je dis civil, c'est presque militaire, parce que je serai commis à cheval dès que j'en aurai un : on se fournit de tout.

STANISLAS. Et vous n'en avez pas encore?

MICHEL. Moins que jamais.

STANISLAS. Comment! moins que jamais.

MICHEL. Je vais vous conter ça. C'est que cette nuit je suis tombé dans un parti de hussards qui m'ont tout pris, et depuis ce moment-là je cours encore.

STANISLAS. De sorte que vous n'avez pas encore eu le temps de penser à déjeuner.

MICHEL. Si fait, j'y ai pensé; mais, vu les obstacles, (*Montrant son gousset.*) je n'osais pas entrer dans cette belle auberge.

STANISLAS. Comment! c'est pour cette raison. Touchez là, et ne craignez rien; c'est moi qui paye : nous déjeunerons ensemble. Holà! quelqu'un.

MICHEL. Quoi! monsieur le soldat, vous êtes assez bon... c'est vous qui payez?

STANISLAS. Cela vous étonne?

R.

MICHEL. Monsieur le militaire, je ne sais comment m'y prendre pour vous dire... — Scène 15.

MICHEL. Non du tout : ça m'étonnerait bien plus si c'était moi; mais je ne voudrais cependant pas vous coûter de l'argent.

STANISLAS. Je vous dis de ne rien craindre; je suis chez moi. Holà! les garçons! mais ils sont occupés, et j'aurai plus tôt fait d'aller moi-même... Reposez-vous là; vous en avez besoin : je reviens dans un instant. Adieu, mon brave.

MICHEL. Adieu, monsieur le soldat.

—

SCÈNE V.

MICHEL, *seul sur le banc de gazon.* Je n'étais pas d'abord enchanté de la rencontre, parce que je me rappelais très-bien ce Polonais-là; il est brutal comme un sapeur, et il vous donne un coup de sabre comme je donnerais un coup d'éperon à mon cheval... si j'avais... Mais il est bon enfant; il paie à déjeuner, et cela arrive bien, car je tombe de besoin et de fatigue. Aussi je lui rendrai cela, quand j'aurai fait fortune; car je le sens là, je ferai mon chemin, je parviendrai. Pierre Durand avait raison : c'est une duperie de se marier, parce qu'alors c'est fini, il n'y a plus moyen d'arriver : on végète, c'est le mot. (*Commençant à s'endormir.*)

AIR : *Dans un délire extrême.*

Pour moi que rien n'enchaîne,
Ma fortune est certaine;
D'où vient qu'à mes projets
Se mêlent des regrets?
Je ne sais quel trouble extrême
M'agite malgré moi-même,
Hélas! malgré moi-même...

(*Il s'endort tout à fait. — L'orchestre achève l'air,* on revient toujours à ses premiers amours, *et continue en sourdine pendant toute la scène suivante*)

—

SCÈNE VI.

MICHEL, *endormi*; CHRISTINE, *avec des assiettes, une nappe, etc., ce qu'il faut pour mettre le couvert*; GUILLAUME.

CHRISTINE. Oui, nous allons vous mettre là le couvert. (*Aux domestiques.*) Et toi, Guillaume, dépêche-toi; soigne le déjeuner, et veille à ce que M. Stanislas et son ami soient bien servis.

MICHEL, *rêvant*. Christine! Christine!

CHRISTINE, *se retournant*. Qui m'a nommée? Grand Dieu! qu'ai-je vu? c'est lui! (*Faisant un pas vers lui.*) Michel!..

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; STANISLAS, *avec un panier de vin.*

STANISLAS. Me voilà; j'arrive de la cave. Tubleu! quel front de bataille! un coup d'œil menaçant; mais ce n'est pas encore cela qui me ferait reculer; et j'ai déjà commencé à éclaircir les rangs. (*Posant à terre le panier.*) Que je vous aide à mettre le couvert. Eh bien! qu'avez-vous donc, petite mère? Votre main tremble en prenant cette assiette.

CHRISTINE. Moi! du tout.

STANISLAS. Si fait morbleu! quoique je ne m'y connaisse pas, je vois bien que vous êtes émue, agitée; c'est ce que je vous ai dit tout à l'heure, n'est-ce pas? Eh bien! tant mieux, c'est bon signe. Ah çà! vous allez vous mettre là, et nous tenir compagnie.

CHRISTINE. Non, non, l'on a besoin de moi là-dedans; mais Guillaume restera là, et moi aussi de temps en temps je viendrai pour vous servir et voir si vous ne manquez de rien.

STANISLAS. A la bonne heure. (*Frappant sur l'épaule de Michel qui est endormi.*) En route, camarade. (*Christine se retire dans le fond; elle disparaît de temps en temps, mais écoute toujours pendant tout le temps de la scène suivante.*)

MICHEL, *s'éveillant en sursaut*. Hein! qu'est-ce que c'est? encore des hussards!

STANISLAS. Eh non, c'est le déjeuner.

MICHEL. Ah! quel dommage!

STANISLAS. Comment! quel dommage?

MICHEL. Au moment où vous m'avez réveillé, j'étais premier commis dans les droits réunis : de la fenêtre de mon hôtel je me voyais passer en carrosse, et j'allais dîner en ville.

STANISLAS, *se mettant à table*. Des hôtels, des dîners en ville! je vois que vous donnez dans la fumée.

MICHEL. Et vous?..

STANISLAS. Je ne connais que celle du canon; je tiens au solide. Asseyons-nous. (*Stanislas est à gauche des spectateurs; Michel est en face de lui, et tourne le dos à Christine.*) Je gage qu'avec vos idées et votre tournure, un joli garçon comme vous doit trouver à la ville quelque bon parti!

MICHEL. Oh! je crois bien qu'on n'en manquerait pas; mais, dans ma situation, je ne peux pas trop me marier, voyez-vous.

CHRISTINE, *à part*. Que veut-il dire?

MICHEL. Parce que je ne suis pas mon maître tout à fait. Il y avait quelqu'un au pays que j'avais promis d'épouser.

STANISLAS. Eh bien! qui vous empêche? (*Christine se rapproche et écoute avec attention.*)

MICHEL, *mangeant*. Oh! ce sont des raisons de famille.

STANISLAS. C'est différent; ça ne me regarde pas. (*Buvant.*) A votre santé.

MICHEL. Je ne demanderais pas mieux, parce que, quoiqu'il y ait longtemps que je ne l'aie vue... elle était si douce, si gentille! je l'aimais tant! Mais au moment où je vais me décider, je pense au chemin que je peux faire, moi, un Monsieur, un homme en place : ces idées-là, cela chasse les autres, et ça empêche...

STANISLAS. J'entends, ça empêche d'être honnête homme.

MICHEL. Qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur le soldat?

STANISLAS. La vérité, morbleu! Quand on a promis à une femme ou à son colonel, c'est tout comme...

AIR : *Le choix que fait tout le village* (des DEUX EDMOND).

Je vois bien que cet hyménée
N'a plus l'air de vous convenir,
Mais d' la parol' qu'on a donnée
Rien ne saurait nous affrânchir.
Que la fortune ou non nous soit rebelle,
Tout peut changer, hormis nos sentiments;
Et l'on n'a pas le choix d'être infidèle,
Lorsque l'honneur a reçu nos serments.

CHRISTINE, *à part*. Brave garçon!

MICHEL. Mais cependant, monsieur le soldat, si, en l'épousant, je ne devais pas la rendre heureuse?

STANISLAS. C'est autre chose; alors on ne la trompe pas plus longtemps, et on lui écrit la vérité : « Mam'-« selle, je mets la main à la plume pour vous avouer « que je ne vous aime plus; par ainsi, vous n'avez « que faire de m'attendre; et vous pouvez de votre « côté en épouser un autre, si cela vous convient. « *Signé* Michel. » Voilà comme on agit, quand on a de l'usage et des sentiments.

MICHEL. Oui, sans doute, excepté que je n'écrirai jamais cela.

STANISLAS. Comment! milzieux!

MICHEL. Je l'écrirai, monsieur le soldat; mais je dis seulement que je tournerai autrement.

AIR : *Mes yeux disaient tout le contraire*

J' lui dirai ben je n' vous aim' pas,
Puisque cet avis est le vôtre;
Mais je n' pourrai jamais, hélas!
Lui dire d'en aimer un autre.
Oui, plus j'y pense, je le voi,
C'est un trésor que j'abandonne.
J' veux bien qu'il ne soit plus à moi,
Mais j' voudrais qu'il ne fût à personne.

STANISLAS. Parce que?..

MICHEL. Parce que ça me ferait un chagrin...

STANISLAS. Qu'est-ce que cela veut dire?

MICHEL. Eh bien! non, monsieur le soldat, non, cela ne m'en fera pas. Dès que vous me le demandez, vous sentez bien qu'après le déjeuner que vous venez de me donner, tout ce qui peut vous être agréable... (*A part.*) Quel diable d'homme!

STANISLAS. Holà! quelqu'un! (*Christine se retire à l'écart et fait signe à Guillaume d'avancer.*) De l'encre et du papier.

GUILLAUME. Il y a tout ce qu'il faut dans la chambre à côté; c'est là que Madame écrit ses mémoires.

STANISLAS. Eh bien! mon jeune camarade, vite à la

besogne, et nous prendrons par là-dessus une goutte d'eau-de-vie : il n'y a rien qui fasse bien à l'estomac comme d'avoir sur la conscience une bonne action et un petit verre.

MICHEL, *un peu ému.* Oui, la bonne action, le petit verre... vous verrez que je suis digne de trinquer avec vous.

STANISLAS. A la bonne heure! (*Michel entre dans le cabinet à droite, et Christine, qui s'est tenue à l'écart, redescend le théâtre et se trouve en scène.*)

—

SCÈNE VIII.

STANISLAS, CHRISTINE, *se cachant les yeux avec son mouchoir.*

STANISLAS, *toujours à table.* C'te jeuness', on a de la peine à la mettre au pas. (*Se retournant et apercevant Christine qui pleure.*) Eh bien! qu'avez-vous donc?

CHRISTINE. Non, non, ce n'est rien. (*A part.*) Malgré soi... on n'est pas maîtresse de ça; mais j'aurai de la fermeté, du courage. (*Haut, en essuyant ses yeux.*) Stanislas, m'aimez-vous?

STANISLAS. Si je vous aime, morbleu! plus que jamais.

CHRISTINE. Eh bien! moi, je ne sais ce que j'éprouve; mais la colère, le dépit... je serais si heureuse de l'humilier, de me venger! Je crois presque que je vous aime..

STANISLAS. Comment! il serait possible!

AIR : *Du partage de la richesse.*

Mon bonheur a d' quoi me confondre;
J' vous disais bien que ça viendrait.

CHRISTINE.

Pourtant j' n'en voudrais pas répondre.

STANISLAS.

C'est égal, le plus fort est fait.
Il serait vrai?.. j'ai su vous plaire.

CHRISTINE, *à part.*

P't-être en mourrai-je de douleur;
Mais je me sens trop en colère
Pour ne pas faire son bonheur.

(*Haut.*) Enfin, tantôt vous m'avez offert votre main.

STANISLAS, *vivement.* Vous l'acceptez?

CHRISTINE. Pas maintenant, puisque vous repartez; mais je ne serai jamais à d'autre qu'à vous sans votre consentement, sans votre permission, je vous le promets, et dans un mois, ou à votre retour, je vous épouserai.

STANISLAS. Vous le jurez?

CHRISTINE. Oui, je le jure, à une seule condition.

STANISLAS. Allons, toujours des conditions! Enfin, voyons, celle-là quelle est-elle?

CHRISTINE. C'est que dès à présent vous prendrez le titre de mon mari.

STANISLAS, *étonné.* Comment!

CHRISTINE. Oui, vous ne m'appellerez pas autrement que votre femme.

STANISLAS. Et pourquoi?

CHRISTINE. Je ne sais; mais enfin vous êtes le maître de refuser. Cette condition-là vous paraît-elle trop rigoureuse?

STANISLAS.

AIR de *la Sentinelle.*

Vous l'exigez, je serai votre époux;
Mais d' vot' demande aujourd'hui je m'étonne :
Quand je voudrais donner mes jours pour vous,
C'est mon nom seul qu'il faut que je vous donne.
Il est à vous, et s'il ne brille pas,
Il est du moins sans tache et sans outrage :
C'est un avantage ici-bas
Que bien des gens ne pourraient pas
Vous apporter en mariage.

CHRISTINE. Ah! le voilà.

—

SCÈNE IX.

CHRISTINE, STANISLAS, MICHEL.

MICHEL, *sortant de la porte à droite. Il tient une lettre à la main et la présente à Stanislas.*

TRIO.

AIR : *Fragment du quatuor du Calife de Baydad.*

Tenez, mon brave homm'; je l'espère,
De moi vous serez satisfait;
Car vous ne vous attendez guère
Au contenu de ce billet
(*Apercevant Christine.*)
Ah! grands dieux! ô surprise extrême!

CHRISTINE, *feignant l'étonnement.*

C'est lui...

MICHEL.

C'est Christine elle-même!

STANISLAS, *à Christine.*

Qu'est-ce donc?

CHRISTINE.

Un de mes parents
Que je n'ai pas vu depuis longtemps.

ENSEMBLE.

MICHEL, *mettant sa lettre dans sa poche et regardant Christine.*

Plus que jamais elle est jolie :
Combien je la trouve embellie!
Oui, de surprise et de bonheur,
Ah! je sens là battre mon cœur.

STANISLAS.

Est-il un sort plus dign' d'envie?
Epoux d'une femme jolie,
Oui, d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, c'en est fait, puisqu'il m'oublie,
Je veux punir sa perfidie :
Mais de dépit et de douleur,
Ah! je sens là battre mon cœur.

CHRISTINE, *à Michel.*

Ah! combien de te voir ici
Nous somm' charmés au fond de l'âme!
(*A Stanislas, avec intention.*)
N'est-il pas vrai, mon bon ami?

MICHEL, *étonné.*

Son ami!

STANISLAS.

Je pense comme toi... ma femme.

MICHEL, *interdit.*

Sa femme... comment?

STANISLAS, *la montrant.*

Eh! oui,
C'est ma femme!

CHRISTINE, *de même.*

C'est mon mari.

ENSEMBLE.

MICHEL.

Quel trouble affreux règne en mon âme!
Comment! Christin' serait sa femme!

Ah! de surprise et de douleur
Je sens, hélas! battre mon cœur.

CHRISTINE.

Oui, d'un autre il me croit la femme.
Je vois le trouble de son âme!
Et sa surprise et sa douleur
Font malgré moi battre mon cœur.

STANISLAS.

Quel trouble heureux règne en mon âme!
Bientôt elle sera ma femme.
Oui, d'espérance et de bonheur
Je sens déjà battre mon cœur.

CHRISTINE. Eh bien! Michel, qu'as-tu donc? Tu ne nous fais pas compliment? et après trois ans d'absence, est-ce que tu n'as rien à nous dire? Donne-moi des nouvelles du pays; parle-moi de toi, de tes affaires, de tes amours; comment cela va-t-il?

MICHEL. Cela va bien, Mademoiselle.

STANISLAS. Qu'est-ce qu'il dit donc, Mademoiselle?

MICHEL. C'est-à-dire Madame. Dieu! ce mot-là fait mal.

CHRISTINE, *à Michel qui s'appuie contre la table.* Eh bien! Michel, qu'as-tu donc?

MICHEL. Rien; mais je ne me sens pas à mon aise.

CHRISTINE. Il a peut-être besoin de prendre quelque chose?

STANISLAS. Non pas; il vient de déjeuner, et solidement: aussi il va faire ses adieux à sa cousine, et se remettre gaiement en route comme un joli garçon.

CHRISTINE. Est-ce qu'il ne reste pas quelque temps avec nous?

STANISLAS. Il a des affaires à la ville voisine, un emploi qui l'attend.

MICHEL. Aussi je crois que je ferai bien de m'en aller; j'aurais voulu seulement vous parler de quelques affaires de famille.

STANISLAS, *s'asseyant.* Eh bien! mon garçon, ne vous gênez pas: nous écoutons.

MICHEL, *embarrassé.* Oui, mais c'est que...

CHRISTINE, *de même.* Peut-être ne voudrait-il confier cela qu'à moi seule?

STANISLAS, *bas.* C'est que j'aimerais mieux rester avec vous.

CHRISTINE, *de même.* Oui, mais je veux que mon mari soit complaisant.

STANISLAS. C'est différent; il faut donc qu'un mari?..

CHRISTINE. Oui.

STANISLAS. Allons, puisque je suis dans ce régiment-là, et qu'il paraît que c'est la consigne, je m'en vas. (*Revenant.*) Je m'en vais sans crainte, parce que vous m'avez donné votre parole: vous serez à moi, ou vous ne serez à aucun autre sans ma permission; ainsi je suis tranquille, parce que quand je la donnerai il fera chaud. Adieu, ma femme, je vais revenir tout de suite. (*Il sort.*)

—

SCÈNE X.

CHRISTINE, MICHEL.

CHRISTINE, *après un moment de silence.* Nous voilà seuls. Eh bien! Michel, qu'avais-tu à me dire? qu'avais-tu à me demander? Pouvons-nous t'être utiles à quelque chose, mon mari et moi?

MICHEL. Je ne veux rien de vous, ni de votre mari.

CHRISTINE. Et ces affaires de famille dont tu voulais me parler?

MICHEL. Je n'en ai pas; je voulais seulement vous faire compliment sur votre constance, et je n'osais pas quand il était là.

CHRISTINE. Comment! ma constance! Fallait-il rester fille toute ma vie, parce qu'il plaisait à Monsieur de ne pas me répondre?

MICHEL. Est-ce que je pouvais supposer que vous étiez si pressée? et il fallait en effet l'être joliment pour prendre un mari comme celui-là.

CHRISTINE, *vivement.* Et qu'est-ce qu'il a donc de si mal?

MICHEL. Il n'y a pas besoin de parler si haut; mais on sait ce que c'est qu'un soldat: celui-là surtout qui est brutal, qui est jaloux, et qui n'a pas le moindre usage.

CHRISTINE. Quand il serait vrai, je suis sûre au moins qu'il m'aime, lui; et il a raison, car je le lui rends bien.

MICHEL. Ah! vous le lui rendez!

CHRISTINE. Oui, Monsieur, je l'aime, je l'adore, je ne suis contente que quand je le vois.

MICHEL. Ah! mon Dieu, je ne vous retiens pas; je ne vous empêche pas d'être avec lui; si vous croyez que je sois jaloux! Je l'aurais peut-être été d'un amant aimable et galant; mais d'un mari comme celui-là, c'est ce que je pouvais trouver de mieux. Un homme qui boit, qui fume, qui à chaque instant se met en colère, qui, j'en suis sûr, vous rendra malheureuse; eh bien! c'est tout ce que je désire, c'est tout ce que je demande, au moins je serai vengé.

CHRISTINE. Comment! monsieur Michel, vous serez vengé, et de qui? Quel mal vous ai-je fait? Est-ce ma faute si vous m'avez refusée? à qui ai-je pensé dès mon enfance? à vous. Dès que j'ai eu un peu de fortune, à qui ai-je offert mon cœur et ma main? à vous. Je me disais: Nous ne serons pas encore bien riches; mais avec de l'ordre, du travail, nous pourrons le devenir. Et Michel qui a toujours été un peu ambitieux sera flatté de se trouver à la tête de la première auberge du canton, et sentira, quelque place qu'on lui offre, qu'il vaut mieux commander chez soi que d'obéir chez les autres. Et si par notre activité, si par nos économies notre maison finit par prospérer, quel bonheur de ne devoir sa fortune qu'à soi-même, et quel bon ménage nous ferons! La journée sera consacrée au travail; mais le soir nous nous verrons entourés de notre famille, de nos amis qui viendront s'asseoir à notre table. Le dimanche, toute la jeunesse du pays viendra danser dans notre jardin. Aimés de nos voisins, estimés des voyageurs, chéris de nos enfants, tel est le sort qui nous attend. Voilà ce que je me disais, Monsieur; voilà les plans de bonheur que je formais pour vous, et dont vous voulez aujourd'hui vous venger.

MICHEL. Dieux! que je suis malheureux! et quel ménage j'aurais eu! vous ne pouviez peut-être pas attendre? C'est affreux, et je vous en veux plus que jamais de m'avoir privé d'un trésor comme celui-là.

CHRISTINE. N'y avez-vous pas vous-même renoncé? et tout à l'heure encore ne m'avez-vous pas écrit de vous oublier? Et cette lettre...

MICHEL. Cette lettre! qu'est-ce que ça prouve? Allez, si vous saviez, si vous pouviez deviner mon secret!..

CHRISTINE. Que dites-vous, un secret? vous en auriez un?

MICHEL. Oui, mais je ne peux plus vous le dire, vous voilà mariée.

CHRISTINE. N'importe, je veux le savoir.

MICHEL. Ça ne se peut plus, vous dis-je. Vous aimez votre mari, vous l'adorez, rien ne manque à votre félicité.

CHRISTINE. Rien n'y manque! vous ai-je dit cela?

MICHEL. Comment! il serait possible! vous ne seriez pas heureuse, vous, Christine? Il ne manquait plus que ce chagrin-là. (*A voix basse.*) Je suis sûr qu'il est colère, qu'il est brutal : il vous bat peut-être. Dieux! si j'osais lui chercher querelle!.. Vous ne pouviez peut-être pas attendre, moi qui me serais laissé mener par vous!

CHRISTINE.

AIR de *Céline.*

Eh bien! si votre ancienne amie
Conserve encor quelque pouvoir,
Confiez-lui, je vous en prie,
Ce secret que je veux savoir.

MICHEL.

Puisque votre cœur le désire,
(*Lui donnant la lettre.*)
Mes secrets.. les voilà, mais je vois
Qu'à présent il faut vous les dire.
(*La regardant avec expression.*)
Vous les deviniez autrefois.

CHRISTINE. Que dites-vous?

MICHEL. Oui, dès que vous l'aurez lue... Je vous quitte, je pars, et j'irai au bout du monde, s'il le faut...

CHRISTINE, *lisant.* « Mademoiselle, je suis ambitieux, « mais honnête; un brave homme avec qui je viens « d'avoir une conversation m'a prouvé que si je ne « vous aimais plus, il fallait vous le déclarer; je prends « donc la plume pour vous dire que... » (*S'arrêtant.*) Eh bien! c'est effacé.

MICHEL. Allez toujours.

CHRISTINE. « Pour vous dire... que... je t'aime tou- « jours; car je n'ai jamais pu écrire l'autre mot, et « je sens maintenant qu'il m'est aussi impossible de « le penser que de l'écrire. » (*S'arrêtant.*) Comment! il serait vrai?

MICHEL, *pleurant.* Allez toujours.

CHRISTINE. « Oui, ma petite Christine, c'est Pierre « Durand et ses mauvais conseils qui m'ont égaré; « mais je n'ai jamais cessé de t'aimer, et je t'aime « plus que jamais, et je t'épouserai aussi vite que tu « le voudras. Ton cousin et futur mari, Michel. »

MICHEL, *prenant son chapeau.* Adieu! adieu! je m'en vas.

CHRISTINE. Michel, encore un instant.

MICHEL. Quoi! vous me retenez après ce que vous venez de lire! Vous voyez bien, madame Stanislas, que je vous aime toujours.

CHRISTINE. Eh bien! qu'est-ce que ça fait?

MICHEL. Et votre mari qui est jaloux! S'il savait seulement...

CHRISTINE. Qu'importe?

MICHEL. Comment!.. qu'importe!.. eh bien!.. par exemple, c'est pour le coup qu'il vous battrait. Vous battre, vous, Christine! (*La regardant avec douleur.*) Vous ne pouviez peut-être pas attendre? (*Vivement, reprenant son chapeau et son bâton.*) Adieu! Christine... adieu! ma cousine. (*Il sort par la gauche et rentre dans l'intérieur de l'auberge.*)

—

SCÈNE XI.

CHRISTINE, *seule.* Eh bien! il part, il s'en va... Si je lui disais... Et Stanislas à qui j'ai promis. Ah, mon Dieu! le voilà. (*Elle entre dans le bosquet à droite.*)

—

SCÈNE XII.

STANISLAS, MICHEL.

STANISLAS. Eh! où diable allez-vous par là, mon camarade?

MICHEL. Vous le voyez bien, je m'en vas.

STANISLAS. Où avez-vous donc les yeux? vous ne connaissez donc plus votre chemin? (*Lui montrant la porte du fond.*) C'est par là que vous êtes entré.

MICHEL. C'est que j'avais la vue un peu troublée. (*Regardant autour de lui.*) Elle n'est plus là; je ne la verrai plus.

STANISLAS. Ah çà! mon garçon, vous avez dit adieu à votre cousine, vous l'avez embrassée?

MICHEL, *vivement.* Non, non; ça, je l'ai oublié...

STANISLAS. Eh bien! c'est égal, je l'embrasserai pour vous. Voilà votre chemin, la route est belle; bon voyage, et adieu, mon cousin.

MICHEL. Oui, adieu, mon cousin. (*A part.*) Dieux! que c'est dur à prononcer; et dire que je les laisse là ensemble!

STANISLAS, *se retournant.* Eh bien! vous n'êtes pas encore parti?

MICHEL. Si fait, si fait; c'est que je me rappelle ce petit verre... que vous m'avez promis.

STANISLAS. Diable! quelle mémoire vous avez! Eh bien! voyons : (*Prenant la bouteille qui est restée sur la table et versant deux petits verres.*) Dépêchons et trinquons. (*Voyant Michel qui veut prendre une chaise.*) Oh! ce n'est pas la peine de vous asseoir; cela se prend debout : cela descend plus vite. (*Il avale son verre d'un trait, et regarde Michel qui est très-longtemps à prendre le sien.*) Eh bien! ça passe-t-il?

MICHEL. Dieux! que c'est fort!

STANISLAS, *buvant encore.* Ah çà! est-il en retard!.. Je vois que ça n'entend rien à la charge en douze temps. Maintenant que vous avez bu le coup de l'étrier, en route, camarade.

MICHEL. Oui, certainement, je ne demande pas mieux; mais c'est qu'avant de partir j'avais quelque chose à vous demander.

STANISLAS, *à part, en secouant la tête.* Qu'est-ce que cela veut dire? Voilà un gaillard qui a bien de la peine à s'en aller. (*Haut.*) Eh bien! voyons, je t'écoute.

MICHEL. C'est que, voyez-vous, j'avais pensé...

STANISLAS. Est-ce que tu vas être aussi longtemps à parler qu'à prendre des petits verres? Je t'ai dit, pas accéléré... marche.

MICHEL, *parlant très-vite.* Eh bien! je dis que si vous vouliez me donner chez vous une place de garçon d'auberge, vous serez content de mon zèle; je ne demande rien que la nourriture, le logement, et pas de gages.

STANISLAS. Ah! tu veux entrer chez nous comme garçon d'auberge... Eh bien! nous verrons, nous te prendrons à l'essai; et quoique tu ne demandes pas de gages, je t'en donnerai; c'est moi qui t'en promets.

MICHEL, *un peu effrayé.* Je vous remercie, monsieur Stanislas, c'est que vous me dites cela d'une manière...

Il ne faut pas que cela vous gêne d'abord; si cela ne vous plaît pas...

STANISLAS. Si fait, si fait; mais il faut que je sache d'abord si cela conviendra à ma femme.

MICHEL, *vivement*. Oh! oui, si ce n'est que cela, vous pouvez être sûr qu'elle ne s'y opposera pas.

STANISLAS. Et comment le sais-tu?

MICHEL. C'est que c'est elle... qui tout à l'heure m'engageait à rester.

STANISLAS. Ah! elle t'a engagé... (*A part.*) Christine voudrait se jouer de moi, me tromper! Milzieux! je ne peux pas le croire, et quant à lui... (*Haut.*) Ecoute ici, je vais chercher ma femme et m'entendre avec elle; je crois que c'est nécessaire. En attendant, tu resteras chez nous à une condition : c'est que tu n'adresseras jamais la parole à Christine, entends-tu?

MICHEL. Oui, j'entends.

STANISLAS. Et si tu voyais quelques blancs-becs tourner autour d'elle, et vouloir lui en conter, tu m'en avertirais, et leur affaire ne serait pas longue : ils auraient bientôt fait connaissance avec la lame de mon sabre. Je ne te dis que cela : adieu.

—

SCÈNE XIII.

MICHEL, *seul, puis* CHRISTINE.

MICHEL. Il ne me dit que ça; c'est bien assez.

CHRISTINE, *sortant du bosquet*. Il n'y est plus...

MICHEL, *l'apercevant*. C'est Christine, et ne pas oser lui parler! (*Prenant un tablier qu'il met autour de lui.*)

CHRISTINE. Comment! il est vrai, te voilà de la maison? (*Michel fait signe que oui.*) Tu as donc renoncé à ta place, à tes idées d'ambition? (*Michel fait signe que oui.*) Et tu resteras ici... toujours?

MICHEL. Il n'est pas là... il n'écoute pas...

AIR : *Qui n'aime pas Jeannette* (de JEANNE D'ARC).

PREMIER COUPLET.

Oui, je l'atteste,
Je renonce aux grandeurs;
Ici je reste :
Pourrais-je vivre ailleurs?

CHRISTINE.

Quel destin est le nôtre!
Et quel tourment pour toi
De me voir près d'un autre!

MICHEL.

Du moins je te voi.

DEUXIÈME COUPLET.

J' s'rai par mon zèle
L' premier de tes valets;
De plus fidèle
Tu n'en auras jamais.
(*Montrant le fond.*)
Et quand sa main terrible
Se lèvera sur toi,
J' tâch'rai, s'il est possible,
Qu' ça tombe sur moi.

CHRISTINE. Pauvre Michel!

MICHEL. En revanche, je ne te demande qu'une chose, une seule chose.

CHRISTINE. Quelle est-elle?

MICHEL. C'est que tu me permettras de t'aimer.

CHRISTINE. Te l'ai-je défendu?

MICHEL. Non, c'est vrai, et tu as bien fait; parce que quand ce grand diable lui-même voudrait m'en empêcher, il n'y aurait pas moyen. Et toi m'aimeras-tu aussi?

CHRISTINE. Non pas, Michel; cela est impossible, je ne suis plus à moi, je me suis engagée.

MICHEL, *timidement*. Ah! ça ne se peut pas; eh bien! Christine, je ne t'en parlerai plus. Donne-moi seulement un seul baiser, et que ce soit le dernier.

CHRISTINE. Un baiser! que dirait Stanislas?

MICHEL. Parbleu! qu'il dise ce qu'il voudra; qu'est-ce que ça me fait? Dieu! le vilain homme! que j'aurais du plaisir à le faire enrager à mon tour! Comment! Christine, il n'y a pas moyen que tu m'aimes jamais?

CHRISTINE. Si vraiment, un seul.

MICHEL. Et quel est-il?

CHRISTINE. C'est que tu lui en demandes la permission.

MICHEL, *s'éloignant avec effroi*. Qu'est-ce que vous me dites donc là?

CHRISTINE. Oui, cela maintenant dépend de lui; et s'il te le permet... s'il te l'accorde, alors...

MICHEL. Comment! il serait possible.

CHRISTINE. Mais il faut lui demander.

MICHEL, *à part*. C'est sûr, il me tuera sur la place.

CHRISTINE. Vois si tu m'aimes assez pour cela.

MICHEL. Si je vous aime! Au fait, mourir de ça ou de chagrin, cela revient au même. Dieux! c'est lui; je sens tout mon courage qui s'en va.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, STANISLAS.

STANISLAS. Christine, Christine... ah! vous voilà! Je vous cherche partout! et je ne m'attendais pas à vous trouver là en tête-à-tête. (*Avec douleur.*) Est-ce que vous me fuyez, Christine? est-ce que vous vous défiez de moi? milzieux, s'il était vrai, je ne resterais pas ici une minute de plus.

CHRISTINE. Quoi! vous pouvez penser, vous, mon ami... je vous désirais au contraire, car jamais je n'ai eu plus besoin de votre amitié.

STANISLAS. De mon amitié! avec ce mot-là elle me ferait faire tout ce qu'elle voudrait. Allons, j'ai eu tort de vous parler si durement. (*A part.*) Au fait, j'oublie toujours que je ne suis qu'un mari à l'essai. (*Haut.*) Tiens, Christine, pardonne-moi; et pour faire la paix, viens m'embrasser.

CHRISTINE, *étonnée*. Comment!..

MICHEL, *bas, à Christine, et la poussant*. Allez-y donc, il va se fâcher.

STANISLAS, *lui prenant la main*. Vois-tu, ma petite

Christine, il faut être juste, je ne peux pas non plus exercer toujours pour le roi de Prusse... (*L'embrassant.*) ce sont les profits du mariage, et... (*Apercevant la lettre de Michel qu'elle a mise dans son sein.*) Quel est ce billet?

CHRISTINE. Ce billet? c'est une lettre d'amour.

STANISLAS. Une lettre d'amour !

CHRISTINE. Oui, on vient de me la remettre; et comme je n'ai pas de secret pour vous, (*La lui donnant.*) lisez-la.

MICHEL, *la tirant par son jupon.* Mais qu'est-ce que vous faites donc? ne la lui laissez pas voir.

STANISLAS, *ouvrant la lettre.* Une lettre d'amour! diable! moi qui parlais tout à l'heure des profits du mariage; en voilà déjà les inconvénients. (*Il lit tout bas, et regarde de temps en temps Michel.*)

MICHEL, *tremblant.* Il va deviner que c'est moi, et je suis perdu.

CHRISTINE, *le faisant passer.* Va maintenant, va lui faire ta demande; c'est le bon moment.

MICHEL, *tremblant.* Oui, joliment!

STANISLAS, *lisant toujours tout bas et s'arrêtant.* Il serait possible! quoi! ce blanc-bec, c'était lui qu'elle regrettait! oui, c'est vraiment de l'amour, ce malheureux-là l'aime autant que moi. (*Se retournant et s'adressant brusquement à Michel qui est près de lui, les yeux baissés et tout tremblant.*) Eh bien! que me veux-tu ?

MICHEL. Monsieur le militaire, je ne sais comment m'y prendre, pour vous dire, ou plutôt pour demander...

STANISLAS, *brusquement.* Allons, parle.

MICHEL. Eh bien! monsieur Stanislas, ce n'est pas de ma faute, on n'est pas maître de ça, et il ne faut pas que cela vous mette en colère ; mais je crois que j'aime votre femme.

STANISLAS *fait un geste de colère, se retient et lui montre la lettre.* Je le sais; après.

MICHEL, *à part, toujours tremblant.* Allons, il ne l'a pas pris aussi mal que je le croyais, et voilà toujours cela de passé; mais le reste, comment lui tourner?

STANISLAS, *avec impatience.* Eh bien! parleras-tu?

MICHEL. M'y voilà. Monsieur le soldat, je voulais vous demander si cela vous serait égal, non, ce n'est pas cela que je veux dire, ça ne peut pas vous être égal, mais si vous vouliez permettre qu'à son tour votre femme...

STANISLAS. Eh bien!

MICHEL. M'aimât un peu, (*Vivement.*) rien qu'un peu, pas davantage. (*S'éloignant avec effroi.*) Dieux! c'est fait de moi. (*Il se retourne en tremblant, et aperçoit Stanislas immobile et plongé dans ses réflexions.*) Eh bien! il ne dit rien! comment, il ne se fâche pas?

STANISLAS, *froidement.* Ah! et c'est à moi que tu le demandes.

MICHEL, *tremblant encore, mais moins fort.* Dame! c'est tout naturel comme étant là-dedans le plus intéressé.

STANISLAS. Et qui t'a engagé à t'adresser à moi?

MICHEL, *regardant Christine.* Faut-il le dire? (*Christine fait signe que oui.*) C'est Christine elle-même, qui a dit que cela dépendait de vous, et que sans cela il n'y aurait pas moyen.

STANISLAS, *à part, avec expression.* Allons, c'est bien, c'est très-bien. (*Haut, et allant à Christine.*) Comment! Christine, c'est vous...

CHRISTINE. Oui! Monsieur; mais n'oubliez pas que vous êtes le maître de refuser, que vous avez mes serments, et que quels que soient vos ordres, je suis prête à y souscrire sans murmurer.

STANISLAS.

AIR : *Je t'aimerai.*

Sans murmurer,
Votre douleur amère
Frapp'rait mes yeux... plutôt tout endurer....
Moi, j'y suis fait; c'est mon sort ordinaire :
Un vieux soldat sait souffrir et se taire
Sans murmurer.

Michel, arrive ici ; tu me demandes donc la permission d'aimer Christine?

MICHEL. Oui, Monsieur; si cela ne vous fâche pas.

STANISLAS. Et tu promets de la rendre heureuse?

MICHEL, *à part.* Quelle singulière question! (*Haut.*) Dame! je tâcherai.

STANISLAS. Et cependant tu n'as rien; tu ne possèdes rien; tandis que Christine est riche.

MICHEL. Riche, c'est vrai; je n'y avais jamais pensé.

STANISLAS. Eh bien! prends ce portefeuille, et va l'offrir à Christine : elle est à toi maintenant, et tu peux l'épouser.

MICHEL. Epouser votre femme!

STANISLAS. Ma femme, elle ne l'a jamais été ; c'est un bien qui ne m'appartenait pas. (*Montrant le portefeuille.*) Celui-ci du moins, je peux en disposer.

AIR des *Amazones.*

C'était l'argent d'un brave militaire,
Qui pour la gloire et son pays
Au champ d'honneur terminant sa carrière,
Comme un dépôt en mes mains l'a remis.
Du haut des cieux, ta demeure dernière,
Mon colonel, tu dois être content :
Je viens de fair' des heureux; je l'espère;
Selon tes vœux j'ai placé ton argent.

CHRISTINE, *refusant le portefeuille.* Et vous croyez que nous pourrons accepter le reste de votre fortune! jamais, n'est-ce pas, Michel?

MICHEL, *pleurant.* Sans doute, ne m'avez-vous pas déjà donné plus que je n'osais l'espérer?

STANISLAS. Eh bien! mes enfants, eh bien! soit, gardez-le-moi; l'argent convient mal à un soldat; si je reviens, vous me donnerez une petite place au coin de votre feu; peut-être alors, Christine, aurai-je eu le courage de vous oublier. Eh bien! je vivrai avec vous, j'élèverai vos enfants, et je leur raconterai mes campagnes. Mais si, comme je le prévois, je dois bientôt rejoindre mon colonel, vous serez mes héritiers, et vous disposerez de cet argent-là comme vous le voudrez. Seulement, quand il se présentera à votre porte un soldat blessé, malheureux, sans asile, accueillez le pour l'amour de moi, et en mémoire de votre ancien ami. Adieu, adieu, je m'en vais.

MICHEL ET CHRISTINE. Quoi! vous nous quittez déjà? (*On entend la marche militaire qu'on a exécutée à la première scène.*)

STANISLAS. Oui; entendez-vous? le devoir m'appelle; mon régiment se remet en marche. (*Reprenant son sac et son fusil.*)

AIR de marche (de M. AYMON).

Il faut quitter tout ce que j'aime :
La gloire ailleurs guide mes pas.

CHRISTINE.

Vous éloigner à l'instant même!
Eh quoi! vous ne m'embrassez pas?

STANISLAS.

De l'amitié que vous daignez m' promettre,
J'accepte ici ce gage désiré...

(*Il va pour l'embrasser, s'arrête et se retourne d'un air timide du côté de Michel.*)

Mais à mon tour c'est moi qui vous dirai :
Si vous voulez bien le permettre.
Adieu, adieu, encore!.. (*Il sort.*)

MICHEL, *le regardant partir.*

Ah! puisse au gré de mon envie
Tous ses jours être fortunés,
Car je ne n'oublierai de ma vie
Tous les trésors qu'il m'a donnés!
Mais je suivrai son exemple à la lettre
En mon ménage en mes amours,
Madam' Michel, je vous dirai toujours :
Si vous voulez bien le permettre...

CHRISTINE, *au public.*

Michel, malgré l' bonheur suprême
Que le ciel vient d' nous accorder,
Nous avons encore ici même
Un' permission à demander.
A votre arrêt nous venons nous soumettre,
Car notre sort à tous les deux
Dépend de vous, et nous serons heureux,
Si vous voulez bien le permettre.

MICHEL ET CHRISTINE.

Ce soir nous allons être heureux,
Si vous voulez bien le permettre.

MADAME PHILIBERT. Une histoire! racontez-nous cela, mon ami. — Scène 15.

PHILIBERT MARIÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 26 décembre 1821,

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MOREAU.

Personnages.

M. PHILIBERT, rentier, demeurant au Marais, âgé de quarante à quarante-cinq ans.
MADAME PHILIBERT, sa femme.
AMÉLIE, sa fille.
VICTOR, son neveu, âgé de dix-sept à dix-huit ans.
M. CHOPARD, ancien gouverneur de Philibert, et gouverneur de son neveu.
MARGUERITE, nourrice de Victor.
MARTIN, garçon restaurateur.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon; deux portes au fond, une porte à droite et une grande croisée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. PHILIBERT, *en robe de chambre, assis près du feu, et tenant un journal*; MADAME PHILIBERT, AMÉLIE, *autour d'une table, et déjeunant*; MARGUERITE.

PHILIBERT, *lisant un journal.* « Il vient de s'établir « au Palais-Royal un nouveau restaurant qui surpasse « tous les établissements de ce genre. Salons magni- « fiques, cabinets particuliers. »

MADAME PHILIBERT. Eh bien! mon ami, vous ne venez pas déjeuner avec nous?

PHILIBERT. Vous savez bien, madame Philibert, que je suis au régime. Le docteur m'a mis ce matin à la diète et à la camomille pour me refaire l'estomac : aussi je me réconforte en lisant les journaux! mon appétit

vit de souvenirs. (*Lisant.*) *Cabinets particuliers.* Parbleu, madame Philibert, il faudra que nous allions voir celui un de ces jours.

MADAME PHILIBERT. Qu'est-ce que vous dites donc, mon ami?

PHILIBERT. Vous et ma fille Amélie, mon neveu Victor, M. Chopard, mon ancien maître de pension et son gouverneur actuel; nous serons en famille. Ce sont, il me semble, de ces petites débauches légitimes que peut se permettre l'homme marié.

AMÉLIE. Non, mon papa; vous resterez chez vous, le docteur l'a bien recommandé.

PHILIBERT. Tiens, ma fille, quand tu prends ton air sévère, c'est étonnant comme tu ressembles à ton oncle Philibert qu'ils appelaient tous l'homme de mérite. Il a eu toute sa vie la permission de me gronder, et je crois que tu as hérité de ses droits et privilèges. Mon pauvre frère, c'était bien le meilleur de la famille!.. Et quand je pense au mal que je lui ai donné: d'abord il a été obligé de faire deux fois sa fortune, une pour moi... Ensuite c'est lui qui m'a forcé à me marier.

MADAME PHILIBERT. Forcé, Monsieur!

PHILIBERT.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'avais pour vous beaucoup d'amour;
Vous étiez riche, belle et sage,
Et pour me payer de retour,
Vous exigiez le mariage.
Moi, de l'hymen j'eus toujours peur;
Et fuyant les fers qu'il nous forge,
On me m'a conduit au bonheur
Que le pistolet sur la gorge.

Et j'espère maintenant que votre reconnaissance doit au moins égaler la mienne.

MADAME PHILIBERT. Aussi, avec quel plaisir avons-nous élevé son fils Victor!

PHILIBERT. Un plaisir! c'était bien un devoir; il est ici chez lui, et nous ferons encore plus. (*Bas.*) N'est-ce pas, madame Philibert?

MADAME PHILIBERT. Mon Dieu, Monsieur, il n'est pas nécessaire de parler de cela devant Amélie; si Victor se conduit bien, s'il est bon sujet...

MARGUERITE. Il le sera, Madame, il le sera.

AIR du vaudeville du *Petit Courrier.*

Pour sa raison il est cité;

MADAME PHILIBERT.

Mais, sans parler de sa jeunesse,
Son père a perdu sa richesse...

PHILIBERT, *vivement.*

Par un excès de probité.
Mais mon frère, en cessant de vivre,
A son fils, tu dois le penser,
A laissé son exemple à suivre
Et ma fortune à dépenser.

MARGUERITE. C'est bien vrai, car non-seulement vous avez fait honneur à tous les engagements du père, mais vous avez encore pris chez vous le fils et la vieille gouvernante.

PHILIBERT. Il est vrai que j'ai retranché pendant quelque temps mon tilbury et ma petite jument grispommelé. Je vins m'établir au Marais, où je pris des goûts sédentaires et le parapluie à canne: premier retour vers la sagesse, c'est encore à mon frère que je vous dois! Le joug conjugal a fait le reste. (*A Marguerite, pendant que madame Philibert et Amélie rangent la table où est le déjeuner.*) Me vois-tu rentrant tous les soirs à dix heures, ne sortant plus qu'avec ma femme, et baissant les yeux quand je passais rue Vivienne ou au passage des Panoramas. Les premiers jours c'était terrible, parce qu'on me suivait aux Tuileries et que j'entendais dire autour de moi à de jolies petites femmes: « Eh! mon Dieu! c'est M. Phi-« libert! Avec qui donc est-il là? est-ce une nouvelle « passion? Eh non, il est avec sa femme, vous voyez « bien qu'il ne nous salue plus. » Et quand madame Philibert m'eut donné une héritière, quand j'ai eu ma fille Amélie, c'était bien pis; il fallait à chaque instant lui donner des leçons et surtout des exemples de sagesse; cette enfant ne saura jamais tout ce qu'elle m'a coûté. Mais enfin on est père et on se sacrifie! C'est comme mon neveu Victor que nous avons élevé, M. Chopard et moi, je peux bien dire qu'il n'y a pas de jeunes gens de son âge plus sages et plus raisonnables! n'est-ce pas, ma femme?

MADAME PHILIBERT. Ah! sans doute. Mais où est-il donc ce matin, ce bon sujet?

MARGUERITE, *vivement.* Ah! Madame, il est à l'École de droit; il est si assidu au travail, il aime tant l'étude!

PHILIBERT. Mais voici justement notre gouverneur, ce bon M. Chopard.

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CHOPARD.

PHILIBERT. Eh bien! comment cela va-t-il ce matin?

CHOPARD. Ah! pas si bien qu'autrefois, parce que dans ce temps-là... *in illo tempore*, comme dit le poëte:

AIR : *Le luth galant qui chanta les Amours.*

Tout, grâce au ciel, suivait un autre cours;
Nous valions mieux; mais, hélas! de nos jours,
Mon ami, tout va mal.

PHILIBERT.

Aucun de nous n'ignore
Qu'on le disait jadis, comme on le dit encore.

CHOPARD.

On le dira toujours.

Cela va sans dire, et c'est même pour cela, Philibert, que je voudrais te parler en particulier.

MADAME PHILIBERT. Savez-vous où est Victor, monsieur Chopard?

CHOPARD. Mais, Madame... (*Prenant une prise de tabac.*) Hum!

AMÉLIE. Est-ce que vous ne seriez pas content de mon cousin?

CHOPARD. Il me serait impossible, Mademoiselle, de dire le moindre mot sur son compte.

MARGUERITE, *vivement.* Vous l'entendez, Madame.

MADAME PHILIBERT. En ce cas, Monsieur, nous vous laissons. Ma fille va prendre sa leçon de piano, et moi m'occuper des soins de la maison. (*Elle sort.*)

AMÉLIE, *à Chopard.* Adieu, monsieur Chopard, que vous êtes bon! que vous êtes aimable! Quand vous voudrez je vous jouerai cette sonate de Clementi que vous aimez tant.

CHOPARD. Ah! c'est qu'on n'en fait plus comme cela.

AIR : *Quand on sait aimer et plaire.*

O musique enchanteresse!
Que ton charme est entraînant!
On chantait dans ma jeunesse,
(*A Philibert.*)
Nous déchantons maintenant.

La politique ennemie
N'amenait point de discors:
C'est pour la bonne harmonie
Que nous nous battions alors.

J'ai reçu, j'en fais trophée,
Dans un lyrique abandon,
Deux coups de poing pour Orphée
Et deux soufflets pour Didon.
C'était le temps des merveilles :
A l'Opéra, bien souvent,
On se coupait les oreilles,
On les écorche à présent.

O musique enchanteresse,
Que ton charme est entraînant!
On chantait dans ma jeunesse,
Nous déchantons maintenant.

(*Amélie sort.*)

—

SCÈNE III.

PHILIBERT, CHOPARD, MARGUERITE, *qui a l'air d'épousseter des meubles, et qui écoute toujours.*

PHILIBERT. Eh bien! mon cher maître, nous voilà seuls, que voulez-vous me dire? Est-il question de mon neveu?

CHOPARD. Le ciel m'en préserve! parce que dans le cours de ma carrière scolastique ou professorale j'ai toujours observé qu'en faisant des rapports, on se mettait mal avec les élèves et les parents, et qu'on perdait souvent de bonnes places. Tu te rappelles, Philibert, que *in illo tempore* je ne disais jamais rien à ton père.

PHILIBERT. Oui; moi j'ai été assez mal élevé; mais Victor...

CHOPARD. Je te répète que je n'ai absolument rien à en dire, par la raison que je ne le vois jamais, ce qui s'accorde parfaitement avec ma manière de voir. Ce matin, par exemple...

MARGUERITE, *s'avançant.* Monsieur sait bien qu'il est à l'Ecole de droit.

CHOPARD. Il fallait donc qu'il eût envie d'y arriver de bien bonne heure, car il est parti dès hier au soir.

PHILIBERT. Hier au soir!

CHOPARD. Et je me rappelle très-bien que *in illo tempore* les cours de droit ne commençaient qu'à dix heures du matin; il est vrai qu'à présent que tout est bouleversé ..

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

On a d'autres habitudes,
Car nous faisions, de mon temps,
Jusqu'à vingt ans nos études,
Et l'amour à vingt-cinq ans.
Nos fils ont, sans qu'ils grandissent,
Tant de dispositions,
Que bien souvent ils finissent
A l'âge où nous commencions.

PHILIBERT. Victor ne serait pas rentré! Se déranger à ce point, à dix-huit ans!..

MARGUERITE. Qu'est-ce que cela prouve, Monsieur! il y en a qui s'y sont pris de meilleure heure.

PHILIBERT. Oui, oui, je sais ce que tu veux dire; mais moi c'est différent, j'avais des dispositions, tandis que Victor...

MARGUERITE.

AIR du *Ménage de garçon.*

N'écoutez pour lui qu' votr' tendresse.
Pouvez-vous croir' que cet enfant
Oublie à ce point la sagesse,
Lorsque son père en avait tant?

PHILIBERT.

C'est ce que l'on dit trop souvent.
Aux aïeux que toujours il cite
Chacun ici veut tout devoir!
Et quand son père a du mérite,
Se croit dispensé d'en avoir.

MARGUERITE. Comment, Monsieur, vous voilà fâché, vous voilà en colère contre Victor?

PHILIBERT. Moi! moi en colère! tu ne me connais pas; quand j'apprends quelque espièglerie de jeunesse, quelques tours de mauvais sujet, je ne me fâche jamais que par réflexion, parce que mon premier mouvement est toujours d'approuver, c'est plus fort que moi. (*A Chopard.*) Vous vous rappelez l'histoire de cet honnête artisan qui, rencontrant un homme ivre, disait, en le regardant d'un œil indulgent : Voilà pourtant comme je serai dimanche. Eh bien! le raisonnement que cet homme-là faisait pour l'avenir, je le fais pour le passé. Quand un jeune homme a perdu au jeu, quand il s'est battu pour sa maîtresse, quand il est poursuivi par ses créanciers, chacun l'accable d'épigrammes, de reproches, de sermons; moi je le soutiens, je le console et je lui tends la main. Voilà comme j'étais dimanche : aussi tu entends bien que ce n'est pas pour moi que je suis effrayé, c'est pour ma femme, qui ne voit qu'avec peine mes idées de mariage, et qui serait trop forte si elle avait de pareilles armes contre Victor. Tout serait fini; et s'il n'épousait pas ma fille, je crois que j'en mourrais de chagrin. Mon cher Chopard, voilà, je crois, ce qu'il y a de mieux à faire; je vais m'habiller et nous irons ensemble à sa recherche, sans en parler à personne.

MARGUERITE. Ah! mon bon maître!

PHILIBERT. Oui; mais où le trouver? Dans ma jeunesse nous avions Bagatelle et l'Allée des Veuves.

CHOPARD. Ce ne doit plus être cela... Dis donc, Philibert, si nous allions au *Moulin de Javelle*, ou au *Port-à-l'Anglais*. C'était fort à la mode de mon temps, je veux dire *in illo tempore*.

PHILIBERT. Il n'y a qu'un moyen, nous irons partout.

CHOPARD. Vite les chevaux.

PHILIBERT. Non, ma femme saurait que je suis sorti. Marguerite, un cabriolet de place.

MARGUERITE. Oui, Monsieur. (*Elle sort.*)

PHILIBERT. Je passe un habit et nous partons. Je me fais presque une fête de notre expédition.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Ces lieux que j'aimais tant jadis,
Je puis les revoir sans scandale;
Et nous ferons, vieux étourdis,
Une promenade morale.
Partout il faut que nous allions;
Et je trouve assez gai moi-même
De voir deux générations
Courir après une troisième.

(*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

CHOPARD, VICTOR.

VICTOR *entre sur la ritournelle de l'air précédent; il est tout en désordre, et tient à la main une queue de billard qu'il pose contre un meuble en entrant.* Ah! mon Dieu! mon Dieu! c'est là ma dernière ressource. (*Il va prendre une petite bourse dans le tiroir du meuble qui est auprès de la porte à droite des spectateurs.*)

CHOPARD. Comment, vous voilà, mon élève? Nous allions partir pour vous chercher.

VICTOR. Ce n'était pas la peine, je n'étais pas bien loin.

CHOPARD. Qu'importe, Monsieur? on dit toujours où l'on va, (*A part.*) quitte à ne pas y aller. (*Haut.*) Mais

au moins les principes sont à couvert, et les professeurs responsables sont à l'abri.

VICTOR. Et mon oncle? et ma cousine?

CHOPARD. Votre oncle s'est déjà mis en colère, et moi je commençais; pour votre cousine, elle ne se doute pas encore...

VICTOR. Ah! que je suis heureux! personne ne m'a vu. Ne dis pas que je suis rentré.

CHOPARD. Il faut au moins que je prévienne votre oncle...

VICTOR. Je te répète que ce n'est pas la peine : tu lui diras que j'ai été hier soir à ma conférence de droit, qui s'est prolongée très-tard; j'étais en veine, c'est-à-dire j'étais en train de travailler, et alors... enfin tu arrangeras cela comme l'autre fois. La seule chose qu'il faut que tu lui demandes, c'est de l'argent.

CHOPARD. Voilà qui est unique. Je ne suis ici que pour demander de l'argent; j'ai l'air d'un budget. Eh bien! vous en avez là.

VICTOR. Oui, c'est le reste de mon mois, mais il m'en faut davantage; vois-tu, c'est pour une souscription en faveur d'un camarade qui a tout perdu.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié*

A mon oncle ne dis rien.
(*A part.*)
Je cours prendre ma revanche;
Je fais la rouge et la blanche.
(*A Chopard.*)
Près de lui sois mon soutien.
Dieu! ces bons parents que j'aime...
(*A part.*)
Si je peux les faire au même!
CHOPARD.
D'où vient donc ce trouble extrême?
VICTOR, *à part.*
Dix-huit points et deux doublés!
(*A Chopard.*)
Parle de mon mariage.
(*A part.*)
Rien qu'un carambolage,
Et tous mes vœux sont comblés.
(*Il sort en courant.*)

—

SCÈNE V.

CHOPARD, *seul.* Eh bien! il s'en va. Une souscription! Il n'y a plus d'enfants.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Tristes effets de la philosophie!
Quand nous n'étions que de francs étourdis,
Ils font déjà de la philanthropie;
Rien n'est enfin chez nous comme jadis.
Nous savions mieux calculer nos dépenses;
Mais dès qu'ils ont quitté leurs pensions,
Nos jeunes gens font cent extravagances,
Et presque autant de bonnes actions.

—

SCÈNE VI.

CHOPARD, PHILIBERT, *habillé,* MARGUERITE.

PHILIBERT. Eh bien! me voilà prêt; partons-nous?

MARGUERITE. La voiture est là.

CHOPARD. C'est inutile; tu peux te tranquilliser.

PHILIBERT ET MARGUERITE. Vous avez de ses nouvelles?

CHOPARD. N'étais-je pas là, avec l'œil de la vigilance?

PHILIBERT. Je le sais bien; mais c'est que je crois que vous n'y voyez que de cet œil-là.

CHOPARD. Ah! tu crois! je viens cependant d'apercevoir le fugitif, de lui parler.

PHILIBERT. Comment! il serait de retour!

CHOPARD. Et la preuve, c'est qu'il est reparti.

PHILIBERT. Et où est-il allé?

CHOPARD. Où est-il allé? où est-il allé? je ne lui ai pas demandé; mais le motif est excellent.

MARGUERITE. Quand je le disais!

CHOPARD. Il a passé la nuit à sa conférence de droit.

PHILIBERT. Vraiment! ce pauvre garçon! nous, qui le soupçonnions...

CHOPARD. Ah! c'est que les parents sont quelquefois injustes.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME PHILIBERT.

MADAME PHILIBERT. Mon ami, il y a en bas quelqu'un qui demande M. Philibert.

PHILIBERT. Eh! arrivez donc, Madame, venez entendre l'éloge de votre neveu, et acquérir la preuve de sa bonne conduite.

MADAME PHILIBERT. C'est tout ce que je demande.

PHILIBERT. Où croyez-vous qu'il soit maintenant?

MADAME PHILIBERT. Vous ne le savez peut-être pas plus que moi. Mais on fait un bruit sur le boulevard...

CHOPARD. Il y aura quelque querelle au café voisin?

PHILIBERT, *gaiement.* Une querelle! (*Il ouvre la croisée.*) Ah! mon Dieu! oui, sur le balcon du billard en face deux ou trois jeunes gens qui se disputent entre eux.

MADAME PHILIBERT. De petits mauvais sujets.

PHILIBERT, *à part.* Qu'ai-je vu? Victor! (*Il referme la fenêtre.*)

MADAME PHILIBERT, *s'approchant de son mari.* Eh bien! que faites-vous donc?

PHILIBERT. Rien, cette fenêtre me fait mal. Vous savez que je ne suis pas bien portant, et le grand air... (*A part.*) Comment faire à présent? si elle se doute de la moindre chose, voilà le mariage à jamais rompu. Je cours lui parler d'importance.

MADAME PHILIBERT. Eh bien! où allez-vous donc? avez-vous déjà oublié que vous ne devez plus sortir?

PHILIBERT. Non, sans doute; mais c'est quelqu'un à qui je veux parler, quelqu'un qui doit attendre.

MADAME PHILIBERT. Précisément, le voici; c'est ce que je vous disais.

PHILIBERT. Quelle est cette figure?

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS; MARTIN.

MARTIN. Est-ce à monsieur Philibert que j'ai l'avantage de parler?

PHILIBERT. Oui, Monsieur.

MARTIN. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître; mais cette carte vous expliquera le motif de ma visite.

PHILIBERT, *prenant la carte et lisant. Monsieur Philibert, boulevard de l'Arsenal.* C'est mon nom et mon adresse.

MARTIN. C'est celle que vous avez laissée avant-hier, à la barrière de l'Etoile, chez M. Raoul, traiteur.

PHILIBERT. Comment?

MARTIN. Ce jour où vous n'aviez pas d'argent.

MADAME PHILIBERT. Qu'est-ce que cela signifie?

MARTIN. A ce que m'a dit M. Raoul, car je ne suis entré que d'hier chez lui, c'est en qualité de nouveau venu que l'on me fait faire les courses, et j'ose dire que celle-ci est bonne.

PHILIBERT, *à part*. Ah! mon Dieu! je crois que je devine, est-ce que Victor... (*Haut.*) Oui, Raoul, traiteur à la barrière de l'Etoile. (*A sa femme.*) Imagine-toi qu'avant-hier j'avais été jusque là en me promenant, et que j'étais parti sans prendre ma bourse.

MADAME PHILIBERT. Mais, avant-hier vous êtes sorti pour dîner en ville.

PHILIBERT. Oui, je te l'avais dit; mais la vérité est que je n'étais pas fâché d'aller faire un petit dîner hors barrière pour gagner de l'appétit.

CHOPARD. Tu ne m'avais pas dit cela!

PHILIBERT. D'ailleurs, à cet endroit-là c'est bien meilleur marché que dans Paris. (*A Martin.*) Vous avez là votre carte?

MARTIN. Oui, Monsieur, deux cent vingt-cinq francs, sans compter le garçon.

MADAME PHILIBERT. Deux cent vingt-cinq francs!

PHILIBERT. Il se trompe, il veut dire vingt-cinq francs; n'est-ce pas, mon cher?

MARTIN, *comprenant*. Oui, oui, Monsieur. (*A part.*) Ah, mon Dieu! c'est la bourgeoise!

PHILIBERT. Et encore, vingt-cinq francs!.. tu sens bien qu'il y a à rabattre.

MADAME PHILIBERT. Aussi je m'en charge, donnez-moi ce mémoire?

PHILIBERT, *l'en empêchant*. Cela me regarde.

MADAME PHILIBERT. Comment, Monsieur, vous ne voulez pas?

PHILIBERT. Non, Madame; il n'y a donc pas moyen de vous faire des surprises! Enfin, si j'ai trouvé là des huîtres excellentes, et si j'ai voulu aujourd'hui à dîner vous faire cadeau d'une cloyère...

MADAME PHILIBERT. Comment, c'est pour cela?

CHOPARD. Au fait, vous ne pouvez vous y opposer.

PHILIBERT. Sans doute. L'amour conjugal ne vit que de ces petites attentions-là; ainsi, mon cher Chopard, emmenez ma femme. (*A Marguerite.*) Marguerite, laissez-nous.

MARGUERITE, *à part*. Il y a quelque chose là-dessous.

CHOPARD. Oui, cher ami, et j'irai après faire un tour de boulevard pour gagner de l'appétit.

PHILIBERT. A merveille, et vous me direz si les huîtres d'autrefois valaient celles d'aujourd'hui.

CHOPARD. En fait d'huîtres, le passé ne vaut jamais le présent; c'est la seule chose qui n'ait pas dégénéré. (*Il présente la main à madame Philibert, et ils sortent ensemble; Marguerite les suit.*)

—

SCÈNE IX.

PHILIBERT, MARTIN.

PHILIBERT. Ah çà! maintenant à nous deux, Monsieur. Nous disions deux cent vingt-cinq francs, cela fait à peu près par tête...

MARTIN. Cinquante à cinquante-cinq francs.

PHILIBERT. C'est bien. (*A part.*) Ils étaient quatre. (*Haut.*) Et vous n'avez rien oublié?

MARTIN. Non, Monsieur. Le premier article est pour la porcelaine et la petite glace. C'est à cause de la dispute; parce que sans cela, du moins à ce qu'on m'a dit, car je n'y étais pas... Et puis cette jeune dame avait un air si effrayé...

AIR de *Marianne*.

Le prix est juste, sur mon âme;
Même on n'a pas mis dans l' total
La fleur d'orange pour la dame
Qui prétendait se trouver mal.

PHILIBERT.

Vous avez vu...

MARTIN.

Non, mais j'ai su
C' qu'il en était
Par l' garçon qui servait.
Ne craignez rien,
Vous pensez bien
Qu' nous d'vons savoir
Ne rien dire et tout voir.
Nous comprenons au moindre signe,
Not' devoir est d'être discret;
Et Monsieur vient d' voir que je savais
Observer la consigne.

PHILIBERT. J'entends, et nous pouvons maintenant régler le mémoire. Nous disons deux cent vingt-cinq francs. D'abord les vingt-cinq francs, c'est le dix pour cent du garçon.

MARTIN. Comment! Monsieur connaît?..

PHILIBERT. Oui, je connais l'usage... Plus cinquante francs de scandale causé par la petite dispute, cinquante francs de silence et de discrétion, dont vous parliez tout à l'heure : total, cent vingt-cinq francs à rabattre.

MARTIN. Comment, Monsieur, que signifie?..

PHILIBERT. Que je suis l'oncle de M. Philibert; que je veux bien payer les mémoires de mon neveu, mais ne payer que les objets qui ont été fournis, attendu que je n'ai pas peur du scandale, et que je n'ai pas plus besoin de votre silence que de vos services.

MARTIN. Quoi! Monsieur, il serait possible! j'ai pu me tromper à ce point-là; m'adresser à l'oncle de M. Philibert!

PHILIBERT. Allez, allez, mon garçon; rassurez-vous, ce n'est pas la première méprise à laquelle ce nom-là ait donné lieu. Nous disons cent francs pour le petit mémoire. (*Ouvrant sa bourse.*) Mon pauvre frère! en a-t-il payé comme cela pour moi... excepté que lui, il aurait donné tout de suite les deux cent vingt-cinq francs... Ce que c'est que de s'y connaître! on gagne cent pour cent à avoir été mauvais sujet. Tenez, tenez, retournez chez vous, mon garçon.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Si vous entendez les affaires,
Ne faites plus, traiteurs prudents,
Crédit aux enfants dont les pères
Se sont instruits à leurs dépens.
Que ces principes soient les vôtres,
C'est un bon conseil.

MARTIN.

Il suffit.
J' tâch'rai d'en faire mon profit;
(*Tendant la main.*)
J' vois bien que j' n'en aurai pas d'autres.

J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort. Philibert le reconduit et rentre un instant après.*)

—

SCÈNE X.

PHILIBERT, VICTOR *entre d'un air rêveur, et va se jeter dans un fauteuil.*

VICTOR. Est-ce jouer de malheur! il ne me reste rien; et mon oncle, et Amélie, que diront-ils de moi?

PHILIBERT, *l'observant.* C'est bien cela; les vêtements en désordre, l'air agité; voilà comme j'étais quand j'avais tout perdu. Mais comme il est triste, abattu! Allons! il y a de la ressource; moi, j'étais aussi gai après qu'avant.

AIR du *Pot de fleurs.*

Point de pitié, soyons sévère,
A mes sermons pour donner plus de poids,
Rappelons-nous ce que mon frère
En pareil cas me disait autrefois.
Ah! pour moi quel destin prospère!
Enfin, le ciel que je bénis
Me permet donc de rendre au fils
Tout ce que j'ai reçu du père.

VICTOR. Et cette maudite affaire!.. Si je ne devais plus revoir ma cousine; je veux aller la trouver, tout lui dire, tout lui avouer. (*Il se dispose à sortir.*) Ciel! mon oncle!

PHILIBERT. Eh bien! Monsieur, il y a assez longtemps qu'on ne vous a vu?

VICTOR. Mon oncle! mon professeur a dû vous dire...

PHILIBERT. Oui, Monsieur; vous pouvez raconter à M. Chopard ce qu'il vous plaira, mais à moi, c'est différent. Vous voudriez en vain me tromper, vous avez affaire à un oncle qui sait ce qui en est; qu'est-ce que c'est qu'un dîner à la barrière de l'Etoile?

VICTOR. Comment! vous savez...

PHILIBERT. Oui, Monsieur, je sais qu'il est fort cher; car j'ai payé le mémoire.

VICTOR. Ah! mon Dieu! vous avez payé le mémoire de Raoul?

PHILIBERT, *oubliant sa sévérité.* Comment, Raoul? dis-moi donc, est-ce que c'est celui qui était autrefois dans l'Allée des Veuves, qui avait un si joli jardin?

VICTOR. Non, mon oncle, c'est son fils.

PHILIBERT. Oui, un petit; je le vois encore. Diable, c'est qu'on y dînait très-bien. Mais qui vous a permis, Monsieur, d'aller dans cette maison-là? et avec qui étiez-vous à dîner?

VICTOR. Avec deux jeunes gens.

PHILIBERT. Et la personne qui s'est trouvée mal!

VICTOR. Vous savez donc aussi que mademoiselle Girard?..

PHILIBERT. Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Girard?

VICTOR. Vous savez bien ce beau magasin de modes, rue Vivienne...

PHILIBERT. Comment! ce serait une parente de mademoiselle Girard, cette fameuse modiste?

VICTOR. Oui, mon oncle; c'est sa nièce.

PHILIBERT. Mais, c'est que j'ai beaucoup connu la tante; une femme charmante, des manières distinguées, un ton excellent. Mais c'est égal, Monsieur, il ne faut pas voir cette société-là, et je vous défends d'aimer mademoiselle Girard.

VICTOR. Mais je ne l'aime pas, au contraire.

PHILIBERT. Comment, au contraire!

VICTOR. Oui, mon oncle, je suis le plus malheureux des hommes... j'aime ma cousine Amélie, je ne pense qu'à elle, je ne suis content que près d'elle; et cependant... vous ne pourrez jamais comprendre cela.

PHILIBERT. Si fait, si fait; je comprends très-bien.

VICTOR,

AIR du vaudeville de la *Partie carrée.*

Ce n'est pas l'amour qui m'enchaîne,
Mais cette belle, hélas! qui le croirait?
Si je lui faisais de la peine,
A juré qu'elle se tuerait.

PHILIBERT.

Elle a juré, soïs sans inquiétude.
(*A part.*)
Dans la famille, heureusement,
Je m'en souviens, on n'a pas l'habitude
De tenir un serment.

Vois-tu, mon neveu, il n'y a pas une seule femme de ma connaissance particulière qui n'ait dû se tuer; et grâce au ciel, je n'ai pas encore reçu un seul billet de faire part... c'est trop juste, il faut que tout le monde vive. Mais pourriez-vous me dire, Monsieur, ce que vous faisiez tout à l'heure dans ce billard?

VICTOR. Dans ce billard?

PHILIBERT. Je vous ai vu, avec qui étiez-vous là à jouer?

VICTOR. Mon oncle, c'était avec M. Dubloqué.

PHILIBERT. Comment! Dubloqué? un grand avec de gros favoris... un élève de Spolar?

VICTOR. Oui, mon oncle.

PHILIBERT. De mon temps, cela commençait; je lui rendais des points. (*A part.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je dis donc là? (*Haut.*) Je trouve fort mauvais, Monsieur, que vous fréquentiez de pareilles gens.

VICTOR. Mon oncle, c'est qu'il m'a proposé de me céder des points afin de m'apprendre.

PHILIBERT. Vous apprendre! lui qui est tout au plus de la troisième force.

VICTOR. Il faut alors que je sois de la quatrième, car il m'a gagné tout mon argent.

PHILIBERT. Il t'a gagné! un homme qui ne sait seulement pas faire un carambolage de longueur.

VICTOR. Si vous croyez que c'est facile!

PHILIBERT, *s'échauffant.* La chose la plus simple, le coup le plus certain; tu prends la bille de trois quarts, et en serrant le coup... (*S'interrompant.*) D'ailleurs, Monsieur, il ne s'agit pas de cela, vous ne devez pas jouer au billard, je vous défends d'y mettre les pieds. Allez trouver votre tante et votre cousine, et laissez-moi.

VICTOR, *fait un mouvement pour sortir, hésite un instant, et revient vivement près de Philibert.* Ah! mon oncle, tout cela n'est rien encore.

PHILIBERT. Comment! morbleu! (*A part.*) Ah çà!.. mais c'est un gaillard mon neveu; il paraît qu'il a une vocation décidée.

VICTOR. Je voulais vous le cacher; mais c'est plus fort que moi, et j'aime mieux tout vous dire. Tantôt au billard on m'a nommé, et alors un grand monsieur que je connais à peine s'est mis à faire des plaisanteries sur vous.

PHILIBERT. Sur moi?

VICTOR. Il a osé dire qu'autrefois on vous appelait toujours *Philibert le mau...*

PHILIBERT, *vivement.* Oui, pour me distinguer de ton père.

VICTOR. Je l'ai prié de se taire; il a continué en me persiflant; alors cela a été plus fort que moi, je n'ai pas pu contenir mon indignation...

PHILIBERT. Eh bien!

VICTOR. Aujourd'hui à trois heures nous devons nous battre.

PHILIBERT. Plaît-il? il sied bien à un blanc-bec de dix-sept ans...

VICTOR.

Air du vaudeville de *la Petite Gouvernante*.

Il ne s'agit pas de mon âge,
Et c'est à tort que vous vous étonnez :
Car les exemples de courage
Sont les premiers que vous m'ayez donnés.
L'honneur chez nous n'a point d'enfance,
Et le Français que l'on ose outrager,
Dès qu'il peut comprendre l'offense,
Est assez grand pour s'en venger.

PHILIBERT, *à part, le regardant avec tendresse.* Dieu! si mon frère était là! (*Se reprenant brusquement.*) C'est bon, nous verrons cela. (*Prenant son chapeau.*) J'ai quelques courses à faire; à mon retour nous parlerons de ce que vous venez de me confier; dites moi seulement le nom de votre adversaire.

VICTOR. Non, mon oncle, vous n'arrangerez pas cette affaire-là; les autres, à la bonne heure, mais celle-ci, il n'y a pas moyen.

PHILIBERT. Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? vous ne vous battrez pas.

VICTOR. Je me battrai.

PHILIBERT. Vous ne vous battrez pas.

VICTOR. Je me battrai, ou si vous m'en empêchez, si vous me déshonorez à jamais, je suis capable de tout; je me tuerai plutôt.

PHILIBERT, *le regardant avec une colère mêlée de plaisir. A part.* C'est bien cela, me voilà! (*Haut.*) Voyez-vous quelle tête! (*Avec douceur.*) Eh bien! tu te battras; mais, avant tout, je veux que tu m'obéisses, et jusqu'à ce que j'aille vous retrouver, je vous ordonne de rentrer dans votre chambre.

VICTOR. J'y vais, mon oncle; mais vous me promettez...

PHILIBERT. Va-t'en, va-t'en; obéis-moi. (*Victor entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XI.

PHILIBERT.

(*Il donne un tour de clé à la porte, et retire la clé qu'il pose sur la table.*)

Je n'ai pas envie de l'embrasser, et cela aurait fini par là!.. avec ce gaillard-là, il n'y a pas moyen de raisonner. Heureusement le voilà sous clé, et on peut maintenant prendre un parti. Dieu! que les parents sont malheureux d'avoir des enfants mauvais sujets, surtout quand ils ont du cœur! Ce pauvre Victor! aller se compromettre pour moi, se fâcher, parce qu'on me traite de!.. enfin une chose qui est généralement reconnue, et sur laquelle on ne s'est jamais avisé de disputer. Je crois que le meilleur parti à prendre est d'attendre son adversaire; voyant qu'on ne va pas le trouver, il viendra, et on saura à quoi s'en tenir. Mais ce que je ne pardonne pas, c'est de se permettre de jouer quand on n'y entend rien, car enfin... (*Apercevant la queue de billard que Victor a laissée dans un coin.*) Hein! qu'est-ce que je vois là! c'est à lui, il l'a oubliée. (*Il prend la queue et l'examine avec attention.*) Parbleu! je crois bien qu'il doit perdre; elle n'est seulement pas droite, et c'est avec cela qu'il se hasarde; ô jeunesse imprudente! (*Regardant le bout.*) Et comme c'est taillé! pas même les premières notions! je crois que j'ai encore là une lime... (*Il prend dans le tiroir de la petite table une lime, et se met à façonner la queue.*)

SCÈNE XII.

PHILIBERT, MARGUERITE.

MARGUERITE, *accourant.* Not' maître! not' maître! (*S'arrêtant.*) Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous faites donc là?

PHILIBERT, *continuant.* Tu le vois. Eh bien! qu'est-ce? qu'y a-t-il?

MARGUERITE. Une lettre.

PHILIBERT. C'est bon. (*Lisant tout bas l'adresse.*) A M. Victor Philibert. (*Il décachète la lettre et la lit.*) C'est égal, en vertu de mon autorité d'oncle et de tuteur... « *Monsieur, nous ne nous sommes point entendus* « *sur le lieu du rendez-vous.* » C'est le cartel. « *Je* « *vous attends ici près...* (*Il achève le reste tout bas.*) « *Signé* SAINT-CHARLES. » Comment, Saint-Charles! celui qui a eu trois duels la semaine dernière. Victor avait raison; avec un pareil homme, il n'y a pas moyen d'arranger une affaire. (*Continuant de tailler sa queue.*) Allons, allons, il n'y a pas grand mal. (*A Marguerite.*) Eh bien! qu'est-ce encore?

MARGUERITE, *d'un air triste.* Je ne sais pas ce que cela veut dire; mais il y a en bas deux personnes qui demandent M. Philibert.

PHILIBERT. C'est moi.

MARGUERITE. Un M. Dubloqué, et mademoiselle Girard.

PHILIBERT. Précisément : c'est pour moi.

MARGUERITE. Mais cela n'est pas possible, car l'un dit que c'est pour une revanche au billard, et l'autre demande à vous parler en particulier.

PHILIBERT. A merveille! je te répète que c'est pour moi.

MARGUERITE. Comment, est-ce que cela va vous reprendre?

PHILIBERT. N'aie pas peur, ma bonne Marguerite.

Air des *Amazones.*

Sous les drapeaux d'un dieu volage,
De la folie ancien enfant gâté,
Tu dois bien penser qu'à mon âge
On n'est plus en activité.
Mais, quoi qu'on ait gagné les invalides,
On peut encor cueillir quelques lauriers :
Quand il s'agit du salut des foyers,

MARGUERITE. Mais songez donc, Monsieur... Si Madame le savait...

PHILIBERT. Du silence, de la discrétion; ne dis pas même à ma femme et à ma fille que je suis sorti.

MARGUERITE. Je me tairai, Monsieur, je me tairai.

PHILIBERT. Parce que, dans une affaire aussi importante... Ah, mon Dieu! j'allais oublier; commande pour dîner une cloyère d'huîtres.

MARGUERITE. Comment, Monsieur?

PHILIBERT. Une cloyère d'huîtres et du vin blanc; sans cela, tout est perdu; ou plutôt, je vais le dire moi-même, parce que, vois-tu, Marguerite, quand on est époux, et chef de famille, on a des obligations... (*En ce moment, ses yeux se portent sur la pendule.*) Une heure dans l'instant... cette affaire... cette revanche; et mademoiselle Girard... Je cours où le devoir m'appelle. (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, *seule*. Ah! mon Dieu, mon Dieu! not' maître... là, quelle tête! Le voilà juste comme dans son bon temps, ou plutôt dans son mauvais; c'est toujours ce que j'ai craint avec lui, des retours de jeunesse.

VICTOR, *frappant à la porte en dehors*. Ouvrez, ouvrez-moi, ouvrez-moi!

MARGUERITE, *allant ouvrir*. On y va, on y va; qui donc vous a enfermé? mon pauvre Victor! parlez-moi de celui-là, au moins, c'est le plus sage de la maison.

VICTOR. Dis-moi, ma bonne, où est mon oncle?

MARGUERITE. Où il est? Dieu le sait, mais à coup sûr je ne vous le dirai pas.

VICTOR. A moi?

MARGUERITE. Non, Monsieur.

VICTOR. Je t'en conjure!

MARGUERITE. Impossible.

VICTOR. Comment! tu refuses de parler?

MARGUERITE. Jamais, Monsieur... et je vous répéterai toujours que cela doit vous servir de leçon, que vous devez profiter des bons principes que je vous ai donnés, continuer, comme vous avez fait jusqu'à présent, à être sage, rangé, raisonnable.

VICTOR. Eh! au diable les sermons! parle-moi de mon oncle, dis-moi seulement s'il est ici. Tu ne sais donc pas, ma bonne Marguerite... je peux te confier cela... c'en est fait de moi si je ne puis sortir, car j'ai ce matin même une partie d'honneur et un rendez-vous.

MARGUERITE. Ah! mon Dieu! et lui aussi.

VICTOR.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Oui, tour à tour braves et galants,
Suivant de beaux modèles,
Nous savons punir les insolents,
Et courtiser les belles.
Que l'on nous donne un rendez-vous
Pour céder ou pour se défendre,
Ce n'est pas à mon âge, entre nous,
Que l'on se fait attendre.

MARGUERITE. Ce que c'est que le mauvais exemple! Et Monsieur qui n'est pas là pour sermonner d'importance ce petit réprouvé!

VICTOR. Comment! mon oncle est absent? c'est tout ce que je te demandais, et je vais... (*Il va pour sortir.*)

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS; CHOPARD, *paraissant dans le fond.*

CHOPARD. Et où allez-vous, s'il vous plaît? j'ai ordre de votre oncle de vous retenir ici.

MARGUERITE. Vous avez donc de ses nouvelles?

CHOPARD. Parbleu, si j'en ai... et de belles.

AIR de la valse des *Comédiens.*

Vit-on jamais pareille extravagance?
Le voilà donc comme je l'ai connu!
Temps orageux de son adolescence,
Dans son automne êtes-vous revenu?

Au boulevard, car j'aime la campagne,
J'errais en sage et la canne à la main,
Quand Philibert, qu'un monsieur accompagne,
Entre au billard dans le café voisin.
Je suis leurs pas... une foule immobile
En cercle étroit se pressait autour d'eux;
Grecs et Troyens... Hector avec Achille
Ont partagé les paris et les dieux.
L'un a pour lui la finesse et la grâce,
Mais Philibert est sûr de tous ses coups;
De sa vigueur, de son heureuse audace
Spolar lui-même aurait été jaloux.
Joueur prudent, jamais il ne se livre,
Son adversaire est partout débusqué;
C'est le héros de la partie à suivre,
Ou mieux encor le César du bloqué.
Du dernier point un double le rend maître
Cris et bravos précèdent son départ;
J'ai vu l'instant où, pour le voir paraître
On le faisait monter sur le billard.

Mais ce n'est rien... ô nouvelle surprise!
Un spectateur par ton oncle est heurté
Cinq à six fois : c'est ce que n'autorise
Ni le billard ni la civilité.
Je vois bientôt s'échauffer la querelle,
J'essaye enfin de calmer les esprits,
De mots en mots l'affaire devient telle
Qu'il faut se battre... et les voilà partis.

Vit-on jamais pareille extravagance?
Par ma présence il n'est pas retenu;
Temps orageux de son adolescence,
Ah! pour le coup vous voilà revenu.

VICTOR. J'y cours.

MARGUERITE. Nous y courons tous... c'est lui, le voici. (*Au moment où ils vont pour sortir, on aperçoit Philibert donnant la main à sa femme et à sa fille. Victor, Chopard et Marguerite restent stupéfaits.*)

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, M. ET MADAME PHILIBERT, AMÉLIE.

PHILIBERT. Oui, ma femme, oui, ma chère Amélie, malgré l'ordonnance du médecin, je viens de faire une promenade qui m'a fait du bien.

VICTOR, *courant à lui.* Ah! mon oncle!

MARGUERITE. Ah! mon bon maître!

PHILIBERT. Eh bien! qu'y a-t-il donc? (*Les regardant.*) Pour une promenade que j'ai faite, n'y a-t-il pas de quoi s'effrayer?

MADAME PHILIBERT. Pourquoi ne pas nous prévenir?

AMÉLIE. Oui, mon père, je vous aurais donné le bras.

MARGUERITE. Et dans cette promenade, il n'y a eu rien de...

PHILIBERT. Un peu de fatigue, et voilà tout.

MARGUERITE ET AMÉLIE, *approchant un siége.* Mais asseyez-vous donc. (*Philibert s'assied. A côté de lui, à gauche, Victor se tient debout, les yeux baissés; à droite, madame Philibert, Amélie, et les autres personnages.*)

PHILIBERT. Comme je vous le disais, cette sortie-là m'a été très-utile, et en même temps très-agréable, car j'ai rencontré près du Jardin Turc, où j'étais assis, un de nos voisins qui m'a raconté une histoire fort extraordinaire, arrivée dans le quartier.

MADAME PHILIBERT. Une histoire! racontez-nous cela, mon ami.

PHILIBERT. Volontiers. Un jeune étourdi ne comptant pas assez sur la tendresse de son père... (*Bas, et serrant la main de Victor.*) oui, de son père, (*Haut.*) avait eu l'imprudence de se risquer au jeu.

PHILIBERT. Un plaisir ! c'était bien un devoir. — Scène 1.

AMÉLIE. Au jeu !

PHILIBERT, *vivement.* Un moment d'erreur, d'entraînement... ce n'était pas encore une habitude, mais cela pouvait le devenir. Entouré de fripons, d'intrigants, de femmes trop aimables, il y avait tout à craindre de sa jeunesse, de son inexpérience. Que fait le père pour l'arracher à des dangers qu'il connaissait mieux que personne? il va trouver ces gens-là, ne craint pas de se compromettre avec eux.

MADAME PHILIBERT. Cela a bien dû lui coûter?

PHILIBERT. Pas tant que vous le croyez. (*Se reprenant.*) Parce qu'il aimait son fils, (*Tenant la main de Victor.*) et surtout parce que celui-ci l'aimait trop, pour ne pas rougir de la position où il avait mis son père. (*A Victor, qui fait un geste.*) Oh! ce n'est rien encore, voici le plus intéressant; le jeune homme avait un duel.

AMÉLIE ET MADAME PHILIBERT, *avec effroi.* Il serait possible !

PHILIBERT. Pour un rien, une niaiserie; mais il avait affaire à un de ces spadassins, qui font métier de chercher querelle à tout le monde, et qui ont la lâcheté de se croire braves parce qu'ils sont adroits.

MARGUERITE, *joignant les mains.* Voyez-vous ça !

PHILIBERT. Impossible d'arranger une pareille affaire; c'eût été faire du tort au fils, peut-être même lui en susciter vingt autres pareilles; et c'était ce jour même à trois heures qu'on devait se battre.

MADAME PHILIBERT ET AMÉLIE, *avec effroi.* Se battre !

PHILIBERT. Que fait le père?

VICTOR, *à part.* Grand Dieu !

PHILIBERT. Il va avant l'heure du rendez-vous trouver son homme, dans un lieu public, où il était certain de le rencontrer. Sur le plus léger prétexte, il lui cherche querelle et prend la place de son fils.

MADAME PHILIBERT, AMÉLIE ET MARGUERITE. O ciel!

PHILIBERT. Rassurez-vous, il est un Dieu pour les pères, comme pour les oncles; celui-ci a le bonheur de blesser son adversaire au bras droit, et de manière à ce que de sa vie il ne pourra se servir de son épée.

AMÉLIE. Et ce bon père, que lui est-il arrivé ?

PHILIBERT, *relevant le parement de sa manche qui est*

du côté de Victor. Rien... une simple égratignure. (*Victor se précipite sur la main de son oncle, et la baise.*)

PHILIBERT, *faisant signe à Victor de se contenir, et se tournant vers sa femme pour lui cacher son neveu.* Un instant, ce n'est pas fini.

AIR du vaudeville de *Vadé.*

L'esprit joyeux, le cœur content,
Il retourne dans son ménage;
Il revoit son fils repentant
Qui lui promet d'être plus sage.
Jugez quel bonheur est le sien,
Mais le plus difficile à croire,
Sa fille, son épouse...

MADAME PHILIBERT ET AMÉLIE.

Eh bien!

PHILIBERT

Ne se doutent vraiment de rien...
Et voilà toute mon histoire.

UN DOMESTIQUE. Monsieur, le dîner est servi, et les huîtres sont sur la table.

PHILIBERT, *à Amélie et à madame Philibert.* Excellente nouvelle; vous savez, madame Philibert, que c'est pour vous; en récompense, vous nous permettrez à table de nous occuper de nos projets de mariage; bientôt vous n'aurez plus, je l'espère, de prévention contre Victor, qui, de son côté, j'en suis sûr, se soumettra à toutes les épreuves que nous voudrons exiger.

VICTOR. Oui, je ferai tout au monde pour me rendre digne de ma cousine (*Donnant la main à Philibert.*) et de mon père.

PHILIBERT. De ton père, tu as raison; allons, allons, à table. (*Madame Philibert et Amélie remontent le théâtre pour sortir : pendant ce temps, Chopard, Victor et Marguerite redescendent et entourent Philibert.*)

VICTOR. Ah! mon oncle!

MARGUERITE. Mon bon maître!

CHOPARD. Mon élève!

MADAME PHILIBERT, *dans le fond.* Eh bien! qu'avez-vous donc, et pourquoi ne venez-vous pas?

PHILIBERT. Rien, c'est qu'ils sont enchantés du petit dîner de famille que nous allons faire, et surtout de ce que personne (*Serrant la main de Victor.*) ne manque au rendez-vous.

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *l'Intérieur de l'étude.*

PHILIBERT.

Si nous voulons de la jeunesse
Former l'esprit, gagner le cœur,
Ne donnons point à la sagesse
L'air farouche, le ton grondeur.
Loin de s'armer d'un ton sévère,
Moi je pense qu'il faut souvent,
Lorsque l'on veut être bon père,
Se rappeler qu'on fut enfant.

VICTOR.

Regardant toujours en arrière,
Maints barbons de mauvaise humeur
Voudraient nous fermer la carrière
Et de la gloire et de l'honneur.
Sous des lauriers héréditaires
Nous marcherons dans tous les temps;
Si la gloire élevait nos pères,
Elle berce encor leurs enfants.

MARGUERITE.

Que j'aime cette noble dame
Qui, toujours la plume à la main,
Ou dans un conte ou dans un drame,
Nous rappelle monsieur Berquin!
Ses œuvres ne sont pas légères;
Par ses actions et ses romans
Elle avait amusé les pères,
Elle amuse encor les enfants.

CHOPARD.

Tous les hommes ont leurs manies :
Dans tous les temps, nous le savons,
La jeunesse fit des folies,
Et la vieillesse des sermons :
Entre ces deux partis contraires
J'en prends un plus sage à mon sens :
Moi, je laisse dire les pères,
Et je laisse agir les enfants.

PHILIBERT, *au public.*

De vos bontés dont on s'honore
Le souvenir est toujours cher,
Et je crois vous entendre encore
Applaudir les *Deux Philibert* *.

VICTOR ET AMÉLIE.

Nous ne sommes pas légataires
De leur esprit, de leurs talents;
Mais, Messieurs, en faveur des pères,
Ne maltraitez pas les enfants.

* Charmante pièce de M. Picard, donnée avec un très-grand succès, au théâtre de l'Odéon. Le rôle de Philibert le mauvais sujet était joué avec un talent très-remarquable par M. Clozel. Cet acteur s'étant engagé depuis au théâtre du Gymnase dramatique, l'ouvrage qu'on vient de lire fut composé pour ses débuts et dut sa réussite à la continuation assez exacte du caractère principal, qui appartient tout entier à M. Picard.

MÉMOIRES D'UN COLONEL DE HUSSARDS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 21 février 1872.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MELESVILLE.

Personnages.

GUSTAVE DE MONTEMART.
MATHILDE, sa femme.
LÉON, sous-lieutenant.

Le théâtre représente l'intérieur d'une prison, en forme de tour ronde. Sur le premier plan, à la droite du spectateur, une fenêtre grillée; sur le second plan, la porte d'entrée; au fond, une grande fenêtre d'où l'on peut voir la terrasse où se promènent les prisonniers; à gauche, sur le premier plan, une porte secrète. Sur le second plan, une lucarne élevée, et grillée, et auprès de la fenêtre du fond, une porte qui conduit à la chambre à coucher de Gustave.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, *en négligé de prison, assis devant une table et regardant sa montre.* La journée ne finira pas! Cinq heures viennent à peine de sonner à la grande tour, et moi, qui vais bien, j'ai cinq heures trente-cinq : ces horloges de prisons, ça retarde toujours! (*Il se lève.*) Ma foi, c'est une chose assez ennuyeuse que d'être en prison; cela m'a amusé le premier jour, parce qu'un colonel en prison, c'est assez original, mais on se fait à tout... Heureusement me voilà au huitième et dernier jour, ce sera demain que je retournerai à Paris; que je reverrai ma femme! Ma jolie petite Mathilde, il y a si longtemps que je ne l'ai embrassée. Allons! allons! encore un peu de patience. (*Se promenant.*) Mais qu'est-ce que je vais faire d'ici là? Je me suis donné tous les divertissements que comportait ma situation; je me suis méthodiquement promené en long et en large; j'ai dessiné le plan de la dernière bataille; j'ai chanté tous mes airs d'opéra-comique, j'ai pensé à ma femme... Il fallait bien s'en occuper! Mais à présent à qui vais-je penser? (*S'approchant de la lucarne à gauche.*) Qu'est-ce que je vois là de mon belvédère? c'est un uniforme qui est à la croisée en face. Comment diable établir une ligne télégraphique? (*Agitant son mouchoir par la croisée.*) Il m'a vu, car il répond à mes signes. (*Criant.*) Bonjour, camarade! ça vous va-t-il bien? (*Écoutant comme si on lui répondait.*) Ah! vous vous ennuyez! moi, c'est différent, je m'amuse beaucoup. (*Écoutant.*) Qui je suis? Gustave de Montemart, colonel au sixième de hussards. Et vous? Hein!.. A peine si on entend. Léon, sous-lieutenant. Mais il s'en va... (*Quittant la croisée.*) Tiens, Léon; eh! nous nous sommes déjà vus... oui, lors de la dernière affaire : un officier de dix-sept ans, qu'on prendrait pour une demoiselle, qui ne boit pas, ne jure jamais, et qui rougit en saluant une dame. Ah! c'est lui qui est en prison; à la bonne heure, il commence à se lancer. Ah! le voilà qui revient. (*Retournant à la fenêtre et écoutant.*) Hein!.. vous voudriez me parler? et moi aussi. Attendez, j'aperçois M. Doucet, le geôlier, qui se promène dans la cour, la pipe à la bouche. (*Criant.*) Bonjour, monsieur Doucet! (*Écoutant.*) Si j'ai été content? oui, le dîner était bon, mais un peu cher. J'ai autre chose à vous demander : voulez-vous que le prisonnier en face vienne me rendre visite? (*Écoutant.*) Comment, si on m'entendait! (*Criant de toutes ses forces.*) Et! qui voulez-vous qui m'entende? votre conscience? (*A part.*) Oh bien alors j'y suis. (*Tirant sa bourse.*)

AIR du *Bouffe et le Tailleur.*

Allons, la place va se rendre,
Je sais comment il faut s'y prendre
Pour la faire capituler...
Aussitôt qu'on entend parler
Un tendron de son innocence,
Un geôlier de sa conscience,
C'est qu'ils veulent nous indiquer
Les endroits qu'il faut attaquer.

(*Lui jetant la bourse.*) A vous!.. c'est ça; la conscience ne dit plus rien; je savais bien que je la ferais taire. (*A Léon.*) Camarade, on va vous ouvrir. (*Revenant sur le devant du théâtre.*) Ma foi, je suis charmé de la rencontre; je ne passerai pas ma soirée tout seul. Et quant à notre jeune sous-lieutenant, je devine pourquoi il veut me parler; sans doute pour me remercier du service que je lui ai rendu dans la dernière affaire... Je ris encore en y pensant; je le vois, pendant que les balles sifflaient autour de nous, arrangeant sa cravate et les boucles de ses cheveux! Un instant après, il était au milieu des ennemis, et au moment du plus grand danger, lorsqu'une vingtaine de sabres le menaçaient... ne voilà-t-il pas qu'il se baisse pour ramasser un flacon d'eau de Cologne qu'il avait laissé tomber... Eh! le voici. (*On entend tirer les verrous de la porte à droite.*)

SCÈNE II.

GUSTAVE, LÉON.

LÉON. Ah! colonel, que je suis aise de vous voir, après tout ce que je vous dois... On me permet d'habiter jusqu'à demain la même prison que vous!

GUSTAVE. Je n'ai qu'un regret : c'est que vous ne soyez pas venu huit jours plus tôt.

LÉON. Je vous remercie de votre obligeance. Comment! voilà huit jours que vous êtes ici?

GUSTAVE. Ah! mon Dieu, oui; je ne suis jamais resté aussi longtemps dans le même endroit.

LÉON. Vous mettre en prison après la conduite que vous avez tenue! lorsque de toute l'armée votre régiment s'est le plus distingué!

GUSTAVE. N'est-ce pas? mes hussards allaient joliment. Il est vrai que nous avions reçu l'ordre de rester en réserve, et que nous nous sommes trouvés sur la cavalerie ennemie je ne sais pas trop comment. Ils disent tous que j'ai crié : « *En avant!* » Le diable m'emporte si je m'en souviens, je crois plutôt que ce sont eux. Mais comme on ne pouvait pas mettre ici tout le régiment, c'est sur moi que cela est tombé :

cela m'a valu la croix d'officier, et huit jours de prison.

LÉON. Quand serai-je aussi heureux!

GUSTAVE. Eh mais! cela commence, vous avez déjà la moitié de mon bonheur, et le reste ne peut manquer de vous arriver, si jamais vous défendez votre drapeau comme vos flacons d'eau de Cologne... Eh bien! je vous fais rougir, et vous voilà tout déconcerté.

LÉON. Oui, colonel; c'est que... je vous prie de ne me plus parler de cette affaire-là; c'est déjà elle qui est cause que je suis ici. Depuis ce jour-là on s'égaie à mes dépens; j'ai entendu hier deux officiers de la compagnie qui faisaient sur moi des plaisanteries et même des calembours.

GUSTAVE. Des calembours, ah! c'est trop fort.

LÉON. L'un disait que j'étais un militaire *à l'eau rose*, et l'autre prétendait que cette action-là me mettait en *bonne odeur* dans le régiment. Vous concevez comme c'est désagréable.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Jugez un peu quelle équipée!
A l'un d'entre eux il a fallu d'abord
Donner, Monsieur, un coup d'épée,
Qui, j'en suis sûr, l'aura blessé bien fort.
Et puis, de peur de disputes nouvelles,
Moi je voulais ensuite, voyez-vous,
Pour en finir, me battre avec eux tous,
Car je n'aime pas les querelles.

GUSTAVE. Mais c'est un diable que ce petit garçon-là. Allons, allons, il ira bien. Ma foi, mon jeune camarade, je vous avoue que je n'y tiens plus; et au risque de recevoir aussi un coup d'épée qui me blesserait bien fort, il faut que je vous demande d'où vient votre prédilection pour les flacons d'eau de Cologne!

LÉON. Oh! à vous, colonel, c'est différent, je puis vous confier cela... c'est qu'il venait d'une certaine personne...

GUSTAVE. Qui vous l'avait donné.

LÉON. A peu près. C'est la seule faveur que j'aie reçue d'elle, et je voulais la conserver pour lui prouver ma constance.

GUSTAVE. De la constance! qu'est-ce que c'est que cela? Oh! je me suis trompé, il n'ira pas.

LÉON. J'ai donc eu tort?

GUSTAVE. Parbleu, voilà une question!.. Écoutez, voulez-vous me croire?

LÉON. Oh! oui, colonel, je vous croirai, je ferai tout ce que vous me direz.

GUSTAVE. A la bonne heure! (*A part.*) Au fait, il peut aller; et ce serait dommage de lui laisser prendre une mauvaise route. (*Haut.*) Voyez-vous, mon garçon, tout dépend du commencement; votre coup d'épée d'hier, c'est bien, cela promet, mais il faut vous défaire de vos mauvaises habitudes; moi je vous parle comme à mon fils.

LÉON. Je comprends bien; ce n'est pas la bonne volonté qui me manque, c'est que je n'ose pas.

GUSTAVE, *d'un air de confidence.* Elle est donc bien jolie?

LÉON. Si vous l'aviez vue, comme moi! un son de voix (*Mettant la main sur son cœur.*) qui va là... J'ai passé trois soirées avec elle... il y a deux mois, lorsque je me rendais au régiment.

GUSTAVE, *souriant.* Voilà donc à quoi se bornent toutes vos campagnes? trois soirées, ce n'est pas trop.

LÉON. Oui, mais l'une était au bal.

GUSTAVE. C'est juste, cela doit compter double; et vous avez bien avancé vos affaires?

LÉON. Oh! oui : ce jour-là j'ai été bien hardi; je m'étais emparé de son flacon, de ses gants, de son mouchoir, et je les ai embrassés sans qu'elle le vît.

GUSTAVE. Diable! et vous n'avez pas eu peur de la compromettre?

LÉON. Bien plus, je ne lui ai rendu que les gants et le mouchoir.

GUSTAVE. Je comprends. Voilà l'origine de ce trésor si précieux; et pendant que vous étiez dans votre jour de hardiesse, vous ne lui avez pas dit que vous l'aimiez?

LÉON. J'ai été bien près, mais je n'ai jamais pu; elle était si jolie, sa toilette était si brillante... tout cela intimide, et je ne conçois pas comment on peut venir à bout de faire une déclaration en face à une femme; est-ce que vous avez jamais osé, vous, colonel?

GUSTAVE. Allons, allons, c'est une éducation qui est entièrement à faire. Voyez, pourtant, si j'avais terminé mes Mémoires!

LÉON. Comment! vos Mémoires?

GUSTAVE. Oui, un ouvrage qui manque à la jeunesse actuelle, un ouvrage de mœurs, où je peins les miennes, c'est-à-dire où je mets toujours l'exemple à côté du précepte. Il y a un siècle que j'ai le plan dans ma tête, mais il faut commencer.

LÉON. Eh bien! pendant que vous étiez en prison?

GUSTAVE. Oh! j'y ai bien pensé, j'avais même déjà écrit le titre. (*Montrant la table.*) Vous pouvez voir : *Le Mentor de la jeunesse*, ou *Mémoires d'un Colonel de hussards.* Mais à chaque instant on est distrait... Eh! parbleu, une superbe occasion qui se présente. Pour combien de temps êtes-vous en prison?

LÉON. Jusqu'à demain au point du jour.

GUSTAVE. A merveille! vous resterez la nuit ici; après le souper je fais monter du punch, et nous travaillerons à mes Mémoires; je dicterai, et vous écrirez, c'est le moyen de vous instruir

LÉON. Mais, colonel...

GUSTAVE. Le punch vous fait peur; mais c'est égal, pour écrire un ouvrage de mœurs, il n'y a rien de tel que le punch... *Castigat bibendo mores.* . et vous en boirez.

LÉON, *se mettant à la table.* Eh bien! soit; je me risque, commençons .... moi, j'ai le désir de m'instruire.

GUSTAVE. Il faut, avant tout, que je vous explique la division générale de l'ouvrage, et la distribution des chapitres. PREMIÈRE PARTIE : *Aventures du colonel lorsqu'il est garçon.* DEUXIÈME PARTIE : *Son mariage.* TROISIÈME PARTIE : *Après son mariage.*

LÉON. Permettez donc, colonel; est-ce que vous êtes marié?

GUSTAVE. Eh! sans doute, à cause de mon ouvrage! il fallait bien un dénoûment, et vous verrez celui que j'ai choisi. La plus jolie petite femme, qui m'aimait éperdument, que j'ai presque enlevée... Mais nous verrons plus tard, dans la seconde partie : il ne s'agit pas ici de ma femme. CHAPITRE PREMIER : *Des fredaines du colonel, et de ses premières inclinations.*

LÉON. Vous voulez dire, *sa première inclination?* car je suppose que vous avez commencé par une.

GUSTAVE. Du tout, trois à la fois.

LÉON. Ah, mon Dieu! qu'est-ce que vous me dites là?

GUSTAVE. CHAPITRE II : *Comment le colonel se débarasse de ses rivaux.*

LÉON. Ah! nous y voilà! des duels!

GUSTAVE. Laissez donc, je n'avais pas l'envie d'être toujours l'épée à la main; d'ailleurs, dans le nombre, il y avait des rivaux légitimes..... des maris, par exemple.

LÉON. Comment! Monsieur, il y avait des maris?

GUSTAVE. Il y en a partout. CHAPITRE III : *Des billets doux et des déclarations.* CHAPITRE IV ET DERNIER : *De la manière de brusquer les dénoûments.*

LÉON. CHAPITRE IV!

AIR du vaudeville de *Jadis et aujourd'hui.*

Oh! celui-ci... rien que le titre
Doit effrayer les écoliers;
Avant d'entamer ce chapitre
Il faut bien savoir les premiers.

GUSTAVE, *souriant.*

Autrefois, c'était possible;
Mais aujourd'hui ce n'est plus ça :
Il est plus d'un amant sensible
Qui débute par celui-là.

(*On entend sonner une cloche.*)

GUSTAVE. C'est le souper.

LÉON. C'est égal, continuons toujours; rien que le chapitre IV. Je n'ai pas faim.

GUSTAVE. Oui, mais moi! L'ordre et l'exactitude, je ne connais que cela! et je me ferais un scrupule de travailler quand le souper a sonné. (*On entend ouvrir la porte.*) Permis à vous de nous tenir compagnie, à moins que vous ne préfériez, par ce beau clair de lune, vous promener dans mon parc et mes jardins.

LÉON. Comment! vous avez un jardin?

GUSTAVE. Oui, une terrasse, où il m'est permis de prendre l'air... l'espace de dix pieds carrés.

LÉON, *allant à gauche.* De ce côté?

GUSTAVE. Non, ce sont d'autres prisons qui communiquent au logement du concierge. Tenez, par ici, après ma chambre à coucher, vous prenez un escalier tournant, qui conduit à la plate-forme que vous voyez d'ici.

LÉON. C'est bon, je vais y réfléchir; mais vous ne serez pas longtemps, pour que nous puissions reprendre...

GUSTAVE. Soyez tranquille; en même temps je commanderai le punch. (*Lui ouvrant la porte du fond.*) Tenez, voilà le chemin du parc. Bien... vous descendez, c'est cela; prenez garde de vous casser le cou.

—

SCÈNE III.

GUSTAVE, *seul.* Je suis très-content de mon élève; un joli sujet qui me fera de l'honneur, et qui en attendant m'aura fait passer gaiement ma dernière soirée.

LÉON, *que l'on voit à travers la croisée passer sur la terrasse.* Oh! le beau clair de lune! (*A Gustave.*) Vous ne serez pas longtemps?

GUSTAVE. Je vais boire à votre santé et à vos succès futurs.

AIR : *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Que la folie à table m'accompagne,
Je vais enfin quitter ce vieux donjon.
Pour mes adieux, allons, force champagne,
Car je l'adore... et surtout en prison.
Vin bienfaisant, par ta mousse légère,
Au prisonnier tu donnes la gaîté :
Tu viens encor lui fermer la paupière,
Et tu lui fais rêver la liberté.

(*Il sort en riant par la porte qui se referme sur lui.*)

SCÈNE IV.

(*La porte à gauche s'ouvre, et Mathilde paraît.*)

MATHILDE, *à sa femme de chambre, qui ne paraît pas.* N'avance pas, Anna, je t'en prie; mon mari n'aurait qu'à nous reconnaître, il n'y aurait plus de surprise; rentre et prépare cette chambre. (*La porte reste ouverte.*) Pose là mes cartons, ma guitare. (*A elle-même.*) Ce cher Gustave!.. Oh! c'est que j'ai une tête aussi, moi! et je veux lui prouver que j'étais digne d'être la femme d'un colonel de hussards! Si je l'avais su plus tôt, je serais venue partager sa captivité; mais ne pas m'écrire, pas une seule lettre depuis huit jours... il devait bien se douter que je n'y tiendrais pas, que je prendrais la poste, que je viendrais moi-même savoir de ses nouvelles, et j'en ai appris de jolies... en prison depuis huit jours!.. Voilà donc son appartement? Ce n'est pas joli une prison, cela ne vaut pas notre petit salon de la rue du Helder! c'est une horreur, une injustice d'y envoyer le plus aimable, le plus joli garçon de l'armée; et puis enfin, un homme marié... Si j'étais à la place de Gustave, je sais bien ce que je ferais, je demanderais ma retraite, je quitterais le service, et je ne quitterais plus ma femme. (*Ecoutant.*) Hein! ah! mon Dieu, j'ai cru que c'était lui : non, personne. Anna, Anna, tenez, vous donnerez cette bourse à madame Doucet, la femme du concierge! Cette bonne Marguerite, mon excellente nourrice! j'étais bien sûre qu'elle me donnerait les moyens de surprendre mon mari. Cette porte dont j'ai seule la clé... c'est charmant, il me croit à quatre-vingts lieues de lui. Aussitôt que tout le monde sera endormi, au milieu de l'obscurité, j'ouvre la porte secrète, et comme une fée bienfaisante qui prend pitié de sa solitude, je viens le consoler de l'injustice du sort; et d'abord pour commencer, une musique mystérieuse.

AIR : *Celle que j'aime tant.*

Q'une douce harmonie en cette erreur le plonge!
Peut-être de mon nom ces murs ont retenti :
Il rêvait à Mathilde, et je veux aujourd'hui
Qu'il retrouve au réveil ce qu'il voyait en songe.

Ah, ah! j'oubliais cette fenêtre, si elle pouvait me servir! (*Elle s'approche.*) elle donne sur une terrasse... ah! comme c'est triste... Il y a quelqu'un, un officier; si c'était lui! (*Elle s'avance davantage.*) Non; oh! Gustave est bien mieux, plus grand... Eh mais! comme il me regarde!

AIR du vaudeville de *Turenne.*

Voyez donc quelle impertinence!
Il se place encore plus près.
Quoi! des signes d'intelligence!
Eh mais! quels sont donc ses projets?
Il en conterait, j'imagine,
A la femme d'un colonel.
Un lieutenant!.. mais, juste ciel!
Que devient donc la discipline?

(*Elle sort par la porte secrète.*)

—

SCÈNE V.

LÉON, *accourant.*

(*Il arrive essoufflé, s'arrête et regarde de tous les côtés.*)

Elle était là! je l'ai vue... oh! oui, c'était bien elle,

je l'ai parfaitement reconnue. Par où s'est-elle échappée? qui peut l'avoir introduite dans la tour? qui l'amène ici? Si c'était... oh! non : par exemple, il y aurait de quoi en perdre la tête de bonheur. (*On entend sur la guitare, accompagnée par l'orchestre, la ritournelle de l'air suivant.*) Qu'entends-je? elle est là. (*Montrant la prison à gauche. Il va écouter à la porte, et témoigne la plus vive émotion.*)

—

SCÈNE VI.

LÉON, GUSTAVE, *un flambeau à la main.*

GUSTAVE, *ayant l'air de saluer d'autres prisonniers.* Bonsoir, Messieurs, bonsoir! il n'y a qu'en prison que l'on boit du bon vin de Champagne.

LÉON. Ah! c'est vous, colonel!

GUSTAVE. Oui; c'est pour vous que j'en suis resté à ma seconde bouteille.

LÉON, *lui faisant signe de la main.* Silence! ne faites pas de bruit.

GUSTAVE. Qu'est-ce que c'est donc?

LÉON. Imaginez-vous, colonel, imaginez-vous... une femme...

GUSTAVE. Une femme! eh bien! ne tremblez donc pas comme cela.

LÉON. C'est que je l'ai vue.

GUSTAVE. Où donc?

LÉON. Ici, dans cette chambre; celle que j'aime...

GUSTAVE. C'est impossible... Il croit voir des femmes partout. (*On entend un nouveau prélude.*)

LÉON. Ecoutez.

(*Même motif que le prélude de guitare.*)

AIR : *Las! j'étais en si doux servage.*

ENSEMBLE.

Quelle aventure singulière!
Ce signal fait battre mon cœur.
Est-ce à { moi / lui } que l'on cherche à plaire,
Et que l'on promet le bonheur?
(*Ils se regardent l'un et l'autre.*)
Mais il se trompe, je le voi.
Et l'inconnue est là pour moi, } *bis.*
Pour moi,
Pour moi.

LÉON. Comment! colonel, vous pensez que ce n'est pas pour moi qu'elle est ici?

GUSTAVE. *Il prend une chaise, et s'asseoit au milieu du théâtre.* Il y a de fortes raisons contre; mais enfin dans le doute, attaquons toujours, et nous verrons bien... Au plus adroit.

LÉON, *debout à la gauche de Gustave.* Au plus adroit, cela n'est pas généreux; comment voulez-vous que moi qui commence...

GUSTAVE. Raison de plus, cette campagne-là vous formera bien mieux que tous les traités élémentaires; la théorie est très-bonne, mais il n'y a rien comme la pratique : vous allez voir.

LÉON. A la bonne heure, mais vous devriez me laisser essayer seul, parce que vous qui avez une femme...

GUSTAVE. Mon ami, ce sont des considérations en théorie, mais en pratique, ça ne dit rien; ainsi, attention! chacun pour soi, la campagne est ouverte.

LÉON. Ah! mon Dieu, mon Dieu, colonel! encore un mot. Qu'est-ce que vous me conseillez de faire?

GUSTAVE. Parbleu! si je vous le dis, le beau mérite!

LÉON. Non, c'est seulement pour commencer, après j'irai tout seul.

GUSTAVE. Je crois que, dans les principes, il faut d'abord sommer la place de se rendre; vous verrez cela au CHAPITRE TROISIÈME.

LÉON. Oui, au CHAPITRE TROISIÈME, *des billets doux et des déclarations.*

GUSTAVE. Je suis déjà en train de composer mon manifeste.

LÉON, *se mettant à la table.* Eh! vite, mettons-nous à l'ouvrage.

DUO.

AIR : *Tigre femelle* (D'UN JOUR A PARIS.)

LÉON.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi :
Mon âme émue
Tremble, je croi,
D'amour, d'effroi.

GUSTAVE.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher.

LÉON.

Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours
Même constance.

GUSTAVE.

Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.

LÉON.

Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce!
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

GUSTAVE.

Va, ne crains rien,
Vite, prononce :
Mets ta réponse
Dans mon colback. Oui, c'est fort bien!

ENSEMBLE.

LÉON.

Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Belle inconnue,
Ta douce vue
Est tout pour moi :
Mon âme émue
Tremble d'effroi.
Sans espérance,
J'aurai toujours
Mêmes amours,
Même constance.
Qu'entre nous deux
Ton cœur prononce;
Que ta réponse
Soit dans tes yeux.

Fort bien, c'est admirable!
Quand elle me lira
Son cœur s'attendrira,
Palpitera.
Avec ce billet doux,
J'aurai mon rendez-vous.
Ah! oui, vraiment,
Oui, c'est charmant.

GUSTAVE.

Dans mon colback,
Dans mon colback.

Beauté tigresse,
Que ma tendresse
Ne peut toucher;
Beauté tigresse,
Cœur de rocher,
Daigne m'entendre.
Vois un cœur tendre
Qui brûle, hélas!
Pour tes appas,
Mais qui n'a pas
Le temps d'attendre.
Oui, sans mic-mac,
Vite prononce,
Mets ta réponse
Dans mon colback.

Fort bien, c'est impayable!
Quand elle me lira,
Sa porte s'ouvrira.

Ah! c'est charmant!
Oui, c'est charmant.

LÉON, *qui a ployé sa lettre.* Maintenant, comment faire parvenir?.. Si je pouvais gagner le geôlier, et l'engager à remettre ce billet?

GUSTAVE, *ployant sa lettre, et regardant en dessous.* Il faut cependant tâcher de m'en débarrasser.

LÉON, *à part.* Le plus terrible, c'est qu'il est toujours là; s'il s'en allait!

GUSTAVE, *se levant.* Ah çà! mon jeune ami, est-ce que nous ne nous couchons pas de bonne heure au régiment?

LÉON, *de même.* Si vraiment: et vous, colonel?

GUSTAVE. Oh! moi, non: je ne rentrerai pas encore. (*Il s'assied sur son fauteuil, auprès de la table.*)

LÉON. Ni moi non plus. (*Ils s'assied aussi sur une chaise de l'autre côté.*)

GUSTAVE. Il ne faut pas que ce soit par politesse, ne vous gênez pas, mon lit de camp est là-dedans.

LÉON. Non, non, je vous attendrai.

GUSTAVE. Je vois que vous êtes pour la guerre d'observation. (*A part.*) Il ne me quittera pas! Si je pouvais l'endormir avec mes campagnes d'Allemagne.

LÉON, *à part.* Oh! la bonne idée: une fois sur le lit de camp, le vin de Champagne qu'il a bu... ce ne sera pas long, et pendant son sommeil... (*Haut, il se lève.*) Ma foi, mon général, j'ai beau regarder, l'ennemi ne se montre pas; je crois qu'il n'y aura rien à faire ce soir.

GUSTAVE. Je le crois aussi. Nous ferons bien de battre en retraite, et de remettre l'attaque à demain matin.

LÉON. Ainsi donc, suspension d'armes.

GUSTAVE. Suspension d'armes, et allons nous coucher.

DUO.

AIR nouveau de *M. Granier.*

ENSEMBLE.

Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil;
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

GUSTAVE, *à part, apercevant de la lumière à la lucarne à gauche.*

Ciel! de la lumière;
(*Feignant d'écouter du côté de la fenêtre à droite.*)
Ecoutez.

LÉON.

Quoi donc?

GUSTAVE.

Taisons-nous.
Quelle voix douce et légère!
Une guitare, entendez-vous?

LÉON.

Une guitare..

(*Léon se précipite vers la fenêtre à droite, et pendant ce temps Gustave jette son billet par la fenêtre à gauche.*)

Eh! non, quelle chimère!
Je n'ai rien entendu.

GUSTAVE.

Quoi! vous n'avez rien entendu?

LEON, *revenant de la croisée.*

Eh! non, quelle chimère! etc.

ENSEMBLE.

Je n'ai / Il n'a } rien vu.
Allons sans défiance
Nous livrer au sommeil,
Car la guerre commence
Au lever du soleil.

(*Ils sortent par la porte du fond, à gauche.*)

—

SCÈNE VII.

MATHILDE, *seule.*

(*Elle ouvre la porte précipitamment: elle tient la lettre que Gustave a jetée par la lucarne.*)

Il n'y est plus, c'est bien heureux, car j'allais me trahir, lui faire une scène affreuse... Oui, oui, c'est bien son écriture. Quelle lettre! lui que je croyais la fidélité même, il ne sait pas plutôt qu'il y a une femme près de lui, qu'il lui écrit; et sans la connaître, sans l'avoir jamais vue, il ose lui demander... Oh! par exemple, cela me passe: un mari qui demande un rendez-vous à une autre qu'à sa femme! c'est une horreur, c'est une indignité. Eh bien! ce rendez-vous, il l'obtiendra, j'y viendrai, et nous verrons... (*Réfléchissant.*) Mais s'il n'avait voulu que s'amuser; s'il ne venait pas! Eh bien! maintenant j'en serais fâchée; oui, j'en serais fâchée, parce que cela me laisserait des doutes... Oui, décidément j'irai, et puis sa femme, il n'y a pas de danger. Voilà ma réponse... (*Relisant la lettre de Gustave.*) « sous mon colback à main droite.» Ah! le voici, oui, c'est bien son colback; c'est moi qui l'ai brodé; je n'aurais jamais pensé qu'il dût servir... Je l'entends. (*Elle place la lettre sous le colback qui se trouve sur une chaise à côté de la porte à gauche.*) Sauvons-nous. (*Elle sort par la porte secrète à gauche. Ritournelle de l'air suivant.*)

—

SCÈNE VIII.

LÉON, *seul, sortant de la chambre à gauche.*

AIR de *Toberne.*

(*A voix basse.*)

Il dort, de la prudence;
J'ai cru qu'il m'entendrait.
Avançons en silence
Vers cet aimable objet.
(*Se tournant du côté de Gustave.*)
Quand il dira qu'il l'aime,
Elle n'en croira rien;
Qu'elle juge elle-même
Mon amour et le sien!
Se peut-il que l'on aime
Lorsque l'on dort si bien?
Comme il dort bien!
Ne craignons rien.

Il faisait d'abord semblant, mais à la fin le voilà parti. (*Regardant la lucarne.*) Si j'appelais, au moindre bruit le colonel serait sur pied... Ah! en montant sur cette

GUSTAVE. Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente. — Scène 15.

chaise, je puis atteindre à cette lucarne, la voir, lui parler; ce sera toujours cela. Le colonel a raison, je crois que je me forme. (*En ôtant le colback qui est sur a chaise, il voit la lettre de Mathilde.*) Qu'est-ce que je vois là? une lettre sous le colback du colonel! elle n'est pas cachetée, lisons : « *Impossible, colonel, de ré-* « *sister à votre style séduisant ; ce soir, à minuit, at-* « *tendez-moi dans cette salle.* » Je sens une sueur froide qui me prend : c'est lui qu'on aime, et c'est moi qui suis dédaigné. Elle a raison, je l'aimais réellement, je l'idolâtrais, tandis que lui... Oh! voilà une bonne leçon : il a réussi, parce qu'il était mauvais sujet ; mais patience, je n'ai encore que dix-huit ans, je parviendrai, et je jure à mon tour de n'épargner personne. Un rendez-vous ! on lui accorde un rendez-vous! est-il heureux! Mais comment a-t-il pu faire? Et quel est donc son ascendant? il ne l'a pas vue, je n'ai pas quitté cette place, et en moins d'un quart d'heure il lui écrit, il reçoit une réponse, il obtient un rendez-vous... Oh! j'en conviens, c'est mon maître, et je ne pourrai jamais lutter avec lui... Et pourquoi donc? il parlait de ruses de guerre : oui. . celle-ci peut réussir. (*Il déchire le billet, va à la table, en écrit un autre et le remet sous le colback.*) Ce rendez-vous qu'on lui accorde, je l'aurai, et par une perfidie ; c'est cela, c'est bien commencé.

GUSTAVE, *de sa chambre à coucher.* Eh! camarade...

LÉON. C'est lui, je l'entends.

—

SCÈNE IX.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, *se frottant les yeux.* Dieu me pardonne, en voulant l'endormir, je crois que j'ai fait un somme, et voilà que l'ennemi est déjà sur pied. Dites donc, mon jeune ami, est-ce que vous êtes somnambule?

LÉON. Mon Dieu non, c'est qu'il m'est impossible de rester en place.

GUSTAVE. Je conçois! un début...

MATHILDE, *à part.* Il n'ose parler. — Scène 11.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Si le sommeil fuit sa paupière,
C'est qu'une femme est ici près ;
Voilà l'effet d'une première affaire,
Ces conscrits ne dorment jamais :
Ils veillent par inquiétude.
Mais un vétéran, un mari,
Depuis longtemps a l'habitude
De dormir près de l'ennemi.

LÉON. L'ennemi, je n'y songe plus ; oh ! mon Dieu, ce n'est pas à un écolier à se mesurer avec son maître. Mais puisque vous dormiez si bien, pourquoi donc êtes-vous venu ici ?

GUSTAVE. Ah ! c'est que... c'est que j'avais oublié mon colback, je ne puis pas dormir sans lui.

LÉON, *à part.* C'est bien cela... morbleu !

GUSTAVE. Hein ? il me semble que vous jurez.

LÉON. Moi ! colonel ?

GUSTAVE. A la bonne heure, au moins... vous vous formez ; j'étais sûr qu'on ferait quelque chose de vous. (*Prenant le colback, à part.*) Je tiens la réponse. (*Haut.*) Encore une leçon comme celle-ci, et votre éducation sera bien avancée.

LÉON, *avec malice.* Oui ; je crois que je commence. (*Pendant ce temps, Gustave tourne le dos à Léon, et déroule le billet.*)

GUSTAVE, *lisant.* « *A minuit, sur la terrasse.* » (*A part.*) A merveille ! mais comment pourra-t-elle me rejoindre ? Il y a sans doute quelque escalier secret ; d'ailleurs, l'amour y pourvoira. (*Haut.*) Ah çà ! camarade, (*Mettant son colback sur sa tête.*) maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je retourne achever mon somme ; quant à vous, je crois que vous serez bien ici.

LÉON Oui, moi qui ai un sommeil agité, je vous empêcherais de dormir.

GUSTAVE. Et moi donc, je ronfle quelquefois !

LÉON, *s'asseyant sur le fauteuil près de la table.* Je conçois, nous nous ferions du tort ; ainsi, chacun pour soi.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 —

AIR : *Mais en amour, comme à la guerre* (Fragment des RENDEZ-VOUS BOURGEOIS).

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.

(*Léon s'étend dans un fauteuil.*)

GUSTAVE.

Dormirez-vous bien là?

LÉON.

Mon Dieu, je dors déjà.

GUSTAVE.

Surtout, mon cher élève,
Si quelque mauvais rêve
Vient encor vous troubler,
N'allez pas m'appeler.

LÉON, *souriant.*

Merci de ce zèle ;
Mais je ne crois pas que j'appelle.

ENSEMBLE.

LÉON.

Il est dupe de ce mystère,
Ne disons rien, laissons-le faire ;
Car en amour, comme à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

GUSTAVE.

Quoique je ne le craigne guère,
Pour qu'il ne puisse me distraire,
Enfermons-le ; car à la guerre,
Un peu de ruse est nécessaire.
Au revoir,
Bonsoir.

(*Gustave sort en emportant la bougie, et on entend fermer la porte à double tour.*)

—

SCÈNE X.

LÉON, *seul.* Eh bien! il me laisse sans lumière, il m'enferme; c'est égal, le champ de bataille me reste. Je suis encore tout étonné d'avoir pu le mettre en défaut, j'ose à peine croire à mon triomphe; oui, il est là-bas à se morfondre; et c'est ici qu'elle va venir ! elle va venir... Oh ! j'ai une peur, et jamais mon cœur n'a battu ainsi. Que vais-je dire? comment justifier une pareille hardiesse? Si elle se fâche... Ah ! mon Dieu, pourquoi ai-je surpris ce rendez-vous? J'ai envie d'appeler le colonel, de lui tout avouer; mais c'est pour le coup qu'il m'appellerait un écolier, qu'il rirait de ma faiblesse. (*Cherchant à s'enhardir.*) Allons, du courage; oui, tant pis, j'en aurai ; voilà que j'en ai! Je crois entendre du bruit; non, non, ce n'est pas encore elle. C'est que c'est terrible! se trouver ainsi en tête-à-tête, et pour la première fois de ma vie! Oh ! si elle pouvait ne pas venir... La porte s'ouvre, c'est fini, je suis perdu.

—

SCÈNE XI.

MATHILDE, *entrant par la porte à gauche ;* LÉON.

DUO.

AIR de JOCONDE : *Ah! Monseigneur, je suis tremblante.*

MATHILDE.

Dieu, quel moment! mon cœur palpite :
Comment cacher mon embarras?

LÉON.

Dieu, quel moment! mon cœur s'agite,
Je n'ose, hélas! faire un seul pas.

ENSEMBLE.

Dieu, quel moment! mon cœur { s'agite, palpite,
Comment cacher mon embarras?

MATHILDE.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Vengeons l'outrage
Fait à mon cœur.

LÉON.

Allons, courage,
Point de frayeur,
Tout me présage
Le vrai bonheur.

MATHILDE. L'obscurité me favorise, et si je puis contrefaire ma voix, il ne me reconnaîtra pas. Êtes-vous là?

LÉON. Oui, je vous attendais.

MATHILDE, *à part.* Comme il est ému! tant mieux, c'est qu'il pense à moi, et qu'il a des remords. (*Haut.*) Je fais mal en venant ainsi, car je suis sûre que vous me trompez.

LÉON, *à part, et intimidé.* Ah! mon Dieu, elle se doute de quelque chose. (*Haut.*) Non, Madame, je ne vous trompe pas.

MATHILDE, *à part.* Il veut aussi déguiser sa voix, mais mon cœur l'a reconnu. (*Haut.*) Eh bien! me voilà; que voulez-vous me dire?

LÉON. Ne le devinez-vous pas ?

MATHILDE. Non, je veux que vous m'appreniez vous-même... vous hésitez. (*Lui prenant la main.*) Vous avez raison.

LÉON. Vous croyez que j'ai raison? La jolie main! il me semble que ma frayeur se dissipe; oh! que c'est jolie, une femme!

MATHILDE, *à part.* Il n'ose parler, sa main tremble dans la mienne; j'étais bien sûre qu'il ne pourrait se résoudre à me trahir; voyons encore. (*Haut.*) Eh bien, mon ami...

LÉON. *Mon ami!* Que ce nom-là est doux! jamais on ne m'appela ainsi. (*S'encourageant.*) Oui, c'est le moment ; souvenons-nous des leçons du colonel. (*Haut.*) Eh bien! oui, Madame; oui, je crois que je vous aime.

MATHILDE. Vous m'aimez?

LÉON. Ah! ne vous fâchez pas.

MATHILDE, *retirant sa main.* Le perfide!

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Après cette trahison-là,
Non, je ne veux plus lui répondre;
Et je veux voir, pour le confondre,
Jusqu'à quel point il m'oubliera.

LÉON, *lui reprenant la main.*

Rendez-moi cette main si chère...
Mais à peine elle se défend. (*bis.*)
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, mon cœur bat en ce moment
De crainte ainsi que d'espérance ;
(*Apercevant l'anneau qui est au doigt de Mathilde*)
Gage d'amour et de constance,
Laissez-moi cet anneau charmant.

(*A part.*)

A mes vœux loin d'être contraire,
Elle se tait... elle y consent.

(*Mettant l'anneau à son doigt.*)

Eh mais! vraiment, elle y consent,
Du courage! de moi, j'espère,
Le colonel sera content.

(*Il baise la main de Mathilde, et dit à part :*)

Allons, montrons-nous digne de notre maître... CHAPITRE IV. (*On entend à la porte à gauche le bruit des verrous que l'on tire.*)

MATHILDE, *s'enfuyant et rentrant par la porte secrète.* Qui peut venir? fuyons.

—

SCÈNE XII.

GUSTAVE, LÉON.

GUSTAVE, *soufflant dans ses doigts et frappant du pied. En entrant, il pose la bougie sur la table.* Ouf! je suis gelé; une heure de faction par un vent diabolique! et personne!

LÉON. Ah çà! colonel, est-ce que vous êtes somnambule?

GUSTAVE. Pourquoi donc?

LÉON. Vous n'avez pas quitté la terrasse de la nuit, cela m'a inquiété pour vous; heureusement que vous aviez pris votre colback.

GUSTAVE, *étonné et le regardant.* Qu'est-ce qu'il a donc, le petit sous-lieutenant? ses yeux éveillés...

LÉON. Colonel, si vous vouliez mon fauteuil? (*Appuyant.*) Maintenant que j'ai ce qu'il me faut, je vais achever mon somme.

GUSTAVE, *l'arrêtant.* Un moment, un moment, camarade; je vois que vous avez deviné ma mésaventure; eh bien! je ne suis pas fier, moi, j'en conviens. (*D'un air de confidence.*) Voilà une heure que j'attends, on m'a manqué de parole.

COUPLETS.

AIR : *A Paris, et loin de sa mère* (du TRAITÉ NUL).

J'ignore d'où vient ce mystère.
LÉON, *avec malice.*
Quoi! vraiment vous n'avez rien vu?
Moi, je crois que la nuit entière
Vous auriez de même attendu.
(*Avec un air de triomphe.*)
Quand vous étiez sous la fenêtre,
Elle était là.
GUSTAVE
Quoi! tout de bon?
LÉON, *souriant.*
Dites-moi, dites, mon cher maître,
Ai-je profité de votre leçon? (*bis.*)

GUSTAVE, *d'un air de satisfaction.* Voyez-vous, mes élèves! c'est très-bien; oh çà! vous n'avez pas fait de gaucheries?

LÉON.
DEUXIÈME COUPLET.

A votre estime j'ai des titres;
Car j'ai suivi, dans mes essais,
Mot pour mot vos premiers chapitres.
GUSTAVE.
Et le dernier?
LÉON, *souriant.*
Je commençais.
(*Montrant l'anneau de Mathilde, et le lui passant.*)
Autant que je puis m'y connaître...
GUSTAVE.
On vous a fait un pareil don!
LÉON.
Voyez vous-même, mon cher maître.
Ai-je profité de votre leçon? (*bis.*)

GUSTAVE, *regardant l'anneau.* Une alliance! eh! mais! mon ami, c'est une femme mariée.

LÉON, *fâché.* Laissez donc!

GUSTAVE. C'est bien plus drôle. (*A part.*) Parbleu! je vais voir le nom du mari. (*Il l'ouvre, et reste stupéfait.*) Ah, mon Dieu!

LÉON. Eh bien! qu'avez-vous donc?

GUSTAVE, *troublé.* Rien, rien; c'est que je ne suis pas à mon aise.

LÉON, *tirant son flacon.* Voulez-vous mon flacon, colonel?

GUSTAVE, *le repoussant.* Eh! non, non; il ne me manquerait plus que cela.

LÉON, *regardant par la fenêtre.* Ah! mon Dieu, voilà déjà le jour!

GUSTAVE. Eh bien! faites-moi le plaisir de descendre chez le concierge, pour faire préparer nos *laissez-passer.*

LÉON. Oui, colonel. Ah çà! et mon anneau?

GUSTAVE. Je vous le rendrai tout à l'heure; c'est que j'en ai un presque pareil, et je ne suis pas fâché de comparer. (*Léon sort.*)

—

SCÈNE XIII.

GUSTAVE, *seul.* Ah! par exemple, celui-ci est un peu fort! voyons donc encore une fois. (*Il regarde l'anneau.*) MATHILDE, GUSTAVE. C'est bien notre anneau de mariage, et il n'y a que ma femme qui puisse le porter; si je n'étais pas certain qu'elle ne peut avoir quitté Paris, il y aurait de quoi donner des idées. (*Il entend ouvrir la porte secrète.*) Quel bruit? eh mais! cette porte s'ouvre. (*Mathilde paraît.*) Ah, mon Dieu! ma femme! il n'y a plus de doute.

—

SCÈNE XIV.

MATHILDE, GUSTAVE.

MATHILDE. Comment! Monsieur, voilà l'accueil que vous me faites, moi qui arrive de Paris pour vous délivrer?

GUSTAVE, *interdit.* Non, non, ma bonne amie. Vous arrivez à l'instant même, n'est-ce pas?

MATHILDE, *lui prenant la main.* Pourquoi cette question?

GUSTAVE, *regardant sa main.* Mais pour... Mathilde, où est votre anneau?

MATHILDE. Mon ami, est-ce à vous de me le demander?

GUSTAVE. Comment! Madame, il me semble que c'est assez naturel.

MATHILDE, *tendrement.* Ingrat! puisque je ne le porte pas, vous savez bien qu'il n'y a qu'une personne qui puisse l'avoir. (*Le voyant à sa main.*) Eh! tenez, le voici.

GUSTAVE. Comment! Madame, il est donc vrai, c'est vous qui cette nuit...

MATHILDE. Vous en doutez encore? oui, Monsieur, j'étais venue hier au soir, je croyais que vous n'étiez occupé que de votre Mathilde.

GUSTAVE. Ah! je devine tout. (*A part.*) C'est ce petit coquin-là, qui, sans s'en douter... ah, il a une étoile malheureuse!

MATHILDE, *avec bonté.* Ne vous désolez pas, mon ami, je ne vous ferai pas de reproches, je sens trop que votre situation mérite des ménagements.

GUSTAVE. Vous êtes trop bonne; mais moi, je ne me le pardonnerai jamais. Écoutez, Mathilde, je ne vous demande qu'une chose pour ma punition, c'est

de me répéter bien exactement tout ce que je vous ai dit cette nuit.

MATHILDE, *baissant les yeux.* Vous le dire, quand je voudrais l'oublier?

GUSTAVE, *à part.* Ah, mon Dieu! (*Haut.*) Je crois me souvenir d'abord que vous m'avez repoussé.

MATHILDE. Oh! non, quoique je fusse bien en colère.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Pour moi jugez quelle douleur,
Vous voir aimer une autre belle!
Heureusement qu'en votre ardeur
Vous m'êtes demeuré fidèle.

GUSTAVE, *à part, avec joie.* J'ai été fidèle!

MATHILDE.

Jamais je ne vous aurais vu,
Si vous aviez plus loin porté l'audace.

GUSTAVE, *transporté.*

Ah! quel bonheur!
(*A part.*)
J'étais perdu,
Si j'avais occupé sa place.
(*Il se jette aux genoux de Mathilde et lui baise la main.*)

Ma chère Mathilde! vous me pardonnez?

—

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, LÉON.

LÉON. Colonel, quand vous voudrez partir? Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc? voilà où j'en étais resté.

MATHILDE. Un officier!

GUSTAVE, *sans se déranger.* Mon cher Léon, c'est ma femme que je vous présente.

LÉON, *confondu.* Sa femme! (*Bas.*) Ah! colonel, si je l'avais su...

GUSTAVE, *se levant et lui serrant la main.* C'est bon, c'est bon. (*Haut.*) Ma chère amie, c'est mon compagnon d'infortune, un jeune sous-lieutenant que vous avez vu deux ou trois fois avant votre mariage.

MATHILDE, *saluant.* Oui, dans un bal, je crois.

GUSTAVE, *à part.* Elle s'en souvient. (*Haut.*) C'est un jeune homme qui promet, mon élève.

LÉON, *timidement.* Qui tâchera du moins, colonel, de vous faire honneur.

GUSTAVE, *à part.* Me faire honneur! joliment, ça commence bien.

MATHILDE, *à Léon.* J'espère que Monsieur n'oubliera pas le colonel, et s'il vient jamais à Paris...

GUSTAVE, *l'interrompant.* Oui, oui, nous songerons à son avancement, je lui ferai avoir une lieutenance, dans quelque garnison... à Perpignan.

LÉON, *soupirant.* A Perpignan! c'est un peu loin; mais c'est égal. (*A demi-voix, à Gustave.*) Colonel, je vous remercie de la leçon.

GUSTAVE. Je crois bien; c'est moi qui l'ai payée.

VAUDEVILLE.

GUSTAVE, *prenant son manuscrit et le déchirant.*

AIR du vaudeville du *Piége.*

Oui, je renonce à mes anciens projets;
Et vous, si vous voulez m'en croire,
Sages époux, jadis mauvais sujets,
N'écrivez jamais votre histoire.
A votre honneur ces feuillets imprudents
Pourraient bien être attentatoires,
Si votre femme allait à vos dépens
S'instruire en lisant vos Mémoires.

LÉON.

Plus d'une femme, au printemps de ses jours,
Conçut le dessein téméraire
De retracer ainsi de ses amours
L'histoire complète et sincère;
Mais ces projets trop inconsidérés
Devenaient bientôt illusoires :
Presque toujours on trouvait déchirés
Les derniers feuillets des Mémoires.

GUSTAVE.

Quoique gravés sur l'airain le plus dur,
Que de noms le temps sut détruire!
Mais nos exploits ont un registre sûr
Qui des ans peut braver l'empire
Tous ces pays, ces cités et ces champs,
Illustrés par tant de victoires,
Voilà le livre où, sans craindre le temps,
L'honneur écrivit nos Mémoires.

MATHILDE, *au public.*

Vous devinez, Messieurs, en ce moment
Quelle crainte nous inquiète :
Ce droit fatal qu'on achète en entrant
Nous impose à tous une dette.
Sur ce chapitre on pourrait, je le sens,
Signaler des erreurs notoires;
Mais sans compter, créanciers indulgents,
Daignez acquitter nos Mémoires.

LE NOUVEAU POURCEAUGNAC

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 18 février 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. POIRSON.

Personnages.

M. DE VERSEUIL, colonel de hussards.
NINA, sa fille.
THÉODORE, lieutenant de hussards, amant de Nina.
JULES, } sous-lieutenants de hussards.
LÉON, }
ERNEST DE ROUFIGNAC, jeune officier de cavalerie, prétendu de Nina.
M. FUTET, percepteur des contributions.
MADAME FUTET, sa femme.
TIENNETTE, filleule de Nina.
DROLICHON, commis de Futet.
OFFICIERS DE HUSSARDS ET JEUNES GENS DE PARIS.

La scène se passe dans une petite ville voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, LÉON, JULES, ET PLUSIEURS OFFICIERS DE HUSSARDS, *assis autour d'une table, et figurant un conseil de guerre.*

TOUS, *parlant à la fois.* Moi, Messieurs, je pense, et mon avis est que d'abord...

JULES. Eh! Messieurs, un peu de silence; on ne peut juger sans entendre, et si vous parlez tous ensemble...

THÉODORE. C'est à moi de vous expliquer...

JULES. Non, les amoureux sont trop bavards. (*Se levant.*) Voici le fait :

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Théodore aime sa cousine,
Qui tout bas brûle aussi pour lui;
Mais pour un autre on la destine,
Et cet autre arrive aujourd'hui.
Sur son hymen il vient, en homme sage,
Pour implorer vos secours, vos avis,
Persuadé qu'en fait de mariage
On doit toujours compter sur ses amis.

J'ai dit.

LÉON.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Eh bien! Messieurs, qu'en pensez-vous?
Permettrons-nous qu'à nos yeux même
Un autre soit l'heureux époux
De la jeune beauté qu'il aime?

JULES.

Nous seuls, puisqu'on veut la ravir,
Serons ses protecteurs suprêmes...
Et plutôt que de le souffrir,
Nous l'épouserions tous nous-mêmes!

THÉODORE. Mes amis, mes généreux amis, c'en est trop.

JULES. Non, voilà comme nous sommes. Mais nous aurions bien du malheur si, entre nous, nous ne trouvions pas quelque moyen de renvoyer le futur dans sa province.

THÉODORE. Pensez-y donc, Messieurs; un prétendu de Limoges, et qui se nomme monsieur de Roufignac.

TOUS. De Roufignac!

JULES. De Roufignac! Voilà qui rime terriblement bien à Pourceaugnac. Et quel homme est-ce?

THÉODORE. C'est ce qu'on ne sait pas précisément. Mais songez, de grâce, qu'il arrive aujourd'hui, et qu'il n'y a pas de temps à perdre.

JULES. Voyons donc quelque moyen bien extravagant. Si nous... non, cela ne vaut rien.

THÉODORE. Nous pourrions... Oh! ce serait trop fort.

LÉON. Je le tiens... Nous n'avons qu'à... non, cela pourrait compromettre...

JULES. Allons, voilà de beaux moyens! Eh! Messieurs, au lieu de nous creuser la tête à chercher des inventions nouvelles, des farces ingénieuses pour éconduire un prétendu, n'avons-nous pas sous la main ce qu'il nous faut? Nous avons tous assisté ce soir à la représentation de Monsieur de Pourceaugnac; voilà nos moyens tout trouvés; les farces de Molière en valent bien d'autres.

THÉODORE. Laissez donc, c'est trop usé.

JULES. Bah! avec des changements et des additions, voilà comme on fait du neuf; c'est la mode d'ailleurs, et l'on a trouvé plus commode de refaire Molière que de l'imiter.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Des Cottins qu'il peignit si bien,
Nous voyons la race renaître;
Mais d'un crayon tel que le sien
Nul encor ne s'est rendu maître.
Des hypocrites et des sots
On craindrait moins le caractère,
Si tous nos tartufes nouveaux
Faisaient naître un nouveau Molière.

THÉODORE. Ma foi! faute de mieux, tenons-nous-en donc à Molière. Va pour monsieur de Pourceaugnac.

TOUS. Va pour monsieur de Pourceaugnac.

JULES. Adopté à la majorité. Aujourd'hui l'arrivée du futur, demain son départ, et nous marions Théodore le mardi gras.

THÉODORE. Comme tu y vas!

AIR : *Il n'est pas temps de vous quitter.*

Se marier un mardi gras!
Vit-on jamais rien de semblable?

JULES.

Eh! mon cher ami, pourquoi pas!
L'à-propos me semble admirable.
Ce mardi gras qui voit la gaîté fuir
D'un jour d'hymen m'offre l'emblême.
C'est encore un jour de plaisir;
Mais c'est la veille du carême.

Il ne reste plus qu'à distribuer nos rôles. Si encore nous avions ici notre cher Futet et sa digne épouse! ce sont eux qui nous seconderaient merveilleusement. Mais ce cher percepteur des contributions est à Paris depuis ce matin. Quel dommage! lui qui passe sa vie à faire des tours, des malices : quelle fête pour lui! Il sait pourtant la situation où nous nous trouvons; il avait promis de nous seconder. Eh! qu'entends-je? le voici!

—

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; FUTET.

FUTET.

AIR : *Lorsque le champagne.*

Pour fuir l'humeur noire,
Jouer chaque jour
Un tour;
Chanter, rire et boire,
C'est là le fait
De Futet.
Nul sot ne m'échappe;
Sur chacun je drape;
Tous les jours j'attrape
Nouvel original.
Enfin sur la terre,
Par mon savoir-faire,
Mon année entière
Est un vrai carnaval.

TOUS.

Pour fuir l'humeur noire, etc.

THÉODORE. Nous vous accusions déjà, mon cher Futet.

FUTET. Ingrat! je m'occupais de vous : je n'ai fait que rêver à votre aventure toute la nuit. Vous m'intéressez d'une manière toute particulière; ce n'est pas à cause des excellents dîners où vous m'invitez : je paye toujours mon écot... en gaieté. Mais vous aimez tant votre cousine; elle est si gentille, votre charmante Nina! c'est un petit démon, en vérité. Je me suis dit : Futet, tu te dois tout entier à ce couple intéressant. Ce matin, je me lève à six heures, je m'arrache des bras de madame Futet, je selle Coco, et me voilà à Paris au bureau des diligences; deux ou trois entraient dans la cour. Quel spectacle qu'une descente de diligence!

AIR : *Pégase est un cheval.*

Un monsieur, que je juge artiste,
Demandait le grand Opéra;
Tandis qu'une jeune modiste
Demande le Panorama;
« Coreelet, » crie un gastronome;
Plus loin, d'un air sentimental,
Je remarque un petit jeune homme
Demandant le Palais-Royal.

Je me retourne, et j'aperçois la diligence de Limoges! je m'informe adroitement du conducteur si M. de Roufignac est parmi les voyageurs. Réponse affirmative. Je vois descendre de la diligence bon nombre d'originaux, des têtes toutes particulières, comme nous les aimons, nous autres farceurs. Nous voilà donc assurés que notre victime est arrivée, qu'elle est digne de nos coups!

AIR : *Suzon, sortait de son village.*

Quand j'ai remarqué leur figure,
Je tourne bride vivement;
Et de Coco pressant l'allure,
J'arrive ici dans un instant,
Pour concerter,
Pour arrêter
Tous les bons tours qu'il faut exécuter.
Le carnaval
Sera fatal,
Je le parie, à cet original.
Condamnons, par maintes esclandres,
Notre victime au célibat,
Et nous brûlerons le contrat
Le mercredi des cendres.

TOUS. C'est convenu.

FUTET. Madame Futet nous secondera. C'est une commère... Suffit, je n'en dis rien; c'est mon épouse, et vous la jugerez dans le danger.

JULES. Nous allons t'expliquer...

FUTET. Songez, pour moi, que je veux, que j'ai droit à un bon rôle. Ah! je vous recommande mon commis à cheval, Drolichon, qui n'est pas une bête.

JULES. Tu seras content... Il s'agit donc...

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS; TIENNETTE.

TIENNETTE. Chut! Eh vite! retirez-vous.

JULES. C'est Tiennette qui est notre sentinelle avancée.

FUTET. Tant mieux. Joli talent. Elle peut nous seconder dans les ingénues, en l'instruisant un peu.

TIENNETTE. Oh! j'ai de la bonne volonté. Mais il faut vous retirer. M. le colonel est levé; il va sortir : il est d'une humeur!..

JULES. Il n'est pas abordable depuis quelques jours.

THÉODORE. Il attend à chaque instant le général, qui doit venir passer en revue notre régiment.

TIENNETTE. Allons, voyons, allez-vous-en, car, d'un moment à l'autre, M. de Verseuil...

JULES. Ah çà, Tiennette, avancez à l'ordre. Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent servir nos projets.

TIENNETTE. Oui, dans vos projets de comédie... Je sais...

LÉON. Comment! tu sais?

TIENNETTE. Oui, j'étais là, en sentinelle, et j'écoutais. Oh! soyez tranquille, j'ai tout entendu.

JULES. Futet a raison; elle a des dispositions.

THÉODORE. Si donc ces jeunes gens arrivent, tu sais ce dont nous sommes convenus.

TIENNETTE. C'est tout simple. Oh! mon Dieu, vous pouvez vous en rapporter à moi. Je les fais passer tous dans le jardin, jusqu'à ce que le colonel soit parti; et s'il les rencontre, ce sont des messieurs qui viennent pour notre bal masqué; c'est entendu.

FUTET. Voyez-vous la petite gaillarde! Embrasse-moi, mon enfant. Tu aurais été digne d'être mademoiselle Futet. Allons, Messieurs, ne perdons point de temps.

AIR du *Pantalon*.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment
De promener
De berner,
Sans faire grâce,
Le prétendu
Éperdu,
Confondu,
Et de rendre ses calculs
Nuls!

JULES.

Si, venant de son pays
A Paris,
Ce beau fils
Prend chez nos demoiselles
Les plus sages, les plus belles;
Par ce choix incivil
Que nous restera-t-il?

TOUS.

Que chacun fasse
A l'instant
Le serment, etc.
(*Ils sortent.*)

—

SCÈNE IV.

TIENNETTE, *seule*. Me voilà de la confidence. C'est gentil d'être dans une confidence! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine, qui est si bonne! Que mon papa dise maintenant que je suis une bête!

AIR : *C'est ma mie, j' la veux.*

Tout bas quand on cause,
J'entends toujours bien;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien;
Et pourtant papa
Dit que je suis bête,
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comm' ça?

J' sais que l' voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,
Et finit par faire
C' que sa femme veut.
Et pourtant papa, etc.

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chaland
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman.
Et pourtant papa, etc.

Je voudrais bien le voir ce monsieur de Roufignac... Roufignac! il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle.

—

SCÈNE V.

IENNETTE, ERNEST DE ROUFIGNAC, *en négligé d'officier de cavalerie.* *

ERNEST. Quel singulier pays! Comment, personne pour me recevoir? Ils ne sont pas curieux du tout. Si un prétendu arrivait à Limoges, toute la famille serait depuis le matin sur la grande route.

TIENNETTE. Ah, mon Dieu! voilà déjà quelqu'un!

ERNEST. Ma belle enfant...

TIENNETTE. Chut!

ERNEST. Qu'est-ce que c'est donc?

TIENNETTE. Chut! vous dis-je. Vous venez de Paris?

ERNEST. A l'instant même.

TIENNETTE. Ces messieurs et mademoiselle Nina vous attendent; mais il ne faut pas paraître tout de suite.

ERNEST. Eh! pourquoi donc?

TIENNETTE. Le colonel n'est pas encore sorti, et je guette son départ et l'arrivée du prétendu.

ERNEST. Du prétendu!

TIENNETTE. Oui. Vous entendez bien qu'il ne faut pas qu'il sache...

ERNEST. Parbleu! cela va sans dire.

TIENNETTE. Parce que s'il se doutait seulement des tours qu'on veut lui jouer, ce ne serait plus cela.

ERNEST. C'est juste. Mais, dites-moi, le prétendu, c'est...

TIENNETTE. Cet imbécile qui arrive de Limoges.

ERNEST. Ah! oui, oui, M. de Roufignac.

TIENNETTE. Justement. Ah bien! si vous savez déjà.....

ERNEST. Oui, je sais, confusément...

TIENNETTE. Oh! nous allons bien nous amuser! Tous ces messieurs, ces messieurs les officiers sont avertis. C'est M. Futet, le percepteur des contributions qui mène tout cela. Mademoiselle va se concerter avec eux : elle s'est déjà entendue avec M. Théodore.

ERNEST. Eh! quel est ce M. Théodore?

TIENNETTE.

AIR : *Mon galoubet.*

C'est son cousin
Qu'elle aima dès son premier âge;
Et si quelqu'autre avait sa main
Mad'moiselle est fidèle et sage,
Elle n'aimerait jamais, je gage,
Que son cousin.

ERNEST. C'est charmant!

TIENNETTE.

C'est son cousin
Qui toujours a la préférence;
Et si la noce s' faisait d'main,
Savez-vous qui lui f'rait d'avance
Danser la premièr' contredanse?
C'est son cousin.

ERNEST. Cette petite fille-là a de l'esprit pour son âge.

TIENNETTE. N'est-ce pas, Monsieur? Il paraît qu'on vous attendait pour commencer. Mais, dites-moi, qu'est-ce que vous faites donc là-dedans?

ERNEST. Ma foi, je te l'avouerai; je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer. Tu dis donc que Nina aime Théodore?

TIENNETTE. Sans doute, ce qui n'empêche pas qu'ils n'aient quelquefois de grandes disputes, parce que M. Jules est aussi fort aimable. Au fait, mademoiselle Nina a raison; on a des prévenances, des égards, et on l'accuse d'être coquette. Mais tous les hommes sont jaloux, jusqu'à M. Futet, qui, quoique marié depuis quatre ans, a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole dans les environs de Melun, tête à tête avec un jeune homme; et ça a fait des propos, des histoires... parce que dans une petite ville on est

* Frac et chapeau bourgeois, veste, pantalon et bottes vernies.

méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, bavard, vous n'en avez pas d'idée.

ERNEST. Si fait, si fait, je commence.

TIENNETTE. Ecoutez, c'est, je crois, le colonel; je vais le guetter. Courez vite rejoindre ces messieurs, et vous habiller pour la comédie; vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent : Monsieur de Pourceau... Pourceau...

ERNEST. Pourceaugnac.

TIENNETTE. Gnac, c'est ça.

ERNEST. Ah! je vois alors le rôle qu'on me destine. Dites-moi, y a-t-il ici un costumier?

TIENNETTE. Comment donc, Monsieur! et un qui vient de Paris, encore, un élève de Babin, dans la grand'rue à droite, un magasin de masques à côté de l'évêché, tout ce qu'il y a de plus nouveau : des Gilles, des Arlequins, Cendrillon, madame Angot et la Tête de mort. Votre servante, Monsieur. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE VI.

ERNEST, *seul*. Allons, le sort en est jeté, et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitants de Limoges. Ne perdons point de temps, et de peur de l'oublier, prenons mes notes comme au bal de l'Opéra. (*Ecrivant au crayon sur un carnet qu'il tire de sa poche.*) M. Théodore, M. Jules; tous deux font la cour, et pour un rien seraient rivaux. — Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette. — M. Futet, jaloux. — Madame Futet, vue en carriole dans les environs de Melun, avec un jeune homme; c'est charmant. On vient!.. Eh vite! au magasin de masques. (*Il sort.*)

—

SCÈNE VII.

LE COLONEL DE VERSEUIL, NINA.

LE COLONEL, *achevant de donner des ordres*. Qu'on tienne tous les chevaux sellés, et qu'au premier signal le régiment soit prêt à se rendre sur la place d'armes. Nous attendons le général d'un moment à l'autre; et j'ai prévenu messieurs les officiers de ne point quitter la caserne. Une revue! quel bonheur!

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Que je trouve de charmes
A voir tous mes guerriers
Rangés et sous les armes,
Lancer leurs fiers coursiers!
Ainsi sous la mitraille
Je les voyais courir...
C'est presque une bataille;
Ça fait toujours plaisir.

Toi, ma fille, si M. de Roufignac arrivait, tu lui diras qu'un déjeuner de cérémonie m'a forcé de m'absenter pour quelques heures; mais que tu t'es chargée de le recevoir.

NINA. Mon père, je n'oserai jamais.

LE COLONEL. Comment, tu n'oseras jamais? le fils d'un ancien ami! un jeune homme qui, j'en suis sûr, doit être fort bien!

NINA. Mais je ne le connais pas.

LE COLONEL. Qu'est-ce que ça fait; vous ferez connaissance. Ecoute-moi; j'ai là-dessus un système :

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui, sans amour je veux qu'on se marie;
Ainsi jadis ta mère m'épousa.
Quand l'amour vient à la cérémonie,
Le lendemain bien souvent il s'en va.
Mais quand ce dieu ne parut pas d'avance,
On n'a pas peur qu'il vienne à s'esquiver;
Même, au contraire, on garde l'espérance
De le voir arriver.

Aussi arrivera-t-il; et tu l'éprouveras aussi.

NINA. Je suis bien sûre que non.

LE COLONEL. Allons, tu as des préventions contre lui. Parle franchement; il est impossible qu'il ait du mérite parce qu'il est de Limoges : voilà comme vous êtes, vous autres gens de Paris.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Ton erreur est excusable :
A Paris tous les amants
Sont plus vifs et plus galants;
Leur ton est plus agréable.
Mais, je le dis entre nous,
En province les époux
Sont plus empressés, plus doux.

NINA.

Oui, j'obéirai, mon père.
Pourtant, malgré vos avis,
Si j'en crois maints beaux esprits,
Chacun prétend, au contraire,
Que c'est toujours à Paris
Qu'on trouve les bons maris.

LE COLONEL. Chimères que tout cela. Tu sais d'ailleurs que ma parole est engagée, et quand j'ai une fois promis... Allons, rentre.

NINA. Non, mon père, je veux vous reconduire et vous voir monter à cheval.

LE COLONEL.

AIR : *Ah! quel plaisir!*

Dépêchons-nous,
J'entends l'heure qui m'appelle;
Dépêchons-nous,
On m'attend au rendez-vous.
Près de sa belle
Le futur
Peut attendre, le fait est sûr.

NINA.

Avec moi, mon père, je sens
Qu'il pourrait attendre longtemps.

LE COLONEL.

Dépêchons-nous, etc.

(*Ils sortent; Jules, Léon et Théodore entrent de l'autre côté avec précaution.*)

—

SCÈNE VIII.

JULES, THÉODORE, LÉON.

THÉODORE. Vivat! le voilà enfin parti.

LÉON. Et nous sommes maîtres du champ de bataille. (*On entend du bruit dans le fond.*)

JULES. Quel est ce bruit? Eh! vois donc quel original! (*On entend crier en dehors.*)

—

SCÈNE IX*.

LES PRÉCÉDENTS; ERNEST, *habillé grotesquement et parlant à la cantonade.*

ERNEST. Eh bien! quoi? qu'est-ce? On dirait qu'ils n'ont jamais rien vu. Je vous demande la maison de

* L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pourceaugnac; elle doit être accompagnée des mêmes lazzis.

NINA. Quel langage! — Scène 13.

M. de Verseuil, oui, du colonel de Verseuil; il n'y a pas de quoi me rire au nez.

THÉODORE. M. de Verseuil! serait-ce notre homme?

JULES. Ma foi! voilà bien l'idée que je m'en faisais. (*Se tournant et parlant vers le fond.*) Oui, Messieurs, qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

ERNEST. A la bonne heure, voilà un honnête homme! (*Allant à la porte du fond, et s'adressant, comme Jules, à ceux du dehors.*) Qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

JULES, *même jeu.* Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridicule?

ERNEST, *même jeu.* C'est vrai. Est-ce que j'ai quelque chose en soi de ridicule?

JULES, *même jeu.* Le premier qui se moquera de lui aura affaire à moi.

ERNEST, *même jeu.* Le premier qui se moquera de moi aura affaire à lui. (*Il revient sur le devant du théâtre, et s'adressant aux officiers.*) Avez-vous vu? parce que je leur dis que je viens de Limoges, il semble que j'aie l'air d'arriver de Pontoise.

TOUS, *l'entourant.* Comment! vous venez de Limoges?

ERNEST.

AIR : *Ma boutei'le est ma brune.*

Oui, vraiment, j'en arrive.
Youp, youp, j'arrive grand train.
La flamme la plus vive
Me guidait en chemin.
J' dois être marié demain.

THÉODORE.

Quoi, vous seriez notre cousin?
Ah! pour nous quel heureux destin!

ERNEST.

Eh quoi, vous êtes mon cousin?
Ah! pour moi quel heureux destin!

TOUS.

Embrassons-nous, mon cher cousin!
Bravo! c'est notre cousin!

ERNEST.

Embrassons-nous, mon cher cousin!
Youp, youp, quel heureux destin!

ERNEST. Mais voyez donc comme ça se rencontre!

THÉODORE. On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST. Ah! ah!

JULES. Il y aura longtemps qu'on n'aura rien vu d'aussi beau.

ERNEST. Oh! oh!

JULES. Ah! ah! oh! oh! Le futur n'est pas fort sur les répliques.

ERNEST, *riant comme d'inspiration*. Eh! eh! eh!

THÉODORE. Qu'avez-vous donc à rire?

ERNEST. C'est une idée qui me vient. Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage?

THÉODORE. Nous y avions déjà bien pensé.

ERNEST. Oh! mais il faut des farces.

JULES. Oh! nous ne sommes pas trop farceurs ici.

ERNEST. Oh! Limoges n'est peuplé que de farceurs; les enfants, même hauts comme ça, sont déjà de petits farceurs.

JULES. Je suis sûr que Monsieur est un des plus malins.

ERNEST. Ah! ah! c'est vrai. Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE. Il y a comme ça des physionomies bien trompeuses.

ERNEST. Mais il faut se faire des niches, des attrapes. Il n'y a pas de plaisir sans cela.

JULES, THÉODORE, LÉON. Eh bien! l'on vous en fera, l'on vous en fera.

ERNEST. Mais, par exemple, il faut avoir l'esprit bien fait, et ne jamais se fâcher. Moi, d'abord, on m'aurait assommé que j'aurais toujours ri.

THÉODORE, *à part*. Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST. Et même, pour que cela finît plus gaiement, c'étaient ceux qui avaient été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

JULES. Très-bien vu.

THÉODORE. On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST. N'est-ce pas?

JULES. Va donc pour le grand repas. Mais tremblez, Messieurs : avec un adversaire tel que M. de Roufignac, vous m'avez bien l'air d'en être pour vos frais. Moi, d'abord, je parie pour lui.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, FUTET.

FUTET. Eh bien! qu'est-ce? Déjeune-t-on aujourd'hui?

JULES, *bas, à Futet*. C'est notre homme.

FUTET. Oh! alors nous allons nous amuser. Laissez-moi faire. (*A part, en faisant un geste de surprise.*) O ciel! en croirai-je mes yeux? Quelle heureuse rencontre! N'est-ce point là M. de Roufignac?

ERNEST. Comment! Monsieur?

FUTET. Se peut-il que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Roufignac?

ERNEST. Mais, Monsieur, pas beaucoup.

THÉODORE. Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET. Je vous ai vu pas plus haut que cela, et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté?

ERNEST. Aux Innocents.

FUTET. Aux Innocents, c'est cela. Nous y jouions tous les jours au billard. Nous étions là une vingtaine de lurons.

ERNEST, *cherchant à se rappeler*. Attendez donc... ah! oui, oui.

FUTET. Vous me connaissez, n'est-ce pas? Embrassons-nous, je vous prie. (*Ils s'embrassent; bas.*) Heim! est-il d'une bonne pâte! (*A Ernest.*) Et cet endroit où l'on dansait, comment l'appelez-vous?

ERNEST. Ah! la Redoute. Heim! le beau bal!

FUTET. Je n'en manquais pas un. C'était une foule. Et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes?

ERNEST. Ah! dame, on en avait souvent, ne fût-ce que pour retenir ses places.

FUTET. Oui; mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien, et où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST. Comment! un soufflet? qui est-ce qui vous a donc dit?..

FUTET. Enfin vous reçûtes un soufflet, convenez-en. Vous voyez que je suis bien instruit. (*Bas.*) Est-il bête!

ERNEST. C'est vrai.

THÉODORE. Comment! Monsieur, vous avez reçu un soufflet?

ERNEST. Sans doute. Ça peut arriver aux personnes les mieux constituées. (*A Futet.*) Mais d'où savez-vous?..

FUTET. Parbleu! je dois bien le savoir, c'est moi...

ERNEST. C'est vous?

FUTET. Qui vous l'ai donné.

TOUS. Ah! ah! ah! ah! ah!

ERNEST. Comment! c'était vous? Est-ce heureux de se retrouver ainsi! Eh bien! imaginez-vous que je n'en savais rien, parole d'honneur!

FUTET. Je crois bien.

ERNEST. C'était dans la foule que je l'avais reçu; et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET. Il n'y a pas de quoi.

ERNEST, *mettant son chapeau, et d'un air patelin*. Si, parce que je suis alors obligé de vous en demander satisfaction; et comme ces messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET. Comment? comment?

ERNEST, *à Théodore*. D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes.

JULES. Ah! ah! nous allons rire.

FUTET. Oui, nous allons bien nous amuser; c'est singulier comme je m'amuse!

THÉODORE. Ah çà! vous êtes donc un brave, monsieur de Roufignac?

ERNEST. Ah, mon Dieu! non; mais comme j'ai dix ans de salle, et que je suis le premier tireur de Li-

moges, je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien.

FUTET. Ah! mon Dieu!

ERNEST.

AIR : *Ma commère, quand je danse.*

J'appris, dès mon plus jeune âge,
A manier le fleuret;
J'ai le jeu prudent et sage,
Et suis ferme du jarret.
C'est que mon maître en détachait.
Il m'a donné du courage
A trois livres le cachet.

Croyez-vous, sans cela, que j'irais m'exposer à recevoir quelque coup qui me ferait mal? pas si bête!

FUTET, *cherchant à se sauver.* Un moment, je suis bien votre serviteur.

LES JEUNES GENS, *le retenant.* Restez donc.

ERNEST, *aux officiers.* Ah! Messieurs! examinez ce coup-là. Je parie, en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche, et me retrouver en quarte.

THÉODORE. Je parie pour...

FUTET. Je ne parie pas.

JULES. Je parie contre. (*Bas, à Futet.*) Allez, allez toujours. La plaisanterie est divine : c'est délicieux!

FUTET. N'est-ce pas? n'est-ce pas? Diable, comme il y va! Je voudrais bien vous y voir, vous autres. C'est qu'un butor comme cela est capable de faire quelque sottise.

ERNEST, *à Futet.* Allons, en garde. Voulez-vous baisser un peu le collet de votre habit, s'il vous plaît, Monsieur?

FUTET. Pourquoi donc, Monsieur?

ERNEST. C'est pour l'oreille.

FUTET. Comment! pour l'oreille! Non, Monsieur, je ne le baisserai point. (*Ernest va à lui, et baisse le collet de son habit.*) Eh mais! dites donc, Monsieur, voulez-vous me laisser! Eh mais! c'est qu'à la fin .. voyez-vous... Eh mais!..

ERNEST. Vous ne voulez pas le baisser? eh bien! je vais percer le collet et l'oreille.

FUTET. Monsieur, Monsieur, réservez votre valeur pour une meilleure occasion.

ERNEST. Comment! une meilleure occasion! Où voulez-vous que je trouve jamais des oreilles comme les vôtres?

FUTET. Écoutez : le soufflet était de mon invention, je vous l'avais donné, je vous l'ôte : votre honneur est intact. Ainsi, rengainez. Mais c'est qu'il le croyait bonnement. Ah! ah! est-il bête!

ERNEST. Comment! c'était donc pour rire?

FUTET. Eh! sans doute.

ERNEST. Pour vous moquer de moi?

FUTET. Oui, oui.

ERNEST, *remettant son chapeau.* Alors je suis obligé de vous en demander satisfaction. Allons, l'épée à la main.

FUTET, *aux officiers.* Ah çà, quel enragé! Mais est-il bête! je vous le demande? (*A Ernest.*) Je vous déclare, Monsieur, que, dans un jour consacré au plaisir, je me fais un devoir de ne point me battre, et je ne me battrai pas un mardi gras; demain, si le cœur vous en dit. (*Bas, à Théodore.*) C'est décidé, il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge.

THÉODORE. Comment! vous voulez?..

FUTET. C'est une affaire qui devient la mienne. Justement voici ma femme.

ERNEST. Sa femme!

FUTET. Soyez à vos rôles. Ça va commencer.

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME FUTET.

MADAME FUTET.

AIR : *Oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle?
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc me le rendra?
Ah! dans le siècle où nous sommes,
A quoi donc sert la vertu!
Oui, notre sexe est perdu,
Tant qu'existeront les hommes.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle!
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc ici me le rendra?

FUTET. Heim! joue-t-elle son rôle!

MADAME FUTET. Est-il vrai que madame de Verseuil donne sa fille à un monsieur de Roufignac?

THÉODORE, *montrant Ernest.* Le voici lui-même.

MADAME FUTET. Ah! Dieu, c'est bien lui! c'est trop lui! Soutenez-moi, je vous prie.

ERNEST. Qu'est-ce qu'elle a donc?

MADAME FUTET, *se relevant.* Ce que j'ai? perfide! Tu ne me connais pas? après la promesse de mariage que tu m'as faite!

AIR : *Jeunes filles, jeunes garçons.*

C'est ta coupable trahison
Qui seule égara ma faiblesse.
Pour toi j'ai perdu ma jeunesse,
Pour toi j'ai perdu ma raison;
J'ai perdu, quelle école!
Le sort qui m'était dû :
J'ai perdu la vertu!

ERNEST.

Vous n'avez pas perdu
La parole.

THÉODORE. Comment, Monsieur! oser faire la cour à ma cousine lorsque vous avez déjà...

FUTET, *bas, à sa femme.* C'est bien, c'est bien. (*Haut.*) Le fait est que si vous avez déjà...

MADAME FUTET. Parle, perfide; oserais-tu le nier? et mon souvenir est-il banni de ta mémoire, après toutes les bontés que j'ai eues pour toi?

ERNEST. En effet. Serait-ce possible? Eh oui! je crois reconnaître...

FUTET, *à part.* Il reconnaît ma femme! c'est charmant! est-il bête! est-il bête!

ERNEST. C'est vrai; Madame a raison. Moi, d'abord, je ne mens jamais. Mais je vous ai si peu vue! Cette carriole était si obscure; et puis ça ne s'est pas passé comme vous le dites.

TOUS. Comment! comment!

ERNEST. J'aime mieux tout vous raconter; (*A Futet.*) et c'est vous que je prends pour juge. Il y a environ six mois...

MADAME FUTET. Monsieur...

ERNEST. Oui, oui, Madame, il y a six mois; j'allais à Melun.

FUTET. A Melun!..

ERNEST. Je me trouvai tête à tête, dans une petite carriole, avec une femme charmante, dont je ne pouvais pas distinguer les traits.

FUTET. Une carriole!

ERNEST. Je reconnais maintenant que c'est Madame.

FUTET. C'est Madame!

ERNEST. Je suis trop honnête homme pour ne pas le dire tout haut. Mais je vous demande si c'est ma faute. En carriole le sentiment va si vite.

FUTET, *à sa femme.* Morbleu! Madame...

ERNEST. Mais je n'ai rien promis; dites-le vous-même.

FUTET. Eh bien! avais-je tort d'être jaloux? (*A Ernest.*) Monsieur, ça ne se terminera pas ainsi.

ERNEST. Oh! moi, je n'ai pas de rancune.

FUTET. Je vous dis, Monsieur, que ça ne peut pas se terminer ainsi; et nous verrons...

ERNEST. Est-ce qu'il voudrait revenir à notre querelle de tout à l'heure? Eh bien! soit. En garde!

FUTET. Il ne s'agit pas de cela. Apprenez que Madame est mariée; qu'elle a un mari respectable.

ERNEST. C'est bien agréable pour lui!

MADAME FUTET, *à Ernest.* Mais, Monsieur... (*A son mari.*) Mais, mon ami...

FUTET. Fi, Madame!..

JULES, *à Ernest.* Cela n'empêche pas, Monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale, très-blâmable. Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé; il n'épousera pas mademoiselle Nina. Nous allons répandre partout son aventure.

THÉODORE. Oui, je vais la raconter à tout le monde; et voici ma cousine elle-même à qui nous allons tout apprendre.

—

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, NINA.

THÉODORE. Venez, ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait, et que le hasard vient heureusement de démasquer.

NINA. Je sais tout, j'avais vu Madame avant vous.

FUTET. Oui; mais vous ne savez pas...

NINA, *bas, à Futet.* C'est très-bien; tout va à merveille.

FUTET. Mais non, au contraire. Maudit Limousin! va...

NINA. J'espère, Monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure, vous ne songez plus à ma main?

FUTET. C'est ça, renvoyez-moi le provincial.

ERNEST. Ah! ah! qu'est-ce que ça fait? on a une inclination, et on se marie; ça n'y fait rien. Vous le savez bien, puisque vous m'épousez.

NINA. Comment! Monsieur?...

ERNEST. Eh, mon Dieu! je sais tout. Vous sentez bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations. On assure que vous avez distingué un M. Théodore, un fort joli garçon, que je ne connais pas: fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'aperçoit pas qu'on l'abuse.

THÉODORE. Monsieur...

NINA. Et qui a pu vous dire que je l'aimais?

ERNEST. On n'a point dit ça: c'est bien lui qui vous fait la cour; mais c'est un de ses amis, M. Jules, que vous aimez en secret.

THÉODORE, *furieux.* Eh bien! je m'en suis toujours douté.

ERNEST. Pardi! c'est connu: tout le monde vous le dira.

NINA. Quelle indignité!

JULES, *bas, à Théodore.* Je te jure, mon ami...

THEODORE. C'en est assez, Monsieur, et vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe.

JULES. Ecoute donc, comme il te plaira.

MADAME FUTET, Mais, Messieurs, de grâce...

FUTET, *vivement.* Taisez-vous, Madame.

AIR: *Cœur infidèle* (BLAISE ET BABET).

THÉODORE, *à Nina.*

Cœur trop léger!

FUTET, *à madame Futet.*

Femme volage,
Peux-tu me faire un tel outrage?

THÉODORE, FUTET.

Cœur volage!
Ne me parlez pas davantage.

THÉODORE, *à Jules.*

A demain.

FUTET, *à sa femme.*

Il n'est point d'excuse.

JULES, *à Théodore*

A demain, soit; je vous attends.

FUTET, *à part.*

Ce Limousin, dont je m'amuse,
S'amuserait à mes dépens!

ENSEMBLE.

FUTET, THÉODORE.

Cœur infidèle, etc.

TOUS LES OFFICIERS.

Dans le fond du cœur je partage
Un tel affront, un tel outrage.

MADAME FUTET, NINA.

Je n'entends rien à leur langage.
Cessons un pareil badinage;
Monsieur, après un tel outrage,
Ne me parlez pas davantage.

—

SCÈNE XIII.

NINA, ERNEST.

NINA. C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela. Oh! je m'en vengerai; et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST. Ma future est vraiment fort jolie, et a l'air de m'aimer beaucoup.

NINA. Eh bien, Monsieur, vous êtes content. Voilà tout le monde brouillé, et cela, grâce à vous.

ERNEST. Ah! dame! ils ont l'air fâché; mais pourquoi cela? moi, je n'en sais rien.

NINA. Comment! vous n'en savez rien! quand vous allez justement leur dire?.. (*A part.*) Au fait, il a si peu d'intelligence, qu'il ne se doute pas même... (*Haut.*) Dites-moi, monsieur de Roufignac, croyez-vous qu'un sot puisse épouser une demoiselle malgré elle?

ERNEST. Ah! ah! voyez-vous?

NINA. Répondez-moi donc.

ERNEST. Pardon, Mademoiselle, c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez.

NINA. Ecoutez: (*Le faisant reculer.*) je suis bonne, je suis naturellement douce; mais savez-vous que l'amour peut changer le caractère?

ERNEST. Oui, je le sais: c'est justement ce que je viens d'éprouver en vous voyant. Vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit; tranchons le mot, je suis un franc imbécile, sans éducation, sans talents, sans usage: eh bien! du moment où je vous ai aperçue, je ne sais quelle révolution soudaine s'est opérée en moi: il m'a semblé qu'un jour nouveau m'éclairait; de nouvelles idées se présentaient à mon imagination: et sans peine, sans efforts, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA. Quel langage!

ERNEST. Et qu'a-t-il donc de si étonnant? de tout temps l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges? Douteriez-vous de ses miracles? et qui, plus que vous, cependant, serait capable d'y faire croire?

AIR du vaudeville du *Piége.*

Ah! d'un semblable changement
Il faut vous en prendre à vous-même;
On devient bien vite éloquent
Lorsqu'on est près de ce qu'on aime.
Plus d'un amant fut interdit
Près de charmes comme les vôtres;
Et si vous me donnez l'esprit,
Vous l'avez fait perdre à bien d'autres.

NINA. Serait-ce une plaisanterie?

ERNEST. Qui, moi, plaisanter sur un pareil sujet? j'en suis incapable, et vous aussi, je le parierais. Et si notre mariage vous avait déplu, si quelques raisons secrètes s'étaient opposées à cette union, je suis sûr que vous m'en auriez averti; que, loin de me tourner en ridicule, vous auriez eu pour moi les égards, les procédés qu'on doit à un ami de son père: que loin de confier votre secret à une jeunesse imprudente, légère, qui peut vous compromettre, vous m'auriez tout avoué franchement, et vous vous seriez confiée à ma délicatesse. N'est-il pas vrai?

NINA. Monsieur...

ERNEST. Jugez donc de ce qui aurait pu arriver, si, en voyant un jeune homme simple, sans défiance, vous vous étiez fait un jeu de le tourmenter; si ce malheureux vous aimait réellement; si, à votre vue, il n'avait pu se défendre d'un sentiment fatal: si, trompé, désabusé, forcé de renoncer à vous, il emportait dans son cœur le trait qui l'a blessé, et qui doit peut-être le conduire au tombeau!

NINA. Grand Dieu!

ERNEST. Rassurez-vous; il faut espérer que cela n'ira pas jusque-là. Mais si ce n'est pas pour lui que je parle, que ce soit au moins pour vous. A quoi ne vous exposiez-vous pas en vous livrant ainsi? car enfin vous ne savez pas qui il est; vous ignorez son secret, et il possède le vôtre. Et, s'il profitait de ses avantages, quel parti n'en pourrait-il pas tirer dans une petite ville amie du bruit et du scandale?

NINA. Ah! Monsieur!..

ERNEST. Mais, heureusement, tout dépend de vous. Ma discrétion se réglera sur la vôtre. Vous aviez voulu m'intriguer un peu, je vous l'ai bien rendu: ma vengeance se bornera là. Surtout pas le mot à ces messieurs; je n'exige pas non plus que vous agissiez contre eux: restez neuvre, c'est tout ce que je vous demande. Je croirai avoir remporté une assez belle victoire en détachant de leur coalition l'alliée la plus redoutable.

NINA. Je reste stupéfaite, et je ne sais plus où j'en suis.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, *les apercevant.* Ah! comment! c'est vous, Monsieur? A la bonne heure; vous voilà bien déguisé. Vous avez bien trouvé le magasin. Mais ce n'est plus cela: il faudra encore changer. Si vous voyiez les autres, ils sont tout en noir.

NINA, *à Tiennette.* Comment! est-ce que tu connais Monsieur?

TIENNETTE. Sans doute; mais ne craignez rien: il est aussi du secret. Madame Futet a rassemblé les jeunes gens de la ville; ils s'habillent de ce côté: allez, allez, ils sont bien drôles, et nous allons bien rire. Vous ne savez pas, il paraît que ça allait mal; tous ces messieurs étaient brouillés, M. Futet les a raccommodés, et les a réunis tous contre l'ennemi commun. C'est comme ça qu'il parle. Mais il faut que M. Futet en veuille bien au prétendu, car il y met un zèle, une ardeur!..

ERNEST, *se mettant à une table; à part.* Ah, diable! (*Haut.*) Attends, je vais le seconder.

NINA. Mais je ne reviens pas de tout ce que je vois! et comment il se fait!..

ERNEST. Oh! vous en verrez bien d'autres.

TIENNETTE. Oh! oui, vous en verrez bien d'autres.

ERNEST, *à Tiennette.* Tiens, cette note au pâtissier, cette autre au glacier, ce billet au colonel, et cette bourse pour toi.

NINA. Mais, Monsieur?

ERNEST. Vous m'avez promis de rester neutre. (*A Tiennette.*) Le colonel est au château ; il faut trouver, à l'instant, quelqu'un pour lui porter ce billet.

TIENNETTE. Nous avons Jacques, le postillon.

ERNEST. C'est bon. Passe à la poste.

TIENNETTE. Oh ! ce n'est pas là qu'on le trouvera : c'est au cabaret du coin, ou chez l'orangère en face. Oh ! ça ne sera pas long. A propos, le prétendu est-il venu ici ? l'avez-vous vu? est-il bien drôle?

ERNEST. Oui, oui ; mais dépêche-toi.

TIENNETTE, *courant.* Votre servante, Monsieur. (*Elle sort.*)

—

SCÈNE XV.

NINA, ERNEST.

NINA. Que dit-elle? le prétendu est-il venu? Est-ce que vous n'êtes pas monsieur de Roufignac? Au nom du ciel! qui êtes-vous, décidément?

ERNEST. Le plus dévoué de vos serviteurs. Vous saurez tout dans un instant, pourvu que vous gardiez le silence avec ces messieurs.

NINA. Ah ! je vous le promets.

ERNEST, *lui présentant la main.* Me sera-t-il permis de vous reconduire jusqu'à votre appartement?

NINA. Vous vous méfiez de moi !

ERNEST. Non ; mais je veux vous éloigner du théâtre de la guerre. (*Il la reconduit jusqu'à la porte, et la salue.*)

—

SCÈNE XVI.

ERNEST, *seul.* Bon? voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que, malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups; heureusement, mes renforts vont arriver. N'importe, tenons-nous sur nos gardes, et courons faire en sorte...

—

SCÈNE XVII.

ERNEST, FUTET, DROLICHON, *en robe de médecin.*

FUTET, *arrêtant Ernest.* Non pas ; halte-là. (*Bas.*) Allons, Drolichon, à votre rôle, mon ami.

ERNEST, *se dégageant et voulant s'échapper.* Qu'est-ce que cela veut-dire?

DROLICHON, *l'arrêtant de l'autre côté.* Vous n'irez pas plus loin.

FUTET. D'après les inquiétudes qu'on a conçues pour votre santé, votre beau-père et votre nouvelle famille nous envoient vers vous.

DROLICHON. Vous nous êtes recommandé.

FUTET. Et vous ne sortirez de nos mains que radicalement guéri.

DROLICHON. Radicalement guéri.

ERNEST, *à part.* Ah ! j'y suis. Les médecins... C'est ça, la scène obligée. Sans doute les apothicaires ne sont pas loin. Allons, je n'éviterai pas la promenade.

FUTET. Voilà un pouls qui n'est pas bon.

DROLICHON. Voilà un pouls qui n'est pas bon.

ERNEST. Je crois déjà les entendre, et je vois d'ici l'arme fatale ! Morbleu!

DROLICHON. Cet homme n'est pas bien.

ERNEST. Non, c'est vrai. (*A part.*) Quelle idée! (*Haut.*) Ça commence même à m'inquiéter, et je ne serai pas fâché de vous consulter, car la fatigue du voyage... Il y a pourtant déjà huit jours. (*Faisant la grimace.*) Ahi!.. Mais ils disent comme ça que le neuvième... Ahi!

FUTET. Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

ERNEST, *faisant la grimace.* Maudit animal !

DROLICHON. Comment ?

ERNEST. Non, ce n'est pas à vous que j'en veux : c'est à un petit chien, pas plus haut que cela, qui, il y a quelques jours, s'attacha à mes jambes, et me mordit avec une affection toute particulière.

FUTET ET DROLICHON. Un chien!

ERNEST. Je sais bien qu'ils voulaient tous me faire accroire qu'il était enragé. Ah bien ! oui, pas si bête.

FUTET, *reculant.* Enragé!

ERNEST, *le retenant.* Vous sentez bien que ça n'est pas vrai ; mais vous allez toujours me faire une petite ordonnance de précaution.

FUTET ET DROLICHON. Ah, mon Dieu!

ERNEST, *les retenant.* Oh! vous ne me quitterez pas; et je veux que vous me voyiez, parce que depuis quelque temps j'éprouve de moments à autres certaines émotions : mes yeux s'enflamment, mes nerfs se contractent. Eh bien! qu'est-ce que je sens donc? (*Il fait plusieurs contorsions.*) Je crois que cela me prend.

FUTET. Grand Dieu !

DROLICHON. Nous sommes perdus! (*Ernest marche d'un air furieux.*)

FUTET, *appelant.* Au secours! à moi, Messieurs! il est enragé.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; THÉODORE, JULES, LÉON, *en médecins, et tous les autres jeunes gens en apothicaires entrent aux cris de Futet et de Drolichon. On entend au même instant battre le tambour et sonner le boute-selle. Chacun reste étonné.*

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, LE COLONEL.

LE COLONEL, *entrant.* Eh bien! Messieurs, sommes-nous prêts? Le général va bientôt arriver, et je... (*Apercevant les officiers déguisés.*) Corbleu! que veut dire cette plaisanterie?

TOUS.

AIR : *Courons aux Prés Saint-Gervais.*

Colonel, vous l'avez vu?
Au devoir nous devons nous rendre;
Mais chacun est retenu
Par un revers inattendu.

LE COLONEL.

Que veut dire ce mystère
Et ces armes-là? Corbleu?
Est-ce donc là la manière
D'aller au feu?

TOUS.

Colonel, vous l'avez vu? etc.

FUTET. Oui, colonel, quand vous saurez que Monsieur est enragé.

LE COLONEL. A l'autre...

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, TIENNETTE.

TIENNETTE, *accourant, sans voir le colonel.* Monsieur les voilà! les voilà!

FUTET. Qui donc?

TIENNETTE. Eh bien! les pâtissiers, les traiteurs, les glaciers, les limonadiers! que sais-je. Tout ce que ce monsieur qui est si farce a commandé pour le repas que ces messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS. Comment! le repas?

TIENNETTE, *à Ernest.* Jacques a remis à monsieur le colonel la lettre que vous m'aviez donnée pour lui.

LE COLONEL, *à part.* Ma lettre, serait-ce celle?..

TIENNETTE. Ah, mon Dieu! le voilà!

LE COLONEL. Ah çà! m'expliquera-t-on ce que signifie tout ceci? Qui diable êtes-vous, monsieur l'enragé, qui faites venir des pâtissiers, des traiteurs; qui m'annoncez des revues d'un général qui heureusement n'arrive pas, et qui enfin rendez muet et tranquille un régiment de démons, que j'ai l'honneur de commander?

ERNEST. Mon colonel, je suis un de ces pauvres provinciaux sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir : dans ce moment-ci, ces messieurs s'amusaient à mes dépens.

LE COLONEL. Eh bien! je ne m'en serais pas douté.

ERNEST. Demandez plutôt à Mademoiselle (*Voyant Nina qui arrive.*) qui, mieux que personne, vous dira qui je suis.

NINA. Qui, moi? je craindrais trop de me tromper. C'est Tiennette seule qui vous connaît.

TIENNETTE. Point du tout. C'est un jeune homme de Paris : c'est un ami de ces messieurs.

FUTET. A d'autres : c'est le diable!

ERNEST. Pas tout à fait, et puisqu'il faut vous le dire...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mon père et vous, d'un heureux mariage,
Aviez conçu l'espoir flatteur,
Mais j'aurai fait un long voyage
(*Montrant Théodore et Nina.*)
Pour assister à leur bonheur.
Oui, j'aime mieux en homme sage,
De ces messieurs pour éviter les traits,
Les divertir avant le mariage
Que de les amuser après.

LE COLONEL, *aux officiers.* Messieurs, une pareille plaisanterie...

ERNEST. Est bien permise, colonel : je suis militaire comme ces messieurs. A ce titre, s'il veulent bien me pardonner de ne point m'être laissé attraper, la belle Nina d'avoir voulu un instant troubler son bonheur, monsieur Futet d'avoir un peu alarmé sa jalousie, vous, colonel, d'avoir interrompu un déjeuner de corps, que le dîner de ces messieurs va remplacer, nous n'aurons rien à nous reprocher.

FUTET. Comment! la carriole de Melun?

ERNEST. Je ne vais jamais en carriole.

DROLICHON. Et le petit chien, pas plus haut que cela?

ERNEST. Il court encore.

FUTET. Eh quoi, ma femme!..

MADAME FUTET. Pouvais-tu douter de moi? (*A part, regardant Ernest.*) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

ERNEST. Ah! nous avons aussi à Limoges quelques plaisanteries pour les jours gras, et si ces messieurs veulent bien m'accorder leur amitié...

TOUS. Monsieur...

ERNEST. S'ils me jugent digne de m'associer à eux, nous chercherons, ensemble, quelques bons tours pour passer gaiement le carnaval.

VAUDEVILLE.

AIR : *Que Pantin,* etc.

Célébrons le carnaval,
Le délire
Qu'il inspire;
Célébrons le carnaval :
Des plaisirs c'est le signal.

MADAME FUTET.

AIR : *Un soir que, sous son ombrage.*

Pauvres humains, dans la vie,
Qu'on vous joue, hélas! de tours :
La fortune, la folie,
Et plus encor les amours.
En vain, d'avance on se vante
Qu'un minois se présente,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

JULES.

L'amour nous ravit les belles;
Bientôt l'hymen nous les rend;
Car l'hymen est auprès d'elles
Notre allié le plus grand.
Chacun, dans l'espoir précoce,
D'un succès anticipé,
Peut dire à chaque noce,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

TIENNETTE.

Quand j'étais petite fille,
L's amants n' songealent pas à moi;
J' devins un peu plus gentille :
L'un d'eux me lorgna, je croi.
Maintenant rien ne m'échappe.
D' moi plus d'un est occupé.
A chaque grâce que j'attrape,
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

ERNEST.

De tout ce qui m'environne
A quoi bon m'inquiéter?
Les ans que le ciel me donne,
Je les prends sans compter.
Des jours qui forment ma vie,
Bien loin de m'être occupé,
Chaque soir je m'écrie :
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

FUTET.

Dès qu'on parle ou qu'on dispute,
Pour échauffer je suis là.
Hier, dans une dispute,
Certain sot m'apostropha,
Mais voyez le bon apôtre,
Ce coup dont il m'a frappé,
Il était pour un autre.
(*Se frottant les mains.*)
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

NINA, *au public.*

A la critique on échappe
Dans ces jours où tout est bien.
Si la pièce est une attrape,
Silence! n'en dites rien,
Pour que tout Paris s'avise,
Comme vous, n'être attrapé
Et qu'à chacun l'on dise :
Encore un d'attrapé.
Célébrons, etc.

BELENFANT. Il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous donne une poignée de main.

LA DEMOISELLE ET LA DAME

OU

AVANT ET APRÈS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 11 mars 1822.

EN SOCIÉTÉ AVEC MM. DUPIN ET DE COURCY.

Personnages.

SÉBASTIEN, marchand mercier.
DROGUIGNARD, son ami, ex-employé à la mairie.
ADÉLAIDE, sa future.
MADAME GIRAUD, mère d'Adélaïde.
BELENFANT, jeune cuirassier, cousin d'Adélaïde.

La scène se passe à la barrière du Maine.

Le théâtre représente les environs de la barrière du Maine. Sur le deuxième plan, à gauche du spectateur, la maison du restaurateur *Bernard*, portant pour enseigne : *Les Quatre Fils Aimon*. Au fond, le mur de séparation entre la ville et la campagne. On voit en dedans de la barrière plusieurs enseignes de traiteurs et marchands de vin.

SCÈNE PREMIÈRE.

DROGUIGNARD, *donnant son sac de nuit à un commissionnaire, qui se tient à l'entrée de la barrière.* Porte cela rue d'Enfer, n° 24, chez M. Droguignard; tu demanderas Marguerite. Heureusement tous mes voyages sont terminés, et j'en ai pour longtemps. Après un mois d'absence, me voilà donc de retour dans mon quartier et dans ma patrie. Je dis ma patrie, car tout ce qui passe la barrière est pour moi pays étranger; toute la France est dans Paris, et tout Paris dans le douzième arrondissement, où j'ai eu

l'honneur d'être fonctionnaire... M. Droguignard, ex-employé à la mairie : tout le monde connaît ça. Voilà bien Paris comme je l'ai laissé : le restaurant de M. Bernard, *aux Quatre Fils Aimon*, qui me paraît aujourd'hui en pleine activité; les boulevards neufs, le Luxembourg à droite.

Air de *Partie carrée*.

Dans ce jardin chaque jour me ramène,
Et j'y puis bien prendre intérêt, je crois;
J'y suis vraiment comme dans mon domaine,
Le Luxembourg, en un mot, est à moi.
Des promeneurs je suis le plus tenace,
Matin et soir j'y suis posté,
Jusqu'au moment où le tambour me chasse
De ma propriété.

Je vais d'abord passer chez ce pauvre Sébastien, mon pupille, mon élève; il doit être bien triste depuis mon départ. Hein! quel est ce bruit? (*On entend un grand bruit dans l'intérieur du restaurant.*)

—

SCÈNE II.

DROGUIGNARD; SÉBASTIEN, *en grand costume*.

SÉBASTIEN, *à la cantonade*. Mettez le poulet à la tartare, et n'oubliez pas les crêpes, parce qu'elle les aime beaucoup.

DROGUIGNARD. En croirai-je mes yeux? Sébastien lui-même!

SÉBASTIEN, *l'apercevant*. Ah! mon Dieu, c'est mon ami Droguignard. Comment diable est-il à Paris?

DROGUIGNARD. Tu ne m'attendais pas, j'en suis sûr.

SÉBASTIEN. Non, certainement.

DROGUIGNARD. Je n'avais pas voulu te prévenir pour te surprendre.

SÉBASTIEN. En effet, tu m'as surpris d'une manière bien... bien agréable.

DROGUIGNARD. Ah çà! dis-moi, qu'est-ce que tu as fait depuis mon départ pour Orléans? Car tu sais que moi, je te demande compte de tout.

SÉBASTIEN. Oui, c'est une habitude que tu as prise.

DROGUIGNARD. C'est plus fort que moi. A la mort de ton père, mon vieil ami, n'étais-tu pas exposé à tous les dangers et à toutes les séductions? Une fortune superbe, trois mille livres de rentes et un fonds de mercier bien achalandé... où tout cela en serait-il sans moi, sans la tutelle de l'amitié?

SÉBASTIEN. Je ne dis pas le contraire, et mon père avait raison d'avoir confiance en toi.

DROGUIGNARD. Je le crois bien : ce cher ami! Sais-tu que pendant trente-cinq ans de sa vie nous avons dîné ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez moi, plus souvent chez lui. Voilà des amitiés solides. Heureusement que la nôtre commence de même, et nous ne nous quitterons jamais, n'est-il pas vrai? Toujours amis, toujours garçons; car, vois-tu bien, il n'y a que cela de bon dans le monde. De sa nature, l'amitié est célibataire; car dès qu'une femme entre dans un ménage, c'est fini : les amis du mari ont toujours tort, et ceux de la femme ont toujours raison; mais nous causerons de cela à loisir. Quel est ce repas où tu es invité, et qui a lieu chez Bernard? Est-ce une fête, un repas de corps?

SÉBASTIEN, *hésitant*. Non, non; c'est une noce : toute la famille va se rassembler chez le traiteur, pendant que la mariée et les témoins vont aller à la municipalité du douzième.

DROGUIGNARD. Ah! c'est quelqu'un du quartier qui se marie. Allons, un imbécile de plus. Et quel est son nom?

SÉBASTIEN. Si je te le dis, tu vas te fâcher; c'est...

DROGUIGNARD. Eh bien! c'est?

SÉBASTIEN. C'est moi.

DROGUIGNARD. Comment! c'est toi?

Air de *Lantara*.

Sans moi prendre un parti semblable,
Dieux! voilà donc le prix de tous mes soins!
C'est affreux, c'est abominable!

SÉBASTIEN.

De lui je n'attendais pas moins,
Il va crier pendant une heure au moins.

DROGUIGNARD.

Ne sais-tu pas l'amitié qui m'enflamme?

SÉBASTIEN.

Tu m'aimes trop et ton zèle est trop grand;
Aussi, mon cher, j'ai voulu prendre femme;
Pour être aimé modérément.

Aussi, pourquoi es-tu revenu? Nous qui avions presse tout cela, pour que ce fût fini avant ton retour.

DROGUIGNARD. Et cet empressement-là même ne devait-il pas te donner des doutes? On craignait mes conseils et mon expérience.

SÉBASTIEN. Tu me dis cela pour m'effrayer, parce que tu ne veux pas que je me marie. Voilà cinq ou six ans que tu m'en empêches, et cependant il est temps d'y songer.

DROGUIGNARD. Moi! m'y suis-je jamais opposé? Je t'ai dit seulement : Trouve une femme jolie, spirituelle, modeste, riche, sage, économe et fidèle, et je serai le premier à t'engager à te marier; sans cela, serviteur.

SÉBASTIEN. Eh bien! mon ami, si ce n'est que ce'a, rassure-toi. J'ai trouvé justement ce qu'il te faut : mademoiselle Adélaïde Giraud.

DROGUIGNARD. Comment! la fille de cet ancien bonnetier?

SÉBASTIEN. Elle-même; un âge raisonnable; une jolie fortune.

DROGUIGNARD. Je ne dis pas non; mais je les connais à merveille et depuis longtemps : la mère est méchante, bavarde, la plus mauvaise langue du quartier.

SÉBASTIEN. Oui, mais je n'épouse pas la mère.

DROGUIGNARD. J'entends bien. A telles enseignes que le mari est mort de chagrin.

SÉBASTIEN. A la bonne heure, mais je n'épouse pas...

DROGUIGNARD. J'entends bien; mais la fille, s'il m'en souvient, avait autrefois le caractère le plus violent, le plus emporté...

SÉBASTIEN. Autrefois, c'est vrai; mais à présent, c'est la bonté, la douceur même, et une candeur, une ingénuité... c'est étonnant comme elle a changé depuis quelques années. Demande à tous ses parents, ils te le diront comme moi.

DROGUIGNARD. C'est cela, nous y voilà! Dieux! ai-je bien fait d'arriver! Ecoute-moi, Sébastien, n'as-tu jamais remarqué la manière dont les mamans parlent de leurs petites filles, quand elles ont dix à douze ans? Elles ne les ménagent en rien, ne dissimulent aucun défaut : « Ah! que cette enfant-là est insupportable! « qu'elle nous cause de chagrin, à son père et à moi! « Comme elle est méchante! comme elle est colère! » Peu à peu on commence à garder le silence; bientôt on dit tout haut en société que cette enfant-là n'est plus reconnaissable, qu'elle est bonne, qu'elle est douce; plus tard c'est une merveille, une perfection.

Qu'est-ce que cela prouve? qu'elle est changée? Non. Cela veut dire que la fille a dix-huit ans, qu'il est temps de l'établir, et que la mère demande un mari.

SÉBASTIEN. Voilà que tu commences à me faire peur, parce que je l'aime, vois-tu bien; elle m'aime aussi, j'en suis sûr. Et si ce mariage-là allait manquer... Ah! mon Dieu! mon Dieu! tu avais bien besoin de me dire tout cela, et voilà que je ne sais plus que faire.

DROGUIGNARD. Il en est temps encore; réfléchis, je t'en conjure; tu sens bien que c'est dans ton intérêt.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Oui, pour toi seul ma tendresse est craintive;
Je serai, mon pauvre garçon,
N'importe, hélas! ce qu'il arrive,
Toujours l'ami de la maison.
C'est pour ton bien que je te blâme;
Et s'il le faut, quand tout sera fini,
Autant que toi, moi, j'aimerai ta femme;

SÉBASTIEN.

Ah! je retrouve mon ami.

Oui, mon ami, oui, je t'en prie, ne me quitte pas; quand tu n'es pas là, je ne fais que des sottises. Hier, j'étais seul, j'ai été au spectacle, et un militaire m'a cherché querelle.

DROGUIGNARD. Tu lui as répondu?

SÉBASTIEN. Il le fallait bien, on me regardait. Je lui ai indiqué ce matin pour rendez-vous la barrière de Vincennes.

DROGUIGNARD. Imprudent ami!

SÉBASTIEN. Ecoute donc, mon ami; comme mon intention est de rester toute la journée dans les environs de la barrière d'Enfer...

DROGUIGNARD. A la bonne heure.

SÉBASTIEN. Tu sens bien que je n'en ai pas parlé à ma future, ni à sa mère. Mais les voici. Plus je la regarde, et moins je peux croire...

DROGUIGNARD. Songe à ce que je t'ai dit, Sébastien.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GIRAUD, ADÉLAIDE.

MADAME GIRAUD. Concevez-vous rien de pareil à ce qui nous arrive? (*Apercevant Droguignard.*) Eh mais! c'est monsieur Droguignard; je n'avais pas eu le plaisir de l'apercevoir. Vous voilà de retour dans ce pays? (*A Adélaïde.*) Saluez donc, ma fille. (*Adélaïde salue très-bas et les yeux baissés.*)

SÉBASTIEN, *bas, à Droguignard.* Hein? quel air modeste!

MADAME GIRAUD. Je le disais hier à Adélaïde : Mon Dieu! quel dommage que M. Droguignard ne soit pas à Paris? M. Sébastien va se marier, et il ne sera pas témoin du bonheur de son jeune ami : c'était là notre seul regret, n'est-ce pas, Adélaïde?

ADÉLAIDE. Ah! oui.

SÉBASTIEN. Tu vois comme elles sont bonnes.

MADAME GIRAUD. Je me rappelle qu'autrefois monsieur Droguignard venait souvent chez nous : c'était un habitué de notre petite maison de la place Saint-Michel; mais voilà comme on se perd de vue; il y a au moins dix-huit mois que vous n'avez dîné chez nous, n'est-ce pas?

DROGUIGNARD. Il y a six ans et demi, Madame. J'ai là-dessus une mémoire excessivement locale. La dernière fois que nous nous vîmes, c'était le jour de cette grande querelle que vous eûtes avec votre mari.

MADAME GIRAUD. Vous croyez?

DROGUIGNARD. Une dispute affreuse; je me le rappelle parfaitement.

MADAME GIRAUD. Je le crois bien, c'était un événement assez extraordinaire et assez rare pour laisser des souvenirs; mais ne parlons pas de cela, je vous prie; ce n'est pas pour moi, mais à cause de ma fille. Tout ce qui a rapport à son père...

ADÉLAIDE, *avec tristesse.* Ah! oui.

SÉBASTIEN, *bas.* Tu le vois, de la modestie, de la sensibilité. (*Haut.*) De quelle contrariété parliez-vous donc en entrant?

MADAME GIRAUD.

AIR du *Ménage de garçon.*

Jugez quel embarras j'éprouve;
A la mairie on veut d'abord
Un acte de décès qui prouve
Comme quoi mon mari est mort.

SÉBASTIEN.

Quoi! vous ne l'aviez pas, Madame?

MADAME GIRAUD.

Désormais, je veux m'en pourvoir;
Ce sont des papiers qu'une femme
Est toujours bien aise d'avoir.

SÉBASTIEN. Eh bien! ma belle-mère, rassurez-vous; voilà mon ami Droguignard qui a été autrefois employé à la mairie, qui y a conservé des relations, et qui peut nous faire délivrer promptement l'expédition dont nous avons besoin.

DROGUIGNARD. Comment! tu veux que ce soit moi?

SÉBASTIEN. Oui, je t'en prie; tu feras plaisir à ces dames; vas-y avant nous. D'abord nous n'y entendons rien; tandis que toi, les mariages, c'est ton état, c'est ta partie.

DROGUIGNARD. Tu l'exiges, Sébastien? une fois, deux fois...

SÉBASTIEN. Dis tout de suite trois, et vas-y.

DROGUIGNARD. J'y vais. (*A part.*) Allons, Droguignard, souviens-toi que tu es l'ami de la famille : c'est un malheureux qu'il faut arracher malgré lui au précipice conjugal. (*Il sort.*)

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DROGUIGNARD.

SÉBASTIEN. Tu reviendras tout de suite, n'est-ce pas, mon ami? (*A part.*) C'est drôle, il s'en va avec un air mystérieux; c'est égal, il a raison; je veux agir avec prudence, et savoir par moi-même à quoi m'en tenir. (*Haut.*) Dites-moi, ma belle-mère, est-ce que je ne pourrais pas être seul un instant avec ma future?

MADAME GIRAUD. Mon Dieu! je ne demanderais pas mieux; mais c'est que cette idée-là va effrayer ma fille : si vous saviez comme elle a été élevée!

SÉBASTIEN. N'importe; moi, je suis le marié, et je désirerais...

MADAME GIRAUD. Je vous obéis, mon gendre, je vous obéis.

ADÉLAIDE. Comment! vous vous en allez?

MADAME GIRAUD. Oui, ma fille, je vous laisse avec votre mari; il le veut, c'est vous dire assez que ce doit être votre volonté et la mienne, et je n'ai pas besoin de vous rappeler en cette circonstance les principes (*Appuyant sur le mot.*) et les recommandations que je n'ai jamais cessé de vous donner. (*Elle sort en faisant à Sébastien une grande révérence.*)

SCÈNE V.

SÉBASTIEN, ADÉLAIDE.

SÉBASTIEN, *à part, après un moment de silence.* C'est singulier! voilà que je ne sais pas trop que lui dire. (*Haut.*) Adélaïde, est-ce que cela vous contrarie de rester seule avec moi?

ADÉLAIDE, *après avoir hésité.* Oh non; mais je vous prie, Monsieur, de ne pas m'appeler ainsi Adélaïde, tout court; cela me semble trop libre.

SÉBASTIEN. Il me semble cependant, Mademoiselle, que quand on aime les gens... Mais c'est que peut-être vous ne m'aimez pas? O dieux! elle hésite.

ADÉLAIDE. Je ne peux pas vous répondre là-dessus, Monsieur, puisque maman n'est pas là; mais je sais bien la peur que j'ai eue quand on a dit que vous alliez épouser mademoiselle Gervais, la fille du marchand de draps.

SÉBASTIEN. Comment! même à cette époque-là, vous aviez déjà daigné vous occuper de moi?

ADÉLAIDE. Sans doute; depuis la veille de Noël, le jour où vous êtes venu dans la boutique.

SÉBASTIEN. C'est vrai; c'est la première fois que je suis allé chez vous : j'y entrais pour acheter...

ADÉLAIDE. Une paire de bas de Rouen, première qualité, coton en quatre fils et cinq au talon : c'est moi qui vous l'ai vendue. Allez, quoique maman dise que je suis une sotte, et que je n'ai pas de mémoire, il est des choses qu'on n'oublie pas.

SÉBASTIEN. Comment! il serait possible!.. De sorte que quand on vous a proposé ce mariage ..

ADÉLAIDE. J'ai accepté tout de suite, tout de suite; mais j'ai peut-être eu tort de vous dire cela.

SÉBASTIEN. Au contraire, parce que cela me prouve que nous ferons bon ménage.

ADÉLAIDE. Je tâcherai, du moins; car, voyez-vous, Monsieur, sans qu'il y paraisse, moi, je raisonne quelquefois, et je sais bien ce que je me promettais lorsque je pensais à mon mariage.

SÉBASTIEN. Ah! vous y pensiez?

ADÉLAIDE. Tous les jours.

AIR : *Ah! si Madame me voyait* (de ROMAGNÉSI).

C'est à vous seul à commander;
Mon seul but sera de vous plaire.
Quand la modiste ou la lingère
Viendra pour se faire solder,
S'il s'agit d'une robe nouvelle,
Ou de quelque bonnet garni,
Je lui dirai : Mademoiselle,
Ah! demandez à mon mari.

DEUXIÈME COUPLET.

Vos désirs seront tous mes vœux,
Car je serai docile et sage;
Et si, dans notre voisinage,
Il survenait quelque amoureux;
S'il disait que son cœur soupire,
Et qu'il veut être mon ami,
Moi, je saurais toujours lui dire :
Ah! demandez à mon mari.

SÉBASTIEN. Quelle candeur! mais dites-moi, Adélaïde, vous me parlez là d'amoureux, est-ce que par hasard il y aurait déjà eu des personnes qui vous auraient dit qu'elles vous aimaient?

ADÉLAIDE. Oh! oui.

SÉBASTIEN. Et qui donc, s'il vous plaît?

ADÉLAIDE. Mon petit cousin, M. Belenfant.

SÉBASTIEN. Ah! M. Belenfant s'est permis...

ADÉLAIDE. Sans doute : il voulait aussi m'épouser; mais moi je ne voulais pas, parce qu'il avait des manières et un très-mauvais ton, mon petit cousin : il voulait toujours me prendre la main pour l'embrasser, et cela ne me convenait pas.

SÉBASTIEN. De sorte que vous l'avez refusé.

ADÉLAIDE. Certainement. Vous ne vous en douteriez pas; mais moi j'ai du caractère.

SÉBASTIEN. Vraiment!

ADÉLAIDE. Tellement que quand j'étais petite, j'étais très-colère, et même quelquefois encore.

SÉBASTIEN. Allons donc, ce n'est pas possible.

ADÉLAIDE. Ah! vous le verrez; il ne faut pas croire, Monsieur, que je sois parfaite.

SÉBASTIEN, *à part.* Et Droguignard qui leur supposait des intentions... Quelle naïveté! quelle franchise!

ADÉLAIDE.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

(Final du premier acte de *la Somnambule.*)

Tenez-vous, je vous en supplie,
Voilà quelqu'un, c'est imprudent.

—

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD.

(*Suite de l'air.*)

Eh bien! qu'en dis-tu, maintenant?

SÉBASTIEN.

Plus que jamais je suis content.

DROGUIGNARD.

Tu le veux donc?

SÉBASTIEN.

Oui, je t'en prie.
Vois sa grâce, sa modestie.
Du ciel je suis favorisé.
Tout est-il prêt à la mairie?

DROGUIGNARD.

Suis-moi, j'ai tout disposé.

SÉBASTIEN ET ADELAIDE, *ensemble.*

Ah! combien mon âme est ravie!
Pour moi quelle félicité!
Que de grâces, que de beauté!
C'est le plus beau jour de ma vie,
Puisque je perds ma liberté.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GIRAUD, PARENTS.

(*Suite du final.*)

MADAME GIRAUD.

Allons donc, ma fille et mon gendre,
On va sans doute nous attendre.
Partons.

DROGUIGNARD.

Grâce à mes soins,
Tout est prêt, jusqu'aux témoins.

MADAME GIRAUD.

Toute ma crainte est oubliée;
Enfin, enfin, elle est donc mariée.

TOUS.

Ah! combien mon âme est ravie!
Ah! que mon cœur est enchanté!
C'est le plus beau jour de { leur / ma } vie,
Puisque je perds ma liberté,
Puisqu'ils perdent la liberté.

(*Ils sortent.*)

—

SCÈNE VIII.

BELENFANT, *entrant par le côté gauche; il a son sabre sous le bras, il est en uniforme de cuirassier.*

BELENFANT, *lisant l'inscription qui est sur le poteau du fond.* Barrière, barrière du Maine. Allons, Belen-

fant, mon ami, il me semble que ce doit être ici le lieu du rendez-vous. La vérité est que je ne sais pas au juste. Je me suis bien rappelé ce matin que je devais me battre, parce que ces choses-là, ça ne s'oublie pas : mais le reste, milzieux! Ce blanc-bec avec qui j'ai eu une dispute hier au spectacle m'a crié, au moment où on nous séparait : Monsieur, à demain, à la barrière de... et cætera; ça finit en aine; voilà tout ce que je me rappelle... barrière de Touraine, barrière de Vincennes, barrière du Maine; ce doit être celle-là, d'autant que c'est la seule où on vende de bon vin. (*Regardant son sabre.*) Allons, notre frère, au repos, en attendant le moment de l'exercice. (*Il regarde autour de lui.*) Je ne vois personne. Il est vrai que quand il serait là, je ne reconnaîtrais guère le camarade. C'est drôle l'effet que produit sur moi le vin de la comète, ça me brouille toutes les physionomies.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Dès que j'ai bu quelque rasade
De ce diable de petit vin,
J' crois que je prendrais à la parade
Mon chef de file pour un pékin.
Je confonds la blonde et la brune,
La têt' me tourne, enfin je suis
Comm' tous les gens qui font fortune,
Je ne r'connais plus mes amis.

Je sens bien que cela me fait du tort dans la société, et que ça m'empêche d'y être aussi bien reçu que mes avantages personnels et physiques pourraient le permettre, mais j'ai promis à madame Giraud, ma tante, de vivre désormais comme un Céladon. C'est le seul moyen de plaire à ma cousine Adélaïde qui fait la mijaurée, et je ne sais pas pourquoi, parce qu'enfin, un militaire, ça vous a toujours quelque chose de flatteur pour une jeunesse.

—

SCÈNE IX.

BELENFANT, MADAME GIRAUD.

MADAME GIRAUD. Grâce au ciel, tout est fini, et voilà ma fille mariée, sans que désormais aucun obstacle...

BELENFANT, *l'apercevant.* Le diable m'emporte, c'est ma respectable tante.

MADAME GIRAUD. Ah! mon Dieu, c'est mon mauvais sujet de neveu!

BELENFANT. Entendez-vous la nature qui parle?

MADAME GIRAUD. Comment! ton régiment n'est plus à Versailles?

BELENFANT. Arrivé d'hier à Paris, et j'aurais été vous voir, sans quelques préliminaires indispensables. Un repas de corps, qui est cause que ce matin je suis sorti pour prendre l'air; mais sufficit, le reste sont des détails oiseux et incohérents dont il est inutile de vous faire la relation.

MADAME GIRAUD. Eh bien! mon garçon, ne te gêne pas, continue ta promenade; moi, d'abord, je suis ici en société.

BELENFANT. Je comprends; vous avez peur que je ne fasse du tort à la parenté.

MADAME GIRAUD. Mais, jusqu'à présent tu ne lui as pas fait grand honneur.

BELENFANT. C'est ce qui vous trompe; j'ai toujours soutenu l'honneur de la famille, excepté dans les moments où je ne pouvais pas me soutenir moi-même, et alors on ne pouvait pas exiger... Mais aujourd'hui, c'est différent, je suis à jeun, tenue décente, et j'en veux profiter pour me produire.

MADAME GIRAUD. Ah! mon Dieu, quelle opinion cela va donner de la famille! Écoutez-moi, Belenfant, j'ai une confidence à vous faire : votre cousine Adélaïde se marie aujourd'hui.

BELENFANT. J'en suis enchanté, une noce, des violons, un repas. J'en suis, n'est-ce pas, ma tante?

MADAME GIRAUD. Un instant; vous sentez bien que, dans une pareille société, il faut un ton, une décence...

BELENFANT. C'est mon fort, et si mon fort, que je passe pour un fat au régiment. Ah! ma cousine Adélaïde se marie. Vous vous rappelez que, dans les temps, j'ai eu des idées; mais nous autres militaires n'avons point l'habitude de nous marier... indéfiniment, et puisqu'un autre prend ce soin... cela me fait un bon parent de plus, une bonne maison, où je serai reçu... Touchez là, ma tante, je donne mon consentement, et je vous prie de me présenter au cousin.

MADAME GIRAUD. A la bonne heure; le voici justement. Ah çà! Belenfant...

BELENFANT. Vous pouvez-t-êt' tranquille, quant à la tenue...

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, SÉBASTIEN, ADÉLAIDE, DROGUIGNARD, GENS DE LA NOCE.

CHŒUR.

Oui, célébrons l'hyménée
Dont ils ont forme les nœuds
Tous les deux :
Cette chaîne fortunée
Va les rendre à jamais heureux.

BELENFANT.

J' vas danser d' la bell' manière;
Ma tant', quoiqu'on ne soit pas,
Ici-bas,
Dans la caval'ri' légère,
Ça n'empêch' pas les entrechats.

CHŒUR.

Oui, célébrons, etc.

ADÉLAIDE, *conduite par Sébastien, va embrasser madame Giraud.* Ah! ma mère.

MADAME GIRAUD, *s'essuyant les yeux.* Eh bien! mon Adélaïde, comment cela va-t-il?

ADÉLAIDE. A merveille, maman. (*Bas.*) Excepté ce monsieur Droguignard qui, à chaque instant se plaît à me contrarier, ou à me dire des choses piquantes; il a fallu toute ma patience...

MADAME GIRAUD, *bas.* Tu ne peux en avoir trop. (*Haut.*) Voici Belenfant, ton cousin, qui vient d'arriver à Paris, et à qui j'ai fait part de ton mariage. (*Le prenant par la main et le menant à Sébastien.*) Souffrez, mon cher gendre, que je vous présente un cousin de ma fille, M. Belenfant.

SÉBASTIEN, *se retournant.* Ah! mon Dieu!

DROGUIGNARD. Eh bien! qu'as-tu donc?

SÉBASTIEN, *bas, à Droguignard.* C'est mon militaire d'hier au soir, celui à qui j'avais donné rendez-vous à la barrière de Vincennes.

BELENFANT. Cousin, je suis enchanté de la circonstance d'un mariage dont je ne me doutais pas; mais c'est égal, touchez là.

SÉBASTIEN, *avec joie.* Dieux! il ne me reconnaît point.

BELENFANT. Vous m'avez l'air d'un malin, (*Montrant Droguignard.*) ainsi que ce luron-là; et je vois que nous irons bien ensemble. Ah çà! corbleu, on dirait que vous tremblez?

SÉBASTIEN. Du tout, du tout; mais je sors d'être marié, et c'est un reste d'émotion. (*Bas, à Adélaïde.*) Comment! c'est là ce petit cousin dont vous me parliez?

ADÉLAIDE. Oui, Monsieur, c'est M. Belenfant, mon jeune cousin.

SÉBASTIEN. C'est que vous ne m'aviez pas dit qu'il fût dans les cuirassiers. Ah! mon Dieu, comme il me regarde!

BELENFANT. C'est étonnant, mon cousin, je ne vous avais pas encore vu, et il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous donne une poignée de main.

SÉBASTIEN, *faisant le geste de donner un coup de poing. A part.* Il appelle cela donner une poignée de main. (*Haut.*) Je vous prie de croire, Monsieur, que ce n'est pas moi, ce n'est pas moi du tout, et vous vous trompez.

BELENFANT. Alors, excusez, cousin, il n'y a pas d'affront; ah çà! puisqu'il y a une noce, il y a un festin, c'est de rigueur, je me charge d'égayer cela.

SÉBASTIEN, *bas, à Droguignard.* Eh bien! il est sans façon; le voilà invité.

BELENFANT. Il n'y a rien de tel qu'un militaire, quand il est à la noce. Je me mets à côté de la mariée, et en avant les santés et les chansons; je m'en charge, car je possède, à ce qu'ils disent, une littérature de caserne un peu soignée; j'ai là surtout une cavatine: (*Chantant à pleine gorge.*)

De l'amour j'aperçois la torche...

MADAME GIRAUD. Eh bien! mon neveu, y pensez-vous?

AIR: *Voulant par ses œuvres complètes.*

Mais taisez-vous donc... par des femmes
Cela peut-il être écouté?

BELENFANT.

J' n'en sais rien, car devant des dames
Ça n'a jamais été chanté.

MADAME GIRAUD.

Grands dieux!

BELENFANT, *aux dames.*

N' soyez pas inquiètes,
C'est des romances à sentiment,
Que nous chantons au régiment,
Lorsque nous sommes en goguettes.

Et puis, dites donc, cousin, la jarretière de la mariée? nous sommes là.

SÉBASTIEN. Eh bien! par exemple!

MADAME GIRAUD. Y pensez-vous, mon neveu?

BELENFANT. Ecoutez donc, ma tante, comme le plus jeune de la famille... et puis j'oubliais de vous demander... à quelle heure dîne-t-on? Il faudra que ce soit un peu tard, entendez-vous, cousin, parce que j'ai affaire ce matin.

SÉBASTIEN. Ah! vous avez affaire?

BELENFANT. Oui; un blanc-bec que je ne vois pas venir, et qui m'avait donné rendez-vous à la barrière du Maine.

SÉBASTIEN. Ah! mon Dieu, il aura mal entendu. (*S'oubliant.*) C'était à la barrière de Vincennes.

BELENFANT, *se retournant vivement.* Hein! qu'est-ce que vous dites?

SÉBASTIEN. Rien, rien, monsieur le soldat; je disais seulement qu'il y aurait bien plus loin pour vous si c'était à la barrière de Vincennes.

BELENFANT. Parbleu, une belle malice; sans adieu.

AIR de *Weber.*

Je pars,
Et sur les boulevards
Je vais l'attendre
Et le surprendre!
S'il le faut mêm' j'ai le projet
D'entrer dans chaque cabaret.

MADAME GIRAUD.

Dans un tel jour vous battre, hélas!

BELENFANT.

Mon Dieu! n'arrêtez pas
Mes pas.

SÉBASTIEN.

Qu'il soit tranquille sur ce point;
Son adversaire n'ira point.

BELENFANT.

Je pars, etc.

(*Il sort.*)

—

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* BELENFANT.

Suite de l'air.

MADAME GIRAUD.

Nous, de ce pas, allons, ma fille,
Remercier tous nos parents;
Il faut bien que de la famille
Tu reçoives les compliments.

DROGUIGNARD, *d'un air railleur.*

Revenez vite, je vous prie;
Sans vous que ferait votre époux?
Mais, vous voulez donc qu'il s'ennuie?

ADÉLAIDE, *faisant la révérence.*

Monsieur, je le laisse avec vous.
(*A part.*)
Vilain homme que je déteste.
(*Haut, à Sébastien.*)
Dans l'instant même je reviens.
(*A part.*)
L'ami de Monsieur, je l'atteste,
Ne sera jamais un des miens.

ENSEMBLE.

MADAME GIRAUD.

Ah! que mon cœur est satisfait!
Voilà donc ma fille en ménage;
Pour le bal et pour le banquet
Je m'en vais voir si tout est prêt.

DROGUIGNARD.

Comme son cœur est satisfait!
Pour moi, je ne perds pas courage;
De cet hymen qui me déplaît,
Bientôt nous allons voir l'effet.

ADÉLAIDE.

Que mon cœur serait satisfait,
Si bientôt, de notre ménage,
Monsieur Sébastien renvoyait
Ce tendre ami qui me déplaît!

SÉBASTIEN.

Revenez vite, s'il vous plaît...
Que je bénis ce mariage!
Car, après tout, puisqu'il est fait,
Mon cœur doit être satisfait.

(*Adélaïde entre avec sa mère dans la maison du restaurateur.*)

—

SCÈNE XII.

DROGUIGNARD, SÉBASTIEN.

DROGUIGNARD. Eh bien! que dis-tu déjà de ta famille?

SÉBASTIEN. Je dis que je ne la trouve pas mal ; ils ont tous des physionomies de parents; qu'est-ce que tu veux? ça ne peut pas être autrement, c'est connu; il n'y a que le militaire qui ne me revient pas du tout; et si j'avais su que ce fût là le petit cousin, j'y aurais peut-être regardé à deux fois. Car celui-là, je ne pourrai jamais m'y habituer; et s'il dîne aujourd'hui à table, c'est fini, je n'y reste pas.

DROGUIGNARD. Tu es le maître de t'en aller, et de le laisser avec ta femme.

SÉBASTIEN. C'est justement ce que je ne veux pas. Je t'en prie, mon cher ami, donne-moi un moyen pour qu'il ne soit pas du repas.

DROGUIGNARD. Il y en a un, c'est de le mettre à la porte.

SÉBASTIEN. Je sais bien, mais j'ai des raisons pour ne pas me servir de celui-là, à moins que tu ne voulusses t'en charger.

DROGUIGNARD. Ce n'est pas mon affaire, mais tu peux t'adresser à ta femme; comme elle t'a promis, à ce que tu dis, de faire en tout tes volontés, ordonne-lui de congédier son cousin, et elle ne manquera pas de t'obéir.

SÉBASTIEN. Au fait, tu as raison; et voilà une idée. De sa part, ce sera tout naturel, il n'y aura point d'inconvénients. La voici, et tu vas voir qu'elle n'hésitera pas un instant.

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ADÉLAIDE.

ADÉLAIDE. Vous voyez que je n'ai pas été longtemps.

SÉBASTIEN. J'en suis d'autant plus satisfait, que j'avais une grâce à vous demander.

ADÉLAIDE. A moi? une grâce? vous savez bien, Monsieur, que c'est à vous de commander.

DROGUIGNARD. A merveille! (*Bas, à Sébastien.*) Eh bien! tu hésites déjà. Je m'en vais lui dire moi-même.

SÉBASTIEN. Non, du tout. Laisse-moi faire; j'ai trouvé un biais. (*Haut.*) Ma chère Adélaïde, je réfléchissais tout à l'heure, et je me disais que nous serions peut-être beaucoup de monde à table. (*Bas, à Droguignard.*) Vois-tu, comme cela, ça n'a pas l'air... (*Haut.*) Et alors, vous comprenez que s'il y avait une personne de moins, n'importe qui; mais enfin j'aimerais mieux, si cela arrivait, que ce fût votre cousin; voilà pourquoi je vous prierais de lui dire...

ADÉLAIDE. Et pour quelle raison?

SÉBASTIEN, *embarrassé.* Pour quelle raison? (*Bas, à Droguignard.*) Dis donc, mon ami, elle demande pour quelle raison. Qu'est-ce que je vais lui répondre?

DROGUIGNARD. Parbleu, dis-lui que tu le veux; cela doit suffire.

SÉBASTIEN, *à part.* Au fait, c'est un motif, comme un autre. (*Haut.*) Eh bien! Madame, c'est que... je... (*A part.*) C'est singulier, quand on n'est pas fait à ce mot-là.

AIR : *Comme il m'aimait!*

Oui, je le veux, (*bis.*)
(*A part.*)
Voilà la parole fatale.

DROGUIGNARD.

Votre époux a dit, je le veux;
Tout est fini, c'est pour le mieux.
D'après le Code et la morale,
Toute la charte conjugale,
C'est : je le veux. (*bis.*)

ADÉLAIDE *fait un geste de colère, puis se reprend et répond doucement.* Puisque vous le voulez, Monsieur, j'obéirai. Je vais dire moi-même à mon cousin qu'il ne peut rester à dîner; mais vous connaissez ce qu'exigent les convenances. Puisqu'on exclut mes cousins, vous ne pouvez, de votre côté, admettre que vos très-proches parents.

SÉBASTIEN. Ce qu'elle demande là est tout naturel; je n'inviterai à dîner que mes proches parents.

DROGUIGNARD, *le tirant par son habit.* Eh bien! dis donc, et moi?

SÉBASTIEN, *à Adélaïde.* C'est juste, et Droguignard aussi.

ADÉLAIDE. Et pour quelle raison? est-ce que Monsieur serait de votre famille?

SÉBASTIEN. Non; c'est un ami.

ADÉLAIDE. C'est-à-dire que, de notre côté, nous renverrons des parents, et que, du vôtre, vous inviterez des étrangers; j'en suis fâchée, mais Monsieur ne dînera pas.

DROGUIGNARD. Comment! je ne dînerai pas.

ADÉLAIDE. Non, Monsieur.

DROGUIGNARD. Qui m'en empêchera?

ADÉLAIDE. Moi.

DROGUIGNARD. Et pour quel motif?

ADÉLAIDE.

AIR : *Comme il m'aimait!*

Je ne veux pas, (*bis.*)
Ce mot-là seul doit vous suffire :
Un mari peut bien, ici-bas,
Dire : Je veux; mais, dans ce cas,
Ce code qu'on veut nous prescrire
Ne peut nous empêcher de dire :
Je ne veux pas.

—

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GIRAUD.

MADAME GIRAUD, *accourant au bruit.* Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc?

DROGUIGNARD. Exclure un ami, et le renvoyer à jeun!

ADÉLAIDE. Un ami! vous, Monsieur, qui dès le premier jour du mariage cherchez à semer la discorde entre nous. Vous qui donnez de mauvais conseils à mon mari. Croyez-vous que je ne m'en sois pas déjà aperçue?

MADAME GIRAUD. Ma fille, de grâce; y pensez-vous?

ADÉLAIDE. Eh! non, ma mère, laissez-moi. Voilà une heure que je me modère pour ne pas traiter Monsieur comme il le mérite. (*A Sébastien.*) Oui, il voudrait éternellement vous tenir en tutelle, vous traiter en esclave; mais j'y vois clair, et je ne le souffrirai pas.

MADAME GIRAUD. Mais, ma fille, encore une fois...

ADÉLAIDE. Mais, ma mère, je vous répète que je puis bien parler. Et je prie Monsieur de ne plus remettre les pieds chez moi. (*Elle va s'asseoir sur un banc.*) Qu'est-ce que c'est donc que ça? Il n'y a pas moyen d'y tenir.

MADAME GIRAUD, *qui pendant toute cette scène cherche à la calmer.* Mais, ma fille!

SÉBASTIEN, *de l'autre côte du théâtre.* Ma chère Adélaïde!

MADAME GIRAUD. Aussi, mon gendre, c'est votre faute. Vous vous y êtes mal pris; car c'est la première fois de sa vie que je lui vois un moment d'humeur.

SÉBASTIEN. Par exemple! si c'est moi qui ai tort...

DROGUIGNARD, *bas, à Sébastien.* Hein! Qu'en dis-tu maintenant?

SÉBASTIEN, *de même.* Dame, je ne sais trop qu'en dire; mais je crains comme toi que nous ne nous soyons peut-être trop pressés.

DROGUIGNARD. Voilà le mot que j'attendais; et tu es maintenant en état de m'entendre. As-tu pu croire, Sébastien, que ton vieil ami t'abandonnerait au moment du danger?

SÉBASTIEN. Que veux-tu dire?

DROGUIGNARD. Qu'il fallait te sauver malgré toi; et c'est ce que j'ai fait.

SEBASTIEN. Comment! il serait possible...

DROGUIGNARD. Viens, viens, je vais tout t'expliquer.

MADAME GIRAUD. Eh bien! mon gendre, vous vous en allez? Vous ne voyez pas dans quel état est ma fille?

SÉBASTIEN. Mon ami, c'est vrai; elle a l'air de se trouver mal.

DROGUIGNARD. Sois donc tranquille.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

Un peu de calme est nécessaire,
Votre fille en a grand besoin.

MADAME GIRAUD.

Mais le festin?

DROGUIGNARD.

En belle-mère
Daignez vous charger de ce soin.

MADAME GIRAUD.

Mais le bal?

DROGUIGNARD.

C'est un peu précoce,
Attendez pour le commencer;
Vous auriez tort de vous presser :
Tel souvent se croit à la noce,
Qui s'en retourne sans danser.

(*Ils sortent.*)

—

SCÈNE XV.

MADAME GIRAUD, ADELAIDE.

MADAME GIRAUD. Qu'a-t-il donc, ce monsieur Droguignard, avec son air railleur?

ADÉLAIDE. Comment! mon mari s'en va sans m'adresser une parole! C'est une indignité.

MADAME GIRAUD. Après la scène que tu viens de faire...

ADÉLAIDE. Est-ce que vous croyez que réellement il serait fâché?

MADAME GIRAUD. On le serait à moins.

ADÉLAIDE. Aussi, c'est son vilain ami qui en est cause; je le déteste encore plus qu'auparavant; me brouiller avec mon mari! Je suis bien malheureuse, et il me le paiera.

MADAME GIRAUD. Allons, ne vas-tu pas pleurer à présent?

ADÉLAIDE, *pleurant.* Oui, parce que je l'aime.

MADAME GIRAUD. Il y paraît joliment.

ADÉLAIDE. Qu'est-ce que ça prouve?

AIR de *Céline.*

Oui, j'en conviens, je suis colère,
Et parfois je prends de l'humeur;
Mais des torts de mon caractère
Devrait-il accuser mon cœur?
Des défauts que j'ai fait paraître
Il aurait tort d'être alarmé;
Il sera malheureux peut-être;
Mais il est bien sûr d'être aimé.

MADAME GIRAUD. Mais que nous veut Belenfant?

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTES, BELENFANT.

BELENFANT. Par exemple, ma tante et ma cousine, en voilà une solide; et j'accours en estafette pour vous rendre un fameux service.

ADÉLAIDE. Je te remercie de l'intention; mais dis vite, parce que je suis pressée.

BELENFANT. Je vous annonce donc qu'il y a contre vous quelque manigance.

ADÉLAIDE. Peu m'importe.

BELENFANT. Je vous dis qu'on veut vous faire des traits.

ADÉLAIDE. Qu'est-ce que cela me fait?

BELENFANT. Mais cependant, quand c'est du sérieux.

ADÉLAIDE. Ça m'est égal.

BELENFANT. Ah çà! a-t-elle une tête, la petite cousine! quand je vous dis que votre mari...

ADÉLAIDE, *avec impatience.* Eh bien! mon mari?

BELENFANT. Votre mari n'est pas votre époux.

ADÉLAIDE ET MADAME GIRAUD. Qu'est-ce que cela signifie? mais parle donc vite.

BELENFANT, *relevant sa moustache.* Enfin j'ai donc la parole: vous savez que je cherchais un individu en retard, avec lequel je devais m'aligner; et j'étais t'entré pour l'attendre chez le traiteur qui est à côté de la mairie, lorsque je crois reconnaître dans la salle à côté la voix du cousin. Il causait avec un autre bourgeois, et j'ai entendu celui-ci qui lui disait: Oui, la maison municipale touche à celle du traiteur; c'est la même entrée, et c'est dans un de ses salons que tout à l'heure... (*Il fait le geste de signer.*)

ADÉLAIDE ET MADAME GIRAUD. Comment! c'était une ruse?

BELENFANT. Comme vous dites, une ruse pour éprouver votre caractère qui, à ce qu'il paraît, a fait des siennes. Mais, minute; je suis là, d'autant plus qu'à une phrase qui lui est échappée j'ai découvert que le cousin n'était autre que mon particulier d'hier au soir, et j'allais engager la conversation indéfiniment, lorsque je me suis dit: Belenfant, calme pour le quart d'heure ta martialité permanente, il s'agit de l'honneur de ta famille.

AIR : *Dans un amoureux délire.*

De peur d'encourir le blâme,
Va consulter tes parents,
Avant de tirer la lame.

ADÉLAIDE.

O ciel! je vous le défends.

BELENFANT.

Non, j' dois venger cet outrage,
Et j' vais changer, dans l' moment,
Ses billets de mariage
En billets d'enterrement.
En (*ter.*) billets d'enterrement!

ADÉLAIDE. Et moi j'exige qu'on renonce à toute idée de duel ou de dispute; qu'on me laisse faire.

MADAME GIRAUD. Quel est ton dessein?

ADÉLAIDE. Je n'en sais rien, mais enfin laissez-moi tous les deux; vous surtout, mon cousin, si vous avez quelque amitié pour nous, je vous prie de partir à l'instant même.

BELENFANT. Alors, autant dire : en avant, marche!

MADAME GIRAUD. Mais explique-moi au moins...

ADÉLAIDE. Je ne le puis, j'ignore moi-même ce que

BELENFANT. Un militaire, ça aura toujours quelque chose de flatteur pour une jeunesse. — Scène 8.

je ferai; les voilà, je vous en prie, rentrez. (*Belenfant et madame Giraud rentrent.*)

—

SCÈNE XVII.

ADÉLAIDE, SÉBASTIEN, DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD. Tu vas voir le changement de baromètre; le temps va revenir au beau.

SÉBASTIEN. Oui, mais je ne veux plus m'y fier.

DROGUIGNARD. C'est cela, et nous allons joliment prendre notre revanche à ses dépens.

SÉBASTIEN. Non, toi tu es goguenard, et il faut encore observer des convenances.

AIR du vaudeville de *Turenne.*

De moi seul elle doit apprendre
Que d'un époux nous allons la priver.

DROGUIGNARD.

Ici près, moi je vais t'attendre,
Et l'amitié reviendra t'enlever.

SÉBASTIEN.

Dispose tout pour notre fuite,
Va prendre un fiacre...

DROGUIGNARD.

Ah! tu m'y fais songer!
Pour éviter un semblable danger,
On ne saurait aller trop vite.
(*D'un air railleur en passant près d'Adelaïde.*)
J'ai bien l'honneur de vous saluer, Madame.

—

SCÈNE XVIII.

ADÉLAIDE, SÉBASTIEN.

SÉBASTIEN. Depuis que je ne vous ai vue j'ai fait bien des réflexions, Mademoiselle.

ADÉLAIDE. Et moi aussi, Monsieur.

SÉBASTIEN. Sur la vivacité de votre caractère.

ADÉLAIDE. Et moi sur la faiblesse du vôtre; et je rends grâce maintenant à la ruse que vous avez employée, puisqu'elle me permet de vous rendre votre parole.

SÉBASTIEN. Qu'est-ce que vous dites donc, la ruse que j'ai employée?

ADÉLAIDE. Si vous l'aimez mieux, l'épreuve que monsieur votre ami, votre conseiller, a jugé à propos de tenter, épreuve qui d'abord nous a tous indignés, et dont maintenant je suis enchantée.

SÉBASTIEN. Il serait possible! comment vous savez?..

ADÉLAIDE. Je ne l'ai pas ignoré un instant, et je vous le répète, il faut que votre faiblesse soit bien grande, ou que l'ascendant de M. Droguignard soit bien fort, pour que vous ayez pu consentir à un stratagème aussi offensant envers une famille respectable qui, j'ose le dire, ne le méritait pas.

SÉBASTIEN. Ah! mon Dieu!

ADÉLAIDE. J'avoue qu'en voyant cette scène inconvenante se prolonger ainsi, je n'ai pas été maîtresse de mon ressentiment; il y avait déjà longtemps, comme je vous l'ai dit, et comme vous avez pu le voir, que je faisais mes efforts pour ne pas éclater. Mais, quelque modération que l'on ait, cela n'empêche pas d'avoir du cœur et de la fierté, et on ne veut pas être humilié surtout devant les gens que l'on aime.

SÉBASTIEN. Dieux! qu'est-ce que j'ai fait là!

ADÉLAIDE. Ce n'est pas sur vous qu'est tombé mon ressentiment : je ne vous accusais pas, je vous plaignais, mais j'en voulais à la personne qui avait pu vous conseiller une pareille ruse. Qu'en aviez-vous besoin, Monsieur? puisque vous ne m'aimiez pas, puisque cette union faisait votre malheur, que ne le disiez-vous franchement à ma famille? c'était tout simple, tout naturel; personne ne pouvait s'en fâcher, et le seul cœur que votre procédé aurait blessé ne vous aurait fait entendre aucune plainte.

SÉBASTIEN. Cet imbécile de Droguignard, j'étais sûr qu'il me ferait faire quelques bêtises. Adélaïde, daignez m'écouter.

ADÉLAIDE. Non, Monsieur; non, tout est fini; je ne pourrais point faire votre bonheur, je connais tous mes défauts. La vivacité de mon caractère, je ne vous l'ai point laissé ignorer.. ce matin même encore je vous en avais prévenu.

SÉBASTIEN. C'est vrai; et croyez-vous que je n'aie pas aussi mes défauts? je suis défiant, soupçonneux...

ADÉLAIDE. Soupçonneux! et pour quel motif? est-ce à cause de mon cousin? Dès que vous avez désiré qu'il s'éloignât, ai-je hésité un moment à le lui dire? Qui donc a pu vous choquer en lui? son ton et ses manières? ne vous en avais-je pas encore prévenu ce matin? Et ce soldat dont vous blâmez comme moi le langage et la brusquerie, ce soldat a cependant plus de générosité et de délicatesse que M. Droguignard lui-même. Croyez-vous qu'il n'ait pas reconnu en vous du premier coup d'œil l'homme avec qui il avait eu hier au soir une dispute au spectacle?

SÉBASTIEN. Comment! il m'avait reconnu?

ADÉLAIDE. Vous l'a-t-il fait paraître? vous en a-t-il parlé? n'a-t-il pas sur-le-champ sacrifié son ressentiment à un homme qu'il regardait déjà comme son parent? Vous le voyez donc, Monsieur, du côté de ma famille sont tous les bons procédés, et du vôtre toutes les injustices.

SÉBASTIEN. C'est vrai, c'est très-vrai; ce vilain Droguignard! ce maudit Droguignard! si je le tenais, je ne sais pas ce que je lui ferais. Adélaïde, je vous en prie, prenez pitié de moi.

ADÉLAIDE. Non, Monsieur, il est des outrages que l'on n'oublie pas. (*Pleurant.*) Je vous ai trop fait voir que je vous aimais; et vous ne vous seriez point ainsi conduit avec moi, si vous n'aviez été trop certain de mon affection.

SÉBASTIEN. Elle pleure, dieux! c'est moi qui la fais pleurer, ou plutôt c'est cet indigne Droguignard. Adélaïde, je vous supplie de me pardonner; je n'ai plus d'inquiétudes, plus de soupçons, je vous offre ma fortune et ma main. (*Apercevant madame Giraud.*) Ah! madame Giraud, ma belle-mère, venez prendre mon parti et la prier de me pardonner! elle ne veut pas...

—

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GIRAUD.

MADAME GIRAUD. Comment! ma fille, qu'est-ce que c'est?

ADÉLAIDE. Ce n'est pas moi qu'il a offensée, c'est vous surtout, ainsi que mes parents.

MADAME GIRAUD. Eh bien! nous pardonnons tous, imite-nous.

SÉBASTIEN. Oui, je n'écouterai désormais que vous seule; je ne suivrai point d'autres conseils que les vôtres, Adélaïde... ma femme...

MADAME GIRAUD. Ma fille...

ADÉLAIDE. Vous le voulez, ma mère. (*Elle tend la main à Sébastien qui se jette à ses genoux.*)

—

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, DROGUIGNARD.

DROGUIGNARD, *s'essuyant le front.* J'ai été obligé d'aller jusqu'à la place Saint-Michel. (*Apercevant Sébastien.*) Eh bien! que fais-tu donc? La voiture est là qui nous attend.

SÉBASTIEN, *bas.* Mais tais-toi donc; tu vas encore me faire avoir une scène.

DROGUIGNARD. Comment, une scène?

SÉBASTIEN. Oui, oui, tu n'en fais pas d'autres; et avec tes malices, tu as manqué d'être cause d'un fameux accident.

DROGUIGNARD. Qu'est-ce que cela veut dire?

SÉBASTIEN. Je te l'expliquerai; mais je te prie de te taire.

—

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, BELENFANT.

BELENFANT. Cousin, il m'est revenu que ma présence en ces lieux vous paraissait incohérente; avec tout autre, ça finirait autrement; mais avec un parent, c'est juste, la paix du ménage avant tout; je bats en retraite.

SÉBASTIEN. Du tout, cousin, point d'explication; je connais votre généreuse conduite. Je vous prie de dîner avec nous; et toutes les fois que vous viendrez à Paris, j'espère que nous aurons le plaisir de vous recevoir.

BELENFANT. C'est différent. Touchez là, et si quelqu'un s'avise maintenant de vous dire quelque chose, vous aurez un cousin qui ne vous laissera pas en arrière.

SÉBASTIEN. Le fait est que j'avais eu tort, et que c'est un brave militaire.

DROGUIGNARD, *qui les a tous regardés d'un air étonné.* Ah çà! je n'en reviens pas; tu épouses donc?

ADÉLAIDE. Oui, Monsieur; et pour me montrer aussi généreuse que Sébastien, je vous prie d'excuser un mouvement de vivacité; j'ai eu tort, sans doute, car les amis de mon mari doivent être les miens. Je vous prie de rester à dîner, et de croire que chez nous désormais votre couvert sera mis tous les jours.

SÉBASTIEN. Tu vois bien comme tu étais injuste.

DROGUIGNARD. Ecoute donc, mon ami, tout le monde peut se tromper. Il paraît qu'elle a de bons moments. Fasse le ciel...

SÉBASTIEN. Et nous, nous allons cette fois faire décidément la noce.

BELENFANT. C'est ça; et nous marier tout à fait et indéfiniment.

VAUDEVILLE.

BELENFANT.

AIR de *la Servante justifiée.*

En avant donc,
Le joyeux rigaudon,
En franc luron
Par la danse
Je commence,
Puis verre en main,
Je veux en bon cousin,
Jusqu'à demain
Célébrer votre hymen.

SÉBASTIEN, *prenant Adélaïde par la main et la présentant au public :* Messieurs, madame veuve Giraud, fabricante de bonneteries, a l'honneur de vous faire part du mariage de mademoiselle Adélaïde Giraud, sa fille, avec M. Fortuné Sébastien, marchand mercier, et de plus, votre serviteur.

ADÉLAIDE, *au public.*

AIR du vaudeville de *la Somnambule.*

Que de soucis pour entrer en ménage!
Nous nous trouvons heureux, du moins,
Le jour de notre mariage,
De vous avoir eus pour témoins;
Mais notre joie est peut-être précoce,
De vous dépend notre futur destin;
Ce soir, Messieurs, vous étiez de la noce,
Daignerez-vous être du lendemain?

CHŒUR.

En avant donc,
Le joyeux rigaudon.

LE COMBAT DES MONTAGNES

OU

LA FOLIE-BEAUJON

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 12 juillet 1817.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

PRÉFACE.

Les parodies et les pièces de circonstances sont essentiellement du domaine du vaudeville. Par malheur elles survivent rarement à l'à-propos qui les a fait naître, et de toutes les pièces, beaucoup trop nombreuses, que j'ai composées en ce genre, je n'admets dans ce recueil que *le Combat des Montagnes*, non parce qu'elle est bonne, mais parce que autrefois elle a fait beaucoup de bruit, et qu'auprès de bien des gens, le bruit tient lieu de mérite. Voici à quelle occasion cet ouvrage fut donné.

A la fin de 1816, on avait établi à la barrière des Thernes un amusement fort connu à Saint-Pétersbourg et tout nouveau pour les Parisiens. C'étaient des montagnes en bois que l'on descendait sur des chars à roulettes. Cette invention, qui eut beaucoup de succès, donna lieu à plusieurs pièces de circonstances, entre autres à une intitulée : *Les Montagnes russes*, que nous fîmes jouer sur le théâtre du Vaudeville, au mois d'octobre 1816.

Plus tard, d'autres établissements de ce genre se formèrent dans tous les quartiers de la capitale. On vit s'élever au sein de Paris : des montagnes suisses, illyriennes, égyptiennes, etc., etc. Enfin vinrent de riches capitalistes qui, sur l'emplacement des anciens jardins *Beaujeon*, bâtirent des *Montagnes françaises*. Plusieurs millions furent dépensés dans ces immenses constructions; il était impossible de rien voir de plus élégant et de plus magnifique que cet édifice offert par la mode aux caprices parisiens. Ce fut à l'occasion de cette lutte, de cette rivalité de *montagnes* que fut composée la pièce qu'on va lire, qui ne dut sa vogue qu'à des circonstances tout à fait indépendantes de son mérite.

Après vingt-cinq ans de combats et de victoires, tout ce qui rappelait nos anciens succès, tous ceux surtout qui y avaient contribué étaient l'objet de tous les hommages. De là cette considération, ce respect dont jouissaient nos soldats; considération que beaucoup de gens espéraient usurper en se donnant des manières et une tournure militaires. Ainsi, des jeunes gens qui n'avaient jamais été à nos armées, des commis-marchands qui sortaient de leurs magasins, paraissaient dans toutes les promenades avec des moustaches et des éperons. Ce n'était là qu'un léger ridicule; mais comme tout ridicule est justiciable de la comédie et du vaudeville, nous introduisîmes dans *le Combat des Montagnes*, une scène où M. Calicot, commis-marchand, est pris pour un militaire; cette scène, fort médiocre et très-peu développée, mit tous les magasins de Paris en hostilités avec les Variétés. Plusieurs fois le théâtre fut assiégé dans les règles, et des combats sanglants furent livrés. J'ai dit plus haut, dans la préface du *Café des Variétés*, quelles furent les suites et la fin de cette guerre qui, pendant plusieurs jours, mit tout Paris en émoi, qui inonda la capitale d'un déluge de pamphlets et de caricatures, et qui est restée dans la mémoire des vieux habitués des Variétés, sous le nom de *Guerre des Calicots*.

Personnages.

LA FOLIE.
L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE-D'ANTIN.
HORTENSIA, actrice de l'Opéra.
CALICOT, marchand de nouveautés.
LANTIMÈCHE, lampiste.
M. TITAN, entrepreneur de montagnes.
JEAN LEBLANC, plâtrier de Montmartre.
JAVOTTE, sa fille.
UN BOSSU, serrurier.
UN ÈGYPTIEN, représentant les Montagnes égyptiennes.
UN SUISSE, représentant les Montagnes suisses.
UN ILLYRIEN, représentant les Montagnes illyriennes.

Le théâtre représente un jardin élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FOLIE, *seule. Elle est vêtue en pèlerine, et parle à la cantonade.* Eh! non, Messieurs, ce n'est pas moi! C'est bien la peine de se déguiser et de voyager incognito! Ces Parisiens ont un coup d'œil! A peine m'ont-ils aperçue, qu'un d'eux s'est écrié : *C'est la Folie! c'est la Folie!* et tous se sont mis à courir après moi; j'ai eu toutes les peines du monde à leur échapper.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

J'ai, pour éviter les amants,
Plus qu'une autre besoin d'adresse;
Je suis poursuivie en tout temps
Par la plus brillante jeunesse.
Oui, dans l'âge heureux des plaisirs,
Sur mes traces chacun s'empresse;
C'est quand on ne peut plus courir
Que l'on court après la sagesse.

Mais, plus je regarde, plus j'ai peine à reconnaître ces

bocages charmants. Ancien théâtre de mes triomphes*, quelle solitude! Eh mais! voici un pieux anachorète qui dirige ses pas de ce côté; quelle mise élégante! quel teint fleuri! Ma foi, c'est un ermite d'un nouveau genre **!

—

SCÈNE II.

LA FOLIE, L'ERMITE.

L'ERMITE. Quelle est cette gentille pèlerine?

LA FOLIE. Mon père, oserais-je vous demander où nous sommes?

L'ERMITE. A la Folie-Beaujon.

LA FOLIE. Je ne me trompais pas; je suis chez moi.

AIR du *Premier pas.*

Dans ces bosquets,
Que de métamorphoses!
J'ai vu l'orgueil y rêver maints projets;
J'ai vu l'amour en effeuiller les roses.
Il m'en souvient, combien j'ai vu de choses
Dans ces bosquets.

L'ERMITE. Vous êtes donc déjà venue ici, ma fille?

LA FOLIE. Oui, quelquefois. Mais vous, mon révérend, êtes-vous aussi de ces lieux?

L'ERMITE. Non, ma fille. Je suis de bien loin d'ici. Je suis d'un pays que l'on nomme la Chaussée-d'Antin.

LA FOLIE. Et c'est là que vous étiez ermite?

L'ERMITE.

AIR du vaudeville de *Fanchon.*

Dans ce pays, ma chère,
Tout est imaginaire.
Par le crédit,
On s'enrichit,
C'est la règle commune;
On donne concert et dîné,
Et l'on n'y fait fortune
Que quand on est ruiné.

Les messieurs qui l'habitent
Bien rarement visitent
Les autres cantons de Paris;
Quand ils les aperçoivent,
C'est du haut de brillants wiskis,
Que bien souvent ils doivent
Au faubourg Saint-Denis.

LA FOLIE. Qui vous a donc fait quitter un tel séjour?

L'ERMITE. J'ai voulu renoncer au monde. J'hésitais entre le Marais et le quartier de l'Odéon, lorsque j'ai pensé à ces jardins délicieux qui, à ce que je vois, sont aussi connus de Madame.

LA FOLIE. Oui, c'est un sage aimable, un philosophe millionnaire qui jadis les fit élever à grands frais.

L'ERMITE. Ces jardins ne sont pas ses seuls titres à notre reconnaissance!

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Beaujon près de ces lieux nous laisse
Un monument qu'on ne peut oublier ***,
Et l'on pardonne la richesse
A qui sait si bien l'employer.
Parfois frivole et plus souvent utile,
En même temps cet illustre enrichi
Au plaisir ouvrait un asile,
Au malheureux un abri.

LA FOLIE. J'admire vos projets de retraite. Mais, par malheur, vous aviez compté sans moi. Vous fuyez le monde, et moi je vous l'amène.

L'ERMITE. Que voulez-vous dire?

LA FOLIE. Comment, vous ne me reconnaissez pas! vous, mon cher ermite, qui avez eu tant de fois l'occasion de me peindre! Sans me vanter, vous me devez vos plus jolis tableaux.

L'ERMITE, *la regardant.* Ils auront dû leurs succès à la ressemblance. Eh! oui, en croirai-je mes yeux! C'est la Folie! la Folie en pèlerine.

LA FOLIE. C'est mon habit de voyage. Vous ne savez donc pas que je viens de courir le monde? Telle que vous me voyez, j'arrive d'Angleterre.

L'ERMITE. Comment, ce peuple qu'on dit si sage?

LA FOLIE. C'est lui qui m'a le mieux accueillie. Chez lui, il est vrai, je suis obligée d'emprunter une physionomie si grave, si sérieuse, que bien des gens s'y laissent attraper, et me prennent pour la Raison; mais le nom n'y fait rien, c'est toujours moi. J'ai assisté aux combats de coqs, aux courses de Newmarket, aux exercices des boxeurs, et je n'ai pas manqué une seule des réunions politiques qui se tiennent dans les tavernes de Londres; j'ai même vu jouer la tragédie en français. Mais en fait de folies, les plus gaies sont les meilleures; et je reviens à Paris revoir mes fidèles sujets; je vais les retrouver bien changés!

L'ERMITE. Vous allez en juger.

AIR d'*une nouvelle anglaise.*

Paris est comme autrefois,
Et chaque semaine
Amène
Nouveaux jeux, nouvelles lois,
Et voilà ce que j'y vois :
Des chevaux dans les
Ballets,
Des serins tirant
Au blanc,
Le chien jouant au
Loto *,
Et le cerf dans son
Ballon **;
Malgré ses frais de verdure,
Plus d'un jardin est désert :
C'est en voyant sa clôture
Qu'on apprend qu'il fut ouvert.
Don Almaviva ***
S'en va;
Déjà Montabor ****
Est mort,
Feydeau voit chez lui
L'ennui;
L'Opéra souvent
En vend;
Le café Turc est joli,
Mais on n'y consomme guère,
Et l'on va mettre aux enchères
Les nymphes de Tivoli *****

* Les dépenses énormes que le financier Beaujon avait faites dans ses jardins leur avaient fait donner le nom de la *Folie-Beaujon.* Il semble que ce nom ait porté malheur au local, où, depuis, les folies de genre se sont toujours succédé.

** Nous avions personnifié ici l'*Ermite de la Chaussée-d'Antin,* l'ouvrage de mœurs le plus spirituel de notre époque; il est de M. de Jouy, dont le nom se retrouve toujours dans tous les genres de succès.

*** L'hospice Beaujon, dans le faubourg du Roule.

* Le fameux chien Munito qui jouait au loto et au domino.

** L'aéronaute Margat s'était enlevé en ballon, avec un cerf dressé par lui.

*** Almaviva et Rosine, ballet de la Porte-Saint-Martin.

**** Spectacle dans le genre de Servandoni, établi rue Montabor.

***** On venait de vendre les jardins de Tivoli, pour y bâtir des maisons.

Que de freluquets
Muets
Qui brillent par leurs
Tailleurs!
On fait les discours
Très-courts;
Et les pantalons
Très-longs;
Nos badauds
Sont aussi sots,
Nos belles
Aussi cruelles.
Quant à messieurs nos maris,
Ils sont toujours... de Paris,
Maint et maint milord
Sans or,
Des Cadet Roussel
Sans sel,
Du scandale et des
Procès,
Surtout jour et nuit
Du bruit;
De cette ville voilà,
D'après nature,
La peinture!
De cette ville voilà
Le vivant panorama! } *bis.*

LA FOLIE. Savez-vous que ce tableau-là est fort affligeant. Comment, rien de neuf, rien de piquant! Il est temps que j'arrive. J'aime ces lieux! J'y ai déjà régné, et j'y veux, de nouveau, transporter le siége de mon empire. (*Elle étend sa marotte vers le fond, et l'on entend une musique.*)

L'ERMITE.

AIR du *Ménage de garçon.*

Que vois-je? quel riche portique!

LA FOLIE.

Entrez, le signal est donné.

L'ERMITE.

Oui, mais ce temple magnifique
Me semble à moitié terminé*.

LA FOLIE.

Ouvrons, c'est autant de gagné;
Mon secret, je vous le découvre,
Vous qu'on voit toujours différer;
Le temps arrive, et quand on ouvre,
Personne ne veut plus entrer.

L'ERMITE. Et que prétendez-vous faire dans ce séjour magnifique?

LA FOLIE. J'en veux faire un nouvel Olympe.

L'ERMITE. L'Olympe de la barrière de l'Etoile?

LA FOLIE. Est-ce que ce n'est pas assez haut pour cela?

L'ERMITE. Si, vraiment. Il y a de quoi se rompre vingt fois le cou. Mais encore nous faut-il des divinités pour l'habiter.

LA FOLIE. Eh! mon Dieu, nous n'en manquerons pas et dans un instant l'Olympe sera au grand complet. Songez donc qu'une place de dieu ou de déesse n'est pas une chose à dédaigner.

L'ERMITE. Dans ce moment-ci, surtout! où il y a tant de gens à terre qui ne demandent qu'à s'élever.

LA FOLIE. Ah çà! mon cher ermite, vous sentez qu'il me faut un premier ministre, et je compte sur vous. Vous êtes gai, spirituel, parfois malin et satirique. Je vous offre la place de Momus. Momus et la Folie sont inséparables.

L'ERMITE. A ce titre, j'accepte.

* On avait ouvert au public les *Montagnes françaises* avant même que toutes les constructions fussent terminées, tant était vive l'impatience des Parisiens qui se rendirent en foule dans ces jardins. Trois mois après, personne n'y allait plus.

LA FOLIE. Nous aurons la plus brillante société de Paris, toute la Chaussée-d'Antin : vous serez en pays de connaissance.

AIR *Du partage de la richesse.*

On vous reconnaîtra bien vite,
Si vous voulez, sous cet habit,
Garder du ci-devant ermite
La malice ainsi que l'esprit,
On pouvait, dans son oratoire,
Voir les grâces en capuchon,
Et quand il prêchait, l'auditoire
Ne dormait jamais au sermon.

Surtout, point trop de critiques sur les dames! Songez que toutes celles qui viendront ici seront par cela même mes protégées.

L'ERMITE. Je vous promets que Momus fera les honneurs de l'Olympe. Mais je vois encore chez nous bien des places vacantes! Je ne vous parle pas de Junon; nous pouvons nous en passer. La Folie sera la maîtresse de céans; mais, au moins nous faut-il une Vénus, ne fût-ce que pour figurer au comptoir; c'est indispensable. Voyez plutôt les Mille Colonnes. *

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, HORTENSIA, CALICOT, *avec des moustaches, une cravate noire, des bottes, des éperons et un œillet rouge à la boutonnière de son habit.*

HORTENSIA ET CALICOT.

AIR du menuet d'*Armide.*

C'est le temple de Guide
Qui frappe dans ces lieux
Nos yeux,
Et les jardins d'Armide
Ne sont rien près
De ces bosquets.

LA FOLIE, *à l'Ermite, montrant Hortensia.*

Voyez quelle noblesse!
Ne serait-ce pas là
Quelque grande princesse?

L'ERMITE

Oui, du grand Opéra.

HORTENSIA ET CALICOT.

C'est le temple de Guide, etc.

HORTENSIA, *à l'Ermite.* Monsieur est sans doute le propriétaire? J'ai quitté la répétition de notre nouveau ballet pour voir si ce séjour méritait le bien qu'on en dit.

LA FOLIE. Qui vous en a donc déjà parlé?

HORTENSIA. Qui? La Renommée.

LA FOLIE. Elle n'a pas perdu de temps.

HORTENSIA. Je crois qu'elle ne sort pas de nos coulisses. Il est vrai qu'elle y a de l'occupation.

L'ERMITE, *galamment.* Elle nous a souvent entretenus de vous.

HORTENSIA, *avec volubilité.* Oui, c'est une bavarde! il faut qu'elle jase, qu'elle jase. Au fait, c'est son état. Mais nous avons là de ces demoiselles qui n'y sont pas obligées, et qui s'en acquittent encore mieux qu'elle. (*Regardant autour d'elle.*) D'honneur, c'est charmant; je passe ici ma journée.

L'ERMITE. Je croyais que c'était jour d'opéra.

HORTENSIA. J'ai relâche, j'étais indisposée.

AIR nouveau de *M. Darondeau.*

Hélas! ce n'est pas sans peine!

* Magnifique café du Palais-Royal, célèbre alors par ses salons dorés et par sa belle limonadière.

Que je plains les grands talents.
Danser trois fois par semaine,
Cela prend tout notre temps.
On se doit, malgré soi-même,
A ce public importun ;
(*Regardant Calicot.*)
Mais je suis à ce que j'aime
De deux jours l'un.

Aussi aujourd'hui nous n'avons pas perdu de temps.

CALICOT. Nous sommes même venus si vite (c'est moi qui conduisais) que j'ai accroché le phaéton de ce gros colonel; ça a manqué d'avoir des suites. J'ai vu le moment où ça allait compromettre... le vernis de ma voiture.

LA FOLIE. Ah! vous me rassurez, car, entre militaires, cela pouvait avoir d'autres suites.

HORTENSIA. Vous vous trompez, ma chère, Monsieur n'est point militaire, et ne l'a jamais été. C'est monsieur Calicot.

CALICOT. Marchand de nouveautés au Mont-Ida!

LA FOLIE. C'est que cette cravate noire, ces éperons, et surtout ces moustaches... Excusez, Monsieur, je vous prenais pour un brave.

CALICOT. Il n'y a pas de quoi, Madame.

AIR de *Julie*.

Oui, de tous ceux que je gouverne,
C'est l'uniforme, et l'on pourrait enfin
Se croire dans une caserne
En entrant dans un magasin;
Mais ces fiers enfants de Bellone,
Dont les moustaches vous font peur,
Ont un comptoir pour champ d'honneur,
Et pour arme une demi-aune.

HORTENSIA. Monsieur est un jeune négociant qui fera de très-bonnes affaires. D'abord il est déjà très-connu; on le rencontre partout, au café Anglais, au boulevard de Gand, à toutes les promenades. Il parle de musique à la Bourse, et de commerce à l'Opéra. C'est un de nos habitués. Du reste, ne manquant jamais une nouveauté : voilà pourquoi nous sommes venus vous voir.

LA FOLIE. Vous vous trompez, vous me connaissiez déjà, regardez-moi bien.

HORTENSIA. Que vois-je? La Folie sous ce déguisement?

LA FOLIE. C'est moi, qui, dans mainte occasion, vous ai servi de guide.

HORTENSIA. Je vous remercie, vous m'en avez fait faire de belles.

LA FOLIE. Ingrate! j'en avais une dernière à vous proposer, une charmante!

HORTENSIA. Qu'est-ce que c'est?

LA FOLIE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ignore ce qu'on en dira,
Mais je voulais, ma toute belle,
Vous enlever à l'Opéra.

HORTENSIA.

Oui, certes, la chose est nouvelle!
Un projet tel que celui-là
Malgré nous jamais ne s'achève;
Vous savez bien à l'Opéra
Que jamais on ne nous enlève.

LA FOLIE. Je voulais vous proposer une place dans l'Olympe; mais, pour cela, vous tenez trop à la terre.

HORTENSIA. Mais, non; nous autres danseurs, nous n'y tenons pas du tout.

CALICOT. C'est juste, toujours en l'air.

HORTENSIA. De tout temps l'Opéra a été une région intermédiaire entre la terre et le ciel. Vous voyez que nous sommes à moitié chemin.

CALICOT. Madame était née pour être déesse; c'est son vrai lot.

HORTENSIA.

AIR du vaudeville de *Voltaire chez Ninon.*

Mais quels seront mes attributs?
Dans le choix encor je balance.

L'ERMITE.

Je vous proposerais Vénus.

HORTENSIA.

Moi, Vénus? quelle extravagance!
Je crains de mal m'en acquitter,
Et je crains qu'on ne me contrôle;
Mais je ne sais pas résister.

LA FOLIE.

Vous êtes dans l'esprit du rôle.

L'ERMITE. Je ne vous ai pas offert Minerve.

HORTENSIA. Non, non; j'aime mieux l'autre; j'ai déjà tenu l'emploi à l'Opéra.

LA FOLIE. Vénus au comptoir doit nous attirer tout Paris.

CALICOT. Ah çà! et moi, belle dame?

LA FOLIE. En voyant vos moustaches, je vou'a's d'abord vous confier la garde de nos jardins, et vous offrir la place de Mars.

CALICOT. Oui, Mars, ça m'aurait assez convenu; ça me rapprochait de Vénus.

LA FOLIE. Mais depuis que vous vous êtes fait commître, j'ai changé d'idée. N'avez-vous pas vu en entrant ces élégantes arcades, dont les riches magasins, quand ils seront faits, vont rivaliser avec ceux de la rue Vivienne?

L'ERMITE. J'entends; on vous propose la place de Mercure.

CALICOT. Ah! Mercure; n'est-ce pas le dieu du commerce, celui qui porte un caducée à la main et des ailes aux talons? Je les mettrai à la place de mes éperons. Ma foi, va pour les dieux de nouvelle fabrique.

LA FOLIE. De mon autorité privée, je vous donne l'apothéose!

—

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LANTIMÈCHE.

LANTIMÈCHE, *à la cantonade.* Je vous demande à entrer un moment. Je n'y resterai pas. (*A la Folie.*) Je sortai, de Paris par la barrière de l'Etoile, lorsque ce nouvel édifice frappa mes yeux; et comme il serait possible en province d'en établir de pareils...

LA FOLIE. Monsieur serait-il quelque riche capitaliste?

LANTIMÈCHE. Capitaliste? Au contraire, je suis artiste! artiste-lampiste *! auteur du quinquet mécanique et d'une lampe merveilleuse, que j'aurais aussi présentée au grand Opéra, s'il n'y en avait pas une de reçue **.

HORTENSIA. Eh! c'est monsieur Lantimèche, l'inventeur de ce nouvel éclairage!

LANTIMÈCHE. Lui-même! mais ne confondons pas.

* On ne parlait alors que de l'éclairage par le gaz hydrogène. Ce rôle de Lantimèche fut créé par Potier; on se rappelle encore la gaieté, l'originalité qu'il y déployait, et surtout la beauté de ses poses et de ses formes, lorsqu'il paraissait au dénoûment, en dieu du jour, en Apollon.

** *Aladin* ou *la Lampe merveilleuse*, de M. Étienne, jouée depuis au grand Opéra avec un immense succès.

LE BOSSU. A quoi servent les montagnes, et où est la nécessité qu'il y en ait ici-bas?

Je ne suis pas de ces éclaireurs obscurs, de ces génies pâles et ternes qui ne sortent point du lampion, ou qui ne se sont jamais élevés plus haut que le réverbère. J'apporte avec moi un foyer de lumière, une invention nouvelle.

L'ERMITE. Je me doute de ce que c'est.

LA FOLIE. Laissez-le dire; moi je suis la protectrice déclarée de presque toutes les inventions nouvelles.

LANTIMÈCHE. J'ai proposé d'éclairer tout Paris avec un seul quinquet, un immense quinquet dont on aurait multiplié les branches à l'infini. Je dis les branches, vous le remarquerez, parce que le gaz hydrogène est l'ennemi juré des mèches! C'est même ce qui assure notre supériorité; quelque vent qu'il fasse, nous ne craignons jamais chez nous que la mèche soit éventée.

L'ERMITE. Il me semble, monsieur Lantimèche, qu'un pareil projet a dû les éblouir!

LANTIMÈCHE. Pardieu! les résultats en étaient si clairs! mais vous savez ce que c'est que le souffle de l'envie, ça serait capable d'éteindre les idées les plus lumineuses Ils ont prétendu que mon idée n'était pas nouvelle, que mon gaz était du gaz pillé. J'ai d'abord jeté contre eux feu et flamme; mais bientôt j'ai vu que le jeu n'en valait pas la chandelle, ce qui fait que je leur ai brûlé la politesse; et je vais dans les départements porter mon gaz hydrogène et mon ressentiment.

LA FOLIE. Vous n'irez pas loin, je vous retiens en ces lieux.

LANTIMÈCHE. Quoi! vous croyez que mes faibles lumières pourront jeter un nouvel éclat sur votre établissement!

LA FOLIE. Vous nous avez présenté cela sous un jour si séduisant!

LANTIMÈCHE. Oh! le jour, c'est mon plus fort! Moi, l'on ne m'appelle que le dieu du jour.

LA FOLIE Eh bien! c'est justement cette place-là que je vous offre. Il ne tient qu'à vous d'être Apollon et d'éclairer l'Olympe.

LANTIMÈCHE. Comment! moi, dans l'Olympe! Je serai là comme un dieu! Au moral, on ne pouvait

LA FOLIE. Excusez, Monsieur, je vous prenais pour un brave. — Scène 3.

me donner une place plus appropriée au caractère de l'individu, et même physiquement parlant, j'ai assez les proportions que l'imagination prête à l'Apollon du Belvédère, et je ne suis pas fâché que l'on puisse comparer... Ah çà! mais ici n'ai-je pas quelque char à conduire?

LA FOLIE. Non; chez nous les chars vont seuls: ils se précipitent d'eux-mêmes.

LANTIMÈCHE. Eh bien! je l'aime autant!

L'ERMITE. Monsieur aurait craint le sort de Phaéton?

LANTIMÈCHE. Non, mais le peu d'habitude..... Quand j'étais sur la terre, j'allais assez habituellement à pied; je le préférais même : j'allais plus vite. Et puis, je ne sais pas si pour rouler le plancher serait bien solide.

L'ERMITE. Comment! même dans les cieux vous craignez de tomber?

LANTIMÈCHE. Les cieux! les cieux! c'est fort bien; mais si l'essieu casse, on se trouve à terre comme un simple mortel! Mais ne perdons pas de vue notre affaire, et tâchons d'y voir clair! D'abord, je place le centre de mes rayons au sommet de l'Olympe *, et puis je redescends par une pente douce, insensible, et distribue sur tout l'horizon une masse de lumières, telles que, même aux Antipodes (j'appelle les Antipodes les habitants des Champs-Elysées), on pourra lire la gazette comme en plein midi.

LA FOLIE. Non, non; prenez garde: il faut bien faire attention à la manière de répandre vos lumières.

AIR du vaudeville des *Deux Edmond.*

Lorsqu'en ces lieux, nos élégantes
Viendront en toilettes brillantes
Pour faire admirer leurs attraits,
Eclairez-les, éclairez-les.

L'ERMITE.

Mais sous l'ombrage tutélaire,
Il est maint sentier solitaire;
Si l'on y fait quelque faux pas,
Ne les éclairez pas. (*bis.*)

* Il y avait au haut des Montagnes Beaujon un immense réflecteur qu'on apercevait le soir de presque tous les points de Paris.

LAGNY — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 — 19

DEUXIÈME COUPLET.

Voyez-vous près d'une coquette,
Ces imprudents que l'Amour guette
Et qu'il va prendre en ses filets?
Eclairez-les, éclairez-les.

LA FOLIE.

Mais pour ces maris bonnes âmes,
Si tranquilles près de leurs femmes,
Ah! pour leur bonheur ici-bas,
Ne les éclairez pas. (*bis.*)

LANTIMÉCHE. Écoutez, je ne connais que mon état. J'éclairerai toujours. Après, ceux qui ne voudront pas voir n'auront qu'à fermer les yeux. En prend qui veut... Le soleil luit pour tout le monde : c'est ma devise!

LA FOLIE. Quel bruit se fait entendre? Quand je vous disais que bientôt nous n'aurions plus de places! C'est à qui demandera à être employé dans l'Olympe.

—

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, CHŒUR.

CHŒUR.

Air : *La treille de sincérité, etc.*

Employez-nous,
Jeune déesse!
Chacun s'empresse
A vos genoux;
Daignez nous placer près de vous.

PREMIER ASPIRANT.

Près de vous avoir une place,
C'est se trouver au rang des dieux.

LA FOLIE.

Entrez, entrez, nous rendons grâce
Au sort qui vous guide en ces lieux;
Mais ici, soit dit sans malice,
On n'est plus sur terre, et l'on tient
A ce que chacun ne remplisse
Que le poste qui lui convient.

CHŒUR.

Employez-nous, etc.

LA FOLIE, *à un autre.*

Toi, quel est ton nom?

DEUXIÈME ASPIRANT.

Larissolle.

LA FOLIE.

Sur terre quel est ton métier?

DEUXIÈME ASPIRANT.

Madame, je sors de l'école
Des Grignon et des Beauvillier *.

L'ERMITE.

Ami, ta science divine
Te place parmi les élus;
Prends le sceptre de la cuisine,
Et sois chez nous le dieu Comus.

CHŒUR.

Employez-nous, etc.

LA FOLIE, *à un autre.*

Toi, dont l'air triste, mais intègre,
Est d'un rentier sans pension,
Quel es-tu?

L'ERMITE.

Mon Dieu! qu'il est maigre!

TROISIÈME ASPIRANT.

Je fus caissier de l'Odéon.

LA FOLIE.

Deviens le nôtre.

* Fameux restaurateurs dont tout Paris a pu apprécier les productions. Beauvilliers est connu aussi par un ouvrage sur la cuisine. Il a joint le précepte à l'exemple, comme Boileau dans l'Art poétique.

TROISIÈME ASPIRANT.

O sort prospère!

LA FOLIE.

Sois désormais le dieu Plutus.

TROISIÈME ASPIRANT.

Quel bonheur! enfin, je vais faire
Connaissance avec les écus.

CHŒUR.

Employez-nous, etc.

LA FOLIE, Rassurez-vous; il nous faut dans l'Olympe des divinités du second ordre, et nous emploierons tout le monde.

RONDE de *la Danse interrompue.*

Venez tous, et qu'en ces lieux
La Folie
Vous rallie;
Venez tous, et dans ces lieux
Je vous place au rang des dieux.

L'ERMITE.

Les mortels pour chaque vœu
Me trouveront favorable;
Oui, mes amis, quoique dieu,
Je serai toujours bon diable.

CHŒUR.

Venez tous, etc.

HORTENSIA.

Au poste dont j'ai fait choix,
Rester serait trop austère;
Mais on sait que quelquefois
Vénus descendait sur la terre.

CHŒUR.

Venez tous, etc.

(*Au moment où ils vont reprendre le chœur, on entend les premières mesures de la marche des Scythes, d'Iphigénie en Tauride.*)

HORTENSIA. Quel est ce bruit?

L'ERMITE C'est quelqu'un qui veut forcer la consigne... on se dispute pour entrer.

LA FOLIE, *regardant.* Eh! c'est M. Titan*, cet entrepreneur de montagnes que j'avais mis en vogue l'année dernière; que nous veut-il? quel air furieux? On dirait qu'il va bouleverser l'Olympe! (*Reprise de l'air des Scythes.*)

TOUS, *s'enfuyant.* Ah, mon Dieu!

—

SCÈNE VI.

LA FOLIE, TITAN.

(*Titan porte dans ses bras un petit modèle de montagne.*)

TITAN, *à la cantonade.* Ah! l'on verra! l'on verra! J'ai de quoi vous confondre. (*A la Folie.*) Enfin, vous voilà, Mademoiselle; c'est donc ici qu'on vous trouve?

LA FOLIE. Mais, oui; je suis fixée jusqu'à nouvel ordre.

TITAN. Il est donc vrai que vous me quittez?

LA FOLIE. Que n'avez-vous su me retenir!

TITAN. Comment, au moment où je fais de nouveaux embellissements** !

* M. Titan représentait ici les *Montagnes Russes,* qui avaient eu beaucoup de vogue l'année précédente et qui se voyaient renversées par les nouvelles montagnes.

** Éblouis par le succès de la première année, les entrepreneurs des Montagnes Russes avaient employé leurs bénéfices en embellissements, afin de fixer chez eux la vogue. La vogue n'y revint plus.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Quoi, j'ai pris un orchestre unique,
Planté des saules, des tilleuls,
Et moi, mes arbres, ma musique,
Nous nous divertissons tout seuls!
Je vois que j'en suis pour mes saules.
Grâce à vous, je me trouve, hélas!
Mon orchestre sur mes épaules,
Et mes montagnes sur les bras.

Mais j'en appelle à un personnage plus puissant que vous, au Public lui-même, et comme il ne vient plus chez moi, c'est ici que je l'attends; il sera juge de ce procès.

LA FOLIE. Qu'est-ce que vous avez donc là?

TITAN. Je porte avec moi les pièces à l'appui. C'est un petit modèle en bas-relief, qui représente mes montagnes : on pourra confronter; et j'attaque les vôtres en contrefaçon.

AIR de *Doritas.*

Oui, l'on va, malgré vos astuces,
Voir mes montagnes au procès :
Elles sont faites par des Russes.

LA FOLIE.

Et les nôtres par des Français.
Ainsi que vous à leur tour ils espèrent.
Sachez, Monsieur, qu'en fait de monuments,
Chez nous les arts, l'honneur, en élevèrent
Qui dureront encor longtemps.

TITAN. D'ailleurs, chez nous l'on danse.

LA FOLIE. Chez nous l'on dîne* : voyez d'ici Comus, Bacchus et tout l'Olympe; j'ai pour moi le ciel!

TITAN. Et moi les procureurs, et l'enfer avec eux! Je vous forcerai bien à revenir chez moi, ou nous plaiderons.

LA FOLIE. Eh bien! nous verrons.

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, L'ERMITE.

L'ERMITE. Ah, mon Dieu! en voici bien d'autres! Il y a là je ne sais combien de montagnes qui viennent vous adresser leurs réclamations!

TITAN. Encore des montagnes! Ah çà! il en pleut donc?

LA FOLIE. Qu'elles entrent, nous donnons audience à tout le monde. C'est charmant! voilà un procès qui sera digne de moi.

AIR : *Ne croyez pas que j'envie* (des DEUX MATINÉES).

Dans mon fauteuil je m'installe,
Le procès va commencer;
Vous chérissez le scandale;
Moi je ne puis m'en passer.
Des gens de robe, et pour cause,
J'estime fort les façons,
Et j'ai, dans plus d'une cause,
Donné des conclusions.
Dans mon fauteuil, etc.

TITAN. Qui est-ce qui arrive déjà là?

—

SCÈNE VIII.

LA FOLIE, L'ERMITE, TITAN, UN ILLYRIEN, *arrivant avec une montagne en bas-relief, sur laquelle est écrit :* MONTAGNES ILLYRIENNES.

L'ILLYRIEN.

AIR : *Il faut quitter Golconde.*

Des montagnes de l'Illyrie
J'apporte en ces lieux la copie :
Chez moi la foule est établie;
Déjà dimanche on s'assommait;
Que ça dure, et tout me promet
Que ma fortune est au sommet.

—

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, UN SUISSE.

LE SUISSE.

Même air.

Moi, des montagnes de la Suisse
J'apporte une légère exquise;
Du Luxembourg* c'est le caprice,
On n'a jamais rien vu de tel,
Et ce passe-temps immortel
Est du temps de Guillaume Tell.

—

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, UN ÉGYPTIEN.

L'ÉGYPTIEN.

Même air.

Mes montagnes égyptiennes**
Sont à coup sûr les plus anciennes.
Que chacun vante ici les siennes!
Ce jeu, dans Paris en renom,
Eut un brevet d'invention
Sous le règne de Pharaon.

TOUS.

Ah! daignez ici m'écouter;
C'est moi seul qui dois l'emporter.

LA FOLIE. Un instant, Messieurs, ne parlez pas tous ensemble.

—

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JEAN LEBLANC, JAVOTTE.

(*La musique continue.*)

JEAN LEBLANC. Arrêtez donc. Est-ce que je n' pouvons pas aller sans musique; ils me prennent pour un opéra! Pardon, excuse, notre bourgeoise. Il paraît que c'est ici le rendez-vous des Montagnes.

TITAN. Est-ce que vous en avez une aussi?

JAVOTTE. Eh! oui... Colibri.

JEAN LEBLANC. Et une qui jouerait les siennes par-dessous jambes.

LA FOLIE. Ne pouvons-nous savoir qui vous êtes?

JEAN LEBLANC. Notre bourgeoise, j' sis de Montmartre; je suis le plus ancien meunier de l'endroit, et l'on ne m'appelle que le vieux de la Montagne!

AIR du ballet des *Pierrots.*

J' v'nons d'apprendr' dans nos campagnes
Qu'il s' tramait quequ' chose entre vous;
Puisqu' y a z'une assemblé' d' montagnes,
Ça n' peut pas se passer sans nous.
D' peur qu' sans entendr' on nous condamne,

* Il y avait aux Montagnes Beaujon un superbe restaurant, un café, etc.

* Les Montagnes Suisses étaient établies au jardin de la Chaumière, dans le quartier du Luxembourg.

** Les Montagnes Egyptiennes étaient au jardin du Delta, faubourg Poissonnière.

D' Montmartre on vient de m' députer,
Et j' somm', moi, ma fille et mon âne,
Chargés de le représenter.

TITAN, *regardant autour de lui.* Il me semble que je ne vois pas ici toute la députation?

JEAN LEBLANC. Eh! non, d'usage et d'habitude, l'autre reste à la porte!

JAVOTTE. Il y en a assez qui entrent sans lui, mistigri!

TITAN. Mistigri! mistigri!.. Enfin, qu'est-ce que vous voulez?

LA FOLIE. Oui, encore faut-il savoir ce que vous voulez?

JEAN LEBLANC. J' v'nons vous dire que de temps immoral, Montmartre est en possession d'être la montagne d' Paris; et qu'elle ne souffrira pas qu'on la dégotte.

LA FOLIE. Vivat! encore un procès.

JEAN LEBLANC. Et que si quelqu'un veut s'élever plus haut que nous, il faudra qu'il en rabatte!

TITAN. Par exemple, si je m'attendais à celui-là! Ah çà! qu'est-ce que ça vous fait?

JEAN LEBLANC. Je te dis que ça m'offusque, que j' sommes faits au grand air, et que ça gêne la circulation.

JAVOTTE. Sans compter qu' ça fait z' un déficit parmi nos danseurs.

LA FOLIE. Et comment donc?

JAVOTTE.

AIR : *Voulez-vous savoir l'histoire.*

L' dimanch', sur nos p'louses vertes,
On v'nait s' trémousser;
D'puis qu' vos montagn's sont ouvertes,
Ils y vont danser.
Chez nous, on est simpl', novice;
L's amants ici-bas,
Aim'nt les endroits où l'on glisse;
Chez nous on n' glisse pas.

LA FOLIE. Plus de danseurs, voilà qui mérite considération.

TITAN. Eh bien! voyez donc le grand mal, quand Mademoiselle ne danserait pas.

JEAN LEBLANC. Comment, l' grand mal? Dis donc, malin, connais-tu la giographie?

TITAN. Parbleu!..

JEAN LEBLANC. Eh bien! M' sieur Dumont, sais-tu à quel mont tu ressembles, avec ta face! tu ressembles au mont Caucace!

L'ÉGYPTIEN. Au mont Caucace!

JAVOTTE, *le contrefaisant.* Voyez donc ce cocodrille égyptien, avec sa face d' momie...

JEAN LEBLANC. Dis donc, échappé du passage du Caire, toi et tes pyramides, j' t'allons faire donner une tête dans mes carrières.

TITAN. Quelle patience! Si on ne se retenait pas!

JEAN LEBLANC. Eh bien! voyons, lâche donc ton feu; depuis une heure que tu es là à fumer, on dirait du mont Vitruve...

JAVOTTE. Oui, z'il m' fait l'effet d'une machine à vapeur.

—

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'ERMITE.

L'ERMITE. Madame, encore une montagne qui arrive du jardin Ruggieri*. Une montagne d'eau, le saut du Niagara, qui demande à entrer.

TITAN. Fermez les grilles.

JEAN LEBLANC. Eh bien! je vais lui parler à ton saut, et gare au plongeon.

TITAN, Non pas, c'est à moi à m'opposer au torrent.

TOUS. Eh moi, donc?

AIR : *Courons aux prés Saint-Gervais.*

Oui, moi seul j'ai ce droit-là,
Et pour lui parler je m'apprête;
Et le saut du Niagara,
Ainsi que vous la dansera.

JEAN LEBLANC.

Quand j' m'y mets moi; rien ne m'arrête;
J' leu t'rai tourner les talons.

TITAN.

J'ai mon projet dans la tête,
Dissimulons.

ENSEMBLE.

Oui, moi seul, etc.

(*Ils sortent tous en se disputant et en se menaçant.*)

LA FOLIE, *seule.* Eh! Messieurs, arrêtez. Les voilà qui se battent, et qui se jettent leurs montagnes à la tête.

—

SCÈNE XIII.

LA FOLIE, UN BOSSU.

LE BOSSU, *à la cantonade.* Vous pourriez bien prendre garde à ce que vous faites. Ces insolents, avec leurs montagnes.

LA FOLIE. Est-ce que Monsieur serait encore un concurrent?

LE BOSSU. Ça m'a presque coupé la respiration; on crie : Gare la montagne!

LA FOLIE.

AIR de *la Pipe de tabac.*

Autant que je puis m'y connaître,
En frappant *ab hoc* et *ab hac*,
Ils vous en ont lancé peut-être
Quelques-unes sur l'estomac.

LE BOSSU.

La montagne était de calibre;
Devant moi la voyant venir,
Crac, j'en ai perdu l'équilibre.

LA FOLIE.

Elle aurait dû le rétablir.

LE BOSSU. A quoi servent les montagnes, et où est la nécessité qu'il y en ait ici-bas?

LA FOLIE. Monsieur a ses raisons pour en vouloir aux montagnes.

LE BOSSU. Oui, Madame, j'en ai plein le dos. Il me souvient des montagnes russes, j'en ai un jour régalé toute la maison: ma femme et mon premier garçon en ont eu une courbature, et moi j'en ai eu une bosse au front en tombant sur le dos, le contre-coup apparemment.

LA FOLIE. Ici, c'est bien différent; si vous voulez seulement vous donner la peine d'entrer.

LE BOSSU. J'en serais bien fâché; donner trois livres pour ça! Ce n'est pas que je regarde au prix, un artiste comme moi...

LA FOLIE. Ah! Monsieur est artiste?

* Dans le jardin Ruggieri, rue Saint-Lazare, on avait établi une espèce de balançoire assez dangereuse qu'on avait décorée du nom de *saut du Niagara.*

LE BOSSU. Ils disent bien dans le quartier que je suis serrurier; le fait est que je suis artiste mécanicien, travaillant en fer; mais pour payer trois livres, il faudrait que je fusse d'une bonne trempe, et je n'y mettrai jamais le pied.

LA FOLIE. Moi qui avais l'intention de vous offrir vos entrées.

LE BOSSU. Écoutez donc, belle dame, c'est autre chose. mais si j'accepte, c'est à cause de la belle saison, parce que les spectacles... Il n'y a plus moyen d'y tenir dans ce parterre : on va, on vient, on me marche sur les mains; avec ça on dirait qu'ils sont tous debout; j'ai beau crier : Assis, je n'y vois rien : et puis d'ailleurs la température... Hier j'ai été voir *Mérope:* j'avais un billet d'auteur... c'était une chaleur! et voyez comme le temps change; trois jours auparavant j'avais été à l'Ambigu, aux *Captifs d'Alger**; c'était un froid à n'y pas tenir: c'est le baromètre qui est cause de cela.

LA FOLIE. Eh! mais, j'y pense, il faut que je vous consulte : nous avons pour remonter nos chars une mécanique fort ingénieuse.

LE BOSSU. J'en ai fait. Nous appelons ça un mouvement perpétuel.

LA FOLIE. C'est qu'il s'arrête souvent, et si vous vouliez être des nôtres...

LE BOSSU. Ecoutez donc, belle dame, ce n'est pas de refus.

LA FOLIE. Mais votre femme et votre premier garçon?

LE BOSSU. Ah! je n'y tiens pas du tout.

LA FOLIE. Si en votre absence on vous jouait quelques tours.

LE BOSSU. De ce côté-là, comme ça m'est égal, ça m'est bien égal! Je suis fait aux tours... et quelle place me donnez-vous?

LA FOLIE. Il y en a une dans l'Olympe, qui vous convient si bien! celle de Vulcain.

LE BOSSU. Vous avez donc des divinités?

LA FOLIE. En voilà un échantillon.

—

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LANTIMÈCHE, *en Apollon, précédé de deux nègres**, dont l'un porte un réverbère.*

LANTIMÈCHE. Huit heures et demie, c'est le moment de paraître et de commencer ma carrière. Eclairons.

L'astre du jour dans son paisible éclat,
Lançait des feux...

LE BOSSU. Ma foi, mon cher confrère, voulez-vous me permettre...

LANTIMÈCHE. Un confrère? Qu'est-ce que c'est que ça? est-ce que c'est fait comme un dieu?

LE BOSSU. Eh bien! qu'est-ce que vous êtes donc ici, vous?

LANTIMÈCHE. Moi, c'est différent, je fais ici une place d'Apollon. L'Apollon du... (*Montrant le réverbère.*) Mais aussi je suis du bois dont on les fait. (*A la Folie.*) Ah! vous voilà, Madame, justement je venais vous parler.

* Mélodrame que l'on venait de donner à l'Ambigu-Comique.

** Dans l'origine tous les employés de l'établissement devaient être des nègres. Les entrepreneurs l'avaient annoncé, mais cela n'eut pas lieu, probablement à cause des nouvelles lois sur la traite des noirs.

LE BOSSU, *l'arrêtant.* Dites-moi donc, Monsieur, quels sont ces deux employés, pourquoi sont-ils noirs?

LA FOLIE. C'est la couleur de nos gens.

LE BOSSU. Pourquoi les avez-vous pris ainsi? Ah! j'y suis, parce que c'est moins salissant; mais, dites-moi, Monsieur...

LANTIMÈCHE. Je vous dis qu'il faut que j'éclaire.

LE BOSSU. Demain il fera jour.

LANTIMÈCHE. Demain, demain, je vous dis que c'est ce soir.

LE BOSSU. Il me semble, Monsieur, que, sans vous déranger, vous pouvez bien un moment...

LANTIMÈCHE. Allons, il m'empêche de passer! depuis feu Josué, qui s'est permis d'arrêter le soleil, je ne crois pas qu'il y ait exemple d'une pareille inconvenance... Ah çà! si je m'échauffe une fois, il vous en cuira.

LE BOSSU. Parbleu! Monsieur, je trouve bien extraordinaire la manière dont vous me répondez.

LANTIMÈCHE. C'est qu'il va finir par attraper quelque bon coup de soleil. (*Il lui brûle avec sa mèche le crêpe de son chapeau.*)

LE BOSSU. Corbleu! Monsieur, prenez donc garde à ce que vous faites, vous me brûlez.

LANTIMÈCHE. Je vous le disais aussi, que diable! d'approcher comme ça du soleil... Je suis sûr qu'avec votre chevelure enflammée, là-bas à l'Observatoire, ils vont vous prendre pour une comète. Madame, je voulais vous dire que je viens de voir des gens de mauvaise mine.

LE BOSSU. Corbleu! Monsieur, vous me regardez?

LANTIMÈCHE. Eh! non, je ne vous regarde pas... Comme il fume!.. Ce monsieur Titan les a réunis contre nous; et il pourrait bien... (*On entend un chœur en dehors.*)

LE CHŒUR.

AIR : *Fillette coquette* (de LA PRINCESSE DE TARARE).

Alerte; (*ter.*)
Pour notre perte,
Ils sont unis.
Alerte, (*bis.*)
Mes bons amis.

LA FOLIE.

Quoi! les Titans, dans leur audace,
Voudraient escalader la place!
Renversons-les d'un trait malin.

LE BOSSU.

Et s'il faut des armes, Vulcain
En forgera soudain.

CHŒUR.

Alerte, etc. (*ter.*)

LE BOSSU.

Pour nous renverser si l'on grimpe,
C'est moi qui soutiendrai l'Olympe.

LANTIMÈCHE.

Au fait, Atlas dans ses travaux
Porta le ciel, et ce héros
N'avait pas si bon dos.

CHŒUR.

Alerte, etc.
(*La Folie et le bossu sortent.*)

—

SCÈNE XV.

LANTIMÈCHE, *seul.* Quoiqu'il n'en ait pas l'air, il se pourrait bien que ce petit-là fût redoutable : d'abord il a la tête chaude... Mais,

Qu'on se batte! qu'on se déchire!

continuons le cours de mes glorieuses fonctions. Dans mon état de soleil, il faut toujours aller ; il n'y a ni relâche, ni indisposition ; avec ça que je suis en retard, ils vont croire qu'il y a une éclipse... (*Regardant dans la coulisse à gauche.*) C'est qu'on est très-bien ici pour voir le combat. Un, deux, trois, quatre, tous ces Titans avec leurs montagnes... Voilà qu'ils les entassent les unes sur les autres ; voilà l'Illyrie sur la Suisse, l'Egypte par-dessus, et la Russie qui s'en mêle... Allons, c'est ça, roule ta bosse... Aïe ! voilà Montmartre qui dégringole ; non, il remonte sur sa bête... Ah çà ! Dieu me pardonne, je crois qu'ils escaladent l'Olympe... Et j'éclairerais de pareils forfaits !..

GRAND RÉCITATIF.

En reculant d'horreur, Phœbus épouvanté,
A ce spectacle affreux refusa sa clarté.

Eteignez, éteignez, qu'une nuit totale couvre l'horizon ! Eh mais... j'entends une musique guerrière. Je ne me trompe pas, c'est l'air : *Du haut en bas.* (*On entend une explosion de fusées et de pétards.*)

—

SCÈNE XVI.

(*La toile du fond se lève et représente un point de vue, des promenades aériennes. La Folie sur un char, environnée de tout l'Olympe, et la marotte à la main, vient de renverser les Titans qui sont à terre, sous leurs montagnes, et groupés d'une manière grotesque.*)

LA FOLIE.

AIR du vaudeville de *la Robe et les Bottes.*

Ainsi, vainqueur d'une ligue ennemie,
L'Olympe encor renverse les Titans ;
Ceux que protége la Folie
Ont triomphé dans tous les temps.
Nous voulons que la paix s'achève ;
Mais défendons que nul enfin
Au-dessus de nous ne s'élève,
Excepté monsieur Garnerin *.

Bien d'autres peut-être n'useraient pas aussi généreusement de la victoire ; mais nous ne voulons la mort de personne. Partageons. Ici sera le bon ton, chez vous la gaieté ; on viendra chez moi toute la semaine, chez vous le dimanche.

JEAN LEBLANC. C'est ce que nous demandons ; je suis du parti de Madame.

* Célèbre aéronaute qui souvent alors faisait des ascensions en ballon.

TITAN. En v'là déjà un qui retourne ; c'est une girouette.

JEAN LEBLANC. Dame, je suis de Montmartre, et de tout temps ce sont nos girouettes qui ont eu le plus de réputation, après celles de Paris, s'entend !

VAUDEVILLE.

AIR du vaudeville de *Flore et Zéphyre.*

LA FOLIE.

Venez, disciples joyeux,
Suivez ma bannière ;
L'Olympe n'est plus aux cieux,
L'Olympe est sur terre.

L'ERMITE.

Morphée au Cirque est déjà,
Bacchus aux tavernes,
Thespsycore à l'Opéra,
Mars dans nos casernes.

JEAN LEBLANC.

J'ons vu dans plus d'un jardin
L'Amour sous la treille ;
Et chez plus d'un marchand d' vin,
Neptune en bouteille

CALICOT.

Oui, *Vénus* n'est plus aux cieux,
Sur terre elle loge ;
J'y crois en jetant les yeux
(*Montrant la salle.*)
Là... sur chaque loge.

LE BOSSU.

Si *Vulcain* est le patron
Des époux honnêtes,
A Paris je serai donc
De toutes les fêtes.

TITAN.

Quand on est à terre, hélas !
Point de fausse honte ;
De bonn' jamb', et chapeau bas,
V'là comme on remonte.

LANTIMÈCHE.

Désormais, l'autre *Apollon*
Va près du moderne,
Briller comme un champignon
Dans une lanterne.

LA FOLIE.

Le premier des dieux, celui
Qui tient le tonnerre,
Par malheur n'est pas ici,
Il est au parterre.
A nos frayeurs les bravos
Pourraient mettre un terme.

LE BOSSU.

Ne craignez rien, j'ai bon dos,
Messieurs, frappez ferme.

L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE

OU

LE PROCUREUR ET L'AVOUÉ

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 1er février 1831.

EN SOCIÉTÉ AVEC M. DUPIN.

Personnages.

JOLIVET, ancien procureur.
DERVILLE, jeune avoué.
FRANVAL, garçon, riche négociant.
DUBELAIR, maître clerc de Derville.
AUGUSTE, deuxième clerc.
VICTOR, troisième clerc.
PIEDLGER, dernier clerc de l'étude.
ROSE, domestique de Derville.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente une étude d'avoué : plusieurs tables dans le fond ; à gauche, sur le devant, le bureau du maître clerc, en acajou ; à droite, un poêle d'une forme élégante. Au fond, deux corps de bibliothèque en acajou, contenant des dossiers. A gauche, sur le second plan, une porte qui conduit au cabinet de Derville ; à droite, en face, une porte donnant sur l'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, *un balai et un plumeau à la main.* Là... je n'ai plus que l'étude à nettoyer; mais il n'est encore que huit heures, et d'ici à ce que ces messieurs arrivent, j'ai encore du temps devant moi. (*S'appuyant sur son balai.*) Faut avouer qu'à présent c'est agréable d'être domestique : d'abord on est son maître, tandis que dans les anciennes études, à ce que me disait ma tante Madeleine, ça allait bien mal.

AIR : *A soixante ans.*

Mais à présent, ça va bien mieux, j'espère;
C'est tous les jours bal ou festin.
Monsieur s'amus' la nuit entière,
Et rentr' souvent à cinq heures du matin;
Les valets ont, dans c'te demeure,
Ben plus d' profits qu'i n'en avaient,
D'puis qu' les avoués se couch'nt à l'heure
Où les procureurs se levaient.

Et M. Derville, v'là un maître agréable... Hier, par exemple, il est rentré au milieu de la nuit ; et je suis bien sûre qu'à présent... (*L'apercevant.*) Ah bien ! le voilà déjà sur pied !

—

SCÈNE II.

ROSE, DERVILLE, *en robe de chambre et des papiers à la main.*

DERVILLE. Bonjour, Rose, tu es matinale, à ce que je vois.

ROSE. C'est plutôt vous, Monsieur.

DERVILLE. Oui ; voilà une heure que je travaille.

ROSE. Et pourtant vous êtes rentré si tard !

DERVILLE. Raison de plus; la nuit est à moi, et je peux l'employer comme je veux : mais le jour est à mes clients.

ROSE. Avec ce train de vie-là, vous vous tuerez.

DERVILLE. Laisse donc, deux heures de sommeil, c'est tout ce qu'il me faut.

AIR de *Marianne.*

Quand les affaires me demandent,
Dès le matin j'ai l'œil ouvert;
Le soir tous les plaisirs m'attendent :
Le festin, le bal, le concert,
Un jeu d'enfer,
Où chacun perd,
L'humble employé comme le duc et pair.
Dans le salon,
C'est le bon ton,
L'on voit de tout.

ROSE.

Même plus d'un fripon!

DERVILLE.

Quelques plaideurs, d'humeur moins franche,
Qu'on a rançonnés tout le jour,
Et qui s'efforcent à leur tour
De prendre leur revanche.

Mais ça m'est égal, moi, je gagne toujours.

ROSE. Il est de fait que vous êtes heureux.

DERVILLE. Encore avant-hier, j'ai passé treize fois de suite à l'écarté; c'est cinq cents francs, je crois, que j'ai mis dans ma poche.

ROSE. Cinq cents francs ! savez-vous, Monsieur, que ça augmente joliment les profits de l'étude?

DERVILLE. Je crois bien... A propos de cela, quand tu auras fini ton ouvrage, tu porteras ces vingt-cinq louis à Belval, mon confrère. (*Il lui donne un rouleau.*) Tu lui diras que c'est d'hier au soir; il saura ce que c'est.

ROSE. Comment, Monsieur, vous auriez...

DERVILLE. Oui, une mauvaise veine... On peut bien une fois par hasard... Et puis, quoique avoué, on ne peut pas toujours prendre.

ROSE. J'entends : il faut rendre.

DERVILLE. Ah ! mon Dieu, oui ; le chapitre des restitutions est le plus difficile. Ah ! attends, encore autre chose. Nous avons ce soir un petit bal; mon maître clerc a envoyé les invitations; mais tu porteras toi-même celle-ci. Quoiqu'elle soit adressée à madame de Vermeuil, tu tâcheras de la remettre à mademoiselle Elise, sa jolie nièce.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

C'est pour elle, il faut qu'on lui donne ;
Surtout ne va pas l'oublier.

ROSE.

J'entends... Parlant à sa personne,
Comm' dit quelquefois votre huissier.

Souvent, quand il porte un' requête,
Vous savez comme il r'vient le soir;
Il faut que Monsieur me promette
Que j' n'aurai rien à recevoir.

DERVILLE. Et si par hasard elle voulait faire une réponse par écrit, vois-tu, Rose, tu attendrais.

ROSE. Oui, Monsieur, je comprends. Et il se pourrait bien que le bal fût donné à cause de cette seule invitation-là. Mais est-ce que vous ne comptez pas en parler à M. Jolivet, votre ancien...

DERVILLE. Oui, tu as raison. Il est arrivé depuis quelques jours de la campagne : je lui ai donné un logement dans la maison, et il serait malhonnête de l'oublier. D'ailleurs, j'ai des ménagements à garder avec lui. *Primo :* je lui dois ma charge, qui n'est pas encore payée, il s'en faut; ensuite, c'est le subrogé tuteur d'Elise, et il a une influence... Je vais monter l'inviter.

ROSE. Ce n'est pas la peine. J'entends gronder dans l'antichambre : ce doit être lui.

—

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVET.

JOLIVET. La belle maison, et le bel exemple! Personne dans l'étude! Morbleu! si j'étais là, je commencerais par renvoyer tous mes clercs.

DERVILLE. Ce ne serait pas le moyen de les faire venir. Allons, Rose, dépêche-toi d'achever ton ouvrage, et fais toutes mes commissions. Eh bien! tu t'en vas, et tu n'as seulement pas mis de bois dans le poêle. Tu veux donc que ces jeunes gens se morfondent?

ROSE. Monsieur, il y a trois bûches.

DERVILLE. Eh bien! mets-en six, et qu'ils aient chaud.

JOLIVET, *indigné*. Six bûches au mois de novembre!

DERVILLE. Et puis je voulais te recommander aussi... Tâche donc que le dîner soit un peu mieux... là... un plat de plus, quelque friandise, quelque chose qui relève l'appétit. (*Rose sort.*)

JOLIVET, *se levant*. Ventrebleu! je vous admire; mettez tout au pillage : redoublez vos folles profusions!

DERVILLE. C'est-à-dire qu'il faut que mes clercs ne mangent pas.

JOLIVET. Oui, Monsieur, ça n'en serait que mieux. Mais enfin, puisqu'on ne peut pas les empêcher, où est la nécessité de leur donner de l'appétit? Des clercs de procureur en ont toujours assez, Monsieur; ce sont les vampires d'une étude!

AIR de *l'Ecu de six francs.*

A chaque instant ils imaginent
Quelques moyens pour nous gruger;
Ce n'est pas pour manger qu'ils dînent,
Mais c'est pour nous faire enrager.
Or, dans cette guerre intestine,
De se défendre il est permis,
Et nos clercs sont des ennemis
Qu'on ne réduit que par famine.

Aussi je ne sustentais les miens qu'à mon corps défendant : le bouilli et la soupe, la soupe et le bouilli; et les jours de fête, du persil autour : je ne sortais pas de là. Six bûches dans un poêle! Apprenez, Monsieur, que dans mon étude il n'y avait pas de bûches : on soufflait dans ses doigts, ou l'on était obligé d'écrire pour s'échauffer; c'était tout profit pour la maison.

DERVILLE. Et que gagniez-vous à ces belles économies? D'être bafoués, montrés au doigt; car de votre temps, c'était à qui s'égayerait sur le compte des procureurs.

JOLIVET. Vous allez voir, Monsieur, qu'on respecte les avoués.

DERVILLE. Mais oui; un peu plus.

JOLIVET. Et pourquoi donc? Est-ce parce qu'ils ont des fracs à l'anglaise et des bolivars, et qu'on ne sait jamais à leur costume s'ils vont au bal ou au Palais? Et surtout nous ne courions pas les affaires en cabriolet.

DERVILLE. Où est le mal? cela va plus vite, et pourvu que les clients n'en souffrent pas, pourvu qu'ils ne soient pas rançonnés comme de votre temps...

JOLIVET. Je les rançonnais, c'est vrai; mais je ne les éclaboussais pas. Et à tout prendre, il vaut encore mieux écorcher les clients que de les écraser.

DERVILLE. Ma foi, je n'en sais rien; au moins nous crions *gare*.

JOLIVET. Est-ce ainsi que vous acquitterez vos dettes? car enfin votre charge n'est pas encore payée : vous me devez cent mille francs.

DERVILLE. Ne m'avez-vous pas donné trois ans pour cela?

JOLIVET. C'est le tort que j'ai eu. On a beau vendre les charges horriblement cher, c'est égal; il se trouve toujours des jeunes gens qui vous les achètent sans avoir un sou vaillant.

DERVILLE. Qu'importe, Monsieur? je puis m'établir : je suis garçon...

JOLIVET. Est-ce que sans cela je vous aurais vendu? Mais alors dépêchez-vous de vous marier, de faire un bon mariage.

DERVILLE. Eh bien! Monsieur, il ne tient qu'à vous, j'aime une jeune personne charmante : vous pouvez me la faire épouser.

JOLIVET. Comment donc, mon garçon? avec plaisir.

DERVILLE. C'est Elise de Franval, qui est presque votre pupille.

JOLIVET. Du tout, du tout; cela ne vous convient pas.

DERVILLE. Eh quoi! n'a-t-elle pas tout réuni? les grâces, la bonté, la douceur...

JOLIVET. Oui; mais elle n'a que soixante mille francs; et dans votre position, mon cher, il vous faut une femme de cinquante mille écus : je ne vous laisserai pas marier à moins.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Soyez épris, je le permets,
De quelque riche mariée.

DERVILLE.

Si la future a peu d'attraits...

JOLIVET.

Elle en aura, je m'y connais,
Si votre charge est bien payée.

DERVILLE.

Si son caractère est méchant...

JOLIVET.

Ah! c'est le mari qui s'en charge;
Epousez, nous aurons l'argent.

DERVILLE, *parlant*. Eh bien! et moi...

JOLIVET.

Vous aurez (*bis.*) la femme et la charge.

DERVILLE. Cependant, quand vous prétendez qu'Elise n'a que soixante mille francs...

JOLIVET. Oui, Monsieur; je puis vous donner les renseignements les plus exacts. Son père, qui était un de mes clients, est décédé le 6 mai 1814 : ledit jour,

JOLIVET, *avec une liasse de papiers.* Enfin, voilà ! ce n'est pas sans peine ; on m'a donné toutes les pièces. — Scène 16.

apposition de scellés ; le 14 du même mois, ouverture du testament, par lequel il nomme tuteur de la jeune personne, mineure, M. Isidore Franval, son oncle paternel.

DERVILLE. Et quel est ce Franval ?

JOLIVET. Ledit Franval, négociant à Hambourg, déclara, par une lettre du 2 juin, qu'il acceptait avec plaisir la tutelle de sa nièce ; mais son commerce ne lui permettant pas de quitter sa résidence, c'est moi, le subrogé tuteur, qui, depuis six ans, ai liquidé et administré tous les biens de sa succession. Ainsi, je crois que je m'entends un peu en affaires ; et quand je dis qu'elle a soixante mille francs, c'est tout au plus si ça va là.

DERVILLE. Eh bien ! qu'importe ? soixante mille francs, c'est assez pour payer une partie de ma charge : avec le temps nous acquitterons le reste. Vous pouvez attendre, vous qui êtes riche.

JOLIVET. Je suis riche ! jusqu'à un certain point : je n'ai pour tout bien que ma charge, que vous me devez.

DERVILLE. Et ce petit domaine que vous avez acheté dernièrement : le domaine de Villiers, une affaire superbe ! disiez-vous.

JOLIVET. Mon ami, c'est une horreur ! j'ai été trompé.

DERVILLE. Bah ! un vieux procureur comme vous !

JOLIVET. Les plus fins y sont pris. L'affaire était si avantageuse que je ne l'ai pas examinée. Celui qui m'a vendu était bien le possesseur, mais possesseur temporaire : vu que le comte Durfort, qui en était le propriétaire, est disparu depuis vingt-neuf ans, et qu'on ignore ce qu'il est devenu. Je sais bien qu'il ne faut plus qu'un an pour qu'il y ait prescription, et alors je ne risquerai plus rien ; mais si d'ici là le véritable comte Durfort ou ses héritiers s'avisaient de revenir, ça ferait un fameux procès.

DERVILLE. Ah, que c'est heureux ! vous me le donneriez.

JOLIVET. Du tout : je l'exploiterais moi-même.

DERVILLE. Vous auriez tort ; vous savez bien que les procureurs prennent encore plus cher que les avoués, si c'est possible. Adieu, je vous quitte : j'ai quelques affaires très-pressées, et il faut que j'aille au Palais.

J'espère que vous ne me tiendrez pas rancune, et qu'aujourd'hui vous me ferez le plaisir de venir passer la soirée chez moi.

—

SCÈNE IV.

JOLIVET, *seul*. C'est ça! une soirée! une fête! et sa charge n'est pas payée! O dissipation! dissipation! et quel faste! quel scandale! Je vous demande si on ne se croirait pas ici dans un boudoir, plutôt que dans une étude? Jusqu'au bureau du maître clerc qui est en acajou! et un feu d'enfer : le poêle en est rouge! (*Se chauffant.*) Par exemple, je ne suis pas fâché de cela : parce qu'il fume chez moi, ce qui est cause que je ne fais jamais de feu. (*Regardant sur le poêle.*) Qu'est-ce que je vois là? il double aussi dans le luxe des journaux! passe pour les *Petites Affiches*, c'est utile; mais fournir ainsi à ses clercs des sujets d'amusement... (*Regardant le titre du journal.*) Allons, allons, c'est la *Quotidienne*; le mal n'est pas si grand. Voyons un peu l'article *Nouvelles*; (*S'asseyant auprès du poêle.*) J'ai toujours peur d'y rencontrer le nom du comte Durfort : ce diable d'homme me poursuit partout! C'est qu'il est capable de revenir exprès pour me ruiner. Ah! mon Dieu, quel tapage!

—

SCÈNE V.

JOLIVET, *au poêle*; AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER ET DEUX AUTRES CLERCS.

CHOEUR.

AIR du *Pas des Trois Cousines.*

A l'étude il faut tous nous rendre;
Travaillons du matin au soir :
Jamais je ne me fais attendre
Lorsque m'appelle le devoir.

VICTOR, *à Auguste.*

Te voilà?

PIEDLÉGER.

Quelle exactitude!

AUGUSTE.

Je ne me fais jamais prier,
Et je viens toujours à l'étude
Quand je passe dans le quartier.

TOUS.

A l'étude il faut tous nous rendre;
Etc., etc.

TOUS. Bonjour, monsieur Jolivet; bonjour, monsieur Jolivet, comment vous portez-vous?

JOLIVET. Enfin voilà l'étude qui arrive!.. c'est bien heureux! il ne manque plus que le maître clerc.

DUBELAIR, *entrant avec des papillotes.* Eh bien! qu'est-ce, Messieurs? nous arrivons bien tard aujourd'hui.

VICTOR. Tiens! lui qui parle, le voilà qui descend.

DUBELAIR. Du tout; je suis venu de très-bonne heure à l'étude, et j'étais remonté pour affaire indispensable : M. Letellier m'attendait.

JOLIVET. Qu'est-ce que c'est que ce client-là?

DUBELAIR, *tenant un dossier.* C'est mon coiffeur; je vous conseille de le prendre, vous en serez content. Où est ce jugement à signifier? Surtout pour les faux toupets.

JOLIVET. O temps! ô mœurs! un maître clerc en papillotes!

AIR de *la Catacoua.*

Chez nous, c'était une autre antienne,
Et l'on venait coiffer, je crois,
Le procureur chaque semaine
Et les clercs une fois par mois.
Oui, pour décorer notre nuque,
La cadenette suffisait,
Ça se tenait
Sous le bonnet.

PIEDLÉGER.

Eh! mais, chez vous, en effet,
L'on voyait
Bien plus de têtes à perruque,
Et chez nous bien plus de toupet.

DUBELAIR. Messieurs, il faut travailler aujourd'hui; nous sommes accablés d'ouvrage. Voilà un jugement dont il faut quinze copies.

AUGUSTE. Je m'en charge.

VICTOR. Laisse donc; j'en prendrai la moitié, ce sera plus tôt fait; je m'y mets sur-le-champ. Rose, à déjeuner!

TOUS LES AUTRES. C'est juste, c'est juste; à déjeuner!

AUGUSTE. Moi, j'aime assez le déjeuner, parce que ça repose et ça coupe la matinée.

JOLIVET. Oui, avec cela que vous avez bien gagné votre matinée... (*Pendant ce temps Rose apporte d'une main un paquet de lettres et de journaux qu'elle jette sur le poêle, et de l'autre des couteaux, du pain et du vin. Tout le monde est au milieu de l'étude, excepté le maître clerc qui est à son bureau, et Piedléger à la table en face, qui travaille sans relâche.*)

AUGUSTE.

AIR de *Partie carrée.*

Allons, allons, il faut nous mettre à table;
Mais vraiment nous sommes transis.
Mets une bûche. Il fait un froid du diable...

JOLIVET.

Une de plus! On vient d'en mettre six!

AUGUSTE, *à Victor, qui prend les journaux pour allumer le feu.*

Eh mais! Victor, que viens-tu donc de faire?
Comment, tu prends nos journaux?

VICTOR.

Oui, morbleu!
Ils font ici comme à leur ordinaire,
Ils allument le feu.

Tiens, vois plutôt comme ça prend déjà!

AUGUSTE, *caressant Rose.* Ah! ma petite Rose, tu es bien gentille; qu'est-ce que tu nous donnes là?

ROSE. Un pâté de Lesage.

JOLIVET, *se levant en colère.* Un pâté de Lesage!

VICTOR. Il n'y a que cela? Tu ne nous as pas fait quelque chose de chaud?

ROSE. Non, ma foi, je n'ai pas le temps; je suis obligée de sortir pour des commissions.

AUGUSTE. Allons!.. allons à table. (*Coupant le pâté.*) Monsieur Dubelair, vous n'en êtes pas?

DUBELAIR, *d'un air d'importance.* Non, Messieurs, je ne prends jamais rien à jeun.

VICTOR. Eh bien! il est bon celui-là.

DUBELAIR, *tirant sa montre, à part.* Sans compter... que j'ai à onze heures un déjeuner de garçons chez le maître clerc de Bernard.

AUGUSTE. Et vous, monsieur Piedléger?

JOLIVET. Quel est celui-là?

AUGUSTE. C'est le coureur de l'étude.

JOLIVET. Oh! le petit saute-ruisseau.

AUGUSTE. Piedléger, veux-tu déjeuner?

PIEDLÉGER. Sans doute; mais apportez-moi ma part,

j'ai là de l'ouvrage qui doit être fini ce matin.

JOLIVET, *pendant que tous les autres mangent, regardant Piedléger.* En voilà donc un de la vieille roche! c'est dans ce coin-là que se sont réfugiés les principes. (*Ils sont groupés différemment, les uns à la table, les autres debout, mangeant sur le poêle.*) C'est qu'ils ne mangent pas, ils dévorent... et du vin! du vin dans une étude!.. et autant que j'en puis juger, ça m'a l'air d'un excellent ordinaire.

VICTOR, *la bouche pleine.* Dites donc, monsieur Jolivet, si vous n'avez pas déjeuné...

AUGUSTE. Si vous vouliez être des nôtres, sans façon.

JOLIVET. Parbleu! je veux voir par moi-même jusqu'à quel point... (*Haut.*) J'ai bien là-haut mon café; mais, pour avoir le plaisir de déjeuner avec de la jeunesse... (*Victor et Jolivet aident à débarrasser la table; en ôtant les papiers et les plumes, et ne sachant où en poser une, Jolivet la place par habitude sur son oreille.*)

VICTOR. A merveille; place à notre doyen. Tenez, monsieur Jolivet, à votre santé!

AUGUSTE. Quel spectacle! la nouvelle et l'ancienne basoche qui trinquent ensemble.

AIR de *la Sentinelle.*

Salut, Messieurs, salut à notre ancien,
Qu'on vit jadis l'honneur de la basoche!
De son étude intrépide soutien,
Il fut sans peur et presque sans reproche;
Avec ses clercs, que sa voix ralliait,
Du Béarnais imitant la coutume,
Lui-même au combat les guidait,
Et chaque plaideur pâlissait
Aussitôt qu'il voyait sa plume.

JOLIVET *s'incline et boit à leur santé; puis, après avoir bu, fait une grimace d'indignation.* Quel scandale! c'est du bourgogne, du bourgogne le plus pur. (*Le goûtant encore.*) Quel dommage! un vin qui aurait supporté l'eau. (*Regardant le verre.*) J'aurais mis là-dedans les deux tiers... et ça aurait encore eu du corps et de la couleur... *O abondance* de l'âge d'or, où es-tu?

VICTOR, *rangeant la table.* C'est que j'aurais encore bu une fois... et qu'il n'y a plus de vin. Rose! Rose!

AUGUSTE. Ce n'est pas la peine, elle a laissé la clé à l'armoire.

VICTOR, *ouvrant l'armoire.* Oh! Messieurs, Messieurs, une découverte.

TOUS, *se levant.* Qu'est-ce que c'est?

VICTOR. Un panier de vin de Frontignan.

JOLIVET, *se cachant la tête dans les mains.* Pauvre Frontignan! c'est fait de lui.

AUGUSTE. Je sais ce que c'est. On l'a monté parce que notre patron donne aujourd'hui à dîner.

VICTOR. Oh bien! alors, pas de bêtises; je remets le panier.

JOLIVET, *stupéfait.* Comment! il en réchappe?

AUGUSTE. Sans doute; il n'y a pas de farces, puisque l'avoué est bon enfant.

JOLIVET. Ah bien! de mon temps il y aurait joliment passé.

VICTOR, *se mettant à écrire.* Allons, allons, maintenant ça va aller vite. (*Ils sont tous à leurs bureaux et travaillent avec ardeur.*)

JOLIVET. Les voilà tous à l'ouvrage! ce n'est pas sans peine.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS; DERVILLE, *habillé et sortant de son cabinet.*

DERVILLE. Monsieur Dubelair, voilà un acte qu'il faut porter à l'enregistrement.

DUBELAIR. Oui, Monsieur. (*Il le donne à un des clercs, et dit à un autre :*) Et vous, allez à la justice de paix. (*Les deux clercs sortent.*)

DERVILLE. Y a-t-il des lettres?

VICTOR, *les prenant sur le poêle et les lui donnant.* Voilà, Monsieur.

DERVILLE, *en ouvrant une.*

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

C'est pour dîner chez un de mes confrères.
(*Ouvrant une autre.*)
Ça, c'est un bal chez l'avocat du roi!
Que de plaisirs nous donnent les affaires!
On n'a vraiment pas un instant à soi.
C'est chaque jour un dîner qui s'apprête.
Hommes d'affaire! hommes d'Etat!
Ont à présent moins besoin de leur tête
Que de leur estomac.

Et celle-ci... Ah! mon Dieu, c'est de ce pauvre Dormont! Un peintre dont on va saisir les meubles; j'y cours sur-le-champ. (*Allant pour jeter la dernière lettre qui lui reste dans la main.*) Que vois-je? c'est d'Elise! (*S'avançant sur le devant du théâtre, et regardant si Jolivet ne l'examine pas. Lisant.*)

« Mon ami,

« M. Franval, mon oncle et mon tuteur, ce brave « et riche négociant dont vous avez peut-être entendu « parler, vient d'arriver aujourd'hui même à Paris. « Enhardie par ses bontés, je lui ai tout confié : notre « amour et nos espérances. J'ai vu que, quelle que « fût la fortune, il aurait facilement consenti à mon « mariage avec toute autre personne qu'avec un avoué : « mais il a une si grande prévention contre les gens « d'affaires, qu'il ne veut seulement pas en entendre « parler. Cependant, ému par mes prières, il m'a « promis qu'il chercherait à s'assurer par quelque « épreuve, et que... » Quel est ce domestique?

—

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; UN DOMESTIQUE, *en livrée.*

LE DOMESTIQUE. N'est-ce pas ici que demeure M. Derville, un homme de loi?

JOLIVET. Le voici.

LE DOMESTIQUE, *s'adressant à Derville.* Monsieur, c'est de la part de mon maître.

DERVILLE. Et quel est votre maître?

LE DOMESTIQUE. Monsieur, c'est un banquier étranger, qui a de l'argent et un procès, et qui voudrait vous parler pour... enfin... il vous expliquera cela lui-même; et il m'a dit de vous demander un rendez-vous pour aujourd'hui onze heures.

DERVILLE, *toujours préoccupé.* C'est bon..... qu'il vienne.

LE DOMESTIQUE. Alors, je vais tâcher de me souvenir de votre réponse. Messieurs, et toute la compagnie, j'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

AUGUSTE. Le jockey du banquier étranger m'a l'air d'un malin.

AIR : *Ah! qu'il est doux de vendanger.*

Oui, l'on dirait, je m'y connais,
D'un jockey hollandais;

Sur sa figure, on peut le voir,
Il a (rien ne lui manque)
Les grâces du comptoir
Et l'esprit de la banque.

VICTOR. Oui, il a plus d'esprit qu'il n'en montre.

DERVILLE. Ah! mon Dieu! je lui ai donné rendez-vous à onze heures!.. Et la saisie de ce pauvre Dermont!

JOLIVET. Eh bien! il faut la laisser là : un client qui ne paie pas ne vaut pas un riche banquier à qui le ciel envoie un bon procès.

DERVILLE.

AIR du vaudeville des *Maris ont tort.*

Songez donc que Dermont m'appelle.

JOLIVET.

Ce riche plaideur qu'on attend!
Tous deux ont droit à votre zèle;
Chacun d'eux est votre client.

DERVILLE.

A moi pour que je les assiste,
Tous les deux se sont adressés :
L'un est banquier, l'autre est artiste;
Commençons par les plus pressés.

(*A Dubelair.*) Monsieur Dubelair, vous le recevrez, et nous en causerons plus tard, je vous prie en même temps de surveiller l'étude. Adieu, mon cher Jolivet, à ce soir : adieu, Messieurs. (*il sort.*)

—

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DERVILLE.

JOLIVET. Négliger ses plus belles affaires! il ne sait donc pas que tout dépend du commencement, et qu'un procès bien entamé peut en rapporter deux ou trois autres.

DUBELAIR. Diable! ce monsieur qui va venir à onze heures! et mon déjeuner de garçons qui est justement à cette heure-là.

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

J'ai promis d'être leur convive,
Et m'y trouver est un devoir;
Ma foi, si le banquier arrive,
Auguste peut le recevoir.
Il reviendra, cela n'importe guères
Il est d'ailleurs, si je sais raisonner,
Mille instants pour parler d'affaires;
Il n'en est qu'un pour déjeuner.

(*A Auguste, lui parlant bas à l'oreille.*)

Vous comprenez? vous garderez l'étude.

AUGUSTE, Oui, Monsieur. (*Dubelair prend son chapeau et s'en va.*)

—

SCÈNE IX.

JOLIVET, AUGUSTE, VICTOR, PIEDLÉGER, *toujours travaillant.*

AUGUSTE, *à part.* Ah! il sera sorti toute la matinée: ma foi, cela se trouve bien : ma cousine qui m'a recommandé de lui donner une loge dans la pièce nouvelle; j'ai envie de profiter de l'occasion. (*A Victor.*) Dis donc, Victor, je reviens dans l'instant; tu garderas l'étude. (*Il prend son chapeau et sort.*)

—

SCÈNE X.

JOLIVET, VICTOR, PIEDLÉGER.

VICTOR. Sois tranquille, je suis au poste. Ah! mon Dieu, maintenant j'y pense, c'est aujourd'hui mercredi, et j'ai donné rendez-vous à deux ou trois de mes amis pour aller au *Panorama de Jérusalem*; ça ne se voit que le matin.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

Oui, tous les gens comme il faut
Doivent aujourd'hui s'y rendre;
Je ne puis les faire attendre
Je travaillerai tantôt.
Toi, qui de l'exactitude
As toujours eu l'habitude,
Piedléger, garde l'étude,
Un quart d'heure seulement;
Vers le Jourdain je chemine,
Je parcours la Palestine
Et je reviens dans l'instant.

PIEDLÉGER, *occupé et travaillant.* Oui... oui... c'est bon. (*Victor sort.*)

—

SCÈNE XI.

JOLIVET, PIEDLÉGER.

JOLIVET. A merveille! Ainsi donc tout le fardeau des affaires retombe sur ce petit malheureux, qui est le seul exact, le seul studieux! Voilà le modèle de la cléricature, l'espoir de la basoche! *Spes altera Trojæ!* Est-il laborieux! depuis qu'il est là, il n'a pas cessé un instant... Quelle tête d'étude!

PIEDLÉGER, *fredonnant entre ses dents.*

Le ciel vous donna ses attraits,
Et j'en rends grâce à la nature...

JOLIVET. Il travaille en chantant : ça le distrait.

PIEDLÉGER, *se croyant seul, et frappant vivement sur son papier.*

Oui, Suzon, vous m'aimerez,
Ou bien, morbleu! vous direz,
Vous direz,
Vous direz,
Tra, la, la, la, la, la.

C'est cela.

(*Prenant une voix de femme.*)

Non, non, je ne puis vous entendre,
N'achevez pas!

JOLIVET. Qu'est-ce donc que cette manière de grossoyer?

PIEDLÉGER. J'aurais dû donner cela au théâtre du Gymnase.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Quel succès aurait eu ma pièce!
Que l'ingénue a de finesse!
Oui, c'était un effet certain,
Surtout pour madame Perrin *.

* Charmante actrice qui a fait les beaux jours du Vaudeville et du théâtre du Gymnase. Je lui ai dû le succès de la *Visite à Bedlam*, de la *Somnambule*, du *Colonel*, etc. Une figure ravissante et expressive, un jeu plein de grâce et de finesse, et souvent ce charme inexprimable dont mademoiselle Mars seule offre le constant modèle : telles étaient les qualités qui distinguaient madame Perrin; elle est morte à vingt et un ans!

JOLIVET, *s'approchant.*

Mais quel est donc ce nouveau style?
Dieux, il griffonne un vaudeville!
Je crois même, *o dies iræ!*
Qu'il l'écrit sur papier timbré.

PIEDLÉGER. Mais j'ai lecture au Vaudeville; par exemple, il est impossible qu'on ne reçoive pas celle-ci : ils en reçoivent tant d'autres!.. Eh! mon Dieu, l'on m'attend à onze heures au comité de lecture. Dites donc, monsieur Jolivet, si vous vouliez garder l'étude?

JOLIVET. Eh bien! par exemple...

PIEDLÉGER. Voyez-vous, c'est pour une affaire qui ne peut pas se remettre; je lirai très-vite. (*Cherchant son chapeau.*) Oh! ils me recevront, j'en suis sûr, moi qui vais tous les jours causer au foyer, qui ce soir encore vais voir *Monsieur sans gêne* : ils doivent faire quelque chose pour moi. Eh bien! et mon manuscrit. (*L'attachant avec une ficelle.*) D'ailleurs, je n'en serais pas embarrassé : je le donnerais aux Variétés pour mademoiselle Pauline. Adieu, monsieur Jolivet, je m'en rapporte à vous. (*Il sort.*)

—

SCÈNE XII.

JOLIVET, *seul.* Je ne sais plus où j'en suis!.. lui que j'estimais, c'est le pire de tous! Quel avenir nous prépare la génération actuelle!.. Enfin si ce petit-là devient un jour maître clerc, je frémis d'y penser! en attendant, il paraît que dans ce moment c'est moi qui représente l'avoué et toute l'étude. J'aime à voir une étude; j'aime l'odeur des vieux dossiers. (*S'asseyant à la place du maître clerc, et portant ses mains sur tous les papiers qui l'environnent.*) Quel bonheur! des requêtes! des assignations! cela me rappelle mon bon temps et mes anciens exploits. (*Prenant une plume.*) En attendant, si j'essayais de griffonner. Tiens! qui vient là?

—

SCÈNE XIII.

JOLIVET, FRANVAL.

FRANVAL. Comment, morbleu! personne ici pour m'annoncer?

JOLIVET. Je crois bien.

FRANVAL. Où est M. le maître clerc?

JOLIVET. Voilà.

FRANVAL, *à part.* Ah, ah! il n'est pas de la première jeunesse; et si son avoué lui ressemble, ma nièce a là une singulière inclination. Monsieur, je voudrais parler à l'avoué.

JOLIVET. Voilà, c'est-à-dire voilà, par *interim*, vu qu'il est absent.

FRANVAL. Absent! et il y a une demi-heure qu'il m'a donné rendez-vous.

JOLIVET, *sortant de son bureau.* J'y suis. Monsieur est le banquier étranger qui l'a fait prévenir?

FRANVAL. Justement.

JOLIVET, *à part.* Voyez-vous comme il manque ses plus belles affaires? Un banquier étranger!.. Ah! si sa charge était payée, comme je l'arrangerais!

FRANVAL. Et M. Derville, votre avoué, a-t-il toujours la même exactitude?

JOLIVET. Du tout, Monsieur, du tout... Diable! celui-là entend son affaire! et s'il n'est pas chez lui dans ce moment, c'est qu'il a deux ou trois procès à la fois, et qu'il mourrait à la peine, plutôt que d'en laisser échapper un seul.

FRANVAL, *à part.* Cela m'annonce qu'il est intéressé.

JOLIVET. Un jeune homme rangé, économe, et instruit!.. il vous poursuivra une affaire jusque dans les dernières ramifications.

FRANVAL, *à part.* J'entends; un chicaneur.

JOLIVET.

AIR de *Calpigi.*

Il trouve toujours dans le Code
Quelque article qui l'accommode;
Pour mettre les gens en défaut,
Je crois qu'il en ferait plutôt.
C'est un gaillard dont rien n'approche,
Un homme de la vieille roche;
Enfin, pour mieux vous dire encor,
Un procureur de l'âge d'or.

FRANVAL, *à part.* Il ne manquait plus que cela; je sais maintenant à quoi m'en tenir sur son compte.

JOLIVET. Si Monsieur veut me mettre au fait de l'état de ses affaires...

FRANVAL. Ça ne sera pas long.

AIR : *De la folie après Regnard.*

Toujours modeste en mes souhaits,
Je prends ce que le ciel me donne;
Chez moi, je vis toujours en paix
Et ne trouble jamais personne.
Pour des amis, j'en ai ce qu'il me faut
Pour des dettes, je n'en ai guères;
Pour de l'or, hélas! j'en ai trop.
Voilà l'état de mes affaires.

JOLIVET. Alors, pourquoi venir chez un procureur, et lui demander un rendez-vous?

FRANVAL. Pourquoi? pourquoi? (*A part.*) C'est que je voulais prendre des informations qui me paraissent déjà assez concluantes.

JOLIVET. Mais il n'est pas que vous n'ayez un procès?

FRANVAL. Un procès!

JOLIVET. Cherchez bien; vous en avez un.

FRANVAL, *à part.* Mais où diable trouver un procès, moi qui n'en ai jamais eu? Eh parbleu! j'ai cette ancienne créance que j'ai toujours regardée comme perdue; cette cession qu'on m'a faite. Parbleu, s'ils en tirent quelque chose, ils seront bien habiles. (*Haut.*) Monsieur, voici de quoi il s'agit...

JOLIVET. Je vous écoute.

FRANVAL. Je suis Français et négociant; mais ma principale maison de commerce n'est pas en France. Il y a quinze ou dix-huit ans que je prêtai une trentaine de mille francs à un de mes compatriotes qui est mort sans me les rendre.

JOLIVET. Il vous les doit!

FRANVAL. Sans contredit. Et comme c'était un honnête homme, il me laisse par son testament, afin, disait-il, de s'acquitter envers moi, un petit domaine qu'il avait en France, et qui, ayant été abandonné pendant vingt-cinq ans et plus, appartient peut-être en ce moment à une douzaine de personnes.

JOLIVET. Eh bien! c'est une douzaine de procès en expropriation forcée.

FRANVAL. Et si cela doit ruiner d'honnêtes familles..

JOLIVET. L'équité avant tout. Votre titre est réel; il faut le faire valoir, sinon vous courez risque de voir contre vous une prescription acquise, si même elle ne l'est pas déjà.

FRANVAL. D'accord; mais je vous avoue que si cela pouvait s'arranger...

JOLIVET. Du tout, Monsieur, du tout; ces affaires-là ne s'arrangent pas. Douze procès en expropriation forcée!.. Vous dites que votre notaire se nomme...

FRANVAL. M. de Versac.

JOLIVET, *lui donnant une plume et de l'encre.* Vous allez lui écrire un mot. Il faut envoyer chez lui chercher le titre et les pièces authentiques, et dès aujourd'hui nous commencerons. Mais tenez, voici M. Derville lui-même.

FRANVAL, *écrivant.* C'est ça, un renfort. Les triples corsaires! on dirait qu'ils ont peur que leur proie ne leur échappe. Allons, morbleu! je ne m'étais pas trompé; ils se ressemblent tous.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, DERVILLE.

JOLIVET, *qui, pendant l'aparté de Franval, a parlé bas à Derville.* C'est comme je vous le dis là, une affaire magnifique que j'ai déjà entamée chaudement : voilà comme on les menait de mon temps. (*Voyant que Franval a écrit.*) Il n'y a pas là de clercs... Je vais moi-même chez le notaire, et je rêviens avec les pièces; c'est au bout de la rue. (*Excitant Derville.*) Allons donc, allons donc, et songez à soutenir la bonne opinion que je lui ai donnée de vous. Il est disposé à merveille. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DERVILLE, FRANVAL.

DERVILLE. Je suis charmé, Monsieur, de vous retrouver encore chez moi; j'avais été forcé de m'absenter.

FRANVAL. Oui, Monsieur, je sais pour quelle raison, mais vous étiez ici dignement remplacé. J'ai beaucoup appris dans la conversation de votre maître clerc, et j'en ai fait mon profit.

DERVILLE Oui; vous l'avez peut-être trouvé un peu trop craintif, un peu timide.

FRANVAL. Corbleu! quelle timidité!

DERVILLE. Après cela, c'est un garçon en qui j'ai beaucoup de confiance.

FRANVAL. Je le crois bien! tel clerc, tel avoué. Je vous disais donc, Monsieur...

DERVILLE, *lui faisant signe de s'asseoir.* Je sais de quoi il s'agit; on vient de me l'expliquer. Puis-je vous demander d'abord qui vous a adressé à moi?

FRANVAL, *à part.* Qui? morbleu! (*Haut.*) Votre nom... votre réputation.

DERVILLE. Monsieur, je vous remercie de cette marque d'estime. (*A part, le regardant.*) Allons, quoique brusque, il m'a l'air d'un brave homme, il faut le traiter en conscience. (*Haut.*) Je crois qu'en effet le bon droit est pour vous; mais faut-il vous parler avec franchise?..

FRANVAL, *brusquement.* Si ça se peut, pourquoi pas?

DERVILLE. Il paraît que vous êtes dans le commerce, que vous êtes immensément riche?

FRANVAL. Cela ne fait rien à mon affaire.

DERVILLE. Si vraiment.

AIR du vaudeville des *Amazones.*

Quoiqu'avoué, vous me croirez, je pense;
Mais je vous suppose discret,
Et je veux bien en conscience
Vous dire ici notre secret.
Être vainqueur est sans doute une gloire.
Mais en combats comme en procès,
Ah! croyez-moi, la plus belle victoire
Ne vaut jamais un bon traité de paix.

FRANVAL. Comment! Monsieur, c'est vous qui me conseillez un arrangement!

DERVILLE. Oh! vous allez jeter les hauts cris, je le sais; mais calculons un peu. Que d'ennemis cette affaire va vous susciter! que de regrets vous vous préparez! Celui qui plaide, Monsieur, n'est plus le même homme : son humeur, son caractère, tout change chaque jour, à chaque incident de son procès; et pour une soixantaine de mille francs, dont vous n'avez pas besoin, vous allez sacrifier pendant deux ou trois ans, votre bonheur, votre joie, votre tranquillité!.. Non, Monsieur,

AIR du vaudeville de *Turenne.*

Vous m'en croirez; à moitié, je l'espère,
Nous obtiendrons un bon arrangement.

FRANVAL.

Quoi! vous parlez d'arranger une affaire!
Que de notre âge on médise à présent!
O siècle heureux! siècle étonnant!
Où le savoir avec l'esprit s'accorde,
Où nous voyons enfin à l'unisson
Les jeunes gens et la raison,
Les procureurs et la concorde.

A moitié prix, c'est très-bien; mais vous m'avouerez que sacrifier ainsi trente mille francs...

DERVILLE. C'est moi qui les perds; c'est-à-dire moi et mes confrères : car notre part allait là.

FRANVAL. Mais, vous qui parlez, Monsieur, à ce train de vie-là, vous devez vous ruiner; car enfin, vous venez de faire là une mauvaise affaire.

DERVILLE. C'est ce qui vous trompe; car je viens d'acquérir votre estime, votre amitié et votre clientèle.

FRANVAL. Ma clientèle!

DERVILLE. Oui, Monsieur. Vous êtes négociant, vous avez des procès ou vous en aurez, de ces procès qu'on ne peut pas éviter; vous viendrez à moi, j'en suis sûr; vous me donnerez votre confiance, ou plutôt, tenez, je lis dans vos yeux : je l'ai déjà!

FRANVAL, *lui donnant une poignée de main.* Oui, Monsieur, vous l'avez; et j'aime mieux vous en croire vous-même que tous les rapports qu'on a pu me faire.

DERVILLE. Vous avez raison : nous valons mieux que notre réputation; vous le verrez. Vous allez me donner le nom de quelques-uns de vos adversaires; j'ai ce soir une espèce de petit bal; je vais les inviter. J'espère que vous me ferez aussi le plaisir d'accepter un verre de punch, et nous commencerons à entamer notre affaire.

FRANVAL. Comment! au milieu d'un bal?

DERVILLE. Je n'en fais jamais d'autre. Ce n'est pas dans le cabinet, c'est dans le salon qu'on traite les affaires. Vous croyez peut-être que c'est pour mon plaisir que je vais dans le monde; du tout, c'est encore une spéculation. Le matin, où voulez-vous que je rencontre mes confrères? pas un n'est chez lui! tandis que le soir, allez à un écarté, ils y sont tous.

FRANVAL. Je conçois. Mais vos conférences doivent vous revenir un peu cher, et j'ai entendu dire que votre goût pour la dépense, pour la société...

DERVILLE. Ne blâmez pas cet usage-là. L'homme d'affaires dans son cabinet est dur, intraitable, intéressé : c'est l'habitude du monde, c'est la société des femmes qui le rendent plus doux, plus aimable, plus généreux. Les femmes, Monsieur, ont sur nous une influence... tenez, les jours où je dois voir celle que j'aime, il me semble que je suis meilleur, que je suis plus conciliant : j'arrangerais les affaires de tous mes clients.

FRANVAL. J'entends : elle vient ce soir.

DERVILLE. Vous l'avez dit, Monsieur; et vous la ver-

rez; vous verrez comme mon Elise est jolie! je suis sûr qu'elle vous plaira.

FRANVAL. Ah çà! qu'elle n'aille pas vous faire oublier mon affaire.

DERVILLE. Soyez tranquille : le devoir d'abord et le plaisir après.

FRANVAL. Touchez là, monsieur l'avoué; vous êtes un aimable jeune homme! et comme vous disiez tout à l'heure, je commence à croire que vous avez fait une bonne spéculation.

—

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, JOLIVET.

JOLIVET, *avec une liasse de papiers*. Enfin, voilà! ce n'est pas sans peine; on m'a donné toutes les pièces.

DERVILLE. Je vous remercie; mettez-les là, mon maître clerc les parcourra.

FRANVAL. Comment! votre maître clerc, est-ce que ce n'est pas Monsieur?

DERVILLE. Non : c'est l'ancien procureur à qui appartenait cette étude, celui qui me l'a vendue, et à qui je la dois.

FRANVAL. Ah! vous la lui devez? je comprends maintenant les éloges. (*A part.*) Un procureur de l'âge d'or.

JOLIVET, *à Derville*. Et pourquoi ne pas examiner tout de suite?

DERVILLE. Ce serait inutile : j'espère entrer en arrangement.

JOLIVET. En arrangement!.. une cause superbe, dont le succès est immanquable!

DERVILLE. Oui; mais j'ai expliqué à Monsieur...

JOLIVET. Il n'y a pas d'explications; et vous devez même, dans l'intérêt de votre client, le forcer à plaider. Oui, Monsieur, vous plaiderez ou vous êtes déshonoré!

FRANVAL. Eh mais! Monsieur, je ne me suis pas encore prononcé; je ne dis pas que je ne plaiderai pas. (*A Derville.*) Ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'entretenir votre connaissance, et d'aller souvent au bal.

DERVILLE. Allons donc, vous plaiderez...

FRANVAL. Non, Monsieur; mais je veux au moins que vous examiniez mon affaire, et alors, si elle vous semble douteuse...

JOLIVET. Douteuse... douteuse... Monsieur, dès qu'il y a doute, on plaide; et même quand il n'y en a pas, il faut encore voir.

DERVILLE. Puisque vous le voulez absolument, je ne puis vous refuser cette satisfaction. Voyons les pièces, d'abord le testament. (*Ils s'asseyent tous les trois.*)

DERVILLE, *lisant*. « Aux États-Unis, etc. Par-de-« vant, etc., est comparu Louis-Charles de Menneville, « comte de Durfort...

JOLIVET. Qu'est-ce que vous dites donc là?

DERVILLE. « Qui donne et cède par ces présentes, à « son neveu Emmanuel de Durfort.

JOLIVET. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!

DERVILLE, *regardant Jolivet*. « *Le domaine de Villiers...* » Mais je connais cela!

JOLIVET, *se levant furieux*. L'acte est faux!

DERVILLE. Comment! ce serait...

JOLIVET. Oui, oui; mais vous ne plaiderez pas : il y a prescription; et d'ailleurs, je l'ai bien et légitimement payé de mes propres deniers.

FRANVAL. Eh! mon Dieu, qu'est-ce que ça veut dire?

DERVILLE. Que Monsieur est l'acquéreur du domaine... et, comme tel, votre adverse partie.

FRANVAL. Comment! cet ancien procureur à qui vous devez votre charge?

JOLIVET. Oui, Monsieur, mais c'est une horreur! une infamie, d'oser élever de pareilles réclamations!

FRANVAL. Une cause superbe! disiez-vous.

JOLIVET. Elle est pitoyable!.. on ne peut pas dépouiller un acquéreur qui est de bonne foi; et je l'étais : car j'ignorais complétement... Je le disais encore ce matin à Monsieur... Et s'il entend vos intérêts, il doit vous empêcher de plaider.

FRANVAL. Je serais déshonoré!

DERVILLE. Mais, Messieurs...

JOLIVET. Oui... daignez lui expliquer...

FRANVAL. Il n'y a pas d'explications; (*A Derville.*) et dans l'intérêt de votre client (à ce que Monsieur disait tout à l'heure), vous devez l'obliger à plaider.

DERVILLE. C'est en évitant une procédure ruineuse que je croyais prendre vos intérêts; mais ce que vous venez de me dire suffit; et puisque vous le voulez, je me chargerai de l'affaire.

JOLIVET, il ne s'en avisera pas, ou, morbleu! dès demain j'exige le paiement de ma charge et je le ruine.

DERVILLE. Monsieur, de semblables menaces ne m'arrêteront pas.

JOLIVET. Non... Eh bien! morbleu! nous verrons... Et songe que si tu fais une seule signification dans cette affaire-là, tu peux renoncer à la main d'Elise de Franval.

FRANVAL. Que voulez-vous dire?

DERVILLE, *froidement*. Rien, rien, Monsieur; ce sont des considérations particulières qui ne m'empêcheront pas de plaider. Vous avez ma parole.

JOLIVET. Eh bien! comme subrogé tuteur d'Elise, demain je la marie à un autre.

FRANVAL. Et moi, comme son tuteur, je la lui donne aujourd'hui même.

JOLIVET. Grands dieux! son tuteur! quoi! vous seriez...

FRANVAL. Franval, banquier de Hambourg.

DERVILLE, *stupéfait*. Monsieur Franval!

FRANVAL, *à Derville*. Lui-même, qui voulait te connaître, et qui est content de son épreuve. Oui, monsieur Jolivet, je lui donne en mariage ma nièce et cent mille écus; ça vous convient-il, et croyez-vous que cela puisse payer votre charge?

JOLIVET. Certainement, Monsieur.

FRANVAL. Et quant au procès que nous avons ensemble, et auquel sans vous je n'aurais jamais pensé, nous l'arrangerons comme vous voudrez; ça vous convient-il?

JOLIVET. Monsieur... il faut que ce soit vous, car c'est le premier de ma vie que j'aie arrangé.

—

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, DUBELAIR, LES CLERCS, ROSE.

CHŒUR.

DUBELAIR ET LES CLERCS.

AIR : *Sortez à l'instant, sortez.*

Je viens de tout terminer :
Rien ne vaut un déjeuner!
Le greffier

JOLIVET. Six bûches au mois de novembre! — Scène 3.

Et l'huissier
S'y trouvaient tous
Avec nous;
Quand le dessert a paru,
Tout était déjà conclu;
C'est charmant,
A présent,
On travaille en déjeunant.

—

SCÈNE XVIII.

LES PRECÉDENTS, PIEDLÉGER.

(*Suite de l'air.*)

Quel plaisir! quelle ivresse!
On vient d'accepter ma pièce.
Une estime
Unanime
A dicté leurchoix.
De ce comité de sages,
J'ai les deux tiers des suffrages,
Et pourtant je crois
Qu'ils étaient au moins trois.

TOUS.

Oui; mais c'est bien entendu,
Par un travail assidu,
Mes amis (*bis*), rattrapons le temps perdu
Oui, c'est un point arrêté,
Ici plus d'oisiveté,
Redoublons (*bis*), de zèle et d'activité.

DERVILLE. Non, Messieurs; je donne congé, vu que je me marie.

FRANVAL. Oui, Messieurs, et la semaine prochaine j'invite toute l'étude à la noce; je ne serai pas fâché de les faire danser; ils sont si gentils!

TOUS. Comment! notre avoué se marie? Nous serons garçons de la noce!

PIEDLÉGER. Et moi je me charge de la chanson, et ce ne sera pas long: j'ai déjà dans mon vaudeville deux couplets qui pourront servir.

VAUDEVILLE.

AIR de *M. Blanchard.*

AUGUSTE.

Nous voilà tous d'accord, je pense.

JOLIVET. Quel bonheur!.. des requêtes! des assignations!.. — Scène 12.

Vous voyez bien qu'on peut unir
La jeunesse et l'expérience,
Les affaires et le plaisir.
(*Jolivet et Derville se donnent la main.*)
Dieu! quel rapprochement sublime!
Sur mon honneur, il fait tableau.
On croirait voir l'ancien régime
Qui donne la main au nouveau!

FRANVAL.

Voyez cette femme charmante
A côté de son vieil époux;
Comme elle a l'air vive et brillante!
Comme il a l'air sombre et jaloux!
D'un ornement illégitime,
S'il redoute, hélas! le fardeau,
C'est qu'il est de l'ancien régime
Et que sa femme est du nouveau!

ROSE.

Au temps présent, loin d'faire grâce,
Que d' mond' contre lui courroucé!
Jusqu'au marchand de vin en face,
Qui n' vante que le temps passé.
Comme cabar'tier, il n'estime
Que Bancelin, que Ramponneau;
Tout est chez lui de l'ancien régime,
Hormis son vin, qu'est du nouveau!

DERVILLE.

Quoi qu'en dise maint Héraclite,
Tout n'est pas si mal, Dieu merci!
Nos pères avaient leur mérite,
Nous avons bien le nôtre aussi.
Avec leur gloire, que j'estime,
La nôtre est au moins de niveau;
Oui, respectons l'ancien régime,
Mais n'outrageons pas le nouveau!

PIEDLÉGER, *au public.*

Nous voudrions, je vous le jure,
Pouvoir vous donner, sans façon,
Quelques couplets de la facture
De Piron, Panard ou Laujon.
Où trouver leur verve sublime?
Ces vieux chansonniers du Caveau
Etaient tous de l'ancien régime,
Nous ne sommes que du nouveau.

FIN DE L'INTÉRIEUR DE L'ÉTUDE.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie. — N° 6 —

GENEVIÈVE

OU

LA JALOUSIE PATERNELLE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Gymnase dramatique, le 30 mars 1846.

Personnages.

CLÉRAMBOURG, négociant à Marseille. M. NUMA.
GENEVIÈVE, sa fille . . . . . Mlle ROSE CHÉRI.
ADRIEN, premier commis de Clérambourg. . . . . M. J. DESCHAMPS.

La scène se passe à Marseille dans la maison de Clérambourg.

Le théâtre représente un appartement servant de cabinet de travail à M. Clérambourg. Porte au fond, deux portes latérales; à gauche un guéridon; à droite une table chargée de papiers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADRIEN, *devant la table à droite. Il écrit, s'arrête, cache un instant sa tête dans ses mains.* Même en travaillant je pense encore à elle! Mon Dieu! donnez-moi la force de me taire... dussé-je en mourir... (*Apercevant Geneviève qui entre.*) Ah! (*Il se remet vivement à écrire.*)

GENEVIÈVE, *entrant du fond, allant écouter à la porte à gauche.* Il n'est pas encore levé!.. Déjà ici, monsieur Adrien... déjà à l'ouvrage?..

ADRIEN, *se levant.* Oui, Mademoiselle... j'étais là, dans le cabinet de travail de monsieur votre père... mais je me retire... si je vous gêne. .

GENEVIÈVE. Du tout... je désirais au contraire vous parler à vous seul.

ADRIEN, *à part, avec crainte.* Ah! mon Dieu!..

GENEVIÈVE. Et puisque voilà une bonne occasion, je me hâte d'en profiter... Est-ce que mon père éprouverait dans ses affaires... quelques pertes... quelques malheurs?..

ADRIEN. Lui! monsieur Clérambourg! le premier négociant de Marseille! jamais sa position n'a été plus belle! Aimé et honoré de tous... des capitaux immenses... un crédit... idem... hier encore...

Air du *Pot de fleurs.*

De deux vaisseaux que l'on nous expédie
Nous arrivait la riche cargaison!
Et les trésors de l'Inde et de l'Asie
S'entassent dans notre maison.
Le jour se passe à compter des espèces;
Et si chez nous, je vous le dis tout bas,
Il existe quelqu'embarras
Ce n'est que celui des richesses!

J'en sais quelque chose, moi, le caissier de votre père et son premier commis.

GENEVIÈVE. Je sais, Adrien... que, malgré votre jeunesse... il a, en vous, une entière confiance; c'est pour cela que je m'adressais à votre amitié!.. Mon père, qui est la bonté même, semble ne vivre que pour moi! Je ne lui ai jamais vu de chagrin que lorsqu'il craignait que je ne fusse malade... ou bien quand je lui exprimais un désir... ou un caprice qu'il ne pouvait satisfaire.

ADRIEN, *vivement.* C'est vrai! c'est vrai!.. mais aussi, jamais un père a-t-il eu une fille plus attentive... plus dévouée... plus adorable!

GENEVIÈVE, *lui faisant signe de se taire:* Ne parlons pas de ça, Adrien! c'est mon devoir et mon plaisir!.. Il a tant veillé sur moi.. que je puis bien à mon tour m'inquiéter pour lui!.. Depuis deux jours! j'en suis certaine... il a quelque chagrin secret qui le tourmente. Il a reçu avant-hier, devant moi, une lettre dont la lecture lui a causé une grande agitation... Savez-vous ce que c'était?

ADRIEN. Non, Mademoiselle... quand vous avez été partie, il l'a relue une seconde fois avec colère, et l'a jetée au feu.

GENEVIÈVE. Depuis deux jours... il aime à rester seul ici... dans ce cabinet. Savez-vous pourquoi?

ADRIEN. J'étais entré hier sur la pointe du pied, pour ne pas le déranger... je l'ai aperçu là, dans son grand fauteuil... lisant cette brochure... qui, sans doute, l'amusait ou l'intéressait vivement... car il avait une figure riante et épanouie... et il s'interrompait de temps en temps pour dire : Très-bien!.. bravo!.. c'est cela même.

GENEVIÈVE, *courant au guéridon.* C'est là... ce livre...

ADRIEN. Oui, Mademoiselle...

GENEVIÈVE, *lisant. Tableaux de Famille...* (*Jetant la brochure.*) Quelques idées de bonheur qui lui rappelaient sa fille... C'est là sa seule pensée!

ADRIEN. Tout le reste de la journée je l'ai vu uniquement occupé...

GENEVIÈVE, *vivement.* De quoi?

ADRIEN. De ce bal où vous alliez le soir! C'était presque votre première entrée dans le monde... il voulait que vous fussiez superbe.

GENEVIÈVE, *à part.* O mon bon père!

ADRIEN. Et vous l'étiez... Je vous ai vue au moment de votre départ... Aussi l'on dit que vous avez eu à ce bal un succès...

GENEVIÈVE. Mais oui!.. j'étais si heureuse de danser!.. ce ne peut être cela qui ait fâché mon père.

ADRIEN. Au contraire!.. son unique bonheur, c'est qu'on trouve sa fille belle... (*Avec hésitation.*) et son seul rêve, sans doute, c'est de rencontrer pour elle un brillant établissement! un des premiers partis de France...

GENEVIÈVE, *froidement.* Il ne m'en a jamais parlé.

ADRIEN, *de même.* Je conçois sa peine... il ne trouvera jamais rien de digne de vous!.. rien d'assez beau.... d'assez élevé!.. C'est là, peut-être, ce qui le tourmente...

GENEVIÉVE, *de même*. C'est possible!.. il y a des gens qui ont trop d'ambition... il y en a d'autres qui n'en ont pas assez!.. Vous, par exemple, monsieur Adrien.

ADRIEN. Moi! Mademoiselle.

GENEVIÈVE. Il me semble que vous pourriez songer davantage à vos intérêts, à votre avenir!.. Et puis... vous ne sortez jamais... vous travaillez trop!.. ce n'est pas raisonnable... beaucoup de gens vous trouvent changé... et ce n'est pas étonnant!.. la nuit dernière, à trois heures du matin... vous étiez encore au bureau...

ADRIEN. Votre père... était dehors... il était avec vous à ce bal... et il m'aurait été impossible de dormir avant qu'on ne fût rentré... (*Vivement.*) parce que, voyez-vous, Mademoiselle... (*S'arrêtant.*) votre père avant tout...

GENEVIÈVE, *avec embarras*. Je vous remercie de l'affection que vous lui portez...

ADRIEN. Vous êtes bien bonne, Mademoiselle.

GENEVIÈVE. Voici mon père...

ADRIEN, *à part*. Ah! tant mieux.

—

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG, *sortant de la porte à gauche avec des papiers à la main, et parlant à la cantonade*. Est-ce que cela me regarde? de l'argent à recevoir... des comptes à régler, à réviser! adressez-vous à Adrien mon caissier. (*L'apercevant.*) Ah! te voilà! on te demande de tous les côtés, et quand tu n'es pas là, on ne s'y reconnaît plus dans cette maison.

GENEVIÈVE. Dame! Adrien vous est si nécessaire.

CLÉRAMBOURG. Dis donc indispensable!

AIR : *Tout le long de la rivière.*

C'est le modèle des caissiers :
Avare en tout de mes deniers,
Il dispute sur chaque somme!
Il est, d'honneur, trop économe.

ADRIEN.

Et vous, monsieur, trop généreux.

GENEVIÈVE.

Aussi vous faites à vous deux
Une excellente maison de finance :
(*Montrant Adrien.*)
Voici la recette,
(*Montrant son père.*)
Et voici la dépense.
Oui, c'est la recette et la dépense.

CLÉRAMBOURG. En outre, il n'y a pas dans Marseille de négociant plus intelligent et plus habile!.. c'est moi qui l'ai formé! et quand je pense que c'est toi qui me l'as recommandé, il y a bientôt quinze ans! (*Se retournant vers Adrien.*) Car c'est elle!..

GENEVIÈVE, *voulant empêcher son père de parler*. Il le sait bien, mon père.

CLÉRAMBOURG. C'est égal! cette histoire-là me fait toujours plaisir et à lui aussi! d'ailleurs, si je ne répétais pas de temps en temps mes histoires... je les oublierais; et je me vois encore sur la grande route, en chaise de poste, en tête à tête avec Geneviève qui avait alors quatre ans, car depuis la mort de ma femme, je ne la quittais plus. Je dormais, tout en la tenant sur mes genoux où elle mangeait des cerises, quand un pauvre orphelin qui mourait de faim, un petit mendiant... tout déguenillé... c'était toi!

GENEVIÈVE, *voulant l'interrompre*. Mon père!

CLÉRAMBOURG. Vint lui tendre la main en suivant la voiture. Voilà Geneviève qui lui jette son panier de cerises, qui se met à crier pour me réveiller et bon gré, mal gré, il fallut obéir à son caprice, faire monter à côté de nous le petit mendiant : c'était son idée, sa volonté! elle en avait déjà!

GENEVIÈVE. Et déjà, mon père, vous aviez l'habitude d'y céder.

ADRIEN. Ce que vous n'ajoutez pas, Monsieur, et ce que l'orphelin n'oubliera jamais, c'est que depuis ce jour, vous ne l'avez plus abandonné, qu'il a été élevé par vous, comme l'enfant de la maison...

CLÉRAMBOURG, *avec impatience*. C'est bon! c'est bon! ça ne tient plus à l'histoire de la grande route... (*Interrompant un nouveau geste d'Adrien.*) Et puis on te demande au bureau et à la caisse... tiens... à toi tous ces papiers. (*Lui donnant ceux qu'il tient à la main.*) Il y a là deux ou trois affaires difficiles et embrouillées en diable!

ADRIEN. Merci, Monsieur!

GENEVIÈVE, *à Adrien, qui fait quelques pas pour sortir.*

AIR de *Robin* ou de *Giselle*.

Voulez-vous bien dire que de mon père,
Le déjeuner ici soit apporté.

CLÉRAMBOURG.

Un poulet froid!

GENEVIÈVE.

Non, le docteur, sévère,
Pour le matin, vous a prescrit le thé.

CLÉRAMBOURG.

Toujours du thé.

GENEVIÈVE.

Recette souveraine.

CLÉRAMBOURG.

Au diable soit la Faculté!
Son ordonnance...

GENEVIÈVE.

Est en tout point la mienne...

CLÉRAMBOURG.

Alors, morbleu! qu'on nous serve du thé!

ENSEMBLE.

CLÉRAMBOURG.

Ah! c'est vraiment un pouvoir arbitraire,
Mais qui, pour ça, n'est pas moins respecté;
Et vous voyez qu'avec plaisir son père
Fait en tout point ici sa volonté.

ADRIEN.

Quel précepteur et charmant et sévère!
Pouvoir aimable autant que respecté!
Heureux ainsi, qui peut, comme son père,
Faire en tout point ici sa volonté.

GENEVIÈVE.

Oui, c'est ainsi que j'entends l'arbitraire!
Que sur-le-champ on nous serve le thé.
Et c'est très-bien que mon excellent père
Fasse en tout point ici ma volonté.
(*Adrien sort.*)

—

SCÈNE III.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG.

GENEVIÈVE. C'est bien à vous de m'avoir obéi! c'est une bonne idée que vous avez eue là!

CLÉRAMBOURG. J'en ai souvent comme ça.

GENEVIÈVE. Et si j'osais, je vous en proposerais encore une.

CLÉRAMBOURG. Pour toi?

GENEVIÈVE. Non, pour lui, pour Adrien.

CLÉRAMBOURG. Qu'est-ce qu'il lui manque? N'est-il pas depuis longtemps mon premier commis?

GENEVIÈVE. C'est vrai! depuis longtemps par son travail et par son zèle, il contribue à notre fortune... et c'est justement pour cela qu'il faudrait peut-être penser à la sienne.

CLÉRAMBOURG, *étonné*. Hein?..

GENEVIÈVE. Car enfin, il n'a rien!.. et si vous lui prêtiez quelques capitaux... il pourrait élever, à son tour, en son nom, une maison de banque... devenir riche et aspirer à tout!

CLÉRAMBOURG. Lui! Adrien... qu'il s'en aille... qu'il nous quitte!.. Est-ce de sa part que tu me fais une pareille demande?

GENEVIÈVE. Il ne s'en doute même pas!... Je vous l'ai dit... c'est une idée à moi!

CLÉRAMBOURG. C'est donc toi qui le bannis, qui le renvoies de la maison!..

GENEVIÈVE. Dans son intérêt, mon père!

CLÉRAMBOURG. Et bien... et moi!.. c'est non-seulement mon commis... mais c'est mon ami, mon confident... il n'y a que lui avec qui je parle de toi... j'en parle toute la journée! les autres ça les ennuierait!.. mais lui... jamais! c'est tout simple... il a été élevé avec toi... c'est l'enfant de la maison... et l'année dernière, quand tu as été si malade... il était aussi malheureux que moi... il était toujours là sur l'escalier... ou à ta porte à guetter l'arrivée ou la sortie du médecin..... d'un coup d'œil nous échangions nos craintes ou nos espérances... d'un serrement de main nous nous entendions! même en ton absence, je n'étais pas seul!.. et tu veux que je renonce à tout cela?..

GENEVIÈVE, *avec émotion*. Non, non, mon père...

AIR du *Piége*.

Je lui voulais un sort indépendant;
Mais je connais votre cœur et votre âme,
Je suis tranquille! Et pardon maintenant
De cette apparence de blâme.

CLERAMBOURG.

Non! j'avais tort! Et que veux-tu?
L'amitié seule en fut la cause;
Il n'a rien! mais j'étais riche, j'ai cru
Qu'alors c'était la même chose.
Pour lui c'était la même chose.

Dis-lui de prendre ce qu'il voudra... ou plutôt tu arrangeras cela avec lui... c'est à toi, c'est ta fortune .. tu lui donneras toi-même les appointements qu'il voudra...

GENEVIÈVE, *baissant les yeux*. C'est que peut-être... les appointements qu'il voudrait...

CLÉRAMBOURG. Eh bien!

GENEVIÈVE, *vivement*. Enfin, mon père, je ferai de mon mieux!

CLÉRAMBOURG. A la bonne heure!.. et maintenant que nous avons parlé affaires, que je te regarde un peu à mon aise et à moi tout seul... car hier à ce bal... tu étais à tout le monde! que diable! c'est à mon tour!

GENEVIÈVE. C'est bien le moins! mais convenez que c'est une belle chose qu'un bal.

CLÉRAMBOURG. Pas pour les pères!

GENEVIÈVE. Allons donc! les pères sont très-heureux...

CLÉRAMBOURG. Oui, debout! derrière tout le monde! et une foule si grande que je pouvais à peine t'apercevoir. Obligé pour m'asseoir de jouer au wisth... vingt francs la fiche, et j'ai eu, j'en conviens, un beau moment!

GENEVIÈVE. Celui où vous avez gagné?

CLÉRAMBOURG. Non! on causait derrière moi, et l'on disait : « Quelle est donc cette charmante jeune fille « avec une couronne de bleuets qui a l'air si modeste « et si gracieux? — C'est la fille de Clérambourg... « ce riche négociant. — Parbleu... ce Clérambourg « est un homme bien heureux!—Prenez donc garde... « il est là derrière nous qui joue au wisth. » — C'était vrai! j'écoutais... ce qui me faisait couper un roi... et perdre la partie : c'est le seul agrément que j'aie eu de la soirée.

GENEVIÈVE. Elle était cependant si animée, si séduisante! un si bel orchestre!.. Par exemple, vous avez voulu partir de trop bonne heure!

CLÉRAMBOURG. Près de trois heures du matin.

GENEVIÈVE. C'est égal, je serais restée encore.. C'est la première fois que vous m'avez refusé.

CLÉRAMBOURG, *brusquement*. Parce qu'il s'agissait de ta santé! n'avoir manqué ni une contredanse, ni une valse!.. (*Avec défiance.*) Et quel était ce jeune monsieur... tu sais... une petite moustache, une croix d'honneur, et qui t'invitait toujours?

GENEVIÈVE. Toujours!.. trois fois!

CLÉRAMBOURG. Je croyais que ce n'était que deux.

GENEVIÈVE. Trois!.. une contredanse et deux valses!.. il valse si bien... surtout la valse à deux temps!

CLÉRAMBOURG. Ah! il valse bien...: et quel est-il?

GENEVIÈVE. Le colonel de Sacy.

CLÉRAMBOURG, *vivement*. Le colonel de Sacy!

GENEVIÈVE. Qu'avez-vous donc?

CLÉRAMBOURG, *se remettant*. Rien!.. tu en es bien sûre?

GENEVIÈVE. Certainement... tenez... c'est un de ceux qui nous ont reconduits jusqu'à notre voiture. (*Entrée du valet.*)

CLÉRAMBOURG. C'est possible! je n'ai pas remarqué... j'ai été entouré toute la soirée de tant de jeunes gens qui m'ont accablé de prévenances... de glaces et de sorbets.

GENEVIÈVE, *se retournant*. Voici le déjeuner...

CLÉRAMBOURG. Ah! c'est heureux!

GENEVIÈVE, *regardant à côté du thé sur le plateau apporté par le domestique*. De plus... des lettres et des journaux!..

CLÉRAMBOURG. Que nous lirons plus tard... déjeunons d'abord?

GENEVIÈVE, *ils s'asseyent*. C'est prudent... car il y a parfois telle mauvaise nouvelle qui vous ôte l'appétit .. témoin, avant-hier cette lettre que vous avez reçue... et qui vous a si fort contrarié.

CLÉRAMBOURG. Moi...

GENEVIÈVE. J'étais là.... je l'ai bien vu. (*Lui présentant une tasse au moment où il fait un geste d'étonnement.*) Prenez donc garde, vous allez renverser votre tasse de thé. (*Mettant du beurre sur des rôties.*) Je ne vous ai pas demandé ce que contenait cette lettre.

CLÉRAMBOURG. Tu as bien fait.

GENEVIÈVE. Parce que j'étais certaine que vous me le diriez.

CLÉRAMBOURG. Moi!

GENEVIÈVE. Vous faites toujours tout ce que je veux et vous avez bien raison... ce qu'il y a de plus mal au monde, c'est de désobéir à sa fille.

CLÉRAMBOURG. Tu crois?

GENEVIÈVE. Oui, mon père!

CLÉRAMBOURG, *avec embarras*. Eh bien... eh bien, c'était une lettre de madame de Sancerre .. de cette sœur à moi qui habite Paris.

GENEVIÈVE, *négligemment et accommodant toujours*

ses tartines. Une lettre de ma tante qui vous contrarie!.. et pourquoi donc ?

CLÉRAMBOURG, *avec embarras.* Pourquoi ?.. parce que depuis deux ans elle veut, tu le sais, que je t'envoie passer quelques mois chez elle... à Paris.

GENEVIÈVE. Voyage de convenance et d'obligation!..

CLÉRAMBOURG. Que j'ai éludé jusqu'à présent!.. mais cette année... je ne sais quel prétexte lui donner, et voilà ce qui m'inquiète et me tourmente...

GENEVIÈVE, *d'un air de doute.* En vérité... Eh bien, mon père... c'est moi qui écrirai à ma tante, et, rassurez-vous, je trouverai un moyen pour ne pas vous quitter...

CLÉRAMBOURG, *avec chaleur.* Ah ! c'est tout ce que je veux... tout ce que je désire... pour toi... car moi dont on envie la richesse, moi que chacun trouve si heureux, je ne le suis, vois-tu bien, qu'ici, dans mon intérieur, avec toi! De tous mes trésors, le seul auquel je tienne, c'est toi ! mais un trésor dont je suis avare, et, comme tous les avares, j'ai toujours peur qu'on ne me l'enlève.

GENEVIÈVE. Est-ce que c'est possible!.. et qui donc peut vous inspirer ces craintes? est-ce que nous avons des ennemis ?

CLÉRAMBOURG, *avec impatience et grommelant entre ses dents.* Ce ne sont pas ceux-là que je crains... c'est au contraire, les...

GENEVIÈVE. Comment cela?

CLÉRAMBOURG, *l'interrompant.* Lis-moi maintenant, si tu le veux, les journaux et la correspondance... je t'écoute.

GENEVIÈVE, *prenant une lettre pendant que son père boit sa tasse de thé.* D'abord une lettre.

CLÉRAMBOURG. Qu'est-ce qu'elle dit ?

GENEVIÈVE, *la parcourant.* On sollicite votre souscription à un ouvrage dont on vous a adressé dernièrement la première livraison... *Tableaux de famille.*

CLÉRAMBOURG, *vivement.* Je l'ai là!.. un ouvrage superbe... admirable... qui doit être d'un des princes de la littérature... son nom?

GENEVIEVE. Gringochard.

CLÉRAMBOURG. Je suis fâché qu'il s'appelle Gringochard.

GENEVIÈVE. Gringochard, maître d'études, rue des Orties, au sixième.

CLÉRAMBOURG. C'est incroyable!..

GENEVIÈVE. Quoi donc?

CLÉRAMBOURG. Que le mérite demeure aussi haut!.. c'est égal! je souscris pour cinq cents francs... tu diras à Adrien de les lui envoyer de ma part.

GENEVIÈVE. Oui, mon père!.. c'est donc bien beau?

CLÉRAMBOURG. C'est sublime!.. il y a tel passage si vrai, si naturel, qu'en le lisant, il me semblait l'avoir écrit! j'aurais cru que c'était de moi! et cependant je ne me suis jamais mêlé de littérature... heureusement pour elle!.. Continue? Quel est ce petit billet satiné?

GENEVIÈVE, *ouvrant une lettre.* « Monsieur, c'est « sous les auspices de madame de Sancerre, votre « sœur...

CLÉRAMBOURG, *lui arrachant vivement la lettre.* C'est bien! c'est bien! (*A part et regardant la signature.*) Le colonel de Sacy... dont elle me parlait tout à l'heure... et les autres... (*Prenant des mains de Geneviève les lettres qu'elle tient encore.*) Encore sur le même sujet peut-être! (*Il se lève.*)

GENEVIÈVE. Qu'avez-vous donc ?..

CLÉRAMBOURG, *se promenant avec agitation.* Rien!.. je n'ai rien!.. (*A part.*) Il faut se défier de tout maintenant. (*Le domestique rentre et enlève la table.*)

GENEVIÈVE. Et votre déjeuner que vous n'achevez pas ?

CLÉRAMBOURG. Je n'ai plus faim!.. (*A part, et parcourant la lettre du colonel.*) Il me demande un rendez-vous... un entretien à moi... aujourd'hui... à midi... (*On entend sonner midi à la pendule.*) Les voici... impossible de ne pas le recevoir... impossible maintenant de lui envoyer un contre-ordre... ou une excuse... d'ailleurs il faudra toujours bien... et ma fille qui est ici... je le recevrai au salon... Adieu, mon enfant.

GENEVIÈVE. Mais d'où vient cette agitation!

CLÉRAMBOURG. De l'agitation... je ne sais pas où tu en vois; je me promène, je suis tranquille, je suis calme.

GENEVIÈVE. Ce calme-là m'effraie!

AIR du *Tuteur de vingt ans.*

GENEVIÈVE.

Oui, oui, oui,
Vous avez quelque chose :
Quelle est la cause
De votre humeur?
Oui, je voi
Qu'un chagrin vous agite,
Où vous irrite :
Dites-le-moi.

CLÉRAMBOURG, *s'efforçant de rire.*

Non, non, non,
Je n'ai rien, je suppose!..
Rien ne s'oppose
A mon humeur.
(*A part.*)
Malgré moi,
Cette étrange visite
D'avance excite
Tout mon effroi !

GENEVIÈVE.

Je ne vous quitte pas,
Je veux suivre vos pas.

CLÉRAMBOURG, *à part.*

Me suivre : quels tourments !
(*Haut.*)
Moi ! je vous le défends.

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE.

Quoi c'est lui!
Qu'ici je viens d'entendre.
Me le défendre,
C'est inouï!

CLÉRAMBOURG, *avec colère.*

Eh bien, oui!
C'est facile à comprendre!
Tu dois m'entendre :
Demeure ici.

(*Il sort par le fond.*)

—

SCÈNE IV.

GENEVIÈVE, *seule.* Je vous le défends! c'est la première fois que je lui entends me dire ce mot-là... et il faut qu'il soit bien inquiet... bien tourmenté... bien malheureux pour sortir ainsi de ses habitudes... qu'a-t-il donc, mon Dieu? (*S'asseyant près du guéridon.*) et d'où viennent ses chagrins? N'aurais-je pas l'esprit de le découvrir, moi qui donnerais tout au monde pour lui épargner une peine... ou seulement un instant de contrariété... (*Regardant le livre qui est sur la table, et poussant un cri.*) Ah! ce livre dont il parlait ce matin, cet ouvrage... où il retrouvait, disait-

il, ses plus fidèles pensées... si je pouvais y découvrir celle qui le préoccupe... ou du moins la deviner... (*Prenant le livre et l'ouvrant.*) Voyons donc les feuillets sont coupés jusque-là... (*Montrant le couteau d'ivoire qui est resté dans le livre.*) et voici l'endroit où il était resté. (*Lisant.*)

« En quittant la maison paternelle, la jeune fille « qui se marie est presque perdue pour son père... « l'amour d'un époux, le bonheur du ménage... sa « tendresse pour ses enfants, ouvrent son cœur à des « sentiments nouveaux et bien plus vifs... le pauvre « père est oublié ou son souvenir, du moins, ne vient « plus qu'en troisième ligne. »

O ciel! il me semble qu'à cet endroit... une larme est tombée... oui, en voici la trace! serait-ce donc là le secret qu'il cache au fond de son cœur.... qu'il n'ose m'avouer... Mon pauvre père ! quoi! il m'aimerait tant, que sa tendresse ombrageuse et défiante serait jalouse de toute autre affection!.. Oh! non, non : ce n'est pas possible... je ne puis le croire... et je m'abuse sans doute!

—

SCÈNE V.

GENEVIÉVE, ADRIEN.

ADRIEN, *entrant.* Ah! mademoiselle Geneviève!

GENEVIÈVE, *se retournant.* C'est Adrien!.. Qu'avez-vous donc? comme vous êtes pâle!

ADRIEN. Je crois bien! si vous saviez... j'étais dans mon bureau qui touche au petit salon... et j'ai entendu votre père parler à voix haute... bien plus... il était en colère, et c'était si nouveau pour moi que j'ai écouté... j'ai peut-être eu tort.

GENEVIEVE. Du tout... il y a des moments... où c'est un devoir...

ADRIEN. N'est-ce pas? car il disait : *Non, monsieur le Colonel...* Donc, il se disputait avec un militaire...

GENEVIEVE. Se disputer, lui!.. à son âge!..

ADRIEN, *avec impatience.* Eh non! c'est bien pis!.. j'ai compris à leur conversation... que le colonel de Sacy.. autorisé par votre tante...

GENEVIÈVE, *vivement.* C'est bien cela... justement ce que tout à l'heure... achevez!..

ADRIEN. Eh! mon Dieu! dans quel trouble... je vous vois.

GENEVIÈVE. Peu importe!.. achevez, de grâce!

ADRIEN. Eh bien!.. Mademoiselle... le colonel venait demander à votre père... vous... vous-même... en mariage!

GENEVIÈVE, *vivement.* Plus de doute! . (*Avec inquiétude.*) Et vous dites que mon père a refusé?

ADRIEN, *l'observant avec émotion.* Non... Mademoiselle... non, rassurez-vous! il n'a pas refusé... mais il a répondu avec une impatience... une aigreur qui étaient toutes naturelles : « Croyez-vous donc, mon- « sieur le colonel, que l'on marie ainsi sa fille... du « jour au lendemain, sans connaître son gendre, ses « mœurs, son caractère... » Ce qui est vrai... car enfin... il y a tant de colonels qui plaisent, qui séduisent parce qu'ils ont une épaulette...

GENEVIÈVE, *vivement.* Il ne s'agit pas de cela... mais de mon père!.. Il s'est donc fâché... emporté?

ADRIEN. Il a été encore trop bon... et moi, à sa place...

GENEVIÈVE. Je ne vous parle pas de vous, Adrien... mais de lui... comment cela s'est-il terminé?

ADRIEN. Ainsi donc, s'est écrié le colonel, malgré madame de Sancerre votre sœur, qui me connaît, m'estime et me protége... vous me refusez? — Je n'ai pas dit cela, a répondu votre père avec une colère toujours croissante... mais je verrai... je m'informerai... je demande du temps... beaucoup de temps... il faut que je consulte ma fille.

GENEVIÈVE. Moi..

ADRIEN, *essayant de sourire.* Oui, Mademoiselle, c'est vous... et s'il n'y a pas d'autre obstacle...

GENEVIÈVE. C'est bien! laissez-moi!

ADRIEN.

AIR : *Voici déjà l'aurore* (Code noir.)

A vos ordres fidèles
Je vous laisse et m'en vas!
Adieu, Mademoiselle.
(*A part.*)
Elle ne m'entend pas!
C'est à lui qu'elle pense ;
Elle est auprès de lui :
Allons, plus d'espérance,
Pour moi tout est fini!

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE, *rêvant, à part.*
Oui, je dois avec zèle
L'examiner, hélas!
A mon regard fidèle
Il n'échappera pas!

ADRIEN.
A son ordre fidèle,
Sans la troubler, hélas!
Je puis m'éloigner d'elle :
Elle ne me voit pas.
(*Adrien sort par le fond.*)

—

SCÈNE VI.

CLÉRAMBOURG, *rentrant par la porte à droite,* GENEVIÈVE, *se tenant au fond, à l'écart.*

CLÉRAMBOURG. J'en étais sûr... non-seulement ce colonel... mais ces deux lettres... deux demandes encore... menez donc une jeune fille au bal...

GENEVIÉVE, *l'examinant de loin.* Comme il est agité!..

CLERAMBOURG, *en parlant, il va s'asseoir près de la table à droite.* Et il va encore m'en arriver d'autres... tous ces jeunes gens qui, hier à cette soirée, m'entouraient et me faisaient la cour... ce n'était pas pour moi... c'était pour ma fille... de là les compliments... les glaces... les verres de punch... que sais-je? et moi qui les remerciais! ah! je suis entouré! jusqu'à ma sœur... qui protége ce colonel... et m'écrit de Paris qu'il est temps de marier Geneviève! qu'elle a dix-huit ans! c'est-à-dire qu'il y a dix-huit ans que j'entoure Geneviève de mes soins et de mon amour, et qu'il faut quitter ma fille, qu'il faut l'abandonner, qu'il faut la jeter dans les bras d'un inconnu... d'un homme que j'ai à peine vu... et elle aussi... d'un homme... d'un ennemi qu'on appelle un gendre... et que le lendemain peut-être elle aimera mieux que moi!.. jamais!.. ah! ce livre-là a bien raison. (*Se retournant et voyant Geneviève qui s'est tout doucement approchée de lui.*) Dieu !.. ma fille. (*Essayant de sourire.*) Ah!.. tu étais là...

GENEVIÈVE. Oui, mon père... j'arrive.

CLÉRAMBOURG, *essayant de rire.* Tant mieux... car il faut que je t'apprenne une nouvelle... qui, comme moi, va bien te faire rire... et dont tu ne te doutes pas. Ah! ah! ah! on vient de te demander à moi en mariage... qu'est-ce que tu en dis?

GENEVIÈVE, *froidement.* Que je ne tiens pas à me marier...

CLÉRAMBOURG. Est-il possible!..

GENEVIÈVE. Auprès de vous, mon père, mon sort me semble si heureux et si doux, que je n'ai nulle envie de le changer.

CLÉRAMBOURG, *la serrant dans ses bras.* Ma fille!.. ma fille chérie!.. (*S'arrêtant.*) Permets donc... cependant... permets, Geneviève... ce n'est pas pour te contraindre... mais un jour il faudra pourtant y songer... voilà ma sœur... voilà d'autres amis encore qui prétendent déjà que je ne veux pas te marier... moi qui dans ce moment ai trois prétendants pour toi... et je venais seulement te demander une chose, c'était de choisir!.. mais tu ne veux pas...

GENEVIÈVE. A moins cependant.

CLÉRAMBOURG. Quoi! que veux-tu dire?

GENEVIÈVE. A moins que vous-même... ne l'exigiez ou ne le désiriez...

CLÉRAMBOURG. Je ne le désirerais... que si tu avais une idée... une préférence...

GENEVIÈVE, *vivement.* Est-il possible!

CLÉRAMBOURG, *vivement.* C'est donc vrai?.. tu me l'as donc caché?.. tu n'as donc plus de confiance en moi!.. il y a donc quelqu'un que tu préfères!

GENEVIÈVE, *lui prenant la main.* Oui... vous avez raison, il y a quelqu'un que j'aime avant tout : c'est vous, mon père!

CLÉRAMBOURG. Ah! ce mot-là me désarme, et pour un rien je te demanderais pardon.

GENEVIÈVE. Et de quoi donc?

CLÉRAMBOURG. D'un mauvais mouvement... d'une faiblesse involontaire; mais que veux-tu,

AIR de *Turenne.*

Il est des amants infidèles,
Il est des maris inconstants.
Le temps emporte sur ses ailes
Bien des vœux et bien des serments,
Et fleur d'amour ne dure qu'un printemps!
Mais ma tendresse à moi, dès ton enfance,
Croît et redouble, et tu l'éprouveras :
L'amour d'un père est le seul ici-bas
Qui ne connaît pas l'inconstance.

Mais c'est égal, je te chercherai un mari... si je peux jamais en trouver un qui soit digne de toi! après cela tu ne l'aimerais pas éperdument qu'il n'y aurait pas grand mal. Une affection tranquille et raisonnée, voilà ce qu'il y a de mieux pour être heureuse en ménage; toutes ces grandes passions... ces amours *exagérés* qui nous absorbent... finissent toujours mal. C'est pour cela justement que je redoute les mariages d'inclination... Aussi, sois tranquille, je m'arrangerai, je te le promets, pour ne faire qu'un bon choix! jusque-là, tu resteras avec moi, qui tâcherai de te rendre la plus heureuse des filles.. Quels sont les priviléges, les avantages d'une femme mariée?.. d'avoir une maison, des gens, des belles robes, des diamants... tu les auras... ou plutôt tous mes trésors t'appartiennent déjà, car c'est pour toi que je les ai gagnés. Fais donc ce que tu voudras, ma fille; dépense, commande, ordonne à tout le monde, à commencer par moi, qui serai trop heureux de t'obéir.

GENEVIÈVE. Non, mon père, à vous seul le soin de mon avenir et de mon bonheur. Ce que vous déciderez sera ma loi; et la position, pour moi, la plus désirable et la plus heureuse sera celle que vous-même aurez choisie. (*Elle sort par la porte à gauche.*)

SCÈNE VII.

CLÉRAMBOURG, *seul, avec joie.* Choisir... choisir moi-même! cette chère enfant!.. c'est à moi qu'elle s'en rapporte!.. Oh! je la marierai... ne fût-ce que pour démontrer à ma sœur que tous ses reproches sont absurdes!.. La seule difficulté... c'est de trouver quelqu'un qui me convienne... et à elle aussi! Mais enfin... et puisque, grâce au ciel, elle n'aime personne... nous avons le temps!

—

SCÈNE VIII.

CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG, *d'un air joyeux.* Ah! te voilà, mon cher Adrien!.. Viens donc vite!.. j'ai grand besoin d'ami et de conseil.

ADRIEN. Vous! Monsieur?

CLÉRAMBOURG, *de même.* Moi-même!.. je suis bien malheureux et bien embarrassé.

ADRIEN. Vous n'en avez pas l'air...

CLÉRAMBOURG. C'est pourtant la vérité... Trois partis qui se présentent pour ma fille... trois à la fois!

ADRIEN, *à part.* O ciel!..

CLÉRAMBOURG. Le colonel de Sacy, que recommande ma sœur... le fils de notre préfet, que recommande son père... et enfin un neveu du ministre, un jeune pair de France, qui se recommande de lui-même... Les trois demandes viennent de m'arriver ce matin, et presque en même temps.

ADRIEN. C'est là ce qui vous tourmente et vous embarrasse?..

CLÉRAMBOURG. D'autant plus que ma fille s'en rapporte entièrement à moi et me laisse le droit de prononcer... ce qui est fort difficile... fort délicat... Je finirai, tu le verras, par ne pas marier cette enfant-là!

ADRIEN, *vivement..* Vous croyez?

CLÉRAMBOURG. Que veux-tu, ces trois partis étant également convenables, je ne vois aucune raison pour préférer l'un et me faire ainsi des ennemis des deux autres... Si encore ma fille m'aidait un peu... si elle avait quelque goût... quelque inclination pour un des prétendants... je serais trop heureux... cela me guiderait!.. Moi, je voudrais qu'elle eût fait un choix, qu'elle préférât quelqu'un..... mais non..... elle me laisse toute la responsabilité... elle n'aime personne...

ADRIEN. Je crois, Monsieur, que vous vous trompez.

CLÉRAMBOURG, *vivement.* Que veux-tu dire?

ADRIEN. Ce serait mal à moi de vous cacher ce que je sais... ou du moins ce que j'ai cru voir... Oui, Monsieur... vous me rappeliez encore ce matin que votre fille était ma première bienfaitrice... que je ne serais rien sans elle... et son bonheur avant tout.

CLÉRAMBOURG, *brusquement.* Achève donc!..

ADRIEN, *cherchant à cacher son trouble.* Eh bien! Monsieur... réjouissez-vous, votre tâche sera moins difficile que vous ne le pensiez... mademoiselle Geneviève aime quelqu'un.

CLÉRAMBOURG, *avec colère.* Eh! qui donc? ce jeune pair de France?

ADRIEN. Non, Monsieur.

CLÉRAMBOURG. Le fils de notre préfet?.. je m'en suis toujours douté!

ADRIEN. Eh! non!

CLÉRAMBOURG. Le colonel! J'en étais sûr!.. mais qui te l'a dit! qui te le fait croire?

ADRIEN. Tout à l'heure... quand je lui ai appris que M. de Sacy était venu pour vous demander sa main... si vous aviez vu son trouble... son émotion... sa crainte qu'il ne fût refusé par vous...

CLÉRAMBOURG. Et elle ne m'en a rien dit!..

ADRIEN, *avec chaleur*. Ni à moi non plus!.. mais c'était si facile à deviner... sa main tremblait, elle pâlissait... elle était prête à se trouver mal...

CLÉRAMBOURG. Et je ne me suis douté de rien!

ADRIEN, *avec explosion*. Vous! mais moi!.. (*Se reprenant.*) Moi qui vous suis dévoué...

CLÉRAMBOURG, *lui prenant les mains*. Merci, mon ami... merci... Mais ce colonel, d'où le connaît-elle? où l'a-t-elle vu?

ADRIEN. Hier... à ce bal.

CLÉRAMBOURG. Quoi, parce qu'il est brillant, élégant... parce qu'il valse bien!.. parce qu'elle a valsé deux fois avec lui, la valse à deux temps.

ADRIEN. C'est indigne!

CLÉRAMBOURG. C'est affreux.

ADRIEN. Je n'en puis revenir.

CLÉRAMBOURG. Ni moi non plus! conduisez donc les jeunes filles au bal! Voilà! (*Il remonte.*)

ADRIEN, *descendant à droite*. Voilà! (*Se retournant.*) Qu'importe après tout... vous désiriez un gendre... un gendre qu'elle aimât.

CLÉRAMBOURG. Je ne dis pas non.

ADRIEN. Et vous voilà furieux!

CLÉRAMBOURG. Furieux... du mystère qu'elle m'en a fait... furieux du secret qu'elle a gardé avec moi, son père... sans compter, vois-tu bien, que si elle a craint de m'avouer une pareille préférence... c'est qu'il y a des raisons... c'est qu'elle sait, comme nous, que ce beau colonel est un brillant séducteur... qui fait ainsi chaque jour de nouvelles conquêtes.

ADRIEN. En vérité!

CLÉRAMBOURG. Parbleu! toutes les femmes en raffolent, et Geneviève est déjà comme elles... et ma fille sera malheureuse... elle adorera un indigne mari... et son pauvre père..... et nous ses amis..... elle nous oubliera!.. Ecoute, Adrien, il faut que tu la voies, que tu lui parles... puisqu'elle a déjà eu confiance en toi...

ADRIEN. Mais elle ne m'a rien dit.

CLÉRAMBOURG. C'est égal... de ta part ce ne sera pas suspect et ce le serait de la mienne... elle croirait que c'est par haine pour le colonel... dis-lui adroitement... tout le mal que tu sais de lui...

ADRIEN. Je n'en sais pas, Monsieur.

CLÉRAMBOURG, *avec impatience*. Allons donc!.. il est évident qu'un militaire... parbleu, c'est connu!.. et si quelqu'un peut lui faire entendre raison... c'est toi avec qui elle a été élevée... toi qu'elle regarde et qu'elle aime comme un frère, va la trouver... je t'en prie...

ADRIEN Ça m'est impossible... Monsieur... car je venais ici en ce moment... vous dire... que des nouvelles inattendues et cruelles pour moi...

CLÉRAMBOURG, *le regardant*. En effet... je n'avais pas remarqué le changement de tes traits.

ADRIEN. Ce n'est rien, Monsieur, mais ces nouvelles m'obligent... à partir pour Paris...

CLÉRAMBOURG. Alors, reviens au plus vite... car tu vois bien que je ne peux pas me passer de toi.

ADRIEN. Aussi c'est bien malgré moi que je viens vous rendre les clés de votre caisse... mais il le faut... mon bienfaiteur et mon père, adieu pour toujours.

CLÉRAMBOURG, *le retenant par la main*. Qu'est-ce que j'entends là!.. toi sur qui j'avais compté... toi que je regardais comme ma seule consolation... tu m'abandonnes au moment où tout le monde me délaisse ou me trahit.

AIR de *Lantara*.

Toi, me quitter! c'est impossible!
Et me quitter sans motifs, sans raison!

ADRIEN.

Si vraiment! un motif terrible
M'oblige à fuir cette maison.

CLÉRAMBOURG.

S'il est ainsi, dis-le-moi, parle donc!
Loin d'un ami quel caprice t'entraîne?
Que te faut-il? Est-ce de l'or?
(*Lui présentant la clé de sa caisse.*)
Prends, partageons!
(*Le regardant.*)
Aurais-tu quelque peine?
(*Lui ouvrant les bras.*)
Alors, viens donc, et partageons encor!
Oui, si ton cœur renferme quelque peine,
Viens sur le mien et partageons encor.

ADRIEN, *s'élançant vers Clérambourg*. Ah! Monsieur... (*S'arrêtant.*) Non... non, c'est impossible... adieu...

CLÉRAMBOURG, *regardant Adrien qui s'éloigne*. Tu as raison!.. va-t'en!.. va-t'en!.. car toi aussi tu n'es qu'un ingrat!

ADRIEN, *revenant sur ses pas*. Moi, un ingrat... vous vous trompez, Monsieur... c'est parce que je vous ai juré reconnaissance et respect... c'est parce que je ne suis pas un ingrat..... que je quitte cette maison..... j'aime votre fille... je l'adore...

CLÉRAMBOURG. Toi?

ADRIEN. A en perdre la raison... il faut donc que je m'en aille... car cet amour dont je ne suis plus maître... est une offense pour vous, mon bienfaiteur... qui ne pouvez jamais l'approuver.

CLÉRAMBOURG. Pourquoi pas?

ADRIEN. Hein?

CLÉRAMBOURG. Qu'est-ce que j'étais donc, quand j'ai commencé ma fortune?.. un noble ou un grand seigneur? non! un commis comme toi. J'avais pour réussir du courage... du talent... et de la probité... tu as tout cela: nos deux maisons peuvent marcher de pair... et si une telle alliance ne dépendait que de moi...

ADRIEN, *poussant un cri*. Est-il possible!

CLÉRAMBOURG, *vivement*. Oui, sans cet amour qu'elle a dans le cœur... amour, qui fera son malheur et le mien, je te dirais sur-le-champ : touche là, mon gendre.

ADRIEN. Ah! Monsieur, quel le reconnaissance! mais par malheur je ne puis jamais être aimé d'elle.

GENEVIÈVE, *lisant*. Les larmes que le mari a fait couler... c'est la main paternelle qui les essuie.
— Scène 14.

CLÉRAMBOURG. Je le sais bien! c'est égal, essaie toujours! c'est ton affaire... ça te regarde!.. Tâche de lui faire oublier son colonel...

ADRIEN, *avec chaleur*. Et si je pouvais y parvenir... vous consentiriez...

CLÉRAMBOURG, *avec embarras*. Certainement... nous verrions!.. En attendant... je t'aiderai s'il le faut de mon aveu... de ma protection.

ADRIEN, *avec reconnaissance*. Ah! Monsieur!..

CLÉRAMBOURG. Tais-toi! c'est elle!

—

SCÈNE IX.

GENEVIÈVE, CLÉRAMBOURG, ADRIEN.

CLÉRAMBOURG. Depuis que tu m'as quitté, mon enfant... j'ai pesé mûrement les avantages et les inconvénients de tous les partis... il faut que tu te maries, je l'exige... je le veux!.. Cependant, et quoique tu m'eusses permis de choisir... quoique j'aie mon idée à moi .. rien ne se fera sans ta volonté...

GENEVIÈVE. Dites-moi donc alors quelle est la vôtre?

CLÉRAMBOURG, *avec embarras*. La mienne... dame! la mienne... si tu me la demandes... je te dirai franchement que je ne tiens guère à la fortune... quand il s'agit de ton bonheur: ce qui fait que j'ai jeté les yeux sur un honnête homme... dont je suis sûr, et que j'appellerais toujours mon fils... même quand tu ne l'accepterais pas pour mari...

GENEVIÈVE, *tremblante d'émotion*. Eh! qui donc?

CLÉRAMBOURG. Adrien!

GENEVIÈVE, *poussant un cri de joie qu'elle cherche à retenir*. Ah! est-ce bien là, mon père... votre volonté?

CLERAMBOURG, *vivement*. Tu peux toujours refuser.. tu es la maîtresse. . mais quant à moi (*Avec émotion.*) c'est mon désir... le plus grand.

GENEVIÈVE, *qui pendant ce temps a regardé son père avec attention, dit à part*. Je ne le pense pas!

CLÉRAMBOURG. Celui-là, du moins, ne t'emmènera pas à son régiment ou dans les pays lointains... tu resteras avec moi... tu ne me quitteras pas...

GENEVIÈVE. Je vous l'ai dit, mon père... dès que cela vous plaît... et vous convient. . cela me suffit.

CLÉRAMBOURG, *avec inquiétude.* Comment... tu acceptes donc... c'est fini ..

GENEVIÈVE. Écoutez-moi, mon père... vous vous rappelez mes paroles de ce matin... vous êtes tout pour moi. (*Regardant de temps en temps Adrien.*) Et tout ce que j'aime... tout mon bonheur est ici avec vous...

CLÉRAMBOURG. En vérité!..

GENEVIÈVE, *d'une voix caressante.* Il n'y en aurait plus pour moi... s'il fallait séparer mon existence de la vôtre et vous quitter un instant.

CLÉRAMBOURG. Ma Geneviève... mon enfant bien-aimé!

GENEVIÈVE. Quant à monsieur Adrien, je l'ai toujours regardé comme un frère...

CLÉRAMBOURG, *avec joie.* C'est bien!

GENEVIÈVE. J'ai pour lui l'amitié... l'estime la plus vraie.

CLÉRAMBOURG, *de même.* C'est très-bien.

GENEVIÈVE. Mais je dois, avant tout, lui parler franchement... mon affection à moi sera toujours calme et tranquille...

CLÉRAMBOURG. Tant mieux... c'est plus durable...

GENEVIÈVE. Pour des sentiments exaltés... et romanesques, je n'en ai pas.

CLÉRAMBOURG, *gaiement à Adrien.* C'est vrai; car elle me proposait ce matin de t'éloigner d'ici, de t'établir ailleurs!

ADRIEN, *regardant Geneviève avec douleur.* Est-il possible?

GENEVIÈVE, *vivement.* Dans votre intérêt, Monsieur!

CLÉRAMBOURG, *à Adrien.* Et par raison!.. la raison avant tout! c'est l'essentiel en ménage... aussi, mes enfants... mes chers enfants... c'est ce que je demande... ce que je veux ..

ADRIEN, *qui jusque-là a écouté avec une impatience qu'il a cherché vainement à calmer.* Et moi, Monsieur, c'est ce que je ne veux pas.

CLÉRAMBOURG. Que dites-vous?

ADRIEN. Que je refuse! je l'aime trop pour ne la devoir qu'à l'obéissance!.. sa froideur causerait mon désespoir, et ma tendresse à moi lui serait importune! un tel mariage... ferait deux malheureux... il vaut mieux qu'il n'y en ait qu'un, et que ce soit moi...

CLÉRAMBOURG. Allons! c'est comme une fatalité... je le disais tout à l'heure... je ne pourrai jamais marier cette enfant-là!

GENEVIÈVE. Mais, mon père...

CLÉRAMBOURG. Ah!..

ENSEMBLE.

AIR : *O rage! ô colère!* (LA BACAROLLE.)

ADRIEN.

Je vous remercie,
Mon âme attendrie,
Veut toute la vie
Bénir vos bienfaits.
Mais moi votre gendre;
Ah! mon cœur trop tendre
N'y saurait prétendre,
Adieu pour jamais.

CLÉRAMBOURG.

Mais quelle folie!
D'une âme attendrie,
Il me remercie
De tous mes bienfaits.
Et quand pour mon gendre,
Je voulais le prendre,
Voyez quel esclandre!
Il part pour jamais!

GENEVIÈVE.

Ah! quelle folie,
Quelle frénésie,
Quand mon père oublie
Pour lui ses projets!
Lorsque pour son gendre
Il veut bien le prendre,
Lui, sans me comprendre,
Me perd pour jamais.

(*Clérambourg sort par la porte du fond.*)

—

SCÈNE X.

ADRIEN, *qui s'est jeté dans un fauteuil près du bureau à droite.* GENEVIÈVE, *s'approchant de lui après un instant de silence.*

GENEVIÈVE. Il faut convenir, monsieur Adrien, que vous êtes bien singulier et bien impatientant...

ADRIEN. Moi!

GENEVIÈVE. Si j'avais un peu d'amour-propre... je ne vous regarderais plus... je ne vous adresserais même pas la parole... comment, il ne tient qu'à vous de m'épouser! mon père dit : oui... moi je ne dis pas non! on vous offre ma main, et vous la refusez!

ADRIEN. Parce que vous ne m'aimez pas... et moi je vous aime tant... vous ne saurez jamais, Geneviève, tout ce qui s'est passé dans mon cœur de souffrances et de combats.

GENEVIÈVE. C'est ce qui vous trompe encore... je sais tout.

ADRIEN. Et qui a pu vous l'apprendre?

GENEVIÈVE, *le regardant.* Quelqu'un... en qui j'ai confiance.

ADRIEN. Qui a pu trahir un secret que seul je possédais?

GENEVIÈVE. Vous-même!

ADRIEN. Quoi! malgré mon silence...

GENEVIÈVE. C'est peut-être lui qui m'a tout dit... et depuis longtemps...

ADRIEN. Depuis longtemps alors cet amour vous offense... et vous me haïssez.

GENEVIÈVE. Je n'ai pas dit cela, Monsieur, je n'ai pas besoin de m'expliquer là-dessus... mais si vous voulez réparer vos torts, il faut me jurer... une *soumission* aveugle et absolue...

ADRIEN. Je le jure.

GENEVIÈVE. Écoutez-moi donc!.. il y a des cœurs trop tendres ou trop susceptibles... dont on doit, par devoir ménager et cacher les faiblesses... et surtout celles d'un père.

ADRIEN. Que dites-vous?

GENEVIÈVE. C'est un secret que moi, sa fille, je dois garder et respecter. Il faut donc vous fier à moi... me laisser faire... et quoi qu'il arrive... ne pas vous fâcher... comme tout à l'heure... à propos de rien.

ADRIEN. De rien! quand vous déclarez ne pas m'aimer!

GENEVIÈVE. Et quand je vous détesterais...

AIR de *Mademoiselle Garin*.

Il faut, Monsieur, je dois vous en instruire,
Croire très-peu ce que vous entendez;
Et croire un peu ce que l'on craint de dire :
Mais pour le reste, en silence attendez!
Quoi d'un délai, dont le temps vous effraie,
Vous, négociant, vous redoutez les frais!
Qu'importe enfin! si plus tard on vous paie
Le capital avec les intérêts.

ADRIEN. Mais cependant...

GENEVIÈVE, *vivement, à demi-voix*. Oui, Monsieur, pour votre bonheur il faut que vous me soyez tout à fait indifférent, que mon père en soit bien persuadé, et vous-même aussi... car si vous pouviez seulement supposer le contraire, il y aurait dans votre air quelque chose d'heureux et de triomphant qui perdrait tout... et il faut que vous m'épousiez...

ADRIEN, *vivement*. Ah!.. avec amour...

GENEVIÈVE. Non! avec désespoir...

ADRIEN. Je ne vous comprends pas.

GENEVIÈVE. Tant mieux...

ADRIEN. Mais, en attendant, si seulement je pouvais entrevoir une lueur d'espérance...

GENEVIÈVE. Maintenant, aucune!.. plus tard, je ne dis pas...

ADRIEN. Ah! c'est qu'être aimé de vous, est un bonheur si grand... un rêve si doux... qu'à peine à présent oserais-je y croire même si je l'entendais...

GENEVIÈVE. Impossible... ce mot-là, si je le prononçais, nous perdrait tous les deux.

ADRIEN. Et moi, pour l'entendre, je consentirais à ma perte.

AIR : *J'ai reçu ta promesse* (FINAL DU SERMENT).

ADRIEN.

Ce mot seul, je vous prie,
Et dussé-je en mourir,
Même au prix de ma vie,
Je voudrais l'obtenir!

GENEVIÈVE.

Taisez-vous, je vous prie,
Et laissez-moi partir;
Calmez une folie
Qui pourrait nous trahir.

ADRIEN.

Oui, Geneviève, au nom de mon amour extrême..

GENEVIÈVE.

Relevez-vous, et ne demandez rien!

ADRIEN.

Au nom de mes tourments, ce mot, ce mot suprême,
Et je puis tout braver si de vous je l'obtiens.

GENEVIÈVE.

Puisque vous l'exigez, oui, Monsieur, je vous aime
Depuis longtemps... et je n'aime que vous!

—

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLÉRAMBOURG.

CLÉRAMBOURG.

Qu'est-ce que j'entends là?

GENEVIÈVE, *à part*.

Grand Dieu! c'est fait de nous!

ENSEMBLE.

GENEVIÈVE.

La frayeur m'a saisie,
Qu'allons-nous devenir!
Il croira, je parie,
Qu'on voulait le trahir.

CLÉRAMBOURG, *à part*.

A ma vue obscurcie,
Quel tableau vient s'offrir!
Mensonge et perfidie,
On voulait me trahir!

ADRIEN, *avec joie*.

A mon âme ravie,
Quel bonheur vient s'offrir!
Même au prix de la vie,
On voudrait l'obtenir.

(*Courant à Clérambourg.*)

Oui, Monsieur, partagez mon bonheur, je suis le plus heureux des hommes... Elle m'aime : elle me l'a dit.

GENEVIÈVE, *à part*. Imprudent!

CLÉRAMBOURG, *cherchant à cacher son émotion sous un rire forcé*. Oui... je viens de l'entendre... et il paraît qu'elle a en vous une confiance... qu'elle n'a pas en moi... car elle me l'avait laissé ignorer... elle ne m'en avait jamais parlé...

GENEVIÈVE, *bas, à Adrien*. Que vous avais-je dit! tout est perdu.

ADRIEN, *à part*. O ciel!.. (*Haut.*) Et comme vous aviez la bonté, la générosité de consentir à ce mariage... comme tout à l'heure encore... vous m'aviez dit...

CLÉRAMBOURG. Certainement... tout à l'heure encore... je ne demandais pas mieux, et même, vous le savez, je vous ai conjuré d'accepter.

ADRIEN. Tout à l'heure, Monsieur, vous daigniez me tutoyer et m'appeler votre fils...

CLÉRAMBOURG. C'est vrai... c'est vrai! peut-être, sans m'en rendre compte, ai-je été froissé... de ton obstination... de ton refus... qui m'a affligé dans le premier moment, et maintenant plus encore...

ADRIEN. Comment cela! Monsieur?

CLÉRAMBOURG, *avec impatience*. Comment .. comment... parce que je ne pouvais pas être à tes ordres...

à tes caprices... il me fallait prendre un parti... et voyant que tu refusais la main de ma fille... au moment même où le colonel revenait chez moi chercher une réponse définitive...

ADRIEN. Eh bien...

CLÉRAMBOURG. Eh bien... je n'avais aucune raison de l'éloigner davantage... je l'ai accueilli... je lui ai dit...

ADRIEN, *poussant un cri.* O ciel!..

CLÉRAMBOURG. Que diable aussi!..

ADRIEN. Je ne me plains pas, Monsieur, je n'accuse personne que moi, mais je sais ce qui me reste à faire... adieu!

ENSEMBLE.

AIR : *C'en est trop, mon honneur doit punir cet outrage* (de PHILIPPE).

Plus d'espoir, de bonheur!
J'ai perdu ce que j'aime,
Le dépit, la douleur
S'emparent de mon cœur.
Insensé, j'ai moi-même
Refusé tant d'appas;
A ma douleur extrême,
Je ne survivrai pas.

GENEVIÈVE.

Plus d'espoir, de bonheur,
Oui, je perds ce que j'aime;
Le regret, la douleur
S'emparent de mon cœur!
Oui, c'est lui, c'est lui-même,
Qui me refuse, hélas!
A sa douleur extrême
Il ne survivra pas.

CLÉRAMBOURG, *à part.*

Je n'ai plus de frayeur,
Et dans ma joie extrême,
D'espoir et de bonheur,
Je sens battre mon cœur.
Comme un autre moi-même,
Ici, tu resteras,
Et la fille que j'aime,
Ne me quittera pas.

CLÉRAMBOURG, *à Adrien.*

J'en suis fâché, mon cher, mais une fois qu'on donne
Sa parole...

ADRIEN.

J'entends! et n'accuse personne
Que moi, moi seul! (*A part.*) mais à présent, morbleu!
Je sais ce qui me reste à faire. (*Haut.*) Adieu!
(*A Geneviève.*)
Adieu!

GENEVIÈVE.

Quel est son dessein, ô mon Dieu!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Adrien sort.*)

—

SCÈNE XII.

CLÉRAMBOURG, GENEVIÈVE.

GENEVIÈVE, *à part.* Comment faire à présent que mon père est lié et engagé avec le colonel?

CLÉRAMBOURG, *regardant Adrien qui est sorti et se rapprochant de sa fille.* A nous deux maintenant, et puisqu'il n'est plus là... puis-je savoir ce que cela signifie... connaîtrai-je enfin la vérité?..

GENEVIÈVE. Je vous l'ait dite ce matin... je vous l'ai dite toujours.

CLÉRAMBOURG. Voilà qui est fort... et vous saurez, Mademoiselle, que je suis indigné... que je suis outré...

GENEVIÈVE, *vivement.* Et moi aussi.

CLÉRAMBOURG, *étonné.* Toi?..

GENEVIÈVE, *avec fermeté.* Moi...

CLÉRAMBOURG. Par exemple, au moment où j'allais me mettre en colère... c'est elle...

GENEVIÈVE, *de même.* Oui, mon père... parce que c'est moi qui ai le droit de me plaindre et d'être fâchée... je vous déclare ce matin... que je ne veux pas vous quitter, que je veux rester près de vous... et depuis ce moment, par un fait exprès et comme pour me contrarier, vous semblez prendre à tâche de rassembler... de me présenter successivement... une foule de prétendants.

CLÉRAMBOURG. Je ne dis pas non... mais...

GENEVIÈVE. Est-ce moi qui les demande... je n'en veux pas... je n'en veux aucun.

CLÉRAMBOURG. Mais cependant Adrien...

GENEVIÈVE. Je le refuse.

CLÉRAMBOURG. Et le colonel...

GENEVIÈVE. Je le refuse... je n'en veux pas... je les déteste... je les déteste tous...

CLÉRAMBOURG, *tout à fait radouci.* Ne te fâche pas, Geneviève, ne te fâche pas! et tâchons de nous entendre! explique-moi alors pourquoi Adrien était tout à l'heure à tes genoux?

GENEVIÈVE. Lui!.. vous croyez?

CLÉRAMBOURG. Je l'y ai vu! et pourquoi lui disais-tu : je vous aime!.. je n'aime que vous?

GENEVIÈVE, *ingénument.* Lui ai-je dit cela?

CLÉRAMBOURG. Parbleu!.. je l'ai bien entendu!

GENEVIÈVE. C'est possible! il menaçait de se tuer, si je ne lui faisais un pareil aveu... et vous le connaissez, il est capable de tout!

CLÉRAMBOURG, *effrayé.* Bonté du ciel!

GENEVIÈVE. Aussi je lui aurais dit tout ce qu'il aurait voulu.

CLÉRAMBOURG, *troublé.* Tu as bien fait... ainsi donc ce n'est pas lui que tu aimes?

GENEVIÈVE. Non!

CLÉRAMBOURG, *avec inquiétude.* C'est donc... le colonel?

GENEVIÈVE. Non!

CLÉRAMBOURG, *avec joie.* Eh bien... eh bien. (*A demi-voix.*) Rassure-toi, je ne me suis pas engagé avec lui... je n'ai rien dit... je suis resté dans le vague et l'indécision!

GENEVIÈVE, *avec un cri de joie étouffé et portant la main à son cœur.* Ah!

CLÉRAMBOURG. Ainsi, je peux donc faire encore tout ce que tu veux?

GENEVIÈVE, *avec fermeté.* Ce que je veux, mon père...

—

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *apportant une lettre.*

CLÉRAMBOURG. Une lettre!.. l'écriture du colonel!

GENEVIÈVE, *se levant vivement.* Du colonel!

CLÉRAMBOURG. Eh bien! oui, du colonel... qu'est-ce que tu as donc?

GENEVIÈVE. Rien, mon père... lisez donc.

CLÉRAMBOURG, *lisant.* « Monsieur. Votre jeune com-« mis, M. Adrien, qui jamais, je crois, n'a touché une « épée, veut absolument me tuer ou se faire tuer par « moi!..

GENEVIÈVE, *qui est debout près de la table à droite, se laisse tomber dans le fauteuil qui est derrière elle.* Ah!..

CLÉRAMBOURG, *à gauche, continuant la lecture de la lettre, sans s'apercevoir que sa fille vient de s'évanouir.* « Il me faut accepter, et bien contre mon gré, un « combat que vous, Monsieur, vous pouvez empêcher « d'un seul mot, en choisissant définitivement entre « nous deux; mais ce mot, hâtez-vous de l'écrire, car « nous partons? » (*Avec agitation.*) Choisir!.. choisir! sans avoir seulement un instant à soi pour se décider!.. (*Allant à sa fille.*) Dis-moi, alors, toi-même, Geneviève... (*La regardant.*) O ciel! elle est sans connaissance!.. Elle ne m'a pas dit la vérité... ce colonel... c'est clair! c'est évident!.. c'est lui! (*Avec amertume.*) Ah! (*Prenant les mains de Geneviève qu'il serre dans les siennes.*) Ma fille!.. ma fille chérie, reviens à toi? tu l'auras, tu l'épouseras!.. (*Se retournant vers le domestique.*) Mais allez donc, allez vite chercher du secours? (*Au domestique qui fait un pas pour sortir.*) Non... non... elle revient à elle. (*Se frappant le front.*) Et ce combat qui va avoir lieu si je n'écris pas!.. (*S'approchant du guéridon à gauche.*) Ah! quel tourment, quel tourment d'être père... Attendez! il le faut! c'est un sacrifice qu'elle voulait me faire... Et je serais assez cruel, assez égoïste pour l'accepter!.. non, c'est à moi de me sacrifier. (*Au valet.*) Tenez... tenez... ce mot au colonel... partez! (*Le domestique sort.*)

—

SCÈNE XIV.

CLÉRAMBOURG, GENEVIEVE.

GENEVIÈVE, *qui pendant les dernières lignes de la scène précédente, a rouvert les yeux et est revenue à elle peu à peu.* Qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé? il devait se battre!

CLÉRAMBOURG, *s'approchant d'elle.* Rassure-toi! on ne se battra pas! il n'y aura rien! tout est arrangé, arrangé par moi... d'une manière que tu approuveras.

GENEVIÈVE. Vous m'assurez qu'il n'y a plus de danger... pour personne?

CLÉRAMBOURG. Aucun, je te le jure! le colonel et Adrien seront ici tantôt, tous les deux, à dîner avec nous.

GENEVIÈVE. Et comment avez-vous fait?

CLÉRAMBOURG. D'ici là, je t'en prie, ne parlons plus de cela, qu'il n'en soit plus question... car moi, vois-tu... cela m'a fait bien mal!

GENEVIÈVE, *courant à son père qui vient de s'asseoir près du guéridon.* Vous avez raison, mon père, occupons-nous d'autre chose; c'est à moi de vous calmer... de vous distraire...

CLÉRAMBOURG, *regardant Geneviève qui est en face de lui, de l'autre côté du guéridon.* Te voir là... près de moi... cela me suffit! mets-toi là!

GENEVIÈVE, *regardant sur le guéridon près duquel elle est assise.* Ah!.. ce livre que vous aimez tant... voulez-vous...

CLÉRAMBOURG. Comme tu voudras... pourvu que je te regarde à moi seul et à mon aise!

GENEVIÈVE, *lisant en regardant de temps en temps son père.* « C'est surtout quand elle est mariée que « la jeune fille comprend et apprécie la tendresse de « ses parents.

CLÉRAMBOURG. Hein?

GENEVIÈVE, *même jeu.* « Jusqu'alors, elle ne s'en « doutait pas... mais les soins qu'elle est obligée de « donner à sa jeune famille, lui apprennent ceux qu'on « lui a prodigués... les inquiétudes ou les tourments « qu'elle éprouve lui rappellent ceux qu'elle a cau-« sés...

CLÉRAMBOURG. Qu'est-ce que tu me dis là?

GENEVIÈVE. « Heureuse, elle a besoin de raconter à « son père le bonheur qu'elle lui doit.

CLÉRAMBOURG, *avec émotion.* O ciel!

GENEVIÈVE, *même jeu.* « Malheureuse!.. c'est à lui « qu'elle vient confier ses peines...

CLÉRAMBOURG, *écoutant avec intérêt.* C'est vrai!..

GENEVIÈVE, *de même.* « Les larmes que le mari a « fait couler... c'est la main paternelle... qui les es-« suie!..

CLÉRAMBOURG, *de même.* C'est vrai! c'est vrai...

GENEVIÈVE, *s'interrompant.* Vous trouvez!

CLÉRAMBOURG, *avec impatience.* Continue?..

GENEVIÈVE, *continuant, mais d'un ton plus gai.* « Sans « compter qu'en mariant sa fille, le bon père n'a pas « perdu mais augmenté son trésor... cette nouvelle « famille qui l'entoure lui rappelle les traits et la ten-« dresse de son enfant... son amour à lui s'étend et « se multiplie... sans s'affaiblir! A d'autres, le soin « d'élever ou de corriger leur jeune âge... lui n'a rien « à faire qu'à les aimer... »

CLÉRAMBOURG, *avec émotion.* C'est bien!

GENEVIÈVE, *de même.* Aimer tous ses petits enfants...

CLÉRAMBOURG, *les larmes aux yeux.* C'est bien... c'est

très-bien... ce que tu me dis là!.. Moi qui n'avais jeté les yeux que sur la première feuille.

GENEVIÈVE, *souriant*. C'est qu'en tout... il y a le revers... (*A Clérambourg, qui lui a pris le livre des mains.*) Et mais, que faites-vous?

CLÉRAMBOURG.

AIR de *Colalto*.

Laisse-moi lire de nouveau,
Ce dernier passage, ma fille!
Et surtout ce riant tableau
Du vieux grand-père, au sein de sa jeune famille.
Ces sentiments si doux que j'ai révés
Et qu'à l'instant, tu me lisais, ma chère,
(*Feuilletant le livre.*)
Je cherche en vain, où sont-ils?
GENEVIÈVE, *portant la main à son cœur.*
Là, mon père,
Par mon amour, c'est là qu'ils sont gravés,
Et pour toujours c'est là qu'ils sont gravés.

C'est là que vous pourriez les lire... sans le voile qui couvre vos yeux... et que mon amour ne peut écarter.

CLÉRAMBOURG, *avec émotion*. Ah! toi seule as raison!.. toi seule... tu sais aimer... Tu te sacrifierais pour me rendre heureux..... et moi..... dans mon égoïsme... dans ma jalousie!..

GENEVIÈVE, *voyant son père qui tend les bras vers elle en suppliant, et qui se met presque à genoux*. Mon père! que faites-vous?

CLÉRAMBOURG. Pardon, mon enfant, pardon!.. car je suis bien coupable!

GENEVIÈVE. Vous... mon Dieu!

CLÉRAMBOURG.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Oui, ton amour, ma fille, est un trésor,
Dont je ne puis supporter le partage;
Cest mon seul bien, et tout à l'heure encor,
Quand il fallait, signant ton mariage,
Me prononcer et choisir à l'instant,
Ce colonel... vois... quel sort est le nôtre!
Ce colonel était si séduisant...
GENENIÈVE.
Eh bien! mon père...
CLÉRAMBOURG.
Enfin, tu l'aimais tant...
Que malgré moi, j'ai choisi l'autre.
(*Sur un cri de Geneviève.*)
Pardonne-moi! j'ai choisi l'autre!

CLÉRAMBOURG. Mais je m'en punirai... je te le jure!.. J'irai trouver Adrien... je le supplierai de me rendre ma promesse, et d'accepter en échange... la moitié de ma fortune...

GENEVIÈVE. Lui! il ne voudra jamais!..

CLÉRAMBOURG. Que faire alors?

GENEVIÈVE. Ce que doit faire un loyal négociant... tenir votre parole.

CLÉRAMBOURG, *hésitant*. Mais... mais l'autre qui te plaisait?..

GENEVIÈVE, *souriant*. Oui... au bal!.. mais vous vous y connaissez mieux que moi... et je suis persuadée qu'Adrien fera un meilleur mari.

CLÉRAMBOURG. Vraiment!..

GENEVIÈVE, *avec joie*. Vraiment! je suis enchantée de l'épouser... (*Rencontrant un regard inquiet de Clérambourg.*) parce qu'au moins je resterai ici... nous ne nous quitterons pas! rien ne sera changé!.. Oui, mon père... vous ne vous apercevrez même pas que je suis mariée... ni moi non plus...

CLÉRAMBOURG, *avec joie*. A la bonne heure... et à cette condition-là...

GENEVIÈVE, *à part, avec joie, et apercevant Adrien*. Adrien !!

—

SCÈNE XV.

ADRIEN, CLÉRAMBOURG, GENEVIÈVE.

ADRIEN, *près de la porte, tremblant de joie, et n'osant entrer*. Est-ce vrai... Monsieur... est-ce vrai? cette lettre que vous venez d'écrire au colonel... et où vous lui disiez que c'est moi..... que vous choisissiez?

CLÉRAMBOURG. Eh! oui... Et à moins que tu ne refuses encore de faire honneur à ma signature...

ADRIEN, *entrant vivement*. Oh! non, Monsieur... (*Avec timidité.*) mais Mademoiselle...

GENEVIÈVE, *regardant Adrien avec tendresse*. Mademoiselle... obéit comme toujours à son père! (*Adrien veut s'élancer vers elle pour la remercier; elle l'arrête d'un geste.*)

CLÉRAMBOURG, *avec joie et prenant le bras de sa fille*. Et tu fais bien, ma fille... tu fais bien! Quant à l'époque du mariage..... nous verrons..... nous en reparlerons...

GENEVIÈVE, *tranquillement*. Oui... nous en reparlerons... rien ne presse!

ADRIEN, *à voix basse*. Mais Mademoiselle...

GENEVIÈVE, *vivement*. Taisez-vous donc!

CLÉRAMBOURG. D'ici... à un mois... ou deux...

GENEVIÈVE, *froidement*. Ou trois... je profiterai de ce temps-là pour me rendre à Paris... chez ma tante.

CLÉRAMBOURG, *vivement*. Toi, me quitter?..

GENEVIÈVE. Puisqu'elle m'attend... et qu'il n'y a pas de prétexte pour ne pas partir.

CLÉRAMBOURG, *avec impatience*. Mais si tu te mariais cependant...

GENEVIÈVE. Ah! c'est différent!.. ce serait elle alors qui serait forcée de venir... et ça la dérangerait peut-être.

CLÉRAMBOURG, *de même, et tenant toujours sa fille sous le bras*. Qu'est-ce que ça me fait... je vais lui écrire... lui faire part de ton mariage...

GENEVIÈVE. A la bonne heure...

CLÉRAMBOURG, *emmenant toujours sa fille sous le bras.* Et lui apprendre qu'il aura lieu... d'ici à huit jours. (*Adrien fait un geste de joie.*)

GENEVIÈVE, *froidement.* Comme vous voudrez. (*En parlant ainsi, Clérambourg a emmené sa fille jusqu'à la porte du fond. Il se retourne alors et aperçoit Adrien qui est resté seul sur le devant du théâtre à gauche.*)

CLÉRAMBOURG, *à Geneviève.* Et ton mari qui reste là?....

GENEVIÈVE, *d'un air naturel.* C'est vrai... je l'oubliais.

CLÉRAMBOURG, *à sa fille, et d'un air de reconnaissance.* C'est gentil ce que tu me dis là... (*A Adrien.*) Allons, viens donc.

GENEVIÈVE, *tendant la main à Adrien.* Eh! oui, Monsieur... venez donc!.. (*Adrien se précipite sur la main de Geneviève, qui la lui donne à baiser, pendant qu'elle donne toujours le bras à son père.*)

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 084318259